VENCESLAS KRUTA
Directeur d'études à l'École pratique des hautes études

LES CELTES

HISTOIRE ET DICTIONNAIRE

DES ORIGINES À LA ROMANISATION ET AU CHRISTIANISME



ROBERT LAFFONT

Si malgré nos efforts, nous n'avions pas réussi à joindre tous les auteurs ou ayants droit des illustrations représentées dans ce livre, nous les prions d'accepter nos excuses et de se mettre en rapport avec l'éditeur.

ISBN : 978-2-221-05690-5
Dépôt légal : novembre 2000 - N° d'éditeur : 50164/05

Ce volume contient :

AVANT-PROPOS
REPÈRES CHRONOLOGIQUES
INTRODUCTION

LES CELTES
AVANT ROME ET LE CHRISTIANISME
LES DONNÉES - LES FAITS

DICTIONNAIRE

RÉPERTOIRE DES AUTEURS ANTIQUES CITÉS
BIBLIOGRAPHIE
LISTE DES MUSÉES
INDEX

Cartes et illustrations

AVANT-PROPOS

Le présent volume a pour ambition de réunir, d'ordonner et de situer dans une perspective historique les principales données actuellement disponibles sur les anciens Celtes, depuis les premières mentions qui apparaissent chez les auteurs grecs vers la fin du VIe s. av. J.-C. jusqu'à l'occupation des terres celtiques par Rome et les Germains — effective dans la seconde moitié du Ier s. av. J.-C. sur le continent, un siècle plus tard sur la majeure partie de l'île de Bretagne — et l'adoption du christianisme en Irlande au début du Ve s. apr. J.-C. Des Repères chronologiques, en début d'ouvrage, offrent un tableau des principaux événements, mis en perspective avec l'histoire du monde.

Certains faits importants, qui appartiennent indiscutablement à l'histoire ou à la culture des Celtes indépendants, n'étant connus que par des témoignages postérieurs, le cadre chronologique a été dépassé chaque fois que cela s'avérait utile : cela fut, par exemple, le cas du calendrier, mais également celui de textes irlandais ou gallois, enregistrés au Moyen Âge, mais porteurs d'échos de croyances bien antérieures au christianisme.

Le cadre géographique inclut toutes les régions d'Europe qui ont connu une présence celtique, durable ou temporaire, ainsi que la Galatie d'Asie Mineure. En effet, la conviction de l'auteur est que l'abandon d'une approche globale, synthétique, du passé celtique, illustrée en France au début du XXe siècle par des savants tels que Joseph Déchelette ou Henri Hubert, réintroduite un demi-siècle plus tard pour l'art par Paul-Marie Duval, conduisit à l'incompréhension de la nature et des effets des courants dynamiques qui expliquent les évolutions du monde celtique, ses traits unitaires et ses particularismes régionaux, ainsi que leur répartition changeante dans le temps et dans l'espace.

La matière étant immense et les données trop nombreuses pour être exposées dans leur totalité, l'auteur a choisi la représentativité et l'équilibre général des différents aspects du passé et de la culture celtiques, au détri-

ment de l'exhaustivité : sites, objets, données textuelles devraient constituer un échantillon diversifié et réparti le mieux possible dans le temps et dans l'espace. Il doit répondre aux besoins d'une orientation rapide parmi les témoignages variés de la présence celtique.

L'ouvrage s'ouvre sur une Introduction générale qui expose différentes questions nécessaires à la compréhension du rapport entre les anciens Celtes et ceux qui sont nos contemporains, entre les langues et les cultures celtiques, et qui explique l'apparition et l'usage des noms ethniques qui leurs sont associés.

Cette Introduction est suivie d'une partie (*Les données*) consacrée aux principales étapes de la redécouverte du passé celtique et aux différentes catégories de sources — récapitulées et commentées — dont nous disposons pour reconstituer l'histoire et la culture des anciens Celtes, le type d'information qu'elles peuvent fournir ainsi que les problèmes liés à leur interprétation critique.

La partie suivante (*Les faits*) esquisse une synthèse historique. Sa répartition en chapitres, le choix des thèmes qui y sont illustrés et des textes d'auteurs antiques qui les accompagnent correspondent à la conception personnelle de l'auteur. Elle n'est pas nécessairement partagée en tout par tous ses collègues. Pour des raisons de clarté et de cohérence, évoquer systématiquement toutes les interprétations alternatives paraissait impossible, mais le lecteur reconnaîtra probablement sans difficulté lui-même les passages qui relèvent plus d'une anticipation des résultats futurs de la recherche que d'une somme des idées les plus communes. Il pourra consulter d'autres synthèses ou travaux spécialisés, de sorte à réaliser lui-même le bilan critique de tel ou tel problème et de choisir l'hypothèse qui lui paraîtra la plus convaincante.

La consultation de l'ensemble de la partie narrative de l'ouvrage est facilitée par un index des noms de lieux et de personnes, situé en fin de volume.

Un abondant Dictionnaire, de plus de deux mille entrées, réunit les sites connus par les textes et l'archéologie, les objets, les activités, les personnages, historiques ou légendaires, ainsi que les divinités, sélectionnés dans tous les pays où ont vécu les anciens Celtes. Des notices récapitulatives par pays fournissent un bref bilan de la présence celtique, ainsi qu'une liste des renvois internes au Dictionnaire.

À la fin de la plupart des notices, une rubrique bibliographique renvoie à l'abondante Bibliographie générale qui regroupe plus de mille huit cents ouvrages et articles, classés par ordre alphabétique des auteurs et, chronologiquement, par année de parution, permettant au lecteur d'accéder à une ample sélection des titres principaux consacrés à l'argument en question, où il trouvera éventuellement des bibliographies plus détaillées. La production considérable des travaux dans le domaine concerné a pu être consultée et sélectionnée de manière à peu près régulière et complète jusqu'à l'année 2000.

D'autres outils complètent l'ouvrage : la liste des principaux musées qui conservent des objets celtiques ; le Répertoire des auteurs antiques cités ; la liste des Sources et crédits des illustrations. Ils sont le fruit du travail des

collaborateurs de la collection « Bouquins », dont la compétence et l'efficacité ont été déterminants pour la très difficile réalisation éditoriale de l'ouvrage.

La dette de l'auteur envers ses prédécesseurs et collègues est immense. Sans leurs travaux, la protohistoire et l'histoire ancienne des Celtes n'auraient pas connu les progrès qui ont permis de brosser l'image soumise ici à la curiosité du lecteur. Suivant le vœu de l'éditeur de la collection « Bouquins », l'illustration est riche et variée. Elle est le fidèle reflet du travail accompli par de nombreuses générations de savants et constitue un complément indispensable du texte.

Arrivé à la fin de son labeur, l'auteur se doit d'exprimer sa reconnaissance la plus chaleureuse à ses familiers qui en ont subi pendant des années les répercussions. Sans leur compréhension et leur soutien, ce livre n'aurait jamais vu le jour.

Paris, le 1er septembre 2000

V. K.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

Celtes	Quelques repères
• ***Avant J.-C.***	• ***Avant J.-C.***
IIIe millénaire : les peuples indo-européens, lointains ancêtres des Celtes, s'installent en Europe centrale et occidentale. *Vers 2200* : début de l'âge du bronze en Europe centrale. *Seconde moitié du IIe millénaire* : en Europe centrale, affirmation d'une frontière culturelle très nette entre deux grands ensembles qui reflètent probablement des réalités ethniques, au nord la culture dite lusacienne (ancêtres de peuples germaniques ?), au sud les groupes du complexe des champs d'urnes dont l'évolution aboutit aux Celtes historiques et qui peuvent être donc considérés comme leurs ancêtres directs.	*Début du IIIe millénaire* : première agglomération fortifiée sur le site de Troie (Troie I). *2800-2300* : ancien Empire d'Égypte (pyramides, écriture hiéroglyphique). *1500-1100* : développement et apogée de la civilisation mycénienne ; textes en grec inscrits en écriture linéaire B ; expansion mycénienne en Méditerranée occidentale (les navigateurs mycéniens atteignent la Sardaigne et les côtes tyrrhéniennes). *1400-1250* : apogée de Troie (Troie VI), modèle de la ville de l'*Iliade* ; détruite par un tremblement de terre ou une opération militaire. *1290* : victoire de Ramsès II dans le Delta, sur des envahisseurs venus de la mer. *1210-1180* : attaques de « Peuples de la Mer » contre l'Égypte. *Vers 1190-1180* : chute de l'Empire hittite. *Vers 1180* : destruction par le feu de Troie (VIIa), associée par certains à la guerre de Troie. *824-813* : date traditionnelle de la fondation de Carthage.

Celtes	**Quelques repères**
800-750 : début du premier âge du fer (période hallstattienne) en Europe intérieure.	
	754 : fondation légendaire de Rome.
	Vers 750 : fondation de la colonie grecque de Pithekussai à Ischia ; début de la colonisation grecque de la Méditerranée occidentale.
	743 et 733 : campagnes assyriennes en Phénicie et Palestine.
	612 : chute de Ninive et de l'Empire assyrien.
600-550 : premières inscriptions connues en langue celtique (Castelletto Ticino, Sesto Calende).	*Vers 600* : fondation de la colonie phocéenne de Massalia (Marseille).
	558-528 : règne de Cyrus le Grand, fondateur de l'empire des Perses.
551 : date dendrochronologique de la tombe princière du Magdalenenberg.	
550-500 : les contacts des Grecs occidentaux avec les Celtes trouvent leurs premiers échos dans les sources utilisées plus tard par Hérodote.	
	514 : campagne de Darius Ier, grand roi des Perses, en Europe ; création d'une éphémère satrapie européenne entre le Danube et les détroits.
	510 : renversement de Tarquin le Superbe à Rome, début de la République.
	490 : les Perses sont vaincus par les Athéniens à Marathon.
	480 : échec de l'expédition de Xerxès devant Salamine ; victoire d'Himère en Sicile contre les troupes carthaginoises.
460-450 : début du deuxième âge du fer (période laténienne) en Europe intérieure.	*460-430* : l'Athènes de Périclès.
Vers 390 : arrivée et installation de Celtes transalpins en Italie.	
387 : défaite des Romains sur l'Allia, prise de Rome.	
369-368 : mercenaires celtiques à la solde de Denys de Syracuse en Grèce.	
	336 : assassinat de Philippe II de Macédoine, début du règne d'Alexandre le Grand.
335 : Alexandre le Grand reçoit une ambassade celtique lors de sa campagne sur le Danube ; vers cette même date, paix de trente ans entre les Gaulois cispadans et Rome.	*335* : campagnes d'Alexandre contre les voisins septentrionaux et orientaux de la Macédoine (Triballes, Gètes, Illyriens).
	334 : début de la campagne asiatique d'Alexandre.
	332 : Alexandre en Égypte ; fondation d'Alexandrie.
	327 : Alexandre en Inde.
	323 : mort d'Alexandre.

Celtes	**Quelques repères**
295 : bataille de Sentinum, défaite des Gaulois et de leurs alliés.	
283 : défaite définitive des Sénons de l'Adriatique.	
280 : Grande Expédition contre la Macédoine et la Grèce.	
279 : expédition de Brennos contre Delphes.	
278 : passage des Galates en Asie Mineure ; formation des Scordisques danubiens.	
268 : déduction de la colonie d'Ariminum, porte de Rome sur la plaine du Pô.	
	264-241 : première guerre punique ; la Sicile devient province romaine.
241-237 : grande révolte des mercenaires, en grande partie celtiques, à Carthage.	
225 : Transalpins et Cisalpins sont battus par Rome à Télamon.	
	218-201 : deuxième guerre punique ; expédition d'Hannibal en Italie ; Rome occupe les possessions carthaginoises de la péninsule Ibérique.
Vers 213 : fin probable du royaume celtique de Tylis en Thrace.	
191 : soumission des Boïens cispadans dont une partie repasse les Alpes.	
	149-146 : troisième guerre punique ; destruction de Carthage par Rome.
154 : révolte des Lusitaniens et des Celtibères ; première expédition romaine contre les Salyens de Provence.	
135 : défaite infligée aux Scordisques par les Romains au sud de l'Haemus.	
133 : siège et chute de Numance.	
124 : seconde campagne romaine contre les Salyens, création de la *Provincia* (future province de Narbonnaise).	
121 : victoire romaine sur la coalition des Arvernes et des Allobroges conduite par Bituit.	
Vers 120 : début probable de la migration des Cimbres et défense victorieuse des Boïens d'Europe centrale.	
113-101 : mouvements des Cimbres et des Teutons.	
94 : date dendrochronologique du grand édifice circulaire de Navan Fort (Emain Macha) en Irlande.	
	90-88 : guerre Sociale.
58-52 : guerre des Gaules ; expédition romaine dans l'île de Bretagne.	
Vers 50 : victoire des Daces de Burebista sur les Boïens de Pannonie ; chute de l'oppidum de Bratislava.	

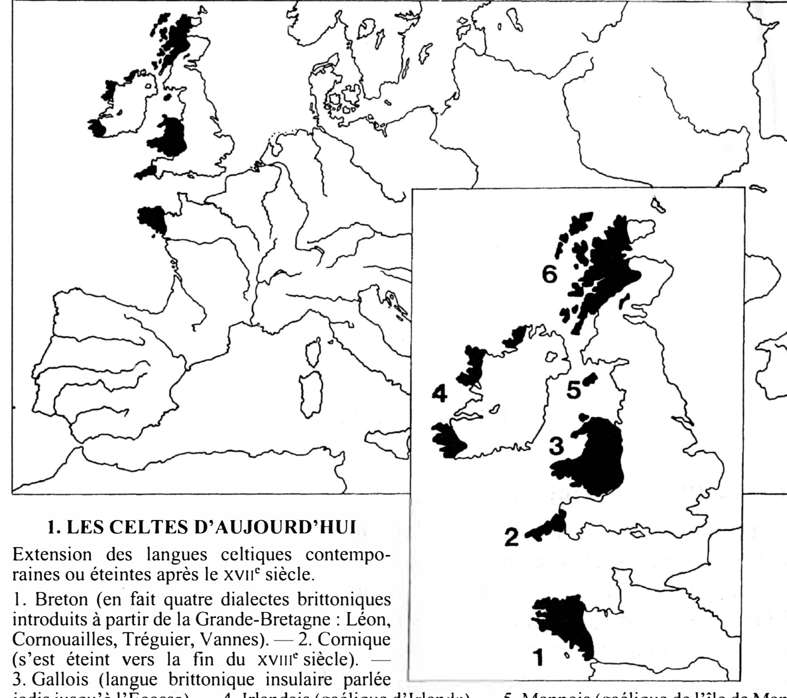
Celtes	Quelques repères
	44 : assassinat de César.
42 : rattachement de la Gaule cisalpine à l'Italie.	
	31 : bataille d'Actium, défaite d'Antoine ; Octave devient *princeps* et reçoit le titre d'Auguste ; début de l'Empire.
25 : la Galatie devient province romaine.	
12 : occupation de la Pannonie par les Romains.	
• Après J.-C.	***• Après J.-C.***
	14-37 : règne de Tibère, premier successeur d'Auguste.
43 : expédition de Claude en Grande-Bretagne ; occupation romaine de la partie méridionale de l'île.	
61 : révolte des Iceni et autres peuples de Grande-Bretagne contre Rome sous la conduite de la reine Boudicca.	
78-86 : campagnes d'Agricola en Grande-Bretagne.	
211 : expédition de Septime Sévère en Grande-Bretagne.	
	238 : fin du règne d'Alexandre Sévère ; début des grandes invasions barbares.
270-776 : empire gaulois de Tétricus, écrasé par Aurélien.	
	284-305 : règne de Dioclétien ; réformes de l'Empire, divisé désormais en empire d'Orient et empire d'Occident.
	313 : Constantin accorde aux chrétiens les mêmes droits qu'aux païens (édit de Milan).
367-369 : importante incursion saxonne en Grande-Bretagne.	
407-411 : départ définitif des armées romaines de l'île de Bretagne.	*410* : prise de Rome par Alaric.
432 : Patrick est envoyé comme évêque en Irlande.	
Vers 450 : occupation de la partie centre-orientale de la Grande-Bretagne par les Saxons ; migration de Bretons insulaires en Armorique.	
	475 : Odoacre prend Rome et destitue le dernier empereur, Romulus Augustulus.
Vers 539 : bataille de Camlann, où Arthur aurait trouvé la mort.	

INTRODUCTION

Celtes d'hier et d'aujourd'hui

Le nom des Celtes évoque de nos jours deux ensembles ethniques et culturels séparés dans le temps. D'une part, les anciens peuples qui occupèrent pendant de longs siècles de vastes territoires de l'Europe — de l'Océan aux Karpates et des grandes plaines du Nord au littoral méditerranéen — et furent portés par leur expansion jusqu'en Asie Mineure. D'autre part, des populations contemporaines de langue celtique qui n'habitent plus que dans certaines régions de la façade atlantique de l'Europe : la Bretagne armoricaine, le pays de Galles, une partie de l'Écosse et de l'Irlande. Leur nombre peut être estimé au mieux à quelque deux millions d'individus, l'équivalent de la population du centre de l'agglomération parisienne, et les diverses langues de souche celtique qu'ils sont les derniers à utiliser — l'irlandais, le gallois, le gaélique d'Écosse et le breton — se trouvent partout en concurrence directe avec une grande langue nationale — le français sur le continent et l'anglais dans les îles (cartes 1 et 2, voir p. suiv.).

Le déséquilibre que l'on peut observer entre l'extension des anciens Celtes et celle des Celtes d'aujourd'hui n'est pas récent. Il existait pour l'essentiel il y a déjà un millénaire et demi, lorsqu'à la romanisation des populations de souche celtique rattachées à l'Empire romain s'ajouta l'emprise germanique sur la majeure partie de l'île de Bretagne. Les invasions des Angles et des Saxons y reléguèrent définitivement les pratiquants des langues vernaculaires, déjà partiellement romanisés, dans trois provinces périphériques qui n'avaient plus entre elles de contacts directs autrement que par voie maritime : le pays de Galles, la Cornouailles et l'Écosse. Le seul gain territorial fut alors la reconquête linguistique d'une partie de l'Armorique par des groupes fugitifs de Bretons insulaires.



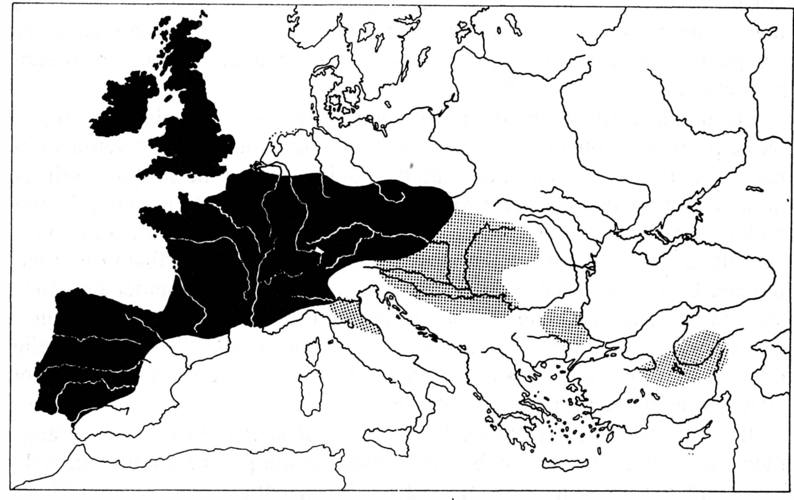
1. LES CELTES D'AUJOURD'HUI

Extension des langues celtiques contemporaines ou éteintes après le XVIIe siècle.

1. Breton (en fait quatre dialectes brittoniques introduits à partir de la Grande-Bretagne : Léon, Cornouailles, Tréguier, Vannes). — 2. Cornique (s'est éteint vers la fin du XVIIIe siècle). — 3. Gallois (langue brittonique insulaire parlée jadis jusqu'à l'Écosse). — 4. Irlandais (gaélique d'Irlande). — 5. Mannois (gaélique de l'île de Man, éteint après le milieu du XXe siècle). — 6. Écossais (dialectes gaéliques des Hautes Terres d'Écosse et des îles Hébrides).

L'Irlande resta alors le seul pays peuplé intégralement par une population de langue celtique. L'anglais ne s'y imposa comme langue dominante qu'à la suite de la colonisation anglaise du XVIIe siècle : il fut adopté par les élites locales qui avaient échappé aux persécutions, et il faudra attendre le XIXe siècle et leur prise de conscience d'une identité nationale indissociable du passé celtique pour qu'elles retrouvent le goût et la pratique du gaélique de leurs ancêtres, une langue qui survivait alors essentiellement en milieu rural.

Pour diverses raisons, cette situation, où la continuité linguistique se trouva à peu près totalement dissociée pendant un temps de la culture lettrée, exprimée presque exclusivement dans une autre langue, a été également celle des autres pays celtiques. Les moins défavorisés dans ce domaine furent les Gallois, qui développèrent du XVIe au XVIIIe siècle une littérature particulièrement abondante à caractère religieux et qui s'intéressèrent très tôt à leur passé national. L'*Archaeologia Britannica* du savant Edward Llhuyd, parue en 1707, contient la première étude comparée des



2. LES CELTES AU IIIe SIÈCLE AV. J.-C.

Extension maximale des peuples celtiques

En noir : territoires peuplés anciennement et quasi exclusivement par des populations celtiques (des enclaves non représentées de populations de souche non celtique sont attestées notamment dans certaines parties des Pyrénées et des Alpes). — *Aires pointillées* : zones d'expansion plus récente avec fort substrat indigène de souche non celtique (Italie du Nord : début du IVe siècle av. J.-C. — Régions danubiennes, Bulgarie actuelle et Galatie en Turquie actuelle : début du IIIe siècle av. J.-C.).

langues celtiques avec leur grammaire et leur lexique. Soutenue pendant des générations par la religion réformée, la pratique de la langue galloise reste de nos jours la plus solidement enracinée. Parlée quotidiennement par près d'un demi-million d'individus, c'est vraisemblablement la seule langue celtique qui ait de réelles chances de survie au-delà d'un siècle comme langue d'une communauté minoritaire. En effet, après la disparition du cornique de la Cornouailles britannique, à la fin du XVIIIe siècle, et celle du mannois de l'île de Man, il y a une vingtaine d'années, l'irlandais, l'écossais et le breton courent le risque de devenir dans quelques décennies des langues qui ne seront plus utilisées qu'en privé par quelques initiés. Malheureusement, les efforts fournis pour maintenir et développer ces langues ne semblent pas avoir jusqu'ici beaucoup d'effet sur le recul progressif de leur utilisation dans la vie courante.

La pression qu'exercèrent pendant plusieurs siècles l'anglais et le français sur les milieux celtophones aboutit au bilinguisme actuel et au recul progressif de leurs langues, un phénomène accentué par les transformations radicales que connaît aujourd'hui le milieu rural, leur bastion traditionnel le plus solide. Celui-ci devient de plus en plus un foyer d'émigration vers des villes où la pratique quotidienne de ces langues se réduit au mieux au

noyau familial et où le brassage des populations conduit le plus souvent à leur abandon. Vidées progressivement d'une partie de leurs habitants, ces campagnes sont repeuplées aujourd'hui par des citadins qui ne connaissent plus que la langue dominante.

Quant aux écrivains modernes et contemporains d'ascendance celtique, ils ne produisent plus qu'exceptionnellement dans les langues vernaculaires, qu'ils ne connaissent d'ailleurs pas toujours et qui ne sont accessibles qu'à un nombre de plus en plus limité de personnes. En effet, bien qu'apparentées, ces langues sont mutuellement incompréhensibles. Leurs œuvres sont donc généralement créées dans les deux langues à diffusion internationale. La pratique des langues celtiques se réduit ainsi d'année en année comme une peau de chagrin, malgré la volonté farouche des celtophones de préserver et de perpétuer cet aspect essentiel d'une identité culturelle dont ils sont fiers à juste titre et dont les lointaines origines se confondent avec les racines de l'histoire européenne.

Il est certainement paradoxal que ce recul se produise alors qu'augmente de jour en jour le nombre des personnes qui prennent conscience du rôle joué par les anciens Celtes dans la formation de l'Europe et de l'empreinte profonde et durable qu'ils ont laissée, même là où leurs langues ont disparu depuis l'Antiquité.

La conscience de l'intérêt que présente l'héritage commun aux peuples celtophones contemporains ainsi que la menace qui pèse sur lui conduisirent à rechercher d'autres aspects de leurs cultures qui puissent être considérés, à tort ou à raison, comme spécifiquement celtiques. Le milieu rural ayant joué un rôle déterminant dans la préservation des parlers celtiques, il n'y eut qu'un pas, franchi dès le XIXe siècle, pour considérer le folklore, vigoureux et riche en couleurs, comme une autre manifestation extérieure de leur celticité facile à identifier et à appréhender.

Apprécié pour ses qualités intrinsèques, transformé et alimenté par des créateurs et interprètes de talent, ce folklore connaît, notamment dans le domaine musical, un remarquable succès populaire à une époque où le besoin de retrouver des racines tente de compenser l'aliénation des individus que provoque l'essor rapide des villes. De l'Irlande et de l'Écosse jusqu'à la Galice et au nord du Portugal, où seuls des toponymes et quelques traces dialectales témoignent d'une langue disparue depuis longtemps, des jeunes trouvent aujourd'hui dans une musique, qui n'est souvent plus qu'un écho lointain et travesti de la tradition, la bannière d'une identité retrouvée. Les partisans inconditionnels du « celtisme » ou de la « celtitude », deux concepts d'invention toute récente au contenu et aux contours mal définis, suscitent ainsi souvent l'impression que l'essentiel de la culture et de l'héritage celtiques est constitué aujourd'hui par un folklore qui, malgré sa richesse et sa vitalité, ne peut être qu'un phénomène marginal, géographiquement et sociologiquement, et ne peut en aucun cas se mesurer aux grandes cultures littéraires de l'Europe.

C'est évidemment une impression fausse, car l'héritage celtique ne se limite pas à la tradition populaire, vigoureuse et toujours inventive, qui aujourd'hui occupe souvent le devant de la scène, mais il comporte de nombreux autres aspects, plus ou moins apparents, qui restent encore largement ignorés, surtout en dehors des actuels pays celtiques.

Il en est ainsi de l'ancienne littérature à caractère épique et mythologique de l'Irlande et du pays de Galles, bien moins connue en France que celles de la Grèce et de Rome, que les sagas des peuples germaniques de l'aube du Moyen Âge, ou même que les épopées de l'ancien Orient. Fait symptomatique, il n'existe dans notre pays — qui affiche ostensiblement son attachement au passé gaulois, donc celtique — aucune édition bilingue des textes fondamentaux des littératures celtiques comparable à celles qui sont consacrées aux classiques de la littérature grecque ou latine de l'Antiquité. Seuls les pays anglo-saxons offrent, dans des séries de poche à large diffusion, d'excellentes versions des principaux titres, ainsi que des anthologies réalisées par les meilleurs spécialistes en la matière.

Les anciennes littératures celtiques représentent pourtant, par leur originalité et par le fait qu'elles sont issues d'une tradition pluriséculaire de littérature orale dont nous ne possédons plus aucune autre trace cohérente, un des éléments les plus précieux dont nous disposions pour l'étude de l'univers spirituel, de la pensée et de la sensibilité de populations qui jouèrent un rôle décisif dans la gestation protohistorique et historique de l'Europe. Revenu plus tard sur le continent avec la « matière de Bretagne » — l'ensemble des récits issus du domaine celtique — et les cycles de chevalerie, l'imaginaire celtique marquera d'ailleurs profondément la mentalité de l'homme médiéval. Bien plus tard encore, au moment où, avec la révolution industrielle, débuta une nouvelle métamorphose de l'Europe, les pastiches ossianiques de James Macpherson alimentèrent l'esprit du mouvement romantique et suscitèrent un regain d'intérêt pour la tradition littéraire des pays celtiques.

Les anciens Celtes possédaient également une forme particulière d'expression figurative, élaborée à partir de la réinterprétation tout à fait originale d'images empruntées au monde méditerranéen. Formé au Ve siècle av. J.-C., cet art authentiquement celtique atteint sa pleine maturité vers le début du IIIe siècle av. J.-C. Il disparaît sur le continent avec la romanisation, presque sans traces, dans le courant du Ier siècle av. J.-C., mais survit dans les îles Britanniques et trouve un prolongement remarquable dans l'art chrétien du haut Moyen Âge irlandais. C'est par l'intermédiaire de ce dernier, véhiculé par l'activité missionnaire des moines insulaires, qu'il reviendra dans les régions anciennement celtiques de l'Europe, y compris celles qui étaient restées en dehors de l'Empire romain.

La sensibilité qu'expriment les œuvres de l'âge d'or de l'ancien art celtique peut être retrouvée dans l'art gothique, où les mêmes courbes souples d'essence végétale, aux modelés subtils, sont habitées par des êtres

fabuleux ou monstrueux, formant ainsi un univers luxuriant et polymorphe qui se transforme au gré de l'éclairage, de l'humeur ou de l'imagination du spectateur. Rien ne démontre cependant l'existence d'un lien direct entre ces deux formes d'art, si proches pourtant par certains aspects. Leur parenté s'explique probablement par une conception semblable du rôle de l'image : elle est l'intermédiaire entre l'homme et le sacré et se doit d'exprimer la substance plutôt que l'apparence.

Il n'y a donc rien de surprenant à ce que le début de la redécouverte de l'art celtique coïncide, au XIXe siècle, avec la réhabilitation de l'art gothique. Ce dernier avait été méprisé et vilipendé par les générations d'artistes et d'amateurs d'art qui avaient été imprégnées, depuis la Renaissance, par la tradition classique gréco-romaine, mais il fut doté de nouvelles lettres de noblesse par les partisans du mouvement romantique, ceux-là mêmes qui puisaient leur inspiration dans les poèmes ossianiques de Macpherson. Leur attitude vis-à-vis du passé celtique et de son imaginaire merveilleux a été remarquablement exprimée par Ernest Renan, dans son *Essai sur la poésie des races celtiques*, paru en 1854.

Le « renouveau celtique » du XIXe siècle fut particulièrement vivace en Irlande, où il représenta un des signes extérieurs de la montée du sentiment national. Il puisa alors son inspiration surtout dans l'art d'époque chrétienne, révélé par un certain nombre d'œuvres exceptionnelles — manuscrits, pièces d'orfèvrerie sacrée et monuments — qui avaient pu échapper miraculeusement aux innombrables pillages et destructions qui jalonnèrent l'histoire du pays.

Certains aspects de cet art, plus particulièrement l'entrelacs d'origine végétale, associé souvent à des motifs animaliers, explicites ou allusifs, ainsi que le goût affirmé pour les lignes flexueuses, correspondaient parfaitement aux tendances et aux préoccupations des arts décoratifs européens de la fin du XIXe siècle qui réagissaient avec la fougue d'une imagination débridée à l'ordonnance rigoureuse des formes classicistes. On peut trouver d'étonnantes analogies entre des créations de l'« Art nouveau » et certaines œuvres celtiques de l'âge du fer. Il ne s'agit toutefois presque jamais, du moins sur le continent, d'une influence exercée par ces dernières. Comme pour l'art gothique, l'origine de cette similitude de répertoire et de traitement des formes doit être cherchée dans une préoccupation commune pour l'aspect dynamique des compositions et dans un goût similaire pour le foisonnement d'éléments variés, empruntés généralement au monde naturel, végétal ou animal, mais transformés, sublimés quelquefois jusqu'à l'abstraction, et réunis sans logique apparente dans des compositions dont le message est le plus souvent masqué à première vue par l'effet décoratif produit par l'ensemble.

Cette apparente communauté d'esprit de l'art celtique avec des courants d'expression qui étaient considérés, à tort ou à raison, comme « anticlassiques » pourrait permettre de le considérer comme le premier grand représentant de cette tendance dans l'art européen. Effectivement, cette idée a

connu et continue de connaître encore aujourd'hui un certain succès. Les Celtes et leur art, victimes du conquérant romain, personnaliseraient ainsi une alternative de liberté qui s'opposerait aux contraintes et au conformisme d'un ordre opprimant.

Nous savons cependant aujourd'hui que s'il existe bien une différence conceptuelle fondamentale entre l'art antique de Grèce et de Rome et l'art celtique, celle-ci ne doit pas être définie *a priori* en termes d'opposition. En effet, les artistes celtiques de la deuxième moitié du dernier millénaire avant Jésus-Christ ne transformaient certainement pas leurs modèles grecs ou étrusques pour les contredire, mais pour pouvoir les utiliser dans leur propre système de communication par l'image. Différence ne signifie pas nécessairement opposition, et les subtiles interconnexions qui existent entre ces deux grandes tendances figuratives de l'Antiquité, de natures complémentaires, ne peuvent être réduites à une simple formule binaire.

Ce que l'on peut affirmer aujourd'hui à propos de l'art doit pouvoir être appliqué également aux autres aspects de la culture des anciens Celtes. Il a fallu parcourir un long chemin pour arriver à une vision des faits qui ne considère plus l'art celtique comme une simple dérivation marginale et barbare de l'art antique, mais comme une entité indépendante qui avait réussi à élaborer sa propre conception de l'image. Cette façon de voir les choses, loin d'être adoptée par tous, reste contestée encore aujourd'hui par ceux qui veulent maintenir à tout prix une hiérarchie rigide entre les cultures du passé. Ils oublient que la diversité de l'Europe constitua depuis toujours un facteur essentiel de son évolution dynamique.

Tandis que l'art des Celtes insulaires avait été distingué et apprécié depuis longtemps, l'art celtique continental ne fut reconnu qu'une dizaine d'années avant la fin du XIXe siècle, peu après que l'identification des vestiges attribuables aux Celtes historiques de la seconde moitié du premier millénaire avant Jésus-Christ eut rendue possible l'exploitation systématique des sources archéologiques et ajouté ainsi aux informations fournies par les textes une documentation d'une extraordinaire richesse et variété.

La reconnaissance d'un passé celtique commun aux régions d'Europe qui s'étendent, au sud des grandes plaines du Nord, entre l'Atlantique et les Karpates se termina au début du XXe siècle. Son intégration dans l'histoire nationale des différents pays fut généralement revendiquée avec fierté. Dans certains cas avec quelques arrière-pensées, car les racines celtiques faisaient remonter les origines à un substrat qui avait connu une période de grandeur européenne avant d'avoir été recouvert et estompé par la colonisation romaine et les invasions germaniques. L'affirmation du passé celtique pouvait permettre en plus d'établir un lien, suffisamment subtil et lointain pour rester en apparence politiquement inoffensif, avec la France, considérée alors en même temps comme la patrie des Celtes continentaux et comme le pays symbole des libertés que convoitaient les peuples cherchant à faire reconnaître leur identité nationale.

Il a fallu toutefois encore beaucoup de temps pour que l'idée d'une contribution des anciens Celtes à la culture européenne fasse son chemin et que les spécialistes se débarrassent des idées préconçues selon lesquelles la civilisation des anciens Celtes ne constitue qu'un prélude « barbare » à la véritable culture, arrivée, selon les régions, soit avec l'occupation romaine, soit avec le christianisme.

L'attitude vis-à-vis de l'art est encore une fois tout à fait révélatrice à cet égard : ce n'est que vers la Seconde Guerre mondiale que sera définitivement établie la spécificité de l'art préromain des Celtes continentaux, qu'il sera systématiquement répertorié et que sera étudiée, pour la première fois de manière approfondie, la nature de ses relations avec l'art méditerranéen. Il faudra toutefois encore plusieurs décennies pour que la conviction que l'art celtique représente une des manifestations les plus importantes de l'Europe ancienne, dont la connaissance est indispensable pour comprendre l'évolution ultérieure, ne soit pas partagée uniquement par un nombre très limité de connaisseurs en la matière, mais aussi par au moins une fraction du public non initié. Malgré les nombreuses études déjà consacrées à ce sujet, certains spécialistes de l'art antique persistent à considérer l'art celtique comme une simple dérivation de l'art de l'Antiquité classique, une manifestation secondaire plus ou moins maladroite et sans aucune personnalité propre.

La situation n'est pas tellement différente pour tout ce qui peut être considéré comme la contribution des Celtes de la seconde moitié du dernier millénaire avant Jésus-Christ, bien connus aujourd'hui surtout grâce à l'archéologie, à la formation et à l'évolution de l'Europe. Il est généralement admis, mais souvent oublié, que les diverses provinces créées par les Romains dans les pays celtiques bénéficièrent au départ d'un artisanat et d'une agriculture parfaitement performants, bien adaptés aux conditions locales, qui ne furent remplacés qu'en faible partie par des techniques introduites à la suite du processus de colonisation.

Un exemple particulièrement éloquent est fourni par l'architecture traditionnelle en bois, adaptée à des plans importés et associée quelquefois à des éléments en pierre, qui resta certainement largement prédominante pour les édifices privés d'époque gallo-romaine. Les autres métiers du bois et le travail des métaux avaient atteint déjà bien avant la conquête romaine un niveau remarquable, attesté non seulement par les produits mais également par l'outillage, si parfaitement adapté à ces travaux qu'il resta pratiquement le même jusqu'à l'introduction des machines. Les changements que l'on peut constater sous l'influence romaine concernent donc en premier lieu le volume de la production et l'organisation de la distribution et dans certains cas seulement l'amélioration des produits.

Il en est de même pour l'agriculture, où l'outillage préromain, utilisé dans nos campagnes jusqu'à l'introduction des machines au XIXe siècle, permettait des cultures bien adaptées aux conditions climatiques non méditerranéennes, inconnues des Romains avant qu'ils n'aient occupé, au début

du IIe siècle av. J.-C., les territoires celtiques de la plaine du Pô. Même la culture de la vigne, considérée généralement comme un apport indiscutable de la colonisation, semble avoir été pratiquée déjà longtemps auparavant, dès la fin de l'âge du bronze, dans certaines régions de l'Europe intérieure.

Un héritage celtique, omniprésent et multiforme, est donc commun à l'ensemble des régions de l'Europe qui s'étendent entre l'Atlantique, les grandes plaines du Nord, les steppes de l'Est et la bordure septentrionale de la Méditerranée. Il a marqué la vie quotidienne de leurs habitants de génération en génération et, même s'il n'y est plus soutenu depuis près de deux millénaires par l'appartenance à une même communauté linguistique, il continue à exercer son influence occulte jusqu'à nos jours.

Il suffit de rappeler à ce propos que l'organisation de l'année celtique, avec les principales fêtes qui en rythment le déroulement, se retrouve dans le calendrier religieux de la chrétienté occidentale.

Mieux connaître le monde des anciens Celtes, c'est donc le moyen de prendre conscience des racines profondes de certaines sensibilités qui sont communes à de nombreux peuples de l'Europe actuelle. En être convaincus devrait nous inciter à œuvrer pour que l'héritage celtique soit reconnu et préservé, pour qu'il ne se transforme pas en enjeu de revendications partisanes, mais devienne au contraire un élément pleinement intégré au patrimoine européen. Un facteur d'union et de respect mutuel et non pas un instrument de division.

Langues et cultures celtiques

L'appartenance au même groupe linguistique constitue aujourd'hui un lien d'autant plus fort entre les peuples de souche celtique qu'ils doivent défendre tous leur identité, grignotée de plus en plus rapidement par la concurrence inexorable de grandes langues internationales. Le réflexe de solidarité que suscite chez les celtophones contemporains la conscience d'être exposés au même type de menace a pour conséquence l'exaltation de tout ce qu'ils possèdent en commun et qui est susceptible de consolider leur cohésion face à la menace extérieure. Les ressemblances, qu'elles soient linguistiques ou culturelles, se trouvent donc mises en évidence et les différences sont estompées, créant ainsi l'impression d'un ensemble homogène, d'un « bloc celtique » opposé au monde anglo-saxon ou francophone. Cette tendance à considérer les Celtes comme un tout, parfaitement explicable et compréhensible dans la situation actuelle, peut cependant provoquer des malentendus et des distorsions, notamment lorsqu'elle se manifeste dans l'étude du passé.

En effet, loin d'être insignifiantes, les différences qui existent entre les langues celtiques contemporaines, issues d'une évolution qui n'est bien documentée que pour le dernier millénaire de leur existence, ne sont pas moindres qu'elles ne le sont aujourd'hui entre l'allemand, l'anglais, le néerlandais et les langues scandinaves. L'écart entre les langues celtiques

anciennes et les langues actuelles n'est pas moins important et un Irlandais moderne qui aurait été projeté par quelque manipulation de la science-fiction dans le lointain passé de son île, à l'époque glorieuse du rayonnement des monastères insulaires (VI[e]-VIII[e] siècle apr. J.-C.) ou aux temps obscurs qui précédèrent l'arrivée du christianisme, aurait probablement autant de mal à se faire comprendre qu'un habitant de la Grèce contemporaine dans l'Athènes de Périclès.

Le peu que nous savons des langues celtiques continentales du dernier demi-millénaire avant Jésus-Christ permet d'ailleurs de supposer qu'existaient dès alors des parlers celtiques assez nettement différenciés et il est vraisemblable qu'ils avaient déjà subi depuis leurs lointaines origines des changements considérables. L'Europe ancienne connut donc plusieurs formes de langues celtiques sur lesquelles les documents épigraphiques de l'Italie septentrionale, de la Gaule méridionale et de la péninsule Ibérique, associés aux langues insulaires, ne fournissent qu'une information très incomplète et géographiquement déséquilibrée.

Cette réflexion liminaire sur la multiplicité des langues celtiques dans le temps et dans l'espace est d'autant plus nécessaire que la situation actuelle engendre la conviction que la parenté linguistique implique obligatoirement une parenté culturelle, transmise à travers les siècles, comme l'ont été les langues, de génération en génération. Or, l'examen de l'évolution connue des langues et cultures celtiques médiévales et postmédiévales, de leurs relations et de leurs vicissitudes permet de constater que cette appréciation globale recouvre une réalité complexe et variée, où la continuité de la langue est loin de correspondre toujours à celle d'autres facteurs dont la mutation peut rompre de manière souvent radicale et irréversible le couple langue-culture préexistant.

En effet, la langue ne constitue que l'un des éléments, primordial certes mais non unique, à partir desquels se forment des cultures, où la religion, l'organisation sociale et le système économique, eux-mêmes indissociables du contexte géographique et historique, peuvent jouer tour à tour un rôle déterminant. Considéré de ce point de vue, le concept d'une « civilisation celtique » située en dehors du temps et de l'espace n'a évidemment pas grand sens.

Ce terme ne peut avoir un contenu concret, tout comme celui de civilisation égyptienne, grecque ou romaine, que s'il se réfère à un phénomène historique cohérent. Il est évidemment indissociable de l'identité linguistique de son support ethnique — les populations de langue celtique —, mais cette relation n'est pas nécessairement exclusive et elle doit s'exprimer dans des limites spatiales et temporelles clairement définies.

On l'applique donc généralement aujourd'hui à la civilisation des anciens Celtes, contemporains de la Grèce classique et de Rome, depuis leur apparition dans l'histoire, au VI[e] siècle av. J.-C., jusqu'à la perte de leur identité culturelle à la suite de la romanisation, de leur écrasement par les Germains, les Daces et d'autres peuples barbares, ou de l'adoption du

christianisme. Cette fin peut donc varier assez sensiblement selon les régions : elle se situe au début du IIe siècle av. J.-C. pour les Celtes d'Italie installés au sud du Pô, ceux dont les territoires sont alors occupés par Rome, mais n'intervient qu'un siècle plus tard pour les Cisalpins qui résidaient au nord du fleuve et qui continuèrent à jouir après la défaite d'une autonomie de façade. C'est dans ce même Ier siècle av. J.-C. que se situe la phase finale de tous les autres faciès culturels spécifiquement celtiques du continent : en Gaule transalpine, dans la péninsule Ibérique, dans les régions danubiennes. Naturellement, de nombreux éléments de la civilisation celtique persistèrent et contribuèrent à doter les provinces de l'Empire créées dans les territoires habités par les Celtes de traits originaux. Cependant, l'empreinte religieuse, sociale, politique, économique et artistique de Rome devint incontestablement prépondérante, du moins dans les manifestations les plus apparentes.

Il convient donc de regrouper les nouveaux faciès culturels de ces provinces, dont les populations parlaient toujours en majorité des langues celtiques et avaient conservé, en les adaptant, au moins une partie de leurs croyances religieuses et de leurs traditions, sous le terme de civilisation gallo- ou celto-romaine. Son étude peut fournir de précieuses informations sur la période antérieure — ainsi, le calendrier gaulois serait resté inconnu s'il n'avait pas été gravé sur bronze en pleine époque gallo-romaine —, mais le cadre contraignant imposé de l'extérieur et l'importance de la mutation accomplie ne permettent en aucun cas d'y voir une étape évolutive d'une civilisation propre aux Celtes.

Une situation comparable se produit lorsque le christianisme est introduit dans les régions insulaires restées jusqu'ici en dehors de la domination romaine. La nouvelle foi ne bouleversa pas totalement l'ancienne société, mais elle modifia radicalement son fondement religieux — la désacralisation des textes mythologiques, qui pourront être en conséquence désormais enregistrés par écrit, n'est que l'un des aspects les plus évidents de ce changement — et ouvrit les pays celtiques aux courants intellectuels qu'alimentait l'héritage de l'Antiquité. Les causes et les mécanismes de cette métamorphose ne sont pas ceux de la romanisation, mais la chrétienté celtique constitue une entité aussi distincte par rapport à son substrat païen que l'est vis-à-vis du sien le monde gallo- ou celto-romain.

Autrement dit, les conséquences de la perte de l'autonomie, politique dans le premier cas, religieuse dans le second, furent telles qu'elles estompent à nos yeux la continuité linguistique, masquée par la mutation souvent radicale d'aspects particulièrement significatifs et apparents de la vie quotidienne ou spirituelle. La physionomie des Celtes romanisés ou chrétiens ne peut d'ailleurs être définie sans avoir recours à des systèmes qui leur furent dans les deux cas imposés de l'extérieur, qui n'étaient pas liés génétiquement à leurs traditions ancestrales et qui les regroupaient dans un même ensemble avec des populations appartenant à d'autres familles linguistiques et issues d'autres lignées culturelles. La romanité et la chrétienté

celtique ne sont plus des civilisations autonomes, mais au mieux des cultures hybrides, des faciès plus ou moins originaux appartenant aux grands complexes culturels de l'Empire et de l'univers naissant du Moyen Âge occidental.

L'abondance d'informations dont nous disposons sur la fin du monde celtique indépendant nous permet de bien comprendre ses causes et ses mécanismes. Il n'est donc pas trop difficile de distinguer la continuité linguistique masquée par les changements qui interviennent dans d'autres domaines. Il en est tout autrement au moment où les Celtes émergent de l'anonymat des peuples sans nom de l'Europe protohistorique. En effet, on ne peut parler aujourd'hui d'une identité culturelle spécifiquement celtique qu'à partir du ve siècle av. J.-C., lorsque se forme le complexe culturel du deuxième âge du fer connu sous le nom de civilisation laténienne — d'après le site suisse de La Tène —, que l'on a associé depuis le XIXe siècle à l'expansion historique des Celtes décrite par les sources textuelles. La validité de cette attribution reste généralement admise, mais la celticité linguistique des populations de culture laténienne n'est actuellement confirmée que très ponctuellement, principalement dans les zones de contact avec le monde méditerranéen, là où les sources textuelles et les documents épigraphiques viennent s'ajouter aux vestiges archéologiques.

L'aire laténienne incluait certainement aussi, au moins temporairement, des populations de souche non celtique : ce fut notamment le cas des Rètes alpins, reconnaissables grâce aux inscriptions qu'ils laissèrent dans leur langue, et celui de certains peuples de la côte et de l'arrière-pays dalmate. D'autres subirent de fortes influences, plus particulièrement dans le domaine de l'armement, qui pourraient faire croire à une celtisation linguistique, démentie toutefois par les faits : ce fut le cas des Vénètes, des Ligures, des Picéniens, de certains Ombriens et de peuples limitrophes de l'aire d'expansion danubienne, où semble avoir prévalu un peuplement mixte de Celtes immigrés et d'autochtones. Le profil linguistique — bilingue ou avec prédominance de l'une des langues — de ces peuples composites est impossible à déterminer avec certitude. Tous les cas connus se situent dans les régions sur lesquelles les sources textuelles ou l'usage de l'écriture fournissent des informations suffisantes. Il est cependant plus que vraisemblable que des situations analogues devaient exister également dans d'autres zones d'expansion ou de frontière ethnique.

La situation contraire, celle de populations de langue celtique culturellement distinctes du complexe culturel laténien des Celtes historiques ou de ses antécédents directs, est aujourd'hui clairement attestée dès la première moitié du VIe siècle av. J.-C. dans la partie de l'Italie septentrionale qui correspond aux Piémont et Lombardie actuels : des inscriptions, rédigées en un alphabet d'origine étrusque dans une langue de la famille celtique, déterminent l'appartenance ethnique d'une population dont les attaches culturelles sont indiscutablement italiques. Il apparaît très peu probable que ce groupe celtophone de la culture dite de Golasecca puisse

constituer une minorité immigrée à une date proche de son émergence épigraphique. Tout porte à croire au contraire qu'il s'agit d'une population autochtone, installée sur place au moins depuis le moment où peut être située la formation de ce faciès de l'âge du fer, dans le premier quart du premier millénaire avant Jésus-Christ.

Démontrée par le cas des Celtes de Golasecca, la diversité culturelle des anciennes populations celtophones permet d'expliquer notamment la situation des Celtes de la péninsule Ibérique. Leur présence sur les hauts plateaux de la Meseta devrait également remonter au moins au début du premier millénaire avant Jésus-Christ, mais les témoignages épigraphiques recueillis dans cette région sont beaucoup plus récents. La culture des Celtes d'Ibérie n'adoptera que très tardivement, au IIIe siècle av. J.-C., des éléments laténiens. Leur impact restera limité et la culture dite celtibérique maintiendra son originalité. Ils suffisent toutefois à l'associer à la communauté laténienne de l'époque, à la culture unitaire des Celtes, la *koinè* (un terme grec employé pour désigner un langage commun), qui atteint alors l'apogée de son extension géographique.

Le fait que cette période de rayonnement maximal de la culture laténienne corresponde au moment où l'expansion celtique atteint son plus grand développement et où la puissance militaire des Celtes joue un rôle décisif dans les conflits n'est évidemment pas un hasard. Qu'il s'agisse de peuples celtophones jusqu'ici culturellement distincts — les Celtes de Golasecca qui forment désormais la confédération des Insubres et les Celtibères sont les seuls dans ce cas identifiés à ce jour —, de peuples voisins ou dominés, tous se trouvent dorénavant réunis dans un complexe qui possède en commun un certain nombre d'éléments laténiens très caractéristiques : des parures, plus particulièrement des fibules, et des armes.

Le même phénomène d'acculturation plus ou moins intensive peut être observé à cette époque également dans les régions qui bordaient l'aire laténienne au nord et que des indices indirects permettent d'attribuer à des populations de souche germanique.

C'est également alors que les éléments laténiens se multiplient dans le milieu insulaire, peu touché jusqu'ici par cette culture d'origine continentale. Même s'il paraît possible que cette « laténisation » fut, dans certains cas au moins, soutenue par des apports limités de populations allogènes, le substrat local continua à constituer la majorité d'un peuplement qui apparaîtra aux yeux de César, deux siècles plus tard, comme profondément et intégralement celtophone. La présence celtique remonte donc probablement, là aussi, à une époque bien plus ancienne.

Quelles que soient les retouches que l'on devra sans doute apporter à ce tableau très général, on peut affirmer, sans crainte d'être démenti, que le lien que l'on peut établir entre la communauté laténienne du IIIe siècle av. J.-C. — la civilisation celtique par excellence, arrivée au maximum de son influence et de son extension territoriale — et les celtophones n'est ni total ni durable. C'est une situation temporaire, le résultat d'une conjonc-

ture particulière, à un moment où les Celtes s'étaient imposés comme la force dominante de l'Europe non méditerranéenne.

Ce lien n'existait pas avant, notamment aux VI[e] et V[e] siècles av. J.-C., lorsqu'on ne peut encore discerner aucun complexe culturel qui pourrait regrouper l'ensemble des populations celtophones, connues ou supposées, et il disparaîtra en moins d'un siècle et demi, à la suite des évolutions locales et surtout de la conquête romaine.

La conclusion est claire : le couple constitué par une langue et une culture celtiques n'est ni exclusif ni immuable. Naturellement, le fait qu'une langue est généralement plus profondément enracinée que les autres aspects d'une culture explique beaucoup de choses. Mais cela n'élucide pas tout et il faut certainement se méfier de la confusion entre langue et culture (au sens archéologique du terme) que peut engendrer l'emploi de certains mots : ainsi, l'adjectif « celtique » appliqué à une fibule, à un torque ou à une épée laténienne est pour le moins équivoque, par ses implications quant à l'identité ethnique de son fabricant ou de son propriétaire ; il ne l'est évidemment plus lorsqu'il désigne une inscription.

La nature très diverse des sources dont nous disposons et qui conduisent à définir les Celtes à partir de critères aussi différents que la langue, les indications des auteurs antiques ou l'appartenance à une culture archéologique, rend le recoupement et la superposition des données d'autant plus difficiles qu'ils ne sont immuables ni dans le temps ni dans l'espace. Il ne faut donc surtout pas céder à l'illusion que l'emploi du nom « Celtes » ou de l'adjectif « celtique » engendre automatiquement des catégories identiques et interchangeables. Il n'en est rien et il faudrait en fait poser chaque fois la question « quels Celtes ? » ou « celtique à partir de quel critère d'appréciation ? ».

Il faut aussi certainement abandonner l'idée que l'on peut établir, sans disposer des points de repères fiables fournis par les sources textuelles, un lien autre que spéculatif et partiel entre une culture archéologique et une langue ou un groupe de langues. En effet, l'exemple des anciens Celtes montre clairement combien les conclusions que l'on peut tirer de la seule analyse des vestiges et de la continuité ou discontinuité culturelle qu'ils indiquent doivent être nuancées et affinées pour s'ajuster à la réalité linguistique.

En fait, ni l'image des Celtes fournie par les sources textuelles, ni celle fournie par les témoins linguistiques, ni celle établie à partir de la documentation archéologique, ne sont pleinement satisfaisantes. Seule leur synthèse, réalisée dans un cadre spatial et temporel cohérent, peut être suffisamment complète et articulée pour éviter les généralisations abusives et les confusions qui en sont l'inévitable conséquence.

Considérée de ce point de vue, la civilisation laténienne des anciens Celtes est incontestablement la civilisation celtique par excellence, celle où s'établit le mieux, dans une aire géographique dont l'extension restera de loin inégalée, l'accord entre les populations appartenant à cette famille

linguistique et une communauté culturelle bien définie. Cette relation ne fut cependant ni immédiate, ni totale, ni définitive. Elle fut le résultat du dynamisme particulier d'une partie des populations celtiques d'Europe centrale et occidentale, les peuples que l'on regroupe généralement sous le terme de Celtes historiques et qui furent à l'origine de la culture laténienne et de son rayonnement. Le point d'équilibre sera atteint au IIIe siècle av. J.-C.

Ce n'est donc pas un hasard si l'art de cette période représente la forme la plus originale d'expression artistique jamais élaborée par les peuples celtiques, celle qui s'épanouira encore pendant de longs siècles dans les régions où les Celtes conservèrent une société et une économie de type préurbain et où ils échappèrent à l'emprise directe du milieu méditerranéen.

En effet, l'urbanisation des Celtes continentaux correspond aux IIe et Ier siècles av. J.-C. à une période de mutations qui ne relèvent pas uniquement du domaine de l'économie ou de celui de l'organisation sociale. Reflet éloquent du monde des idées, l'art manifeste désormais la coexistence de conceptions différentes du rôle de l'image : aux formes d'expression traditionnelles viennent s'ajouter des emprunts qui ne sont plus transformés et intégrés, mais simplement transplantés. Autrement dit, la civilisation des oppida, les agglomérations celtiques à fonction urbaine, contient les germes d'une acculturation rampante dont la conquête romaine constituera le brutal dénouement. Éclectique par nature, la société urbaine rompt ainsi, au moins partiellement, l'harmonie à peu près totale qui s'était établie temporairement entre langues et cultures celtiques.

La civilisation laténienne des anciens Celtes est donc loin de constituer une entité au contenu et à l'extension immuables. Elle recouvre une réalité complexe dont les éléments — du moins ceux que nous pouvons suivre à partir de la documentation disponible — se répartissent d'une manière assez inégale dans le temps et dans l'espace, définissant ainsi une succession de phases évolutives et une juxtaposition de faciès. Il ne peut en être autrement pour une durée d'un demi-millénaire — avec quatre siècles supplémentaires en milieu insulaire — et une extension qui couvrait celle de l'actuelle Europe communautaire, amputée d'une partie de ses terres méridionales et septentrionales, mais élargie aux pays danubiens. S'il est vraisemblable que certains aspects — l'organisation sociale, l'économie — changèrent plus rapidement et plus radicalement que d'autres — la langue, la religion —, aucun ne resta sans doute toujours et partout exactement le même.

Le nom des Celtes et son origine d'après les Anciens

Ces Galates habitent les confins de l'Europe sur les rives d'une mer immense, et dont on ne peut, en bateau, atteindre les extrémités. On y observe le flux et le reflux et une faune qui ne ressemble en rien à ce que l'on rencontre ailleurs en mer ; à travers leur pays coule l'Éridan [le Pô], sur les rives duquel les filles du Soleil pleurent, à ce qu'on croit, le malheur

de leur frère Phaéthon. C'est tardivement que le nom de Galates a prévalu ; car aussi bien chez eux que chez les autres on les nommait autrefois Celtes.

Pausanias, Description de la Grèce : *l'Attique, IV, 1*
(traduction de Jean Pouilloux, Paris, Les Belles Lettres, 1992).

Anciennement, dit-on, régnait sur la Celtique un homme illustre qui avait une fille douée d'une taille extraordinaire et surpassant par sa beauté toutes les autres femmes [...] elle refusait tous les prétendants à sa main, n'en estimant pas un digne d'elle. Or, Héraklès, lors de son expédition contre Géryon, passa par la Celtique où il fonda Alésia. La fille du roi le vit et, ayant admiré sa valeur et sa taille surhumaine, reçut de tout cœur, avec l'agrément de ses parents, les caresses du héros ; de cette union naquit un fils qui fut nommé Galatès et qui surpassait de beaucoup ceux de sa nation par la vaillance de son âme et par la force de son corps. Arrivé à l'âge d'homme et ayant hérité du royaume de ses pères, il conquit une grande partie du pays limitrophe et accomplit de grands faits de guerre. Devenu fameux par son courage, il appela de son nom Galates les peuples rangés sous sa loi et ce nom s'étendit à toute la Galatie.

Diodore de Sicile, Bibliothèque historique, *V, 24*
(traduction de E. Cougny, Extraits des auteurs grecs concernant la géographie et l'histoire des Gaules, *Paris, 1881).*

Les Grecs désignent [la Gaule] tout entière par le nom commun de Celtique, qui lui vient, selon quelques-uns, d'un géant Celtos, autrefois souverain du pays. D'autres nous content une fable d'après laquelle Héraklès aurait eu d'Astéropè l'Atlantide deux fils, Ibèros et Celtos, qui auraient donné, aux contrées où ils régnaient l'un et l'autre, des dénominations tirées de leurs noms. D'autres enfin disent que Celtos est un fleuve qui sort de la Pyréné et que c'est de lui que la contrée voisine d'abord, et ensuite le reste du pays, a été, avec le temps, appelée Celtique.

Denys d'Halicarnasse, Antiquités romaines, *XIV, 1*
(traduction de E. Cougny, Extraits des auteurs grecs concernant la géographie et l'histoire des Gaules, *Paris, 1881).*

Les Celtes, dit-on, s'étendent jusqu'au Rhin. C'est de leur nom que tous les Galates d'Europe ont été appelés Celtes par les Grecs.

Denys le Périégète, Description, *V, 288*
(traduction de E. Cougny, Extraits des auteurs grecs concernant la géographie et l'histoire des Gaules, *Paris, 1881).*

La Celtique, la Gaule et leurs habitants

L'ensemble de la Gaule est divisé en trois parties : l'une est habitée par les Belges, l'autre par les Aquitains, la troisième par le peuple qui, dans sa langue, se nomme Celte, et, dans la nôtre, Gaulois. Tous ces peuples diffèrent entre eux par le langage, les coutumes, les lois. Les Gaulois sont séparés des Aquitains par la Garonne, des Belges par la Marne et la Seine [...]. La partie de la Gaule qu'occupent, comme nous l'avons dit, les Gaulois commence au Rhône, est bornée par la Garonne, l'Océan et la frontière de Belgique ; elle touche aussi au Rhin du côté des Séquanes et des Helvètes [...]. La Belgique commence où finit la Gaule ; elle va jusqu'au cours inférieur du Rhin

[...]. L'Aquitaine s'étend de la Garonne aux Pyrénées et à la partie de l'Océan qui baigne l'Espagne.

César, Guerre des Gaules*, I, 1*
(traduction de L.-A. Paris, Constans, Les Belles Lettres, 1972).

Certains auteurs ont divisé la Celtique en trois parties et nommé, outre les Celtes, les Aquitains et les Belges. Ils considèrent les Aquitains comme formant un peuple absolument à l'écart, en raison non seulement de sa langue, mais aussi de son apparence physique, et ressemblant plutôt aux Ibères qu'aux Gaulois. Les autres, au contraire, sont gaulois d'aspect, et s'ils ne parlent pas tous la même langue, du moins n'y en a-t-il que quelques-uns qui en pratiquent d'autres, d'ailleurs peu différentes. Leurs régimes politiques et leurs genres de vie présentent également peu de différences. Par Aquitains et Celtes, ces auteurs entendaient les peuples qui confinent au mont Pyréné et sont séparés l'un de l'autre par le mont Cemmène. Il a déjà été dit, en effet, que le pays que nous appelons Celtique est limité à l'ouest par la chaîne des Pyrénées, qui touche à chacune de ses extrémités une mer, la Mer Intérieure et la Mer Extérieure, à l'est par le Rhin, qui est parallèle au mont Pyréné, tandis que ses limites au nord et au sud sont respectivement l'Océan entre l'extrémité septentrionale du mont Pyréné et les bouches du Rhin, et de l'autre côté d'abord la mer qui baigne Massalia et Narbonne, entre l'extrémité méridionale du mont Pyréné et le cours du Var, qui sépare la Narbonnaise de l'Italie, puis les Alpes, entre la Ligystique [Ligurie] et les sources du Rhin.

Strabon, Géographie*, IV, 1, 1*
(traduction de F. Lasserre, Paris, Les Belles Lettres, 1966).

Celtes, Galates, Gaulois et Bretons

Le nom de Celtes, appliqué aujourd'hui à l'ensemble de cette grande famille linguistique de souche indo-européenne, fut apparemment le premier terme à signification ethnique claire à avoir été utilisé par les Anciens pour désigner leurs voisins occidentaux et septentrionaux.

Les premiers auteurs grecs ne nous ont laissé que très peu d'indications, vagues de surcroît, sur les habitants de l'Europe intérieure. Homère ne connaît que les Cimmériens — ce nom pourrait être issu de la même lointaine racine que « Cymru », le nom gallois de l'actuel pays de Galles, ou avoir une tout autre origine —, un peuple qu'il situe dans les ténèbres brumeuses de l'Océan, dans un pays privé de soleil proche du lieu où Ulysse invoqua Tirésias, l'oracle des morts (*Odyssée*, XI, 13-19). Utilisé probablement ici pour donner une identité concrète à ce que le mythe présentait comme l'extrême frange de l'humanité, ce nom de Cimmériens, connu aussi des textes assyriens et proche-orientaux, semble avoir désigné vers le VIIIe siècle av. J.-C. un peuple cavalier des steppes qui s'étendent au nord de la mer Noire. Il se serait fait connaître à la suite d'incursions qui touchèrent vraisemblablement aussi les cités grecques d'Asie Mineure et se serait définitivement déplacé vers l'est sous la pression des Scythes, eux-mêmes chassés de leurs anciens territoires par les Issédons, un peuple considéré quelquefois comme le lointain ancêtre des Ossètes actuels.

Selon Aristéas, un poète semi-légendaire qui aurait vécu vers le début du VIe siècle av. J.-C., les Issédons auraient eu pour voisins septentrionaux les Arimaspes, « ceux qui n'ont qu'un œil » selon l'étymologie fantaisiste, d'un nom de souche iranienne qui signifierait en fait « ceux qui aiment les chevaux », suivis des « griffons gardiens de l'or » et enfin des Hyperboréens, un peuple dont le pays se serait étendu vers le nord jusqu'à une grande mer. Leur nom, mentionné déjà dans les hymnes homériques, signifie « ceux qui vivent au-delà de Borée », le vent qui naît dans les lointains territoires du nord, au-delà de la Thrace, dans les monts Ripée qui cachent le soleil pendant sa course nocturne. Il s'agissait donc d'une chaîne de montagnes imaginée dans une construction mythologico-astronomique comme limite entre deux mondes que l'astre illuminait alternativement.

Rien d'étonnant donc à ce que les relations entre le monde des Hyperboréens et le monde grec aient eu comme protagoniste le dieu solaire Apollon qui séjournait dans ce lointain pays lorsqu'il ne se trouvait pas à Delphes ou à Délos. Selon la tradition, des messagers hyperboréens, porteurs d'offrandes à ce dieu que vénéraient tout particulièrement leurs compatriotes, étaient venus lui rendre hommage dans ses sanctuaires grecs, et lorsque les Galates de Brennos menacèrent, en 279 av. J.-C., le site sacré de Delphes, des héros immortels de cette même origine auraient participé au combat qui se solda par la déroute des envahisseurs.

Ainsi que le montre le cas des Cimmériens et des autres peuples semi-légendaires, l'édifice mythologique auquel appartiennent les Hyperboréens intègre à sa façon certaines données concrètes d'histoire et de géographie. Leur présence ne relève cependant pas d'une volonté de description fidèle mais du besoin d'ancrer le mythe, modèle exemplaire et intemporel d'organisation et de fonctionnement, à des éléments réels. De tels liens s'établissaient d'une manière suffisamment souple pour ne pas être contraignants. Ainsi, les monts Ripée n'avaient pas de localisation précise et pouvaient être éventuellement assimilés aux Alpes, aux Karpates ou même à l'Oural. Les Hyperboréens n'étaient pas seulement un peuple imaginaire : leur légende résumait de manière exemplaire mais sélective ce qui paraissait important dans les contacts immémoriaux entre les « peuples du Nord », dont faisaient partie les ancêtres des Celtes historiques, et une partie au moins des anciens habitants de la Grèce. En effet, c'est au plein âge du bronze, pendant le IIe millénaire av. J.-C., que s'imposa largement en Europe le culte d'une divinité solaire apollinienne dont certaines caractéristiques apparaissent aussi bien dans la tradition religieuse grecque que dans celles des peuples celtiques et de leurs voisins. On peut donc penser que le concept d'Hyperboréens exprime dans le langage particulier du mythe le souvenir d'une communauté spirituelle qui avait uni, aux temps où se côtoyaient dieux et héros, la Grèce aux lointaines régions de l'Europe intérieure et septentrionale.

Une chose est certaine : le terme d'Hyperboréens n'est comparable, ni par son contenu ni par sa collocation dans un espace et dans des temps

mythiques indéfinis, à ceux de Celtes ou de Galates, employés plus tard pour désigner des peuples qui étaient plus ou moins directement connus de leurs contemporains méditerranéens.

L'antériorité de l'emploi du nom des Celtes par rapport à celui de Galates est largement et explicitement confirmée par les auteurs grecs. Certains fournissent même des explications de son origine légendaire, inventées presque certainement d'après les modèles érudits de la tradition hellénique. Il n'existe aucun indice sûr qui permette de comprendre les raisons et les mécanismes de son adoption, mais il s'agit bien d'un ethnonyme celtique, attesté comme tel encore quelques siècles après sa première apparition dans le sud-ouest de la péninsule Ibérique.

On peut supposer que ce fut au plus tard dans la seconde moitié du VIe siècle av. J.-C. que le nom des Celtes s'imposa pour désigner les Barbares du Nord. Un demi-siècle environ après Aristéas, Hécatée, le premier connu des prosateurs grecs, l'avait peut-être utilisé déjà vers l'an 500 av. J.-C. Malheureusement, les passages de sa *Périégèse* (Description), où il l'aurait employé, ne sont connus que par un auteur du VIe siècle apr. J.-C., Hermolaos, lui-même abréviateur d'Étienne de Byzance, érudit du siècle précédent, donc postérieur d'un millénaire à la source dont il cite des passages. Ainsi, aucune certitude n'est possible quant à l'attribution à Hécatée de la mention de la Celtique, définie comme proche de Massalia (Marseille), située elle-même en Ligurie, et du commentaire « ville celtique » qui se réfère à Nurax, un lieu que l'absence de toute autre indication ne permet pas d'identifier mais dans lequel certains savants croient pouvoir reconnaître la ville antique de Noreia, dans le Norique.

Selon Diodore, historien grec du Ier siècle av. J.-C., Hécatée aurait situé le pays des Hyperboréens au-delà des terres habitées par les Celtes, dans une île de l'Océan aussi grande que la Sicile. Un sanctuaire monumental de forme circulaire y serait dédié à Apollon, dieu vénéré entre tous, et de grandes fêtes s'y dérouleraient à l'équinoxe de printemps tous les dix-neuf ans, une période cyclique à la fin de laquelle peut être établi un accord entre l'année lunaire et l'année solaire. Il est tout à fait possible que ces données sur les légendaires Hyperboréens, apparemment nouvelles, soient le lointain écho d'informations sur la situation de l'île de Bretagne et sur les préoccupations astronomiques et calendaires des populations locales qui conduisirent à la construction de monuments aussi imposants que le cercle mégalithique de Stonehenge.

Même si les mentions attribuées à Hécatée ne peuvent être considérées comme sûres, elles s'intègrent parfaitement dans le contexte général de l'intérêt croissant des auteurs grecs pour une approche descriptive, aussi complète que possible, de l'histoire et de la géographie du monde connu, considérablement étendu par la colonisation de la Méditerranée occidentale au VIIIe-VIIe siècle av. J.-C., ainsi que par la pénétration phénicienne au-delà des Colonnes d'Hercule, l'actuel détroit de Gibraltar.

Le premier tableau assez complet qui nous soit parvenu des connaissances des Grecs sur les populations de l'ouest et du centre de l'Europe est contenu dans les *Histoires* d'Hérodote, rédigées vers le milieu du ve siècle av. J.-C., mais fondées sur des informations recueillies probablement dès le siècle précédent. Les Celtes (*Keltoi*, plus tard également *Keltai*), grand peuple installé depuis les côtes ibériques de l'Océan jusqu'au-delà des sources du Danube, y apparaissent avec les Ibères, les Ligures et de petites peuplades du littoral méditerranéen qui devaient leur notoriété aux contacts directs avec les colonies grecques du voisinage.

Appréciés à la lumière de nos connaissances actuelles, les Celtes d'Hérodote semblent correspondre à un grand ensemble ethnique dont les principaux traits distinctifs devaient être pour des étrangers la parenté de la langue et des coutumes des groupes qui le composaient.

C'est probablement alors que commence à se former l'idée, formalisée vers le milieu du IVe siècle av. J.-C. par l'historien et géographe Éphore, de quatre grands peuples installés aux quatre côtés du monde : les Celtes au couchant dans la *Keltiké* (Celtique), les Scythes au nord, les Indiens au levant et les Éthiopiens au sud.

Un autre témoignage ancien, de la fin du VIe siècle av. J.-C., pourrait provenir de la ville étrusque de Caere (l'actuelle Cerveteri), où fut trouvée une coupe de bucchero, la céramique noire locale, portant la dédicace gravée *Kelthe* (forme au génitif) qui pourrait être l'équivalent étrusque du grec *Keltós*. Le fait n'aurait en lui-même rien de surprenant, car c'est précisément la période où se développent les contacts réciproques entre les populations présumées celtiques et les Étrusques. Quant à l'emploi d'un ethnonyme comme nom de personne, il est parfaitement concevable pour un individu isolé à l'extérieur de son milieu d'origine. La validité de cette interprétation reste cependant l'objet de discussions.

Il est impossible de savoir dans quelle mesure les populations concernées s'identifiaient elles-mêmes par le nom de Celtes en dehors de leurs relations avec le monde méditerranéen. Il est de toute façon vraisemblable que ce nom se trouvait en concurrence avec d'autres noms, propres aux différents groupes ethniques qui composaient ce grand ensemble. Un témoignage important aurait pu être fourni par des inscriptions attribuées à une colonie de Vénètes installés en Pannonie, dans le sud-ouest de la Hongrie actuelle, gravées sur des poteries de la nécropole de Szentlörinc, datables du ve siècle av. J.-C. L'anthroponyme *Boios* qui y avait été discerné (sous la forme *Boijo.i.*) pourrait dériver du nom du puissant peuple celtique des Boïens, installé alors en Europe centrale, et avoir été porté par un individu de cette origine.

Malheureusement, l'existence même de cette inscription paraît aujourd'hui incertaine. S'il n'était pas sujet à discussion, ce témoignage ancien du nom des Boïens confirmerait pleinement la tradition qui associait ce peuple aux mouvements ethniques qui conduisirent, au tout début du

IVe siècle av. J.-C., à l'installation en Cispadane de populations d'origine transalpine.

On peut cependant supposer que le nom de Celtes recouvrait dès son apparition au VIe siècle av. J.-C. une mosaïque de grands et petits peuples qui se désignaient eux-mêmes par des noms dont l'étymologie évoque souvent une qualité emblématique : les Boïens seraient « les Terribles », les Sénons « les Anciens », les Insubres « les Farouches », les Lingons « les Bondissants », les Éduens « les Ardents ».

Le nom des Celtes ne semble pas avoir été concurrencé chez les auteurs grecs par celui de Galates (*Galatai*) avant le début du IIIe siècle av. J.-C. Tout porte à croire que l'introduction de ce dernier fut une des conséquences du choc direct de la Grande Expédition celtique de 280 av. J.-C. sur le monde hellénique. Doit-on en conclure qu'il s'agit d'un ethnonyme différent du précédent, d'un nom qui désignerait une partie seulement des populations celtiques ? Rien ne permet de le croire. Il est même probable qu'il ne s'agit que de deux formes différentes d'un même nom qui aurait signifié peut-être à l'origine « les Braves », un sens qui correspondrait bien à un trait marquant du tempérament celtique. Il constituerait ainsi un bon dénominateur commun des qualités qu'affichaient les noms des différents peuples concernés et expliquerait son choix par ceux qui l'utilisaient pour se nommer aux étrangers. L'usage que font les auteurs grecs des IIIe et IIe siècles av. J.-C. de ces deux noms confirme pleinement qu'ils les considéraient comme des synonymes. Il en est de même pour leurs applications géographiques : Polybe emploie vers le milieu du IIe siècle av. J.-C. aussi bien le nom de *Galatia* que celui de *Keltia* pour désigner la Gaule cisalpine. On voit même apparaître chez certains auteurs tardifs les formes redondantes de *Keltogalatai* et *Keltogalatia*, appliquées aussi bien aux Celtes de l'Ouest qu'à ceux d'Asie Mineure. On observe également une tendance, particulièrement manifeste chez Claude Ptolémée vers le milieu du IIe siècle apr. J.-C., à utiliser le terme de *Keltogalatia* pour la Gaule, le terme *Keltiké* étant réservé aux territoires celtiques de la péninsule Ibérique et celui de *Galatia* à ceux d'Asie Mineure.

L'ethnonyme latin *Galli* (pluriel de *Gallos*) est probablement l'équivalent exact du *Galatai* grec. Il aurait été utilisé dès le début du IVe siècle av. J.-C., du moins si l'on peut croire à l'authenticité et à l'ancienneté de l'épithète *de Galleis*, associée au premier triomphe de Camille (385 av. J.-C.) dans les fastes capitolins. Les homonymies et homographies avec le nom commun *gallus* (coq domestique) et le *Gallus*, dérivé peut-être du hittite, qui était le nom de prêtres émasculés de Cybèle et d'un fleuve de l'ancienne Bithynie en Asie Mineure, sont tout à fait fortuites mais n'en ont pas moins suscité quelques rapprochements fantaisistes.

Comme les auteurs grecs, les écrivains latins ne semblent pas avoir fait de différence entre la forme *Galli* et le nom de *Celtae*, apparemment plus ancien. Ils les utilisent comme synonymes et soulignent même quelquefois leur équivalence. Ainsi, selon César, ceux que les Romains appellent

Gaulois se reconnaîtraient eux-mêmes sous le nom de Celtes. L'extension des Celtes ou Gaulois ne coïncide pas chez lui avec la définition de la Gaule (*Gallia*), un territoire délimité par l'Océan, les Pyrénées, les Cévennes et le Rhin, habité également par les Belges et les Aquitains, des peuples qui se différencieraient entre eux aussi bien par la langue que par les coutumes et les lois. Définie ainsi, la Gaule réunit la Celtique, la Belgique et l'Aquitaine, auxquelles vient s'ajouter la *Provincia*, la Narbonnaise occupée par Rome déjà depuis 125 av. J.-C.

Les auteurs anciens utilisèrent également quelques formes composites pour des populations de souche celtique fortement marquées par la culture d'une autre ethnie, des groupes périphériques ou des peuples celtisés. On employa ainsi quelquefois le nom grec de *Hellénogalatai* ou latin de *Gallograeci* (Gallogrecs) pour les Galates fortement hellénisés d'Asie Mineure. L'adjectif « gallo-grec » est cependant appliqué aujourd'hui aux inscriptions en langue celtique rédigées en alphabet grec dont l'écrasante majorité provient de la partie méridionale de la France actuelle. Très rarement utilisé, le nom de Celtoscythes (*Keltoskythai*) aurait été inventé au IVe siècle av. J.-C. par Éphore. Il s'agirait dans ce cas des peuples de la frontière orientale du monde celtique, située alors dans la partie occidentale de la cuvette karpatique, au contact des avant-postes des peuples cavaliers des steppes, et non des groupes de Celtes, probablement migrants et composites, qui sont attestés sporadiquement vers la fin du siècle suivant dans les parages nord-occidentaux de la mer Noire. Le nom de Celtibères (*Keltibéres*, en latin *Celtiberi*) fut introduit probablement par les habitants des colonies grecques du littoral espagnol (Emporion, Rhoda) pour distinguer des Ibères installés le long de la côte les populations celtiques qui vivaient à l'intérieur de la Péninsule (dans la *Keltibéria*, en latin *Celtiberia*) mais étaient fortement imprégnées de culture ibérique. Cette définition est toujours pertinente et on tend à employer aujourd'hui pour l'ensemble des peuples celtiques de la Péninsule, les Celtibères de l'intérieur aussi bien que les groupes des régions atlantiques, le terme de Celtes hispaniques. Le nom de Celtoligures (*Keltoligyes*) apparaît à une date assez tardive, chez le géographe Strabon qui qualifie ainsi les Salyens de Provence. Il indiquerait une population celtisée de souche ligure. On élargit quelquefois aujourd'hui son utilisation à certains peuples transpadans du Piémont actuel, supposés correspondre à cette définition.

L'usage moderne a établi des distinctions que ne connaissait pas l'Antiquité en donnant une signification plus précise à certains de ces noms. Celui de Celtes, le plus ancien et le plus générique, est le seul à être utilisé lorsqu'il est question de populations antérieures au IVe siècle av. J.-C. ou extérieures à l'espace géographique des Gaules cisalpine et transalpine. Le nom de Gaulois est employé concurremment avec le précédent lorsqu'il s'agit des habitants de ces deux régions à partir du IVe siècle av. J.-C. Enfin, le nom de Galates est réservé aujourd'hui aux Celtes du *Koinon Galaton* (Communauté des Galates), constitué après 278 av. J.-C. dans le territoire

d'Asie Mineure auquel est resté ensuite rattaché pendant longtemps le nom de Galatie (*Galatia*, nommée quelquefois aussi *Gallogræcia* par les auteurs latins).

Il s'agit donc de distinctions fondées sur une combinaison de critères géographiques et chronologiques dont il est impossible de savoir s'ils pourraient éventuellement coïncider avec des critères linguistiques. Ainsi, même s'il a été suggéré de distinguer dans la documentation épigraphique de l'Italie septentrionale des parlers « celtiques » de parlers « gaulois » qui seraient postérieurs au début du IV[e] siècle av. J.-C., cette proposition, d'ailleurs discutée, peut difficilement être intégrée dans le système actuel. En effet, elle se trouve en contradiction aussi bien avec l'usage antique qu'avec l'utilisation contemporaine courante de ces deux adjectifs.

Les Celtes insulaires étaient connus sous le nom de *Britanni* (Bretons ou Brittons), employé sous sa forme adjective (*prettanikai*) dès l'époque d'Alexandre le Grand par le navigateur marseillais Pythéas. Il désignait ainsi les deux grandes îles, Ierné et Albion (Irlande et Grande-Bretagne), dont les noms de souche celtique (en ancien irlandais *Eriu* et *Albu*) semblent avoir été connus dès le VI[e] siècle av. J.-C. du Carthaginois Himilcon. La création de la province *Britannia* consolidera définitivement l'emploi géographique d'un nom qui sera donné après le V[e] siècle apr. J.-C. également à l'Armorique, repeuplée alors par des populations d'origine insulaire. Paradoxalement, les Bretons d'aujourd'hui sont les habitants de cette Bretagne continentale, tandis que les descendants des anciens *Brittones* du pays de Galles adoptèrent à partir du VI[e] siècle apr. J.-C. leur nom actuel de Cymru (« Compatriotes »).

L'emploi actuel du nom de Celtes et de l'adjectif qui en est dérivé pour désigner la totalité des représentants de la famille linguistique, inclus les habitants de l'Irlande et de la Bretagne insulaire et continentale, ne remonte qu'au XVII[e] siècle, où il fut introduit avec cette signification par le savant gallois Edward Llhuyd, auteur de la première étude comparée des langues celtiques.

Comme on le voit, il existe un certain nombre de différences entre les utilisations anciennes et contemporaines des divers noms employés pour désigner l'ensemble ou les principales subdivisions des populations celtiques de l'Antiquité. Ces variations restent parfaitement tolérables tant qu'elles n'engendrent pas de contradictions ou de confusions. La préférence accordée à un nom plutôt qu'à un autre peut refléter par ailleurs la volonté de souligner la souche commune des populations en question ou, au contraire, leurs particularismes territoriaux et culturels. Ainsi, la prise de conscience de l'extension européenne de la culture laténienne des populations préromaines de la Gaule a été suivie en France dans le courant des dernières décennies par une diminution très sensible de la fréquence d'utilisation de l'adjectif « gaulois », largement prédominant depuis le XIX[e] siècle, mais remplacé aujourd'hui de plus en plus souvent par « celtique ». Fait inimaginable encore naguère, les Gaulois se transforment

de plus en plus souvent en Celtes de Gaule. Un tel usage souligne avant tout l'appartenance à la grande communauté ethnique et culturelle des anciens Celtes. Il reflète peut-être aussi une volonté de rupture avec les excès qu'avait pu susciter jadis l'appropriation chauvine de ce chapitre du passé national.

LES CELTES
AVANT ROME ET LE CHRISTIANISME

PREMIÈRE PARTIE

Les données

LA REDÉCOUVERTE DES ANCIENS CELTES

L'image que l'on peut esquisser actuellement du monde des anciens Celtes repose sur la synthèse des résultats de l'exploitation de données de nature très différente : elles sont fournies par les textes des auteurs antiques, l'étude des langues, les vestiges archéologiques et les indices qui permettent de connaître les divers aspects de l'environnement. La diversité des problèmes que soulève l'analyse de ces catégories de sources a conduit à la formation de disciplines qui possèdent leurs propres méthodes d'analyse ainsi que des traditions d'interprétation qui ne permettent pas toujours une synthèse interdisciplinaire facile des résultats.

L'intérêt pour les coutumes et les vicissitudes historiques est le plus ancien, puisqu'il commença dès l'Antiquité, lorsque les auteurs grecs et latins s'employèrent à réunir des informations sur les peuples qui, pendant près d'un demi-millénaire, furent pour eux les principaux représentants du monde barbare de l'Europe non méditerranéenne. Liée essentiellement à l'attention que les Grecs et les Romains portaient à leur propre histoire, la collecte des données s'effectua naturellement à partir de critères qui, consciemment ou inconsciemment, soulignaient le caractère bienfaisant et irréversible de la victoire d'un modèle de société urbanisée et unifiée grâce à une histoire commune remontant aux temps mythiques de la guerre de Troie, à la pratique commune d'une langue de culture, le grec, et d'une langue de communication et d'administration, le latin. Même les quelques érudits des anciennes provinces celtiques qui s'intéressèrent à l'histoire ou aux traditions de leurs ancêtres ne semblent jamais l'avoir fait autrement que dans la perspective de renforcer et de multiplier les liens qui les unissaient désormais à Rome. La langue et les coutumes qui ne pouvaient être directement intégrées dans le nouveau système ne suscitèrent désormais l'intérêt des élites que dans la mesure où elles permettaient de commenter

et d'expliquer les textes des auteurs grecs et latins. Quelques gloses et informations éparses vinrent ainsi s'ajouter à la documentation déjà existante, mais aucun travail de collecte systématique des données conservées par la tradition orale ne semble avoir été entrepris. Il est vrai qu'existait chez les Celtes l'interdit d'enregistrer par écrit tout ce qui touchait le domaine du sacré, c'est-à-dire non seulement la cosmogonie et la théogonie, mais l'ensemble des connaissances mathématiques, astronomiques et autres, qui étaient indissociables de la doctrine religieuse. Resté apparemment en vigueur même après la conquête romaine, ce refus de l'écriture dans un domaine essentiel contribua certainement à la marginalisation et à la désagrégation consécutive de la culture celtique. En effet, la transmission orale n'étant plus assurée comme auparavant par les élites intellectuelles des couches aisées de la population, formées désormais dans des écoles gréco-latines, la dégradation progressive de l'enseignement devint inévitable. Cette désaffection pour le long apprentissage oral des druides, probablement assez rapide, eut certainement plus d'effet que les pressions qui auraient été exercées par l'administration romaine pour déraciner une doctrine jugée pernicieuse et fauteuse de troubles.

Le cas du calendrier gaulois est une bonne illustration des problèmes auxquels se heurtèrent dans la province romanisée ceux qui avaient la charge de maintenir en vie l'ancienne tradition. En effet, ce furent probablement les difficultés qu'ils éprouvaient désormais à le gérer pour l'usage de l'année liturgique sans l'aide d'un document écrit qui constituèrent la raison principale pour laquelle on grava dans le bronze, vers la fin du IIe siècle apr. J.-C., le cycle de cinq années qui permettait de résorber la différence entre le rythme solaire et une année qui avait été fondée au départ sur le comput lunaire. Des trous ménagés face aux lignes des jours, dans chacune des colonnes de la table, permettaient de les marquer à l'aide d'une cheville mobile et de suivre ainsi le décompte du temps sans avoir à effectuer des calculs compliqués ou des observations astronomiques. Le caractère sacré de ce moyen de comput calendaire ressort non seulement de son utilisation, parrallèle au calendrier julien de l'année civile car indispensable au maintien du système traditionnel de rites saisonniers et de fêtes, mais également du sort qui fut réservé au texte : d'abord brisé en morceaux, il fut enfoui dans la terre à Coligny, jeté à l'eau dans deux autres cas.

S'il n'y avait pas eu ce concours de circonstances, nous ne saurions à peu près rien de ce calendrier, à part les quelques indications qui avaient été recueillies par Pline l'Ancien. Témoin unique et donc inestimable d'une science druidique en voie de disparition, le calendrier gaulois illustre de manière exemplaire une situation qui ne devait pas être propre au milieu rural de la Gaule, mais générale dans tous les pays celtiques sous la domination romaine.

On comprend mieux ainsi pourquoi l'adoption du christianisme et la levée de l'interdit d'enregistrement écrit qui pesait sur la tradition orale de

l'ancienne religion n'ont pas eu dans ces régions le même effet qu'en Irlande, où des moines, issus directement de l'élite intellectuelle locale, s'empressèrent d'utiliser l'écriture pour noter l'essentiel de la littérature orale. Leur but était non seulement de préserver cet héritage mais également de pouvoir l'utiliser au profit de la nouvelle culture.

Relégué d'une part dans le domaine des croyances populaires, donc sans intérêt aucun pour les milieux lettrés, intégré d'autre part dans un système de références où le passé mythique et historique servait de prologue ou de faire-valoir au temps de vérité de la foi chrétienne, l'héritage celtique ne suscita plus un certain intérêt que dans les pays où les langues vernaculaires étaient toujours utilisées par l'élite sociale et où pouvait donc se maintenir et même se développer une littérature écrite ancrée dans la tradition. Elle n'échappa évidemment pas aux influences de la religion chrétienne et de la culture gréco-latine des moines et des poètes, mais conserva un sens inné du merveilleux associé à l'exaltation de valeurs qui répondaient aux préoccupations d'une noblesse friande d'exploits guerriers et d'aventures fabuleuses.

La littérature de souche celtique du cycle arthurien connaîtra grâce à ces qualités un énorme succès et marquera profondément la culture du Moyen Âge européen. La vogue de la « matière de Bretagne » sera rapidement telle que *Artus de Bretania* et ses compagnons, identifiés par des inscriptions, constitueront dès les années 1120-1130, en Italie, le sujet principal des sculptures du portail septentrional de la cathédrale de Modène. Le fait est d'autant plus remarquable que c'est le seul élément de la riche décoration sculptée de l'édifice qui se réfère explicitement à un sujet laïc et non à des thèmes bibliques ou à des symboles religieux. Ce fait est d'autant plus intéressant que la forme des noms de personnes de l'entourage d'Arthur qui sont attestés dès le début du XIIe siècle à Modène et dans d'autres villes d'Italie septentrionale indique clairement que l'introduction de ces récits légendaires doit être directement attribuée à des conteurs d'origine bretonne.

Il faut souligner que cette place d'honneur sur le monument principal d'une lointaine ville d'Italie est accordée au cycle arthurien une vingtaine d'années avant la rédaction de l'*Historia Regum Britanniae* de Geoffroi de Monmouth, considérée avec la *Vita Merlini* du même auteur comme l'œuvre qui contribua le plus à sa diffusion dans l'ensemble de l'Europe, depuis la Sicile jusqu'à la Scandinavie et à la Pologne. Traduite rapidement dans de nombreuses langues, y compris le gallois, elle connut des développements ultérieurs, notamment en France, qui donnèrent aux prouesses légendaires d'Arthur et de ses chevaliers de la Table ronde la forme conservée par la littérature courtoise du Moyen Âge et magnifiée au XIXe siècle par les opéras de Richard Wagner.

Ce remarquable succès est celui d'une littérature d'origine insulaire qui était issue incontestablement de l'ancienne tradition, mais avait été réordonnée autour d'un personnage dont le modèle historique fut peut-être un

chef de guerre des Celtes britanniques, chrétiens et romanisés. D'abord vainqueur des envahisseurs païens angles et saxons, il aurait trouvé la mort à la bataille de Camlann, vers l'an 539.

Très largement répandu, le cycle arthurien constitua avec les chansons de geste consacrées à Charlemagne et à ses paladins le fondement d'une culture chevaleresque qui imprégna de manière durable l'Europe féodale. Transformée ainsi en un patrimoine légendaire commun à la chrétienté médiévale, cette littérature ne suscita pas pour autant un intérêt quelconque pour le passé celtique. En effet, le roi Arthur se retrouve désormais dans les mêmes temps et espace aux contours incertains où se déroule la légende d'Alexandre et d'autres personnages hérités de l'Antiquité, ou bien la geste du souverain des Francs qui releva le legs de l'Empire romain.

L'intérêt accru pour l'héritage grec et romain qui caractérise la Renaissance ne suscita apparemment qu'une faible curiosité pour ceux que les auteurs classiques décrivent le plus souvent comme des représentants emblématiques de l'univers désordonné de la Barbarie. La lecture des historiens et géographes anciens, largement diffusés dès le XVI[e] siècle grâce à l'imprimerie et traduits dans diverses langues, conduisit toutefois certains érudits à relever les passages qui évoquaient l'histoire la plus ancienne de leur pays ou de leur région. On tenta même de localiser certains lieux mentionnés dans ces textes. Ce n'est toutefois que très progressivement et surtout à partir des milieux insulaires où les langues celtiques étaient encore pratiquées par l'élite sociale et intellectuelle que commençèrent à se développer les signes précurseurs d'une prise en compte du passé celtique et que furent posés les premiers jalons d'une approche scientifique de son étude.

Ainsi, dès la fin du XVI[e] siècle, des érudits britanniques s'attachent à répertorier, décrire et illustrer les antiquités de leur pays. Ils se réunissent même en 1572 dans une société pour la préservation des antiquités nationales. Elle ne sera qu'éphémère, mais l'ouvrage de William Camden, *Britannia*, édité pour la première fois en 1586, connaîtra un succès durable et sera complété et remis à jour encore longtemps après la mort de son auteur. Personnalité scientifique remarquable du siècle suivant, John Aubrey est un des premiers à pratiquer une archéologie de terrain qu'il appliquera notamment à l'étude du monument mégalithique de Stonehenge. La curiosité des savants ne se porte pas uniquement sur les vestiges monumentaux : parue en 1707, l'*Archaeologia Britannica* du savant gallois Edward Llhuyd fournit le premier bilan comparé des langues celtiques encore vivantes à l'époque, avec les éléments de leur grammaire et de leur lexique.

L'analyse des auteurs antiques continue à être le moyen d'accès privilégié à l'étude du passé préromain. Elle produit même des tentatives de synthèses générales telles que l'*Histoire ancienne des peuples de l'Europe* du comte du Buat (1772), qui illustre bien la volonté de se dégager d'une dépendance trop directe et de développer une approche critique.

Dans un autre ordre d'idées, le cas des druides, l'élite intellectuelle des anciens Celtes évoquée par César et quelques autres auteurs, commença à susciter l'intérêt d'un certain nombre d'érudits. Dès le XVIe siècle, en France et bientôt en Grande-Bretagne, se forma l'image des druides considérés comme les précurseurs philosophiques de la croyance en l'immortalité de l'âme. Leur volonté d'indépendance vis-à-vis de Rome passait même pour être la lointaine préfiguration d'une liberté revendiquée vis-à-vis des dogmes de l'Église, imposés eux aussi par la force plutôt que par la libre adhésion.

Les textes anciens concernant les druides, peu nombreux et très succincts, laissaient une très large place à l'imagination et permettaient ainsi d'attribuer à ces représentants intellectuels des anciens Celtes des préoccupations répondant aux idéaux de mouvements de pensée déterminés à établir une forme d'harmonie entre l'homme et l'ordre naturel que découvrait la science de l'époque. Les associations néo-druidiques, sorte de variante celtique du mouvement maçonnique, réinventèrent ainsi à leur idée des traditions et des cérémonies ordonnées autour des grandes fêtes solaires de l'année.

Dès le XVIIe siècle, les plus imposants des monuments mégalithiques préservés dans les îles Britanniques, plus particulièrement Stonehenge, furent considérés comme des sanctuaires druidiques. John Aubrey consacra même à la question un ouvrage intitulé *Templa Druidum*, dont une partie seulement fut publiée en 1695 dans une réédition de la *Britannia* de Camden. L'impact principal sur le public fut toutefois provoqué par les deux ouvrages de William Stukeley, *Stonehenge, a Temple Restor'd to the British Druids* (1740) et *Abury, a Temple of the British Druids, with Some Others, Described* (1743), où ce médecin devenu ecclésiastique développe également l'idée de la nature exemplaire de l'ancienne religion celtique, aussi éloignée à ses yeux des excès de la superstition et de ceux de la libre-pensée que l'est le christianisme anglican.

En France, le *Recueil des antiquités* du comte de Caylus, paru de 1752 à 1766, inclut les antiquités gauloises, mais ce sont surtout les *Origines gauloises* de La Tour-d'Auvergne (1796) qui contribueront à établir un lien entre les Celtes et les monuments mégalithiques de la Bretagne. La celtomanie atteindra son point culminant au début du XIXe siècle. Les *Monuments celtiques* de Jacques de Cambry (1805) et d'autres ouvrages développent alors l'idée que les mégalithes armoricains doivent être considérés comme des sanctuaires astronomiques des druides. L'association anachronique qui s'établit ainsi entre des monuments construits du Ve au IIIe millénaire av. J.-C. et les Celtes de l'âge du fer connaîtra un énorme succès dans l'imagerie historique du début du XIXe siècle. Elle survit encore en France dans l'iconographie gauloise d'un folklore contemporain illustré brillamment par les bandes dessinées d'Astérix.

Ce fut un poète écossais du XVIIIe siècle, James Macpherson, qui donna l'impulsion décisive au renouveau d'un intérêt littéraire pour le passé

celtique. Sans l'avoir prévu au départ, il sera à l'origine d'un engouement généralisé, d'une mode qui accompagnera la naissance et l'essor du mouvement romantique. Né dans une région de l'Écosse où l'on parlait gaélique, Macpherson s'inspira probablement de ballades de la tradition orale pour réaliser une série de pastiches qu'il présenta comme la traduction de manuscrits inconnus de l'ancienne littérature celtique. Publiés en 1760, les *Fragments of ancient Poetry collected in the Highlands of Scotland and translated from the Gaelic or Erse Language* connurent un succès immédiat et furent suivis bientôt de plusieurs livres de poèmes attribués à Ossian, un guerrier et barde qui aurait vécu au IIIe siècle apr. J.-C. Accueillis par les milieux cultivés de l'époque comme l'expression emblématique d'une veine littéraire méconnue dont la sensibilité répondait pleinement aux tendances préromantiques, les poèmes, connus désormais comme ossianiques, seront bientôt traduits dans la plupart des langues européennes et soulèveront partout des réactions enthousiastes. Goethe les utilisa dès 1774 dans *Die Leiden des jungen Werthers*, tandis que Mme de Staël y discernait le meilleur représentant de ce qu'elle avait défini comme le courant nordique, méditatif, de la littérature.

Ce fut le succès des inventions de Macpherson qui suscita apparemment la parution des premiers recueils de traductions des langues celtiques, le *Specimens of the Poetry of the Ancient Welsh Bards* du révérend gallois Evan Evans (1764) et le *Reliques of Irish Poetry* de Charlotte Brooke, paru à Dublin en 1789. On commença même à s'intéresser à la musique traditionnelle des pays celtiques : Edward Jones publia en 1784 les *Musical and Poetical Relics of the Welsh Bards and Druids*, suivis en 1802 par un second volume intitulé *The Bardic Museum of Primitive British Literature.*

La littérature orale de la Bretagne armoricaine ne deviendra accessible que plus tard, grâce au *Barzaz Breiz* (Poésie bardique de Bretagne) du vicomte Hersart de La Villemarqué, paru en 1839. Ce recueil de chants et de poèmes populaires bretons serait le résultat d'une collecte sur le terrain, mais les versions originales auraient été adaptées et remaniées, quelquefois jusqu'à en déformer le sens primitif. Il n'en reste pas moins que le fonds paraît authentique et que l'ouvrage exerça une influence considérable sur la prise de conscience de l'intérêt que pouvait présenter le dernier représentant vivant sur le continent d'une culture de langue celtique.

Acceptés ainsi comme cofondateurs de la culture européenne des temps modernes, les anciens Celtes devinrent désormais dans beaucoup de pays les représentants emblématiques des racines profondes et pures de la nation. Ce fut le cas en France, où la fondation de l'Académie celtique (1804), devenue en 1814 la plus neutre Société royale des antiquaires de France, marqua clairement la place importante que l'on souhaitait accorder au passé préromain du pays.

Opposés aux Francs, auxquels était attribuée l'origine de la noblesse et de la monarchie de l'Ancien Régime, les Gaulois étaient alors devenus singulièrement les précurseurs de la démocratie libérale et radicale, assumant

ainsi un rôle que le chauvinisme antiallemand amplifiera jusqu'à la caricature après la défaite de 1870. Les excès de tout genre qui furent l'inévitable conséquence de l'entrée des Celtes ou Gaulois sur la scène politique française ne favorisèrent pas l'analyse sereine et critique des données. Les historiens cherchèrent encore longtemps à reconstituer l'image de ces « fondateurs de la nation » exclusivement à partir d'informations puisées dans les textes des auteurs grecs et latins. L'ouvrage dont l'influence fut probablement déterminante est l'œuvre d'Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entière soumission de la Gaule à la domination romaine*, parue en trois volumes en 1828. Il impose l'idée d'une race gauloise dont les héritiers directs seraient les Français et installe dans le rôle de premier héros national l'infortuné adversaire de César, le chef arverne Vercingétorix. Un ensemble de clichés conditionnent désormais les travaux des historiens de la Gaule : sauvages généreux au courage certain mais irréfléchi, francs, intelligents, épris de liberté mais quelque peu anarchistes, les Gaulois présentent déjà toutes les qualités (et les quelques défauts) des Français. Ils sauront, le moment venu, être les bons élèves de Rome, différents en cela des Germains qui, incapables de dominer leurs instincts destructeurs, furent les artisans de la ruine d'un Empire prospère et pacifique et les fondateurs des privilèges injustes de la noblesse.

Malgré leurs qualités d'analyse incontestables, même les meilleurs parmi les historiens français se trouvent ainsi entraînés dans une opération de détournement systématique du passé gaulois au profit de positions politiques libérales et d'un nationalisme virulent et intolérant.

Le contraste est frappant avec la science allemande, où l'on assiste dès le deuxième quart du XIXe siècle à la mise en place d'une méthode rigoureuse et critique, grâce à des savants comme Franz Bopp, découvreur de la parenté des langues indo-européennes, ou Johann Kaspar Zeuss, fondateur de la linguistique celtique scientifique avec sa *Grammatica celtica*. Ce dernier fut également l'auteur d'un ouvrage, *Die Deutschen und die Nachbar-Stämme* (1837), où est analysé avec lucidité et sans idée préconçue l'ensemble des données disponibles sur les anciens Celtes.

Heureusement, l'étude des vestiges matériels du passé antéhistorique ouvrit progressivement une nouvelle voie d'approche du passé celtique, dont l'importance se révélera par la suite décisive. L'identification des matériaux archéologiques attribuables aux Celtes de l'Antiquité, ceux qu'avaient connus et décrits les historiens grecs et latins, ne s'effectua que progressivement, car il fallait établir auparavant les lignes générales de classement de tous les objets ou traces monumentales qui étaient considérés comme préromains.

Les monnaies constituèrent la première catégorie à avoir été attribuée correctement aux anciens Celtes. Recueillies et examinées depuis le XVIIe siècle, elles étaient assez faciles à distinguer des émissions romaines, identifiées, classées et étudiées depuis la Renaissance, et portaient quelque-

fois des inscriptions avec des noms de peuples ou de personnages qui étaient déjà connus par les textes. Un atlas des monnaies gauloises, intitulé *Type gaulois ou celtique*, a pu être ainsi publié par le savant d'origine polonaise Joachim Lelewel dès 1840, à une époque où les Celtes se voyaient encore dotés le plus souvent d'un attirail hétéroclite d'armes et de parures empruntées à plusieurs millénaires du passé préromain.

Il existait bien un classement général en trois périodes, les âges de la pierre, du bronze et du fer, appliqué dès 1819 par le Danois Christian Jürgensen Thomsen aux collections d'archéologie nationale du musée de Copenhague et expliqué dans un opuscule paru en 1836. L'adoption de son principe en dehors du Danemark n'avait toutefois pas été immédiate et la datation des différentes périodes restait très incertaine.

L'évolution des connaissances fut la conséquence directe de la multiplication de fouilles archéologiques, souvent très importantes, à partir du milieu du XIXe siècle. Elles ne portaient plus désormais uniquement sur des ensembles monumentaux d'époque romaine, mais également sur des sites de nécropoles ou d'habitat plus anciens. Ils furent quelquefois choisis avec l'intention d'apporter une confirmation archéologique des données connues par les textes. On peut considérer comme exemplaires à cet égard les fouilles que fit entreprendre Napoléon III à partir de 1862 sur le territoire d'Alise-Sainte-Reine, présumé correspondre au lieu de la bataille d'Alésia. Les premiers résultats confirmèrent pleinement l'hypothèse, grâce à la découverte de fossés et d'autres ouvrages de circonvallation qui correspondaient tout à fait à la description des travaux de siège de l'armée de César. On trouva même un dépôt d'armes de bronze, considérées aussitôt comme « tombées des mains défaillantes des défenseurs ». Il s'agissait en fait d'objets qui avaient été enfouis depuis déjà près d'un millénaire au moment des événements de l'an 52 av. J.-C. On s'en aperçut bientôt, mais la conviction que l'armement de l'âge du bronze était bien celui des Gaulois de Vercingétorix resta désormais profondément ancrée dans l'imagerie courante : la statue du chef arverne qui fut érigée sur le site associe des armes de différents moments des plus de mille ans de l'âge du bronze à quelques emprunts au monde mérovingien ; on s'inspira même de casques en bronze italiques du début du Ier millénaire av. J.-C. pour créer le modèle « gaulois » qui orne encore aujourd'hui les paquets des cigarettes du même nom. Omniprésente, cette iconographie folklorique des Gaulois a la vie dure, car elle a bénéficié pendant près d'un siècle de la faveur de tous les ouvrages illustrés destinés au grand public. Aussi anachroniques que pittoresques, ces Gaulois figuraient ainsi immanquablement, après les chasseurs d'ours et de mammouths de la Préhistoire, au début des livres de classe dans lesquels des générations de petits Français ont appris l'histoire de leur pays.

Pourtant, la patiente collecte et la classification des données avaient permis d'obtenir progressivement une image de plus en plus riche et articulée des anciens Celtes et de leur culture.

Le pas décisif fut franchi en 1871, au Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique de Bologne. Deux savants, le Français Gabriel de Mortillet et le Suisse Émile Desor, y reconnurent dans des armes et des parures découvertes lors des fouilles du site étrusque voisin de Marzabotto, le témoignage archéologique de la présence sur le site des envahisseurs gaulois du début du IVe siècle av. J.-C., protagonistes des événements évoqués par Tite-Live, Polybe et d'autres auteurs. En effet, les objets en question, plus particulièrement les épées et les fibules, étaient bien connus des deux archéologues : ils avaient été recueillis par centaines dans les tombes de Champagne qui alimentaient les collections du nouveau musée des Antiquités nationales, créé depuis quelques années par Napoléon III sur le modèle du Römisch-Germanisches Zentralmuseum de Mayence ; ils étaient presque aussi nombreux sous les eaux du site lacustre suisse de La Tène, prospecté alors depuis une bonne quinzaine d'années.

L'année suivant le congrès de Bologne, le savant suédois Hans Hildebrand proposa de subdiviser l'âge du fer en deux périodes : il donna à la plus ancienne le nom de la riche nécropole de Hallstatt en Autriche, la plus récente reçut le nom de La Tène. Gabriel de Mortillet aurait préféré pour cette dernière le nom de période gauloise ou marnienne, qu'il proposa en 1875, mais sans avoir beaucoup d'écho, même en France. Les Celtes avaient donc désormais une identité archéologique, la civilisation de La Tène (on parle aujourd'hui plus volontiers de culture laténienne), qui permettait de chercher les traces de leur présence dans toutes les régions qu'ils avaient habitées. À peine née, l'archéologie celtique connaît un développement rapide non seulement en France, en Allemagne et en Suisse mais dans de nombreux autres pays d'Europe : en Italie, où le Suédois Oscar Montelius ainsi que les Italiens Pompeo Castelfranco et Edoardo Brizio dressent le bilan des vestiges celtiques au nord et au sud du Pô ; en Hongrie, où Ferenc von Pulszky publie dès 1879 une monographie consacrée aux Celtes locaux ; en Bohême, où de nombreux travaux illustrent des découvertes telles que l'oppidum de Stradonice, le dépôt de Duchcov ou la nécropole de Jenišův Újezd, et préparent les deux volumes monumentaux que le savant tchèque Josef Ladislav Píč consacrera aux deux principaux témoins de la présence celtique dans le pays, les cimetières à inhumations (1902) et le site de Stradonice (1903), équivalent centre-européen de la ville éduenne de Bibracte qui était explorée depuis 1867 par Joseph Bulliot et son successeur Joseph Déchelette.

L'accroissement des données disponibles et les progrès réalisés dans le classement chronologique furent étonnamment rapides et permirent dès 1894 à deux savants français, Alexandre Bertrand et Salomon Reinach, de consacrer un volume aux *Celtes dans les vallées du Pô et du Danube*. C'est la première tentative sérieuse d'une synthèse générale, européenne, des informations fournies par les auteurs antiques et de celles qu'il était désormais possible d'obtenir des matériaux archéologiques. Les auteurs ne

s'intéressent pas seulement à la période cruciale de l'expansion historique des Celtes, les IVe et IIIe siècles av. J.-C., mais tentent de définir les racines du peuplement celtique en dressant un bilan général de la situation des cultures archéologiques de la première moitié du Ier millénaire av. J.-C. Comme d'autres savants contemporains, ils croient à la possibilité de distinguer des vestiges archéologiques du premier âge du fer attribuables aux Celtes non seulement en Gaule, mais également en Italie du Nord et dans les pays d'Europe centrale. Discutable dans le détail de son application, cette idée injustement oubliée reviendra alimenter de nouveau les recherches et la réflexion des spécialistes plus de trois quarts de siècle après la parution de l'ouvrage.

Le dernier quart du XIXe siècle est incontestablement une période faste pour les études celtiques, car on assiste à une émulation scientifique sans précédent et à la parution d'ouvrages de qualité dans tous les domaines. En France, la fondation de la *Revue celtique* (1870), arrêtée en 1934 mais continuée depuis 1936 jusqu'à nos jours par les *Études celtiques*, sera suivie bientôt par la création d'une direction d'études de Langues et littératures celtiques (1876) à la IVe section de l'École pratique des hautes études de Paris. Elle fut confiée à Henri Gaidoz, directeur de la *Revue celtique* et connu plus particulièrement par ses travaux sur la religion celtique. Henry d'Arbois de Jubainville professe à partir de 1880 au Collège de France. Il publiera en douze volumes, entre 1883 et 1902, son monumental *Cours de littérature celtique*, réalisé avec la collaboration de savants qui se feront connaître plus tard par d'importants travaux dans ce domaine et assureront la relève et la poursuite de l'enseignement à Paris et à Rennes : Joseph Loth pour le gallois, Georges Dottin, Ferdinand Lot et d'autres pour l'irlandais. Cet ouvrage d'une ampleur exceptionnelle comprend non seulement des résumés et des traductions de textes irlandais et gallois accompagnés d'études analytiques, mais également d'importantes et intéressantes parties consacrées à la civilisation des Celtes comparée à celle de l'épopée homérique, au droit celtique, ainsi qu'un volume où sont analysées les œuvres des principaux auteurs de l'Antiquité qui ont parlé des Celtes.

Les études linguistiques, littéraires, historiques et archéologiques consacrées aux anciens Celtes sont désormais à peu près dans tous les pays intéressés solidement intégrées à la recherche et à l'enseignement universitaires. Les progrès réalisés pendant la seconde moitié du XIXe siècle sont énormes et permettent d'élaborer dans les premières décennies du siècle suivant d'importantes synthèses et recueils de sources qui resteront pendant de longues décennies des œuvres de références obligées.

Dans le domaine de la langue, le *Alt-celtischer Sprachschatz* d'Alfred Holder, paru en 1896, est resté jusqu'à nos jours un outil de travail indispensable. Ce dictionnaire répertorie tous les mots présumés celtiques — communs, toponymes ou anthroponymes — conservés dans les textes des auteurs grecs et latins et dans les inscriptions antiques. Évidemment, de nombreux documents devraient y être ajoutés aujourd'hui, notamment la

quasi-totalité des inscriptions en langues celtiques rédigées en caractères étrusques, grecs, ibériques et latins. Une première synthèse des données disponibles sur la langue des anciens Celtes de Gaule, intitulée *La Langue gauloise*, est publiée en 1920 par Georges Dottin, déjà évoqué à propos de sa collaboration avec d'Arbois de Jubainville.

La littérature insulaire est désormais presque complètement publiée en éditions critiques et le monumental répertoire de Rudolf Thurneysen, *Die irischen Helden- und Königsage* (1921), s'appuie sur quelque deux cents titres.

Les textes antiques concernant la religion celtique seront réunis un peu plus tard par Johann Zwicker dans les *Fontes Historiae Religionis Celticae* (1934).

Deux synthèses conceptuellement différentes s'appuient principalement sur les matériaux archéologiques. La première est le *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine* de Joseph Déchelette, qui regroupe sous le sous-titre « Archéologie celtique ou protohistorique » les trois volumes consacrés à l'âge du bronze (1910), au premier âge du fer ou époque de Hallstatt (1913) et au second âge du fer ou époque de La Tène (1914). La seconde est constituée par les deux volumes de Henri Hubert, *Les Celtes et l'expansion celtique jusqu'à l'époque de La Tène* et *Les Celtes depuis l'époque de La Tène et la civilisation celtique*, publiés en 1932, quatre ans après la mort de l'auteur, dans la collection de synthèse historique « L'évolution de l'humanité » de Henri Berr. Trois éminents spécialistes, l'ethnologue Marcel Mauss, le linguiste Joseph Vendryes, devenu en 1926 le titulaire de l'enseignement de celtique à la IVe section de l'École pratique des hautes études, et l'archéologue Raymond Lantier, avaient assuré la révision et la préparation du manuscrit.

Rédigée pour l'essentiel avant 1914, l'œuvre de Hubert s'appuie donc sur la même base documentaire qui avait été utilisée pour le *Manuel* de Déchelette. Les approches et les résultats sont cependant très différents : tandis que Déchelette s'attache surtout à dresser un bilan descriptif de ce que l'on sait des diverses catégories de vestiges archéologiques et cherche à donner une vue d'ensemble de leur classement typologique et chronologique, Hubert tente de fondre dans un tableau cohérent toutes les données qui peuvent être utilisées pour comprendre, au-delà des vicissitudes historiques, les structures et les dynamismes internes des sociétés celtiques de l'âge du fer. Il qualifie lui-même cette démarche ambitieuse d'« ethnographie archéologique ». Il s'agirait plutôt d'une histoire globale où l'analyse des faits ne conduit pas seulement à reconstituer et à décrire les lignes générales des événements mais à en élucider les causes et les mécanismes.

Les ouvrages de Déchelette et de Hubert illustrent exemplairement les deux tendances qui se manifestent depuis ses débuts dans l'archéologie protohistorique : la première privilégie la description et le classement, la seconde l'interprétation. Elles auraient dû être indissociables et maintenir un rapport dialectique équilibré. Apparemment plus fragile (et plus diffi-

cile), la seconde fut malheureusement presque totalement délaissée après Hubert au profit de la première qui s'enferma ainsi progressivement dans des schémas de plus en plus rigides. La réponse à la question « quoi ? » étant jugée largement suffisante, la question « pourquoi ? » n'était même plus posée. Il faudra attendre près d'un demi-siècle pour la voir réapparaître et pour que des idées nouvelles permettent de reconsidérer les approches traditionnelles de la documentation archéologique.

Tandis que la plupart des archéologues se consacreront pendant de longues décennies surtout à la publication d'études régionales ou à l'affinement du classement chronologique des matériaux, le spécialiste d'archéologie grecque Paul Jacobsthal s'attachera aux problèmes de l'art celtique, introduisant ainsi dans la recherche celtique un domaine qui se révélera particulièrement fructueux et riche de possibilités. Son ouvrage fondamental *Early Celtic Art* (1944) réunit près d'un demi-millier d'œuvres d'art continentales qui appartiennent principalement à la phase préoppidale de la culture laténienne (V^e^-IIIe siècle av. J.-C.). Il définit à partir de leur analyse les caractères originaux de l'art celtique et établit la chronologie de son évolution. Son approche est formelle et il ne s'attarde pas aux questions iconographiques, estimant apparemment qu'elles relèvent de l'emprunt occasionnel et aléatoire de modèles méditerranéens.

La parution de l'ouvrage de Paul Jacobsthal marque en fait la mise en place du dernier élément d'une recherche scientifique qui ne néglige plus aucun aspect de la culture des anciens Celtes, qui reconnaît son originalité et l'importance de son rôle dans l'ancienne Europe. L'intérêt de l'étude du passé celtique n'est non seulement plus mis en cause mais ce dernier est ressenti de plus en plus comme un champ commun qui ne peut s'accommoder de limites régionales ou thématiques trop rigides et trop étroites.

Les approches pluridisciplinaires et les contacts internationaux acquièrent donc une importance croissante dans la recherche des dernières décennies consacrées aux anciens Celtes. Il apparaît désormais clairement que l'ignorance des résultats obtenus dans les autres domaines d'étude et le cloisonnement géographique ou chronologique ne font que freiner l'avancement du travail ou dévier ses résultats.

Le rééquilibrage géographique s'effectue surtout dans le domaine de l'archéologie celtique, principale pourvoyeuse de nouvelles données. Amorcée par les importants ouvrages de Ilona Hunyady, *Kelták a Kárpát-medencében* (Les Celtes dans la cuvette des Karpates, Budapest, 1942 et 1944), et de Jan Filip, *Keltové ve Střední Evropě* (Les Celtes en Europe centrale, Prague, 1956), l'intégration des riches matériaux de l'Europe danubienne et orientale constitue un des apports les plus remarquables des dernières décennies. Elle a permis de compléter un fonds documentaire jusqu'ici disproportionné en faveur de la partie occidentale du monde celtique et de mieux comprendre la situation complexe du IIIe siècle av. J.-C., une période qui correspond non seulement à l'extension maximale des

peuples celtiques, mais qui constitue également le prologue à l'urbanisation des Celtes continentaux.

La péninsule Ibérique est la dernière aire géographique de l'Europe habitée par des populations celtiques dont les données ne sont pour l'instant intégrées que très partiellement dans le tableau d'ensemble des anciens Celtes. L'étude comparative s'est pour l'instant limitée au domaine linguistique, mais l'analyse des matériaux archéologiques et les récentes études consacrées aux Celtes hispaniques révèlent ces dernières années de très intéressantes possibilités.

Le rééquilibrage des données est aussi le résultat de l'essor sans précédent des fouilles archéologiques : elles portent de plus en plus souvent sur de grands ensembles et apportent désormais des informations non seulement sur les nécropoles mais également sur l'habitat, très peu étudié avant la seconde moitié du XXe siècle. Il est devenu ainsi non seulement possible de compenser les lacunes que présentent, dans certaines régions ou pendant certaines périodes, les vestiges funéraires, mais également d'étudier de nombreux aspects jusqu'ici inconnus de la vie quotidienne des anciennes communautés celtiques.

C'est grâce aux fouilles de longue durée sur les sites d'oppida celtiques tels que Manching en Bavière, Závist, Hrazany et Třísov en Bohême, Staré Hradisko en Moravie, Bâle en Suisse et dernièrement de nouveau Bibracte sur le mont Beuvray, qu'a pu être mis en évidence le processus d'urbanisation des Celtes d'Europe intérieure au IIe-Ier siècle av. J.-C., ses racines et ses mécanismes, ainsi que la nature des transformations économiques qui l'accompagnent. C'est en fait l'émergence d'une nouvelle culture — la civilisation des oppida celtiques — qui est venue rompre l'apparente unité et continuité de la culture laténienne.

Tout cela modifie complètement la base documentaire à partir de laquelle avaient été élaborées la plupart des grandes synthèses utilisées encore aujourd'hui. L'accroissement énorme de la masse documentaire a en effet entraîné des bouleversements conceptuels : ainsi, inconnue il y a encore quelques décennies, l'épigraphie celto-étrusque dite lépontique oblige non seulement à réviser certains problèmes linguistiques mais également à reconsidérer les schémas intellectuels qui ont porté à une identification archéologique trop restrictive et trop rigide des anciennes populations de langue celtique. Ce n'est pas seulement l'interprétation des matériaux qu'il faut revoir mais également celle des données textuelles qui peuvent acquérir une signification nouvelle et inattendue. Les retouches de détail ne suffisent pas dans un tel cas, c'est l'ensemble de la construction, sous tous ses aspects, qui doit être réexaminée.

L'accroissement quantitatif et qualitatif de la documentation archéologique pendant les dernières décennies a permis de reconquérir pour les études celtiques les nombreux pays d'Europe continentale où l'absence d'héritage linguistique les aurait relégués autrement au rang d'une discipline universitaire cultivée par quelques rares élus. La présence celtique

étant reconnue aujourd'hui dans ces pays comme une étape fondamentale de leur passé, le début de leur histoire, son étude devient un sujet d'intérêt général. C'est ce qui explique la floraison de colloques scientifiques internationaux consacrés à des problèmes tels que les oppida celtiques (Liblice en Bohême, 1970), la fin de la civilisation laténienne dans la région du moyen Danube (Malé Vozokany en Slovaquie, 1972), l'art celtique (Oxford, 1972 ; Paris, 1978 ; Nitra, 1994 ; Budapest, 1997), les Celtes en Europe centrale (Székesfehérvár en Hongrie, 1974), les mouvements de populations celtiques (Nice, 1976 ; Hautvillers, 1992), les Celtes des Alpes orientales (Brežice en Slovénie, 1977), les rapports entre Celtes cisalpins et transalpins (Milan, 1980 ; Bologne, 1985), les monnaies celtiques (Würzburg, 1981 ; Saint-Vincent, 1989), la céramique peinte celtique (Hautvillers, 1987), les Celtibères (Saragosse, 1987), les rapports entre le monde des princes celtiques et la Méditerranée (Paris, 1988). Une place de plus en plus importante est également accordée aux anciens Celtes continentaux lors des congrès internationaux d'études celtiques, où prévalent traditionnellement les aspects linguistiques et littéraires : ainsi un volume entier des Actes du congrès de Rennes (1971) et du congrès de Paris (1991) est consacré aux contributions qui les concernent.

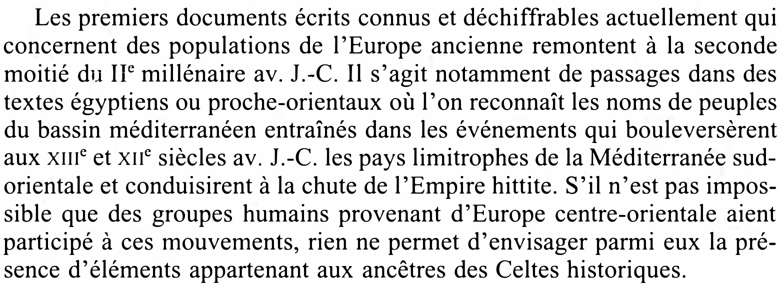
L'intérêt porté au passé celtique dépasse désormais très largement le cercle des initiés, ainsi que l'atteste le succès des nombreuses expositions qui leur ont été consacrées ces dernières décennies : *Early Celtic Art* (Art celtique ancien, Édimbourg et Londres, 1970), *Celtes et Armorique* (Rennes, 1971), *A Keleti Kelta Müvészet* (L'art des Celtes orientaux, Székesfehérvàr, Hongrie, 1974), *I Galli e l'Italia* (Les Gaulois et l'Italie, Rome, 1978), *Die Kelten in Gallien* (Les Celtes en Gaule, Vienne, 1978), *Die Kelten in Mitteleuropa* (Les Celtes en Europe centrale, Hallein, Autriche, 1980), *The Gauls : Celtic Antiquities from France* (Les Gaulois, antiquités celtiques de France, Londres, 1981), *KELTOI. Kelti i njihovi sodobniki na ozemlju Jugoslavije* (Les Celtes et leurs contemporains sur le territoire de la Yougoslavie, Ljubljana, 1983), *L'Art celtique en Gaule* (Marseille-Paris-Bordeaux-Dijon, 1983-1984), *Au temps des Celtes, V^{e}-Ier siècle avant J.-C.* (abbaye de Daoulas, 1986), *Céramique peinte gauloise en Champagne du VIe au Ier siècle avant J.-C.* (Épernay, 1987), *Trésors des princes celtes* (Paris, 1987), *Arte protoceltica a Salisburgo* (Art protoceltique à Salzbourg, Florence, 1987), *Celtíberos* (Celtibères, Saragosse, 1988), *L'Art celtique de la Gaule* (Saint-Germain-en-Laye, 1989), *Les Tricasses et la nécropole de Saint-Benoît-sur-Seine* (Troyes, 1989), *L'Alsace celtique* (Colmar-Haguenau-Mulhouse, 1989/1990), *Les Celtes en Normandie* (Évreux, 1990), *Les Premiers Princes celtes* (Grenoble, 1990), *Gold der Helvetier-L'or des Helvètes* (Zurich-Genève, 1991), *Les Celtes en France du Nord et en Belgique, VIe-Ier siècle avant J.-C.* (Valenciennes-Dunkerque-Liège, 1991), *Les Celtes en Champagne. Cinq siècles d'histoire* (Épernay, 1991), *Les Celtes dans le Jura* (Pontarlier et Yverdon-les-Bains, 1991), *Les Celtes, la Garonne, et les pays aquitains* (Agen, 1992), *Hundert Meister-*

werke keltischer Kunst (Cent chefs-d'œuvre d'art celtique, Trèves, 1992), *Keltische Jahrtausend* (Le millénaire celtique, Roseldorf, Bavière, 1993), *Fastes des Celtes anciens* (Troyes et Nogent-sur-Seine, 1995), *Trésors celtes et gaulois* (Colmar, Fribourg-en-Brisgau et Bienne, 1996), *Arti del fuoco dei Celti* (Les arts du feu des Celtes, Fiorano Modenese, Bondeno et Côme, 1999-2000).

La plus imposante exposition consacrée jusqu'ici aux Celtes fut présentée en 1991 au Palazzo Grassi de Venise (*I Celti : la prima Europa*, Les Celtes : la première Europe). Elle réunissait plus de deux mille objets provenant de vingt-quatre pays, une sélection qui illustrait pour la première fois, dans un intervalle allant des premières inscriptions en langue celtique du VIe siècle av. J.-C. aux manuscrits chrétiens d'Irlande, la totalité de l'extension géographique des anciens Celtes. Visitée en huit mois par un million de visiteurs venus de tous les pays d'Europe, l'exposition de Venise a consacré définitivement la place des Celtes dans le patrimoine historique et culturel de l'Europe.

Désormais, l'art des Celtes n'intéresse plus seulement les Européens : présentée en 1998 à Tokyo, au *Metropolitan Art Museum*, par le grand quotidien *Asahi Shimbun*, l'exposition *Treasures of Celtic Art : a European Heritage* (Trésors de l'art celtique : un héritage européen), la première sur ce sujet à avoir été réalisée hors d'Europe, a connu un remarquable succès avec plusieurs centaines de milliers de visiteurs en deux mois.

LES TEXTES



Les premiers documents écrits connus et déchiffrables actuellement qui concernent des populations de l'Europe ancienne remontent à la seconde moitié du IIe millénaire av. J.-C. Il s'agit notamment de passages dans des textes égyptiens ou proche-orientaux où l'on reconnaît les noms de peuples du bassin méditerranéen entraînés dans les événements qui bouleversèrent aux XIIIe et XIIe siècles av. J.-C. les pays limitrophes de la Méditerranée sud-orientale et conduisirent à la chute de l'Empire hittite. S'il n'est pas impossible que des groupes humains provenant d'Europe centre-orientale aient participé à ces mouvements, rien ne permet d'envisager parmi eux la présence d'éléments appartenant aux ancêtres des Celtes historiques.

Quant aux premiers témoignages rédigés dans une écriture et une langue connues qui proviennent du sol européen, les documents mycéniens de Grèce et de Crète en écriture dite linéaire B (seconde moitié du IIe millénaire av. J.-C.), ils apportent d'inestimables informations sur l'ancienneté de la présence de populations de langue grecque dans ces régions, sur leur organisation aussi bien sociale qu'économique. Ils fournissent même le nom de quelques-unes des divinités du panthéon connu

plus tard grâce à Homère et Hésiode. Rien ne permet cependant à ce jour d'y discerner une quelconque information concernant des groupes européens extérieurs au monde des cités mycéniennes.

Il faut attendre le VIe siècle av. J.-C. pour qu'apparaissent les premiers témoignages écrits se rapportant aux Celtes : leur nom et quelques anthroponymes que l'on peut rattacher à cette famille linguistique. Leur identification et leur interprétation ne sont pas toujours certaines, mais le contexte général de l'époque, où les contacts entre les groupes présumés celtiques et le monde des cités méditerranéennes qui pratiquaient l'écriture sont largement attestés, les rend *a priori* plausibles.

C'est d'ailleurs alors, dès la première moitié du VIe siècle av. J.-C., que des groupes celtiques, installés dans le voisinage immédiat de populations qui pratiquaient déjà couramment des systèmes alphabétiques dérivés plus ou moins directement du prototype phénicien, adoptèrent pour la première fois l'écriture pour transcrire leur propre langue. Depuis cette époque, nous disposons aussi bien de données fournies par la littérature et la documentation épigraphique des peuples méditerranéens qui étaient en contact avec les Celtes que d'inscriptions rédigées par ces derniers dans des alphabets empruntés et adaptés successivement de l'étrusque, de l'ibérique, du grec et du latin. Enfin, les Celtes insulaires développèrent tardivement, dans les siècles précédant l'introduction du christianisme, un système cryptique de notation de l'alphabet latin connu sous le nom d'écriture ogamique.

D'une manière générale, les Celtes s'interdisaient l'usage de l'écriture pour tout ce qui relevait du domaine religieux, se distinguant ainsi de peuples comme les Étrusques, chez lesquels les recueils de textes sacrés jouaient un rôle important. L'ensemble de la doctrine et des connaissances était donc transmis par voie orale et les seuls documents écrits qui relèvent de la religion sont de brèves dédicaces et des inscriptions à caractère magique qui proviennent de l'aire d'influence directe du milieu méditerranéen et sont quelquefois des manifestations à caractère marginal par rapport aux pratiques officielles. Le cas de l'enregistrement du calendrier gaulois, témoin inestimable du haut niveau scientifique de l'élite intellectuelle que constituaient les druides, est probablement la conséquence de la dégradation de l'enseignement oral, suite à la désaffection des couches supérieures de la société gauloise pour cette formation traditionnelle, au profit des écoles gréco-latines. Ce n'est qu'avec l'adoption du christianisme que sera levé cet interdit et que l'on recueillera par écrit la littérature orale, restée bien vivante, des Celtes insulaires.

Les inscriptions celtiques

• CELTO-ÉTRUSQUES

La première utilisation de l'écriture pour enregistrer une langue celtique est attestée actuellement dans l'aire de la culture dite de Golasecca de l'Italie septentrionale, dans le Piémont et la Lombardie actuels. Les Celtes

locaux adaptèrent l'alphabet étrusque dont la pénétration ancienne dans cette région est attestée par une inscription vasculaire de Sesto Calende, peut-être déjà en langue celtique, datable de la fin du VII[e] siècle av. J.-C. Le document le plus ancien que l'on peut à ce jour attribuer au celtique provient d'une tombe de la nécropole voisine de Castelletto Ticino, datée du deuxième quart du VI[e] siècle av. J.-C. Il s'agit du graffiti sur céramique *XOSIOIO* (le nom de personne « Kosios » au génitif). On connaît actuellement plusieurs dizaines d'inscriptions vasculaires des VI[e]-V[e] siècles av. J.-C. en caractères étrusques et langue celtique que l'on qualifie souvent à tort de « lépontiques », d'après le nom du peuple des *Lepontii*, marginal par rapport à l'aire centrale de diffusion de cette écriture, constituée par le territoire des Insubres historiques. Ce sont des noms de personnes qui indiquent vraisemblablement la propriété de l'objet. Le document épigraphique le plus remarquable est une inscription monumentale, la dédicace gravée sur un long linteau de pierre trouvé sur le site à caractère urbain de Côme-Prestino et datable du début du V[e] siècle av. J.-C.

L'utilisation de l'alphabet celto-étrusque continuera dans les territoires celtiques situés entre le Pô et les Alpes jusqu'à l'accomplissement de la romanisation, dans la première moitié du I[er] siècle av. J.-C. La plupart des documents de cette longue période — inscriptions sur poteries, légendes monétaires et inscriptions monumentales — semblent appartenir au II[e] siècle av. J.-C. et au début du siècle suivant, lorsque les Celtes transpadans se trouvaient déjà dans la dépendance politique, économique et culturelle de Rome. L'influence de cette dernière se manifeste non seulement par le fait que certaines inscriptions monumentales sont bilingues, avec un texte celto-étrusque et un texte latin, mais également sur les monnaies, les drachmes padanes, notamment chez les Insubres, où apparaissent des noms de personnes, peut-être des magistrats monétaires.

La stèle bilingue découverte à Todi, datée du II[e] siècle av. J.-C., atteste la pénétration isolée de l'épigraphie celto-étrusque jusqu'en Italie centrale. Elle est probablement le résultat de l'installation en ce lieu d'un groupe de Celtes transpadans au moment où Rome développait d'intenses relations commerciales avec la Transpadane.

Rien n'indique actuellement que les Gaulois installés à partir du début du IV[e] siècle av. J.-C. au sud du Pô, les Boïens et les Sénons, aient utilisé l'écriture celto-étrusque de leurs voisins septentrionaux. Deux inscriptions en caractères dits « sud-picéniens », considérées comme celtiques et indiquant probablement la propriété, figurent sur des casques en bronze du III[e] siècle av. J.-C. trouvés à Bologne et loin vers le sud, à Canosa di Puglia. On ne peut en tirer de conclusions générales et leur celticité est peut-être limitée aux noms de personnes.

• CELTIBÉRIQUES

La péninsule Ibérique a probablement été une deuxième région où des populations de langue celtique se sont trouvées très anciennement au

contact de l'écriture. Une écriture semi-syllabaire y fut empruntée dès le VIIe siècle av. J.-C. aux Phéniciens par les populations dites tartéssiennes de la basse vallée du Guadalquivir. L'appartenance ethnique des habitants de la région, connue dès cette époque pour sa richesse en métaux, reste incertaine, mais la présence d'une composante celtique y semble à peu près certaine. Il est toutefois impossible pour l'instant d'en distinguer la trace dans les documents épigraphiques.

Ce n'est que plus tard, après que cette écriture eut été adoptée par les Ibères du littoral méditerranéen, qu'elle sera utilisée par les groupes celtophones des plateaux de l'intérieur que les Anciens désignaient du nom de Celtibères. Comme en Italie du Nord, la diffusion de l'écriture coïncide avec l'essor du phénomène urbain et la majorité des documents appartient aux IIe et Ier siècles av. J.-C. Il s'agit le plus souvent de textes assez courts : des inscriptions rupestres, des stèles, des inscriptions vasculaires et une cinquantaine de légendes monétaires où figurent principalement des noms de cités. Les « tessères d'hospitalité », des petits objets inscrits en métal, le plus souvent en forme de main ou même de poignée de main, fabriqués à l'origine en paires d'exemplaires complémentaires qui constituaient les témoins matériels d'un pacte d'hospitalité entre deux individus ou communautés étrangers, sont propres aux Celtes hispaniques.

Les inscriptions celtibériques qui dépassent quelques mots sont peu nombreuses, mais on trouve parmi elles deux documents d'une longueur exceptionnelle. Le premier a été découvert en 1970 à Botorrita près de Saragosse, sur le site de l'antique Contrebia Belaisca, une cité dont le nom figure sur des monnaies. Gravé sur les deux faces d'une tablette de bronze, il comporte environ deux cents mots. Sa lecture présente encore de nombreuses incertitudes, mais son caractère juridique paraît assuré. C'était le texte continu le plus long du celtique ancien jusqu'en 1992, date de la découverte sur ce même site d'une deuxième tablette, où se trouvent inscrites cette fois cinquante-cinq lignes de texte en caractères celtibériques, donc plus du double de la précédente.

• GALLO-GRECQUES

Les inscriptions en caractères grecs, empruntés à l'alphabet ionien de Marseille, sont connues principalement de Gaule narbonnaise, où les plus anciennes peuvent être datées actuellement du IIIe siècle av. J.-C. Elles se répandent au Ier siècle av. J.-C. jusque dans le centre-est de la Gaule et l'usage d'un alphabet gallo-grec est attesté alors en Europe centrale par le témoignage explicite de César sur les « tablettes écrites en caractères grecs » trouvées en 58 av. J.-C. dans le camp des Helvètes (*Guerre des Gaules*, I, 29), la marque *ΚΟΡΙΣΙΟΣ* (*KORISIOS*) estampillée sur la lame d'une épée du site de Port-Nidau en Suisse, datable vers la seconde moitié du IIe siècle av. J.-C., et un fragment d'inscription vasculaire où figure un « thêta », trouvé parmi les matériaux de l'oppidum de Manching en Bavière. Les autres grafittis sur céramique de ce site — par exemple celui

où apparaît le nom BOIOS — peuvent être aussi bien en caractères grecs qu'en caractères latins. Aucun indice ne permet actuellement d'affirmer l'origine massaliote de l'alphabet grec utilisé par les Celtes d'Europe centrale.

Le répertoire des documents gallo-grecs comporte actuellement plus de soixante-dix inscriptions monumentales sur pierre, essentiellement de courtes dédicaces ou des épitaphes, près de deux cents graffitis sur céramique, principalement des marques de propriété, et une douzaine d'inscriptions sur des matériaux divers : argent, or, plomb, os et fer.

Malgré leur brièveté et la nette prévalence de noms de personnes — idionymes et patronymes —, ces inscriptions fournissent des témoignages importants et jusqu'ici peu exploités sur certains aspects de la société gauloise. Ils peuvent signaler également le déplacement d'objets dont rien ne permettrait autrement de déterminer l'origine lointaine. C'est le cas d'un torque votif d'or sur lequel est gravé le nom du peuple des Nitiobriges de la région d'Agen, trouvé enfoui à Mailly-le-Camp, en Champagne, à quelque six cents kilomètres de sa région d'origine.

Comme c'est le cas en Italie et dans la péninsule Ibérique, l'usage de l'écriture est en Gaule aussi bien qu'en Europe centrale un des aspects qui caractérisent, avec l'emploi de la monnaie dans les transactions, une société déjà urbanisée ou en voie d'urbanisation.

• CELTO- ET GALLO-LATINES

Dernière en date à avoir été adoptée par les Celtes, l'écriture latine fut probablement celle qui connut l'extension géographique la plus importante, car elle fut utilisée pour enregistrer des textes en celtique aussi bien en Europe centre-orientale qu'en Gaule, dans la péninsule Ibérique et peut-être même dans l'île de Bretagne.

Les témoins les plus anciens apparaissent, avec le renforcement de l'influence romaine, au plus tard dans la première moitié du Ier siècle av. J.-C. Il s'agit principalement de légendes monétaires provenant de deux aires géographiques bien distinctes. La première est le territoire des Boïens de Pannonie dont le centre était l'oppidum sur la rive gauche du Danube qui est recouvert aujourd'hui par la ville de Bratislava. Les lourdes monnaies d'argent qui étaient probablement frappées sur le site même et dont certaines portent des images monétaires empruntées à des deniers romains livrent une quinzaine de noms dont le plus fréquent est celui de *BIATEC*, utilisé généralement pour désigner l'ensemble de ces émissions. Il s'agit probablement de noms des magistrats de la cité ou de ceux de notables qui étaient chargés de gérer la frappe de la monnaie. La plupart de ces noms sont de racine celtique, mais certains appartiennent vraisemblablement au fond indigène des peuples danubiens de souche non celtique qui sont désignés aujourd'hui du nom de Pannoniens.

On ne dispose pour l'instant d'aucune information sur le type d'écriture utilisé par les Boïens de Bohême. Ils la pratiquaient pourtant, comme

l'indiquent clairement les cadres en os qui devaient contenir à l'origine des tablettes en bois recouvertes de cire et les nombreux styles (pointes à écrire munies d'une extrémité plate pour effacer) en os ou en métal qui ont été découverts sur les grands oppida de Stradonice et de Závist. Ces objets témoignent de la force des influences exercées sur cette région à partir du milieu méditerranéen, plus particulièrement de l'Italie, et confirment le caractère lacunaire d'une documentation sur l'usage de l'écriture par les Celtes qui n'est constituée que par les supports en matériaux non périssables, vraisemblablement largement minoritaires dans la pratique courante.

Le centre-est de la Gaule est la deuxième région où l'influence romaine se manifeste au cours de la première moitié du Ier siècle av. J.-C. par l'apparition de légendes monétaires en caractères latins, notamment sur les émissions d'argent qui étaient alignées sur le denier romain. On y voit apparaître les noms de personnages mentionnés par César tels que les Éduens *DVBNOREX* (Dumnorix), *LITA[VICOS]*, chef militaire en 52 av. J.-C., et surtout *VERCINGETORIXS*, sur le droit d'une monnaie d'or des Arvernes frappée vraisemblablement la même année. La vogue des légendes monétaires continuera après la conquête romaine sur des émissions majoritairement de bronze. On y trouve des noms de personnes, associés quelquefois à celui de leur fonction — *REX, ARCANTODAN* (magistrat monétaire), *VERGOBRETO[S]* (magistrat suprême de la cité) —, des noms de cités ou de peuples et, exceptionnellement, l'indication de la valeur monétaire. On peut estimer à environ trois cents les légendes monétaires gauloises connues actuellement.

Les documents écrits les plus anciens qui ont été réalisés chez les Celtes insulaires sont également de courtes légendes monétaires en caractères latins, datables de la seconde moitié du Ier siècle av. J.-C. Il s'agit de noms de personnes, sous une forme généralement abrégée, qui appartiennent à des représentants des grandes dynasties des peuples belges installés autour de l'estuaire de la Tamise, mentionnés presque tous par les textes : Commios l'Atrébate et ses fils, Tincommios et Verica, Tasciovanos, roi des puissants Catuvellauni de l'Essex, et son fils Cunobelinos, le Cymbeline de Shakespeare, sur les monnaies duquel la légende *CAMV* (Camulodunum, l'actuel Colchester) évoque le nom de la capitale de l'autre peuple de la coalition, les Trinovantes.

Les inscriptions monumentales gallo-latines sur pierre sont jusqu'ici assez peu nombreuses : on connaît une quinzaine de courtes dédicaces et épitaphes, réparties principalement au nord-ouest de la Narbonnaise, sur le territoire des Éduens et de leurs voisins. Les limites extrêmes de leur diffusion sont actuellement marquées par deux monuments isolés : la stèle de Plumergat (Morbihan) et le pilier des Nautes de Paris. La plupart de ces inscriptions semblent dater du Ier siècle et l'usage lapidaire de l'alphabet latin paraît représenter dans le centre de la Gaule une étape postérieure à celle qui est caractérisée par l'emploi local de l'écriture gallo-grecque. Il existe toutefois plusieurs cas où les deux alphabets sont utilisés conjointe-

ment : ainsi, une stèle votive des sources de la Seine, datée du milieu du Ier siècle, porte une dédicace gallo-latine suivie de la signature gallo-grecque du lapicide.

Latin et gaulois sont employés dans le même texte incomplet gravé sur une table de bronze découverte anciennement à Vieil-Évreux (Eure), un site qui confirme la diffusion des inscriptions monumentales gallo-latines jusqu'au cours de la Seine.

Le document le plus remarquable de l'épigraphie celtique fut également gravé sur une table de bronze, d'environ 1,50 m sur 90 cm, découverte en 1897 à Coligny (Ain), enfouie brisée en fragments mélangés à ceux de la statue d'une divinité identifiée à Mars et provenant probablement d'un sanctuaire gallo-romain des environs. On y avait inscrit en caractères latins, vers la fin du IIe siècle, les soixante-deux mois complets de cinq années successives — un lustre — d'un calendrier lunisolaire gaulois, radicalement différent du calendrier julien qui était alors en usage depuis deux siècles et demi. Les fragments, nettement moins nombreux et importants, d'un calendrier analogue ont été trouvés en 1807 dans le lac d'Antre et, en 1967, dans le sanctuaire voisin de Villards d'Héria (Jura).

Réparties sur seize colonnes, les deux mille vingt et une lignes du texte original du calendrier de Coligny en font le plus long texte celtique ancien connu à ce jour. Chacune des colonnes est occupée par quatre mois ordinaires, disposés du haut vers le bas, ou bien, dans deux cas (la première et la neuvième colonne), un mois intercalaire et deux mois ordinaires. En tête de chacun des douze mois de l'année figure son nom, parfois abrégé, suivi du mot *MAT[V]* (« bon », dans le sens de « complet »), pour les six mois de trente jours, ou *ANM[ATV]* (« non bon », dans le sens de « incomplet »), pour ceux de vingt-neuf jours. Viennent ensuite les quinze premiers jours, indiqués par des chiffres romains, suivis, après le mot *ATENOVX* (« retour à la période sombre » ?), d'une seconde série numérotée de *I* à *XV* ou de *I* à *XIIII*. Dans ce dernier cas, l'emplacement du dernier jour de la seconde quinzaine est remplacé par le mot *DIVERTOMV* (« sans valeur » ?) qui signale probablement le passage direct du vingt-neuvième jour au premier jour du mois suivant. Dans les mois ordinaires, chaque ligne numérotée ainsi correspond à un jour : elle est précédée d'un trou percé dans la table, destiné à recevoir la cheville qui marquait le jour courant, et comporte des notations au sens incertain dont les plus fréquentes sont *D*, *MD* ou *D AMB*. Les deux mois intercalaires — l'un placé avant la première année, l'autre au milieu de la troisième — se distinguent par leurs en-têtes plus importants et la disposition des notations quotidiennes sur plusieurs lignes. Intégralement restituable, le calendrier de Coligny est le témoin le plus éloquent qui nous soit parvenu des capacités intellectuelles des anciennes populations celtiques et du remarquable niveau de leurs connaissances.

Parmi les textes gallo-latins les plus récents figurent bon nombre d'inscriptions en écriture cursive. Il s'agit de graffitis sur céramique, parmi lesquels les comptes de potiers qui nous ont fourni la série des ordinaux

gaulois présentent un intérêt tout particulier, mais également de quelques tablettes de plomb portant des textes à caractère magique. Le document de ce type découvert en 1971 dans une source sacrée du pays arverne, à Chamalières (Puy-de-Dôme), comporte une soixantaine de mots. Il s'agit probablement d'une défixion.

Le plomb de Chamalières fut considéré pendant une dizaine d'années comme le plus long texte suivi en langue gauloise. Il est aujourd'hui largement dépassé par une autre tablette de plomb, découverte en 1983 dans une sépulture de la seconde moitié du Ier siècle, à l'Hospitalet-du-Larzac (Aveyron). Il s'agit également d'un texte magique, comptant cette fois plus de cent soixante mots. Comme dans le cas précédent, de nombreuses incertitudes persistent quant à son interprétation, mais il s'agit apparemment d'une démarche de magie maléfique ou de contre-magie qui met en cause un groupe de sorcières.

Des tablettes analogues, en alliage d'étain et de plomb, ont été découvertes dans la source *fons Sulis* de l'actuel Bath en Grande-Bretagne. Deux d'entre elles portent des inscriptions cursives qui comportent au moins certains éléments celtiques et ne paraissent pas avoir été rédigées en latin. Il n'est cependant pas encore possible d'affirmer qu'il s'agit d'un texte celtique.

• OGAMIQUES

L'alphabet dit ogamique est la dernière des écritures employées par les anciens Celtes. Elle est attestée uniquement dans les régions insulaires qui n'avaient été que faiblement marquées par l'influence romaine : l'Irlande, pays d'origine, le pays de Galles, l'île de Man, l'Écosse et la Cornouailles. Elle fut apparemment introduite dans ces régions par les invasions maritimes de groupes gaéliques d'Irlande, particulièrement intenses à partir de la fin du IIIe siècle. C'est une notation des lettres de l'alphabet latin par des lignes entaillées dont le nombre varie de un à cinq et qui sont disposées par rapport à une arête ou à une ligne de quatre manières différentes : à sa droite, à sa gauche, obliquement et perpendiculairement. À ces vingt « lettres » s'ajoutent dans la version graphique plus récente des manuscrits cinq signes additionnels qui correspondent à des diphtongues. La lecture d'une stèle ogamique se fait du bas vers le sommet et, le cas échéant, en redescendant ensuite vers le bas sur une autre arête.

Élaborée probablement à partir d'un système de numération sur bois par encoches, cette écriture cryptique a peut-être été utilisée à l'origine à des fins magiques. Les textes irlandais évoquent en effet l'emploi de bâtonnets en bois d'if, un arbre particulièrement vénéré, inscrits en ogam par les druides à des fins divinatoires. On trouve aussi des indices de son emploi dans des transactions commerciales ainsi que pour le bornage des terrains. Son utilisation pour marquer la propriété était vraisemblablement courante : elle est attestée sur une pièce de métier à tisser, trouvée dans la tourbière de Littleton (Co Tipperary).

Le fait que le bois était le support naturel et originel de l'écriture ogamique explique probablement l'association des différents signes à des noms d'arbres qui commençaient par la lettre en question : le B est « beithe » (bouleau), le L « luis » (sorbier) et le N « nin » (frêne), la séquence des trois lettres ainsi nommées étant utilisée pour désigner l'ensemble de l'alphabet. Le lien avec les nombres apparaît sur la séquence HDTCQ qui correspond à la succession des initiales des numéraux de un à cinq en vieil irlandais. Tout cela confirme que l'ogam est probablement né comme une écriture chiffrée, élaborée pour le bois, de l'alphabet latin, comme réaction locale à l'influence de la culture romaine.

Une telle notation cryptique, de lecture souvent difficile, ne convient qu'à la réalisation d'inscriptions très courtes et les monuments de pierre où elle apparaît aujourd'hui sont essentiellement des stèles funéraires, datables du V[e] au IX[e] siècle. On y lit généralement le nom du défunt suivi de son patronyme introduit par *MAQQI*, forme au génitif du vieil irlandais « macc » (fils). Environ quatre cents stèles sont répertoriées aujourd'hui dont trois cent cinquante en Irlande, avec une forte concentration dans la partie sud-ouest de l'île (comté de Kerry). Les stèles bilingues, avec une version latine en caractères latins, sont connues principalement de la Grande-Bretagne.

Les témoins d'autres supports sont exceptionnels et tardifs : la pièce de métier à tisser en bois évoquée ci-dessus, une fibule en argent et un bol à suspendre de bronze. Une version graphique de l'écriture ogamique — des traits disposés le long d'une ligne sur laquelle une flèche indique le sens de la lecture — est employée pour des notations marginales dans certains manuscrits irlandais.

Les littératures celtiques

On peut considérer comme certain que les anciens Celtes possédaient une littérature orale variée et abondante. Transmise de génération en génération, elle ne fut nulle part enregistrée avant le christianisme, malgré l'adoption assez précoce de l'usage de l'écriture par une partie des Celtes continentaux. L'explication de cette situation est fournie par un passage de César qui évoque la formation de l'élite intellectuelle gauloise par les druides, principaux sinon uniques responsables de la conservation et de l'exploitation de l'ensemble des connaissances : « beaucoup viennent spontanément suivre leurs leçons, beaucoup leur sont envoyés par les familles. On dit qu'auprès d'eux ils apprennent par cœur un nombre considérable de vers. Aussi plus d'un reste-t-il vingt ans à l'école. Ils estiment que la religion ne permet pas de confier à l'écriture la matière de leur enseignement, alors que pour tout le reste en général, pour les comptes publics et privés, ils se servent de l'alphabet grec. Ils me paraissent avoir établi cet usage pour deux raisons, parce qu'ils ne veulent pas que leur doctrine soit divulguée, ni que, d'autre part, leurs élèves, se fiant à l'écriture, négligent

leur mémoire… » (*Guerre des Gaules*, VI, 14, trad. cit.). Les deux raisons auxquelles César attribue ce refus de l'écriture cachent probablement un interdit religieux aux motivations plus profondes et plus complexes, relevant de la même attitude fondamentale vis-à-vis du sacré que l'on peut observer dans l'art celtique à propos de la figuration : ce qui lui appartient ne doit pas recevoir de l'homme une forme figée, définitive et comme morte, mais rester vivant, fluide et immédiat, éphémère par sa forme mais indéfiniment renouvelable par sa substance, comme peut l'être seule l'expression orale.

Nous ne connaissons donc les traditions religieuses des anciens Celtes qu'indirectement, par des auteurs grecs ou latins qui en ont enregistré çà et là quelques éléments épars, sans se préoccuper beaucoup de l'ensemble. On peut quelquefois replacer ces lambeaux dans un contexte plus général, au moins hypothétiquement, grâce aux approches comparatives, mais la part d'incertitude reste presque toujours très importante. C'est encore plus vrai lorsqu'on s'attache à dégager un présumé fondement mythique d'origine celtique de la description de certains événements ou situations qui nous sont présentés dans les textes comme des faits historiques.

On ne peut douter de ce que la confusion entre le temps mythique, avec ses situations à valeur exemplaire, et le temps historique a prévalu pendant longtemps chez les Celtes, comme ce fut le cas également chez les autres peuples de l'Antiquité. Il reste cependant à examiner au cas par cas dans quelle mesure des récits celtiques où des événements vécus auraient été ajustés à un modèle mythique ont pu être adoptés par des auteurs grecs ou latins qui, lorsqu'ils ne disposaient pas de témoignages directs, utilisaient principalement des sources écrites. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que le récit de Tite-Live sur l'arrivée des Insubres en Italie et la fondation consécutive de Milan soit l'écho d'un récit légendaire des origines conservé chez ce peuple et enrichi peut-être ultérieurement par des érudits des quelques références qui permettaient de le rattacher aux vicissitudes du monde gréco-romain. Il est toutefois plus contestable de chercher à reconnaître dans la description d'une bataille qui se déroula dans la plaine du Pô entre Romains et Boïens cispadans en l'an 216 av. J.-C. la transposition d'un thème mythique supposé panceltique, brièvement évoqué dans la littérature insulaire : la « guerre des arbres » dont on trouve peut-être le souvenir dans la forêt en marche du *Macbeth* de Shakespeare. En effet, il n'y a dans ce cas aucune raison de voir dans l'utilisation d'arbres, coupés au préalable pour écraser dans une embuscade les troupes romaines, autre chose que la description d'une situation réelle.

Il ne reste donc que peu de traces sûres des littératures celtiques continentales. Ce que l'on sait permet toutefois de constater qu'au moins certains peuples connaissaient déjà une forme de tradition historique dissociée de la formulation mythologique des événements.

La nature même de la société oligarchique des oppida celtiques du IIe-Ier siècle av. J.-C. suggère en effet non seulement l'existence de listes de

notables associées à leurs hauts faits, mais également celle de traditions gentilices que l'on devait faire remonter jusqu'aux temps mythiques, mais qui relevaient dans leur partie récente, pour une période d'une durée non négligeable, d'une vision historique du passé. Ainsi, des orateurs gaulois cités par César sont en mesure d'évoquer sur plusieurs générations les prouesses et vicissitudes de leurs ancêtres et de les situer dans un cadre événementiel plus général. On pourrait évidemment ne voir dans cela que le reflet d'une conception du passé propre à César, étendue par celui-ci aux nobles gaulois. C'est peu probable, car d'autres auteurs fournissent des indices comparables non seulement pour la Gaule mais également pour d'autres régions. Ainsi, les Boïens semblent avoir entretenu pendant les deux siècles de leur présence en Italie le souvenir très concret de leurs racines transalpines : ils reviendront tout naturellement vers leur berceau lorsque la situation en Cispadane deviendra pour eux intenable et y renoueront sans difficultés apparentes avec une organisation du territoire que seule une tradition fortement enracinée était en mesure de perpétuer.

Que les listes de personnages importants et les récits qui leur étaient associés n'aient pas été enregistrés, malgré leur caractère profane, n'a rien de surprenant dans un milieu où la très forte emprise de la transmission orale devait limiter l'usage de l'écriture à des domaines où il s'agissait de noter avec précision des données qui pouvaient avoir un caractère contractuel ou juridique : César évoque à ce propos non seulement les « comptes publics et privés » mais également l'existence d'un « cadastre » géré par les druides, une entreprise qui ne pouvait avoir comme cadre que le territoire de la cité et impliquait la tenue d'archives. Les tablettes sur lesquelles était inscrit en caractères grecs le recensement des Helvètes et de leurs alliés, recueillies en 58 av. J.-C. dans leur camp près de Bibracte par les Romains victorieux (*Guerre des Gaules*, I, 29), illustrent exemplairement un des types de document qui devaient y figurer. La nature périssable du support, généralement du bois enduit de cire, explique leur disparition totale.

Quelques inscriptions sur pierre, des dédicaces et des épitaphes, et l'apparition de noms de personnages importants sur les monnaies de certains peuples des Gaules et d'Europe centrale montrent cependant, dans la première moitié du Ier siècle av. J.-C., la volonté de perpétuer la mémoire de l'individu autrement que par la seule tradition orale. Suscités indiscutablement par l'influence des usages méditerranéens et étroitement associés aux progrès de l'urbanisation, ces témoignages durables de l'importance acquise par certains notables de la communauté montrent l'évolution des mentalités vers une ostentation publique par l'écrit qui aurait dû conduire progressivement, si le temps n'avait pas manqué, à l'élaboration de documents historiques en langue celtique comparables à ceux que nous connaissons du monde gréco-romain.

Il existait donc bien avant le Ier siècle av. J.-C. une littérature orale des Celtes continentaux, riche et variée. Sa disparition en Gaule doit être

imputée avant tout au désintérêt des élites locales pour l'enseignement druidique, long et laborieux, dans un monde où le prestige social ainsi que les carrières étaient conditionnés par l'acquisition préalable de la culture gréco-latine. Réduite de plus en plus à ne survivre qu'en milieu rural, la tradition orale n'en persista pas moins dans son refus de l'écriture : un calendrier devenu liturgique et désormais trop difficile à gérer sans le concours d'une version enregistrée, quelques textes tout à fait marginaux liés apparemment à d'obscures pratiques de sorcellerie, c'est certainement bien peu de chose par rapport à ce qu'apprenaient les futurs druides pendant les vingt ans de leur noviciat. Lorsque s'imposa le christianisme et qu'il balaya l'interdit dont était frappé ce qui restait de la littérature orale, celle-ci dut apparaître aux yeux des clercs, nouveaux maîtres de l'écriture, comme l'expression la plus détestable et la plus condamnable d'une superstition païenne qu'il convenait de vouer à l'oubli, sans aucun regret, pour mieux en libérer les paysans ignorants et entêtés des campagnes.

La situation était différente en Irlande et dans le pays de Galles, peu marqués par l'occupation romaine de l'île de Bretagne. L'arrivée du christianisme y trouva une culture celtique en pleine vigueur et des élites locales qui intégrèrent tout naturellement dans le nouveau cadre religieux une ancienne tradition orale qui fournissait l'assise ancestrale de la légitimité de tous les pouvoirs. C'est grâce à cela qu'une partie au moins de la littérature des anciens Celtes a pu être enregistrée et préservée ainsi pour la postérité.

• LA TRADITION IRLANDAISE

L'adoption du christianisme en Irlande s'effectua apparemment sans conflits majeurs, à partir du début du Ve siècle, suite aux contacts des aristocraties locales avec leurs voisins de l'île de Bretagne et le continent. Le premier évêque des Irlandais chrétiens, Palladius, est consacré par le pape en l'an 431. Il fut suivi, un an après selon la tradition mais vraisemblablement plus tard, par la mission de saint Patrick qui aurait imposé la nouvelle religion à l'ensemble du pays et posé les bases de son organisation autour du siège d'Armagh, un lieu situé à quelques kilomètres seulement de la légendaire capitale du puissant royaume d'Ulster, Emain Macha, aujourd'hui Navan Fort, un site où les fouilles récentes ont révélé l'existence d'un imposant sanctuaire du début du Ier siècle av. J.-C. Cette continuité du prestige spirituel d'un site préchrétien n'est certainement pas le résultat d'une coïncidence fortuite et de nombreux autres indices confirment le soin que l'Église d'Irlande accorda à la récupération de la tradition antérieure pour asseoir solidement son pouvoir. Appuyée sur une hiérarchie issue des grandes familles de l'aristocratie locale et un clergé formé à partir de l'élite intellectuelle constituée par les druides, elle consacra une attention toute particulière au détournement à son profit d'une tradition mythologique transformée en un ensemble de légendes dont l'aboutissement logique, inévitable, était la reconnaissance du Christ et de sa religion.

Le monachisme, particulièrement florissant à partir de la seconde moitié du VIe siècle, joua un rôle de premier plan dans cette entreprise qui dotait l'Église d'Irlande d'une légitimité indiscutable, mettait à son service le prestige du langage poétique et lui donnait en même temps un caractère spécifique par rapport à ces équivalents continentaux, propre à faciliter son rayonnement dans les régions celtophones non romanisées de l'île de Bretagne. La tradition orale païenne devient ainsi le prologue à l'avènement de la vraie foi. Le signe extérieur de sa désacralisation accomplie, de son détournement définitif au profit du christianisme, fut l'enregistrement par écrit de versions recueillies et aménagées dans ce but dans les nouveaux foyers du pouvoir intellectuel qui enrichirent au passage ces textes d'éléments puisés dans l'héritage de l'Antiquité classique.

Les enregistrements les plus anciens devraient remonter au moins au VIIe siècle mais les manuscrits les plus importants en langue gaélique qui nous sont parvenus sont nettement plus récents : le plus ancien, dit « Livre de la Vache brune » (*Lebor na hUidre*), aurait été réalisé à la fin du XIe siècle, le « Livre de Leinster » au siècle suivant, d'autres (« Livre Jaune de Lecan », « Livre de Ballymote ») aux XIVe et XVe siècles. Il s'agit de recueils contenant différents textes dont l'antériorité par rapport à la date des manuscrits est dans beaucoup de cas clairement confirmée par les caractères archaïques de la langue comparée à celle de l'époque. Les récits sont ainsi connus souvent en plusieurs versions qui suggèrent l'existence de traditions à évolution parallèle fondées au départ sur les mêmes thèmes. Cette richesse, propre à une littérature qui reste vivante car transmise toujours principalement par voie orale, explique la difficulté à établir un texte de référence. En effet, le choix et le mode d'assemblage des éléments disponibles pour le même récit présentent généralement un certain nombre de variantes.

Les textes de la tradition irlandaise sont couramment répartis en quatre groupes dont les limites ne sont souvent qu'arbitraires, car ils sont liés entre eux par un certain nombre d'événements et de personnages communs.

Le premier d'entre eux, connu comme « Cycle mythologique », est consacré aux origines mythiques de l'Irlande et à des personnages divins qui permettent d'établir un lien avec la période suivante, présentée comme historique. Ainsi, le *Livre des Conquêtes* (*Lebor Cabála*) contient le récit des invasions successives de l'Irlande par sept générations humaines ou divines : la dernière, celle des « fils de Mil » qui seraient les ancêtres directs des Irlandais, aurait chassé dans le monde souterrain du *síd*, matérialisé dans le paysage de l'île par les tertres qui recouvrent les monuments mégalithiques, les dieux désignés comme « peuples de la déesse Danu » (*Túatha Dé Dánann*), eux-mêmes vainqueurs de leurs prédécesseurs, les *Fir Bolg*, guerriers prospères aux armes de fer, et les *Fomóire*, des géants monstrueux qui menaçaient périodiquement l'Irlande à partir de la mer. Les récits consacrés aux deux batailles de Moytura (*Mag Tured*) décrivent avec force détails le combat héroïque et difficile de la génération de dieux

issue de la « Mère divine » Danu pour la souveraineté de l'île. Quant au récit connu sous le titre de « Courtise d'Étain » *(Tochmarc Étaine)*, ses deux protagonistes sont le jeune dieu Oengus, fils illégitime du Dagda, « le dieu Bon », et d'Eithne ou Boand, l'actuelle rivière Boyne divinisée. On y décrit les incarnations successives d'Étain, « la plus belle fille d'Irlande », qu'une version christianisée, « La Nourriture de la maison des deux gobelets », fera expirer dans les bras de Patrick, non sans avoir reçu au préalable du saint le baptême et le pardon de ses péchés.

Le « Cycle des rois » regroupe des textes divers consacrés aux différents aspects de la souveraineté, illustrés par des épisodes qui ont pour héros les membres légendaires des dynasties associées aux grands sites royaux : Emain Macha en Ulster, Cruachan en Connacht, Cashel en Leinster, Tara, la résidence des grands rois du Midhe (« Milieu »). On y évoque l'union sacrée du roi avec la déesse qui personnifie la terre de son peuple et constitue le fondement de sa légitimité, ses obligations et ses interdits, ses relations avec les poètes et les druides (ou saints), les situations tragiques auxquelles peut conduire la difficile transmission du pouvoir. Malgré leur apparence historique, ces récits représentent avant tout un ensemble de situations exemplaires, positives ou négatives, qui soulignent le rôle fondamental joué dans l'ancienne société irlandaise par le roi, garant de la prospérité de son peuple et des liens qui l'unissent à son territoire.

Le « Cycle d'Ulster », connu également sous le nom de « Branche rouge », est l'ensemble épique le plus connu de la littérature irlandaise. Le héros central de cette épopée, CúChulainn, fils mortel du dieu Lugh, est le protecteur attitré du territoire des Ulates d'Ulster sur lesquels règne son oncle Conchobar. Parmi ses inombrables prouesses guerrières se distingue particulièrement le combat livré contre l'expédition que les souverains du Connacht voisin, la redoutable reine Medb et son époux Ailill, organisent pour s'emparer du superbe taureau nommé le « Brun de Cuailnge ». Le récit de cet épisode particulièrement glorieux de la geste héroïque du champion des Ulates, connu sous le nom de *Táin Bó Cuailnge* (« L'enlèvement du taureau de Cooley », une région de la côte ouest située entre Dundalk et Carlingford), n'est certainement pas la chronique, transformée en légende, d'un des nombreux conflits qui jalonnèrent les rapports entre les royaumes irlandais. C'est incontestablement un texte à fondement mythologique, adapté à un cadre historique et géographique déterminé par l'introduction de personnages connus par la tradition et l'établissement systématique de liens entre les événements et la topographie de la région.

C'est également le cas du cycle dit *Fiannaigecht* ou « Cycle ossianique », qui est consacré aux exploits de Finn, de son fils Oisín (Ossian), et de leurs compagnons, les *Fianna*. Ces aventuriers guerriers qui auraient vécu en marge de la société et auraient loué leurs services relèvent d'une conception de l'idéal héroïque qui n'est pas celle du champion tribal, si bien illustrée par CúChulainn. Ils semblent animés par l'idée d'une vie de combats, libre de tout lien autre que ceux de la fraternité guerrière et dédiée

à la recherche de la « bonne mort », celle qui rapproche le héros des dieux immortels. C'est probablement l'existence d'un modèle héroïque ainsi conçu qui explique l'engouement de milliers de Celtes continentaux pour le vagabondage armé ou le service mercenaire, particulièrement évident aux IV[e] et III[e] siècles av. J.-C.

Si l'on ajoute à ces textes un ensemble varié et étendu de lois, témoins d'une conception du droit que l'on peut considérer comme spécifiquement celtique, on comprend facilement l'importance considérable de l'ancienne littérature irlandaise et les possibilités qu'elle offre non seulement pour l'étude de la religion, de la société et des mentalités de l'Irlande préchrétienne, mais également pour l'étude comparative de ces domaines dans l'ensemble du monde celtique ou plus généralement indo-européen. Une telle exploitation des nombreuses et précieuses données qu'elle recèle ne se fait pas sans incertitudes ni risques d'erreurs. En effet, il n'est pas toujours facile de distinguer ce qui peut relever d'un contexte celtique commun de ce qui est propre au milieu irlandais, et ce qui est inséparable d'un type de société préurbaine très archaïque, comparé aux systèmes d'organisation complexes qui caractérisent la majeure partie des Celtes continentaux dans les siècles qui précédèrent le début de notre ère.

• LA TRADITION GALLOISE

Placée à mi-chemin entre le continent et l'Irlande, l'île de Bretagne connaît une situation régionalement différenciée. La majeure partie du pays ayant été occupée par Rome en l'an 43, un siècle après la Gaule, ses habitants de langue brittonique y furent soumis à l'influence directe de la culture latine, surtout dans les régions du sud, là où le réseau urbain des oppida était auparavant le plus développé et où les contacts avec le continent étaient les plus fréquents. Romanisés plus tardivement que les Gaulois, les Bretons de la province romaine adoptèrent le christianisme à partir du III[e] siècle et étaient déjà représentés par des évêques au concile d'Arles de l'an 314. Comme ce fut le cas en Gaule, rien n'indique un intérêt quelconque des nouvelles élites intellectuelles de culture gréco-latine pour la littérature orale en langue vernaculaire, reléguée désormais probablement dans le répertoire des conteurs ruraux.

Telle semble du moins avoir été la situation des régions les plus romanisées. Il en allait autrement dans les parties de l'île où l'influence romaine était restée faible et n'avait pas entraîné la désaffection des élites locales pour la culture traditionnelle. Ce fut le cas des régions frontalières du nord de l'Angleterre et du sud de l'Écosse, ainsi que des territoires montagneux du pays de Galles. Les cours des roitelets locaux y perpétuèrent l'usage d'une littérature orale récitée à diverses occasions par des poètes professionnels, les bardes.

Ces textes ne nous sont parvenus, comme c'est le cas en Irlande, que grâce à des enregistrements tardifs. L'utilisation de l'écriture latine pour la langue vernaculaire s'est faite au pays de Galles, comme en Irlande, grâce

à l'essor de la culture monastique, et les premiers témoignages écrits de la langue galloise (le « vieux gallois ») sont des gloses de manuscrits latins du VIIIe-Xe siècle. L'essentiel des textes pouvant être attribués à l'héritage de la littérature orale des anciens Bretons est connu par des versions rédigées en « moyen gallois » entre le XIIIe et le XVe siècle. Il s'agit d'œuvres poétiques évoquant surtout les vicissitudes des Bretons du nord du pays : les combats héroïques des Gododdin, le peuple des *Votadini* du sud de l'Écosse (*Livre d'Aneirin*, du milieu du XIIIe siècle), les prouesses d'Urien, roi de Rheged, un royaume breton du Cumberland, ainsi que l'éloge du roi du Powys gallois Kynan Garwyn, chanté par le légendaire Taliesin (*Livre de Taliesin*, de la seconde moitié du XIIIe siècle). Ces œuvres sont généralement considérées comme un écho de la situation du VIe siècle, de la période donc où les derniers royaumes celtiques de l'île de Bretagne résistaient aux envahisseurs germaniques, Angles, Saxons et Jutes, qui avaient progressivement occupé, à partir du littoral est, la majeure partie de l'ancienne province.

C'est dans ce même contexte que l'on peut situer le personnage qui s'appellait vraisemblablement *Artorius* et fut le modèle historique du légendaire roi Arthur. C'était un chef de guerre du nord de l'île, tué vers l'an 537 ou 539 avec un certain Medraut à la bataille de Camlann, un lieu qui pourrait correspondre au fort de Camboglanna (Cumberland) sur le mur d'Hadrien. On associe au nom d'Arthur une grande bataille contre les Saxons, gagnée en 516 ou 518 et localisée au *Mons Badonicus*, identifié généralement à la forteresse de Badbury Rings dans le Dorset. S'il peut paraître à première vue singulier qu'un chef militaire du Nord ait participé aux combats dans le sud du pays, les qualités militaires et la mobilité des guerriers bretons du Nord, si bien illustrées par la descente des Gododdin dans l'actuel Yorkshire chantée par Aneirin, permettent de ne pas le considérer comme invraisemblable. Quelle qu'en soit la raison, Arthur restera dans la tradition insulaire l'artisan de cette éclatante victoire. Il incarnera désormais le personnage du héros celtique par excellence et deviendra le sujet central d'une littérature orale de langue celtique dont le seul témoignage sûrement antérieur aux élaborations latines du Gallois ou Breton Geoffroy de Monmouth (*Prophetiae Merlini*, de 1136, *Historia Regum Britanniae*, vers 1139, et *Vita Merlini*, terminée vers 1150) est un poème considéré comme écrit au IXe-XIe siècle et conservé dans le *Livre Noir* de Carmarthen, un recueil du XIIe ou du XIIIe siècle qui réunit, avec le *Livre Blanc* de Rhydderch (vers 1350) et le *Livre Rouge* d'Hergest (vers 1380-1410) l'essentiel de la littérature épique en langue galloise. On y trouve d'autres textes où sont évoqués le personnage d'Arthur et ses exploits (« Kulhwch et Olwen », « Le Songe de Rhonabwy », « Owein, ou le conte de la Dame à la Fontaine », « L'Histoire de Peredur fils d'Evrawc », « Le Conte de Gereint fils d'Erbin »). Considérés jadis par certains savants comme des traductions de versions françaises, ces textes révèlent en fait de nombreux éléments hérités directement d'une tradition authentiquement

celtique. Arthur et ses compagnons s'y trouvent associés à d'anciens thèmes mythologiques et on retrouve parmi les personnages de nombreuses divinités appartenant à un panthéon qui est apparemment très proche du panthéon irlandais et permet des comparaisons également avec quelques-unes des données, assez confuses, que nous possédons sur la mythologie des Celtes continentaux. Les données fournies par les textes gallois semblent souvent, malgré leur date tardive, plus proches de la tradition authentique que ne le sont les textes irlandais.

C'est particulièrement vrai pour le recueil connu sous le nom des *Quatre Branches du Mabinogi* (nommé le plus souvent aujourd'hui simplement *Mabinogion*). Rédigés probablement par un même auteur, au XIe ou XIIe siècle, ces récits utilisent visiblement les matériaux d'une tradition orale très ancienne pour construire des histoires exemplaires, des « enfances » (c'est le sens du mot gallois *mabinogi*) qui sont des sortes de parcours initiatiques illustrant des thèmes que l'on met généralement en relation avec les grandes fonctions de l'idéologie indo-européenne associées à la souveraineté : « Pwyll, prince de Dyvet » illustrerait principalement la royauté et sa transmission, « Branwen, fille de Llyr » l'aspect guerrier, « Manawyddan, fils de Llyr » la production des richesses et « Math, fils de Mathonwy » la puissance magique de la fonction sacerdotale.

Les auteurs antiques

Contemporains de l'apogée et du déclin de la puissance celtique, les auteurs grecs et latins laissèrent sur ces peuples des témoignages écrits de caractère historique, ethnologique et géographique dont la valeur et l'importance sont incontestables. Ils sont irremplaçables, car eux seuls permettent de restituer, malgré de nombreuses lacunes, les vicissitudes principales des anciens Celtes pendant le dernier demi-millénaire avant Jésus-Christ. Ils nous fournissent de précieuses informations non seulement sur la trame événementielle, notamment les conflits qui opposèrent les Celtes au monde méditerranéen, mais également sur l'organisation de la société, l'économie, la religion et les coutumes, les différents peuples et leurs localisations, ainsi que sur les traits marquants du tempérament de ceux qui furent considérés le plus souvent comme l'incarnation de l'univers désordonné et sauvage de la Barbarie.

Ce parti pris se reflète dans les textes consacrés aux Celtes où sont souvent sélectionnés et soulignés les aspects qui confirment cette image. Ainsi, l'épisode inventé du pillage du sanctuaire de Delphes par Brennos et ses troupes a connu un succès étonnant : il fut repris d'auteur à auteur et agrémenté de nouveaux détails, sans aucune vérification critique, parce qu'il s'agissait d'une situation qui était considérée comme exemplaire des rapports entre le monde civilisé de la Méditerranée et les Barbares celtes. En plus, le personnage du chef permettait d'établir un parallélisme avec un événement tout aussi emblématique qui s'était déroulé un peu plus d'un

siècle auparavant : la prise et le sac de Rome par l'armée celtique commandée par un autre Brennos.

D'autres erreurs ou inexactitudes viennent de ce que peu d'auteurs avaient une connaissance directe des faits qu'ils décrivaient et qu'ils employaient souvent des sources indirectes, transmises déformées ou incomplètes. Ils avaient également beaucoup de difficultés à comprendre la mentalité et les usages d'un monde qui resta pendant longtemps foncièrement rural et donc étranger à leur société, citadine depuis plusieurs siècles. Les lacunes et erreurs des textes grecs et latins peuvent être cependant largement comblées et rectifiées par les données que fournit l'archéologie qui, seule, est incapable de répondre à certaines questions mais qui, confrontée à un texte, peut l'éclairer et l'expliciter.

L'utilisation des données fournies par les auteurs de l'Antiquité dépasse donc aujourd'hui très largement le cadre de la critique textuelle et de l'interprétation historique traditionnelle, pour déboucher sur une conception globale de l'histoire où confluent les acquis de toutes les disciplines qui s'intéressent aux anciens Celtes. Contrairement à ce que l'on aurait pu penser, l'importance des sources écrites en sort renforcée, car on s'aperçoit de plus en plus souvent que les erreurs proviennent autant, sinon plus, de notre incapacité à lire et interpréter le texte sans idée préconçue que de ses défauts intrinsèques.

Les auteurs de l'Antiquité ne s'intéressèrent que très tard d'une manière quelque peu systématique à l'histoire et aux mœurs de leurs voisins. Ils commencèrent tout simplement par enregistrer leur existence et leur situation géographique. Les premières mentions proviennent des auteurs grecs d'Asie Mineure qui s'attachèrent à donner une description de nature scientifique du monde connu. Le premier à évoquer le nom des Celtes fut peut-être Hécatée de Milet (né vers 548 et mort vers 475 av. J.-C.) : il aurait qualifié la colonie grecque de Massalia (Marseille), fondée environ un siècle avant la rédaction de sa *Périégèse* (« Description »), comme une ville de la Ligurie proche de la Celtique, et mentionné la ville celtique de Nurax (la Noreia des sources plus récentes ?). Malheureusement, l'œuvre d'Hécatée n'est connue qu'à partir de fragments repris un millénaire plus tard, au Ve siècle apr. J.-C., par Étienne de Byzance et transmis par l'abréviateur de ce dernier, Hermolaos (VIe siècle). Il est donc difficile de déterminer avec certitude si les indications « proche de la Celtique » et « ville celtique » figuraient dans le texte original. Il pourrait s'agir de commentaires ajoutés par l'un des intermédiaires. Que Hécatée ait pu connaître l'existence des Celtes paraît tout à fait vraisemblable si l'on considère les contacts directs entre Grecs d'Occident et Celtes, bien attestés pour son époque par les témoignages archéologiques.

De précieuses indications sur la topographie, la toponymie et les populations du littoral atlantique, de l'Espagne à l'Armorique et aux îles Britanniques, figuraient dans le récit d'un voyage d'exploration qu'effectua vers la première moitié du Ve siècle av. J.-C. le navigateur carthaginois

Himilcon. Sa relation fut vraisemblablement traduite en grec, mais nous n'en connaissons que quelques fragments, repris au IVe siècle apr. J.-C. dans le poème latin d'Aviénus, *Ora maritima* (Les Rivages maritimes).

Les premières mentions sûres et explicites des Celtes figurent dans les *Histoires* d'Hérodote d'Halicarnasse, le savant d'Asie Mineure qui est considéré comme « le père de l'Histoire » (né vers 480, mort vers 425 av. J.-C.). Il aurait visité les villes grecques du sud de l'Italie et c'est probablement là qu'il recueillit des informations qui provenaient apparemment de deux régions distinctes habitées par des populations reconnues dès cette époque comme celtiques : la péninsule Ibérique, où il situe les Celtes après le peuple des *Kynèsioi*, « qui sont à l'Occident le dernier peuple d'Europe », les environs des sources du Danube dans le sud de l'Allemagne actuelle. L'intérêt de l'ouvrage d'Hérodote pour l'histoire celtique ne se limite cependant pas aux deux passages où sont mentionnés les Celtes, associés dans une certaine confusion à deux aires géographiques bien distinctes, car il contient d'autres indications utiles pour comprendre la situation des régions limitrophes de la Méditerranée occidentale. On y trouve notamment un précieux témoignage sur le recrutement de mercenaires qu'y pratiquaient les Carthaginois vers le début du Ve siècle av. J.-C., probablement jusqu'au littoral du Languedoc actuel.

La première mention explicite de mercenaires celtiques n'apparaît cependant qu'un siècle plus tard, dans un passage des *Helléniques* de Xénophon, élève de Socrate et lui-même commandant d'une armée de mercenaires grecs (né vers 430, mort vers 355 av. J.-C.). Recrutés par Denys de Syracuse, très probablement en Italie (à Ancône ?), ils participèrent en 368-369 av. J.-C. aux côtés des Spartiates, avec un contingent d'Ibères, à la campagne contre les Thébains.

C'est probablement à ce genre de contacts, ainsi qu'aux relations, aussi bien conflictuelles qu'amicales, des Celtes d'Italie avec les cités de la Grande-Grèce, que sont dues les premières indications recueillies par des auteurs grecs sur des traits de caractère considérés comme remarquables : Platon (né vers 428, mort en 347 av. J.-C.) cite les Celtes parmi les peuples guerriers qui s'adonnent à la boisson pour s'enivrer ; Aristote (né en 384, mort en 322 av. J.-C.) évoque leur valeur guerrière, leur pratique de la pédérastie et leur courage face aux cataclysmes naturels ; un thème sur lequel revient son élève Eudème de Rhodes en décrivant la témérité écervelée des guerriers celtes qui affrontent armés les raz de marée.

Dès la première moitié du IVe siècle av. J.-C., l'historien et géographe Éphore (né au début du IVe siècle, mort après 340 av. J.-C.) reconnaît les Celtes comme le grand peuple barbare qui occupe l'Occident du monde connu, conçu comme un rectangle dont le sud (l'Afrique) est attribué aux Éthiopiens, le nord aux Scythes et l'est aux Indiens.

À cette vision d'ensemble viennent s'ajouter progressivement des indications plus ponctuelles. C'est le cas du *Périple de la Méditerranée* (dit improprement *Pseudo-Scylax*), qui est probablement plutôt une compilation

sous forme d'itinéraire maritime, réalisée vers le milieu du IVe siècle av. J.-C., que la relation d'une navigation particulière. On y trouve signalée la présence de Celtes sur le littoral nord-occidental de l'Adriatique, après deux secteurs de côte en direction du nord : le premier, avec le comptoir syracusain d'Ancône, est attribué aux Ombriens et correspond à deux jours et une nuit de navigation ; il est suivi d'un autre où est indiquée la présence d'Étrusques. Qualifiés de « reste de l'expédition » les Celtes seraient donc localisés quelque part dans la partie méridionale du delta du Pô (vers Spina ?), au sud de la côte occupée par les Vénètes.

Contredite dans ses lignes générales aussi bien par les autres données textuelles que par les indices fournis par l'archéologie, cette succession de peuples qui auraient occupé les régions côtières peut s'expliquer par le caractère strictement maritime de l'œuvre qui ne tient compte que des escales habituelles d'un itinéraire de cabotage. Or, les Celtes transalpins qui occupèrent dans le premier tiers du IVe siècle av. J.-C. la Cispadane et les Marches n'avaient aucune expérience de la navigation maritime et n'étaient pas habitués à la vie urbaine. Ils se seraient contentés de contrôler directement l'arrière-pays, laissant l'activité des centres portuaires dans les mains de leurs anciens habitants, beaucoup plus compétents en la matière et liés sans doute à eux par des conventions et alliances qui préservaient les intérêts des deux parties. On constate en effet qu'aussi bien le port picénien de Numana-Sirolo, que le comptoir syracusain d'Ancône et probablement aussi le port étrusque d'Ariminum (Rimini) en Romagne font preuve d'une continuité culturelle où l'intrusion celtique reste imperceptible. La situation était sans doute différente dans le delta du Pô, d'une importance stratégique essentielle pour les trafics dirigés vers l'intérieur : s'agissant d'une navigation fluviale familière aux Celtes immigrés, elle pouvait être plus facilement sous leur contrôle direct, matérialisé par une présence sur place et installé en concurrence avec l'emprise vénète sur la partie septentrionale de l'embouchure qui est évoquée dans le passage en question. Considérées ainsi, les inexactitudes apparentes du texte ne font que confirmer son authenticité en éclairant un des aspects qui jouèrent probablement un rôle très important dans l'installation des Transalpins dans la plaine du Pô : la volonté de mainmise sur les trafics prospères des comptoirs du delta, points de départ d'un réseau de voies fluviales et alpines qui aboutissait à leurs terres d'origine.

Le IVe siècle av. J.-C. fut apparemment marqué d'une manière générale par diverses tentatives des navigateurs grecs pour reconnaître de nouvelles routes et élargir leur rayon d'action. Ainsi, le Massaliote Pythéas a réalisé, probablement dans la seconde moitié de ce siècle, un voyage d'exploration le long des côtes de l'Atlantique et de la mer du Nord, qui le conduisit peut-être jusqu'à la Baltique. Seuls des passages de son œuvre *De l'Océan* ont été repris par Hipparque (IIe siècle av. J.-C.) et réutilisés ensuite par le géographe Strabon. Ils sont d'une importance considérable, car ils confirment certaines des indications du périple d'Himilcon et les complètent avec

une précision qui a été possible parce que Pythéas n'était pas seulement un navigateur intrépide mais également un astronome et un mathématicien d'excellent niveau. Il a pu ainsi calculer le degré de latitude des lieux qui jalonnèrent sa navigation, effectuée dans des conditions qui supposent l'utilisation de routes navales régulièrement fréquentées, établies et expérimentées depuis longtemps par les indigènes qui firent profiter l'expédition massaliote de leur expérience. Fondamental pour la reconnaissance des îles qu'il est le premier à désigner comme *prettanikai* (britanniques), le périple de Pythéas est un témoignage inestimable, même sous la forme estropiée et amputée qui nous est parvenue.

Associée au nouveau choc provoqué par la Grande Expédition de 280 av. J.-C., l'accumulation d'informations relatives aux Celtes aboutit vers le deuxième quart du IIIe siècle av. J.-C. à une tentative de synthèse qui figurait dans l'histoire de l'Occident grec du Sicilien Timée (né vers le milieu du IVe siècle, mort vers 256 av. J.-C.). Elle aurait été élaborée surtout à partir de la compilation érudite des données disponibles, sans grand esprit critique, du moins si l'on en croit certains de ces successeurs. On y trouvait, paraît-il, non seulement le cadre historique, mais également de nombreuses informations sur les mœurs et la religion des Celtes.

La première information substantielle et cohérente qui nous soit parvenue sur les Celtes figure dans l'œuvre monumentale de Polybe, historien grec ami et admirateur de Rome (né vers 205, mort vers 120 av. J.-C.). Le livre II de ses *Histoires* contient une excellente description de l'Italie et de la Gaule cisalpine, qu'ils connaissaient pour les avoir parcourues. Elle sert d'introduction à l'histoire des invasions celtiques en Italie jusqu'en 221 av. J.-C. On y trouve, entre autres, une description très détaillée et très vivante de la bataille de Télamon (225 av. J.-C.) dont la source est généralement identifiée aux *Annales* disparues, écrites en grec par l'historien romain Fabius Pictor (né vers 254, mort après 201 av. J.-C.) qui avait participé au combat. D'autres livres conservés contiennent de précieuses informations sur la présence celtique dans les Balkans après la Grande Expédition de 280 av. J.-C. (livre IV) ainsi que sur l'installation des Galates d'Asie Mineure et leurs relations tumultueuses avec leurs voisins au IIIe siècle av. J.-C. (livre V). Les mentions de contingents militaires celtiques pullulent dans le texte de Polybe. Rien d'étonnant à cela, car les mercenaires celtes furent omniprésents dans les guerres du IIIe siècle av. J.-C. : ils combattirent à peu près partout, d'une extrémité à l'autre du bassin méditerranéen, en Afrique aussi bien qu'en Europe ou en Asie, dans les différentes armées des successeurs d'Alexandre aussi bien qu'aux côtés des Carthaginois. Il faut déplorer la perte du livre XXXIV, connu uniquement par des fragments, qui contenait une description de la Gaule transalpine dont Polybe avait visité la partie méridionale.

De précieuses informations, préservées seulement grâce à quelques citations chez d'autres auteurs, proviennent de l'œuvre disparue de son contemporain un peu plus âgé, Caton l'Ancien (né en 234, mort en

149 av. J.-C.), qui écrivit pendant le deuxième quart du IIe siècle av. J.-C. en latin les sept livres des *Origines*, consacrés à l'histoire de Rome et des contrées sous sa domination. Ils devaient contenir en particulier une abondante documentation sur l'histoire et l'organisation des Celtes cisalpins.

Le texte le plus important parmi les ouvrages antiques consacrés aux Celtes était certainement le livre XXIII, portant sur l'ethnographie celtique, des *Histoires* disparues du savant grec Posidonios d'Apamée (né vers 137, mort vers 57 av. J.-C.), continuateur de l'œuvre de Polybe. Des passages parvenus sans trop d'altérations en attestent la qualité et révèlent qu'il fut la source principale de tous les auteurs postérieurs qui traitèrent des Celtes. Doté d'esprit critique, préoccupé d'exactitude et caractérisé par la volonté de ne pas seulement décrire mais également d'expliquer, Posidonios avait mis à profit sa connaissance directe du milieu celtique, acquise au début du Ier siècle av. J.-C. en Narbonnaise. Il était également l'auteur d'un ouvrage de géographie générale sur l'Extrême-Occident, intitulé *Description de l'Océan* et utilisé lui aussi comme source d'information par ses successeurs, notamment par Strabon. Ethnographe autant qu'historien, Posidonios avait tenté de donner une image objective des sociétés barbares de son temps, de leur économie, de leurs usages et de leurs croyances.

De nombreux emprunts à Posidonios se trouvent dans certains des livres conservés de la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile (né au début du Ier siècle, mort vers 20 av. J.-C.) et figuraient dans l'œuvre disparue de l'Alexandrin Timagène (né vers 80, mort vers la fin du Ier siècle av. J.-C.), intitulée *Les Rois* et consacrée à l'histoire des souverains hellénistiques. On connaît de cet ouvrage notamment un important passage traitant de la Gaule et des Gaulois, repris par un auteur grec de langue latine du IVe siècle Ammien Marcellin (né vers 330-335, mort en 392 ou 393), dans ses *Res gestae* (Histoires).

Le géographe Strabon (né en 64 ou 63 av. J.-C., mort en 21 apr. J.-C. ou plus tard), originaire de l'Asie Mineure pontique, utilisa de manière systématique l'œuvre de Posidonios dans sa *Géographie*, dont les livres III à X contenaient la description de l'Europe. Ceux qui intéressent plus particulièrement les Celtes sont les livres III (Ibérie), IV (la Celtique transalpine) et VII (Le nord et l'est de l'Europe jusqu'à l'Adriatique et la Grèce). Ce dernier est un des rares textes parvenus de l'Antiquité où l'on trouve des informations sur les Celtes du centre-est de l'Europe. Strabon avait exploité également son prédécesseur Artémidore, un géographe qui écrivait vers 100 av. J.-C. et aurait navigué le long des côtes ibériques et atlantiques. Son ouvrage en onze livres intitulé *Géographiques* est connu par un abrégé rédigé vers l'an 400 par Marcien, un géographe grec d'Asie Mineure.

Posidonios a dû être mis à contribution également par Jules César (né vers 100, mort en 44 av. J.-C.) dans les développements de caractère général de sa *Guerre des Gaules*, le texte le plus étendu concernant les anciens Celtes qui nous soit parvenu. Outre son aspect événementiel qui en a fait le chapitre initial de l'histoire nationale de la France, cet ouvrage constitue

une source inestimable sur la situation de la Gaule peu avant le milieu du Ier siècle av. J.-C. : on y trouve des renseignements, éparpillés au hasard du récit, sur son ethnographie, l'organisation sociale, les activités économiques, le réseau urbain et les voies de communication, les pratiques funéraires et religieuses, les principaux dieux gaulois. Ces données riches et variées ne présentent pas un intérêt limité au territoire de l'ancienne Gaule mais éclairent admirablement les problèmes généraux de la société urbanisée des oppida celtiques, organisée en cités et florissante de l'Atlantique à la cuvette des Karpates. C'est également le texte où nous trouvons les premières informations substantielles sur les Germains et leur pression croissante sur le monde celtique.

L'âge d'or de l'historiographie romaine, l'époque augustéenne, a fourni un grand nombre de textes sur la question gauloise, il s'entend cisalpine, indissociable d'une longue période de l'histoire de la Ville. La perspective dans laquelle furent rédigés ces textes consacrés aux relations entre Rome et les Gaulois, le plus souvent à partir d'informations de seconde main, leur imprima évidemment une orientation philoromaine qui a fréquemment pour conséquence des déformations et des omissions, ainsi que l'introduction de lieux communs et de notices de caractère anecdotique ou légendaire. Ils n'en restent pas moins une source de premier ordre, non seulement pour l'histoire de la présence celtique en Italie, mais également pour les autres conflits qui opposèrent Celtes et Romains.

L'*Histoire romaine* du Cisalpin Tite-Live (né vers 59 av. J.-C., mort en 17 apr. J.-C.), originaire de Padoue, fournit ainsi non seulement une information substantielle sur les vicissitudes des Gaulois en Italie, dont le récit de leurs invasions dans le livre V, un des textes les plus connus et des plus débattus concernant l'histoire la plus ancienne des Celtes, mais également le récit des guerres qui opposèrent Rome aux Celtibères et aux Galates.

L'invasion de l'Italie par des Celtes transalpins est amplement évoquée aussi dans les *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse (il vécut dans la seconde moitié du Ier siècle av. J.-C.) qui semble avoir travaillé indépendamment de Tite-Live et avoir utilisé au moins en partie d'autres sources.

Trogue Pompée (né vraisemblablement antérieurement à 50 av. J.-C.), un Voconce du sud-est de la Gaule, fut le premier historien de langue latine d'origine celtique. Il décrivit dans ses *Histoires philippiques* non seulement les invasions celtiques en Italie mais aussi leur pénétration dans la péninsule Balkanique et jusqu'en Asie Mineure. Il utilisa probablement des sources grecques indépendantes de l'historiographie philoromaine en vogue à son époque. Son œuvre est connue principalement grâce à l'abrégé qui en fut établi par Justin au IIe ou au IIIe siècle.

L'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien (né en 23 ou 24, mort en 79) contient une quantité d'informations éparses, souvent très précieuses, d'un caractère plus fréquemment ethnographique qu'historique. On y trouve ainsi des indications uniques sur le calendrier celtique et la vénération des druides pour le gui, avec la description du rituel qui accompagnait sa

cueillette, de même que l'enregistrement de la tradition qui attribue aux Celtes la fondation des villes principales de la Transpadane occidentale. Pline a certainement exploité des sources inconnues ou disparues mais il a aussi dû recueillir lui-même des témoignages à l'occasion de contacts avec des érudits celtes. Il en fut incontestablement ainsi des matériaux qu'il rassembla lors d'un séjour en Europe centrale et utilisa dans un ouvrage, malheureusement perdu, qui fut probablement une des sources principales dans lesquelles Tacite (né entre 53 et 56, mort en 120) puisa pour rédiger sa magistrale *Germanie*. Écrite vraisemblablement en 98, elle contient des indications très précieuses sur les peuples celtiques de ces régions et la fin de leur existence autonome suite à la pression des tribus germaniques. Les *Annales*, récit des événements de l'histoire romaine depuis la mort d'Auguste jusqu'à celle de Néron (de l'an 14 à l'an 68), ainsi que leur suite les *Histoires* (années 69 à 96) et la *Vie d'Agricola* du même Tacite, présentent un intérêt exceptionnel pour l'histoire de la conquête et des vicissitudes successives de l'île de Bretagne. On y trouve non seulement de suggestives descriptions du soulèvement de 61, de sa répression et des campagnes conduites en Écosse de 77 à 83, mais également d'excellentes pages consacrées à la géographie et à l'ethnographie des îles Britanniques.

Les *Vies parallèles* de son contemporain Plutarque (né vers 50, mort après 120) contiennent également quelques passages importants qui intéressent directement l'histoire celtique, notamment dans la vie de Camille, où est longuement évoquée l'expédition gauloise contre Rome, et dans la vie de Marius, où peuvent être appréciées les péripéties et l'ampleur de la migration des Cimbres et des Teutons. À la différence toutefois de Tacite, qui évoque des événements contemporains ou proches dans le temps et pouvait donc bénéficier du récit de témoins oculaires, Plutarque ne pouvait plus avoir recours qu'à des sources écrites sur lesquelles il devait exercer son sens critique pour choisir les versions qui lui apparaissaient comme les plus fiables. Il en est désormais de même pour tous ceux qui évoquent l'histoire et les anciennes coutumes des Celtes continentaux : ils citent quelquefois l'auteur chez lequel ils ont puisé leurs informations (c'est ainsi que l'on peut reconstituer au moins quelques lambeaux d'œuvres disparues), mais beaucoup de passages très intéressants, apparemment fiables quoique uniques en leur genre, restent anonymes et isolés.

La survivance de noms de lieux celtiques en Europe centrale est attestée par la *Géographie* du savant alexandrin Claude Ptolémée (né vers 100, mort vers 178). Cette sorte de lexique cartographique qui devait servir à l'établissement de cartes du monde romain et de son voisinage fournit dans le premier chapitre du livre III un certain nombre de toponymes de cette région qui correspondaient probablement à des agglomérations du type oppidum. Ils restent malheureusement difficiles à relier aujourd'hui avec certitude aux sites reconnus sur le terrain.

LES MATÉRIAUX LINGUISTIQUES

La pratique d'une langue commune ou de parlers apparentés constitue une des caractéristiques fondamentales et particulièrement évidentes d'un ensemble ethnique. Outil de la communication interne du groupe, la langue vernaculaire est aussi le moyen le plus efficace pour protéger la cohérence de ce dernier en fournissant un indice d'identité particulièrement difficile à imiter et en limitant à des cas particuliers de plurilinguisme les relations avec des ensembles alloglottes. C'est donc l'indice le plus sûr, le moins équivoque, de l'appartenance d'un individu ou d'un groupe à un ensemble ethnique. La langue est cependant aussi, par sa structure, ses matériaux et la manière de les employer, le résultat d'une évolution qui la différencie ou la rapproche d'autres langues, reflétant souvent ainsi des situations historiques de filiation commune, de contact direct ou de voisinage. On peut y voir également le reflet indissociable d'une mentalité, d'une manière de penser qui présente des traits originaux.

Les possibilités d'étude qu'offrent les témoignages linguistiques sont donc multiples et dépassent largement le domaine de l'analyse strictement linguistique.

Les langues

Les langues celtiques appartiennent à la famille des langues indo-européennes qui peut être subdivisée actuellement, selon les témoignages disponibles, en une dizaine de groupes principaux dont certains, tel le hittite, ne sont connus que par une forme ancienne, tandis que d'autres comportent des langues parlées encore de nos jours : c'est en Europe le cas du groupe italique, avec les langues romanes issues du latin, celui du grec, de l'albanais, de l'arménien, des langues germaniques et de celles du groupe balto-slave.

Les langues celtiques médiévales et modernes appartiennent toutes au celtique insulaire qui se répartit en deux groupes : le gaélique ou goidélique, comprenant l'irlandais, l'écossais et le mannois, et le brittonique qui regroupe le gallois, le breton et le cornique, éteint vers la fin du XVIIIe siècle. Les différences que l'on peut observer aujourd'hui à l'intérieur de ces groupes sont apparemment assez récentes et résultent de l'évolution divergente, commencée probablement après les bouleversements qui suivirent la chute de l'Empire romain, de deux langages plus anciens dont on n'a pas de témoignages écrits : le britonnique (dit quelquefois aussi « proto-britonnique » ou « britonnique ancien ») de l'île de Bretagne, implanté au Ve siècle en Armorique, et le gaélique ou goidélique d'Irlande.

Les témoignages écrits du celtique insulaire s'échelonnent donc sur plus d'un millénaire, sont en conséquence très nombreux et fournissent une base

documentaire solide non seulement pour l'étude de leur propre évolution mais également pour l'analyse comparative des langues celtiques continentales dont les dernières s'éteignaient à peu près au moment où apparaissaient les premiers enregistrements du celtique insulaire, les inscriptions gaéliques en caractères ogamiques.

Une des distinctions fondamentales qui ont été discernées entre le gaélique et le brittonique est fondée sur la transformation du k^w indo-européen : il est conservé dans le gaélique où les inscriptions les plus anciennes distinguent encore les consonnes *C* et *Q* (*k* et k^w), tandis qu'il est transformé en *p* dans les langues britonniques. Cette évolution générale des langues indo-européennes qui fait qu'au latin *equos*, « cheval », correspond le grec *hippos* ou le gaulois *epos* (avec cependant une forme *equos* conservée dans le nom du neuvième mois du calendrier de Coligny) a été pendant longtemps considérée comme un critère privilégié permettant de distinguer deux grandes vagues migratoires successives des anciens Celtes : celle, plus ancienne, des « Celtes à *q* », dits aussi Goidels (Celtes d'Irlande et Celtibères), et celle, plus récente, des « Celtes à *p* » (anciens Celtes de la Lombardie et du Piémont, Gaulois, Brittons). Les linguistes ont aujourd'hui abandonné l'opposition stricte entre ces deux groupes, car il semble que la transformation du k^w indo-européen a pu avoir lieu indépendamment dans des régions et à des périodes différentes. La seule conservation du k^w, ou la présence équivalente du *k* simple, ne saurait donc être considérée comme une preuve d'archaïsme et servir de critère pour un classement comparatif des langues qui ne devrait être tenté qu'à partir de l'examen complexe de l'ensemble des phénomènes linguistiques.

La prudence dont font part maintenant les spécialistes quant aux rapports entre les représentants connus du celtique continental — le celtique d'Italie septentrionale nommé quelquefois improprement « lépontique », le celtibérique et le gaulois — et à leurs évolutions historiques et dialectales est certainement justifiée, car toutes les tentatives d'établir une relation directe entre les constructions linguistiques traditionnelles et les données de l'archéologie se sont soldées jusqu'ici par des résultats fort peu convaincants.

La faiblesse quantitative de la base documentaire du celtique continental, son caractère souvent répétitif et sa répartition très inégale dans le temps et dans l'espace, expliquent les difficultés que l'on peut éprouver à distinguer des différences dues à l'évolution dans le temps d'une même langue ainsi qu'à d'éventuelles variations dialectales dont l'existence paraît tout à fait vraisemblable.

La complexité des problèmes que soulève l'étude du celtique continental est particulièrement bien illustrée par le cas du celtique d'Italie septentrionale qui est attesté par des inscriptions en caractères étrusques depuis la première moitié du VIe siècle av. J.-C. : considéré comme proche du gaulois ou de souche gauloise avec de fortes influences ligures ou présumées telles, il présente cependant par rapport au gaulois de nombreux éléments

décrits comme archaïques ; cette particularité a conduit à le distinguer de la langue enregistrée dans la même région et par le même alphabet à partir de l'invasion des Transalpins au IVe siècle av. J.-C. qui serait du gaulois importé à cette occasion.

Cette distinction, à première vue tout à fait conforme au cadre historique général, suppose un changement linguistique assez brutal que seule une immigration massive peut justifier. Or, le territoire en question, qui est principalement celui des Insubres historiques, présente une continuité de peuplement sans intrusions significatives depuis l'époque des premières inscriptions jusqu'à l'an 80 av. J.-C., où la *Lex Pompeia* accorde à ce peuple fédéré le droit latin. Autrement dit, les celtophones locaux du VIe siècle av. J.-C. étaient les ancêtres directs des Insubres et d'autres groupes mineurs de la région. Si les inscriptions plus récentes sont plus proches du gaulois, c'est donc plutôt à l'évolution de la langue qu'à son remplacement par une autre que l'on serait tenté de l'attribuer. C'est d'ailleurs la conclusion à laquelle parviennent certains linguistes à partir d'arguments propres à leur discipline. La comparaison d'une documentation peu nombreuse des VIe-Ve siècles av. J.-C. avec une documentation à peine plus nombreuse qui appartient principalement au IIe siècle av. J.-C. ou au tout début du siècle suivant n'offre évidemment pas beaucoup de possibilités pour établir avec clarté le rythme et les caractéristiques de l'évolution de la langue. Elle ne permet pas non plus de mettre clairement en évidence le mécanisme et la date de l'hypothétique substitution d'une langue par une autre.

Le cas des Insubres, où la combinaison des données de la linguistique et de l'archéologie a permis de restituer à ce peuple une partie au moins de son histoire la plus ancienne, peut être considéré comme exemplaire. Il illustre la contribution essentielle qui peut venir de l'exploitation systématique du fonds épigraphique associé à son contexte.

Les noms de lieux, les noms de peuples et les noms de personnes

Les noms propres qui sont l'objet d'étude de l'onomastique constituent une catégorie particulière du matériel linguistique car, comme ils sont attachés à un lieu, à une personne ou à un groupe de personnes, la détermination de leur appartenance à une langue celtique peut avoir des implications historiques importantes et leur sens même peut apporter des indices exploitables.

Le cas des toponymes (noms de lieux) est particulièrement intéressant à cet égard, car ils constituent la seule trace linguistique qui nous soit parvenue de l'occupation de certaines régions par des populations successives. On a pu discerner grâce à eux la présence d'un substrat préindo-européen dans l'ouest de l'Europe, ainsi que dans les péninsules Italique et Ibérique où le basque en constitue aujourd'hui le dernier témoin parlé. La distinction qu'établit César entre l'Aquitaine et le reste de la Gaule repose probablement sur cette réalité linguistique préceltique dont l'extension devait

être, selon le témoignage des noms de lieux, bien plus importante qu'aux temps historiques. On a pu également définir une ligne de contact direct entre les Celtes et les Germains, allant des bouches du Rhin à la forêt de Thuringe et attestée par une série de noms de lieux qui présentent des doublets germanique-celtique.

Le problème majeur de l'utilisation des toponymes est la fixation de la date à partir de laquelle ils ont été rattachés à un endroit déterminé. On considère généralement que les noms des éléments particulièrement importants du paysage, notamment ceux des fleuves, sont les plus anciens, les plus récents étant ceux d'agglomérations qui n'ont pu se préserver qu'à partir de la stabilisation du peuplement dans le cadre d'un réseau urbain. La toponymie des habitats celtiques serait donc indissociable de la formation des oppida et seuls certains sites particulièrement importants ou localisés dans des régions au développement urbain précoce pourraient remonter au VIe-Ve siècle av. J.-C. C'est le cas des agglomérations celtiques d'Italie septentrionale, notamment de l'actuelle ville de Milan, chef-lieu des Insubres nommé Mediolanium, c'est-à-dire « le Centre du territoire », un nom qui détermine le rôle de lieu symbolique de l'unité de la cité et qui fut porté successivement par beaucoup d'autres oppida celtiques. Près d'une cinquantaine de noms actuels de localités paraissent pouvoir dériver de ce toponyme celtique très caractéristique. À l'instar de Milan et d'autres villes d'Italie septentrionale (*Brixia*-Brescia, *Bergomum*-Bergame, *Comum*-Côme, *Taurasion*-Turin), un certain nombre de villes actuelles portent toujours leur ancien nom celtique : c'est le cas de Genève (*Genaua*, d'un mot désignant probablement l'embouchure) et peut-être également celui de Berne dont le nom ancien, inscrit sur une tablette découverte à proximité de l'ancien oppidum, pourrait être *Brenodurum*.

La Gaule est la partie du monde celtique où le nombre d'oppida connus par leur nom d'origine est le plus élevé. C'est aussi là que la survivance de ces sites, transformés en villes romaines et occupés ensuite jusqu'à nos jours, est la plus remarquable. La plupart des anciens chefs-lieux remplaceront cependant, vers la fin du Bas-Empire, leur nom d'origine par celui de la cité, de la fédération tribale dont elle constituaient le centre symbolique : la *Lutetia* des Parisii deviendra ainsi Paris, *Avaricum* des Bituriges Bourges, *Samarobriva* des Ambiani Amiens, *Lemonum* des Pictones Poitiers, *Nemetacon* des Atrébates Arras, *Autricum* des Carnutes Chartres, etc. Les noms d'une quarantaine de cités gauloises se trouvent ainsi toujours inscrits dans la topographie de la France.

Certains noms partiellement celtiques de villes gallo-romaines témoignent d'une fondation postérieure à la conquête romaine : c'est certain pour *Augustodunum* (la « forteresse d'Auguste », aujourd'hui Autun) et vraisemblable pour d'autres telles que *Augustomagus* (Senlis), *Augustodurum* (Bayeux), *Augustonemetum* (« l'enclos sacré d'Auguste », aujourd'hui Clermont-Ferrand), *Caesarodunum* (Tours), *Caesaromagus* (le « marché de César », devenu Beauvais en adoptant le nom des Bellovaques) et *Iulio-*

magus (le « marché de Jules », aujourd'hui Angers, après avoir pris le nom des Andecavi dont hérita également l'Anjou). Les noms formés à partir des éléments *-magus* (« champ, marché »), *-dunum* ou *-dunon* (« forteresse, lieu élevé, lieu clos », donc « ville », conservé dans l'anglais *town*) ou *-briga* (même sens que *-dunum*) sont particulièrement répandus et signalent la présence celtique depuis la péninsule Ibérique, où ils marquent clairement l'extension de l'aire celtique ou celtisée, jusqu'au delta danubien, où est mentionné le nom de *Noviodunum* (l'équivalent de « Villeneuve »), qui était également celui de l'oppidum central des Suessiones (probablement le site de Pommiers), ainsi que d'agglomérations chez les Bituriges (l'ancienne Nouan), les Éduens (Nevers), les Diablintes (Jublains), en Cisalpine et en Suisse (Nyon). *Lugdunum* (la « forteresse du dieu Lug ») est non seulement l'ancien nom de Lyon, mais également de Laon, Loudun, Loudon, et il est attesté dans les Pyrénées, en Europe centrale et sur le territoire des Pays-Bas. *Eburodunum* (la « forteresse du Sanglier », apparemment l'avatar animal d'une divinité) a laissé son nom aux villes actuelles d'Embrun et d'Yverdon, mais est également mentionné en Europe centrale.

Le lien que ce genre de toponymes paraît présenter avec des agglomérations de type urbain suggère une datation assez basse de leur diffusion, probablement à partir du IIe siècle av. J.-C. et, ainsi que le confirment clairement les cas signalés précédemment, certains peuvent appartenir à des fondations d'époque romaine. Ce n'est pas seulement le cas de noms tels que ceux qui avaient été évoqués et qui trahissent clairement leur date, mais également de noms purement celtiques. Ainsi, l'exploration archéologique des sites de *Brigantium* (aujourd'hui Bregenz), *Cambodunum* (Kempten) et *Abodiacum* (Epfach) qui portent des noms celtiques et sont cités par Strabon parmi les *poleis* (oppida) des Vindéliciens, n'a révélé aucune trace d'occupation antérieure aux stations militaires romaines du Haut-Empire à partir desquelles s'est développée l'agglomération. Le substrat celtique indigène était donc resté assez fort après la conquête romaine pour imposer les noms des nouvelles fondations. Il se pourrait donc qu'une partie non négligeable de la toponymie de souche celtique du réseau urbain ait été mise en place pendant la période qui suivit la conquête romaine. Il ne faut pas oublier que les Celtes des différentes régions occupées étaient devenus l'élément non italique largement prédominant de la partie européenne de l'Empire.

L'essaimage de noms qu'il semble possible d'attribuer aux restructurations qui firent suite dans différentes régions à l'occupation romaine ne concerne d'ailleurs pas uniquement des noms d'ascendance celtique mais également des noms de souche italique ou autre, allogènes par rapport au milieu local, ce qui indique que le substrat indigène et l'hommage rendu à l'Empereur n'étaient pas les seuls à intervenir dans l'attribution de noms aux nouvelles agglomérations. Il est possible que la diverse provenance ethnique des garnisons des stations militaires ait contribué à répandre certains noms.

Le cas de *Bononia*, nom donné par les Romains à la colonie qui fut déduite à *Felsina*, ancienne et glorieuse ville étrusque, après la défaite des Boïens qui l'occupèrent pendant deux siècles, illustre bien les difficultés que peut présenter l'étude toponymique. Considéré traditionnellement comme dérivé du nom des Boïens, le nom de *Bononia* n'est jamais mentionné par les auteurs anciens à propos d'événements antérieurs à la déduction de la colonie latine en l'an 189 av. J.-C. Seul le nom étrusque de *Felsina* est utilisé pour la période antérieure. Il semblerait donc que le nom de *Bononia* soit le signe extérieur d'une refondation dont on voit mal pourquoi elle perpétuerait le nom de l'ennemi abhorré. De fait, les spécialistes sont aujourd'hui plutôt enclins à rattacher ce nom à une souche italique ; sa présence en Gaule (Boulogne) et dans les territoires danubiens n'a donc probablement rien à voir avec la toponymie celtique et encore moins avec les Boïens dont le nom est cependant conservé dans d'autres toponymes — l'oppidum de *Boiodurum* (probablement Innstadt) et le *Boiohaemum* (Bohême) — qui sont des témoins certains de la localisation de ce peuple en Europe centrale.

La situation de cette partie de l'Europe est beaucoup moins favorable que celle de la Gaule ou de la péninsule Ibérique, où la présence romaine consolida et développa l'organisation territoriale des cités. Les oppida reconnus sur le terrain dont on connaît le nom ancien sont très peu nombreux : *Tarodunum* serait le nom du site des *Heidengraben* de Zarten en pays de Bade et l'oppidum du Staffelberg en Haute-Franconie aurait porté le nom de *Menosgada.*

Les noms de peuples constituent un aspect particulièrement intéressant et important de l'onomastique celtique, car ils permettent d'identifier et de localiser à partir du Ve-IVe siècle av. J.-C. des ensembles ethniques dont l'identité se trouve ainsi bien définie. La Gaule du milieu du Ier siècle av. J.-C. décrite par César est évidemment la mieux connue de ce point de vue, mais on dispose d'informations très abondantes également sur l'Italie septentrionale à partir du IVe siècle av. J.-C. ainsi que sur la péninsule Ibérique. La situation de l'Europe centrale et danubienne est moins claire, mais nous possédons quand même une certaine quantité de données utilisables.

D'une manière générale, beaucoup de noms de peuples celtiques apparemment anciens semblent être des surnoms qui en vantent des qualités jugées essentielles : le nom des Celtes lui-même aurait peut-être signifié à l'origine les « Braves », donc à peu près la même chose que son synonyme gaulois (les « Furieux »), ainsi que les noms des Boïens (les « Terribles »), des Éduens (les « Ardents »), des Calètes du pays de Caux (les « Durs » ou les « Vaillants ») et des Insubres (les « Farouches »). Les Bituriges étaient simplement les « Rois du monde », les Caturiges les « Rois du combat » et les Rèmes les « Premiers ». D'autres qualités pouvaient être ainsi affichées, en une sorte de revendication de leur monopole : les Sénons auraient été ainsi les « Anciens » (mais on propose également l'étymologie alterna-

tive les « Vainqueurs ») et les Riedones, les « Conducteurs de char » (sous-entendu, naturellement, « les meilleurs de ces conducteurs »). La vantardise ostentatoire que certains auteurs antiques attribuent aux Celtes n'était apparemment pas une calomnie née d'un esprit malveillant, car nous retrouvons cette tendance à adopter des noms superlatifs et glorieux également à propos des noms de personnes.

Certains noms de peuples celtiques tirent toutefois plus modestement leur nom de leur situation géographique : ainsi, les Sequani étaient ceux qui habitaient jadis le long du cours de la *Sequana* (Seine), les Rauraci probablement ceux qui habitaient à l'origine sur la *Raura* (la Ruhr), les Ambidravi ceux qui habitaient des deux côtés de la Drave et les Ambarri ceux qui habitaient des deux côtés de la Saône (*Arar*) ; les (Armoricains), ceux qui habitaient devant la mer (*ar* « devant », *mori* « mer »), les Nantuates, les habitants d'une vallée fluviale (« la Vallée » par excellence, comme l'était la vallée de la Loire pour les Angevins du Moyen Âge). Certains noms composés de peuples, probablement parmi les plus récents, comportent des noms de nombres : ainsi les Petrocorii (« aux quatre armées », probablement l'équivalent des quatre *pagi* des Helvètes), les Tricorii, les Tricasses, les Triboci et les Trinovantes. Il semble s'agir dans tous les cas de petites cités, issues peut-être de l'éclatement d'ensembles ethniques plus importants.

Certains peuples se réfèrent à une divinité importante, choisie probablement comme tutélaire : ainsi les Brigantes de l'île de Bretagne, dont le nom dérive probablement de l'un des surnoms de la grande déesse connue comme Brigit (la « Très Haute », du même *briga* que l'on retrouve dans les toponymes), les Lugoves et les Lugi d'Europe centrale qui portent le nom du grand dieu Lug. Dans ce dernier cas, comme dans bien d'autres, la nature du nom constitue le seul indice de la probable celticité de ceux qui le portaient.

Le nom des Allobroges, le puissant peuple de la vallée du Rhône vaincu avec les Arvernes de Bituit par Rome en l'an 121 av. J.-C., signifie « ceux qui sont d'un autre pays ». Il fournit donc une indication précieuse sur l'installation vraisemblablement récente de ce peuple, mentionné pour la première fois en 218 av. J.-C. dans la région. Au contraire, les Nitiobroges sont « ceux qui ont leur propre pays », autrement dit des autochtones, probablement par antinomie envers des voisins qui ne l'étaient pas.

Le nom du peuple des Volques (*Volcae*), un des principaux protagonistes des mouvements ethniques du IIIe siècle av. J.-C., semble être un cas particulier, car il est probablement dérivé de la même racine que le germanique *Volk* (angl. *folk*), « le peuple ». Il constitue donc l'équivalent sémantique du nom des Teutons germaniques, apparemment emprunté au celtique. Cet emprunt d'un ethnonyme de même sens entre une population germanique et une population celtique est d'autant plus intéressant que ces deux groupes ethniques ont probablement vécu pendant un certain temps à proximité l'un de l'autre en Europe centrale. Une partie des Volques, un

ensemble formé vraisemblablement dans cette région au IVe siècle av. J.-C. à partir d'éléments d'origines diverses, a participé aux grands mouvements de population de la première moitié du siècle suivant et entre alors dans l'Histoire avec le nom de Volques Tectosages, c'est-à-dire le « peuple qui cherche un toit », particulièrement adapté à un groupe ethnique qui sillonna l'Europe dans tous les sens avant de s'installer dans des régions aussi différentes que la plaine danubienne — où les *Volcae paludes* (« marais des Volques ») du confluent de la Drave et du Danube témoignent de leur présence —, l'Asie Mineure — où ils étaient un des trois peuples de la Communauté des Galates — et le Languedoc actuel — où une partie d'entre eux pris le nom d'Arécomiques, formé à partir du préfixe *are-* (« devant ») qui signale une construction à caractère topographique.

L'adjonction d'un deuxième nom permettait probablement de distinguer une fraction séparée de sa souche et fut apparemment une pratique assez courante : on trouve ainsi des Aulerci (« ceux qui sont loin de ? ») Cenomani, apparentés probablement aux Cénomans qui s'installèrent en Transpadane entre les Insubres et les Vénètes, Eburovices (« Vainqueurs du sanglier » ou « Sangliers victorieux ») et Brannovices (« Vainqueurs du corbeau » ou « Corbeaux victorieux »).

On connaît actuellement près de deux cents ethnonymes celtiques ou considérés comme tels. Leur étude systématique et la confrontation de ses résultats avec les données de l'archéologie constituent incontestablement une des perspectives les plus intéressantes de la recherche.

Comme l'ont fait beaucoup d'autres peuples, les Celtes utilisaient généralement pour se nommer de manière complète le nom individuel accompagné du patronyme. C'est du moins la formule qui apparaît déjà sur les monuments funéraires les plus anciens. À la différence d'autres peuples, le nom gentilice, la référence nobiliaire à l'ancêtre commun de la grande famille, ne semble pas avoir été employé. Le patronyme n'apparaît que dans des formules à caractère officiel, notamment dans les épitaphes, et les personnages mentionnés dans leurs œuvres par les auteurs grecs et latins sont toujours cités par leur nom individuel seul, sans patronyme. Ce nom est souvent une construction quelque peu pompeuse qui affiche de manière ostentatoire l'importance du personnage : ainsi, Vercingétorix est, de par son nom mais pas dans les faits car la fonction royale n'existait plus en son temps, le « Roi des plus grands guerriers » ou le « plus grand Roi des guerriers » ; l'Éduen Dumnorix (le *DVBNORIX* des légendes monétaires) est le « Roi du monde », Dubnovellaunos « celui qui domine le monde », Segomaros le « grand Victorieux », Eporedorix le « Roi des chars à chevaux », le roi des Galates Déiotaros est le « Taureau divin », Vercombogios le « grand Frappeur ». D'autres parmi les nobles celtes sont simplement de filiation divine : le chef des Parisii Camulogenos est « né de Camulos », le « Puissant », un des surnoms du Mars gaulois qui était appelé aussi *Caturix* (« Roi du combat »), *Albiorix* (« Roi du monde »), *Rigisamos* (le « Très Royal »), *Segomos* (le « Victorieux »), *Rudianos* (le

« Rouge »), *Leucetios* (le « Brillant »). Comme on voit, hommes et dieux celtiques rivalisaient dans la grandeur qui était loin d'être le privilège des seuls immortels. Nous ne disposons d'aucun indice sur l'existence de règles dans l'attribution des noms. Il semblerait cependant que les porteurs de noms prestigieux appartenaient tous aux grandes familles. Leurs membres pouvaient porter aussi bien des noms d'apparence simple : le père de Vercingétorix avait exercé selon César son pouvoir sur toute la Gaule, mais il portait le nom modeste de Celtillos, un diminutif de Celtos, « le Celte ».

À défaut de pouvoir déterminer sans indications explicites d'autres parentés que la filiation directe, on peut établir grâce aux patronymes des liens entre des générations successives et, dans certains cas au moins, disposer d'un embryon de prosopographie. Ce n'est toutefois qu'exceptionnellement que l'on a pu aboutir à une séquence dépassant deux générations : il s'agit de la descendance celto-vénète d'un certain Bellen[os], au nom indiscutablement celtique ; installée au ve siècle av. J.-C. à Este, où des inscriptions funéraires permettent de la suivre pendant cinq générations, elle fournit un témoignage exceptionnel sur l'intégration d'une famille de souche celtique dans un milieu étranger qui était déjà urbanisé. Le cas n'était pas isolé à cette époque puisque le matériel épigraphique du comptoir étrusque de Bagnolo San Vito près de Mantoue a livré le nom *SEKEN[OS]* qui semble contenir le radical celtique *Sego-* (« victoire »), le même que l'on trouve dans le nom du légendaire Segovesos, le neveu d'Ambigat qui aurait conduit les Celtes de Gaule vers la forêt hercynienne. Plus loin vers l'est, toujours au ve siècle av. J.-C., l'anthroponyme *Boios* (« le Boïen »), malheureusement incertain, attesterait à Szentlörinc la présence d'un Celte de cette origine égaré chez les Vénètes pannoniens. Une telle situation expliquerait l'utilisation d'un nom ethnique comme nom personnel, propre à des individus isolés en milieu allogène. Mises à part les incertitudes du document, un tel cas n'aurait rien d'improbable, car les textes suggèrent l'existence d'un complexe ethnique répondant au nom de Boïens dès le ve siècle av. J.-C.

Comme on le voit, la simple reconnaissance de l'appartenance linguistique d'un anthroponyme permet de déceler la présence de Celtes en milieu étranger. Elle peut même, en l'absence de témoignages contradictoires sur l'appartenance linguistique de l'aire géographique en question, constituer un argument en faveur de sa celticité. C'est le cas du roi qui aurait régné sur Tartessos vers la fin du VIIe siècle av. J.-C. : son nom, Arganthonios, considéré comme celtique (celt. *arganto* = argent), est actuellement un des arguments les plus solides en faveur de l'hypothèse d'une présence des Celtes à cette époque dans le sud-ouest de la péninsule Ibérique. Il est évident que les conséquences historiques d'une telle constatation sont d'une très grande importance.

D'importantes conclusions peuvent être tirées également du cas d'un autre Celte trahi par son nom, Boiorix (« roi des Boïens »), qui était un des chefs de l'armée des Cimbres et fut tué en 101 av. J.-C. à la bataille de

Verceil. La présence d'un individu isolé de son rang étant aussi improbable que l'adoption du nom par un chef germanique, il semblerait qu'un contingent de Boïens ait pris part à l'expédition contre l'Italie, peut-être avec l'arrière-pensée de prendre une revanche contre Rome et de récupérer les territoires cispadans perdus quatre-vingt-dix années auparavant. Cette participation boïenne n'est jamais évoquée autrement par les sources qui se contentent de parler du conflit qui aurait opposé les Boïens aux Cimbres au tout début de leurs pérégrinations à travers l'Europe. Seul un nom de personne permet peut-être d'éclairer un peu mieux l'un des nombreux aspects restés jusqu'ici obscurs d'un conflit qui opposa pendant plus d'une décennie les armées romaines à des coalitions de Celtes et de Germains.

Au contraire, l'analyse des noms peut permettre de déceler la présence d'éléments non celtiques, particulièrement intéressante pour la compréhension des rapports qui existaient entre les Celtes et le substrat indigène dans les régions de leur expansion historique. Il en est ainsi des noms attestés par les légendes des lourdes monnaies d'argent boïennes frappées vers le début du Iᵉʳ siècle av. J.-C. dans l'oppidum qui se trouvait sur le site de l'actuelle Bratislava : la plupart sont typiquement celtiques, mais on y voit également un nom tel que *TITTO* qui appartient à l'onomastique du substrat pannonien. Nous disposons donc d'un témoignage extrêmement précieux sur le caractère ethniquement composite de l'aristocratie de la cité boïenne ainsi que sur la capacité des Celtes à trouver un *modus vivendi* avec des éléments locaux, plus particulièrement certaines élites, si bien illustrée par les données qui ressortent de la documentation archéologique des Celtes cispadans.

Les noms de divinités, les théonymes, sont un cas particulier de noms de personnes. On les connaît principalement grâce aux inscriptions d'époque romaine et leur nombre est étonnamment élevé. Leur examen révèle cependant que l'écrasante majorité de ces noms paraît constituée par des surnoms qui évoquent une qualité particulière et devaient donc être multiples pour chaque divinité importante, parmi lesquelles certaines semblent avoir possédé des avatars animaux et devaient donc pouvoir être également désignées comme le « [divin] Sanglier », le « [divin] Corbeau », le « [divin] Cheval », la « [divine] Corneille » ou la « [divine] Jument ». Chaque dieu ou déesse pouvait être ainsi appelé par différents surnoms, sans être jamais vraiment nommé. Du répertoire considérable et très complexe de théonymes qui nous sont parvenus émergent quelques cas particuliers de divinités dont le nom est attesté aussi bien dans diverses régions continentales que dans le monde insulaire : il en est ainsi notamment de Lug ou Lugus (le « Lumineux ») ; connu de la mythologie irlandaise (Lugh) et des textes gallois où il apparaît sous le nom de Lleu, il devait être particulièrement important, car la principale fête de l'été, située en août et associée à la souveraineté, lui était dédiée en Irlande (*Lughnasad*). Son existence a été probablement effacée sur le continent par la fête d'Auguste qui relevait du même ordre d'idée en célébrant le pouvoir impérial de Rome. La déesse

insulaire Brigit (la « Très Haute ») se cache probablement derrière des noms comme Brixta, Brigidona ou Rigani (la « Reine »). Son nom est avec celui de Lug un des très rares théonymes à entrer dans la composition des noms de lieux et de peuples. Ce fait est probablement un témoignage indirect de la grande importance de ces deux divinités, sensiblement estompées dans la documentation épigraphique d'époque romaine.

Cette dernière fournit cependant, avec les textes des auteurs anciens, l'essentiel du fonds disponible sur les noms de dieux celtiques, car l'épigraphie préromaine n'en a pas livré une quantité très importante. Il ne faut cependant pas oublier que le culte n'était pas seulement public et collectif mais également personnel et, même déplacé, l'individu continuait à rendre hommage à ses dieux. La répartition des témoignages épigraphiques à caractère privé ne reflète donc pas nécessairement de manière tout à fait fidèle l'implantation territoriale des divinités qu'ils mentionnent.

LES VESTIGES ARCHÉOLOGIQUES

Les vestiges archéologiques constituent indiscutablement la source d'information la plus riche et la plus complète dont nous disposons actuellement pour étudier la culture et l'histoire des anciens Celtes. Ils se distinguent des sources textuelles, dont l'extension prévisible est très faible, par une croissance de plus en plus rapide, car de nouvelles découvertes viennent enrichir presque quotidiennement un fonds déjà ancien et abondant. Le respect pour le patrimoine archéologique, qui caractérise aujourd'hui tous les pays intéressés par le passé celtique et permet non seulement de réaliser des chantiers de grande ampleur sur des localités sélectionnées mais aussi d'explorer dans de bonnes conditions chaque année des dizaines de sites menacés de destruction, n'apporte cependant pas qu'une augmentation quantitative, mais également un enrichissement et un affinement continuel des méthodes de fouille et d'analyse qui accroissent et diversifient considérablement les informations obtenues. L'attirance exclusive qu'exerçait jadis l'objet, au détriment du contexte dans lequel il avait été découvert, appartient fort heureusement au passé et tous les détails de la fouille, souvent à première vue insignifiants, sont soigneusement enregistrés et exploités. Ils fournissent ainsi un ensemble de données infiniment plus précieux que l'objet isolé, quel que soit sont intérêt intrinsèque.

La fouille archéologique et encore plus son exploitation et l'interprétation des résultats se sont ainsi transformés en une entreprise complexe où la compétence, même encyclopédique, d'une seule personne a dû céder le pas au travail de l'équipe de spécialistes aux compétences diversifiées : paléobotanistes, archéozoologues, sédimentologues, anthropologistes et paléopathologistes, spécialistes des techniques anciennes, personnes formées au

prélèvement et à la restauration de vestiges délicats collaborent aujourd'hui avec les archéologues aussi bien sur le terrain qu'en laboratoire. Le classement des matériaux et l'interprétation des résultats obtenus par la fouille ne sont toutefois plus aujourd'hui les seuls champs d'action de l'archéologie car on essaye de plus en plus souvent de résoudre certains problèmes par voie expérimentale en s'efforçant de reconstituer les techniques anciennes avec des constatations souvent surprenantes. L'image d'aspects essentiels de la vie des anciens Celtes n'est donc plus aujourd'hui uniquement le fruit de spéculations théoriques, mais elle intègre des données concrètes, vérifiées par l'observation directe des procédés et par la comparaison des résultats obtenus avec les vestiges.

Ces approches nouvelles ont déjà modifié sensiblement notre attitude vis-à-vis des populations non méditerranéennes de l'Europe ancienne et notamment des Celtes, car on a pu apprécier beaucoup mieux qu'auparavant l'extrême habileté et l'ingéniosité de leurs artisans, capables de réaliser des prouesses techniques remarquables avec des moyens très simples. On a pu aussi constater expérimentalement l'efficacité d'une agriculture considérée naguère comme primitive.

L'affinement des méthodes d'observation et d'analyse permet de disposer de données jusqu'ici inconnues sur l'environnement végétal et ses modifications, le climat, la circulation des matières premières et bien d'autres aspects essentiels pour l'établissement d'un cadre général de l'évolution et des mutations socio-économiques successives qu'ont connues les anciens Celtes.

Les nécropoles

La catégorie de vestiges qui était jusqu'ici la mieux représentée et quantitativement la plus abondante, celle aussi qui avait pendant longtemps retenu l'attention des spécialistes, est représentée par les nécropoles. Elle fut également la première à attirer sur le terrain une curiosité qui conduisit assez rapidement à des fouilles que l'on peut qualifier de scientifiques. Ainsi, dès 1829, un certain de Boblaye, officier du corps royal des ingénieurs géographes, fouilla et publia exemplairement des tombes de la nécropole marnienne de Bergères-lès-Vertus, reconnue dès alors comme gauloise. Il fut incontestablement un précurseur, mais la pratique de la fouille de nécropoles protohistoriques, accompagnée de plus en plus souvent d'un enregistrement au moins succinct de la situation observée sur le terrain, se développa dès le milieu du XIXe siècle dans différents pays européens.

On peut citer comme exemple remarquable l'activité de Johann Georg Ramsauer, contremaître aux mines de sel de Hallstatt, qui entreprit entre 1843 et 1863 l'exploration de la vaste nécropole du Salzberg, découverte et prospectée sans méthode auparavant, entre 1824 et 1831, par son prédécesseur K. Pollhammer. Ramsauer fera fouiller près de mille tombes qui livreront près de vingt mille objets divers — armes, parures, vases

métalliques, poteries —, parmi lesquels figurent de nombreuses pièces exceptionnelles, qu'il accompagnera de relevés coloriés des sépultures, minutieusement exécutés, et d'un plan d'ensemble de la nécropole. La nécropole de Hallstatt fut connue bientôt dans toute l'Europe et une monographie lui fut consacrée dès 1868 par le savant E. von Sacken. En 1872, le savant suédois Hans Hildebrand donna son nom à la première période de la subdivision qu'il proposa de l'âge du fer préromain.

Les nécropoles étaient les principales pourvoyeuses des matériaux qui intéressaient les musées dédiés à l'archéologie nationale, fondés successivement dans différents pays à partir des premières décennies du XIXe siècle, et les collectionneurs de plus en plus nombreux de ce genre de vestiges. Leur exploration se transforma donc quelquefois en activité lucrative. Ainsi, les achats généreux de Napoléon III pour le nouveau musée des Antiquités nationales, fondé en 1863, eurent pour conséquence le développement d'une industrie florissante de fouille des nécropoles champenoises qui alimentait également un réseau de collectionneurs locaux. Les fosses funéraires, faciles à détecter dans le sous-sol crayeux par l'enfoncement d'une tige métallique, la sonde, ont livré alors des centaines de torques, bracelets, fibules et autres parures, des armes, des poteries (dont généralement seuls les exemplaires complets les plus beaux étaient conservés) et quantité d'autres objets, prélevés le plus souvent sans aucun respect de l'association de ces pièces dans les différents mobiliers funéraires ; au pire, même la provenance est vague ou incertaine et de nombreux objets laténiens du musée des Antiquités nationales portent des mentions telles que « Camp de Châlons » ou « Marne ». On peut estimer à plusieurs milliers le nombre de sépultures qui furent alors détectées en Champagne et privées des meilleurs éléments de leurs mobiliers. Seules les tombes importantes, en particulier les tombes à char, étaient mieux traitées, mais certains fouilleurs peu scrupuleux n'hésitaient pas à ajouter quelques objets pour mieux attirer le client et obtenir une substantielle plus-value. Il est vrai que le cas de la Champagne était particulier, mais des situations comparables furent le corollaire de l'intérêt croissant pour les témoignages archéologiques attribués au passé celtique dans différents pays d'Europe pendant toute la seconde moitié du XIXe siècle.

Heureusement, les recherches sur le terrain n'étaient pas uniquement entreprises dans un but mercantile et des savants aussi bien que des amateurs éclairés pratiquèrent des fouilles souvent remarquables pour l'époque. Ils s'intéressèrent également aux découvertes fortuites, particulièrement nombreuses à une époque où l'essor de la construction et le développement rapide du chemin de fer mettaient à contribution les carrières d'argile, les sablières et les gravières, et où les méthodes d'extraction manuelle ou peu mécanisée permettaient de remarquer la présence insolite d'une sépulture, surtout lorsqu'il s'agissait d'une inhumation avec un squelette bien conservé. C'est à partir de découvertes de ce genre que se développèrent vers la fin du siècle des fouilles qui se donnèrent pour but

d'explorer l'ensemble d'une nécropole et de recueillir le plus d'informations possible sans tenir compte de la richesse ou de la pauvreté, voire de l'absence, des mobiliers funéraires. Les premières grandes nécropoles laténiennes qui furent fouillées et publiées dans cette perspective, toujours valable, de l'enregistrement intégral des données furent celle de Jenišův Újezd en Bohême du Nord-Ouest (1896), avec près de cent quarante sépultures, et celle de Münsingen, avec plus de deux cents sépultures, fouillée en 1905-1906 par le Musée historique de Berne. Un effort comparable fut entrepris dans la décennie qui précéda le premier conflit mondial également en Champagne, où le capitaine Bérard conduisit avec ses amis, l'abbé Favret et Thiérot, des fouilles systématiques sur un certain nombre de nécropoles de la région qu'il illustra par des albums de dessins en couleur de tout le matériel découvert, accompagnés de plans d'ensemble et de détail. Son auteur fut tué à la guerre et l'œuvre remarquable de Bérard resta depuis inédite et méconnue.

Bien que les nécropoles eussent été utilisées comme point de départ de toutes les chronologies du matériel laténien, leur étude ne progressa plus beaucoup avant les années 1950, où l'on commença à s'intéresser de plus en plus aux données sur l'organisation sociale des communautés celtiques que l'on croyait pouvoir y déceler. Ce regain d'intérêt fut alimenté également par les nouvelles découvertes que favorisa l'emploi d'engins mécaniques pour le décapage de grandes surfaces, permettant ainsi la fouille intégrale de sites qui sont souvent très étendus.

Cette situation favorable est désormais propice à une réflexion qui vise à utiliser au mieux les ressources offertes par cette catégorie de vestiges non seulement pour l'étude des rites funéraires, mais également pour déterminer l'importance numérique et l'organisation sociale de la communauté correspondante, ses relations avec l'extérieur ainsi que la continuité ou la discontinuité de l'utilisation de chaque site funéraire. Connues désormais en nombre suffisant pour permettre d'établir des réseaux régionaux et interrégionaux, les nécropoles et sépultures constituent l'ensemble documentaire qui permet de suivre le mieux les vicissitudes du peuplement et plus particulièrement les mouvements ethniques. Évidemment, la situation idéale, qui est celle où la nécropole a pu être documentée dans sa totalité et où tous les individus ensevelis sur le site ont pu être reconnus, reste exceptionnelle. L'étendue de la base documentaire est désormais telle qu'elle permet souvent d'appliquer des correctifs et d'estimer au moins approximativement l'importance numérique et chronologique des éléments détruits ou non fouillés.

Lorsqu'elle contient un mobilier funéraire — effets personnels du défunt et offrandes funéraires ou objets à valeur symbolique —, la sépulture constitue le cas le plus courant de ce qu'on appelle un « ensemble clos », c'est-à-dire une association d'objets qui sont, sinon fabriqués, du moins enfouis au même moment. Les modifications successives de la forme de certains objets devraient donc permettre d'établir à partir de ces

associations, où l'apparition de formes nouvelles contribue à jalonner la progression dans le temps, une séquence chronologique des sépultures. Si cette tâche se révèle beaucoup plus difficile qu'elle ne le paraît à première vue, c'est que les mobiliers se répartissent généralement en groupes d'une richesse inégale et d'une composition qui ne permet pas toujours de comparer entre elles toutes les sépultures d'une même nécropole. Si l'on ajoute à cela les incertitudes sur la durée d'utilisation de certaines catégories d'objets, notamment ceux qui sont peu sensibles aux variations de la mode et ne sont donc pas toujours remplacés par des types nouveaux, la faible amplitude des variations d'autres objets, la possibilité de l'accumulation des objets pendant toute la durée de la vie du défunt et le fait que toute différence ne reflète pas nécessairement un décalage chronologique mais peut provenir également de la fabrication des objets en question dans des ateliers différents, on comprend pourquoi le résultat n'est généralement qu'une séquence incomplète et comportant de nombreuses incertitudes.

On peut cependant ajouter à l'analyse des mobiliers, effectuée autant que possible pour chaque groupe représenté — femmes richement parées, femmes sans insigne de rang, hommes armés, hommes sans armes, répartis éventuellement par classes d'âge et type de sépulture —, une réflexion sur le rythme des ensevelissements ainsi que sur le mécanisme d'extension : progression linéaire dans une direction, comme cela semble avoir été le cas à Münsingen, ou essaimage à partir d'un ou plusieurs noyaux initiaux. L'étude topographique permet généralement de mieux dégager les lignes générales de l'évolution et d'établir ainsi une séquence plus fiable de la succession des ensevelissements.

L'étude des objets personnels qui figurent dans le mobilier funéraire peut permettre, du moins lorsque la sélection effectuée pour les funérailles n'en modifie pas substantiellement la composition par rapport à l'usage normal des vivants, d'appréhender un autre aspect particulièrement intéressant : l'affirmation de l'appartenance ethnique par certains éléments du costume, notamment celui des femmes. En effet, ce dernier a joué chez les Celtes historiques, surtout entre le début du Ve et la fin du IIe siècle av. J.-C., comme dans beaucoup d'autres sociétés rurales, le rôle de « carte d'identité visuelle » qui permet de déterminer rapidement et sans équivoque possible, du moins lorsqu'on connaît les règles qui régissent son port, la position sociale et l'origine d'une personne. Pouvoir afficher fièrement son ascendance et son rang était naturellement un privilège d'autant plus jalousement préservé que la situation sociale de la personne en question était élevée et que la lignée à laquelle elle appartenait était glorieuse et ancienne. C'est certainement la raison pour laquelle les membres des anciennes communautés rurales des Celtes de l'âge du fer ont tenu pendant longtemps à se faire ensevelir dans leurs atours cérémoniels, avec les insignes qui leur étaient réservés.

Il ne nous est rien parvenu des éléments du costume en matières périssables — étoffes qui pouvaient se distinguer aussi bien par le choix

des couleurs que par les motifs tissés ou brodés qui les ornaient, coiffures, couvre-chefs et autres — et seuls les éléments métalliques, notamment les parures, témoignent aujourd'hui du souci qu'avaient ces anciens Celtes de jouir dans l'au-delà des mêmes prérogatives que dans ce monde.

Ils nous offrent par la même occasion la possiblité de mettre non seulement en évidence des données importantes pour la compréhension de la structure sociale, mais également de distinguer des ensembles ethniques, de définir leurs extensions territoriales respectives et d'apprécier leurs relations réciproques. Dans l'hypothèse idéale d'une stabilité parfaite de ces usages, il devrait être possible de déceler la présence de tout élément allogène à l'intérieur d'un groupe et de reconstituer ainsi les vicissitudes principales du peuplement d'un territoire déterminé. Les raisons pour lesquelles la situation est dans la plupart des cas loin d'être aussi simple sont multiples — insuffisance statistique des données disponibles, caractères différenciels trop peu accusés pour être clairement perceptibles, modifications des usages vestimentaires à la suite d'évolutions internes dont les causes nous échappent et autres —, mais il existe aussi des cas privilégiés où l'analyse des parures permet de déceler des déplacements de populations ou d'individus, avec une sûreté et une netteté remarquables. C'est particulièrement vrai pour les parures annulaires — torques, brassards, bracelets, bagues et anneaux de cheville —, surtout si l'on ne se contente pas uniquement de la simple constatation de leur présence ou de leur absence dans le mobilier. En effet, les premiers résultats obtenus dans ce domaine montrent clairement l'importance accordée à la distinction entre le port symétrique et dissymétrique, sur le membre droit ou gauche, de ces parures. Malheureusement, ce genre d'enquête ne peut être effectuée sur les incinérations, où les objets, souvent déformés par le feu, n'apparaissent pas en position fonctionnelle. La modification des usages funéraires qui conduit dans le courant du IIe siècle av. J.-C. non seulement à la généralisation de la crémation mais aussi à l'abandon du dépôt des objets personnels qui étaient les insignes de la position sociale et de l'appartenance ethnique du mort a pour conséquence la perte à peu près totale de ce type d'information.

Lorsque la nécropole est connue dans sa totalité, une situation qui reste finalement assez rare, les données obtenues à partir de son matériel anthropologique peuvent permettre d'aborder les problèmes de démographie. La détermination des groupes sanguins et de l'empreinte génétique (ADN) à partir des ossements, des approches nouvelles et très prometteuses dont l'application se heurte malheureusement pour l'instant à des problèmes d'ordre technique, pourraient même fournir un jour des indications sur les liens de parentés possibles et impossibles des défunts et, de manière plus générale, sur l'appartenance à des groupes humains qui se distinguent par des caracères spécifiques. Si l'on ajoute à cela les indications sur les maladies et l'alimentation que l'on peut obtenir à partir de l'analyse du squelette, on voit qu'il deviendra possible de reconstituer dans de bonnes conditions une image très complète de la communauté qui avait utilisé la

nécropole. Même les cendres des incinérations peuvent livrer aujourd'hui au moins quelques indications sur le sexe et l'âge du défunt.

Les nécropoles que l'on attribue aux Celtes historiques et à leurs ascendants se répartissent en deux grands ensembles qui se succèdent dans le temps et présentent un certain nombre de caractéristiques un peu différentes. Le premier est constitué par des nécropoles, généralement tumulaires, du moins à l'origine, qui peuvent présenter une assez longue durée d'utilisation sans signe visible d'interruption : certaines peuvent couvrir trois siècles ou plus, depuis le début du VIII[e], quelquefois même depuis l'âge du bronze, jusqu'à la fin du V[e] siècle av. J.-C., incluant donc le plus souvent toute la durée de la phase laténienne initiale. Elles sont particulièrement nombreuses en Europe centrale et constituent le témoignage le plus éloquent de l'ancienneté du peuplement celtique de ces régions. Les sépultures de ce premier groupe de nécropoles présentent une très grande variabilité quant à la richesse des mobiliers funéraires, aux aménagements des tombes et au rituel : des sépultures très riches avec, sous un tumulus monumental, une chambre funéraire de dimensions suffisamment grandes pour pouvoir contenir le char processionnel ayant servi au transport du mort et de nombreuses offrandes, des défunts ensevelis simplement avec leurs objets personnels, nombreux ou à peu près inexistants, des incinérations dont l'urne en poterie constitue le seul élément remarquable. Naturellement, les usages peuvent varier sensiblement selon les régions et même d'un site à l'autre : on peut constater ainsi quelquefois une tendance à privilégier la sépulture individuelle ou, au contraire, la volonté de regrouper les défunts dans le même tumulus, autour de la sépulture centrale d'un personnage important pour la communauté.

Les nécropoles caractéristiques de l'expansion des Celtes historiques développent à partir du V[e] siècle av. J.-C. le modèle qui repose sur la juxtaposition de sépultures individuelles dont le mobilier présente une différenciation nettement moins marquée et où les aménagements exceptionnels — tumuli aujourd'hui arasés dont l'existence est indiquée par la faible profondeur de la chambre funéraire, enclos quadrangulaires ou circulaires — n'atteignent jamais les dimensions monumentales de la période précédente. L'inhumation dans une tombe qui ne semble pas avoir comporté de tertre funéraire — d'où l'expression couramment utilisée de tombe plate — y est d'abord de règle et seules quelques régions conservent la pratique de l'incinération. Cette dernière connaîtra toutefois une nouvelle vogue au III[e] siècle av. J.-C., à partir du succès de l'expansion danubienne.

Les nécropoles à tombes plates sont souvent assez petites, ne comportant que quelques dizaines de sépultures qui ne correspondent qu'à quelques générations successives d'une communauté peu nombreuse. Même les nécropoles les plus grandes, telles que Jenišův Újezd, Münsingen, les cimetières de Manching, et celles de certains sites explorés au cours des dernières décennies dans les régions danubiennes ne semblent pas appartenir à des communautés très importantes, car leurs cent à deux cents tombes

s'échelonnent généralement sur environ deux siècles de durée, et correspondent donc à une dizaine ou une douzaine de générations successives.

C'est probablement l'évolution générale du rite funéraire vers la crémation déposée avec un mobilier réduit à valeur symbolique ou même sans mobilier du tout, souvent sans urne, en pleine terre, qui explique le peu d'informations disponibles sur les nécropoles des oppida celtiques. Josef Ladislav Píč observa jadis plusieurs centaines d'incinérations de ce type, sans aucun objet significatif, dans le voisinage immédiat de l'oppidum de Stradonice en Bohême. Récemment a été découverte une nécropole située sur une des principales voies d'accès de l'oppidum de Bibracte. Elle était réservée singulièrement à des enfants, une catégorie d'âge très rare sur les nécropoles laténiennes, ce qui lui confère un caractère exceptionnel : il s'agissait d'incinérations dans des urnes en poterie, déposées quelquefois dans des enclos ; la faible profondeur de leur ensevelissement permet de supposer que les travaux agricoles ont pu causer la destruction, passée à peu près inaperçue, de certaines de ces nécropoles, ainsi que la difficulté que l'on peut rencontrer à les déceler avec les moyens de prospection habituels.

La disposition générale des tombes des nécropoles laténiennes et la rareté des superpositions d'ensevelissements appartenant à des périodes différentes suggère que les nécropoles non tumulaires présentaient en règle générale des marques en surface qui permettaient de signaler et de délimiter l'espace consacré aux morts et indiquaient la position des sépultures. C'était probablement le rôle des stèles en pierre armoricaines, connues encore aujourd'hui en centaines d'exemplaires désormais hors contexte mais découvertes aussi dans certains cas, abattues mais encore en place, associées à des sépultures. La rareté de monuments analogues dans d'autres régions s'explique probablement par l'utilisation du bois, attesté dans le cas de certaines sépultures par des trous de poteau disposés autour de la tombe centrale d'un enclos. Elles suggèrent la présence en élévation d'un édicule quadrangulaire, peut-être une sorte de temple destiné au culte du défunt. Cette présence d'un marquage en surface des sépultures qui matérialisait plus ou moins durablement la vocation funéraire d'un lieu peut expliquer les cas assez fréquents de réutilisations successives, souvent après d'assez longues périodes d'abandon temporaire.

Les habitats

Les informations que peut fournir l'étude des habitats constituent le complément indispensable de celles que livrent les nécropoles. Ils représentent la source principale pour la connaissance de l'économie et reflètent beaucoup plus fidèlement que les nécropoles la continuité ou la discontinuité du peuplement d'une région déterminée. S'ils furent exploités jusqu'ici de manière très inégale, c'est certainement parce que leur fouille est plus lente et plus compliquée que celle d'une sépulture ou d'une nécro-

pole. Le matériel recueilli, presque toujours fragmentaire et constitué en majeure partie par de la céramique d'usage quotidien, n'est généralement pas très impressionnant. Il nécessite une étude laborieuse et fastidieuse, pour aboutir à des résultats qui peuvent apparaître à première vue comme décevants. On comprend donc pourquoi des générations d'archéologues préférèrent se consacrer à la fouille de nécropoles.

Il faut dire que les vestiges des habitats de l'âge du fer des régions présumées celtiques ne sont pas très spectaculaires, car il s'agit le plus souvent des traces laissées dans le sol par les parties excavées de constructions en bois complètement disparues. On les voit apparaître après l'enlèvement de la couche superficielle de terre arable sous la forme de taches de coloration et de consistance différentes de celles du sol vierge. Rien de comparable donc aux villes grecques ou romaines et même aux palafittes de l'âge du bronze des lacs suisses, mises en évidence par une période de basses eaux vers le milieu du XIX[e] siècle, ou aux *terramares*, toujours de l'âge du bronze, que l'on explorait alors dans la plaine du Pô. La présence de structures en bois et l'accumulation de vestiges, même en matières périssables, rendaient leur exploration beaucoup plus attrayante que celle de trous de poteaux ou de fosses dispersées, généralement sans ordre apparent, sur des superficies que les moyens techniques de nos prédécesseurs ne permettaient d'affronter que par de petits sondages, insuffisants pour comprendre l'ordonnance de l'ensemble.

Seuls les sites fortifiés, facilement identifiables grâce à la masse bien visible de leurs remparts en pierre et terre, attiraient certains chercheurs. Ils s'intéressaient cependant presque exclusivement aux fortifications. Si les fouilles conduites au mont Beuvray, site de l'oppidum de Bibracte, de 1867 à 1895 par Joseph Bulliot puis par son neveu Joseph Déchelette (de 1897 à 1901) portèrent également sur l'espace à l'intérieur de l'enceinte, c'est parce que l'occupation d'époque gallo-romaine y avait laissé les vestiges de constructions en pierre qui étaient faciles à identifier et à interpréter. On ne se contenta donc pas de recueillir seulement du matériel, comme ce fut le cas sur d'autres sites explorés dans la seconde moitié du XIX[e] siècle, mais on s'appliqua aussi à dresser des relevés des vestiges monumentaux qui avaient été découverts. L'oppidum de Stradonice en Bohême n'eut pas la même chance : il fut pendant un quart de siècle le théâtre d'une exploitation sauvage de ses ressources archéologiques par des habitants des environs qui avaient été attirés sur le lieu par la découverte fortuite, en 1877, d'un trésor de deux cents monnaies d'or ; les objets découverts étaient négociés à des collectionneurs ou à des antiquaires, les ossements vendus à une sucrerie voisine pour la fabrication de charbon animal ; ce n'est qu'en 1903 que le directeur des collections archéologiques du Musée national de Prague, Josef Ladislav Píč, entreprit la prospection systématique du site accompagnée de quelques sondages. Il en a laissé la description écrite dans la monographie qu'il consacra la même année à cet oppidum, connu déjà alors dans toute l'Europe, mais n'y donna

aucun relevé des « fonds de cabane » découverts, considérant probablement qu'ils ne présentaient pas suffisamment d'intérêt. La deuxième campagne de fouilles à Stradonice, entreprise après la Première Guerre par le successeur de Píč au Musée national, Albín Stocký, ne fut jamais publiée. Il en sera pratiquement de même pour les fouilles, remarquablement exécutées, qui furent conduites de 1934 à 1937 par J. Böhm, directeur de l'Institut archéologique tchécoslovaque, sur le site d'oppidum de Staré Hradisko en Moravie. L'oppidum de Bibracte restera encore pendant près d'un quart de siècle le seul site de ce type a avoir été l'objet d'une fouille systématique dûment publiée.

La situation des habitats ruraux n'était pas meilleure, car les seules fouilles d'envergure réalisées avant la Première Guerre mondiale portèrent sur les gisements lacustres de l'âge du fer des îles Britanniques conservés dans des tourbières et désignés généralement du nom irlandais de *crannóg*. L'exploration complète d'un site de ce genre, conduite de 1892 à 1907 par Arthur Bulleid à Glastonbury, dans le Somerset, reste le modèle du genre : installé sur une sorte d'îlot artificiel et composé de plus de soixante-dix maisons circulaires disposées autour d'un espace central non construit, il avait conservé dans la tourbe les planchers avec les foyers superposés, ainsi que la base des parois ; on y trouva également des récipients en bois, quelquefois décorés, et quantité d'autres vestiges en matières organiques.

L'impulsion décisive qui conduira plus tard aux fouilles systématiques de grande envergure d'habitats protohistoriques moins spectaculaires fut donnée par les fouilles extensives qui furent conduites en Allemagne juste avant et après la Première Guerre mondiale sur des habitats antérieurs à l'âge du fer. On appliqua alors à ces sites la fouille par décapages successifs de grandes surfaces qui permit d'atteindre des superficies jusqu'ici jamais explorées : de 1910 à 1914, A. Kiekebusch explora sur plusieurs milliers de mètres carrés un habitat de la culture lusacienne de la fin de l'âge du bronze à Busch près de Berlin, mettant au jour une centaine d'habitations ; la fouille de l'habitat néolithique de Cologne-Lindenthal, réalisée de 1929 à 1934, atteignit 30 000 m^2 et révéla une cinquantaine de très grandes constructions à poteaux ; la fouille du site de la Goldgrube, dans le Wurtemberg, conduite entre 1911 et 1935, découvrit une succession de trois habitats tardo-néolithiques et énéolithiques. Son directeur, Gerhard Bersu, dut quitter l'Allemagne en 1935 mais continua l'application de sa méthode de fouille en Grande-Bretagne, où il explora environ un tiers de l'habitat fortifié de l'âge du fer de Little Woodbury dans le Wiltshire, d'une superficie totale d'environ un hectare et demi : il y reconnut les traces laissées dans le sol par une succession de maisons circulaires et de petits édifices quadrangulaires (greniers ?), et explora également des silos et des fosses diverses. Cette fouille restera pendant longtemps une référence et servira d'inspiration et de modèle à de nombreuses explorations d'habitats qui seront entreprises aussi bien en Grande-Bretagne que sur le continent après la Seconde Guerre mondiale.

Le tournant décisif fut alors constitué par la possibilité d'employer des machines telles que les bulldozers et les pelleteuses, car elles rendirent le décapage de grandes surfaces plus rapide et moins onéreux. On pourra désormais envisager d'entreprendre des interventions de sauvetage même sur des sites d'habitat et la dimension des superficies explorées d'un seul tenant ne cessera de croître : les interventions des années 1960 porteront sur des dizaines d'hectares, celles des années 1970 atteindront quelquefois plusieurs centaines d'hectares, offrant ainsi la possibilité d'explorer non seulement l'intégralité d'un site d'habitat mais également son environnement large, avec les sépultures ou nécropoles voisines, les dépendances situées à quelque distance. Certaines régions, notamment celles où les grands travaux ont conduit à multiplier les fouilles de sauvetage, disposent ainsi après plus d'un quart de siècle d'interventions de ce type d'un échantillon remarquablement nombreux et diversifié d'habitats de l'âge du fer. C'est le cas de la zone d'extraction à ciel ouvert de charbon de la Bohême du Nord-Ouest, située dans la plaine sous les monts Métallifères, d'où on connaît aujourd'hui plusieurs dizaines de sites d'habitat fouillés intégralement ou en grande partie. On a pu ainsi constater leur diversité : certains habitats furent occupés pendant une période assez courte et présentent donc une situation qui est relativement facile à interpréter, d'autres furent habités pendant suffisamment longtemps pour que des reconstructions, souvent multiples, soient devenues nécessaires. Les sites de ce genre sont les plus fréquents et sont essentiels pour apprécier la continuité du peuplement d'une région. Cependant, s'il est relativement facile de définir d'après les matériaux les limites chronologiques de leur occupation, il est généralement difficile de distinguer avec clarté la succession des phases qui correspondent à cette durée, aussi bien pour les constructions, dont les plans sont brouillés par les superpositions, que pour le matériel recueilli, tellement les intrusions d'éléments plus anciens ou plus récents peuvent être fréquentes et difficiles à distinguer à l'intérieur d'une même fosse. C'est dire que le principe de « l'ensemble clos » n'est pas toujours applicable sans réserves à la situation des habitats.

Les sites d'habitat celtique de l'âge du fer se répartissent en deux grandes catégories : d'une part les habitats ruraux, d'autre part les habitats à caractère urbain ou proto-urbain dont les oppida des IIe et Ier siècles av. J.-C. constituent les représentants les plus évolués.

La forme la plus simple d'habitat rural est le complexe isolé qui comprend généralement plusieurs constructions — une maison d'habitation et des dépendances diverses — associées souvent à des enclos, quelquefois même à des défenses formées par des fossés et des palissades. On le désigne généralement du nom de ferme. Il semble apparaître au VIe-Ve siècle av. J.-C., où il pourrait correspondre à l'affirmation d'une aristocratie qui, exploitant désormais directement une portion du territoire, ne résidait plus avec le gros de la communauté. Fouillée il y a quelques années en Bohême

du Nord-Ouest à l'occasion d'une intervention de sauvetage, la ferme de Droužkovice comportait deux enclos de dimensions inégales défendus par de fortes palissades et couvrant une superficie totale de près de 9 000 m^2 ; la maison quadrangulaire de plus de 45 m^2 présentait un sol excavé d'un mètre en profondeur et était associée à des constructions à poteaux élevées à partir du niveau du sol. Des complexes analogues de la même époque ont été explorés ces derniers temps également dans d'autres régions, voisines ou éloignées (Armorique, Bavière).

L'association d'édifices à armature de poteaux plantés dans le sol avec des constructions partiellement enfoncées dans le sol est caractéristique des habitats celtiques de l'âge du fer, notamment en Europe centrale. La distinction fonctionnelle entre ces deux types est difficile à établir : on suppose généralement que les petites cabanes excavées, d'environ 10 m^2 et moins, pourraient être surtout des ateliers, car on y a trouvé souvent des traces d'activités de production ; les édifices de ce type qui atteignent plusieurs dizaines de mètres carrés (Droužkovice, Dolní Břežany : 135 m^2) seraient des habitations ou des lieux de réunion. La destination des constructions à poteaux est tout aussi incertaine et leurs dimensions présentent des variations encore plus importantes : depuis de petits édifices de plan carré à quatre poteaux, probablement des greniers, jusqu'à de grandes bâtisses à travées multiples de plusieurs dizaines de mètres de long.

Les hameaux ou villages qui représentent l'unité de peuplement la plus répandue ne sont que le rassemblement, le plus souvent sans ordre bien défini, d'un certain nombre de constructions à poteaux et excavées, aux dimensions généralement assez uniformes. Ils paraissent correspondre, dans les cas les mieux connus, à un nombre de trois à cinq foyers contemporains. Les indices d'activités artisanales — métallurgie, poterie, tissage —, qu'on y trouve fréquemment, montrent que l'agriculture n'était pas leur seule ressource économique. Des agglomérations, toujours assez petites, où se concentrent des activités de ce genre semblent se former à partir du IIIe siècle av. J.-C. Ainsi, l'exploitation des gisements de sapropélite, une boue fossile semblable à la lignite du centre-ouest de la Bohême, donna naissance localement à une intense production de parures annulaires façonnées dans cette matière et exportées jusqu'en Bavière. À cette production spécifique vinrent s'ajouter, dans une sorte de zone industrielle constituée d'un réseau dense de hameaux éparpillés, d'autres activités artisanales, telles que la sidérurgie, préfigurant ainsi la concentration ponctuelle d'activités artisanales qui est une des caractéristiques majeures des oppida.

Le caractère relativement dispersé de l'habitat rural, localisé sur des terrasses fluviales, des plateaux ou d'autres lieux où l'apport naturel de terre n'a pas contribué à enterrer le niveau du sol protohistorique, explique l'absence sur ces sites d'une succession de niveaux archéologiques qui permettrait d'établir une stratigraphie. Les vestiges, répandus sur la surface du sol ou faiblement enterrés, furent détruits par l'action séculaire de la pluie,

du gel et des travaux agricoles. Ce n'est qu'à l'occasion de labours profonds, lorsque sont atteintes des fosses jusqu'ici non perturbées contenant du matériel que ce dernier, remonté ainsi en surface, peut indiquer la présence d'un habitat. Il faut des conditions particulières, plutôt rares, telles que la situation dans un terrain alluvial recouvert par des sédiments, dans une zone d'éboulis ou à un endroit où l'habitat a occupé pendant longtemps un espace limité non soumis à l'érosion, pour que des niveaux archéologiques se constituent et se préservent. La situation idéale est celle de sites de marais ou de tourbière, mais ils semblent avoir été peu occupés à l'âge du fer en dehors de l'Irlande et de certaines régions de la Grande-Bretagne.

Le déplacement ou le changement d'orientation des constructions successives édifiées sur un même site enregistrent cependant d'une autre manière les phases successives d'un habitat et forment ce que les archéologues on pris l'habitude de désigner du terme de « stratigraphie horizontale ». À la différence de la stratigraphie verticale évoquée précédemment, où la superposition des niveaux constitue l'enregistrement ordonné des phases d'occupation du site, les niveaux supérieurs étant dans des conditions normales plus récents que ceux qu'ils recouvrent, la stratigraphie horizontale ne fournit une indication sur l'antériorité ou la postériorité d'une construction par rapport à une autre que lorsqu'elles se chevauchent de telle façon que la plus récente endommage d'une manière évidente les vestiges de la précédente. C'est loin d'être toujours le cas et, lorsque deux constructions sont éloignées l'une de l'autre, il est impossible de déterminer leur contemporanéité ou l'ordre de leur succession sans avoir recours à l'analyse des matériaux que l'on peut leur attribuer. La situation de zones à occupation dense et de longue durée, telles qu'on les trouve souvent sur les oppida, peut être d'une telle complexité qu'elle ne permet pas l'établissement d'une stratigraphie horizontale.

Les oppida des IIe et Ier siècles av. J.-C. se prêtent mieux à l'établissement de stratigraphies, mais on ne trouve généralement pas les superpositions de niveaux archéologiques sur l'ensemble du site, car les travaux de terrassement effectués lors des reconstructions successives ont provoqué souvent la destruction des niveaux anciens et la densité de l'occupation n'était pas la même sur toute la superficie protégée par l'enceinte. Ce sont donc les zones centrales où l'accumulation a été la plus forte, lorsqu'elles ont été protégées par des remblais, qui offrent les conditions les plus favorables. Ce n'est pas toujours le cas et des oppida comme Manching en Bavière ou Staré Hradisko en Moravie ne présentent même dans cette partie du site qu'une faible couche de terre arable au-dessus du sol vierge et des nombreuses traces de constructions successives qui y sont conservées. La complexité de la situation stratigraphique des zones d'habitat de l'oppidum explique le recours aux phases successives de reconstruction des remparts et de leurs portes, ainsi qu'aux recharges des principales voies de circulation intérieures dont la position resta généralement invariable

pendant toute la durée de l'occupation, pour établir le cadre chronologique général de ce type de sites.

La nature des traces laissées par les édifices à armature de bois de l'habitat celtique — des trous de poteaux ou des sols excavés — rend délicates et incertaines les tentatives de restitution de leur élévation. On connaît l'outillage qu'utilisaient les charpentiers, le même que celui qui était employé par ces artisans avant l'introduction des machines, ainsi que les techniques d'assemblage, analogues à celles utilisées jusqu'à nos jours, y compris celui à tenon et mortaise ou en queue d'aronde. On peut donc s'inspirer des solutions architecturales des régions où le bois et le pisé étaient restés des matériaux de construction couramment employés et tenter de déterminer les solutions optimales applicables aux traces qui nous sont parvenues. Le résultat ne peut être cependant qu'hypothétique, car il n'y a jamais qu'une seule solution et l'examen des traces archéologiques que laisseraient des édifices en bois existants, tels que ceux du musée ethnographique en plein air d'Oslo, montre clairement que la même emprise au sol et les mêmes traces archéologiquement reconnaissables peuvent correspondrent à des bâtiments de plain-pied ou d'un ou plusieurs étages, d'aspects et de fonctions très différents. Il existe également des constructions aux parois montées sur un cadre qui porte également le plancher surélevé ; dans des conditions normales, celles-ci ne laissent aucune trace, sauf quelquefois les pierres placées sous les angles qui évitent un contact direct avec le sol et assurent ainsi l'isolation de l'ensemble. Quant à la finition et à la présence éventuelle d'éléments de décor, il est impossible d'en apprécier la qualité, mais il est plus que vraisemblable que ces bâtiments étaient beaucoup plus soignés que ne le sont les reconstructions proposées généralement au grand public qui, pour être « primitives », sont réalisées en bois mal équarris et sans aucune ornementation. Malgré les réserves qu'elles peuvent entraîner, les tentatives de restitution, plus particulièrement lorsqu'elles sont réalisées par des procédés graphiques, ont l'indiscutable mérite de montrer combien l'habitat celtique pouvait être proche de formules qui étaient encore vivantes dans certaines parties de l'Europe il y a de cela seulement quelques décennies.

Les installations techniques

Une partie des activités économiques s'effectuait en dehors de l'habitat et entraînait quelquefois la réalisation d'ouvrages ou d'aménagements dont les traces peuvent être identifiées et apporter un complément précieux à l'image d'ensemble d'aspects souvent fondamentaux de la vie et de l'organisation des sociétés celtiques de l'âge du fer. Il peut s'agir de ponts, de ports fluviaux, de voies, d'exploitation de matières premières en surface ou par galeries souterraines, etc.

Les ponts celtiques connus actuellement se concentrent sur le cours de la Thielle, l'émissaire qui relie le lac de Neuchâtel au lac de Bienne. Les

deux premiers furent découverts sur le site de La Tène, à l'endroit même où la Thielle sort du lac, et furent fouillés au début du XXe siècle : porté par des piliers enfoncés dans le lit du fleuve, le tablier en bois était suffisamment large pour offrir un passage commode aux véhicules ; les datations dendrochronologiques fournies pour des poutres du pont auquel est resté attaché le nom de Vouga, l'illustre fouilleur du site, permettent de dater sa construction vers le milieu du IIIe siècle av. J.-C. C'est une constatation très importante, car elle indique l'ancienneté de la mise en place du réseau routier aménagé dont les ponts faisaient partie, analogue à celui que César avait trouvé en Gaule peu avant le milieu du Ier siècle av. J.-C. Un autre pont, fouillé récemment en aval, à Cornaux-les-Sauges, fut construit dans la seconde moitié du IIIe siècle av. J.-C. et réparé vers la fin du siècle suivant avant de s'écrouler une cinquantaine d'années plus tard. Mentionnés explicitement à de nombreuses reprises en Gaule par César, de tels ponts devaient exister un peu partout aux points de passages fluviaux particulièrement importants. La dendrochronologie, ou datation des bois à partir du décompte des cercles de croissance, permet aujourd'hui de situer dans le temps ce genre de vestiges, à peu près impossibles à dater autrement. Ainsi, des pilotis d'un pont ancien qui franchissait la Moselle en amont de Trèves ont pû être datés entre 170 et 111 av. J.-C. et devraient donc appartenir à un pont préromain.

La construction et l'entretien de ces points fixes de passage supposent l'existence d'un réseau routier au tracé fixe, aménagé pour le trafic des véhicules. Les seules traces sûres en sont les voies d'accès aux oppida où sont conservées quelquefois même les profondes ornières qui indiquent l'utilisation de véhicules à écartement normalisé. Les tourbières irlandaises ont conservé de larges chaussées en madriers qui étaient destinées à faciliter aux véhicules la traversée de ces terrains difficiles : la plus grande, d'une largeur de près de 4 m, fut mise au jour à Corlea sur une longueur d'environ 2 km et datée par la dendrochronologie de 1 048 av. J.-C.

Des aménagements portuaires ont été reconnus sur la rive du lac Léman, au pied de l'oppidum de *Genaua* (Genève) : réalisés entre 123 et 120 av. J.-C., ils comportaient une consolidation de la berge et la construction d'un ponton d'accostage qui s'avançait de trente mètres dans le lac ; le tout était protégé des vagues et des courants par des palissades avancées, plantées dans le fond du lac ; la grande statue d'une divinité sculptée dans un tronc de chêne fournissait sa protection à ce lieu qui devait être le cœur économique de l'oppidum.

Les traces d'exploitations en surface de matières premières sont particulièrement difficiles à identifier et ont été probablement détruites dans la plupart des cas par des interventions postérieures. On a pu cependant identifier les résidus d'activités d'orpaillage celtique avec les éléments en bois d'un dispositif de lavage sur l'Otava, une rivière de la Bohême du Sud dont la richesse en métal précieux était intensivement exploitée encore au Moyen Âge.

Les mines les mieux connues sont celles qui servirent à l'exploitation du sel gemme dans le Salzkammergut autrichien. Les plus anciennes et les plus nombreuses découvertes de galeries de mines protohistoriques furent effectuées dans le Salzberg de Hallstatt, où l'exploitation semble avoir débuté au xe siècle av. J.-C. et s'être poursuivie sans interruption pendant six siècles. Sa fin temporaire fut probablement la conséquence du développement des mines du Dürrnberg près de Hallein, mieux situées par rapport aux grands axes de communication. Outils en bois, étais, torches, hottes pour le transport du minerai, vêtements en cuir et en tissu et même des restes de nourriture ont été remarquablement conservés dans ce milieu et permettent de reconstituer dans le détail le travail et la vie des mineurs dont l'activité était à l'origine de la richesse des personnages enterrés avec armes et parures dans la nécropole voisine. Le corps d'un homme qui avait été la victime d'une catastrophe, conservé par le sel avec ses vêtements, fut même découvert en 1734 et enterré dans le cimetière de Hallstatt. Si l'on en croit l'alimentation des mineurs, des sortes de ragoûts faits exclusivement de bas morceaux, ceux qui descendaient dans les galeries n'étaient probablement que des esclaves, séquestrés et exploités par les riches guerriers qui contrôlaient l'accès du lieu et le trafic commercial d'une denrée devenue indispensable pour la conservation des viandes.

L'exploitation du sel marin du littoral de l'Armorique et de la Manche a également commencé à se développer à partir de la fin de l'âge du bronze. Elle connaît un essor remarquable à l'époque laténienne, où les dispositifs à partir desquels des pains de sel étaient obtenus par réchauffement de la saumure dans des « fours à augets » ont été reconnus en très grand nombre. Ils témoignent d'une production intensive qui devait contribuer de manière importante aux échanges avec d'autres régions.

L'extraction des minerais de métaux largement utilisés — le fer, l'étain et le cuivre — n'est pour l'instant pas bien documentée. Elle devait être pourtant florissante pendant la période de développement économique intensif de la seconde moitié du Ier millénaire av. J.-C. On connaît au moins les installations utilisées pour la transformation du minerai de fer : les fourneaux étaient d'abord associés aux habitats, où leur existence est attestée souvent indirectement par la présence de scories, ou aux sortes de zones artisanales à activités multiples ou quelquefois spécialisées qui se constituèrent à partir du IIIe siècle av. J.-C. On connaît ainsi dès cette époque des concentrations de plusieurs dizaines de fourneaux qui devaient permettre de produire en une seule fonte plus d'un quintal de fer brut. Ce type d'activité se déplaça ensuite au moins en partie sur les oppida, dont les quartiers artisanaux devinrent des centres de production polyvalents où l'on semble avoir pratiqué souvent toute la chaîne de transformation depuis la matière première jusqu'au produit fini.

Les sanctuaires et les dépôts

Les lieux de culte et les traces de pratiques religieuses constituent une catégorie de vestiges particulièrement délicate à identifier, car les cas où le caractère religieux est indiscutable et ne peut être confondu avec aucune autre activité sont plutôt rares. Dans un tel cas, plusieurs interprétations d'une même situation peuvent être possibles et également vraisemblables : elles ne sont pas dues à une modification des données observées sur le terrain mais reflètent les convictions différentes de ceux qui les ont proposées. La critique formulée le plus souvent à l'égard de l'emploi de l'adjectif « cultuel » est qu'il n'exprime que l'incapacité à trouver une autre explication. Cela peut être vrai quelquefois, mais il ne faut quand même pas oublier l'importance du sentiment religieux chez les anciens Celtes, attesté sans équivoque par de nombreux textes. Que les actes religieux aient laissé des traces archéologiques peu intelligibles ou pouvant même se confondre avec celles d'autres activités n'a rien de surprenant. Nier à cause de cela leur existence ou la réduire aux rares cas évidents serait toutefois une grave erreur. Naturellement, il ne faut jamais perdre de vue le caractère hypothétique d'un grand nombre d'interprétations proposées.

Malgré quelques incertitudes et le danger de généraliser des données jusqu'ici assez ponctuelles, les caractéristiques archéologiques des lieux de culte celtiques commencent à être de mieux en mieux connues : sanctuaires à ciel ouvert, qui peuvent être des lieux tels que des sources sacrées ou des sommets de collines ou de montagnes, mais qui peuvent être également des endroits délimités par des enclos quadrangulaires, contenant quelquefois des puits à sacrifices ou des temples à *cella* centrale entourée d'une galerie ouverte vers l'extérieur.

Considérée naguère comme un cas exemplaire de sanctuaire celtique de l'âge du fer et citée pour cette raison dans tous les manuels, l'enceinte de Libenice en Bohême s'est révélée récemment comme le résultat de l'assemblage de vestiges de nature différente appartenant à plusieurs périodes, allant au moins de l'âge du bronze au IIIe siècle apr. J.-C. La présence d'une riche sépulture féminine laténienne du milieu du IVe siècle av. J.-C. dans son espace central ne paraît pas justifier à elle seule ni l'attribution de la grande enceinte à cette même période (elle pourrait être nettement plus ancienne), ni sa fonction comme lieu de culte, du moins à cette époque. Quant au rattachement de l'enceinte au milieu dit hallstatto-laténien du Ve siècle av. J.-C., il ne semble trouver, après révision, aucun appui dans les matériaux recueillis.

Le sanctuaire des VIe et Ve siècles av. J.-C. qui se trouvait sur le sommet de la forteresse de Závist, toujours en Bohême, était un lieu clos, malgré les fortifications multiples qui entouraient déjà l'ensemble du site : délimité d'abord sur 27 × 30 m par une palissade, puis élargi et doté d'un puissant rempart précédé d'un fossé, il contenait d'abord un grand édifice à

poteaux à deux nefs de 9 × 18 m, auquel vinrent s'ajouter plusieurs hautes plates-formes quadrangulaires en pierres sèches et une curieuse construction de ce type de plan triangulaire, étayée dans les angles par de hauts piliers en bois, probablement un dispositif utilisé pour effectuer certaines visées astronomiques importantes. On suppose que les soubassements rectangulaires portaient des édifices en bois et que l'ensemble, visible probablement de très loin, s'inspirait des temples à podium étrusques.

Mis à part cette particularité, qui reste tout à fait isolée aussi bien par son modèle que par l'utilisation massive de la pierre sèche, le sanctuaire de Závist correspond pleinement, même par les dimensions atteintes dans sa seconde phase d'environ 80 × 80 m, au type d'enceinte cultuelle de plan quadrangulaire que l'on connaît à partir du IIIe siècle av. J.-C. dans des régions continentales occupées anciennement par les Celtes historiques : la Gaule celtique et belgique, le sud de l'Allemagne actuelle, la Suisse, la Bohême. On le désigne souvent du terme générique emprunté à l'allemand de *Viereckschanze* (« retranchement quadrangulaire »), mais c'est probablement la forme de sanctuaire qui correspond le mieux au concept du *nemeton* celtique. Il s'agit d'une superficie proche du carré dont les dimensions moyennes oscillent autour de 80 × 80 m, délimitée par une levée de terre et un fossé. Les sites de ce type qui ont été explorés et dont le caractère religieux paraît très probable — Holzhausen et Fellbach-Schmiden en Allemagne, Mšecké Žehrovice en Bohême — avaient un espace intérieur présentant peu de traces d'aménagements : des puits profonds dont le remplissage particulier indique la fonction rituelle, des petits édifices isolés qui pourraient être des sortes de temples, des endroits où se déroulaient les rites les plus secrets, le *nemeton* lui-même étant déjà protégé des regards indiscrets par son enceinte, et d'un accès probablement réservé aux seuls initiés. La tête en pierre qui fut trouvée dans le voisinage immédiat de l'enclos de Mšecké Žehrovice suggère la présence d'effigies liées au culte qui étaient probablement celles de divinités. C'est du moins ce qui convient le mieux aux remarquables statues en bois, d'une hauteur de près d'un mètre, qui furent trouvées dans le puits de l'enceinte de Fellbach-Schmiden : elles appartiennent à deux groupes qui représentaient des paires d'animaux dressés dont sont conservés deux bouquetins et un cervidé, qui flanquaient un personnage, probablement la divinité tutélaire du sanctuaire, assimilée ainsi au « Maître des animaux » de l'iconographie orientalisante.

Les sanctuaires fouillés ces dernières années en Picardie, notamment ceux de Gournay-sur-Aronde et de Ribemont-sur-Ancre, ne représentent que des variantes de ce type de sanctuaire, dédiées probablement à la divinité qui présidait aux destins guerriers de la cité : on y a découvert des offrandes d'armes, des vestiges de nombreux sacrifices d'animaux, peut-être même humains, et, à Ribemont, un singulier monument quadrangulaire élevé avec plus de deux mille os longs humains dans un des angles de l'enclos. La plupart des sanctuaires de type *nemeton* connus de Gaule semblent avoir été édifiés au IIIe siècle av. J.-C. et furent remplacés après la

conquête romaine par un *fanum*, petit temple indigène qui présente généralement la caractéristique galerie déambulatoire, ou même un sanctuaire plus important, comme c'est le cas à Ribemont. C'est d'ailleurs dans la plupart des cas en explorant les niveaux les plus anciens de sanctuaires ruraux gallo-romains que l'on a découvert l'existence d'un état antérieur à la conquête romaine.

Les lieux de culte qui n'ont pas été l'objet d'aménagements ne peuvent être identifiés que par les vestiges de sacrifices ou d'offrandes : il peut s'agir de sources — la plus connue se trouvait près de Duchcov en Bohême et a livré plus de deux mille cinq cents parures en bronze —, de montagnes — les traces de bûchers ont permis d'identifier un certain nombre de ces *Brandopferplätze* (« sites d'offrandes par le feu ») dans les Alpes —, de fleuves ou sites lacustres — c'est en particulier le cas du site de La Tène —, ou de tourbières, plus particulièrement dans les îles Britanniques, où furent trouvés non seulement des objets mais également les corps d'individus sacrifiés.

Il paraît de plus en plus vraisemblable que la plupart des dépôts d'objets divers — parures, outillage mais également monnaies accompagnées souvent de torques en métal précieux — devaient avoir été motivés par des raisons religieuses et constitués des offrandes adressées aux dieux et non pas des trésors cachés à cause d'une menace. Ce qui permet de l'affirmer lorsque le lieu ne présente pas les caractéristiques particulières de ceux évoqués précédemment, c'est que certaines catégories de dépôts, éloignées dans le temps et dans l'espace, présentent une composition étonnamment stable malgré le fait qu'ils sont composés d'objets à première vue disparates.

Les trouvailles isolées

L'objet isolé, sans aucun contexte significatif, ne fournit évidemment pas une information aussi riche que l'objet trouvé dans une sépulture, un habitat, un sanctuaire ou même associé à d'autres dans un dépôt. Lorsque son lieu de découverte est sûr, car il faut se méfier de trouvailles anciennes dont la provenance peut avoir été inventée par le marchand d'antiquités ou le collectionneur, et lorsque son identification et sa datation sont certaines, un objet isolé peut cependant fournir un témoignage important sur la fréquentation de certains endroits d'où on ne possède pas de traces d'implantation durable. Il peut notamment apporter de précieuses indications sur le tracé des voies de communication ainsi que sur l'étendue et les mécanismes de diffusion de certains objets.

Le cadre chronologique

L'attribution d'une date aux vestiges découverts constitue le préalable indispensable à toute tentative d'interprétation historique. Qu'elle soit le résultat de l'analyse de l'objet ou de celle de son contexte, qu'elle soit obtenue directement ou par l'intermédiaire d'un système de référence fondé sur un grand nombre d'associations d'objets dans des ensembles

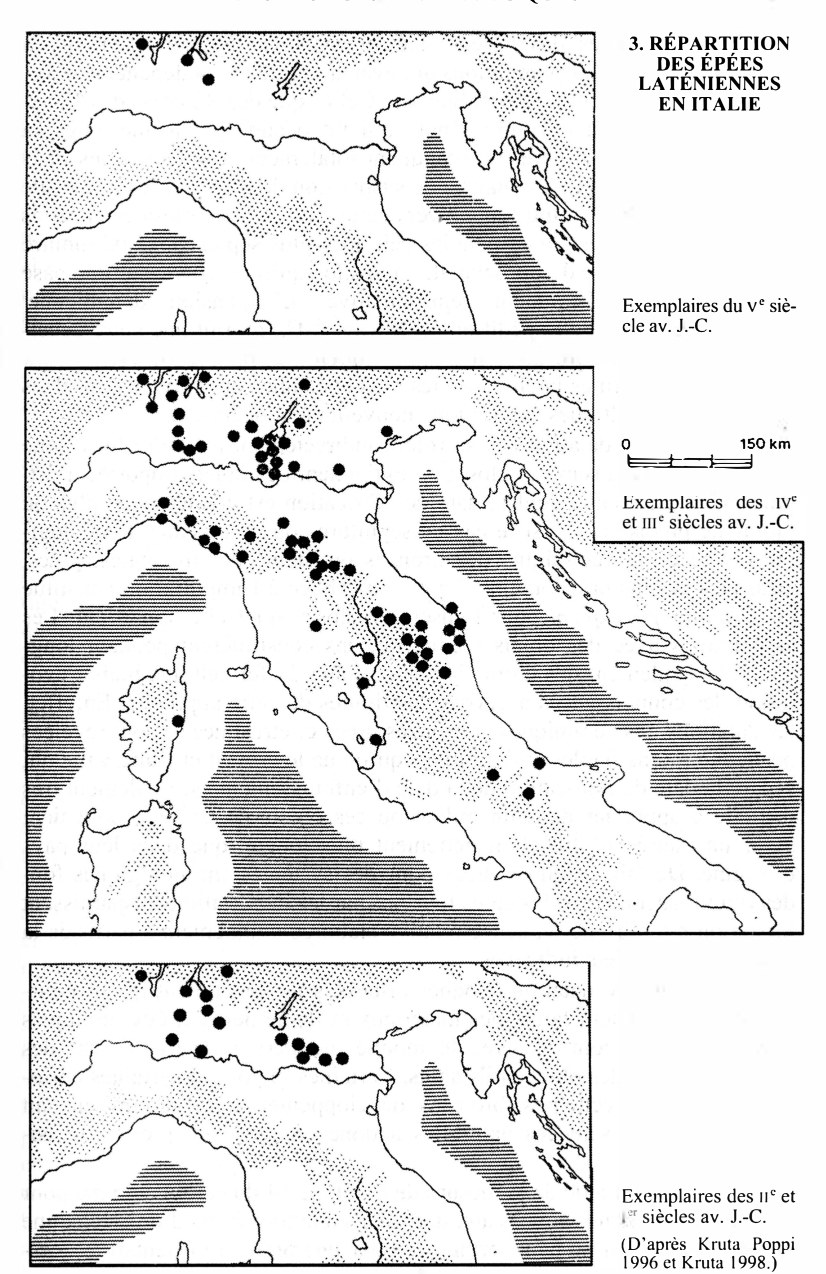
clos, l'opération qui consiste à déterminer la date de fabrication ou d'ensevelissement d'un objet et d'une structure est rarement simple. Elle peut être sujette à d'importantes rectifications ultérieures lorsque les données sur lesquelles est fondé le raisonnement se trouvent modifiées.

• LES MOYENS DE DATATION

La démarche la plus ancienne, délicate mais considérée comme efficace parce qu'elle est censée fournir une référence directe au cadre historique, donc une date ponctuelle en chronologie absolue, est l'association des vestiges découverts à un événement connu. C'est ce que l'on appelle un *terminus ad quem* (« date à laquelle »). Un des exemples les plus anciens est la relation qui avait été établie dès 1862 entre un amas d'armes découvert au pied de l'oppidum d'Alésia et les combats qui s'y étaient déroulés en l'an 52 av. J.-C. Il s'agissait toutefois d'un dépôt de l'âge du bronze qui n'avait évidemment rien à faire avec la guerre des Gaules et il n'y a probablement pas de meilleure illustration de l'un des principaux dangers qui guettent ce genre de raisonnement. En effet, il faut que le lien apparent ne soit pas seulement le fruit d'une coïncidence topographique fortuite et l'erreur éventuelle peut être beaucoup plus difficle à discerner que dans le cas évoqué lorsqu'il s'agit de vestiges qui n'ont rien à voir avec l'événement en question mais sont assez proches de lui dans le temps.

Plus récemment, la présence de traces d'incendies ou d'abandon des oppida suisses a été considérée comme le témoignage de la tentative de migration des Helvètes de l'an 58 av. J.-C. L'hypothèse paraît plausible, mais les éléments de comparaison entre les sites en question ne permettent pas toujours une appréciation sûre de la contemporanéité des traces observées par les archéologues.

L'utilisation du cadre historique pour la détermination d'un *terminus ante quem* (« date avant laquelle ») ou d'un *terminus post quem* (« date après laquelle ») est moins précise, mais donne des résultats tout à fait satisfaisants lorsqu'elle s'appuie sur un fonds documentaire important qui peut fournir à l'hypothèse une bonne base statistique. On peut mettre ainsi en relation les mouvements historiques des Celtes avec la diffusion de certains matériaux laténiens dans les régions concernées et considérer que l'apparition de ces matériaux doit être nécessairement postérieure à la date de l'invasion celtique attestée par les sources. L'existence d'un tel lien de cause à effet est indiscutable et peut être appréciée par exemple sur les cartes de répartition des épées laténiennes en Italie (carte 3), où les formes anciennes du Vᵉ siècle av. J.-C. ne sont attestées que sur la périphérie immédiate du massif alpin, tandis que les formes des IVᵉ et IIIᵉ siècles av. J.-C. présentent un très fort accroissement numérique avec une distribution qui dépasse largement les territoires nouvellement occupés et reflète donc non seulement l'installation des Celtes au sud du Pô mais également leurs activités militaires extérieures ainsi que leur influence sur les populations italiques, notamment leurs voisins Vénètes, Ligures, Ombriens et Picéniens.



3. RÉPARTITION DES ÉPÉES LATÉNIENNES EN ITALIE

Exemplaires du Vᵉ siècle av. J.-C.

Exemplaires des IVᵉ et IIIᵉ siècles av. J.-C.

Exemplaires des IIᵉ et Iᵉʳ siècles av. J.-C.

(D'après Kruta Poppi 1996 et Kruta 1998.)

Les formes tardives des IIe et Ier siècles av. J.-C. n'apparaissent qu'en Transpadane, chez les populations qui avaient gardé une indépendance formelle mais pouvaient être aussi bien des Celtes que des Rètes ou des Vénètes. La situation du territoire sénon, qui fut occupé par Rome après sa victoire de 283 av. J.-C. et où manquent totalement les innovations dans l'armement, telles que les chaînes de suspension de l'épée et les umbos de boucliers métalliques, introduites vers cette date et bien attestées chez les Boïens voisins et les autres peuples celtiques plus septentrionaux, montre la validité de ce type d'approche, du moins lorsqu'il est fondé sur une base documentaire suffisamment représentative. L'expansion danubienne, notamment la Grande Expédition de 280 av. J.-C., fournit une autre excellente occasion d'établir un *terminus post quem* très proche du *terminus ad quem* pour les formes laténiennes les plus anciennes qui apparaissent dans les nécropoles celtiques des régions nouvellement occupées.

Un moyen de datation qui se réfère indirectement au cadre historique s'appuie sur les ensembles clos qui contiennent des objets importés d'origine méditerranéenne dont la date de fabrication est connue avec plus ou moins de précision : c'est le cas de sépultures ou de niveaux archéologiques avec de la céramique, des bronzes ou même des monnaies, grecs, étrusques et plus tard romains. La date attribuée à l'importation constitue un *terminus post quem* pour l'ensemble clos auquel elle appartient. Les associations avec des objets méditerranéens constituèrent pendant longtemps le fondement des chronologies de l'âge du fer celtique mais l'évolution des connaissances a dévoilé les limites de cette approche. En effet, les datations des céramiques et bronzes grecs et étrusques se sont révélées beaucoup moins fiables et définitives qu'on ne le croyait et l'intervalle qui sépare la date de fabrication de la date d'enfouissement est finalement très difficile à apprécier dans un milieu où ces objets de prestige pouvaient avoir une durée d'utilisation nettement plus longue que dans leur pays d'origine. De fait, certaines distorsions des systèmes chronologiques fondés rigoureusement sur les dates fournies par les importations disparaissent lorsqu'on rétablit une séquence relative élaborée uniquement à partir de la typologie des objets indigènes.

Les moyens de datation évoqués ci-dessus ne concernent qu'un pourcentage relativement faible des matériaux et ils ne peuvent être appliqués que lorsque les contacts avec le monde méditerranéen fournissent des informations ou des objets utilisables. Certaines régions et certaines périodes n'offrent pas cette possibilité. Le développement de méthodes relevant du domaine des sciences naturelles a donc constitué un progrès considérable.

La datation à l'aide de la mesure de l'isotope 14 du carbone donne pour l'âge du fer des dates situées au mieux dans une fourchette d'un siècle, une approximation qui ne peut servir que pour une première orientation, lorsque l'on ne dispose pas d'autres indications.

L'introduction de la dendrochronologie a représenté au contraire un tournant décisif. Elle permet en effet de fixer, lorsque les conditions sont optimales, c'est-à-dire lorsque l'aubier est préservé sur l'échantillon, à un an près la date de l'abattage de l'arbre. Une telle information est évidemment déterminante pour reconstituer l'histoire de la construction ou des réparations d'un édifice, mais on a également examiné et daté des objets en bois tels que des boucliers et même des charbons de bois particulièrement volumineux. En permettant un accrochage direct à la chronologie absolue même dans des régions où la trame historique ne disposait jusqu'ici d'aucun point de repère sûr, la dendrochronologie a révolutionné les systèmes de datation jusqu'ici en vigueur. Elle joue dorénavant un rôle décisif dans la généralisation de l'usage des dates absolues, les seules qui permettent d'établir des synchronismes solides entre des régions culturellement différentes ou éloignées.

Les datations en chronologie absolue forment une trame à laquelle sont rattachées les chronologies dites relatives, élaborées par les archéologues pour permettre le classement de tous les vestiges d'un site, d'une région ou d'une culture. Elles reposent principalement sur les observations stratigraphiques — verticales ou horizontales — associées à la typologie, une méthode dont le but est de distinguer les types de chaque catégorie de vestige, d'établir leurs rapports et leur succession dans le temps. Elle est appliquée surtout aux objets, mais des séquences typologiques furent élaborées également pour les formes d'habitats, de fortifications, de sépultures, etc.

Le postulat de la méthode typologique dont l'emploi systématique fut introduit dans l'archéologie vers la fin du XIXe siècle par le Suédois Oscar Montelius était que la forme d'un objet est modifiée progressivement de façon à atteindre celle qui est le mieux adaptée à sa fonction. Elle est alors censée se stabiliser, pour reprendre son évolution lorsqu'une modification de la fonction de l'objet le rend nécessaire. On devrait pouvoir ainsi établir théoriquement une séquence de types successifs pour chaque espèce d'objet. En retrouvant ensuite son équivalent chronologique dans les séquences d'autres objets, notamment grâce aux associations dans les ensembles clos, on peut dresser le portrait typologique d'une période déterminée. Cette méthode, apparemment simple, de construire une chronologie archéologique se heurte dans les faits à de nombreuses difficultés. La première, et non la moindre, est la définition du type qui, pour avoir un sens, doit refléter des changements fonctionnels significatifs et non de simples variations morphologiques. C'est la superficialité et l'approximation dans la détermination de critères pertinents ainsi que la confusion entre la morphologie et la typologie de l'objet qui expliquent la fragilité et le caractère éphémère d'un grand nombre de sériations typologiques qui se contentent de cataloguer des différences sans chercher à en comprendre la signification. D'autre part, les sériations obtenues à partir du classement, réalisé aujourd'hui souvent sous la forme de matrices obtenues par traitement informatique, n'expriment pas toujours une séquence chronologique, mais

simplement le degré de parenté, établi à partir d'un choix de caractères, de l'échantillon en question. L'exemple de la sériation typologique des canthares danubiens illustre ainsi l'existence de deux groupes — l'un issu de formes hellénistiques et l'autre d'une tradition indigène — dont le classement en matrice ne correspond pas à une succession chronologique. Seul le recours aux contextes permet de rétablir le déroulement dans le temps de la séquence et de comprendre les raisons de cette apparente anomalie, causée simplement par deux vagues différentes d'influences hellénistiques liées aux événements historiques propres à la région.

• LES SYSTÈMES CHRONOLOGIQUES

Les systèmes chronologiques de la protohistoire ont pour point de départ le classement des collections d'archéologie nationale du musée de Copenhague par Christian Jürgensen Thomsen en trois grandes périodes : l'âge de pierre, l'âge du bronze et l'âge du fer. Il ne publia le fondement théorique de ce qui sera désormais connu comme *Dreiperiodensystem* (« le système des trois périodes ») qu'en 1836 (*Letedtraad til Nordisk Oldkyndighed* [« Guide des antiquités nordiques »], traduit en allemand dès l'année suivante et en anglais en 1848), mais son principe avait alors déjà été largement divulgué dans le milieu archéologique international et il avait été appliqué dès 1830 au musée universitaire de Lund par le Suédois Bror Emil Hildebrand. Le fils et successeur de ce dernier à la fonction d'Antiquaire du royaume, Hans Hildebrand, proposa en 1872 de subdiviser l'âge du fer en deux périodes, auquelles il donna le nom de deux sites particulièrement représentatifs : pour la plus ancienne, la nécropole de Hallstatt, fouillée par Ramsauer depuis 1846 et connue par la publication de von Sacken parue en 1868 ; pour la plus récente, le site lacustre de La Tène, exploré depuis 1853 et connu grâce à la publication que Ferdinand Keller, le fondateur de la recherche suisse dans le domaine des antiquités nationales, lui consacra dès 1858. Gabriel De Mortillet adopta en 1875 le nom de « période des tumulus ou hallstattienne » pour la première période de l'âge du fer et donna à la seconde le nom de « période gauloise ou marnienne », estimant que le matériel livré par les nécropoles champenoises était plus abondant et plus varié que celui du site suisse. Adoptée avec enthousiasme par un certain nombre d'archéologues français, sa proposition ne réussira pas à s'imposer dans l'usage international.

Dès le dernier quart du XIXe siècle, la différence entre le mobilier de ces innombrables sépultures de type marnien et le matériel recueilli alors sur les grands oppida, notamment Bibracte et Stradonice, attira l'attention de chercheurs qui exprimèrent de manière plus ou moins explicite la nécessité et le bien-fondé d'une subdivision de la deuxième période de l'âge du fer. Dans son *Musée préhistorique*, paru en 1881, De Mortillet divise ainsi la deuxième période en une « époque marnienne » et une « époque beuvraysienne » (d'après le mont Beuvray, nom moderne du site

de Bibracte). Indépendamment, le savant tchèque, amateur d'archéologie, Štěpán Berger signale l'année suivante, dans sa publication consacrée à la découverte de Duchcov, la différence typologique et chronologique entre les fibules de cette trouvaille et celles, plus récentes, qui avaient été recueillies sur le site de La Tène et sur l'oppidum de Stradonice.

La première subdivision de la période laténienne, qui était fondée sur des observations typologiques précises, était l'œuvre du directeur du musée de Königsberg Otto Tischler qui la présenta dans un article en 1885. Elle fut adoptée très rapidement par la communauté scientifique internationale. Tripartite, elle s'appuyait sur la typologie des fibules et des épées : la période ancienne (désignée plus tard par le chiffre romain I et datée en chronologie absolue de 400 à 300 av. J.-C.) était caractérisée par les fibules à pied libre, comme l'écrasante majorité de celles des nécropoles marniennes et celles du dépôt de Duchcov, ainsi que l'épée à pointe effilée, utilisable d'estoc et de taille, dont le fourreau se termine par une bouterolle ajourée de forme plus ou moins circulaire ; la période moyenne (II : 300-100 av. J.-C.) par les fibules dont le pied est rattaché au sommet de l'arc, comme c'est le cas pour les fibules trouvées sur le site de La Tène, et une épée plus longue que la précédente avec un fourreau à bouterolle pointue ou légèrement arrondie ; la période tardive (III : de 100 av. J.-C. au début de l'ère chrétienne) est caractérisée par les fibules dont le porte-ardillon constitue une sorte de cadre, comme les formes les plus fréquentes dans le matériel des oppida de Bibracte et de Stradonice, ainsi qu'une très longue épée, utilisable exclusivement pour frapper de taille, à l'extrémité et à la bouterolle également arrondies.

L'archéologue bavarois Paul Reinecke dédia une importante série d'articles à la distinction de quatre subdivisions pour chacune des trois périodes des âges des métaux : l'âge du bronze (*Bronzezeit*, abrégé BZ : A-D), la période de Hallstatt (*Hallstattzeit*, abrégé HZ : A-D) et la période de La Tène (*Latènezeit*, abrégé LZ : A-D), à laquelle il consacra un article d'ensemble (1902) ainsi qu'une étude particulière pour chacune de ses subdivisions (de 1906 à 1909). Il fit remonter le commencement de la culture laténienne au début du ve siècle av. J.-C. en définissant une phase de formation (La Tène A, de 500 à 400 av. J.-C.) qu'il plaça avant la période La Tène I de Tischler. Le contenu de cette phase initiale fut déterminé à partir des nécropoles tumulaires et notamment des sépultures dites princières où figurent des importations gréco-étrusques associées aux premières manifestations de l'art laténien dont l'originalité et l'importance avaient été reconnues dès 1887 par Adolf Fürtwängler à partir de l'étude du mobilier de la sépulture rhénane de Schwarzenbach. Reinecke démontra l'intensité des contacts qu'entretenait alors la zone laténienne centre-orientale avec l'Italie du Nord et établit des comparaisons avec les matériaux d'Este et de la nécropole de La Certosa de Bologne. La fibule de filiation étrusco-italique dite de La Certosa fut d'ailleurs choisie, avec les fibules figurées, en particulier celles dites « à masques », parmi les formes représentatives de

la phase laténienne initiale, de même que le char à deux roues, des épées plutôt courtes et richement ornées, de riches pièces de harnachement telles que les phalères, des agrafes et garnitures de ceinturon.

Sa deuxième phase (B) est caractérisée par la disparition des riches sépultures tumulaires, la tombe de Waldalgesheim constituant une exception, et la très grande uniformité des matériaux livrés par les nécropoles qui, de l'est de la France au centre de la Hongrie, sont de grands cimetières plats. Les chars disparaissent des sépultures, ainsi que les pièces de harnachement ; les motifs figurés ne sont plus utilisés sur les parures où n'apparaissent plus que des éléments décomposés. Les principaux types de fibules sont celles de Duchcov et la fibule au pied discoïdal orné de corail ou d'émail qui prendra bientôt le nom de la nécropole de Münsingen.

La troisième phase (C) couvre la période depuis la mort d'Alexandre jusqu'à la migration des Cimbres et des Teutons. Très homogène de la France aux territoires danubiens, la culture laténienne est de nouveau décrite essentiellement à partir du mobilier des sépultures dont on constate la proportion croissante d'incinérations. Les tombes de guerriers contiennent désormais des boucliers, mais la parure est plus caractéristique que l'armement : les femmes portent des chaînes de ceinture en bronze, des bracelets de verre, des bracelets et des anneaux de cheville à oves. Les fibules à pied libre continuent d'exister parallèlement aux nouvelles formes avec le pied rattaché à l'arc qui restent proportionnellement peu nombreuses. Des monnaies apparaissent exceptionnellement dans certains mobiliers funéraires.

La phase finale (D) débute par l'implantation du pouvoir romain en Gaule méridionale. C'est la période des oppida et de la prédominance de l'incinération. Les formes d'épées de la période précédente continuent à être utilisées avec les nouvelles formes à extrémité arrondie aux fourreaux à barrettes transversales multiples ; on voit apparaître les umbos de bouclier circulaires et des éperons, réapparaître des pièces de harnachement, des chars. Les outils sont nombreux et variés, ainsi que les vases en bronze importés ou fabriqués par des artisans celtes. Les fibules sont des formes au pied relié à l'arc ou au porte-ardillon cadriforme. C'est la période de l'apogée du monnayage celtique.

Comme on peut le constater, Reinecke aménagea le schéma chronotypologique de Tischler en tenant largement compte des associations dans les mobiliers funéraires. Il put ainsi remettre en cause la valeur chronologique des fibules et des épées et montrer les difficultés d'application d'un système trop rigide. Il s'appuya essentiellement sur le matériel des sépultures, donc surtout les objets métalliques, et n'utilisa les données des habitats que pour la dernière période.

Bien conçu et facilement applicable aux matériaux des régions centre-orientales, de la Rhénanie aux territoires danubiens et de Suisse à la Silésie, le système de Reinecke a connu un grand succès. Il fut en conséquence l'objet d'affinements par différents spécialistes (Krämer 1964, Polenz

1971, Gebhart 1989) qui consacrèrent une attention particulière aux phases B et C. Elles furent ultérieurement subdivisées, pour aboutir finalement à la désagrégation des correspondances interrégionales que permettait d'établir assez commodément le système originel.

Le principe de la chronologie tripartite de Tischler fut conservé par le protohistorien français Joseph Déchelette (1914) qui fit remonter cependant la première période jusqu'au début du ve siècle av. J.-C. et précisa l'évolution typologique de toutes les catégories importantes de matériel. Il proposa également de distinguer, sans succès durable, une quatrième période (La Tène IV) pour les îles Britanniques, où les manifestations de la culture laténienne peuvent être suivies jusqu'en pleine époque romaine.

En 1908, au moment où Reinecke terminait les derniers articles sur sa chronologie laténienne, la fouille de l'importante nécropole de Münsingen-Rain, près de Berne, avait permis à son auteur, Jakob Wiedmer-Stern, de subdiviser la première période de Tischler. Ayant reconnu la progression des inhumations du nord en direction du sud, il pouvait s'appuyer sur la distribution topographique des catégories significatives d'objets. Il distingua trois phases — La Tène Ia, Ib et Ic — et tenta également de séparer en deux la seconde période de Tischler (La Tène IIa et IIb). Ce schéma fut repris et développé en 1911 par David Viollier, qui l'appliqua à l'ensemble des parures métalliques laténiennes trouvées sur le Plateau suisse. Il repoussa le début de la première phase vers le milieu du ve siècle av. J.-C., considérant que le début de la phase Ib devait coïncider avec l'invasion des Celtes transalpins en Italie. Il ne retint pas la subdivision de la deuxième période et la prolongea jusqu'à l'occupation de la Gaule au milieu du Ier siècle av. J.-C.

Mieux adapté à la situation des régions occidentales, où l'opposition entre la phase initiale du ve siècle av. J.-C. et la phase suivante est moins forte qu'entre le *Hügelgräberlatène* (« La Tène des tumulus ») et *Flachgräberlatène* (« La Tène des tombes plates ») de Bavière ou de Bohême, le système tripartite continue à être utilisé aussi bien en Suisse, où il a été maintenu comme cadre d'une chronologie détaillée de la nécropole de Münsingen proposée par Frank R. Hodson (1968), qu'en France, où il a été adapté avec un très bon résultat à la situation de la Champagne par Jean-Jacques Hatt et Pierre Roualet (1977) qui partirent du classement typologique d'une sélection d'ensembles clos bien documentés.

Le savant tchèque Jan Filip proposa en 1956 pour l'Europe centrale une chronologie originale qui associait le cadre historique aux données archéologiques distribuées autour d'« horizons » chronologiques caractérisés par la vogue d'objets ou de modes particulièrement significatifs. La première période (jusqu'à environ 400 av. J.-C.) constitue le prélude à l'expansion historique des Celtes de la deuxième période (environ 400 à 250 av. J.-C.) qui est associée aux horizons de Duchcov, de la fibule à gros pied globulaire (ou horizon Duchcov récent), enfin, de la fibule au pied rattaché à l'arc (fibule dite La Tène II) ; la troisième période est caractérisée par la

concentration, la consolidation et la transformation de la vie économique (environ de 250 à 125 av. J.-C.) ; la quatrième par l'essor des oppida et l'apogée de l'expansion économique des Celtes (environ de 125 à 50 av. J.-C.) ; elle est associée à l'horizon des chaînes de suspension d'épée ornées de points estampés qui marque selon Filip la fin de la vogue des fibules à gros pied globulaire ; enfin, la dernière période est celle de la décadence et de la fin des oppida sous la poussée germanique. Mis à part l'usage, peu approprié à nos yeux, du terme « horizon », cette tentative, intéressante et stimulante, est indiscutablement juste dans les lignes générales qu'elle trace de l'évolution socio-économique du monde celtique laténien, mais elle s'appuyait sur une chronologie absolue qui apparaît aujourd'hui comme nettement trop basse pour certaines catégories de matériaux (notamment les formes attribuées à l'horizon Duchcov récent) ainsi que pour le début des oppida d'Europe centrale, qui s'est révélé antérieur d'environ un demi-siècle à l'occupation romaine de la Narbonnaise, considérée traditionnellement comme le *terminus post quem* du développement de formations urbaines chez les Celtes.

Malgré cette faiblesse, conséquence de datations erronées qui étaient couramment acceptées à l'époque où avait été élaboré ce système, la tentative de Filip de sortir d'une conception purement typologique du temps pour revenir à une approche historique se révèle avec le recul une des perspectives les plus stimulantes qui furent ouvertes après la Deuxième Guerre. En effet, on constate de plus en plus que l'affinement des séquences typologiques s'est transformé progressivement en une manipulation qui se réduit aux aspects purement formels, perdant ainsi tout contact avec le contexte historique.

L'idée de créer un système à valeur générale qui permette de dater une sépulture laténienne à dix ans près en subdivisant de plus en plus finement des systèmes qui furent une étape utile de la recherche mais perdent leur efficacité face aux exigences actuelles apparaît désormais à beaucoup de spécialistes comme illusoire. Les démarches qui se révèlent au contraire comme prometteuses sont les analyses ponctuelles visant à l'établissement de séquences chronologiques propres à différentes nécropoles ou catégories de matériaux. On a pu ainsi mettre en évidence une des principales difficultés d'utilisation des systèmes chronologiques fondés sur les seules variations typologiques. C'est le caractère irrégulier de l'évolution typologique : à des périodes relativement courtes où la variabilité est très importante succèdent des périodes où les changements sont pendant très longtemps à peine observables. Autrement dit, le découpage du temps en phases équivalentes à partir des seules variations typologiques allonge sensiblement certaines phases et en raccourcit d'autres. Le résultat de l'application d'un tel système à une nécropole est la succession de phases qui présentent des oscillations démographiques incompatibles avec la stabilité qui devrait caractériser normalement de petites communautés rurales.

Le rétablissement d'une séquence proche du rythme réel de l'évolution permet de constater que les périodes de changement correspondent à des moments où l'histoire du monde celtique est marquée par des événements d'une grande amplitude, probablement riches de conséquences. C'est le cas pour le début du IVe siècle av. J.-C., avec l'invasion celtique de l'Italie, c'est aussi le cas vers la fin du premier quart du siècle suivant, avec l'apogée de l'expansion danubienne, c'est enfin, un siècle plus tard, la défaite finale des Celtes d'Italie et le retour des Boïens en Europe centrale. Qu'il existe un lien de cause à effet entre les mutations que l'on peut observer sur les matériaux et de tels événements paraît très vraisemblable. Seule une étude approfondie peut permettre toutefois de discerner au moins une partie des mécanismes qui sont à l'origine de cette relation. C'est ce qui a été tenté pour les parures de la phase Duchcov-Münsingen (Kruta 1979), les anneaux de cheville champenois de la première moitié du IIIe siècle av. J.-C. (Kruta 1985) ou bien l'armement et l'équipement militaire de l'époque de l'expansion danubienne (Rapin 1988, 1990 et 1991, 1995 ; Szabó 1995). Il ne suffit désormais plus de constater et de décrire les changements, mais il faut se poser chaque fois la question « pourquoi ? ».

Les systèmes chrono-typologiques furent pendant longtemps un outil indispensable à la progression de la recherche. Devenus quelquefois une fin en soi, ils aboutissent à une impasse dont la seule issue est l'adoption systématique de la chronologie absolue, la seule qui permette d'établir un lien direct entre le cadre historique et les données que fournissent les sources archéologiques.

Les îles Britanniques occupent une place à part, car on n'y a jamais accordé beaucoup d'attention à l'élaboration de systèmes chronologiques pour l'âge du fer. Un schéma général fut certes élaboré par Christopher Hawkes (1931) qui s'appuya sur les principales vagues d'invasion, venues du continent et censées avoir introduit de nouvelles modes et techniques. L'apparition généralisée du fer dans un milieu tardif de l'âge du bronze aurait eu lieu vers la fin du VIe siècle av. J.-C., marquant le début d'un premier âge du fer (A) dans lequel se manifestent, à partir du IVe siècle av. J.-C., de premières influences laténiennes. L'introduction généralisée de la culture laténienne, suscitée par l'invasion de populations venues de Gaule, se situerait à la limite du IVe et du IIIe siècle av. J.-C., et représenterait le début d'une deuxième période de l'âge du fer (B). Une troisième invasion importante, celle des peuples belges qui est évoquée par César, se placerait au début du Ier siècle av. J.-C. et constituerait le début d'une dernière période de l'âge du fer préromain (C) qui se termine par l'occupation de la majeure partie du territoire britannique par les Romains dans la seconde moitié du Ier siècle apr. J.-C.

Ces trois périodes, qui s'attachent à distinguer de grands ensembles culturels plutôt qu'à donner une séquence chrono-typologique, se révélèrent d'une valeur tellement différente en chronologie absolue selon les régions, par ailleurs très inégalement concernées, que leur inventeur jugea

nécessaire de les doubler en 1959 par un cadre chronologique général fixe de trois périodes de l'âge du fer subdivisées en phases : 1a, 1b, de 550 à 350 av. J.-C. ; 2a, 2b, 2c, de 350 à 150 av. J.-C. ; 3a, 3b, 3c, 3d, de 150 av. J.-C. à la période romano-britannique dont le début varie selon les régions.

Ces systèmes ont été finalement assez peu utilisés, même par leur auteur, et les archéologues britanniques tendent à s'appuyer, chaque fois que cela est possible, sur les dates absolues que peut fournir l'analyse du radiocarbone ou la dendrochronologie. Une des raisons de cette situation est probablement la part prépondérante qu'occupe l'habitat dans un milieu insulaire où les sépultures sont plutôt rares et très inégalement réparties.

Une situation analogue peut être observée dans la péninsule Ibérique, ethniquement et culturellement très diversifiée, où les grands ensembles ont été dotés de séquences indépendantes qui permettent de mieux suivre les effets primaires et secondaires de la colonisation du littoral. Les deux aires culturelles qui correspondent à l'essentiel de la diffusion des toponymes celtiques sont la « culture des castros » (en esp. *cultura castreña*, en port. *cultura castreja*) des territoires atlantiques et le complexe culturel de la Meseta, qui est le domaine des Celtibères historiques.

La culture des castros de l'âge du fer de la Galice et du nord du Portugal est connue par les habitats fortifiés qui lui ont donné son nom et des dépôts d'objets, notamment en métal précieux. Elle est actuellement subdivisée en trois phases (A. Coelho 1986, pour le nord-ouest du Portugal) : la phase de formation à partir du bronze final atlantique avec l'apport d'influences continentales et méditerranéennes (I : d'environ 700 à env. 500 av. J.-C.) ; la phase de développement de la culture des castros, marquée par des influences qualifiées comme « post-hallstattiennes », le développement de relations commerciales avec le monde punique et, successivement, des importations italiques (II A : de 500 à env. 200 av. J.-C. ; II B : d'env. 200 av. J.-C. aux campagnes de Decimus Brutus en 138-136 av. J.-C.) ; la phase finale, qui correspond à la proto-urbanisation de la culture des castros, avec son apogée et son déclin dans le contexte de la romanisation (III A : de 138-136 av. J.-C. à l'époque d'Auguste ; III B : de l'époque d'Auguste au Ier siècle apr. J.-C.).

Le savant allemand Wilhelm Schüle présenta en 1969 un système chronologique fondé essentiellement sur le matériel métallique des nécropoles celtibériques, plus particulièrement les armes : il distingua dans le complexe de l'âge du fer de la Meseta deux grandes aires, la culture du Duero et celle du Tage, et subdivisa cette dernière en deux périodes, comportant chacune deux phases (A1, A2, B1, B2), qui couvrent l'intervalle du VIIe siècle av. J.-C. à la seconde moitié du IIe siècle av. J.-C.

La séquence de la Meseta utilisée couramment par les chercheurs espagnols (M. Almagro-Gorbea 1986) est jalonnée par des sites de nécropoles, associées souvent à des habitats : elle se développe à partir de la culture dite Cogotas I de l'âge du bronze moyen et final (env. 1400 à 900 av. J.-C.),

suivie des faciès Ecce Homo et Soto de Medinilla (IXe à VIIe siècle av. J.-C.), Alto Jalón, Carrascosa et Cogotas II ; ces deux derniers correspondent à la période celtibérique préromaine dont le début, vers 400 av. J.-C., est marqué par l'intensification des influences grecques et ibériques, et la fin par la défaite des Celtibères, avec la chute de Numance en 133 av. J.-C. ; la culture romano-celtibérique maintient et développe des traits originaux, constituant ainsi, sous certains aspects, l'apogée de la culture des Celtes hispaniques.

L'environnement

L'intérêt qui est accordé aujourd'hui au paléo-environnement est la conséquence directe du développement des applications à l'archéologie de nombreuses méthodes relevant des sciences naturelles ainsi que de l'affinement remarquable des techniques de fouille. Il devient possible non seulement de reconstituer la composition générale de l'ancienne couverture végétale, grâce à l'analyse des pollens et à l'anthracologie (étude des charbons de bois), mais également de retrouver les variétés cultivées et d'apprécier leurs qualités, grâce à l'étude des graines, la carpologie. On peut déceler et suivre des modifications qui peuvent être attribuées à l'activité de l'homme, telles que la déforestation ou l'introduction de nouvelles cultures, mais également les conséquences de variations climatiques d'une certaine ampleur.

La dendrochronologie apporte dans ce domaine un concours très précieux, grâce aux variations de l'épaisseur relative des cernes en fonction de la pluviosité de l'année : étroits les années sèches, ils deviennent très larges les années à fortes précipitations. Il devient ainsi possible de déceler des excès climatiques de courte durée qui ont pu influer dans certains cas sur les cultures ou sur les conditions de vie dans des habitats exposés.

D'une manière générale, le climat subatlantique, marqué par un refroidissement et une accentuation progressifs de l'humidité, qui succéda vers le début du Ier millénaire av. J.-C. au climat subboréal, déjà humide, favorisa la progression de la colonisation des forêts par le hêtre, qui devint le combustible le mieux représenté sur les habitats, où il alimentait notamment les activités des métiers du feu. La déforestation très poussée avait créé autour des habitats de vastes espaces ouverts permanents et repoussé la forêt mixte hêtre-chêne à une certaine distance. Autrement dit, l'aspect des sites de grands oppida comme Bibracte ou Závist, aujourd'hui recouverts et entourés par la forêt, devait être très différent de ce qu'il est aujourd'hui.

Le paysage agricole devait cependant peu différer de celui qu'offraient, avant les remembrements des dernières décennies, les régions de bocage de l'ouest de la France, avec des champs quadrangulaires d'une dimension de dix à quinze ares, une étendue qui pouvait être labourée à l'araire en une journée de travail, entourés de haies qui les protégeaient du vent ainsi que des dégradations que pouvaient causer les animaux sauvages ou

domestiques. Les limites de tels champs, de forme rectangulaire allongée, sont encore perceptibles en certains endroits de la Grande-Bretagne.

La culture céréalière et l'élevage qui étaient les bases de l'agriculture sont bien documentés par les trouvailles de graines et d'ossements d'animaux. Ces derniers ont permis de constater les différences que présentent les variétés d'animaux de l'âge du fer par rapport à celles d'aujourd'hui, notamment leur taille nettement plus petite. On a pu également obtenir de très intéressantes informations sur la découpe des animaux de boucherie, les parties destinées à l'alimentation et les différences que l'on peut observer dans leur destination, ainsi que celles utilisées pour les offrandes funéraires ou les sacrifices.

L'étude des minéraux utilisés pour divers usages peut fournir d'intéressantes indications sur le transport d'objets finis ou de matières premières. La pétrographie a pu ainsi mettre en évidence le transport de meules rotatives sur des distances de plusieurs centaines de kilomètres à partir de leur lieu d'extraction, déterminer l'origine quelquefois assez lointaine de roches utilisées pour la sculpture et provenant de gisements dont l'exploitation à l'âge du fer n'était pas connue.

Même l'astronomie contribue à accroître nos connaissances en fournissant, grâce aux puissants calculateurs disponibles aujourd'hui, les positionnements des corps célestes pour n'importe quelle date de la protohistoire. La paléoastronomie rend ainsi possible la confrontation de la carte du ciel aux orientations significatives que l'on peut relever sur les sanctuaires ou d'autres lieux consacrés et la tentative d'établir des correspondances. On peut également chercher à développer le lien entre le calendrier, considéré jusqu'ici uniquement du point de vue des rythmes solaires et lunaires, et l'astronomie stellaire dont on sait qu'elle fut couramment utilisée par les civilisations antiques. Singulièrement, les périodes où les observations paraissent jouer un rôle particulièrement important semblent correspondre à des variations microclimatiques à nébulosité réduite, les périodes d'abandon des sites dont est présumée la fonction d'observatoires astronomiques à des périodes où la couverture nuageuse réduisit considérablement les possibilités de suivre régulièrement les mouvements des astres.

La numismatique

Les monnaies furent la première catégorie de vestiges des anciens Celtes à avoir attiré l'attention des amateurs d'antiquités et la première à leur avoir été attribuée correctement. Le premier atlas des monnaies gauloises, le *Type gaulois ou celtique* du Polonais Joachim Lelewel, paru à Bruxelles en 1840, avait été précédé d'études tout à fait remarquables pour une époque où les savants n'avaient pas encore reconnu d'autres aspects de la culture des Celtes préromains. La raison principale de ces identification et attribution précoces est la présence de légendes qui évoquaient en Gaule des noms connus, notamment par le récit de César.

Il faut dire que les trouvailles de pièces d'or celtiques avaient déjà avant cette époque non seulement éveillé la curiosité des savants mais frappé depuis longtemps l'imagination populaire. Des trésors tels que celui qui fut découvert en 1751 à Gagers en Bavière, comportant quelque mille cinq cents monnaies d'or, ou celui de Podmokly en Bohême, trouvé accidentellement en 1771, avec plus de sept mille pièces d'or d'un poids total d'environ 50 kg, ou encore celui d'Irsching (Bavière), avec mille cent monnaies d'or, avaient de quoi susciter l'intérêt général. On ne peut donc s'étonner que des publications assez largement diffusées d'érudits locaux se chargèrent immédiatement de les faire connaître.

L'Europe centrale était une région aurifère qui n'était pas riche seulement en trésors de ce genre. On y trouvait souvent des pièces d'or, éparpillées çà et là dans les champs occupés jadis par des habitats celtiques. Comme on les remarquait surtout après la pluie, lorsque lavées elles brillaient au soleil, les paysans allemands inventèrent la poétique croyance qu'elles naissaient du contact de l'arc-en-ciel avec le sol. Ils leur donnèrent donc le nom de *Regenbogenschüsselchen* (« coupelles de l'arc-en-ciel »). Le terme a été adopté par les spécialistes, qui l'utilisent toujours pour désigner en général les frappes à une face fortement concave et l'autre convexe, caractéristiques de ces régions.

Les spécialistes ne considérèrent toutefois pendant longtemps les monnaies celtiques que comme des imitations maladroites et sans intérêt intrinsèque de modèles grecs et romains. On s'attacha donc surtout à retrouver ces derniers, car ils pouvaient fournir un très utile *terminus post quem* pour la chronologie des émissions, et à établir un classement chronologique et géographique de ce numéraire considéré comme barbare. On ne pensa cependant pas à leur appliquer de manière systématique les méthodes d'analyse qui avaient été développées progressivement dans les autres branches de la numismatique, où le stade du classement à l'usage des collectionneurs et marchands de monnaies avait été dépassé beaucoup plus tôt. D'illustres savants ont même continué après plus d'un siècle à croire au stupéfiant postulat de la disparité indéfinie des espèces gauloises, formulé en 1838 par le baron de Donop à l'occasion de l'étude d'une trouvaille de monnaies coriosolites effectuée à Jersey en 1820 : il n'y aurait pas deux monnaies gauloises issues du même coin !

Ce n'est que depuis un quart de siècle environ qu'une série de travaux révéla la qualité et la quantité de l'information que pouvaient fournir ces vestiges qui, par leur dimension, sont parmi les plus modestes que nous ont laissés les Celtes. La monumentale synthèse entreprise pour la Gaule par Jean-Baptiste Colbert de Beaulieu (1973) mérite une attention toute particulière, car elle résume les principes appliqués par ce savant pour la première fois aux monnaies gauloises, notamment la caractéroscopie, ou étude des coins, qui lui permit de réfuter définitivement les idées aberrantes sur ces émissions en montrant non seulement comment on pouvait reconnaître d'importantes séries issues du même coin, mais également le profit que

l'on pouvait tirer du couplage des coins de droit et de revers pour établir les séquences relatives d'un monnayage.

C'est à peu près à la même époque que l'on a commencé à découvrir l'intérêt artistique de ces créations de graveurs qui étaient capables d'exécuter en taille directe une image complexe dans un champ circulaire qui n'excédait pas 18 à 20 mm de diamètre. Ainsi, André Malraux n'hésita pas à qualifier les frappes gauloises de « monnaie de l'Absolu ». La contrainte que constituait l'obligation de maintenir une ressemblance générale entre les émissions successives de la même cité, en même temps que la nécessité d'une distinction entre elles qui soit facile et sans équivoque, développa chez ces artistes d'élite une virtuosité étonnante dans l'art de la variation. Les images monétaires étaient décomposées en motifs plus ou moins stylisés pour être réordonnées ensuite en de nouvelles compositions. Il peut s'agir de transformations enrichies ou simplifiées du modèle, mais quelquefois aussi d'un retour insolite vers des formes réalistes : on pourrait les croire à première vue issues directement du prototype grec, tandis qu'elles se situent à la fin de la séquence. C'est du moins la conclusion que permet l'identification des coins, suivie de l'établissement de leur couplage et de la séquence de leur utilisation — le coin mobile du revers s'usait en effet plus vite que celui du droit (coin dormant) et devait donc être remplacé plus souvent ; plusieurs coins de revers pouvaient être ainsi couplés au même coin de droit. On a pu établir une séquence exemplaire à cet égard pour le monnayage des Coriosolites, connu par plusieurs dizaines de milliers de pièces et donc particulièrement favorable à ce genre d'étude.

L'étude des images monétaires est d'autant plus délicate qu'elle ne peut être entreprise dans beaucoup de cas qu'à partir de la reconstitution du coin gravé par l'artiste. En effet, l'image gravée à l'origine, plus particulièrement celle du droit, n'apparaît presque jamais au complet, car le diamètre du flan — la pastille de métal qui était présentée à la frappe — était généralement nettement inférieur à celui de l'image qui figurait en creux sur le coin dormant (droit). En plus, l'empreinte est le plus souvent décentrée, car le flan n'était placé que rarement au centre de l'image. Paul-Marie Duval a été le premier à mettre au point, dès 1973, une laborieuse mais irréprochable méthode de reconstitution de l'image originelle par le dessin, à partir de pièces issues du même coin, à laquelle il donna le nom de « synthèse graphique ».

La technique de l'agrandissement photographique joua certainement un rôle décisif dans la révélation des extraordinaires qualités plastiques des images de certaines monnaies gauloises.

Les milliers d'images différentes des émissions monétaires des anciens Celtes constituent également un richissime ensemble documentaire dont la très grande importance ne relève pas uniquement du domaine de l'étude formelle de l'expression figurative propre à ces peuples de l'Europe ancienne, mais également de la reconnaissance de leur pensée religieuse. Ces possibilités d'étude des images monétaires, considérées pendant long-

temps comme secondaires par les numismates, ont été pressenties et exploitées de manière intuitive depuis près d'un demi-siècle par des amateurs éclairés qui furent séduits au départ principalement par les qualités esthétiques intrinsèques de ces œuvres, à première vue beaucoup plus proches des innovations de l'art contemporain que de la tradition classique.

Le potentiel d'information des monnaies celtiques attire cependant de plus en plus des spécialistes extérieurs à la numismatique qui en découvrent avec un intérêt croissant l'étonnante richesse et l'extraordinaire diversité. Fruit d'une approche méticuleuse et méthodologiquement novatrice, conduite pendant près de deux décennies et jalonnée par de nombreux articles, l'ouvrage de Paul-Marie Duval, *Monnaies gauloises et mythes celtiques* (1987), illustre le mieux les progrès remarquables qui ont pu être effectués dans l'étude stylistique et iconographique des images monétaires.

L'introduction de la monnaie chez les Celtes est probablement intimement liée à leurs activités mercenaires qui atteignirent leur apogée au IIIe siècle av. J.-C. Elle témoigne cependant en même temps du déroulement progressif d'une importante mutation économique : la substitution, au moins partielle, des échanges que facilite l'intermédiaire de la monnaie à la pratique du troc. La détention du pouvoir émetteur était non seulement une question de prestige mais également une source de profits substantiels, car chaque émission présentait une légère baisse de la teneur en métal précieux, autrement dit de l'aloi, par rapport à la précédente, la valeur nominale étant évidemment censée être la même. On comprend pourquoi le monnayage reflète fidèlement non seulement la situation économique du pouvoir émetteur mais également des événements à caractère politique.

Les premières émissions des Celtes continentaux pourraient remonter au IVe siècle av. J.-C., notamment en Transpadane où le processus d'urbanisation était déjà très avancé (drachmes dites padanes, inspirées du monnayage d'argent massaliote). La monnaie ne fut toutefois introduite dans les îles Britanniques que par les migrations belges du IIe-Ier siècle av. J.-C. Quant à l'Irlande, c'est la seule province du monde celtique où l'usage de la monnaie semble être resté totalement inconnu. La structure assez archaïque de son économie, telle que nous la connaissons par les textes, pouvait s'en passer facilement, mais le métal précieux au poids (dont des monnaies romaines) était apparemment utilisé dans certaines circonstances.

Le début du monnayage gaulois semble être représenté par des imitations, au départ assez serviles, du statère d'or de Philippe II de Macédoine (régna de 359 à 336 av. J.-C.), une monnaie très appréciée qui a connu une longue période de circulation et qui fut couramment employée pour régler la solde des mercenaires. Sa vogue était telle qu'on a pu la qualifier de « dollar de l'Antiquité ». La plupart des images monétaires des régions occidentales antérieures à l'abandon de l'étalon-or sont issues de ces « philippes », portant au droit la tête laurée d'Apollon et au revers un attelage (bige). Les émissions gauloises de ce type les plus anciennes ont été attribuées aux Arvernes et furent considérées par certains comme le témoi-

gnage du pouvoir économique que ce peuple aurait exercé sur une grande partie de la Gaule en contrôlant le commerce de l'étain. L'hypothèse d'une « hégémonie arverne » fondée ainsi paraît très discutable. C'est plutôt la puissance militaire et son lien direct avec le mercenariat — à nos yeux le principal responsable de l'adoption de la monnaie par les Celtes — qui peuvent fournir une explication cohérente.

Les statères d'or de Tarente, frappés entre 344 et 302 av. J.-C. et restés en circulation probablement jusqu'à la chute de la cité en 272 av. J.-C., servirent de modèle aux *Ambiani* de la vallée de la Somme et constituèrent ultérieurement le prototype principal de la zone belge. L'introduction du modèle a pu être maritime — peut-être en relation avec le commerce de l'étain —, mais tout aussi bien terrestre, toujours en relation avec des prestations mercenaires.

Le monnayage de Marseille n'exerça pas d'influence notable en Gaule Transalpine avant l'occupation romaine, mais il fut imité tôt et abondamment en Cisalpine, dans les territoires au nord du Pô, dès le IVe siècle avant J.-C. Les émissions padanes, comme d'ailleurs les autres numéraires celtiques, ont peu circulé en dehors de leur zone d'origine ; le trésor de drachmes padanes découvert près de Penzance, en Cornouailles britannique, constitue donc probablement un des rares témoignages du trafic de l'étain. Au sud du Pô, les Boïens semblent avoir également adopté un monnayage dérivé de la drachme massaliote. Les dernières recherches permettent de distinguer parmi les émissions padanes des faciès attribuables aux grands peuples de la région, Insubres, Cénomans et Boïens (Arslan 1990).

Le prototype principal des monnaies d'or d'Europe centrale fut le statère d'Alexandre (régna de 336 à 323 av. J.-C.). On connaît cependant en Bavière également des émissions inspirées des frappes dites romano-campaniennes, produites pendant une période très courte, de 225 à 217 av. J.-C. Le contexte de développement des échanges monétaires dans lequel se situe cette série bavaroise de la fin du IIIe siècle av. J.-C. est clairement indiqué par l'introduction de valeurs divisionnaires du statère qui pouvaient intervenir dans des transactions portant sur de faibles valeurs (le 1/24e de statère de ce type attesté dans la tombe de Giengen ne pèse qu'environ 0,3 g). On voit d'ailleurs apparaître parallèlement des émissions de petites monnaies en argent qui viennent ainsi compléter l'éventail monétaire.

Les Celtes de l'Est et du Sud-Est ont frappé presque exclusivement des monnaies d'argent dérivées des tétradrachmes de Philippe II et d'Alexandre, de celles d'Antigone Gonatas (régna de 277 à 239 av. J.-C.) dont l'armée comportait, en 274 av. J.-C., un important corps de mercenaires celtiques, enfin, des émissions des cités de Larissa, Thasos et Byzance. Les Galates d'Asie Mineure se seraient surtout inspirés des monnaies de Tarse et de celles d'Euthydème de Bactriane (régna de 222 à 187 av. J.-C.).

À partir du milieu du IIe siècle av. J.-C. peut être observé dans la zone occidentale un bouleversement radical du système monétaire, suite à

l'affirmation progressive des *civitates* et à la fin du monnayage relativement unitaire qui est considéré traditionnellement comme le reflet d'une hégémonie que les Arvernes auraient exercée sur une grande partie de la Gaule. L'émission d'un numéraire propre, liée indiscutablement au développement des oppida, devient probablement un des signes extérieurs de la souveraineté des cités. La multiplication apparemment assez soudaine des monnayages conduisit non seulement à une diversification accrue des types mais également à des variations locales de plus en plus fortes dans la baisse de l'aloi, conduisant à l'augmentation de l'écart intentionnel entre la valeur nominale et la valeur réelle de la pièce. Celle-ci n'était d'ailleurs considérée en dehors du territoire de sa cité émettrice que pour son poids en métal précieux. C'est ce qui explique la présence courante de balances d'orfèvre dans le matériel des oppida. On voit apparaître également des monnaies de faible valeur en alliage de bronze coulé dans des moules d'argile imprimés par une matrice (potins).

C'est vraisemblablement suite à la conquête de la Narbonnaise par Rome, que trois puissants peuples de l'est de la Gaule, les Lingons, les Séquanes et les Éduens, abandonnèrent l'étalon-or du statère pour s'aligner sur le denier d'argent romain. Un monnayage d'argent existait déjà antérieurement dans le Languedoc, probablement depuis le IIIe siècle av. J.-C. Ces « monnaies à la croix » s'inspiraient des drachmes de Rhoda et d'Ampurias.

La dernière période du monnayage gaulois, dont seules les émissions en or s'arrêtent avec la conquête romaine, ne se termine probablement que sous le règne d'Auguste et se poursuit surtout avec des espèces en bronze frappé qui viennent se joindre aux potins. La circulation de ce petit numéraire gaulois est certainement la plus longue qu'aient connue les monnaies celtiques : on les trouve encore couramment dans des contextes archéologiques gallo-romains du IIIe siècle apr. J.-C.

L'influence du monnayage romain se manifeste au Ier siècle av. J.-C. également dans l'aire centre-orientale où des images monétaires empruntées aux deniers républicains apparaissent sur les lourdes monnaies d'argent des Boïens de la cuvette karpatique (connues traditionnellement comme tétradrachmes mais d'une valeur en métal de six drachmes, donc hexadrachmes), émises dans l'oppidum de Bratislava. Elle sera encore plus forte ultérieurement, sur les émissions frappées par les Éravisques de Hongrie qui ne sont plus que de fidèles imitations du denier.

L'art

Le terme « art celtique » est aujourd'hui appliqué généralement à la forme originale d'expression plastique propre aux Celtes dits historiques de culture laténienne. Les débuts de cet art coïncident avec les premières mentions sûres des Celtes chez les auteurs grecs du Ve siècle av. J.-C., sa fin correspond à l'occupation de leurs territoires par les Romains, les

Germains et les Daces, ou, dans les régions insulaires qui étaient restées indépendantes, à l'introduction du christianisme quelques siècles plus tard.

L'emploi courant du terme « art celtique » ou « art celtique ancien » est donc restrictif, puisqu'il n'englobe pas toutes les formes d'art qui furent développées ou adoptées par les populations de langue celtique pendant toute la durée de leur existence. Rien ne permet toutefois pour l'instant de distinguer un style spécifiquement celtique parmi les formes d'art géométrique antérieures au Ve siècle av. J.-C. ; quant à l'adjectif « gallo-romain », il exprime parfaitement la nature de l'art provincial postérieur à la conquête romaine ; enfin, le terme « art irlandais » est généralement employé pour désigner l'expression plastique la plus remarquable qu'élaborèrent les Celtes chrétiens.

Les œuvres de l'art laténien furent pendant longtemps classées parmi les importations d'origine méditerranéenne et qualifiées d'étrusques, ou considérées comme des imitations barbares et maladroites, dénuées de toute originalité. Le XIXe siècle était peu favorable à la compréhension d'un art qui, à la différence de l'art de l'Antiquité classique dont l'étude était alors en plein essor, n'avait pratiquement pas d'architecture ni de sculpture en pierre. Tel que nous le connaissons, l'art celtique est un art appliqué essentiellement à de petits objets : parures, armes, vases, monnaies. On ne connaît que très peu de sculptures en pierre et les traces laissées par l'architecture en bois ne permettent pas d'apprécier ses probables qualités esthétiques. Les statues en bois découvertes récemment à Fellbach-Schmiden montrent néanmoins l'excellent niveau atteint par une sculpture périssable qui pouvait être employée également dans le décor architectural.

La reconnaissance scientifique de l'art celtique laténien et la définition de ses rapports avec l'art classique de la Méditerranée sont dues à l'archéologue allemand Adolf Fürtwängler, grand spécialiste de la Grèce et excellent connaisseur des petits objets. Sa conférence sur le contenu de la tombe princière de Schwarzenbach, tenue en 1888 et publiée l'année suivante, introduisit dans l'esprit des spécialistes de la période l'idée de l'existence d'un art celtique laténien dont le caractère original et l'importance furent assez rapidement reconnus. La première analyse fondée sur un recensement systématique des œuvres dans la plupart des pays habités par les anciens Celtes ne fut cependant réalisée que plus d'un demi-siècle plus tard, par Paul Jacobsthal, d'abord professeur d'archéologie grecque à Marburg puis émigré en Grande-Bretagne, dans son ouvrage *Early Celtic Art*, paru en 1944 à Oxford. Il distingua dans son « Art celtique ancien », qui couvre la période de l'art continental allant du Ve au IIe siècle av. J.-C., trois phases successives. La phase initiale du Premier Style (*Early Style*, en all. *Frühlatènestil*), une seconde phase caractérisée par un style dit de Waldalgesheim, d'après le site rhénan où fut trouvé un ensemble d'objets particulièrement remarquable, et une troisième phase où se côtoient trois styles aux rapports plutôt complexes : le Style dit « plastique » (*Plastic Style*), le Style des épées hongroises (*Hungarian Sword Style*) et enfin le *Cheshire*

Style, nommé ainsi à cause du caractère ambigu et incomplet de certains masques qui évoquent les apparitions fugitives du chat souriant des *Aventures d'Alice* de Lewis Carroll. C'était une forme particulière d'hommage à l'un des esprits illustres du collège oxonien de Christ Church qui avait accueilli Jacobsthal après son départ précipité de l'Allemagne nazie.

Ces noms sont toujours utilisés par la plupart des spécialistes, non sans réserves d'ailleurs, malgré leur caractère plutôt hétérogène : ils sont en effet fondés successivement sur la chronologie, le lieu d'une découverte, le relief qui caractérise l'exécution des motifs, un type de support associé à une aire géographique et enfin une allusion quelque peu ésotérique à une œuvre littéraire.

Plusieurs savants se sont employés à rendre plus homogène cette terminologie et à préciser la valeur relative et absolue de la chronologie stylistique de l'art celtique. L'historien de l'art antique Karl Schefold (1950) s'attacha à démontrer le parallélisme qu'il discernait entre l'évolution de l'art grec et celle de l'art laténien. Une certaine ressemblance entre les deux peut être effectivement remarquée pour le début du Premier Style et pour la troisième période dont les tendances maniéristes peuvent évoquer celles de l'art hellénistique.

La nouvelle terminologie de Paul-Marie Duval (1964, 1966 et 1977, sous une forme plus nuancée) avait comme point de départ l'organisation générale des motifs : il distingua un Style sévère correspondant au Premier Style de P. Jacobsthal, un Style libre dont les expressions plastiques et graphiques recouvrent les deux phases suivantes ; enfin, un Style néo-sévère regroupe les dernières manifestations de l'art laténien, postérieures au IIe siècle av. J.-C. Ces dernières n'étaient plus inclues dans l'ouvrage de Jacobsthal mais devaient être l'objet d'un autre volume, resté inachevé et inédit.

L'archéologue danois Ole Klindt-Jensen (1953) tenta d'établir une correspondance entre la chronologie archéologique et la succession des styles. Il donna à la dernière période de l'art celtique continental le nom de style de Gundestrup, d'après le site où furent découvertes à la fin du XIXe siècle les remarquables plaques de revêtement en argent d'un bassin, de facture tardive, décorées de sujets considérés généralement comme celtiques. L'œuvre présentant de nombreux éléments stylistiques propres à l'aire dite thraco-gète des territoires qui bordent les rivages occidentaux de la mer Noire, l'emploi de ce nom ne paraît pas très opportun, en dehors peut-être des régions périphériques de l'est du monde celtique. J.V.S. Megaw a introduit successivement (1970) pour désigner ce groupe mixte, marginal par rapport à l'art laténien et avec des racines qui remontent localement jusqu'au Ve siècle av. J.-C., le terme plus approprié de Style istro-pontique.

Il a également délimité un groupe de figurations du IIe siècle av. J.-C. qui ne présentent pas à ses yeux l'ambiguïté du *Cheshire Style* et où le visage paraît obtenu par un assemblage d'éléments curvilignes qui rappelle

la technique des créateurs de dessins animés. Il lui donna donc le nom de *Disney Style*.

P.-M. Duval et V. Kruta introduisirent ultérieurement le terme de « métamorhose plastique » pour désigner les formes transitoires, spécifiquement celtiques, qui, à partir du IVe siècle av. J.-C., associent des éléments végétaux, humains, animaux ou abstraits, dans des images composites dont il est impossible de déterminer la nature prédominante. Elles paraissent exprimer la possibilité d'adopter, sans s'y attacher durablement, n'importe laquelle des formes évoquées. Un concept protéiforme de la divinité qui paraît relever de la conviction qu'il n'existe pas de séparation nette et définitive entre les différents éléments dont est composé l'univers.

Proposé en 1975 par V. Kruta, le nom de « Style végétal continu » est appliqué aux principales innovations stylistiques du IVe siècle avant J.-C. Il devrait permettre d'éviter les sous-entendus géographiques et chronologiques qu'entraînait inévitablement son identification à la trouvaille de Waldalgesheim.

L'art insulaire fut étudié plus particulièrement par Cyril Fox, dont l'ouvrage *Pattern and Purpose* (1958) reste la référence fondamentale, dans l'attente de la parution, annoncée depuis plus d'une trentaine d'années, de l'ouvrage entamé par P. Jacobsthal et poursuivi depuis par E. M. Jope.

Il apparaît cependant de plus en plus clairement que l'étude de l'art celtique ne peut se contenter d'une simple analyse de ses aspects formels, sans se poser des questions sur son arrière-plan sémantique et sur les raisons de la surprenante homogénéité dans le temps et dans l'espace de son iconographie ainsi que de certaines attitudes spécifiques dans l'utilisation de l'image (Kruta 1988 et 1992).

L'évolution de l'art celtique peut être actuellement subdivisée en quatre grandes périodes. Les deux premières recouvrent les cinq styles, répartis sur trois siècles, qui furent distingués en 1944 par P. Jacobsthal.

• LA PÉRIODE DE FORMATION (du deuxième tiers du Ve au tout début du IVe siècle av. J.-C. ; correspond au « Premier Style » de P. Jacobsthal)

Les études récentes ont pleinement confirmé le lien qui existe entre la naissance d'un art celtique de nature non géométrique et l'intensification des contacts des populations transalpines avec le monde méditerranéen, due plus particulièrement à l'activité des comptoirs gréco-étrusques et des centres étrusco-italiques de l'Étrurie padane. C'est dans ce milieu composite, où la tradition orientalisante était encore florissante au Ve siècle av. J.-C., que l'art celtique puisa les nouveautés qui permirent son éclosion. La première fut l'introduction de thèmes ou de motifs figurés de lointaine origine orientale — l'Arbre de Vie entouré d'oiseaux ou de gardiens monstrueux (griffons, sphinx, serpents aux têtes de rapaces ou de quadrupèdes), le Maître des animaux, la palmette, la fleur de lotus —, auxquels s'ajoutent quelques masques de silènes ou de satyres et la tête de bélier. Il apparaît aujourd'hui que leur sélection ne fut pas fortuite, mais qu'elle

correspondait à la recherche d'une iconographie adaptée à des concepts religieux qui restent malheureusement inconnus mais étaient apparemment bien structurés et propres à la culture laténienne dans toute son extension et pendant toute sa durée. C'est ce qui explique la remarquable unité iconographique de l'art celtique, ainsi que le fait que la transformation de modèles différents, dans différentes régions et à différentes époques, aboutit à des résultats analogues.

La deuxième innovation de la phase initiale est la généralisation de l'emploi du compas, soit pour graver directement des décors, soit pour construire des compositions complexes dont les plus élaborées reposent sur l'évocation stylisée de formes naturelles (fleurs de lotus, palmettes) et sur l'équivoque établi entre les motifs et le fond. Cette recherche de possibilités de lectures multiples restera un des traits fondamentaux de l'art celtique. La propension des artistes celtes à décomposer les formes naturelles n'est toutefois pas uniquement un jeu formel : l'analyse du traitement du visage humain montre, dès le Vᵉ siècle av. J.-C., qu'il s'agit d'une démarche très particulière qui consiste à réinterpréter le modèle en le reconstruisant à partir d'un répertoire limité de signes, chargés eux-mêmes de signification (esses, feuilles terminées par des volutes). L'attribut devient ainsi un élément de la construction de l'image qu'il permet d'identifier.

L'art celtique est donc fondé dès ses débuts sur des attitudes et procédés originaux qui se distinguent nettement de ceux qui caractérisent l'art de l'Antiquité classique. L'examen du répertoire et des mécanismes de transcription des modèles méditerranéens révèle une unité de fond, mais la variété des supports et des techniques employés ainsi que la facture propre aux différents individus ou ateliers lui confèrent une diversité apparente.

La majorité des œuvres est constituée par des objets mobiliers de métal — éléments de harnachement ou de chars, fourreaux d'épée, cruches à vin, parures personnelles —, mais des décors élaborés apparaissent dans certaines régions également sur les poteries et on connaît plus d'une douzaine de sculptures de pierre. L'aire principale de diffusion s'étend, entre les plaines du Nord et les Alpes, de la Champagne à la limite occidentale de la cuvette karpatique.

• LA PÉRIODE D'ÉPANOUISSEMENT (du début du IVᵉ au début du IIᵉ siècle av. J.-C.)

L'installation de contingents transalpins en Étrurie padane et dans des territoires voisins établit au début du IVᵉ siècle av. J.-C. un contact direct entre les Celtes et les centres grecs et étrusques d'Italie. Une des conséquences de cette nouvelle situation, déterminante pour l'évolution ultérieure de l'art celtique, fut l'assimilation d'une partie du répertoire des bronziers et orfèvres grecs, resté jusque-là sans grande influence. Ce nouveau courant stylistique, appelé « style de Waldalgesheim » ou « Style végétal continu », a pour composante principale des motifs végétaux, notamment le rinceau. Les innovations majeures sont le remplacement de la

simple juxtaposition des motifs dans les compositions par leur enchaînement continu et l'apparition de principes dynamiques d'assemblage, notamment de la symétrie par rotation.

La naissance du nouveau style est illustrée par les quelques pièces trouvées en Italie : torque et fourreau de Filottrano, fourreau de Moscano di Fabriano, casque de Canosa. Considérées naguère comme des importations, elles paraissent représenter en fait plutôt le début de séries transalpines et sont antérieures au milieu du IVe siècle av. J.-C. Le rayonnement de ce nouveau faciès celto-italique est attesté par des objets de prestige, trouvés notamment en Suisse (fibules), en France (casques d'Amfreville et d'Agris, matériaux des tombes à char de Champagne, cruches de Basse-Yutz) et quelques sites plus orientaux (Waldalgesheim, Dürrnberg). Les objets mobiliers de métal continuent à constituer l'écrasante majorité du matériel. La principale application du nouveau style à la céramique est une série champenoise de vases peints en réserve, selon le principe des vases grecs à figures rouges.

La prédominance des motifs d'inspiration végétale ne conduit pas à la disparition totale des représentations humaines et animales. Une nouvelle forme de figuration allusive se développe, particulièrement bien illustrée par le cas de la palmette, transformée par de subtiles retouches en l'évocation d'un visage. C'est la « métamorphose plastique », qui signifie que dans le passage d'une forme — végétale, animale, humaine, abstraite — à l'autre, l'équilibre n'est pas encore rompu et qu'aucune ne s'impose de façon prépondérante. P. Jacobsthal avait qualifié ces compositions de « masques évanescents » et introduit pour les désigner le terme évoqué précédemment de *Cheshire Style.*

L'assimilation et la diffusion du nouveau style se trouvent favorisées par le développement d'une production à grande échelle de parures et d'armes décorées, destinées à satisfaire les besoins croissants de la classe militaire. Parallèlement à l'insertion capillaire de l'art laténien dans la société celtique s'accomplit la rupture définitive des liens formels qui unissaient encore cet art à l'art méditerranéen. Un language figuré, indépendant et parfaitement cohérent, est désormais constitué, imprimant à l'art celtique de la fin du IVe siècle av. J.-C. et du siècle suivant un caractère remarquablement unitaire.

L'iconographie, rendue de plus en plus allusive et ésotérique par la fusion d'éléments isolés de leur contexte et par le jeu formel des volumes (c'est le *Plastic Style* de Jacobsthal) ou des lignes (*Hungarian Sword Style*), ne diffère pas sensiblement dans sa structure de celle du Ve siècle av. J.-C. : un répertoire d'attributs ou de signes (palmettes, esses, feuilles terminées par des volutes) associé à quelques représentations humaines, animales et monstrueuses.

Le IIIe siècle av. J.-C. correspond à l'extension maximale de l'art celtique. D'importants foyers sont alors actifs non seulement dans l'ancienne aire laténienne (Champagne, Bohême, Allemagne méridionale, Autriche),

mais également dans des régions d'expansion récente (Hongrie, Slovénie, Croatie, Serbie, Roumanie).

• L'ART DES OPPIDA ET L'ÉPANOUISSEMENT DE L'ART DES IMAGES MONÉTAIRES (du début du IIe à la seconde moitié du Ier siècle av. J.-C.)

Le monde celtique amorce au IIIe siècle av. J.-C. la transformation profonde de l'ordre économique et social qui aboutit, vers le milieu du siècle suivant, à l'apparition des oppida.

L'art qui accompagne l'essor de ces villes primitives est malheureusement assez peu connu, car l'évolution des usages funéraires se traduit par un appauvrissement généralisé des mobiliers et le matériel recueilli sur des habitats — de petits objets perdus ou jetés — ne peut donner qu'une image incomplète et déséquilibrée. Les séries les plus nombreuses et les plus représentatives sont actuellement constituées par des céramiques peintes de motifs zoomorphes, des garnitures métalliques de récipients et des statuettes à destination probablement votive. Les plaques d'argent du bassin rituel de Gundestrup sont aujourd'hui considérées comme une œuvre périphérique, fabriquée probablement dans un atelier de la cuvette des Karpates ou du bas Danube et issue formellement de la tradition artistique thraco-gète. La sculpture de pierre de Provence (Entremont) représente sans doute une dérivation périphérique de la sculpture méditerranéenne, dans un milieu fortement et longuement imprégné d'influences grecques. La sculpture proprement celtique est mieux illustrée par la tête de Mšecké *Ž*ehrovice en Bohême et les animaux de bois de Fellbach-Schmiden.

L'essentiel de la documentation est fourni par les images monétaires qui apportent un témoignage de premier ordre sur la richesse de l'art celtique laténien de cette période. Inspirées par des modèles méditerranéens, elles montrent que ces derniers furent manipulés de la même manière qu'au cours des périodes précédentes : l'adjonction d'éléments absents sur les prototypes, la modification des proportions originales et les autres retouches ou déformations que l'on peut observer ne visent pas à obtenir une simple stylisation décorative, mais à s'approprier l'image en lui imposant une nouvelle signification. Les créateurs des monnaies celtiques ne furent donc pas des imitateurs plus ou moins adroits — des Barbares qui auraient cherché en tâtonnant la voie de l'image réaliste —, mais des interprètes qui voulaient adapter l'image empruntée à un nouveau contenu et l'intégrer dans leur propre système de conventions plastiques. Fait révélateur à cet égard, l'iconographie monétaire n'est pas foncièrement différente de celle qui est documentée, depuis le Ve siècle av. J.-C., par les autres catégories d'objets : on retrouve les mêmes représentations humaines associées à des attributs ou signes traditionnels, ainsi que les monstres caractéristiques (palmettes, esses, chevaux à têtes humaines, serpents à têtes de bélier et autres).

Les images monétaires, particulièrement nombreuses et variées en Gaule, se chiffrent par milliers. Elles constituent donc l'ensemble le plus important qui nous soit parvenu de l'art des Celtes continentaux.

La spécificité et l'autonomie de l'art celtique semblent s'estomper progressivement à partir du début du Ier siècle av. J.-C. On voit apparaître alors des représentations qui se rattachent pleinement aux conventions plastiques gréco-romaines, aussi bien par leur exécution formelle que par leur esprit. Le regain d'influences méditerranéennes touche apparemment un milieu où la capacité de transformation et d'intégration des apports extérieurs est affaiblie. Les modes d'expression traditionnels persistent à côté des nouveaux emprunts, mais leur proportion semble faible et leur impact limité. La fin de l'indépendance des Celtes continentaux coïncide donc chez eux avec l'extinction d'un art celtique authentique et indépendant.

• LES SURVIVANCES INSULAIRES (de la seconde moitié du Ier siècle av. J.-C. au début du Ve siècle apr. J.-C.)

L'art des Celtes insulaires présente depuis ses débuts des caractères spécifiques. Il est toutefois étroitement lié, du Ve au Ier siècle av. J.-C., à l'art continental. Les principales manifestations de ce dernier y trouvent un écho, reconnaissable même lorsqu'il n'est que partiel et déformé. Après l'arrêt, apparemment assez brutal, de la production artistique des Celtes continentaux, les artisans insulaires perpétuent, en les exaltant quelquefois, les principes fondamentaux de l'art laténien de la période antérieure aux oppida : adaptation parfaite du décor à la forme du support, utilisation systématique et savante du compas, équivoque entre le fond et le décor, représentation par allusion, omniprésence de signes curvilignes. Grâce à l'émail multicolore, certaines de leurs créations en métal atteindront une richesse chromatique jusqu'ici inconnue (plaque émaillée de Paillard).

L'art, essentiellement mobilier, reste l'expression privilégiée d'un milieu foncièrement rural, faiblement influencé par les modes romaines et fortement attaché à ses traditions. Même après la conquête partielle de la Grande-Bretagne, des artisans locaux perpétueront les acquis formels de l'art insulaire, donnant ainsi aux productions romano-britanniques un caractère spécifique qui n'a pas d'équivalent dans les autres provinces celtiques. Quant à l'Irlande, elle ne fut touchée ni par le développement urbain, ni par la conquête romaine et l'héritage de l'art celtique laténien y deviendra le fondement d'un art chrétien puissamment original.

DEUXIÈME PARTIE

Les faits

Les premières mentions

Massalia, ville de la Ligustique, près de la Celtique, colonie des Phocéens. Nurax, ville celtique.

Passages attribués à la Périégèse *d'Hécatée de Milet par Étienne de Byzance.*

L'Istros [Danube], dont le cours commence au pays des Celtes près de la ville de Pyréné, fend l'Europe par le milieu (les Celtes sont en dehors des Colonnes d'Héraclès, ils sont limitrophes des Kynésiens, les derniers habitants de l'Europe du côté du Couchant) ; et, traversant toute l'Europe, il finit dans la mer du Pont-Euxin, à l'endroit où se trouve Istria, habitée par les colons de Milet.

Hérodote, Histoires, *II, 33*
(traduction de Ph.-E. Legrand, Paris, Les Belles Lettres [1930], 1982).

L'Istros coule à travers toute l'Europe ; il commence chez les Celtes, les habitants de l'Europe les plus occidentaux après le s Kynètes, traverse l'Europe entière, et va donner dans le flanc de la Scythie.

Hérodote, Histoires, *IV, 49*
(traduction de Ph.-E. Legrand, Paris, Les Belles Lettres [1945], 1985).

LES CELTES ENTRENT DANS L'HISTOIRE

Les deux mentions incertaines attribuées à Hécatée de Milet et les deux passages où Hérodote évoque les Celtes à propos du Danube peuvent conduire à la conclusion que cette apparition dans les textes constitue le reflet fidèle de l'émergence historique de ce peuple. Les Celtes, encore inconnus, auraient été cantonnés jusqu'alors quelque part dans le cœur de l'Europe, peut-être même ne se seraient-ils constitués en une ethnie qu'à cette époque, vers la fin du VIe siècle av. J.-C. Ainsi conviendrait-il de ne

parler avant cette date que de Protoceltes, inconscients encore de leur mutation désormais proche en ces Celtes dont Hérodote trouve déjà le nom associé à un territoire des confins océaniques, dans l'Extrême-Occident situé au-delà des Colonnes d'Hercule.

La coïncidence apparente entre la date de ces premières mentions et l'éclosion proche de la culture laténienne des Celtes historiques ne peut évidemment que suggérer l'idée qu'il existe un lien entre l'émergence historique des Celtes et la formation d'une culture qui leur est propre. La civilisation laténienne ne serait ainsi que l'expression formelle de l'accomplissement de l'ethnogenèse celtique. Poussé à l'extrême, ce genre de raisonnement avait conduit à interpréter quelquefois la mutation culturelle du V[e] siècle av. J.-C. comme l'indice de l'arrivée de populations celtiques même dans des régions où la continuité du peuplement paraît indiscutable. C'était l'application aveugle d'un modèle qui avait bien fonctionné pour les régions de l'expansion historique où l'apparition en nombre d'éléments laténiens correspondait effectivement, au IV[e] et au III[e] siècle av. J.-C., à l'arrivée massive des Celtes.

Même en adoptant une attitude moins simpliste, il semble difficile de voir dans la formation de la culture laténienne le signe extérieur de la prise de conscience d'une parenté ethnique jusqu'ici ignorée. Une telle formule ne peut d'ailleurs s'appliquer ni aux Celtes de la péninsule Ibérique, connus pourtant d'après le témoignage d'Hérodote au moins depuis la fin du VI[e] siècle av. J.-C., ni aux Celtes de la culture de Golasecca, qui pourraient être les habitants de la Celtique qu'Hécatée aurait localisée, si cette mention n'est pas un ajout postérieur, à proximité de Massalia. En effet, l'angle occidental de la plaine du Pô, considérée comme un triangle délimité par les Alpes, l'Adriatique et l'Apennin, était situé traditionnellement par les géographes grecs près de Marseille. Quant à l'intensité des contacts économiques entre la ville phocéenne et les indigènes de la Transpadane, elle est attestée de manière convaincante par l'adoption locale de la drachme massaliote, dès le IV[e] siècle av. J.-C.

L'archéologie apporte toutefois un témoignage irréfutable sur la lointaine pénétration commerciale des Massaliotes le long de l'axe rhodanien et on ne saurait douter de leurs contacts directs, indiscutablement antérieurs à la fin du VI[e] siècle av. J.-C., avec des populations présumées celtiques de l'Europe intérieure. Il est donc également possible que la Celtique évoquée dans ce passage corresponde à la définition donnée par César, sa proximité par rapport à Massalia n'étant pas nécessairement l'indice d'un état précédant la création de la Narbonnaise, car il peut s'agir du même type d'appréciation très approximative de la distance et de la configuration naturelle que lorsque le port phocéen est situé près de la plaine du Pô. Quelle que soit la bonne réponse, on ne peut donc considérer dans aucun cas le texte attribué à Hécatée comme la preuve d'une poussée vers le sud de Celtes qui se seraient installés vers la fin du VI[e] siècle av. J.-C. dans le voisinage

de la côte provençale et auraient ainsi établi un premier contact avec le monde grec.

La mention de « Nurax ville celtique » est encore plus difficile à exploiter, car, même si l'on accepte l'authenticité du passage, l'impossibilité de proposer une identification certaine du site ne permet d'en tirer aucune conclusion. En effet, l'idée qu'il pourrait s'agir du site de Noreia, connu par la défaite que les Cimbres y infligèrent en 113 av. J.-C. à une armée romaine, relève entièrement du domaine de la spéculation : il paraît hautement improbable, d'une part que le site de ce chef-lieu du Norique ait eu, quatre siècles auparavant, une importance telle pour mériter d'être qualifié de « ville » et attirer l'attention d'un savant grec d'Asie Mineure, d'autre part que la région en question ait pu être considérée dès cette époque comme « celtique ». Il faut donc soit admettre une date tardive du passage et une attribution abusive à Hécatée, soit conclure qu'il doit s'agir d'une agglomération qui ne possède en commun avec Noreia qu'une certaine parenté onomastique. Elle pourrait se trouver en conséquence dans n'importe laquelle des régions où existaient des contacts entre les Grecs et les Celtes. Dans ces conditions, il faudrait probablement la chercher plutôt à l'ouest qu'à l'est du massif alpin.

Si l'on accepte leur authenticité, les deux mentions des Celtes chez Hécatée ne constituent donc au mieux que l'enregistrement de l'écho lointain d'une réalité ethnique qui, à la fin du VIe siècle av. J.-C., était déjà familière aux Grecs d'Occident. On ne peut en aucun cas en tirer d'autres conclusions et encore moins les utiliser comme témoignage d'une progression celtique en direction du littoral méditerranéen.

Les deux passages d'Hérodote n'inspirent pas les mêmes réserves. Non seulement parce que leur attribution ne présente pas les mêmes incertitudes mais aussi parce que leur auteur, bien qu'également originaire d'Asie Mineure, connaissait la Grande-Grèce pour y avoir voyagé et y avait probablement recueilli les informations qu'il rapporte dans son texte. On peut donc se demander la raison de la confusion qu'il y entretient entre des Celtes de la péninsule Ibérique — probablement les mêmes populations du sud-ouest de la péninsule, installées dans les parages du cap Saint-Vincent, qui porteront le nom de *Celtici* au *Keltikoi* encore quelques siècles plus tard — et les habitants de la région où se trouvaient les sources du Danube.

Hérodote disposait apparemment de deux sources d'information différentes : la première devait avoir son origine dans les comptoirs grecs de la péninsule Ibérique et remontait probablement à des navigations antérieures au blocus carthaginois de l'accès à l'Atlantique, effectif vers la fin du VIe siècle av. J.-C. ; la seconde pouvait difficilement être autre que massaliote et devait s'appuyer sur les données recueillies par des marchands ou des voyageurs qui avaient remonté l'axe rhodanien et atteint la haute vallée du Danube. Cette dernière éventualité semble pleinement confirmée par les vestiges archéologiques.

Il reste évidemment une question, soulevée à juste titre par certains savants : comment des Grecs égarés au cœur de l'Europe pouvaient-ils savoir que le fleuve qu'ils avaient rejoint à partir de la vallée du Rhône était identique à l'Istros qui se jetait dans le Pont-Euxin ? Il n'y a pas de réponse dans les textes et on ne peut que supposer qu'une partie importante des connaissances sur les voies commerciales de l'Europe intérieure resta un secret jalousement préservé. Communiquer une vague information à un visiteur curieux d'Asie Mineure ne devait pas être considéré comme dangereux, surtout si cette information était associée à une autre, incontrôlable, qui renvoyait les Celtes et les sources du Danube aux confins occidentaux du monde connu, rendus inaccessibles par les Carthaginois.

Qu'elle soit intentionnelle ou involontaire, la localisation erronée des sources du Danube devait répondre à une image de l'Europe tout à fait satisfaisante pour Hérodote qui disposait d'informations abondantes et apparemment assez précises sur le cours inférieur du fleuve. Traversant l'Europe par son milieu, son rôle peut être comparé à celui du Nil, censé être d'une longueur équivalente, pour l'Afrique. Cependant, Hérodote ne manque pas de souligner qu'à la différence du Nil, « l'Istros, coulant à travers des pays habités, est connu de beaucoup de gens » (II, 34). Aucun doute, aucune hésitation sur la justesse de l'identification du cours supérieur du grand fleuve européen n'est perceptible dans ce texte. Il est cependant évident que l'erreur qu'il commet en situant ses sources près des Pyrénées n'est concevable que si l'accès à cette région prévoyait dès le départ le contournement par l'ouest du massif alpin.

Le texte d'Hérodote est donc en accord parfait avec le contexte général de l'époque où il a été écrit, la personnalité et l'expérience de son auteur. Il concorde avec les données fournies par l'archéologie pour la période antérieure à la fin du VI[e] siècle av. J.-C. et reflète de manière remarquablement complète, malgré sa brièveté, la localisation en Méditerranée occidentale des points de contact qui existaient alors entre les Grecs et les Celtes.

L'absence d'informations sur les parcours alpins qui lui auraient permis de rectifier la localisation erronée des sources de Danube n'a rien de surprenant et s'explique par le monopole étrusque de leur exploitation commerciale à partir de la plaine du Pô. Les négociants des comptoirs qui jalonnaient le fleuve depuis son embouchure et dont l'essor était largement tributaire du développement du trafic transalpin devaient être bien informés sur la situation ethnique et géographique des régions qui s'étendaient au nord des Alpes. Il paraît peu probable qu'ils aient transmis leurs connaissances à des concurrents réels ou potentiels.

Des deux images complémentaires des Celtes dont disposait au VI[e] siècle av. J.-C. le monde méditerranéen, celle des Grecs d'Occident et celle des Étrusques, une seule nous est parvenue, grâce à Hérodote. On ne trouve de l'autre que des échos très lointains, dans des textes d'auteurs grecs et latins postérieurs au début du II[e] siècle av. J.-C. Ils ont probable-

ment emprunté un certain nombre d'éléments à des traditions étrusques qui remontaient à l'apogée de l'Étrurie padane. Intégrés, sans grand souci de cohérence, dans une image plus ou moins volontairement déformée des racines du conflit qui opposa pendant plus de deux siècles Rome aux Celtes d'Italie, ils confirment sans équivoque l'ancienneté et l'intensité des relations qui existaient jadis entre Étrusques et Celtes. On trouve même parmi eux, chez Pline l'Ancien (*Histoire naturelle*, III, 123), un témoignage surprenant sur les Celtes « fondateurs de villes » — des Celtes que nous savons aujourd'hui pouvoir identifier aux populations de la culture dite de Golasecca — dont les fouilles récentes corroborent pleinement la véracité.

L'irruption de Transalpins dans les régions au sud du Pô qui modifia radicalement, au début du IVe siècle av. J.-C., les anciens équilibres n'est donc que le premier épisode enregistré, et sûr, d'une histoire à peu près inconnue qui devait être alors déjà longue et riche de péripéties. Si nous sommes si bien informés à son sujet, c'est qu'il toucha directement Rome, devenue ainsi inséparable du premier événement certain relaté par les textes de l'histoire des Celtes et, par ses implications directes, de l'ensemble de l'Europe non méditerranéenne.

UN RETOUR EN ARRIÈRE : LE PROBLÈME DES ORIGINES

Les migrations historiques des Celtes en Italie et dans les régions danubiennes avaient fourni aux spécialistes les fondements d'un modèle du peuplement celtique de l'Europe qui se serait effectué par l'expansion progressive à partir d'un noyau central, identifié à l'aire hallstattienne centre-occidentale, le *Westhallstattkreis* de l'archéologie allemande, qui couvre le nord-est et l'est de la France actuelle, le sud de la Belgique, l'Allemagne méridionale, la Suisse, la partie occidentale de l'Autriche et la Bohême. C'est à partir de ce noyau initial que les Celtes auraient progressé à partir du VIe siècle av. J.-C. non seulement vers le sud et le sud-est, mais également vers l'ouest et le sud-ouest. Les indices des étapes de cette expansion qui n'étaient pas attestées par les textes devaient donc être cherchés dans la diffusion de matériaux hallstattiens propres à cette aire culturelle ou dans celle de matériaux laténiens plus récents. On a pu ainsi établir le modèle radial, à première vue très satisfaisant, qui figure dans la plupart des synthèses consacrées aux Celtes, même de date très récente.

Il est vrai que le cas des Celtes de la péninsule Ibérique s'intégrait assez mal dans ce schéma, mais on s'acharna à détecter des éléments hallstattiens ou laténiens propres à plaider en faveur de l'existence de liens directs qui les auraient unis aux Celtes historiques ou à leurs ancêtres hallstattiens. On tenta même de remonter jusqu'à la fin de l'âge du bronze, à la période des

champs d'urnes, en s'appuyant cependant toujours sur le même modèle de diffusion à partir d'un noyau centre-européen. Le résultat ne fut jamais très convaincant, de même que celui des tentatives analogues qui se donnaient pour but d'expliquer l'origine du peuplement celtique des îles Britanniques.

L'attribution de la culture de Golasecca à des populations de langue celtique porta un coup probablement décisif à l'édifice déjà fragile et assez peu cohérent de l'hypothèse d'une expansion qui se serait effectuée à l'âge du fer à partir d'un foyer centre-européen, car elle a rompu le lien exclusif que l'on croyait pouvoir établir pour la période du VIIe-VIe siècle av. J.-C. entre les Celtes et le faciès centre-occidental de la culture hallstattienne. On tenta naturellement de mettre en évidence les liens entre ce dernier et la culture de Golasecca. S'ils sont indiscutables, ils paraissent plus fréquents en direction sud-nord que dans le sens contraire et clairement insuffisants pour séparer la culture de Golasecca du complexe septentrional des cultures péninsulaires. L'hypothèse d'une celtisation provoquée par la pénétration à travers les Alpes de petits groupes d'individus qui se seraient intégrés comme élément dominant des communautés locales paraît tout à fait improbable si l'on tient compte de la lenteur que met une langue à s'imposer à un substrat majoritaire, même si elle s'appuie sur l'adhésion des élites, le contrôle d'un réseau urbain et un usage militaire et administratif qui favorisent et accélèrent le processus, comme ce fut le cas pour le latin. Une telle situation ne peut être évidemment envisagée pour l'aire de Golasecca au VIIIe ou VIIe siècle av. J.-C.

L'archéologie ne tient probablement pas encore suffisamment compte de l'extraordinaire résistance des langues en milieu rural, qui a su préserver non seulement des toponymes, mais même une langue comme le basque, le seul résidu linguistique survivant du peuplement non indo-européen de l'Europe occidentale.

Il est évident qu'en remontant dans le temps, la réalité linguistique que recouvre le concept de Celtes se dissout progressivement pour se confondre avec le concept de populations indo-européennes dont les parlers se différencièrent progressivement jusqu'à constituer les groupes de langues dont certains se sont perpétués jusqu'à nos jours. Le cas du grec, enregistré par écrit dès le milieu du IIe millénaire av. J.-C., montre que ce processus a dû commencer bien avant que nous disposions d'éléments qui nous permettent de localiser autrement que de manière purement spéculative les principaux groupes de langues connus de l'Europe ancienne.

Malgré les difficultés et les réserves que peut susciter toute tentative pour chercher à établir une relation entre des cultures anonymes, définies à partir des vestiges archéologiques, et des langues reconstituées hypothétiquement en se fondant sur des matériaux plus récents, il paraît impossible de faire l'économie d'un retour en arrière, jusqu'aux lointaines racines des groupes indo-européens qui ont fourni à l'Europe l'écrasante majorité des langues qu'on a pu y reconnaître depuis les débuts de son histoire écrite.

Il est toutefois évident que toute entreprise de ce genre relève du domaine de la spéculation et ne peut que simplifier à l'extrême des situations et des évolutions qui furent probablement d'une grande complexité.

L'origine du peuplement indo-européen de l'Europe, associé progressivement, non sans discussions, non seulement à une famille de langues, mais encore à une pensée religieuse et à une certaine organisation de la société et des institutions, a été cherchée par tous ceux qui ont tenté d'en identifier la trace archéologique dans une importante vague migratoire. L'analyse comparative des éléments communs du vocabulaire de l'ensemble des langues indo-européennes par rapport à ceux qui sont propres aux différents groupes attestés sur le sol européen a permis de déterminer qu'il devrait s'agir d'un événement très ancien, antérieur ou contemporain à l'introduction du métal, et que l'aire d'origine devrait se situer quelque part en zone tempérée, dans les vastes territoires qui s'étendent entre l'Inde et les Karpates. Venant donc de l'est ou du sud-est, cette irruption des peuples indo-européens devait avoir été d'une force telle qu'ils ont pu imposer d'emblée leur présence dans de vastes régions de l'Europe.

Deux hypothèses principales se partagent aujourd'hui la faveur des spécialistes. La première, formulée dans ses lignes générales il y déjà plus d'une trentaine d'années par le savant espagnol Pedro Bosch-Gimpera, puis reprise et affinée successivement à partir des nouvelles données de la chronologie par d'autres spécialistes, considère que le seul événement d'une telle ampleur a été la colonisation de l'Europe par des agriculteurs venus d'Asie Mineure dans le courant du VII[e] millénaire av. J.-C. Après avoir introduit dans les territoires balkaniques les techniques agricoles, associées à une vie sédentaire dans des villages permanents, ils progressèrent vers l'intérieur de l'Europe en remontant le cours du Danube et de ses affluents et en s'installant sur les sols les plus adaptés des territoires qu'ils traversaient, les plateaux de lœss des terrasses fluviales, faciles à cultiver avec les moyens dont ils disposaient.

Cette progression a dû certainement comporter l'acculturation et l'assimilation des groupes de chasseurs-collecteurs, apparemment assez peu nombreux et donc faciles à intégrer, qui peuplaient alors ces régions. Le potentiel humain de la colonisation a dû cependant être fourni presque exclusivement par l'accroissement démographique considérable que permettait la nouvelle économie agricole. Autrement dit, ce seraient les descendants directs des groupes émigrés d'Asie Mineure qui auraient constitué l'écrasante majorité des effectifs et auraient pu maintenir ainsi sans difficultés leur unité linguistique originelle. Conservant une culture remarquablement stable et homogène, le courant colonisateur des agriculteurs danubiens atteindra vers la fin du VI[e] millénaire av. J.-C. le cours du Rhin, qu'il suivra vers le nord, et continuera son avancée vers l'ouest. Son implantation ne semble toutefois pas avoir dépassé le Bassin parisien.

La diffusion de l'agriculture ne paraît pas s'être effectuée de la même manière sur le pourtour méditerranéen, où l'acculturation par voie essen-

tiellement maritime des groupes locaux de pêcheurs-chasseurs-collecteurs, apparemment bien plus nombreux sur le littoral qu'à l'intérieur des terres, joua probablement un rôle déterminant. Caractérisé par un type de poterie qui est fréquemment décoré d'impressions réalisées avec l'aide de la coquille du *cardium*, ce complexe néolithique le plus ancien de la Méditerranée occidentale et de l'Adriatique est désigné généralement du nom de Cardial. On a pu déterminer, surtout grâce au calibrage dendrochronologique des dates fournies par l'analyse du carbone 14, que c'est ce courant qui fut à l'origine, dès le VIe millénaire av. J.-C., de la formation des premières cultures agricoles de la péninsule Ibérique, du sud de la France et des régions atlantiques. Elles y développeront très rapidement l'architecture monumentale en pierre dite mégalithique, la première qui laissa une empreinte durable dans le paysage européen.

La conquête, apparemment pacifique, des plaines les plus fertiles de l'Europe intérieure par les agriculteurs danubiens, suivant un mécanisme qui a été décrit il y a une vingtaine d'années comme la « vague d'avancée », a pu effectivement constituer un excellent support pour la diffusion et pour l'implantation durable de parlers appartenant à l'origine à une souche commune. Rien ne s'oppose *a priori* à ce que cette souche ait été indo-européenne. C'est même une hypothèse très satisfaisante, car elle expliquerait non seulement le mécanisme d'introduction de cette famille de langues en Europe, ainsi que les liens qui l'unissent au hittite d'Asie Mineure, mais également la concentration indiscutable de fortes traces d'un substrat non indo-européen dans les régions qui n'avaient pas été touchées directement par le courant danubien, celles où les communautés agricoles semblent s'être formées essentiellement par l'acculturation de populations autochtones.

Si l'on adopte l'hypothèse d'une langue indo-européenne véhiculée par les paysans danubiens, il reste toutefois une partie non négligeable de l'Europe où les parlers indo-européens n'avaient eu aucun moyen de s'implanter à la faveur de l'introduction de l'agriculture et où ils ont dû nécessairement être introduits ultérieurement : c'est notamment le cas de l'ensemble des régions qui bordaient l'Adriatique, la Méditerranée occidentale et l'Atlantique, ainsi que de l'ensemble de l'Europe septentrionale.

La stabilité territoriale dont font preuve les communautés néolithiques, ainsi que leur attachement à des traditions culturelles qui n'ont évolué que très lentement, ne plaident pas en faveur d'une indo-européanisation de ces régions antérieurement aux mutations et aux bouleversements qui paraissent caractériser dans une bonne partie de l'Europe le IIIe millénaire av. J.-C.

Durant cette période apparaissent des éléments de nature diverse qui tranchent nettement avec la situation antérieure et que l'on croit pouvoir associer à l'image reconstituée des Indo-Européens : la domestication du cheval, le développement d'une économie pastorale spécialisée, la diffusion de la métallurgie du cuivre, l'émergence d'une hiérarchie sociale qui

s'exprime notamment dans le domaine funéraire, où la sépulture individuelle, soumise à de rigoureuses contraintes rituelles d'orientation et de position du défunt selon le sexe, est surmontée généralement d'un tertre, le rôle joué par les armes qui permet d'envisager la formation d'une élite guerrière et l'organisation patriarcale de la société, le dépôt régulier dans la tombe de formes particulières de récipients destinés à la consommation d'une boisson, probablement fermentée, etc. Elle a donc constitué aux yeux de bon nombre de savants le cadre idéal dans lequel pouvait être située l'arrivée de populations indo-européennes en Europe, associée généralement à un modèle de conquête par la force qui aurait imposé aux populations autochtones la suprématie d'une élite guerrière et intellectuelle de cette origine.

Le complexe des cultures dites à « hache de combat », dont l'élément le plus important est la culture à « céramique cordée », désignée ainsi à cause de l'utilisation prédominante d'empreinte de cordelette où de ses imitations dans le décor des poteries, a été reconnu, avec des arguments très valables, comme l'un des principaux responsables de l'introduction d'un certain nombre de ces nouveautés et considéré en conséquence comme le groupe humain qui, par son dynamisme, son homogénéité et ses racines probables dans les grandes plaines de l'est de l'Europe correspondrait le mieux à l'image d'une vague d'Indo-Européens lancés à la conquête de l'Europe (carte 4, p. suiv.). Dans cette hypothèse, la diffusion des parlers qui auraient été introduits par ces peuples, installés surtout dans les plaines du Nord et dans certains des territoires qui bordent le moyen Danube, aurait dû se prolonger à partir de la seconde moitié du IIIe millénaire av. J.-C. dans plusieurs directions pour atteindre toutes les régions où elles sont attestées à l'époque historique.

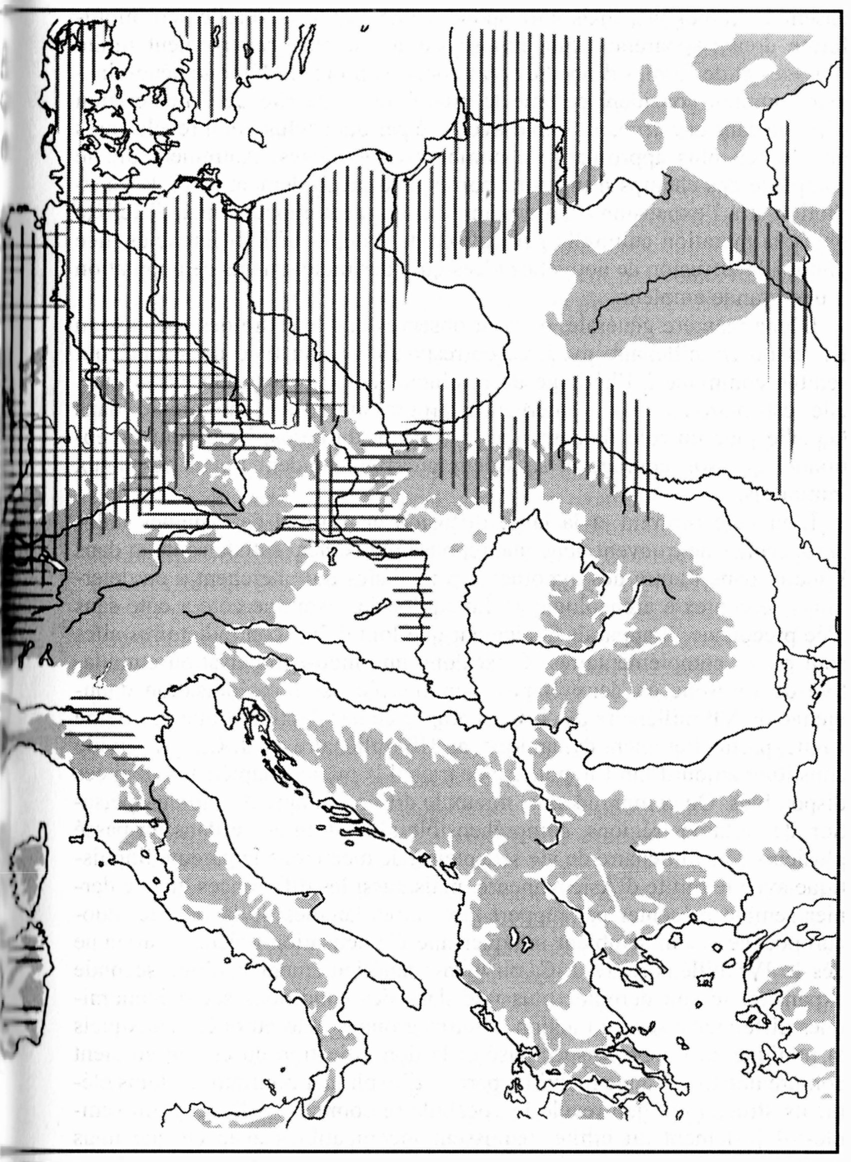
C'est théoriquement possible. Toutefois, le début de cette diffusion se situerait ainsi au moment où s'ouvre une nouvelle longue période d'apparente stabilité dans la plupart des territoires concernés. On n'y connaîtra plus pendant longtemps de mutations de nature et d'amplitude telle pour que l'on puisse les associer à l'essaimage des parlers indo-européens à partir du noyau initial. Il faudrait donc envisager l'hypothèse alternative d'une adoption progressive de ces parlers, de proche en proche ou par l'action de petits groupes de migrants, à peu près imperceptibles par l'archéologie, qui auraient réussi à imposer ainsi ces langues aussi loin qu'en Espagne, en l'Italie, dans les îles Britanniques ou le long des côtes de l'Atlantique.

Un tel modèle paraît invraisemblable dans le cadre de l'âge du bronze, du moins avant les derniers siècles du IIe millénaire av. J.-C. et la formation du complexe culturel des champs d'urnes, associé par certains savants à une phase récente des migrations indo-européennes ou bien à une phase ancienne de mouvements considérés comme « protoceltiques », ceux-ci étant même attribués à la branche « goidélique » de ces populations. Ces hypothèses ne sont toutefois pas très satisfaisantes. Elles se heurtent notamment au fait que le complexe des champs d'urnes n'est pas un



4. CÉRAMIQUE CORDÉE

Extension des complexes dits à « hache de combat » ou à « céramique cordée »



ET VASE CAMPANIFORME
(hachures verticales) et à vase campaniforme (hachures horizontales) au III[e] millénaire av. J.-C.

ensemble homogène, mais correspond à une réalité culturellement multiforme dont l'apparente unité repose sur un nombre relativement limité d'usages et de formes d'objets, notamment en bronze. Même le dénominateur commun considéré comme le plus évident, le rite de l'incinération déposée dans une urne, est loin d'avoir été partout exclusif et il révèle après un examen plus approfondi de nombreuses variantes. Autrement dit, le complexe des champs d'urnes ne correspond probablement pas à la constitution et à l'expansion d'un ensemble ethnique homogène mais il reflète plutôt la mutation culturelle généralisée de groupes déjà différenciés, liée plutôt à la diffusion de nouvelles idées qu'à des mouvements de population d'une grande ampleur.

D'une manière générale, on peut observer que le cadre des sociétés du IIIe et du IIe millénaire av. J.-C. correspond bien au type de société qui semble commune à l'héritage de la plupart des peuples indo-européens : elle est marquée par l'émergence progressive d'une hiérarchie dans laquelle joue un rôle fondamental le concept du héros, l'individu exceptionnel que son courage et sa valeur guerrière rendent l'égal des dieux immortels.

L'ancrage profond et la large diffusion en Europe des langues indo-européennes ne trouvent donc une réponse pleinement satisfaisante ni dans l'une ni dans l'autre des hypothèses principales qui cherchent à en déterminer le contexte archéologique. Lorsqu'on les examine côte à côte sans idée préconçue, il apparaît finalement que loin d'être contradictoires elles sont plutôt complémentaires. C'est donc une indo-européisation cumulative de l'Europe en deux étapes, commencée par la colonisation danubienne du VIe millénaire av. J.-C. et amplifiée par l'action d'une deuxième vague, particulièrement dynamique, au IIIe millénaire av. J.-C., qui semble constituer aujourd'hui l'hypothèse de travail la mieux adaptée aux données disponibles. On comprend ainsi mieux le différent degré d'indo-européisation de certaines régions, compréhensible s'il est enraciné dans un passé plusieurs fois millénaire de vie sédentaire, de même que la parenté linguistique avec le hittite d'Asie Mineure, mais aussi les différences que ce dernier semble présenter par rapport aux autres langues de la famille indo-européenne et qui semblent indiquer une dialectisation précoce, survenue dès le IVe millénaire av. J.-C. ou même antérieurement. Qu'une seconde expansion se soit déroulée plus tard dans des conditions socio-économiques différentes, suite à l'action d'autres groupes indo-européens auxquels la pratique de l'élevage spécialisé et la domestication du cheval auraient conféré une très grande mobilité, permet d'expliquer pourquoi certains éléments structuraux que révèle le vocabulaire commun, à l'exception semble-t-il justement du hittite, paraissent incompatibles avec ce que nous croyons savoir aujourd'hui de la société des agriculteurs balkano-danubiens.

Bouleversée par la calibration dendrochronologique des dates du carbone 14 qui en constituent l'ossature, l'étude interrégionale des cultures

chalcolithiques constitue donc probablement le point de départ obligatoire de toute recherche d'une solution, inévitablement hypothétique, au problème complexe et délicat de la lointaine origine des peuples celtiques.

Le IIIe millénaire av. J.-C. constitue indiscutablement un moment de rupture nette et radicale dans l'évolution des sociétés de l'Europe ancienne dont l'introduction du métal, contrairement à une opinion encore répandue, ne constitue qu'un aspect secondaire. En effet, on sait aujourd'hui que les premiers métaux, l'or et le cuivre, apparaissent en Europe bien plus tôt, dès le Ve millénaire av. J.-C., dans des communautés néolithiques des Balkans qui maintiennent leurs traditions et ne paraissent pas connaître toutes les mutations spectaculaires et radicales que l'on pourra observer au IIIe millénaire av. J.-C.

Tout porte à croire que la situation du chalcolithique comporta des bouleversements structuraux d'une telle force et d'une telle ampleur qu'ils ne peuvent être dissociés d'un arrière-plan religieux, nouveau et suffisamment fort pour avoir laissé une marque durable dans l'art, le seul enregistrement que nous possédons pour ces époques de l'univers spirituel : on assiste alors dans de vastes régions de l'Europe à un recul généralisé de la figuration, centrée jusqu'ici sur la Grande Déesse, au profit de l'apparition, assez sporadique mais attestée dans différentes régions de l'Europe, d'emblèmes solaires, lunaires ou astraux ; les rares personnages représentés, notamment sur des stèles de pierre, ne sont plus exclusivement féminins, mais peuvent être tout aussi souvent des hommes, identifiés comme guerriers par leur armement, le poignard, la hache ou l'arc. La profondeur du changement, perceptible notamment dans le domaine du décor céramique, sa relative rapidité et son extension qui dépasse très largement l'aire des cultures à la hache de combat, en font l'indice idéal d'une circulation d'idées qui pourrait comporter également un aspect linguistique et qu'il est difficile de concevoir sans d'importants déplacements de populations.

Si l'on considère que les mouvements ethniques du IIIe millénaire av. J.-C. peuvent avoir joué un rôle dans la mise en place des parlers indo-européens, on ne peut évidemment se limiter à mentionner les cultures à hache de combat et passer sous silence l'important complexe du chalcolithique récent dit des « gobelets campaniformes » (milieu et seconde moitié du IIIe millénaire av. J.-C.). Répandu depuis les territoires du moyen Danube jusqu'aux îles Britanniques, au centre-nord de l'Italie et à la péninsule Ibérique, il est attesté même en Sardaigne, en Sicile et à l'extrémité occidentale de l'Afrique du Nord (carte 4, p. 128-129). Caractérisé par le dépôt dans les tombes d'un vase à boire d'une forme particulière au fin décor géométrique et d'un armement constitué par des poignards en silex ou en cuivre et des arcs, attestés par les pointes des flèches et les « brassards » (des plaquettes de pierre rectangulaires perforées aux extrémités et destinées à protéger l'avant-bras de l'archer), ce complexe très homogène était considéré encore naguère comme un pendant méridional et à peu près contemporain de celui de la céramique cordée : porteur d'une

métallurgie du cuivre élaborée dans la péninsule Ibérique, il aurait progressé par l'essaimage de petits groupes très mobiles vers le nord et vers l'est, où il se serait heurté aux peuples à haches de combat. La fusion de ses deux ensembles aurait été localement à l'origine des cultures de l'âge du bronze ancien de l'Europe centrale parmi lesquelles se distingue plus particulièrement l'importante et riche culture d'Únětice (all. *Aunjetitz*) de la Bohême et des régions limitrophes.

Ce modèle traditionnel a été récemment mis en cause par les dates calibrées du carbone 14 et il semblerait qu'il faille inverser le phénomène : le complexe campaniforme se serait formé en Europe centrale, à partir de certains groupes de la céramique cordée, et il se serait répandu ensuite vers l'ouest et vers le sud, couvrant à peu près toutes les régions qui n'avaient été touchées ni par la vague danubienne ni par le complexe à hache de combat. Ainsi qu'il a été observé par de nombreux spécialistes, on ne peut considérer *a priori* la totalité de la diffusion du complexe campaniforme comme le résultat d'un mouvement migratoire et certains n'y voient qu'une mode dont l'adoption aurait été indépendante de tout déplacement humain. S'il a pu en être quelquefois ainsi, une diffusion d'une telle ampleur et d'une telle cohérence paraît difficilement concevable sans le soutien d'un support idéologique nouveau et fort, confirmé d'ailleurs par le contraste que l'on peut observer dans de nombreuses régions entre les usages propres à la culture campaniforme et les traditions locales antérieures. Il est tout à fait probable que les nouveaux « signes de pouvoir » du complexe campaniforme ne furent pas toujours et partout l'apanage d'un seul groupe ethnique. Il paraît cependant vraisemblable que l'impulsion originelle, qui pour s'imposer à une telle échelle devait être forte et de grande amplitude, n'a pu être donnée que par le déplacement quantitativement assez important de groupes très mobiles, que l'on peut imaginer bien organisés et dynamiques, culturellement et ethniquement homogènes, animés par une religion qui exaltait des qualités particulièrement adaptés aux nouvelles conditions. S'il en a été ainsi, ces croyances contribuèrent peut-être autant que leurs armes et que leur maîtrise de la métallurgie du cuivre à leur assurer un succès durable.

Comme tout ce qui concerne ces temps lointains des peuples anonymes, associer le complexe campaniforme à la mise en place définitive des parlers indo-européens ne peut être qu'une hypothèse spéculative, une tentative d'appuyer la réflexion sur un modèle concret. Si l'on s'en tient aux faits, il faut cependant constater que le IIIe millénaire av. J.-C. représente plus qu'une période de mutations économiques et sociales. Cest le moment où se façonne la physionomie spirituelle de l'Europe de l'âge du bronze, marquée par l'émergence des divinités masculines associées au culte solaire qui feront partie du répertoire iconographique de différents peuples historiques de l'âge du fer d'indiscutable souche indo-européene.

Il est désormais couramment admis que les racines de la plupart des peuples historiques de l'Europe ancienne peuvent être discernées dans les

cultures de l'âge du bronze final de la fin du IIe millénaire av. J.-C. et du tout début du millénaire suivant. On peut suivre ensuite leur évolution, sans solution de continuité, jusqu'au moment de leur émergence historique. Si l'on remonte le temps en sens contraire pour en chercher les racines les plus profondes, elles conduisent dans un certain nombre de cas jusqu'aux mutations du IIIe millénaire av. J.-C. Accepter le principe d'une telle continuité, qui implique la mise en place ancienne des ensembles ethniques qui constitueront le substrat sur lequel se développeront les peuples historiques, est loin d'être déraisonnable et son éventuel refus relève plus d'un *a priori* psychologique que d'obstacles techniques propres aux disciplines concernées.

Avec toutes les réserves qu'imposent les différences géographiques et culturelles qui séparent l'Europe centre-occidentale de la Méditerranée orientale, on peut quand même rappeler que personne n'aurait osé jadis imaginer que les fondements sur lesquels se développa la première période reconnue de l'histoire des peuples de langue grecque, celle des royaumes mycéniens dont l'épopée homérique fixa à jamais le souvenir, plongeaient leurs racines jusqu'au lointain IIIe millénaire av. J.-C., au moment où nacquit sur la côte occidentale d'Asie Mineure la ville nommée Troie.

Même en admettant toutes les incertitudes et les possibilités d'erreur qu'entraîne une telle démarche, la recherche du lien éventuel qui pourrait exister entre les événements du IIIe millénaire av. J.-C. et la mise en place du substrat ethnique de l'Europe centrale et occidentale ne peut être abandonnée. Le fait que toutes les régions où les Celtes paraissent avoir été implantés anciennement appartiennent à l'aire de diffusion du complexe campaniforme n'est peut-être qu'une coïncidence fortuite. Il mérite cependant d'être examiné sans idée préconçue. Il n'est évidemment pas question de considérer qu'il pourrait s'agir de porteurs de langues éloignées de la souche commune au point de permettre de les qualifier de Protoceltes. Il s'agirait plutôt de locuteurs d'une forme d'indo-européen qui avait déjà subi une certaine différenciation et qui portait en soi les germes d'une évolution qui pouvait conduire aux langues du groupe celtique, mais peut-être pas uniquement à celles-ci. Les indices disponibles sont évidemment subtils, les données complexes et souvent contradictoires, les hypothèses fragiles. On ne peut cependant se contenter de chercher les racines des peuples historiques dans leur passé immédiat.

Quels que soient leur configuration ethnique et leur rôle éventuel dans la diffusion des langues indo-européennes, les populations à gobelets campaniformes représentent le dernier complexe culturel d'une telle homogénéité de la protohistoire européenne à être attesté dans toutes les régions où seront reconnues, tôt ou tard, des populations celtophones. L'Europe qu'il laisse derrière lui à la fin du IIIe millénaire av. J.-C. est déjà incontestablement diversifiée du point de vue ethnique, même si l'on peut hésiter sur le degré de différenciation interne atteint à cette époque par les représentants de la famille indo-européenne. Même si l'on se limite à simplifier

à l'extrême une situation qui a dû être d'une grande complexité, il est évident que, quelle que soit la date d'introduction des parlers indo-européens, leur adoption par des substrats autochtones et les évolutions millénaires ou plurimillénaires qui suivirent ont dû entamer fortement l'unité théorique des parlers originels, à côté desquels subsistaient d'importants résidus allophones, tels que les ancêtres lointains du basque et de langues non indo-européennes parlées encore dans l'Antiquité mais aujourd'hui disparues.

Plusieurs complexes différenciés de dialectes tribaux indo-européens existaient donc probablement dès le début du IIe millénaire av. J.-C. : à l'ouest, un groupe que l'on peut qualifier de proto-celtique, au centre, un groupe dit proto-vénète, attesté en Europe centre-orientale notamment par des toponymes, plus à l'est un groupe proto-balte, ancêtre lointain des langues slaves et baltes, et au sud-est un groupe proto-balkanique dont l'albanais serait actuellement le dernier survivant. L'extension exacte de ces groupes ne peut être évidemment fixée que de manière très approximative, car elle a dû connaître d'importants changements, notamment vers la fin du IIe millénaire av. J.-C., période où est située généralement la désagrégation du bloc central proto-vénète en plusieurs groupes différenciés. Un des témoignages de leur appartenance originelle à un ensemble qui s'étendait peut-être de la Baltique jusqu'à l'Adriatique serait le nom ethnique des Vénètes, attesté aussi bien en Italie du Nord que sur le littoral baltique et même en Armorique, où il devait s'agir d'une implantation secondaire, celtisée par la suite.

Le groupe proto-celtique devait avoir occupé au IIe millénaire av. J.-C. de vastes territoires de l'Europe centrale et occidentale, depuis la Bohême méridionale et la partie occidentale de l'Autriche jusqu'aux régions atlantiques. S'il est difficile de se prononcer sur l'aspect linguistique, sa différenciation culturelle paraît évidente et permet de distinguer à partir du milieu du IIe millénaire av. J.-C. plusieurs ensembles qui aboutiront aux groupes celtophones reconnus successivement à partir du VIe siècle av. J.-C. : au centre-est et jusque dans le centre de la France actuelle, le complexe des cultures dites « à tumulus » dont sont incontestablement issus les Celtes dits historiques ; plus à l'ouest, depuis les îles Britanniques jusqu'au Portugal, le complexe de l'âge du bronze atlantique qui recouvre une réalité ethnique issue d'un fort substrat non indo-européen mais probablement déjà en partie acquise à des parlers « proto-celtiques » ; à l'intérieur de la péninsule Ibérique, peut-être même jusqu'à son littoral sud-occidental, les cultures de l'âge du bronze, apparentées aux faciès atlantiques, dont descendent les Celtibères historiques ; enfin, au sud des Alpes, les faciès culturels de l'âge du bronze récent et final à partir desquels se développera au début du Ier millénaire av. J.-C. la culture de Golasecca des premiers celtophones qui utilisèrent l'écriture pour enregistrer leur langue.

Les fondements de l'Europe des Celtes seraient donc dans leur ensemble nettement plus anciens qu'il ne ressort de la présentation traditionnelle qui

se limite en fait à illustrer l'expansion des Celtes dits historiques du groupe centre-occidental, supposé être à l'origine du peuplement celtique de toutes les régions d'Europe où est attestée la présence de celtophones. Or, il apparaît de plus en plus clairement que, quel que soit le modèle adopté pour expliquer l'implantation des langues celtiques, leur extension et leur enracinement profond même dans des régions où est attestée l'existence d'un fort substrat non indo-européen ne permettent pas de la considérer comme pouvant être le résultat d'une diffusion tardive, réalisée à partir de la fin du IIe millénaire av. J.-C. depuis un seul noyau centre-européen.

LE MONDE DES PRINCES (VIIe-VIe SIÈCLE AV. J.-C.)

En l'absence de toute information textuelle sur les événements qui se déroulèrent en Europe intérieure avant la fin du ve siècle av. J.-C., les vestiges archéologiques constituent la seule source exploitable. S'ils permettent de connaître assez bien la situation économique et sociale et ses évolutions, ils laissent un certain nombre de questions sans réponse autre que spéculative et restent malheureusement muets sur la nature des causes, événementielles ou structurelles, qui furent à l'origine des changements que l'on constate. L'image que l'on peut proposer utilise donc largement la comparaison avec des situations, considérées comme analogues, sur lesquelles nous sommes mieux informés. Le résultat apparaît cohérent et vraisemblable, mais qu'il s'agisse de problèmes généraux ou de questions de détail, plusieurs hypothèses alternatives sont généralement possibles. La préférence pour l'une plutôt que pour l'autre est fondée dans le cas présent sur la volonté de proposer des explications cohérentes en utilisant au mieux les éléments dont nous disposons.

Comme ce fut le cas pour la plupart des grandes innovations précédentes, l'apparition du fer n'a pas provoqué un bouleversement immédiat. Ce métal est connu sporadiquement en Europe intérieure depuis l'âge du bronze — l'objet le plus ancien connu à ce jour d'Europe intérieure, un poignard trouvé en Slovaquie, à Gánovce, dans un contexte de la culture d'Otomani daté vers le milieu du IIe millénaire av. J.-C., est considéré comme une importation du Proche-Orient —, mais la diffusion de ses procédés de fabrication est généralement tenue pour une des conséquences de la chute de l'Empire hittite d'Asie Mineure, détenteur d'une technologie évoluée et tenue secrète dans ce domaine, au début du XIIe siècle av. J.-C. Il faudra cependant que s'écoulent encore quelques siècles avant que l'utilisation du fer se généralise en Grèce et en Italie, où l'apparition de ce métal coïncide, à partir du Xe siècle av. J.-C., avec la mise en place des premiers éléments d'un réseau urbain.

Son usage ne s'implantera en Europe intérieure qu'au VIII[e] siècle av. J.-C., dans un contexte culturel dont les racines remontent à la désagrégation du complexe des champs d'urnes vers la fin du II[e] millénaire av. J.-C. Considérées aujourd'hui comme la fin de l'âge du bronze, les cultures archéologiques de la fin du II[e] et du début du I[er] millénaire av. J.-C. (phases Hallstatt A et B de la chronologie de P. Reinecke) avaient été attribuées par les savants du XIX[e] siècle à la période hallstattienne du premier âge du fer à cause de cette continuité culturelle qui les prolonge sans rupture dans l'âge du fer *stricto sensu*, c'est-à-dire dans les phases hallstattiennes désignées généralement comme ancienne et récente (phases C et D de la chronologie de P. Reinecke). Autrement dit, lorsque l'on parle aujourd'hui de premier âge du fer ou de période hallstattienne, il s'agit de l'intervalle chronologique allant d'environ 750 av. J.-C. aux premières manifestations de la culture laténienne, peu avant 450 av. J.-C.

Ce qui pourrait paraître à première vue une simple question de vocabulaire est en réalité une des sources de malentendus qui incitent à préconiser l'utilisation systématique des dates en chronologie absolue. En effet, la distinction entre l'âge du bronze final et le premier âge du fer crée l'impression d'une rupture là où il s'agit généralement d'une évolution continue dans laquelle l'apparition du nouveau métal s'insère de manière tout à fait organique. S'il est important d'insister sur ce fait, c'est que les différents faciès des cultures du premier âge du fer conduisent directement à l'émergence historique des grands peuples de l'Europe ancienne : il en est ainsi pour la culture villanovienne d'Italie centrale et septentrionale dont des inscriptions confirment l'attribution aux Étrusques dès le VII[e] siècle av. J.-C., aussi bien que pour les antécédents locaux des Vénètes d'Italie du Nord, des Ligures et d'autres peuples italiques, des Illyriens, des Thraces, des Ibères, des Celtibères, des Celtes de Golasecca et des Celtes dits historiques de l'Europe intérieure. La mise en place de ces faciès culturels qui correspondent apparemment dès leurs débuts aux réalités ethniques que l'on pourra identifier ultérieurement remonte dans tous ces cas au plus tard à la fin du II[e] millénaire av. J.-C. ou au tout début du millénaire suivant, sans préjuger des liens, généralement très vraisemblables, avec le peuplement antérieur des régions en question. S'il existe donc une sorte de rupture, une mutation d'une certaine importance dont le résultat est la constitution définitive de ces ensembles ethniques, elle se situe presque toujours avant l'âge du bronze final, dans le contexte apparemment très mouvementé du XII[e] siècle av. J.-C.

Les changements que l'on peut observer vers la fin du VIII[e] siècle av. J.-C. ou dans le courant du siècle suivant sont loin d'être insignifiants, mais ils n'affectent apparemment pas la continuité du peuplement et ils se répartissent d'une manière très inégale entre les différentes régions. Leur origine est indiscutablement l'impact plus ou moins direct des cultures urbaines de la Méditerranée orientale, lié à la colonisation grecque et phénicienne de la Méditerranée occidentale, mais peut-être aussi aux évé-

nements du Proche-Orient, plus particulièrement aux campagnes assyriennes du second quart du VIIIe siècle av. J.-C. dirigées contre les cités des côtes palestinienne et syro-phénicienne, qui pourraient expliquer, par l'afflux de réfugiés à la recherche d'un nouvel espace vital, l'invasion subite de modes d'origine orientale que connaît alors l'Étrurie. Associées à l'essor de la vie urbaine, ces nouveautés modifient radicalement les liens culturels qui existaient jusqu'ici entre l'Italie villanovienne et les cultures transalpines. En effet, les objets en bronze, le répertoire de leurs décors et l'univers religieux qu'ils reflètent, mais également l'ornementation de la céramique, aussi bien que certains aspects des usages funéraires, présentaient jusque-là de telles similitudes qu'il n'est pas exagéré de parler d'une vaste *koinè* de la fin du IIe millénaire av. J.-C. et du début du millénaire suivant, d'une communauté culturelle qui se serait étendue de l'Italie du Nord jusqu'aux pays scandinaves. Son support principal était probablement constitué par les populations issues de la désagrégation du complexe proto-vénète, mais son impact semble les dépasser largement et atteindre la plupart des régions situées entre l'Atlantique et l'aire des grandes plaines de l'Europe extra-karpatique.

Située sur la marge sud-occidentale du noyau central de ce grand ensemble ordonné autour de l'axe nord-sud de l'antique voie de l'ambre, l'aire attribuable aux ascendants des Celtes historiques est apparemment tout aussi peuplée mais nettement moins riche et ne présente pas d'indices aussi nombreux et aussi évidents de relations avec le nord de l'Italie. L'existence d'une limite culturelle nette qui peut être difficilement interprétée autrement que comme une frontière ethnique est particulièrement claire dès le dernier tiers du IIe millénaire av. J.-C. dans certaines régions d'Europe centrale. Ainsi, en Bohême, des habitats contemporains situés le long d'une ligne qui suit à peu près le cours de l'Elbe et éloignés de quelques kilomètres seulement appartiennent au sud à la culture dite de Knovíz, apparemment « proto-celtique », et au nord à la culture « proto-vénète », dite lusacienne : s'il existe quelques poteries utilitaires communes à ces deux séries d'habitats, toute la production plus fine présente des formes clairement différenciées et les vases caractéristiques de la culture voisine n'apparaissent que sporadiquement, soit comme des importations soit comme des imitations isolées. Le fait est d'autant plus remarquable que rien n'indique des relations conflictuelles, au contraire, et que la différence du répertoire céramique ne peut refléter, dans ce cas d'habitats ruraux exploitant le même environnement de riches plaines agricoles, des utilisations liées à des économies diversement structurées. C'est donc bien de l'affirmation ostentatoire d'une spécificité culturelle qu'il s'agit : son fondement peut être difficilement autre chose que la conscience de l'appartenance à de grands ensembles ethniques distincts, associée à la volonté de l'exprimer même dans les faits de la vie quotidienne d'un milieu rural.

Lorsque l'on suit la chronologie et la localisation des évolutions les plus apparentes de ces communautés culturelles de la fin du IIe millénaire

av. J.-C. et du début du millénaire suivant, force est de constater qu'elles semblent étroitement liées aux changements qui interviennent dans le courant de la seconde moitié du VIIIe siècle av. J.-C. sur leur périphérie méridionale et aux influences qui s'exercent successivement vers le nord, plus particulièrement en suivant la limite orientale du massif alpin.

Les « princes » celtiques

La nouveauté la plus remarquable est incontestablement le rituel funéraire d'exception, associé à la mode orientalisante, qui se développe vers la fin du VIIIe siècle av. J.-C. en Italie centrale et qui servira probablement de modèle, vers la fin du siècle suivant, à l'élaboration des cérémonies funéraires de personnages de haut rang de la société celtique dans l'aire centre-occidentale. Des sépultures individuelles qui se distinguent de la situation courante, soit par la présence d'objets exceptionnels, soit par l'élaboration d'un monument particulièrement imposant, soit par les deux, sont connues dans diverses régions depuis le IIIe millénaire av. J.-C., où elles semblent, comme durant le millénaire suivant, être l'apanage de personnages équipés d'armes que l'on peut mettre en relation avec l'émergence progressive d'une classe militaire et la formation de l'idéologie héroïque qui l'accompagne. Cependant, elles semblent relever des manifestations ponctuelles du désir d'honorer un défunt important et ne paraissent pas suivre un cérémonial aux règles bien établies, réservé à une élite sociale privilégiée dont le statut est probablement déjà héréditaire, comme cela sera le cas pour les « princes » celtiques des VIIe et VIe siècles av. J.-C.

On peut percevoir aujourd'hui les aspects formels de ce rituel, le comparer à des situations analogues, mais sa signification précise reste hypothétique. L'élément le plus spectaculaire est le dépôt dans la sépulture d'un char d'apparat à quatre roues, sur lequel est quelquefois étendu le corps du défunt. On peut imaginer qu'il servait au transport solennel du défunt dans sa dernière demeure, à une des deux parties de la cérémonie funéraire de la Grèce homérique, l'*ékfora*, qu'illustrent les vases géométriques. La seconde, la *prothésis* ou exposition du mort à l'hommage des pleurs de ses familiers et du peuple, devait également faire partie du rituel mais elle n'est évidemment attestée par aucune trace archéologique. Un passage d'Hérodote qui décrit les funérailles royales des Scythes offre une comparaison intéressante pour la compréhension de l'usage possible du char : la dépouille du souverain y était disposée pour faire le tour de l'ensemble du territoire sur lequel il avait régné et recevoir un dernier hommage des sujets avant l'ensevelissement solennel.

Le véhicule avait probablement, outre une fonction utilitaire, une signification symbolique : déposés depuis l'âge du bronze dans certaines sépultures, les petits chars cultuels dont le déplacement était apparemment censé reproduire la marche du soleil suggèrent que l'association du défunt au char pourrait être liée à l'idée d'une nouvelle naissance, à l'image du retour

quotidien de l'astre diurne, après un passage dans les ténèbres souterraines. La reconstitution proposée des roues du char de la grotte de Býčí Skála en Moravie, où des moulures disposées sur les rayons dessinent en tournant une spirale sans fin, constitue un témoignage intéressant en faveur de cette possibilité. Comme cela pourrait être le cas également pour d'autres éléments du rituel funéraire, l'utilisation et le dépôt du char dans la tombe ont été formellement empruntés à des modèles méditerranéens, mais ont été peut-être chargés d'une signification propre aux nouveaux utilisateurs. C'est ce qui paraît s'être produit, deux siècles plus tard, pour les emprunts iconographiques de l'art celtique.

Quelle que soit sa signification et son usage, le char d'apparat à quatre roues constituera dès le VIIe siècle av. J.-C. un élément essentiel du mobilier funéraire des princes celtiques et son importance symbolique est confirmée par sa présence assez fréquente parmi les rares thèmes figurés de l'art hallstattien.

L'autre élément emblématique du statut social des princes est le dépôt d'un service à boisson, généralement en bronze et comportant aussi bien les récipients destinés à contenir le liquide, d'une capacité volumétrique souvent très élevée, que ceux destinés à le servir et à le consommer. Il s'agissait incontestablement d'une boisson fermentée et alcoolisée : de bière, d'hydromel et plus tard de vin épicé importé du sud. Là aussi, sur des traditions anciennes que l'on peut faire remonter aux seaux en bronze cérémoniels du IIe millénaire av. J.-C. ou même jusqu'aux pratiques funéraires des populations à céramique cordée et à gobelets campaniformes du millénaire précédent, viennent se greffer progressivement des éléments formels empruntés au banquet funéraire de l'univers orientalisant. Aux services à boisson traditionnels s'ajoutent des pièces, quelquefois imposantes, de fabrication grecque ou étrusque : des cruches, des bassins, des grands chaudrons portés par des trépieds et d'autres récipients en bronze accompagnent le vin importé qui remplace de plus en plus souvent les anciennes boissons enivrantes. Là aussi, tout semble indiquer qu'il ne s'agit pas d'une consommation simplement alimentaire ou réservée strictement à l'usage funéraire, mais d'un rituel collectif dont le « prince » était de son vivant le protagoniste et qu'il était censé pouvoir poursuivre dans l'autre monde pour le bien de la communauté.

Les « princes » celtiques hallstattiens paraissent jouer en effet un rôle central dans la vie spirituelle de la communauté, au point que leur sépulture monumentale devient souvent le noyau d'une nécropole qui s'installe quelquefois dans le tertre funéraire même ou se développe dans son entourage immédiat. Le « prince » est apparemment l'équivalent du roi tribal que nous décrivent les textes irlandais : garant de l'union entre la communauté et son territoire ancestral, il est le compagnon de la déesse tutélaire, celui qui entretient la cohésion de son peuple en organisant les festins qui réunissent la communauté lors des grandes fêtes qui jalonnent le cours de l'année. Il ne s'agit pas alors seulement de boire, mais d'atteindre l'ivresse

sacrée qui rapproche des dieux. Porteur de la tradition héroïque de la tribu, le « prince » défunt attend dans l'autre monde, en festoyant avec les héros immortels, tous ceux qui sauront le rejoindre en choisissant la « bonne mort », celle du guerrier tombé au combat. C'est en prévision de cela qu'il n'emporte pas avec lui seulement les armes et les parures qui constituent les insignes de son rang mais également l'indispensable service à boisson, prévu généralement pour abreuver copieusement une nombreuse compagnie : le gigantesque cratère de facture grecque trouvé à Vix, avec son contenu de mille cent litres, constitue une exception, mais les récipients de plusieurs centaines de litres sont loin d'être exceptionnels.

Vénérés, riches et puissants, ces chefs de l'élite guerrière et héritiers d'une fonction dont les origines remontent probablement aux sociétés chalcolithiques deviendront tout naturellement les principaux bénéficiaires des échanges commerciaux qui se développeront avec le monde méditerranéen surtout au VIe siècle av. J.-C., à partir de la fondation de Massalia et de l'essor de l'Étrurie padane.

Leurs sépultures fournissent alors l'essentiel des témoignages sur l'intensité et l'importance des contacts, attestés souvent par des pièces d'une qualité exceptionnelle : vases en bronze, meubles incrustés d'ambre et d'ivoire, mais aussi des tissus de luxe, rarement conservés, parmi lesquels figure même une étoffe brodée avec de la soie qui pourrait provenir de la lointaine Chine.

Dès le VIIe siècle av. J.-C., les pommeaux d'ivoire incrustés d'ambre de longues épées hallstattiennes trouvées à différents endroits au nord des Alpes devaient avoir été produits localement à partir de matières premières importées de loin à cet effet et appréciées probablement pour les vertus magiques qui leur étaient attribuées. Le corail viendra s'y joindre au siècle suivant. Il transite alors vraisemblablement par l'Italie du Nord où les artisans transalpins empruntent pour leurs fibules les techniques d'incrustation héritées de l'artisanat villanovien et employées notamment en milieu vénète.

Malgré ces indices, il reste difficile à déterminer la nature exacte des contacts commerciaux et des échanges qui s'établirent entre les Grecs et les Étrusques d'une part et les Celtes et leurs voisins de l'autre. Les cités méditerranéennes importaient certainement des matières premières : l'étain d'origine britannique dont la voie rhodanienne aurait constitué le débouché principal, mais peut-être aussi celui en provenance des riches gisements des monts Métallifères de la Bohême, le cuivre alpin, l'or tiré des sables aurifères de la Rhénanie et de la Bohême, l'ambre de la Baltique, mais peut-être aussi des fourrures et d'autres denrées qui pouvaient supporter le long transport et étaient suffisamment rares pour garantir une contrepartie intéressante. Le trafic d'esclaves, alimenté notamment par les prisonniers de guerre, devait jouer un rôle important, car le besoin de main-d'œuvre a dû être important lors de l'essor rapide des nouveaux centres urbains. La tradition anecdotique rapportée par Pline sur le forgeron helvète Hélicon,

venu travailler à Rome et retourné chez lui pour convaincre ses concitoyens d'envahir l'Italie, montre que des personnages libres d'origine celtique ont pu venir tenter leur chance comme artisans, surtout lorsqu'il s'agissait de domaines comme la sidérurgie où ils avaient atteint rapidement un remarquable niveau. Peut-être même que les Celtes mirent dès alors à profit leurs aptitudes militaires et qu'ils commencèrent dès le VIe siècle av. J.-C. à louer leurs services.

Dans l'autre sens, les produits déposés dans les tombes princières indiquent une claire prédilection pour les denrées de prestige parmi lesquelles le vin devait occuper une place de choix. Son transport est attesté sur des sites qui jalonnent la voie rhodanienne et ses prolongements vers la Suisse et la vallée du Rhin par des amphores vinaires ou leurs fragments. On en a trouvé jusque sur le site de la Heuneburg, situé sur le Danube à une cinquantaine de kilomètres au nord du lac de Constance. Cette situation montre clairement que le développement des échanges à longue distance s'effectua au bénéfice exclusif de certains princes qui contrôlaient les points stratégiques du trafic. Les forteresses qui se situent à proximité des nécropoles tumulaires où ils étaient ensevelis étaient apparemment les lieux où s'effectuaient les échanges, mais c'était aussi là que travaillaient les artisans qui fabriquaient des produits de qualité supérieure. Il ne s'agissait pas seulement de parures ou d'objets personnels, mais également de poteries fines dont l'utilisation restait locale : les plus belles céramiques peintes et les premières poteries fabriquées à l'aide du tour ne se trouvent que rarement en dehors de ces centres fortifiés qui semblent avoir commencé à constituer un embryon de réseau urbain. Le cas de la forteresse de la Heuneburg, où un Grec conduisit la construction d'un rempart à bastions quadrangulaires édifié en briques crues selon un modèle attesté en Sicile, montre clairement la volonté du roitelet local de donner à l'agglomération l'aspect d'une ville. Sur ce même site, la découverte d'un moule qui avait servi à couler une attache de cruche étrusque signale l'activité temporaire d'un bronzier d'origine ou de formation nord-italique, confirmant ainsi la pénétration profonde en milieu celtique d'individus venus du sud.

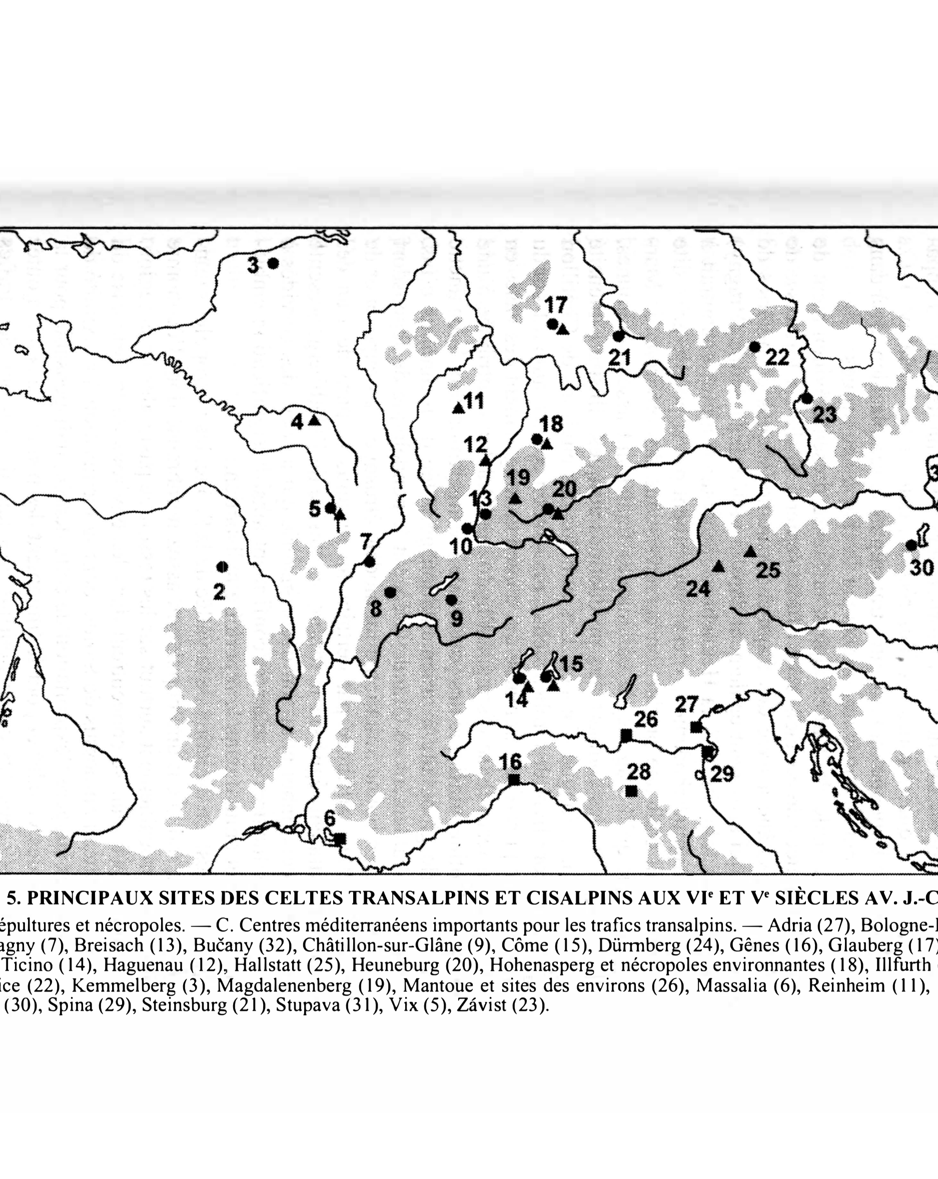
Comparée à l'aire hallstattienne orientale qui subit au VIe siècle av. J.-C. les conséquences de l'impact de peuples des steppes, l'aire hallstattienne centre-occidentale où résident les ancêtres des Celtes historiques connaît ainsi dans le courant de ce même siècle un développement rapide et spectaculaire. Le déplacement vers l'ouest des grands axes du trafic nord-sud — provoqué par l'installation de colonies grecques sur le littoral provençal et l'essor de l'Étrurie padane, mais peut-être aussi par les troubles qui se produisirent sur la périphérie orientale du massif alpin — modifia radicalement les équilibres anciens de l'Europe intérieure et donna ainsi aux populations celtiques installées au nord des Alpes les impulsions dynamiques qui conduisirent aux mutations du Ve siècle av. J.-C. et à la formation de la civilisation laténienne.

Les ensembles régionaux

Installés au sud des Alpes, entre les grands lacs et le Pô, les Celtes de la culture de Golasecca furent évidemment les premiers à subir l'influence du spectaculaire développement urbain qu'avait connu à partir du VIIIe siècle av. J.-C. l'aire de la culture villanovienne. Deux concentrations d'habitats et de nécropoles tumulaires à incinération y constituent, dès le VIIe siècle av. J.-C., l'amorce d'agglomérations à caractère urbain. La première se trouvait à l'endroit où le Tessin quitte le lac Majeur, dans une position stratégique où un rétrécissement et des rapides obligeaient à une rupture de charge et permettaient de contrôler le trafic fluvial entre le Pô et le lac, grâce auquel il était possible de pénétrer profondément dans le massif alpin et de joindre, en remontant le cours supérieur du Tessin, les cols du Gotthard, du Lucomagno et du San Bernardino. On connaît mal l'habitat, mais les nécropoles des localités de Golasecca, Castelletto Ticino et Sesto Calende ont livré un abondant matériel dont deux tombes de guerriers équipés d'un casque et de jambières en bronze et accompagnés d'un char à deux roues. La situle en bronze au décor historié de la fin du VIIe siècle av. J.-C., trouvée dans l'une de ces tombes, se distingue aussi bien des pièces contemporaines de la Vénétie, entièrement acquise à la mode orientalisante, que des vases en bronze de la Styrie qui développent d'une autre manière un héritage hallstattien enrichi par les nouvelles impulsions. Il devrait s'agir d'une production locale et donc de la première création figurée d'une certaine importance attribuable à un artiste celte. On pourrait y déceler déjà une expression de l'attitude envers l'image qui caractérisera plus tard l'art celtique, mais elle n'est pas encore affirmée de manière programmatique et l'œuvre reste dans l'esprit de la tradition ornementale des vases de bronze de la *koinè* hallstattienne du début du Ier millénaire av. J.-C (carte 5).

C'est dans une tombe du site de Castelletto Ticino, datée du deuxième quart du VIe siècle av. J.-C., qu'a été trouvée la plus ancienne inscription attribuable actuellement à une langue celtique : cette adoption précoce des caractères étrusques confirme l'intensité des trafics en direction du nord et la présence de personnages formés en Étrurie. Le site a d'ailleurs livré également une inscription en caractères étrusques, plus ancienne, ainsi qu'un bassin en bronze historié qui est peut-être d'origine orientale ou fait partie des premières imitations réalisées sur le sol italien. Les découvertes d'inscriptions étrusques dans le sud du Piémont indiquent qu'une partie des contacts avec l'Étrurie s'est probablement effectuée par voie maritime et l'intermédiaire du port de Gênes.

Plus à l'est, le site de Côme-Prestino occupe une position analogue au-dessus de l'extrémité sud du lac de Côme. Reconnu par les fouilles, l'habitat étendu acquiert progressivement dans le courant du VIe siècle av. J.-C. un caractère urbain et, malgré les vicissitudes successives qui ont conduit



5. PRINCIPAUX SITES DES CELTES TRANSALPINS ET CISALPINS AUX VIe ET Ve SIÈCLES AV. J.-C

épultures et nécropoles. — C. Centres méditerranéens importants pour les trafics transalpins. — Adria (27), Bologne-
agny (7), Breisach (13), Bučany (32), Châtillon-sur-Glâne (9), Côme (15), Dürrnberg (24), Gênes (16), Glauberg (17)
Ticino (14), Haguenau (12), Hallstatt (25), Heuneburg (20), Hohenasperg et nécropoles environnantes (18), Illfurth
ice (22), Kemmelberg (3), Magdalenenberg (19), Mantoue et sites des environs (26), Massalia (6), Reinheim (11),
(30), Spina (29), Steinsburg (21), Stupava (31), Vix (5), Závist (23).

à son déplacement, la tradition de la fondation celtique du *Comum oppidum* se maintiendra jusqu'à l'époque romaine. Les nécropoles qui entourent le site livrent une riche information sur une évolution apparemment ininterrompue, dont les débuts peuvent être situés aujourd'hui au Xe siècle av. J.-C. Les indices de contacts avec le monde transalpin sont nombreux et c'est de la nécropole dite de la Ca'Morta que provient un des chars d'apparat funéraires à quatre roues les plus récents, daté du Ve siècle av. J.-C., c'est-à-dire de l'époque où les Celtes transalpins le remplaçaient déjà dans les tombes de personnages importants par le char à deux roues.

Plaque tournante des trafics alpins, la Suisse présente évidemment de nombreux indices de contacts avec l'Italie septentrionale. La forteresse de Châtillon-sur-Glâne a livré des fragments caractéristiques de poteries de cette origine qui arrivaient également dans la vallée de la Saône (Bragny) et même plus loin, jusqu'à la Heuneburg. Le courant alpin rencontrait à Châtillon le courant rhodanien, attesté notamment par la poterie grise dite phocéenne qui était une production caractéristique des environs de Marseille. Le fait qu'il s'agisse de céramiques finalement assez communes, surtout lorsqu'on les compare aux productions attiques, illustre l'intensité de ces contacts à longue distance. Les tumulus des environs de Châtillon n'ont pas encore livré de tombes à char, mais on en connaît aujourd'hui du Plateau suisse près d'une trentaine qui contenaient également des vases en bronze, parmi lesquels se distingue l'hydrie de Grächwil, attribuée à une fabrique tarentine, ainsi que des parures de prestige en or dont la chaînette avec une perle globulaire à ornementation granulée d'un tumulus d'Ins, fabriquée probablement en Grande-Grèce, et la pendeloque de Jegensdorf qui est une assez bonne imitation d'un modèle étrusque. La coupe en or de Zurich-Altstetten, attribuée par certains au tumulus disparu de l'un des princes qui auraient régné sur la forteresse voisine de l'Üetliberg, présente un intérêt exceptionnel pour son décor historié qui associe des cervidés à des symboles lunaires et solaires, confirmant ainsi la signification emblématique de cet animal dans le répertoire hallstattien.

Plus à l'ouest, en direction de la vallée de la Saône, les nécropoles tumulaires du Jura indiquent une population assez nombreuse dont l'économie était fondée probablement surtout sur les ressource pastorales de la région. Les sépultures à char se concentrent dans les environs de la forteresse du Camp du Château au-dessus de Salins, dont la localisation à proximité de sources salées suggère l'exploitation de cette denrée, indispensable pour la conservation des viandes et pour le traitement des peaux. Venant s'ajouter aux troupeaux, cette ressource pourrait être une des raisons des trafics qu'atteste la richesse de cet habitat en céramique grecque d'importation. Un tumulus de la forêt des Moidons contenait une des rares tombes à char appartenant à une femme qui soit connue du monde des princes celtiques. Elle témoigne du caractère héréditaire d'une fonction qui, en défaut de descendance masculine de la lignée, pouvait être assumée par une fille. C'est une situation bien connue par les textes irlandais et les auteurs latins en

décrivent des cas historiques dans l'île de Bretagne : les reines Boudicca et Cartimandua s'illustrèrent à la tête des armées qui combattirent les légions romaines.

En Bourgogne, la forteresse du mont Lassois dominait l'endroit où devait s'effectuer la rupture de charge du trafic fluvial sur la Seine et d'où les marchandises étaient portées sur une certaine distance par voie de terre avant d'atteindre le cours de la Saône. Il s'agissait donc d'un point stratégique essentiel sur le parcours entre la Manche et la Méditerranée, sur une des voies principales que devait suivre l'étain britannique. C'est la raison qui doit expliquer la richesse des sépultures découvertes dans les environs et plus particulièrement la présence de l'exceptionnel vase géant de bronze, fabriqué probablement à Tarente, dans la tombe à char de la « princesse » qui se trouvait au pied de la forteresse. Le site se distingue également par une production de poterie fine, peinte, estampée ou fabriquée avec l'emploi du tour, dont les racines méridionales sont évidentes. Des poteries peintes qualifiées de « vixiennes » ont bien été trouvées sporadiquement et probablement aussi fabriquées jusqu'en Champagne, mais elles n'atteignent jusqu'ici ni la qualité ni la variété des productions trouvées sur le mont Lassois.

Les fouilles urbaines récentes de Bourges ont attiré l'attention sur une voie alternative que parcourait le trafic entre la côte atlantique et la Méditerranée : on y a découvert en abondance de la céramique d'importation grecque, des fragments d'amphores vinaires d'origine massaliote et des productions locales de poterie fine façonnées avec l'emploi du tour ou peintes qui montrent que le site devait avoir, dans la seconde moitié du VIe siècle av. J.-C., une importance comparable à celle du mont Lassois. Des vases en bronze importés, découverts au XIXe siècle dans des tumulus des environs immédiats, signalent que de riches sépultures princières devaient y exister. Certains objets sont d'incontestables productions de l'aire de la culture de Golasecca. L'archéologie a ainsi donné raison à la tradition rapportée par Tite-Live qui évoque la puissance du peuple de la région, les Bituriges, dans les temps lointains qui avaient précédé l'invasion de l'Italie par l'armée de Bellovèse, neveu de l'Ambigat qui aurait régné alors sur les « Rois du monde » (c'est la signification du nom des Bituriges) dont Avaricum (Bourges) était encore le chef-lieu au temps de César.

Comme c'est apparemment le cas pour le mont Lassois, Bourges devait s'être réservé également le monopole d'intermédiaire pour le commerce avec les régions plus occidentales, car rien ne témoigne jusqu'ici, ni dans un cas ni dans l'autre, d'une pénétration significative plus lointaine des produits méditerranéens. Ce sont probablement des influences indirectes, transmises peut-être par l'intermédiaire du site du mont Lassois, qui ont imprimé au faciès champenois dit jogassien — d'après la nécropole des Jogasses à Chouilly — des caractères d'indiscutable ascendance méridionale. Même si les éléments communs avec l'aire « princière » ne sont pas

négligeables, le milieu jogassien ne semble avoir connu ni des sépultures exceptionnelles de ce type ni les agglomérations fortifiées qui leur semblent associées. La seule tombe à char de la nécropole des Jogasses avait été pillée, mais ce qui reste indique un mobilier modeste et un véhicule simple, sans l'abondante ornementation d'appliques métalliques qui caractérise les chars « princiers ».

Les agglomérations fortifiées reconnues à ce jour pour se distinguer par la présence de céramique d'importation grecque et pouvant donc être considérées comme des jalons du commerce celto-méditerranéen constituent pour l'instant un réseau assez régulier de contrôle des secteurs initiaux des principales voies, plus particulièrement fluviales, qui permettent de s'éloigner des Alpes et du couloir rhodanien. Il comportait ainsi probablement en Lorraine, en direction de la Moselle, le site de Saxon-Sion, avec un environnement plus ou moins proche de tombes princières (tombe à char de Marainville-sur-Madon, du VIIe siècle av. J.-C.) ; sur la rive gauche du Rhin, près de Mulhouse, les sites d'Illfurth « Britzyberg » et de Breisach « Münsterberg » sur la rive droite. Plus au nord, l'importante concentration de tumulus de la forêt de Haguenau signale la présence d'un groupe fort et riche qui ne s'appuyait peut-être pas sur une forteresse mais entretenait des contacts étroits avec les régions plus méridionales.

À proximité des sources du Danube, le tumulus géant du Magdalenenberg près de Villingen, exploré minutieusement par des fouilles récentes, constitue un point de référence important, grâce aux dates dendrochronologiques qui y ont été recueillies : construite en 551 av. J.-C., la chambre funéraire de 6×8 m en troncs équarris de la sépulture centrale fut recouverte d'un amas de pierres et successivement d'un tertre de terre d'environ 102 m de diamètre pour au moins 8 m de hauteur, représentant un volume rapporté d'environ 46 000 m^3 de matériaux. Le monument ne fut pas édifié en une seule fois mais par étapes successives, en cinq ans, à partir de la construction du noyau central. Il s'est donc agi d'une entreprise considérable qui a dû mobiliser chaque année, jusqu'à l'an 545 av. J.-C., plusieurs dizaines de personnes pendant une période d'au moins quelques semaines. Ce travail collectif ne resta pas à l'usage exclusif de l'illustre défunt de la chambre centrale, car cent vingt-six sépultures creusées dans le tumulus et disposées en cercles concentriques vinrent entourer progressivement le noyau central. On a pu fixer pour deux d'entre elles une date dendrochronologique : 536-531 av. J.-C. et 525-520 av. J.-C. Cet écart d'un quart de siècle, au cours duquel auraient été inhumées plusieurs dizaines de personnes, confirme qu'il devait s'agir d'une communauté nombreuse. Le respect manifesté au personnage pour lequel avait été édifié le tertre monumental ne dura cependant pas très longtemps. À peine un demi-siècle après ses funérailles, des pilleurs s'attaquèrent à la sépulture centrale. L'acte sacrilège eu lieu en 504-499 av. J.-C., ainsi que l'indique la pelle en bois qu'ils abandonnèrent sur les lieux. Une seconde tentative de ce genre se produisit près d'un siècle et demi plus tard, vers 367-362 av. J.-C., toujours d'après

une pelle en bois laissée par les intrus. Rien d'étonnant donc à ce que la chambre centrale ne contînt plus, lorsqu'elle fut ouverte une première fois par des archéologues du XIXe siècle, que les ossements du défunt et d'un jeune porc qui faisait partie des offrandes funéraires, selon un usage très répandu chez les Celtes, ainsi que des éléments du char et quelques petits objets.

Les sépultures secondaires fournissent des informations précieuses sur la communauté pendant la quarantaine d'années où ses membres furent ensevelis en ce lieu. Les mobiliers indiquent pour la plupart d'entre eux une situation plutôt aisée et les objets que l'on peut considérer comme des signes de prestige — poignards et parures d'une certaine qualité — sont assez nombreux. On peut aussi constater l'étendue des contacts, apparemment assez directs, que cette communauté installée près des sources du Danube pouvait avoir avec des régions éloignées. Ainsi, on peut observer la relative abondance de l'ambre baltique, des fibules dont les analogies les plus proches se trouvent dans l'actuelle Slovénie et même une agrafe de type ibérique, portée par une femme, tout à fait insolite dans ce contexte.

Le sort malheureux de la sépulture princière du Magdalenenberg fut épargné à la sépulture récemment explorée à Hochdorf, dans les environs de la forteresse hallstattienne du Hohenasperg près de Ludwigsburg, à une dizaine de kilomètres au nord de Stuttgart. Restée intacte, cette tombe monumentale était recouverte à l'origine d'un tumulus de 60 m de diamètre qui a été arasé par les travaux agricoles. La chambre funéraire présentait un singulier dispositif, destiné à décourager les pilleurs éventuels : en effet, construite en bois, elle était double et l'intervalle entre les deux parois était rempli de pierres, constituant ainsi une sorte de coffre-fort. La couverture était semblable, mais encore plus épaisse. Les parois du caisson de rondins intérieur de 4,7 × 4,7 m avaient été entièrement revêtues de tentures, ainsi que le sol qui avait été en plus jonché de fleurs ; le défunt, un homme de haute taille d'une quarantaine d'années, était étendu sur un spacieux lit de bronze, recouvert de fourrures et de tissus, au haut dossier décoré, aux pieds constitués par des figurines aux bras levés montées sur des roulettes, un meuble unique en son genre fabriqué probablement au sud des Alpes, chez les Celtes de Golasecca ; le mort portait les insignes de son rang, un torque d'or, un large bracelet et deux fibules du même métal, des objets de toilette, un poignard qui avait été recouvert pour cette occasion d'une feuille d'or ouvragée, de même que les chaussures à la pointe relevée ; il avait un couvre-chef conique en écorce de bouleau finement estampée, un carquois avec des flèches et trois hameçons dans un petit sac. L'imposant service à boisson était constitué de neuf cornes à boire, dont huit en corne d'aurochs, montées en bronze et ornées d'une bande d'or, et une plus grande en fer, bronze et or ; elles étaient suspendues à la paroi. Un grand chaudron en bronze de travail grec, fabriqué probablement en Grande-Grèce, d'un contenu de cinq cents litres, avait été rempli d'une boisson à base de miel (hydromel ou vin aromatisé) et une coupe d'or devait servir

à y puiser le breuvage. Enfin, le somptueux char d'apparat, entièrement recouvert de tôle de fer finement ouvragée, portait un assortiment de vaisselle en bronze — trois bassins et onze assiettes —, une hache, un couteau et une pointe de lance, ainsi que le joug et les pièces de harnachement des deux chevaux. Datée du dernier tiers du VI[e] siècle av. J.-C., la sépulture de Hochdorf est actuellement l'exemple le plus complet et le mieux étudié d'une tombe princière.

D'autres tumulus, plus ou moins contemporains, des environs du Hohenasperg devaient présenter à l'origine une richesse comparable, du moins si l'on en juge d'après des objets tels que les ivoires incrustés d'ambre et le trépied en bronze du « Grafenbühl », les ors et les incrustations d'ambre d'un meuble du « Römerhügel », ou d'après les dimensions du tumulus de « Kleinaspergle » dont la chambre centrale, de 5 × 4 m, fut entièrement pillée.

C'est également des environs du Hohenasperg que provient l'œuvre de statuaire la plus remarquable de l'aire hallstattienne, l'effigie de pierre presque grandeur nature d'un homme, figuré nu mais avec tous les insignes de son rang — le couvre-chef conique, le torque et le poignard suspendu à la ceinture —, qui ornait le sommet d'un tumulus de Hirschlanden. L'inspiration de cette figure exceptionnelle, qui est une adaptation du thème grec du *kouros*, doit être certainement cherchée dans le milieu adriatique où ce type de représentation est documenté à la même époque notamment par la statue de guerrier de Capestrano.

La forteresse hallstattienne qui est actuellement la mieux connue, grâce au fait qu'elle n'avait pas été l'objet de réoccupations postérieures trop destructives, est la Heuneburg, un plateau triangulaire d'un peu plus de quatre hectares qui domine sur la rive gauche le cours du Danube en aval de Hundersingen. On a pu distinguer dix reconstructions de ses fortifications, dont le rempart en briques crues à bastions quadrangulaires, inspiré d'un modèle grec sicilien, qui a été évoqué précédemment. La Heuneburg était le point où les trafics, partis de la Méditerranée par le couloir rhodanien, ou de l'Italie par le Plateau suisse, rejoignaient l'axe fluvial du Danube : on y trouve en effet en nombre des importations caractéristiques de ces deux voies et, comme c'est le cas pour le mont Lassois ou pour Bourges, les productions locales profitent largement de cette situation exceptionnelle. Les groupes de tumulus qui entourent le site confirment son importance. La chambre centrale du plus grand d'entre eux, le « Hohmichele » d'un diamètre de 80 m pour 14 m de haut, avait été pillée, mais la sépulture secondaire d'un couple accompagné d'un char à quatre roues a pu y être explorée et a livré, parmi d'autres objets, les restes d'un tissu brodé de soie.

L'axe du Danube était rejoint à partir du sud non seulement par les voies qui partaient d'Italie du Nord, mais également par celles que suivaient les convois de sel en provenance des gisements alpins. L'exploitation du site de Hallstatt avait commencé dès la fin de l'âge du bronze, mais elle a

connu un essor particulier à l'âge du fer, comme en témoignent le nombre et la richesse des sépultures de guerriers et de leurs compagnes du VIIIe, VIIe et VIe siècle av. J.-C. qui y furent découvertes. Ces personnages qui n'effectuaient pas le travail de la mine, confié probablement à des esclaves, mais le surveillaient et devaient assurer probablement aussi le bon déroulement des échanges, se faisaient enterrer presque tous avec un service à boisson composé de nombreux vases en bronze. Le mobilier funéraire de certains d'entre eux est aussi riche, si l'on ne tient pas compte de la non-présence du char, que celui des tombes princières. Seule différence, l'absence d'importations grecques ou étrusques, qui est probablement le reflet d'un réseau commercial à orientation presque exclusivement alpine et centre-européenne. Les provenances des objets sont cependant variées et montrent l'importance des contacts avec l'aire hallstattienne orientale, par laquelle ont probablement transité les quelques pièces originaires d'Italie septentrionale.

Le site du Dürrnberg près de Hallein est plus récent, mais a connu un essor rapide dès la seconde moitié du VIe siècle av. J.-C. Les tombes de la phase initiale tardo-hallstattienne, peu nombreuses jusqu'ici mais très riches, contiennent des importations étrusques et relèvent pleinement du modèle « princier » de l'aire hallstattienne centre-occidentale, à l'exception toutefois du char d'apparat à quatre roues, également inconnu sur ce site.

Les plaines de la Bohême centrale qui s'étendent au sud de l'Elbe semblent avoir connu une adoption particulièrement précoce des sépultures à char qui constituent un des traits caractéristiques de la culture locale du premier âge du fer dite de Bylany. Ces sépultures, qui font partie de grandes nécropoles birituelles, appartiennent surtout au VIIe siècle av. J.-C. et au tout début du siècle suivant. Elles ne paraissent pas être associées à des habitats fortifiés. Rien ne permet de mettre en doute la celticité de la population de la culture de Bylany, mais cette dernière est indiscutablement très fortement marquée par des influences venues des régions limitrophes de l'aire hallstattienne orientale. Son articulation avec la culture tardo-hallstattienne de la fin du VIe et du début du Ve siècle av. J.-C. n'est pour l'instant pas très claire, mais les seules sépultures à char qui pourraient appartenir à cette période récente proviennent du faciès différent de la partie méridionale du pays, dénommé « culture des tumulus hallstattiens » et lié probablement à une économie où l'activité pastorale jouait un rôle beaucoup plus important que dans les plaines fertiles de terres à blé du centre du pays. C'est également du sud de la Bohême que sont connus des sites fortifiés, occupés souvent sans solution de continuité depuis l'âge du bronze.

Habité dès le milieu du IIe millénaire av. J.-C., réoccupé et puissamment fortifié à la fin de l'âge du bronze (culture dite de « Knovíz »), où l'épaisseur des couches conservées témoigne d'une présence humaine permanente et numériquement importante, le site de Závist qui domine le cours de la Vltava au sud de Prague, semble connaître une éclipse aux VIIIe et

VIIe siècles av. J.-C. mais retrouver un développement spectaculaire à partir de la seconde moitié du VIe siècle av. J.-C. Un enclos de palissades quadrangulaire, édifié sur le point le plus haut du site, y constitue le premier état d'un ensemble architectonique dont la reconstruction monumentale en pierre, réalisée vers le milieu du Ve siècle av. J.-C., peut être difficilement interprétée comme autre chose qu'un lieu de culte. Il est donc vraisemblable qu'il s'agissait d'un sanctuaire dès le début. C'est autour de ce noyau qu'une double ligne de fortifications entourera dès la fin du VIe siècle av. J.-C. une superficie d'une centaine d'hectares, transformant ainsi Závist en la plus grande agglomération fortifiée connue de cette époque au nord des Alpes. On n'a trouvé jusqu'ici sur le site aucun fragment de céramique grecque d'importation, mais il est probable qu'une telle découverte ne soit qu'une question de temps, car un tesson de coupe attique à palmettes, une forme particulièrement répandue dans la plaine du Pô, a été identifié dans un contexte tardo-hallstattien du début du Ve siècle av. J.-C. de l'habitat rural de Kadaň en Bohême du Nord-Ouest et l'imitation peinte d'une coupe a été récemment découverte dans le sud-ouest du pays (Plzeň-Roudná).

Habitat, société et économie

Les deux principales catégories d'habitat du premier âge du fer de l'aire hallstattienne centre-occidentale — les agglomérations fortifiées installées sur des hauteurs et les habitats ruraux ouverts — trouvent des antécédents locaux et, à l'exception de cas isolés comme celui du rempart de la Heuneburg, ne présentent pas d'innovations discernables dues au développements des contacts avec le monde méditerranéen. L'architecture est essentiellement de bois, la pierre n'est utilisée en dehors des parements des remparts que très rarement. Le type de construction le plus répandu présente une ossature de poteaux verticaux dont les traces dans le sol indiquent le plan généralement rectangulaire et des dimensions très variables, pouvant atteindre quelquefois plusieurs dizaines de mètres pour la longueur. L'aspect devait être très proche de celui de l'architecture en bois traditionnelle que nous connaissons de certaines régions, ainsi que le montrent des reconstitutions fondées sur une étude particulièrement attentive des données. Les techniques de travail et d'assemblage du bois étaient incontestablement d'un excellent niveau, ainsi que l'indiquent les bois conservés au Magdalenenberg et sur quelques autres sites. Il n'y a donc aucune raison, de même d'ailleurs qu'au millénaire précédent où les connaissances dans ce domaine n'étaient pas moindres, d'imaginer des édifices laids et inconfortables comme cela est quelquefois le cas dans les reconstitutions proposées au grand public.

Les maisons des agglomérations fortifiées qui cherchent à s'inspirer des villes méditerranéennes ne sont apparemment pas très différentes de celles que l'on trouve sur les habitats ruraux, mais le cas de la Heuneburg montre une organisation assez rigoureuse de l'espace, avec les bâtiments alignés

de part et d'autre de ruelles rectilignes. Rien ne semble permettre de distinguer systématiquement par des particularités de leur construction les édifices où on été identifiées des traces d'activités artisanales des bâtiments qui pouvaient avoir servi d'habitations.

La hiérarchie sociale n'est pas facile non plus à retrouver dans l'habitat. Les dimensions présentent bien une certaine variabilité, mais les incertitudes sur la fonction, habitative ou utilitaire, des bâtiments ne permettent pas d'établir une hiérarchie simple à partir de ce seul critère. Il se pourrait même que les résidences des « princes » se soient trouvées au moins quelquefois en dehors de la forteresse. C'est du moins l'interprétation que l'on a proposée pour le grand bâtiment entouré d'une palissade dont les traces carbonisées se sont bien conservées sous le tumulus n° 4 de « Giessübel-Talhau », à quelques centaines de mètres en contrebas de la forteresse de la Heuneburg : il était composé de trois grandes pièces alignées, dont les deux latérales, de plan carré d'environ 8 m de côté, étaient précédées d'une entrée couverte, tandis que la pièce centrale, de 8,2 × 11,3 m, apparemment la plus haute car placée sous le faîtage, donnait directement sur la façade, précédée du côté opposé par une sorte de galerie ouverte qui ne couvrait que la moitié de la largeur de la paroi des pièces latérales. Cette disposition est selon toute évidence destinée à souligner l'importance de l'espace central qui devait être la salle d'apparat où pouvaient se dérouler les festins ou les cérémonies. Le fait que la chambre funéraire principale du tumulus ait été creusée précisément à cet endroit, avec une orientation qui est sensiblement la même, permet de penser qu'il s'agit de la sépulture de l'habitant du lieu.

La partie explorée du Goldberg, un habitat sur plateau dont l'accès avait été peut-être fortifié, montre une situation analogue : un groupe d'au moins deux bâtiments quadrangulaires, situé un peu à l'écart et entouré d'une double palissade. Les autres édifices de ce petit bourg étaient disposés avec une certaine recherche d'alignements et de regroupements autour d'espaces vides, mais sans la rigueur et la densité d'occupation du terrain que l'on peut observer sur la Heuneburg dont le caractère « proto-urbain » apparaît ainsi avec une netteté particulière.

L'habitat rural ne se distingue pas par des types de bâtiments très différents, mais l'ordonnance de l'ensemble est généralement nettement plus libre. À côté d'ensembles ouverts composés apparemment de plusieurs unités contemporaines et pouvant être qualifiés de villages, existaient également des groupes isolés de bâtiments que l'on désigne généralement du terme de ferme.

Le cas du site de Bragny, un complexe qui paraît s'étendre de part et d'autre du cours de la Saône, à proximité du confluent de ce fleuve avec le Doubs, et qui semble associer un type d'habitat ouvert à des trouvailles d'objets importés et des indices d'activités artisanales propres aux sites fortifiés, confirme le fait que les sites fortifiés, considérés généralement, un peu rapidement, comme des résidences princières, n'étaient pas les seuls

acteurs des échanges entre la Méditerranée et le monde celtique. C'est d'ailleurs ce que suggèrent les exceptionnelles découvertes de fragments de céramiques attiques du début du Ve siècle av. J.-C. provenant de la Bohême (Kadaň, Droužkovice) : elles proviennent d'habitats ruraux qui ne correspondent aucunement au concept traditionnel de « résidence princière », tandis que le site de Závist, le plus important site fortifié tardo-hallstattien identifié à ce jour, n'a livré aucun vestige analogue. Il faut souligner le fait que ces deux localités de la Bohême du Nord-Ouest se trouvent au pied des monts Métallifères, donc dans le voisinage immédiat de l'un des plus riches gisements d'étain de l'Europe ancienne.

L'économie hallstattienne est fondée principalement sur une agriculture dans laquelle l'élevage semble prendre souvent une part très importante. C'est probablement ce qui explique le peuplement de régions qui sont aujourd'hui boisées et qui ne présentent pas des conditions très favorables pour la culture céréalière. Le bétail était peut-être, comme dans l'Irlande de la tradition épique, le fondement principal de la richesse, tandis que la terre restait une propriété communautaire. L'aspect militaire de la société hallstattienne n'était donc peut-être pas uniquement l'expression du statut d'homme libre, mais répondait aussi à la nécessité de défendre les troupeaux des convoitises de voisins désireux de s'enrichir par des razzias telles que celles dont le souvenir est justement conservé dans la tradition littéraire de l'Irlande préchrétienne.

L'exploitation du sel, qui connaît à cette époque un développement spectaculaire, est probablement destinée principalement à la conservation des viandes, qui atteignit chez les Celtes, selon le témoignage des Anciens, un niveau de qualité remarquable, ainsi qu'à la préparation des peaux. Il est certain que la possibilité de disposer de réserves de nourriture sous la forme de jambons ou autres salaisons a dû contribuer à la mobilité des populations celtiques et a rendues plus faciles les expéditions militaires à longue distance.

L'artisanat du bronze dispose d'un héritage qui comporte toutes les techniques essentielles — fonte en moule ou à cire perdue, fonte par recouvrement, chaudronnerie, estampage, rivetage, façonnage au tour — et qui est utilisé avec art pour fabriquer des objets qui représentent souvent de par leurs dimensions un tour de force. C'est notamment le cas des très grandes situles du service à boisson dont le contenu peut atteindre plusieurs centaines de litres. L'incrustation d'ambre et de corail qui se développe surtout au Ve siècle av. J.-C. est employée pour les parures. Les progrès les plus spectaculaires furent cependant réalisés dans le domaine du travail du fer, où les forgerons expérimentèrent astucieusement l'emploi du nouveau métal à partir des applications courantes pour le bronze. Ils arrivèrent ainsi à réaliser des pièces remarquables telles que la corne à boire ou le char de Hochdorf, entièrement recouvert de tôle de fer ouvragée. Certains poignards sont des réussites remarquables non seulement à cause de la belle exécution de la lame mais également pour la réalisation du fourreau,

savamment assemblé à partir d'un projet initial complexe avec une très grande précision. Un autre domaine où des innovations importantes peuvent être constatées est celui de la production textile où on peut supposer dorénavant l'existence de tisserands spécialisés qui produisent, inspirés probablement par les produits méditerranéens, des tissus d'une étonnante finesse, destinés à rehausser le prestige de l'élite sociale. Il a déjà été question de la poterie, où se développent auprès de certains centres princiers des productions fines qui utilisent le tour et s'inspirent souvent de formes méditerranéennes.

D'une manière générale, toutes les productions nouvelles de qualité paraissent étroitement liées aux centres princiers les plus importants et à leur entourage immédiat. Elles ne semblent pas toucher de manière significative le milieu rural ainsi que les régions éloignées du réseau des trafics celto-méditerranéens, malgré les contacts à longue distance qui paraissent en constituer plus au nord et plus à l'ouest l'équivalent tout aussi actif. Les denrées échangées étant en grande partie périssables, comme c'est le cas pour le sel ou même l'étain, il ne reste que l'ambre pour donner une idée du tracé capillaire des voies d'échanges de l'Europe du deuxième quart du Ier millénaire av. J.-C.

Art et religion

L'art hallstattien présente à première vue une grande uniformité et il paraît difficile d'y discerner des faciès qui pourraient correspondre aux grands ensembles ethniques en présence. C'est particulièrement vrai pour sa phase initiale, marquée fortement par l'héritage de l'âge du bronze. Les thèmes, assez peu nombreux, relèvent presque exclusivement du domaine du culte solaire : des oiseaux aquatiques et des chevaux, les deux espèces animales associées traditionnellement au déplacement, sont accompagnés de symboles plus ou moins explicites tels que des svastikas, des cercles concentriques, des triscèles, des rosaces ou des disques rayonnants, répétés inlassablement dans un environnement de motifs géométriques simples — triangles, carrés, losanges, demi-cercles, etc. — dans des compositions qui, examinées de près, révèlent une organisation qui ne paraît pas uniquement ornementale. En effet, on peut retrouver dans ces ensembles un certain nombre de constantes, aussi bien dans le choix que dans la disposition et dans le nombre des éléments utilisés. Il est donc probable que ce qui nous apparaît aujourd'hui comme une composition purement décorative cache l'enregistrement de données structurales concernant notamment l'ordonnance supposée de l'univers et de ses rythmes.

On peut cependant observer, dès le VIIIe-VIIe siècle av. J.-C., une différence significative entre l'aire hallstattienne orientale, où la figuration n'est pourtant ni particulièrement abondante ni très éloignée d'un schématisme essentiel, et l'aire hallstattienne centre-occidentale où elle est plus rare, moins variée et ne comporte jamais de tentatives de récit par l'image

comparables aux scènes gravées par exemple sur les vases de Sopron. Cette différence semble annoncer l'un des caractères les plus marquants de l'art celtique laténien : son refus programmatique de la description et de la narration.

Outre les animaux, parmi lesquels apparaît également le cerf, emprunté peut-être à l'iconographie orientalisante mais associé au soleil déjà sur les rares œuvres figurées du III[e] millénaire av. J.-C., le répertoire des Celtes hallstattiens comporte des silhouettes très schématiques de personnages humains, quelquefois à cheval. Elles ne présentent généralement aucun attribut qui permette de les identifier, mais le contexte — svastikas et autres symboles, chevaux, oiseaux aquatiques, chars très schématiques — semble indiquer qu'il pourrait s'agir de l'avatar anthropomorphe de la divinité solaire. Parmi les très rares figurations un peu explicites, on trouve gravé sur quelques poteries de nécropoles bavaroises (Schirndorf) un personnage vu de profil qui tient devant lui un instrument musical à quatre cordes, une sorte de cithare. Il est associé dans un cas à un cerf, dans un autre à un oiseau et dans un troisième à des motifs triangulaires dont les deux côtés se prolongent pour coiffer l'ensemble, qui figurent également dans les cas précédents ainsi que sur un grand nombre d'autres poteries hallstattiennes, mais dont la signification est tout à fait incertaine. Le même musicien apparaît également dans les scènes de Sopron et sur les situles de Kleinklein, manifestations parmi les plus significatives d'une aire culturelle déjà extérieure, située à l'est du milieu hallstattien présumé celtique. Même si certains ont voulu y voir l'image d'Orphée, le héros mystique et musicien charmeur des animaux qui avait su revenir des ténèbres infernales, il paraît difficile de ne pas y reconnaître l'Apollon hyperboréen, le dieu que les Grecs disaient vénéré entre tous chez leurs voisins septentrionaux.

Modeste mais parfaitement cohérent, le répertoire figuré des Celtes hallstattiens indique la prédominance absolue d'une divinité masculine associée au culte solaire. Il est probable qu'il possédait un équivalent féminin, vraisemblablement la divinité lunaire qu'évoque l'association de symboles de la coupe d'or de Zurich-Altstetten, un objet dont la fonction semble avoir été rituelle plutôt que funéraire. Des idoles en terre cuite en forme de croissant, placées sur un disque où était allumé un bûcher en miniature, étaient placées dans les sépultures à char de la culture de Bylany, exprimant peut-être ainsi l'union des deux astres. Examinés de près, la plupart des objets décorés expriment une vénération profondément enracinée pour tout ce qui touche une conception de l'univers dont l'ordre spatial et temporel est régi par la marche inlassable de l'astre solaire qui rythme le déroulement des saisons et apporte à l'homme le message d'espoir d'un nouveau printemps de lumière dans l'autre monde, après le passage des ténèbres de la mort. C'est l'idée, certainement ancienne mais jamais formalisée auparavant avec une telle évidence, qu'expriment les tombes à char de ceux que leur peuple espère pouvoir retrouver au festin sans fin du séjour des bienheureux.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que nous discernions mal le cadre de l'activité religieuse, car elle se déroule vraisemblablement dans des lieux où semble s'établir naturellement le contact entre la terre des hommes et le monde céleste ou souterrain des dieux. On allume de grands feux et sacrifie des offrandes sur des pitons rocheux particulièrement suggestifs. De tels lieux de culte, que les archéologues allemands ont désignés du nom de *Brandopferplätze* (lieux de sacrifice par crémation), ont été découverts en Suisse et en Allemagne : ils se présentent comme des accumulations de charbons, de tessons de poteries qui peuvent correspondre à des milliers de vases, ainsi que d'ossements d'animaux. On a découvert en Bohême les traces d'un autre type de sanctuaire naturel : de petits objets symboliques en terre cuite — triscèles, feuilles et autres — perforés pour être suspendus, qui étaient éparpillés sur une surface assez réduite. L'interprétation proposée d'un arbre sacré, objet de culte aux branches duquel ils auraient été accrochés, paraît parfaitement plausible.

On voit cependant se multiplier également des espaces délimités par un fossé ou une palissade, de plan généralement oblong. Leur rôle de lieu consacré est généralement admis mais leur utilisation reste souvent incertaine.

Les nombreux enclos découverts en Champagne, généralement en contexte funéraire, présentent dans certains cas des traces d'aménagements intérieurs : à Aulnay-aux-Planches, des stèles, des foyers et un puits qui contenait le crâne d'un aurochs ; à Acy-Romance, l'enceinte avec un fossé intérieur et une levée extérieure, comme c'est le cas à Libenice, possédait une entrée avec un portique et des constructions à poteaux dans l'espace intérieur.

Le monde des princes hallstattiens représente indiscutablement le prélude à l'entrée des Celtes dans l'Histoire. Il paraît cependant difficile d'y voir l'époque de la constitution d'une ethnie celtique qui aurait été jusqu'ici fondue dans une masse plus ou moins indifférenciée d'Indo-Européens en voie de mutation. Tout indique au contraire que la spécificité des cultures qui conduiront directement aux Celtes historiques était clairement affirmée au moins depuis le troisième quart du IIe millénaire av. J.-C. mais probablement déjà avant, dès le début de l'âge du bronze. L'impact du monde urbain de la Méditerranée contribuera toutefois à accélérer des mutations qui conduiront au siècle suivant à la formation de la culture laténienne.

LA NAISSANCE DE LA CIVILISATION LATÉNIENNE (Ve SIÈCLE AV. J.-C.)

Le seul auteur du ve siècle av. J.-C. qui parle des Celtes est Hérodote. Les deux passages de ses *Histoires* où il en est question permettent de les localiser mais ne fournissent aucune indication de caractère historique.

Notre connaissance des populations celtiques repose ainsi pour cette période exclusivement sur les informations que fournit la documentation archéologique. L'image que l'on peut en esquisser aujourd'hui est donc certainement incomplète. Elle est nouvelle par rapport à celles qui l'ont précédée mais elle ne sera pas forcément exacte à l'avenir, car la reconstitution archéologique du passé ne peut certainement pas être considérée comme finie. Au contraire, elle ne cesse de s'enrichir et de se modifier en intégrant les nouvelles découvertes.

Les Celtes et l'Italie au ve siècle av. J.-C.

La fin du VIe siècle av. J.-C. constitue un tournant important dans l'histoire des relations entre l'Europe intérieure et les cités grecques et étrusques de la Méditerranée occidentale. La raison en est vraisemblablement la convergence de phénomènes différents, dont les causes sont plus difficiles à déterminer que les effets.

Le premier de ces phénomènes est le remarquable essor économique de l'Étrurie padane, bien perceptible à partir de la seconde moitié du VIe siècle av. J.-C. Ses corollaires sont l'épanouissement rapide d'un réseau urbain, attesté notamment par l'établissement de comptoirs étrusques ou gréco-étrusques dans le delta du Pô (Spina, Adria, Voghiera, San Basilio) et au nord de ce fleuve, dans la région de Mantoue le long du cours du Mincio (Forcello et sites voisins), par la fondation, apparemment coloniale, d'une ville conçue selon les principes les plus avancés de l'urbanisme de l'époque dans la haute vallée du Reno (Marzabotto), et par le développement que connaît alors Felsina (Bologne), un centre urbain issu de la plus importante agglomération du premier âge du fer villanovien qui est actuellement connue en territoire padan.

Les causes qui provoquèrent l'expansion et la restructuration du réseau commercial des cités étrusques de la région n'étaient probablement pas liées en premier lieu aux relations transalpines préexistantes, mais à la nécessité de maintenir un contact direct avec les négociants athéniens, face à la menace croissante de la puissance navale des colonies grecques de la Méditerranée occidentale. Le nouvel essor de l'économie padane ne pouvait toutefois pas rester sans conséquences sur les anciens trafics transalpins qui convergeaient vers cette région. En effet, c'est à partir de la deuxième moitié du VIe siècle av. J.-C. que l'acheminement des produits étrusques par les voies alpines est attesté d'une manière convaincante, les exportations antérieures ayant pu tout aussi bien transiter par la côte provençale.

Deux autres faits que l'on peut observer en Europe intérieure à partir de la fin du VIe siècle av. J.-C. constituent peut-être des aspects complémentaires du même phénomène : d'une part, l'abandon ou la destruction de certaines forteresses hallstattiennes, d'autre part, l'arrêt apparemment brutal des importations qui passaient par l'intermédiaire massaliote. En effet, les objets transalpins d'origine grecque postérieurs au début du ve siècle ne

représentent plus, comparés à ceux du siècle précédent, qu'une quantité négligeable et aucune des productions caractéristiques de la zone d'influence massaliote ne semble avoir pénétré vers l'intérieur. Les quelques poteries grecques du Ve siècle av. J.-C. découvertes à ce jour au nord des Alpes sont des produits attiques particulièrement répandus dans la zone padane qui constitue donc la voie de passage la plus vraisemblable.

Les causes de l'interruption du commerce massaliote avec l'Europe intérieure et de la situation de crise que semble refléter la fin brutale de certaines forteresses hallstattiennes étaient cherchées traditionnellement dans le début des mouvements migratoires des groupes celtiques. Les mêmes qui aboutirent, un siècle plus tard, à l'occupation de l'Étrurie padane et à leur pénétration jusqu'à Rome. Cette hypothèse n'est plus satisfaisante aujourd'hui, car elle ne permet d'expliquer aucun des phénomènes évoqués.

Tout d'abord, on peut constater que, contrairement à ce qui se passe pour les importations grecques, le nombre d'objets étrusques exportés au nord des Alpes s'accroît considérablement au Ve siècle av. J.-C. et ces objets pénètrent nettement plus loin qu'au siècle précédent. L'interruption des relations commerciales ne semble donc concerner que la voie massaliote, tandis que les trafics à travers les Alpes, ceux qui auraient dû être les premiers touchés dans le cas d'une migration massive en direction de l'Italie, ne cessent de prospérer jusqu'à la fin du Ve siècle av. J.-C.

Les causes de ce changement d'orientation dans les relations entre les populations de l'Europe intérieure et les marchés méditerranéens peuvent être multiples. Il est cependant peu probable que l'attrait exercé par ce nouveau grand marché de l'Étrurie padane ait pu conduire à lui seul à l'abandon des contacts traditionnels. La raison principale doit être sans doute cherchée dans les rapports de force complexes qui existaient alors en Méditerranée occidentale entre Grecs, Étrusques et Carthaginois. Un fait est certain : l'Italie septentrionale se trouvait alors dans une situation particulièrement favorable pour tirer un bénéfice immédiat d'un fléchissement ou d'une interruption du commerce massaliote. D'autant plus favorable, que les populations celtiques de la culture de Golasecca, installées alors déjà depuis longtemps entre le Pô et les Alpes et parfaitement intégrées dans le milieu péninsulaire, pouvaient participer efficacement au développement des trafics transalpins. Leur essor économique est d'ailleurs attesté à ce moment par la naissance de centres urbains, connus notamment grâce aux fouilles de Côme-Prestino, le site qui a livré la plus ancienne inscription monumentale en langue celtique connue actuellement et la seule monnaie étrusque du Ve siècle av. J.-C. trouvée jusqu'ici au nord de l'Apennin.

La destruction ou l'abandon de certaines forteresses hallstattiennes pourrait être un phénomène provoqué par une crise interne de la société dont les symptômes sont perceptibles dès la fin du VIe siècle av. J.-C. L'examen cas par cas permet de constater que les dates de ces destructions ou abandons s'échelonnent sur une longue période : nous savons

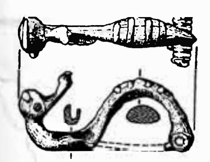
aujourd'hui, grâce à la dendrochronologie, que de nouveaux sites fortifiés furent construits en plein Ve siècle, au même moment ou d'autres disparaissaient, tandis que d'autres encore se maintinrent en pleine activité jusqu'à la fin du siècle. La dispersion du phénomène dans le temps et dans l'espace ne paraît correspondre ni aux effets d'un grand mouvement migratoire, ni à ceux d'une crise brutale et généralisée. Au contraire, les différentes régions présumées celtiques de l'Europe intérieure présentent au Ve siècle av. J.-C. un peuplement exceptionnellement dense et stable et on ne peut y discerner actuellement aucune chute démographique suffisamment importante pour être significative.

Il s'agit donc plutôt d'un processus de restructuration interne, comportant sans doute aussi des déplacements de groupes humains de faible importance et des conflits de tout genre, accompagné de la formation progressive d'un nouveau système dont l'expression archéologique est connue depuis le XIXe siècle sous le nom de « civilisation laténienne ».

Quelle que soit la cause qui privilégia à ce moment les relations transalpines, les conséquences restent les mêmes : le principal sinon l'unique partenaire méditerranéen d'une société celtique en pleine mutation, donc en condition particulièrement réceptive, se trouva être l'Italie septentrionale.

La fréquentation de cette partie de la péninsule par des individus isolés ou de petits groupes d'origine transalpine — négociants, artisans, mercenaires ou autres — est attestée pour le Ve siècle av. J.-C. par des objets, découverts sur de nombreux sites entre les Alpes et les Marches actuelles, qui trouvent des analogies très précises et très largement répandues au nord et à l'ouest du massif alpin, de l'est de la France à la Bohême. Ce sont d'abord des fibules, notamment un type en forme d'oiseau aquatique, daté généralement du tout début du Ve siècle av. J.-C (carte 6). Considérées d'abord comme une forme spécifiquement hallstattienne, ces fibules sont aujourd'hui, à la suite de nouvelles découvertes, aussi nombreuses en Italie septentrionale que dans l'ensemble des territoires transalpins. On peut donc se demander, compte tenu également de la présence d'incrustations de corail qui relèvent d'anciennes techniques péninsulaires, encore largement employées au Ve siècle av. J.-C. par les Celtes de Golasecca et leurs voisins Vénètes, mais inconnues jusqu'ici des artisans transalpins, si nous n'avons pas à faire, pour au moins une partie d'entre elles, à des productions du nord de l'Italie plutôt qu'à des importations transalpines.

La situation est tout à fait comparable pour la série la plus caractéristique de la seconde moitié du Ve siècle av. J.-C., des agrafes de ceinturon ajourées qui représentent des motifs ou des thèmes de lointaine ascendance orientale : fleurs de lotus, palmettes, Arbre de Vie flanqué de gardiens monstrueux ou d'oiseaux, Maître des animaux. Des agrafes de ce type furent trouvées en nombre en Italie septentrionale, principalement dans la zone alpine et préalpine, ainsi que sur différents sites transalpins. La parenté entre certains de ces objets et des exemplaires péninsulaires est telle qu'elle implique la fabrication dans un même atelier ou l'imitation



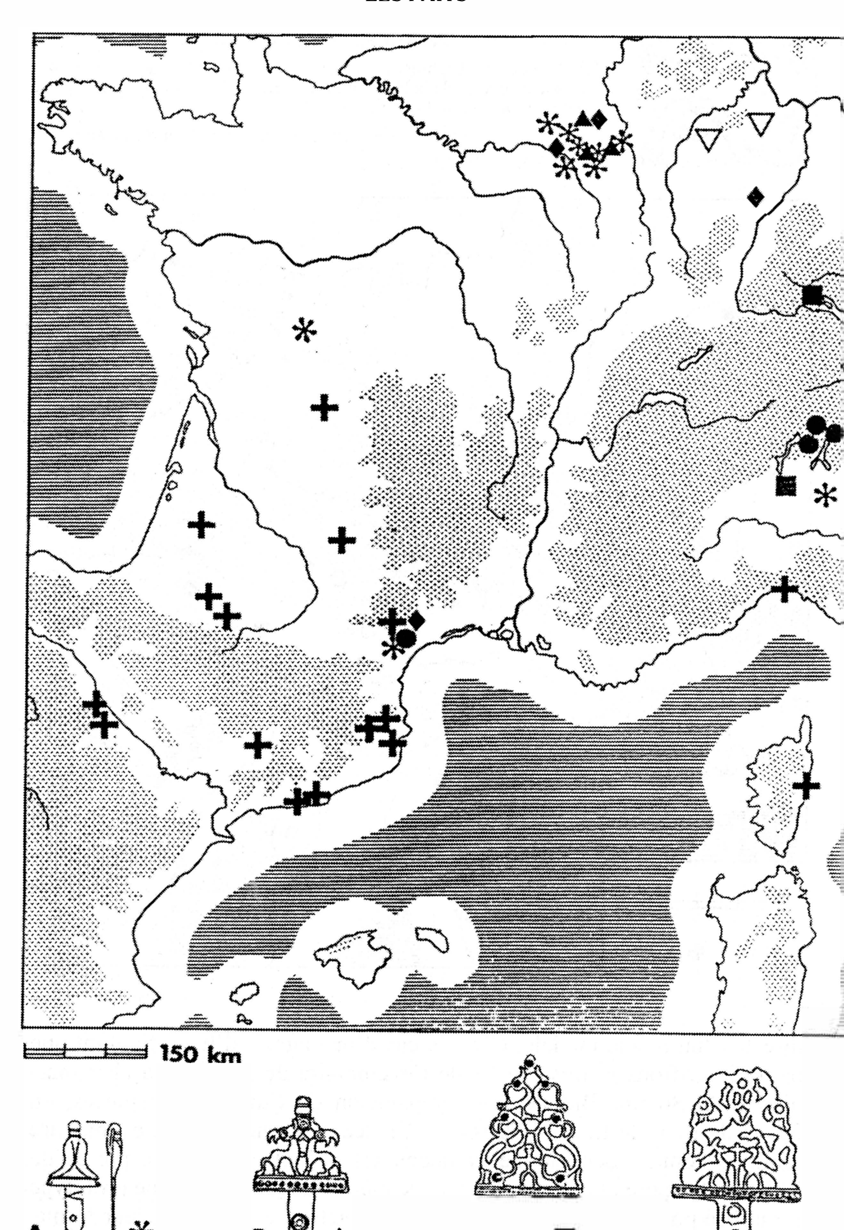
6. FIBULE ORNITHOMORPHE

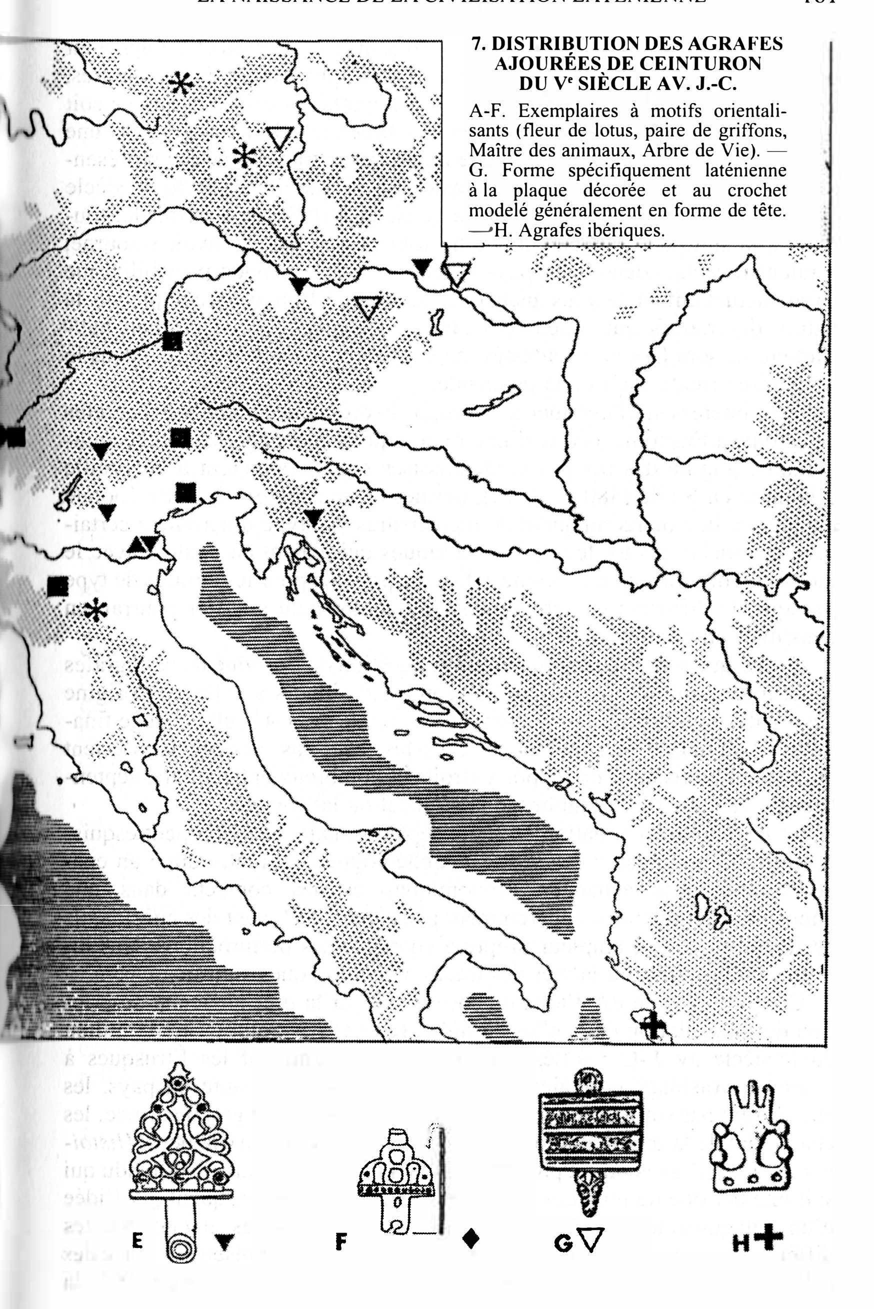
Fibule tardo-hallstattienne en forme d'oiseau aquatique, en bronze incrusté de corail, de la Heuneburg et carte de distribution de ce type de fibule du tout début du ve siècle av. J.-C.

A. Exemplaire unique. — B. Plusieurs exemplaires du même site.

(D'après Kruta 1986.)

directe d'un même modèle. C'est le cas d'une agrafe d'Este, figurant une paire de griffons et très proche de l'exemplaire de la tombe à char marnienne de Somme-Bionne. La comparaison de l'une de ces pièces, en forme de fleur de lotus, de Bussy-le-Château (Marne) et d'un exemplaire réutilisé comme pendeloque et découvert à Melegnano, aux portes de Milan, est encore plus convaincante : le même moule ou le même prototype fut utilisé pour la fabrication de ces deux objets, identiques par leur forme, leurs dimensions et leur galbe, trouvés à plus de six cents kilomètres de distance (carte 7, voir p. suiv.).


150 km
A
B
C
D



7. DISTRIBUTION DES AGRAFES AJOURÉES DE CEINTURON DU Ve SIÈCLE AV. J.-C.

A-F. Exemplaires à motifs orientalisants (fleur de lotus, paire de griffons, Maître des animaux, Arbre de Vie). — G. Forme spécifiquement laténienne à la plaque décorée et au crochet modelé généralement en forme de tête. — H. Agrafes ibériques.

À défaut de disposer de datations suffisamment précises et fiables pour permettre de déterminer le foyer originel de la production de ces agrafes, l'examen de leur diffusion aboutit à deux hypothèses contradictoires : soit l'importation en Italie, où ces objets constitueraient le témoignage d'une première phase laténienne, liée à une immigration transalpine qui représenterait le préambule de la grande invasion historique du début du IVe siècle av. J.-C. ; soit la diffusion du type à partir de l'Italie septentrionale, toujours à la suite de mouvements de personnes qui, après y avoir séjourné, seraient revenues dans leurs pays d'origine. Cette seconde possibilité me paraît actuellement la plus plausible, surtout si l'on tient compte de la nature des motifs qui ornent ces objets : inconnus dans le milieu hallstattien, ils sont largement attestés, bien avant le Ve siècle av. J.-C., dans le répertoire orientalisant de la péninsule.

Il est intéressant d'évoquer à ce propos la présence en nombre d'agrafes de ce type à Ensérune, centre d'une région qu'un passage d'Hérodote, énumérant l'origine des troupes carthaginoises qui participèrent à la bataille d'Himère en Sicile (480 av. J.-C.), permet de considérer dès cette époque comme un lieu de recrutement de mercenaires. Ce type d'activité a certainement touché très tôt les régions celtiques qui étaient en contact avec le monde méditerranéen et, comme cela a été proposé pour les agrafes de type ibérique, la diffusion de cet élément de l'équipement guerrier pourrait en constituer un corollaire.

Quelle que soit la bonne réponse à la question de l'origine de ces agrafes et du mécanisme de leur diffusion, comme d'ailleurs à celle de l'origine des fibules ornithomorphes du début du Ve siècle av. J.-C., elle change finalement peu à la constatation que, dans les deux cas, ces objets attestent clairement l'existence de rapports étroits et nombreux entre l'Italie septentrionale et l'aire de formation de la civilisation laténienne.

Le tableau de la situation en Italie septentrionale, que l'on peut esquisser aujourd'hui à partir des vestiges archéologiques, montre donc un épanouissement des échanges économiques et des contacts dans une atmosphère de relations apparemment pacifiques. S'il y eut des conflits, ils ne furent pas d'une ampleur propre à entraîner des perturbations dans les trafics transalpins et à laisser des traces archéologiques significatives.

Cette conclusion est d'ailleurs corroborée par la plus ancienne description de l'installation des Celtes en Italie, rédigée par Polybe vers le milieu du IIe siècle av. J.-C. : « Les Gaulois, qui fréquentaient les Étrusques à cause du voisinage et avaient observé avec envie la beauté du pays, les attaquèrent par surprise sous un mince prétexte avec une grande armée, les chassèrent de la région du Pô et occupèrent eux-mêmes la plaine » (*Histoires*, II, 17). L'invasion est présentée ici comme un événement inattendu qui suit une période de relations pacifiques. Bien qu'ils le masquent par l'idée d'un antagonisme ancien et irréductible entre Étrusques et Gaulois, les différents récits postérieurs de l'invasion gauloise représentent tous des échos lointains, partiels et déformés, d'une tradition où le préambule de la

grande invasion était associé à l'introduction du vin d'Étrurie chez les Celtes et à la présence en Italie de Transalpins, venus pour des motifs d'ordre économique. Tel aurait été le cas du forgeron helvète Hélicon, auquel Pline l'Ancien attribue l'idée de l'expédition en Italie.

Cette situation explique pourquoi les premières manifestations caractéristiques de la civilisation laténienne trouvent presque toutes des antécédents ou des sources d'inspiration dans le milieu péninsulaire : il en est ainsi du dépôt funéraire du char à deux roues, de la finition au tour de la poterie, de certains types de décors céramiques par estampage ou peinture, de la plupart des nouvelles formes de parures — fibules discoïdales inspirées de modèles étrusques, fibules dérivées du type dit de « La Certosa » ou exemplaires à éléments figurés (fibules dites « à masques », anthropomorphes ou zoomorphes), boucles d'oreille, parures annulaires —, des ustensiles en bronze du service à boisson (cruches, passoires). Il est plus difficile d'évaluer l'impact de ces influences dans le domaine des idées, depuis l'utilisation militaire du char, transmise apparemment par les Celtes de la culture de Golasecca, où ce véhicule figure dans des tombes de guerriers dès le VIIe siècle av. J.-C., jusqu'au domaine religieux, où certains types de sanctuaires centre-européens relèveraient d'une conception étrusque (Závist).

Le répertoire du nouvel art laténien est particulièrement révélateur à cet égard, car à peu près tout ce qui le distingue de l'art géométrique hallstattien trouve son origine dans le milieu péninsulaire, aussi bien étrusque qu'italique : c'est le cas des motifs et thèmes orientalisants qui associent monstres, divinités et éléments végétaux, mais aussi celui des savantes compositions réalisées au compas.

Peu étudiée encore de ce point de vue, la première production laténienne en série d'objets en bronze est largement redevable également à l'héritage de l'artisanat péninsulaire, transmis surtout, semble-t-il, par l'intermédiaire des groupes celtiques de la culture de Golasecca.

Contrairement donc à une idée encore largement répandue, l'aspect le plus frappant des relations entre l'Italie et les Transalpins n'est pas au Ve siècle av. J.-C. la pénétration vers le sud de ces derniers, mais l'influence capillaire que les foyers péninsulaires exercent alors sur les vastes territoires où se forme l'identité culturelle des Celtes historiques. Les caractères communs aux différents foyers laténiens sont probablement le reflet de l'origine commune des modèles qui alimentèrent cette mutation.

Les traits distinctifs de la civilisation laténienne

Les impulsions d'origine méditerranéenne, nombreuses et répétées, atteignent donc au Ve siècle av. J.-C. un milieu, rendu peut-être plus réceptif à la suite de la chute de certaines dynasties locales qui captaient auparavant à leur profit exclusif le bénéfice des échanges, qui était foncièrement stable et économiquement prospère. Il n'y a pas de région, des côtes de

l'Atlantique à la limite occidentale de la cuvette des Karpates, où l'apparition des premiers éléments laténiens puisse être considérée comme le résultat de l'arrivée d'une nouvelle population et non celui d'une greffe culturelle sur le substrat hallstattien autochtone. Beaucoup de sites du ve siècle av. J.-C., qu'il s'agisse d'habitats ou de nécropoles, montrent d'ailleurs une occupation ininterrompue depuis le siècle précédent et quelquefois même encore plus ancienne. On ne peut donc en aucun cas lier l'apparition et la première diffusion de la civilisation laténienne à l'expansion ethnique des Celtes, comme on le faisait encore récemment.

Cette mutation culturelle concerne selon toute évidence des populations stables et enracinées de longue date, mais qui ne représentent qu'une partie des celtophones de l'époque : nous ne savons rien de la langue parlée alors par les groupes qui habitaient la partie occidentale de la France actuelle, très peu touchée au ve siècle av. J.-C. par les premières manifestations laténiennes, mais aussi bien les Celtes de la culture de Golasecca que les Celtibères, qui n'avaient pas de contacts directs avec les groupes centraux, constituent des entités culturelles distinctes. Quant aux îles Britanniques, elles étaient probablement celtisées depuis longtemps, mais on n'y connaît de cette époque que quelques objets — des fibules et des poignards — comparables à ceux de la phase laténienne initiale du continent. Ils ont été découverts jusqu'ici dans le seul bassin de la Tamise et semblent y représenter une intrusion isolée plutôt que le résultat d'une évolution locale comparable à celle des foyers continentaux.

En Armorique, de très riches séries de céramiques estampées indiquent l'existence potentielle d'un foyer analogue à ceux que l'on a pu identifier dans les régions nettement plus orientales, mais nous n'en connaissons à ce jour qu'un seul objet métallique important datable du ve siècle av. J.-C., le poignard au fourreau richement décoré de Kernavest, une pièce tout à fait originale et sans analogie exacte dans l'aire laténienne proprement dite.

L'appréciation actuelle de l'amplitude géographique de la civilisation laténienne dans sa phase initiale doit être évidemment considérée comme provisoire. Certaines découvertes récentes indiquent qu'elle toucha peut-être également des régions où cette période était jusqu'ici peu documentée, tel le centre-ouest de la France. Il faut toutefois admettre que le processus de formation de la civilisation laténienne ne concerna au ve siècle av. J.-C. qu'une partie des populations celtiques, celles que l'on a pris l'habitude de désigner comme Celtes historiques. Même à l'intérieur de ce groupement de peuples, installé alors en éventail entre les Alpes et les grandes plaines du nord de l'Europe, depuis le sud de la Belgique actuelle jusqu'à la frontière nord-occidentale de la Hongrie, la mutation ne s'effectua pas de manière régulière et uniforme, mais toucha en priorité l'élite sociale : les derniers représentants des dynasties hallstattiennes, enterrés avec leur service à boisson et d'autres objets de prestige sous des tertres funéraires monumentaux, ou les chefs guerriers enterrés avec leur char à deux roues.

En effet, c'est dans les sépultures de ces personnages qu'apparaissent le mieux et en premier les innovations que l'on peut considérer comme spécifiques de la civilisation laténienne. Elles appartiennent à différents domaines : la parure, plus particulièrement les fibules, une catégorie très sensible aux variations de la mode, mais également les parures annulaires, avec les premières pièces à décor figuré et des types nouveaux aux extrémités en forme de tampons. Le décor des plus exclusifs parmi ces objets confirme leur nouveauté par l'utilisation d'un répertoire tout à fait inconnu de l'art hallstattien.

Un autre domaine sensible est celui de l'armement, où l'on assiste à la réapparition d'un type d'épée qui ne figurait plus dans les sépultures depuis près d'un siècle. Sa longue lame droite la fait considérer généralement comme une arme de cavalerie. Son fourreau métallique, d'un type nouveau, est conçu de telle sorte que certaines de ses parties, notamment la bouterolle, évoquent, sous une forme au moins allusive, des éléments du répertoire symbolique de lointaine ascendance orientale : monstres affrontés encadrant une palmette (symbole de l'Arbre de Vie), palmette seule, paire d'animaux fabuleux. La liste comprend donc à peu près tous les thèmes qu'utiliseront désormais pendant plusieurs siècles les décorateurs de ce type d'objet. Il est intéressant de rappeler à ce propos que des fourreaux à la bouterolle conformée en palmette ou paire héraldique d'animaux sont attestés dès le siècle précédent en Italie centrale.

Le caractère progressif de l'introduction de cette nouvelle arme, liée certainement à d'importantes innovations dans la technique de combat, est particulièrement évident dans le foyer marnien, où les formes courtes du premier âge du fer jogassien cohabitent vers le milieu du Ve siècle av. J.-C. avec les longues épées laténiennes (la lame de l'exemplaire de la sépulture à char de Somme-Bionne ne mesure pas moins de 80 cm) et se trouvent munies de fourreaux qui illustrent à la perfection la genèse du type laténien classique à partir de formules préexistantes.

Longue ou courte, l'épée laténienne n'équipe au Ve siècle av. J.-C. qu'un nombre limité de guerriers : un sur cinq environ dans les nécropoles champenoises, encore moins vers l'est, notamment en Europe centrale. Le long coutelas à tranchant unique recourbé, pouvant être utilisé aussi bien pour la chasse ou des usages domestiques que pour la guerre, y est de loin le plus fréquent dans les sépultures où la présence d'une lance indique l'appartenance du défunt à la classe militaire.

La lance ou javelot est l'arme offensive la plus répandue. Elle est omniprésente dans les sépultures du Ve siècle av. J.-C., en particulier dans la zone marnienne où les tombes de guerriers contiennent régulièrement plus d'une pointe, souvent trois, quatre ou même plus. Quant à l'armement défensif, il devait être fait principalement en matières périssables — cuir, bois et tissu —, car seuls quelques rares éléments métalliques de boucliers et un nombre très limité de casques, en partie ou entièrement en bronze ou en fer, sont connus de cette époque. Ils proviennent toujours de sépultures

exceptionnelles par la qualité et la richesse du mobilier. Ceci implique un mode de combat où l'action individuelle de l'élite, montée sur des chars ou des chevaux et équipée pour l'affrontement rapproché, est soutenue par une infanterie légère, armée essentiellement de lances et de boucliers, combattant en formation mobile ou pratiquant le harcèlement de l'adversaire par le jet de javelots.

Les rites funéraires, particulièrement bien documentés, puisque la majeure partie de notre information provient de sites de ce type, ne semblent pas présenter de modifications régionales très sensibles par rapport à la situation antérieure, si ce n'est une vogue à peine accrue de la pratique de l'inhumation dans des zones où l'incinération était jusqu'ici presque exclusive. C'est le cas observé dans certaines nécropoles de la Bohême méridionale, mais il convient de souligner que le biritualisme a toujours été pratiqué dans cette partie de l'Europe danubienne et que l'incinération y resta très largement prédominante pendant tout le ve siècle av. J.-C. Il est d'autant plus difficile d'y voir le symptôme d'une modification quelconque du peuplement, que ces nécropoles remontent souvent, sans solution de continuité apparente, jusqu'à la fin de l'âge du bronze ou même plus haut.

La principale nouveauté du rite funéraire est donc, dans les régions où le phénomène ne s'était pas manifesté déjà au siècle précédent, la présence du service à boisson dans les sépultures de personnages de haut rang. Son vase principal est quelquefois utilisé comme urne, établissant ainsi une équivalence entre la boisson, dont la distribution cérémonielle était un des privilèges du défunt, et les cendres de ce dernier. Le phénomène est suffisamment répandu depuis le VIe siècle av. J.-C. même dans des régions où l'inhumation semble autrement prédominante — de l'Armorique (tumulus du Rocher au Bono dans le Morbihan) au Centre-Est (Saint-Denis-de-Palin, Sainte-Geneviève-sous-Bois, La Motte-Saint-Valentin, Pernant) et au bassin de la Moselle et du Rhin (tumulus d'Altrier au Luxembourg, Eygenbilsen en Belgique) —, sans parler de celles où la pratique de l'incinération est largement majoritaire, pour qu'on ne s'interroge pas sur sa signification. Il confirme, à notre avis, le caractère sacré du breuvage dont la consommation, par l'ivresse qu'elle engendrait, devait rapprocher l'homme des dieux immortels. Se substituer à lui dans la mort devait sans doute représenter une garantie supplémentaire d'un séjour heureux et glorieux dans l'autre monde.

Cet aspect de la phase initiale de la civilisation laténienne constitue en fait le prolongement direct, sous une forme quelque peu modifiée, de ce qui existait déjà auparavant. Ce qui est entièrement nouveau, c'est l'apparition de services à boisson métalliques de fabrication celtique, inspirés par des modèles étrusques, mais modifiés pour correspondre parfaitement à l'univers spirituel de ceux qui les utilisaient. La pièce principale de l'un des plus anciens, la cruche à bec tubulaire de la sépulture de la « princesse » de Reinheim (Sarre), présente déjà des éléments iconographiques qui occuperont une place de choix dans l'art laténien, jusqu'à ses dernières

manifestations : le visage d'une divinité associé à la palmette et à la tête de bélier, le cheval à tête humaine, une invention tout à fait originale des Celtes qui figurera encore sur les monnaies armoricaines du Iᵉʳ siècle av. J.-C.

Commune aux sépultures et au matériel des habitats, la céramique permet de suivre également l'impact des influences méditerranéennes sur le monde hallstattien : moins apparentes dans la zone marnienne, où les poteries jogassiennes cèdent progressivement la place à des formes du répertoire méridional, privées d'anses à la suite de la singulière aversion pour ce moyen de préhension qui distinguera pendant des siècles les Celtes historiques des autres peuples de l'Europe ancienne, elles sont manifestes là où apparaissent subitement des céramiques terminées au tour ou décorées d'estampages. Ces derniers sont inspirés soit par la céramique grecque à vernis noir, notamment les écuelles à ombilic central, soit par l'exubérante tradition italique des VIIIᵉ et VIIᵉ siècles av. J.-C., maintenue encore vivante au début du Vᵉ siècle av. J.-C. par les potiers de la culture de Golasecca et de la Vénétie.

L'étude de la céramique permet de réviser aujourd'hui l'idée traditionnelle selon laquelle les foyers occidentaux — la Marne et la Rhénanie — furent plus tôt et plus directement sollicités par les influences méditerranéennes que l'aire orientale. On peut constater, au contraire, que la céramique du Vᵉ siècle av. J.-C. des pays danubiens — Bohême, Autriche et partie adjacente de la Bavière — est manifestement marquée très tôt, dès le milieu de ce siècle, par une forte influence méridionale qui eut pour conséquence l'apparition précoce de la technique de finition au tour, apparemment éphémère, car réintroduite plus d'un siècle plus tard, et la constitution d'un répertoire remarquablement riche et varié de décors estampés, empruntés en bonne partie au nord de l'Italie et sans équivalent à l'ouest, à l'exception de l'Armorique. On y trouve aussi quelques décors céramiques gravés au trait, soit figurés et inspirés alors clairement par l'art des situles, soit géométriques et réalisés quelquefois directement au compas. Ce détail confirme la relation étroite qui existe dans ces régions entre le décor des vases métalliques, où ce type d'ornementation est prédominant, et celui des poteries, qui en constituent une réplique moins coûteuse et donc plus répandue. Certaines céramiques d'Europe centrale reproduisent presque exactement les compositions gravées sur des cruches à vin ou d'autres récipients de prestige.

Le dynamisme et la précocité des populations celtiques qui habitaient au Vᵉ siècle av. J.-C. les territoires danubiens ainsi que l'existence de rapports directs de ces régions avec le monde méditerranéen ont été récemment illustrés par la mise en évidence d'un groupe oriental, au noyau localisé à proximité du lac de Neusiedl, dans les environs de la ville actuelle de Sopron. Il était à peu près inconnu jusqu'ici, à part la petite nécropole de Stupava en Slovaquie occidentale, considérée pendant longtemps comme l'avant-poste le plus ancien des Celtes historiques en direc-

tion de la cuvette karpatique. Les matériaux livrés par les fouilles de Sopron et les nécropoles voisines du Burgenland autrichien et de la Slovaquie occidentale (Bučany) montrent clairement la greffe précoce d'éléments laténiens sur un substrat hallstattien qui était probalement en partie non celtique, ainsi que l'existence d'un foyer qui, tout en étant étroitement apparenté à ses voisins occidentaux, présente des caractères suffisamment originaux pour indiquer l'assimilation autonome d'influences méridionales. Le fait est d'importance, car il confirme que le processus de formation de la civilisation laténienne est associé étroitement à la diffusion en éventail, de l'Atlantique à la bordure orientale du massif alpin, d'influences venues essentiellement d'Italie. Elles engendrèrent une série de foyers, liés entre eux non seulement par une communauté d'esprit et des contacts réciproques, mais également par l'origine commune des emprunts qui les alimentaient.

Les ensembles régionaux

Les sépultures constituent aujourd'hui la principale source documentaire pour la détermination de groupes régionaux : elles permettent non seulement de mettre en évidence certaines particularités du rite funéraire — pratique de l'incinération au lieu de l'inhumation majoritaire, tombe plate ou tertre funéraire, présence ou absence de céramiques, offrandes alimentaires et autres —, mais offrent également la possibilité de vérifier la cohérence et la stabilité des groupes, surtout grâce à l'analyse des parures métalliques des femmes. En effet, cet unique élément non périssable de leur costume reflète non seulement le rang, mais également l'appartenance de la personne à une communauté ethnique déterminée.

• LA SUISSE

Véritable plaque tournante des relations entre l'Italie et les groupes transalpins, la Suisse est une région où le processus de formation de la civilisation laténienne est parfaitement perceptible et fort bien documenté, mais où les matériaux sont à première vue moins spectaculaires que ceux des territoires plus septentrionaux. Le phénomène « princier » du VIe siècle av. J.-C. n'y trouve jusqu'ici un prolongement que dans le seul site de l'Üetliberg près de Zurich. Un habitat fortifié y est associé à un grand tumulus qui, bien qu'anciennement pillé, livra un petit disque en or orné de palmettes, un objet typique de la phase initiale de l'art laténien, qui ne pouvait appartenir qu'à la sépulture d'un personnage de très haut rang.

L'apparition des nouvelles formes, issues apparemment de la transformation de types hallstattiens locaux et de l'adaptation de modèles empruntés au milieu péninsulaire, est attestée actuellement par des objets qui figurent dans des sépultures au mobilier plus modeste et qui sont particulièrement nombreux dans la partie méridionale du pays, du Valais au Jura et au Plateau suisse : fibules inspirées par le type nord-italique dit de « La Certosa » et encore très proches du modèle, premières fibules laténiennes,

souvent ornées de corail, agrafes de ceinturon à plaque gravée au compas, parures annulaires à tampons ou nodosités, principalement des torques ou des bracelets, portés le plus souvent avec de simples anneaux de cheville tubulaires. L'association de ces trois parures — torque, bracelets et anneaux de cheville —, réservée aux femmes de rang élevé, est alors adoptée également dans les régions voisines : en Bourgogne, Alsace et à l'est du Rhin dans le Bade-Wurtemberg. L'élément guerrier est proportionnellement très peu représenté pendant la phase initiale, mais il est impossible de discerner dans quelle mesure il s'agit d'un fait significatif ou simplement d'un manque de représentatitivité de l'échantillon. L'absence de sépultures où le défunt est accompagné d'un char à deux roues peut être considérée, jusqu'à preuve du contraire, comme un trait différentiel de ce groupe. La céramique n'est pratiquement jamais déposée dans les tombes et reste donc peu connue.

C'est dans la seconde moitié du ve siècle av. J.-C. que débutent certains grands cimetières plats — Saint-Sulpice, Münsingen —, utilisés ensuite de manière continue pendant plus de deux siècles. Au contraire, les ensembles tumulaires, particulièrement bien illustrés par les fouilles récentes des environs de Pontarlier (Dompierre-les-Tilleuls, La Rivière-Drugeon), sont bien ancrés dans le milieu hallstattien antérieur, mais leur fin intervient apparemment, du moins pour les sites du Jura, pendant la phase initiale des nécropoles plates, dans la seconde moitié du ve siècle av. J.-C., et indique probablement le départ définitif des populations locales.

• LA CHAMPAGNE

La limite occidentale du complexe laténien du ve siècle av. J.-C. est actuellement constituée par le faciès dit marnien de la Champagne et les manifestations apparentées du Nord — documentée par des habitats reconnus récemment dans la région lilloise (Villeneuve-d'Ascq) — et de la partie méridionale de la Belgique, avec les tombelles ardennaises, des sépultures, quelquefois à char, recouvertes d'un tertre bas, et le site fortifié du Kemmelberg.

Là aussi, la continuité d'évolution entre le faciès hallstattien (jogassien) et les premières manifestations laténiennes est évidente, excluant tout apport ethnique extérieur de quelque importance. La phase initiale d'un certain nombre de nécropoles marniennes est d'ailleurs encore jogassienne ou présente des mobiliers de caratère mixte. Les influences d'origine méditerranéenne sont perceptibles non seulement sur les objets métalliques, mais également sur le répertoire des formes céramiques, abondamment illustré dans les mobiliers funéraires. Les sépultures qui contiennent un char à deux roues sont très nombreuses et figurent dans presque toutes les nécropoles. Elles appartiennent généralement à des guerriers et sont attestées également dans le groupe ardennais.

Leurs mobiliers exceptionnels ont livré la plupart des objets de prestige qui illustrent dans cette région l'apparition de l'art laténien : garnitures

métalliques de chars et pièces de harnachement, fourreaux décorés, agrafes de ceinturon. Les parures féminines — torques et bracelets — ne présentent généralement que des décors géométriques. La seule exception notable est une série de torques ornés d'oiseaux aquatiques.

La sépulture de Somme-Bionne illustre particulièrement bien les divers aspects de la phase initiale de l'art laténien en Champagne : couché sur son char, le défunt était armé d'une longue épée au fourreau en bronze, décoré d'un motif gravé à caractère probablement solaire et rehaussé sans doute à l'origine d'incrustations de corail. Le ceinturon aux anneaux de bronze finement moulurés fermait par une agrafe ajourée qui représente une paire de griffons entourant un des symboles de l'Arbre de Vie : deux feuilles surmontées d'un cabochon de corail. Outre l'épée sur le côté droit, un grand coutelas était suspendu sur le flanc gauche à ce ceinturon. La fosse contenait encore trois tiges de fer (broches ? javelots ?), les bandages des roues, les éléments métalliques de l'essieu, du palonnier et de la caisse du char, enfin, un service à boisson composé d'une cruche de fabrication étrusque et d'une corne à boire attestée par sa garniture en feuille d'or. L'appartenance à l'ensemble d'une coupe attique à figures rouges, utilisée encore naguère comme un des points d'ancrage fondamentaux de la chronologie laténienne, paraît aujourd'hui très incertaine. Une tranchée adventice contenait l'extrémité du timon, le joug, et le harnachement des chevaux. Celui-ci comportait de remarquables phalères en bronze ajouré, dessinées savamment au compas de sorte à établir une complémentarité équivoque entre les pleins et les vides, les deux évoquant allusivement les mêmes motifs symboliques : rosaces, fleurs de lotus, svastikas. La maîtrise du compas et la propension à brouiller la distinction entre le fond et le sujet représenté resteront jusqu'à sa fin une des caractéristiques de l'art laténien.

La garniture marnienne réservée aux femmes de haut rang associe le torque à une paire de bracelets portés symétriquement ; les anneaux de cheville sont inconnus et les fibules rares.

Il semble que la quasi-totalité des hommes adultes fut enterrée avec une arme, généralement une lance ou des javelots. Environ un cinquième des guerriers, ceux qui étaient probablement les compagnons des femmes richement parées, disposait également d'une épée ou d'un poignard à double tranchant.

La densité des cimetières marniens à tombes plates est étonnante. Sa reconnaissance doit sans doute beaucoup à l'exploitation systématique des sites, particulièrement aisée dans cette région, par les collectionneurs et marchands d'objets. Elle reflète toutefois un taux démographique qui fut pendant près d'un demi-siècle l'un des plus élevés dans l'aire de formation des Celtes historiques.

• LA MOSELLE ET LE RHIN

Au nord-est, les populations qui habitaient les massifs qui bordent la Moselle et le cours moyen du Rhin présentaient de nombreux traits

communs avec celles de la zone marnienne : fréquence des sépultures avec un char à deux roues, relative abondance des armes avec prédominance de la lance ou des javelots, dépôt généralisé de céramiques dans la tombe, parures féminines composées de torques et de bracelets. Il y a toutefois aussi des différences.

La plus frappante est la présence de sépultures de type princier, avec des objets de prestige richement ornés, réalisés souvent en métal précieux et rehaussés d'ambre ou de corail, le service à boissson importé et le monumental tertre funéraire qui recouvrait la chambre funéraire. C'est de leurs mobiliers que provient une bonne partie des œuvres majeures de la phase laténienne initiale : brassard et bague de Rodenbach, bijoux et cruche de Reinheim, fourreau, agrafe et parures de Weiskirchen, fourreau et agrafe de Hochscheid, garnitures et parures de Schwarzenbach, passoire de Hoppstädten, ainsi que diverses fibules à masques, fourreaux, garnitures de chars et autres objets. La sépulture belge d'Eygenbilsen, où un seau en bronze, utilisé comme urne cinéraire, était accompagné d'une cruche à vin importée et d'une garniture de corne à boire en feuille d'or finement ajourée, fabriquée sans doute par l'artiste ou l'atelier qui produisit certaines pièces rhénanes, marque la limite septentrionale de la diffusion du phénomène des tombes princières, dans une zone qui devait constituer à l'époque l'extrême périphérie du peuplement celtique.

Le répertoire des formes céramiques, plus étroitement lié au substrat hallstattien que ce n'est le cas dans la zone marnienne, est également très différent : on ne trouve pas de carènes très accentuées, mais plus souvent des profils courbes et un décor géométrique qui ne présente pas la richesse et la variété de celui des poteries peintes ou gravées de la Champagne. On observe toutefois l'utilisation, précoce mais sporadique, du tour pour la finition des poteries, inconnue à ce jour dans la zone marnienne.

Les nécropoles sont toujours tumulaires et bien ancrées dans la période précédente, confirmant ainsi la continuité et la stabilité d'un peuplement qui ne semble subir aucun fléchissement notable dans le courant du ve siècle av. J.-C.

• LE BADE-WURTEMBERG

De l'autre côté du Rhin, le Bade-Wurtemberg est la région où le phénomène princier, particulièrement florissant à l'époque hallstattienne, semble avoir subi les perturbations les plus graves : la forteresse de la Heuneburg paraît avoir été abandonnée, de même que la plupart des cimetières dynastiques. Toutefois, le grand tumulus du Kleinaspergle, situé dans l'orbite de la forteresse du Hohenasperg, siège de l'une des dynasties les plus puissantes de la région, recouvrait une sépulture secondaire laténienne de type incontestablement princier. La chambre funéraire en bois contenait une incinération, exceptionnelle dans cette région où est pratiquée normalement l'inhumation. L'élément principal du riche mobilier était un service à boisson, composé de vases métalliques importés, de coupes céramiques

grecques agrémentées d'appliques en feuille d'or ajourée, d'une paire de cornes à boire recouvertes d'une feuille d'or travaillée au repoussé, enfin d'une cruche à bec, d'inspiration étrusque, mais de facture indiscutablement celtique. D'autres objets de prestige, notamment des garnitures en or à fonction indéterminée, y étaient associés.

Cette sépulture, parfaitement conforme aux usages du milieu princier du début de l'époque laténienne, indique clairement que la fin de l'antique dynastie du Hohenasperg n'intervint pas avant les dernières décennies du ve siècle av. J.-C. Ce témoignage de continuité confirme pleinement les conclusions que l'on peut tirer de l'analyse des nécropoles tumulaires communes, où rien n'indique l'existence d'une rupture brutale entre le substrat hallstattien et la phase laténienne initiale.

Lié traditionnellement, de par sa position géographique, à l'aire rhénane supérieure, le Bade-Wurtemberg est une région où les femmes indiquent leur rang par le port du torque associé à des bracelets et à des anneaux de cheville.

L'extension de la culture laténienne vers le nord est aujourd'hui marquée par l'important complexe du Glauberg, situé au nord de Francfort en bordure de la riche plaine de la Wetterau. Au pied d'un site fortifié sur hauteur, entouré probablement d'une très vaste aire fortifiée, fut découvert un ensemble funéraire monumental exceptionnel : un grand tumulus, aujourd'hui arasé, entouré d'un large et profond fossé circulaire, interrompu sur un côté pour border un très long couloir d'accès, une sorte de voie processionnelle conduisant au tertre ; les sépultures de deux personnages de haut rang qui furent découvertes à l'intérieur de l'aire circulaire contenaient des armes et des objets de prestige parmi lesquels se distinguent des torques richement ornés en or et surtout une cruche à vin de facture celtique dont les éléments figurés complètent remarquablement le répertoire iconographique de l'art celtique du ve siècle av. J.-C. Une statue en pierre d'un homme coiffé de la « double feuille de gui », représenté en grandeur naturelle armé d'un bouclier et entièrement équipé selon un modèle étrusque, avec la cuirasse maintenue par des épaulettes et une sorte de jupe faite de lanières a été découverte à proximité du monument funéraire qu'il coiffait peut-être à l'origine. Cet extraordinaire témoignage des usages vestimentaires des Celtes centre-européens du ve siècle av. J.-C. confirme pleinement les données fournies par des documents tels que le fourreau de Hallstatt. Il est d'autant plus remarquable et inattendu qu'il provient cette fois de la périphérie septentrionale de l'aire laténienne, d'une région où rien ne permettait de supposer jusqu'ici l'existence de tombes « princières ».

• LA BAVIÈRE

Les nécropoles, principalement tumulaires, et les habitats de la Bavière actuelle témoignent également de l'apparition progressive, sans bouleversements notables, des nouveaux éléments laténiens. Les mobiliers funérai-

res sont plutôt modestes, mais peuvent comporter des objets de qualité, notamment des fibules à masques. Les armes — épées, grands coutelas à tranchant unique, pointes de lances — figurent apparemment dans presque toutes les sépultures masculines.

Cette situation se prolonge vers le nord (Franconie et Haut-Palatinat), où la sépulture tumulaire de Heroldsberg illustre remarquablement la persistance d'usages bien attestés à l'époque hallstattienne dans la partie méridionale de l'Allemagne : placée à l'intérieur d'une enceinte quadrangulaire et recouverte de pierres, la fosse centrale était surmontée d'une stèle gravée de signes géométriques ; le mobilier comporte trois poteries de tradition hallstattienne, une fibule laténienne et l'équipement d'un chef guerrier (épée, coutelas, lance).

• LA THURINGE

Encore plus au nord, la région dont l'axe est formé par le massif de la forêt de Thuringe devait se situer sur la périphérie des territoires habités alors par les Celtes, mais constitua au ve siècle av. J.-C. un foyer d'une remarquable vitalité, attestée par l'importante série de fibules découvertes sur la forteresse de la Steinsburg, riche en exemplaires zoomorphes ou à masques de fabrication probablement locale. D'autres objets de ce type proviennent de sépultures, dont certaines présentent un caractère exceptionnel. Il en est ainsi du tumulus de Borsch, qui contenait un magnifique spécimen de cruche à vin de facture celtique, associé à une poterie de tradition hallstattienne et à un coutelas. Quant au tumulus de Liebau, il recouvrait la sépulture à inhumation d'un « prince » local, qu'accompagnait dans la mort un lot d'une dizaine de poteries de facture encore hallstattienne, un coutelas au manche garni de bronze, une agrafe de ceinture ajourée représentant une double fleur de lotus, une lance munie d'un talon, et surtout une longue épée dans un fourreau de bronze orné d'une composition gravée de palmettes laténiennes.

Là aussi, la continuité entre la fin de la période hallstattienne et la phase laténienne initiale est indiscutable.

• LA BOHÊME

Il en est de même pour la partie de la Bohême située au sud de l'Elbe, le fleuve qui constituait à l'intérieur du quadrilatère la limite méridionale d'un peuplement qui n'était apparemment pas de souche celtique, car il faisait partie depuis l'âge du bronze du complexe culturel dit « lusacien », attribué généralement aujourd'hui par les spécialistes aux populations dites « proto-vénètes ».

La richesse du fonds documentaire, considérablement accru au cours des dernières décennies, permet d'esquisser pour cette région un tableau particulièrement complet et nuancé de la situation. On y retrouve, comme en Rhénanie, mais dans un milieu traditionnellement birituel où l'incinération est largement prédominante, la coexistence des tombes de type princier et des sépultures avec un char à deux roues et des pièces de

harnachement, mais sans service à boisson en métal. Le tumulus de Chlum, avec des objets aussi significatifs qu'une cruche à vin importée et une plaque recouverte d'une feuille d'or ouvragée et rehaussée de corail, illustre particulièrement bien la première catégorie. Les informations recueillies dans la dizaine de sépultures à char connues actuellement de la Bohême indiquent une date d'apparition haute, vers le milieu du ve siècle av. J.-C. sinon avant, de ce type de véhicule, dans un milieu encore fortement marqué par l'empreinte hallstattienne, ainsi qu'en témoignent les poteries trouvées dans ces sépultures. Le seul ensemble de ce type à être vraisemblablement un peu plus récent, de la seconde moitié du siècle, la tombe de Hořovičky, est connu surtout par les remarquables phalères ornées de visages. Il comprenait également quelques garnitures en feuille d'or et un chenet en fer, importé peut-être d'Italie.

Quant aux nécropoles communes, à tombes plates ou tumulaires, elles montrent une introduction progressive des éléments laténiens : les objets en métal apparaissent en premier, suivis par la céramique estampée ou terminée au tour qui signale, avec de nouvelles formes, l'accomplissement de la mutation culturelle. L'enracinement de ces nécropoles dans le milieu hallstattien antérieur est indiscutable et particulièrement bien illustré par les fouilles récentes du site de Manětín-Hrádek, un de ceux où fut découverte une sépulture à char.

La stabilité et la continuité du peuplement est abondamment confirmée par la situation des habitats, où les matériaux hallstattiens et ceux de la phase laténienne initiale se trouvent le plus souvent si intimement mêlés que l'on crut pendant un certain temps à l'existence d'une très longue période halstatto-laténienne, pendant laquelle les deux composantes auraient continué à coexister. Qu'il n'en est rien peut être particulièrement bien démontré grâce à la situation exceptionnelle de l'habitat de Kadaň, où les quelques unités dispersées du petit hameau du ve siècle av. J.-C. furent reconstruites suffisamment loin les unes des autres pour éviter tout mélange des matériaux. La phase tardo-hallstattienne, dans le contexte de laquelle fut trouvé un fragment de coupe attique à palmettes de la fin du vi^e siècle av. J.-C. ou du tout début du siècle suivant, est bien distincte de la phase laténienne qui lui succède. On constate dans cette dernière, datable de la seconde moitié du ve siècle, la disparition ou le remplacement des formes céramiques antérieures les plus significatives, à la suite de l'introduction des techniques de finition au tour et d'estampage des décors.

Une situation analogue peut être observée également sur le site de Závist, occupé par une forteresse hallstattienne qui semble être à ce jour la plus importante de toute l'Europe centrale. Son noyau, constitué par ce qui paraît être un sanctuaire puissamment défendu, fut reconstruit plusieurs fois dans le courant du ve siècle av. J.-C., sans que le site ait été bouleversé ou abandonné. Ce n'est qu'après la phase laténienne initiale, donc vers la fin de ce siècle ou le tout début du siècle suivant, que l'occupation semble connaître une brutale interruption. C'est d'ailleurs à ce même moment que

s'arrêtent, comme c'est le cas également en Bavière, les matériaux de nombreux habitats et que cesse également l'utilisation de la plupart des nécropoles à incinération ou birituelles qui caractérisent la phase laténienne initiale.

Le réseau serré de nécropoles et d'habitats, qui recouvre indifféremment les riches plaines et les parties moins fertiles du pays, exceptionnellement bien connu dans certaines parties du pays à la suite des grands travaux de terrassement, montre la forte densité d'un peuplement dont l'ascendance peut être suivie sans interruption notable au moins jusque vers le milieu du IIe millénaire av. J.-C.

• HALLSTATT

La voie obligée des contacts de la Bohême avec le monde méditerranéen passait par la vallée du Danube, suivant un parcours qui était sans doute déjà, comme au Moyen Âge, celui du sel, extrait des gisements alpins et convoyé le long des affluents méridionaux du grand fleuve, l'Inn, la Salzach et la Traun. Le grand site de Hallstatt continua son activité au Ve siècle av. J.-C. et la nécropole des exploitants des mines de sel a livré une série de sépultures au mobilier indiscutablement laténien.

La plus intéressante contenait, avec une passoire à vin, l'équipement d'un guerrier de haut rang, composé d'un casque en fer, d'une lance, mais surtout d'une longue épée au fourreau en bronze richement gravé de scènes réalisées dans l'esprit de l'art dit « des situles » du domaine est-alpin : un défilé de fantassins et de cavaliers y est associé à la curieuse représentation d'une roue tenue par deux hommes, à une scène de lutte, suivie par un personnage monstrueux, mélange de caractères humains et de palmettes, enfin, la paire de gardiens monstrueux de l'Arbre de Vie, à la tête de griffon et au corps de serpent, est figurée par la bouterolle.

Il s'agit de l'évocation d'une mythologie qui nous est malheureusement inconnue, mais c'est aussi une précieuse source d'informations sur l'aspect des Celtes centre-européens du Ve siècle av. J.-C. : l'armement — lances, épée, boucliers, casques —, le harnachement des chevaux avec les phalères du type attesté dans des sépultures de Bohême, et les différents éléments du costume — des bottines aux extrémités recourbées vers le haut, des pantalons moulants tissés de motifs géométriques et probablement bigarrés, associés soit à une tunique courte serrée à la taille, soit à une veste à basques, sorte de redingote — peuvent être observés également sur quelques autres objets laténiens d'Europe centrale, notamment des fibules anthropomorphes (Manětín). L'un d'eux au moins constitue un héritage certain de la période antérieure : la bottine à pointe recourbée, un type de chaussure que certains considèrent comme un emprunt à l'Étrurie. Il est attesté dans la sépulture princière de Hochdorf, mais également par des formes en terre cuite utilisées pour leur fabrication et trouvées sur un habitat hallstattien de l'est de l'Autriche.

• LE DÜRRNBERG

Exploité également dès le premier âge du fer, mais apparemment plus tard que le précédent, le gisement de sel du Dürrnberg près de Hallein connaît un remarquable essor au Ve siècle av. J.-C. et l'ensemble complexe des nécropoles tumulaires de ses exploitants a livré un nombre élevé de sépultures laténiennes de cette période. Leurs mobiliers sont généralement riches et contiennent souvent des objets de prestige : fibules discoïdales, zoomorphes, anthropomorphes ou « à masques », cruches à vin en terre cuite ou en bois avec des garnitures en bronze, autres vases métalliques, armes exceptionnelles, etc.

L'une des sépultures les plus remarquables contenait un char à deux roues sur lequel reposait un homme équipé d'un casque en bronze, de deux pointes de lance, trois pointes de javeline, d'une longue épée avec un ceinturon à agrafe ajourée et d'un grand coutelas au tranchant courbe ; il était accompagné d'un somptueux service à vin, composé d'une très grande situle, d'une coupe attique à vernis noir, d'une cruche en bois dont les garnitures métalliques représentent un visage, probablement celui d'une divinité, ainsi que des palmettes, triscèles et autres motifs symboliques du répertoire laténien, enfin, d'une grande gourde en bronze au décor finement gravé au compas et rehaussé de cabochons de corail, rendue anthropomorphe par les quatre petites jambes qui la portent. On a pu relever à l'intérieur les traces d'un vin fortement aromatisé. C'est l'un des rares témoignages directs que nous possédons pour l'époque sur l'importation de cette denrée, appréciée apparemment par les anciens Celtes autant pour les vertus sacrées qui lui étaient attribuées que pour ses qualités gustatives.

Comme à Hallstatt, la variété des objets, dont certains appartiennent à des types alpins élaborés par des populations de souche probablement rétique, tandis que d'autres trouvent des analogies au nord-ouest, au nord ou au nord-est, indique non seulement la diversité des contacts de cet important marché du sel, mais également le caractère composite d'une partie au moins de la population qui y résidait. Il est difficile, dans ces conditions, d'affirmer trop catégoriquement la production locale de tel ou tel objet trouvé sur le site. L'existence d'un noyau local est toutefois clairement démontrée par la présence de formes qui ne connaissent pas d'analogies dans les régions voisines : c'est le cas d'une série de torques à motifs ajourés, auxquels on ne peut trouver que de lointaines comparaisons dans la zone marnienne. La parure des femmes de haut rang de ce groupe est celle qui domine du Bade-Wurtemberg à la Suisse, mais ne semble pas attestée dans le voisinage immédiat : le torque associé à des bracelets et à des anneaux de cheville.

La contribution importante du domaine vénète et est-alpin de l'art des situles à la formation de la culture laténienne d'Europe centrale, si bien illustrée par le fourreau de Hallstatt, et le rôle joué dans cette partie de la vallée du Danube par le milieu alpin, sont pleinement confirmés par les matériaux des nécropoles du Ve siècle av. J.-C. découvertes en amont de

Vienne. On y constate, comme à Hallstatt et au Dürrnberg, la présence occasionnelle de fibules propres à des populations montagnardes dont la celticité est peu vraisemblable. L'indice le plus spectaculaire de contacts directs avec la périphérie sud-orientale du massif alpin provient d'une sépulture de Kuffern, où une épée laténienne à bouterolle figurée, proche de celle du fourreau de Hallstatt, un coutelas, six pointes de lances ou de javelots et des pointes de flèches étaient associés à une fibule du type dit de « La Certosa », une demi-douzaine de poteries et un service à boisson inhabituel en milieu laténien : un *simpulum* (louche) à décor géométrique et un seau à décor historié, produits caractéristiques de l'art des situles.

Les scènes qu'il représente — festin, pugilat avec des sortes d'haltères pour un prix constitué par un casque au somptueux cimier, course de cavaliers, course de chars — illustrent à l'occasion d'un probable récit mythologique les moments essentiels d'une des grandes fêtes qui rythmaient la vie des populations vénètes et de leurs voisins orientaux. On peut supposer que le programme d'une grande réunion celtique n'était pas différent à cette époque, du moins en Europe centrale, et imaginer que les chars déposés dans certaines sépultures n'étaient pas utilisés uniquement comme engins militaires, mais permettaient à l'occasion à leurs propriétaires de concourir pour un des prix tant convoités.

La présence celtique dans cette région paraît limitée au couloir du Danube et à son voisinage immédiat. Elle est illustrée notamment par les fouilles récentes du Traisental (Franzhausen, Pottenbrunn et autres sites des environs de Sankt Pölten), où de très importantes nécropoles témoignent de l'évolution locale du faciès tardo-hallstattien et de la richesse de la phase laténienne initiale. Malgré quelques influences ponctuelles signalées par la présence en contexte funéraire d'objets laténiens ou d'inspiration méridionale qui arrivent sporadiquement jusqu'en Silésie, la Moravie semble assez peu concernée au ve siècle av. J.-C. par le processus de formation de la nouvelle civilisation de l'âge du fer. D'ailleurs, comme en Bohême, la partie septentrionale de cette région était habitée alors par des populations de filiation lusacienne dont la celticité est hautement improbable. On doit cependant tenir compte de l'information fournie par des habitats qui témoignent clairement de l'existence d'une phase laténienne ancienne homogène et bien installée, représentée aussi par des sites fortifiés (Černov).

La limite orientale de la culture laténienne est alors constituée par le groupe évoqué précédemment, qui occupait les deux côtés du Danube, entre les premiers contreforts des Alpes, le lac de Neusiedl et l'extrémité méridionale des Petites Karpates (Stupava), une zone stratégique de première importance sur l'antique voie de l'ambre qui reliait la Baltique à l'Adriatique, mais également le point de passage obligé entre la cuvette karpatique et les territoires qui bordent le cours moyen du Danube. C'est ce qui explique certainement l'avancée précoce, certainement antérieure au milieu du ve siècle av. J.-C., des Celtes dans cette région, contrôlée par la

forteresse du Varhégy près de Sopron. Leur mélange avec des individus de souche indigène et sans doute aussi quelques immigrés d'origine est-alpine est bien illustré par le caractère composite des mobiliers et la nature hybride de certains objets. Ainsi des écuelles tardo-hallstattiennes ou laténiennes, parfaitement analogues à celles que l'on trouve plus à l'ouest, se trouvent dotées d'anses caractéristiques de la tradition locale. C'est à partir de ce carrefour stratégique que s'effectuera, dès le siècle suivant, la première pénétration celtique à l'intérieur de la cuvette des Karpates.

Certaines nécropoles de ce groupe oriental que les découvertes récentes incitent à considérer comme un des foyers de formation de la culture laténienne se trouvent déjà dans la partie occidentale de la cuvette karpatique, aussi bien au nord (Bučany) qu'au sud du Danube (Pilismarót-Basarhac). Les populations celtiques dont elles devraient attester la présence s'y trouvent au contact direct d'éléments dits « thraco-scythes » qui constituent à cette époque l'avancée la plus occidentale du monde culturel des steppes.

Habitat, société et économie

Comparés aux sites funéraires, les habitats laténiens du ve siècle sont nettement moins bien connus et il n'y a que peu de régions suffisamment riches en informations pour permettre d'aborder les problèmes de leur réseau et de la hiérarchie de leurs formes.

Comme à l'époque précédente, le type d'agglomération le plus spectaculaire est constitué par les habitats fortifiés établis sur des hauteurs. Ils sont généralement considérés comme des résidences dynastiques situées sur les points stratégiques d'une voie commerciale d'une certaine importance. Les fouilles du site de Závist, où le noyau puissamment défendu de la forteresse est interprété avec d'excellents arguments comme un sanctuaire, révèlent une autre fonction, peut-être primordiale, de certains au moins de ces sites. Lieux de marché, ils pouvaient voir affluer la population de toute une région à l'occasion de l'une des grandes fêtes dédiées à un sanctuaire. L'extension fortifiée de Závist au ve siècle av. J.-C., une centaine d'hectares, indique clairement qu'il devait s'agir du centre religieux et économique d'un territoire organisé étendu et densément peuplé, d'une agglomération probablement proto-urbaine, plutôt que de la simple résidence d'une dynastie locale.

Reconnue seulement dans quelques cas, la nature des constructions qui occupaient l'intérieur de ces forteresses ne semble pas être différente par rapport à l'époque précédente : de grandes maisons aux parois et à la toiture soutenue par des poteaux, analogues à celles que l'on peut observer également sur des habitats non fortifiés.

Ce type d'agglomération n'est pas attesté dans l'ensemble du monde laténien du ve siècle av. J.-C. : il est attesté en revanche en Belgique (Kemmelberg), en Rhénanie, où les dates fournies par la dendrochronologie attestent la construction de nouvelles fortifications, en Suisse (Üetliberg),

dans le Jura (Camp du Château à Salins), dans le Bade-Wurtemberg (Hohenasperg), en Thuringe (Steinsburg), en Bohême (Závist et plusieurs sites du sud-ouest du pays), à la limite occidentale de la Hongrie (Sopron). Il s'agit le plus souvent de sites déjà occupés antérieurement et où on ne peut observer aucune interruption entre la phase tardo-hallstattienne et la phase laténienne. Au contraire, certaines forteresses du premier âge du fer semblent avoir été abandonnées, principalement en Bourgogne (Vix), en Suisse (Châtillon-sur-Glâne) et dans le Bade-Wurtemberg (Heuneburg).

L'unité d'habitat la plus répandue est la petite agglomération rurale, ouverte ou entourée par un enclos de bois dont la présence est signalée par une tranchée de fondation. Le nombre de constructions est apparemment très variable, mais peu d'habitats de ce type on été explorés en entier. En Bohême, le hameau de Kadaň comportait sans doute, pendant sa première phase, trois cabanes au sol excavé et cinq unités du même type pendant la seconde. Elles devaient être toutefois associées, comme sur d'autres sites où les traces de poteaux étaient plus évidentes, à des constructions édifiées au niveau du sol. D'autres habitats de ce type et de cette importance ont été explorés dans la même région. Ils correspondent sans doute à des communautés qui regroupaient plusieurs familles de statut social analogue. Les parois de ces édifices étaient en clayonnage avec un enduit d'argile, dans certains cas au moins soigneusement lissé et peint.

À part les forteresses, dont la fonction de résidence « princière » est loin d'être démontrée, les sièges de l'élite pourraient avoir été constitués par des sortes de fermes qui rassemblent plusieurs édifices de type différent, généralement avec une structure de poteaux au niveau du sol, à l'intérieur d'une palissade. Un ensemble de ce type a été complètement exploré récemment en Bohême du Nord-Ouest, à Droužkovice, à une dizaine de kilomètres de Kadaň. Un grand enclos quadrangulaire (85×94 m), constitué par une forte palissade, y était flanqué d'une enceinte plus petite où se trouvait une grande maison en bois ($6,5 \times 7$ m) au sol excavé. La seule construction reconnue dans l'enclos principal était située près de son entrée et abritait probablement une forge.

La possibilité d'une hiérachie interne des unités d'habitation qui composent les agglomérations rurales d'une certaine étendue est suggérée par la fouille du site de Dolní Břežany, à proximité de la forteresse de Závist. Six cabanes au sol excavé, présentant la superficie d'une dizaine de mètres carrés qui correspond à la moyenne de ce type de construction, étaient associées à un édifice du même type, mais cette fois de taille exceptionnelle : environ 9×15 m de côté, correspondant à une surface de quelques 135 m^2 et à un faîte situé à plus de 5 m au-dessus du niveau du sol.

L'interprétation en termes de hiérarchie sociale des différences que l'on peut observer dans les types de constructions reste très délicate, car il est rarement possible de déterminer à partir des vestiges conservés à intérieur

le type d'activité auquel elles étaient affectées. Ainsi l'habitat de Dolní Břežany a livré de nombreuses traces d'une production métallurgique et on peut se demander dans quelle mesure la présence d'un édifice de taille inhabituelle ne s'explique pas par une fonction technique particulière plutôt que par la position sociale du personnage qui l'aurait habité.

La difficulté d'établir une relation entre les activités artisanales attestées par des outils, ustensiles, déchets ou produits semi-finis et les constructions observées sur les habitats est générale et on ne peut le plus souvent établir qu'un schéma global, probablement lacunaire, de l'économie d'un site déterminé.

L'activité fondamentale est toujours l'agriculture, attestée non seulement par les vestiges de grains carbonisés et ossements d'animaux domestiques, mais également par des outils agricoles : c'est du ve siècle av. J.-C. que datent les premiers socs d'araire en fer connus de l'Europe intérieure, de même que les premières grandes faux utilisées probablement pour les récoltes de fourrages. L'existence d'un tel outillage indique une agriculture évoluée, orientée selon les conditions locales plutôt vers la production céréalière ou plutôt vers l'élevage. Ainsi que l'attestent les résidus alimentaires des habitats et les offrandes funéraires, ce dernier réservait une part très importante aux porcins et l'essor du commerce du sel doit être lié à son utilisation pour la conservation des charcuteries. Des textes, bien postérieurs cependant au ve siècle av. J.-C., vantent l'art consommé des Celtes dans ce domaine et la présence fréquente d'os de jambon ou d'épaule dans les sépultures est sans doute l'illustration archéologique de ce témoignage. Cette agriculture apparemment prospère était non seulement capable de nourrir une population nombreuse, mais de dégager les surplus indispensables pour l'entretien d'un artisanat spécialisé dont certaines productions — non seulement la poterie fine, mais aussi des objets métalliques, des chars, certains tissus et d'autres produits dont la fabrication demande une compétence technique de très bon niveau — ne touchent visiblement pas uniquement l'élite « princière » ou les chefs, mais sont représentées, en quantité très variable mais de manière diffuse, dans le matériel de la plupart des habitats et des nécropoles.

L'outillage connu actuellement du ve siècle av. J.-C. n'est sans doute qu'un échantillon très incomplet, mais on peut y constater déjà la présence de formes si bien adaptées à leur fonction qu'elle persisteront sans modifications importantes jusqu'à nos jours : marteaux divers, scies, limes, ciseaux, gouges et autres (Chýnov en Bohême, Černov en Moravie).

Quant aux produits finis, ils révèlent un remarquable niveau technique, notamment dans le travail du fer et du bronze, où des objets tels que les fibules dites « à masques » attestent une maîtrise parfaite de la fonte à la cire perdue et d'autres œuvres une grande virtuosité dans la gravure, à main libre ou au compas, ainsi que dans le perçage à jour d'une plaque de métal.

Le vêtement est un domaine où on peut apprécier au moins indirectement la qualité de la production. Les représentations d'Europe centrale,

évoquées précédemment, montrent de longues vestes cintrées à basques d'une coupe relativement savante, ainsi que des pantalons bien ajustés, réalisés dans des étoffes tissées ou brodées de motifs variés et probablement très colorées. L'agencement soigné et quelquefois compliqué de la coiffure relève de la même recherche de ce que nous appellerions aujourd'hui l'élégance. Nous voilà donc bien loin du barbare hirsute aux braies flottantes attachées négligemment autour de la ceinture, drapé dans une cape informe de tissu grossier...

Le monde des idées : art et religion

S'il est un domaine où le changement qui intervient entre le premier et le deuxième âge du fer se manifeste de manière évidente, c'est bien celui de l'art : au langage hallstattien de formes géométriques, ne connaissant d'autre mode de composition que la juxtaposition, généralement répétitive, succède l'irruption d'un univers figuré qui paraît à première vue d'une extraordinaire variété, autant par son répertoire que par les moyens mis en œuvre pour associer ses différents éléments. Un examen attentif et systématique des matériaux oblige toutefois à nuancer considérablement cette première impression.

En effet, le répertoire laténien du ve siècle av. J.-C. est finalement beaucoup moins riche qu'il ne paraît de prime abord : il se réduit à quelques motifs fondamentaux, empruntés d'une part aux Étrusques, d'autre part à l'héritage orientalisant perpétué par d'autres populations de l'Italie centrale et septentrionale, dans lequel doit être cherchée l'origine de thèmes iconographiques tels que celui de l'Arbre de Vie flanqué de monstres ou d'oiseaux, ainsi que celui du Maître des animaux. Même les éléments d'origine étrusque — palmettes et fleurs de lotus, visages humains dotés d'attributs animaux (le Silène aux oreilles pointues, l'Acheloos, une divinité fluviale aux cornes de taureau) et monstres tels que griffons, sphinx et chimères — appartiennent en fait au résidu orientalisant de l'art étrusque, relégué au ve siècle av. J.-C. à une fonction presque exclusivement ornementale.

L'adoption de cet univers imagé et structuré présente, d'une extrémité à l'autre du monde laténien, un caractère tellement systématique qu'elle ne peut être le résultat de la convergence d'inspirations fortuites. Le seul moyen d'expliquer l'ampleur, la cohérence et la relative rapidité du phénomène, c'est d'admettre qu'il constitue l'expression visuelle d'un système d'idées, parfaitement organisé, qui ne peut évidemment relever que du domaine de la religion. On comprend mieux ainsi pourquoi les artistes celtiques n'ont emprunté que certains motifs du répertoire méditerranéen et pourquoi des prototypes différents furent transformés de la même manière à des endroits différents.

L'analyse d'œuvres complexes et particulièrement significatives, où la dérivation de modèles méditerranéens est évidente, montre qu'ils n'en

constituent pas des imitations fantaisistes, mais qu'il s'agit de nouvelles images, obtenues par l'assemblage savant d'éléments qui trouvent presque tous des analogies dans le répertoire méditerranéen, mais n'y sont jamais réunis de cette façon. Il y avait donc au départ une sélection de motifs méditerranéens, choisis parce qu'ils pouvaient exprimer sans trop de modifications des concepts déterminés qui étaient regroupés ensuite dans un système symbolique cohérent. Certains de ces motifs sont omniprésents : c'est le cas de la palmette. D'autres peuvent être rattachés à un même concept général dont ils représentent des variantes iconographiques : on peut ainsi établir une sorte d'équivalence entre certains animaux — félins, équidés ou canidés — et le visage humain qui en possède au moins quelque attribut (oreilles pointues) ou bien est directement associé à la palmette. Le cheval à tête humaine, représenté pour la première fois sur le couvercle de la cruche de Reinheim, exprime particulièrement bien le fait qu'il doit s'agir des avatars de la même divinité, malheureusement anonyme, mais suffisamment importante et répandue pour être représentée sous cette forme monstrueuse encore trois siècles plus tard, sur des monnaies armoricaines où elle remplace le char du prototype grec.

L'assortiment de trois fibules à masques découvert dans une sépulture tumulaire d'Oberwittighausen (Bade-Wurtemberg) illustre remarquablement les associations de cette divinité masculine au cheval, au bélier et au « dragon », le monstre gardien de l'Arbre de Vie, évoqué ici par le motif de la double feuille qui est représenté sur l'élément de couverture du ressort de l'un des exemplaires. Ces trois objets emploient alternativement tous les éléments que l'on trouve regroupés uniquement sur les cruches à vin et confirment la remarquable homogénéité du répertoire de l'art figuré de la période initiale.

Une autre équivalence intéressante peut être établie entre la palmette et le curieux motif qui coiffe la tête du cheval de Reinheim. Il est le résultat formel de l'amputation délibérée de la feuille médiane d'une palmette trilobée ou celui du découpage d'une frise de fleurs de lotus. Le fait qu'il évoque la double feuille du gui explique très probablement sa vogue remarquable. En effet, un texte de Pline nous informe de la vénération que les Celtes portaient à ce parasite aérien d'arbres au feuillage caduc, vert même dans la froidure de l'hiver. Il n'est pas surprenant qu'il ait été associé à la divinité de l'Arbre de Vie, si importante pour les Celtes du ve siècle av. J.-C. qu'elle fut représentée, ou au moins évoquée par la palmette ou un autre de ces attributs, sur tous les objets importants. Les quelques sculptures celtiques que nous connaissons de cette époque la représentent toutes et des fragments d'une statue de ce type furent trouvés au pied du sanctuaire de Závist. C'est toujours à cette divinité qu'était apparemment liée la consommation cérémonielle du vin, car le décor des luxueuses cruches de facture celtique lui est entièrement consacré.

Examiné ainsi, l'art laténien du ve siècle av. J.-C. se révèle en définitive étonnamment monothématique, car dédié presque exclusivement à une

divinité, crainte et vénérée entre toutes, probablement parce qu'elle détenait les clefs du mystère fondamental de la vie et de la mort. Aucune inscription ne permet malheureusement de l'identifier, mais de nombreux détails indiquent son caractère solaire.

Il serait donc tentant de voir dans l'éclosion subite de l'art laténien le reflet d'un bouleversement religieux, comparable par exemple à celui qu'aurait connu à cette époque le monde thrace, sous l'influence d'un disciple de Pythagore du nom de Zalmoxis. On ne peut évidemment exclure *a priori* chez les Celtes ni une réforme quelconque de la religion préexistante, ni l'éventualité d'une influence des nouvelles doctrines de la pensée grecque. L'examen des œuvres figurées, la seule source dont nous disposons actuellement pour aborder l'étude de la religion celtique de cette époque, montre cependant que malgré les apparences, il n'y a pas de rupture conceptuelle entre le répertoire hallstattien et le nouveau répertoire laténien. On voit apparaître, il est vrai, de nouveaux éléments, mais certains signes ou motifs fondamentaux — l'esse, le triscèle, l'oiseau aquatique, le cheval, la roue — sont communs aux deux répertoires. La différence principale entre l'art hallstattien et l'art laténien concernerait donc la forme et non le contenu.

Cette impression de continuité trouve d'ailleurs une confirmation non seulement dans la persistance des rituels de consommation du vin, mais également dans la situation de certains sanctuaires, où on n'observe aucune rupture significative entre les phases tardo-hallstattienne et laténienne : le cas de Závist, où le sanctuaire est simplement réaménagé plusieurs fois dans le courant du Ve siècle av. J.-C., est de ce point de vue particulièrement significatif. Il en sera tout autrement à la fin du siècle, où une rupture, provoquée par des causes qui ne relèvent apparemment pas du domaine religieux, peut être constatée dans différentes régions.

Ainsi, pas plus que pour les autres aspects de la phase initiale de la civilisation laténienne, ce que nous savons de la religion ne permet d'envisager autre chose qu'un ancrage solide dans la situation antérieure, une continuité et une stabilité qui favorisèrent sans doute l'adoption rapide et généralisée du nouveau vocabulaire symbolique.

Contrairement à une idée reçue, le Ve siècle av. J.-C. ne représente pas pour le monde des Celtes historiques une période de bouleversements, celle de la crise généralisée d'un système définitivement compromis, provoquant le début de mouvements de populations qui se seraient prolongés jusqu'au siècle suivant. Bien au contraire, le Ve siècle est une période de maturation, où tous les domaines que l'archéologie permet d'aborder montrent l'amélioration étonnamment rapide des acquis antérieurs.

De l'ouest à l'est, le monde celtique du Ve siècle av. J.-C. présente l'image d'un milieu stable, en plein essor économique, attaché aux traditions et densément peuplé. Ce n'est que vers la fin de ce siècle ou au tout début du siècle suivant que peut être constatée dans beaucoup de régions une rupture brutale. C'est également à ce moment qu'apparaissent les

déséquilibres qui furent à l'origine des mouvements de populations de grande ampleur évoqués par les sources antiques.

Quatre récits de l'invasion celtique de l'Italie

Cette plaine était autrefois habitée par les Étrusques. [...] Aussi, quand on étudie les empires étrusques ne faut-il pas se reporter au territoire qu'ils occupent maintenant, mais à la plaine du Pô et aux ressources qu'elle contient. Les Gaulois, qui les fréquentaient à cause du voisinage et avaient guigné la beauté du pays, les attaquèrent par surprise sous un mince prétexte avec une grande armée, les chassèrent de la région du Pô et occupèrent eux-mêmes la plaine. Ce sont les Laens [*Laevi*] et les Lébéciens [*Libicii*] qui se fixèrent dans la région située le plus près des sources du Pô, puis après eux vinrent les Insubres, le peuple le plus puissant d'eux tous, et en aval, le long du fleuve, les Cénomans. Une autre nation fort ancienne s'était installée dans la plaine littorale de l'Adriatique : c'étaient ceux qu'on appelle les Vénètes, peu différents des Gaulois par les mœurs et le vêtement, mais parlant une autre langue [...]. Au-delà du Pô, sur les bords de l'Apennin, se sont fixés d'abord les Anares, puis les Boïens, ensuite, en direction de l'Adriatique, les Lingons, enfin, sur le littoral, les Sénons.

Tels étaient les peuples les plus célèbres qui ont occupé ce pays ; ils habitaient des villages non fortifiés et ils étaient étrangers à toute forme d'industrie ; couchant sur des litières, ne mangeant que de la viande, pratiquant seulement la guerre et l'élevage, ils menaient une vie primitive et ne connaissaient aucune sorte de science ni d'art. Leur avoir personnel consistait en troupeaux et en or, parce que c'étaient les seules choses qu'ils pouvaient facilement emmener et transférer partout à leur gré dans leurs déplacements. Ils mettaient leur plus grande application à former des clans [« hétairies »] parce que chez eux l'homme le plus redoutable et le plus puissant est celui qui passe pour avoir le plus de clients et de satellites.

Dès le début, non seulement ils dominaient du pays, mais encore ils avaient soumis de nombreux voisins, épouvantés par leur arrogance ; lorsque au bout de quelque temps ils eurent vaincu les Romains et leurs alliés en bataille rangée, trois jours plus tard, en suivant les fuyards, ils occupèrent Rome même, à l'exception du Capitole. Mais une diversion se produisit, car les Vénètes envahirent leur territoire, ils conclurent alors un traité avec les Romains, leur rendirent leur ville et revinrent dans leur pays...

Polybe, Histoires, *II, 17-18*
(traduction de Paul Pédech, Paris, Les Belles Lettres, 1970).

Au temps où Denys assiégeait Rhegion, les Celtes qui résident au-delà des Alpes franchirent en grand nombre les cols et occupèrent les territoires qui s'étendent entre les Apennins et les Alpes, après en avoir chassé les Tyrrhéniens qui y habitaient. Ces derniers étaient, selon certains, des colons provenant des douze cités de la Tyrrhénie, mais d'autres prétendent que, bien avant la guerre de Troie, au temps de Deucalion, des Pélasges fuirent la Thessalie pour échapper au déluge et vinrent s'installer dans cette région. Il arriva que, lorsque les Celtes assignèrent des territoires aux tribus, ceux que l'on appelle les Sénons reçurent celui qui est le plus éloigné des montagnes et se trouve près de la mer.

Cependant, comme il régnait dans cette région une chaleur torride, ils en souffraient et désiraient la quitter. Ils armèrent donc leurs guerriers les plus

jeunes et les envoyèrent à la recherche d'un territoire où ils pourraient s'établir. Ainsi, ils envahirent la Tyrrhénie et, forts de trente mille hommes, saccagèrent les terres des Clusiniens.

C'est alors que le peuple romain envoya des ambassadeurs en Tyrrhénie, pour surveiller l'armée des Celtes. Ces ambassadeurs arrivèrent à Clusium et quand ils virent qu'on livrait bataille, se joignirent, avec plus d'audace que de sagesse, aux Clusiniens, afin de combattre leurs assiégeants ; l'un d'eux réussit alors à tuer un des chefs des Celtes. Quand ceux-ci l'apprirent, ils expédièrent des ambassadeurs à Rome pour réclamer celui qui, contrairement au droit des gens, avait ainsi commencé une guerre. Le Sénat tenta tout d'abord de persuader les envoyés des Celtes d'accepter de l'argent en compensation de cette injustice, mais, comme ceux-ci le refusaient, décida par un vote de livrer le coupable. Toutefois, le père de ce dernier, qui était l'un des tribuns militaires à pouvoir consulaire, en appela au jugement du peuple et, comme c'était un homme de grande influence, le persuada d'annuler la décision du Sénat. Jusqu'ici, le peuple avait toujours suivi cette assemblée, ce fut la première fois où il en cassa le vote.

Les ambassadeurs des Celtes revinrent donc à leur camp et rapportèrent la réponse des Romains. La colère fut grande et, en s'adjoignant une armée constituée par les tribus alliées, les Celtes, forts de soixante-dix mille hommes, se mirent rapidement en marche vers Rome. Quand les tribuns militaires romains furent avertis de la marche des Celtes, ils armèrent, en vertu de leurs pouvoirs spéciaux, tous les hommes susceptibles d'être mobilisés. Ils sortirent ensuite avec l'armée, franchirent le Tibre, remontèrent avec leurs troupes le fleuve pendant quatre-vingts stades [une quinzaine de kilomètres] et, à la nouvelle de l'approche des Gaulois, les rangèrent en bataille. Leurs meilleures troupes, fortes de vingt-quatre mille hommes, furent disposées en ligne depuis le fleuve jusqu'aux collines, dont les plus élevées furent occupées par les effectifs les moins expérimentés. Les Celtes déployèrent leurs troupes sur une longue ligne et, soit par hasard, soit par dessein, placèrent leurs meilleures unités sur les collines. Des deux côtés, les trompettes sonnèrent la charge et, au même moment, les deux armées se heurtèrent avec une grande clameur. Opposées aux soldats romains les moins entraînés, les troupes d'élite des Celtes les chassèrent sans difficulté des collines. En conséquence, comme ils refluaient en masse sur les Romains de la plaine, les rangs de ces derniers furent bousculés et ils se débandèrent, avant même l'attaque des Celtes. Tandis que la majeure partie des Romains fuyait le long du fleuve, ils se gênaient entre eux dans la confusion et les Celtes tuaient sans répit ceux qui restaient en arrière. Ainsi, la plaine entière se trouva jonchée de morts. Parmi ceux qui fuirent vers le fleuve, les plus vaillants tentèrent de traverser à la nage avec leurs armes, attachant autant de prix à leur armure qu'à leur vie ; comme le courant était fort, nombreux furent ceux qui furent entraînés dans la mort par le poids de leurs armes, mais certains, après avoir été emportés à quelque distance et après de grands efforts, purent se mettre finalement hors de danger. L'ennemi attaquant avec force et se livrant à un carnage le long du fleuve, la plupart des survivants jetèrent toutefois leurs armes et traversèrent le Tibre à la nage.

Malgré le grand nombre de Romains qu'ils avaient tués sur la rive du fleuve, les Celtes ne perdaient pas leur élan et leur soif de gloire et faisaient pleuvoir des javelots sur les nageurs ; comme les projectiles étaient nombreux et les hommes entassés dans le fleuve, ils ne manquaient pas de toucher une cible. Ainsi, tandis que certains étaient atteints mortellement et

tués, d'autres, blessés seulement et inconscients à la suite de la perte de sang, étaient emportés par le courant rapide. Quand advint ce désastre, les Romains rescapés occupèrent la ville de Véies, rasée par eux peu de temps auparavant, la fortifièrent et y accueillirent les survivants de la débâcle. Quelques-uns de ceux qui s'étaient jetés dans le fleuve s'enfuirent sans leurs armes jusqu'à Rome et annoncèrent que toute l'armée avait été anéantie. Quand la nouvelle du désastre que nous avons décrit arriva à ceux qui étaient restés dans la ville, ils sombrèrent dans le désespoir : ils ne voyaient pas comment pouvoir résister, maintenant que tous les jeunes avaient péri, et fuir avec leurs enfants et leurs femmes était devenu dangereux, vue la proximité de l'ennemi. De nombreux particuliers s'enfuirent quand même avec leurs maisonnées dans des villes voisines, mais les magistrats de la cité encouragèrent le peuple et donnèrent des ordres pour que le blé et les autres provisions indispensables soient portés au Capitole. Quand cela fut exécuté, l'Acropole et le Capitole étaient remplis non seulement de denrées alimentaires, mais aussi d'argent, d'or et de vêtements de prix, car les biens les plus précieux de toute la ville avaient été réunis en ce lieu. Ils disposèrent d'un répit de trois jours pour rassembler ainsi le plus possible d'objets de valeur et fortifier les lieux. En effet, les Celtes passèrent le premier jour à couper les têtes des ennemis morts, selon leur coutume. Ils campèrent ensuite pendant deux jours devant la ville, car quand ils virent les murailles désertes et entendirent le bruit que faisaient ceux qui transportaient leurs biens les plus chers sur l'Acropole, ils soupçonnèrent les Romains de leur avoir tendu un piège. Mais, le quatrième jour, après avoir appris la vérité sur la situation, ils enfoncèrent les portes et mirent la ville à sac, à l'exception de quelques maisons sur le Palatin…

Diodore de Sicile, Bibliothèque historique, *XIV, 113-115 (traduction V.K.).*

Les Gaulois, d'après la tradition, séduits par la saveur des produits de notre sol, et en particulier par le bouquet de nos vins, plaisir alors nouveau pour eux, avaient passé les Alpes et pris possession de terres occupées auparavant par les Étrusques. Le vin qui devait attirer ce peuple avait été introduit en Gaule par Arruns, de Clusium. Il était irrité contre Lucumon, son propre pupille, qui avait séduit sa femme, et il ne pouvait tirer vengeance de lui, en raison de la haute situation du jeune homme, qu'en s'adressant à une puissance extérieure. Il servit de guide aux Gaulois dans la traversée des Alpes et les engagea à attaquer Clusium.

Loin de moi l'idée de prétendre que les Gaulois n'ont pas été amenés à Clusium par Arruns ou par quelque autre Clusinien. Mais ceux qui attaquèrent Clusium n'étaient pas les premiers qui franchirent les Alpes : c'est un fait certain. Deux siècles avant le siège de Clusium et la prise de Rome, des Gaulois passèrent en Italie. Et, parmi les Étrusques, ce ne fut pas tout d'abord aux Clusiniens, mais bien à ceux qui habitaient entre les Apennins et les Alpes que s'attaquèrent, longtemps auparavant et à mainte reprise, les armées gauloises…

Sous le règne de Tarquin l'Ancien, les Celtes, qui forment le tiers de la Gaule, étaient soumis à l'autorité des Bituriges : c'étaient ces derniers qui donnaient un roi à la Celtique. Ambigat, qui régnait alors, devait sa puissance à son mérite, à sa fortune personnelle et surtout à la prospérité de ses peuples : car sous son règne la Gaule regorgeait de blé et d'hommes, si bien que sa population surabondante semblait difficile à gouverner. Et comme de

son côté le roi devenait vieux, il voulut alléger son royaume de la foule qui le surchargeait : il déclare donc qu'il enverra Bellovèse et Ségovèse, les fils de sa sœur, tous deux jeunes et entreprenants, s'établir aux lieux que les dieux leur assigneront par leurs augures : « Qu'ils fixent eux-mêmes le nombre d'hommes qu'ils jugent devoir emmener pour qu'aucun peuple ne puisse s'opposer à leur venue. » Pour Ségovèse, donc, les sorts indiquèrent la forêt Hercynienne ; à Bellovèse, les dieux indiquaient une direction sensiblement plus plaisante : l'Italie. Il lève l'excédent des peuples d'Ambigat : Bituriges, Arvernes, Éduens, Ambarres, Carnutes, Aulerques, part avec de grandes forces d'infanterie et de cavalerie et arrive chez les Tricastins. Là il se heurtait aux Alpes, qui lui parurent infranchissables ; je le crois sans peine : car on ne les avait encore franchies par aucun passage, du moins de mémoire d'homme, à moins d'ajouter foi à la légende d'Hercule. Emprisonnés en quelque sorte par la hauteur des montagnes, les Gaulois cherchaient de tous côtés, à travers cette chaîne qui touchait le ciel, une issue vers un autre univers. Sur ces entrefaites, une crainte religieuse les retint encore : car on leur annonça que des étrangers en quête d'une terre étaient assaillis par les Salyes ; c'était des Massiliens venus par mer de Phocée. Les Gaulois virent là un présage de leur propre sort et les aidèrent à fortifier, sans opposition des Salyes, l'emplacement qu'ils avaient occupé en débarquant. Quant à eux, par les cols des Taurins, ils franchirent les Alpes tranquillement et infligèrent une défaite aux Étrusques non loin de la rivière du Tessin ; puis, apprenant que le pays où ils s'étaient installés s'appelait Insubrium, du même nom que le canton des Insubres chez les Éduens, ils obéirent au présage tiré de la localité et fondèrent une ville qu'ils appelèrent Mediolanium.

Aussitôt après, une autre troupe, des Cénomans, conduits par Etitovius, suivirent les traces de leurs devanciers, passèrent les Alpes par le même col avec l'aide de Bellovèse et occupèrent la région où se trouvent aujourd'hui les villes de Brixia et de Vérone. [...] Les Libuens s'installent après eux, ainsi que les Salluviens, près de l'antique peuplade des Lèves Ligures, qui habitent aux bords du Tessin. Puis les Boïens et les Lingons, traversant les Alpes et trouvant tout le pays occupé entre le Pô et les Alpes, passent le Pô en radeau et chassent les Étrusques et même les Ombriens de leur territoire, sans toutefois dépasser l'Apennin. Enfin, les Sénons, arrivant les derniers, occupèrent le pays depuis la rivière Utens [l'actuel Montone ?] jusqu'à l'Aesis [Esino]. Ce sont eux qui vinrent à Clusium et de là à Rome, c'est un fait assuré : mais on ne sait trop s'ils étaient seuls ou si toutes les peuplades de la Gaule cisalpine leur prêtèrent main-forte.

Tite-Live, Histoire romaine, *V, 33-35*
(traduction de Gaston Baillet, Paris, Les Belles Lettres, 1954).

On dit que les Gaulois, que les Alpes tenaient alors enfermés comme dans un rempart infranchissable, eurent pour premier motif de se déverser sur l'Italie le fait que l'Helvète Hélicon, citoyen de ces Gaules, après avoir séjourné à Rome comme forgeron, avait emporté avec lui, en regagnant sa patrie, des figues sèches, du raisin, des échantillons d'huile et de vin. Aussi les Gaulois seraient-ils excusables d'avoir cherché à obtenir ces produits, même par la guerre.

Pline l'Ancien, Histoire naturelle, *XII, 5*
(traduction de A. Ernout, Paris, Les Belles Lettres, 1949).

L'INVASION HISTORIQUE DE L'ITALIE (IVe SIÈCLE AV. J.-C.)

Le début du IVe siècle av. J.-C. correspond à l'entrée définitive des populations celtiques de l'Europe intérieure dans l'histoire écrite, avec l'événement que constitue l'arrivée en Italie septentrionale de Celtes transalpins, qui s'y installent à demeure, pénètrent jusqu'à Rome et l'occupent après avoir infligé une défaite sanglante à l'armée romaine. L'irruption brutale de barbares venus des lointaines et encore mystérieuses régions de l'Europe intérieure, ainsi que l'écrasement temporaire d'une cité qui était déjà une des plus puissantes d'Italie centrale, furent rapidement connus dans le monde méditerranéen. Selon Plutarque, le philosophe Héraclite du Pont, à peu près contemporain de l'événement, aurait mentionné qu'« arriva du Couchant la nouvelle qu'une armée, sortie de chez les Hyperboréens, avait pris une ville grecque appelée Rome et située quelques part là-bas, près de la Grande Mer » (*Vie de Camille*, 22). Théopompe, Aristote et d'autres auteurs du IVe siècle av. J.-C. en auraient été également informés.

Les relations qui nous en sont parvenues furent cependant toutes rédigées bien plus tard, à une époque où Rome était devenue la grande puissance méditerranéenne et où les premiers récits de cet épisode malheureux de son histoire avaient déjà été sans doute substantiellement modifiés par des retouches et des adjonctions tendancieuses. Il ne faut donc pas accorder trop d'importance aux divergences de détail entre les textes, qui concordent sur l'essentiel.

Le déroulement des événements peut être résumé ainsi : d'importants groupes celtiques franchissent les Alpes, passent le Pô et occupent l'Étrurie padane. Une armée conduite par un chef nommé Brennos, constituée selon certains auteurs chez les Sénons, fraîchement immigrés et installés entre la haute vallée du Tibre et l'Adriatique, pénètre ensuite à travers l'Apennin jusqu'à la cité étrusque de Clusium (aujourd'hui Chiusi). Ils y mettent le siège et revendiquent une partie de son territoire pour s'y établir. C'est là que des ambassadeurs envoyés par Rome auprès des belligérants auraient pris part à une bataille aux côtés des Clusiniens, contrairement aux usages sacrés qu'ils étaient tenus de respecter, et qu'ils auraient même tué un des chefs gaulois. Cet acte de guerre considéré comme sacrilège, suivi d'un refus de livrer les coupables sanctionné par un vote populaire, aurait eu comme conséquence immédiate la levée du siège de Clusium et l'organisation d'une expédition punitive contre Rome.

Divers auteurs insistent sur le fait que les Celtes, forts d'environ soixante-dix mille hommes à la suite de l'arrivée de nouveaux contingents, ne se livrèrent sur leur passage à travers l'Étrurie à aucune exaction et

« contre toute attente ne firent aucun mal et ne prirent rien dans les champs. Seulement, lorsqu'ils passaient près des villes, ils criaient qu'ils marchaient sur Rome, qu'ils ne faisaient la guerre qu'aux seuls Romains, et qu'ils tenaient les autres peuples pour des amis » (Plutarque, *Vie de Camille*, 18).

Réunie à la hâte et constituée en bonne partie de recrues sans expérience, l'armée romaine livra bataille à une quinzaine de kilomètres au nord de la ville, près du confluent d'un petit cours d'eau nommé Allia et du Tibre. La défaite sanglante de ses troupes, fortes de quarante mille hommes, dont les survivants se réfugièrent pour la plupart dans la cité voisine et récemment conquise de Véies, laissa la ville sans défense. Le peu d'hommes qui restaient en état de porter des armes se retrancha donc sur la colline du Capitole, avec des vivres et tout ce qui permettait de perpétuer les principaux cultes urbains. L'agglomération fut évacuée par la plupart de ses habitants, principalement vers la ville amie de Caere (aujourd'hui Cerveteri), où s'installèrent temporairement les Vestales avec une partie des objets sacrés. Quant aux notables, prêtres et sénateurs, qui n'étaient plus en âge de porter les armes, ils restèrent sur place pour offrir leur vie en sacrifice expiatoire et laver ainsi la faute commise par les ambassadeurs.

La bataille de l'Allia aurait eu lieu en 387 av. J.-C., le 18 juillet, jour du calendrier romain proclamé désormais néfaste. Les Gaulois seraient entrés dans la ville trois jours plus tard. Ils l'auraient occupée pendant au moins sept mois, sans réussir à s'emparer du Capitole, malgré une tentative d'escalade nocturne, déjouée par la vigilance des oies sacrées du temple de Junon.

Il fut enfin convenu de négocier le départ de l'armée de Brennos contre une rançon de mille livres d'or, réunie selon certains grâce aux parures offertes par les matrones romaines et à une importante contribution massaliote. Ce trésor ne serait resté que très brièvement en possession des Gaulois : Tite-Live et Plutarque affirment qu'il n'aurait même pas été versé, Camille et ses troupes étant arrivés au moment décisif de l'opération. Le même Camille l'aurait reconquis un peu plus tard, d'après Diodore. Enfin, Strabon indique que ce furent les habitants de Caere qui attaquèrent l'armée celtique lors de sa retraite et récupérèrent l'ensemble du butin. Ces divergences signalent qu'il s'agit vraisemblablement d'adjonctions destinées à sauvegarder *a posteriori* l'honneur romain.

La retraite en bon ordre des Gaulois est d'ailleurs mentionnée explicitement par la source la plus ancienne qui nous soit parvenue, le texte de Polybe, rédigé vers le milieu du IIe siècle av. J.-C. et fondé sur des ouvrages disparus, notamment l'œuvre de l'annaliste romain Fabius Pictor. Ce dernier, descendant de la famille à laquelle appartenaient les ambassadeurs envoyés par Rome devant Clusium, était sans doute bien informé sur ces événements. Or, Polybe indique comme cause du départ des Gaulois le fait que « les Vénètes envahirent leur territoire. Ils conclurent donc un traité avec les Romains, leur rendirent leur ville et revinrent dans leur pays »

(*Histoires*, II, 18). Selon un autre passage de son œuvre (I, 6), « les Romains passèrent avec eux un traité aux conditions que les Gaulois voulaient... ». Cette version paraît d'autant plus plausible, que le même auteur évoque le retour dans la région, une trentaine d'années plus tard (vers 357-356 av. J.-C.), d'une armée celtique, décidée à renouveler un exploit dont il ne restait plus sans doute, après une ou deux générations, que le glorieux souvenir. Bien que les Romains aient alors rétabli leur puissance, « ils n'osèrent pas, cette fois, leur opposer leurs troupes parce que la soudaineté de l'invasion les avait pris de court et qu'ils n'avaient pas eu le temps de concentrer les forces de leurs alliés » (*ibid.*). Nous voilà donc bien loin de l'idée d'une revanche immédiate de l'armée de Camille sur l'envahisseur gaulois.

Ce n'est que douze ans après cette deuxième expédition, apparemment réussie comme la précédente, donc vers 345 av. J.-C., que Polybe mentionne le premier succès des Romains, « pressés d'engager la lutte et de livrer un combat décisif » contre une nouvelle armée gauloise arrivée dans la région. « Les Gaulois intimidés par cette offensive et divisés entre eux, la nuit venue, opérèrent une retraite vers leur pays qui ressemblait à une fuite » (*Histoires*, II, 18). Cet échec aurait été suivi d'une période de tranquillité de treize ans et, en 331 av. J.-C. ou l'année suivante, d'un traité de paix entre Rome et les Gaulois qui aurait été rigoureusement respecté pendant trente ans.

Il ressort du texte de Polybe, apparemment très cohérent, que la période critique des rapports celto-romains correspond à l'intervalle d'environ 387 à 344 av. J.-C. C'est d'ailleurs dans cette même période que d'autres auteurs situent la présence temporaire d'une armée celtique dans les monts Albains et mentionnent des expéditions suivies de replis vers l'Apulie et la Campanie qui étaient effectués par voie de terre, mais, dans un cas au moins, aussi par voie de mer. Ce dernier épisode est particulièrement intéressant, car il est difficilement concevable sans la complicité d'une puissance maritime.

Orientées sur les conflits romano-celtiques, les sources ne fournissent malheureusement que très peu d'informations sur les relations que les Celtes, eux-mêmes divisés, entretenaient alors avec les autres forces en présence dans la péninsule : différentes cités étrusques et grecques, peuples italiques. On peut toutefois au moins pressentir, çà et là, les liens que leurs entreprises pouvaient avoir avec les desseins hégémoniques de puissances locales. Ainsi, un passage de Trogue Pompée évoque l'alliance militaire offerte par les Gaulois, après la prise de Rome, à Denys Ier de Syracuse. Tout permet de croire qu'elle fut conclue et le comptoir syracusain d'Ancône, au contact direct des Sénons, fut sans doute un des principaux points de recrutement des troupes celtiques enrôlées à son service. Elles guerroyèrent non seulement dans le sud de la péninsule, mais même en Grèce. Xénophon y mentionne leur présence en 367 av. J.-C., aux côtés de

mercenaires ibériques, dans le corps expéditionnaire syracusain engagé contre les Thébains.

Ces bribes d'informations indiquent clairement que, contrairement à l'impression que peuvent donner les textes des historiens romains qui réduisent l'histoire des Celtes en Italie presque exclusivement à celle de leurs rapports avec Rome, les nouveaux venus s'intégrèrent parfaitement, dès leur arrivée, dans le jeu complexe et subtil des luttes pour le pouvoir sur l'échiquier politique péninsulaire. On peut même se demander dans quelle mesure leur immigration ne fut pas suscitée ou au moins encouragée par un des antagonistes en présence, dans le but d'introduire dans ce jeu un nouvel atout, libre de toute attache locale antérieure et redoutable par sa puissance militaire.

Le contexte archéologique de l'invasion

Deux phénomènes complémentaires reflètent dans la documentation archéologique l'invasion historique du début du IVe siècle av. J.-C. : d'une part les nombreux indices d'une perturbation soudaine de la situation en Italie septentrionale, due à des causes extérieures et imprévues, particulièrement évidente quand on compare la situation au IVe siècle à celle du siècle précédent, d'autre part l'apparition parallèle d'éléments laténiens d'origine transalpine et leur diffusion, apparemment rapide, dans les régions de la péninsule où les textes signalent l'installation stable ou temporaire de groupes celtiques.

Le premier phénomène est attesté notamment par l'abandon ou la destruction de certains sites urbains, pourtant en pleine expansion au siècle précédent : c'est notamment le cas de Marzabotto près de Bologne, mais probablement aussi celui d'autres agglomérations de l'Émilie occidentale (San Polo d'Enza) et des environs de Mantoue. Il faut toutefois rappeler que, contrairement à une idée répandue, rien ne prouve jusqu'ici qu'il s'agisse de destructions effectuées par les Celtes et que seule une partie du réseau urbain se trouve concernée. D'autres agglomérations continuent leurs activités, sans que l'on puisse y observer d'ingérences celtiques significatives (Adria, Spina, Mantoue). D'autres encore présentent les indices indiscutables d'un apport ethnique d'origine transalpine, ainsi que ceux d'une restructuration parallèle du milieu autochtone. C'est le cas de Felsina (Bologne), où les nécropoles des citadins étrusques se trouvent remplacées, après le début du IVe siècle av. J.-C., par celles d'une population composite dont l'élite sociale est constituée par la classe guerrière des Celtes immigrés, mais où persistent en nombre les éléments autochtones.

La diversité des situations devait être la même dans le milieu rural, malheureusement trop peu connu à ce jour. Le réseau de fermes du Ve siècle av. J.-C., mis récemment en évidence dans la région de Modène, semble avoir été abandonné au moins en partie au siècle suivant. Quelques sites ruraux occupés aussi bien à l'époque étrusque que pendant la période

successive de domination celtique ont été également reconnus, grâce aux prospections systématiques effectuées dans cette région. Deux ont même été déjà partiellement explorés (Magreta, Castelfranco). D'après les premiers résultats, les phases d'occupation qui correspondent aux deux périodes seraient distinctes au moins dans un cas, mais la phase récente ne serait qu'un réaménagement des installations antérieures. Au contraire, certains habitats des environs de Bologne continuent à exister sans que l'on puisse observer les indices d'un changement de leurs occupants.

Les bouleversements ne se limitent pas aux territoires de l'Étrurie padane et l'aire celtique de la culture de Golasecca présente également au IVe siècle av. J.-C. une situation bien différente de celle du siècle précédent. On a même parlé d'un « collapsus » de cette culture. Le terme est sans doute excessif, mais il exprime bien l'importance des changements que l'on peut observer, aussi bien dans la densité des vestiges que dans leur nature et leur richesse. Apparemment, l'invasion des peuples transalpins n'est pas restée sans conséquences, même dans un milieu qui était déjà celtique depuis longtemps et qui constituait indiscutablement le substrat à partir duquel se forma le peuple des Insubres.

Il s'agit donc d'une situation très complexe et les signes de continuité sont au moins aussi nombreux que ceux qui indiquent une rupture. Il faut abandonner l'idée d'une vague d'invasion qui aurait balayé tout sur son passage et lui substituer celle d'un phénomène complexe de restructuration de l'Italie septentrionale en fonction des rapports de force imposés par le nouveau partenaire : cette transformation comporta des disparitions, des annexions et des alliances, donc des situations comparables à certaines au moins de celles que les textes évoquent dans les régions plus méridionales.

Quant au second phénomène, il est attesté par la diffusion de formes qui, à la différence de certains objets du siècle précédent, furent cette fois incontestablement élaborées dans des foyers situés au nord des Alpes, où on peut suivre leur genèse pendant la seconde moitié du Ve siècle av. J.-C. Leur apparition au sud du Pô peut donc être associée sans trop d'hésitations aux conséquences de l'invasion historique.

Le cas des épées laténiennes est particulièrement significatif à cet égard : la comparaison d'une carte de distribution des trouvailles italiennes d'armes de ce type, datables du Ve siècle av. J.-C. — quelques exemplaires confinés à la bordure septentrionale de l'aire déjà celtique de la culture de Golasecca —, et d'une carte regroupant les découvertes analogues des IVe et IIIe siècle av. J.-C. montre clairement l'importance de l'impact du monde transalpin, ainsi que l'extension des présences et des influences celtiques dans la péninsule, parfaitement conforme aux indications fournies par les textes (carte 3, voir p. 95).

Le nombre d'objets laténiens que l'on peut attribuer en Italie avec certitude au IVe siècle av. J.-C., soit grâce au contexte, soit à partir de critères typologiques sûrs, reste à ce jour relativement peu élevé.

Les seuls vestiges laténiens trouvés en Italie centrale qui pourraient éventuellement être mis en relation avec l'expédition contre Rome sont une fibule ornithomorphe du sanctuaire de Nemi — d'un type centre-européen dont les exemplaires les plus récents ne dépassent pas le premier tiers du IVe siècle av. J.-C. — et une épée avec son fourreau, provenant de l'une des nécropoles de l'antique Capena, à une quinzaine de kilomètres au nord du lieu présumé de la bataille de l'Allia : elle appartient à un type archaïque qui pourrait correspondre à une datation vers le début de ce siècle. Les textes attestent cependant une présence intermittente de Celtes dans la région jusque vers le milieu du IVe siècle av. J.-C. et rien ne permet actuellement de rattacher ces deux objets avec certitude à l'expédition de 387 av. J.-C.

Il est d'ailleurs difficile de bien cerner les éléments laténiens les plus anciens, ceux qui pourraient être attribués à la première génération immigrée, même dans les régions occupées désormais de façon permanente par des Celtes. Les fibules représentent la seule catégorie d'objet qui s'y prête actuellement, parce que leur évolution typologique et leur chronologie ont pu être déterminées avec une précision satisfaisante à partir des mobiliers funéraires transalpins.

La fibule laténienne que l'on peut considérer à ce jour comme la plus ancienne de Cispadane est un exemplaire du site urbain de Marzabotto, trouvé dans une sépulture de la nécropole étrusque et datable donc de la seconde moitié du Ve siècle av. J.-C. ou du tout début du siècle suivant. C'est toutefois une forme hybride, probablement d'origine locale, sans analogie précise au nord des Alpes. L'emploi de l'argent, un métal rarissime à cette époque en Europe intérieure, mais très répandu en Italie, conforte l'hypothèse d'une production péninsulaire.

Il en est tout autrement pour quelques fibules appartenant à un type laténien très caractéristique, dont l'arc présente une courbure régulière, en général presque parfaitement semi-circulaire, ou un sommet angulaire. Les deux exemplaires, malheureusement sans contexte, de la nécropole Arnoaldi de Bologne, illustrent bien ces deux variantes et correspondent, jusque dans le moindre détail, à des fibules transalpines de ce type. En voie de publication, la nécropole fouillée ces dernières années à Casalecchio, près de Bologne, a livré une série de sépultures à inhumation dont les mobiliers comportent des fibules analogues. D'autres sont connues en Cispadane de Marzabotto, de la région de Modène et de Verucchio, une localité stratégique qui domine, près de Rimini, l'endroit où les contreforts de l'Apennin rejoignent la côte adriatique, sur la périphérie septentrionale du territoire occupé par les Sénons. Deux exemplaires furent également livrés par une sépulture de guerrier à armement laténien de Vho di Piadena, le seul ensemble de ce type découvert en Transpadane qui soit actuellement datable avec certitude de la première moitié du IVe siècle av. J.-C. Quelques fibules similaires proviennent de contextes vénètes plus orientaux.

De tels objets constituent, de la Champagne et la Bourgogne actuelles jusqu'à la limite occidentale de la cuvette karpatique, l'élément le plus

caractéristique d'une phase chronologique bien définie, que les spécialistes s'accordent à dater, indépendamment de la situation italienne, du premier tiers du IVe siècle av. J.-C. Certains spécialistes lui donnent le nom de « pré-Duchcov » pour souligner le fait que les formes de parures qui la caractérisent constituent les antécédents directs de celles qui sont représentées par milliers dans le dépôt votif de Duchcov en Bohême. Fait important, cette phase semble correspondre, dans différentes parties du monde transalpin, à des changements très significatifs : elle suit en Champagne l'abandon de la majorité des nécropoles, jusqu'ici très nombreuses dans cette région ; elle marque en Europe centrale, notamment en Bohême, le début des cimetières plats à inhumation qui remplacent alors les nécropoles de la phase laténienne initiale. Ces dernières étaient généralement à incinération, plus rarement birituelles.

Le lien vraisemblable entre l'apparition de matériaux de cette phase en Italie et l'intrusion massive de groupes transalpins dans la région indique donc que cet événement n'est pas un fait isolé, mais qu'il s'intègre dans le contexte plus général de mouvements qui concernent non seulement la France actuelle, foyer principal signalé par la tradition textuelle, mais également des territoires de la partie centre-orientale de l'aire de formation de la civilisation laténienne.

L'émigration vers l'Italie constitue aujourd'hui la meilleure explication de l'indiscutable et brutal fléchissement démographique que l'on peut observer vers la fin du Ve siècle av. J.-C. dans la zone marnienne, jusqu'ici très densément peuplée. C'est une hypothèse d'autant plus plausible que cette zone fournit pour cette période des indices particulièrement nombreux et significatifs de contacts avec l'Italie septentrionale. Les agrafes de ceinturon ajourées évoquées précédemment n'en constituent que l'exemple le plus évident.

Le cas des Boïens, qui arrivèrent apparemment en Italie avec le rite majoritairement crématoire qui distingue au Ve siècle av. J.-C. la Bohême et les régions circonvoisines, montre toutefois que les envahisseurs du début du IVe siècle ne provenaient pas d'un foyer unique et qu'ils franchirent sans doute les Alpes par des chemins différents.

Les nécropoles sénones des Marches n'ont pas fourni jusqu'ici de fibules ou autres objets caractéristiques de cette phase, mais le réexamen des riches séries de vases grecs qui figurent dans certaines sépultures — de Filottrano, San Ginesio, Moscano di Fabriano — confirme clairement qu'elles débutèrent dès le deuxième quart du IVe siècle av. J.-C.

La civilisation laténienne et les conséquences de l'invasion de l'Italie

Les indices des relations privilégiées qui se développèrent au IVe siècle av. J.-C. entre les Celtes immigrés dans la péninsule et leurs régions d'origine supposées confirment *a posteriori* pleinement l'hypothèse de leur double ascendance, nord-occidentale et centre-européenne. En effet, le

contact direct entre les Celtes établis au sud du Pô et le milieu étrusque et italiote (grec d'Italie) eut rapidement pour conséquence l'assimilation de nouvelles impulsions culturelles, particulièrement bien observables dans le domaine de l'art. Elles n'atteignirent pas dès le début d'une façon uniforme l'ensemble du monde transalpin. Au contraire, elles ne semblent toucher d'abord d'une manière significative que certaines régions, à partir desquelles elles connaissent ensuite une plus large diffusion.

C'est justement le cas de la Champagne, où les quelques noyaux de peuplement restés en place se distinguent par l'apparition d'œuvres de qualité qui ne possèdent aucun antécédent local et présentent des liens indéniables et étroits avec le répertoire gréco-étrusque. Une situation comparable peut être observée également en Bohême, où ces nouveautés sont à l'origine d'un faciès artistique très original. Quant à la Suisse, elle assumait alors le rôle fondamental de plaque tournante entre le monde celtique transalpin et cisalpin, ce qui explique la richesse et la diversité des matériaux livrés par ses nécropoles, ainsi que l'étroitesse de leurs liens avec ces deux milieux.

On admet aujourd'hui généralement qu'il doit exister une relation entre l'installation des Celtes au sud du Pô et le renouveau de l'art celtique qui se produit au IVᵉ siècle av. J.-C. et dont l'aspect le plus remarquable est un style végétal très original, fondé principalement sur des rinceaux et des palmettes, partiellement transformés et associés dans des compositions à enchaînement continu. C'est le Style végétal continu, appelé jadis par Paul Jacobsthal style de Waldalgesheim, d'après le lieu de découverte rhénan d'un ensemble de somptueuses parures, particulièrement représentatives de ce courant artistique et considérées donc par certains spécialistes comme le point de départ du nouveau style.

Fait significatif, le type de fibule le plus ancien sur lequel figurent, en Suisse, mais également en Champagne, des décors de cette veine est précisément celui, évoqué précédemment, qui peut être considéré comme caractéristique de la phase initiale du peuplement celtique en Cispadane.

Encore plus convaincante est la diffusion, associée à sa transformation progressive, du répertoire décoratif des luxueuses fibules campaniennes en métal précieux. On peut la suivre depuis les prototypes jusqu'à de lointaines dérivations, très schématisées, mais indiscutables, sur de modestes exemplaires laténiens en bronze de la Bohême, fabriqués en série dans la seconde moitié du IVᵉ siècle av. J.-C. Fait significatif, la diffusion de ce genre de décors semble être liée principalement à un type de fibule au pied discoïdal conçu pour porter un cabochon de corail. Cette matière colorée, chargée sans doute par les Celtes de vertus magiques, constituait une des richesses du golfe de Naples et son trafic devait nécessairement passer par l'intermédiaire cisalpin. Sa relative abondance est d'ailleurs un des aspects qui distinguent les matériaux laténiens du IVᵉ siècle av. J.-C. de ceux du siècle précédent, où elle est rare et utilisée avec parcimonie. Le succès des cabochons ou incrustations de corail, sur des fibules ou d'autres objets — torques, fourreaux d'épée, casques —, fut tel qu'on les imita bientôt,

principalement en Suisse, par une sorte d'émail rouge d'invention celtique. On façonna même en Bohême des cabochons en tôle de bronze qui reproduisaient fidèlement les prototypes de corail, y compris les rivets qui servaient à leur fixation.

L'art laténien du IVe siècle av. J.-C. et l'Italie

Le nombre d'objets laténiens décorés, datables du IVe siècle av. J.-C., qui furent trouvés à ce jour en Italie est malheureusement peu élevé et leurs contextes sont généralement peu représentatifs, incertains ou inédits. Le plus méridional est un casque d'apparat richement décoré et incrusté de corail, découvert dans un hypogée de Canosa en Apulie, une région où la présence celtique est bien attestée par les sources dans la première moitié du IVe siècle av. J.-C. Les enchaînements compliqués de palmettes qui ornent ses deux registres principaux sont plus proches des prototypes méditerranéens que les motifs comparables que l'on peut trouver sur quelques rares objets transalpins, tel un vase peint de Prunay en Champagne, réalisé dans la seconde moitié du IVe siècle av. J.-C. en suivant une démarche qui s'inspire de la technique des « figures rouges ». Rien ne permet d'envisager la production de ce casque en dehors de la péninsule, car les deux exemplaires d'apparat transalpins que l'on peut lui comparer — le casque trouvé au XIXe siècle dans un bras mort de Seine à Amfreville et l'exemplaire prestigieux découvert récemment dans une grotte d'Agris en Charente — n'ont aucun antécédent local qui permette d'expliquer leur apparition autrement que par leur importation ou leur fabrication sur place par des artisans formés dans le milieu celto-italique (carte 8, voir p. 198).

Trois autres objets importants proviennent des nécropoles sénones des Marches. Ils furent probablement tous fabriqués avant le milieu du IVe siècle av. J.-C. Le premier, le torque en or de la sépulture n° 2 de Filottrano, appartient à une série de colliers rigides laténiens en métal précieux qui est caractérisée par un décor principal ordonné symétriquement autour d'une ou plusieurs palmettes médianes, associées à des rinceaux entrelacés, et un décor secondaire — feuilles ou frise de palmettes — qui orne les extrémités en forme de tampons. Cinq exemplaires en sont connus actuellement : deux furent trouvés hors contexte, à Rauris-Maschalpe (Autriche) et Oploty (Bohême), un troisième figurait dans le mobilier, d'une richesse et d'une qualité exceptionnelles, de la sépulture « princière » à char de Waldalgesheim (Rhénanie), enfin, le quatrième, accompagné comme le précédent d'une paire de bracelets de même forme, un type de parure féminine qui était au Ve siècle av. J.-C. propre à la zone marnienne, est malheureusement d'origine inconnue et fut acheté en Belgique par le British Museum.

L'exemplaire de Filottrano occupe une place particulière dans la série, car la composition principale n'est pas identique sur les deux extrémités, apparemment parce que l'artisan avait suivi deux modèles légèrement

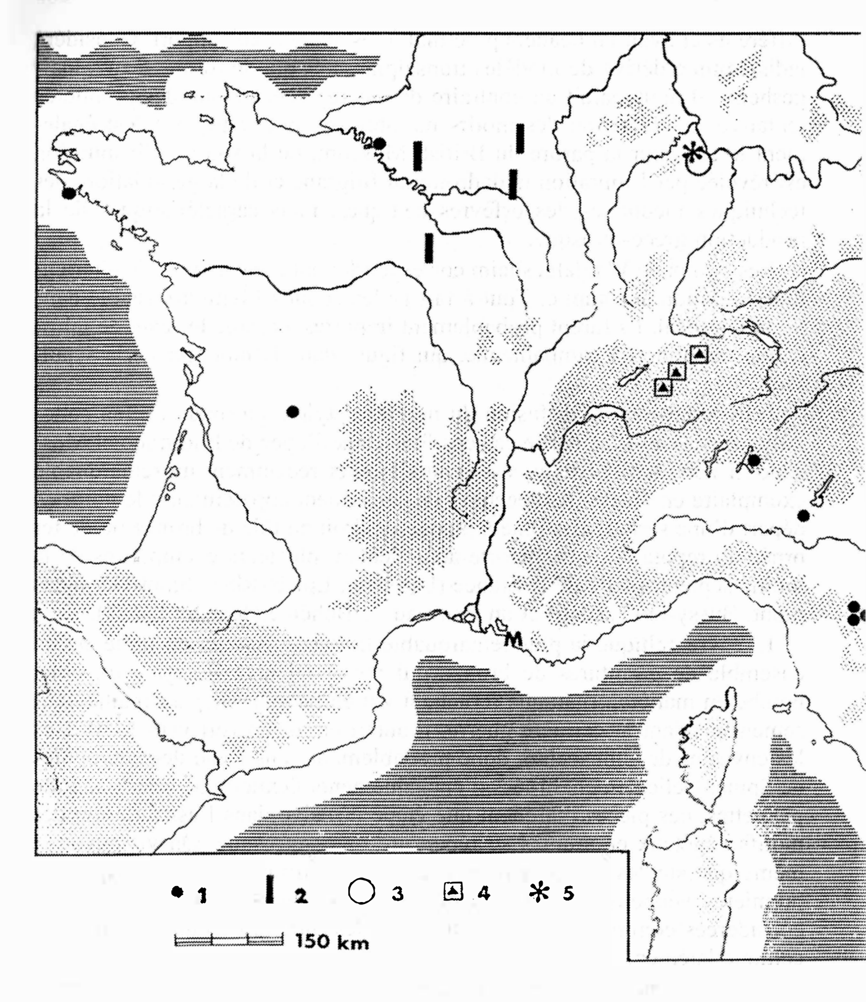
différents et avait eu beaucoup de mal à les adapter au support. Considéré jadis comme dérivé de modèles transalpins, tels que le torque de Waldalgesheim, il nous paraît au contraire devoir représenter une des premières tentatives d'adaptation des motifs italiotes au goût celtique. C'est également le cas pour la parure du British Museum, où la source d'inspiration est révélée par l'imitation maladroite du filigrane et de la granulation, des techniques inconnues des orfèvres celtiques, mais caractéristiques de la production gréco-étrusque.

Les bijoux de Waldalgesheim correspondraient donc à un stade ultérieur d'assimilation accomplie. Tout à fait isolés et sans filiation possible dans le milieu local, ils furent probablement importés, comme le seau, de fabrication tarentine ou campanienne, qui figure dans le mobilier de la sépulture.

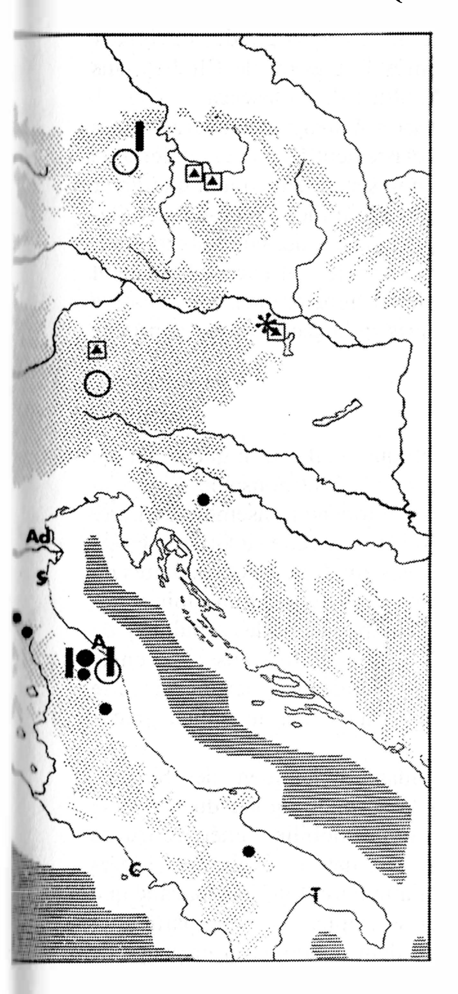
L'hypothèse de la diffusion du nouveau style à partir du milieu celto-italique est confortée par le cas des fourreaux d'épée de Filottrano et Moscano di Fabriano, auxquels est venu s'ajouter récemment un remarquable exemplaire en fer de Casalecchio : ils constituent apparemment le point de départ d'une série transalpine à plaque de droit en tôle de bronze ou de fer ornée au repoussé qui comporte actuellement plusieurs exemplaires de la moitié septentrionale de la France (Larchant, Épiais-Rhus, Saint-Germainmont, Bussy-le-Château) et un fourreau de Bohême (Jenišův Ùjezd).

L'œuvre celtique la plus remarquable trouvée jusqu'ici en Italie est un ensemble de garnitures de bronze qui recouvraient à l'origine un objet bombé en matière organique (cruche à vin en bois ?). Disparu malheureusement pendant la dernière guerre, il aurait été découvert vers 1910 dans les environs de Comacchio, donc probablement dans l'une des nécropoles de Spina. Délicatement ornées d'enchaînements flexueux de rinceaux et de palmettes, ces pièces marquent une étape décisive dans l'assimilation des motifs végétaux empruntés au répertoire gréco-étrusque. On y trouve, de même que sur les autres œuvres découvertes en milieu celto-italique, les premières versions parvenues à maturité de formes qui sont aujourd'hui considérées comme les plus originales et les plus représentatives de l'art celtique laténien.

Leur introduction aboutit non seulement à un renouvellement du répertoire végétal, largement dominant désormais, mais également à l'invention de variantes anthropomorphes de la palmette, résultant de la fusion totale du visage de la divinité, si fréquemment représenté au siècle précédent, avec son attribut. Ce type de figuration allusive et polyvalente, où signes abstraits, éléments végétal et humain se confondent totalement, connaîtra un remarquable succès vers le début du IIIe siècle av. J.-C. Les plus anciens exemples connus à ce jour de ce type de représentation, auquel les spécialistes ont donné le nom de « métamorphose plastique », proviennent d'Italie : le plus éloquent est constitué par les palmettes transformées qui ornent le fourreau de Filottrano.



Les influences issues du milieu celto-italique, déterminantes pour l'évolution de l'art celtique et symptomatiques de contacts intellectuels dont l'essentiel nous restera sans doute toujours inconnu, ne se limitèrent pas à la première moitié du IVe siècle av. J.-C., mais se maintinrent jusqu'au début du siècle suivant. La diffusion de la mode du « nœud d'Hercule » chez les Celtes transalpins est particulièrement significative à cet égard : il connaît alors une vogue remarquable dans les régions qui s'étendent de la partie occidentale de la cuvette karpatique jusqu'à l'Atlantique ; il apparaît



8. CELTES D'ITALIE ET TRANSALPINS AU IVᵉ SIÈCLE AV. J.-C.

Distribution de certaines catégories d'armes et de parures particulièrement représentatives des contacts entre l'Italie et différentes régions transalpines.
1. Casques décorés, d'origine ou d'inspiration celto-italique. — 2. Fourreaux d'épée à plaque de droit en tôle de bronze ornée au repoussé. — 3. Torques d'or aux extrémités à tampons décorées. — 4. Bagues en argent associées dans le même contexte funéraire à une fibule au pied discoïdal orné de corail (type dit de Münsingen). — 5. Situles d'origine étrusque ou italiote dans des sépultures transalpines.

Cités grecques en relation avec les populations celtiques : M, Marseille. — Ad, Adria. — S, Spina. — A, Ancône. — C, Cumes. — T, Tarente.

(D'après Kruta 1982.)

même en Irlande, sur un torque en or où l'on retrouve aussi l'imitation du filigrane italiote.

L'empreinte du milieu péninsulaire n'est pas uniquement perceptible sur les parures les plus prestigieuses. On peut la discerner également sur les objets en bronze produits en grandes séries, dont l'apparition est une des caractéristiques frappantes de la métallurgie celtique du IVᵉ siècle av. J.-C. : le renouveau du répertoire décoratif commun, employé notamment sur les fibules, s'appuie en effet sur l'héritage ornemental et technique des

anciens bronziers de l'Italie septentrionale. La chronologie des matériaux indique que sa transmission s'est faite après l'invasion de l'Italie, sans doute par l'intermédiaire des Celtes de la culture de Golasecca.

Ainsi que l'illustrent ces quelques exemples, l'analyse comparative des matériaux transalpins et cisalpins indique clairement le rôle essentiel joué au IVe siècle av. J.-C. par l'Italie celtique : non seulement en tant que foyer culturel alimenté par les contacts directs avec le milieu gréco-étrusco-italique, mais également en tant qu'élément polarisateur des courants qui fondèrent alors l'unité du monde laténien. Que ce rôle soit encore largement méconnu est dû principalement à l'appréciation foncièrement quantitative de phénomènes qui ne peuvent être compris qu'à partir d'une approche qualitative.

Le milieu celto-italique

Il peut paraître paradoxal que l'Italie celtique n'ait fourni que si peu de témoins de son activité présumée de foyer culturel, responsable d'innovations nombreuses et significatives qui auraient touché l'ensemble de l'aire laténienne des Celtes historiques. Une des raisons de cette situation est sans doute la faible quantité de vestiges attribuables aux Celtes péninsulaires du IVe siècle av. J.-C., surtout comparativement à des régions transalpines telles que la Suisse, la Bohême ou même la Champagne, où les sépultures de cette période se comptent par centaines. C'est toutefois aussi la conséquence de l'effacement local des modes laténiennes devant la forte influence culturelle exercée sur les Celtes d'Italie par le milieu gréco-étrusco-italique.

Le processus d'acculturation des Cispadans, notamment des Sénons, paraît en effet très rapide et aboutit, dès la seconde moitié du IVe siècle av. J.-C., à une situation où la quasi-totalité du mobilier funéraire est de fabrication ou d'inspiration gréco-étrusque. Sa nature révèle par ailleurs l'adoption d'usages de même origine qui n'atteindront la Transpadane que beaucoup plus tard. Il en est ainsi, par exemple, du type particulier d'hygiène corporelle associée à la palestre dont témoigne la présence de strigiles et de porte-onguents dans les sépultures.

Le principal et généralement le seul élément laténien est alors l'épée. Elle ne peut toutefois être considérée comme un indice sûr de celticité, car elle fut adoptée aussi par d'autres populations d'Italie septentrionale : Ligures, Vénètes, Rètes, Ombriens, Picéniens. On peut distinguer quelquefois ces ethnies des Celtes immigrés, à partir de particularités du costume féminin et du rite funéraire. Cependant, la distinction est le plus souvent délicate, car les nouveaux venus et les autochtones coexistaient généralement dans le même espace géographique, intimement mêlés par le jeu des alliances matrimoniales et la mobilité des individus qui est propre à un milieu déjà urbanisé.

L'adjectif « celto-italique » exprime bien ce mélange d'éléments culturels propres au milieu autochtone, lui-même déjà ethniquement composite, du moins dans les régions qui étaient intégrées directement dans un réseau urbain, et les quelques traits distinctifs qui semblent pouvoir caractériser les nouveaux immigrés transalpins. Si nous ne disposions pas d'indications explicites fournies par les textes, nous ne réussirions probablement pas à distinguer, vers la fin du IVe siècle av. J.-C., les régions nouvellement occupées par les Celtes de celles qui restaient sous le contrôle de groupes indigènes, tellement les faciès celtiques locaux de cette période présentent de points communs avec ceux de leurs voisins. La situation est alors analogue en Transpadane, où le territoire vénète a livré à ce jour plus d'objets laténiens du IVe siècle av. J.-C. que les régions plus occidentales, celles où étaient installés les Insubres et les Cénomans.

Les peuples celtiques de la Cisalpine

Les vestiges archéologiques que l'on peut attribuer aux différents peuples cisalpins, nommés et localisés par les textes, ne sont pas répartis de manière uniforme. Les territoires de certains de ces peuples, quelquefois difficiles ou même impossibles à délimiter, n'ont livré que peu ou même aucun matériel de la période qui correspond à l'apogée de la présence celtique. Il en est ainsi des Lingons, installés vraisemblablement dans la partie orientale de la Cispadane, entre le territoire des Boïens et l'Adriatique, des Anares, localisés à l'ouest du cours du Trebbia et d'autres peuples mineurs présumés celtiques de la Cisalpine occidentale.

La répartition des matériaux n'est pas plus équilibrée au nord du Pô, où le nombre de découvertes reste très limité pour le IVe siècle av. J.-C., et où seuls quelques sites livrent des ensembles significatifs datables du siècle suivant. La période la plus riche en vestiges laténiens y est finalement celle qui débute au IIe siècle av. J.-C. par la défaite militaire de la coalition gauloise et qui correspond à l'intégration progressive de cette région dans le monde romain.

• LES SÉNONS

Les Sénons représentent l'avancée la plus méridionale du peuplement celtique stable en Italie. « Derniers arrivés » selon les textes, ils occupèrent la partie septentrionale des Marches, une région qui semble avoir été faiblement peuplée au Ve siècle av. J.-C., mais présentait un intérêt stratégique considérable : située au contact de l'emporium syracusain d'Ancône, elle assurait le contrôle des accès à la vallée du Tibre et à la voie côtière qui permettait de rejoindre la Campanie et l'Apulie. Cette situation fut certainement mise à profit par les Sénons qui furent probablement les principaux responsables des incursions celtiques en Italie centrale et méridionale.

Voisins des Ombriens et des Picéniens, ils entretenaient avec eux d'étroites relations, ainsi que l'indique le caractère composite des rites et des mobiliers funéraires, où des traits indiscutablement indigènes côtoient

des éléments dont on peut supposer la filiation transalpine. Cette dernière n'est certaine que pour les quelques formes laténiennes attestées : l'épée et son système de suspension, quelques fibules et la parure caractéristique des femmes d'un certain rang social, composée d'un torque associé à une paire de bracelets identiques. On ne connaît actuellement des Marches qu'un seul torque de forme laténienne, l'exemplaire en or déjà évoqué de Filottrano, le plus ancien connu du territoire sénon. Les trois autres torques en métal précieux, nettement plus récents, qui figuraient dans des tombes féminines de Montefortino, ne relèvent pas d'une typologie laténienne et deux d'entre eux furent sans doute réalisés par des orfèvres italiotes. Ce fait illustre particulièrement bien l'ampleur et la rapidité de l'intégration culturelle des Sénons dans le milieu péninsulaire.

Le seul élément laténien qui se maintient jusqu'à la phase finale de leurs nécropoles est l'épée caractéristique, même si elle fut adoptée également par leurs voisins indigènes.

Nous connaissons actuellement les Sénons exclusivement à partir de leurs nécropoles, dont la distribution semble correspondre à un réseau de bourgades qui abritaient des communautés relativement peu nombreuses. Rien n'indique pour le moment qu'ils aient disposé d'agglomérations de type urbain. Ils bénéficiaient cependant de contacts directs avec le comptoir syracusain d'Ancône, où furent découvertes des épées laténiennes et où se trouvait sans doute au IVe siècle av. J.-C. le principal marché de mercenaires gaulois de la péninsule, ainsi qu'avec le florissant emporium picénien de Numana.

Le tableau que l'on peut esquisser actuellement des Sénons repose essentiellement sur d'anciennes publications, qui ne donnent qu'une idée très incomplète des matériaux et n'offrent pas toujours une garantie satisfaisante de l'homogénéité des ensembles. De nombreuses questions importantes n'ont donc pu être jusqu'ici abordées que de manière théorique et même les travaux récents n'aboutissent qu'à des conclusions provisoires qu'il faudra reconsidérer après la révision, critique et systématique, de l'ensemble des matériaux.

Le rite funéraire attesté dans les nécropoles sénones est l'inhumation, en position allongée, la face orientée généralement vers le soleil couchant, dans une fosse quadrangulaire dont la dimension est le plus souvent nettement supérieure à celle du corps et ménage ainsi une place pour des objets personnels du défunt et des offrandes funéraires. Certaines sépultures se distinguent par des fosses de grande taille, véritables chambres funéraires, protégées par une épaisse couche de pierres qui était probablement portée à l'origine par des madriers horizontaux. La dépouille semble y avoir été déposée dans un caisson en bois dont l'existence est attestée par des clous en fer. À l'extérieur étaient disposés les éléments du mobilier funéraire qui n'avaient pas un caractère strictement personnel : vases en bronze du service à boisson, ustensiles culinaires, poteries, offrandes alimentaires, meubles.

Les sépultures que l'on peut attribuer actuellement à la phase initiale des nécropoles sénones ne sont pas très nombreuses, mais la plupart d'entre elles dépassent par la richesse et la variété de leurs mobiliers les tombes « princières » transalpines les plus prestigieuses. Il en est ainsi de la sépulture n° 2 de San Paolina de Filottrano, une localité située à une vingtaine de kilomètres au sud d'Ancône, mentionnée déjà à propos du torque laténien en or qui y fut découvert. La défunte portait également un collier, composé de deux pendeloques en forme de glands et de quatre perles globulaires, finement décorées au repoussé de têtes d'éphèbes et d'assemblages de palmettes, une production étrusque d'une remarquable qualité. Sur le tissu de son vêtement étaient cousues de petites appliques en feuille d'or estampée, représentant des fleurs de lotus. Elle portait également une bague en or, au chaton gravé d'un griffon. En dehors du cercueil, dont la présence était attestée par de nombreux clous, trouvés sur le corps et le long de ses côtés, était placé un ensemble somptueux d'ustensiles pour le festin dans l'autre monde : une grande coupe en argent, une douzaine de vases divers en bronze, appartenant pour la plupart au service à boisson qui comportait également une passoire et un tonnelet en bois avec une monture de bronze ; la réserve de vin était constituée par deux grandes amphores ; en plus, six coutelas, un faisceau de broches et un trépied en bois, dont restaient les garnitures en bronze en forme de pattes de félin ; des objets pour les soins personnels, notamment un miroir et un conteneur pour les ustensiles de palestre qui indique l'adoption de pratiques helléniques d'hygiène corporelle. Singulièrement d'ailleurs, l'aire sénone semble être actuellement la seule où ce type d'objet, réservé normalement en Grande-Grèce aux mobiliers funéraires masculins, apparaît également dans des tombes féminines. Enfin, une trentaine de poteries, parmi lesquelles figurent des cratères attiques du deuxième quart du IVe siècle av. J.-C. Ils indiquent un ensevelissement vers le milieu de ce siècle, une trentaine d'années donc après la première expédition celtique contre Rome.

Une richesse comparable peut être observée dans d'autres sépultures féminines contemporaines de la même nécropole, mais la tombe qui contenait le fourreau décoré semble avoir eu un mobilier très modeste. Les tombes d'hommes, armés de l'épée laténienne et équipés d'un casque en bronze de facture étrusco-italique, qui furent découvertes à Moscano di Fabriano et à San Ginesio présentaient au contraire un assortiment de vases en bronze et de céramiques aussi remarquable que les tombes féminines de Filottrano. L'individu inhumé dans la deuxième de ces sépultures, datable de la première moitié du IVe siècle av. J.-C. et donc certainement une des plus anciennes avec armes laténiennes connue actuellement du centre-nord de la péninsule, portait une sorte de diadème tubulaire en argent, étonnament proche du *strófion* hellénique, la couronne réservée aux héros et aux rois de Sparte, et qui fut trouvée récemment dans la tombe de Vergina, attribuée à Philippe de Macédoine.

La richesse exceptionnelle des tombes sénones explique mieux que tout autre argument la fascination que devait exercer sur les Celtes transalpins le milieu péninsulaire : tant que les guerriers les plus vaillants pouvaient espérer y conquérir ce qui leur permettrait de devenir dans l'autre monde les égaux des héros immortels, les armées celtiques qui luttaient en Italie n'avaient pas à craindre de manquer de combattants…

La particularité la plus frappante des nécropoles sénones est d'ailleurs la proportion, comparativement très élevée par rapport à la moyenne des cimetières laténiens, de sépultures d'hommes armés : environ la moitié du total pour Montefortino, le site le mieux connu actuellement. Autre singularité, la fréquence des casques métalliques, présents dans près des deux tiers des sépultures de guerriers de ce site et dans de nombreux autres mobiliers analogues de la région. Cet élément de l'armement défensif, réservé autrement chez les Celtes laténiens à quelques rares personnages de rang élevé, ne semble pas refléter dans ce cas une hiérarchie sociale à l'intérieur de la classe militaire, car il figure dans des ensembles relativement pauvres et disparaît au contraire, après le début du IIIe siècle av. J.-C., dans les très riches tombes d'hommes armés de l'épée, appartenant à la phase finale de la nécropole de Montefortino.

Cette situation particulière est certainement le reflet du rôle de premier plan que le métier des armes jouait chez les Sénons, grâce au mercenariat et à la possibilité de razzias dirigées contre les riches cités du centre et du sud de la péninsule. C'est peut-être ce qui explique également les variations et l'inégalité des ressources que l'on peut observer en comparant les mobiliers des nécropoles : la répartition des richesses ne se réalise apparemment pas, comme c'est le cas ailleurs, uniquement à partir de la hiérarchie interne de la communauté, mais varie de site en site et de période en période dans la même nécropole. Ainsi, les tombes les plus riches de Montefortino appartiennent à la phase finale, datable vers la fin du IVe siècle av. J.-C. et dans le premier tiers du siècle suivant, tandis que des ensembles comparables existent déjà bien avant à Filottrano.

La composition des mobiliers reflète bien la multiplicité des influences auxquelles furent soumis les Sénons, ainsi que leurs liens étroits avec les populations autochtones. On y constate aussi bien la présence d'objets qui indiquent des contacts plus ou moins directs avec le milieu italiote — bijoux et vases métalliques tarentins ou campaniens, vases peints ou à vernis noir, strigiles accompagnés de leurs accessoires —, mais aussi avec les comptoirs gréco-étrusques de l'Adriatique — céramiques, usage du dépôt d'amphores vinaires dans la tombe. L'empreinte étrusque est évidemment très forte : elle se manifeste non seulement par la présence d'objets importés, mais également par l'adoption de certains éléments du mode de vie, tel le jeu, pratiqué également par l'élite militaire des Boïens, qui comportait des dés, une série de pions en pâte de verre colorée et une table en matière périssable. Le dépôt funéraire du chaudron est caractéristique du milieu picénien. Quant à l'influence ombrienne, elle est percepti-

ble non seulement dans l'armement, notamment par la présence du javelot de type *pilum*, une arme qui paraît avoir été inventée en Romagne vers la fin du VIe siècle av. J.-C., mais également dans l'apparition d'un type original de sépulture multiple, contenant des guerriers « jumeaux » équipés de manière identique. Une forte proportion des femmes sont caractérisées par des parures inconnues ou exceptionnelles en milieu laténien, par exemple de riches colliers associés à une profusion de bagues en métal précieux. C'est peut-être un indice de leur origine indigène.

Contrairement à leur début, bien fixé aujourd'hui antérieurement au milieu du IVe siècle av. J.-C., la fin des nécropoles sénones reste l'objet de discussions, fondées principalement, à défaut d'une publication critique et exhaustive des matériaux, sur les appréciations partielles de spécialistes qui ont abordé occasionnellement la question.

La tradition historique associe la fin des Sénons à la date de 283 av. J.-C., qui aurait marqué le début de l'occupation romaine de leur territoire. Certains savants considèrent toutefois que la présence de matériaux qu'ils attribuent à la seconde moitié du IIIe siècle av. J.-C. indique la continuité d'une partie au moins des nécropoles jusqu'au lotissement de l'ancien pays sénon, l'*Ager gallicus*, en 232 av. J.-C. Les constatations que l'on peut faire actuellement sur les matériaux publiés de la phase finale s'accordent mal avec l'hypothèse de groupes marginaux « contraints à se réfugier sur les collines » et il paraît pour le moins singulier que les Romains aient toléré la présence armée de leurs ennemis irréductibles dans des régions de l'Apennin qui étaient essentielles pour le contrôle des communications entre la plaine du Pô et la vallée du Tibre. Il est toutefois possible que l'occupation romaine n'ait été effective qu'après la fin du conflit avec Tarente, donc entre 272 av. J.-C. et la déduction d'Ariminum (aujourd'hui Rimini), en 268 av. J.-C. Une telle date s'accorderait encore parfaitement avec l'absence totale, constatée jusqu'ici chez les Sénons, des innovations dans l'équipement militaire — notamment l'apparition de la chaîne de suspension de l'épée et du bouclier à umbo métallique — que l'on peut observer, dans le deuxième quart du IIIe siècle av. J.-C., dans la totalité du monde laténien, y compris chez leurs voisins, les Boïens de Cispadane.

• LES BOÏENS

La région où s'installèrent les Boïens, entre le Pô, la chaîne de l'Apennin et les abords de la côte adriatique, constituait au Ve siècle av. J.-C. le cœur de l'Étrurie padane. Habitée par une mosaïque de populations — étrusques, ligures, ombriennes —, elle était dotée d'un réseau urbain commandé par la ville de Felsina (Bologne). La richesse de la région reposait sur l'agriculture prospère de la zone de piémont et les échanges commerciaux avec les comptoirs de l'Adriatique ainsi qu'avec l'Étrurie tyrrhénienne et intérieure.

L'arrivée des Transalpins ne semble pas avoir provoqué la ruine du système, même si l'on peut relever certains indices d'une restructuration du

territoire vers le milieu du IVe siècle av. J.-C. C'est alors que se situe probablement la fin de la ville étrusque, une fondation coloniale concurrente de Felsina, découverte au XIXe siècle près de Marzabotto. Considérée souvent comme détruite par les envahisseurs gaulois, elle fut peut-être plutôt abandonnée par ses habitants. Une petite communauté celtique enterra ensuite ses morts parmi les décombres.

La variété du substrat sur lequel vinrent se greffer les groupes celtiques, arrivés probablement d'Europe centrale, où la mémoire des Boïens est perpétuée dans le nom de la Bohême (*Boiohaemum*), explique la complexité culturelle de ce faciès régional, moins exposé aux influences grecques et italiotes que celui des Sénons, mais en contact étroit et direct avec le milieu étrusque.

La quasi-totalité de sa documentation archéologique est constituée par des nécropoles ou sépultures isolées : un total de moins d'une centaine de tombes découvertes avant la fin du XIXe siècle, triplé aujourd'hui grâce à la nécropole qui fut explorée récemment dans l'Apennin près de Bologne, au Monte Bibele de Monterenzio et à la nécropole de Casalecchio près de Bologne, découverte et fouillée tout récemment.

Le groupe le plus important, malgré le caractère très lacunaire des découvertes, est incontestablement constitué par les nécropoles celtiques de Felsina, fouillées au XIXe siècle dans la zone sépulcrale villanovienne (VIIIe-VIIe siècle av. J.-C.) qui s'étendait à l'ouest de la ville, entre les cimetières étrusques des VIe et Ve siècle av. J.-C. et le noyau urbain. Les tombes découvertes sur les terrains Arnoaldi, Benacci et De Lucca n'appartiennent visiblement pas à un ensemble unique, mais à un conglomérat de groupes funéraires dont l'analyse révèle qu'ils s'ordonnent moins selon une progression dans le temps qu'à partir de critères sociaux, ethniques et familiaux, reflétant bien ainsi l'organisation complexe d'un milieu urbain. L'élément celtique semble devoir y être cherché en priorité dans les sépultures qui contiennent des objets laténiens. Ce critère ne peut avoir un caractère discriminatoire absolu, surtout dans le cas d'une population très composite, dans laquelle les éléments indigènes, eux-mêmes variés, semblent représenter une part importante.

Leur influence peut être constatée, comme chez les Sénons, même dans le domaine de l'armement, où apparaît le *pilum* italique et le casque en bronze. Cette dernière catégorie d'armement défensif est toutefois beaucoup moins répandue que dans les nécropoles des Marches. Autre différence par rapport à celles-ci, la proportion nettement plus faible de sépultures d'hommes armés, compensée par la présence d'individus de sexe masculin sans aucun indice de statut guerrier.

Le rite funéraire d'origine des Boïens immigrés semble avoir été l'incinération, déposée sans urne dans la terre avec les éléments du mobilier. Il ne fut toutefois jamais totalement exclusif, à cause de l'influence des pratiques funéraires inhumatoires de certains groupes locaux, notamment des Ombriens, mais également parce que la biritualité, avec une nette prédo-

minance de l'incinération, est largement attestée au vᵉ siècle av. J.-C. dans leurs terres d'origine probable d'Europe centrale. Néanmoins, ce rite particulier explique le fait que la plupart des vestiges laténiens du ivᵉ siècle av. J.-C. auraient été trouvés « hors contexte », ou quelquefois même dans des sépultures à incinération beaucoup plus anciennes. Il est vrai que distinguer, sans y être préparé, un dépôt funéraire crématoire qui associe directement, sans urne, une partie des parures aux cendres est loin d'être facile.

La nouvelle nécropole de Casalecchio, datable du ivᵉ siècle av. J.-C., présente une situation différente : près d'une centaine de tombes à inhumation, la plupart avec un mobilier laténien, et une seule incinération, une des rares tombes contenant une épée. Le statut exceptionnel du personnage dont la sépulture, entourée d'un enclos quadrangulaire, semble marquer la fin de l'utilisation du cimetière au tout début du iiiᵉ siècle av. J.-C. est confirmé par la présence d'une bague en or au chaton historié. Il est impossible d'apprécier pleinement, sans la publication de l'ensemble, la signification de cette situation, à première vue contradictoire par rapport aux nécropoles bolognaises. Elle pourrait indiquer le caractère composite des Celtes immigrés, où l'élément boïen centre-européen serait socialement dominant mais ne serait pas toujours majoritaire au sein des différentes communautés.

L'apogée de la *koinè* (culture commune) celto-italique, vers la fin du ivᵉ siècle av. J.-C. et le début du siècle suivant, est caractérisée dans les nécropoles bolonaises par quelques inhumations dans de grandes fosses quadrangulaires, avec un mobilier qui, mise à part l'absence de produits grecs de Campanie ou d'Apulie, est tout à fait comparable, souvent même identique, à celui qui figure dans les sépultures contemporaines des Marches. On y trouve les mêmes services à vin en bronze de fabrication étrusque, les mêmes dés à jouer et pions en pâte de verre multicolore, les mêmes strigiles en bronze. Seule particularité locale observée à ce jour : la couronne de laurier en feuille d'or, une distinction accordée à certains individus qui est largement attestée en Étrurie.

Les tombes qui constituaient, dans le même groupe funéraire, l'équivalent féminin de ces guerriers ne contiennent pas d'objets laténiens, mais des miroirs fabriqués en Étrurie, avec quelques parures — boucles d'oreilles, colliers — et un nombre proportionnellement élevé de céramiques fines, produites généralement à Volterra.

L'examen des mobiliers de l'élite boïenne de la fin du ivᵉ siècle av. J.-C. et du début du siècle suivant donne l'impression d'une intégration harmonieusement accomplie, peut-être grâce à des alliances matrimoniales entre de nobles gaulois et des femmes du même rang d'origine étrusque ou italique. Cette hypothèse a été récemment confirmée par la situation du site de Monte Bibele. La nécropole correspond à une petite agglomération de type *castellum*, une sorte de bourgade à mi-chemin entre un habitat rural et un centre urbain. On peut y observer, à partir du deuxième tiers du ivᵉ siècle

av. J.-C., donc bien avant les premières sépultures identifiables des nécropoles bolonaises, la coexistence de groupes bien distincts. Le premier est constitué par des guerriers avec armement laténien : tout d'abord incinérés et seuls à l'être, mais bientôt également inhumés ; leurs sépultures regroupent presque tous les objets laténiens, non seulement les armes, auxquelles viennent s'ajouter le pilum et le casque celto-italique, mais également les fibules, parfaitement comparables à des exemplaires transalpins.

L'élément de la population que l'on peut considérer comme indigène est constitué d'hommes inhumés sans armes et de femmes qui, selon les noms gravés sur certaines poteries, étaient de souche étrusque. Les mobiliers funéraires contiennent cette fois des fibules dérivées d'anciennes formes locales.

Cette fusion d'éléments divers et la diffusion capillaire de la *koinè* celto-italique peuvent être observées sur d'autres ensembles funéraires, provenant non seulement de la partie orientale du territoire boïen — sites de Rivola et Canova di Valbona dans la vallée du Santerno, Rocca San Casciano dans celle du Montone —, mais également des vallées de l'Apennin qui, à l'ouest, conduisent au littoral tyrrhénien : depuis Berceto, tout près du col de la Cisa, par Ameglia et La Spezia-Pegazzano, en milieu déjà ligure, jusqu'à Aléria en Corse. Cette découverte excentrique d'armement de type celto-italique doit être certainement expliquée par l'activité mercenaire du défunt, recruté probablement quelque part sur la côte ligure.

Étroitement liée à l'apogée d'une classe militaire, particulièrement bien représentée chez les Sénons et les Boïens, la culture celto-italique correspond au moment de la puissance maximale des Celtes péninsulaires. Cependant, comme l'observait déjà avec beaucoup d'étonnement Joseph Déchelette, c'est justement la période où l'aspect laténien est le moins perceptible chez les Celtes de cette région.

• LES TRANSPADANS

Le territoire où les sources situent les grands peuples transpadans, limité par l'arc alpin, le Pô et, à l'est, le cours du Tartaro ou de l'Adige, présentait au Ve siècle av. J.-C. une dualité qui joua probablement un rôle déterminant pour le peuplement celtique des siècles suivants. Tandis que la partie occidentale, plus particulièrement l'aire comprise entre les cours de l'Oglio et du Tessin que les textes attribuent aux Insubres, constituait le noyau du faciès culturel de Golasecca, reconnu aujourd'hui comme d'ancienne souche celtique ; la partie orientale, habitée ensuite par les Cénomans, avait été intégrée au moins en partie dans l'Étrurie padane, à la suite d'une importante colonisation qui se développa en suivant l'axe constitué par le cours du Mincio. Les récentes découvertes des environs de Mantoue montrent clairement le rôle essentiel d'intermédiaire que ces comptoirs jouèrent dans les trafics commerciaux avec les régions transalpines. L'agglomération de Côme-Prestino, dont les fouilles ont confirmé qu'elle avait déjà un caractère urbain, assumait une fonction comparable dans la partie occiden-

tale. Les constatations récentes de l'archéologie confirment donc pleinement la tradition textuelle qui attribuait aux Celtes la fondation ancienne de villes, dont Côme, dans la partie nord-occidentale de la Transpadane, et affirmait l'origine étrusque de Mantoue.

L'examen comparatif des faciès cénoman et insubre montre clairement qu'une partie au moins des différences que l'on peut observer peut trouver une explication dans la situation antérieure.

• LES CÉNOMANS

Le cas des Cénomans est finalement proche de celui des Cispadans, avec lesquels leur évolution présente d'ailleurs de nombreuses convergences. La première est sans doute le mécanisme initial du peuplement : l'installation de contingents transalpins immigrés dans une région riche et urbanisée, présentant vraisemblablement un substrat de population composite, mais bien soudé par la *koinè* culturelle de l'Étrurie padane.

L'intrusion cénomane, dont l'origine occidentale n'a pour argument que l'homonymie avec une fraction des Aulerques de l'ouest de la Gaule, est indiquée par l'apparition de sépultures à inhumation avec matériel laténien. L'impact sur les centres étrusques fut apparemment brutal, mais ne provoqua pas, là non plus, la ruine totale du système. On ne connaît à ce jour aucun phénomène de symbiose comparable à celui que l'on peut distinguer en Cispadane : les sépultures et les nécropoles cénomanes des IVe et IIIe siècles av. J.-C. se situent tout à fait en marge de l'axe urbanisé et leurs matériaux présentent, à l'époque où les nécropoles boïennes sont profondément marquées par la culture celto-italique, un aspect rigoureusement laténien qui est étonnamment conforme aux standards transalpins, sans aucune empreinte manifeste du milieu péninsulaire. Cette situation est particulièrement bien illustrée par la nécropole de Carzaghetto, utilisée à partir du tout début du IIIe siècle av. J.-C., où l'on peut suivre pendant plusieurs générations la parure qui caractérisait les femmes cénomanes d'un certain rang : le torque, associé régulièrement à un bracelet en bronze porté sur le bras gauche.

Mises à part quelques poteries à vernis noir produites à Volterra et arrivées sans doute par l'intermédiaire boïen, la seule présence reconnue à ce jour d'un élément typique des mobiliers celto-italiques est un casque à appliques et paragnathides en bronze décoré, analogue à des exemplaires cispadans, et datable de la fin du IVe siècle av. J.-C., qui fut trouvé à Gottolengo, dans un contexte funéraire malheureusement incertain.

On ne peut évidemment exclure *a priori* l'intégration d'une partie au moins des Celtes immigrés dans les éléments préservés du tissu urbain. Une telle hypothèse est vraisemblable, mais elle ne pourra être examinée avec profit que lorsque l'on connaîtra les nécropoles des centres étrusques restés en activité.

L'existence d'une telle élite, culturellement distincte des communautés rurales, permettrait d'expliquer l'ensemble exceptionnel que représente la

tombe de Castiglione delle Stiviere, datée aujourd'hui de la première moitié du IIIe siècle av. J.-C. et jusqu'ici complétement isolée en milieu transpadan. Elle contenait en effet un candélabre étrusque, une série importante de vases métalliques, parmi lesquels figure une poêle d'un type attesté dans la phase finale de Montefortino, et un ensemble de pièces en tôle de bronze ornée au repoussé, de facture incontestablement celtique. Il a été récemment proposé de reconstituer à partir de certains de ces éléments un carnyx, trompette de guerre celtique, mais, bien que séduisante, cette idée n'emporte pas la conviction. Le contexte plaiderait plutôt en faveur de quelque récipient bizarre. Quant aux pièces, elles semblent avoir été prévues pour être fixées sur du bois, ce qui fournit peut-être l'explication du caractère manifestement lacunaire de l'ensemble. Quelle que soit la nature de l'objet, il constitue un remarquable témoignage de transcription élégante et vigoureuse de compositions de palmettes, réalisée par un artisan qui avait parfaitement assimilé les modèles et n'éprouvait aucune difficulté à disposer des motifs compliqués sur n'importe quel type de support. Tout cela indique qu'il s'agit vraisemblablement d'une production cisalpine, actuellement sans éléments précis de comparaison, mais que divers indices permettent de situer provisoirement entre le milieu du IVe siècle av. J.-C. et le tout début du siècle suivant.

• LES INSUBRES

Si l'on en croit les textes, les Cénomans entretenaient d'excellentes relations avec les Vénètes, mais avaient des rapports nettement moins bons avec leurs voisins occidentaux, les Insubres, pourtant eux aussi de souche celtique. L'ascendance de ces derniers était apparemment très différente, car tandis que les Cénomans se constituèrent essentiellement à partir de contingents immigrés, les Insubres semblent représenter le prolongement direct des populations, anonymes mais celtophones, du faciès de Golasecca, qui ne disparaît pas mais se transforme lentement dans le courant du IVe siècle av. J.-C. Aucune trace archéologique de groupes immigrés, comparable à celles que l'on peut distinguer à l'est de l'Oglio et au sud du Pô, n'est actuellement connue de ce territoire.

L'invasion ne resta pas sans impact sur la situation locale, car on observe, après le début du IVe siècle av. J.-C., une restructuration interne, une certaine contraction du peuplement et la décadence du rôle économique de Côme, peut-être au profit de Mediolanum (Milan), dont le rôle d'agglomération centrale des Insubres est attesté pour la première fois par Polybe (*Histoires*, II, 34), en relation avec les événements de guerre de 222 av. J.-C. Le texte de Tite-Live (V, 34) associe directement sa fondation à la formation de l'ethnie insubre et les fouilles urbaines ont livré des vestiges qui attestent l'occupation ancienne du site par les populations du faciès de Golasecca.

Le fait que les matériaux laténiens les plus anciens connus actuellement du territoire insubre soient tous postérieurs au début du IIIe siècle av. J.-C.,

où ils s'intègrent dans un contexte général qui est encore fortement imprégné par la tradition de Golasecca, plaide en faveur d'une continuité. C'est la seule hypothèse qui permette d'expliquer les différences sensibles que présente le faciès insubre, avec les peuples satellites qui l'entourent, par rapport aux autres groupes celtiques de Cisalpine. Cette continuité est d'ailleurs perceptible non seulement dans le maintien de formes locales d'objets, antérieures au IVe siècle av. J.-C., mais également dans la persistance d'une écriture d'origine étrusque, qui fut adoptée dès le VIe siècle av. J.-C. et resta en usage pendant près d'un demi-millénaire.

Considérée pendant longtemps comme une province marginale de l'aire celtique, l'Italie apparaît en fait, après examen, comme une région cruciale pour la compréhension des phénomènes qui touchèrent au IVe siècle av. J.-C. l'ensemble du monde laténien. C'est incontestablement de là que partirent les courants d'influences, particulièrement perceptibles dans le domaine de l'art, qui marquèrent profondément et durablement la culture des Celtes historiques.

C'est aussi la région où le processus d'intégration de groupes celtiques immigrés militairement peut être le mieux suivi, grâce à l'abondance de l'information textuelle, qui n'a d'équivalent que celle dont nous disposons, trois siècles plus tard, pour la Gaule transalpine. La comparaison de ces informations et de la documentation archéologique montre de manière exemplaire le caractère incomplet des conclusions que l'on peut tirer en utilisant une seule de ces deux catégories de sources : l'impression d'un peuplement celtique homogène, uniforme et en opposition constante avec le milieu indigène, que l'on peut avoir à la lecture des textes, apparaît à peu près totalement fausse quand on examine les matériaux archéologiques des régions copncernées. Ces derniers révèlent en effet la variété de l'élément celtique, liée sans doute à la différente filiation de ses principales composantes, ainsi que sa cohabitation avec divers éléments autochtones, dans le cadre d'ensembles territoriaux que les textes placent sous leur domination hégémonique.

La capacité d'intégration culturelle et ethnique manifestée en Italie par les Celtes constitue certainement un excellent modèle pour mieux comprendre ce qui s'est passé dans les autres zones de l'expansion historique. Leur cas permet également d'apprécier la rapidité avec laquelle ils ont su créer des formations ethniques composites placées sous leur contrôle : il n'a pas fallu plus d'une ou deux générations pour que des peuples tels que les Sénons ou les Boïens arrivent au degré de cohérence culturelle que reflète, dès la deuxième moitié du IVe siècle av. J.-C., le moment d'équilibre du phénomène celto-italique.

LES CELTES TRANSALPINS AU IVe SIÈCLE AV. J.-C.

Il n'existe dans les textes aucune allusion sûre, pour l'ensemble du IVe siècle av. J.-C., à la situation des Celtes qui habitaient les territoires transalpins. En effet, les seules indications dont nous disposons concernent les antécédents et les circonstances de l'invasion de l'Italie et n'apparaissent que tardivement, chez des auteurs du Ier siècle av. J.-C. L'histoire légendaire de Bellovèse et Ségovèse, neveux d'un roi des Bituriges nommé Ambigat, qui est rapportée par Tite-Live (*Histoire romaine*, V, 34), situe l'arrivée des Celtes dans la péninsule dans le contexte de mouvements de populations d'une grande ampleur, provoqués par le surpeuplement du centre de la Gaule et dirigés non seulement vers le sud, mais également vers la « forêt hercynienne », donc les territoires danubiens. L'événement aurait toutefois précédé de deux siècles l'invasion historique, puisqu'il remonterait à l'époque du règne de Tarquin l'Ancien et de la fondation de Marseille. Selon Tite-Live, ce serait d'ailleurs grâce à l'armée de Bellovèse que les colons phocéens auraient pu s'installer et se fortifier sur la côte, malgré l'hostilité des peuples indigènes.

Cette coïncidence incite à la méfiance quant à la validité des indications chronologiques fournies par le récit. Elles sont en désaccord complet avec les conclusions que permet actuellement la documentation archéologique. L'apparente cohérence du texte est trompeuse et il représente vraisemblablement l'aboutissement d'une opération qui avait pour but d'ordonner et de relier entre eux des éléments disparates. Leur éventuel fondement historique est donc probablement déformé à la suite d'interpolations anachroniques et masqué par une part de fiction, très difficile à séparer du reste. L'idée d'une migration ancienne des Celtes qui aurait eu pour foyer originel le centre de la Gaule paraît aujourd'hui peu vraisemblable, mais il n'en est pas de même pour la double direction de la première vague historique de l'expansion celtique. Cet élément du récit mérite un examen attentif et une confrontation avec la documentation archéologique.

On le retrouve d'ailleurs, sous une forme quelque peu différente, chez d'autres historiens plus ou moins contemporains de Tite-Live. Ainsi, selon l'abrégé que nous a laissé Justin de l'œuvre de Trogue Pompée (*Histoires philippiques*, XXIV, 4), trois cent mille Celtes se seraient mis en mouvement à la suite d'un *ver sacrum*, un type d'émigration sacrée décrit chez les anciens peuples pastoraux d'Italie, où une partie de la population — une ou plusieurs générations consacrées dès leur naissance aux dieux dans cette perspective — se lançait à la recherche d'un nouveau territoire.

Une partie de ces Celtes se serait installée en Italie, l'autre aurait pénétré, guidée par des oiseaux, jusqu'en Pannonie. L'invasion de la péninsule coïnciderait donc cette fois avec les débuts de l'expansion danubienne qui aboutira, un siècle après la prise de Rome, à la grande expédition de

l'armée de Brennos contre la Grèce. Le parallélisme qui apparaît ainsi trahit, cette fois encore, la volonté d'établir des correspondances, même artificielles, entre des événements qui, du point de vue méditerranéen, pouvaient assumer une valeur emblématique. Il s'agit probablement encore d'un montage d'érudit, rassemblant des éléments qui appartenaient à l'origine à des récits différents.

Cette impression est confirmée par le texte de Plutarque (*Vie de Camille*, 3), où est évoqué le départ de myriades de Gaulois d'un pays originel surpeuplé, malheureusement non précisé, et leur expansion, d'une part vers « l'Océan boréal », d'autre part vers l'ouest, où ils se seraient établis « entre les Pyrénées et les Alpes [...], près des Sénons et des Bituriges ». C'est là que, plus tard, ils auraient connu le vin d'Italie et, séduits par cette boisson, auraient décidé d'envahir la terre qui la produisait.

Ces textes, divergents et apparemment peu compatibles, possèdent tout de même en commun l'idée que l'invasion de l'Italie, provoquée par le surpeuplement des terres ancestrales des Celtes, ne constitua pas un événement isolé, mais seulement l'épisode le plus marquant pour le monde méditerranéen de mouvements de populations de grande ampleur, ayant apporté des modifications substantielles à la situation ethnique des territoires transalpins.

Le cadre archéologique

La documentation archéologique indique clairement que, dans le cas où l'invasion de l'Italie se situerait effectivement dans un contexte plus général de déplacements humains d'une certaine importance, un tel phénomène ne devrait pas être antérieur, du moins dans l'état actuel de nos connaissances, à la fin du Ve siècle av. J.-C., après une période qui semble être placée, dans l'ensemble du monde laténien, sous le signe d'une remarquable stabilité. Les indices archéologiques de ces mouvements éventuels doivent donc être cherchés dans l'intervalle relativement court qui est caractérisé par la vogue des types de matériaux laténiens dont l'apparition signale en Cispadane l'arrivée des Transalpins, dans le courant des premières décennies du IVe siècle av. J.-C.

Les plus représentatifs parmi ces objets — notamment les fibules qui appartiennent aux formes particulières qualifiées quelquefois de « pré-Duchcov » ou « pré-Münsingen » — permettent de distinguer sans trop d'incertitudes, dans les différentes parties de l'aire laténienne, les ensembles funéraires de cette période. Leur quantité proportionnellement faible, même dans les régions ou dans les nécropoles où ils sont le mieux représentés, doit être le reflet statistique de sa durée limitée. Malgré son caractère spéculatif, l'étude du rythme d'ensevelissement dans les cimetières les plus complètement connus fournit une estimation sans doute proche de la réalité : elle indique une durée maximale de deux générations, c'est-à-dire

une quarantaine d'années tout au plus. Comme le début de cette phase paraît coïncider à peu près avec l'invasion historique de la péninsule, sa limite inférieure ne devrait probablement pas dépasser le milieu du IVe siècle av. J.-C.

Relativement courte, cette période représente un des tournants décisifs de la civilisation laténienne : elle correspond en effet à la réduction en nombre et à l'uniformisation des formes d'objets de la période initiale. Les nouveaux types s'imposent rapidement à l'ensemble de l'aire occupée par les Celtes historiques, reflétant ainsi l'intensité des courants qui en assurent la diffusion. C'est aussi la période où l'on assiste, dans la plupart des régions où le phénomène des tombes « princières » florissait encore au Ve siècle av. J.-C., à sa disparition. On voit se développer, au contraire, les sépultures de chefs militaires, nettement moins prestigieuses et bien intégrées dans les nécropoles des petites communautés qui constitueront dorénavant, pendant près de deux siècles, l'unité de base du peuplement celtique.

Le métal précieux n'apparaît plus que sporadiquement, généralement sous la forme de bagues. On peut toutefois constater un accroissement proportionnel significatif de l'argent, jusqu'ici rarissime, par rapport à l'or. C'est, avec la diffusion accrue du corail, un des indices les plus évidents de la banalisation des échanges avec l'Italie, région où ce métal est alors largement répandu et où les nouveaux débouchés qu'ouvre l'installation des Transalpins — mercenariat, razzias contre les riches cités — viennent s'ajouter aux commerces traditionnels, d'autant plus florissants qu'ils peuvent s'effectuer désormais sans intermédiaires étrangers.

La quasi-disparition des catégories d'objets de prestige du Ve siècle av. J.-C., du moins dans les mobiliers funéraires, ne s'accompagne toutefois pas d'une régression de l'effort décoratif. Bien au contraire, l'ornementation laténienne, rénovée à ce moment par l'assimilation directe d'éléments du répertoire gréco-étrusque, apparaît couramment sur des parures communes de bronze qui ne portaient jusqu'ici que de simples décors géométriques. Le même phénomène se produit certainement pour les armes — fourreaux, casques, pointes de lances —, mais nous le connaissons presque exclusivement sur les exemplaires en bronze, très largement minoritaires, car les décors sur fer restent difficiles à identifier, à la suite des dégâts causés par l'oxydation.

D'une manière générale, les mobiliers funéraires expriment surtout la distinction entre la classe militaire et les autres : les hommes équipés de leurs armes — l'épée, d'une longueur de lame désormais fixée à une soixantaine de centimètres, avec les anneaux de suspension de son ceinturon, la lance, exceptionnellement un casque métallique ou les garnitures d'un bouclier en bois — et ceux qui n'ont pas ce privilège. L'élément féminin de l'élite doit être constitué par les femmes qui portent à l'âge adulte la parure complète, d'une composition différente selon les régions, insigne de leur rang à l'intérieur du groupe.

Le processus d'uniformisation des objets décorés les plus communs est probablement la conséquence du développement de leur production en série par des ateliers spécialisés qui puisent leur inspiration dans un répertoire relativement limité et très largement répandu dans l'ensemble du monde laténien. Il aboutit, vers le milieu du IVe siècle av. J.-C., à des formes qui ne présenteront désormais, pendant plus d'un demi-siècle, que de faibles variations. Les deux types principaux de fibules qui caractérisent cette nouvelle phase laténienne ont reçu leurs noms d'après le site de Duchcov en Bohême, connu par un dépôt votif de plusieurs milliers de fibules et parures annulaires de cette époque, et le cimetière de Münsingen près de Berne, où sont particulièrement fréquents les exemplaires au pied discoïdal orné d'un cabochon de corail ou d'émail rouge. L'étude de la répartition de certaines formes particulièrement significatives montre clairement que la Suisse a joué un rôle essentiel dans leur diffusion, d'une part vers l'ouest, d'autre part vers l'Europe centrale.

Associée dans beaucoup de régions au développement des nécropoles à tombes plates, le plus souvent à inhumation, considérées depuis le XIXe siècle comme caractéristiques des Celtes historiques, cette affirmation d'une culture laténienne très uniforme semble ouvrir vers le milieu du IVe siècle av. J.-C. une période de relative stabilité et de consolidation du peuplement. La diversité des usages vestimentaires régionaux, grâce à laquelle peuvent être décelées les intrusions allogènes et recherchées leurs origines, permet toutefois de constater que les déplacements de groupes humains continuent pendant toute la seconde moitié de ce siècle. Certains sont internes et ont pour théâtre l'ancienne aire laténienne du Ve siècle av. J.-C., d'autres conduisent à son extension. C'est ce qui se produit apparemment sur la périphérie orientale, où se créent ainsi les conditions de la grande expansion danubienne du début du IIIe siècle av. J.-C.

Les ensembles régionaux

• LA SUISSE

Principale plaque tournante des échanges entre la péninsule et les territoires transalpins, la Suisse joue au IVe siècle av. J.-C. un rôle essentiel. Traversée par les trafics, mais aussi par les individus ou les groupes qui se dirigent vers l'Italie ou en reviennent, cette région connaît alors une évolution rapide, marquée par l'apparition en nombre de nécropoles à tombes plates. Celle de Saint-Sulpice est actuellement la seule où sont attestés clairement des matériaux du Ve siècle av. J.-C. D'autres (Münsingen) paraissent débuter avec des formes caractéristiques pour le tout début du siècle suivant, d'autres encore ne commencent qu'après le milieu de ce siècle (Vevey, Andelfingen). Le peuplement ancien ne semble toutefois pas avoir subi de perturbations importantes, du moins si l'on en croit le maintien de l'association de parures qui caractérise les femmes du Plateau suisse pendant la première phase laténienne : le torque, de nombreuses fibules, des

bracelets et des anneaux de cheville tubulaires, portés souvent par paires multiples.

On constate cependant, dans les nécropoles riveraines du Léman, la raréfaction progressive des anneaux de cheville et le remplacement de l'ancien type par des formes à tampons. Quant au torque, il disparaît presque complètement dans cette zone au cours de la première moitié du IVe siècle av. J.-C. Il en est ainsi même dans certaines nécropoles plus septentrionales (Münsingen), où se maintient pourtant le port d'anneaux de cheville.

Il ne s'agit probablement pas seulement des conséquences d'une nouvelle mode, mais aussi de l'indice d'apports ethniques, provenant de régions où la parure féminine avait une composition différente. Cela n'aurait rien de surprenant dans cette zone de passage et on ne peut exclure qu'il existe une relation entre ces changements et l'abandon d'un bon nombre de nécropoles tumulaires du Jura, vers la fin du Ve siècle av. J.-C.

Quelles qu'en soient les causes, on assiste ainsi à l'affirmation formelle de la double orientation des populations du Plateau suisse, confirmée par la répartition de certains types d'objets particulièrement significatifs : c'est notamment le cas des torques ornés de pastilles d'émail ou de corail, une parure rhénane qui est fréquente au IVe siècle av. J.-C. dans la partie septentrionale, restée très liée aux usages vestimentaires traditionnels, et ne s'est pas répandue dans la partie méridionale, là où les changements sont les plus évidents. Ces torques très caractéristiques permettent de suivre, vers la fin du IVe siècle av. J.-C., le déplacement vers l'est, jusqu'à la bordure occidentale de la cuvette karpatique et même jusqu'à la Transylvanie, de groupes celtiques originaires du bassin du Rhin (carte 11, voir p. 249).

Comparés aux matériaux contemporains des autres parties du monde laténien, les mobiliers des nécropoles suisses se distinguent par la qualité des parures communes et la relative fréquence de l'utilisation de matières importées d'Italie : le corail de la baie de Naples, tellement apprécié qu'il fut imité localement, en pâte de verre rouge à surface émaillée, et l'argent, employé surtout pour la fabrication de bagues. Le lien étroit que la diffusion de ce métal dans l'aire laténienne présente avec le milieu péninsulaire est particulièrement bien illustré par une fibule trouvée dans une sépulture de Berne-Schosshalde, à l'arc finement décoré d'un rinceau fleuri de palmettes, à peine modifié par rapport au modèle gréco-étrusque. C'est aussi en Suisse que l'on trouve les transpositions les plus nombreuses et les plus évidentes de décors de fibules italiotes, plus particulièrement campaniennes, sur des exemplaires laténiens.

La diversité des contacts méditerranéens de la région est bien illustrée par une paire de pendeloques en verre multicolore représentant un masque barbu, trouvée dans une des tombes de Saint-Sulpice : il s'agit d'une production carthaginoise du IVe siècle av. J.-C., attestée jusqu'ici en Méditerranée nord-occidentale uniquement sur les sites puniques de Sicile et de Sardaigne, ainsi que sur le littoral languedocien (Narbonne).

• ENSÉRUNE

La présence ancienne d'armes laténiennes sur le site voisin d'Ensérune, au plus tard depuis le début du IVe siècle av. J.-C., exceptionnelle par rapport à la situation générale du midi de la France, est probablement liée à son rôle de marché de mercenaires, attesté indirectement dès le siècle précédent par Hérodote, qui mentionne la présence des Elysikoi, un peuple localisé dans les environs de Narbonne, dans les rangs de l'armée carthaginoise qui fut battue vers 480 av. J.-C. par les Grecs devant Himère en Sicile. Ces pendeloques de verre pourraient donc constituer l'indice de contacts entre Celtes et Carthaginois. Les textes en parlent surtout pour le IIIe siècle av. J.-C., mais un passage de Diodore mentionne le recrutement par Carthage de contingents celtiques en 342 av. J.-C., pour les besoins de la guerre en Sicile.

Il est sans doute intéressant à cet égard que la troisième trouvaille de pendeloque en verre de ce type en milieu laténien provienne des environs de Reims. On peut constater, en effet, que les lieux de découverte de ces quelques objets exceptionnels semblent correspondre aux principales concentrations actuellement reconnues d'agrafes ajourées à motifs orientalisants du Ve siècle av. J.-C. : Ensérune, la zone marnienne et le débouché de certaines vallées des Alpes occidentales, sur le versant italien pour les agrafes, sur la périphérie septentrionale du massif pour les pendeloques carthaginoises. Cette coïncidence peut être fortuite, mais il pourrait s'agir également d'un fait symptomatique de la situation particulière de certaines régions dont les relations privilégiées et durables avec différentes puissances de la Méditerranée occidentale étaient peut-être fondées, entre autres, sur leur capacité à fournir des contingents de mercenaires bien entraînés.

Le cas particulier d'Ensérune, un site dont l'appartenance originelle à l'aire culturelle ibérique paraît incontestable et où les matériaux laténiens du IVe siècle av. J.-C. semblent appartenir presque exclusivement au domaine de l'armement, comme cela peut être observé alors chez certains voisins des Celtes cisalpins, reste actuellement difficile à éclaircir. En effet, la majeure partie des objets de la période initiale du site est aujourd'hui dissociée des ensembles et il est impossible d'établir une chronologie suffisamment détaillée pour permettre de suivre l'apparition des formes laténiennes et d'en déterminer les relations avec les matériaux indigènes. On peut seulement supposer qu'il devrait s'agir d'influences laténiennes, véhiculées peut-être dans le cadre professionnel particulier du métier des armes, plutôt que de l'implantation locale de groupes numériquement significatifs de Celtes historiques.

• LA CHAMPAGNE

Malgré le départ d'une bonne partie de sa population à la fin du Ve siècle av. J.-C. ou au tout début du siècle suivant, attesté clairement par l'abandon d'un nombre impressionnant de nécropoles, la Champagne actuelle continue à jouer un rôle de premier plan dans la partie occidentale de l'ancienne

aire laténienne. Le seul secteur qui paraît avoir échappé complètement à l'émigration de ses habitants, le territoire des environs de Reims situé entre les cours de la Vesle et de la Suippe, est alors couvert d'un dense réseau de nécropoles, où continuent à figurer les tombes à mobilier exceptionnel, parmi lequel figure souvent un char à deux roues.

Présentes également sur les autres nécropoles champenoises qui restent alors en activité, elles appartiennent le plus souvent, comme au siècle précédent, à des chefs militaires que distingue la qualité de l'équipement : phalères et autres pièces de harnachement, mais aussi casques métalliques. Ces derniers semblent s'inspirer assez directement de modèles celto-italiques, car ils en reproduisent quelquefois schématiquement l'ornementation caractéristique, constituée par des chaînes de palmettes et des compositions triangulaires ordonnées autour de ce même motif.

Les sépultures à char les plus remarquables du début du IVe siècle av. J.-C. connues jusqu'ici, et originaires de la zone marnienne, furent découvertes et explorées vers la fin du XIXe siècle sur les sites de Berru, Cuperly, Écury-sur-Coole, Sept-Saulx et Somme-Tourbe. Elles présentent de nombreux caractères communs : tout d'abord dans l'aménagement de la tombe — chambre funéraire de grandes dimensions (environ 3-4 × 2-2,5 m, pour une profondeur de 1 m et plus), avec des dispositifs qui permettent d'y placer le char en position horizontale, sans avoir à le démonter (tranchées pour les roues, banquette surélevée ou fosse adventice pour l'extrémité du timon et le joug). On a reconnu autour, quelquefois, un fossé circulaire (de 16 m de diamètre à « la Bouvandeau » de Somme-Tourbe) qui indique probablement l'existence originelle d'un tumulus, complètement arasé au moment de la fouille par des siècles d'activités agricoles. D'autres caractères communs peuvent être observés dans la composition du mobilier — char de combat avec éléments ornementaux en métal, pièces de harnachement de prestige, armement comportant le casque, service à boisson composé de poteries auxquelles est souvent associée une cruche métallique — et jusque dans la disposition des objets : ainsi, le casque est déposé, avec les phalères du harnais, aux pieds du défunt, à proximité du service à boisson et des offrandes alimentaires.

À première vue, les pièces décorées de ces ensembles d'exception présentent dans chaque sépulture des caractères originaux, tout comme si l'équipement de chacun de ces personnages devait être singularisé, de sorte à ne pouvoir être confondu. Ainsi, non seulement la facture propre à chaque artisan, mais également les techniques décoratives employées — travail à jour, incrustation de corail, d'émail ou de métal précieux, gravure à main libre — et le rapport entre l'élément géométrique, fondé notamment sur l'emploi du compas, et la composante végétale, donnent à chaque objet ou série un caratère unique.

Le fait est particulièrement perceptible sur les pièces de harnachement : les phalères pleines d'Écury-sur-Coole sont finement gravées de motifs végétaux, celles de Berru présentent au centre une pièce ajourée et incrus-

tée de corail, la technique du travail à jour est également employée sur une des phalères de Cuperly, mais pour réaliser, avec une étonnante virtuosité, une composition raffinée construite au compas et rehaussée d'émail, tandis que l'autre phalère de cette tombe présente un décor géométrique angulaire gravé sur son pourtour et un motif incrusté d'or en son milieu. Enfin, sur les phalères de « La Gorge-Meillet » à Somme-Tourbe, des enchaînements continus de motifs végétaux sont obtenus par le perçage de la plaque de fer. On retrouve cette même conception sur de remarquables phalères de Saint-Jean-sur-Tourbe, où les suites de rinceaux savamment agencées ne recouvrent plus la totalité du disque, mais bordent des deux côtés les moulures concentriques qui couvrent la majeure partie de la surface.

Cependant, un examen attentif de ces mobiliers révèle aussi un bon nombre de correspondances qui, non seulement confirment la contemporanéité de ces ensembles, mais indiquent la présence d'objets produits probablement par le même artisan ou atelier dans différents mobiliers : il en est ainsi, entre autres, pour l'applique principale du casque en cuir de Cuperly, où les deux monstres serpentiformes qui entourent la palmette, symbole de l'Arbre de Vie, sont cernés des mêmes lignes délicatement festonnées que l'on trouve sur les phalères de Berru. Fait intéressant, ces rapprochements concernent toujours des catégories différentes d'objets, tout comme si le même artisan n'avait jamais été sollicité par deux clients pour réaliser le même type d'équipement.

Il existe toutefois des points communs moins évidents, qui résultent sans doute de la fonction symbolique de l'ornementation. En effet, si l'on compare entre elles, par exemple, les pièces des différents harnachements, on peut constater leur étonnante cohérence conceptuelle : non seulement dans le choix des motifs employés, mais surtout dans leur organisation, qui respecte, à l'intérieur de chaque ensemble, l'opposition entre des éléments ou dispositions ternaires, souvent dynamiques (triscèles), et quaternaires, toujours statiques.

C'est particulièrement évident pour les phalères d'Écury-sur-Coole et les pendeloques du harnachement de « La Gorge-Meillet », où le triscèle est confronté à des palmettes disposées en croix. C'est plus subtil sur les phalères de Cuperly : au motif cruciforme du centre de la phalère pleine vient s'opposer le rythme ternaire de l'ornementation géométrique du rebord, tandis que sur l'autre exemplaire, deux segments de cercle dessinent, entre les quatre cabochons finement ajourés, des groupes de trois triangles aux côtés courbes, à partir desquels le spectateur peut construire, au choix, une succession de fleurs de lotus ou de doubles feuilles de gui.

On retrouve donc ici le type de représentation que l'on peut observer sur des œuvres du Ve siècle av. J.-C., mais sous une forme encore plus allusive, où la virtuosité technique contribue à masquer le fait qu'il s'agit d'un assemblage de signes à valeur symbolique, relativement peu nombreux, structuré selon des principes généraux qui ne relèvent pas uniquement de préoccupations d'ordre formel.

L'influence directe et précoce du milieu péninsulaire, exercée ponctuellement sur les Celtes champenois qui n'avaient pas quitté la région, confirme indirectement la participation d'effectifs marniens à l'invasion de l'Italie et fournit l'explication du caractère exceptionnel des riches sépultures à char de la première moitié du IVe siècle av. J.-C., sans aucun équivalent contemporain dans l'ensemble du monde laténien. Elles reflètent en fait l'enrichissement rapide de la culture locale par l'afflux soudain de produits et d'idées. C'est ce qui explique peut-être, entre autres, l'anomalie que constitue, dans certaines des tombes à char, la présence de cruches en bronze qui appartiennent à des modèles étrusques du siècle précédent : à moins qu'ils n'aient été introduits dans ces ensembles au moment de leur découverte, au XIXe siècle, ces ustensiles pourraient provenir du remplacement de récipients cérémoniels anciennement importés et précieusement conservés jusqu'ici.

Cette hypothèse trouve un argument indirect dans une cruche de ce type conservée au musée de Besançon, de provenance malheureusement inconnue, qui, avant d'avoir été utilisée comme urne funéraire, fut couverte d'un riche décor gravé, étonnamment proche par sa facture de l'ornementation d'un certain nombre d'objets champenois des premières décennies du IVe siècle av. J.-C. — casque de Berru, phalères d'Écury-sur-Coole, bassin de Saulces-Champenoises, vases peints « en réserve » qui imitent la technique grecque dite des « figures rouges » —, mais aussi des décors gravés sur certaines poteries armoricaines (Kernevez) et des œuvres celto-italiques (casque de Canosa, garnitures dites de Comacchio).

C'est à ce groupe d'objets exceptionnels que doit être rattachée également, aussi bien par la nature de son ornementation, richement rehaussée de corail et d'émail, que par les particularités de sa facture, la paire de cruches en bronze qui a été trouvée jadis accidentellement à Basse-Yutz en Lorraine, associée à une paire de récipients à vin de fabrication étrusque de la forme dite « stamnos ». D'une originalité incontestable, ces pièces remarquables attestent l'aboutissement de la transformation conceptuelle des cruches cérémonielles utilisées par les Celtes : leur ornementation exprime désormais leur fonction religieuse, par l'association cohérente de signes facilement intelligibles aux initiés. La diffusion d'objets luxueux de ce type, fabriqués dans le milieu celto-italique ou sous son influence directe, a dû reléguer rapidement au rang de reliques les quelques cruches de fabrication étrusque qui étaient encore en usage au début du IVe siècle av. J.-C.

Un changement radical peut être observé également sur l'élément principal de la parure des femmes champenoises de haut rang : le torque, désormais à grands tampons coniques, le plus souvent décorés, de même que la partie épaissie de la tige à leur proximité. Le nouveau répertoire, qui remplace définitivement les motifs géométriques primaires (zigzags, traits perpendiculaires, points) et les figurations (oiseaux, palmettes), généralement ajourées, présentes sur quelques torques du Ve siècle av. J.-C., associe main-

tenant intimement des éléments végétaux, plus particulièrement des palmettes, à des motifs abstraits (entrelacs angulaires, version schématisée à l'extrême de la chaîne de palmettes, esses), ainsi qu'à des visages humains.

L'introduction simultanée et tout aussi brutale de ce même répertoire peut être observée également au sud de la zone marnienne, dans le bassin de l'Yonne. L'élément principal de la parure des femmes de rang élevé, celui sur lequel se manifeste le plus l'effort décoratif des bronziers, y est également le torque, mais d'une forme locale très caractéristique : circulaire et fermé, il présente sur sa circonférence, en disposition ternaire, des éléments ajourés, de nature également ternaire, autour desquels est disposée l'ornementation du jonc, réalisée en léger relief. La comparaison de ces décors avec ceux des torques à tampons plus septentrionaux plaide en faveur d'emprunts indépendants au milieu celto-italique. Il faut rappeler à ce propos que César trouva au Ier siècle av. J.-C. dans cette zone les Sénons, homonymes du peuple celtique qui s'installa, plus de trois siècles auparavant, sur l'Adriatique. Un torque ternaire du type évoqué ci-dessus aurait d'ailleurs été trouvé en Italie septentrionale, accompagné probablement d'un bracelet décoré très proche d'une série champenoise, sur le site de San Polo d'Enza.

La forme très caractéristique de ces torques ternaires permet de mettre en évidence un autre phénomène, le repeuplement progressif des terroirs méridionaux de la Champagne qui avaient été abandonnés par leurs habitants à la fin du Ve siècle av. J.-C., par de petits groupes originaires de la région limitrophe. Ces immigrants pratiquent l'inhumation sans dépôt de poteries, contrairement aux anciens usages marniens, conservés dans la zone rémoise et dans les quelques autres nécropoles qui restaient en fonction. Cette migration de voisinage est particulièrement bien illustrée par la nécropole de Villeseneux, fondée dans la seconde moitié du IVe siècle av. J.-C. par un groupe familial et utilisée ensuite pendant plusieurs générations. Ces mouvements de population semblent s'être échelonnés sur une période relativement longue et s'être effectués de manière pacifique.

La cohabitation et le mélange de deux groupes ethniques, caractérisés par des usages quelque peu différents, explique sans doute la désaffection progressive pour les coutumes spécifiquement marniennes, telles que le port symétrique de bracelets identiques et le dépôt funéraire de céramiques.

On peut donc constater que, malgré l'affaiblissement démographique de la fin du Ve siècle av. J.-C., la Champagne connaît au siècle suivant une période de remarquable essor culturel, grâce aux contacts privilégiés qu'elle entretient alors avec le milieu celto-italique et à la qualité de son artisanat. Le faciès qui se constitue au début du IVe siècle av. J.-C. présente une continuité et des liens structuraux évidents avec le faciès marnien du siècle précédent. Il ne peut donc exister de doute quant au fait qu'il s'agit bien de la même population. Cependant, les formes des objets, qu'ils soient en céramique ou en métal, furent presque immédiatement et complètement renouvelées et les matériaux communs de la Champagne ne présentent plus

dorénavant que de faibles différences par rapport à ceux d'autres faciès laténiens contemporains.

• LA BELGIQUE

Au nord-ouest de la Champagne, les faciès du Vᵉ siècle av. J.-C. apparentés au marnien du sud de la Belgique (tombelles du groupe ardennais) et de la région de Lille semblent s'arrêter définitivement vers la fin de ce siècle et rien n'indique pour l'instant la persistance ultérieure d'un peuplement réduit.

L'ancienne aire laténienne se trouve ainsi diminuée et on ne peut constater aucune extension significative dans les territoires plus méridionaux de la partie occidentale de la France actuelle. Quelques objets exceptionnels, isolés dans leurs contextes locaux et étroitement liés aux innovations du milieu celto-italique — casques d'Agris en Charente et d'Amfreville en Normandie, fourreau d'épée d'Épiais-Rhus dans le Val-d'Oise, décoré probablement à l'aide du même poinçon qui fut utilisé pour le fourreau de Moscano di Fabriano —, apparaissent cependant en dehors des limites occidentales de diffusion normale des matériaux laténiens des Vᵉ et IVᵉ siècle av. J.-C. L'interprétation de leur présence reste difficile, car il est impossible de l'expliquer par l'influence des faciès laténiens les plus proches, où ces objets ne trouvent aucune analogie convaincante. Il faut donc peut-être y voir le résultat de contacts individuels directs avec le milieu celtique d'Italie, une hypothèse confortée par le fait qu'il s'agit surtout d'armes de prestige.

• L'ARMORIQUE

Un autre casque d'apparat d'origine ou d'inspiration celto-italique fut découvert sur le site armoricain de Tronoën et les décors de certaines poteries de cette région présentent des liens très étroits avec le groupe champenois d'ornementation gravée sur métal du début du IVᵉ siècle av. J.-C., les cruches de Basse-Yutz et certaines œuvres celto-italiques. Malheureusement, l'évolution du faciès laténien de l'Armorique reste mal connue et il est actuellement impossible d'apprécier l'ampleur des changements qui pourraient s'être produits après sa phase initiale, illustrée presque exclusivement par de riches séries de céramique estampée. À défaut d'un contexte, l'analyse stylistique permet d'attribuer au IVᵉ siècle av. J.-C. la pierre pyramidale de Kermaria, sculptée sur ses quatre faces de motifs symboliques dont au moins certains apparaissent dans le répertoire celto-italique, ainsi que sur des objets transalpins de cette même période. Les circonstances de sa découverte n'apportent malheureusement aucun indice quant à la fonction du monument, mais il pourrait s'agir d'un équivalent celtique de l'omphalos grec, la pierre sacrée qui était censée marquer symboliquement le croisement des deux axes cosmiques.

• LA RHÉNANIE

L'aire laténienne de la Rhénanie ne semble pas subir, entre la fin du Vᵉ siècle av. J.-C. et le début du siècle suivant, de fléchissement démo-

graphique comparable à celui que connaît la zone marnienne. On assiste toutefois à l'accentuation des différences entre la partie septentrionale, où se poursuit l'évolution du faciès local — la culture dite du Hunsrück-Eifel —, privé désormais presque totalement de ses sépultures princières, et la partie méridionale, qui appartient à la même aire culturelle que le nord du Plateau suisse et se trouve ouverte aux mêmes influences. Les plus évidentes, notamment la diffusion du nouveau Style végétal, ne semblent pas dépasser de beaucoup le carrefour naturel constitué par le confluent du Main et du Rhin. Il s'agit généralement, comme dans l'ouest de la France, d'objets dont on peut supposer une origine lointaine. Ainsi, les belles fibules de Francfort-Eschersheim, au pied discoïdal orné à l'origine de corail, présentent un décor d'assemblages de palmettes qui est encore très proche de modèles italiotes, sans doute campaniens. Il est peu probable qu'elles aient été fabriquées au nord du Plateau suisse, sinon par un artisan formé en milieu celto-italique ou sous sa forte influence.

La sépulture de Waldalgesheim, datable de la seconde moitié du IVᵉ siècle av. J.-C., constitue un cas remarquable de plusieurs points de vue. Il s'agit en effet d'un ensemble qui réunit un char à deux roues, très richement décoré, aux éléments traditionnels des sépultures princières — parures en or et service à boisson avec vase importé —, à une époque où ce type de mobilier ne figure plus dans les dépôts funéraires laténiens, mises à part les riches sépultures des Sénons de l'Adriatique. C'est dans ces dernières que l'on peut trouver également les seules analogies en milieu celtique avec le seau en bronze, de fabrication tarentine ou campanienne, qui fut trouvé dans la tombe rhénane.

Également insolite dans le milieu local, la riche ornementation des parures en or et en bronze, ainsi que celle des garnitures métalliques du char, directement inspirées par des modèles celto-italiques et caractéristiques du nouveau style au point d'avoir inspiré le choix du nom de Waldalgesheim pour le désigner. Sans aucun antécédent local et même largement régional, l'apparition ponctuelle d'œuvres novatrices aussi remarquablement conçues et réalisées ne peut être expliquée que par l'intervention sur place d'un artiste exceptionnel ou par l'origine étrangère, très vraisemblablement celto-italique, des objets en question.

L'hypothèse d'un « maître de Waldalgesheim », inventeur de génie du nouveau courant stylistique, ne résiste pas à un examen approfondi, car les objets de la sépulture ne sont apparemment pas tous l'œuvre d'une seule personne ou d'un atelier unique et les premières réalisations du nouveau style apparaissent dans différentes régions de l'aire laténienne bien avant la date que l'on peut attribuer à la sépulture rhénane. D'autre part, les indices disponibles actuellement confirment jusqu'ici pleinement le caractère primaire du foyer celto-italique, par rapport à toutes les manifestations transalpines qui lui sont apparentées. Les liens étroits qui relient les objets de Waldalgesheim aux quelques œuvres livrées par les sépultures sénones (torque et fourreau de Filottrano, fourreau de Moscano di Fabriano) ainsi

qu'à des modèles italiotes ne permettent même pas de supposer qu'ils aient pu être fabriqués par un artisan qui n'aurait pas été formé directement dans le milieu péninsulaire.

La sépulture de Waldalgesheim apparaît donc comme une intrusion directe en Rhénanie du milieu sénon d'Italie. Elle contient au moins un objet qui la relie aux manifestations princières locales du siècle précédent : une cruche à vin à bec tubulaire et corps biconique, du type authentiquement laténien qu'illustre au Vᵉ siècle av. J.-C. l'exemplaire qui accompagnait la « princesse » de Reinheim. Les analogies entre les deux objets sont frappantes, mais, contrairement à ce qu'ont pu affirmer certains spécialistes, les différences de facture, de proportions et d'ornementation sont telles qu'il faut exclure leur fabrication par le même artisan ou le même atelier. Rien ne permet donc de voir dans la cruche de Waldalgesheim autre chose que le témoignage du maintien local d'une tradition ancienne de ce type de récipient cérémoniel. Une telle continuité est d'ailleurs en accord parfait avec la situation générale de la partie septentrionale de la Rhénanie, restée apparemment tout à fait en dehors des courants d'influence qui marquèrent si profondément, dès le début du IVᵉ siècle av. J.-C., aussi bien les Celtes du Plateau suisse que ceux des plaines du nord-est de la France.

• LA BOHÊME

Les régions qui bordent au nord du massif alpin le cours supérieur du Danube — Bavière, Bohême, Moravie, Autriche — offrent au IVᵉ siècle av. J.-C. un tableau particulièrement complexe et changeant, reflet certain d'un peuplement instable et de mouvements ethniques de grande ampleur. C'est probablement dans l'examen du cas, particulièrement révélateur, de la Bohême, une région habitée très anciennement par des populations de souche celtique et l'un des principaux foyers, laténiens du Vᵉ siècle av. J.-C., que l'on peut le mieux percevoir la succession d'événements qui vint modifier la situation de ces territoires.

Le premier est la fin subite du faciès laténien initial et du peuplement dense qui lui était associé, particulièrement évidente dans les plaines de l'ouest et du centre du pays : les nécropoles, à incinération ou birituelles, s'arrêtent brutalement et il en est apparemment de même pour la plupart des habitats, qu'ils soient fortifiés ou ruraux. Quant aux matériaux, les catégories les plus caractéristiques — céramiques estampées de formes particulières (flacons lenticulaires et autres), fibules « à masques » ou zoomorphes — ne sont jusqu'ici jamais associées à des objets caractéristiques du IVᵉ siècle av. J.-C. Il en est de même pour les usages funéraires, notamment la pratique de l'incinération et le dépôt de poteries dans la tombe, qui ne paraissent se maintenir que dans la zone de nécropoles tumulaires qui borde le cours supérieur de la Vltava : on y trouve en effet quelques sépultures à incinération avec céramiques et parures métalliques, postérieures au Vᵉ siècle av. J.-C., qui pourraient constituer l'indice d'une continuité du peuplement local.

Partout ailleurs, les matériaux du début du IVᵉ siècle av. J.-C., étonnamment proches de ceux que l'on trouve alors dans les nécropoles du sud du Plateau suisse et en Italie, apparaissent dans le contexte très différent de nouvelles nécropoles plates à inhumation, dont les mobiliers ne comportent jamais de poteries. Le plus grand cimetière de ce type connu jusqu'ici, Jenišův Ùjezd en Bohême du Nord-Ouest, est utilisé ensuite de manière continue, pendant six ou sept générations, jusqu'à la seconde moitié du IIIᵉ siècle av. J.-C. Il appartenait à une petite communauté rurale d'une trentaine d'individus, organisée autour d'une ou deux familles dont le rang supérieur est indiqué par la présence d'armes chez les hommes et celle de parures en bronze — fibules, bracelets et anneaux de cheville — chez les femmes.

Nous ne connaissons malheureusement pas l'habitat correspondant à cette nécropole, mais on a pu explorer près de la ville voisine de Bílina une ferme du début du IVᵉ siècle av. J.-C. qui donne une bonne idée de l'unité de base de l'habitat rural. Elle présente l'avantage d'avoir été en fonction pendant une période suffisamment courte pour que le matériel céramique, associé à des fibules du type dit « pré-Duchcov », puisse être utilisé comme référence. Fait important, les formes et la facture de ces poteries ne montrent aucun indice probant d'une filiation locale et confirment la rupture nette entre le peuplement du Vᵉ siècle av. J.-C. et celui du début du siècle suivant.

Dans ces conditions, l'interprétation la plus plausible des données est celle du départ en masse de ceux qui habitaient anciennement le pays, à l'exception peut-être de groupes installés dans l'aire des cours d'eau aurifères du sud du quadrilatère, suivi de l'arrivée d'une population allogène, qui occupa en premier lieu les plaines fertiles du centre et de l'ouest. La destination la plus vraisemblable de ceux qui émigrèrent est l'Italie, où ils constituèrent probablement le noyau des Boïens, les seuls parmi les Celtes cispadans à avoir pratiqué l'incinération au moment de leur arrivée. Quant à la provenance des immigrants, elle peut être déterminée à partir des analogies étonnamment étroites que les objets les plus anciens des nécropoles plates de Bohême présentent avec ceux que l'on trouve au début du IVᵉ siècle av. J.-C. dans les sépultures de la partie méridionale du Plateau suisse. Les deux régions partagent alors également l'usage d'ensevelir leurs morts sans poteries, la tête au nord et le regard tourné vers le soleil de midi.

Le détail de ce renouvellement de population nous échappe, et il est actuellement impossible de savoir s'il s'agit de mouvements ethniques prémédités et plus ou moins contemporains, ou d'une sorte de vague de retour, successive à l'invasion de l'Italie et à l'installation des Boïens. Rien ne permet jusqu'ici d'affirmer qu'un conflit ait été à l'origine de ces mouvements et que les anciens habitants de la Bohême l'aient quittée sous la menace des nouveaux venus. L'absence de continuité entre les manifestations de la phase laténienne initiale de cette région et celles qui marquent le début des nécropoles plates semble indiquer, au contraire, qu'il n'y eut

pas de contact direct entre les deux populations : ce serait un pays à peu près vide, du moins dans ses parties les plus fertiles, qui aurait été l'objet d'une nouvelle colonisation.

La zone d'origine présumée des colons est située sur la voie principale qui reliait les territoires danubiens à l'aire celtique de la culture de Golasecca, terre des Insubres, les plus fidèles alliés des Boïens. Il pourrait donc s'agir d'une opération préparée soigneusement à l'avance, qui aurait consisté à céder le territoire abandonné à ceux qui auraient prêté leur concours pour l'étape la plus délicate du parcours, le franchissement des Alpes.

La rupture entre ces deux peuplements laténiens de la Bohême explique l'arrêt brutal de la dernière phase des travaux de reconstruction du dispositif monumental de l'acropole de Závist. La date limite est clairement établie par l'apparition de matériaux caractéristiques des nouveaux venus dans ces lieux, alors qu'ils étaient déjà désaffectés : une fibule du type dit « pré-Duchcov » et une bague en argent. Sur le site de Libenice, fut ensevelie au centre de la grande enceinte, probablement plus ancienne, une femme de haut rang. Elle portait aussi une bague en argent, finement décorée de svastikas. Or, les anneaux de ce métal, assez nombreux dans les tombes du Plateau suisse, n'apparaissent jusqu'ici en Bohême que dans quelques contextes de la première moitié du IVe siècle av. J.-C. et apportent ainsi une confirmation supplémentaire des liens étroits qui unissaient alors ces deux régions.

Ainsi repeuplée, la Bohême connaît un nouvel essor : la deuxième moitié du IVe siècle av. J.-C. est dans cette région sous le signe de la multiplication des nécropoles plates, qui couvrent bientôt d'un réseau dense la totalité de la moitié septentrionale du quadrilatère. Cette rapide croissance démographique est accompagnée d'un remarquable développement économique, dont le meilleur reflet est la fréquence de parures en bronze de bonne qualité, fabriquées en série dans des ateliers locaux à partir de modèles méridionaux, empruntés au Plateau suisse, pour les plus simples, ou, pour les plus complexes, directement au milieu celto-italique. L'ensemble de référence est constitué par le dépôt votif immergé, vers la fin du ive siècle av. J.-C., dans une source thermale des environs de Duchcov, à quelques kilomètres de la nécropole de Jenišův Ùjezd : plus de deux mille parures féminines en bronze — fibules, bracelets et bagues principalement — étaient contenues dans un grand chaudron en tôle de bronze, usagé et rapiécé, qui rappelle beaucoup les exemplaires hallstattiens, mais également ceux des sépultures sénones d'Italie. Il s'agit en écrasante majorité de parures d'origine locale, car on trouve également des exemplaires de fibules qui appartiennent aux séries les plus représentatives du dépôt dans les sépultures de la Bohême centre-occidentale (carte 9, voir p. 235).

Malgré son importance, ce prélèvement d'une masse d'objets considérable ne semble donc pas avoir eu pour conséquence un appauvrissement notable des mobiliers funéraires, confirmant ainsi la relative richesse de

cette population essentiellement rurale, dont l'élite est représentée par les hommes armés de l'épée et de la lance, et les femmes qui portent à partir du milieu du IVe siècle av. J.-C. des anneaux de cheville, associés généralement à des bracelets répartis de façon dissymétrique avec une préférence pour le côté gauche, mais quelquefois aussi à des torques. Les décors les plus élaborés apparaissent sur les bracelets et les fibules : ils transforment de manière originale les compositions végétales de palmettes et de rinceaux, en les réduisant à un assemblage de signes essentiels — esses et triscèles principalement —, soulignés par une exaltation du relief qui aboutit dans certains cas à un jeu de volumes géométriques dont l'origine végétale n'est plus directement perceptible. Cette contribution très originale à l'évolution de l'art laténien ouvre en fait le chemin aux expériences d'expression volumétrique qui atteindront leur apogée au siècle suivant, justement dans les territoires danubiens.

La Bohême joue incontestablement, dans la seconde moitié du IVe siècle av. J.-C., le rôle de foyer culturel et son rayonnement atteint vers la fin de ce siècle non seulement les régions voisines, mais jusqu'à la Suisse et la partie méridionale de la Hongrie actuelle. L'apparition de matériaux analogues à ceux du dépôt de Duchcov marque d'ailleurs dans certaines zones d'Europe centrale, qui appartenaient au Ve siècle av. J.-C. à l'aire laténienne mais furent apparemment abandonnées au même moment que la Bohême, la fin d'une rupture significative du peuplement.

• LA THURINGE

Il en est ainsi en Thuringe, où les riches séries anciennes de fibules du site de la Steinsburg s'arrêtent avec les formes laténiennes de la fin du Ve siècle av. J.-C. ou du tout début du siècle suivant — fibules ornithomorphes et zoomorphes, variantes plus ou moins directes du type dit de « La Certosa », exemplaires à pied libre, discoïdal ou à perle, arc haut et ressort d'un diamètre proportionnellement élevé, rangées souvent sous la désignation erronée de « type de Marzabotto » — et où les nécropoles ne livrent plus ensuite que des formes classiques des types de Duchcov et de Münsingen, datables au plus tôt du derniers tiers du IVe siècle av. J.-C. Ces mêmes fibules, ainsi que des types plus récents, apparaissent également dans le matériel de la Steinsburg, mais en nombre très limité par rapport aux séries anciennes.

• LA BAVIÈRE

La situation est analogue en Bavière, où les nécropoles et les habitats de la phase initiale paraissent s'arrêter en même temps qu'en Bohême. Curieusement, les matériaux qui accompagnent l'installation des Celtes au sud du Pô — fibules dites quelquefois « pré-Duchcov » et « pré-Münsingen » et parures associées — y sont pour l'instant, malgré le rôle de carrefour obligé de cette région dans les relations de l'Europe centrale avec le Plateau suisse, bien moins nombreux qu'en Bohême. Le nouveau départ des nécropoles bavaroises semble s'effectuer, comme dans le cas

précédent, avec des parures datables principalement du dernier tiers du IVe siècle av. J.-C.

• LA MORAVIE

La Moravie, à première vue moins fortement touchée au Ve siècle av. J.-C. que ses voisins méridionaux et occidentaux par la culture laténienne, adoptée dans le sud et limitée dans le nord à des influences qui apparaissent dans un milieu d'ascendance lusacienne, donc présumé non celtique, est pleinement intégrée, à partir de la première moitié du siècle suivant, à l'aire culturelle de la Bohême. Dans l'ensemble de parures découvert à Vícemilice, qui constitue probablement le mobilier d'une sépulture à incinération, des variantes caractéristiques du type dit « pré-Duchcov » se trouvent associées à une fibule ornithomorphe. Cette présence dans le même contexte de formes qui en Bohême semblent séparées par une interruption du peuplement est sans doute due en Moravie à la continuité du substrat indigène. Il était traditionnellement incinérant et son mélange avec les nouveaux éléments celtiques peut expliquer le biritualisme qui distingue les nécropoles de cette région des cimetières contemporains de la Bohême centrale et occidentale. C'est aussi probablement la raison de la présence de poteries dans une proportion importante de sépultures, plus particulièrement parmi les incinérations. Toutefois, les mobiliers funéraires de ces deux régions présentent les mêmes formes d'objets — notamment des fibules et des bracelets caractéristiques ornés en relief très accusé — et les mêmes usages vestimentaires peuvent y être observés.

C'est certainement à partir de la Moravie que s'est effectuée, dans le courant de la seconde moitié du IVe siècle av. J.-C., la colonisation celtique des territoires qui bordent en Silésie le cours supérieur de l'Oder. On y voit apparaître alors, quelquefois dans le contexte des grandes nécropoles à incinération locale de tradition lusacienne (Kietrz), de petits groupes birituels avec un mobilier laténien — armes pour les hommes, parures annulaires et fibules pour les femmes — dont les éléments les plus significatifs furent probablement fabriqués dans des ateliers de Bohême ou de Moravie.

Les régions préalpines et alpines de l'Autriche actuelle, qui bordent la rive droite du Danube avant son entrée dans la cuvette karpatique, ne paraissent pas avoir connu la rupture du peuplement que l'on peut observer en Bohême, en Bavière et dans certains territoires limitrophes. Au contraire, on peut relever dans les matériaux de nombreux indices de continuité. Ainsi, certaines formes caractéristiques du Ve siècle av. J.-C. — fibules du type dit de « La Certosa », flacons lenticulaires, écuelles à décor estampé, grands coutelas à tranchant recourbé —, qui disparaissent complètement en Bohême au début du siècle suivant, continuent à figurer dans les mobiliers funéraires, associées à des fibules des types de Duchcov et de Münsingen, dont certaines appartiennent à des variantes suisses ou pourraient même avoir été inspirées directement par des modèles celto-italiques. Les mouvements ethniques du début du IVe siècle av. J.-C. n'ont donc pas affecté

de manière perceptible ces régions. Les bons rapports que leurs habitants établirent dans la seconde moitié du IVe siècle av. J.-C. avec les nouveaux occupants de la Bohême sont indiqués par la présence d'objets ou de mobiliers propres à son faciès dans différentes nécropoles : ainsi, les bracelets caractéristiques, au décor tripartite complexe réalisé en fort relief, apparaissent non seulement en Basse-Autriche, mais jusqu'au Dürrnberg, où cette présence atteste le maintien de l'ancien trafic du sel en direction du nord.

• LE DÜRRNBERG

Ce site est jusqu'ici le seul à l'est de la Rhénanie à avoir livré une sépulture à char datable avec certitude du IVe siècle av. J.-C. La chambre funéraire, constituée d'énormes blocs de pierre, devait contenir sans doute à l'origine un mobilier d'une richesse exceptionnelle, mais elle avait été pillée depuis longtemps au moment de sa découverte : à part des éléments métalliques du char et les fragments de quelques poteries, seule une somptueuse cruche à bec en bronze, qui se trouvait dans une anfractuosité de la paroi, a échappé aux voleurs. Elle est d'une forme analogue aux exemplaires de Basse-Yutz, son décor évoque les mêmes thèmes, mais sa facture est très différente. Certains détails indiquent l'emploi assez direct de modèles étrusques et il pourrait s'agir, comme dans le cas des vases de Lorraine, d'une œuvre produite en milieu celto-italique. L'existence de récipients de ce type fabriqués en bois, comme l'étaient depuis le siècle précédent les cruches à bec tubulaire, est attestée sur ce site par les garnitures en bronze du bec à la forme caractéristique de gouttière qui figurent dans des ensembles de la seconde moitié du IVe siècle av. J.-C.

• MANNERSDORF

L'influence directe du milieu celto-italique est particulièrement bien perceptible dans le mobilier de la sépulture n° 13 de Mannersdorf, un site aux confins orientaux de la Basse-Autriche, à une dizaine de kilomètres à vol d'oiseau du lac de Neusiedl. Cet ensemble exceptionnel, datable vers la fin du IVe siècle av. J.-C., appartenait à une jeune femme d'une vingtaine d'années qui fut enterrée à l'intérieur d'un enclos où se trouvait également la tombe d'une petite fille dont le rang élevé était indiqué par les nombreuses parures — collier de perles d'ambre et de verre, bracelets, bague et anneaux de cheville en bronze —, un service à boisson comprenant une cruche à bec tubulaire en terre cuite, enfin, un objet unique en son genre : la réplique en céramique, ornée d'estampages, d'un soulier à pointe recourbée, du type attesté par de nombreuses figurations du Ve siècle av. J.-C. Le mobilier de la tombe principale comportait un ensemble analogue de parures, mais encore plus riche — un collier de perles d'ambre, verre et corail, une paire de bracelets en argent, deux bagues en or, deux paires d'anneaux de cheville, l'une tubulaire, l'autre incrustée de corail —, un assortiment d'amulettes et de petits objets qui étaient contenus à l'origine dans une bourse fixée à la ceinture par des fibules, des offrandes alimentaires et un

service à vin dont la pièce principale est un seau en bronze de fabrication étrusque.

Le contact direct avec l'Italie qu'indique cet objet trouve une confirmation supplémentaire dans l'une de la demi-douzaine de fibules : il s'agit d'un exemplaire à pied discoïdal du type de Münsingen, dont l'arc est orné d'une version du « nœud d'Hercule » (c'est le « nœud plat » de la terminologie de la marine) encadré de palmettes, encore très proche des modèles italiotes. La présence de ce motif, particulièrement apprécié au IV[e] siècle av. J.-C. par les Grecs d'Italie, complète le parallélisme que l'on peut établir entre la jeune femme de Mannersdorf et la « princesse » de Waldalgesheim qui, elle aussi, portait cet emblème aux vertus magiques, figuré cette fois sur ses bracelets : leurs sépultures, à peu près contemporaines, sont les seules actuellement connues de l'époque à contenir des parures en métal précieux associées à un vase en bronze du service à boisson qui ne soit pas de fabrication locale, mais importé ; il est sans doute significatif que ce vase ne soit pas une cruche, mais un seau, donc une forme largement attestée en milieu celto-italique. Le cas de la sépulture de Mannersdorf vient donc opportunément confirmer l'hypothèse sur le caractère intrusif de l'ensemble rhénan, en soulignant les liens qui relient ces mobiliers au milieu celtique d'Italie, le seul où tous les éléments qui apparaissent comme exceptionnels dans le contexte local trouvent alors des analogies pertinentes.

Le mobilier de la tombe de Mannersdorf n'est pas l'unique témoignage de l'existence de contacts directs, au cours du IV[e] siècle av. J.-C., entre la périphérie orientale de l'ancienne aire laténienne et le milieu celto-italique. En effet, on peut y ajouter des découvertes telles que la garniture en bronze de Brunn am Steinfeld, ornée de deux variantes de la palmette encadrée de rinceaux, dont l'une est accompagnée d'une ligne d'estampilles circulaires. Ce type de composition trouve ses meilleures analogies sur des objets celtiques d'Italie (fourreaux de Filottrano et Moscano di Fabriano, garnitures de Comacchio) et les œuvres qui en sont directement inspirées, notamment les matériaux de la tombe de Waldalgesheim. Ce que nous savons aujourd'hui de la diffusion du nouveau Style végétal dans cette marche orientale indique très clairement qu'elle s'effectua sans intermédiaires et que le nouveau répertoire fut adopté suffisamment tôt pour que ses rinceaux caractéristiques puissent apparaître sur de la céramique estampée avant la fin du IV[e] siècle av. J.-C. On les trouve ainsi sur le grand poinçon losangique utilisé pour l'ornementation d'une poterie de la nécropole de Sopron « Bécsidomb », avec des motifs de la phase initiale. Le mobilier de la sépulture, où les éléments traditionnels — flacon lenticulaire, écuelle estampée à omphalos, coutelas au tranchant recourbé — s'associent aux nouvelles formes — fibules des types de Duchcov et de Münsingen, fourreau à moulures longitudinales, analogue à des exemplaires découverts dans des tombes sénones d'Italie —, indique clairement une datation dans la seconde moitié du IV[e] siècle av. J.-C. Il est certainement significatif à cet

égard que des poinçons losangiques, comparables à ceux de la poterie de Sopron, furent utilisés pour l'ornementation de deux fourreaux en fer à moulures longitudinales, produits probablement par un même atelier. L'un fut trouvé à Graz, l'autre à Potypuszta, dans les environs de Szombathely, donc sur le parcours oriental qui relie l'Italie au cœur de l'Europe.

La juxtaposition d'éléments et de procédés de composition de la phase initiale à des nouveautés introduites au IVe siècle av. J.-C., qui représente le reflet stylistique de ce que l'on peut observer dans la composition des mobiliers funéraires, constituera dorénavant pendant plusieurs décennies un des traits les plus caractéristiques de l'art des Celtes orientaux. Ce qui apparaît donc, à première vue, comme un retard par rapport à la zone occidentale, un décalage qui serait dû à l'assimilation tardive des nouveautés, transmises par des cheminements indirects à un milieu périphérique, peu réceptif car culturellement allogène, serait au contraire le reflet d'une évolution indépendante, effectuée sous l'influence d'un substrat qui était fortement imprégné d'une culture laténienne déjà très riche et bien structurée. L'évolution, apparemment plus rapide, de la Champagne, de la Suisse et de la Bohême, serait au contraire la conséquence de l'affaiblissement local de la tradition, provoqué par l'impact brutal d'influences extérieures, intervenant, notamment dans l'ancienne zone marnienne et en Bohême, au moment précis d'une rupture ou d'un fort fléchissement démographique. Cette constatation est d'importance, car elle offre une explication plausible aux déplacements successifs des foyers laténiens : ils se constituent en priorité là où les impulsions venues de l'extérieur ne se heurtent pas à une tradition trop fortement enracinée.

C'est sans doute pour cette raison que les éléments du Style végétal du IVe siècle av. J.-C. se maintiennent chez les Celtes orientaux pendant la première moitié du siècle suivant sous leur forme originale, alors qu'ils étaient déjà assimilés et transformés dans les régions plus occidentales depuis plusieurs décennies. La remarquable éclosion que l'art celtique connaît vers le milieu du IIIe siècle av. J.-C. dans la zone karpatique du bassin du Danube est ainsi alimentée directement par les formes classiques du Style végétal du siècle précédent, abandonnées déjà ailleurs au profit d'une fragmentation qui permettait de mettre mieux en évidence certains signes fondamentaux, spécialement l'esse et la palmette.

• LA TRANSDANUBIE

L'angle nord-occidental de la Transdanubie, où le site de Sopron a fourni jusqu'ici l'ensemble de matériaux le plus abondant et le plus significatif, a dû jouer un rôle déterminant dans l'intégration progressive des nouveaux apports et la diffusion d'influences laténiennes vers l'est et le sud-est. Ethniquement et culturellement composite depuis le Ve siècle av. J.-C., ce groupe périphérique fut alors certainement renforcé par de nouveaux éléments, d'origines probablement diverses. Leur installation est perceptible non seulement sur le site même de Sopron, où quelques inciné-

rations avec armes ployées figurent aux côtés d'inhumations et indiquent l'apparition d'une nouvelle composante de la classe militaire, mais bien plus à l'est, particulièrement en suivant le cours du Danube.

Le rôle essentiel que joue l'élément guerrier dans cette colonisation progressive du nord-ouest de la cuvette karpatique est bien illustré par la petite nécropole de Ménfőcsanak, située dans les environs de la ville actuelle de Győr et explorée partiellement il y a quelques décennies. Tous les hommes y étaient équipés d'armes et leurs sépultures étaient entourées d'enclos quadrangulaires qui soulignaient l'importance des défunts. La tombe qui paraît la plus ancienne (n° 4) comportait un certain nombre d'éléments exceptionnels : elle était double, avec au niveau supérieur un jeune individu (femme ?) muni d'un torque filiforme en bronze aux terminaisons en forme de crochets, d'une fibule en fer et d'une agrafe de ceinture ; fait rarissime, le guerrier inhumé au-dessous portait également un torque — cette fois en fer et à tige tubulaire —, il était armé de l'épée et de deux lances ou javelots, ce qui est peu fréquent à l'époque ; ses autres parures étaient un brassard en bronze et trois fibules, dont un exemplaire du type de Münsingen, incrusté d'émail et de corail, à l'arc orné d'une composition de palmettes encore très proche des prototypes.

On peut difficilement douter dans ce cas de l'origine étrangère de l'objet, fabriqué peut-être en Suisse ou même en milieu celto-italique. Tout ce que l'on sait aujourd'hui sur la diffusion de parures de ce type plaide au IVe siècle av. J.-C. contre leur diffusion commerciale à longue distance. Les découvertes excentriques par rapport à l'aire de répartition normale semblent toujours liées, du moins dans les cas où le contexte est suffisamment explicite, aux déplacements de leurs propriétaires. La fibule de Ménfőcsanak, datable vers le milieu du IVe siècle av. J.-C., constitue donc un indice précieux de la lointaine origine du noyau de la petite communauté qui s'installa en ce lieu. La présence dans les tombes de céramiques, presque toutes façonnées au tour, parmi lesquelles figurent des formes d'inspiration locale, les colliers de verre féminins qui appartiennent à des types répandus dans les territoires danubiens plus méridionaux, en Pannonie et en Illyrie, reflète les liens de ce groupe avec le milieu indigène, celtisé depuis le siècle précédent.

L'intégration sans heurts notables des nouveaux éléments est encore mieux perceptible dans la nécropole de Pilismarot-Basarhac, connue uniquement par quelques publications partielles, où la continuité est illustrée par la présence sur le même site de formes typiques d'écuelles estampées à anses cornues, propres au faciès laténien local du Ve siècle av. J.-C., de nouvelles formes de fibules et d'un plat au rebord finement gravé d'une version de la chaîne de palmettes qui est particulièrement caractéristique du nouveau Style végétal d'origine celto-italique.

Certains indices, tel l'arrêt apparemment brutal des anciennes nécropoles laténiennes de Stupava et de Bučany, antérieurement à l'arrivée des nouvelles formes d'objets du IVe siècle av. J.-C., montrent que les conclu-

sions que l'on peut tirer actuellement des quelques sites plus ou moins bien connus de la rive droite du Danube ne s'appliquent pas nécessairement à la Slovaquie occidentale, où la fondation de nouvelles nécropoles semble s'effectuer dans d'autres conditions, vers la fin du IVᵉ siècle av. J.-C., à peu près au même moment où débutent les grandes nécropoles plates de la Bavière. Ces mouvements constituent désormais le prélude de la grande expansion danubienne du début du siècle suivant.

Habitat, société et économie

Notre connaissance de l'habitat laténien du IVᵉ siècle av. J.-C. est encore très lacunaire. Aucun des sites fortifiés du siècle précédent ne semble avoir été occupé, sinon, comme c'est le cas à Závist, en Bohême, par de petites communautés rurales qui ne font qu'exploiter les ressources agricoles de son environnement immédiat. Leur attitude est apparemment la même que celle des Celtes qui s'installèrent sur les ruines de la ville étrusque de Marzabotto : ils enterrent leurs morts dans son périmètre, sans trop se soucier des vestiges, certainement encore bien visibles, de l'ancienne agglomération.

Le réseau assez bien connu des nécropoles paraît correspondre à un habitat rural très dispersé dont l'unité de base est la ferme avec dépendances qu'illustre bien le site déjà évoqué de Bílina en Bohême. Elle comporte une grande construction à poteaux, probablement l'habitation et, à une distance de dix à trente mètres, plusieurs constructions excavées — fonds de cabane, silos, fours —, ainsi que les fosses d'extraction de l'argile, utilisée notamment pour les enduits des bâtiments ; un fond de cabane creusé dans le sol et équipé d'un silo se trouvait à une soixantaine de mètres du groupe principal ; enfin, une petite nécropole était disposée au-dessus de l'habitat, dans son voisinage immédiat. Elle ne comporte que trois sépultures, un nombre qui confirme la durée relativement courte de l'occupation du site et la petitesse du groupe humain qui résidait dans la ferme. Il est estimé à une douzaine de personnes, d'après les ressources alimentaires qu'indique la capacité des silos où était conservé le grain pour les semailles. La part certainement très importante de l'élevage, non seulement de bovins et d'ovins, mais surtout de porcs, renforce le caractère fortement hypothétique de cette estimation.

À défaut d'informations plus précises sur la productivité agricole, une indication indirecte est fournie par le remarquable développement de l'artisanat, impensable sans l'existence de surplus alimentaires suffisants pour nourrir tous ceux qui ne se consacraient plus au travail de la terre. En effet, l'étude des matériaux montre clairement que la plupart des catégories essentielles d'objets sont désormais fabriquées par des artisans spécialisés qui les produisent en série et alimentent un marché relativement étendu.

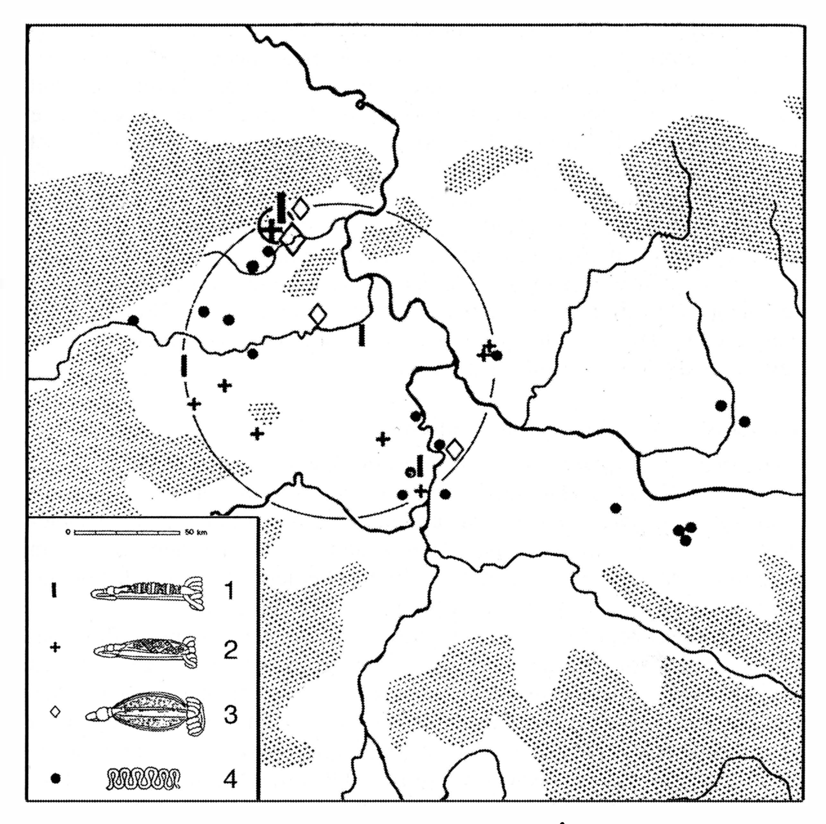
Cette situation est remarquablement bien illustrée en Bohême, grâce aux séries de fibules qui se sont conservées dans le dépôt votif de Duchcov : la

plus nombreuse ne comprend pas moins d'une quarantaine d'exemplaires qui ne se distinguent entre eux que par de très légères variations, dues à la mise en forme manuelle, tandis que les parties moulées sont rigoureusement identiques. On ne connaît dans les mobiliers funéraires de Bohême que moins d'une demi-douzaine de fibules de cette série, découvertes toutes à l'intérieur d'un cercle au rayon d'une cinquantaine de kilomètres (carte 9). Il serait d'autant plus tentant de chercher l'atelier qui avait produit ces objets au centre de ce cercle, quelque part à l'ouest de Prague, que c'est justement dans cette région, riche en gisements de sapropélite, une matière fossile utilisée pour confectionner des parures annulaires, qu'est attestée à partir du siècle suivant une concentration exceptionnelle d'activités artisanales. Il n'existe cependant aujourd'hui aucun autre indice qui permette de localiser avec précision les centres où étaient fabriquées les fibules du IVe siècle av. J.-C.

La masse d'objets conservés dans le dépôt de Duchcov et leur comparaison avec les découvertes en contexte funéraire permettent d'apprécier le volume important de la production de parures en bronze : deux ou trois objets identiques découverts dans des mobiliers funéraires peuvent correspondre à la production initiale d'une série de plusieurs dizaines ou même peut-être centaines de pièces, diffusées par un réseau qui couvrait une aire de plusieurs milliers de kilomètres carrés.

Les constatations que l'on peut faire pour d'autres séries, bien évidentes mais représentées uniquement dans le mobilier des nécropoles, ne sont évidemment pas aussi éloquentes. Elles confirment toutefois pleinement l'activité d'ateliers hautement spécialisés dont les produits sont diffusés dans un cadre régional. Ainsi, en Champagne, les vases peints en réserve selon le principe des « figures rouges » grecques furent fabriqués par un nombre très limité de potiers, localisés probablement dans les environs de Reims, où est attestée leur principale concentration, mais sont parvenus jusqu'à des sites qui en sont éloignés d'une cinquantaine de kilomètres.

Le fait de produire localement, en quantité suffisante, des produits qui correspondaient pleinement au goût de la clientèle et aux particularismes propres à chaque groupement ethnique, notamment dans le domaine vestimentaire, explique sans doute le manque d'intérêt pour la commercialisation à longue distance des objets d'usage courant : quand ils voyagent, c'est avec leurs propriétaires. Seuls les objets de prestige — cruches à vin, armes et chars de parade, parures en métal précieux — ont pu peut-être avoir été transportés par les mêmes circuits qui assuraient la diffusion des autres denrées de luxe : corail, vin, ambre, tissus précieux... Toutefois, le cas des tombes de Waldalgesheim et de Mannersdorf, où la meilleure explication du caractère exceptionnel du mobilier par rapport au milieu local est finalement l'origine étrangère et lointaine de la défunte, indique que même pour les objets de prestige, le déplacement de leur propriétaire reste sans doute la meilleure hypothèse pour expliquer leur présence en dehors des foyers de production supposés.



9. FIBULES DE DUCHCOV EN BOHÊME

Distribution des trois séries les plus nombreuses de fibules représentées dans le dépôt de Duchcov (1-3) et des bracelets de la même époque en fil de bronze godronné (4). Les trois séries de fibules, qui regroupent chacune des exemplaires pratiquement identiques dont l'origine de la même fabrique paraît certaine, présentent une diffusion limitée à la partie centre-occidentale de la Bohême, à l'intérieur d'un cercle au diamètre inférieur à une centaine de kilomètres. La distribution des découvertes de bracelets en fil ondulé, une forme très répandue qui a été fabriquée dans la deuxième moitié du IVe siècle av. J.-C. dans presque toutes les régions de l'aire laténienne, est beaucoup plus large et inclut également les plaines orientales du pays ; les zones pointillées correspondent aux reliefs supérieurs à 500 m.

(D'après Kruta 1975.)

Il serait naturellement très souhaitable de pouvoir expliquer l'apparente mutation de la société celtique au IVe siècle av. J.-C. Les indications dont nous disposons sont malheureusement insuffisantes pour dépasser le domaine de la spéculation. Le changement le plus évident, la prédominance exercée désormais par une classe militaire à l'intérieur de laquelle les mobiliers funéraires ne révèlent aucune différenciation ostentatoire, s'est

sans doute effectué au détriment des anciennes dynasties, mais rien ne permet d'en préciser les conditions. Les modalités du peuplement ou repeuplement de certaines zones montrent que cette classe militaire était constituée par une petite noblesse terrienne d'« hommes libres », regroupée sans doute dans les confréries guerrières intertribales qu'avait à l'esprit Polybe (*Histoires*, II, 17) quand il évoquait la propension des Celtes immigrés en Italie à former des « hétairies ». C'est la capacité d'échapper, grâce à ces confréries, au cadre tribal et de pouvoir constituer ainsi à partir d'éléments disparates de nouveaux groupements ethniques qui explique probablement l'étonnant dynamisme de cette élite militaire, dont les membres semblent avoir sillonné pendant tout le IVe siècle av. J.-C. l'Europe laténienne dans tous les sens, seuls avec leurs proches, par groupes ou par vagues de dizaines de milliers d'individus.

Le monde des idées : art et religion

À première vue, tout inciterait à croire que les Celtes historiques ont connu au début du IVe siècle av. J.-C. un bouleversement religieux : d'anciens sanctuaires se trouvent subitement laissés à l'abandon et les éléments figurés de l'art de la phase laténienne initiale cèdent leur place à un répertoire végétal d'où les anciennes divinités et leurs monstres de compagnie semblent avoir totalement disparu.

En réalité, l'abandon des sanctuaires, attesté pour l'instant en Bohême, semble être la conséquence normale de l'émigration subite de ceux qui les avaient construits et fréquentés. Leur sort n'est peut-être pas le même dans les régions où il n'y a pas de rupture du peuplement. Quant à l'art, il est bien vrai que certains thèmes iconographiques semblent se raréfier ou même disparaître, mais c'est parce qu'ils n'apparaissent plus sur les mêmes objets — c'est le cas de la paire de monstres, gardiens de l'Arbre de Vie, réservée désormais presque exclusivement aux fourreaux d'épée —, qu'ils sont rendus souvent méconnaissables à la suite d'une schématisation très poussée — les paires de « dragons » des fourreaux sont des signes plutôt que des figurations — ou qu'ils ont été remplacés par des formes du nouveau répertoire qui présentent la même valeur symbolique.

Ainsi, au visage divin associé à la palmette ou au motif de la « double feuille de gui » se substitue généralement la version celtique de la palmette à laquelle les spécialistes ont donné le nom de « pelte ». Elle est le résultat de la fusion des feuilles du motif originel avec la paire de volutes sur laquelle elles s'appuient. Cette fusion peut concerner la totalité des éléments de la palmette, ou en épargner certains qui conservent leur forme à l'intérieur du motif laténien. C'est ce qui se produit quelquefois pour la grande feuille médiane, qui se trouve ainsi inscrite dans la forme semi-circulaire de la « pelte ».

Il est impossible de savoir dans quelle mesure le fait que ce motif, vu à l'envers, évoque irrésistiblement un visage très schématisé — le nez est

suggéré par la feuille médiane en forme de goutte d'eau, les joues par les deux triangles qui l'encadrent, les yeux par les volutes simplifiées — guida la démarche de ceux qui modifièrent ainsi pour la première fois la palmette méditerranéenne. L'ambiguïté du motif ne leur échappa pas, comme en témoigne le fourreau de Filottrano ou la composition qui orne le torque d'Oploty, deux objets datables vers le milieu du IVe siècle av. J.-C. Ce jeu d'allusions, qui confirme pleinement l'équivalence établie entre le visage divin et la version celtique de la palmette, reste toutefois limité au IVe siècle av. J.-C. à un nombre relativement restreint d'objets. Il ne connaîtra une vogue généralisée qu'au début du siècle suivant.

Commencée dans le milieu celto-italique dès la première moitié du IVe siècle av. J.-C., la métamorphose de la palmette et des quelques motifs végétaux qui l'accompagnent s'est poursuivie dans les foyers transalpins, particulièrement en Champagne. Le savant assemblage d'éléments découpés dans des chaînes de palmettes et modifiés pour se plier aux exigences de la forme du support et à la volonté de l'artiste de susciter des lectures équivoques y donne naissance à d'étonnants enchaînements de lignes flexueuses, où des silhouettes caricaturales ou monstrueuses apparaissent et disparaissent au gré de l'angle de vue, de l'éclairage et même de l'humeur du spectateur.

L'irruption brutale des Celtes transalpins en Italie semble donc bien avoir été accompagnée de mouvements de populations qui eurent pour théâtre la partie centre-orientale de l'aire laténienne : départ brusque, vers la fin du Ve siècle av. J.-C. ou au tout début du siècle suivant, de la majeure partie des habitants de la Bohême et de certaines régions voisines, installation consécutive de nouveaux groupes celtiques, venus probablement du Plateau suisse, dans le quadrilatère naturel qui devait constituer le cœur de la « forêt hercynienne » des auteurs antiques. Enfin, implantation progressive de petits groupes, d'origines sans doute diverses, aux confins orientaux des territoires peuplés depuis le siècle précédent.

Il est intéressant de constater que les régions qui paraissent avoir fourni l'essentiel des contingents pour l'invasion de l'Italie — la zone marnienne et la Bohême — présentaient au Ve siècle av. J.-C. un tissu démographique d'une particulière densité. L'idée d'une migration provoquée par le surpeuplement, mentionnée comme cause de ces mouvements migratoires par la plupart des auteurs antiques, n'est donc peut-être pas dépourvue de fondement.

La grande expédition

Et un jour viendra pour nous [...] que de l'extrême Occident les derniers des Titans, levant contre l'Hellade l'épée barbare et l'Arès celte, se précipiteront, tels les flocons de la neige, aussi nombreux que les constellations qui parsèment la prairie céleste, un jour [...] près de mon temple, on apercevra les phalanges ennemies, déjà près de mes trépieds, les glaives et les ceintu-

rons, armure d'impudence, et les boucliers odieux qui pour les Galates, race en délire, marqueront le chemin d'un destin cruel [...].

Callimaque, Hymme à Délos *(composé vers 275 av. J.-C.), 171-184 (traduction d'Émile Cahen, dans* Callimaque, *Paris, Les Belles Lettres, 1953).*

Comme les terres d'origine des Gaulois n'arrivaient plus à les contenir, à cause de leur grand nombre, trois cent mille hommes d'entre eux se mirent en marche à la recherche de nouveaux territoires, comme pour un *ver sacrum*. Une partie d'entre eux s'installa en Italie — ce furent ceux qui prirent et incendièrent Rome —, tandis que l'autre, conduite par des oiseaux — en effet, les Gaulois sont réputés entre tous pour la pratique de l'art augural — pénétra dans le cœur de l'Illyrie, se taillant un chemin au milieu des Barbares, et s'installa en Pannonie : ce peuple dur, audacieux et belliqueux, fut le premier après Hercule [...] à franchir les cols invaincus des Alpes et ces lieux que la glace rend impraticables. Là-bas, une fois soumis les Pannoniens, ils conduisirent pendant de longues années de nombreuses guerres avec leurs voisins. Stimulés ensuite par leur succès, ils divisèrent leurs troupes dont une part attaqua la Grèce, l'autre la Macédoine, anéantissant tout par le fer, et la terreur que suscitait leur nom était telle que même les rois protégés par la distance leur achetaient très cher la paix.

[...] Victorieux, Brennos pille les campagnes de toute la Macédoine, sans être arrêté par personne. Puis, comme si le butin pris aux hommes n'avait plus d'attrait pour lui, il tourne les yeux vers les temples des dieux immortels et déclare en plaisantant qu'il faut que les dieux, qui sont riches, fassent des présents aux hommes. Aussitôt il dirige sa marche vers Delphes [...].

Brennos avait choisi dans l'armée soixante-cinq mille fantassins ; les Delphiens et leurs alliés n'avaient pas plus de quatre mille hommes en armes. Plein de mépris pour eux, Brennos, pour exciter les siens, leur montre la magnificence du butin, affirmant que les très nombreuses statues et quadriges qu'ils aperçoivent de loin avaient été fondus en or massif.

Les Gaulois, incités par ce discours et encore sous l'effet de l'ivresse de la veille, se précipitent au combat sans considérer le danger. De leur côté, les Delphiens, comptant plus sur le dieu que sur leurs propres forces, résistent à l'ennemi et, du sommet de la montagne, accablent de pierres et de traits les Gaulois qui montent à l'escalade [...] ; soudain, les prêtres de tous les temples et même les prêtresses, bouleversés, les cheveux défaits, couverts de leurs insignes et de leurs bandelettes, se précipitent au premier rang des combattants. Ils crient que le dieu, dont ils imploraient tous le secours, est arrivé ; ils l'on vu sauter dans le temple par l'ouverture du toit : c'est un jeune dieu d'une beauté surhumaine, accompagné de deux vierges armées, sorties des temples voisins de Minerve et de Diane [...]. Aussi conjurent-ils les combattants, avec l'insistance la plus vive, de ne pas hésiter et de suivre les dieux qui combattent au premier rang, de massacrer l'ennemi et de s'associer ainsi à la victoire. Enflammés par ces discours, tous se précipitent au combat. La présence du dieu se manifeste aussitôt : un fragment détaché de la montagne par un tremblement de terre écrase l'armée gauloise et disloque les unités les plus nombreuses, qui tombent en même temps sous les coups des défenseurs. Enfin, une tempête éclate et la grêle et le froid achèvent les blessés.

Trogue Pompée, Histoires philippiques, *XXIV, 4-8 (traduction V.K.).*

L'expédition qu'ils avaient rassemblée se tourna d'abord vers la mer Ionienne, et ils dévastèrent la nation des Illyriens, tous les peuples qui habitaient jusqu'à la Macédoine, les Macédoniens eux-mêmes, puis ils lancèrent une attaque sur la Thessalie. Comme ils n'étaient encore qu'auprès des Thermopyles, la majorité des Grecs restait sans se troubler devant l'attaque des Barbares, car elle avait été grandement mise à mal par Alexandre et Philippe auparavant ; ensuite Antipater et Cassandre abattirent le peuple grec au point que chacun considérait qu'en raison de sa faiblesse il n'y avait aucune honte à renoncer à se porter secours mutuellement. Les Athéniens, bien qu'ils fussent plus épuisés qu'aucun des Grecs par la longueur de la guerre avec la Macédoine, et d'autant plus qu'ils avaient subi la plupart du temps des revers dans les combats, n'en entreprirent pas moins de faire une sortie aux Thermopyles en compagnie de Grecs qui étaient accourus, sous la conduite de ce Callippos qu'ils avaient choisi pour les commander. Ils prirent position au plus étroit du défilé et ils cherchaient à interdire l'entrée de la Grèce aux Barbares. Mais les Celtes trouvèrent le chemin par où déjà Éphialtès de Trachis avait conduit les Mèdes, et, après avoir bousculé la troupe des Phocidiens qui y avait pris position, ils franchirent l'Oeta à l'insu des Grecs.

C'est alors que les Athéniens se montrèrent particulièrement méritants à l'égard des Grecs : comme ils étaient encerclés, ils repoussaient les Barbares des deux côtés. [...] Les Galates, eux, cependant, avaient franchi les Thermopyles ; ils n'accordèrent aucune importance à la conquête des autres places, mais ils avaient la plus grande hâte de piller Delphes et les trésors du dieu. Les Delphiens avec les Phocidiens qui habitent les cités autour du Parnasse s'opposèrent à eux.

Arriva aussi un contingent étolien. Car en ce temps-là la Ligue étolienne était dans le plein éclat de sa nouveauté. Au moment où le combat s'engageait, voici que d'un côté des éclairs, des blocs de rochers tombant du Parnasse se mirent à dévaler sur les Galates, d'autre part des guerriers, des épouvantails, leur apparurent sous la forme d'hommes en armes, se dressèrent contre les Barbares ; deux d'entre eux venaient, dit-on, du pays des Hyperboréens, Hyperochos et Amadocos ; le troisième était Pyrrhos, fils d'Achille. Depuis le secours qu'il leur a apporté, les Delphiens sacrifient en l'honneur de Pyrrhos, comme à un héros, tandis qu'auparavant ils laissaient même son tombeau sans honneur comme étant celui d'un ennemi.

Pausanias, Description de la Grèce : l'Attique, *IV, 1-4*
(traduction de Jean Pouilloux, Paris, Les Belles Lettres, 1992).

Les Gaulois avaient quitté leur pays avec Brennos et, après avoir échappé au désastre de Delphes, s'étaient avancés jusqu'à l'Hellespont, sans toutefois passer en Asie. Ils demeurèrent là, séduits par le charme du pays de Byzance. Après avoir vaincu les Thraces et établi leur capitale à Tylis, ils amenèrent les Byzantins à la dernière extrémité. Au début de leurs attaques, celles qui se produisirent sous la conduite de Komontorios, leur premier roi, les Byzantins continuèrent à donner en présent à chaque fois 3 000 et 5 000 statères d'or, parfois même 10 000 pour préserver leur territoire du pillage. Et finalement ils furent forcés de payer un tribut annuel de 80 talents [24 000 statères d'or], jusqu'au règne de Kauaros, sous qui le royaume fut supprimé et toute sa race détruite, après avoir été vaincue par les Thraces [...].

Polybe, Histoires, *IV, 46.*
(traduction de Jules de Foucault, Paris, Les Belles Lettres, 1972)

L'EXPANSION DANUBIENNE (IIIe SIÈCLE AV. J.-C.)

Les textes antiques sur l'avancée celtique en direction de l'est et du sud-est en associent plus ou moins explicitement les débuts à l'expédition des Transalpins vers l'Italie qui conduisit à la prise de Rome. Cette première poussée est située par Tite-Live vers l'an 600 av. J.-C. et placée sous le commandement de Ségovèse, « le Victorieux », frère de Bellovèse et neveu d'Ambigat, roi des Bituriges. Discutée déjà ci-dessus, cette version paraît relever d'une construction érudite et ne trouve aucune correspondance dans la documentation archéologique. Trogue Pompée, considéré comme bien informé à cause de ses origines gauloises, reste vague quant à la date des événements, mais confirme que les deux migrations relevaient d'une même impulsion initiale et étaient à peu près contemporaines. Comme on a pu le voir dans le cas de la Bohême et de certaines régions limitrophes d'Europe centrale, il s'est effectivement produit vers la fin du premier quart du IVe siècle av. J.-C. un mouvement de populations d'une certaine ampleur en direction du cœur de l'Europe. Ses répercussions atteignirent la bordure nord-occidentale de la cuvette karpatique et conduisirent, grâce au concours des Celtes autochtones de la partie orientale de l'Autriche actuelle et des territoires limitrophes de la Slovaquie et de la Hongrie, à une occupation progressive de la Transdanubie qui fut probablement effective dès le dernier tiers du IVe siècle av. J.-C.

Les seuls jalons historiques dont nous disposons pour apprécier la rapidité et les axes de cette progression ne sont pas très explicites. Le premier est la rencontre d'Alexandre le Grand avec une ambassade de Celtes : rapportée par Ptolémée Lagos, un des généraux du souverain macédonien, elle aurait eu lieu en 335 av. J.-C. lors de sa campagne contre le peuple thrace des Triballes qui se déroulait dans la région entre l'Haemus, l'actuelle chaîne des Balkans (Stara Planina), et le Danube. Les deux auteurs qui reproduisent le témoignage sur cette rencontre, où les Celtes, interrogés par Alexandre sur ce qu'ils redoutaient le plus, auraient répondu « qu'ils n'avaient peur de personne, qu'ils craignaient seulement la chute du ciel sur leurs têtes » (Strabon, *Géographie*, VII, 3, 8), ne fournissent pas exactement la même indication sur l'origine de cette ambassade celtique : Strabon parle de Celtes « proches de l'Adriatique » (*peri ton Adrian*) tandis qu'Arrien, un auteur du IIe siècle apr. J.-C., parle de « Celtes habitant sur le golfe de Ionie » (*Anabase d'Alexandre*, I, 4, 6-8). Ces deux indications ne sont évidemment pas contradictoires, mais elles permettent de localiser avec assez de précision la partie du littoral où auraient résidé les Celtes en question. En effet, les auteurs grecs n'utilisaient le terme d'Adriatique que pour la partie nord-occidentale de cette mer, celle qui se trouvait à proximité du comptoir gréco-étrusque d'Adria, le terme de golfe ionien s'appliquant couramment à sa totalité. Les seuls Celtes connus actuellement qui

répondent à la localisation plus précise de Strabon sont donc les Sénons des environs d'Ancône. On peut s'étonner d'une ambassade aussi lointaine, mais elle n'est pas inconcevable de la part d'un peuple auquel l'activité mercenaire donnait de nombreuses occasions d'avoir et d'entretenir des contacts avec des Grecs. Il va de soi que le parcours initial des messagers envoyés auprès de celui qui était le nouveau chef de la plus grande puissance militaire du monde hellénique ne pouvait être que maritime.

À moins de mettre en doute le témoignage de Ptolémée Lagos sur l'origine géographique de l'ambassade, il paraît difficile d'utiliser l'événement comme la preuve d'une progression des Celtes à partir de la cuvette karpatique qui aurait atteint à la fin du deuxième tiers du IVe siècle av. J.-C. d'une part les côtes de l'Istrie ou de la Dalmatie, d'autre part des territoires proches de la région du nord de l'actuelle Bulgarie où guerroyait Alexandre. Quant à l'interprétation qui est faite quelquefois du texte de Trogue Pompée en donnant au passage *Illiricos sinus [...] penetravit* le sens « ils pénétrèrent jusqu'au golfe illyrien », elle néglige le fait que le premier sens du mot *sinus*, qui est couramment employé par les auteurs latins, est « partie repliée ». La lecture « une partie [des Gaulois] pénétra dans le cœur de l'Illyrie » restitue l'accord entre les données textuelles et une documentation archéologique qui ne fournit à ce jour aucun témoignage d'une pénétration de Celtes jusqu'à la côte orientale de l'Adriatique, d'accès difficile par voie de terre et habitée par des peuples connus comme très belliqueux, ni dans la seconde moitié du IVe siècle av. J.-C., ni même au siècle suivant.

Il existe, il est vrai, un passage attribué à Théopompe de Chios, un auteur du deuxième tiers du IVe siècle av. J.-C., qui évoque les combats de Celtes contre un peuple d'Illyrie du nom d'Ariaioi. Son identification aux Autariates, installés dans le bassin de la Tara, un affluent droit de la Drina, impliquerait une expédition celtique, vers le troisième quart du IVe siècle av. J.-C., à près de cinq cents kilomètres des territoires où leur présence est alors attestée par des nécropoles laténiennes. Ce n'est pas impossible, mais il ne devrait s'agir dans un tel cas que d'une entreprise ponctuelle, d'une razzia sans suites durables pour le peuplement de la région.

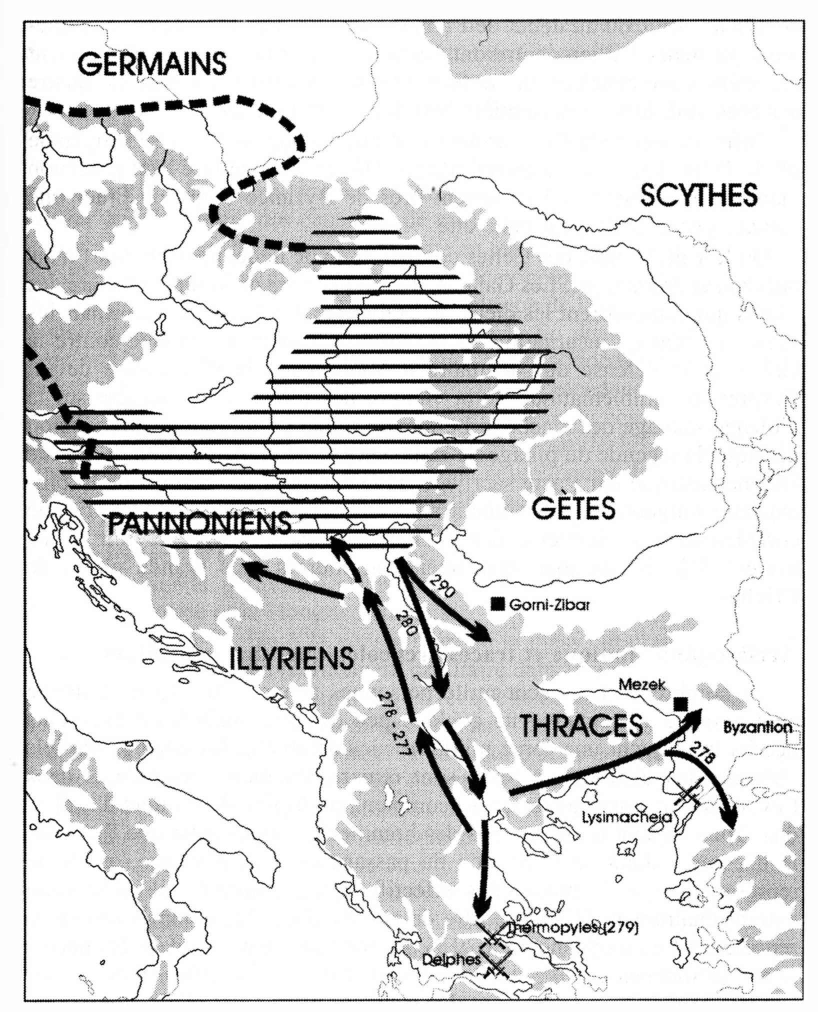
Il est vraisemblable que la poussée celtique vers le sud-est ne connut une certaine ampleur qu'après la mort d'Alexandre, lorsque les querelles entre ses successeurs devaient avoir fait croire aux Celtes, apparemment bien informés grâce au mercenariat de toutes les vicissitudes militaires du monde méditerranéen, à un affaiblissement des défenses de l'ancien Empire macédonien. Ils s'attaquèrent de nouveau aux Autariates qui subirent vers 310 av. J.-C. une défaite telle que ving mille d'entre d'eux se réfugièrent en Macédoine où le nouveau roi, Cassandre, les installa sur le point stratégique du mont Orbélos (massifs du Pirin et de l'Ograzden qui entourent le confluent de la Struma et de la Strumitza) aux confins de la Péonie et de la Thrace. Exercée probablement à partir de la vallée de la Morava, l'antique Margos, la pression celtique s'accentua sur la frontière

septentrionale de la Macédoine et de la Thrace où régnait Lysimaque. En l'an 298 av. J.-C., un corps expéditionnaire celtique fut écrasé par Cassandre sur l'Haemus, probablement quelque part entre Niš et Sofia. L'avancée des Celtes fut donc finalement contenue, non sans difficultés, par les héritiers d'Alexandre.

La situation changea brutalement après la mort de Lysimaque, en 281 av. J.-C., et l'effondrement de son royaume qui comprenait alors la Macédoine. Dès l'année suivante, trois armées celtiques se mirent en marche : la première, sous la conduite de Kérethrios, attaqua à l'est la Thrace, la deuxième, au centre, avec comme chefs Brennos et Akichorios, envahit la Dardanie et la Péonie, enfin, la troisième, commandée par Bolgios, s'en prit à la Macédoine et écrasa en 279 av. J.-C. les troupes peu nombreuses du jeune roi Ptolémée Kéraunos qui, blessé et capturé, fut décapité par les vainqueurs. L'armée de Bolgios ne poursuivit pas son avantage et revint vers son *oikeia*, ses terres d'origine (carte 10).

Les opérations furent poursuivies cette même année par le corps central de Brennos et Akichorios que quittèrent, à la suite d'une mésentente, vingt mille hommes sous la conduite de Léonnorios et Lutarios. Dirigéc vcrs Delphes, le sanctuaire d'Apollon supposé recéler d'immenses trésors, une partie de l'armée celtique commandée par Brennos, soixante-cinq mille hommes selon Trogue Pompée, franchit les défilés des Thermopyles et de l'Oeta, malgré la résistance opposée par les Athéniens et les Phocidiens, mais échoua devant le sanctuaire. La tradition attribue la sauvegarde de Delphes à des interventions surnaturelles, notamment celle du dieu tutélaire, et une fête, les *Sôtéria* (« fête du salut »), commémora désormais sa délivrance du péril gaulois. Les raisons réelles de l'échec, à part la résistance opposée par les contingents phocidiens et étoliens qui s'étaient portés au secours du lieu sacré, furent peut-être l'hiver et la maladie. Lui-même blessé, Brennos réussit à se replier et à rejoindre les troupes d'Akichorios quelque part dans le sud de la Macédoine. Il se suicidera à Héraclée, au sud du mont Orbélos, tandis que l'armée celtique poursuivra sa retraite vers la Thrace. C'est peut-être à ce moment que des contingents illyriens, auxquels s'ajoutait une forte proportion de Celtes, abandonnèrent l'aventure pour venir s'installer dans la plaine du Danube, dans les alentours de ses confluents avec la Save et la Morava. Cette nouvelle confédération tribale adopta le nom de Scordisques, probablement d'après le mont Scardon (aujourd'hui Šar Plan) qui sépare le haut bassin du Vardar des affluents de la Morava.

Une partie importante des armées celtiques de la Grande Expédition se retrouva donc en 278 av. J.-C. en Thrace, puisque le corps d'armée qui s'en était séparé l'année précédente sous la conduite de Léonnorios s'y trouvait déjà et que les troupes de Kérethrios devaient y être arrivées également. Appelés par Nicomède de Bithynie, les contingents de Léonnorios et de Lutarios passèrent alors en Asie Mineure. Le premier traversa le Bosphore, le second l'Hellespont (les Dardanelles). Ces vingt mille personnes, dont dix mille hommes en armes, constitueront le noyau des Galates d'Asie Mineure.



10. LA GRANDE EXPÉDITION

(280 av. J.-C.) et mouvements des Celtes dans la péninsule balkanique. L'aire délimitée par une ligne interrompue correspond aux territoires danubiens occupés par les Celtes antérieurement à la fin du IVe siècle av. J.-C., les hachures horizontales aux régions occupées dans le premier quart du siècle suivant.

C'est probablement suite à cet affaiblissement de la force militaire des Celtes dans le sud de la Thrace que l'armée macédonienne commandée par Antigone Gonatas, petit-fils du frère d'Alexandre, leur infligea une sanglante défaite près de Lysimacheia dans la péninsule de Gallipoli, à la fin

de 278 av. J.-C. ou au début de l'année suivante. Les survivants, certainement plusieurs milliers, entreront à son service et ce seront probablement ces mêmes mercenaires qui se feront tailler en pièces à ses côtés, quatre ans plus tard, lors de sa dernière bataille contre Pyrrhos.

Enfin, ce qui restait des armées celtiques fonda en Thrace le royaume dit de Tylis, dans une région qui n'a pas été encore localisée avec précision mais qui se trouvait suffisamment près de Byzance pour constituer une menace permanente pour cette cité.

On le voit, le choc des Celtes contre le monde hellénique fut court mais puissant et dramatique. Les Galates, dignes héritiers de la force obscure des Titans qui combattirent les dieux de l'Olympe, remplacèrent désormais les Perses en tant qu'incarnation de la barbarie menaçante dressée contre la Grèce, et la défense du sanctuaire d'Apollon par le dieu même devint l'expression emblématique de la victoire des forces de la lumière sur la violence sauvage des ténèbres. Le monde romain préférera à cette version héroïque la légende du pillage du sanctuaire et de la malédiction de l'or de Delphes marqué par l'acte sacrilège. Inventée pour les besoins de la propagande antigauloise, elle connaîtra un succès étonnant et effacera presque complètement le souvenir des événements réels, malgré le fait qu'ils avaient déjà été quelque peu aménagés pour la plus grande gloire de l'Hellas.

Arrière-plan ethnique et traces archéologiques de l'expédition

Le nombre de trois cent mille personnes avancé par Trogue Pompée peut paraître à première vue quelque peu exagéré, mais les événements décrits impliquent une force militaire considérable et les chiffres partiels cités par les différents auteurs sont remarquablement concordants dans l'évocation de contingents qui se comptent en dizaine de milliers d'individus. Tous ne sont d'ailleurs pas des hommes en armes ainsi que l'indique le décompte donné à l'occasion du passage en Asie Mineure, où ils ne représentent que la moitié des effectifs. C'est pourtant une proportion extraordinairement élevée : à titre de comparaison, les hommes en armes représentent en moyenne 15 à 20 % des individus enterrés dans les nécropoles laténiennes des IVe et IIIe siècles av. J.-C. ; les chiffres indiqués par César à propos du recensement des Helvètes et de leurs alliés aboutissent à 25 %, mais les hoplites grecs des Ve et IVe siècles av. J.-C. ne correspondraient qu'à 10 à 12 % de la population de la cité. Il faut cependant signaler que les tombes de guerriers peuvent atteindre 50 % du total chez les Sénons de l'Adriatique, un peuple celtique immigré militairement en Italie qui avait la vocation des razzias et du service mercenaire.

Des corps d'armée tels que celui de Brennos qui pouvaient aligner quarante ou cinquante mille hommes en armes correspondaient donc à un total d'une centaine de milliers d'individus. Le nombre donné par Trogue Pompée n'est en conséquence pas du tout excessif pour les trois colonnes qui

attaquèrent la Macédoine. Après le retour des troupes de Bolgios, les lourdes pertes de Brennos pendant la campagne de Grèce, le départ du contingent qui participa à la formation des Scordisques, le passage en Asie Mineure de dix mille guerriers, on peut estimer encore à au moins dix à quinze mille ceux qui restèrent en Thrace ou entrèrent au service d'Antigone. Le nombre initial des participants à l'opération, en incluant les femmes et ceux qui n'étaient pas en âge de porter les armes, ne pouvait donc relever que de l'ordre des centaines de milliers.

Il s'agissait donc d'une masse humaine en mouvement d'une taille considérable pour l'époque et d'une ponction démographique très importante par rapport à l'ensemble de la population celtique de l'Europe centre-occidentale qui ne dépassait probablement pas à la fin du IVe siècle av. J.-C. deux ou trois millions d'individus et où des régions vidées d'une partie ou de la totalité de leur habitants vers la fin du siècle précédent commençaient tout juste à être repeuplées. Pourtant, à la différence du contexte de la première vague migratoire des Celtes historiques, aucun fléchissement démographique significatif ne peut être constaté actuellement dans l'ensemble du réseau des nécropoles laténiennes de l'époque. Bien au contraire, on a quelquefois l'impression d'un accroissement du peuplement et de nouvelles régions se couvrent de nécropoles vers la fin du IVe siècle av. J.-C., notamment sur la périphérie orientale, entre les Karpates et le Danube, dans la Slovaquie et la Hongrie actuelles.

Le modèle applicable à la constitution de la masse migratoire ne peut donc être que celui d'un recrutement capillaire dans une vaste aire géographique où le surplus démographique est tel que le départ d'un nombre relativement important de personnes n'a pas de répercussions sur le peuplement tel qu'il se reflète dans la continuité et la densité des habitats et des nécropoles. Un tel recrutement à vaste échelle ne peut être cependant qu'une opération préparée longtemps à l'avance et il doit s'appuyer sur une organisation efficace qui, à la différence de la situation de la fin du Ve siècle av. J.-C., ne pouvait plus être l'organisation tribale traditionnelle d'un peuple ou d'une fraction de peuple effectuant un déplacement dans sa totalité. Il fallait que des éléments de filiations diverses, en nombre insuffisant pour reproduire l'organisation de leurs confédérations tribales originelles, puissent s'amalgamer tant bien que mal dans une nouvelle formation. C'est ce qui se passa après 279 av. J.-C. pour les Scordisques, ce cas confirmant que le processus pouvait se réaliser à partir d'éléments qui non seulement étaient d'origines disparates mais pouvaient appartenir à des groupes linguistiques et à des traditions culturelles différents. Cette capacité d'intégration rapide est probablement une explication supplémentaire du potentiel humain dont les Celtes de l'Europe centre-occidentale ont pu disposer pendant les cent cinquante ans de leur expansion historique.

Il devait donc exister, chez les Celtes concernés des IVe et IIIe siècles av. J.-C., une organisation, extérieure au système des confédérations tribales traditionnelles, qui permettait de maintenir au moins temporairement la

cohésion d'un ensemble qui n'était au départ qu'un rassemblement circonstanciel d'individus sans aucune habitude commune de vie ni de combat. À moins de croire qu'une armée celtique de l'époque n'était qu'une foule d'individus indisciplinés et désorganisés qui ne s'imposait que par sa seule masse, ce qui est tout à fait invraisemblable, il faut admettre l'existence d'une organisation militaire efficace qui s'appuyait sur un certain nombre d'individus voués à la guerre, jouissant d'une autorité indiscutable et capables de fournir le commandement et l'encadrement nécessaires. Probablement s'agissait-il de ces confréries militaires que paraît évoquer Polybe en mentionnant les « hétairies » dans lesquelles aimaient à se regrouper les Celtes d'Italie. Elles auraient réuni, comme c'est le cas pour les Fiana de la tradition irlandaise, des guerriers regroupés temporairement ou durablement en dehors du cadre tribal dans une organisation consacrée à la guerre qui devait avoir un fort support religieux. De telles confréries guerrières devaient évidemment constituer le vivier idéal pour le recrutement d'effectifs mercenaires bien entraînés et efficaces. Les unités de Gésates qui combattirent aux côtés des Boïens d'Italie à la bataille de Télamon, affrontant l'armée romaine dans la nudité rituelle de ceux qui cherchent la « bonne mort » des héros, appartenaient probablement à ce type de confrérie, bien connu également chez les Germains. La remarquable uniformité que connaît l'équipement guerrier aux IVe et IIIe siècles av. J.-C. ainsi que les contacts et déplacements d'individus en dehors des grands mouvements migratoires suggèrent la possibilité de confréries organisées dans un réseau qui aurait couvert une bonne partie ou même l'ensemble de la population des Celtes historiques. Les paires de dragons ou la lyre zoomorphe qui ornent un grand nombre de fourreaux d'épée de la seconde moitié du IVe siècle av. J.-C. et du siècle suivant, disséminés depuis les îles Britanniques jusqu'à la Transylvanie, pourraient être les emblèmes de ce genre de confrérie.

Compte tenu du mode de recrutement et de la grande mobilité des Celtes de la Grande Expédition, la recherche précise des régions d'origine des effectifs ne peut être que très incomplète. Les quelques objets que l'on peut associer plus ou moins directement aux événements de 280 av. J.-C. et des années suivantes fournissent cependant des indices intéressants. Lorsqu'on laisse de côté les objets peu représentatifs d'une aire géographique déterminée ou d'une datation trop incertaine pour pouvoir constituer un témoignage fiable, il ne reste pas beaucoup de découvertes laténiennes exploitables des territoires directement concernés par les événements de 280-277 av. J.-C.

L'une des plus intéressantes est un ensemble de pièces appartenant à l'équipement d'un char de combat — une paire de clavettes de moyeux, des anneaux de harnachement, une garniture à fonction indéterminée, peut-être un passe-guides, fixée probablement sur le joug — qui fut trouvé dans une riche sépulture de l'aristocratie thrace indigène située à Mezek, une localité de la Bulgarie méridionale des environs de Svilengrad, à proximité

de la frontière turque. La tombe monumentale du tumulus de Mal-Tepe, d'environ 90 m de diamètre pour 14 m de hauteur, devait appartenir à un personnage très important, car elle présente une chambre funéraire de plan circulaire surmontée d'une coupole de section ogivale, précédée de deux pièces quadrangulaires et d'un couloir d'accès d'une vingtaine de mètres, le tout réalisé dans un appareil très soigné. Les très beaux objets d'origine grecque, habituels dans les mobiliers les plus riches du milieu indigène, qui furent trouvés à l'intérieur sont généralement datés de l'époque de la mort d'Alexandre, tandis que les éléments de char celtique peuvent difficilement être antérieurs au début du IIIe siècle av. J.-C. Leur facture, notamment le modelé très particulier du relief, trouve des analogies convaincantes dans de nombreuses parures annulaires à oves de Bohême et de Moravie, datables principalement du deuxième et du troisième quart du IIIe siècle av. J.-C., et on peut considérer comme à peu près certain qu'il s'agit d'un produit originaire des mêmes ateliers. La garniture peut y avoir été fabriquée juste avant l'expédition de 280 av. J.-C., car c'est précisément vers cette date que semblent apparaître les premières œuvres comparables. Il pourrait donc s'agir d'un char de prestige commandé spécialement pour cette occasion. Son dépôt dans la tombe de Mezek peut donc être associé aux événements qui se déroulèrent dans les environs en 278-277 av. J.-C. Il pourrait s'agir d'un trophée de guerre, ajouté *a posteriori* dans l'antichambre de la tombe, fermée simplement par une dalle de pierre, ou bien de la réutilisation du monument pour la dernière demeure d'un chef celte. Si l'on tient compte du fait que la sépulture principale ne semble pas avoir été perturbée, malgré la présence d'objets en or, la première hypothèse semble nettement plus plausible.

La deuxième découverte intéressante est une parure annulaire à oves ornés en relief, malheureusement sans contexte connu, qui proviendrait de Finike, une localité de la côte de Lycie. L'origine de l'objet est incontestablement centre-européenne, des ateliers de Bohême ou de Moravie, et sa datation peut correspondre également à celle de la Grande Expédition qui conduisit un important contingent de Celtes jusqu'en Asie Mineure. Il serait souhaitable de disposer d'informations précises sur les conditions de sa découverte, mais c'est le seul parmi les objets peu nombreux que l'on peut rattacher aux Galates qui présente une filiation aussi nette. En effet, le bracelet à nodules du musée d'Isparta, autre objet laténien d'Asie Mineure d'indiscutable origine continentale, appartient à un type qui a connu une vogue assez longue et une diffusion géographique beaucoup plus large.

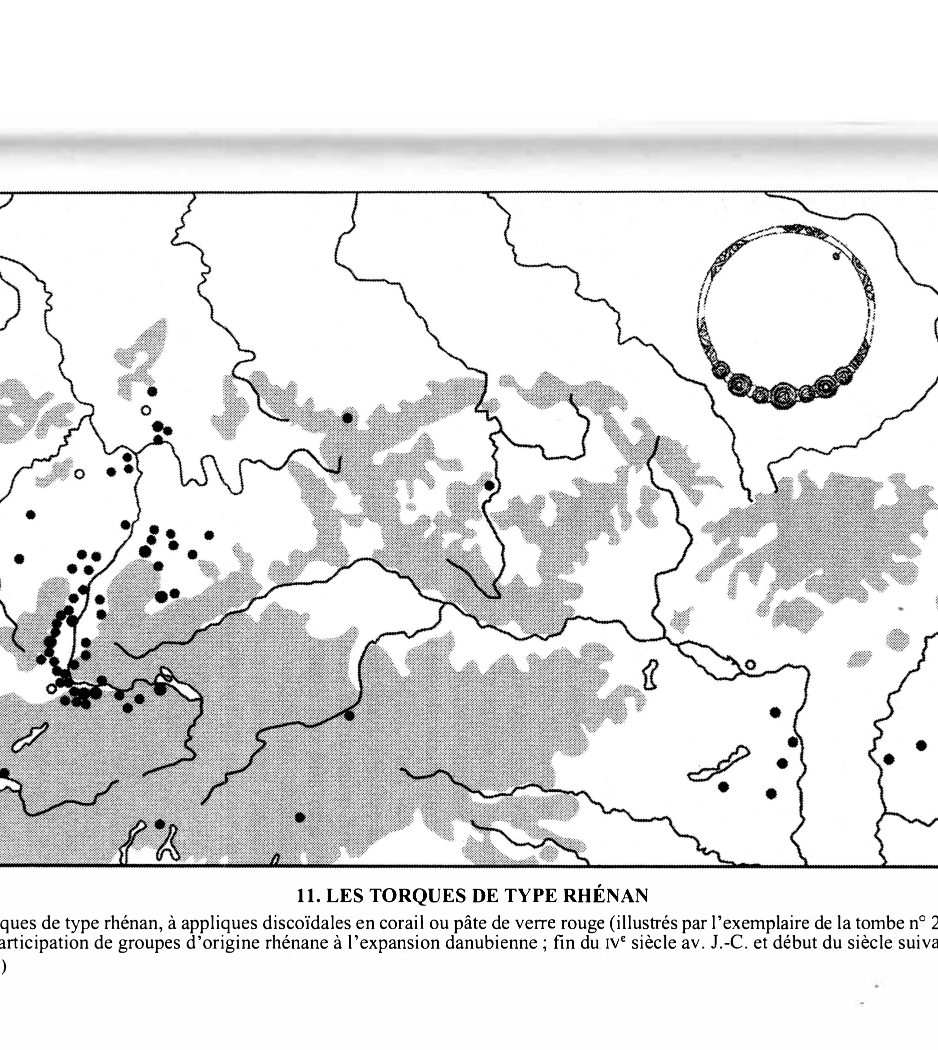
Le troisième témoignage qui rattache les territoires touchés par les événements de 280-277 av. J.-C. à l'Europe centrale est une paire d'anneaux de cheville à oves creux, d'un type répandu surtout en Bohême et en Bavière, qui a été trouvé dans un puits d'Isthmia près de Corinthe. La datation de ce type de parure qui a été apparemment utilisée pendant environ un demi-siècle est considérée généralement comme plus basse et le début

de la vogue de ces anneaux de cheville est situé actuellement dans le plein deuxième quart du IIIe siècle av. J.-C. On peut cependant retenir la présence insolite de cette parure d'une femme de rang caractéristique d'Europe centrale comme une preuve importante de contacts ponctuels entre ces régions éloignées.

Ce bilan, peu abondant mais néanmoins fructueux, peut être complété par les matériaux de la phase la plus ancienne des nécropoles de la plaine du Danube au sud de l'actuelle Hongrie, occupée dans le contexte de la Grande Expédition, notamment par les Scordisques. Les objets les plus significatifs de sites tels que Osijek, Belgrade-Karaburma et Pećine présentent également de frappantes similitudes avec le matériel de la Bohême et celui de la Bavière, mais certains paraissent très proches d'objets caractéristiques du Plateau suisse, comme c'est d'ailleurs le cas pour quelques éléments de mobiliers funéraires qui apparaissent alors en Slovaquie sud-occidentale. L'existence d'un afflux humain de cette origine est clairement confirmée, pour le début du IIIe siècle av. J.-C., par la diffusion dans la cuvette karpatique et jusqu'en Transylvanie de la forme de torque très caractéristique à pastilles d'émail ou de corail, propre au milieu rhénan (carte 11). C'est dans le décor de ces torques que l'on trouve les analogies les plus pertinentes à l'ornementation du torque d'or à tampons de Gorni Zibar, une localité du nord-ouest de la Bulgarie. Hors contexte, cette parure de prestige peut être datée de la fin du IVe siècle av. J.-C. ou du tout début du siècle suivant. Sa présence pourrait donc éventuellement être associée à l'expédition celtique de l'an 298 av. J.-C., arrêtée sur l'Haemus voisin par l'armée macédonienne de Cassandre.

Deux régions ressortent donc plus particulièrement de l'examen des matériaux. La première, la Suisse, a été pendant tout le IVe siècle av. J.-C. le carrefour principal, sinon exclusif, de tous les contacts entre les Celtes transalpins, l'Italie et le monde méditerranéen en général. Elle a fortement contribué à la diffusion de certaines formes de parures, plus particulièrement de fibules, et les trafics qui la parcouraient en direction des pays danubiens avaient permis à ses habitants d'établir et de maintenir avec eux de solides relations.

L'émergence de la Bohême et des régions circonvoisines constitue une nouveauté et correspond au déplacement du centre de gravité des Celtes transalpins en fonction de l'expansion danubienne et des débouchés qui s'étaient ouverts en Méditerranée orientale après la mort d'Alexandre, alors que les possibilités d'activités militaires en Italie devenaient moins abondantes et moins intéressantes. Repeuplée au début du deuxième tiers du IVe siècle av. J.-C. dans sa partie centrale et septentrionale par des groupes venus apparemment de Suisse, la Bohême a connu une évolution particulièrement dynamique qui la transforma rapidement, ainsi que la Moravie voisine, en une des régions les plus densément peuplées de la Celtique. Il sera question plus loin du peuple qui semble avoir joué un rôle particulièrement important dans les événements du premier tiers du



11. LES TORQUES DE TYPE RHÉNAN

ques de type rhénan, à appliques discoïdales en corail ou pâte de verre rouge (illustrés par l'exemplaire de la tombe n° 2
articipation de groupes d'origine rhénane à l'expansion danubienne ; fin du IVᵉ siècle av. J.-C. et début du siècle suiva
)

IIIe siècle av. J.-C., les Volques Tectosages, « le Peuple qui cherche un toit ». Sa formation et son premier territoire semblent devoir être situés précisément en Bohême et dans les régions limitrophes, à la suite de ce repeuplement. C'est ce qui peut expliquer le terme germanique *Volk* utilisé dans son nom pour « peuple », parfaitement compréhensible dans une zone où les Celtes étaient au contact direct des Germains et s'y trouvaient peut-être même quelque peu mélangés.

Le rôle de plaque tournante qu'assument alors la Bohême et la Moravie n'est donc probablement pas dû uniquement à leur position géographique, mais également à une population issue de la fusion d'aventuriers militaires arrivés au siècle précédent avec des éléments autochtones dont une partie constituait peut-être un intermédiaire avec le monde germanique, réservoir inépuisable de vaillants guerriers. Le fait que des objets importants de facture laténienne datables de la première moitié du IIIe siècle av. J.-C. et attribuables à des ateliers d'Europe centrale, tels que le très grand chaudron trouvé à Brå, apparaissent jusqu'au Danemark pourrait constituer un indice de ce type de relations. Il en est de même pour l'adoption d'éléments de l'armement laténien dont témoigne notamment le dépôt votif des dépouilles d'une bataille entre Germains de la tourbière du Hjortspring, où les boucliers en bois reproduisent des formes d'umbos laténiens bivalves caractéristiques du début du IIIe siècle av. J.-C. Le développement de contacts entre les populations germaniques et les Celtes de Bohême et de Moravie est également attesté par l'apparition soudaine de parures annulaires féminines particulièrement caractéristiques de ces régions — des anneaux de cheville à oves creux et des bracelets ajourés à nodosités, datables du second quart du IIIe siècle av. J.-C. —, dans la partie orientale de la Westphalie, une aire qui était restée jusque-là en dehors de la diffusion d'objets laténiens.

La vague de retour de la Grande Expédition

Ainsi que l'indiquent explicitement les textes, une partie des effectifs de l'expédition de 280 av. J.-C. revint vers ses terres d'origine. Ce fut notamment le cas du contingent de Bolgios qui prit la route du retour dès l'année 279. Les raisons de cet abandon sont inconnues, mais elles pourraient être liées à la composition de ce corps d'armée qui aurait pu avoir été constitué de guerriers engagés pour une seule campagne, en prévision d'un premier choc décisif, parmi une population qui ne désirait pas abandonner définitivement sa terre. Une telle situation est vraisemblable pour la cuvette karpatique, dont certaines régions — la Slovaquie méridionale, le sud de la Transdanubie et la Transylvanie — venaient à peine d'être occupées par des colons celtes. Installées dans des régions agricoles riches, ces populations ne devaient pas connaître encore de problèmes de surpeuplement.

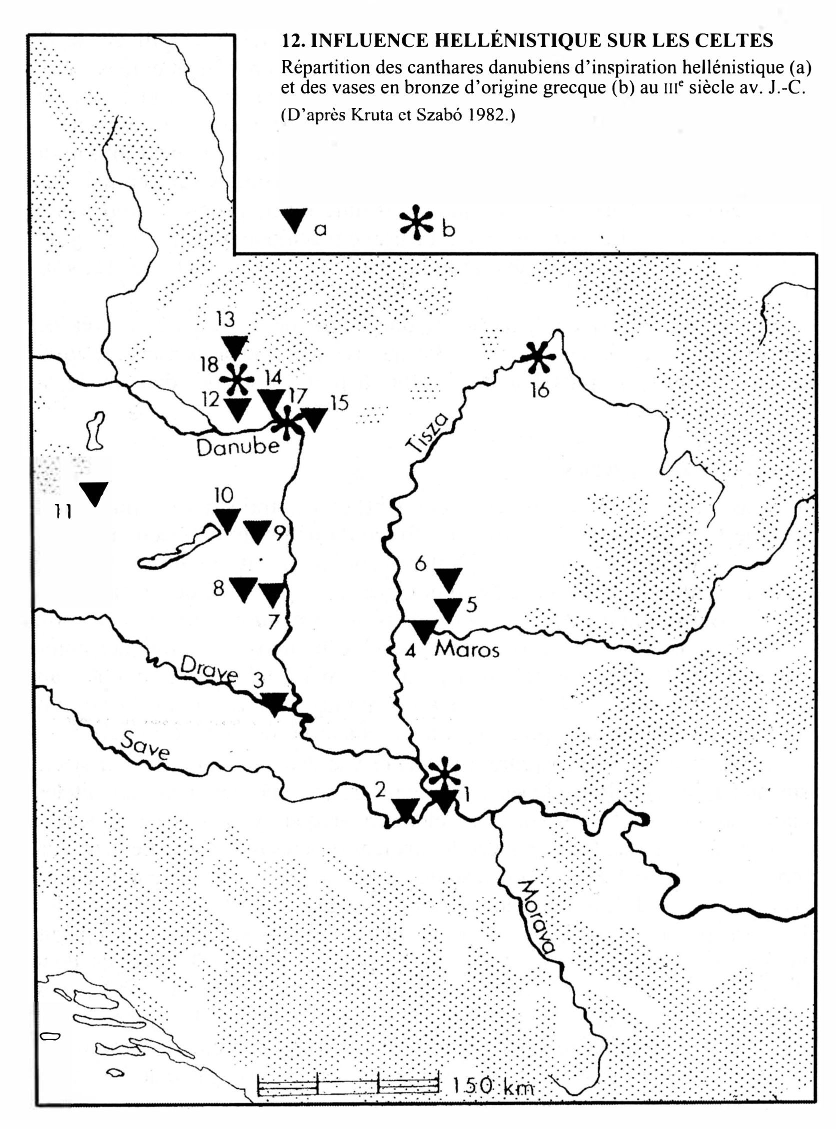
Le retour d'individus ou de groupes ayant participé au pillage de la Macédoine est probablement l'explication de la présence de quelques vases en bronze de facture hellénistique, trouvés jusqu'à la limite septentrionale de la cuvette karpatique, en Slovaquie méridionale et dans le nord-est de la Hongrie. C'est aussi à partir de cette date que l'on peut observer l'influence, souvent très forte, de modèles hellénistiques sur certains des vases à boire à deux anses, les canthares, une forme propre au répertoire céramique des Celtes danubiens dont l'usage très répandu dans cette région est un héritage certain du substrat indigène illyro-pannonien (carte 12, voir p. suiv.).

Ces constatations confirmeraient que l'aire de rassemblement et de départ de la Grande Expédition, celle qui avait fourni probablement aussi les contingents les plus nombreux, fut la partie nord-occidentale de la cuvette karpatique.

Les nouveaux peuples

Ainsi qu'il a déjà été dit précédemment, un des traits qui distinguent la Grande Expédition de l'invasion de l'Italie du début du IVe siècle av. J.-C. est un recrutement effectué de manière capillaire dont la conséquence est l'absence de groupes ethniques homogènes et la nécessité de reconstituer, en cas d'installation des migrants dans un territoire, une organisation appropriée. C'est ce qui explique l'absence d'homonymes ethniques comparables à ceux qui caractérisent l'établissement des Celtes en Italie au début du IVe siècle av. J.-C., où tous les grands peuples immigrés portent le nom du peuple transalpin qui en avait constitué le noyau originel.

Un seul cas pourrait paraître à première vue analogue au début du siècle suivant, c'est celui des Volques Tectosages, évoqué précédemment. En fait, les caractéristiques mêmes de son nom celto-germanique, qui affiche clairement le principe de mobilité, le distinguent des anciens peuples dont l'attachement à un terroir ancestral est inscrit encore aujourd'hui dans la toponymie européenne : c'est le cas des Boïens, des Sénons, des Cénomans et des Lingons ; même les Insubres, pourtant autochtones, se trouvent associés par la légende à un pagus homonyme des Éduens. Rien de semblable pour les Volques Tectosages, dont il ne s'est conservé que le souvenir d'un peuple multiforme et mobile, sans attaches et sans origines précises. Un passage de César dit à leur propos : « Il fut un temps où les Gaulois surpassaient les Germains en bravoure, portaient la guerre chez eux, envoyaient des colonies au-delà du Rhin parce qu'ils étaient trop nombreux et n'avaient pas assez de terres. C'est ainsi que les contrées les plus fertiles de la Germanie, au voisinage de la forêt hercynienne [...] furent occupées par les Volques Tectosages, qui s'y fixèrent ; ce peuple habite toujours le pays et il a la plus grande réputation de justice et de valeur militaire » (*Guerre des Gaules*, VI, 24). On a ici la description, succincte mais étonnamment fidèle, des événements qui touchèrent au IVe siècle av. J.-C. la Bohême et les régions limitrophes, où les terres occupées par les nouveaux



12. INFLUENCE HELLÉNISTIQUE SUR LES CELTES

Répartition des canthares danubiens d'inspiration hellénistique (a) et des vases en bronze d'origine grecque (b) au IIIe siècle av. J.-C.

(D'après Kruta et Szabó 1982.)

venus, originaires de la Suisse et peut-être aussi des régions limitrophes de la France, sont bien parmi les plus fertiles d'Europe centrale et où une partie de la population autochtone, en Bohême et en Moravie du Nord notamment, était de souche non celtique, très vraisemblablement germanique.

Les Volques Tectosages se seraient donc constitués en peuple au IVe siècle av. J.-C. en Bohême-Moravie et, avec le dynamisme propre aux habitants des terres de conquête, auraient fourni à l'expansion du siècle suivant non seulement des hommes mais également des idées d'organisation bien adaptées à des situations où l'élément celtique se trouvait en situation minoritaire. On trouvera ainsi des Volques au confluent marécageux du Danube et de la Drave, nommé *Volcae paludes* (« les marécages des Volques ») ; les Tectosages seront un des trois peuples du *Koinon Galaton*, la Communauté des Galates ; enfin, des Volques Tectosages et des Volques dits Arécomiques s'installeront dans le Languedoc. La mise en place de tous ces peuples peut être située dans la première moitié du IIIe siècle av. J.-C. et plus particulièrement dans le contexte de la Grande Expédition et de ses conséquences. Les Volques Tectosages sont l'ensemble ethnique de l'époque dont les vicissitudes apparaissent le plus clairement et trouvent des confirmations convaincantes également dans le matériel archéologique. Ils ne furent cependant pas les seuls peuples nouveaux à se trouver alors dans une telle situation et c'est apparemment à cette époque que s'effectua le dernier grand remue-ménage à l'intérieur du monde des Celtes transalpins. Désormais, même ses éléments les plus mobiles, les communautés guerrières installées dans les marches de la Celtique, semblent s'attacher définitivement à un territoire.

Le mercenariat

Une des principales raisons des déplacements de groupes militaires celtiques à la fin du IVe siècle av. J.-C. et au début du siècle suivant fut incontestablement l'essor du mercenariat que provoquèrent les guerres de succession qui suivirent la mort d'Alexandre. Ce type d'activité n'était pas nouveau pour les Celtes qui l'avaient pratiqué certainement depuis le Ve siècle av. J.-C. sinon même dès le siècle précédent, au service des Étrusques et peut-être même des Carthaginois. Les débouchés qu'il offrait furent vraisemblablement à l'origine de l'installation des Sénons transalpins à proximité du comptoir syracusain d'Ancône et c'est probablement là que furent recrutés les mercenaires celtiques qui faisaient partie, avec des Ibères, du corps expéditionnaire syracusain envoyé en 369-368 av. J.-C. en Grèce. On ne dispose pas d'autres informations très explicites sur le mercenariat celtique en Italie pendant le IVe siècle av. J.-C., mais il a dû être florissant et c'est peut-être dans son contexte que doit être située l'ambassade des Celtes de l'Adriatique qui, s'ils étaient réellement de cette origine, ne pouvaient être que des Sénons cisalpins. Situés sur un territoire stratégique, ils continueront certainement à fournir des effectifs aux Syracusains et les mercenaires celtiques qui participeront en 307 av. J.-C., au nombre de trois mille avec des Samnites et des Étrusques, à l'expédition d'Agathocle en Afrique pouvaient difficilement avoir été recrutés autrement que par l'intermédiaire du comptoir anconitain.

Les Celtes étaient donc bien introduits, dès le IVe siècle av. J.-C., dans les principaux circuits du mercenariat dont les clients étaient les puissances économiques qui ne disposaient pas d'une force militaire proportionnée à leurs ambitions. C'était le cas de Syracuse et d'autres cités de la Grande-Grèce, c'était également le cas de Carthage, cela devint le cas des royaumes hellénistiques lorsque le noyau macédonien devint insuffisant pour poursuivre la lutte acharnée qui opposait les uns contre les autres les héritiers d'Alexandre. Il y eut donc probablement des mercenaires celtiques engagés dans les combats que se livraient les diadoques dès les dernières décennies du IVe siècle av. J.-C. et ce furent probablement eux qui servirent d'informateurs lors de la préparation de la Grande Expédition, trop bien conçue et organisée pour être la ruée spontanée d'aventuriers lancés à la recherche aveugle de terres et de richesses, sans idées claires sur le but à atteindre, son intérêt et les moyens nécessaires pour y parvenir.

La Grande Expédition a eu pour résultat immédiat l'injection soudaine sur un marché en plein essor de plusieurs dizaines de milliers de militaires courageux, apparemment bien entraînés, expérimentés et nettement moins chers que des mercenaires grecs. On l'a vu, les souverains hellénistiques profitèrent immédiatement de l'aubaine : Antigone Gonatas engagea les rescapés de la bataille de Lysimacheia, Nicomède de Bithynie fit traverser les détroits aux troupes de Léonnorios et Lutarios. En 277-276 av. J.-C., quatre mille Gaulois étaient au service de Ptolémée Philadelphe qui, craignant leur soulèvement, les fit périr dans une île du Nil. Désormais, les mentions de contingents celtiques dans les armées hellénistiques foisonnent et on peut considérer qu'ils font partie de leurs effectifs normaux. Leur courage est réputé et, lorsque Pyrrhos vaincra en 274 av. J.-C. les troupes d'Antigone, dont l'arrière-garde celtique s'était fait tuer sans reculer tandis que l'infanterie macédonienne passait de son côté, il considérera cette victoire sur les Gaulois comme son fait d'armes le plus glorieux et fera suspendre leurs boucliers dans le sanctuaire d'Athéna Itonia avec l'inscription : « Ces boucliers longs, présents à Athéna Itonia, le Molosse Pyrrhos les prit aux insolents Galates et les a ici suspendus [...] » (Pausanias, *Description de la Grèce, L'Attique*, 13, 3).

Des dizaines de milliers de mercenaires celtes combattent ainsi et versent leur sang sur tous les champs de bataille de la Méditerranée. Aventuriers de caractère, ils se lancent de temps en temps dans des opérations pour leur propre compte ou se révoltent, comme à Mégare en 265 av. J.-C., où l'une de leurs femmes a peut-être été dépouillée alors de ses anneaux de cheville, fabriqués en Bohême ou en Bavière et trouvés à une trentaine de kilomètres de là dans le comblement d'un puits d'Isthmia, près de Corinthe. En effet, ces corps de mercenaires, qui comprennent généralement deux ou quatre mille hommes en armes, se déplacent avec leurs femmes et leurs enfants, donc un total de cinq à dix mille personnes, ainsi qu'avec une quantité de chariots qui transportent toutes leurs richesses et servent probablement aussi de logis au cours de leurs mouvements. Cela fait

beaucoup de monde qui vivait au contact direct de l'univers des cités méditerranéennes, entièrement nouveau pour des personnes venues des villages d'Europe centrale.

Certains revenaient dans leur pays d'origine avec les expériences et les biens qu'ils avaient accumulés, tandis que d'autres partaient en sens contraire pour tenter leur fortune. À part le fruit de pillages occasionnels, celle-ci était constituée par la solde, réglée en monnaie au chef de l'unité, une faible partie comme avance au début de l'engagement, le reste à sa fin. D'après les informations disponibles, un contrat de mercenaires gaulois pouvait s'élever à un statère d'or par homme pour une campagne de plusieurs mois, tandis qu'un soldat grec recevait la même somme pour un seul mois. La pratique de la monnaie se répandit ainsi chez les Celtes transalpins et ce n'est certainement pas un hasard si ce furent précisément les espèces qui étaient les plus utilisées dans les paiements de mercenaires, plus particulièrement le statère d'or macédonien, le « philippe », et les émissions d'Alexandre le Grand qui serviront de modèles aux premières frappes celtiques.

Les descriptions de batailles, ainsi que les décomptes d'effectifs, permettent de se faire une idée du rôle joué par les troupes celtiques. Leur emploi principal fut celui d'infanterie lourde auxiliaire qui appuyait sur les ailes la phalange macédonienne. La fréquence du nombre de deux mille et de ses multiples dans les mentions des contingents de mercenaires celtiques permet de supposer qu'il correspond à une unité opératoire. La cavalerie celtique, également très appréciée, alignait des effectifs de l'ordre des centaines et ses unités semblent avoir joui d'une certaine autonomie par rapport à l'infanterie, car elles sont citées quelques fois sans qu'il soit question de fantassins.

L'équipement militaire

La professionnalisation du métier des armes chez les Celtes ne resta évidemment pas sans répercussions sur l'armement laténien et ce n'est certainement pas un hasard si on peut constater d'importantes innovations justement dans le courant du premier tiers du IIIe siècle av. J.-C. Stabilisée dans ses dimensions depuis le début du siècle précédent, l'épée celtique, conçue pour être utilisée aussi bien d'estoc que de taille, avait dès alors atteint une remarquable efficacité. Elle ne connaît donc plus de modifications significatives, à l'exception d'un allongement progressif de sa lame à partir du milieu du IIIe siècle av. J.-C. Il existe cependant une forme d'épée bien distincte, nettement moins fréquente, destinée probablement à un type de combat particulier : la lame est plus courte et nettement plus étroite, contenue dans un fourreau qui, à la différence de la forme courante de l'époque, présente une grande bouterolle ajourée. Cette arme spéciale, répandue à la fin du IVe siècle av. J.-C. et au début du siècle suivant d'une

extrémité à l'autre de l'Europe laténienne, a été qualifiée de type Hatvan-Boldog, d'après une découverte hongroise.

D'importants changements peuvent être au contraire constatés dans la suspension du fourreau, dont la bonne tenue est essentielle pour la liberté de mouvement au combat, plus particulièrement pour un fantassin qui court le risque de se prendre les pieds dans cet objet encombrant. Les artisans celtiques inventèrent alors, après quelques tentatives plus ou moins réussies, un dispositif comportant une chaîne métallique, généralement en fer, composée de deux éléments associés à un ceinturon de cuir qui permet de maintenir le fourreau plaqué contre la hanche, quels que soient les mouvements de la personne qui le porte. Cette innovation remarquable, introduite apparemment à peu près au moment de la Grande Expédition, connaît un succès immédiat et se répand rapidement dans l'ensemble des territoires habités par les Celtes. Si vite que nous n'arrivons plus à isoler aujourd'hui le foyer initial de cette nouveauté.

Autre élément caractéristique de l'armement celtique, évoqué souvent dans les textes, le long bouclier en bois avec une moulure médiane — la spina —, dont le renflement central qui couvre la poignée placée dans une découpe est protégé par une pièce métallique, l'umbo. Avec la bordure métallique, assez peu fréquente, qui nous conserve quelquefois la forme du bouclier, c'est généralement la seule trace du bouclier que livrent les sépultures.

La lance, dont la pointe bien équilibrée et bien profilée indique l'utilisation occasionnelle comme arme de jet, est le dernier élément de l'équipement standard d'un guerrier celtique du IIIe siècle av. J.-C. Cette panoplie — épée avec son fourreau, chaîne de suspension, umbo de bouclier et pointe de lance — constitue le mobilier invariable des centaines de tombes de guerriers de cette époque disséminées dans toute l'Europe laténienne, avec quelquefois en plus un rasoir et des forces, pour entretenir la moustache et la chevelure courte et hérissée qui caractérisent les guerriers celtes dans la sculpture grecque contemporaine.

Seuls quelques très rares personnages d'un rang particulièrement éminent se font enterrer avec un casque métallique ou une cotte de mailles, des armes défensives réservées apparemment aux chefs. Leur utilisation est également attestée par les trophées hellénistiques des victoires contre les Gaulois.

Les ensembles régionaux

• LA BOHÊME

Situées au carrefour stratégique d'une Celtique dont les courants internes se trouvaient restructurés en fonction du poids nouveau acquis par les territoires orientaux et des débouchés qu'offrait alors la Méditerranée orientale, la Bohême et la Moravie présentent au IIIe siècle av. J.-C. un réseau très dense de petites nécropoles plates à inhumation qui couvre les régions de plaines les plus fertiles. Elles correspondent à un habitat dispersé

de hameaux ou villages habités par une population qui devait être assez mobile, car beaucoup de cimetières ne furent utilisés que pendant une période assez courte, l'équivalent de la durée de deux ou trois générations, et les cas d'une continuité dépassant le siècle sur un même site ne sont jusqu'ici pas très nombreux. La nécropole de Jenišův Újezd en Bohême du Nord-Ouest, fouillée principalement à la fin du XIXe siècle , se distingue non seulement par le nombre élevé de sépultures mais également par sa durée d'utilisation : les tombes les plus anciennes peuvent être datées vers le milieu du IVe siècle av. J.-C., les plus récentes vers la fin du siècle suivant. On peut estimer très approximativement, d'après l'analyse des matériaux et leur distribution topographique, que cet intervalle correspond à huit ou neuf générations d'un groupe humain organisé autour d'un, puis de deux couples composés d'un homme enterré avec ses armes et d'une femme richement parée.

Ainsi que permet de le constater le classement chronologique de cette dernière catégorie de mobiliers funéraires, l'objet de parure distinctif des femmes de haut rang de la Bohême a été la paire d'anneaux de cheville, mais seulement à partir du troisième quart du IVe siècle av. J.-C., la phase initiale des nécropoles plates présentant de ce point de vue une certaine diversité qui se maintiendra d'ailleurs pour des parures que l'on peut considérer comme secondaires, telles que le torque, assez rare mais porté encore au IIIe siècle av. J.-C. par certaines femmes. Cette situation complexe, que l'on rencontre, avec quelques variantes dues surtout au substrat local, également en Moravie, en Bavière et dans la partie occidentale de la cuvette karpatique, est la conséquence d'un peuplement constitué à partir d'éléments hétérogènes qui adoptent progressivement des usages communs, mais maintiennent souvent en même temps le port des parures traditionnelles de leur groupe d'origine. Mêmes les parures dont le port généralisé apparaît comme un signe extérieur de position sociale, comme c'est le cas pour les anneaux de cheville, présentent des formes diversifiées qui peuvent être le reflet de filiations différentes. Ainsi, dans ce cas précis, les anneaux de cheville tubulaires au décor en relief obtenu au repoussé ou avec l'emploi de matrices, inspirés par des modèles suisses ou rhénans, se trouvèrent dans l'aire danubienne, pendant un certain temps, en concurrence avec les formes à tampons et le type caractéristique du milieu danubien ; l'anneau de cheville à oves creux obtenus à cire perdue qui s'imposa dans le courant du deuxième quart du IIIe siècle av. J.-C., au moment même où apparaissaient les fibules au pied fixé sur l'arc, dites de schéma La Tène II.

La vallée fertile qui s'étend en Bohême au pied des monts Métallifères et où se trouve la nécropole de Jenišův Újezd a été pendant ces dernières décennies l'objet de prospections et de fouilles intenses, suite à l'exploitation intensive de charbon à ciel ouvert, sur des superficies atteignant souvent plusieurs centaines d'hectares. Elle fournit ainsi une documentation de premier ordre sur la nature, la densité et la continuité du peuplement :

les nécropoles et les habitats jalonnent les terrasses qui dominent les cours d'eau à une distance qui dépasse rarement deux kilomètres. Les traces d'activités artisanales apparaissent jusqu'ici dispersées sur ces sites. C'est toutefois dès le IIIe siècle av. J.-C. que se réalisent les premières concentrations d'ateliers spécialisés qui peuvent être qualifiées de zones industrielles : c'est notamment le cas de la région de Kladno à l'ouest de Prague, où la transformation en parures annulaires du sapropélite, une boue fossile qui est souvent confondue avec le lignite, s'associait à la sidérurgie et produisait non seulement pour le marché local mais pour un réseau commercial qui alimentait les pays voisins (carte 13, p. 260). Il ne s'agit cependant pas, du moins d'après nos connaissances actuelles, d'agglomérations d'une dimension supérieure à la moyenne mais de la juxtaposition de petits hameaux séparés par de faibles distances. Fait particulièrement intéressant, on a même découvert sur l'un de ces habitats, à Tuchlovice, le fragment d'un moule en argile utilisé pour la fabrication des flans monétaires. Cette découverte importante éclaire le lien qui existait dès leurs débuts entre les nouveaux centres économiques et l'émission de la monnaie.

La situation de la partie méridionale du pays, habitée probablement par un résidu de la population du Ve siècle av. J.-C. que l'on peut rattacher à la souche boïenne, présente une situation différente : on n'y connaît pas de nécropoles plates à inhumation comparables à celles des plaines du centre, de l'ouest et du nord, mais des sépultures à incinération, dont le nombre peu élevé est vraisemblablement davantage la conséquence des lacunes de la documentation archéologique que le reflet d'un peuplement très clairsemé. La région était d'ailleurs non seulement la voie de passage obligée en direction de la vallée du Danube mais possédait également des cours d'eau riches en sables aurifères dont l'exploitation à l'époque laténienne est attestée par des vestiges associés sur certains sites aux traces d'orpaillage.

• LA BAVIÈRE

La Bavière et la partie occidentale de la Basse-Autriche présentent une situation analogue à celle de la Bohême, avec des objets qui paraissent avoir été fabriqués souvent dans les mêmes ateliers. L'importation à partir de la Bohême est certaine au moins pour les anneaux de sapropélite, d'après les analyses effectuées sur un certain nombre d'exemplaires. Le site de référence est Manching près d'Ingolstadt, où une agglomération d'une certaine importance a dû précéder l'oppidum du IIe siècle av. J.-C. Son existence est attestée par les deux nécropoles de Steinbichel et de Hundsrucken, clairement antérieures à la construction de l'enceinte fortifiée : les sépultures les plus anciennes datent du début du IIIe siècle av. J.-C., les plus récentes du début du siècle suivant. Certains objets trouvés lors de la fouille de l'espace intérieur de l'oppidum doivent appartenir à cet habitat plus ancien auquel peuvent être associés les débuts du monnayage local, constitué par des émissions d'or inspirées des séries romano-campaniennes, frappées entre 225 et 217 av. J.-C. et restées apparemment

très peu de temps en circulation. La datation haute de ces monnaies, trouvées en nombre sur l'oppidum de Manching, a été confirmée récemment par la présence de l'une de ces pièces dans une incinération féminine de Giengen dans le Wurtemberg, où elle se trouve associée à un mobilier qui est datable au plus tard vers la fin du IIIe siècle av. J.-C.

• LA MORAVIE

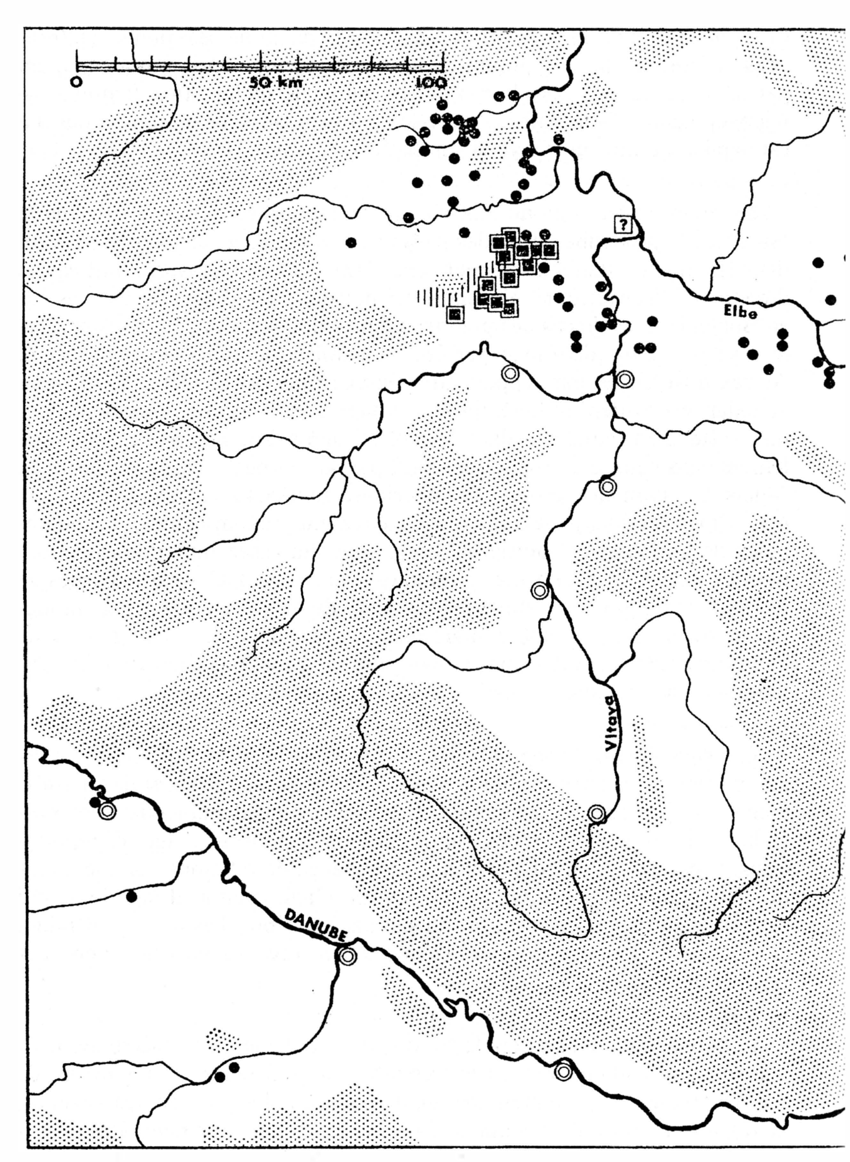
La Moravie présente un matériel analogue en tous points à celui de la Bohême et une bonne partie des parures a été fabriquée incontestablement dans les mêmes ateliers. On peut cependant y déceler aussi des influences directes de la cuvette des Karpates qui ne sont pour l'instant pas attestées en Bohême : c'est le cas des poteries munies d'anses, dont la diffusion vers le nord-ouest est délimitée par les trouvailles sporadiques de Moravie. Autres différences par rapport aux régions plus occidentales, la relative abondance des dépôts funéraires de poteries et la biritualité qui peut se manifester non seulement dans le cadre d'une même nécropole mais également dans celui d'une sépulture multiple où se trouvent associés les deux rituels. L'inhumation est encore majoritaire au début du IIIe siècle av. J.-C., mais l'incinération deviendra bientôt nettement prédominante et les nécropoles de la deuxième moitié du siècle, souvent assez importantes, seront presque exclusivement à rite crématoire (Ponětovice). Ces particularités ne reflètent pas seulement l'ouverture majeure du pays, lieu de passage immémorial de la voie de l'ambre, mais aussi la présence d'un substrat ethnique numériquement important par rapport aux éléments qui s'installèrent dans la région au IVe siècle av. J.-C.

• LA POLOGNE

Fait significatif, les sépultures de guerriers du IIIe siècle av. J.-C. les plus remarquables du territoire de la Pologne actuelle contiennent des assortiments d'objets qui sont caractéristiques des régions danubiennes. Les plus élaborés présentent de telles similitudes qu'il pourrait s'agir d'importations. Il paraît difficile d'y voir la conséquence de relations commerciales ou d'implantations militaires. Il devrait s'agir plutôt d'individus qui avaient été attirés vers les terres du sud par les débouchés qui s'y offraient alors dans le domaine militaire et qui étaient revenus plus tard vers leur lieu d'origine.

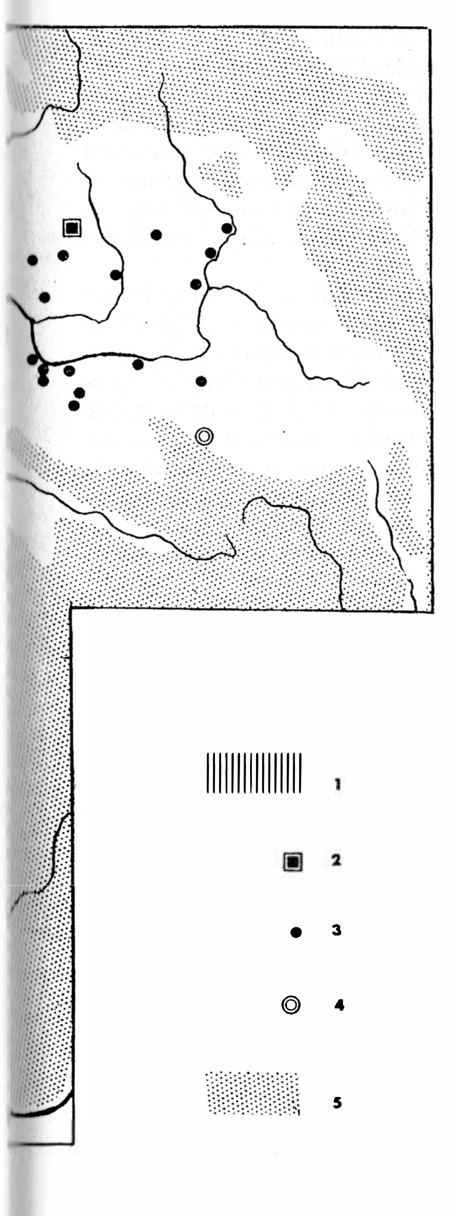
• LA SLOVAQUIE

La Slovaquie connaît vers la fin du IVe et le début du IIIe siècle av. J.-C. une situation particulièrement intéressante : on y constate alors l'arrivée de groupes humains qui étaient originaires, d'après les parures des femmes, de régions aussi lointaines que la Suisse et qui fondent de nouvelles nécropoles dans le sud-ouest du pays. Leurs caractéristiques différentes pendant la phase initiale témoignent de la filiation diverse de ces groupes qui ne s'amalgameront que progressivement dans la *koinè*, la communauté culturelle des Celtes danubiens. C'est incontestablement une des principales aires de rassemblement des participants à la Grande Expédition de



13. L'INDUSTRIE EN BOHÊME

Production et diffusion des parures laténiennes de sapropélite (IIIe siècle av. J.-C. et début du siècle suivant) 1. Gisements de la matière première exploitée. — 2. Ateliers fabriquant les parures. — 3. Trouvailles de parures en sapropélite dans les nécropoles (un ou plusieurs exemplaires). — 4. Oppida laténiens (IIe-Ier siècle av. J.-C.). — 5. Relief supérieur à 500 m.



(D'après Kruta dans *Habitat et nécropole* 1975.)

280 av. J.-C., mais l'implantation de groupes militaires en vue d'une progression vers le sud-est a dû commencer dès la fin du IVe siècle av. J.-C. et c'est en longeant la périphérie méridionale de la chaîne des Karpates, à partir du coude que le Danube décrit près de Vác, et en traversant l'extrémité nord-orientale de la grande plaine hongroise que des groupes celtiques atteignirent dès le début du siècle suivant la Transylvanie. Plus au nord, les nécropoles de la Slovaquie orientale et les sites de l'Ukraine subkarpatique semblent être le résultat d'une vague nettement plus récente, datable de la seconde moitié du IIIe siècle av. J.-C.

Très riches en parures féminines, parmi lesquelles figure une proportion inhabituelle d'objets en argent, rarissimes dans les régions plus occidentales, les nécropoles du sud-ouest de la Slovaquie, birituelles comme celles de la Moravie et de la Hongrie, se distinguent également par la proportion élevée de tombes d'hommes enterrés avec leurs armes, confirmant ainsi le caractère militaire de l'occupation de la région. C'est aussi une des parties du monde celtique où l'utilisation précoce de la monnaie est bien attestée, grâce à une sépulture de la nécropole de Palárikovo où avait été déposée une demi-drachme d'argent d'un type répandu sur le territoire slovaque. Le mobilier pouvant être daté vers la fin du IIIe siècle av. J.-C., cette trouvaille confirme l'adoption ancienne d'un monnayage d'argent par les Celtes de la cuvette karpatique, dont témoignent également les émissions de tétradrachmes dites de type Audoléon, inspirées par les frappes

macédoniennes de Philippe II et connues de l'actuelle Hongrie : le dépôt de monnaies de ce type trouvé à Egyházasdengeleg était en effet contenu dans une poterie analogue à des exemplaires qui figurent dans des sépultures locales de la seconde moitié du IIIe siècle av. J.-C. La découverte, à Nitra en Slovaquie, d'un *aes grave* romain, une monnaie en bronze coulé du IIIe siècle av. J.-C., indique non seulement l'intérêt porté à ce moyen d'échange par les Celtes orientaux mais aussi l'importance des contacts qu'ils entretenaient alors avec le monde hellénistique et également avec l'Italie.

D'une manière générale, les mobiliers funéraires de la cuvette karpatique témoignent de la richesse des populations locales, ainsi que de la capacité des Celtes immigrés à imposer la culture laténienne à un milieu autochtone ethniquement et culturellement différent, sans le priver totalement de ses traditions. Ils témoignent aussi de l'ampleur et de la grande diversité des relations que ces Celtes entretenaient aussi bien avec tous les foyers principaux du monde laténien qu'avec les grandes puissances de la Méditerranée. C'est grâce à cette capacité exceptionnelle d'assimilation que les Celtes danubiens réussirent à créer, au IIIe siècle av. J.-C., une *koinè* culturelle dont certains aspects s'imposèrent à l'ensemble des territoires transalpins et atteignirent même jusqu'à la Cisalpine, où on peut observer à partir du deuxième quart du IIIe siècle av. J.-C. un afflux très important d'éléments d'origine danubienne, notamment chez les Boïens.

• LA HONGRIE ET LA SLOVÉNIE

La partie occidentale de l'actuelle Hongrie, la Transdanubie, a été probablement occupée entièrement par les Celtes dès la fin du IVe siècle av. J.-C. La Grande plaine, à l'est du Danube, le sera principalement dans la période qui suit l'Expédition, de même que la Slovénie, où les tombes les plus anciennes semblent appartenir au deuxième quart du IIIe siècle av. J.-C., et que la région du confluent de la Drave et du Danube, où la nécropole d'Osijek a livré des matériaux qui témoignent clairement de l'origine centre-européenne de nouveaux venus que la toponymie ancienne rattache aux Volques. Plus vers le sud, la phase initiale de la confédération des Scordisques est bien documentée aujourd'hui par les nécropoles de Belgrade-Karaburma et surtout de Pećine, plus au sud. Des éléments laténiens apparaissent alors également dans la vallée de la Save, dans un contexte indigène pannonien qui ne semble pas avoir été l'objet d'une acculturation forcée, mais paraît avoir maintenu pour l'essentiel sa culture traditionnelle.

Des éléments laténiens peuvent être distingués jusque dans le sud de l'actuel Monténégro, où les mobiliers funéraires du site de Vele Ledine près de Gostilj, situé dans la plaine qui borde au nord-est le lac de Scutari, contenaient un bon nombre de fibules clairement dérivées du type dit La Tène II. Datée de la fin du IIIe siècle av. J.-C. et de la première moitié du siècle suivant, cette nécropole appartenait indiscutablement, d'après le

restant du matériel, à la population indigène de souche illyrienne, le peuple des Labéates. Singulièrement, on ne peut constater aucun élément laténien dans l'armement, composé de lances, de javelots et de coutelas, mais une plaque d'argent travaillée au repoussé, trouvée sur le site en deux exemplaires, représente un cavalier et un fantassin équipés de casques et de boucliers caractéristiques de la panoplie celtique de l'époque, dans le contexte d'une scène qui semble relever de traditions religieuses locales. Les contacts qui furent à l'origine de l'introduction de ces éléments, dont la filiation celtique paraît certaine, se seraient réalisés plutôt par voie maritime que par voie terrestre et peuvent avoir été la conséquence de la participation de mercenaires celtiques aux guerres romano-illyro-macédoniennes qui eurent pour théâtre la région pendant le dernier tiers du IIIe siècle av. J.-C. et le début du siècle suivant.

• LA ROUMANIE

L'occupation celtique de la Roumanie actuelle date pour l'essentiel du premier tiers du IIIe siècle av. J.-C. et présente une densité particulière en Transylvanie où les Celtes semblent cohabiter avec les autochtones géto-daces. C'est du moins ce que semble illustrer la nécropole de Ciumeşti, où les éléments indigènes se juxtaposent aux éléments laténiens. La tombe d'un chef, équipé d'une cotte de maille, de cnémides (jambières) et d'un casque surmonté d'un oiseau rapace aux ailes mobiles, peut-être le corbeau guerrier de la mythologie celtique, reflète la forte influence du milieu thraco-gète, mais comporte suffisamment d'éléments laténiens pour pouvoir être attribuée à un Celte de haut rang qui avait connu un milieu marqué par la culture hellénistique et adopté les usages de l'aristocratie locale. La nécropole de Pişcolt, située également dans les environs de Satu Mare, a fourni quelques mobiliers funéraires que l'on peut dater du tout début du IIIe siècle av. J.-C. et qui pourraient donc témoigner d'une implantation antérieure à la Grande Expédition. On y voit figurer notamment un des torques à pastilles qui indiquent la participation d'effectifs venus du nord de la Suisse, ou des régions limitrophes, au peuplement de la cuvette karpatique.

• LA BULGARIE

Indiquée par les textes comme siège du royaume celtique de Tylis qui incommoda Byzance pendant plus d'une soixantaine d'années, de 277 à sa fin présumée vers 213 av. J.-C., la Bulgarie n'a pas jusqu'ici livré de matériaux comparables à ceux découverts dans les pays danubiens plus septentrionaux. Les vestiges archéologiques attribuables aux Celtes de Tylis n'ont pas été jusqu'ici identifiés, mais l'influence de l'armement celtique sur le milieu indigène thrace est certaine et suppose l'existence de contacts prolongés. Des groupes militaires celtes pénétrèrent apparemment très loin vers le nord en suivant le littoral de la mer Noire, car une inscription de la ville d'Olbia, une colonie grecque située sur le littoral ukrainien, rédigée en l'honneur d'un certain Protogène, mentionne parmi ses hauts faits la

défense de sa ville contre des Galates. Des objets que l'on peut associer au mercenariat celtique tels que des casques du type dit celto-italique, datables du IIIe siècle av. J.-C., ont d'ailleurs été trouvés jusqu'en Russie méridionale, illustrant ainsi la diversité des cheminements qui avaient pu conduire dans ces régions éloignées des groupes de Celtes, attirés probablement par les possibilités d'embauche qui existaient auprès des cités grecques de la mer Noire.

L'art

La production artistique fournit le reflet le plus fidèle et le plus éloquent du dynamisme culturel des provinces danubiennes du monde celtique au IIIe siècle av. J.-C., ainsi que de leur capacité à accueillir et à intégrer des influences d'origines les plus diverses dans un langage d'images remarquablement unitaire et raffiné. Les éléments à partir desquels se développent les créations originales des nouveaux foyers, situés apparemment surtout en Bohême, en Moravie et dans la partie nord-occidentale de la cuvette karpatique, proviennent principalement des tendances stylistiques qui furent élaborées au IVe siècle av. J.-C., après l'installation de groupes celtiques en Italie, au contact direct du monde italiote. Fondées sur la transformation de thèmes végétaux, parmi lesquels le rinceau et ses associations jouaient un rôle important, elles fournissaient d'innombrables possibilités de variations par l'emploi astucieux du simple mécanisme de décomposition et de recomposition successives d'un nombre assez limité d'éléments fondamentaux. Une fois réalisée cette première opération, l'exaltation des volumes ou l'enchaînement rendu volontairement complexe de lignes flexueuses permettent de dérouter le spectateur et de l'entraîner dans des lectures alternatives. La nature originelle du sujet représenté se trouve ainsi le plus souvent escamotée.

La « métamorphose plastique », cet assemblage de formes végétales, humaines, abstraites ou animales qui produit de monstrueuses formes transitoires, inventé par les artistes celtes du siècle précédent, connaît alors son apogée et conduit à la disparition presque totale de représentations univoques. C'est la raison pour laquelle l'art très riche de cette période a pu donner l'impression d'un « anti-iconisme », un refus de la figuration considéré souvent comme un trait spécifique de l'art celtique. L'analyse des œuvres a toutefois montré que l'on peut les identifier toujours à des significations comparables en tous points à celles, plus explicites, de la phase initiale du Ve siècle av. J.-C. Les sujets sont seulement traités d'une manière qui favorise beaucoup plus les possibilités de lectures multiples que la simple juxtaposition d'éléments de nature différente. Il s'agit bien sûr d'un parti pris, de la volonté d'exprimer le caractère transitoire des formes visibles ainsi que d'expliciter l'omniprésence d'éléments tels que la spirale, expression essentielle d'un mouvement perpétuel que l'on devait nécessairement associer à celui de l'astre solaire et de l'Univers.

La conviction que le monde des dieux se distingue de celui des humains par la capacité de passer d'une forme à l'autre trouve une illustration emblématique dans une anecdote, rapportée par Diodore de Sicile (*Bibliothèque historique*, XXII, 9), qui se réfère à la Grande Expédition de 280 av. J.-C. : on y évoque l'étonnement amusé de Brennos, le chef de l'armée celtique qui menaça Delphes, lorsqu'il se trouva dans un temple grec face à des statues de dieux représentés sous une forme humaine ; la croyance des Grecs que les dieux puissent être satisfaits de se voir adorés sous un aspect simplement humain lui paraissait dérisoire. Rien ne permet d'affirmer l'authenticité de l'anecdote, mais elle exprime remarquablement la difficulté que pouvait avoir un Celte du IIIe siècle av. J.-C. à concevoir une image du dieu qui n'exprime pas sa capacité surhumaine d'adopter des formes multiples. Ne pas traduire visuellement l'étendue des pouvoirs surnaturels de la divinité et lui donner l'aspect d'un simple mortel devait apparaître aux yeux de Brennos et de ses contemporains comme un acte très gravement irrespectueux.

Les témoins de cette période particulièrement représentative de l'art celtique sont presque exclusivement des objets de parure en bronze ou des armes en fer, déposés dans des sépultures dont les mobiliers sont relativement uniformes et où ne se distinguent pas des ensembles exceptionnels comparables à ceux qu'ont livrés les tombes princières du Ve siècle av. J.-C. Seules quelques pièces isolées indiquent l'existence d'une production d'objets de prestige en métal précieux, inconnus dans les mobiliers funéraires : ainsi, le torque d'or de Gajić, un site du territoire attribué aux Volques au nord de la Croatie, connu également sous son nom hongrois Hercegmárok, présente des ressemblances frappantes avec des torques votifs découverts à Fenouillet, dans l'aire habitée par les Tectosages du Languedoc. D'une réalisation moins subtile que les pièces toulousaines, où l'on peut reconnaître éventuellement une interprétation stylisée de la fleur du gui, la plante vénérée entre toutes par les Celtes, cet objet confirme l'existence d'une orfèvrerie puisant aux mêmes sources dans des régions éloignées mais reliées par des populations appartenant à la même nébuleuse ethnique en voie de stabilisation territoriale.

La garniture en bronze d'une cruche à vin de Brno-Maloměřice, une des œuvres les plus expressives et les plus représentatives que l'on connaisse de l'art celtique, offre une possibilité de comparaison très intéressante avec les pièces analogues des siècles précédents. On y trouve des sujets connus du répertoire depuis le Ve siècle av. J.-C. : la paire de monstres à la tête de griffon et au corps de serpent, attestée sur la cruche de Waldalgesheim, le double visage humain coiffé d'une palmette, représenté assez souvent sur des fibules à masques, de même que le masque monstrueux qui associe l'homme, l'animal et le végétal, enfin, l'omniprésente palmette. Ils sont cependant assemblés et transformés de telle sorte qu'on ne les reconnaît plus qu'avec difficulté et que l'on a le sentiment du jaillissement spontané d'un univers onirique. Ainsi, la paire de dragons est disposée tête-bêche

pour former la pièce annulaire qui orne le couvercle : on arrive à identifier facilement le premier de ces monstres, il faut beaucoup d'attention pour distinguer le second, à peine visible à l'arrière du précédent. De même, les deux masques qui ornent le bec tubulaire — d'un côté un être monstrueux au groin de sanglier, de l'autre un visage réduit à des yeux encadrés de sortes de cornes — se partagent la même palmette couronnant l'espèce de tiare qui coiffe l'un et constitue l'extrémité inférieure de l'autre. Le masque caricatural de la résille qui ornait la panse du récipient est clairement issu de la transformation d'une palmette : il se trouvait pris à l'origine dans un enchevêtrement inextricable de têtes monstrueuses coiffées d'aigrettes et munies d'une sorte de bec terminé en spirale que l'on connaît d'autres œuvres, plus anciennes ou contemporaines, aussi bien danubiennes qu'occidentales.

Un détail très significatif indique toutefois qu'il ne s'agit pas uniquement de la réutilisation d'un répertoire déjà ancien, mais aussi de l'élaboration d'images conformes à la tradition à partir de nouveaux modèles : en effet, la crête qui orne le dos du monstre serpentiforme est une caractéristique empruntée au dragon de mer du répertoire hellénistique, le *kétos*. On retrouve d'ailleurs cette particularité sur la garniture d'une corne à boire de Hongrie, où le caractère sacré de la créature monstrueuse est clairement indiqué par le port du torque. Le dragon à tête de griffon doté de cette crête caractéristique apparaît également sur une monnaie d'or, unique et malheureusement privée de contexte, attribuée généralement au premier monnayage des Aulerques Cénomans de la région du Mans, qui confirme ainsi l'amplitude de l'impact de l'iconographie hellénistique du IIIe siècle av. J.-C. sur la communauté culturelle, la *koinè*, des Celtes laténiens de l'époque.

Les images monstrueuses mais explicites sont cependant tout à fait exceptionnelles et c'est le plus souvent au hasard de l'éclairage, de l'orientation de l'objet, de la disponibilité particulière du spectateur ou de son habitude à effectuer des lectures complexes que l'on peut voir surgir des ébauches fugitives de formes humaines, animales ou végétales de ce qui semble à première vue n'être qu'un jaillissement spontané et incontrôlé de volumes ou de lignes. Ainsi, les oves creux décorés en fort relief d'esses ou de triscèles des anneaux de cheville de Bohême, de Moravie ou de Slovaquie, peuvent se transformer sous un certain angle en évocations de visages caricaturaux, donner l'impression de l'éclosion bourgeonnante d'une végétation gonflée de sève, ou imposer la rigueur géométrique d'un assemblage de volumes abstraits.

Les fourreaux finement gravés, particulièrement nombreux et remarquablement bien conservés dans les sépultures de la cuvette karpatique, constituent une autre série révélatrice de l'étonnante maîtrise atteinte alors par les artistes celtes des régions danubiennes. Là aussi, la première impression est celle d'une imagination débridée suivant son libre cours. Cependant, l'examen attentif de ces enchevêtrements de lignes flexueuses révèle le

plus souvent une organisation subtile, estompée mais rigoureuse, qui repose sur l'utilisation d'un nombre limité de formes simples : l'esse, la palmette et ses assemblages, le triscèle, le rinceau. Inlassablement transformées et répétées à différentes échelles, elles arrivent à susciter l'apparition équivoque de formes humaines ou animales qui peuvent être difficilement le fruit du hasard, car il s'agit toujours des mêmes thèmes que l'on connaît depuis le ve siècle av. J.-C. Il suffit quelquefois de peu de chose pour déchiffrer le message : sur la partie proche de l'entrée d'un fourreau hongrois, les « doubles feuilles de gui » accompagnent des palmettes transformées en évocations réversibles de visages humains qui recèlent en même temps la paire monstrueuse de dragons au bec crochu, un motif traditionnellement associé à ce type de support ; quant à la partie inférieure du fourreau, son décor est le résultat du dédoublement et de l'assemblage par rotation d'un motif obtenu par le découpage d'une composition de palmettes encadrées de rinceaux entrelacés.

Plus simple, mais tout aussi efficace, le procédé illustré par deux autres fourreaux hongrois : il consiste à cerner le motif principal — dans ce cas la paire de dragons ou de griffons stylisés — d'une surabondance de détails secondaires qui attirent irrésistiblement l'œil de l'observateur et l'empêchent d'effectuer une lecture immédiate correcte de la composition. Les variations dans l'application de ces procédés sont innombrables et le déchiffrement de ces images cryptées n'en est qu'à ses débuts. Il est d'autant plus difficile que son préalable indispensable, l'établissement d'un relevé tout à fait fidèle du décor, reste dans la plupart des cas encore à réaliser sur ces plaques de fer gravées qui sont le plus souvent très altérées par l'oxydation.

Les influences du milieu indigène non celtique se manifestent principalement par l'adoption de nouvelles techniques décoratives, telles que l'imitation en bronze de procédés propres au travail des métaux précieux — le filigrane et la granulation dont les variantes celtiques élaborées pour le bronze sont connues sous les noms de faux- ou pseudo-filigrane et « pastillage » — qui resteront une des caractéristiques de l'artisanat des Celtes danubiens. Le répertoire ne présente finalement que très peu d'éléments que l'on puisse considérer comme tout à fait étrangers à la tradition laténienne. Le cas le plus évident est constitué actuellement par une poterie de Lábatlan en Hongrie, ornée de la représentation incisée et estampée d'un combat d'animaux, une scène tout à fait étrangère par son esprit à l'art celtique, qui est probablement la conséquence de l'empreinte laissée localement par l'art des steppes où ce thème occupe une position tout à fait prédominante.

L'art des images monétaires est souvent assez fidèle au prototype, notamment pendant sa phase initiale, mais il aboutit bientôt, même dans les régions danubiennes, à une transformation de l'image que l'on croit généralement réservée aux monnaies de la Gaule : décomposée puis recomposée à partir d'éléments bien connus du répertoire laténien dotés d'une

signification autonome tels que feuilles, esses, volutes, palmettes, l'image empruntée à un modèle macédonien s'intègre parfaitement dans le répertoire traditionnel de l'art celtique. Elle peut arriver ainsi à présenter d'étroites analogies avec des images monétaires inspirées par d'autres modèles et élaborées indépendamment à l'autre extrémité du monde celtique.

Incontestablement, l'expansion danubienne du IIIe siècle av. J.-C. et le déplacement du centre de gravité du monde celtique transalpin de la Suisse vers la Bohême et la Moravie qui en est la conséquence ainsi que l'essor rapide des nouvelles provinces danubiennes constituent des événements majeurs dans l'histoire de l'Europe ancienne, pendant longtemps sous-estimés et mal compris. L'existence d'ensembles ethniques instables mais dynamiques, capables d'absorber et de structurer des éléments d'origine disparate, illustrée particulièrement bien par le cas des Volques Tectosages, parallèlement à la présence de peuples anciens, stables et enracinés depuis longtemps dans un terroir ancestral, permet d'expliquer le caractère très diversifié du peuplement celtique et ses évolutions différentes selon les régions.

L'étonnante rapidité et l'efficacité de l'expansion danubienne apparaissent beaucoup plus compréhensibles lorsque l'on apprécie à sa juste valeur la capacité des Celtes à trouver un *modus vivendi* avec les populations indigènes des terres de conquête, qui étaient probablement souvent en situation majoritaire. L'illustration éloquente de cette cohabitation est l'assimilation d'éléments propres aux cultures locales qui caractérise aussi bien les Celtes de la cuvette karpatique que le milieu scordisque de la plaine du Danube. Ces influences ne modifièrent pas dans sa substance le fondement idéologique de l'expansion, dont le reflet le plus éloquent est fourni par les images que modelèrent ou gravèrent les artistes celtes de la région : l'art des Celtes danubiens reste pleinement intégré dans le même monde d'idées qui est indissociable de l'art laténien depuis le Ve siècle av. J.-C. et qui trouve au IIIe siècle av. J.-C. une remarquable expression unitaire en formant le langage commun, la *koinè* culturelle, des Celtes laténiens.

LES GALATES, CELTES D'ASIE MINEURE

Installation et premières guerres des Galates

Les Gaulois, immense horde poussée par le manque de terres ou par l'espoir de butin, certains qu'aucune des nations qu'ils traverseraient ne résisterait à leurs armes, parvinrent sous la conduite de Brennus en pays dardanien. Une sédition y eut lieu : quelque vingt mille hommes, avec Lutarius et Lonorius pour chefs, quittèrent Brennus et se détournèrent vers la Thrace. Ils y combattirent quiconque résistait, imposèrent un tribut à qui demandait la paix, arrivèrent à Byzance et occupèrent longtemps en maîtres la côte de la Propontide, levant tribut sur les villes de la région. Puis l'envie

de passer en Asie les saisit, car ils entendaient vanter autour d'eux l'immense richesse de cette contrée ; ils prirent par ruse Lysimachia, conquirent par les armes toute la Chersonèse et arrivèrent au bord de l'Hellespont. Là, séparés de l'Asie, qu'ils voyaient, par un étroit bras de mer, ils furent encore plus désireux de traverser ; ils envoyèrent des ambassadeurs à Antipatros, gouverneur de cette région, pour négocier la traversée. Mais les négociations allant trop lentement à leur gré, une nouvelle rupture eut lieu entre les chefs, Lonorius regagna Byzance, d'où il était venu, avec le gros des troupes. Lutarius prit à des Macédoniens qu'Antipatros avait envoyés espionner sous couvert d'ambassade deux navires pontés et trois corvettes. Avec ces bateaux, en transportant jour et nuit ses hommes les uns après les autres, il passa toutes ses troupes en quelques jours. Lonorius ne tarda pas à traverser depuis Byzance, avec l'aide de Nicomède, roi de Bithynie. Puis les Gaulois se rassemblèrent de nouveau et prêtèrent des contingents à Nicomède, en guerre contre Ziboetas qui occupait une partie de la Bithynie. C'est surtout à cause d'eux que Ziboetas fut vaincu et que toute la Bithynie devint sujette de Nicomède. Quittant la Bithynie, les Gaulois avancèrent en Asie. Sur vingt mille personnes, il n'y avait pas plus de dix mille hommes armés ; pourtant ils inspiraient une telle terreur aux nations cis-tauriques que toutes, attaquées ou non, proches ou éloignées, obéirent pareillement à leurs ordres. Enfin, comme il y avait trois peuples, Tolostoboges, Trocmes et Tectosages, ils partagèrent l'Asie en trois, selon les régions tributaires de chacun : les côtes de l'Hellespont revinrent aux Trocmes, les Tolostoboges eurent l'Éolie et l'Ionie, les Tectosages l'intérieur ; ils faisaient ainsi payer tribut à toute l'Asie cis-taurique, tandis qu'eux-mêmes s'étaient fixés autour de l'Halys. Et telle était la crainte inspirée par leur renom, avec une grande fécondité qui accroissait leur nombre, qu'à la fin même les rois de Syrie ne refusèrent pas de payer tribut. Le premier en Asie qui refusa fut Attale, le père du roi Eumène ; et contre toute attente la fortune favorisa son audacieuse entreprise : il vainquit en bataille rangée. Mais il ne put les décourager d'exercer leur domination : ils gardèrent les mêmes ressources jusqu'à la guerre entre Antiochus et les Romains ; et même alors, après la déroute d'Antiochus, ils gardèrent le ferme espoir que l'armée romaine n'arriverait pas jusqu'à eux, parce qu'ils habitaient loin de la mer.

Tite-Live, Histoire romaine, *XXXVIII, 16*
(traduction de Richard Adam, Paris, Les Belles Lettres, 1982).

La majeure partie des Galates passa par mer en Asie pour ravager les côtes. Plus tard, les occupants de Pergame, que l'on appelait jadis la Teuthranie, chassent les Galates loin de la mer jusqu'à cette région. Ceux-ci donc occupèrent le pays au-delà du Sangarios ; ils prirent Ancyre [Ankara], cité phrygienne, et Pessinonte. [...] À Pergame il y a les dépouilles prises aux Galates, ainsi qu'une peinture représentant l'exploit accompli contre eux.

Pausanias, Description de la Grèce : l'Attique, IV, 5-6
(traduction de *Jean Pouilloux, Paris, Les Belles Lettres, 1992).*

Harangue du consul Cnaeus Manlius Vulso à ses troupes au début de la campagne de l'an 189 av. J.-C.

Je n'ignore pas, soldats, que de tous les peuples qui habitent l'Asie les Gaulois sont les guerriers les plus réputés. Ce peuple sauvage, qui a pénétré

parmi les plus doux des hommes, s'est établi par la guerre presque dans le monde entier ; leur stature élancée, leur longue chevelure teinte en roux, leurs grands boucliers, leurs très longues épées, et avec cela leurs chants, leurs hurlements et leurs danses sauvages quand ils commencent le combat, l'affreux tintamarre des armes quand ils frappent leurs boucliers selon une coutume ancestrale, tout chez eux est organisé à dessein pour susciter la terreur. Mais cela, les Grecs, les Phrygiens, les Cariens, qui n'en sont ni coutumiers ni familiers, peuvent le craindre ; les Romains connaissent bien les attaques des Gaulois, et aussi leurs fanfaronnades. Une seule fois, sur l'Allia, jadis, ils ont mis nos ancêtres en déroute ; c'était la première rencontre. Depuis ce temps, depuis deux cents ans, les nôtres les mettent en fuite et les massacrent, égaillés comme du bétail, et nous avons presque célébré plus de triomphes sur les Gaulois que sur tout le reste du monde. L'expérience nous l'a appris : si l'on soutient leur premier assaut, qu'ils mènent avec une détermination bouillante et une rage aveugle, leurs bras mollissent de sueur et de fatigue, leurs armes tombent ; leurs corps amollis, leurs esprits amollis, une fois la colère éteinte, le soleil, la poussière, la soif les jettent au sol, sans qu'on doive approcher l'épée. Nous les avons pratiqués légion contre légion, mais aussi en combat singulier : Titus Manlius et Marcus Valérius ont montré combien le courage romain l'emporte sur la furie gauloise. Marcus Manlius, à lui seul, a précipité les Gaulois qui escaladaient le Capitole à la file. Encore nos lointains ancêtres avaient-ils affaire à de véritables Gaulois, nés dans leur pays d'origine ; ceux-ci sont déjà des dégénérés, des sang-mêlé et vraiment des Gallogrecs, comme ont les appelle ; comme pour les plantes et le bétail, la semence n'est pas aussi apte à préserver le caractère des espèces que la bonne ou mauvaise qualité du sol et du climat où ils croissent à les changer [...]. Ce qui croît en son lieu naturel est de nature plus noble ; ce qui est semé en terre étrangère, par un changement de sa nature, devient ce dont il se nourrit. Ce sont donc des Phrygiens chargés d'armes gauloises, comme ceux que vous avez tués dans l'armée d'Antiochus, que vous allez massacrer ; ils seront les vaincus, vous les vainqueurs. Ce que je crains, c'est d'avoir trop peu de gloire plutôt que trop de combats : le roi Attale a souvent défait et chassé ces Gaulois. Ne croyez pas que les bêtes sauvages soient seules à garder, quelque temps après leur capture, cette férocité des animaux des forêts avant de s'adoucir quand la main de l'homme les a longtemps nourries, et que la férocité humaine ne s'affaiblisse pas de la même façon. Croyez-vous que ces Gaulois-ci sont tels que furent leurs pères et leurs aïeux ? Chassés par le manque de terres, ils ont quitté leur pays pour traverser les très rudes régions de l'Illyrie, puis la Péonie et la Thrace, qu'ils ont parcourues en combattant les peuples les plus féroces ; puis ils ont pris cette région. Endurcis par tant de difficultés, ils furent accueillis par une terre qui regorge de tout en abondance ; dans un pays très fertile, sous un ciel très clément, près de voisins pacifiques, toute la sauvagerie qu'ils avaient en arrivant s'est adoucie. Et par Hercule, vous les hommes de Mars, vous devez vous méfier et fuir en tout premier lieu les agréments de l'Asie : car ces plaisirs étrangers sont aussi capables d'étouffer la force de l'âme que le contact des mœurs et de la manière de vivre des voisins. Nous avons toutefois cette chance que les Gaulois, s'ils n'ont plus de force à vous opposer, conservent cependant auprès des Grecs la même réputation qu'ils avaient en arrivant ; et après

votre victoire, vous aurez autant de gloire aux yeux de vos alliés que si vous aviez vaincu les Gaulois dotés de leur tempérament d'autrefois.

Tite-Live, Histoire romaine, *XXXVIII, 17*
(traduction de Richard Adam, Paris, Les Belles Lettres, 1982).

La bataille du mont Olympe, à la fin de l'été de l'an 189 av. J.-C.

Les Gaulois émigraient en masse des villages et des champs, traînant avec eux-mêmes, leurs femmes et leurs enfants, tout ce qu'ils pouvaient porter et pousser ; ils se dirigeaient vers le mont Olympe pour s'y retrancher, protégés par leurs armes et par le site [...] le peuple tolostoboge avait occupé le mont Olympe ; les Tectosages s'étaient séparés d'eux pour gagner une autre montagne, appelée Magaba ; les Trocmes avaient confié femmes et enfants aux Tectosages et décidé, avec les hommes armés, de porter secours aux Tolostoboges. À ce moment, les roitelets des trois peuples s'appelaient Orgiago, Combolomarus et Gaudotus ; ils avaient adopté cette stratégie surtout parce qu'ils pensaient, en tenant les sommets les plus élevés de cette région et en y apportant de quoi subsister aussi longtemps qu'il faudrait, pouvoir fatiguer et dégoûter l'ennemi : celui-ci n'oserait pas approcher en traversant des endroits aussi escarpés et accidentés ; s'il essayait, une troupe réduite suffirait à l'arrêter ou à le troubler ; enfin, il ne supporterait pas, s'il s'installait au pied de ces montagnes glaciales, le froid et le manque d'aliments. Bien que l'altitude même du lieu les protégeât, les Gaulois entourèrent les sommets sur lesquels ils s'étaient installés d'un fossé et d'autres retranchements. [...] Les Gaulois, sûrs que leurs flancs sont tous deux inaccessibles, envoient quelque quatre mille hommes vers le sud pour occuper une colline qui domine le chemin, à moins d'un mille du camp, et en bloquer l'accès par les armes [...]. Le combat s'engage de loin avec les armes de jet ; il est d'abord égal, car les Gaulois sont avantagés par le terrain et les Romains par l'abondance et la variété des projectiles ; mais à mesure que le combat avance, l'égalité cesse : leurs boucliers longs, mais trop étroits pour leur stature, et plats de surcroît, couvraient mal les Gaulois ; ils n'eurent bientôt plus d'armes à part leurs épées, qui ne servaient à rien puisque l'ennemi n'engageait pas le corps à corps ; ils lançaient des pierres [...] sans ajuster ni appuyer le tir, faute d'habitude ; frappés de toutes parts, à l'improviste, de flèches, de balles et de javelots, ils ne savaient que faire, aveuglés par la colère et la peur, et pris au dépourvu par un genre de combat auquel ils sont inaptes. Car si, dans le combat rapproché où l'on reçoit et inflige tour à tour des blessures, la rage les rend courageux, au contraire, quand ils sont blessés par de légers projectiles invisibles et venus de loin, quand ils ne peuvent se ruer nulle part dans un assaut aveugle, telles des bêtes transpercées, ils se jettent au hasard contre les leurs. Comme ils combattent nus et que leur peau est grasse et blanche, puisqu'ils ne se déshabillent que pour combattre, leurs blessures étaient mises à nu : ainsi la masse des chairs laissait couler plus de sang, les plaies béantes étaient plus affreuses et la blancheur du corps était plus souillée par le sang noir. Mais les plaies ouvertes ne les émeuvent guère : parfois, quand la blessure est large plus que profonde, ils arrachent la peau autour, pensant augmenter leur gloire. Mais quand une pointe de flèche ou une balle de fronde a pénétré dans la chair et la brûle, sous l'aspect d'une petite blessure, et qu'ils cherchent à arracher ce projectile qui ne vient pas, la honte et la rage les prennent d'être victimes d'un si minuscule adversaire, et ils se couchent à terre, si bien qu'alors ils

gisaient épars ; d'autres se ruaient sur l'ennemi et étaient frappés de toutes parts ; et s'ils arrivaient au contact, l'épée des vélites les transperçait ; ce soldat est armé d'un bouclier de trois pieds, porte du côté droit des javelots qu'il lance de loin, et à la ceinture un glaive espagnol ; s'il faut combattre au corps à corps, il fait passer les javelots dans la main gauche et tire l'épée. Il restait peu de Gaulois vivants : quand ils se virent battus par l'infanterie légère et menacés par les enseignes des légions, ils fuirent en désordre, rejoignirent le camp déjà rempli de terreur et de panique, comme tout endroit où sont mélangés femmes, enfants et toute la foule des gens inaptes à la guerre. Abandonnées par la déroute des ennemis, les collines accueillirent les Romains vainqueurs.

[...] Les Gaulois, craignant que leurs retranchements ne leur offrissent une protection insuffisante, s'étaient rangés en armes devant la palissade ; ils furent alors écrasés sous les projectiles de toutes espèces ; plus ils étaient nombreux et serrés, moins les tirs manquaient les cibles : en un instant ils sont contraints à rentrer, ne laissant que devant les portes des gardes solides. La foule repoussée dans le camp reçut une grande quantité de projectiles, et les cris mêlés aux gémissements des femmes et des enfants révélaient le grand nombre des blessés. Contre ceux qui gardaient les portes, les éléments avancés des légions lancèrent leurs javelots ; ceux-ci ne les blessaient pas, mais les boucliers étaient traversés et fixés les uns aux autres. Les Gaulois ne soutinrent pas plus longtemps l'assaut romain.

Les portes étaient forcées ; sans attendre l'irruption des vainqueurs, les Gaulois s'enfuirent du camp dans toutes les directions [...].

Tite-Live, Histoire romaine, *XXXVIII, 18-23*
(traduction de Richard Adam, Paris, Les Belles Lettres, 1982).

LES GALATES (IIIe-Ier SIÈCLE AV. J.-C.)

Recrutés comme mercenaires par Nicomède Ier de Bithynie, les vingt mille Celtes, dix mille hommes en armes accompagnés de leurs proches, qui franchirent vers la fin de l'an 278 av. J.-C. les détroits et passèrent en Asie Mineure, auraient pu disparaître sans postérité comme les milliers de leurs congénères qui combattirent pendant les décennies suivantes, loin de leurs terres d'origine, sur les innombrables champs de bataille de la Méditerranée hellénistique. Qu'ils aient réussi à s'installer durablement et à devenir une des forces principales de la région peut avoir été la conséquence de circonstances particulièrement favorables. On peut y voir aussi le résultat d'une cohésion propre à ces groupes d'aventuriers venus de loin, dans un milieu étranger et incontestablement hostile mais profondément divisé par des conflits endémiques.

Leur première intervention sera rapide et efficace : le dernier frère de Nicomède, le prétendant Zipoïtes vaincu et éliminé, un bon butin accumulé, fruit du pillage après la victoire, ils abandonnent la Bithynie, mais n'envisagent apparemment plus de quitter l'Asie Mineure, cette terre aux

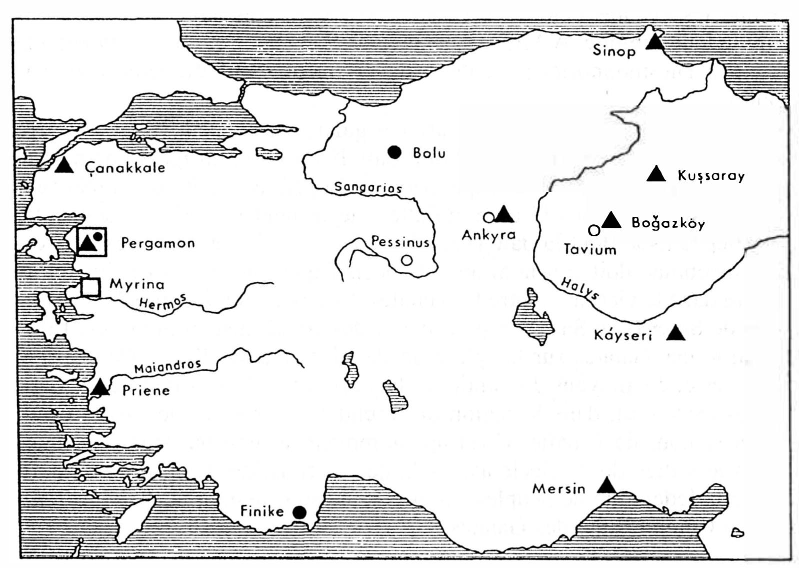
nombreuses et riches cités dont la défense se trouve affaiblie par leurs divisions internes. Ceux qui seront désormais connus sous le nom de Galates cherchent un territoire où s'installer mais également des villes à piller ou à soumettre au tribut. Ilion (Troie) et d'autres cités d'Anatolie occidentale subissent alors tour à tour le nouveau péril galate. Ce peuple ne détruit pas mais fait main basse sur les trésors des temples et autres richesses. Tout ce que les Galates peuvent emporter avec eux dans leurs pérégrinations éveille leur cupidité. À Milet, ils enlèvent les femmes qui participaient à la fête des Thesmophories pour les relâcher ensuite contre rançon, mais pas toutes.

Dès l'année 274 av. J.-C., les armées galates participent à la « première guerre syrienne » aux côtés de Mithridate Ier du Pont, infligent une défaite aux troupes de Ptolémée quelque part en Cappadoce, mais sont à leur tour battues par Antiochos Ier alors qu'elles menaçaient la Syrie. La « bataille des éléphants », dont la date (vers 273-272 av. J.-C.) et le lieu exacts restent inconnus, doit son nom au rôle décisif que jouèrent ces animaux de guerre dans la victoire contre les Galates. Celle-ci valut à Antiochos le surnom de Sôtér (« le Sauveur ») et une de ses conséquences aurait été l'installation des Galates sur les plateaux de l'intérieur de l'Asie Mineure, le long des cours moyens de l'antique Halys (l'actuel Kizil Irmak) et du Sangarios (Sakarya), dans la région qui prendra d'après ses nouveaux occupants le nom de Galatie. C'est apparemment là, une ou deux décennies avant le milieu du IIIe siècle av. J.-C., que se constitua sous sa forme définitive la fédération de peuples celtes connue sous le nom de *Koinon Galaton*, la Communauté des Galates.

Les attaches continentales des Galates

Les objets que l'on peut associer à la première étape de la présence des Galates en Asie Mineure sont très peu nombreux, mais néanmoins assez significatifs pour fournir quelques indices sur leur aire d'origine. Le premier, déjà évoqué précédemment, est une parure annulaire à oves creux ornés en relief, d'après ses dimensions plutôt un bracelet qu'un anneau de cheville, qui proviendrait des environs de la ville lycienne côtière de Finike. Cette parure typique des femmes celtiques des pays danubiens est d'une conception et d'une facture tout à fait caractéristiques pour les ateliers qui œuvraient en Bohême et dans ses environs immédiats, dans les territoires que l'on peut considérer comme le berceau des groupes tectosages. Cette origine de l'objet peut être estimée comme d'autant plus vraisemblable qu'il présente un système de fermeture à encastrement très particulier, propre à ces régions. Les plus anciennes parures de ce type y sont justement des bracelets qui apparaissent vers la fin du premier quart du IIIe siècle av. J.-C., donc à peu près au moment où se rassemblaient les effectifs de la Grande Expédition. Il pourrait s'agir par conséquent d'une pièce portée par l'une des femmes de rang qui accompagnaient l'armée

galate dans ses déplacements. Même s'il n'en était pas ainsi, elle constituerait quand même le témoignage sûr d'un contact ponctuel entre l'Europe centrale et l'Asie Mineure, datable de la première moitié du IIIe siècle av. J.-C., qui ne peut être dissocié de la phase initiale de la présence galate dans cette région (carte 14).



14. LES GALATES D'ASIE MINEURE

▲ Variantes locales de fibules de type La Tène II. — ● Parures annulaires de type laténien. — ❒ Représentations figurées de Galates. — ❍ Agglomérations centrales des peuples de la Communauté des Galates.

(D'après Polenz 1978.)

Une deuxième parure annulaire se trouve dans les collections du musée d'Isparta, une ville de Pisidie située à environ cent cinquante kilomètres vers l'intérieur à partir de la précédente. Il s'agit, d'après le diamètre, d'un fragment de brassard, donc d'une parure qui peut être aussi bien masculine que féminine. La tige est ornée de nodosités rythmées par un élément de taille légèrement supérieure qui porte trois petites protubérances globulaires. Cette technique décorative est celle dite du « pastillage », inventée par les Celtes danubiens qui l'utilisèrent abondamment à partir du début du IIIe siècle av. J.-C. L'organisation ternaire — ici des groupes de trois nodosités lisses séparés par un élément orné de trois « pastilles » — est également très caractéristique des bracelets et brassards danubiens de cette époque. Il s'agit donc incontestablement d'un objet de filiation continentale et plus particulièrement danubienne, mais ni son aire de diffusion, assez large, ni sa

datation, assez longue dans le cadre du IIIe siècle av. J.-C., ne permettent de conclure aussi catégoriquement que pour le bracelet de Finike.

Un troisième indice est fourni par une collection de fibules laténiennes découvertes en Asie Mineure qui comporte désormais une vingtaine d'exemplaires. La plupart de ces fibules, toutes du schéma dit La Tène II, au pied replié et fixé sur l'arc, sont malheureusement sans contexte connu et les seuls exemplaires bien datés semblent très tardifs, de la première moitié du Ier siècle av. J.-C. Il s'agit apparemment de productions locales, caractérisées par une corde extérieure surélevée verticalement au-dessus de l'arc. Leur filiation continentale paraît cependant indiscutable et semble pouvoir remonter à des formes danubiennes du IIIe siècle av. J.-C. qui connurent un certain succès dans le sud-est de l'Europe. C'est plus particulièrement le cas des exemplaires dont l'arc ou le pied sont agrémentés d'enroulements ou de boucles, formés par le fil même à partir duquel est façonné l'objet, ou rapportés. Les modèles plus anciens qui pourraient être à l'origine de la vogue de ce type d'ornementation dans le milieu danubien semblent être des fibules à pied libre du début du IIIe siècle av. J.-C., connues actuellement de la Moravie et des régions limitrophes.

Même s'ils sont peu nombreux, tous ces indices concordent toutefois à indiquer comme aire d'origine des groupes celtiques immigrés en 278 av. J.-C. en Asie Mineure les territoires d'Europe centrale qui bordent le Danube entre la Bavière et le nord de la Hongrie actuelles. Cette constatation confirme donc pleinement les conclusions que l'on peut tirer des données continentales quant à l'émergence des nouveaux peuples qui accompagnent les grands mouvements du début du IIIe siècle av. J.-C. Ce n'est évidemment pas un hasard si l'un des trois peuples de la Communauté des Galates portait le nom de Tectosages, un qualificatif qui était probablement associé à l'origine au nom des Volques dans le cœur de l'Europe, un peuple très mobile dont l'aire de formation semble pouvoir être localisée justement en Moravie et dans les plaines centrales de la Bohême.

La Communauté des Galates

Installés sur les hauts plateaux d'Anatolie, les Galates qui devaient appartenir encore majoritairement à la génération de la Grande Expédition, originaire d'Europe centrale, formèrent dès le deuxième quart du IIIe siècle av. J.-C. une fédération de peuples connue sous le nom de « Communauté des Galates », qui s'inspirait probablement de modèles propres non seulement aux populations celtiques de leurs régions d'origine mais à l'ensemble des Celtes. L'organisation en est particulièrement bien décrite par Strabon : « Les trois peuples [Tolistobogiens, Trocmes et Tectosages] parlant la même langue et ne différant en rien sous tous les rapports, ils se divisèrent chacun en quatre fractions intitulées chacune une tétrarchie et possédant chacune son propre tétrarque, avec un juge [*dikastès*] et un chef d'armée [*stratophylax*] subordonné à celui-ci, ainsi que deux sous-chefs

d'armée [*hypostratophylax*]. Le conseil [*boulè*] assistant les douze tétrarques se composait de trois cents hommes qui tenaient assemblée dans le lieu appelé Drunementon. Il avait à juger des affaires de meurtre, tandis que les autres étaient du ressort des tétrarques et des juges » (*Géographie*, XII, 5, 1 ; traduction de F. Lasserre).

Mis à part la forme grecque donnée aux différentes charges, résultat certain de l'influence exercée par l'environnement hellénique, on retrouve un type d'organisation qui présente de nombreux points communs avec celle de peuples de la Gaule de la première moitié du Ier siècle av. J.-C. décrite par César, de manière malheureusement moins systématique, et d'autres indications que l'on peut glaner dans les textes. La tétrarchie semble correspondre au concept du pagus, qui pourrait être également le résultat de la quatripartition d'un ensemble plus important, la confédération tribale désignée généralement par le nom de « peuple ». On en retrouvera le principe encore dans l'Irlande préchrétienne, divisée en quatre parties qui contribuent chacune à un territoire commun, la province du Milieu (*Midhe*) qui est censée réaliser l'unité de l'ensemble et dont l'équivalent continental est le Mediolanum (« Centre du territoire ») attesté chez différents peuples celtiques par de nombreux toponymes. Toutefois, à la différence des cités de la Gaule déjà urbanisée ou en voie d'urbanisation, les Galates d'Asie Mineure appliquent cette formule à une structure du peuplement qui semble rester foncièrement rurale et qui est fortement marquée par les préoccupations de nature militaire qui devaient être propres aux populations mobiles de colons armés, telles que celles qui furent le moteur de l'expansion danubienne.

Un peu plus d'un demi-siècle après leur installation sur les hauts plateaux d'Anatolie, les Galates, qu'affronte l'armée romaine commandée par le consul Cnaeus Manlius Vulso, évitent de s'enfermer dans les villes et préfèrent s'installer sur des hauteurs qu'ils transforment en forteresses de fortune. Trois ou quatre générations après leur arrivée en Asie Mineure, ils semblent donc rester attachés à un milieu rural où ils pouvaient préserver sans difficultés une organisation qui leur permettait de maintenir leur cohérence ethnique par rapport à un milieu étranger foncièrement urbain. Même les représentants de leur élite, pourtant très proches des aristocraties locales, ne semblent pas avoir résidé autrement que temporairement dans les grands centres urbains des territoires qui étaient sous leur contrôle : ils préféraient vivre et conserver leurs trésors dans des localités qui se trouvaient certainement à l'intérieur de territoires peuplés majoritairement, sinon exclusivement, par leurs congénères. Le caractère secondaire de ces sites résidentiels, vraisemblablement des sortes de grandes fermes fortifiées analogues à celles que l'on trouve depuis le Ve siècle av. J.-C. dans l'aire initiale de la culture laténienne, explique que l'on n'en connaît jusqu'ici au mieux que le nom. L'installation en milieu rural, favorable au maintien d'un système social fondé sur les liens du sang, a certainement joué un rôle essentiel dans l'extraordinaire capacité de résistance à l'assimilation

linguistique dont témoignait, vers la fin du IVe siècle ap. J.-C., la pratique, observée par saint Jérôme, d'une langue galate qui aurait été semblable au dialecte gaulois parlé encore à cette époque chez les Trévires du nord de la Gaule. Elle fournit également l'explication de l'étonnante vigueur démographique qui permit aux descendants des vingt mille Celtes qui franchirent les détroits en l'an 278 av. J.-C. de survivre en tant que groupe ethnique tout en participant en force à tous les conflits régionaux et en laissant des milliers de morts sur les champs de bataille.

Les guerres des Galates

La guerre semble avoir été pendant plusieurs siècles la principale ressource de ces Celtes d'Europe centrale expatriés en terre d'Asie. Sitôt installés sur les plateaux de l'intérieur, ils firent peser une menace permanente sur les villes d'Asie Mineure qui payèrent alors l'impôt spécial dénommé *galatika* destiné à régler le tribut aux Galates. Leur emprise s'étendit alors jusqu'à la côte pontique où la ville d'Héraclée versa à une armée galate la somme de 5 000 statères d'or, probablement un par soldat, et 200 à ses chefs (*hégemones*). Une armée de Galates à la solde d'Antiochos dit *Hierax* (« l'Épervier »), en lutte pour le trône contre son frère Séleucos, écrasera vers 238 av. J.-C. les troupes de ce dernier près d'Ancyre. La victoire ne profitera toutefois pas beaucoup à Antiochos qui devra faire face à la révolte de ses mercenaires galates, dont il ne viendra à bout que grâce à l'intervention des troupes ptolémaïques et à une importante somme d'argent.

Le protagoniste des luttes contre les Galates deviendra bientôt le royaume de Pergame dont le deuxième souverain, Eumène Ier, s'imposa comme force régionale en 262 av. J.-C., par une victoire sur Antiochos Ier obtenue près de Sardes. Il payait un tribut aux Galates, mais son cousin Attale Ier, qui lui succéda en 241 av. J.-C., devint « le premier prince d'Asie à refuser de payer le tribut aux Galates ». Il obtint, vers 230 av. J.-C., près des sources du Caïque, une victoire sur les Tolistoages (dits aussi Tolistobogiens) et battit successivement, sous les murs mêmes de Pergame, une coalition formée par ces mêmes Tolistoages, les Tectosages et les troupes d'Antiochos Hierax. Il utilisera peut-être lui-même ensuite les services des Galates, dont une armée commandée par un certain Apaturios fut écrasée en 223 par Séleucos III, dit *Kéraunos* (« le Foudre »), l'adversaire d'Attale dans la lutte pour l'hégémonie en Asie Mineure.

Les succès d'Attale, premier des souverains de Pergame à porter le titre de roi, contre les Galates, furent commémorés par des monuments prestigieux qui connurent rapidement une célébrité considérable et contribuèrent fortement à établir l'image de Gaulois dont la défaite exprime de manière emblématique la victoire de la civilisation sur la barbarie, comme ce fut le cas précédemment des victoires des Grecs sur les Perses, ou du combat mythologique mené victorieusement par les dieux de l'Olympe contre les

Géants. Un ensemble monumental fut érigé alors sur la colline de Pergame, avec des groupes de statues qui représentaient les Galates vaincus dans différentes attitudes : ces statues de bronze, connues par des répliques en marbre — le Gaulois mourant, le chef se suicidant après avoir tué sa femme de ses propres mains —, exaltaient le courage de Barbares pour lesquels la mort sur le champ de bataille était celle des héros dont ils adoptaient la nudité pour se présenter au combat. Un autre monument imposant à la gloire des victoires d'Attale, associant Gaulois, Perses, Amazones et Géants, sera élevé alors par Attale sur l'Acropole d'Athènes, lieu symbolique entre tous de la résistance des Hellènes contre la menace perse. Enfin, un monument comportant un portique orné de peintures et un ensemble de statues disposées sur un grand socle sera également dédié au sanctuaire de Delphes. Attale se présentait ainsi comme le réparateur des défaites et des humiliations infligées un peu plus d'un demi-siècle auparavant aux Grecs par les armées celtiques de Brennos et de ses compagnons.

Paradoxalement, c'est Attale, le vainqueur des Galates, qui fait appel en 218 av. J.-C. à des Celtes installés en Thrace depuis la Grande Expédition, les Aigosages, qu'il fait passer en Asie pour le soutenir dans sa lutte contre Antiochos III. Ils les installa sur l'Hellespont, mais ils furent vaincus dès l'année suivante par Prusias I[er] de Bithynie et leur sort ultérieur n'est pas connu.

Le fils et successeur d'Attale, Eumène II, roi de Pergame à partir de 197 av. J.-C., devint l'allié des Romains contre Antiochos. Celui-ci fut écrasé en 190 av. J.-C. à la bataille de Magnésie avec ses alliés galates qui avaient aligné trois mille fantassins et deux mille cinq cents cavaliers. Cet effectif relativement modeste est probablement le reflet de désaccords internes quant à la politique d'alliances conduite par les Galates. En effet, il semble que le principal tétrarque des Tolistobogiens, un certain Eposognatos, que Tite-Live qualifie de *regulus*, soit resté fidèle à des accords antérieurs avec Pergame et n'ait donc pas soutenu Antiochos. Malgré cela, la présence de Galates aux côtés d'Antiochos fournissait aux Romains le prétexte d'une campagne qui sera conduite l'année suivante, en 189 av. J.-C., par le consul Cnaeus Manlius Vulso. Celui-ci pénètre avec ses légions en Galatie et remporte d'abord une victoire sur les Tolistobogiens soutenus par les Trocmes et retranchés sur le mont Olympe (l'actuel Ala-Dagh, à une soixantaine de kilomètres au sud-ouest d'Ankara, au nord-est de la ville antique de Gordion qui était le chef-lieu des Tolistobogiens), où les Galates auraient eu dix mille tués et quarante mille prisonniers parmi lesquels figurait Chiomara, la femme du *regulus* Ortiagon qui suscita l'admiration des auteurs antiques pour avoir su venger sa vertu outragée en ramenant à son époux la tête du centurion romain coupable de l'offense. L'armée romaine affronta ensuite les Tectosages et les Trocmes, forts de cinquante mille fantassins et dix mille cavaliers conduits par leurs *reguli* Comboiomaros et Gaulotos, devant le mont Magaba (le Kurg-Dagh, à une quinzaine de kilomètres à l'est d'Ankara ?) où ils s'étaient repliés avec

leurs femmes et leurs enfants. La nouvelle défaite des Galates, auxquels s'étaient joints quatre mille Cappadociens et Paphlagoniens, fut aussi sanglante que la précédente, car ils auraient eu huit mille tués et laissé aux Romains un très riche butin. L'armée romaine revient dès l'année suivante en Europe, mais ce n'est que cinq ans plus tard, en 183 av. J.-C., que le conflit entre Pergame et les Galates arrive à son terme : commandée par le frère du souverain, Philétairos, l'armée pergamienne écrase de nouveau les Galates dont le chef, Ortiagon, est fait prisonnier. La Galatie devient alors de fait une province du royaume de Pergame. Les nouveaux succès sur les Galates trouvent naturellement un écho monumental dans la ville qui devient ainsi la principale puissance d'Asie Mineure. Un portique orné de trophées d'armes galates vient alors orner le sanctuaire d'Athéna sur l'Acropole ; on y voit figurer, à côté d'armes grecques fréquentes dans ce genre de représentation, des éléments bien connus du monde continental laténien : casques, cottes de mailles, chars, enseignes, trompettes de guerre au pavillon en forme de protomé animale (*carnyx*) et surtout les boucliers plats de forme allongée, équipés de la caractéristique moulure médiane, la *spina*, q uiprolonge l'umbo central, lequel, avec la nudité héroïque, est le trait iconographique le plus facilement identifiable et le plus répandu des représentations de Galates. Il permet de distinguer les combattants galates des combattants armés à la grecque d'un bouclier circulaire et convexe.

La suprématie de Pergame reste cependant fragile car, dès 182 av. J.-C., une partie des Galates rompt le traité et se joint à Pharnace de Cappadoce dans sa guerre contre Pergame, qui se prolongera pendant trois ans. Deux notables, Kassignatos et Gaizatorix, s'étaient cependant rangés aux côtés de Pergame et le premier commandera encore en 171 av. J.-C. la cavalerie galate envoyée en Macédoine contre Persée. Il y trouvera la mort.

En 168 av. J.-C. se produit une insurrection galate : commandés par le *regulus* Solovettios, les Galates envahissent la partie occidentale du royaume de Pergame et remportent une victoire sur son armée. En difficulté, Eumène II envoie son frère Attale en ambassade à Rome pour demander de l'aide et s'emploie à réunir une puissante armée. L'intervention romaine auprès des Galates restera sans effet sur le déroulement des hostilités, dont la fin est une victoire d'Eumène et de son frère sur les Galates quelque part en Phrygie. C'est probablement alors que fut érigé à Pergame le grand autel, réalisation majeure de l'école de sculpture qui faisait la célébrité de la ville, où le combat des dieux de l'Olympe contre les Titans commémorait de manière emblématique la dernière victoire de la civilisation sur la barbarie.

Les Galates choisissent cette fois des voies diplomatiques pour tenter de résister à l'hégémonie de Pergame : ils envoient une délégation à Rome pour plaider devant le Sénat leur droit de vivre librement à l'intérieur de leurs frontières. Cette requête n'est pas accueillie tout à fait défavorablement, car Eumène doit envoyer à son tour, en 164 av. J.-C., une délégation pour défendre la cause de son royaume. Rome tient visiblement à maintenir

un certain équilibre des forces en Asie qui lui permette de jouer le rôle d'arbitre. Trois envoyés du Sénat sont donc dépêchés en Asie pour trouver une issue au conflit, mais le décès d'Eumène II, en 159 av. J.-C., qui sera remplacé par Attale II dit *Philadelphos*, suivi d'un conflit avec Prusias II de Bithynie, certainement à propos de la Galatie, font échouer l'ambassade.

L'intervention romaine ne portera ses fruits qu'en 154 av. J.-C. : elle met fin aux conflits et assure l'indépendance de la Galatie. Dans cette situation complexe émergent des personnalités galates telles qu'Attis, grand prêtre de la Grande Déesse de Pessinonte, dont le frère, un certain Aioiorix, s'était rendu coupable du pillage du temple. Il reçoit des lettres d'Eumène II et de son successeur et joue apparemment un rôle important dans les négociations entre Pergame et la partie des Galates favorable à la négociation directe.

Le décès du dernier roi de Pergame, Attale III, en 133 av. J.-C., signifie le démembrement du royaume : sa majeure partie devient la province romaine Asia, mais la Grande Phrygie (ou Phrygie Première) est récupérée par le roi de la Cappadoce pontique, Mithridate V, dit Évergète, et la Galatie entre ainsi dans sa sphère d'influence. À sa mort, en 120 av. J.-C., une intervention romaine vise à soustraire la Galatie à l'influence de son voisin, mais le jeune roi Mithridate VI, dit *Eupator* ou le Grand, s'emploiera dès les dernières années du IIe siècle av. J.-C. à entraîner les Galates de son côté. Le déclenchement des hostilités contre Rome, en 88 av. J.-C., donnera à Mithridate l'occasion d'intervenir militairement et de s'emparer de l'Asie Mineure. Pour s'assurer la Galatie, il prend en otage les notables galates et leurs parents. Après que son armée a été battue en 86 av. J.-C. par les Romains en Béotie, à Chéronée, Mithridate tente de maintenir le contrôle sur la Galatie en éliminant les tétrarques et leurs familles, dont trois seulement échapperont au massacre, confisque leurs biens, occupe les villes et nomme un de ses proches comme gouverneur. Cette action brutale suscite la réaction des Galates qui se rangent alors décidément du côté de Rome. Ils resteront désormais les fidèles alliés des légions, commandées d'abord par Lucullus puis par Pompée, jusqu'à la fin de Mithridate, qui se fait donner la mort en 63 av. J.-C. par un Galate de sa suite. Pompée donne alors à chacun des trois peuples galates un souverain tétrarque, issu des familles qui échappèrent au massacre de l'an 86.

Déiotaros, une personnalité hors du commun

C'est alors que l'on voit émerger le personnage de Déiotaros, un des trois tétrarques survivants des Tolistobogiens, qui prend le titre de roi suite à l'attribution de territoires pontiques. Il s'empare dès l'an 59 av. J.-C. de la Petite Arménie et conteste à son gendre Brogitaros, souverain des Trocmes, la possession de la ville et du sanctuaire de Pessinonte. L'arbitrage romain confirme aux deux parents antagonistes en 58 av. J.-C., par la *lex Clodia*, les titres de roi et d'« ami du peuple romain » (ainsi Brogitaros

est qualifié sur une tétradrachme de *basileus* et de *Philoromaios).* Déiotaros ne reculera toutefois pas devant l'assassinat de son gendre pour s'emparer vers 53 av. J.-C. de la tétrarchie des Trocmes. Il devient alors « roi et tétrarque des Tolistobogiens et des Trocmes » et associe à son pouvoir et à ses titres un fils du même nom, selon quelques témoignages le seul qu'il aurait laissé en vie pour éviter des luttes pour sa succession. Le tombeau de ce fils qui portait le surnom de *Philopator* (« ami de son père »), bien mérité dans un tel cas, a été identifié dans un tumulus, malheureusement pillé, de Karalar, une localité située à l'ouest de l'actuelle Ankara, grâce à une épitaphe grecque. Mentionné encore par Cicéron en mars de l'an 43 av. J.-C. comme un personnage vivant, Déiotaros fils précéda son père dans la tombe avant que celui-ci réussît à unifier la Galatie sous son règne en s'emparant également de la tétrarchie des Tectosages. Le souverain de ces derniers était un autre des gendres de Déiotaros, Kastor, dont le frère Domnilaos, associé apparemment au pouvoir, trouva probablement la mort à la bataille de Pharsale, en 49 av. J.-C. Il y commandait un contingent de trois cents cavaliers qui, comme les six cents cavaliers de Déiotaros, combattaient dans l'armée de Pompée. C'est donc après la disparition de César, peu favorable à un des alliés de son adversaire, que Déiotaros reprend l'offensive : il fait assassiner Kastor et sa femme dans leur résidence de Gorbéos. Une ou deux années seulement avant sa mort, intervenue en 41-40 av. J.-C., le projet auquel il avait œuvré par tous les moyens se voit enfin réalisé : l'unification de l'ensemble de la Galatie sous sa domination personnelle.

Le cas de Déiotaros illustre bien un phénomène qui n'était vraisemblablement pas propre à la seule Galatie : l'appropriation progressive d'un pouvoir qui était à l'origine collégial par de grandes familles qui lui confèrent un caractère héréditaire.

On peut se demander si l'institution d'une monarchie de type tardo-hellénistique ne brisa pas définitivement les mécanismes qui conféraient depuis ses origines à la Communauté des Galates une remarquable capacité de résistance : à la mort du dernier souverain, Amyntas, la Galatie devient, en 25 av. J.-C., une province romaine.

Formés à partir de groupes recrutés en Europe centrale pour une expédition militaire de grande envergure, les Galates fournissent un remarquable témoignage, grâce aux nombreux textes qui les concernent, sur le type d'organisation qui avait rendu possible l'expansion historique des Celtes et leur installation dans différentes régions, aux côtés de populations indigènes. Structurés en une sorte d'oligarchie militaire, ils vivaient apparemment en marge du peuplement urbain du territoire qui ne semble pas avoir connu des bouleversements très sensibles suite à leur établissement définitif dans la région. Les principaux contacts et les phénomènes d'intégration semblent avoir concerné uniquement une élite sociale qui réussit à établir un *modus vivendi* avec les notables indigènes. Ainsi, la prêtrise de la Grande Déesse de Pessinonte était partagée entre cinq Galates et cinq

Phrygiens, illustrant une grande capacité d'adaptation aux traditions locales et la volonté d'éviter des changements traumatiques. Le rôle essentiel et la montée progressive de ces grandes familles sont illustrés de manière exemplaire par le Tolistobogien Déiotaros qui n'hésita pas à utiliser alternativement les mariages et l'assassinat pour conquérir le pouvoir. Singulièrement, cette situation n'est pas sans évoquer les intrigues des grandes familles gauloises décrites à la même époque par César, et la Galatie ne paraît pas de ce point de vue très différente de la Gaule : on assiste dans les deux cas à une progression vers le pouvoir personnel de membres de grandes familles divisées entre elles et en leur propre sein par des luttes impitoyables qui affaiblissaient très sensiblement l'efficacité militaire des anciennes communautés.

SÉNONS, BOÏENS, INSUBRES ET GÉSATES EN LUTTE CONTRE ROME

La victoire des Sénons devant Clusium en 295 av. J.-C.

[...] les Gaulois Sénons arrivèrent en grand nombre devant Clusium [aujourd'hui Chiusi] pour attaquer la légion romaine et son camp. Scipion, qui commandait le camp, pensant qu'il fallait compenser par la position l'infériorité en nombre de ses troupes, fit monter ces dernières sur une colline qui dominait la ville et le camp ; cependant, comme cela se produit lorsque l'on doit agir dans la précipitation, il s'engagea sans avoir exploré le chemin vers un sommet qui avait déjà été occupé par l'ennemi, monté par un autre côté. Ainsi, la légion fut attaquée à son arrière de même qu'à son centre et pressée de toutes parts par l'ennemi. Certains auteurs affirment même que la légion fut anéantie, au point qu'il n'y aurait pas eu de survivant pour rapporter la nouvelle et que les consuls qui n'étaient désormais pas très loin de Clusium auraient appris la défaite lorqu'ils étaient en vue des cavaliers gaulois arborant des têtes coupées pendues sur le poitrail de leurs chevaux ou fichées sur des lances et entonnant selon leur usage le chant de la victoire. [...]

Tite-Live, Histoire romaine, *XXX, 26 (traduction V. K.).*

La bataille de Sentinum en 295 av. J.-C.

Les consuls, une fois traversé l'Apennin, rejoignirent l'ennemi sur le territoire de Sentinum ; là, à quatre milles de distance, fut établi le camp. Pendant ce temps, les ennemis se consultèrent et convinrent de ne pas se réunir dans un seul camp et de ne pas livrer bataille en même temps ; les Samnites furent rejoints par les Gaulois et les Étrusques par les Ombriens. Le jour du combat fut fixé ; les Samnites et les Gaulois furent désignés pour livrer bataille ; les Étrusques et les Ombriens furent chargés d'attaquer au milieu de l'engagement le camp romain. Ces plans furent perturbés par trois transfuges de Clusium qui passèrent la nuit secrètement chez le consul Fabius et, lui ayant révélé les projets des ennemis, furent renvoyés avec des dons pour qu'ils rapportent toute nouvelle décision prise à ce propos. Les consuls

écrivirent à Fulvius [...] et à Postumius [...] de faire avancer leurs armées vers Clusium pour saccager le territoire de l'ennemi. La nouvelle de ces dégâts incita les Étrusques à quitter le territoire de Sentinum pour défendre leurs propres frontières. Sur ce, les consuls tentèrent de profiter de cette absence pour engager le combat. Pendant deux jours, ils harcelèrent l'ennemi ; pendant deux jours il ne se passa rien qui mérite d'être rapporté : il y eut peu de tués des deux côtés et les esprits étaient échauffés pour une bataille régulière sans arriver cependant à une action décisive. Le troisième jour, l'ensemble des forces descendit sur le champ.

Tandis que les troupes se trouvaient en position, une biche poursuivie par un loup depuis les collines déboucha dans les champs entre les deux armées ; là, les deux animaux se dirigèrent dans des directions opposées, la biche vers les Gaulois, le loup vers les Romains. Un passage entre les rangs fut ouvert au loup ; la biche fut tuée par les Gaulois. Alors, un soldat romain des premiers rangs déclara : « Là, la fuite et le carnage, où vous voyez étendue morte la biche sacrée à Diane ; ici, le loup victorieux de Mars, sain et sauf, nous rappelle la lignée de Mars et de notre fondateur. »

Les Gaulois se disposèrent à l'aile droite, les Samnites à l'aile gauche. [...]. Le premier affrontement fut combattu avec un tel équilibre de forces que, si les Étrusques et les Ombriens avaient été présents, aussi bien dans la bataille que dans le camp, de quelque côté que les Romains eussent porté leur effort, ils auraient dû subir une défaite.

Cependant, même si la bataille était toujours incertaine et la Fortune n'avait pas encore décidé à qui donner l'avantage, le combat n'était pas du tout le même sur l'aile droite que sur l'aile gauche. Les Romains de Fabius [aile droite] se tenaient plutôt sur la défensive qu'à l'offensive et s'efforçaient de prolonger le combat le plus longtemps possible, car le commandant était persuadé que les Samnites et les Gaulois combattaient avec fougue au début de l'engagement et qu'alors il était suffisant de les contenir ; qu'avec le prolongement de la bataille, l'esprit des Samnites s'affaiblissait peu à peu, tandis que le physique des Gaulois, ne supportant pas la fatigue, s'épuisait également et que s'ils étaient au début de la bataille plus que des hommes, ils étaient à sa fin moins que des femmes. Il cherchait donc de préserver intactes le plus possible les forces de ses soldats pour le moment où l'ennemi se laissait vaincre. Décius [aile gauche], plus impétueux de par son âge et son caractère, engagea tous les hommes qu'il avait dans ce premier affrontement. Et, parce que le combat de l'infanterie lui paraissait trop lent, il lança la cavalerie dans la bataille et, au milieu de l'escadron de jeunes le plus valeureux, incita l'élite de la jeunesse à se joindre à lui pour attaquer l'ennemi : leur gloire serait double, disait-il, si la victoire débutait sur l'aile gauche et grâce à la cavalerie. Ils firent tourner bride deux fois à la cavalerie gauloise ; la deuxième fois, lorsqu'ils s'étaient avancés trop loin et combattaient déjà au milieu des rangs des fantassins, un nouveau mode de combat les terrifia ; l'ennemi, debout en armes sur des chars de combat et de transport, arrivait avec un grand bruit de chevaux et de roues, effrayant les montures des Romains qui n'étaient pas habituées à un tel tumulte. Ainsi, une terreur quasi panique disperse la cavalerie victorieuse ; la fuite imprévue et effrénée fait chuter hommes et chevaux. De là, le désordre s'étend aux unités des légions dont les premiers rangs sont bouleversés par l'impact des chevaux et des véhicules ; l'infanterie des Gaulois, accourue dès qu'elle avait vu que l'ennemi était saisi par la terreur, ne leur laisse pas le temps de reprendre leur souffle et de récupérer ; Décius leur criait qu'il

n'y avait aucun espoir dans la fuite ; il cherchait à arrêter la retraite et à rappeler les fuyards ; voyant que rien de cela ne réussissait à retenir ces hommes, appelant le nom de son père Publius Décius : « Quoi d'autre dois-je attendre encore, dit-il, pour suivre le sort de ma famille ? C'est le destin de notre lignée d'être les victimes expiatoires servant à détourner les dangers publics. Je m'offre donc en sacrifice avec les légions ennemies à la Terre et aux dieux mânes [âmes divinisées des morts]. » Après avoir dit cela, il ordonna au pontife Marcus Livius, auquel il avait demandé en allant à la bataille de ne pas s'éloigner de lui, de lui donner les paroles avec lesquelles il devait s'immoler lui-même ainsi que les légions ennemies pour le salut de l'armée du peuple romain [...] ; après avoir ajouté selon la formule solennelle qu'il chassait devant lui la peur, la fuite, le carnage et le sang, la colère des dieux célestes et infernaux qui aurait frappé de funestes malédictions les enseignes, les armes et les défenses des ennemis, que ce lieu serait sa tombe et celle des Gaulois et des Samnites, après ces imprécations contre lui-même et contre l'ennemi, il lança son cheval là où les rangs des Gaulois étaient les plus serrés et fut tué en s'exposant volontairement à leurs coups.

À partir de ce moment, la bataille ne semblait plus dépendre de la force humaine. Les Romains qui avaient perdu leur commandant, ce qui habituellement est une source de terreur, s'arrêtaient dans leur fuite et voulaient reprendre de nouveau le combat ; les Gaulois, plus particulièrement ceux qui se bousculaient autour du corps du consul, semblaient privés de raison et lançaient en vain des javelots qui restaient sans effet ; certains étaient comme étourdis et ne pensaient ni au combat ni à la fuite. De l'autre côté, le pontife Livius, auquel Décius avait passé les licteurs et ordonné d'assumer la fonction de commandant, criait que les Romains avaient gagné la victoire, qu'ils avaient été libérés du péril par la mort du consul ; les Gaulois et les Samnites appartenaient à la mère Terre et aux dieux mânes ; Décius entraînait et appelait l'armée qu'il avait immolée avec lui tandis que l'ennemi était saisi partout par la fureur et la peur. Ensuite, pendant que se rétablissait le sort de la bataille, arrivent avec des renforts de l'arrière Lucius Scipion et Gaius Marcius auxquels Quintus Fabius avait donné l'ordre d'aller au secours de son collègue. C'est alors que l'on apprend le sort de Publius Décius qui incite grandement à tout oser pour le salut de la République. Ainsi, comme les Gaulois restaient en rangs serrés en formant devant eux un mur de boucliers et qu'il ne semblait pas facile d'engager un combat corps à corps, on ramassa sur ordre des légats les javelots éparpillés à terre entre les deux armées pour les lancer contre la tortue [formation défensive compacte de boucliers bord à bord] de l'ennemi ; bien que beaucoup d'entre eux finirent fichés dans les boucliers et seulement quelques-uns dans les corps, la formation fut rompue car de nombreux Gaulois tombaient étourdis sans être blessés. Ainsi changea la fortune des Romains sur l'aile gauche.

À droite, Fabius avait d'abord, comme il a été dit auparavant, avancé dans la journée en temporisant ; ensuite, lorsqu'il lui sembla que ni les cris des ennemis, ni leur fougue, ni leurs projectiles n'avaient plus la même vigueur, il ordonna aux préfets de la cavalerie d'exécuter une manœuvre de contournement sur le flanc des Samnites, de sorte qu'au signal convenu ils chargent transversalement avec le plus de force possible puis, successivement, donna l'ordre à sa troupe d'avancer peu à peu pour faire reculer l'ennemi. Dès qu'il s'aperçut que ce dernier n'opposait plus de résistance et que sa fatigue était indubitable, il réunit toutes les troupes auxiliaires, qu'il avait réservées pour ce moment, lança les légions à l'attaque et donna le signal aux cava-

liers de fondre sur l'ennemi. Les Samnites ne supportèrent pas le choc et dépassant même les rangs des Gaulois, après avoir abandonné leurs alliés au combat, se précipitèrent en désordre vers le camp ; les Gaulois, en formation de tortue, maintenaient leurs rangs serrés. Alors, Fabius qui venaient d'apprendre la mort de son collègue, ordonna à la troupe des Campaniens, d'environ cinq cents cavaliers, de s'éloigner de la mêlée, de contourner les Gaulois et de les prendre à revers ; ils devaient être suivis par les *principes* [légionnaires de la seconde ligne] de la troisième légion avec la charge d'attaquer là où la charge de cavalerie avait rompu la formation et de tailler en pièces l'ennemi terrorisé. Après avoir promis à Jupiter Vainqueur un temple et les dépouilles des ennemis, il se dirigea vers le camp des Samnites où se précipitait toute la multitude en détresse. Cette quantité de monde n'arrivant pas à passer par les portes, ceux qui étaient restés à l'extérieur livrèrent combat au pied même du rempart ; c'est là que fut tué Gellius Egnatius, le commandant en chef des Samnites ; les Samnites furent refoulés à l'intérieur de l'enceinte, le camp conquis après un bref combat et les Gaulois complètement entourés. On tua ce jour vingt-cinq mille ennemis et huit mille furent faits prisonniers.

Tite-Live, Histoire romaine, *XXX, 27-29 (traduction V. K.).*

Le déclenchement de la guerre gauloise en 226 av. J.-C.

Les Insubres, peuple celtique fixé au pied des Alpes en Italie, déjà puissants par eux-mêmes, appelaient des troupes et faisaient venir des mercenaires gaulois, nommés Gésates. [...].

Cependant, la proximité du lieu où la guerre allait s'engager, qui touchait immédiatement à leur territoire, inspirait une grande terreur aux Romains ; à cela s'ajoutait l'antique prestige des Gaulois, celui des peuples qu'ils semblent avoir le plus redouté, par ce qu'il avait pris ; depuis lors ils avaient eux-mêmes établi une loi qui exemptait les prêtres du service militaire, sauf dans le cas où surviendrait une nouvelle guerre avec les Gaulois. Ce qui prouve aussi leur effroi, ce sont les préparatifs qu'ils firent [...] et le caractère inouï du sacrifice qu'ils accomplirent. Eux qui d'habitude ne pratiquaient aucun rite barbare ni étranger, et qui, partageant autant que possible les opinions des Grecs, se montraient doux dans le culte rendu aux dieux, furent contraints, quand la guerre eut éclaté, d'obéir à des oracles tirés des livres sibyllins et enterrèrent vivants deux Grecs, un homme et une femme, et pareillement deux Gaulois sur la place appelée le Marché aux bœufs [...].

Plutarque, Les Vies parallèles, Marcellus, *3 (traduction de Robert Flacelière et Émile Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 1966, t. IV).*

La bataille de Télamon en 225 av. J.-C.

[...] Les Gaulois avaient rangé les Gésates de la région alpine face à leurs arrières par où ils attendaient l'attaque [...] puis, en soutien, les Insubres ; face à l'avant ils avaient mis en ligne les Taurisques et les Boïens de la plaine cispadane, tournant le dos à la formation précédente et faisant front à l'assaut des légions [...]. Ils avaient posté aux deux ailes les chariots et les chars de guerre et concentré le butin sur une des hauteurs voisines sous la garde d'un détachement. L'ordonnance de l'armée gauloise mise ainsi sur deux fronts n'était pas seulement impressionnante, mais aussi tactiquement efficace. Les Insubres et les Boïens allaient à la bataille vêtus de braies et

de sayons commodes qu'ils avaient enroulés autour d'eux ; mais les Gésates, dans leur présomption et leur assurance, s'en étaient dépouillés et s'étaient placés au premier rang, nus, avec leurs seules armes, s'imaginant qu'ils se battraient mieux ainsi, vu qu'en certains endroits les buissons s'accrochaient à leurs tuniques et gênaient l'usage de leurs armes.

[...] Ce fut une rencontre unique et extraordinaire, non seulement pour ceux qui y assistaient, mais aussi pour ceux qui ont pu par la suite se faire une vision de l'événement d'après les récits.

[...] Car la quantité des buccins et des fanfares était incalculable, et s'y ajoutait une si vaste et si forte clameur de toute cette armée poussant en chœur son chant de guerre que non seulement les instruments et les soldats, mais encore les lieux environnants qui en répercutaient l'écho paraissaient donner de la voix ; effrayants aussi étaient l'aspect et le mouvement de ces hommes nus du premier rang, remarquables par l'éclat de leur vigueur et de leur beauté. Tous ceux des premières lignes étaient parés de colliers et de bracelets d'or. [...]

Mais quand les soldats armés de javelots, sortant des lignes romaines selon la tactique habituelle, firent pleuvoir une grêle de traits drus et vigoureux, les sayons et les braies furent d'une grande commodité pour les Gaulois des rangs postérieurs ; mais le coup, survenant d'une façon imprévue, causa au contraire beaucoup de désarroi et de souffrance aux hommes nus des premiers rangs : car le bouclier gaulois ne pouvant pas couvrir entièrement la personne, plus les corps étaient nus et grands, mieux les traits pénétraient les parties découvertes. Finalement, ne pouvant pas contre-attaquer leurs assaillants à cause de la distance et de la grêle des traits, malmenés et durement éprouvés par la situation, les uns périrent en se jetant aveuglément sur les ennemis sous l'effet de la colère et de l'égarement et en s'offrant volontairement aux coups, et les autres désorganisèrent les rangs de derrière en reculant progressivement et en laissant voir leur effroi. Ainsi fut brisé l'orgueil des Gésates sous le choc des javelots ; mais la masse des Insubres, des Boïens et des Taurisques, dès que les Romains, après avoir ouvert les rangs à leurs tireurs, eurent lancé sur eux les manipules, se rua sur l'ennemi et engagea un violent corps-à-corps. Criblés de blessures, ils gardaient un moral égal à lui-même, mais étaient désavantagés collectivement et individuellement par une seule chose, la nature de leur armement. Leurs boucliers étaient bien inférieurs pour la protection, leurs épées bien inférieures pour le combat, car l'épée gauloise ne frappait que de taille. Quand la cavalerie romaine descendant des hauteurs les chargea vigoureusement de flanc, l'infanterie gauloise fut taillée en pièces sur place et la cavalerie prit la fuite.

Près de quarante mille Gaulois périrent et dix mille au moins furent faits prisonniers, entre autres le roi Concolitan. L'autre roi, Anéroeste, réfugié quelque part avec une faible suite, tua toute sa famille et se donna la mort.

Polybe, Histoires, *II, 28-30*
(traduction de Paul Pédech, Paris, Les Belles Lettres, 1970).

La reprise des combats en 222 av. J.-C. et la bataille de Clastidium

On a dit qu'alors les Gaulois avaient proposé à plusieurs reprises un accord et que le sénat délibérait sur la paix, mais que Marcellus excitait le peuple à la guerre.

Cependant, même si la paix avait été conclue, il paraît que les Gésates auraient repris les hostilités. Ils franchirent les Alpes et entraînèrent les Insubres. Ceux-ci se joignirent à eux, au nombre de trente mille combattants, tandis qu'eux-mêmes en avaient bien davantage, et, pleins de confiance, ils marchèrent aussitôt sur Acerrae [l'actuel Pizzighettone ?], ville située au-delà du Pô. De là, le roi des Gésates Britomartus, prenant avec lui dix mille hommes, se mit à ravager les campagnes voisines du Pô. À cette nouvelle, Marcellus, laissant son collègue devant Acerrae avec toute l'infanterie lourde et un tiers de la cavalerie, et prenant avec lui le reste de la cavalerie et environ six cents hommes d'infanterie légère, se mit en marche et, sans s'arrêter ni de nuit ni de jour, tomba sur les dix mille Gésates à un endroit nommé Clastidium [aujourd'hui Casteggio], bourgade gauloise, depuis peu soumise aux Romains. Il n'eut pas le temps de reprendre haleine et de faire reposer ses troupes, car les barbares s'aperçurent bientôt de son arrivée, mais ils le méprisèrent, parce qu'il avait avec lui très peu de fantassins et que les Celtes ne font aucun cas de la cavalerie ennemie. En effet, comme ils excellent eux-mêmes dans les combats équestres et se croient surtout par là supérieurs à leurs adversaires, et que, d'autre part, ils surpassaient de beaucoup Marcellus par le nombre en cette occasion, ils s'élancèrent sur lui avec une grande violence et de terribles menaces dans l'espoir de s'emparer de lui, leur roi chevauchant à leur tête. Mais Marcellus, craignant d'être encerclé s'ils se répandaient autour de sa petite troupe, prévint le danger en déployant ses escadrons en ligne fort étendue et en amincissant son aile, puis il s'avança jusqu'à une petite distance de l'ennemi. Il se disposait déjà à charger, lorsque son cheval, effrayé par les cris sauvages des barbares, fit demi-tour et l'emporta de force en arrière. Alors lui, craignant que cet accident ne troublât les Romains superstitieux, le fit vite retourner en tirant la bride et en serrant le mors, et le replaça en face de l'ennemi, puis il adora le soleil, comme si ce n'était pas par hasard, mais en vue de cette prière qu'il avait fait tourner son cheval. En effet, c'est la coutume chez les Romains de faire un tour sur soi-même quand on adore les dieux. Au moment d'en venir aux mains, il fit vœu de consacrer à Jupiter Férétrien les plus belles des armes qu'il prendrait aux ennemis.

À ce moment, le roi des Gésates l'ayant aperçu et conjecturant à ses insignes que c'était le chef de l'armée, lança son cheval loin en avant des autres et courut à sa rencontre en le défiant à grands cris et en brandissant sa lance. C'était un homme dont la stature dépassait celle des autres Gaulois et qui se distinguait par l'éclat de son armure éblouissante comme l'éclair et toute resplendissante d'argent, d'or et d'une bigarrure de plusieurs couleurs. Comme Marcellus jetait les yeux sur les rangs ennemis, ces armes-là lui parurent les plus belles, et il en conclut que c'étaient celles qu'il avait vouées au dieu. Alors il s'élança sur l'homme, lui traversa la cuirasse de sa lance et, s'aidant de l'élan de son cheval, le renversa vivant, puis, d'un deuxième et d'un troisième coup, le tua sur-le-champ. [...] Ensuite les cavaliers engagèrent l'action, non pas contre la seule cavalerie ennemie, mais aussi contre les fantassins qui les assaillaient en même temps, et ils remportèrent une victoire d'une nature et d'un genre extraordinaires et merveilleux, car jamais, dit-on, ni avant ni après, un si petit nombre de cavaliers ne battit à la fois tant de cavaliers et de fantassins réunis. Après avoir tué la plupart des ennemis et s'être emparé de leurs armes et de leurs richesses, Marcellus retourna vers son collègue ; celui-ci luttait péniblement contre les Celtes devant une ville gauloise, la plus grande et la plus peuplée de toutes, qu'on

appelle Mediolanum et que les Gaulois regardent comme la capitale de la Gaule cisalpine ; aussi combattaient-ils avec acharnement pour la défendre contre Cornelius qui l'assiégeait. Quand Marcellus survint, les Gésates, apprenant la défaite et la mort de leur roi, se retirèrent.

Mediolanum fut prise et les Celtes livrèrent eux-mêmes leurs autres villes et se remirent entièrement à la discrétion des Romains. Ils obtinrent la paix à des conditions modérées.

Plutarque, Les Vies parallèles, Marcellus, *6-7 (traduction de Robert Flacelière et Émile Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 1966, t. IV).*

LES CELTES D'ITALIE FACE À ROME (IIIe-IIe SIÈCLE AV. J.-C.)

Le traité de paix de trente ans qui avait été conclu vers 331 av. J.-C. entre Rome et les Gaulois semble avoir été respecté par les deux parties : Rome pouvait utiliser ainsi toutes ses forces dans la deuxième guerre conduite contre les Samnites, et les Gaulois, désormais installés durablement entre le Pô et l'Apennin dans le centre-nord de la péninsule, se limiter au service mercenaire et à des entreprises ponctuelles moins ambitieuses dirigées contre des cibles moins lointaines. Une expédition gauloise, constituée apparemment par des Transalpins descendus en Italie qui cherchaient de nouvelles terres où s'installer, menaça cependant en 299 av. J.-C. l'Étrurie, mais abandonna les hostilités contre une forte rançon. Les Étrusques demandèrent alors aux Gaulois de les soutenir dans la guerre qu'ils conduisaient contre Rome, dont la pression devenait de plus en plus inquiétante. L'armée gauloise semble bien avoir envahi alors brièvement le territoire romain, mais sans obtenir d'autre résultat que de s'approprier un butin suffisamment riche pour qu'il devienne, après le repli, la source d'un sanglant désaccord que devait accentuer le manque d'enthousiasme des Celtes cispadans à accueillir sur leurs terres, conquises depuis moins d'un siècle, des cousins transalpins.

Quelques années plus tard, en 296 av. J.-C., une coalition antiromaine fut formée sur l'initiative du chef samnite Gellius Ignatius par les Samnites, les Étrusques et les Ombriens. La participation des Gaulois, contre compensation, avait été également sollicitée. La suite des événements montre clairement qu'il s'agissait cette fois des Sénons, établis dans les Marches actuelles, qui devaient être également incommodés par l'alliance conclue par Rome avec leurs voisins, les Picéniens, lors de la précédente menace gauloise. Le péril que représentait l'alliance celto-étrusco-italique conduisit Rome à une mobilisation exceptionnelle qui, malgré une première défaite (localisée par Polybe près de Camerino en Ombrie), réussit à arrêter la progression des armées coalisées en 295 av. J.-C. En envahissant l'Étrurie en direction de Clusium (Chiusi), les troupes romaines provo-

quèrent une diversion qui conduisit au repli des effectifs étrusques, et la bataille décisive, qui se déroula en Ombrie, à Sentinum (localité proche de l'actuelle ville de Sassoferrato), opposa à l'armée romaine seulement les Samnites et les Gaulois. Longtemps incertain, le combat où les Gaulois utilisèrent avec succès les chars de guerre pour briser les rangs des légions se termina par une victoire romaine et la mort de l'instigateur de la coalition, Gellius Egnatius.

Malgré sa gravité, la défaite de Sentinum ne signifia toutefois pas la disparition définitive des Sénons de la scène des opérations militaires. On les retrouve une dizaine d'années plus tard, alliés aux Étrusques de Volsinii, devant Arretium (aujourd'hui Arrezzo), une cité amie de Rome. Les Romains subirent alors une sanglante défaite et les ambassadeurs qu'ils envoyèrent après pour traiter avec les Gaulois furent massacrés. Le responsable de cet acte sacrilège aurait été le chef gaulois Britomartus, désireux de venger la mort de son père qui avait été tué précédemment par les Romains. La réplique romaine fut l'écrasement successif de l'armée gauloise et une campagne en territoire sénon, accompagnée de l'extermination systématique de la population celtique qui aboutit, en 283 av. J.-C., à la fondation de la colonie de Sena Gallica (aujourd'hui Senigallia). Mais l'occupation du territoire ne fut probablement pas systématique, car des groupes de Gaulois armés semblent avoir survécu dans les Marches, d'après les nécropoles, au moins jusque vers la fin du premier quart du IIIe siècle av. J.-C. Il paraît vraisemblable que les Romains furent empêchés de conclure l'occupation effective de la totalité du territoire sénon par le déclenchement de la guerre contre Tarente et l'intervention de Pyrrhus. Ce sont donc probablement les années qui suivirent la prise de Tarente, en 272 av. J.-C., et qui précédèrent la déduction de la colonie d'Ariminum (aujourd'hui Rimini), en 268 av. J.-C., qui doivent correspondre à la mainmise définitive de Rome sur l'ancien territoire des Sénons, considérés comme des ennemis irréductibles et donc éliminés, réduits en esclavage ou contraints à l'émigration.

Les Boïens, inquiétés par la défaite des Sénons et l'invasion successive de leur territoire, auraient réagi contre l'avancée de Rome vers le nord dès l'année 284-283 av. J.-C., de concert avec les Étrusques, mais auraient été battus près du lac Vadimon (identifié à l'actuel lac de Bassano, près de la rive droite du Tibre à l'est de Viterbe) et, malgré une nouvelle mobilisation l'année suivante, se seraient trouvés contraints à demander la fin des hostilités. Selon Polybe, l'historien le plus proche des événements, une période de paix de quarante-cinq ans suivit le conflit de 284-282 av. J.-C. entre Rome et les Gaulois et ne prit fin que suite à un conflit interne chez les Boïens, en 238 av. J.-C. : les jeunes guerriers, désireux de prendre une revanche sur les défaites subies par leurs aînés, auraient gagné à leur cause les chefs, fait appel à des Transalpins et déclenché les hostilités en mettant le siège devant Ariminum, la place forte qui, depuis sa transformation en colonie romaine trente ans auparavant, ouvrait aux Romains l'accès à la

plaine du Pô. Selon d'autres sources, le conflit aurait été suscité par une initiative militaire romaine contre les Ligures et leurs voisins gaulois et il se serait étalé sur trois années consécutives, jusqu'en 236 av. J.-C., où le refus romain d'évacuer Ariminum aurait été suivi d'une lutte fratricide entre les Boïens et leurs alliés. Les deux rois boïens Atis et Galatos auraient trouvé la mort lors de ce conflit interne qui régla la situation en faveur de Rome.

Boïens, Gésates et Insubres contre Rome

Le lotissement de l'ancien territoire sénon, en 233-232 av. J.-C., suscita naturellement l'inquiétude des Boïens, devenus les voisins directs d'une puissance dont les intentions d'appropriation définitive de la région et d'anéantissement du pouvoir celtique apparaissaient désormais au grand jour. C'est alors que paraît se constituer la coalition gauloise, désormais protagoniste de la lutte contre Rome, organisée autour du plus puissant des peuples celtiques de la Cispadane et de son voisin septentrional, les Insubres transpadans de souche indigène. Pour augmenter leurs forces, vraisemblablement affaiblies par les événements précédents, ils décidèrent avec leurs alliés insubres de faire appel aux « Gaulois qui habitaient les Alpes et les bords du Rhône, ceux qu'on appelle les Gésates, parce qu'ils se louent pour des expéditions » (Polybe, *Histoires*, II, 22).

Il s'agissait de mercenaires transalpins appartenant à des populations qui étaient probablement installées alors sur la rive gauche du Rhône depuis quelques décennies seulement et semblent avoir été connues dans le dernier quart du IIIe siècle av. J.-C., lors du passage d'Hannibal dans la région, sous le nom d'Allobroges (« gens d'un autre pays »). Les rois gésates Concolitan et Anéroeste reçoivent une « grande quantité d'or » et on leur fait miroiter « la grandeur des richesses romaines et la masse des biens qui leur appartiendraient s'ils étaient victorieux ». L'offre devait paraître d'autant plus alléchante que l'embauche traditionnelle par Carthage devait connaître alors une période de régression, suite à la grande révolte des mercenaires de 241-238 av. J.-C. et à l'occupation de la Sardaigne par Rome (237 av. J.-C.). L'arrêt temporaire des recrutements massifs en Gaule méridionale et en Ibérie rendait ainsi disponible un important potentiel de professionnels de la guerre qui ne pouvaient qu'accueillir favorablement la perspective d'une expédition militaire en Italie.

Les préparatifs durèrent près de huit ans. En 225 av. J.-C. « l'armée magnifique et puissante » des Gésates arriva sur le Pô et effectua sa jonction avec les troupes des Cisalpins. Ces derniers se trouvaient toutefois affaiblis par le ralliement à Rome de leurs voisins, les Cénomans et les Vénètes, qui obligèrent les Insubres et les Boïens à laisser sur place une partie de leurs effectifs, affectés à la défense du territoire. L'armée qui se dirigea vers le sud ne comportait cependant pas moins de cinquante mille fantassins et de vingt mille cavaliers et chars de guerre. Cette proportion de troupes montées apparaît tout à fait inhabituelle, car le nombre de cava-

liers d'une armée oscillait généralement à l'époque autour du quinzième de l'effectif de l'infanterie et n'était que très rarement supérieur au dizième (cette dernière proportion représente une moyenne pour l'ensemble des troupes levées par Rome et ses alliés contre la menace gauloise : près de soixante-dix mille cavaliers pour plus de sept cent mille fantassins selon Polybe). Le cas exceptionnel de l'armée de la coalition gauloise s'explique probablement par la très forte participation de l'élite militaire à une expédition qui promettait un riche butin. L'émotion provoquée à Rome par la menace gauloise semble avoir été très forte, car, s'inspirant des livres sibyllins, on y aurait effectué dès 228 av. J.-C. un exceptionnel sacrifice humain, enterrant vivants dans le *forum boarium* un couple de Gaulois et un couple de Grecs.

L'armée gauloise traversa l'Étrurie jusqu'à la ville de Clusium, là même où plus d'un siècle et demi auparavant aurait été décidée l'expédition contre Rome. Ils y apprirent qu'ils étaient suivis par les troupes romaines stationnées en Étrurie. Souhaitant livrer bataille avant de poursuivre leur progression vers le sud, ils remontèrent jusqu'à Fiesole, dans les environs immédiats de Florence, où le combat tourna à leur avantage : les Romains subirent de graves pertes et les survivants se retranchèrent sur une hauteur en attente du renfort de l'armée romaine du consul Lucius Emilius, stationnée à l'origine à Ariminum et revenue par marches forcées en Étrurie. L'arrivée de ces nouvelles troupes incite les chefs gaulois à se ranger à l'avis du roi gésate Anéroeste qui conseille un repli en territoire boïen, dont le but principal aurait été de déposer en lieu sûr un butin déjà très important, fruit du pillage de l'Étrurie. Les passages vers la Romagne étant sous contôle romain, ils décident de rejoindre la côte tyrrhénienne pour traverser l'Apennin plus à l'ouest. Suivis par les légions d'Emilius, ils ne paraissent pas avoir pris la voie la plus courte en descendant la vallée de l'Arno, mais l'avoir remontée pour emprunter probablement ensuite le Val di Chiana et rejoindre enfin la côte tyrrhénienne dans les environs d'Orbetello, à proximité du promontoire de l'Argentario.

Ils espéraient peut-être que Carthage profiterait de l'occasion pour effectuer une expédition maritime contre Rome ou souhaitaient augmenter leur butin par le pillage des villes côtières. Ils trouvèrent cependant la route vers le nord barrée par l'armée du deuxième consul, Atilius, qui, après avoir débarqué à Pise en provenance de la Sardaigne, se portait au secours de la Ville. La bataille se déroula à Télamon, au pied de l'extrémité méridionale des monts de l'Uccellina. Prises entre les deux armées romaines, les troupes de la coalition gauloise subirent une sanglante défaite après un combat acharné où le consul Atilius trouva la mort. Polybe nous a transmis une description remarquablement vivante et colorée de la bataille, empruntée probablement à l'annaliste romain Fabius Pictor qui avait participé à la bataille. On y évoque le singulier rituel guerrier des Gésates qui consistait à se dépouiller des vêtements pour le combat, attribué ici par incompréhension à des raisons pratiques. Profitant de l'avantage, Emilius envahit, en

passant par la Ligurie, le pays des Boïens, le pille et revient à Rome pour célébrer son triomphe. Selon l'usage, il décora le Capitole avec les enseignes et les torques pris aux Gaulois.

L'année suivante, les nouveaux consuls, Quintus Fulvius et Titus Manlius, à la tête d'une puissante armée, reprennent la campagne contre les Boïens qui se seraient soumis rapidement avant que les troupes romaines aient été condamnées à l'inaction par des pluies diluviennes et une épidémie. La cible de la campagne de l'année suivante (223 av. J.-C.) fut les Insubres, attaqués à partir du territoire des Anares, situé entre le Pô et l'Apennin à l'ouest de Plaisance et rejoint probablement à partir de Gênes. Après le passage du Pô, un premier échec contraignit l'armée romaine à se replier sur le territoire de ses alliés Cénomans d'où elle reprend les hostilités. Les Insubres « concentrèrent alors la totalité de leurs forces, retirèrent du temple d'Athéna [il s'agit d'une déesse celtique de la guerre qui est assimilée à la déesse grecque] les enseignes d'or dites inamovibles [c'est-à-dire prélevées uniquement en cas de guerre] » (Polybe, *Histoires*, II, 32) et affrontèrent les Romains sur un fleuve, probablement le Clusius (Oglio), qui constituait vraisemblablement alors leur frontière avec les Cénomans. Ils subirent une défaite dont Polybe voit la cause principale, à notre avis à tort, dans les mauvaises qualité et efficacité de l'armement celtique. Les Insubres envoyèrent l'année suivante une délégation à Rome pour demander la paix. Elle fut refusée par les nouveaux consuls, Marcus Claudius Marcellus et Cnaeus Cornélius Scipion, désireux de suivre l'exemple glorieux de leurs prédécesseurs. Face à la menace, les Insubres recrutent de nouveau des mercenaires gésates de la vallée du Rhône, au nombre de trente mille. La campagne romaine débute par le siège d'Acerrae, une place forte localisée dans les environs de l'actuel Pizighettone sur l'Adda. Pour faire diversion, les Insubres et leurs alliés traversent le Pô, envahissent le territoire des Anares, alliés de Rome, et assiègent la place de Clastidium (Casteggio). L'intervention rapide de Marcellus, qui tuera en combat singulier le chef gésate Britomartus, gagnant ainsi l'insigne privilège de consacrer à Jupiter ses dépouilles dites *opimes*, renverse la situation en faveur de Rome : Acerrae et Mediolanum (Milan), l'agglomération principale de l'Insubrie, sont prises malgré la résistance gauloise, rendant ainsi inévitable la reddition des Insubres.

Hannibal et les Gaulois cisalpins

Polybe voit dans la capitulation des Insubres la fin des guerres gauloises, intégrant ainsi les conflits ultérieurs dans le cadre de la deuxième guerre punique. On peut cependant considérer que l'idée même d'une campagne en Italie mise en œuvre par Hannibal devait beaucoup au ressentiment qu'éprouvaient les Boïens et les Insubres vis-à-vis de Rome. L'ambassade boïenne conduite par le roi Magilos qui attendait en 218 av. J.-C. Hannibal sur la rive gauche du Rhône indique clairement que

le projet du général carthaginois était connu et accueilli avec d'autant plus d'espoir que les Romains avaient entrepris le lotissement de terres dans la plaine du Pô, fondé deux colonies, Placentia (Plaisance) et Cremona (Crémone), destinées à assurer le contrôle de l'axe fluvial là où il séparait les deux grands peuples gaulois, et pris le contrôle de Mutina (Modène), au cœur du territoire boïen. Ces agissements déclenchèrent de nouveau les hostilités des Boïens qui infligèrent quelques revers aux troupes romaines mais devaient craindre des sanctions dont ils avaient déjà eu l'occasion d'apprécier la dureté. Il ne faut cependant pas imaginer que la totalité des Gaulois cisalpins se rallia immédiatement à Hannibal. En effet, outre les alliés traditionnels, Cénomans et Anares, des mercenaires gaulois combattaient également dans les rangs romains. L'armée carthaginoise fut plutôt mal accueillie après le passage des Alpes par les Taurins du Piémont, brouillés avec leurs voisins insubres. Hannibal dut assiéger leur place principale (Taurasia, l'actuel Turin) et les soumettre par la force. Ses premiers succès conduisirent à la défection et au ralliement d'un contingent gaulois de l'armée romaine fort de deux mille fantassins et deux cents cavaliers. Si l'on compare entre eux les chiffres rapportés par Polybe, Hannibal aurait recruté entre le passage des Alpes et la bataille de la Trébie environ huit mille fantassins et quatre mille cavaliers. Les troupes gauloises constitueront désormais une des composantes importantes de l'armée carthaginoise, la seule à pouvoir compléter régulièrement ses effectifs, mais aussi celle dont les pertes semblent avoir été les plus élevées. On les trouve en première ligne, nus comme à Télamon, à la bataille de Cannes (216 av. J.-C.), où ils auraient laissé sur le terrain quatre mille morts, principalement des fantassins.

C'est après cette bataille que les Boïens remportèrent une éclatante victoire quelque part dans la plaine du Pô, dans une vaste forêt nommée Litana, où ils tendirent une embuscade à l'armée du consul Lucius Postumius, partie d'Ariminum et forte de vingt-cinq mille hommes : ayant coupé au préalable les arbres qui bordaient le chemin emprunté par les Romains, ils les firent tomber au moment de leur passage, les écrasèrent sous leur poids et massacrèrent une bonne partie des survivants. Le consul Postumius figurait parmi les morts : « On le dépouilla, lui coupa la tête et ces trophées furent portés en triomphe par les Boïens dans le temple le plus sacré de ce peuple ; le crâne, nettoyé et cerclé d'or selon leur usage, devint le vase sacré utilisé pour leurs libations solennelles, ainsi que la coupe du prêtre et des préposés du temple » (Tite-Live, *Histoire romaine*, XXIII, 24).

On a avancé l'hypothèse que cette bataille ne serait qu'un récit légendaire, fondé sur le mythe celtique de la « guerre des arbres » dont le souvenir serait également à l'origine de la forêt en marche de *Macbeth*. Issu d'une source celtique, le récit de la bataille de la forêt Litana aurait été transmis successivement à l'annalistique romaine, peut-être par un intermédiaire vénète. Bien qu'ingénieuse, cette construction paraît peu vraisemblable, car on voit mal les Romains recueillir chez leurs ennemis, même

indirectement, la description d'une défaite imaginaire. D'autre part, l'entreprise de Postumius s'insère parfaitement dans le cadre d'une stratégie militaire qui visait d'une part à couper toute possibilité de communication entre les Boïens et l'armée carthaginoise d'Apulie, d'autre part à maintenir un contact direct avec les alliés vénètes. Quant à l'histoire du crâne de Postumius, elle constitue une illustration particulièrement suggestive d'une coutume celtique largement répandue, attestée aussi bien par d'autres textes que par l'archéologie.

La bataille du Métaure (207 av. J.-C.), où fut consommée la défaite d'Hasdrubal et de ses alliés gaulois, marque le début d'une décennie de luttes acharnées pour le contrôle de la plaine padane où les acquis romains successifs à la victoire de 222 av. J.-C. avaient été considérablement ébranlés. Les protagonistes gaulois de ce combat furent toujours les Boïens et les Insubres, mais ils furent rejoints finalement aussi par les Cénomans, jusqu'ici fidèles alliés de Rome, incommodés probablement par l'implantation de la colonie de Crémone dans une portion limitrophe, stratégiquement très importante, du territoire insubre. Incités par Hamilcar, un officier carthaginois resté en Italie, ils prennent en 201 av. J.-C. Placentia et Cremona, mais subissent l'année suivante une défaite sanglante devant cette place. Ils se soumettront définitivement trois ans plus tard (197 av. J.-C.), mais il faudra encore trois ans de combats pour que soit définitivement brisée la coalition des Insubres et des Boïens, après deux batailles qui se déroulèrent dans les environs de Mediolanum (194 av. J.-C.). Les Boïens, ennemis irréductibles de Rome, continueront le combat jusqu'en 191 av. J.-C., où ils auraient encore opposé aux légions du consul Publius Cornelius, dans la bataille décisive, une armée de cinquante mille hommes.

Vaincus, ils seront exterminés, réduits en esclavage ou chassés vers leur terre d'origine. Leur territoire sera occupé par Rome qui s'empressera d'en assurer le contrôle définitif par la fondation de colonies (dès 189 av. J.-C., la colonie latine Bononia succède à la Felsina étrusque et boïenne) ainsi que la construction de la *via Æmilia* (terminée en 187 av. J.-C.) qui relie Ariminum à Placentia. Le sort des Insubres, pourtant toujours fidèles alliés des Boïens dans la lutte contre Rome, est plus clément : ils maintiennent une indépendance formelle avec le statut d'État fédéré, mais voient probablement leur frontière orientale ramenée de l'Oglio sur l'Adda, notamment au profit de la colonie de Cremona. Cette différence de traitement est vraisemblablement la conséquence de leurs racines autochtones, l'élimination des Boïens de la scène italienne constituant un retour à la situation qui précédait l'invasion du début du IVe siècle av. J.-C.

Les faciès archéologiques des grands peuples gaulois de Cisalpine au IIIe siècle av. J.-C.

Singulièrement, à la relative richesse de la documentation textuelle correspondent des vestiges archéologiques proportionnellement peu nom-

breux, malgré de nouvelles et intéressantes découvertes. Ce déséquilibre introduit beaucoup d'incertitudes dans les conclusions que l'on peut tirer de la comparaison de ces deux catégories de sources. Cependant, les possibilités qu'offre dans ce domaine la Gaule cisalpine du IIIe siècle av. J.-C. peuvent être considérées comme exemplaires, car aucune autre région du monde celtique ancien, à l'exception de la Gaule césarienne, ne présente une situation comparable.

Les conséquences de la bataille de Sentinum, notamment la défaite totale des Sénons, qui coupèrent les Celtes péninsulaires des marchés de recrutement méridionaux, constituent l'explication la plus vraisemblable d'un regain d'influences transalpines ainsi que de l'arrêt apparent du processus d'intégration culturelle que révèlent les mobiliers des sépultures.

Cette relation entre l'écrasement des Sénons et le tournant observé dans l'évolution du peuplement celtique de la Cisalpine paraît confirmée par le fait que les nécropoles sénones, utilisées probablement jusqu'à la fin du premier tiers du IIIe siècle av. J.-C., n'ont livré jusqu'à ce jour aucun des types nouveaux d'objets laténiens — chaînes de suspension de l'épée, umbos de bouclier, fibules dites de schéma La Tène II — dont l'apparition accompagne l'expansion danubienne et qui atteignent, dès le deuxième quart de ce siècle, la partie boïenne de la Cispadane.

Il est difficile de déterminer actuellement dans quelle mesure ce changement peut avoir été associé à un nouvel afflux de populations transalpines. Une telle possibilité doit être toutefois envisagée, car l'apparition des nouveaux objets correspond souvent aussi à des modifications dans les rites funéraires — on constate ainsi en Émilie la présence de groupes à mobilier strictement laténien qui pratiquent exclusivement l'inhumation — et à la fondation de nouvelles nécropoles — c'est, par exemple, le cas de la nécropole de Carzaghetto, située en territoire cénoman, dont la phase initiale comporte des matériaux provenant d'ateliers qui alimentèrent également différentes régions transalpines. En Transpadane, la nécropole récemment explorée à Dormeletto a livré des sépultures à inhumation de femmes parées d'anneaux de cheville à oves, une mode caractéristique du milieu danubien, jusqu'ici tout à fait inconnue aussi bien en Cisalpine que dans la Suisse voisine. Cette découverte peut éclairer l'origine, présumée déjà auparavant comme allogène, d'un type de parure qui deviendra dans la deuxième moitié du IIIe siècle av. J.-C., un trait caractéristique du milieu insubre où il semble figurer dans des sépultures à incinération conformes à la tradition indigène.

La situation qui précéda chez les Boïens l'appel aux Transalpins et l'expédition qui se termina par la défaite de Télamon (225 av. J.-C.) indique tout à fait clairement que l'immigration du IIIe siècle av. J.-C. provoqua chez les peuples déjà installés de dramatiques tensions et des conflits internes dont le détail nous reste malheureusement inconnu. Il est cependant compréhensible que les éléments favorables à l'orientation transalpine l'emportèrent, car ils pouvaient s'appuyer sur les importants contingents

militaires, aventureux et expérimentés, qu'avait rendus disponibles l'arrêt de l'expansion danubienne.

Le rôle joué par les mercenaires celtiques, recrutés en Italie même, dans l'expédition d'Hannibal ne semble trouver aucun reflet particulier dans les matériaux archéologiques. Il en est sans doute autrement pour ce qui est de la défaite des Boïens et du retour d'une partie au moins de leurs effectifs dans les régions transalpines : les indices d'influences fortes et apparemment directes d'origine péninsulaire, particulièrement perceptibles dans le domaine monétaire, dans les territoires qui s'étendent de la Bavière à la Slovaquie occidentale, plaident en faveur de leur participation active au développement du phénomène des oppida, premières formations urbaines des Celtes transalpins.

• LES BOÏENS

La situation que révèlent les nécropoles connues du territoire des Boïens, une puissante confédération de cent douze tribus d'ascendance centre-européenne qui occupait l'actuelle Émilie-Romagne, révèle un apauvrissement progressif des mobiliers à partir du deuxième quart du IIIe siècle av. J.-C., un moment où on peut constater un très fort afflux de formes d'origine centre-européenne. Il s'agit notamment de parures annulaires à oves — dans ce cas plutôt des bracelets que des anneaux de cheville, apparemment inconnus dans la région —, découvertes dans les sépultures à inhumation de petites nécropoles (Marzabotto, Saliceta San Giuliano près de Modène) dans des contextes où n'apparaissent pas les productions étrusco-italiques qui caractérisaient au début du IIIe siècle av. J.-C. la majorité des mobiliers funéraires attribués dans la région à l'élément celtique. Le mobilier de la sépulture de Ceretolo, seul ensemble connu d'une nécropole qui succéda à un cimetière celtique contigu exploré tout récemment (Casalecchio), associe la nouvelle panoplie guerrière — épée avec chaîne de suspension à grands anneaux, lance, bouclier à umbo métallique, forces et rasoir — à une cruche étrusque à anse figurée, les pions d'un jeu, et à des parures (fibules et brassard) qui sont étroitement apparentées aux formes danubiennes. C'est actuellement dans le complexe des nécropoles bolonaises la tombe la plus récente que son mobilier permet d'attribuer à un membre éminent de l'aristocratie militaire.

L'examen des données disponibles actuellement sur la situation des principales agglomérations de la région, ainsi que les observations effectuées en milieu rural, ne permet cependant pas d'enregister, du moins pour le moment, des variations significatives que l'on pourrait attribuer à la situation de guerre quasi permanente qui aurait caractérisé les dernières décennies de la présence celtique. Les destructions constatées dans un site exploré à Magreta, près de Modène, datables vers le début du IIe siècle av. J.-C., pourraient être liées à l'occupation romaine de la région et au réaménagement du territoire, mais on peut également y constater qu'une limite territoriale remontant au Ve siècle av. J.-C. a été conservée jusqu'à

nos jours sans correspondre à l'orientation de la nouvelle centuriation romaine. D'une manière générale, les nouvelles données plaident en faveur d'un peuplement celtique installé aux côtés d'une forte composante indigène, nettement prédominante en milieu urbain. C'est une situation comparable à celle évoquée à propos de la Galatie.

Les chiffres mentionnés par Tite-Live (XXXVI, 40) à propos du butin présenté dans le triomphe du consul Publius Cornelius montrent l'extraordinaire richesse accumulée par les Boïens et conservée jusqu'à la fin, malgré la guerre — probablement en grande partie dans des sanctuaires fédéraux tel que celui évoqué à l'occasion de la mort de Postumius : outre les dépouilles militaires (chars chargés d'armes et d'enseignes) et des vases en bronze, mille quatre cent soixante et onze torques d'or, deux cent quarante-sept livres du même métal, deux mille trois cent quarante livres d'argent, brut ou sous la forme de vases « travaillés non sans art », ainsi que deux cent trente-quatre mille monnaies d'argent *(bigati).*

• LES CÉNOMANS

À la différence de ce que l'on peut observer au IIIe siècle av. J.-C., chez les Boïens, les parures déposées dans les sépultures féminines des Cénomans ne s'appauvrissent pas, bien au contraire : une douzaine de bracelets en argent, tous appartenant à des types laténiens, et autant de bagues du même métal, se trouvaient répartis dans huit tombes seulement de la nécropole de Carzaghetto. Curieusement toutefois, une seule des trois tombes qui contenaient un torque en bronze l'associait à une paire de bagues en argent, et les ensembles les plus riches en parures de ce métal — jusqu'à huit dans la même tombe — ne comportaient pas le caractéristique collier rigide qui était chez les Cénomans l'insigne des femmes de haut rang. Cette apparente contradiction entre le statut social et la richesse indique probablement l'origine allogène de ces femmes, parfaitement plausible chez un peuple qui était connu pour ses liens étroits avec ses voisins vénètes, où l'on trouve au même moment les mêmes formes laténiennes réalisées en métal précieux. Vénètes et Cénomans se partagent d'ailleurs, au IIIe siècle av. J.-C., un type de torque original : réalisé généralement en fil d'argent, il présente une tige torsadée, ornée souvent d'un ou plusieurs nœuds inspirés du *nodus herculeus*, et se termine aux deux extrémités par des enroulements annulaires.

Mieux traités par les Romains que les Boïens, les Cénomans développent au IIe siècle av. J.-C., avec leurs voisins insubres et vénètes, un faciès que l'on peut qualifier de gallo-romain : il associe certaines formes laténiennes — des armes et certaines parures — à une prévalence d'éléments dus à la forte influence exercée par Rome. Les matériaux de la nécropole de Remedello illustrent particulièrement bien ce phénomène en milieu cénoman. Comme les Boïens, les Cénomans semblent avoir vécu surtout en marge du milieu urbain : Mantoue continuera à revendiquer ses origines étrusques et les fouilles de l'agglomération de Brixia (Brescia) semblent

rattacher ses débuts à l'ancienne aire de Golasecca, dont des poteries caractéristiques ont été découvertes dans les niveaux les plus anciens explorés à ce jour dans la ville. Le moindre enracinement des Cénomans par rapport aux Insubres se manifeste plus particulièrement dans l'usage de l'alphabet celto-étrusque, couramment utilisé chez les Insubres jusqu'au Iᵉʳ siècle av. J.-C. et inconnu jusqu'ici chez leurs voisins orientaux. L'absence de documents écrits dans leur propre langue les distingue également des Vénètes qui avaient eux aussi emprunté et adapté l'alphabet pour leurs besoins. L'usage de l'écriture, connu encore chez les Rètes du bassin supérieur de l'Adige, est probablement un trait qui distingue les populations autochtones, influencées depuis le VIIᵉ siècle av. J.-C. par la culture étrusque, des peuples transalpins immigrés vers le début du IVᵉ siècle av. J.-C.

• LES INSUBRES

Le seul grand peuple celtique autochtone de Cisalpine, les Insubres, disposait, au IIIᵉ siècle av. J.-C., d'un réseau urbain déjà ancien. La qualité de fondateurs de villes que leur attribue la tradition antique les distingue nettement des peuples issus de l'invasion du IVᵉ siècle av. J.-C., qui bénéficièrent d'un réseau urbain préexistant, mais ne semblent pas avoir créé de nouvelles agglomérations de ce type. Les sources textuelles permettent de saisir au moins indirectement certaines caractéristiques des oppida insubres : les sièges d'Acerrae et de Mediolanum indiquent clairement qu'il s'agissait de sites fortifiés d'une certaine importance, compte tenu des effectifs nécessaires à leur conquête ; quant à la mention d'un sanctuaire fédéral dédié à une déesse de la guerre assimilée par Polybe à Athéna, lieu où étaient déposées en temps de paix les enseignes de guerre des membres de la confédération insubre, elle ne précise pas son emplacement, mais le contexte du texte invite à le localiser à Mediolanum, « centre du territoire » surtout par sa fonction symbolique d'espace communautaire, mais également par son rôle économique et politique.

Les fouilles urbaines réalisées récemment à Milan ont mis au jour, à plusieurs mètres de profondeur, un élément du tissu urbain des IVᵉ-IIIᵉ siècles av. J.-C. : un fossé comblé vers le milieu du IIᵉ siècle av. J.-C., lors de la transformation de l'oppidum en ville de type romain. La faible dimension de ce fossé incite à l'attribuer à une division interne, peut-être la limite d'un sanctuaire ou d'une autre aire publique importante. Parmi les matériaux recueillis figurait également une « drachme padane », attribuée à un atelier monétaire local. L'existence d'une circulation monétaire propre à l'aire insubre, qui s'inspire du numéraire massaliote et fut effective au moins depuis le IIIᵉ siècle av. J.-C., confirme pleinement le rôle central de l'agglomération. Il est intéressant de constater que les émissions de drachmes frappées par les ateliers milanais, alignées cette fois sur la monnaie romaine, continuent au IIᵉ siècle av. J.-C., avec les noms de notables, probablement des magistrats monétaires, inscrits en caractères celto-étrusques.

L'épigraphie insubre, monumentale, vasculaire et monétaire, est actuellement l'ensemble le plus riche enregistré directement par un peuple celtique que nous possédons pour la période antérieure au Ier siècle av. J.-C. On y trouve de précieuses indications sur le fondement juridique de certaines pratiques rituelles (bilingue de Verceil), des indications sur la fonction de certains récipients (détermination de l'*olpe a trottola* comme bouteille à vin), des fragments de séquences généalogiques, de précieuses indications sur le processus de romanisation (Quintus Legatos, fils de Dannotalos, sur la stèle de San Bernardino di Briona).

Comme les autres peuples transpadans, les Insubres connurent au IIe-Ier siècle av. J.-C. une période que l'on peut qualifier de gallo-romaine, jusqu'à l'intégration définitive à Rome, jalonnée par la *lex Pompeia* qui concéda le droit latin aux habitants de la Transpadane (89 av. J.-C.), l'attribution de la citoyenneté romaine (49 av. J.-C.) et enfin l'abandon du statut de province et le rattachement administratif à l'Italie où la réalité insubre disparaîtra dans le cadre de la *XI Regio Transpadana.*

Le conflit qui opposa au IIIe siècle av. J.-C. les Celtes d'Italie à Rome a été pour les historiens l'occasion de s'intéresser plus particulièrement à ces populations. Nous disposons ainsi d'une documentation textuelle qui est, certes, beaucoup plus lacunaire que nous le souhaiterions, mais qui est néanmoins, comparée à celle dont nous disposons pour d'autres régions du monde celtique ancien, tout à fait exceptionnelle. Les vicissitudes militaires recouvrent un ensemble de données qui permet, pour la première fois, de fixer avec une certaine précision les limites d'ensembles ethniques et de tenter de déterminer d'éventuelles correspondances avec des faciès archéologiques. Cette possibilité exceptionnelle de confronter l'interprétation des vestiges archéologiques aux données textuelles peut fournir une clé de lecture pour des situations moins favorables.

C'est une période charnière dont les conséquences furent très importantes non seulement pour les Celtes cisalpins mais également pour leurs cousins transalpins. En effet, l'assimilation des Transpadans préparait à terme la conquête de la Gaule, non seulement par la puissance économique que représentait la plaine du Pô, laboratoire d'une agriculture prospère qui, à la différence de l'agriculture méditerranéenne, pouvait être exportée plus au nord, mais aussi par le ralliement de populations celtophones qui pouvaient développer directement des contacts commerciaux et qui jouèrent également un rôle non négligeable dans les opérations de conquête militaire. Réservoir de denrées et d'hommes, la Cisalpine constituait une base idéale pour la conquête économique et militaire du monde transalpin.

D'autre part, le retour des Boïens en Europe centrale semble directement lié à l'implantation locale d'un modèle urbain, l'oppidum. C'est du moins ce qu'indique de plus en plus clairement la situation de la Bohême, pays dont le nom perpétue la mémoire des Boïens : le réseau urbain y apparaît comme une entreprise planifiée et organisée à partir de la reconstruction

d'un ancien centre fortifié, le site de Závist au sud de Prague, engagée vers 180-170 av. J.-C., donc environ une décennie après la défaite définitive des Celtes cispadans. Il est d'ailleurs vraisemblable qu'une partie au moins des Boïens n'abandonna jamais totalement l'idée de revenir dans les riches terres de la plaine du Pô : un des chefs de l'armée des Cimbres écrasée à Verceil (101 av. J.-C.) portait le nom éloquent de Boiorix, et les Boïens qui assiégaient en 58 av. J.-C. la ville de Noréia, dans le sud-est de l'actuelle Autriche, étaient apparemment sur le chemin du retour vers l'Italie...

Les peuples transalpins au temps des guerres entre Carthage et Rome

Hannibal traverse le pays des Allobroges en 218 av. J.-C.

À partir du fleuve de Narbonne [l'Aude], toute la région voisine est habitée par des Gaulois jusqu'aux montagnes appelées les Pyrénées, lesquelles s'étendent sans interruption de la mer Méditerranée jusqu'à la mer Extérieure [l'Océan]. Le reste de l'Europe, du côté du couchant et des Colonnes d'Hercule, à partir desdites montagnes, est bordé par la mer Méditerranée et par la mer Extérieure ; la partie qui s'avance le long de la mer Méditerranée jusqu'aux Colonnes d'Hercule s'appelle Ibérie ; celle qui s'étend le long de la mer Extérieure, autrement dit la Grande Mer, n'a pas encore de dénomination commune, parce qu'elle n'a été découverte que récemment ; toute cette partie est habitée par des peuples barbares très nombreux...

Hannibal [...] arriva à l'endroit appelé l'Île, région peuplée et fertile qui tire son nom de sa position même. En effet, le Rhône d'une part, la rivière Isara [Isère] de l'autre, coulant de chaque côté, l'aiguisent en pointe vers leur confluent. Elle est comparable par la grandeur et la forme à ce qui en Égypte est appelé le Delta, à cette exception près que la mer limite l'un des côtés du Delta et les bouches des fleuves, tandis que l'Île est bornée par des montagnes d'un accès et d'une traversée difficiles, montagnes presque inaccessibles pour dire le mot.

Parvenu dans cette île, il y trouva deux frères qui se disputaient la royauté et qui campaient face à face avec leurs troupes. L'aîné l'appelant à son secours et l'engageant à agir avec lui et à l'aider à acquérir le pouvoir, il l'écouta, vu pour ainsi dire l'évidence du profit qu'il pouvait en tirer pour la conjoncture future. C'est pourquoi, s'alliant avec le prince pour l'aider à repousser l'autre, il obtint un grand secours du vainqueur. Non seulement il fournit abondamment l'armée de vivres et de tous les autres approvisionnements, mais encore, changeant toutes les armes qui étaient vieilles et usées, il renouvela à propos toute l'armée et, en outre, ayant équipé la plupart des Carthaginois en vêtements et même en chaussures, il leur procura une grande facilité pour le passage des montagnes. Mais, par-dessus tout, commandant l'arrière-garde avec ses propres troupes, il assura aux Carthaginois, qui n'avançaient qu'avec circonspection à travers le pays des Allobroges, la sécurité de leur passage, jusqu'au moment où ils approchèrent du passage des Alpes.

Hannibal, après avoir en dix jours parcouru le long du fleuve huit cents stades [environ 140 km], commença la traversée des Alpes, et il lui arriva de tomber dans de très grands dangers. Tant que les Carthaginois étaient dans les plaines, tous les chefs des différents secteurs des Allobroges se tenaient tranquilles par crainte des cavaliers et des barbares qui les

escortaient ; mais, dès que ceux-ci s'en furent retournés dans leur pays et que les gens d'Hannibal eurent commencé à s'avancer au milieu des défilés, alors les chefs des Allobroges, ayant réuni des forces suffisantes, allèrent occuper les endroits favorables par où il fallait de toute nécessité que les troupes d'Hannibal fissent leur montée. Si donc ils avaient caché leur plan, ils eussent anéanti complètement l'armée des Carthaginois ; mais leurs projets ayant été découverts, ils causèrent certes un grand dommage à Hannibal, mais non moins à eux-mêmes. Car le général carthaginois, apprenant que les barbares occupaient les lieux favorables, campa au pied même des montagnes en attendant, et il envoya quelques-uns des Gaulois qui les avaient guidés avec mission de reconnaître les projets des ennemis et l'ensemble de leur plan. Ayant exécuté leur mission, ils informèrent le général que les ennemis, pendant le jour, montaient attentivement la garde et gardaient les lieux, mais que, pendant la nuit, ils se retiraient dans une ville voisine. Hannibal, se réglant sur cette tactique, imagina le plan suivant : à la tête de son armée, il s'avança au grand jour et s'approcha des défilés, il campa alors non loin de l'ennemi. La nuit venue, il fit allumer les feux et, laissant sur place la plus grande partie de son armée, il prit les soldats les plus aptes et, les équipant à la légère, il s'avança de nuit à travers les défilés ; il s'empara des lieux occupés par les ennemis, alors que les barbares s'étaient retirés dans la ville selon l'habitude.

Le jour venu, les barbares, s'apercevant de ce qui s'était passé, abandonnèrent d'abord leur entreprise ; mais, après cela, voyant la quantité des bêtes de somme et des cavaliers qui cheminaient longuement et péniblement à travers les défilés, ils furent tentés par l'occasion de s'en prendre à la colonne. L'occasion se présentant et, les barbares tombant de plusieurs côtés sur eux, les Carthaginois éprouvèrent de grandes pertes, moins du fait des hommes que des lieux ; ils perdirent surtout des chevaux et des bêtes de somme. Le passage était, en effet, non seulement étroit et rocailleux, mais encore escarpé. Aussi, au moindre mouvement, au moindre désordre, beaucoup de bêtes étaient emportées dans les précipices en même temps que leurs bagages. [...] Voyant cela [...] Hannibal prit avec lui ceux qui, la nuit, avaient occupé les défilés et vola au secours des troupes qui ouvraient la marche. Au cours de l'opération, beaucoup d'ennemis périrent, vu qu'Hannibal attaquait d'une position supérieure, mais il ne perdit pas moins de ses propres troupes. Car le désordre de la marche était augmenté des deux côtés par les cris et la mêlée des combattants. Mais, quant il eut tué la plupart des Allobroges et bousculé les autres en les forçant à fuir chez eux, l'effectif de chevaux et de bêtes de somme qui lui restait encore acheva à grand-peine et au milieu des plus grandes difficultés de franchir le défilé. Puis, rassemblant tout ce qu'il put de soldats au sortir de cette mêlée, il se jeta sur la ville d'où les ennemis avaient fait leur sortie. La trouvant à peu près vide, car les habitants avaient couru au butin, il se rendit maître de la place. Il tira de cette opération un grand profit, tant pour le présent que pour l'avenir. Pour l'instant, il ramena un grand nombre de chevaux et de bêtes avec les hommes qui avaient été capturés en même temps ; pour l'avenir, il eut une grande abondance de vivres pour deux ou trois jours ; mais l'essentiel fut qu'il suscita la terreur chez les peuples voisins au point d'enlever à tous ceux qui habitaient dans la montée l'idée de l'attaquer aisément.

Polybe, Histoires, *III, 37 et 49-51*
(traduction de Jules de Foucault, Paris, Les Belles Lettres, 1971).

Au bout de quatre jours [Hannibal] parvint à l'Île. Là, l'Isère et le Rhône, qui prennent leur source dans des régions différentes des Alpes, confluent au milieu des plaines après avoir encerclé une superficie importante de terres ; on lui a donné le nom d'« Île ». Près de là habitent les Allobroges, peuple qui, dès ce temps-là, valait largement les autres peuples gaulois par ses ressources et par sa renommée. Il était alors divisé. Deux frères se disputaient le trône ; l'aîné — c'est lui qui avait exercé le commandement au début —, nommé Branéus, était menacé d'être chassé par son frère cadet et par une ligue de jeunes gens : sur le terrain du droit, ceux-ci étaient les plus faibles ; pour ce qui est de la force, ils avaient le dessus. Comme, à la suite de cette sédition (cela ne pouvait tomber plus à propos), le sujet de la querelle avait été soumis à Hannibal, celui-ci, devenu maître de décider de l'attribution du trône, rendit le pouvoir à l'aîné, parce que tel avait été l'avis du conseil et des grands. En remerciement de son action, il reçut une aide en vivres et une grande quantité de fournitures de toute sorte, surtout en vêtements, dont la réputation fâcheuse de pays froid qu'avaient les Alpes les forçait à faire des stocks. Une fois apaisées les querelles entre les Allobroges, se dirigeant désormais vers les Alpes, il décida de ne pas les aborder par la voie directe, mais obliqua [...] pour aller chez les Tricastins ; de là, longeant l'extrémité du territoire des Voconces, il se dirigea vers celui des Trigorii, ne rencontrant aucun obstacle sur sa route avant d'arriver à la Durance.

Tite-Live, Histoire romaine, *XXI, 31*
(traduction de Paul Jal, *Paris, Les Belles Lettres, 1988).*

L'OCCIDENT CELTIQUE AU IIIe SIÈCLE AV. J.-C.

Comparées aux informations que nous possédons sur la Grande Expédition de l'an 280 av. J.-C. ou sur les luttes entre Rome et les Gaulois d'Italie, les données que fournissent les textes sur la situation de l'Occident celtique au IIIe siècle av. J.-C. sont très peu nombreuses. Elles concernent essentiellement la vallée du Rhône. Mentionnée d'abord comme la région où les Boïens et les Insubres cisalpins recrutèrent les mercenaires dits Gésates pour l'expédition qui se termina en 225 av. J.-C. par la défaite de Télamon, elle est ensuite évoquée lors de la description de la traversée de l'armée d'Hannibal en 218 av. J.-C. : après avoir quitté le territoire des Ibères et franchit les Pyrénées, le général carthaginois entra dans une région habitée par des Gaulois qu'il traversa jusqu'au Rhône grâce à l'accord des chefs locaux, rencontrés à Iliberris (aujourd'hui Elne dans les Pyrénées orientales). Après le passage du fleuve, où l'armée carthaginoise aurait eu à combattre des barbares qui, selon Tite-Live (*Histoire romaine*, XXI, 26), auraient été une fraction des Volques, « un peuple puissant », passée sur la rive gauche pour en défendre l'accès, il serait remonté jusqu'au confluent avec l'Isère. Il y aurait rencontré le peuple des Allobroges en proie à un conflit interne qui opposait le roi, nommé Branéos par Tite-Live, à son

frère cadet soutenu par une faction de jeunes. Consolidé dans son pouvoir par Hannibal, Branéos fournit à l'armée carthaginoise des moyens importants pour la suite de l'expédition. Toujours selon Tite-Live, plus riche de précisions que Polybe, Hannibal se serait ensuite dirigé chez les Tricastins, le même peuple qui avait été indiqué auparavant par l'historien comme le point de départ de la traversée des Alpes par l'expédition légendaire de Bellovèse (V, 34).

Malgré leur brièveté et leur caractère à première vue très lacunaire, ces quelques passages apportent un complément précieux aux données fournies par l'archéologie. Ils paraissent en effet confirmer, dans cette aire occidentale de contact entre les Celtes et le monde méditerranéen, l'aboutissement de mouvements de population qui concernèrent dans la première moitié du IIIe siècle av. J.-C. l'ensemble du monde celtique, depuis la cuvette karpatique et les plaines danubiennes jusqu'aux rivages de l'Atlantique. Évoqués déjà précédemment à propos de la Grande Expédition de l'an 280 av. J.-C., des groupes très mobiles, organisés militairement et encadrés probablement par d'efficaces confréries guerrières, sillonnaient alors l'Europe, à la recherche de nouveaux territoires et de débouchés parmi lesquels figurait en première place le service mercenaire. Recrutés d'après les objets qui les accompagnaient principalement en Celtique danubienne, ils s'installèrent donc de préférence dans des régions où la faiblesse du peuplement existant s'associait aux possiblités d'expéditions militaires ou d'engagement à la solde des différentes puissances qui s'affrontaient sur le pourtour de la Méditerranée.

L'installation des Volques en Gaule

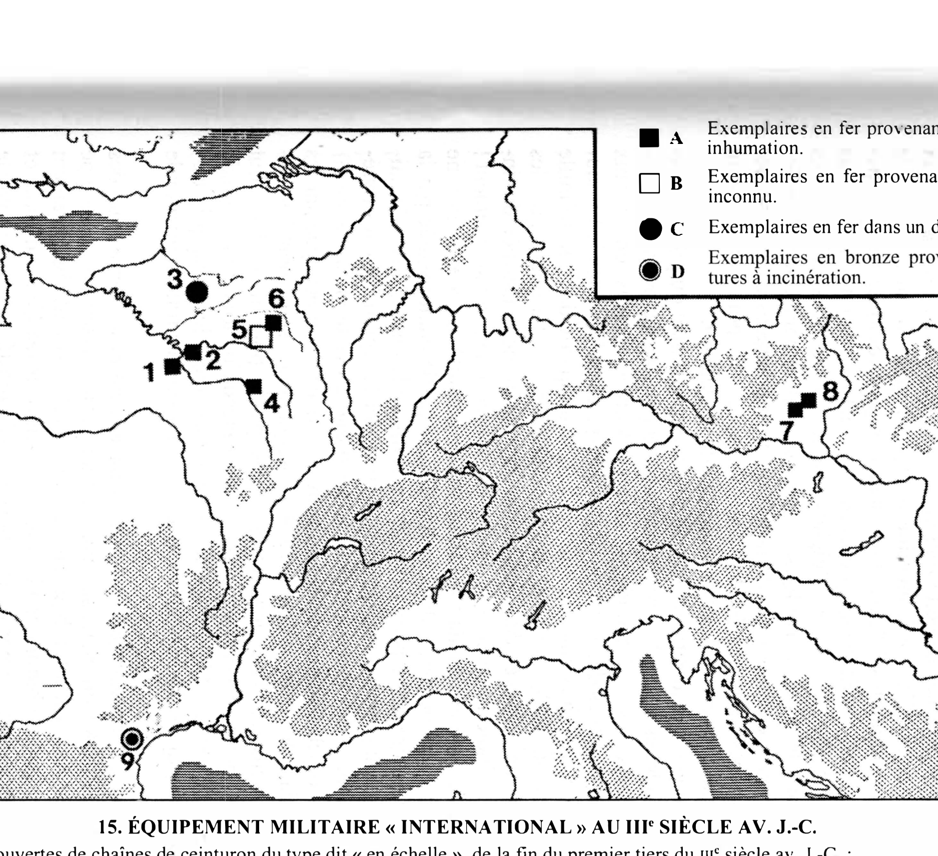
Peuplée à l'origine par une population de souche ibérique, ainsi qu'en témoignent des inscriptions et des toponymes (le nom de la ville d'Iliberris, où Hannibal rencontra les chefs gaulois, est particulièrement révélateur à cet égard), le sud-est du Languedoc avait constitué dès le Ve siècle av. J.-C. un marché de mercenaires, ainsi qu'en témoigne la mention des Elysikoi des environs de Narbonne parmi les effectifs carthaginois de la bataille d'Himère énumérés par Hérodote. C'est probablement cette même raison qui poussa les groupes dits Volques à s'y installer deux siècles plus tard. Leur arrivée n'est pas explicitement mentionnée par les textes, mais elle est clairement signalée par l'afflux soudain d'objets laténiens d'origine danubienne datables presque sans exception du deuxième quart du IIIe siècle av. J.-C. Souvent hors contexte ou associés sur des habitats à des matériaux indigènes, les plus révélateurs sont constitués par des formes caractéristiques de parures féminines, notamment des anneaux à oves creux ou des pièces ornées par les techniques particulières du bronze inspirées de l'orfèvrerie qui avaient été élaborées alors dans les territoires qui entourent le cours moyen du Danube, notamment la Bohême centrale et la Moravie : le pseudo-filigrane et le « pastillage », une variante assez grossière de la

granulation dont l'effet évoque une sorte de bourgeonnement. Certaines de ces parures sont tellement proches d'exemplaires trouvés en nombre en Europe centrale que l'on peut envisager leur fabrication dans les mêmes ateliers.

Ainsi, un bracelet à oves creux décorés d'une composition d'esses en relief sur un fond pointillé, trouvé anciennement à La Rivière-sur-le-Tarn, présente, aussi bien par sa facture que par son décor, une étonnante parenté avec une série de parures du centre-nord de la Bohême. Il ne peut en aucun cas être rattaché à une tradition locale du sud-ouest de la Gaule et sa présence ne peut s'expliquer, comme celle des autres parures évoquées, que par l'arrivée de personnes qui les portaient ou qui étaient en mesure de les fabriquer sur place en employant des modèles et des techniques importées directement d'Europe centrale. En effet, rien ne permet d'envisager à cette époque la possibilité d'un commerce à longue distance de parures en bronze, car ce type d'objet semble alors étroitement lié aux coutumes vestimentaires de groupes humains qui affirmaient ainsi leur différence.

Des relations analogues, moins évidentes cependant quant à l'origine des objets concernés, peuvent être reconnues à propos de certaines armes ou éléments de l'équipement guerrier. Ainsi, la restauration et l'analyse récente de l'une des tombes à incinération du site d'Ensérune, datable de la première moitié du IIIe siècle av. J.-C., a révélé la présence d'un fourreau décoré de l'emblème de la « lyre zoomorphe », la paire de monstres affrontés au corps de serpent, richement incrusté de corail, en tout point semblable à un exemplaire trouvé dans une tombe d'Ering en Bavière. Cette pièce d'exception est accompagné à Ensérune d'une chaîne de suspension d'un type particulier, dit par les spécialistes « en échelle ». Les cas connus de cette pièce d'équipement très caractéristique, assez peu nombreux et issus indiscutablement de la même impulsion initiale, se répartissent actuellement dans plusieurs zones qui s'échelonnent sur un ample arc de cercle partant d'Ensérune, passant par la Champagne et la Moravie, et aboutissant à la nécropole de Karaburma, située sur le territoire de l'actuelle ville de Belgrade (carte 15). Singulièrement, les deux exemplaires excentriques d'Ensérune et de Karaburma sont actuellement les seuls fabriqués en bronze et la tombe belgradoise où fut découverte cette chaîne de ceinturon contenait également un fourreau orné de la « lyre zoomorphe ». Le mobilier funéraire de Karaburma appartient indiscutablement à la phase initiale de la nécropole, considérée généralement comme immédiatement postérieure à la Grande Expédition de l'an 280 av. J.-C. Le guerrier enterré serait donc probablement l'un des participants, revenu s'installer avec les groupes qui formèrent alors dans la région le nouveau complexe ethnique connu sous le nom de Scordisques. C'est donc à ce même mouvement de reflux de grande ampleur que pourrait appartenir le personnage incinéré à Ensérune.

L'existence d'un lien entre les Volques installés dans le Languedoc et la Grande Expédition était bien connue dans l'Antiquité. Ainsi, Strabon (*Géographie*, IV, 1, 13) évoque une ancienne migration qui aurait entraîné,



15. ÉQUIPEMENT MILITAIRE « INTERNATIONAL » AU IIIe SIÈCLE AV. J.-C.

ouvertes de chaînes de ceinturon du type dit « en échelle », de la fin du premier tiers du IIIe siècle av. J.-C. :
nt-Maur-des-Fossés. — 3. Gournay-sur-Aronde. — 4. Saint-Benoît-sur-Seine. — 5. Villevenard, Suippes et autres déc
nce précise. — 6. Aure. — 7. Blučina. — 8. Pustiměřské Prusy. — 9. Ensérune. — 10. Belgrade-Karaburma.
in 1987.)

« suite à une guerre civile », une fraction de ce peuple jusqu'en Asie Mineure où « des ressortissants d'autres peuples se seraient alors joints aux bannis, formant le peuple auquel appartient actuellement la partie de la Phrygie contiguë à la Cappadoce et à la Paphlagonie. Nous en avons la preuve, aujourd'hui encore, dans le nom local de Tectosages qui est porté par un des trois peuples de cette région, celui qui est fixé à Ancyre et aux alentours de cette ville... » Il mentionne explicitement la participation de ceux qui vivaient au IIe siècle av. J.-C. dans la région toulousaine à l'expédition de Brennos : « En ce qui concerne les Tectosages, on assure qu'ils participèrent à l'expédition de Delphes et que les trésors sacrés trouvés chez eux dans la ville de Toulouse par le général romain Caepio provenaient des richesses rapportées de là-bas, mais augmentées cependant des offrandes privées faites par les habitants de cette ville pour consacrer au dieu ces dépouilles et solliciter sa miséricorde » *(ibidem)*.

Strabon doute à juste titre de la présence d'or provenant du pillage imaginaire de Delphes parmi les trésors accumulés par les Tectosages et attribue leurs richesses à l'abondance des ressources locales en métaux précieux. Les récentes découvertes de mines d'or gauloises dans le Limousin confirment ses dires, mais le fait que la majeure partie des quinze mille talents (équivalent de plus de quatre cents tonnes d'argent) que les Romains auraient trouvés dans les lacs sacrés aurait été constituée de lingots d'argent indique également une autre source d'approvisionnement : l'Ibérie, où ce métal circulait en très grande quantité. Le commerce ne devait fournir qu'une partie des entrées, l'autre partie étant assurée par la puissance militaire de ce peuple : des « présents » plus ou moins volontaires, tels ceux qui permirent à Hannibal de traverser la région entre les Pyrénées et le Rhône, le service mercenaire, ainsi que d'éventuelles razzias.

Quelques objets exceptionnels en or, trouvés dans l'aire occupée par les Volques et datables du IIIe siècle av. J.-C., indiquent non seulement les fondements anciens de cette richesse dont une partie pourrait malgré tout appartenir au butin recueilli en Grèce ou en Macédoine lors de la Grande Expédition de 280 av. J.-C., mais confirment également les liens qui unissent à cette époque ce peuple languedocien à l'Europe centrale et au monde hellénistique.

Le torque et le brassard de Lasgraïsses constituent probablement un des rarissimes exemples qui nous soit parvenu de parure masculine de ce type en métal précieux. En effet, bien que les torques d'or soient régulièrement mentionnés parmi le butin des victoires romaines sur les Celtes d'Italie et que leur port au combat par l'élite guerrière soit attesté notamment par le récit qu'a laissé Polybe de la bataille de Télamon, où il évoque les guerriers nus des premières lignes « parés de colliers et de bracelets d'or » (*Histoires*, II, 29), aucun exemplaire n'est connu d'une sépulture de guerrier celtique datable des IVe-IIIe siècles av. J.-C. Les pièces assorties de Lasgraïsses constituaient apparemment un dépôt, vraisemblablement à caractère votif. Cependant, leur solidité et le système très fonctionnel de

fermeture du torque indiquent qu'ils avaient été fabriqués pour être effectivement portés. Le brassard est une variante somptueuse, abondamment ornée en relief, du bracelet ou brassard en bronze à oves creux qui est attesté dans un certain nombre de sépultures de guerriers de la première moitié du IIIe siècle av. J.-C., principalement en Europe centrale. Le torque fournit l'explication de l'origine de l'étonnante ornementation bourgeonnante que l'on trouve également sur le brassard : elle est incontestablement inspirée par les couronnes hellénistiques en métal précieux, formées d'éléments floraux. On peut constater sur le collier de Lasgraïsses la présence des enroulements obliques du ruban qui séparait et maintenait en place sur l'armature les touffes des couronnes en fleurs naturelles qui avaient servi de modèle aux orfèvres grecs. Ce type particulier d'ornementation a dû connaître une certaine vogue chez les Celtes du sud-ouest de la Gaule, car on le retrouve sur un brassard qui aurait été trouvé au XIXe siècle à Aurillac (en réalité, il s'agit des fragments de deux parures annulaires, remontés probablement ensemble après la découverte). Même si on ne connaît pas à ce jour de pièces comparables d'Europe centrale, on peut situer dans cette région l'origine du type de brassard à oves creux auquel appartient l'exemplaire de Lasgraïsses. Quant au contact avec le monde hellénistique qui a fourni son inspiration à l'orfèvre celte, les connaissances actuelles de la situation au IIIe siècle av. J.-C. conduiraient à le chercher plutôt à l'est qu'à l'ouest.

Le décor de la demi-douzaine de torques en or du dépôt découvert en 1841 à Fenouillet est également d'inspiration végétale : certaines pièces présentent des motifs qui évoquent les inflorescences du chêne, d'autres, à première vue presque géométriques, pourraient être une stylisation de la fleur du gui, la plante sacrée des Celtes (c'était déjà l'opinion du directeur du jardin botanique de Toulouse au moment de la découverte). C'est ce deuxième type d'ornementation que l'on retrouve sur un torque découvert à Gajić (anciennement Hercegmárok), dans le nord de l'actuelle Croatie, dans une région où la tradition antique localisait les *Volcae paludes* (« marais des Volques ») qui perpétuaient le souvenir d'une présence ancienne de ce peuple.

On pourrait évoquer d'autres éléments qui relient dans la première moitié du IIIe siècle av. J.-C. l'Europe centrale au territoire habité en Gaule par les Volques, par exemple certaines formes de fibules, mais il faut souligner que les objets de cette origine apparaissent alors aussi bien à l'ouest qu'à l'est du Rhône. Dans cette région, les parures danubiennes ornées en fort relief expliquent vraisemblablement l'apparition d'un type de bracelet masculin orné d'esses, connu de sites indigènes des environs de Marseille où furent trouvés également des anneaux à oves creux, probablement d'origine centre-européenne, et représenté sur les statues de guerriers d'Entremont.

Contrairement à l'opinion de Strabon, pour qui le territoire d'origine des Volques était celui qu'ils occupaient dans le sud-ouest de la Gaule au

moment de la conquête romaine, vers la fin du IIe siècle av. J.-C., l'installation de ce peuple dans la région paraît devoir être la conséquence des mouvements de population qui prolongèrent vers l'ouest le reflux de la Grande Expédition, à partir de 279-278 av. J.-C. Aucun indice ne permet de savoir s'il s'agissait, là aussi, d'une expédition unique de grande envergure, organisée dès l'origine dans le but de s'installer dans une région qui offrait la possibilité de contacts directs avec le monde méditerranéen, ou plutôt de la pénétration capillaire de petits groupes s'échelonnant sur une certaine durée. La formation d'une entité ethnique nouvelle sur un vaste territoire plaiderait en faveur de la première formule, mais la seconde possibilité peut expliquer l'apparition isolée d'éléments danubiens dans un milieu qui reste marqué par la tradition locale, comme c'est le cas à l'est du Rhône.

Allobroges et Arvernes

Il est tentant de rattacher l'émergence des Allobroges, les « gens d'un autre pays », aux mouvements de la première moitié du IIIe siècle av. J.-C., une période où l'on constate sur leur territoire historique l'apparition en nombre d'objets laténiens, jusqu'ici plutôt rares, dont certains présentent une empreinte incontestablement danubienne. Dans un tel cas, leur descendance des groupes militaires très mobiles qui sillonnait l'Europe, dans la première moitié du IIIe siècle av. J.-C., à la recherche d'occasions de tout genre d'exercer leurs talents, pourrait expliquer leur disponibilité au service mercenaire qu'illustre l'embauche des Gésates par les Celtes d'Italie en 232 av. J.-C. L'aire de recrutement décrite par Polybe — « les Alpes et les bords du Rhône » (*Histoires*, II, 22) — coïncide en effet avec le territoire des Allobroges, et ce n'est probablement pas le hasard si l'on voit apparaître dans cette région au IIIe siècle av. J.-C. des sépultures qui contiennent un équipement guerrier conforme au standard contemporain le plus avancé, et, plus particulièrement, des fourreaux portant l'emblème de la « paire de dragons » (Rives, Voreppe).

L'intervention romaine contre le peuple des Salyens qui menaçait Marseille, en 125 av. J.-C., la prise de leur principale agglomération, la ville fortifiée d'Entremont, près de laquelle est alors fondée la nouvelle ville d'Aquae Sextiae (Aix-en-Provence), et la création de la province de Narbonnaise provoquèrent la réaction commune des Allobroges et des Arvernes, leurs puissants voisins de la rive droite du Rhône. Les deux peuples affrontèrent militairement les légions sous la conduite du roi arverne Bituitos, fils de Luern, un souverain connu pour sa richesse et ses largesses. Strabon (*Géographie*, IV, 1, 11) place une des batailles gagnées en 121 av. J.-C. contre l'armée des Celtes par Cnaeus Ahenobarbus à proximité du confluent de la Sorgue et du Rhône. Une autre, où les Romains, forts de trente mille hommes et commandés par Fabius Maximus Aemilianus, auraient taillé en pièces les deux cent mille guerriers de la coalition de

Bituitos, aurait eu lieu près du confluent de l'Isère et du Rhône, vers Valence. Le territoire allobroge sera désormais rattaché à la province de Narbonnaise qui s'étendra ainsi des côtes de la Méditerranée jusqu'au lac Léman. Cette annexion de l'ensemble des territoires situés sur la rive gauche du Rhône permettait de constituer un tampon entre la Gaule transpadane, toujours formellement indépendante, et les régions d'où provenaient les effectifs mercenaires qui avaient, à différentes reprises au siècle précédent, fourni un efficace soutien militaire aux Gaulois cisalpins.

Facile à surveiller, la frontière du Rhône séparait ainsi définitivement les Arvernes de l'Italie. Apollodore, un auteur grec qui écrivait vers le milieu du IIe siècle av. J.-C., donc avant leur défaite, qualifie les Arvernes de « plus belliqueux parmi les peuples gaulois de la Celtique ». Selon Strabon (*Géographie*, IV, 2, 3), « leur territoire s'étendait à l'origine jusqu'à Narbonne et aux frontières de la Massaliotide et les peuples leur étaient soumis jusqu'au mont Pyréné, jusqu'à l'Océan et jusqu'au Rhin ». Cette « hégémonie arverne » a été considérée comme fondée sur le rôle déterminant de ce peuple dans le contrôle du trafic de l'étain entre l'Atlantique et la Méditerranée. On ne peut évidemment exclure que le contrôle d'une ressource aussi vitale pour l'artisanat méditerranéen ait joué un rôle important dans l'économie régionale, mais c'est en premier lieu la force militaire qui pouvait constituer au IIIe siècle av. J.-C. le fondement d'un tel pouvoir. La première mention des Arvernes remonterait à l'an 207 av. J.-C., où ils sont mentionnés à l'occasion du passage d'Hasdrubal d'Espagne en Italie. S'ils ne furent pas nommés à propos de l'expédition d'Hannibal, c'est vraisemblablement parce que l'armée carthaginoise traversa le fleuve chez les Volques, avant d'atteindre leur territoire, situé plus au nord face à celui des Allobroges.

La documentatrion archéologique recueillie à ce jour sur le territoire historique des Arvernes indique une situation analogue à celle de l'aire allobroge : une très faible occupation au IVe siècle av. J.-C., suivie d'un essor du peuplement vers le deuxième quart du siècle suivant où réapparaissent notamment des matériaux caractéristiques de la Celtique danubienne. C'est alors que peut être située la phase initiale de l'important habitat d'Aulnat près de Clermont-Ferrand, exploré récemment, qui connaîtra ensuite une évolution continue.

C'est également à la première moitié du IIIe siècle av. J.-C. que peuvent être attribuées les plus anciennes imitations des monnaies d'or macédoniennes de Philippe II connues de la Gaule, dont la variante la plus nombreuse — inspirée d'émissions posthumes au différent (signe distinctif) du monogramme, foudre et épi — présente actuellement une indiscutable concentration dans les territoires arverne et allobroge. D'autres exemplaires jalonnent, sur le Plateau suisse, le parcours vers les régions danubiennes. Une telle diffusion s'accorde mal avec l'hypothèse d'un monnayage qui aurait été adopté dans le cadre du trafic de l'étain. Elle correspond mieux à une introduction liée aux expéditions militaires ou au mercenariat. Dans

ces deux cas, les modèles macédoniens auraient été introduits à partir de l'est et non par la Méditerranée occidentale. C'est donc très probablement dans le contexte de l'afflux de groupes militaires dont le passage par les régions danubiennes est indiqué par l'apparition d'objets caractéristiques qu'il faut situer l'apparition d'un monnayage gaulois. Il ne serait pas le produit de l'« hégémonie arverne », mais le reflet de l'installation en Gaule d'une élite militaire jusqu'ici très mobile, habituée à monnayer ses services et à thésauriser ses réserves de métal précieux sous la forme monétaire, facilement quantifiable et transportable, qui servait à établir les contrats mercenaires.

Ainsi, la formation des grandes puissances militaires gauloises du sud de la Gaule, les Volques, les Allobroges et les Arvernes, pourrait être le résultat d'un processus comparable et parallèle à celui qui conduisit à la naissance de nouvelles entités celtiques ou composites dans le sud-est de l'Europe et jusqu'en Asie Mineure : leur élément fédérateur auraient été les formations militaires très mobiles, recrutées vers la fin du IVe siècle av. J.-C. et le début du siècle suivant dans différentes régions du monde celtique en vue d'une attaque contre les riches royaumes hellénistiques de la Méditerranée orientale.

Les Helvètes

Le Plateau suisse, carrefour principal des contacts entre l'Europe danubienne, le sud de la Gaule et l'Italie, semble également avoir connu alors des changements qui peuvent être attribués au passage ou même à l'établissement de ces groupes d'aventuriers celtiques. Outre des imitations anciennes de monnaies d'or macédoniennes qui jalonnent le parcours entre la vallée du Danube et le couloir rhodanien, on peut y constater, vers le deuxième quart du IIIe siècle av. J.-C., l'afflux des mêmes objets caractéristiques du milieu danubien que l'on a évoqué déjà pour le sud de la Gaule : parures annulaires à oves creux, généralement ornées en fort relief, décors de « pastillage » et faux-filigrane. Les pièces en question sont si proches d'exemplaires trouvés dans l'aire danubienne que l'on peut envisager leur fabrication dans de mêmes ateliers. On les voit apparaître aussi bien dans de nouvelles petites nécropoles ou des tombes isolées qui pourraient éventuellement appartenir à de nouveaux venus, que dans des cimetières qui semblent avoir été utilisés de manière apparemment continue depuis la seconde moitié du Ve siècle av. J.-C.

Les deux sites les plus significatifs à cet égard, Münsingen près de Berne et Saint-Sulpice sur la rive nord du lac Léman, présentent à ce moment des situations analogues mais avec quelques différences. À Münsingen, l'apparition de bracelets à oves creux dans les tombes féminines s'effectue dans le contexte d'une tradition indigène qu'indique la présence multiple d'anneaux de cheville tubulaires. La phase successive, caractérisée par la présence de riches chaînes de ceinture en bronze accompagnées

de bracelets en verre et de formes évoluées de fibules dites de schéma La Tène II, mais sans anneaux de cheville, semble constituer pour cette raison une rupture si brutale avec cette tradition qu'elle suggère l'existence possible d'une interruption de deux ou trois décennies dans l'utilisation de la nécropole. En effet, les matériaux de ces tombes féminines semblent nettement plus récents que les mobiliers funéraires où figurent les anneaux à oves creux de type danubien. Très homogène par les types et les associations de parures, la vingtaine de tombes de la phase récente semble correspondre à une utilisation continue du cimetière pendant le dernier tiers du IIIe siècle av. J.-C. et au tout début du siècle suivant. L'interruption temporaire des inhumations pourrait être la conséquence d'une période d'instabilité générale liée aux déplacements humains. Il ne serait pas surprenant qu'elle ait eu des répercussions sur ce site stratégique qui contrôlait les passages vers les cols alpins. Rien ne permet cependant d'envisager un apport important de population allogène dans la région bernoise.

Des perturbations peuvent être également observées dans la grande nécropole de Saint-Sulpice. La séquence des inhumations semble s'arrêter à peu près au même moment qu'à Münsingen, mais la nécropole ne paraît être désormais utilisée que tout à fait sporadiquement : on ne connaît plus qu'une tombe isolée, datable vers la fin du deuxième quart du IIIe siècle av. J.-C., qui contient des bracelets ornés par « pastillage ». D'autres parures très proches de formes connues notamment de Bohême proviennent de différents sites voisins, mais la région subit une certaine désaffection par rapport à l'axe qui relie l'extrémité orientale du lac (nécropole de Vevey) d'une part à la région bernoise en passant par la vallée de Gruyère, d'autre part à la vallée supérieure du Rhône et aux passages vers l'Italie. Une telle situation reflète probablement l'intensification des rapports entre la Cisalpine et les régions danubiennes, datable du deuxième quart du IIIe siècle av. J.-C., dont témoignent les parures de type danubien qui apparaissent alors aussi bien chez les Insubres que chez les Boïens.

Il faut rappeler le fait que l'étroite parenté de certaines parures suisses et centre-européennes peut être constatée pendant tout le IVe siècle av. J.-C. où elle se trouve liée au rôle de plaque tournante que joue cette région dans les relations entre les Celtes cisalpins et transalpins. La vague de formes danubiennes du deuxième quart du IIIe siècle av. J.-C. qui traversa la région en suivant la direction nord-sud avant de bifurquer probablement sur le Léman, pour remonter et descendre le cours du Rhône, peut être cette fois difficilement séparée de ceux qui ont véhiculé cette mode. En effet, leur passage semble avoir eu des conséquences importantes et durables non seulement parce qu'il provoqua une restructuration du peuplement mais aussi parce qu'il correspond à la naissance d'un réseau aménagé de voies de communication dont témoignent notamment les ponts qui franchissaient la Thielle sur le site de La Tène, à sa sortie de lac de Neuchâtel, ainsi que plus en aval, à Cornaux. En effet, les datations dendrochronologiques fournies par les bois recueillis indiquent actuellement pour le début de la

construction du pont dit Vouga l'an 251 av. J.-C. D'autres éléments ou objets en bois trouvés sur ces sites s'échelonnent dans la seconde moitié du IIIe siècle av. J.-C. et confirment ainsi les dates estimées pour les objets métalliques appartenant à la phase de fréquentation la plus ancienne de ces sites.

Même si l'on peut rester réservé quant à la réalité d'un afflux ethnique d'origine danubienne, il n'en reste donc pas moins que le Plateau suisse a connu au deuxième quart du IIIe siècle av. J.-C. une période de profondes et durables transformations qui conduisirent ensuite, sans changements ultérieurs comparables, aux Helvètes que César refoula deux siècles plus tard, lors de leur tentative d'installation en Gaule. Ces transformations paraissent trop soudaines et trop rapides pour être attribuées à la seule évolution, sans une forte impulsion venue de l'extérieur.

Les Belges

La région d'Occident où les mouvements de population sont actuellement les mieux perceptibles est la Champagne : vidée d'une partie de ses habitants vers la fin du Ve siècle av. J.-C., elle n'avait conservé qu'un peuplement très raréfié, à l'exception toutefois de la région de Reims où le réseau dense des cimetières marniens continue apparemment à être utilisé sans interruption significative. Quelques groupes provenant des régions voisines viennent s'installer dès la deuxième moitié du IVe siècle av. J.-C. dans les aires dépeuplées. On peut identifier leur provenance grâce aux formes spécifiques des torques qui constituent traditionnellement l'élément le plus important de la parure féminine dans cette province du monde celtique : les formes ternaires indiquent une origine du sud de la Champagne, du Sénonais ou du Nogentais, celles aux tampons précédés de nodosités une origine orientale, des régions qui s'étendent entre le cours supérieur de la Marne et le Rhin.

Ces groupes restent cependant assez peu nombreux jusque vers la fin du premier quart du IIIe siècle av. J.-C., un moment où semble s'accroître la mobilité des populations et où on voit apparaître des femmes qui ne se distinguent plus seulement par des formes de torques différentes, mais qui introduisent dans la région une parure annulaire tout à fait étrangère à la tradition marnienne : la paire d'anneaux de cheville. La forme à tampons, le plus souvent avec des nodosités sur la tige, est généralement accompagnée d'un torque et indique probablement une origine de la périphérie orientale de l'ancienne aire marnienne. L'autre forme, à oves creux ou pleins, ne semble jamais être associée au torque, mais seulement à des brassards ou bracelets portés de manière dissymétrique, contrairement à la tradition marnienne. Des ceintures métalliques, équipées souvent de crochets zoomorphes comme en Celtique danubienne, viennent quelquefois compléter la parure. On voit apparaître également les techniques du « pastillage » et du faux-filigrane, appliquées dans certains cas à des formes

locales. Les femmes ainsi parées semblent appartenir toutes à la phase initiale de petites nécropoles qui s'installent dans le courant du deuxième quart du IIIe siècle av. J.-C. sur de nouveaux sites ou d'anciens cimetières marniens désaffectés depuis la fin du Ve siècle av. J.-C. Les femmes des générations successives ensevelies sur ces sites abandonnent ce type de parure et reviennent à la tradition locale du torque comme insigne de rang.

Les indices convergents fournis par les matériaux plaident en faveur de l'immigration de petits groupes, dont le noyau est constitué par des individus issus du milieu danubien. Leur arrivée provoque apparemment une restructuration générale du peuplement, qui entraîne également un afflux accru d'individus ou petits groupes originaires des régions avoisinantes. Les nouveaux sites funéraires, caractérisés quelquefois par la présence d'enclos, semblent désormais constituer l'ossature d'une occupation humaine qui ne connaîtra pas de modifications substantielles jusqu'à la guerre des Gaules. Autrement dit, les mouvements ethniques du deuxième quart du IIIe siècle av. J.-C. doivent être à l'origine de la formation de la plupart des peuples du nord de la Gaule connus dans l'Antiquité sous le noms de Belges. En effet, tandis que les Rèmes sont à l'évidence les descendants directs d'un groupe marnien resté très homogène et attaché à ses traditions, la plupart des autres peuples énumérés par César dans la Gaule Belgique ne peuvent être reconduits archéologiquement sur leur territoire historique à une situation antérieure à la première moitié du IIIe siècle av. J.-C.

Cette situation n'est pas valable uniquement pour l'ancienne aire du faciès marnien et des groupes apparentés, qui semble constituer le noyau territorial de la confédération des peuples belges énumérés par César (*Guerre des Gaules*, II, 4). Elle pourrait être également celle de petits peuples situés plus au sud, ce qui constitue probablement l'explication du passage sur le territoire des Belges que Strabon aurait emprunté à son prédécesseur Posidonios : « Les plus courageux de tous [les Gaulois] sont [...] les Belges, cette nation divisée en quinze peuples vivant au bord de l'Océan entre le Rhin et la Loire… » La reconnaissance du rôle qu'aurait joué dans la constitution des peuples belges une force militaire venue de l'extérieur figure par ailleurs implicitement chez César : « La plupart des Belges étaient d'origine germanique ; ils avaient, jadis, passé le Rhin, et s'étant arrêtés dans cette région à cause de sa fertilité, ils en avaient chassé les Gaulois qui l'occupaient ; c'était le seul peuple qui, du temps de nos pères, alors que les Cimbres et les Teutons ravageaient toute la Gaule, avait su leur interdire l'accès de son territoire ; il en était résulté que, pleins du souvenir de cet exploit, ils s'attribuaient beaucoup d'importance et avaient de grandes prétentions pour les choses de la guerre » (*Guerre des Gaules*, II, 4).

Deux faits importants ressortent de ce texte : l'origine transrhénane des Belges, pleinement confirmée par l'archéologie, et le rôle que jouait chez eux l'aspect militaire, confirmé non seulement par les sépultures de

guerriers qui apparaissent avec les nouvelles nécropoles vers le deuxième quart du IIIe siècle av. J.-C. en nombre dans la région et qui comportent souvent des éléments attestés uniquement chez les groupes volques ou danubiens, mais aussi par les sanctuaires explorés récemment en Picardie (Gournay, Ribemont). Fondés apparemment dès l'installation de ces populations, peut-être en signe de prise de possession du territoire, ils contiennent des dépôts d'armes, trophées de victoire offerts aux dieux, qui fournissent non seulement un matériel abondant mais illustrent clairement l'importance fondamentale de l'activité guerrière chez les grands peuples de la Gaule Belgique.

Ainsi que le démontre clairement le cas des Rèmes, le très vaste espace géographique attribué par Posidonios aux peuples belges comportait des noyaux de peuplement anciens et homogènes qui ne connurent pas de bouleversements significatifs pendant toute la durée de la culture laténienne. C'est notamment le cas de la péninsule armoricaine, où les fouilles récentes ont révélé sur des sites tels que Saint-Symphorien, à Paule, une étonnante continuité des formes d'habitat, depuis le Ve siècle av. J.-C. jusqu'à la guerre des Gaules. Cette continuité d'un faciès armoricain, illustrée aussi bien par l'évolution des poteries que par la persistance de traits spécifiques, ne peut être attribuée ni à l'isolement ni à une situation présumée (à tort) périphérique. C'est simplement la conséquence d'un peuplement stable qui, tout en étant bien intégré dans les trafics à longue distance, n'avait pas été touché par les grands courants migratoires continentaux du IVe siècle av. J.-C. et de la première moitié du siècle suivant.

La Gaule et les îles Britanniques

Particulièrement fort dans le nord de la Gaule, l'afflux des migrants guerriers eut probablement des répercussions jusque dans les îles Britanniques, ainsi que le montrent les liens ponctuels qui unissent la Champagne à une région aussi éloignée que l'Irlande. Un cas particulièrement révélateur est celui d'une sépulture masculine du petit cimetière de Pogny (Marne) qui contenait une coupe en bronze, probablement une patère pour les libations, associée à une paire de cuillères peu profondes. L'une d'elles est gravée dans sa partie concave de deux lignes perpendiculaires dont le croisement est marqué par un trou. Cette image symbolique des quatre parties unies par un centre commun correspond à une conception quadripartite bien attestée chez les Celtes dans l'organisation de leurs communautés où quatre provinces se trouvent fédérées par un territoire central indivisible où se réunissent les instances religieuses (sanctuaire) et politiques (assemblée) qui assurent cette union. On peut donc imaginer que ces objets étaient utilisés lors de rituels particuliers et donc que le personnage qu'ils accompagnaient faisait probablement partie de l'élite druidique, de ceux qui « président aux sacrifices publics et privés, règlent les pratiques religieuses » (César, *Guerre des Gaules*, VI, 13).

Le fait le plus important est cependant que les seules analogies vraiment pertinentes à ces cuillères rituelles proviennent actuellement de Grande-Bretagne et d'Irlande : les exemplaires qui y furent découverts, malheureusement hors contexte, sont non seulement d'une forme identique, mais portent dans certains cas la même représentation symbolique. On peut établir un rapprochement analogue à propos d'une forme de parure qui est très rare en milieu laténien continental, mais largement attestée en milieu insulaire : une épingle à la tête annulaire. Les rares épingles de ce type recueillies en milieu champenois sont étonnamment proches d'exemplaires insulaires, non seulement par la forme coudée de l'extrémité de la tige, mais également par la présence d'un décor curviligne en fort relief. On peut également évoquer à ce propos le torque en or orné d'un « nœud d'Hercule » trouvé en Irlande et connu sous l'attribution erronée de Clonmacnoise. Datable de la première moitié du IIIe siècle av. J.-C., c'est l'objet laténien le plus ancien d'incontestable origine continentale qui a été découvert à ce jour sur le sol irlandais.

Même s'il est difficile de bien mesurer pour l'instant la nature, la durée et l'intensité de l'impact sur le milieu insulaire dont semblent témoigner ces objets, ils confirment pleinement l'ampleur des déplacements humains et des bouleversements que connut le monde des Celtes continentaux pendant la première moitié du IIIe siècle av. J.-C. Leur lien avec des groupes très mobiles et très dynamiques de guerriers, affiliés probablement à des confréries militaires, est également confirmé en Grande-Bretagne où la Tamise a livré deux fourreaux ornés de l'emblème de la « paire de dragons ». Il est probable que ce dépôt fluvial était une prise de guerre, offerte en sacrifice. Il indique toutefois, sans doute possible, un contact direct, probablement belliqueux, entre des guerriers continentaux et les riverains de la Tamise, connus plus tard pour leurs relations étroites avec les peuples belges du continent.

Ainsi que l'on a pu le constater, l'expansion celtique vers le Danube et les Balkans trouva dans la première moitié du IIIe siècle av. J.-C. un équivalent d'ampleur comparable en Occident. L'élément moteur semble avoir été dans les deux cas le même, des groupes très mobiles d'individus voués à la guerre qui avaient été recrutés dans différentes régions et avaient trouvé un terrain d'accueil temporaire dans les nouveaux territoires danubiens. Bien encadrés, ils manifestèrent une étonnante capacité d'organisation qui leur permit d'intégrer, lors de leur installation, des populations indigènes et de former ainsi de nouvelles communautés. À la différence des territoires danubiens, elles se constituèrent en Gaule avec un substrat et un environnement celtique ou déjà celtisé. Ainsi, leur installation n'a pas modifié dans sa substance mais complété le tissu ethnique préexistant. L'image des peuples de la Gaule établie par César apparaît donc comme le résultat d'une ethnogenèse complexe dont la dernière étape importante semble avoir été constituée par les événements de la première moitié du IIIe siècle av. J.-C. : les nouveaux venus s'installèrent alors dans des espaces

jusqu'ici peu habités ou temporairement dépeuplés, situés entre des noyaux anciens dont l'archéologie atteste la persistance et l'évolution continue depuis les siècles précédents.

Les conséquences de l'installation de ces nouveaux venus ne se réduisent cependant pas à un simple apport démographique. En effet, ils n'apportent pas seulement avec eux un goût pour l'aventure guerrière et le risque qui continuera à distinguer pendant longtemps leurs descendants, mais aussi une riche expérience de contacts plus ou moins directs avec le monde méditerranéen et sa culture urbaine qui constituera un ferment dynamique fondamental pour l'évolution ultérieure. L'adoption de la monnaie est la manifestation extérieure la plus évidente d'un processus de transformation profonde du monde celtique laténien qui, commencé vers le milieu du IIIe siècle av. J.-C., aboutira au siècle suivant à un système socio-économique en mesure d'assumer le développement autonome d'un réseau urbain.

LES CELTES D'HISPANIE

Les Celtes du bout du monde

[Les Phocéens] découvrirent le golfe Adriatique, la Tyrrhénie, l'Ibérie, Tartessos. [...] Arrivés à Tartessos, ils gagnèrent l'amitié du roi des Tartessiens, nommé Arganthonios, qui régna à Tartessos pendant quatre-vingts années et vécut en tout cent vingt ans. Les Phocéens gagnèrent à un tel point l'amitié de ce prince, que d'abord il les invita à quitter l'Ionie pour venir s'établir dans son pays où ils voudraient, et qu'ensuite, comme ils ne s'y laissaient pas décider, instruit par eux des progrès du Mède [Cyrus], il leur donna de l'argent pour entourer leur ville d'une muraille...

Hérodote, Histoires, *I, 163*
(traduction de Ph.-E. Legrand, Paris, Les Belles Lettres, 1956).

Le Promontoire Sacré [...] est le point le plus occidental non seulement de l'Europe, mais encore de toute la terre habitée. En effet, si la limite de cette dernière est marquée au couchant par deux continents, l'extrémité de l'Europe, occupée par les Ibères, et les premières terres de la Libye, occupées par les Maurusiens, l'Ibérie fait une saillie supplémentaire d'environ 1 500 stades [env. 280 km] à l'endroit du Promontoire Sacré. Aussi donne-t-on en latin à la contrée attenante le nom de *Cuneus*, qui veut dire coin [...]. [Le] Tage [... et...] l'Anas [Guadiana], un autre fleuve, délimitent la mésopotamie qu'occupent surtout les *Celtici* [Keltikoi] et certaines peuplades lusitaniennes de l'autre rive du Tage transplantées là par les Romains.

Strabon, Géographie, *III, 1, 5-6*
(traduction de François Lasserre, Paris, Les Belles Lettres, 1966).

L'Ibérie, terre métallifère

Quant à l'étain, Poséidonios nie qu'on le trouve à la surface du sol, comme les historiens en ont accrédité l'opinion. Il affirme qu'on l'extrait du sol.

Les mines qui le produisent se trouveraient chez les peuples barbares qui font suite aux Lusitaniens vers l'intérieur des terres, ainsi que dans les îles Cassitérides. On en acheminerait aussi des îles Britanniques sur Massalia. En revanche, chez les Artabres, qui sont le dernier peuple de la Lusitanie vers le nord-ouest, la terre fleurirait littéralement de paillettes d'argent, d'étain et d'or blanc, c'est-à-dire un or mêlé d'argent, et ce serait cette terre que charrient les cours d'eau. Les femmes la raclent à la houe et la lavent ensuite dans des tamis tressés en corbeille.

Strabon, Géographie, *III, 2, 9*
(traduction de François Lasserre, Paris, Les Belles Lettres, 1966).

Passons aux Cassitérides. Ces îles sont au nombre de dix. Rapprochées les unes des autres, elles sont situées en pleine mer au bord de la côte des Artabres. Une seule d'entre elles est déserte ; les autres sont habitées par une population qui, avec ses manteaux noirs, la tunique qui enveloppe le corps jusqu'aux pieds, la ceinture qui serre le torse et le bâton qu'on prend pour la marche, fait penser aux déesses de la Vengeance du théâtre tragique. Le plus souvent nomades, ces insulaires vivent de leurs troupeaux. Ils possèdent des mines d'étain et de plomb dont ils échangent les produits, ainsi que les peaux de leurs bêtes, auprès des marchands contre des poteries, du sel et des objets en bronze. Auparavant, seuls les Phéniciens envoyaient pour ce trafic des navires, qui, partis de Gadéira [Cadix], gardaient leur route absolument secrète...

Strabon, Géographie, *III, 5, 11*
(traduction de François Lasserre, Paris, Les Belles Lettres, 1966).

La Celtibérie

De l'autre côté de la chaîne de l'Idubéda [Cordillère ibérique] commence sans transition la Celtibérie, pays vaste et divers. Elle est en grande partie rocailleuse, et, de plus, exposée aux inondations car elle est traversée par l'Anas [Guadiana], par le Tage et par cette succession de fleuves nombreux qui, prenant leur source sur son territoire, descendent vers l'Océan. Citons parmi ces fleuves le Douro, qui passe près de Numance et de Serguntia, et le Bétis [Guadalquivir], qui prend sa source dans l'Orospéda, traverse l'Orétanie et débouche en Bétique. Le nord est habité par les Bérons, peuple limitrophe des Conisci, lesquels ressortissent aux Cantabres, étant issus comme eux de la migration celtique. Leur capitale est Varia, au point de franchissement de l'Èbre. Les Bérons confinent aussi aux Bardyètes, qu'on appelle aujourd'hui Vardulles. À l'ouest, ils ont pour voisins des peuples ressortissant aux Astures, aux Callaïques, aux Vacéens, voire aux Vettons et aux Carpétans, au sud les Orétans et tous les Bastétans et Orétans qui habitent le massif de l'Orospeda [Cordillère subbétique]. À l'est, ils touchent à la chaîne de l'Idubéda.

Les Celtibères sont divisés en quatre peuplades. La plus puissante, celle des Arévaques, est installée surtout dans l'est et dans le sud. Elle touche aux Carpétans et aux sources du Tage. Sa ville la plus renommée est Numance, dont les habitants prouvèrent, au cours de la guerre de vingt ans qui opposa les Celtibères aux Romains, leur courage et leur force. Les Numantins parvinrent, en effet, à anéantir plusieurs armées avec leurs chefs. Mais finalement, assiégés dans leur ville, ils y résistèrent jusqu'à la dernière extrémité, n'exceptant de la mort que le petit nombre des leurs qui eurent à rendre la

place à l'ennemi. À l'est aussi résident les Lusones, qui touchent également aux sources du Tage. Les Arévaques ont encore les villes de Ségéda [Belmonte près de Calatayud] et Pallantia [Palencia]. Numance est à quelque 800 stades [environ 150 km] de Caesaraugusta [Saragosse] dont nous avons dit qu'elle est bâtie au bord de l'Èbre.

Appartiennent encore aux Celtibères les villes de Ségobriga et de Bilbilis [Cerro de Bambola près de Calatayud]...

Polybe, énumérant les peuples et les localités des Vacéens et des Celtibères, ajoute aux villes déjà nommées Ségésama [Sasamón près de Burgos] et Intercatia. Poséidonios, de son côté, rapporte que Marcus Marcellus perçut [en 152 av. J.-C.] un tribut de 600 talents [environ seize tonnes et demi d'argent] en Celtibérie, ce qui prouve que les Celtibères étaient nombreux et riches, bien qu'ils habitassent une contrée plutôt misérable.

Strabon, Géographie, *III, 4, 12-13*
(traduction de François Lasserre, Paris, Les Belles Lettres, 1966).

Les Lusitaniens, Callaïques, Astures et Cantabres

Le pays sis entre le Tage et les Artabres est occupé par environ trente peuples. Bien qu'il soit très favorisé en ce qui concerne les fruits, le bétail et la quantité d'or, d'argent et d'autres métaux de valeur qu'on y trouve, autrefois la majorité de ces peuples délaissait les moyens d'existence qu'il faut tirer du sol, pour se consacrer entièrement au brigandage et à des guerres ininterrompues entre eux ou, en traversant le Tage, contre leurs voisins [...].

On dit les Lusitaniens habiles à l'embuscade, exercés à se renseigner, vifs, rapides, souples à la manœuvre. Ils ont un petit bouclier de deux pieds de diamètre, concave par-devant, qu'ils fixent à leur corps par des courroies car il n'a ni anse centrale ni poignée. Ils sont armés, en outre, d'un poignard ou d'un coutelas. Ils portent pour la plupart la cotte de lin. On leur connaît aussi des cottes de mailles et des casques à triple cimier, mais seulement pour un petit nombre d'entre eux ; en général, ils se contentent de casques faits de tendons. Certains d'entre eux sont aussi armés de la lance. Les pointes de lance sont de bronze.

On prétend que quelques-uns des peuples qui habitent les bords du Douro vivent à la spartiate : ils s'oignent d'huile deux fois par jour dans des locaux spéciaux et pratiquent le bain de vapeur dans des étuves de pierres chauffées au feu, mais ils se baignent dans l'eau froide et font quotidiennement un seul repas, frugal, qu'ils mangent très proprement.

Les Lusitaniens font des sacrifices. Ils examinent les entrailles sans ectomie. Ils examinent aussi les vaisseaux du flanc et se livrent à la divination en les touchant. Ils procèdent aussi à des consultations d'entrailles humaines sur la personne de leurs prisonniers de guerre : ils voilent d'abord la victime d'une saie, puis, au moment où l'haruspice la frappent au-dessous des entrailles, ils tirent un premier présage de la manière dont tombe le corps. On coupe aux prisonniers la main droite pour la consacrer en offrande.

Les montagnards sont tous sobres. Ils ne boivent que de l'eau et couchent à même le sol. Ils laissent descendre très bas leurs cheveux, comme des femmes, mais les relèvent sur leur front par un bandeau pour le combat. Ils se nourrissent surtout de chair de bouc. Ils sacrifient à Arès un bouc, les prisonniers de guerre et des chevaux. Ils font aussi des hécatombes de chaque espèce de victimes, à la manière grecque telle que l'évoque Pindare : pour toute espèce, en immoler cent.

Ils organisent également des concours pour les troupes légères, les hoplites et la cavalerie, comprenant le pugilat, la course, le combat à l'arme de jet et le combat des formations serrées.

Les populations montagnardes vivent pendant les deux tiers de l'année de glands de chêne. On les sèche et les concasse, puis on les réduit en farine pour en faire un pain qui se conserve longtemps. Ils boivent généralement de la bière, rarement du vin, et celui qu'ils ont est vite consommé dans les banquets familiaux. Ils remplacent l'huile par le beurre. Leurs festins se font assis : à chaque convive est réservé le long de la paroi un siège construit avec le mur, où l'on prend place selon son âge et son rang, puis les mets sont passés à la ronde. Quand on commence à boire, les hommes se mettent à danser, tantôt évoluant en chœur au son de la flûte et de la trompette, tantôt aussi sautant et s'accroupissant alternativement. En Bastétanie, les femmes participent à ces danses avec les hommes : on danse alors face à face en se tenant à bout de bras.

Les hommes sont tous habillés de noir, le plus souvent d'une saie. Ils s'en enveloppent pour dormir sur leurs litières de feuilles et d'herbes sèches. Comme les Célytes, ils usent de vases de cire. Quant aux femmes, elles portent ordinairement des manteaux et se vêtent d'étoffes brodées de vives couleurs.

En guise de monnaie, certaines peuplades se servent [?] tandis que celles qui sont situées trop à l'intérieur du pays pratiquent le troc des marchandises ou paient au moyen de lames d'argent découpées.

On précipite du haut des rochers les condamnés à mort. On lapide les parricides, mais loin des montagnes et des cours d'eau. Les cérémonies du mariage sont les mêmes que celles des Grecs. Les malades, comme c'était anciennement le cas chez les Égyptiens, sont exposés sur la voie publique pour susciter des conseils de la part de ceux qui ont fait l'expérience des mêmes affections.

Jusqu'à la conquête de Brutus, on se servait d'embarcations faites de peaux pour traverser les lacs laissés par la marée et les marais. Aujourd'hui, au contraire, même les pirogues taillées dans une seule pièce de bois se voient rarement.

Le sel, là-bas, est rouge, mais il devient blanc après broyage.

Tel est le genre de vie, comme je l'ai dit, des populations montagnardes, j'entends par là celles qui jalonnent le côté nord de l'Ibérie, à savoir les Callaïques, les Astures et les Cantabres, jusqu'au pays des Vascons et au Mont Pyréné. Tous, en effet, vivent de la même manière.

Strabon, Géographie, *III, 3, 5-7*
(traduction de François Lasserre, Paris, Les Belles Lettres, 1966).

LES CELTES D'IBÉRIE (VIe-Ier SIÈCLE AV. J.-C.)

Les Celtes de la péninsule Ibérique ont constitué pendant longtemps un casse-tête pour les spécialistes : leur présence, attestée aussi bien par les auteurs anciens que par les témoignages épigraphiques qu'ils laissèrent de leur langue, était indiscutable ; l'expliquer à partir d'un modèle d'expansion radiale où la filiation des populations celtiques devait passer

obligatoirement par la culture laténienne ou ses antécédents directs ne trouvait qu'un appui évanescent dans la documentation archéologique. Il existait bien des éléments laténiens, mais trop récents pour pouvoir les associer à une expansion comparable à celle qui donna naissance à la Celtique danubienne. On pouvait relever aussi certaines parentés entre les matériaux hallstattiens du faciès centre-occidental des « princes » celtes : ils n'étaient pas suffisamment significatifs pour envisager une migration d'Europe centrale vers l'Espagne à cette époque. Paradoxalement, ce sont même actuellement les indices de contacts en sens contraire qui sont les plus évidents : une agrafe de type ibérique a été trouvée dans une tombe du grand tumulus du Magdalenenberg, situé près des sources du Danube ; certaines orfèvreries des tombes princières d'époque hallstattienne présentent une parenté évidente avec des formes péninsulaires.

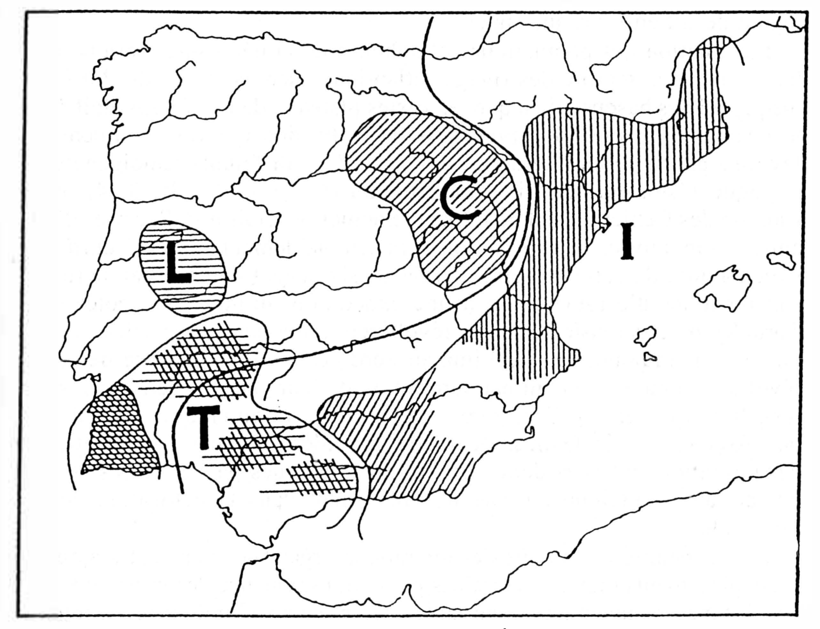
C'est donc dans le complexe des champs d'urnes de la fin de l'âge du bronze, considéré comme proto-celte, que l'on avait pensé trouver la solution du problème. L'analyse récente du faciès péninsulaire, connu notamment de Catalogne, a montré clairement qu'il ne pouvait être attribué à l'arrivée d'une population centre-européenne mais qu'il était le résultat d'une évolution locale qui conduisait ultérieurement à des peuples appartenant à la famille ibérique. D'autre part, la recherche des antécédents directs des groupes celtibériques de l'intérieur conduisit à une constatation analogue : on pouvait remonter jusqu'aux origines d'une culture indigène du plein âge du bronze (troisième quart du IIe millénaire av. J.-C.), nommée d'après le site de Las Cogotas dans les environs d'Ávila (culture de Cogotas I). Il fallait donc en conclure que le peuplement celtique de la Péninsule s'appuyait sur un noyau installé dans les régions centrales au moins depuis l'âge du bronze et qu'il constituait un groupe culturellement autonome par rapport au monde hallstattien et laténien, du moins du point de vue archéologique. En effet, de nombreuses similitudes peuvent être observées dans les domaines de la religion et de l'organisation sociale. La situation des Celtes de la péninsule Ibérique à l'extérieur de l'aire traditionnelle de la culture laténienne et de ses antécédents directs était donc en tous points analogue à celle des Celtes de la culture de Golasecca de l'actuelle Lombardie, une population dont l'appartenance à l'aire laténienne ne s'affirma qu'à partir du IIIe siècle av. J.-C., tandis que leur langue est attestée épigraphiquement trois siècles auparavant.

Les premiers témoignages

On peut ainsi accepter sans difficultés le témoignage fourni par Hérodote lorsqu'il qualifie à deux reprises les Celtes d'« habitants les plus occidentaux de l'Europe après les Kynètes » (*Histoires*, II, 33 et IV, 49), un peuple dont le nom évoque ceux du *Cuneus ager* des auteurs latins, situé entre le promontoire Sacré (aujourd'hui cap Saint-Vincent) et le cours de l'Anas (Guadiana), et des Conii qui l'habitaient. En effet, leurs voisins

étaient à l'époque historique le peuple des Celtici et c'est bien dans cette région, vers l'embouchure du Guadiana, que se trouve l'extrémité sud-occidentale de la diffusion de tous les éléments onomastiques et toponymiques attribuables à une langue de souche celtique recueillis à ce jour dans la Péninsule. Selon la carte de distribution (carte 16), la limite entre les témoignages du celtique (toponymes en *-briga*) et de l'ibérique (toponymes en *ilu-/ili-*), une langue encore mal connue qui est considérée généralement comme non indo-européenne, suit vers le nord-est le massif de la sierra Morena, inclut la Manche, la partie occidentale des provinces de Valence et de Teruel, coupe l'Èbre en aval de Saragosse, passe au sud de Pampelune et rejoint la côte atlantique vers Saint-Sébastien, dans une région où devaient résider les lointains ancêtres des Basques actuels, un peuple dont la langue est quelquefois rapprochée de l'ibérique, mais sans arguments convaincants.

Un autre passage d'Hérodote (*Histoires*, I, 163) parle du roi légendaire du richissime pays de Tartessos, Arganthonios, qui aurait régné vers le



16. LES LANGUES D'IBÉRIE

Les grandes aires linguistiques préromaines de la péninsule Ibérique, attestées par l'épigraphie et la toponymie.

C. Celtibérique. — **I.** Ibérique. — **L.** Lusitanien. — **T.** Tartéssique.

(D'après Lorrio 1997.)

milieu du VIIe siècle av. J.-C., à l'époque où la puissance perse commençait à menacer la Ionie. La ville de Phocée aurait obtenu alors de lui une aide financière importante pour la construction de ses remparts. Le nom du souverain est généralement considéré comme celtique ; dérivé de *arganto*, argent, il était particulièrement indiqué pour celui qui gouvernait un pays dont la richesse en ce métal était proverbiale. Le centre du royaume de Tartessos peut être localisé dans la région de Huelva, à l'embouchure du rio Tinto qui descend d'une région très riche en minerais. Les découvertes archéologiques confirment pleinement la prospérité et les contacts anciens avec le monde méditerranéen des habitants du lieu qui ont pratiqué très tôt l'écriture. Leurs inscriptions résistent toutefois jusqu'ici au déchiffrement et rien ne permet d'affirmer qu'elles pourraient avoir été rédigées dans une langue celtique, tandis que les arguments avancés pour les attribuer à une autre langue indo-européenne ou à l'ibérique restent tout aussi incertains. Le nom du roi rapporté par Hérodote permet cependant au moins de conclure que l'élite locale pouvait comprendre dans ses rangs des personnages de souche celtique. Le fait n'est pas surprenant dans le voisinage méridional d'un peuple au nom aussi éloquent dont la présence dans la région devait être très ancienne.

La situation des populations celtophones de la péninsule Ibérique qui leur attribue la totalité des rivages atlantiques depuis le sud du Portugal jusqu'au Pays basque, ainsi que les vastes plateaux de l'intérieur, doit être le résultat d'un très long processus de celtisation qui fut certainement favorisé par une mobilité dont nous possédons différents témoignages à l'époque historique. Ainsi, selon Strabon (*Géographie*, III, 3, 4), une fraction des Celtici du sud de l'Algarve actuel se serait installée près d'un autre promontoire, le cap Nérion (vraisemblablement le cap Touriñan, situé au nord du cap Finisterre), à près de six cents kilomètres au nord de son territoire d'origine, suite à une expédition militaire aux côtés des Turdules d'Andalousie : « Ils se révoltèrent après avoir franchi le cours du Limaias [aujourd'hui rio Lima au nord de Porto]. À la suite de cette révolte, comme ils avaient par surcroît perdu leur chef, ils seraient restés dans la contrée en s'y dispersant. » Le cas de ces Celtici, devenus voisins des Artabres de la Galice, peut être considéré comme emblématique des migrations internes dont certaines sont connues par les textes et qui ont certainement joué un rôle très important dans la celtisation de la Péninsule.

Aux expéditions militaires et migrations organisées venaient s'ajouter les déplacements réguliers entraînés par la transhumance des troupeaux sur des distances souvent très importantes. Un précieux témoignage est fourni par les tessères d'hospitalité, un type de document propre au milieu celtibérique, établi quelquefois en deux parties complémentaires dont la forme était souvent emblématique, par exemple des mains destinées à être superposées ou imbriquées. C'était une sorte de sauf-conduit qui certifiait par la formule *kortika kar(uo)* (« pacte d'hospitalité »), associée au nom de

l'individu, de la famille ou de la cité qui s'en portaient garants, la protection accordée au porteur de l'objet. Certains exemplaires évoquent des noms de cités éloignées de plusieurs centaines de kilomètres du lieu de leur découverte. Il est évident que ce type d'institution, désigné par les auteurs latins du nom de *hospitium*, correspond à la nécessité de garantir des déplacements de personnes à longue distance, pratique qui devait être courante et indispensable à certains types d'activité.

Il faut cependant souligner que l'apparente prédominance linguistique du celtibérique est surtout due à l'abondance des témoignages écrits qu'il a laissé, grâce à l'utilisation assez précoce d'un alphabet d'origine ibérique (à partir du IIIe siècle av. J.-C.). Le lusitanien, connu par trois inscriptions seulement, est même considéré par certains comme un langage indo-européen différent qui aurait subi de fortes influences du celtibérique. D'autres langues dont l'existence est envisagée à titre d'hypothèse n'ont laissé aucune trace écrite.

Il y eut aussi des apports celtiques d'origine transpyrénéenne, notamment dans la vallée de l'Èbre, mais ils devraient être surtout postérieurs à l'installation des Volques en Languedoc dans la première moitié du IIIe siècle av. J.-C. C'est effectivement à partir de ce moment que commencent à se multiplier chez les Celtibères les influences laténiennes, perceptibles notamment sur la forme des fibules. La plupart des contacts qui s'établirent alors entre le milieu péninsulaire et l'aire celtique laténienne furent probablement la conséquence de l'extraordinaire essor que connut alors le service mercenaire. Celtibères et Celtes du sud de la Gaule devaient se côtoyer alors quotidiennement dans les armées carthaginoises sur tous les théâtres d'actions militaires de la Méditerranée occidentale. C'est à ces fréquentations que peut être attribuée la présence d'épées laténiennes dans les mobiliers funéraires de certaines tombes celtibériques : on en a trouvé ainsi une douzaine sur le site d'Arcobriga (Monreal de Ariza, Saragosse), des formes datables surtout de la première moitié du IIIe siècle av. J.-C., avec des fourreaux adaptés au mode de suspension local par l'adjonction d'une paire d'anneaux latéraux. Un exemplaire de fourreau ainsi modifié, découvert à Quintanas de Gormaz, est particulièrement intéressant, car il présente l'emblème gravé de la « lyre zoomorphe ».

La présence d'effectifs militaires d'origine gauloise est mentionnée explicitement par un passage de César (*Guerre civile*, I, 51) : six mille militaires gaulois avec leurs familles arrivèrent en 49 av. J.-C. à Lérida. Le lot d'épées laténiennes découvert dans une tour de l'antique Emporion (Ampurias) indique probablement la présence de mercenaires gaulois engagés au service de la ville et temporairement désarmés pour des raisons de sécurité. Les nécropoles du site de cette colonie grecque de la côte catalane ont livré d'autres épées laténiennes, datables surtout du IIIe siècle av. J.-C.

Métaux et mercenaires de l'Ibérie

Ainsi qu'en témoigne l'émerveillement des auteurs antiques lorsqu'ils évoquent la richesse en métaux de l'Ibérie, cette ressource, facilement exploitable et abondante, a constitué un attrait irrésistible pour les négociants méditerranéens. Ce fut certainement cette raison qui entraîna les Phéniciens jusqu'au-delà des portes de l'Océan, où ils auraient fondé dès la fin du XIIe siècle av. J.-C. le comptoir de Gadéira (Cadix). Les vestiges archéologiques livrés par le site ne remontent pour l'instant qu'au VIIIe siècle av. J.-C., mais les fortes influences orientalisantes qui pénètrent dès cette époque jusqu'en Estrémadure plaident en faveur d'une présence antérieure. On a récemment découvert un comptoir phénicien fondé dès le VIIe siècle av. J.-C. dans l'estuaire du Sado sur le site d'Abul, proche de la nécropole d'Alcácer do Sal, à une soixantaine de kilomètres au sud de Lisbonne.

La réalité d'un très ancien commerce des métaux le long du littoral atlantique est pleinement confirmée par un lot de bronzes du IXe siècle av. J.-C. provenant d'une épave de l'estuaire de l'Odiel près de Huelva, centre du légendaire royaume de Tartessos : l'assortiment assez disparate d'objets en bronze, principalement des armes, devait être destiné à la refonte et comprend des pièces d'origine aussi lointaine que l'Irlande. Le lien qui s'établit entre la navigation atlantique et le monde méditerranéen confère désormais une situation particulière au littoral océanique. On peut donc y expliquer la présence d'éléments qui sont proches des manifestations laténiennes du Ve siècle av. J.-C. plutôt par une descendance commune des modes dites orientalisantes qui persistèrent bien au-delà du VIIIe siècle av. J.-C. dans des aires périphériques, connaissant un succès particulier auprès de certaines populations, que par une influence centre-européenne directe. C'est ainsi qu'il convient de considérer les convergences que l'on peut observer entre les décors conçus au compas de certaines des somptueuses pièces d'orfèvrerie du Portugal ou de la Galice et le répertoire analogue de la phase initiale de l'art laténien ; il en est de même quant à la présence de poteries estampées. L'arrière-plan religieux du répertoire symbolique des Celtes de la péninsule Ibérique et de ceux de l'Europe intérieure étant manifestement semblable, il ne faut pas s'étonner de constater l'adoption indépendante des mêmes motifs. Un examen très minutieux des pièces permet cependant d'écarter dans ce domaine et pour l'époque antérieure au IIIe siècle av. J.-C. toute idée de contacts directs entre le monde laténien et les Celtes péninsulaires.

C'est pour dire combien le trafic maritime atlantique, alimenté par les besoins considérables en métaux des cités méditerranéennes, a pu influencer le développement de certaines régions du littoral par rapport à un arrière-pays d'un accès quelquefois très difficile. Le contrôle de certains sites ou régions stratégiques de ce négoce a pu également être un puissant motif de conflits et de déplacements humains. On peut rappeler à ce propos

la campagne, évoquée précédemment, des Turdules d'Andalousie chez les lointains Artabres, connus justement selon Strabon (*Géographie*, III, 2, 9) pour la richesse de leurs gisements de métaux précieux et la facilité de leur exploitation. Si les razzias de bétail ont dû jouer un rôle important dans les activités guerrières des populations péninsulaires, surtout celles des régions montagneuses et des plateaux de l'intérieur, il devait en être certainement de même pour les expéditions conduites dans le but de s'emparer de réserves d'or et d'argent : facilement transportables sur de longues distances, elles devaient constituer un butin particulièrement apprécié.

L'importance sociale de la guerre chez les populations celtiques de la Péninsule, attestée aussi bien par les textes que par la présence régulière et très abondante d'armes dans les nécropoles, a dû conduire très tôt une partie des hommes au service mercenaire. La qualification d'« Ibères » appliquée aux effectifs mercenaires ne désigne pas en fait une appartenance ethnique, mais une origine géographique associée à un type d'armement bien déterminé, qui n'était pas celui des troupes désignées comme « celtes ». Les différences essentielles étaient l'épée — longue chez les Celtes, courte chez les Ibères, où était également utilisée la *falcata* à l'unique tranchant concave — et le bouclier — grand et oblong chez les premiers, petit et rond chez les seconds. L'évolution de l'armement celtibérique montre une standardisation progressive qui doit certainement beaucoup au rôle de plus en plus important du service mercenaire à partir du ve siècle av. J.-C. Les effectifs ibériques constituent alors, avec des Ligures et un contingent des environs de Narbonne, une partie importante de l'armée carthaginoise engagée en Sicile devant Himère (en 480 av. J.-C. ; Hérodote, *Histoires*, VII, 165). Désormais, les « Ibères » ou « Espagnols » constitueront le gros des effectifs de Carthage : ils accompagneront en 218 av. J.-C. Hannibal jusqu'en Italie où ils combattront aux côtés de troupes celtes embauchées après le passage des Alpes.

Ils ne louèrent cependant pas leurs services uniquement à Carthage, puisque Denys de Syracuse envoya en 369-368 av. J.-C. des Ibères et des Celtes (probablement des Sénons recrutés à Ancône) combattre dans l'isthme de Corinthe. La très large diffusion d'agrafes caractéristiques de type ibérique est vraisemblablement un reflet de la phase ancienne de ce mercenariat ibérique : on en trouve jusqu'à Corfou ; un exemplaire découvert lors des fouilles récentes de l'oppidum ligure de Gênes est particulièrement intéressant à cet égard, car il provient du même contexte qu'un fragment de fourreau laténien.

Des Celtibères furent également, en 212 av. J.-C., les premiers mercenaires étrangers à avoir été engagés dans les rangs de l'armée romaine. Leur nombre aurait atteint dès alors au moins vingt mille hommes, un chiffre qui est toutefois peut-être exagéré, car il concerne ceux qui firent défection l'année suivante et se retournèrent contre Rome.

Compte tenu des effectifs très élevés évoqués par les textes, le mercenariat a dû jouer un rôle d'une grande importance dans l'évolution des

communautés indigènes chez lesquelles s'effectuaient les recrutements. En effet, il mettait des individus, dont certains au moins appartenaient à l'élite sociale (l'engagement n'était pas individuel mais concernait essentiellement des unités conduites par leur chef), en contact avec des sociétés culturellement très variées qui avaient déjà atteint un stade de développement urbain avancé. Tous ne finissaient pas leurs jours sur un champ de bataille et certains au moins revenaient au pays. Avec leur pécule mais aussi des idées et des expériences. Le mercenariat a dû aussi contribuer à renforcer les structures d'encadrement traditionnelles de l'activité guerrière, telles que les confréries de jeunes guerriers, qui pouvaient fournir une formule bien adaptée pour le recrutement d'effectifs et le maintien de leur cohérence en dehors du milieu habituel.

Les Celtibères et leurs voisins ne vivaient pas que de la guerre. Ils avaient une agriculture prospère et même les montagnards tiraient de l'élevage des ressources appréciables. Leur artisanat était florissant et les contacts commerciaux nombreux et intenses. Ils trouvèrent cependant, comme certains Celtes de l'Europe intérieure, dans le métier des armes une réponse particulièrement adaptée aux exigences d'une vocation qui était soutenue probablement par un idéal où la mort au combat conduisait à la félicité éternelle du héros. L'embauche mercenaire fournissait également un moyen pour atténuer les tensions sociales en offrant un débouché honorable aux hommes libres privés de ressources.

D'un courage qui a fait l'admiration de leurs ennemis, bien entraînés et bien informés des techniques militaires grâce au mercenariat, peu préoccupés du danger de périr au combat, les Celtes d'Ibérie furent non seulement de remarquables auxiliaires mais surtout de redoutables adversaires lorsqu'ils furent obligés de défendre leur indépendance.

Les guerres celtibériques, lusitaniennes et cantabriques

Une telle situation se produisit au IIIe siècle av. J.-C., lorsque les Carthaginois, évincés par les Romains de Sicile et de Sardaigne (237 av. J.-C.), engagèrent une politique de conquête territoriale de la Péninsule.

L'ancienne colonie phénicienne, fondée selon la tradition en 814 av. J.-C., avait entrepris, après la chute de Tyr (573 av. J.-C.), d'obtenir une position hégémonique en Méditerranée occidentale, au détriment des Grecs dont le commerce maritime avait connu un spectaculaire développement jusque sur les côtes atlantiques de l'Ibérie. L'alliance avec les Étrusques et la bataille navale des coalisés contre les Phocéens de Marseille devant Alalia (535 av. J.-C.) seront suivies en 509 av. J.-C. d'un traité avec Rome qui définit pour la première fois les sphères d'influence des deux puissances et accorde dans les faits aux Puniques le monopole commercial dans la partie sud-occidentale de la Méditerranée. La tentative d'intervention de Carthage en Sicile se termina par la défaite de l'armée qui s'était portée au secours du tyran déchu d'Himère (en 480 av. J.-C.),

mais les anciennes colonies phéniciennes des Baléares (Ibiza) et de la péninsule Ibérique étaient déjà passées progressivement sous le contrôle punique. Un nouveau traité avec Rome, en 348 av. J.-C., sanctionna la domination carthaginoise des côtes septentrionales de l'Afrique et de celles du sud de la péninsule Ibérique, du cap de Palos, près du site de la future *Carthago nova*, la Nouvelle-Carthage (Carthagène), à Huelva, source indispensable pour l'approvisionnement en métaux précieux.

La guerre contre Rome déclenchée en 264 av. J.-C. et les graves revers subis par Carthage en Sicile, perdue en 241 av. J.-C. furent suivis par la grande révolte des mercenaires qui menaça l'existence même de la cité. Après avoir versé à Rome à la fin de la guerre l'énorme somme de 3 200 talents (équivalent d'environ quatre-vingt-huit tonnes d'argent), Carthage devra acheter sa neutralité dans le conflit avec ses propres troupes en versant 1 200 talents supplémentaires (environ trente-trois tonnes d'argent).

Les ressources de l'Ibérie deviennent donc vitales pour Carthage à un moment où les indigènes et certains des anciens comptoirs phéniciens profitaient justement des circonstances pour tenter de se libérer du contrôle punique. L'attaque contre Cadix, l'ancienne cité phénicienne restée fidèle à Carthage, fournit en 238 av. J.-C. l'occasion à Hamilcar, de la puissante famille des Barcides, de débarquer dans la ville avec ses troupes. Il entreprendra la reconquête du littoral et pénétrera plus tard (231 av. J.-C.) vers l'intérieur où il se heurtera aux puissantes forces ibériques et tartessiennes commandées par les frères Istolatios et Indortes que Diodore qualifie de Celtes (*Bibliothèque historique*, XXV, 10). Apparemment, les Celtes de l'intérieur avaient profité de la situation pour imposer leur présence militaire dans ces régions réputées pour leurs richesses. Hamilcar vaincra et livrera Indortes au supplice. L'année suivante, il progressa vers le nord le long de la côte, jusqu'à l'emporium grec de Akra Leuké (Alicante ?), suscitant ainsi en 229 av. J.-C. la protestation de Rome, incitée par ses alliés massaliotes, contre la violation des anciens traités qui fixaient plus au sud (au cap de Palos) la limite de l'aire d'influence punique.

Laissant le gros de ses troupes à Akra Leuké, Hamilcar pénétra l'année suivante vers l'intérieur, pour combattre une ville nommée Heliké, appartenant aux Orétans, un peuple qui habitait la région des sources du Guadiana. L'expédition se soldera par un échec et Hamilcar perdra la vie lors du passage d'un fleuve. Son gendre Hasdrubal réussira à constituer une puissante armée, à prendre sa revanche sur les Orétans, dont il soumettra douze villes, et aurait traversé avec ses troupes toute la Péninsule, depuis l'Atlantique jusqu'à l'Èbre, concluant des alliances avec différents peuples, notamment en Lusitanie. À son retour, en 227 av. J.-C., il fonda la Nouvelle-Carthage (Carthagène), destinée à devenir le point central du pouvoir des Barcides et le point de départ de nouvelles conquêtes.

Inquiète de l'accroissement spectaculaire de la puissance punique en Espagne et pressée par ses alliés massaliotes, Rome stipula un traité, dit

de l'Èbre, qui fixa à ce fleuve la limite septentrionale de l'aire d'influence carthaginoise. Avec son habile politique, Hasdrubal avait réussi à constituer, grâce aux ressources péninsulaires, une puissance économique et militaire qui permettra à son beau-frère Hannibal de se lancer à la conquête de l'intérieur de la Péninsule : dès qu'il prend le commandement de l'armée, en 221 av. J.-C., il s'attaque aux Olcades, un peuple qui habitait la région des sources du Tage, puis, l'année suivante, arrive jusque chez les Vacéens du cours moyen du Douro ; il y prend les villes de Helmantika (Salamanque) et Arbocala (Zamora ?) ; la quasi-totalité de la Péninsule au sud du Douro est désormais sous son contrôle et il a pour alliés les puissants peuples celtiques de la Meseta avec une inépuisable réserve de mercenaires.

En 219 av. J.-C., le long siège et la prise de Sagonte, une très riche cité gréco-ibérique située au sud de l'Èbre mais alliée de Marseille, conduit à la déclaration de guerre de Rome à Carthage. Hannibal entreprend alors, au début de l'année suivante, sa longue marche vers l'Italie. Il laisse derrière lui un pays presque entièrement acquis aux Carthaginois : seules les populations du littoral atlantique situées entre l'embouchure du Tage et les Pyrénées échappent désormais à leur alliance ou à leur domination.

Tandis qu'Hannibal traverse les Alpes, une armée romaine commandée par Cornélius Scipion débarque à Emporion (Ampurias) et engage le combat contre les Puniques et leurs alliés. Après douze ans de lutte, les Carthaginois sont expulsés de la Péninsule. Les indigènes auront pris part à la lutte des deux côtés. À la fin de la guerre, quatre mille mercenaires celtibères combattent encore en Afrique sous les ordres d'Hannibal. Lorsque se termine la deuxième guerre punique, les Romains s'attribuent comme prise de guerre toutes les anciennes possessions carthaginoises dans la Péninsule.

C'est alors que s'ouvre une séquence à peu près ininterrompue de conflits avec les indigènes, plus particulièrement les Celtibères et autres populations de souche celtique. La lutte est farouche et malgré la succession des ovations et des triomphes des généraux romains, après un demi-siècle de combats où s'affrontent des armées de dizaines de milliers d'hommes, la Celtibérie, temporairement pacifiée, s'enflamme de nouveau en 154 av. J.-C., suite à une action romaine contre la ville de Ségéda (aujourd'hui, site de Durón de Belmonte près de Calatayud). Les puissants Arévaques soutiennent leurs voisins orientaux et infligent l'année suivante à l'armée romaine une sanglante défaite devant Numance. Après de durs combats, la paix sera rétablie en 152 av. J.-C. mais la réputation de ces guerres contre les Celtibères est devenue telle que les Romains connaissent des difficultés de recrutement des troupes. Selon Polybe, témoin de la chute de Numance en 133 av. J.-C., « la fréquence des batailles, le nombre de ceux qui mouraient et la valeur des Celtibères étaient tellement élevés que la peur s'empara des jeunes et que les anciens confessèrent n'avoir jamais vu quelque chose de comparable » (*Histoires*, XXXV, 4). Le même

historien décrit en ces termes la dureté implacable des combats : « On appelle la guerre de feu celle que les Romains conduisirent contre les Celtibères. La nature de cette guerre fut aussi extraordinaire que l'absence d'interruption dans les combats. Les guerres de Grèce et d'Asie se terminent généralement en une seule bataille... ; rarement en deux ; et le sort de ces batailles est décidé en un seul moment, celui du premier impact et de l'attaque. Ce fut le contraire dans cette guerre. En effet, la plupart des batailles se terminaient avec la nuit ; et les hommes résistaient avec courage sans que leurs corps cèdent à la fatigue et renonçant à reculer, comme s'ils se repentaient, ils recommençaient le combat. C'est à peine si l'hiver arrêtait cette guerre et la série ininterrompue de ses batailles. En vérité, si quelqu'un veut imaginer une guerre de feu qu'il ne pense pas à une autre qu'à celle-ci » (*Histoires*, XXXV, 1).

À peine rétablie, la paix sera de nouveau troublée dès 147 av. J.-C. par le chef des Lusitaniens Viriatos, qui réussit à s'emparer d'une bonne partie du sud de la Péninsule, inflige des défaites répétées aux Romains et soulève les Vacéens et les Numantins. La mort de Viriatos, assassiné en 139 av. J.-C., signifie la fin des guerres lusitaniennes, mais les Celtibères continuent la lutte et mettent en 137 av. J.-C. une nouvelle fois en déroute l'armée romaine devant Numance. La ville que Cicéron qualifiera de *terror imperii* (terreur de l'Empire) sera assiégée pendant un an par les légions de Scipion. Les survivants affamés qui se rendirent furent vendus comme esclaves et la ville rasée (133 av. J.-C.).

Quelques conflits éclateront encore, mais le dernier triomphe sur les Celtibères semble avoir été célébré en 83 av. J.-C. Il restera cependant encore à soumettre les derniers foyers indépendants de résistance, les farouches montagnards de la Cantabrie et des Asturies. Auguste lui-même viendra diriger les opérations. Une armée de soixante-dix mille hommes (sept légions et des corps auxiliaires) et deux ans de campagne, en 26 et 25 av. J.-C., furent nécessaires pour vaincre les derniers peuples celtiques indépendants de la Péninsule.

Castros et oppida

La forme d'habitat la plus caractéristique des populations celtiques de la Péninsule est une agglomération établie en position dominante sur une hauteur et défendue par une enceinte de pierre. À l'intérieur se trouvent les habitations, de plan circulaire puis quadrangulaire, aux dimensions et dispositions généralement assez uniformes, alignées autour de places ou de rues. Leurs murs étaient élevés en briques crues ou en pisé sur des fondations en pierres sèches. Ces habitats indigènes fortifiés, caractéristiques du peuplement de l'âge du fer, sont désignés du nom de « castros », mais présentent une grande variabilité quant aux dimensions : leur superficie n'est que rarement supérieure à un hectare pour les sites anciens ou secondaires, sortes de bourgs plutôt qu'agglomérations de type urbain ; elle dépasse

souvent de beaucoup une dizaine d'hectares dans le cas des oppida qui constituent au IIIe siècle av. J.-C. l'ossature du réseau urbain rencontré dans les régions intérieures par les Carthaginois et les Romains.

Des castros, d'une extension réduite, existaient depuis l'âge du bronze. La forme d'habitat se développera successivement jusqu'à l'apparition de centres urbains sous l'influence du monde méditerranéen, exercée principalement par l'intermédiaire des Ibères de la côte orientale. Les premiers changements importants semblent pouvoir être situés au Ve siècle av. J.-C., une période où le mobilier des nécropoles atteste, par la présence de pièces de harnachement, la constitution d'une élite guerrière montée. La conséquence directe en est dans le domaine défensif l'adoption de dispositifs destinés à empêcher la cavalerie de s'approcher trop rapidement des remparts et à permettre ainsi aux défenseurs de faire face à une attaque surprise. Les *piedras hincadas*, chevaux de frise formés de champs de pierres levées, défendent les parties les plus facilement accessibles des fortifications ainsi que les entrées. Les enceintes deviennent multiples, avec une ou plusieurs aires extérieures. Elles étaient traditionnellement considérées comme destinées surtout à mettre à l'abri le bétail, la principale richesse et donc le bien convoité entre tous, mais les fouilles récentes y indiquent la présence d'activités artisanales et d'habitations, du moins pour la phase qui semble correspondre à l'apogée de certains d'entre eux (Las Cogotas).

L'étude effectuée récemment dans le territoire central des Vettons, situé autour de l'actuelle ville d'Ávila, montre une organisation du territoire dont les éléments principaux sont de grands sites fortifiés disposés à une dizaine de kilomètres l'un de l'autre, de sorte à permettre le contrôle visuel de l'aire où se concentrent les principales activités agricoles. Les grandes sculptures zoomorphes en pierre, regroupées quelquefois sous le nom de « verracos » (verrats) et considérées pendant longtemps comme funéraires, semblent constituer un élément important de cette organisation du territoire : peut-être s'agissait-il d'une sorte de bornage qui délimitait des zones de pâturages privées ou communautaires. Le site fortifié d'Ulaca, situé sur un plateau à une altitude de 1 500 m, domine la partie la plus fertile de la vallée. Son enceinte d'environ 3 000 m entoure une superficie d'environ 60 hectares qui lui confère une position exceptionnelle dans l'ensemble de la région. Les vestiges d'habitations quadrangulaires alignées, des monuments publics — un sanctuaire et un bain de vapeur taillés dans le rocher — indiquent qu'il s'agit d'une agglomération qui assume non seulement la fonction de centre économique, mais également celle de centre religieux, avec le rôle administratif qui devait y être attaché : on peut lui appliquer le nom d'oppidum, utilisé habituellement pour des agglomérations à caractère urbain.

De tels centres ne peuvent correspondre qu'à des communautés d'une certaine importance qui se forment quelquefois à partir d'une décision de fusion (synécisme) dont l'expression principale est la fondation (ou refondation) de l'agglomération centrale. Un exemple particulièrement

remarquable est fourni par la reconstruction de la ville de Ségéda en 154 av. J.-C., cause de l'intervention romaine à l'origine de la guerre numantine qui a été évoquée ci-dessus : une nouvelle enceinte d'un périmètre de 8 km (presque trois fois celle d'Ulaca) devait accueillir non seulement les Belli locaux, mais également leurs voisins, les Titti, qui avaient décidé de se joindre à eux.

Ce type d'agglomération centrale, attaché à la formule de la cité-État et à une économie développée où la monnaie intervient dans les échanges, connaîtra chez les Celtibères et leurs voisins de l'intérieur un développement important à partir du IIIe siècle av. J.-C. La conquête romaine accentuera ensuite les aspects monumentaux propres à l'urbanisme méditerranéen, avec des bâtiments publics concentrés autour d'une place centrale et un réseau orthogonal de voies. Les documents juridiques en langue celtibérique trouvés sur le site de Kontrebia Belaiska (Botorrita, Saragosse) montrent que cette aspect monumental correspond à une cité dont les rapports publics et privés sont gérés dans le cadre d'une législation bien définie qui utilise l'écriture pour fixer les traités ou contrats d'une importance particulière.

Les vicissitudes des guerres et les déplacements de populations qu'elles provoquèrent eurent naturellement des conséquences sur la stabilité du réseau urbain. À côté de la renaissance de certaines d'entre elles (Numance) peuvent être constatés l'abandon définitif d'autres villes et la fondation de nouvelles agglomérations, souvent très importantes. Ainsi, l'oppidum des Vacéens de La Peña Ulaña (Humada, Burgos), situé aux confins de la Cantabrie, occupe un plateau très escarpé de plusieurs kilomètres de long et couvre quelques centaines d'hectares. Les vestiges d'habitations, associées quelquefois aux traces d'activités métallurgiques, couvrent une surface considérable à l'extérieur du réduit fortifié qui occupe l'extrémité la plus inaccessible. L'occupation, apparemment assez courte, indique qu'il s'agit probablement de la position de repli d'une communauté très nombreuse.

Malheureusement, l'absence de fouilles récentes sur l'écrasante majorité de ces sites fortifiés, souvent remarquablement conservés grâce à leur situation dans des endroits isolés et difficilement accessibles, ne permet pas encore de dresser un tableau suffisamment complet d'un réseau urbain d'une remarquable ampleur et précocité.

L'art

L'art des Celtibères présente des manifestations monumentales originales telles que les sculptures zoomorphes, les statues lusitaniennes de guerriers ou les frontons sculptés de bains de vapeur de cette même région. L'art du métal est également très développé et comprend une série de pièces figurées, parmi lesquelles se distinguent notamment les somptueuses fibules en argent représentant des séquences d'animaux et les fibules en

forme de cheval ou de cavalier. Quelques exemplaires représentent apparemment aussi les éléphants de combat qu'Hamilcar avait introduits dans la Péninsule.

La catégorie d'œuvres la plus intéressante est cependant constituée par la production de poterie peinte de Numance, postérieure à la destruction temporaire du site par Scipion. Inspirée par la céramique peinte ibérique, d'une qualité technique excellente, elle s'en distingue clairement par la présence de signes — svastikas, triscèles, esses, cercles concentriques, roues —, également caractéristiques du répertoire laténien, qui sont souvent disposés en surcharge sur le corps des animaux représentés : ce mode de représentation, qui associe directement symboles et formes naturelles, est un trait distinctif de l'art celtique laténien et correspond à une conception très particulière de l'image. On peut aussi relever la présence de monstres composites parmi lesquels figure un homme, vêtu comme les guerriers, dont la tête est remplacée par celle d'un cheval. Il s'agit d'un assemblage du même type que celui que l'on trouve chez les Celtes laténiens sous la forme du cheval à tête humaine et il représente probablement la même divinité, si étroitement associée au cheval qu'il paraît en être un avatar.

La constatation que la même attitude est adoptée indépendamment dans la transformation d'autres modèles par d'autres populations de souche celtique indique clairement le lien intime qui devait exister entre l'image et un monde d'idées, fixées par la religion, qui, pour être commun à ces populations, devait être très ancien et très profondément enraciné.

Le monde des Celtes d'Ibérie connaît aujourd'hui un regain d'intérêt bien mérité et retrouve progressivement sa place dans l'histoire du monde celtique ancien : son évolution, largement indépendante par rapport au monde des Celtes laténiens, les traits spécifiques qui la distinguent de celle des populations voisines, confirment et illustrent d'une manière souvent plus évidente certains aspects de l'évolution reconnus dans les régions situées au nord des Pyrénées. La fausse impression d'une région que sa situation géographique condamne à une culture périphérique doit être remplacée par l'idée qu'il s'agit d'un foyer autonome dont la culture n'est probablement pas plus isolée dans sa substance du reste de l'Europe celtique que ne l'est la langue des Celtibères.

Le dynamisme et la capacité d'imposer leur langue et leurs idées à d'autres populations, celle d'assimiler et d'intégrer dans un système homogène et original des influences d'origines diverses, attestés clairement aussi bien par les textes que par l'analyse du matériel archéologique, sont les mêmes qualités qui donnèrent aux autres Celtes une place si importante dans la formation de l'Europe ancienne.

Le peuplement celtique a marqué aussi fortement le milieu péninsulaire que d'autres régions d'Europe où il possédait des racines aussi anciennes. Son héritage n'a été complètement effacé ni par l'occupation romaine, ni par les vicissitudes successives du peuplement. Il est non seulement un élément constitutif de la personnalité des habitants modernes des vastes

régions que les Celtes occupaient au moment où la Péninsule entra dans l'histoire, mais ses traces indiscutables y ont persisté jusqu'à nos jours dans les traditions populaires du milieu rural.

LES VILLES CELTIQUES

Les Boïens chassés d'Italie reviennent en Europe centrale (191 av. J.-C.)

Autrefois [...] le bassin du Pô était habité en majeure partie par les Celtes. Les peuples les plus importants étaient les Boïens et les Insubres, ainsi que les Sénons, qui avaient jadis, avec les Gésates, conquis au premier assaut le territoire des Romains. Ces deux derniers peuples furent plus tard complètement exterminés par les Romains, tandis que les Boïens, chassés des lieux qu'ils occupaient, allaient s'installer sur les rives de l'Istros, où ils vécurent aux côtés des Taurisci. Perpétuellement en guerre contre les Daces, ils finirent par être à leur tour exterminés jusqu'au dernier, laissant leurs terres, qui font partie de l'Illyrie, aux troupeaux de moutons des populations voisines.

Strabon, Géographie, *V, 1, 6*
(traduction de François Lasserre, Paris, Les Belles Lettres, 1967).

La société en Gaule décrite par César

En Gaule, non seulement toutes les cités [*civitates*], tous les cantons [*pagi*] et fractions de cantons, mais même, peut-on dire, toutes les familles sont divisés en partis rivaux ; à la tête de ces partis sont les hommes à qui l'on accorde le plus de crédit ; c'est à ceux-là qu'il appartient de juger en dernier ressort pour toutes les affaires à régler, pour toutes les décisions à prendre. Il y a là une institution très ancienne qui semble avoir pour but d'assurer à tout homme du peuple une protection contre plus puissant que lui : car le chef de faction défend ses gens contre les entreprises de violence ou de ruse, et s'il lui arrive d'agir autrement, il perd tout crédit. Le même système régit la Gaule considérée dans son ensemble : tous les peuples y sont groupés en deux grands partis [...].

Partout en Gaule il y a deux classes d'hommes qui comptent et sont considérés. Quant aux gens du peuple, ils ne sont guère traités autrement que des esclaves, ne pouvant se permettre aucune initiative, n'étant consultés sur rien. La plupart, quand ils se voient accablés de dettes, ou écrasés par l'impôt, ou en butte aux vexations de plus puissants qu'eux, se donnent à des nobles ; ceux-ci ont sur eux tous les droits qu'ont les maîtres sur leurs esclaves. Pour en revenir aux deux classes dont nous parlions, l'une est celle des druides, l'autre celle des chevaliers. Les premiers s'occupent des choses de la religion, ils président aux sacrifices publics et privés, règlent les pratiques religieuses ; les jeunes gens viennent en foule s'instruire auprès d'eux, et on les honore grandement. Ce sont les druides, en effet, qui tranchent presque tous les conflits entre États ou entre particuliers et, si quelque crime a été commis, s'il y a eu meurtre, si un différend s'est élevé à propos d'héritage ou de délimitation, ce sont eux qui jugent, qui fixent les compensations à recevoir et à donner ; un particulier ou un peuple ne s'est-il pas conformé à leur décision, ils lui interdisent les sacrifices. C'est chez les

Gaulois la peine la plus grave. Ceux qui ont été frappés de cette interdiction, on les met au nombre des impies et des criminels, on s'écarte d'eux, on fuit leur abord et leur entretien, craignant de leur contact impur quelque effet funeste ; ils ne sont pas admis à demander justice, ni à prendre leur part d'aucun honneur. Tous ces druides obéissent à un chef unique, qui jouit parmi eux d'une très grande autorité. À sa mort, si l'un d'eux se distingue par un mérite hors ligne, il lui succède : si plusieurs ont des titres égaux, le suffrage des druides, quelquefois même les armes en décident. Chaque année, à date fixe, ils tiennent leurs assises en un lieu consacré, dans le pays des Carnutes, qui passe pour occuper le centre de la Gaule. Là, de toutes parts affluent tous ceux qui ont des différends, et ils se soumettent à leurs décisions et à leurs arrêts. On croit que leur doctrine est née en Bretagne, et a été apportée de cette île dans la Gaule ; de nos jours encore ceux qui veulent en faire une étude approfondie vont le plus souvent s'instruire là-bas.

Les druides s'abstiennent habituellement d'aller à la guerre et ne paient pas d'impôt comme les autres : ils sont dispensés du service militaire et exempts de toute charge. Attirés par de si grands avantages, beaucoup viennent spontanément suivre leurs leçons, beaucoup leur sont envoyés par les familles. On dit qu'auprès d'eux ils apprennent par cœur un nombre considérable de vers. Ainsi plus d'un reste-t-il vingt ans à l'école. Ils estiment que la religion ne permet pas de confier à l'écriture la matière de leur enseignement, alors que pour tout le reste en général, pour les comptes publics et privés, ils se servent de l'alphabet grec. Ils me paraissent avoir établi cet usage pour deux raisons, parce qu'ils ne veulent pas que leur doctrine soit divulguée, ni que, d'autre part, leurs élèves, se fiant à l'écriture, négligent leur mémoire ; car c'est une chose courante ; quand on est aidé par des textes écrits, on s'applique moins à retenir par cœur et on laisse se rouiller sa mémoire. Le point essentiel de leur enseignement, c'est que les âmes ne périssent pas, mais qu'après la mort elles passent d'un corps dans un autre ; ils pensent que cette croyance est le meilleur stimulant du courage, parce qu'on n'a plus peur de la mort. En outre, ils se livrent à de nombreuses spéculations sur les astres et leurs mouvements, sur les dimensions du monde et celles de la terre, sur la nature des choses, sur la puissance des dieux et leurs attributions, et ils transmettent ces doctrines à la jeunesse.

L'autre classe est celle des chevaliers. Ceux-ci, quand il le faut, quand quelque guerre éclate (et avant l'arrivée de César cela arrivait à peu près chaque année, soit qu'ils prissent l'offensive, soit qu'ils eussent à se défendre), prennent tous part à la guerre, et chacun, selon sa naissance et sa fortune, a autour de soi un plus ou moins grand nombre d'ambactes et de clients. Ils ne connaissent pas d'autre signe du crédit et de la puissance.

César, Guerre des Gaules, *VI, 11-15*
(traduction de L.-A. Constans, Paris, Les Belles Lettres, 1972).

Avaricum, une ville gauloise assiégée par l'armée romaine (52 av. J.-C.)

Avaricum [Bourges] était la ville la plus grande et la plus forte du pays des Bituriges et située dans une région très fertile [...]. [Les Gaulois] délibèrent en conseil de guerre sur Avaricum : veut-on brûler la ville ou la défendre ? Les Bituriges se jettent aux pieds des chefs des diverses nations, suppliant qu'on ne les force point de mettre le feu de leurs mains à une ville qui est, ou peu s'en faut, la plus belle de toute la Gaule, qui est la force et l'ornement de leur pays ; il leur sera facile, vu sa position, de la défendre, car

presque de tous côtés elle est entourée par l'eau courante et le marais, et n'offre qu'un accès qui est d'une extrême étroitesse. [...]... les Gaulois [...] sont une race d'une extrême ingéniosité avec de singulières aptitudes à imiter ce qu'ils voient faire. [...] Ils avaient garni toute l'étendue de leurs murailles de tours reliées par un plancher et protégées par des peaux [...] ... à mesure que l'avance quotidienne de nos travaux augmentait la hauteur de nos tours, ils haussaient les leurs à proportion en reliant entre eux les potaux verticaux qui en constituaient l'ossature [...].

Tous les murs gaulois sont faits, en général, de la manière suivante. On pose sur le sol, sans interruption sur toute la longueur du mur, des poutres perpendiculaires à sa direction et séparées par des intervalles égaux de deux pieds. On les relie les unes aux autres dans l'œuvre, et on les recouvre d'une grande quantité de terre ; le parement est formé de grosses pierres encastrées dans les intervalles dont nous venons de parler. Ce premier rang solidement établi, on élève par-dessus un deuxième rang semblable, en conservant le même intervalle de deux pieds entre les poutres, et de telle sorte qu'elles ne touchent pas celles du rang inférieur, mais que chacune repose sur une pierre qui remplit exactement le vide égal laissé entre chaque poutre. On continue toujours de même jusqu'à ce que le mur ait atteint la hauteur voulue. Ce genre d'ouvrage, avec ses pierres et ses poutres alternées régulièrement, offre un aspect varié qui n'est pas désagréable à l'œil ; il est, de plus, très pratique et parfaitement adapté à la défense des villes, car la pierre le défend du feu et le bois des ravages du bélier, celui-ci ne pouvant ni briser ni disjoindre une charpente où les pièces qui forment liaison à l'intérieur ont en général quarante pieds d'un seul tenant.

[...] [Les Gaulois], surpris, se troublèrent et se laissèrent chasser du mur et des tours ; ils se reformèrent sur le forum et sur les places [...]. Bref, d'un ensemble d'environ quarante mille hommes, à peine huit cents, qui s'enfuirent de la ville aux premiers cris, arrivèrent sains et saufs auprès de Vercingétorix.

César, Guerre des Gaules, *VII, 13-28*
(traduction de L.-A. Constans, Paris, Les Belles Lettres, 1972).

L'APPARITION ET L'ESSOR DES OPPIDA (IIe-Ier SIÈCLE AV. J.-C.)

Après les nombreuses informations sur les Celtes que fournissent les textes pour le IIIe siècle av. J.-C., le siècle suivant présente à première vue un bilan nettement plus pauvre, à l'exception de la péninsule Ibérique où les Lusitaniens et les Celtibères luttent alors contre Rome. Les données disponibles concernent presque exclusivement deux aires où les Romains se trouvaient au contact direct de peuples celtiques : d'une part la région du *caput adriae* (Vénétie Julienne) et les territoires voisins, d'autre part l'arrière-pays de Marseille et la vallée du Rhône.

L'Italie septentrionale se trouve désormais, après l'écrasement définitif des Insubres et des Boïens, sous le contrôle de Rome et les quelques

tentatives des Transalpins pour reprendre l'offensive — l'arrivée et l'installation d'un groupe fort de douze mille hommes sous les armes dans l'est de la Vénétie, associée à la fondation d'un oppidum dans les environs du site d'Aquilée, en 186 av. J.-C., et la dernière expédition de Transalpins, en 179 av. J.-C. — ne réussissent pas à modifier cette situation. La déduction de colonies à Felsina, qui devient Bononia (en 189 av. J.-C.), Mutina (Modène) et Parme (en 183 av. J.-C.), associée à l'achèvement de la *via Æmilia* qui relie désormais Ariminum (Rimini) à Placentia (Plaisance), assurent définitivement le contrôle par Rome de la Cispadane. La fondation du port d'Aquilée, en 181 av. J.-C., ouvre enfin au commerce romain le parcours de la « voie de l'ambre » qui, conduisant de la Baltique à l'Adriatique, avait été pendant de longs siècles un des axes les plus importants des trafics de l'Europe ancienne. Des contacts s'établissent alors rapidement entre Rome et des peuples celtiques locaux, ainsi qu'en témoignent les trois mille Gaulois qui combattent, sous le commandement du vice-roi Catmelos, en 178 av. J.-C. en Istrie aux côtés de l'armée romaine. En 170 av. J.-C., les ambassadeurs du « roi des Gaulois » Cincibilos, souverain d'un royaume celtique qui doit être localisé quelque part en Carinthie, probablement dans la vallée de la Drave, conduits par son frère, viennent se plaindre à Rome des exactions commises par un tribun militaire contre ses clients et alliés. Soucieux de ménager les deux princes celtiques, le Sénat leur offre en cadeau deux torques d'or massif d'un poids de cinq livres (environ 1,6 kg), cinq vases d'argent d'un poids total de vingt livres (6,5 kg), deux chevaux ornés de phalères, ainsi que des manteaux (*sagula*) et armes pour les deux cavaliers.

L'année suivante arrive à Rome l'ambassade d'un autre roi des Celtes transalpins, Balanos, pour proposer les services de ses troupes dans la guerre macédonienne. On envoie au souverain les cadeaux traditionnels : un torque et des patères (coupes à libations) d'or d'un poids total de six livres (1,9 kg), ainsi que l'*equus phaleratus armaque equestria* (cheval orné de phalères et armes de cavalier ; Tite-Live, *Histoire romaine*, XLIV, 14). L'importance accordée par Rome à l'alliance de peuples représentée par le roi Cincibilos et son frère permet d'y voir le noyau initial de la puissante confédération qui sera connue à partir du milieu du IIe siècle av. J.-C. sous l'appellation de *regnum Noricum* (royaume du Norique). Elle était réputée notamment par sa production de fer et son extension correspondait au moment de son apogée à une bonne partie de l'Autriche actuelle. Son agglomération principale portait, comme l'ensemble du royaume, le nom de la déesse locale Noreia, attestée par des inscriptions d'époque romaine.

La découverte de très riches gisements aurifères chez les Taurisques Noriques (probablement un des peuples de la confédération), rapportée comme un événement récent par Polybe (*Histoires*, XXXIV, 10), devrait avoir eu lieu au plus tard vers le milieu du IIe siècle av. J.-C. Leur exploitation aurait été entreprise pendant les deux premiers mois par des Italiens associés aux indigènes et la quantité de métal produit aurait été telle

qu'elle aurait conduit à une baisse immédiate du tiers de son prix dans l'ensemble de l'Italie. La réaction rapide à la découverte d'entrepreneurs qui ne pouvaient venir que d'Aquilée illustre la fréquence et l'intensité des rapports qui devaient exister alors entre le nouveau port commercial romain et les populations celtiques de l'intérieur. La présence de marchands romains est d'ailleurs attestée, depuis l'époque augustéenne, sur le site du Magdalensberg, situé au nord de Klagenfurt à proximité d'un carrefour important de voies romaines. L'agglomération de hauteur, de fondation probablement celtique mais très rapidement romanisée, fut supplantée au Ier siècle apr. J.-C. par une nouvelle ville fondée dans la plaine (Zollfeld) qui portait le nom de Virunum, hérité probablement de son prédécesseur.

On ne sait plus grand-chose de ce qui se passa dans cette région où les contacts entre le monde celtique et Rome devaient connaître un essor ininterrompu, jusqu'à un événement qui perturba une bonne partie du monde celtique et constitua une menace, temporaire mais sérieuse, pour Rome. Vers le début du dernier quart du IIe siècle av. J.-C., les Cimbres germaniques, considérés comme originaires du Jutland danois, chassés alors selon les textes par un raz-de-marée catastrophique, se mirent en mouvement pour s'installer dans une contrée plus accueillante. Ils se seraient heurtés d'abord aux Boïens d'Europe centrale, réinstallés depuis un demi-siècle en Bohême, qui leur auraient résisté avec succès. Il est cependant probable qu'une partie au moins de ce peuple celtique qui avait été chassé depuis un peu plus d'un demi-siècle de la plaine du Pô par les Romains œuvra pour convaincre les Germains de se diriger vers l'Italie, et se joignit à l'expédition. En effet, un des deux chefs de l'armée qui fut écrasée par Marius dans la plaine de Verceil (Vercelli) portait le nom révélateur de Boiorix (« roi des Boïens ») et devait donc appartenir à l'élite de ce peuple. Le fait que les Cimbres choisirent de descendre vers l'Italie par le Norique montre d'une part que l'ancienne voie de l'ambre était considérée alors comme la communication la plus directe entre le centre de l'Europe et l'Italie, d'autre part que le but de l'expédition n'était pas simplement le pillage des pays celtiques, aussi riches fussent-ils, mais le pays qui était convoité depuis des générations par les Transalpins pour ses richesses apparemment inépuisables.

L'intervention de l'armée romaine montre bien que Rome avait eu tout de suite conscience du danger. L'imprudence de Papilius Carbo, qui porta ses légions jusqu'à Noréia, au cœur du Norique, était peut-être motivée par une demande d'aide de la part des Celtes locaux. Elle n'était certainement pas désintéressée. Battus devant Noréia, les Romains réussirent cependant à dissuader les Cimbres de suivre cette voie. On les retrouvera quelques années plus tard dans le sud de la Gaule, toujours désireux de passer en Italie. La bataille de la plaine de Verceil (101 av. J.-C.) y signifiera la fin de leur aventure.

Les intérêts de Rome en Méditerranée occidentale étaient liés très étroitement à son alliance avec Marseille, ennemie traditionnelle de Carthage :

son port était la principale base opérationnelle de la flotte romaine pendant les guerres d'Ibérie et ce fut à partir de Marseille que l'armée romaine, secondée par des mercenaires gaulois à la solde des Marseillais, tenta de s'opposer à l'expédition d'Hannibal en 218 av. J.-C.

Ce fut de nouveau Marseille, soumise à la pression de ses voisins salyens, un peuple celto-ligure dont la capitale, Entremont, se trouve à quelques kilomètres au nord d'Aix-en-Provence, qui fut à l'origine d'une intervention militaire de Rome, en 154 av. J.-C., à un moment donc où le soulèvement des Celtibères et des Lusitaniens de Viriatos rendait indispensable le relais marseillais. En 125-124 av. J.-C., une seconde campagne aboutit non seulement à la chute d'Entremont et à la fondation de la colonie voisine d'Aquae Sextiae (Aix-en-Provence), mais également à l'annexion des territoires conquis qui devinrent alors le noyau de la première province de Gaule transalpine.

La réaction des peuples dominants locaux, les Arvernes de la rive droite et les Allobroges de rive gauche, ne se fit pas attendre : ils opposèrent aux Romains une puissante armée commandée par le roi arverne Bituitos mais furent écrasés en deux batailles, en 121 av. J.-C., et une bonne partie de leurs territoires fut annexée à la nouvelle province. La fondation de Narbo Martius (Narbonne), en 117 av. J.-C., fournit alors à Rome le relais indispensable entre l'Italie et l'Ibérie, mais suscita le mécontentement des Volques qui se trouvèrent non seulement amputés d'une bonne partie de leurs territoires mais perdirent alors également le contrôle des trafics entre l'Atlantique et la Méditerranée qui transitaient au nord des Pyrénées par l'Isthme gaulois. L'arrivée en Gaule des Teutons et de leurs alliés, une dizaine d'années plus tard, sera l'occasion d'un soulèvement contre Rome : en 107 av. J.-C. les Volques alliés aux Tigurins, un *pagus* des Helvètes qui participait à l'expédition des peuples transrhénans qui avaient alors envahi la Gaule, infligèrent une sanglante défaite aux Romains dans les environs de Toulouse. Une cinquantaine d'années plus tard, César, vainqueur de ces mêmes Tigurins, évoquera cet événement où ils « avaient tué le consul L. Cassius et fait passer son armée sous le joug » et où avait péri également l'aïeul de son beau-père, L. Pison (*Guerre des Gaules*, I, 12). La revanche romaine ne se fera pas attendre et l'écrasement des Volques, l'année suivante, a eu pour corollaire un fabuleux butin en métaux précieux, l'*aurum tolosanum* (« or de Toulouse »). L'affaire de son détournement par le général romain S. Caepio sera rapidement enrichie par la légende sur l'origine sacrée du trésor de Delphes et la malédiction qui ne manquait pas de frapper tous ceux qui osaient se l'approprier.

En effet, victorieux contre les Volques, Caepio fut écrasé l'année suivante près d'Orange par la coalition des Cimbres, Teutons, Ambrons et Helvètes. C'est probablement suite à cette incursion que des monnaies d'or des Celtes d'Europe centrale apparaissent sur des oppida de l'arrière-pays marseillais. Il faudra attendre trois ans avant que la victoire de Marius sur les Teutons, en 102 av. J.-C. près d'Aix-en-Provence, rétablisse la situa-

tion. Passés en Italie, les Cimbres seront écrasés l'année suivante dans la plaine de Verceil. On découvrit en ce lieu un bon nombre de monnaies d'or frappées par les Celtes de Bavière, inconnues autrement en Italie septentrionale, ainsi que des torques en or, regroupés dans des petits dépôts, des trouvailles qui ne peuvent être associées qu'à cet événement. C'est sur ce champ de bataille que trouva la mort Boiorix, le chef de guerre d'origine boïenne qui était devenu un des commandants de la coalition conduite par les Cimbres.

Ainsi prend fin une période troublée de plus d'une décennie où des groupes armés que les auteurs anciens estiment à plusieurs centaines de milliers d'individus sillonnèrent les territoires celtiques qui entourent le massif alpin, depuis le Norique à l'est jusqu'aux Pyrénées à l'ouest.

L'apparition des oppida

On a considéré pendant longtemps que ce furent les deux grands événements qui se déroulèrent en Gaule à partir du début du dernier quart du IIe siècle av. J.-C. — la création de la province de Narbonnaise et l'invasion des Cimbres et des Teutons — qui furent à l'origine de l'apparition des villes celtiques désignées généralement du nom latin d'oppida : les nouvelles villes romaines auraient été une source d'inspiration, un modèle, la menace des coalisés transrhénans aurait conduit à concentrer la population sur des sites bien défendus. Les oppida et l'organisation en cités qui y est associée se seraient donc développés en Gaule après la période troublée de la fin du IIe siècle av. J.-C. On pensait, en effet, que l'essor autonome du monnayage des cités gauloises était lié à la chute de l'hégémonie qui aurait été exercée par les Arvernes, suite à la défaite de 121 av. J.-C. L'expression monétaire de cette hégémonie aurait été la large diffusion du statère imité directement des émissions macédoniennes au nom de Philippe II, attribué aux Arvernes.

Cette coïncidence entre différents événements connus par les textes et des déductions formulées à partir des vestiges archéologiques ou de la numismatique n'a cependant pas résisté à l'accroissement des données fournies par l'archéologie et au réexamen critique du contexte général de l'apparition du réseau urbain chez les Celtes. En effet, même les textes fournissaient de nombreux indices en faveur de l'existence plus ancienne d'un système, où la fondation d'une agglomération centrale, l'oppidum, jouait un rôle essentiel dans le processus de formation de la communauté et de son établissement sur un territoire déterminé. On pourrait évidemment évoquer le cas des Insubres, dont l'existence en tant que communauté confédérée est indissociable de la naissance de Mediolanum (Milan), le « Centre du territoire ». Le cas des Celtes de Transpadane, dont l'urbanisation précoce est indiscutablement la conséquence de la forte influence exercée par le monde des cités étrusques, peut être toutefois considéré comme différent de celui des Transalpins.

Cependant, un indice très important est fourni par le cas des Celtes transalpins qui firent irruption en Vénétie orientale en 186 av. J.-C. et prirent possession du territoire en fondant un oppidum. L'entreprise coloniale, car c'est bien de cela qu'il s'agit, est donc dès cette époque étroitement associée à l'implantation d'un centre à vocation urbaine. Les Romains ne s'y trompèrent pas et l'intervention de 183 av. J.-C. fut motivée par la nouvelle que les Gaulois passés en Italie « construisaient un oppidum sur le territoire qui est maintenant celui d'Aquilée » (Tite-Live, *Histoire romaine*, XXXIX, 45). Les en dissuader équivalait à leur refuser une installation définitive. Il faut donc admettre que les Celtes en question avaient une conception de l'occupation d'un territoire qui était différente de celle des migrations antérieures qui ne semblent pas avoir été associées à l'implantation de centres communautaires autres que religieux, tels que le sanctuaire central des Galates, le Drunemeton.

La situation de la Gaule au moment de l'invasion des et des Cimbres Teutons, telle que l'évoque César par la bouche de Critognatos, noble arverne de l'armée gauloise assiégée en 52 av. J.-C. à Alésia (*Guerre des Gaules*, VII, 77), est celle d'un pays où les oppida représentent le point de ralliement des populations menacées.

D'autre part, le réseau des oppida révélait que leur implantation ne pouvait être le résultat d'une improvisation dictée par un péril imminent. Le choix des sites ne semblait jamais avoir été fait pour des raisons uniquement défensives : situés sur des voies commerciales importantes, il jouaient visiblement le rôle d'étape et de lieu de marché en contrôlant généralement un point stratégique tel que la traversée d'un cours d'eau, le débouché d'une vallée, le passage d'un bassin fluvial à un autre. Leur position était généralement choisie de manière à utiliser au mieux les défenses naturelles : sur une colline ou un plateau isolé, sur un éperon, dans une boucle fluviale. Il existait cependant des oppida de plaine où la totalité des défenses a dû être édifiée par l'homme : c'est le cas de Manching, un oppidum fortifié par une enceinte de plan circulaire.

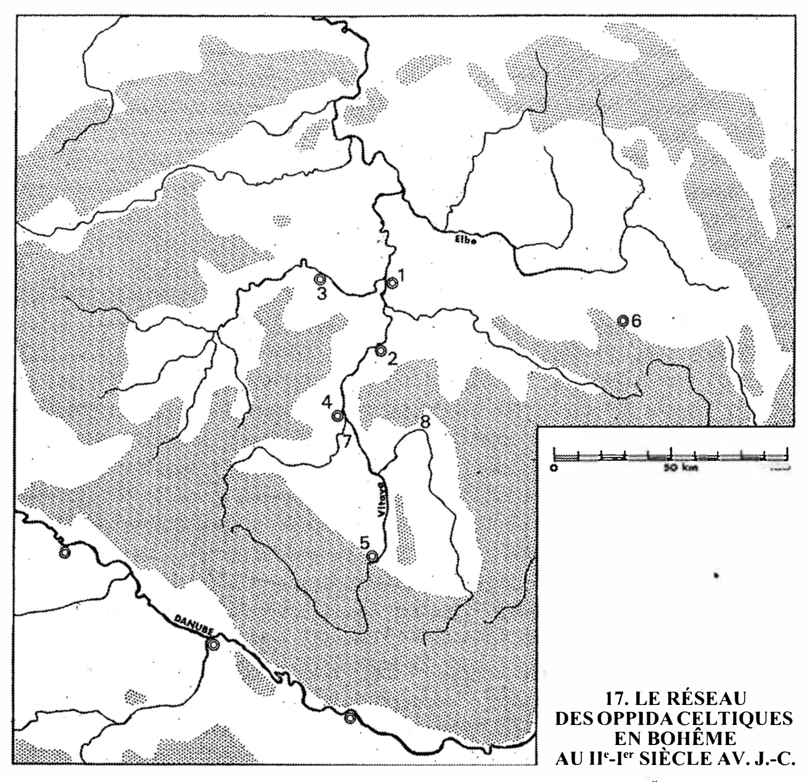
Enfin, les fouilles qui débutèrent après le milieu du XXe siècle sur des oppida d'Europe centrale commencèrent à multiplier les témoignages sur l'antériorité de la phase initiale d'au moins certains d'entre eux par rapport à l'occupation romaine de la Narbonnaise. On constata également que le monnayage celtique avait connu un développement beaucoup plus précoce qu'on ne l'imaginait. Considérées aujourd'hui, les imitations des statères de Philippe II paraissent devoir être situées dans le contexte du IIIe siècle av. J.-C., une époque où le mercenariat fournit la meilleure explication de leur diffusion. Dès la fin de ce siècle, de petites monnaies divisionnaires — 1/2, 1/4, 1/8, 1/24 et même 1/32 — montrent que la monnaie d'or est réellement utilisée dans les échanges, témoignant ainsi du degré atteint dans les transformations économiques.

Il est clair aujourd'hui que la naissance des oppida celtiques est un processus complexe et de grande envergure qui constitue l'aboutissement

d'une mutation qui concerne non seulement le domaine économique et l'organisation de la société mais encore des aspects aussi divers que les rites funéraires ou l'armement. Il est également évident qu'il ne s'agit pas d'un processus uniforme : il ne touche pas toutes les régions au même moment et de la même façon.

Les oppida des Boïens en Bohême

La Bohême est actuellement la province celtique où la naissance et le développement du réseau d'oppida sont le mieux étudiés. Le site clé est la forteresse de Závist, qui domine la Vltava à une dizaine de kilomètres en amont de Prague. Elle avait été abandonnée vers la fin du ve siècle av. J.-C., alors qu'elle était la plus grande agglomération fortifiée reconnue à ce jour au nord des Alpes. Sa transformation en oppidum, accompagnée par la remise en état des fortifications, est incontestablement une action volontariste. Son prélude est une courte occupation du site qui doit correspondre à la mise en route du chantier de construction. Cette phase initiale est aujourd'hui datée au plus tard du deuxième quart du IIe siècle av. J.-C. La remise en état des fortifications qui suivit aurait été contemporaine de la mise en route d'un nouveau chantier sur le site de Hrazany, à une trentaine de kilomètres en amont sur le cours de la Vltava (carte 17, voir p. suiv.). L'étape suivante correspondrait à l'extension du réseau par le début de travaux de construction à Stradonice, sur un site qui domine le cours de la Berounka, un fleuve qui se jetait alors dans la Vltava au pied de Závist, dans une région riche en gisements de minerai de fer, à proximité de fleuves aurifères. Ce nouvel oppidum fut conçu à l'échelle de l'extension qui était alors celle de l'oppidum de Závist et la subdivision de l'espace intérieur ne fut réalisée que dans une phase successive à la construction de l'enceinte extérieure. Un autre oppidum fut alors implanté aussi à Nevĕzice, un site sur la Vltava en amont de Hrazany. Il ne sera finalement occupé que très partiellement et assez brièvement. En direction de l'est, vers la Moravie et le grand oppidum de Staré Hradisko qui assurait le contrôle de la voie de l'ambre, fut édifié à mi-parcours l'oppidum de České Lhotice. Quant à l'oppidum de Třísov, situé sur le cours supérieur de la Vltava, à proximité de gisements de graphite, une matière utilisée pour la fabrication d'une catégorie particulière de poteries, la question de son origine n'est pas encore complètement éclaircie. Il s'agit certainement d'une fondation tardive et son rôle d'étape sur la voie qui conduit à la vallée du Danube est évident. On ne peut toutefois trancher actuellement avec certitude la question de savoir s'il représente le dernier élément de l'extension vers le sud du réseau installé à partir de Závist, ce qui paraît le plus vraisemblable, ou s'il constitue le prolongement vers le nord d'un réseau danubien dont l'élément le plus proche serait l'oppidum du Grünberg qui domine la rive gauche dans les environs de Linz.



17. LE RÉSEAU DES OPPIDA CELTIQUES EN BOHÊME AU IIe-Ier SIÈCLE AV. J.-C.

1. Závist. — 2. Hrazany. — 3. Stradonice. — 4. Nevězice. — 5. Třísov. — 6. České Lhotice. — Sites supposés d'un oppidum non attesté : 7. Zvíkov. — 8. Tábor.

Comme on peut le constater, cette mise en place d'un réseau urbain sur des sites inoccupés auparavant se révèle être une entreprise planifiée, une colonisation urbaine qui ne correspond aucunement au modèle évolutif, fondé sur une concentration progressive de l'habitat, qui avait été élaboré pour expliquer la naissance des oppida. La nécessité de la conduite de l'implantation du réseau d'oppida par un pouvoir central fort qui devait disposer au préalable d'une conception de l'agglomération urbaine et de ses fonctions suggère d'attribuer l'initiative de cette entreprise aux Boïens, chassés d'Italie après la défaite de 191 av. J.-C., et revenus, selon Strabon, dans leur pays d'origine (*Géographie*, V, 1, 6). C'est d'ailleurs à ces mêmes Boïens de Bohême, héritiers de deux siècles d'expériences urbaines en Italie, que les textes et les émissions monétaires permettent d'attribuer plus tard, vers la fin du premier quart du Ier siècle av. J.-C., la

fondation de l'oppidum de Bratislava, un très important site stratégique sur le Danube.

Cette situation centre-européenne ne saurait être généralisée. Elle témoigne cependant d'une prise de possession du territoire par colonisation urbaine qui correspond tout à fait à la manière de procéder qui a été illustrée précédemment pour la même période par le cas des Transalpins immigrés en Vénétie.

Les oppida de la Suisse

Le développement d'un important et très actif réseau de communications qui associait les voies fluviales aux voies terrestres a conduit sur le Plateau suisse à l'essor de certaines agglomérations, situées sur leur parcours dans des plaines ou dans des vallées. Le site de l'oppidum de Berne-Enge est ainsi occupé, comme celui de Manching en Bavière, dès le IIIe siècle av. J.-C. Il n'est toutefois fortifié que dans la première moitié du Ier siècle av. J.-C. Les places fortifiées sur des hauteurs, comparables aux oppida de la Bohême, semblent apparaître encore plus tard, au Ier siècle av. J.-C., et n'avoir connu dans la plupart des cas qu'une occupation éphémère ou de faible durée avant l'occupation romaine. C'est le cas de l'oppidum du Münsterhügel à Bâle : implanté en 58 av. J.-C. après la tentative infructueuse de migration en Gaule des Rauraques, il aurait été précédé par l'habitat de plaine de la *Gasfabrik*. Les fouilles récentes ont démontré que l'agglomération portuaire d'Yverdon était fortifiée et très active dès la deuxième moitié du IIe siècle av. J.-C. tandis que l'oppidum voisin de Sermuz, situé sur une hauteur et défendu par un *murus gallicus* remarquablement conservé, n'a livré à ce jour aucune trace d'occupation permanente. L'oppidum du mont Vully, qui domine le site de La Tène à l'extrémité septentrionale du lac de Neuchâtel et contrôle un point stratégique très important des trafics fluviaux et lacustres, semble également tardif et occupé assez brièvement.

La situation de la Suisse est donc apparemment bien différente de celle de la Bohême et la forme fortifiée classique de l'oppidum semble y être principalement une adaptation ou une alternative tardive à d'importants habitats de plaine, généralement ouverts, qui pouvaient s'étendre sur plus d'une dizaine d'hectares. Il est intéressant de constater que de tels habitats ou complexes d'habitats existent également en Bohême (Lovosice) mais tout à fait en dehors de la partie méridionale du pays où se développe le réseau urbain. Ils se trouvent tous dans les plaines centrales qui semblent avoir été à partir du IVe siècle av. J.-C. le berceau principal des populations volques.

Les fortifications des oppida

Des cas semblables à ceux qui ont été observés en Suisse ont été également découverts en Gaule. Il en est apparemment ainsi dans l'aire centrale du territoire arverne, où l'importante agglomération de plaine d'Aulnat,

active dès le IIIe siècle av. J.-C., précéderait les oppida de hauteur des environs. La situation est encore plus évidente à Levroux, un site du territoire des Bituriges, où l'agglomération de plaine des Arènes est très nettement antérieure à l'oppidum fortifié installé sur la colline après le milieu du Ier siècle av. J.-C. Comme dans d'autres cas connus de Gaule où l'érection d'un rempart est clairement postérieure à la conquête romaine, l'opération semblerait répondre plutôt à la volonté de marquer par un signe ostentatoire et une limite bien définie le prestige de la communauté, son ascension au statut d'entité urbaine, qu'à une nécessité défensive.

Les fortifications associent donc apparemment une valeur symbolique à l'aspect défensif. Le nom de Mediolanum, « Centre du territoire », qui est porté par bon nombre d'oppida, suggère d'ailleurs qu'il s'agit d'une aire où se réalise l'union des *pagi*, sortes de cantons dont se compose la cité : elle n'appartient donc à aucun d'eux en particulier et constitue une sorte d'enclave commune où siègent les institutions religieuses et politiques de la confédération. Une situation analogue est observée en Irlande : la « province du Milieu (Midhe) », où se trouvait le lieu d'intronisation du grand roi et le principal sanctuaire druidique, était censée avoir été formée à partir d'une parcelle de chacune des quatre provinces de l'île. Il est très vraisemblable que cette sorte d'extraterritorialité à vocation centralisatrice avait également des conséquences importantes d'ordre économique, notamment en ce qui concerne la tenue de marchés.

Les types de rempart les plus répandus associent dans leur construction un parement extérieur de pierre, une armature en bois et un remblai de terre ou de pierres. Le type le plus connu est le *murus gallicus* (« mur gaulois ») dont César a laissé une description à l'occasion du siège d'Avaricum. Assez facile à identifier, grâce aux longs clous de fer qui étaient utilisés pour fixer à leur croisement les poutres perpendiculaires, ce type de rempart est connu surtout en Gaule. L'exemple sûr le plus oriental est actuellement constitué par le premier rempart de l'oppidum de Manching en Bavière. Les remparts d'Europe centrale utilisent généralement un autre type de construction, identifié dans ces régions depuis l'âge du bronze, où le parement est renforcé par des poutres verticales, encastrées à intervalles réguliers et reliées à l'armature intérieure de poutres horizontales. Les remparts de certains oppida suisses montrent des formes hybrides qui associent les deux types principaux, confirmant ainsi la date tardive de leur construction et la multiplicité des influences qui ont été à l'origine de leur conception.

Les informations recueillies à ce jour indiquent que les remparts des différents oppida avaient des dimensions à peu près constantes : 4 m de hauteur et 4 m d'épaisseur (sans compter un éventuel glacis intérieur). Ils devaient être couronnés d'un parapet et d'ouvrages en bois qui en facilitaient la défense. La description que donne César du rempart d'Avaricum évoque la présence de tours, construites sur une ossature de poteaux verticaux, reliées entre elles par un plancher et protégées par des peaux. Le rempart est précédé d'un fossé dont la largeur atteint facilement une

dizaine de mètres et dont la profondeur est supérieure à la taille d'un homme adulte.

L'aménagement des entrées, point vulnérable de tout système défensif, était conçu de manière à en protéger l'accès en offrant la possibilité de prendre de flanc l'asaillant : les deux extrémités du rempart se rabattaient vers l'intérieur, formant ainsi une sorte de couloir qui se terminait par la porte, surmontée d'une tour qui s'appuyait sur des poteaux disposés au milieu du passage.

Il va de soi que les fortifications des différents oppida présentent un bon nombre de variantes par rapport à l'application idéale des formules décrites ci-dessus, en fonction des matériaux disponibles et de la morphologie particulière de chaque site. En effet, une des caractéristiques des oppida est l'adaptation optimale de la défense au terrain : les cours d'eau, escarpements et autres obstacles naturels, les failles qui servent d'abord de carrière et ensuite de fossé, les fortifications préexistantes, souvent très anciennes, conditionnent la nature du système défensif de chaque site. Seuls les remparts élevés sur un terrain plat libre de toute contrainte permettent d'apprécier un des traits conceptuels qui différencie les oppida celtiques des fondations de type méditerranéen : ils se développent sur un tracé circulaire et non quadrangulaire.

Le type de défense qui est le plus fréquent dans le nord et le nord-ouest de la Gaule, mais apparaît aussi dans les îles Britanniques et dans la phase finale de certains oppida d'Europe centrale (Závist), est constitué par une simple levée de terre, parfois de dimensions considérables, précédée d'un très large fossé à fond plat. Une palissade ou un parapet de bois devait couronner le corps du rempart. L'apparition de ce type de fortification serait due à l'introduction de nouvelles techniques d'attaque et de défense, vraisemblablement sous l'influence de l'art militaire romain, notamment l'emploi de la fronde et de la sape.

L'organisation de l'espace intérieur

L'aspect qui permet à première vue d'établir une hiérarchie des oppida et qui les distingue de la plupart des forteresses du VIe-Ve siècle av. J.-C. est l'étendue de la superficie protégée par l'enceinte : les grands oppida couvrent généralement une aire totale d'au moins une centaine d'hectares mais peuvent atteindre dans certains cas des dimensions très élevées. Ainsi le plateau fortifié de Heidengraben près de Grabenstetten, situé à l'ouest d'Ulm, présente une étendue de 1 500 hectares, avec un noyau central de 150 hectares. Il s'agit de l'aménagement optimal d'un site très bien défendu par la nature, isolé par la construction de quelques fortifications aux points d'accès. Toutefois, les oppida de Kelheim en Bavière (650 hectares) ou de Manching (380 hectares), sans contraintes comparables, atteignent également des superficies considérables.

L'espace intérieur des très grands oppida n'était apparemment jamais entièrement construit et les comparaisons entre différents sites devraient être fondées sur la superficie réellement bâtie et non sur la totalité de l'enceinte. La présence d'un espace libre à l'intérieur des fortifications peut répondre à la fonction de refuge temporaire pour la population des environs et ses biens, notamment le bétail. Ce n'est cependant pas un indice du caractère primitif, pré-urbain, des oppida celtiques. En effet des espaces libres, souvent importants, étaient fréquemment inclus lors de la construction des remparts également dans les villes grecques, romaines ou médiévales. Ils étaient non seulement exploitables et utilisables en cas de danger, mais constituaient une réserve de terrains constructibles.

L'organisation de l'espace intérieur, telle qu'on la connaît aujourd'hui grâce aux fouilles de certains sites, semble être prévue dès la fondation : l'endroit le plus élevé (ou central) est réservé à la fonction religieuse, avec des édifices que leur plan distingue généralement des autres constructions ; dans d'autres parties s'élevaient de grandes habitations associées à des dépendances, l'ensemble étant entouré généralement par un enclos ; il s'agirait de la résidence urbaine de la classe la plus aisée ; enfin, les activités artisanales étaient regroupées dans des quartiers proches des portes et des remparts ou dans les faubourgs extérieurs. Un espace devait être réservé à la tenue des grands marchés, associés probablement aux principales fêtes religieuses. Des voies aménagées, tracées probablement dès la fondation, séparaient les îlots. Adaptées au terrain, elles ne présentent qu'exceptionnellement les dispositions orthogonales caractéristiques des fondations méditerranéennes.

À Bibracte, l'oppidum de la Gaule qui est à ce jour le mieux exploré, la phase gallo-romaine, seule bien connue, perpétue une division fonctionnelle de l'espace intérieur — sanctuaires, champ de foire, résidences de la noblesse, quartiers artisanaux — qui doit remonter nécessairement à l'époque préromaine.

Les constructions, fréquemment de dimensions imposantes, étaient réalisées en matériaux périssables — le plus souvent avec une ossature en charpente tamponnée de panneaux de clayonnage enduit d'argile — et la pierre n'apparaît que quelquefois dans les soubassements qui protégeaient la base des édifices du ruissellement de l'eau, notamment sur les terrains en pente. Rien ne permet toutefois d'imaginer un oppidum celtique comme un amas anarchique de chaumières protégé par une enceinte imposante mais grossière. Lorsque César décrit l'oppidum d'Avaricum, rien n'indique une impression défavorable par rapport à une ville italienne.

En effet, même si les matériaux étaient périssables, l'aspect extérieur et les volumes construits pouvaient être moins différents qu'on ne l'imagine aujourd'hui. Le fait que l'architecture celtique ait été presque exclusivement en bois est tout à fait compréhensible. Ce matériau — abondant, facile à transporter, à façonner et à assembler — possède des qualités d'isolation thermique nettement supérieures à celles de la pierre, ce qui est

évidemment très appréciable dans des régions au climat plutôt rude. La reconstitution des édifices en bois relève malheureusement presque totalement du domaine de la spéculation, car les indices recueillis au sol ne peuvent être suffisants pour juger objectivement de l'importance et de la nature de l'élévation. L'ancienne architecture en bois conservée jusqu'à nos jours dans certaines régions d'Europe incite en effet à la prudence, car personne ne serait capable de restituer correctement la taille et les qualités esthétiques de ces édifices, à partir des seules traces archéologiques. Les vestiges disponibles permettent au mieux une évocation volumétrique de l'ensemble, mais celle-ci peut donner déjà une image de l'oppidum celtique bien différente de certaines restitutions minimalistes, qui accentuent volontairement les aspects jugés primitifs : les édifices, disposés selon un tracé régulier mais adapté à la morphologie du site, pouvaient être, au moins quelquefois, à étage, et présenter des qualités esthétiques comparables à celles que présentent les objets d'art mobilier celtique contemporains.

Comme les villes méditerranéennes, les oppida celtiques possédaient des édifices et des aménagements publics dont on commence à discerner l'existence sur des sites tels que Manching. Rien ne justifie donc le refus de considérer les grands oppida celtiques comme des villes comparables à celles du monde méditerranéen : ils en assumaient les fonctions et ne s'en distinguaient probablement même pas beaucoup par l'aspect. La seule différence — l'utilisation d'une architecture en bois au lieu d'une architecture en pierre — est aujourd'hui beaucoup plus visible qu'elle ne l'était au temps de leur vie et relève d'un aspect purement formel et secondaire.

Les nécropoles des oppida

Singulièrement, la source d'information que constituaient les nécropoles pour les époques précédentes se tarit presque totalement avec l'apparition des oppida. Les nécropoles à inhumation de Manching sont antérieures à la fondation de l'oppidum et on ne sait rien du lieu de sépulture de ses habitants. Une situation analogue semble exister à Berne-Enge, où la sépulture la plus récente, une incinération de la fin du IIe siècle av. J.-C. ou du tout début du siècle suivant, a été découverte sous le corps du rempart. On ne sait rien des nécropoles de Závist. À Stradonice en Bohême furent observées jadis de nombreuses incinérations déposées en pleine terre sans aucun mobilier. Elles se trouvaient aussi bien sur le site même de l'oppidum que dans ses environs immédiats. Rien ne permet malheureusement de prouver qu'elles appartenaient aux habitants de l'oppidum. Une nécropole avec des incinérations en urne déposées au centre d'enclos a été découverte sur la voie principale qui conduisait à l'oppidum de Bibracte, à deux cents mètres environ de la porte extérieure. Elle était apparemment réservée à des enfants, c'est-à-dire à la catégorie de défunts qui est la moins

bien représentée sur les nécropoles antérieures. Les sépultures des adultes restent inconnues.

On connaît cependant des cas, notamment dans la partie nord de la Gaule Belgique, où de somptueuses sépultures avec un mobilier exceptionnel qui signale le rang du défunt — service à boisson, amphores, chenets et autres objets de prestige — ont été découvertes dans le voisinage de grands oppida. C'est notamment le cas du Titelberg au Luxembourg. Ces sépultures aristocratiques évoquent sous nombre d'aspects les sépultures princières de la période hallstattienne et du début de la période laténienne. Elles signalent probablement des communautés dont l'organisation sociale est, toutes proportions gardées, plus proche de ces dernières que des grandes confédérations tribales contemporaines des Éduens ou des Boïens.

La difficulté générale à retrouver les sépultures de ceux qui habitèrent la plupart des grands oppida celtiques est vraisemblablement liée au bouleversement radical des rites funéraires : à la régression de l'inhumation au profit de l'incinération vient s'ajouter l'abandon, progressif mais bientôt total, du dépôt d'armes ou de parures personnelles. La sépulture type de cette période est donc probablement une poignée de cendres anonymes, déposée le plus souvent en pleine terre. Ce type de tombe ne peut être évidemment identifié que dans des conditions particulièrement favorables.

La société au temps des oppida : druides, chevaliers et gens du peuple

Cette modification radicale du rite funéraire est incontestablement le corollaire de l'essor des oppida. Tous les deux accompagnent la mutation structurelle d'une société et de ses fondements économiques. La *Guerre des Gaules* nous fournit sur son résultat une information substantielle, inestimable et irremplaçable dans un contexte où l'archéologie funéraire livre au mieux une image qu'il paraît impossible de généraliser.

Selon César, le sommet de l'édifice social est constitué par deux catégories qui appartiennent toutes les deux à l'aristocratie : les druides et les chevaliers. Les druides incarnent la fonction sacrée : ils règlent les pratiques religieuses, président aux sacrifices et assurent l'instruction de la jeunesse. Ils sont les seuls à « connaître la nature des dieux » et servent d'intermédiaires entre ces derniers et le monde des humains ; ils sont les détenteurs du savoir fondamental et perpétuent une conception de l'Homme et de l'Univers qui n'est transmise qu'oralement, sous la forme d'une doctrine ésotérique. Les candidats à la fonction druidique, recrutés dans les rangs de la noblesse, consacrent une période très longue à la mémorisation des textes sacrés — il est question d'une vingtaine d'années, peut-être pour pouvoir réaliser la totalité des observations astronomiques d'un cycle métonien (cycle luni-solaire de dix-neuf ans). Les druides ont des privilèges exceptionnels, car ils sont dispensés de l'obligation militaire et de l'impôt.

Leur activité ne se limite toutefois pas au domaine religieux et ils interviennent couramment dans la vie politique et économique : arbitres dans les conflits qui opposent États ou particuliers, ils s'occupent également de la gestion du cadastre, des affaires d'héritage et des comptes publics et privés. Ces activités impliquent une bonne connaissance de l'écriture — complètement bannie du domaine du sacré — et il se peut que leur autorité en matière judiciaire ait reposé non seulement sur l'interprétation du droit coutumier mais aussi sur la gestion d'archives.

Nous connaissons, grâce à César et à Cicéron qui le rencontra à Rome, un druide éminent, le noble éduen Divitiacos. Homme politique de premier plan, c'était un ami fidèle de Rome et un infatigable artisan de la conciliation, tandis que son frère, Dumnorix, défendait le parti opposé. Excellent orateur, même en latin, et habile diplomate, il fut à de nombreuses reprises l'ambassadeur du sénat de Bibracte. Il assuma aussi, en 59 ou 60 av. J.-C., la magistrature suprême de la cité des Éduens, la charge annuelle de *vergobret*. Comme on peut le constater, le personnage réel d'un druide est fort différent des clichés traditionnels...

Le temps des oppida est celui du règne des oligarchies. Elles semblent avoir remplacé progressivement la royauté héréditaire qui était encore courante chez les grands peuples au IIe siècle av. J.-C. Le cas des Arvernes est particulièrement instructif à cet égard : le roi Bituitos, vaincu en 121 av. J.-C. par les Romains, avait succédé à son père Luern, tandis que Celtillos, père de Vercingétorix, « avait eu l'empire de la Gaule » — c'est-à-dire un pouvoir électif temporaire — mais fut « tué par ses compatriotes parce qu'il aspirait à la royauté » (*Guerre des Gaules*, VII, 4). Les indices d'une évolution semblable peuvent être relevés dans les textes aussi à propos d'autres peuples. Le passage ne s'effectua toutefois pas au même moment et de la même manière dans les différentes cités de la Gaule : des formes résiduelles ou transitoires de royauté y coexistaient avec des systèmes oligarchiques très élaborés, installés probablement dans certains cas dès le IIe siècle av. J.-C.

Les informations les plus nombreuses dont nous disposons concernent les Éduens, où la magistrature suprême, la charge de *vergobret*, était limitée à un an. Il avait droit de vie et de mort sur ses administrés, mais son pouvoir exécutif s'appliquait uniquement aux affaires courantes et toute décision importante appartenait au conseil de notables recrutés probablement dans les grandes familles aristocratiques de la cité. Les affaires d'une exceptionnelle gravité, par exemple l'entrée en guerre, devaient être présentées au vote de l'assemblée armée de tous les hommes adultes. Cette institution devait exister déjà depuis très longtemps, du moins chez les groupes mobiles de guerriers qui furent le moteur de l'expansion celtique. Tite-Live évoque en effet, dans le récit des événements de l'an 218 av. J.-C. (*Histoire romaine*, XXI, 20), l'étonnement des ambassadeurs romains lorsqu'ils passent les Pyrénées et arrivent chez les Gaulois du Languedoc (probablement une fraction des Volques) : « Là, spectacle nouveau

et effrayant pour eux, ce furent des gens en armes — telle était la coutume de cette nation — qui vinrent à l'assemblée [...]. [Aux propos des ambassadeurs] éclatèrent, dit-on, un si grand rire et un si grand vacarme que les magistrats et les hommes d'âge eurent de la peine à calmer les jeunes membres de l'assemblée. » Nous retrouvons donc ici non seulement le principe de l'assemblée en armes, mais également le rôle modérateur des magistrats et des anciens (le sénat).

Malgré son apparence démocratique, cette instance suprême reproduisait fidèlement la concentration du pouvoir entre les mains des familles nobles les plus influentes, car le système de la clientèle maintenait dans leur dépendance directe la majeure partie de la population qui n'avait d'autre choix que celui d'appuyer ses protecteurs. La société celtique connaissait alors deux types de dépendance pour lesquelles on peut trouver d'étroites analogies dans l'Irlande médiévale. Les ambactes se trouvaient dans une situation proche du servage, sans être pour autant, comme le croyait César, la propriété des nobles. Ils abandonnaient simplement, contre rétribution ou pour dettes, leur personnalité juridique à un personnage riche et influent, qui devenait ainsi leur représentant obligatoire dans les affaires légales. Ils gardaient la prérogative d'être armés qui distinguait les hommes libres, mais devaient accompagner leur protecteur à la guerre. La dépendance des « clients » était moindre, car ils conservaient leur personnalité juridique. Ils versaient toutefois des intérêts beaucoup plus élevés que les ambactes et devaient hommage et services de guerre ou de paix.

Le prestige et le poids juridique d'un aristocrate de haut rang dépendaient du nombre d'ambactes et de clients qui lui étaient attachés. Selon un principe fondamental de l'ancien droit celtique, ce nombre servait à définir son « prix d'honneur », c'est-à-dire le poids de sa personnalité juridique et le montant des compensations qui lui étaient dues dans le cas de dommages provoqués par un tiers. C'est selon le « prix d'honneur » d'un individu qu'était fixée la valeur de son témoignage, de son serment ou de sa caution, qu'était jugée sa capacité à engager un procès. En effet, le « prix d'honneur » du demandeur ne devait jamais être inférieur à la valeur de l'objet du litige. On imagine facilement la prépondérance que ce système conférait dans toute action légale aux membres les plus influents de la noblesse. César rapporte qu'Orgétorix, « l'homme de beaucoup le plus distingué par la naissance et par la fortune » chez les Helvètes, accusé de complot et devant « selon l'usage du pays [...] plaider sa cause chargé de chaînes », « amena devant le tribunal tous les siens, environ dix mille hommes, qu'il avait rassemblés de toutes parts, et il fit venir aussi tous ses clients et ses débiteurs, qui étaient en grand nombre : grâce à leur présence, il put se soustraire à l'obligation de parler » (*Guerre des Gaules*, I, 3-4).

Les rapports entre les différentes cités étaient de même nature et pouvaient être aussi bien des alliances sur pied d'égalité que des liens de clientèle. Des aires d'influence plus ou moins étendues s'étaient ainsi formées

à partir de ces liens complexes : les principales avaient pour protagonistes les Éduens, les Arvernes, les Bellovaques et les Vénètes.

La société gauloise du Ier siècle av. J.-C. était ainsi dominée par une aristocratie toute-puissante qui contrôlait aussi bien la vie spirituelle que les activités politiques et économiques, sur lesquelles son emprise ne s'exerçait pas seulement grâce au système de la clientèle mais aussi par le prélèvement de taxes et d'impôts et par le monopole de la frappe de la monnaie. Ces dernières activités pouvaient être associées ou simplement compatibles, comme le démontre le cas de l'Éduen Dumnorix, frère du druide Divitiacos et gendre de l'Helvète Orgétorix : César en dit qu'il « avait à vil prix la ferme des douanes et de tous les autres impôts des Éduens, parce que, lorsqu'il enchérissait, personne n'osait enchérir contre lui » (*Guerre des Gaules*, I, 18). Outre cette fonction, dont la procédure d'adjudication par enchère illustre remarquablement les mécanismes du pouvoir d'une cité gauloise, Dumnorix devait contrôler également les émissions monétaires, car son nom apparaît sur certaines émissions éduennes. Dumnorix fut probablement aussi, après son frère, *vergobretos* des Éduens en 58 av. J.-C., si l'on en croit César, selon lequel il « occupait alors le premier rang dans sa cité » (*Guerre des Gaules*, I, 3). Un cas analogue ressort des légendes monétaires des Lexoviens où un certain Cisiambos est successivement *vergobretos* et *arcantodannos* (magistrat chargé de la monnaie).

L'image que l'on peut esquisser de la société gauloise, principalement d'après le témoignage de César, comporte toutefois des incertitudes et des zones d'ombre. On peut s'interroger ainsi sur le statut des artisans et sur leur degré de dépendance vis-à-vis de l'aristocratie. Jouissaient-ils d'une certaine liberté et pouvaient-ils se déplacer librement et s'installer ailleurs ? Il en va de même pour ceux qui assuraient les échanges commerciaux. S'agissait-il de certains membres de l'aristocratie ou faut-il supposer l'existence d'une catégorie spécialisée dans ce type d'activité et appartenant aux couches inférieures de la population ? Les marchands étrangers jouissaient apparemment d'un statut particulier, car César évoque l'existence de commerçants romains installés à l'intérieur même de l'oppidum de Cenabum (Orléans). Un autre indice est peut-être fourni par l'association corporative des nautes parisiens qui détenaient apparemment le monopole du trafic fluvial sur la Seine. Le monument qu'ils érigèrent sous Tibère dans l'île de la Cité montre par la représentation des dieux ancestraux un attachement indiscutable aux racines gauloises et indique peut-être ainsi l'ancienneté de leurs privilèges.

La cavalerie gauloise

S'il existe un domaine où le changement est particulièrement évident c'est probablement celui des unités d'élite de la force militaire de la cité. En effet, aux levées saisonnières de troupes et aux groupes de mercenaires ambulants qui pouvaient les appuyer à l'occasion, se sont ajoutées, proba-

blement dès le IIe siècle av. J.-C., des unités permanentes de cavalerie qui étaient à la solde de la cité ou des représentants les plus riches de l'aristocratie. Ainsi, Dumnorix « entretenait régulièrement, à ses frais, une nombreuse cavalerie qui lui servait de garde du corps » (*Guerre des Gaules*, I, 18). Libérés de toute autre occupation, ces cavaliers pouvaient consacrer tout leur temps aux exercices nécessaires à la pratique de l'art de la guerre.

C'est certainement ce qui explique le mieux l'adaptation de l'équipement et de l'armement au combat à cheval que l'on peut observer dans le courant du IIe siècle av. J.-C. : l'ancienne épée polyvalente est remplacée par une arme longue, sans pointe, qui ne peut être utilisée que de taille ; le lourd ceinturon à chaîne de suspension du siècle précédent est remplacé par une version à anneaux plus légère ; le cheval est équipé d'une selle et d'un harnachement complet, le cavalier d'un éperon. Protégés par un casque, le grand bouclier et dans certains cas une cotte de maille, ces cavaliers bien entraînés pouvaient charger en formation avec une grande efficacité, à la lance ou même à l'épée, comme on le voit sur certaines monnaies des Boïens de Pannonie. Une des plaques intérieures du bassin d'argent trouvé à Gundestrup représente des cavaliers et des fantassins qui donnent une excellente idée de l'ordonnance d'une armée celtique d'Europe centrale. Particulièrement aptes à effectuer des manœuvres rapides de soutien à l'infanterie, ces unités de cavalerie constituaient un atout militaire redoutable. Leur valeur n'avait d'ailleurs pas échappé aux généraux romains qui les recrutèrent comme troupes auxiliaires d'élite.

La durée de leur formation ne permettait toutefois pas leur remplacement rapide dans le cas d'un long conflit et l'élimination progressive de ces unités très qualifiées contribua certainement à l'affaiblissement final de la puissance militaire des cités celtiques, aussi bien en Gaule qu'en Europe centrale.

L'oppidum et son territoire

Les relations entre l'oppidum et son environnement rural restent un des aspects les plus complexes et les moins bien connus. Quelques indices sont fournis par César, notamment lorsqu'il décrit le départ des Helvètes de leur territoire en l'an 58 av. J.-C. : « Ils mettent le feu à tous leurs oppida — il y en avait une douzaine —, à leurs villages [*vici*] — environ quatre cents — et aux maisons isolées [*privata aedificia*] » (*Guerre des Gaules*, I, 5). Ces chiffres sont presque certainement approximatifs, car on n'arrive même pas à identifier actuellement la douzaine d'oppida évoqués, mais ils donnent au moins une certaine idée du rapport qui existait entre les deux principales catégories d'habitats : à un oppidum correspond à peu près une trentaine de *vici*, c'est-à-dire le nombre moyen de cantons d'un département français. Le territoire des Helvètes aurait eu, suivant César, une étendue d'environ 94 000 km^2, un chiffre qui paraît à première vue très exagéré, car il correspond à plus du double de l'ensemble de l'actuel territoire suisse dont

les Helvètes ne devaient occuper qu'une partie. Il reste trop élevé même en incluant les régions habitées par des peuples clients ou alliés des Helvètes, tels que les Rauraques.

Partant toutefois de ce chiffre non modifié, on arrive à environ 7 800 km^2 pour le territoire moyen dépendant d'un oppidum, c'est-à-dire à l'équivalent de la superficie moyenne d'un département français, tandis que le terroir d'un *vicus* serait de près de 300 km^2. Ces estimations sont certainement très exagérées et leur comparaison avec la situation de réseaux d'oppida connus indique qu'il faut les réduire au moins de moitié mais plus probablement au quart. Naturellement, d'importantes variations devaient exister autour de ces moyennes, la densité du peuplement étant conditionnée par la qualité du terroir et les ressources disponibles.

Quelle que soit la valeur de ces chiffres, certainement très approximatifs et contestables, il n'en reste pas moins que l'oppidum, même lorsqu'il n'était pas l'agglomération principale d'une cité, était le centre économique et politique d'un vaste territoire, où la majeure partie de la population était disséminée dans des fermes isolées, les *privata aedificia* évoqués par César. Ces derniers, des groupes de bâtiments correspondant à différentes fonctions associés à des enclos ou même des enceintes quadrangulaires formées par des fossés, sont connus en Gaule non seulement par la photographie aérienne mais désormais aussi par un certain nombre de fouilles. On les connaît aussi d'Europe centrale, où ce genre d'établissement apparaît dès le ve siècle av. J.-C.

Particulièrement bien explorée, l'enceinte quadrangulaire de Mšecké Žehrovice en Bohême, connue par la découverte de la tête en pierre d'une divinité, fut occupée dans la dernière phase de son existence par une unité d'habitation isolée de ce type, entourée d'un enclos et composée de deux cabanes au sol excavé, d'un silo et de fosses. Fait intéressant, les trouvailles témoignent du rang élevé de ses habitants et de leurs contacts avec les oppida les plus proches (Stradonice et Závist).

Le problème fondamental lié à l'exploitation de la terre et à l'interprétation du type d'occupation du sol évoqué précédemment est celui de la propriété de la terre. Les familles qui étaient installées dans ces fermes isolées étaient-elles propriétaires ou seulement exploitants du fonds ? La réponse est d'autant plus difficile à donner que s'il s'agissait d'une forme de fermage, elle n'était pas nécessairement établie au profit de propriétaires terriens appartenant à l'aristocratie et résidant sur l'oppidum. En effet, la notion de propriété foncière paraît étrangère à l'ancien droit celtique, tel que nous le connaissons d'Irlande. Les formes de dépendances entre particuliers, équivalents à la situation des ambactes et des clients en Gaule, ont pour fondement la concession du cheptel et non pas la concession de la terre. L'utilisation des terres, propriété de la communauté, relevait du domaine public et leur exploitation ne semble pas avoir été l'objet de contrats entre particuliers. Une situation analogue en Gaule pourrait expliquer la gestion d'un cadastre par les druides et la nature des « impôts » que

César évoque à plusieurs reprises : il pourrait s'agir d'une redevance due à l'État en compensation de concessions foncières.

Tout cela reste évidemment du domaine de l'hypothèse et on ne peut exclure *a priori* que la société des oppida celtiques avait déjà connu des formes d'appropriation des terres communautaires.

Le monde des idées : les images monétaires

Les milliers d'images qui distinguent les unes des autres les émissions monétaires des anciens Celtes, indissociables de l'apogée des cités celtiques, constituent le plus riche ensemble iconographique qu'ils nous aient légué. Sa très grande importance ne vient pas uniquement du champ privilégié qu'il offre pour l'étude formelle de l'expression figurative de ces populations, mais également des possibilités exceptionnelles qu'il offre d'approcher leur pensée religieuse.

Le potentiel d'information que représentent les monnaies celtiques attire donc de plus en plus des spécialistes extérieurs à la numismatique. Malgré cela, l'art monétaire reste encore un domaine de recherche assez mal intégré dans l'ensemble de l'art celtique. La raison principale de cette situation est peut-être la spécificité de la monnaie par rapport aux autres catégories d'œuvres produites par les Celtes. Elle se trouve accentuée par une conception traditionnelle de l'évolution de l'art celtique, où la monnaie constituait un domaine à part qui se distinguait de l'ensemble non seulement par la nature particulière du support, mais également par sa position chronologique. Les monnayages étaient en effet considérés encore naguère comme nettement postérieurs aux périodes les plus riches en autres catégories d'œuvres de l'art celtique continental. L'intérêt d'une étude comparative englobant tous les types de supports ne s'imposait donc pas avec évidence. D'autre part, les images monétaires celtiques étaient le plus souvent considérées comme de simples dérivations de modèles grecs ou romains, sans grande originalité iconographique et sans rapport avec les sujets figurant sur d'autres catégories d'objets.

Les données actuelles font coïncider les débuts des monnayages celtiques, liés probablement surtout à l'essor du mercenariat, avec la période où l'art celtique atteint sa maturité et sa pleine originalité, le IIIe siècle avant J.-C. L'image monétaire fut donc introduite chez les Celtes au moment même où leurs artistes avaient conduit à son terme la recherche d'un langage figuratif original dont les procédés formels ainsi que le répertoire iconographique, remarquablement stables et largement répandus, avaient été constitués pour l'essentiel dès la phase initiale, dans le cours de la seconde moitié du Ve siècle avant J.-C.

Dans ces conditions, les images monétaires ne peuvent plus être dissociées des autres catégories d'œuvres figurées. On ne peut pas se contenter de les examiner individuellement, cas par cas, du point de vue des liens formels qu'elles présentent avec leurs prototypes monétaires grecs,

romains ou autres, mais on doit chercher ce qui dans les modifications apportées correspond à des choix délibérés plus généraux, pouvant être observés non seulement sur d'autres supports mais aussi à des moments différents de l'évolution de l'art celtique.

Même en portant sur un seul thème, l'équivalent celtique de la tête d'Apollon du droit des monnaies macédoniennes, les résultats de l'analyse comparative montrent clairement l'intérêt d'une telle approche et les enrichissements réciproques que l'on peut obtenir en mettant en rapport des catégories d'œuvres très différentes.

La première constatation que l'on peut faire, c'est que la diversité des prototypes qui servirent de point de départ aux artistes celtes n'a eu qu'une faible influence sur le résultat, obtenu par des retouches et des modifications plus ou moins importantes. Ainsi, le modèle d'une attache de cruche étrusque représentant une tête de Silène est transformé en une effigie dont les caractères marquants sont les mêmes que ceux d'une image monétaire inspirée par l'image du droit du statère de Philippe de Macédoine, la tête laurée d'Apollon, ou par celle d'une tétradrachme d'Alexandre qui figure la tête du souverain divinisé coiffé des cornes de bélier d'Ammon.

Ce fait est d'autant plus remarquable que ce qui est qualifié généralement, fort improprement, de « stylisation » aboutit dans tous ces cas à des formes comparables, des signes qui sont omniprésents dans l'art celtique depuis ses débuts : l'esse, puis le motif foliacé, muni quelquefois à son extrémité mince d'une volute, dont la version double évoque la feuille du gui, enfin, la palmette avec sa version celtique, la « pelte ».

On a déjà évoqué la fibule « à masques » d'Ostheim, datable de la fin du Ve siècle avant J.-C., qui illustre remarquablement la capacité des artistes celtes à reconstituer des formes naturelles ou imaginaires — un visage, une tête de griffon ou d'autre animal fantastique — en utilisant presque exclusivement ces signes particuliers. On retrouve cette démarche, la reconstitution des formes naturelles à partir de signes, quelques siècles plus tard, dans des images monétaires inspirées de la tête d'Apollon, par exemple celle qui figure au droit d'une émission des Coriosolites armoricains. On peut même observer dans les deux cas la présence du même élément en forme de V aux extrémités formées par des volutes : il est situé sur la fibule d'Ostheim à l'emplacement de la bouche du masque humain et à la place du nez sur la monnaie. Le motif est utilisé indiscutablement dans ces deux cas pour figurer ces détails anatomiques, mais le répertoire iconographique des fibules, des cruches à vin et d'autres objets celtiques historiés permet d'y voir en même temps la représentation très schématique d'une tête de bélier.

L'image présente donc dans ces deux cas au moins deux niveaux de lecture : une vue d'ensemble et une décomposition analytique qui révèle le système de références allusives constitué par les signes qui furent utilisés pour construire l'image.

Comparés ainsi, les répertoires de séries d'œuvres figurées aussi dissemblables par leur fonction que par leur forme, par leur origine géographique que par leur datation, d'une part les cruches à vin et les fibules à masques d'Europe centrale, appartenant toutes principalement à la seconde moitié du Ve siècle av. J.-C., d'autre part les monnaies gauloises des IIe et Ier siècles av. J.-C., révèlent de remarquables similitudes thématiques et structurales, ainsi que des procédés analogues de traitement de l'image. On retrouve dans les deux cas non seulement les têtes humaines associées à des palmettes, des esses et d'autres signes, mais aussi le cheval à tête humaine, un monstre inventé par les Celtes pour figurer probablement un avatar du même personnage divin qui figure sur le droit.

On a pu croire que ce sujet particulier était l'apanage des monnayages gaulois de l'Armorique et de la Belgique, où il semblait être le résultat d'une transformation de l'attelage des statères macédoniens. Sa présence sur des séries monétaires découvertes récemment à Manching, ainsi que la statuette qui orne le couvercle de la cruche à vin de Reinheim, montrent toutefois que ce thème iconographique est non seulement bien plus largement répandu qu'on ne l'imaginait jusqu'ici mais surtout beaucoup plus ancien. Le quadrupède à tête humaine n'est en fait qu'une alternative au cheval qui orne le revers d'innombrables monnaies celtiques : son caractère divin a été simplement rendu plus explicite par l'association avec une tête humaine.

La transformation de l'image empruntée au statère de Philippe et aux autres émissions qui servirent de modèles n'est donc pas une opération purement formelle, une stylisation plus ou moins adroite accompagnée d'une décomposition en motifs abstraits, c'est une démarche parfaitement réfléchie, aux mécanismes bien rodés, dont le but est le détournement du sens premier de l'image au profit d'un langage figuré parfaitement cohérent. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, l'abstraction par paliers successifs, envisagée par de nombreux spécialistes, n'est pas le modèle qui convient le mieux à l'art celtique. Au contraire, c'est la forme naturaliste qui remplace quelquefois une forme déjà abstraite. Autrement dit, les métamorphoses monétaires d'Apollon chez les Celtes ne semblent pas produites par un penchant irrésistible pour l'abstraction, mais par une procédure de détournement sémantique de l'image, reconstruite à partir d'éléments ambivalents. Ce qui peut apparaître à première vue comme un jeu de simplification des formes n'était en fait qu'un moyen d'enrichir le contenu en offrant la possibilité de lectures multiples ou équivoques de l'image.

Considérées ainsi, les images des monnaies celtiques révèlent clairement leur appartenance au même système iconographique cohérent qu'illustrèrent dès le Ve siècle av. J.-C. les éléments figurés des cruches à vin, des fibules « à masques » ou des parures annulaires. Ainsi qu'on a pu le constater pour ces objets, le discours figuratif est construit sur de subtiles correspondances et équivalences qui ne sont pas toujours explicites et ne peuvent être pleinement appréhendées qu'à partir de l'analyse structurale

comparative d'un échantillon suffisamment important pour être représentatif. C'est relativement facile pour des catégories d'objets à décors figurés qui se comptent en dizaines d'exemplaires. Cela ne peut être qu'une entreprise laborieuse et de longue haleine pour les milliers d'images monétaires créées par les Celtes.

Ainsi que l'a montré le cas du cheval à tête humaine, les convergences ne sont pas simplement formelles mais portent avant tout sur le contenu des images : après le Silène des attaches de vases étrusques, c'est au tour de l'Apollon des monnaies macédoniennes de prêter son visage à la divinité masculine que les Celtes associaient régulièrement depuis le Ve siècle av. J.-C. à l'Arbre de Vie (la palmette ou le gui) et à ses gardiens monstrueux (le plus souvent des « dragons » à tête de griffon), au cheval, au bélier et à l'esse, un signe hérité de la nuit des temps et omniprésent pendant toute l'évolution de l'art celtique.

Les graveurs des monnaies celtiques réussirent à faire tenir dans le minuscule champ circulaire des ensembles figurés aussi riches et aussi structurés que les créateurs des grands objets. Ils utilisèrent pour cela tous les moyens élaborés par leurs prédécesseurs et les enrichirent même par des inventions qui répondaient aux contraintes de ce support particulier.

Deux mille ans avant Picasso, les Parisii inventèrent ainsi l'assemblage de deux angles de vue différents confondus sur le même plan, associant un visage de profil à la représentation frontale de la paire d'esses et de la coiffure qui l'entourent. Il fallait visiblement rendre plus facile l'identification d'un attribut important du personnage divin. Une fois établie l'identité, l'image redeviendra une sage vue latérale.

Les images monétaires fournissent ainsi la confirmation que le monde religieux des Celtes des IIe et Ier siècles av. J.-C. reste foncièrement identique à celui qui avait été révélé par l'art déjà trois siècles auparavant.

La naissance et le développement des oppida marquent incontestablement au IIe siècle av. J.-C. l'émergence d'une nouvelle forme d'organisation de la société celtique. L'examen de ce type d'agglomération fortifiée montre clairement qu'il présente toutes les caractéristiques fonctionnelles d'une formation de type urbain. Il ne s'agit pas du résultat de la greffe d'éléments formels d'urbanisme sur un système incompatible par sa structure, comme ce fut peut-être le cas antérieurement : l'oppidum est le produit, en même temps que la pièce maîtresse, d'un système parfaitement cohérent, issu d'une mutation, engagée dans la majeure partie du monde celtique dès le IIIe siècle av. J.-C., qui concernait tous les aspects de la vie économique et sociale.

Les bouleversements provoqués par l'incursion des Cimbres et des Teutons qu'a connus le monde celtique dans le dernier quart du IIe siècle av. J.-C. ont pu jouer dans certains cas le rôle de catalyseur, mais le processus était alors largement engagé, du moins en Europe centrale, depuis plus d'un demi-siècle.

Dans le domaine de l'habitat, le changement ne se manifesta pas seulement par l'apparition des oppida, mais également par la restructuration de l'espace rural dont les activités convergeaient vers l'oppidum. Après l'apparition des oppida, l'habitat devint plus dispersé qu'il ne l'avait été auparavant : le village de type traditionnel disparaît apparemment au profit de deux formes différentes : les fermes isolées et le *vicus*, le bourg ouvert qui peut regrouper une certaine quantité d'activités artisanales. Qu'il y ait eu au même moment un éclatement et une concentration des habitats n'est paradoxal qu'en apparence. C'est la conséquence inévitable de l'accroissement des échanges et du développement d'un artisanat spécialisé qui ne pouvait survivre que s'il se trouvait associé à un marché d'une certaine importance.

L'essor de cet artisanat, qui produisait en série des objets de qualité dont la fabrication faisait appel à des compétences ou à des moyens techniques particuliers, est un aspect fondamental du processus qui accompagne l'épanouissement des oppida. D'importants progrès technologiques peuvent être observés même dans un domaine aussi commun que la production de poteries : on assiste à l'apparition de fours qui permettent la meilleure cuisson d'une quantité plus élevée de pièces et à l'utilisation généralisée du tour de potier à rotation rapide pour le façonnage des productions fines. Grâce à l'existence de marchés centralisés et actifs, l'augmentation de la production dans un domaine déterminé devient plus intéressante que les formules autarciques polyvalentes et on assiste à une spécialisation croissante des activités productrices. C'est certainement de ce point de vue qu'il faut considérer les nouveaux rapports qui s'établissent entre l'oppidum (mais aussi les *vici*) et le milieu rural : le premier réunit une grande variété d'artisans spécialisés dans la fabrication d'outils, ustensiles divers, véhicules, tissus de qualité, parures, armes et autres, tandis que les fournisseurs de matières premières et de denrées alimentaires sont dispersés sur le restant du territoire.

Cette nouvelle situation implique l'éclatement de l'unité foncièrement autarcique que représentait le village traditionnel. La conséquence est le bouleversement radical des structures sociales, fondées auparavant sur des petites communautés dont la cohérence était assurée en premier lieu par les liens de la parenté. Le système qui reposait sur ces groupes familiaux — clans ou formations analogues —, et leur association en tribus et confédérations tribales, était parfaitement adapté à un peuplement dispersé et à une forme d'économie qui était essentiellement agricole. Il en fut autrement à partir de l'apparition des oppida, car la cohésion de ces communautés de type urbain ne pouvait plus être fondée sur les liens du sang mais sur des impératifs socio-économiques qui dépassaient largement non seulement le cadre du clan mais vraisemblablement même celui de la tribu.

Le système archaïque, fondé sur l'association confédérative de petites communautés dont chacune possédait sa propre structure interne, est remplacé désormais par un système qui intègre l'ensemble d'un territoire en

fonction d'une convergence vers l'oppidum, où se trouvaient réunis le centre religieux, l'élite sociale et intellectuelle ainsi que les principales ressources du commerce et de l'artisanat.

L'oppidum central devient ainsi l'expression concrète de l'unité religieuse, politique, administrative et économique d'un territoire déterminé, c'est le chef-lieu de la *civitas* (cité) d'un peuple. La cité constitue désormais la structure fondamentale dans le cadre de laquelle s'organise la société celtique, l'entité par rapport à laquelle est définie la position de chaque individu.

Il est certain que le développement des cités celtiques avait atteint vers le milieu du Ier siècle av. J.-C., selon les cas, des degrés de développement très inégaux : à côté de cités au système pleinement élaboré — c'était le cas des Éduens de Gaule ou des Boïens d'Europe centrale — existaient des cités qui n'avaient pas encore dépassé un stade tout à fait embryonnaire. L'affirmation définitive du système, encouragée probablement par la fondation de nouveaux chefs-lieux, fut certainement en Gaule l'œuvre de l'administration romaine, à laquelle le découpage du territoire en unités centralisées d'une certaine importance permettait d'exercer plus facilement un contrôle administratif et économique.

LES DERNIÈRES BATAILLES DES CELTES DU CŒUR DE L'EUROPE

Les Cimbres germaniques se heurtent aux Celtes d'Europe centrale (dernier quart du IIe siècle av. J.-C.)

Poséidonios [...] dit encore que la forêt Hercynienne était primitivement habitée par les Boïens, que la poussée des Cimbres s'exerça d'abord sur cette région, mais refoulés par les Boïens, ils descendirent vers le Danube et les Scordisques, qui sont des Gaulois, continuèrent par les Tauristes ou Taurisques, eux aussi de race gauloise, ensuite par les Helvètes. Ces derniers, pourtant cousus d'or, et d'humeur pacifique, ne purent, Tigurins et Toygènes en particulier, résister à la vue de richesses supérieures aux leurs que les Cimbres s'étaient procurées par leurs brigandages, ils se ruèrent à leur suite, mais ils furent tous anéantis par les Romains, aussi bien les Cimbres eux-mêmes que ceux qu'ils avaient entraînés avec eux, les uns une fois qu'ils eurent franchi les Alpes, les autres de l'autre côté des Alpes.

Strabon, Géographie, *VII, 2, 2*
(traduction de Raoul Baladié, Paris, Les Belles Lettres, 1989).

Burebista écrase les Boïens et autres Celtes de Pannonie (vers le milieu du Ier siècle av. J.-C.)

Pour en revenir aux Gètes [...] voici ce qu'on peut dire des événements qui se rapportent à notre époque. Un des leurs, nommé Burebista, sut s'imposer

comme chef à la tête de leur nation. Voyant leur population éprouvée par des guerres continuelles, il reprit la situation en main et à force de discipline, d'obéissance à ses commandements, il les éleva si haut qu'il lui fallut peu d'années pour construire un vaste empire et soumettre à la domination des Gètes la plupart de leurs voisins. Devenu dès lors redoutable même pour les Romains, il franchissait impunément l'Istros [Danube] et se livrait au pillage de la Thrace sans en exclure la Macédoine et l'Illyrie ; il décima les Celtes qui se trouvaient disséminés parmi les Thraces et les Illyriens ; quant aux Boïens, sur qui régnait Critasiros, et aux Taurisques, il les anéantit jusqu'au dernier.

Strabon, Géographie, *VII, 2, 2*
(traduction de Raoul Baladié, Paris, Les Belles Lettres, 1989).

LA CHUTE DES CITÉS CELTIQUES (Ier SIÈCLE AV. J.-C.)

L'essor des cités celtiques fut souvent accompagné d'une politique ambitieuse de l'élite aristocratique qui voulait non seulement contrôler tous les leviers internes du pouvoir mais aussi accroître l'aire d'influence de la cité qu'elle gouvernait par tous les moyens. Aux tensions générées par les bouleversements qui avaient accompagné la désagrégation des anciennes communautés et à celles provoquées par la lutte des partis vinrent donc s'ajouter celles qu'engendraient des conflits extérieurs. Paradoxalement, ce fut au moment où le monde des cités celtiques semblait atteindre son apogée, qu'il commença à s'affaiblir de l'intérieur. En effet, derrière la façade prospère des grandes cités celtiques du début du Ier siècle av. J.-C. se cachait un système très vulnérable parce qu'il était tenu en vie par une aristocratie peu nombreuse qui voulait en contrôler tous les mécanismes, grâce à la convergence de toutes les activités vers le point central constitué par l'oppidum. La prise de ce dernier, ou l'élimination de l'élite aristocratique, avait donc pour conséquence inévitable la chute de la cité. C'est ce qu'avait bien compris César lorsqu'il disait à propos de son intention d'assiéger Avaricum : « il pensait que la prise de cette place lui soumettrait toute la nation des Bituriges » (*Guerre des Gaules*, VII, 13).

Les premiers à s'engager sur une voie qui les conduira plus tard vers une fin peu glorieuse furent probablement les Boïens d'Europe centrale. Après avoir implanté avec succès un réseau d'oppida qui leur assurait le contrôle des trafics de la Bohême et de la Moravie avec la vallée du Danube, et après avoir repoussé la menace des Cimbres, ils décidèrent d'étendre leur contrôle sur l'axe danubien. Une expédition, dont les effectifs devaient représenter plusieurs dizaines de milliers de personnes, fut envoyée vers le début du deuxième quart du Ier siècle av. J.-C. jusque sur le site stratégique de l'actuelle ville de Bratislava pour y fonder un grand oppidum. Les liens étroits qui unissaient ces Boïens arrivés en Pannonie à la Bohême sont particulièrement bien perceptibles sur les émissions moné-

taires au nom de Biatec, frappées sur le nouvel oppidum : elles comportent d'une part des monnaies en or qui sont identiques à celles des Boïens de Bohême, d'autre part des tétradrachmes lourdes d'argent (en fait l'équivalent de six drachmes, une hexadrachme), une valeur caractéristique du monnayage celtique danubien, dont le revers porte le cavalier chargeant à l'épée qui exprime de manière emblématique la puissance militaire des Boïens. Ils pouvaient désormais non seulement contrôler directement le trafic fluvial et les voies parallèles, mais également l'importante voie terrestre nord-sud, la « voie de l'ambre », qui débouchait au sud sur l'Adriatique et le port d'Aquilée.

On peut déduire l'existence de contacts intenses de ces Boïens avec Rome du fait que certaines images de leurs tétradrachmes s'inspirent directement de modèles fournis par des deniers républicains. De surcroît, les noms de notables qui y figurent — il s'agit probablement de magistrats monétaires — sont inscrits en caractères latins. C'est la première apparition de cet alphabet en Europe centrale. Enfin, la porte de l'oppidum, découverte lors d'une fouille sous le vieux quartier de la ville actuelle, est la seule architecture celtique connue de cette époque qui soit édifiée en maçonnerie. Son emploi ne peut être dû qu'à une personne formée aux techniques de construction romaine.

Les Boïens de Pannonie s'assurèrent la mainmise sur leur nouveau territoire et les voies qui le traversaient par la construction de plusieurs oppida ou *castella* (petites forteresses) : sur le point stratégique du confluent marécageux du Danube avec la Morava fut édifié un *castellum*, situé sur le premier contrefort des Karpates de la rive gauche, le rocher de Devín, face au petit oppidum de la colline de Hainburg sur la rive droite. Ce formidable verrou en aval de Bratislava était complété par l'oppidum de Pohanská, une forteresse hallstattienne réoccupée qui permettait de contrôler au nord de l'oppidum principal les passages des Petites Karpates qui conduisaient vers la Moravie. Un oppidum fut enfin installé sur une autre ancienne forteresse, dans le voisinage de Szombathely à une cinquantaine de kilomètres au sud du lac de Neusiedl, sur un des premiers contreforts du massif alpin, la colline de Velemszentvid. Les Boïens disposaient ainsi d'un réseau qui permettait de contrôler non seulement l'axe danubien à son entrée dans la cuvette karpatique, mais également la principale voie nord-sud qui contournait à l'est le massif alpin. Alliés aux Taurisques, leurs voisins méridionaux, les Boïens étaient devenus en quelques années la principale puissance celtique au cœur de l'Europe. Ils auraient même effectué avec leurs nouveaux alliés une incursion jusqu'au cours de la Tisza, mais sans conséquences durables.

L'installation danubienne des Boïens avait donc été un succès, mais elle avait eu pour conséquence un affaiblissement très sensible du pouvoir boïen en Bohême, où on peut observer désormais sur les oppida une régression qui ne semble pas devoir être attribuée à la pression germanique. Privée d'une partie importante de sa composante la plus dynamique, ainsi que

d'un contingent certainement nombreux de ses meilleures troupes, l'élite boïenne restée sur place n'avait vraisemblablement plus les moyens de poursuivre la politique ambitieuse de contrôle des grands axes commerciaux qu'elle avait entreprise. Repliée de plus en plus sur elle-même, elle se retrancha sur les grands oppida : c'est alors que l'extension de la superficie fortifiée de Závist fut réduite d'une quarantaine d'hectares et que l'enceinte de Stradonice fut subdivisée en deux parties par un rempart intérieur. Quant à l'oppidum de Staré Hradisko en Moravie, il fut probablement abandonné.

Le site de Závist connaîtra lors de la dernière reconstruction de ses remparts un nouvel essor, car la superficie défendue devait être doublée et retrouver ainsi son extension du début du Ier siècle av. J.-C., augmentée même d'une vingtaine d'hectares. La nouvelle partie de l'enceinte ne fut toutefois jamais terminée et seule la partie centrale de l'oppidum semble avoir été occupée jusqu'à l'abandon du site. Le type de rempart élevé lors de cette dernière reconstruction montre que les Boïens étaient au courant des dernières innovations dans ce domaine employées alors en Gaule, car il s'agit d'une levée de terre du type dit « mur belge ».

La fin des oppida de Bohême ne semble pas devoir être attribuée au repli qu'effectua dans cette région le roi Marbod avec ses Marcomans, après avoir été battu par les Romains, entre 9 et 6 av. J.-C. Elle semble plutôt être la conséquence d'un affaissement du système qui n'avait plus les moyens de fonctionner correctement. Peuplée déjà anciennement dans sa partie septentrionale par des groupes de souche germanique, la Bohême celtique s'intégra progressivement dans la Germanie. Plus qu'une occupation capillaire et massive, l'arrivée des Marcomans ne représenta probablement que l'installation d'une nouvelle élite militaire. Elle s'empara du contrôle d'une région restée prospère et peuplée, même après la désagrégation du système économique lié aux oppida.

Un groupe de Boïens dissidents de l'expédition de Pannonie avait suivi la voie qu'avaient empruntée un demi-siècle auparavant les Cimbres et descendit en direction de l'Italie. Vers 60 av. J.-C., il mit le siège devant Noréia, l'agglomération principale du royaume du Norique, où le rejoignit une délégation des Helvètes qui sollicitait leur participation à l'expédition de 58 av. J.-C. qui devait les conduire dans le sud-ouest de la Gaule. Après la défaite de la coalition helvète devant Bibracte, les trente-deux mille Boïens furent les seuls à ne pas avoir été refoulés et à pouvoir rester en Gaule : ils devinrent clients des Éduens, qui les installèrent dans la région de Sancerre où se serait trouvé leur principal oppidum, nommé Gorgobina. D'abord alliés des Romains, ils fournirent en 52 av. J.-C. un contingent de mille hommes à l'armée des peuples gaulois coalisés. C'était une des plus petites cités de la Gaule.

Le contingent de Boïens qui termina son vagabondage à travers l'Europe dans le Sancerrois est le seul dont nous connaissions l'importance numérique. Qu'il ait pu s'élever à trente-deux mille personnes, c'est-à-dire

environ huit mille hommes en armes d'après les chiffres rapportés par César, donne la mesure de l'importance des populations boïennes qui furent concernées par les déplacements de la première moitié du Ier siècle av. J.-C. : il devait s'agir d'effectifs dépassant largement la centaine de milliers et majoritairement d'individus qui appartenaient à l'élite militaire. On comprend mieux les conséquences que cette ponction démographique a pu avoir pour le maintien du pouvoir boïen dans son territoire d'origine.

Malgré leur puissance militaire et leur alliance avec les Taurisques, les Boïens de Pannonie sur lesquels régnait alors Critasiros furent écrasés par une nouvelle force, les Géto-Daces, unifiés, entraînés et conduits par Burebista. La date de l'événement, dont l'ampleur est attestée archéologiquement par les destructions et les massacres qui marquent la fin de l'oppidum de Bratislava, devrait être fournie par la fin de l'émission des tétradrachmes boïennes, située actuellement vers 41-40 av. J.-C. Le choc fut brutal et décisif : l'ancien territoire des Boïens, autour du lac de Neusiedl, sera appelé désormais *deserta boiorum* (« désert des Boïens »). Malgré cela, une inscription romaine de la région mentionne plus tard une *civitas boiorum*, autrement inconnue, qui devrait être la très modeste héritière d'une puissance qui imposa pendant un quart de siècle sa loi au cœur de l'Europe.

La conquête romaine de la Pannonie (12 av. J.-C.) et l'occupation du Norique (9 av. J.-C.) porteront la frontière romaine jusqu'au Danube et les populations celtiques de Transdanubie connaîtront désormais pendant longtemps la prospérité de la paix romaine. Malgré la romanisation, elles conserveront une organisation en *civitates peregrinæ* (« cités étrangères [par rapport à Rome] »), qui perpétue celles des Boïens, Taurisques, Éravisques, Latobices et, plus au sud, Scordisques ; elles continueront à vénérer leurs divinités et à porter des costumes traditionnels, dont l'originalité et la variété sont illustrées par les femmes indigènes qui sont représentées sur les stèles funéraires de Pannonie et du Norique.

Le seul peuple celtique d'une certaine importance à avoir maintenu dans cette région son autonomie pendant encore près de deux siècles était celui des Kotini, installés dans la région montagneuse qui borde en Slovaquie le cours supérieur du Váh. Identifiés à la culture dite de Púchov, ces Celtes karpatiques connurent une évolution continue du IIIe siècle av. J.-C. au IIe siècle apr. J.-C. Le site le mieux exploré, le petit oppidum de Liptovská Mara, montre le parti qu'ils surent tirer des ressources locales en métaux, ainsi que la remarquable persistance de certaines modes laténiennes. Cet îlot celtique au cœur des Tatras fut le dernier État indépendant des anciens Celtes continentaux.

Il apparaît aujourd'hui de plus en plus clairement que l'occupation germanique des régions d'Europe centrale situées au nord du Danube ne signifia pas l'élimination totale du substrat celtique. En effet de nombreux indices plaident en faveur de l'intégration de la majeure partie de ces populations, y compris de certains éléments de leurs élites, dans les ensembles ethniques formés par les Germains. Autrement dit, le peuplement celtique

d'Europe centrale n'a pas été balayé mais dissous, enrichissant de ses expérience les nouveaux Barbares. Le poids de l'héritage des Celtes apparaît quelquefois longtemps après leur disparition avec une insistance singulière, comme la résurgence ponctuelle d'un passé sous-jacent. Ainsi, la tombe d'un prince germanique de la deuxième moitié du IIe siècle apr. J.-C., découverte récemment à Mušov en Moravie, contient non seulement un assortiment d'objets de prestige laténiens du Ier siècle av. J.-C. — un landier, des pinces à feu et un crochet à viande —, mais aussi le rituel funéraire et la composition d'une partie du mobilier semblent s'inspirer de ceux qui existaient deux siècles auparavant dans les tombes aristocratiques du nord de la Gaule. La contribution celtique à la formation des cultures extérieures aux frontières de l'Empire romain est probablement beaucoup plus substantielle qu'on ne l'imaginait.

Il est d'ailleurs intéressant de constater que les capitales de quatre pays contemporains du centre-est de l'Europe sont les héritières plus ou moins directes d'oppida celtiques : Prague a été fondée sur la Vltava à une dizaine de kilomètres en aval de Závist, le site qui fut depuis le VIe siècle av. J.-C. le centre principal des Celtes de la Bohême, un pays dont le nom perpétue, comme celui de la Bavière, la mémoire des Boïens ; Bratislava s'est développée sur le site même de l'oppidum principal des Boïens de Pannonie ; Budapest s'étend au pied de l'oppidum des Éravisques, situé sur la colline de Gellért ; enfin, Belgrade occupe le site où se trouvait l'important oppidum des Scordisques qui portait le nom bien celtique de Singidunum. C'est dire combien les points stratégiques centraux du réseau des oppida celtiques étaient bien choisis et conceptuellement adaptés aux exigences générales d'un système urbain.

Les événements qui conduisirent à la conquête romaine de la Gaule sont bien connus : ce fut d'abord, vers 70 av. J.-C., l'apparition des Germains d'Arioviste dans l'est de la Gaule, à l'occasion d'un conflit qui opposait les cités voisines des Séquanes et des Éduens ; ensuite le projet de migration des Helvètes conçu par Orgétorix qui « séduit par le désir d'être roi, forma une conspiration de la noblesse et persuada à ses concitoyens de sortir de leur pays avec la population entière : “rien n'était plus facile, puisque leur valeur les mettait au-dessus de tous, que de devenir les maîtres de la Gaule entière” » (César, *Guerre des Gaules*, I, 2). Les Helvètes étant « de toutes parts enfermés [...] cela restreignait le champ de leurs courses vagabondes et les gênait pour porter la guerre chez leurs voisins : situation fort irritante pour des hommes qui avaient la passion de la guerre. Ils estimaient d'ailleurs que l'étendue de leur territoire, qui avait 240 milles (355 km) de long et 180 (266 km) de large, n'était pas en rapport avec leur nombre, ni avec leur gloire militaire et leur réputation de bravoure » (*ibid.*). Le raisonnement que devaient faire, à peu près au même moment, les nobles boïens avant de partir pour la Pannonie ne devait pas être très différent.

La réalisation de l'entreprise, en 58 av. J.-C., entraîna l'intervention romaine et la longue et difficile conquête de la Gaule par César qui utilisa

très habilement à son profit les dissensions internes entre les partis, les tensions qui existaient entre les grandes coalitions de cités, la fragilité potentielle des liens de clientèle et des alliances qui en garantissaient la cohésion.

Il est toutefois certain que l'annexion de ce vaste pays fut rendue possible par l'existence de cités organisées autour d'un réseau d'oppida. L'histoire des conquêtes de Rome montre d'ailleurs de manière évidente qu'elles ne concernèrent que tout à fait exceptionnellement des contrées qui n'avaient pas connu au préalable au moins le début d'un processus d'urbanisation et d'organisation centralisée. La Gaule n'était pas un pays encore plongé dans l'état de barbarie, à l'économie rudimentaire dispersée et autarcique, aux structures sociales éclatées en petites communautés. C'était un pays prospère, muni d'un réseau d'oppida reliés par des voies de communication bien aménagées et disposant d'une organisation politico-administrative qui était dans certains cas tout à fait comparable à celle de Rome. Il est cependant indiscutable que la domination romaine constitua un facteur d'équilibre entre les cités gauloises qui conservèrent pour l'essentiel leur organisation territoriale. Rome favorisa vraisemblablement dans cet esprit l'émancipation de petits peuples, assujettis jusqu'ici par les liens de la clientèle à de grandes cités dont il convenait de limiter la puissance. C'est ce qui explique probablement l'émergence à l'époque gallo-romaine de petites cités apparemment inconnues du temps de César : les Tricasses de la région de Troyes, les Catalauni des environs de Châlons-en-Champagne et d'autres.

Il ne semble pas exister de rupture brutale dans l'occupation des oppida centraux dont un grand nombre a connu une évolution ininterrompue jusqu'à nos jours : c'est le cas, entre autres, d'Avaricum (Bourges), Basilea (Bâle), Brenodurum (Berne), Cenabum (Orléans), Genaua (Genève), Lemonum (Poitiers), Lutetia (Paris), Vesontio (Besançon). La plupart d'entre eux ont été mentionnés ou même brièvement caractérisés par César ; certains ont même fourni des vestiges de l'occupation à l'époque laténienne.

L'oppidum ne paraît donc pas perdre en Gaule après la conquête romaine ses caractères spécifiques. Même les fortifications, dont on pourrait penser qu'elles seraient abandonnées ou démantelées, puisque devenues inutiles, sont souvent non seulement maintenues mais au besoin reconstruites. Quant on entreprit la fondation de nouvelles villes, mieux adaptées au mode de vie romain, cela ne conduisit pas à estomper immédiatement le rôle des anciens oppida, même lorsque les nouveaux centres se trouvaient à leur proximité. Ainsi, la fondation d'Augustodunum (Autun) provoqua le déplacement de la majeure partie de la population de Bibracte, mais la vieille capitale des Éduens conserva jusqu'à l'époque moderne, grâce au sanctuaire qui fut transformé plus tard en chapelle de pèlerinage et à l'institution de la foire annuelle du Beuvray, la mémoire de sa fonction de centre religieux et de marché central d'un vaste territoire.

L'empreinte laissée par les cités celtiques, expression élaborée du lien qui s'était établi entre une communauté et son territoire, a profondément marqué la physionomie de l'Europe. C'est particulièrement évident dans le cas de la Gaule, où la vitalité des cités et leur permanence se manifestent au moment des grandes invasions germaniques, au IIIe siècle apr. J.-C., par la résurgence de leurs noms, associés cette fois aux villes qui étaient les héritières de l'oppidum central : pour ne citer que quelques cas, Amiens emprunte son nom aux Ambiani, Angers aux Andécaves, Corseul aux Coriosolites, Lisieux aux Lexoviens, Paris aux Parisii, Poitiers aux Pictons, Reims aux Rèmes, Vannes aux Vénètes, Vieux aux Véliocasses. Quant aux territoires de ces cités, ils resteront jusqu'à la Révolution française le fondement des divisions administratives, diocèses et provinces.

Le monde des cités celtiques s'est donc perpétué en filigrane jusqu'à nos jours, confirmant ainsi, sans l'ombre d'un doute, le rôle fondamental des Celtes dans le processus de formation de l'Europe.

LES BRETONS INSULAIRES ET LEUR COMBAT CONTRE ROME

L'île de Bretagne et ses habitants (en 54 av. J.-C. et vers la fin du Ier siècle apr. J.-C.)

L'intérieur de la Bretagne est peuplé d'habitants qui se disent, en vertu d'une tradition orale, autochtones ; sur la côte vivent des peuplades qui étaient venues de Belgique pour piller et faire la guerre (presque toutes portent les noms des cités d'où elles sont issues) ; ces hommes, après la guerre, restèrent dans le pays et y devinrent colons. La population de l'île est extrêmement dense, les maisons s'y pressent, presque entièrement semblables à celles des Gaulois, le bétail abonde. Pour monnaie on se sert de cuivre, de pièces d'or ou de lingots de fer d'un poids déterminé. Le centre de l'île produit de l'étain, la région côtière du fer, mais en petite quantité ; le cuivre vient du dehors. Il y a des arbres de toute espèce, comme en Gaule, sauf le hêtre et le sapin. Le lièvre, la poule et l'oie sont à leurs yeux nourriture interdite ; ils en élèvent cependant, pour le plaisir. Le climat est plus tempéré que celui de la Gaule, les froids y étant moins rigoureux.

L'île a la forme d'un triangle, dont un côté fait face à la Gaule. Des deux angles de ce côté, l'un, vers le Cantium [Kent], où abordent à peu près tous les navires venant de Gaule, regarde l'Orient ; l'autre, plus bas, est au midi [...]. Le deuxième côté regarde l'Espagne et le couchant : dans ces parages est l'Hibernie [l'Irlande], qu'on estime deux fois plus petite que la Bretagne ; elle est à la même distance de la Bretagne que celle-ci de la Gaule. À mi-chemin est l'île qu'on appelle Mona [Anglesey] ; il y a aussi, dit-on, plusieurs autres îles plus petites, voisines de la Bretagne, à propos desquelles certains auteurs affirment que la nuit y règne pendant trente jours de suite, au moment du solstice d'hiver [...].

De tous les habitants de la Bretagne, les plus civilisés, de beaucoup, sont ceux qui peuplent le Cantium, région tout entière maritime ; leurs mœurs ne diffèrent guère de celles des Gaulois. Ceux de l'intérieur, en général, ne sèment pas de blé ; ils vivent de lait et de viande, et sont vêtus de peaux. Mais c'est un usage commun à tous les Bretons de se teindre le corps au pastel, qui donne une couleur bleue, et cela rend leur aspect particulièrement terrible dans les combats. Ils portent de longues chevelures, et se rasent toutes les parties du corps à l'exception de la tête et de la lèvre supérieure. Leurs femmes sont en commun entre dix ou douze, particulièrement entre frères et entre pères et fils ; mais les enfants qui naissent de cette promiscuité sont réputés appartenir à celui qui a été le premier époux.

César, Guerre des Gaules, *V, 12-14*
(traduction de L.-A. Constans, Paris, Les Belles Lettres, 1972).

La Bretagne, la plus grande des îles connues des Romains, s'étend en superficie et par sa position géographique, à l'est, face à la Germanie ; à l'ouest, face à l'Espagne ; au sud, elle est même visible de la Gaule ; sa partie septentrionale, qui n'a pas de terres devant elle, est battue par l'immensité d'une mer ouverte. [...] En doublant pour la première fois le rivage de cette mer ultime, une flotte romaine a démontré que la Bretagne est une île, et, en même temps, des îles jusqu'alors inconnues, nommées Orcades, ont été découvertes et subjuguées. On entrevit aussi Thulé [...].

Quels ont été en Bretagne les premiers habitants ? des indigènes ou des immigrants ? on ne le sait pas trop, comme il arrive en pays barbares. Les types physiques y sont divers, d'où plusieurs hypothèses ; ainsi les habitants de la Calédonie [Écosse] ont les cheveux roux, les membres longs, attestant une origine germanique ; le teint basané des Silures [du pays de Galles], leurs cheveux généralement crépus et leur situation vis-à-vis de l'Espagne font croire que des Ibères jadis ont fait la traversée et occupé ces positions ; les plus voisins des Gaulois leur sont aussi ressemblants, soit que persiste une communauté d'origine, soit que, dans ces pays orientés à l'encontre l'un de l'autre, le climat ait formé les corps. Cependant, en gros, on peut croire que les Gaulois ont envahi l'île en raison de sa proximité. On peut y remarquer leur culte, leurs croyances superstitieuses ; les langues diffèrent peu ; même audace à réclamer les périls, et, les périls venus, même hâte craintive à s'y soustraire. Néanmoins les Bretons montrent plus de fougue, parce qu'une longue paix ne les a pas encore amollis ; car les Gaulois aussi, nous le savons, ont été de brillants guerriers ; ensuite l'indolence s'introduisit avec la paix ; ils perdirent la vaillance en même temps que la liberté. Il en fut de même pour ceux des Bretons qui furent autrefois vaincus ; les autres sont encore ce que furent les Gaulois.

Leur force est dans l'infanterie ; certaines peuplades font aussi la guerre avec des chars ; le plus noble conduit, ses vassaux combattent en avant. Autrefois ils obéissaient à des rois [...].

Le ciel est souvent obscurci de pluies et de brouillards ; les froids rigoureux sont inconnus. Les jours excèdent en durée ceux de notre monde ; la nuit est claire, et, à l'extrémité de la Bretagne, si brève qu'on ne remarque entre le jour qui finit et celui qui commence qu'un léger crépuscule. On prétend que, si les nuées ne forment pas écran, l'éclat du soleil est visible en pleine nuit ; il ne se couche ni ne se lève, il passe [...].

À part l'olivier, la vigne et les autres productions habituelles des terres plus chaudes, le sol est propre aux cultures et fertile ; la maturité est tardive,

la végétation hâtive ; deux effets d'une même cause, l'abondante humidité de la terre et du climat.

La Bretagne produit de l'or, de l'argent et d'autres métaux, récompense de la victoire. L'Océan, de son côté, donne des perles, mais un peu ternes et plombées.

Tacite, Vie d'Agricola, *10-12*
(traduction de E. de Saint-Denis, Paris, Les Belles Lettres, 1956).

Les chars bretons au combat (55 av. J.-C.)

Voici comment ils combattent de ces chars. Ils commencent par courir de tous côtés en lançant des traits : la peur qu'inspirent leurs chevaux et le fracas des roues suffisent en général à jeter le désordre dans les rangs ; puis, ayant pénétré entre les escadrons, ils sautent à bas de leurs chars et combattent à pied. Cependant les conducteurs sortent peu à peu de la mêlée et placent leurs chars de telle manière que, si les combattants sont pressés par le nombre, ils puissent aisément se replier sur eux. Ils réunissent ainsi dans les combats la mobilité du cavalier à la solidité du fantassin ; leur entraînement et leurs exercices quotidiens leur permettent, quand leurs chevaux sont lancés au galop sur une pente très raide, de les tenir en main, de pouvoir rapidement les mettre à petite allure et les faire tourner ; ils ont aussi l'habitude de courir sur le timon, se tenir ferme sur le joug et, de là, rentrer dans leurs chars en un instant.

César, Guerre des Gaules, *IV, 33*
(traduction de L.-A. Constans, Paris, Les Belles Lettres, 1972).

Le roi Caratacos, chef vaincu de la résistance des Bretons, prisonnier à Rome, face à Claude (49 apr. J.-C.)

[Caratacos], comme habituellement l'insécurité suit l'adversité, bien qu'il eût demandé protection à Cartimandua, reine des Brigantes, fut enchaîné et livré aux vainqueurs, huit ans après le début de la guerre en Bretagne. Aussi sa renommée, sortie des îles et répandue dans les provinces voisines, se propageait-elle de même en Italie, et l'on aspirait à voir qui, durant tant d'années, avait pu braver notre puissance. À Rome même, le nom de Caratacos n'était pas inconnu, et César, en voulant rehausser sa propre gloire, augmenta le renom du vaincu. En effet, on convoqua le peuple, comme pour un spectacle extraordinaire ; les cohortes prétoriennes furent rangées en armes dans la plaine qui s'étend devant leur camp. Alors défilent les clients du roi, on présente les phalères, les colliers et tous les trophées conquis par lui dans des guerres étrangères, puis ses frères, sa femme et sa fille, enfin lui-même sont offerts aux regards. Tous les autres s'abaissèrent à des prières humiliantes sous l'effet de la peur ; mais Caracatos, sans courber la tête, sans dire un mot pour implorer la pitité, dès son arrivée au tribunal, s'exprima de cette manière : « Si à ma noblesse et à ma fortune eût répondu une égale modération dans la prospérité, c'est en ami que je serais venu dans cette ville, plutôt qu'en prisonnier, et toi-même tu n'aurais pas dédaigné d'accueillir un homme issu d'illustre aïeux, à la tête de nombreuses nations, dans un traité de paix. Mon sort présent, s'il me dégrade, t'honore. J'ai eu des chevaux, des hommes, des armes, des richesses ; est-il surprenant que je les aie perdus à mon corps défendant ? En effet, si vous voulez, vous, commander à tous, s'ensuit-il que tous acceptent la servitude ? Une prompte

reddition m'eût-elle traîné ici, ni ma fortune ni ta gloire n'auraient brillé ; et l'oubli suivrait mon supplice. Mais, si tu me conserves la vie, je serai éternellement une preuve de ta clémence. »

À ces paroles, César lui fit grâce, ainsi qu'à sa femme et à ses frères.

Tacite, Annales, *XII, 36-37*
(traduction de Pierre Wuilleumier, Paris, Les Belles Lettres, 1994).

La prise de l'île de Mona, sanctuaire druidique (61 apr. J.-C.)

Paulinus Suétonius [...] se dispose donc à attaquer l'île de Mona, forte par ses habitants et repaire des transfuges, et il construit des bateaux à carène plate pour aborder sur fond bas et mouvant. Ainsi passa l'infanterie ; les cavaliers, suivant à gué ou nageant dans des eaux plus profondes, traversent à cheval.

Sur le rivage se dressait l'armée ennemie, dense en armes et en hommes, au milieu desquels couraient des femmes ; telles des Furies, en vêtements de deuil, les cheveux épars, elles brandissaient des torches ; et des druides, tout autour, lançaient des prières sinistres, en levant les mains vers le ciel ; l'étrangeté de ce spectacle bouleversa les soldats au point que, comme s'ils avaient les membres paralysés, ils offraient aux coups leurs corps immobiles. Puis, sur les exhortations du chef et s'excitant eux-mêmes à ne pas trembler de peur devant une troupe de femmes et de fanatiques, ils prennent l'offensive, abattent ceux qu'ils rencontrent et enveloppent les autres de leurs propres flammes.

On imposa ensuite une garnison aux vaincus et on rasa les bois consacrés à leurs cruelles superstitions : car honorer les autels avec le sang des prisonniers et consulter les dieux dans les entrailles humaines passaient pour un devoir rituel.

Tacite, Annales, XIV, *29-30*
(traduction de Pierre Wuilleumier, Paris, Les Belles Lettres, 1996).

Les Icéniens se soulèvent contre Rome (61 apr. J.-C.)

Le roi des Icéniens, Pratsutagos, célèbre par une longue opulence, avait désigné César comme héritier avec ses deux filles, pensant qu'une telle déférence mettrait son royaume et sa maison à l'abri de tout dommage. Elle eut un effet contraire, au point que son royaume, en proie à des centurions, sa maison, en proie à des esclaves, furent ravagés comme des conquêtes. Dès le début, sa femme Boudicca fut frappée de coups et ses filles honteusement violées ; les principaux des Icéniens, comme si tout le pays eût été donné en présent aux Romains, sont dépouillés de leurs biens ancestraux, et les proches parents du roi étaient mis au nombre des esclaves. Cet outrage et la crainte de maux plus pénibles — car ils venaient d'être réduits à l'état de province — les poussent à prendre les armes, et ils entraînent à la révolte les Trinovantes et les autres peuples qui, n'étant pas encore rompus à la servitude, avaient secrètement comploté sous serment de reprendre leur liberté.

Tacite, Annales, *XIV, 31*
(traduction de Pierre Wuillemier, Paris, Les Belles Lettres, Paris, 1996).

La reine Boudicca livre bataille aux légions de Suétonius (61 apr. J.-C.)

Quant aux Bretons, leurs troupes voltigeaient çà et là par groupes de fantassins et de cavaliers, plus nombreuses que jamais et animées d'une telle

ardeur qu'ils traînaient aussi leurs femmes avec eux pour les rendre témoins de la victoire et les plaçaient sur des chariots, qu'ils avaient disposés à l'extrême bordure de la plaine.

Boudicca, montée sur un char, avec ses filles devant elle, à mesure qu'elle arrivait devant chaque peuplade, attestait que, si les Bretons avaient coutume de combattre sous la conduite des femmes, elle venait alors, non pas comme reine issue de nobles aïeux, réclamer son royaume et ses richesses, mais, comme une simple femme, venger sa liberté perdue, son corps accablé de coups, l'honneur de ses filles profané. Les Romains étaient emportés par leurs passions au point de ne pas laisser les corps, même dans la vieillesse ou la virginité, à l'abri des souillures. Mais les dieux secondaient une juste vengeance : elle avait succombé, la légion qui avait osé combattre ; le reste des ennemis se tenait caché dans son camp ou ne cherchait que la fuite ; incapables de supporter même le fracas et les cris de tant de milliers d'hommes, ils soutiendraient encore moins leur choc et leurs coups. Si l'on se représentait le nombre des combattants et les causes de la guerre, il fallait vaincre dans cette bataille ou y périr. Telle était sa résolution de femme ; les hommes pouvaient choisir la vie et la servitude ! [...]

La légion resta d'abord immobile sur sa position en tenant le défilé comme un rempart ; une fois que l'approche de l'ennemi lui eut permis d'épuiser sur lui ses traits lancés à coup sûr, elle s'élança en formation de coin ; les auxiliaires chargèrent de même ; et les cavaliers, la lance en avant, brisent ce qui résistait encore à leur pousée. Le reste tourna le dos ; mais la fuite leur était difficile, parce que l'enceinte de véhicules avait fermé les issues. Le soldat n'épargnait pas même les femmes, et les bêtes de somme aussi, percées de traits, avaient grossi l'amoncellement des cadavres. Éclatante et comparable à celle de nos antiques victoires fut la gloire remportée en ce jour : en effet, d'après certains récits, près de quatre-vingt mille Bretons périrent, alors que nous eûmes environ quatre cents tués et à peine plus de blessés. Boudicca mit fin à sa vie par le poison.

Tacite, Annales, *XIV, 34-37*
(traduction de Pierre Wuilleumier, Paris, Les Belles Lettres, 1996).

Agricola face à l'Hibernie (81 apr. J.-C.)

La cinquième année de campagne, après avoir fait la traversée qu'un navire romain faisait pour la première fois, Agricola dompta par des combats aussi heureux que nombreux des peuples inconnus jusqu'alors, et il garnit de troupes la partie de la Bretagne qui regarde l'Hibernie [l'Irlande], en vue d'opérations futures, plutôt que par précaution ; effectivement, l'Hibernie, située à mi-chemin entre la Bretagne et l'Espagne, à portée aussi de la mer gauloise, pourrait devenir, pour cette partie très puissante de l'empire, un nœud de grandes communications. Sa superficie, comparée à la Bretagne, est moindre ; aux îles de notre mer, supérieure. Pour la nature du sol, le climat, les caractères ethniques et la civilisation, peu de différence avec la Bretagne ; on connaît surtout les accès et les ports, grâce aux relations commerciales et aux gens d'affaires. Agricola avait accueilli un des roitelets de ce peuple, chassé par une révolution intérieure, et, sous couleur d'amitié, il le gardait pour se servir de lui à l'occasion. Souvent je lui ai entendu dire qu'avec une seule légion et des troupes auxiliaires peu considérables on pourrait réduire et tenir l'Hibernie, et que cela aiderait même à la soumis-

sion de la Bretagne, puisque les armes romaines seraient alors partout, et que la liberté, pour ainsi dire, cesserait d'être en vue.

Tacite, Vie d'Agricola, *24*
(traduction de E. de Saint-Denis, Paris, Les Belles Lettres, 1956).

LES DERNIERS BASTIONS DES CELTES : LA BRETAGNE INSULAIRE ET L'IRLANDE (Ier SIÈCLE AV. J.-C.-Ve SIÈCLE APR. J.-C.)

Les premières informations sur les grandes îles de l'Atlantique arrivèrent probablement dans le monde des cités méditerranéennes avec l'étain, l'ingrédient indispensable à la fabrication du bronze que ces contrées lointaines fournissaient en abondance. Transmises par de nombreux intermédiaires, elles parvenaient transformées, accompagnées de l'aura merveilleuse et un peu floue des mondes légendaires. Ainsi, un ouvrage perdu de Hécatée de Milet, auteur de la deuxième moitié du VIe siècle av. J.-C., consacré aux Hyperboréens, aurait évoqué selon Diodore de Sicile (Ier siècle av. J.-C.) l'existence d'une île de l'Océan aussi grande que la Sicile, située en face du pays des Celtes, où un culte particulier aurait été rendu à Apollon : un magnifique enclos sacré et un temple circulaire lui auraient été dédiés, et une ville aurait été vouée à ce dieu que même des Grecs, Athéniens et Déliens, seraient venus honorer. Diodore considère ce récit comme une affabulation, certainement avec raison quant à certains détails. Toutefois, sans aller jusqu'à affirmer qu'il décrit le sanctuaire mégalithique de Stonehenge, on peut se demander si ce passage ne pourrait pas être un écho déformé de récits de voyageurs qui auraient eu l'occasion de visiter l'île de Bretagne.

Le premier navigateur méditerranéen connu pour avoir atteint les îles de l'Océan aurait été le Carthaginois Himilcon, parti vers la fin du VIe siècle av. J.-C. ou le début du siècle suivant en direction du nord, tandis que son compatriote Hannon longeait les côtes de l'Afrique dans la direction opposée. Le récit d'Himilcon aurait été traduit du punique en grec, mais seuls quelques passages repris en vers latins dans les *Rivages maritimes* d'Aviénus, un poète du IVe siècle apr. J.-C., nous sont connus aujourd'hui. Il y évoque les nombreux dangers qui guettent le navigateur sur les flots brumeux de l'Océan, encombré d'algues et peuplé de monstres marins. En suivant le littoral ibérique, il aurait rejoint, après une navigation de quatre mois, des îles nommées Oestrimnides, situées probablement près de la côte méridionale de l'Armorique. Leurs habitants auraient commercé avec deux grandes îles : Ierné et Albion, qui ne peuvent être que l'Irlande et la Grande-Bretagne actuelles.

Deux siècles plus tard, un Grec de Marseille qui connaissait vraisemblablement le récit du périple de Himilcon, Pythéas, entreprenait à son tour une longue navigation au-delà des Colonnes d'Hercule, en direction des pays légendaires du nord d'où provenaient l'ambre et l'étain. Il a laissé le récit de l'extraordinaire voyage qui le conduisit jusqu'aux rivages de la Baltique et probablement même en Islande (Thulé), dans un ouvrage qui s'intitulait *Sur l'Océan*. Son texte a été malheureusement perdu, mais nous connaissons les lignes principales de son voyage grâce aux mentions d'auteurs grecs et latins, souvent injustement critiques et méfiants à l'égard d'un exploit qui ne sera plus renouvelé pendant l'Antiquité.

Arrivé sur les côtes de l'Armorique, Pythéas l'identifia comme la presqu'île des (Os)timioi, reconnut le cap Kabaïon (pointe du Raz ou de Penmarc'h) qui en constitue l'extrémité occidentale, ainsi que l'île d'Ouximasa ou Uxisama (Ouessant). Après avoir calculé le degré de latitude des lieux — il n'était pas seulement un navigateur mais également un astronome expert et un bon mathématicien —, il se dirigea vers les grandes îles qu'il fut le premier à qualifier de *prettanikai* (britanniques). Utilisant à son profit les courants marins, il longea deux fois les côtes de la Grande-Bretagne : la première fois probablement par l'ouest — du cap Bélérion (cap Lizard ?) aux îles Orkas (Orcades) —, la seconde fois par l'est — depuis ces îles jusqu'au-delà d'un promontoire situé à peu près en face de l'embouchure d'un grand fleuve continental (le Rhin). La côte changea brutalement sa direction à partir de ce promontoire dénommé Kantion (Kent), pour rejoindre plus à l'ouest les gisements d'étain de Cornouailles, à proximité du cap Bélérion qui avait déjà été reconnu lors de la première partie du voyage.

Malgré le caractère incomplet de l'information qui nous est parvenue sur cette entreprise, le périple de Pythéas présente un témoignage d'un intérêt exceptionnel sur l'intensité et la régularité du trafic maritime qui avait été développé au cours des millénaires par les riverains de l'Atlantique. En effet, le navigateur marseillais n'aurait jamais pu effectuer sans difficultés, peut-être insurmontables, cette partie de son parcours, s'il n'avait pas bénéficié de l'expérience qu'avaient les marins indigènes des courants, des marées et des vents, ainsi que d'indications précises sur les principaux repères topographiques du littoral dont il a enregistré les noms dans la langue vernaculaire.

Ce trafic était certainement alimenté, à l'époque de Pythéas et bien avant, par le commerce florissant de l'étain insulaire, acheminé ensuite par voie de terre jusqu'à la côte méditerranéenne, notamment vers Marseille, la ville natale du navigateur. Une autre voie, entièrement maritime, devait longer les côtes ibériques jusqu'aux comptoirs tartessiens, phéniciens et carthaginois, du littoral atlantique. Les bronzes déjà évoqués du dépôt de l'estuaire de l'Odiel près de Huelva, datés du IXe siècle av. J.-C., attestent l'ancienneté de ce négoce des métaux.

Des échanges existaient cependant déjà bien avant, dès l'apparition des premières civilisations agricoles atlantiques des constructeurs de mégali-

thes du Ve millénaire av. J.-C. La preuve en est fournie par les aspects communs qui existent alors entre les îles et les différentes régions du littoral océanique, depuis la Galice jusqu'à l'Armorique. L'ouest de l'Europe constitua alors pendant plusieurs millénaires un foyer d'une grande vitalité et d'une indiscutable originalité, relégué plus tard au second plan par le rayonnement des civilisations urbaines à écriture de la Méditerranée. Malgré cela, l'héritage de ces sociétés atlantiques a probablement très fortement marqué la culture des Celtes de ces régions.

Les Celtes des îles : autochtones ou immigrés ?

Le témoignage de Pythéas fournit des indications fondamentales sur le peuplement des régions atlantiques. En effet, les noms de lieux et de peuples qu'il a pu recueillir en Armorique et dans les îles sont proches ou identiques à ceux qui étaient utilisés quelques siècles plus tard par des populations que l'on peut considérer comme celtiques ou entièrement celtisées. Les linguistes sont d'ailleurs à peu près unanimes pour attribuer ces noms à la famille des langues celtiques. Ainsi, les noms des deux grandes îles — Ierné et Albion —, connus déjà vers la fin du VIe siècle av. J.-C. par Himilcon, répondent aux noms de ces îles en ancien irlandais, Ériu et Albu. De même, les (Os)timioi de l'Armorique sont vraisemblablement le même peuple que les Osismi qui occupaient à l'époque de la guerre des Gaules l'actuel département du Finistère et la partie occidentale des Côtes-d'Armor. Leur nom signifierait en celtique « les plus éloignés », autrement dit, ce seraient « les gens du bout du monde », ce qui correspond pleinement à leur situation géographique. Tout cela indique clairement qu'à l'époque du périple de Pythéas et probablement déjà lors du passage de Himilcon, deux siècles auparavant, l'Armorique et les grandes îles de l'Océan étaient habitées par des populations celtiques ou complètement celtisées.

Pour qu'il en soit ainsi, les premiers celtophones ont dû arriver dans ces régions longtemps auparavant, peut-être même lors de la séparation des ancêtres des Celtes de la grande famille indo-européenne, à une époque qui pourrait correspondre selon certains indices aux débuts de la métallurgie en Europe occidentale, vers le milieu du IIIe millénaire av. J.-C. Ils seraient arrivés alors du cœur de l'Europe en suivant le soleil dans sa marche vers le couchant et auraient été initiés par les autochtones à l'art de la navigation maritime que, pasteurs et agriculteurs, ils ignoraient jusqu'ici. Le fondement de l'extrême Occident celtique doit être le résultat de cette rencontre et de la fusion progressive, probablement très lente, du substrat indigène, pré-indo-européen, et des immigrés. Que ces derniers aient réussi à imposer leur langue devrait être la conséquence du prestige ou du pouvoir dont ils jouissaient à l'intérieur de communautés où l'élément autochtone était probablement très largement prédominant. En effet, même si on ne peut expliquer la profonde celtisation du milieu insulaire que par un apport

ethnique originaire du continent, suffisamment nombreux pour conserver et imposer sa langue, seule la permanence du substrat indigène peut expliquer la continuité du peuplement depuis les premières civilisations agricoles jusqu'aux temps historiques, où les îles semblent habitées exclusivement par des populations de langue celtique. Aucun des parlers pré-indo-européens des populations indigènes ne semble plus avoir été pratiqué, de manière même résiduelle, vers le milieu du Ier siècle apr. J.-C., lorsque les Romains s'emparent de l'île de Bretagne.

Cette celtisation profonde et complète n'a certainement pas été atteinte en une seule fois et les longs siècles de contacts, fréquents et réguliers, avec le continent, où devait se dérouler un processus analogue, du moins sur la façade atlantique, ont dû contribuer à consolider ultérieurement la position des celtophones insulaires. Ces relations n'existaient pas seulement avec les secteurs voisins des rivages continentaux, les côtes de la Manche ou de l'Armorique, car certains objets de l'âge du fer attestent indiscutablement des contacts suivis avec la péninsule Ibérique. Ils proviennent du littoral méridional de l'île de Bretagne, depuis l'estuaire de la Severn jusqu'au promontoire de Mount Batten, face à Plymouth, un site qui a livré quelques fibules de type ibérique.

Il est intéressant de constater à ce propos qu'on peut observer dans ces deux régions — la péninsule Ibérique et les îles — une convergence dans l'évolution du plan des habitations : d'abord de plan circulaire, elles n'adopteront que successivement, souvent très tard, le plan quadrangulaire. Ce parallélisme n'implique évidemment ni un synchronisme ni des causes identiques. Il n'existe toutefois pas d'évolution comparable dans les aires continentales occupées par les ancêtres des Celtes historiques, telles que la Champagne, où le plan quadrangulaire semble avoir toujours été la formule couramment utilisée. Seuls quelques rares édifices des Celtes continentaux, considérés comme cultuels, présentent un plan circulaire.

Objets laténiens, contacts et migrations

Il est difficile d'associer à des déplacements de groupes celtiques les indices d'apports continentaux dans le milieu insulaire de l'âge du bronze (IIe millénaire av. J.-C. et début du millénaire suivant) ou de la période initiale de l'âge du fer (VIIIe-VIe siècle av. J.-C.). En effet, leur lien avec les populations présumées celtiques n'est pas toujours évident, même sur le continent. Il en est autrement de l'apparition dans le bassin de la Tamise, de Londres à l'Oxfordshire, d'objets de filiation sinon d'origine continentale, datables du Ve siècle av. J.-C. Ces objets présentent des correspondances indiscutables avec les matériaux champenois de cette époque, caractéristiques des faciès archéologiques jogassien et marnien de cette région. Les pièces les plus significatives sont des poignards au fourreau décoré en tôle de bronze, découverts presque tous dans le lit de la Tamise, et des fibules dont certaines ressemblent à des exemplaires marniens au

point d'avoir pu être produites dans les mêmes ateliers. Ces objets témoignent incontestablement d'un contact ponctuel d'une intensité exceptionnelle. Il pourrait s'agir de l'arrivée d'un ou plusieurs groupes originaires du nord-est de la France, mais le fait que ces objets proviennent majoritairement de trouvailles isolées et qu'il est difficile de les associer actuellement aux habitats ou aux sépultures de leurs propriétaires permet d'envisager d'autres possibilités : il pourrait s'agir d'une vague d'importations suscitées par les nouvelles modes continentales ou bien du butin d'un conflit armé avec des groupes du nord de la France. Cette hypothèse expliquerait la provenance fluviale des armes, car le sacrifice d'une partie au moins des dépouilles de l'ennemi vaincu était une coutume largement attestée chez les Celtes et les cours d'eau ou les lacs semblent avoir été de tous temps le réceptacle privilégié de telles offrandes.

Même si le mécanisme qui aboutit à leur apparition dans la région reste incertain, la constatation que ces objets semblent constituer le point de départ de l'évolution de formes caractéristiques du faciès britannique de l'âge du fer laténien suggère qu'il peut difficilement être question dans ce cas précis d'un impact occasionnel et ponctuel, aux conséquences nécessairement éphémères. L'hypothèse de l'immigration de groupes de l'aire marnienne ou de sa périphérie, comportant non seulement des guerriers mais aussi quelques artisans au courant des dernières innovations, semble être finalement la plus vraisemblable. Elle pourrait être étayée par la présence, dans la région de l'estuaire de la Tamise, de poteries directement inspirées par les formes et le style de décor géométrique peint du faciès marnien du v[e] siècle av. J.-C.

D'autres objets britanniques présenteront plus tard, au IV[e] siècle av. J.-C. ou au tout début du siècle suivant, des indices d'influences indiscutables venues du continent. Elles ne constitueront cependant dans la plupart des cas qu'une greffe sur un faciès laténien local doté déjà d'une certaine autonomie et de traits spécifiques qui le distinguent assez nettement des faciès continentaux. Il réussira à allier pendant plusieurs siècles avec bonheur une sorte d'archaïsme laténien, exploité dans toutes ses possibilités avec une remarquable virtuosité, et les dernières modes ou innovations continentales. Très attaché aux ressources qu'offrent les variations formelles de formes obtenues souvent par le compas et soumises à l'épreuve difficile de la double lecture, l'art insulaire exaltera les aspects les plus originaux de l'art laténien et conduira ses aspects allusifs à un degré de raffinement qui ne fut atteint que rarement sur le continent.

Les Belges

La nature et l'origine de migrations plus récentes sont décrites, brièvement mais très clairement, par César : « L'intérieur de la Bretagne est peuplé d'habitants qui se disent, en vertu d'une tradition orale, autochtones ; sur la côte vivent des peuplades qui étaient venues de Belgique pour piller

et faire la guerre (presque toutes portent les noms de cités d'où elles sont issues) ; ces hommes, après la guerre, restèrent dans le pays et y devinrent colons » (*Guerre des Gaules*, V, 12).

Deux peuples britanniques connus du Ier siècle av. J.-C. possédaient effectivement des homonymes dans le nord de la Gaule : les Atrébates, installés au sud de la Tamise dans le Hampshire et le Sussex occidental ; les Parisi du Yorkshire oriental.

L'existence de liens très étroits entre le premier de ces groupements tribaux et le peuple de la Gaule Belgique qui laissa son nom à la ville d'Arras et à l'Artois est illustrée par les vicissitudes du roi des Atrébates continentaux Commios qui, après avoir secondé César lors de ses expéditions dans l'île de Bretagne, en 55 et 54 av. J.-C., l'avoir quitté pour rallier Vercingétorix et être devenu un des chefs de la coalition gauloise dirigée contre les Romains, se réfugia en 52 dans l'île de Bretagne, où il régna, suivi à sa mort par ses héritiers, ses fils Tincommios, Eppillos et Verica, sur les Atrébates locaux. Pour qu'il puisse en être ainsi, il fallait bien que les Atrébates britanniques, installés au sud de la Tamise et à l'ouest du Cantium (Kent), où il formaient avec les Regni un ensemble dont le territoire comprenait le Berkshire, le Sussex et une partie du Hampshire, eussent maintenu des rapports étroits avec leur cité d'origine. Ces contacts entre les peuples limitrophes de l'estuaire de la Tamise et les peuples du nord de la Gaule sont d'ailleurs pleinement confirmés par la phase initiale de l'utilisation de la monnaie dans l'île de Bretagne : elle débute dans cette région, vers la fin du IIe siècle av. J.-C. et le début du siècle suivant, par la circulation de pièces d'or frappées par les cités belges du continent. On peut donc supposer que l'arrivée dans l'île des peuples belges mentionnée par César fut antérieure à la fin du IIe siècle av. J.-C.

Elle pourrait être cependant nettement plus ancienne. En effet, d'après les indices qui ont put être recueillis dans la Champagne actuelle et les territoires occidentaux limitrophes, la formation des peuples belges serait la conséquence de l'arrivée dans ces régions, vers le milieu du IIIe siècle av. J.-C., de groupes assez nombreux originaires de la Celtique danubienne, notamment de la partie comprise entre les monts Métallifères de la Bohême et la partie occidentale de la cuvette karpatique. Ils comblèrent les espaces vides d'une aire fortement dépeuplée vers la fin du Ve siècle av. J.-C. et fondèrent de nouvelles nécropoles, caractérisées par la fréquence d'enclos quadrangulaires ou circulaires autour des tombes ainsi que par la présence de quelques incinérations, inhabituelles dans un milieu qui était alors strictement inhumatoire. Les peuples que César trouva installés dans la Gaule Belgique y étaient donc établis pour la plupart seulement depuis deux siècles lorsqu'il arriva dans la région.

Il va de soi que l'impact de l'arrivée de nouvelles populations, à peu près simultanée, dans le nord et le sud de la Gaule, où s'installent alors les Volques, a dû avoir des répercussions importantes sur les populations indigènes et provoqua non seulement des fusions, réalisées de gré ou de force,

mais probablement aussi des migrations involontaires. Il paraît à peu près certain que les îles furent touchées par les conséquences de ces bouleversements, car on assiste alors à l'apparition en Grande-Bretagne d'une série importante d'objets qui sont liés plus ou moins directement aux formes danubiennes du IIIe siècle av. J.-C. plus particulièrement à celles qui signalent en Gaule l'arrivée des nouvelles populations. Un cas particulièrement significatif est constitué par un type d'objets qu'on ne connaît jusqu'ici que d'une sépulture champenoise du IIIe siècle av. J.-C. et des îles Britanniques : il s'agit d'une sorte de cuillère plate, fabriquée par paire et utilisée probablement dans des pratiques rituelles. Les fourreaux ornés de la paire de dragons qui furent découverts dans la Tamise, d'origine incontestablement continentale, indiquent clairement que la composante militaire qui fut le moteur des mouvements de la première moitié du IIIe siècle av. J.-C. fut impliquée également dans la pénétration en milieu insulaire. C'est d'ailleurs dans les fourreaux richement ornés du Style des épées hongroises continental du IIIe siècle av. J.-C. que doit être cherchée l'origine de l'ornementation qui caractérisera désormais les fourreaux insulaires, qu'ils soient britanniques ou irlandais.

C'est vraisemblablement dans ce contexte général que doit être placé le cas des Parisi du Yorkshire, un peuple homonyme de la petite cité de Gaule qui contrôlait le trafic sur la Seine. Le territoire qui leur est attribué, dans le siècle qui suit la conquête romaine de l'île, par le géographe alexandrin Claude Ptolémée se trouve correspondre à l'aire qui présente actuellement la plus importante concentration de nécropoles de l'âge du fer laténien britannique, connue sous le nom de « culture d'Arras ». Ses caractéristiques les plus marquantes — la présence d'enclos quadrangulaires autour des tombes et le dépôt funéraire de chars à deux roues — doivent être attribuées incontestablement à une influence continentale. Toutefois, d'autres aspects, notamment la position accroupie sur le côté ou même fœtale de l'écrasante majorité des défunts, ne trouvent aucun équivalent dans les rites funéraires des Celtes continentaux. Ils doivent donc correspondre à des usages strictement locaux.

Cette nature composite des usages funéraires pourrait être le reflet du mélange de populations locales et d'immigrants continentaux, dont l'arrivée coïnciderait avec le début des nécropoles. Ce dernier peut être situé au IIIe siècle av. J.-C. et les analogies que l'analyse comparative des objets permet de trouver sur le continent appartiennent toutes à des contextes de la même époque de la partie septentrionale de la Gaule. Il paraît donc très vraisemblable que la vague migratoire qui semble avoir touché le Yorkshire puisse être le prolongement lointain des mouvements de populations qui se déroulèrent à cette époque en Gaule. Cela fournirait une explication à l'homonymie entre le peuple britannique de cette région connu de Ptolémée et les Parisii gaulois, issus apparemment des bouleversements ethniques du IIIe siècle av. J.-C. Il faut signaler à ce propos que les

Parisii de Gaule sont un des rares peuples continentaux dont le territoire a livré des sépultures avec chars à deux roues datables de ce même siècle.

On peut penser que le cas du Yorkshire n'était pas isolé mais qu'il est seulement la manifestation la plus évidente d'une vague migratoire qui aurait touché également d'autres régions insulaires et qui aurait provoqué d'importantes répercussions. En effet, l'objet laténien le plus ancien découvert à ce jour dans le sol irlandais, le torque d'or de Knock (attribué par erreur à Clonmacnoise) orné d'un « nœud d'Hercule », est incontestablement une production continentale datable de la première moitié du IIIᵉ siècle av. J.-C. Il faut constater également que certaines formes laténiennes plus récentes du faciès irlandais remontent à des modèles qui figurent sur le continent dans des contextes de cette même époque : il en est ainsi des « cuillères » rituelles évoquées précédemment, mais aussi d'une forme d'épingle très caractéristique, connue de quelques tombes champenoises. Enfin, on peut mentionner encore à ce propos un élément très particulier de la suspension de l'épée : un anneau creux assemblé en tôle de bronze dont la principale diffusion continentale précède l'apparition des chaînes de ceinturon au deuxième quart du IIIᵉ siècle av. J.-C. On ne peut évidemment savoir s'il s'agit d'objets ou d'influences arrivés dans l'île par l'intermédiaire de la Grande-Bretagne ou directement. Ils témoignent cependant de l'ampleur et de l'intensité de l'impact continental, apparemment de courte durée, que connut alors le milieu insulaire.

Villages, « hillforts » et oppida

À l'exception du cas des Parisi et, pendant la période récente, des peuples belges de l'estuaire de la Tamise, le peuplement des îles est connu presque exclusivement par les habitats. En effet, le mode de sépulture le plus répandu semble avoir été tel qu'il n'a pas laissé de cimetières comparables à ceux du continent.

L'habitat insulaire fut regroupé très tôt sur des sites fortifiés de dimensions très variables, depuis des hameaux de plusieurs maisons seulement, entourés de fossés et de palissades dont certaines devaient servir à contenir le bétail, jusqu'à des forteresses imposantes. Certaines de ces dernières étaient des sites fortifiés déjà au néolithique et beaucoup furent réoccupées depuis la fin de l'âge du bronze. On les regroupe sous le nom de « hillforts » (forteresses sur hauteur) et leur émergence doit correspondre au processus de formation d'ensembles tribaux d'une certaine importance. Toujours visibles dans le paysage, les fortifications comportent souvent plusieurs lignes concentriques de remparts, rajoutées à partir de l'époque où l'utilisation généralisée de la fronde imposa de nouvelles techniques d'attaque et de défense. Le site de Danebury dans le Hampshire, récemment exploré sur plus de la moitié de sa superficie, illustre bien les vicissitudes de ce type d'habitat : les fortifications de plan circulaire furent édifiées vers le milieu du VIᵉ siècle av. J.-C. sur un site qui avait déjà été occupé au néoli-

thique et à l'âge du bronze, et reconstruites successivement quatre fois, d'abord avec un parement et une armature de bois, ensuite sous la forme d'une simple levée, dotée à la fin d'un très large fossé à fond plat et précédée d'autres lignes de défense moins élevées qui ménageaient ainsi des sortes de lices pouvant servir à enfermer le bétail. La principale des deux portes présente dans sa phase finale un aménagement astucieux qui permet de contrôler l'accès à toutes les lignes de défense à partir d'un seul point. L'occupation intérieure était organisé autour d'une voie principale qui reliait les deux portes ; des voies secondaires s'en écartaient en éventail à partir de la porte principale ; les constructions utilitaires étaient de petits bâtiments de plan carré, supposés être des greniers, concentrés surtout dans la moitié sud, et de grandes maisons de plan circulaire ; quatre édifices de plan quadrangulaire, alignés sur la voie secondaire nord, pourraient avoir eu une fonction religieuse ; des centaines de silos avaient été creusés dans la craie du sous-sol. Les vestiges recueillis témoignent d'une économie foncièrement agricole, avec des cultures céréalières et un élevage orienté surtout sur les ovins. Les activités artisanales, attestées principalement par l'outillage, sont le travail du bois, du fer et du bronze, ainsi que le tissage. La forteresse était apparemment le chef-lieu d'un réseau de petites fermes disséminées dans un rayon de quelques kilomètres. La fin du site, datée à partir d'analyses de carbone 14 vers 100 av. J.-C., semble avoir été violente, comme ce fut le cas à la même époque pour un certain nombre de forteresses analogues. Une occupation très réduite continua cependant à l'intérieur de l'enceinte jusqu'à la conquête romaine.

Situé à une cinquantaine de kilomètres au sud de Danebury, le promontoire de Hengistbury protège l'excellent port naturel de la baie de Christchurch ; c'est probablement pour cette raison que le site fut occupé depuis le néolithique. C'était le port principal utilisé pour les trafics de la région avec l'Armorique également à l'âge du bronze et pendant la période ancienne de l'âge du fer, où le promontoire fut fortifié par un rempart transversal ; son essor principal semble toutefois commencer avec la fin du IIe siècle av. J.-C., approximativement au même moment où peut être constaté le brutal déclin d'un bon nombre de forteresses de l'intérieur ; la raison n'est vraisemblablement pas la même, car l'accroissement des activités du port de Hengistbury peut être associé au développement du commerce avec le monde méditerranéen après la création de la province de Narbonnaise et la prise de contrôle par Rome des trafics sur l'Isthme gaulois ; les amphores vinaires de la première moitié du Ier siècle av. J.-C. apparaissent alors en bon nombre sur les côtes armoricaines et arrivent dans l'île de Bretagne par le port de Hengistbury qui peut être considéré alors comme une agglomération urbaine comparable aux oppida du continent. Selon Strabon, la Bretagne indépendante du Ier siècle av. J.-C. « produit du blé, du bétail, de l'or, de l'argent et du fer. Ces produits sont exportés, ainsi que des peaux, des esclaves et d'excellents chiens de chasse que les Celtes utilisent pour la guerre comme ils le font des races indigènes » (*Géographie*, IV, 5, 2).

On peut se demander si la nécessité d'alimenter le marché d'esclaves qui s'ouvrit aux habitants du sud de l'île de Bretagne vers la fin du IIe siècle av. J.-C. ne contribua pas à susciter et à attiser les conflits.

La situation semble changer à peu près au moment de la guerre des Gaules, où les importations d'amphores se trouvent concentrées au nord de la Tamise et indiquent un net déplacement des trafics maritimes vers l'estuaire de ce fleuve. Les principaux bénéficiaires de ce changement, conséquence de l'occupation de la Gaule par Rome qui reprit pour son compte les relations entre les peuples belges, furent les puissantes confédérations tribales des Trinovantes et des Catuvellauni auxquelles s'était heurté César lors de ses campagnes britanniques. Ces peuples avaient déjà adopté, sous l'influence continentale, l'usage de la monnaie et leurs agglomérations centrales — Camulodunum (Colchester) et Verulamium (Saint Albans) —, de vastes complexes fortifiés englobant aussi bien des zones habitées que des aires funéraires, étaient par leur fonction l'équivalent des oppida continentaux : ils contrôlaient un vaste territoire dont ils concentraient les principales activités. Les inscriptions monétaires mentionnent d'ailleurs souvent leur nom avec celui du souverain régnant et de son ascendance dynastique.

La puissance de ces confédérations tribales et de leurs clients apparaît dans le récit de César qui évoque les quatre mille chars de guerre rassemblés en 54 av. J.-C. contre lui par le roi Cassivellaunos. On a cru ce chiffre exagéré, mais la découverte des vestiges de l'atelier d'un fondeur de pièces d'équipement pour ce type de véhicule, réservé à l'élite aristocratique, sur l'habitat de Gussage All Saints paraît confirmer sa véracité.

Les riches sépultures de la seconde moitié du Ier siècle av. J.-C. découvertes sur le territoire de ces peuples ont été à l'origine de la définition d'une culture d'Aylesford-Swarling, nommée d'après deux sites du Kent, propre aux peuples belges de l'île de Bretagne. Ces tombes exceptionnelles de l'élite locale présentent de très nombreuses analogies avec les tombes aristocratiques contemporaines de la Gaule Belgique : elles contiennent des éléments du service à boisson traditionnel — seaux en bois à garnitures métalliques et cruches en bronze — associés à des amphores vinaires et des poteries fines importées, ainsi que d'autres ustensiles utilisés lors de festins, tels que les grands chenets en fer. Dans les sépultures simples ne figure que l'urne funéraire. Les ressemblances dans ce domaine entre les régions des deux côtés de la Manche sont telles qu'elles paraissent constituer, malgré la présence romaine en Gaule, une aire culturelle unique.

Rome et les Bretons

Les ressources de l'île de Bretagne étaient bien connues des Romains, mais l'échec des deux expéditions conduites par César en avait arrêté pendant un temps les ambitions de conquête territoriale. Strabon, qui écrivait sous Auguste, constate que les souverains de Bretagne « ont établi des rela-

tions d'amitié avec César Auguste par des ambassadeurs et des services obligeants, ils ont consacré des offrandes au Capitole et ils ont mis toute leur île plus ou moins à la disposition des Romains. Outre cela, ils acceptent si facilement de payer de lourdes taxes sur les marchandises qu'ils exportent en Celtique et sur celles qu'ils importent — gourmettes et colliers d'ivoire, gemmes d'ambre jaune, ustensiles de verre et autres menus objets du même genre — qu'il n'est pas nécessaire d'installer la moindre garnison sur l'île, tandis qu'il faudrait au moins une légion entière et de la cavalerie pour lever des impôts chez eux, et la dépense nécessitée par l'entretien de la troupe atteindrait le même montant que le supplément de recettes escompté, d'autant plus que les taxes sur les marchandises diminuent nécessairement quand on institue des impôts. On s'exposerait également à des dangers s'il fallait recourir à la force » (*Géographie*, IV, 5, 3).

Le caractère prémonitoire de cette dernière phrase, singulièrement en contradiction avec l'image idyllique brossée auparavant, apparaîtra un demi-siècle plus tard, lorsque les légions de Claude, conduites par Vespasien, débarqueront dans l'île. Il est vrai que les membres des dynasties locales qui se réfugièrent à Rome, vers l'an 7 av. J.-C., à la suite de dissensions internes et se qui trouvent mentionnés dans l'énumération des faits du divin Auguste de l'inscription d'Ancyre — Dubnovellaunos et Tincommios, un des fils du roi des Atrébates Commios — ont probablement décrit la situation de l'île de sorte à encourager une intervention romaine en leur faveur. La conquête qui suivit le débarquement de l'an 43 apr. J.-C., limitée à la partie méridionale de l'île, ne fut pas facile, comme en témoignent les indices d'opérations de force de l'armée romaine qui ont été relevés sur bon nombre de forteresses indigènes. Les difficultés à contenir les actions militaires des peuples hostiles, associées au soulèvement d'anciens alliés, tels que les Icéniens du Norfolk, obligèrent l'armée romaine, arrêtée d'abord sur la ligne formée par les fleuves Severn et Avon, à engager des campagnes plus loin vers le nord. La résistance à Rome avait alors un champion en la personne de Caratacos, dernier roi des Atrébates et fils du roi des Trinovantes Cunobelinos, le Cymbeline de Shakespeare. Après avoir été défait en 49 apr. J.-C. chez les Ordoviques du nord du pays de Galles, dans une bataille où furent pris sa femme, sa fille et ses frères, il se réfugia chez la reine des puissants Brigantes, Cartimandua, qui le livra aux Romains. Emmené à Rome pour figurer au triomphe avec les autres membres de sa famille, il fut finalement gracié par Claude, très favorablement impressionné par son discours. Qu'il ait pu s'adresser ainsi à l'empereur montre une maîtrise de la langue latine qui en dit long sur le degré d'imprégnation des aristocraties de l'île de Bretagne par la culture romaine, même lorsqu'elles étaient hostiles et résidaient à l'extérieur du territoire de la nouvelle province.

La paix ne durera qu'une douzaine d'années, car les exactions maladroites des fonctionnaires romains provoquèrent en 61 apr. J.-C. le soulèvement des Icéniens du Norfolk, pourtant alliés traditionnels de Rome. Le

légat Suétonius Paulinus s'employait alors à conquérir le sanctuaire druidique très réputé de l'île de Mona (Anglesey), foyer supposé de la résistance à Rome. Commandés par la reine Boudicca, les révoltés, qui avaient reçu le soutien d'autres peuples, attaquèrent la colonie de vétérans romains de Camulodunum, les villes de Londinium (Londres) et Verulamium. Ils massacrèrent les garnisons romaines, infligèrent une défaite sanglante à une légion, mais furent finalement battus et la reine Boudicca se suicida par le poison.

La progression des armées romaines reprendra sous Vespasien et connaîtra une ampleur particulière après l'an 77, sous la conduite du légat Jules Agricola. Son gendre, l'historien Tacite, a laissé un récit détaillé des opérations : après une campagne chez les Ordovices du nord du pays de Galles, Agricola établit en 80 la frontière septentrionale de la province entre la Clyde et le Firth of Forth. Il avança ensuite vers le nord et projeta même une expédition en Irlande. Il devra y renoncer, mais ses troupes pénétrèrent chez les Calédoniens coalisés et leur infligèrent en 83 une défaite sur les versants du *mons Graupius* (la chaîne des Grampians), pendant que la flotte romaine réalisait la circumnavigation de l'Écosse.

L'empereur Hadrien fera construire en 122 une nouvelle ligne de défense, destinée à contenir les attaques des Pictes d'Écosse : située nettement au sud de la frontière d'Agricola, cette muraille d'une centaine de kilomètres, équipée de fortins et de tours de garde, reliait l'embouchure de la Tyne au golfe de Solway.

Acquise progressivement à la culture romaine et au christianisme, la Bretagne réussit à maintenir en vie les parlers celtiques, peut-être parce que le pays resta un siècle de moins que la Gaule sous la domination romaine et qu'une partie des populations conserva son indépendance. La résurgence des royaumes celtiques, conséquence de la chute de l'Empire et de la nécessité d'organiser la défense contre les envahisseurs germaniques — Angles et Saxons —, fut conduite par une aristocratie bretonne imprégnée de culture romaine. Conduite d'abord par Vortigern, puis Ambrosius Aurelianus, cette lutte des Celtes, chrétiens et romanisés, contre les Barbares païens eut comme protagoniste le personnage qui fut le modèle historique du légendaire roi Arthur. Ce chef de guerre du sud-ouest du pays infligea d'abord une sanglante défaite à ses ennemis, mais il fut finalement tué à la bataille de Camlann, vers l'an 539.

Son double légendaire ne mourra pas : il soigne dans l'île d'Avallon les blessures reçues dans sa dernière bataille, en attendant le jour où il reviendra délivrer les Bretons opprimés...

L'Irlande

Bien que son existence ait été connue depuis le voyage d'Himilcon et qu'elle n'ait jamais été isolée ni de l'île voisine, ni du continent, l'Irlande était dans la Rome d'Auguste non seulement un pays presque inconnu mais

qui jouissait en plus, si on en croit Strabon, d'une très mauvaise réputation : « L'île d'Ierné [...] est assez allongée, mais peu large. Nous ne pouvons rien dire de certain à son sujet, si ce n'est que ses habitants sont plus sauvages que les Bretons. Ils sont anthropophages en même temps qu'herbivores, et les enfants se font une vertu de dévorer leur père après sa mort. Les hommes s'accouplent à la vue de tout le monde à n'importe qu'elle femme, même à leur mère et à leur sœur. Ce que nous rapportons, il est vrai, nous ne le tenons pas de témoins qui méritent créance » (*Géographie*, IV, 5, 4). En effet, les sources du géographe ne manquaient certainement pas d'imagination mais n'avaient assurément jamais mis les pieds en Irlande.

Restée à l'écart de l'intérêt de Rome, Irlande a connu après la conquête de l'île de Bretagne des contacts commerciaux, attestés aussi bien par les textes que par l'archéologie, mais on ne sait rien de précis sur les événements qui ont pu s'y dérouler. Pourtant, le passage que Tacite consacre au projet d'Agricola évoque le cas d'un roitelet de l'île qui se réfugia auprès de lui, « chassé par une révolution intérieure » (*Vie d'Agricola*, 24), et indique un climat de luttes internes dont nous ne connaissons qu'un écho légendaire dans la littérature vernaculaire.

En effet, différemment de la Celtique continentale, l'Irlande a réussi à conserver non seulement sa langue, mais aussi la tradition de l'enseignement littéraire de l'élite intellectuelle qui permit d'éviter la dégradation des œuvres, transmises oralement. Ainsi, lorsque l'adoption du christianisme eut pour conséquence la levée de l'interdit d'enregistrer par écrit une littérature orale à fondement mythologique, les moines irlandais, héritiers directs des druides, disposaient de versions cohérentes et encore peu corrompues. Ils les modifièrent quelque peu pour en atténuer l'aspect païen et pour tenter d'utiliser cette tradition à leur profit ; enfin, ils les rapprochèrent, par quelques adjonctions érudites, de la littérature classique qu'ils connaissaient bien. Malgré cela, ces textes restent incontestablement ce qui existe de nos jours de moins éloigné de la littérature orale des anciens Celtes. Tandis que la littérature galloise, sa seule autre héritière, ne livre qu'un écho partiel des thèmes originaux, difficiles à reconnaître sans de savantes études comparatives, la littérature irlandaise reflète un système qui reste cohérent et ordonné, une mythologie dont l'ancienneté et l'authenticité sont indiscutables. Ses principaux thèmes étaient probablement communs à toutes les anciennes populations celtiques, mais nous n'avons aucun moyen pour le vérifier.

Des tentatives telles que l'identification d'épisodes d'un mythe déterminé sur une des rares œuvres narratives de l'art celtique — le bassin historié de Gundestrup — ne peuvent emporter la conviction, car on peut en envisager de multiples interprétations très différentes. Il faudra probablement se contenter de rapprochements ponctuels et isolés, car il est certain que la version irlandaise d'une vraisemblable mythologie panceltique a été

adaptée aussi bien à la topographie du pays qu'aux histoires transformées en légendes qui s'y étaient accumulées au cours des générations.

L'archéologie des lieux sacrés

L'Irlande constitue de ce point de vue un cas unique dans l'Europe des anciens Celtes, car elle est la seule à avoir préservé, à l'image de la Grèce ou de l'Italie, l'association à peu près intacte entre un territoire et un récit mythologique. À défaut d'une histoire événementielle, l'île d'Ierné nous fournit ainsi l'occasion exceptionnelle de replacer les récits mythologiques dans leur cadre de paysages et de sites qui peuvent être l'objet d'une investigation archéologique. Ses résultats permettent de mieux comprendre les mécanismes qui aboutirent à transformer l'île en une scène où évoluaient dans les temps mythiques les dieux et les héros.

Les populations celtiques qui peuplèrent l'île y trouvèrent non seulement une population locale qui possédait déjà ses propres mythes, mais aussi d'impressionnants monuments mégalithiques auxquels leur singularité et leur ancienneté conféraient un caractère sacré. Ils devinrent donc les demeures des dieux — ce fut notamment le cas du complexe de Newgrange-Knowth qui domine le cours de la Boyne —, ou des lieux associés à des rituels particuliers : le site de Lough Crew a livré un grand nombre de plaquettes d'os gravées qui étaient probablement utilisées lors d'opérations magiques et les monuments mégalithiques du site de Tara, lieu prestigieux des grandes assemblées triennales de l'île, étaient inclus dans le cérémoniel d'intronisation des rois. Ces cavernes artificielles chargées de mystère et cachées sous des tertres représentaient pour les habitants celtiques de l'Irlande une ouverture vers le monde souterrain, le *síd*, l'Autre Monde qui est la résidence des dieux, mais aussi celle des morts qui y jouissent d'une éternelle félicité. Sa communication avec le monde des vivants ne s'établissait qu'une fois par an, à l'occasion de la fête de *Samain*, équivalent de notre 1er Novembre, lorsque le cours du temps était symboliquement suspendu entre l'année finissante et l'année nouvelle.

Réalisées avec tous les moyens qu'offre l'archéologie contemporaine, les fouilles d'Emain Macha, site royal légendaire de l'Ulster, connu aujourd'hui sous le nom de Navan Fort, ont apporté des informations d'un intérêt exceptionnel. Situé à quelques kilomètres d'Armagh, la capitale religieuse de l'Irlande chrétienne, il est constitué par une colline où sont conservées des levées de terre et des tertres ; dans ses environs immédiats se trouvait un petit lac (Loughnashade) où furent découverts au XVIIIe siècle des crânes humains et quatre grandes trompettes de bronze au pavillon orné en style laténien ; on peut y constater également la présence d'importants monuments mégalithiques et d'un bassin artificiel à fonction probablement rituelle, qui aurait été creusé vers la fin de l'âge du bronze. La fouille du grand tertre qui se trouve sur le sommet de la colline a révélé un ensemble complexe de fossés circulaires et de maisons associé à des matériaux de la

fin de l'âge du bronze et des débuts de l'âge du fer. Parmi ces objets se distingue une bouterolle de fourreau en bronze du type hallstattien dit « à ailettes », témoin d'une arme de prestige qui est assez peu fréquente même sur le continent. Le caractère exceptionnel du site, qui devait être effectivement la résidence de personnages de haut rang, est confirmé par une découverte tout à fait extraordinaire que son contexte permet de dater du IIIe siècle av. J.-C. : le crâne et la mandibule d'un singe d'Afrique du Nord (*Macaca sylvanus*) qui témoignent des relations lointaines des habitants du lieu.

C'est cependant la dernière phase du tertre qui s'est révélée la plus étonnante : une construction circulaire en bois de près de quarante mètres de diamètre fut élevée autour d'un poteau central, formé par un énorme tronc de chêne, abattu d'après l'étude dendrochronologique au début de l'année 94 av. J.-C. ; elle comportait deux cent soixante-quinze poteaux verticaux, disposés pour former des rayons autour du point central en ménageant à l'ouest une sorte d'allée qui y aboutissait. L'édifice, dont on n'est pas sûr qu'il ait été couvert, ne fut apparemment pas fréquenté, mais rempli de pierres jusqu'à une hauteur de deux mètres et demi et incendié ; l'ensemble fut ensuite recouvert de mottes de gazon jusqu'à une hauteur de deux mètres et demi au-dessus du niveau supérieur des pierres.

La singulière séquence de construction de cet édifice énigmatique indique qu'il devait s'agir d'un acte religieux, destiné peut-être à établir une communication avec une divinité de l'Autre Monde. C'est peut-être à cette même occasion que fut effectué le dépôt (ou sacrifice) des crânes et des trompettes dans le lac voisin. L'édifice « sacrifié » d'Emain Macha est incontestablement un des monuments les plus remarquables de l'Europe celtique.

Une situation semblable a été constatée lors des fouilles du site de Dún Ailinne considéré par la tradition irlandaise comme le site royal du Leinster. On y trouva également les traces d'une occupation néolithique ainsi qu'une succession d'enclos circulaires dont les caractéristiques indiquent la fonction religieuse ; ils s'échelonneraient du IIIe siècle av. J.-C. au IIIe siècle apr. J.-C.

Les fouilles effectuées sur ces sites irlandais illustrent remarquablement le soin qu'avaient les anciens Celtes à greffer leurs croyances sur celles de leurs lointains prédécesseurs. Elles révèlent aussi l'étonnant mécanisme de consécration définitive d'un lieu qui deviendra désormais un des principaux points de la géographie mythologique de l'île.

L'Irlande préchrétienne, le seul pays celtique sans événements historiques connus, se révèle ainsi un terrain d'un intérêt considérable pour la recherche, car il est le seul à avoir conservé un commentaire fait par les Celtes eux-mêmes sur des situations que l'on peut explorer aujourd'hui.

Favorisés par leur situation géographique, les Celtes insulaires purent préserver jusqu'à nos jours les langues celtiques britonniques et gaéliques ainsi que l'héritage d'une littérature orale qui s'est dissoute sur le continent

dans le folklore du milieu rural. La préservation d'un système cohérent, même sous une apparence transformée comme c'est le cas pour la troménie (procession) de Locronan, reste tout à fait exceptionnelle. De nombreux éléments, dispersés et sous-jacents, sont certainement parvenus jusqu'à nos jours. Les recomposer en un ensemble fonctionnel est une entreprise très difficile qui comportera probablement toujours de nombreuses incertitudes. Les données fournies par le milieu insulaire peuvent donc être d'un précieux secours. Il ne faut cependant pas oublier que la société celtique n'a jamais été ni uniforme ni immobile : elle présentait incontestablement des variantes régionales et ne s'est jamais enfermée dans un conservatisme stérile.

Une des principales qualités des Celtes fut probablement une capacité d'adaptation hors du commun. Grâce à elle, même la révolution que représentait l'introduction du christianisme se déroula sans difficultés majeures : le roi Arthur et les chevaliers de la Table ronde héritèrent sans difficulté aucune d'une tradition guerrière plus que millénaire et l'épée Excalibur continua à porter les dragons qui avaient accompagné jadis ceux qui cherchaient la « bonne mort » du héros sur les champs de bataille. Elle était au service de la bonne cause, sans être pourtant très différente des armes qui l'avaient précédée, telles qu'« Orna, l'épée de Tethra, roi des Fomoire. Ogma tira cette épée du fourreau et la nettoya ; ce fut alors qu'elle raconta les hauts faits qu'elle avait accomplis, car alors la coutume était que, lorsque les épées étaient tirées du fourreau, elles faisaient le récit des exploits dont elles avaient été l'instrument ; de là vient le droit qu'ont les épées d'être nettoyées quand on les a tirées du fourreau ; de là aussi la puissance magique que les épées ont conservée depuis lors. Les armes servaient d'organes au démon pour parler aux hommes ; à la même époque les hommes adoraient les armes et les armes étaient une sauvegarde magique » (extrait de *La Bataille de Mag Tuired*, texte médiéval irlandais). On peut difficilement imaginer un meilleur commentaire aux observations des archéologues sur l'importance accordée à l'épée, l'arme qui devait accompagner l'homme libre au combat, aux assemblées et dans la mort.

Les Celtes avaient abandonné leur ancienne religion, mais ils croyaient toujours que la Quête était un combat sans autre fin que l'Autre Monde, le seul digne de remplir la vie d'un homme.

DICTIONNAIRE

Chaque fois que cela s'est avéré utile, la cohérence géomorphologique a été préférée pour les articles récapitulatifs à la subdivision administrative : ainsi, l'Irlande regroupe la République et l'Irlande du Nord ; au contraire, la Bohême et la Moravie sont traitées séparément.

Les légendes des illustrations sont placées à la fin de la notice correspondante. Elles ne comportent pas l'indication de la source qui figure en fin de volume, avec le lieu de dépôt pour les objets. La présence d'un astérisque après l'indication de la provenance d'un objet renvoie à la notice correspondante.

Les mots grecs n'ont pas été translittérés, mais ils ne sont pas accentués à la manière des éditions modernes.

De façon générale, la graphie des noms antiques peut se présenter sous diverses formes, selon la source : ainsi Kauaros, le dernier roi de Tylis en Thrace, peut apparaître également sous les formes Kavaros, Cavaros, Cauaros, compte tenu des équivalences entre le K grec et le C latin, et de l'ambivalence — U ou V — du Y et du V. La situation est tout aussi compliquée, sinon plus, pour les noms irlandais. Les variantes les plus fréquentes ont été indiquées, sans prétendre toutefois à l'exhaustivité, le but suivi n'était pas la conformité à telle ou telle règle, mais l'efficacité et une certaine souplesse.

Les références bibliographiques en fin de notice renvoient d'une part au répertoire des auteurs antiques, d'autre part à la Bibliographie générale, classée par ordre alphabétique des renvois abrégés, tous deux situés en fin de volume.

abrév. = abréviation ; all. = allemand ; anc. fr. = ancien français ; c. = commune ; cant. = canton ; celt. = celtique ; dép. = département ; diam. = diamètre ; distr. = district ; env. = environ ; esp. = espagnol ; fr. = français ; gal. = gallois ; gr. = grec ; irl. = irlandais ; lat. = latin ; litt. = littéralement ; port. = portugais ; prov. = province ; rég. = région ; var. de = variante de



Frontispice réalisé par Frederic Burton pour le volume *The Spirit of the Nation*, paru en 1845. On y trouve la plupart des éléments de l'iconographie qui accompagne le « renouveau celtique » en Irlande : la harpe, inspirée de l'instrument médiéval attribué au roi Brian Boru, un arc de style « hiberno-roman », des motifs dérivés des enluminures, des thèmes allégoriques inspirés par la tradition et l'histoire ancienne du pays mais également des détails empruntés au patrimoine archéologique pré-chrétien. Il en est ainsi pour le torque du personnage de gauche.

A

AARBERG (Berne, Suisse). Deux sépultures découvertes en 1906 et 1908 et une dizaine d'objets hors contexte témoignent d'une nécropole datable du IIIe s. av. J.-C. : fibules en bronze (variantes tardives des types Münsingen et Duchcov, schéma La Tène II), bracelet à oves creux au décor en relief, perle de verre, bague.
Musée : Berne.
Bibl. : Tanner 1979 (4/12).

AAREGG. Voir BERNE.

AARWANGEN (Berne, Suisse). Nécropole tumulaire avec sépultures à inhumation (peut-être aussi incinérations ?), explorée en 1899. Les matériaux appartiennent à la fin de la période hallstattienne et à la phase laténienne initiale (fin du VIe s. av. J.-C. et siècle suivant) : poteries, fibules (type de La Certosa et formes laténiennes anciennes), parures annulaires à tampons et nodosités, plaque de ceinture à décor estampé.
Musée : Berne.
Bibl. : Tanner 1979 (4/12).

ABALLO (de *aballos*, pomme et fruit par excellence). Toponyme celtique conservé notamment dans le nom d'Avallon (dép. Yonne, France) et dans celui donné à l'une des îles Bienheureuses de l'Autre Monde de la tradition insulaire, où le roi Arthur, blessé à la bataille de Camlann, soigne ses blessures, grâce à l'aide de Morgane, sa sœur, en attendant le moment de délivrer les Bretons du joug saxon. Un passage de Pline l'Ancien (*H.N.*, IV, 95) permet de supposer que cette île mythologique fut confondue aussi avec l'île plus ou moins légendaire d'où était censée provenir l'ambre, une matière considérée comme d'origine surnaturelle et à laquelle étaient attribuées des vertus magiques.

L'île d'Avallon fut assimilée artificiellement à la fin du XIIe s. à l'abbaye de Glastonbury, suite à la prétendue découverte en ce lieu de la tombe d'Arthur, identifiée par une inscription.

ABNOBA. Nom antique, peut-être celtique, du massif de l'actuel Schwarzwald qui s'étend le long de la rive droite du Rhin.
Bibl. : Pline, *H.N.*, IV, 79 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 11 ; Tacite, *Ger.*, 1.

ABRICANTUI. Petit peuple de la Gaule installé dans le sud-ouest de l'actuel département du Cotentin (Avranches). Voisin méridional des Unelles.
Bibl. : Pline, *H.N.*, IV, 107 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 8.

ABUDOS, ABUCATOS. Nom de personne conservé dans la légende de monnaies d'or attribuées aux Bituriges Cubi.
Bibl. : Colbert de Beaulieu et Fischer 1998.

ACCO. Notable sénon, instigateur du soulèvement contre César en 53 av. J.-C. ; exécuté cette même année par les Romains

lors de l'assemblée de la Gaule convoquée à Durocortorum, chez les Rèmes. Le nom est attesté par des inscriptions également en Espagne.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VI, 4, 44, VII, 1.

ACERRAE (gr. *Αχερραι*). Oppidum des Insubres, assiégé puis pris en 222 av. J.-C. par une armée romaine ; localisé généralement à l'emplacement de l'actuel Pizzighettone sur l'Adda (prov. de Crémone, Italie). Un casque en bronze du IIIe s. av. J.-C. avec inscription latine, trouvé sur ce site, a été mis en relation avec les événements de 222 av. J.-C.

Bibl. : Polybe, *Hist.*, II, 34 ; Strabon, *Géogr.*, V, 4.

Coarelli 1976.

ACONTIA. Oppidum du peuple celtibère des Vaccéens, situé sur le cours du Douro, quelque part dans la Meseta septentrionale. On a envisagé la possibilité de son identification à l'actuelle Zamora, mais sans arguments décisifs.

Bibl. : Strabon, *Géogr.*, III, 3.

ACUMINCUM. Nom d'une agglomération celtique de Pannonie inférieure, correspondant probablement au site actuel de Stari Slankamen (Serbie), près du confluent du Danube et de la Tisza, en amont de Belgrade.

Bibl. : Ptolémée, *Géogr.*, II, 15.

ACUTIOS. Nom de personne attesté sur des monnaies en bronze attribuées aux Carnutes ou aux Turons.

Bibl. : Colbert de Beaulieu et Fischer 1998.

ACY-ROMANCE (dép. Ardennes, France). Localité polyculturelle de la Champagne crayeuse, située sur la rive gauche de l'Aisne entre Rethel et Château-Porcien. Découverte en 1979, elle a été l'objet de fouilles systématiques de grande ampleur depuis 1986. Elles conduisirent notamment à l'exploration d'un habitat rural de la seconde moitié du IIe s. av. J.-C. et du début du siècle suivant (lieu-dit « la Warde », plus d'un hectare fouillé actuellement), avec au moins trois grands bâtiments à poteaux de plan rectangulaire (largeur 4,40-5,50 m ; longueur 14 m), un grand nombre de petites constructions carrées, généralement à quatre poteaux (3,50 m à 5,50 m de côté), interprétées comme des greniers à blé. Les céréales étaient également conservées dans des silos souterrains, de forme originairement tronconique. Les reconstructions des édifices permettent de distinguer quatre phases. Un matériel abondant a été recueilli : des poteries, mais également des objets métalliques, notamment des outils et des parures, au nombre desquelles figurent des bracelets de verre. Parmi les constatations les plus intéressantes, la présence de monnaies de potin dans des contextes dont les plus anciens remontent aux dernières décennies du IIe s. av. J.-C.

Deux nécropoles contemporaines de cet habitat ont été explorées dans ses environs immédiats, à des distances allant de 100 à 400 m. La plus éloignée, située à l'est sur le lieu-dit « la Croisette », était délimitée à l'origine par un fossé (larg. env. 1,80 m, prof. moyenne 1,50 m) aux parois obliques et au fond plat, avec un talus extérieur, formant un enclos rectangulaire d'environ 80 × 21 m, orienté nord-nord-ouest avec entrée au nord. Au centre de cet enclos se trouvait un édifice à poteaux de plan carré (9 m de côté) au milieu duquel avait été creusée une fosse qui contenait, dispersés dans la terre du remplissage, les tessons d'une douzaine de poteries et les os incinérés de deux individus (adulte et enfant) ainsi que des ossements de porc et de mouton. Une vingtaine de sépultures à incinération, aux fosses de forme plus ou moins quadrangulaire, se trouvaient à l'extérieur du bâtiment, aussi bien au nord qu'au sud, le plus souvent dans son voisinage immédiat, mais dans certains cas aussi près de ses extrémités. Les mobiliers, quelquefois assez riches, comprenaient, outre les vestiges incinérés des défunts, des offrandes animales brûlées ou non, un grand nombre de poteries dont un vase peint à décor zoomorphe, des objets métalliques — fibules, chaînes, anneaux et agrafes de ceinture, des coutelas, des forces, une clé, la garniture d'un seau en bois, des monnaies de potin — mais aussi des bracelets en verre et une fusaïole en terre cuite. La plupart des objets étaient passés par le feu du bûcher funéraire.

Le même lieu a livré une nécropole laténienne de la phase initiale, datable du deuxième tiers du Ve s. av. J.-C. Elle comportait cinquante-huit inhumations qui se répartissaient en quatre groupes, probablement familiaux. Ils semblent pouvoir correspondre à des fermes dont une a été découverte en 1989 sur le lieu-dit « la Noue Barue », à 250 m au nord de la nécropole, l'autre à 650 m au sud et la troisième à 650 m au sud-ouest. D'autre part, un village contemporain plus important (avec une quarantaine de bâtiments sur une étendue d'environ un hectare) a été exploré à 7 km en direction du sud.

La deuxième nécropole de la période laténienne récente explorée et connue actuellement se trouve à moins d'une centaine de mètres à l'ouest de l'habitat de cette époque, sur la partie méridionale du lieu-dit « la Noue de Mauroy » et se prolonge à environ 250 m vers le nord par d'autres enclos en cours d'exploration. Il s'agit de nouveau d'un fossé, qui délimitait cette fois une aire trapézoïdale, disposée selon un axe nord-sud et ouverte vers le nord (env. 21 × 17 m et 14 m). Elle contenait un bâtiment rectangulaire (9 × 5 m), disposé perpendiculairement dans la partie méridionale et constitué de deux espaces carrés de mêmes dimensions délimités par des tranchées de fondation (sablières) : la pièce était ouverte vers le sud tandis que la pièce ouest présentait dans son intérieur trois poteaux auxquels pouvaient peut-être correspondre d'autres éléments de soutien de la charpente non ancrés dans le sol. Neuf sépultures à incinération, aux fosses quadrangulaires, étaient situées à l'extérieur de l'édifice, aussi bien vers le sud que vers l'entrée, une tombe se trouvant même au milieu du passage. Elles contenaient, en plus des vestiges incinérés des défunts et des offrandes animales, brûlées ou non, un grand nombre de poteries, des objets métalliques — des fibules, des anneaux, une hache, plusieurs clés, la garniture d'un seau en bois, des monnaies de potin — mais aussi des perles en verre et une fusaïole en terre cuite. Plusieurs tombes avaient été pillées dès l'Antiquité.

Musée : Charleville-Mézières.

Bibl. : *Archéologie de la France* 1989 (n° 164) ; Lambot 1995 ; Lambot et Méniel 1992 ; Lambot et coll. 1994 ; *Rites funéraires en Gaule du Nord* 1998.

ADANATES. Petite *civitas* celto-ligure, localisée quelque part dans les Alpes Cottiennes, dans le voisinage de l'actuelle frontière franco-italienne.

Bibl. : *C.I.L.*, V, 7231, XII, 80.

ADBUCILLUS. Magistrat suprême (*princeps*) des Allobroges vers la fin du IIe s. av. J.-C. ou le début du siècle suivant. Père de Égus et de Roucillus.

Bibl. : César, *G. civ.*, III, 59.

ADDEDOMAROS (litt. « la Grande Lance »). Nom d'un souverain des Trinovantes et Catuvellauni de l'estuaire de la Tamise, contemporain de l'Atrébate Commios au Ier s. av. J.-C., attesté par les légendes de monnaies d'or frappées probablement à Camulodunum. Son successeur est le Dubnovellaunus de l'Essex.

Bibl. : Van Arsdell 1989.

ADIATORIX. Nom de plusieurs notables des Galates au Ier s. av. J.-C. et au siècle suivant.

Bibl. : Strabon, *Géogr.*, XII, 3.

ADIATUANOS. Roi des Sotiates d'Aquitaine en 56 av. J.-C. ; attesté également par la légende monétaire *REX ADIETVANVS* + (au revers) *SOTIOTA*.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, III, 22.
Colbert de Beaulieu et Fischer 1998.

ADMAGETOBRIGA (litt. « forteresse d'Admagetos »). Site d'une bataille gagnée par le roi germanique Arioviste contre une coalition gauloise conduite par les Éduens, probablement en 60 av. J.-C. ou peu avant. Le lieu est généralement situé dans la plaine d'Alsace, vers Sélestat.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 31.

ADNAMATOS. Nom de personne attesté notamment par les légendes de monnaies d'argent du Norique et des inscriptions d'époque romaine, connues surtout de l'aire alpine.

ADOBOGIONA. 1. Fille du notable galate Déiotaros, sœur de Brogitaros, roi et tétrarque des Trocmes depuis 63 av. J.-C. ;

elle fut l'épouse de Ménodote de Pergame et la mère de Mithridate de Pergame qui récupéra temporairement, en 47-45 av. J.-C., la tétrarchie de son oncle.

Bibl. : Strabon, *Géogr.*, XIII, 3.

2. Épouse d'un *basileus D[éiotaros] Philadelphos*, connue par des monnaies.

ADRIA (prov. de Rovigo, Italie). Comptoir gréco-étrusque, situé sur le cours inférieur du Tartaro, à l'emplacement de son ancienne embouchure dans la lagune côtière, immédiatement au nord de l'ancien delta du Pô. Sa fondation remonte probablement à la première moitié du VIe s. av. J.-C., mais il prit peut-être la suite d'établissements plus anciens des environs (San Basilio). Les inscriptions étrusques du site indiquent la présence d'un noyau d'habitants originaires de Volsinii (l'actuelle ville d'Orvieto). Adria joua à partir de la fin du VIe s. av. J.-C., avec Spina, le complexe de Mantua et les autres comptoirs du Pô, un rôle important d'intermédiaire dans les relations entre le monde grec et les Celtes. Les nécropoles d'Adria ont livré quelques objets laténiens (fibules, bracelets en verre) dans des contextes de la fin du IVe s. av. J.-C., ou du début du siècle suivant. Ces objets appartiennent à des catégories de matériaux de large circulation et ne peuvent donc constituer un indice de la celticité des individus en question. La sépulture rituelle des trois chevaux de l'attelage d'un char, considérée quelquefois comme l'indice d'une influence celtique, relève en fait d'une coutume qui est pratiquement inconnue chez les Celtes, mais très répandue au contraire chez les Vénètes, la population autochtone de la région. Le rituel de sacrifice des chevaux est en effet attesté sur l'ensemble du territoire vénète (Padoue, Este, Altino, Oppeano, Oderzo). Ces trouvailles présentent cependant des caractères spécifiques qui peuvent suggérer des interprétations différentes. Dans le cas de la découverte d'Adria, la présence de trois chevaux associés à un char semble indiquer qu'il s'agit d'un attelage de course étrusque à trois chevaux. Cette possibilité répondrait aux caractéristiques générales du site, plutôt étrusques que vénètes.

Musée : Adria.

Bibl. : Capuis 1993 ; Fogolari et Scarfì 1970 ; Frey 1976 ; Ruta Serafini 1984.

ADUATUCA. Voir ATUATUCA.

ADUATUQUES. Voir ATUATUQUES.

ADULA. Nom ancien du col du Saint-Gothard.

Bibl. : Strabon, *Géogr.*, IV, 3, 6, V, 1 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 9, 10.

Aedificia (au singulier *aedificium*). Terme latin utilisé par César pour désigner les unités les plus petites de l'habitat celtique. On considère généralement qu'il correspond aux complexes auxquels les archéologues appliquent aujourd'hui le terme de « fermes indigènes », c'est-à-dire des ensembles ruraux isolés comportant un ou plusieurs bâtiments associés à des enclos. Ce type d'ensemble a été reconnu, notamment grâce à la photographie aérienne, dans la plupart des plaines de l'ancienne Gaule. Les fouilles entreprises, jusqu'ici assez peu nombreuses et d'extension limitée, confirment pour l'instant dans la plupart des cas l'appartenance chronologique de ces établissements au IIe-Ier s. av. J.-C. et donc leur contemporanéité avec le réseau des oppida. L'unité supérieure dans la hiérarchie de l'habitat de la Gaule indépendante aurait été le *vicus*.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 5.

AGE. Voir TRINOVANTES.

AGEDINCUM (gr. *Αγηδικον*). Oppidum principal des Sénons transalpins, localisé généralement sur le site (ou dans les environs ; voir Villeneuve-sur-Yonne) de la ville de Sens (dép. Yonne) qui a conservé jusqu'à nos jours le nom de la *civitas*. Il devait s'agir d'une agglomération importante, car César y fit hiverner six de ses légions en 53 av. J.-C.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VI, 44, VII, 10, 57, 59, 62 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 8, 9.

AGEN (dép. Lot-et-Garonne, France). L'oppidum des Nitiobriges nommé Aginnum était situé sur le plateau de « l'Ermitage » et défendu par un puissant rempart d'environ 800 m de long et de plus de 60 m d'épaisseur. Il est constitué par un simple remblai d'environ 7 m de haut (rempart dit de type belge) qui était pré-

cédé d'un fossé de plus de 14 m de large, profond de 4,5 m. La seule porte se trouve sur la limite orientale du côté le plus accessible. La superficie intérieure est d'environ 60 hectares. Les fouilles anciennes avaient révélé la présence de vestiges : fours de potiers, puits, nombreux objets. Les fouilles réalisées sur le site depuis 1990 ont conduit notamment à la découverte de puits à offrandes avec un riche mobilier : vases métalliques (situle, cruche), casque, seaux en bois avec garnitures métalliques, poteries de fabrication locale, amphores vinaires d'importation, fibule de type Nauheim, pièces de char, abondants restes végétaux.
Bibl. : Boudet 1991, 1992, 1992a, 1993, 1994.

Agger. Terme latin qui désigne la levée de remblai d'une fortification, élevée généralement avec les matériaux provenant du creusement du fossé. Il peut être surmonté d'une palissade (*vallum*) ou s'appuyer de l'intérieur contre le corps d'un rempart en bois ou en pierre. Ce type de défense en terre est attesté chez les Étrusques, mais également dans la plupart des cultures de l'Europe ancienne où il constitue l'alternative aux ouvrages défensifs élevés en pierres sèches. Il était très répandu chez les Celtes, où il constituait presque toujours un élément caractéristique des fortifications avec rempart de pierre, bois et terre. Voir MURUS GALLICUS et FORTIFICATIONS.

AGINNUM. Ville des Nitiobriges, aujourd'hui Agen.
Bibl. : Ptolémée, *Géogr.*, II, 7, 11.

Agrafe. Voir CEINTURE.

Agriculture. La production agricole a toujours constitué le fondement économique du monde celtique. Beaucoup plus efficace et rationnelle qu'on ne le croit généralement, elle a réussi à assurer des surplus suffisamment abondants pour permettre le développement d'un artisanat spécialisé et par la suite l'implantation d'un réseau urbain dont l'existence impliquait l'abandon des activités directes de production alimentaire par une partie proportionnellement non négligeable de la population. Les habitats ruraux ne regroupaient généralement qu'un nombre limité de familles, unies probablement par des liens de parenté. Ils exploitaient chacun un territoire de plusieurs dizaines de kilomètres carrés (d'une extension très variable, selon les ressources locales) dont une partie seulement était cultivée, le reste étant gardé en bois et en pâturages. Les limites des champs, discernables encore de nos jours en certains lieux, notamment en Grande-Bretagne, étaient probablement formées par des haies qui protégeaient les cultures du vent et des animaux. Le paysage rural ne devait donc pas être très différent de celui des régions actuelles de bocage de la France ou des îles Britanniques. De forme rectangulaire, ces champs n'étaient pas très grands : le plus souvent entre dix et quinze ares, d'une étendue donc qui pouvait être labourée avec l'araire en une journée.

Les deux branches principales de la production alimentaire étaient la culture céréalière et l'élevage. Des expériences récentes — plus particulièrement celles qui furent réalisées dans la ferme expérimentale de Little Butser dans le Hampshire — ont démontré clairement que les variétés préhistoriques de blé qui furent adoptées au néolithique et étaient cultivées par les Celtes — l'engrain (*Triticum monococcum*), le blé amidonnier (*Triticum dicoccum*) et l'épeautre (*Triticum spelta*) — étaient non seulement parfaitement adaptées aux sols et aux techniques utilisées, mais permettaient d'obtenir des rendements très élevés. Sans l'apport azoté qu'exigent les hybrides modernes, avec la seule utilisation trisannuelle d'engrais naturels, les récoltes peuvent atteindre en moyenne trois tonnes à l'hectare, c'est-à-dire trois fois plus que les récoltes qui étaient considérées au Moyen Âge comme exceptionnelles. Les variétés actuelles fournissent, dans des conditions équivalentes, des rendements nettement plus bas que ces variétés anciennes, avec une teneur en protéines, donc une valeur nutritive, inférieure de moitié.

Les autres céréales cultivées étaient l'orge (*hordeum*), utilisée dès cette époque pour fabriquer une bière nommée cervoise (*cervesia*), le seigle (*secale*), l'avoine (*avena*), le millet et le sarrasin ou

blé noir (*fagopyrum*), particulièrement adapté aux sols pauvres et à la culture en montagne. Les légumineuses constituaient une autre composante importante de l'alimentation quotidienne et leurs possibilités de conservation à l'état sec permettaient également de les garder en réserve pour la mauvaise saison. Elles étaient probablement cultivées en alternance avec des céréales. Étaient connus les petits pois, les lentilles et surtout la féverole (*Vicia faba minor*), dite aussi le haricot celtique, une plante peu exigeante qui produit des graines très nourrissantes et qui peut être utilisée également comme fourrage. Des légumes d'origine européenne et de culture très ancienne tels que le chou, la carotte et le navet, auxquels s'ajoutaient l'ail et l'oignon, introduits en Europe à partir du bassin méditerranéen dès le IIIe millénaire av. J.-C., étaient consommés frais, mais pouvaient être conservés assez longtemps dans certaines conditions.

Des plantes sauvages étaient également mises à contribution pour compléter l'alimentation des hommes et des animaux. La forêt, riche en baies et en glands, était de ce point de vue une ressource particulièrement appréciable. Le chénopode ou épinard sauvage (*Chenopodium album*) était probablement consommé autant pour ses vertus médicinales que pour ses qualités alimentaires. Cueillies depuis le néolithique, les pommes et les poires provenaient d'arbres qui avaient été vraisemblablement déjà améliorés par la taille ou peut-être même la greffe. Il est aujourd'hui attesté, grâce à la modification de la forme des pépins, que la vigne avait été taillée en Europe intérieure depuis la fin du IIe millénaire av. J.-C. Il est vraisemblable que le raisin ainsi cultivé était utilisé non seulement comme fruit mais surtout pour l'obtention d'une boisson fermentée, une sorte de vin léger destiné à une consommation rapide.

Le lin et le chanvre étaient cultivés pour leurs fibres, qui servaient à la fabrication de tissus et de cordes. Les feuilles de la guède, une crucifère connue également sous le nom de pastel, permettaient d'obtenir un colorant bleu, tandis que la racine de la garance donnait une teinture rouge, utilisée encore au XIXe s. L'osier, la ronce et le jonc fournissaient, comme aujourd'hui encore, ses matières premières à la vannerie.

L'environnement végétal d'une ferme celtique de la seconde moitié du dernier millénaire av. J.-C. différait donc peu de celui des campagnes européennes avant le développement des monocultures et de l'agriculture intensive. Mises à part les plantes d'origine américaine dont la culture se répandit surtout à partir de la fin du XVIIIe s. La situation est analogue pour l'outillage : houes, bêches, râteaux, faucilles (utilisées pour la moisson du blé), faux (utilisées pour récolter le fourrage), serpes et serpettes (dont certaines variantes particulières qui sont associées encore aujourd'hui à la culture de la vigne) présentent dès alors des formes qui ne sont pas très différentes de celles que les paysans utilisaient avant l'introduction des machines. Seul l'araire a été remplacé par la charrue à roues. Cependant, des labours expérimentaux effectués avec l'instrument ancien, plus léger et plus maniable, équipé dès le Ve s. av. J.-C. d'un soc en fer, ont révélé qu'il était parfaitement efficace pour bien préparer le sol aux semailles non seulement sur des terres légères, mais aussi sur des terres plutôt lourdes.

La force de traction pour le labour était fournie par des bovins dont le lait représentait, selon Strabon, une composante essentielle de l'alimentation des Celtes. Il en était également ainsi chez les Germains, d'après le témoignage de Tacite. Consommé frais, il était transformé en fromage et pouvait être ainsi conservé. Le cheptel bovin, qui fournissait plus de la moitié de la viande consommée, jouait un rôle primordial dans la vie des anciennes sociétés celtiques, ainsi que l'attestent les luttes sanglantes pour sa possession que décrit l'épopée irlandaise. L'importance des aristocrates celtes ne tenait pas à l'étendue des terres qu'ils exploitaient (sans en être probablement les propriétaires légaux, car la propriété communautaire a vraisemblablement persisté pendant longtemps), mais au nombre de têtes de bovins qu'ils possédaient. Ces animaux appartenaient à une variété de petite taille aux cornes courtes, aujourd'hui disparue (*Bos longifrons*). Des lointains descen-

dants, préservés dans les îles, permettent d'en connaître les caractéristiques.

Le porc domestique était élevé en plein air : fort, rapide et même dangereux, si l'on en croit Strabon, il était cependant beaucoup plus petit que les variétés actuelles et même que celles qui furent introduites en Gaule après la conquête romaine. Sa viande était particulièrement appréciée par les Celtes qui la choisissaient pour leurs festins et qui n'hésitaient pas à munir les défunts d'un beau morceau déposé dans la sépulture pour le voyage dans l'Autre Monde. Les salaisons gauloises étaient si réputées qu'elles étaient exportées jusqu'en Italie. Les ovins appartenaient à une variété qui est aussi très différente de celles que nous connaissons aujourd'hui. Elle s'est perpétuée dans une des îles qui se trouvent au nord-ouest de l'Écosse. Ces petits animaux de race Soay sont remarquablement agiles et d'un aspect voisin de celui de la chèvre. Ils fournissent une laine très fine et d'excellente qualité. On ne peut toutefois les placer sous la garde d'un chien et ils franchissent sans difficulté des barrières de près de deux mètres de hauteur. Les chèvres étaient élevées surtout pour leur lait. La basse-cour comportait déjà des poules, des oies et des canards.

L'image que permet de reconstituer l'étude des vestiges végétaux et des ossements d'animaux est donc très familière, bien plus proche d'une vie rurale encore récente que des clichés largement répandus selon lesquels l'agriculture gauloise était primitive, peu efficace et rendue à peu près acceptable par le complément régulier de la chasse, notamment un gibier tel que le sanglier. En réalité, la proportion d'ossements d'animaux sauvages recueillis sur les habitats est très faible par rapport à ceux qui appartiennent à des animaux domestiques.

Bibl. : **Généralités**. Fowler 1983 ; Reynolds 1979. — **Animaux et élevage**. Arbogast Méniel et Yvinec 1987 ; Boessneck et coll. 1971 ; Bökönyi 1968, 1974 ; Clutton-Brock 1981 ; Jewell 1963 ; Marek 1988 ; Méniel 1987 ; Schüle 1960. — **Plantes**. Marinval 1988 ; Körber-Grohne 1981 ; Küster 1986. — **Outillage**. Beranová 1989 ; Rees 1981.

AGRIS (dép. Charente, France). Somptueux casque d'apparat en fer, bronze, or, argent et corail, découvert par morceaux à partir de 1981 dans la grotte dite « des Perrats » où il avait été probablement déposé comme offrande votive.

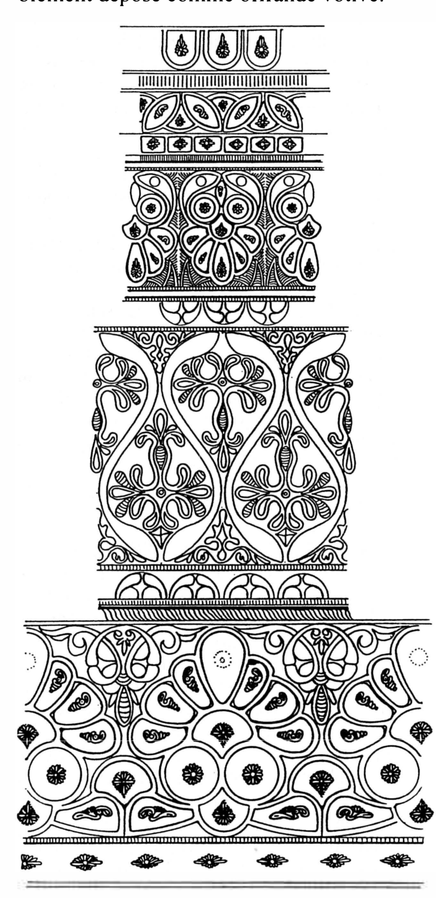


Fig. 1

Réalisé avec une remarquable maîtrise et datable du deuxième tiers du IVe s. av. J.-C., il reflète l'adoption de modèles gréco-étrusques par les artisans celtes après l'invasion de l'Italie. S'il est impossible de déterminer le lieu de fabrication de cette œuvre exceptionnelle, il paraît certain que l'artisan qui l'avait créée était

fortement imprégné par les innovations de l'art celto-italique du deuxième tiers du IVe s. av. J.-C. On peut y déceler des motifs largement répandus au siècle précédent (palmettes, doubles feuilles de gui) mais présentés de sorte à accentuer les possibilités de double lecture, de confusions entre les formes végétale, humaine et abstraite qui caractérisent la métamorphose plastique, attestée jusqu'ici le plus anciennement en milieu celto-italique (fourreau de Filottrano). Un des éléments iconographiques les plus intéressants du casque d'Agris, intégralement décoré sur toute la surface de la calotte, est le serpent à tête de bélier représenté sur la seule paragnathide (couvre-joue) conservée. Voir aussi AMFREVILLE-SOUS-LES-MONTS.

Musée : Angoulême.

Bibl. : Duval A. et Gomez de Soto 1986 ; Eluère et coll. 1987 ; Gomez de Soto 1986.

Fig. 1 : Développement schématique de l'ornementation du casque : le décor est réalisé au repoussé sur de la tôle de bronze, appliquée sur la calotte en fer et recouverte d'une mince feuille d'or ; des éléments de corail, fixés par des rivets à tête ornementale, rehaussent les registres de la partie supérieure et inférieure (haut. du casque 22 cm) ; milieu du IVe s. av. J.-C.

AGUILAR DE ANGUITA (Guadalajara, Espagne). Située près de la source du rio Jalón, c'est la plus grande nécropole celtibérique de la « culture du Tage » (groupe dit « Alto Tajo-Alto Jalón »). Cerralbo y explora avant 1913 environ cinq mille sépultures à incinération, disposées en rangées signalées par des stèles de pierre. Les cendres étaient recueillies dans des urnes céramiques à côté desquelles étaient déposées les armes et les autres pièces de l'équipement guerrier (épées courtes, pointes de lances, *soliferrea*, casque, cuirasses à disques, agrafes de ceinturon, mors, fers de chevaux), ou les abondantes parures féminines (fibules, ornements en fil de bronze enroulé en spirales). La plupart des matériaux semblent pouvoir être datés du Ve s. av. J.-C. mais les matériaux de type laténien sont du IIIe s. av. J.-C. (fibules de schéma La Tène II, épée) ou même nettement plus récents (fibules de type Nauheim).

Musée : Madrid.

Bibl. : Cerralbo 1916 ; Lenerz-De Wilde 1991 ; Lorrio 1994, 1997, 1997a ; Schüle 1969.

AGUNTUM. Site du Norique, identifié à l'actuel Lienz dans le Pustertal.

Bibl. : Pline, *H.N.*, III, 146 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 13.

AHOLMING (Bavière, Allemagne). Sépulture à inhumation découverte en 1887 : paire de simples bracelets à tampons et paire d'anneaux de cheville à oves creux au remarquable décor d'esses en relief angulaire, une œuvre importante de l'art celtique datable du deuxième tiers du IIIe s. av. J.-C.

Musée : Nuremberg.

Bibl. : Krämer 1985.

AIDUOS (probablement de *aidu*, « feu »). Forme du nom des Éduens.

AIGNAY-LE-DUC (dép. Côte-d'Or, France). Le tumulus hallstattien de la ferme du Grand Bois contenait plusieurs sépultures secondaires dont les plus récentes appartiennent à la phase laténienne initiale du Ve s. av. J.-C., témoignant ainsi de la continuité du peuplement de la région. L'objet le plus remarquable est une très belle fibule figurée à tête de bélier, incrustée de corail.

Musée : Châtillon-sur-Seine.

Bibl. : Joffroy 1955.

AIGOSAGES (gr. *Αιγοσαγες*). Groupe celtique appelé en 218 av. J.-C. de Thrace en Asie Mineure par Attale Ier de Pergame qui, après l'avoir utilisé dans sa campagne contre les villes d'Éolide, l'installa sur l'Hellespont (mer de Marmara). Son départ fut probablement à l'origine du déclin du royaume de Tylis.

Bibl. : Polybe, *Hist.*, V, 77-78.

AILILL. Souverain mythique du royaume irlandais du Connaught lors du conflit qui l'opposa au royaume voisin d'Ulster, défendu par le héros CúChulainn. Ailill est l'époux de la reine Medb. D'autres personnages moins connus, mythiques ou légendaires, portent ce nom dans la littérature irlandaise.

Bibl. : Guyonvarc'h 1980.

AINORIX. Nom d'un notable des Boïens de Pannonie attesté par la légende

d'une monnaie d'argent de type Biatec trouvée à Bratislava.

AINOS (lat. *Aenos*, gr. *Ενος*). Ancien nom, probablement celtique, du fleuve Inn.
Bibl. : Tacite, *Hist.*, III, 5 ; Arrien, *Ind.*, IV, 15 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 11.

AIOIORIX. Prince des Galates attesté entre 163 et 159 av. J.-C.

AISNE, bataille de l'. Bataille livrée victorieusement sur ce fleuve en 57 av. J.-C., à une dizaine de kilomètres de l'oppidum de Bibrax (voir VIEUX-LAON), par les troupes de César contre la coalition des peuples belges.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, II, 8.

AIUD (en hongrois Nagyenyed, Roumanie). Plusieurs sépultures détruites recueillies depuis 1912, dont une contenait des pièces de harnachement — mors avec garnitures latérales (*psalia*), appliques — dont l'association avec une panoplie laténienne caractéristique du IIIe s. av. J.-C. (épée pliée, coutelas, forces, pointe de lance), qui devrait provenir d'une incinération, est malheureusement incertaine ; dans ce même lot d'objets figure un court poignard de type scythe (*akinakès*). D'autres armes trouvées ultérieurement sur le site confirment la probabilité d'une datation de tous les éléments laténiens recueillis sur la localité au IIIe s. av. J.-C.

AIX-SUR-CLOIE (Halanzy, Luxembourg). Intéressant bracelet en bronze à nodosités provenant d'une découverte fortuite : les éléments sont alternativement ornés en relief de masques humains schématiques et d'esses. Datable probablement de la fin du IVe s. av. J.-C. ou du début du siècle suivant.
Musée : Arlon.
Bibl. : Megaw 1974.

AJMANA (Serbie). Située près de Mala Vrbica, sur la rive droite du Danube au débouché des Portes de Fer (Djerdap), la localité a livré deux riches sépultures à incinération avec des éléments de mobilier laténien (fibules, poteries peintes). Ces sépultures appartiennent au milieu thraco-gète local marqué par des influences laténiennes du début du Ier s. av. J.-C.
Musée : Belgrade (Musée national).
Bibl. : *Keltoi* 1983 ; Guštin 1984 ; Popović 1989/1990.

AKICHORIOS. Un des chefs principaux de la Grande Expédition de 280 av. J.-C. Il commandait, avec Brennos, le corps d'armée qui se dirigeait vers la Grèce, mais resta avec une partie des effectifs dans le nord du pays et ne participa pas à la descente sur Delphes.
Bibl. : Pausanias, *Descr. Gr.*, X, 19.

AKISIOS. Nom du dédicant de la stèle bilingue de Verceil. Il est accompagné de l'adjectif *argantocomaretecus* qui se réfère probablement à la charge publique du personnage dans la cité (magistrat monétaire ?).
Bibl. : Lejeune 1988 ; Savignac 1994.

ALAUCOS. Nom de personne attesté notamment sur une monnaie de bronze des Éduens (*ALAVCOS* ou *ALAV*).
Bibl. : Colbert de Beaulieu et Fischer 1998.

Alauda. Nom celtique de l'alouette. César créa, à partir d'effectifs recrutés en Gaule transalpine, une *Legio Alaudae*.
Bibl. : Pline, *H.N.*, XI, 121 ; Suétone, *César*, 24.

ALBA (litt. « la Blanche »). 1. Nom donné dès l'Antiquité au massif du Schwäbisches Alb qui domine la rive gauche du haut cours du Danube.

2. Nom ancien de plusieurs fleuves (Aube), dans différentes régions.
Bibl. : Pline, *H.N.*, III, 22 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 11.

ALB-HEGAU. céramique de type (anciennement « type Alb-Salem »). Poterie d'époque hallstattienne caractéristique de la partie méridionale du Wurtemberg qui doit son nom à la région de Hegau, à l'ouest du lac de Constance, et au massif du Schwäbisches Alb qui suit au nord le cours supérieur du Danube.

Cette poterie présente un riche décor peint en noir et en rouge, incisé et estampé, souvent incrusté de barbotine



Fig. 2

blanche. Ce style céramique, connu surtout d'après les mobiliers funéraires des tumulus de la région, se développe à partir du VIIIe s. av. J.-C. et atteint son apogée au siècle suivant. Sa dernière période (VIe s. av. J.-C.) voit l'apparition de vases peints en rouge sur engobe blanc, ainsi que celle de nouvelles formes. C'est le type de poterie qui est attesté notamment sur le site de la Heuneburg. Elle est remplacée dans les mobiliers funéraires de la région, à partir du deuxième quart du Ve s. av. J.-C., par les nouvelles formes laténiennes.
Bibl. : Zürn 1987.

Fig. 2 : Poterie caractéristique, peinte en rouge sur fond blanc, du tumulus n° 2 (tombe 1) d'Erkenbrechtsweiler, Bade-Wurtemberg (haut. 31 cm) ; VIe s. av. J.-C.

ALBICI. Peuple celto-ligure de l'actuel Val d'Huveaune, installé au Ier s. av. J.-C. entre le massif de Sainte-Baume et Marseille (dép. du Var et des Bouches-du-Rhône, France).
Bibl. : César, *G. civ.*, I, 34 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 6.

ALBION (gr. *Αλβιον*, correspond au celtique *Alba*, « la Blanche »). 1. Nom donné, dès les premières mentions littéraires, à l'île de Bretagne, certainement à cause de la blancheur de ses falaises côtières. Le nom fut plus tard utilisé plus spécialement pour désigner l'Écosse.
Bibl. : Pseudo-Aristote, *De Mundo*, 3 ; *Geogr. Gr. Minores*, II, 497 ; Pline, *H.N.*, IV, 102 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 3.

2. Nom ancien du massif du Karst, entre les Alpes juliennes et les Alpes dinariques, avec les sommets du Snežnik (1 796 m) dans la partie nord et de Bijela Lasica (1 533 m) dans le massif de la Velika Kapela au sud.
Bibl. : Strabon, *Géogr.*, VII, 5.

3. Agglomérations situées sur la côte de la Ligurie et appartenant aux peuples locaux des *Ingauni* et des *Intimili*. Albion Ingaunon correspond à l'actuelle Albenga, Albion Intemelion à Vintimille.
Bibl. : Strabon, *Géogr.*, IV, 6, 7.

ALBIONES. Petit peuple localisé sur la côte orientale de l'actuelle Galice, au nord-est de Lugo. Voisins des Artabres et des Astures.

ALBIORIX (litt. « Roi lumineux »). 1. Notable des Galates, fils d'Ateporix et prêtre d'Auguste à Ancyre à l'époque de Tibère.
Bibl. : *C.I.G.*, 4039.

2. Épithète du Mars gaulois attestée par une inscription d'époque romaine.
Bibl. : *C.I.L.*, XII, 1300.

ALBIS. Voir ALBA.

ALCÁCER DO SAL (Estrémadure, Portugal). Importante nécropole à incinération de la « culture du Tage », située à proximité de l'estuaire du Sado au lieu-dit « Olival do Senhor dos Mártires » et explorée depuis la fin du troisième quart du XIXe s. Les matériaux les plus anciens d'un ensemble que l'on peut estimer à plus de deux cents sépultures paraissent remonter au VIIIe ou VIIe s. av. J.-C. (fibules de type italique de la forme dite *a sanguisuga*). La quarantaine de vases attiques à figures rouges trouvée dans les mobiliers funéraires témoigne d'un essor et de contacts commerciaux maritimes particulièrement intenses vers le début du IVe s. av. J.-C. De telles activités sont d'ailleurs attestées localement bien avant, par la présence d'un établissement phénicien fondé dès le VIIe s. av. J.-C. sur le site voisin d'Abul, découvert récemment. La plus riche période de la nécropole indigène et du site révélée par les fouilles récentes du « Castelo » semble commencer un certain temps après le déclin

d'Abul, vers le début du ve s. av. J.-C. Les informations sur la nécropole ne sont malheureusement pas très précises : les cendres étaient soit laissées sur le lieu même de l'incinération, soit recueillies dans des urnes céramiques, souvent tournées et peintes de bandes. L'armement comporte des épées courtes (type Alcácer), des *falcatas* (sortes de cimeterres), des *soliferrea* (javelots à hampe de fer forgée d'une seule pièce avec la pointe), des pointes de lance longues et effilées (type Alcácer), associées à des couteaux et des pièces de harnachement (mors, phalères), des éléments de char (bandages, frettes et autres) des fibules annulaires et des agrafes de ceinturon de type ibérique.

Musées : Alcácer do Sal, Coimbra, Lisbonne.

Bibl. : Schüle 1969 ; Silva et coll. 1980/1981 ; Silva et Gomes 1992.

ALCÁNTARA (Cáceres, Espagne). Le nom de la localité est associé à l'inscription sur une table de bronze, qui aurait été trouvée sur le site fortifié voisin d'El Castillejo de la Orden, un castro dont l'occupation remonte, d'après les nécropoles voisines, au IVe s. av. J.-C. Le document en langue latine concerne la reddition (*deditio*) aux Romains, en 104 av. J.-C., d'un *populus Seano [...]*, peut-être l'occupant du lieu. Cette formule paraît indiquer que l'organisation du peuplement n'avait pas encore atteint dans cette région de l'actuelle Estrémadure l'apparition de la *civitas* associée aux agglomérations de type urbain (oppida). D'autre part, le fait que la capitulation formalisée par un texte juridique ait été préférée à l'anéantissement de l'adversaire indique qu'il disposait encore d'un potentiel militaire défensif suffisamment puissant pour infliger des pertes significatives.

Bibl. : Almagro-Gorbea et Martín 1994 ; López Melero et coll. 1984.

Alce, ou alcis. Nom d'un animal, apparemment une variété d'élan, de la forêt hercynienne. Les descriptions antiques lui confèrent un caractère mi-fabuleux : ainsi, César affirme que, ses jambes étant sans articulations, il se repose appuyé contre des arbres qu'il suffit de couper ou de déraciner pour piéger l'animal et s'en emparer.

Bibl. : Polybe, *Hist.*, XXXIV, 10 ; César, *G. des Gaul.*, VI, 27 ; Pausanias, *Descr. Gr.*, V, 12.

ALEBURG (près de Befort, Luxembourg). Habitat fortifié de la *Hunsrück-Eifel-Kultur*. Petit plateau barré du seul côté accessible par un rempart au parement de pierre à poutres encastrées verticalement (*Pfostenschlitzmauer*). À l'intérieur ont été découvertes les traces au sol de cinq bâtiments : un petit édifice (3 × 5 m) qui est le seul sans trace de foyer ; trois plus grands (10 × 15 m) et subdivisés, avec plusieurs foyers, devaient être des habitations ; un très grand édifice (31 × 9 m) avec une partie habitable équipée de deux foyers (long. 11 m) et une partie qui devait être utilisée comme étable pour trente à quarante unités de bétail, disposées des deux côtés d'une allée centrale pavée de pierres. La surface interne du site fortifié n'ayant pas été explorée intégralement, on peut supposer l'existence d'un ou deux autres bâtiments, probablement de petite taille. Les vestiges d'occupation appartiennent principalement au ve s. av. J.-C.

Bibl. : Haffner 1976 ; Schindler 1969 ; Thill 1973.

ALÉRIA (dép. Haute-Corse, France). La nécropole de la colonie grecque comporte deux sépultures d'hommes avec un armement laténien : la tombe n° 59, datable d'après les céramiques des années 350 à 330 av. J.-C., contenait une épée en fer dans son fourreau (probablement du type à bouterolle ajourée dit Hatvan-Boldog) et un casque en même métal du type dit celto-italique ; la tombe n° 71, des années 300 à 280 av. J.-C., une épée un peu plus longue, également dans son fourreau. De même que l'équipement d'un guerrier samnite trouvé dans une autre tombe de la nécropole, ces armes devaient appartenir à des mercenaires au service de la cité, recrutés vraisemblablement sur la côte italienne, en milieu ligure. L'adoption de l'armement laténien par les indigènes y est en effet attesté à cette époque aussi bien à Gênes que, plus au sud, à Ameglia et La Spezia.

Musée : Aléria.

ALÉSIA. Oppidum du petit peuple gaulois des Mandubiens, voisins des Éduens et des Lingons, où César, en 52 av. J.-C., assiégea Vercingétorix et son armée, où il repoussa la tentative de l'armée de secours de la coalition gauloise et où il reçut la reddition du chef arverne. Les controverses qui se sont développées depuis le XIXe s. sur la localisation du site paraissent aujourd'hui définitivement résolues par les nouvelles fouilles des travaux de siège réalisés par les troupes romaines autour du plateau du Mont-Auxois à Alise-Sainte-Reine. Elles confirment pleinement les données recueillies sur ce site au XIXe s., lors des fouilles ordonnées par Napoléon III et conduites à partir de 1861. De nombreux autres lieux furent cependant proposés comme pouvant être l'Alésia décrite par César : si l'on ne prend en considération que les moins éphémères et les moins invraisemblables, il y en a eu au moins une vingtaine, depuis Alaise dans le Doubs, « identifiée » en 1855, jusqu'au site de Syam – La Chaux-des-Crotenay, près de Champagnole dans le Jura, qui a trouvé à partir de 1962 des défenseurs convaincus. Il faut dire que déjà Strabon localisait Alésia dans le voisinage des Arvernes. Voir ALISE-SAINTE-REINE.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 68-69, 75-77, 79-80, 84, VIII, 14, 34 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 2, 3.

Vercingétorix et Alésia 1994 ; Reddé et coll. 1995.

ALET (c. Saint-Malo, dép. Ille-et-Vilaine, France). Le port du promontoire d'Alet en Saint-Servan, débouché principal sur la mer de la cité des Coriosolites a probablement joué un rôle très important dans les trafics maritimes, notamment avec l'île de Bretagne (voir HENGISTBURY HEAD). Le site a livré d'importants indices d'une occupation du Ier s. av. J.-C., laténienne et gallo-romaine précoce, caractérisée par des constructions en bois. Cette agglomération aurait été probablement détruite lors des troubles de l'an 21 apr. J.-C. et reconstruite ensuite selon un modèle romain.

Bibl. : Galliou 1980, 1984 ; Langouët 1974, 1978, 1980.

Alimentation. Les produits exploités par les Celtes pour leur alimentation étaient fondés sur les ressources développées par les populations de la zone tempérée depuis l'introduction et l'adoption généralisée de l'agriculture céréalière sédentaire au Ve millénaire av. J.-C., avec le complément qu'a constitué l'élaboration de techniques d'élevage spécialisées qui semblent avoir connu un essor particulier au IIIe millénaire av. J.-C. Les populations de l'Europe tempérée disposaient donc au Ier millénaire av. J.-C. d'une alimentation où intervenaient de manière complémentaire les produits d'origine végétale — principalement les céréales et les légumineuses — et ceux d'origine animale — viande et produits laitiers. La proportion de ces derniers devait être importante, car les techniques de fabrication du beurre et du fromage étaient déjà connues au moins depuis le IIIe millénaire, mais leur quantité reste difficile à apprécier.

Les céréales conservées dans des greniers étaient moulues à la main, à partir du IIIe s. av. J.-C. à l'aide de meules rotatives, pour la consommation journalière de chaque foyer. La farine ainsi obtenue était transformée en bouillie, en galettes ou en pain fabriqué avec du levain.

La viande devait être consommée de manière moins régulière, car l'abattage des bêtes n'intervenait probablement pas pendant toute la durée de l'année. C'était surtout de la viande bovine, qui était bouillie en morceaux dans des chaudrons, rôtie à la broche ou grillée sur un gril au-dessus des braises, et de la viande de porc. Les Celtes avaient élaboré des techniques de conservation de la viande qui devaient leur permettre de disposer de salaisons et charcuteries diverses (du jambon, du lard, peut-être même déjà des variétés de saucisses) fabriquées au début de la saison froide. C'est probablement à ce type de conserve qu'appartiennent les ossements de quartiers de porc trouvés dans certaines sépultures, notamment dans les pays danubiens, avec le coutelas utilisé pour la découpe. Contrairement à une idée largement répandue, la part du gibier attestée par les ossements d'animaux trouvés sur les habitats est proportionnellement très faible. L'élevage de volailles fournissait

non seulement de la viande mais aussi des œufs.

Les boissons fermentées que les Celtes produisaient (la cervoise, l'hydromel et peut-être aussi une sorte vin léger) ne devaient pas être de longue conservation et étaient probablement préparées surtout pour les festins qui accompagnaient les réunions communautaires des grandes fêtes du calendrier celtique et d'autres événements. Le vin d'importation est certainement resté une denrée d'exception qui n'apparaissait pas dans l'alimentation courante de la population. Les témoignages des auteurs antiques concordent cependant sur la passion des aristocrates celtes pour le vin et le rôle social des festins où il était servi.

La différence la plus évidente entre l'alimentation celtique et celle des populations méditerranéennes était probablement l'absence de l'huile d'olive. Les matières grasses utilisées pour la cuisine étaient d'origine exclusivement animale : le beurre et le saindoux.

ALISE-SAINTE-REINE (dép. Côte-d'Or, France). Le site de l'oppidum d'Alésia sur le plateau du Mont-Auxois a été exploré depuis le XIXe s., mais les éléments découverts se rapportent surtout à l'agglomération gallo-romaine qui s'y développa après la conquête romaine et dont le nom, Alisiia, est attesté par des inscriptions (voir UCUÉTIS). Défendu naturellement, le plateau n'aurait été probablement fortifié que sur le côté est, le plus accessible, où fut découvert en 1910-1911 un rempart de type *murus gallicus*, identifié de nouveau par des fouilles récentes, mais sans éléments de datation. La superficie intérieure de l'oppidum devait correspondre aux 97 hectares de l'étendue du plateau, mais il semblerait d'après les résultats disponibles que seule une zone d'environ 2 hectares, dans la partie centre-occidentale, était construite et habitée : deux séries de lots rigoureusement alignés y bordent au sud et au nord un espace vide d'environ 6 000 m^2, une place publique de plan trapézoïdal qui s'ouvre vers l'ouest sur un sanctuaire. La conception urbanistique de l'ensemble est particulièrement évidente dans le quartier sud, où la bande de 26 m de largeur est divisée en lots qui présentent alternativement une façade de 20 et 12 m. Les vestiges trouvés dans les premiers indiquent l'activité de bronziers, ceux provenant des seconds l'activité de forgerons. L'organisation de l'espace répond donc à des critères socio-économiques et à une production artisanale spécialisée destinée à alimenter un vaste marché. Un autre groupement de constructions où est attestée la présence de métallurgistes se trouve au sud-ouest du sanctuaire. Les matériaux recueillis situent cette première occupation du lieu, résultat d'une démarche planifiée et dirigée, vers la fin du premier quart du Ier s. av. J.-C.

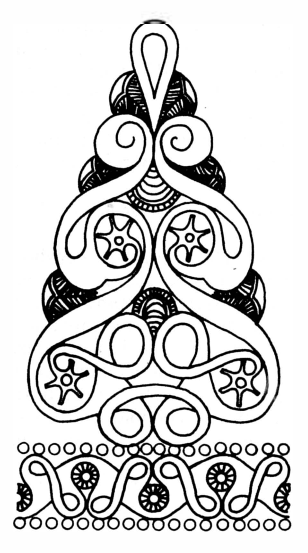
Bibl. : Le Gall 1990 ; Mangin 1984 ; *Vercingétorix et Alésia* 1994.

ALL CANNING CROSS (Wiltshire, Grande-Bretagne). Site d'habitat qui a donné son nom à un des principaux faciès de l'âge du fer du sud de l'Angleterre (VIIIe-IIIe s. av. J.-C.), déterminé essentiellement d'après la poterie. Des influences originaires de la phase finale des champs d'urnes continentaux ont été distinguées dans le matériel de la période de formation.

Bibl. : Cunliffe 1974 ; Cunnington 1923.

ALLEMAGNE. La partie méridionale de l'actuel territoire allemand, à partir d'une ligne qui suit approximativement la limite septentrionale des massifs qui bordent les grandes plaines du nord entre le Rhin et l'Elbe, est généralement considérée comme la partie centrale des territoires de formation des peuples celtiques. La plupart, sinon la totalité, des faciès culturels de l'âge du bronze de ces régions appartenaient donc à peu près certainement aux ancêtres directs des Celtes historiques, dont l'émergence est aujourd'hui associée à l'apparition et au développement des sépultures dites princières, où le défunt est enterré sous un tumulus monumental avec un char à quatre roues, à partir de la seconde moitié du VIIe s. av. J.-C. Les tombes de ce type sont particulièrement nombreuses dans les régions où les grands fleuves facilitent les communications à longue distance et les contacts avec le monde méditerranéen. Deux voies de pénétration peuvent être

mises en évidence : la première constitue le prolongement et l'aboutissement du couloir rhodanien, jusque dans le faciès dit Alb-Hegau du haut bassin du Danube, où les fragments d'amphores vinaires de la forteresse de la Heuneburg marquent actuellement la limite des contacts avec le milieu massaliote ; la deuxième, aux variantes et ramifications probablement multiples, relie à travers le massif alpin les vallées du Rhin et du Danube au nord de l'Italie. Les indices fournis par les importations d'origine grecque et étrusque du VIe s. av. J.-C. et du début du siècle suivant apparaissent principalement au sud d'une ligne qui relie la vallée du Rhin en amont de Strasbourg (Appenwihr) à l'ouest de la Bohême (Kadaň, Plzeň-Roudná), avec une concentration particulière dans l'actuel Bade-Wurtemberg.



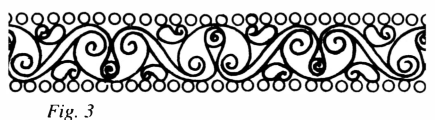


Fig. 3

Les foyers où apparaissent dans le courant du deuxième quart du Ve s. av. J.-C. les premières manifestations laténiennes se trouvent également dans des régions nettement plus septentrionales : à l'ouest l'aire de la culture dite du Hunsrück-Eifel de la Rhénanie, à l'est la Thuringe (Steinsburg). Comme dans d'autres pays, la fin du Ve s. av. J.-C. s'accompagne parfois de chutes démographiques significatives et d'indices de rupture dans le peuplement. C'est notamment le cas de la Bavière où le *Hügelgräberlatène* (« Période laténienne des tumulus ») est suivi, comme dans les plaines de Bohême, par un *Flachgräberlatène* (« Période laténienne des tombes plates »), marqué par de très fortes influences originaires du plateau suisse qui signalent probablement l'origine des groupes humains qui repeuplent, ou traversent pour se diriger plus loin vers l'est, des territoires à peu près vidés de leur ancienne population. Cette situation n'est vraiment caractéristique que pour l'aire danubienne et la partie nord-orientale. Au contraire, la Rhénanie (culture du Hunsrück-Eifel) reste apparemment tout à fait étrangère à ces changements et présente une évolution parfaitement continue.

Le IIIe s. av. J.-C. est sous le signe de l'essor et de l'influence croissante du milieu danubien : c'est dans la vallée du Danube qu'apparaissent vers la fin de ce siècle les premières émissions monétaires (Giengen) et que se développent peut-être préalablement des agglomérations qui donneront naissance au siècle suivant à des oppida (Manching). Parfaitement intégrés dans un réseau qui relie alors l'Europe celtique du nord au sud et de l'ouest à l'est par de multiples voies régulièrement parcourues par les trafics commerciaux à longue distance, habités par des populations qui connaissent non seulement l'usage de la monnaie, mais aussi celui de mesures standardisées et de l'écriture, les oppida seront confrontés progressivement, à partir de la fin du IIe s. av. J.-C., aux bouleversements provoqués par la pression des populations germaniques. Ces dernières pénétreront jusqu'à la vallée du Rhin (Arioviste) au plus tard vers 60 av. J.-C. Il est toutefois probable que l'irruption de ces peuples à l'organisation encore rurale dans un milieu déjà urbanisé n'a pas provoqué la disparition brutale et immédiate de tous les oppida. La vitalité du substrat celtique est encore

forte lorsque les Romains occupent une partie de l'Allemagne méridionale. C'est paradoxalement à cette période troublée et confuse du Ier s. av. J.-C. que remontent les informations textuelles les plus anciennes sur les Celtes de la région.

• *Peuples celtiques connus par les textes* : voir AMBRONES, ATUATUQUES, BOÏENS, BRIGANTII, ÉBURONS, TRÉVIRES, VINDÉLICIENS.

• *Toponymes antiques* : voir ABNOBA, ALBA, AMASIAS, ATUATUCA, BACENIS, BELGINUM (WEDERATH), BOIODURON, CAMBODUNUM, TARODUNUM.

• *Sites et découvertes archéologiques* : voir AHOLMING, ANDERNACH, ARMSHEIM, ASBACH, BAD CANNSTATT, BAUMHOLDER, BELL IM HUNSRÜCK, BESCHEID, BESSERINGEN, BETTINGEN, BORSCH, BRAUBACH, BREISACH-HOCHSTETTEN, BRIEDEL, BUCHAU, DIETZENBACH, DÜRKHEIM, FELLBACH-SCHMIDEN, FRANCFORT-ESCHERSHEIM, GAGGERS, GIENGEN A. D. BRENZ, GOLDBERG, GRAFENBÜHL, GROSSEIBSTADT, HEUNEBURG, HIRSCHLANDEN, HOCHDORF, HOCHSCHEID, HOLZGERLINGEN, HOLZHAUSEN, HOPPSTÄDTEN, HORATH, HÜGELSHEIM, HUNDHEIM IM HUNSRÜCK, IRSCHING, KAPPEL, KÄRLICH, KARLSTEIN, KLEINASPERGLE, LIEBAU, MAGDALENENBERG, MATZHAUSEN, NAUHEIM, NEBRINGEN, NEUENBÜRG, NIEDERSCHÖNHAUSEN, NIEDERZIER, OBERMENZING, OBERWITTIGHAUSEN, STHEIM, PARSBERG, PFALZFELD, PÖSSNECK, RANIS, REINHEIM, RIEKOFEN, RODENBACH, SCHIRNDORF, SCHWABSBURG, SCHWARZENBACH, SIEN, STEINENBRONN, THELEY, TRICHTINGEN, WALDALGESHEIM, WALLERSDORF, WEDERATH, WEISKIRCHEN, WERNBURG.

• *Sites fortifiés et oppida* : voir ALLENBACH, ALTENBURG-RHEINAU, ALTKÖNIG, AMÖNEBURG, BREISACH-MÜNSTERBERG, DONNERSBERG, DÜNSBERG, EHRANG, FINSTERLOHR, GLAUBERG, HEIDENGRABEN, HEIDETRÄNKTALENGE, HEUNEBURG, HOHENASPERG, KEGELRISS, KELHEIM, MANCHING, PREIST, STAFFELBERG, STEINSBURG.

• **Ill.** : voir ALB-HEGAU, ANIMAUX (dans l'art), ANTHROPOCÉPHALE, ARBRE DE VIE, BORSCH, BRAUBACH, CEINTURE, CHIRURGIE, FELLBACH-SCHMIDEN, GLAUBERG, HEUNEBURG, MANCHING, MÜNSINGEN (fibule), OBERWITTIGHAUSEN, OSTHEIM, PARSBERG, PÖSSNECK, REINHEIM, SCHWARZENBACH, SPHINX, STEINENBRONN, WALDALGESHEIM.

Musées : Berlin (Antikenmuseum, Museum für Vor- und Frühgeschichte), Bonn, Coblence, Cologne, Dresde, Francfort, Halle, Iéna, Ingolstadt, Karlsruhe, Mayence (Landesmuseum et Römisch-Germanisches Museum), Munich, Nuremberg, Ratisbonne, Römhild, Sarrebruck, Spire, Straubing, Stuttgart, Trèves, Weimar, Wiesbaden.

Bibl. : Cordie-Hackenberg 1993 ; Cordie-Hackenberg et Haffner 1991 ; Driehaus 1965 ; Engels 1967 ; Glüsing 1976/1977 ; Haffner 1971, 1976, 1979, 1979a, 1982 ; *Hundert Meisterwerke* 1992 ; Jud et coll. 1994 ; *Kelten in Baden-Württemberg* 1981 ; *Kelten in Mitteleuropa* 1980 ; Kimmig et coll. 1988 ; *Keltische Jahrtausend* 1993 ; *Keltische Oppida* 1971 ; Krämer 1985 ; Schaaff et Taylor 1975 ; Spindler 1983.

Fig. 3 : Développement du décor en relief des extrémités du torque à tampons en or de la tombe princière de Waldalgesheim*, représentant caractéristique du Style végétal de l'art celtique du IVe s. av. J.-C. (haut. réelle du motif 6 cm).

ALLENBACH, (Rhénanie-Palatinat, Allemagne). Site fortifié du « Ringskopf », appartenant à la *Hunsrück-Eifel-Kultur*. Il aurait été occupé, de manière apparemment ni intensive ni permanente, au Ve s. av. J.-C.

Bibl. : Dehn, Eiden et Kimmig 1937.

ALLIA, bataille de l' (Italie). La bataille décisive qui opposa l'armée romaine, forte d'environ quarante mille hommes, au corps expéditionnaire gaulois, recruté selon certains auteurs principalement chez les Sénons nouvellement arrivés en Italie, commandé par Brennos et estimé à soixante-dix mille hommes, aurait eu lieu un 18 juillet (« jour de l'Allia », du calendrier romain considéré depuis cet événement comme néfaste), probablement en 387 av. J.-C.

L'emplacement de la bataille était situé près du confluent du petit fleuve nommé Allia (aujourd'hui Fosso di Bettina) et du Tibre, à une quinzaine de kilomètres en amont de Rome. L'endroit se trouverait selon la plupart des auteurs sur la rive gauche du Tibre, seul Diodore indique explicitement la rive droite.

L'armée romaine aurait été disposée en ligne entre la plaine et les collines, les troupes aguerries (environ vingt-quatre mille hommes) en bas, les recrues peu expérimentées en réserve sur les hauteurs. La déroute de l'armée romaine aurait été provoquée par l'attaque des meilleures troupes gauloises contre les unités constituées de nouvelles recrues, refoulées ensuite vers la plaine de sorte à prendre à revers les effectifs qui y étaient rangés en

bataille. Une partie des survivants aurait réussi à franchir le Tibre et à se réfugier dans la ville, récemment conquise, de Véies, les autres auraient réussi à regagner Rome et auraient assuré la défense du Capitole.

Bibl. : Tite-Live, *Hist. rom.*, V, 37 *sqq.* ; Diodore, *Bibl. hist.*, XIV, 114 *sqq.* ; Plutarque, *Camille*, 15-19.

Wolski 1956.

ALLOBRIGES. Peuple de souche probablement germanique, mais au nom à consonance celtique, installé près de l'embouchure du Rhin entre les Ménapes et les Bataves.

Bibl. : Appien, *Celt.*, I, 4.

ALLOBROGES (gr. également *Ἀλλοβριγες*). Grand et puissant peuple du sud-est de la Gaule qui occupait la plus grande partie de la Savoie et du Dauphiné. Ses voisins principaux étaient : au nord, les Séquanes, les Ambarres et les Helvètes ; au sud, les Voconces ; à l'ouest, de l'autre côté du Rhône, les Ségusiaves et les Helviens. Leur oppidum principal se trouvait à Vienne-*Vienna* (colline de Sainte-Blandine). Ils contrôlaient le trafic fluvial sur le Rhône à partir du lac Léman (oppidum et port de Genève-*Genaua*, où un pont donnait accès, selon César, au territoire helvète qui commençait de l'autre côté du fleuve) et occupaient, en aval, une partie de la vallée sur sa rive droite, saccagée en 58 av. J.-C. par les Helvètes lors de leur tentative de migration.

D'après un commentateur du poète Juvénal du IVe s. apr. J.-C., *Allobrogae* signifierait en gaulois « d'un autre pays ». Leur nom indiquerait donc une origine allogène. Ils sont un des premiers peuples de Gaule qui soit rattaché à un événement historique autre que la légendaire expédition de Bellovesos en Italie. En 218 av. J.-C., Hannibal les trouva déjà installés dans la région entre les cours du Rhône et de l'Isère et arbitra le conflit entre le roi destitué Branéos et son frère. Malgré le concours fourni par Branéos en marque de reconnaissance, une partie des Allobroges tenta d'interdire aux Carthaginois l'accès aux passages alpins, à proximité d'une ville non identifiée. Alliés aux Arvernes commandés par Bituitos, ils s'opposèrent à Rome, furent vaincus en 121 av. J.-C. dans les environs de Valence et leur territoire devint une partie de la *Provincia*. Ils se révoltèrent en 61 av. J.-C., mais furent de nouveau soumis l'année suivante. Voir ADBUCILLUS, AMBILLOS, CATUGNATOS.

Bibl. : Polybe, *Hist.*, III, 49-51 ; César, *G. des Gaul.*, I, 6, 10, 11, 14, 28, 44, III, 1, 6, VII, 64, 65 ; Tite-Live, *Hist. rom.*, XXI, 31, *Epit.* 61 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 1.

Perrin 1993.

ALLONNES (dép. Sarthe, France). Le sanctuaire gallo-romain de la Tour-aux-Fées a livré un bon nombre de monnaies gauloises, associées à des ossements d'animaux et d'autres objets, parmi lesquels figurent des fragments d'épées et de fourreaux laténiens (dont une bouterolle du type dit de Hatvan-Boldog, datable du tout début du IIIe s. av. J.-C.) qui indiquent l'existence sur ce site d'un sanctuaire antérieur, fréquenté au moins depuis le IIIe s. av. J.-C.

Bibl. : Lambert et Rioufreyt 1986.

ALLONVILLE (dép. Somme, France). Des travaux d'extraction ont conduit à la découverte fortuite de quatre sépultures : la première, en 1957, au lieu-dit « Champ à Cuigny », a livré une poterie contenant des ossements brûlés, les deux éléments d'une agrafe de ceinture en bronze à crochet zoomorphe et un collier de perles de verre bleu et d'ambre ; l'ensemble peut être daté de la deuxième moitié du IIIe s. av. J.-C. Les trois autres fosses furent découvertes au lieu-dit « le Coquingard » en 1956 (n° 1 : presque totalement détruite ; une poterie sauvée), en 1965 (n° 2 : fosse carrée de 2,75 m de côté, partiellement détruite, contenant quatorze poteries et les ossements de plusieurs quartiers de porc) et en 1966 (n° 3 : fosse carrée de 2,5 m de côté, entourée d'un enclos de même forme, constitué par un fossé de 6 m de côté, intégralement fouillée et contenant une dizaine de poteries, un couteau de fer à soie ainsi que des ossements de mouton et de porc). Très homogène, le bel ensemble de poteries provenant de ces trois sépultures à incinération peut être actuellement daté vers la fin du IIIe s. av. J.-C. ou le début du siècle

suivant, et constitue une référence importante pour l'évolution de ce type de mobilier en Gaule Belgique. Des traces de labour à l'araire ont été découvertes lors de la fouille de 1966.
Musée : Amiens.
Bibl. : Agache 1970 ; Ferdière et coll. 1973.

ALLOTRIGES. Voir AUTRIGONES.

ALLSCHWIL (Bâle, Suisse). Petite nécropole d'une dizaine de sépultures à inhumation, découverte lors de l'exploitation d'argile d'une briqueterie : torques à pastilles d'émail rouge, anneaux de cheville tubulaires, bracelets, fibules des types Duchcov et Münsingen ; début du IIIe s. av. J.-C.
Musée : Allschwil.
Bibl. : Müller 1981, 1989.

ALMEDINILLA (Cordoue, Espagne). Grande nécropole, fouillée anciennement, du groupe andalou de la « culture du Tage ». Les matériaux recueillis indiquent qu'elle comportait certainement au moins une centaine de tombes : épées courtes (exemplaire à poignée et garde incrustée d'or et d'argent), *falcatas*, couteaux, *soliferrea*, pointes et talons de lances, garnitures métalliques de boucliers (Ve-IVe s. av. J.-C.).
Musées : Cordoue, Madrid.
Bibl. : Schüle 1969.

ALMONDBURY. Voir CASTLE HILL.

ALPANSEQUE (Soria, Espagne). Nécropole celtibérique de la « culture du Tage » fouillée anciennement par Cerralbo : les incinérations étaient disposées en rangées et leur emplacement marqué par des stèles de pierre. Elles contenaient des armes offensives (épées courtes, pointes de lances et de javelots, *pilum*) et défensives (casques assemblés de segments en tôle bronze dont un exemplaire richement décoré au repoussé de motifs solaires et de chevrons, éléments métalliques de boucliers) ainsi que quelques éléments de harnachement (mors). Ensembles datables de la fin du VIe s. av. J.-C. ou du siècle suivant mais également matériaux hors contexte attribuables au IIIe s. av. J.-C.
Musée : Madrid.
Bibl. : Cerralbo 1916 ; Lorrio 1994, 1997, 1997a ; Schüle 1969.

ALPES. Le nom de ce massif montagneux qui joua toujours un rôle essentiel dans l'organisation spatiale du peuplement européen et dans les relations entre la Méditerranée et l'Europe intérieure est d'origine très ancienne. Le nom *Alpis* est attesté déjà chez Hérodote (IV, 49) qui l'attribue à un fleuve situé « au-dessus de l'Ombrie ». On considère généralement qu'il s'agit peut-être d'une variante de Albes (voir ALBA) qui évoquerait la blancheur des sommets couverts de neige.

Alphabet. Les Celtes adoptèrent plusieurs types d'écriture au contact direct du monde méditerranéen.

1. L'alphabet le plus ancien dont l'utilisation pour l'enregistrement d'une langue celtique est attesté actuellement avec certitude est d'origine étrusque. C'est l'alphabet qui est quelquefois désigné (improprement) comme lépontique ou « de Lugano ». Il fut adopté, adapté et employé à partir du VIe s. av. J.-C. par les peuples indigènes de souche celtique du nord-ouest de l'Italie (Insubres, Taurins, Lépontiens et autres). L'inscription la plus ancienne connue à ce jour est le graffiti vasculaire de Casteletto Ticino, datable du deuxième quart du VIe s. av. J.-C. L'inscription monumentale de Côme-Prestino peut être datée de la fin de ce siècle ou du tout début du siècle suivant. L'appartenance linguistique au celtique a été envisagée pour les inscriptions des stèles dites « ligures » dans la région de l'embouchure du Magra, datables également du VIe s. av. J.-C. L'alphabet celto-étrusque a été utilisé dans les territoires celtiques situés au nord du Pô et les vallées alpines adjacentes jusqu'au début du Ier s. av. J.-C. (voir VERCEIL, IATUMAROS, DRACHMES). La seule inscription monumentale extérieure à cette aire géographique est la stèle bilingue de Todi : elle témoigne de la présence d'un groupe familial émigré de Transpadans.

Bibl. : Campanile 1981 ; Gambari et Colonna 1986 ; Lejeune 1971, 1988 ; Lejeune et Briquel 1989 ; Prosdocimi 1986, 1986a, 1987 ; Solinas 1995.

2. L'alphabet dit sud-picénien semble avoir été occasionnellement utilisé par les Celtes immigrés en Italie et installés au sud du Pô. Les rares inscriptions actuellement connues comportent essentiellement des noms de personnes (casques de Bologne et de Canosa di Puglia).

Bibl. : Heurgon et Peyre 1972.

3. La plus ancienne inscription connue chez les Celtes de l'Europe intérieure figure sur une tablette de terre cuite destinée probablement à être recouverte de cire, découverte sur l'habitat du « Ramsautal » au Dürrnberg près de Hallein, dans un contexte du IVe ou IIIe s. av. J.-C. Malheureusement, l'identification de l'alphabet en lettres cursives (grecques ?) reste incertaine et la signification du texte ainsi que son attribution linguistique sont inconnues.

Bibl. : Zeller 1989.

4. L'alphabet grec a été adopté au IIIe s. av. J.-C. dans l'actuelle Provence sous influence massaliote, il a été introduit plus tard, en remontant la vallée du Rhône, jusque dans le centre de la Gaule (Ségusiaves, Bituriges Cubi, Éduens, Mandubiens et Lingons). Le torque d'or inscrit trouvé à Mailly-le-Camp indique son utilisation chez les Nitiobriges de la région d'Agen. Le témoignage de César (I, 29) sur les tablettes gravées en caractères grecs des Helvètes suggère cependant un usage beaucoup plus répandu de cette écriture gallo-grecque sur des supports périssables, et l'épée de Port, estampillée et marquée au nom de Korisios, confirme l'utilisation de l'alphabet gallo-grec dans la partie occidentale de la Suisse actuelle. Un graffiti de Manching en Bavière a apporté récemment le témoignage irréfutable de l'utilisation des caractères grecs par les Celtes d'Europe centrale.

Bibl. : Colbert de Beaulieu et Fischer 1998 ; Krämer 1982 ; Lejeune 1985 ; Wyss 1954.

5. Les populations du sud de la péninsule Ibérique adoptèrent dès le VIIe s. av. J.-C. une écriture semi-syllabaire empruntée aux Phéniciens. Il est possible que certaines des inscriptions anciennes du sud-ouest de la Péninsule, d'une région où les sources signalent la présence de *Celtici*, appartiennent à une langue de la famille celtique, mais leur déchiffrement n'a pas encore abouti à un résultat probant. Ce n'est que plus tard, probablement par l'intermédiaire des Ibères de la côte orientale, que cette écriture sera adoptée par les populations de langue celtique qui habitaient les plateaux de l'intérieur. De cette région proviennent les inscriptions à texte continu les plus longues rédigées en celtique ancien connues à ce jour (Botorrita). Associées à l'essor de la vie urbaine, les inscriptions en écriture celtibérique datent essentiellement du IIe-Ier s. av. J.-C. Voir aussi CELTIBÈRES.

Bibl. : Beltrán et coll. 1982 ; De Hoz 1986 ; Lejeune 1955 ; Tovar 1961 ; Untermann 1975.

6. L'alphabet latin fut le dernier adopté par les Celtes continentaux, mais cette forme d'écriture connut la diffusion la plus large : elle fut utilisée à partir de la première moitié du Ier s. av. J.-C. chez les Boïens installés en Europe centre-orientale (légendes des monnaies d'argent dites de type Biatec), en Gaule, où ont été trouvées les inscriptions les plus longues rédigées dans cet alphabet (calendrier de Coligny, tablettes inscrites en cursive de Chamalières et du Larzac), dans la péninsule Ibérique et peut-être même dans l'île de Bretagne (tablettes de Bath). Les inscriptions gallo-latines les plus récentes semblent dater du IIe s. apr. J.-C.

Bibl. : Colbert de Beaulieu et Fischer 1998 ; Duval P.-M. et Pinault 1986 ; Lejeune 1988.

7. L'alphabet dit ogamique est la forme d'écriture la plus originale et la plus récente utilisée par les anciens Celtes. Elle n'est connue que dans les îles Britanniques. Développée en Irlande, l'île restée entièrement en dehors de l'emprise romaine, probablement dans le courant des premiers siècles de notre ère, elle fut introduite à partir de la fin du IIIe s. apr. J.-C. dans le pays de Galles, l'île de Man, l'Écosse et la Cornouailles. C'est une notation cryptique des lettres de l'alphabet latin par des lignes entaillées, élaborée probablement à partir d'un système de numération sur bois et utilisée peut-être à l'origine à des fins magiques. Les inscriptions sur pierre les plus anciennes pourraient remonter à la fin du IVe s. apr. J.-C., mais la plupart des monuments sont postérieurs à l'introduction du christianisme.

ALSÓPÉL (Tolna, Hongrie). Situle en terre cuite ornée de trois médaillons triangulaires contenant chacun un décor incisé différent de rinceaux laténiens. Deuxième moitié du IVe s. av. J.-C., ou début du siècle suivant.
Musée : Budapest.
Bibl. : Szabó 1987, 1992.

ALTENBURG-RHEINAU (Allemagne et Suisse). Grand oppidum situé de part et d'autre d'un méandre du Rhin, à cheval sur la frontière entre la Suisse et l'Allemagne, à quelques kilomètres en aval des chutes du fleuve sous Schafhouse. Une île facilitait probablement à cet endroit la traversée du fleuve (pont ?). Les remparts qui barrent de chaque côté les boucles du méandre délimitent une superficie totale de d'environ 316 hectares où les fouilles ont révélé une occupation à partir de la fin du IIe s. av. J.-C., associée à des enclos de palissades, qui se prolonge au moins jusque vers le milieu du siècle suivant.
Bibl. : Fischer F. 1966, 1974.

ALTINO (prov. de Venise, Italie). Les nécropoles vénètes du site d'Altino — « Fornasotti », « Le Brustolade » — ont livré de nombreux éléments laténiens (épées et fibules), datables surtout du IIIe s. av. J.-C., ainsi que des inscriptions en alphabet vénète qui mentionnent des noms attribuables à une souche celtique (la plus ancienne remonterait à la fin du Ve s. av. J.-C. ou au début du siècle suivant). Les premiers témoignages de contacts entre Celtes et Vénètes y sont constitués par les fibules à tête d'oiseau aquatique très caractéristiques de la fin du VIe s. av. J.-C. ou du début du siècle suivant, largement répandues en milieu tardo-hallstattien, représentées ici par plusieurs exemplaires très proches des formes transalpines.
Bibl. : Tombolani 1987.

ALTKÖNIG (Hesse, Allemagne). Oppidum situé dans le Taunus, sur le Kellerberg (alt. 798 m), au nord de Francfort. Les matériaux recueillis attestent une occupation appartenant principalement à la fin du IIe s. av. J.-C. et à la première moitié du siècle suivant.
Bibl. : Schumacher 1919.

ALTODUNUM (litt. « la haute forteresse »). Ancien nom du mont Sainte-Odile en Alsace.

ALTRIER (Luxembourg). Tombe princière dans une chambre funéraire recouverte d'un grand tumulus (50 m de diamètre, 5 m de hauteur), découverte fortuitement et fouillée en 1972 : les cendres du défunt étaient déposées dans un vase en bronze importé de fabrication étrusque (*stamnos*) appartenant au service à vin, recouvert d'un tissu de laine. Il était accompagné d'une épée en fer dans son fourreau avec le résidu de la courroie de suspension en cuir tressé, d'un brassard en or et d'une fibule en bronze à quatre masques incrustée de corail. La date dendrochronologique, fournie par un charbon du bûcher funéraire, avait été fixée initialement à 461 av. J.-C. et était considérée comme sûre : elle a été ramenée récemment à 430 av. J.-C., mais reste incertaine (vers la fin du Ve s. av. J.-C.).
Musée : Luxembourg.
Bibl. : Thill 1972 ; 1973 ; *Trésors des princes celtes* 1987.

ALTSTETTEN.
Voir ZURICH-ALTSTETTEN.

AMANTINI. Peuple installé entre la Save et la Drave, dans la région actuelle du Srem. Appartenait probablement à l'origine à la confédération des Scordisques.
Bibl. : Pline, *H.N.*, III, 148 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 11.

AMASIAS. Nom ancien du fleuve Ems qui part de la plaine des environs de Münster, au sud du Teutoburger Wald, et se jette dans la mer du Nord en Frise-Orientale. Les bassins supérieurs voisins de l'Ems et de la Lippe, peuplés par des Germains, furent atteints au IIIe s. av. J.-C. par des influences laténiennes issues du milieu danubien.
Bibl. : Strabon, *Géogr.*, VII, 1 ; Pline, *H.N.*, IV, 100 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 11 ; Tacite, *An.*, I, 60, II, 8.
Glüsing 1976/1977.

AMBACIA. Voir AMBOISE.

Ambacte (lat. *ambactus*). Le terme gaulois *ambactos* (litt. « celui qui est autour ») correspond à une forme de dépendance d'un homme originairement libre, donc armé, qui s'engage envers un personnage important et le suit notamment à la guerre. L'équivalent latin plus tardif est *servus*, ce qui indique le caractère contraignant que cette dépendance contractuelle a pu acquérir. Le terme apparaît également dans des légendes monétaires, avec une signification qui reste incertaine : *AMBACTVS AMBACTI* (voir aussi ARCANTODANNOS).

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VI, 15 ; Strabon *Géogr.*, IV, 1.

Colbert de Beaulieu et Fischer 1998.

AMBARRES (lat. *Ambarri*, litt. « ceux qui habitent des deux côtés de l'Arar »). Peuple client des Éduens à l'époque de la conquête de la Gaule, installé dans l'actuel département de l'Ain, où son nom est conservé dans celui de la ville d'Ambérieu. Il est mentionné déjà parmi les peuples qui participèrent à la migration conduite par Bellovesos vers l'Italie.

Bibl. : César, *G. des Gaul.* I, 11 ; Tite-Live, *Hist. rom.*, V, 34.

AMBIBARII. Peuple armoricain, de localisation imprécise, dont le nom indique qu'il était installé de part et d'autre d'un fleuve. Mentionné parmi les sept peuples armoricains riverains de l'Océan qui avaient fourni ensemble un contingent de vingt mille hommes à l'armée de la coalition gauloise de 52 av. J.-C. Il est probablement identique aux Ambiliati.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 75.

AMBIDRAVI (litt. « ceux qui habitent des deux côtés de la Drave »). Peuple du Norique.

Bibl. : Ptolémée, *Géogr.*, II, 13.

AMBIENS (lat. *Ambiani*). Peuple de l'actuelle Picardie dont le nom est conservé dans celui de la ville d'Amiens (auparavant Samarobriva). Leur nom (litt. « ceux qui sont des deux côtés ») fait allusion à un territoire qui s'étendait des deux côtés de la Somme (Samara), jusqu'à son embouchure, et correspondait à peu près au département actuel. Voisins des Atrébates, des Nerviens, des Bellovaques et des Calètes, ils fournirent en 57 av. J.-C. à la coalition des peuples belges un contingent de dix mille hommes, parmi les plus faibles. Leur contribution à l'armée de secours fut, en 52 av. J.-C., de cinq mille hommes. Les Ambiens ont produit un très beau monnayage d'or dont de nombreux exemplaires ont été trouvés en Grande-Bretagne, confirmant ainsi les relations que ce peuple entretenait avec l'île.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, II, 4, 15, VII, 75, VIII, 7 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 5.

AMBIGATOS (litt. « Celui qui combat de deux côtés »). Roi légendaire des Bituriges qui, suite à des troubles dus au surpeuplement, envoya ses neveux, Bellovesos et Segovesos, avec une partie de la population, le premier vers l'Italie où il fonda la ville de Mediolanum, le second vers la forêt hercynienne. L'événement est daté par Tite-Live vers 600 av. J.-C., mais rien ne permet actuellement de lui attribuer un arrière-plan historique fondé sur des données archéologiques à cette époque. Il s'agit vraisemblablement de la construction légendaire d'un « mythe des origines », probablement insubre, qui intègre différents éléments empruntés à des traditions celtiques, cisalpines et transalpines, ainsi que massaliotes et étrusco-italiques.

Bibl : Tite-Live, *Hist. rom.*, V, 34.

Le Roux 1961.

AMBILIATI. Peuple armoricain, localisé probablement à proximité du littoral, de part et d'autre d'un fleuve. Allié aux Vénètes contre César en 56 av. J.-C. Pourrait être identifié aux Ambibarii.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, III, 9.

AMBILICI (litt. « ceux qui habitent des deux côtés du Licus »). Peuple du Norique établi dans la vallée de la Gail (Lessachtal).

Bibl. : Dobesch 1980.

AMBILINI. Peuple alpin au nom d'influence celtique, de localisation imprécise.

Bibl. : Dobesch 1980.

AMBILLOS. Noms attestés sur des monnaies d'argent dites « au cavalier » attribuées aux Allobroges : *AMBILLI + EBVRO.*
Bibl. : Colbert de Beaulieu et Fischer 1998.

AMBIORIX. Roi des Éburons, avec Catuvolcos, en 54 av. J.-C. Il conduisit le soulèvement de son peuple contre les Romains, provoqua par sa ruse et dirigea le massacre des troupes commandées par Sabinus et Cotta. Il participa l'année suivante à la coalition organisée par les Trévires. En fuite après la défaite, il l'était encore en 51 av. J.-C, puisque César fit saccager alors systématiquement son pays, de sorte qu'il ne puisse plus rentrer dans sa cité.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, V, 24-41, VI, 2-43, VIII, 24, 25.

AMBISONTES (litt. « ceux qui habitent des deux côtés de l'Isonta »). Peuple rétique des Alpes au nom d'influence celtique, installé dans la haute vallée de la Salzach (= Isonta), l'actuel Pinzgau (Salzburg, Autriche).
Bibl. : Pline, *H.N.*, III, 137.
Dobesch 1980.

AMBITOUTI. *Pagus* des Tolistobogiens galates.
Bibl. : Pline, *H.N.*, V, 146.

AMBIVARETI. Peuple client des Éduens dont la localisation, quelque part dans le voisinage du territoire éduen, reste incertaine.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 75, 90.

AMBIVARITI. Peuple localisé par César « au-delà de la Meuse » à l'occasion de sa campagne de 55 av. J.-C. contre les Germains. Il devait être installé de part et d'autre d'un fleuve non identifié nommé Ivara, quelque part dans le Brabant ou le Limbourg actuels, et pourrait avoir été une fraction des Ménapes.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, IV, 9.

AMBOISE (dép. Indre-et-Loire, France). Site d'un oppidum, nommé probablement Ambacia et probable chef-lieu des Turons, sur le promontoire du Camp des Châtelliers qui domine le confluent. Un rempart transversal, précédé d'un fossé, y délimite une superficie d'environ 52 hectares qui a livré, lors des fouilles conduites entre 1980 et 1984, des matériaux (objets métalliques, poteries, monnaies) qui attestent une occupation antérieure et postérieure à la conquête romaine.
Bibl. : Fischer B. 1995.

Ambre. Résine fossile de couleur jaune ou rougeâtre, dont les gisements les plus abondants et les plus connus se trouvent sur les rivages de la Baltique. Produit par une forêt de l'ère tertiaire, cet ambre nordique porte le nom savant de *succinite*. Exploités depuis le néolithique, ces sites côtiers alimentèrent un commerce très actif qui se développa plus particulièrement à partir de la deuxième moitié du IIe millénaire av. J.-C. Très apprécié pour les vertus magiques qui lui étaient attribuées, l'ambre baltique arrivait alors en Grèce et en Italie en suivant la « voie de l'ambre », un parcours qui, après avoir traversé l'actuelle Moravie, suivait la limite orientale du massif alpin et aboutissait aux rivages septentrionaux de l'Adriatique. D'abord plutôt rare, la présence de l'ambre augmenta dans les territoires plus occidentaux habités par des populations présumées celtiques à partir du VIe s. av. J.-C., lorsque les perturbations suscitées dans la cuvette karpatique par l'intrusion de nomades originaires des steppes provoquèrent probablement un déplacement du trafic vers l'ouest. Employé d'abord par les Celtes pour façonner des perles de colliers, souvent à l'aide du tour (depuis la fin du VIIe s. av. J.-C. ; voir APREMONT), il sera utilisé également au Ve s. av. J.-C., de la même manière que le corail, pour incruster des parures métalliques, en bronze ou en métal précieux, ou pour les orner sous la forme de cabochons. Cette utilisation de l'ambre ne semble plus attestée au siècle suivant et on ne le connaît plus désormais que sous la forme de perles dont la présence est inégalement répartie suivant les régions. Les plus riches en perles d'ambre, associées souvent dans des colliers à des perles de verre, généralement de couleur bleue, semblent être aux IVe et IIIe s. av. J.-C. l'Italie celtique et la Suisse.

La vogue de ces perles continua pendant l'époque des oppida, où le site de Staré Hradisko en Moravie, connu dès le début du XVIIe s. pour l'abondance des découvertes de cette matière, a joué probablement un rôle très important dans le trafic. Les fouilles récentes ont révélé, dans la partie occidentale du site, l'existence d'ateliers qui fabriquaient des perles d'ambre attestés par une concentration de matière première à l'état brut, de déchets et de produits semi-finis.

Bibl. : Pline, *H.N.*, IV, 95.
Čižmářová 1996.

AMBRONES. Peuple, d'origine probablement celtique, associé lors des mouvements de la fin du IIe s. av. J.-C. aux Cimbres, aux Teutons et aux Tigurins.

Bibl. : Tite-Live, *Epit.* 68 ; Orose, *Hist.*, V, 16 ; Plutarque, *Marius*, 15.

AMEGLIA (prov. La Spezia, Italie). La nécropole du lieu-dit « Cafaggio » près d'Ameglia est constituée d'une vingtaine de grands monuments alignés, construits en pierres sèches, de plan généralement quadrangulaire, qui contenaient des incinérations en coffre de dalles de type ligure, souvent multiples. D'autres sépultures, analogues mais presque toujours simples, étaient disposées à l'extérieur, contre les murs des monuments. La nature des objets personnels qui accompagnaient les cendres du défunt permet d'en distinguer facilement le sexe : les femmes (vingt-huit incinérations) sont caractérisées par des parures placées dans l'urne même (parures annulaires, spirales en or ou argent, boucles d'oreille), tandis que les hommes (vingt-deux incinérations) par des armes, toujours déformées rituellement et déposées dans le coffre de pierre de sorte à composer des panoplies distinctes : casque, épée et lance, épée et lance ou simplement lance seule. Les épées, les fourreaux et leur dispositif de suspension sont de formes laténiennes, les casques appartiennent au type dit celto-italique. Quelques fibules laténiennes figurent également dans les mobiliers. Presque tous les fourreaux de la dizaine d'épée laténiennes présentent des décors constitués par diverses variantes de la « paire de dragons » et de la « lyre zoomorphe ». Un des fourreaux (de la tombe n° 4) appartient au type dit Hatvan-Boldog à grande bouterolle ajourée. La datation de la nécropole et des différents mobiliers funéraires — deuxième moitié du IVe s. av. J.-C. et premières décennies du siècle suivant — est fournie par les poteries, parmi lesquelles figurent en nombre des productions étrusques (plats dits Genucilia, coupes et *kylikes* à vernis noir produites par « l'atelier des petites estampilles »). Elles attestent les contacts maritimes de cette communauté de souche ligure qui avait probablement adopté l'armement laténien sous l'influence du milieu boïen de l'Émilie occidentale, en relation avec les activités mercenaires dont témoigne dans cette région la présence d'équipements militaires laténiens de cette même époque à La Spezia, Gênes et Aléria.

Musée : La Spezia.

Bibl. : Durante 1987.

AMEL-SUR-L'ÉTANG (dép. Meuse, France). Tumulus exploré en 1885 : inhumation du Ve s. av. J.-C. avec char à deux roues, éléments métalliques du harnachement (paire de mors en fer, neuf phalères et six anneaux en bronze).

Musée : Verdun.

AMFREVILLE-SOUS-LES-MONTS (dép. Eure, France). Casque d'apparat découvert fortuitement en 1841 dans les limons du lit d'un ancien bras de la Seine, à plus de trois mètres de profondeur, sur la rive droite du fleuve. La calotte de bronze, avec couvre-nuque rapporté et fixé par des rivets, est richement ornée : la bande médiane, en tôle de bronze estampée au repoussé, porte une chaîne de triscèles construite à partir de paires de rinceaux divergents ; des suites de cornes bordent ce motif ; l'ensemble de la bande était recouvert d'une fine feuille d'or ; au-dessus et au-dessous, une rangée de pastilles d'émail rouge fixées par des rivets, suivie d'un champ d'émail rouge cloisonné par une résille de fer recouverte d'une résille identique en bronze ; elles dessinent, en bas un enchaînement de paires de rinceaux divergents, en haut une suite de méandres curvilignes ; des peltes, des lignes ondulées, des files de points

estampés et des bandes de rectangles émaillés bordent les différents registres ; au sommet, une rosette entourait la base de l'élément sommital disparu ; latéralement, le motif de deux palmettes superposées reliées par une paire d'esses (la « lyre végétale »), réalisé de la même manière que les deux bandes émaillées ; les parties larges des pièces ajourées qui forment ces ornements latéraux portent un décor de petits rinceaux, de même que le couvre-nuque, orné de grandes esses émaillées.



Fig. 4

Le casque d'Amfreville illustre, avec les exemplaires d'Agris, de Saint-Jean-Trolimon et de Canosa di Puglia, l'impact de l'art celto-italique sur le milieu transalpin. S'il paraît impossible de déterminer le lieu de fabrication, il paraît certain que son créateur avait eu l'occasion de s'inspirer directement des innovations du nouveau Style végétal continu, réalisées en Italie dans le courant du deuxième quart du IVe s. av. J.-C. La datation de cette pièce exceptionnelle vers le milieu de ce siècle reste la plus vraisemblable dans l'état actuel des connaissances.

Musées : Saint-Germain-en-Laye, Rouen (fragments).

Bibl. : Duval A. et Gomez de Soto 1986 ; Kruta 1978.

Fig. 4 : Développement schématique de l'ornementation du casque d'apparat d'Amfreville-sous-les-Monts. Le décor est réalisé au repoussé sur de la tôle de bronze, recouverte dans les registres du haut et du bas d'une résille ajourée en fer destinée à recevoir de l'émail rouge ; la partie médiane est plaquée d'une mince feuille d'or (haut. réelle du décor développé 25 cm) ; milieu du IVe s. av. J.-C.

AMIORIX. Voir BIATEC.

AMMINIUS, ou Adminius. Roi local du Cantium de l'estuaire de la Tamise, postérieur à la mort de Cunobelinos et antérieur à l'occupation romaine. Connu par la légende monétaire *AMMINIVS* ou l'abréviation *AMM.* Ses quelques émissions d'argent et de bronze sont datées entre 35 et 40 apr. J.-C.

Bibl. : Van Arsdell 1989.

AMÖNEBURG (Hesse, Allemagne). Colline basaltique qui domine une cuvette aux sols fertiles, traversée par le cours du fleuve Ohm, à une quinzaine de kilomètres à l'est de Marburg. Le plateau du sommet est occupé par une agglomération connue depuis le début du VIIIe s. apr. J.-C., qui a recouvert et estompé les vestiges d'un site fortifié de la période laténienne récente, un oppidum dont la superficie peut être estimée à environ 15 hectares. Quelques vestiges des fortifications sont encore perceptibles et des trouvailles d'objets (fibules de type dit Nauheim, fragments de poteries laténiennes tardives), provenant du site aussi bien que des environs immédiats (trésor d'environ cent quatre-vingts monnaies d'or du type *Regenbogenschüsselchen*, trouvé en 1878 sur le Goldberg près de Mardorf), confirment l'occupation laténienne du site et son rôle de centre d'une petite région située sur la limite septentrionale de l'aire occupée par les populations de souche celtique.

Musée : Marburg.

Bibl. : Gensen 1969.

AMPLEPUIS (dép. Rhône, France). L'enclos quadrangulaire du site dit « le Terrail » a été découvert en 1890 et exploré dans les années suivantes par P. De Varax qui fouilla une partie des fossés et un puits, à fonction probablement

cultuelle, qui se trouvait près de l'emplacement supposé d'une entrée. De nouvelles fouilles furent effectuées vers 1900-1902. Enfin, les campagnes de sondages réalisées en 1964-1965 ont permis de vérifier les données anciennes et de les préciser. Le périmètre de l'enceinte quadrangulaire de 84 (ouest) × 70 (sud) × 90 (est) × 73 m (nord) était délimité par un fossé large au sommet de 2 m, au fond de 1,4 m et profond de 1,5 m. Un remblai, constitué par les matériaux du creusement, le bordait sur son côté intérieur. Il était vraisemblablement surmonté d'une palissade dont l'incendie pourrait expliquer une épaisse couche de charbon de bois observée dans le remplissage du fossé. Le matériel recueilli comporte quelques objets métalliques (clavette de char, clous, pince, fibule anse de seau), quelques perles de verre, mais surtout des tessons de céramique appartenant à des poteries de fabrication locale et à des amphores vinaires d'importation qui fournissent une datation dans la première moitié du Ier s. av. J.-C. La comparaison avec les enclos du type *Viereckschanze* a conduit à attribuer à l'enceinte une fonction cultuelle.

Musées : Amplepuis, Lyon (collections des Facultés catholiques), Montbrison, Moulins, Roanne.

Bibl. : Périchon et Jacquet 1985.

AMPURIAS (Gerona, Espagne). Les nécropoles, birituelles à prédominance d'incinérations, qui entourent le site fortifié de la colonie grecque d'Emporion, fondée au VIe s. av. J.-C., ont livré un certain nombre d'objets de type laténien : des fibules en fer et en bronze, principalement du schéma dit La Tène II (« Bonjoan » tombes n° 4, 79, « Granada » tombe n° 1, « Las Corts », tombes n° 9, 48, 50, 52, 55, 105, 108, 119, 122), mais appartenant également quelquefois à des formes à pied libre (« Martí », tombe n° 58, 136, 139) datables du IIIe s. av. J.-C., ainsi qu'une panoplie laténienne de la même époque (« Las Corts », tombe n° 45 : épée avec fourreau et umbo de bouclier à ailettes, en fragments, pointe de lance, anneaux de suspension en bronze). D'autres fibules et épées laténiennes dans leurs fourreaux sont hors contexte et appartiennent principalement au IIIe s. av. J.-C. et au début du siècle suivant. Un fragment de fourreau tardif à barrettes multiples (forme dite « à échelle ») est toutefois caractéristique de la fin du IIe s. av. J.-C. ou même du siècle suivant.

Un lot de sept épées laténiennes dans leurs fourreaux, soudées ensembles par l'oxydation en un bloc unique et conservé tel a été découvert dans une tour des fortifications. Il pourrait s'agir de l'arsenal de mercenaires gaulois engagés au service de la ville et temporairement désarmés pour des raisons de sécurité.

Musées : Ampurias, Barcelone, Valence.

Bibl. : Almagro Basch 1953, 1955 ; Lenerz-De Wilde 1991 ; Puig y Cadafalch 1915/1920.

AMUSICOS. Nom, considéré comme d'influence celtique, d'un prince des Ausetani ibériques de l'Èbre, allié en 218 av. J.-C. à Hasdrubal contre les Romains.

Bibl. : Tite-Live, *Hist. rom.*, XXI, 61.

AMYTOS. Roi des Galates attesté par la légende monétaire *AMYTO BA(sileus)* et des inscriptions.

ANA, ou Anu. Voir DANA.

Anagantios. Quatrième mois de l'année celtique du calendrier de Coligny ; correspond approximativement au mois de février du calendrier actuel. Il y est précédé du mois *riuros* et suivi du mois *ogronios*. La fête d'Imbolc est située généralement à son début.

Bibl. : Duval P.-M. et Pinault 1986.

ANAREKARTOS. Nom attesté par la légende monétaire, en caractères celto-étrusques, d'une série de drachmes padanes émise par un peuple de l'actuelle Lombardie.

ANARES, ou Anamares (lat. *Anares*). Peuple considéré comme celto-ligure qui habitait la région située entre le Pô et l'Apennin de l'actuel Oltrepo Pavese. Leur agglomération principale aurait été Clastidium (aujourd'hui Casteggio).

Bibl. : Polybe, *Hist.*, II, 17, 34.

ANARTES (lat. *Anarti*). Peuple d'origine celtique installé dans la zone monta-

gneuse au nord-est du Danube sur la frontière entre la Hongrie et la Slovaquie actuelles. Ils étaient, vers le milieu du Ier s. av. J.-C., les voisins des Daces qui avaient alors conquis l'ancien territoire des Boïens.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VI, 25 ; Ptolémée, *Géogr.*, III, 8.

ANAUNI. Peuple alpin de souche rétique qui habitait l'actuel Val di Non (région de Trente, Italie). Les matériaux recueillis sur le site d'habitat de Sanzeno témoignent de très fortes influences laténiennes, notamment au IIIe s. av. J.-C. Voir RÈTES.
Bibl. : De Marinis 1988.

ANCALITES. Peuple britannique installé dans les environs de l'estuaire de la Tamise, probablement dans le Kent actuel. Il se soumet à César lors de la campagne de 54 av. J.-C.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, V, 21.

ANCÔNE (Marches, Italie). Le comptoir syracusain d'Ancône, fondé au début du IVe s. av. J.-C. par Denys l'Ancien, a été probablement un centre de recrutement de mercenaires celtiques fournis par les Sénons, installés à peu près depuis le moment de sa fondation dans son voisinage immédiat. Les nécropoles grecques, situées à l'origine en dehors du périmètre fortifié mais découvertes sous la ville actuelle, ont fourni quelques épées laténiennes qui témoignent de présence de l'élément celtique parmi la population de ce centre urbain : une épée avec fourreau de type dit Hatvan-Boldog a été découverte en 1866 dans une tombe lors de la construction de la caserne du Monte Cardeto ; une autre « épée gauloise » fut trouvée, avec une pointe de lance et deux poteries, en 1907 dans l'aire de l'hôpital civil.
Musées : Ancône, Saint-Germain-en-Laye.
Bibl. : Kruta Poppi 1986, 1987 ; Lollini 1979.

ANCYRE (aujourd'hui Ankara, Turquie). Ville d'Asie Mineure, fondée d'après la légende par Midas et appartenant originairement à la Phrygie. Elle devint, au IIIe s. av. J.-C., le chef-lieu du peuple galate des Tectosages et fut considérée plus tard comme la métropole de la Galatie.
Bibl. : Polybe, *Hist.*, XXII, 22 ; Tite-Live, *Hist. rom.*, XXXVIII, 24.

ANDAREVISSEOS. Un des personnages mentionnés sur la stèle de Briona. Fils de Exandecottos, c'était un notable de la *civitas*, responsable avec son frère Dannotalos et les trois fils de ce dernier (ou d'un homonyme) de l'érection de ce monument public.
Bibl. : Lejeune 1988.

ANDELFINGEN (Zurich, Suisse). Petite nécropole à inhumation (vingt-neuf tombes) des environs de Zurich. Les mobiliers se répartissent en plusieurs groupes bien distincts — femmes avec torques à pastilles d'émail et anneaux de cheville tubulaires (quatre), torque à tampons sans anneaux de cheville (un), torque en fer de type picénien (un), sans torques mais avec anneaux de cheville, mobiliers sans torques ni anneaux de cheville (dans cinq cas sans parures annulaires). Aucune tombe ne contenait des armes et deux ne présentaient aucun mobilier funéraire. La disposition des tombes semble indiquer une organisation par groupes suivant le sexe et l'âge du défunt. Très homogène, l'ensemble peut être daté de la fin du IVe s. av. J.-C. et du tout début du siècle suivant.
Musée : Zurich.
Bibl. : Challet 1997 ; Kruta 1979 ; Tanner 1979.

ANDERNACH (distr. Mayen, Rhénanie-Palatinat, Allemagne). Ensemble de parures tubulaires en bronze (torque et une paire de bracelets) provenant d'une sépulture découverte au XIXe s. La présence de masques très schématiques, placés près des extrémités, a conduit J. V. S. Megaw à la définition d'un « groupe d'Andernach », distinct d'un groupe analogue nommé d'après un autre site « groupe de Horchheim ». Le groupe d'Andernach est constitué par une dizaine de parures à décor analogue, provenant de Suisse et de Rhénanie et datables principalement de la fin du Ve s. av. J.-C. ou du début du siècle suivant.
Musée : Bonn.
Bibl. : Megaw 1967, 1970, 1970b, 1972.

ANDES, ou Andecavi. Peuple de l'ouest de la Gaule qui laissa son nom à l'Anjou et à la ville d'Angers dont l'appellation antique était Iuliomagus.
Bibl. : César, *Hist. rom.*, II, 35, III, 7, VII, 4, VIII, 26 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 8 ; Pline, *H.N.*, IV, 107.

ANDOCO. Nom, probablement abrégé (Andocomios ?), d'un souverain des Trinovantes de la période de troubles entre environ 10 av. J.-C. et 10 apr. J.-C.
Bibl. : Van Arsdell 1989.

ANDOCOMBOGIOS. Un des cinq personnages évoqués sur la stèle de Briona. Fils de Dannotalos, ce notable de la *civitas* apparaît comme responsable de l'érection de ce monument avec ses frères Kvintos lekatos (équivalent celtique du latin *Quintus legatus*) et Setubogios, ainsi que son père (ou un homonyme) et Andarevisseos, le frère de ce dernier.
Bibl. : Lejeune 1988.

ANDOCOMIOS. Nom d'un roi qui a régné brièvement sur les Trinovantes de Grande-Bretagne pendant la période confuse (dite interregnum) qui suit le règne de Tasciovanus, vers 10 av. J.-C.-10 apr. J.-C. Son nom est attesté par la légende *ANDOCO* sur quelques émissions de monnaies d'or et de bronze.
Bibl. : Van Arsdell 1989.

ANDOCUMBORIOS, ou Andecombogios. Notable des Rèmes, délégué en 57 av. J.-C. avec son concitoyen Iccius auprès de César, afin de lui proposer l'alliance de sa *civitas*. Le nom est attesté également par la légende d'une monnaie, attribuée cependant, sans certitude, aux Carnutes : *ANDECOMBO*.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, II, 3.
Colbert de Beaulieu et Fischer 1998.

ANDRASTA. Déesse guerrière de la Victoire des Icéniens britanniques, invoquée avant l'entrée en campagne par la reine Boudicca.
Bibl. : Dion Cassius, *Hist. rom.*, LXII, 6.
Green 1995a.

Androcéphale (gr. « à tête virile »). Terme utilisé quelquefois pour désigner le cheval à tête humaine masculine de l'iconographie celtique. Voir ANTHROPOCÉPHALE.

ANÉROESTOS. Roi des Gésates transalpins qui furent engagés par les Boïens et les Insubres pour combattre contre Rome. Il régna avec Concolitanos au moins depuis 233 av. J.-C. et se suicida avec sa famille après la défaite de Télamon, en 225 av. J.-C.
Bibl. : Polybe, *Hist.*, II, 22 et 31.

ANGLESEY. Voir MONA.

Animaux, dans l'art celtique. Les animaux constituent un des thèmes principaux de l'art celtique depuis la période initiale du Ve s. av. J.-C. Leur choix n'est apparemment pas fortuit, car les mêmes espèces, en définitive assez peu nombreuses, ont été représentées pendant toute la durée de cet art et dans toute son aire d'extension par des artistes qui, parfois, ne les connaissaient pas directement. Certains de ces animaux font d'ailleurs déjà partie des rares éléments figurés du répertoire de l'art hallstattien : c'est le cas du cheval et des oiseaux aquatiques, associés tous les deux dès l'âge du bronze aux déplacements supposés du disque solaire. Le répertoire du Ve s. av. J.-C. comporte ces deux espèces ainsi que le sanglier, les cervidés (voir CERF), les bouquetins (associés au thème de l'Arbre de Vie), le bélier, des félins empruntés au répertoire méditerranéen (cruches de Borsch et de Basse-Yutz, statuette de Droužkovice), le lièvre, un oiseau rapace au bec recourbé (peut-être le corbeau) et un oiseau au long cou (la grue). Plus tard, les bovidés connaîtront une certaine vogue, surtout dans l'art laténien récent, aux IIe et Ier s. av. J.-C.

À ces espèces existantes viennent s'ajouter des créatures imaginaires, des monstres nés de l'association de plusieurs animaux — le griffon, les dragons au corps de serpent, gardiens de l'Arbre de Vie, ainsi que la variante à tête de bélier —, de l'homme et de l'animal — le cheval et, exceptionnellement, le sanglier androcéphale (l'art celtibère connaît l'homme à tête de cheval, représenté sur une cruche de Numantia) —, de l'animal

et du végétal — cheval végétalisé et autres —, quelquefois même des trois : c'est le cas du cheval à tête humaine coiffé de la « feuille de gui » de la cruche de Reinheim. L'adoption telle d'un monstre du répertoire méditerranéen est rare (sphinx de Weiskirchen), il s'agit généralement d'adaptations ou de créations celtiques.

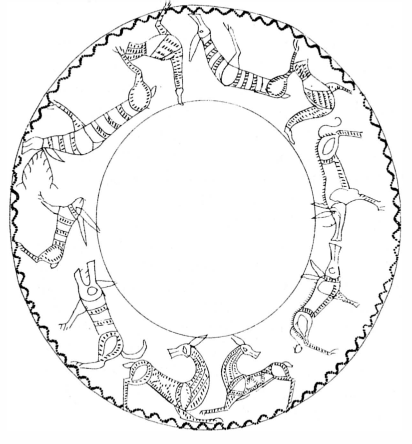


Fig. 5

L'utilisation de signes pour représenter différents détails de l'anatomie de l'animal relève de la même tendance, mais ne produit pas des résultats pouvant être qualifiés à première vue de monstrueux : connu dès le ve s. av. J.-C., ce procédé de restitution de l'image réaliste à partir d'esses ou d'autres signes existe également dans l'art celtibérique (vase aux taureaux de Numantia) et insulaire (tête de cheval de Stanwick).

Contrairement aux peuples des steppes et aux populations thraco-gètes, les Celtes n'ont jamais représenté de scènes de combats entre animaux. La seule exception connue à ce jour est constituée par une poterie laténienne trouvée sur le territoire de la Hongrie actuelle (voir LÁBATLAN).

Ill. : voir FELLBACH-SCHMIDEN.

Bibl. : Guichard 1987 ; Krämer 1996 ; Meduna 1980a ; Schwappach 1974.

Fig. 5 : Frise d'animaux gravée sur la partie supérieure du corps du flacon lenticulaire en terre cuite de Matzhausen* (haut. du vase 24 cm) ; deuxième moitié du ve s. av. J.-C.

Animaux, d'élevage.
Voir AGRICULTURE.

Animaux, tombes d'. Les vestiges d'ossements animaux qui figurent dans de nombreuses sépultures indiquent le dépôt d'offrandes à caractère sans doute alimentaire (quartiers de viande, probablement conservés ou cuits et prêts à la consommation). C'est plus particulièrement le cas du porc, très répandu surtout dans l'aire centre-européenne.

Il existe aussi un certain nombre de découvertes d'animaux ensevelis, quelquefois avec du mobilier, sans aucune présence d'ossements humains, inhumés ou incinérés. À part les sépultures de chevaux, dont la présence en contexte celtique semble être le résultat d'influences extérieures (c'est notamment le cas en Italie, où la pratique de sépultures de chevaux est particulièrement répandue chez les Vénètes), un certain nombre de cas semblent indiquer des pratiques rituelles (sacrifices suivis d'un ensevelissement ? sépultures d'animaux associés au culte ?) propres à différents groupes celtiques et concernant surtout le porc, mais quelquefois aussi d'autres animaux (cerf à Villeneuve Renneville).

Bibl. : Pieta 1993.

Anmat (litt. « non bon »). Qualificatif des jours considérés probablement comme néfastes dans le calendrier gaulois de Coligny.

ANNAROVECOS. Nom de notable attesté sur des monnaies d'argent attribuées aux Atuatuques.

Bibl. : Colbert de Beaulieu et Fischer 1998.

Anneaux de cheville. Portée exclusivement par des femmes, cette catégorie de parure annulaire est apparemment, dès les débuts de son utilisation — attestée dans certaines régions depuis l'époque hallstattienne —, un insigne de rang réservé à une partie relativement réduite de la population. C'est, avec le torque, un élément particulièrement sensible de la parure dont le port et la typologie permettent de définir, dès le ve s. av. J.-C., mais

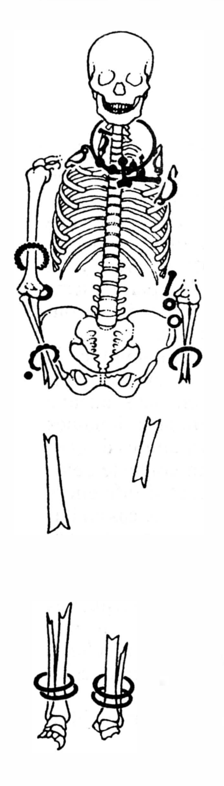


Fig. 6

surtout aux IVe et IIIe s. av. J.-C., des aires géographiques qui correspondent apparemment à des groupements ethniques caractérisés par des usages vestimentaires communs et réglementés, et peuvent permettrent de suivre des déplacements de groupes ou d'individus. Ainsi, aux deux formes principales répandues à la fin du Ve s. av. J.-C. — les anneaux de cheville tubulaires fermés, portés souvent par doubles ou même triples paires, qui caractérisent le Plateau suisse et le sud de l'Allemagne ; les formes massives ouvertes à tampons des régions voisines de l'est de la France, adoptées plus tard dans certaines parties de la Suisse (voir aussi VAL D'AOSTE) et d'Europe centrale — viendront s'ajouter au début du IIIe s. av. J.-C. dans le milieu danubien les formes très caractéristiques à oves creux qui accompagneront, avec les deux précédentes, l'expansion celtique vers le sud-est (Isthmia). Les dimensions qu'atteignent progressivement les parures de ce type chez les Celtes centre-orientaux, ainsi que la présence d'un riche décor, réservé dans d'autres régions aux torques ou aux bracelets, indiquent qu'ils sont devenus la parure distinctive des femmes de haut rang. L'apparition de femmes porteuses d'anneaux de cheville de ce type, sans le torque qui était traditionnellement la parure principale du milieu indigène de la Champagne, signale dans cette région vers le deuxième quart du IIIe s. av. J.-C. l'installation de groupes immigrés d'origine danubienne. Des observations analogues peuvent être faites dans d'autres régions (Dormeletto), mais la vogue croissante de l'incinération, associée à une certaine uniformisation des parures brouillent progressivement la perception des usages vestimentaires et ne permettent pas de suivre les particularités régionales du port des anneaux de cheville après la fin du IIIe s. av. J.-C., sauf dans certains cas exceptionnels (Val d'Aoste).

Le port des anneaux de cheville, presque exclusivement fabriqués en bronze, est généralement symétrique, par paires, mais le port dissymétrique (le plus souvent un seul anneau) est également attesté. C'est dans ce dernier cas qu'apparaissent les rares anneaux de cheville en fer.

Ill. : voir INSUBRES, UHŘICE.

Bibl. : Kaenel 1995 ; Kruta 1985a.

Fig. 6 : Relevé de la tombe n° 29 d'Andelfingen* : selon l'usage répandu sur le Plateau suisse, cette femme de haut rang porte deux paires d'anneaux de cheville tubulaires en bronze ; elle portait également un torque à pastilles de verre rouge, un brassard et deux bracelets différents, ainsi que plusieurs fibules et une ceinture à éléments métalliques ; fin du IVe s. av. J.-C. ou tout début du siècle suivant.

Année. Selon le calendrier de Coligny, l'année celtique comportait douze mois subdivisés chacun en deux quinzaines. Le premier mois de l'année était *samonios*, équivalent très approximatif de notre mois de novembre, et le dernier *cantlos* (octobre). L'année commençait donc vers le 1er novembre (selon une hypothèse récente au premier quartier de lune précédant le lever héliaque d'Antares) et la fête de Samain marquait, au début de la seconde quinzaine de ce mois (voir *trinox samoni*), la rupture entre l'année ancienne et l'année nouvelle. Le fondement du calendrier celtique étant lunaire et le début des années étant lié, selon le témoignage de Pline, « au sixième jour de la lune, moment qui marque [...] le début des mois, des années et des siècles qui durent trente ans ; ce jour est choisi parce que la lune est déjà dans toute sa force sans être à mi-parcours » (*H.N.*, XVI, 249), c'est-à-dire au premier quartier, il est impossible d'établir une correspondance régulière entre le calendrier celtique et le calendrier actuel : toute date de notre calendrier aura

dans le calendrier celtique une valeur différente d'année en année et ne retrouvera une valeur identique que de manière cyclique, tous les dix-neuf ans.

L'année celtique était subdivisée en deux moitiés de six mois dont la première correspondait à la période sombre, hivernale (du mois de *samonios* au mois de *cutios*, c'est-à-dire à peu près du début de novembre à la fin d'avril), la seconde à la période claire, estivale (du mois de *giamonios* au mois de *cantlos*, c'est-à-dire du début de mai à la fin d'octobre). La conception du déroulement de l'année suivait ainsi le principe évoqué par César, selon lequel les Gaulois « mesurent la durée, non pas d'après le nombre des jours, mais d'après celui des nuits ; les anniversaires de naissance, les débuts de mois et d'années, sont comptés en faisant commencer la journée avec la nuit » (VI, 17). Cette formule est parfaitement compréhensible dans un système de comput du temps dont le fondement était lunaire.

Bibl. : Duval P.-M. et Pinault 1986 ; Gaspani et Cernuti 1997 ; Laurent 1990.

ANORBOS. Nom de personne figurant sous la forme *ANORBOS* ou *ANORBO*, avec le nom de Dumnorix ou la forme abrégée *DVBNO* (Dumnorix ou Dubnocoveros) sur des monnaies d'argent attribuées aux Éduens qui ont été probablement frappées peu avant la guerre des Gaules, vers l'an 60 av. J.-C.

Bibl. : Colbert de Beaulieu et Fischer 1998.

ANTED. 1. Forme abrégée du nom d'un souverain des Dobunni de l'île de Bretagne, successeur probable de Boduocos vers l'an 10 av. J.-C. et attesté par la légende *ANTED RIG* (pour *rix*, « roi »). Son successeur aurait été, vers 10 apr. J.-C., un nommé Comux.

2. Nom abrégé d'un souverain des Icéniens de l'île de Bretagne. Il figure sur des monnaies d'or et d'argent datables du premier quart du Iᵉʳ s. apr. J.-C.

Bibl. : Van Arsdell 1989.

Anthropocéphale (gr. « à tête humaine »). Terme utilisé pour désigner les monstres à tête humaine de l'iconographie celtique dont le plus fréquent est le cheval, représenté depuis le vᵉ s. av. J.-C. (voir REINHEIM) et fréquent sur les monnaies, plus particulièrement en Armorique. Le sanglier à tête humaine pourrait être également attesté sur une image monétaire dont l'interprétation reste cependant incertaine.

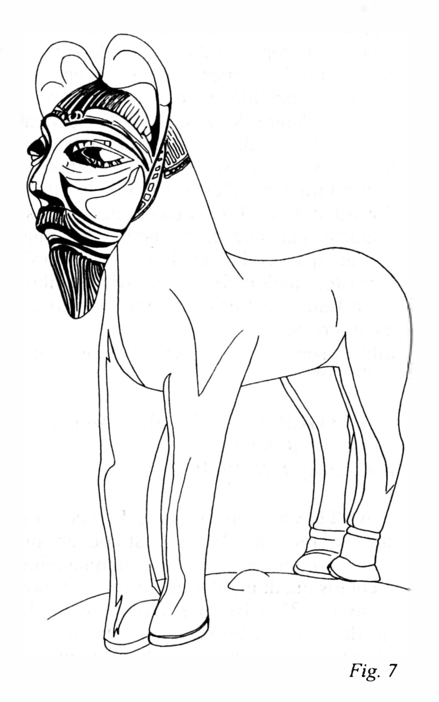


Fig. 7

Fig. 7 : Statuette en bronze de cheval à tête humaine disposée sur le couvercle de la cruche à vin de Reinheim* : ce monstre inventé par les Celtes constituait probablement un des avatars de la divinité associée à l'Arbre de Vie, à la palmette et au gui, dont la double feuille est évoquée par sa coiffure (haut. env. 9 cm) ; deuxième moitié du vᵉ s. av. J.-C.

Anthropomorphe (gr. « à forme humaine »). Terme utilisé pour désigner des objets dont l'aspect évoque intentionnellement la forme d'un corps humain. C'est dans le matériel laténien plus particulièrement le cas des poignées d'épées, où la bifurcation des extrémités fait pen-

ser aux membres supérieurs et inférieurs et où la représentation d'une tête humaine peut former quelquefois le pommeau, confirmant ainsi clairement la volonté d'associer cette partie de l'arme à une figuration humaine. Lorsqu'elle est suggérée seulement par la forme, sans la représentation de la tête, le terme de pseudo-anthropomorphe ou pseudo-anthropoïde est utilisé généralement. Les épées à poignée métallique de cette forme, connues depuis le ve s. av. J.-C., étaient probablement des armes de prestige, réservées à des membres importants de l'élite militaire. C'est du moins la situation au IIIe s. av. J.-C., où ces épées se distinguent par une lame nettement plus courte que celle de l'arme standard, incrustée quelquefois de motifs (symboles astraux ou formes géométriques) en métal précieux.

Bibl. : Čižmář 1996 ; Clarke et Hawkes 1955 ; Sankot 1995.

ANTOBROGES. Peuple d'Aquitaine, voisin des Rutènes.

Bibl. : Pline, *H.N.*, IV, 109.

ANTRAN (dép. Vienne, France). Le site de la « Croix-Verte » est couvert sur plus de dix hectares par une cinquantaine d'enclos quadrangulaires (les plus grands d'environ 30 × 10 m) et circulaires de la fin de l'âge du bronze (diamètre de 5 à 14 m) qui représentent probablement différents états d'un complexe de culte associé à un site funéraire (incinérations). On y a découvert également un bâtiment à poteaux d'une taille exceptionnelle (46,5 × 17 m), orienté nord-sud avec cinq entrées (deux et deux se faisant face sur chaque côté long, et une supplémentaire au milieu des deux entrées du côté est). Cet édifice exceptionnel, attribué sans arguments décisifs à l'époque hallstattienne, ne présente aucune trace d'activité domestique et semble donc avoir été destiné à un autre usage. Il constituait peut-être le prolongement de l'important sanctuaire communautaire de l'époque précédente.

Le site a livré également une sépulture aristocratique de la deuxième moitié du Ier s. av. J.-C. : la chambre funéraire en bois (environ 2,3 × 2,3 m, avec une hauteur d'à peu près 2 m) était limitrophe d'un bâtiment en bois de plan carré (petit temple funéraire ?). Elle contenait un riche mobilier composé d'amphores à vin importées de Catalogne, d'un service à boisson (seaux en bois à garnitures métalliques, cruche, passoire et autres ustensiles utilisés pour le festin), d'armes (bouclier et deux lances), de nombreuses poteries et verreries, d'offrandes de gibier (cervidé et plusieurs sangliers).

Bibl. : Jousseaume et Pautreau 1990 ; Pautreau 1986, 1989 ; Pautreau et coll. 1986, 1989.

ANU. Voir DANA.

AOSTE (Val d'Aoste, Italie). Le site d'Aoste a livré un certain nombre de vestiges laténiens qui caractérisent une occupation antérieure à la fondation d'Augusta Praetoria, attribuable au peuple des Salasses qui occupait alors le Val d'Aoste : à Saint-Martin-de-Corléans, un site de la périphérie ouest de la ville actuelle, une tombe à inhumation avec torque à tampons, fibule et bracelet massif, de la fin du IVe s. av. J.-C. ou du tout début du siècle suivant, paraît constituer un élément intrusif témoignant de contacts ponctuels avec l'aire transalpine ; le même site a livré une incinération avec *olpe a trottola* (voir ce thème) peinte, datable vers la fin du IIe s. av. J.-C. ; plus au nord, au débouché de la vallée latérale du Buthier et au-dessus de son confluent avec la Dora Baltea, plusieurs sépultures à inhumation ont livré des matériaux laténiens caractéristiques datables du IIIe-IIe s. av. J.-C. (bracelets de type valaisan, bracelets en verre) ; on y a également relevé des traces d'habitat, constituées notamment par des vestiges de substructions en pierres sèches et associées à des matériaux attribuables au IIe s. av. J.-C. et à la première moitié du siècle suivant (poteries indigènes et importées à vernis noir, fragments de bracelets de verre), ainsi que des monnaies (drachmes padanes, deniers républicains, obole massaliote, monnaies des Rèmes, des Cosetani ibériques, des Helvètes) témoignant de l'importance des trafics à longue distance qui transitaient par la localité.

Bibl. : Mollo Mezzena 1994.

APAHIDA (rég. Cluj-Napoca, Roumanie). Importante nécropole laténienne à incinération de la Transylvanie, explorée en 1900 (vingt et une tombes) et dans les années suivantes. Trente-quatre à trente-cinq tombes attestées aujourd'hui permettent de reconstituer le mobilier et le contexte ; mais le total des sépultures que comprenait à l'origine la nécropole peut être estimé à peu près au double. Les ossements incinérés étaient déposés directement dans une fosse avec les offrandes, seule une tombe présentait une urne funéraire (défunt de souche indigène ?). Les mobiliers funéraires comportaient principalement des poteries, le plus souvent tournées, des fibules laténiennes, des anneaux de cheville à oves creux.



Fig. 8

Trois sépultures de guerriers avec épée, dont la tombe dite « du Chef », avec les fragments d'un casque en bronze qui était plaqué à l'origine d'une feuille d'or, deux lances, un coutelas et quatre poteries parmi lesquelles figure une cruche au décor gravé, typiquement celtique, d'une chaîne de peltes.

Musées : Bucarest et Cluj-Napoca.

Bibl. : Hunyady 1942/1944 ; Zirra 1976.

Fig. 8 : Cruche biconique en terre cuite ornée d'une chaîne de peltes gravée sur la partie supérieure ; de la « tombe du Chef » (diam. 20 cm) ; IIIᵉ s. av. J.-C.

APATURIOS. Chef de mercenaires galates, à la solde de Séleucos III qu'il tua en 223 av. J.-C.

Bibl. : Polybe, IV, 48 ; Trogue Pompée, *Prol.*, 27.

APOLLON. Le grand dieu grec, frère jumeau de la déesse lunaire Artémis, associé dès sa naissance au cygne, mais également aux cervidés, au loup et au corbeau dont le vol fournissait des présages, ainsi qu'à une plante toujours verte, le laurier, avait un équivalent qui a dominé l'iconographie de l'âge du bronze dans l'ensemble de l'Europe, notamment dans les pays où émergeront plus tard les populations celtiques. C'est probablement de cet « Apollon hyperboréen », vainqueur du serpent chtonien, que dérive la divinité solaire masculine, bien connue par l'iconographie de l'art celtique depuis le vᵉ s. av. J.-C., que les Celtes associaient aux oiseaux aquatiques, à l'Arbre de Vie avec ses gardiens monstrueux (dragons) et au gui, ainsi qu'au corbeau, au loup et aux cervidés, mais également au cheval. L'Apollon gallo-romain ne représente vraisemblablement que l'un des aspects de l'ancienne divinité, l'action de guérisseur (Bormo). Ses principales fonctions avaient été attribuées à Mercure, le Lug du panthéon celtique, dieu souverain et inventeur des arts de la mythologie irlandaise. Voir, parmi les surnoms de l'Apollon gaulois : BORMO, GRANNOS, VIROTUTOS.

Bibl. : Duval P.-M. 1976 ; Hatt 1983.

APORLIGET-BÁTORLIGET (Szabolcs-Szatmár-Bereg, Hongrie). Important canthare celto-danubien en terre cuite à anses thériomorphes.

Musée : Nyiregyháza.

Bibl. : Szabó 1988, 1992 ; Szabó et Knez 1980/1981.

APPENWIHR (forêt de Kastenwald, dép. Haut-Rhin, France). Nécropole tumulaire de l'âge du bronze explorée entre 1954 et 1979, utilisée également à l'époque hallstattienne. Une de ces sépultures contenait une pyxide (boîte cylindrique) en tôle de bronze à décor de lions estampés, munie d'une poignée en forme de fleur de lotus. Cet objet s'inspire direc-

tement de modèles étrusques de la fin du VIIIe s. av. J.-C. et fait donc partie des indices les plus anciens de contacts du milieu celtique d'Europe intérieure avec la Méditerranée occidentale.

Musée : Colmar.

Bibl. : *Celtes dans le Jura* 1991 ; Jehl et Bonnet 1957 ; Rolley 1988 ; *Trésors celtes et gaulois* 1996.

APREMONT (dép. Haute-Saône, France). Le grand tumulus de la « Motte des fées » (70 m de diamètre, 4 m de hauteur) appartient au complexe funéraire hallstattien des environs de la résidence fortifiée de Gray. La sépulture centrale fut explorée en 1879 : la chambre funéraire en épais madriers de 3,2 × 2,8 m était intacte et contenait les vestiges métalliques d'un char à quatre roues (bandages, garnitures des rayons, pièces des moyeux et des essieux, ornements de la caisse), les objets personnels du défunt (une grande épée en fer, un rasoir lunulaire de même métal, un haut torque fermé en feuille d'or estampée, quatre perles d'ambre travaillées au tour, un petit anneau et un bâtonnet mouluré en ivoire, les fragments d'une plaque de ceinture estampée en fer ; un deuxième torque en or, nettement plus petit a été acquis, quelques années après la fouille, avec la provenance Apremont ; son appartenance à la sépulture centrale du tumulus de la « Motte des fées » est peu vraisemblable, il pourrait provenir d'un tumulus voisin), un grand chaudron en bronze battu au rebord cerclé de fer et à trois anses annulaires (diamètre du chaudron environ 80 cm), une petite coupe à omphalos en or, des traces de cuir et de tissus qui enveloppaient le char.

Musée : Saint-Germain-en-Laye.

Bibl. : *Trésors des princes celtes* 1987.

AQUITAINE (lat. *Aquitania*). Le terme est attesté pour la première fois chez César (*G. des Gaul.*, I, 1) qui distingue cette région riveraine de l'Océan (nommée donc anciennement aussi Armorique, selon Pline l'Ancien, *H.N.*, IV, 105), de la Gaule proprement dite, séparée par le cours de la Garonne. Les Pyrénées et le golfe de Gascogne en constituent les limites naturelles vers l'ouest et le sud. Ses habitants appartenaient probablement, au moins en partie, à une souche non celtique (substrat basque ?). Ils auraient été celtisés assez tard (à partir du IIIe s. av. J.-C. ?). La division administrative augustéenne de 27 av. J.-C. a fait de l'Aquitaine une des quatre parties de la Gaule en l'élargissant au nord de la Garonne par l'adjonction des territoires d'une douzaine de peuples.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 1, III, 11, 20, 21, 23, 26, 27, VII, 31, VIII, 46 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 6, 57 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 1.

ARA, ou Arur. Ancien nom du fleuve Aar, affluent du Rhin qui traverse le Plateau suisse. Voir BRENODURUM.

ARABRIGA. Ville des Lusitaniens.

Bibl. : Ptolémée, *Géogr.*, II, 6, 57.

Araire. Connu en Europe depuis le IIIe millénaire av. J.-C., l'araire tracté par des bovidés fut doté par les Celtes d'un soc en fer dont les exemplaires les plus anciens attestés actuellement, aussi bien en Europe centrale (Chýnov) que dans le milieu insulaire (Gussage All Saints), remontent au Ve s. av. J.-C. On y ajouta plus tard un coutre, attesté dans les dépôts d'outillage du Ier s. av. J.-C., qui en augmenta considérablement l'efficacité dans les sols lourds, ainsi que les roues qui transformèrent l'outil en charrue.

Bibl. : Beranová 1989, Fowler 1983.

Fig. 9 : Soc d'araire en fer de Ledce, Bohême (long. env. 11 cm) ; Ve s. av. J.-C.

ARAN, îles (Irlande).
Voir **DÚN AONGHUS**.

ARAR. Ancien nom de la Saône.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 12 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 1.

ARATIS, ARATIKOS. Légende monétaire d'une cité celtibérique située dans la partie occidentale de la région de Saragosse (Arándiga ou Aranda de Moncayo), au nord de Bilbilis.

Bibl. : *Celtíberos* 1988.

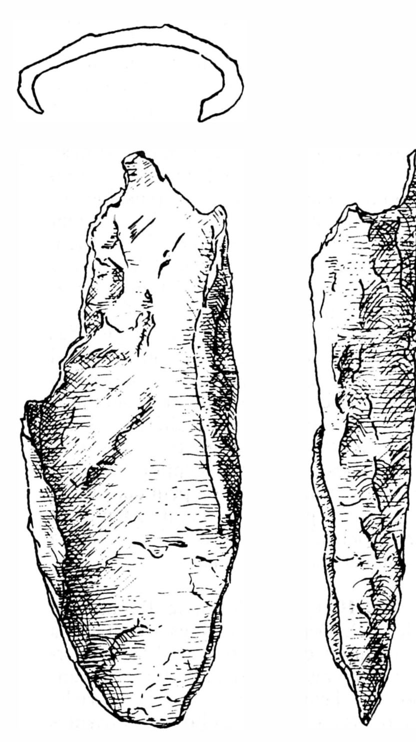


Fig. 9

ARAURIS, ou Araris. Ancien nom du fleuve Hérault (France).
Bibl. : Strabon, *Géogr.*, IV, 1.

ARAUSIO. Ancien nom d'Orange (dép. Vaucluse, France), principale agglomération du peuple des Cavares, conservé dans le nom de la colonie romaine Colonia Firma Iulia Secundanorum (d'après la II[e] légion).
Bibl. : Tite-Live, *Epit.* 67 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 1.

ARAVISQUES. Voir ÉRAVISQUES.

ARBEDO. Voir TESSIN.

Arbre de Vie. Les Celtes empruntèrent au V[e] s. av. J.-C. à l'iconographie de lointaine origine orientale, vraisemblablement à partir des traditions tardo-orientalisantes de l'Italie septentrionale, le thème de l'Arbre de Vie, représenté généralement sous la forme d'une palmette flanquée symétriquement d'animaux, le plus souvent monstrueux. Les équivalences que l'on peut observer dans le répertoire de l'art laténien indiquent qu'ils l'associèrent à une divinité masculine très importante, avec le gui, le cheval et le bélier, ainsi que le corail, utilisé fréquemment pour l'incrustation du motif central. La palmette est disposée, généralement à l'envers, entre une paire de griffons (agrafe de Somme-Bionne) ou de monstres au corps de serpent (c'est la « lyre zoomorphe » des fourreaux d'épée dont l'exemplaire de Bussy-le-Château est actuellement l'exemple le plus ancien ; voir également la bouterolle du fourreau de Hallstatt). Ces compositions sont à l'origine de la paire de dragons qui orne un grand nombre de fourreaux laténiens à partir de la seconde moitié du IV[e] s. av. J.-C. La palmette est quelquefois remplacée par une tête masculine, presque toujours en position inversée, associée parfois à des esses ou à la double feuille de gui qui indique ainsi le lien étroit de la divinité avec le thème végétal (agrafes de Weiskirchen, Stupava, attache de la cruche de Waldalgesheim). Moins évident dans l'art allusif du III[e] s. av. J.-C., le thème de l'Arbre de Vie réapparaît dans l'art ultérieur de l'époque des oppida, sous une forme souvent plus proche des prototypes orientalisants que ce n'était le cas lors de son introduction : on voit ainsi la palme flanquée de bouquetins rampants sur l'estampille de l'épée au nom de Korisios ; les statues de Fellbach représentaient des paires de bouquetins et de cerfs associés à des personnages et à des motifs végétaux ; une autre version figure sur le fourreau de Mihovo.



Fig. 10

Ill. : voir FELLBACH-SCHMIDEN.
Bibl. : Kruta 1986.

Fig. 10 : Détail de l'attache inférieure de l'anse de la cruche à vin en bronze de Waldalgesheim* : la tête d'une divinité masculine, identifiée à l'Arbre de Vie et donc coiffée de la « double feuille de gui », y est flanquée de la paire inversée de monstres à tête de griffon et corps de serpent, gardiens mythiques de l'Arbre (haut. env. 7 cm) ; IVe s. av. J.-C.

Arbres sacrés. L'arbre sacré, choisi pour son âge, sa dimension et des qualités qui varient selon les cas, est mentionné fréquemment dans les textes irlandais (if de Ross) et devait jouer un rôle tout aussi important chez les Celtes continentaux. Il est la représentation symbolique de l'arbre cosmique qui forme l'axe du monde (ou d'un territoire déterminé) en reliant le monde souterrain le plus profond, qu'atteignent ses racines, au ciel, que soutiennent les extrémités de ses branches. Il peut probablement être aussi l'avatar d'une divinité qui était censée assumer une fonction souveraine sur l'Univers.

Arcantodannos (de *arganto*, « argent »). Titre d'un magistrat de la *civitas*, probablement celui qui était responsable de l'émission de la monnaie. Ce titre, généralement abrégé, figure dans différentes légendes monétaires : *ARKANT*, *ARCANTODAN ROVECA* (Meldes), *ARC. AMBACTV* (Médiomatrices), *CISIAMBOS + ARCANT*, *MAVPENNOS ARCANTODAN + SIMISSOS PVBLICOS LIXOVIO* (Lexoviens).
Bibl. : Fleuriot 1984 ; Colbert de Beaulieu et Fischer 1998 ; Lejeune 1985a.

ARCETO PRÈS DE SCANDIANO (prov. de Reggio Emilia, Italie). Sépulture découverte en 1881 dans l'Apennin. Il s'agissait probablement d'une incinération déposée dans un coffre de pierres plates de type ligure. Il pourrait s'agir d'une déposition multiple, compte tenu de la dizaine de fibules en fer de schéma dit La Tène II qui constituent le mobilier.
Musée : Reggio Emilia.
Bibl. : De Marinis 1977.

Architecture. Il n'existe pas de terme spécifique pour l'architecte et la conception architecturale dans les langues celtiques anciennes connues, vraisemblablement parce que sa fonction est celle du charpentier, ce qui est parfaitement compréhensible dans un milieu où la construction en bois est largement prédominante. De fait, l'usage de la pierre est exceptionnel chez les Celtes et, même dans les régions où ce matériau est utilisé, il ne constitue généralement qu'un appoint à une architecture en bois dont les traces ne permettent pas de restituer l'apparence autrement que de manière spéculative et hypothétique. C'est le cas dans les constructions de l'Europe intérieure depuis le Ve s. av. J.-C. (voir ZÁVIST, FORTIFICATION), et dans des régions méditerranéennes, où l'emploi traditionnel de la pierre a des racines très anciennes et correspond à des conditions d'environnement particulières (voir ENTREMONT, MONTERENZIO, ROQUEPERTUSE). Les quelques exceptions concernent des milieux que l'on peut considérer comme marginaux : il s'agit notamment des broch d'Écosse et des fougou de la Cornouailles britannique.

ARCHLEBOV (Moravie, République tchèque). Deux importantes sépultures à inhumation découvertes en 1935 : guerrier (épée avec fourreau de type Hatvan-Boldog, lance, fibule en fer) et riche femme (cinq fibules en bronze, variantes du type Duchcov, brassard et paire d'anneaux de cheville à tampons). Fin du IVe s. av. J.-C. ou tout début du siècle suivant.
Bibl. : Ludikovský 1964.

ARCÓBRIGA. Nom d'au moins deux agglomérations situées sur le territoire de l'Espagne. Celle qui se trouvait chez les Lusitaniens correspondrait au site actuel d'El Ferrol en Galice.

La deuxième est identifiée traditionnellement au site de Monreal de Ariza (Saragosse, Espagne), où Cerralbo a exploré une importante nécropole celtibérique de la « culture du Tage », comportant environ trois cents incinérations. L'armement recueilli comporte de courtes épées, aux fourreaux souvent décorés par incrustation d'argent et de cuivre, mais également une douzaine de longues épées laténiennes avec des fourreaux, adaptés par l'adjonction d'anneaux de suspension

latéraux, dont la morphologie indique une datation dans la première moitié du IIIe s. av. J.-C.
Musée : Madrid.
Bibl. : Ptolémée, *Géogr.*, II, 6, 57.
Cerralbo 1916 ; Lorrio 1994, 1997, 1997a ; Schüle 1969.

ARDA. Notable belge mentionné à propos du soulèvement de 57 av. J.-C. Le nom est attesté par les légendes de monnaies d'or, d'argent et de bronze attribuées aux Trévires et datées postérieurement à la guerre des Gaules.
Bibl. : Dion Cassius, *Hist. rom.*, XXXIX, 1.
Colbert de Beaulieu et Fischer 1998.

ARDUENNA, forêt. Ancien nom, probablement celtique, du massif des Ardennes.
Bibl. : César *G. des Gaul.*, V, 3, VI, 29 et *passim* ; Strabon, *Géogr.*, IV, 3.

ARDYENS (gr. *Αρδυεω*). Peuple gaulois qui habitait, selon Polybe (*Hist.*, III, 47), la partie septentrionale de la vallée du Rhône. Certains considèrent qu'il pourrait s'agir d'une déformation du nom des Éduens.

ARÉCOMIQUES. Voir VOLQUES.

AREKORATA. Nom d'une cité celtibère des Arévaques, attesté par des légendes monétaires de deniers d'argent et de bronze (également sous la forme *AREKORATAS* et *AREKORATIKOS*). Identifiée à Agreda (Soria).
Bibl. : *Celtiberos* 1988.

ARELATE. Nom antique d'Arles (dép. Bouches-du-Rhône, France).
Bibl. : César, *G. civ.*, I, 36 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 1.

ARÉVAQUES, ou Arvaques (lat. *Aravaci* ou *Arevaci*, gr. *Αρουακοι* ; probablement du nom de fleuve Areva). Peuple considéré comme le plus puissant parmi les quatre grands peuples celtibères de la péninsule Ibérique. Il était installé dans l'actuelle Vieille-Castille, dans la partie sud-orientale de l'ancienne Celtibérie. Ses voisins étaient, à l'ouest, les Vaccéens, au nord, les Turmogi et les Pelendones, à l'est les Lusones et les Beli, au sud, les Carpétans. Ses villes principales étaient Numantia (attribuée par Strabon aux Pelendones à qui les Romains auraient peut-être restitué une région conquise au IVe s. av. J.-C. par les Arévaques), Ségéda et Pallantia. Parmi les autres oppida, Uxama.
Bibl. : Polybe, *Hist.*, XXXV, 2 ; Strabon, *Géogr.*, III, 4, 13.
Lorrio 1997 ; Solana Sainz 1991.

ARGANTHONIOS. Roi légendaire de Tartessos, au nom considéré généralement comme celtique (de *arganto*, « argent »), qui aurait régné vers le milieu du VIe s. av. J.-C., à l'époque où Cyrus menaçait la Ionie. Les Phocéens auraient obtenu de lui une importante aide financière pour la construction de leurs remparts.
Bibl. : Hérodote, *Hist.*, 1, 163, 165 ; Strabon, *Géogr.*, III, 2,14.

Argantocomaterecus. Qualificatif d'Akisios, dédicant de la stèle bilingue de Verceil. Il indique probablement la fonction publique qu'il assumait dans la *civitas*, peut-être l'équivalent de celle d'*arcantodannos* attestée en Gaule et supposée désigner un magistrat qui aurait été chargé plus particulièrement de gérer l'émission de la monnaie. Une telle fonction s'accorderait parfaitement avec la situation de la Transpadane au IIe s. av. J.-C., époque où les émissions quantitativement très importantes de drachmes padanes impliquent l'existence de responsables monétaires.
Bibl. : Baldacci 1977 ; Fleuriot 1984 ; Lejeune 1977, 1988.

ARGANTOMAGUS. Nom de diverses agglomérations de Gaule, conservé notamment dans les noms d'Argenton-sur-Creuse (dép. Indre, France), chez les Bituriges, et d'Argentan. Le nom d'Argenteuil est probablement dérivé de la forme voisine Argantomagulum.

Argent (celt. *arganto*). L'argent n'apparaît d'abord que rarement et assez tard chez les peuples celtiques de l'Europe intérieure. Les quelques objets d'argent trouvés dans des sépultures princières du Ve s. av. J.-C. (Hradiště, Unter-

lunkhofen) sont soit importés soit fabriqués à partir de métal de provenance méditerranéenne. Au début du IVe s. av. J.-C., l'invasion historique de l'Italie, où l'argent était très répandu, est probablement à l'origine de l'apparition d'un nombre plus élevé de petits objets d'argent laténiens (surtout des bagues et quelques fibules) dans certaines régions transalpines (Berne-Schosshalde, Libenice), associés principalement au contexte des formes de fibules dites pré-Duchcov et pré-Münsingen (deuxième tiers du IVe s. av. J.-C.). Les parures annulaires en argent (torques et bracelets) appartiennent surtout à des formes obtenues par la torsion de deux fils, caractéristiques de la première moitié du IIIe s. av. J.-C. et répandues surtout en Italie du Nord, où un monnayage celtique d'argent existait depuis le siècle précédent (voir DRACHME) et où des vases d'argent figurent dans l'énumération du butin romain conquis sur les Boïens de Cispadane, en Suisse, où circulaient des monnaies d'argent massaliotes, et chez les Celtes danubiens. L'émergence d'un monnayage d'argent, inspiré surtout des émissions macédoniennes, chez les Celtes orientaux, dès le début du IIIe s. av. J.-C., adopté plus tard également par les peuples d'Europe centrale parallèlement au monnayage d'or, explique la vogue de plus en plus généralisée de ce métal, employé au IIe-Ier s. av. J.-C. par les Celtes continentaux, non seulement pour des parures, mais également pour des vases cérémoniels (Gundestrup) des pièces de harnachement telles que des phalères (Manerbio) et d'autres objets de prestige (fibule de Lauterach). Le monnayage d'argent est alors adopté, sous l'influence du denier romain, également par les Celtes de Gaule.

Un cas à part est constitué par la péninsule Ibérique, où l'utilisation de l'argent, aussi bien pour la fabrication d'objets (parures, vases) que pour la réalisation de décors incrustés dans d'autres métaux, paraît largement répandue auprès des populations locales présumées celtiques dès le IVe s. av. J.-C. et connaît un essor remarquable au siècle suivant, où de nombreux trésors illustrent l'abondance et la variété de cette production, fondée sur l'exploitation des ressources locales.

ARGENTORATE. Nom gaulois de l'agglomération gallo-romaine qui se trouvait à l'emplacement de l'actuelle ville de Strasbourg (dép. Bas-Rhin, France).

Bibl. : Ptolémée, *Géogr.*, II, 9.

ARIMINUM (aujourd'hui Rimini, Italie). Déduite en 268 av. J.-C., suite à la défaite des Sénons et à l'occupation de leur territoire, la colonie latine d'Ariminum avait été certainement précédée par une agglomération plus ancienne, remontant peut-être au Ve s. av. J.-C. La phase qui correspond à la domination sénone sur la région ne présente aucun témoignage d'une présence celtique. Seules les émissions monétaires dites « à la tête de Gaulois », antérieures à la déduction de la colonie car elles figurent dans le dépôt de fondation de la première enceinte, sont quelquefois attribuées aux Sénons, mais l'hypothèse qui les associe à une initiative sous contrôle romain, datable dans l'intervalle entre 295 et 268 av. J.-C., paraît la plus vraisemblable. Point de départ de la pénétration romaine dans la plaine du Pô, la colonie fut menacée sans succès en 236 av. J.-C. par les Boïens. Une forte garnison, commandée par le consul L. Emilius, y sera installée en 225 av. J.-C., pour faire face à la menace de la coalition gauloise.

Bibl. : Malnati et Violante 1995 ; Ortalli 1990a.

ARIOVISTE (lat. *Ariovistus*). Roi des Germains appelés avant 60 av. J.-C. (peut-être dès 71 av. J.-C.) en Gaule par les Séquanes pour les seconder dans le conflit qui les opposait aux Éduens. Les Germains d'Arioviste écrasèrent vers 61-60 av. J.-C. la coalition gauloise conduite par les Éduens à Admagetobriga et restèrent désormais sur la rive gauche du Rhin, accentuant progressivement la pression sur les peuples voisins, notamment leurs anciens alliés, les Séquanes. Les Éduens ayant demandé en 58 av. J.-C. l'aide militaire de César, celui-ci écrasa dans la plaine d'Alsace la coalition des Harudes, Marcomans, Triboques, Vangions, Némètes, Sédusiens et Suèves commandée par

Arioviste, qui put s'échapper en traversant le Rhin voisin sur une barque. Ses deux femmes, l'une Suève et l'autre sœur du roi du Norique Voccion, épousée en Gaule, furent tuées dans la bataille, ainsi que l'une de ses filles. Arioviste ne survécut apparemment pas longtemps à sa défaite, car sa mort est évoquée à propos des événements de 54 av. J.-C.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 31-53, IV, 16, V, 29, 55, VI, 12.

ARKAILIKOS. Nom d'une cité celtibère attesté par des légendes monétaires (émissions de bronzes) localisées dans la région de Soria.

Bibl. : *Celtíberos* 1988.

Armement. L'armement des groupes celtiques de l'âge du fer est pour l'essentiel issu de la panoplie guerrière mise au point vers la fin de l'âge du bronze : un équipement défensif comportant le bouclier et le casque, auquel venait s'ajouter dans certains cas probablement une protection du torse en matière périssable — cuir ou tissu. L'armement offensif était constitué par une lance et/ou des javelots, ainsi qu'une épée ou un coutelas pour le combat rapproché. L'équipement complet a été pendant longtemps réservé à l'élite et la longue épée hallstattienne, d'abord en bronze (principalement VIIIe s. av. J.-C.) ensuite en fer (VIIe s. av. J.-C.), était une arme de cavalier, ainsi que le confirme le fait qu'elle se trouve quelquefois associée à des pièces de harnachement pour un cheval unique. Le remplacement au VIe s. av. J.-C. de la longue épée par un glaive ou poignard, qui ne pouvait être utilisé que pour un combat très rapproché, est probablement dû à un changement important dans la technique de combat. Sa nature reste incertaine, mais il pourrait s'agir de l'apparition d'unités plus compactes, utilisant de manière plus systématique les armes de jet avant de passer au corps à corps. En effet, les pointes de lances et de javelots, souvent multiples, constituent la catégorie d'armes de loin la plus fréquente dans les sépultures hallstattiennes récentes et tardives.

La Champagne est une des régions où la transition de l'armement hallstattien à l'armement laténien est actuellement la mieux perceptible, grâce aux nombreuses nécropoles des faciès jogassien et marnien. La proportion d'hommes ensevelis avec leurs armes y est, par rapport à l'ensemble, de l'ordre de 15 à 20 % et ne paraît pas correspondre à la totalité des adultes de sexe masculin. L'équipement guerrier est relativement uniforme et le nombre de parures est comparativement très faible si l'on se réfère à la contrepartie des hommes armés, constituée dans l'aire marnienne par les femmes porteuses de torques. L'équilibre presque parfait qui existe entre ces deux composantes de l'élite sociale peut être d'ailleurs observé dans la plupart des nécropoles laténiennes, même dans les autres régions. L'élément principal de l'équipement guerrier du Ve s. av. J.-C. est constitué par un assortiment de lances et de javelots, généralement au nombre de trois ou quatre par sépulture. Ces armes de jet sont quelquefois (dans environ 20 % des cas) accompagnées d'une arme de poing : un grand coutelas, un glaive ou dague courts de tradition jogassienne, de typiques armes d'estoc, ou une épée laténienne, arme conçue pour pouvoir être utilisée d'estoc ou de taille, à la largeur et longueur de lame encore très variables (de 35 à 80 cm pour la longueur). Ces armes étaient placées dans un fourreau de métal, bois ou cuir et suspendues à un ceinturon de matière organique muni généralement d'éléments métalliques : anneaux, agrafes à décor figuré. L'armement défensif, peut-être en matières organiques, est rarement attesté : les casques métalliques n'apparaissent vraisemblablement en Champagne que vers le début du IVe s. av. J.-C. et les boucliers ne sont documentés que par de sporadiques garnitures métalliques. Il ne semble pas exister d'armement spécifique destiné à la cavalerie, à l'exception peut-être de quelques longues épées (Somme-Bionne). Le dépôt de pièces de harnachement est attesté principalement dans les sépultures où figure le char à deux roues, un véhicule dont l'usage militaire par les Celtes est abondamment confirmé par les textes. Il n'est pas certain que le dépôt funéraire du véhicule, attesté à partir du deuxième tiers du Ve s. av. J.-C., marque le début de son utilisation guerrière. Le rang de ses utilisateurs paraît

supérieur au commun des guerriers, car leur équipement comporte presque toujours un poignard ou une épée et c'est dans les mobiliers des sépultures à char qu'apparaissent les premiers casques métalliques connus actuellement dans la région.

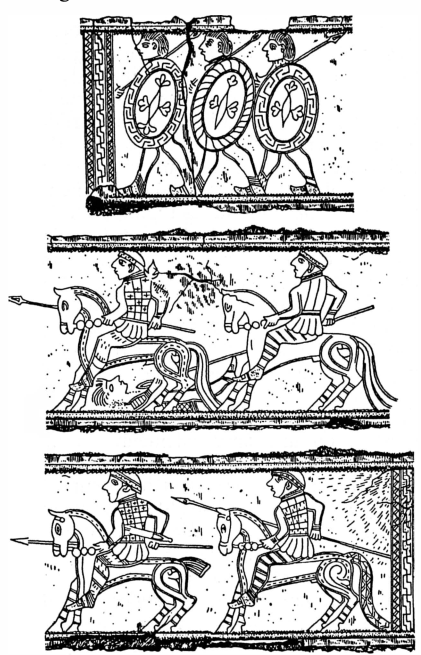


Fig. 11

Une situation analogue à celle de la zone marnienne peut être observée également chez les groupes celtiques d'Europe centrale où on possède en plus, sur le fourreau de Hallstatt, une précieuse illustration des deux corps principaux d'une armée celtique du Vᵉ s. av. J.-C. : les quatre cavaliers sont équipés d'une longue lance et, dans un cas, d'une courte épée suspendue à la ceinture ; ils sont peut-être coiffés d'un casque à calotte hémisphérique ; les fantassins sont nu-tête mais protégés par un grand bouclier ; le seul élément visible de leur armement offensif est la lance ; les deux groupes semblent constitués pour évoluer en formation. Ce document iconographique exceptionnel confirme le caractère incomplet de l'information fournie par les mobiliers funéraires. En effet, tandis que le bouclier y est représenté comme un élément courant de l'équipement du fantassin, on ne trouve que très exceptionnellement des pièces métalliques pouvant lui appartenir dans les sépultures de guerriers.

La normalisation de l'équipement militaire aboutit au IVᵉ s. av. J.-C. à la constitution de la panoplie laténienne standard constituée par une épée à la lame désormais stabilisée à une soixantaine de centimètres de longueur, portée dans un fourreau métallique suspendu au ceinturon de cuir par des anneaux et une lance unique, au fer souvent assez long. Cette évolution vers un armement uniforme reflète probablement une technique de combat fondée sur l'emploi de formations de plus en plus compactes et cohérentes. L'uniformité de l'armement devait faciliter par ailleurs l'intégration d'individus d'origine différentes. Il est vraisemblable que l'expansion militaire et l'essor remarquable du service mercenaire ont fortement contribué à cette évolution. Les éléments métalliques du bouclier — umbo, orle et manipule — deviennent de plus en plus fréquents dans les sépultures vers la fin du IVᵉ s. av. J.-C. et le début du siècle suivant. Au contraire, le dépôt funéraire du casque n'est plus pratiqué à cette époque que chez les Celtes d'Italie, plus particulièrement les Sénons, mais semble avoir été abandonné, là aussi, avant la fin du premier quart du IIIᵉ s. av. J.-C. Des épées aux lames plus courtes et plus étroites que la forme standard (épées à fourreaux du type dit Hatvan-Boldog) correspondent probablement à une fonction particulière dans l'organisation militaire. L'innovation la plus remarquable de la première moitié du IIIᵉ s. av. J.-C. est la suspension du fourreau à l'aide d'une chaîne articulée qui le maintient bien en place contre la hanche et évite ainsi de gêner les mouvements du combattant.



Fig. 12

Les chars de guerre étaient encore utilisés en 295 av. J.-C. pendant la bataille de Sentinum mais leur usage n'est plus mentionné dans la description de la bataille de Télamon, en 225 av. J.-C. Cette désaffection fut probablement la conséquence du remplacement de leur fonction offensive qui consistait à rompre l'ordonnance des rangs de l'adversaire afin de faciliter l'action successive de l'infanterie, par de la cavalerie capable de charger en formation. L'équipement s'adapta progressivement à cette nouvelle technique de combat, notamment l'épée dont la lame devint de plus en plus longue et perdit même sa pointe, vers la fin du IIe s. av. J.-C., pour devenir une arme utilisable uniquement de taille. L'amélioration remarquable des moyens dont disposait la cavalerie celtique vers le début du Ier s. av. J.-C. est particulièrement bien illustrée par certaines représentations où l'on voit des cavaliers équipés d'éperons monter des chevaux sellés et harnachés, charger à la lance ou à l'épée (voir GUNDESTRUP, BIATEC). Cette cavalerie, qui constituait le corps d'élite des armées celtiques, était formée probablement d'effectifs à peu près permanents, recrutés notamment parmi l'aristocratie des cités et soumis à un entraînement régulier pour obtenir et maintenir une bonne capacité de manœuvre en formation. Bien équipée et bien entraînée, la cavalerie celtique était très appréciée par les Romains qui faisaient souvent appel à des unités auxiliaires de cette origine.

L'équipement militaire des Celtes ibériques était différent et correspondait probablement à une conception plus mobile du combat : il était constitué d'une courte épée ou d'une *falcata* à tranchant unique, d'un petit bouclier circulaire et de lances ou de javelots multiples (voir ALCÁCER DO SAL, ALMEDINILLA, ALPANSEQUE, ATIENZA, SOLIFERREUM). Des épées laténiennes apparaissent au IIIe s. av. J.-C., mais elles restent peu nombreuses et leur mode de suspension est adapté aux usages locaux (voir ARCÓBRIGA). Il ne semble pas exister de différences notables entre l'équipement des cavaliers et des fantassins tel qu'il apparaît dans les mobiliers funéraires, à l'exception de la présence de pièces de harnachement. Il s'agissait apparemment de guerriers polyvalents pouvant combattre selon les circonstances aussi bien en cavaliers qu'en fantassins.

Ill. : voir BELGRADE (Karaburma), BOLOGNE, GLAUBERG, GOSTILJ, LUTÈCE, PERGAME, VÉNÈTES.

Bibl. : *Celtes* 1991 ; Charpy 1987 ; Čižmář 1993c, 1996 ; Kruta et Forman 1985 ; Lorrio 1994, 1997 ; Rapin 1987, 1990, 1991, 1993, 1995 ; Sankot 1995 ; Szabó 1996a.

Fig. 11 : Fourreau en bronze gravé de la tombe n° 994 de Hallstatt* : partie centrale avec le défilé de trois fantassins armés de lances et de boucliers ovales, suivis de quatre cavaliers casqués, armés de lances et, dans un cas, d'une épée laténienne à bouterolle caractéristique ; le harnachement des chevaux comporte des phalères circulaires semblables à celles que l'on a trouvé dans des mobiliers funéraires d'Europe centrale (larg. du fourreau, ici haut. : 6 cm) ; deuxième moitié du Ve s. av. J.-C.

Fig. 12 : Revers d'une monnaie d'argent au nom de *Vetopalos*, attribuée aux Pictons* : le personnage représenté porte un casque avec couvre-joues, une cotte de mailles ou cuirasse légère, un ceinturon avec une longue épée sur le côté droit ; il tient dans sa main gauche un bouclier, dans la droite une lance et une enseigne au sanglier (diam. env. 1,5 cm) ; c'est l'équipement complet de l'élite militaire celtique, la cavalerie, de la première moitié du Ier s. av. J.-C.

ARMORIQUE (litt. « Pays sur la mer », de *are* , « sur, près », et *mori*, « mer »). Le terme désignait à l'époque de César les territoires de l'ouest de la Gaule riverains de l'Océan et ne correspondait donc probablement pas tout à fait à l'extension de la Bretagne historique, car il englobait également une partie limitrophe de la Normandie, notamment le Cotentin. Selon Pline l'Ancien (*H.N.*, IV, 105), le nom d'Armorique aurait même été porté anciennement par l'Aquitaine. L'énumération de César (*G. des Gaul.*, VII, 75) inclut parmi les cités armoricaines les Corisosolites, les Riedones, les Osismes, les Ambibarii, les Calètes, les Lémovices (un petit peuple homonyme de la puissante *civitas* de l'actuel Limousin ?) et les Unelles. Il faut certainement y ajouter au moins les Vénètes et les Namnètes dont le territoire, ajouté à celui des trois premières cités de la liste précédente, couvre la totalité de la péninsule armoricaine, entre les estuaires de la Loire au sud et de la Rance au nord. Ces cinq cités constituent

l'Armorique dans le sens étroit, usuel, du terme.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, V, 53, VII, 75, VIII, 31.

Daire 1992 ; Daire et Villard 1996 ; Galliou 1984 ; Galliou et Jones 1993 ; *Gaulois d'Armorique* 1990 ; Giot 1979 ; Giot et coll. 1968, 1971.

ARMSHEIM (Rhénanie, Allemagne). Découverte ancienne d'une sépulture à char du ve s. av. J.-C. dans un tumulus avec chambre funéraire de gros blocs de pierre : éléments métalliques du char, une œnochoé et deux bassins en bronze d'origine étrusque, une pointe de lance.
Musée : Mayence (Landesmuseum).
Bibl. Behrens 1927 ; Jacobsthal et Langsdorff 1929.

ARNEMETIA (litt. « Celle qui se trouve dans l'enclos sacré »). Déesse des sources et eaux sacrées vénérée en l'île de Bretagne. Les sources thermales de Buxton (Derbyshire) étaient connues à l'époque romaine comme *Aquae Arnementiae*.
Bibl. : Ross 1967.

AROTREBAE. Voir ARTABRES.
Bibl. : Strabon, *Géogr.*, III, 3.

ARQUÀ PETRARCA (prov. de Padoue, Italie). Localité des Colli Euganei, sur la limite qui sépare les anciens territoires de Padoue et d'Este, à proximité d'un ancien bras septentrional de l'Adige. Une nécropole à incinérations de type vénète (douze sépultures à dépositions multiples, dans des coffres de pierres plates, à l'exception d'un cas où il s'agit d'une simple fosse recouverte d'une dalle ; le mobilier de cinq autres sépultures fut recueilli avant la fouille) y fut partiellement explorée en 1938. Le mobilier comporte de nombreux objets laténiens (épées, lances, umbos de bouclier, forces, coutelas, fibules de type Cenisola et La Tène II, outils) comparables à ceux que l'on trouve dans les nécropoles plus occidentales de la zone de contact entre les Vénètes et les Cénomans (Isola Rizza, Povegliano, Vigasio) d'époque gallo-romaine (de la fin du IIe s. av. J.-C. à l'époque d'Auguste).
Musée : Este.
Bibl. : Callegari 1940 ; Gamba 1987.

ARRAS, culture d'. Faciès de l'âge du fer récent (v^e-Ier s. av. J.-C.) de l'est du Yorkshire ; nommé d'après un site de l'East Riding (North Humberside) où furent explorées entre 1815 et 1817 deux sépultures à char et plus d'une centaine d'autres tombes à inhumation, toutes signalées par des tertres funéraires. Certains mobiliers funéraires se distinguaient par des objets d'une qualité exceptionnelle : ainsi le « Queen's Barrow » contenait des parures parmi lesquelles figuraient plusieurs bracelets, une fibule richement incrustée de corail, une bague d'or, un collier de perles de verre et un anneau d'ambre. Une troisième tombe à char fut découverte dans cette même nécropole en 1875. Les trois petits tumuli (« King's Barrow », « Charioteer's Barrow » et « Lady's Barrow ») recouvraient des fosses circulaires creusées dans la craie qui contenaient des éléments démontés de chars à deux roues. On identifia également sur le site, en 1850, un autre élément particulier, confirmé par les fouilles de 1959 et attesté abondamment sur d'autres nécropoles : la présence d'un enclos quadrangulaire auquel correspondait, selon les récentes investigations, un tumulus de même forme. D'autres sépultures analogues furent découvertes ultérieurement (Danes Graves) mais ce sont surtout les fouilles très extensives des dernières décennies, rendues possibles par les méthodes de prospection modernes (photographie aérienne, magnétomètre), qui ont fourni une abondante documentation non seulement sur les nécropoles (Burton Fleming, Wetwang Slack), de loin les plus importantes de cette période en milieu insulaire, mais également les premières informations sur les habitats correspondants.

Le territoire de la culture d'Arras était habité par le peuple des Parisi, homonyme de la cité gauloise, et l'immigration de groupes d'origine continentale, au IIIe s. av. J.-C. ou antérieurement, a été évoquée pour expliquer certaines particularités du rite funéraire et les analogies que l'on peut leur trouver notamment dans le milieu marnien (dépôt de char, enclos quadrangulaire). Certains traits, notamment la position accroupie sur le côté des défunts inhumés, suggèrent

cependant une forte empreinte de traditions étrangères au milieu laténien, qui peuvent être considérées comme indigènes. D'autre part, le mobilier présente les caractéristiques propres au milieu britannique et ne semble pas comporter d'importations évidentes. Certains caractères trouvent des analogies continentales nombreuses et significatives, plus particulièrement parmi les matériaux champenois et danubiens de la première moitié du IIIe s. av. J.-C. : c'est le cas des fibules et des appliques discoïdales richement incrustées de corail, celui de certaines parures annulaires, mais également celui des épingles à tête ornée, dont des exemplaires ont été découverts récemment en milieu champenois. Un contact ponctuel assez fort pour expliquer ces parentés paraît donc vraisemblable. Si l'on tient compte de la continuité d'utilisation que l'on peut observer aussi bien sur les nécropoles que sur les habitats, on doit cependant considérer aujourd'hui que l'éventuel apport ethnique devait être proportionnellement très faible par rapport au substrat local.

Musées (matériaux de la nécropole d'Arras) : Londres (British Museum), York.

Bibl. : Cunliffe 1974 ; Dent 1982, 1985 ; *Celtes* 1991 ; Stead 1965, 1979, 1991b.

ARRETIUM (aujourd'hui Arezzo, Italie), bataille d'. En 285-284 av. J.-C., des Gaulois cisalpins (probablement des Sénons) assiégèrent la ville étrusque d'Arretium et infligèrent sous ses murs une défaite à l'armée romaine venue à la rescousse. Le consul L. Cécilius Metellus y trouva la mort. Cette victoire gauloise fut suivie d'une réaction immédiate de Rome qui aurait conduit à la défaite des Sénons et à l'occupation de leur territoire, suivie de déduction de la colonie de Sena Gallica (aujourd'hui Senigallia), en 283 av. J.-C. La réaction des Boïens, alliés aux Étrusques, fut une campagne qui se termina par la défaite du lac Vadimon.

Bibl. : Polybe, *Hist.*, II, 19.

Art. La désignation « art celtique » est aujourd'hui généralement employée pour la forme originale d'expression plastique propre aux Celtes dits historiques de culture laténienne. Ses débuts coïncident donc avec l'essor des contacts transalpins au Ve s. av. J.-C., sa fin fut provoquée par l'occupation des territoires celtiques ou, dans les régions insulaires qui étaient restées indépendantes, par l'introduction du christianisme.

Les formes d'art géométrique antérieures (VIIIe-VIe s. av. J.-C.) sont généralement rangées sous le terme d'« art hallstattien ». Les caractères spécifiques qui pourraient permettre de distinguer les manifestations de cet art propres aux populations celtiques de celles de leurs voisins de souche différente n'ont pas encore été distingués : ils sont apparemment beaucoup moins évidents que ceux qui confèrent son authenticité à l'art celtique laténien. Le répertoire géométrique est particulièrement bien illustré par la céramique peinte de certaines régions (Alb-Hegau, Bylany, Vix), les thèmes figurés sont peu nombreux (cheval, personnages stylisés, oiseaux aquatiques) et ils sont le plus souvent simplement juxtaposés dans des séquences linéaires répétitives. L'Allemagne méridionale et l'aire de la culture de Golasecca sont les seules régions présumées celtiques à avoir livré à ce jour des représentations plus complexes, des ébauches de scènes (poteries de Schirndorf, lit de Hochdorf, situle de Sesto Calende). Quelques rares œuvres (statue de Hirschlanden) témoignent d'influences méditerranéennes ponctuelles. Malgré le contraste apparent entre l'art hallstattien et l'art celtique laténien, il ne semble pas exister de rupture entre ces deux formes d'expression plastique successives, mais on peut au contraire discerner de nombreux éléments de continuité sémantique et conceptuelle.

Les œuvres de l'art laténien (Ve-Ier s. av. J.-C.) sont principalement de petits objets : parures, armes, vases, monnaies. Les sculptures en pierre qui nous sont parvenues sont peu nombreuses et les vestiges de l'architecture en bois ne peuvent témoigner dans leur état actuel d'une quelconque préoccupation esthétique. Les statues découvertes récemment à Fellbach-Schmiden montrent cependant clairement l'excellent niveau atteint par une sculpture en bois qui pouvait être utilisée également pour le décor architectural.

L'évolution de l'art celtique laténien peut être actuellement subdivisée en quatre grandes périodes.

1. La *période initiale ou de formation* (du deuxième tiers du ve au tout début du ive s. av. J.-C. ; correspond au « Premier Style » de P. Jacobsthal) : l'intensification des contacts avec le monde méditerranéen a pour conséquence l'introduction de thèmes ou de motifs figurés de lointaine origine orientale — l'Arbre de Vie entouré d'oiseaux ou de gardiens monstrueux (griffons, sphinx, serpents aux têtes de rapaces ou de quadrupèdes), le Maître des animaux, la palmette, la fleur de lotus (garnitures de Eigenbilzen et de Schwarzenbach) —, auxquels s'ajoutent quelques masques empruntés à des silènes ou des satyres et la tête de bélier (fibule de Parsberg, agrafe de Weiskirchen, cruche de Reinheim). Le choix de ces sujets n'est pas fortuit et illustre des concepts religieux bien structurés qui resteront propres à la culture laténienne dans toute son extension et pendant toute sa durée. C'est l'explication de la remarquable unité et de la stabilité iconographique de l'art celtique. On comprend ainsi pourquoi la transformation de modèles différents, dans différentes régions et à différentes époques, aboutit à des résultats analogues.

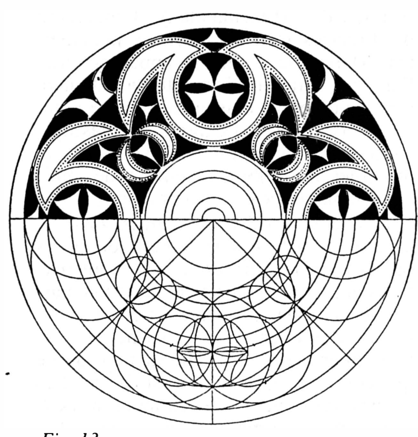


Fig. 13

La deuxième innovation de la phase initiale est la généralisation de l'emploi du compas, soit pour graver directement des décors, soit pour construire des compositions complexes dont les plus élaborées reposent sur l'évocation stylisée de formes naturelles (fleurs de lotus, palmettes : phalère de Somme-Bionne) et sur l'équivoque établie entre les motifs et le fond. Cette recherche de possibilités de lectures multiples restera pendant toute sa durée un trait fondamental de l'art celtique. La décomposition des formes naturelles n'est toutefois pas uniquement un jeu formel : l'analyse du traitement du visage humain montre, dès le ve s. av. J.-C., qu'il s'agit d'une démarche très particulière qui consiste à recréer le modèle ou la forme naturelle à partir d'un répertoire limité de signes, chargés eux-mêmes de signification (esses, feuilles terminées par des volutes dites « feuilles de gui »). L'attribut se trouve ainsi intégré à l'image qu'il permet d'identifier et les mêmes signes peuvent permettre de construire des images différentes (fibule d'Ostheim). Ces attitudes et ces procédés très particuliers distinguent clairement l'art celtique de tous les autres arts contemporains. Son répertoire et les mécanismes de transcription des modèles méditerranéens révèlent une unité de fond, mais la variété des supports et des techniques employées, ainsi que la facture propre aux différents individus ou ateliers, lui confèrent une diversité apparente. La narration et la description, même allusives, sont visiblement étrangères à l'esprit de cet art. Le fourreau de Hallstatt est la seule exception notable de la période initiale connue à ce jour. La majorité des œuvres est constituée par des objets mobiliers de métal — éléments de harnachement ou de chars, fourreaux d'épée (Hochscheid), cruches à vin, parures personnelles et garnitures diverses (Reinheim, Rodenbach, Schwarzenbach) —, mais des décors élaborés apparaissent dans certaines régions également sur les céramiques (Matzhausen) et on connaît une douzaine de sculptures de pierre (pilier de Pfalzfeld). L'aire principale de diffusion s'étend, entre les plaines du nord et les Alpes, de la Champagne à la limite occidentale de la cuvette karpatique.

2. La *période d'épanouissement* (du début du ive au début du iie s. av. J.-C.) : le

contact direct qui s'établit entre les Celtes et les centres grecs et étrusques d'Italie a pour conséquence l'assimilation de modèles empruntés au répertoire des bronziers et orfèvres grecs, resté jusque-là sans grande influence. Ce nouveau courant stylistique (« style de Waldalgesheim » ou « Style végétal continu ») a pour composante principale des motifs végétaux parmi lesquels le plus important est le rinceau. Les innovations majeures sont alors le remplacement de la simple juxtaposition des motifs dans les compositions par leur enchaînement continu et l'apparition de principes dynamiques d'assemblage, notamment de la symétrie par rotation.

La formation du nouveau style est illustrée par les quelques pièces trouvées en Italie — torque et fourreau de Filottrano, fourreau de Moscano di Fabriano, casque de Canosa — qui représentent apparemment le début de séries transalpines et sont antérieures au milieu du IVe s. av. J.-C. Le rayonnement de ce nouveau faciès celto-italique est attesté par des objets de prestige, trouvés notamment en Suisse (fibules de Berne « Schosshalde », Stettlen-Deisswil, Münsingen), en France (casques d'Amfreville et d'Agris, matériaux des tombes à char de Berru, la Gorge-Meillet, cruches de Basse-Yutz) et quelques sites plus orientaux (Waldalgesheim, Dürrnberg, Čížkovice, Brunn am Steinfeld). Les objets mobiliers de métal représentent toujours l'écrasante majorité du matériel. La principale application du nouveau style à la céramique est constituée par une série champenoise de poteries peintes en réserve, selon le principe des vases grecs à figures rouges (Caurel, Prunay). La prévalence des motifs d'inspiration végétale ne conduit pas à la disparition totale des représentations humaines et animales. Une nouvelle forme de figuration allusive se développe, illustrée surtout par la palmette, transformée par de subtiles retouches en l'évocation d'un visage. C'est la « métamorphose plastique », qui signifie que, dans le passage d'une forme — végétale, animale, humaine, abstraite — à l'autre, l'équilibre n'est pas encore rompu et aucune ne s'impose de façon prépondérante (fourreau de Filottrano, torque des Jogasses,

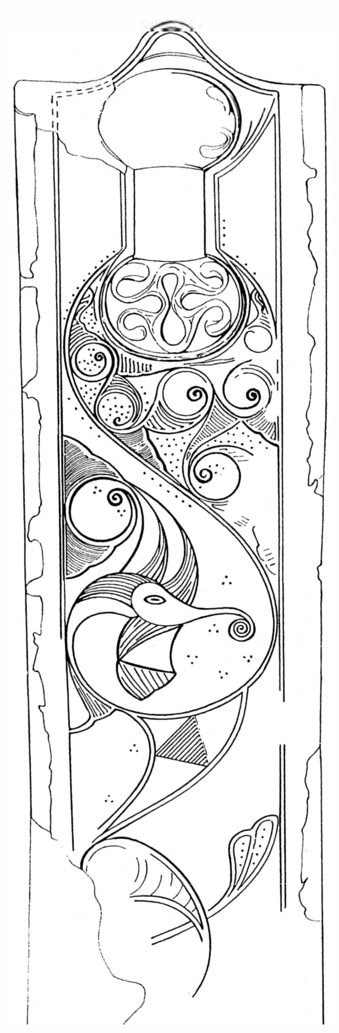


Fig. 14

pièces de char de Mezek). La diffusion rapide du nouveau style s'explique par le développement d'une production à grande échelle de parures et d'armes décorées, destinées à satisfaire les besoins croissants de la classe militaire. Intégré de manière capillaire dans l'ensemble de la société celtique, l'art laténien brise alors définitivement les liens formels qui

l'unissaient encore à l'art méditerranéen. Un langage figuré, indépendant et parfaitement cohérent est désormais constitué, imprimant à l'art celtique de la fin du IVe s. av. J.-C. et du siècle suivant un caractère remarquablement unitaire. L'iconographie est rendue de plus en plus allusive et ésotérique par la fusion d'éléments isolés de leur contexte et par le jeu formel des volumes ou des lignes (fourreau de Cernon, anneaux de cheville d'Europe centrale, garniture d'Attichy), mais ne diffère pas sensiblement dans sa structure de celle du Ve s. av. J.-C. : un répertoire d'attributs ou de signes (palmette, esse, feuilles terminées par des volutes) associé à quelques représentations humaines, animales et monstrueuses. Le IIIe s. av. J.-C. est l'époque de l'extension maximale de l'art celtique. D'importants foyers sont alors actifs, non seulement dans l'ancienne aire laténienne (Champagne, Bohême, Allemagne méridionale, Autriche), mais également dans des régions d'expansion récente (Hongrie, Slovénie, Croatie, Serbie, Roumanie). L'influence de l'art continental s'exerce alors fortement sur le milieu insulaire où elle suscite le développement d'un faciès spécifique (torque de Knock-Clonmacnoise, bouclier de la Witham, fourreaux de Lisnacrogher).

3. L'*art des oppida et l'épanouissement de l'art des images monétaires* (du début du IIe à la seconde moitié du Ier s. av. J.-C.) : la production artistique qui accompagne l'essor des oppida est moins bien connue que celle des périodes précédentes, car l'évolution des usages funéraires se traduit par un appauvrissement généralisé des mobiliers, et le matériel recueilli sur les habitats — de petits objets perdus ou jetés, généralement fragmentaires — ne peut fournir qu'une image incomplète et déséquilibrée. Les séries les plus nombreuses et les plus représentatives sont actuellement constituées par des poteries peintes de motifs zoomorphes (Aulnat, Feurs, Goincet, Roanne), des garnitures métalliques de seaux et des statuettes en bronze à destination probablement votive. Les plaques d'argent du bassin rituel de Gundestrup, exceptionnelles par leur caractère descriptif et narratif, insolites dans le cadre de l'art celtique, sont aujourd'hui considérées comme une œuvre périphérique, celtique par son contenu, mais fabriquée probablement dans un atelier de la cuvette des Karpates ou du Bas-Danube par des artisans imprégnés de la tradition locale de l'art dit thraco-gète. En partie plus ancienne, la sculpture de pierre de la Provence (Roquepertuse, Entremont) représente sans doute une dérivation périphérique de la sculpture hellénistique. La conception proprement celtique est mieux illustrée par la tête de Mšecké Žehrovice en Bohême et les animaux de bois de Fellbach-Schmiden. L'essentiel de la documentation est fourni cependant par les images monétaires qui apportent un témoignage de premier ordre sur la richesse de l'art celtique laténien de cette période. Issues de modèles méditerranéens, elles montrent que ces derniers furent transformés de la même manière qu'au cours des périodes précédentes : l'adjonction d'éléments absents sur les prototypes, la modification des proportions originales et les autres retouches ou déformations que l'on peut observer ne visent pas à obtenir une simple stylisation décorative, mais à s'approprier l'image en lui imposant une nouvelle signification.



Fig. 15

Les créateurs des monnaies celtiques ne furent donc pas des imitateurs plus ou moins adroits : ils cherchaient à adapter l'image à un nouveau contenu et à l'intégrer dans leur propre système de conventions plastiques. L'iconographie monétaire n'est donc pas foncièrement différente de celle qui est documentée, depuis le Ve s. av. J.-C., par les autres catégories d'objets : on retrouve les mêmes représentations humaines associées à des attributs ou signes traditionnels et les monstres caractéristiques (palmettes, esses,

cheval à tête humaine, serpent à tête de bélier et autres). Les images monétaires se chiffrent par milliers et constituent donc l'ensemble le plus important et le plus cohérent qui nous soit parvenu de l'art des anciens Celtes.

La spécificité et l'autonomie de l'art celtique semblent s'estomper progressivement à partir du début du Ier s. av. J.-C. On voit apparaître alors des représentations qui se rattachent pleinement aux conventions plastiques gréco-romaines. Le regain d'influences méditerranéennes agit apparemment sur un milieu où la capacité de transformation et d'intégration des apports extérieurs est affaiblie. Les modes d'expression traditionnels persistent à côté des nouveaux emprunts, mais leur proportion semble désormais de plus en plus faible et leur impact limité. La fin de l'indépendance des Celtes continentaux coïncide donc chez eux avec l'extinction d'un art celtique authentique et indépendant.

4. Les *survivances insulaires* (de la seconde moitié du Ier s. av. J.-C. au début du Ve s. apr. J.-C.). L'art des Celtes insulaires présente depuis ses débuts des caractères spécifiques. Il est toutefois étroitement lié, du Ve au Ier s. av. J.-C., à l'art continental. Les principales manifestations de ce dernier y trouvent un écho qui est reconnaissable même lorsqu'il n'est que partiel et déformé. Après l'arrêt, apparemment assez brutal, de la production artistique des Celtes continentaux, les artisans insulaires perpétuèrent, en les exaltant quelquefois, les principes fondamentaux de l'art laténien : adaptation parfaite du décor à la forme du support, utilisation systématique et savante du compas (miroir de Desborough), équivoque entre le fond et le décor, représentation par allusion, omniprésence de signes curvilignes, assemblages d'éléments végétaux et animaux (garniture de bouclier de Wandsworth). Grâce à l'émail multicolore, certaines de leurs créations de métal atteindront une richesse chromatique jusqu'ici inconnue (plaque émaillée de Paillard). Essentiellement mobilier, l'art reste l'expression privilégiée d'un milieu foncièrement rural, faiblement influencé par les modes romaines et fortement attaché à ses traditions. Même après la conquête partielle de la Grande-Bretagne, des artisans locaux perpétuent les acquis formels de l'art insulaire et donnent ainsi aux productions romano-britanniques un caractère spécifique qui n'a pas d'équivalent dans les autres provinces celtiques (fibules de Backworth, Birdlip). Les derniers prolongements de l'art laténien s'épanouissent en Irlande (disque de la Bann, torque de Broighter, fourreaux de Lisnacrogher, plaquettes gravées de Lough Crew, pierre de Turoe). L'héritage de l'art celtique laténien y deviendra ainsi le fondement d'un art chrétien puissamment original.

Bibl. : **Généralités**. Duval P.-M. 1977 ; *Early Celtic Art* 1970 ; Finlay 1973 ; Duval et Hawkes 1976 ; Jacobsthal 1934a, 1944 ; Kruta 1979a, 1992 ; Megaw 1970, 1978 ; Megaw et Megaw 1989 ; Raftery 1990 ; Schefold 1949/1950 ; *Treasures of Celtic Art* 1998. — **Art continental**. *Art celtique en Gaule* 1983 ; Duval A. 1989 ; Duval P.-M. 1964, 1977a ; Duval et Kruta 1982 ; *Eastern Celtic Art* 1974 ; Frey et Schwappach 1973 ; Jacobsthal 1934 ; Jope 1971 ; Klindt-Jensen 1953 ; Krämer 1996 ; Krämer et Schubert 1979 ; Kruta 1975, 1976/1977, 1978, 1987, 1988 ; Lengyel 1954 ; Megaw 1972 ; Moosleitner 1987 ; Rapin et coll. 1992 ; Szabó 1972, 1973, 1975, 1977, 1985, 1996a ; Szabó et Petres 1992 ; Zachar 1987. — **Art insulaire**. Brailsford 1975 ; Fox 1958 ; Frey et Megaw 1976 ; Mc Gregor 1976 ; Megaw 1986 ; Megaw et Megaw 1991 ; Raftery 1983, 1984, 1987b ; Stead 1985, 1985a.

Fig. 13 : Phalère circulaire en bronze ajouré de la sépulture à char de Somme-Bionne* (Marne) avec, sur une moitié, le schéma de la construction au compas de son décor (diam. 7 cm) ; deuxième moitié du Ve s. av. J.-C.

Fig. 14 : Cernon-sur-Coole* : partie supérieure de la plaque de revers du fourreau en fer, richement gravé sur les deux faces (larg. 5 cm) ; début du IIIe s. av. J.-C.

Fig. 15 : Droit et revers d'un statère en bas alliage des Coriosolites* armoricains, trouvé à Huelgoat, Finistère (diam. env. 2,2 cm) ; première moitié du Ier s. av. J.-C.

ARTABRES (gr. *Αρταβροι*). Peuple de l'actuelle Galice installé sur la côte atlantique dans les environs du cap Nerium (Finisterre) dans l'actuelle région de La Corogne. Selon Strabon qui cite Posidonios, c'est le « dernier peuple de la Lusitanie vers le nord-ouest » où « la terre fleurirait littéralement de paillettes

d'argent, d'étain et d'or blanc [or mêlé d'argent] » charriées par les cours d'eau. Pour récupérer le métal, les femmes auraient filtré la boue à l'aide de tamis en vannerie. Le Portus Artabrorum correspondrait à l'actuel Duyo.
Bibl. : Strabon, *Géogr.*, II, 5, III, 2,9, 3,5.

ARTHUR (lat. *Artorius* ou *Arturus*, anc. fr. *Artus*). Nom d'un personnage légendaire devenu le protagoniste d'un cycle héroïque qui cristallisa autour de lui une partie de la tradition des Celtes insulaires et donna à la littérature de l'Europe médiévale un de ses plus beaux fleurons. D'après les connaissances actuelles, le modèle historique était probablement un chef de guerre du nord de l'île, tué vers l'an 537 ou 539 avec un certain Medraut à la bataille de Camlann, un lieu qui pourrait correspondre au fort de Camboglanna (Cumberland) sur le mur d'Hadrien. On associe au nom d'Arthur une grande bataille contre les Saxons, gagnée en 516 ou 518 et localisée au *Mons Badonicus*, identifié généralement à la forteresse de Badbury Rings dans le Dorset.

La résidence légendaire d'Arthur, Camelot, est traditionnellement identifiée au site de Cadbury Castle dans le Somerset. Voir aussi AVALLON, UTHER PENDRAGON
Bibl. : Alcock 1971, 1972, 1987a, 1988.

Artisanat. La diversité et la qualité de l'artisanat celtique sont attestées par les auteurs anciens qui évoquent plus particulièrement certains domaines dans lesquels les Celtes avaient atteint un niveau reconnu par leurs contemporains méditerranéens. C'était le cas pour le travail du métal, notamment du fer : selon une tradition, le forgeron helvète Hélicon serait venu pratiquer son métier en Italie dans les temps légendaires qui précédèrent l'invasion. Le meilleur témoignage sur la qualité du travail des artisans du métal est cependant fourni par les objets qu'ils produisirent : l'équipement militaire (épées, fourreaux, chaînes de suspension et autres), les pièces métalliques de char, les parures en fer (fibules de Conflans) ou en bronze (fonte à cire perdue), la chaudronnerie se nourrissent des siècles d'expérience des métallurgistes de l'Europe intérieure et illustrent depuis le VIe s. av. J.-C. une exceptionnelle capacité d'invention ainsi qu'une très grande sensibilité pour les matériaux. Certaines techniques de travail du fer employées par les Celtes n'ont d'ailleurs pas été retrouvées jusqu'ici. Les traces d'activité recueillies sur les sites d'habitat n'indiquent actuellement la possibilité d'une spécialisation des ateliers en bronziers et forgerons que pour la période la plus récente (voir ALÉSIA).

Autre métier du feu, l'émaillage se développe à partir du IVe s. av. J.-C. dans quelques foyers dont les plus anciens et les plus actifs semblent pouvoir être localisés dans la partie septentrionale du plateau suisse. Le travail du verre, limité à la fabrication de parures (perles, bracelets) atteint une certaine ampleur vers la fin du IIIe s. av. J.-C.

La production de la poterie et son évolution sont particulièrement connues, grâce aux innombrables découvertes provenant aussi bien d'habitat que de sépultures. La spécialisation de certaines productions fines est attestée dès la fin du VIe s. av. J.-C. (voir VIX). On peut apprécier la variété des formes et des techniques employées aussi bien pour la fabrication (utilisation du tour, pâtes graphitiques) que pour l'ornementation (estampée, peinte, lissée). Les procédés de cuisson sont documentés par les découvertes de fours qui attestent quelquefois par leur concentration l'existence de quartiers artisanaux (voir BRATISLAVA).

Le travail du bois n'est connu directement que par de rares pièces préservées, mais l'outillage employé était le même que celui utilisé par les différents métiers avant l'introduction des machines. Les appréciations des auteurs anciens sont unanimes quant à la variété et à la qualité de la charronnerie celtique qui a su développer une gamme de véhicules adaptés à différents usages dont seuls les chars de guerre ou d'apparat sont connus grâce aux éléments métalliques conservés dans les sépultures. La charpenterie devait jouer un rôle essentiel dans la construction, presque exclusivement en bois. La boissellerie était également très importante, mais nous ne connaissons la vaisselle en

bois qu'à partir de trouvailles assez peu nombreuses (La Tène, Glastonbury).

La vannerie est connue seulement par quelques pièces conservées en milieu humide. Elle était largement utilisée depuis le néolithique et avait atteint à l'âge du fer un excellent niveau, associé à une grande variété d'utilisation (corbeilles, engins de pêche, éléments de véhicules et de constructions, etc.).

On peut juger de la production textile par quelques découvertes qui confirment l'excellente qualité des tissus celtiques évoquée par les Anciens. Des motifs étaient tissés ou brodés, donnant aux vêtements celtiques un aspect riche et coloré.

Le travail de la pierre est actuellement surtout représenté par l'extraction et le façonnage de meules, exportées quelquefois loin de leur lieu d'origine.

L'extraction et le façonnage de la sapropélite est une activité régionale, bien documentée sur de nombreux sites du centre de la Bohême (voir MŠECKÉ ŽEHROVICE). Le rayonnement de sa production à des centaines de kilomètres est attesté par de nombreuses découvertes.

D'une manière générale, l'artisanat celtique semble avoir évolué vers une spécialisation accrue pendant la période des oppida. Certaines activités de production semblent s'être alors regroupées dans les quartiers artisanaux qui constituent une des caractéristiques de ces agglomérations à fonction urbaine.

Bibl. : *Arti del fuoco dei Celti* 1999 ; Drda et Rybová 1995a ; Guillaumet 1994, 1996 ; Meduna 1995 ; Pleiner 1973, 1993 ; Salač 1996 ; Sankot 1994, 1995 ; Venclová 1995, 1997.

ARUR. Voir ARA.

ARVERNES (gr. *Αρσερνοι*, lat. *Arverni*). Peuple du centre de la Gaule, dont le nom est resté attaché à l'Auvergne qui constituait le noyau de leur territoire. Certains auteurs anciens évoquent la suprématie qu'ils auraient exercée jadis sur les peuples de la Gaule. Ainsi, selon Strabon (*Géogr.*, IV, 2,3), « leur territoire s'étendait à l'origine jusqu'à Narbonne et aux frontières de la Massaliotide et les peuples leur étaient soumis jusqu'au mont Pyréné, jusqu'à l'Océan et jusqu'au Rhin ». On a voulu considérer cette « hégémonie arverne » comme fondée sur un rôle déterminant dans le contrôle du trafic de l'étain atlantique et en voir l'expression dans la diffusion d'un monnayage ancien imité du statère macédonien de Philippe et encore très proche du prototype dont il reprend même la légende, à peine modifiée. L'existence d'un empire économique associé à une sorte de contrôle monétaire paraît difficilement compatible avec ce que nous savons de l'organisation des peuples celtiques au IIIe s. av. J.-C., période supposée où se serait développé le pouvoir arverne. Cette phase initiale du monnayage gaulois doit plutôt être associée à l'essor du mercenariat, une activité où les Arvernes ont probablement joué un rôle important. En effet, un passage d'Apollodore, un auteur grec qui écrivait vers le milieu du IIe s. av. J.-C., cité par Étienne de Byzance, qualifie les Arvernes de « plus belliqueux parmi les peuples gaulois de la Celtique » et il est possible que les mercenaires gésates de la vallée du Rhône qui participèrent en 225 av. J.-C. à la bataille de Télamon aient été recrutés chez eux et leurs voisins allobroges.

L'emprise romaine sur la Narbonnaise provoqua la réaction commune de ces deux peuples qui affrontèrent militairement les légions sous la conduite du roi arverne Bituitos, fils de Luern, un souverain connu par sa richesse et ses largesses. Strabon (*Géogr.*, IV, 1, 11) place une des batailles gagnées en 121 av. J.-C. contre l'armée des Celtes par Cnæus Ahénobarbus à proximité du confluent de la Sorgue et du Rhône. Une autre, où les Romains, forts de trente mille hommes et commandés par Fabius Maximus Aemilianus auraient taillé en pièces les deux cent mille Gaulois de la coalition de Bituitos, aurait eu lieu près du confluent de l'Isère et du Rhône, vers Valence.

La défaite conduisit probablement les Arvernes à accepter une certaine coopération avec Rome, mais ils conservèrent apparemment toujours une rivalité vis-à-vis de leurs voisins éduens qui visaient également à une forme d'hégémonie régionale. Le cas de Celtillos, père de Vercingétorix, qui aurait eu « l'empire de la Gaule » mais aurait été condamné à

mort parce qu'il aspirait à la royauté, montre que le rayonnement de la puissance arverne n'avait pas pris fin avec la défaite de 121 av. J.-C., mais également qu'ils avaient abandonné la royauté au profit d'un système oligarchique analogue à celui qui est attesté notamment chez les Éduens. Le rôle des grandes familles est bien illustré par Vercingétorix et ses parents : son père, son oncle Gobannitio, notable de la faction pro-romaine et son cousin Vercassivelaunos, un des quatre chefs de l'armée de la coalition gauloise en 52 av. J.-C. Les Arvernes avaient comme peuples clients, vers le début du Ier s. av. J.-C., les Vellavii du Velay, les Gabales de la Lozère et les Éleutètes, de localisation incertaine. Leur oppidum principal était Gergovie, mais une agglomération importante s'était développée dans la plaine, sur le site d'Aulnat (il pourrait s'agir du chef-lieu nommé Nemossus, situé sur la Loire, que mentionne Strabon). Elle sera remplacée après la conquête par la nouvelle ville voisine de Augustonemetum (Clermont-Ferrand), qui deviendra le chef-lieu de la cité. Les effectifs militaires attribués par César aux Arvernes pendant la guerre des Gaules (VII, 75 : deux cent cinquante-quatre mille hommes ; VII, 76 : deux cent quarante-huit mille) sont proches de ceux évoqués pour le conflit de 121 av. J.-C. (deux cent mille hommes) et permettent une estimation de l'ensemble de la population de la cité à environ un million d'individus.

Les Arvernes étaient connus pour le culte du Mercure gaulois (Lug), qualifié d'*Arvernus* ou *Arvernorix*, auquel ils dédièrent, après la conquête romaine, une statue colossale de bronze, œuvre de Zénodore, élevée au sommet du Puy-de-Dôme (Pline, *H.N.*, XXXIV, 45).

Voir CRITOGNATOS.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 31, 45, VII, 3, 5, 7, 8, 9, 34, 37, 38, 64, 66, 75, 77, 89, 90, VIII, 4, 76, 83, 88, VIII, 44 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 1, 2,3 ; Tite-Live, *Hist. rom.*, V, 34, XXVII, 39, *Epit.* 61, 107 ; Pline, *H.N.*, IV, 109, VII, 166, XXXIV, 45, 47.

ARVERNORIX (litt. « roi des Arvernes »). Épithète de Mercure dans une inscription de Rhénanie.
Bibl. : *C.I.R.*, 1741.

ASBACH (Rhénanie-Palatinat). Tumulus avec trois inhumations de la *Hunsrück-Eifel-Kultur* dont une avec une fibule laténienne ornithomorphe, des bracelets à nodosités et des petits anneaux, le tout de bronze.
Musée : Trèves.
Bibl. : Haffner 1976.

ASNIÈRES-SUR-SEINE (dép. Hauts-de-Seine, France). Sans localisation précise, plusieurs sépultures à inhumation contenant des pièces d'équipement militaire laténien, caractéristiques du IIIe s. av. J.-C., furent fouillées au XIXe s.
Bibl. : Duval P.-M. 1961 ; Kruta et Rapin 1987.

ASPERG. Voir HOHENASPERG.

Assemblée. L'assemblée des hommes qui se réunissaient en armes, pour signifier probablement ainsi leur statut d'hommes libres, était, selon les témoignages des auteurs anciens, l'organe suprême des confédérations tribales ou des cités celtiques. Sa présence chez les Galates indique clairement qu'elle jouait ce rôle au moins depuis le début du IIIe s. av. J.-C. Elle est également mentionnée chez les Celtes de l'actuel Languedoc (probablement des Volques) en 218 av. J.-C. (Tite-Live, *Hist. rom.*, XXI, 20). On peut cependant supposer qu'elle dérive de formes beaucoup plus anciennes de ce qui a été quelquefois qualifié de « démocratie militaire ». Il est possible que, comme cela semble avoir été le cas en Irlande, elle se soit réunie à l'origine annuellement, lors de la grande fête d'été associée à la souveraineté (Lugnasad). Toutes les décisions importantes qui entraînaient l'ensemble de la communauté étaient soumises à la délibération et au vote de cette assemblée : l'entrée en guerre, l'émigration (Helvètes). Elle élisait probablement aussi à l'origine le roi, mais le magistrat annuel (*vergobret*) qui était placé à la tête des cités les plus évoluées du Ier s. av. J.-C. semble avoir été élu par le « sénat », une sorte d'assemblée permanente réduite qui était constituée probablement par les représentants des grandes familles de l'aristocratie. L'assemblée de la commu-

nauté n'était alors convoquée qu'à l'occasion d'événements exceptionnels.

ASSENOIS (Belgique). Petite nécropole (trois sépultures à inhumation) du groupe des tombelles ardennaises. Poteries peintes, torque, fibule ornithomorphe et bracelets à tampons. Vᵉ s. av. J.-C.
Bibl. : Cahen-Delhaye 1974, 1995.

Astrologie. Voir ASTRONOMIE.

Astronomie. Il n'existe aucun texte ancien qui résume de manière systématique et complète les connaissances qu'avaient les Celtes des astres et de l'organisation de l'Univers, ainsi que leurs conceptions dans ce domaine. Les témoignages de nature diverse qui peuvent être réunis indiquent cependant de manière convaincante qu'ils étaient héritiers d'une très longue tradition d'observation des astres et de leurs mouvements et qu'ils savaient utiliser des données astronomiques complexes pour un comput très élaboré, resté en usage, pour des raisons certainement liturgiques, au moins jusqu'à la fin du IIᵉ s. apr. J.-C., c'est-à-dire à la date de l'enregistrement écrit du calendrier gaulois, attesté notamment par l'exemplaire trouvé à Coligny. L'analyse de ce document, qui est l'unique témoignage direct de la science des druides, confirme pleinement les appréciations des auteurs anciens, notamment le témoignage de César (*G. des Gaul.*, VI, 14) sur l'intérêt qu'ils portaient « aux astres et à leurs mouvements ». Selon une récente hypothèse, les dates de leurs fêtes principales auraient été associées au lever héliaque ou d'autres positions significatives d'étoiles particulièrement faciles à observer (Antares, Capella, Aldebaran, Sirius et Orion).

Il n'existe également aucune information précise sur la détermination de correspondances entre les faits célestes et terrestres. Mais l'existence d'une astrologie celtique se trouve être indirectement confirmée par certaines notations du calendrier de Coligny, plus particulièrement l'indication de jours supposés fastes et néfastes (*anmat*).

L'importance accordée par les Celtes aux phénomènes célestes pour leur comportement ressort clairement de l'épisode de l'an 218 av. J.-C. décrit par Polybe (*Histoires*, V, 78), où les Aigosages, passés de Thrace en Asie Mineure au service du roi Attale, observèrent une éclipse de Lune : ils « virent dans ce phénomène un prodige et déclarèrent qu'ils n'iraient pas plus loin ».

On a également avancé l'hypothèse que certains motifs figurant sur des monnaies gauloises (cercles, pointés ou non, prolongés quelquefois en une direction par des lignes ; ce dernier motif est généralement interprété comme une lyre) pourraient représenter des comètes ou des conjonctions particulièrement significatives.
Bibl. : Baquetano et Escorza 1998 ; Gaspani 1999 ; Gaspani et Cernuti 1997 ; Müller J. W. 1987.

ASTURES. Confédération de peuples de souche celtique ou celtisée qui occupaient le littoral atlantique entre les Callaeci de la Galice et les Cantabres, entre les fleuves Navia et Sella (partie septentrionale de l'actuelle province d'Oviedo), ainsi que la partie nord-occidentale de la Meseta, où leurs voisins sud-orientaux étaient les Vaccéens. Ils avaient une économie foncièrement pastorale et leur habitat s'appuyait sur un réseau de castros. Leur territoire sera incorporé par les Romains dans la province de Lusitanie en 19 av. J.-C.
Bibl. : Strabon, *Géogr.*, III, 4.
Solana Sainz 1991.

ATANCE, EL (Guadalajara, Espagne). Nécropole celtibérique de la « culture du Tage », au lieu-dit « Las Horazas », fouillée anciennement par Cerralbo : armes, mors, poteries.
Musée : Madrid.
Bibl. : Cerralbo 1916 ; Lorrio 1994, 1997 ; Schüle 1969.

ATAX. Ancien nom de la rivière Aude.
Bibl. : Pline, *H.N.*, III, 32.

ATECTORIX. Nom attesté par la légende d'une monnaie attribuée aux Pictons.
Bibl. : Colbert de Beaulieu et Fischer 1998.

ATEKNATOS. Notable d'origine celtique du IIe s. av. J.-C., fils de Trutos et frère aîné de Koisis, attesté par la stèle bilingue de Todi.
Bibl. : Lejeune 1988.

ATEL-BRATEI (Roumanie). Important lot d'objets laténiens provenant d'une nécropole détruite : fibules (variantes tardives de type Münsingen et de schéma La Tène II), anneaux de cheville à oves creux, perle-masque en verre polychrome, armes, poteries (deuxième tiers du IIIe s. av. J.-C.).
Musée : Medias.

ATEPOMAROS (litt. « Très Grand Cavalier »). 1. Nom d'un roi légendaire qui aurait participé, selon une tradition rapportée par le Pseudo-Plutarque, à la fondation de Lugdunum (Lyon). Le nom est connu par des inscriptions d'époque romaine.

2. Surnom de l'Apollon gaulois, connu par une inscription découverte chez les Bituriges Cubi.
Bibl. : *C.I.L.*, XIII, 1318.

ATEPORIX. Notable galate, probablement de l'époque d'Auguste, père d'Albiorix.
Bibl. : Strabon, *Géogr.*, XII, 3.
C.I.G., III, 4039.

ATESUI. Peuple installé quelque part en Gaule lyonnaise (pays de Séez ?).
Bibl. : Pline, *H.N.*, IV, 107.

ATIENZA (Guadalajara, Espagne). Nécropole celtibérique de la « culture du Tage », fouillée anciennement par Cabré au lieu-dit « Altillo del Cerropozo » : une vingtaine de tombes à incinération en urne avec armes (épées courtes ; avec poignée, garde et fourreau incrustés d'argent pour l'exemplaire de la tombe n° 16 ; pointes de lances, pièces métalliques de boucliers), mors de chevaux, agrafes de ceinturon (plaque incrustée d'argent dans la tombe n° 16), forces et quelques fibules (IVe-IIIe s. av. J.-C.).
Musée : Madrid.
Bibl. : Lorrio 1994, 1997 ; Schüle 1969.

ATIS. En 238 av. J.-C., il était avec Galatos, l'un des deux rois des Boïens cisalpins. Les deux souverains auraient été alors victimes du soulèvement interne d'une partie de ce peuple contre les partisans d'une alliance avec des Transalpins, qui étaient descendus en Italie sur leur invitation et étaient arrivés jusqu'à Ariminum.
Bibl. : Polybe, *Hist.*, II, 21.

ATRÉBATES. 1. Peuple de la Gaule Belgique, dont le nom est conservé dans celui de l'Artois. Son agglomération principale était Nemetacon (Arras).
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, II, 4, 16, 23, IV, 21, V, 46, VII, 75, VIII, 7, 47, ; Strabon, *Géogr.*, IV, 3 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 9.

2. Une partie des Atrébates s'installa, probablement au IIe s. av. J.-C., dans l'île de Bretagne, au sud de la Tamise et à l'ouest du Cantium, où il forma avec les Regni un ensemble dont le territoire comprenait le Berkshire, le Sussex et une partie du Hampshire. Pour cette raison, le roi des Atrébates continentaux, Commios, imposé en 57 av. J.-C. par César, fut envoyé dans l'île afin de préparer l'expédition de Bretagne par des contacts préliminaires avec les peuples insulaires. Revenu en Gaule, il rallia en 52 Vercingétorix et s'enfuit après la défaite dans l'île où il accéda à la royauté chez les Atrébates, qui frappèrent des monnaies d'or à son nom. Le monnayage des Atrébates, qui aurait débuté vers 75 av. J.-C., circulait également sur le territoire des Regni, indiquant ainsi clairement que ces deux peuples appartenaient au même ensemble politico-économique. Le successeur de Commios, son fils Tincommios, régna probablement pendant une vingtaine d'années, depuis environ 30 jusque vers 10 av. J.-C. Il fut alors détrôné, probablement par Eppillos qui lui succéda et régna jusque vers l'an 10 apr. J.-C., pendant une période où la crise des Trinovantes et Catuvellauni qui suivit la mort de Tasciovanos favorisa la pénétration des Atrébates dans le Cantium. L'avènement de Cunobelinos marqua la fin de cette entreprise, associée probablement à la destitution d'Eppillos et à son rempla-

cement par Verica, lui-même victime de la pression exercée sur les Atrébates par leur puissant voisin, ainsi que l'indique l'émergence d'un monnayage au nom de Epaticcos, fils de Tasciovanos dont le pouvoir se termina probablement avec l'intervention romaine de 43 apr. J.-C. Le dernier souverain des Atrébates a été Caratacos, le chef de la résistance qui fut livré aux Romains par Cartimandua en 51 av. J.-C. Les principaux oppida des Atrébates-Regni étaient Calleva (Silchester), Venta (Winchester) et le complexe fortifié des environs de Chichester (Noviomagus Regnensium).
Bibl. : Cunliffe 1973, 1974 ; Van Arsdell 1989.

ATTICHY (dép. Oise, France). Sépulture à char, découverte fortuitement en 1926 et en grande partie détruite. Parmi les pièces sauvées figurent des fragments de bandages de roues en fer et des anneaux passe-guides de joug en bronze avec une remarquable pièce de fixation représentant une tête d'animal, réalisée à partir d'un assemblage de volumes géométriques, et deux volutes en fort relief. C'est une œuvre particulièrement caractéristique de l'art celtique du IIIe s. av. J.-C.
Musée : Compiègne.
Bibl. : Duval A. et Blanchet 1974.

ATTYMON (Irlande). Trouvaille isolée dans une tourbière (dépôt votif ?) d'une paire de mors et de « pendants » assortis. Leur décor simple mais efficace, fondé sur une palmette et évoquant un masque, en fait une des œuvres les plus représentatives de l'art pré-chrétien en Irlande.
Musée : Dublin.
Bibl. : Kruta et Forman 1985 ; Raftery 1983, 1984.

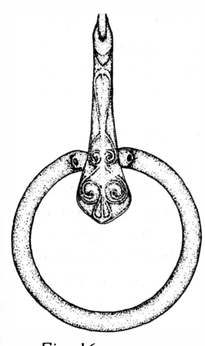
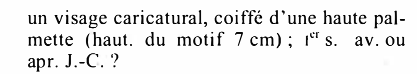


Fig. 16

Fig. 16 : Détail de l'extrémité de la barre de l'une des paires de mors en bronze, avec, en léger relief, une composition évoquant



un visage caricatural, coiffé d'une haute palmette (haut. du motif 7 cm) ; Ier s. av. ou apr. J.-C. ?

ATUATUCA. Agglomération des Éburons. Identifiée sans certitude à Vetschau près d'Aix-la-Chapelle.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VI, 32, 35 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 9, 5.

ATUATUQUES (lat. *Atuatuci*). Peuple de souche probablement germanique, mais proche des Celtes, installé à l'époque de César entre la Meuse et le Rhin.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, II, 4, 16, 29, 31, V, 27, 38, 39, 56, VI, 2, 33.

AU AM LEITHAGEBIRGE (Basse-Autriche). Localité située à une trentaine de kilomètres au sud-est de Vienne, avec deux petites nécropoles éloignées entre elles d'environ 1 200 m. La première, au lieu-dit « Mühlbachacker », a livré dix-sept tombes dont huit avec armes et six avec seulement des parures (fibules et parures annulaires). La deuxième, au lieu-dit « Kleine Hutweide », était birituelle. Les fosses quadrangulaires étaient recouvertes d'une couche de pierres et deux des sépultures étaient entourées d'un enclos constitué par un muret de pierres sèches. Les mobiliers des vingt-neuf tombes, dont huit ou neuf appartenaient à des guerriers (épées, forces, lances ; la tombe n° 13, particulièrement intéressante, contenait en plus des outils de forgeron : un marteau, une petite enclume et deux ciseaux, destinés à la fabrication de petits objets), s'échelonnent du début du IVe s. av. J.-C. au début du siècle suivant. On peut y suivre l'évolution locale des fibules (de la grande fibule de type de La Certosa aux variantes évoluées des types Duchcov et Münsingen) et des formes céramiques, notamment celle du flacon lenticulaire *(Linsenflasche)*, attesté par plusieurs de ses variantes successives.
Bibl. : Nebehay 1973.

AUBERIVE (dép. Haute-Marne, France). Le tumulus de la « Grand-Combe » a livré en 1849 un ensemble homogène de parures annulaires à oves creux (bracelet et paire d'anneaux de cheville) datables du deuxième tiers du IIIe s.

av. J.-C. Il s'agit de formes particulièrement fréquentes en Europe centrale.
Musée : Langres.
Bibl. : Charpy et Roualet 1991.

AUDOLÉON, monnaies dites d'. Les émissions de tétradrachmes d'argent du roi de Péonie Audoléon (315 à 306 av. J.-C.) furent imitées, avec la légende au nom de ce monarque, par les Celtes installés dans la partie septentrionale de la cuvette karpatique (territoire nord-oriental de la Hongrie actuelle). Le terme, en fait inexact, de « monnaies d'Audoléon » (all. *Audoleonmünzen*) est couramment employé par les spécialistes de la numismatique celtique pour désigner ces séries dérivées.

Datées traditionnellement vers la fin du IIe s. av. J.-C., ces émissions apparaissent aujourd'hui nettement plus anciennes : elles se développèrent probablement peu après la Grande Expédition de 280 av. J.-C. qui conduisit également à l'occupation de la Péonie par les Celtes. Cette datation haute est confirmée indirectement par la découverte en 1969 à Egyhazasdengeleg, d'un trésor de ces monnaies, contenu dans une poterie comparable à des exemplaires qui figurent dans des mobiliers funéraires de cette région et datés de la seconde moitié du IIIe s. av. J.-C.
Bibl. : Göbl 1973 ; Pink 1974 ; Szabó 1983.

AUGUSTOBRIGA (litt. « forteresse d'Auguste »). Nom de plusieurs agglomérations d'époque romaine de la péninsule Ibérique : chez les Vettones (aujourd'hui Talavera la Vieja), chez les Pelendones (Aldea del Muro).
Bibl. : Pline, *H.N.*, IV, 118 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 5, 6.

AUGUSTODUNUM (litt. « forteresse d'Auguste », aujourd'hui Autun, dép. Saône-et-Loire, France). Ville gallo-romaine fondée à l'époque d'Auguste, vers 12 à 5 av. J.-C., comme chef-lieu de la cité des Éduens, en remplacement de l'oppidum de Bibracte qui fut abandonné par une partie de sa population et ne joua plus dorénavant qu'un rôle secondaire. Le nombre et la beauté des monuments, ainsi que le prestige intellectuel de ses écoles, en firent une des villes les plus réputées de la Gaule romaine.
Bibl. : Pomponius Mela, *Chor.*, III, 2 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 8 ; Tacite, *An.*, III, 43.

AUGUSTODURON (var. de Augustodunum). Nom du chef-lieu gallo-romain des Baïocasses (aujourd'hui Bayeux, dép. Calvados, France).

AUGUSTONEMETON, ou augustonemetum (litt. « enclos sacré d'Auguste »). Nom donné à la ville gallo-romaine de Clermont-Ferrand (dép. Puy-de-Dôme, France).
Bibl. : Ptolémée, *Géogr.*, II, 7.

AULERQUES (lat. *Aulerci*). Quatre peuples sont connus d'après les textes sous le nom d'Aulerques, localisés au temps de César principalement en Normandie. La nature des liens qui pourraient expliquer leur nom commun reste inconnue (*pagi* séparés d'un ancien ensemble ?).

1. Les Aulerques Brannovices auraient été clients des Éduens. Ils sont localisés pour cette raison quelque part sur la périphérie du territoire éduen, dans le sud de l'actuel département de l'Yonne ou dans la vallée de la Saône.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 75.

2. Les Aulerques Cénomans possédaient des homonymes installés en Italie après l'invasion du début du IVe s. av. J.-C. Ils étaient apparemment les plus puissants parmi les Aulerques et auraient dû fournir en 52 av. J.-C. un contingent de cinq mille hommes. Leur territoire correspondait à peu près à l'actuel département de la Sarthe et leur cité avait comme centre, à l'époque gallo-romaine, Vindinum, qui conserve aujourd'hui leur nom (Le Mans).
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 75.

3. Les Aulerques Diablintes étaient en 56 av. J.-C. les alliés des Vénètes armoricains. Leur territoire se trouvait dans la partie septentrionale de l'actuel département de la Mayenne. Le chef-lieu de leur cité était Noviodunum qui perpétue aujourd'hui leur nom sous la forme de Jublains.
Bibl. : César, *G des Gaul.*, III, 9.

4. Les Aulerques Éburovices sont évoqués pour la première fois à propos des événements de 56 av. J.-C. : ils auraient massacré leur sénat favorable à Rome, pour se ranger aux côtés des Unelles et des Lexoviens révoltés. Ils auraient dû fournir en 52 av. J.-C. un contingent de trois mille hommes. Leur territoire correspond à peu près à l'actuel département de l'Eure. À l'époque gallo-romaine, leur cité avait comme chef-lieu Mediolanum qui conserve leur nom sous la forme Évreux.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, III, 17, VII, 75.

AULNAT (dép. Puy-de-Dôme, France). Site d'habitat des environs immédiats de Clermont-Ferrand, connu depuis les découvertes effectuées en 1939 lors de la construction d'un terrain d'aviation et exploré de manière suivie surtout à partir de 1965. Les matériaux recueillis notamment sur le lieu-dit « la Grande Borne » indiquent une occupation associée à d'intenses activités artisanales (métallurgie, poterie) dont les débuts remontent au moins au IIIe s. av. J.-C.

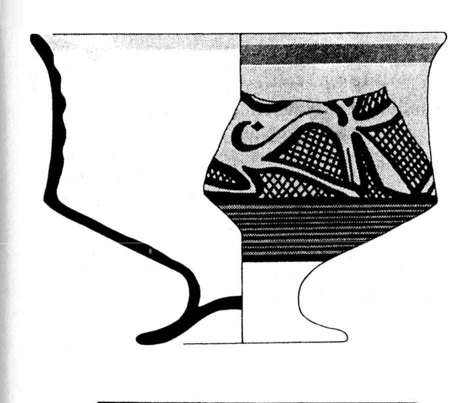




Fig. 17

Il s'agit incontestablement d'un site de plaine très important du territoire arverne, proche de l'oppidum sur hauteur de Gergovie, qu'il semble avoir précédé dans le temps.

Ill. : voir POTERIE.

Bibl. : Collis 1984 ; Collis et coll. 1982 ; Guichard 1987, 1994 ; Périchon 1987.

Fig. 17 : Poterie peinte à décor zoomorphe (diam. 18,5 cm) ; dernier tiers du IIe s. av. J.-C.

AULNAY-AUX-PLANCHES (dép. Marne, France). Un complexe de nécropoles hallstattiennes associées à un grand enclos fut exploré entre 1935 et 1951 par A. Brisson et A. Loppin, sur une superficie de plusieurs hectares, inhabituelle pour l'époque, à environ un kilomètre au sud de l'extrémité orientale actuelle des marais de Saint-Gond, au lieu-dit « Audessus du Chemin des Bretons », à proximité d'une autre voie, « le Chemin de la Barbarie » qui est également considérée comme un des axes de trafic les plus anciens de la Champagne.

Musée : Épernay.

Bibl. : Brisson et Hatt 1953 ; Charpy et Roualet 1991.

AURE (dép. Ardennes, France). La nécropole située au lieu-dit « les Rouliers » constitue, avec la nécropole voisine de Manre, un ensemble funéraire remarquable, exploré de manière exemplaire entre 1964 et 1974. Les quatre-vingt dix-huit tombes identifiées sont accompagnées sur le site par des enclos circulaires ou quadrangulaires dont seulement certains peuvent être mis en relation directe avec les sépultures. La plupart des mobiliers funéraires, très homogènes, appartiennent au faciès marnien du Ve s. av. J.-C., mais une dizaine de tombes, situées dans la partie nord de la nécropole, appartiennent indiscutablement au début du IIIe s. av. J.-C. Ces tombes correspondent apparemment à une remise en service de la nécropole après une interruption de près d'un siècle. En effet, aucun mobilier ne semble pouvoir être attribué actuellement au IVe s. av. J.-C.

Musée : Charleville-Mézières.

Bibl. : Rozoy 1986, 1987.

AURILLAC (dép. Cantal, France). Parure annulaire d'or sans contexte connu, trouvée antérieurement à 1862 et

désignée généralement du nom de « bracelet d'Aurillac ». Il s'agit en fait de morceaux remontés, probablement après la découverte, appartenant à deux torques ou brassards distincts au décor inversé, ainsi que le démontre clairement l'enroulement contraire de la ligne perlée qui enserre et rythme le décor floral, assez proche par son ordonnance générale de celui du torque de Lasgraïsses. IIIe-IIe s. av. J.-C.

Musée : Paris, BNF, cabinet des Médailles.

Bibl. : Duval P.-M. 1977.

AUSQUES (lat. *Ausci*). Peuple aquitain du piémont pyrénéen soumis en 56 av. J.-C. à Crassus. Son nom est conservé dans celui de la ville d'Auch (Augusta Auscorum).

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, III, 27.

AUTARITOS. Chef de mercenaires celtes au service de Carthage, révoltés en 241-239 av. J.-C. Il aurait été, avec le Samnite Spendius, l'instigateur principal du supplice du Carthaginois Gescon et de ses sept cents soldats qui précéda le siège de Carthage. S'étant rendu à Hamilcar, il fut crucifié devant Tunis.

Bibl. : Polybe, *Hist.*, I, 77, 79s, 85s.

Autre Monde. Les témoignages des auteurs anciens et les rites funéraires observés par les Celtes démontrent clairement leur croyance en une vie posthume que la tradition insulaire associe à un Autre Monde qui aurait été situé d'une part dans des îles Bienheureuses, d'autre part dans un monde souterrain habité par les dieux (le Síd), dont les accès s'ouvraient lors de la fête de Samain (équivalent du 1er Novembre actuel), au moment qui correspondait à l'articulation entre la fin de l'année ancienne et le début de l'année nouvelle. L'association de la mort à un passage vers l'Autre Monde est documentée quelquefois, à partir du IIIe s. av. J.-C., par l'usage de munir le défunt d'une monnaie destinée à rétribuer le passeur (« obole de Charon ») ou le dépôt d'une barque symbolique (Dürrnberg).

La vie dans l'Autre Monde ne devait pas être considérée comme très différente de la vie terrestre, ainsi que l'indique la nature des offrandes funéraires que les défunts étaient censés emporter avec eux : les objets choisis sont ceux qui marquent le rang social (armes, parures) et qui permettent d'assumer éventuellement la même fonction au sein de la communauté (service à boisson et ustensiles pour le festin). L'adoption généralisée de l'incinération et la modification consécutive des dépôts funéraires ne correspond pas à une modification des croyances, car aussi bien les témoignages littéraires que certains mobiliers funéraires indiquent clairement la foi en une existence posthume.

AUTRICHE. La diversité des faciès archéologiques qui se sont succédé depuis l'âge du bronze sur le territoire de l'actuelle Autriche indique clairement que la multiplicité ethnique de ce pays, constatée dans les premiers témoignages textuels, a des racines très anciennes. Elle s'explique notamment par la spécificité du milieu alpin, constitué de vallées, souvent isolées une partie de l'année, où seules pouvaient subsister des populations habituées aux conditions particulières de la montagne, très différentes en cela des plaines ouvertes qui bordent le Danube ainsi que la périphérie orientale de la cuvette karpatique. Carrefour immémorial des trafics qui reliaient l'Europe centrale et l'axe ouest-est constitué par le Danube à l'Italie et à la Méditerranée, riche de ressources essentielles telles que le sel et les minerais de cuivre, le massif alpin a joué depuis l'âge du bronze un rôle très important dans l'évolution de l'Europe centrale.

C'est probablement à cette époque qu'il faut chercher les racines des grands ensembles ethniques qui occupaient la région au début de l'âge du fer : les populations de souche celtique devaient être déjà installées depuis longtemps dans la partie occidentale de la plaine du Danube et au moins dans certaines des grandes vallées qui y conduisent à partir des Alpes, où les ancêtres des Rètes historiques devaient contrôler la plupart des voies. En revanche, vers l'Italie les habitants de la partie orientale du pays, à partir des environs de Vienne, appartenaient à une souche considérée généralement comme non celtique, identifiée jadis à une grande famille illyrienne et aujourd'hui

plutôt à un groupe de peuples apparentés aux Vénètes de l'Italie. Le développement de l'exploitation des gisements de sel alpin (Hallstatt), à partir de la fin de l'âge du bronze, est peut-être le fait de groupes celtiques, mais rien ne permet jusqu'ici de les identifier avec certitude : culturellement mixtes, il l'étaient peut-être aussi ethniquement. Toutefois, le trafic du sel s'intégrait dans un réseau qui englobe en premier lieu des régions appartenant incontestablement à l'aire de formation des Celtes historiques : la Bavière, la Bohême méridionale et centrale et certains territoires limitrophes.

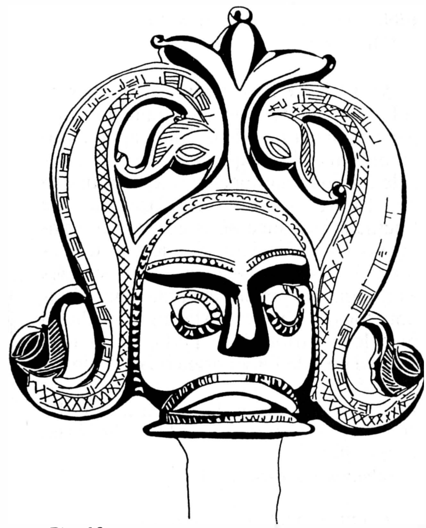


Fig. 18

La fin du VI[e] s. av. J.-C. paraît être placée sous le signe d'un dynamisme accru des populations celtiques, suscité peut-être par l'affaiblissement de leurs voisins orientaux à la suite de l'irruption brutale de groupes de cavaliers nomades originaires des steppes qui perturbent considérablement la situation dans la cuvette karpatique et pénètrent temporairement vers l'ouest jusqu'en Moravie et en Silésie. C'est alors que semble commencer l'exploitation des mines de sel du Dürrnberg par des groupes dont l'appartenance culturelle aux faciès spécifiquement celtiques de la fin de l'époque hallstattienne et de l'époque laténienne est indubitable. On assiste alors également à une progression vers l'est, le long du cours du Danube, de groupes analogues qui s'implantent vers le début du V[e] s. av. J.-C. jusqu'en Slovaquie (Bučany) et contrôlent alors l'ensemble des territoires entre le lac de Neusiedl et les premiers contreforts du massif alpin, lieu de passage obligé de la variante orientale de l'ancienne voie de l'ambre, mais également verrou stratégique sur la voie danubienne (Sopron). Cette région, alimentée apparemment par les mêmes influences d'origine étrusco-italique que les centres plus occidentaux, constituera au V[e] s. av. J.-C. un des foyers de formation de la culture laténienne, de même que la vallée du Danube (Kuffern, Ossarn, Sankt Pölten) et le complexe du Dürrnberg.

Le fléchissement démographique que l'on peut observer vers la fin du V[e] s. av. J.-C. dans certaines régions voisines (Bavière et Bohême) ne semble pas y avoir d'équivalent, et de nombreux indices confirment la continuité du peuplement pendant le siècle suivant. La vallée du Danube constitue alors le parcours obligé des groupes militaires originaires des pays rhénans, du Plateau suisse et d'autres régions occidentales, qui occupent progressivement la partie nord-occidentale de la cuvette karpatique. Les contacts avec l'Italie semblent toujours jouer un rôle important (Mannersdorf). Ce n'est probablement qu'au siècle suivant que se réalisa la celtisation de la périphérie sud-orientale du massif alpin (Norique), en corollaire des mouvements de populations qui accompagnent la Grande Expédition de 280 av. J.-C. et le reflux d'une partie de ses effectifs. L'axe commercial qui s'établit en direction du nord après la fondation d'Aquilée (en 181 av. J.-C.), le développement de l'exploitation des ressources métallurgiques du Norique et l'installation d'un pouvoir boïen centré autour de l'oppidum de Bratislava, conduisent à l'essor du réseau d'oppida de cette partie orientale et de ses prolongements vers le nord (Magdalensberg, Sankt Margarethen, Braunsberg, Oberleiserberg). La richesse et la variété des monnayages, l'utilisation de l'écriture (tétradrachmes dites de type

Biatec et monnaies du Norique) et l'abondance d'objets importés d'Italie témoignent de l'intensité des échanges et du degré d'urbanisation atteint. Les Cimbres germaniques y firent une irruption temporaire lorsque, après avoir traversé l'Europe centrale, ils infligèrent en 113 av. J.-C. une sévère défaite aux Romains près de Noreia, avant de rebrousser chemin et réapparaître huit ans plus tard dans la vallée du Rhône. L'occupation romaine du Norique, en l'an 9 av. J.-C., et l'avancée consécutive de l'armée romaine jusqu'au Danube marquent la fin de l'indépendance des peuples indigènes, mais l'empreinte du substrat celtique ou celtisé restera très forte, de même que dans la Pannonie voisine.

• *Peuples celtiques connus par les textes* : voir AMBIDRAVI, AMBILICI, AMBILINI, AMBISONTES, BREUNI, BRIGANTII, CARNI, CATALI, TAURISQUES.

• *Toponymes antiques* : voir AGUNTUM, AINOS, BRIGANTION, ISONTA, NOREIA.

• *Sites et découvertes archéologiques* : voir AU, BRAUNAU AM INN, BRUNN AM STEINFELD, DÜRRNBERG, FÖRKER LAAS RIEGEL (« Gailtal »), FRANZHAUSEN, GETZERSDORF, HALLSTATT, HÖRSCHING, INZERSDORF, KUFFERN, MANNERSDORF AM LEITHAGEBIRGE, MANNERSDORF AN DER MARCH, MASCHLALM, MITTERKIRCHEN, NEUNKIRCHEN, OSSARN, POTTENBRUNN, ROSELDORF, RUST, SANKT GEORGEN, SANKT PÖLTEN, VIENNE-LEOPOLDAU.

• *Sites fortifiés et oppida* : voir BRAUNSBERG, FREINBERG, HELLBRUNN, KÜRNBERG, MAGDALENSBERG, NORÉIA, SCHWARZENBACH.

Ill. : voir ARMEMENT, CERTOSA (fibule), COSTUME, HALLSTATT, LINSENFLASCHE.

Musées : Asparn an der Zaya, Eisenstadt, Golling, Graz, Hallein, Hallstatt, Klagenfurt, Linz, Mannersdorf, Salzbourg, Sankt Pölten, Vienne (Naturhistorisches Museum, Bezirksmuseum Floridsdorf).

Bibl. : Dobesch 1980 ; *Hallstattkultur* 1980 ; *Hallstattkultur. Symposium* 1981 ; *Kelten in Mitteleuropa* 1980 ; *Keltische Oppida* 1971 ; *Krieger und Salzherren* 1970 ; Nebehay 1993 ; Neugebauer 1990, 1992 ; Pittioni 1954 ; Stöllner 1996 ; Tejral et coll. 1995 ; Urban 1989, 1994, 1996.

Fig. 18 : Tête en bronze ajouré d'une clavette de char en fer d'Oberndorf/Ebene-Unteradelberg (Basse-Autriche) : la tête moustachue, coiffée d'une palmette trilobée, est encadrée par une paire de monstres bicéphales au corps serpentiforme (haut. env. 7 cm) ; deuxième moitié du Ve s. av. J.-C. ou début du siècle suivant.

AUTRICUM. Agglomération principale des Carnutes, sur le site de la ville actuelle de Chartres (dép. Eure-et-Loir, France). L'oppidum gaulois peut être localisé sur l'éperon qui domine le cours de l'Eure et était défendu à l'ouest par une enceinte d'au moins deux kilomètres, partiellement reconnue et englobant également une vallée d'accès au fleuve. La superficie ainsi délimitée devait atteindre environ 200 hectares. Des fouilles récentes ont permis de reconnaître ponctuellement le fossé de l'enceinte, large de près de 10 m et profond de 4 m, et de retrouver des niveaux d'occupation du Ier s. av. J.-C., antérieurs à la ville gallo-romaine.

Bibl. : Ptolémée, *Géogr.*, II, 8, 10.
Villes 1985.

AUTRIGONES. Peuple de la péninsule Ibérique de souche celtique, rattaché par certains à une deuxième vague indo-européenne de peuplement de la péninsule Ibérique, qui occupait le haut bassin de l'Èbre (partie septentrionale de l'actuelle province de Burgos). Ses principaux voisins étaient, à l'ouest les Cantabres, à l'est les Berones et au sud les Turmogi. Ce peuple apparaît chez Strabon sous la forme « Allotriges ». Ptolémée leur attribue une partie de la côte avec le port de Flaviobriga (Castro Urdiales).

Bibl. : Strabon, *Géogr.*III, 3 ; Pline, *H.N.*, III, 26 ; Tite-Live, *Hist. rom.*, XCI ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 56.
Solana Sainz 1974, 1991.

AUTUN. Voir AUGUSTODUNUM.

AUVERS-SUR-OISE (dép. Val-d'Oise, France). Découvert fortuitement, sans contexte connu, en 1882, le disque d'Auvers est une des œuvres majeures de l'art celtique laténien. Il était fixé originairement par deux rivets sur un objet qui a laissé des traces de fer sur le revers. Il est composé de deux disques de bronze superposés (diam. 10 cm), l'un formant la base et l'autre orné au repoussé d'une composition réalisée à partir de la transformation d'une frise circulaire de quatre palmettes, disposées autour du centre, alternées à des fleurs de lotus qui bordent la circonférence. Une feuille d'or appli-

quée contre ce décor exécuté en lignes perlées en épouse la forme : elle est découpée pour laisser apparaître douze incrustations de corail et fixée sur son pourtour par de petits rivets d'or. Les têtes des trois grands rivets (celui du centre, très proéminent, qui relie les deux disques de bronze et les deux latéraux qui servaient à la fixation de l'ensemble) contiennent de l'émail de couleur rougeâtre, coulé apparemment sur l'objet, dont c'est probablement l'une des plus anciennes utilisations chez les Celtes. Cette association du corail et de l'émail, attestée également sur les cruches de Basse-Yutz, ainsi que les caractères stylistiques du décor, indiquent une date vers le début du IVe s. av. J.-C.

Musée : Paris, BNF, cabinet des Médailles.

Bibl. : Duval P.-M. 1974, 1977.



Fig. 19

Fig. 19 : Relevé schématique du disque de bronze recouvert d'une feuille d'or : le pointillé serré indique les éléments de corail, le pointillé moins serré l'émail des rivets (diam. 10 cm) ; premier tiers du IVe s. av. J.-C.

AVALLON. Voir ABALLO.

AVARICUM (gr. *Αυαρικον* la forme gauloise était probablement Avaricon et le nom pourrait être dérivé du nom de l'Èvre : Avara ; aujourd'hui Bourges, dép. Cher, France). Oppidum principal des Bituriges, décrit par César qui l'assiégea et le prit en 52 av. J.-C., comme « le plus grand et le plus fort du territoire des Bituriges » et considéré par ces derniers comme « le plus beau de toute la Gaule, la défense et l'ornement de leur pays ». C'est à propos de cet oppidum que César explique la construction du *murus gallicus* et évoque l'existence de tours associées au rempart.

Les fouilles archéologiques des dernières décennies du XXe s. ont révélé que le site du promontoire de Bourges avait été occupé depuis le VIe s. av. J.-C. par une agglomération, probablement fortifiée, qui jouait le rôle d'un important carrefour dans les relations commerciales avec le monde méditerranéen : on y a découvert de la céramique grecque à figures noires et à figures rouges, des amphores vinaires d'origine massaliote ainsi que des productions locales de qualité comparables à celles d'autres grands centres hallstattiens (poteries cannelées façonnées au tour, poteries peintes). Les sites funéraires des environs ont livré des vases de bronze de fabrication étrusque qui confirment la multiplicité des contacts à longue distance.

On a reconnu également des couches d'occupation correspondant à l'oppidum assiégé par César. Il ne semble pas exister pour l'instant de vestiges correspondant à l'intervalle qui sépare ces matériaux de l'occupation tardo-hallstattienne et laténienne ancienne qui ne paraît pas dépasser la fin du Ve s. av. J.-C.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 13, 15 *sqq.*

Almagro-Gorbea et Gran-Aymerich 1991 ; Delabesse et Troadec 1991.

AVAROS. Chef celtibère de Numantia.

AVENCHES. Voir AVENTICUM.

AVENTICUM (Avenches, Vaud, Suisse). Localité citée dans les textes le plus souvent comme agglomération principale (*caput*) des Helvètes, mais attribuée par Ptolémée aux Séquanes. C'est le site d'une ville gallo-romaine, fondée à l'époque augustéenne, vers 15 av. J.-C. On y aurait découvert, avant 1860, un coin monétaire destiné à la frappe du droit de statères d'or attribués aux Séquanes ou

aux Helvètes (variantes du type BN 8901).

Musées : Avenches, Zurich.

Bibl. : Tacite, *Hist.*, I, 68 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 9, 10.

AVIZE (dép. Marne, France). Nécropole marnienne du ve s. av. J.-C. au lieu-dit « Les Hauts-Némerys ».

Musées : Épernay, Saint-Germain-en-Laye.

Bibl. : Charpy et Roualet 1991.

AVROLLO. Voir EBUROBRIGA.

AXONA. Ancien nom, probablement celtique, du fleuve Aisne. Il se trouvait, selon César, aux confins du territoire des Rèmes.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, II, 5.

AYLESFORD (Kent, Grande-Bretagne). Nécropole découverte en 1886 et publiée en 1890 par Evans, qui fut le point de départ d'une identification archéologique des peuples belges en milieu insulaire. La définition d'une « culture d'Aylesford » de l'estuaire de la Tamise, qui incluait notamment les découvertes plus récentes de Welwyn (1912), considérée comme intrusive et datée du Ier s. av. J.-C., fut modifiée après la publication de la nécropole de Swarling, en « Aylesford-Swarling culture », et donnée pour caractéristique des Catuvellauni, Trinovantes et Cantiaci.

Les tombes d'Aylesford étaient des incinérations, dont certaines présentaient un riche mobilier comportant des objets d'importation ou de filiation continentale. Parmi les pièces les plus connues on compte un seau cérémoniel aux anses figurées en forme de têtes coiffées de peltes et aux garnitures en tôle de bronze



Fig. 20

richement ornées de paires de chevaux et de motifs giratoires appartenant probablement au symbolisme solaire.

Ill. : voir SITULE.

Musée : Londres (British Museum).

Bibl. : Brailsford 1975, Cunliffe 1974 ; Stead 1971.

Fig. 20 : Aylesford : disposition du riche mobilier de la tombe à incinération Y, avec le seau en bois aux garnitures historiées en tôle de bronze ; Ier s. av. J.-C.

AZÉ (dép. Mayenne, France). Triple enceinte quadrangulaire, de forme légèrement trapézoïdale (87 × 70 et 80 m), avec une interruption (entrée) au milieu du côté nord-est. Elle fut explorée partiellement en 1975. Le remplissage des fossés (larg. 1,6-2,7 m, prof. 1-2,1 m), au profil en V, a livré de la céramique du Ier s. av. J.-C.

Bibl. : Lambert et Rioufreyt, 1975-1976.

B

BACENIS, forêt de. Massif boisé qui séparait, au temps de César, les deux peuples germaniques des Suèves et des Chérusques. Probablement les hauteurs de la Hesse ou le Thuringerwald actuels.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VI, 10.

BAČKI OBROVAC (Voïvodine, Serbie). Trésor de cent vingt-deux monnaies d'or de type dit Athéna-Alkis, attribué aux Boïens de Bohême. Ce dépôt avait été mis en relation avec la présence des Boïens en Pannonie au moment de la migration helvète ainsi qu'avec les conséquences du conflit qui les opposa aux Daces de Burebista. De telles hypothèses paraissent actuellement peu vraisemblables, compte tenu de la chronologie actuelle, nettement plus haute, de ces émissions.
Musée : Belgrade (Musée national).
Bibl. : Guštin 1984 ; Popović 1987.

BACKWORTH (Northumberland, Grande-Bretagne).

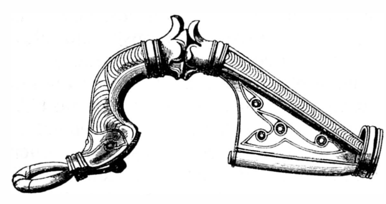


Fig. 21

Fibule romano-britannique en argent doré qui illustre remarquablement la persistance de la tradition artistique celtique dans la partie septentrionale de l'île de Bretagne : le décor comporte des motifs empruntés clairement au répertoire préromain tels que le triscèle, adapté au support avec la maîtrise qui caractérise les artisans celtes dans ce domaine.
Musée : Londres (British Museum).
Bibl. : *British Museum Guide* 1905.
Fig. 21 : Fibule romano-britannique en argent doré (long. 10 cm) ; IIIe s. apr. J.-C.

BADB. Voir **BODB**.

BADBURY RINGS (Dorset, Grande-Bretagne). Site fortifié des Durotriges, de plan circulaire à triple enceinte. Deux entrées, une plus complexe à l'ouest, l'autre plus simple à l'est. Les éléments de datation font actuellement défaut, mais le type de fortification indique probablement une date de construction (ou de reconstruction) assez tardive (Ier s. av. J.-C. ou début du siècle suivant ?).
Bibl. : Forde-Johnston 1976.

BAD CANNSTATT (Stuttgart, Bade-Wurtemberg, Allemagne). Deux importantes sépultures hallstattiennes appartenant probablement au complexe funéraire de la forteresse du Hohenasperg, située à une dizaine de kilomètres, découvertes accidentellement en 1934 et 1937 et explorées par O. Paret. La chambre en bois de la tombe n° 1 (3 × 3,5 m) était recouverte à l'origine d'un tumulus. Elle

contenait les pièces métalliques d'un char à quatre roues à la caisse recouverte de tôle de bronze à ornementation estampée de figures humaines et animales très schématiques. Le défunt allongé à côté portait un torque d'or, un bracelet du même métal au bras droit et de bronze au bras gauche, ainsi qu'un ceinturon à plaque de bronze. Des anneaux d'or à proximité de la tête ornaient la coiffure ou les oreilles. Trois fibules en bronze, dont deux recouvertes de feuille d'or se trouvaient à une certaine distance du corps, ainsi que trois pointes de lance ou de javelot (deux plus petites près de l'épaule droite, une très longue plus loin à gauche). Deux grands bassins se trouvaient près du char. L'un d'eux contenait une coupe en or. La tombe n° 2 présentait une chambre funéraire plus petite (env. 2,3 × 2,5 m) et ne contenait pas de char. Le défunt portait un torque d'or, des anneaux du même métal se trouvaient près de la tête (boucles d'oreille ?), un bracelet d'or au bras droit, deux fibules de bronze sur le thorax et une plaque de ceinture en tôle de bronze sur le bassin. D'un côté de la dépouille se trouvait un grand chaudron en bronze, de l'autre deux pointes de lance. Ces deux sépultures du VIe s. av. J. C. semblent postérieures à la tombe de Hochdorf.

Musée : Stuttgart.

Bibl. : *Kelten in Baden-Württemberg* 1981 ; Paret 1933/1935, 1935/1938 ; Spindler 1983.

BAD DÜRKHEIM. Voir DÜRKHEIM.

BAD NAUHEIM. Voir NAUHEIM.

BADON, mont (lat. *Badonicus mons*). Lieu d'une victoire légendaire d'Arthur sur ses ennemis saxons. Identifié à l'actuel Mount Badon dans le Berkshire.

Bibl. : Alcock 1971.

BAGENDON (Cirencester, Gloucestershire, Grande-Bretagne). Site de promontoire d'environ quatre-vingts hectares muni de défenses partielles qui devait être une des agglomérations majeures des Dobunni. Les fouilles ont révélé une occupation qui commence au début du Ier s. apr. J.-C. et se termine dans le courant du troisième quart de ce même siècle, au moment où se développe la ville romaine voisine de Cirencester. Les activités métallurgiques, la frappe de monnaies et les nombreuses importations de poteries gallo-belges attestées sur le site témoignent de son importance.

Bibl. : Clifford 1961 ; Cunliffe 1974.

Bague. La bague apparaît sporadiquement chez les Celtes du Ve s. av. J.-C. comme parure masculine de prestige, signe du statut élevé de l'individu, probablement sous l'influence du milieu méditerranéen. Cette fonction de prestige est soulignée par sa fabrication en or. Les exemplaires les plus anciens (Rodenbach) s'inspirent clairement de prototypes étrusques. La vogue que connaît cette parure annulaire au IVe s. av. J.-C. doit être attribuée au rayonnement du milieu celto-italique : son port devient majoritairement féminin et des bagues d'argent, probablement importées ou fabriquées à partir de métal importé, apparaissent alors dans les territoires transalpins jusqu'en Bohême, souvent dans les mêmes contextes où figurent également des fibules ornées de corail. Les bagues en bronze sont évidemment les plus fréquentes. Quant aux bagues en or, elles restent apparemment l'insigne du rang de certains hommes armés très importants (Nebringen). C'est chez les Celtes d'Italie qui étaient au contact direct du milieu gréco-étrusque, les Sénons et les Boïens, que se trouvent, vers la fin du IVe s. av. J.-C. et le début du siècle suivant, les pièces les plus remarquables, inspirées souvent très clairement de modèles hellénistiques (bagues au chaton gravé). L'anneau sigillaire de la tombe du chef boïen de Casalecchio est gravé d'un monstre qui relève de l'imaginaire figuratif celtique, mais dans la plupart des autres cas l'iconographie gréco-étrusque domine. Le port des bagues se développe ultérieurement au IIIe s. av. J.-C. La Suisse est actuellement l'aire où est attestée la concentration la plus élevée d'exemplaires en métal précieux. Les similitudes que l'on peut observer entre des bagues de provenances éloignées montre clairement la large dif-



Fig. 22

fusion de modèles qui étaient probablement associés au rôle d'insigne de cette parure. Son port devient désormais presque exclusivement féminin, mais l'anneau d'or maintient probablement jusqu'à la fin de l'époque laténienne son rôle d'insigne du rang élevé de certains hommes. Le nombre très réduit de trouvailles en milieu funéraire reflète peut-être l'importance particulière de l'objet, comme c'est le cas pour le torque masculin en métal précieux, attesté par les textes et par l'iconographie mais jamais déposé dans les sépultures.

Fig. 22 : Bague en argent ornée de svastikas provenant de la riche tombe féminine du centre de l'enceinte de Libenice* en Bohême (diam. 1,7 cm) ; milieu du IVe s. av. J.-C.

Bains. La pratique de bains de vapeurs rituels, réservés aux hommes et liés à des cérémonies de purification ou d'initiation de la classe militaire, est largement attestée auprès de nombreux peuples anciens. Il est probable qu'elle existait également chez les Celtes, où l'élément guerrier jouait un rôle très important. Son existence n'est toutefois reconnue actuellement que chez les Celtes de la péninsule Ibérique, où cette pratique est mentionnée par des textes et où ont pu être identifiés les vestiges d'édifices particuliers destinés à cet usage. Les « saunas » celtibériques et lusitaniens font partie des édifices publics des oppida ou castros auxquels est consacré un soin particulier. Le dispositif comprend une succession de plusieurs pièces couvertes, généralement trois, dont l'entrée unique ouvre sur une sorte de cour fermée. L'entrée du « sauna » proprement dit — la deuxième pièce, suivie d'un local circulaire de chauffe — est généralement constituée par une dalle monolithique, souvent très richement décorée (ce sont les monuments désignés du nom de *pedras formosas*), où est ménagée au ras du sol une ouverture basse et étroite. Des adductions d'eau desservaient l'installation.

Bibl. : Almagro-Gorbea et Álvarez-Sanchís 1993.

BAÏOCASSES, ou Bodiocasses (peut-être « les Grands Vainqueurs »). Peuple gaulois de l'actuelle Normandie (Bessin), voisin des Unelles du Cotentin, des Viducasses et des Véliocasses qui occupaient l'autre rive de l'embouchure de la Seine. Ils n'apparaissent pas dans la *Guerre des Gaules* de César et ne sont mentionnés sporadiquement par les textes qu'à partir du Ier s. apr. J.-C. Leur agglomération principale était à l'époque gallo-romaine Augustodurum qui prit et conserva le nom de la cité (Bayeux, dép. Calvados).

Bibl. : Pline, *H.N.*, IV, 107 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 8.

BAJČ-VLKANOVO (Slovaquie). Nécropole birituelle située sur le cours inférieur du fleuve Žitava, en Slovaquie du sud-ouest, à une vingtaine de kilomètres au nord du Danube. Découverte accidentellement lors de l'extraction de sable (tombes n°s 1-8, sans localisation précise), elle a livré un total de soixante-huit sépultures dont douze étaient des incinérations. Deux tombes à inhumation riches à enclos quadrangulaire (n°s 22 et 65) formaient le centre de deux concentrations distinctes, apparemment contemporaines. Les mobiliers comportaient presque toujours une ou plusieurs poteries, des parures (fibules en bronze et en fer appartenant à des formes à pied libre évoluées et fibules de schéma dit La Tène II, bracelets, anneaux de cheville à tampons, tubulaires ou à oves creux, ceintures métalliques ou à éléments métalliques) ; environ le quart des sépultures n'avaient pas de mobilier ou un mobilier très pauvre ; deux pointes de lances et deux panoplies plus complètes indiquent une présence proportionnellement faible de l'éléments militaire. Parmi les objets d'intérêt particulier peut être signalée la paire d'anneaux de cheville de la tombe n° 40, aux oves creux façonnés en volumes géométriques. Les objets peuvent être datés principalement du deuxième et troisième quart du IIIe s. av. J.-C.

Bibl. : Benadík 1960.

Balance. L'apparition de la petite balance à fléau est chez les Celtes incontestablement liée à l'essor des échanges monétaires. Son origine doit être cherchée dans le monde méditerranéen, probablement en Italie. Elle est attestée par de nombreux fléaux et plateaux en bronze

parmi le matériel recueilli sur les grands oppida ou les agglomérations non fortifiées contemporaines (Bâle-Gasfabrik, Manching, Stradonice, Staré Hradisko et d'autres). L'utilisation de cet instrument simple et précis doit être daté principalement de la première moitié du Ier s. av. J.-C., mais son introduction remonte peut-être déjà au siècle précédent. Le fléau, percé de trois ouvertures, une au milieu et deux aux extrémités, était relié par une chaînette à un grand anneau qui permettait de tenir la balance, les plateaux en tôle de bronze, plats ou légèrement concaves (diamètre moyen 4-5 cm), étaient suspendus chacun par deux ou quatre chaînettes. La longueur moyenne du fléau est d'une quinzaine de centimètres mais il existe des exemplaires qui dépassent une vingtaine de centimètres ainsi que des petits fléaux de moins de dix centimètres.

Bibl. : Endert 1991 ; Jacobi 1974.

BALANOS. Roi d'un peuple celtique dont le nom n'est malheureusement pas connu, mais qui peut être localisé dans la partie sud-orientale du massif alpin, quelque part au nord des Carni. En 169 av. J.-C., il envoya une ambassade à Rome, afin de proposer des troupes auxiliaires pour la guerre contre Persée de Macédoine.

Bibl. : Tite-Live, *Hist. rom.*, XLIV, 14.
Dobesch 1980.

BALASSAGYARMAT (Nógrád, Hongrie). Épée au fourreau décoré, découverte probablement dans une sépulture à incinération bouleversée, avec une chaîne de ceinturon. L'élément exceptionnel de ce fourreau est la pièce de suspension du revers : elle se termine vers le bas par une jambe humaine tandis que la barrette de la partie supérieure est façonnée de chaque côté en forme de tête humaine (coiffée de bois de cerf ?) tournée vers le haut.

Musée : Budapest (Musée national).

Bibl. : Szabó 1992 ; Szabó et Petres 1992.

BALATONEDERICS (Hongrie). Du matériel d'une sépulture à inhumation de guerrier, découverte en 1940, ne subsiste plus qu'un canthare dont l'unique anse conservée est surmontée par une tête d'homme moustachu qui regarde vers l'intérieur du récipient, IIIe s. av. J.-C.

Musée : Keszthely.

Bibl. : *Corpus of Celtic Finds in Hungary I.* 1987 ; Szabó 1992.

BALATONFŐKAJÁR (Veszprem, Hongrie). Nécropole découverte fortuitement et explorée partiellement en 1968. Sur les douze tombes reconnues dont la moitié étaient en partie détruites, six étaient des inhumations et six des incinérations. Deux des inhumations (nos 5 et 10) présentaient un dispositif en niche exceptionnel. Le matériel recueilli comporte principalement des poteries parmi lesquelles figure un canthare, quelques parures (fibules, anneaux de cheville à oves creux et tubulaires, bracelets) et pièces d'équipement guerrier (pointe de lance, chaîne de ceinturon). Il est datable du IIIe s. av. J.-C.

BALDOCK (Hertfordshire, Grande-Bretagne). Agglomération d'époque préromaine et romaine, exploré de 1968 à 1972 à la suite de la découverte fortuite d'une riche sépulture laténienne. La fouille a porté sur une superficie d'environ 1,5 hectare et conduit à la découverte d'une accumulation complexe de vestiges d'habitat — tranchées plus ou moins orthogonales, fosses, trous de poteaux, puits — ainsi que d'une incinération déposée dans un vase au centre d'un enclos quadrangulaire (env. 7 × 7,5 m), une incinération analogue se trouvait à environ cinq mètres à l'extérieur de l'enceinte. Un enclos analogue (10 × 12 m), situé à une douzaine de mètres et présentant le même alignement et la même orientation, entourait probablement aussi à l'origine une sépulture détruite par la suite. Découverte accidentellement, la riche sépulture était également une incinération, déposée dans une fosse cylindrique d'environ 1,6 m de diamètre. Les offrandes comportaient une amphore vinaire importée d'origine italique et un ensemble d'ustensiles utilisés pour le banquet : deux bassins en bronze, deux seaux en bois, garnis de tôle de bronze estampée et aux attaches coulées du même métal en forme de têtes humaines couronnées de « peltes », un grand chau-

dron en bronze battu (diamètre 68 cm) au rebord et aux anses annulaires en fer, enfin, deux grands chenets en fer dont les montants se terminent par des têtes de bovidés. L'ensemble du mobilier suggère une datation dans la première moitié du Ier s. av. J.-C. ou même vers la fin du siècle précédent.

Bibl. : Stead 1971 ; Stead et Rigby 1986.

BÂLE (Suisse) 1. L'habitat de l'ancienne usine à gaz de Bâle (*Gasfabrik*, fait aujourd'hui partie du complexe Sandoz) se trouve sur la rive gauche du Rhin, en aval du noyau médiéval de la ville et de l'oppidum fortifié du Münsterhügel. Découvert en 1911, il s'étendait sur une douzaine d'hectares. On y explora plus de deux cents fosses et puits ainsi que quelques fossés, dont un enclos de plan quadrangulaire aux angles arrondis (environ 90 × 70 m), considéré aujourd'hui comme une enceinte cultuelle équipée peut-être d'un autel pour les sacrifices. Une nécropole de plus cent tombes à inhumation aux mobiliers peu abondants fut découverte en 1917 à une centaine de mètres en direction du nord, à proximité d'un système de fossés perpendiculaires. En outre, l'analyse du contenu de certaines fosses de l'habitat semble indiquer qu'elles contenaient des dépôts funéraires accompagnés d'un matériel sélectionné et soumis à un traitement particulier (notamment des amphores d'importation). Il devait s'agir d'un habitat important lié certainement au trafic fluvial ainsi qu'à la possibilité de franchissement du Rhin offerte par la présence d'une île. C'était probablement l'agglomération centrale des Rauraques avant la tentative de migration de 58 av. J.-C. Son rôle de centre religieux permet d'y rattacher le dépôt votif de torques et de monnaies d'or connu sous le nom de la localité limitrophe française de Saint-Louis. Les nombreux matériaux recueillis lors des fouilles — fibules appartenant principalement au type Nauheim, bracelets et perles de verre, pendeloques et autres éléments de parure, couteau en bronze au pommeau en forme de tête humaine, sonde chirurgicale, passoire, fléau de balance, éléments de char, outillage en fer, meules rotatives, poteries communes et fines (très nombreux exemplaires peints), monnaies, tessons de céramique campaniennes et d'amphores vinaires — indiquent un intervalle d'occupation allant du troisième tiers du IIe s. av. J.-C. au deuxième quart du siècle suivant (abandon présumé en 58 av. J.-C.) et confirme l'importance des contacts avec le monde méditerranéen. Les nouvelles fouilles qui ont été entreprises à partir de 1988 ont apporté de précieuses informations complémentaires, notamment des éléments de stratigraphie détaillée ainsi que la reconnaissance de nombreux trous de poteaux et d'un atelier de potier avec deux fours installés côte à côte.

Ill. : voir CAVE.

Musée : Bâle.

Bibl. : Furger-Gunti et Berger 1980 ; Jud et coll. 1994 ; Major 1940.

2. Le site fortifié du Münsterhügel (colline de la cathédrale) est un éperon escarpé qui domine le cours du Rhin en amont de la *Gasfabrik*. La construction d'un oppidum y est généralement associée au retour des Rauraques après leur infructueuse tentative d'émigration en compagnie des Helvètes, en 58 av. J.-C. Le côté le plus accessible fut barré par un puissant rempart, découvert en 1971 et reconnu depuis à différents endroits sur plus de la moitié des quelque 240 m de longueur qu'il devait avoir à l'origine. Il était précédé d'une berme large d'environ 5 m et d'un imposant fossé à fond plat (largeur env. 30 m et profondeur 7 m). Le rempart avait été édifié avec les matériaux provenant du creusement du fossé. D'une épaisseur d'environ 12 m pour une hauteur estimée à 6 m, il était du type dit *murus gallicus*, à armature interne de poutres disposées par couches perpendiculaires et fixées entre elles aux croisements par de longues fiches de fer. Ces grilles étaient horizontales dans la partie frontale mais suivaient vers l'intérieur la pente du glacis. Le parement externe de pierres sèches incorporait l'extrémité des poutres perpendiculaires de l'armature interne mais possédait également des poteaux verticaux encastrés. Il s'agit donc d'une forme hybride de rempart qui associe les caractéristiques du *murus gallicus* à cette particularité du type dit Preist ou *Pfostenschlitzmauer*. Une porte à ailes

rentrantes sur une quinzaine de mètres, ménageant une entrée en couloir d'environ 6 m de large, a été explorée sous l'actuelle Rittergasse et dans ses environs immédiats. Un deuxième fossé, découvert dans l'espace intérieur à proximité de l'autre extrémité du site (Rheinsprung 18), pourrait avoir constitué une seconde ligne de défense et isoler un réduit en position dominante au-dessus de l'endroit où le cours d'eau qui coulait sous le flanc est de l'oppidum se jetait dans le Rhin. Cette partie du site avait déjà été occupée à l'âge du bronze.

L'espace intérieur de l'oppidum a été exploré à plusieurs endroits différents. La situation la plus intéressante a été révélée par les fouilles effectuées à l'intérieur de la cathédrale où a pu être observée une séquence stratigraphique très complète. Deux niveaux laténiens distincts de date pré-augustéenne ont été identifiés sur le parcours de la voie principale, large à cet endroit d'une dizaine de mètres qui traversait l'oppidum à partir de la porte principale : la voie empierrée et bordée de constructions à poteaux de la première phase a été modifiée pendant la seconde de façon à créer deux voies d'environ cinq mètres de large, séparées par un espace équivalent où avait été édifiée une construction qui a laissé des trous de poteaux de dimension exceptionnelle ; il s'agissait apparemment d'un édifice de dimensions et d'élévation imposantes, probablement à usage public, peut-être un sanctuaire.

Musée : Bâle.

Bibl. : Furger-Gunti 1974/1975, 1979, 1980 ; Jud et coll. 1994.

BALLYKILMURRY (Co Wicklow, Irlande). Réplique très bien conservée d'une courte épée métallique de typologie laténienne (longueur totale 51 cm) réalisée en bois d'if, trouvée dans une tourbière. Compte tenu du contexte de la découverte, il s'agit probablement d'un objet votif. Selon les textes irlandais, les armes en bois étaient utilisées par les garçons avant qu'ils ne reçoivent la panoplie guerrière qui marquait leur passage au statut d'homme adulte. La datation, incertaine, devrait se situer entre le IIIe s. av. J.-C. et les premiers siècles de notre ère.

Musée : Dublin.

Bibl. : Raftery 1983, 1984, 1994.

BALLYSHANNON (Co Donegal, Irlande). Courte épée à poignée anthropomorphe en bronze, trouvée fortuitement au début du siècle dans la baie par un pêcheur. Il s'agit d'une œuvre caractéristique du milieu des oppida continentaux de la première moitié du Ier s. av. J.-C., représentée en Irlande par ce seul exemplaire, certainement une importation d'origine continentale.

Musée : Dublin.

Bibl. : Kruta et Forman 1985 ; Megaw 1970 ; Raftery 1983, 1984, 1994.

BALZERS (Liechtenstein). Le site du Gutenberg près de Balzers a livré un dépôt votif constitué principalement de statuettes en bronze, de personnages et d'animaux. Chronologiquement disparate, l'ensemble comporte des pièces qui s'échelonnent au moins du Ve au Ier s. av. J.-C. et appartiennent majoritairement au milieu culturel rétique des Alpes. Certaines pièces (sanglier) sont probablement d'origine celtique et peuvent être datées du IIe-Ier s. av. J.-C.

Musée : Vaduz.

Bibl. : *Archäologie der Schweiz* 1974 ; Hild et von Merhart 1933 ; Kruta et coll. 1978.

BANN, rivière (Co Antrim et Derry, Irlande du Nord). La rivière Bann a livré près d'une vingtaine d'objets métalliques dont certains, trouvés à proximité de ce lieu, sont également connus sous le nom du site de Coleraine : plusieurs mors, une lame d'épée fragmentaire avec sa poignée et sa garde, quatre plaques de droit de fourreau en tôle de bronze, dont trois richement décorées de transcriptions gravées de motifs végétaux, trois talons de lance moulurés en bronze, une large coupe en bronze battu où les marques de martelage, orientées perpendiculairement, sont utilisées sur le fond pour réaliser un décor à quatre champs alternés, une hache à douille en fer, un lingot discoïdal. Un disque ornemental en bronze, muni sur sa circonférence de trois trous de suspension est une des pièces les plus remarquables de l'art pré-chrétien d'Irlande : réalisé, probablement à la cire perdue, en

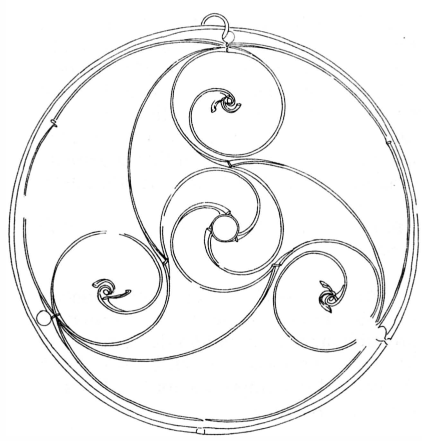


Fig. 23

fines moulures sur une surface légèrement bombée, son décor, construit rigoureusement au compas, est fondé sur deux triscèles concentriques à rotation contradictoire dont le plus grand se termine par des têtes d'oiseau qui allient la simplicité à une grande force d'expression.

Musée : Belfast.

Bibl. : Duval P.-M. 1977, 1983 ; Jope et Wilson 1957 ; Megaw 1970 ; Raftery 1983, 1984, 1990.

Fig. 23 : disque en bronze au décor en léger relief, constitué par un triscèle très élaboré associé à des têtes d'oiseaux fabuleux (diamètre 10,5 cm) ; Ier s. av. ou apr. J.-C. ?

BAOU-ROUX, LE (c. Bouc-Bel-Air, dép. Bouches-du-Rhône, France). Agglomération fortifiée des Salyens, située sur un plateau en position dominante au-dessus de la voie qui relie Marseille à la vallée de l'Arc, en vue de l'oppidum d'Entremont. Précédée par un habitat fortifié installé vers le VIIIe s. av. J.-C., la forteresse celto-ligure était défendue par un puissant rempart de blocs taillés et appareillés. Les fouilles ont mis à jour les vestiges de maisons quadrangulaires regroupées en îlots séparés par des rues. Le matériel est constitué principalement par la céramique caractéristique du milieu celto-ligure indigène ; les objets métalliques sont surtout des outils ; des projectiles de fronde en nombre élevé et des boulets de catapulte témoignent probablement des événements de 124 av. J.-C., responsables présumés de la fin de l'agglomération.

Bibl. : Tennevin 1972.

BARBEREY-SAINT-SULPICE (dép. Aube, France). Grand monument funéraire analogue à la tombe de Bouranton, découvert et fouillé à l'occasion de travaux routiers en 1994 : l'enclos quadrangulaire extérieur mesurait 45 m de côté (fossé de section triangulaire large de 3 à 4,5 m au sommet, profond en moyenne de 80 cm ; la tranchée intérieure de fondation de la palissade se trouvait à 5 m [30 cm de largeur et de profondeur]). Au centre se trouvait une fosse quadrangulaire peu profonde surmontée d'une sorte de plate-forme artificielle de 30 cm d'épaisseur, dont les matériaux comportaient quelques ossements ; dans une fosse cylindrique creusée à proximité fut trouvée une situle en bronze contenant une incinération accompagnée d'un bracelet en bronze, datable probablement du premier tiers du Ve s. av. J.-C.

Bibl. : *Fastes des Celtes* 1995.

BARBUISE (dép. Aube, France). Les extractions de graviers de Barbuise-Courtavant-La Saulsotte ont conduit depuis le XIXe s. à la découverte de plusieurs nécropoles laténiennes parmi lesquelles les plus significatives sont :

1. Lieu-dit « Les Grèves ». Petite nécropole à inhumation explorée en 1972. Les treize tombes à inhumation se répartissaient dans deux enclos quadrangulaires. Le mobilier est constitué principalement de parures métalliques (torques, bracelets, fibules), une seule sépulture appartenait à un guerrier. Datation deuxième moitié du IVe s. av. J.-C., début du siècle suivant.

2. Lieu-dit « Le Mont les Noix ». Groupe de treize tombes exploré en 1922-1923 et une ou deux autres en 1935 : mobilier constitué principalement de parures métalliques (torques ternaires, bracelets, fibules), une seule sépulture appartenait à un guerrier. Datation du tout début du IVe s. av. J.-C. au premier tiers du siècle suivant.

3. Lieu-dit « Les Grèves de Frécul ». Plusieurs cimetières, correspondant pro-

bablement à des groupes familiaux comportant un nombre variable d'individus (jusqu'à plusieurs dizaines) totalisent plus d'une centaine de tombes découvertes de 1937 à 1945 et, plus récemment, de 1970 à 1994. Les tombes à inhumation présentent une fosse tapissée sur les quatre côtés de blocs de grès. Le mobilier est exclusivement métallique et majoritairement constitué par des parures (bracelets ou brassards, fibules, torques ternaires ou à tampons). Les sépultures de guerriers sont assez rares (six seulement ont été identifiées). Les matériaux sont datés du Vᵉ au IIIᵉ s. av. J.-C.

Musées : Saint-Germain-en-Laye, Nogent-sur-Seine, Troyes.

Bibl. : *Fastes des Celtes* 1995.

Barde (gaulois *bardos*, irlandais *bard*, gallois *bardd*, breton *barzh*). Selon les auteurs anciens, les bardes constituaient, avec les druides et les vates, une des trois catégories de l'élite intellectuelle des Celtes : poètes et musiciens, il chantaient, accompagnés d'un instrument semblable à la lyre, des hymmes ou des satires. Ils pratiquaient donc aussi bien le chant sacré que la poésie de mémoire ou de circonstance : ils évoquaient les faits passés, chantaient les louanges du souverain ou le blâmaient par la satire, un procédé dont les textes irlandais confirment qu'il était craint plus que tout par les notables celtes. Ce pouvoir d'augmenter ou de diminuer le prestige des souverains conférait aux meilleurs d'entre eux une situation privilégiée. Leurs services étaient recherchés et richement rétribués.

Bibl. : Posidonios (XXIII) chez Athénée, *Deipn.*, VI, 49 ; Diodore, *Bibl. hist.*, V, 31 ; Timagène cité par Amnien Marcellin, *Hist.*, XV, 9 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 4 ; Lucain, *Phar.*, I, 447-449.

Le Roux et Guyonvarc'h 1986.

Bardocucullus (litt. « cucullus des bardes »). Nom latin d'origine gauloise d'une sorte de pèlerine avec capuchon. Ce vêtement traditionnel qui, d'après son nom, aurait été le costume des bardes, était porté à l'époque gallo-romaine par les paysans gaulois.

Bibl. : Martial, *Épigr.*, I, 53.

BARON-SUR-ODON (dép. Calvados, France). Sanctuaire gallo-romain de tradition indigène au lieu-dit le Mesnil, précédé probablement par un lieu de culte nettement plus ancien. A livré un fragment de l'entrée d'un fourreau d'épée laténien en fer orné du motif de la paire de dragons, gravé et incrusté de fil d'or. IIIᵉ s. av. J.-C.

Bibl. : Bertin 1974, 1977 ; Bulard 1979 ; Ginoux 1994 ; Szabó 1979.

BAR-SUR-AUBE (dép. Aube, France). Le site de la colline Sainte-Germaine, probablement un oppidum des Lingons, a livré un coin monétaire en bronze gravé du revers d'une frappe au nom de Togirix.

Bibl. : *Tricasses* 1989.

BASADINGEN (Suisse). Fourreau d'épée en fer à plaque traitée par le procédé du « chagrinage », sauf dans la partie supérieure, réservée, où figure une composition très élaborée, construite autour d'une pelte centrale et gravée au trait. C'est une des œuvres majeures de l'art celtique connue du territoire de la Suisse. IIIᵉ-IIᵉ s. av. J.-C.

Musée : Zurich.

Bibl. : Duval P.-M. 1977.

BASARHAC.
Voir **PILISMARÓT-BASAHARC.**

BASSE-YUTZ (dép. Moselle, France). Découverte fortuite, en 1927, de quatre vases en bronze : deux cruches jumelles de facture celtique et deux *stamnoi* d'origine étrusque. La nature de cette découverte exceptionnelle (sépulture ? dépôt ?) reste incertaine et discutée. Les deux cruches à vin à long bec verseur (hauteur env. 40 cm) figurent parmi les plus belles réalisations de l'art celtique. Elles sont assemblées à partir d'une dizaine d'éléments et leur ornementation est gravée, exécutée à la cire perdue (anse et embouchure) et rehaussée d'émail rouge (bouchon, embouchure et anse) et de corail (embouchure, garniture inférieure du bec, anse, bandeau inférieur). Les motifs figurés sont : un canard disposé sur l'extrémité du bec verseur, entre deux entrelacs angulaires gravés sur la surface supérieure de l'embouchure ; deux « canidés »

munis d'une sorte de crinière formée par une palmette (ces animaux s'inspirent apparemment des lions placés à cet endroit sur certaines cruches étrusques), couchés de part et d'autre de l'ouverture circulaire de l'embouchure ; ce même animal, aux pattes antérieures posées sur le rebord de la pièce d'embouchure, forme la partie supérieure de l'anse dont la partie médiane porte une composition de palmettes ; l'attache inférieure est formée par une tête moustachue coiffée d'une palmette, représentée de face et encadrée d'esses ; la garniture inférieure du bec présente des compositions de palmettes encadrant un damier aux cases alternativement ornées d'une grecque et incrustées de corail ; le bandeau qui orne le pied des récipients porte un entrelacs curviligne ; le bouchon est orné d'une composition cruciforme. L'étude comparative de ces objets de prestige exceptionnels suggère une fabrication dans les premières décennies du IVe s. av. J.-C.

Ill. : voir CRUCHE.

Musée : Londres (British Museum).

Bibl. : Duval P.-M. 1977 ; Jacobsthal 1944 ; Megaw et Megaw 1990 ; Smith 1929.

BASTIDA DE LOS ALCUSES (Mogente, prov. Valence, Espagne). Habitat fortifié ibérique du Ve-IIIe s. av. J.-C. A livré quelques fibules d'indiscutable inspiration laténienne.

Bibl. : Lenerz-De Wilde 1991.

BÁTA (Tolna, Hongrie). Trouvaille fortuite et isolée, en 1893, d'une statuette de sanglier en bronze. L'échine de l'animal porte une sorte de crête ornée de motifs curvilignes. Probablement du IIIe-IIe s. av. J.-C.

Musée : Budapest.

Bibl. : Duval P.-M. 1977 ; Szabó 1992.

BATH (Grande-Bretagne). Le site thermal d'époque romaine de *Aquae Sulis* s'est probablement développé sur un lieu de culte indigène antérieur. La *fons Sulis* a livré des tablettes votives en alliage de plomb et d'étain inscrites en cursive latine dont deux portent des inscriptions qui comportent au moins certains éléments celtiques et ne paraissent pas avoir été rédigées en latin. On ne peut cependant affirmer avec certitude qu'il s'agit d'un texte celtique.

Bibl. : Tomlin 1987.

BATHANATTOS (gr. *Βαθαναττος*). Chef des groupes issus de l'armée de Brennos qui formèrent, après la retraite de 279 av. J.-C., la confédération des Scordisques.

Bibl. : inscription 6, 25, 234B, du musée d'Athènes.

BATINA (ancien nom hongrois Kiskőszeg, Croatie). Localité située sur la rive droite du Danube, à proximité de la frontière hongroise. A livré d'importants matériaux appartenant à une nécropole laténienne du IIIe s. av. J.-C. parmi lesquels se distingue la tombe d'un guerrier équipé d'un casque en fer à renforts triangulaires latéraux rapportés (forme représentée sur les panneaux d'armes galates de Pergame), d'une épée au fourreau en fer richement orné avec la chaîne de suspension, d'une pointe de lance, d'un manipule et de deux umbos de bouclier de types différents (bipartite et d'une seule pièce à attaches trilobées). L'ensemble peut être daté de la première moitié du IIIe s. av. J.-C. Le site a livré également un assortiment d'instruments chirurgicaux en bronze, attribuables à l'époque laténienne mais malheureusement sans contexte connu (voir CHIRURGIE).

Musées : Berlin (Museum für Völkerkunde), Vienne.

Bibl. : Szabó et Petres 1992 ; Todorović 1974 ; Vinski-Gasparini 1959.

BATTERSEA (Londres, Grande-Bretagne). Le bouclier en bronze rehaussé de cabochons incrustés de pâte de verre rouge, trouvé en 1857 dans la Tamise à Battersea, est une des œuvres les plus connues et les plus représentatives de l'art celtique insulaire. Il s'agit en fait d'un revêtement en bronze, fixé par des rivets sur un support en matériau périssable (bois ou cuir) et assemblé à partir de cinq pièces principales (la plaque, les trois médaillons circulaires et l'orle). Sa taille réduite (hauteur env. 85 cm) indique probablement une fonction d'apparat ou une destination votive plutôt qu'une utilisation militaire.

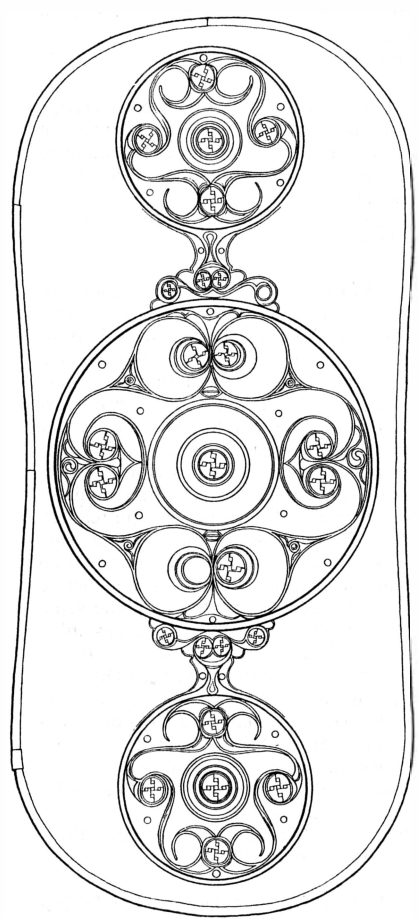


Fig. 24

La composition du décor, réalisé dans un relief au galbe finement modelé, présente une ordonnance régulière et statique qui est atténuée par le mouvement giratoire des svastikas qui ornent les cabochons, ainsi que par le caractère allusif des éléments fondés sur la pelte qui évoquent une multiplicité de masques plus ou moins monstrueux. La date de fabrication est généralement située vers la fin du Ier s. av. J.-C. ou la première moitié du siècle suivant.

Musée : Londres (British Museum).

Bibl. : Brailsford 1975 ; *British Museum Guide* 1905 ; Duval P.-M. 1977 ; Fox 1958 ; Kruta et Forman 1985 ; Megaw 1970 ; Megaw et Megaw 1986, 1989 ; Stead 1985.

Fig. 24 : Revêtement de bouclier en bronze rehaussé de cabochons de pâte de verre rouge (haut. 84,5 cm) ; fin du Ier s. av. J.-C. ou première moitié du siècle suivant.

BAUMHOLDER (distr. Birkenfeld, Rhénanie, Allemagne). Trois grands tumulus de la culture du Hunsrück-Eifel explorés en 1927 et 1946 au lieu-dit « Wilhelmswäldchen ». Déjà perturbés, ils ont livré des fragments de poterie, une fibule laténienne en fer et le fragment d'une épée de la même période. Nécropole tumulaire d'une trentaine d'unités, explorée en 1970 sur la limite de la commune voisine de Mambächel-Breungendorf au lieu-dit « Erbenwald ».

Musée : Trèves.

Bibl. : *Hundert Meisterwerke* 1992.

BAVILLIERS. Voir MÉROUX.

BEINE (dép. Marne, France). Comme c'est le cas pour les autres communes des environs de Reims, le cadastre de Beine a livré une dizaine de sites funéraires correspondant à plusieurs nécropoles. La prospection aérienne récente a permis d'y ajouter une demi-douzaine d'autres sites. Certains appartiennent à des nécropoles qui se trouvent à cheval sur une commune limitrophe : c'est notamment le cas du lieu-dit « le Quartier Saint-Basle », extension de la nécropole du lieu-dit « les Commelles » de Prunay. Il n'existe aucune étude exhaustive de ce site très important et la majeure partie des matériaux, découverts principalement vers la fin du XIXe s. reste inédite.

1. La nécropole de « l'Argentelle » est la seule à avoir été intégralement publiée. Elle comportait une quarantaine de tombes à inhumation qui s'échelonnent entre la première moitié du Ve s. av. J.-C. (tombes jogassiennes) et le début du IIIe s. av. J.-C. Particulièrement intéressantes certaines tombes datables vers le milieu du IVe s. av. J.-C. (nos 2, 20, 30), ainsi que d'autres de la fin de ce siècle et du début du siècle suivant (nos 6, 25, 26, 39). Elles contiennent une importante série de

torques décorés (l'exemplaire de la tombe n° 6 a servi à définir un « type Beine-l'Argentelle », évoqué par certains spécialistes), des vases peints et une séquence de fibules très représentative de la période.

Musée : Reims.

Bibl. : Charpy et Roualet 1991 ; Kruta et Roualet 1982, 1995 ; Morgen et Roualet 1975/1976 ; Roualet 1993.

2. Le site du « Montéqueux » aurait livré, entre 1894 et 1897, une quarantaine de tombes parmi lesquelles se distingue une sépulture à incinération (n° 6 de l'énumération) qui se trouvait au centre d'un enclos de six mètres (probablement quadrangulaire) qui contenait deux fibules, des aiguilles, une fourchette et un couteau en fer, trois poteries, un récipient métallique et une paire de landiers en fer forgé (voir CHENET) aux montants terminés en forme de têtes d'animaux fabuleux (sortes de griffons à cornes de bélier). L'ensemble peut être daté de la première moitié du IIe s. av. J.-C. Quelques tombes de la fin du IVe s. av. J.-C. ou du début du siècle suivant ont été publiées d'après les dessins du rapport manuscrit de E. Schmit. L'ensemble des matériaux aurait été détruit avec le musée de Reims.

Bibl. : Charpy 1995, 1996 ; Déchelette 1927 ; Kruta et Roualet 1982 ; Thénot 1982.

BÉKÉSSÁMSON (Békés, Hongrie). Au lieu-dit « Erdőháti Halom », nécropole birituelle de vingt-huit tombes : anneaux de cheville tubulaires et à oves creux, bracelets de différentes formes, fibules à gros pied globulaire et de schéma La Tène II, poteries (IIIe s. av. J.-C.).

Bibl. : Maráz 1977 ; Szabó 1992.

BELAISKOM, ou Belaisca. Voir **KONTREBIA.**

BELAN-SUR-OURCE (dép. Côte-d'Or, France). Deux sépultures féminines à inhumation en tombe plate avec torque, bracelets et anneaux de cheville en bronze, ainsi qu'une fibule en fer. Fin du IVe s. av. J.-C. ou tout début du siècle suivant.

Musée : Châtillon-sur-Seine.

Bibl. : Joffroy 1955.

BĚLČICE (Bohême, Rép. tchèque). Enclos quadrangulaire de 75 × 80 m, délimité par un fossé de 4 m de large et 2,4 m de profondeur. Son exploration a livré en 1988 des tessons du temps des oppida (IIe-Ier s. av. J.-C.). Il pourrait s'agir d'un sanctuaire.

BELENOS (litt. « Brillant », « Éclatant », « Resplendissant »). Surnom d'un dieu, solaire et guérisseur, assimilé à Apollon et attesté par de nombreuses inscriptions dans différentes provinces romaines habitées par les Celtes : la Gaule (cisalpine et transalpine), le Norique, l'Illyrie.

Bibl. : Duval, P.-M. 1976.

BÉLÉRION. Nom ancien de souche celtique du promontoire actuel du Landsend dans l'île de Bretagne.

Bibl. : Diodore, *Bibl. hist.*, V, 21 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 3.

Belge. Voir **FORTIFICATION.**

BELGES (lat. *Belgae*, gr. *Βελγαι*, d'un sens incertain, peut-être « les Plus Grands » ou apparenté).

1. Nom, mentionné pour la première fois par César, d'un ensemble de peuples celtiques installés dans le nord de la France et l'actuelle Belgique. Selon César, les Belges sont séparés des Gaulois par la Marne et la Seine et sont « les plus braves [...] parce qu'ils sont les plus éloignés de la province romaine et des raffinements de sa civilisation, parce que les marchands y vont très rarement et, par conséquent, n'y introduisent pas ce qui est propre à amollir les cœurs, enfin parce qu'ils sont les plus voisins des Germains qui habitent sur l'autre rive du Rhin et avec lesquels ils sont continuellement en guerre » (*G. des Gaul.*, I, 1). Les principaux peuples belges seraient les Atuatuques, les Ambiens, les Atrébates, les Bellovaques, les Calètes (considérés aussi comme armoricains), les Éburons (définis quelquefois comme Germains), les Ménapes, les Morins, les Nerviens (de souche germanique selon Strabon, *Géogr.*, IV, 3), les Suessions, les Véliocasses et les Viromanduens. La coalition des peuples belges, formée en 57 av. J.-C. contre les Romains et leurs alliés Rèmes et Éduens,

comprenait un total de plus de deux cent mille hommes en armes, malgré la mobilisation seulement partielle des Bellovaques qui pouvaient lever quarante mille hommes de plus, et sans compter les Éburons et les petits peuples limitrophes de souche germanique qui avaient fourni ensemble un contingent de quarante mille hommes. Les Parisii, les Trévires et les Tricasses ne sont pas explicitement rattachés aux peuples belges, mais ils appartenaient incontestablement à leur aire d'influence directe. Rien ne permet d'affirmer actuellement qu'il existait une spécificité linguistique ou culturelle des peuples belges par rapport à d'autres peuples celtiques. Au contraire, les données archéologiques indiquent, à partir du IIIe s. av. J.-C., l'existence de liens multiples entre l'aire principale des peuples belges et d'autres régions plus ou moins éloignées, notamment la Celtique danubienne. L'examen de la situation des territoires respectifs des différents peuples indique clairement que l'on ne peut ramener le processus d'ethnogenèse à un modèle unique. Ainsi, les Rèmes paraissent le résultat de l'évolution continue d'une souche indigène appartenant au Ve s. av. J.-C. au faciès marnien, tandis que d'autres peuples semblent s'être constitués à la suite du repeuplement de la région par des groupes immigrés au moins en partie des territoires danubiens, dans le courant de la première moitié du IIIe s. av. J.-C.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 1, II, 4 et *passim* ; Strabon, *Géogr.*, IV, 1, 3, 4.

Celtes en Belgique et dans le nord de la France 1984 ; *Celtes en France du nord et en Belgique* 1990 ; Guyonvarc'h 1966 ; Halbaut et Leman-Delerive 1985 ; Kruta 1985a, 1986b ; *Rites funéraires en Gaule du Nord* 1998.

2. Sans en préciser la date, César indique la présence dans l'île de Bretagne de « peuplades venues de Belgique pour piller et faire la guerre qui, presque toutes, portent les noms des cités d'où elles sont issues » et qui « après la guerre, restèrent dans le pays et devinrent colons » (*G. des Gaul.*, V, 12). Ces peuples belges britanniques ont été identifiés archéologiquement aux populations de la culture dite d'« Aylesford-Swarling », plus particulièrement caractéristique des Catuvellauni, des Trinovantes et Cantiaci, et leurs liens avec la Belgique sont manifestes également sur leur monnayage. Plus au sud, les Atrébates conservèrent le nom de leur souche continentale. Quant aux Dobunni voisins, ils sont qualifiés explicitement de belges par Ptolémée (*Géogr.*, II, 3). Le noyau des peuples belges insulaires aurait ainsi contrôlé la totalité du bassin de la Tamise de même que l'estuaire de la Severn. La présence de Parisi dans le Yorkshire et les liens étroits que présentent les découvertes de l'aire des Coritani du Lincolnshire et des Iceni du Norfolk indiquent la possibilité d'infiltrations plus ou moins importantes de populations de souche continentale en direction du nord. Certains indices permettent de supposer que la colonisation belge de l'île de Bretagne aurait pu débuter dès la première moitié du IIIe s. av. J.-C., dans le contexte général des mouvements de populations qui aboutirent au repeuplement d'une partie du nord-ouest de la Gaule.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, V, 12 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 3.

Cunliffe 1974 ; Hawkes 1968, 1977, 1982 ; Hawkes et Dunning 1930.

BELGINUM. Voir WEDERATH.

BELGIOS. Voir BOLGIOS.

BELGIQUE. Le territoire de la Belgique actuelle se trouvait partagé vers le début du Ve s. av. J.-C., au moment de l'émergence historique des Celtes, entre trois ensembles culturels dont le substrat ethnique, incertain, paraît être majoritairement celtique ou celtisé. Ce qui distingue actuellement ces faciès entre eux semble être surtout la conséquence de liens privilégiés avec des régions limitrophes différentes. Au nord-est, la Campine appartient culturellement au monde rhénan. Les tombes à situles de Wiljshagen et le mobilier de type princier d'Eigenbilsen y constituent un prolongement vers le nord des manifestations propres au milieu tardo-hallstattien et laténien ancien du Hunsrück-Eifel. Au nord-ouest, en Flandre occidentale, les habitats du mont Kemmel et de Kooigem ont fourni des matériaux qui présentent d'étroites simili-

tudes avec les régions voisines du nord de la France. Il en est de même pour le Hainaut (voir HASTEDON). Le troisième faciès est constitué par les nécropoles à inhumation (ou quelquefois aussi incinération pour le groupe septentrional) de « tombelles » (petits tertres funéraires) des Ardennes, caractérisées notamment par la présence d'un certain nombre de tombes contenant des chars à deux roues (voir ASSENOIS, LÉGLISE). La parenté des mobiliers funéraires avec ceux du milieu marnien de la Champagne est si frappante qu'elle implique probablement l'appartenance à un même ensemble ethnique. L'apparition en nombre des nécropoles à tombelles pourrait correspondre d'ailleurs à un processus de colonisation d'un territoire à peu près inoccupé. Comme c'est apparemment le cas pour une bonne partie de la France septentrionale, la Belgique semble connaître vers la fin du Ve s. av. J.-C. un fléchissement démographique brutal et significatif. On peut constater alors l'abandon de sites d'habitat, mais également la fin de la plupart des nécropoles de tombelles ardennaises. Les matériaux laténiens caractéristiques du IVe s. av. J.-C. ne paraissent actuellement être attestés que sporadiquement (NEUFCHÂTEAU-LE-SART) et ce n'est que vers le début du IIIe s. av. J.-C. que l'on peut constater l'apparition d'objets représentatifs, parures, pièces de char et autres, souvent marqués par les modes danubiennes de l'époque, dans des mobiliers funéraires de la vallée de la Haine (voir HAINE, groupe de la, ESTINNES-AU-MONT) qui accompagnent des incinérations, où dans des sites de l'Ardenne (torque d'Assenois). L'organisation et le processus de formation d'un réseau d'oppida propres au cités reconnues par César vers le milieu du Ier s. av. J.-C. restent encore peu connus. Les récentes fouilles de sites fortifiés, de dimensions généralement assez réduites, ont permis d'identifier des remparts de type *murus gallicus* (voir CASTELET DE ROUVEROY), mais la nature de l'occupation de l'espace intérieur reste peu connue et ne permet pas d'affirmer, dans l'état actuel des connaissances, l'occupation permanente et la fonction urbaine de ces localités. Les données fournies par les textes indiquent que la situation du territoire de la Belgique était, au début du Ier s. av. J.-C., fortement marquée par le voisinage des populations germaniques. C'est là que passe alors la limite, apparemment instable et souvent imprécise, entre ces deux grands ensembles ethniques.

• *Peuples celtiques connus par les textes* : voir AMBIVARITI, ATUATUQUES, CAEROESI, CEUTRONES, CONDRUSES, ÉBURONS, MÉNAPIENS, NERVIENS, PÉMANES.

• *Toponymes antiques* : voir ATUATUCA.

• *Sites et découvertes archéologiques* : voir ASSENOIS, BERINGEN, EIGENBILZEN, ÉPRAVE, ESTINNES-AU-MONT, FRASNES-LEZ-BUISSENAL, HAINE groupe de la, HAMIPRÉ, LÉGLISE, NEUFCHÂTEAU-LE-SART, POMMERŒUL, SAINT-VINCENT.

• *Sites fortifiés et oppida* : voir BOIS DU BOUBIER, CASTELET DE ROUVEROY, HASTEDON, KEMMELBERG, KOOIGEM.

Ill. : voir EIGENBILZEN, FRASNES-LEZ-BUISSENAL.

Musée : Bruxelles, Libramont.

Bibl. : Cahen-Delhaye 1974, 1974a, 1974b, 1976, 1976a, 1978, 1981, 1995, 1997 ; *Celtes en Belgique et dans le nord de la France* 1984 ; *Celtes en France du nord et en Belgique* 1990 ; *Keltische Oppida* 1971 ; Mariën 1952, 1961, 1964, 1970 ; *Rites funéraires en Gaule du Nord* 1998.

BELGIQUE, GAULE (lat. *Belgica*). Il s'agit, selon César, de la partie de la Gaule délimitée au sud par la Marne et la Seine et au nord par le Rhin, habitée par les Belges et de petites populations limitrophes, de souche germanique où supposée telle (Caeroesi, Condruses, Pémanes, Segni), qui étaient clients des Éburons ou des Trévires. Suivant une définition nettement plus large qui remonte peut-être à Posidonios, Strabon situe la limite méridionale de la Belgique sur la Loire, y incluant donc également les peuples armoricains limitrophes de l'Océan.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 1 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 1.

BELGITES. Peuple de souche celtique mentionné en Pannonie, sans localisation précise.

Bibl. : Pline, *H.N.*, III, 148.

BELGIUM. César emploie ce nom pour désigner la partie de la Gaule Belgique qui correspondait aux territoires des Bellovaques et de leurs alliés.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, V, 12, 24, 25, VIII, 46, 49, 54.

BELGRADE (Serbie). Site de Singidunum, oppidum principal des Scordisques au confluent de la Save et du Danube. L'habitat reste inconnu, mais deux nécropoles voisines, situées de part et d'autre du cours de la Mirija, illustrent la période celtique du lieu et confirment pleinement le caractère composite de la population scordisque, constituée par un mélange d'éléments celtiques, illyriens et pannoniens.

1. Karaburma. Grande nécropole de quatre-vingt-seize sépultures, dont six à inhumation, qui couvre la période allant de l'installation des Scordisques (vers 280 av. J.-C.) jusqu'à la conquête romaine (vers 35 av. J.-C.). L'armement laténien suit l'évolution générale, de même que les fibules. La composante indigène se manifeste par la présence de certains objets de tradition locale, tels que le coutelas à lame concave et dos convexe de type *sica*, les javelots à longue pointe triangulaire, déposés souvent par paires, certaines parures féminines (boucles d'oreille, agrafes de ceinture) et, plus particulièrement, la prédilection pour des formes de vases à hautes anses obliques qui sont inspirées au IIIe s. av. J.-C. par les canthares hellénistiques, mais qui reviennent progressivement aux formes analogues de tradition indigène. La tombe de guerrier n° 22 est représentative de la phase initiale, avec la tombe n° 62 qui contient un umbo bivalve et des anneaux de suspension creux en bronze, et la tombe n° 66 où figure une chaîne de ceinturon « en échelle » et un fourreau orné de la paire de dragons. Elle associe un fourreau à large bouterolle ajourée de type Hatvan-Boldog, une lourde chaîne de ceinturon et deux vases en bronze de facture hellénistique (une situle et une coupe) qui pourraient avoir fait partie du butin de la Grande Expédition de 280 av. J.-C. Les fibules de cette phase initiale, des formes évoluées de grandes fibules à pied libre, notamment la variante à gros pied globulaire, confirment une datation vers la fin du premier quart du IIIe s. av. J.-C. ainsi que l'existence de liens étroits avec le milieu centre-européen du Moyen-Danube.
Ill. : voir CANTHARE.

Bibl. : Kruta et Szabó 1982 ; Szabó 1995 ; Todorović 1968, 1972, 1974.
Fig. 25 : voir ci-contre.

2. Rospi Ćuprija. Nécropole de tombes à inhumation et à incinération sur un site funéraire de l'âge du bronze, face à Karaburma sur l'autre rive de la Mirija, explorée entre 1954 et 1963 et partiellement publiée (quatorze tombes sur vingt-trois). Les tombes paraissent contemporaines de celles de Karaburma, du IIIe au Ier s. av. J.-C.
Bibl. : Todorović 1968, 1974.

Bélier. La tête du bélier, assez facilement identifiable grâce à l'enroulement de ses cornes, est un des thèmes animaliers les plus fréquemment représentés de l'iconographie celtique depuis le Ve s. av. J.-C. Il figure alors notamment sur les fibules dites « à masques » (Aignay-le-Duc, Oberwittighausen, Port-à-Binson) et les cruches à vin (Reinheim, Waldalgesheim), associé généralement dans l'ensemble de la composition au cheval, à la tête d'une divinité masculine, à la palmette, aux dragons, gardiens de l'Arbre de Vie, et au signe de l'esse. La juxtaposition de la tête humaine et de celle du bélier est attestée ultérieurement, jusqu'au Ier s. av. J.-C., sur des parures (torque de Courtisols) et d'autres objets (garnitures de Manerbio). Il en est de même quant à son association aux gardiens monstrueux de l'Arbre de Vie (torque de Frasnes-lez-Buissenal). L'importance iconographique de la tête de bélier est confirmée par sa diffusion suite à l'expansion du IIIe s. av. J.-C. (canthare de Novo mesto). L'image de l'animal est fréquemment associée au feu (chenets, landiers de Beine « le Montéqueux »), Il est difficile de déterminer dans quelle mesure le serpent à tête de bélier pourrait constituer une variante iconographique du même thème mythologique. En effet, les représentations de l'animal entier sont rares et apparemment assez tardives.
Bibl. : Hatt 1987 ; Kruta 1978, 1989, 1992.

BELIKIO. Nom d'une cité celtibère de la région de Saragosse (actuelle Azuara) attesté par des légendes monétaires (également *BELIKIOM*) de deniers d'argent et de bronzes.
Bibl. : *Celtiberos* 1988.

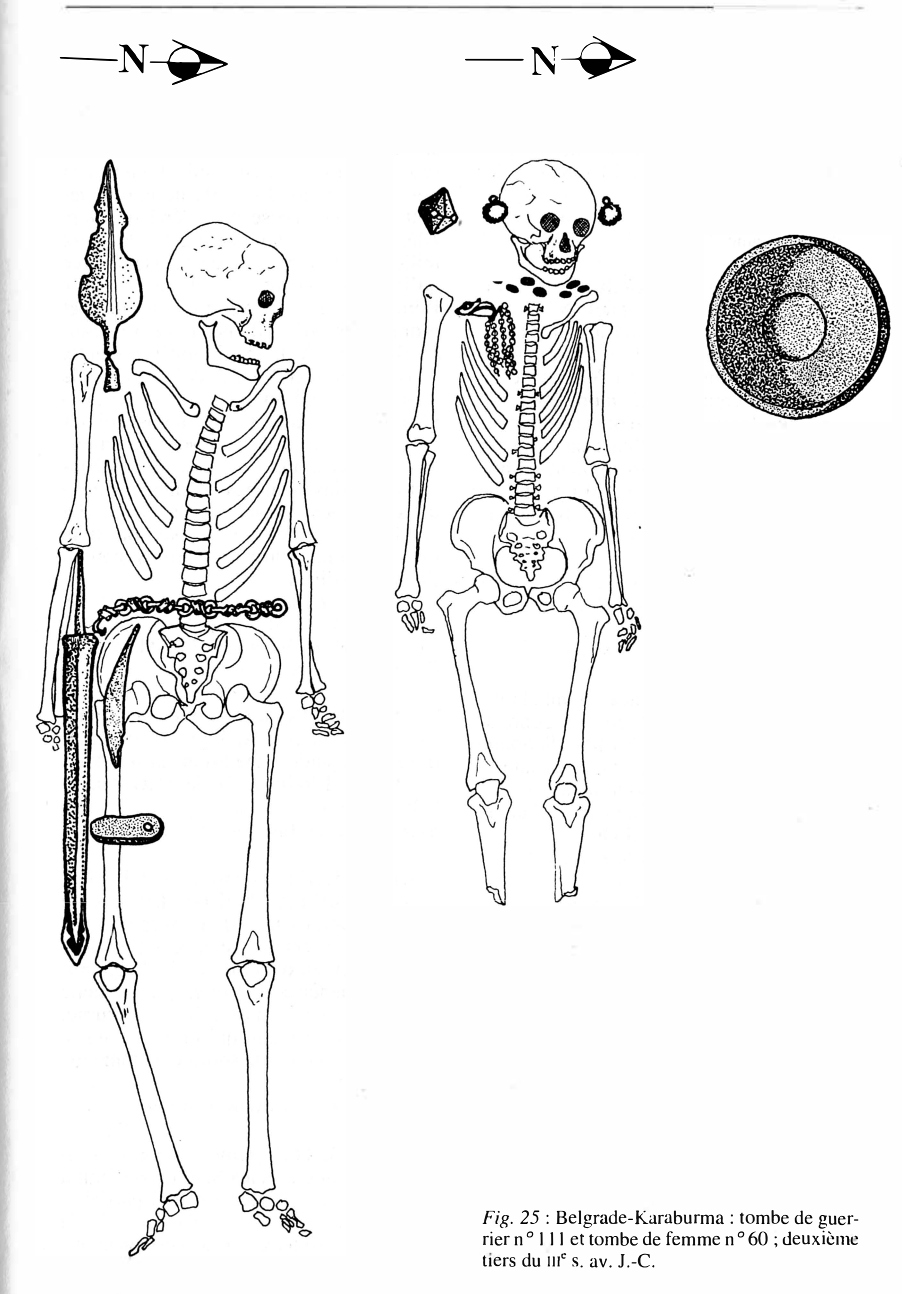


Fig. 25 : Belgrade-Karaburma : tombe de guerrier n° 111 et tombe de femme n° 60 ; deuxième tiers du IIIe s. av. J.-C.

BELISAMA (litt. « la Très Brillante »). Un des surnoms donnés à la grande divinité féminine du panthéon gaulois, assimilée à la Minerve romaine et sans doute équivalente de la Brigit irlandaise. Dans une inscription gallo-grecque de Vaison-la-Romaine, le Nîmois Segomaros lui avait dédié un nemeton.
Bibl. : Duval, P.-M. 1976 ; Guyonvarc'h 1963a ; Lejeune 1985.

BELL IM HUNSRÜCK (distr. Simmern, Rhénanie, Allemagne). Nécropole tumulaire de la culture du Hunsrück-Eifel, d'une trentaine d'unités, explorée en 1938. Le tumulus n° 1, entouré d'un fossé, recouvrait une chambre funéraire en rondins (env. 3 × 2 m) qui contenait les éléments métalliques d'un char à quatre roues, accompagné notamment d'une situle en tôle de bronze, d'une fibule tardo-hallstattienne et d'une pointe de lance. Fin du VI[e] s. av. J.-C.
Musée : Bonn.
Bibl. : Haffner 1976 ; *Hundert Meisterwerke* 1992 ; Rest 1948 ; *Vierrädrige Wagen* 1987.

BELLINZONA. Voir TESSIN.

BELLONA. Nom d'une divinité latine donné à la déesse guerrière des Scordisques. « *...hostiis captivorum Bellonae litantes et Marti....* » Le nom est attesté également en Gaule pour la compagne d'un *Mars Cicolluis*, vénéré dans l'actuel département de la Côte-d'Or.
Bibl. : Ammien Marcellin, *Hist.*, 27, 4, 4.

BELLOVAQUES (lat. *Bellovaci*, gr. *Βελλοακοι*). Puissant peuple belge, dont la cité était réputée comme « la plus valeureuse de toute la Gaule » (César, *G. des Gaul.*, VII, 59). Ce peuple occupait principalement la partie occidentale de l'actuel département de l'Oise. Ses voisins étaient, au sud les Parisii et les Véliocasses, à l'ouest les Calètes, au nord les Ambiens à l'est les Suessions. César mentionne leur oppidum principal, Bratuspantium, lieu de rassemblement et de refuge avant la reddition de 57 av. J.-C., identifié sans certitude à l'agglomération principale de leur cité à l'époque gallo-romaine, Caesaromagus, l'actuel Beauvais qui conserve la mémoire de leur nom. Connus au temps de la guerre des Gaules pour leur puissance militaire, ils furent, antérieurement à 57 av. J.-C., les alliés des lointains Éduens. Ils fournirent alors à la coalition des peuples belges un contingent de soixante mille guerriers d'élite, mais pouvaient lever jusqu'à cent mille hommes en armes. En 52 av. J.-C., ils ne contribuèrent à l'armée de secours dépêchée vers Alésia que par un contingent de deux mille hommes, après avoir refusé « parce qu'ils prétendaient faire la guerre aux Romains à leur compte et à leur guise, et n'obéir aux ordres de personne » (César, *G. des Gaul.*, VII, 75). L'année suivante, sous le commandement de Corréos, ils seront à la tête d'un soulèvement des peuples belges contre les Romains qui les voit alliés aux Atrébates de Commios, aux Ambiens, aux Calètes et aux Véliocasses voisins, mais également aux Aulerques installés au sud de la Seine. La défaite de l'armée de la coalition et la mort au combat du chef Corréos mettent fin aux hostilités.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, II, 4, 5, 10, 13, 14, V, 46, VII, 59, 75, 90, VIII, 6, 7, 12, 14-17, 20-23, 38 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 3-5 ; Pline, *H.N.*, IV, 106 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 9.

BELLOVESOS. Neveu légendaire du roi des Bituriges Ambigatos, il aurait dirigé la grande expédition partie de la Gaule vers l'Italie et fondé Mediolanum (Milan).
Bibl. : Tite-Live, *Hist. rom.*, V, 34.

BELTEINE (composé de *bel*, lumière et *teine*, feu). Fête du début de la moitié claire, « lumineuse », de l'année celtique qui se situait vers le 1[er] mai de notre calendrier actuel, au début du mois de *giamonios* du calendrier de Coligny. C'est donc l'antithèse symétrique, céleste et diurne, de la fête de Samain qui ouvrait l'année celtique par sa moitié sombre, chtonienne et nocturne.
Bibl. : Le Roux et Guyonvarc'h 1995.

BENAVENTE (prov. Zamora, Espagne). Habitat du faciès Soto de Medinilla du premier âge du fer, exploré partiellement au lieu-dit « Los Cuestos de la Estación ». Il a livré une succession stratigraphique de dix phases témoignant

d'une évolution continue à partir du VIIIe s. av. J.-C. Les habitations, de plan circulaire et construites en briques crues au plus tard à partir de la phase 5 du site, peuvent atteindre un diamètre élevé et présenter un décor d'enduits peints polychromes (grande cabane de la phase 7, au diamètre de 8,5 m).

Bibl. : *Arqueología Vaccea* 1993.

BERGÈRES-LÈS-VERTUS (dép. Marne, France). Le territoire de la commune a été l'objet de la première fouille pouvant être qualifiée de scientifique d'une nécropole gauloise : de Boblaye explora en 1829 des tombes du Ve s. av. J.-C. au lieu-dit « Le Puy », qu'il publia ensuite d'une manière remarquable pour son temps. La grande nécropole du lieu-dit « les Croncs » couvre, d'après les éléments connus, une période allant du Ve au IIIe s. av. J.-C. Elle a livré des dizaines de vases et bon nombre de parures annulaires (torques et bracelets). La nécropole du lieu-dit « les Terres de Monsieur » (Brisson et Duval 1934) peut être datée du IIIe s. av. J.-C.

Musées : Épernay, Londres (British Museum), Saint-Germain-en-Laye.

Bibl. : Brisson et Duval 1934 ; Charpy et Roualet 1991 ; Morel 1898 ; Thénot 1982.

BERGOMUM (gr. *Βεργομον*). Nom antique de l'actuelle ville de Bergame. Fondée selon la tradition par des Celtes, elle aurait été originairement l'agglomération principale des *Orobii*, mais a été également attribuée aux Cénomans. Les fouilles récentes ont effectivement révélé une occupation du site appartenant à la culture de Golasecca et remontant au Ve s. av. J.-C.

Bibl. : Pline, *H.N.*, III, 124 ; Strabon, *Géogr.*, V, 1 ; Ptolémée, *Géogr.*, III, 1.

BERINGEN (Limbourg, Belgique). En octobre 1995, y fut découvert fortuitement un dépôt d'objets en or, à caractère probablement votif. Il comprend vingt-cinq statères (vingt-deux statères du type *Regenbogenschüsselchen* lisse, trois avec des traces d'une image frappée sur une des faces, ces derniers attribuables peut-être aux Atrébates), un torque complet à tige tubulaire lisse et fermeture par faux-tampons, ainsi que les fragments de deux autres torques de forme analogue (une moitié antérieure avec fermeture ; un tampon isolé), un peu plus du tiers d'un bracelet ou brassard torsadé à extrémité annulaire. Les torques paraissent proches d'exemplaires trouvés dans un dépôt analogue à Niederzier au point de pouvoir provenir d'un même atelier. Datation préliminaire : fin du IIe s. av. J.-C.

Musée : Tongres.

Bibl. : Van Impe et coll. 1997.

BERNE (Suisse). Le territoire de l'actuelle agglomération et de ses environs immédiats a livré près d'une centaine de sépultures, réparties généralement par petits groupe de deux à quatre unités. Seuls deux groupes du site de « Enge » dépassent la dizaine. Le site stratégique de l'éperon de la vieille ville qui domine le cours de l'Aare est supposé par certains avoir pu être un oppidum, mais cette hypothèse n'est pas confirmée par des trouvailles, contrairement au site de « Enge » où une partie des défenses conservées a été explorée.

1. Les matériaux des tombes bernoises présentent d'étroites parentés avec ceux des grandes nécropoles et groupes de sépultures des environs (Münsingen, Muri, Stettlen-Deisswil, Vechigen-Sinneringen). Les mobiliers les plus anciens peuvent être datés de la fin du Ve s. av. J.-C. ou du début du siècle suivant (caractéristique de cette phase ancienne, la tombe n° 2 de Ensingerstrasse, avec un torque et une paire de bracelets ornés de masques schématiques). Le IVe s. av. J.-C. est également peu représenté (double sépulture de Zypressenstrasse et surtout exceptionnelle fibule en argent au riche décor végétal, directement inspiré de modèles gréco-italiques, de l'une des tombes découvertes vers 1856 dans le quartier de « Schosshalde »). La plupart des sépultures contiennent des matériaux datables du IIIe s. av. J.-C. et de la première moitié du siècle suivant (variantes tardives de fibules à pied libre, fibules de schéma La Tène II, avec la forme locale évoluée dite type Mötschwil, bracelets en verre, bracelets métalliques à enroulement spiralé, chaînes de ceinture féminines en métal), attestés en nombre dans les tombes

de « Monbijoustrasse », « Muristalden », « Schwarztorstrasse », « Spitalacker » « Bümplitz-Aehrenweg », « Bümplitz-Morgenstrasse » et « Weissenbühl », avec une phase récente (IIe s. av. J.-C.), caractérisée notamment par l'apparition de poteries, jusqu'ici absentes dans les mobiliers funéraires, qui est représentée notamment par les découvertes du site d'Enge aux lieux-dits « Aaregg », « Reichenbachstrasse », « Thormannmätteliweg » et « Tiefenauspital ». C'est également sur ce site, lors de l'exploration du rempart sud (interne) de l'oppidum, que furent découvertes les sépultures les plus récentes connues jusqu'ici du territoire bernois (fin du IIe s. av. J.-C. ou début du siècle suivant) : en 1956, la tombe à inhumation d'un enfant (fibule de type Nauheim avec deux perles annulaires en verre) et en 1961, l'incinération probablement double (femme et enfant), située sous le remblai du rempart (fragments d'au moins cinq fibules de type Nauheim, quatre poteries, fragment d'une parure annulaire en sapropélite).

Musée : Berne.

Bibl. : Stähli 1977 ; Suter 1984.

2. Le plateau, délimité par plusieurs méandres de l'Aare, qui est connu sous le nom de presqu'île d'« Enge » a été occupé, d'après les sépultures qui y ont été découvertes, depuis la seconde moitié du IIIe s. av. J.-C. Il n'aurait été cependant fortifié qu'assez tard, dans la première moitié du Ier s. av. J.-C., du moins si l'on se réfère à la séquence stratigraphique du rempart intérieur sud, sous lequel fut découverte en 1961 une incinération datable au plus tôt de la fin du IIe s. av. J.-C. Ce rempart possédait un parement extérieur ancré dans une tranchée de fondation, renforcé par des poteaux verticaux et une armature interne du remblai. Il était précédé par une berme d'une dizaine de mètres et un large fossé à fond plat. Des fortifications défendaient non seulement les deux isthmes que présente le plateau, mais également les secteurs de la berge qui étaient les plus facilement accessibles à partir du fleuve. Un document trouvé récemment sur le site suggère pour cet oppidum le nom de Brenodurum. Un dépôt votif important d'objets métalliques a été découvert au lieu-dit « Tiefenau », situé dans l'aire extérieure de l'oppidum de l'« Enge », indiquant la probable existence d'un sanctuaire antérieur à l'agglomération fortifiée.

Ill. : voir ROUE.

Musée : Berne.

Bibl. : Kohler 1988 ; Müller 1990, 1996 ; Müller-Beck 1962/1963, 1963/1964 ; Müller-Beck et Ettlinger 1963.

BERONES. Peuple celtibérique du nord-ouest de la péninsule Ibérique, installé sur l'Èbre dans l'actuelle région de Logroño. Sa capitale était Vareia (actuelle Varea, au sud de Logroño), lieu de franchissement du fleuve, et ils étaient voisins, à l'ouest, des Autrigones, au nord, des Conisci cantabres et des Vascones, à l'est, des Lusones, au sud, des Pelendones.

Bibl. : Tite-Live, *frag. lib.* 91 ; Strabon, *Géogr.*, III, 4 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 6.
Solana Sainz 1991.

BERRU (dép. Marne, France). Tombe à char découverte au siècle dernier et connue plus particulièrement pour le casque en bronze au fin décor gravé ainsi que les pièces de harnachement, notamment les phalères au décor ajouré et les éléments métalliques du char. Ces matériaux très homogènes peuvent être datés du tout début du IVe s. av. J.-C. L'ensemble des matériaux attribué *a posteriori* à la tombe à char semble correspondre plutôt à deux sépultures. Les informations sur la découverte ne permettent pas de savoir s'il s'agit d'une double tombe ou d'une intrusion.

Musée : Saint-Germain-en-Laye.

Bibl. : Fourdrignier 1880 ; Joffroy 1973 ; Schaaff 1973.

Fig. 26 : Berru : casque en bronze de la sépulture à char ; de haute forme conique et muni d'un couvre-nuque, il est orné, à son sommet et à sa base, d'une version gravée de la frise de palmettes qui apparaît sur les exemplaires celto-italiques ; une composition triangulaire fondée sur ce motif est disposée au-dessus du bouton de fixation de la jugulaire ou des couvre-joues en cuir, comme c'est le cas également sur les modèles péninsulaires (haut. environ 30 cm) ; début du IVe s. av. J.-C.

BERRUECO, EL. Voir **CERRO DEL BERRUECO.**

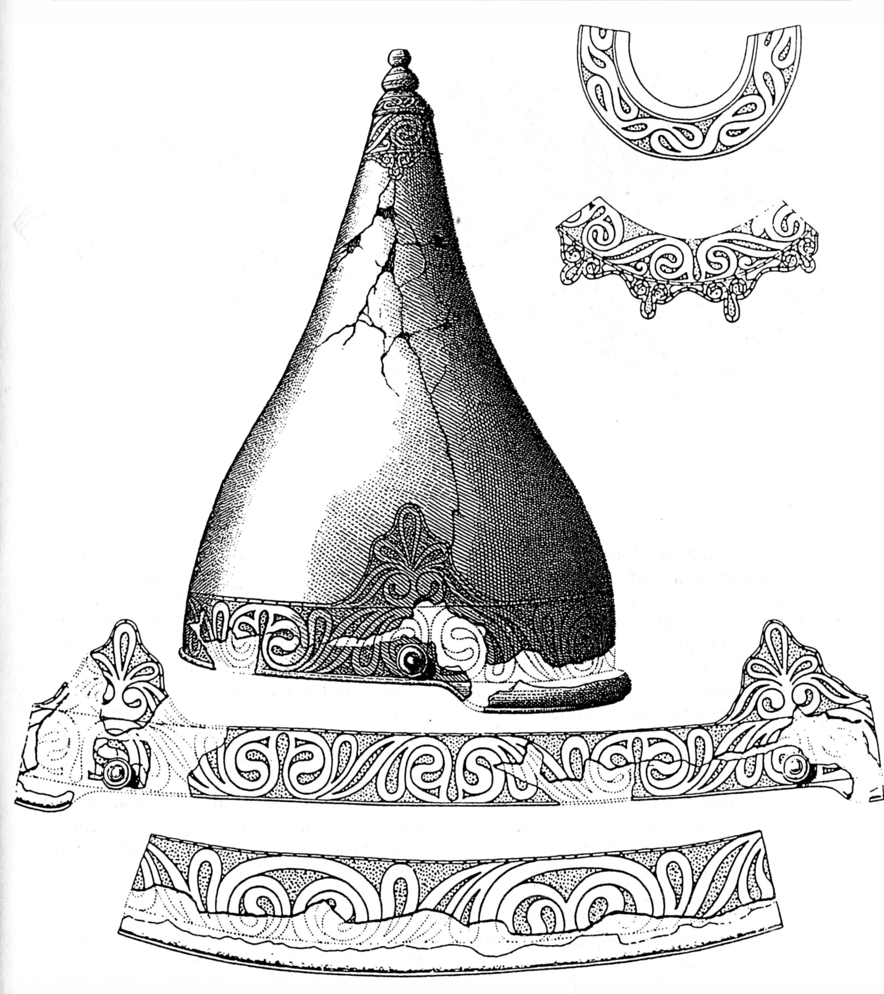


Fig. 26

BESANÇON (dép. Doubs, France) 1. Remarquablement défendu par le méandre du Doubs et la colline de la citadelle, le site de l'actuelle ville de Besançon a été celui de l'oppidum principal des Séquanes, Vesontio, décrit ainsi par César (*G. des Gaul.*, I, 38) : « … il possédait en grande abondance tout ce qui est nécessaire pour faire la guerre ; de plus, sa position naturelle le rendait si fort qu'il offrait de grandes facilités pour faire durer les hostilités : le Doubs entoure presque la ville entière d'un cercle qu'on dirait tracé au compas ; l'espace que la rivière laisse libre ne mesure pas plus de seize cents pieds, et une montagne élevée le ferme si complètement que la rivière en baigne la base des deux côtés. Un mur qui fait le tour de cette montagne la transforme en citadelle et la joint à la ville. »



Fig. 27

Les importantes fouilles conduites récemment sur plusieurs sites de l'espace délimité par la boucle du Doubs ont révélé effectivement une occupation préromaine à caractère urbain, datée des années 124-40 av. J.-C. La première phase de l'habitat est bien datée par la dendrochronologie des années 124-100 av. J.-C. Les maisons tardo-laténiennes sont des édifices sur sablière de plan rectangulaire (3-4 × 5-6 m), dotés d'une cave aux parois de bois ou même de pierres sèches. La dizaine de maisons découvertes dans la fouille du parking de la mairie se répartit en deux groupes, au sud d'un fossé de 7 m de large pour 2 m de profondeur qui correspond peut-être à une subdivision interne de l'oppidum. Les traces d'activités artisanales confirment le rôle de centre économique joué par l'agglomération.

Musée : Besançon.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 38 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 9 ; Dion Cassius, *Hist. rom.*, XXXVIII, 34, LXIII, 24.

Âge du fer dans le Jura 1992 ; *Celtes dans le Jura* 1991 ; *Fouilles du parking de la mairie à Besançon* 1992 ; Jud et coll. 1994.

2. Le musée de Besançon possède une cruche à bec en bronze de fabrication étrusque (*Schnabelkanne*), d'origine inconnue, supposée avoir contenu à l'origine une incinération. Un remarquable décor finement gravé, œuvre d'un artisan celte, couvre la quasi-totalité de la surface de l'objet. Les éléments de comparaison lui attribuent une date vers le début du IVe s. av. J.-C., donc largement postérieure à la fabrication de l'objet. Des éléments de comparaison peuvent être trouvés notamment sur certains décors gravés de la Champagne (Berru, Sept-Saulx, Écury-sur-Coole) ainsi que d'autres œuvres considérées comme caractéristiques de la première vague d'influences celto-italiques (plaques de Comacchio, casque de Canosa).

Musée : Besançon.

Bibl. : Duval P.-M. 1977 ; Frey 1984a.

Fig. 27 : Développement du décor gravé par un artisan celtique sur une cruche étrusque, sans provenance connue, du musée de Besançon : constitué par un enchaînement de palmettes et demi-palmettes, disposées en svastika dans la composition circulaire qui orne le fond, ce décor trouve des analogies aussi bien sur certains objets champenois que sur des œuvres trouvées en Italie ; première moitié du IVe s. av. J.-C.

BESCHEID (distr. Trier-Saarburg, Allemagne). Nécropole tumulaire de la culture du Hunsrück-Eifel, comportant seize tertres situés au lieu-dit « Bei den Hübeln » et répartis en deux groupes

reliés par une levée de terre rectiligne longue de 250 m. Ses extrémités sont constituées par les deux riches sépultures contenant un char à deux roues (n°s 4 et 6). Également intéressante, la tombe d'enfant du tumulus n° 9, avec des parures annulaires incrustées d'ambre et de corail et un vase à boire (kyathos) d'origine étrusque. Les mobiliers les plus importants peuvent être datés de la deuxième moitié du ve s. av. J.-C. et du début du siècle suivant.

Un autre groupe de tumulus, plus nombreux, a été récemment exploré au lieu-dit « In der Strackheck ». Il débute apparemment plus tôt, dès le VIe s. av. J.-C.

Bibl. : Cordie-Hackenberg 1993 ; Haffner 1979 ; *Hundert Meisterwerke* 1992.

BESENYŐTELEK-SZŐRHÁT (Heves, Hongrie). Nombreux matériaux hors contexte d'une nécropole birituelle laténienne du IIIe s. av. J.-C. : poteries, fibules, anneaux de cheville à trois grands oves creux, perles de verre, armes en fragments.

Bibl. : Hellebrandt 1992.

BĚŠICE (c. Čachovice, Bohême, Rép. tchèque). Sépulture à inhumation de femme avec un anneau de cheville à palmettes stylisées évoquant des masques et un brassard orné d'une composition de palmettes d'excellente facture.

Musée : Kadaň.

Bibl. : Kruta 1975.

BESSERINGEN (Rhénanie, Allemagne). Torque en or découvert dans un tumulus au lieu-dit « Müllerküppchen » en 1863. D'autres objets de prestige figuraient dans le mobilier de type princier (anneau en or, cruche en bronze d'origine étrusque et des parures annulaires de ce même métal). La tige porte une composition rapportée formant un ajour qui est une des variantes du thème de l'Arbre de Vie : au centre, un motif végétal formé par cinq éléments de hauteur inégale en forme de balustres sur une base ornée d'une frise de trois fleurs de lotus stylisées (celle du milieu s'ouvre vers le bas, celles des côtés vers le haut) ; de chaque côté, un oiseau au bec de rapace (un corbeau ?), la tête tournée vers l'extérieur ; des rangées de petits éléments fuselés, posés sur une fine tige perlée, partent de la tige pour venir rejoindre de chaque côté le motif central. Leur point de jonction avec la tige présente une palmette trilobée et une paire de feuilles de gui finement gravées. Il est daté de la deuxième moitié du ve s. av. J.-C. C'est, en version de prestige, l'homologue des torques aux oiseaux du faciès marnien (voir BREUVERY).

Musée : Berlin (disparu pendant la dernière guerre).

Bibl. : Haffner 1976 ; Jacobsthal 1944 ; Megaw 1970.

BÉTHENIVILLE (dép. Marne, France). Nécropole au lieu-dit « le Fer-à-Cheval », explorée par J. Dupuis vers 1930. Les matériaux (torques caractéristiques de la région Beine-Suippes, dont un exemplaire hybride à pastilles influencé par les formes rhénanes, bracelets, fibules) peuvent être datés des IVe et IIIe s. av. J.-C.

Musée : Saint-Germain-en-Laye.

Bibl. : Charpy 1995 ; Charpy et Roualet 1991 ; Müller 1989.

BÉTHENY (dép. Marne, France). Importante sépulture à inhumation d'un guerrier avec épée au fourreau à bouterolle ajourée, deux javelots et une lance, une fibule et deux poteries. Fin du ve s. av. J.-C. ou tout début du siècle suivant.

Bibl. : Lassabe et coll. 1973.

BETTINGEN (Bade, Allemagne). Petite nécropole à incinération : six tombes dont deux avec épées pliées, lances, garnitures métalliques de bouclier ; les autres avec des fibules de schéma La Tène II et des poteries. Datable vers la fin du IIIe s. av. J.-C. ou le début du siècle suivant.

Betulla. Nom latin d'origine celtique du bouleau. Les Gaulois en extrayaient de la poix et utilisaient ses rameaux pour confectionner des verges, ainsi que pour la vannerie.

Bibl. : Pline, *H.N.*, XVI, 74-75.

BEUVRAY, mont. Voir **BIBRACTE**.

BIASSONO (prov. Milan, Lombardie, Italie). Matériaux provenant d'une ou plusieurs sépultures (probablement à incinération), caractéristiques du faciès insubre du début du Ier s. av. J.-C. : une vingtaine de poteries de formes diverses (*olpai a trottola*, gobelets situliformes au décor estampé ou en relief, gobelet *a rocchetto*, gobelet à pied *a calice*, coupes et patères imités de la céramique campanienne, écuelles, vases miniature), une paire de forces, un fragment de lame appartenant soit à un coutelas soit à d'autres forces, une hache.

Musée : Monza.

Bibl. : Negroni Catacchio 1982.

BIATEC. Nom d'un notable des Boïens de Pannonie attesté sur des tétradrachmes d'argent, une imitation de denier romain (considérée par certains comme un faux) et des statères d'or et leurs valeurs divisionnaires (tiers, huitième et vingt-quatrième anépigraphe de statère), frappés probablement vers le début du Ier s. av. J.-C. dans l'oppidum qui se trouvait sur le site de l'actuelle ville de Bratislava.





Fig. 28



Fig. 29

Les monnaies au nom de Biatec étant les plus nombreuses parmi la série d'émissions épigraphes de tétradrachmes, trouvées surtout dans des dépôts monétaires provenant de l'aire même de cet oppidum, l'usage s'est établi de les désigner du nom de « type Biatec ». Les autres noms attestés par des légendes en alphabet latin sont *Ainorix*, *Bussumarus*, *Cobisovomarus*, *Cobrovomarus*, *Coisa*, *Counos*, *Coviomaros*, *Devil*, *Evoiurix*, *Fabiarix* (ou *Plabiarix*), *Iantumarus*, *Maccius*, *Nonnos*, *Titto*.

Ill. : voir aussi MONNAIE.

Bibl. : Allen 1987 ; Göbl 1973, 1994 ; Kolníková 1991 ; Ondrouch 1958 ; Paulsen 1933.

Fig. 28 : Lourde monnaie d'argent (hexadrachme) des Boïens de Pannonie au nom de *MACCIVS*. L'image du droit, un serpent enroulé à tête de bélier, est unique dans l'iconographie monétaire (diam. 2,5 cm) ; deuxième quart du Ier s. av. J.-C.

Fig. 29 : Revers d'une lourde monnaie d'argent au nom de *BIATEC*, des Boïens de Pannonie. Le cavalier, monté sur un cheval sellé doté d'un harnachement complet avec phalère sur le croisement des courroies de hanche, est équipé d'un éperon et charge à l'épée avec un grand bouclier au bras gauche (diam env. 2,2 cm) ; deuxième quart du Ier s. av. J.-C.

BIBRACTE (mont Beuvray, c. Saint Léger-sous-Beuvray, dép. Saône-et-Loire, et Glux, dép. Nièvre, France). Oppidum principal de la cité des Éduens, situé dans le Morvan, sur une colline isolée qui culmine à 820 m et constitue le point de rencontre entre les bassins de l'Yonne, de la Loire, de la Seine et de la Saône. Occupé et probablement aussi fortifié depuis le néolithique, le site connut son apogée au Ier s. av. J.-C., avant son abandon progressif vers la fin de ce même siècle au profit de la nouvelle ville d'Autun (Augustodunum). Les fouilles entreprises depuis le XIXe s. (de 1867 à 1895 par J.-G. Bulliot ; de 1897 à 1907 par J. Déchelette) et reprises depuis 1984, ont permis de distinguer les éléments principaux de l'organisation intérieure, ainsi que le parcours d'une double enceinte qui enferme une superficie d'environ 200 hectares (dont 135 pour la partie intérieure). Le rempart, fouillé à l'emplacement de la porte interne de l'accès principal nord (dite porte du Rebout), est du type *murus gallicus*. Une

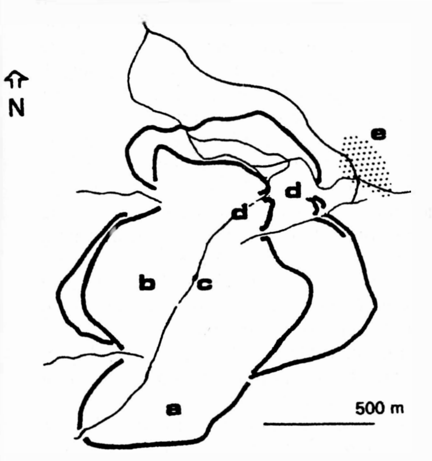


Fig. 30

répartition hiérarchique de l'espace intérieur peut être observée : les sanctuaires se trouvent sur les points les plus élevés, les résidences aristocratiques et l'emplacement réservé au marché sur le plateau, enfin, plus bas, à proximité des portes, dans les vallons adjacents et dans l'aire extérieure du « faubourg » entre les deux lignes de remparts, les quartiers artisanaux, probablement répartis selon les types d'activités. Particulièrement bien documentés, le travail de l'émail et la métallurgie (moules à fibules). Un bassin monumental à orientation astronomique a été récemment découvert sur la voie principale de l'oppidum. Il pourrait en avoir constitué le centre symbolique, dans une conception urbanistique d'ensemble à fondement religieux. Les fouilles avaient jusqu'ici mis en évidence surtout la dernière phase d'occupation — gallo-romaine précoce de la seconde moitié du Iᵉʳ s. av. J.-C. — de l'agglomération, fortement marquée par l'influence romaine, aussi bien dans la conception des édifices que dans les techniques de construction. Ce n'est que dernièrement qu'ont commencé à être étudiés les niveaux d'occupation plus anciens qui illustrent un développement continu remontant au moins à la fin du IIᵉ s. av. J.-C. La construction d'un musée de site sur le versant nord a entraîné la découverte d'une nécropole d'incinérations d'enfants à enclos quadrangulaires qui bordait l'ancienne voie d'accès au pied de l'oppidum.

Musées : Autun, Mont-Beuvray, Saint-Germain-en-Laye.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 23, VII, 55, 63 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 3.

Almagro-Gorbea 1989 ; Almagro-Gorbea et Gran-Aymerich 1990 ; *Archéologie de la France* 1989, (n° 158) ; Barral et coll. 1996 ; Beck et coll. 1987, 1988 ; Bertin et Guillaumet 1987 ; Buchsenschutz 1989 ; Bucsek et coll. 1990 ; Déchelette 1899, 1900, 1903, 1904, 1927 ; Goudineau et Peyre 1993 ; Guillaumet 1994 ; *L'Oppidum de Bibracte* 1999 ; Schubert 1989.

Fig. 30 : Bibracte : plan d'ensemble de l'oppidum : a. Sanctuaire et forum, b. Quartier résidentiel de la noblesse, c. Bassin monumental sur la voie principale, d. Quartiers artisanaux, e. Nécropole ; situation vers le milieu du Iᵉʳ s. av. J.-C.

BIBRAX. Oppidum des Rèmes identifié généralement au site du Vieux-Laon (c. Saint-Thomas, dép. Aisne) à une vingtaine de kilomètres à l'est de Laon.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, II, 6.

BIBROCI. Petit peuple de la partie sud-orientale de l'île de Bretagne, installé au Iᵉʳ s. av. J.-C. probablement à proximité de la Tamise, dans l'aire d'influence de Cassivelaunos.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, V, 21.

BIENHEUREUSES, îles. Les îles du nord de l'Océan étaient, chez les Celtes d'Occident, une des formes de l'Autre Monde, le Síd (l'autre est le monde souterrain où on accède par les tertres), lieu du séjour des dieux immortels (voir DANA) et des heureux élus qui y vivent une existence en dehors du temps (s'ils reviennent par hasard sur ce monde, ils s'aperçoivent que le temps des simples mortels s'est écoulé rapidement, pendant qu'il leur semblait immobile). En Irlande, c'est le festin qui y est préparé par Goibniu, le dieu forgeron, qui confère l'immortalité et l'éternelle jeunesse. L'évocation de ces îles se retrouve dans la légende où Arthur, soigné de ses blessures par Morgane, attend dans l'île d'Avallon le moment où il devra revenir combattre pour sauver et libérer son peu-

ple (voir ABALLO). L'accès aux îles mythiques pouvait se faire non seulement par la mer, mais par toute eau (fleuve, lac) et les îles présentaient pour les Celtes un caractère sacré, parce qu'elles constituaient la matérialisation en ce monde du lieu des éternelles félicité et jeunesse. Le passage de l'eau explique probablement le lien que l'on peut déceler quelquefois entre la tombe et la navigation (présence d'un modèle réduit de barque dans une sépulture du Dürrnberg ; sépulture dans une pirogue : voir CHÂTENAY-MACHERON).

BIGERRIONES. Petit peuple d'Aquitaine attesté en 56 av. J.-C. Il aurait laissé son nom au Bigorre.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, III, 27.

BILBILIS. Ville des Celtibères attestée par les sources antiques, identifiée traditionnellement au site actuel de El Cerro de Bámbola à proximité de Calatayud (prov. de Saragosse). Les recherches récentes confirment cette localisation pour la ville romaine de ce nom, fondée vers 38-30 av. J.-C., mais l'agglomération celtibérique préromaine se trouverait à quelques kilomètres, sur le site de Valdeherrera, au confluent des fleuves Jalón et Jiloca. Les données recueillies à ce jour indiquent une fondation qui ne paraît pas antérieure au milieu du IIe s. av. J.-C. Des monnaies de bronze portent la légende *BILBILIS.*
Bibl. : Strabon, *Géogr.*, III, 4, 13 ; Justin, *Hist. phil.*, XLIV, 3 ; Pline, *H.N.*, III, 24 ; Martial, *Épigr.*, I, 49 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 6.
Celtíberos 1988.

BÍLINA (Bohême, Rép. tchèque). Localité située à environ 2,5 km au sud-est de la ville de Bílina, dans le bassin moyen du fleuve du même nom, à moins d'une dizaine de kilomètres de la nécropole de Jenišův Újezd et du site de Radovesice. Exploré en 1975 lors du décapage sous surveillance archéologique d'une superficie de 2,5 × 1 km, le site avait pour élément central une couche archéologique s'étendant sur une aire ovale d'environ 35 × 30 m dans laquelle se trouvaient plusieurs structures : les quatre trous de poteau résiduels d'un édifice de plan quadrangulaire, un fond de cabane excavé (3,3 × 2,2 m) avec une paire de trous de poteaux aux extrémités de l'axe principal, quatre grandes fosses irrégulières de forme plus ou moins circulaire et une excavation à fond plat légèrement incliné de plan trapézoïdal qui faisait probablement partie d'une construction. À une trentaine de mètres au sud-ouest de cette aire principale se trouvait un grand fond de cabane excavé de plan rectangulaire (4,9 × 3,3 m) dont près de la moitié était occupée par une fosse tronconique (silo) nettement plus profonde. Au nord de l'aire centrale de l'habitat furent découvertes trois sépultures à inhumation dont deux (une d'elles appartenait à un guerrier) furent détruites lors du décapage ; la troisième, féminine, contenait un simple bracelet ouvert en bronze massif et quelques anneaux du même métal. Le matériel recueilli dans l'habitat est constitué principalement par de la poterie fragmentaire mais comporte également deux fibules du type dit pré-Duchcov qui permettent de dater l'ensemble, très homogène et d'une durée limitée, vers le deuxième quart du IVe s. av. J.-C. Il représente une référence très importante pour la connaissance de la poterie de la période qui correspond au début des nécropoles plates à inhumation, généralement sans céramiques, de la Bohême.
Bibl. : Waldhauser et Holodňák 1984.

BIRDLIP (Gloucestershire, Grande-Bretagne). Nécropole de quatre inhumations sous tertres de pierres du territoire des Dobunni. La tombe la plus riche, féminine, contenait deux coupes en bronze, un miroir au dos gravé, un collier en perles d'ambre, jais et pierres, un couteau au manche à pommeau zoomorphe, un bracelet tubulaire et des anneaux en bronze, ainsi qu'une remarquable fibule à masques en argent doré. L'ensemble peut être daté vers le début du Ier s. apr. J.-C.
Bibl. : Cunliffe 1974 ; Fox 1958.

Birros. Forme particulière du sagum : un court manteau épais avec capuchon, très fréquemment mentionné à l'époque gallo-romaine.

BITOITOS. Notable galate de la suite de Mithridate du Pont. Il porta à ce dernier, à sa demande, le coup mortel en 63 av. J.-C.

Bibl. : Appien, *Mithr.*, 111 ; Tite-Live, *Hist. rom*, *Per.*, 102.

BITUITOS. Roi des Arvernes après son père Luern. Sa défaite par les Romains, en 121 av. J.-C., dans une bataille sur le Rhône, peut-être près du village actuel de Mauves, mit fin à l'hégémonie que son peuple aurait exercée sur l'ensemble de la Gaule et permit la création de la Province narbonnaise.

Bibl. : *Fasti capitol. a. 634 a.U.c.* ; Tite-Live, *Epit.* 61 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 3 ; Orose, *Hist.*, V, 14 ; Appien, *Gall.*, IV, 12.

BITURIGES (ce nom composé, pluriel de Biturix attesté comme nom de personne par diverses inscriptions d'époque romaine, signifierait « les Rois du Monde » ou « les Rois perpétuels »).

1. Les Bituriges, dits quelquefois Cubi, habitaient l'actuel Berry qui, avec Bourges, site de leur oppidum central nommé à l'origine Avaricum, conserve leur nom. Le cours de la Loire les séparait, au temps de la guerre des Gaules, des Éduens et des Carnutes. Leurs voisins occidentaux étaient les Pictons méridionaux, les Lémovices et les Arvernes. Ils auraient été, en 52 av. J.-C., les clients des Éduens (César, VII, 5) et les Boïens auraient été installés sur la rive gauche du fleuve, dans un territoire qui devait probablement jadis leur appartenir. La tradition rapportée par Tite-Live (V, 34) leur attribue, aux temps de leur roi légendaire Ambigatos, supposé avoir régné vers 600 av. J.-C., l'exercice d'une souveraineté sur l'ensemble de la Gaule celtique. Des mines de fer auraient été une des ressources importantes et sources de richesse de cette cité au Ier s. av. J.-C. La campagne de César chez les Bituriges commence en 52 av. J.-C. par le siège de leur oppidum nommé Noviodunum et se poursuit par le siège d'Avaricum, le seul oppidum de leur pays épargné par la tactique de la terre brûlée de Vercingétorix. Les vingt autres oppida auraient été incendiés. Des quarante mille hommes qui défendaient la ville (dix mille avaient été fournis par l'armée de Vercingétrorix, les trente mille restant devraient donc correspondre à l'essentiel du contingent des Bituriges), seuls moins de huit cents purent échapper au massacre qui suivit la prise de l'oppidum. Les Bituriges auraient pourtant fourni cette même année douze mille hommes à l'armée de secours de la coalition gauloise. Au tout début de 51 av. J.-C., César conduit une nouvelle campagne chez les Bituriges, dans un pays en paix, apparemment remis des destructions de l'année précédente. La soumission des Bituriges est rapide et c'est à leur demande que César serait intervenu quelques semaines plus tard contre leurs voisins Carnutes. Voir ABUDOS.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 18, VII, 5, 8, 9, 11-13, 15, 21, 29, 75, 90, VIII, 2, 4, 11 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 2 ; Tite-Live, *Hist. rom.*, V, 34 ; Pline, *H.N.*, IV, 109 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 7.

2. Les Bituriges dits Vivisques étaient installés dans l'actuel Bordelais, entre la Garonne et l'Océan. Leur homonymie avec les précédents pourrait indiquer une souche commune, mais il n'existe aucun témoignage explicite à ce propos. Ils étaient considérés comme le seul peuple d'origine allogène du territoire des Aquitains. Leur installation pourrait avoir été une des conséquences de la guerre des Gaules, car leur présence n'est pas mentionnée par César. Peut-être faut-il considérer la possibilité d'un lien entre leur migration dans la région et celle des Boïens ou Boiates qui résidaient pendant la guerre des Gaules aux confins du territoire des Bituriges, mais dont le projet initial, en 58 av. J.-C., était de s'installer sur la côte aquitaine. Le port (emporium) et agglomération principale des Bituriges Vivisques était Burdigala (Bordeaux).

Bibl. : Strabon, *Géogr.*, IV, 2 ; Pline, *H.N.*, IV, 108 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 7.

Boudet 1987.

BLACKBURY CASTLE (Devon, Grande-Bretagne). Petite enceinte d'environ 1,3 hectare, construite probablement au IIIe s. av. J.-C., intéressante surtout par les défenses extérieures de la porte à ailes sortantes, constituées par un ouvrage avancé de plan triangulaire comportant à son intérieur un long couloir d'entrée.

Bibl. : Hogg 1984.

BLACK PIG'S DYKE (Irlande). Ligne de défense de l'Ulster qui coupait probablement à l'origine l'Irlande depuis le Lough Melvin à l'ouest jusqu'à la baie de Dundalk à l'est, en intégrant les obstacles naturels constitués par des lacs, des tourbières, des forêts et des fleuves. Les fouilles réalisées dans le comté de Monaghan sur un secteur bien conservé de l'ouvrage ont révélé que la double ligne de levées et fossés était dominée sur son côté interne (septentrional), le plus élevé, par une forte palissade. Les dates C^{14}, fournies par des charbons provenant de la destruction de cette palissade par le feu, se situent entre 390 et 70 av. J.-C.
Bibl. : Raftery 1994.

BLANDIANA (Roumanie). Parmi les vestiges provenant de sépultures à incinération bouleversées (poteries, fragments de fibules, manipule de bouclier) figure un exceptionnel canthare fragmentaire en terre cuite : une de ses anses figure la partie supérieure du corps nu d'un homme biface aux bras allongés le long du corps, l'autre celui d'une femme, également biface, dont la main gauche repose sur son sein droit tandis que la main droite rejoint, sur le ventre, le coude plié du bras gauche.

BLANNOVII. Peuple de Gaule de localisation précise inconnue, mentionné par César parmi les clients des Éduens. Certains l'identifient aux Aulerques Brannovices, cités dans le même passage. Son nom serait peut-être conservé dans celui de Blanot, attesté dans les environs de Beaune et de Mâcon.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 75.

BLESAMIOS. Notable galate au service de Déiotaros.
Bibl. : Cicéron, *Pro Deiotaro*, 33 *sqq*.

BLUČINA (Moravie, Rép. tchèque). Nécropole d'une vingtaine de tombes explorée en 1961 et connue principalement jusqu'ici par la très riche tombe féminine à inhumation n° 20, dont le mobilier comprenait une garniture de parures (anneaux de cheville tubulaires, bracelets, brassard en sapropélite, bagues et fibules), d'autres parures contenues probablement à l'origine dans un coffret et trois poteries. L'ensemble peut être daté du premier tiers du IIIe s. av. J.-C.
Bibl. : Čižmář 1995 ; Kruta et Roualet 1995 ; Ludikovský 1964.

BLUKION. Nom du *castellum* des Tolistobogiens de Galatie qui était, au Ier s. av. J.-C., la résidence du roi Déiotaros.
Bibl. : Cicéron, *Pro Deiotaro* ; Strabon, *Géogr.*, XII, 5.

BOBIGNY (dép. Seine-Saint-Denis, France). Site d'habitat repéré sur environ 6 500 m^2 au lieu-dit « La Vache-à-l'Aise » et exploré partiellement à partir de 1995. Des fossés et des fosses ont livré un abondant matériel datable du IIIe-Ier s. av. J.-C. (poteries, bracelets de verre, monnaies, meules rotatives). Une sculpture en bois, malheureusement très détériorée mais conservée quand même sur une hauteur de 1,4 m, y a été découverte. Elle représente apparemment un personnage debout, doté d'un cou d'une longueur disproportionnée.
Bibl. : Le Béchennec 1997.

BÖBLINGEN (Bade-Wurtemberg, Allemagne). Nécropole tumulaire de l'âge du bronze et d'époque hallstattienne, d'une trentaine de tertres explorés en partie de 1822 à 1980. Les matériaux hallstattiens illustrent particulièrement bien la phase terminale qui précède l'apparition des premiers éléments laténiens (premier tiers du Ve s. av. J.-C.).
Musée : Stuttgart.
Bibl. : *Kelten in Baden-Württemberg* 1981 ; Zürn 1979.

BODB, ou Badb (litt. « la Corneille », irl. *Badbh*). Déesse de la guerre de la tradition mythologique irlandaise. Elle est nommée également Morrígain (litt. « la Grande Reine ») et c'est vraisemblablement la même déesse (en même temps triple et unique ?) qui est évoquée sous le nom de Macha (litt. « la Plaine »).
Bibl. : Green 1995a ; Guyonvarc'h 1980 ; Le Roux et Guyonvarc'h 1980.

BODINCOMAGUS. Nom à élément celtique d'une agglomération située pro-

bablement sur le Pô (nommé en langue ligure Bodincus), dans les environs de Turin.
Bibl. : Pline, *H.N.*, III, 122.

BODIOCASSES. Voir BAÏOCASSES.

BODROGHALOM (Borsod-Abaúj-Zemplén, Hongrie). Petite nécropole d'une vingtaine de tombes à incinération, parmi lesquelles se distingue la tombe n° 2 qui contenait une panoplie guerrière composée d'un très important fourreau à décor gravé avec l'épée et la chaîne de suspension du type dit « chaîne-gourmette », un umbo de bouclier aux ailettes ajourées, une pointe de lance et un brassard en bronze orné de « lyres » en relief. L'ensemble, très homogène, est datable de la deuxième moitié du IIIe s. av. J.-C.
Bibl. : Duval P.-M. 1982 ; Szabó 1992 ; Szabó et Petres 1992.

BODUOC[OS]. Nom d'un roi des Dobunni de l'île de Bretagne qui aurait succédé vers 15 av. J.-C. à Corios. Il aurait été remplacé vers 10 av. J.-C. par le personnage connu par la forme abrégée de son nom *ANTED*. Le nom de Boduocos est attesté également uniquement par la légende *BODVOC* qui figure sur quelques monnaies d'or.
Bibl. : Van Arsdell 1989

BODUOGNATOS. Chef militaire des Nerviens en 57 av. J.-C. pendant la bataille de la Sambre.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, II, 23.

BODVOC. Voir BODUOC[OS].

BOÉ (dép. Lot-et-Garonne, France). Tombe à char découverte fortuitement lors de travaux pendant l'hiver 1959-1960 (chenets et trépied en fer) et explorée partiellement par une intervention de sauvetage (amphores vinaires d'importation, céramiques importées, candélabre en fer, casque, éléments de bouclier et de cotte de mailles, garniture de corne à boire et pièces métalliques d'un char). Une intervention réalisée en 1990 a permis de fouiller systématiquement le tiers médian de la fosse funéraire de plan quadrangulaire dont les dimensions initiales devaient atteindre env. 8,5 m par côté, soit une superficie de 70 m². On y trouva d'autres amphores vinaires, des céramiques importées et indigènes, des pièces d'armement, des offrandes animales, le plancher du char, une autre paire de chenets accompagnés d'un trépied culinaire et les garnitures en tôle de bronze d'un seau en bois. L'ensemble, qui constitue une des plus grandes et plus riches sépultures aristocratiques de la fin de l'époque laténienne, peut être daté des années qui ont suivi la conquête romaine de la Gaule, du troisième quart du Ier s. av. J.-C.
Bibl. : Boudet 1992.

BOHÊME. Le quadrilatère naturel de la Bohême qui constitue aujourd'hui la partie occidentale de la République tchèque fait probablement partie de l'aire initiale de formation des peuples celtiques, avec une continuité qui permet de remonter de l'âge du fer jusqu'au milieu du IIIe millénaire av. J.-C. Le pays est clairement subdivisé depuis la deuxième moitié du IIe millénaire en deux aires culturelles qui correspondent probablement à deux réalités ethniques différentes : au nord de l'Elbe la culture lusacienne, de souche présumée non celtique ; au sud de l'Elbe, les cultures de Knovíz et de Milaveč dont l'évolution conduit directement aux Celtes laténiens du Ve s. av. J.-C., par l'intermédiaire de la culture de Bylany des plaines centrales, connue par ses riches sépultures à char, et des groupes des tumuli hallstattiens dans la partie méridionale. Le VIe s. av. J.-C. est placé sous le signe du développement de sites fortifiés parmi lesquels se distingue la forteresse de Závist, située à la limite de ces deux ensembles culturels dont la celticité paraît indiscutable, à une dizaine de kilomètres au sud de Prague. Son développement, caractérisé au Ve s. av. J.-C. par une extension d'environ cent hectares et la construction d'un ensemble monumental sans équivalent connu, correspond à une période de prospérité et d'expansion démographique attestée aussi bien par la densité de l'habitat que par les nécropoles, caractérisées par un biritualisme avec prévalence de l'incinération (voir CÍTOLIBY, MANĚTÍN-HRÁDEK). Des contacts directs avec le monde méditerranéen, plus

particulièrement l'Italie du nord, sont attestés par la présence de céramique attique (voir DROUŽKOVICE, KADAŇ) et son imitation locale (voir PLZEŇ-ROUDNÁ). Les objets de prestige des sépultures princières confirment le rôle de foyer culturel joué alors par la région (voir CHLUM, HOŘOVIČKY). Une incontestable rupture du peuplement se produit vers la fin du ve s. av. J.-C., du moins dans les régions les plus fertiles et les plus peuplées du centre et de l'ouest du pays : on constate alors l'arrêt brutal de la plupart des nécropoles, des habitats et des sites fortifiés. De nombreux indices incitent à mettre cette situation, constatée également en Bavière, en relation avec l'arrivée en Italie d'importants contingents d'origine centre-européenne conduits par les Boïens.

L'apparition des nécropoles dites à tombes plates, dans le courant du deuxième quart du IVe s. av. J.-C., dans les régions fertiles du centre et de l'ouest, est liée à un afflux d'objets caractéristiques du Plateau suisse, ainsi qu'à un changement radical du rite funéraire, désormais strictement inhumatoire et sans le dépôt régulier de poteries qui caractérisait l'époque précédente. Ce nouveau peuplement de souche allogène est probablement à l'origine de la formation du complexe des Volques Tectosages dont le nom signale des contacts durables avec le monde germanique (représenté probablement dans la région par les populations de souche lusacienne) et le caractère mobile. Le nouveau peuplement imprimera à la Bohême un rôle dynamique important dans le milieu danubien et les indices de déplacements d'individus originaires de la Bohême dans les régions limitrophes ainsi que d'autres contacts sont suffisamment clairs et nombreux pendant la deuxième moitié du IVe s. av. J.-C. et le siècle suivant. Le peuplement retrouve rapidement la densité de la phase laténienne initiale et l'artisanat connaît un essor attesté notamment par les séries de fibules du dépôt votif de Duchcov et la production de parures annulaires en sapropélite, diffusées à partir des ateliers à l'ouest de Prague (voir MŠECKÉ ŽEHROVICE) à des centaines de kilomètres.

On connaît aujourd'hui mieux qu'ailleurs le développement du réseau d'oppida dont le point de départ est le site de Závist, réoccupé à partir du deuxième quart du IIe s. av. J.-C., peut-être suite au retour des Boïens d'Italie dans leurs territoires d'origine. Le réseau s'ordonne autour des grands axes de communication, le long du cours de la Vltava qui relie les plaines du centre à la vallée du Danube (Hrazany, Nevězice, Třísov), vers l'ouest, en suivant le cours de la Berounka en direction du complexe artisanal de la région de Kladno (Stradonice), ainsi que vers l'est (České Lhotice). Après avoir résisté victorieusement à l'incursion des Cimbres, vers le début du dernier quart du IIe s. av. J.-C., les Boïens cèdent finalement à une pression germanique de plus en plus forte. L'occupation du Boiohaemum par les Marcomans de Marbod, vers l'an 9 av. J.-C. représente la fin de tout pouvoir celtique sur le pays.

• *Peuples celtiques connus par les textes* : voir BOÏENS, VOLQUES (2).

• *Toponymes antiques* : voir BOIOHAEMUM, HERCYNIENNE forêt.

• *Sites et découvertes archéologiques* : voir BĚLČICE, BĚŠICE, BÍLINA, BOLEŠINY, BRÁNOV, BURKOVÁK près de Nemějice, BYLANY culture de, CHLUM, CHÝNOV-LIBČICE, CÍTOLIBY, ČÍŽKOVICE, DOBEV, DOBRÁ VODA, DOLNÍ BŘEŽANY, DRAŽIČKY, DROUŽKOVICE, DUCHCOV, HOŘOVIČKY, HOSTOMICE, HRADENÍN, HRADIŠTĚ, JENIŠŮV ÚJEZD, KADAŇ, KOBYLY, KOLÍN, KRALUPY, KŘEČKOV, KŘINEC, KYŠICE, LETKY, LHOTKA HAD LABEM, LIBENICE, LOVOSICE, MAKOTŘASY, MANĚTÍN-HRÁDEK, MODLEŠOVICE, MŠEC, MŠECKÉ ŽEHROVICE, NEMĚTICE, NOVÁ HUŤ, OPAŘANY U MILEVSKA, OPLOTY, PANENSKÝ TÝNEC, PLZEŇ-ROUDNÁ, PODMOKLY, POLÁKY, PRAGUE, RADOVESICE, SEMICE, SOBČICE, STRAŠKOV, STŘEKOV, TELCE, TUCHLOVICE, TÝNEC NAD LABEM, VESELÍ NAD LUŽNICÍ, ŽELENICE, ŽELKOVICE, ZVÍKOV.

• *Sites fortifiés et oppida* : voir ČESKÉ LHOTICE, HRADEC près de Kadaň, HRADIŠTĚ, HRAZANY, JENŠTEJN, NEVĚZICE, RUBÍN, STRADONICE, TÁBOR, TŘÍSOV, VĚNEC U LČOVIC, VLADAŘ, ZÁVIST.

Ill. : voir ARAIRE, BAGUE, BRACELET, BYLANY, CHAR, CHÝNOV-LIBČICE, ČÍŽKOVICE, COUTELAS, DOUBLE FEUILLE, DROUŽKOVICE, DUCHCOV, ÉCRITURE, FER À CHEVAL, FORTIFICATION, HRAZANY, KYŠICE, LINSENFLASCHE, MANĚTÍN-HRÁDEK, MŠECKÉ ŽEHROVICE, NOVÁ HUŤ, PANENSKÝ, TÝNEC, ZÁVIST.

Musées : České Budějovice, Chomutov, Duchcov, Hradec Králové, Kolín, Litoměřice, Most Písek, Plzeň, Prague (Musée national, Musée

de la ville), Roztoky u Prahy, Tábor, Teplice, Ústí nad Labem, Žatec.

Bibl. : *Archaelogy in Bohemia* 1986 ; Castelin 1965 ; Dobiáš 1964 ; Drda et Rybová 1995, 1997, 1997a ; Dubský 1949 ; Filip 1956 ; *Keltische Oppida* 1971 ; Kruta 1975, 1990 ; Motyková 1993 ; Pleiner 1958, 1959 ; Pleinerová et Pleiner 1981 ; *Pravěké dějiny Čech* 1978 ; Rybová 1968 ; Salač 1993 ; Smrž 1992 ; Venclová 1993.

BOIATES. Nom, attesté à l'époque romaine, d'un peuple installé dans la partie méridionale de l'estuaire girondin (pays de Buch ?). Il pourrait être le résultat d'une transformation du nom des Boïens, également connu de la région. Il s'agirait dans ce cas d'un groupe immigré, à une date actuellement impossible à préciser.

Bibl. : Boudet 1987.

BOÏENS (gr. *Boιoι*, lat. *Boii*). Grand peuple celtique attesté à différentes périodes dans diverses parties de l'Europe. Son nom, dérivé peut-être de *Bogii*, pourrait signifier « les Terribles ».

1. Les premières mentions historiques et les informations les plus nombreuses concernent les Boïens cispadans, installés en Italie septentrionale, entre le Pô et l'Apennin, dans l'actuelle Émilie-Romagne, à la suite de la grande invasion du début du IVe s. av. J.-C. Ils auraient participé à l'expédition contre Rome de 387-386 av. J.-C., aux côtés des Sénons de Brennos. Leurs voisins étaient : les Insubres au nord, séparés d'eux par le cours du Pô, et les Cénomans, à l'ouest les Anares et les peuples ligures établis sur les deux versants de l'Apennin, au sud les Étrusques, les Ombriens et les Sénons ; quant aux Lingons, leur localisation est incertaine, mais ils partageaient probablement avec les Boïens la partie orientale de la Cispadane.

L'occupation de cette partie de l'Étrurie padane dont la ville principale était Felsina (jusqu'à la fondation de la colonie latine de Bononia en 189 av. J.-C.) est confirmée par la présence en nombre de matériaux laténiens qui possèdent d'étroites analogies avec ceux du domaine transalpin et dont les plus anciens connus actuellement appartiennent à la phase dite pré-Duchcov (première moitié du IVe s. av. J.-C.). Les nécropoles du territoire boïen montrent clairement que l'élément celtique, représenté par des sépultures avec objets laténiens (armes, parures) qui sont en majorité des incinérations, cohabitait avec un substrat autochtone composite (Étrusques, Ombriens, Ligures) non seulement dans le centre urbain de Felsina (nécropoles Arnoaldi, Benacci et De Luca), mais également dans des agglomérations mineures (Monterenzio). L'association d'une partie au moins de l'élément celtique nouvellement arrivé au rite crématoire, très peu répandu chez les Celtes historiques du Ve s. av. J.-C., constitue un argument de poids pour localiser son origine dans la zone qui a pour noyau la partie méridionale de la Bohême, considérée par les anciens comme la patrie des Boïens (voir BOIOHAEMUM), où ce rite était alors prédominant.

Particulièrement manifeste vers la fin du IVe s. et le début du siècle suivant, la bonne intégration des Celtes immigrés justifie l'emploi du terme celto-italique pour désigner le milieu des Boïens cispadans de cette époque. La situation semble toutefois se modifier plus tard et il existe également des nécropoles qui fournissent des mobiliers funéraires laténiens sans indices évidents d'influence locale et d'hétérogénéité ethnique (Marzabotto, Saliceta San Giuliano). La riche sépulture de guerrier avec armement laténien de Ceretolo près de Bologne, datée aujourd'hui du deuxième quart du IIIe s. av. J.-C., représente actuellement la charnière entre l'apogée du milieu celto-italique et la période suivante que marque le renforcement des relations avec les régions transalpines, plus particulièrement centre-européennes et danubiennes.

Les changements que l'on peut observer sur le matériel archéologique peuvent probablement être mis en parallèle avec les événements que nous rapportent les sources écrites : participation des Boïens, aux côtés des Sénons, à la coalition anti-romaine, écrasée d'abord à Sentinum (295 av. J.-C.) puis à la bataille du lac Vadimon (284 av. J.-C.), isolement consécutif des Boïens qui se trouvèrent directement sous la menace romaine, notamment

après la fondation d'Ariminum en 268 av. J.-C.

Le premier appel connu à des contingents transalpins, destinés à renforcer la puissance boïenne contre Rome, se solda en 238 av. J.-C. par un soulèvement interne et la mort des rois Atis et Galatos. Quelques années plus tard (vers 233 av. J.-C.), les Boïens recrutèrent dans la vallée du Rhône une armée de mercenaires Gésates, conduite par les rois Anéroestos et Concolitanos. Disposant ainsi de cinquante mille fantassins et vingt mille cavaliers et chars de guerre, ils envahirent l'Étrurie en 225 av. J.-C., mais se firent battre près de Télamon par l'armée romaine qui porta ensuite la guerre sur leur territoire et celui de leurs alliés insubres. Les hostilités se terminèrent en 222 av. J.-C., après la prise des oppida de Mediolanum et d'Acerrae.

Le contrôle romain du Pô, axe fluvial de première importance et ligne de contact entre les Boïens et les Insubres, fut assuré en 218 av. J.-C. par la fondation des colonies latines de Cremona (Crémone) et Placentia (Plaisance). Les Boïens ravagèrent l'année même le territoire de cette dernière, mirent en échec l'armée romaine dépêchée à la rescousse et envoyèrent vers Hannibal une délégation, conduite par le roi Magalos, qui le rejoignit sur la rive gauche du Rhône, pour l'inviter à traverser les Alpes et venir combattre en Italie. Dès son arrivée en Cisalpine, après la bataille du Tessin et avant celle de la Trébie, leurs ambassadeurs conclurent avec le Carthaginois un pacte d'alliance et d'amitié. Ils fournirent ensuite, avec les Insubres, l'essentiel du contingent gaulois de son armée (voir batailles du lac de TRASIMÈNE et de CANNES ; voir aussi CRIXOS). Deux ans plus tard (en 216 av. J.-C.), les Boïens infligèrent dans la forêt de Litana une sanglante défaite à l'armée commandée par le consul L. Postumius Albinus qui fut tué et dont le crâne aurait servi dorénavant aux libations dans leur sanctuaire principal.

Ils remportèrent une autre victoire en 201 av. J.-C. (près de Castrum Mutilum, probablement quelque part au nord de Modène). L'année suivante, la coalition des Boïens, Insubres, Ligures et Cénomans, forte de quarante mille hommes, attaqua Plaisance et réussit à la prendre, mais fut écrasée par les Romains devant Crémone. Une nouvelle défaite fut infligée aux Boïens et à leurs alliés en 197 av. J.-C. sur le Mincio, mais ils obtinrent l'année suivante de nouveau quelques succès sous le commandement de leur roi Corolamos. Les Romains réussirent à renverser la situation et à prendre Felsina ainsi que d'autres agglomérations mineures, sans obtenir toutefois la reddition des Boïens. Une nouvelle victoire romaine, en 195 av. J.-C., eut pour théâtre les environs de la forêt de Litana. La coalition des Insubres et des Boïens (ces derniers étaient alors commandés par Dorulacos et leur roi était Boiorix) fut écrasée l'année suivante près de Mediolanum. Une bataille décisive eut lieu en 193 av. J.-C. près de Mutina, mais ce n'est que deux ans plus tard que la résistance boïenne fut définitivement vaincue par le consul Publius Cornelius Nasica, dont le triomphe illustre bien la richesse du butin : outre les dépouilles militaires (chars chargés d'armes et d'enseignes), des vases en bronze, 1 471 torques d'or, 247 livres du même métal, 2 340 livres d'argent, brut ou sous la forme de vases « travaillés non sans art », ainsi que 234 000 *bigati* (monnaies au bige) d'argent (Tite-Live, *Hist. rom.*, XXXVI, 40). Quelques groupes boïens auraient alors repassé les Alpes pour se réinstaller en Europe centrale (Strabon, *Géogr.*, V, 1, 6). Ceux qui n'avaient pas émigré ou été exterminés furent expropriés, et la plupart d'entre eux furent probablement réduits en esclavage. C'est à cette situation que fait allusion la plus ancienne mention connue des Boïens (Plaute, *Les Captifs*, 888) : « *Boius est, boiam terit* » (« Il est Boïen, il caresse une boïenne »), jeu de mots de circonstance sur *Boius* (Boïen) et *boia* (sorte de carcan).

La documentation archéologique que l'on peut rattacher aux Boïens cispadans n'est pas très abondante si l'on considère la probable importance numérique de ce peuple qui aurait compté, selon Caton (cité par Pline, *H.N.*, III, 116), cent douze tribus et pouvait lever encore en 191 av. J.-C. une armée de cinquante mille hommes, après en avoir perdu au moins

trente-cinq mille dans les cinq années précédentes. Les effectifs militaires cités par les textes doivent être considérés avec prudence, mais il faut quand même envisager un chiffre de population global de l'ordre de quelques centaines de milliers d'individus. Les environ deux cents sépultures des IVe et IIIe s. av. J.-C. connues actuellement de la région ne représentent donc qu'un échantillon très réduit et d'autant plus déséquilibré que la majorité de ces tombes est postérieure à la fin du IVe s. et qu'elles appartiennent à un nombre peu élevé de nécropoles : les plus importantes furent explorées à la fin du siècle dernier dans la périphérie occidentale de l'actuelle Bologne (Felsina), sur les terrains Arnoaldi, Benacci et De Luca, plus récemment au Monte Tamburino de Monterenzio et dernièrement à Casalecchio près de Bologne ; de petites nécropoles furent découvertes à Marzabotto, Rocca San Casciano et Saliceta San Giuliano ; d'importantes sépultures isolées à Canova di Valbona, Casaselvatica, Castel del Rio, Ceretolo et Misano Adriatico. Les traits différentiels du costume féminin qui semblent distinguer les Boïens des autres peuples celtiques de Cisalpine, sont essentiellement négatifs : absence du torque qui caractérise le costume des femmes cénomanes et sénones, absence d'anneaux de cheville (utilisés chez les Insubres) ; les bracelets étaient portés toujours dissymétriquement, avec une préférence pour le bras gauche.

Les vestiges d'habitats connus actuellement sont encore moins nombreux : le site du Monte Bibele de Monterenzio correspond peut-être à l'une des agglomérations de type *castellum* dont l'existence est mentionnée dans les textes ; des habitats ruraux de plaine des IVe et IIIe s. av. J.-C. ont été dernièrement identifiés et explorés partiellement dans les environs de Modène (« Podere Decima » de Magreta et « Fortezza urbana » de Castelfranco). Ils ont révélé la persistance des formes d'habitat et du milieu culturel antérieurs en milieu rural. La présence de l'élément celtique n'est en effet jusqu'ici pas perceptible dans les données recueillies sur ce type de site.

L'organisation politique des Boïens cispadans ne peut être connue que très incomplètement, par quelques informations disséminées dans les textes : la confédération des cent douze tribus était gouvernée conjointement par deux rois (*reguli*) dont nous connaissons au moins quelques-uns (pour 238 av. J.-C. : Atis et Galatos ; pour 218 : Magalos ; pour 196 : Corolamos ; pour 194 : Boiorix) ; elle possédait un sanctuaire fédéral, dont la localisation est malheureusement inconnue, où étaient déposés les plus importants trophées conquis sur l'ennemi. Il en aurait été ainsi du crâne du consul L. Postumius Albinus, après la victoire boïenne de la forêt de Litana en 216 av. J.-C.

Bibl. : Polybe, *Hist.*, II, 17 *sqq.* ; Strabon, *Géogr.*, V, 1, 6 ; Tite-Live, *Hist. rom.*, V, 35, XXI, 25, XXIII, 24, XXXI, 2, XXXII, 29, XXXIII, 22 *sqq.* ; Pline, *H.N.*, III, 116.

Kruta 1980, 1983a, 1988 ; Kruta Poppi 1984 ; Peyre 1987.

2. Les Boïens qui laissèrent leur nom à la Bohême (*Boiohaemum*) ne sont mentionnés dans les sources écrites que très tardivement, à propos de la résistance victorieuse qu'ils auraient opposée aux Cimbres et aux Teutons vers 114 av. J.-C. ; toutefois, des éléments Boïens se sont probablement joints à l'expédition de ces peuples germaniques qu'ils suivirent d'abord dans les territoires danubiens et ensuite vers l'Italie, où un roi du nom de Boiorix est tué en 101 av. J.-C. à la bataille de Verceil. Malgré le départ de contingents peut-être importants, la Bohême continue à être habitée par des Boïens jusqu'à l'installation dans cette région des Marcomans germaniques commandés par Marbod, située généralement vers 9 av. J.-C.

Bibl. : Tacite, *Ger.*, 28, 42.

Dobiáš 1964 ; Drda et Rybová 1995 ; Kruta 1990.

3. Les Boïens dits de Pannonie étaient installés dans la partie nord-occidentale de la cuvette karpatique et auraient eu pour centre principal l'oppidum qui se trouvait sur le site de la ville actuelle de Bratislava. Leur présence dans cette région peut être expliquée par deux déplacements connus de population qui se produisirent à près d'un siècle d'intervalle : le retour en Europe centrale d'une partie des Boïens cispadans après la défaite de 191 av. J.-C., une migration de type colo-

nial des Boïens de Bohême, considérée par certains comme une conséquence du passage des Cimbres et des Teutons et de leur conflit avec les Boïens de Bohême, vers 114 av. J.-C. Il paraît cependant difficile d'envisager pour cet événement une date antérieure au début du Ier s. av. J.-C. et certains pensent même pouvoir le situer après le siège de Noréia par des Boïens, évoqué par César (I, 5) en relation avec la migration helvète de 58 av. J.-C. Quelle que soit la date exacte de sa constitution, le pouvoir boïen était bien installé dans la région avant le milieu du Ier s. av. J.-C., ainsi que l'attestent les émissions monétaires du type dit Biatec dont la série en or présente une parenté frappante avec celles de la Bohême. Les noms qui figurent sur ces monnaies (*Ainorix*, *Biatec*, *Bussumarus*, *Cobisovumarus*, *Cobrovomarus*, *Coisa*, *Covnos*, *Coviomarus*, *Devil*, *Evoiurix*, *Fabiarix*, *Lavumarus*, *Maccius*, *Nonnos*, *Titto*) ne sont pas mentionnés par les textes et pourraient appartenir à des magistrats monétaires plutôt qu'à des souverains. La fin du pouvoir des Boïens pannoniens aurait été provoquée par l'attaque des Daces de Burebista qui se serait produite sous le règne du roi boïen Kritasiros (le seul cité par les textes), vers 60 avant J.-C., soit une dizaine d'années plus tard. Le noyau du territoire boïen, dépeuplé et non occupé alors par les Daces, porta désormais le nom de *boiorum deserta* (« désert des Boïens »). Une *civitas Boiorum* est toutefois mentionnée dans la région encore à l'époque romaine (*C.I.L.*, IX, 5363).

Bibl. : Strabon, *Géogr.*, V, 1, 6, VII, 1, 3, 5, 6 ; Pline, *H.N.*, III, 146 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 14.
Dobiáš 1964 ; Göbl 1994 ; Tejral et coll. 1995.

4. Un parti de Boïens assiégeait en 60 ou 59 av. J.-C. la ville de Noréia, peut-être à la suite de la défaite qui avait été infligée vers cette date aux Boïens pannoniens. Ils y furent rejoints par une délégation des Helvètes qui les invita à participer à la migration prévue pour l'année 58. Les Boïens s'y joignirent effectivement au nombre de trente-deux mille, dont environ un quart de guerriers en armes. Après l'échec de l'expédition, arrêtée par l'armée de César sur le territoire des Éduens, ils purent quand même s'installer en Gaule comme clients de ce peuple. D'abord alliés des Romains, ils fournirent en 52 av. J.-C. un contingent de mille hommes à l'armée des peuples gaulois coalisés. Ils sont localisés généralement dans la région de Sancerre, où se serait trouvé leur principal oppidum (Gorgobina) et constituaient une des plus petites *civitates* de la Gaule. Le Boiorix attesté dans les environs d'Autun était probablement issu de l'une de leurs familles de notables. La dernière mention date de l'an 69, où « *Mariccus quidam e plebe Boiorum* » (« un certain Mariccus du peuple des Boïens ») tenta d'organiser une révolte générale contre Rome (Tacite, *Hist.*, II, 61).

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 5, 28, 29, VII, 9,17, 75 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 4.

5. Voir BOIATES.

6. Le peuple galate des Tolistobogiens est souvent considéré comme issu d'un noyau de Boïens, d'où la forme « Tolistoboïens », apparemment dérivée et inexacte, employée par certains auteurs. La participation massive des Celtes centre-européens à la Grande Expédition de 280 av. J.-C. paraît toutefois bien confirmée par le matériel archéologique, et la contribution des Boïens à la formation de l'un des peuples galates n'a rien d'improbable.

BOIODURON (gr. *Βοιοδουρον* ; litt. « forteresse des Boïens »). D'après le géographe Ptolémée, il s'agit d'une ville des Vindéliciens, située près du Danube. Son nom doit être certainement en relation avec l'occupation de la région par les Boïens. La localité figure sur la *Tabula Peutingeriana* sous le nom de *Castellum Bolodurum*. Elle est généralement placée sur le site de l'actuelle ville d'Innstadt près de Passau.

Bibl. : Ptolémée, *Géogr.*, II, 12, 4.

BOIOHAEMUM (gr. *Βουιαιμον* ; litt. « patrie des Boïens »). Nom d'origine probablement germanique utilisé par les géographes anciens pour désigner la partie de la forêt hercynienne habitée par les Boïens et occupée à la fin du Ier s. av. J.-C. par les Marcomans germaniques. De ce nom est dérivé directement celui de l'actuelle Bohême.

Bibl. : Strabon, *Géogr.*, VII, 1 ; Velleius Paterculus, *Hist. rom.*, II, 109 ; Tacite, *Germ.*, 28 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 11.

BOIORIX (litt. « roi des Boïens »). 1. Roi des Boïens cisalpins en 194 av. J.-C.
Bibl. : Tite-Live, *Hist. rom.*, XXXIV, 46.

2. Un des rois qui commandaient l'armée des Cimbres, tué en 101 av. J.-C. lors de la bataille de Verceil.
Bibl. : Tite-Live, *Per.*, 67 ; Plutarque, *Marius*, 25, 3 ; Florus, *Epit.*, *Gest. Rom.*, III, 3 ; Orose, *Hist.*, V, 16.

3. Riche Gaulois d'Autun ou des environs, connu par la dédicace de la statuette en bronze d'un taureau tricornu, trouvée en 1832 à Auxy (Saône-et-Loire).
Bibl. : Lebel et Boucher 1975 (n° 232).

BOIORUM DESERTA (litt. « désert des Boïens », gr. *Βοιῶν ερημια*). Nom donné par les Anciens à la région qui entoure à l'est et au sud le lac de Neusiedl, à la suite de la défaite des Boïens de Kritasiros par les Daces de Burebista et du dépeuplement de cette partie de leur territoire vers le milieu du Ier s. av. J.-C.
Bibl. : Strabon, *Géogr.*, VII, 1, 5 et 5, 2 ; Pline, *H.N.*, III, 24, 146.

BOIOS (litt. « le Boïen »). Nom de personne dérivé d'ethnonyme qui serait attesté dans une inscription vasculaire en caractères vénètes du sud-ouest de la Hongrie actuelle (Szentlörinc), datable du Ve-IVe s. av. J.-C. (sous la forme *Boijo.i.*). Il pourrait dériver du nom du puissant peuple celtique des Boïens, installé alors en Europe centrale, et avoir été porté par un individu de cette origine. Malheureusement, l'existence même de cette inscription paraît aujourd'hui incertaine. S'il n'était pas sujet à discussion, ce témoignage ancien du nom des Boïens confirmerait pleinement la tradition selon laquelle ce peuple était associé aux mouvements ethniques qui conduisirent, au tout début du IVe s. av. J.-C., à l'installation en Cispadane de populations d'origine transalpine.

Le nom apparaît également dans une dédicace monumentale de Nîmes (« Nertomaros fils de Boios »), provenant d'un contexte pré-augustéen.
Bibl. : Lejeune 1994.

Bois. Le bois était incontestablement le matériau le plus répandu, aux utilisations les plus variées. Il était prédominant dans la construction, aussi bien de bâtiments que d'ouvrages techniques (ponts) et entrait pour une large part également dans les fortifications (remparts). Le travail des charpentiers est connu par les rares éléments de construction préservés dans des conditions particulières (en milieu aquatique, dans des tourbières). On sait ainsi qu'ils connaissaient l'assemblage tenon-mortaise. La situation est analogue pour les autres utilisations du bois où la capacité d'invention et la qualité du travail des artisans celtes est clairement attestée dans les appréciations laissées par les auteurs antiques : ils étaient connus comme d'excellents charrons et l'invention du tonneau leur était attribuée. D'une manière générale, c'est l'outillage conservé qui nous informe le mieux sur les métiers du bois. Parfaitement conçu et adapté, il a été utilisé par tous les artisans jusqu'à l'introduction des machines au XIXe s. : haches, herminettes, scies, planes, tarets, gouges, ciseaux. Le tour servait pour le façonnage de petites pièces. Les vestiges conservés nous renseignent non seulement sur certains éléments de chars, notamment les roues, sur la boissellerie, sur la tonnellerie (seaux), mais également sur les ponts, les voies aménagées pour franchir des marécages (Corlea), sur l'élévation des remparts. Les traces laissées au sol par les bâtiments indiquent le rôle essentiel de la charpente en bois dans la construction. Elle devait être généralement associée à l'utilisation du torchis sur clayonnage (technique du colombage). La construction du type dit Blockbau (rondins horizontaux assemblés par leurs angles et des montants verticaux pour les ouvertures) est également documentée. La sculpture sur bois devait être largement prédominante sur la sculpture de pierre, mais seules quelques pièces conservées permettent d'apprécier sa très grande qualité (Fellbach-Schmitten). Le décompte et la mise en séquence des cercles de croissance des bois (dendrochronologie), est actuellement la méthode de datation la plus précise disponible pour l'âge du fer européen.

Voir aussi BOBIGNY, CORNAUX, GENÈVE et TÈNE, LA.

Bois sacré. Les textes attestent chez les anciens Celtes l'existence de sanctuaires constitués par des bosquets sacrés, délimités probablement par un enclos (nemeton). C'est une explication possible de la fonction de certaines enceintes quadrangulaires dont l'espace intérieur apparaît à la fouille comme à peu près vide de constructions (voir VIERECKSCHANZE).

Un texte de Lucain (*Phar.*, III, 399-426) fournit une description poétique particulièrement suggestive d'un bois sacré des environs de Marseille : « Il y avait un bois sacré qui, depuis un âge très reculé n'avait jamais été profané, il entourait de ses rameaux entrelacés un air ténébreux et des ombres glacées, impénétrables au soleil. Il n'est point occupé par les Pans, habitants des campagnes, les Sylvains, maîtres des forêts, ou les Nymphes, mais par des sanctuaires de dieux aux rites barbares ; des autels sont dressés sur des tertres sinistres et tous les arbres sont purifiés par le sang humain. S'il faut en croire l'Antiquité admiratrice des êtres célestes, les oiseaux craignent de percher sur les branches de ce bois et les bêtes sauvages de coucher dans les repaires ; le vent ne s'abat pas sur les futaies, ni la foudre qui jaillit des sombres nuages. Ces arbres, qui ne présentent leur feuillage à aucune brise, inspirent une horreur toute particulière. Une eau abondante tombe des noires fontaines ; les mornes statues de dieux sont sans art et ils se dressent, informes, sur des troncs coupés. La moisissure même et la pâleur, qui apparaissent sur les arbres pourris, frappent de stupeur ; ce qu'on craint ainsi, ce ne sont pas les divinités dont une tradition sacrée a vulgarisé les traits ; tant ajoute aux terreurs de ne pas connaître les dieux qu'on doit redouter ! Déjà la renommée rapportait que des tremblements de terre faisaient mugir le fond des cavernes, que les ifs courbés se redressaient, que les bois, sans brûler, brillaient à la lueur des incendies, que des dragons, enlaçant les troncs, rampaient çà et là. Les peuples ne s'en approchent même pas pour célébrer leur culte sur place, ils l'ont cédé aux dieux. Que Phébus soit au milieu de sa course ou qu'une nuit sombre occupe le ciel, le prêtre lui-même en redoute l'accès et craint de surprendre le maître de ce bois » (trad. de A. Bourgery, Les Belles Lettres, Paris, 1947).

Comparée aux données, peu nombreuses, dont nous disposons, cette mise en scène volontairement et exagérément dramatique comporte cependant des éléments bien attestés de la religion celtique : les « dragons », gardiens monstrueux de l'Arbre de Vie, l'if qui semble avoir été un des avatars de ce dernier, les dieux protéiformes à l'aspect insaisissable.

Le seul témoignage archéologique direct du culte celtique des arbres, bien attesté par les textes (voir GUI), pourrait être constitué par la découverte du site de Burkovák en Bohême.

BOISANNE.
Voir PLOUËR-SUR-RANCE.

BOIS DU BOUBIER (Châtelet, Hainaut, Belgique). Site fortifié du ve s. av. J.-C., proche de Charleroi, avec un rempart à armature de poutres en pierre et terre muni d'un parement externe de bois, reconstruit une fois après destruction et finalement incendié.

Bibl. : *Celtes en France du nord et en Belgique* 1990.

Boissellerie. L'utilisation d'une vaisselle en bois devait être largement répandue, mais n'a pu être documentée que sur quelques sites ou dans des régions telles que l'Irlande, qui présentent des conditions de conservation particulières de ce matériau.

Le récipient pouvait être obtenu à partir du façonnage d'un billot, quelquefois avec l'utilisation du tour (c'est surtout le cas des formes basses, telles les écuelles). Il pouvait être aussi réalisé par assem-

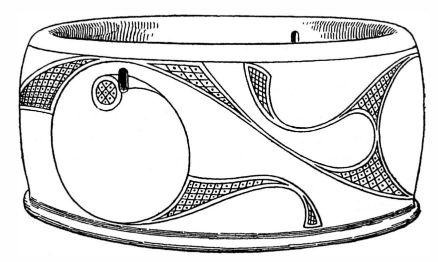


Fig. 31

blage de différents éléments, notamment par le cerclage de douves propre à la tonnellerie (seaux, pichets). Voir CARRICKFERGUS, GLASTONBURY et TÈNE, LA.
Bibl. : Capelle 1976.
Fig. 31 : Récipient en bois décoré par gravure du site de Glastonbury*, Grande-Bretagne (diam. env. 30 cm) ; IIIe-IIe s. av. J.-C.

BÖLCSKE (Tolna, Hongrie). Objets hors contexte du lieu-dit « Madocsahegy », provenant probablement d'une nécropole à incinération, parmi lesquels se distingue une fibule en bronze à grand pied discoïdal ornée entièrement par la technique du faux-filigrane, deux fourreaux en fer au riche décor gravé et une chaîne de ceinture en bronze au pendentif richement ouvragé et émaillé.
Musée : Budapest.
Bibl. : Szabó 1992 ; Szabó et Petres 1992.

BOLEŠINY (Bohême, Rép. tchèque). Habitat rural exploré partiellement en 1977 lors de travaux sur une surface d'environ 80 × 10 m : sur six fonds de cabane excavés qui ont été observés, seuls quatre, de plan quadrangulaire, ont pu être relevés. Deux autres, et vraisemblablement les trous de poteaux des constructions non excavées, ont été détruits par les engins. Le matériel recueilli, de la poterie fragmentée, est caractéristique des phases tardo-hallstattienne et laténienne ancienne de la Bohême méridionale (Ve s. av. J.-C.).
Bibl. : Šaldová 1984.

BOLGIOS, ou Belgios (lat. *Belgius*, gr. *Βολγιος*). Avec Brennos et Keréthrios, ce personnage est le chef d'un des trois corps d'armée de la Grande Expédition de 280 av. J.-C. contre la Grèce. Il aurait commandé le corps occidental qui se dirigea contre la Macédoine et infligea une sanglante défaite à Ptolémée Kéraunos.
Bibl. : Trogue Pompée, *Prol.*, XXIV, 7 ; Justin, *Hist. phil.*, XXIV, 5 ; Pausanias, *Descr. Gr.*, X, 19.

BOLJEVCI (Serbie). Matériaux datables de la fin du IIe s. av. J.-C. et du siècle suivant, d'une nécropole découverte au début du siècle (épées, coutelas, pointes de lances, fibules). D'un intérêt particulier, une fibule en bronze à l'arc quadrangulaire plat incrusté d'émail jaune et bleu.
Musée : Zagreb.
Bibl. : Duval P.-M. 1977 ; Guštin 1984 ; Majnarić-Pandžić 1970.

BOLOGNE (Italie). La concentration d'habitats de la culture villanovienne qui se constitue à partir du IXe s. av. J.-C. sur le site de Bologne devient, dès le VIIe s. av. J.-C., une agglomération à caractère urbain, connue au VIe-Ve s. av. J.-C. comme la principale cité de l'Étrurie padane et nommée Felsina. Elle gardera son nom et sa fonction urbaine malgré l'invasion celtique du début du IVe s. av. J.-C. et l'installation des Boïens d'origine transalpine dans la région. La présence celtique se manifeste surtout par l'apparition d'objets laténiens, comparables aux formes transalpines, dans des sépultures de la périphérie du noyau urbain qui se trouvent dans des aires funéraires villanoviennes, abandonnées depuis près d'un siècle et demi au moment de leur réutilisation. Les matériaux les plus anciens qui y furent recueillis dans plus d'une soixantaine de tombes peuvent être datés vers le deuxième quart du IVe s. av. J.-C., les plus récents vers la fin du IIIe s. av. J.-C. La déduction de la colonie de Bononia, en 189 av. J.-C., marque indiscutablement la fin d'une présence celtique significative.

1. Le groupe le plus important, exploré dès les dernières décennies du siècle dernier, est celui des nécropoles occidentales qui s'étendaient à l'ouest du noyau urbain de Felsina et du cours du Ravone, jusqu'à la grande nécropole étrusque de La Certosa (Ve s. av. J.-C.). Les noms donnés aux parties de cette grande aire funéraire correspondent aux noms des propriétaires des terrains explorés : Arnoaldi (d'où proviennent actuellement les matériaux les plus anciens, malheureusement hors contexte), Benacci (avec des matériaux qui s'échelonnent de la fin du IVe s. av. J.-C. à la seconde moitié du siècle suivant), De Lucca, le prolongement de la précédente en direction de l'ouest (avec des matériaux qui appartiennent principalement à la deuxième moitié du IIIe s. av. J.-C.). Des tombes contemporaines y indiquent la présence d'individus de souche étrusque ou italique, confirmant ainsi par cet

aspect composite le caractère urbain de l'agglomération qui utilisait la nécropole. Un fait important est le nombre proportionnellement élevé de tombes à incinération avec mobilier laténien qui pourrait être la conséquence de la biritualité propre aux Celtes de la Bohême, supposés avoir fourni le contingent boïen de la migration, au Ve s. av. J.-C. Certaines tombes de la fin du IVe s. av. J.-C. ou du tout début du siècle suivant se distinguent par la richesse du mobilier associé à un armement de type laténien et des casques celto-italiques (Benacci, tombes nos 138, 953 et 1887/1) : service à boisson composé de vases en bronze, strigiles, couronnes en feuilles d'or, dés et pions d'un jeu dont la table devait être en matière organique, indiquent une adhésion aux usages locaux caractéristique d'une élite militaire dont l'intégration comportait peut-être aussi les liens matrimoniaux avec des représentantes de l'aristocratie locale que suggère le voisinage de riches tombes féminines contemporaines au mobilier exclusivement étrusco-italique.

Voir aussi CASALECCHIO DI RENO et CERETOLO.

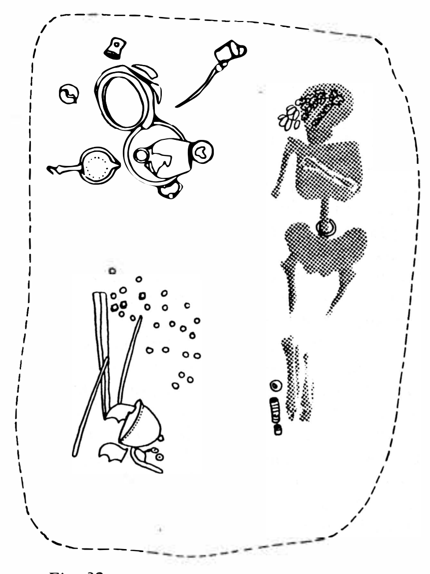


Fig. 32

2. Quelques trouvailles proviennent également de l'espace urbain. Les plus significatives proviennent des fouilles du théâtre romain : elles attestent une présence précoloniale romaine remontant au IIIe s. av. J.-C. Le casque en bronze de Casa Palotti pourrait être un dépôt votif plutôt qu'un élément de mobilier funéraire. Il porte une inscription en caractères sud-picéniens qui confirme les liens étroits des Boïens avec le milieu étrusco-italique d'Italie centrale.

3. Découverte récemment, la petite nécropole de l'Arcoveggio se trouve à quelques kilomètres de l'ancien noyau urbain et appartient apparemment à une communauté celtique rurale de la périphérie urbaine. Sur les cinq tombes à inhumation, deux ne contiennent aucun mobilier (hommes), une (femme) deux bracelets en bronze et des fragments de fibules en fer ; deux sépultures successives, contiguës et parallèles, appartenaient à un guerrier (env. quarante ans ; épée avec anneaux de suspension creux en bronze, javelot de type pilum avec talon, pierre à aiguiser, fibules fragmentaires en fer, coupe estampée à vernis noir) et une femme (plus récente ; soixante-cinq ans ; deux bracelets et une bague, tous d'argent, fragments de fibules en fer).

Bibl. : Kruta 1980, 1983a, 1988 ; Kruta Poppi 1983 ; Malnati et Violante 1995 ; Ortalli 1990 ; Peyre 1987 ; Vitali 1992.

Fig. 32 : Plan schématique d'une sépulture à inhumation à grande fosse, appartenant à un personnage équipé de l'armement celto-italique (casque, épée laténienne avec fourreau, javelot de type pilum), orné d'une couronne d'or et accompagné d'un jeu de société avec pions et dés, d'un strigile et d'un riche service de table composé de vases en bronze ; tombe n° 953 de la nécropole du terrain Benacci de Bologne ; début du IIIe siècle av. J.-C.

BONO (dép. Morbihan, France). Le tumulus du Rocher au Bono contenait une des sépultures les plus remarquables du premier âge du fer armoricain : les cendres du défunt avaient été déposées dans une situle en tôle de bronze, recouverte par un bassin de fabrication étrusque ou italiote, datable de la fin du VIIe s. av. J.-C.

Bibl. : Giot et coll. 1979.

BONONIA. Nom, considéré quelquefois, très probablement à tort, comme d'origine celtique, donné à la colonie de droit latin qui se substitua en 189 av. J.-C. à la ville, étrusque puis boïenne, de Felsina. Le nom est attesté à l'époque romaine également en Gaule (Gesoriacum, aujourd'hui Boulogne-sur-Mer), en Pannonie inférieure et en Mésie.
Bibl. : Tite-Live, *Hist. rom.*, XXXVII, 57.

BONYHÁDVARASD (Hongrie). Découverte hors contexte d'une épée avec fourreau en fer à la surface traitée par le procédé dit « chagrinage », orné dans sa partie supérieure par une variante isolée du thème de la paire d'animaux fantastiques affrontés. Datable de la première moitié du IIe s. av. J.-C.
Musée : Budapest.
Bibl. : Ginoux 1995 ; Szabó et Petres 1992.

BOŘITOV (Moravie, Rép. tchèque). Important habitat rural exploré intégralement sur une superficie d'environ 1,5 hectare en 1983-1988. Il comporte quinze constructions excavées avec poteaux dans l'axe principal et des constructions au niveau du sol attestées par de nombreux trous de poteaux, parmi lesquelles peut être distingué en particulier un grand édifice de 17 × 5 m. Les matériaux recueillis indiquent une datation de la fin du IIe s. av. J.-C. à la deuxième moitié du siècle suivant. Un fragment d'amphore et quelques objets métalliques importés indiquent des contacts avec le monde méditerranéen.
Bibl. : Čižmář 1990a ; *Pravěké dějiny Moravy* 1993.

BORMIO (Sondrio, Italie). Cette localité de la Valteline a livré en 1944, lors de la démolition de la tour dite des Simoni, située dans le voisinage de l'église de San Vitale, un fragment de bas-relief en pierre qui présentait à l'origine au moins deux registres superposés. Il s'agissait probablement à l'origine d'une stèle funéraire ou commémorative. Sur la partie conservée sont représentés deux personnages équipés militairement ; à gauche est représenté de profil un homme tête nue, armé d'un coutelas suspendu à droite à la ceinture, qui sonne du cor en marchant vers la droite où se trouve un individu casqué, représenté de front, au corps couvert par un bouclier de forme à peu près rectangulaire, qui tient dans sa main droite une enseigne militaire surmontée d'un oiseau. Entre les deux, une lance et un bouclier circulaire. Du registre inférieur subsiste seulement le haut d'un cimier de casque. Ce très important témoignage iconographique est généralement daté du Ve s. av. J.-C. et appartiendrait donc au contexte de la culture de Golasecca. L'armement semble présenter certaines analogies avec le milieu laténien contemporain (bouclier du Dürrnberg ?).
Musée : Côme.
Bibl. : *Celtes* 1991 ; Pauli 1974 ; Vonwiller 1971.

BORMO, ou Borvo. Surnom de l'Apollon guérisseur gaulois, vénéré particulièrement en association avec les sources thermales (Aquae Bormonis, aujourd'hui Bourbon-Lancy ; de même origine Bourbonne-les-Bains).
Bibl. : Duval P.-M. 1976.

BORNESKOM. Légende monétaire sur émissions de bronze d'une cité celtibère, localisée dans la vallée du Jalón ou celle du río Bornoba (Guadalajara).
Bibl. : *Celtíberos* 1988.

BORSCH (Thuringe, Allemagne). Un tumulus de cette localité, située sur la limite nord-orientale du massif du Rhön, livra en 1869 les éléments d'un mobilier funéraire, probablement plus riche à l'origine : une cruche fragmentaire en bronze, une poterie de facture hallstattienne et un grand coutelas à tranchant unique. Cette cruche à anse zoomorphe (la seule partie intégralement conservée) appartient à la série d'exemplaires prestigieux de fabrication celtique de la fin du Ve s. av. J.-C. ou du début du siècle suivant. C'est une œuvre d'une qualité et d'un intérêt exceptionnels qui illustre parfaitement la fusion, typique de l'art celtique ancien, entre une représentation animale (félin) et des motifs végétaux ou abstraits (palmette, esses), tous empruntés à différents modèles méditerranéens. L'objet se trouve dans les collections de la section de Préhistoire de l'université de Iéna.

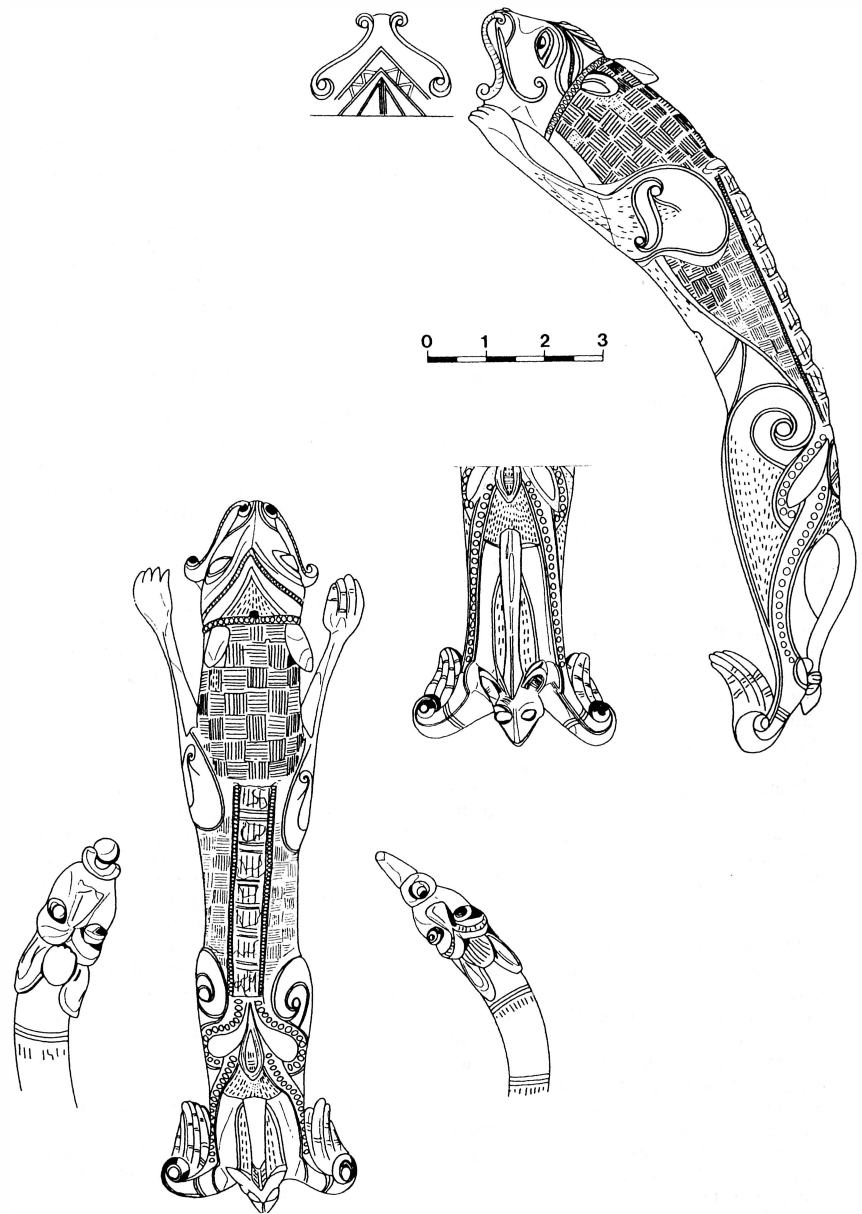


Fig. 33

Bibl. : Franz 1943 ; Jacobsthal 1944 (n° 383) ; Storch 1986.

Fig. 33 : Anse en bronze de cruche à vin laténienne de Borsch ; inspirée d'un modèle étrusque, cette anse zoomorphe associe intimement la figure d'un félin à des éléments végétaux (palmette) et à des motifs abstraits à valeur également symbolique (esses, volutes, « damier »). Cette fusion des signes et de l'image est un des traits les plus originaux de l'art celtique (haut. 13 cm) ; fin du Vᵉ s. av. J.-C. ou début du siècle suivant.

BORSOSGYÖR (Veszprém, Hongrie). Petite nécropole birituelle explorée en 1965 au lieu-dit « Malomúti Homokbánya ». Parmi les matériaux, des anneaux de cheville à nodosités, des parures à oves creux, un bracelet au décor de faux-filigrane et de nombreuses poteries.

Musée : Veszprém.

Bibl. : Mithay 1966.

BORVO. Voir BORMO.

BOSCO CERNAIETO (prov. de Reggio Emilia, Italie). Trois incinérations du type ligure à coffre de pierres plates découvertes en 1952. Des fibules de schéma dit La Tène II y sont associées à la variante du type de La Certosa à l'arc discoïdal orné au repoussé de motifs pointillés, caractéristique du milieu ligure, des poteries et un coutelas. La datation au IIᵉ s. av. J.-C. ou même au début du siècle suivant est la plus vraisemblable.

BOSNIE. Occupée par des populations de souche illyrienne ou pannonienne, la Bosnie a été marquée par des influences laténiennes, particulièrement fortes au IIIᵉ s. av. J.-C., suite à l'occupation celtique des parties limitrophes de la plaine danubienne (voir SCORDISQUES) qui a probablement atteint une partie du nord de la Bosnie (région du cours inférieur de la Bosna). Une seule arme laténienne est connue actuellement, avec fourreau décoré de la paire de dragons (Dvorovi), les formes laténiennes sont surtout représentées par des fibules (Glasinac), particulièrement nombreuses dans les mobiliers funéraires des nécropoles des Iapodes du nord-ouest du pays (Jezerine, Ribić, Sanski Most).

• *Sites et découvertes archéologiques* : voir DONJA DOLINA, DVOROVI KOD BIJELJINE, GLASINAC, JEZERINE.

Ill. : voir DVOROVI.

Musées : Bihać, Sarajevo.

Bibl. : Jovanović et Božić 1987 ; Majnarić-Pandžić 1996a ; Marić 1963, 1964 ; *Praistorija jugoslavenskih zemalja V* 1987 ; Todorović 1968, 1974.

BOTORRITA (Saragosse, Espagne). Le site de l'antique cité celtibérique de Kontrebia Belaisca a livré en 1970 une inscription sur plaque de bronze en alphabet celtibérique qui est généralement connue sous le nom de Botorrita (I), celui que porte actuellement la localité. Inscrit sur les deux faces, ce texte comporte environ deux cents mots et était encore naguère le plus long document écrit connu du celtique ancien (à part le calendrier de Coligny qui n'est cependant pas un texte continu). Sa lecture présente encore de nombreuses incertitudes, mais son caractère juridique paraît assuré et une des faces semble comporter la liste nominale des personnages garants de l'acte. On a découvert en 1992 sur ce même site une autre tablette, où se trouvent inscrites cette fois cinquante-cinq lignes de texte en caractères celtibériques, disposées en quatre colonnes (elle est considérée comme troisième grande inscription de Botorrita, compte tenu de l'inscription latine dite *tabula contrebiensis*, publiée en 1980, un important texte juridique concernant l'utilisation des eaux qui est daté de 89 av. J.-C.). Sa longueur représente donc plus du double du document précédent. Elle devrait être antérieure aux années 70 av. J.-C., période de destruction du centre monumental de la cité, et semble constituée pour l'essentiel par une liste de noms de personnes.

Bibl. : Beltrán et coll. 1982 ; Beltrán F. et coll. 1996 ; Fatás 1980 ; Lambert 1994 ; Meid 1993 ; Savignac 1994.

BÖTTSTEIN (Argovie, Suisse). Découverte fortuite d'une lame d'épée avec trois marques identiques estampées (deux sur une face, une sur l'autre) qui représentent un sanglier et sont plaquées d'une feuille d'or.

Musée : Zurzach.

Bibl. : Drack 1954/1955 ; *Kelten im Aargau* 1982.

Bouclier. Élément essentiel de la panoplie défensive, le bouclier était devenu un élément courant de la panoplie militaire dès le IIe millénaire av. J.-C. Seules les pièces de prestige, intégralement réalisées en bronze, sont toutefois connues. Le bouclier courant devait être en bois recouvert de cuir, comme l'exemplaire préservé de Clonoura, dont l'utilisation au combat est indiquée par les traces de coups qu'il porte. Le bouclier oblong doté d'une arête médiane (la *spina*) qui présente un renflement au-dessus de l'emplacement de la poignée (le manipule), est attestée dès le Ve s. av. J.-C. par le décor figuré du fourreau d'épée de Hallstatt, où il constitue l'essentiel de l'armement défensif des fantassins représentés. Il y est personnalisé par l'ornementation différenciée du rebord (l'orle) et celle disposée autour de la *spina*. La présence du bouclier dans les sépultures ne peut être documentée qu'à partir du moment où il comporte des éléments métalliques, garnitures décoratives, bord renforcé, umbo et manipule. Ce n'est que rarement le cas aux Ve et IVe s. av. J.-C. (Bránov, Étréchy), mais la présence d'un umbo, associé quelquefois au manipule, devient si fréquente dans les tombes des guerriers celtiques du IIIe s. av. J.-C. que l'on a forgé pour désigner l'armement de cette époque le terme de « panoplie ternaire » (épée avec chaîne de suspension, lance et bouclier). La position dans la tombe du renfort métallique du bord du bouclier (ou orle) permet quelquefois de connaître la forme et la dimension du bouclier. Il est souvent presque aussi haut que le défunt qu'il recouvre. Certaines images monétaires (Biatec) et d'autres documents iconographiques fournis par les représentations antiques de guerriers celtes montrent clairement que le grand bouclier oblong n'était pas réservé à l'infanterie mais était également utilisé par la cavalerie. Cette situation, différente de celle du Ve s. av. J.-C. qu'illustre le fourreau de Hallstatt, est probablement le résultat du développement d'une cavalerie lourde, entraînée pour charger en formation, à partir du début du IIe s. av. J.-C.

L'importance symbolique du bouclier est attestée par la présence d'umbos, souvent volontairement déformés, dans les dépôts votifs des sanctuaires (Gournay) ainsi que par l'existence de versions miniatures utilisées comme offrandes (Mouzon). Des boucliers d'apparat entièrement en bronze, au riche décor rehaussé dans certains cas d'émail ou de corail ont été trouvés dans des fleuves britanniques (Battersea, Witham). Ils confirment la présence d'une ornementation à valeur vraisemblablement symbolique qui pouvait comporter des éléments figurés (motifs végétaux et animaux, mais également masques humains). Elle était réalisée probablement sur les exemplaires courants par de la peinture ou des appliques de cuir coloré, rehaussées éventuellement de quelques pièces métalliques, les seules à témoigner aujourd'hui de l'existence d'une ornementation. La variété de ces décors apparaît sur les représentations de boucliers des trophées d'armes gauloises romains (Orange).

Ill. : voir ARMEMENT, HJORSPRING, PERGAME, WANDSWORTH, BATTERSEA.

Bibl. : Moucha 1974 ; Rapin et Brunaux 1988 ; Sankot 1994a ; Stary 1981, 1986/1987 ; Stead 1991 ; Szabó 1995a.

BOUDICCA (litt. « la Victorieuse »). Reine des Icéniens britanniques, épouse de Pratsutagos. Après avoir été maltraitée avec ses deux filles par des Romains, elle conduisit en 61 apr. J.-C. l'armée des Brittons révoltés au combat contre les troupes d'occupation et les colons romains.

Bibl. : Tacite, *An.*, XIV, 31, *Agricola*, 16 ; Dion Cassius, *Hist. rom.*, LXII.

Green 1995a.

BOUQUEVAL (dép. Val-d'Oise, France). Petite nécropole explorée en 1978. Sur les quatorze tombes, une pourrait être une incinération, les autres sont des inhumations. Deux fosses plus grandes (nos 3 et 11) contenaient les pièces métalliques de chars à deux roues. Ils accompagnaient un adolescent sans armes et une jeune femme. Deux autres tombes appartiendraient à des enfants, cinq à des femmes âgées, une à un homme sans armes et deux à des guerriers équipés d'épées (dont une avec fourreau orné de la paire de dragons) et de longues pointes de lances. Le guerrier de la tombe n° 13

présente la particularité d'être muni d'un torque en bronze. Ce caractère exceptionnel de l'inhumation est souligné par la position inhabituelle des jambes croisées. Quelques pièces exceptionnelles figurent dans les mobiliers qui sont en moyenne plutôt pauvres (majoritairement fibules en fer) : l'écuelle de la tombe n° 1, le bracelet en bronze orné en fort relief de la tombe n° 3, de facture probablement danubienne, et l'applique en bronze avec un visage stylisé du même ensemble.

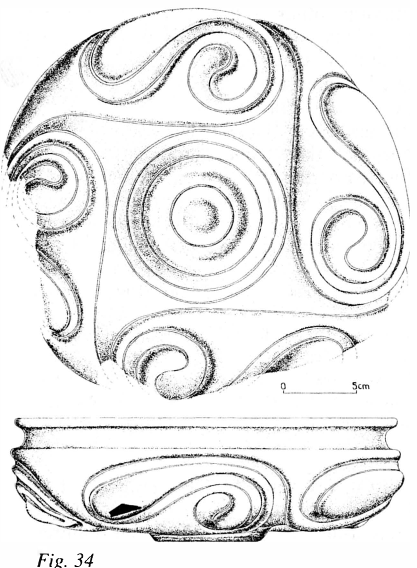


Fig. 34

Bibl. : Guadagnin 1984.

Fig. 34 : Grande coupe en terre cuite, avec svastika curviligne en fort relief, de la tombe n° 1 (diam. 27 cm) ; début du IIIe s. av. J.-C.

BOURANTON (dép. Aube, France). 1. Important monument funéraire découvert en 1989 au lieu-dit « Michaulot » par prospection aérienne, et fouillé en 1990 : un grand enclos quadrangulaire (50 m de côté), constitué par un grand fossé de section triangulaire (largeur 4,5-6 m ; profondeur moyenne 2 m) qui était doublé à l'intérieur, à une distance de 3 m environ, par une tranchée de fondation de section quadrangulaire (largeur et profondeur 40 cm) appartenant probablement à une palissade. Au centre se trouvait la fosse quadrangulaire (3 × 2 m ; prof. 80 cm ; aux axes orientés suivant les diagonales de l'enclos) d'une chambre funéraire en bois dont la partie supérieure se trouvait à l'origine dans le tumulus qui recouvrait l'ensemble. Elle contenait l'inhumation d'un individu de sexe masculin, accompagné d'objets personnels (bracelet en or, bracelet de perles de verre, ceinturon à éléments métalliques et crochet ajouré en bronze en forme de fleur de lotus, un nécessaire de toilette, un poignard dans son fourreau de fer et de bronze et une pointe de lance), d'un chaudron en bronze à anse double et attaches cruciformes qui semble avoir contenu une incinération plus ancienne, et d'un char à deux roues attesté par de nombreuses pièces en fer dont certaines très finement travaillées (ajours, incrustations de bronze). L'ensemble peut être daté au tout début de la période marnienne, vers le milieu du Ve s. av. J.-C.

Bibl. : *Fastes des Celtes* 1995 ; Villes et coll. 1995.

2. Au lieu-dit « Champneux », à un kilomètre et demi du site précédent, nécropole à enclos circulaires et quadrangulaires repérée par photographie aérienne. Un enclos carré de 10 m de côté fut fouillé en 1990 : à son centre une petite fosse contenant peut-être à l'origine une incinération ; à côté, une fosse avec deux inhumations superposées (paire de bracelets pour le squelette supérieur, fibule en fer pour celui du fond), datables vers le début du IIIe s. av. J.-C.

Bibl. : Villes et coll. 1995.

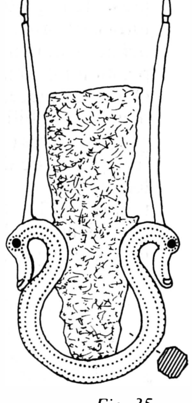
BOURAY (dép. Essonne, France). Grande statuette en tôle de bronze trouvée fortuitement sur le bord de la Juine. Elle représente un personnage portant un torque, probablement un dieu, assis en tailleur. Les yeux sont incrustés, en émail blanc et bleu. La partie inférieure du corps est disproportionnée, comme atrophiée et on considère généralement qu'elle représente des pattes de quadrupède (cervidé ?). Il pourrait cependant s'agir d'une déformation volontaire et rien ne permet d'identifier le personnage représenté à Cernunnos. La date généralement proposée

est la fin du Iᵉʳ s. av. J.-C. ou le début du siècle suivant.
Musée : Saint-Germain-en-Laye.
Bibl. : Duval P.-M. 1977 ; Lantier 1940.

BOURGES. Voir AVARICUM.

Bouterolle. Pièce métallique qui assure la solidité et la cohésion de l'extrémité distale (pointe) du fourreau. Les premières bouterolles métalliques apparaissent chez les anciens Celtes sur les fourreaux en matière organique des longues épées du VIIᵉ s. av. J.-C. (bois, cuir). Elles jouent un rôle de plus en plus important sur les fourreaux des armes hallstattiennes courtes, dagues ou poignards, du siècle suivant et de la première moitié du Vᵉ s. av. J.-C. La bouterolle reste cependant à cette époque le plus souvent une pièce simplement emboutie sur l'extrémité plus ou moins tubulaire de la gaine réalisée en tôle métallique ou dans une autre matière. Ce n'est qu'avec l'apparition des formes laténiennes que la bouterolle devient tout à fait solidaire du reste du fourreau, grâce à des branches qui bloquent latéralement les deux plaques sur une certaine longueur tandis que l'extrémité de la pièce, nettement plus massive, s'élargit pour former une boucle qui transforme l'ensemble en une sorte de pince à ressort. Une barrette relie enfin quelquefois les deux branches pour empêcher leur écartement. La bouterolle devient alors quelquefois un élément figuré : elle représente notamment des paires de monstres, les gardiens de l'Arbre de Vie au corps de serpent et à tête de griffon (dragons), un motif particulièrement adapté à la forme de la pièce (fourreau de Hallstatt). Plus simples, les bouterolles des fourreaux laténiens désormais standardisés du IVᵉ et du IIIᵉ s. av. J.-C. peuvent présenter quelquefois un décor, généralement de nature végétale, ordonné souvent autour d'une pelte. Des paires d'élargissements discoïdaux, ornés de cabochons rapportés ou de motifs gravés tels que des triscèles, peuvent également orner certaines bouterolles, notamment sur les fourreaux dits de type Hatvan-Boldog.

Les bouterolles des formes tardives de longues épées laténiennes forment un tout avec les gouttières latérales reliées par des barrettes transversales qui maintiennent sur toute la longueur la cohésion des deux plaques. Les variations de l'aspect des bouterolles laténiennes — depuis les formes ajourées du Vᵉ s. av. J.-C., suivies par les formes qui aboutissent aux pièces plutôt pointues du IIᵉ s., jusqu'aux bouterolles arrondies ou presque quadrangulaires du Iᵉʳ s. av. J.-C. — ont constitué un critère typologique de classement chronologique des fourreaux qui reflète bien les lignes très générales d'une évolution mais ne peut plus être utilisé aujourd'hui sans prendre en considération d'autres éléments d'appréciation.


Fig. 35

Bibl. : Ginoux 1994 ; Lejars 1994 ; Rapin 1990, 1995.
Fig. 35 : Bouterolle en bronze d'un fourreau d'épée, probablement en fer, de Suippes (Marne) ; les yeux de la paire de monstres anguiformes étaient probablement décorés à l'origine de cabochons de corail (haut. 11 cm) ; seconde moitié du Vᵉ s. av. J.-C.

BOUY (dép. Marne, France). Les fouilles anciennes conduites notamment au lieu-dit « Les Varilles » et sur d'autres lieux du territoire de la commune ont recueilli les matériaux de nécropoles jogasiennes et marniennes (Vᵉ s. av. J.-C.) : particulièrement intéressants, les poignards de type jogassien (dont un exemplaire à fourreau décoré au compas). Une nécropole de la fin de l'époque laténienne (inédite) a été explorée récemment au lieu-dit « Chemin de Vadenay ». La tombe n° 9 contenait un ensemble remarquable de six pendeloques en bronze, parmi lesquelles figure une représentation de carnyx (trompette). Une riche tombe à incinération de la fin du IIᵉ s. av. J.-C. a été découverte en 1967 au lieu-dit « Le Guillardet » : elle contenait treize vases, cinq fibules en fer, un bracelet en fer fondu par le feu du bûcher, deux pinces à

épiler, deux anneaux et l'agrafe d'une ceinture, un couteau.
Musées : Châlons-en-Champagne, Reims.
Bibl. : *Archéologie Champagne Ardenne* 1990 ; *Carnyx et lyre* 1993 ; Charpy et Roualet 1991 ; Kruta 1983c ; Nicaise 1883/1884.

BRÅ (Danemark). Site du Jutland oriental connu par la découverte, en 1952, d'un grand chaudron en bronze à armature de fer, accompagné d'une hache en fer et de vestiges de cuir (sac dans lequel se trouvaient les objets ?). Haut d'environ 70 cm, d'un diamètre de 1,18 m et d'un contenu estimé à 600 litres, le récipient semi-globulaire en tôle de bronze était doté de trois attaches annulaires fixées sur l'armature en fer du rebord. Des têtes d'oiseaux nocturnes (chouettes ?), accompagnées d'un motif végétal, ornent la pièce de fixation. Des têtes de taureaux, disposées probablement par paires de part et d'autre de chaque attache, complètent la décoration. La facture caractéristique de cet objet exceptionnel indique clairement son appartenance à l'art celtique du IIIe s. av. J.-C. : il a été vraisemblablement fabriqué dans un atelier situé quelque part sur le Danube moyen, en Moravie ou dans les régions limitrophes.
Bibl. : Klindt-Jensen 1953.

BRACARI. Peuple installé dans le nord de l'actuel Portugal. La mémoire de son nom est conservée dans celui de l'actuelle Braga (Bracaraugusta).
Bibl. : Pline, *H.N.*, III, 18 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 6.

BRACATA, GALLIA. Voir BRAIES.

Braccae. Voir BRAIES.

Bracelet. Parure annulaire portée au poignet, d'un seul côté ou symétriquement par paires, par les femmes aussi bien que les hommes, qui est incontestablement la plus répandue chez les anciens Celtes. Son diamètre intérieur maximal dépasse rarement 6 cm. Elle doit être distinguée du brassard, porté sur le bras au-dessus du coude, d'un diamètre plus élevé et destiné toujours à un seul bras.

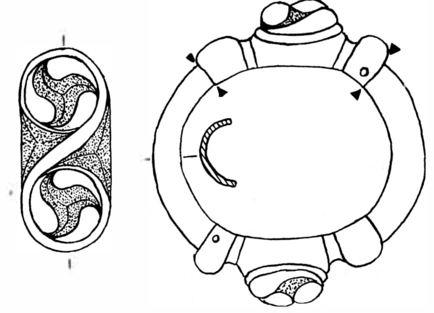


Fig. 36

Les formes des bracelets sont très variées — ouverts, fermés, munis d'une fermeture ou non, aux extrémités différentes ou pareilles, à tampons, à la tige pleine, tubulaire, ajourée, en fil enroulé en spirale, ondulé, torsadé, enroulé en boucles ou en nœuds, à tige pliée, etc. — ainsi que les types de décors qui peuvent être gravés, moulés en relief, obtenus au repoussé, incrustés d'une autre matière (émail, corail, sapropélite, autre métal). D'une manière générale, les exemplaires les plus décorés sont généralement des pièces uniques et les bracelets portés par paires présentent une ornementation moins élaborée. Les métaux les plus fréquemment utilisés sont le bronze et le fer (avec des exemplaires très richement ornés au IIIe s. av. J.-C., notamment en milieu danubien), mais on connaît évidemment aussi un nombre non négligeable de bracelets en or et en argent. Les bracelets en sapropélite ont connu une vogue particulière au IIIe s. av. J.-C. et étaient alors diffusés très loin de leur lieu de fabrication en Bohême centrale.
Ill. : Voir BRNO (3), DRUMMOND CASTLE, FINIKE, POSSNECK, VRŠAC-AT.
Bibl. : Kruta 1971, 1975.
Fig. 36 : Bracelet en bronze de Nehvizdky en Bohême, avec deux oves creux ornés d'une esse terminant en triscèles, exécutée en fort relief (diam. 8,5 cm) ; premier tiers du IIIe s. av. J.-C.

Braci. Nom celtique d'une variété de céréale (orge ?) utilisée pour la préparation du malt et la fabrication de la bière (*cervesia*).
Bibl. : Pline, *H.N.*, XVIII, 62.

BRADEN, LE. Voir QUIMPER.

BRAGNY-SUR-SAÔNE (dép. Saône-et-Loire, France). Important habitat ouvert situé à proximité du confluent de la Saône, du Doubs et de la Dheune, sur la rive droite de la Saône. Son extension est d'environ 3 hectares. Aux constructions excavées de plan quadrangulaire s'ajoutent de nombreux témoignages d'activités productrices, notamment métallurgiques (fours). Le site semble avoir connu deux phases d'occupation successives, la plus ancienne étant datable de la fin du VIe s. av. J.-C. et du début du siècle suivant (phase tardo-hallstattienne), la deuxième de la seconde moitié du Ve s. av. J.-C. (phase laténienne). De nombreux objets importés attestent de contacts commerciaux aussi bien avec Massalia (amphores, céramique dite pseudo-ionnienne) qu'avec l'Italie du nord (pendeloques, fibules et poteries de la culture de Golasecca, particulièrement caractéristiques de la deuxième phase). L'importance du site est clairement indiquée par les fragments de flacons à parfum en verre polychrome, fabriqués en Méditerranée orientale, rarissimes au nord de la côte provençale. La poterie indigène comporte une proportion importante de vases peints de décors géométriques et de poteries dites cannelées, modelées au tour. Ces particularités rapprochent cet habitat, dont la position et les matériaux indiquent clairement la fonction d'emporium commercial, des habitats fortifiés tels que le Camp du Château, Vix ou Châtillon-sur-Glâne. Un site contemporain et analogue existait probablement, d'après les matériaux recueillis en prospection sur la rive opposée du fleuve, à Verdun-sur-le-Doubs.
Bibl. : *Âge du fer dans le Jura* 1992 ; *Celtes* 1991 ; *Celtes dans le Jura* 1991 ; Feugère et Guillot 1986 ; Guillot 1976.

Braies (celt. *braca*, lat. *braccae*, gr. *βρακκαι* ou *αναξυριδες*). Pantalon porté par les Celtes. Il était long jusqu'aux pieds ou s'arrêtait au genou et pouvait être ajusté ou flottant. Les Celtes partageaient cette partie du costume masculin avec les Scythes, auxquels, du moins selon certains, ils l'auraient emprunté. On le voit représenté fidèlement pour la première fois sur des œuvres laténiennes du Ve s. av. J.-C. : flottant sur une fibule en forme de personnage du Dürrnberg, collant sur le fourreau de Hallstatt, où est bien illustrée la variété des motifs qui ornaient le tissu. C'est, avec le torque, un des éléments distinctifs qui caractérisent les représentations de Celtes dans l'art antique. On qualifiait à l'époque romaine quelquefois de Gallia Bracata (porteuse de braies) la province de Narbonnaise, par opposition à la Gallia Togata (porteuse de la toge des citoyens romains) qui était la Gaule cisalpine. Le restant de la Gaule transalpine était désigné du terme de Comata (chevelue).
Bibl. : Polybe, *Hist.*, II, 28, 30 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 4 ; Diodore, *Bibl. hist.*, V, 30.

BRANÉOS. Roi des Allobroges avant et après 218 av. J.-C. ; destitué cette année-là par son frère cadet qui s'appuyait sur une faction de jeunes guerriers, il retrouva sa fonction grâce à l'arbitrage d'Hannibal, de passage sur le chemin vers l'Italie. Reconnaissant, il aurait fourni à l'armée carthaginoise des vivres, des armes et des vêtements, ainsi qu'une escorte armée jusqu'aux passages alpins.
Bibl. : Polybe, *Hist.*, III, 49 ; Tite-Live, *Hist. rom.*, XXI, 31.

BRANNOVICES. Voir AULERQUES (1).

BRÁNOV (Bohême, Rép. tchèque). Ancienne découverte de la sépulture à incinération d'un guerrier, datable de la seconde moitié du Ve s. av. J.-C. La restauration récente du mobilier en fer conservé (umbo bivalve, orle et spina de bouclier, fragment d'un fourreau d'épée, coutelas de type *Hiebmesser*) a révélé le décor finement gravé sur l'umbo, ainsi que le décor en relief de ses rivets de fixation.
Musée : Prague (Musée national).
Bibl. : Sankot 1994a.

BRANWEN. Héros au nom dérivé de celui du corbeau (*bran*) de l'un des récits du recueil gallois du *Mabinogion*. Il est souvent rapproché du nom de Brennos porté par deux chefs de guerre celtiques.

Brassard. Parure annulaire portée sur le bras au-dessus du coude, toujours d'un seul côté (à la différence du bracelet), par les femmes aussi bien que les hommes, chez lesquels le port du brassard semble plus fréquent que celui du bracelet. Son diamètre intérieur maximal se situe généralement entre 6 et 7 cm. La forme est moins variée que dans le cas des bracelets, il s'agit majoritairement de cercles fermés ou munis d'une fermeture. L'ornementation est, de manière générale, moins riche et moins diversifiée. Les matériaux utilisés sont le bronze, le fer, la sapropélite et, pour les exemplaires de prestige, l'argent et l'or. Les brassard de ce dernier métal qui étaient portés, d'après les textes au IIIe s. av. J.-C., par l'élite des guerriers celtiques (voir la description de la bataille de Télamon par Polybe) et qui apparaissent également sur les représentations antiques, ne figurent jamais dans les sépultures. L'exemplaire de Lasgraïsses, trouvé hors contexte précis avec un torque, est probablement une parure masculine de ce type.

BRATISLAVA (Slovaquie). L'oppidum qui s'est développé à partir de la deuxième moitié du IIe s. av. J.-C. sur le site stratégique de la rive gauche du Danube où se trouve l'actuelle ville de Bratislava, est actuellement connu par des trouvailles réalisées sur des surfaces réduites lors des travaux de reconstruction et d'aménagement de la vieille ville. On ne dispose donc pas d'une information satisfaisante sur tous ses aspects. C'est notamment le cas des fortifications dont l'existence n'est attestée actuellement que par la présence d'un fossé au pied du versant oriental de la colline du château et la porte en maçonnerie, associée à des traces de destruction qui semblent pouvoir être attribuées à l'incursion des Daces de Burebista, qui fut découverte lors des fouilles de l'Academia Istropolitana.

L'aspect le mieux connu est celui des activités artisanales, documenté notamment par de nombreuses découvertes de fours de potiers, non seulement sous la ville actuelle mais également sur sa périphérie, où existait alors, en direction du nord, sur la voie qui permettait de franchir vers le nord-ouest la chaîne des Petites Karpates, une importante agglomération artisanale. Un autre aspect bien connu est celui du monnayage, grâce aux dépôts et trouvailles isolées de monnaies dites de type Biatec, dont la concentration sur le site correspond probablement à la présence de l'atelier monétaire, confirmée par la découverte de moules à flans monétaires sur la colline du château. Centre prospère des puissants Boïens de Pannonie, l'oppidum de Bratislava paraît avoir été détruit brutalement vers le milieu du Ier s. av. J.-C. Des indices de massacre et de destruction ont été recueillis lors des fouilles récentes, notamment sur le versant méridional de la colline du château. Cette fin de l'oppidum est mise généralement en relation avec l'incursion des Daces de Burebista, attestée par les sources écrites. Seul le site voisin de Devín, à une vingtaine de kilomètres en amont, semble connaître désormais, jusqu'à la mainmise germanique du Ier s. apr. J.-C., une occupation continue attribuable à une population de souche celtique.

Musée : Bratislava.

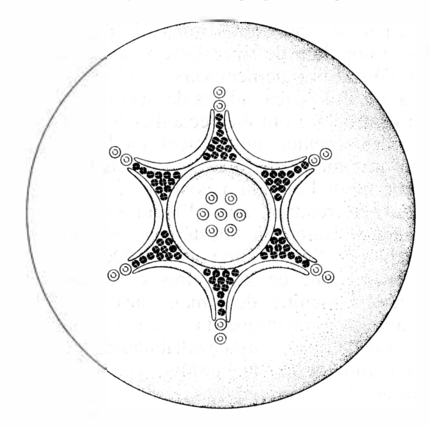
Bibl. : Pieta et Zachar 1993 ; Zachar 1982 ; Zachar et Rexa 1988.

BRATUSPANTIUM. Oppidum non localisé des Bellovaques, investi par César en 57 av. J.-C. Situé probablement sur le territoire de l'actuel département de l'Oise, peut-être dans les environs de Beauvais, l'agglomération gallo-romaine de Caesaromagus qui prendra plus tard le nom de la cité.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, II, 13.

BRAUBACH (Rhénanie, Allemagne). Le territoire de Braubach et des communes avoisinantes (Becheln, Lahnstein et Dachsenhausen), situé à une dizaine de kilomètres au sud de Coblence sur la rive droite du Rhin, de part et d'autre de son confluent avec le Lahn, présentent une importante concentration de découvertes d'habitats et de nécropoles, plates ou tumulaires, avec des inhumations aussi bien que des incinérations, effectuées notamment vers la fin du XIXe s. Les matériaux relèvent du faciès rhénan de la culture du Hunsrück-Eifel, depuis sa phase laténienne ancienne (Ve s. av. J.-C.), avec des pièces caractéristiques telles que

des fibules ornithomorphes, des agrafes de ceinturon figurées et d'abondantes séries céramiques, où prédominent les vases-flacons et les écuelles, jusqu'au début du Ier s. av. J.-C., où des sépultures à incinération ont livré des formes tardives de fibules ainsi que des ustensiles, outils ou clés, toujours accompagnés de poteries.



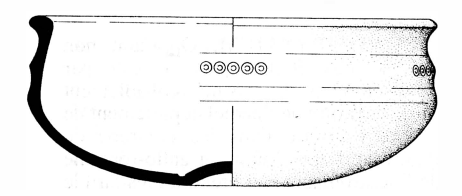


Fig. 37

Le site est connu plus particulièrement par l'abondance et la qualité de la céramique ornée par la technique de l'estampage, réalisé par des poinçons dont l'identification sur différents vases, trouvés dans des contextes différents, confirme l'origine locale. Le nom de Braubach reste notamment attaché à l'écuelle au décor intérieur estampé disposé autour d'une protubérance centrale (omphalos) : le terme « d'écuelle de type Braubach » (all. *Braubacher Schale*) est ainsi appliqué à cette forme de poterie estampée répandue en Europe centrale depuis la Rhénanie jusqu'à la limite occidentale de la cuvette karpatique. Les exemplaires de Braubach ne constituent cependant qu'une manifestation périphérique et relativement tardive (fin du IVe et IIIe s. av. J.-C.) d'une forme associée à un style de décor, inspiré probablement des céramiques grecques à vernis noir. Son origine doit être cherchée dans la phase laténienne initiale du Ve s. av. J.-C. de la périphérie septentrionale du massif alpin (Bavière, Autriche, Bohême et Moravie), où ce type d'écuelle est largement répandu, déjà un siècle avant les exemplaires rhénans les plus anciens connus actuellement.

Musées : Berlin, Coblence, Wiesbaden.

Bibl. : Joachim 1977 ; Schwappach 1977.

Fig. 37 : Braubach : coupe caractéristique à omphalos en terre cuite, tournée et au décor estampé à l'intérieur et à l'extérieur, de la tombe à inhumation n° 21 (diam. 19 cm) ; IIIe s. av. J.-C.

BRAUNAU AM INN (Haute-Autriche). Deux sépultures féminines découvertes en 1899, avec un riche mobilier de référence, caractéristique de la première moitié du IIIe s. av. J.-C., comprenant diverses formes d'anneaux de cheville (oves creux, tubulaires et à tampons), un bracelet orné de pseudo-filigrane, un brassard de sapropélite et une chaîne de ceinture en bronze à agrafe zoomorphe. Le site a livré également une nécropole tumulaire hallstattienne (VIIe-VIe s. av. J.-C.) avec des tombes à incinération dont une contenait une longue épée en fer.

Musée : Linz.

Bibl. : Stöllner 1996.

BRAUNSBERG près de Hainburg (Basse-Autriche). Oppidum situé sur une hauteur qui domine la rive droite du Danube, face à son confluent avec la Morava et au site de Devín, à une quarantaine de kilomètres en aval de Vienne.

Bibl. : Urban 1987.

BRČEKOLY (Bohême, Rép. tchèque). Four de potier partiellement excavé et joint à un système de fosses, exploré en 1961. De plan circulaire (diamètre de la sole 145 cm), il est associé à du matériel du IIe-Ier s. av. J.-C.

Bibl. : Princ et Skružný 1977.

BREDON HILL (Gloucestershire, Grande-Bretagne). Chez les Dobunni. Forteresse de rebord de plateau, d'une

superficie totale d'environ 7 hectares, défendue par deux lignes de fortifications (fossé et rempart) dont la plus ancienne (extérieure) fut édifiée vers la fin du IVe s. av. J.-C. Les défenses intérieures, plus récentes, comportent une porte à couloir où furent trouvés soixante-quatre corps humains taillés en pièces lors de la prise de la forteresse (vers la fin du Ier s. av. J.-C. ?). Les six crânes trouvés à l'emplacement de la porte ornaient probablement à l'origine son linteau de bois.

Bibl. : Hogg 1984.

BREISACH-HOCHSTETTEN (Allemagne). Habitat ouvert au lieu-dit « Klosteräcker », dont on a exploré une étendue d'environ 2,8 hectares sur un total estimé à 8 hectares. Les premières découvertes datent de 1896, des fouilles ont été effectuées en 1931-1934 et à partir de 1965, lors des travaux de construction de l'autoroute. On a découvert des constructions excavées, des puits, des fours de potiers et une paire de fossés parallèles. L'étendue du site et la nature des matériaux recueillis (nombreuses amphores importées) indiquent clairement un rôle d'emporium interrégional très actif sur la voie fluviale du Rhin, accessible alors par bateau grâce à un bras latéral. Le site a été occupé de la deuxième moitié du IIe s. av. J.-C. jusque vers le milieu du siècle suivant.

Bibl. : Buchsenchutz 1984 ; Gutman 1917 ; Jud et coll. 1994 ; *Keltische Numismatik* 1984 ; Kraft 1935 ; Stork 1975.

BREISACH-MÜNSTERBERG (Allemagne). Important site de hauteur, avec un plateau de 500 × 200 m qui domine la plaine du Rhin. Il fut fortifié à l'époque hallstattienne où il fait partie du réseau intégré dans le commerce à longue distance avec le monde méditerranéen qui est caractérisé notamment par la présence de céramique d'importation. Il fut également occupé à l'époque des oppida et défendu par un rempart, vraisemblablement du type dit *Pfostenschlitzmauer*. Les matériaux indiquent pour cet oppidum une date analogue à celle du Münsterhügel de Bâle, plus récente que celle que l'on peut attribuer à l'habitat de plaine voisin de Breisach-Hochstetten. L'évolution et le rapport entre les deux sites de Breisach sont donc apparemment tout à fait parallèle à celles des sites de Bâle, éloignés d'une soixantaine de kilomètres en amont.

Bibl. : Bender et coll. 1976, 1993 ; Jud et coll. 1994.

BRENNOS. 1. Ce chef légendaire de l'expédition des Celtes contre Rome en 386 av. J.-C. aurait été un roi (*regulus*) des Sénons immigrés peu avant en Cisalpine. Selon une anecdote rapportée par Tite-Live et d'autres auteurs, Brennos, convaincu que les poids utilisés par les Romains pour peser la rançon de mille livres d'or obtenue pour le départ de l'armée gauloise étaient truqués, y aurait ajouté sa lourde épée en déclarant *« vae victis »* (« malheur aux vaincus »).

Bibl. : Tite-Live, *Hist. rom.*, V, 38, 48 ; Orose, *Hist.*, II, 19 ; Silius Italicus, *G. pun.*, IV, 148 *sqq.* ; Plutarque, *Camille*, 17-29 ; Avienus, *Epit.*, 372 ; Appien, *Gall.*, III.

2. Commandant en chef, avec Akichorios, du corps central de l'expédition des Celtes contre la Macédoine et la Grèce, en 280 av. J.-C. Il envahit la Dardanie et la Péonie et se dirigea en 279 av. J.-C. vers la Grèce, où le quittèrent, à la suite d'un désaccord, vingt mille hommes sous la conduite de Léonnorios et Lutarios. Dirigée vers Delphes, le sanctuaire d'Apollon supposé recéler d'immenses trésors, la partie de l'armée celtique commandée par Brennos (soixante-cinq mille hommes selon Trogue Pompée) franchit, malgré la résistance opposée par les Athéniens et les Phocidiens, les défilés des Thermopyles et de l'Œta, mais échoua devant le sanctuaire. Les raisons réelles de l'échec furent peut-être l'hiver et la maladie. Lui-même blessé, Brennos réussit à se replier et à rejoindre les troupes d'Akichorios quelque part dans le sud de la Macédoine. Il se suicidera vers le début de 278 av. J.-C. à Héraclée, au sud du mont Orbélos, tandis que l'armée celtique poursuivra sa retraite vers la Thrace. Il aurait été le chef du peuple des Tolistobogiens, un des peuples galates installés en Asie Mineure suite à ces événements. Cependant, Strabon rapporte l'opinion d'auteurs plus anciens selon lesquels Brennos aurait été un Prausien.

Bibl. : Callimaque, *Hymn.49 Dél.*, frag. 443 ; Polybe, *Hist.*, IV, 46, IX, 30, 35 ; Cicéron, *De divin.*, I, 37 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 1 ; Tite-Live, *Hist. rom.*, XXXVIII, 16 ; Diodore, *Bibl. hist.*, XXII, 9 ; Trogue Pompée, *Prol.*, XXIV, 6 *sqq.* ; Pausanias, *Descr. Gr.*, X, 8 *sqq.*

BRENODURUM. Nom vraisemblable de l'oppidum de Berne-Enge, attesté par une tablette en alliage de zinc portant l'inscription en caractères grecs et latins : *ΔΟΒΝΟΡΗΔΟ ΓΟΒΑΝΟ ΒΡΕΝΟΔΩΡ ΝΑΝΤΑRΩR* (probablement : « Dobnoredos forgeron [de] Brenodurum [de la vallée] de l'Arur [le fleuve actuel Aar] »), trouvée fortuitement dans le voisinage immédiat de l'oppidum, au Thormebodenwald.
Bibl. : Fellmann 1991.

BRENTFORD (Middlesex, Grande-Bretagne). Embout de bronze, à l'origine probablement une garniture (poignée ?) de char, présentant une extrémité discoïdale ornée en faible relief d'une composition ternaire constituée par un enchaînement de peltes et de triscèles associés à des évocations d'oiseaux aquatiques. C'est une des pièces majeures de l'art celtique insulaire.


Fig. 38

Musée : Londres (Museum of London).
Bibl. : Duval P.-M. 1973b ; Fox 1958.
Fig. 38 : Brentford : relevé schématique du décor en léger relief (en blanc) de l'embout de bronze (diam. de la partie ornée 4,5 cm) ; IIIe s. av. J.-C.

BRES. Roi mythique des Tuatha Dé Danann, fils d'Ériu (l'Irlande). Il accède à la royauté après que Nuada en ait été déchu parce qu'il avait perdu son bras à la bataille de Mag Tured. Son avarice, incompatible avec la fonction royale, provoque son abdication, suite à la satire d'un poète (barbe), mais il tentera de reconquérir le pouvoir par la force avec l'aide des Fomoire dont il descend par son père.
Bibl. : Guyonvarc'h 1980.

BRESCIA. Voir BRIXIA.

BRESSEY-SUR-TILLE (dép. Côte-d'Or, France). Le grand tumulus du « Clair-Bois » a révélé lors des fouilles conduites en 1967-1969 plusieurs phases successives d'agrandissement : le premier état était un tertre entouré d'un fossé circulaire d'un diamètre de 3 m qui contenait cinq sépultures à inhumation ; il fut agrandi à trois reprises, jusqu'à atteindre un diamètre de 32 m, et contenait, malgré les détériorations, encore une centaine de sépultures. Compte tenu des destruction, on peut estimer que leur nombre initial était nettement supérieur et aurait pu atteindre le double. Il s'agit donc de la nécropole monumentale d'une petite communauté, assez pauvre car beaucoup de tombes sont sans mobilier, les autres contiennent de simples parures annulaires, des fibules et une seule arme, utilisée pendant plus de deux siècles, du VIe au IVe s. av. J.-C.
Bibl. : Ratel 1977.

BRESTOVIK (Serbie). Matériel appartenant probablement à deux sépultures, découvert lors de la fouille d'une nécropole médiévale sur le site de Visoka Ravan près de Brestovik, sur la rive droite du Danube à une quarantaine de kilomètres en aval de Belgrade. Particulièrement important, l'ensemble d'objets d'un mobilier de la fin du IIIe s. av. J.-C. ou du tout début du siècle suivant : épée avec fourreau décoré d'une variante tardive de la paire de dragons, chaîne de suspension du type « gourmette », fragments d'umbo et d'orle d'un bouclier, longue pointe de lance, rasoir, deux fibules fragmentaires en fer et une en bronze, un brassard en fer et cinq poteries. D'autres matériaux (deux pointes et deux talons de lances, un coutelas et une pierre à aiguiser) appartiendraient à une sépulture plus récente d'environ un siècle.
Musée : Belgrade (Musée national).
Bibl. : Božič 1981 ; Popović 1994 ; Szabó et Petres 1992 ; Todorović 1974.

BRETAGNE. Dans l'Antiquité, nom de la principale des îles Britanniques, où se trouvait la province romaine du même nom (Britannia). Il n'est associé à l'Armorique qu'après l'immigration de Bretons insulaires, à partir du Ve-VIe s. apr. J.-C.
Bibl. : Galliou et Jones 1993.

BREUNI. Peuple de souche vraisemblablement rétique, mais qualifié par certains auteurs antiques de celtique, installé dans la vallée de l'Inn dans le voisinage du col du Brenner, à proximité des Vindéliciens.
Bibl. : Strabon, *Géogr.*, IV, 6 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 12.
Dobesch 1980.

BREUVERY (dép. Marne, France). Nécropole à inhumation (à l'exception de la sépulture n° 38, avec deux squelettes superposés suivis d'une incinération) d'une cinquantaine de tombes, dans la plupart des cas déjà violées au moment de l'exploration. La majeure partie du matériel recueilli est constituée par des poteries, généralement peintes. Les quelques fibules confirment une attribution à la fin du faciès jogassien et à son successeur marnien du deuxième quart à la fin du ve s. av. J.-C. Les tombes les plus récentes ne semblent pas dépasser le tout début du IVe s. av. J.-C. La double sépulture n° 29, trouvée intacte, avec deux personnes inhumées côte à côte, est la plus remarquable : le mobilier comprenait un torque torsadé avec le motif ajouré d'oiseaux aquatiques autour de l'Arbre de Vie, deux bracelets et cinq poteries.
Musée : Saint-Germain-en-Laye.

BREŽICE (Slovénie). Importante nécropole de soixante-deux sépultures à incinération, explorée en 1982. Particulièrement remarquable, la tombe n° 6 qui contenait les éléments métalliques d'un char à deux roues, accompagnés de l'équipement personnel d'un guerrier : épée dans son fourreau décoré, coutelas, chaîne de ceinture de type gourmette et trois fibules de schéma dit La Tène II. L'ensemble est datable vers la fin du IIIe s. av. J.-C. La nécropole a livré d'autres fourreaux décorés, des fibules en pseudo-filigrane ainsi que d'autres parures de qualité. Les mobiliers contiennent également des poteries, quelquefois estampées. Des matériaux connus (une très faible partie des objets a été publiée à ce jour), les plus anciens ne semblent pas antérieurs de beaucoup au milieu du IIIe s. av. J.-C., les plus récents datent du début du siècle suivant.
Musée : Brežice.
Bibl. : *Expansion des Celtes* 1983 ; Guštin 1984 ; *Keltski voz* 1984 ; Szabó et Petres 1992.

BRIEDEL (distr. Cochem-Zell, Rhénanie, Allemagne). Nécropole tumulaire de la culture du Hunsrück-Eifel, située à mi-chemin entre Trèves et Coblence, au sud du cours de la Moselle. Les groupes de tertres funéraires s'échelonnent d'une part le long d'une voie actuelle de fond de vallée dont la fonction remonte d'après le mobilier des sépultures à incinération voisines à l'époque romaine (groupe B, avec des tumulus associés à des enclos quadrangulaires, groupes C et D ; fin du Ier s. av. J.-C.-Ier s. apr. J.-C.), d'autre part le long d'une voie de crête plus ancienne qui, d'après la présence d'un groupe de sépultures datables de la fin du Ier s. av. J.-C. et du siècle suivant, était également utilisée à l'époque romaine. Les sépultures de la culture du Hunsrück-Eifel étaient majoritairement des inhumations, les quelques incinérations caractérisent la phase la plus récente (début du IVe s. av. J.-C.) d'une séquence, apparemment continue, qui couvre principalement les VIe et Ve s. av. J.-C. Le seul mobilier pouvant être considéré comme exceptionnel provient de la sépulture centrale du tumulus A21 : situle en bronze, torque massif en bronze, deux fibules fragmentaires, petits anneaux de bronze (début du Ve s. av. J.-C.). Les autres sépultures ont livré principalement des poteries, associées quelquefois à des parures en bronze (torques, bracelets), de rares agrafes de ceinture et quelques armes en fer (dague et pointe de lance de la sépulture E3, du tout début du Ve s. av. J.-C., pointes de lance dans A19, E10 et E24, fragment de coutelas dans A15 et A17).
Musée : Bonn.
Bibl. : Joachim 1982.

Briga. Mot celtique signifiant « hauteur », « forteresse », employé comme suffixe dans de nombreux toponymes, notamment en Gaule et dans la péninsule Ibérique. Certains de ces noms de lieux furent créés à l'époque romaine (Flaviobriga).

BRIGANTES. Probablement le plus puissant des peuples de l'île de Bretagne qui occupait au Ier s. apr. J.-C. la majeure partie des territoires situés entre le sud de l'actuel Yorkshire et le Northumberland. Leur agglomération principale aurait été Eboracum (York). Vers l'an 50, leur reine Cartimandua, favorable aux Romains, livra à ceux-ci Caratacos, tandis que son époux divorcé, Venutios, devenu son ennemi, combattait Rome avec une fraction importante des Brigantes. Les Brigantes furent soumis définitivement entre 71 et 74 par Petilius Cerialis. On leur a jadis attribué le monnayage de leurs voisins méridionaux les Coritani, attesté par un certain nombre de dépôts sur leur territoire.

Bibl. : Tacite, *Agricola* 17, *An.*, XII, 32, *Hist.* III, 45 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 3.

BRIGANTIA. Voir BRIGIT.

BRIGANTII. Peuple de souche apparemment celtique, probablement client des Vindéliciens, qui était installé au Ier s. av. J.-C. dans les environs du lac de Constance (Bodensee) et avait pour chef-lieu Brigantion, l'actuelle ville de Bregenz. Le lac portait le nom de lacus Brigantinus.

Bibl. : Strabon, *Géogr.*, IV, 6 ; Pline, *H.N.*, IX, 63 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 12.

BRIGANTION. Ancien nom celtique de différentes agglomérations (Bregenz, Briançon et Brigantium Flavium, aujourd'hui La Coruña)

Bibl. : Strabon, *Géogr.*, II, 6, IV, 1 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 6, 12.

BRIG-GLIS. Voir WALDMATTE.

BRIGIT. Dans la tradition mythologique irlandaise, cette grande déesse est fille du Dagda et, sous le nom de Boand, la mère adultère d'Oengus, le « jeune dieu ». C'est incontestablement la divinité féminine qui est connue en l'île de Bretagne et sur le continent sous le nom de Brigantia et y a été assimilée à Minerve. L'un de ses surnoms est Belisama « la très brillante ». La tradition chrétienne gaélique a perpétué son souvenir non seulement par sainte Brigitte, mais également par sainte Bride, la sage-femme de la Vierge.

Bibl. : Green 1995a ; Le Roux 1970/1973 ; Le Roux et Guyonvarc'h 1986.

BRIONA (prov. de Novare, Italie). Inscription lapidaire celto-étrusque découverte en 1859 à San Bernardino di Briona, à une dizaine de kilomètres au nord-ouest de Novare, sur l'ancien territoire des Vertamocorii. Stèle trapézoïdale plate (largeur 151 cm, hauteur max. 97 cm, épaisseur env. 25 cm) entièrement inscrite sur une face : à droite, quatre cercles à huit rayons (roues ?) superposés verticalement sur dix lignes horizontales dextroverses ; à gauche, une ligne verticale dextroverse partant du bas. Lecture de M. Lejeune : *]N[-]K[--]ESASOIOKAN[-] TANOTALIKNOI KUITOS LEKATOS ANOKOPOKIOS SETUPOKIOS ESANEKOTI ANAREUIŠEOS TANOTALOS KARNITUS* (ligne verticale :) *TAKOS TOUTAS.*

Un groupe de cinq personnes, composé de trois frères, fils de Dannotalos — le premier, au nom romanisé de Quintus, accompagné du titre honorifique de « légat » (*legatus*), Andocombogios et Setubogios — et de deux frères, fils d'Exandecottos — Andareuisseos et Dannotalos —, peut-être apparentés aux précédents, y commémore l'érection d'un monument de nature indéterminée sous l'égide de la cité (*toutas*). Il s'agit donc de l'acte officiel de notables celtes, parmi lesquels figure un personnage romanisé et honoré par Rome. Ces faits semblent indiquer une datation au IIe s. av. J.-C. ou tout début du siècle suivant, antérieurement à la *lex Pompeia* de 89 av. J.-C.

Musée : Novare (musée lapidaire de la Canonica).

Bibl. : Lejeune 1988.

BRITANNI. Voir BRITTONS.

BRITANNIA. Nom donné par les Romains à la province qu'ils créèrent dans l'île de Bretagne en 43 av. J.-C.

BRITOLAGES. Peuple, peut-être à composante celtique, installé dans l'actuelle Bessarabie. C'est peut-être chez eux que

se trouvait une agglomération, située sur le Danube, du nom de Noviodunum.
Bibl. : Ptolémée, *Géogr.*, III, 10.

BRITOMAROS, ou Britomartus. Nommé également Viridomaros. Chef des Gésates tué en 222 av. J.-C. à la bataille de Clastidium, lors d'un combat singulier avec le consul Marcellus, qui devint ainsi le troisième Romain à avoir eu l'honneur des dépouilles dites opimes. L'événement est enregistré avec le triomphe dans les *Fasti capitolini* pour l'an 222 av. J.-C. : « *...de Galleis Insubribus et Germ[aneis] k. mart. isque spolia opima rettu[lit] duce hostium Virdumaro ad Clastid[ium interfecto].* »
Bibl. : Plutarque, *Marcellus*, 6-8 ; Tite-Live, *Per.*, 20.

BRITTONS (lat. *Brittani*, gr. *Βρεττανοι* ou *Πρεττανοι*). Catulle (*Poésies*, 11, 11) mentionne des Brittons sur le Rhin, peut-être un peuple belge, apparenté aux Celtes insulaires. L'association du nom avec les îles Britanniques est apparemment ancien puisque le navigateur Pythéas les qualifia dès le IVe s. av. J.-C. de *Prettanikai*. Le nom est employé par César pour désigner l'ensemble des peuples qui habitaient l'île de Bretagne. La forme « Bretons » est une variante du même nom qui est employée actuellement surtout pour les populations celtiques d'origine insulaire qui s'installèrent en Armorique après la chute de l'Empire romain.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, IV, 21, V, 11, 14, 21 ; Strabon, *Géogr.*, II, 1, IV, 5 ; Diodore, *Bibl. hist.*, V, 210.

BRITZGYBERG (c. d'Illfurth, dép. Haut-Rhin, France). Site fortifié du type éperon barré, d'une superficie d'environ 5,2 hectares, en position dominante au-dessus d'un gué de l'Ill. Le rempart principal, précédé d'un fossé, est conservé sur une hauteur d'environ 2 m. L'occupation semble débuter vers la fin du VIIe s. av. J.-C. et se termine vers la fin du deuxième tiers du Ve s. av. J.-C., après une phase à caractère laténien ancien, par un incendie. Les traces de nombreuses activités artisanales (fours de potiers et ratés de cuisson, métallurgie du fer et du bronze) et les importations de céramique attique et d'amphores massaliètes, indiquent son rôle d'emporium, de relais sur la voie que suivaient les trafics entre la Méditerranée et la haute vallée du Danube (voir BREISACH-MÜNSTERBERG et HEUNEBURG).
Bibl. : *Alsace celtique* 1990 ; *Celtes dans le Jura* 1991.

BRIXIA. Nom antique de l'actuelle ville de Brescia, qui aurait été, selon la tradition, fondée par les Celtes après leur installation en Italie. C'était le chef-lieu des Cénomans cisalpins. Les fouilles stratigraphiques conduites sous le Capitole romain ont révélé l'existence sur le site d'un habitat appartenant à la culture de Golasecca et remontant au moins au Ve s. av. J.-C., confirmant ainsi pleinement les racines celtiques de l'agglomération.
Bibl. : Strabon, *Géogr.*, V, 1 ; Tite-Live, *Hist. rom.*, V, 35 ; Pline, *H.N.*, III, 130 ; Ptolémée, *Géogr.*, III, 1 ; Justin, *Hist. phil.*, XX, 5.
Arslan 1975.

BRNO (Moravie, Rép. tchèque). 1. Brno-Chrlice. Petite nécropole de quinze tombes dont une incinération (sépulture de guerrier avec épée et chaîne de ceinturon n° 9, apparemment la plus récente). Très intéressant matériel de la phase Duchcov-Münsingen : bracelets (exemplaires décorés), anneaux de cheville à tampons, torque torsadé à tampons rapportés, fibules en fer et en bronze, poteries, coutelas. L'ensemble peut être daté du dernier quart du IVe s. av. J.-C. et du début du siècle suivant.
Musée : Brno (Musée de la ville).
Bibl. : Čižmářová 1990.

2. Brno-Horní Heršpice. Petite nécropole où se distingue particulièrement une tombe avec un collier de perles en verre translucide en forme d'amphorettes, associées à du corail et à une perle cylindrique multicolore, un ensemble d'indiscutable origine méridionale, proche de trouvailles du nord de la Hongrie (voir Pilismarót-Basahar) datable de la fin du IVe s. av. J.-C. ou du tout début du siècle suivant.
Bibl. : Meduna 1970b.

3. Brno-Maloměřice. Importante nécropole explorée en 1941 au lieu-dit « na Plížích » sur la périphérie nord de la ville de Brno, lors de la construction d'une

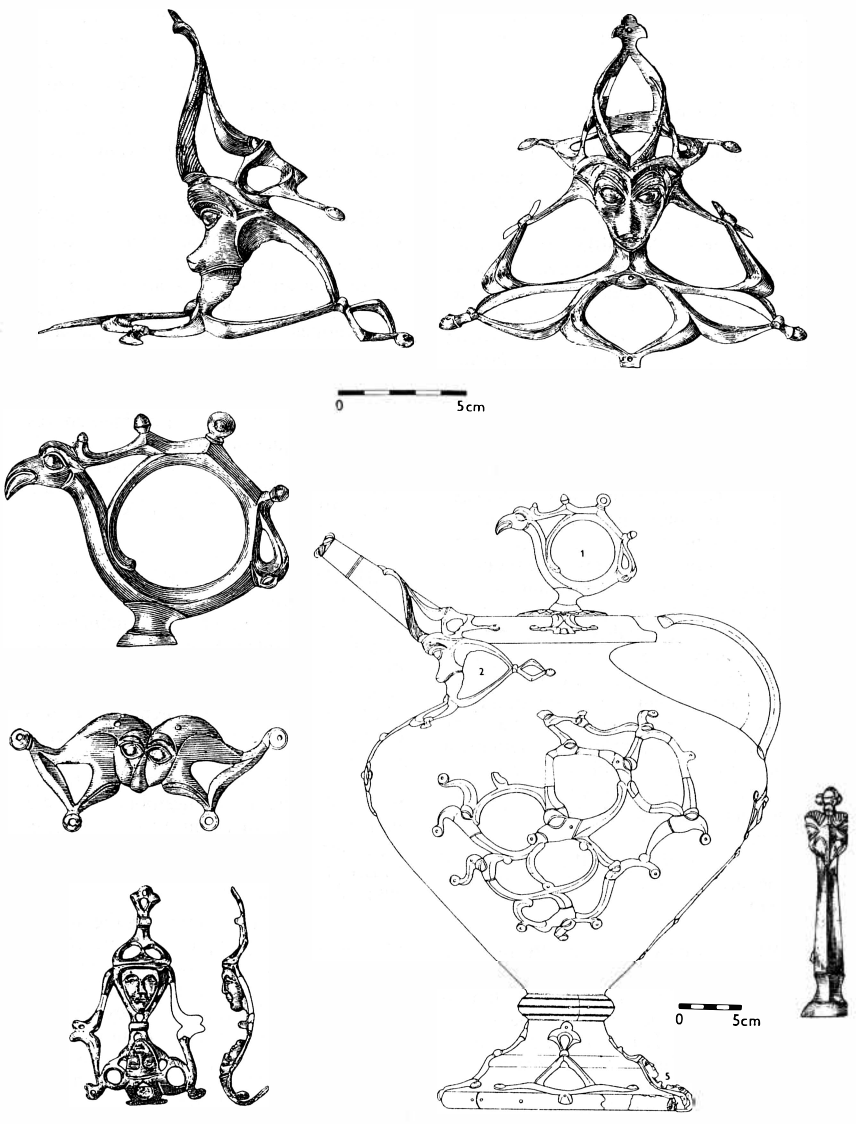


Fig. 39

gare de triage. Sur les soixante-seize sépultures, cinq étaient des incinérations, le reste des inhumations. Des objets proviennent de plusieurs sépultures trouvées avant et après la fouille. Sur l'ensemble des tombes, une vingtaine appartenait à des guerriers avec leurs armes et une demi-douzaine à des femmes dotées

d'anneaux de cheville et de nombreuses autres parures, parmi lesquelles figurent plusieurs pièces d'une qualité exceptionnelle (fibule de la tombe n° 17, bracelet de la tombe n° 31, anneaux de cheville de la tombe n° 52). Les poteries, généralement façonnées au tour, figurent principalement dans les tombes de guerriers. L'intervalle chronologique couvert par les matériaux, très homogènes, de la nécropole ne semble pas très étendu : de la fin du IVe s. av. J.-C. ou du tout début du siècle suivant à son deuxième tiers.

La trouvaille la plus remarquable fut effectuée en 1941 à cinq mètres de la tombe n° 1 et devait probablement constituer le mobilier d'une tombe (incinération ?). Il s'agit d'un ensemble de garnitures en bronze (seize), d'éléments en tôle de bronze décorés au repoussé (treize) et trente-huit petits clous de bronze forgé. Les garnitures sont d'une facture remarquable et réalisent avec une exceptionnelle aisance la fusion entre des motifs végétaux, humains, animaux et abstraits. Elles constituent une des réussites majeures les plus emblématiques des qualités spécifiques de l'art celtique. Ces pièces ont été interprétées de manière convaincante dès la découverte comme appartenant à une cruche à vin en bois. Cette destination reste pleinement valable, malgré une tentative de remontage sur un joug de char. Une récente reconstitution, fruit d'un travail de recherche très poussé, propose une forme proche de celle de certaines poteries de la première moitié du IIIe s. av. J.-C. (l'objet reconstitué atteint une hauteur totale d'environ 50 cm). C'est dans cette période que peut être située la création de cette œuvre exceptionnelle, vraisemblablement dans un atelier de la région.

Ill. : voir MASQUE, TRISCÈLE.

Musée : Brno (Musée morave).

Bibl. : Celtes 1991 ; Čižmář 1995 ; Dacík 1983 ; Filip 1956 ; Gebhart 1989 ; Hucke 1942 ; Kruta 1979, 1987, 1992 ; Meduna et Peškář 1990, 1992 ; Poulík 1942 ; *Pravěké dějiny Moravy* 1993 ; Radnóti 1958.

Fig. 39 : Principales garnitures en bronze d'une cruche en bois, trouvées à Brno-Maloměřice, avec la reconstitution de l'objet (haut. env. 50 cm) ; première moitié du IIIe s. av. J.-C.

Broch. Sorte de tour cylindrique construite en pierres sèches, caractéristique de l'âge du fer en l'Écosse.

Broche. Les longues broches de fer, munies généralement d'un anneau à une extrémité, apparaissent quelquefois comme résultat de l'influence d'usages funéraires méditerranéens, dans les mobiliers des tombes dites « princières » des VIe et Ve s. av. J.-C., probablement comme élément associé au festin au même titre que les chenets où le service à boisson. Des faisceaux de broches figurent parmi les ustensiles du banquet dans certaines tombes riches des Sénons de l'Adriatique (voir FILOTTRANO et MONTEFORTINO) ainsi que dans certaines tombes aristocratiques du Ier s. av. J.-C. en Gaule Belgique ou dans l'île de Bretagne. On a trouvé dans le lit de la Saône à Chalon-sur-Saône un faisceau de broches particulièrement bien conservé, datable probablement de la fin de la période laténienne.

BROGITAROS. Fils du notable galate Déiotaros et frère d'Adobogiona, il fut fait tétrarque des Trocmes en 63 av. J.-C. par Pompée, avec la dignité royale, confirmée en 58 av. J.-C. par la *Lex Clodia* ; il obtint également la ville de Pessinonte, la plus riche des Tolistobogiens, et la dignité de grand-prêtre de Cybèle, dont il fut dépossédé par son beau-père, le Tolistobogien Déiotaros, qui le chassa et s'empara de sa tétrarchie. Il mourut vers 52 av. J.-C. Son neveu, Mithridate de Pergame, récupéra temporairement, en 47-45 av. J.-C., la tétrarchie des Trocmes qui fut ensuite de nouveau annexée par Déiotaros.

Bibl. : Strabon, *Géogr.*, XII, 5.

BROIGHTER (Co Derry, Irlande). Dépôt de sept objets d'or découvert en 1896 dans la plaine alluviale de l'embouchure de la rivière Roe, à proximité de l'ancienne ligne de côte du Lough Foyle. Il était composé d'un torque tubulaire aux extrémités à tampons dotées d'un système de fermeture. Sa riche ornementation, construite et partiellement réalisée au compas, en relief sur un fond de résille gravée, en fait une des œuvres majeures de l'art celtique insulaire. Il était associé à

deux torques, au jonc obtenu par la torsion de deux gros fils avec des fils fins de section quadrangulaire soumis préalablement à une torsion (deux dans un cas, un dans l'autre), dont la fabrication locale est moins probable ; de deux colliers d'origine certainement méditerranéenne, composés d'une ou de plusieurs très fines chaînettes de fil d'or et munis de fermoirs dont l'un présente un décor de granulation ; d'un petit bol profond, martelé d'une seule pièce et muni de quatre anneaux de suspension ; enfin, d'un modèle réduit de navire de haute mer avec mât, rames (huit par bord), bancs pour les rameurs et gouvernail. Il s'agit d'un témoignage unique sur la navigation maritime des Celtes. L'ensemble est aujourd'hui interprété comme un dépôt votif à l'intention d'une divinité marine.

Ill. : voir NAVIGATION.

Musée : Dublin.

Bibl. : Raftery 1983, 1984, 1994 ; Warner 1982.

BROMEILLES (dép. Loiret, France). Nécropole à inhumation d'une soixantaine de sépultures, associées à des enclos de plan carré, fermés ou ouverts sur un côté. L'écrasante majorité des tombes sont soit sans mobilier (vingt-cinq tombes) soit ne présentent qu'un mobilier très pauvre (vingt-cinq tombes avec un ou deux objets, généralement des fibules ou parures annulaires en fer). Seules cinq sépultures contiennent des armes et semblent appartenir principalement à la fin du IVe s. av. J.-C. et au début du siècle suivant (épée à fourreau de type Hatvan-Boldog avec anneaux de suspension, chaînes de suspension, umbo bivalve). Un nombre égal de sépultures attribuables à des femmes de rang contiennent des torques (dans quatre cas) ou un mobilier d'une richesse supérieure à la moyenne (tombe n° 21 avec une belle fibule en bronze du début du IVe s. av. J.-C., deux bracelets et des perles de verre). La tombe n° 60 présentait la particularité de contenir quatre inhumations successives et superposées. La nécropole semble avoir été utilisée de manière continue pendant plusieurs générations, au moins depuis le tout début du IVe s. av. J.-C. jusqu'au deuxième quart du IIIe s. av. J.-C.

Bibl. : Willaume et coll. 1977.

Bronze. Alliage composé principalement de cuivre et d'étain (pour une part qui est généralement de 10 à 20 %), qui apparaît en Europe intérieure vers la fin du IIIe millénaire av. J.-C. Il remplace alors le cuivre non allié pour ses meilleures qualités de résistance et de dureté. Connu anciennement sous le nom d'airain (en latin *aes*), il doit son nom actuel à celui de la ville de Brundisium (l'actuelle Brindisi), réputée dans l'Antiquité pour sa production. On l'utilisa pendant l'âge du fer surtout pour la fabrication de parures diverses et de récipients, plus rarement pour la réalisation de statues, généralement de petites dimensions. Les techniques employées étaient la fonte, dans un moule réutilisable ou détruit après une coulée unique (voir aussi CIRE PERDUE), le tréfilage, le perçage à jour et le martelage, à froid ou à chaud, utilisé notamment dans la chaudronnerie. La ciselure et la gravure étaient employées pour la finition. Le bronze pouvait être également associé à d'autres matériaux (fonte par recouvrement sur du fer, réalisée notamment sur des pièces telles que des chevilles de char ou des poignées d'armes, appliques ou incrustations, ornementation par feuille d'or ou éléments rapportés d'émail, de corail, d'ambre ou de sapropélite).

Bibl. : *Arti del Fuoco dei Celti* 1999 ; Beck et Guillaumet 1985 ; Mohen 1990.

BROTONNE (forêt de).
Voir **MAILLERAYE-SUR-SEINE, LA**.

BROYE (Fribourg et Vaud, Suisse). Entre sa sortie du lac de Morat et son embouchure dans le lac de Neuchâtel, à proximité du site de La Tène, la Broye a livré depuis le XIXe s. un bon nombre de témoignages de son rôle de voie fluviale et du peuplement intense de ses environs à l'époque laténienne. Le port de Joressant, situé sur la rive gauche, au pied de l'oppidum du mont Vully, a livré au XIXe s., lors de l'excavation du canal, une série importante d'objets laténiens (épées, outils, deux chaudrons de bronze), parmi lesquels se distingue une remarquable pointe de lance à décor gravé (probablement de la fin du IVe s. av. J.-C.). À quelques centaines de mètres en amont, au

lieu-dit « le Tonkin », les travaux d'élargissement du canal ont révélé les vestiges d'un renforcement de la berge par une ligne de pieux verticaux et de poutres horizontales, reconnue sur 13 m et datable vers du début du Ier s. av. J.-C. Un peu plus d'un kilomètre plus loin, toujours vers l'amont en suivant la rive gauche, on découvrit en 1963 un dispositif analogue sur environ 200 m, avec ce que l'on peut considérer être les vestiges d'un débarcadère, ainsi que les quatre piles d'un pont dont la construction peut être fixée, d'après l'analyse dendrochronologique, vers 330 av. J.-C. Il s'agirait donc du pont celtique le plus ancien connu à ce jour.

Ill. : voir SVASTIKA.

Musées : Berne, Fribourg, Morat.

Bibl. : Schwab 1989.

BRUNN AM STEINFELD (connu aussi comme Brunn an den Schneeberg-bahn, Basse-Autriche). Nécropole birituelle de douze tombes du IIIe s. av. J.-C., de la localité Oben Kleinreinprechtsdorf. Elle a livré notamment une intéressante garniture en double feuille de bronze en forme de croissant, ornée sur les deux faces de versions celtiques de la palmette encadrée de rinceaux.

Bibl. : Jacobsthal 1944 ; Nebehay 1977 ; Pittioni 1954.

BUČANY (distr. Trnava, Slovaquie). Nécropole birituelle de trente-six sépultures à inhumation et quatre incinérations de la fin de l'époque hallstattienne et de la phase laténienne initiale. Elle se trouve à quelques kilomètres du cours du Váh, en bordure de la basse plaine du Danube, dans une aire située à la limite de deux groupes hallstattiens : la culture thrace de type septentrionale dite de Vekerzug et la culture de Kalenderberg. Les incinérations (nos 7, 33, 37, 38) appartiennent, aussi bien par ce rite que par les formes céramiques du mobilier funéraire, au groupe de Vekerzug et signalent la présence d'individus d'ascendance thrace intégrés dans un groupe de souche celtique, probablement immigré vers la fin du VIe s. av. J.-C. ou le tout début du siècle suivant. Ils ne devaient pas être en position subordonnée, car une de ces incinérations contient une pointe de lance et les fosses sont exactement de la même forme et de mêmes dimensions que celles des inhumations à mobilier laténien. La postériorité de la nécropole par rapport au faciès local, non celtique, de Kalenderberg, est indiquée clairement par la situation de la tombe n° 27, qui recoupe une structure d'habitat de cette culture.

Sur les trente-six inhumations, le tiers ne contenait aucun mobilier. Les autres, les objets d'équipement personnel, étaient généralement accompagnés de plusieurs poteries où des éléments locaux (coupes à anses « cornues ») sont associés à des formes et des techniques laténiennes caractéristiques de l'aire centre-orientale (coupes et écuelles à omphalos, décor par estampage). Les parures les plus caractéristiques sont des fibules tardo-hallstattiennes (tombe n° 1) et laténiennes (tombes nos 4, 5, 11, 18, 27). Une fibule de type alpin y figure également (tombe n° 14). Les parures annulaires féminines sont des bracelets, portés généralement par paire. Viennent s'y ajouter quelques perles en ambre, un collier de perles tubulaires en bronze, une perle en verre jaune à ocelles bleu-blanc, une amulette faite d'une molaire d'ours, des fusaïoles et des ceintures à éléments métalliques (plaques-agrafes et anneaux). Parmi les trois inhumations d'hommes armés, deux contiennent une pointe de lance (dans la tombe n° 23, avec un mors de cheval, un couteau à tranchant courbe et une gouttière métallique qui pourrait être un orle de bouclier ou appartenir à un fourreau) et la troisième, la plus riche (tombe n° 18), une épée laténienne associée à une pointe de lance au canon d'une longueur inhabituelle. Les offrandes alimentaires sont attestées par la présence d'os d'animaux (ovi-capridés).

Les mobiliers indiquent pour cette petite communauté composite, celto-thrace, des dates qui s'échelonnent du début à la fin du Ve s. av. J.-C.

Bibl. : Bujna et Romsauer 1983 ; *Celtes* 1991.

BUCHAU (Bade-Wurtemberg, Allemagne). Habitat de la fin du IIe millénaire av. J.-C. et du premier tiers du millénaire suivant, exploré en 1920-1928 par H. Reinerth au lieu-dit « Wasserburg », sur une île située dans une ancienne extension

marécageuse du Federsee, à une vingtaine de kilomètres au sud du Danube. Deux phases ont été distinguées sur un espace d'environ 150 × 120 m : la plus ancienne est caractérisée par une quarantaine de petites maisons à une seule pièce (16-20 m²) et un édifice plus grand ; la plus récente, datable de l'âge du bronze final, par neuf complexes de grands bâtiments disposés en U autour d'une cour et associés à des dépendances. Le site est souvent cité comme référence pour l'habitat de l'âge du bronze et les implications sociales qui peuvent être éventuellement déduites des différences entre les deux phases.

Bibl. : Reinerth 1928, 1967.

BUČOVICE (Moravie, Rép. tchèque). Nécropole birituelle de vingt tombes (une incinération et dix-neuf inhumations) explorée en 1928 au lieu-dit « U lišek ». La composition des mobiliers est très variée : avec ou sans poteries, parures féminines très diversifiées avec un torque, des bagues, des bracelets de bronze et de sapropélite, des anneaux de cheville à tampons ou oves creux, des ceintures à éléments métalliques, des fibules. Trois sépultures appartiennent à des guerriers armés de l'épée et de la lance. Les irrégularités sont assez nombreuses : position sur le côté, anneaux de cheville en position non fonctionnelle. Plusieurs parures décorées (bracelets et fibules) de belle facture. Les sépultures, chronologiquement très homogènes, couvrent une période assez courte (un peu plus d'un quart de siècle) de la fin du IVe s. av. J.-C. et du début du siècle suivant.

Musée : Brno.

Bibl. : Filip 1956 ; Procházka 1937.

BUCY-LE-LONG (dép. Aisne, France). Site connu par des trouvailles anciennes et récentes, publiées seulement en partie. Des tombes inédites furent fouillées sur ce site et documentées même pendant la Première Guerre mondiale, lors du creusement de tranchées par l'armée allemande. La nécropole du faciès marnien (deuxième moitié du Ve s. av. J.-C.) explorée en 1972 au lieu-dit « La Héronnière » comportait plus de quatre-vingts tombes à inhumation, associées à un enclos circulaire avec puits central. D'importants bouleversements étaient la conséquence des combats de la Première Guerre (impacts d'obus). Particulièrement intéressante, la riche tombe féminine n° 13, avec deux torques, un lisse et fermé par un manchon muni d'un anneau et l'autre torsadé à tampons, trois anneaux en fer chargés de près d'une quarantaine de pendeloques diverses et de perles, ainsi que quatre poteries.

Musées : Amiens, Berlin.

Bibl. : Lobjois 1974, 1974a, 1977, 1979.

BUDAPEST (Hongrie). La colline de Gellért, dominant la rive droite du Danube, a été occupée par un oppidum du peuple des Éravisques de la fin de l'époque laténienne. Ses vestiges ont été explorés occasionnellement à partir de 1934. Un habitat contemporain, sorte de faubourg bas, se trouvait au pied du versant nord de la colline, dans l'aire de l'actuel quartier de Tabán, où furent découverts notamment des fours de potiers. D'autres trouvailles proviennent du site d'amont de Bekásmegyer, et confirment la concentration du peuplement sur la rive droite du fleuve. Les sites ont livré notamment une intéressante céramique peinte. Elle est principalement à décor géométrique, mais un fragment figuré a été également découvert.

Musée : Budapest.

Bibl. : Bónis 1969 ; *Keltische Oppida* 1971 ; Nováki et Pető 1988 ; Petres 1976 ; Szabó 1992.

BUGHTORPE (Yorkshire, Grande-Bretagne). Sépulture de la culture d'Arras découverte vers 1860. Elle contenait notamment une longue épée laténienne avec un fourreau très richement décoré en style insulaire, ainsi que des appliques discoïdales. L'ensemble est daté du Ier s. av. J.-C.

Musée : Londres (British Museum).

Bibl. : *British Museum Guide* 1905 ; Fox 1958 ; Harding 1974 ; Megaw 1970 ; Stead 1965, 1979.

BÜKKSZENTLÁSZLÓ (Miskolc, Hongrie). Site fortifié sur hauteur au lieu-dit « Nagysánc », à une dizaine de kilomètres à l'ouest de Miskolc. Les fouilles

conduites en 1958 ont confirmé l'existence d'une fortification et révélé la présence d'occupations hallstattienne et laténienne. Cette dernière est datable principalement du IIᵉ-Iᵉʳ s. av. J.-C. Elle est attestée par un fond de cabane excavé et des matériaux, notamment de la poterie, ainsi qu'une monnaie d'argent au cheval stylisé, attribuée aux Kotini et connue essentiellement de la région située au nord-ouest du coude de Vác du Danube. Il pourrait s'agir d'un oppidum, mais les éléments recueillis jusqu'ici ne permettent pas de l'affirmer avec certitude.

Bibl. : Hellebrandt 1992a.

BULBURY (près de Wareham, Dorset, Grande-Bretagne). Forteresse côtière à enceintes multiples située près de Wareham. Le site a livré notamment une paire d'appliques de joug en bronze représentant des bovidés, datable du Iᵉʳ s. av. J.-C.

Musée : Londres (British Museum).

Bibl. : Forde-Johnston 1976 ; Kruta et Forman 1985.

BULGARIE. Le territoire de l'actuelle Bulgarie, habité par des populations de souche thrace, a probablement connu une intrusion des Celtes dans les premières années du IIIᵉ s. av. J.-C. : leur expédition en Thrace se solde par une défaite infligée en 298 av. J.-C. par Cassandre sur l'Haemus (actuel massif de Stara Planina au nord de Sofia). C'est peut-être à cet événement qu'il faut rattacher la présence isolée dans la région du torque en or de Gorni Zibar.

L'installation d'un royaume celtique, connu sous le nom de Tylis, est la conséquence du repli de l'armée de Komontorios, en 277 av. J.-C. après la victoire d'Antigonos Gonatas sur le résidu de la Grande Expédition, affaibli par le passage d'une partie importante des effectifs en Asie Mineure. Les garnitures de char de Mezek, issues probablement d'un atelier de Bohême ou de Moravie et datables de la première moitié du IIIᵉ s. av. J.-C., pourraient constituer un témoignage de cette installation.

La fin du royaume de Tylis, suite à une attaque des Thraces, est associée au nom du roi Cauaros et devrait se situer après l'an 220 av. J.-C., date où il arbitre un conflit entre les Byzantins et le roi de Bithynie. Peut-être faut-il y voir une conséquence du passage en Asie Mineure des Aigosages celtiques originaires de Thrace en l'an 218 av. J.-C. Des matériaux laténiens plus récents, notamment des armes et des fibules, attestent cependant l'existence de groupes, ethniquement ou culturellement composites, fortement marqués par l'influence celtique, au siècle suivant et jusqu'à l'époque romaine (faciès connu sous le nom de « Padea-Panagjurski Kolonii »). Attestés principalement dans le nord du pays, notamment la région de Sofia et les environs de Vraca (Komarevo, Pavolče), ainsi que dans l'Olténie roumaine, ils étaient probablement de souche thraco-gète et l'adoption d'objets laténiens pourrait être une des conséquences de l'essor du mercenariat dans la région et du rôle important joué par les Celtes dans ce domaine.

• *Peuples celtiques connus par les textes* : voir AIGOSAGES.

• *Toponymes antiques* : voir HAEMUS, TYLIS.

• *Sites et découvertes archéologiques* : voir GORNI ZIBAR, KOMAREVO, MEZEK, PANAGJURSKI KOLONII, PAVOLČE.

Ill. : voir GORNI ZIBAR, MEZEK, PELTE.

Musée : Sofia.

Bibl. : Danov 1975/1976 ; Dimitrova et Gizdova 1974 ; Domaradzki 1976, 1995 ; Gerov 1968 ; Jacobsthal 1940 ; Ognenova-Marinova 1974 ; Todorović 1968 ; Woźniak 1974, 1976.

BURDIGALA. Agglomération et port commercial des Bituriges Vivisques, aujourd'hui Bordeaux.

Bibl. : Strabon, *Géogr.*, IV, 2 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 7.

BUREBISTA. Souverain des Daces qui, avec l'appui du prophète Dekaineos, unifia ce peuple et conduisit une armée estimée à deux cent mille hommes contre les Boïens celtiques de la cuvette karpatique, sur lesquels régnait alors Kritasiros. La date de l'affrontement n'est malheureusement pas connue avec certitude. Elle est située soit vers 60 av. J.-C. (une de ses conséquence aurait été alors la participation de Boïens à la migration des Helvètes en 58), soit une dizaine d'années plus tard. La défaite des Boïens aurait eu pour conséquence l'occupation dace de la

Slovaquie méridionale et occidentale (voir SLOVAQUIE) et le dépeuplement de la région située à l'est et au sud du lac de Neusiedl, appelée désormais *Boiorum deserta*.

Bibl. : Strabon, *Géogr.*, VII, 3, 11.

Burin balancé. Technique de gravure sur métal, utilisée plus particulièrement par les artisans celtiques d'Europe centrale et de Champagne au Ve s. av. J.-C. : la ligne est obtenue par un outil à l'extrémité étroite taillé en biseau, tenu perpendiculairement à la direction souhaitée et conduit par un mouvement en balancier accompagné d'une légère rotation. La ligne ainsi obtenue apparaît de près comme un zigzag aux angles bien marqués, suite à la pression accrue exercée sur l'outil au moment de la rotation. Le terme « tremolo », impropre, a été quelquefois employé pour désigner ce type de gravure.

Bibl. : Kruta 1975 ; Lowery et coll. 1971 ; Sankot 1994.

BURKOVÁK, près de Nemějice (Bohême, Rép. tchèque). Colline dominant le paysage de la Bohême du Sud, dans les environs de Bechyně. On y découvrit, en 1919, une aire d'environ 20 m^2 entièrement couverte de plusieurs milliers de petits objets en terre cuite destinés à être suspendus : rouelles, disques au rebord dentelé, « astragales », anneaux, perles, plaquettes perforées, figurations schématiques de feuilles, chevaux, triscèles, membres humains. Ces objets auraient été suspendus comme offrandes votives aux branches d'un arbre sur un lieu considéré comme sacré. Les fragments de poteries associés indiquent une datation vers la fin de la période hallstattienne (VIe s. av. J.-C. ou début du siècle suivant).

Musées : Písek, Prague (Musée national), Tábor.

Bibl. : Axamit 1928-1930 ; Filip 1956.

BURSAU. Nom d'une cité celtibère attestée par des légendes monétaires sur émissions de bronze. Identifiée à l'antique Bursao, aujourd'hui Borja (Saragosse).

Bibl. : *Celtíberos* 1988.

BURTON FLEMING (Yorkshire, Grande-Bretagne). Vaste nécropole à enclos quadrangulaires de la culture d'Arras, explorée en 1967-1978 au lieu-dit « Makeshift » et dans ses environs. On peut estimer à près d'un millier le nombre de sépultures à enclos qui se trouvent sur cette aire d'environ 2 × 3 km. Plus de deux cents tombes ont été fouillées. Il s'agit d'inhumations caractéristiques, en position étendue, accroupie ou contractée, dont près de la moitié contiennent des mobiliers qui se répartissent, selon deux groupes distincts de tombes : soit des parures (fibules, bracelets, perles, épingle) et des poteries, soit des armes (épées, pointes de lances, couteaux, bouclier) sans poteries. Malgré les apparences, les deux groupes de sépultures qui se différencient ainsi par leurs mobiliers ne sont pas composés uniquement de tombes appartenant soit à des femmes, soit à des hommes, mais contiennent des individus des deux sexes. Ils s'agit donc de deux groupes de population, apparemment contemporains, aux usages funéraires distincts. La chronologie interne de la nécropole reste difficile à établir, compte tenu du nombre relativement faible d'objets dans les mobiliers et de la rareté des associations. La soixantaine de fibules en bronze ou en fer qui ont été découvertes indique cependant une durée assez longue : les plus anciennes semblent remonter au plus tard au début du IIIe s. av. J.-C., les plus récentes au Ier s. apr. J.-C.

Bibl. : Hull et Hawkes 1987 ; Stead 1979, 1991b.

BUSSUMARUS. Nom d'un notable des Boïens de l'oppidum de Bratislava attesté sur des hexadrachmes du type Biatec.

Bibl. : Kolníková 1991 ; Ondrouch 1958 ; Paulsen 1933.

BUSSY-LE-CHÂTEAU (dép. Marne, France). Le territoire de la commune a livré depuis le XIXe s. de nombreuses sépultures datables du Ve s. av. J.-C. et plus récentes, qui appartiennent probablement à plusieurs nécropoles distinctes. Parmi les trouvailles d'un intérêt particulier peuvent être mentionnés : le fourreau de poignard d'ascendance jogassienne,

datable vers le milieu du ve s. av. J.-C., orné près de l'entrée du motif de la paire de monstres dit « lyre zoomorphe » dont c'est la première apparition connue sur une arme ; la tombe du lieu-dit « Mont Desclus », avec un vase au décor curviligne peint en réserve selon la technique des « figures rouges », accompagné d'un autre poterie, d'un torque à tampons orné d'un masque humain et de peltes, de deux bracelets et d'une fibule en bronze (fin du IVe s. av. J.-C. ou tout début du siècle suivant).

Musées : Saint-Germain-en-Laye, Londres (British Museum).

Bibl. : *Céramique peinte* 1987 ; *Céramique peinte celtique* 1991 ; Charpy et Roualet 1991 ; Morel 1898 ; Schwappach 1974 ; Thénot 1982.

BUSSY-LETTRÉE (dép. Marne, France). Habitat exploré en 1990 lors des travaux préparatoires pour l'autoroute A 26 au lieu-dit « Le Mont des Maisses ». Un grand enclos quadrangulaire (env. 90 m pour le côté dégagé) formé par un fossé de 4 m de large, profond de plus de 2 m, avec une entrée dotée à l'origine d'une construction de bois (trous de poteaux), n'a livré dans la partie explorée de l'intérieur que quelques fosses et silos. L'ensemble est daté de l'époque laténienne.

Bibl. : *Fastes des Celtes* 1995 ; Villes et coll. 1995.

BYLANY (Bohême, Rép. tchèque). Site des environs de Český Brod, au nord-est de Prague, dont le nom a été donné par J.L. Píč en 1895 à la culture hallstattienne propre aux plaines centrales de la Bohême, qui était représentée par une nécropole explorée alors en ce lieu. Des trouvailles laténiennes proviennent également de la localité, notamment des anneaux de cheville décorés en relief du IIIe s. av. J.-C.





Fig. 40

Bibl. : Filip 1956 ; Kruta 1975 ; Píč 1897, 1900.

BYLANY, culture de. Culture du premier âge du fer (VIIIe-VIe s. av. J.-C.) dans les plaines centrales de la Bohême situées au sud de l'Elbe, issue de l'évolution de la phase dite de Štítary de la culture de Knovíz de l'âge du bronze récent. Son nom vient d'une importante nécropole de la région de Kolín. Une de ses caractéristiques les plus marquantes est constituée par les riches tombes à chambre funéraire dont le rite est généralement l'inhumation et qui contiennent un char à quatre roues (le cas exceptionnel du char présumé à deux roues de Straškov est probablement le résultat d'une interprétation erronée), accompagné généralement d'un somptueux joug orné de clous de bronze disposés en motifs géométriques, de pièces de harnachement et de nombreuses poteries, le plus souvent à ornementation peinte. L'équipement personnel de l'aristocratie militaire qui était ensevelie dans ces tombes comporte la longue épée hallstattienne, en bronze ou en fer. Les tombes plus modestes sont des incinérations et leur mobilier est constitué principalement par des poteries. On connaît quelques habitats contemporains, caractérisés par de grandes fosses de forme plus ou moins régulière qui appartenaient probablement à des constructions excavées. Les vestiges de poteries recueillis semblent confirmer la production spécifique de poteries à usage funéraire. Voir CHAR, HRADENÍN, KOLÍN, LOVOSICE, POLÁKY, STRAŠKOV.

Bibl. : Dvořák 1938 ; Filip 1956 ; Koutecký 1966 ; Koutecký et Sedláček 1984 ; Koutecký et Smrž 1991 ; Pleiner 1959 ; *Pravěké dějiny Čech* 1978.

Fig. 40 : Vases peints caractéristiques de la production à destination funéraire de la culture de Bylany (diam. env. 30 cm) ; VIIe-VIe s. av. J.-C.

C

CABELLION. Colonie de la Narbonnaise, aujourd'hui Cavaillon.
Bibl. : Strabon, *Géogr.*, IV, 1.

CABEZO DE BALLESTEROS, EL (prov. Saragosse, Espagne). Nécropole celtibérique découverte en 1981 lors d'une prospection systématique du bassin inférieur du fleuve Jalón, à proximité de la ville d'Epila. Une trentaine de sépultures ont été fouillées sur une superficie d'une centaine de mètres carrés. Il s'agit d'urnes cinéraires déposées dans une fosse entourée de briques crues, d'un module stable de 40 × 20 × 18 cm, disposées en cercle, rectangle ou carré, le périmètre ainsi délimité était ensuite rempli de pierres et formait ainsi un monument funéraire. Le matériel recueilli est constitué par de la poterie façonnée à la main et quelques objets métalliques (coutelas, fibules, agrafes de ceinturon). Les dates fournies par les objets et l'analyse du C^{14} indiquent une période d'environ deux siècles qui s'étend de la première moitié du VIe s. av. J.-C. à la première moitié du IVe s. av. J.-C.
Bibl. : *Celtiberos* 1988 ; Lorrio 1997.

CABILLONUM, ou Cavillonum (gr. *Καβυλλινον*). Port fluvial des Éduens sur l'Arar (Saône), aujourd'hui Chalon-sur-Saône.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 42, 90 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 3 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 8.

CABURUS. Chef des Helviens dont le fils, C. Valerius Procillus, était un ami de César.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 47, VII, 65.

CADBURY CASTLE (South Cadbury, Somerset, Grande-Bretagne). Forteresse de l'âge du fer, à une vingtaine de kilomètres au sud-est de Glastonbury, identifiée traditionnellement depuis le XVIe s. au site de Camelot, la résidence du roi Arthur de la légende. Les fouilles conduites entre 1966 et 1970 ont révélé des occupations successives qui s'échelonnent depuis le néolithique jusqu'au Moyen Âge. La forteresse des Durotriges de l'âge du fer était puissamment défendue par des remparts et fossés multiples. À l'intérieur, sur la surface disponible d'environ huit hectares, apparaissaient les traces laissées dans le sol par des constructions en bois de plan circulaire ou quadrangulaire, et on a pu relever les indices d'activités artisanales. La fin de l'habitat de l'âge du fer fut causée par une attaque romaine postérieure à l'expédition de 43 apr. J.-C., qui se déroula probablement vers 60-70 apr. J.-C. et laissa une trentaine de cadavres dans l'entrée principale. Le site, occupé pendant la période romano-britannique, fut nouvellement fortifié vers la fin du Ve s. apr. J.-C. et les vestiges attestent une occupation entre 460-470 et 510-520, c'est-à-dire à l'époque où vivait le chef de guerre qui servit de modèle à l'Arthur légendaire. Le rôle important joué par le

site à cette époque est confirmé non seulement par les nouvelles fortifications mais également par la présence d'un grand bâtiment, une halle en charpente à trois nefs d'environ 10 × 20 m, divisée perpendiculairement en deux parties inégales. Un tel édifice, exceptionnel par sa taille, peut être comparé aux salles royales, contemporaines ou postérieures, et caractérise le lieu comme la résidence d'un personnage très important. Le fort de South Cadbury devait constituer à l'époque l'élément principal de la défense de la frontière orientale du royaume de Dumnonia, face aux envahisseurs saxons. C'est à l'est de cette ligne de défense, à partir d'une cinquantaine de kilomètres au moins de South Cadbury, que sont disséminés les différents lieux où est localisée la bataille arthurienne du Mont Badon.
Bibl. : Alcock 1972 ; Hogg 1984.

Cadenas. Un dispositif de fermeture de sécurité mobile commandé par une clé, simple, robuste et efficace, a été mis au point et utilisé par les Celtes, notamment pour les entraves de prisonniers. Les rares exemplaires connus actuellement semblent pouvoir être datés vers le début du Ier s. av. J.-C.
Bibl. : Déchelette 1913 ; Jacobi 1974.

CADORE (Vénétie, Italie). Cette petite région des Dolomites, située dans la vallée du Piave, est une aire, devenue probablement progressivement celtique ou celto-rétique, d'où proviennent, dès le Ve s. av. J.-C., des agrafes de ceinturon ajourées proches des modèles connus en milieu laténien. La panoplie laténienne (épées, casques et pointes de lance) y est particulièrement fréquente (Pozzolo, Vallesella, Lágole, Lozzo). La vallée du Piave se distingue également par la présence de torques « à nœuds » (voir NŒUD D'HERCULE), d'un type connu également de la zone du *caput Adriae* et de la Slovénie voisine.
Bibl. : Capuis 1993 ; Kruta Poppi 1995 ; Ruta Serafini 1984 ; *Veneti antichi* 1988.

CADURQUES (lat. *Cadurci*). Peuple gaulois qui devint le voisin direct de la province de Narbonnaise, après la création de celle-ci. Son territoire couvrait le département du Lot et la partie adjacente du Tarn-et-Garonne (l'ancienne province du Quercy) et il était voisin des Arvernes (et de leur clients les Gabales), des Rutènes, des Nitiobroges et des Aquitains. Il est nommé pour la première fois en 52 av. J.-C., parmi ceux qui se joignent dès le début de son action à Vercingétorix. Ce dernier chargea les Cadurques d'attaquer, avec les Rutènes, les Volques Arécomiques de la région de Nîmes. Le chef cadurque Luctérios réusit à rallier également les Nitiobroges et les Gabales et à menacer Narbonne. Leur plan déjoué, les Cadurques participeront ensuite au contigent arverne (trente-cinq mille hommes) de l'armée de la coalition gauloise. Allié au Sénon Drappès, Luctérios tentera d'opposer l'année suivante une dernière résistance aux Romains, qui se terminera par la reddition de l'oppidum d'Uxellodunum. Les Cadurques ont laissé leur nom au Quercy et à la ville de Cahors. Strabon mentionne leur industrie du lin.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 4, 64, 75, VIII, 32, 34 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 2, 2.

CAEROESI. Petit peuple celto-germanique installé au Ier s. av. J.-C. dans les Ardennes, avec les Condruses, les Éburons et les Pémanes.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, II, 4, 10.

CAESAROBRIGA (litt. « forteresse de César »). Aujourd'hui Talavera della Reina en Espagne.
Bibl. : Pline, *H.N.*, IV, 118.

CAESARODUNON (litt. « ville de César »). Chef-lieu des Turons à l'époque gallo-romaine, aujourd'hui Tours.
Bibl. : Ptolémée, *Géogr.*, II, 8.

CAESAROMAGUS (litt. « marché de César »). Chef-lieu des Bellovaques à l'époque gallo-romaine, aujourd'hui Beauvais.
Bibl. : Ptolémée, *Géogr.*, II, 9.

CALADUNON. Nom d'influence clairement celtique d'une ville des Callaici ibériques.
Bibl. : Ptolémée, *Géogr.*, II, 6.

CALÉDONIENS (lat. *Caledonii*, gr. *Καληδονιοι*). Habitants de la Calédonie, la partie de l'Écosse où se trouvent les monts Grampians. Leur nom désigne quelquefois l'ensemble des populations des régions montagneuses de l'Écosse. Ils étaient les voisins septentrionaux des Damnonii et occidentaux des Vacomagi.

Bibl. : Lucain, *Phar.*, VI, 67 ; Tacite, *Agricola*, 10 *sqq.* ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 3 ; Dion Cassius, *Hist. rom.*, LXXV, 5, LXXVI, 12 *sqq.*

Cunliffe 1974.

Calendrier. Le calendrier utilisé par les Gaulois et probablement aussi par les autres Celtes est attesté par la table de bronze inscrite, de Coligny, d'époque gallo-romaine, datée de la fin du IIe s. apr. J.-C., ainsi que les fragments d'un document analogue trouvés à Villards-d'Héria (lac d'Antre et ruisseau d'Héria). Les cinq années de la table de Coligny (un lustre) permettent de déterminer le fonctionnement de ce calendrier qui n'avait plus à l'époque gallo-romaine qu'une fonction liturgique. On peut également apprécier son originalité par rapport aux autres systèmes calendaires utilisés par les peuples de l'Antiquité. Le fondement de l'année celtique était le mois d'origine lunaire qui était composé de deux quinzaines (trente jours), séparées par le mot *ATENOVX* (peut-être « retour de la période sombre », car la deuxième quinzaine avait pour centre la nouvelle lune, tandis que la première était disposée de part et d'autre de la pleine lune). La deuxième quinzaine pouvait être incomplète (mois de vingt-neuf jours). Dans ce cas, le mois est accompagné de l'indication *ANMATV* (littéralement « non bon » mais dans ce cas probablement « incomplet »), à l'exception toutefois du mois *equos*, le seul accompagné de cette mention qui a une durée de trente jours. Le dernier jour de la deuxième quinzaine est alors remplacé par le mot *DIVERTOMV* (« sans valeur » ou « passer [au mois suivant] »).

Le premier mois de l'année était *samonios*, équivalent très approximatif de notre mois de novembre, et le dernier *cantlos* (octobre). L'année commençait donc vers le 1er novembre et la fête de Samain marquait, au début de la seconde quinzaine de ce mois (voir *trinox samoni*), la rupture entre l'année ancienne et l'année nouvelle. Selon le témoignage de Pline, le début des mois et des années était fixé « au sixième jour de la lune, moment qui marque [...] le début des mois, des années et des siècles qui durent trente ans ; ce jour est choisi parce que la lune est déjà dans toute sa force sans être à mi-parcours » (*H.N.*, XVI, 249), c'est-à-dire au premier quartier. Il est donc impossible d'établir une correspondance régulière entre le calendrier celtique et le calendrier actuel : toute date de notre calendrier aura dans le calendrier celtique une valeur différente d'année en année et on ne retrouvera une valeur identique que de manière cyclique, tous les dix-neuf ans.

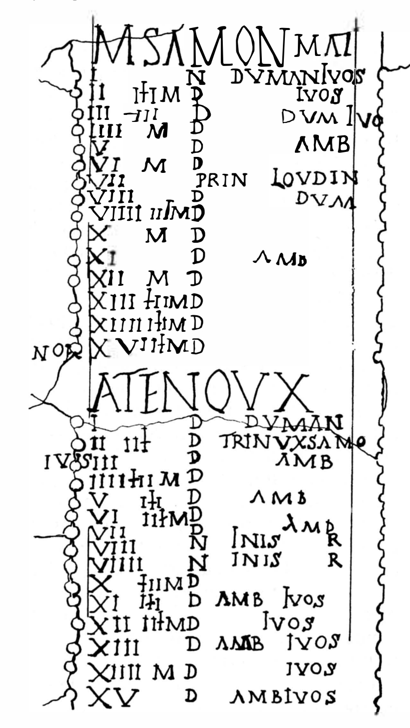


Fig. 41

L'année celtique était subdivisée en deux semestres de six mois dont la premier correspondait à la période sombre, hivernale (du mois de *samonios* au mois

de *cutios*, c'est-à-dire à peu près du début de novembre à la fin d'avril), la seconde à la période claire, estivale (du mois de *giamonios* au mois de *cantlos*, c'est-à-dire du début de mai à la fin d'octobre). On retrouve cette bipartition d'une année qui commençait avec le signe du Scorpion sur un zodiaque d'époque gallo-romaine découvert à Grand en Lorraine. La conception du déroulement de l'année suivait ainsi le principe évoqué par César, selon lequel les Gaulois « mesurent la durée, non pas d'après le nombre des jours, mais d'après celui des nuits ; les anniversaires de naissance, les débuts de mois et d'années sont comptés en faisant commencer la journée avec la nuit » (*G. des Gaul.,* VI, 17). Il est donc compréhensible qu'il en ait été de même pour l'année.

Le décalage qui existe entre l'année lunaire de trois cent cinquante-cinq jours et l'année solaire était récupéré par l'introduction de deux mois intercalaires qui figurent sur la table de Coligny : le premier au tout début du lustre de cinq ans (le mois marqué *MID*, de trente jours, placé au début de la première colonne, avant le *samonios* de la première année), le deuxième après une période de deux ans et demi (mois de *ciallos*, de trente jours, placé dans la troisième année entre le mois de *cutios* et celui de *giamonios*). Les jours de ces deux mois intercalaires portent des notations qui les rattachent à des jours choisis dans différents mois de l'année, répartis apparemment sur l'ensemble du lustre. La signification de cet aspect particulier, révélé par la table de Coligny, reste incertaine. L'importance accordée au premier et au dernier quartier de la lune dans le déroulement du mois celtique semble confirmée par une inscription gallo-romaine de Gélignieux (dép. Ain ; *C.I.L.*, XIII, 2494 et *addenda*) où est évoqué un repas funéraire qui avait lieu le quatorzième jour de chaque mois de trente jours (c'est-à-dire au dernier quartier).

On suppose que le changement de siècle (période de trente ans) était marqué par la suppression d'un mois intercalaire, ce qui aurait permis d'obtenir une durée moyenne de l'année très satisfaisante sur le cycle de trente ans, à savoir 365,2 jours. Le calendrier luni-solaire des Celtes apparaît ainsi comme un moyen de comput du temps très élaboré par rapport à ses contemporains, précis et d'un fonctionnement simple. Il se distingue de tous les autres calendriers connus par le système savant de tranfert de notations des jours des mois intercalaires, empruntés à la période de trente mois dont il doit rétablir le décalage par rapport au rythme solaire. Quant à la division du mois en deux quinzaines, une « claire » et une « obscure », elle est également attestée en Inde.

L'étude du calendrier de Coligny a démontré sans doute possible qu'il s'agit du résultat de longs siècles d'observations astronomiques, de mesures et de calculs d'une certaine complexité. Dans ces conditions, seuls les druides possédaient les connaissances nécessaires pour assurer les calculs qu'exigeait son fonctionnement. La fixation du calendrier par l'écriture est un témoignage éloquent de la dégradation progressive de l'enseignement druidique après la conquête romaine, lorsqu'il se trouve abandonné par les fils de la noblesse au profit des écoles grecques et latines.

Bibl. : Duval P.-M. et Pinault 1986 ; Laurent 1990 ; MacCluskey 1990 ; MacNeill 1962.

Fig. 41 : Détail de la table de bronze du calendrier de Coligny : les deux quinzaines du mois *SAMON*, le premier des douze mois de la 2[e] année. Au début de la seconde quinzaine, après *ATENOVX* et une notation *DVMAN* se référant au mois *dumannios*, l'indication *TRINVXSAMO[NI]* (« les trois nuits de Samain ») est la seule qui semble concerner une fête connue de l'année celtique, l'équivalent approximatif de notre Toussaint ; IIe s. apr. J.-C.

CALETEDOU. Voir KALETEDOU.

CALÈTES (lat. *Caleti* ou *Caletes*, gr. *Καλητοι* ou *Καληται*). Peuple belge, considéré quelquefois comme également armoricain, qui occupait la partie côtière de l'actuel département de la Seine-Maritime, le pays de Caux et le pays de Bray. Ses voisins orientaux étaient les Véliocasses, les Bellovaques et, au nord, les Ambiens de la vallée de la Somme. Les Calètes auraient fourni à la coalition belge de 57 av. J.-C. un contingent de dix mille hommes, mais il fut apparemment nettement plus faible en 52 av. J.-C., où ils apparaissent associés aux peuples armoricains qui bordaient l'Océan depuis le

Finistère jusqu'à l'embouchure de la Seine pour un total de vingt mille hommes. On les retrouve l'année suivante dans la coalition belge formée autour des Bellovaques. Deux oppida reconnus sur leur territoire présentent une importance particulière : la Cité de Limes à Bracquemont, un site de rebord de falaise, et surtout le Camp du Canada à Fécamp, considéré comme le modèle d'une fortification dite de type belge.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, II, 4, VII, 75, VIII, 7 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 1 ; Pline, *H.N.*, IV, 107 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 8.

CALGACOS. Un des principaux chefs de la coalition calédonienne qui s'opposa, en l'an 83 apr. J.-C., dans les monts Grampians d'Écosse, à l'armée romaine d'Agricola. Tacite met dans sa bouche un discours enflammé et convaincant en faveur du combat pour l'indépendance, contre la tyrannie et la cupidité des Romains, qualifiés de « pilleurs du monde » (*raptores orbis*).
Bibl. : Tacite, *Agricola*, 29.

CALLAECI, ou Callaici. Peuple qui occupait l'actuelle Galice qui lui doit son nom.
Bibl. : Strabon, *Géogr.*, III.

CALLEVA (aujourd'hui Silchester, Hampshire, Grande-Bretagne). Nom de l'oppidum des Atrébates qui précéda la ville romaine de Calleva Atrebatum. Son noyau devrait correspondre à la ville romaine, située au centre de lignes fortifiées de plusieurs kilomètres de long. Le nom de l'oppidum apparaît sous la forme *CALLEV* ou *CALLE* sur les monnaies d'Eppillos, dont le règne semble avoir été suivi, vers 10 apr. J.-C. et jusqu'au débarquement romain de l'an 43, d'une période de domination du site par les Trinovantes-Catuvellauni.
Bibl. : Cunliffe 1974 ; Van Arsdell 1989.

CALUBRIGA. Ancien nom celtique de Compostelle en Espagne.
Bibl. : *C.I.L.*, II, 2610.

CAMBODUNUM. Station romaine de l'actuelle Bavière, dans l'ancien territoire des Vindéliciens, au nom celtique (aujourd'hui Kempten). Il n'y a jusqu'ici aucun indice de l'existence d'un établissement laténien antérieur.
Bibl. : Strabon, *Géogr.*, IV, 6.

CAMELOT. Nom de la résidence légendaire du roi Arthur. Il apparaît pour la première fois au XIIe s. en France, chez Chrétien de Troyes, et par la suite chez des auteurs britanniques. Il est vraisemblable que ce nom, connu à son apparition sous les formes Camalot, Caamalot ou Camahaloth, n'est qu'une déformation du nom de l'oppidum de Camulodunum fréquemment mentionné chez les auteurs latins. Cest peut-être la forme *Camalodunum Britanniae oppidum*, attestée notamment dans les manuscrits de l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien, qui se trouve à l'origine du nom. Ce fut John Leland qui localisa en 1542 le site de Camelot à Cadbury Castle, un lieu qui était effectivement relié par la tradition au personnage d'Arthur.
Bibl. : Alcock 1972.

CAMERANO (prov. Ancône, Marches, Italie). Nécropole des indigènes picéniens située entre Ancône et Numana. Les tombes à inhumation d'hommes armés de la deuxième moitié du IVe s. av. J.-C. et du début du siècle suivant contiennent une demi-douzaine d'épées laténiennes, le plus souvent dégainées et pliées, de même que le fourreau, avec le système de suspension à anneaux. Les pointes de lance présentent également certaines formes qui relèvent de types laténiens. Comme c'est le cas sur d'autres sites picéniens des environs, l'armement celtique, adopté sous l'influence des Sénons installés depuis la première moitié du IVe s. av. J.-C. dans le voisinage immédiat, côtoie alors l'armement indigène traditionnel (javelots de type *pilum*, cimeterres).
Musée : Numana.
Bibl. : Landolfi 1988 ; Lollini 1979.

CAMERINUM, bataille de (aujourd'hui Camerino, à la limite des Marches et de l'Ombrie). Victoire de la coalition des Gaulois et des Samnites contre les Romains en 295 av. J.-C., peu avant la bataille de Sentinum.
Bibl. : Polybe, *Hist.*, II, 19.

CAMLANN, bataille de. Selon des annales anciennes, partiellement reprises dans un manuscrit du XIIe s., cette bataille opposa, probablement en 539 apr. J.-C., les Brittons conduits par Arthur aux Saxons, vainqueurs de l'affrontement. Arthur et Medraut (ou Modred) y auraient trouvé la mort.

CAMODUNUM. Nom d'une ville, non localisée exactement, mais située probablement sur le Dniester, quelque part dans le sud de l'actuelle Moldavie. C'est vraisemblablement le toponyme celtique le plus oriental connu à ce jour.
Bibl. : Ptolémée, *Géogr.*, III.

CAMP D'ARTUS (c. Huelgoat, dép. Finistère, France). Oppidum situé à l'intérieur du territoire des Osismes. Les défenses, constituées par un rempart, par endroits double, du type *murus gallicus*, exploré en 1938, entourent une superficie totale d'environ 30 hectares. L'extrémité nord est formée par un réduit d'environ 4 hectares, séparé du reste de l'aire intérieure de l'oppidum par un rempart, avec un passage naturellement défendu formé de blocs rocheux. Les portes présentent un plan à ailes rentrantes. Les fouilles de l'espace intérieur ont fourni de la poterie qui confirme l'occupation au Ier s. av. J.-C., ainsi qu'une monnaie attribuable aux Coriosolites.
Bibl. : Wheeler et Richardson 1957.

CAMP D'ATTILA (c. La Cheppe, dép. Marne, France). Site fortifié connu également sous le nom de Vieux-Châlons et considéré généralement comme l'oppidum central des Catalauni. Il est situé sur la Noblette, un affluent de la Vesle, à une douzaine de kilomètres de Châlons-en-Champagne. Le rempart de 1 800 m de longueur totale, probablement de type belge, atteint actuellement une élévation de 4-5 m (épaisseur à la base, environ 22 m) et délimite une aire de forme à peu près circulaire (550 × 460 m) et d'une superficie d'environ 22 hectares. Il est précédé d'un large fossé à fond plat (largeur : 27-29 m pour la partie supérieure, environ 10 m pour le fond), profond d'environ 8 m. Les vestiges d'un deuxième rempart sont encore visibles sur une partie du périmètre et un troisième rempart semble pouvoir être identifié à partir des clichés aériens.
Bibl. : Charpy et Rou5alet 1991.

CAMP DE CÉSAR. Nom attribué en France à différents sites fortifiés d'époque protohistorique, considérés comme édifiés par les légions de César lors de la guerre des Gaules. Il s'agit dans la plupart des cas de retranchements de l'âge du fer. Un « Camp de César » se trouve à Taverny (Val-d'Oise) ; un autre, à La Chaussée-Titancourt (Somme), suscita dès le début du XVIIIe s. l'intérêt de l'érudit abbé Fontenu (*Dissertation sur les camps de César*). Dans ce dernier cas, les fouilles récentes ont démontré qu'il s'agit bien d'un retranchement d'époque romaine édifié dans la seconde moitié du Ier s. av. J.-C. avec l'emploi d'un modèle indigène.
Bibl. : *Celtes en France du nord et en Belgique* 1990.

CAMP DE CHÂLONS.
Voir CHÂLONS, camp de.

CAMP DE CHÂTEAU (dép. Yonne, France). Voir VILLENEUVE-SUR-YONNE.

CAMP DE CORNOUIN (c. Lussac-les-Châteaux, dép. Vienne, France). Oppidum des Pictons, situé sur un promontoire qui domine le cours de la Vienne. Les défenses principales sont constituées par un puissant rempart de pierre et de terre qui était préservé à la fin du XIXe s. jusqu'à une hauteur de huit mètres. La découverte ancienne des longs clous caractéristiques indique la présence d'un *murus gallicus*.
Bibl. : Wheeler et Richardson 1957.

CAMP DE LA SÉGOURIE (c. Fief-Sauvin, dép. Maine-et-Loire, France). Oppidum des Andes situé sur la rive gauche de la Loire, sur un promontoire qui domine le cours de l'Èvre, à une cinquantaine de kilomètres au sud-ouest d'Angers. Des fouilles effectuées anciennement sur le site ont recueilli des monnaies gauloises ainsi que près d'une centaine de longs clous de fer qui attestent clairement l'existence d'un *murus gallicus*.
Bibl. : Wheeler et Richardson 1957.

CAMP DU CANADA. Voir FÉCAMP.

CAMP DU CASTELLIER (c. Saint-Désir, dép. Calvados, France). Oppidum très étendu des Lexoviens, peut-être leur agglomération principale avant le site gallo-romain de Lisieux. Le rempart, probablement du type *murus gallicus*, entoure une surface ovale de plus de cent soixante hectares.
Bibl. : Duval P.-M. 1959 ; Wheeler et Richardson 1957.

CAMP DU CHÂTEAU (Montmorot, dép. Jura, France). Site de hauteur occupé au VIe s. av. J.-C. Les sondages effectués de 1963 à 1968 ont fournit une stratigraphie détaillée et révélé la présence de céramique importée d'origine massaliote (céramique grise à décor ondé), qui indique le rôle d'emporium sur les trafics à longue distance joué par le site.
Bibl. : *Âge du fer dans le Jura* 1992 ; *Celtes dans le Jura* 1991.

CAMP DU CHÂTEAU (c. Salins-les-Bains, dép. Jura, France). Important site fortifié sur hauteur, occupé à l'âge du fer à partir du début du VIe s. av. J.-C. Les fouilles effectuées depuis 1906 ont fourni un matériel abondant qui atteste le rôle important joué par le site dans les trafics avec le monde méditerranéen (fragments de céramique attique à figures noires et à figures rouges). Il devait s'agir d'un relais sur la voie qui reliait le Plateau suisse à la vallée de la Saône, mais également d'un point stratégique à proximité de salines. L'exploitation de cette ressource, essentielle pour la conservation de certaines denrées, a dû certainement contribuer au développement des contacts.
Musée : Saint-Germain-en-Laye.
Bibl. : *Celtes dans le Jura* 1991 ; Dayet 1967.

CAMPIGLIA MARITTIMA (prov. Livorno, Italie). Dépôt constitué à l'origine de plus de deux cents monnaies d'or frappées par les Boïens de Bohême, découvert fortuitement en 1912 à San Vicenzo, près de Campiglia Marittima. Il s'agissait probablement exclusivement de tiers de statère du type dit « à la coquille », de la famille des *Regenbogenschüsselchen*, qui auraient été frappés selon les spécialistes vers la fin du IIe s. av. J.-C. ou le début du siècle suivant. Leur présence en Étrurie est attribuée en conséquence à des contacts de nature commerciale.
Musées : Florence, Rome (Medagliere du Museo Nazionale Romano).
Bibl. : Castelin 1965 ; *Galli e l'Italia* 1978 ; Nemeškalová-Jiroudková 1975.

CAMPO DI SERVIROLA.
Voir SAN POLO D'ENZA.

CAMULODUNUM, ou Camulodunon (litt. « forteresse de Camulos »). 1. Vaste complexe fortifié, d'une extension d'environ 31 km^2, autour de Colchester (Essex, Grande-Bretagne), identifié à l'oppidum principal du peuple belge des Trinovantes, connu par les textes et des émissions de monnaies d'or de Cunobelinos portant la légende *CAMV* ou *CAMVL*. Le noyau central est peut-être constitué par le site de Chesnut Field, où a été découvert un temple romain, implanté probablement sur un sanctuaire plus ancien. Les fouilles effectuées à certains endroits ont révélé une masse importante de poterie importée, les traces d'un atelier monétaire et des édifices de plan circulaire ou rectangulaire, accompagnés de fosses et de fossés. Le tumulus de Lexden se trouve à l'intérieur du complexe fortifié.
Bibl. : Pline, *H.N.*, II, 187 ; Tacite, *An.*, XII, 32 *sqq.* ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 3.
Cunliffe 1974 ; Hawkes 1982 ; Hull et Hawkes 1987.

2. Le site fortifié de Castle Hill près d'Almondbury est connu depuis le IIe s. apr. J.-C. sous le nom de Camulodunum.
Bibl. : Hogg 1984.

CAMULOGENOS, ou Camulogène. Notable des Aulerques, selon César d'un âge vénérable mais versé dans l'art militaire, qui commanda les troupes des Parisii et de leurs alliés lors de la bataille de Lutèce, en 52 av. J.-C. Il y trouva la mort.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 57, 59.

CAMULOS (litt. « le Puissant »). Un des surnoms du dieu gallo-romain Mars, probablement hérité d'une importante divinité celtique à laquelle il avait été

identifié. On connaît dans la tradition irlandaise un Cumal, père de Finn, qui pourrait être son équivalent insulaire.
Bibl. : Duval P.-M. 1976.

CAMUNNI (gr. *Καμουνοι*). Peuple montagnard de la haute vallée de l'Oglio, de souche plus probablement rétique que celtique, qui a laissé son nom au Val Camonica, connu par un remarquable ensemble de gravures rupestres qui s'échelonnent du néolithique jusqu'à la conquête romaine de 16 av. J.-C. Les Camunni figurent, avec les Triumplini du Val Trompia et les Vennoneti, parmi les premiers peuples alpins énumérés sur le trophée de La Turbie.
Bibl. : Strabon, *Géogr.*, IV, 6 ; Pline, *H.N.*, III, 134 ; Dion Cassius, *Hist. rom.*, LIV, 20.
Anati 1982.

CANNES (lat. *Cannae*), bataille de. La partie de la plaine de l'Ofanto qui se trouve à proximité de la ville de Cannes (prov. Bari, Pouilles, Italie) fut, en 216 av. J.-C., le théâtre d'une sanglante bataille qui opposa l'armée romaine (huit légions et les troupes alliées : au total environ quatre-vingt mille fantassins et plus de six mille cavaliers) à l'armée d'Hannibal (quarante mille fantassins et dix mille cavaliers). Près de la moitié de cette dernière était constituée par des contingents d'infanterie et de cavalerie de Celtes cisalpins, recrutés principalement chez les Insubres et les Boïens, dans l'intervalle de temps entre la bataille de la Trébie et celle du lac Trasimène. Leurs pertes furent à Cannes presque trois fois supérieures à celles des contingents ibérique et africain réunis de l'armée d'Hannibal. Polybe rapporte dans sa description de la bataille que les Gaulois combattirent nus et signale que leurs épées « ...ne frappaient que de taille et encore à quelque distance... », ce qui est une caractéristique des formes longues qui apparaissent dans le courant de la seconde moitié du IIIe s. av. J.-C. De l'armement de type celto-italique (casques et épées) aurait été recueilli sur le champ de bataille et peut être rattaché à l'événement, du moins dans les cas où la provenance est assurée.
Bibl. : Polybe, *Hist.*, III, 113-117 ; Tite-Live, *Hist. rom.*, XXII, 44-50.

CANOSA DI PUGLIA (prov. Bari, Pouilles, Italie). Remarquable casque d'apparat de facture celto-italique, à la calotte de fer recouverte d'une tôle de bronze ouvragée aux ajours incrustés de corail.

L'ornementation du bandeau médian, constituée peut-être par une couronne d'or, a disparu sans traces. Cette pièce très représentative de l'art celto-italique du IVe s. av. J.-C. a été trouvée anciennement dans un hypogée italiote avec des matériaux datables principalement de la fin du IVe s. av. J.-C.
Musée : Berlin (Antikensammlung).
Bibl. : *Antike Helme* 1988 ; Duval P.-M. 1977 ; Jacobsthal 1944 ; Kruta 1978, 1988 ; Megaw 1970 ; Schaaff 1974.

CANOVA DI VALBONA (c. Casalfiumanese, prov. Bologne, Italie). Important mobilier d'une sépulture à incinération de guerrier, découverte fortuitement dans la vallée du Santerno. L'équipement est de type celto-italique : épée laténienne avec son fourreau, chaîne de suspension, pointe de lance, deux ou trois javelots de type pilum, casque de fer muni d'appliques de bronze estampé et de paragnathides. Deux poteries, une grande amphore au pied profilé (urne) et une écuelle complétaient le mobilier. La datation indique la première moitié du IIIe s. av. J.-C.
Musée : Imola.
Bibl. : *Formazione della Città* 1987.

CANTABRES (lat. *Cantabri*, gr. *Κανταβροι*). Groupe de peuples de souche celtique qui occupaient pour l'essentiel la côte et l'arrière-pays de l'actuelle province de Santander et s'étendaient vers l'intérieur sur une partie de l'actuelle province de Burgos. Leurs voisins étaient à l'ouest les Astures, au sud les Vaccéens et les Turmoges, à l'est les Autrigones. Les peuples qui formaient le complexe cantabre semblent avoir été au nombre de onze et correspondent à peu près aux *civitates* d'époque romaine : c'étaient les Orgenomesci (sur la côte, voisins des Astures), les Avarigines, les Salaeni, les Blendii ou Plentusii, les Coniaci (probablement identiques aux Conisci mentionnés également par les sources), les

Concani, les Vadinienses, les Camarici, les Velliques, les Moroecani et les Noegi (à l'extrémité orientale de la zone côtière). L'âge du fer de la région est caractérisé par des castros situés à une certaine distance de la côte. Les plus connus sont Monte-Bernorio, Monte Cildà, et Celada Marlantes (voir aussi COROCOTTA, ESPINA DEL GALLEGO et PEÑA ULAÑA, LA).

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, III, 26 ; Strabon, *Géogr.*, III, 3 ; Tite-Live, *Epit.* 48 ; Pline, *H.N.*, III, 21, IV, 111 ; Dion Cassius, *Hist. rom.*, LI, 20 ; Orose, *Hist.*, I, 2, V, 7, VI, 8 *sqq.*

Arqueologia de los Cántabros 1996 ; González Echegaray 1986 ; *Las guerras cántabras* 1999 ; Peralta-Labrador 2000.

Canthare. Forme de vase à boire plus ou moins grand aux anses surélevées, imité par les Celtes danubiens au IIIᵉ s. av. J.-C. de modèles hellénistiques en métal (voir SZOB) ou en terre cuite.

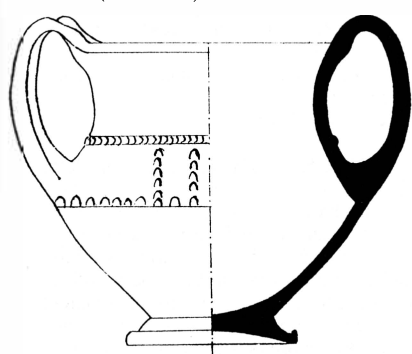


Fig. 42

Les canthares sont une forme propre aux Celtes danubiens et leur diffusion ne dépasse pas l'aire de la cuvette des Karpates, la seule exception étant constituée à ce jour par un fragment trouvé à Střelice en Moravie. La vogue des canthares ne dépasse pas dans les régions septentrionales de l'aire danubienne le IIIᵉ s. av. J.-C., elle continue jusqu'au Iᵉʳ s. av. J.-C. chez les Scordisques, où des formes analogues figuraient déjà auparavant dans le répertoire de la composante indigène.

Bibl. : Čižmář 1993a ; Hellebrandt 1989 ; Kruta et Szabó 1982 ; Szabó et Knez 1980/1981.

Fig. 42 : Poterie en forme de canthare, d'inspiration hellénistique, de la tombe n° 41 de Belgrade-Karaburma* en Serbie (haut. env. 16 cm) ; IIIᵉ s. av. J.-C.

CANTIACI. Habitants du Cantium, la région au sud de la Tamise dont le nom se perpétue dans celui du Kent actuel.

CANTIUM. Région du Kent actuel, divisée au moment de l'expédition de César (54 av. J.-C.) en quatre royaumes, clients du puissant Cassivellaunos (voir CARVILIOS, CINGÉTORIX, SEGOVAX et TAXIMAGULOS). Les peuples du Cantium ont été les premiers dans l'île de Bretagne à émettre une propre monnaie, vers 100 av. J.-C. Il s'agit de petites monnaies de bronze moulé, analogues aux potins gaulois, qui complétaient l'utilisation de monnaies d'or importées du continent (plus particulièrement de chez les Ambiens). Le monnayage d'or ne semble débuter que vers l'an 50 av. J.-C., lorsque la mainmise romaine sur la Gaule fit cesser l'afflux de pièces gauloises. Les émissions dynastiques dotées de légendes auraient débuté vers 35-30 av. J.-C. (voir DUBNOVELLAUNUS et VOSENOS). L'apparition de monnaies des Atrébates au nom d'Eppillos, datables des dernières années av. J.-C., est le reflet d'une brève tentative de ce souverain d'étendre sa suprématie au Cantium. Le début du règne de Cunobelinos et la puissance retrouvée de son royaume s'accompagnent du retour du Cantium dans la sphère d'influence des Trinovantes, que reflète la circulation de leurs monnaies dans cette région. Peu avant l'expédition romaine de 43 apr. J.-C., de petites monnaies d'argent et de bronze furent frappées au nom d'un souverain local, Amminius.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, V, 13, 14, 22 ; Diodore, *Bibl. hist.*, V, 21.

Cantlos. Douzième et dernier mois de l'année celtique du calendrier de Coligny ; correspond approximativement au mois d'octobre du calendrier actuel. Il est précédé du mois *edrinios*.

Bibl. : Duval P.-M. et Pinault 1986.

CANTORIX. Nom de personne attesté sur des monnaies, où il est associé à la légende *TVRONOS*. Ces émissions sont généralement attribuées aux Séquanes, car on les trouve surtout dans la vallée de la Saône et jusque dans la haute vallée du Rhin (Bâle).
Bibl. : Colbert de Beaulieu et Fischer 1998.

CAPEL GARMON (Denbighshire, pays de Galles, Grande-Bretagne). Chenets en fer richement ouvragés, aux extrémités formées en têtes de bovidés munis d'une sorte de crinière. Attribués au Ier s. apr. J.-C.
Musée : Cardiff.
Bibl. : *Early Iron Age Art in Wales* 1968.

CAPENA (aujourd'hui Leprignano, prov. Rome, Italie). Des nécropoles de l'antique cité de la basse vallée du Tibre, à une vingtaine de kilomètres au nord de Rome, sans contexte précis, provient une épée laténienne dans son fourreau, d'une forme ancienne, probablement un témoignage de la présence répétée de groupes militaires celtiques dans la région au IVe s. av. J.-C.
Musée : Saint-Germain-en-Laye.
Bibl. : Kruta Poppi 1986.

CAPOTE (Badajoz, Espagne). Importante agglomération fortifiée (castro) du sud-ouest de la péninsule Ibérique, située dans le bassin inférieur du Guadiana et connue localement sous le nom de Castrejón. Les fouilles conduites depuis 1987 ont révélé une occupation dense de l'aire intérieure qui peut être subdivisée en plusieurs phases, depuis le Ve jusqu'au Ier s. av. J.-C. Particulièrement intéressante, la deuxième phase d'occupation qui débute au IVe s. av. J.-C. et correspond à un aménagement monumental des fortifications et d'une voie médiane bordée de maisons, avec plus loin un quartier de magasins. Sur cette rue principale, une grande pièce ouverte sur la rue contenait un ensemble d'un intérêt tout à fait exceptionnel : au centre du local de plan rectangulaire se trouvait un massif quadrangulaire de pierres liées à l'argile de 1,8 × 1,2 m. Des poteries, des fusaïoles, des fragments de statuettes ou d'appliques figuratives en terre cuite, des ossements d'animaux et quelques objets métalliques étaient éparpillés tout autour. L'ensemble, remarquablement bien conservé, a été interprété comme un autel et le dépôt votif qui lui était associé.
Bibl. : Berrocal-Rangel 1992, 1994.

CARATACOS. Roi des Atrébates de l'île de Bretagne, fils de Cunobelinos, roi des Trinovantes, et frère de Togodumnos, il prit, à partir de 43 apr. J.-C., la tête de la lutte contre les Romains, mais fut défait en 49 apr. J.-C. chez les Ordoviques du nord du pays de Galles, dans une bataille où furent pris sa femme, sa fille et ses frères. Il se réfugia lui-même chez la reine des Brigantes, Cartimandua, qui le livra toutefois au Romains. Emmené à Rome pour figurer au triomphe avec les autres membres de sa famille, il fut gracié par Claude avec les siens, suite au discours qu'il lui adressa lors de la cérémonie. Son nom abrégé sous la forme *CARA* apparaît sur deux monnaies d'argent dérivées des types de son oncle et prédécesseur Epaticcos.
Bibl. : Tacite, *An.*, XII, 33 *sqq.*, *Hist.*, III, 45 ; Dion Cassius, *Hist. rom.*, LX, 20.
Van Arsdell 1989.

CARBURY HILL (Co Kildare, Irlande). Nécropole de l'âge du fer située sur une hauteur : un tertre (diam. 8 m), conservé sur près d'1 m de hauteur, couvrait une incinération sans mobilier ; deux enclos délimités par un fossé peu profond (diam. intérieur env. 30 m) contenaient dans leur partie centrale des incinérations et des inhumations (quatre et quinze dans l'enclos B, où le rite crématoire semble précéder l'inhumation). Quelques petits objets en fer confirment la datation.
Bibl. : Raftery 1994.

Carcan. Voir ENTRAVES.

CARIDAD, LA (c. Caminreal, prov. Teruel, Espagne). Ville celtibérique construite vers la fin du IIe s. av. J.-C. et détruite peu après, vers 75 av. J.-C. L'urbanisme est de type romain, mais les matériaux comportent une intéressante céramique peinte au décor géométrique et figuratif qui appartient à la tradition indigène.
Bibl. : *Celtiberos* 1988.

CARMANOS. Nom associé à celui de Commios sur des monnaies des Atrébates de Gaule. Il s'agit donc probablement d'un notable important de cette cité du temps de la guerre des Gaules, antérieurement au départ de Commios vers l'île de Bretagne (51 av. J.-C.). On le trouve également associé à la légende *ANDOBRV* ou *ANDOB* (Andobruos ?).
Bibl. : Colbert de Beaulieu et Fischer 1998.

CARN BREA (Cornouailles, Grande-Bretagne). Site fortifié sur hauteur constitué de plusieurs enceintes juxtaposées, avec une superficie totale d'environ 15 hectares. On y a découvert un dépôt de dix-sept monnaies d'or datables vers le milieu du Ier s. av. J.-C.
Bibl. : Hogg 1984.

CARN EUNY (près de Sancreed, Cornouailles, Grande-Bretagne). Complexe souterrain situé à une dizaine de kilomètres du Land's End, près de Penzance. Il comporte deux galeries, une pièce circulaire et un étroit boyau, peut-être un passage secret, le tout édifié en gros blocs de pierre. Ce type de souterrain, comparables à ceux que l'on trouve en Armorique, est connu localement sous le nom de *fougou*. Dans la région, il se trouve très fréquemment sur des sites de l'âge du fer. Un autre exemple bien conservé se trouve sur le site voisin de Chysauster.
Bibl. : Kruta et Forman 1985 ; Ross et Cyprien 1985.

CARN FADRUN (Caernavonshire, pays de Galles, Grande-Bretagne). Plateau fortifié d'environ 5 hectares avec une centaine de vestiges de maisons circulaires, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur des fortifications, sur les versants de la hauteur. Le site a continué à être occupé à l'époque romaine et jusqu'au Moyen Âge.
Bibl. : Hogg 1984.

CARNFREE. Voir RATHCROGHAN.

CARNI (gr. *Καρνοι*). Peuple alpin de souche peut-être rétique, mais fortement celtisé, installé au nord du pays des Vénètes, dans la partie montagneuse du Frioul et des Alpes juliennes. Son territoire s'étendait jusqu'à l'Adriatique, où se trouvait leur port nommé Tergeste (aujourd'hui Trieste). Il est mentionné dans les Fastes triomphaux de 115 av. J.-C. (« *de Galleis. Karneis*... ») et fut soumis par les Romains vraisemblablement lors des campagnes illyriennes et pannoniennes de 35 av. J.-C. Son nom est conservé dans celui des Alpes carniques, de Carnia, au nord-est d'Udine, et de l'antique Carnium (aujourd'hui Kranj en Slovénie). Voir CATMELOS.
Bibl. : Strabon, *Géogr.*, IV, 6, VII, 1, 5 ; Tite-Live, *Hist. rom.*, XLIII, 5 ; Pline, *H.N.*, III, 38 ; Ptolémée, *Géogr.*, III, 1.
Dobesch 1980.

CARNUTES. Ce grand peuple du centre de la Gaule occupait un vaste territoire limité au sud par le cours de la Loire, qui le séparait des Bituriges. Son agglomération principale, du moins économiquement, grâce aux échanges commerciaux auxquels participaient, déjà bien avant la conquête, des marchands romains, était Cenabum (Orléans), mais son oppidum central se trouvait peut-être plutôt sur le site de Chartres (Autricum), qui prendra par la suite le nom de la cité. Les Carnutes sont mentionnés parmi les peuples qui auraient participé à l'expédition légendaire de Bellovèse en Italie. Ils auraient été, du moins au temps de la guerre des Gaules, les clients des Rèmes.

Les légions romaines auraient pris, en 57 av. J.-C., leurs quartiers d'hiver chez les Carnutes, auxquels César avait alors imposé comme roi Tasgétios, un notable issu de sang royal qui sera assassiné par certains de ses concitoyens en 54 av. J.-C. Les Carnutes se soumettent en 53 av. J.-C., mais sont parmi les principaux instigateurs du soulèvement de l'année suivante. C'est d'ailleurs peut-être sur leur territoire, lieu des assemblées druidiques, que se déroula la rencontre décisive entre les conjurés. Ils attaquèrent dès le début de l'an 52 av. J.-C., sous la conduite de Cotuatos et de Conconnétodumnos, les négociants romains de Cenabum, les massacrèrent et donnèrent ainsi le signal de la révolte. La ville fut peu après prise par César, pillée et incendiée. Les Carnutes fournirent quand même à l'armée de la coalition gauloise qui se porta au secours

d'Alésia un contingent de douze mille hommes. Une nouvelle campagne chez les Carnutes fut conduite au tout début de l'année 51 av. J.-C. César y reviendra ensuite, pour envoyer au supplice le *guduater* qui était le « principal coupable et instigateur de la guerre », peut-être un des deux protagonistes du soulèvement de l'année précédente. Voir ACUTIOS.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, II, 35, V, 25, 29, 56, VI, 2-4, 13, 44, VII, 2, 3, 11, 75, VIII, 4, 5, 31, 38, 46 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 2, 3 ; Tite-Live, *Hist. rom.*, V, 34 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 8.

Carnyx (gr. *Καρνυξ*) Trompette de guerre des Celtes au long tube vertical doté d'un pavillon perpendiculaire qui avait généralement la forme de la hure d'un sanglier, plus rarement d'une autre protomé animale. Des éléments attribués à un carnyx sont connus du dépôt de Kappel, un pavillon bien conservé en tôle de bronze représentant une tête de sanglier provient de Deskford en Écosse (le remontage en carnyx proposé pour les éléments en bronze de Castiglione delle Stiviere paraît difficilement acceptable). Les représentations du carnyx sont nombreuses : des joueurs de carnyx participent à un défilé militaire sur une des plaques du bassin de Gundestrup ; ils font partie des trophées d'armes galates et gauloises (Pergame, Orange) ; ils figurent sur des monnaies (par exemple, le personnage tenant une enseigne militaire et un carnyx qui figure sur le revers d'une monnaie éduenne au nom de Dumnorix ou le cavalier brandissant un carnyx des monnaies des Trinovantes aux noms de Tasciovanus et de Sego) et apparaissent également sous la forme réduite de pendeloques (voir BOUY).


Fig. 43

Une réplique complétée du carnyx de Deskford, au pavillon doté, comme lors de la découverte, d'une languette de bois mobile, a été réalisée récemment et utilisée avec succès pour des prestations musicales.

Bibl. : Diodore, *Bibl. hist.*, V, 30, Polybe, *Hist.*, II.

Carnyx et lyre 1993 ; Piggott 1959.

Fig. 43 : Sonneur de carnyx représenté sur la plaque du défilé militaire du bassin en argent trouvé à Gundestrup*, Danemark (haut réelle env. 7 cm) ; première moitié du Ier s. av. J.-C.

CARPENEDOLO (prov. Brescia, Italie). Trouvailles d'une nécropole des Cénomans, parmi lesquelles se distingue un torque en double fil d'argent torsadé à terminaisons annulaires.

Bibl. : Arslan 1975 ; De Marinis 1986 ; Kruta 1983a.

Carpentum. Mot latin d'origine probablement celtique désignant un char de voyage léger ou le char de guerre et d'apparat utilisé par les Celtes, quelquefois richement décoré de plaques de métal, tel celui que les textes attribuent au roi arverne Bituitos. Les *carpenta gallica* (chars gaulois) faisaient, avec d'autres dépouilles, régulièrement partie des cortèges triomphaux qui suivirent les victoires sur les Boïens et les Insubres, au IIIe s. av. J.-C. et au tout début du siècle suivant.

CARPÉTANS, plus rarement Carpésiens (lat. *Carpetani*, gr. *Καρπησιοι*). Puissant peuple de l'intérieur de la péninsule Ibérique, installé dans la région montagneuse au nord du Tage, principalement le plateau de l'actuelle Nouvelle-Castille. Tolède était une de ses villes.

Bibl. : Polybe, *Hist.*, III, 14, X, 7 ; Strabon, *Géogr.*, III, 1 ; Tite-Live, *Hist. rom.*, XXI, 5 ; Pline, *H.N.*, III, 6 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 6.

CARRATIERMES (prov. Soria, Espagne). Importante nécropole celtibérique explorée à partir de 1987 sur une superficie de plus de 35 000 m^2 dans le voisinage de la ville antique de Tiermes. Les tombes sont de différents types et

couvrent une période qui s'étend depuis la fin du VIe s. av. J.-C. jusqu'à la fin du Ier s. av. J.-C.
Musée : Soria.
Bibl. : Argente Oliver 1995 ; *Celtiberos* 1988.

CARRICKFERGUS (Co Antrim, Irlande). Pichet en bois muni d'une garniture en tôle de bronze, finement gravée au-dessus de l'attache de l'anse. Il fut trouvé au XIXe s. dans une tourbière et peut être daté du Ier s. apr. J.-C.
Bibl. : Raftery 1983, 1984, 1994.

CARRODUNUM. Nom, d'origine apparemment celtique, d'un lieu non identifié, situé quelque part dans la région du bassin moyen du Dniéster, dans l'actuelle Moldavie.
Bibl. : Ptolémée, *Géogr.*, III, 5, 15.

Carros (lat. *carrum*). Nom celtique qui est à l'origine du mot char. Il semble avoir été utilisé surtout pour un véhicule de transport lourd à deux ou quatre roues. Ces chariots transportaient les provisions et autres bagages des armées celtiques et les suivaient même dans de courts déplacements (César, *G. des Gaul.*, VIII, 14). On les regroupaient à l'arrêt pour former un camp, peut-être en les disposant en cercle pour délimiter un enclos qui puisse contenir les bêtes de somme (César, *op. cit.*, I, 24).

CARROWJAMES (Co Mayo, Irlande). Nécropole illustrant une forme de sépulture de l'âge du fer connue en milieu insulaire sous le nom de *ringbarrow* (tertre annulaire) : il s'agit d'un tertre bas entouré d'un fossé dont le rebord extérieur est bordé par une petite levée. C'est apparemment une forme de sépulture ancienne dont les origines remontent à l'âge du bronze. Le tertre de Carrowjames recouvrait vingt-cinq sépultures à incinération dont seulement neuf contenaient quelques petits objets (perles, anneaux et autres).
Bibl. : Raftery 1994, fig. 114, p. 191.

CARTHAGE. Si l'on exclut le cas des Celtes de la péninsule Ibérique, où des contacts anciens et directs ont probablement existé mais restent méconnus, les relations entre les Celtes et les Carthaginois semblent s'être développées surtout dans le cadre du mercenariat. Les contacts les plus anciens remontent probablement déjà au Ve s. av. J.-C., lorsque les Carthaginois recrutèrent pour leurs guerres en Sicile (bataille d'Himère, en 480 av. J.-C., à laquelle participèrent, parmi d'autres, des mercenaires de la région de Narbonne). C'est peut-être à la suite de contacts de ce genre, rendus possibles par l'activité de l'emporium de Gênes et d'autres sites de la côte ligure, que des perles en verre multicolore de production carthaginoise, qui représentent une tête barbue, arrivèrent au siècle suivant jusqu'en Suisse (voir SAINT-SULPICE) et en Champagne.

L'essor de l'embauche de mercenaires celtiques par les Carthaginois connaît son apogée au IIIe s. av. J.-C. Ils combattent alors pour eux par dizaines de milliers, aussi bien en Sicile qu'en Italie ou en Afrique. C'est alors que se déroula, en 241 av. J.-C., la grande révolte des mercenaires qui menaça l'existence même de la cité et devint le sujet de la *Salammbô* de Flaubert. Parmi les chefs de la révolte figurait le Gaulois Autaritos, et les mercenaires de souche celtique constituaient une partie importante du contingent. Leurs lieux de recrutement devaient se situer indiscutablement en Méditerranée occidentale, sur la côte tyrrhénienne (des Ligures sont également mentionnés à cette époque parmi les effectifs carthaginois) et en Languedoc (voir ENSÉRUNE).

CARTIMANDUA, ou Cartismandua. Reine des Brigantes de l'île de Bretagne vers 50-70 apr. J.-C., elle était favorable aux Romains et leur livra Caratacos qui s'était réfugié chez elle après sa défaite chez les Ordovices. Après avoir divorcé de Venutios, qui se plaça à la tête d'une faction des Brigantes opposée à Rome pour la combattre, elle épousa en deuxièmes noces son écuyer Vellocatos. Elle put se défendre et maintenir son pouvoir grâce au soutien de l'armée romaine.
Bibl. : Tacite, *An.*, XII, 36 *sqq.*, *Hist.*, III, 45.

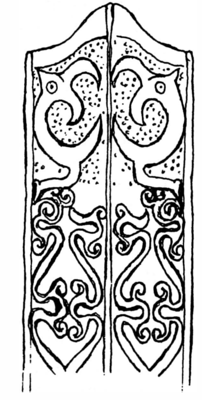
CARTIVEL[LAUNOS]. Voir CORITANI.

CARVILIOS. Avec Cingétorix, Segovax et Taximagulos, il est l'un des quatre rois, clients de Cassivellaunos, qui régnaient en 54 av. J.-C. sur le Cantium dans l'île de Bretagne.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, V, 22.

CARZAGHETTO (prov. Mantoue, Italie). Nécropole des Cénomans d'Italie, située à proximité du cours de l'Oglio, découverte fortuitement et fouillée en 1969. Sur un total de quarante-huit sépultures à inhumation, douze ne contenaient aucun mobilier et une renfermait un squelette de cheval sans aucun objet. Parmi les tombes restantes figurent six sépultures qui appartenaient à des personnages munis de l'épée laténienne (accompagnée quelquefois des anneaux de suspension ou de la chaîne, éventuellement d'un umbo métallique de bouclier, ou d'une pointe de lance) ; deux autres ne contenaient plus qu'une partie de l'équipement militaire (chaîne de suspension, pointes de lances). Parmi les sépultures dotées de parures clairement féminines se distinguaient quatre tombes avec des torques à tampons, une parure caractéristique des usages vestimentaires qui distinguent les Cénomans de leurs voisins (tombes n°s 5, 16, 22, 28). Une de ces femmes possédait également deux bagues en argent, mais les parures de ce métal, proportionnellement assez nombreuses dans la nécropole, se concentrent dans plusieurs mobiliers féminins sans torque (tombe B : deux bracelets et deux bagues ; n° 20 : paire de bracelets ; n° 23 : deux bracelets avec un grand collier de perles d'ambre ; n° 27 : deux bracelets et une bague) dont le plus riche (tombe M) comporte deux bracelets et cinq bagues de ce métal, associés à un bracelet en bronze, une grosse perle d'ambre et un brassard en sapropélite ou matériau analogue. La tombe D contenait une paire de fibules et des bracelets, si proches d'objets trouvés en Suisse et d'autres régions transalpines que l'on peut envisager la provenance d'un même atelier. L'analyse des mobiliers permet de dater l'ensemble de la nécropole de la dernière décennie du IVe s. av. J.-C. et du premier tiers du siècle suivant.
Musée : Asola.
Bibl. : De Marinis 1986 ; Ferraresi 1976 ; Kruta 1979 ; Kruta Poppi 1995.

CASALECCHIO DI RENO (prov. Bologne, Italie). La « zone A » du site de Casalecchio couvre une superficie d'environ 50 hectares, à proximité de l'aire où fut découverte, en 1877, la sépulture de Ceretolo et à environ quatre kilomètres seulement des nécropoles occidentales de Bologne, au lieu stratégique où la vallée du Reno débouche dans la plaine.

Intégralement explorée en 1989-1991, elle a révélé sur environ 7 000 m^2 une très importante nécropole de quatre-vingt-seize inhumations (dont quatre doubles) et une incinération exceptionnelle, associée à un système de fossés qui en délimitaient l'extension, ainsi qu'à des enclos quadrangulaires et des constructions liées probablement au culte funéraire. Les défunts avaient été déposés dans des fosses fréquemment couvertes ou revêtues de bois, dans un cas a même été observé un caisson assemblé par des clous (tombe n° 18). La plupart des squelettes (75 %) présentait une orientation ouest (tête) - est (pieds), les autres une orientation contraire ; deux cas seulement une direction perpendiculaire. Des poteaux signalaient dans certains cas la position de la tombe.


Fig. 44

Le quart des sépultures était sans mobilier et un autre quart ne contenait qu'un mobilier très pauvre (généralement une fibule unique en fer). Trois sépultures à inhumation seulement contenaient des armes (tombes n°s 2, 53, 65) : des épées avec suspension à anneaux, un fourreau en fer à l'emblème de dragons et un riche décor végétal (tombe n° 53), des lances et dans un cas les éléments métalliques d'un bouclier. Les parures féminines étaient constituées par des fibules (principalement types pré-Duchcov et Duchcov), des bra-

celets et dans trois cas par des torques. Les deux phases d'utilisation correspondent à une extension vers le sud, suite à l'assèchement du cours d'eau qui en constituait à l'origine la limite. De nouveaux fossés délimitèrent un espace, ouvert comme précédemment vers l'ouest, avec une sorte de corridor d'accès à partir de l'est.

L'édifice quadrangulaire (n° XIX : 2 × 2 m), construit sur une plate-forme empierrée de galets (4 × 9 m) et séparé de la nécropole par le cours d'eau, fut remplacé par une construction analogue, entourée cette fois par un fossé quadrangulaire (édifice 2,1 × 2 m, enclos 8 × 8 m), mais située toujours en dehors de l'aire où se trouvaient les tombes, à l'est du grand enclos. C'est dans ce même espace extérieur que se trouvait la tombe à incinération exceptionnelle d'un chef (n° 86), signalée par un poteau au centre d'un enclos quadrangulaire (n° XVIII : 7 × 7,7 m). Elle contenait les vestiges d'un équipement de guerrier en fer ainsi qu'un anneau sigillaire en argent avec un chaton d'or gravé de la curieuse représentation d'un monstre à corps d'oiseau et tête humaine. Ce dépôt funéraire est apparemment un des plus récents et il fut suivi assez rapidement par le démantèlement rituel de l'ensemble de la nécropole. Les palissades qui l'entouraient furent incendiées et les fossés comblés intentionnellement vers le début du IIIe s. av. J.-C. Il en fut de même pour le puits à eau isolé (n° XVII), utilisé probablement pour des activités rituelles. De nombreux matériaux (restes végétaux, tessons, ossements de porcins et d'ovins appartenant à des parties sélectionnées et portant souvent des traces de feu), concentrés notamment près des palissades, dans la partie occidentale adjacente aux sépultures, ainsi qu'à proximité de l'édifice, attestent probablement le déroulement fréquent de cérémonies associées à des sacrifices. L'analyse des matériaux et des données recueillis indique une utilisation continue depuis le deuxième quart du IVe s. av. J.-C. jusqu'au tout début du siècle suivant. L'abandon de la nécropole fut probablement immédiatement suivi par la mise en service de la nécropole, située une centaine de mètres à l'ouest, à laquelle appartenait la tombe de Ceretolo.

Bibl. : Kruta et Manfredi 1999 ; Ortalli 1995.

Fig. 44 : Détail de la partie supérieure de l'ornementation du fourreau en fer de la tombe n° 53 de Casalecchio : près de l'entrée, la paire de « dragons » (en fait des griffons tournés vers l'extérieur mais regardant en arrière) ; de part et d'autre de l'arête médiane, une double frise végétale estampée, dérivée de la frise de palmettes, analogue à celle du fourreau de Filottrano (larg. 4,5 cm) ; milieu du IVe s. av. J.-C.

CASASELVATICA (c. Berceto, prov. Parme, Italie). Tombe qui semble avoir été une inhumation déposée dans le coffre de pierre qui est réservé habituellement aux incinérations en urne de type ligure, caractéristiques de la région. L'équipement comprenait un casque celto-italique en bronze doté de paragnathides et de grandes cornes en tôle de bronze, ornées au repoussé de motifs formés de points, très répandus en milieu ligure ; une épée laténienne et une pointe de lance, toutes les deux pliées, un talon de lance et un coutelas. L'ensemble peut être daté de la fin du IVe s. av. J.-C. ou du tout début du siècle suivant.

Musée : Parme.

Bibl. : Kruta Poppi 1981.

CASATE (Lombardie, Italie). Nécropole du territoire de Côme, occupée principalement au IIe s. av. J.-C. Les mobiliers funéraires se distinguent notamment par la présence abondante de la forme de poterie dite *olpe a trottola* (voir ce thème), caractéristique du milieu insubre transpadan.

Bibl. : Negroni Catacchio 1974.

Casque. Notre connaissance du port du casque chez les Celtes est largement dépendante des usages funéraires qui ne paraissent pas prévoir le dépôt régulier de ce type d'arme défensive dans la sépulture. Des casques en cuir, conservés seulement sous la forme de traces ou d'appliques métalliques, sont également signalés. Les exemplaires connus les plus anciens proviennent de tombes de chefs, généralement munies d'un char à deux roues, datables du Ve s. av. J.-C. (voir DÜRRNBERG). Il s'agit alors de deux formes principales, l'une à peu près hémisphérique (elle coiffe les cavaliers représentés sur le fourreau de Hallstatt),

l'autre haute et pointue. Le nombre de casques augmente sensiblement au siècle suivant, où apparaissent des exemplaires de parade exceptionnels (voir AGRIS, AMFREVILLE-SOUS-LES-MONTS, CANOSA DI PUGLIA) rehaussés de feuille d'or et d'incrustations colorées (corail, émail). Des dispositifs permettent de fixer alors sur la calotte des cimiers ou des panaches, réservés peut-être aux officiers qu'ils fallait distinguer facilement lors du combat. Le milieu celto-italique, notamment les nécropoles des Sénons, a fourni un nombre élevé de casques, souvent décorés (voir GOTTOLENGO), mais leur dépôt funéraire devient rare au siècle suivant.



Fig. 45

Le casque de Ciumeşti, datable vers la fin du IVe s. av. J.-C. ou le début du siècle suivant, est surmonté d'un oiseau rapace (corbeau ?) aux ailes mobiles. Les insignes divers disposés sur les casques du IIe-Ier s. av. J.-C. sont connus essentiellement par des documents iconographiques (bassin de Gundestrup, arc d'Orange). Le décor semble autrement absent des casques, seules les paragnathides (voir ce mot) décorées par des représentations d'animaux de quelques exemplaires en fer sont documentées actuellement (voir NOVO MESTO), ainsi que des rivets rehaussés d'émail. Le casque laténien de la première moitié du Ier s. av. J.-C., attesté surtout chez des cavaliers, est très proche du casque du légionnaire romain.

Ill. : Voir AGRIS, AMFREVILLE-SOUS-LES-MONTS, ARMEMENT, BERRU, BOLOGNE, PALMETTE, PERGAME.

Bibl. : Schaaff 1973, 1974.

Fig. 45 : Casque en fer, surmonté d'un oiseau rapace (corbeau ?) en tôle de bronze, aux ailes mobiles, de la tombe dite du chef de Ciumeşti*, Roumanie (haut. 42 cm) ; premier tiers du IIIe s. av. J.-C.

CASSI. Petit peuple installé en 54 av. J.-C. à proximité de l'estuaire de la Tamise.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, V, 21.

CASSIGNATOS, ou Kassignatos. Chef de la cavalerie galate d'Eumène II de Pergame, allié des Romains contre Persée en 171 av. J.-C. Tué au combat de cavalerie de Callinicos.
Bibl. : Polybe, *Hist.*, XXIV, 8 ; Tite-Live, *Hist. rom.*, XLII, 57.

CASSIVELLAUNOS. Roi d'un peuple de l'estuaire de la Tamise, identifié généralement, mais sans preuves convaincantes, aux puissants Trinovantes-Catuvellauni qui dominaient alors la région située au nord de l'estuaire de la Tamise, face au Cantium ; en 54 av. J.-C., il fut le principal chef de la résistance à César.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, V, 11, 18-22.

CASTEGGIO. Voir **CLASTIDIUM.**

CASTEL-COZ (c. Beuzec-Cap-Sizun, dép. Finistère, France). Promontoire fortifié par un rempart transversal au parement de pierres, interrompu au centre par une entrée, précédé de deux autres lignes de défense. L'aire intérieure, d'un peu moins d'un hectare, a livré des matériaux de la fin de l'âge du fer et quelques témoins d'occupations plus anciennes.
Bibl. : Wheeler et Richardson 1957.

CASTEL DEL RIO (prov. Bologne, Émilie-Romagne, Italie). Ancienne découverte d'une tombe de guerrier au riche mobilier de type celto-italique : casque en fer avec appliques en bronze estampé, épée laténienne avec un fragment de fourreau gravé de la paire de dragons, pointe de lance, chenet, candélabre, broches. Datable

du deuxième ou troisième tiers du IVe s. av. J.-C.
Musée : Florence.
Bibl. : Vitali 1984a.

CASTELET DE ROUVEROY, LE (Hainaut, Belgique). Site fortifié d'environ 4 hectares, sur la frontière franco-belge au sud de Mons. Il était défendu par un rempart de type *murus gallicus* dont c'est actuellement l'exemple le plus septentrional. La forteresse, datable en conséquence de la période antérieure à la guerre des Gaules, se trouvait sur le territoire des Nerviens.
Bibl. : *Celtes en France du nord et en Belgique* 1990.

CASTELFRANCO (prov. Modène, Émilie-Romagne, Italie). Situé à une dizaine de kilomètres à l'est de l'ancienne Mutina (Modène), habitat de plaine étrusque de plan rectangulaire avec un espace intérieur d'environ un hectare, subdivisé par un réseau de canaux orthogonaux. Le périmètre est délimité par une levée de terre précédée d'un fossé. D'après les premiers résultats, cette agglomération a été fondée en suivant un schéma de type urbain au Ve s. av. J.-C. et a continué son existence sans perturbations apparentes même après l'occupation de la région par les Boïens. Il semblerait même que cette période corresponde à une présence humaine plus intense et à une activité accrue. L'occupation du site paraît cependant s'arrêter avant la fin du IVe s. av. J.-C.
Bibl. : Kruta et Giordani 1996 ; Kruta et Malnati 1994, 1995.

CASTELLARES, LOS (c. Herrera de los Navarros, Saragosse, Espagne). Petite agglomération fortifiée celtibérique, constituée d'une vingtaine de maisons, alignées de part et d'autre d'une voie médiane de plusieurs mètres de large. Les maisons d'une cinquantaine de mètres carrés, subdivisées en plusieurs pièces, ont livré un abondant matériel céramique, indigène ou importé, ainsi que des objets métalliques (armes, fibule au cavalier), datables de la fin du IIIe s. av. J.-C. et du début du siècle suivant.
Bibl. : *Celtíberos* 1988.

CASTELLETTO TICINO (prov. Novare, Piémont, Italie). Important site d'habitat et nécropole de la culture de Golasecca, situé sur la rive droite du Tessin à proximité de sa sortie du lac Majeur, face aux sites analogues de Sesto Calende et de Golasecca. Particulièrement importante, la découverte du document écrit le plus ancien que l'on peut à ce jour attribuer à une langue celtique : le graffiti sur céramique *XOSIOIO* (le nom de personne « Kosios » au génitif). Il provient d'une tombe qui est datée au plus tard du second quart du VIe s. av. J.-C.
Bibl. : Gambari et Colonna 1986.

CASTELL ODO (Caernavonshire, pays de Galles, Grande-Bretagne). Petite forteresse des Ordovices, bien connue grâce à une fouille conduite en 1958-1959. La phase la plus ancienne est caractérisée par des maisons et une palissade en bois, détruites par un incendie. Elle a livré une importante collection de fragments de poteries du Ve s. av. J.-C. Les phases suivantes développent un système de remparts autour d'un espace circulaire d'environ 0,5 hectare où sont construites des maisons circulaires.
Bibl. : Alcock 1962 ; Hogg 1984.

Castellum. Catégorie d'habitat fortifié d'importance inférieure à l'oppidum, mentionnée par les auteurs latins plus particulièrement à propos des Celtes d'Italie. On a proposé récemment de voir dans l'habitat de hauteur de Monterenzio dans l'Apennin un des *castella*, apparemment assez nombreux, des Boïens de Cispadane.

CASTEL-MEUR (c. Cléden-Cap-Sizun, dép. Finistère, France). Promontoire fortifié par un triple rempart, précédé peut-être d'un quatrième. Une interruption au centre correspond à l'entrée. À l'intérieur, sur l'aire d'environ 2 hectares, les fouilles réalisées en 1889 ont mis au jour une centaine de maisons excavées aux parois constituées par des murets de pierres sèches, de plan ovale ou rectangulaire (dimensions d'env. 3,5 × 3,5 m à 7 × 4 m, pour une profondeur d'environ 1 m). Ces constructions, dont l'emplacement est toujours visible, auraient été détruites par le feu. Les maté-

riaux de l'âge du fer recueillis comportaient une quantité de poteries, mais aussi des outils, des armes (casque en fer, épées, pointes de lances, projectiles de fronde) et quelques objets de parure (fragment d'un bracelet en or, perles de verre).
Musée : Saint-Germain-en-Laye.
Bibl. : Déchelette 1927 ; Wheeler et Richardson 1957.

CASTELROTTO (all. Kastelruth, Bolzano, Trentin-Haut Adige, Italie). Découverte isolée d'un casque en fer à appliques discoïdales ornées de triscèles en relief.
Musée : Innsbruck.
Bibl. : Schaaff 1974.

CASTICOS. Notable séquane, fils de Catamantaloedis qui avait régné sur son peuple. À l'instigation d'Orgétorix, se serait emparé en 58 av. J.-C. du pouvoir suprême dans sa cité.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 3.

CASTIGLIONE DELLE STIVIERE (prov. Brescia, Lombardie, Italie). Riche tombe à inhumation découverte antérieurement à 1914. Le mobilier celto-italique comporte un candélabre d'origine étrusque, une poêle et une cruche en bronze, également importées, deux gourdes en tôle de bronze, un autre récipient formé de deux parties, une coupe en terre cuite, deux coutelas et un remarquable ensemble d'éléments en tôle de bronze travaillés au repoussé, de facture indiscutablement celtique, qui appartenaient à un ou plusieurs objets. Certaines de ces garnitures étaient probablement fixées à un support en bois par de petits clous. L'attribution proposée de certaines de ces pièces à un carnyx est peu convaincante. La présence de fragments qui figurent des ailes suggère la possibilité d'un objet représentant un oiseau (enseigne militaire ? casque ?). L'ensemble est daté actuellement vers le milieu du IIIe s. av. J.-C.
Musée : Mantoue.
Bibl. : De Marinis 1986 ; *Etruschi a nord del Po* 1986 ; Jacobsthal 1944 ; Kruta 1988.

CASTILLEJO DE LA ORDEN, EL Voir ALCÁNTARA.

CASTLE HILL (Almondbury, Yorkshire, Grande-Bretagne). Important site fortifié occupé depuis le IIIe millénaire av. J.-C. Les fortifications furent reconstruites à partir du VIIe s. av. J.-C., d'abord sous la forme d'un rempart simple puis double, et élargies jusqu'à protéger non seulement la partie haute d'environ 2 hectares, mais l'ensemble de la colline (environ 13 hectares), grâce à une ligne de défense édifiée à son pied. Détruit par un incendie vers la deuxième moitié du Ve s. av. J.-C., il ne fut plus occupé jusqu'au XIIe s. lorsqu'y fut édifié un château médiéval. Il est donc peu probable que le nom de Camulodunum qui lui est attribué au IIe s. apr. J.-C., soit son nom d'origine.
Bibl. : Cunliffe 1974 ; Hogg 1984 ; Forde-Johnston 1976.

CASTLE LAW (Abernethshire, Grande-Bretagne). Petite enceinte de plan ovale (surface intérieure env. 500 m^2), sans entrée, constituée par un rempart de pierre large de 6-7 m, avec une armature de poutres horizontales perpendiculaires, prises dans le parement.
Bibl. : Hogg 1984.

CASTLESTRANGE (Co. Roscommon, Irlande). Pierre ornée située à proximité du complexe royal de Rathcroghan. Son emplacement d'origine reste incertain. D'une hauteur d'environ 90 cm, elle présente un décor curviligne enchaîné (triscèle, peltes), gravé au trait, qui couvre aussi bien sa circonférence que sa partie supérieure, légèrement bombée. En l'absence de contexte, seules les comparaisons avec le décor de certains fourreaux permettent d'affirmer qu'il pourrait s'agir de l'un des monuments de ce type les plus anciens connus d'Irlande. Voir TUROE.
Bibl. : Raftery 1983, 1984, 1994.

CASTRO DE ROMARIZ (c. Vila da Feira, Portugal). Castro fouillé entre 1980 et 1982. Situé sur un sommet de forme allongée d'une extension d'environ 0,7 hectare, l'habitat présente à l'intérieur du périmètre fortifié des constructions aux soubassements en pierres sèches de plan circulaire ou quadrangulaire dont l'implantation assez irrégulière semble

conditionnée principalement par le parcours du mur d'enceinte et la configuration du terrain. L'occupation du site débute d'après les données disponibles au VIe s. av. J.-C. et continue sans interruption manifeste jusqu'à l'époque romaine.
Bibl. : Silva 1986.

CASTRO DE SABROSO (Braga, Portugal). Petit castro situé à environ trois kilomètres à vol d'oiseau au sud-ouest de la Citânia de Briteiros, au-dessus de la vallée du rio Ave. Il est défendu par une seule enceinte, formée par une muraille cyclopéenne très bien appareillée, conservée par endroits sur plus de 5 m de haut. Les substructions en pierres d'une vingtaine de maisons de plan circulaire furent dégagées à son intérieur. L'occupation semble avoir été limitée pour l'essentiel, d'après les matériaux recueillis, à l'époque pré-romaine de l'âge du fer (V^e-IIe s. av. J.-C.).
Musée : Guimarães.
Bibl. : Cardozo 1930.

Castros. Le nom de castros est donné aux habitats fortifiés, situés sur des hauteurs, qui constituent l'élément le plus caractéristique de l'âge du fer dans la partie occidentale de la péninsule Ibérique. Ils ont d'ailleurs donné leur nom à la « culture des castros » (*cultura castreja*, *castrexa* ou *castreña*) qui se développe dans le nord du Portugal, la Galice, les Asturies et la Cantabrie, à l'ouest de l'aire de la culture dite du Douro, à partir du faciès local de l'âge du bronze final atlantique. Le développement décisif de cette culture semble être lié à la pénétration et à l'intensification successive du commerce punique dans ces régions, considérée aujourd'hui comme une des conséquences de la situation créée par la bataille d'Alalia (576 av. J.-C.). L'essor de grands castros, équivalent des oppida, qui s'effectue apparemment au détriment de castros moins importants et reflète l'urbanisation croissante du territoire, est probablement lié à la pression exercée par les Romains à la suite des campagnes militaires de 138-136 av. J.-C. qui établissent leurs premiers contacts avec l'aire de la culture des castros. Les grands castros témoignent incontestablement d'un degré d'organisation sociale et économique qui peut être qualifié de proto-urbain : son reflet est l'organisation structurée de l'espace intérieur, avec des quartiers séparés par un réseau régulier de voies, à leur tour subdivisés en lots attribués aux différentes familles, des espaces et des monuments publics (voir BAINS). Voir aussi CASTRO DE ROMARIZ, CITÂNIA DE BRITEIROS, CITÂNIA DE SANFINS, MONTE BERNORIO, SANTA TECLA.
Bibl. : Silva 1986.

CATALAUNI. Petit peuple gaulois (peut-être à l'origine un *pagus* des Rèmes ?) dont le nom pourrait être apparenté à celui des Catuvellauni, connus de Grande-Bretagne. Son nom, apparu tardivement au IIIe s. apr. J.-C., est resté aux champs Catalauniques (voir oppidum du CAMP D'ATTILA) et à la ville de Châlons-en-Champagne.

CATALI. Petit peuple de la périphérie sud-orientale du massif alpin, voisin des Taurisques.
Bibl. : Dobesch 1980.

CATAMANTALOÉDIS. Roi des Séquanes dans le premier tiers du Ier s. av. J.-C., avait reçu du sénat romain le titre d'ami. Son fils Casticos s'empara du pouvoir en 58 av. J.-C.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 3.

CATH MAG TUIRED.
Voir **MAG TUIRED.**

CATILLON, LE (c. Grouville, Jersey, Grande-Bretagne). Important dépôt monétaire, constitué principalement de monnaies armoricaines des Coriosolites, découvert en 1957. Il contient également quelques monnaies des Durotriges britanniques.
Bibl. : Colbert de Beaulieu 1967, 1973.

CATMELOS, ou Catumelos. Chef d'un corps auxiliaire de trois mille guerriers celtiques, recrutés sans doute chez les Carni ou leurs voisins, qui combattit en 178 av. J.-C. dans la guerre d'Istrie aux côtés de l'armée romaine.
Bibl. : Tite-Live, *Hist. rom.*, XLI, 1.
Dobesch 1980 (p. 98-108).

CATTOS 1. Nom d'un *vergobret* des Lexoviens, probablement postérieur à la conquête romaine, attesté par la légende d'une monnaie frappée de bronze. Il est connu par une magistrature exercée avec l'*arcantodannos* Cisiambos qui assumera également la magistrature suprême et apparaîtra alors sur les monnaies soit mentionné seul, soit avec l'*arcantodannos* Maupennos.
Bibl. : Fleuriot 1984 ; Colbert de Beaulieu et Fischer 1998.

2. Nom d'un roi des Dobunni de l'île de Bretagne, connu par la légende monétaire *CATTI*. Il aurait succédé au souverain attesté par la légende *EISV*, vers 30 apr. J.-C., et aurait régné jusqu'à l'intervention romaine de l'an 43.
Bibl. : Van Arsdell 1989.

CATUBODUA (litt. « Corneille du combat »). Nom ou surnom d'une divinité féminine guerrière, équivalente de la Bodb d'Irlande, attesté en Gaule à l'époque gallo-romaine.
Bibl. : Duval P.-M. 1976 ; MacCana 1983.

CATUGNATOS. Chef de la révolte des Allobroges contre Rome en 61 av. J.-C.
Bibl. : Dion Cassius, *Hist. rom.*, XXXVII, 47-48.

CATUMANDOS. Chef, au nom celtique, des peuples celto-ligures des environs de Marseille, coalisés contre la ville (« *...dux. consensu omnium Catumandus regulus...* » ; « le roi Catumandus, chef avec le consentement général »).
Bibl. : Justin, *Hist. phil.*, XLIII, 5.

CATURIGES (litt. « les rois du combat »). Peuple celtique des Alpes qui occupait la haute vallée de la Durance, son chef-lieu était Eburodunum (aujourd'hui Embrun). Il était probablement client des Voconces.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 10 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 6 ; Ptolémée, *Géogr.*, III, 1.

CATURIX (litt. « Roi des batailles »). Un des surnoms celtiques donnés au Mars gallo-romain.
Bibl. : Duval P.-M. 1976.

CATUVELLAUNI (litt. « ceux qui sont bons au combat »). Peuple belge de l'île de Bretagne, installé au nord de la Tamise. Son chef-lieu était Verulamion. Il était peut-être apparenté au Catalauni continentaux, mentionnés pour la première fois au IIIe s. apr. J.-C. dans la région de Châlons-en-Champagne (champs Catalauniques), qui étaient peut-être à l'origine un *pagus* des Rèmes. Les Catuvellauni formaient un ensemble puissant, gouverné par le même souverain et avec un monnayage unique depuis ses débuts (vers 100 av. J.-C.), avec les Trinovantes voisins. Ces derniers sont cependant les seuls à avoir été mentionnés par César à l'occasion de l'expédition de 54 av. J.-C. Voir CASSIVELLAUNOS.
Bibl. : Ptolémée, *Géogr.*, II, 3 ; Dion Cassius, *Hist. rom.*, LX, 20.

CATUVOLCOS. Roi ou magistrat suprême des Éburons, avec Ambiorix, en 54 av. J.-C.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, V, 24, 26, VI, 31.

CAUAROS, ou Cavaros, ou Kavaros. Dernier roi des Celtes installés en Thrace après la Grande Expédition en 280 av. J.-C. (voir TYLIS). Il aurait arbitré en automne de l'an 220 av. J.-C. un conflit entre Byzance et la Bithynie, mais le royaume celtique aurait succombé sous son règne à une attaque des Thraces.
Bibl. : Polybe, *Hist.*, IV, 46, 52, VIII, 24.

CAUDEBEC-EN-CAUX (dép. Seine-Maritime, France). L'oppidum du Calidu, d'une superficie totale d'environ 26 hectares, est formé de deux retranchement dont un réduit de 2 hectares. Des carottages effectués récemment sur le rempart ont révélé des éléments carbonisés qui pourraient signaler la présence d'une armature interne en bois. Fortement érodée, l'aire intérieure a livré surtout des vestiges d'époque gallo-romaine, mais aussi quelques matériaux plus anciens (poteries), ainsi qu'un *ustrinum* (plate-forme du bûcher funéraire) datable vers le milieu du Ier s. av. J.-C.
Bibl. : *Celtes en Normandie* 1990 ; Wheeler et Richardson 1957.

CAUREL (dép. Marne, France). Site important notamment par la présence de nécropoles très représentatives du IVe s. av. J.-C. et du début du siècle suivant. Le site de la « Fosse-Minore » a livré des mobiliers funéraires particulièrement intéressants (céramique peinte en réserve selon le procédé à figures rouges, torques, fibules).

Musée : Saint-Germain-en-Laye.

Bibl. : *Céramique peinte* 1987 ; *Céramique peinte celtique* 1991 ; Charpy et Roualet 1991 ; Kruta et Roualet 1995 ; Roualet 1993.

Cavalerie. Les effectifs montés ont constitué depuis la période hallstattienne, la force d'élite des armées celtiques. C'est à l'usage des cavaliers qu'a été probablement élaborée la longue épée hallstattienne, et les pièces de harnachement sont fréquentes dans les tombes masculines au mobilier d'une richesse supérieure à la moyenne. Au Ve s. av. J.-C., le fourreau décoré de Hallstatt présente une séquence de quatre cavaliers équipés (voir ARMEMENT) : ils portent tous une cuirasse à épaulettes, proche des modèles étrusques et analogue à celle dont est vêtu le personnage du Glauberg, ainsi qu'un casque ou couvre-chef hémisphérique ; ils sont armés de longues lances et seul l'un d'eux porte au flanc une épée. La standardisation de l'épée laténienne, une arme polyvalente, correspond par la suite aux besoins d'une infanterie montée qui peut ainsi combattre aussi bien à cheval qu'à pied.

Les premières indications utiles pour estimer chez les Celtes la proportion des troupes montées par rapport à l'infanterie ainsi que l'utilisation au combat de la cavalerie sont fournies par les textes pour le IIIe siècle av. J.-C. On y trouve attestée l'existence, à propos de l'expédition balkanique, d'une unité de cavalerie nommée *trimarkisia* (litt. « trois chevaux »), peut-être le cavalier et ses écuyers (*ambacti* ?). On peut y constater également que le nombre de cavaliers est nettement plus élevé dans le cas de l'expédition de 225 av. J.-C. qui se termina par la bataille de Télamon (vingt mille cavaliers pour cinquante mille fantassins), que dans des situations courantes où la proportion la plus fréquente oscille autour d'un cavalier pour dix fantassins, comme dans la plupart des autres armées contemporaines. L'armée italienne d'Hannibal, dont l'atout était la grande mobilité, présentait toutefois une proportion d'un cavalier pour quatre fantassins. Les troupes de cavalerie étaient utilisées sur les ailes des formations et devaient notamment provoquer des diversions et tenter de dépasser l'infanterie et de l'attaquer sur ses arrières. La description de la bataille de Cannes (216 av. J.-C.), où sont évoqués les cavaliers combattant à pied après être descendus de leurs chevaux (Polybe, *Histoires*, III, 115), confirme que la cavalerie n'était encore à cette époque que de l'infanterie montée. En effet, il reste difficile de distinguer dans l'équipement militaire celui qui pourrait appartenir à un cavalier de celui propre au fantassin.

L'évolution de l'armement, notamment l'allongement de l'épée qui devient progressivement une arme de taille à pointe émoussée, correspond cependant à la formation, dans le courant du IIe s. av. J.-C., d'une cavalerie bien entraînée et dotée d'un équipement spécifique. Elle est particulièrement bien illustrée par la plaque du défilé militaire du bassin de Gundestrup, ainsi que certaines monnaies, notamment celles du type Biatec, où sont représentés des cavaliers qui chargent à l'épée. La cavalerie celtique du début du Ier s. av. J.-C. est dotée de chevaux sellés munis d'un harnachement complet et les cavaliers sont équipés d'éperons. L'armement comporte la lance, la longue épée, le casque et le bouclier. C'est cette cavalerie, un corps d'élite efficace qui a probablement un caractère permanent, que César combattra en Gaule. Elle formera l'essentiel des corps auxiliaires gaulois de l'armée romaine.

Ill. : voir ARMEMENT, ATTYMON, BIATEC, ÉPERON, FER À CHEVAL, LITAVICCOS.

Bibl. : Almagro-Gorbea et Torres Ortiz 1999.

CAVARES. Peuple gaulois installé le long de la rive gauche du Rhône, entre la Durance et le Tricastin. Son territoire correspondait, à l'époque gallo-romaine, aux cités d'Arausio (Orange), Cabellio (Cavaillon) et Avennico. Ils étaient vraisemblablement à l'origine dans la sphère d'influence des Allobroges ou des Voconces.

Bibl. : Strabon, *Géogr.*, IV, 1 ; Pomponius Mela, *Chor.*, II, 5 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 10.

CAVARILLOS. Chef de l'infanterie des Éduens après Litaviccos, en 52 av. J.-C, fut fait prisonnier par César dans la bataille qui se déroula la veille du repli de Vercingétorix sur Alésia.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 67.

CAVARINOS. Roi des Sénons transalpins, imposé par César en 58 ou 57 av. J.-C. comme successeur de son frère Moritasgos. Fut destitué et banni par sa *civitas* en 54 av. J.-C.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, V, 54, VI, 5.

CAVAROS. Voir CAUAROS.

Cave. Les sites d'habitat laténiens présentent quelquefois, plus particulièrement pendant la période du IIe-Ier siècle av. J.-C., des fosses dont les observations réalisées à partir des fouilles récentes confirment la fonction comme caves, utilisées pour la conservation des denrées périssables. Elles étaient probablement équipées de parois en bois et recouvertes par le plancher de la maison, percé d'une trappe d'accès.

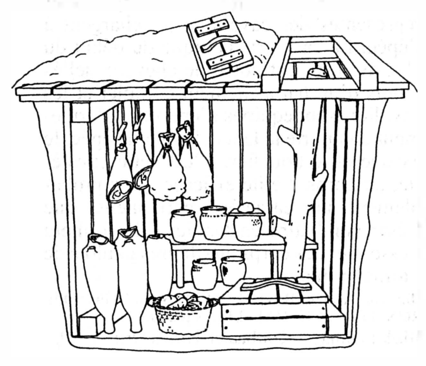


Fig. 46

C'est probablement dans ces caves qu'il faut chercher l'origine des locaux souterrains qui constituent un des traits originaux des maisons gallo-romaines.
Bibl. : Poux 1997.
Fig. 46 : Reconstitution d'une cave de l'habitat de Bâle-*Gasfabrik* : c'est une fosse boisée située sous le plancher, dans laquelle on descend par une trappe ; fin du IIe s. av. J.-C. ou première moitié du siècle suivant.

CAVILLONUM. Voir CABILLONUM.

CECE-MILOS (Fejér, Hongrie). Nécropole laténienne à inhumation d'une quinzaine de tombes : torque à quatre éléments discoïdaux et faux tampons (fin du IVe s. av. J.-C. ou début du siècle suivant).
Bibl. : Petres 1971.

Ceinture. Les ceintures féminines d'apparat sont attestées par des éléments métalliques depuis la période hallstattienne, où des exemplaires revêtus en tôle de bronze décoré par estampillage au repoussé indiquent l'importance accordée à cet élément du costume qui a dû servir d'indicateur visuel du rang ou de la fonction. Les ceintures féminines des Ve et IVe s. av. J.-C. sont généralement plus modestes et ne présentent aucune ornementation significative. Il en est autrement au IIIe s. av. J.-C., où on voit apparaître, notamment en Celtique danubienne, de riches ceintures en bronze coulé, souvent rehaussées de corail ou d'émail (matières censées en augmenter la charge magique) et munies d'un dispositif de crochets, formés généralement en protomés animaux (chevaux ?), qui permettait non seulement d'agrafer la ceinture, mais aussi de disposer en feston la longue extrémité ornée de pendeloques vasiformes.

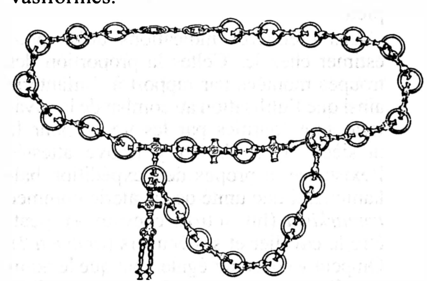


Fig. 47

Ces somptueuses ceintures étaient indiscutablement un signe du statut particulier de la personne qui ne se distingue pas toujours par d'autres parures d'un caractère exceptionnel. Ainsi, un certain

nombre de ces femmes ne portaient pas les anneaux de cheville qui semblent constituer en milieu danubien la prérogative des femmes de rang élevé. Singulièrement, ce type de ceinture semble disparaître, du moins dans les mobiliers funéraires, avec l'essor des oppida au IIe s. av. J.-C.

Ill. : Voir ÉMAIL.

Bibl. : Jovanović 1983 ; Krämer 1996a ; Stanczik et Vaday 1969 ; Werner 1962/1963.

Fig. 47 : Ceinture en bronze, rehaussé d'émail champlevé rouge sur certains éléments, de la riche tombe féminine à inhumation n° 37 de Manching*-Steinbichel, Bavière (longueur totale env. 152 cm) ; deuxième moitié du IIIe s. av. J.-C.

Ceinturon. Le ceinturon qui servait à suspendre au côté la longue épée laténienne était un élément très important de l'équipement militaire. Non seulement pour des raisons techniques — il devait être conçu de sorte à ce que le fourreau ne gêne pas les mouvements du guerrier —, mais aussi parce qu'il était apparemment doté d'une charge symbolique. On peut le déduire de son ornementation qui évoque, au Ve s. av. J.-C., les thèmes de l'Arbre de Vie et de la divinité masculine qui lui était associée (palmettes, paires de griffons ou autres monstres gardiens, tête humaine coiffée d'esses ou de la double feuille de gui), mais aussi du fait que des ceinturons qui appartiennent indiscutablement à l'équipement militaire apparaissent quelquefois, généralement en position non fonctionnelle, dans des sépultures féminines (évocation symbolique du conjoint ?).

La suspension à anneaux du Ve s. av. J.-C. connaîtra des modifications successives, parmi lesquelles figure l'utilisation d'anneaux creux, formés de deux coques de fine tôle de bronze serties par une gouttière. La raison de l'emploi de ces pièces très fragiles, connues dès le Ve s. av. J.-C. (Weiskirchen), reste inconnue. Leur vogue atteindra son apogée vers la fin du IVe s. av. J.-C.

Ce type de ceinturon fut remplacé après le début du siècle suivant par des ceinturons avec chaînes de suspension, généralement en fer, qui étaient associées au début à des anneaux (voir CERETOLO). Ce nouveau type de ceinturon, particulièrement efficace quant au maintien du fourreau par rapport au corps, connaîtra une vogue remarquable et deviendra une pièce essentielle de la panoplie guerrière des Celtes du IIIe s. av. J.-C., du sud-ouest de la France actuelle jusqu'aux régions balkaniques. Il sera remplacé vers le début du siècle suivant par un ceinturon plus léger qui associe de nouveau des anneaux creux à une simple agrafe (voir NOVO MESTO).

Bibl. : Raftery 1988 ; Rapin 1987, 1991, 1993, 1995.

CELADA MARLANTES (Campo de Enmedio, Cantabrie, Espagne). Castro cantabre exploré partiellement en 1968-1969. Les matériaux recueillis (céramique peinte et estampée de type celtibérique, modelée ou façonnée au tour, fibules, outils, armes), indiquent une occupation appartenant principalement au IIe-Ier s. av. J.-C.

Bibl. : García Guinea 1997.

CELJE (Slovénie). Important dépôt, découvert fortuitement dans le centre de la ville, dans le lit du fleuve Savinja. Il comprenait à l'origine environ trois mille monnaies celtiques en argent, du type des petites émissions du Norique. D'autres objets laténiens ou importés trouvés dans le fleuve témoignent des contacts commerciaux à longue distance d'un centre qui avait précédé sur le site la ville romaine de Celeia.

Musée : Celje.

Bibl. : Guštin 1984 ; Kos 1977 ; Lazar 1996.

CELLES (dép. Cantal, France). Importante découverte, considérée généralement à caractère funéraire, dans un tertre circulaire d'environ 20 × 25 m, haut de 1,8 m. La nature peu commune du contexte permet d'envisager d'autres possibilités, par exemple un sacrifice d'un type particulier, ou un habitat détruit accidentellement. Une épaisse couche de cendres (15 cm) mélangées de charbons, recouverte d'une couche d'argile cuite (30 cm), d'une couche d'argile crue (30 cm) et enfin de pierres plates de phonolithe, contenait un assortiment d'outils variés (plane, limes, scie, marteaux, tranchet, ciseaux, gouges, poinçon, serpes,

couteaux ; on y a reconnu récemment l'attirail d'un tablettier-cornetier, analogue à celui de ces artisans au XVIIIe s.), associés à un compas à bras mobile, un umbo de bouclier, une pointe de lance, des ferrures, deux meules d'un moulin rotatif en lave basaltique et à huit poteries de formes différentes dont un vase peint de belle facture. L'ensemble pourrait être daté du IIe s. av. J.-C.

Musée : Saint-Germain-en-Laye.

Bibl. : Déchelette 1927 ; Guillaumet 1996 ; Pagès et coll. 1903.

CELTES HISTORIQUES. Ce terme est généralement utilisé pour désigner les Celtes laténiens qui furent à l'origine de l'expansion, attestée par les sources écrites, vers l'Italie et les territoires danubiens, de sorte à les distinguer, d'une part de leurs ascendants du premier âge du fer qui constituent le groupe centre-occidental de la civilisation de Hallstatt, d'autre part de populations contemporaines, de langue également celtique mais de culture différente (Celtibères et autres Celtes hispaniques, Celtes de l'aire culturelle de Golasecca en Italie).

CELTIBÈRES (gr. *Κελτιβηρας*). Ce terme n'indique pas un peuple composite, mélange de Celtes et d'Ibères, mais les populations celtiques installées au moins depuis l'âge du bronze sur les plateaux de l'intérieur de la Péninsule, de souche celtique mais fortement imprégnées de culture ibérique. Les auteurs anciens rangent parmi les Celtibères différents peuples de la région du cours moyen de l'Èbre et de la Meseta, mais les données sont souvent divergentes. La détermination d'une culture celtibérique qui se forma par acculturation à partir d'influences issues du monde ibérique mais qui présente des caractères spécifiques, la différentiation de la diffusion de toponymes de souche celtique (en -briga) et ibériques (en -ili- ou -ilu-), des anthroponymes et des noms de peuples attestés par les inscriptions monétaires, permettent de diviser la Péninsule en deux grandes aires linguistiques séparées par une ligne qui va approximativement des Pyrénées à l'embouchure du Guadiana. Les peuples qui se situaient à l'est de cette ligne appartenaient au domaine ibérique (considéré comme non indo-européen), ceux du centre et de l'ouest au domaine celtique ou plus généralement indo-européen. Les Celtibères formaient le noyau de ce groupe occidental, dans le bassin moyen de l'Èbre et le bassin supérieur du Douro. Les principaux peuples celtibères étaient les Arévaques, les Berones, les Carpétans (au moins en partie), les Lusones, les Turmoges, les Pelendones et les Vaccéens. Leurs voisins occidentaux, les Cantabres, Astures et les peuples de la Galice actuelle, ainsi que ceux qui habitaient le nord du Portugal appartenaient également au moins en partie à la famille celtique. Un autre groupe de populations de souche celtique occupait le sud-ouest de la Péninsule (voir CELTICI).

Bibl. : Polybe, *Hist.*, III, 5, 17, XI, 31, XIV, 7 *sqq.* ; César, *G. civ.*, I, 38 ; Diodore, *Bibl. hist.*, V, 33 *sqq.* ; Strabon, *Géogr.*, I, 2, III, 2 *sqq.* ; Tite-Live, *Hist. rom.*, XXI, 43 *sqq.* ; Pline, *H.N.*, III, 13 *sqq.* ; Florus, *Epit. Gest. Rom.*, I, 33 *sqq.* ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 6 *sqq.*

Almagro-Gorbea 1995 ; Almagro-Gorbea et Lorrio 1993 ; *Celtas en el valle medio del Ebro* 1989 ; *Celtas en la peninsula iberica* 1991 ; *Celtiberos* 1988 ; Fatás 1982 ; Fatás et coll. 1989 ; Marco 1990 ; Montenegro et coll. 1989 ; Untermann 1983.

CELTICI (gr. *Κελτικοι*). Peuple du nord-ouest de la péninsule Ibérique qui était installé à proximité du *Promontorium celticum* (cap Nerion de Strabon, actuel cap Touriñan).

D'autres Celtici, apparentés selon Strabon aux précédents, habitaient dans le *Cuneus ager*, entre le promontoire Sacré (l'actuel cap Saint-Vincent au sud-ouest de la Péninsule) et le cours de l'Anas (Guadiana). C'est probablement à ce peuple du sud-ouest de la péninsule Ibérique que se réfère Hérodote lorsqu'il localise les Celtes après les Colonnes d'Hercule (Gibraltar), avant les Cynètes.

Bibl. : Hérodote, *Hist.*, II, 33, IV, 49 ; Strabon, *Géogr.*, III, 3, 5.

CELTILLOS. Notable des Arvernes qui aurait (en tant que magistrat suprême de cette cité ?) « dominé l'ensemble de la Gaule » (« *...principatum Galliae totius obtinuerat...* ») et aurait été tué par ses compatriotes parce qu'il aspirait à la

royauté. C'était le père de Vercingétorix. La disparition du personnage rapportée par César devrait donc se situer vers la fin du premier tiers du Ier s. av. J.-C. ou peu après.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 4.

Celto-italique. Terme utilisé pour désigner les formations, culturellement et ethniquement composites, issues de l'installation de groupes celtiques en Cispadane, à la suite de l'invasion historique du début du IVe s. av. J.-C. L'analyse archéologique des matériaux connus laissés par les deux grands peuples celtiques de la région, les Sénons et les Boïens, indique en effet non seulement la forte influence culturelle du milieu gréco-étrusco-italique, essentielle pour l'évolution de l'art celtique au IVe s. av. J.-C., mais également la présence, à l'intérieur de ces groupes, d'éléments d'indiscutable ascendance indigène : ombrienne, ligure et même étrusque. L'apogée de ce processus d'acculturation semble se situer vers la fin du IVe s. et le début du siècle suivant. La défaite des Sénons, en 283 av. J.-C., constitue un tournant à partir duquel s'accroît l'importance de la composante laténienne, du moins dans les mobiliers funéraires. Ce fait est interprété généralement comme le symptôme d'un regain d'influence du milieu transalpin, accompagné d'un arrêt du processus d'intégration de l'élément celtique dans le cadre péninsulaire.

CELTOLIGURES (gr. *Κελτολιγυες*). Nom donné aux populations proches du littoral méditerranéen de l'actuelle Ligurie et de la Provence. Il semble avoir été employé pour la première fois par l'historien grec Timée, vers le début du IIIe s. av. J.-C. On suppose généralement qu'il s'agit de populations dont la souche ligure, indigène et déterminante, considérée elle-même par certains comme celtique, a été enrichie d'importants apports humains et culturels de la part des Celtes dits historiques.

Bibl. : Strabon, *Géogr.*, IV, 6.

Celtomachie. Scène de combat contre des Celtes, particulièrement répandue dans les arts grec et étrusque à partir du IIIe s. av. J.-C. On considère quelquefois comme la plus ancienne scène de ce genre le combat entre un cavalier étrusque et un fantassin nu armé d'une l'épée et d'un bouclier, représenté sur une stèle funéraire du Ve s. av. J.-C., trouvée à Bologne. Il paraît peu vraisemblable qu'il puisse s'agir d'une allusion à d'éventuels conflits contemporains entre Celtes et Étrusques, car le répertoire de ces monuments semble puiser exclusivement dans le domaine du symbolisme funéraire. Peut-être s'agit-il cependant d'une représentation de cette nature, une scène des jeux organisés en honneur du défunt, le duel contre un guerrier celte. La vogue des représentations de combats opposant des Celtes à des Grecs ou à des Étrusques ne semble se développer qu'au IIIe s. av. J.-C., après l'expédition en Grèce et l'installation des Galates en Asie Mineure. La celtomachie devient alors, aux côtés de la gigantomachie et de l'amazonomachie, la représentation emblématique de la lutte contre les forces chaotiques de la barbarie, supposée victorieuse pour les forces de l'ordre et de la lumière, mais devant être sans cesse renouvelée. C'est ce qui explique sa fréquence dans le domaine funéraire, notamment sur les urnes étrusques. Il va de soi que les victoires des souverains de Pergame sur les Galates offrirent le prétexte à des représentations importantes dans ce domaine, picturales ou sculpturales. Elles étaient cependant souvent allusives, ne représentant que les vaincus, dans une posture qui ne laisse aucun doute quant au résultat (Gaulois mourant et Gaulois se suicidant après avoir tué son épouse, du grand monument de l'acropole de Pergame). On peut également rattacher aux celtomachies la variante particulière où des guerriers celtes pillards sont mis en déroute par l'intervention d'une divinité (voir CIVITALBA).

Bibl. : *Celtes en Italie* 1987 ; *Celtes* 1991 ; *Expansion des Celtes* 1983 ; *Galli e l'Italia* 1978 ; Kruta et Manfredi 1999.

CELTOSCYTHES (gr. *Κελτοσκυθαι*). Nom donné à des groupes de Celtes fortement mélangés aux populations indigènes qui vivaient entre le IIIe et le Ier s. av. J.-C. dans les contrées proches du littoral occidental de la mer Noire, dans la

région du delta du Danube et le sud de l'Ukraine actuelle.
Bibl. : Strabon, *Géogr.*, I, 2 ; Plutarque, *Marius*, 11.

CENABUM, ou Genabum. Important oppidum et port fluvial des Carnutes sur la Loire, aujourd'hui Orléans. Sa position sur la frontière avec les Bituriges rend improbable sa fonction d'agglomération centrale qui devait être plutôt assumée par l'oppidum de Chartres. Les activités commerciales de Cenabum étaient suffisamment importantes pour que des marchands romains s'y soient installés déjà bien avant la guerre des Gaules. Leur massacre, au tout début de l'année 52 av. J.-C., donnera le signal du soulèvement général. L'oppidum fut pris, pillé et incendié par César dans les mois suivants et resta apparemment pendant au moins un an dans un état très provisoire.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 3, 11, 14, 17, VIII, 5, 6 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 2 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 8.

CENIMAGNI. Petit peuple installé en 54 av. J.-C. à proximité de l'estuaire de la Tamise.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, V, 21.

CENISOLA. Voir GENICCIOLA.

CÉNOMANS (lat. *Cenomani*). 1. Voir AULERQUES (2).

2. Peuple celtique immigré en Italie vers le début du IVe s. av. J.-C., selon la tradition légendaire à partir du noyau homonyme installé en Gaule. Il était installé dans la région délimitée approximativement par le Pô, l'Oglio, les premiers contreforts alpins dans les environs du lac de Garde et le cours du Tártaro (ou de l'Adige ?). Sa principale agglomération était Brixia (aujourd'hui Brescia). On lui attribue aussi la ville de Bergomon (Bergame). La colonie de Cremona (Crémone) aurait été fondée sur son territoire. Les Cénomans pratiquèrent avec les Vénètes, leurs voisins orientaux, une politique favorable à Rome et furent, jusqu'à la victoire de Rome au début du IIe s. av. J.-C., les adversaires constants des Insubres, leurs voisins celtiques occidentaux, et de leurs alliés Boïens. La nécropole de Carzaghetto constitue actuellement, avec les tombes de Gottolengo et de Castiglione delle Stiviere le plus ancien témoignage laténien connu du territoire cénoman (fin du IVe s. av. J.-C. et début du siècle suivant). Les nécropoles plus récentes de Remedello et Valeggio sul Mincio appartiennent déjà principalement à la phase gallo-romaine du IIe s. av. J.-C. Les dépôts du site de Manerbio (monnaies et pièces de harnachement en argent) suggèrent la possibilité d'un sanctuaire fédéral en ce lieu, datable d'une époque où le rôle des Cénomans avait été renforcé par la victoire romaine. L'aire comprise entre Povegliano et Vigasio semble avoir été leur centre dans l'actuelle province de Vérone entre la fin du IIIe s. av. J.-C. et le Ier s. av. J.-C.
Ill. : voir ITALIE.
Bibl. : Polybe, *Hist.*, II, 17 ; Cicéron, *Pro Balbo* 14 ; Diodore, *Bibl. hist.*, XXIX, 14 ; Tite-Live, *Hist. rom.*, V, 35, XXI, 55 *sqq.* ; Strabon, *Géogr.*, V, 1 ; Ptolémée, *Géogr.*, III, 1 ; Pline, *H.N.*, III, 130.
Arslan 1975 ; *Dalla terra al museo* 1996 ; De Marinis 1986 ; Kruta 1983a, 1988 ; Salzani 1986.

CENTARETOS. Galate d'Asie Mineure. Selon une histoire qui aurait été rapportée par Phylarque, un auteur du IIIe s. av. J.-C., il aurait tué au combat Antiochos (probablement Antiochos de Syrie, dit Hiérax, qui périt vers 227 av. J.-C.) et se serait emparé de son cheval. Ce dernier l'aurait entraîné à son tour dans la mort en se jetant dans un précipice.
Bibl. : Pline, *H.N.*, VIII, 158.

Céramique. Voir POTERIE. — estampée : voir ESTAMPILLE. — graphitique et graphitée : voir GRAPHITE.

CERDICIATES. Peuple celto-ligure, installé au sud du Pô dans l'Apennin, dans le voisinage des Anares.
Bibl. : Tite-Live, *Hist. rom.*, XXXII, 29.
Dobesch 1980, p. 376.

Céréales. Voir AGRICULTURE.

CERETOLO (c. Casalecchio, prov. Bologne, Italie). Découverte fortuite, en 1877, de la riche sépulture à inhumation d'un guerrier, sur un terrain qui révéla

successivement, en 1932 et 1989-1991, des vestiges appartenant à une nécropole bouleversée par les travaux agricoles, située une centaine de mètres à l'est de la nécropole de Casalecchio, « zone A » du site. La tombe de 1877 doit probablement sa conservation à une profondeur supérieure à celle des autres tombes. Son caractère exceptionnel en fait le pendant un peu plus récent de la tombe de chef de la nécropole voisine.

Le mobilier comprenait une panoplie complète (épée avec fourreau et chaîne de suspension associée à de grands anneaux, pointe de lance, umbo de bouclier, forces, rasoir), une fibule en bronze, variante tardive du type Münsingen, deux grandes fibules en fer du type La Tène II, un brassard tubulaire en bronze, dix-sept pions en pierre d'un jeu dont la table devait être en matière périssable, et une cruche en bronze d'origine étrusque à l'anse figurant un éphèbe nu esquissant un pas de danse. Considéré comme représentatif du contexte de l'apparition des fibules de type La Tène II, ce mobilier très homogène (contrairement à une affirmation récente, privée de fondement) reste un jalon important dans l'évolution de l'équipement militaire laténien, non seulement en Italie. Il est daté actuellement dans le deuxième quart du IIIe s. av. J.-C.

Musée : Bologne.

Bibl. : Kruta Poppi 1979 ; Ortalli 1995 ; Vitali 1992.

Cerf. Le cerf était associé depuis l'âge du bronze à des divinités masculines et surtout féminines (solaires et lunaires ?). On le voit ainsi conduit au sacrifice sur le chariot de Strettweg, consacré à une divinité féminine qui pourrait être l'équivalent de l'Artémis grecque. C'est aussi l'un des rares animaux représentés à l'époque hallstattienne. Moins fréquent dans l'iconographie laténienne, il figure néanmoins sur quelques œuvres, notamment un des deux groupes fragmentaires de statues en bois, variantes du thème de l'Arbre de Vie, découvertes à Fellbach-Schmiden et datables vers la fin du IIe s. av. J.-C. La tombe rituelle d'un cerf de la nécropole marnienne de Villeneuve-Renneville, du Ve s. av. J.-C., confirme pleinement l'association de l'animal à un culte celtique particulier.

CERINASCA D'ARBEDO. Voir TESSIN.

CERNAY-LES-REIMS (Marne, France). Plusieurs sites, probablement à caractère funéraire, attestent une occupation pendant toute la période laténienne : le lieu-dit « Les Barmonts » a ainsi livré, avec d'autres matériaux, principalement du IVe s. av. J.-C., un torque bien connu à décor figuré ; dans le site du « Champ Dolent » ont été trouvées des fibules de Nauheim illustrant la phase la plus récente.

Musées : Reims, Saint-Germain-en-Laye.

Bibl. : Bretz-Malher 1971 ; Charpy 1995 ; Charpy et Roualet 1991.

CERNE ABBAS (Dorset, Grande-Bretagne). Gigantesque figure d'une divinité masculine représentée nue et dotée d'une massue, par une tranchée entaillée dans la craie d'une colline. Difficile à dater, elle fut probablement réalisée à l'époque romano-britannique.

CERNON-SUR-COOLE (dép. Marne, France). Site connu principalement par la découverte, en 1897, d'une sépulture à incinération isolée dont le mobilier (grande urne avec panoplie guerrière) comportait un des fourreaux d'épée en fer les plus richement décorés connus à ce jour ; développée sur les deux faces, l'ornementation est particulièrement bien conservée sur la plaque de revers. L'ensemble est daté actuellement du second quart du IIIe s. av. J.-C. et se trouve au musée municipal de Châlons-en-Champagne. Une nécropole plus ancienne, appartenant au faciès marnien du Ve s. av. J.-C., a été également reconnue et explorée sur le site dit le « Moulin Brûlé ».

Ill. : voir ART.

Musée : Châlons-en-Champagne.

Bibl. : Duval P.-M. et Kruta 1986.

ČERNOV (c. Ježkovice, Moravie, Rép. tchèque). Habitat fortifié du début de la période laténienne, sur un des contreforts orientaux en forme d'éperon (altitude 745 m) du massif de Drahanská

vrchovina. La partie centrale d'environ 2,3 hectares est entourée d'un rempart qui est double sur le côté nord, le plus accessible, où se trouve une aire extérieure d'environ 6,3 hectares, défendue également par un rempart. Les fouilles conduites à partir de 1987 dans l'espace intérieur ont livré de la poterie caractéristique de la phase laténienne initiale (poteries estampées, graphitiques et poteries communes de tradition hallstattienne), une meule quadrangulaire, ainsi qu'un très important dépôt de dix-neuf objets en fer (clé, socs d'araire, coutelas, ciseau à bois, haches à douille), également du Ve s. av. J.-C.
Bibl. : Čižmář 1990, 1993.

CERNUNNOS (litt. « le Cornu »). La divinité, désignée par ce nom sur un des éléments du monument de Lutèce connu sous le nom de pilier des Nautes, y est coiffée de bois de cerf sur lesquels sont accrochés des torques. Sans être nommée, cette divinité aux bois de cerf associée au torque est représentée avec des animaux sur une des plaques intérieures du bassin de Gundestrup, ainsi que sur une gravure rupestre attribuée à l'âge du fer du Valcamonica et des monuments d'époque romaine (stèle du musée de Reims où le dieu cornu est représenté en dispensateur de richesse, assis en tailleur entre Apollon et Mercure, au-dessus d'un taureau à tête de griffon et d'un cerf). Il s'agit incontestablement d'une divinité très importante qui est quelquefois identifiée au Dis Pater, souverain du monde souterrain, mentionné par César parmi les principaux dieux gaulois. Une inscription gallo-grecque du IIIe s. av. J.-C. à Montagnac (Hérault), dédicace au dieu d'Alisontea nommé Karnonos, s'adresse peut-être à cette même divinité.



Fig. 48

Bibl. : Duval P.-M. 1976 ; Savignac 1994.
Fig. 48 : Représentation du dieu Cernunnos, aux oreilles pointues d'animal et cornes de cerf, du pilier des Nautes de Lutèce, identifiée par l'inscription [C]ERNUNNOS ; règne de Tibère (14-37 apr. J.-C.).

CERRIG-Y-DRUDION (Denbighshire, pays de Galles, Grande-Bretagne). Bol suspendu (lampe ?) en bronze, fragmentaire, au rebord horizontal finement gravé d'une version laténienne de la chaîne de palmettes, très proche de certaines réalisations continentales du début du IVe s. av. J.-C. C'est la raison qui a conduit à considérer cette œuvre comme un des plus anciens témoignages de l'art celtique insulaire (daté traditionnellement, sans aucune certitude, du IIIe s. av. J.-C.).
Musée : Cardiff.
Bibl. : *Early Iron Age Art in Wales* 1968 ; Fox 1958.

CERRO DEL BERRUECO (prov. Avila, Espagne). Habitat fortifié sur hauteur à remparts multiples. Le site a été occupé depuis le néolithique et plus particulièrement à l'âge du bronze final (première phase de la culture dite de Cogotas). Les matériaux de l'âge du fer, moins riches, comportent quelques fibules appartenant à des formes laténiennes. Des statues de *verracos* se trouvent dans les environs.
Musée : Salamanque.
Bibl. : Lenerz-De Wilde 1991.

CERTOSA, LA (c. Bologne, Italie). Nécropole étrusque, utilisée principalement au Ve s. av. J.-C., de la ville de Felsina, située sur la périphérie occidentale de la ville de Bologne. Son nom est associé à une forme de fibule adoptée par les Celtes transalpins au Ve s. av. J.-C. Elle a été utilisée dans certaines régions proches de l'Italie jusqu'au IIIe s. av. J.-C.

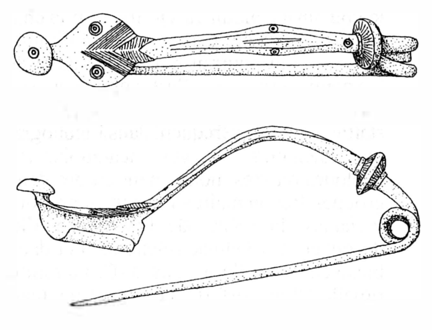


Fig. 49

Musée : Bologne.
Bibl. : Zannoni 1883.
Fig. 49 : Fibule en bronze de type La Certosa, de la tombe n° 44/1 du Dürrnberg* près de Hallein, Autriche (long. 15 cm) ; deuxième moitié du ve s. av. J.-C.

Cervesia (fr. cervoise, esp. *cerveza*, port. *cerveja*). Sorte de bière consommée par les Celtes. Elle était brassée à partir de malt et probablement aussi de houblon.
Bibl. : Denys d'Halicarnasse, *Ant. rom.*, XIII, 11 ; Pline, *H.N.*, XXII, 164.

ČESKÉ LHOTICE (Bohême, Rép. tchèque). Oppidum en Bohême orientale, exploré à partir de 1971. Parmi les résultats les plus intéressants, la découverte d'une forge installée dans une construction à poteaux, avec la pierre qui portait l'enclume, des outils et de nombreuses traces d'activité.
Bibl. : Drda et Rybová 1997 ; Princ 1974, 1981, 1986.

CEUTRONES. 1. Petit peuple belge attesté en 54 av. J.-C., probablement un *pagus* des Nerviens.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, V, 39.

2. Petit peuple des Alpes qui habitait la haute vallée de l'Isère, l'actuelle Tarentaise.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 10 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 6 ; Pline, *H.N.*, XI, 240.

CEVENNA, ou Cebenna. Actuel massif des Cévennes.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 8, 56.

Chagrinage. Terme introduit par l'archéologue J.-M. De Navarro pour désigner un traitement de la surface des fourreaux d'épées laténiens, répandu surtout au IIe s. av. J.-C., qui évoque vaguement le grain d'une peau chagrinée.
Bibl. : De Navarro 1972.

CHÂLONS, camp de. Vaste terrain d'exercice militaire créé au XIXe s. à une quinzaine de kilomètres au nord de la ville de Châlons-en-Champagne (dép. Marne, France) et connu aujourd'hui généralement sous les noms de Camp de Mourmelon (entre la Vesle et Suippes) et Camp de Suippes (au nord de l'agglomération). De nombreuses pièces archéologiques figurent sous cette provenance dans les collections constituées au XIXe s., notamment celle du musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye. Certaines proviennent de l'exploitation des nécropoles de la zone militaire par des fouilleurs locaux, d'autres appartiennent simplement à des lots d'objets acquis par Napoléon III lors de sa présence aux manœuvres du Camp de Châlons. Une partie de ces lots, impossible à déterminer, peut provenir également des communes limitrophes aux terrains militaires.

CHALON-SUR-SAÔNE (dép. Saône-et-Loire, France). Site de l'emporium fluvial de Cavillonum. D'importantes trouvailles d'objets laténiens proviennent des dragages du lit de la Saône, aussi bien à Chalon même que dans son voisinage immédiat. Il s'agit d'armes (épées laténiennes), mais également d'autres objets métalliques (voir BROCHE, CADENAS).
Bibl. : Déchelette 1913.

CHAMALIÈRES (dép. Puy-de-Dôme, France). Texte gaulois d'une soixantaine de mots disposé sur douze lignes, gravé en cursive latine sur une tablette de plomb de 6 × 4 cm, découverte en 1971 avec plusieurs milliers d'ex-voto en bois dans la source sacrée d'un site thermal de l'ancien territoire des Arvernes, au lieu-dit la « Source des Roches », objet d'un culte depuis la première moitié jusqu'au dernier quart du Ier s. apr. J.-C. Il fut pendant longtemps le plus long document continu en langue gauloise. Ce texte à caractère magique qui débute par l'invocation du dieu Maponos serait, selon les différentes interprétations, soit une défixion (formule magique) dirigée contre un groupe de personnes citées par leurs noms, soit, moins vraisemblablement, la garantie d'un serment prêté par ces mêmes personnes. Il se terminerait, selon l'interprétation adoptée, soit par une imprécation, soit par la formule du serment.
Musée : Clermont-Ferrand.
Bibl. : Fleuriot 1977 ; Lambert 1979, 1987, 1995 ; Lejeune et Marichal 1977 ; Meid 1989 ; Savignac 1994 ; Schmidt 1981.

CHAMPAGNY. Voir GEMPENACH.

Champs. Certaines régions d'Europe, abandonnées par les cultures agricoles, notamment à la suite de variations climatiques qui y ont favorisé le développement de tourbières, ont conservé les traces des limites des champs, formées à l'origine soit par des fossés, soit par des haies contre lesquelles s'accumulaient les matériaux déplacés par les labours ou rejetés lors de nettoyages. Des cas particulièrement nombreux en ont été observés et étudiés en Grande-Bretagne. Ces anciens champs, qualifiés traditionnellement de « celtiques », appartiennent en fait à différentes périodes. L'analyse des données a permis de distinguer la formule qui paraît prédominante pendant l'âge du fer préromain : des terrains alignés de plan rectangulaire allongé dont la superficie la plus fréquente semble se situer entre dix et quinze ares et correspondre à une journée de labour à l'araire. Le paysage des campagnes habitées par les Celtes de l'âge du fer devait donc ressembler aux zones de bocage de nos jours.

Bibl. : Bowen 1961 ; Bowen et Fowler 1978 ; Fowler 1983 ; Fowler et Evans 1967 ; Fox A. 1954.

Champs d'urnes, culture des (abrév. CU, all. *Urnenfelderkultur*, angl. *Urnfields*, esp. *Campos de Urnas*, ital. *Campi d'Urne*). L'appellation de « champs d'urnes » désignait à l'origine les grandes nécropoles à incinération de tombes plates où les cendres du défunt, contenues dans une urne, étaient déposées dans une fosse. Ces cimetières, caractéristiques de l'âge du bronze récent et final de l'Europe centrale et septentrionale (où le complexe de champs d'urnes qui couvre la Saxe, la Pologne et le nord de la Bohême, de la Moravie et de la Slovaquie, porte depuis 1872 le nom de « culture lusacienne »), ont été jadis considérés comme le point de départ d'une première expansion des populations de souche celtique, responsable notamment de la celtisation (ou de l'indo-européisation) de nombreuses régions d'Europe à partir de l'Allemagne actuelle et des régions limitrophes. C'était notamment le cas de la péninsule Ibérique et du Languedoc voisin, où l'arrivée et l'installation de groupes incinérants, vers la fin du IIe millénaire av. J.-C., était associée à l'origine des populations celtiques de ces régions. Contrairement à cette hypothèse, les études conduites récemment montrent que l'évolution de ces champs d'urnes du nord-est de la Péninsule, quelle que soit leur appartenance ethnique initiale, aboutit aux Ibères historiques, une population dont la langue est considérée comme étrangère à la famille indo-européenne.

Il apparaît aujourd'hui que l'émergence des champs d'urnes ne peut être dans tous les cas considérée comme le résultat de mouvements de populations d'origine centre-européenne : il s'agit apparemment en premier lieu de la diffusion généralisée d'un rite funéraire étroitement lié à des croyances religieuses, dont l'adoption n'était pas nécessairement la conséquence d'une migration.

Le dernier quart du IIe millénaire av. J.-C. fut incontestablement une des périodes mouvementées de l'Europe ancienne et certainement aussi une époque de déplacements de populations. Ce fut aussi une période de développement des échanges et des contacts à longue distance, clairement attestés par la large diffusion d'objets en bronze dont certains furent découverts à des centaines de kilomètres de leur région d'origine. La vogue de certaines formes de vases métalliques a certainement conduit les potiers de différentes régions à s'en inspirer, conférant ainsi une ressemblance à des productions autrement indépendantes.

L'étude comparative des différents faciès regroupés sous l'appellation très générale de champs d'urnes montre aujourd'hui que ce complexe ne présente pas une homogénéité telle qu'il puisse être considéré comme l'expression d'un ensemble ethnique. Il est cependant certain que la plupart des faciès des champs d'urnes d'Europe centrale et occidentale issus du substrat local antérieur appartenaient à des populations de souche celtique. On peut considérer comme emblématique à ce propos la situation de la Bohême, où l'évolution des faciès de la partie du pays située au sud de l'Elbe (culture de Knovíz-Štítary et culture de Milaveč) conduit directement aux populations celtiques de culture laté-

nienne du Ve s. av. J.-C., tandis que les groupes lusaciens qui habitaient au nord de l'Elbe appartenaient apparemment à un autre ensemble ethnique.

CHANDOSSEL (cant. Fribourg, Suisse). Bracelet en bronze isolé à palmettes transformées en ébauches de visages.
Bibl. : Megaw 1974.

Char. Les véhicules à roues sont connus en Europe depuis le IIIe millénaire av. J.-C. Les Celtes, réputés comme excellents charrons et inventeurs de certains types de véhicules (le nom même du char, « carros », serait d'origine celtique), étaient donc les héritiers d'une longue tradition de construction et d'utilisation de ces véhicules. Le char a été cependant dès ses débuts non seulement utilitaire mais a assumé une fonction symbolique, car il était associé à la course du soleil. Des chars rituels, généralement à quatre roues, sont ainsi connus de l'âge du bronze européen (IIe millénaire av. J.-C.) avec de nombreuses représentations. Ils figurent notamment dans le répertoire des gravures rupestres de différentes régions. Les représentations de l'art figuré dit des situles des Vénètes et de leurs voisins (VIIe-Ve s. av. J.-C.) donnent une bonne idée de la variété et de l'utilisation de ces véhicules à deux ou quatre roues (voir KUFFERN).

L'utilisation funéraire du char, attestée en Grèce dès le IXe s. av. J.-C. (représentations du transport du défunt vers le bûcher funéraire, une cérémonie dite *ekfora*, sur les cratères du Céramique d'Athènes ; l'usage funéraire du char est mentionné également chez les Scythes par Hérodote) est caractéristique chez les Celtes du milieu dit « princier » et débute dès la première moitié du VIIe s. av. J.-C. (voir GROSSEIBSTADT). Le véhicule d'apparat à quatre roues, signe du prestige du défunt et de sa fonction royale, deviendra désormais un élément caractéristique des tombes exceptionnelles d'Europe centrale où il est fréquemment associé au service à vin importé (voir BELL IM HUNSRÜCK, BYLANY, HOCHDORF, VIX). Les dernières tombes avec ce type de char peuvent être datées du tout début du Ve s. av. J.-C.

Le char à deux roues, utilisé pour la course ou le combat, est un des éléments que l'on peut considérer comme caractéristique du processus de formation de la culture laténienne. Il apparaît dans les différents foyers dès le deuxième quart du Ve s. av. J.-C., souvent dans un contexte encore fortement marqué par le substrat hallstattien (voir DÜRRNBERG, HOŘOVIČKY, HUNSRÜCK-EIFEL, MANĚTÍN, PERNANT, SOMME-BIONNE, ŽELKOVICE). Des tombes de guerriers avec des chars qu'accompagnent de riches pièces de harnachement se concentrent vers le début du IVe s. av. J.-C. dans la région de Reims en Champagne (voir BERRU, GORGE-MEILLET, LA, PRUNAY, SEPT-SAULX). Les dépôts funéraires de chars sont plus rares au IVe-IIIe s. av. J.-C., mais on connaît quand même plusieurs exemplaires de très grande qualité (voir WALDALGESHEIM, MEZEK). Le dépôt du char semble caractériser au IIIe s. av. J.-C. plus particulièrement des régions nouvellement occupées, aussi bien sur le continent (territoires danubiens, voir BREŽICE ; environs de Paris : voir BOUQUEVAL, NANTERRE) qu'en Grande-Bretagne (voir ARRAS).

La présence du char est généralement attestée uniquement par les pièces métalliques, plus ou moins nombreuses selon la qualité du véhicule : elles peuvent se limiter aux indispensables bandages, frettes et clavettes en fer, ces dernières munies quelquefois d'une tête en bronze ouvragée (voir AMPLEPUIS, MEZEK), mais peuvent aussi comporter des garnitures décoratives diverses, destinées aussi bien au caisson qu'au joug et au harnachement.

L'usage militaire du char, employé pour rompre les rangs de l'infanterie ennemie et la harceler, a été décrit notamment par Tite-Live (*Hist. rom.*, XXX, 27), à propos de la bataille de Sentinum (295 av. J.-C.), Polybe (*Histoires*, II) dans le récit de la bataille de Télamon (225 av. J.-C.), et César, lorsqu'il décrit les combats qui l'opposèrent aux troupes de Cassivellaunos en 54 av. J.-C. (*G. des Gaul.*, V, 16-20). Les Brittons auraient alors mobilisé contre l'armée romaine quatre mille chars, un chiffre qui aurait pu paraître excessif mais semble confirmé par certaines découvertes récentes qui montrent le

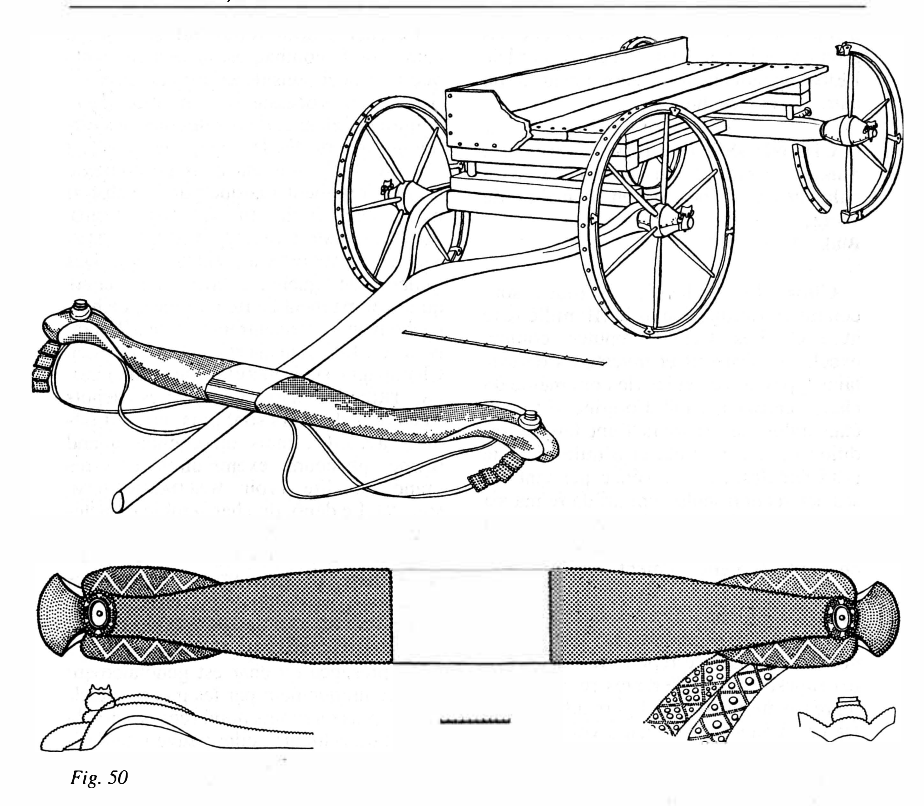


Fig. 50

nombre élevé de véhicules de ce type en milieu insulaire (voir GUSSAGE ALL SAINTS). Le char de guerre n'était plus alors utilisé de cette manière en Gaule, abandonné probablement depuis un certain temps au profit d'une cavalerie permanente et bien entraînée.

Ill. : Voir AUTRICHE, MEZEK, ROUE, SOMME-BIONNE.

Bibl. : Chytráček 1988 ; Dvořák 1938 ; *Keltski voz* 1984 ; *Vierrädige Wagen* 1987.

Fig. 50 : Reconstitution du véhicule de la sépulture à char de la culture de Bylany de Lovosice* (Bohême), avec la restitution du joug en bois richement orné de clous de bronze ; fin du VIIe s. av. J.-C. ou début du siècle suivant.

CHARME, LA (c. Troyes, dép. Aube, France). Mobilier probable d'une sépulture découverte avant 1875, date de la remise au musée. Deux pièces méritent un intérêt particulier : un bracelet en bronze orné de visages représentés de face, inscrits dans une pelte et réunis en paires par le sommet du crâne (quatre paires, dont une sur l'élément amovible du bracelet) ; une courte épée à poignée anthropomorphe à la lame incrustée d'un fil d'or ; deux anneaux de bronze (suspension ?) et cinq perles de verre bleu violacé complètent la trouvaille, apparemment homogène (sauf peut-être les perles qui seraient plus à leur place dans une sépulture féminine) et datable de la première moitié du IIIe s. av. J.-C.

Musée : Troyes.

Bibl. : *Art celtique en Gaule* 1983 ; Charpy et Roualet 1991 ; Duval P.-M. 1977 ; *Fastes des Celtes* 1995 ; Megaw 1970 ; *Tricasses* 1989.

Charpenterie. L'excellent niveau de la charpenterie celtique est attesté indirectement par les traces qu'ont laissées dans le sol les bâtiments, ainsi que par l'outillage, comparable à celui dont disposaient les charpentiers modernes avant l'introduction des machines. La connaissance d'assemblages sophistiqués à tenon et mortaise, ainsi que la qualité de la finition des éléments d'architecture sont attestées par les découvertes de pièces de bois travaillées, conservées en milieu aquatique (voir TÈNE, LA).
Bibl. : Guillaumet 1996.

Charronnerie. Les Celtes étaient réputés pour la qualité de leurs véhicules dont les éléments métalliques, souvent somptueux, figurent dans les tombes de l'élite aristocratique depuis le VIIe s. av. J.-C., permettant ainsi la reconstruction très fiable de certains types de chars à quatre et deux roues. Des éléments de chars, notamment des roues, furent également découverts en milieu aquatique, notamment sur le site de La Tène.
Bibl. : Guillaumet 1996.

CHARTRES. Voir **AUTRICUM**.

CHÂTEAUMEILLANT. Voir **MEDIOLANUM**.

CHÂTEAU-PORCIEN (dép. Ardennes, France). Le Porcien présente une importante concentration de vestiges du Ier s. av. J.-C., provenant majoritairement de découvertes fortuites, mais très significatifs. On peut constater notamment un nombre élevé d'objets de prestige (éléments du service à boisson tels que cruches du type Kelheim et garnitures métalliques de seaux) qui indiquent la présence de tombes aristocratiques (voir HANNOGNE). Le plateau de Nandin qui domine dans une position stratégique la rive droite de l'Aisne, d'une superficie d'environ cinquante hectares, pourrait avoir été le site d'un oppidum important des Rèmes.
Bibl. : Lambot et coll. 1994 ; Lambot et Méniel 1992.

CHÂTELLIER, LE (c. Le Petit Celland, dép. Manche, France). Oppidum situé sur un promontoire à une dizaine de kilomètres d'Avranches. Sa superficie est d'une vingtaine d'hectares. Les défenses principales, situées sur le côté est qui le plus accessible, sont constituées par un rempart du type *murus gallicus*, précédé par un fossé, une contrescarpe et un rempart extérieur plus bas, sans armature de bois, avec un fossé. La porte est d'un plan complexe, avec des ailes rentrantes dont une présente un plan à angle obtus qui renforce la défense ; l'accès est protégé par un ouvrage extérieur en forme d'équerre.
Bibl. : Wheeler et Richardson 1957.

CHÂTELLIER, LE, ou le Câtelier (c. Saint-Pierre-de-Varengeville, dép. Seine-Maritime, France). Oppidum d'une dizaine d'hectares sur un promontoire qui domine sur la rive droite, en aval de Rouen, la boucle de la Seine. La fouille du puissant rempart qui barre le promontoire du côté est, avec une porte à ailes rentrantes en son milieu, a révélé une levée de terre de type belge au sommet revêtu vers l'extérieur d'une couche de blocs de craie ; la dénivellation actuelle par rapport au fond du large fossé à fond plat est d'environ 9 m ; la ligne de défense extérieure, moins importante, est du même type.
Bibl. : Wheeler et Richardson 1957.

CHÂTENAY-MACHERON (dép. Haute-Marne). Inhumation déposée dans un sarcophage constitué par une pirogue monoxyle munie d'un couvercle ; le défunt était accompagné d'une longue épée laténienne, d'une épée courte à poignée anthropomorphe et d'une pointe de lance. Peut être datée du IIIe-IIe s. av. J.-C.
Musée : Saint-Germain-en-Laye.
Bibl. : Clarke et Hawkes 1955 ; Polenz 1982.

CHÂTILLON-SUR-GLÂNE (Fribourg, Suisse). Importante forteresse hallstattienne découverte en 1973. C'est un éperon, barré par un rempart précédé d'un fossé, qui domine le confluent de la Sarine et de la Glâne. Les fouilles conduites entre 1974 et 1988 ont livré un abondant matériel qui indique le rôle de relais joué par le site dans les trafics à longue distance : on y a decouvert non seulement une cinquantaine de fragments de céramique attique à figures ou à vernis noir, mais

également des fragments d'amphores, de la caractéristique poterie grise dite phocéenne de la région de Marseille et des fragments de poteries à bandes horizontales de type vénète. La céramique locale, très abondante, peut être comparée notamment à celle connue du mont Lassois. L'occupation du site peut être actuellement datée de la deuxième moitié du VIe s. av. J.-C. et du début du siècle suivant.
Musée : Fribourg.
Bibl. : *Celtes* 1991 ; Schwab 1976 ; Schwab et Kahil 1983 ; *Vix* 1997.

CHÂTILLON-SUR-INDRE (dép. Indre, France). Riche sépulture découverte en 1886. Elle contenait une courte épée à poignée anthropomorphe et incrustation d'or sur la lame, avec son fourreau ; un disque en bronze orné de quatre motifs giratoires à cinq branches courbes, une poêle une cruche importés, ainsi qu'un bassin en tôle de bronze.
Musée : Nantes.
Bibl. : *Art celtique en Gaule* 1983 ; Clarke et Hawkes 1955 ; Duval P.-M. 1977 ; Megaw 1970.

CHAUX-D'ARLIER.
Voir DOMPIERRE-LES-TILLEULS et RIVIÈRE-DRUGEON, LA.

CHAVÉRIA (dép. Jura, France). Importante nécropole de seize tumulus, explorée dans sa totalité entre 1965 et 1969. Les sépultures, inhumations et incinérations, semblent s'échelonner sur quatre générations de cinq groupes familiaux ayant vécu probablement principalement vers la deuxième moitié du VIIIe s. av. J.-C. Fait remarquable, neuf des tumulus contenaient une sépulture avec longue épée hallstattienne, soit en bronze soit en fer (contrairement à une idée répandue, les armes des deux métaux paraissent avoir été utilisées de manière contemporaine et non successivement). Le mobilier du tumulus n° 16 comprend également des pièces de harnachement de cheval.
Bibl. : *Âge du fer dans le Jura* 1992 ; Vuaillat 1977.

Chenet. Les chenets en fer, souvent avec des extrémités en forme de tête d'animaux, bovidés ou griffons, devaient jouer un rôle symbolique particulier chez les Celtes, car on les trouve depuis le Ve s. av. J.-C. dans certaines sépultures des membres de l'élite (voir HOŘOVIČKY). Ils figurent à la fin de l'époque laténienne dans des sépultures aristocratiques du milieu belge, aussi bien du nord de la Gaule que de l'île de Bretagne (voir AYLESFORD, BALDOCK). Le mot landier, autre nom du chenet, serait d'ailleurs d'origine gauloise. Voir aussi BEINE, MAILLERAYE-SUR-SEINE, LA et MUŠOV.
Bibl. : Milan 1981 ; Rybová et Motyková 1983.

CHENS (dép. Haute-Savoie, France). Quatre sépultures à inhumation découvertes accidentellement en 1928 : deux guerriers avec épées (une du type dit Hatvan-Boldog), lance et anneaux de ceinturon ; deux femmes avec bracelets, bague, fibules des types Duchcov et Münsingen. Datables vers la fin du IVe s. av. J.-C.
Musée : Genève.
Bibl. : Deonna 1929.

CHEPPE, LA (dép. Marne, France). Voir CAMP D'ATTILA.

Cheval. Le cheval occupe une place toute particulière dans l'iconographie de l'art celtique. Il constitua dès le premier âge du fer un des rares thèmes figurés de l'art hallstattien, probablement à cause de son lien avec la divinité solaire qu'évoquent également les oiseaux aquatiques, un autre sujet important que l'on trouve souvent représenté sur les mêmes objets. La place importante qu'il occupe dans l'art laténien est évidente surtout dans le domaine des images monétaires, où il est le sujet le plus fréquent du revers. Il y est souvent associé à des éléments végétaux et sa forme anthropocéphale, réalisée quelquefois en empruntant la tête de la divinité figurée sur le droit, confirme qu'il s'agit vraisemblablement de son avatar plutôt que de son acolyte. Le thème développé dans de nombreuses variantes sur les monnaies apparaît toutefois dès la phase initiale de l'art celtique, au Ve s. av. J.-C., avec la statuette de cheval à tête humaine et coiffure de double feuille de gui de la cruche à vin de Reinheim, ainsi qu'avec certaines fibules zoomorphes ou à masques (voir OBERWITTIGHAUSEN).

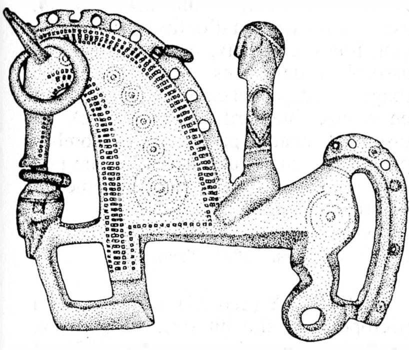


Fig. 51

Le cheval de la cruche de Waldalgesheim n'a plus de tête humaine, mais une palmette est représentée habilement sur son dos et ses flancs, de sorte à se confondre avec des détails de son anatomie. L'appartenance à la cavalerie, considérée comme l'élite militaire, est indiscutablement le reflet d'une appartenance au groupe social le plus privilégié et trouve fréquemment son expression dans l'évocation directe ou indirecte du cheval.
Bibl. : Almagro-Gorbea et Torres Ortiz 1999.
Fig. 51 : Fibule en bronze figurant un cavalier, probable insigne de l'élite militaire caractéristique du milieu celtibérique, de provenance espagnole inconnue (long. 9 cm) ; IIe s. av. J.-C.

Cheval à tête humaine.
Voir ANTHROPOCÉPHALE.

Cheval végétalisé. Les figurations du cheval présentent dans l'art celtique souvent une association très particulière avec des motifs végétaux : les rinceaux, palmettes ou autres sujets deviennent une partie ou le prolongement direct de l'anatomie de l'animal. C'est à ce type d'image, une des formes de la métamorphose plastique, qu'est appliqué le terme de cheval « végétalisé ». On trouve le cheval végétalisé (mais également des quadrupèdes indéfinis) aussi bien sur des monnaies que sur des vases peints ou d'autres objets. On peut considérer que ses exemples les plus anciens sont les représentations des cruches de Reinheim et Waldalgesheim. L'anse des cruches de Basse-Yutz illustre la végétalisation d'une autre espèce de quadrupède : une variante celtique du lion à la crinière formée par une palmette.
Bibl. : Duval P.-M. 1977 ; Kruta 1988a.

CHICHESTER (Sussex, Grande-Bretagne). Voir NOVIOMAGUS REGNENSIUM.

CHIOMARA. Épouse du tétrarque des Tolistobogiens galates Orgiagon. Faite prisonnière par les Romains en 189 av. J.-C., probablement à la bataille du mont Olympe, elle vengea à Ancyre son honneur outragé en faisant décapiter par les serviteurs qui lui apportaient la rançon le centurion qui l'avait violée. Retrouvant son mari, elle jeta à ses pieds la tête de celui qui avait attenté à sa vertu. Selon Plutarque, Polybe l'aurait rencontrée à Sardes.
Bibl. : Polybe, *Hist.*, XXI, 38 (réintroduit d'après la citation de Plutarque *Mulier. virt.*) ; Tite-Live, *Hist. rom.*, XXXVIII, 24.

Chirurgie. La pratique d'interventions chirurgicales est attestée d'une part par les découvertes d'instruments sondes (Batina, Obermenzing, Pottenbrunn, Bâle-*Gasfabrik*), d'autre part par des trépanations, généralement réussies. Le

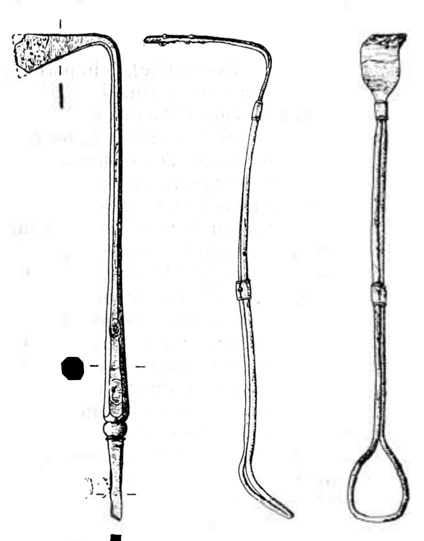


Fig. 52

développement de la chirurgie celtique semble se situer au IIIe s. av. J.-C. et il doit probablement être une des conséquences des contacts directs avec le monde grec provoqués par le mercenariat.

Bibl. : *Celtes* 1991 ; De Navarro 1955.

Fig. 52 : Instruments chirurgicaux en bronze de la tombe n° 7 d'Obermenzing* (long. env. 20 cm) ; seconde moitié du IIIe s. av. J.-C.

CHLUM (Bohême, Rép. tchèque). Tombe princière sous tumulus à noyau et couronne de pierres, arasé et exploré en 1904. Le riche mobilier comprenait une remarquable plaque en bronze recouverte d'une feuille d'or travaillée au repoussé, rehaussée à l'origine de cabochons d'ambre ou de corail, au revers finement gravé, une plaque en bronze qui porte également un décor gravé (élément de ceinturon ?), une douille en bronze ornée au compas (garniture de sceptre ?), une cruche à vin en bronze d'origine étrusque, deux bassins en bronze aux anses horizontales rivetées, une épée laténienne, deux pointes de lance ou de javelot, un coutelas fragmentaire, une hache à douille et deux poteries.

Musées : Prague (Musée national), Rokycany.

Bibl. : Břeň 1981 ; Filip 1956 ; Haffner 1979 ; Kruta 1975.

CHOTÍN (Slovaquie). Importante nécropole laténienne birituelle explorée probablement dans sa totalité entre 1970 et 1972. Sur les quarante-sept tombes, quarante-trois étaient des inhumations et quatre des incinérations : douze inhumations et une incinération appartenaient à des guerriers enterrés avec leur panoplie, les tombes de femmes avec des parures indiquant un rang élevé (anneaux de cheville tubulaires ou à oves, fibules et bracelet ornées de corail, parures annulaires de sapropélite) étaient en nombre à peu près équivalent, deux tombes contenaient des enfants, une demi-douzaine d'autres tombes des hommes avec un mobilier plutôt pauvre et sans armes. Particulièrement intéressants, le mobilier de la tombe de guerrier n° 14, avec un somptueux bracelet orné de pseudo-filigrane, celui de la tombe féminine n° 21 avec un canthare inspiré d'un modèle hellénistique associé à un flacon lenticulaire (*Linsenflasche*), et la tombe masculine sans armes n° 34, avec un assortiment d'outils (hache, poinçon, limes, couteaux, pierre à aiguiser), associé à de riches objets de parure (bagues en argent et en or, fibules en fer et en bronze, brassard en sapropélite), un rasoir et quatre poteries. Les tombes paraissent couvrir un intervalle d'un peu plus d'un demi-siècle, du deuxième au quatrième quart du IIIe s. av. J.-C.

Ill. : Voir PSEUDO-FILIGRANE, LINSENFLASCHE.

Bibl. : Ratimorská 1981 ; Szabó 1995.

CHOUILLY (dép. Marne, France). La nécropole du site dit « Les Jogasses », explorée principalement entre 1923 et 1939, est connue notamment pour avoir donné son nom au faciès hallstattien récent et tardif de la Champagne (Jogassien). Les plus de deux cents tombes à inhumation appartenant à cette période, qui s'étend sur un siècle environ à partir du milieu du VIe s. av. J.-C., dont une tombe qui contenait à l'origine un char à quatre roues, malheureusement sans mobilier, constituent l'ensemble le plus riche connu actuellement de ce faciès et permettent non seulement d'en connaître les usages funéraires et vestimentaires, mais également la typologie des parures et des armes, ainsi que leur évolution, subdivisée en deux phases principales qui couvrent environ un siècle à partir du milieu du VIe s. av. J.-C., vers les formes laténiennes du « marnien » qui caractérisent, à partir du milieu du Ve s. av. J.-C., la partie récente de la nécropole. On y trouve documentées non seulement des tombes marniennes de la deuxième moitié du Ve s. av. J.-C., mais également des inhumations plus récentes, comme celle qui a livré le torque à tampons en bronze orné d'ébauches de visages qui est une des créations majeures de l'art celtique du début du IIIe s. av. J.-C.

Ill. : Voir MÉTAMORPHOSE PLASTIQUE.

Musées : Châlons-en-Champagne, Épernay.

Bibl. : Babes 1974 ; *Celtes* 1991 ; Charpy et Roualet 1991 ; Favret 1936 ; Hatt et Roualet 1976, 1981.

CHUN CASTLE (Cornouailles, Grande-Bretagne). Petite enceinte circulaire (diamètre env. 50 m) protégée par un double rempart. Le rempart intérieur atteignait

4,5 m de hauteur, avec une même épaisseur. Le site a livré des poteries du IIe s. av. J.-C., mais a été occupé jusqu'au début du Moyen Âge.
Bibl. : Hogg 1984, p. 175.

CHÝNOV-LIBČICE (Bohême, Rép. tchèque). Site proche de la rive gauche de la Vltava en aval de Prague, connu depuis le XIXe s. par les tumulus conservés dans le bois de Chýnov : ils étaient une soixantaine entre 1828 et 1840, quarante-six en 1854, dix-huit en 1901, après les diverses explorations. La fouille conduite sur ces derniers tertres en 1901 a livré peu de matériaux, mais parmi eux une très belle fibule à masques du Ve s. av. J.-C. Les données recueillies permettent de dater cette nécropole tumulaire dans une période allant de l'âge du bronze à la fin de la période laténienne initiale (Ve s. av. J.-C.).

Deux habitats ont été identifiés et explorés récemment à proximité de cette grande nécropole tumulaire (selon une prospection récente, une quarantaine de tumulus seraient encore visibles dans la partie restée boisée). Le premier se trouvait à environ 500 m. Il a livré des matériaux caractéristiques du Ve s. av. J.-C. (poteries de tradition tardo-hallstattienne et poteries estampées façonnées au tour de type laténien). Le deuxième habitat se trouvait à 800 m et semble avoir été occupé depuis le milieu du IIe millénaire jusqu'au début de la période laténienne. C'est à ce contexte de la deuxième moitié du Ve s. av. J.-C. qu'appartient la découverte jusqu'ici la plus remarquable, un dépôt d'objets en fer enterré sous le sol de l'une des maisons (n° 21/82) et constitué d'équipements militaires (pointes et talons de lances, pointes de flèches, fermoir et anneaux de ceinturon, fragments de lames d'épée) ainsi que d'outils pour le travail du métal (marteaux et limes), du bois (ciseau et couteau) et des champs (faux). Quelques objets façonnés en os y figurent également.
Bibl. : *Celtes* 1991 ; Felcman 1902-1903 ; Rosolová 1974 ; Sankot 1979 ; Sankot et Vojtěchovská 1986.
Fig. 53 : Dépôt d'outils et d'armes en fer découvert dans un des édifices de l'habitat laténien de Chýnov : 1. couperet, 2. couteau, 3-4. pointes de javeline et de lance, 5. ciseau, 6. petite scie, 7. lime, 8. marteaux (long. 17 cm ; même échelle pour les objets précédents), 9. faux (long. 80 cm) ; Ve s. av. J.-C.

Ciallos. Mois intercalaire de trente jours, placé dans la troisième année du calendrier de Coligny entre le mois de *cutios* et celui de *giamonios*.

CIGARRALEJO, EL (prov. Murcia, Espagne). Sanctuaire sur hauteur avec de très nombreux ex-voto. Nécropole d'environ mille cinq cents sépultures à incinération, disposées sur plusieurs niveaux sous des tumuli de pierres de forme quadrangulaire, circulaire ou pyramidale. Deux tombes, particulièrement riches, sont considérées comme des tombes de type princier. Parmi les pierres se trouvaient également des fragments de sculptures monumentales. Les matériaux comportent un certain nombre de fibules laténiennes (type Duchcov) ou apparentées. Datation de l'ensemble : IVe-IIe s. av. J.-C.
Bibl. : Cuadrado 1987 ; Lenerz-De Wilde 1991.

CIMBRES (lat. *Cimbri*). Peuple germanique installé dans le Jutland, au nord du Danemark actuel, dont un groupe important entreprit vers le début du dernier quart du IIe s. av. J.-C. une migration vers le sud qui le porta en Europe centrale où il se heurta aux Boïens qui, d'après le témoignage rapporté par Tacite (*Germanie*, 28, 42), résistèrent victorieusement aux envahisseurs. On les retrouve ensuite dans le Norique où ils infligent, près de Noréia, une défaite à l'armée romaine. Leur parcours n'est pas très clair, car ils ne réapparaissent que huit ans plus tard, dans la vallée du Rhône, alliés cette fois aux Teutons, aux Ambrons et aux Helvètes, pour battre à nouveau l'armée romaine près d'Arausio (Orange). Ils séjournent probablement alors quelque temps dans le sud de la Gaule, où leurs alliés Teutons seront écrasés en 102 av. J.-C. près d'Aix-en-Provence, et passent les Alpes pour apparaître en Italie du Nord, où ils seront définitivement battus par les légions de Marius dans la plaine de Verceil.

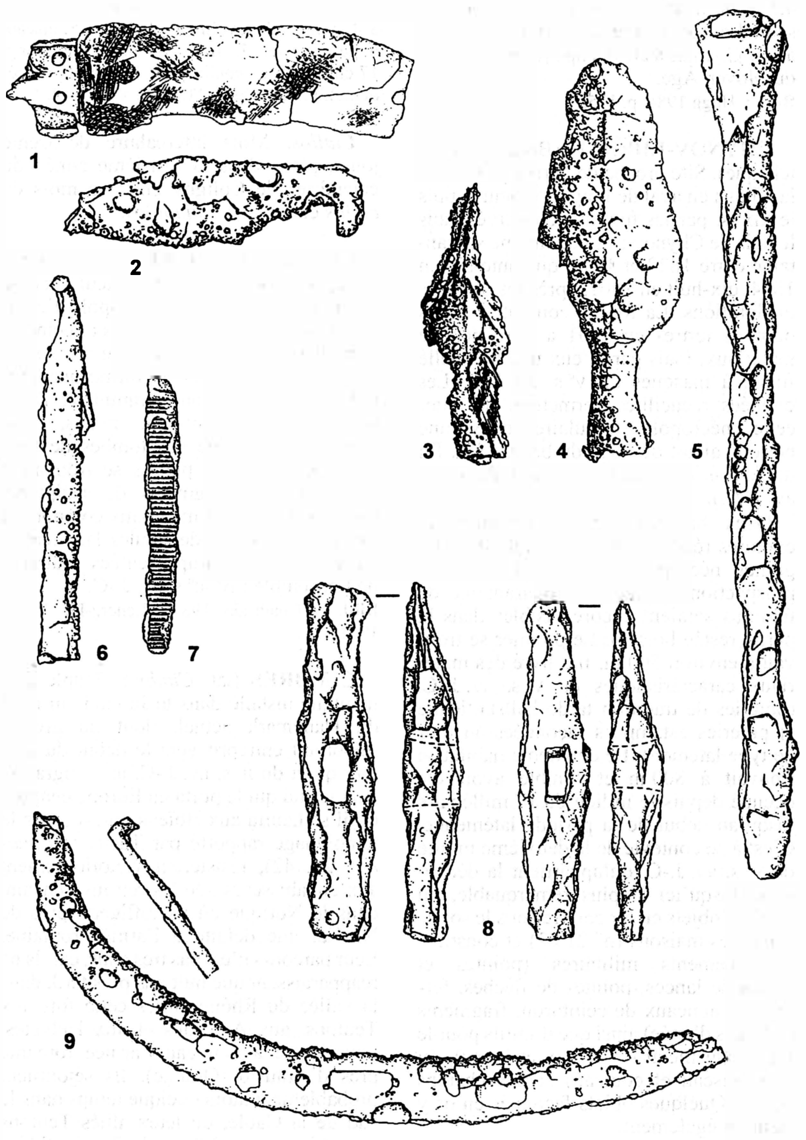


Fig. 53

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 33, 40, II, 4, 29, VII, 77 ; Plutarque, *Marius*, 11 ; Strabon, *Géogr.*, VII, 2 ; Diodore, *Bibl. hist.*, V, 32.

CINCIBILOS. Souverain d'un royaume celtique qui doit être localisé quelque part en Carinthie, probablement dans la vallée de la Drave. Il envoya en 170 av. J.-C. à Rome une ambassade, conduite par son frère, pour se plaindre des exactions commises par un tribun militaire contre ses clients et alliés. Soucieux de ménager les deux princes celtiques, le sénat romain leur offrit en cadeau deux torques d'or massif d'un poids de cinq livres (environ 1,6 kg), cinq vases d'argent d'un poids total de vingt livres (6,5 kg), deux chevaux ornés de phalères, ainsi que les manteaux (*sagula*) et les armes pour deux cavaliers.
Bibl. : Tite-Live, *Hist. rom.*, XLIII, 7.
Dobesch 1980.

CINGÉTORIX (litt. « le roi des vaillants »). 1. Roi d'un des quatre royaumes du Cantium (Kent), dans le sud-est de l'île de Bretagne, lors de l'expédition de César en 54 av. J.-C. (voir aussi CARVILIOS, SEGOVAX, TAXIMAGULOS).
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, V, 22.

2. Notable des Trévires en 54 av. J.-C. Favorable à César, il se disputait alors le pouvoir sur la cité avec Indutiomaros, opposé aux Romains. Soutenu par César, Cingétorix sera destitué par Indutiomaros qui compte rallier les Carnutes et les Sénons lors de l'assemblée qui ouvre les hostilités contre Rome et ses alliés rèmes. Suite à la mort d'Indutiomaros au combat et à la défaite des Trévires, Cingétorix sera rétabli au début de l'année 53 av. J.-C. à la tête de la cité.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, V, 3, 4, 56, 57, VI, 8.

Cire perdue. Technique de fonte du bronze, utilisée généralement pour des objets de qualité, car elle permet d'obtenir la reproduction fidèle de détails très fins et de formes compliquées. Elle consiste à modeler dans de la cire, dans les cas où l'objet doit être creux, sur un noyau de terre réfractaire, la pièce à fabriquer. Ce modèle est ensuite enfermé dans une gangue réfractaire où sont ménagées des ouvertures pour la coulée. La chauffe du moule ainsi obtenu permet d'évacuer la cire qui est remplacée par le métal en fusion. Le moule est ensuite brisé pour récupérer le produit et ne peut être réutilisé. Il s'agit donc de pièces uniques. Les fragments de moules à cire perdue n'ont été retrouvés qu'exceptionnellement (voir GUSSAGE ALL SAINTS) et la virtuosité atteinte par les Celtes dans cette technique délicate peut être appréciée essentiellement d'après des produits finis tels que certaines fibules dites à masques ou les anneaux de cheville à grands oves. C'est également cette technique qui fut employée généralement pour les pièces composites où un élément de bronze est coulé par recouvrement sur une pièce de fer.

CIRINGHELLI (c. Vigasio, prov. Vérone, Vénétie, Italie). Découvertes fortuites d'une nécropole à incinérations avec matériaux laténiens. En 1976, trouvaille d'une épée avec lame décorée au milieu sur toute la longueur d'un entrelacs, avec fourreau orné d'une paire de dragons et d'autres motifs. Datable de la première moitié du IIIe s. av. J.-C.
Musée : Legnago.
Bibl. : *Dalla terra al museo* 1996.

CIRY-SALSOGNE (dép. Aisne, France). Les grévières de cette localité ont livré successivement, vers la fin du XIXe s., un important ensemble de matériaux provenant de sépultures, qui a été recueilli dans la collection Moreau. Il s'agit principalement de parures (torques, bracelets, fibules, agrafes de ceinture) et d'armes du faciès marnien du Ve s. av. J.-C.
Musée : Saint-Germain-en-Laye.
Bibl. : Hubert 1902 ; Schwappach 1976.

CISALPINE. Le nom de Gaule cisalpine ou Cisalpine a été donné à la partie de l'Italie située au nord de l'Apennin, essentiellement dans la plaine du Pô, qui avait été habitée, temporairement ou durablement, par des populations de souche celtique : il s'agit de la province romaine correspondant aux régions actuelles de l'Émilie-Romagne (la limite avec l'Italie proprement dite y était constituée à l'est par le cours du Rubicon, la partie côtière où se trouvait la ville d'Ariminum,

aujourd'hui Rimini, n'étant pas inclue), de la Lombardie et du Piémont. La Gaule cisalpine était limitrophe de la Ligurie à l'ouest et de la Vénétie au nord-est. Elle était connue également sous les noms de *Gallia citerior* ou *Togata*, d'après la toge du citoyen romain que les Gaulois de la région furent les premiers à pouvoir porter. César utilise également la formule « *citerior provincia* » (*G. des Gaul.*, I, 10).

CISALPINS (pour Gaulois cisalpins). Terme employé depuis l'Antiquité pour désigner les Celtes installés en Italie septentrionale (avant les Alpes en partant de l'Italie) et les distinguer des Transalpins (ceux qui habitaient de l'autre côté du massif alpin).

CISIAMBOS. Nom d'un *vergobretos* des Lexoviens, probablement postérieur à la conquête romaine, attesté par des légendes de monnaies frappées de bronze. Il est connu également par une magistrature secondaire, probablement la charge d'arcantodannos (magistrat monétaire), exercée avec le *vergobretos* Cattos. Son nom apparaît autrement seul ou associé à celui de l'*arcantodannos* Maupennos.
Bibl. : Colbert de Beaulieu et Fischer 1998.

CISPADANS. Terme désignant les habitants des régions situées au sud du Pô. Il est employé plus particulièrement pour les Celtes immigrés qui habitaient cette partie de l'Italie : Boïens, Lingons et Sénons.

CISSBURY (Sussex, Grande-Bretagne). Enceinte fortifiée de plan ovale d'une superficie d'environ 20 hectares. Le rempart, précédé d'un large fossé à fond profilé et d'une contrescarpe, avait un parement de bois.
Bibl. : Hogg 1984.

CITÂNIA DE BRITEIROS (c. Salvador, Braga, Portugal). Castro caractéristique du nord du Portugal, en position dominante au-dessus du rio Ave, entre Guimarães et Braga, où ont été mises au jour depuis 1875, date des premières fouilles conduites par Martins Sarmento, les fortifications et les parties basses, construites en pierres sèches, de nombreuses habitations de plan circulaire ou quadranguaire (appartenant à différentes époques), ordonnées autour d'artères aménagées. Le site est défendu par trois lignes de remparts élevés en pierres sèches (quatre du côté nord). On y a exploré dès 1930 un ensemble bien conservé de bains avec une *pedra formosa*, considérée alors comme un monument funéraire. Situé à environ 25 km de la Citânia de Sanfins, le castro appartient vraisemblablement à son aire d'influence directe et marquait peut-être la limite de son territoire. Les récents sondages stratigraphiques indiquent pour la construction du rempart une date vers 500 av. J.-C. Le site a été ensuite occupé jusqu'en pleine époque romaine, vers le milieu du Iᵉʳ s. apr. J.-C. et peut-être même encore plus tard.
Musée : Guimarães.
Bibl. : Cardozo 1930 ; Silva 1986.

CITÂNIA DE SANFINS (c. Sanfins de Ferreira, Porto, Portugal). Important castro du nord du Portugal, exploré par des fouilles récentes qui ont permis de mettre en évidence une stratigraphie qui couvre le Iᵉʳ s. av. J.-C. et le s. suivant. L'agglomération présente une organisation de l'espace intérieur foncièrement orthogonale, avec une division en quartiers et îlots réguliers de plan quadrangulaire, distribués de part et d'autre d'une large voie médiane rectiligne. Une statue de guerrier dominait l'accès principal près duquel se trouvait également un établissement de bains. Ce castro, conçu selon un modèle urbanistique évolué, a probablement été fondé comme l'agglomération centrale d'un territoire et peut être qualifié d'oppidum.
Bibl. : Silva 1986, 1999.
Fig. 54 : Plan d'ensemble de l'oppidum de la Citânia de Sanfins, avec indication des lignes de fortification, certaines ou supposées, des soubassements d'édifices découverts dans les parties explorées et, en bas à gauche, l'établissement de bains situé près de l'une des entrées (dim. env. 480 × 450 m) ; état IIᵉ-Iᵉʳ s. av. J.-C.

CITÉ D'AFFRIQUE (c. Messein, dép. Meurthe-et-Moselle, France). Oppidum situé au confluent de la Moselle, au sud de Nancy. Il couvre une superficie

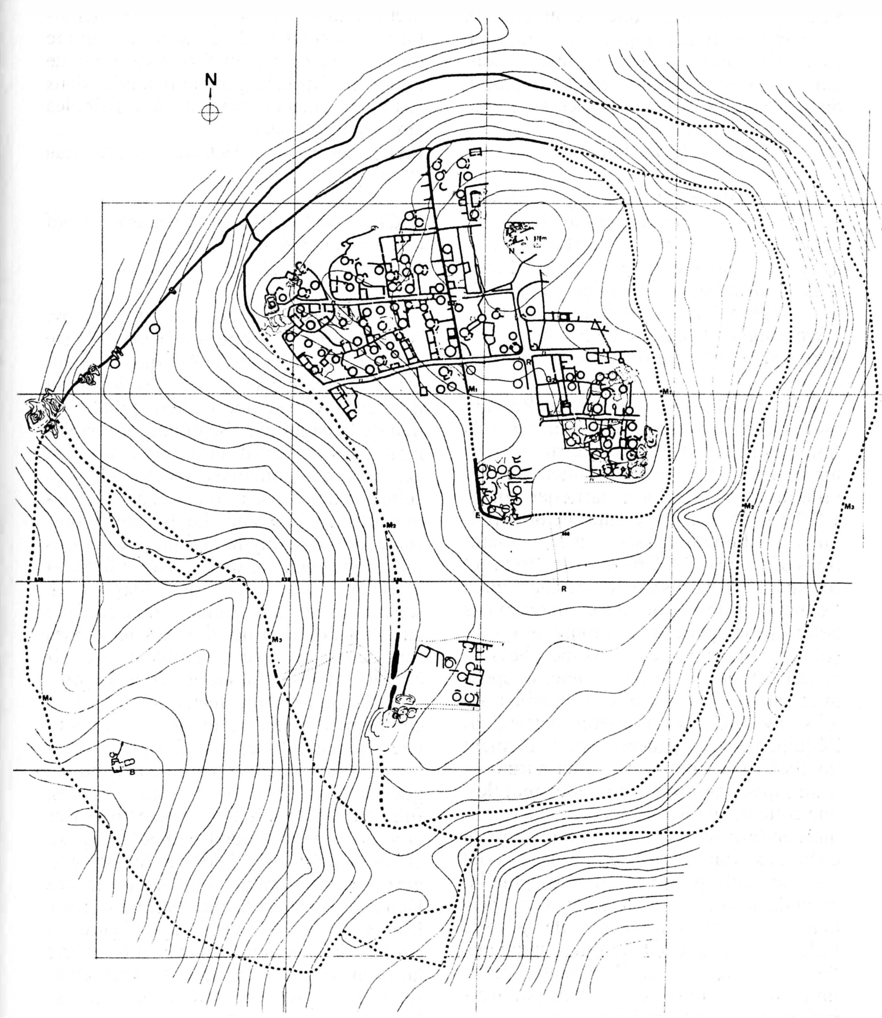


Fig. 54

d'environ 7 hectares, avec une aire extérieure défendue de 1,5 hectare. Les matériaux recueillis, notamment les fibules, indiquent une occupation aux Vᵉ et IVᵉ s. av. J.-C., d'une phase finale de la période hallstattienne à une phase laténienne ancienne évoluée.

Bibl. : Lagadec et coll. 1989.

CITÉ-DE-LIMES (c. Braquemont, dép. Seine-Maritime, France). Oppidum de bord de falaise, de plan triangulaire et d'une superficie actuelle d'environ 40 hectares (l'érosion de la falaise permet de supposer que cette superficie était à l'origine nettement plus élevée. Le rempart, une levée de terre de type belge ou

Fécamp, présente une dénivellation d'environ 9 m par rapport au fond du fossé. Une porte à ailes rentrantes y donnait accès sur le côté est. L'oppidum devait être une des principales agglomérations des Calètes.
Bibl. : Wheeler et Richardson 1957.

CÍTOLIBY (Bohême, Rép. tchèque). Nécropole à incinération de la plaine centrale de la Bohême, datable du Vᵉ s. av. J.-C., caractéristique d'un faciès tardo-hallstattien et laténien ancien de cette région (type de Cítoliby), issu de l'évolution de la culture de Bylany.
Bibl. : Filip 1956 ; Sankot 1994a.

CIUMEŞTI (rég. Maramures, Roumanie). Nécropole laténienne située sur la limite nord-occidentale du territoire roumain, à une dizaine de kilomètres de la ville de Carei. Explorée partiellement de 1960 à 1965. Elle est composée de sépultures à inhumation (sept) et d'incinérations déposées soit dans une urne (quatre) soit simplement dans une fosse (vingt-deux). Le mobilier des sépultures comportait des poteries, des parures en bronze et en fer (fibules, bracelets, anneaux de cheville, ceintures) et des armes (lances, épées avec chaînes de ceinturon), datables du IIIᵉ s. av. J.-C. D'un intérêt particulier, l'équipement d'un guerrier, probablement un chef, avec un casque en fer surmonté d'un rapace en bronze aux ailes mobiles, une cotte de mailles en fer munie d'appliques en bronze, une lance et une paire de cnémides (jambières) en bronze dont c'est la seule présence connue actuellement dans un contexte laténien. C'est certainement une conséquence de la forte influence grecque sur le milieu indigène, dont le mélange avec l'élément celtique immigré est attesté en ce lieu par trois incinérations de type thraco-gète.
Ill. : Voir CASQUE.
Bibl. : Rusu 1969 ; Zirra 1967.

CIVAUX (dép. Vienne, France). Nécropole au lieu-dit « la Croix de Laps » à trois enclos circulaires d'un diamètre d'une quinzaine de mètres, délimités par des fossés et contenant des sépultures à incinération du Vᵉ s. av. J.-C. dont les mobiliers illustrent le passage local du premier au deuxième âge du fer. La sépulture de l'enclos n° 2 contenait une agrafe de ceinture en fer en forme de fleur de lotus, une forme largement répandue dans le monde laténien, associée à des fibules tardo-hallstattiennes.
Bibl. : Jousseaume et Pautreau 1990 ; Pautreau et coll. 1986.

CIVISMAROS, ou Vismaros. Chef celtibère en 214 av. J.-C.
Bibl. : Tite-Live, *Hist. rom.*, XXIV, 42.

CIVITALBA (Sassoferrato, prov. Ancône, Italie). Fronton et frise en terre cuite, découverts en 1897, qui devaient orner un temple érigé vers le début du IIᵉ s. av. J.-C. sur une hauteur proche du lieu de la bataille de Sentinum, probablement dans le cadre d'une commémoration des victoires romaines sur les Gaulois suite à la défaite des Boïens et à l'occupation de la Cispadane. Le fronton représente un sujet mythologique (les noces d'Ariane et de Dionysos), mais la frise est consacrée aux scènes du pillage d'un sanctuaire par des Gaulois, mis en fuite par l'intervention de divinités féminines (les deux conservées semblent pouvoir être identifiées à Latone et Artémis) : on y voit des Gaulois, reconnaissables par leur équipement militaire, notamment les boucliers rectangulaires à umbo proéminent et arête médiane, nus selon leur coutume guerrière ou vêtus de courtes tuniques, fuir chargés d'un butin constitué de vases et grandes patères que l'on peut imaginer en métal précieux ; l'élément le plus suggestif de l'ensemble, qui comporte des lacunes et dont la reconstitution reste l'objet de discussions, est la figure du chef gaulois, monté sur son char de guerre lancé au galop et encadré de deux guerriers qui semblent vouloir protéger sa fuite ; on a pu reconstituer deux autres groupes de Gaulois, avec deux et quatre personnages, ainsi qu'un Gaulois isolé, touché apparemment à mort par un trait divin ; des pièces du butin parsèment le sol. Influencées par l'art de Pergame, les terres cuites de Civitalba appartiennent, avec celles du temple érigé à la même époque à Télamon, aux dernières grandes réalisations monumentales de l'art étrusco-italique.

Musée : Ancône.
Bibl. : *Celtes en Italie* 1987 ; *Galli e l'Italia* 1978 ; Kruta et Manfredi 1999 ; Zuffa 1956.

Civitas (lat. *civitas*, « la cité »). Cette forme politique évoluée bien décrite en Gaule par César, est la dernière étape de l'évolution des communautés celtiques. Il s'agit d'une confédération tribale, divisée en *pagi* (subdivisions, parties, probablement au nombre de quatre) et gouvernée par une assemblée réduite (le sénat) et des magistrats annuels, ainsi que des personnages chargés de gérer certaines activités (voir ARCANTODANNOS). Le modèle de la cité celtique évoluée est particulièrement bien illustré par le cas des Éduens.

CIVRAY-DE-TOURAINE (dép. Indre-et-Loire, France). Lieu de la récente découverte fortuite, hors contexte connu, d'un torque en or. L'objet présente une tige torsadée aux extrémités portant un décor floral, très proche de l'ornementation de l'exemplaire de Lasgraïsses. Comme ce dernier, il date probablement du IIIe s. av. J.-C.
Musée : Saint-Germain-en-Laye.
Bibl. : Duval A. 1987.

ČÍŽKOVICE (Bohême, Rép. tchèque). Paire de garnitures triangulaires ajourées qui étaient fixées à l'origine sur un support organique de même forme très arrondie (paire de cornes à boire ? joug ?) par de petits clous. Elles se distinguent nettement l'une de l'autre par un traitement différent des motifs : la première juxtapose des esses, des « feuilles » munies d'une volute, une palmette et un visage humain, dans une composition qui pourrait être dérivée de l'attache d'une cruche étrusque ; la deuxième s'inspire d'une composition de palmettes et de rinceaux telles que celles qui ornent certaines situles italiotes (voir WALDALGESHEIM). Elle forme un entrelacs caractéristique du Style végétal continu, d'où émergent, en haut et en bas sur l'axe médian, deux évocations très stylisées de petits visages tournés vers l'extérieur. Le contexte de la découverte, traditionnellement considéré comme une sépulture à inhumation, est douteux. Les deux garnitures ajourées peuvent être datées, sans certitude, de la deuxième moitié du IVe s. av. J.-C.
Musée : Litoměřice.
Bibl. : *Celti* 1991 ; Filip 1956 ; Kruta 1975 ; Megaw et Megaw 1989a.





Fig. 55

Fig. 55 : Garnitures en bronze ajouré, probablement de cornes à boire, de Čížkovice : leurs différences expriment le double aspect de l'art celtique du IVe s. av. J.-C., en haut la juxtaposition de signes (esses, feuilles de gui, palmette et masque), en bas l'enchaînement végétal continu du rinceau, associé à la palmette et à deux petits masques ; la composition est toutefois identique et il s'agit de deux versions, issues de la même officine, du même thème (haut. 6,5 cm) ; deuxième moitié du IVe s. av. J.-C.

CLASTIDIUM (aujourd'hui Casteggio, prov. de Pavie, Italie). Agglomération principale (désignée dans les textes comme oppidum) des Anares celto-ligures. Les vestiges d'occupation préromaine restent assez peu nombreux mais indiquent cependant que le site a été occupé au moins depuis le VIe s. av. J.-C. Des fouilles récentes ont livré des matériaux datables du IIe-Ier s. av. J.-C., parmi lesquels figure une petite tête en bronze de type tardo-laténien : elle associe la tête humaine à l'évocation d'une tête de bélier placée sur la nuque. C'est devant cet oppidum qu'eut lieu la bataille victorieuse des Romains contre les Insubres et leurs mercenaires gésates en 222 av. J.-C. Le consul Marcellus s'y illustra en tuant en combat singulier le chef gésate Britomarus (Acta triomph. Capit. a. 532 : *« Marcellus... de Galleis Insubribus et German. k. Mart. isque spolia opima rettu[lit] duce hostium Virdumaro ad Clastid[ium interfecto] »*).
Musée : Pavie.
Bibl. : Polybe, *Hist.*, II, 34 ; Tite-Live, *Hist. rom.*, XXI, 48, XXXII, 29, 31 ; Strabon, *Géogr.*, V, 1 ; Plutarque, *Marcellus*, 6-8 Invernizzi 1995.

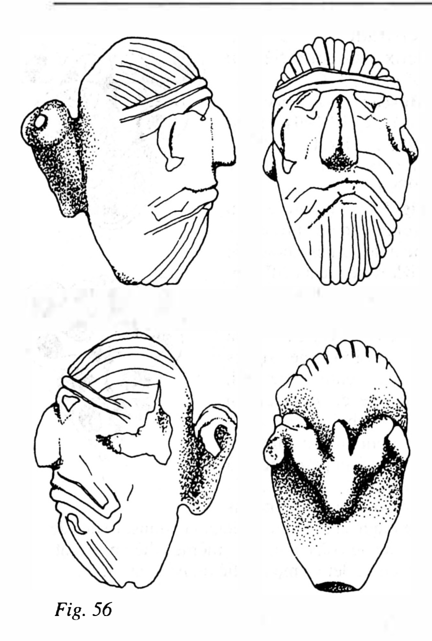


Fig. 56

Fig. 56 : Tête en bronze d'un personnage barbu, le front ceint d'un bandeau et les cheveux coiffés vers l'arrière ; sur la nuque, un élément qui évoque une tête de bélier ; cette association, ainsi que les caractères stylistiques, indiquent une origine probable dans le milieu des oppida transalpins (haut. 5,5 cm) ; IIe-Ier s. av. J.-C.

CLÉMENCY (Luxembourg). Très importante sépulture aristocratique située à quelques kilomètres de l'oppidum trévire du Titelberg, explorée en 1987-1989. La grande chambre funéraire, de plan à peu près carré (4,2 × 4,3 m), avait été partiellement excavée, sa partie supérieure était recouverte à l'origine par un tumulus. Elle était constituée par un caisson entièrement réalisé en bois, avec des doubles parois, dont les vestiges étaient très bien conservés, grâce au sol humide et argileux. La chambre avait été pillée avant l'écroulement de son plafond, mais contenait encore suffisamment d'objets pour confirmer le rang élevé de l'individu incinéré et déposé dans cette sépulture monumentale : des amphores vinaires (elles devaient être une dizaine à l'origine), un bassin en bronze, un gril en fer, un fragment de fibule et des rivets d'umbo de bouclier, une lampe à huile d'origine campanienne et trente-cinq poteries indigènes de formes et qualités différentes. Des sangliers entiers avaient été déposés dans la tombe. La tombe et le tumulus se trouvaient à l'intérieur d'un enclos de plan quadrangulaire, d'environ 35 m de côté, aux côtés orientés vers les points cardinaux. Le fossé était interrompu à l'est par une entrée. Différentes structures (trous de poteaux, sol de tessons d'amphores, *ustrinum* — aire du bûcher —, fosses) se trouvaient à l'extérieur, près de l'angle nord-est et le long du côté est. Des éléments de char furent trouvés en dehors de la tombe. L'ensemble peut être daté vers 80/60 av. J.-C.
Bibl. : Metzler et coll. 1991.

Clés. Voir SERRURE.

Climat. Les derniers millénaires des temps post-glaciaux (holocène) ont connu des variations climatiques dont les lignes générales sont assez bien connues. Elles ont eu incontestablement d'importantes conséquences sur l'économie agricole et les trafics, aussi bien à l'âge du bronze qu'à l'âge du fer. Le développement de l'agriculture néolithique en Europe peut être placé dans le cadre des périodes boréale (env. 7000-6000 av. J.-C.) et atlantique (6000-3000 av. J.-C.), plus chaude qu'aujourd'hui (température moyenne supérieure d'environ 3° C) et avec une pluviosité également élevée. Ces deux paramètres apparaissent en baisse à partir de la seconde moitié du IVe millénaire av. J.-C., mais, après un fléchissement au millénaire suivant, la température remonte de manière significative au IIe millénaire av. J.-C. (période sub-boréale, env. 3000 à 1000-500 av. J.-C.) pour connaître une nouvelle chute progressive qui atteint environ 2° C vers le début de la période sub-atlantique suivante. Naturellement, on a pu constater des oscillations de moindre ampleur à l'intérieur de ces périodes, ainsi que des variations à caractère régional.

La détérioration climatique de la fin du IIe millénaire av. J.-C. est mise souvent en relation avec les mouvements de population attestés à cette époque en Méditerra-

née orientale et avec les changements significatifs qui caractérisent la fin de l'âge du bronze. C'est probablement aussi à des causes climatiques qu'il faut attribuer une partie au moins des déplacements de groupes celtiques, notamment à la fin du ve s. av. J.-C. ; fait significatif, des aires d'altitude, particulièrement sensibles à une détérioration de cette amplitude, peuplées depuis l'âge du bronze, sont alors abandonnées (Jura) et ne seront plus réoccupées que beaucoup plus tard. Cependant, la température moyenne était alors encore nettement plus élevée que dans la deuxième moitié du Ier s. av. J.-C. (env. 1-2° C au-dessous de la température actuelle et avec des précipitations également inférieures : climat froid et sec). Les cols alpins étaient donc, au moment où nous disposons des premières indications textuelles sur leur praticabilité, bloqués plus longtemps pendant l'année par la neige qu'ils ne le sont aujourd'hui et encore bien plus longtemps par rapport à l'époque où se situe le développement des trafics transalpins (VIe-Ve s. av. J.-C.).
Bibl. : Lamb 1985.

CLOGHER (Co Tyrone, Irlande). Rare fibule en bronze. Ce type de parure, très répandu chez les Celtes continentaux est en effet exceptionnel en Irlande.
Bibl. : Raftery 1983.

CLONMACNOISE (Co Offaly, Irlande). Les deux torques d'or considérés comme ayant été découverts dans une tourbière de Clonmacnoise proviendraient en fait d'une tourbière de Knock près de Ballinashoe (Co Roscommon), où ils auraient été trouvés antérieurement à 1861. Les deux parures sont différentes. Le premier torque présente une tige torsadée, obtenue à partir d'un ruban de métal plat, avec des extrémités formées par des éléments sphéroïdes creux fixés par soudure. Le deuxième, entièrement creux, est une forme laténienne caractéristique à faux tampons assemblée de plusieurs éléments : deux moitiés tubulaires réunies, à l'arrière, par un manchon qui porte un nœud d'Hercule en relief orné d'une imitation du filigrane, à l'avant par la paire de faux tampons, ornée d'esses et de chaînes de feuilles terminées par des volutes. La vogue du motif du nœud d'Hercule, limitée dans le temps, ainsi que la forme de cette parure, étroitement liée à des modèles continentaux, permettent de la dater sans trop d'incertitudes de la première moitié du IIIe s. av. J.-C. C'est actuellement l'objet de typologie laténienne le plus ancien connu du sol irlandais.
Musée : Dublin.
Bibl. : Megaw 1970 ; Megaw et Megaw 1989 ; Raftery 1983, 1984, 1994.

CLONOURA (Co Tipperary, Irlande). Bouclier en bois recouvert de cuir (traces de coups).
Musée : Dublin.
Bibl. : Raftery 1983, 1994.

COBISOVOMARUS. Nom d'un notable des Boïens de l'oppidum de Bratislava attesté sur des hexadrachmes du type Biatec.
Bibl. : Kolníková 1991 ; Ondrouch 1958 ; Paulsen 1933.

COBROVOMARUS. Voir BIATEC.

COCOSATES. Petit peuple d'Aquitaine attesté en 56 av. J.-C., qui occupait probablement l'actuel arrondissement de Dax dans le département des Landes.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, III, 27 ; Pline, *H.N.*, IV, 108.

COGIDUBNOS, ou Cogidumnos. Roi britannique favorable aux Romains après la campagne de Claude (433 apr. J.-C.). Une inscription de Chichester atteste sa fonction de légat (*C.I.L.*, VII, 11 : *« Legatus Augusti in Britannia »*).
Bibl. : Tacite, *Agricola*, 14.

COGOTAS, LAS (prov. Ávila, Espagne). Oppidum doté d'une triple enceinte de remparts de pierres sèches, d'une superficie totale d'environ quatorze hectares. Sur le côté nord, le rempart est précédé de « chevaux de frise » (champ de pierres dressées, destiné probablement à briser l'élan de l'assaillant. L'aire intérieure de la première enceinte était construite de maisons quadrangulaires parmi lesquelles figurent de grands bâtiment (50 × 7 m). Les deux autres encein-

tes servaient peut-être de refuge pour le bétail. Deux statues de *verracos* se trouvent à proximité.

Le site a été occupé depuis l'âge du bronze final jusqu'au IIIe s. av. J.-C. Il a donné son nom à la culture de Cogotas qui correspond aux antécédents directs et à la phase de formation de la culture celtibérique de l'âge du fer. La nécropole, située à un peu plus de deux cents mètres de la première enceinte, a livré environ mille cinq cents sépultures à incinération déposées dans des urnes et signalées quelquefois par des stèles. Environ un sixième des sépultures étaient dotées d'un mobilier funéraire. Certaines fibules appartiennent à des formes laténiennes du IVe-IIIe s. av. J.-C.

Musée : Madrid.

Bibl. : *Celtas : Hispania y Europa* 1993 ; Lenerz-De Wilde 1991.

Coin monétaire. Voir FRAPPE DES MONNAIES et MONNAIE.

COISA. Nom d'un notable des Boïens de l'oppidum de Bratislava attesté sur des tétradrachmes du type Biatec.

Bibl. : Kolníková 1991 ; Ondrouch 1958 ; Paulsen 1933.

COLCHESTER (Essex, Grande-Bretagne). Voir CAMULODUNUM (1). Une riche sépulture féminine du complexe, datable des premières décennies du Ier s. apr. J.-C., a livré un exemplaire finement gravé de miroir, connu comme « Colchester mirror », une pièce particulièrement représentative de l'art insulaire. Il était associé à une coupe et à une épingle en bronze.

Bibl. : Fox 1958.

COLIGNY (dép. Ain, France). Lieu de découverte, en 1897, de nombreux fragments d'une table de bronze inscrite, mélangés à ceux d'une statue de même métal, situé sur l'ancien territoire des Ambarres. La statue représentant, à peu près grandeur nature, un homme nu, debout, a été identifiée à Mars et datée de la deuxième moitié du Ier s. apr. J.-C. ou de la première moitié du siècle suivant. Elle devait appartenir, de même que l'inscription, à un sanctuaire voisin, jusqu'ici non identifié sur le terrain. Les deux objets furent brisés et enfouis pour être probablement préservés d'un usage sacrilège. La table de bronze, de 1,48 × 0,90 m (y compris les moulures de l'encadrement, larges de 5,3 cm), porte gravés sur seize colonnes et deux mille vingt et une lignes les soixante-deux mois des cinq années (un lustre) d'un calendrier gaulois qui n'est autrement documenté que par les quelques fragments retrouvés à Villards-d'Héria. Des trous ont été percés dans la table de bronze face à chaque jour. Ils devaient recevoir une ou plusieurs chevilles amovibles qui permettaient de marquer temporairement certains jours pour les besoins de l'utilisation. L'étude épigraphique indique pour la réalisation de l'inscription une date probablement postérieure à celle considérée pour la statue. On la situe généralement vers la fin du IIe s. apr. J.-C. Sa destruction, suivie d'une pieuse récupération des fragments, pourrait avoir été une des conséquences de l'adoption locale du christianisme.

Musée : Lyon.

Bibl. : Duval P.-M. et Pinault 1986.

COMACCHIO (prov. de Ferrare, Italie). Ensemble de garnitures en bronze, fixées à l'origine sur un support en bois, qui aurait été trouvé vers 1911 à Comacchio (autrement dit dans les nécropoles, découvertes seulement après la deuxième guerre par les archéologues, de Spina) et vendu à Rome par un antiquaire. Ces pièces, richement gravées et estampées, présentent un échantillon très varié de motifs issus de la transformation, par fusion, simplification et découpage, de compositions fondées sur des palmettes et des rinceaux. Il s'agit probablement de l'une des premières réalisations du Style végétal continu qui reflète un regain d'influences méditerranéennes, principalement italiotes, sur l'art celtique après l'installation de Transalpins en Italie.

Musée : anciennement Berlin, disparu depuis la Seconde Guerre mondiale.

Bibl. : Jacobsthal 1934, 1944 ; Kruta 1988.

Fig. 57 : Choix de motifs, végétaux (rinceaux et palmettes) ou géométriques, gravés et estampés sur les garnitures en bronze d'un ou plusieurs objets en matière organique (cruche en bois ? char ?) qui auraient été trouvées vers 1911 dans les environs de Comacchio (même échelle) ; première moitié du IVe s. av. J.-C.

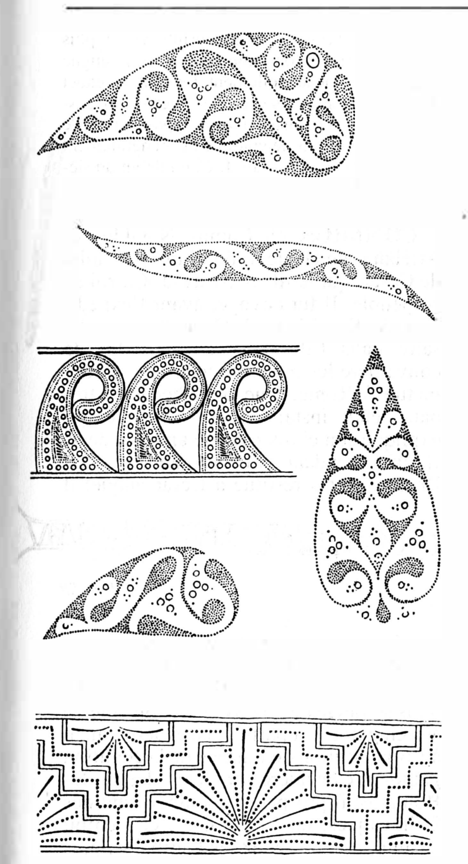


Fig. 57

COMATA, GALLIA. La Gaule « chevelue », d'après la mode capillaire celtique des longs cheveux, était la partie de la Gaule transalpine extérieure à la province de Narbonnaise, romanisée à partir de la fin du IIe s. av. J.-C. et désignée comme Bracata (voir BRAIES). La Gaule cisalpine était Togata, d'après la toge du citoyen romain que les Gaulois de la région furent les premiers à pouvoir porter.
Bibl. : Pline, *H.N.*, IV, 105.

COMBOLOMAROS. Tétrarque des Tolistobogiens galates en 189 av. J.-C., avec Eposognatos, Gaudotos et Orgiagon.
Bibl. : Tite-Live, *Hist. rom.*, XXXVIII, 19.

COMBUTIS. Chef galate.
Bibl. : Pausanias, *Descr. Gr.*, X, 22.

CÔME (Italie). La tradition littéraire antique attribuait la fondation de cette ville aux Celtes. L'habitat du premier âge du fer se développa sur les versants du Monte della Croce, suivant un modèle caractéristique de la protohistoire italique : la cité-territoire, c'est-à-dire une agglomération constituée d'un ensemble de villages qui ne possèdent pas obligatoirement des édifices monumentaux ou une planification urbanistique, mais qui réunissent toutefois sur une aire relativement réduite une telle quantité d'activités artisanales spécialisées qu'elle détermine des mécanismes de commerce à courte et longue distance.

Le processus d'agrégation de Côme protohistorique, qui commence au moins à partir du VIIIe s. av. J.-C., trouve vers le début du Ve s. av. J.-C. (période dite Golasecca IIIA) son maximum d'extension, avec une aire d'environ 150 hectares. Les habitations construites sur des terrasses taillées dans le coteau de roche calcaire sont distribuées sur cette étendue en une soixantaine de noyaux et présentent une typologie hétérogène qui reflète peut-être des fonctions différentes. La disposition de certains groupes d'habitations selon une même orientation NE-SO pourrait indiquer une ébauche d'organisation urbanistique de l'habitat, limitée à certaines zones. Le matériel archéologique recueilli sur l'habitat est très abondant. L'influence de l'Étrurie est particulièrement évidente du début du Ve s. av. J.-C. au début du siècle suivant. Ses produits, plus particulièrement les vases en bronze, se substituent dans les mobiliers funéraires aux produits locaux. Les importations de céramique attique sont également très nombreuses dans l'habitat, tandis qu'elle n'est attestée que dans trois nécropoles (Ca'Morta, Ronchetti di Rebbio, Santa Maria Vergosa). Dans certaines tombes de Cardano furent trouvés des petits vases en verre polychrome de fabrication rhodienne et un gros bloc d'encens d'Arabie fut découvert dans une sépulture de Salvadonica. De l'habitat proviennent d'autres données importantes : une drachme d'argent de Populonia, la seule mon-

naie étrusque découverte à ce jour au nord de l'Appenin, qui témoigne des relations commerciales à longue distance, et de nombreuses inscriptions sur poterie en caractères étrusques (plus d'une centaine).

La découverte de l'inscription monumentale sur un linteau de pierre de Prestino, datable d'après le contexte vers le début du Ve s. av. J.-C., a permis de reconsidérer le problème de la langue de la population de Golasecca. On a pu ainsi y reconnaître une langue de la famille celtique, dite improprement « lépontique », qui est apparentée au gaulois continental. Cette celtophonie de Côme à l'époque de la culture de Golasecca explique probablement son développement et sa richesse, car l'agglomération était l'intermédiaire idéal dans les trafics commerciaux entre la péninsule et le monde celtique transalpin.

Fig. 58

L'invasion gauloise du début du IVe s. av. J.-C. semble compromettre cet équilibre et l'habitat protohistorique décline, vraisemblablement au profit de Milan et de la voie du Tessin. Les nécropoles sont abandonnées et la phase dite Golasecca IIIA3 n'y est attestée que par quelques rares tombes. La présence de sépultures du IIe-Ier s. av. J.-C. à Casate et à Pianvalle démontre la contraction de l'habitat par rapport à la situation du Ve s. av. J.-C. La grande nécropole de la Ca'Morta est alors complètement abandonnée et ne sera réutilisée que vers le début du Ier s. av. J.-C. On ne connaît ni les tombes de l'oppidum de Côme (le *Comum oppidum* des sources latines), ni sa localisation. Quelques éléments laténiens de la zone de Rondineto semblent indiquer seulement dans cette partie une certaine continuité de l'occupation du site.

Bibl. : Tite-Live, *Hist. rom.*, XXXIII, 36 ; Pline, *H.N.*, III, 124 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 3 ; Plutarque, *César*, 29 ; Justin, *Hist. phil.*, XX, 5 ; Ptolémée, *Géogr.*, III, 1.

Como fra Etruschi e Celti, 1986 ; De Marinis, 1978, 1988 ; Vonwiller 1975.

Fig. 58 : Dédicace de Côme-Prestino, gravée sur un long linteau ou gradin (3,75 m dont 1,90 m est occupé par l'inscription), la plus ancienne inscription monumentale en langue celtique connue actuellement. Le contenu exact du texte sinistroverse reste l'objet de discussions entre spécialistes, mais l'appartenance de la langue à la famille celtique est généralement acceptée ; fin du VIe s. av. J.-C. ou début du siècle suivant.

COMMIOS, ou Comm. Notable des Atrébates de Gaule, il fut d'abord un allié de César, qui le fit, en 57 av. J.-C., roi de ce peuple. Il fut envoyé, avant l'expédition de l'an 55 av. J.-C., comme émissaire dans l'île de Bretagne, afin de convaincre les peuples locaux de se soumettre à Rome. Une branche des Atrébates était installée dans l'île, ce qui explique son choix comme ambassadeur. Il fut cependant fait prisonnier par les Brittons, mais restitué à César auquel il rendit, avec sa cavalerie, de nombreux services. Il en fut récompensé par l'élargissement de son pouvoir aux Morins, mais se rangea en 52 av. J.-C., du côté de Vercingétorix et participa très activement à l'organisation de l'armée de la coalition gauloise. Considéré comme traître par les Romains, il prit part au soulèvement des Bellovaques, en 51 av. J.-C., et s'enfuit ensuite, d'abord chez les Germains, puis dans l'île de Bretagne où il fonda une dynastie qui régna pendant plusieurs générations sur les Atrébates locaux et où son nom apparaît sur des monnaies. L'avènement de son fils et successeur Tincomnios, vers 30 av. J.-C., correspond probablement à sa mort. Voir aussi EPPILLOS et VERICA.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, IV, 21, 27, 35, V, 22, VI, 6, VII, 75, 76, 79, VIII, 6, 7, 10, 21, 23, 47, 48 ; Dion Cassius, *Hist. rom.*, XL, 42 ; Frontinus, *Strat.*, II, 13.

COMONTORIOS.
Voir KOMONTORIOS.

Compas. Le compas a été un instrument utilisé tôt et abondamment par les artistes


Fig. 59

celtes, non seulement pour esquisser des décors ou des compositions (voir PAILLARD), mais aussi pour les graver directement, sur le métal ou l'os (voir LOUGH CREW), aussi bien que sur la poterie. Cet engouement pour l'instrument peut être suivi depuis le Ve s. av. J.-C., où les décors au compas constituent un des aspects significatifs de l'art laténien naissant, jusqu'aux œuvres insulaires du Ier s. apr. J.-C. et plus récents (miroirs, fourreaux d'épée et autres objets).

Ill. : Voir LOUGH CREW, MIROIR.

Bibl. : Lenerz-De Wilde 1977 ; Lowery et coll. 1976.

Fig. 59 : Compas en fer à pas variable de l'oppidum de Staré Hradisko* en Moravie (haut. 13,5 cm) ; IIe-Ier s. av. J.-C.

COMPLUTUM. Cité celtibérique identifiée à l'actuelle ville de Alcalá de Henares (Madrid, Espagne), au nord de Madrid. Ses monnaies en bronze portent la légende *IKESANKOM KOMBOUTO*.

Bibl. : *Celtíberos* 1988.

COMUM. Voir CÔME.

COMUX. Nom d'un souverain des Dobunni de l'île de Bretagne, successeur probable, pour une courte période de quelques années seulement, du roi connu par la forme abrégée Anted, vers l'an 10 apr. J.-C. Il est attesté par la légende monétaire *COMVX* sur un statère d'or. Son successeur aurait été, vers 15 apr. J.-C., un personnage connu par la légende monétaire *EISV*, probablement la forme abrégée du nom.

Bibl. : Van Arsdell 1989.

CONCHIL-LE-TEMPLE (dép. Pas-de-Calais, France). Habitat du IIe-Ier s. av. J.-C. de type dit « ferme indigène », exploré dans sa quasi-totalité. Il comportait un grand enclos quadrangulaire multiple d'environ 80 m de côté, avec une construction à poteaux et un puits présentant des traces de cuvelage en bois. À l'extérieur, à une vingtaine de mètres vers le nord, un petit enclos carré (env. 15 × 15 m), probablement à destination funéraire.

Bibl. : Leman-Delerive et Piningre 1981.

CONCHOBAR MAC NESSA. Roi légendaire de l'Ulster. C'est un des protagonistes des récits épiques du cycle consacré aux faits de cette province d'Irlande. Fils du druide Cathbad et de la reine guerrière Ness, il fut, avec sa sœur Deichtire, le père terrestre du héros Cú-Chulainn.

Concile des Gaules (lat. *Concilium totius Galliae*). La première mention d'une assemblée des représentants des cités de toute la Gaule apparaît chez César (*G. des Gaul.*, I, 30) dans son récit des événements de 58 av. J.-C. Rien ne permet d'affirmer qu'une telle assemblée, réunie annuellement ou à intervalle plus long ait existé auparavant. La date choisie pour l'assemblée de Lugdunum qui deviendra une institution de la Gaule romaine, celle de la fête celtique de Lugnasad, permet cependant de supposer qu'elle pourrait avoir eu des antécédents antérieurs à la guerre des Gaules. Le passage mentionné de César, dont il ressort que l'initiative de la réunion convoquée en 58 av. J.-C. émanait des cités gauloises, plaiderait en faveur d'une formule déjà utilisée auparavant.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 30.

CONCOLITANOS. Roi des Gésates (avec Anéroestos) au moins depuis 233 av. J.-C. ; fut fait prisonnier à la bataille de Télamon en 225 av. J.-C.

Bibl. : Polybe, *Hist.*, II, 22 et 31.

CONCONNETODUMMOS, ou Congonnetodumnos. Notable des Carnutes qui dirigea, avec Cotuatos, le coup de main contre les marchands romains de Cenabum, au début de l'an 52 av. J.-C.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 3.

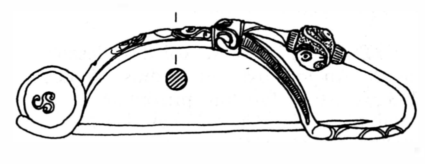
CONDÉ-SUR-MARNE (dép. Marne, France). Matériaux d'une sépulture à char, probablement pillée au moment de la découverte de la plupart de ses richesses. Les pièces conservées portent de riches incrustations d'éléments de corail, quelquefois finement sculptés, qui rappellent ceux du casque d'Agris ou de certaines fibules du type dit de Münsingen. L'ensemble peut être daté du deuxième tiers du IVe s. av. J.-C.

Musée : Châlons-en-Champagne.
Bibl. : Jacobsthal 1944 ; Legendre et Gomez de Soto 1990.

CONDÉ-SUR-SUIPPES. Voir VARISCOURT.

CONDRUSES. Petit peuple celto-germanique installé au Iᵉʳ s. av. J.-C. dans les Ardennes, avec les Caeroesi, les Éburons et les Pémanes.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, II, 4, IV, 6, VI, 32.

CONFLANS-SUR-SEINE (dép. Marne, France). Deux très belles fibules en fer, datables du IIIᵉ s. av. J.-C., découvertes anciennement dans un contexte probablement funéraire (incinération ? vu l'excellent état de conservation). Elles constituent un témoignage précieux du savoir-faire étonnant des forgerons celtiques. L'association de motifs végétaux et animaux sur l'un des exemplaires peut être rapprochée de l'ornementation gravée du fourreau de Cernon-sur-Coole, une autre œuvre exceptionnelle de la même époque trouvée en milieu champenois.
Ill. : Voir FIBULE.
Musée : Troyes.
Bibl. : Kruta 1975a.



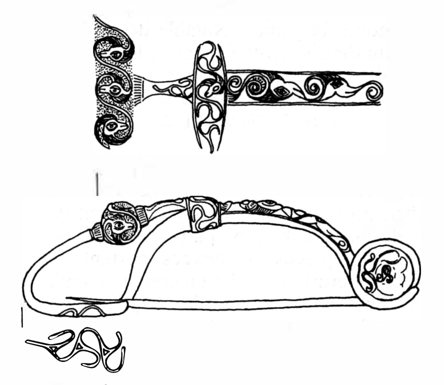


Fig. 60

Fig. 60 : Conflans : fibule en fer finement ouvragé, ornée de motifs qui associent étroitement des éléments végétaux et animaux (long. 11,6 cm) ; IIIᵉ s. av. J.-C.

CONGONNETIACOS, ou Congentiatos. Fils et successeur sous contrôle romain du roi des Arvernes Bituitos, après la défaite de ce peuple en 121 av. J.-C.

CONII (gr. *Κονιοι*). Peuple de souche probablement celtique, peut-être une fraction des Celtici, du sud de l'actuel Portugal. Il aurait été installé dans le *Cuneus ager*, entre le promontoire Sacré (cap Saint-Vincent) et l'Anas (Guadiana). Son agglomération principale aurait été Conistorgis.
Bibl. : Polybe, *Hist.*, X, 7.

CONIMBRIGA (prov. Coimbra, Portugal). Habitat de l'âge du fer de la culture des castros (fibules et autres objets) puis ville romaine de la Lusitanie, aujourd'hui Condeixa a Velha.
Bibl. : Diodore, *Bibl. hist.*, frag. 34, 36 ; Tite-Live, *Epit.* 61 ; Pline, *H.N.*, IV, 113.
Lenerz-De Wilde 1991.

CONISTORGIS. Ville des Celtici du sud-ouest de la péninsule Ibérique. La localisation précise de cette agglomération principale du *Cuneus ager* est inconnue. Elle se trouvait quelque part entre le cap Saint-Vincent et l'embouchure du Guadiana.
Bibl. : Strabon, *Géogr.*, III, 2 ; Appien, *Hisp.*, 57.

CONLIÈGE (dép. Jura, France). Nécropole tumulaire de la « Croix-des-Monceaux » explorée au XIXᵉ s. Le tumulus n° 6 contenait une sépulture à mobilier de type « princier » avec une amphore en bronze d'origine étrusque, un simpulum (louche), deux fibules tardo-hallstattiennes exceptionnelles et une perle d'ambre. L'ensemble peut être daté de la première moitié du Vᵉ s. av. J.-C.
Musée : Lons-le-Saulnier.
Bibl. : *Trésors des princes celtes* 1987.

CONNACORIX, ou Konnakorix (gr. *Κοννακοριξ*). Nom du chef galate

chargé par Mithridate du Pont du commandement de la ville de Héraclée.

Bibl. : Memnon, *lib.* 15 *frag.* 42, *lib.* 16 *frag.* 49, 51 et 52.

CONNANTRE (dép. Marne, France). Importante sépulture à inhumation de guerrier avec équipement caractéristique datable vers le deuxième quart du IIIe s. av. J.-C. : épée dans son fourreau, chaîne de ceinturon et anneaux de suspension en bronze, umbo et orle de bouclier, pointe et talon de lance, deux fibules en fer et des grandes agrafes du même métal appartenant à un assemblage de bois de nature indéterminée (cercueil ?).

Musée : Londres (British Museum).

Bibl. : Morel 1898 ; Stead et Rigby 1999.

CONNAUGHT. Province d'Irlande dont le chef-lieu était Cruachain (Rathcroghan). Sa reine légendaire était Medb (voir aussi AILILL).

CONTOUTOS. Nom de personne connu par la légende de monnaies en bronze frappé, très influencées par le monnayage romain et émises probablement après la guerre des Gaules par les Pictons.

Bibl. : Colbert de Beaulieu et Fischer 1998 ; Hiernard 1982.

CONTREBIA. Voir **BOTORRITA** et **KONTREBIA**.

CONVICTOLITAVIS. Notable éduen, prétendant à la magistrature suprême de son peuple, la charge de *vergobret*, en 52 av. J.-C., contre Cotos. Ce dernier était frère du *vergobret* de l'année précédente, Valétiacos, qui favorisa son élection. César convoqua une assemblée à Decize et y obligea Cotos à déposer le pouvoir, conquis avec la complicité de son frère, et confirma l'élection de Convictolitavis. Celui-ci prendra pourtant immédiatement la tête, avec Litaviccos, du parti de la guerre contre les Romains. Il est indiqué comme responsable de l'adhésion des Éduens à la coalition conduite par Vercingétorix ainsi que de la persécution des marchands romains dans les agglomérations éduennes.

Voir CABILLONUM, NOVIODUNUM et BIBRACTE.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 32, 33, 37, 39, 42, 55, 67.

Corail. Le corail rouge (*corallium rubrum*), importé de Méditerranée, a été, depuis le VIe s. av. J.-C., une matière employée par les artisans celtiques dans un but qui ne devait pas être uniquement décoratif, mais devait être lié aux croyances en ses vertus magiques. Les objets laténiens de prestige du siècle suivant utilisent très fréquemment des incrustations de corail, mais c'est au IVe s. av. J.-C., lorsque l'invasion de l'Italie donne un accès plus direct aux sources d'approvisionnement de la Campanie, que se situe l'apogée de l'utilisation du corail par les Celtes. On connaît de cette époque des pièces prestigieuses, où cette matière, finement travaillée, est utilisée avec abondance (casques d'Agris et de Canosa, garnitures de la tombe à char de Condé-sur-Marne), mais également un nombre important de fibules qui portent un cabochon discoïdal en corail ou son imitation (fibule de type dit de Münsingen). Cette vogue coïncide avec celle de l'émail rouge, employé quelquefois avec le corail sur le même objet (disque d'Auvers-sur-Oise, cruches de Basse-Yutz). Des objets métalliques assez richement ornés de corail continuent à être fabriqués pendant la première moitié du IIIe s. av. J.-C., mais son usage semble diminuer assez brusquement vers le milieu de ce siècle, pour devenir ensuite plutôt sporadique. On explique ce fait par une nouvelle orientation de l'exportation des producteurs méditerranéens vers l'Inde, mais la situation des Celtes d'Italie, privés désormais d'un contact direct avec la partie centre-méridionale de la péninsule, a probablement joué également un rôle.

Ill. : Voir AUVERS-SUR-OISE.

Bibl. : Champion 1976 ; Kruta 1986.

CORBILO. Port maritime situé quelque part dans l'estuaire de la Loire et connu déjà des premiers navigateurs méditerranéens qui touchèrent la région. Sa localisation reste incertaine. Selon un passage de Polybe repris par Strabon, Narbonne et Corbilo auraient été les villes les plus importantes de la Gaule.

Bibl. : Polybe, *Hist.*, XXXIV, 10 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 2.

CORENT (dép. Puy-de-Dôme, France). Un des principaux oppida du territoire des Arvernes, connu à ce jour principalement par des découvertes fortuites.

CORIELTAUVI. Voir CORITANI.

CORINTHE (Grèce). Voir ISTHMIA.

CORIOS. Un des rois des Dobunni de l'île de Bretagne, le premier à faire figurer son nom sur des monnaies, vers 30 av. J.-C., sous la forme *CORIO* ou *COR*. Son successeur aurait été, vers 15 av. J.-C., Boduocos.
Bibl. : Van Arsdell 1989.

CORIOSOLITES. Peuple armoricain installé principalement dans l'actuel département des Côtes-d'Armor. Ses voisins étaient : à l'ouest les Osismes, au sud les Vénètes et les Namnètes, à l'est les Riedones. Les Coriosolites jouèrent un rôle très important dans le trafic maritime avec l'île de Bretagne, notamment grâce au port d'Alet près de Saint-Malo, et leurs monnaies apparaissent en nombre sur les îles anglo-normandes (voir JERSEY). Leur nom est conservé dans celui de Corseul (ville romaine de Fanum Martis). Ils auraient été soumis lors de l'expédition de Crassus en Armorique, en 57 av. J.-C. Ils semblent cependant soutenir, l'année suivante, avec les Unelles et les Lexoviens, la coalition des peuples armoricains conduite par les Vénètes. Ils participeront en 52 av. J.-C. au contingent de vingt mille hommes fourni par sept peuples armoricains.
Ill. : Voir ART, SYNTHÈSE GRAPHIQUE.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, II, 34, III, 7, 11, VII, 75 ; Pline, *H.N.*, IV, 107.
Galliou 1984.

CORITANI. Puissant peuple de l'île de Bretagne qui occupait le Lincolnshire, le Leicestershire, le Nottighamshire, une partie du Humberside et peut-être aussi une partie du Derbyshire et du Yorkshire méridional. Leurs voisins étaient au sud les Catuvellauni et les Icéniens, au nord les Brigantes. La forme correcte du nom de ce peuple, attestée par un graffiti découvert en 1965, semble avoir été *Corieltauvi*. Les Coritani furent parmi les premiers peuples insulaires à avoir adopté la monnaie : les émissions les plus anciennes sont datées aujourd'hui vers 70 av. J.-C. et les frappes se poursuivent jusqu'à l'intervention romaine de 43 apr. J.-C. (le monnayage des Coritani a été jadis attribué aux Brigantes voisins, car on a trouvé de nombreux dépôts de ces monnaies sur le territoire de ces derniers). À partir du début du dernier quart du Ier s. av. J.-C. apparaissent des légendes qui évoquent probablement, sous une forme quelquefois très abrégée, des membres de la dynastie régnante : *VEP*, *AVN AST*, *VOLISIOS DVMNOVELLAVNVS*, *VOLISIOS CARTIVEL*, *VEP CORF*, *ESVP ASV*, *DVMNOC TIGIR SENO* et *VOLISIOS DVMNOCOVEROS*.
Bibl. : Van Arsdell 1989.

CORLATE (Olténie, Roumanie). Petite nécropole à incinération avec des éléments d'armement et des fibules de type laténien, ainsi que des chaînes de ceinture d'un modèle particulier. Située en milieu thraco-gète, elle appartient au faciès de Padea-Panagjurski Kolonii et peut être datée du IIe s. av. J.-C.
Bibl. : Nicolăescu-Plopşor 1945/1947 ; Popescu 1963.

CORLEA (Co Longford, Irlande). L'exploration archéologique de la tourbière de Corlea a conduit depuis 1985 à la découverte de plusieurs chaussées de bois de différentes époques dont une (Corlea 1) appartient d'après la datation dendrochronologique — 148 av. J.-C. — à l'âge du fer. Elle reposait sur deux lignes parallèles de rondins de chêne espacés de 1,20 m à 1,40 m dont la longueur pouvait atteindre 10 m, sur lesquels étaient posées perpendiculairement d'épaisses planches, également de bois de chêne, dont certaines atteignaient une longueur de 4 m. Leurs extrémités étaient percées de trous qui permettaient de les fixer à la tourbe sous-jacente par de longues fiches de bois (1-1,8 m). La voie devait atteindre dans la tourbière une longueur d'environ un kilomètre, mais la chaussée analogue explorée en 1957 et 1988 dans la tourbière voisine de Derraghan, datée par la dendrochrono-

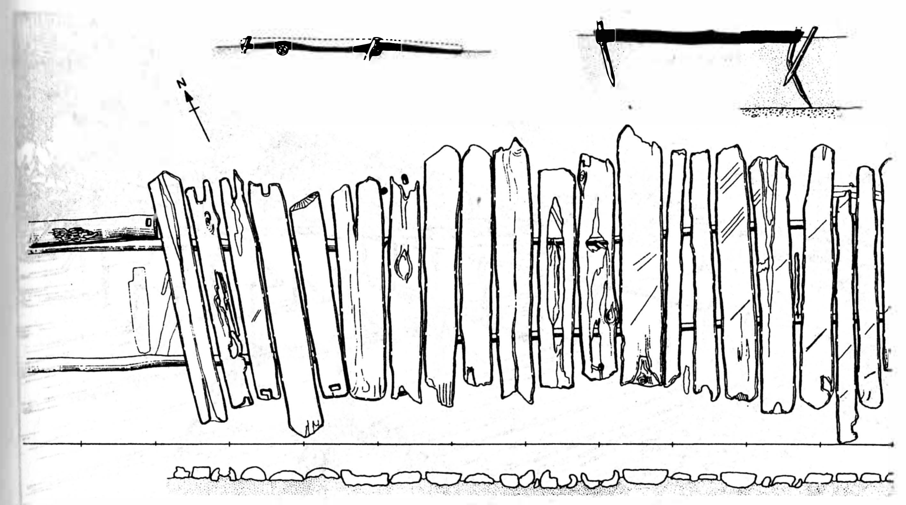


Fig. 61

logie de 156 av. J.-C (± 9 ans). devait appartenir au même système de voies aménagées dont la longueur totale dépassait ainsi deux kilomètres. Le nombre et le poids considérable des pièces de bois mises en œuvre (des moyens de levage mécaniques ont dû être employés pour les déplacer lors de la fouille) font de cet ouvrage une réalisation d'une importance exceptionnelle. Cependant, aucune trace d'usure provoquée par le passage de véhicules n'a été observée et une partie de la chaussée a été détruite par le feu, dans des conditions qui restent difficiles à expliquer. Des pièces de bois pouvant appartenir à un véhicule dont une ridelle (?) remarquablement façonnée en bois de frêne et munie de chevilles de bois d'érable, ainsi qu'une masse de bois ont été également découverts lors de la fouille de la chaussée de Corlea 1.

Bibl. : Raftery 1990a, 1992.

Fig. 61 : Voie en madriers de bois disposés transversalement sur des longines, découverte dans une tourbière à Corlea (larg. env. 4 m).

CORNAUX (Berne, Suisse). Les travaux d'élargissement du canal de la Thielle, réalisés dans le cadre de la deuxième correction des eaux du Jura, entraînèrent la découverte, sur la rive neuchâteloise à environ trois kilomètres en aval du site de La Tène, de l'extrémité et de cinq piles d'un pont celtique ainsi que de la couche archéologique correspondante, explorés sur une longueur d'une trentaine de mètres et une largeur de près d'une vingtaine de mètres, entre novembre 1965 et février 1966. L'autre partie du pont, côté bernois, avait été détruite par les travaux antérieurs. Remarquablement conduite, malgré les conditions de travail très pénibles, la fouille a permis de recueillir la totalité des données sur un pont qui s'était effondré brutalement, probablement à l'occasion de l'une des crues exceptionnelles que connaissait jusqu'au XIXe s. le système des trois lacs, et ne fut emporté qu'en partie par les eaux.

La tête du pont reposait sur deux rangées de pieux, espacées de 2,2 m : la première était constituée de deux pieux éloignés de 2,4 m, la deuxième devait comporter à l'origine sept pieux dont les deux latéraux étaient inclinés obliquement vers les longerons qui soutenaient un tablier dont la largeur peut être estimée à 2,8 m. La première pile se trouvait à une distance de 4,7 m, juste au-dessous du départ de la berge : elle comprenait trois pieux verticaux, toujours en bois de chêne, nettement plus gros que les précé-

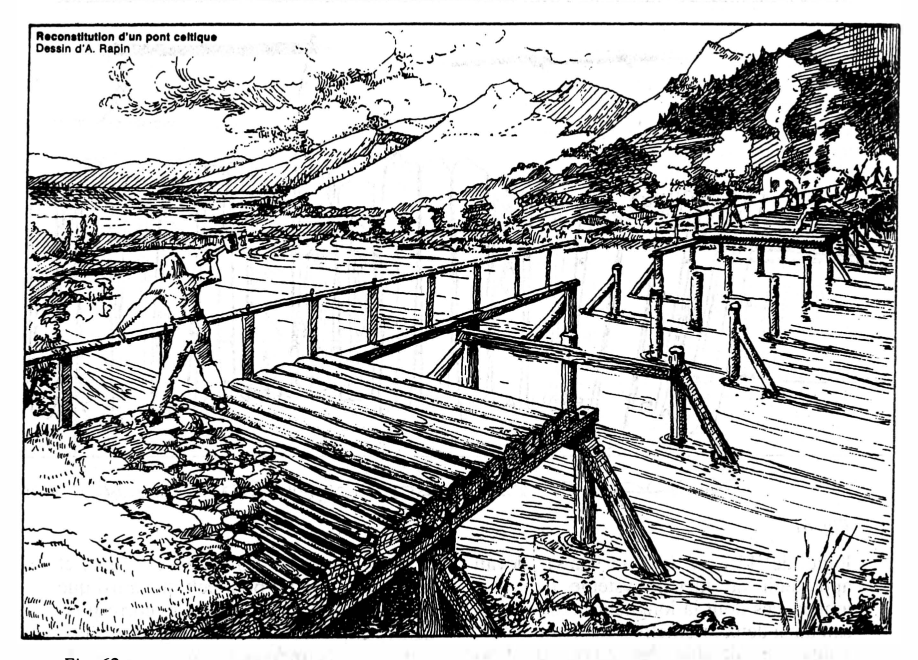


Fig. 62

dents (diamètre env. 20 cm), disposés en ligne sur une largeur de 2,8 m, et un pieu oblique formant contrefort de chaque côté. La deuxième pile était nettement plus large (3,7 m) et ses contreforts latéraux étaient doubles. Analogue, la troisième pile avait une largeur de 2,95 m (probablement la largeur moyenne du tablier. La quatrième et la cinquième pile étaient toujours du même type. La distance entre les piles variait de 4,5 à 5 m. Les longerons qui reliaient les piles portaient un tablier large d'environ 3 m constitué de rondins entrecroisés sur deux couches, recouvert de branchages et probablement d'argile ou de graviers, lesté par de grosses pierres qui ont été trouvées dans la couche de destruction.

La découverte côté bernois d'un pieu qui appartenait vraisemblablement à la tête de pont permet d'estimer la longueur d'origine du pont à environ 90 m et le nombre de piles de seize à vingt. La partie découverte correspondrait donc à un peu plus du quart du pont. Les dates dendrochronologiques indiquent une construction vers l'an 300 av. J.-C. Une première réfection serait intervenue vers 150 av. J.-C., une deuxième entre 120 et 116 av. J.-C. Une planche de chariot trouvée dans la couche de destruction fut fabriquée en 93 av. J.-C. C'est donc après cette date et vraisemblablement avant la migration helvète de 58 av. J.-C. que se produisit la catastrophe qui provoqua la destruction du pont. Il entraîna probablement dans sa chute subite les personnes (vingt et un individus) et les animaux (chevaux et bovidés) dont les squelettes en connexion (non démembrés) ont été trouvés parmi les décombres. Ils se seraient trouvés sur le pont, avec leurs biens, au moment de son écroulement. Le matériel archéologique recueilli comporte plus d'une centaine de poteries, dont un certain nombre étaient complètes et peut-être transportées par les sinistrés, deux épées, des pointes de lances (treize) et de flèches, des outils, quelques fibules (type Nauheim et autres)

et divers petits objets, une monnaie de potin attribuée aux Séquanes. L'ensemble des matériaux peut être daté de la fin du IIᵉ s. av. J.-C. ou de la première moitié du siècle suivant.
Musée : Neuchâtel.
Bibl. : Schwab 1989.
Fig. 62 : Cornaux : reconstitution hypothétique d'un pont celtique, d'après les vestiges découverts dans le lit de la Thielle, entre le lac de Neuchâtel et le lac de Bienne ; IIIᵉ s. av. J.-C.

CORNOVII. Peuple britannique qui occupait le bassin de la Severn ; ses voisins étaient à l'ouest les Ordovices, au nord les Deceangli et les Brigantes, à l'est les Catuvellauni et au sud les Dobunni. Il a laissé son nom à la Cornouailles insulaire et, suite à la migration des Bretons en Armorique, à la Cornouaille du nord du Finistère.
Bibl. : Ptolémée, *Géogr.*, II, 3
Cunliffe 1974.

COROCOTTA. Chef de guerre des Cantabres en lutte contre les légions d'Auguste.
Bibl. : Dion Cassius, *Hist. rom.*, LVI, 43, 3.

COROLAMOS. Roi des Boïens cispadans en 196 av. J.-C. Il infligea à cette date une sanglante défaite à l'armée romaine.
Bibl. : Tite-Live, *Hist. rom.*, XXXIII, 36.

CORRÉOS. Notable des Bellovaques, avec Commios l'Atrébate, chef du soulèvement des peuples belges contre les Romains en 51 av. J.-C. Qualifié d'« auteur responsable de la guerre, agitateur du peuple », sous lequel « jamais le pouvoir du sénat ne fut aussi fort que celui de la plèbe ignorante », il périt au combat dans la bataille décisive livrée aux confins des Bellovaques et des Suessions.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VIII, 6, 7, 17-21.

CORROY (dép. Marne, France). Important site de nécropoles aux lieux-dits « Le Pont de l'Isle », « Au-dessus des Roseaux » et « Saint-Mard » qui ont livré principalement des sépultures des IVᵉ et IIIᵉ s. av. J.-C.
Bibl. : Brisson 1935 ; Charpy et Roualet 1991 ; Morel 1898.

CORSIER (cant. Genève, Suisse). Petite nécropole à inhumation découverte à partir de 1874 : mobiliers de trois tombes (fibules, bracelets, collier de perles d'ambre, de verre bleu, de bronze) et objets sans contexte. Datable de la fin du IVᵉ s. av. J.-C. ou du tout début du siècle suivant.
Bibl. : Viollier 1916 ; Kaenel 1990.

CORTES DE NAVARRA (prov. de Navarre, Espagne). Habitat situé sur la colline du Cerro de la Cruz, avec des maisons quadrangulaires en pierre séparées par des voies parallèles. Son début peut être situé au VIIIᵉ s. av. J.-C. et sa fin au IVᵉ s. av. J.-C. Une destruction importante, marquée par une couche d'incendie peut être datée vers le milieu du VIᵉ s. av. J.-C. Une nécropole, au lieu-dit « La Atalaya », a livré près de soixante-dix tombes à incinération, dont plus d'une cinquantaine contenait du mobilier.
Musée : Pampelune.
Bibl. : Lenerz-De Wilde 1991 ; Maluquer de Motes 1963.

CORTRAT (dép. Loiret, France). Importante nécropole à inhumation explorée en 1965-1966 au lieu-dit « Terres-de-l'Étang », et publiée jusqu'ici de manière seulement préliminaire. Elle a livré notamment plusieurs sépultures de guerriers, que la présence d'une chaîne de ceinturon permet de dater du IIIᵉ s. av. J.-C.
Bibl. : Debal 1974.

Costume. Le costume féminin, plus particulièrement le choix et la manière de porter les parures métalliques (le seul élément conservé, dans des conditions normales, dans les trouvailles funéraires), a été apparemment, surtout aux IVᵉ et IIIᵉ s. av. J.-C., un des moyens d'exprimer visuellement l'appartenance à un groupe ethnique.

Ces signes différentiels (port ou non du torque, des anneaux de cheville, association avec des bracelets portés symétriquement ou non), ainsi que la forme donnée localement à ces objets, permettent d'esquisser aujourd'hui une carte, très incomplète mais néanmoins très utile, des peuples celtiques, et de pouvoir suivre, au moins en partie, leurs déplacements.

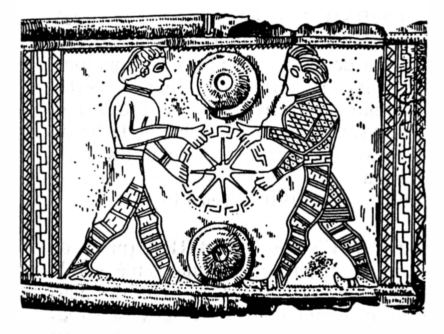


Fig. 63

Le costume masculin est connu principalement par l'iconographie.
Ill. : Voir ARMEMENT, MANĚTÍN.
Bibl. : Charpy 1991 ; Kruta 1985a ; Lorenz 1978 ; Martin-Kilcher 1973 ; Sankot 1993.
Fig. 63 : Plaque de droit en tôle de bronze gravée du fourreau de la tombe n° 994 de Hallstatt* : métopes figurées situées près des deux extrémités, avec des personnages vêtus de chausses et d'une sorte de redingote, qui se font face en tenant une roue solaire (larg. du fourreau, ici haut. : 6 cm) ; deuxième moitié du Ve s. av. J.-C.

COTINI. Voir **KOTINI.**

COTO DA PENA (Caminha, Viana do Castelo, Portugal). Castro situé sur une hauteur stratégique qui domine sur la rive gauche l'embouchure du fleuve Minho. Les récentes recherches stratigraphiques conduites sur le site indiquent qu'il fut occupé et fortifié depuis l'âge du bronze final (vers 900 av. J.-C.) jusque vers la fin du IIe s. av. J.-C.
Bibl. : Silva 1986.

COTOS. Notable des Éduens. Il avait été l'adversaire de Convictolitavis lors des élections pour la charge annuelle de magistrat suprême (*vergobret*) en 52 av. J.-C., exercée l'année précédente par son frère Valétiacos. Proclamé élu par son frère, il fut obligé à renoncer au pouvoir en faveur de son adversaire par César à l'assemblée convoquée par ce dernier à Decize.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 32, 33, 39, 67.

Cotte de mailles. La cotte de mailles semble avoir été adoptée dès le IIIe s. av. J.-C. par certains chefs militaires celtes de l'est (voir CIUMEŞTI et PERGAME).

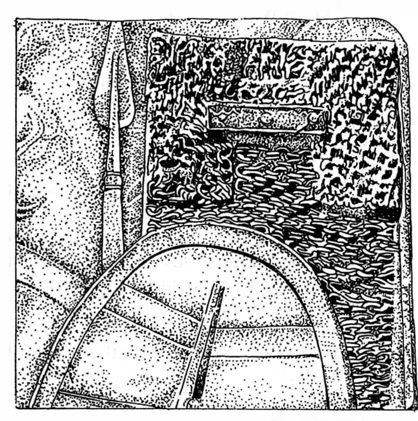


Fig. 64

Des trouvailles (Berne-Tiefenau, Vernon, Závist) en attestent l'existence aux siècles suivants dans différentes régions, de même que l'iconographie.
Bibl. : Müller 1990.
Fig. 64 : Armes galates représentées sur une des plaques de la balustrade du portique du temple d'Athéna Polias Niképhoros de l'Acropole de Pergame : cotte de mailles, bouclier, lance ; premier tiers du IIe s. av. J.-C.

COTTIOS. Souverain romanisé des Alpes dites cottiennes (il se nomme en 8 apr. J.-C. Marcus Julius Cottius). Son royaume s'étendait entre le territoire des Voconces et la ville d'Eburodunum (aujourd'hui Embrun), attribuée aussi au petit peuple alpin des Caturiges, et le territoire des Taurins à proximité d'Ocelum (aujourd'hui Avigliana). Strabon y mentionne les villes de Brigantion (aujourd'hui Briançon) et Excingomagus (aujourd'hui Exilles, sur la Doire Ripaire, à une dizaine de kilomètres en amont de Suse).
Bibl. : Strabon, *Géorg.*, IV, 1, 3 ; Vitruve, *Arch.*, 8, 3 ; Pline, *H.N.*, III, 135, 138 ; Tacite, *Hist.*, I, 61.

COTUATOS. Notable des Carnutes qui dirigea, avec Conconnétodumnos, le coup de main contre les marchands

romains de Cenabum, au tout début de l'an 52 av. J.-C., donnant ainsi le signal du soulèvement général des peuples de la Gaule.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 3.

COUNOS. Nom d'un notable des Boïens de l'oppidum de Bratislava attesté sur des tétradrachmes du type Biatec.
Bibl. : Kolníková 1991 ; Ondrouch 1958 ; Paulsen 1933.

COURCELLES-EN-MONTAGNE. Voir MOTTE-SAINT-VALENTIN, LA.

COURTESOULT (c. Courtesoult-et-Gatey, dép. Haute-Saône, France). Tumulus exploré récemment avec une soixantaine d'individus inhumés successivement autour d'une sépulture centrale. D'après les matériaux recueillis, l'utilisation funéraire couvre le VIe s. av. J.-C. et le siècle suivant.
Bibl. : *Celtes dans le Jura* 1991.

COURTISOLS (dép. Marne, France). De nombreux sites funéraires furent découverts depuis le XIXe s. sur le territoire de cette commune. Une des découvertes les plus intéressantes est un torque en bronze provenant du lieu-dit « Les Closeaux de la Conche ». Il porte près des tampons un décor figuré : une composition associant une paire de têtes humaines à une tête de bélier très simplifiée, des esses et une palmette.
Musée : Londres (British Museum).
Bibl. : Charpy et Roualet 1991 ; *Gauls* s.d. ; Morel 1898 ; Stead et Rigby 1999.

Coutelas. Le coutelas peut être aussi bien un instrument (c'est ce que démontre sa présence dans un bon nombre de sépultures féminines) qu'une arme. Cette dernière fonction peut être notamment envisagée pour la forme à large et forte lame, longue d'une trentaine de centimètres, au tranchant convexe unique, désignée par les spécialistes allemands du nom de *Hiebmesser* (« couteau de taille »). Ce type de coutelas figure dans de nombreux mobiliers masculins du Ve s. av. J.-C. d'Europe centrale (plus particulièrement Autriche, Bohême et Bavière), où il est souvent accompagné d'une pointe de lance. Dans un tel cas, il semble bien s'agir d'une arme de poing. Les tombes de chefs contiennent cependant le plus souvent l'épée et le coutelas. Certains exemplaires présentent d'ailleurs une poignée en bronze richement ouvragée ou une lame finement gravée (voir KŘEČKOV), ce qui indique clairement l'importance de l'objet dans l'équipement personnel du défunt.

Dans la partie occidentale de l'aire laténienne du Ve s. av. J.-C., le coutelas figure surtout dans les mobiliers funéraires du faciès marnien et de la culture du Hunsrück-Eifel. Même lorsque l'épée deviendra, vers le début du IVe s. av. J.-C., l'arme courante des guerriers celtiques, la présence dans leur équipement d'un grand coutelas restera assez fréquente dans les régions où sa vogue était bien attestée au siècle précédent. C'est notamment le cas de l'actuelle Autriche et des territoires adjacents. La présence de grands coutelas, directement issus des modèles plus anciens d'Europe centrale, deviendra ensuite une des caractéristiques de l'équipement guerrier des Celtes orientaux du IIIe s. av. J.-C.
Bibl. : Osterhaus 1981 ; Sankot 1994.
Fig. 65 : Coutelas en fer de type *Hiebmesser*, à la lame finement ornée au burin balancé, d'une tombe à incinération de Křečkov* en Bohême (long. env. 40 cm) ; deuxième moitié du Ve s. av. J.-C.

COVIOMAROS. Nom d'un notable des Boïens de l'oppidum de Bratislava attesté sur des tétradrachmes du type Biatec.
Bibl. : Kolníková 1991 ; Ondrouch 1958 ; Paulsen 1933.

Crannóg (irl. *crann*, « arbre »). Habitat d'Irlande, caractéristique des âges du bronze et du fer, qui regroupe plusieurs habitations sur une plate-forme de bois installée dans des lacs peu profonds ou dans des marais. Une chaussée en bois ou des passerelles relient le *crannóg* à la terre ferme. Voir LISNACROGHER.
Bibl. : Raftery 1994.

CRÉMONE (lat. *Cremona*, gr. *Κρεμωνα*). Colonie romaine déduite sur la périphérie du territoire des Cénomans,

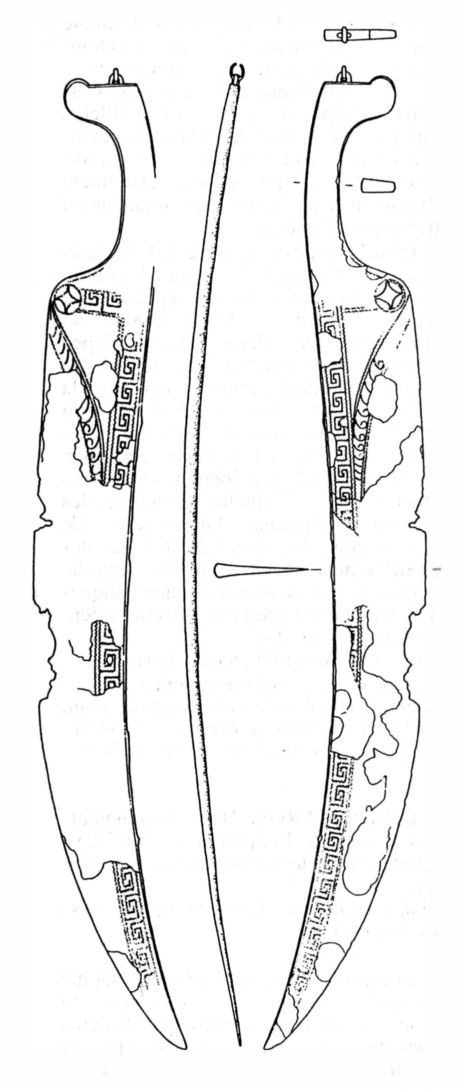


Fig. 65

alliés de Rome, dans une zone qui appartenait peut-être à l'origine aux Insubres, après la victoire de 222 av. J.-C. sur ces derniers et sur les Boïens. La ville jouera dorénavant un rôle très important dans les guerres romano-celtiques. Elle sera assiégée en 200 av. J.-C., après la prise de Plaisance, par une armée d'Insubres, de Boïens, de Cénomans (apparemment mécontents de la présence de la colonie) et d'autres Gaulois cisalpins, soulevés par Hamilcar. L'armée romaine conduite par Lucius Furius, venue à marches forcées depuis Ariminum (Rimini) au secours de la ville, leur infligea une sanglante défaite : six mille hommes seulement auraient réussi à échapper au désastre, trente-cinq mille auraient été tués ou capturés, soixante-dix enseignes militaires et deux cents chariots chargés de butin auraient été pris aux Gaulois ; trois de leurs chefs auraient été tués.

Bibl. : Polybe, *Hist.*, III, 40 ; Tite-Live, *Hist. rom.*, XXI, 25, XXVII, 10, XXVIII, 11, XXXI, 10, XXXIIII, 23, XXXIV, 22 ; Strabon, *Géogr.*, V, 1.

CRICIRU. Nom d'un notable de la Gaule belgique (Suessions ?), connu par la légende de monnaies en or, argent et bronze frappé. Ces monnaies portent également l'image d'une fibule.

Bibl. : Colbert de Beaulieu et Fischer 1998.

CRISTURUL SECUIESC (Roumanie). Importante tombe à char de Transylvanie, découverte anciennement dans un état apparemment déjà très incomplet : bandages de roues, épée, pointe de lance, applique décorée d'un motif curviligne en fort relief. Ce dernier élément permet de dater l'ensemble du IIIe s. av. J.-C.

Bibl. : Márton 1933.

CRITASIROS. Voir KRITASIROS.

CRITOGNATOS. Notable arverne. Un des chefs assiégés à Alésia en 52 av. J.-C. César rapporte le discours dans lequel il évoquait, alors que les assiégés attendaient l'arrivée de l'armée de secours, le glorieux exemple de la défense des oppida gaulois contre les Cimbres et proposait d'expulser d'Alésia tous ceux — vieillards, femmes et enfants — qui ne pouvaient porter des armes.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 77, 78.

CRIXOS. 1. Chef du contingent de Boïens ralliés à Hannibal après son pas-

sage des Alpes. Il aurait été tué dès la bataille livrée contre les Romains sur le Tessin, en 218 av. J.-C.
Bibl. : Silius Italicus, *G. pun.*, IV, 148 *sqq.*

2. Gladiateur gaulois de Capoue qui conduisit avec Spartacus la révolte servile de 71 av. J.-C.
Bibl. : Salluste, *Hist.*, III, 67 ; Tite-Live, *Epit.* 95 ; Appien, *G. civ.*, I, 116.

CROATIE. Le territoire de l'actuelle Croatie n'a probablement été occupé par des populations de souche celtique que depuis la première moitié du IIIe s. av. J.-C. Des groupes d'origine probablement centre-européenne s'y seraient installés vers le début de ce siècle, soit peu avant, soit peu après la Grande Expédition de 280 av. J.-C. Ils se mélangèrent vraisemblablement au substrat local pannonien, mais les éléments indigènes apparaissent moins clairement que dans certains territoires voisins. La région marécageuse située entre le cours du Danube, l'actuelle frontière hongroise et le cours de la Drave, connue dans l'Antiquité sous le nom de *Volcae paludes* (marais des Volques ; voir BATINA), ainsi que la partie septentrionale de la Slavonie (voir OSIJEK) étaient probablement habitées par une branche du peuple migrateur des Volques Tectosages, ce qui pourrait expliquer les étroites parentés que l'on peut observer entre certains objets des nécropoles de la région, datables du premier tiers du IIIe s. av. J.-C. et des objets provenant des nécropoles de la Bohême, de la Moravie ou de la Bavière.

La partie occidentale était intégrée au domaine des Taurisques, comme la Slovénie et la partie adjacente de l'Autriche. Quant à la partie méridionale du pays, les régions limitrophes de la rive gauche de la Save appartenaient au domaine des Scordisques, dont l'influence s'étendait en remontant le Danube jusqu'à son confluent avec la Drave. Apparemment assez discontinu, peut-être à cause d'une certaine mobilité des populations qui résidaient dans la partie orientale du pays, le peuplement celtique ainsi que les éléments de culture laténienne de la région semblent se perpétuer jusqu'à la mainmise romaine et la romanisation rapide, vers la fin du Ier s. av. J.-C. Les Celtes installés en Croatie ont frappé des monnaies d'argent, dérivées des tétradrachmes macédoniennes, dès le IIIe s. av. J.-C. (voir RIBNJAČKA).

• *Peuples celtiques connus par les textes* : voir AMANTINI, TAURISQUES, VOLQUES.
• *Toponymes antiques* : voir ALBION, VOLCAE PALUDES.
• *Sites et découvertes archéologiques* : voir BATINA, DALJ, DJURDJEVAC, GAJIĆ, GRADINA NA BOSUTU, OSIJEK, RIBNJAČKA.
Ill. : Voir RIBNJAČKA.
Musées : Osijek, Vukovar, Zagreb.
Bibl. : Božić 1987 ; Guštin 1984 ; Jovanović et Božić 1987 ; *Kelti i Rimljani* 1997 ; *Kelti na Celjskem* 1991 ; *Keltoi* 1983 ; Majnarić-Pandžić 1970, 1996, 1996a ; *Prapovijest* 1998 ; Todorović 1968, 1974.

CROFT AMBREY (Herefordshire, Grande-Bretagne). Site fortifié de rebord de plateau qui se développa à partir d'un noyau initial d'environ 2 hectares, datable du VIe s. av. J.-C. Des petits édifices quadrangulaires étaient régulièrement disposés le long des rues intérieures. Ce type d'occupation persista pendant toute la durée de l'habitat. Un nouveau rempart, une levée de 12 m de hauteur surmontée d'une palissade, fut construit vers le début du IVe s. av. J.-C. (phase 4 du site). Les reconstructions suivantes concernèrent essentiellement la porte. L'occupation du site semble se terminer avec la conquête romaine, en 48 av. J.-C.
Bibl. : Hogg 1984 ; Stanford 1974.

CROIX-EN-CHAMPAGNE, LA (dép. Marne, France). Nécropoles ayant livré principalement du matériel du IVe s. av. J.-C., explorées surtout au XIXe s. : fibules, bracelet au riche décor en relief inspiré par le nœud d'Hercule et autres parures.
Musée : Saint-Germain-en-Laye.
Bibl. : Kruta 1976.

CROIX-SAINT-OUEN, LA (dép. Oise, France). Importante sépulture de guerrier du début du IIIe s. av. J.-C. : épée avec fourreau et anneaux creux de suspension, pointe de lance, couteau et sept poteries.
Bibl. : Talon et coll. 1995.

CRUACHAN. Voir **RATHCROGHAN**.

Cruche. La cruche à vin importée d'Étrurie figure dans les mobiliers des

tombes celtiques dites princières dès le début du VIe s. av. J.-C. Elle devient l'élément principal du service à boisson au Ve s. av. J.-C. On voit alors apparaître les premiers exemplaires de facture celtique, soit en terre cuite (voir DÜRRNBERG, SIEN), soit en bronze (voir REINHEIM). La cruche à vin est un objet que sa dimension permet d'exploiter pour y faire figurer une iconographie d'une certaine abondance. On peut ainsi y relever tous les éléments de la nouvelle iconographie laténienne : les compositions fondées sur des palmettes, la tête humaine associée à la palmette ou à la double feuille de gui, la tête de bélier, le cheval, doté pour la première fois sur l'exemplaire de Reinheim d'une tête humaine et associé également à un motif végétal. Cette richesse iconographique est vraisemblablement la conséquence du caractère rituel de l'objet, destiné à être utilisé de manière cérémonielle (voir BASSE-YUTZ, DÜRRNBERG, KLEINASPERGLE, WALDALGESHEIM).

Les cruches à vin étaient souvent réalisées en bois, notamment au IIIe s. av. J.-C., où est fabriquée la garniture de cruche à bec tubulaire de Brno-Maloměřice qui est une des œuvres les plus représentatives de l'art celtique. Le rôle de la cruche à vin sera assumé ultérieurement, à partir du IIe s. av. J.-C., par le seau qui la remplace dans la plupart des mobiliers aristocratiques de l'époque et qui reprend son répertoire iconographique. Des cruches à vin, généralement importées (cruche de type Kelheim), continuent cependant à être utilisées.

Ill. : Voir BESANÇON, BORSCH, BRNO (3), DROUŽKOVICE, GLAUBERG, REINHEIM, SPHINX, WALDAGESHEIM.

Bibl. : Frey 1984 ; Kimmig et coll. 1988 ; Kruta 1986 ; Meduna et Peškař 1992 ; Moosleitner 1985 ; Moosleitner et coll. 1974.

Fig. 66 : Dessin schématique de l'une des deux cruches à bec trouvées à Basse-Yutz* : sur le corps en bronze battu sont fixés des éléments (base, anse, embouchure et bec, bouchon) fondus à la cire perdue, avec des cavités destinées à recevoir des incrustations d'émail rouge et de corail (ici en noir), conservées en grande partie (haut. environ 38 cm) ; début du IVe s. av. J.-C.

CSABRENDEK. (Veszprém, Hongrie). Fourreau à paire de dragons et

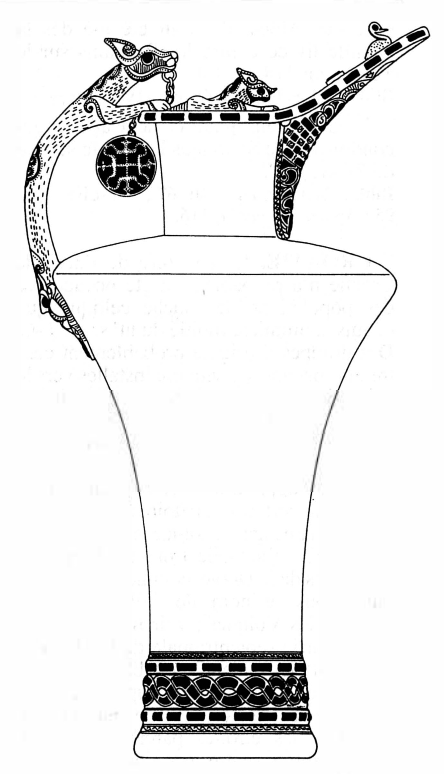


Fig. 66

pointe de lance richement décorée. Ces armes proviennent de contextes funéraires indéterminés (sépulture à incinération pour la lance et inhumation pour le fourreau ?).

Musée : anciennement Keszthely (détruit pendant la Seconde Guerre mondiale).

Bibl. : Szabó et Petres 1992 ; Szabó 1992.

CSOBAJ (Borsod-Abaúj-Zemplén, Hongrie). Tombe à incinération du IIIe s. av. J.-C., connue notamment pour un canthare en terre cuite décoré de très belle facture.

Bibl. : Hellebrandt 1989 ; Szabó 1992.

ČUBARSKO BRDO (Portes de Fer, Serbie). Important mobilier d'une sépulture de guerrier de la fin du IIIe s. av. J.-C. : épée pliée, fourreau, chaîne de ceinturon,

coutelas, pointe de lance, fibule de schéma La Tène II, tout en fer.
Musée : Negotin.
Bibl. : Popović 1989/1990.

CUBI. Voir BITURIGES.

CÚCHULAINN (litt. « Chien de Culann »). Héros du cycle irlandais d'Ulster, il aurait eu une ascendance illustre (fils du dieu Lug et de la grande déesse Eithne, né sur terre comme fils du roi Conchobar et de la sœur de ce dernier, Deichtire). Son nom d'origine, Sétanta (« Celui qui est sur le chemin »), fut remplacé lorsqu'il étrangla, enfant, le redoutable chien du forgeron Culann. Il est le protagoniste du récit épique *Taín Bó Cuailnge* (L'enlèvement du taureau de Cooley), où il défend l'Ulster contre l'invasion des armées des quatre autres provinces réunies par la reine du Connaught, Medb. Il mourra, seul, sur le champ de bataille.

Cucullus. Vêtement traditionnel gaulois à l'époque gallo-romaine : sorte de pèlerine munie d'un capuchon. Le bardocucullus (cucullus des bardes) était une tunique qui descendait jusqu'aux genoux, toujours avec un capuchon.

Cuir. Comme tous les matériaux périssables, le cuir est rarement préservé dans les trouvailles, sauf dans des conditions exceptionnelles (une bourse en cuir contenant les outils d'un artisan fut trouvée sous l'eau à La Tène, des chaussures, des couvre-chefs et d'autres éléments du vêtement et de l'équipement de mineurs ont été trouvés dans les mines de sel de Hallstatt et du Dürrnberg). Il était pourtant fréquemment utilisé, non seulement seul mais associé très souvent à d'autres matériaux (bois, métal) et même orné, ainsi qu'en témoigne la gaine d'un fourreau de coutelas de Léglise (Belgique), du Ve s. av. J.-C., décoré en relief par estampage de motifs circulaires. L'existence d'artisans travaillant le cuir est clairement attestée par leur outillage très caractéristique, trouvé notamment en nombre sur les oppida et les habitats contemporains.

CUNEUS AGER. Nom donné dans l'Antiquité à la région qui s'étendait du promontoire Sacré (cap Saint-Vincent) à l'Anas (Guadiana). Elle aurait été habitée par les Conii et les Celtici. Voir aussi CYNÈTES et CONISTORGIS.

CUNOBELINOS. Roi du puissant peuple belge des Trinovantes, mort entre 40 et 43 apr. J.-C. Son règne mit fin à une période de troubles internes et semble correspondre à l'apogée de la puissance des Trinovantes-Catuvellauni. Il est connu par de nombreuses légendes monétaires où son nom, généralement abrégé (*CVN*, *CVNO*), est quelquefois associé à celui de Tasciovanus, son père (*TASCIOVANI FIL*, *TASC FIL* ou *TASCIOVA*), où à la formule *CAM*, *CAMV* ou même *CAMVLODVNO*, pour Camulodunum, agglomération principale de son royaume et siège de l'atelier monétaire. C'est le Cymbeline de Shakespeare.
Bibl. : Suétone, *Gaius,* 44 ; Dion Cassius, *Hist. rom.*, LX, 20.
Van Arsdell 1989.

CUNOMORUS. Souverain de la Cornouailles britannique connu par une inscription du VIe s. apr. J.-C. provenant de Menabilly. Il est généralement identifié au roi Marc de la légende. La même inscription mentionne également son fils Drustan (Tristan ?).

CUPERLY (dép. Marne, France). Site connu principalement par une très riche sépulture à char, datable probablement du tout début du IVe s. av. J.-C., dont le mobilier comporte notamment de très belles pièces au décor ajouré : phalère ornée d'une composition construite au compas, applique de casque (?) ornée d'une paire de dragons entourant une palmette.
Bibl. : Duval P.-M. 1977 ; Fourdrignier 1880 ; Schaaff 1973.

Curma, ou corma (gr. Κορμα). Boisson des Celtes, probablement fermentée, comparable à la *cervesia* (cervoise).
Bibl. : Posidonios chez Athénée, *Deipn.*, IV, 36 ; Dioscoride, *Mat. méd.*, II, 110 ; Marcellus, *medic. c.*, 16, 33.

CURTUISENI (Roumanie). Importante nécropole birituelle des Celtes de

Transyvanie, datable du IIIᵉ s. av. J.-C. (fibules et autres parures, armes, très curieuse poterie en forme de soulier).
Bibl. : Zirra 1971.

ČURUG (Serbie). Dépôt votif d'objets en argent de la fin du IVᵉ s. av. J.-C. comportant une fibule de type laténien.
Bibl. : Guštin 1984 ; Jovanović 1979.

CUSH (Co Limerick, Irlande). Tumulus avec sépulture à incinération accompagnée d'une plaquette en os portant sur ses deux faces un décor gravé au compas.
Bibl. : Raftery 1994.

Cutios. Sixième mois de l'année celtique du calendrier de Coligny ; correspond approximativement au mois d'avril du calendrier actuel. Il est précédé du mois *ogronios* et suivi du mois *giamonios*.
Bibl. : Duval P.-M. et Pinault 1986.

CYMRIQUE, ou Kymrique. Nom donné quelquefois au gallois (angl. *welsh*) du pays de Galles (celt. *cymru*).

CYMRU, ou Kymru. Nom celtique de l'actuel pays de Galles.

CYNÈTES (gr. *Κυνετες* ou *Κυνεσιοι*). Peuple du sud-ouest de la péninsule Ibérique, connu déjà de Hérodote qui le considérait comme limitrophe des Celtes (dans ce cas probablement les Celtici du sud de l'actuel Portugal). Selon cet auteur, c'était le dernier peuple d'Occident connu après les Colonnes d'Hercule (Gibraltar). Peut-être existe-t-il une relation entre le nom de ce peuple et le *Cuneus ager*, situé entre le promontoire Sacré (aujourd'hui cap Saint-Vincent) et le cours de l'Anas (Guadiana). Les Conii qui l'habitaient étaient peut-être une fraction des Celtici.
Bibl. : Hérodote, *Hist.*, II, 33, IV, 49.

D

DAGDA (litt. « le dieu Bon »). Un des dieux principaux du panthéon irlandais, détenteur du savoir ; il possède une massue dont une extrémité tue et l'autre ressuscite, un chaudron qui dispense l'abondance et constitue également un moyen de résurrection, ainsi que la roue, attribut à caractère solaire qui est en Gaule celui de Taranis, mais que l'on trouve associé sur les monnaies au cheval à tête humaine et à la divinité dont il est l'avatar. Dagda est le père de Brigit avec laquelle il engendra Oengus (dit également Mac Oc, « le Fils Jeune ») qui lui enleva sa résidence, le Brug na Boinne (site correspondant au tumulus néolithique de Newgrange), prêtée imprudemment pour un jour et une nuit.

Bibl. : Green 1986 ; Guyonvarc'h 1980 ; MacCana 1983.

DALJ (Slavonie, Croatie). Plusieurs nécropoles laténiennes, datables principalement du IIIe s. av. J.-C. mais également plus récentes, ont livré des parures et des armes, parmi lesquelles figurent une pointe de lance et un fourreau d'épée décorés.

Musée : Berlin (Museum für Vor- und Frühgeschichte), Osijek, Zagreb.

Bibl. : Guštin 1984 ; Majnarić-Pandžić 1970 ; Szabó et Petres 1992.

DANA, ou Danu. Grande divinité féminine irlandaise connue également sous le nom d'Ana ou Anu. C'est la mère mythique de la dernière génération des dieux qui régnèrent sur l'Irlande, les Tuatha Dé Danann, « tribus de la déesse Dana ». Son nom est resté lié par la tradition à des collines jumelles dont la forme évoque une paire de seins et qui dominent une vallée à une vingtaine de kilomètres à l'est de Killarney : connues aujourd'hui comme « the Paps », elles s'appelaient en gaélique *Dé Chích Anann* (« les seins d'Anu »).

Bibl. : Green 1986 ; MacCana 1983.

DANEBURY (Hampshire, Grande-Bretagne). Enceinte fortifiée d'environ 5,3 hectares, explorée systématiquement à partir de 1972. Elle est située sur une colline qui domine la plaine environnante. Le rempart principal, précédé d'un fossé et reconstruit à plusieurs reprises, se développe selon un plan à peu près circulaire et avait à l'origine deux entrées opposées. L'une d'elles fut condamnée et les défenses de l'autre (porte est) furent renforcées par un ouvrage avancé, une sorte de barbacane munie d'une porte extérieure. D'abord simple, la ligne défensive fut par la suite triplée. La première phase des fortifications remonte probablement, selon la séquence établie par les fouilles, au milieu du VIe s. av. J.-C., une reconstruction d'envergure fut réalisée vers 400 av. J.-C. et le lieu fut abandonné vers la fin du IIe s. av. J.-C. ou le tout début du siècle suivant. L'occupation de l'espace intérieur était ordonnée autour d'une voie médiane, conduisant à

l'origine d'une porte à l'autre. Au centre de la forteresse, sur une voie latérale bifurquant à partir de la porte est, se trouvaient des édifices quadrangulaires considérés comme des temples. Les maisons, accompagnées de greniers quadrangulaires à poteaux et de silos tronconiques creusés dans la craie, étaient de plan circulaire pendant la période ancienne ; des maisons de plan carré viennent s'y joindre pendant la période récente. Les édifices sont disposés le long de voies secondaires qui se développent en éventail à partir de la porte est. L'occupation est alors nettement plus dense que pendant la période précédente. Les matériaux recueillis, principalement des poteries et des os d'animaux, mais également une très intéressante collection d'outils, donnent une idée très complète des fondements économiques de l'agglomération, de sa production artisanale et de son réseau d'échanges.

Bibl. : Cunliffe 1986.

DANEMARK. Le peuplement ancien du territoire du Danemark actuel n'a jamais comporté d'éléments de souche celtique et peut être considéré comme appartenant, peut-être déjà depuis le IIIe millénaire av. J.-C., à l'aire de formation des peuples germaniques. La présence d'objets laténiens importants et très caractéristiques indique cependant l'existence de contacts plus ou moins directs avec le monde celtique, plus particulièrement à partir du IIIe s. av. J.-C. : il pourrait s'agir du produit d'échanges ou de butin. Fait intéressant, la plupart de ces objets semblent appartenir au domaine du culte : c'est le cas du chaudron de Brå et du bassin de Gundestrup, mais également celui du char processionnel de Dejbjerg et des autres véhicules analogues. La présence sur le sol danois de certains parmi ces objets a été mise quelquefois en relation avec l'expédition vers le sud des Cimbres du Jutland. Quant aux boucliers en bois d'inspiration laténienne qui furent trouvés au Hjortspring, ils témoignent d'une influence celtique sur l'armement du peuple germanique du littoral baltique qui fut à l'origine de l'expédition militaire qui se termina par sa défaite et le sacrifice des dépouilles. Il s'agit d'une influence apparemment déjà très atténuée.

• *Peuple en relation avec les Celtes connu par les textes* : voir CIMBRES.

• *Sites et découvertes archéologiques* : voir BRÅ, DEJBJERG, GUNDESTRUP, HJORTSPRING.

Ill. : voir CARNYX, HJORTSPRING.

Musées : Copenhague, Moesgard.

Bibl. : Klindt-Jensen 1950.

DANE'S CAST (Co Down, Irlande). Ligne de défense nord-sud, située à mi-chemin entre Navan Fort et la côte, et constituée d'une simple ou double levée avec fossé. Son orientation défensive (contre l'ouest ou l'est ?) reste incertaine. Elle est conservée sur une dizaine de kilomètres en allant vers le sud à partir de Scarva (Co Down). Sa datation est pour l'instant inconnue.

Bibl. : Raftery 1994.

DANES GRAVES (Yorkshire, Grande-Bretagne). Nécropole tumulaire de la culture d'Arras, reconnue dès le XVIIIe s. et explorée principalement au XIXe. Elle aurait comporté à l'origine un demi-millier de sépultures. Parmi la centaine de tombes documentées se distingue la sépulture à char explorée en 1897 (n° 13) : elle contenait une double inhumation (squelettes tête-bêche en position accroupie sur le flanc), les éléments métalliques d'un char à deux roues démonté, ainsi que des pièces de harnachement. Une des caractéristiques de la nécropole est l'absence d'armes dans les mobiliers, relativement pauvres. Certaines fibules appartiennent à des formes anciennes, pouvant être datées du IIIe s. av. J.-C. ou même antérieurement.

Musée : York.

Bibl. : Stead 1965, 1971.

DANNOTALOS.
Voir **BRIONA** et **UCUÉTIS**.

DANU. Voir **DANA**.

DECEANGLI. Peuple britannique installé dans le nord du pays de Galles, voisin des Ordovices et des Cornovii.

Bibl. : Cunliffe 1974.

DECETIA. Oppidum des Éduens, aujourd'hui Decize (dép. Nièvre, France). César y convoqua en 52 av. J.-C. le sénat de la cité des Éduens pour arbitrer le conflit entre Convictolitavis et Cotos qui se contestaient la magistrature suprême pour l'année en cours. Aucune trace archéologique n'a été identifiée à ce jour.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 33.

DEICHTIRE. Sœur du roi mythique de l'Ulster Conchobar, épouse de Fergus ; elle engendrera avec son frère lors d'une expédition dans l'Autre Monde Sétanta, le futur CúChulainn, dont ce sera une des trois naissances successives (il est également le fils de Lug et d'Eithne).
Bibl. : Guyonvarc'h 1980.

DÉIOTAROS (litt. « Divin Taureau »).
1. Tétrarque des Tolistobogiens, il devint, à partir de 88 av. J.-C., l'allié fidèle de Rome dans les guerres contre Mithridate Eupator, roi du Pont, qui voulait transformer la Galatie en satrapie de son royaume. Il resta allié aux Romains dans la deuxième (82-81 av. J.-C.) et la troisième (74-63 av. J.-C.) guerre contre Mithridate. Il obtint après la victoire une importante partie du royaume du Pont et de l'Arménie et s'empara du pouvoir sur l'ensemble des Galates, non sans tensions avec son gendre Brogitaros, tétrarque des Trocmes, qu'il chassa et dont il occupa le territoire, ainsi que celui des Tectosages, où il installa son autre gendre, Kastor, comme tétrarque. Il reçut de Pompée, en 63 av. J.-C., la dignité royale, confirmée en 58 av. J.-C. par la *Lex Clodia*. En 54 av. J.-C., il aida Crassus dans son expédition contre les Parthes et soutint contre eux également Cicéron, qui devint ainsi son ami, lors de son proconsulat de Cilicie en 51 av. J.-C.

Quand éclata la guerre civile, en 49 av. J.-C., il se rangea du côté de Pompée et conduisit à Pharsale (48 av. J.-C.) un contingent de six cents cavaliers, mais se rallia ensuite à César et fournit une armée pour combattre Pharnace, le fils de Mithridate, écrasé à Zéla en 47 av. J.-C. César lui accorda son pardon et l'autorisa à conserver le titre de roi, mais Déiotaros perdit une partie de ses possessions, notamment la tétrarchie usurpée des Trocmes, qui fut restituée au neveu de Brogitaros, Mithridate de Pergame. Il conserva cependant une partie du royaume du Pont et du territoire des Tectosages. Il s'efforça par différents moyens de récupérer ce qu'il avait perdu, suscitant de farouches haines familiales. C'est ainsi que son petit-fils Kastor, venu en 45 av. J.-C. à Rome pour s'opposer aux manœuvres de son grand-père, l'accusa d'avoir comploté pour assassiner César. Déiotaros fut alors défendu par Cicéron, qu'il avait connu et reçu en Asie Mineure. Le procès ne se termina apparemment pas avant la mort du dictateur. Déiotaros poursuivit alors ses démarches et réoccupa militairement ses anciennes possessions, faisant tuer son gendre Kastor avec son épouse et raser sa résidence, avant d'obtenir gain de cause grâce à l'intervention du triumvir Marc Antoine. Il mourut en 41-40 av. J.-C. et son petit-fils Kastor lui succéda.

Son nom apparaît sur des monnaies de bronze avec le titre grec de *basileus* (roi) : *ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΙΟΤΑΡΟΥ*. Il est accompagné sur l'épitaphe de son fils homonyme (voir KARALAR) de l'épithète *Philorômaios* (« ami des Romains ») et du titre de tétrarque des Galates Tolistobogiens et Trocmes.

La résidence du roi Déiotaros se trouvait à Bloukion et il abritait son trésor dans la forteresse de Péïon.
Bibl. : César, *G. civ.*, III, 4, *G. Alex.*, XXXIV, 1 ; Cicéron, *De har. resp.*, 13, 29, *Caelius ad Cic. epist.*, 8, 10, *Epist.*, 9, 10, 15 *sqq.*, *Ad Att.*, 5, 18 *sqq.*, *Brutus*, 5, 21, *Pro Deiotaro*, *De divin.*, 1, 15 *sqq.* ; Tite-Live, *Epit.*, 94 ; Strabon, *Géogr.*, XII, 5 ; Plutarque, *Crassus*, 17 *sqq.*, *Caton*, 12 *sqq.* ; Appien, *Mithr.*, 75, *G. civ.*, II, 71 ; Dion Cassius, *Hist. rom.*, XLI, 63 *sqq.*
Oguz et Coupry 1935 ; Stähelin 1907.

2. Fils du précédent et successeur désigné. Régna avec son père vers 44 av. J.-C. et décéda avant lui, probablement peu après mars de l'an 43 av. J.-C. Son mausolée a été découvert à Karalar, identifié par une inscription où son nom est accompagné de l'épithète *Philopatôr* (« ami de son père ») et des titres de *basileus* (roi) et tétrarque des Galates Tolistobogiens et Trocmes.
Bibl. : Cicéron, *Ad Att.*, 5, 17.
Oguz et Coupry 1935 ; Stähelin 1907.

3. Notable galate, père de Brogitaros, qui fut nommé par Pompée tétrarque des Trocmes, et de Adobogiona, qui épousa Ménodote de Pergame. Son petit-fils, Mithridate de Pergame, devint tétrarque des Trocmes en 47-45 av. J.-C. Il est connu par une inscription d'Éolie (*Bolletino dell'Istituto di corrispondenza archeologica* , 1873, p. 227).

4. Fils de Kastor junior, dit *Philadelphos*, époux d'une deuxième Adobogiona, fut roi de Gangra de 36 à 6 av. J.-C. Dernier roi de la Paphlagonie.

Bibl. : Strabon, *Géogr.*, XII, 3 ; Plutarque, *Antoine*, 61 ; Dion Cassius, *Hist. rom.*, L, 13.

DEIRDRE. Enlevée par Noisé et ses deux frères, la promise du roi d'Ulster Conchobar ne reviendra vers lui que lorsqu'il s'engagea à ne leur faire aucun tort. Malgré cela, Conchobar fera tuer les trois frères et contraindra Deirdre à devenir sa concubine. Elle se suicidera par désespoir en jetant son char contre un rocher. Ces événements sont à l'origine de la malédiction formulée par le druide Cathbad contre Emain Macha, vouée à la destruction par le feu (voir NAVAN FORT).

Bibl. : Guyonvarc'h 1980.

DEISSWIL. Voir **STETTLEN-DEISSWIL**.

DEIVICIACOS. Voir **DIVICIACOS**.

DEJBJERG (Danemark). Deux chars d'apparat à quatre roues, dont un bien conservé, ont été découverts en 1881 et 1883 dans une tourbière du Jylland occidental. Ils avaient été démontés et placés sur une aire surélevée délimitée par des pieux. Il s'agit donc d'une offrande à caractère votif. Munis d'abondantes garnitures en bronze, dont certaines présentent des éléments figurés (visages humains, motifs zoomorphes) et des motifs symboliques (rosaces, triscèles), ces chars évoquent dans leur conception les chars hallstattiens des sépultures princières, mais leur ornementation appartient clairement au répertoire de l'art des oppida laténiens du Ier s. av. J.-C. Il doit s'agir de véhicules de prestige importés du monde celtique ou, selon une hypothèse récente, fabriqués dans la région sous sa forte influence. Cinq autres lieux de découvertes de chars analogues sont actuellement connus sur le territoire danois. Les garnitures de char de Fredbjerg et de Langå présentent de telles affinités avec celles de l'un des véhicules de Dejbjerg que l'on peut envisager leur fabrication dans un même atelier et donc une probable origine locale.

Musée : Copenhague.

Bibl. : *Celtes* 1991 ; Harck 1988 ; Petersen 1888 ; Schovsbo 1981, 1987.

DÉLOS (Grèce). Une fibule laténienne de schéma dit La Tène II a été trouvée dans l'un des monuments du sanctuaire. Elle appartient à une forme particulière dont l'arc est orné de boucles en 8, connue au IIIe s. av. J.-C. dans l'aire centre-orientale (voir MIKULČICE, CIUMEŞTI).

Bibl. : Szabó 1971.

DELPHES. Le sanctuaire de Delphes, haut lieu du culte d'Apollon de la Grèce antique supposé receler d'immenses trésors, semble avoir été un des buts principaux de la Grande Expédition de 280 av. J.-C. Le corps d'armée commandé par Brennos, fort selon Trogue Pompée de soixante-cinq mille hommes, y arriva en 279 av. J.-C. à partir de la Macédoine, après avoir franchi, malgré la résistance opposée par les Athéniens et les Phocidiens, les défilés des Thermopyles et de l'Œta, mais échoua devant le sanctuaire. La tradition attribue la sauvegarde de Delphes à des interventions surnaturelles, notamment celle du dieu tutélaire. Une fête, les *Sôtéria*, commémorait sa délivrance du péril gaulois. Les raisons réelles de l'échec, à part le barrage constitué par les contingents phocidiens et étoliens qui s'étaient portés au secours du lieu sacré, furent peut-être l'hiver et la maladie. Lui-même blessé, Brennos réussit à se replier et à rejoindre les troupes d'Akichorios quelque part dans le sud de la Macédoine.

Malgré ces faits, la légende du pillage du lieu sacré par les Celtes qui se seraient emparés d'un riche butin d'or (« l'or de Delphes »), frappé de malédiction à cause de son origine sacrilège, devint un des lieux communs de l'Antiquité. Le trésor aurait été emporté par les Volques Tectosages dans la région de Toulouse et

immergé dans un lac. C'est ainsi qu'il devint l'*aurum Tolosanum* — « l'or de Toulouse » — de la tradition antique. Le consul Caepio s'en étant emparé lors de la campagne conduite en 105 av. J.-C. par les Romains contre les Tectosages, il attira ainsi sur lui et sa famille la malédiction divine.
Bibl. : Trogue Pompée, *Prol.*, 27, 7-8.

DEMETAE (gr. *Δημιται*). Peuple britannique qui habitait l'extrémité sud-occidentale du pays de Galles. Il était le voisin méridional des Ordovices. La région était nommée Demetia (aujourd'hui Dyfed). Le peuplement de l'âge du fer y semble caractérisé par un réseau dense de petits sites fortifiés, comparable à la situation qui peut être observée en Cornouailles.
Bibl. : Ptolémée, *Géogr.*, II, 3.
Cunliffe 1974.

Dendrochronologie. Méthode de datation des bois bien conservés qui s'appuie sur le décompte des cercles de croissance organisés ensuite en une séquence qui est caractérisée par un ordre déterminé d'alternance de cernes larges (années humides) et étroits (années sèches). On effectue ensuite la comparaison de cette séquence avec une séquence générale qui a été établie pour une aire donnée en partant d'échantillons dont la date d'abattage est connue. On peut ainsi déterminer la date du premier et du dernier cercle sur le bois étudié, à condition que la séquence soit suffisamment longue pour ne pas prêter à confusion. Lorsque l'aubier est préservé, la date d'abattage de l'arbre peut être retrouvée. Dans le cas contraire, le cerne le plus récent constitue un *terminus post quem* (« date après laquelle ») pour la mise en œuvre de la pièce de bois.

Les dates ainsi obtenues, principalement à partir de séquences fondées sur le bois de chêne, le plus fréquemment employé dans la construction et celui qui est le plus souvent recueilli en contexte archéologique, dont les plus importantes concernent actuellement la Rhénanie, la Suisse et l'Irlande, ont fourni un fondement solide à la chronologie absolue de l'âge du fer ainsi qu'à celle des époques précédentes. Elles ont été le point de départ de sa révision systématique. Il en a été d'ailleurs de même avec les datations fournies par l'analyse du C^{14} dont la dendrochronologie a révélé les écarts par rapport au décompte en années solaires. La séquence disponible pour l'Europe centrale remonte maintenant sans discontinuité jusqu'à la fin du Ve millénaire av. J.-C. et permet de dater aujourd'hui avec précision même dans des régions où les points d'ancrage historiques étaient rares ou inexistants. Particulièrement importantes pour l'archéologie celtique, les dates fournies pour certaines sépultures « princières » (voir MAGDALENENBERG, ALTRIER), pour les bois employés dans la construction des ponts celtiques sur la Thielle et des objets en bois trouvés sur ces sites (voir CORNAUX, et TÈNE, LA), pour les bois découverts en milieu insulaire (voir CORLEA, NAVAN FORT).
Bibl. : *Chronologie* 1986 ; Hollstein 1980.

Denier. Unité monétaire romaine d'argent, introduite en 217 av. J.-C. à la suite des émission d'or et d'argent dites romano-campaniennes et de la monnaie de bronze, lourde et encombrante. L'étalon du denier fut introduit en Gaule et des émissions romaines imitées à partir de la fin du IIe s. av. J.-C., suite à la conquête de la Narbonnaise, par des peuples de l'axe rhodanien, les Éduens, les Séquanes, les Lingons et leurs voisins, et jusque par les Rèmes. C'est la « zone du denier » qui correspond à la sphère d'influence économique et politique de Rome antérieurement à la guerre des Gaules.
Bibl. : Colbert de Beaulieu 1973.

Derbfine. Voir **FAMILLE**.

DERRAGHAN (Co Longford, Irlande). Voir **CORLEA**.

DESBOROUGH (Northamptonshire, Grande-Bretagne). Remarquable miroir en bronze au décor gravé au compas. Il fut découvert fortuitement en 1908 et ne semble pas avoir été associé à un contexte particulier. Proche par son décor du miroir de Holcombe, il est considéré comme une des œuvres majeures de la Western Mirror School.
Musée : Londres (British Museum).
Bibl. : Brailsford 1975 ; Smith 1909.

DESKFORD (Banffshire, Grande-Bretagne). La tête en tôle de bronze d'un animal, travaillée au repoussé, qui avait été découverte fortuitement à 2 m de profondeur, en 1816, est considérée généralement comme le pavillon d'un carnyx. La gueule de l'animal, probablement un sanglier, contenait encore au moment de la découverte une langue mobile en bois, destinée probablement à vibrer au passage de l'air et à conférer ainsi à l'instrument une sonorité particulière.
Musée : Édimbourg.
Bibl. : *Carnyx et lyre* 1993 ; *Early Celtic Art* 1970 ; MacGregor 1976 ; Megaw 1970.

DEVIL. Nom d'un notable des Boïens de l'oppidum de Bratislava attesté sur des tétradrachmes du type Biatec.
Bibl. : Kolníková 1991 ; Ondrouch 1958 ; Paulsen 1933.

DEVÍN, (près de Bratislava, Slovaquie). Petit oppidum sur un site stratégique qui domine sur la rive gauche le confluent de la Morava et du Danube à une dizaine de kilomètres à l'ouest de Bratislava, face à l'oppidum du Braunsberg sur la rive droite du fleuve. Occupé plus tard par une forteresse slave et par un château fort médiéval, le site a néanmoins conservé d'importants vestiges de la période laténienne qui témoignent d'une activité débutant pendant la phase récente de l'oppidum de Bratislava et se prolongeant ensuite pendant la seconde moitié du Ier s. av. J.-C., avec un matériel qui atteste d'étroits contacts avec le milieu romain.
Bibl. : Pieta et Zachar 1993.

Devotio. Forme spécifiquement celtibérique de rapport de clientèle à caractère militaire et religieux, proche par certains aspects de l'engagement des ambactes gaulois. Le *devotus* contracte, entre autres, l'obligation de suivre son patron dans la mort.

DIABLINTES. Voir AULERQUES (3).

DIANCECHT. Dieu guérisseur du panthéon irlandais des Tuatha Dé Danann : lors de la bataille de Mag Tuired, il soigne les blessés et ressuscite les morts en les plongeant dans une fontaine magique après s'être livré à des incantations. Il réalisa une prothèse d'argent pour remplacer le bras coupé de Nuada.
Bibl. : Guyonvarc'h 1980 ; Vendryes 1948.

DIAS. Nom abrégé d'un souverain ou prétendant mineur au trône des Trinovantes, pendant la période de troubles entre environ 10 av. J.-C. et 10 apr. J.-C. Connu par la légende de monnaies d'argent et de bronze.
Bibl. : Van Arsdell 1989.

DIETIKON (Zurich, Suisse). Parmi les quelques sépultures à inhumation découvertes depuis 1912 au lieu-dit « im Gigerpeter », trois tombes féminines se distinguent par l'exceptionnelle abondance et la qualité de leurs mobiliers : les anneaux de cheville sont portés par doubles paires, avec des bracelets et des fibules en nombre élevé, notamment dans la tombe de 1951, où figuraient, déposées sur le haut du thorax, quatorze fibules en bronze dont huit avec cabochon d'émail et deux avec cabochon de corail, associées à trois bracelets et trois bagues dont deux en argent. Datation de l'ensemble des matériaux : deuxième moitié du IVe s. av. J.-C. et tout début du siècle suivant.
Musée : Zurich.
Bibl. : Vogt 1951.

DIETZENBACH (Hesse, Allemagne). Nécropole à incinération d'une quarantaine de sépultures (avec ou sans urne funéraire). À part les nombreuses poteries, presque tous les mobiliers comprenaient des fibules dont les plus anciennes appartiennent à des types dits La Tène II évolués et les plus récentes au type dit de Nauheim. Les matériaux de la nécropole ont servi, avec d'autres ensembles de référence, à H. Polenz pour proposer en 1971 un affinement de la chronologie de P. Reinecke, qui reste largement utilisé (La Tène C1, C1/C2, C2, C2/D1, D1). La datation de la nécropole en chronologie absolue correspond approximativement à la totalité du IIe s. av. J.-C. Son début pourrait toutefois remonter à la fin du siècle précédent.
Bibl. : Polenz 1971.

Dieux. L'analyse de l'art celtique laténien, confortée par les constatations que l'on peut faire dans le domaine celtibère, indique clairement que l'image que se faisaient les Celtes de leurs dieux était très différente de la conception gréco-romaine traditionnelle, rigoureusement anthropomorphe. L'iconographie laténienne paraît fondée sur l'idée de la capacité des dieux à prendre des aspects différents, appartenant aussi bien à l'humain qu'à l'animal ou au végétal. Leur invention la plus originale, la « métamorphose plastique », est une tentative exceptionnelle de représenter plusieurs de ces formes assemblées dans une image unique.

Diodore décrit dans un passage de sa *Bibliothèque historique* (XXII, 9) la descente des armées celtiques vers Delphes en l'an 279 av. J.-C. et l'étonnement de leur chef, Brennos, lorsqu'il se trouva dans un temple face à des statues de dieux représentés sous une forme humaine. Que les Grecs croient que des dieux puissent avoir un tel aspect lui paraissait dérisoire. Cette anecdote exprime de manière emblématique une attitude de refus envers l'image humaine qui est considérée généralement comme un des traits les plus marquants de l'art celtique.

Ce chef gaulois vivait à une époque, le début du IIIe s. av. J.-C., où l'art des Celtes dans la représentation de formes transitoires et polyvalentes avait atteint son apogée. Des créations telles que la face monstrueuse qui orne la cruche à vin de Brno-Maloměřice, une créature inquiétante qui associe le groin du sanglier à des yeux humains et à une palmette, exprimaient sans doute pleinement aux yeux de leur créateur la puissance de la divinité, l'omniprésence protéiforme qui la distinguait de l'Homme. Représenter un dieu sous l'aspect d'un simple mortel devait apparaître comme un acte d'une singulière témérité, l'expression d'une profonde méconnaissance de la nature des dieux.

De manière générale, l'art celtique associe plus ou moins directement dans les représentations divines l'aspect humain à des signes (plus particulièrement l'esse ou le triscèle), des éléments de nature végétale (feuilles, simples ou doubles, palmettes et peltes, rinceaux) ou animale (cheval à tête humaine, « dragons » et autres monstres). L'ensemble de représentations divines des Celtes le plus riche est constitué à ce jour par le bassin d'argent de Gundestrup.

Bibl. : Kruta 1992.

DINNYÉS (Fejér, Hongrie). Trouvaille isolée d'une poignée anthropomorphe en bronze avec une tête masculine moustachue. Datable du IIIe ou IIe s. av. J.-C.

Musée : Budapest.

Bibl. : Petres 1979 ; Szabó et Petres 1992.

DINORBEN (Abergele, Denbighshire, Grande-Bretagne). Forteresse sur un promontoire escarpé, une des plus anciennement explorées dans le pays (depuis 1912). Elle est munie, du côté accessible, d'impressionnantes triples défenses, encore bien visibles aujourd'hui (cinq phases de construction ont été distinguées). La superficie intérieure, d'environ 2,5 hectares, présente une cinquantaine de plates-formes circulaires sur lesquelles s'élevaient les habitations. L'occupation du site commença vers le début du Ier millénaire av. J.-C. et se poursuivit jusqu'à la conquête romaine. Les fortifications furent alors en partie démantelées. Le site fut réoccupé temporairement au IIIe s. apr. J.-C. La découverte la plus remarquable est l'attache en bronze de l'anse d'un seau en bois, en forme de tête de bovidé (Ier-IIe s. apr. J.-C.).

Musée : Cardiff.

Bibl. : *Early Iron Age Art in Wales* 1968 ; Gardner et Savory 1964 ; Hogg 1984 ; Savory 1971.

DIS PATER. Nom d'une divinité romaine du monde souterrain assimilée au Pluton (Hadès) grec, attribué par César à l'un des dieux principaux du panthéon gaulois. Selon cet auteur : « Tous les Gaulois se prétendent issus de Dis Pater en vertu d'une tradition des druides. En raison de cette croyance, ils mesurent la durée, non pas d'après le nombre des jours, mais d'après celui des nuits ; les anniversaires de naissance, les débuts de mois et d'années sont comptés en faisant commencer la journée avec la nuit. » La fonction de cette divinité dont le nom et les attributs

restent inconnus était probablement comparable à celle du Dagda irlandais.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VI, 18.
MacCana 1983 ; Vendryes 1948.

DIVICIACOS. 1. Notable éduen, frère de l'ambitieux Dumnorix. Favorable aux Romains, il était allé à Rome vers 65-60 av. J.-C. demander au sénat, sans succès, un secours contre les Séquanes, qui avaient alors écrasé les Éduens grâce au soutien de mercenaires germaniques. Il fut hébergé à cette occasion par Cicéron qui rapporte sa qualité de druide. Il devint l'homme de confiance de César qui aurait gracié pour cette raison son frère, accusé de trahison, en 58 av. J.-C. Il fut choisi cette même année comme porte-parole des représentants des cités gauloises à l'assemblée générale de la Gaule, pour expliquer à César la situation provoquée par l'installation en Gaule des Germains d'Arioviste. Ce fut lui qui conduisit les légions romaines dans la plaine d'Alsace où se déroula la bataille décisive contre l'armée d'Arioviste. Il est chargé par César, l'année suivante, d'obtenir l'intervention des Éduens contre les Bellovaques et commande ensuite lui-même le corps expéditionnaire. Après la victoire, il intercède auprès de César en faveur des Bellovaques assiégés dans Bratuspantium et obtient leur grâce contre la remise d'otages.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 3, 16 *sqq.*, 31 *sq.*, 41, II, 5, 10, 14 *sq.*, VI, 12, VII, 39 ; Cicéron, *De divin.*, I, 41.

2. Roi des Suessions vers le début du Ier s. av. J.-C., prédécesseur de Galba qui régnait en l'an 57 av. J.-C. César le qualifie de « chef le plus puissant de la Gaule entière, qui outre une grande partie de ces régions avait aussi dominé la Bretagne ». Il existe des monnaies en bronze des Suessions avec la légende *ΔΕΙΟΥCIACOC* ou des formes abrégées.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, II, 4.

DIVICO. Notable helvète, chef de l'ambassade de ce peuple auprès de César, en 58 av. J.-C. Il avait été précédemment le chef militaire des Helvètes dans la guerre contre Cassius.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 13 *sq.*

DIVODURUM. Chef-lieu des Médiomatrices à l'époque gallo-romaine, aujourd'hui Metz.
Bibl. : Tacite, *Hist.*, I, 63 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 9.

DJERDAP. Voir PORTES DE FER.

DJURDJEVAC (Croatie). Découverte, en 1887, d'un dépôt de quatre cents grosses monnaies d'argent appartenant aux émissions est-noriques. Le site a donné son nom au type monétaire dit de Djurdjevac.
Musée : Zagreb.
Bibl. : Guštin 1984.

DOBEV (Bohême, Rép. tchèque). Habitat des environs de Písek en Bohême du Sud, exploré à partir de 1934 lors de l'extraction d'une sablière. Sur environ 4 000 m^2 étaient réparties seize constructions appartenant à la phase laténienne initiale du Ve s. av. J.-C. (céramique estampée associée à des formes de tradition hallstattienne). Elles étaient constituées par des fosses quadrangulaires (3,5-5 × 4-5,5 m), réunies quelquefois par deux dans une même grande construction à poteaux (n° 2 : 10 × 6 m ; n° 15 : 20 × 8,5 m). Quarante poids de métier à tisser figuraient dans l'une de ces constructions. Un deuxième habitat plus récent (IIe-Ier s. av. J.-C.) se trouvait à l'extrémité ouest du premier : il comportait six grandes constructions au sol excavé (4-5 × 7-8,5 m) et a livré de la poterie caractéristique du milieu des oppida (seconde moitié du IIe s. av. J.-C. et première moitié du siècle suivant), en pâte graphitique ou normale, notamment des vases à provisions aux parois épaisses ornées de stries verticales au peigne.

À environ 400 m de cet habitat se trouvait un autre groupe de constructions, découvert et exploré partiellement en 1953 : la seule bien documentée des trois cabanes à sol excavé (n°4 : 5 × 5,5 m) comportait les vestiges d'un four en terre cuite couvrant une aire d'environ 1 m^2. Le remplissage présente deux phases d'occupation dont le matériel appartient à la phase hallstattienne finale (première moitié du Ve s. av. J.-C.).

Musée : Písek.
Bibl. : Dubský 1949, 1956.

DOBOVA (Slovénie). Nécropole à incinération de la vallée de la Save, explorée à partir de 1962. Les tombes à urne cinéraire sont une trentaine et contiennent notamment quelques fourreaux en fer décorés de très bonne qualité, dont trois avec le motif de la paire de dragons, ainsi que des pointes de lance à la douille richement ornée. Les tombes les plus anciennes peuvent être datées vers le deuxième quart du IIIe s. av. J.-C., les plus récentes du début du siècle suivant.
Musée : Brežice.
Bibl. : *Celtes* 1991 ; Duval P.-M. et Kruta 1982 ; Guštin 1981, 1984 ; *Keltske Študije* 1977 ; *Keltski voz* 1984 ; *Popoli e facies culturali...* 1983 ; Szabó et Petres 1992.

DOBRÁ VODA (Bohême, Rép. tchèque). Nécropole d'une trentaine de tombes à inhumation du nord de la Bohême, explorée entre 1897 et 1904. Parmi les parures annulaires en bronze figurent quelques exemplaires décorés. Des garnitures en bronze ont pu être attribuées à un bouclier dont a été proposée la reconstitution. Les matériaux les plus anciens peuvent être datés du tout début du IIIe s. av. J.-C., les plus récents de la deuxième moitié de ce même siècle.
Musées : Hořice et Hradec Králové.
Bibl. : Filip 1956 ; Kruta 1975 ; Moucha 1974 ; Waldhauser 1987.

DOBRNA-RETJE (Slovénie). Découverte dans les environs de Celje, en 1868, d'un dépôt de cinq cent cinquante-trois grosses monnaies d'argent appartenant aux émissions est-noriques. Elles furent dispersées à l'exception de trente-trois exemplaires conservés dans des musées.
Musées : Celje, Graz, Ljubljana, Vienne.
Bibl. : Kos 1977.

DOBROČKOVICE (Moravie, Rép. tchèque). Quelques sépultures à inhumation : la tombe de 1895 (n° 1) contenait une belle fibule en bronze ornée d'esses en pseudo-filigrane avec un bracelet en lignite et un autre en sapropélite ; datable du deuxième quart du IIIe s. av. J.-C.
Bibl. : Filip 1956 ; Procházka 1937.

DOBUNNI. Peuple britannique qui occupait, de part et d'autre de l'embouchure de la Severn et de l'extrémité du canal de Bristol, l'actuel Gloucestershire, l'Avon, une partie du Herefordshire, du Worcestershire, du Somerset, de l'Oxfordshire et du Wiltshire. Ses voisins étaient au nord-ouest les Silures, au nord les Cornovii, à l'est les Catuvellauni et les Atrébates-Regni, au sud les Durotriges et au sud-ouest les Dumnonii.

La circulation monétaire a probablement débuté par les monnaies des Atrébates-Regni voisins, vers le milieu du Ier s. av. J.-C. Le monnayage autonome commencera une vingtaine d'années plus tard, par des émissions anépigraphes d'or et d'argent, suivies bientôt par des séries dynastiques que distinguent des légendes dont l'ordre et la chronologie ont pu être établis comme il suit, notamment à partir du poids et de l'aloi décroissants : *CORIO* (env. 30-15 av. J.-C.), *BODVOC* (env. 15-10 av. J.-C.), *ANTED* et *ANTED RIG* (env. 10 av. J.-C.-10 apr. J.-C.), *COMVX* (env. 10-15 apr. J.-C.), *EISV* (env. 15-30 apr. J.-C.), *CATTI* (env. 30-43 apr. J.-C.), *INAM* (incertain, car connu par un seul exemplaire fourré ; 43-45 apr. J.-C.).

D'importantes aires fortifiées correspondent probablement à leurs principaux oppida : la nature du peuplement des 243 hectares défendus par des fossés près de Minchinhampton (Gloucestershire) n'est pas déterminée ; le site de Bagendon, proche de la ville romaine de Cirencester, est mieux connu. Voir aussi BREDON HILL et BIRDLIP ; CATTOS, CORIOS.
Bibl. : Ptolémée, *Géogr.*, II, 3.
Cunliffe 1974 ; Van Arsdell 1989.

DOLNÍ BŘEŽANY (Bohême, Rép. tchèque). Habitat étendu du Ve s. av. J.-C., situé dans les environs immédiats (à 3,5 km) de la forteresse contemporaine de Závist et exploré sur plus d'un hectare en 1982-1984. Une quarantaine de structures — des fosses, deux fours et six constructions de plan quadrangulaire au sol excavé — ont été fouillées. Le très grand bâtiment au sol excavé n° 1/1982 (14,5 × 9,3 m), d'une superficie de 135 m², devait avoir une fonction particulière, et on ne connaît que très peu d'édifices comparables de cette période (voir

DROUŽKOVICE). Les matériaux recueillis indiquent la présence d'activités artisanales. Parmi les trouvailles d'un intérêt particulier figurent des perles de verre, des fibules, dont certaines présentent encore des traits tardo-hallstattiens, des outils en os et de la poterie estampée de très bonne qualité.
Bibl. : Motyková 1986.

DOMAMYSLICE (Moravie, Rép. tchèque). Tombe à inhumation d'un guerrier équipé de l'épée dans son fourreau orné de la paire de dragons (avec un ceinturon à anneaux creux bivalves), d'une lance et d'un bouclier (orle sans umbo) ; fibule en fer. Elle se trouvait au centre d'un enclos quadrangulaire (env. 9 × 8,5 m) fourni par un fossé de section triangulaire, recouvert sur deux côtés sur toute la longueur d'un éboulis de pierres, détruit probablement par la culture sur les deux autres. Un trou de poteau interrompait le fossé à peu près au milieu du côté nord. Datation : vers la fin du IVe s. av. J.-C.
Musée : Prostějov.
Bibl. : Čižmář 1973 ; *Pravěké dějiny Moravy* 1993.

DOMPIERRE-LES-TILLEULS (dép. Doubs, France). Plusieurs tertres funéraires à inhumations multiples, appartenant au complexe tumulaire de La Chaux-d'Arlier ont été explorés sur le territoire de la commune. Les matériaux recueillis illustrent particulièrement bien l'apparition des premières formes laténiennes.

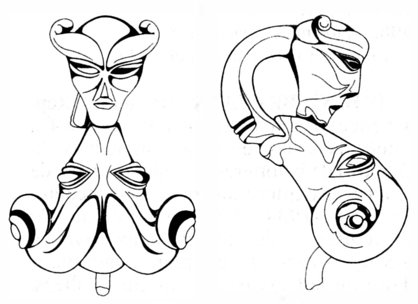


Fig. 67

Le tumulus n° 1 du lieu-dit « les Bossus » a livré une remarquable petite fibule à masques en bronze qui figure une tête humaine associée à une tête de bélier, aux cornes rehaussées par de petites perles d'or fixées dans leur enroulement (la pièce a été attribuée quelquefois par erreur au site limitrophe de La Rivière-Drugeon).
Musée : Pontarlier.
Bibl. : *Âge du fer dans le Jura* 1992 ; *Celtes dans le Jura* 1991 ; Duval P.-M. 1977 ; Kruta 1989.
Fig. 67 : Fibule « à masques » de Dompierre-les-Tilleuls ; en bronze (avec des globules d'or aux extrémités de l'axe du ressort), elle représente une tête de bélier tournée vers une tête humaine aux sourcils proéminents stylisés en forme d'esses (long. 2,1 cm) ; deuxième moitié du Ve s. av. J.-C.

DONJA DOLINA (Bosnie). Habitat et nécropole (cent vingt-quatre inhumations et quarante-huit incinérations) situé sur la rive droite de la Save, à une dizaine de kilomètres en aval de Bosanska Gradiška. L'imposante stratigraphie atteste une occupation qui débute au VIIIe s. av. J.-C. et continue jusqu'à la conquête romaine. Les habitants du lieu appartenaient à une ethnie pannonienne, mais ils subirent l'influence des Celtes installés au IIIe s. av. J.-C. dans la plaine danubienne, et le site a livré des matériaux laténiens, notamment des fibules.

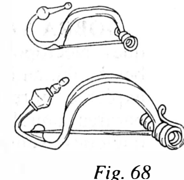


Fig. 68

Musée : Sarajevo.
Bibl. : *Keltoi* 1983 ; Marić 1964 ; *Praistorija jugoslavenskih zemalja V* 1987.
Fig. 68 : Fibules laténiennes en bronze d'une double sépulture de Donja Dolina (même échelle ; long. grande fibule 6,5 cm) ; fin IVe s. av. J.-C. ou début du siècle suivant.

DONN (litt. « le Sombre »). Divinité du panthéon irlandais qui règne sur le royaume des morts, tout aussi redoutable que bénéfique. Il pourrait s'agir de l'un des aspects de Dagda. C'est probablement l'équivalent de la divinité que César identifie en Gaule à Dis Pater.
Bibl. : MacCana 1983.

DONNERSBERG (fr. mont Tonnerre, Rhénanie-Palatinat, Allemagne). Oppidum situé sur une hauteur qui domine la plaine rhénane à une trentaine de kilomètres à

l'ouest de Worms. Fortifié par de puissants remparts, dont les vestiges sont encore bien visibles, il inclut à l'intérieur une enceinte quadrangulaire. Parmi les objets découverts sur le site figure notamment une clavette d'essieu de char décorée d'un visage humain associé à des esses.
Bibl. : Bittel 1930, 1952 ; Polenz 1974.

DONNOTARVOS (litt. « le Sombre Taureau »). Nom d'un magistrat suprême, romanisé (son nom complet était C. Valérius Donnotarvos), fils de Caburos, de la cité des Helviens. Il perdit la vie en 52 av. J.-C., lors de l'attaque des Arvernes et de leurs alliés contre la Narbonnaise.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 65, 2.

DORMANS (dép. Marne, France). Importante nécropole au lieu-dit « les Varennes », connue depuis le XIXe s. et explorée principalement en 1963. Outre des découvertes appartenant à des périodes plus anciennes, elle comporte une première grande période pendant laquelle se succèdent une phase jogassienne et une phase marnienne, datables du Ve s. av. J.-C., suivies d'une réoccupation du cimetière vers la fin du IVe s. av. J.-C. ou le début du siècle suivant, avec des inhumations associées à deux enclos quadrangulaires. La seule incinération découverte est datable de la fin du IIIe s. av. J.-C. ou du début du siècle suivant. La nécropole ne fut plus utilisée ultérieurement. Parmi les trouvailles les plus remarquables peuvent être mentionnés deux vases peints de la phase récente, ainsi qu'une agrafe de ceinture en bronze avec deux masques inversés reliés par une esse, un motif très proche de celui qui figure sur le torque des Jogasses.
Musée : Épernay.
Bibl. : Charpy et Roualet 1991 ; Guillaume 1964.

DORMELETTO (prov. Novare, Italie). Tombes à inhumation de femmes portant des anneaux de cheville en bronze à oves creux, très proches du type dit insubre et de probable filiation danubienne. Cette découverte confirme que les formes insubres, trouvées par paires mais sans contexte permettant d'identifier le mode de leur port, sont bien des anneaux de cheville. Le rite inhumatoire, exceptionnel en milieu incinérant, suggère la possibilité de l'origine étrangère (danubienne ?) de ce petit groupe, datable vers le milieu du IIIe s. av. J.-C.
Bibl. : Spagnolo-Garzoli 1990, 1990/1991.

DORSEY (Co Armagh, Irlande). Vaste enceinte (env. 125 hectares) située au sud-est de Navan Fort, à peu près à mi-distance de la côte. Des pieux de bois ont été découverts dans la tourbière qui se trouve au centre du site, dans le prolongement du rempart qui était donc remplacé dans cette partie par une palissade. La levée est bordée de chaque côté d'un fossé et atteint par endroits 6 m de hauteur. Une porte, marquée par l'interruption de la ligne de défense, se trouve au sud-est. Il pourrait s'agir d'un poste de contrôle du trafic sur une voie importante. Des fouilles récentes ont fourni des dates C^{14} qui s'échelonnent entre 400 av. J.-C. et 80 apr. J.- C. L'analyse dendrochronologique d'une trentaine de pieux a donné la date de 95 av. J.-C. (± 9 ans), la même que celle du poteau central de Navan Fort.
Bibl. : Baillie 1988 ; Raftery 1994.

DORULACOS. Chef des Boïens cisalpins, alliés aux Insubres, lors de la bataille livrée en 194 av. J.-C. près de Mediolanum contre l'armée romaine commandée par Valerius Flaccus.
Bibl. : Tite-Live, *Hist. rom.*, XXXIV, 46.

Double feuille. La double feuille est un des motifs symboliques fondamentaux de l'art celtique depuis sa phase initiale du Ve s. av. J.-C. Sa disposition particulière, avec les pointes réunies, souvent par l'intermédiaire d'un élément circulaire, suggère qu'il devrait s'agir de la représentation du gui, une plante particulièrement vénérée par les Celtes qui la considéraient comme un des avatars de l'Arbre de Vie. Ainsi, le motif de la double feuille apparaît quelquefois à la place de la palmette entre la paire de gardiens monstrueux, griffons ou dragons. Il était associé à une divinité masculine dont le visage est quelquefois encadré par le motif (voir GLAUBERG, HOŘOVIČKY, PORT-À-BINSON, REINHEIM, SCHWARZENBACH, WALDALGESHEIM.).

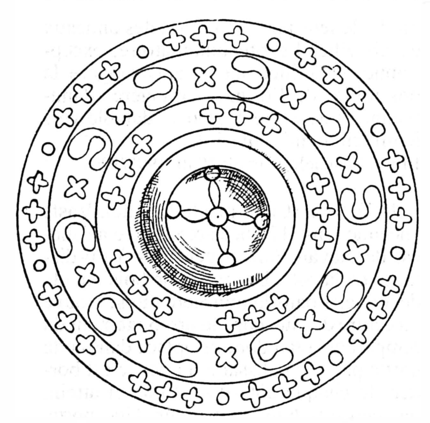


Fig. 69

On trouve aussi la double feuille, quelquefois même une seule de ses deux moitiés, représentée comme un motif autonome ou utilisée comme élément à l'aide duquel sont construites d'autres images (voir OSTHEIM, STANWICK). Les œuvres du Vᵉ s. av. J.-C. indiquent une double relation formelle du motif de la double feuille avec des motifs méditerranéens : il naît d'une part de la retouche de la frise de palmettes et de fleurs de lotus, les pétales de ces dernières étant reliés par leurs pointes (voir la garniture ajourée d'EIGENBILZEN), d'autre part de l'isolement des deux feuilles inférieures d'une palmette. Ainsi que le montrent clairement les associations, c'est en effet une alternative, non seulement formelle mais certainement aussi thématique, à la palmette.

Ill. : voir ANTHROPOCÉPHALE, ARBRE DE VIE, EIGENBILZEN, PORT-À-BINSON, SCHWARZENBACH.

Bibl. : Kruta 1986, 1987, 1988a, 1989, 1992.

Fig. 69 : Intérieur à décor estampillé d'une coupe en terre cuite à omphalos de Velká Turná en Bohême méridionale ; dans le deuxième registre concentrique, des doubles feuilles de gui alternent avec des croix (diam. env. 24 cm) ; deuxième moitié du Vᵉ s. av. J.-C.

Drachme (gr. *Δραχμη*). Unité de poids grecque qui fut déterminée à son origine par la quantité de broches (six *obeliskoi*, d'où la subdivision en six oboles) qui pouvait être tenue dans la main (d'où son nom qui signifie « poignée »). Employée pour le métal précieux, notamment l'argent, elle représentait 1/100ᵉ de la mine et 1/6 000ᵉ du talent. La double drachme, ou didrachme, prend le nom de statère, employé plus particulièrement pour les émissions en or. Le poids de la drachme varie, selon le standard et l'époque, entre 6,24 g et 2,80 g.

La drachme fut adoptée au IVᵉ s. av. J.-C. comme unité monétaire par les Celtes transpadans d'Italie septentrionale qui s'inspirèrent, de même que leurs voisins Rètes et Vénètes, des émissions de Massalia (Marseille). Ils empruntèrent non seulement l'image monétaire (droit avec la tête d'Artémis, revers avec un lion passant, les deux transformés progressivement jusqu'à devenir méconnaissables), mais également la légende *ΜΑΣΣΑ*, remplacée plus tard par des inscriptions en alphabet local dit lépontique : *ANAREKARTOS*, *SEGHEDV*, *PIRAKOS*, *TOITIOPOVOS*, *RIKOI*. Il s'agit probablement de noms de personnes.

Les trois derniers figurent sur des émissions que l'on peut attribuer aujourd'hui aux Insubres et qui furent frappées dans un atelier situé peut-être à Mediolanum, car les fouilles urbaines effectuées récemment à Milan en ont livré un grand nombre.

La circulation des « drachmes padanes », produites d'après l'analyse des coins monétaires en centaines de milliers d'unités, est attestée presque exclusivement en Transpadane, mais un certain nombre d'exemplaires provient des territoires au sud du Pô où des émissions semblent pouvoir être attribuées aux Boïens, et un lot de ces monnaies fut même trouvé en Cornouailles britannique près de Penzance (cette découverte est mise traditionnellement en relation avec le trafic de l'étain). Le poids moyen des émissions padanes s'abaisse progressivement, de pair avec une diminution de l'aloi, d'environ 3 g jusqu'à moins de 2 g pour les frappes les plus récentes (avec légende *RIKOI*), considérées généralement comme antérieures à 89 av. J.-C. Elles circulaient parallèlement au denier romain.

Les drachmes padanes suscitèrent à leur tour des imitations dans les régions




Fig. 70

voisines, notamment dans le Valais suisse (voir VÉRAGRES).

L'unité monétaire d'argent adoptée par les Celtes danubiens n'était pas la drachme, mais son multiple, la tétradrachme (qui acquiert au Ier s. avant J.-C. chez les Boïens de Pannonie la valeur réelle de six drachmes, c'est-à-dire d'une hexadrachme ; voir BIATEC).

Bibl. : Arslan 1973, 1986, 1990 ; Pautasso 1966, 1970, 1973, 1980.

Fig. 70 : Droit et revers d'une drachme insubre en argent, dérivée du modèle massaliote, avec, au revers (à gauche), au-dessus du lion, la légende sinistroverse *TOITIOPOVOS* en caractères celto-étrusques (diam env. 1,5 cm) ; IIe s. av. J.-C.

Dragons. Le nom désignait dans l'Antiquité les serpents monstrueux qui jouaient un rôle important aussi bien dans la mythologie que dans l'iconographie. Les Celtes en adoptèrent l'image dès le Ve s. av. J.-C. : il s'agit de monstres au corps de serpent formant une esse dont la tête peut ressembler à celle du griffon, caractérisée par un bec de rapace, des oreilles et une sorte de mèche spiralée sur le sommet du crâne, plus rarement à celle du cheval (fourreau de coutelas de Bussy-le-Château). Ils apparaissent généralement par paires, disposés de part et d'autre du symbole de l'Arbre de Vie (voir AUTRICHE, PALMETTE). Cette paire de dragons, réalisée souvent de manière très schématique, devient à partir de la deuxième moitié du IVe s. av. J.-C. un motif très répandu sur les fourreaux d'épées. Il est actuellement attesté sur plus de deux cents exemplaires, disséminés depuis le bassin de la Tamise jusqu'à la chaîne des Karpates. La paire de dragons au corps serpentiforme formant une paire d'esses antithétiques est souvent désignée par l'expression « lyre zoomorphe », pour la distinguer de la version, qualifiée également de « paire de dragons », qui est issue de la paire de griffons, figurés la tête tournée vers l'arrière, l'autre avatar monstrueux des gardiens de l'Arbre.

Le dragon à la crête festonnée, attesté sur certaines œuvres celtiques du IIIe s. av. J.-C. (Brno-Maloměřice, Jaszberény) s'inspire du *kétos* (dragon marin) de l'iconographie hellénistique.

Ill. : voir ARBRE DE VIE, AUTRICHE, BRNO (3), CASALECCHIO, DVOROVI, NEGOTIN, RIVES.

Bibl. : Bulard 1979, 1982 ; Ginoux 1994, 1995 ; Kruta 1979a, 1992 ; Petres 1982 ; Rapin 1985 ; *Sites and Sights* 1995 ; Stead 1984 ; Szabó et Petres 1992.

DRAPPÈS. Notable sénon. Il fut, avec le Cadurque Luctérios, le chef de la guérilla conduite contre César en 51 av. J.-C. Il se réfugiera avec ses troupes dans l'oppidum cadurque d'Uxellodunum. Sorti de l'oppidum pour l'approvisionner en blé, Drappès sera battu et fait prisonnier par les troupes romaines. Il se laissera mourir de faim.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VIII, 30, 32, 34 *sqq.*, 39, 44.

DRAŽIČKY (Bohême, Rép. tchèque). Sépulture sous tumulus contenant notamment un fourreau à plaque de droit en bronze finement gravée d'un décor végétal ordonné autour d'une palmette. C'est une des pièces majeures de la phase initiale de l'art celtique en Bohême. Datation : deuxième moitié du Ve s. av. J.-C.

Musée : Tábor.

Bibl. : Filip 1956 ; Kruta 1975.

DRŇA (Slovaquie). Matériaux de sépultures à incinération du IIIe s. av. J.-C., découvertes et bouleversées fortuitement en 1961-1962. Deux fourreaux d'épée en fer au décor gravé méritent une attention particulière : un exemplaire orné de la lyre zoomorphe, un autre avec une riche ornementation curviligne qui inclut des têtes triangulaires de monstres évoquant le sujet analogue figuré sur l'exemplaire de Cernon-sur-Coole (selon les données actuelles nettement plus ancien que l'exemplaire slovaque). Le fourreau de Drňa est une des œuvres majeures de l'art celtique de

la gravure sur fer du IIIe s. av. J.-C. (seconde moitié ?).

Musées : Bratislava, Rimavská Sobota.

Bibl. : Zachar 1970, 1974, 1987.

Droit. Nous ne connaissons aucun recueil de droit celtique antérieur au Moyen Âge, où l'Irlande livre un ensemble impressionnant de lois qui montre l'ampleur et la spécificité du droit celtique. L'existence d'un système de lois, valables probablement dans le cadre de la cité, est indiquée auparavant notamment par l'analyse de la *Guerre des Gaules* de César, où est évoqué le rôle des druides dans l'application de ces lois, spécialement dans tout ce qui concernait le domaine religieux. Dans ce domaine, certains principes devaient avoir une application qui dépassait le cadre juridique normal de la cité où l'exécution des sentences était la prérogative du magistrat annuel suprême, le *vergobret* (voir ce mot). Le fonctionnement d'un tribunal, formé peut-être par le sénat de la cité, est clairement attesté chez les Helvètes par le cas d'Orgétorix.

L'existence de documents juridiques, rédigés dans les formes et placés sous la garantie de nombreux témoins, ainsi que le rôle important qu'ils devaient jouer dans les rapports entre les communautés ou entre particuliers sont attestés notamment par les tables de Botorrita et les tessères d'hospitalité de la péninsule Ibérique.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VI, 13, 19.

Binchy 1936 ; Kelly 1988 ; O'Corrain, Breatnach et Breen 1984.

DROUŽKOVICE (Bohême, Rép. tchèque). Établissement du type dit *Herrenhof*, constitué par un enclos quadrangulaire d'environ 8 000 m² (83 × 93 × 88 × 94 m), délimité à l'origine par une palissade, à l'extérieur duquel se trouvait, sur le côté ouest et à proximité de l'angle nord-ouest, un espace rectangulaire protégé par un fossé et une palissade. À l'intérieur fut explorée une grande construction au sol excavé, de plan presque carré (6,5 × 7 m ; prof. 60 cm). Elle livra, outre un abondant matériel céramique de type tardo-hallstattien, quelque objets exceptionnels : une bague en or, la statuette en bronze d'un quadrupède, inspiré du lion — avec, devant la gueule, une tête de bélier —, qui était probablement fixée à l'origine sur le rebord d'une cruche à vin, ainsi que trois fragments de céramique attique à vernis noir.

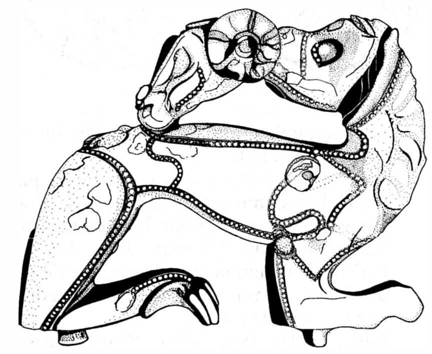


Fig. 71

L'ensemble peut être daté de la première moitié, peut-être même du premier tiers du Ve s. av. J.-C. et illustre de manière exemplaire l'apparition des premiers éléments de la culture laténienne dans un milieu encore hallstattien. L'utilisation de ce complexe, dont on peut supposer qu'il jouait un rôle important dans la vie sociale de la communauté locale, ne semble pas avoir été très longue. Un habitat plus récent, pleinement laténien, s'est installé postérieurement à proximité de l'enclos abandonné.

Bibl. : Bouzek et Smrž 1994 ; Smrž 1996.

Fig. 71 : Statuette en bronze d'un lion tenant dans sa gueule une tête de bélier, de Droužkovice : ornait probablement à l'origine le rebord d'une cruche à vin (long. 6,5 cm) ; deuxième moitié du Ve s. av. J.-C.

DRUENTIA. Ancien nom de la Durance.

Bibl. : Strabon, *Géogr.*, IV, 1 ; Tite-Live, *Hist. rom.*, XXI, 31 ; Pline, *H.N.*, III, 33 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 10.

Druides. Les druides constituaient l'élite intellectuelle des Celtes. Selon César, une des meilleure sources les concernant, « ils président aux sacrifices publics et privés, règlent les pratiques religieuses ; les jeunes gens viennent en

foule s'instruire auprès d'eux, et on les honore grandement. Ce sont les druides, en effet, qui tranchent presque tous les conflits entre États ou entre particuliers et, si quelque crime a été commis, s'il y a eu meurtre, si un différend s'est élevé à propos d'héritage ou de délimitation, ce sont eux qui jugent, qui fixent les compensations à recevoir et à donner ; un particulier ou un peuple ne s'est-il pas conformé à leur décision, ils lui interdisent les sacrifices. C'est chez les Gaulois la peine la plus grave. Ceux qui ont été frappés de cette interdiction, on les met au nombre des impies et des criminels, on s'écarte d'eux, on fuit leur abord et leur entretien, craignant de leur contact impur quelque effet funeste ; ils ne sont pas admis à demander justice ni à prendre leur part d'aucun honneur. Tous ces druides obéissent à un chef unique, qui jouit parmi eux d'une très grande autorité. À sa mort, si l'un d'eux se distingue par un mérite hors ligne, il lui succède ; si plusieurs ont des titres égaux, le suffrage des druides, quelquefois même les armes en décident. Chaque année, à date fixe, ils tiennent leurs assises en un lieu consacré, dans le pays des Carnutes, qui passe pour occuper le centre de la Gaule. Là, de toutes parts affluent tous ceux qui ont des différends, et ils se soumettent à leurs décisions et à leurs arrêts. On croit que leur doctrine est née en Bretagne, et a été apportée de cette île dans la Gaule ; de nos jours encore ceux qui veulent en faire une étude approfondie vont le plus souvent s'instruire là-bas.

« Les druides s'abstiennent habituellement d'aller à la guerre et ne paient pas d'impôt comme les autres : ils sont dispensés du service militaire et exempts de toute charge. Attirés par de si grands avantages, beaucoup viennent spontanément suivre leurs leçons, beaucoup leur sont envoyés par les familles. On dit qu'auprès d'eux ils apprennent par cœur un nombre considérable de vers. Ainsi plus d'un reste-t-il vingt ans à l'école. Ils estiment que la religion ne permet pas de confier à l'écriture la matière de leur enseignement, alors que pour tout le reste en général, pour les comptes publics et privés, ils se servent de l'alphabet grec. Ils me paraissent avoir établi cet usage pour deux raisons : parce qu'ils ne veulent pas que leur doctrine soit divulguée, ni que, d'autre part, leurs élèves, se fiant à l'écriture, négligent leur mémoire ; car c'est une chose courante : quand on est aidé par des textes écrits, on s'applique moins à retenir par cœur et on laisse se rouiller sa mémoire. Le point essentiel de leur enseignement, c'est que les âmes ne périssent pas, mais qu'après la mort elles passent d'un corps dans un autre ; ils pensent que cette croyance est le meilleur stimulant du courage, parce qu'on n'a plus peur de la mort. En outre, ils se livrent à de nombreuses spéculations sur les astres et leurs mouvements, sur les dimensions du monde et celles de la terre, sur la nature des choses, sur la puissance des dieux et leurs attributions, et ils transmettent ces doctrines à la jeunesse » (*Guerre des Gaules*, VI, 12-15).

Selon Strabon et d'autres auteurs antiques, la classe intellectuelle des Celtes se subdivisait en trois catégories : les bardes (poètes), les ovates, chargés plus particulièrement des sacrifices et de la divination, enfin les druides proprement dits, qualifiés de philosophes et théologiens, qui s'occupaient de l'interprétation de la nature et de la philosophie morale *(ηθικη)*. Cette troisième catégorie semble être considérée comme la plus prestigieuse, car détentrice du savoir. C'est celle que décrit César. Le *gutuater*, cité par plusieurs inscriptions et mentionné dans la *Guerre des Gaules* (VII, 3 ; VIII, 38), est généralement considéré comme un haut responsable des sacrifices.

Nous connaissons un seul druide par son nom, le notable éduen Diviciacos, protagoniste bien connu de la *Guerre des Gaules*. Cicéron l'avait rencontré à Rome et mentionne sa qualité de druide qui nous serait restée autrement inconnue (*De divinatione*, I, 41).

L'identification archéologique des druides est difficile et même les cas qui peuvent être considérés comme les plus vraisemblables restent incertains. On peut sélectionner parmi eux plus particulièrement une sépulture de Pogny — un homme accompagné dans la tombe par des ustensiles rituels, une patère et deux sortes de cuillères — et une sépulture de

Pottenbrunn où figure un objet en os utilisé peut-être comme pendule.

Bibl. : Ammien Marcellin, *Hist.*, XV, 9, 30, 32 ; César, *G. des Gaul.*, VI, 13-21 ; Diodore, *Bibl. hist.*, V, 31 ; Pline, *H.N.*, XVI, 95 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 4.

Chadwick 1966 ; Le Roux et Guyonvarc'h 1986 ; Lonigan 1986 ; Piggott 1974.

DRUMMOND CASTLE (Pitkelloney, Pertshire, Grande-Bretagne).

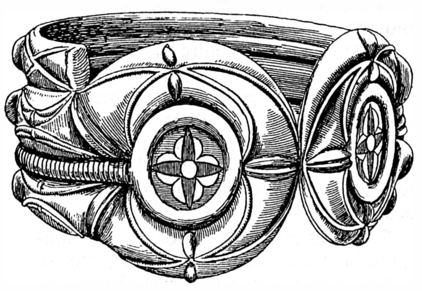


Fig. 72

Paire de bracelets massifs en bronze avec des médaillons d'émail multicolore aux extrémités. Représentatifs de l'art celtique laténien tardif du nord de la Grande-Bretagne (IIe s. apr. J.-C.). Découverts fortuitement en 1873.

Musée : Londres (British Museum).

Bibl. : Brailsford 1975 ; MacGregor 1976 ; Megaw 1970.

Fig. 72 : Un des deux bracelets massifs en bronze de Drummond Castle ; aux extrémités, des médaillons d'émail rouge et jaune représentant un quatrefeuille ; le motif des médaillons de l'autre exemplaire, presque identique, est une croix (diam. env. 15 cm) ; Ier s. apr. J.-C.

DRUNEMENTON (gr. *Δρυνεμετον*). Sanctuaire central de la Communauté des Galates, où se réunissait l'assemblée de trois cents notables (vingt-cinq pour chaque *pagus* ; voir ce mot) et le sénat, constitué par les douze tétrarques (un par *pagus*) des trois peuples. Le lieu a été localisé, sans certitude, dans les environs du bourg de Kulu Köy, situé à 90 km au sud-est d'Ankara et à 18 km à l'ouest de l'extrémité septentrionale du lac Tatta (aujourd'hui Tuz Gőü). Le site se trouve effectivement bien placé au cœur de la Galatie.

Bibl. : Strabon, *Géogr.*, XII, 5.

Anderson 1899.

DUBIS. Ancien nom du Doubs.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 38.

DUBNÍK (Slovaquie). Nécropole birituelle, à inhumation (nettement majoritaire) et incinération, d'une trentaine de tombes, découverte fortuitement en 1981 et explorée l'année suivante. La nécropole d'origine peut être estimée à une cinquantaine de sépultures. Particulièrement intéressante, la présence d'une dizaine d'enclos de plan carré d'une dizaine de mètres de côté, tous orientés nord-est-sud-ouest, dans deux cas avec une entrée au milieu du côté sud-ouest. Les tombes avec de grandes fosses quadrangulaires qui se trouvent à leur centre présentent quelquefois les traces des poutres transversales qui en assuraient la couverture, observées également sur certaines tombes sans enclos. Les traces d'un coffrage des parois ont été relevées dans plusieurs cas (particulièrement significatives à cet égard les tombes nos 19 et 28 avec enclos et la tombe n° 31 sans enclos). Les tombes à aménagement exceptionnel appartiennent aussi bien à des femmes qu'à des hommes armés. La nécropole a livré un riche matériel constitué par deux cent cinquante objets métalliques et cent vingt poteries. La parure indicative du rang des femmes est constituée par des anneaux de cheville à nodosités, généralement tubulaires, accompagnés de bracelets et de fibules. Des colliers de perles de verre vasiformes et de corail ont été trouvés dans une des sépultures (n° 21). Les guerriers étaient armés de l'épée (quatre fourreaux ornés du motif de la paire de dragons) et de la lance, associés à des éléments de ceinturon ou des chaînes, ainsi que des garnitures métalliques de boucliers. La nécropole pourrait avoir débuté vers la fin du IVe s. av. J.-C., mais date pour l'essentiel du premier tiers du siècle suivant. C'est apparemment un des sites qui correspondent à la concentration d'effectifs, venus dans ce cas probablement en majorité du Plateau suisse, dans cette partie de la cuvette des Karpates, antérieurement à la Grande Expédition de 280 av. J.-C.

Bibl. : Bujna 1989, 1991.

DUBNOCOVEROS. Nom de personne attesté sous la forme abrégée *DVBNOCOV* sur des monnaies d'argent des Éduens. Il est associé quelquefois sur l'autre face au nom de Dumnorix (*DVBNOREIX*).

Une monnaie d'or de l'île de Bretagne associe la forme *DVMNOCOVEROS* au nom *VOLISIOS*.

Bibl. : Colbert de Beaulieu et Fischer 1998.

DUBNOREIX. Voir DUMNORIX.

DUBNOVELLAUNOS, ou Dumnovellaunus (litt. « le profondément bon », gr. *Δομνοελλαυνος*). Nom attesté de deux rois de l'île de Bretagne de l'époque d'Auguste. Le nom est mentionné dans les *Res gestae* d'Ancyre de 7 av. J.-C. : « *Ad me supplices confug[erunt] reges [...] Britann[o]rum Dumnobellau[nus] et Tim...* » Le nom apparaît, abrégé ou entier, d'une part sur des monnaies d'or, d'argent et de bronze, attribuées au successeur d'Addedomaros, roi des Trinovantes de l'Essex et des Catuvellauni, qui régna brièvement avant Tasciovanos, vers 30-25 av. J.-C. (c'est probablement le personnage de l'inscription d'Ancyre), d'autre part sur des monnaies frappées par un souverain du Cantium (Kent) d'environ 30 à 10 av. J.-C.

Bibl. : Van Arsdell 1989.

DUCARIOS. Cavalier du peuple cisalpin des Insubres, engagé dans l'armée d'Hannibal. Il s'illustra à la bataille du lac de Trasimène, en 217 av. J.-C., en tuant le consul romain Gaius Flaminius.

Bibl. : Tite-Live, *Hist. rom.*, XXII, 6.

DUCHCOV (all. Dux, Bohême, Rép. tchèque). Ville de la Bohême nord-occidentale, connue par la découverte fortuite, en 1882, de quelque deux mille à deux mille cinq cents parures laténiennes en bronze (fibules, bracelets et bagues) contenues dans un grand chaudron en tôle de bronze dont les réparations attestent la longue utilisation. Le tout avait été immergé dans une source thermale nommée Obří pramen (« Source des géants », all. Riesenquelle) qui se trouve sur le territoire de la commune voisine de Lahošť, à une distance de 6 km à vol d'oiseau de la grande nécropole celtique de Jenišův Újezd qui a livré des parures contemporaines comparables.

Il s'agit très certainement d'une offrande votive collective, recueillie probablement en une seule fois dans cette partie de la Bohême, sans doute à l'occasion d'un événement exceptionnel, vers la fin du IVe s. av. J.-C. ou au tout début du siècle suivant. Les objets sont aujourd'hui dispersés dans les collections de nombreux musées tchèques et étrangers.

Le site a donné son nom à un type de fibule laténienne à pied libre, type dit de Duchcov ou de Dux, qui est daté aujourd'hui de la seconde moitié du IVe s. av. J.-C. et des premières décennies du siècle suivant. Ces fibules sont proportionnellement les plus nombreuses dans le dépôt de Duchcov et constituent, avec les différentes variantes contemporaines du type dit de Münsingen, également bien représentées dans le dépôt, ainsi que les formes immédiatement précédentes (fibules dites aussi pré-Duchcov), des objets particulièrement caractéristiques de la première période de l'expansion historique des Celtes. Voir aussi PRÉ-DUCHCOV.

Musées : Duchcov, Teplice, Prague, Berlin, Budapest, Dresde, Londres, Oxford, Vienne.

Bibl. : Kruta 1971, 1973a, 1979.

Fig. 73a-73b : Principales classes de fibules représentées dans le dépôt votif de Duchcov, avec indication du pourcentage de leur présence : les classes I-IV correspondent aux formes classiques du type dit de Duchcov ; la classe V est une variante locale du type de Münsingen, avec un cabochon réalisé en tôle de bronze ; les classes VI et VII des variantes du type Duchcov (long. 4,5-7 cm) ; dernier tiers du IVe s. av. J.-C.

Dumannios. Deuxième mois de l'année celtique du calendrier de Coligny ; correspond approximativement au mois de décembre du calendrier actuel. Il y est précédé du mois *samonios* et suivi du mois *riuros*.

Bibl. : Duval P.-M. et Pinault 1986.

DUMNACOS. Chef des Andes contre César en 51 av. J.-C. Il assiégea Duratios, enfermé dans l'oppidum de Lemonum (Poitiers). La menace des renforts romains le contraignit à repasser la Loire. Écrasé

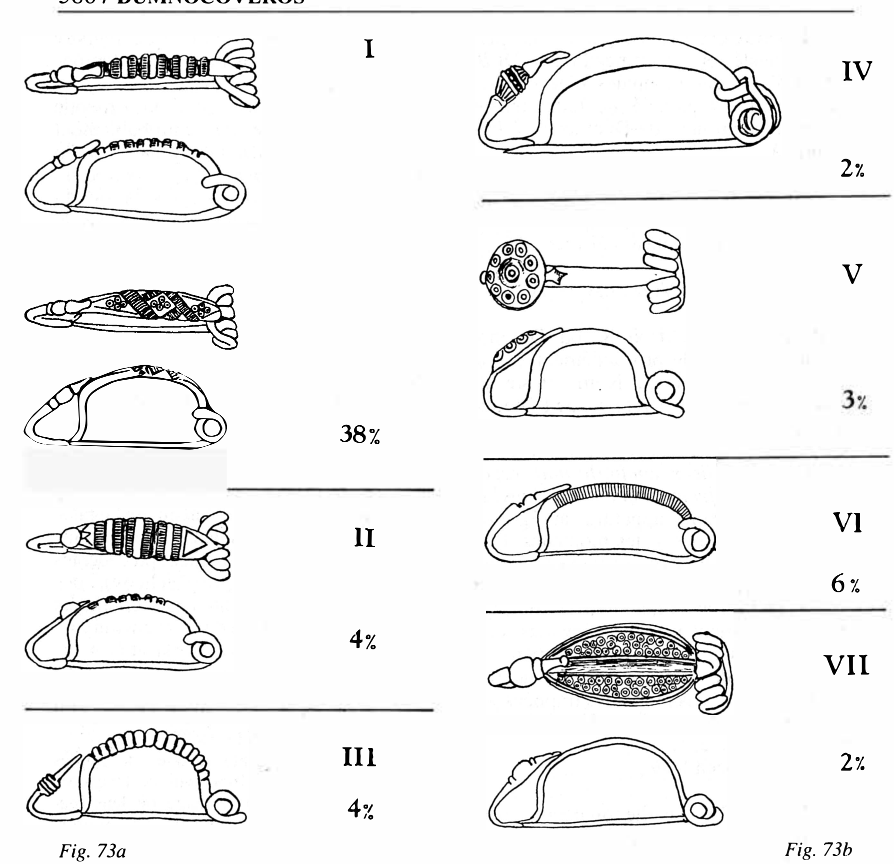


Fig. 73a

Fig. 73b

alors par les Romains dans une bataille où il aurait perdu douze mille hommes, chassé de sa cité, il se réfugia « dans la partie la plus retirée de la Gaule », probablement chez les Osismes armoricains.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VIII, 26 *sq.*, 29, 31 ; Orose, *Hist.*, VI, 11.

DUMNOCOVEROS. Nom d'un souverain des Coritani de l'île de Bretagne qui a régné pendant les décennies précédant l'intervention romaine de 43 apr. J.-C. Il est attesté par des monnaies d'or et d'argent aux légendes *DVMN* (ou *DVMNOC*), *TIGIR SENO*, *VOLISIOS* (ou *VOLISIOS*) *DVMNOCOVEROS*.
Bibl. : Van Arsdell 1989.

DUMNONIA. Royaume des Brittons du sud de l'Angleterre, formé après la chute de l'Empire romain, face à la poussée des Saxons, à partir des Dumnonii et de leurs voisins orientaux (Durotriges).

DUMNONII. Peuple du sud de l'île de Bretagne, qui occupait l'actuel Devonshire et la Cornouailles, ainsi qu'une partie du Somerset. Ses voisins étaient au nord-est les Dobunni et au sud-est les Durotriges. Leur territoire était connu pour ses gisements stannifères qui fournissaient une des principales exportations de l'île de Bretagne vers le continent. Suite à ces échanges et à l'éloignement des Dumnonii des peuples belges de l'estuaire de la

Tamise, ils ne développèrent pas de monnayage qui leur fût propre et n'ont apparemment pas connu de circulation monétaire comparable à celle de leurs voisins occidentaux. Des pièces d'origine lointaine dont la présence est probablement une conséquence du trafic de l'étain y furent cependant découvertes (dépôt de drachmes padanes de Penzance ; voir ICTIS).

Les liens avec l'Armorique furent étroits et se manifestent non seulement par l'évidente influence de la poterie continentale, mais également par l'existence de formes d'habitat comparables : promontoires fortifiés, très nombreux sur la côte, villages avec souterrains (nommés « fougou » en Cornouailles ; voir CARN EUNY). Les sites fortifiés de l'intérieur n'atteignent jamais des dimensions importantes (voir CARN BREA et CHUN CASTLE). Les villages de Glastonbury et de Meare étaient installés sur des plates-formes dans une zone lacustre du Somerset. Ils ont livré en conséquence un très important matériel en bois.

La migration d'une partie de ce peuple en Armorique, vers le Ve s. apr. J.-C., explique le nom de Domnonia donné au début du Moyen Âge au nord de la Bretagne, du Couesnon à la rade de Brest.

Bibl. : Ptolémée, *Géogr.*, II, 3.
Cunliffe 1974 ; Fleuriot 1980.

DUMNORIX ou Dubnorix. Notable des Éduens, frère de Diviciacos, gendre du chef helvète Orgétorix. Avide de pouvoir mais « populaire et généreux », en concurrence permanente avec son frère, il aurait cherché à établir un vaste réseau d'alliances : il avait marié ainsi sa mère à un notable des Bituriges ; sa sœur du côté maternel et d'autres parentes auraient également été mariées à des personnages importants d'autres cités. Il avait assumé, peu avant 58 av. J.-C., la magistrature suprême de la cité (*vergobret* : voir ce mot). À cette date, il avait déjà obtenu pour plusieurs années consécutives la ferme des douanes et des impôts prélevés chez les Éduens qui étaient attribués par enchère. Sa richesse lui permettait d'entretenir une unité de cavalerie qui lui servait de garde personnelle. Il commandait d'ailleurs la cavalerie auxiliaire fournie alors à César par les Éduens. Son comportement complice envers les Helvètes fut cependant considéré comme une trahison et seule l'influence de son frère Diviciacos auprès de César lui permit d'éviter le jugement et le châtiment.

On le retrouve en 54 av. J.-C., toujours à la tête de la cavalerie éduenne, lors des préparatifs de l'embarquement pour l'île de Bretagne à Portus Itius (Boulogne). Il refuse de s'embarquer, quitte le camp avec ses cavaliers mais sera rejoint par la cavalerie romaine envoyée à sa poursuite et tué les armes à la main, alors qu'il déclare à grands cris « qu'il est libre et appartient à un peuple libre ». Son nom apparaît sous la forme *DVBNOREIX*, *DVBNOREX*, *DVBNOR*, *DVBNORI* ou *DVBNORX*, exceptionnellement *DVMNOREX*, sur de nombreuses monnaies d'argent des Éduens, soit seul, soit avec le nom de Dubnocoveros, également abrégé, ou celui d'Anorbos. Dans ces conditions, la forme *DVBNO* ou *DVBN*, associée au nom d'Anorbos, ne peut être attribuée avec certitude.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 3, 9, 18 *sqq.*, V, 6 *sq.*

DUMNOVELLAUNUS. Nom d'un souverain des Coritani de l'île de Bretagne qui régna pendant les décennies précédant l'intervention romaine de 43 apr. J.-C. Son nom est attesté par des monnaies à la légende *VOLISIOS DVMNOVELLAVNVS*.

Bibl. : Van Arsdell 1989.

DÚN AÍLINNE (Irlande). D'après les textes médiévaux, site royal légendaire de la province du Leinster. Sur une colline, une enceinte de 16 hectares, de plan ovale, est entourée d'une levée bordée d'un fossé intérieur. Les fouilles, conduites à l'intérieur sur une surface d'environ 3 500 m², ont révélé une longue séquence d'occupation qui débute au néolithique et qui est particulièrement riche et intéressante à l'âge du fer. À cette époque fut édifiée une succession d'enclos circulaires en bois dont les plus anciens remonteraient au IIIe s. av. J.-C. Les trouvailles comprennent quelques objets laténiens mais sont constituées surtout par une grande quantité d'ossements d'animaux.

Les activités du site ne semblent pas avoir dépassé le IIIe s. apr. J.-C. La fonction de sanctuaire paraît répondre le mieux aux données recueillies, ainsi qu'au caractère non défensif de l'enceinte principale.
Bibl. : *Celtes* 1991 ; Crabtree 1990 ; Grabowski 1990 ; Wailes 1990.

DÚN AONGHUS, ou Aengus (île d'Inishmore, Co Galway, Irlande). Triple enceinte située sur une falaise à pic de la côte ouest de l'île principale de l'archipel d'Aran. Elle surplombe l'Océan d'une centaine de mètres. De plan semi-circulaire, l'ensemble couvre une superficie totale de plus de 4 hectares. Les murs des enceintes (restaurés à l'époque moderne) sont conservés dans la partie centrale jusqu'à une hauteur d'environ 4 m. Déjà impressionnantes, les défenses sont encore renforcées par un ouvrage avancé, situé à l'extérieur de la deuxième enceinte, une large couronne d'un millier de pierres dressées qui forment des « chevaux de frise », destinés à ralentir la progression des assaillants à une distance où la fronde peut être employée efficacement. Un passage libre conduit à l'entrée. Selon la tradition, cette forteresse imposante aurait été édifiée par la quatrième race mythique des habitants de l'Irlande, les Fîr Bholg, réfugiés dans l'île d'Inishmore après la défaite qui leur aurait été infligée par les Tuatha Dé Danann (voir ce nom). Le nom de la forteresse perpétuerait le souvenir d'un chef des Fîr Bholg nommé Aonghus. La date de la construction de la forteresse, qui a connu apparemment plusieurs phases, reste incertaine : des fouilles récentes ont livré du matériel de la fin de l'âge du bronze (début du dernier millénaire avant J.-C.), mais son association aux fortifications est incertaine.
Bibl. : Westropp 1910.

DUNAÚJVÁROS (Fejér, Hongrie). Le site de la ville romaine d'Intercisa a livré les vestiges d'un habitat laténien et des sépultures de la même époque. On y a découvert également un trésor monétaire de trois cents pièces imitées des tétradrachmes macédoniennes de Philippe II.
Bibl. : Petres 1971 ; Szabó 1992.

DUN OF DRUMSNA (Co Roscommon, Irlande). Connu sous le nom de « the Doon », ce site fortifié d'environ 100 hectares occupe une boucle du fleuve Shannon barrée par un système de remparts de plus d'un kilomètre et demi de long, prolongé par un rempart qui suit la berge méridionale du fleuve sur la même distance. Cette forteresse était probablement destinée à protéger militairement des incursions du nord les gués qui permettaient d'accéder à la rive sud et conduisaient vers le site royal de Cruachain. Des charbons de bois du rempart principal ont fourni une datation C^{14} calibrée de 350-30 av. J.-C.
Bibl. : Raftery 1994.

Dunon. Voir DUNUM.

DÜNSBERG (Hesse, Allemagne). Colline fortifiée par une triple enceinte, située dans les environs de Giessen, avec une superficie totale d'environ 90 hectares. Le site semble avoir été occupé dès le Ve s. av. J.-C. On y a recueilli les traces d'importantes activités sidérurgiques.
Bibl. : Collis 1984a.

Dunum, ou Dunon (gaélique *dun*, « forteresse »). Utilisé quelquefois seul comme toponyme : il est attesté par Ptolémée (*Géogr.*, II, 2) en Irlande (*Δουνον*) mais aussi dans l'île de Bretagne (*ibid.*, II, 3 : *Δουνον κολπος*, auj. Dunsley Bay) ; il est à l'origine des noms actuels de Dun-sur-Auron (dép. Cher), Dun-sur-Meuse (dép. Meuse), Châteaudun (Castrum Dunum). Il figure surtout dans d'innombrables noms composés d'agglomérations à caractère urbain, antérieures ou postérieures à l'occupation romaine, situées en Gaule ou hors de Gaule. Quelques exemples : Caesarodunum, Eburodunum, Lugdunum, Noviodunum, Segodunum, Singidunum, Tarodunum.
Bibl. : Guyonvarc'h 1963.

DURANIUS (forme plus récente Dornonia). Ancien nom de la Dordogne.

DURATIOS. Notable des Pictons. Fidèle allié des Romains, il sera assiégé en 51 av. J.-C. dans l'oppidum de Lemo-

num (Poitiers) par les Andes de Dumnacos et libéré par l'intervention de l'armée romaine. Des monnaies d'argent des Pictons, avec la légende *DVRAT* sur le droit et *IVLIOS* sur le revers, peuvent lui être attribuées. Elles témoignent d'une attribution de la citoyenneté qui fut probablement postérieure aux événements évoqués.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VIII, 26 *sq.*
Colbert de Beaulieu et Fischer 1998.

DÜRKHEIM, BAD (Rhénanie-Palatinat, Allemagne). Sépulture « princière » sous tumulus, explorée en 1864, avec d'importantes œuvres de la phase initiale de l'art laténien : torque à trois nodosités en or flanquées de palmettes, bracelet du même métal orné de masques, une garniture en feuille d'or ajourée qui représente une tête humaine coiffée d'une palmette (qui peut être lue également à l'envers comme la tête d'un personnage barbu), des pièces de char parmi lesquelles figurent notamment une clavette ornée d'une tête barbue au centre d'une double feuille et une pièce ajourée représentant une palmette entre deux griffons (Arbre de Vie) ; la tombe contenait également un stamnos, une cruche, un trépied et un miroir (aujourd'hui disparu) importés d'Étrurie.
Musée : Spire.
Bibl. : Echt et Thiele 1994 ; Engels 1967 ; Jacobsthal 1944 ; Lindenschmit 1870.

DURNACOS. Nom de personne figurant sous la forme *DVRNACOS*, *DVRNACVS* ou *DVRNAC*, sur des monnaies gauloises d'argent, attribuées aux Bituriges Cubi, associé aux noms *EBVROV[IX]*, *AVSCROCOS* ou *DONNVS*.
Bibl. : Colbert de Beaulieu et Fischer 1998.

DUROCORTORUM. Oppidum des Rèmes, où César réunit en 53 av. J.-C. l'assemblée de la Gaule lors de laquelle fut jugée la conjuration des Sénons et des Carnutes, et son instigateur, Acco, condamné à mort et supplicié. Chef-lieu de la cité à l'époque romaine, la localité est identifiée à la ville de Reims (dép. Marne, France). Les fouilles récentes y ont effectivement révélé une enceinte de type celtique, avec large fossé et levée de terre, mais elle semble relativement récente et les vestiges découverts indiquent actuellement une faible et courte occupation antérieure à la ville gallo-romaine. On ne peut donc exclure un transfert du nom ou de la fonction d'agglomération principale à partir d'un autre oppidum.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VI, 44 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 3 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 9.
Neiss 1976.

DUROTRIGES. Peuple de l'île de Bretagne qui occupait le Dorset et une partie du Somerset, du Wiltshire et du Hampshire. Il a laissé son nom au Dorset ainsi qu'à la ville de Dorchester. Ses voisins étaient à l'est les Atrébates-Regni, au nord les Dobunni et à l'ouest les Dumnonii. Il joua un rôle très important dans les échanges entre l'île et l'Armorique, notamment grâce à l'activité du port de Hengistbury Head, se distinguant par cela des peuples côtiers situés plus à l'est qui entretenaient des relations avec leurs vis-à-vis gaulois riverains de la Manche. Ainsi le dépôt monétaire du Catillon à Jersey associe-t-il des monnaies des Durotriges aux frappes armoricaines, dont des exemplaires de provenance variée (Coriosolites, Osismes, Vénètes, Baïocasses) furent trouvés également sur leur territoire, dans l'île de Bretagne, où sont également attestées des poteries importées de même origine. Le monnayage des Durotriges commence vers 65 av. J.-C. par des monnaies d'or inspirées de celles des Atrébates-Regni. L'époque de la guerre des Gaules correspond à un passage progressif de l'or à l'argent et au billon, suivi probablement d'émissions de bronze frappé puis moulé (à partir d'environ 10 apr. J.-C.). Les monnaies des Durotriges sont sans légendes. Voir aussi BADBURY RINGS, CADBURY CASTLE, HAMBLEDON HILL, HOD HILL, MAIDEN CASTLE.
Bibl. : Ptolémée, *Géogr.*, II, 3.
Cunliffe 1974, Van Arsdell 1989.

DÜRRNBERG (près de Salzbourg, Autriche). Important site d'extraction du sel associé à une grande nécropole et des aires d'habitat, situé à une quinzaine de kilomètres de Salzbourg, dans

le massif qui domine le cours de la Salzach et l'actuelle ville de Hallein. L'exploitation du sel explique la richesse des groupes de tombes, originairement sous tumulus, qui entourent les habitats, disposés au pied de la colline du Moserstein — aires de l'« Eislfeld » et du « Ramsautal » —, ainsi que sur l'étroit plateau allongé du Ramsaukopf, défendu par des murs transversaux en pierres sèches.

L'exploration systématique du site se développa surtout à partir de la Seconde Guerre mondiale. Elle avait été précédée depuis le XIXe s. par des découvertes et de petites fouilles, parmi lesquelles se distingue celle qui conduisit à la découverte d'une sépulture à char avec une somptueuse cruche à vin en bronze qui est une des œuvres majeures de l'art celtique ancien (d'après la numérotation actuelle, tombe n° 112), datable de la fin du Ve s. av. J.-C. ou du tout début du siècle suivant. Les fouilles des dernières décennies ont livré un matériel très important qui fait du Dürrnberg un des sites de référence de la culture laténienne, notamment pour la période du Ve au IIIe s. av. J.-C. On y découvrit également plusieurs riches tombes de la période hallstattienne récente (VIe s. av. J.-C. et début du siècle suivant). Parmi les ensembles les plus connus figure la tombe avec char à deux roues n° 44/2 d'un important personnage, accompagné de son équipement guerrier — épée, coutelas, pointes de lances et de flèches, casque en bronze — et d'un service à boisson qui comprenait une très grande situle — sorte de grande gourde plate en bronze, décorée au compas et munie de pieds humains, dont l'intérieur conservait les traces d'un vin épicé —, une coupe attique à vernis noir, fabriquée vers le deuxième quart du Ve s. av. J.-C., et une cruche à vin en bois à bec tubulaire, ornée d'appliques en bronze représentant notamment des triscèles, des feuilles de gui et des palmettes, ainsi que la tête d'un personnage barbu et moustachu. Une cruche analogue, mais plus récente (début du IIIe s. av. J.-C.) a été trouvée dans la tombe n° 46/2. Parmi les catégories d'objets particulièrement représentatives figurent notamment les fibules figurées (à masques, ornithomorphes, zoomorphes ou anthropomorphes), nombreuses et d'excellente facture. Les poteries, également très nombreuses, comportent une série importante et intéressante de cruches à vin au décor peint ou exécuté en relief, ainsi qu'un assortiment de flacons lenticulaires (voir LINSENFLASCHE) qui s'échelonnent du Ve au IIIe s. av. J.-C. Le nombre de sépultures, souvent multiples, explorées sur le Dürrnberg a dépassé actuellement les trois cents unités. Parmi les nouvelles découvertes doivent être mentionnés notamment des matériaux exceptionnels du IVe s. av. J.-C. (aire du « Lettenbühl ») : fibules à décor végétal du type dit Münsingen à cabochons de corail, et surtout une poterie au riche décor peint, jusqu'ici unique en son genre (tombe n° 318A).

Ill. : voir CERTOSA, LA et LINSENFLASCHE.

Musées : Hallein, Salzbourg.

Bibl. : Irlinger 1995 ; *Kelten in Mitteleuropa* 1980 ; Moosleitner 1985, 1987 ; Moosleitner et coll. 1974 ; Pauli 1978 ; Penninger 1972 ; *Trésors des princes celtes* 1987 ; Zeller 1989, 1995, 1997, 1997a.

DUX. Voir DUCHCOV.

DVOROVI KOD BIJELJINE (Bosnie). Localité du nord de la Bosnie, proche du confluent de la Drina et de la Save. Un fragment de fourreau décoré de la paire de dragons, de très bonne facture, y fut découvert, probablement dans une sépulture à incinération.

Musée : Sarajevo.

Bibl. : Marić 1963 ; Szabó et Petres 1992 ; Todorović 1968, 1974.



Fig. 74

Fig. 74 : Fragment de la partie supérieure d'un fourreau en fer de Dvorovi kod Bijeljine : l'emblème des « dragons affrontés » (lyre zoomorphe) est associé à des éléments végétaux dessinant des esses et des triscèles ; l'ensemble évoque un masque humain surmonté d'une tête d'oiseau rapace (larg. env. 4 cm) ; premier tiers du IIIe s. av. J.-C.

DVORY NAD ŽITAVOU (Slovaquie). Nécropole d'une douzaine d'inhumations et d'une incinération, découverte fortuitement et explorée en 1954-1955. Les sépultures ont livré des poteries, des parures (anneaux de cheville à oves creux, fibules) et des équipements militaires (chaînes de ceinturon). L'ensemble peut être daté vers le milieu du IIIe s. av. J.-C.

Bibl. : Benadík et coll. 1957.

E

EBORACON, ou Eburacum (de *eburos,* « sanglier »). Agglomération principale des Brigantes de l'île de Bretagne, aujourd'hui York.
Bibl. : Ptolémée, *Géogr.*, II, 3.

ÉBUDES. Ancien nom des îles Hébrides.
Bibl. : Pomponius Mela, *Chor.*, III, 6 ; Pline, *H.N.*, IV, 103 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 2.

EBUROBRIGA (« citadelle du sanglier »). Ancien nom de l'oppidum des Sénons localisé sur le mont Avrollo d'Avrolles (c. de Saint-Florentin, dép. Yonne, France).
Bibl. : Duval A. 1971/1972 ; Duval A. et Delestrée 1975.

EBURODUNUM, ou Eburodunon (« forteresse du sanglier »). 1. Nom de l'agglomération celtique et gallo-romaine qui précéda l'actuelle ville d'Yverdon (Valais, Suisse).

2. Agglomération des Caturiges, aujourd'hui Embrun (dép. Hautes-Alpes, France).
Bibl. : Strabon, *Géogr.*, IV, 1.

3. Localité de la « Grande Germanie » de Claude Ptolémée, située probablement quelque part sur le territoire de la Moravie actuelle (oppidum de Staré Hradisko ?).
Bibl. : Ptolémée, *Géogr.*, II, 11, VIII, 6.

EBUROMAGUS (« camp d'Éburos »). Localité gallo-romaine du Languedoc, identifiée à Bram (dép. Aude, France).

ÉBURONS (lat. *Eburones*). Peuple qualifié alternativement de celtique ou germanique (dans un tel cas il aurait été fortement celtisé, ainsi que l'indique clairement son nom), installé dans la région au nord des Ardennes, dans le bassin de la Meuse au nord des Atuatuques et peut-être jusqu'au Rhin vers Cologne. Le centre de son territoire aurait été la forteresse (*castellum*), non localisée, nommée Atuatuca. Ce nom pourrait être l'héritage d'une ancienne occupation de la région par les Atuatuques. Le nom des Éburons est dérivé de celui du sanglier (*eburos*). Les Éburons étaient clients des Trévires dont ils étaient séparés par les Sègnes et les Condruses, considérés de souche germanique. Ils seront, sous la conduite d'Ambiorix, les ennemis irréductibles de César qui mena contre eux en 53 av. J.-C. une guerre d'extermination sans merci. Voir CATUVOLCOS.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, II, 4, IV, 6, V, 24, 28 *sq.*, 39, 47, 58, VI, 5, 31 *sq.*, 34 *sq.* ; Tite-Live, *Epit.* 106 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 3 ; Dion Cassius, *Hist. rom.*, XL, 5.

Eburos. Nom celtique du sanglier, très apprécié dans les pays celtiques et vénéré comme un animal divin. Son nom figure dans de nombreux noms de lieux ainsi que dans celui du peuple des Éburons.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VI, 31.
Guyonvarc'h 1959.

ÉBUROVICES. Voir AULERQUES (4).

ECCAIOS. Nom de personne attesté sur des monnaies d'argent de la Gaule, attribuées quelquefois aux Sénons, mais également aux Rèmes.
Bibl. : Colbert de Beaulieu et Fischer 1998.

ECCOBRIGA. Ville de la Galatie de localisation inconnue.

ECEN. Voir ICÉNIENS.

Écriture. La plus ancienne utilisation de l'écriture, probablement grecque, au nord des Alpes, est actuellement constituée par un fragment de tablette en terre cuite trouvé dans l'agglomération du Ramsautal au Dürrnberg dont le droit lisse devait être recouvert à l'origine d'une couche de cire et dont le revers porte un graffiti de sept lettres au sens encore inconnu. Le contexte indique une datation au IVe ou IIIe s. av. J.-C.

L'usage de l'écriture débuta chez les Celtes dans les régions où ils se trouvaient au contact direct de populations qui la pratiquaient déjà. Tel fut le cas en Italie du Nord, dans l'aire de la culture dite de Golasecca, que les inscriptions permettent d'identifier comme celtique. C'est là qu'a été trouvée la plus ancienne inscription en langue celtique connue à ce jour (voir CASTELLETO TICINO). Réalisée en un alphabet emprunté aux Étrusques, elle est datable du deuxième quart du VIe s. av. J.-C. À l'exception du sud-ouest de la péninsule Ibérique, où certaines inscriptions, non déchiffrées à ce jour, pourraient éventuellement appartenir à une langue de la famille celtique, l'adoption de l'écriture semble être nettement plus récente aussi bien chez les Celtibères, qui adoptèrent l'alphabet semi-syllabique ibérique, que chez les populations du sud de la Gaule, qui adoptèrent l'alphabet grec sous l'influence massaliote (IVe-IIIe s. av. J.-C.). La connaissance de l'écriture peut être supposée également chez les Celtes qui entrèrent au début du IIIe s. av. J.-C. en contact direct avec le monde hellénistique. Nous ne connaissons cependant à ce jour de ces régions aucun document en langue celtique qui puisse leur être attribué. Le mécanisme de l'adoption de l'écriture en Europe centrale, attesté notamment par les graffitis de Manching (certainement en alphabet grec mais probablement aussi en alphabet latin), les légendes monétaires des émissions de type Biatec des Boïens de Pannonie (alphabet latin), les objets liés à l'écriture trouvés sur les oppida de Stradonice (tablettes et styles), Závist (styles) et Staré Hradisko (styles et boîtes à sceaux), reste incertain. L'hypothèse la plus probable semble être actuellement une influence romaine, véhiculée par les trafics commerciaux qui sont attestés sur tous ces sites par des objets importés. Voir aussi ALPHABET.
Bibl. : Zeller 1989.

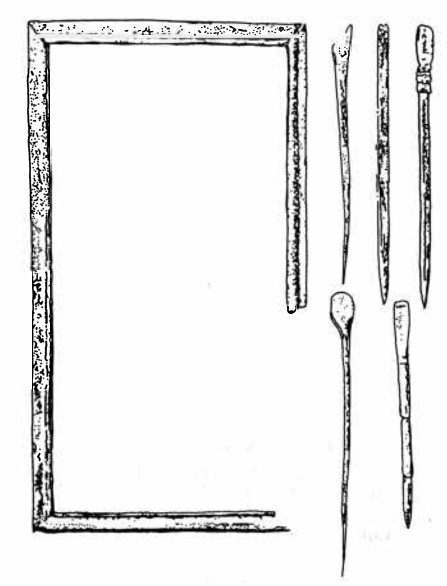


Fig. 75

Fig. 75 : Instruments pour l'écriture (styles en bronze et os, avec pointe pour graver dans la cire et extrémité plate pour effacer ; cadre en ivoire de tablettes en bois) de l'oppidum de Stradonice en Bohême (haut. du cadre 16 cm) ; Ier s. av. J.-C.

ÉCURY-LE-REPOS (dép. Marne, France). 1. Triple sépulture hallstattienne à inhumation au lieu-dit « Le Haut de la Grève » : un adulte sans mobilier, une femme avec anneaux de cheville à oves en bronze multiples (deux et trois) et une adolescente avec deux paires de bracelets

(une en fer, une en bronze) et trois paires d'anneaux de cheville à oves. Datable vers le troisième quart du VIe s. av. J.-C.

2. Petite nécropole à inhumation d'une demi-douzaine de tombes du lieu-dit « Le Crayon », où se distinguent parmi des sépultures très pauvres ou sans mobilier deux tombes de guerrier à l'équipement très homogène — épée avec fourreau, anneaux de suspension, associés dans un cas à une chaîne de type très précoce, umbos de bouclier bivalves —, caractéristique de la période qui précède le remplacement des anneaux de suspension par des chaînes, vers la fin du premier quart du IIIe s. av. J.-C.

Musée : Épernay.

Bibl. : Charpy 1987 ; Charpy et Roualet 1991 ; Roualet et coll. 1982.

ÉCURY-SUR-COOLE (dép. Marne, France). Nécropole marnienne du Ve s. av. J.-C., utilisée encore au siècle suivant, au lieu-dit « Les Côtes en Marne ». Parmi les sépultures se distingue notamment une tombe à char avec un riche mobilier qui comporte notamment des phalères circulaires au décor finement gravé et les fragments d'un casque, également décoré. L'ensemble peut être daté du début du IVe s. av. J.-C.

Musée : Saint-Germain-en-Laye.

Bibl. : Charpy 1995 ; Charpy et Roualet 1991 ; Déchelette 1927 ; Jacobsthal 1944 ; Schaaff 1973.

Edrinios. Onzième mois de l'année celtique du calendrier de Coligny ; correspond approximativement au mois de septembre du calendrier actuel. Il est précédé du mois *elembivios* et suivi du mois *cantlos*.

Bibl. : Duval P.-M. et Pinault 1986.

ÉDUENS, ou Héduens (lat. *Aedui* ou *Haedui*, gr. *Αιδουοι*, signifierait « les Ardents »). Puissant peuple du centre-est de la Gaule, les Éduens occupaient à l'époque de César un territoire dont les limites étaient à l'ouest la Loire, en amont jusqu'aux environs de Moulins, en aval jusque vers Gien et le territoire des Sénons sur la rive droite (avec un territoire sur la rive gauche, acquis probablement au détriment des Bituriges et cédé en 58 av. J.-C. aux Boïens immigrés), au sud, leurs clients les Ségusiaves et les premiers contreforts du Massif central, occupés par les Arvernes, à l'est la Saône qui les séparait des Séquanes, au nord la bordure septentrionale du Morvan et le territoire de leurs clients les Mandubiens. Ils occupaient donc une position stratégique sur la ligne de séparation des eaux entre la Méditerranée, l'Atlantique et la Manche. Leur oppidum central, Bibracte (mont Beuvray) se trouvait en fait à proximité des sources de l'Yonne, dans une position dominante par rapport aux axes du trafic est-ouest et nord-sud, contrôlé également par les comptoirs de Cabillonum (Chalon-sur-Saône) et Matisco (Mâcon).

Ils étaient, avec les Rèmes, les alliés traditionnels de Rome en Gaule. Une mention attesterait l'existence d'une alliance entre Rome et les Éduens déjà à l'époque du passage d'Hannibal par la Gaule (218 av. J.-C.). Ils étaient, selon Tite-Live (*Per.*, 61), les alliés de Rome antérieurement à 121 av. J.-C., car Domitius Ahénobarbus se serait réclamé de leur alliance pour se mettre en campagne contre les Allobroges. Le monnayage en argent aligné sur le denier ainsi que l'introduction précoce d'une architecture de type romain à Bibracte témoignent des influences qui furent la conséquence de cette alliance. Considérés par les Romains comme des « frères consanguins » (*fratres consanguineos* ; César, *G. des Gaul.*, I, 33), ils constituaient le contrepoids de leurs voisins arvernes, traditionnellement hostiles à Rome. C'est pour maintenir cet équilibre que César répondit favorablement en 58 av. J.-C. aux demandes de soutien des Éduens contre les Germains d'Arioviste, alliés alors aux Séquanes qui appartenaient à la coalition arverne.

Le rôle important joué par les Éduens dans la guerre des Gaules est amplement décrit par César. Il livre une information sur l'organisation de la cité des Éduens qui en fait la *civitas* celtique la mieux connue : il s'agit d'une oligarchie où le contrôle des affaires est assuré par le sénat, une assemblée constituée probablement par les représentants des grandes familles, qui remplace l'assemblée du peuple en armes, convoquée seulement, semble-t-il, dans des cas exceptionnels,

tels que la déclaration de guerre. Un magistrat annuel, le *vergobret* (voir ce mot) gère les affaires courantes et applique la justice. On connaît les noms de certains d'entre eux : Dumnorix (vers 60 av. J.-C.), Liscos (en 58 av. J.-C.), Valetiacos (53 av. J.-C.), qui aurait proclamé l'élection de son frère Cotos pour l'année suivante, contrairement à la coutume qui voulait que deux membres de la même famille ne puissent être, l'un du vivant de l'autre, non seulement nommés magistrats mais même admis au sénat ; César arbitrera le conflit entre Cotos et son concurrent Convictolitavis, « nommé conformément aux usages, sous la présidence des prêtres et alors que la magistrature était vacante » (*G. des Gaul.*, VII, 32-33), et convaincra le premier de renoncer à sa charge. On apprend à cette occasion que les lois des Éduens interdisaient au magistrat suprême de franchir les frontières de la *civitas*. Cette raison explique probablement le rôle important joué dans le domaine militaire par le chef de la cavalerie, l'arme d'élite, qui devait commander l'ensemble des troupes en campagne. On sait, toujours par César, que le fermage des impôts et des douanes était obtenu par enchère (voir DUMNORIX). Comme on peut le constater, l'organisation de la *civitas* des Éduens se présente sous la forme d'un système oligarchique très élaboré, finalement assez proche du système romain, qui est régi par un ensemble de lois auxquelles César se réfère à plusieurs reprises.

Alliés des Romains, les Éduens ne seront pas conquis mais obtiendront directement la citoyenneté romaine. Le déplacement de leur chef-lieu de Bibracte à la nouvelle ville d'Augustodunum (Autun), vers 15 av. J.-C., répondait à la volonté de s'adapter aux nouveaux besoins de confort urbain inspirés directement du modèle romain, et de se rapprocher des nouveaux axes de communication constitués par les voies romaines. Augustodunum deviendra dès ses débuts le siège d'une école réputée dans toute la Gaule, comparable à nos universités actuelles. Voir ALAUCOS, AMBIVARETI, ANORBOS, AULERQUES (1), CAVARILLOS, COTOS, DECETIA, DIVICIACOS, ÉPORÉDORIX, LITAVICCOS.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, *passim* ; Strabon, *Géogr.*, IV, 3.

Goudineau 1990 ; Goudineau et Peyre 1993 ; Guillaumet et Bertin 1987.

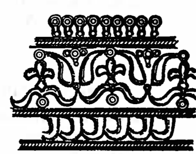
EGYHÁZASDENGELEG (Nógrád, Hongrie). Dépôt monétaire, découvert fortuitement en 1969. Il était composé de soixante-trois tétradrachmes d'argent du type dit d'Audoléon, contenues dans une poterie à décor estampé qui trouve des analogies convaincantes dans des mobiliers funéraires régionaux datables de la seconde moitié du IIIᵉ s. av. J.-C. Cette association confirme donc indirectement la datation haute des émissions monétaires du type représenté dans le dépôt et en conséquence également celle des débuts du monnayage chez les Celtes orientaux.

Bibl. : Biró-Sey 1973 ; Kruta 1982a ; Szabó 1983, 1992.

EHRANG (Rhénanie, Allemagne). Petit oppidum de la fin de l'époque laténienne des environs de Trèves. Un éperon d'environ 4 hectares barré par un puissant rempart précédé par un fossé.

Bibl. : Collis 1975, 1984 ; Schindler 1969a.

EIGENBILZEN, ou Eygenbilsen (Belgique). Découverte fortuitement en 1871, la sépulture « princière » d'Eigenbilzen, dans le Limbourg, est la plus septentrionale de ce type connue actuellement. Elle contenait une cruche à vin étrusque, une ciste dite « à cordons », d'origine vraisemblablement tessinoise, qui contenait les cendres du défunt, et surtout la garniture d'une corne à boire, constituée par une feuille d'or ajourée et travaillée au repoussé qui s'inspire directement d'une frise étrusque de palmettes et fleurs de lotus alternées. C'est une des œuvres les plus significatives quant au processus de transformation des modèles végétaux méditerranéens par les Celtes au Vᵉ s. av. J.-C.


Fig. 76

Musée : Bruxelles.

Bibl. : Cahen-Delhaye 1995 ; Mariën 1987 ; Megaw 1970 ; *Rites funéraires en Gaule du Nord* 1998.

Fig. 76 : Garniture ajourée d'une corne à boire en feuille d'or travaillée au repoussé de la tombe à incinération d'Eigenbilzen : le modèle gréco-étrusque de la frise de fleurs de lotus et palmettes est transformé subtilement par la jonction des extrémités des pétales de la fleur de lotus ; désormais, cette partie de la composition peut être lue également comme une double feuille de gui (haut. env. 5,5 cm) ; milieu du Vᵉ s. av. J.-C.

EISU. Voir CATTOS et COMUX.

EITHNE. Épouse du dieu Lug, c'est la grande divinité féminine qui est la personnification de la terre d'Irlande, la déesse souveraine mère des dieux, probablement un des équivalents de Danu. Elle est connue également sous le nom d'Étain.

EKUALAKOS, ERALAKOS. Légendes monétaires d'une cité celtibérique non identifiée, située sur le haut cours du Douro.
Bibl. : *Celtíberos* 1988.

ELAVER, ou Elauer. Ancien nom du fleuve Allier.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 34, 35, 53.

Elembivios. Dixième mois de l'année celtique du calendrier de Coligny ; correspond approximativement au mois d'août du calendrier actuel. Il est précédé du mois *equos* et suivi du mois *edrinios*. On situe généralement vers son début la fête de Lugnasad. Voir FÊTES.
Bibl. : Duval P.-M. et Pinault 1986.

ÉLEUTÈTES (lat. *Eleuteti*). Petit peuple gaulois limitrophe et client des Arvernes. Participe à leurs côtés à la coalition antiromaine de l'an 52 av. J.-C.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 75, 2.

Élevage. Voir AGRICULTURE.

ÉLISYQUES (gr. *Ελισυκοι*). Peuple, de souche probablement ibérique, localisé dans les environs de Narbonne. Il est mentionné dès le Vᵉ s. av. J.-C. par Hérodote, en relation avec le recrutement carthaginois de l'armée qui combattit à Himère en 480 av. J.-C. Son agglomération principale était peut-être Ensérune.
Bibl. : Hérodote, *Hist.*, VII, 165.
Duval P.-M. 1971.

ELKESOVIX. Nom de personne attesté sous la forme *ELKESOOUIX* sur des monnaies de bronze, aux images empruntées à des deniers romains et attribuées aux Carnutes. Il y est associé au nom de Tasgetios.
Bibl. : Colbert de Beaulieu et Fischer 1998.

ÉLUSATES. Petit peuple aquitain, soumis en 56 av. J.-C. par Crassus. Pourrait avoir résidé dans la région d'Eauze (Gers).
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, III, 27, 1.

Émail. La réalisation d'incrustations fondues directement dans des cavités ménagées préalablement sur l'objet, ou la fusion dans un moule de pastilles fixées ensuite sur la pièce à décorer, d'une pâte de verre rouge qualifiée traditionnellement d'émail (correctement lorsqu'il s'agit d'une fusion réalisée directement sur l'objet) apparaît chez les Celtes vers le début du IVᵉ s. av. J.-C. (disque d'Auvers-sur-Oise, cruches de Basse-Yutz, où il est associé au corail) et connaît un grand succès dans le courant de ce siècle (casque d'Amfreville, fibules du type dit Münsingen, torques à pastilles de type rhénan, etc.). Au siècle suivant, l'utilisation de cette matière colorée est attestée plus particulièrement sur les riches chaînes de ceinture danubiennes, notamment les exemplaires hongrois, mais également sur des pièces de l'équipement militaire (rivets de bouclier ou d'autres pièces à tête incrustée). On voit apparaître alors chez les Celtes danubiens également d'autres couleurs, telles que le jaune et le bleu (fibule de Boljevci). Les incrustations d'émail seront très fréquentes sur bronze au temps des oppida, où elles ornent les rivets de fixation des garnitures en bronze et deviennent un élément décoratif : les têtes des rivets, préalablement quadrillées en profondeur, sont ensuite rehaussées d'émail rouge.

Les pièces émaillées les plus remarquables proviennent cependant de la dernière période de l'art laténien des îles Britanniques. On produit alors des objets en bronze de l'équipement militaire (clavettes d'essieu

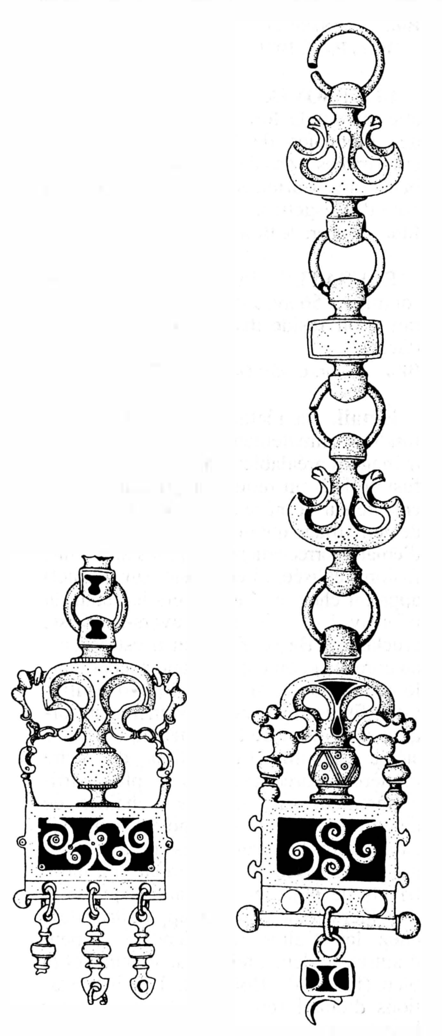


Fig. 77

Fig. 77 : Ceintures féminines en bronze, ornées d'émail rouge champlevé : à gauche, de Bölcske*-Madocsahegy, à droite, de Bonyhád, Hongrie (élément de gauche, 19 cm ; élément de droite, 43 cm) : seconde moitié du IIIe s. av. J.-C.

de char, poignées d'épée, boucliers, casques, phalères, etc.) et des parures (bracelets : voir DRUMMOND CASTLE) qui ne sont plus ornés seulement en rouge mais en plusieurs couleurs (voir PAILLARD).

Ill. : voir AUVERS-SUR-OISE, CRUCHE.

Bibl. : Bucsek et coll. 1990 ; Challet 1992, 1997 ; Stanczik et Vaday 1969.

EMAIN MACHA. Voir **NAVAN FORT**.

ENGE. Voir **BERNE**.

Enseigne. L'existence d'enseignes militaires, qui implique une organisation de l'armée en unités qui se regroupaient autour de ces insignes, est largement attestée chez les Celtes par les textes depuis le IIIe s. av. J.-C. Si l'on en croit certains chiffres mentionnés à propos des combats entre les Celtes d'Italie du Nord et les Romains, une enseigne pourrait correspondre à une unité d'environ cinq cents hommes (bataille de Crémone). Polybe évoque (*Hist.*, II, 32), dans le récit des événements de 224-222 av. J.-C., les « enseignes d'or dites inamovibles » *(τας χρυσας σημαιας τας ακινητους λεγομενας)* que les Insubres conservaient dans le temple d'Athéna (en fait une déesse celtique qui en était l'équivalent, peut-être la Brigit insubre) et n'en retiraient que lors de la déclaration de guerre. Après la bataille décisive devant Alésia, les troupes de César s'emparent de soixante-quatorze enseignes (*G. des Gaul.*, VII, 88), un chiffre qui semble indiquer que s'il existait une correspondance entre l'organisation des cités et celle de leurs armées, l'unité à laquelle correspondait l'enseigne n'était pas la cité, mais probablement le *pagus* (voir ce mot). Leur dépôt dans un sanctuaire en temps de paix serait dans un tel cas l'expression symbolique de l'unité d'une communauté composée de plusieurs éléments confédérés.

Des enseignes militaires sont représentées sur les trophées d'armes galates du sanctuaire d'Athéna à Pergame, ainsi que sur l'arc de triomphe d'Orange. Elles sont figurées également sur certaines monnaies celtiques. Une enseigne en tôle de bronze représentant un sanglier (c'est, d'après les figurations, l'emblème le plus fréquent) a été découverte récemment, démontée, à Soulac-sur-Mer. Le sanglier en bronze de Šárka (périphérie de Prague,

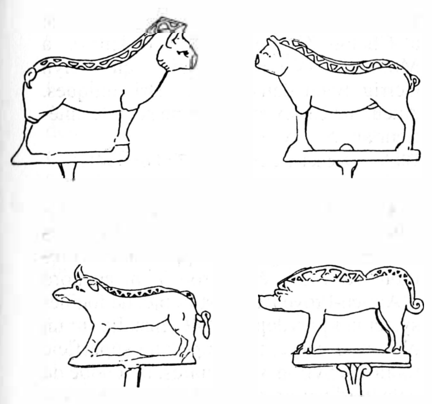


Fig. 78

Bohême) pourrait également avoir appartenu à une enseigne militaire.

Ill. : voir ARMEMENT, SOULAC-SUR-MER.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 88 ; Polybe, *Hist.*, II, 32

Moreau et coll. 1995.

Fig. 78 : Enseignes gauloises au sanglier, sculptées sur l'arc de triomphe d'Orange, France (haut. réelle env. 20 cm) ; 49 av. J.-C.

ENSÉRUNE (c. Nissan-lez-Ensérune, dép. Hérault, France). Agglomération urbaine sur une hauteur, située à une dizaine de kilomètres de la mer, à une quinzaine de kilomètres à l'est de Narbonne. Le site fut occupé, apparemment sans interruption, depuis le milieu du VIᵉ s. av. J.-C. jusqu'au début du Iᵉʳ s. av. J.-C. Sa première occupation doit être attribuée à une population de souche ibérique, peut-être les Élisyques évoqués par les textes. D'abord ouverte et construite en matériaux périssables sans organisation d'ensemble apparente, l'agglomération sera dotée dans la deuxième moitié du Vᵉ s. av. J.-C. d'un rempart et d'un plan régulier, avec des constructions aux soubassements en pierres sèches alignées le long de rues. Cette transformation en oppidum sera suivie d'une extension progressive qui englobera progressivement une partie de la nécropole. Les liens avec le monde celtique apparaissent dès le Vᵉ s. av. J.-C. dans les mobiliers funéraires, probablement en relation avec le recrutement mercenaire qu'effectuait alors Carthage dans la région : des épées laténiennes et des agrafes ajourées proches des types connus alors en Champagne et dans le Tessin y font leur apparition, aux côtés des formes ibériques.

Une nouvelle vague d'objets laténiens, datables de la première moitié du IIIᵉ s. av. J.-C. et présentant des liens très étroits avec certains matériaux de l'aire danubienne, est probablement le reflet de l'arrivée des Volques dans la région. Quelques membres de l'aristocratie militaire s'installent alors sans doute aussi à Ensérune, mais la population reste à prédominance ibérique, ainsi que l'indiquent notamment les inscriptions découvertes sur le site. Particulièrement intéressant pour cette période, le riche mobilier de la tombe à incinération n° 163 qui appartenait à un membre de l'élite militaire celtique : elle contenait une épée au fourreau orné d'une lyre zoomorphe richement incrustée de corail, à peu de chose près identique à un exemplaire trouvé en Bavière, à Ering, une pointe de lance à la douille décorée, un umbo et orle de bouclier, une chaîne de suspension en bronze du type dit « en échelle », avec des éléments évoquant des têtes de bovins, les fragments de quatre fibules en fer dont au moins une avait sur le pied une grosse perle décorée d'esses, une fine résille de fer qui a été attribuée à l'ornementation d'un casque, enfin un assortiment de poterie indigène et importée (cratère de la série dite « pré-campanienne » « à poucier », utilisé comme ossuaire, coupes et « plat à poisson » à vernis noir, tous datables du dernier tiers du IVᵉ s. av. J.-C. ou du début du siècle suivant). La datation de l'ensemble, dont les éléments laténiens trouvent de nombreuses comparaisons dans les milieux danubien et champenois contemporains, peut être fixée vers la fin du premier quart du IIIᵉ s. av. J.-C. ou le début du deuxième quart.

Musée : Ensérune.

Bibl. : *Celtes* 1991 ; Jannoray 1955 ; Kruta 1982 ; Leconte 1995 ; Rapin et Schwaller 1987.

ENSISHEIM (dép. Haut-Rhin, France). Sépulture « princière » de la fin de l'époque hallstattienne (début du Vᵉ s. av. J.-C.), découverte dans un grand tumulus (près de 50 m de diamètre et plus de 3 m de

hauteur) en 1873. Le mobilier, apparemment incomplet (il est possible que la chambre funéraire n'ait été découverte qu'en partie), comporte un torque en feuille d'or travaillée au repoussé à l'aide de poinçons, un bracelet tubulaire orné d'appliques globulaires entre lesquelles se trouvent des têtes de bélier stylisées, deux anneaux de bronze revêtus de feuille d'or (boucles d'oreille ?), des appliques de .feuille d'or en forme de ruban, un objet en bronze avec cabochon quadrangulaire d'ambre et une pointe de lance en fer.

Musée : Colmar.

Bibl. : Plouin 1988 ; *Trésors celtes et gaulois* 1996 ; *Trésors des princes celtes* 1987.

Entraves. Les fers utilisés comme carcan pour les captifs lors de leurs déplacements constituent le principal témoignage archéologique de l'existence chez les Celtes d'un trafic d'esclaves attesté par les sources. Des entraves en fer furent découvertes notamment en Gaule dans la Saône à Chalon (équipées d'un cadenas), à Mouliets-et-Villemartin, ainsi qu'à Llyn Cerrig Bach dans les îles Britanniques. Aucun de ces exemplaires ne semble antérieur au IIe s. av. J.-C.

Bibl. : Déchelette 1913, 1927 ; Fox 1946.

ENTREMONT (dép. Bouches-du-Rhône, France). Ancien chef-lieu des Salyens celto-ligures, l'oppidum d'Entremont se trouve à environ 3 km au nord d'Aix-en-Provence. Il est l'objet de fouilles systématiques depuis 1946. Installé sur un plateau escarpé, il occupe une superficie totale d'environ 3,5 hectares, défendue du côté nord par un puissant rempart de pierres appareillées, long de 380 m, agrémenté de tours quadrangulaires en saillie aux angles arrondis et conservé sur une hauteur de 4,50 m. Cette enceinte remplaça celle, également munie de tours en saillie, qui entourait une première agglo-

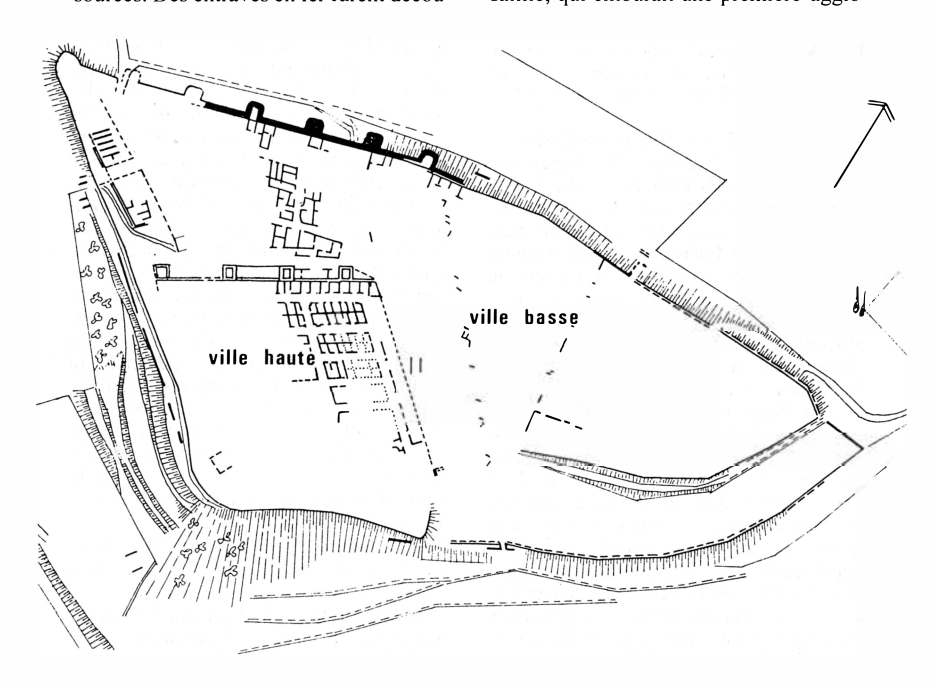


Fig. 79

mération, de plan quadrangulaire, d'un peu moins d'un hectare, qualifiée traditionnellement de « ville haute ». Selon les dernières recherches, cette première agglomération fortifiée remonterait au début du IIe s. av. J.-C. L'extension qui quadrupla la superficie de la ville et la construction de la nouvelle enceinte (associée au démantèlement de la précédente) auraient eu lieu vers le milieu du IIe s. av. J.-C. (après la campagne romaine de 154 av. J.-C. qui pourrait correspondre aux indices d'un premier siège ? ; les indices d'un deuxième siège pouvant être éventuellement attribués aux événements de l'an 124, associés jadis à la destruction de la ville). La destruction et l'abandon de la ville sont situés aujourd'hui vers 110-90 av. J.-C. (au moment de la présence des Cimbres et de leurs alliés dans la région ?). Le site sera réoccupé très partiellement au Ier s. av. J.-C.

Le site d'Entremont est connu en premier lieu par le remarquable ensemble de sculptures en pierre qui y fut découvert. Il s'agit d'œuvres de tendance plutôt naturaliste, isolées en milieu celtique, et réalisées incontestablement sous l'influence de la sculpture hellénistique transmise par l'intermédiaire massaliote. Elles représentent des hommes équipés de cuirasses, assis dans la position du tailleur propre aux divinités celtiques, qui posent leurs mains sur des têtes coupées juxtaposées et superposées. On pense généralement qu'il devrait s'agir de personnages héroïsés dont les effigies auraient été exposées dans un lieu couvert, une sorte de sanctuaire, analogue au portique auquel appartiendraient un pilier et un linteau avec des visages gravés et des niches destinées à l'exposition de crânes humains. Des fragments découverts appartiennent également à deux statues de cavaliers et à plusieurs statues féminines. Le remploi des fragments dans l'empierrement de voies intérieures suggère que ces œuvres correspondent à la première période de la ville et furent donc créées dans la première moitié du IIe s. av. J.-C. Certains détails vestimentaires (bracelets, type de cuirasse) sembleraient confirmer une datation plutôt haute.

Musée : Aix-en-Provence.

Bibl. : Benoît 1955, 1969, 1969a ; Duval P.-M. 1977 ; Salviat 1973, 1987.

Fig. 79 : Plan de l'oppidum d'Entremont (long. E-O env. 850 m) ; état IIe-Ier s. av. J.-C.

EPASNACTOS. Notable arverne, « grand ami du peuple romain ». En 51 av. J.-C., il livra à César le chef cadurque Luctérios qui était venu trouver refuge auprès de lui.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VIII, 44.

EPATICCOS. Souverain dissident d'une partie des Atrébates de l'île de Bretagne vers la fin du règne de Verica. Il se présente dans ses légendes monétaires comme fils de Tasciovanos, donc le frère de Cunobelinos et un des membres de la dynastie royale qui régnait sur les Trinovantes et les Catuvellauni, les rivaux traditionnels des Atrébates. Il fut probablement le responsable de la fuite de Verica à Rome, en 43 av. J.-C., et de sa demande d'intervention militaire romaine. Son seul successeur connu fut Caratacos. Les monnaies au nom d'Epaticcos, inspirées des types des Trinovantes-Catuvellauni, dont la légende la plus développée est *EPATI TASCI F[ILIUS]*, se concentrent dans le nord du territoire atrébate.

Bibl. : Van Arsdell 1989.

Épée. La longue épée fut la pièce maîtresse de l'armement offensif des Celtes historiques. Elle était l'héritière d'une tradition d'utilisation multiséculaire de cette arme, apparue en Europe dans la première moitié du IIe millénaire av. J.-C. comme arme de prestige de quelques individus, intégrée ensuite dans la panoplie militaire des guerriers d'élite de la fin de l'âge du bronze. Arme de cavaliers de haut rang au VIIIe-VIIe s. av. J.-C., elle voit son importance quelquefois soulignée par l'emploi de matières rares pour la confection de sa poignée (pommeaux en ivoire de Hallstatt, avec les motifs du soleil et de la lune incrustés d'ambre). La longue lame, d'abord en bronze, ensuite en fer, est par la suite abandonnée au profit d'armes courtes (poignards hallstattiens). La reprise des formes longues est une des manifestations les plus significatives du processus de formation de la culture

laténienne du ve s. av. J.-C. Souvent très longues (Somme-Bionne : plus de 80 cm), parfois plutôt courtes (50 cm), les lames se stabilisent au début du siècle suivant à une longueur d'environ 60 cm. C'est l'épée laténienne de l'expansion historique des Celtes, une arme polyvalente, pouvant être utilisée aussi bien d'estoc que de taille, par un fantassin aussi bien que par un cavalier.

Elle sera adoptée par d'autres peuples avec lesquels les Celtes entrèrent en contact (Ligures, Vénètes, Picéniens, Rètes et autres). Des formes d'épée particulières, nettement moins nombreuses, à la lame plus étroite et/ou plus courte (armes associées aux fourreaux du type Hatvan-Boldog, armes à poignée anthropomorphe), étaient cependant utilisées également à cette époque, probablement par des personnages qui occupaient une place particulière au sein de l'élite militaire. Singulièrement, on retrouve sur certaines de ces armes le motif de la lune et du soleil ; connu sur le pommeau de longues épées hallstattiennes, mais incrusté cette fois en or sur la partie proximale de la lame. La spécialisation croissante conduit à un allongement progressif de la lame, probablement pour les besoins spécifiques de la cavalerie, nettement perceptible vers la fin du IIIe s. av. J.-C. Polybe signale à propos de la bataille de Cannes (216 av. J.-C.) que les épées gauloises étaient utilisées de taille. Cette tendance à l'allongement et à l'abandon de l'usage d'estoc se confirme au siècle suivant, où l'on voit se répandre également la pratique d'estampiller les lames (Böttstein). L'épée de la fin de la période laténienne est une arme longue (lame d'environ 90 cm), sans pointe, particulièrement adaptée à l'usage par cavaliers.

Les Celtes de la péninsule Ibérique conservèrent l'épée courte, analogue au glaive romain. Les longues épées laténiennes n'apparaissent qu'exceptionnellement, au IIIe s. av. J.-C., dans le milieu celtibère, probablement à la suite de contacts entre mercenaires (voir ARCÓBRIGA, QUINTANAS DE GORMAZ).

Bibl. : Charpy 1987 (type Hatvan-Boldog) ; Čižmář 1996 ; De Navarro 1972 ; Ginoux 1994 ; Lejars 1994 ; Pleiner 1993 ; Rapin 1990 ; Sankot 1995 ; Szabó 1977 ; Szabó et Petres 1992 (décors fourreaux).

Épées, style des. La dénomination de « Style des épées hongroises » (angl. *Hungarian Sword Style*, all. *Schwertstil*), ou « Style des belles épées », a été introduite en 1944 par Paul Jacobsthal pour désigner l'aspect graphique de l'art du IIIe s. av. J.-C. qui était alors documenté principalement par des fourreaux d'épées (il faudrait donc dire plutôt « Style des fourreaux ») découverts en Hongrie. L'ensemble constitué par les fourreaux danubiens a gardé son importance, mais le progrès dans les techniques de restauration des objets en fer a permis d'accroître considérablement le nombre de fourreaux décorés des autres régions. On connaît également aujourd'hui beaucoup mieux les antécédents de cette catégorie de décor, réservée au ve s. av. J.-C. et au début du siècle suivant surtout à des exemplaires à la plaque de droit en bronze. Ainsi, l'origine du Style des épées hongroises du IIIe s. av. J.-C. ne peut être dissociée de la diffusion du Style végétal continu (voir ART) du siècle précédent et de son emploi sur les fourreaux d'épées, très précoce notamment en Italie (voir CASALECCHIO, FILOTTRANO et MOSCANO DI FABRIANO).

Ill. : voir CERNON-SUR-COOLE, DVOROVI, LANCE.

Bibl. : De Navarro 1972 ; Duval P.-M. et Kruta 1982 ; Ginoux 1994 ; Jacobsthal 1944 ; Kruta 1983a ; 1992a ; Lejars 1994 ; Rapin et coll. 1992 ; Szabó et Petres 1992.

EPENOS (« le Cavalier »). Nom de personne attesté sur des monnaies en bronze attribuées aux Meldes, en caractères latins sur le droit et gallo-grecs sur le revers : *EPENOS*, *EΠHNOC*.

Bibl. : Colbert de Beaulieu et Fischer 1998.

Éperon. L'usage de l'éperon s'est répandu chez les Celtes, dans des conditions qui restent obscures, vers la fin du IIe s. av. J.-C. Il accompagne alors la naissance de la cavalerie dotée d'équipements spéciaux, qui figure par exemple sur la plaque du défilé militaire du bassin de Gundestrup ou sur les monnaies au nom de Biatec, et qui était constituée d'effectifs recrutés à plein temps.

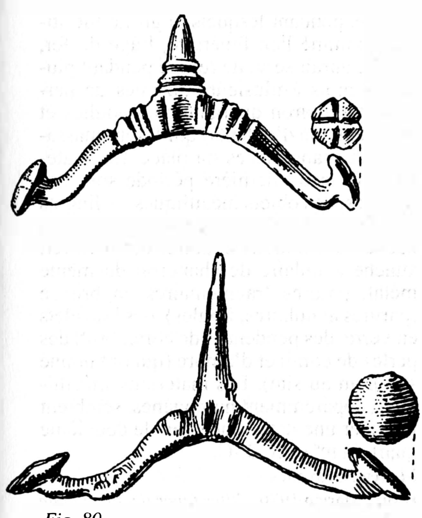


Fig. 80

Les découvertes d'éperons, conçus de sorte à pouvoir être fixés par une courroie sur la chaussure et semblables aux formes plus récentes, sont fréquentes sur les sites d'oppida. Il est généralement admis qu'un seul éperon était porté, au talon droit, mais la figure du fond du bassin de Gundestrup est équipée d'éperons, légèrement recourbés vers le haut, aux deux pieds. Voir aussi CAVALERIE.

Ill. : voir BIATEC.

Fig. 80 : Éperons de cavalier en bronze de l'oppidum de Staré Hradisko en Moravie (larg. env. 5 cm) ; fin du IIe s. av. J.-C. ou début du siècle suivant.

ÉPIAIS-RHUS (dép. Val-d'Oise, France). Nécropole laténienne à inhumation (quarante-deux sépultures) prolongée au IIe s. av. J.-C. par une nécropole à incinération (cent quarante-trois tombes). Particulièrement importante, la tombe à inhumation n° 394, une des plus anciennes, dont le mobilier comportait une fibule de type Münsingen, une pointe de lance et une épée avec un fourreau en fer décoré d'appliques en feuille de bronze travaillées au repoussé. Le motif estampillé semble avoir été exécuté avec le même poinçon, représentant un double rinceau divergent disposé de sorte à former deux triscèles reliés par une esse, que celui qui fut utilisé pour réaliser le décor du fourreau de Moscano di Fabriano ; l'exécution de l'œuvre devrait donc être datée également du deuxième quart du IVe s. av. J.-C. L'ensevelissement pourrait cependant être daté du troisième quart du siècle.

Musée : Guiry-en-Vexin.

Bibl. : Kruta et coll. 1984 ; Lardy 1983.

EPOMEDUOS. Nom de personne attesté sur des monnaies d'argent d'inspiration marseillaise attribuées aux Arvernes ou à leurs clients : *HPOMHDVOS.*

Bibl. : Colbert de Beaulieu et Fischer 1998.

EPONA. Importante divinité féminine gauloise, attestée à l'époque gallo-romaine. Elle est représentée assise sur le dos d'un cheval, l'animal qu'évoque son nom et qui lui valut d'être la protectrice des troupes gauloises de cavalerie qui contribuèrent à répandre son culte en dehors de la Gaule. Elle est souvent comparée à la déesse galloise Rhiannon (de Rigantona, « la Grande Reine ») et pourrait être un avatar de la déesse souveraine.

Bibl. : Duval P.-M. 1976 ; Green 1995a ; Vendryes 1948.

EPOREDIA. Agglomération principale des Salasses transpadans, aujourd'hui Ivrea, au débouché du Val d'Aoste dans la plaine. Colonie romaine depuis 100 av. J.-C.

Bibl. : Strabon, *Géogr.*, IV, 6 ; Velleius Paterculus, *Hist. rom.* I, 15 ; Ptolémée, *Géogr.*, III, 1.

EPOREDORIX (« le roi de ceux qui conduisent des chars »). 1. Notable éduen, un des protagonistes des événements de l'an 52 av. J.-C. Il permet à César de déjouer, avec Viridomaros, le complot de Litaviccos, mais tous les deux rallieront bientôt le parti antiromain de Convictolitavis et Litaviccos et organiseront le massacre de la garnison et des marchands romains de Noviodunum. On retrouve les deux chefs éduens, Eporedorix et Viridomaros, avec Commios et Vercassivellaunos, à la tête de l'armée de la coalition gauloise qui se porte au secours d'Alésia. Peu avant, le frère d'Eporedorix s'était vu confier le commandement d'un corps

expéditionnaire de dix mille fantassins et six cents cavaliers, recrutés chez les Éduens et les Ségusiaves, qui devait attaquer les Allobroges.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 38 *sqq.*, 54 *sq.*, 63 *sq.*, 76.

2. Autre notable éduen qui avait commandé les Éduens pendant leur guerre malheureuse contre les Séquanes, antérieurement à l'arrivée de César en Gaule.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 67.

Epos. En langues gauloise et apparentées : « cheval » (autre nom : *marcas*).

EPOSOGNATOS. 1. Tétrarque des Galates Tolistobogiens en 189 av. J.-C., avec Combolomaros, Gaudotos et Ortiagon. Il était favorable à Rome et chercha à éviter que son peuple ne fût concerné par la campagne militaire de C. Manlius Vulso.
Bibl. : Polybe, *Hist. rom.*, XXI, 37 ; Tite-Live, *Hist. rom.*, XXXVIII, 18.

2. Un des tétrarques des Galates en 86 av. J.-C.

EPPILLOS. Nom d'un roi des Atrébates-Regni de l'île de Bretagne, fils de Commios. Il fut probablement à l'origine de l'exil de son prédécesseur et frère Tincommios, vers l'an 10 av. J.-C., et conduisit vers 5 av. J.-C. une expansion dans le Cantium, au détriment des Trinovantes, affaiblis probablement par des querelles dynastiques. L'avènement de Cunobelinos, vers 10 apr. J.-C., paraît coïncider avec la fin du règne d'Eppillos qui fut remplacé, peut-être suite à une intervention du souverain des Trinovantes, par un autre fils de Commios, Verica. Son nom figure, sous forme complète ou abrégée, *EPPILLVS*, *EPPIL*, *EPPI*, *EP*, accompagné des formules *COMM[I] F[ILIUS]*, *REX CALLE*, *CALLEV* (oppidum de Calleva) sur des monnaies d'or, d'argent ou de bronze.
Bibl. : Van Arsdell 1989.

ÉPRAVE (Belgique). Les différentes salles de la grotte du Trou de l'Ambre au bois de Wérimont (environs de Han) ont livré, lors des fouilles effectuées de 1957 à 1963, des matériaux appartenant à plusieurs périodes : le néolithique et l'âge du bronze, pendant lesquels la grotte fut utilisée comme lieu funéraire, l'âge du fer, où elle aurait servi de refuge pendant plusieurs mois à plusieurs dizaines de personnes (environ quarante-cinq adultes et une trentaine d'enfants) qui furent massacrées et abandonnées sur place. Les matériaux de cette dernière période sont des poteries, des objets métalliques — lingots de fer (« barres à cornet »), forces, haches, soc d'araire et autres outils en fer, attache annulaire de chaudron du même métal, parures fragmentaires en bronze (parures annulaires, fibules), des bracelets en verre, des pendentifs de corail brut, des perles de corail et d'ambre (qui ont donné son nom au site). Les matériaux métalliques, apparemment homogènes, semblent indiquer une date située vers le deuxième quart du IIIe s. av. J.-C.
Musée : Bruxelles.
Bibl. : Mariën 1970 ; *Rites funéraires en Gaule du Nord* 1998.

Equos. Neuvième mois de l'année celtique du calendrier de Coligny ; correspond approximativement au mois de juillet du calendrier actuel. Il est précédé du mois *simivisonnos* et suivi du mois *elembivios*. C'est le seul mois accompagné de la mention *ANMAT* (« incomplet ») qui a une durée de trente jours. On suppose cependant pour les deux mois *elembivios* qui sont incomplets sur la table de Coligny, suite à son état fragmentaire, une durée de vingt-huit jours seulement. Cette durée variable permettrait notamment de retrouver la lune dans la même phase au début de chaque lustre.
Bibl. : Duval P.-M. et Pinault 1986.

ÉRAVISQUES (lat. également *Aravisci*). Peuple celtique de l'actuelle Hongrie, installé vers le milieu du Ier s. av. J.-C. et dans la deuxième moitié de ce siècle sur la rive gauche du Danube, dans les environs du site actuel de Buda. L'oppidum identifié sur la colline de Gellért (voir BUDAPEST) était probablement son agglomération principale. Les Éravisques frappèrent à l'époque augustéenne des monnaies d'argent directement inspirées des deniers romains, avec au revers la légende *RAVIS*.
Bibl. : Szabó 1971a, 1992.

ERING (Bavière, Allemagne). Dans une des trois tombes à inhumation découvertes en 1939 (tombe n° 1) figure une épée dans un fourreau orné d'une lyre zoomorphe incrustée de corail, très proche de l'exemplaire d'Ensérune ; le mobilier comportait également les fragments d'un anneau de suspension creux en tôle de bronze, une pointe de lance, le fragment d'un umbo bivalve et d'un orle de bouclier. L'association indique une date vers le début du IIIe s. av. J.-C., valable également pour le mobilier des autres tombes.
Musée : Munich.
Bibl. : Bulard 1979 ; Krämer 1985.

ÉRIU (forme moderne : *Eire*). Nom celtique de l'île d'Irlande.

ERKAVIKA. Légende monétaire de la cité celtibérique de Ercavica, identifiée au castro de Santaver, sur le Guadiela (Cuenca, Espagne).
Bibl. : *Celtiberos* 1988.

ERSTFELD (Uri, Suisse). Très important dépôt de parures annulaires en or fin (teneur 93-94,5 %), découvert fortuitement en 1962 au lieu-dit « Ribitäler » (altitude 550 m), lors de travaux de construction dans la vallée de Locher qui conduit aux cols du Saint-Gotthard (vers la vallée du Tessin), de Furka (vers la vallée du Rhône) et d'Oberalp (vers la vallée du Rhin). Caché sous un rocher, il avait été progressivement recouvert d'une dizaine de mètres de graviers morainiques. Il est composé de quatre torques au riche décor figuré, réalisé dans trois cas en ronde bosse avec des ajours et disposé en éventail autour d'un motif central (un oiseau flanqué de deux éléments globulaires, peut-être des fruits) ; dans le quatrième, de part et d'autre de faux tampons. Ces parures furent fabriquées à partir de deux moitiés creuses, elles-mêmes constituées de plusieurs éléments, et le tout fut soigneusement assemblé par des soudures presque invisibles à l'œil nu. Les bracelets furent élaborés au repoussé et soudés sur la face intérieure. Des manchons rapportés masquent la jonction. Un des bracelets porte également un décor figuré (des masques humains associés à des palmettes de part et d'autre de deux nodosités) ; les deux autres bracelets présentent de faux tampons et un décor en relief bien marqué qui est constitué par un enchaînement continu d'esses foliacées qui évoquent un rinceau. L'homogénéité de l'ensemble est indiscutable. Il est remarquable par sa richesse iconographique : des créatures monstrueuses dont l'enchevêtrement permet des lectures équivoques et multiples y sont associées à des animaux (oiseaux et bouquetins) et à des motifs végétaux (palmettes). L'origine locale n'a jamais été considérée comme vraisemblable et les analogies avec certaines œuvres de Rhénanie (Reinheim, Rodenbach et, dans une moindre mesure, Dürkheim), de Bohême (fibule de Panenský Týnec) et même du Dürrnberg apparentent effectivement les pièces d'Erstfeld au milieu « princier » d'Europe centrale. Il ne semble cependant pas possible d'envisager une origine dans les mêmes ateliers. La datation la plus plausible que fournissent les pièces de comparaison est la seconde moitié du Ve s. av. J.-C.
Musée : Zurich.
Bibl. : Furger-Gunti 1984 ; Guggisberg 1997 ; Megaw 1970 ; Müller 1990 ; Wyss 1975.

ESCINGOMAGUS, ou Excingomagus). Ville du royaume alpin de Cottios, aujourd'hui Exilles, sur la Doire Ripaire, à une dizaine de kilomètres en amont de Suse.
Bibl. : Strabon, *Géogr.*, IV, 1, 3.

ESPAGNE. Le peuplement celtique de la péninsule Ibérique est actuellement considéré comme très ancien et ses racines sont rattachées à l'arrivée des premiers groupes indo-européens dans cette partie de l'Europe, probablement dès le IIIe millénaire av. J.-C. Les groupes celtiques occupaient principalement l'intérieur de la Péninsule, où le processus de formation des groupes celtibères proprement dits et de leurs voisins (Carpétans, Vaccéens) peut être suivi depuis l'âge du bronze, vers le milieu du IIe millénaire av. J.-C. La côte méditerranéenne était peuplée par les Ibères qui semblent avoir été de souche non indo-européenne, de même que les lointains ancêtres des Basques (Vascones), installés principale-

ment dans la partie occidentale du massif pyrénéen et son piémont méridional et septentrional. L'identité ethnique des Tartessiens de la région entre le Guadiana et le Guadalquivir reste incertaine, mais le nom du roi Arganthonios indique la possibilité d'une composante celtique. Après les premières mentions qui concernent les Celtici du sud-ouest du Portugal, l'information sur les Celtes d'Ibérie s'enrichit par les données sur les conflits qui les opposèrent d'abord aux Carthaginois (à partir du débarquement d'Hamilcar en 238 av. J.-C.), ensuite aux Romains, avec l'épisode emblématique du siège et de la prise de Numance (133 av. J.-C.). Il faudra attendre le règne d'Auguste et les guerres cantabriques (26-25 av. J.-C. ; voir CANTABRES) pour obtenir la soumission de toutes les populations celtiques de l'actuelle Espagne.

La culture des Celtes d'Espagne est étroitement liée à une forme de peuplement dont l'élément principal est le castro, un type d'habitat fortifié dont les racines remontent à l'âge du bronze et qui sera remplacé chez les peuples soumis à une influence méditerranéenne particulièrement intense par des agglomérations urbaines qui peuvent être qualifiées d'oppida. C'est également une influence extérieure, celle de la culture ibérique, qui donnera naissance à la forme la plus significative de l'art celtibérique, la production de poterie peinte figurée de Numance qui se distingue conceptuellement, de manière évidente, de sa source d'inspiration initiale. Les influences laténiennes ne sont clairement perceptibles qu'à partir du IIIe s. av. J.-C. Elles sont probablement la conséquence de contacts avec les Celtes d'autres régions d'Europe dans le cadre du mercenariat, ainsi que de l'installation des Volques dans le Languedoc et peut-être même jusque dans la vallée de l'Èbre (voir VOLCIANI).

Les Celtibères utilisèrent, principalement au IIe-Ier s. av. J.-C., un alphabet emprunté aux Ibères et laissèrent plusieurs centaines de documents épigraphiques dont certains très longs (voir BOTORRITA). Ils utilisèrent également cette écriture pour leurs émissions monétaires où figurent souvent les noms des cités émettrices.

• *Peuples celtiques ou mentionnés connus par les textes* : voir ARÉVAQUES, ARTABRES, ASTURES, AUTRIGONES, BERONES, CALLAECI, CANTABRES, CARPÉTANS, CELTIBÈRES, CELTICI, CYNÈTES, LUSONES, OLCADES, ORETANI, VACCÉENS, VETTONES, VOLCIANI.

• *Toponymes antiques* : voir ACONTIA, ARABRIGA, ARATIS, ARCÓBRIGA, AREKORATA, ARGANTHONIOS, ARKAILIKOS, AUGUSTOBRIGA, BILBILIS, BRIGANTION, BURSAU, CAESAROBRIGA, CALADUNON, CALUBRIGA, COMPLUTUM, ERKAVIKA, FLAVIOBRIGA, INTERCATIA, KAISESA, KALAKORIS (Kalakorikos), KARALUS, KARAUES, KOLOUNIOKU, KONISTORGIS, KONTREBIA, KUELIOKOS, LETAISAMA, LOUITISKOS, LUTIAKOS, METUAINUM, NERTOBIS, NUMANTIA, OCTOGESA, OILAUNES, OKALAKOM, OROSIS, SEGEDA, SEGOBRIGA, SEGONTIA LANCA, SEKISANOS TABANIU, TAMANIU, TEITIAKOS, TERKALKOM, TURIASU, UARAKOS, UIROUIAS, USAMUS, UXAMA, VAREIA.

• *Sites et découvertes archéologiques* : voir AGUILAR DE ANGUITA, ALCÁNTARA, ALMEDINILLA, ALPANSEQUE, AMPURIAS, ARCÓBRIGA, ATANCE (EL), ATIENZA, BERRUECO (EL), CABEZO DE BALLESTEROS (EL), CANDELEDA, CARRATIERMES, CIGARRALEJO (EL), CORTES DE NAVARRA, HOYA (LA), OSERA (LA), QUINTANAS DE GORMAZ.

• *Castros et oppida* : voir BASTIDA DE LOS ALCUSES, BOTORRITA, CAPOTE, CARITAD (LA), CASTRO DE ROMARIZ, CELADA MARLANTES, CERRO DEL BERRUECO, COGOTAS (LAS), ESPINA DEL GALLEGO, KONTREBIA, MONTE BERNORIO, MONTE CILDÁ, NUMANTIA, PEÑA ULAÑA (LA), ULACA.

Ill. : voir CHEVAL, NUMANTIA.

Musées : Ávila, Barcelone, Burgos, La Coruña, Lugo, Madrid, Orense, Pontevedra, Salamanque, Santander, Saragosse, Soria, Valladolid, Vigo.

Bibl. : Almagro Basch 1952 ; Almagro-Gorbea 1987, 1995 ; Almagro-Gorbea et Lorrio 1993 ; Almagro-Gorbea et Martín 1994 ; Almagro-Gorbea et Torres Ortiz 1999 ; Alvarez-Sanchís 1999 ; *Arqueología de los Cántabros* 1996 ; Blásquez et coll. 1980 ; Bosch Gimpera 1974 ; Burillo 1988 ; *Colloquio sobre lenguas*... I-V 1974-1989, Fatás et coll. 1989 ; *Geschichte und Kultur der Kelten* 1986 ; González Echegaray 1986 ; Green 1995 ; *Las guerras cántabras* 1999 ; Lenerz-De Wilde 1991 ; *Celtas en la peninsula iberica* 1991 ; Maluquer de Motes 1963 ; Marco 1990, 1998 ; Montenegro et coll. 1989 ; Peralta-Labrador 2000 ; Romero Carnicero 1976 ; Schüle 1969 ; Schulten 1974 ; Tovar 1961 ; Villar 1995.

ESPINA DEL GALLEGO (c. Corvera de Toranzo, Cantabrie, Espagne). Castro

en position dominante au-dessus des vallées du Pas et la Besaya, seules voies de communication entre la côte cantabre et la vallée de l'Èbre, à une trentaine de kilomètres au sud de Santander. La superficie d'environ 4,5 hectares est défendue par une triple ligne de fortifications en pierres sèches. Le castro est entouré d'un dispositif de siège romain (grand camp de Cildá, d'environ 25 hectares, et petit camp de Cueto Helguera, d'environ 0,7 hectare, les deux à distance égale de 2 250 m du castro) qui doit correspondre à un des épisodes importants des guerres cantabriques (probablement lors des campagnes de 26-25 av. J.-C.).

Bibl. : *Arqueología de los Cántabros* 1996 ; *Las guerras cántabras* 1999 ; Peralta-Labrador 2000.

ESSALOIS (c. Chambles, dép. Loire, France). Le site du Palais d'Essalois est un petit oppidum d'environ 12 hectares, défendu par un rempart à parement de pierre intérieur et extérieur qui n'appartient apparemment pas au type *murus gallicus*. L'abondant matériel du Ier s. av. J.-C. semble antérieur à Auguste et des vestiges de construction de plan quadrangulaire ont été distingués à l'intérieur.

Bibl. : Collis 1984a ; Renaud 1962.

Esse. Paire de spirales à rotation identique (esse dextrogyre ou sénestrogyre qui correspond à la lettre S) reliées par leurs extrémités. C'est, depuis le néolithique (fin du VIe millénaire av. J.-C.), un des signes symboliques les plus fréquents dans l'art de l'Europe ancienne. Sa signification n'a pas été probablement toujours la même et son interprétation comme représentation abstraite, très schématique, de la course annuelle du soleil n'est qu'une possibilité parmi d'autres. Omniprésente dans l'art celtique, l'esse semble étroitement associée à la très importante divinité masculine à laquelle se rattache depuis le Ve s. av. J.-C. la quasi-totalité de l'iconographie des Celtes continentaux qui nous est parvenue. Ainsi, l'esse peut être utilisée aussi bien pour représenter certains éléments de son visage ou de sa coiffure qu'encadrer sa tête, quelquefois sous la forme explicite des dragons monstrueux au corps de serpent qui figurent généralement comme gardiens de l'Arbre de Vie (voir WALDALGESHEIM). La palmette flanquée d'esses est un des motifs les plus fréquents empruntés par les Celtes au répertoire méditerranéen.

Ill. : voir AUTRICHE, AUVERS-SUR-OISE, BORSCH, BOUQUEVAL, BRACELET, CERNON-SUR-COOLE, ČÍŽKOVICE, DOMPIERRE-LES-TILLEULS, DVOROVI KOD BIJELJINE, ÉMAIL, FRASNES-LEZ-BUISSENAL, GORNI ZIBAR, KYŠICE, LANCE, MAILLY-LE-CAMP, MASQUE, MÉNFŐCSANAK, MÉTAMORPHOSE PLASTIQUE, MEZEK, MIROIR, MŠECKÉ ŽEHROVICE, MÜNSINGEN fibules de type, OBERWITTIGHAUSEN, OSTHEIM, PALMETTE, PANENSKÝ TÝNEC, PELTE, POTERIE, POTYPUSZTA, PSEUDO-FILIGRANE, REINHEIM, RIBNJAČKA, SITULE, STEINENBRONN, SYNTHÈSE GRAPHIQUE, TUROE, WALDALGESHEIM, WANDSWORTH.

Essedum. Char de combat à deux roues utilisé par les Celtes continentaux comme engin de guerre probablement jusqu'au IIe s. av. J.-C. (l'intervention de chars est mentionnée explicitement pour la dernière fois à propos de la bataille de Sentinum, en 295 av. J.-C., mais la représentation, sur les deniers romains qui commémorent la victoire sur le roi arverne Bituitos, d'un Gaulois combattant sur son char permet de supposer qu'ils ont été utilisés plus longtemps en Gaule). Au Ier s. av. J.-C., le char était toujours en fonction dans l'île de Bretagne. Les combattants montés sur des chars étaient des *essedarii*. Le nom était utilisé également pour des gladiateurs montés sur un char qui participaient aux jeux du cirque.

Bibl. : Cicéron, *Ad Trebat.*, 7, 7, *Ad Att.*, 6, 1 ; César, *G. des Gaul.*, IV, 32 *sq.* ; Diodore, *Bibl. hist.*, V, 29 ; Tite-Live, *Hist. rom.*, X, 28.

Estampille. L'utilisation de poinçons pour orner le métal ou la poterie de motifs répétitifs se développa chez les Celtes dès la période hallstattienne, probablement à partir d'influences venues de l'Italie à partir de la fin du VIIe s. av. J.-C. Elle fut d'abord appliquée au métal, plus particulièrement aux ceinturons en tôle de bronze, travaillés au repoussé, de manière à obtenir un décor en relief, avec des poinçons géométriques ou figurés (figures humaines,

cavaliers, chevaux, oiseaux), ainsi qu'aux parures en feuille d'or, notamment aux torques funéraires à décors géométriques.

Elle fut ensuite, vers la fin du VIe s. av. J.-C., utilisée pour la céramique, de nouveau suite à l'influence des productions étrusques et nord-italiques. L'essor de la poterie estampée reste toutefois une des caractéristiques de certains faciès initiaux de la culture laténienne, notamment d'Europe centrale (Bohême, Bavière, Dürrnberg, ouest de la cuvette karpatique) et d'Armorique. Les motifs sont généralement géométriques (cercles simples ou concentriques, esses, croix), mais on employa également des motifs végétaux (feuilles de gui, palmettes) et même, exceptionnellement, quelques motifs figurés (lièvre). La poterie estampée de motifs géométriques restera en vogue dans certaines régions jusqu'au IIIe s. av. J.-C. avant de se raréfier et disparaître. L'utilisation de poinçons pour le métal connaîtra un nouvel essor dans le décor des parures du IVe s. av. J.-C. (fibules et parures annulaires), où des motifs géométriques (principalement des cercles simples ou concentriques) sont imprimés directement dans le métal (ou dans le modèle en cire utilisé lors de la fusion à cire perdue), donnant ainsi un décor en creux.

Un cas particulier d'estampille est celui des lames d'épée, marquées quelquefois, surtout au IIe s. av. J.-C., à l'aide de poinçons qui sont généralement figurés (sanglier, Arbre de Vie, tête humaine), mais peuvent aussi représenter des symboles astraux (croissant lunaire). Ces motifs imprimés dans la partie supérieure de la lame sont généralement considérés comme des marques de forgerons, mais il pourrait s'agir également d'une pratique destinée à doter l'arme d'une charge magique. Voir POINÇON.

Ill. : **Métal**. Voir COMACCHIO, POTYPUSZTA. — **Poterie**. BRAUBACH, CANTHARE, DOUBLE FEUILLE, LINSENFLASCHE, POINÇON.

Bibl. : De Navarro 1972 ; Drack 1954/1955 ; Tizzoni 1984 ; Wyss 1954.

ESTE (Vénétie, Italie). Le centre éponyme de la culture des anciens Vénètes (civilisation dite atestine) se développe au cours du Xe s. av. J.-C. sur les rives de l'Adige (*Athesis*) dont il reçoit son nom. Il remplace alors dans sa fonction de port fluvial intérieur relié à l'Adriatique l'emporium de l'âge du bronze final, situé plus en aval, dans l'aire actuelle de Frattesina de Fratta Polesine, près de Rovigo. D'après ses nécropoles, Este connaît une évolution ininterrompue jusqu'à l'époque romaine et exerce son influence directe sur les agglomérations voisines de Arquà Petrarca (voir ce nom), Saletto di Montagnana, Legnago-Isola Rizza, Gazzo. Sa position et sa richesse en font un intermédiaire privilégié entre la Péninsule, d'où arrivent des importations étrusques, et les régions transalpines, plus particulièrement la zone des Alpes orientales avec la Carinthie, la Slovénie et l'Istrie actuelles. Ces contacts multiples expliquent la présence, dès le Ve s. av. J.-C., d'objets considérés généralement comme caractéristiques du milieu laténien dans les mobiliers funéraires d'Este. Il s'agit notamment des agrafes de ceinturon ajourées dont un exemplaire (de la Palazzina) est quasi identique à celui de la tombe de Somme-Bionne et l'autre (tombe Benvenuti n° 116) illustre le motif de la double feuille de gui entre des monstres.

La grande invasion celtique du début du IVe s. av. J.-C. ne touche pas Este, comme d'ailleurs la majeure partie de la Vénétie. Seule la zone au contact des Cénomans, entre le Mincio, l'Oglio et le Tartaro, présente des changements notables. Les phases d'Este qui correspondent à cette période (III et IV période atestine ; IVe-IIe s. av. J.-C.), considérée jadis comme un moment de décadence, se révèlent au contraire riches de transformations et ouvertures culturelles. Des matériaux de type laténien apparaissent alors sporadiquement dans les tombes. Ainsi, des épées laténiennes et des umbos de bouclier figurent dans les tombes Ricovero n°s 230 et 231, et la tombe féminine monumentale Ricovero n° 23 contenait une bague et des fibules, de même que la tombe n° 36 de la même nécropole (où des fibules à pied libre se trouvent associées à des fibules du type dit La Tène II). Ces matériaux peuvent être datés du début du IIIe s. av. J.-C. Le dépôt votif du sanctuaire de la déesse Reitia a livré également un certain nombre d'objets laténiens, plus particulièrement des parures annulaires à

oves creux, datables elles aussi du IIIe s. av. J.-C.

La présence d'éléments allogènes d'origine celtique ne se limite pas cependant aux objets mais concerne également des individus ou groupes de personnes. Une inscription mutilée sur un cippe funéraire provenant des environs d'Este, datable vers la fin du IVe s. av. J.-C. ou le début du s. suivant, montre une onomastique celtique précoce. Le phénomène est attesté également à Oderzo, Altino et Padoue, où la prosographie illustre même le cas d'une famille d'origine celtique qui se vénétise progressivement à partir du Ve s. av. J.-C.

Musée : Este.

Bibl. : Calzavara et Chieco Bianchi 1979 ; Calzavara et Ruta Serafini 1987 ; Capuis 1993 ; *Celtes* 1991 ; *Celti ed Etruschi...* 1987 ; Fogolari et Prosdocimi 1988 ; Ruta Serafini 1984.

ESTHA. Nom de personne attesté sous la forme *ECΘA* sur des monnaies en bronze attribuées aux Ambiens.

Bibl. : Colbert de Beaulieu et Fischer 1998.

ESTINNES-AU-MONT (Hainaut, Belgique). Sépulture à char contenant trois anneaux passe-guides en bronze et une poterie. Selon les vestiges osseux, il s'agirait d'une sépulture à incinération double. Le char avait été livré au bûcher, ce qui explique la pauvreté des vestiges. La datation proposée est la fin du IIe s. av. J.-C.

Bibl. : *Celtes en France du nord et en Belgique* 1990.

ESTISSAC (dép. Aube, France). La sépulture à char de « La Côte d'Ervaux » fut découverte et explorée en 1991. Elle se trouvait à l'intérieur d'un monument funéraire constitué de deux enclos circulaires concentriques délimités par de larges fossés d'environ 35 et 20 m de diamètre ; fossé ext. de section triangulaire larg. 3 à 5 m, prof. 1,2 à 1,9 m ; fossé int. à fond plat et parois quasi verticales larg. 1,5 à 2,3 m, prof. 0,75 à 1 m). Le fossé intérieur avait en son centre une sépulture dont seule la partie inférieure de la fosse était conservée. La sépulture à char se trouvait dans une grande fosse quadrangulaire creusée au contact de la limite interne de ce fossé. La chambre funéraire contenait les éléments métalliques du char à deux roues (bandages, frettes de moyeu et clavettes), ainsi que trois récipients en bronze (un chaudron à attaches cruciformes et deux cistes à cordons) qui contenaient les cendres des défunts. C'est apparemment lors de l'installation de cette sépulture que fut creusé le deuxième fossé qui délimitait le périmètre de son tumulus. Le mobilier indique une date ancienne dans le cadre de la phase laténienne initiale, probablement dans le deuxième quart du Ve s. av. J.-C.

Bibl. : *Fastes des Celtes* 1995.

ESUS (le « dieu » ?, le « bon maître » ?). Un des trois dieux gaulois mentionnés par Lucain, avec Teutatès et Taranis (*Pharsale*, I, 444-446). Il est représenté et désigné par son nom sur le pilier des Nautes de Lutèce où il est figuré en train de couper des branches, et où le relief voisin représente le *Tarvos Trigaranos* (« Taureau aux trois grues »). Le thème des trois grues, perchées sur des arbres qu'il s'apprête à abattre, lui est directement associé sur un relief anépigraphe de Trèves.



Fig. 81

Bibl. : Duval P.-M. 1973a, 1976 ; Vendryes 1948.

Fig. 81 : Représentation d'Esus sur le pilier des Nautes de Lutèce : le dieu s'apprête à tailler avec une serpette un arbre qu'un relief de Trèves représente avec les trois grues associées au Taureau (*Tarvos* Trigaranos*), représenté sur un autre panneau du pilier en compagnie des grues (haut. env. 100 cm) ; règne de Tibère (14-37 apr. J.-C.)

ESUVII. Peuple du Calvados actuel.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, II, 34, III, 7, V, 24.

Étain. L'étain fut depuis l'âge du bronze une matière essentielle pour la nouvelle métallurgie car son addition au cuivre donnait à l'alliage la dureté indispensable pour certaines utilisations. Les gisements principaux d'étain se trouvaient en Europe centrale, où la richesse en ce métal des monts Métallifères est

mise en relation avec l'apparition précoce (fin du IIIe millénaire av. J.-C.) et l'épanouissement d'une des grandes cultures du début de l'âge du bronze (culture d'Únětice). L'autre source d'étain était la façade atlantique, où se trouvaient les îles Cassitérides, d'une localisation discutée (côte nord-ouest de la péninsule Ibérique, côte armoricaine, îles Britanniques), évoquées par les auteurs anciens comme point de départ d'un commerce florissant qui aboutissait en Méditerranée occidentale, soit en suivant la côte atlantique (comptoirs phéniciens et carthaginois du sud-ouest de la péninsule Ibérique) soit en traversant la Gaule, en suivant les fleuves (voies Seine-Rhône ou Loire-Rhône) ou en traversant l'isthme gaulois au nord des Pyrénées. Une partie du trafic terrestre devait aboutir en Italie du Nord, aussi bien en provenance de la Bohême que de la côte atlantique. Le rôle très important du commerce de l'étain dans les relations entre le monde méditerranéen et l'Europe celtique est incontestable et il peut probablement expliquer les contacts privilégiés que certaines régions éloignées semblent avoir maintenu avec la Méditerranée occidentale ou l'Italie septentrionale. C'est, au ve s. av. J.-C., le cas de la Bohême et de l'Armorique. Les témoignages directs du trafic de l'étain sont exceptionnels, car ce métal ne se conserve pas dans des conditions normales. Les découvertes d'objets en étain sont donc rarissimes (anneau d'une tombe de Makotřasy en Bohême).

Bibl. : Bouzek et coll. 1989 ; Hawkes 1984.

Étamage. La technique qui consiste à recouvrir un objet en cuivre ou en alliage de cuivre d'une mince couche d'étain fut connue et employée par les Celtes qui avaient acquis dans ce domaine une maîtrise reconnue notamment à certains ateliers gaulois (Alésia). Les objets étamés connus à ce jour appartiennent surtout à l'époque gallo-romaine : il s'agit principalement de parures (fibules), dont l'aspect superficiel évoquait ainsi l'argent.

Bibl. : Thouvenin 1970.

ETITOVIOS. Chef légendaire des Cénomans lors de leur migration vers l'Italie.

Bibl. : Tite-Live, *Hist. rom.*, V, 35.

ÉTOGES (dép. Marne, France). Nécropole du lieu-dit « Les Petits Noyers » qui se distingue notamment par la présence de tombes représentatives de la première moitié du ive s. av. J.-C. (tombe n° 17, avec torque à tampons au décor gravé, paire de bracelets et fibule pré-Münsingen).

Musée : Épernay.

Bibl. : Roualet 1993.

ÉTRÉCHY (dép. Marne, France). 1. Nécropole marnienne du « Mont Blanc », explorée au xixe s. ; a livré une trentaine de vases, des parures annulaires en bronze (torques et bracelets) et des boucles d'oreilles naviforme ; une tombe masculine exceptionnelle contenait une épée, un poignard, deux fers de javelot, une fibule et les éléments métalliques d'un bouclier, parmi lesquels figurent des appliques décoratives en tôle de bronze, de forme lunulaire, ornées au repoussé d'esses et de feuilles de gui. L'ensemble est datable vers la fin du ve s. av. J.-C.

2. Nécropole au lieu-dit « Le Moulin-à-Vent » : deux tombes à inhumation découvertes en 1935-1936 (torque aux extrémités formées en esse et bracelet de lignite) ; iiie s. av. J.-C.

3. Nécropole au lieu-dit « Beau-Regard » : une trentaine de tombes à inhumation appartenant à la fin du jogassien et au faciès marnien. Les matériaux comportent des poteries, des parures annulaires (torques et bracelets), des fibules, des pointes de javelot. Particulièrement intéressante, la coupe de la tombe n° 6, avec le motif gravé d'une croix aux branches terminées par des palmettes trifoliées.

Musées : Épernay, Londres (British Museum), Saint-Germain-en-Laye.

Bibl. : Morel 1898 ; Roualet 1981.

ÉTRUN (dép. Pas-de-Calais, France). L'oppidum du « Camp de César », d'environ 42 hectares de superficie, est situé près d'Arras, au-dessus du confluent marécageux de la Gy et de la Scarpe. Le rempart, probablement de type dit belge, présente encore aujourd'hui une dénivellation de 7 m par rapport au niveau actuel du fossé.

Bibl. : *Celtes en France du nord et en Belgique* 1990.

ÉTRUN-SUR-ESCAUT (dép. Nord, France). Petit oppidum du « Camp de César », sur un plateau dominant la vallée de l'Escaut. La surface d'environ 13 hectares est défendue par un rempart dont l'exploration a indiqué la construction vers la fin de l'époque laténienne et l'appartenance probable au type dit *murus gallicus* (recouvert ensuite, peut-être, par un rempart de terre du type Fécamp).

Bibl. : *Celtes en France du nord et en Belgique* 1990 ; Leman et Leman-Delerive 1996.

ÉTRURIE PADANE. La présence étrusque dans la plaine du Pô constitua un facteur d'une importance fondamentale dans les relations entre les Celtes et le monde méditerranéen. Née vers la fin du VIIe s. av. J.-C. à partir du substrat du premier âge du fer dit villanovien de la région, l'Étrurie padane connut au siècle suivant une expansion économique remarquable, suite à l'établissement des comptoirs gréco-étrusques du delta du Pô (Spina, Adria, Voghera et probablement d'autres établissements mineurs) et à la pénétration vers le nord par l'installation d'emporia dans les environs de Mantoue (Forcello, Bagnolo san Vito). L'Étrurie padane devint ainsi l'intermédiaire principal entre la métropole grecque, notamment Athènes, et les Celtes transalpins. C'est par son intermédiaire qu'arriva probablement en Europe centrale la plupart des céramiques attiques qui y furent découvertes, par les mêmes voies qui assurèrent la diffusion au nord des Alpes des vases en bronze de la production étrusque de la fin du VIe s. av. J.-C. et du début du siècle suivant (cruches, bassins, situles). Les Celtes de la culture de Golasecca, installés au débouché sur les grands lacs des passages alpins, jouèrent certainement dans ce trafic un rôle important en tant qu'intermédiaires. C'est ce qui explique la pénétration lointaine de matériaux caractéristiques de cette culture (voir notamment BRAGNY-SUR-SAÔNE, CHÂTILLON-SUR-GLÂNE). L'autre voie reconnue de la pénétration de produits étrusques vers l'intérieur — la voie, d'abord maritime, puis terrestre, qui remontait le Rhône à partir de Marseille — semble avoir été utilisée surtout vers le début du VIe s. av. J.-C., mais elle devait déjà être en concurrence avec la voie qui joignait les grands lacs et les passages alpins à partir de Gênes.

Ainsi que le suggèrent les textes, les contacts entre l'Étrurie padane et les Celtes transalpins furent probablement à l'origine de son invasion et de son occupation au début du IVe s. av. J.-C. La confédération des douze cités conduite par Felsina (Bologne) tomba ainsi pour deux siècles sous la domination des Boïens d'Europe centrale. Les résultats des fouilles récentes indiquent cependant que cette domination n'eut de conséquences dramatiques ni sur le réseau urbain ni sur le milieu rural. L'Étrurie padane conserva apparemment l'essentiel de ses activités commerciales et de son abondante production agricole jusqu'à la conquête romaine. La description qu'en donne Polybe (*Histoires*, II, 15), qui la visita quelques décennies plus tard, vers le milieu du IIe s. av. J.-C., est particulièrement éloquente à cet égard. Voir aussi IMPORTATIONS MÉDITERRANÉENNES.

Bibl. : Kruta 1982 ; Malnati 1990 ; Malnati et Manfredi 1991 ; Malnati et Violante 1995 ; *Popoli e facies culturali...* 1983.

ÉTRUSQUES. Les Étrusques furent incontestablement les interlocuteurs et intermédiaires privilégiés des Celtes dans leurs relations avec le monde méditerranéen. Étant eux-mêmes largement redevables de leur réussite à l'assimilation et l'acculturation, ils étaient probablement plus proches des Celtes (dont ils étaient voisins depuis toujours dans la plaine du Pô ; voir GOLASECCA) que les Grecs d'Occident. Ils utilisèrent sans doute très tôt les services mercenaires de Transalpins et continuèrent à le faire jusqu'à la conquête romaine. Le monde étrusque n'était cependant pas une communauté politique, malgré l'existence d'organismes fédérateurs. L'unité de langue et de religion recouvrait un rassemblement de cités dont les intérêts étaient souvent divergents et qui ne trouvèrent presque jamais le moyen de s'unir complètement contre l'ennemi extérieur. Il ressort des textes que les Celtes surent utiliser aux IVe et IIIe s. av. J.-C. les possibilités qu'une telle situation offrait à une force militaire puissante et déterminée : ils combattaient

à la solde des cités étrusques et n'hésitaient pas à les piller ou à les rançonner à l'occasion.

EUFFIGNEIX (dép. Haute-Marne, France). Découverte ancienne d'une petite statue en pierre en forme de pilier de section quadrangulaire (hauteur 30 cm) d'une divinité masculine portant un torque à tampons. Au-dessous de la tête, l'avant et les côtés sont ornés de motifs à valeur certainement symbolique : des sortes d'yeux se nichent à droite et à gauche verticalement dans le prolongement d'une longue mèche latérale de la chevelure qui s'ouvre pour les envelopper ; un sanglier est disposé, toujours verticalement, la tête vers le haut, sur le devant. La datation de cette œuvre d'une qualité plastique indéniable est incertaine, mais elle pourrait être antérieure à la conquête romaine, car elle relève d'une conception comparable à celle de sculptures d'époque laténienne et on retrouve, dans les motifs des côtés, la fusion d'éléments de nature diverse qui caractérise l'art celtique depuis ses origines mais qu'on ne trouve pas dans l'art gallo-romain (l'œuvre est datée traditionnellement du Ier s. apr. J.-C.).
Musée : Saint-Germain-en-Laye.
Bibl. : Duval P.-M. 1977.

EVOIURIX. Voir BIATEC.

EXCALIBUR. Nom de la légendaire épée d'Arthur dans les textes médiévaux. Son nom gallois était Caledfwlch. L'équivalent latin donné par Geoffroy de Monmouth est Caliburnus (du gréco-latin *chalybs,* « acier trempé »). C'est l'épée par excellence, aux vertus magiques qu'indique entre autres la présence éclatante de dragons d'or sur sa lame, une particularité qui évoque la paire de dragons ou la lyre zoomorphe des fourreaux d'épée des guerriers celtiques des IVe et IIIe s. av. J.-C. Voir DRAGONS.

EXOBNOS (litt. « Sans peur »). Nom de personne attesté sur une monnaie de bronze d'un peuple gaulois de la Loire moyenne, postérieure au milieu du Ier s. av. J.-C.
Bibl. : Fischer B. 1995.

EYGENBILSEN. Voir EIGENBILZEN.

F

FABIARIX (ou, moins probable, avec ligature des deux premières lettres : Plabiarix ?). Nom d'un notable des Boïens de l'oppidum de Bratislava attesté sur des tétradrachmes du type Biatec.
Bibl. : Kolníková 1991 ; Ondrouch 1958 ; Paulsen 1933.

FÁL, pierre de. Cette pierre était selon la tradition mythologique un des deux talismans apportés en Irlande par les Tuatha Dé Danann, l'autre étant la lance magique de Lugh. Elle était installée à Tara, sur le monument mégalithique connu sous le nom de « Tertre des Otages » (Mound of the Hostages), et jouait un rôle essentiel dans le rituel d'intronisation des rois. Tout prétendant devait monter sur cette pierre et se soumettre à son épreuve, car elle était censée approuver par un cri le bon choix, manifestant ainsi la disponibilité de la grande déesse tutélaire du pays à consommer avec le nouveau roi l'union sacrée, garantie primordiale d'une bonne entente entre la population et sa terre nourricière.
Bibl. : MacCana 1983.

Famille. Si l'on se réfère à la situation qui est connue d'Irlande, le noyau familial (*fine*), unité de base de la société, peut être élargi aux ascendants et descendants, regroupant ainsi les cinq générations qui constituent la grande famille (*derbfine*). Les clans qui constituaient le fondement de l'organisation tribale reposaient sur des liens de sang encore plus larges (*iarfine* et *indfine*). Le système familial était patriarcal. Selon César : « Les hommes, en se mariant, mettent en communauté une part de leurs biens équivalant, d'après estimation, à la somme d'argent apportée en dot par les femmes. On fait de ce capital un compte unique, et les intérêts en sont mis de côté ; le conjoint survivant reçoit l'une et l'autre part, avec les revenus accumulés. Les maris ont le droit de vie et de mort sur leurs femmes comme sur leurs enfants ; toutes les fois que meurt un chef de famille de haute lignée, les parents s'assemblent et, si la mort est suspecte, on met à la question les épouses comme on fait des esclaves ; les reconnaît-on coupables, elles sont livrées au feu et aux plus cruels tourments » (*G. des Gaul.*, VI, 19).

Sans qu'il y eût de monogamie déclarée, seule une femme était considérée comme épouse principale, les autres ayant un rang inférieur ou étant de simples concubines. La filiation maternelle n'était apparemment prise en considération que dans certains cas : lorsqu'il s'agissait de la fonction royale, un cas où, en absence de descendants mâles de la lignée royale, le pouvoir se transmettait à la fille (dont l'époux n'avait aucun pouvoir). C'est le cas de la reine mythique Medb, mais aussi celui des reines britanniques Cartimandua et Boudicca ; c'est probablement aussi le cas des « princesses » de Vix ou de Reinheim. La filiation

maternelle jouait également lorsqu'il s'agissait d'une naissance illégitime. Si la veuve souhaitait se remarier, elle devait s'adresser en premier lieu aux membres les plus proches de la lignée de son époux.

Les enfants mâles étaient élevés jusqu'à l'entrée dans la classe d'âge adulte en dehors du noyau familial (voir FOSTERAGE).

Faux-filigrane.
Voir **PSEUDO-FILIGRANE**.

FAYE-L'ABBESSE (dép. Deux-Sèvres, France). Exploré dès 1852, le site du sanctuaire gallo-romain des « Crânières » a livré un abondant matériel, notamment des armes et équipements guerriers (épées, chaînes de ceinturon, pointes et talons de lance) dont les éléments les plus anciens sont datables du IIIe s. av. J.-C., appartenant visiblement à des dépôts votifs. Ils indiquent que le site fonctionnait comme sanctuaire, de manière probablement continue jusqu'à la période gallo-romaine, dès cette époque.
Musée : Poitiers.
Bibl. : Jousseaume et Pautreau 1990 ; Lejars 1987, 1993.

FAY-EN-MONTAGNE (dép. Jura, France). Tumulus avec inhumation centrale dont le mobilier comprenait notamment une paire de fibules à tête de canard incrustées de corail (avec trois perles d'ambre, un bracelet, une poterie et deux crochets en bronze qui fermaient les chaussures), d'un type caractéristique de la fin du VIe s. av. J.-C. ou du tout début du siècle suivant.
Bibl. : *Âge du fer dans le Jura* 1992 ; *Celtes dans le Jura* 1991.

FÉCAMP (dép. Seine-Maritime, France). L'oppidum du « Camp du Canada » occupe un promontoire au confluent de deux cours d'eau, situé à environ 3 km de la côte. De plan trapézoïdal, il a une superficie intérieure d'environ 20 hectares. Son rempart est interrompu par quatre ou cinq portes, dont la principale, située près de l'angle sud-est, à l'endroit où le promontoire est relié au plateau, présente un dispositif à ailes rentrantes. Exploré à proximité de cette porte, le rempart est une imposante levée de terre, sans parement de pierre ni armature de bois, précédée d'un large fossé à fond plat. La dénivellation entre le sommet actuel du rempart et le fond du fossé est d'environ 12 m. Ce type de fortification en terre a reçu d'après le site le nom de rempart de type Fécamp, connu également sous le nom de « mur belge ». Il est connu non seulement du nord de la Gaule et des îles Britanniques, mais également de l'Europe centrale, où il représente le dernier modèle de rempart mis en œuvre sur certains oppida (voir ZÁVIST).
Bibl. : Wheeler et Richardson 1957.

FELLBACH-SCHMIDEN (Bade-Wurtemberg, Allemagne). Après la découverte fortuite d'une enceinte quadrangulaire de type Viereckschanze, lors de travaux d'extraction, des fouilles furent effectuées en 1978-1980. La fouille du fossé d'enceinte livra des tessons de poteries laténiennes récentes ainsi qu'une fibule de type Nauheim, qui indiquaient une utilisation aux environs de 100 av. J.-C. La structure la plus intéressante était cependant un puits profond de 20 m, muni d'un coffrage quadrangulaire de bois jusqu'à 1 m du fond. Les matériaux les plus remarquables de son remplissage se trouvaient à une profondeur de 17 à 18 m et appartenaient donc à la phase initiale du comblement.

Il s'agissait de trois sculptures en bois d'excellente facture qui représentaient des animaux dressés sur leurs pattes antérieures : deux bouquetins aux longues cornes qui flanquaient à l'origine de part et d'autre un personnage de taille nettement plus petite qui tenait leurs flancs de ses mains (on a proposé sa reconstitution en position assise, mais elle ne correspond pas à la dimension des mains) ; il s'agit donc d'un groupe relevant du thème du Maître des animaux, associé probablement à l'Arbre de Vie ; la troisième sculpture représente un cerf, figuré semble-t-il en train de brouter les rameaux de l'Arbre de Vie. Le caractère religieux de ces sculptures qui ornaient le sanctuaire est indiscutable. Elles illustrent remarquablement un domaine de l'art celtique qui nous est presque inconnu et qui en révèle l'excellent niveau. Le fond du puits a livré

deux poteries complètes : un pot graphitique à stries verticales et un très beau vase peint. L'analyse dendrochronologique des bois du coffrage a fourni la date de 123 av. J.-C. pour l'abattage des arbres utilisés pour la construction.

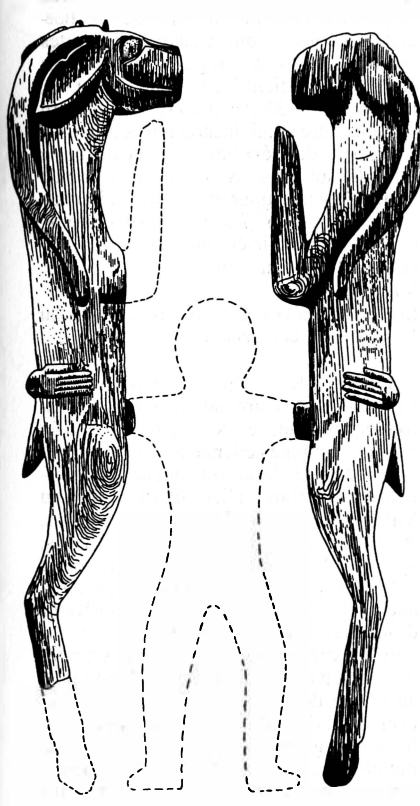


Fig. 82

Musée : Stuttgart.

Bibl. : *Kelten in Baden-Württemberg* 1981 ; Planck 1982.

Fig. 82 : Paire de statues en bois de bouquetins antithétiques découverts dans le puits de l'enceinte quadrangulaire ; le personnage central était probablement surmonté d'une représentation symbolique de l'Arbre de Vie (haut. env. 90 cm) ; fin du IIe s. av. J.-C.

FELSINA. Voir BOLOGNE.

FENOUILLET (dép. Haute-Garonne, France). Le dépôt de torques d'or de Fenouillet, un lieu des environs de Toulouse, fut découvert fortuitement en 1841, lors du creusement du canal latéral de la Garonne. Un ouvrier découvrit un vase enterré qui contenait sept torques en or massif. Quatre furent récupérés entiers quelques jours plus tard, ainsi que deux autres qui avaient été brisés après la découverte avec l'intention de créer de la confusion entre les pièces entières et les fragments. Le vase fut probablement abandonné sur le lieu de la découverte. Trois des torques présentent une tige obtenue simplement par la torsion de trois fils — de section circulaire dans deux cas, quadrangulaire dans le troisième — et se terminent par des tampons discoïdaux. La tige du quatrième fut réalisée par la torsion d'une seule barre de section quadrangulaire et sa fermeture est assurée par un manchon orné de sortes d'inflorescences dont la nature végétale est indiscutable (chatons mâles du chêne ?). Enfin, le décor des deux derniers torques, les plus exubérants, est fondé sur la répétition d'un même motif floral, que le directeur du jardin botanique de Toulouse avait identifié après la découverte comme représentant la fleur du gui. Compte tenu de la valeur symbolique de cette plante pour les Celtes, cette interprétation paraît plus satisfaisante que l'idée d'un jeu ornemental sans aucune signification. Datation probable : IIIe s. av. J.-C. Voir GAJIĆ.

Musée : Toulouse.

Bibl. : Kruta 1987c.

Fer à cheval. L'introduction de la ferrure à clous des chevaux est située traditionnellement au IXe-Xe s. apr. J.-C. Cependant, les découvertes, désormais suffisamment nombreuses, de fers à clous



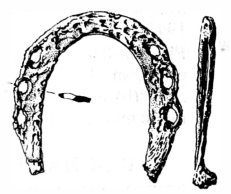


Fig. 83a

en milieu celtique, dans des contextes d'époque romaine mais surtout antérieurs, permettent de reconsidérer la question. Les fers découverts dans des contextes indiscutables de la civilisation des oppida (oppida de Hrazany, Závist et probablement aussi Stradonice en Bohême, fers de la région de Salzbourg) ou attribuables avec certitude au milieu provincial du début de l'époque romaine (Allemagne, Grande-Bretagne, Espagne, Gaule) présentent d'indiscutables différences typologiques par rapport aux formes médiévales et correspondent, pour les cas les plus anciens, aux caractères morphologiques particuliers des chevaux celtiques.

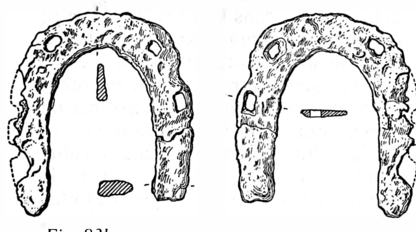


Fig. 83b

Il semble donc aujourd'hui à peu près certain que la ferrure à clous était pratiquée dans le milieu celtique dès la fin du IIe s. av. J.-C. ou le début du siècle suivant et qu'elle a continué à être utilisée dans certaines régions des provinces celtiques au moins jusqu'au Ier s. apr. J.-C. Son origine pourrait être cependant encore plus ancienne, si l'on en croit la récente découverte, dans un contexte stratigraphique indiscutable, datable au plus tard vers le milieu du Ve s. av. J.-C., de l'habitat de Dolní Břežany en Bohême, d'une ferrure à clou d'un type particulier.

Bibl. : Dent 1967 ; Green C. 1966 ; Hell 1933, 1953, 1963, 1973 ; Jansová 1986, 1992 ; Littauer 1968 ; Louis 1956 ; Mandera 1956 ; Motyková 1981 ; Schüle 1969 ; Ward Perkins 1941.

Fig. 83a-83b : Ferrures à clous de chevaux, provenant des oppida de Závist*(a) et de Hrazany*(b) en Bohême (larg. env. 10 cm) ; première moitié du Ier s. av. J.-C.

FÈRE-CHAMPENOISE (dép. Marne, France). Les deux nécropoles à enclos du « Faubourg de Connantre » et de la « Fin d'Écury » correspondent à l'installation de groupes allogènes vers le début du IIIe s. av. J.-C. Les parures annulaires féminines comportent des formes étrangères à la région (torques ternaires caractéristiques du Sénonais-Nogentais ; anneaux en lignite) et on y trouve des tombes de guerriers avec l'équipement complet de l'époque, comportant des pièces qui trouvent d'étroites analogies dans des régions quelquefois éloignées ; particulièrement intéressantes, les tombes nos 35, 56 et 63 du « Faubourg de Connantre » qui illustrent trois moments successifs de l'évolution de la panoplie militaire au IIIe s. av. J.-C., et la grande pointe de lance ajourée de motifs circulaires de la tombe n° 7 de la « Fin d'Écury », qui pourrait avoir été une enseigne militaire plutôt qu'une arme.

Musée : Épernay.

Bibl. : Brisson et coll. 1970 ; Brisson et Hatt 1958 ; Charpy et Roualet 1991.

FESQUES (dép. Seine-Maritime, France). Sanctuaire laténien puis gallo-romain, reconnu au XIXe s. puis identifié par photographie aérienne en 1990, exploré en 1992-1993. Situé sur un éperon dominant les environs au lieu-dit « Le Mont du Val aux Moines ». Il fut installé au IIIe s. av. J.-C. et resta en activité jusqu'au IIe s. apr. J.-C. Le premier état est une enceinte délimitée par un fossé au plan en fer à cheval de 55 × 44 m, situé à l'intérieur d'une grande enceinte double qui entoure toute l'extrémité de l'éperon et la séparait des habitats situés à son pied. À peu près au centre de l'enclos en fer à cheval se trouvaient de petites fosses entourant une fosse plus grande. Les objets de la période initiale recueillis lors des fouilles comportent des armes (épées, fourreaux, pointes de lances, umbos de bouclier, anneaux de ceinturon, parures annulaires en bronze ou en verre, remarquable fibule de bronze réalisée en faux-filigrane, ossements humains, os d'animaux). Plusieurs aménagements successifs ont été mis en évidence.

Musée : Berck-sur-Mer.

Bibl. : Mantel 1997.

Festin. La tradition irlandaise confirme pleinement le rôle important que jouaient les festins dans la vie des communautés

des anciens Celtes. Organisés par les rois, ils étaient l'occasion d'asseoir la cohésion sociale par une sorte de communion et ils étaient également le moment où s'affirmaient ceux qui postulaient au statut de héros. Les mobiliers funéraires des Celtes continentaux indiquent clairement que certains personnages de haut rang, ceux que l'on qualifie de « princes », mais qui assumaient probablement la même fonction que les rois irlandais, avaient comme prérogative l'organisation de festins dont l'aspect communautaire est indiqué non seulement par le nombre mais également par le contenu très élevé des récipients utilisés pour la préparation et la consommation de la boisson, indiscutablement alcoolisée (vin, cervoise ou hydromel), qui était consommée à ces occasions. L'ornementation de certains éléments du service à vin de conception et de fabrication celtique (cruches, seaux) suggère par son caractère religieux que cette consommation présentait un caractère rituel, qu'il s'agissait beaucoup plus d'une cérémonie que d'un simple banquet. C'est probablement cet aspect de l'ancien festin celtique qui s'est perpétué dans la légende de la Table ronde.

Les ustensiles du festin déposés dans les tombes de l'élite aristocratique ne se limitent cependant pas au service à boisson. On y trouve également, notamment pendant les périodes initiale et finale de la culture laténienne, des broches, des grils, des chenets et d'autres objets associés au foyer et à la préparation des viandes.

Fêtes. Nous connaissons, grâce à l'Irlande, les quatre fêtes principales de l'année celtique : Samain, la fête qui marquait le début de l'année par sa saison sombre (probablement *trinox samoni* du calendrier de Coligny) et devait avoir lieu au début de la deuxième quinzaine du mois de Samon (c'est le Halloween anglo-saxon) ; Imbolc, en février, probablement l'équivalent des lupercales romaines et de notre mardi gras, marquait la fin de l'emprise du froid hivernal, le début du renouveau de la végétation et de la vie avec la naissance des agneaux et le retour du lait des brebis ; elle était associée à la déesse Brigit ; Belteine, en mai, la fête du début de la saison estivale ; Lugnasad, en août, associée à la divinité souveraine et solaire des Celtes, le dieu Lug ; c'était la fête des grandes assemblées, devenue sous l'Empire la fête d'Auguste et la date de la réunion du concile des Gaules à Lyon (c'est l'équivalent du 15 août actuel). Les dates des fêtes n'apparaissent probablement pas dans le calendrier de Coligny (à l'exception de *trinox samoni* qui constitue apparemment un cas particulier), parce qu'elles devaient être fixées à partir de faits astronomiques, indépendamment de son décompte à base foncièrement lunaire.

L'hypothèse la plus probable, au vu de l'absence évidente d'un rapport avec les solstices et les équinoxes, est qu'elles étaient fixées à partir de l'observation d'étoiles particulièrement importantes. Selon une hypothèse récente, les deux fêtes principales — Samain et Belteine — pourraient avoir été fixées par les levers héliaques d'Antarès, de la constellation du Scorpion, et d'Aldébaran, de la constellation du Taureau. Ces deux étoiles très visibles de couleur rouge se trouvent à 180° sur l'écliptique, de sorte que lors du lever héliaque de l'une, le ciel nocturne est dominé par l'autre. L'année se trouve ainsi divisée en un hiver (saison sombre par laquelle débutait l'année) de cent soixante dix-neuf jours et un été (saison claire) de cent quatre-vingt-six jours, ce qui correspond bien au calendrier climatique et agricole de l'Europe tempérée.

La confirmation de cette conception de l'année peut être trouvée dans le zodiaque gallo-romain découvert à Grand : il est divisé en deux parties dont l'une est placée sous le signe de la Lune et l'autre sous le signe du Soleil ; la première commence avec le signe zodiacal du Scorpion, la deuxième avec le signe du Taureau. Les dates des deux autres fêtes auraient pu être déterminées par les levers héliaques de Sirius (Lugnasad) et de Capella (Imbolc). Tout rapport fixe proposé avec les dates et les fêtes du calendrier actuel ne peut donc être que tout à fait approximatif, compte tenu du déplacement de la voûte céleste par rapport à l'Antiquité.

Bibl. : Gaspani et Cernuti 1997 ; Laurent 1990 ; Le Roux et Guyonvarc'h 1995 ; Mac-Neill 1962.

FEURS (dép. Loire, France). Agglomération centrale de la cité des Ségusiaves à l'époque romaine (Forum Segusiavorum), le site de Feurs a livré d'abondants vestiges d'une occupation antérieure à la conquête. Il semble avoir été occupé depuis le IIIe s. av. J.-C., et l'habitat, exploré sous le forum de la ville gallo-romaine, paraît occupé sans interruption jusqu'à sa construction. Les fosses de types variés, fossés et autres structures, ont livré un abondant matériel céramique, notamment de très beaux vases peints, à décor géométrique ou figuré de motifs zoomorphes, et une poterie estampée tardive qui se rattache, aussi bien par le choix des estampilles que par leur disposition, à des modèles traditionnels plus anciens d'Europe centrale ; la série de fibules illustre bien une évolution qui couvre la totalité du IIe s. av. J.-C., depuis les formes évoluées, à long ressort, de fibules du schéma dit La Tène II, jusqu'aux fibules du type de Nauheim et à ses variantes, ainsi qu'aux formes plus tardives du Ier s. av. J.-C. Des trouvailles monétaires (statères d'or attribués aux Éduens, petites monnaies d'argent, potins) figurent également dans le matériel recueilli. Par la richesse d'un matériel bien documenté et bien étudié, le site de Feurs constitue actuellement une référence fondamentale pour la chronologie des matériaux des IIe et Ier s. av. J.-C. en Gaule.

Bibl. : *Archéologie de la France* 1989 ; Vaginay et Guichard 1988.

FIAD (Somogy, Hongrie). On y a découvert un torque en bronze à trois cabochons rapportés (à l'origine probablement de verre rouge ou de corail, aujourd'hui disparus) de type rhénan, important témoin des déplacements de population vers la cuvette karpatique vers le début du IIIe s. av. J.-C.

Musée : Budapest.

Bibl. : Müller 1989 ; Szabó 1992.

FIANA. Les Fiana de la tradition irlandaise étaient un groupe de guerriers, une sorte de confrérie militaire, conduite par Finn, qui évoluait en marge des communautés tribales. Quelque peu mercenaires, ils pouvaient louer leurs services, mais consacraient une part de leur temps à la chasse et à des activités intellectuelles telles que la poésie. L'admission dans le rang des Fiana était soumise à de sévères conditions et il fallait passer une sorte d'examen initiatique d'entrée qui mettait à l'épreuve les qualités physiques, morales et intellectuelles du candidat. Les Fiana constituent incontestablement un excellent modèle pour les confréries guerrières dont on suppose l'existence chez les Celtes continentaux des IVe et IIIe s. av. J.-C.

Bibl. : MacCana 1983 ; Nagy 1983.

Fibule. La fibule, sorte d'épingle de sûreté utilisée pour fixer les plis du vêtement ou le fermer, est un des objets de parure les plus fréquents chez les Celtes hallstattiens et laténiens. Elle était portée aussi bien par les femmes que par les hommes (en moins grand nombre et il s'agit généralement d'exemplaires de taille supérieure à celle des fibules féminines). Ses variations de forme et de dimension répondent aux variations de la mode vestimentaire et aux usages locaux. Les fibules constituent donc une catégorie particulièrement importante pour l'établissement des chronologies et l'étude des usages vestimentaires. C'est en fait le type d'objet qui a été depuis le XIXe s., le plus utilisé pour établir des datations. D'une manière générale, la phase initiale de la culture laténienne correspond à une augmentation très sensible de la taille des fibules et à l'adoption d'un nouveau type de ressort, caractéristique de la fibule laténienne : le ressort unilatéral ou rapporté (c'est ce qu'on appelle quelquefois le ressort à arbalète) est remplacé alors par un ressort bilatéral qui est obtenu à partir d'un fil qui prolonge directement l'arc de la fibule (le ressort rapporté continua cependant à être utilisé pour les exemplaires très élaborés fondus à cire perdue et l'on connaît aussi un certain nombre de fibules laténiennes où l'épingle est simplement fixée sur un axe).

Les principales catégories de fibules de la phase initiale sont les fibules figurées (zoomorphes, anthropomorphes ou « à masques », c'est-à-dire avec une association d'éléments figurés qui comporte des masques humains ; voir KYŠICE, MANĚTÍN-HRÁDEK, NOVÁ HUŤ, OSTHEIM, PORT-À-BIN-

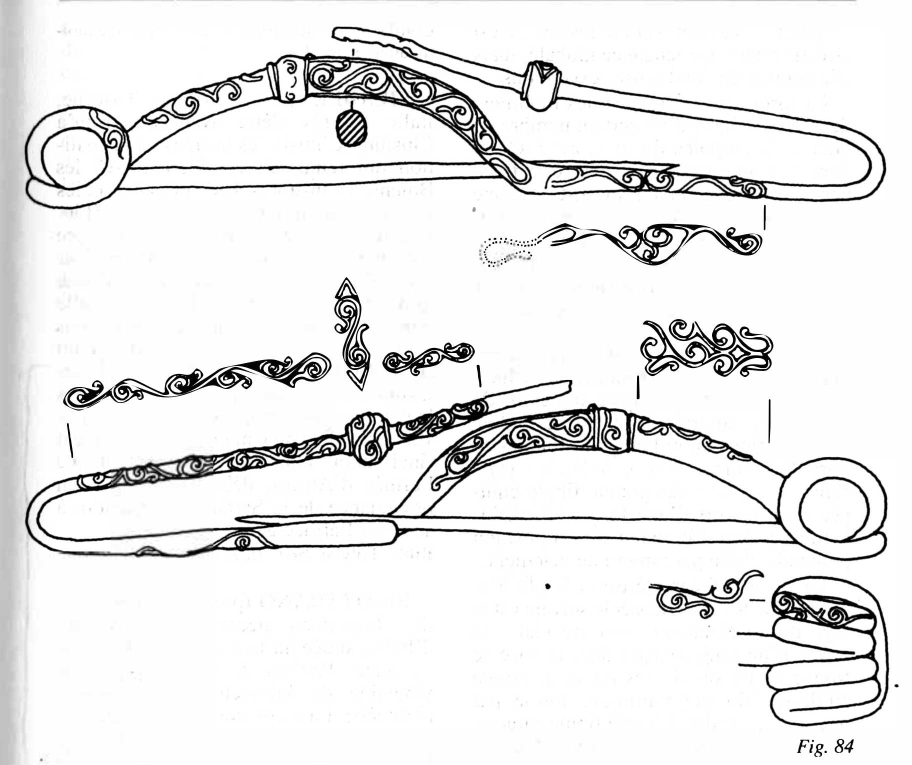


Fig. 84

SON), les fibules appartenant au type dit de La Certosa et des fibules en fil, au pied replié vers l'arc, généralement sans décor ou avec un très simple décor géométrique ; certaines fibules présentent dès cette époque des éléments rapportés d'une autre matière (ambre ou corail).

Les fibules du IVe s. av. J.-C. appartiennent pour l'essentiel à deux grandes familles : les fibules au pied muni d'une perle et à l'arc généralement décoré d'estampages ou de décors géométriques (types dits pré-Duchcov et Duchcov) ; les fibules dont le pied de forme discoïdale porte un cabochon, généralement en corail ou en verre rouge (types dits pré-Münsingen et Münsingen) ; c'est sur ce genre de fibules que se concentrent les décors les plus élaborés, le plus souvent des compositions de nature végétale.

Des variantes de ces fibules à pied libre, qui exagèrent alors souvent certains caractères, persistent jusqu'au deuxième quart du IIIe s. av. J.-C. : il s'agit des fibules au gros pied globulaire, des variantes tardives de fibules du type Münsingen avec un grand cabochon composite de corail et un long ressort, de fibules qui sont au contraire d'une taille nettement inférieure à celle des exemplaires du siècle précédent.

La principale nouveauté est cependant l'apparition, dès la troisième décennie du IIIe s. av. J.-C., du schéma de fibule dit La Tène II, où le pied est fixé par son extrémité sur la partie supérieure de l'arc. La vogue de ces fibules éliminera définitivement, vers le milieu du siècle, les fibules à pied libre. On assiste alors également à l'augmentation très sensible du nombre d'exemplaires façonnés en fer, parmi lesquels figurent des œuvres d'une remarquable finesse (voir CONFLANS-SUR-SEINE). On considère généralement que l'évolution conduit à un déplacement progressif

du point de fixation vers le ressort ; c'est effectivement une tendance globale, mais elle connaît de nombreuses exceptions.

La forme qui caractérise les mobiliers de la phase finale d'un certain nombre de grandes nécropoles du IIIe s. av. J.-C., et dont la vogue principale peut être fixée vers le tout début du IIe s. av. J.-C., est une grande fibule en bronze, proportionnellement longue et basse, qui est connue sous le nom de type de Mötschwil. Les fibules de schéma La Tène II continueront leur évolution jusque vers le milieu du Ier s. av. J.-C. (et même la période gallo-romaine précoce), avec de petits exemplaires très arqués en bronze, où la fixation du pied s'effectue juste au-dessus du ressort ; au contraire, une forme tardive caractéristique du milieu gallo-romain du nord de l'Italie, le « type de Pavie » (*tipo Pavese*), est une très grande fibule équipée d'un ressort d'une longueur inhabituelle qui devait la maintenir en position perpendiculaire par rapport au vêtement.

La fibule qui caractérise la fin du IIe s. av. J.-C. et le début du siècle suivant est le type dit de Nauheim : son arc plat a la forme d'un long triangle dont la base se trouve au-dessus du ressort et la pointe au-dessus du porte-ardillon, formé par une sorte de cadre. C'est la fibule caractéristique de l'apogée des oppida celtiques.

Cette énumération succincte des principaux types de fibules laténiennes et des tendances de leur évolution laisse évidemment de côté un grand nombre de types définis et utilisés par les spécialistes dans leurs travaux. Leurs noms se réfèrent soit à un site, soit à l'inventeur de leur classement typologique, soit encore à une particularité de leur fabrication.

Ill. : voir BACKWORTH, CHEVAL, CONFLANS-SUR-SEINE, CERTOSA (LA), DOMPIERRE-LES-TILLEULS, DONJA DOLINA, DUCHCOV, GALATES, HALLSTATT, KYŠICE, MANĚTÍN, MARZABOTTO, MÉNFŐCSANAK, MÜNSINGEN fibule de type, NOVÁ HUT, OBERWITTIGHAUSEN, OSTHEIM, PANENSKÝ TÝNEC, PARSBERG, PORT-À-BINSON, VÍCEMILICE.

Bibl. : Binding 1993 ; Feugère 1985 ; Gebhart 1991 ; Guillaumet 1996 ; Hull et Hawkes 1987 ; Krämer 1996b ; Kruta 1971, 1973a, 1989 ; Megaw 1982.

Fig. 84 : Fibule de schéma dit La Tène II, en fer finement ouvragé avec motifs de rinceaux, de Conflans*, France (long. 17 cm) ; seconde moitié du IIIe s. av. J.-C.

FIESOLE (prov. Florence, Toscane, Italie). Après s'être avancées jusqu'à Clusium (Chiusi), les troupes de la coalition qui réunissait en 225 av. J.-C. les Boïens, les Insubres, les Taurisques et les Gésates transalpins se replièrent sur Fiesole et y livrèrent bataille à l'armée romaine d'Étrurie qui s'était lancée à leur poursuite. Les Romains subirent une grave défaite et auraient laissé six mille morts sur le terrain. L'arrivée des légions de L. Emilius, stationnées à Ariminum (Rimini), provoqua cependant le repli des Gaulois, suivis par l'armée romaine, vers la côte tyrrhénienne, probablement à travers les monts du Chianti. L'engagement final aura lieu à Télamon, lorsque l'armée d'Atilius, débarquée à Pise en provenance de la Sardaigne, rejoindra à son tour l'armée gauloise.

Bibl. : Polybe, *Hist.*, II, 25-26.

FILOTTRANO (prov. d'Ancône, Italie). Importante nécropole des Sénons d'Italie, située au lieu-dit « Ripabianca » de Santa Paolina di Filottrano, à une vingtaine de kilomètres au sud-ouest d'Ancône. La vingtaine de tombes découvertes et fouillées avant la Première Guerre mondiale se distingue par la richesse de certaines d'entre elles et par la présence, exceptionnelle dans la région, de deux œuvres très représentatives de l'art laténien du IVe s. av. J.-C. La première est le torque à tampons toriques en or massif de la très riche tombe féminine n° 2 (elle contenait d'autres parures en or — un collier, une bague ainsi que des perles et pendeloques diverses —, neuf vases en bronze, les pieds en bronze d'un trépied, un vase en argent, la garniture en bronze d'un tonnelet de bois, une douzaine de céramiques parmi lesquelles figurent des vases attiques du « Peintre de Filottrano », les pions et les dés d'un jeu et quelques autres objets).

Considéré jadis à cause de son décor et de la date tardive qui était attribuée à la sépulture comme une dérivation du torque analogue de Waldalgesheim, le torque de Filottrano apparaît aujourd'hui, suite au rehaussement de la chronologie,

comme une des œuvres les plus anciennes du type de décor végétal continu qui caractérise le IVe s. av. J.-C. (l'activité du « Peintre de Filottrano » est aujourd'hui située peu avant le milieu du IVe s. av. J.-C. et, la céramique représentant un élément du mobilier certainement plus récent que les parures personnelles, la fabrication du torque peut être placée dans le deuxième quart du siècle). Quant au lien qui était censé l'unir au torque de Waldalgesheim, il s'est révélé beaucoup moins évident et étroit qu'on le croyait il y a encore une dizaine d'années.

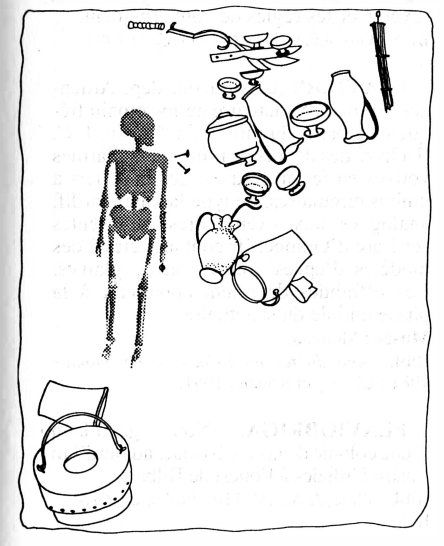


Fig. 85

Les mêmes considérations peuvent être appliquées à la deuxième œuvre majeure d'art celtique découverte à Filottrano : le fourreau d'épée à plaque de droit ornée au repoussé d'une chaîne de palmettes flanquées de rinceaux, que la magistrale interprétation de l'artiste a transformé en une évocation allusive de visages humains qui restent foncièrement des motifs végétaux ; c'est la plus ancienne tentative de métamorphose plastique connue à ce jour. On peut en effet considérer que malgré l'absence d'un mobilier significatif dans la tombe qui contenait l'objet (tombe n° 22, avec une pointe de lance et deux anneaux de suspension en fer), la date de l'exemplaire comparable de Moscano di Fabriano, le contexte général de la nécropole et le fait que les objets d'art laténien ne semblent figurer que dans la phase initiale des nécropoles sénones permettent de fixer pour le fourreau une date de fabrication très proche de celle du torque.

Parmi les autres tombes de la nécropole se distinguent notamment la riche tombe féminine n° 13, datable également de la fin de la première moitié du IVe s. av. J.-C., ainsi que les tombes plus récentes n° 9 (femme parée d'un collier et de deux bagues d'or), n° 10 (guerrier avec casque en fer et épée laténienne) et n° 12 (guerrier avec casque en bronze et épée laténienne dans un fourreau de fer), qui contenaient également un riche assortiment de vases en bronze et autres objets de prestige.

Musée : Ancône.

Bibl. : Baumgärtel 1937 ; *Celtes* 1991 ; Kruta 1981, 1992a ; Landolfi 1982, 1987.

Fig. 85 : Plan schématique de la très riche sépulture féminine n° 13 de Santa Paolina di Filottrano, Ancône, datable vers la fin du deuxième quart du IVe s. av. J.-C.

FINIKE (Turquie). Lieu de la découverte d'un bracelet en bronze à oves creux décorés en relief, dont le type et la facture indiquent l'origine dans les ateliers d'Europe centrale, probablement de Bohême ou de Moravie. Malheureusement, on ne sait rien sur le contexte de cette découverte importante, un des témoignages les plus précieux dont nous disposions sur l'origine des Galates d'Asie Mineure.

Bibl. : Schaaff 1972.

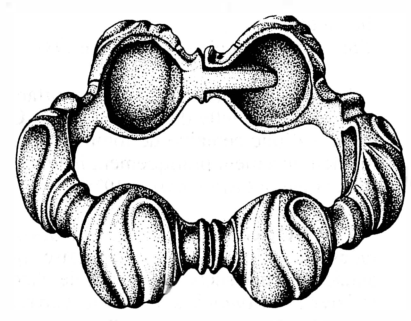


Fig. 86

Fig. 86 : Bracelet en bronze à oves creux décorés de Finike (diam. env. 8 cm) ; fin du premier quart du IIIe s. av. J.-C.

FINN, ou Fionn (litt. « le Blanc »). Finn mac Cumhaill, père d'Oisín (Ossian), est le personnage central du cycle ossianique, considéré généralement comme plus récent que le cycle d'Ulster dont le héros central est CúChulainn. Il est le chef des Fiana.
Bibl. : MacCana 1983.

FINSTERLOHR (c. Creglingen, Bade-Wurtemberg, Allemagne). Oppidum situé sur un plateau de forme trapézoïdale, défendu sur son périmètre par un rempart, double sur le côté le plus accessible (ouest). Une porte, bien conservée, dans l'angle nord-ouest, présente la disposition à ailes rentrantes (*Zangentor*). Son exploration, en 1929, a révélé un parement de blocs appareillés avec des poteaux verticaux à 2 m d'intervalle. Les fouilles conduites en 1973 sur le rempart principal révélèrent trois phases de construction : le premier rempart avait les parements extérieur et intérieur en madriers maintenus par des poteaux verticaux, avec l'espace intérieur remblayé de terre ; le deuxième était également construit sans pierre, avec une armature de poutres horizontales (une sorte de *murus gallicus* sans pierre) et des parements qui étaient peut-être réalisés en briques crues ; le troisième était du type dit *Pfostenschlitzmauer*, avec des poteaux verticaux encastrés dans le parement et reliés à la masse du rempart par des poutres horizontales disposées perpendiculairement ; un glacis avait été aménagé sur la face interne.
Bibl. : *Kelten in Baden-Württemberg* 1981.

FINTĬNELE (Roumanie). Importante nécropole birituelle du IVe-IIIe s. av. J.-C., de près d'une centaine de tombes, restée malheureusement pratiquement inédite.
Bibl. : *Celts in Central Europe* 1975.

FÎR BOLG, ou Fîr Bholg. Une des six races de la mythologie irlandaise qui auraient occupé successivement l'île. Selon le *Livre des Conquêtes*, ils seraient arrivés les quatrièmes, après les Nemed, dont ils seraient des descendants venus de Grèce, et auraient précédé les Tuatha Dé Danann qui les affrontèrent et les vainquirent à la première bataille de Mag Tuired (voir ces noms). Leur nom a été quelquefois mis en relation avec celui des Belges, mais ce rapprochement apparaît peu convaincant. Ils ne contribuèrent pas, comme ce fut le cas de leurs prédécesseurs, à la création du paysage de l'île, mais la tradition leur attribue la division de l'Irlande en cinq provinces : Ulster, Leinster, Munster et Connaught, qui correspondent aux quatre points cardinaux, et Meath, la province qui entoure le centre de l'île fixé à Uisnech. Ils auraient introduit également la royauté et ses règles de gouvernement.
Bibl. : Guyonvarc'h 1980 ; MacCana 1983.

FLAVIERS (c. Mouzon, dép. Ardennes, France). Sanctuaire gallo-romain fréquenté à partir du milieu du Ier s. av. J.-C. Il a livré des dépôts de miniatures d'armes votives en fer où figurent des boucliers à umbos circulaires, de type laténien tardif, analogues aux exemplaires représentés sur l'arc d'Orange. Ils sont associés à des modèles d'épées courtes ou de glaives. Ces offrandes devraient appartenir à la phase initiale du sanctuaire.
Musée : Mouzon.
Bibl. : *Âge du fer en France septentrionale* 1981 ; Charpy et Roualet 1991.

FLAVIOBRIGA. Nom gallo-latin d'une colonie de la côte basque, aujourd'hui Castro Urdiales à l'ouest de Bilbao.
Bibl. : Pline, *H.N.*, IV, 110 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 6.

FOMOIRE, ou Fomhoire. Peuple démoniaque, innombrable et monstrueux, qui combattit et tenta de subjuguer les races mythiques successives qui peuplèrent l'Irlande. Les Fomoire réussirent à imposer leur domination au peuple de Nemed, après la mort de son roi Nemed. Le tribut que ce peuple devait verser aux Fomoire à la fête de Samain était constitué par les deux tiers de son blé, de son lait et de ses enfants. Désespéré, le peuple de Nemed attaqua la forteresse des Fomoire, située sur une île, mais seul l'équipage d'un navire, trente hommes, survécut à l'entreprise. Il se divisa alors en deux : les uns seraient partis pour la

Grèce (voir FÎR BOLG), les autres vers le nord. La seconde bataille de Mag Tuired opposa les Fomoire aux Tuatha Dé Danann.
Bibl. : Guyonvarc'h 1980 ; MacCana 1983.

Forces. Cet instrument, utilisé encore récemment pour la tonte des moutons, apparaît à partir du IVe s. av. J.-C. dans certains mobiliers funéraires de guerriers ; il en constituera un élément courant au siècle suivant. Il est vraisemblable que sa présence relève, comme c'est le cas pour le rasoir qui figure également dans ces mobiliers, d'une utilisation pour les soins corporels par le défunt (chevelure, barbe, moustache), plutôt que de l'évocation symbolique de l'activité de tonte des animaux.

Forge. L'activité des forgerons celtiques est connue surtout par leurs produits, moins par leur outillage, et presque pas pour ce qui concerne les lieux de travail, difficiles à identifier. Un cas exceptionnel est fourni par un des bâtiments identifiés sur l'oppidum de České Lhotice en Bohême grâce à des scories de forge.
Bibl. : Pleiner 1982, 1993.
Fig. 87 : Outils en fer de forgeron provenant de Manching (1), Biberg (2), Dűrrnberg (3-5) : pinces, marteaux, pointeau, coin (même échelle, long. des pinces à gauche 31 cm) ; début du Ier s. av. J.-C.

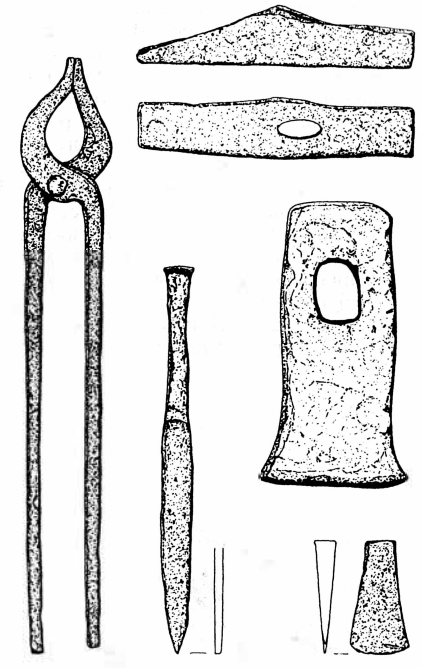


Fig. 87

FÖRKER LAAS RIEGEL (Carinthie, Autriche). Découverte en 1989, par des fouilleurs clandestins, d'un important dépôt d'armes, acheté par le musée de Mayence et connu d'abord sous la provenance « Gailtal ». L'identification du lieu — un puits à offrandes situé au pied d'un éperon fortifié — et la révision des conditions de la trouvaille ont permis de trouver quelques objets supplémentaires qui appartiennent au même dépôt votif d'armes de fer composé de : neuf casques, huit épées avec fourreaux décorés, une épée sans fourreau, une chaîne de suspension de ceinturon à deux éléments, un umbo de bouclier, des fragments d'orles appartenant à au moins trois boucliers, cinq pointes de lance, six pointes à très longue douille appartenant à des javelots de type pilum. Très homogène, cet ensemble d'armes peut être daté vers le milieu du IIIe s. av. J.-C.
Bibl. : *Keltische Jahrtausend* 1993 ; *Keltische Waffen* 1990.

FORMIN (Slovénie). Importante nécropole fouillée en 1935-1939, avec des sépultures à incinération appartenant principalement à la deuxième moitié du IIIe s. av. J.-C. et au début du siècle suivant. Parmi les armes, nombreuses, figurent plusieurs fourreaux d'épée décorés.
Musées : Maribor, Ptuj.
Bibl. : *Kelti v Sloveniji* 1966 ; *Praistorija jugoslavenskih zemalja V* 1987 ; Szabó et Petres 1992.

Fortification. Les techniques de construction employées par les Celtes des périodes hallstattienne et laténienne puisaient dans une longue tradition de l'utilisation du bois et de la terre, associés quelquefois à la pierre pour les parements. Les remparts

connus du VIe s. av. J.-C. mettent ainsi en œuvre des techniques d'armature du corps du rempart par des caissons ou des poutres horizontales (voir ZÁVIST) qui étaient un héritage de l'âge du bronze. Ces armatures étaient reliées aux poutres verticales qui consolidaient le parement. Le site de la Heuneburg a révélé un type de fortification exceptionnel, dû à l'intervention ponctuelle de quelqu'un qui était parfaitement au courant des techniques de construction employées en Grande-Grèce : un mur de briques crues élevé sur un socle de pierres sèches et agrémenté de bastions quadrangulaires. Il fut toutefois remplacé ensuite par un rempart de type traditionnel.

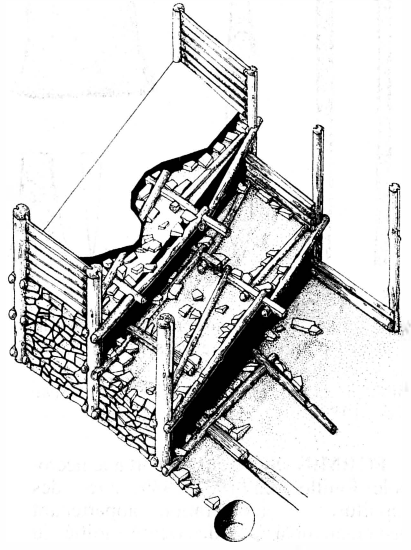


Fig. 88

Les portes à ailes rentrantes et les dispositifs analogues destinés à obliger l'assaillant à exposer son flanc droit, découvert, aux traits des défenseurs connaissent également des antécédents et furent employés dans les forteresses hallstattiennes. Il ne semble donc pas nécessaire d'attribuer leur origine à l'emprunt de modèles méditerranéens. La conception des fortifications celtiques et les techniques mises en œuvre pour leur construction étaient parfaitement adaptées aux ressources et aux traditions artisanales des régions concernées où elles avaient été élaborées et mises à l'épreuve pendant de longs siècles. Les Celtes étaient suffisamment inventifs pour les adapter aux contraintes imposées par l'évolution des techniques militaires sans chercher de modèles extérieurs.

Les fortifications des oppida s'insèrent parfaitement dans cette tradition, notamment les remparts avec une armature intérieure reliée à des poteaux verticaux encastrés dans le parement (c'est le *Pfostenschlitzmauer* et ses différentes variantes dont la plus connue est le type dit Preist). Le *murus gallicus* décrit par César est une tentative d'amélioration de la résistance de l'ensemble, grâce aux grilles d'armature superposées que la fixation par des fiches de fer devait rendre plus solides et plus résistantes. Le remplacement de remparts de ce type par la formule traditionnelle (voir MANCHING) montre que la formule devait présenter quelques problèmes. C'est également la conclusion que l'on peut tirer des formules hybrides adoptées pour les remparts, relativement récents, de certains oppida suisses (voir BÂLE, BERNE). Le dernier type de fortification fut la simple levée de terre, probablement surmontée à l'origine d'une palissade, précédée d'un large fossé à fond plat, connue sous le nom de type Fécamp ou « mur belge ». On attribue généralement son apparition au développement de l'usage de la fronde.

Ill. : voir HEUNEBURG, MANCHING.

Fig. 88 : Reconstruction des fortifications principales de la forteresse de Závist en Bohême ; le rempart est du type *Pfostenschlitzmauer*, avec des poutres verticales encastrées dans le parement et reliées à l'armature intérieure du corps du rempart (épaisseur du rempart env. 7 m, haut. env. 4 m) ; deuxième moitié du Ve s. av. J.-C.

FORUM GALLORUM. Nom d'une localité des environs de Modène, attestée après la conquête romaine et localisée généralement à proximité de l'actuelle ville de Castelfranco Emilia.

Fosterage. Pratique attestée anciennement en Irlande : elle consistait à confier l'éducation des fils à un personnage extérieur à la famille, de préférence un

homme de haut rang, jusqu'à l'entrée dans la classe d'âge des adultes (qui correspondait à la remise des armes). Cette forme d'adoption temporaire était régie par une législation spécifique et faisait l'objet d'un contrat. Un passage de César témoigne indirectement d'un usage semblable sur le continent : « Dans les autres usages de la vie, la principale différence qui les sépare des autres peuples, c'est que leurs enfants, avant qu'ils ne soient en âge de porter les armes, n'ont pas le droit de se présenter devant eux en public, et c'est pour eux chose déshonorante qu'un fils encore enfant prenne place dans un lieu public sous les yeux de son père » (*G. des Gaul.*, VI, 18).

Bibl. : Green 1995 ; MacCana 1983.

Four. Connus depuis le néolithique, les fours étaient déjà, à l'âge du fer, le fruit d'une longue évolution. Ils étaient employés non seulement pour la cuisson des aliments, mais aussi pour différentes activités artisanales : la métallurgie, la cuisson de la céramique (une partie de la production commune était probablement cuite pendant longtemps dans un foyer ouvert ou couvert à la manière d'une meule). Le nombre de fours documentés par les fouilles n'est toutefois pas très élevé et la majorité des cas connus appartient à la période oppidale de la culture laténienne. C'est peut-être la conséquence de la nature des matériaux employés et des températures de cuisson qui étaient pratiquées. Les fours de potier de cette période correspondent visiblement à une production très spécialisée, où l'adoption de fours bien construits et utilisés manifestement pendant un temps assez long va de pair avec l'introduction du tour à rotation rapide pour le façonnage des poteries fines dont la cuisson nécessitait un bon contrôle de la température et de l'accès de l'air. Voir BRATISLAVA, BRČEKOLY, GOMOLAVA, SOPRON.

Fourreau. Pièce indispensable de l'équipement des guerriers celtiques laténiens, le fourreau métallique fut élaboré dès l'époque hallstattienne où les exemplaires de ce type sont toutefois nettement plus rares que les fourreaux en matières organiques (cuir — des fragments décorés d'une gaine de couteau en cuir du ve s. av. J.-C. furent découverts à Léglise, en Belgique — et bois), qui ne possédaient que quelques garnitures métalliques, le plus souvent la bouterolle (voir ce mot), dont la forme semble répondre à des exigences qui sont autant ornementales (et dans certains cas symboliques) que fonctionnelles. Les problèmes que posait la solidité de l'assemblage des différents éléments, eux-mêmes généralement façonnés dans des matériaux différents (plaque de droit et de revers, bouterolle et pièce de suspension pour les modèles les plus élaborés), ne furent toutefois résolus de manière satisfaisante qu'au ve s. av. J.-C., par la mise au point du fourreau laténien, fabriqué intégralement en métal. L'évolution de l'armement marnien de cette période, depuis les formes jogassiennes et transitoires jusqu'aux formes pleinement laténiennes, illustre particulièrement bien ce processus. On assiste également alors à la mise en évidence de la charge magique que possédait la gaine où se cachait l'arme meurtrière : la plaque de droit du fourreau (exceptionnellement aussi quelquefois la plaque de revers ; voir CERNON-SUR-COOLE) devient l'endroit où s'affiche un décor emblématique dont le contenu peut être explicite (c'est le cas pour la version initiale de la paire de dragons ou de la lyre zoomorphe) ou masqué par une présentation ésotérique (c'est le cas des variantes tardives des motifs emblématiques évoqués). Le début du IIe s. av. J.-C. marque la fin de cette ostentation de signes sur les fourreaux. C'est aussi une période de transformation profonde de la société celtique où la place du guerrier n'est plus la même qu'auparavant.

Ill. : voir ARMEMENT, ART, BOUTEROLLE, CASALECCHIO DI RENO, COSTUME, DVOROVI KOD BIJELJINE, IRLANDE, NEGOTIN, POTYPUSZTA, RIVES.

Bibl. : De Navarro 1972 ; Frey 1978-1979 ; Ginoux 1994, 1995 ; Lejars 1994 ; Rapin 1990 ; Szabó et Petres 1992.

FRANCE. Le territoire de la France actuelle correspond à la quasi-totalité de la Gaule Transalpine qui fut incontestablement une des principales provinces de l'ancien monde celtique. Les racines de son peuplement par les Celtes doivent

remonter pour la majeure partie de son étendue à des temps très anciens, probablement à l'installation des derniers groupes indo-européens, située actuellement avec le plus de vraisemblance au IIIe millénaire av. J.-C. Les seules exceptions reconnues par rapport à cette situation seraient, d'une part l'aire entre les Pyrénées orientales et le cours de l'Hérault, habitée par des populations de souche ibérique jusqu'à l'arrivée des Volques, au IIIe s. av. J.-C., d'autre part la zone côtière de la Provence avec son arrière-pays, habitée par des populations de souche ligure, successivement celtisées (Celtoligures). Quant à la présence de populations de souche basque parmi les peuples aquitains du piémont nord-occidental des Pyrénées, elle est vraisemblable mais ne peut être actuellement distinguée à partir de la documentation archéologique.

Le phénomène des « princes » hallstattiens et de leurs sépultures à char reste actuellement concentré dans la partie nord-orientale du pays où se trouvent également les forteresses qui participaient au réseau d'échanges avec le monde méditerranéen, attestés notamment par les découvertes de céramiques grecques (voir AVARICUM, BRAGNY-SUR-SAÔNE, BRITZYBERG, CAMP DU CHÂTEAU, VIX). La fondation de Massalia (Marseille), vers 600 av. J.-C., a joué incontestablement un rôle très important dans la constitution de ces axes de trafic, avec le développement de la voie rhodanienne d'où partaient des routes vers la côte atlantique (voies de l'étain) ainsi que vers les territoires celtiques du haut Danube. Les influences du monde méditerranéen transmises par cet intermédiaire, et celles provenant d'Italie du Nord, par les passages alpins, qui furent alors nombreuses et intenses suscitèrent des échos locaux parmi lesquels se distinguent particulièrement au VIe s. av. J.-C. la céramique peinte du nord-est et la céramique estampée de l'Armorique.

La Gaule participa à la formation de la culture laténienne par deux foyers principaux distincts : l'un correspond à l'aire du faciès marnien, au nord-est, l'autre à l'aire armoricaine à l'ouest. Le premier de ces foyers était bien intégré dans le réseau de contacts qui reliaient entre eux les groupes laténiens centre-européens de la phase initiale, le deuxième semble présenter une évolution plus autonome, malgré des caractères communs évidents.

La tradition antique associait des peuples de Gaule connus du temps de César à l'expédition des Celtes Transalpins vers l'Italie. Elle aurait été réalisée sous la conduite des Bituriges du Centre dont le site principal, Avaricum (Bourges), a effectivement livré des vestiges qui montrent son importance au VIe-Ve s. av. J.-C. Il est certainement possible d'établir une relation entre l'invasion historique de l'Italie et le très net fléchissement démographique que l'on peut observer vers la fin du Ve s. av. J.-C. dans l'aire marnienne et les territoires avoisinants : le dense réseau des nécropoles est abandonné presque totalement, à l'exception de la région de Reims où les cimetières marniens continuent d'être utilisés. Une situation analogue peut être observée dans le sud de la Belgique et le nord de la France.

Le repeuplement progressif s'effectuera tout d'abord, vers la fin du IVe s. av. J.-C., à partir des territoires limitrophes ; un afflux important de groupes humains provenant des régions danubiennes peut être ensuite reconnu dans la première moitié du IIIe s. av. J.-C. Il concerne d'une part la partie septentrionale de la Gaule, où il semble être à l'origine de la mise en place des peuples dits belges, d'autre part le sud-ouest du pays, où s'installent alors les Volques. C'est probablement à cette époque que les Allobroges, les Volques et les Arvernes établirent, grâce à leur organisation militaire et aux contacts que leur procurait le mercenariat, alors florissant, des zones d'influence où ils pouvaient contrôler les groupes autochtones moins puissants. C'est dans ce contexte que doit être placée l'introduction en Gaule de la monnaie, attribuée quelquefois au monopole qui aurait été exercé par les Arvernes sur le commerce de l'étain (hégémonie ou empire arverne), mais due plus vraisemblablement, comme dans d'autres régions, aux conséquences du mercenariat.

La mise en place des peuples belges peut être particulièrement bien suivie en Champagne, grâce à l'apparition de nouvelles nécropoles dont les occupants por-

tent des parures jusqu'ici inconnues localement (anneaux de cheville) de formes spécifiques du milieu danubien (voir POGNY). En Picardie, le processus de mise en place des Bellovaques, Suessions, Atrébates et de leurs voisins correspond en particulier à la fondation de grands sanctuaires qui contiennent d'importants dépôts votifs d'armes, probablement des trophées de guerre ou des sanctuaires commémoratifs de faits d'armes (voir GOURNAY-SUR-ARONDE, RIBEMONT-SUR-ANCRE). Jusque-là raréfié, le peuplement retrouve alors une densité normale également en Île-de-France, où se réalise la formation des Parisii (voir RUNGIS, SAINT-MAUR-DES FOSSÉS).

Lors de sa traversée de la Gaule des Pyrénées aux Alpes, en 218 av. J.-C., Hannibal aura principalement affaire aux deux grands ensembles ethniques dominés par les Volques et les Allobroges. C'est également à ce propos qu'apparaît dans les textes la première mention d'une agglomération qualifiée de ville chez les Celtes de l'intérieur de la Gaule (le lieu est cependant impossible à identifier et l'information de seconde main). La formation du réseau d'oppida et de voies aménagées (voir CORNAUX) que César trouvera en Gaule doit cependant remonter au plus tard au milieu du IIe s. av. J.-C. et devrait être nettement antérieure à l'invasion des Cimbres et des Teutons, du moins si l'on en croit les propos du noble arverne Critognatos, rapportés par César (*G. des Gaul.* VII, 77, 12), qui évoque le rôle joué par les oppida dans la défense de la Gaule contre les envahisseurs germaniques. L'archéologie n'apporte pour l'instant que peu de clarté dans ce domaine, à part peut-être le cas des Arvernes, où un important habitat de plaine du IIIe-IIe s. av. J.-C. (Aulnat) semble avoir précédé la mise en place du réseau de sites fortifiés du territoire environnant. Un certain nombre d'oppida de Gaule apparaissent comme très tardifs, quelquefois même postérieurs à la conquête romaine (voir LEVROUX).

La création de la province romaine de Narbonnaise (125 av. J.-C.) n'eut probablement pas l'influence qu'on lui avait attribuée sur le développement d'un modèle urbain en Gaule. En effet, la naissance d'agglomérations de type urbain dans le Midi fut certainement bien antérieure à cet événement et due principalement à l'influence de Marseille. Quant à la formule de l'oppidum connue chez les Celtes de l'Europe intérieure, elle ne semble pas présenter de caractères attribuables à une influence de cette origine.

La situation de la Gaule au moment de l'intervention romaine, en 58 av. J.-C., est caractérisée par la forte pression qu'exercent alors depuis une dizaine d'années sur l'est de la Gaule les Germains d'Arioviste. La tentative repoussée d'émigration des Helvètes vers le sud-ouest de la Gaule et la victoire de l'armée romaine conduite par César sur Arioviste constituent le début d'une entreprise de conquête dont les péripéties sont décrites dans la *Guerre des Gaules*, un texte fondamental pour la connaissance du monde des cités celtiques du deuxième quart du Ier s. av. J.-C. La Gaule deviendra désormais une province romaine, mais l'organisation antérieure en cités sera conservée. Elle démontrera sa vitalité à l'époque mouvementée des invasions germaniques ; les chefs-lieux des cités prennent alors généralement leurs noms, perpétués ainsi jusqu'à nos jours : c'est ainsi que Lutèce devient Paris (Parisii), Lemonum Poitiers (Pictons), Samarobriva Amiens (Ambiani), Avaricum Bourges (Bituriges), etc.

• *Peuples celtiques connus par les textes* : voir ABRICANTUI, ADANATES, ALBICI, ALLOBROGES, AMBARRES, AMBIBARII, AMBIENS, AMBILIATI, AMBIVARETI, ANDES, ANTOBROGES, ARDYENS, ARVERNES, ATESUI, ATRÉBATES, AULERQUES, BAÏOCASSES, BELLOVAQUES, BIGERRIONES, BITURIGES, BLANNOVII, BOIATES, BOÏENS, CADURQUES, CALÈTES, CARNUTES, CATALAUNI, CATURIGES, CATUVELLAUNI, CAVARES, CÉNOMANS, CEUTRONES, COCOSATES, CORIOSOLITES, ÉDUENS, ÉLISYQUES, ÉLUSATES, ESUVII, GABALES, GARUNNI, GATES, GRAIOCÈLES, HELVIENS, ICONII, LÉMOVICES, LEUQUES, LEXOVIENS, LINGONS, MANDUBIENS, MÉDIOMATRICES, MEDULLI, MELDES, MORINS, NAMNÈTES, NANTUATES, NERVIENS, NITIOBROGES, OSISMES, PARISII, PETROCORIENS, PICTONS, PTIANII, REDONES, RÈMES, RUTÈNES, SALLUVII, SANTONS, SÉGUSIAVES, SÉNONS, SÉQUANES, SIBUZATES, SUESSIONS, TARBELLES, TARUSATES, TRIBOQUES, TRICASTINS, TRICORIENS, TRONS, UNELLES, VÉLIOCASSES, VELLAVES, VÉNÈTES, VIDUCASSES, VIROMANDUENS, VOCATES, VOCONCES, VOLQUES.

• *Toponymes antiques* : voir ADMAGETOBRIGA, AGEDINCUM, AGINNUM, ALÉSIA, ALTODUNUM, AMBOISE, ARAR, ARAURIS, ARAUSIO, ARDUENNA, ARELATE, ARGANTOMAGUS, ARGENTORATE, ATAX, AUGUSTODUNUM, AUGUSTODURON, AUGUSTONEMETON, AUTRICUM, AVARICUM, AXONA, BESANÇON, BIBRACTE, BIBRAX, BRATUSPANTIUM, BRIGANTION, BURDIGALA, CABELLION, CABILLONUM, CAESARODUNON, CAESAROMAGUS, CENABUM, CEVENNA, CORBILO, DECETIA, DIVODURUM, DRUENTIA, DUBIS, DURANIUS, DUROCORTORUM, EBUROBRIGA, EBURODUNUM, EBUROMAGUS, ELAVER, GAESORIACUS, GARUNNA, GORGOBINA, ISARA, IURA, KABAION, LEMONUM, LIGER, LUGDUNUM, LUTÈCE, MATISCO, MATRONA, MEDIOLANUM, METLOSEDUM, NEMETOCENNA, NEMOSSUS, NOVIODUNUM, PORTUS ITIUS, SABIS, SAMARA, SAMAROBRIVA, SEQUANA, TOLOSA, UXELLODUNUM, UXISAMA, VAROS, VASIO, VELLAUNODUNUM, VIENNA, VIRODUNUM, VOSEGOS.

• *Sites et découvertes archéologiques* : voir ACYROMANCE, AGRIS, AIGNAY-LE-DUC, ALÉRIA, ALLONNES, ALLONVILLE, AMEL-SUR-L'ÉTANG, AMFREVILLE-SOUS-LES-MONTS, AMPLEPUIS, ANTRAN, APPENWIHR, APREMONT, ASNIÈRES-SUR-SEINE, ATTICHY, AUBERIVE, AULNAT, AULNAY-AUX-PLANCHES, AURE, AURILLAC, AUVERS-SUR-OISE, AVIZE, AZÉ, BAR-SUR-AUBE, BARBEREY-SAINT-SULPICE, BARBUISE, BARON-SUR-ODON, BASSE-YUTZ, BEINE, BELAN-SUR-OURCE, BERGÈRES-LÈS-VERTUS, BERRU, BÉTHENIVILLE, BÉTHENY, BOBIGNY, BOÉ, BONO, BOUQUEVAL, BOURANTON, BOURAY, BOUY, BRAGNY-SUR-SAÔNE, BRESSEY-SUR-TILLE, BREUVERY, BROMEILLES, BUCY-LE-LONG, BUSSY-LE-CHÂTEAU, BUSSY-LETRÉE, CHÂLONS camp de, CAUREL, CELLES, CERNAY-LES REIMS, CERNON-SUR-COOLE, CHALON-SUR-SAÔNE, CHAMALIÈRES, CHARME (LA), CHÂTENAY-MACHERON, CHÂTILLON-SUR-INDRE, CHOUILLY, CIRY-SALSOGNE, CIVAUX, CIVRAY-DE-TOURAINE, COLIGNY, CONFLANS-SUR-SEINE, CORROY, COURTESOULT, COURTISOLS, CUPERLY, DOMPIERRE-LES-TILLEULS, DORMANS, ÉCURY-LE-REPOS, ÉCURY-SUR-COOLE, ENSÉRUNE, ENSISHEIM, ENTREMONT, ÉPIAIS-RHUS, ESTISSAC, ÉTOGES, ÉTRECHY, EUFFIGNEIX, FAYE-L'ABBESSE, FÈRE-CHAMPENOISE, FEURS, FLAVIERS, GORGE-MEILLET (LA), GOURGANÇON, GOURNAY-SUR-ARONDE, GRANDES-LOGES (LES), GRAVON, HAGUENAU, HAUVINÉ, KÉLOUER PLOUHINEC, KÉRALIO, KERMARIA, KERNAVE ST, KERNEVEZ, KERVADEL, LARINA, LARZAC, LASGRAÏSSES, LÉOGNAN, LOISY-SUR-MARNE, LYON-VAISE-GORGE DE LOUP, MAILLERAYE-SUR-SEINE (LA), MAILLY-LE-CAMP, MANRE, MARSON, MAZEROLLES, MÉNIL-ANNELLE, MIREBEAU-SUR-BÈZE, MONTAGNAC, MONTÉPREUX, MORINS, MOTTE-SAINT-VALENTIN (LA), NEUVY-EN-SULLIAS, ORANGE, OULCHY-LA-VILLE, PAILLARD, PERNANT, PIERRE-MORAINS, PLOUËR-SUR-RANCE, POGNY, POISEUL-LA-VILLE, PORT-À-BINSON, PROSNES, PRUNAY, QUIMPER, RIBEMONT-SUR-ANCRE, RIVIÈRE-DRUGEON (LA), ROANNE, RUNGIS, SAINT-BENOÎT-SUR-SEINE, SAINTE-GENEVIÈVE-DES-BOIS, SAINTE-ANNE-EN-TRÉGASTEL, SAINTE-COLOMBE, SAINT-GERMAINMONT, SAINT-JEAN-SUR-TOURBE, SAINT-JEAN-TROLIMON, SAINT-LOUIS, SAINT-MAUR-DES-FOSSÉS, SAINT-POL-DE-LÉON, SAULCES-CHAMPENOISES, SEMIDE, SEPT-SAULX, SOGNY-AUX-MOULINS, SOMME-BIONNE, SOMMESSOUS, SOMME-TOURBE, SOULAC-SUR-MER, SUIPPES, TARTIGNY, TAYAC, TRÉBRY, VERT-LA-GRAVELLE, VILLARDS-D'HÉRIA, VILLE-SUR-RETOURNE, VILLENEUVE-D'ASCQ, VILLENEUVE-AU-CHÂTELOT (LA), VILLENEUVE-RENNEVILLE, VILLESENEUX, VIX, VOREPPE, VRIGNY, YVIGNAC.

• *Sites fortifiés et oppida* : voir AGEN, ALÉSIA, ALET, ALISE-SAINTE-REINE, AMBOISE, AUTRICUM, BESANÇON, BRITZYBERG, CAMP D'ARTUS, CAMP D'ATTILA, CAMP DE CÉSAR, CAMP DE CORNOUIN, CAMP DE LA SÉGOURIE, CAMP DU CASTELLIER, CAMP DU CHÂTEAU, CASTEL-COZ, CASTEL-MEUR, CAUDEBEC-EN-CAUX, CHÂTEAU-PORCIEN, CHÂTELLIER (LE), CITÉ D'AFFRIQUE, CITÉ-DE-LIMES, DUROCORTORUM, EBUROBRIGA, ESSALOIS, ÉTRUN, ÉTRUN-SUR-ESCAUT, FÉCAMP, GERGOVIE, LEVROUX, MEDIOLANUM, NAGES, PÈGUE (LE), PENNES-MIRABEAU, POMMIERS, ROQUEPERTUSE, SAINT-DÉSIR, SAINTE-ODILE, SUIPPES, UXELLODUNUM, VARISCOURT, VIEUX-LAON, VIEUX-REIMS, VILLENEUVE-SAINT-GERMAIN, VILLENEUVE-SUR-YONNE, VIX.

Ill. : voir AGRIS, AMFREVILLE-SOUS-LES-MONTS, ARMEMENT, ART, AULNAT, AUVERS-SUR-OISE, BERRU, BIBRACTE, BOUQUEVAL, BOUTEROLLE, CERNUNNOS, CONFLANS-SUR-SEINE, CRUCHE, DOMPIERRE-LES-TILLEULS, ENSEIGNE, EN-TREMONT, ESUS, FIBULE, GORGE-MEILLET (LA), LITAVICCOS, LUTÈCE, MAILLY-LE-CAMP, MÉTAMORPHOSE PLASTIQUE, PASTILLAGE, POGNY, PORT-À-BINSON, POTERIE, RIVES, SANGLIER, SAULCES-CHAMPENOISES, SOMME-BIONNE, SOULAC-SUR-MER, SYNTHÈSE GRAPHIQUE, TARVOS TRIGARANOS, TORQUE, VERGOBRETOS.

Musées : Aix-en-Provence, Belfort, Bibracte, Bordeaux, Chalon-sur-Saône, Châlons-en-Champagne, Châtillon-sur-Seine, Colmar, Compiègne, Dijon, Ensérune, Épernay, Grenoble, Langres, Marseille, Nîmes, Penmarc'h, Poitiers, Pontarlier, Quimper, Rennes, Rouen, Saint-Germain-en-Laye, Sens, Strasbourg, Toulouse, Troyes.

Bibl. : *Âge du fer dans le Jura* 1992 ; *Archéologie de la France* 1989 ; Boudet 1987, 1992, 1993a ; Bretz-Mahler 1971 ; *Celtes* 1991 ; *Celtes au III*[e] *s. av. J.-C.* 1993 ; *Celtes en Belgique et dans le nord de la France* 1984 ; *Celtes en France du nord et en Belgique* 1990 ; *Celtes*

dans le Jura 1991 ; *Celtes en Normandie* 1990 ; Charpy 1993 ; Charpy et Roualet 1991 ; Cunliffe 1993 ; Debal 1974 ; *Europe celtique...* 1995 ; *Fastes des Celtes* 1995 ; *Geschichte und Kultur der Kelten* 1986 ; Giot 1979 ; Green 1995 ; Hatt et Roualet 1977 ; *Keltische Oppida* 1971 ; Kruta 1985 ; Py 1993 ; *Rites funéraires en Gaule du Nord* 1998 ; Roman 1997.

FRANCFORT-ESCHERSHEIM (Hesse, Allemagne). Les fouilles qui y ont été entreprises ont mis au jour des matériaux provenant d'une nécropole datable du IVe s. av. J.-C. parmi lesquels figurent notamment des exemplaires de fibules en bronze de type Münsingen richement décorées, de très belle facture.
Ill. : voir MÜNSINGEN fibule de type.
Musée : Francfort.
Bibl. : Kruta 1976/1977.

FRANZHAUSEN (Basse-Autriche). Grande nécropole de la région de Sankt Pölten, avec environ deux cents sépultures appartenant à l'époque tardo-hallstattienne et laténienne ancienne (Ve s. av. J.-C.), explorée à partir de 1985. L'utilisation continue confirme les racines anciennes du peuplement celtique de la région. Particulièrement remarquable, la tombe de guerrier n° 295, avec un bouclier exceptionnel à umbo en fer dont la forme peut être reconstituée à partir des traces observées lors de la fouille. Les matériaux publiés sont caractéristiques du faciès centre-oriental de la phase laténienne initiale : épées, coutelas à tranchant unique du type *Hiebmesser*, fibules proprement laténiennes et fibules du type de La Certosa, poteries à décor estampé.
Bibl. : Neugebauer 1990.

Frappe des monnaies. Les monnaies celtiques étaient frappées à partir de deux coins gravés le plus souvent dans une pièce cylindrique de bronze, plus rarement de fer : le coin de droit (coin dormant), fixé dans un billot, était généralement plus large que le coin mobile du revers, tenu dans la main et frappé par un marteau. C'est ce qui explique le caractère incomplet de la plupart des images de droit des monnaies celtiques, plus particulièrement en Gaule. En effet, le flan sur lequel étaient imprimées en relief les images gravées en creux sur les coins était très fréquemment nettement plus petit que l'image gravée dans le coin dormant. La position variable du flan sur ce coin donnait ainsi des images toujours incomplètes. Le seul moyen de restituer aujourd'hui l'image gravée originairement dans le coin de droit est donc l'assemblage de frappes complémentaires issues du même coin (voir SYNTHÈSE GRAPHIQUE). Les découvertes de coins monétaires restent assez rares : on en connaît de Staré Hradisko, du mont Vully, d'Avenches et de quelques autres sites (voir MONNAIE).

L'usure inégale des coins — le coin mobile, plus fragile, se fendait plus facilement — conduisait au remplacement plus fréquent du coin de revers ou à l'usage simultané de plusieurs coins ; plusieurs revers peuvent donc être associés au même coin de droit. Les liens que l'on peut ainsi établir entre les différents coins qui ont été utilisés pour la même émission permettent non seulement d'établir dans certains cas l'ordre de leur emploi, mais aussi d'évaluer le volume de ces émissions, à partir d'une estimation du nombre de pièces qui avaient pu être frappées par un coin avant son remplacement. Les chiffres obtenus ainsi pour les drachmes padanes sont impressionnants, de l'ordre de centaines de milliers.
Bibl. : Arslan 1986 ; Colbert de Beaulieu 1973 ; Čižmář 1995a ; Duval P.-M. 1987.

FRASNES-LEZ-BUISSENAL (Hainaut, Belgique). Lieu d'un dépôt à caractère probablement votif, découvert fortuitement en 1864. Il était constitué par une cinquantaine de monnaies d'or (il n'en reste aujourd'hui que neuf, toutes sont des statères des Ambiens), et deux torques tubulaires du même métal. Les deux torques ferment par un manchon en forme de tampons. L'un d'eux est plus petit, lisse, l'autre présente un très intéressant décor obtenu au repoussé, exceptionnel sur ce type de torque : une tête de bélier vue de face, flanquée de deux lunules (des feuilles ?), est encadrée d'une paire d'esses disposées en lyre, dont les volutes inférieures se confondent avec celles d'une autre paire d'esses analogues qui enferment un motif triangulaire ; de part et d'autre sont disposés des griffons tournés vers l'extérieur. La valeur symbolique de cette



Fig. 89

composition, où l'on retrouve des thèmes traditionnels de l'iconographie celtique, est évidente. L'ensemble peut être daté du IIe s. av. J.-C.
Musée : New York.
Bibl. : *Celtes en France du nord et en Belgique* 1990.
Fig. 89 : Développement du décor réalisé au repoussé près des tampons du torque tubulaire en or trouvé à Frasnes-lez-Buissenal : la tête de bélier, figurée entre deux esses, surmonte un motif triangulaire pris entre des d'esses tronquées (probablement l'Arbre de Vie), qui est flanqué d'une paire de monstres (« dragons ») au bec de rapace (haut réelle de la composition 8,5 cm) ; début du Ier s. av. J.-C.

FREINBERG (Haute-Autriche). Oppidum situé dans la vallée du Danube près de Linz, sur la rive droite, face à l'oppidum du Gründberg qui se trouve sur l'autre rive. Le rôle de ces deux oppida était probablement d'assurer le contrôle de la vallée à l'endroit stratégique où débouchait la voie qui conduisait vers la Bohême et joignait le cours supérieur de la Vltava (voir TŘÍSOV).
Bibl. : Urban 1994.

G

GABALES (lat. *Gabali*). Peuple gaulois client des Arvernes, installé dans l'actuel département de la Lozère. Ils attaquèrent la Narbonnaise au début de l'année 52 av. J.-C., sous la conduite du Cadurque Luctérios, avec les Rutènes et les Nitiobroges. Ensuite, pendant l'été, suivant les instructions de Vercingétorix, ils envahirent le territoire des Helviens. Leur contingent à l'armée de la coalition gauloise est intégré dans les trente-cinq mille hommes fournis par les Arvernes.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 7, 64, 75 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 2 ; Pline, *H.N.*, IV, 109 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 7.

GABRÉTA, forêt. Voir **HERCYNIENNE**, forêt.

GAESORIACUS. Nom donné à partir de Claude au port des Morins mentionné par César sous le nom Portus Itius, devenu à partir du IIIe s. apr. J.-C. Bononia, aujourd'hui Boulogne-sur-Mer.
Bibl. : Pomponius Mela, *Chor.*, III, 2 ; Pline, *H.N.*, IV, 102 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 9.

Gaesum. Mot latin d'origine celtique qui désignait un type particulier de javelot. Voir GÉSATES.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, III, 4, 1.

GAGGERS (Bavière, Allemagne). Lieu de la découverte, en 1751, d'un trésor de monnaies, avec les fragments d'un chaudron qui les contenait peut-être à l'origine. Il était constitué par des statères d'or du type *Regenbogenschüsselchen* (voir ce mot), à tête d'oiseau au droit et torques au revers, analogues aux émissions qui figurent dans le dépôt d'Irsching. D'après les descriptions de la découverte, il contenait aussi des quarts de statères, en quantité inconnue. Sur les mille trois cents à mille quatre cents pièces qui furent découvertes (entre 10 et 11 kg d'or), seulement une trentaine parvint au Münzkabinett de Munich. Le reste fut fondu ou dispersé.
Musée : Munich.
Bibl. : Kellner 1990.

GAILTAL.
Voir **FÖRKER LAAS RIEGEL**.

GAISATORIX, ou Gésatorix (gr. *Γαιζατοριος* ou *Γεζατοριος* ; peut-être « roi des Gésates »). 1. Un des princes des Galates en 182 av. J.-C., mentionné avec Karsignatos.
Bibl. : Polybe, *Hist.*, XXIV, 8.

2. Nom d'un petit souverain de Paphlagonie (ancienne région côtière de la mer Noire) de souche galate, resté attaché à l'un des territoires qui se trouvaient à la limite de la Bithynie. On ne dispose d'aucune indication précise sur ce personnage.
Bibl. : Strabon, *Géogr.*, XII, 3.

GAISORIX, ou Caesorix. Un des chefs des Cimbres, avec Lugios, Boiorix

et Claodicos, fait prisonnier à la bataille de Verceil en 101 av. J.-C.
Bibl. : Orose, *Hist.*, V, 16.

GAJIĆ (ancien nom hongrois : Hercegmárok, Croatie). Lieu de l'ancienne découverte isolée d'un torque en or à la riche ornementation en relief sur la totalité de la tige ainsi que les tampons. Le type de décor est très proche de celui de certains torques de Fenouillet, mais ne semble pas avoir été produit dans le même atelier. Il est cependant intéressant que la zone où se trouve Gajić ait été probablement occupée par des Volques (voir VOLCAE PALUDES), comme la région toulousaine. Le torque de Gajić peut être daté du IIIe s. av. J.-C., plutôt vers son milieu que vers sa fin.
Musée : Budapest.
Bibl. : Szabó 1971a, 1992.

GALATES (gr. *Γαλαται*). 1. Nom générique donné à partir du début du IIIe s. av. J.-C. par les auteurs grecs aux Celtes avec lesquels ils entrent alors en contact direct, sans distinction d'origine ou de localisation géographique. C'est l'équivalent du latin *Galli*, utilisé dès le début du IVe s. av. J.-C., du moins si l'on se réfère à l'épithète *de Galleis*, associée au premier triomphe de Camille (385 av. J.-C.) dans les fastes capitolins. Les premières mentions du nom des Galates sont attribuées à des auteurs du IVe s. av. J.-C. (Timée), mais la première utilisation sûre peut être actuellement attribuée au poète Callimaque qui évoque « les Galates, race en délire » dans son *Hymne à Délos*, composé vers l'an 275 av. J.-C.

2. L'usage moderne réserve le nom de Galates aux groupes celtiques qui passèrent en 278 av. J.-C. en Asie Mineure et s'installèrent quelque temps plus tard sur les hauts plateaux d'Anatolie dans la région qui sera désormais appelée Galatie. Les Galates d'Asie Mineure formaient la Communauté des Galates (gr. *Koinon Galaton*, lat. *Commune Galatarum*), composée de trois peuples : les Tectosages dont la ville principale était Ancyre (aujourd'hui Ankara), les Tolistobogiens, avec Pessinonte et Gordion, ainsi qu'une ville nommée Tolistotoca, et les Trocmes avec Tavion et la ville au nom bien celtique d'Eccobriga. Chacun de ces peuples était composé de quatre communautés (probablement l'équivalent du *pagus*, mentionné plus tard chez les Celtes occidentaux). Ces trois tétrarchies avaient chacune à leur tête un propre tétrarque, avec un juge (*dikastès*) et un chef d'armée (*stratophylax*) subordonné à celui-ci, ainsi que deux sous-chefs d'armée (*hypostratophylax*). Le conseil (*boulé*) assistant les douze tétrarques se composait de trois cents hommes qui tenaient assemblée dans le lieu appelé Drunementon. Ces réunions étaient conduites par un notable nommé *galatarchès*. Le système se transforma progressivement et aboutit avec Déiotaros à une monarchie de type tardo-hellénistique.

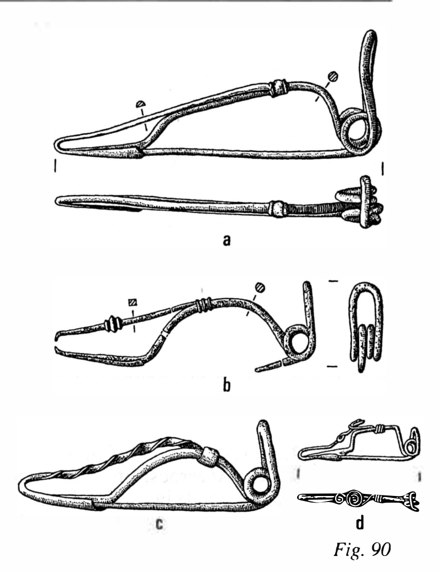


Fig. 90

Les Galates frappèrent des monnaies inspirées des émissions de Tarse et de Bactriane.

• Voir également ADIATORIX, ADOBOGIONA, AIOIORIX, ALBIORIX, AMYTOS, APATURIOS, ATEPORIX, BITOITOS, BLESAMIOS, BROGITAROS, COMBOLOMAROS, GAISATORIX, GAULOTOS, KASTOR, ORGIAGON, TOLISTOAGI.
• *Toponymes* : BLUKION, DRUNEMENTON, ECCOBRIGA.
Bibl. : Strabon, *Géogr.*, XII, 5.
Anderson 1899 ; Bittel 1942, 1976 ; Müller-Karpe A. 1988 ; Nachtergael 1977 ; Polenz 1978 ; Schaaff 1972 ; Stähelin 1907.

Fig. 90 : Fibules de type laténien de Galatie (actuelle Turquie) en bronze (a, c-d) et en fer (b) : a. Ankara, b. Boğazköy, c. Kuşsaray, d. Káyseri (long. 4,5-12 cm) ; IIIe -Ier s. av. J.-C.

GALATIE (lat. Galatia, gr. *Γαλατια*). Comme celui des Galates, le nom de Galatie qui en dérive ne fut pas employé dans l'Antiquité pour une seule région bien déterminée. On l'a appliqué aussi bien à la Gaule, cisalpine et transalpine, qu'à la partie de l'Asie Mineure où s'étaient installés les Celtes de la Grande Expédition qui formaient la Communauté des Galates. Le nom de Galatie appliqué à l'ensemble des trois tétrarchies est attesté pour la première fois dans le traité de paix entre Eumène II et Pharnace Ier, en 179 av. J.-C. (Polybe, *Hist.*, XXIV, 15). L'emploi du terme de Gallo-Grèce, d'origine latine, est attesté la première fois pour ce territoire chez Cicéron (*De har. resp.*, 28) et sera couramment utilisé par les auteurs latins jusque vers le milieu du Ier s. av. J.-C. Les auteurs, en commençant par Pline (*H.N.*, V, 146) et l'usage administratif latin, privilégieront ensuite le nom de *Galatia*, de souche grecque, pour la province d'Asie et celui de *Gallia* pour les provinces d'Occident. Considérée ainsi, la Galatie correspond à la région traversée par les cours supérieurs de l'Halys et du Sangarios, limitrophe du royaume du Pont au nord, de la Bithynie à l'ouest, du royaume de Pergame au sud et de la Cappadoce à l'est. La Galatie devint en 25 av. J.-C. une province romaine.
Bibl. : Anderson 1899.

GALATOS. Roi des Boïens cisalpins en 238 av. J.-C., avec Atis. Les deux rois furent tués lors du soulèvement d'une partie, apparemment majoritaire, de leurs concitoyens, consécutif à l'appel qu'ils avaient adressé à des Transalpins et à la venue de ces derniers en Italie.
Bibl. : Polybe, *Hist.*, II, 21.

GALBA. Roi des Suessions en 57 av. J.-C.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, II, 4, 13.

GALIŠ-LOVAČKA. (Ukraine). Habitat des environs de Mukačevo qui a livré un grand nombre d'objets métalliques laténiens, principalement des outils ou ustensiles, mais aussi des armes (épée à poignée anthropomorphe). Les formes les plus anciennes pourraient remonter au IIIe s. av. J.-C. et les plus récentes ne pas dépasser le siècle suivant.
Musée : Užgorod.
Bibl. : *Celtes* 1991.

GALLI (pluriel de *Gallos* ou *Gallus*, « Gaulois »). Nom donné par les Romains aux Celtes cisalpins et transalpins. C'est apparemment l'équivalent exact du *Galatai* grec. Il aurait été utilisé dès le début du IVe s. av. J.-C., du moins si l'on peut croire à l'authenticité et à l'ancienneté de l'épithète de *Galleis*, associée dans les fastes capitolins au premier triomphe de Camille (385 av. J.-C.) et aux victoires successives. Les homonymies et homographies avec le nom commun *gallus* (coq domestique) et *Gallus*, dérivé peut-être du hittite, qui était le nom de prêtres émasculés de Cybèle et d'un fleuve de l'ancienne Bithynie en Asie Mineure, sont tout à fait fortuites. Comme les auteurs grecs, les écrivains latins ne semblent pas avoir fait de différence entre la forme *Galli* et le nom de *Celtae*, apparemment plus ancien. Ils les utilisent comme synonymes et soulignent même quelquefois leur équivalence. Ainsi, selon César, ceux que les Romains appellent Gaulois se reconnaîtraient eux-mêmes sous le nom de Celtes. L'extension des Celtes ou Gaulois ne coïncide pas chez lui avec la définition de la Gaule (*Gallia*), un territoire délimité par l'Océan, les Pyrénées, les Cévennes et le Rhin, habité également par les Belges et les Aquitains, des peuples qui se différencieraient entre eux aussi bien par la langue que par les coutumes et les lois. Définie ainsi, la Gaule réunit la Celtique, la Belgique et l'Aquitaine, auxquelles vient s'ajouter la *Provincia*, la Narbonnaise occupée par Rome déjà depuis 125 av. J.-C.

GALLIA. Voir GAULE et GALLI.

GALLIZENAE. Selon une information qui remonterait à Artémidore (125-27 av. J.-C.), il existerait du côté de l'île de Bretagne une île sur laquelle se dérouleraient, en l'honneur de déesses assimilées

à Déméter et Coré, des cérémonies religieuses pareilles à celles qui sont célébrées à Samothrace (Strabon, *Géogr.*, IV, 4, 6). Pomponius Mela parle de vierges nommées *Gallizenae* et donne à l'île « située dans la mer de Bretagne face au littoral des Osismes » le nom de Sena (*Chor.*, II, 48). Il s'agirait donc de l'île de Sein.

Gallois. Adjectif français qui est appliqué à la langue, la littérature et la culture du pays de Galles. L'adjectif anglais équivalent est *welsh* (supposé dérivé de la même souche que le nom des Volques). Les Gallois se qualifient eux-mêmes de Kymry (« compatriotes »).

Gallo-romain. Adjectif employé le plus souvent pour la période et la culture de la Gaule après la conquête romaine, jusqu'à la fin de l'Empire. On l'emploie d'une manière un peu différente en Italie du Nord, où ce même adjectif est appliqué quelquefois au faciès romain de la Transpadane encore fortement marqué par la culture laténienne, donc essentiellement au IIe s. av. J.-C. et au début du siècle suivant.

GARGORIX. Roi mythique des Curetes du sud-ouest de la péninsule Ibérique (probablement les Cynètes d'Hérodote).
Bibl. : Justin, *Hist. phil.*, XLIV, 4.

GARLASCO (prov. de Pavie, Italie). Importante nécropole de la Lomellina (région entre le Tessin et le Sesia, à l'ouest de Pavie), située dans l'aire d'influence insubre occupée précédemment par la culture de Golasecca. Fouillée en 1967, la nécropole de « Madonna delle Bozzole » a livré trente-cinq sépultures à incinération qui semblent couvrir le IIIe s. av. J.-C. et le début du siècle suivant. L'analyse de la poterie a montré l'importance jouée par la tradition de la culture de Golasecca, les influences laténiennes provenant du milieu insubre qui exerçait un pouvoir hégémonique sur la région, ainsi que les contacts avec le milieu ligure du sud. Les matériaux métalliques comportent des pièces d'armement laténien caractéristiques, parmi lesquelles figurent des fourreaux décorés.
Bibl. : Arslan 1995.

GARTON SLACK (East Yorkshire, Grande-Bretagne). Cimetière à enclos de la culture d'Arras, situé à environ un kilomètre à l'est du cimetière analogue de Wetwang Slack. Les diverses fouilles conduites sur le site ont conduit notamment à la découverte d'une sépulture à char entourée d'un fossé quadrangulaire. Parmi les matériaux recueillis sur le site figurent des fibules, des épingles, des perles de verre et un miroir en fer.
Bibl. : Stead 1979.

GARTON STATION (East Yorkshire, Grande-Bretagne). Cimetière à enclos, circulaires et quadrangulaires, de la culture d'Arras, découvert en 1984 par photographie aérienne à quelques kilomètres au sud-ouest de Garton Slack et exploré dans les années suivantes. Parmi les sépultures figure une tombe à char (n° 6) entourée d'un fossé quadrangulaire, ainsi que trois sépultures d'hommes accompagnés de multiples pointes de javelines et dans un cas également d'une longue épée.
Bibl. : Stead 1991b.

GARUNNA. Ancien nom de la Garonne.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 1, 7 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 1.

GARUNNI. Petit peuple d'Aquitaine à l'époque de César, soumis lors de la campagne de 56 av. J.-C.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, III, 27.

GATES. Petit peuple d'Aquitaine à l'époque de César, soumis lors de la campagne de 56 av. J.-C.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, III, 27.

GAULE. La Gaule est le territoire habité par les Gaulois. Les anciens distinguaient la Gaule transalpine de la Gaule d'Italie nommée également *Gallia Citerior* (César, *G. des Gaul.*, I, 24, 2, 54, 3, II, 1, 1, 2, 1, V, 1, 5, 2, 1, VIII, 23, 3, 54, 3), *Gallia Cisalpina* (*ibid.*, VI, 1, 2), *Gallia Togata* (*ibid.*, VIII, 24, 3, 52, 1-2), parce que ses habitants avaient reçu à cette époque la citoyenneté romaine et pouvaient donc porter la toge ; elle

s'étendait vers la fin de l'époque républicaine, antérieurement à la réforme d'Auguste, jusqu'à Ancône. La province de Narbonnaise est nommée *Gallia Provincia* (*ibid.*, I, 19, 3, 28, 4, 35, 4, 44, 7, 53, 6, III, 20, 2, VII, 77, 16), *Ulterior Provincia* (*ibid.*, I, 7, 1-2, 10, 3, II, 2, 1), *Gallia Transalpina* (*ibid.*, VII, 1, 2, 6, 1). La *Gallia Comata* (« chevelue ») est le nom utilisé ultérieurement pour désigner la partie de la Gaule transalpine extérieure à la Narbonnaise (Pline, *H.N.*, IV, 105), qui est qualifiée de *Bracata* (« vêtue de braies »), par opposition à la *Togata* cisalpine (Pline, *H.N.*, III, 31).

Gaulois. L'adjectif est employé aujourd'hui, à la différence de l'Antiquité où il était synonyme de « celtique », pour désigner tout ce qui est propre à la Gaule, plutôt transalpine que cisalpine. Appliqué à la langue, il désigne la variété de celtique attestée par les inscriptions gallo-grecques et gallo-latines de la Gaule transalpine. Son utilisation pour distinguer en Cisalpine une langue qualifiée de celtique — celle des inscriptions en alphabet étrusque des VIe et Ve s. av. J.-C. — d'une langue qui aurait été introduite par les envahisseurs transalpins du début du IVe s. av. J.-C. — ce serait la langue des inscriptions rédigées à l'aide du même alphabet étrusque, mais postérieures à cette date — paraît très discutable du point de vue historique, compte tenu de la continuité entre le peuplement des Celtes de Golasecca et leurs descendants, les Insubres historiques dont l'aire a fourni la quasi-totalité de ces inscriptions. La faiblesse de la documentation disponible ne paraît pas permettre de soutenir une distinction dont les conséquences conduiraient inévitablement à une modification essentielle du cadre historique.

GAULOIS. Le choc direct des Galates (*Galli*) contre le monde grec conduisit à l'introduction du thème du Gaulois comme figure emblématique de la Barbarie et des forces sauvages et indomptables qui menaçaient l'ordre civilisé, au même titre que les Titans, les Amazones et les Perses. Le succès du sujet, devenu dès le IIIe s. av. J.-C. l'instrument de propagande des souverains de Pergame, sera considérable. Le combat contre les Celtes ou Galates (voir CELTOMACHIE), représenté jusque sur les urnes funéraires, deviendra même l'expression emblématique du combat contre la mort. C'est dire que l'iconographie gauloise du monde hellénistique présente un caractère qui est plutôt symbolique que descriptif.

Bibl. : Andreae 1990 ; Bienkowski 1908, 1928 ; Künzl 1968, 1971 ; Wenning 1978 ; Özgan 1981 ; Palma 1981 ; Queyrel 1989 ; Traversari 1986 ; Mattei 1987 ; Zuffa 1956.

GAULOTOS, ou Gaudotos. Tétrarque des Tolistobogiens galates en 189 av. J.-C., avec Combolomaros, Eposognatos et Orgiagon.

Bibl. : Tite-Live, *Hist. rom.*, XXXVIII, 19.

GÁVA (Szabolcs-Szatmár-Bereg, Hongrie). Nécropole au lieu-dit « Katohalom », partiellement détruite, avec une demi-douzaine de tombes fouillées. Un intéressant fourreau décoré figure parmi les trouvailles. Les matériaux indiquent une datation au IIIe s. av. J.-C.

Musée : Níregyháza.

Bibl. : Szabó 1992 ; Szabó et Petres 1992.

GAZZO VERONESE (prov. Vérone, Italie). C'est le seul centre de la basse plaine de Vérone où est attestée une continuité d'occupation après l'invasion historique des Celtes au début du IVe s. av. J.-C. Son caractère culturel vénéto-atestin s'atténue à partir de cette époque sous l'effet d'une laténisation imputable probablement à l'influence des Cénomans limitrophes. Les matériaux laténiens (fibules d'argent) proviennent des nécropoles de Dosso del Pol et de Cassinate. Il s'agit de découvertes anciennes, sans contextes précis, qui peuvent être datées du IVe-IIIe s. av. J.-C.

Bibl. : Rizzetto 1978 ; Salzani 1976, 1984, 1985.

Geasa, ou *Geissi* (pluriel de *geis*). Sorte de tabou de la tradition irlandaise qui peut être aussi bien une interdiction qu'une obligation de se comporter d'une manière déterminée dans certaines conditions. Les *geasa* sont presque toujours individuels et peuvent être multiples pour la même personne. La transgression du

geis a des conséquences dramatiques pour celui qui lui est soumis, même s'il se trouve, suite à des circonstances particulières, dans l'obligation de respecter des *geasa* contradictoires. Le *geis* n'est pas une fatalité, c'est une imposition magique qu'il faut respecter, car elle relève d'une volonté divine. Seule sa transgression porte à conséquence.
Bibl. : Le Roux et Guyonvarc'h 1986 ; MacCana 1983.

GEIDUMNI. Petit peuple client ou *pagus* des Nerviens en 54 av. J.-C.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, V, 39.

GELLÉRT. Voir **BUDAPEST**.

GEMPENACH (fr. Champagny, canton de Fribourg, Suisse). Petite nécropole à inhumation d'une quinzaine de tombes, découverte et explorée en 1979. Deux ensembles féminins se distinguent particulièrement : la tombe n° 2 (six fibules de schéma La Tène II et une riche chaîne de ceinture) et la tombe n° 14 (jeune fille d'environ onze ans avec trois fibules La Tène II, un bracelet en verre bleu et deux bagues en bronze).
Bibl. : Kaenel et Favre 1983.

GENAINVILLE (dép. Val-d'Oise, France). Le site du sanctuaire gallo-romain des Vaux de La Celle a livré une vingtaine de tombes, à incinération ou à inhumation, appartenant à une grande nécropole ou plusieurs nécropoles successives qui s'échelonneraient de la période hallstattienne (VIIe-VIe s. av. J.-C.) à la pleine période laténienne (V^e^-début du IIIe s. av. J.-C. ?). Les poteries du Ve s. av. J.-C. semblent appartenir à un groupe périphérique du marnien ; les fibules, principalement en fer, appartiennent à des formes tardo-hallstattiennes et laténiennes.
Musée : Guiry-en-Vexin.
Bibl. : Mitard 1983.

GENAVA, ou Genua. Voir **GENÈVE**.

GÊNES (nom antique Genua, Ligurie, Italie). Le port et oppidum ligure a incontestablement joué un rôle très important dans les relations entre le monde celtique et la Méditerranée occidentale. On peut supposer qu'il a servi depuis le VIe s. av. J.-C. d'intermédiaire entre les cités maritimes de l'Étrurie, Massalia, peut-être les Carthaginois, et les peuples celtes et celto-ligures du nord-ouest de l'Italie. L'agrafe ibérique et le fragment de fourreau d'épée laténien, trouvés dans les fouilles de Gênes-San Silvestro dans une couche datée du dernier quart du IVe s. av. J.-C., sont probablement des témoins de l'existence en ce lieu d'un marché d'embauche de mercenaires de diverses origines, parmi lesquels devaient figurer des individus d'origine celtique ou celto-italique (voir ALÉRIA et AMEGLIA).
Bibl. : Milanese 1987.

GENÈVE (Suisse). Oppidum et port des Allobroges nommé par les sources antiques Genua ou Genava. Nous savons par César qu'un pont y franchissait le Rhône. Les fouilles récentes ont mis au jour les vestiges du port, installé sur la rive méridionale du Léman. L'agglomération se trouvait sur une colline voisine du Rhône et de l'Arve. Cette position privilégiée au croisement de voies d'eau et de terre d'une très grande importance (c'était un des lieux de passage obligé des voies vers l'Italie) explique l'installation de l'oppidum. Les fouilles ont fourni des matériaux qui illustrent deux phases de l'histoire du site. La première est un niveau qui pourrait correspondre à l'existence d'un lieu de culte : de nombreux os humains découpés suggèrent la pratique de sacrifices. Cette première phase est datée vers 130 av. J.-C. La deuxième phase est marquée par l'aménagement du port, doté d'un ponton de bois qui s'avançait de 30 m dans le lac, et d'autres installations. La dendrochronologie fournit les dates de 123 à 120 av. J.-C. pour le début de cet aménagement, réalisé donc peut-être à la suite de la conquête de la Narbonnaise. La grande statue en bois d'une divinité (hauteur conservée 3 m), qui a été découverte à cet endroit au XIXe s. et qui a été datée vers 80 av. J.-C., devait se dresser au-dessus des eaux pour assurer la protection du port et de ses activités.
Musée : Genève.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 6 *sq.*

Blondel 1925 ; Bonnet et coll. 1989 ; *Celtes* 1991.

GENICCIOLA (anciennement aussi Cenisola, prov. La Spezia, Italie). Nécropole à incinération du type ligure avec environ soixante-dix tombes « *a casetta* » (dans un coffre de pierre) explorée en 1870. Les matériaux comportent bon nombre d'objets laténiens ou d'inspiration laténienne, notamment de lourdes fibules d'argent de schéma dit La Tène II, ainsi que des formes apparentées au type de Nauheim et des variantes très tardives de fibules La Tène II. La chronologie des matériaux semble indiquer une utilisation de la nécropole qui correspond principalement au IIe s. av. J.-C. et au début du siècle suivant.

Musée : Parme.

Bibl. : Banti 1937 ; Montelius 1917.

GERGOVIE. Oppidum central des Arvernes, où résidait la famille de Vercingétorix, et théâtre de sa victoire sur l'armée de César, en 52 av. J.-C. La description qu'en donne César est assez succincte : « la place était sur une montagne fort haute et d'accès partout difficile » (*G. des Gaul.*, VII, 36). L'oppidum a été traditionnellement localisé sur le plateau de Merdogne qui domine d'environ 300 m le site de l'ancien lac de Sarlièves, à 6 km au sud de Clermont-Ferrand. La présence d'un rempart avec porte à l'extrémité ouest du plateau ainsi que les enceintes situées sous le versant sud, découvertes lors des fouilles conduites sur ordre de Napoléon III sur le lieu auquel la tradition locale associait le nom de Gergovie, et identifiées alors comme étant les deux camps de César, plaident en faveur de cette hypothèse. Toutefois, les fouilles successives sur le plateau n'ont révélé aucun indice d'une occupation antérieure à environ 30 av. J.-C. et la porte du rempart, édifiée en maçonnerie, semble avoir été construite à l'époque augustéenne. Cette absence de vestiges datables de l'époque de la bataille explique pourquoi on a cherché à proposer une autre localisation : le site des Côtes de Clermont, à environ 2 km au nord de Clermont-Ferrand et à 3 km d'Aulnat ; enfin, l'oppidum de Corent qui domine la rive gauche de l'Allier à 7 km au sud-est du plateau de Merdogne. Ces deux sites ont livré du matériel laténien, mais il n'existe actuellement aucun argument décisif pour trancher la question.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 4, 34, 36-38, 40-43, 45, 59 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 2 ; Tite-Live, *Epit.* 107 ; Florus, *Epit. Gest. Rom.*, I, 45.

Déchelette 1927 ; Collis 1984, 1984a ; Collis et coll. 1982 ; Eychard 1961 ; Goudineau 1990.

GERMAINS. Les Germains, voisins septentrionaux des Celtes, entrent dans l'Histoire avec la migration des Cimbres, un peuple du Jutland danois qui aurait été chassé de son pays par un raz-de-marée et qui, après avoir été refoulé par les Boïens, vers 120 av. J.-C., aurait écrasé une armée romaine près de Noréia, dans l'actuelle Carinthie, et, après être passé en Gaule, aurait finalement terminé ses pérégrinations sur le champ de bataille de Verceil, en 101 av. J.-C. Les Cimbres s'étaient alliés à des peuples de souche celtique, les Tigurins, un *pagus* des Helvètes, les Teutons, les Ambrons, et comprenaient dans leur coalition également des éléments d'origine boïenne (voir BOIORIX).

Le conflit suivant entre Celtes et Germains qui a été enregistré par les textes précède de peu la guerre des Gaules (vers 70 av. J.-C.) : les Germains habitaient alors de l'autre côté du Rhin, face aux Belges, avec lesquels « ils étaient continuellement en guerre » (César, *G. des Gaul.*, I, 1). Engagés comme mercenaires par les Arvernes et les Séquanes, contre les Éduens, ils auraient passé le Rhin au nombre de quinze mille hommes et ce nombre se serait accru par la suite jusqu'à atteindre (vers 60 av. J.-C.) cent vingt mille hommes. La coalition gauloise conduite par les Éduens aurait alors subi une sanglante défaite devant Admetobriga, et Arioviste, le roi des Germains, après avoir occupé un tiers du territoire des Séquanes, réclama un autre tiers pour installer un contingent de vingt-quatre mille Harudes venus de Germanie (*ibid.*, I, 31). Déclarés, malgré la requête des Éduens, amis du peuple romain en 59 av. J.-C., Arioviste et ses Germains

(Harudes, Marcomans, Triboques, Vangions, Némètes, Sédusiens, Suèves) seront cependant battus l'année suivante dans la plaine d'Alsace et les survivants à la bataille repasseront le Rhin voisin (*ibid.*, I, 51). C'est la fin de la pression germanique sur la Gaule, mais des mercenaires germaniques feront partie des troupes auxiliaires de César lors de la conquête du pays. La dernière tentative de recours aux Germains des Gaulois fut probablement celle des Trévires, en 53 av. J.-C. (*ibid.*, VI, 2).

La fermeture de l'espace gaulois a dû provoquer une pression accrue sur l'aire celtique d'Europe centrale. Elle contribua certainement à la chute successive des oppida du sud de l'Allemagne et à l'intégration des anciens pays celtiques dans un espace germanique. Un des derniers bastions celtiques, la Bohême, devint vers 9 av. J.-C. le refuge de Marbod et de ses Marcomans, après la défaite que lui avaient infligée les Romains.

Le voisinage entre des populations germaniques acquises précocement à la culture laténienne et les Celtes est illustré par la situation de la Bohême où des groupes considérés comme germaniques appartenaient probablement soit au peuplement indigène (voir groupe de PODMOKLY) soit à une immigration assez ancienne (Kobyly). Les contacts lointains qui existaient entre le monde celtique et le monde germanique depuis le IIIe s. av. J.-C. sont illustrés notamment par des trouvailles de l'actuel Danemark (voir BRÅ, GUNDESTRUP et HJORTSPRING).

GÉSATES. Nom donné aux mercenaires celtes d'origine transalpine, engagés par les Insubres et les Boïens, qui participèrent aux campagnes contre les Romains en 225 et 222 av. J.-C. Ils auraient été recrutés, du moins en partie, dans la vallée du Rhône.
Bibl. : Polybe, *Hist.*, II, 22 ; Plutarque, *Marcellus*, 3, 2.

GÉSATORIX. Voir GAISATORIX.

GETZERSDORF (Basse-Autriche). Petite nécropole d'une douzaine de sépultures à inhumation, datable du tout début du IIIe s. av. J.-C. Les mobiliers contiennent des bracelets à décor plastique provenant d'ateliers de Bohême ou de Moravie.
Musée : Vienne (Naturhistorisches Museum).
Bibl. : Nebehay 1993.

Giamonios. Septième mois de l'année celtique du calendrier de Coligny ; correspond approximativement au mois de mai du calendrier actuel. C'est le premier mois de la moitié claire de l'année. Il est précédé du mois *cutios* et suivi du mois *simivisonnos*. On situe généralement vers son début la fête de Belteine.
Bibl. : Duval P.-M. et Pinault 1986.

GIENGEN AN DEN BRENZ (Bade-Wurtemberg, Allemagne). Petite nécropole à incinération de treize tombes, dont neuf avec des armes : épées avec fourreaux (dont un avec la paire de dragons et un autre avec une ornementation sur le revers), chaîne de suspension, garniture de bouclier, lance avec talon, dont une pointe d'une longueur exceptionnelle de 75 cm ; ces tombes de guerriers, au mobilier très homogène, contiennent de deux à quatre fibules en fer et des vestiges fondus d'objets en bronze, verre et or. Les mobiliers féminins étaient riches, dans un cas récupéré du bûcher (reconnaissables : chaîne de ceinture, fibules en bronze, bague en or), dans les autres déposé intact (bracelet en verre, fibules en fer et en bronze). La tombe féminine la plus riche contenait une chaîne de ceinture en bronze, des bracelets et des anneaux de cheville à oves creux, dix-neuf fibules en bronze, un collier formé d'une chaînette en bronze et de trois perles d'ambre, une chaînette de fer et une petite monnaie d'or (diamètre 7 mm, poids 0,33 g), un vingt-quatrième de statère d'un type attesté à Manching. L'ensemble de la nécropole, très homogène, est datable du dernier quart du IIIe s. av. J.-C.
Bibl. : Biel 1974 ; *Kelten in Baden-Württemberg* 1981 ; Kruta 1982a.

GIUBIASCO. Voir TESSIN.

GLASINAC (Bosnie). Le complexe de nécropoles tumulaires des environs de Sarajevo, connu sous le nom de vallée de Glasinac et occupant la zone qui s'étend

au nord-est de la ville en direction de la vallée de la Drina et de Višegrad, comporte environ vingt mille tertres dont un millier furent explorés au XIX[e] s. et après la Seconde Guerre mondiale. Le début de ce faciès, attribué généralement à des populations de souche illyrienne et connu sous le nom de « culture de Glasinac », se situe au début de l'âge du bronze (le peuplement local est cependant plus ancien) et se prolonge, sans solution apparente de continuité, jusqu'à une phase marquée par de fortes influences laténiennes (Glasinac Vb) qui peut être datée du III[e] s. av. J.-C. Elle est attestée principalement par des mobiliers qui proviennent des tumuli de Rusanovići (à une dizaine de kilomètres à l'ouest de Rogatica, à peu près à mi-distance entre Sarajevo et Višegrad) : on y trouve des variantes tardives de fibules laténiennes à pied libre (formes à gros pied globulaire et apparentées) analogues à celles qui caractérisent la phase initiale des nécropoles scordisques de Belgrade-Karaburma ou Pećine et qui apparaissent également à Donja Dolina. Les autres objets de parure appartiennent à la tradition locale. Il s'agit donc probablement d'une influence culturelle plutôt que d'un apport ethnique.

Musée : Sarajevo.

Bibl. : Benac et Ćović 1957 ; *Praistorija jugoslavenskih zemalja V* 1987.

GLASTONBURY (Somerset, Grande-Bretagne). Les tourbières des environs de Glastonbury ont préservé les traces d'une fréquentation et d'une présence de l'homme qui couvrent plusieurs millénaires : des voies qui permettaient de traverser ces zones marécageuses (les plus anciennes ont été datées par l'analyse C^{14} vers 4000 av. J.-C.), mais aussi des habitats lacustres, dont font partie notamment les villages de l'âge du fer bien connus de Glastonbury et de Meare. Découvert en 1892, le premier de ces sites fut exploré de 1892 à 1898 et de 1904 à 1907, publié en deux volumes en 1911 et 1917.

La découverte de sols d'habitations de plan circulaire à foyer central (plus de quatre-vingts), de pieux en bois conservés, de boissellerie, de vannerie et d'un abondant matériel céramique donnèrent à cette fouille, d'une ampleur et d'une qualité remarquables pour l'époque, une célébrité bien méritée. Les études successives portant sur l'interprétation du site arrivent à des conclusions qui ne sont pas toujours convergentes. Selon les derniers résultats obtenus lors de fouilles récentes dans cette zone, la datation initiale, qui situait le début de l'habitat au III[e] s. av. J.-C., semblerait confirmée. Sa durée, assez longue si l'on considère les niveaux d'occupation observés lors de la fouille, serait de plus d'un siècle, mais il y aurait des indices d'occupations nettement plus récentes.

L'habitat est fondé sur une île artificielle élevée, formée de troncs horizontaux, entourée d'une palissade et reliée à la terre ferme à l'est par une voie de 45 m de long, soutenue par une double levée de terre et de graviers qui était maintenue en place par un coffrage de madriers (le dispositif pourrait avoir assuré également la fonction d'embarcadère). Sur la plateforme, regroupées autour d'espaces vides, s'élevaient les habitations dont le sol d'argile était apporté de la terre ferme, et qui avaient des parois verticales de clayonnage soutenues par des poteaux, avec une large entrée, et un foyer central. Le diamètre des habitations varie entre 5,5 et 8 m. Des indices observés lors de la fouille plaideraient en faveur du plan rectangulaire des maisons de la phase initiale de l'habitat. Les habitants du lieu exploitaient apparemment les ressources multiples de la zone aquatique qui les entourait et entretenaient des contacts, souvent à longue distance, avec les régions environnantes.

Ill. : voir BOISSELLERIE, SCIE

Musée : Londres (British Museum).

Bibl. : Bulleid et Gray 1911, 1917 ; Coles 1986.

GLAUBERG (Hesse, Allemagne). Forteresse du V[e] s. av. J.-C. défendue par un rempart de pierres sèches et connue par des trouvailles anciennes hors contexte. Lors de l'exploration du site en 1995, un imposant monument funéraire fut découvert à proximité. Il est délimité par un grand fossé circulaire qui ouvre, sur un côté, sur une longue voie d'accès rectiligne elle-même bordée par des fossés. On y a trouvé deux sépultures laténiennes de type « princier », datables de

la deuxième moitié du ve s. av. J.-C., avec de riches parures en or, notamment des torques, des vases en bronze importés et des cruches à vin à éléments figurés de facture laténienne, des armes. La grande statue en pierre d'un personnage debout (grandeur nature), coiffé de la double feuille de gui, vêtu d'une cuirasse et armé d'un bouclier à umbo naviforme longitudinal a été découverte en 1996 sur le site. Datable de la même époque, elle pourrait avoir été installée à l'origine dans l'aire funéraire. On aurait découvert depuis les fragments d'une deuxième statue en pierre analogue.

Ill. : voir SPHINX.

Bibl. : Frey et Herrmann 1997 ; *Keltenfürsten vom Glauberg* 1996.

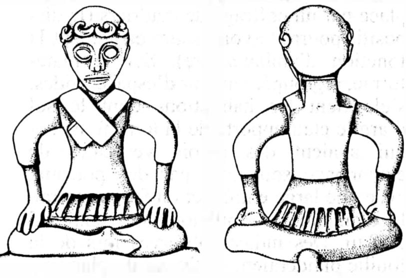


Fig. 91

Fig. 91 : Statuette en bronze représentant un homme assis en tailleur, placée entre les statuettes de deux sphinx sur le rebord de la cruche à vin de la sépulture n° 1 du Glauberg (haut. env. 5 cm) ; deuxième moitié du ve s. av. J.-C.

GOBANNITIO. Notable arverne de la première moitié du Ier s. av. J.-C., oncle de Vercingétorix.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 4.

GÖDÖLLŐ (Pest, Hongrie). Matériaux provenant de sépultures bouleversées, parmi lesquels figure un très intéressant fourreau décoré d'une version inhabituelle de la lyre zoomorphe, associée à une palmette. Datables probablement vers le milieu du IIIe s. av. J.-C.

Musée : Budapest.

Bibl. : Ginoux 1995 ; Szabó 1985, 1992 ; Szabó et Petres 1992.

GOEBLINGEN-NOSPELT (Luxembourg). Groupe de quatre riches sépultures aristocratiques du territoire des Trévires, exploré en 1966, à 17 km de l'oppidum du Titelberg. Recouvertes par un tumulus peu élevé, elles devaient présenter à l'origine une chambre funéraire de plan quadrangulaire en bois : les cendres du défunt étaient déposées directement sur le sol sur lequel était disposé un riche mobilier : des épées au fourreau ajouré finement ouvragé (un glaive romain dans la tombe A, d'époque pré-augustéenne) et des éperons, déposés à côté des cendres, indiquaient le rang d'*equites* (cavalier) des personnages ; des pointes de lance et des umbos de bouclier coniques (tombes A et B) complétaient l'armement. Toutes les tombes contiennent un riche assortiment de vases en bronze et de céramiques liés au rituel du banquet et à la consommation du vin. Sa composition reflète l'échelonnement chronologique des tombes et illustre le processus d'acculturation de l'aristocratie trévire : tandis que les tombes C et D, datables peu après le milieu du Ier s. av. J.-C., contiennent un mobilier caractéristique de la phase laténienne finale, avec des poteries tournées et modelées et une seule importation, une amphore vinaire, les deux autres tombes, datables de la période préaugustéenne, contiennent en nombre des céramiques importées d'Italie ou produites en Gaule d'après des modèles italiques. La tombe A, plus ancienne, contenait cependant encore deux seaux en bois d'if avec une garniture en tôle de bronze, un objet caractéristique du service à boisson laténien. La tombe B peut être considérée, du moins pour ce qui concerne le mobilier céramique et les vases de bronze, comme une tombe romaine.

Musée : Luxembourg.

Bibl. : *Celtes* 1991 ; Haffner 1974a ; *Hundert Meisterwerke* 1992 ; Metzler 1984 ; Thill 1966, 1967, 1967a.

GOFANNON. Voir GOIBNIU.

GOIBNIU, ou Goibhniu. Forgeron divin des Tuatha Dé Danann, dieu tutélaire des artisans du métal. Il forgea les pointes des armes de Lug et de ses compagnons pour la bataille de Mag Tuired. Il présidait dans l'Autre Monde un festin

qui rendait éternellement jeunes ceux qui y participaient. Son équivalent gallois était Gofannon.
Bibl. : MacCana 1983.

GOIDELS. Nom donné aux populations de la famille gaélique avant sa séparation en trois groupes aux parlers différents : le groupe irlandais, le groupe écossais, et le groupe de l'île de Man. On distingue ainsi dans les langues celtiques insulaires un groupe goidélique (ou gaélique) d'un groupe brittonique. On a tenté le report de cette distinction linguistique dans le domaine de l'archéologie des Celtes, notamment pour reconstruire le mécanisme de leurs premières migrations, mais sans résultats convaincants.

GOINCET (c. Poncins, dép. Loire, France). Site d'habitat du territoire des Ségusiaves, à quelques kilomètres de Feurs, de l'autre côté du cours de la Loire. Étendu sur une dizaine d'hectares, il fut occupé depuis le IIe s. av. J.-C. et abandonné avant la fin du règne d'Auguste. Les matériaux qu'il a livrés à ce jour correspondent à la séquence établie pour Feurs (voir ce nom).
Bibl. : Vaginay et Guichard 1984.

GOLASECCA (prov. de Côme, Italie). Un vaste centre proto-urbain se développa à la sortie du Tessin du lac Majeur : il couvrait, sur la rive droite, l'actuelle agglomération de Castelletto Ticino, sur la rive gauche, Sesto Calende et Golasecca. Ce dernier lieu a donné son nom à la culture de l'âge du fer de la partie nord-occidentale de la Transpadane. La culture de Golasecca se développe à partir de la fin de l'âge du bronze sur un territoire qui couvre approximativement l'actuel canton du Tessin, le Val d'Ossola, ainsi que la province de Côme et la plaine lombarde au nord du Pô, depuis le lac Majeur et le cours du Sesia à l'ouest, jusqu'au Serio et l'Adda à l'est. Les grandes nécropoles à incinération, avec les cendres du défunt déposées dans une urne, généralement de forme globulaire, ou dans une écuelle sont une des principales caractéristiques de cette culture. L'aire de la culture de Golasecca connaît, à partir du VIIe s. av. J.-C., un remarquable développement, conséquence d'un essor commercial dont témoignent les importations méridionales (corail, encens, produits étrusques et même orientaux). On assiste même alors à la pénétration de l'écriture étrusque attestée par des inscriptions sur poterie qui arrivent probablement jusque dans la région des grands lacs par l'intermédiaire de l'emporium de Gênes. C'est l'adoption de cet alphabet étrusque par la population locale qui fournit, dès le deuxième quart du VIe s. av. J.-C., des inscriptions en une langue indigène, identifiée comme celtique.

Quelques éléments laténiens (épées) apparaissent au Ve s. av. J.-C. L'invasion historique des Transalpins non seulement n'entraîna pas leur accroissement, mais provoqua leur disparition : contrairement à la Vénétie, où les objets laténiens apparaissent alors en quantité, l'aire de la culture de Golasecca représente actuellement un vide dans la distribution des objets laténiens du IVe s. av. J.-C. en Italie. Ce n'est qu'au siècle suivant que l'on assiste à la formation d'un faciès laténien propre aux Insubres. La seule explication de cette situation apparemment paradoxale est que ce dernier peuple, déjà historique, est le descendant direct des populations de la culture de Golasecca.
Bibl. : De Marinis 1981, 1986 ; Kruta 1983a, 1988, 1993 ; Pauli 1971.

GOLDBERG (Bade-Wurtemberg, Allemagne). Site de hauteur sur plateau, connu surtout par l'occupation du IVe-IIIe millénaire av. J.-C. À l'époque hallstattienne s'y trouvait un habitat dont l'accès avait peut-être été fortifié. Un groupe d'au moins deux bâtiments quadrangulaires, situé un peu à l'écart et entouré d'une double palissade, est considéré comme une possible résidence de type « princier ». Les autres édifices de ce petit bourg étaient disposés avec une certaine recherche d'alignement et de regroupement autour d'espaces vides, mais sans conception d'ensemble pouvant être qualifiée d'urbanistique.
Bibl. : Audouze et Buchsenchutz 1989.

GOLDGRUBE.
Voir HEIDENTRÄNK-TALENGE.

GOMOLAVA (Serbie). Habitat situé sur la rive droite de la Save, avec une stratigraphie des couches d'occupation qui couvre une période allant du néolithique au Moyen Âge, de 6 m d'épaisseur. L'habitat scordisque, fondé vers la fin du IIᵉ s. av. J.-C., comportait dans sa phase initiale des habitations au sol excavé ; on assiste, vers le milieu du siècle suivant, au développement de l'activité des potiers, attestée par de nombreux fours ; c'est une époque d'extension de l'habitat qui sera détruit par un incendie, probablement en 15 av. J.-C. lorsque la région fut conquise par les Romains. Il fut reconstruit par la suite et continua à exister à l'époque romaine. Le site a livré une grande abondance de matériel céramique, parmi lequel figurent des formes indigènes caractéristiques (canthares à anses surélevées), mais aussi des formes laténiennes largement répandues (pots-situles au rebord épais et décoré de stries verticales) ; on a recueilli également des fibules, des bracelets en verre. Le classement de ces matériaux que permet la stratigraphie du site fournit une référence fondamentale pour la région.

Musée : Novi Sad.

Bibl. : *Celtes* 1991 ; Jovanović 1973/1974, 1977/1978 ; *Praistorija Vojvodine* 1974.

GORGE-MEILLET, LA (c. Somme-Tourbe, dép. Marne, France). Découverte et explorée en 1876, la sépulture de La Gorge-Meillet est généralement considérée comme la mieux documentée et la plus fiable des sépultures à char trouvées au XIXᵉ s. dans la Marne. Son plan a d'ailleurs été utilisé pour reconstituer la documentation d'autres tombes à char. Il est cependant probable qu'il s'agit d'une restitution plus que d'un relevé. La relation supposée par l'inventeur entre les squelettes superposés paraît également peu probable (la décomposition de la chambre funéraire aurait dû entraîner la chute du squelette supérieur de l'aurige). Le type ancien du fourreau de la sépulture supérieure suggère même son antériorité par rapport à la tombe à char.

Le mobilier de la tombe principale paraît cependant homogène et constitue un des ensembles les plus remarquables

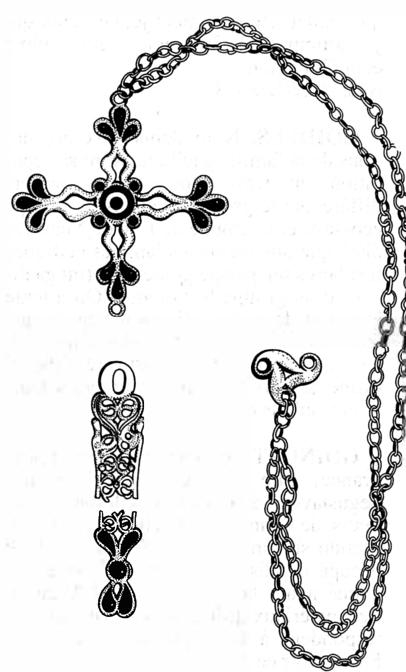


Fig. 92

découverts dans la Marne : outre le char, attesté par les bandages des deux roues et de nombreuses pièces métalliques dont les garnitures richement ornées de la tête des moyeux, y figuraient un riche harnachement en bronze constitué de pièces ajourées rehaussées d'incrustations de corail (mors, boutons, plaques, chaînettes avec pièces cruciformes), six phalères en fer, également ajourées, de trois tailles différentes, trois poteries, dont une écuelle basse qui aurait porté un quartier de viande et un coutelas, enfin, une cruche à vin de fabrication étrusque ; l'équipement personnel du défunt, au vêtement fermé par une fibule et quatre boutons discoïdaux en bronze finement gravés de rosaces au compas, était constitué par une longue épée (placée de manière inhabituelle sur le côté gauche), une pointe de lance et trois pointes de javelot, un casque en bronze de forme conique (il présente un décor finement gravé d'un champ de svastikas et des appliques discoïdales

incrustées de cabochons de corail), déposé aux pieds du défunt qui portait un bracelet à tampons en or massif à l'avant-bras gauche. Malgré la présence de la cruche à vin du début du Vᵉ s. av. J.-C., l'ensemble paraît devoir être daté au plus tôt vers le début du siècle suivant.
Musée : Saint-Germain-en-Laye.
Bibl. : Fourdrignier 1878 ; Schaaff 1973.
Fig. 92 : Pièces de harnachement, en bronze ajouré rehaussé d'incrustations de corail, de la sépulture à char de La Gorge-Meillet à Somme-Tourbe (dimension de l'élément cruciforme 7,5 cm) ; début du IVᵉ s. av. J.-C.

GORGOBINA, ou Gortona. Oppidum des Boïens installés comme clients par les Éduens sur la périphérie de leur territoire, sur la frontière avec les Bituriges (sur la rive gauche de la Loire ?), après la tentative de migration des Helvètes de l'an 58 av. J.-C. L'oppidum de ce peuple, indirectement allié aux Romains, fut assiégé en 52 av. J.-C. par Vercingétorix qui lèvera le siège à l'annonce de l'approche de César. Le site a été identifié, sans arguments décisifs, à La Guerche-sur-l'Aubois (dép. Cher) ou à Château-Gordon près de Sancerre (dép. Cher).
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 9.

Fig. 93

GORNI ZIBAR (distr. Mihajlovgrad, Bulgarie). Torque en or à tampons hors contexte. Sa forme et son décor constitué par un enchaînement de peltes (voir ce mot) plaident pour une datation vers le début du IIIᵉ s. av. J.-C., qui pourrait permettre de le mettre en relation avec la défaite infligée par Cassandre quelque part sur l'Haemus, donc dans la région du lieu de la découverte, lors de l'expédition celtique de 298 av. J.-C.
Bibl. : Jacobsthal 1940, 1944.
Fig. 93 : Développement du décor du torque en or à tampons (haut. du motif env. 8 cm) ; fin du IVᵉ s. av. J.-C. ou début du siècle suivant.

GORTONA. Voir **GORGOBINA**.

GOSTILJ (Monténégro). La nécropole de Vele Ledine près de Gostilj, proche du lac de Skodar, est particulièrement représentative de la vogue de variantes des fibules laténiennes de schéma dit La Tène II en milieu illyrien. Deux plaques de ceinturon en feuille d'argent travaillée au repoussé qui furent trouvées sur le site représentent des cavaliers équipés d'un bouclier typiquement laténien, ainsi que de casques à calotte hémisphérique du type dit celto-italique.
Bibl. : Basler 1972.
Fig. 94 : Plaque d'argent historiée de la tombe n° 119 ; le sujet représenté appartient à l'iconographie indigène, mais l'équipement des guerriers est celui d'une armée celtique du IIIᵉ s. av. J.-C. (long. 17 cm) ; fin du IIIᵉ s. av. J.-C. ou début du siècle suivant.

GOTTOLENGO (prov. Brescia, Italie). Le lieu a révélé des objets provenant d'un contexte funéraire mal documenté. D'un intérêt particulier, les appliques et paragnathides (voir ce mot) en bronze estampé d'un casque de type celto-italique, le seul attesté actuellement en Transpadane. Dernier tiers du IVᵉ s. av. J.-C.
Musée : Brescia.
Bibl. : De Marinis 1986 ; Kruta 1988 ; Tizzoni 1985a.

GOURGANÇON (dép. Marne, France). Nécropoles des lieux-dits « Les Poplainnaux » et « La Corbillère » avec d'intéressants matériaux du début du IIIᵉ s. av. J.-C. ; la tombe n° 29 de la première de ces nécropoles contenait une lampe à huile à vernis noir importée, d'origine probablement italiote, associée à un brassard en lignite et à une fibule en fer de schéma dit La Tène II.
Musée : Épernay.
Bibl. : Brisson et Loppin 1938 ; Charpy 1993, 1995 ; Charpy et Roualet 1991.

GOURNAY-SUR-ARONDE (dép. Oise, France). Important sanctuaire fondé dans la première moitié du IIIᵉ s. av. J.-C., sur un versant à proximité d'un étang

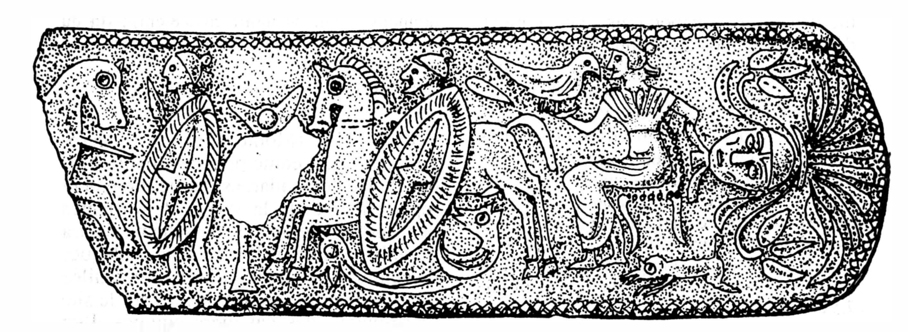


Fig. 94

marécageux, et resté en fonction jusqu'à la première moitié du Ier s. av. J.-C. Il est constitué par un enclos de plan carré d'une quarantaine de mètres de côté, avec un fossé large de 2,5 m et profond de 2 m. Orienté approximativement NNO-SSE, ce fossé est interrompu par une entrée au milieu du côté est. Face à celle-ci avait été construit un édifice de plan rectangulaire (temple). Les parois du fossé étaient munies d'un revêtement en bois et une palissade qui suivait le bord extérieur du fossé entourait l'ensemble. On déposa dans le sanctuaire pendant environ deux siècles des offrandes d'armes : elles étaient d'abord exposées sous la forme de trophées sur le talus qui bordait le fossé, puis, après un certain temps, rituellement détruites avant d'être jetées dans le fossé où elles s'accumulaient. Des sortes de mannequins armés étaient disposés autour du sanctuaire (des os humains indiquent peut-être qu'on y associait des corps d'ennemis ou de prisonniers sacrifiés) et des crânes de bovidés et même humains venaient s'y joindre pour marquer l'entrée, où se concentraient plus particulièrement les dépôts, constituée par une sorte de portique. Une fosse, située sous le temple, a livré les ossements de bovidés qui y avaient été déposés entiers et s'y étaient décomposés, probablement après avoir été sacrifiés. Le fossé a livré également une grande quantité d'ossements d'animaux qui, à la différence des précédents, avaient été découpés et consommés probablement lors de fêtes à l'intérieur de l'enclos.

Le sanctuaire de Gournay a livré une remarquable collection de plusieurs milliers d'armes celtiques : des épées, des fourreaux (sept cent vingt exemplaires dont une quarantaine avec un décor identifié), des chaînes de suspension, des pointes et des talons de lances, ainsi que des éléments métalliques de boucliers (umbos, manipules, orles et rivets de fixation).

Musée : Compiègne.

Bibl. : *Archéologie de la France* 1989 ; Brunaux 1986 ; Brunaux et coll. 1985 ; Ginoux 1995 ; Lejars 1993, 1994 ; Rapin 1988 ; *Sanctuaires celtiques* 1991.

GOVORA-SAT (distr. Vîlcea, Roumanie). Habitat de l'Olténie roumaine avec poteries tournées de type dit celto-dace et deux fibules laténiennes en bronze à pied libre datables de la première moitié du IIIe s. av. J.-C. Elles constituent l'un des témoignages les plus anciens d'une possible pénétration celtique en aval des Portes de Fer.

Bibl. : Woźniak 1974, 1976.

GRACARCA (Carinthie, Autriche). Site de hauteur qui domine le lac de Klopein en basse Carinthie, à l'ouest de Klagenfurt et au sud du cours de la Drave. Occupé pendant tout l'âge du fer, il a joué probablement un rôle dans les trafics entre l'Adriatique et les oppida d'Europe centrale, ainsi que l'indiquent les trouvailles d'objets laténiens du IIe-Ier s. av. J.-C. (agrafes de ceinture, armes, outils).

Bibl. : Gleirscher 1996.

GRÄCHWIL (Berne, Suisse). Grand tumulus (son diamètre était d'environ 90 m), exploré de manière assez désordonnée en 1851. Il ne subsiste des riches trouvailles, trop mal documentées pour reconstituer la situation, qu'un bracelet en bronze, un bandage de roue en fer et surtout un vase en bronze (hydrie), fabriqué vers le début du VIe s. av. J.-C., probablement à Tarente, avec une remarquable anse figurée qui représente la Maîtresse des animaux (Artémis). Il s'agissait donc d'une sépulture « princière » à char avec une importation grecque, qui fait partie des plus anciennes connues à ce jour en milieu transalpin.

Musée : Berne.

Bibl. : *Trésors des princes celtes* 1987.

GRADINA NA BOSUTU (Croatie). Habitat fortifié des Scordisques situé sur la rive du fleuve Bosut, un affluent de la Save, près de Vinkovci. Il est entouré d'un double rempart de terre et d'un profond fossé qui était alimenté par l'eau du fleuve. Les fouilles ont livré des matériaux témoignant d'une occupation aux IIe et Ier s. av. J.-C.

Musée : Vinkovci.

Bibl. : *Celtes* 1991 ; Majnarić-Pandzić 1970.

GRAFENBÜHL (Bade-Wurtemberg, Allemagne). Sépulture « princière » du complexe du Hohenasperg, fortement perturbée par un pillage antique avant d'être explorée en 1964-1965. Le tumulus de 40 m de diamètre et 2,5 m de haut recouvrait, au milieu de trente-trois sépultures secondaires, une chambre funéraire de plan carré (4,5 × 4,5 m) qui contenait le squelette d'un homme d'environ trente ans et les restes du mobilier : les résidus d'un tissu de fils d'or, une sorte de brocart, l'agrafe en fer revêtue d'une feuille d'or du ceinturon et deux fibules en bronze également recouvertes de feuille d'or ; il ne restait plus du service à vin que l'attache d'un chaudron de fabrication locale et les fragments d'un récipient importé du même genre ; deux pieds en forme de pattes de lion appartenant à un trépied de fabrication laconienne, les éléments métalliques d'un char et les vestiges d'incrustations qui ornaient un lit de repos de type grec (*kliné*) et d'autres meubles, des sphinx taillés dans de l'os et munis d'un visage en ambre, de provenance probablement tarentine, un manche de miroir sculpté en ivoire, d'origine vraisemblablement syrienne. L'ensemble peut être daté de la fin de la période hallstattienne, vers la fin du VIe s. av. J.-C. ou le tout début du siècle suivant.

Musée : Stuttgart.

Bibl. : *Kelten in Baden-Württemberg* 1981 ; Zürn 1970.

GRAIOCÈLES (lat. *Graioceli*). Peuple alpin qui habitait la région autour du Mont-Cenis.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 10.

GRANDE-BRETAGNE. Les îles Britanniques furent probablement occupées par des populations de souche celtique dès une période très ancienne, sans doute depuis l'arrivée de groupes indo-européens au IIIe millénaire av. J.-C. Les premières mentions des auteurs anciens (Himilcon, Pythéas), donnent aux îles le nom, indiscutablement celtique, de *prettanikai* (britanniques) qu'elles portent encore aujourd'hui. L'intérêt des navigateurs antiques pour cette région était très certainement causé par le commerce de l'étain dont le sud de l'île de Bretagne (Cornouailles) aurait été un des principaux fournisseurs.

L'adoption de la culture laténienne a été apparemment assez lente, en dehors de l'aire de l'estuaire de la Tamise, où son introduction dès le Ve s. av. J.-C. pourrait être la conséquence de l'arrivée de groupes humains originaires du continent. Considérées comme insignifiantes par certains savants, les migrations à partir du continent ont dû jouer cependant un rôle assez important dans l'évolution culturelle de l'île. La première des vagues de populations belges évoquées par César pour expliquer la parenté et l'homonymie entre des peuples britanniques et les Belges du nord de la France aurait pu avoir eu lieu au IIIe s. av. J.-C. et constituer le prolongement des mouvements de populations qui se déroulaient alors dans le nord de la Gaule. On pourrait ainsi expliquer l'afflux d'objets et d'influences continentales qui caractérise la phase initiale de la culture dite d'Arras du Yorkshire, dont l'exten-

sion correspond à l'aire attribuée plus tard à des Parisi, homonymes du peuple continental. D'une manière générale, il existe de nombreuses analogies avec les objets continentaux du IIIe s. av. J.-C. dans le matériel de la partie méridionale de l'île. Deux zones semblent avoir été particulièrement sollicitées par les échanges avec le continent, qui se développent au IIe s. av. J.-C., plus particulièrement dans son dernier quart, lorsque commence à se développer, après la création de la Narbonnaise, le commerce atlantique de Rome. C'est alors que s'accroissent d'une part les trafics du sud de l'île avec l'Armorique, attestés par la présence non seulement de monnaies continentales mais également de poteries (voir MOUNT BATTEN et HENGISTBURY HEAD).

D'autre part, les peuples de l'estuaire de la Tamise adoptent une circulation monétaire assurée temporairement par les émissions d'or des Ambiens et des Calètes. Les peuples du Kent compléteront, vers le début du Ier s. av. J.-C., les espèces en circulation par des bronzes coulés de faible valeur et, un quart de siècle plus tard, les Atrébates frappèrent des monnaies d'or inspirées d'un modèle attribué aux Suessions continentaux qui circulait sur leur territoire. C'est la phase initiale du monnayage britannique qui jalonnera désormais l'histoire des peuples qui entouraient l'estuaire de la Tamise jusqu'à la conquête romaine en l'an 43 apr. J.-C. On voit ainsi apparaître sur ces monnaies les noms des différents souverains des Atrébates (Commios, Tincommios, Epillos, Verica, Epaticcos, Caratacos), des Trinovantes et Catuvellauni (Tasciovanos, *ANDOCO*, *DIAS*, *RUES*, Cunobelinos), des Icéniens (nom du peuple sous la forme *ECEN*, le nom inconnu abrégé *ANTED* et *PRATSO* pour Pratsutagos), des Corieltauvi (*VEP*, *AVN AST*, *VOLISIOS DUMNOVELLAVNVS* puis *VOLISIOS CARTIVEL*), des Dobunni (*CORIO*, *BODVOC*, *ANTEDRIG*, *COMVX*, *EISV*, *CATTI*). Les Durotriges, principaux partenaires commerciaux des Armoricains, avaient un monnayage majoritairement d'argent et de billon, à la différence des autres peuples britanniques.

La révolte de l'an 61, conduite par la reine des Icéniens, Boudicca, peut être considérée comme l'équivalent insulaire des événements qui se déroulèrent en Gaule en 52 av. J.-C. : l'aristocratie locale sera désormais acquise à la culture romaine mais le parler britton et certaines traditions proprement celtiques persisteront apparemment même parmi les membres de l'élite, laquelle trouvera plus tard dans cet héritage le ciment nécessaire pour résister aux envahisseurs germaniques. La frontière romaine du nord fut établie en 83 par Agricola, qui renonça à la conquête de l'Écosse et de l'Irlande, entre la Clyde et le Firth of Forth. L'empereur Hadrien fera construire en 122 une nouvelle ligne de défense, destinée à contenir les incursions incessantes des Pictes d'Écosse : située nettement plus au sud, cette muraille d'une centaine de kilomètres, équipée de fortins et de tours de garde, reliait l'embouchure de la Tyne au golfe de Solway.

La chute de l'Empire romain entraînera la résurgence des royaumes celtiques qui deviennent les protagonistes de la résistance aux Angles et aux Saxons. Après les chefs semi-légendaires Vortigern et Ambrosius Aurelianus, elle entrera de plain-pied dans la légende avec Arthur, un chef de guerre du sud-ouest du pays qui aurait été tué à la bataille de Camlann, vers l'an 539. C'est autour de lui que se cristallisa l'héritage de l'ancienne tradition pour entrer avec un immense succès dans le patrimoine de l'Europe médiévale.

• *Peuples celtiques connus par les textes* : voir ANCALITES, ATRÉBATES, BIBROCI, BRIGANTES, BRITTONS, CALÉDONIENS, CANTIACI, CASSI, CATUVELLAUNI, CORITANI, CORNOVII, DECEANGLI, DEMETAE, DOBUNNI, DUMNONII, DUROTRIGES, ICENIENS, ORDOVICES, PARISII, SEGONTIAQUES, SILURES, TRINOVANTES, VOTADINI.

• *Toponymes antiques* : voir ALBION, BELERION, CALLEVA, CAMELOT, CAMULODUNUM, CANTIUM, DECETIA, DUMNONIA, EBORACON, EBUDES, ICTIS, MONA, BADON mont, NOVIOMAGUS REGNENSIUM, ORCADES, TAMESIS, VERULAMIUM, VECTIS, VENTA.

• *Batailles* : CAMLANN, MONA.

• *Sites et découvertes archéologiques* : voir ALL CANNING CROSS, ARRAS, AYLESFORD, BACKWORTH, BALDOCK, BATH, BATTERSEA, BIRDLIP, BRENTFORD, BUGHTORPE, BULBURY, BURTON FLEMING, CAPEL GARMON, CARN EUNY, CERNE ABBAS, CERRIG-Y-DRUDION, DANES GRAVES, DESBOROUGH, DESK-

FORD, GARTON SLACK, GARTON STATION, GLASTONBURY, GUERNESEY, GUSSAGE ALL SAINTS, HERTFORD HEATH, HOLCOMBE, IPSWICH, JERSEY, LESSER GARTH, LLYN CERRIG BACH, MEARE, NOVIOMAGUS REGNENSIUM, PENZANCE, SNETTISHAM, TORRS, TRAWSFYNYDD, WANDSWORTH, WITHAM.

• *Sites fortifiés de l'âge du fer* : voir BADBURY RINGS, BAGENDON, BLACKBURY CASTLE, BREDON HILL, CADBURY CASTLE, CARBURY HILL, CARN BREA, CARN FADRUN, CASTELL ODO, CASTLE HILL, CASTLE LAW, CHUN CASTLE, CISSBURY, COLCHESTER, CROFT AMBREY, DANEBURY, DINORBEN, DRUMMOND CASTLE, HAMBLEDON HILL, HENGISTBURY HEAD, HOD HILL, LLANMEMLIN, MAIDEN CASTLE, MOUNT BATTEN, STANWICK, TRE'R CEIRI.

Ill. : voir AYLESFORD, BACKWORTH, BATTERSEA, BRENTFORD, DRUMMOND CASTLE, GLASTONBURY, GUSSAGE ALL SAINTS, MIROIR, SANGLIER, SCIE, SITULE, WANDSWORTH.

Musées : Cardiff, Édimbourg, Londres, York.

Bibl. : Cunliffe 1974, 1995 ; Dent 1982 ; Forde-Johnston 1976 ; Guilbert 1981 ; Harding 1974, 1976 ; Haselgrove 1984 ; Hawkes 1959, 1968, 1977, 1978, 1982 ; Hogg 1984 ; *Iron Age in Britain* 1977 ; Jope 1958, 1962 ; Macready et Thompson 1984 ; Megaw et Simpson 1979 ; Stead 1984 ; Van Arsdell 1989.

GRANDES-LOGES, LES (dép. Marne, France). Importante nécropole d'une soixantaine de tombes au lieu-dit « Les Mortes-Vaches ». Fait plutôt rare dans la région, la phase initiale du faciès marnien est suivie d'une occupation du IVe s. av. J.-C., avec des ensembles particulièrement représentatifs (tombe n° 57 avec fibules de type Duchcov, torque lisse à tampons et deux bracelets dépareillés, datable vers la fin du IVe s. av. J.-C.). Les tombes les plus récentes pourraient appartenir au tout début du siècle suivant.

Musées : Châlons-en-Champagne, Épernay.

Bibl. : Bérard et Favret 1936-1937 ; Charpy et Roualet 1991.

GRANNOS. Nom (ou surnom) d'un dieu celtique, peut-être solaire et comparable à Belenos, assimilé en Gaule à Apollon et invoqué comme guérisseur. Il formait un couple avec la déesse Sirona (« l'Étoile »).

Bibl. : Duval P.-M. 1976 ; MacCana 1983.

Graphite. Variété naturelle de carbone dont des gisements existent en Bohême du Sud et étaient probablement exploités à l'époque laténienne. Le graphite est un minéral noir, très tendre, stable à haute température et résistant aux acides. C'est peut-être pour ces qualités qu'il a été utilisé à l'époque laténienne, notamment en Bohême et dans les régions limitrophes, mélangé à la pâte de certaines poteries utilitaires (c'est la poterie graphitique, en all. *Graphittonkeramik*). La fondation de l'oppidum de Třísov est généralement mise en relation avec l'exploitation des gisements de graphite voisins. La quantité de poterie graphitique recueillie sur le site est en fait proportionnellement très élevée. On peut cependant obtenir du carbone aussi par carbonisation de certaines matières organiques. Des expériences ont été ainsi faites avec du suif et un résultat similaire obtenu grâce à une cuisson contrôlée. Ce type de carbone semble toutefois moins stable que le graphite. Il est pour cette raison difficile de déterminer la part du graphite et celle de ce genre de substitut dans les décors dits graphités sur la superficie des poteries, particulièrement fréquents à l'époque hallstattienne, où certains vases présentent sur toute leur surface un aspect évoquant l'application de graphite.

Bibl. : Kappel 1969 ; Ludikovský 1962.

GRAVON (dép. Seine-et-Marne, France). Nécropole laténienne fouillée partiellement, avec trente-quatre tombes à inhumation associées à des enclos : antérieurs de plan circulaire (de l'âge du bronze ou de l'époque hallstattienne), contemporains de plan quadrangulaire. Seules douze tombes contiennent un mobilier funéraire, constitué essentiellement par des parures (torques, bracelets, fibules) et des armes, sans aucune poterie. Ces objets peuvent être datés de la fin du IVe s. av. J.-C. et du début du siècle suivant (umbo bivalve et chaîne de suspension d'épée de forme ancienne). Une sépulture à incinération isolée, avec urne céramique, peut être datée de la deuxième moitié du IIIe s. av. J.-C.

Bibl. : Scherer et Mordant 1972.

GRÈCE. Le premier contact direct d'une certaine importance entre les Celtes et la Grèce semble avoir été la Grande Expédition de 280 av. J.-C. qui conduisit l'armée de Brennos jusque devant Delphes. Aucun objet laténien actuellement connu du sol grec ne semble pouvoir être rattaché à cet événement. Les découvertes isolées d'armes ou de parures — fibule de Délos, épée de Dodone, anneaux de cheville d'Isthmia — semblent devoir plutôt être mises en relation avec la présence de mercenaires celtes dans les armées hellénistiques après cette date. Le choc des Barbares Galates suscita cependant l'éclosion du thème de la galatomachie et des représentations de Gaulois qui s'imposèrent à l'ensemble du monde méditerranéen comme l'image emblématique de la force sauvage et incontrôlée qui menace la civilisation.

• *Batailles* : DELPHES, THERMOPYLES.

• *Sites archéologiques et découvertes* : DÉLOS, ISTHMIA.

Musée : Athènes.

Bibl. : Krämer 1961 ; Maier 1973 ; Megaw 1968 ; Szabó 1971.

Griffon. Monstre ailé au corps de lion et à la tête munie d'oreilles et d'un bec de rapace. Introduits dans l'art méditerranéen dès le IIe millénaire av. J.-C. à partir de l'Orient, les griffons étaient considérés dans la mythologie grecque comme des animaux consacrés à Apollon, gardiens de ses trésors au pays des Hyperboréens. Ils veillaient également sur le cratère rempli de vin de Dionysos, associé à Apollon dans les cultes orphiques. Adopté par les Celtes dès le Ve s. av. J.-C., le griffon représente chez eux, avec les dragons au corps de serpent, une des deux principales formes monstrueuses des gardiens de l'Arbre de Vie. Sa tête est généralement dotée d'une sorte de longue mèche spiralée. Il encadre soit la palmette soit le visage de la divinité masculine qui se substitue quelquefois au symbole de l'Arbre de Vie (voir PARSBERG). Le motif très simplifié de la paire de griffons apparaît à partir de la fin du IVe s. av. J.-C. sur de très nombreux fourreaux d'épée (voir DRAGONS).

Ill. : voir CASALECCHIO DI RENO.

Gril. La présence de grils dans les mobiliers funéraires des tombes aristocratiques de la fin de la période laténienne (voir CLÉMENCY) indique le rôle important qu'avait cet ustensile dans les festins. Il figure également dans des dépôts votifs (voir LARINA et VIENNA).

GROSBOUS-VICHTEN (Luxembourg). Sépulture avec un char à deux roues de la deuxième moitié du Ve s. av. J.-C. ; la fosse rectangulaire présente une tranchée pour le timon sur un des côtés courts ; les roues avaient été démontées et disposées devant la caisse ; le harnachement des chevaux avait été également déposé dans la tombe.

Musée : Luxembourg.

Bibl. : *Hundert Meisterwerke* 1992.

GROSSEIBSTADT (Basse-Franconie, Allemagne). Deux sépultures hallstattiennes avec un char à quatre roues furent découvertes dans une petite nécropole de six tombes masculines explorée en 1954-1955 (c'est la tombe n° 6). La mieux conservée (tombe n° 1), dans une fosse de 2,8 × 5,8 m, appartenait à un homme, inhumé accompagné de la longue épée en fer caractéristique de l'aristocratie guerrière du VIIe s. av. J.-C. De nombreuses offrandes (service à boisson en bronze et céramique pour une dizaine de personnes et de nombreux objets métalliques dont des pièces de harnachement) avaient été déposées devant le char sur lequel reposait la dépouille du défunt. Datable vers le milieu du VIIe s. av. J.-C., c'est une des plus anciennes sépultures à char en milieu hallstattien.

Bibl. : Keltische Jahrtausend 1993 ; *Vierrädrige Wagen* 1987.

GRUDII. Petit peuple client ou *pagus* des Nerviens, en 54 av. J.-C.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, V, 39.

Grue. Trois grues sont associées au taureau et au dieu Esus dans un mythe gaulois que nous ne connaissons malheureusement que par des figurations gallo-romaines (voir ESUS et TARVOS TRIGARANOS). La grue est un des rares oiseaux identifiables avec certitude du répertoire laténien : on la trouve ainsi, parfaitement

reconnaissable, gravée sur un tesson provenant de l'oppidum de Staré Hradisko.
Ill. : voir NUMANTIA.
Bibl. : Duval P.-M. 1976 ; Meduna 1980a.

GRUFFY (dép. Haute-Savoie). Complexe de tertres funéraires exploré à partir du XIXe s. Les matériaux s'échelonnent du VIe au IIIe s. av. J.-C.
Musée : Annecy.
Bibl. : *Celtes dans le Jura* 1991.

GRÜNDBERG. Voir **FREINBERG**.

GUERNESEY (Grande-Bretagne). L'île de Guernesey a livré notamment une demi-douzaine de tombes de guerriers de la fin de la période laténienne, découvertes depuis le XIXe s. En 1982 furent fouillées dans l'agglomération du port Saint-Pierre (King's Road) quatre tombes situées à proximité d'un habitat exploré précédemment. Une de ces tombes, creusée dans un fossé plus ancien, appartenait à un guerrier accompagné d'un matériel (épée dans son fourreau, pointe de lance, umbo de bouclier, forces, rasoir, perle d'ambre) dont les traces organiques ont pu faire l'objet d'une recherche très méticuleuse et très fructueuse (cuir de la suspension de l'épée, etc.). La présence proportionnellement élevée de tombes de guerriers sur l'île est mise en relation avec le trafic maritime entre le continent et l'île de Bretagne.
Bibl. : *Celtes en Normandie* 1990 ; Burns et coll. 1996.

Gui (*Viscum album*). La vénération particulière des anciens Celtes pour cet arbuste, parasite toujours vert d'arbres au feuillage caduc des régions tempérées de l'Europe, est attestée par un passage très explicite de Pline l'Ancien : « Les druides [...] n'ont rien de plus sacré que le gui et l'arbre qui le porte, pourvu que ce soit un rouvre [...] déjà, par lui-même, l'arbre qu'ils choisissent pour les bois sacrés, et ils n'accomplissent aucune cérémonie religieuse sans son feuillage [...]. Ils regardent tout ce qui pousse sur ces arbres comme envoyé du ciel et y voient un signe de l'élection de l'arbre par le dieu lui-même. On trouve très rarement du gui croissant ainsi et, quand on en a découvert, on le cueille en grande pompe : la cérémonie doit avoir lieu au sixième jour de la lune, moment qui marque chez eux le début des mois, des années et des siècles qui durent trente ans ; ce jour est choisi parce que la lune est déjà dans toute sa force sans être à mi-parcours. Ils l'appellent dans leur langue "celui qui guérit tout". Ils préparent, selon les rites, au pied de l'arbre, un sacrifice et un festin religieux et amènent deux taureaux blancs dont les cornes sont liées pour la première fois. Un prêtre, vêtu de blanc, monte dans l'arbre, coupe le gui avec une serpe d'or et le reçoit sur un sayon blanc. Ils immolent ensuite les victimes en priant le dieu de rendre propice cette offrande » (*H.N.*, XVI, 249-251, trad. J. André, Paris, Les Belles Lettres, 1962).

Cette description indique l'existence vraisemblable d'un lien entre la cérémonie et le calendrier, dont le souvenir se perpétue peut-être dans la traditionnelle association du gui au solstice d'hiver et aux festivités de l'année nouvelle.

Le motif très caractéristique de la double feuille du gui, issu d'une adaptation de la palmette méditerranéenne, fut employé par les Celtes depuis le Ve s. av. J.-C. comme attribut de l'une de leurs grandes divinités masculines (Lug ?), la même qui est représentée quelquefois sous la forme d'un cheval à tête humaine et qui se trouve également associée au thème de l'Arbre de Vie.

Toujours vert sur des arbres dont les feuilles meurent et renaissent au rythme du cycle naturel des saisons, le gui était sans doute associé symboliquement par les anciens Celtes aux mystères fondamentaux de la vie et de la mort. Il jouait peut-être dans leur mythologie un rôle comparable à celui qui lui fut assigné chez les Germains, où il est l'instrument de la mort de Baldr, le dieu solaire dont le retour marquera, à la fin des temps, le renouveau paradisiaque de l'Univers. Voir DOUBLE FEUILLE.
Bibl. : Kruta 1986.

GUIGNICOURT. Voir **VARISCOURT**.

GUMEFENS (Fribourg, Suisse). Deux petites mais importantes nécropoles de la Gruyère aux lieux-dits « Pra

Perrey » et « Sus Fey ». Les mobiliers, très homogènes, se distinguent par le nombre élevé de fibules (formes tardives à pied libre et de schéma dit La Tène II), parmi lesquelles figurent des exemplaires d'excellente facture, la présence de parures annulaires à oves creux et décor de pastillage (voir ce mot) ; la sépulture de guerrier de « Sus Fey » contenait une pointe de lance au décor ajouré et un fourreau orné de la paire de dragons et d'appliques ajourées. L'ensemble des matériaux est caractéristique du deuxième quart du IIIe s. av. J.-C., une période qui correspondrait, selon les découvertes antérieures, au début du peuplement laténien de la région.

Musée : Fribourg.

Bibl. : Schwab 1995.

GUNDESTRUP (Jutland, Danemark). Les plaques d'argent qui constituaient à l'origine le revêtement d'un grand bassin ainsi que d'autres éléments du récipient (fond extérieur, rebord), d'un poids total de près de 9 kg de métal à 970/1000, furent trouvés fortuitement en 1891, démontés, dans une tourbière où ces pièces avaient été déposées comme offrande votive. Elles se trouvaient à 60-90 cm audessous de la surface du sol. La reconstitution de l'ordre des plaques est donc arbitraire. Le diamètre d'origine du bassin, traditionnellement mais improprement désigné comme chaudron, était de 69 cm, avec un périmètre de 216 cm. L'intérieur était orné sur les côtés de cinq grandes plaques de forme rectangulaire (désignées traditionnellement par les lettres A-E ; larg. 40-43 cm, haut. 20 cm), disposées autour d'un fond circulaire orné d'un taureau réalisé en haut-relief (sa tête se détache en ronde bosse). L'extérieur était orné à l'origine de huit plaques, dont une manquait à la découverte (désignées par les lettres a-g ; larg. 24,5 – 26 cm, haut. 20 cm). Certaines parties des plaques extérieures étaient plaquées d'or. Le décor a été réalisé au repoussé et l'identification des poinçons utilisés par les artisans permet de distinguer au moins quatre mains ou officines (A + E + b + f, C + D + B + d + g + e, fond, a et c sans poinçons).

Les sujets des plaques intérieures sont : (A) une divinité aux bois de cerf assise en tailleur qui tient dans sa main droite un torque et dans la gauche un serpent à tête de bélier (« Cernunnos »), entouré d'animaux sauvages (cerf, sanglier, bouquetins, lions), avec, dans l'angle supérieur droit, un petit personnage qui chevauche un dauphin ; (B) le buste d'une divinité féminine, les bras plaqués horizontalement sous la poitrine, flanquée d'éléphants (en haut), de roues (au milieu) et de griffons (en bas) ; au-dessous du buste, un animal (chien ? loup ? félin ?) passant vers la droite ; (C) le buste d'une divinité masculine barbue et moustachue (« Taranis »), avec au cou une sorte de médaillon discoïdal, les bras levés, flanqué sur sa droite d'un personnage coiffé d'un casque à cornes qui tient une demi-roue de la main droite ; en haut, deux quadrupèdes (félins ?) passants à droite, en bas, trois griffons passants à gauche, et, sous le personnage à la roue, le serpent à tête de bélier, la tête à droite, mais tournée en arrière vers la gauche ; (D) trois taureaux debout tournés vers la droite, devant chacun desquels se tient un personnage qui brandit une épée en direction de sa gorge ; au-dessus, trois quadrupèdes (félins ?) passants vers la gauche ; au-dessous, trois quadrupèdes (chiens ? loups ?) courants vers la gauche ; (E) en bas, le défilé, en direction de la gauche, d'abord de six guerriers armés d'une lance tenue à la verticale et d'un grand bouclier oblong à umbo circulaire tenu obliquement ; suivis d'un personnage (officier ?) au casque surmonté d'un sanglier, avec une épée (?) posée sur l'épaule droite ; enfin, de trois joueurs de carnyx (voir ce mot) ; à gauche de la plaque, un grand personnage occupe toute la hauteur de la plaque ; sa coiffure se distingue par une sorte de tresse ; il tient, la tête en bas, par la jambe gauche et la ceinture, un petit personnage au-dessus d'une forme oblongue, plus large vers le haut, qui est généralement interprétée comme une cuve ; au-dessous, un chien rampant vers la droite ; le registre supérieur, séparé de celui du bas par un arbre stylisé, disposé horizontalement avec les racines vers la gauche, est rempli par quatre cavaliers qui se dirigent vers la droite, précédés par le serpent à tête de bélier ;

les chevaux sont sellés et harnachés avec des phalères circulaires ; les cavaliers semblent reliés deux à deux par un lien quasi horizontal (il pourrait s'agir aussi bien d'une arme tenue par le premier cavalier de chaque paire) ; ils sont équipés d'un éperon et leurs casques sont surmontés de motifs différents : un oiseau pour le premier (à droite), un sanglier pour le deuxième, des cornes pour le troisième, un motif semi-circulaire (soleil ou autre astre stylisé ?) pour le dernier.

Les plaques extérieures représentent des bustes de divinités accompagnées d'attributs : (a) un dieu barbu et moustachu, avec la barbe qui se prolonge vers le bas par deux tresses enroulées en spirales divergentes, à la coiffure en bandeau (« tonsure ») ordonnée en peltes (voir ce mot), tenant dans ses mains levées, par leur avant-bras, de petits personnages qui portent à leur tour dans leurs bras levés un sanglier ; au-dessus des épaules du dieu, un pégase à droite et un chien (?) à gauche ; (b) un dieu avec une barbe bouclée, sans moustache, et un torque autour du cou ; sa coiffure en bandeau (« tonsure ») est ordonnée en mèches quasi verticales parallèles qui partent de part et d'autre d'un motif central en V ; il tient dans ses mains levées, par leur cou, des monstres au corps ailé de serpent soudé à l'avant-corps d'un cheval ; au-dessous, un monstre au corps arqué dont les deux extrémités se terminent par une tête de carnassier (ou de sanglier ?) qui dévore par la ceinture un petit personnage ; (c) un dieu barbu et moustachu avec des sortes de favoris et un torque à tampons autour du cou ; sa coiffure en bandeau (« tonsure ») est ordonnée en trois torsades horizontales qui partent de part et d'autre d'un motif central constitué par une sorte de double feuille ; au-dessus de l'épaule gauche, un petit cavalier surmonté d'un personnage plus grand, vêtu d'un justaucorps, les genoux pliés et les bras écartés, dont la coiffure est prolongée vers l'arrière par une sorte de mèche recourbée vers le haut ; au-dessus de l'épaule droite, un personnage debout, vêtu seulement d'une culotte descendant au genou, pose sa main gauche sur la tempe du dieu ; (d) un dieu barbu et moustachu, avec des sortes de favoris et six longues mèches recourbées qui prolongent la barbe vers le bas ; la coiffure en bandeau est ordonnée symétriquement en mèches autour d'une sorte de palmette ; il tient dans ses mains levées, la tête vers le bas et la ramure dirigée vers lui, deux cerfs ; (e) une divinité féminine avec les bras pliés vers sa poitrine ; sa coiffure au bandeau en relief comporte deux longues mèches qui descendent latéralement jusque sous les épaules ; la partie supérieure du crâne ne présente aucune indication de coiffure (« tonsure » ? couvre-chef ?) ; elle porte au cou un torque à tampons ; au-dessus de ses épaules, deux bustes masculins aux bras levés : à droite, un homme imberbe dont la coiffure aux mèches disposées en V qui couvrent toute la calotte semble maintenue par un bandeau ; il porte au cou un torque à tampons ; à gauche, un homme barbu et moustachu, avec des sortes de favoris et une coiffure qui semble former un bandeau autour d'une « tonsure » médiane et sommitale ; il porte au cou une sorte de médaillon discoïdal (c'est le « Taranis » de la plaque C ; opposé peut-être ici au dieu « jeune » qui pourrait être son avatar) ; (f) une divinité féminine qui lève son bras droit dont la main porte un oiseau ; sa coiffure en bandeau semble maintenue en bas par une sorte de diadème orné de dents de loup ; le sommet du crâne ne présente aucune indication de coiffure (« tonsure » ?) ; elle porte au cou un torque à tampons ; la triple tresse latérale qui descend au-dessus des épaules est tenue de son côté droit par une femme debout, vue de profil, elle-même coiffée de longues tresses ; au-dessus, un oiseau aux ailes ouvertes vu de face ; sur l'épaule droite de la déesse est assise une femme vue de face, vêtue d'une longue robe, la main gauche plaquée sur l'abdomen, la droite pendant vers le bas ; elle est coiffée de la même manière que la déesse et porte également au cou un torque à tampons (la similitude est telle qu'il pourrait s'agir d'un double du personnage principal) ; devant la poitrine de la déesse, au-dessous de laquelle est plaquée sa main gauche, à droite un personnage, probablement masculin, renversé horizontalement, la tête vers l'extérieur de la plaque, à gauche un quadrupède (chien ?) dans la même position ;

(g) une divinité féminine, les avant-bras croisés devant sa poitrine ; sa coiffure est analogue à celle des figures précédentes, mais les mèches latérales sont disposées clairement de manière à former des esses ; au cou un torque massif à tampons dont la tige porte un décor en dents de loup suivi de torsades ; au-dessus de l'épaule gauche, un personnage en justaucorps, analogue et dans la même position que celui de la plaque (c) ; au-dessus de l'épaule droite, le même personnage luttant avec un félin (?). La plaque manquante devait représenter une divinité féminine (il y aurait eu quatre couples).

La plaque circulaire du fond porte en son centre un taureau couché sur le flanc, la tête dressée, le front orné d'une rosace (les cornes n'ont pas été trouvées) ; devant, deux quadrupèdes, l'un, en relief, vu du haut, l'autre, gravé, vu de profil ; derrière le dos du taureau, un personnage vêtu d'un justaucorps [le même que sur les plaques (c) et (g) ?] brandit une épée de la main gauche ; au-dessus de lui, un quadrupède courant vers la gauche.

La facture, ainsi que les costumes, permettent de rattacher l'objet de manière convaincante à l'art dit istro-pontique du milieu thraco-gète du sud-est de l'Europe de la première moitié du Iᵉʳ s. av. J.-C. Il paraît cependant tout à fait excessif de vouloir nier l'appartenance thématique de l'ensemble iconographique au milieu celtique, comme cela a été fait récemment (en faveur d'une attribution aux Thraces). En effet, le traitement très particulier des coiffures et des barbes des divinités ne trouve des analogies que dans le milieu celtique laténien, où il peut être suivi depuis le Vᵉ s. av. J.-C., et n'a été jusqu'ici jamais attesté en milieu thraco-gète. Il s'agit donc probablement d'une commande exécutée par des artisans formés dans ce milieu, mais pour un commanditaire celtique qui a imposé des choix iconographiques conformes à sa tradition dans ce domaine.

Il s'agit d'un récipient cérémoniel conçu et utilisé certainement pour le culte. C'est, avec le fourreau gravé de Hallstatt, du Vᵉ s. av. J.-C., qui présente d'ailleurs singulièrement certaines analogies avec la plaque E, la seule source iconographique qui fournit une information abondante et cohérente sur la religion celtique. L'apparente lisibilité des sujets a suscité de nombreuses exégèses. Aucune n'est convaincante.

La présence du bassin au nord du Danemark a été associée généralement à l'expédition des Cimbres, originaires de cette région, qui ont effectivement traversé lors de leurs pérégrinations les régions celtiques de l'Est, où ce récipient aurait pu avoir été créé (chez les Boïens, les Taurisques ou les Scordisques ?). La date qui est actuellement attribuée à l'objet est un peu plus basse, mais on ne peut exclure définitivement cette possibilité. Plus en accord avec sa datation, l'hypothèse d'un butin arrivé chez les Germains du Nord après la chute des peuples celtiques danubiens que provoqua, peu après le milieu du Iᵉʳ s. av. J.-C., la poussée vers l'ouest des Daces de Burebista.

Ill. : voir CARNYX.

Bibl. : Bémont 1979 ; Benner Larsen 1985 ; Bergquist et Taylor 1987 ; Drexel 1915 ; Hatt 1989 ; Horedt 1967 ; Kaul 1991 ; Kaul et coll. 1991 ; Klindt-Jensen 1960, 1979 ; Müller S. 1892 ; Nylén 1967 ; Olmsted 1979 ; Powell 1971 ; Willemoes 1978.

GURGY (dép. Yonne, France). La nécropole de « La Picardie » fut découverte fortuitement et explorée en 1979. Une partie fut cependant détruite lors de l'extraction de graviers. D'un intérêt considérable, elle regroupe une série de monuments funéraires dont les plus anciens (tumulus avec inhumation centrale V et Z, enclos rectangulaire R) remontent au VIᵉ s. av. J.-C. ; la phase hallstattienne, qui se termine par de riches sépultures secondaires du tout début du Vᵉ s. av. J.-C. (incinération n° 61, avec une situle stamnoïde munie d'un couvercle, une ciste à cordons, de nombreuses fibules tardo-hallstattiennes et des boucles d'oreille en or), fut suivie d'une utilisation laténienne, associée principalement à des monuments funéraires constitués par des enclos de plan quadrangulaire, simples ou multiples.

Musée : Auxerre.

Bibl. : *Archéologie de la France* 1989 (n° 143) ; Delor et Pellet 1980 ; *Fastes des Celtes* 1995 ; *Trésors des princes celtes* 1987.

GUSSAGE ALL SAINTS (Dorset, Grande-Bretagne). Habitat à enclos de plan approximativement circulaire (diamètre maximal environ 120 m), d'une superficie d'environ 1,2 hectare, exploré dans sa totalité en 1972. L'enclos est constitué par un fossé au profil en V, large d'environ 1,2 m et profond de 0,8 m. Il était interrompu vers l'est par une porte précédée d'un dispositif de plan semi-circulaire, ouvert vers l'extérieur et constitué par un double fossé (en fait deux fossés successifs). L'entrée centrale se trouvait ainsi flanquée de deux petites entrées latérales qui débouchaient entre l'enclos principal et le fossé extérieur du dispositif semi-circulaire de l'entrée. Outre les avantages défensifs qu'il présentait, cet aménagement de l'accès principal pouvait aussi faciliter l'entrée rapide des troupeaux dans l'enceinte. À l'intérieur se trouvaient d'autres enclos délimités par des fossés ou des tranchées de fondations de palissades : l'un d'eux, de plan circulaire avec une entrée vers le sud-est, s'appuyait sur l'enclos principal, un autre, de plan polygonal se trouvait dans la zone centrale, avec un enclos de plan circulaire contre son côté ouest.

La phase initiale de l'habitat a été datée par des analyses C[14] entre le milieu du VIII[e] s. av. J.-C. et la fin du V[e] s. av. J.-C. ; les vestiges de l'occupation de l'espace intérieur pendant cette phase sont constitués par des silos et des trous de poteaux dont certains semblent former les angles de petits édifices de plan carré (1,7 à 2,5 m de côté, exceptionnellement 4 et 5 m). La deuxième phase, datée entre la fin du V[e] s. av. J.-C. et le début du I[er] s. av. J.-C. entraîna la reconstruction de l'entrée, avec un dispositif en entonnoir ; le seul bâtiment dont le plan a pu être identifié est une grande maison circulaire, d'un diamètre de 9 m, située près de l'enclos face à l'entrée ; des silos appartiennent également à cette phase. La troisième phase d'occupation couvre environ deux siècles, jusqu'à l'abandon du site vers la fin du I[er] s. apr. J.-C. Les habitants du lieu peuvent être identifiés à un groupe de Durotriges historiques. L'enclos principal est alors abandonné et remplacé par l'enclos circulaire et le complexe de l'enclos polygonal situés à l'intérieur. C'est à cette phase qu'appartiennent des squelettes humains jetés dans des fosses.



Fig. 95

Parmi les traces d'activité métallurgique recueillies et appartenant aux trois phases successives se distinguent les matériaux exceptionnels de la deuxième phase trouvés dans le silo n° 209 (daté par C[14] vers 200 av. J.-C.) : il s'agit d'environ sept mille fragments de moules utilisés pour la fonte à cire perdue, des spatules en os utilisées pour façonner le modèle en cire, d'une billette de bronze, des creusets, des fragments de tuyères, etc., qui constituent le témoignage de l'activité d'un bronzier qui avait fabriqué sur ce lieu pendant plusieurs années des pièces de harnachement (mors) et des éléments de char (clavettes d'essieu décorées, anneaux passe-guides) ; on peut estimer à une cinquantaine le nombre de chariots équipés par cet atelier.

Bibl. : Foster 1980 ; Wainwright 1979 ; Wainwright et Spratling 1973.

Fig. 95 : Plan d'ensemble de l'habitat (pour les dimensions, voir notice) ; VIII[e]-I[er] s. av. J.-C.

Gutuater. Voir GUTUATROS.

Gutuatros (lat. *gutuater*). Fonctionnaire religieux de haut rang, préposé probablement aux sacrifices, connu par des inscriptions de Gaule d'époque romaine et par César (où le titre est confondu avec un nom de personne). Il aurait fait partie de la catégorie des ovates (voir DRUIDES) et pourrait correspondre à l'*antistites templi* (prêtre principal du sanctuaire) mentionné par Tite-Live chez les Boïens d'Italie (*Hist. rom.*, XXIII, 24, 12).

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 3, VIII, 38.

Chadwick 1966 ; Le Roux et Guyonvarc'h 1986 ; Vendryes 1948.

GYOMA (Békés, Hongrie). Objets provenant d'une nécropole détruite et, sur le site dit « Egei halom », fouille récente d'une nécropole birituelle de vingt-deux tombes de la première moitié du IIIe s. av. J.-C., avec notamment des parures annulaires à oves creux.

Bibl. : Maráz 1977 ; Szabó 1992.

GYŐR (Hongrie). Les sites de nécropoles des lieux-dits « Kálvária » et « Ujszállas » ont livré des matériaux appartenant principalement au IIIe s. av. J.-C., parmi lesquels figurent notamment des parures annulaires à oves creux et des brassards de sapropélite.

Bibl. : Hunyady 1944 ; Szabó 1992.

H

Habitat. Les trois catégories que distingue César lorsqu'il énumère les types d'habitats incendiés et abandonnés par les Helvètes au moment de leur départ pour la Gaule, en 58 av. J.-C. (*G. des Gaul.*, I, 5) — les oppida, les villages *(vici)* et les fermes isolées *(privata aedificia)* —, peuvent trouver une équivalence dès le début de l'époque hallstattienne et relèvent d'une organisation du territoire qui remonte dans certains cas jusqu'à l'âge du bronze. Les agglomérations fortifiées, qui ne présentent alors qu'exceptionnellement l'extension et les caractéristiques d'un centre urbain (voir quand même des cas tels que les GLAUBERG, HEUNEBURG ou ZÁVIST), sont considérées à cette époque traditionnellement comme les résidences des « princes » celtiques. Elles sont généralement d'une extension assez faible (autour de 1 hectare), mais contrôlent des points stratégiques des voies commerciales (voir CAMP DU CHÂTEAU, CHÂTILLON-SUR-GLÂNE, VIX). Même si on ne peut pour l'instant démontrer qu'il s'agit bien de la résidence du « prince » (la Heuneburg fournit un indice contraire) le lien qui existe entre ces sites et les dynasties enterrées dans des tumulus élevés dans leurs environs paraît évident. La situation n'est pas très différente au Ve s. av. J.-C. où les « princes » laténiens apparaissent dans les cas les mieux connus comme les héritiers directs des dynasties hallstattiennes (voir HOHENASPERG).

La deuxième forme d'habitat, les villages, remonte aux origines mêmes du peuplement sédentaire de l'Europe : plusieurs unités d'habitation, généralement reconstruites au même endroit pendant plusieurs générations, forment une communauté rurale qui exploite un territoire comprenant généralement un cours d'eau et plusieurs types de terrains. La densité de ce type d'habitat, dont la dimension oscille entre quelques unités et plusieurs dizaines, peut être considérable ; dans les régions fertiles les mieux connues, telles que la Bohême du Nord-Ouest, les habitats de ce type jalonnent les cours d'eau à une distance de deux ou trois kilomètres l'un de l'autre. La durée d'occupation continue de ces sites, souvent d'aillleurs réoccupés après un siècle ou deux, peut être importante (un siècle ou plus) ; elle se reflète souvent dans un mélange de matériaux provoqué par l'abondance d'éléments intrusifs dans les ensembles. Il existe cependant aussi des cas d'occupations de courte durée (voir KADAŇ). Il est généralement difficile d'établir une hiérarchie des habitants d'après les constructions, mais la dimension exceptionnelle d'un édifice, ou la découverte d'objets réservés à l'élite à son intérieur, peut suggérer qu'il constituait la résidence du seigneur du lieu (voir DOLNÍ BŘEŽANY).

La troisième forme d'habitat est constituée par une unité autonome occupée apparemment par une famille et son entourage. Il peut s'agir d'une sorte de

hameau ouvert comportant plusieurs types d'édifices à fonction différente (voir BÍLINA). On connaît toutefois, du Ve s. av. J.-C., des cas où l'unité isolée est entourée d'un enclos (voir DROUŽKOVICE), ou constitue même une sorte de petite forteresse ; comme cela sera également le cas plus tard, on peut hésiter pour certains de ces enclos entre une fonction strictement profane et une fonction au moins partiellement religieuse (voir MŠECKÉ ŽEHROVICE). Le terme allemand *Herrenhof* (ferme seigneuriale) est actuellement utilisé en Europe centrale pour désigner cette forme d'habitat. L'association de bâtiments avec des enclos est à l'époque laténienne récente la caractéristique de complexes, reconnus abondamment par la photographie aérienne dans les plaines de la Gaule, qui ont été baptisés du nom de « fermes indigènes ». Les fouilles de sauvetage de grande étendue entreprises au cours des dernières décennies montrent clairement que, loin d'être seulement le précurseur des villas romaines, la « ferme indigène » est en Gaule, comme en Europe centrale, un type de résidence aristocratique rurale largement répandu et connu depuis plus longtemps qu'on ne le supposait.

L'émergence des oppida a dû certainement entraîner une restructuration du territoire en fonction du nouveau réseau. On connaît cependant très mal cet aspect de l'évolution de l'habitat celtique. L'apparition de l'oppidum a été souvent précédée par la naissance d'une forme d'habitat ouvert qui dépasse par son extension et par l'ampleur et la variété des activités artisanales (souvent spécialisées dans une production déterminée ; voir SAPROPÉLITE) qui y sont pratiquées le village traditionnel ; cette sorte de gros bourg est généralement intégré dans les trafics à longue distance. Il est souvent le prédécesseur direct d'un oppidum (voir BÂLE et LEVROUX).

Bibl. : Audouze et Buchsenchutz 1989 ; Meduna 1980.

HAEDUI. Voir **ÉDUENS**.

HAEMUS (gr. *Αιμος*). Nom d'origine thrace des monts Balkans (en bulgare Stara Planina, la « Vieille Montagne ») qui constituent la limite septentrionale de la péninsule balkanique et séparent le bassin du Danube du bassin de la Maritza. Le nom du *Θραικιος Αιμος* était connu déjà de Hécatée, au VIe s. av. J.-C. Il faisait partie du royaume des Odryses et fut conquis par Alexandre lors de sa campagne contre les Triballes et les Gètes. Cassandre y infligea en 298 av. J.-C. une défaite à une expédition celtique dirigée contre la Thrace. Le torque de Gorni Zibar, un site du versant danubien, pourrait peut-être être rattaché à cet événement.

HAGUENAU, forêt de (dép. Bas-Rhin, France). Le vaste complexe des tertres funéraires de la forêt de Haguenau, divisé en deux grands groupes (au sud de la ville : Gries, Harthouse, Maegstub, Ohlungen, Uhlwiller, Weitbruch ; au nord-est, vers Soufflenheim : Donauberg, Fischereck, Kirchlach, Königsbrück, Kurzgeländ, Oberfeld, Schelmenhofstadt, Shirrheinerweg, Taubenhübel, Weissensee, Wolfswinkel) et disséminé sur plusieurs kilomètres carrés, couvre une période allant de l'âge du bronze au début de la période laténienne au Ve s. av. J.-C., illustrant ainsi la continuité de communautés dont la celticité historique paraît incontestable. Les périodes de l'âge du fer sont représentées par environ quatre cents ensembles funéraires. Après une phase hallstattienne initiale du VIIe s. av. J.-C. plutôt pauvre et représentée par des sépultures à incinération contenant des poteries sans mobilier métallique, la phase hallstattienne récente apparaît comme une période de grande richesse : les parures en bronze sont désormais assez nombreuses et on voit apparaître des matières importées telles que l'ambre, le jais et le verre ; les parures féminines caractéristiques du plein VIe s. av. J.-C. comportant des plaques de ceinture en tôle de bronze ornée au repoussé, des torques, bracelets et anneaux de cheville, des fibules ; leur nombre et leurs associations signalent le rang de la défunte ; seules quelques tombes, une dizaine répartie dans les différents groupes de tumulus hallstattiens, contenaient des objets en or ou en corail importé, signalant ainsi le rang exceptionnel du personnage. Les tombes de l'élite

masculine se distinguent par la présence du poignard hallstattien, attesté dans une demi-douzaine de cas. Les sépultures avec des éléments caractéristiques de la phase initiale laténienne (longue épée, plaque gravée au compas, fibules) semblent à peu près aussi nombreuses que celles de la période hallstattienne récente (documentée particulièrement à Maegstub). Elles marquent la fin de l'utilisation de la nécropole, probablement avant la fin du Ve s. av. J.-C.

Musée : Haguenau.

Bibl. : Kimmig 1979 ; Koenig et coll. 1993 ; *Trésors celtes et gaulois* 1996 ; Schaeffer 1930.

HAINE, groupe de la (Belgique). Le faciès du IIIe s. av. J.-C. connu sous le nom de « groupe de la Haine » a été reconnu à partir des matériaux recueillis dans le Hainaut belge : dans la nécropole à incinération bouleversée du lieu-dit « La Courte », à Leval-Trahegnies, avec une ou plusieurs sépultures à char, des nécropoles du mont Éribus, qui a livré également des pièces de char, de Ciply « Champ des Agaises » et de Péronnes-lez-Binche, ainsi que de quelques autres découvertes. On peut y ajouter la découverte plus récente d'une sépulture à char, la seule du groupe dont le contexte est bien documenté, à Estinnes-au-Mont. On y avait rattaché à l'origine des habitats de Spiennes qui apparaissent aujourd'hui comme nettement plus anciens (Ve s. av. J.-C.).

Les matériaux, malheureusement hors contexte, de Leval-Trahegnies fixent clairement le début du groupe de la Haine vers le deuxième quart du IIIe s. av. J.-C. et permettent de l'insérer dans le contexte des amples mouvements qui conduisirent à la formation des groupes belges dans le nord de la France. On peut évoquer à ce propos la chaîne de ceinture en bronze émaillé, les bracelets de sapropélite et les clavettes d'essieu décorées d'un masque coiffé d'esses et d'une paire de feuilles de gui, incrustées à l'origine d'une matière colorée (corail ou verre rouge ?) fixée par de la résine, qui s'insèrent parfaitement, de même que la présence d'une tombe à char, dans ce contexte général. Quant à la céramique, comportant notamment de hauts vases carénés, elle est analogue à celle des nécropoles belges des IIIe et IIe s.s av. J.-C. du nord de la France, ou à celle, datée du IIIe s. av. J.-C., qui a été recueillie à Kooigem.

Musée : Bruxelles.

Bibl. : Cahen-Delhaye 1995 ; *Celtes en France du nord et en Belgique* 1990 ; Mariën 1961.

HALIMBA (Veszprém, Hongrie). Découverte isolée d'un remarquable fourreau au décor gravé en oblique sur toute la longueur de la plaque de droit, au-dessous de la paire de dragons placée sous l'entrée. La bouterolle est également ornée, sur les deux faces. C'est une des œuvres majeures du Style des fourreaux hongrois. Datable probablement vers le milieu du IIIe s. av. J.-C. ou peu avant.

Musée : Veszprém.

Bibl. : Szabó 1971a, 1992 ; Szabó et Petres 1992.

HALLEIN (Salzbourg, Autriche). Voir **DÜRRNBERG**.

HALLSTATT (Haute-Autriche). Grande et riche nécropole située à environ 340 m au-dessus du lac de Hallstatt (alt. 508 m), au débouché de la haute vallée du Salzberg, où se trouvaient des mines de sel exploitées depuis la fin de l'âge du bronze. Le nombre des tombes à inhumation et à incinération, dont les découvertes sont attestées depuis 1710, peut être estimé à plus de 2 000. Les fouilles principales furent réalisées entre 1846 et 1864 sous la direction de J. G. Ramsauer et conduisirent à l'exploration de 994 sépultures (538 inhumations et 455 incinérations, au Naturhistorisches Museum de Vienne). D'autres tombes furent découvertes entre 1871 et 1884 (135 au Landesmuseum de Linz et 146 au Naturhistorisches Museum de Vienne) et 1937-1939 (57 au musée de Hallstatt, avec bon nombre de mobiliers laténiens). Les matériaux éparpillés dans la plupart des grands musées d'Europe représentent les mobiliers de 500 à 600 sépultures supplémentaires.

Les sépultures les plus anciennes de la nécropole remontent probablement au dernier tiers du VIIIe s. av. J.-C. et les plus récentes, au mobilier laténien, sont antérieures à la fin du Ve s. av. J.-C. La trouvaille la plus connue de cette phase finale

est un fourreau d'épée en bronze sur lequel est gravé un décor historié dans l'esprit de l'art des situles : des scènes, à caractère probablement mythologique, où figurent notamment quatre cavaliers, un groupe de fantassins, des hommes tenant une roue et le combat d'un homme contre un monstre ; la bouterolle qui entoure une palmette figure la paire de dragons gardiens de l'Arbre de Vie.

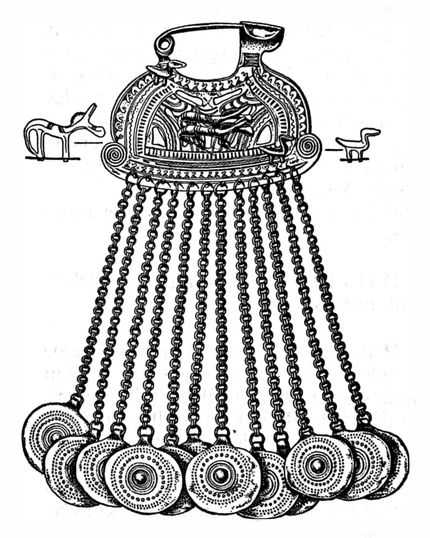


Fig. 96

Les mines de sel ont livré des bois qui fournissent des dates radiocarbone permettant de discerner une première phase d'exploitation, vers 1000 av. J.-C., attestée dans les mines nord et sans équivalent chronologique dans la nécropole, suivie d'une deuxième phase, propre aux mines du groupe est, qui débuterait vers 730 av. J.-C. et correspondrait donc au grand cimetière exploré. Les galeries ont livré des outils, des hottes, des vêtements (tissus, bonnets et souliers en cuir), des torches et même la nourriture des travailleurs dont la condition très modeste ne semble pas correspondre au niveau de vie qu'expriment les mobiliers funéraires des personnages ensevelis dans la nécropole. Il pourrait s'agir de prisonniers ou d'individus de rang inférieur.

Trois bâtiments d'environ 4 × 5-6 m, édifiés selon la technique dite du *Blockhaus* (poutres horizontales assemblées à mi-bois dans les angles), ont été découverts dans les environs de l'entrée de l'actuelle mine Maria-Theresa-Stolle. Le premier, découvert en 1878, était conservé jusqu'à une hauteur de près de 2 m et permettait de constater la présence de fenêtres. Son espace intérieur était divisé en deux pièces.

Un habitat de la fin de l'époque laténienne (fin IIe et Ier s. av. J.-C.) est attesté sur le site de Dammwiese, situé à l'extrémité supérieure de la vallée, où les fouilles ont révélé sur plus de 3 000 m^2 un système de canalisations en bois qui était probablement lié à la production du sel. Les matériaux recueillis comportent de la poterie peinte ainsi que les formes caractéristiques de vases utilitaires à décor vertical au peigne, souvent en pâte graphitique. Une belle fibule en bronze au pied orné d'un rinceau, datable vers le début du IIIe s. av. J.-C., a été découverte également sur ce site.



Fig. 97

Ill. : voir ARMEMENT, COSTUME.

Musées : Hallstatt, Linz, Vienne (Naturhistorisches Museum).

Bibl. : Barth 1980 ; *Hallstattkultur* 1980 ; *Hallstattkultur. Symposium* 1981 ; Häusler 1968 ; Hodson 1990 ; *Krieger und Salzherren* 1970 ; Kromer 1959 ; *Trésors des princes celtes* 1987.

Fig. 96 : Hallstatt : fibule en bronze à large plaque portant une paire d'oiseaux et une paire de chevaux (attelages solaires ?), ainsi que douze pendeloques (les mois de l'année ?), de la tombe féminine n° 94 (haut. réelle de l'ensemble env. 33 cm) ; fin du VIe s. av. J.-C. ou début du siècle suivant.

Fig. 97 : Hallstatt : plan de la tombe laténienne de guerrier du Ve s. av. J.-C., n° 994, connue par son fourreau d'épée en bronze au décor figuré ; dessin d'après le relevé de G. Ramsauer. Même s'il s'agit d'un simple croquis à main levée et non d'un relevé comme on les exécute aujourd'hui, tous les objets importants

sont figurés à leur place, avec un certain souci descriptif.

Hallstattien(ne). Adjectif dérivé du nom du site de Hallstatt et utilisé pour désigner ce qui appartient à la civilisation du premier âge du fer qui en porte le nom (du VIIIe s. av. J.-C. à la première moitié du Ve s. av. J.-C.). On distingue généralement à l'intérieur de la civilisation hallstattienne deux ensembles distincts : une aire centre-occidentale, s'étendant au nord et à l'ouest du massif alpin, et une aire orientale. Les populations du premier groupe sont considérées comme celtiques et représenteraient les ascendants des Celtes historiques, celles du second appartenaient probablement, du moins en grande partie, à une souche ethnique distincte.
Bibl. : *Celtes* 1991 ; *Hallstattkultur* 1980 ; *Osthallstattkultur* 1996.

HALMAJUGRA (Heves, Hongrie). Matériaux d'une nécropole, probablement à incinération, comportant principalement des armes (deux tombes de guerriers ?), parmi lesquelles se distinguent deux fourreaux d'épée au riche décor gravé, une pointe de lance ajourée et un umbo de bouclier aux ailettes également ajourées. L'ensemble des matériaux peut être daté de la deuxième moitié du IIIe s. av. J.-C.
Musée : Eger.
Bibl. : Hellebrandt 1992 ; Szabó 1992 ; Szabó et Petres 1992.

HAMBLEDON HILL (Dorset, Grande-Bretagne). Un des grands sites fortifiés les mieux préservés de l'île de Bretagne, situé sur l'ancien territoire des Durotriges. Un système complexe de remparts (un système de deux levées avec fossés et levée de contrescarpe, d'une largeur totale de 45 m, atteignant encore aujourd'hui une hauteur d'environ 15 m), résultat apparent d'au moins trois étapes de construction, défend un plateau allongé d'une superficie totale d'environ 10 hectares qui inclue en son milieu un tumulus néolithique. Les traces de plus de deux cents fondations de maisons circulaires, d'un diamètre de 4,5 à 14 m, sont visibles à l'intérieur.
Bibl. : Hogg 1984.

HAMIPRÉ (Ardenne, Belgique). Nécropole près du hameau dit « Offaing » constituée de deux tombelles (tumulus peu élevés, recouvrant une ou plusieurs tombes, caractéristiques du faciès ardennais du Ve s. av. J.-C.) associées à un groupe de sépultures plates, pour un total de vingt-trois sépultures, dont trois contenaient les vestiges d'un char à deux roues associés à des éléments du harnachement (mors). Le matériel recueilli comporte notamment des torques en bronze à petits tampons, des pointes de javelots, un coutelas, une agrafe ajourée, des fibules, de nombreuses poteries, dont certaines au décor gravé ou peint. Une autre petite nécropole fut explorée au lieu-dit « La Hasse » (huit tombes simples). Une autre encore fut fouillée près du hameau de Namoussart au lieu-dit « Sorafè » : il s'agissait de neuf tombelles intactes qui ne recouvraient que cinq tombes ; parmi les matériaux (pointes de javelots, fibules, torque à petits tampons, coutelas) figure une belle situle en terre cuite au décor géométrique peint et gravé. Enfin, aux lieux-dits « Au-dessus du Fond de Ligne » et « Devant le Bois de Cognon » du même hameau fut explorée une autre nécropole de onze tombelles avec une tombe à char (situle à décor peint, pièces du char et mors) et trois mobiliers féminins (torques à petits tampons avec paires de bracelets, poteries). L'ensemble des tombelles peut être daté de la deuxième moitié du Ve s. av. J.-C.
Bibl. : Cahen-Delhaye 1974a, 1974b, 1976, 1976a.

HANNOGNE (c. Hannogne-Saint-Rémy, dép. Ardennes, France). Tombe aristocratique à incinération du lieu-dit « Le Grand Chemin », avec une cruche en bronze de type Kelheim, une poêle de type Aylesford, une épée, des vases tonnelets et des éléments de char (?). Première moitié du Ier s. av. J.-C.
Bibl. : Charpy et Roualet 1991 ; Flouest et Stead 1977.

HASTEDON (Namur, Belgique). Forteresse d'environ 12 hectares, située près de Namur. Elle est dotée d'une enceinte de 1,3 km et d'un mur de barrage de 120 m, aujourd'hui arasé, précédé d'un

fossé de 6 m de large, profond de 1,5 m, qui a livré un abondant matériel céramique, tout à fait homogène, qui peut être daté du tout début de l'époque laténienne, vers le deuxième quart du ve s. av. J.-C.

Bibl. : *Celtes en France du nord et en Belgique* 1990.

HATTEN (dép. Bas-Rhin, France). Tombe « princière » sous tumulus explorée en 1851. Le mobilier conservé comporte : deux cruches à vin d'origine étrusque, un chaudron en bronze à attaches de fer, un bassin en bronze (type Hatten) fabriqué probablement au nord des Alpes, les fragments d'une coupe en bronze d'origine peut-être grecque, un torque en feuille d'or sans décor, une pointe de lance, une défense de sanglier et des éléments de char. L'ensemble peut être daté vers le milieu du VIe s. av. J.-C.

Musée : Strasbourg (dépôt du musée de Colmar).

Bibl. : Frey 1957 ; *Trésors celtes et gaulois* 1996.

HATVAN-BAJPUSZTA (Heves, Hongrie). Nécropole celtique découverte fortuitement en 1979 lors de travaux. L'un des deux mobiliers funéraires partiellement récupérés contenait une remarquable tasse à l'intérieur orné d'un décor estampé et l'anse surmontée d'un croissant aux extrémités formées en têtes de bélier (IVe s. av. J.-C.).

Bibl. : Hellebrandt 1992 ; Szabó 1992.

HATVAN-BOLDOG (Heves, Hongrie). Matériaux (aujourd'hui disparus) d'une nécropole. Le site a donné son nom à un type particulier d'épée laténienne, attesté principalement vers la fin du IVe s. av. J.-C. et le début du siècle suivant : il présente une lame nettement plus courte et plus étroite que la moyenne des épées contemporaines ; le fourreau se distingue par une grande bouterolle ajourée de forme circulaire, généralement avec une paire d'éléments discoïdaux décorés. Ce type d'épée est non seulement représenté chez les Celtes danubiens mais également dans d'autres régions, notamment en Champagne.

Bibl. : Charpy 1987 (type d'épée) ; Petres et Szabó 1985 ; Szabó 1992 ; Szabó et Petres 1992.

HAUVINÉ (dép. Ardennes, France). Sur les coteaux qui dominent l'actuel village de Hauviné furent découverts plusieurs sites de nécropoles et d'habitats qui s'étendent jusque sur le cadastre limitrophe de Saint-Clément-à-Arnes. Les plus anciens appartiennent à la période hallstattienne (jogassien), d'importantes découvertes funéraires appartiennent au faciès marnien (tombe avec agrafe figurant une paire de griffons), qui est également représenté par la découverte exceptionnelle de fosses d'habitat de sa phase initiale (lieu-dit « Entre-Les-Deux-Voies » ; silos ou caves de cabanes datables vers le milieu du ve s. av. J.-C.) ; des tombes du IVe s. av. J.-C. et du début du siècle suivant furent découvertes au lieu-dit « Verboyon » (deux torques décorés) ; des nécropoles à incinération des IIe et Ier s. av. J.-C. furent découvertes au lieux-dits « La Poterie », « Feneux » et « Bois-Gilbert ».

Musée : Épernay.

Bibl. : Charpy et Roualet 1991 ; Roualet 1973, 1977, 1978, 1979 ; Roualet et coll. 1985.

HÉDUENS. Voir ÉDUENS.

HEIDENGRABEN près de Grabenstetten (Bade-Wurtemberg, Allemagne). L'oppidum de Heidengraben est le complexe de ce type le plus étendu reconnu à ce jour. Ce plateau escarpé de 700 m d'altitude, d'une superficie d'environ 1 660 hectares, est défendu aux trois points d'accès par des remparts avec portes à ailes rentrantes (voir ZANGENTOR) : au nord, à l'ouest et au sud. L'entrée principale devait se trouver au sud de l'actuel village de Grabenstetten, là où la ligne de fortifications qui barre l'isthme qui conduit au plateau est double ; à l'ouest de cet emplacement, une sorte de promontoire de 153 hectares (la superficie d'un grand oppidum), connu sous le nom de « Elsachstadt », est isolé de l'espace intérieur de l'oppidum par un rempart muni d'une porte à ailes rentrantes. C'est à l'évidence dans cette aire, défendue également aux points mieux accessibles

de son périmètre, que devait se concentrer l'habitat. Le site n'a pas encore été l'objet de fouilles d'envergure, mais les matériaux recueillis appartiennent tous à la phase récente de la culture laténienne.
Bibl. : *Kelten in Baden-Württemberg* 1981.

HEIDETRÄNK-TALENGE (c. Oberursel, Hesse, Allemagne). Oppidum situé sur les contreforts du Taunus à une dizaine de kilomètres au nord de Francfort.

Les fortifications aux portes à ailes rentrantes (voir ZANGENTOR) se développent à partir du sommet de deux collines voisines, englobant la vallée d'un petit cours d'eau qui passe entre elles, avec une superficie totale d'environ 130 hectares. La partie qui semble avoir été la plus occupée, celle d'où provient la majorité des trouvailles recueillies à ce jour, est la partie nord, connue sous le nom de « Goldgrube ». Les trouvailles de la phase récente de la culture laténienne comprennent des objets en métal, des monnaies et des bracelets en verre.
Bibl. : Maier 1985.

HÉLICON. Selon une légende rapportée par Pline l'Ancien, ce forgeron helvète aurait été à l'origine de l'invasion celtique en Italie : après avoir exercé son métier en Italie, il serait revenu dans son pays avec des figues sèches, du raisin, de l'huile et du vin ; le goût de ces produits aurait alors incité ses compatriotes à conquérir leur pays d'origine.
Bibl. : Pline, *H.N.*, XII, 5.

HELLBRUNN (Salzbourg, Autriche). Le site de la colline du Hellbrunnerberg domine le cours de la Salzach et la cuvette de Salzbourg à quelques kilomètres en amont de la ville. Ce point stratégique a été habité à l'époque hallstattienne, notamment sur le plateau allongé qui domine son versant ouest, où est supposée l'existence d'un habitat de cette époque dont témoignent aujourd'hui les très abondants matériaux recueillis principalement sur son flanc est, en situation apparemment secondaire (« Abfallhalde »), lors de fouilles effectuées après la Première Guerre mondiale et depuis 1975. Le site fut peut-être occupé dès la fin du VIIe s. av. J.-C., mais les matériaux, très proches de ceux recueillis à Hallstatt et au Dürrnberg, appartiennent surtout au VIe s. av. J.-C. et au début du siècle suivant. Ils témoignent d'évidents contacts avec le monde méditerranéen (petite coupe en verre, imitations de cruches à vin en terre cuite, poids de type grec de 295 g), les fibules ornithomorphes à incrustations de corail, analogues aux exemplaires trouvés en Vénétie, ainsi que les coupes sur pied d'inspiration nord-italique, indiquent clairement l'origine de ces contacts.
Musée : Salzbourg.
Bibl. : Moosleitner 1979 ; Stöllner 1996.

HELVÈTES (lat. *Helvetii*). Une tradition légendaire rapportée par Pline l'Ancien (*H.N.*, XII, 5) attribuait à l'Helvète Hélicon, qui aurait séjourné à Rome comme forgeron, l'impulsion initiale de l'irruption des Transalpins en Italie au début du IVe s. av. J.-C. En effet, il aurait rapporté, « en regagnant sa patrie, des figues sèches, du raisin, des échantillons d'huile et de vin. Aussi les Gaulois seraient-ils excusables d'avoir cherché à obtenir ces produits, même par la guerre. » Que des groupes ou individus originaires du Plateau suisse aient participé à l'expédition est tout à fait vraisemblable, compte tenu de la présence en Italie de formes de fibules de la première moitié du IVe s. av. J.-C. qui trouvent des équivalents précis dans cette région. Rien ne permet cependant d'affirmer qu'il s'agit des ancêtres directs des mêmes Helvètes que César refoula en 58 av. J.-C.

En effet, le Plateau suisse avait connu depuis le Ve s. av. J.-C., comme bien d'autres régions du monde celtique, beaucoup de mouvements de populations : des groupes ou individus originaires de la haute vallée du Rhin et du Plateau suisse participèrent, au début du IIIe s. av. J.-C., à l'expansion danubienne, ainsi que l'atteste notamment la diffusion dans cette aire des torques à pastilles de verre rouge et d'autres parures caractéristiques des populations de cette partie de la Suisse. Par la suite se met en place le peuplement qui, avec son réseau d'oppida, conduit directement aux Helvètes historiques de la première moitié du Ier s. av. J.-C. Il semblerait que le

complexe ethnique helvète n'était pas encore tout à fait stabilisé vers la fin du IIe s. av. J.-C., puisque les Tigurins, un des quatre *pagi* des Helvètes (nous connaissons encore le nom d'un deuxième, Verbigenos, celui des deux autres est inconnu) et peut-être même les Teutons qui se joignirent aux Cimbres y auraient appartenu.

Les Helvètes auraient occupé, vers 60 av. J.-C., un territoire d'environ 94 000 km^2, visiblement surestimé si on limite leur extension à la Suisse actuelle, même dans le cas où il aurait englobé des peuples clients tels que les Rauraques de la région de Bâle, ainsi que les Latobices et Tulinges de localisation inconnue nommés par César. L'inventaire de leurs habitats comporte 12 oppida, 400 villages *(vici)* et un nombre indéfini de fermes *(privata aedificia)*. Le recensement inscrit sur les tablettes trouvées dans le camp helvète après la défaite devant Bibracte donne des effectifs de 263 000 personnes pour les Helvètes, 23 000 pour les Rauraques, 38 000 pour les Tulinges et 14 000 pour les Latobices, dont le quart pouvait porter les armes.

À l'ouest, les Helvètes étaient voisins des Séquanes qui contrôlaient apparemment les passages du Jura. La limite entre ces deux peuples devrait donc se trouver quelque part sur la ligne formée par la Thielle et le lac de Neuchâtel. Dans un tel cas, l'oppidum d'Yverdon, le site de La Tène, l'oppidum du mont Vully et les sites en aval (Cornaux, Port-Nidau) constitueraient des postes helvètes sur la frontière entre les deux peuples. Le témoignage archéologique des événements de 58 av. J.-C. est cherché dans les abandons de certains sites (voir BÂLE), accompagnés même quelquefois d'incendies (voir VULLY, mont). Au retour des Rauraques après la tentative infructueuse est associée la fondation de l'oppidum de Bâle « Münsterhügel ». Quant à l'oppidum de Berne, qui est après celui d'Altenburg-Rheinau le plus grand pouvant être attribué aux Helvètes, il continuera à être occupé à l'époque gallo-romaine. Voir DIVICO, VERBIGENOS et VERUCLOÉTIOS.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I *passim*, IV, 10, VI, 25, VII, 75.
Archäologie der Schweiz 1974 ; Furger-Gunti 1984.

HELVIENS (lat. *Helvii*). Selon César, peuple voisin des Arvernes, dont il aurait été séparé par le massif des Cévennes (plus exactement les monts du Vivarais). En fait, il en était séparé par les Vellaves du Velay qui étaient clients et alliés des Arvernes. Dernier peuple de la Province sur la rive droite du Rhône, il était le voisin méridional des Ségusiaves, clients des Éduens. Il aurait donc occupé le nord de l'actuel département de l'Ardèche. César y concentra, pendant l'hiver 51-52 av. J.-C., ses troupes avant de pénétrer, probablement par la haute vallée de la Loire, chez les Arvernes. Voir CABURUS.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 7, 8, 64, 65.

HENGISTBURY HEAD (Dorset, Grande-Bretagne). Important oppidum portuaire des Durotriges, situé sur un promontoire long de 1,5 km qui ferme au sud la baie de Christchurch. Un puissant double rempart coupait l'isthme et défendait une aire qui a été considérablement réduite dans sa partie sud par l'action érosive de la mer. Occupé depuis le paléolithique, le site a joué un rôle de premier ordre dans le commerce de l'âge du fer entre l'île et le continent, plus particulièrement au Ier s. av. J.-C. Les fouilles, anciennes et récentes, ont révélé d'importants indices d'activités métallurgiques (obtention et travail de l'argent, du cuivre et du plomb à partir de lingots bruts importés de Cornouailles ou du Nord ; fer obtenu à partir de minerais locaux), de la fabrication de bracelets taillés dans un coquillage des environs (« Kimmeridge shale ») et de parures en verre. Un atelier monétaire devait également fonctionner sur le site. L'intensité des échanges est attestée par la présence d'amphores vinaires, ainsi que de poteries et de monnaies importées d'Armorique. Les relations devaient être particulièrement intenses avec les Coriosolites.

Bibl. : Cunliffe 1978, 1988.

HERCEGMÁROK. Voir GAJIĆ.

HERCUNIATES. Peuple celtique du sud-ouest de l'actuelle Hongrie (Transdanubie méridionale).

HERCYNIENNE, forêt (litt. « Forêt des chênes », du celtique *perkunia*, « chêne » ; en lat. *Hercynia* ou *Orcynia silva*, gr. *Ερκυνιος* ou *Ορκυνιος δρυμος*). Les Anciens désignaient de ce nom l'ensemble des massifs qui s'étendent au nord du Danube, depuis la limite orientale de la plaine rhénane (la Forêt-Noire) jusqu'au début de l'arc karpatique (plus exactement les Petites Karpates, *Λουνα υλη* du géographe Ptolémée). Sa longueur (ouest-est) était estimée à soixante jours de marche et sa largeur (sud-nord) à neuf jours. Dès la fin du IIIe s. av. J.-C., Apollonios de Rhodes (*Argonautiques*, IV, 633, 638-644) considérait la forêt hercynienne comme étant au centre des régions habitées par les Celtes. Pour César (*G. des Gaul.*, VI, 25), cet ensemble montagneux s'étend des territoires respectifs des Helvètes, Némètes et Rauraques jusqu'aux régions occupées par les Daces et les Anartes, ce qui correspond bien à la situation vers le milieu du Ier s. av. J.-C., où les troupes de Burebista avaient brisé le pouvoir des Boïens organisé autour de l'oppidum de Bratislava, et occupé la partie nord-occidentale de la cuvette karpatique. Strabon (*Géogr.*, VII, 1, 3) indique que le vaste périmètre de la forêt hercynienne avait comme centre « un territoire propice à un peuplement important », le Boiohaemum, l'actuelle Bohême.

On connaît les noms anciens donnés à certains des massifs qui constituaient la forêt hercynienne : la forêt Gabréta (litt. « forêt des bouquetins », gr. *Γαβρητα υλη*, probablement les chaînes montagneuses qui séparent la Bohême du bassin du Danube, le Böhmerwald et la Šumava), la forêt Sudeta (litt. « forêt des sangliers », gr. *Σουδετα ορη*, vraisemblablement les montagnes qui bordent la partie occidentale et septentrionale de la Bohême), le mont Askiburgios (peut-être d'origine germanique, signifierait litt. « forteresse des frênes », gr. *Ασκιβουργιον ορος*, désignait vraisemblablement les massifs qui s'étendent de la Porta Bohemica, où l'Elbe quitte ce pays, à la Porte de Moravie, traversée par le cours supérieur de l'Oder). Le nom de la forêt hercynienne serait à l'origine de l'ancien nom germanique des monts Métallifères de Bohême : *Fergunna*.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VI, 24 ; Strabon, *Géogr.*, VII, 1, 5 ; Pline, *H.N.*, XVI, 2, 6.
Much 1888.

Héros. La recherche de la « bonne mort » réservée aux héros, celle qui rapproche les hommes des dieux immortels et leur ouvre une vie d'éternelle jeunesse et de festins dans l'Autre Monde (voir GOIBNIU), était une des préoccupations majeures des guerriers celtes qui se dépouillaient pour le combat afin de montrer leur mépris de la mort (voir GÉSATES) et qui sillonnaient l'Europe, organisés probablement en confréries dont les Fiana conservent le souvenir dans la littérature irlandaise. Cette quête d'une mort héroïque est la seule explication d'un comportement qui n'a cessé de surprendre les adversaires méditerranéens des armées celtiques (voir TÉLAMON).

Nous ne sommes pas en mesure de distinguer actuellement avec certitude les manifestations de respect qui seraient la conséquence de l'association de la mémoire d'un défunt au statut de héros (ce qu'on appelle communément l'héroïsation). On pense que son expression pourraient être certaines marques de respect particulières accordées à une sépulture que son mobilier ne distingue pas spécialement de celle d'autres guerriers (enclos, édifices de culte funéraire). Les statues de guerriers assis avec des têtes coupées trouvées à Entremont et d'autres œuvres de la sculpture celtique, notamment celles qui furent trouvées en contexte funéraire (voir GLAUBERG et HIRSCHLANDEN), sont généralement considérées, sans arguments très convaincants, comme des effigies de personnages héroïsés.

Herrenhof (litt. « ferme seigneuriale »). Terme allemand utilisé cette dernière décennie en Europe centrale (notamment en Bavière et en Bohême) pour désigner une forme d'habitat particulière de la période hallstatttienne ancienne et de la phase laténienne initiale

(VIᵉ-Vᵉ s. av. J.-C.) : un espace de forme quadrangulaire d'environ un hectare délimité par un enclos qui comporte généralement une palissade précédée d'un fossé. Un bâtiment de dimensions exceptionnelles est souvent associé à l'enceinte. Détecté en nombre important par la prospection aérienne, ce type d'habitat, que l'on considère comme le lieu de résidence de l'élite sociale, a été jusqu'ici peu exploré par des fouilles. Voir BALDINGEN, DROUŽKOVICE, NEMĚTICE, NIEDERERLBACH, STRAUBING-KREUZBACH.
Bibl. : Leidorf 1985.

HERTFORD HEATH (Hertfordshire, Grande-Bretagne). Riche sépulture à incinération dans une grande fosse quadrangulaire (2,6 × 2 m), découverte fortuitement en 1956. Le mobilier comportait deux objets importés — une amphore vinaire et une coupe en verre —, une douzaine de poteries indigènes, des appliques circulaires incrustées d'émail rouge et des garnitures de tôle de bronze appartenant à un objet indéterminé, un coutelas et des forces, ainsi que les éléments en fer d'un char (bandages et autres pièces), probablement démonté et brûlé. L'ensemble, caractéristique de la culture dite d'Aylesford, est datable vers le début du dernier tiers du Iᵉʳ s. av. J.-C.
Bibl. : Hüssen 1983.

HEUNEBURG (c. Hundersingen, Bade-Wurtemberg, Allemagne). Forteresse hallstattienne, située sur une colline au sommet aplani de la rive gauche du Danube qui se présente aujourd'hui comme un plateau de forme triangulaire (long de 350 m et large de 150 m), avec un de ses longs côtés parallèle au cours du fleuve qui coule à son pied et dont il domine la plaine alluviale. Contrairement aux tumulus des environs, fouillés depuis le XIXᵉ s., la Heuneburg ne fut l'objet d'une exploration systématique qu'à partir de 1950. Les fouilles se poursuivirent jusqu'en 1979. C'est donc aujourd'hui, grâce aux travaux effectués, le complexe de type « résidence et nécropole princière » le mieux connu et il est abondamment cité et utilisé comme référence exemplaire pour cette période.

L'aspect le plus spectaculaire révélé par les fouilles est le témoignage de fortes influences méditerranéennes : il ne s'agit pas uniquement d'objets importés, parmi lesquels figurent non seulement des céramiques attiques à figures noires, mais aussi des fragments d'amphores vinaires d'origine probablement massaliote, mais également les indices de la présence sur le site d'individus issus du milieu grec ou étrusque. Ainsi, l'une des cinq phases de construction des fortifications, édifiées normalement en employant la technique traditionnelle du rempart en pierre et bois (*Pfostenschlitzmauer*), se distingue par une conception et une réalisation du mur de défense qui sont jusqu'ici uniques dans les territoires transalpins : sur les côtés ouest et sud fut élevé, vers le début du VIᵉ s. av. J.-C., sur un socle de pierres sèches, un mur de briques crues avec des bastions quadrangulaires disposés à intervalles réguliers ; les analogies les plus proches de ce type de rempart proviennent actuellement de Sicile (Géla) et sa construction suppose la présence d'un individu formé aux dernières innovations de l'architecture militaire grecque ; il s'agit à l'évidence d'une manifestation de prestige ostentatoire plus que d'une nécessité défensive. Peu adapté aux conditions locales, le mur à bastions fut d'ailleurs remplacé par la suite par un rempart traditionnel. La seconde découverte qui indique probablement la présence sur le lieu d'un artisan du sud est la découverte d'un moule destiné à fabriquer l'attache d'une cruche à vin étrusque. Le site fortifié est situé au croisement de l'axe danubien et des voies qui le rejoignaient à partir de Massalia, en remontant la vallée du Rhône et poursuivant soit par la Saône (voir BRAGNY-SUR-SAÔNE) soit par le Plateau suisse où passaient les voies des trafics avec l'Italie (voir CHÂTILLON-SUR-GLÂNE).

À environ 300 m de la forteresse ont été découvertes les traces d'un habitat ouvert plus étendu que l'habitat fortifié et fondé à peu près à la même période, vers 600 av. J.-C. Il avait été fortement endommagé par les travaux agricoles, mais un secteur avait été préservé sous le tertre n° 4 du groupe tumulaire « Giessübel-Talhau », élevé par la suite à

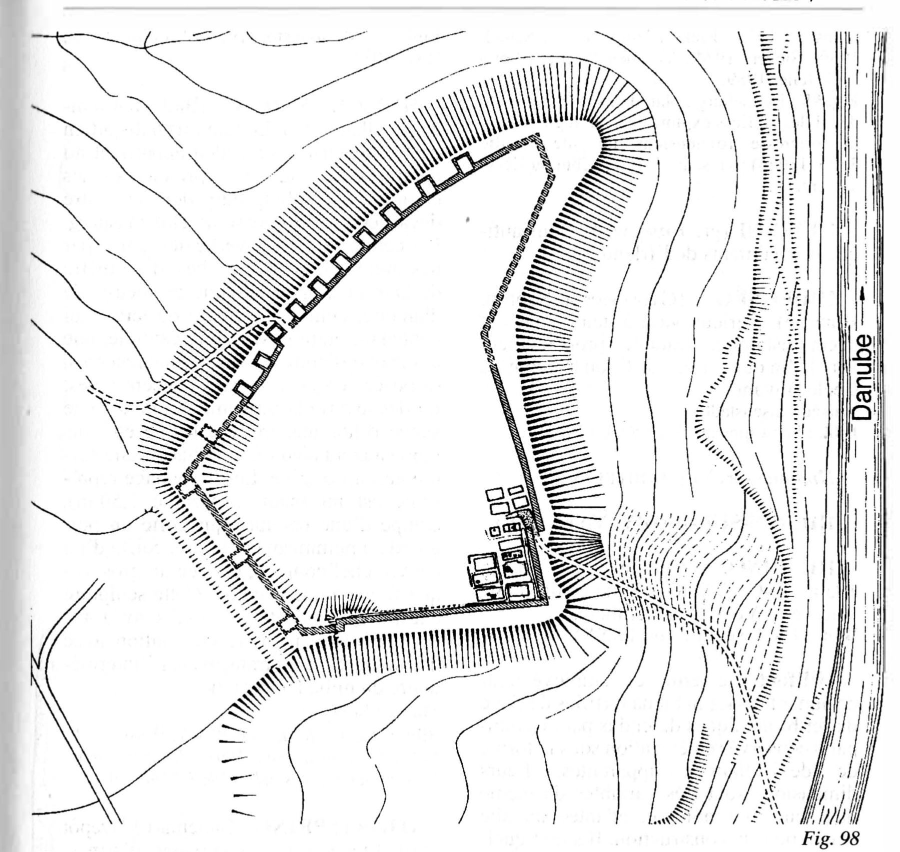


Fig. 98

l'emplacement d'un grand édifice de plan régulier (une pièce centrale avec deux ailes symétriques et une sorte de portique sur chaque façade), entouré d'un enclos rectangulaire, qui est considéré comme la résidence du personnage de haut rang enseveli sous le tumulus.

Parmi les autres groupes de tumulus des environs se distingue le tertre du Hochmichele, d'un diamètre de 80 m et d'une hauteur de 14 m. Sa sépulture centrale, une chambre en bois de 3,5 × 5,8 m, avait été pillée peu de temps après les funérailles, mais les restes témoignent de la présence à l'origine d'un char à quatre roues et d'un riche mobilier masculin et féminin ; il s'agissait donc d'une double sépulture analogue à celle qui se trouvait à une douzaine de mètres du centre du tertre : une chambre de bois contenait un homme, étendu sur une peau de bovidé, à côté d'un char (avec les pièces de harnachement des deux chevaux) sous lequel se trouvait une femme ; les deux individus possédaient de nombreuses parures et étaient accompagnés de vases en bronze (chaudron et bassin) ; la découverte la plus remarquable a été toutefois fournie par l'analyse des vestiges de tissus trouvés dans la sépulture : les fragments prélevés à l'emplacement du corps de la femme appartenaient à un tissu brodé de soie, soit sauvage soit importée de Chine (voir SOIE).

Bibl. : Dämmer 1978 ; Gersbach 1995 ; *Kelten in Baden-Württemberg* 1981 ; Kimmig 1988 ;

Mansfeld 1973 ; Riek et Hundt 1962 ; Schiek 1959 ; Sievers 1984 ; Van den Boom et Fořt-Linksfeiler 1989.

Fig. 98 : Heuneburg : plan d'ensemble, avec le détail des édifices explorés dans l'angle S-E de la forteresse (dimensions du site fortifié 350 × 150 m) ; VIe s. av. J.-C. et début du siècle suivant.

HIBERNI (gr. *Ιουερνοι*). Nom antique des habitants de l'Irlande.

HIDEGSÉG (Győr-Moson-Sopron, Hongrie). Curieux vase à deux étages et décor estampé. Datable probablement vers la fin du IVe s. av. J.-C. ou le début du siècle suivant.

Musée : Eisenstadt.

Bibl. : Schwappach 1971 ; Szabó 1992.

Hiebmesser. Voir COUTELAS.

HIÈRES-SUR-AMBY. Voir LARINA.

HILERNO. Roi celtibère qui fut, en 193 av. J.-C., à la tête d'une coalition de Vaccéens, Vettons et Celtibères.

Bibl. : Tite-Live, *Hist. rom.*, XXXV, 7, 6.

Hillfort. Le terme est employé pour désigner tous les habitats fortifiés de l'âge du fer britanniques défendus par des remparts conservés en élévation sous la forme de dénivellations apparentes. Leurs dimensions sont très variables de même que leur morphologie, adaptée au site choisi pour la construction. Il s'agit quelquefois de sites fortifiés plus anciens, notamment néolithiques. Les formes les plus courantes sont les enceintes périmétriques et les différentes variantes d'éperons barrés. Une catégorie particulière est constituée par les sites côtiers, avec les enceintes de rebord de falaise et les promontoires barrés. Une particularité des forteresses britanniques par rapport aux sites continentaux analogues est la fréquence des enceintes multiples. Les grandes agglomérations fortifiées de la fin de l'âge du fer préromain qui jouaient apparemment un rôle central dans l'organisation territoriale des cités de la deuxième moitié du Ier s. av. J.-C. et du siècle suivant sont l'équivalent des oppida continentaux et sont donc désignées du même nom. Voir GRANDE-BRETAGNE.

Bibl. : Forde-Johnston 1976 ; Harding 1976 ; Hogg 1984.

HIRSCHLANDEN (Bade-Wurtemberg, Allemagne). Le tumulus hallstattien de Ditzingen-Hirschlanden appartient au complexe de sépultures « princières » des environs de Ludwigsburg dont le centre devait être la forteresse de Hohenasperg. Un cercle de dalles verticales unies par des murets de pierres sèches, d'un mètre de haut et d'une vingtaine de mètres de diamètre, délimitait la base du tertre qui contenait, outre la sépulture centrale, une quinzaine d'autres tombes, plus récentes, disposées en deux cercles concentriques. La découverte la plus importante est une statue d'homme, trouvée brisée en trois morceaux au pied du tumulus qu'elle surmontait à l'origine. Le personnage représenté est nu (haut. conservée 1,50 m), équipé d'une ceinture qui porte un poignard au pommeau circulaire, coiffé d'un couvre-chef conique, et avec un gros torque fermé autour du cou. Cette sculpture exceptionnelle, datable du VIe s. av. J.-C., est généralement mise en relation avec des modèles grecs transmis par l'intermédiaire du milieu adriatique.

Musée : Stuttgart.

Bibl. : *Kelten in Baden-Württemberg* 1981 ; *Keltische Jahrtausend* 1993 ; Megaw 1970 ; *Trésors des princes celtes* 1987 ; Zürn 1970.

HJORTSPRING (Danemark). Dépôt votif d'un bateau accompagné d'armes, découvert dans une tourbière proche de la côte orientale de l'île d'Als. Il s'agit probablement de l'offrande commémorative d'une victoire des habitants de l'île sur une expédition d'environ soixante-dix d'hommes, un groupe de Germains venus du continent sur plusieurs (trois ?) rapides canots de guerre pour une razzia. Le dépôt comportait cent trente-huit lances et javelots de fer, trente et une pointes d'os, soixante à quatre-vingts boucliers en bois de type laténien, les résidus d'une vingtaine de cottes de mailles, des ossements d'animaux et quelques objets en bois. L'analyse radiocarbone d'échantillons de bois, effectuée en 1987, indique une date d'environ 350 av. J.-C., mais le type de bouclier, caractéristique du premier tiers

du IIIe s. av. J.-C., plaide pour une datation plus récente d'environ un siècle.

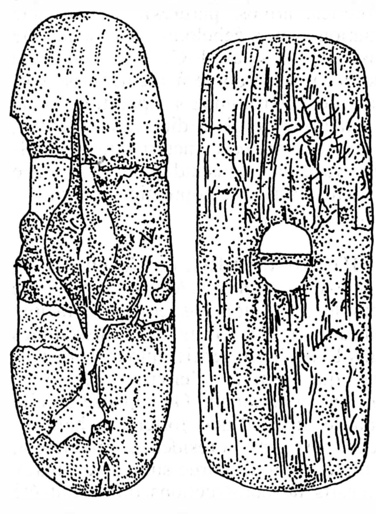




Fig. 99

Bibl. : Kaul 1988.

Fig. 99 : Boucliers en bois d'inspiration laténienne, à umbo bivalve de la même matière, du dépôt votif du Hjortspring (dimensions env. 70-80 × 30-50 cm) ; IIIe s. av. J.-C.

HLUBOKÉ MAŠŮVKY (Moravie, Rép. tchèque). Riche inhumation féminine : torque, bracelet, anneaux de cheville à tampons, cinq fibules en bronze variantes des types Münsingen et Duchcov. Fin du IVe s. av. J.-C.

Musée : Brno (Musée morave).

Bibl. : Čižmář 1995 ; Ludikovský 1964.

HOCHDORF (c. Eberdingen, Bade-Wurtemberg, Allemagne). Exceptionnelle sépulture « princière » du complexe du Hohenasperg. Elle fut découverte en 1977 et explorée en 1978-1979. Au centre du tumulus d'une quarantaine de mètres de diamètre dont le périmètre était marqué par un soubassement de pierres sèches armé de poteaux verticaux se trouvait la chambre funéraire de plan carré, qui était constituée de deux caissons de rondins emboîtés l'un dans l'autre (7,4 × 7,5 m et 4,7 × 4,7 m) ; l'intervalle entre les deux était rempli de blocs de pierre, constituant ainsi un dispositif de protection très efficace.

Restée intacte, elle contenait un mobilier d'une richesse exceptionnelle : le défunt, un homme d'une quarantaine d'années, était allongé le long de la paroi ouest, la tête au sud, sur un somptueux lit de repos en bronze, fabriqué probablement en Italie du Nord chez les Celtes de la culture de Golasecca ; il était paré de bijoux d'or (torque, bracelet, fibules, ceinturon) fabriqués pour l'occasion (on a découvert les vestiges de l'atelier qui avait travaillé sur le lieu même) et même ses chaussures aux pointes relevées étaient recouvertes de feuilles d'or décorées au repoussé ; il était armé d'un poignard au fourreau en bronze également recouvert pour l'occasion d'une feuille d'or, un carquois avec des flèches et un arc se trouvaient à son côté ; il était coiffé d'un couvre-chef conique en écorce de bouleau finement ornée par estampage.

Près de l'extrémité du lit, aux pieds du défunt, se trouvait un grand chaudron en bronze importé, orné sur son rebord de trois statuettes de lions ; il est probablement d'origine tarentine, à l'exception de l'un des lions, refait probablement sur place d'après le modèle ; il contenait les traces (pollens) d'une boisson au miel (hydromel ou vin aromatisé) et une coupe en or pour le service ; neuf cornes à boire — dont une très grande (un mètre de long) qui était entièrement en fer tandis que les autres étaient des cornes de bovi-

dés aux montures de bronze et d'or — étaient suspendues à la paroi sud, garnie probablement d'une tenture fixée par des fibules ; un somptueux char à quatre roues, entièrement recouvert de tôle de fer finement ouvragée, était placé le long de la paroi est ; il portait les ustensiles du festin : neuf plats et trois bassins en bronze, avec une hache en fer et un coutelas pour la découpe de la viande ; une pointe de lance se trouvait également à cet endroit, ainsi que les pièces du harnachement des deux chevaux, le joug et un aiguillon ; le sol de la chambre funéraire était jonché de fleurs. La sépulture de Hochdorf est datée vers 530 av. J.-C.
Musée : Stuttgart.
Bibl. : Biel 1982, 1985, 1988 ; *Trésors des princes celtes* 1987 ; *Vix* 1997.

HOCHMICHELE. Voir HEUNEBURG.

HOCHSCHEID (Rhénanie, Allemagne). La nécropole tumulaire de Hochscheid a livré plusieurs sépultures dont le mobilier comporte des pièces d'une qualité exceptionnelle : les éléments de ceinturon (grande agrafe ajourée et anneaux de suspension) du tumulus n° 1 (avec une cruche à vin étrusque et d'autres objets) ; le fourreau en bronze gravé à décor figuré du tumulus n° 2.
Musée : Trèves.
Bibl. : Haffner 1979, 1992 ; *Hundert Meisterwerke* 1992.

HOD HILL (Dorset, Grande-Bretagne). Ce site fortifié d'environ 22 hectares, de plan quadrangulaire, muni d'une double défense et d'entrées situées près des angles, présentait jusqu'en 1940 les traces visibles de nombreuses maisons circulaires et, dans son angle nord-ouest, les vestiges d'un fortin romain aménagé à son intérieur. Il aurait été occupé depuis la fin du Vᵉ s. av. J.-C., époque de la première phase de construction des fortifications, jusque vers le milieu du Iᵉʳ s. apr. J.-C. où il est abandonné après un incendie.
Bibl. : Cunliffe 1974 ; Hogg 1984.

HÓDMEZŐVÁSÁRHELY (Csongrád, Hongrie). Petite nécropole birituelle de « Solt-Palé », d'une vingtaine de tombes, avec nette prévalence de l'inhumation (deux incinérations seulement). Le matériel, de caractère nettement laténien (poteries, armes, parures), indique une datation qui s'échelonne du deuxième quart du IIIᵉ s. av. J.-C. à sa deuxième moitié. La nécropole à incinération voisine de « Kishomok » appartient à la population indigène dite thraco-scythe, avec ses poteries caractéristiques. Quelques vases laténiens indiquent l'existence de contacts avec la population celtique.
Bibl. : Szabó 1992.

HOHENASPERG, ou Hohen Asperg (Bade-Wurtemberg, Allemagne). Le complexe du Hohenasperg est constitué par des tumuli « princiers » disséminés dans le territoire fertile autour de la colline qui domine d'environ 100 m le paysage environnant. On suppose qu'elle était le siège d'une forteresse hallstattienne du type « résidence princière », complètement disparue suite aux travaux intensifs de constructions qui y ont été effectués. Les tumuli princiers du complexe, associés quelquefois à des nécropoles tumulaires plus modestes, sont, en allant des plus proches aux plus éloignés : le « Grafenbühl », le « Klein Aspergle » (ou Kleinaspergle), le « Römerhügel » près de Ludwigsburg, Hochdorf, Hirschlanden et Schöckingen. Les matériaux recueillis dans ses sépultures indiquent que le site du Hohenasperg a dû être en activité depuis le début du VIᵉ s. av. J.-C. À la différence d'autres centres analogues, il resta apparemment actif également pendant la phase initiale de la culture laténienne (voir KLEINASPERGLE).
Musée : Stuttgart.
Bibl. : Biel 1985, 1988 ; *Kelten in Baden-Württemberg* 1981.

HOHENFELS (Bavière, Allemagne). Récente découverte d'un dépôt de monnaies d'or, constitué de trois cent trente-six pièces du type *Regenbogenschüsselchen*, principalement des statères des types attribués aux ateliers monétaires de l'oppidum de Manching, des quarts de statère et des émissions provenant de Bohême. Certaines pièces ont circulé, d'autres avaient été frappées peu avant d'avoir été ensevelies et étaient issues des mêmes coins.
Bibl. : Brandt et Fischer 1988.

HOLCOMBE (Devon, Grande-Bretagne). Découvert dans une fosse située sous une villa romaine, en 1970, ce miroir est une des œuvres majeures de l'art insulaire : il est important non seulement par le décor construit au compas qui est gravé sur son dos, mais également par son manche ajouré dont l'attache est une magistrale représentation allusive qui permet de multiples lectures : deux têtes d'oiseaux affrontés, une tête de félin (ou de chouette) vue de face, une composition végétale...

Musée : Londres (British Museum).

Bibl. : Brailsford 1975 ; Fox 1970 ; Stead 1985a.

HOLIARE (Slovaquie). Nécropole à incinération de vingt-cinq tombes éparpillées sur une aire de 150 × 60 m, découverte lors de la fouille d'un cimetière du haut Moyen Âge. Les cendres étaient déposées dans des fosses quadrangulaires à l'extérieur de poteries qui ne font pas fonction d'urnes. Deux des sépultures (féminines d'après le mobilier funéraire) étaient entourées d'un fossé circulaire. L'une d'elles (n° 186) a livré une riche chaîne de ceinture en bronze à crochet zoomorphe, qui devait être à l'origine incrustée d'émail. Parmi les matériaux recueillis, en ce qui concerne les parures le plus souvent passées par le feu, figurent des fibules en bronze et en fer, des parures annulaires en bronze, fer et, exceptionnellement, en verre ; ainsi que des armes (épées pliées, chaînes de suspension), parmi lesquelles se distingue un casque en fer fragmentaire, et des poteries. Les matériaux s'échelonnent sur le deuxième et le troisième tiers du IIIe s. av. J.-C.

Bibl. : Benadík et coll. 1957.

HOLUBICE (Moravie, Rép. tchèque). Importante nécropole à inhumation, partiellement et irrégulièrement explorée entre 1903 et 1930. Sur les soixante-dix-sept tombes documentées, vingt-trois appartiennent à des guerriers équipés de l'épée et de la lance, le plus souvent avec des ceinturons à anneaux bivalves creux, plus rarement avec des variantes anciennes de chaînes de ceinture ; les éléments de bouclier sont rares (umbo exceptionnel de la tombe n° 32 et autre forme atypique de la tombe n° 60, umbo bivalve tombe n° 50, umbo à ailettes tombe n° 56). Les parures des femmes sont constituées majoritairement par des bracelets (exemplaires décorés des tombes nos 6, 12, 39, 64), des fibules (principalement type Duchcov et formes à gros pied globulaire) ; seules cinq tombes contiennent des anneaux de cheville (à tampons dans les tombes nos 1, 27, 28, 75 ; forme ancienne à oves creux dans la tombe n° 4). Les matériaux, très homogènes, indiquent un intervalle allant du dernier quart du IVe s. av. J.-C. au premier tiers du siècle suivant.

Musée : Brno (Musée morave).

Bibl. : Čižmář 1995 ; Filip 1956 ; *Pravěké dějiny Moravy* 1993 ; Procházka 1937.

HOLUBOV. Voir TŘÍSOV.

HOLZGERLINGEN (Bade-Wurtemberg, Allemagne). Ancienne découverte (1848) d'une grande statue biface de pierre (hauteur 2,30 m), représentant un personnage au visage encadré par la « double feuille de gui ».

Musée : Stuttgart.

Bibl. : Jacobsthal 1944 ; Megaw 1970 ; *Kelten in Baden-Württemberg* 1981.

HOLZHAUSEN (c. Dingharting, Bavière, Allemagne). Enceinte quadrangulaire du type dit *Viereckschanze*, explorée en 1957-1961. De plan carré (92 × 92 m), elle est délimitée par une levée de terre (hauteur 2 m, largeur à la base env. 10 m) précédée d'un fossé. Un porte se trouve au milieu du côté nord. Les fouilles ont révélé sous la levée un état antérieur, un enclos constitué par une simple palissade. Dans les deux angles opposés à l'entrée se trouvaient, d'une part trois puits (dont l'un atteignait la profondeur de 35 m), qui auraient eu une fonction votive, de l'autre un bâtiment de plan quadrangulaire (6,5 × 7 m), interprété comme un temple. L'ensemble, qui appartient à la période oppidale de la culture laténienne, est généralement considéré comme l'illustration du type de sanctuaire de cette époque.

Bibl. : Schwarz 1960.

HOMME MORT, L' (c. Saint-Pierre-de-Plesguen, dép. Ille-et-Vilaine, France). Site d'habitat avec deux ensembles complexes voisins d'enclos multiples, à une vingtaine de kilomètres au sud de Saint-Malo. Une fouille sur 200 m², réalisée en 1988, a conduit à la découverte d'un édifice rectangulaire à poteaux de 8 x 6 m, datable d'après les poteries découvertes de la première moitié du Ier s. av. J.-C.

Bibl. : Leroux 1991.

HONGRIE. Les Celtes n'occupèrent apparemment l'actuel territoire hongrois de manière progressive qu'à partir du Ve s. av. J.-C. Les premiers témoignages se concentrent dans les environs du lac de Neusiedl et appartiennent à un faciès oriental laténien ancien, lié à l'installation de groupes celtiques assez peu nombreux au milieu de la population indigène, qui a été reconnu récemment dans la partie adjacente de l'Autriche et en Slovaquie (voir BUČANY, STUPAVA).

L'occupation de la Transdanubie s'effectue au IVe s. av. J.-C. à partir du nord-ouest et concerne en premier lieu l'espace entre le Balaton et le Danube (voir MÉNFŐCSANAK, SOPRON). Cette occupation est étroitement liée à une élite militaire qui se distingue dès cette époque par la possession d'armes de prestige (voir LITÉR, REZI-REZICSER). Vers la fin du siècle peut être constatée une progression le long de l'arc karpatique, en direction de la Transylvanie, où les éléments les plus anciens semblent appartenir à cette période.

L'étape décisive de la celtisation de la cuvette karpatique est constituée, comme pour la Slovaquie, par la concentration dans cette région, vers le tout début du IIIe s. av. J.-C., des groupes qui participeront à la Grande Expédition de 280 av. J.-C. C'est alors, et avec la vague de reflux qui suivit cette opération militaire de grande envergure,. que des groupes celtiques s'installent dans le sud du pays, occupé par une population de souche pannonienne, ainsi que dans la Grande Plaine, où vivaient des populations d'origine thraco-scythe. Les indices du reflux qui suit l'expédition de 280 peuvent être trouvés non seulement dans l'apparition de vases en bronze d'origine grecque (voir SZOB), mais aussi dans l'adoption de formes de canthares inspirés de modèles hellénistiques. La Hongrie actuelle et l'ensemble de la cuvette karpatique sont, au IIIe s. av. J.-C., une des provinces les plus dynamiques du monde celtique, ainsi que l'indique la richesse de l'armement, notamment des fourreaux décorés. La biritualité des nécropoles, ainsi que la présence d'éléments étrangers à la culture laténienne, confirment le caractère composite de la population, où des groupes celtiques d'origines diverses (d'autres régions d'Europe centrale mais aussi plus lointaines, telle de Rhénanie, indiquée notamment par les torques à pastilles de verre rouge ; voir FIAD) se trouvent disséminées dans un milieu indigène qui conserve ses traditions (voir HÓDMEZŐVÁSÁRHELY).

L'émergence des oppida semble limitée à la Transdanubie, la plus anciennement occupée, dont la majeure partie a dû être intégrée, vers le début du Ier s. av. J.-C., dans l'aire hégémonique des Boïens qui avait pour centre la ville actuelle de Bratislava. La chute du pouvoir boïen consécutive à l'incursion de Burebista, vers le milieu du Ier s. av. J.-C., est suivie de l'émergence de nouveaux groupes, parmi lesquels se distinguent notamment les Éravisques de la rive droite du Danube, dont le centre était probablement l'oppidum du Gellért à Budapest. Quant à l'oppidum de Velemszentvid, il devait appartenir à l'aire du royaume du Norique. Les persistances celtiques de la Transdanubie à l'époque romaine, onomastiques, vestimentaires et autres, montrent l'enracinement des Celtes et de leur culture dans cette partie du pays.

• *Peuples celtiques connus par les textes* : voir ANARTES, BELGITES, BOÏENS, ÉRAVISQUES, HERCUNIATES.

• *Toponymes antiques* : voir BOIORUM DESERTA.

• *Sites et découvertes archéologiques* : voir ALSÓPÉL, APORLIGET-BÁTORLIGET, BALASSAGYARMAT, BALATONEDERICS, BALATONFŐKAJÁR, BÁTA, BÉKÉSSÁMSON, BESENYŐTELEK-SZŐRHÁT, BODROGHALOM, BŐLCSKE, BONYHÁDVARASD, BORSOSGYŐR, BUDAPEST, BÜKKSZENTLÁSZLÓ, CECEMILOS, CSABRENDEK, CSOBAJ, DINNYÉS, DUNAÚJVÁROS, EGYHÁZASDENGELEG, FIAD, GÁVA, GÖDÖLLŐ, GYOMA, GYŐR, HALIMBA, HALMAJUGRA, HATVAN-BOLDOG, HIDEG-

SÉG, HÓDMEZŐVÁSÁRHELY, JÁSZBERÉNY-CSERŐHALOM, JUTAS, KAKASD, KÁLOZ-NAGYHŐRCSŐK, KÖRÖSHEGY, KÖRÖSSZE-GAPÁTI, KOSD, LÁBATLAN, LITÉR, LOVASBE-RÉNY, MAGYARSZERDAHELY, MÁTRASZŐLLŐS, MÉNFŐCSANAK, ORDÓD-BABÓT, PÁKOZD, PILISMARÓT-BASAHARC, POTYPUSZTA, RADOS-TYÁN, REZI-REZICSER, SÁVOLY, SOPRON, SZÁRAZD-REGÖLY, SZENTLŐRINC, SZOB, TALIÁNDÖRÖGD, TAPOLCA, TOKOD, TÖRÖKS-ZENTMIKLÓS, VÁC, VISEGRÁD.

• *Oppida* : voir BUDAPEST, REGÖLY, SZA-LACSKA, VELEMSZENTVID.

Ill. : voir ÉMAIL, LANCE, POTYPUSZTA.

Musées : Budapest, Debrecen, Dunaújváros, Eger, Esztergom, Győr, Keszthely, Miskolc, Pécs, Sopron, Székesfehérvár, Szekszárd, Szolnok, Szombathely, Vác, Veszprém.

Bibl. : *Celts in Central Europe* 1975 ; *Eastern Celtic Art* 1974 ; *Europe celtique...* 1995 ; *Expansion des Celtes* 1983 ; Gabler et coll. 1982 ; Hunyady 1944 ; Jerem 1981, 1986 ; Jerem et coll. 1981 ; *Keltische Oppida* 1971 ; Kovács et coll. 1987 ; Kruta et Szabó 1982 ; *Paths into the Past* 1997, Szabó 1971, 1982, 1988, 1992, 1993a, 1996a ; Szabó et Petres 1992 ; Tejral et coll. 1995.

HOPPSTÄDTEN (Rhénanie-Palatinat, Allemagne). Petite nécropole tumulaire de la culture du Hunsrück-Eifel, explorée en 1952 au lieu-dit « Hasselt ». Parmi les mobiliers se distingue celui du tumulus n° 2, où figure notamment une passoire en bronze et une agrafe de ceinture finement gravées. L'ensemble peut être daté de la deuxième moitié du ve s. av. J.-C. Le tumulus n° 1 contenait une cruche à vin étrusque. Le site de Hoppstädten-Weirsbach a livré des riches sépultures avec éléments de char de la première moitié du Ier s. av. J.-C.

Musée : Trèves.

Bibl. : Haffner 1976 ; *Hundert Meisterwerke* 1992.

HORATH (Rhénanie-Palatinat, Allemagne). Nécropole tumulaire de plus de quatre-vingts tertres, représentative de la variété et de l'évolution des différents mobiliers, autres que « princiers », caractéristiques de la culture du Hunsrück-Eifel du Ve au Ier s. av. J.-C.

Bibl. : Haffner 1976 ; *Hundert Meisterwerke* 1992 ; Miron 1986.

HORCHHEIM. Voir ANDERNACH.

HORGEN (canton de Zurich, Suisse). Sépulture à inhumation découverte en 1841. La présence d'une monnaie d'or celtique (quart de statère du type dit Uterntfelden) associée à un mobilier très significatif d'une richesse exceptionnelle — fibule en argent de schéma La Tène II, trois bagues en or et une en argent, au chaton formé par une entaille, qui est importée, deux bracelets en verre, un brassard de lignite — en font un ensemble de référence et un des points d'ancrage actuels de la chronologie du monnayage celtique : il peut être daté de la fin du IIIe s. av. J.-C. ou du tout début du siècle suivant.

Musée : Zurich.

Bibl. : Polenz 1982.

HORNÝ JATOV — TRNOVEC NAD VÁHOM (Slovaquie). Nécropole birituelle connue par d'anciennes découvertes. L'exploration systématique, en 1951-1954, a livré quarante tombes laténiennes, dont dix incinérations, trois de rite incertain, le reste étant des inhumations. Deux des tombes à inhumation (une femme et un guerrier) étaient entourées d'un enclos quadrangulaire. Les mobiliers funéraires comportaient des poteries, des fibules en bronze et en fer (quelques formes récentes à pied libre et une majorité d'exemplaires du schéma dit La Tène II), des parures annulaires (dont des anneaux de cheville à oves creux, lisses ou décorés), des armes (épées, lances, chaînes de suspension, umbos et orles de boucliers). L'ensemble des matériaux couvre une période allant du début du IIIe s. av. J.-C. à sa deuxième moitié.

Bibl. : Benadík et coll. 1957.

HOŘOVIČKY (Bohême, Rép. tchèque). La découverte de 1863, suivie de fouilles en 1864, peut être interprétée d'après des trouvailles analogues récentes (voir MANĚTÍN-HRÁDEK) comme une sépulture à char de type « princier », avec une chambre funéraire recouverte de pierres. Une partie du mobilier est aujourd'hui disparue. Le contenu de la tombe, reconstitué d'après les documents, était le suivant : deux grandes phalères circulaires en bronze cerclé de fer, recouvertes d'une feuille estampée au repoussé

d'un double registre de têtes encadrées de la double feuille de gui ; dix autres phalères analogues, mais plus petites, avec un seul registre de têtes ; quatre *psalia* en bronze (garnitures latérales de mors), semblables à des torques garnis de pendeloques triangulaires ; d'autres éléments de harnachement (mors, anneaux, etc.) ou de char (clavette et revêtement d'essieu, garniture du timon, fragments de bandages de roues en fer, etc.) ; un chenet bas en fer avec une extrémité en forme de tête d'animal (importation étrusque ?) ; un coutelas en fer *(Hiebmesser)* ; deux bassins en bronze, probablement importés d'Étrurie ; une fibule (?) en bronze plaqué d'or ; de petites appliques en feuille d'or travaillée au repoussé ; une grande quantité de fragments de poteries.

Musée : Prague (Musée national).

Bibl. : Chytráček 1988 ; Filip 1956 ; *Keltski voz* 1984 ; Kruta 1975 ; Megaw 1970 ; Piggott 1971 ; Soudská 1976.

HÖRSCHING (Haute-Autriche). Habitat du Iᵉʳ s. av. J.-C. sur le site de Neubau, avec plusieurs bâtiments au plan bien documenté.

Bibl. : Reitinger 1968.

HORT (Heves, Hongrie). Importante sépulture de guerrier avec épée de type Hatvan-Boldog et umbo de bouclier bivalve. Début du IIIᵉ s. av. J.-C.

Bibl. : Szabó 1995.

HOSTOMICE (Bohême, Rép. tchèque). Le site est connu surtout par une tombe à inhumation découverte en 1890. Elle contenait une parure annulaire à tampons du début du IIIᵉ s. av. J.-C. associée à une monnaie d'or (perdue pendant la Deuxième Guerre mondiale ; c'était une imitation ancienne du statère de Philippe II). La datation tardive de la monnaie, rectifiée il y a une vingtaine d'années, avait eu pour conséquence l'abaissement très sensible de la chronologie de ce type de parures annulaires, associées généralement aux fibules des types Duchcov et Münsingen.

Une tombe découverte en 1967 (n° VII/67) constitue un ensemble de référence pour la phase dite pré-Duchcov en Bohême (deuxième quart du IVᵉ s. av. J.-C.) : elle contenait cinq fibules de formes différentes et deux bracelets.

Musées : Berlin (tombe de 1890), Teplice.

Bibl. : Budinský 1970 ; Kruta 1979, 1982a, 1984b ; Polenz 1982.

HOSTÝN (Moravie, Rép. tchèque). Petit site fortifié.

Bibl. : *Keltische Oppida* 1971 ; Ludikovský 1986.

HOUNSLOW. Voir SANGLIER.

HOUPLIN-ANCOISNE (Nord, France). Habitat situé à environ 5 km au sud de Lille, près du cours de la Deule. Il a livré un matériel céramique, proche de celui du Kemmelberg, qui correspond à une occupation de la région au tout début de la période laténienne, vers le deuxième quart du Vᵉ s. av. J.-C.

Bibl. : Leman-Delerive 1995.

HOYA, LA (prov. Álava, Espagne). Habitat fortifié de hauteur occupé depuis le premier âge du fer. Les habitations présentent alors un plan ovale. Une couche de destruction par le feu sépare cette phase de la phase plus récente, caractérisée par des constructions de plan rectangulaire. L'habitat est occupé jusqu'au Iᵉʳ s. av. J.-C.

Musée : Vitoria.

Bibl. : Lenerz-De Wilde 1991 ; Llanos Ortiz 1976.

HRADEC près de Kadaň (Bohême, Rép. tchèque). Site fortifié sur l'éperon dit « Na pokladě » qui domine le confluent d'un petit cours d'eau avec l'Ohře. Trois remparts successifs délimitaient un faubourg extérieur (15 ha), un espace intérieur (5 ha) et une « acropole » (5 ha). Les fouilles sur cette dernière partie (1970) ont permis de dater son rempart de la phase hallstattienne récente (fin VIᵉ s. av. J.-C. ou début du siècle suivant), avec une occupation qui se poursuit pendant la phase laténienne initiale (deuxième moitié du Vᵉ s. av. J.-C.).

Bibl. : Koutecký 1985 ; Smrž 1992.

HRADENÍN (Bohême, Rép. tchèque). Nécropole de la culture de Bylany des environs de Kolín, découverte en 1925.

Les très riches tombes avec un char à quatre roues n°s 24, 28 et 46 contenaient des jougs somptueusement décorés par des clous de bronze, les éléments métalliques du char (bandages, clavettes, frettes, etc.), les pièces métalliques du harnachement, de très nombreuses poteries, un bassin de bronze importé, de longues épées (VIIe-VIe s. av. J.-C.).
Bibl. : Dvořák 1938.

HRADIŠTĚ (Bohême, Rép. tchèque). Ce nom, qui signifie en tchèque « lieu fortifié », est porté par plusieurs sites d'époque laténienne de Bohême et de Moravie (voir STRADONICE, ZÁVIST).

La localité de ce nom située près de Písek est connue par les deux grands tumulus de pierres détruits en 1858. Il n'existe malheureusement aucune information précise sur cette importante découverte et on ne connaît ni le nombre exact et la disposition des objets, ni le rite funéraire. Le tumulus n° 1 (env. 42 x 20 m, hauteur env. 2 m) contenait une sépulture, apparemment féminine, avec un riche mobilier : cruche à vin et bassin de bronze importés d'origine étrusque, deux paires de boucles d'oreille naviformes en feuille d'or, une petite passoire en argent, un torque déformé (?), un brassard et un bracelet en or, une petite applique circulaire du même métal ainsi qu'une petite spirale en fil d'or, un chenet de fer à têtes d'oiseaux analogue à celui de la tombe de Hořovičky qui aurait succombé à l'oxydation après son entrée au Musée national de Prague, et peut-être encore d'autres objets.
Musées : Prague (Musée national), Vienne (Kunsthistorisches Museum).
Bibl. : Michálek 1977.

HRAZANY (Bohême, Rép. tchèque). Oppidum situé sur un éperon qui domine le confluent de la Vltava avec un petit cours d'eau, à une trentaine de kilomètres en amont du site de Závist. D'une superficie d'environ 39 hectares, il présente une forme irrégulière allongée due à sa disposition qui englobe le sommet de deux hauteurs et présente des défenses extérieures aux deux extrémités, où se trouvent également les portes.

La fondation de l'oppidum, par l'installation d'un habitat ouvert précédant la

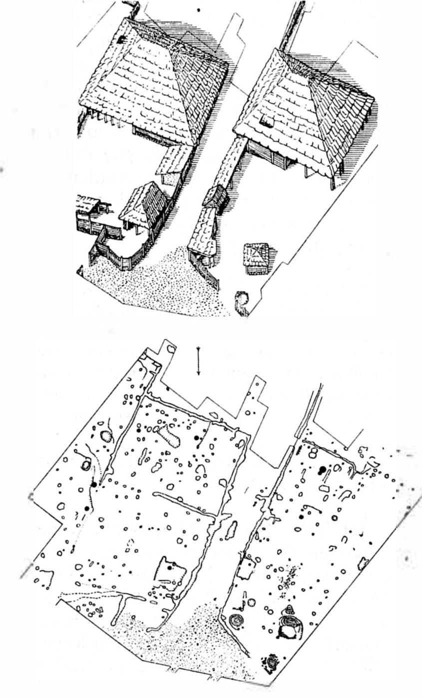


Fig. 100

construction du système de défenses et servant à la mise en route du chantier, serait contemporaine de la première phase des fortifications de Závist, le site d'où aurait été conduite l'implantation de l'oppidum, le deuxième du réseau installé progressivement dans la partie sud de la Bohême par les Boïens à partir du deuxième quart du IIe s. av. J.-C. La première phase des fortifications de Hrazany débuterait donc vers le milieu de ce siècle. Une deuxième phase de construction, plus récente d'environ un demi-siècle, a pu être distinguée, notamment lors de la fouille des portes. Les fouilles systématiques conduites sur l'oppidum de 1951 à 1962 ont fourni non seulement une riche information sur le système défensif, plus particulièrement les portes, mais également sur l'organisation de l'espace intérieur : les activités artisanales semblent avoir été concentrées dans les bâti-

ments situés près des fortifications, le centre de l'oppidum était occupé par des îlots entourés d'enclos qui comportaient chacun plusieurs constructions de type différent ; il s'agit d'unités d'habitation avec dépendances appartenant à une couche aisée de la population. Les matériaux abondants recueillis sur le site illustrent les activités productrices et résidentielles du lieu ; d'un intérêt particulier, les fers de chevaux découverts lors de la fouille de la porte principale.

Ill. : voir FER À CHEVAL.

Bibl. : Drda 1994 ; Drda et Rybová 1995a, 1997 ; Jansová 1964, 1965, 1986, 1992.

Fig. 100 : Oppidum de Hrazany : plan des traces relevées dans le sol de l'un des secteurs fouillés et proposition de reconstitution hypothétique de l'élévation des édifices ; fin du IIe s. av. J.-C. ou début du siècle suivant.

HUELGOAT (dép. Finistère, France). Voir **CAMP D'ARTUS**.

HÜGELSHEIM (Bade-Wurtemberg, Allemagne). Tumulus monumental du « Heiligenbück », d'un diamètre de plus de 70 m et d'une hauteur conservée de 3,5 m. La chambre funéraire centrale entourée de dalles de pierre, explorée en 1880, avait déjà été pillée et ne contenait plus que des résidus du mobilier « princier » d'origine : des éléments du char à quatre roues et du harnachement, les fragments d'une ciste à cordons et d'autres récipients et objets. L'ensemble peut être daté du VIe s. av. J.-C.

Musée : Karlsruhe.

Bibl. : *Kelten in Baden-Württemberg* 1981 ; Schiek 1981 ; *Trésors celtes et gaulois* 1996.

HUNDHEIM IM HUNSRÜCK (Allemagne). Lieu de la découverte de tombes à char hallstattiennes avec chars à deux roues.

Bibl. : *Hundert Meisterwerke* 1992.

HUNSRÜCK-EIFEL, culture du (en all. *Hunsrück-Eifel-Kultur*, abr. HEK). Faciès hallstattien récent et laténien ancien propre à la région du bassin inférieur de la Moselle, en aval de Trèves, avec le massif du Hunsrück, le bassin de la Nahe sur la rive droite et le massif de l'Eifel sur la rive gauche. Les différentes phases qui ont été distinguées s'échelonnent du début du VIe s. av. J.-C. (HEK IA et IB pour l'époque hallstattienne : *ältere* HEK) au IIIe s. av. J.-C., (HEK II A1-3 et IIB pour la période laténienne ancienne : *jüngere* HEK), mais une partie des nécropoles continue à être utilisée pendant la période laténienne moyenne et récente, apparemment par les mêmes communautés (voir Horath), jusqu'à l'époque romaine où la région constitue le territoire des Trévires. Une des caractéristiques principales de la culture du Hunsrück-Eifel est la persistance des nécropoles tumulaires. Les formes de poteries sont l'élément distinctif principal dans les matériaux, les objets métalliques ne présentent pas de caractéristiques régionales particulières. On connaît de la région des sépultures à char halstattiennes avec chars à quatre roues (Bell), ou deux roues (Hundheim) ; les sépultures de type « princier » contiennent quelquefois un char à deux roues (Bescheid, Hillesheim, Waldalgesheim), d'autres ne contiennent qu'un riche mobilier (Hochscheid, Reinheim, Weiskirchen), le dépôt de pièces du char est ensuite attesté dans des riches sépultures aristocratiques de la fin de l'époque laténienne (Hoppstädten).

Musées : Bonn, Saarrebruck, Trèves.

Bibl. : Haffner 1976, 1982.

HURBANOVO (Slovaquie). 1. « Abadomb » : nécropole connue par des découvertes anciennes et explorée en 1952-1953. On y fouilla alors dix-sept sépultures à inhumation et une à incinération. Certaines tombes avaient été pillées anciennement. Les matériaux recueillis comportent des poteries, des fibules en bronze et en fer (formes à gros pied globulaire et exemplaires de schéma dit La Tène II), des pièces d'équipement guerrier (lances, forces, pierres à aiguiser, chaînes de suspension). La date semble pouvoir être fixée vers le milieu du IIIe s. av. J.-C.

Bibl. : Benadík et coll. 1957.

2. « Bacherov Majer » : nécropole de treize sépultures à inhumation explorée en 1952-1953. Les matériaux recueillis (poteries, fibules tardives à pied libre, formes précoces de schéma La Tène II, parures annulaires à tampons ou tubulaires, épées avec anneaux de suspension, poin-

tes de lances, forces) ne paraissent pas devoir dépasser de beaucoup le premier tiers du IIIe s. av. J.-C.
Bibl. : Benadík et coll. 1957.

3. La nécropole birituelle de « Konkol majer » a livré dix-sept sépultures. La tombe de guerrier 18/64, datable de la première moitié du IIIe s. av. J.-C. d'après la forme ancienne de ceinturon à maillons en forme de 8, contenait un lécythe hellénistique en bronze dont la présence doit être probablement mise en relation avec la vague de retour de la Grande Expédition de l'an 280 av. J.-C.
Bibl. : Benadík et coll. 1957.

Hygiène. Les soins corporels sont attestés chez les Celtes non seulement par les textes qui leur attribuent l'invention d'une sorte de savon et de préparations qui leur permettaient d'éclaircir la chevelure et de lui donner l'aspect hérissé qui devait contribuer à semer la terreur chez l'adversaire pendant le combat, mais aussi par la présence d'objets de toilette aussi bien dans les sépultures féminines (nécessaires de toilette et miroirs). On peut constater dans les tombes des femmes sénones d'Italie que celles-ci y adoptèrent, contrairement à la coutume grecque et étrusque où il est réservé aux hommes, l'usage des strigiles, utilisés normalement après les exercices physiques à la palestre. Les mobiliers masculins avec armes comportent généralement, au IIIe s. av. J.-C., un rasoir et une paire de forces. L'aspect très soigné qui est celui des personnages représentés par les Celtes eux-mêmes (voir GUNDESTRUP et HALLSTATT) contraste singulièrement avec l'aspect désordonné de la tradition figurative hellénistique.

HYPERBORÉENS. Nom que les Grecs donnaient aux populations mythiques qui habitaient au-delà des montagnes du nord de la Thrace, là où selon eux naissait Borée, le Vent du Nord. Ils auraient voué un culte particulier au dieu Apollon qui était censé passer chez eux une partie de l'année.

I

IANTUMAROS. Nom celtique attesté sous la forme *IANTVMARUS* sur les hexadrachmes boïennes de type Biatec. Il est également connu par plusieurs inscriptions d'époque romaine, notamment de l'Autriche actuelle.

ICCIOS. Notable des Rèmes, « homme de haute naissance et de grand crédit », délégué en 57 av. J.-C. avec son concitoyen Andocumborios auprès de César, afin de lui proposer l'alliance de sa *civitas*. Il commandait cette même année la garnison de l'oppidum de Bibrax, assiégé par la coalition des Belges.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, II, 3, 6, 7.

ICÉNIENS (forme brit. attestée par les légendes monétaires *ECENI*, lat. *Iceni*). Puissant peuple de l'île de Bretagne qui occupait le Norfolk et le Suffolk actuels, ainsi qu'une partie du Cambridgeshire. Son chef-lieu était Venta, identifié à l'actuel Caistor près de Norwich. Il aurait été peut-être déjà connu par César (*G. des Gaul.*, V, 21, où le nom des Cenimagni pourrait résulter en partie d'une déformation de leur nom). D'abord favorables aux Romains, les Icéniens s'y opposeront vers l'an 50 apr. J.-C. C'est probablement après leur défaite que régnera Pratsutagos. Le soulèvement de 61 apr. J.-C., provoqué par les exactions du pouvoir romain, sera conduit par son épouse, la reine Boudicca.

Le monnayage des Icéniens débute peu avant la guerre des Gaules par des émissions d'or, mais ils produisent surtout, jusqu'à la perte totale de leur indépendance après le soulèvement de 61 apr. J.-C., d'abondantes séries d'argent. Les frappes dynastiques commencent au premier quart du Ier s. apr. J.-C., par des émissions au nom abrégé de *ANTED*, suivies de monnaies à la légende *ECEN* (nom du peuple). Le monnayage de Pratsutagos est caractérisé par une évidente influence romaine tandis que celui qui est attribué à Boudicca se distingue par un retour aux principes figuratifs de l'art celtique et l'absence de légende. Voir ANTED.
Bibl. : Tacite, *An.*, XII, 31, XIV, 31 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 3.
Van Arsdell 1989.

ICONII. Petit peuple des Alpes, de la sphère d'influence des Voconces, installé dans les environs de Gap.
Bibl. : Strabon, *Géogr.*, IV, 1.

ICTIS. Selon une information qui aurait été recueillie par Timée et qui se référerait donc à la situation du IVe s. av. J.-C., l'île d'Ictis serait proche de la côte méridionale de l'île de Bretagne et jouerait le rôle d'emporium principal dans le trafic de l'étain entre les gisements britanniques et le continent. On a identifié généralement Ictis à l'actuelle île de Wight (voir VECTIS), mais certains considèrent plus probable, compte tenu de

la position géographique et de l'accès à marée basse par une voie carrossable décrits d'après Timée par Diodore, l'identification au St Michael Mount, situé en Cornouailles près de Penzance, lieu de découverte d'un dépôt de monnaies d'argent des Celtes transpadans, témoin de trafics à très longue distance. Selon des textes médiévaux, la Manche aurait porté dans la tradition celtique le nom de mer d'Ictis (orthographié sous la forme *Ycht* ou *Icth*).

Bibl. : Diodore, *Bibl. hist.*, V, 22 ; Pline, *H.N.*, IV, 104.

Dion 1977 ; Hawkes 1984 ; Maxwell 1972.

IDRIJA PRI BAČI. Voir MOST NA SOČI.

IERNÉ. Ancienne forme grecque du nom de l'Irlande, équivalent de l'ancienne forme irlandaise Ériu.

ILLYRIENS. Anciennes populations de la côte orientale de l'Adriatique et de son arrière-pays, depuis l'actuelle Albanie jusqu'à la Dalmatie. On les considérait jadis comme le substrat de vastes régions de l'Europe danubienne. Les recherches récentes tendent à distinguer aujourd'hui du complexe général de populations considérées jadis, à tort ou à raison, comme illyriennes les Illyriens proprement dits, dont l'extension serait limitée à l'actuelle Albanie, le Monténégro, la Bosnie et quelques territoires limitrophes. La majeure partie de la plaine comprise entre le Danube, les Alpes et le lac Balaton est aujourd'hui attribuée à des populations regroupées sous le nom de Pannoniens ou Pannons. Quant aux Vénètes, leur pénétration jusqu'au sud de la Hongrie pourrait être attestée par quelques inscriptions, malheureusement incertaines, du site de Szentlörinc.

Imbolc. Voir FÊTES.

Importations méditerranéennes. Les objets d'origine méditerranéenne en matériaux non périssables, trouvés généralement comme des symboles du prestige du défunt dans des sépultures, constituent un témoignage essentiel des contacts entre le monde méditerranéen et les Celtes. La catégorie la mieux représentée est celle des vases et ustensiles du service à vin qui figurent depuis la fin du VIIe s. av. J.-C. dans les sépultures dites « princières » : vases destinés à la préparation de la boisson (cratères, hydries, chaudrons, stamnoi et autres) à son service (cruches de formes diverses) et à sa consommation (coupes, généralement en céramique, kyathoi et autres tasses en bronze). L'origine de ces importations fut d'abord surtout le monde grec (par l'intermédiaire de Massalia-Marseille ou de l'Italie du Nord), mais la production étrusque deviendra progressivement prépondérante et presque exclusive au Ve s. av. J.-C., où seules quelques céramiques d'origine attique figurent dans les mobiliers funéraires ou bien furent recueillies sur des habitats (voir CAMP DU CHÂTEAU, DROUŽKOVICE, KADAŇ, KLEINASPERGLE, MOTTE-SAINT-VALENTIN, et SOMME-BIONNE). Les amphores vinaires constituent un autre témoignage du trafic du vin d'origine méditerranéenne. La nature des vases importés change dans le courant de la deuxième moitié du Ve s. av. J.-C., probablement suite à la production d'éléments du service à vin par des ateliers celtiques (cruches à vin). Le type de récipient importé qui apparaît le plus souvent est désormais la situle (seau ; voir BELGRADE [1], KUFFERN, MANNERSDORF AN DER MARCH, WALDALGESHEIM).

Les importations de céramiques d'époque hellénistique en milieu celtique sont rares, mais particulièrement significatives de contacts ponctuels directs (voir PLESSIS-GASSOT).

Des cas particuliers sont ceux des vases métalliques et autres objets adoptés par les Celtes qui vivaient en Italie au contact des Grecs et des Étrusques (voir BOÏENS, SÉNONS) et des vases hellénistiques en métal qui apparaissent au IIIe s. av. J.-C. chez les Celtes danubiens (voir CANTHARES). Même la situle sera finalement remplacée par un récipient de conception celtique, le seau en bois à garnitures métalliques, et il faudra attendre désormais le Ier s. av. J.-C., avec le développement des contacts entre le monde méditerranéen et les oppida, pour voir réapparaître en nombre les vases métalli-

ques, d'origine alors exclusivement italique, et les amphores vinaires.

Il est évident que les vases métalliques et les céramiques de qualité ne constituaient pas les seules catégories de produits méditerranéens importés : outre le vin, certains tissus de luxe, dont l'existence est attestée notamment par la présence de broderies en soie dans le tumulus du Hochmichele, pouvaient jouer un rôle important dans les échanges.

Bibl. : Popović, 1992 ; *Princes celtes* 1988 ; Svobodová 1983, 1985.

INAM. Voir DOBUNNI.

Incinération. La crémation du mort est une pratique funéraire très ancienne en Europe, car elle est répandue depuis le néolithique (Ve millénaire av. J.-C.). Elle devint presque exclusive à l'âge du bronze récent et final (civilisation dite des champs d'urnes), mais la part de l'inhumation s'accrut de nouveau à l'âge du fer chez les ancêtres des Celtes historiques. L'incinération resta cependant dans certaines régions, encore au Ve s. av. J.-C., le rite funéraire prédominant (Bohême), et la phase de formation de la culture laténienne est accompagnée de son adoption par certains représentants de l'élite princière, qui pratiquait jusqu'ici le rite inhumatoire (voir ALTRIER, KLEINASPERGLE, MOTTE-SAINT-VALENTIN, LA et PERNANT).

Le IVe s. av. J.-C. correspond chez les Celtes dits historiques (les Celtes de Golasecca et les Celtes hispaniques resteront toujours incinérants) à la période de pratique maximale de l'inhumation. Seules quelques régions (Bohême du Sud, Moravie) continuent même alors à pratiquer l'incinération.

L'expansion du début du IIIe s. av. J.-C. est accompagnée de la progression rapide de l'incinération qui deviendra le rite prédominant au IIe s. av. J.-C. Il est donc possible de dire que les populations celtiques ne pratiquèrent jamais exclusivement ni l'inhumation ni l'incinération. La proportion entre les deux rites varie selon les périodes et les régions. La biritualité, pratique des deux rites au sein de la même communauté, fréquemment constatée dans les nécropoles du milieu danubien au IIIe s. av. J.-C., est le reflet du caractère composite — Celtes de différentes origines et indigènes — de la population de ces régions.

INDUTIOMAROS. 1. Roi des Allobroges vers 218 av. J.-C., peut-être le frère usurpateur du roi Branéos, restitué dans la fonction royale par Hannibal.

Bibl. : Cicéron, *Pro Fonteio*, 12 *sqq*.

2. Notable des Trévires en 54 av. J.-C. Il se disputait alors le pouvoir sur la cité avec Cingétorix, favorable aux Romains. Chef du parti de la guerre contre Rome, il destitua Cingétorix lors de l'assemblée de la cité qui ouvrit les hostilités. Il ne put cependant réaliser son projet de rejoindre ses alliés les Sénons et les Carnutes à travers le territoire des Rèmes, les fidèles alliés des Romains. Il trouva la mort et la défaite dans la bataille qu'il livra à Labiénus au tout début de cette expédition.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, V, 3, 4, 26, 53, 55, 57, 58, VI, 2, 8.

INGUINIEL (dép. Morbihan, France). Important habitat des VIe-Ier s. av. J.-C., exploré sur une grande surface, exemplaire du milieu armoricain. Les structures découvertes comportent notamment des fossés d'enceinte et des souterrains. Les matériaux recueillis sont constitués en particulier d'ensembles céramiques qui illustrent l'évolution des formes et des décors dans le milieu des Vénètes historiques.

Bibl. : Ménez et coll. 1999.

INS (fr. Anet, Berne, Suisse). Groupe de tumulus d'époque hallstattienne exploré vers le milieu du XIXe s. Particulièrement important le tumulus n° VI, exploré en 1848, qui contenait les éléments d'un char à quatre roues orné de plaques ajourées, importé peut-être de Bohême ou de Bavière, une très intéressante épée qui préfigure la forme laténienne et une chaînette tressée en fil d'or qui porte une grosse perle globulaire du même métal au fin décor granulé, identifiée comme l'œuvre d'un orfèvre de Grande-Grèce. L'ensemble peut être daté vers le début du VIe s. av. J.-C.

Musées : Berne, Bienne.

Bibl. : *Archäologie der Schweiz* 1974 ; Drack 1958.

Inscriptions. Les documents écrits issés par les Celtes se répartissent en lusieurs groupes, suivant l'alphabet utiisé et la nature du support sur lequel elles ont été réalisées. Une place particulière doit être réservée à la tablette inscrite en terre cuite du Dürrnberg qui semblerait être actuellement le témoignage le plus ancien d'utilisation de l'écriture au nord des Alpes. Elle pourrait avoir été rédigée en caractères grecs, mais aussi bien la détermination de l'alphabet que celle de la langue restent tout à fait incertaines.

Bibl. : Moosleitner et Zeller 1982 ; Zeller 1989.

1. *Les inscriptions celto-étrusques*. La première utilisation de l'écriture pour enregistrer une langue celtique est attestée actuellement dans l'aire de la culture dite de Golasecca de l'Italie septentrionale, dans le Piémont et la Lombardie actuels. Les Celtes locaux y adaptèrent l'alphabet étrusque dont la pénétration ancienne est attestée par une inscription vasculaire de Sesto Calende (une localité appartenant, comme Golasecca, à un vaste complexe d'habitats et de nécropoles situés à l'endroit où le Tessin sort du lac Majeur), probablement déjà en langue celtique, datable de la fin du VIIe s. av. J.-C. Le document le plus ancien que l'on peut à ce jour attribuer avec certitude au celtique provient d'une tombe de la nécropole voisine de Castelletto Ticino, datée du second quart du VIe s. av. J.-C. Il s'agit du graffiti sur céramique *XOSIOIO* (le nom de personne « Kosios » au génitif). On connaît actuellement plus d'une vingtaine d'inscriptions vasculaires du VIe-Ve s. av. J.-C. en caractères étrusques et langue celtique que l'on qualifie souvent improprement de « lépontiques » (l'appellation « alphabet de Lugano », elle aussi peu appropriée, est également employée), d'après le nom du peuple des *Lepontii*, tout à fait marginal par rapport à l'aire centrale de diffusion de cette écriture, constituée par le territoire des Insubres historiques. Ce sont des noms de personnes qui indiquent vraisemblablement la propriété de l'objet.

Le document épigraphique le plus remarquable est une inscription monumentale, la dédicace gravée sur un long linteau de pierre, trouvé sur le site à caractère urbain de Côme-Prestino et datable du tout début du Ve s. av. J.-C. L'utilisation de l'alphabet celto-étrusque continuera dans les territoires celtiques situés entre le Pô et les Alpes jusqu'à l'accomplissement de la romanisation, dans la première moitié du Ier s. av. J.-C. La plupart des documents de cette période — inscriptions vasculaires, légendes monétaires et inscriptions monumentales — semblent appartenir au IIe s. av. J.-C. et au début du siècle suivant, lorsque les Celtes transpadans se trouvaient déjà dans la dépendance politique, économique et culturelle de Rome. L'influence de cette dernière se manifeste non seulement par le fait que certaines inscriptions monumentales sont bilingues, avec un texte celto-étrusque et un texte latin (voir VERCEIL), mais également sur les monnaies, les drachmes padanes, notamment chez les Insubres, où apparaissent des noms de personnes, peut-être des magistrats monétaires. La stèle bilingue découverte à Todi, datée du IIe s. av. J.-C., atteste la pénétration isolée de l'épigraphie celto-étrusque jusqu'en Italie centrale. Elle est probablement le résultat de l'installation en ce lieu d'un groupe de Celtes transpadans au moment où Rome développe d'intenses relations commerciales avec la Transpadane. Rien n'indique actuellement que les Gaulois installés à partir du début du VIe s. av. J.-C. au sud du Pô, les Boïens et les Sénons, aient utilisé l'écriture celto-étrusque de leurs voisins septentrionaux.

Deux inscriptions en caractères dits « sud-picéniens », considérées comme celtiques et indiquant probablement la propriété, figurent sur des casques en bronze du IIIe s. av. J.-C. trouvés l'un à Bologne et l'autre loin vers le sud, à Canosa di Puglia. On ne peut en tirer des conclusions générales sur l'utilisation de cet alphabet italique par les Celtes car la celticité de ces inscriptions est peut-être limitée aux noms de personnes. Voir aussi BRIONA, LATUMAROS.

Bibl. : Baldacci 1977 ; Gambari et Colonna 1986 ; Lambert 1995 ; Lejeune 1971, 1977, 1987, 1988 ; Lejeune et Briquel 1989 ; Prosdocimi 1986, 1987 ; Savignac 1994 ; Solinas 1995 ; Tibiletti Bruno 1986.

2. *Les inscriptions celtibériques*. La péninsule Ibérique a probablement été

une deuxième région où des populations de langue celtique se sont trouvées très anciennement au contact de l'écriture. Une écriture semi-syllabaire y fut empruntée dès le VIIe s. av. J.-C. aux Phéniciens par les populations dites tartéssiennes de la basse vallée du Guadalquivir. L'appartenance ethnique des habitants de la région reste incertaine mais la présence d'une composante celtique y semble à peu près certaine. Il est toutefois actuellement impossible d'en distinguer la trace dans les documents épigraphiques dont l'attribution linguistique reste très discutée (elles sont généralement désignées comme inscriptions archaïques du sud-ouest). Ce n'est que plus tard, après que cette écriture eut été adoptée par les Ibères du littoral méditerranéen, qu'elle sera utilisée par les groupes celtophones des plateaux de l'intérieur que les anciens désignaient du nom de Celtibères.

Comme en Italie, la diffusion de l'écriture coïncide avec l'essor du phénomène urbain et les documents appartiennent en majorité aux IIe et Ier s. av. J.-C. Il s'agit le plus souvent de textes assez courts : des inscriptions rupestres, des stèles, des inscriptions sur poterie et une cinquantaine de légendes monétaires où figurent principalement des noms de cités ; des « tessères d'hospitalité », qui sont de petits objets inscrits en métal, le plus souvent en forme de main ou même de poignée de main, fabriqués à l'origine en paires d'exemplaires complémentaires. Ces témoins matériels d'un pacte d'hospitalité entre deux individus, ou deux communautés, sont propres aux Celtes hispaniques. Les inscriptions celtibériques qui dépassent quelques mots sont peu nombreuses mais on trouve parmi elles deux documents d'une longueur exceptionnelle. Le premier a été découvert en 1970 à Botorrita près de Saragosse, sur le site de l'antique Contrebia Belaisca, une cité dont le nom figure sur des monnaies. Gravé sur les deux faces d'une tablette de bronze, il comporte environ deux cents mots. C'était le texte continu le plus long du celtique ancien jusqu'en 1992, date de la découverte sur ce même site d'une deuxième tablette, où se trouvent inscrites cette fois cinquante-cinq lignes de texte en caractères celtibériques, donc plus du double de la précédente.

Bibl. : Beltrán et coll. 1982, 1996 ; *Celtas en la peninsula iberica* 1991 ; *Celtíberos* 1988 ; De Hoz 1986 ; Lejeune 1955 ; Untermann 1975.

3. *Les inscriptions gallo-grecques*. Les inscriptions en caractères grecs, empruntés à l'alphabet ionien de Marseille, sont connues principalement de Gaule Narbonnaise, où les plus anciennes peuvent être datées actuellement du IIIe s. av. J.-C. (voir MONTAGNAC). Elles se répandent au Ier s. av. J.-C. jusque dans le centre-est de la Gaule et l'usage d'un alphabet gallo-grec est attesté alors en Europe centrale par le témoignage explicite de César sur les « tablettes écrites en caractères grecs » trouvées en 58 av. J.-C. dans le camp des Helvètes (*G. des Gaul.*, I, 29), la marque *KOPICIOC* (*KORISIOS*) estampillée sur la lame d'une épée du site de Port en Suisse, datable vers la seconde moitié du IIe s. av. J.-C., et un fragment d'inscription vasculaire où figure un « thêta », trouvé parmi les matériaux de l'oppidum de Manching en Bavière. Les autres graffitis sur céramique de ce site — par exemple celui où apparaît le nom *BOIOS* (« le Boïen ») — peuvent être aussi bien en caractères grecs qu'en caractères latins. Aucun indice ne permet actuellement d'affirmer l'origine massaliote de l'alphabet grec utilisé par les Celtes d'Europe centrale. Le répertoire des documents gallo-grecs comporte actuellement plus de soixante-dix inscriptions monumentales sur pierre, essentiellement de courtes dédicaces (voir MONTAGNAC) ou des épitaphes, près de deux cents graffitis sur céramique, principalement des marques de propriété, et une douzaine d'inscriptions sur des matériaux divers : argent, or, plomb, os et fer. Malgré leur brièveté et la nette prévalence de noms de personnes — idionymes et patronymes —, ces inscriptions fournissent des témoignages importants et jusqu'ici peu exploités sur certains aspects de la société gauloise. Ils peuvent signaler également le déplacement d'objets dont rien ne permettrait autrement de déterminer l'origine lointaine. C'est le cas d'un torque votif d'or sur lequel est gravé le nom du peuple des Nitiobriges de la région d'Agen, trouvé enfoui à Mailly-le-Camp, en Champagne,

à quelque six cents kilomètres de sa région d'origine.

Les légendes monétaires gauloises utilisent quelquefois des caractères grecs conjointement à l'alphabet latin. Comme c'est le cas en Italie et dans la péninsule Ibérique, l'usage de l'écriture est en Gaule, aussi bien qu'en Europe centrale, un des aspects qui caractérisent une société déjà urbanisée ou en voie d'urbanisation.

Bibl. : Krämer 1982 ; Lambert 1995 ; Lejeune 1985 ; Savignac 1994.

4. *Inscriptions celto- ou gallo-latines*. Dernière en date à avoir été adoptée par les Celtes, l'écriture latine fut probablement celle qui connut l'extension géographique la plus importante, car elle fut utilisée pour enregistrer des textes en celtique aussi bien en Europe centre-orientale qu'en Gaule, dans la péninsule Ibérique et peut-être même dans l'île de Bretagne (voir BATH). Les témoins les plus anciens apparaissent, avec le renforcement de l'influence romaine, au plus tard dans la première moitié du Ier s. av. J.-C. Il s'agit principalement de légendes monétaires provenant de deux aires géographiques bien distinctes. La première est le territoire des Boïens de Pannonie dont le centre était l'oppidum sur la rive gauche du Danube qui est recouvert aujourd'hui par la ville de Bratislava. Les monnaies d'argent qui étaient probablement frappées sur le site même, et dont certaines portent des images monétaires empruntées à des deniers romains, livrent une quinzaine de noms dont le plus fréquent est celui de Biatec, utilisé généralement pour désigner l'ensemble de ces émissions (voir TÉTRADRACHMES). Il s'agit probablement de noms des magistrats de la cité ou de ceux de notables qui étaient chargés de gérer la frappe de la monnaie.

Le centre-est de la Gaule est la deuxième région où l'influence romaine se manifeste au cours de la première moitié du Ier s. av. J.-C. par l'apparition de légendes monétaires en caractères latins, notamment sur les émissions d'argent qui étaient alignées sur le denier romain. On y voit apparaître les noms de personnages mentionnés par César tels que les Éduens Dumnorix (*DVBNOREX*), Litaviccos (*LITA*), chef militaire en 52 av. J.-C., et surtout Vercingétorix (*VERCINGETORIXS*), sur le droit d'une monnaie d'or des Arvernes frappée vraisemblablement la même année.

La vogue des légendes monétaires continuera après la conquête romaine sur des émissions qui sont majoritairement de bronze. On y trouve des noms de personnes, associés quelquefois à celui de leur fonction — *REX* (roi), *ARCANTODAN* (*arcantodannos* : magistrat monétaire ; voir ce mot), *VERGOBRETO[S]* (*vergobretos* : magistrat suprême de la cité ; voir ce mot) —, des noms de cités ou de peuples et, exceptionnellement, l'indication de la valeur monétaire. On peut estimer à environ trois cents les légendes monétaires gauloises connues actuellement.

Les documents écrits les plus anciens qui ont été réalisés chez les Celtes insulaires sont également de courtes légendes monétaires en caractères latins, datables de la seconde moitié du Ier s. av. J.-C. Il s'agit de noms de personnes, sous une forme généralement abrégée, qui appartiennent à des représentants des grandes dynasties des peuples belges installés autour de l'estuaire de la Tamise, mentionnés presque tous par les textes : Commios l'Atrébate et ses fils, Tincommios et Verica, Tasciovanos, roi des puissants Catuvellauni de l'Essex, et son fils Cunobelinos, sur les monnaies duquel la légende *CAMV* (Camulodunum, l'actuel Colchester) évoque le nom de la capitale de l'autre peuple de la coalition, les Trinovantes.

Les inscriptions monumentales gallo-latines sur pierre sont jusqu'ici assez peu nombreuses : on connaît une quinzaine de courtes dédicaces et épitaphes, réparties principalement au nord-ouest de la Narbonnaise, sur le territoire des Éduens et de leurs voisins. Les limites extrêmes de leur diffusion sont actuellement marquées par deux monuments isolés : la stèle de Plumergat (dép. Morbihan) et le pilier des Nautes de Paris (voir LUTÈCE). La plupart de ces inscriptions semblent dater du Ier s. apr. J.-C. et l'usage lapidaire de l'alphabet latin paraît représenter dans le centre de la Gaule une étape postérieure à celle qui est caractérisée par l'emploi local de l'écriture gallo-grecque. Il existe toute-

fois plusieurs cas où les deux alphabets sont utilisés conjointement : ainsi, une stèle votive des sources de la Seine, datée du milieu du Iᵉʳ s. apr. J.-C., porte une dédicace gallo-latine suivie de la signature gallo-grecque du lapicide. Latin et gaulois sont employés dans le même texte incomplet gravé sur une table de bronze découverte anciennement à Vieil-Évreux (dép. Eure), un site qui confirme la diffusion des inscriptions monumentales gallo-latines jusqu'au cours de la Seine.

Le document le plus remarquable de l'épigraphie celtique fut également gravé sur une table de bronze, d'environ 150 × 90 cm, découverte en 1897 à Coligny (dép. Ain). On y avait inscrit en caractères latins, vers la fin du IIᵉ s., les soixante-deux mois complets de cinq années successives — un lustre — d'un calendrier luni-solaire gaulois, radicalement différent du calendrier julien qui était alors en usage depuis deux siècles et demi. Les fragments, nettement moins nombreux et importants, d'un calendrier analogue ont été trouvés en 1807 dans le lac d'Antre et, en 1967, dans le sanctuaire voisin de Villards-d'Héria (dép. Jura).

Parmi les textes gallo-latins les plus récents figure bon nombre d'inscriptions en écriture cursive. Il s'agit de graffitis sur céramique, parmi lesquels les comptes de potiers qui nous ont fourni la série des ordinaux gaulois présente un intérêt tout particulier, mais également de quelques tablettes de plomb portant des textes à caractère magique. Le document de ce type découvert en 1971 dans une source sacrée du pays arverne, à Chamalières (dép. Puy-de-Dôme), comporte une soixantaine de mots. Il s'agit probablement d'une défixion (du latin *defixio*, envoûtement). Le plomb de Chamalières fut considéré pendant une dizaine d'années comme le plus long texte suivi en langue gauloise. Il est aujourd'hui largement dépassé par une autre tablette de plomb, découverte en 1983 dans une sépulture de la seconde moitié du Iᵉʳ s. apr. J.-C., à l'Hospitalet-du-Larzac (dép. Aveyron, voir LARZAC). Il s'agit également d'un texte magique, comptant cette fois plus de cent soixante mots. Comme dans le cas précédent, de nombreuses incertitudes persistent quant à son interprétation, mais il s'agit apparemment d'une démarche de magie maléfique ou de contre-magie qui met en cause un groupe de sorcières. Des tablettes analogues, en alliage d'étain et de plomb, ont été découvertes dans la source *fons Sulis* de l'actuel Bath en Grande-Bretagne. Deux d'entre elles portent des inscriptions cursives qui comportent au moins certains éléments celtiques et ne paraissent pas avoir été rédigées en latin. Il n'est cependant pas encore possible d'affirmer qu'il s'agit d'un texte celtique. Voir CHAMALIÈRES et LARZAC.

Bibl. : Colbert de Beaulieu et Fischer 1998 ; Duval et Pinault 1986 ; Fleuriot 1977, 1981, 1984 ; Krämer 1982 ; Lambert 1979, 1987, 1995 ; Lejeune 1985a, 1988 ; Lejeune et coll. 1985 ; Meid 1993, 1989 ; Schmidt 1981, 1990.

5. *Inscriptions ogamiques*. L'alphabet dit ogamique est la dernière des écritures employées par les anciens Celtes. Elle est attestée uniquement dans les régions insulaires qui n'avaient été que faiblement marquées par l'influence romaine : l'Irlande en est le pays d'origine, mais elle est également connue au pays de Galles, dans l'île de Man, en Écosse et en Cornouailles. Elle fut vraisemblablement introduite dans ces régions par les invasions maritimes de groupes gaéliques, particulièrement intenses à partir de la fin du IIIᵉ s. apr. J.-C. C'est une notation des lettres de l'alphabet latin par des lignes entaillées dont le nombre varie de un à cinq et qui sont disposées par rapport à une arête ou à une ligne médiane de quatre manières différentes : à sa droite, à sa gauche, obliquement et perpendiculairement. À ces vingt « lettres » s'ajoutent dans la version graphique plus récente des manuscrits cinq signes additionnels qui correspondent à des diphtongues. La lecture d'une stèle ogamique se fait du bas vers le sommet et, le cas échéant, en redescendant ensuite vers le bas sur une autre arête.

Élaborée probablement à partir d'un système de numération sur bois par encoches, cette écriture cryptique a peut-être été utilisée à l'origine à des fins magiques. Les textes irlandais évoquent en effet l'emploi de bâtonnets en bois d'if, un arbre particulièrement vénéré, inscrits en ogam par les druides à des fins divina-

toires. On trouve aussi des indices de son utilisation dans des transactions commerciales ainsi que pour le bornage des terrains. Son utilisation pour marquer la propriété était vraisemblablement courante : elle est attestée sur une pièce de métier à tisser, trouvée dans la tourbière de Littleton (Co Tipperary). Le fait que le bois était le support naturel et originel de l'écriture ogamique explique probablement l'association des différents signes à des noms d'arbres qui commençaient par la lettre en question : le B est « beithe » (bouleau), le L « luis » (sorbier) et le N « nin » (frêne). La suite des trois lettres ainsi nommées était utilisée pour désigner l'ensemble de l'alphabet. Le lien avec les nombres apparaît sur la séquence *HDTCQ* qui correspond à la succession des numéraux de un à cinq en vieil irlandais.

Tout cela confirme que l'ogam est probablement né comme une écriture chiffrée, élaborée pour le bois, de l'alphabet latin, comme réaction locale à l'influence de la culture romaine. Une telle notation cryptique, de lecture souvent difficile, ne convient évidemment qu'à la réalisation d'inscriptions très courtes et les monuments de pierre où elle apparaît aujourd'hui sont essentiellement des stèles funéraires, datables du Ve au IXe s. apr. J.-C. On y lit généralement le nom du défunt suivi de son patronyme introduit par *MAQQI*, forme au génitif du vieil irlandais *macc* (fils). Environ quatre cents stèles sont répertoriées aujourd'hui dont trois cent cinquante en Irlande, avec une forte concentration dans la partie sud-ouest de l'île (comté de Kerry). Les stèles bilingues, avec une version latine en caractères latins, sont connues principalement de la Grande-Bretagne. Les témoins d'autres supports sont exceptionnels et tardifs : la pièce de métier à tisser en bois évoquée ci-dessus, une fibule en argent et un bol à suspendre de bronze. Une version graphique de l'écriture ogamique — des traits disposés le long d'une ligne sur laquelle une flèche indique le sens de la lecture — est employée pour des notations marginales dans certains manuscrits irlandais.

INSUBRES (lat. *Insubres* ou *Insubri*, gr. *Ινσομβρες* ou *Ινσουβροι*). Grand et puissant peuple celtique de la Transpadane qui occupait à peu près l'aire de l'actuelle Lombardie, entre le Tessin, les premières hauteurs du massif alpin, le cours de l'Oglio et celui du Pô. Les recherches des dernières décennies aboutissent à la conclusion qu'ils ne s'étaient pas installés en Italie du Nord au début du IVe s. av. J.-C., comme leurs voisins méridionaux les Boïens dont ils furent pendant deux siècles les fidèles alliés. Les Insubres doivent être les descendants directs des populations celtiques de la culture de Golasecca dont ils héritèrent l'alphabet emprunté aux Étrusques au début du VIe s. av. J.-C. Son usage est attesté par des inscriptions vasculaires (voir LATUMAROS) et des légendes monétaires jusqu'au début du Ier s. av. J.-C.

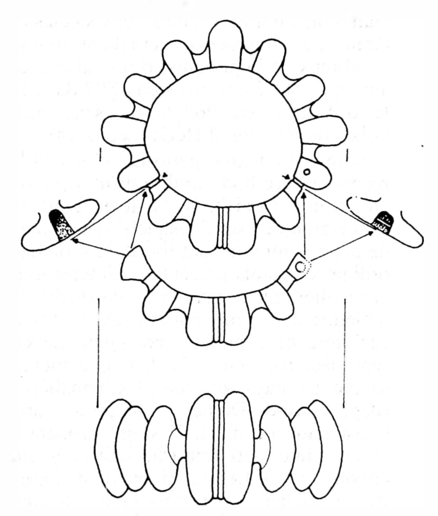


Fig. 101

L'origine autochtone des Insubres, attachés à leurs traditions, fournit probablement l'explication de l'absence totale d'objet de type laténien du IVe s. av. J.-C. qui distingue leur territoire de celui des Boïens, des Cénomans et même des Vénètes non celtiques. Seules les nécropoles du Tessin suisse qui appartenaient à des peuples de l'aire d'influence insubre

(Lépontiens) ont livré ue quantité significative de matériaux laténiens de cette période. Les Insubres avaient comme voisins orientaux les Cénomans, et des petits peuples sous leur influence directe les séparaient des Taurins du Piémont actuel. Leur chef-lieu était Mediolanum (l'actuelle ville de Milan). Ils furent avec les Boïens les protagonistes de la lutte des Gaulois d'Italie contre Rome après la défaite des Sénons (voir ACERRAE, CLASTIDIUM, TÉLAMON), mais leur défaite, en 194 av. J.-C., n'entraîna pas leur expulsion, comme ce fut le cas pour les Boïens, probablement parce qu'ils étaient un peuple indigène. Ils ne furent pas occupés et jouirent d'une autonomie formelle d'État fédéré jusqu'à 89 av. J.-C. où la *lex Pompeia* leur accorda, ainsi qu'aux Cénomans, le droit latin, suivie en 49 av. J.-C. de la *lex Iulia* qui leur conféra la citoyenneté romaine.

Le faciès archéologique des Insubres se distingue notamment par l'usage exclusif du rite crématoire hérité de la culture de Golasecca. Les objets laténiens ne commencent à apparaître dans les sépultures qu'à partir du IIIe s. av. J.-C., mais l'empreinte de la culture laténienne, caractérisée par quelques formes locales (par exemple des parures à oves inspirées de modèles danubiens, caractéristiques du IIIe s. av. J.-C. et portées comme anneaux de cheville), restera suffisamment forte pour que l'on puisse parler à propos du IIe s. av. J.-C. d'une culture gallo-romaine. Voir DUCARIOS, VICTUMULAE et VIRIDOMAROS.

Ill. : Voir ITALIE.

Bibl. : Polybe, *Hist.*, II, 17 *sqq.* ; Caton, *Origines*, frag. 39 ; Cicéron, *Pro Balbo*, 14 ; Strabon, *Géogr.*, V, 1 ; Tite-Live, *Hist. rom.*, V, 34, XXI, 25, XXX, 18, XXXI, 10, XXXII, 7, 29, 36, 37, XXXIII, 22 *sq.*, XXXIV, 46 ; Pline, *H.N.*, III, 124, X, 77 ; Tacite, *An.*, XI, 23 ; Florus, *Epit. Gest. Rom.*, I, 19 *sq.* ; Plutarque, *Marcellus*, 3 *sqq.* ; Ptolémée, *Géogr.*, III, 1 ; Dion Cassius, *Hist. rom.*, frag. 49 ; Orose, *Hist.*, IV, 13.

Arslan 1986, 1990 ; De Marinis 1981, 1986 ; Gabba 1986 ; Grassi 1995 ; Tizzoni 1981, 1985 ; Kruta 1983a, 1985 ; Negroni Catacchio 1982, 1985 ; Piana Agostinetti 1988 ; Violante 1993.

Fig. 101 : Anneaux de cheville en bronze à oves creux de type insubre, de Milan*-Bettola, probablement de la tombe à incinération d'une enfant (diam. env. 10 cm) ; IIIe s. av. J.-C.

INTERCATIA. 1. Important oppidum des Vaccéens, identifié à l'actuel Villapando, situé sur l'affluent du Douro nommé Valderaduey (prov. Zamora, Espagne).

Bibl. : Polybe, *Hist.*, XXXIV, 9, cité par Strabon, *Géogr.*, III, 4 ; Tite-Live, *Epit.* 48 ; Valère Maxime, *Fact. et dict.*, III, 2 ; Pline, *H.N.*, III, 26 ; Ampelius, *Lib. memor.*, XXII, 3 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 6 ; Appien, *Hisp.*, 53.

2. Chef-lieu du peuple des Orniaci d'Asturie.

Bibl. : Ptolémée, *Géogr.*, II, 6.

INZERSDORF OB DER TRAISEN (Basse-Autriche). Important groupe de tombes à inhumation entourées d'enclos de plan circulaire ou quadrangulaire. La douzaine de tombes avec parures (fibules ornithomorphes, variante du type Certosa et formes anciennes de fibules à pied libre ; agrafes de ceinture dont un exemplaire ajouré ; perles de verre), armes (pointes de lances et coutelas de type *Hiebmesser*) et poteries (poteries terminées au tour et estampées, poteries communes modelées), appartient à la deuxième moitié du Ve s. av. J.-C. Une panoplie de guerrier caractéristique du IIIe s. av. J.-C. (épée avec fourreau, chaîne de suspension, pointe de lance et umbo de bouclier à ailettes arrondies) a été recueillie dans une tombe bouleversée.

Musée : Sankt Pölten.

Bibl. : Neugebauer 1990.

IPSWICH (Suffolk, Grande-Bretagne). Découverte récente d'un grand nombre de dépôts (probablement à caractère votif) de torques de différents types (dont des exemplaires proches de ceux du dépôt de Snettisham) et autres parures en métal précieux, au total environ une centaine ; datables principalement du Ier s. apr. J.-C.

Musée : Londres (British Museum).

IRLANDE. Les racines du peuplement celtique de l'Irlande dont l'origine avait été souvent cherchée dans des migrations continentales hallstattiennes ou laténiennes doivent être aujourd'hui repoussées à une date nettement plus ancienne, probablement jusqu'aux derniers siècles du IIIe millénaire av. J.-C. et à l'arrivée dans

la région de populations de souche indo-européenne qui imposèrent progressivement leur langue au substrat indigène néolithique. En effet, mis à part les considérations linguistiques sur l'antériorité des Goidels par rapport aux Britons et aux Gaulois, aucune migration de l'âge du fer ne permet d'expliquer la profonde celtisation de l'île que les premières mentions connaissent déjà sous une forme ancienne de son nom gaélique, Ierné. Il y a toujours eu des contacts avec le continent, mais ils ne semblent pas modifier substantiellement son évolution avant l'assimilation de la culture laténienne et la formation d'un faciès insulaire qui est très proche de celui de l'île de Bretagne mais présente néanmoins quelques traits spécifiques.

L'analyse et l'interprétation des vestiges archéologiques étaient jusqu'ici très malaisées, à cause de la rareté des contextes et du manque de points d'ancrage. Les dates obtenues par les analyses du C^{14} et surtout l'apport inestimable de la dendrochronologie ont considérablement modifié le cadre de la recherche et on dispose maintenant d'indications chronologiques fiables sur un certain nombre de sites de référence (voir DÚN AÍLINNE, NAVAN FORT) et l'Irlande dispose désormais d'une séquence dendrochronologique très complète qui permet de dater rapidement les nouvelles découvertes associées à des bois bien conservés (voir CORLEA).

Fig. 102

Le premier objet d'Irlande que l'on peut rattacher aux séries continentales est toujours le torque de Knock (voir CLONMACNOISE), datable au plus tard du premier tiers du IIIe s. av. J.-C. Même s'il peut exister une relation entre son apparition et les mouvements de population que connaît alors le monde celtique continental et qui atteignent probablement aussi l'île de Bretagne, rien ne permet de l'associer à un apport humain significatif en Irlande. Les données recueillies sur les sites royaux légendaires de l'Ulster (Navan Fort) et du Leinster (Dún Aílinne) ont confirmé l'ancrage de ces lieux sacrés aux monuments mégalithiques érigés par les premiers habitants de l'île et l'évolution déjà longue qu'ils ont vécue avant leur état attribuable au IIIe s. av. J.-C. Moins bien connue, l'évolution des sites de Tara (province de Midhe) et de Cruachain-Rathcroghan (province du Connaught) paraît cependant répondre au même schéma général.

L'organisation de l'île en cinq provinces (les quatre correspondant aux points cardinaux, Ulster, Connaught, Leinster et Munster, et celle du centre, Midhe, formée d'une partie de chacune des quatre, où se trouvait Uisnech, le centre sacré de l'île) fédérait les petits royaumes constitués par les communautés claniques que regroupait chaque *tuath* (tribu). C'est incontestablement la société de l'âge du fer que reflète la tradition littéraire de l'Irlande médiévale, malgré les retouches qu'ont pu y apporter l'érudition des moines et le désir d'en masquer l'aspect païen.

N'ayant pas connu l'occupation romaine et la culture gréco-latine, l'Irlande conserva en vie une littérature orale que l'adoption du christianisme par ses élites intellectuelles lui permit d'enregistrer dans de bonnes conditions. Les progrès de l'archéologie fournissent aujourd'hui à ces textes le substrat historique qui leur manquait jusqu'ici.

• *Peuples connus par les textes antiques* : voir HIBERNI, VELABRI, VENNICNII.

• *Toponymes connus par les textes antiques* : voir IERNÉ.

• *Sites royaux connus par les textes irlandais* : voir CRUACHAIN et RATHCROGHAN, EMAIN MACHA et NAVAN FORT, TARA.

• *Sites et découvertes archéologiques* : voir ATTYMON, BALLYKILMURRY, BALLYSHANNON, BANN, BLACK PIG'S DYKE, BROIGHTER, CARRICKFERGUS, CARROWJAMES, CLOGHER, CLONMACNOISE, CLONOURA, CORLEA, CUSH, DANE'S CAST, DORSEY, DÚN AÍLINNE, DÚN AONGHUS, DUN OF DRUMSNA, KILLYCLUGGIN, LISNACROGHER, LOUGH CREW, NAVAN FORT, RATHCROGAN, RINGFORT, TUROE.

Ill. : Voir BANN, CORLEA, LOUGH CREW, NAVAN FORT, NAVIGATION, ROUE, TUROE.

Musées : Belfast, Cork, Dublin.
Bibl. : *Celtes* 1991 ; Green 1995 ; Haworth 1971 ; MacCana 1983 ; Mallory et Baillie 1990 ; Raftery 1983, 1984, 1990, 1990a, 1994 ; Stout 1997 ; *Studies on Early Ireland* 1982 ; Warner 1986.
Fig. 102 : Détail de la partie supérieure du fourreau d'épée en bronze à décor gravé de Lisnacrogher* (larg. 4,4 cm) ; deuxième moitié du IIIe s. av. J.-C.

IRSCHING (Bavière, Allemagne). Découverte fortuite en 1845 d'un dépôt monétaire récupéré en 1858. Il comprenait à l'origine plus d'un millier de statères d'or attribués aux Vindéliciens, du type dit *Regenbogenschüsselchen*. Neuf cent trente pièces ont pu être répertoriées et quatre cents figurent dans diverses collections, publiques et privées. Le reste fut fondu ou dispersé antérieurement à la récupération. Il peut être daté vers la fin du IIe s. av. J.-C.
Musées : Munich, Neuburg an den Donau, Vienne.
Bibl. : *Celtes* 1991 ; Kellner 1990.

ISARA. Ancien nom de l'Isère, mentionné déjà à propos des événements de 218 av. J.-C. et du passage d'Hannibal dans la région, ainsi qu'à propos de la bataille des Romains contre les armées alliées des Allobroges et des Arvernes en 121 av. J.-C. C'était aussi l'ancien nom de l'Oise et de l'Yser. Il est préservé presque intact dans le nom de l'Isar, fleuve de l'ancien territoire des Vindéliciens (Strabon, *Géogr.*, IV, 6, 9).
Bibl. : Tite-Live, *Hist. rom.*, XXI, 31 ; Pline, *H.N.*, III, 33 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 1 ; Ptolémée, *Géogr.*, III, 10, III, 49.

ISONTA. Ancien nom de la Salzach, l'affluent de l'Inn qui traverse Salzbourg.

ISTHMIA près de Corinthe (Grèce). Une paire d'anneaux de cheville à oves creux, d'incontestable origine danubienne, a été trouvée dans un puits d'Isthmia avec de la céramique qui semble plus ancienne. Il s'agit peut-être d'une offrande votive. Leur présence peut être mise en relation avec la présence de mercenaires celtes, accompagnés de leurs femmes, dans la région. En effet, leur révolte à Mégare est mentionnée en 265 av. J.-C., une date qui correspond parfaitement à la chronologie de ce type de parure.
Musée : Corinthe.
Bibl. : Krämer 1961.

ITALIE. Les Celtes attestés en Italie eurent une double origine. La première peut être considérée comme indigène, car elle remonterait au moins à l'âge du bronze, la deuxième est l'intrusion historique de groupes transalpins au début du IVe s. av. J.-C. C'est cette dernière qui fut considérée pendant longtemps comme la principale responsable de la présence celtique dans la péninsule, précédée éventuellement par quelques infiltrations plus anciennes qui auraient donné raison au texte de Tite-Live (et quelques autres), où la première arrivée de Celtes en Italie est considérée comme légèrement postérieure à la fondation de Massalia (Marseille).

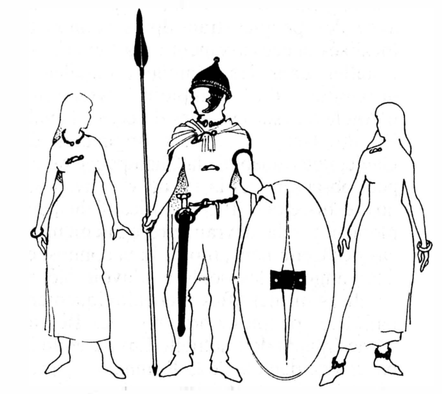


Fig. 103

Il apparaît aujourd'hui clairement que la population de la culture de Golasecca, qui écrivait en utilisant l'alphabet étrusque dans une langue celtique dès le deuxième quart du VIe s. av. J.-C. (voir CASTELLETTO TICINO), ne peut avoir immigré vers cette date, ce qui témoigne donc d'un peuplement celtique bien plus ancien de la partie occidentale de la Transpadane. Ces Celtes indigènes seraient les ancêtres des peuples historiques de la région : les Insubres, les Lépontiens du Tessin et les peuples dits

quelquefois celto-ligures qui habitaient à l'ouest du Tessin. Les populations de la plaine n'étaient pratiquement pas influencées au Vᵉ s. av. J.-C. (ni d'ailleurs au siècle suivant) par la culture laténienne. Les fouilles conduites dans certains centres urbains de Transpadane, dont la tradition textuelle attribue la fondation aux Celtes (Bergame, Brescia, Côme, Milan), ont révélé que les niveaux les plus anciens appartiennent à la culture de Golasecca, confirmant ainsi indirectement son identification ethnique.

L'invasion historique du début du IVᵉ s. av. J.-C. et l'installation de populations celtiques au sud du Pô eurent pour conséquence la pénétration de la culture laténienne que reflètent de manière particulièrement emblématique les cartes de distribution des épées laténiennes en Italie. L'étude des matériaux archéologiques semble confirmer les indications sur l'origine des immigrés que suggèrent les homonymies de ces nouveaux peuples avec des peuples transalpins connus et localisés successivement : les Sénons — installés dans les Marches actuelles à proximité du comptoir syracusain d'Ancône et sur les voies d'accès à la vallée du Tibre — seraient originaires de Gaule, notamment de la Champagne où on peut observer vers la fin du Vᵉ s. av. J.-C. un fléchissement très significatif du peuplement ; cela devrait être également le cas des Cénomans, moins bien connus, et des Lingons, les seuls à n'avoir été ni localisés ni identifiés archéologiquement parmi les peuples immigrés ; les Boïens — occupants de l'actuelle Émilie et de la partie occidentale de la Romagne — proviendraient de la Bohême, où ils retournèrent après leur défaite et à laquelle ils laissèrent leur nom ; là aussi, une rupture significative peut être observée dans le peuplement vers la fin du Vᵉ s. av. J.-C.

Les faciès archéologiques des peuples celtiques d'Italie reconnus actuellement sont le résultat de l'origine de la composante celtique, mais également de l'influence du substrat local qui semble avoir trouvé dans la plupart des cas des formes de coexistence avec les nouveaux venus. La confrontation que permet l'Italie entre la documentation archéologique et les textes pour les IVᵉ et IIIᵉ s. av. J.-C. a une importance considérable pour la connaissance de l'ensemble du monde celtique et pour la méthodologie de l'interprétation des vestiges protohistoriques : elle permet d'apprécier le reflet archéologique d'une invasion, de cerner les caractères propres à un ensemble ethnique, et complète utilement l'image des textes par une vision plus claire de la continuité et du rôle important du peuplement antérieur, aussi bien en milieu urbain qu'en milieu rural. En outre, les limites chronologiques sûres des étapes du peuplement celtique, fixées en Cispadane d'une part par l'invasion, d'autre part par les étapes successives de la conquête romaine, permettent d'utiliser sa documentation archéologique comme une référence solide pour la chronologie transalpine des matériaux laténiens.

La situation particulière de la Transpadane, due probablement au caractère indigène des populations celtiques qui l'habitaient, conduit au IIᵉ s. av. J.-C. à la constitution d'un faciès laténien tardif original, celto-italique, qui peut être également qualifié de gallo-romain : il associe des formes locales de tradition laténienne à du matériel d'origine ou d'inspiration centre-italique.

• *Peuples celtiques et voisins connus par les textes* : voir ADANATES, ANARES, ANAUNI, BOÏENS, CAMUNNI, CARNI, CÉNOMANS, CERDICIATES, INSUBRES, LÉPONTIENS, LÈVES, LIBICIENS, LIGURES, LINGONS, MARICES, OMBRIENS, OROBII, PICÉNIENS, RÈTES, SALASSES, SALLUVII, SÉNONS, TAURINS, VÉNÈTES, VERTAMOCORI.

• *Toponymes antiques* : voir ACERRAE, ADRIA, ALBION, ARIMINUM, ARRETIUM, BERGOMUM, BODINCOMAGUS, BONONIA, BRIXIA, CAPENA, CLASTIDIUM, EPOREDIA, ESCINGOMAGUS, FORUM GALLORUM, MEDIOLANUM, MUTINA, OCELUM, TAURASIA, VERBANOS, VICTUMULAE.

• *Batailles* : voir ALLIA, ARRETIUM, CAMERINUM, CANNES, CLASTIDIUM, CRÉMONE, FIESOLE, MINCIO, MUTINA, SENTINUM, TÉLAMON, TRASIMÈNE, VADIMON, VERCEIL.

• *Sites et découvertes archéologiques* : voir ALTINO, AMEGLIA, ANCÔNE, AOSTE, ARCETO, ARQUÁ PETRARCA, BIASSONO, BOLOGNE, BORMIO, BOSCO CERNAIETO, BRIONA, CADORE, CAMERANO, CAMPIGLIA MARITTIMA, CANOSA DI PUGLIA, CANOVA DI VALBONA, CARPENEDOLO, CARZAGHETTO, CASALECCHIO DI RENO, CASASELVATICA, CASATE, CASTEL DEL RIO, CASTELFRANCO, CASTELLETTO TICINO, CASTELROTTO, CASTIGLIONE DELLE STIVIERE, CERETOLO, CER-

TOSA (LA), CIRINGHELLI, CIVITALBA, CLASTIDIUM, COMACCHIO, CÔME, DORMELETTO, ESTE, FILOTTRANO, GARLASCO, GAZZO VERONESE, GÊNES, GENICCIOLA, GOLASECCA, GOTTOLENGO, LOMNAGO, LONATO, MAGRETA, MANERBIO SUL MELLA, MARZABOTTO, MONTEFORTINO, MONTERENZIO, MOSCANO DI FABRIANO, NEMI, ORNAVASSO, PÉROUSE, PIETRABBONDANTE, PIÓBBICO, REMEDELLO DI SOTTO, SALICETA SAN GIULIANO, SAN FLORIANO DI POLCENIGO, SAN GINESIO, SAN POLO D'ENZA, SANZENO, SERRA SAN QUIRICO, SESTO CALENDE, SIENNE, SPEZIA-PEGAZZANO (LA), TODI, VAL D'AOSTE, VARENNA, VHÓ DI PIADENA.

Ill. : Voir BOLOGNE, CASALECCHIO, CLASTIDIUM, COMACCHIO, DRACHME, FILOTTRANO, INSUBRES, MARZABOTTO, MONTEFORTINO, MONTERENZIO, NEMI, PALMETTE, PASSOIRE, VÉNÈTES.

Musées : Adria, Ancône, Aoste, Asola, Bologne, Bolzano, Este, Florence, Forlí, La Spezia, Mantoue, Milan, Modène, Monza, Novare, Padoue, Rome (Villa Giulia), Trente, Trieste, Vérone.

Bibl. : Arslan 1978, 1984 ; Calzavara et Chieco Bianchi 1979 ; *Celtes* 1991 ; *Celtes en Italie* 1987 ; *Celti ed Etruschi...* 1987 ; De Marinis 1977, 1981, 1986 ; *Etruschi a nord del Po* 1986 ; Fogolari 1981 ; *Formazione della città* 1987 ; *Galli e l'Italia* 1978 ; Grassi 1991, 1995 ; Kruta 1978, 1978a, 1980, 1981, 1982, 1983a, 1985, 1986, 1986a, 1988 ; Kruta et Manfredi 1999 ; Kruta Poppi 1978, 1979, 1981, 1984 ; Landolfi 1987, 1993 ; Luraschi 1979, 1986 ; Negroni Catacchio 1982, 1985 ; Peyre 1979 ; Piana Agostinetti 1988 ; *Popoli e facies culturali...* 1983 ; Rittatore Vonwiller et coll. 1973-1975 ; Ruta Serafini 1984 ; Tibiletti Bruno 1986 ; Tizzoni 1981, 1982, 1984, 1985 ; Vannaci Lunazzi 1983, 1985' ; Violante 1993 ; Vitali 1982, 1983, 1984, 1986 ; Vonwiller 1975 ; Zuffa 1975.

Fig. 103 : Guerrier celtique de Cisalpine en armes et femmes cénomane (à gauche, avec torque et bracelet) et insubre (à droite, avec anneaux de cheville à oves et bracelet) avec leurs parures caractéristiques ; IIIe s. av. J.-C.

IURA, MONS. Ancien nom de la chaîne du Jura, qui aurait constitué, selon César, la limite entre les Séquanes et les Helvètes.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 2, 6, 8.

Ivoire. L'ivoire d'éléphant apparaît exceptionnellement dans le milieu « princier » celtique de la période hallstattienne : des pommeaux de longues épées, datables du VIIe s. av. J.-C., incrustés quelquefois d'ambre, ont été recueillis dans quelques tombes qui se distinguent par leur richesse (voir HALLSTATT, MARAINVILLE-SUR-MADON) ; on connaît également un manche de miroir de travail syro-phénicien, trouvé dans la tombe du Grafenbühl, datée de la fin du VIe s. av. J.-C.

IWANOWICE (Pologne). Découverte fortuite, en 1911, de deux tombes (nos 9 et 34), probablement à incinération, dans le contexte d'une nécropole hallstattienne, à une vingtaine de kilomètres au nord de Cracovie. Elles contenaient la panoplie complète du guerrier celtique du IIIe s. av. J.-C. : l'épée avec son fourreau, la chaîne de suspension, la pointe de lance et l'umbo de bouclier, avec des fibules de schéma La Tène II évolué ; la douille de la pointe de lance de la tombe n° 9 est décorée. Les deux ensembles peuvent être datés vers la fin du IIIe s. av. J.-C.

Musée : Varsovie.

Bibl. : *Celtes* 1991 ; Filip 1956 ; Woźniak 1970.

IŽKOVCE (Slovaquie). Nécropole birituelle du IIIe s. av. J.-C., avec quatre fourreaux d'épée décorés, dont un orné de la paire de dragons.

Musée : Michalovce.

Bibl. : Szabó et Petres 1992 ; Vízdal 1976.

J-K

Jais, ou jayet. Voir SAPROPÉLITE.

JASTORF, culture de (all. *Jastorf-Kultur* ou *Jastorfkultur*). Culture de l'âge du fer des plaines du nord de l'Europe, de la Basse-Saxe à la Poméranie, nommée d'après une grande nécropole à incinération située à l'est de Hanovre. La culture de Jastorf est contemporaine de la culture laténienne dont elle reçoit des influences. Elle est considérée comme la première culture archéologique identifiable des Germains historiques. C'est dans le milieu de la culture de Jastorf qu'il faut chercher l'origine des boucliers d'inspiration laténienne documentés dans le dépôt du Hjortspring.
Bibl. : *Vorrömische Eisenzeit* 1980.

JÁSZBERÉNY-CSERŐHALOM (Jász-Nagykun-Szolnok, Hongrie). Nécropole birituelle du IIIe s. av. J.-C., d'une cinquantaine de tombes, parmi lesquelles se distingue l'incinération n° 17, où se trouvait la garniture en bronze d'une corne à boire dont l'extrémité figure un dragon à crête, porteur d'un torque, inspiré incontestablement par le modèle du *ketos* hellénistique (dragon marin) ; la tombe contenait également un rasoir en fer à la lame finement gravée sur les deux faces, des anneaux de ceinturon, deux fibules de schéma La Tène II et une poterie. L'ensemble peut être daté vers la fin du IIIe s. av. J.-C.

Du lieu-dit « Oregerdő » provient une magnifique chaîne de ceinture en bronze incrustée d'émail rouge. Du lieu-dit « Hajta » un fourreau décoré de très belle facture.
Musée : Szolnok.
Bibl. : Challet 1992 ; Stanczik et Vaday 1969 ; Szabó 1992 ; Szabó et Petres 1992.

Javelot. Voir LANCE.

JENIŠŮV ÚJEZD (Bohême, Rép. tchèque). Découverte et publiée dès 1896, la nécropole de Jenišův Újezd où furent découvertes plus de cent trente sépultures à inhumation reste la principale référence de la Bohême pour l'évolution des parures laténiennes depuis la deuxième moitié du IVe s. av. J.-C. Les tombes documentées semblent couvrir environ un siècle, du tout début de la phase caractérisée par la vogue des fibules dites de Duchcov (la phase pré-Duchcov n'est pas représentée dans sa totalité, peut-être suite à la destruction des tombes, mais des trouvailles des environs attestent sa présence), jusqu'à la phase du deuxième quart du IIIe s. av. J.-C. qui est caractérisée par la vogue des anneaux de cheville à oves creux, celle des parures annulaires de sapropélite et l'apparition des fibules de schéma La Tène II. Les chronologies de la nécropole qui ont été élaborées par différents archéologues ne sont toutefois pas entièrement convergentes, notamment en ce qui concerne la datation absolue de la

fin et l'ordre de classement des matériaux du IIIe s. av. J.-C.
Musée : Teplice.
Bibl. : Filip 1956 ; Kruta 1979 ; Waldhauser et coll. 1978 ; Weinzierl 1899.

JENŠTEJN (Bohême, Rép. tchèque). Habitat hallstattien exploré partiellement en 1984 à une vingtaine de kilomètres au nord-est de Prague. La prospection en surface permet d'estimer à environ un tiers la surface fouillée (5 600 m^2 avec cent huit structures excavées) par rapport à l'ensemble de l'habitat qui s'étendait sur le rebord d'une terrasse dominant le confluent de deux petits cours d'eau. Le matériel (principalement de la céramique mais aussi quelques bronzes dont une fibule du type dit *a navicella*) indique une occupation couvrant principalement le VIe s. av. J.-C. et la première moitié du siècle suivant. La présence de tessons de poteries estampées, notamment d'écuelles à décor intérieur, indique l'appartenance de la phase finale à la période laténienne initiale. Trouvaille exceptionnelle : demi-rouelle dentée en terre cuite, utilisée pour le décor de la céramique (décors hallstattiens dits « à la rouelle »).
Bibl. : Dreslerová 1995.

JERSEY (Grande-Bretagne). Le rôle important joué par l'île dans les trafics entre la Gaule et la Bretagne est notamment attesté par la douzaine de trésors de monnaies armoricaines, composés plus particulièrement d'émissions des Coriosolites (plus de quinze milles pièces) datables du temps de la guerre des Gaules, associées à quelques pièces d'origine britannique (dépôt du Catillon).
- **Bibl.** : Colbert de Beaulieu 1957, 1973 ; Rybot 1937.

Jeu. La pratique du jeu est attestée en milieu celtique depuis le IVe s. av. J.-C., où la présence de dés et de pions en pâte de verre dans les sépultures des Celtes d'Italie indique la pratique d'un jeu sur une table en matière périssable (probablement une sorte de damier). Les dés seront ensuite attestés également en milieu celtique transalpin, avec une fréquence particulièrement élevée à l'époque des oppida. Les tables de jeu et les pions (ou fiches) étaient probablement tous les deux en matériaux périssables, ainsi qu'en témoignent les découvertes irlandaises (damier en bois d'if de Ballinderry pour le jeu, proprement celtique, nommé *brandubh*).
Bibl. : Déchelette 1927 ; Sterckx 1973.

JEZERINE (c. Pritoka, Bosnie). Nécropole de la vallée du fleuve Una, avec trois cent vingt-huit inhumations et deux cent vingt-cinq incinérations, explorée de 1890 à 1892. Les tombes s'échelonnent de la fin de l'âge du bronze au IIe s. apr. J.-C et peuvent être attribuées au peuple antique des Iapodes, de souche pannonienne ou apparentée. Les influences laténiennes sont évidentes à partir du IIIe s. av. J.-C. Le nom du site a même été associé à une variété de fibule laténienne (type Jezerine).
Bibl. : Radimský 1895 ; *Praistorija jugoslavenski zemalja V* 1987.

JEŽKOVICE. Voir ČERNOV.

JOGASSES, LES. Voir CHOUILLY.

Jogassien. Faciès hallstattien, propre à la Champagne, de la deuxième moitié du VIe s. av. J.-C. et du début du siècle suivant, nommé d'après la nécropole des Jogasses à Chouilly. Sa transformation, par évolution organique, vers le deuxième quart du Ve s. av. J.-C., est à l'origine du faciès marnien de la phase initiale de la culture laténienne. L'apparition du faciès jogassien semble être le résultat de l'installation en Champagne d'un groupe de populations allogènes qui présentent culturellement des affinités particulières avec le faciès vixien (voir VIX) de la Bourgogne, lui-même marqué par de fortes influences méridionales, d'origine massaliote et italique.
Bibl. : Charpy et Roualet 1991.

JORESSANT. Voir BROYE.

JUTAS (Veszprém, Hongrie). Objets recueillis d'une nécropole celtique du IIIe s. av. J.-C., probablement à incinération, parmi lesquels figurent notamment cinq fourreaux décorés d'excellente facture.
Musée : Veszprém.
Bibl. : Szabó 1992 ; Szabó et Petres 1992.

KABAION, cap, ou Gabaion (gr. *Καβαιον*). Nom ancien de la pointe de l'Armorique reconnue par Pythéas : pointe du Raz ou de Penmarc'h.

KADAŇ (Bohême, Rép. tchèque). Petit habitat rural, situé à l'origine à proximité d'un lac, asséché probablement au XVIIIe s., au lieu-dit « Jezerka ». Exploré apparemment dans son intégralité. Il présente deux phases d'occupation bien distinctes avec des cabanes excavées de plan quadrangulaire. La phase ancienne est caractérisée par un matériel encore tardo-hallstattien, associé à un fragment de coupe attique à figures noires ornée de palmettes. Elle peut être datée au plus tard vers le deuxième quart du Ve s. av. J.-C. La phase suivante peut être déjà être qualifiée de laténienne, car on peut y observer l'apparition d'écuelles terminées au tour ainsi que celle de poteries au décor estampé. Certaines formes caractéristiques de la phase précédente sont au contraire absentes. La séquence de Kadaň, grâce à la nette séparation de deux phases d'une faible durée, constitue un des fondements de la chronologie de la céramique du Ve s. av. J.-C. en Bohême. Le site a livré également une sépulture à incinération isolée avec chaîne de ceinture féminine et fibules en fer du IIIe s. av. J.-C., ainsi qu'une partie de vase peint de bandes horizontales rouges et blanches, caractéristique de la production des oppida (fabriqué probablement à Stradonice), dans le contexte d'un fond de cabane germanique du dernier tiers du Ier s. av. J.-C.
Musée : Chomutov.
Bibl. : Holodňák 1988 ; Kruta 1972, 1975c.

KAISESA. Légende monétaire d'une cité celtibérique identifiée à l'actuelle Caesada près de Sigüenza (Guadalajara, Espagne).
Bibl. : *Celtíberos* 1988.

KAKASD (Tolna, Hongrie). Découverte d'une sépulture détruite du IIIe s. av. J.-C., d'où provient un canthare céramique avec une anse torsadée et l'autre représentant un personnage au corps arqué, aux bras écartés appuyés sur le rebord et aux pieds posés sur la carène de la panse.
Musée : Szekszárd.
Bibl. : Szabó 1972, 1992.

KALAKORIKOS. Légende monétaire de la cité celtibérique de Calagurris Nassica, aujourd'hui Calahorra (Logroño, Espagne).
Bibl. : *Celtíberos* 1988.

KALETEDOU, ou Caletedou. Nom de personne attesté sur des monnaies d'argent du nord de la Gaule, attribuées aux Lingons, sous les formes : *ΚΑΛΕ–ΤΕΔΟΥ ΚΑΛΕΔΟΥ* ou *ΚΑΛ*.
Bibl. : Colbert de Beaulieu et Fischer 1998.

KÁLOZ-NAGYHÖRCSÖK (Hongrie). D'une nécropole du IIIe s. av. J.-C. détruite en 1905 proviennent deux canthares : l'un porte sur les anses un décor gravé qui évoque l'organisation de l'ornementation de certains fourreaux d'épée, l'autre a des anses zoomorphes.
Musée : Szekesféhervár.
Bibl. : Duval P.-M. 1974a, 1977 ; Szabó 1992.

KAMBAULES. Chef celtique de la Grande Expédition de 280 av. J.-C.
Bibl. : Pausanias, *Descr. Gr.*, X, 19.

KAMINA. Prêtresse galate d'Artémis phrygienne.
Bibl. : Plutarque, *Amat.*, 22, *Mul. virt.*, 20.

KAPPEL (c. Bad Buchau, Bade Wurtemberg, Allemagne). Dépôt de plus d'une centaine d'objets découvert entre 1921 et 1931 dans une tourbière, en cinq groupes disséminés sur une superficie d'environ 150 × 40 m. Les objets conservés du dépôt, à caractère probablement votif, sont trente pièces en bronze, quatre vingt-seize pièces en fer et un manche en os. La pièce la plus connue est l'élément courbe en tôle de bronze d'un *carnyx* (voir ce mot). Parmi les autres objets figurent des vases en bronze, des chenets avec des extrémités en forme de têtes de bovidés ou de griffons, des éléments de char (passe-guide, frettes, morceaux de bandages), des garnitures métalliques de récipients en bois et de nombreux outils (pinces, marteau, haches, ciseau, scie, faucille). L'ensemble peut être daté du Ier s. av. J.-C.

Musée : Bad Buchau.
Bibl. : Fischer F. 1959 ; *Kelten in Baden-Württemberg* 1981.

KARABURMA. Voir BELGRADE (1).

KARALAR (Turquie). Tombe monumentale, recouverte à l'origine d'un tumulus, de Déiotaros, fils et successeur désigné du roi Déiotaros avec qui il régna en 44 av. J.-C. Il décéda avant son père, probablement en 43 av. J.-C. Le tombeau avait été pillé, mais une inscription l'identifie : *[ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΔΗΙ]ΟΤΑΠΟΣ ΦΙΛΟ[ΠΑΤ]ΩΡ Κ[ΑΙ Γ]ΑΛΑΤΩΝ ΤΟΛΙΣ[ΤΟΒ]ΩΓ[ΙΩ]Ν ΚΑΙ ΤΡΟΚΜΩΝ [Τ]ΕΤΡ[ΑΡ]ΧΗΣ Ο ΕΓ ΒΑΣΙΛΕΩΣ [Δ]ΗΙΟΤΑΡΟΥ ΦΙΛΟΡΩΜΑΙΟΥ [Κ]ΑΙ ΓΑΛΑΤΩΝ ΤΟΛΙΣΤΟΒΩΓΙΩΝ ΚΑ[Ι] ΤΡΟΚΜΩΝ ΤΕΤΡΑΡΧΟ[Υ] ΚΑΙ ΕΓ ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΒΕΡΕΝΙΚΗΣ* (Roi Déiotaros Philopator tétrarque des Galates Tolistobogiens et Trocmes du roi Déiotaros Philoromaios tétrarque des Galates Tolistobogiens et Trocmes et de la reine Bérénice).
Bibl. : Oguz 1934 ; Oguz et Coupry 1935.

KARALUS. Légende monétaire d'une cité celtibérique non identifiée.
Bibl. : *Celtíberos* 1988.

KARAUES. Légende monétaire de la cité celtibérique de Caravis, identifiée à l'actuel Magallón (Saragosse, Espagne).
Bibl. : *Celtíberos* 1988.

KÄRLICH (Allemagne). Nécropole tumulaire du Ve s. av. J.-C., de la culture du Hunsrück-Eifel, avec deux tombes à char, explorée entre les deux guerres. La tombe à char n° 3 de 1928 contenait une pièce d'un intérêt exceptionnel : une petite plaque de bronze (largeur 4,8 cm), découpée en forme de la silhouette d'un cavalier dont les détails sont rendus à l'intérieur par des lignes obtenues par piquetage. On discerne la chevelure, l'œil et la barbe, des éléments du vêtement, le bras gauche et la main qui tient suspendu un objet circulaire (gourde ou tête coupée ?), l'épée à bouterolle ajourée, la jambe, le harnachement de tête avec les brides et la crinière du cheval. C'est, avec le fourreau de Hallstatt, la seule représentation celtique de ce genre connue de cette époque.
Musée : Coblence.
Bibl. : Driehaus 1965 ; *Kelten in Mitteleuropa* 1980 ; Megaw 1970.

KARLSTEIN (Bavière, Allemagne). Site alpin sur une hauteur proche de Bad Reichenhall, avec un habitat de la fin de l'époque laténienne, exploré dès la fin du XIXe s. et utilisé alors comme référence pour cette période. On y découvrit également un dépôt d'une cinquantaine de petites monnaies d'argent (env. 0,34 g) avec droit lisse et cheval au revers.
Bibl. : Collis 1984.

KARNONOS. Divinité nommée dans la dédicace de Montagnac. Ce nom signifie probablement « le Cornu » et pourrait donc être une variante du nom attesté ailleurs sous la forme Cernunnos.

KAROS. Chef celtibère.

KARSIGNATOS. Voir GAISATORIX.

KASSIGNATOS. Voir CASSIGNATOS.

KASTELRUTH. Voir CASTELROTTO.

KASTOR. 1. Dit *Saokondarios* ou *Tarkondarios*. Gendre du roi des Galates Déiotaros qui en fit le tétrarque des Tectosages. Il avait comme résidence Gorbeüs, près de Gordion (probablement l'actuel lieu-dit « Kilise Bunar », à une trentaine de kilomètres au sud d'Ankara), où il aurait été assassiné en 44 av. J.-C. avec sa femme, sur ordre de son beau-père Déiotaros.
Bibl. : Strabon, *Géogr.*, XII, 5.

2. Fils du précédent, il accusa en 45 av. J.-C. son grand-père Déiotaros d'avoir comploté pour assassiner César, lui succéda à sa mort en 41-40 av. J.-C. et régna sur les Galates jusqu'à 36 av. J.-C. Son fils Déiotaros dit *Philadelphos* régna sur Gangra.

KAVAROS. Voir CAVAROS.

KEGELRISS (c. Ehrenkirchen, Bade-Wurtemberg, Allemagne). Oppidum de la haute vallée du Rhin.
Bibl. : Jud et coll. 1994.

KELHEIM (Bavière, Allemagne). Grand oppidum situé au confluent de l'Altmühl et du Danube, en amont de Ratisbonne, d'une superficie totale de 650 hectares. Le vaste faubourg présente des traces d'extraction de minerai de fer. Sur la rive droite du Danube, face à la fortification du faubourg, se trouve une autre aire fortifiée (Weltenburg), un dispositif destiné probablement à assurer le contrôle du trafic fluvial. L'oppidum de Kelheim a été identifié à la ville d'Alkimoensis mentionnée par Ptolémée. Le lieu, où furent découvertes également des sépultures laténiennes, a donné son nom à un type de cruche d'origine italique répandu en milieu celtique au Ier s. av. J.-C.
Bibl. : Collis 1984a ; Schaaff et Taylor 1975 ; Wells 1993.

KÉLOUER PLOUHINEC (dép. Finistère, France). Nécropole à incinération et habitat de bord de falaise, connus surtout par de très belles poteries à décor gravé et estampé, datables du Ve-IVe s. av. J.-C.
Musée : Saint-Germain-en-Laye.
Bibl. : Giot et coll. 1979 ; Kruta et Forman 1985.

KELTOGALATAI (gr. *Κελτογαλαται*). Nom composite qui cumule deux synonymes et fut utilisé quelquefois, tardivement, pour désigner les Celtes en général ou ceux d'Asie Mineure en particulier. Voir GALATES.

KELTOGALATIA (gr. *Κελτογαλατια*). Terme utilisé par certains auteurs d'époque romaine soit pour désigner la Gaule, soit pour désigner la Galatie d'Asie Mineure.
Bibl. : Ptolémée, *Géogr.*, II, 7 ; Étienne de Byzance, *Ethn.*

KEMMELBERG (Flandre occidentale, Belgique). Habitat fortifié sur hauteur, occupé au Ve s. av. J.-C. Il constitue alors l'avancée maximale vers le nord du milieu « princier » des Celtes tardo-hallstattiens et laténiens. Le site, exploré systématiquement depuis 1968, a en effet livré non seulement de la poterie locale fine de grande qualité, notamment peinte (très proche des productions du faciès marnien), mais également un fragment de céramique attique, témoin de lointains contacts.
Bibl. : Cahen-Delhaye 1995 ; *Celtes en France du nord et en Belgique* 1990 ; Van Doorselaer et coll. 1987.

KÉRALIO (c. Pont-l'Abbé, dép. Finistère, France). Stèle en pierre décorée.
Bibl. : Daire et Villard 1996.

KÉRÉTHRIOS (gr. *Κερεθριος*). Commandant du corps oriental de la Grande Expédition vers la Grèce de 280 av. J.-C. Voir AKICHORIOS, BRENNOS et BOLGIOS.
Bibl. : Diodore, *Bibl. hist.*, XXII, 9 ; Pausanias, *Descr. Gr.*, I, 4, X, 19 ; Justin, *Hist. phil.* XXIV, 5-8.

KERMARIA (c. Pont-l'Abbé, dép. Finistère, France).

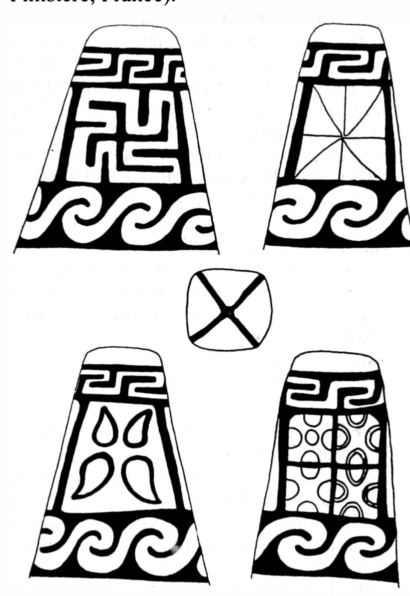


Fig. 104

Présence d'une stèle en forme de pyramide tronquée, découverte au XIXe s. sur un lieu proche de la pointe de Penmarc'h. C'est probablement, avec la pierre de Turoe, le meilleur exemple d'omphalos (voir ce mot) celtique. Sa forme et sa décoration indiquent qu'il a été conçu comme le point de croisement des deux grands axes perpendiculaires autour desquels s'ordonne l'univers : le sommet plat porte deux lignes diagonales qui relient les angles, chaque panneau correspondant ainsi à une des quatre parties ainsi délimitées. Sur chaque face figure un motif différent, toujours de type quaternaire ; des méandres, angulaires en haut et curvilignes en bas, les encadrent et font le tour de la pierre, assurant l'union des parties.

Musée : Saint-Germain-en-Laye.

Bibl. : Daire et Villard 1996 ; Kruta et Forman 1985.

Fig. 104 : Ornementation des quatre faces et du sommet de la pierre pyramidale de Kermaria (haut. env. 85 cm) ; probablement deuxième tiers du IVe s. av. J.-C.

KERNAVEST (presqu'île de Quiberon, dép. Morbihan, France). Tumulus de la presqu'île de Quiberon qui abritait trois coffres de pierres contenant sans doute à l'origine des inhumations en position accroupie. On y trouva un remarquable large poignard en fer au fourreau en bois et aux garnitures de bronze richement ornées par estampage de motifs caractéristiques de la période initiale de l'art laténien. Il s'agit d'un témoin exceptionnel de l'art du métal armoricain au Ve s. av. J.-C. qui confirme pleinement l'autonomie de ce foyer par rapport aux autres centres, mais aussi leurs traits communs, notamment les principaux motifs du répertoire.

Musée : Vannes.

Bibl. : Giot et Pape 1979 ; Ginoux 1994 ; Kruta et Forman 1985 ; Schwappach 1969.

KERNEVEZ (dép. Finistère, France). Le vase à décor gravé qui aurait été trouvé au XIXe s. dans le tumulus de Kernevez, près de Saint-Pol-de-Léon, est une des réalisations les plus remarquables de la céramique armoricaine. Il s'agit d'une interprétation très élégante et très originale de la frise de palmettes, comparable avec des œuvres gravées sur métal trouvées en Champagne et datées du début du IVe s. av. J.-C. (voir ÉCURY-SUR-COOLE).

Musée : Morlaix.

Bibl. : Kruta et Forman 1985 ; Schwappach 1969.

KERRU (c. Ploaré-Douarnenez, dép. Finistère, France). Stèle en pierre décorée.

Bibl. : Daire et Villard 1996.

KERVADEL (c. Plobalannec, dép. Finistère, France). Les personnages figurés sur la stèle connue également sous le nom de « menhir de Kernuz » furent sculptés à l'époque gallo-romaine (Ier s. apr. J.-C. ?), mais il s'agit apparemment de dieux gaulois assimilés à des divinités romaines (ici Hercule, Mars et Mercure, le Lug gaulois, le quatrième n'étant pas identifiable). Leur répartition sur les quatre panneaux pourrait correspondre au même concept qu'exprime la stèle de Kermaria, trouvée à quelques kilomètres : la division de l'univers en quatre parties, placées cette fois directement sous la tutelle des dieux.

Musée : Quimper.

Bibl. : Kruta et Forman 1985.

KERVIGUÉROU (c. Melgven, dép. Finistère, France). Présence d'une stèle de pierre décorée dans le contexte d'une nécropole.

Bibl. : Daire et Villard 1996.

KIETRZ (Pologne). Nécropole laténienne située dans la partie ouest d'une grande nécropole à incinération de la culture lusacienne de l'âge du bronze et du premier âge du fer, explorée systématiquement depuis 1956. Elle comprend près d'une quarantaine de sépultures, en majorité des incinérations avec urne céramique et parures (fibules laténiennes, parures annulaires), mais également des inhumations parmi lesquelles figurent deux guerriers accompagnés de l'équipement caractéristique du début du IIIe s. av. J.-C. (épée avec fourreau en fer et suspension à anneaux, orle de bouclier, fibule en fer), les formes des poteries ainsi que les parures, notamment les bracelets à tampons à décor tripartite, sont caractéristiques de la Bohême et de la Moravie,

région d'où provenait probablement le groupe responsable de cette présence laténienne très significative ; très homogènes, les matériaux peuvent être datés du premier quart du IIIe s. av. J.-C. (fibules des types Duchcov et Münsingen, fibule à gros pied globulaire à décor en relief, formes proches du schéma La Tène II).
Bibl. : Gedl 1993.

KILLYCLUGGIN (Co Cavan, Irlande). Découverte de l'une des pierres sculptées de type omphalos en Irlande.
Bibl. : Raftery 1983, 1984.

KLEINASPERGLE (Bade-Wurtemberg, Allemagne). Tumulus avec sépulture « princière » situé à moins d'un kilomètre au sud du site de la forteresse du Hohenasperg. Entouré d'un fossé circulaire (larg. 2,5 m, prof. 1,2 m), découvert en 1963, il présentait un diamètre de 60 m et une hauteur de 7,6 m au moment de sa première exploration, effectuée par galeries en 1879. La chambre centrale se révéla pillée et vide, mais une chambre latérale, également en bois (2 × 3 m), contenait un riche mobilier associé à une incinération déposée sur le sol : un service à boisson composé d'un grand bassin, d'une ciste à cordons, d'un vase à deux anses du type dit stamnos importé d'Étrurie, d'une cruche à vin à bec de facture celtique, à l'anse aux extrémités en forme de têtes de Silène adaptées par l'artiste celte, de deux garnitures de cornes à boire en feuille d'or travaillée au repoussé — l'une ornée d'une sorte d'entrelacs, l'autre d'un motif en écailles, les deux à l'extrémité en forme de tête de bélier —, de deux coupes attiques — l'une à figures rouges du peintre d'Amphitrite, l'autre à vernis noir du potier Sotadès (produites probablement peu avant le milieu du Ve s. av. J.-C.) —ornées à l'extérieur d'appliques en feuille d'or découpées et travaillées au repoussé (on y trouve notamment le motif de la double feuille de gui) ; la fonction d'autres appliques en feuille d'or ouvragée reste incertaine (il s'agit notamment des éléments connus sous le nom de *Löffelschen*, « petite cuillère ») ; les parures comprenaient une plaque recouverte de feuille d'or ornée d'une composition fondée sur des cercles et des feuilles de gui, qui appartenait probablement à une fibule, une agrafe de ceinturon ajourée en fer et un brassard en lignite. La déposition doit être datée de la pleine deuxième moitié du Ve s. av. J.-C.

Les matériaux de la sépulture de Kleinaspergle ont joué un rôle très important dans les réflexions sur la formation de la culture laténienne et de l'art celtique dont elles ont été considérées pendant longtemps comme un des témoignages les plus anciens, quelquefois même la manifestation initiale.
Bibl. : Haffner 1979 ; Kimmig et coll. 1988 ; *Trésors des princes celtes* 1987.

KNOCK. Voir CLONMACNOISE.

KOBYLNICE (Moravie, Rép. tchèque). Nécropole birituelle, principalement du IIIe s. av. J.-C. Particulièrement importante, la tombe à incinération n° 9, avec une panoplie complète (épée dans son fourreau décoré, chaîne de ceinturon, pointe de lance, umbo à ailettes), une fibule remarquablement ouvragée en fer (l'anneau qui fixe le pied sur l'arc est en bronze) et trois poteries ; cet ensemble très représentatif est datable de la deuxième moitié du IIIe s. av. J.-C.
Musée : Brno (Musée morave).
Bibl. : Filip 1956 ; Procházka 1937.

KOBYLY, groupe de (Bohême). Faciès laténien tardif du nord de la Bohême, nommé d'après la nécropole d'une cinquantaine de tombes explorée en 1930-1932 à Kobyly près de Turnov. Il est attribué généralement à un groupe germanique, culturellement laténien, du milieu du Ier s. av. J.-C.
Bibl. : Filip 1956 ; Venclová 1973.

KOISIS. Un des personnages d'ascendance celtique mentionnés sur la stèle de Todi : fils de Trutos, frère cadet d'Ateknatos.

KOLÍN (Bohême, Rép. tchèque).
1. Nécropole de la culture hallstattienne de Bylany.
Bibl. : Koutecký et Sedláček 1984.

2. Dépôt à caractère probablement votif, découvert fortuitement en 1936 lors de travaux effectués dans l'une des deux usines chimiques qui existaient alors dans

la ville. Il comprenait soixante-huit objets en fer, d'un poids total de 15 kg : la crémaillère de suspension d'un chaudron, une douzaine de haches et herminettes à douille, des coutelas et couteaux (complets ou en fragments), une paire de forces et les fragments d'autres, une clavette de char (peut-être aussi le fragment d'un bandage de roue), une faux et une faucille, une pointe de lance et des fragments d'umbos de boucliers du type à ailettes, deux socs d'araire (un large et un étroit), des ciseaux à bois à douille, un marteau, la ferrure d'une bêche, des anneaux de formes différentes, une clé et des fragments appartenant probablement à des outils. Le dépôt réunit donc des ustensiles liés aux travaux domestiques et au foyer, au travail du fer et du bois, aux transports, à l'agriculture, mais également à l'activité guerrière. L'ensemble est daté du Ier s. av. J.-C.
Musée : Kolín.
Bibl. : Rybová et Motyková 1983.

3. Dépôt monétaire découvert fortuitement à Starý Kolín, entre 1932 et 1936, à proximité d'un petit affluent rive gauche de l'Elbe. Il comporte cent quatre-vingt-dix-sept statères et cent sept tiers de statère d'or attribuables aux Boïens d'Europe centrale, analogues aux exemplaires du dépôt de Campiglia Marittima. Ces émissions sont considérées comme antérieures aux types dits « à la coquille » et peuvent être datées vers la fin du IIe s. av. J.-C. ou le début du siècle suivant.
Bibl. : Nemeškalová-Jiroudková 1998.

KOLO. Voir TÝNEC NAD LABEM.

KOLOUNIOKU. Légende monétaire de la cité celtibérique de Clunia, localisée dans les environs de Peñalba de Castro (Burgos, Espagne).
Bibl. : *Celtíberos* 1988.

KOMAREVO (distr. Vraca, Bulgarie). Découverte de sépultures à incinération du faciès Padea-Panagjurski Kolonii avec épée laténienne accompagnée d'une chaîne de ceinture à pendeloque trapézoïdale, pointes de lance, coutelas, éperon et mors de cheval.
Bibl. : Woźniak 1974.

KOMAREVO-PANAGJURSKI KOLONII-CORLATE.
Voir PADEA-PANAGJURSKI KOLONII.

KOMBOUTIS. Chef des Galates (voir ORESTORIOS).
Bibl. : Pausanias, *Descr. Gr.*, X, 22.

KOMONTORIOS, ou Comontorios. Chef de la fraction de l'armée de Brennos qui fonda, vers 278 av. J.-C., le royaume de Tylis sur le territoire de la Bulgarie actuelle.
Bibl. : Polybe, *Hist.*, IV, 46 ; Trogue Pompée, *Prol.*, 25 ; Justin, *Hist. phil.* XXXII, 3, 6.

KONISTORGIS. Principale ville des Celtici du sud-ouest de la péninsule Ibérique elle devait se trouver dans l'antique *Cuneus ager* (l'actuelle province portugaise d'Algarve), quelque part entre le cap Saint-Vicente et l'embouchure du Guadiana.
Bibl. : Strabon, *Géogr.*, III, 2.

KONTONIATOS. Roi des Galates en 109 av. J.-C.
Bibl. : Diodore, *Bibl. hist.*, frag. 34, 36.

KONTREBIA. 1. Kontrebia (ou Contrebia) Carbica. Nom antique de la cité celtibérique identifiée à l'actuel Fosos de Bayona a Villaviejas (Cuenca, Espagne). Ses monnaies, en bronze et en argent, portent les légendes *KONTREBIA*, *KONTEBAKOM* ou *KARBICA*.

2. Kontrebia (Contrebia) Belaisca. Nom antique de la cité celtibérique identifiée à l'actuel Cabezo de las Minas de Botorrita (Saragosse, Espagne). Détruite vers 70 av. J.-C. Elle est connue pour avoir livré les deux inscriptions celtibériques les plus longues découvertes à ce jour (Botorrita I et III). Ses monnaies en bronze portent la légende *KONTEBAKOM BEL*.
Bibl. : Beltrán F. et coll. 1996 ; *Celtíberos* 1988.

KONZ-FILZEN (distr. Trier-Saarburg, Allemagne). Groupe de tombes (quatre incinérations et une inhumation), à mobilier tardo-laténien (poteries, fibules, épée, coutelas, éperons) attribuable aux Trévires encore non romanisés de la deuxième moitié du Ier s. av. J.-C.
Bibl. : Haffner 1974.

KOOIGEM (Flandre occidentale, Belgique). Habitat fortifié situé sur un plateau qui domine la vallée de l'Escaut. Le lieu fut occupé à la fin du Hallstatt, mais les matériaux recueillis appartiennent surtout au début de l'époque laténienne (ve s. av. J.-C.) et présentent des traits communs avec les matériaux du Kemmelberg, du nord de la France et de l'aire marnienne. On a pu identifier les vestiges d'un rempart (probablement une levée de terre de 7 m d'épaisseur, contenue entre deux parements de bois), d'un enclos quadrangulaire intérieur (env. 26 × 22 m) considéré comme un sanctuaire, ainsi que les poteaux d'habitations, mais également d'une tour de guet proche du rempart. Des fossés intérieurs délimitent probablement des zones résidentielles particulières. L'occupation du site ne semble pas avoir été très longue (environ un demi-siècle ?) et le rempart fut par la suite totalement arasé.
Bibl. : Cahen-Delhaye 1995 ; *Celtes en France du nord et en Belgique* 1990 ; Leman-Delerive 1995.

KORISIOS. Nom de personne gravé en caractères grecs sur la lame d'une épée laténienne de la fin du IIe s. av. J.-C. ou du début du siècle suivant trouvée à Port (Suisse), à côté d'une estampille qui représente l'Arbre de Vie flanqué de deux bouquetins rampants. On considère généralement, sans certitude, qu'il pourrait s'agir du nom du forgeron qui avait fabriqué l'arme.
Bibl. : Lejeune 1985 ; Wyss 1954.

KŌRŌSHEGY (Hongrie). Découverte d'un fourreau en fer très richement décoré d'une lyre zoomorphe végétalisée, associée à une sorte de grand rinceau entrelacé dont la tige présente un remplissage de motifs dérivés également d'assemblages de rinceaux. Une des pièces majeures de l'ornementation gravée du IIIe s. av. J.-C.
Musée : Kaposvár.
Bibl. : Szabó 1996a.

KŌRŌSSZEGAPÁTI (Hajdú-Bihar, Hongrie). Nécropole birituelle de la première moitié du IIIe s. av. J.-C., avec une douzaine de tombes. Deux vases à anses zoomorphes figurent dans les mobiliers.
Bibl. : Maráz 1977.

KOSD (Pest, Hongrie). Très importante nécropole birituelle laténienne située près de la rive gauche du Danube à quelques kilomètres au nord-ouest de la ville de Vác, en amont de Budapest. Seule a été publiée une partie des matériaux recueillis dans les plus de soixante-dix sépultures, notamment la douzaine d'armes décorées (des fourreaux, dont plusieurs exemplaires ornés de la paire de dragons et une grande pointe de lance triangulaire à douille décorée) et les objets significatifs (fibules) de leurs contextes. La variété des armes du début du IIIe s. av. J.-C. (bouterolles classées en quatre types) est particulièrement remarquable. L'ensemble des matériaux semble couvrir au moins toute la première moitié du IIIe s. av. J.-C.
Bibl. : Szabó 1992, 1995 ; Szabó et Petres 1992.

KOSIOS. Nom de personne de souche celtique de l'inscription vasculaire en caractères étrusques de Casteletto Ticino, actuellement le témoignage écrit le plus ancien connu d'une langue celtique.

KOTINI, ou Cotini. Peuple celtique du nord de la cuvette karpatique, cité par des auteurs du Ier s. apr. J.-C. Il est identifié aujourd'hui aux populations de la partie montagneuse de la Slovaquie, caractérisées par la culture laténienne récente et tardive dite de Púchov qui se prolonge dans l'époque romaine.
Bibl. : Tacite, *Ger.*, 43 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 11 ; Dion Cassius, *Hist. rom.*, LXXI, 12.

KRALUPY NAD VLTAVOU (Bohême, Rép. tchèque). Trouvaille fortuite d'une paire d'anneaux de cheville à oves creux de la première moitié du IIIe s. av. J.-C. au décor suggestif de palmettes évoquant un masque humain.
Bibl. : Sankot 1981.

KŘEČKOV (Bohême, Rép. tchèque). Découverte ancienne d'une sépulture à incinération de la seconde moitié du Ve s. av. J.-C. avec un coutelas en fer du type Hiebmesser dont la lame a révélé après

une récente restauration un riche décor gravé sur les deux faces à l'aide de la technique du « burin balancé ».

Ill. : Voir COUTELAS

Bibl. : Sankot 1994 ; Sedláčková 1976.

KŘENOVICE (Moravie, Rép. tchèque). Nécropole birituelle d'une quarantaine de tombes (trente-huit inhumations et trois incinérations) explorée en 1932. Sur le total, sept inhumations, dont deux doubles à squelettes superposés (inférieur avec armes), appartiennent à des guerriers, le même nombre à des femmes portant des anneaux de cheville et des parures assez nombreuses (exceptionnelle la double sépulture n°s 16/17 de deux femmes parées d'anneaux de cheville superposés), le mobilier d'une vingtaine de tombes ne comporte qu'une ou deux parures, accompagnées quelquefois de poteries ; enfin, six tombes ne contiennent aucun objet. Objets d'un intérêt particulier : anneaux de cheville aux oves ornés en fort relief (tombes n°s 1 et 16), bracelet à décor de faux-filigrane (tombe n° 1), épée à la poignée anthropomorphe ornée d'un motif végétal (tombe n° 20). Les matériaux, très homogènes, s'échelonnent de la fin du IVe s. av. J.-C. à la deuxième moitié du siècle suivant.

Musée : Brno (Musée morave).

Bibl. : Čižmář 1995, 1996 ; Filip 1956 ; *Pravěké dějiny Moravy* 1993 ; Procházka 1937.

KŘINEC (Bohême, Rép. tchèque). Sépulture à inhumation d'un guerrier, découverte accidentellement en 1957. Elle contenait une épée dans un fourreau orné de pièces de tôle découpées et rapportées, une chaîne de suspension, une pointe de lance et un lourd bracelet en bronze orné en relief d'une suite de motifs arqués, considérés généralement comme des poissons (saumons ?).

Musée : Prague (Musée national).

Bibl. : Břeň 1965 ; Kruta 1975 ; Megaw 1970 ; Sankot 1993.

KRITASIROS, ou Critasiros. Roi des Boïens de la cuvette karpatique ou de leurs voisins méridionaux les Taurisques, qui commandait ces deux peuples dans le deuxième quart du Ier s. av. J.-C., au moment de l'attaque conduite contre eux par les Daces de Burebista.

Bibl. : Strabon, *Géogr.*, VII, 3,11 et 5,2.

KUELIOKOS. Légende des monnaies en bronze d'une cité celtibérique non identifiée.

Bibl. : *Celtiberos* 1988.

KUFFERN, ou Kuffarn (Basse-Autriche). Nécropole du Ve s. av. J.-C. connue surtout par la tombe à inhumation découverte en 1891 (tombe n° 1) qui contenait une situle historiée en bronze, importée de Vénétie ou de Slovénie, avec la représentation d'une course de chars et d'autres scènes, qui se réfèrent probablement à un récit mythologique, mais illustrent en fait la vie quotidienne. Le seau était accompagné d'un simpulum (sorte de louche servant à puiser la boisson), d'un grand coutelas du type *Hiebmesser*, de six pointes de lances, d'une épée laténienne dont n'a été recueillie que la bouterolle en bronze représentant une paire de têtes d'oiseau, de trois pointes de flèche, du fragment d'une fibule du type dit de La Certosa et de quatre à six poteries fragmentaires. Les autres matériaux recueillis sur le site confirment l'appartenance au faciès laténien ancien austro-karpatique, ainsi que les liens de la région avec le milieu alpin.

Musée : Vienne (Naturhistorisches Museum).

Bibl. : Karner 1891 ; Kruta 1992b ; Nebehay 1993 ; Pittioni 1954 ; *Situlenkunst* 1962.

KUPINOVO (Srem, Serbie). Le site a livré de nombreux objets récupérés dans une grande nécropole des Scordisques détruite au XIXe s.. Les armes (épées, chaînes de suspension, fers de lance) et les parures (fibules, parures annulaires), ainsi que la céramique (différentes formes dont le canthare danubien) indiquent une durée qui couvre la majeure partie du IIIe s. av. J.-C., jusqu'au début du siècle suivant, avec des types d'objets souvent très proches de ceux attestés à Belgrade-Karaburma.

Musée : Zagreb.

Bibl. : Guštin 1984 ; Majnarić-Pandžić 1970 ; *Praistorija jugoslavenskih zemalja V* 1987 ; *Praistorija Vojvodine* 1974 ; Todorović 1968, 1974.

KÜRNBERG (Haute-Autriche). Oppidum près de Linz, sur la rive droite du Danube.
Bibl. : Urban 1994.

Kymrique. Voir CYMRIQUE.

KYMRU. Voir CYMRU.

KYŠICE (c. Dýšina, Bohême, Rép. tchèque). La fouille ancienne d'un groupe d'une demi-douzaine de tumulus, avec des sépultures à couverture de pierres contenant des inhumations et des incinérations du début de l'époque laténienne (ve s. av. J.-C.). Parmi les objets recueillis figure notamment une épée à poignée anthropomorphe, un flacon lenticulaire (*Linsenflasche*) et une très belle fibule à masques en bronze au pied en forme de tête d'homme barbu et moustachu et à l'extrémité de l'arc ornée de deux masques superposés.
Musée : Plzeň.
Bibl. : Filip 1956 ; Kruta 1975 ; *Pravěké dějiny Čech* 1978 ; Sankot 1995.



Fig. 105

Fig. 105 : Fibule en bronze « à masques » de Kyšice, au pied en forme de tête d'homme barbu et moustachu et à l'extrémité de l'arc ornée de deux masques superposés ; celui du bas évoque plutôt un animal, celui du haut est humain, mais avec des oreilles pointues d'animal (long. 6 cm) ; deuxième moitié du ve s. av. J.-C.

L

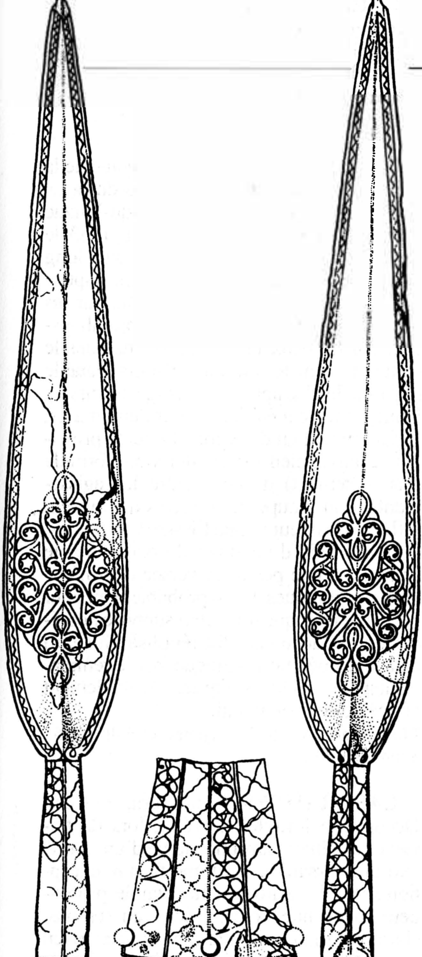


Fig. 106

LÁBATLAN (Komárom-Esztergom, Hongrie). Matériaux recueillis sur une nécropole laténienne parmi lesquels figure notamment un grand vase orné d'une scène gravée et estampée d'un combat d'animaux, un thème exceptionnel dans l'art celtique. Sa présence est attribuée à l'influence de la composante thraco-scythe de la population indigène.
Musée : Budapest.
Bibl. : Szabó 1973a, 1992.

LACOSTE. Voir MOULIETS-ET-VILLEMARTIN.

LAHNSTEIN. Voir BRAUBACH.

Lance. Arme de jet qui est la catégorie d'arme offensive la plus fréquente chez les Celtes depuis le premier âge du fer. On qualifie généralement de lance les fers grands ou moyens, et de javelots les fers plus petits ou déposés en nombre dans la sépulture. Les formes destinées exclusivement à servir d'armes de jet ne sont pas toujours faciles à identifier lorsqu'elles apparaissent isolées, car seules les petites pointes à très longue douille du type *pilum* présentent une morphologie bien définie. Il est vraisemblable que la pointe de lance unique qui figure régulièrement dans les panoplies à partir du IVe s. av. J.-C. était une arme polyvalente, pouvant être utilisée aussi bien comme arme de jet que comme pique.
Ill. : Voir SVASTIKA, TRISCÈLE.
Bibl. : Rapin 1988.
Fig. 106 : Pointe de lance en fer, au riche décor gravé, de provenance hongroise non précisée (long. 31 cm) ; seconde moitié du IVe s. av. J.-C.

Landier. Voir CHENET.

LANGDORF (Thurgovie, Suisse). Importante sépulture (n° 1) à inhumation découverte en 1908 : elle associe une monnaie d'or (imitation celtique du statère de Philippe II du type dit d'Unterentfelden), trois fibules en bronze de schéma La Tène II dont une appartient au type dit Mötschwil, une perle d'ambre, un bracelet en bronze et un brassard en verre bleu cobalt avec applications en zigzag de fil de verre jaune. L'ensemble peut être daté vers le début du IIe s. av. J.-C.
Musée : Zurich.
Bibl. : Polenz 1982.

Langues celtiques. Les langues celtiques actuellement parlées ou éteintes depuis le XVIIIe s. appartiennent toutes à deux souches insulaires, celle des langues gaéliques (ou goïdéliques) que caractérise la conservation du *q* (le k^w indo-européen), comme c'est le cas dans le latin (le cheval : *equos*) — ce sont l'irlandais (gaélique d'Irlande), l'écossais (dialectes gaéliques des Hautes Terres d'Écosse et des îles Hébrides) et le mannois ou manxois (gaélique de l'île de Man, éteint il y a une vingtaine d'années) — et celle des langues brittoniques où le *q* (k^w) a été transformé en *p*, comme c'est le cas pour le grec (le cheval : *hippos*) — ce sont le gallois (héritier d'une langue insulaire parlée jadis jusqu'à l'Écosse), le cornique (éteint à la fin du XVIIIe s.), le breton (en fait quatre dialectes brittoniques introduits à partir de la Grande-Bretagne : Léon, Cornouaille, Tréguier, Vannes).

Nous ne connaissons les langues celtiques anciennes que grâce aux témoignages écrits, trop rares, généralement trop courts, trop incertains dans leurs enregistrements et trop échelonnés dans le temps pour permettre un classement définitif et rigoureux. Trois grandes familles sont distinguées actuellement : la famille nord-italique, qualifiée souvent improprement de lépontique, des Celtes de la culture de Golasecca, prédécesseurs directs des Insubres et autres peuples indigènes transpadans (elle a connu, malgré certains traits considérés comme archaïques, la transformation du *q* en *p*) ; la famille celtibérique du centre de l'Espagne actuelle (où le k^w s'est maintenu) ; enfin, le gaulois (où le *q* est transformé en *p* ; cheval : *epos*). Rien ne permet actuellement de déterminer l'appartenance linguistique des Celtes d'Europe centrale et orientale.
Bibl. : Campanile 1981 ; Holder 1896 ; Lambert 1995 ; Lejeune 1955, 1971 ; Lewis et Pedersen 1961 ; Tovar 1961 ; Untermann 1983.

LANTUMARUS. Voir BIATEC.

LARINA (c. Hières-sur-Amby, dép. Isère, France). Découverte d'un important dépôt d'objets du IIIe-IIe s. av. J.-C., dans une faille du plateau de Larina. Il s'agit probablement d'un lieu de culte.
Bibl. : Perrin 1990.

LARZAC. La fouille de sauvetage de la nécropole gallo-romaine du lieu-dit « La Vayssière » de L'Hospitalet-du-Larzac (dép. Aveyron, France) a livré en 1983 le texte écrit en langue gauloise le plus long connu actuellement. Le document, baptisé « plomb du Larzac », est constitué par les deux fragments d'une tablette en plomb inscrite sur les deux faces, découverts dans le contexte d'une tombe à incinération datable de la fin du Ier s. apr. J.-C. Rédigé en cursive latine, le texte a été inscrit par deux mains, apparemment en deux fois. Le texte principal, le plus ancien, est une défixion (formule d'envoûtement) dirigée contre les agissements d'un groupe de sorcières qui avaient influencé par leur magie l'issue d'un procès. Il s'agit donc d'un rituel de contre-magie émanant d'une personne versée elle-même dans ces pratiques. C'est probablement pour la charge magique qu'il était supposé posséder que le document fut réutilisé plus tard dans une opération analogue, par le remplacement de quelques lignes, préalablement effacées, du texte initial.
Bibl. : Lambert 1995 ; Lejeune et coll. 1985 ; Schmidt 1990.

LASGRAÏSSES (dép. Tarn, France). Découverte fortuite, en 1885, lors de travaux de culture dans une vigne, d'un torque et d'un brassard en or d'une facture exceptionnelle. Ils se trouvaient à faible profondeur, dans une couche riche en tessons, charbons, morceaux d'argile cuits par le feu et os d'animaux, qui formait une bande large d'environ un mètre et profonde de cin-

quante centimètres, dont la longueur ne peut être déterminée à cause des rangs de vigne (enclos d'un sanctuaire ?). Les deux pièces, réalisées à cire perdue, constituent probablement une des parures masculines évoquées par les textes (voir TÉLAMON). L'organisation du décor du torque s'inspire des couronnes florales hellénistiques : il est, comme elles, constitué par des touffes de motifs floraux dépassant entre des torsades obliques qui évoquent le ruban où les tiges des fleurs de la couronne sont enserrées. Malgré leur aspect qui a fait parler à leur propos de foisonnement baroque, les décors des deux pièces sont fondés sur une organisation rigoureuse des motifs, où on peut reconnaître une sorte de rosace qui évoque la fleur du gui. Le brassard est une variante de prestige des parures annulaires à oves caractéristiques du milieu des Celtes danubiens. La datation la plus vraisemblable de cette parure remarquable est le deuxième quart du IIIe s. av. J.-C. La présence de ces œuvres exceptionnelles aux affinités danubiennes et hellénistiques dans la région peut être mise en relation avec l'installation des Volques Tectosages, comme c'est certainement le cas pour le bracelet à oves de La Rivière-sur-Tarn. Voir aussi CIVRAY-DE-TOURAINE et FENOUILLET.
Musée : Toulouse.
Bibl. : *Art celtique en Gaule* 1983 ; Duval P.-M. 1977 ; Kruta 1987c ; Megaw 1970.

LASSOIS, mont. Voir **VIX**.

LA TÈNE. Voir **TÈNE, LA**.

Laténien, laténienne. Adjectifs dérivés du nom du site de La Tène. Il sont utilisés depuis une vingtaine d'années pour désigner sans risque d'équivoque ce qui appartient à la civilisation des Celtes historiques du deuxième âge du fer.

LATOBICI. Peuple celtique de l'actuelle Slovénie, issu probablement de la désagrégation du complexe des Taurisques au moment du choc de Burebista, vers le milieu du Ier s. av. J.-C. Leur centre, avec d'importantes nécropoles, était l'actuelle agglomération de Novo mesto (voir NOVIODUNUM).
Musée : Novo mesto.

LATOBRIGES (lat. *Latobrigi* ou *Latovici*). Peuple voisin et client des Helvètes, de localisation précise inconnue, associé à la migration de 58 av. J.-C.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 5, 28, 29.

LATUMAROS. Nom d'un personnage, probablement le mari de la Sapsuta qui lui est associée dans une inscription vasculaire sinistroverse gravée sur une *olpe a trottola* (voir cette expression) de la tombe n° 84 de la nécropole d'Ornavasso, datable vers la fin du IIe s. av. J.-C. ou le début du siècle suivant : *LATVMARVI : SAPSVTAI : PE : VINOM : NAŠOM* (probablement « à Latumaros et Sapsuta ce vin de Naxos »), qui apporte la confirmation de la fonction de bouteille à vin de cette forme particulière de poterie.
Bibl. : Lejeune 1987.

LAUSANNE (Vaud, Suisse). Le centre de la ville actuelle est le site présumé d'un oppidum celtique. Des trouvailles laténiennes du IIe-Ier s. av. J.-C. proviennent de cette aire.
Bibl. : Egloff et Farjon 1983.

Légendes monétaires.
Voir **INSCRIPTIONS**.

LÉGLISE (Belgique). Nécropole constituée de sept tombelles (tumulus peu élevé des Ardennes belges). Les tombes explorées ont livré un intéressant matériel de la seconde moitié du Ve s. av. J.-C., notamment une tombe à char (tombe n° IV/1) avec de belles phalères ajourées et une grande situle peinte ; la trouvaille la plus intéressante provient toutefois d'une autre tombe (tombe n° 1/2) : il s'agit du fourreau en cuir minéralisé, travaillé ou repoussé de motifs géométriques, un témoignage exceptionnel de l'habileté des artisans celtiques dans le travail de cette matière.
Musée : Libramont.
Bibl. : Cahen-Delhaye 1978.

ŁĘG PIEKARSKI (Poznán, Pologne). Sépulture à mobilier de type « princier » du Ier s. av. J.-C. (tombe n° 1), avec de nombreux vases en bronze importés, parmi lesquels figure un bassin à bec verseur tubulaire en forme d'animal mons-

trueux fabriqué par un atelier celtique de l'île de Bretagne.
Musée : Varsovie.
Bibl. : Rosen-Przeworska 1964 ; Megaw 1970.

LEINSTER. Voir IRLANDE.

LEMANNUS. Nom ancien du lac Léman.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 2, 8, III, 1.

LEMONUM. Nom ancien de l'oppidum qui était le chef-lieu de la cité des Pictons. Aujourd'hui Poitiers.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VIII, 26.

LÉMOVICES. Peuple gaulois qui a laissé son nom à Limoges et au Limousin. César le range, probablement par inadvertance, parmi les peuples armoricains riverains de l'Océan.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 4, 75, 88, VIII, 46 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 2, 2.

LÉOGNAN (dép. Gironde, France). Au lieu-dit « le Petit Rambouillet », découverte fortuite d'une sépulture à incinération, en 1975. Le mobilier comprenait une épée fragmentaire avec son fourreau, une pointe de lance, six poteries, dont l'urne qui contenait les cendres, et un lingot discoïdal plano-convexe de 2,49 kg (70 % de plomb allié principalement à 20 % de cuivre). La morphologie du fourreau permet de dater l'ensemble de la première moitié du IIIe s. av. J.-C. C'est une des très rares sépultures du Sud-Ouest connues de cette époque (voir aussi MAZEROLLES).
Bibl. : Boudet 1987.

LÉONNORIOS. Un des chefs de la Grande Expédition de 280 av. J.-C. Il conduisit, avec Lutarios, les Galates lors de leur passage en Asie Mineure en 278-277 av. J.-C.
Bibl. : Strabon, *Géogr.*, XII, 5.

LÉPONTIENS (lat. *Lepontii*, gr. *Ληποντιοι*). Peuple celtique de souche indigène de la culture de Golasecca qui résidait dans les abords alpins du lac Majeur. On emploie improprement son nom pour désigner les populations de langue celtique qui utilisaient, antérieurement au IVe s. av. J.-C., l'alphabet étrusque pour enregistrer des textes en langue vernaculaire. Ils appartenaient à l'aire d'influence insubre et faisaient peut-être partie de leur confédération avant la prise de contrôle de Rome sur cette région au début du IIe s. av. J.-C.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, V, 10 ; Tite-Live, *Hist. rom.*, V, 35 ; Pline, *H.N.*, III, 134, 135 ; Polybe, *Hist.* II, 17 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 204, 206.

LÉPONTIQUE. Nom donné souvent improprement à la langue celtique enregistrée en alphabet étrusque à partir du VIe s. av. J.-C. dans les actuels Piémont et Lombardie (voir CASTELLETTO TICINO et INSUBRES).

LESSER GARTH (Pentyrch, Glamorganshire, pays de Galles, Grande-Bretagne). Dépôt d'objets métalliques comprenant notamment des pièces de harnachement richement ornées d'émail rouge champlevé, avec des motifs dessinés apparemment au compas. Datables probablement du Ier s. apr. J.-C.
Musée : Cardiff.
Bibl. : *Early Iron Age Art in Wales* 1968 ; Kruta et Forman 1985 ; Savory 1966a.

LETAISAMA. Légende des monnaies en bronze d'une cité celtibérique identifiée à l'actuelle Ledesma de la Cogolla (Logroño, Espagne).
Bibl. : *Celtiberos* 1988.

LETKY (Bohême, Rép. tchèque). Importante nécropole à inhumation du centre de la Bohême (au nord-ouest de Prague), datable des IVe et IIIe s. av. J.-C.
Musée : Prague (Musée national).
Bibl. : Sankot 1993 ; Waldhauser 1987.

LEUQUES (lat. *Leuci*). Peuple gaulois installé au nord des Lingons, dans la région de Toul.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 40.

LEVAL-TRAHEGNIES.
Voir HAINE, groupe de la.

LÉVAQUES (lat. *Leuaci*). Peuple client des Nerviens.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, V, 39.

LÈVES (lat. *Laevi*). Peuple celtique ou celto-ligure, installé au nord des Marices dans l'actuelle Lomellina, entre le Tessin et le Sesia.

LEVROUX (dép. Indre, France). Le site de Levroux présente la particularité et l'intérêt d'illustrer la succession et le rapport de deux habitats laténiens de type différent : l'oppidum de la colline des Tours et l'habitat ouvert des Arènes, situé à environ un kilomètre et demi du pied de la colline, de l'autre côté de la ville actuelle.

Le village des Arènes, découvert en 1971 et exploré depuis de manière systématique, couvre une surface d'environ 8 hectares ; le sol d'occupation est détruit, mais les aménagements creusés dans le sous-sol (trous de poteaux, fosses, tranchées de palissades) ont livré un abondant matériel et permettent de comprendre l'organisation générale de l'habitat et de déterminer les types de constructions qui le constituaient. Les traces d'activités artisanales sont nombreuses (scories de fer et de bronze, objets semi-finis, poids de métiers à tisser, os en cours de débitage pour la confection d'objets et même des moules à flans monétaires, témoins de la frappe locale de pièces) ; les ossements d'animaux, presque exclusivement domestiques, indiquent la prévalence du porc devant le bœuf, le mouton, le chien, le cheval et la chèvre ; les parures — bracelets en lignite et parfois en verre, les fibules de schéma La Tène II — suggèrent une datation vers la fin du IIe s. av. J.-C. et les premières décennies du siècle suivant.

Le *murus gallicus* de la colline des Tours entoure un espace d'environ 20 hectares. L'occupation de l'espace intérieur et extérieur est de type traditionnel laténien mais les matériaux appartiennent essentiellement à l'époque augustéenne, indiquant ainsi pour la construction du rempart une date postérieure à la conquête.

Bibl. : Buchsenschutz et coll. 1988, 1993, 1994 ; *Levroux* 1978.

LEXOVIENS (lat. *Lexovii*). Petit peuple gaulois de l'actuelle Normandie dont le nom est conservé dans celui de la ville de Lisieux. Leur chef-lieu peut être identifié à l'oppidum voisin de Saint-Désir. Voir CATTOS, CISIAMBOS, MAUPENNOS.

Ill. : Voir VERGOBRETOS.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, III, 9, 11, 17, 29.

LHOTICE. Voir ČESKÉ LHOTICE.

LHOTKA NAD LABEM (Bohême, Rép. tchèque). Lieu d'une sépulture avec char à quatre roues de la culture de Bylany, découverte en 1919.

Bibl. : Dvořák 1938.

LIBENICE (Bohême, Rép. tchèque). Localité de la plaine du centre-est de la Bohême, à l'est de la ville de Kolín, où fut explorée en 1959 une enceinte considérée comme cultuelle, délimitée par un fossé de plan rectangulaire aux angles arrondis (environ 80 × 20 m), dont l'axe longitudinal était orienté nord-ouest-sud-est. Dans la partie orientale de l'enclos se trouvait une grande fosse avec une pierre dressée (probablement plus ancienne), un foyer et les traces de deux poteaux de bois qui auraient été ornés de torques en bronze trouvés à proximité (il pourrait s'agir de statues-piliers en bois ; cette partie n'est toutefois plus considérée dans son ensemble, par certains, comme contemporaine de l'enclos). Des poteaux disposés sur la périphérie semblent avoir été utilisés pour des visées astronomiques qu'une récente étude pourrait permettre d'attribuer à des moments importants du calendrier celtique, déterminés d'après les positions de certaines étoiles et constellations observées vers 500 av. J.-C. La riche sépulture de femme qui fut découverte au milieu de l'enclos, datable vers le milieu du IVe s. av. J.-C., peut être considérée aujourd'hui comme postérieure à l'abandon ou à la destruction brutale de l'enclos qui devrait remonter au Ve s. av. J.-C. ou même au siècle précédent.

Selon les études les plus récentes consacrées au site, considéré encore naguère comme le modèle d'un sanctuaire celtique, il ne s'agirait dans aucun cas d'un ensemble homogène, mais du résultat de l'association de vestiges de nature différente appartenant à des périodes distinctes, sans aucun autre lien entre eux que la situation topographique.

Bibl. : Drda 1999 ; Gaspani et Cernuti 1997 ; Rybová et Soudský 1962.

LIBICIENS (lat. *Libicii*). Petit peuple celtique de la région de Verceil dans le Piémont (voir VERCEIL).

LIEBAU (Vogtland, Saxe, Allemagne). Riche sépulture laténienne à inhumation sous un tumulus (diamètre 30 m, hauteur 2,5 m) ; creusée en partie dans la roche, la chambre funéraire (3,5 × 2,5 m) contenait un équipement guerrier (longue épée laténienne avec un fourreau à plaque de droit en bronze gravé d'une « lyre » entre deux peltes, une pointe et un talon de lance, un grand coutelas du type *Hiebmesser* avec une poignée encadrée d'une moulure de bronze et agrémentée de rivets du même métal, une pierre à aiguiser et une agrafe de ceinturon ajourée en bronze qui figure deux doubles feuilles de gui), une paire de brassards en bronze, des pincettes à épiler, huit poteries (quatre grands vases et quatre écuelles) complétaient ce riche mobilier, particulièrement intéressant par sa position excentrique par rapport aux sépultures analogues de la seconde moitié du Vᵉ s. av. J.-C.
Musée : Dresde.
Bibl. : Coblenz 1956.

LIECHTENSTEIN. Voir **BALZERS**.

LIÈVRE. Le lièvre est un des animaux que l'iconographie celtique permet d'identifier. On le trouve ainsi sur une estampille utilisée pour l'ornementation d'un vase du Vᵉ s. av. J.-C. découvert en Bohême à Libkovice. Il s'agit probablement d'un emprunt au monde étrusque, où cet animal est également représenté dans un certain nombre de cas.

LIGER. Ancien nom de la Loire.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, III, 9, VII, 5, 11, 55, 56, 59, VIII, 27.

Lignite. Voir **SAPROPÉLITE**.

LIGURES. Anciens habitants des rivages septentrionaux de la Méditerranée occidentale et de leur arrière-pays montagneux, depuis le delta du Rhône jusqu'à l'embouchure de l'Arno (Côte d'Azur et Ligurie actuelles). Ils étaient considérés jadis comme le résidu d'un peuplement préceltique qui se serait étendu à l'origine beaucoup plus loin vers l'intérieur des terres. C'est du mélange supposé de ce substrat avec des Celtes que seraient issus les peuples dits celto-ligures de la Provence et du Piémont. La langue ligure, mal connue, présente en fait deux aspects distincts : le premier, attesté surtout par des noms de lieux et de personnes, semble être pré-indo-européen, le deuxième, documenté principalement par des inscriptions du VIᵉ s. av. J.-C. de la Lunigiana (région de l'embouchure du fleuve Magra, dans les environs de La Spezia), est considéré aujourd'hui par certains spécialistes comme appartenant à une souche celtique.

LINDOW (Wilmslow, Cheshire, Grande-Bretagne). En 1984, découverte dans la tourbière de Lindow du corps bien conservé d'un jeune homme, sacrifié à cet endroit au IVᵉ s. av. J.-C. Il était nu, à l'exception d'un bracelet en poils de renard. Ses ongles très soignés indiquent son appartenance à l'élite sociale. Il avait été étranglé, égorgé et assommé, une triple manière de donner la mort qui relève d'un rituel complexe, attesté ici directement pour la première fois. Le pollen de gui trouvé dans son estomac indique clairement le lien de ce sacrifice avec les pratiques attribuées aux druides. Voir RELIGION.
Musée : Londres (British Museum).
Bibl. : Stead et coll. 1986.

LINGONS (lat. *Lingones*). 1. Nommés dans les textes, les Lingons d'Italie auraient fait partie de l'invasion du début du IVᵉ s. av. J.-C. Leur localisation en Cispadane reste cependant encore aujourd'hui tout à fait incertaine. On les situe généralement au nord des Boïens, dans l'actuelle province de Ferrare.
Bibl. : Kruta 1983, 1988 ; Peyre 1979.

2. Les Lingons de Gaule résidaient dans la région autour de Langres, qui a préservé leur nom. Ils étaient séparés des Séquanes par le cours supérieur de la Saône et des Éduens par le territoire des Mandubiens ; leurs voisins septentrionaux étaient les Leuques. Les Helvètes traversèrent leur territoire en 58 av. J.-C. lors de leur retraite après la défaite de

Bibracte. Ils ne participèrent pas en 52 av. J.-C. à l'assemblée de Bibracte et ne semblent pas s'être associés à la coalition gauloise conduite par Vercingétorix. Le fait qu'ils fournirent l'année suivante avec les Rèmes un contingent de cavalerie à l'armée romaine engagée contre les Bellovaques et leurs alliés confirme leur appartenance au parti favorable à Rome. Voir KALETEDOU.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 26, 40, IV, 10, VI, 44, VII, 9, 63, 66, VIII, 11.

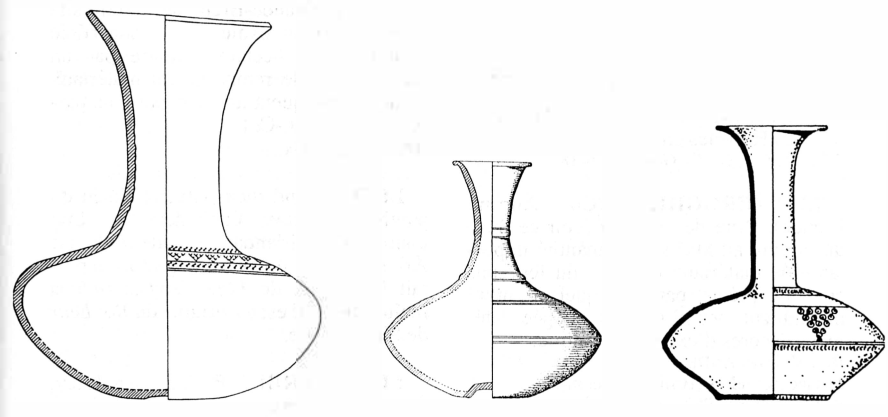


Fig. 107

Linsenflasche (litt. « flacon lenticulaire »). Nom allemand, fréquemment employé par les spécialistes, d'une forme de vase à boisson largement répandue depuis le Ve s. av. J.-C. chez les Celtes centre-orientaux (voir MANĚTÍN-HRÁDEK). Elle est caractérisée par un corps globulaire ou lenticulaire, surmonté d'un col haut et étroit au rebord évasé. Très caractéristique de la phase laténienne initiale de la Bohême et de la Bavière, elle disparaît dans ces régions vers le début du IVe s. av. J.-C., mais continue à faire partie du répertoire céramique en Autriche et surtout dans l'aire nord-occidentale de la cuvette karpatique.

Bibl. : Filip 1956 ; Kruta 1990, 1999.

Fig. 107 : Évolution du flacon lenticulaire d'Europe centrale *(Linsenflasche)*, de la seconde moitié du Ve s. à la première moitié du IIIe s. av. J.-C. De gauche à droite : de la tombe n° 13 de Manětín-Hrádek, en Bohême, de la seconde moitié du Ve s. av. J.-C., de la tombe n° 3 de la nécropole de Au « Kleine Hutweide » en Autriche, du deuxième tiers du IVe s. av. J.-C., de la tombe n° 20 de Chotín, Slovaquie, du premier tiers du IIIe s. av. J.-C. (même échelle ; diam. vase de gauche 34 cm, haut. 42 cm).

LIPTOVSKÁ MARA (Slovaquie). Site fortifié de la région de Liptov dans le massif des Tatras, près de la ville de Liptovský Mikuláš, en position dominante au-dessus du cours du Váh. C'est le site de référence de la culture dite de Púchov, exploré de manière systématique depuis 1965. Il s'agissait visiblement d'un centre fortifié d'une certaine importance, fondé probablement au IIe s. av. J.-C., entouré de plusieurs habitats ouverts avec des activités artisanales diverses, notamment du domaine de la métallurgie. La découverte de moules à flans monétaires confirme l'émission locale de monnaies. Les découvertes du site illustrent toute l'évolution de la culture de Púchov, notamment les survivances laténiennes à l'époque romaine. La partie fortifiée par un double rempart (colline de Havránok) à parement de pierre se distingue par la présence d'un sanctuaire, situé entre les deux lignes de fortifications sur la voie qui conduisait à la partie haute de la forteresse. Il présentait des aires dallées sur

lesquelles était déposées des offrandes incinérées (animaux domestiques et autres produits agricoles) ainsi que des parures et des monnaies. On y a documenté également des témoignages de sacrifices humains. La forteresse et le sanctuaire semblent avoir été abandonnés dans la deuxième moitié du Iᵉʳ s. av. J.-C. mais deux des six habitats ouverts extérieurs continuent leurs activités artisanales à l'époque romaine. L'époque récente est marquée par des influences du milieu dace et de la culture dite de Przeworsk.
Bibl. : *Keltische Oppida* 1971 ; Pieta 1996a.

LISCOS. Notable des Éduens. Magistrat suprême (*vergobretos*) de la cité en l'an 58 av. J.-C., au moment de la migration des Helvètes en Gaule.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 16-18.

LISNACROGHER (Co Antrim, Irlande). Site de *crannóg* (voir ce mot) qui a livré au XIXᵉ s. une quantité importante de matériaux de l'âge du fer, sans contexte précis, parmi lesquels figurent notamment des fourreaux d'épée laténiens décorés d'excellente facture.
Ill. : Voir IRLANDE.
Musée : Londres (British Museum).
Bibl. : Raftery 1983, 1984, 1994.

LITAVICCOS. Notable éduen, avec Convictolitavis responsable de l'orientation antiromaine d'une faction de cette cité en 52 av. J.-C. (trahison aux yeux de César). Il se fait confier le commandement de l'armée éduenne de dix mille hommes qui devait se porter devant Gergovie pour soutenir César et tente de les convaincre de rallier les troupes de Vercingétorix. Il échoue et se réfugie à Gergovie, puis prend la tête de la cavalerie éduenne et tente de soulever la cité.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 37-40, 42 *sq.*, 54 *sq.*, 67.



Fig. 108

Fig. 108 : Revers d'une monnaie en argent au nom de *LITA* (*VICCOS*), chef éduen de la guerre des Gaules (diam. env. 1,5 cm) ; milieu du Iᵉʳ s. av. J.-C.

LITÉR (Veszprém, Hongrie). Deux épées à fourreaux décorés découvertes fortuitement. L'un des fourreaux, du IVᵉ s. av. J.-C., a été remanié à deux reprises : la plaque de droit à décor de rinceaux a été utilisée pour le revers et la nouvelle plaque de droit, ornée de la lyre zoomorphe, fut raccourcie par la suite.
Musée : Budapest.
Bibl. : Rapin et coll. 1992 ; Szabó et Petres 1992.

LLANMELIN (Monmouthshire, pays de Galles, Grande-Bretagne). Petit site fortifié de plan ovale, d'une superficie d'environ 1,2 hectare, entouré par un puissant double rempart. Les matériaux recueillis indiquent une occupation à partir du Vᵉ s. av. J.-C.
Bibl. : Hogg 1984.

LLEU. Grand dieu polytechnicien du panthéon gallois, équivalent du Lug continental et irlandais. Fils de la déesse Arianrhod (litt. « Roue d'argent »), il portait le surnom de *Llaw Gryffes* (« à la main sûre »). Il est à l'origine du *Roi Lear* de Shakespeare.

LLYN CERRIG BACH (Anglesey, Grande-Bretagne). Importante découverte, en 1943, d'un dépôt votif dans une tourbière de l'île d'Anglesey (Mona), proche de Holyhead, située à l'emplacement d'un ancien lac. Elle comprend notamment les éléments métalliques d'au moins une vingtaine de chars, mais aussi des armes (épées, fourreaux, pièces de boucliers), des pièces de harnachement, et un certain nombre d'autres objets métalliques, parmi lesquels figurent également des entraves de prisonniers (au total environ cent quarante objets).
Musée : Cardiff.
Bibl. : Fox 1946.

LOISY-SUR-MARNE (dép. Marne, France). Nécropole à inhumation du IIIᵉ s. av. J.-C. avec d'intéressants matériaux parmi lesquels se distingue une agrafe de ceinture en bronze représentant un visage caricatural d'excellente facture.
Musée : Châlons-en-Champagne.
Bibl. : Kruta 1987.

LOMNAGO (prov. Varese, Italie). Incinération caractéristique du milieu insubre de la deuxième moitié du IIIe s. av. J.-C., découverte en 1946. Elle était déposée dans un coffre de pierres. Le mobilier comportait une *olpe a trottola* (voir cette expression), un bracelet en verre et une écuelle.

LONATO (prov. Brescia, Italie). Importante tombe à inhumation découverte en 1969 : trois fibules de type Münsingen, brassard et bracelet, épée et forces. Datable vers la fin du premier tiers du IIIe s. av. J.-C.
Musée : Brescia.
Bibl. : Arslan 1973 ; Tizzoni 1985a.

Lotus, fleur de. Motif d'origine orientale, à valeur probablement symbolique. Il se substitue dans le répertoire dit orientalisant quelquefois à la palmette, indiquant ainsi une signification analogue. Les Celtes l'empruntèrent au Ve s. av. J.-C. à l'ornementation étrusque. Ils le modifièrent dès le début pour le transformer en double feuille de gui (voir EIGENBILZEN), mais l'utilisèrent aussi sous sa forme originelle, généralement très simplifiée.

LOUGH CREW (Co Meath, Irlande). Site mégalithique connu par la découverte d'un lot de plaquettes d'os gravées, le plus souvent au compas (mais on y trouve aussi un cerf gravé à main libre), qui ont été longtemps considérées comme des ébauches d'atelier. Le lieu de la découverte suggère cependant leur utilisation rituelle ou magique. Elles sont datées généralement du Ier s. apr. J.-C.
Musée : Dublin.

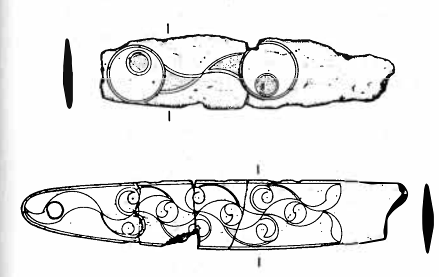


Fig. 109

Bibl. : Raftery 1983, 1984 ; Kruta et Forman 1985.

Fig. 109 : Deux des plaquettes en os gravées au compas découvertes à Lough Crew (long. 10 et 13 cm) ; Ier s. av. J.-C. ?

LOUGHNASHADE.
Voir NAVAN FORT.

LOUITISKOS. Légende monétaire des monnaies en bronze d'une cité celtibérique identifiée à l'actuel Luzón (Guadalajara, Espagne).
Bibl. : *Celtiberos* 1988.

LOVOSICE (Bohême, Rép. tchèque). Nécropole de la culture de Bylany du premier âge du fer et tombes d'époque laténienne, principalement de la fin du IVe s. av. J.-C. et du siècle suivant. À partir de la fin du IIIe s. av. J.-C. se développe sur le site une sorte de vaste agglomération industrielle, avec des ateliers de production de verre et d'autres activités artisanales (sur un site proche se trouvait également une carrière de pierre utilisée pour la confection de meules, exportées à distance).
Musée : Litoměřice.
Bibl. : Pleiner 1959 ; Salač 1990 ; Venclová et Salač 1990.

LUCTÉRIOS. Chef cadurque qui seconda Vercingétorix dans la campagne de 52 av. J.-C. Il porta notamment la guerre chez les Rutènes, alors que Vercingétorix se dirigeait chez les Bituriges. Il sera avec Drappès le protagoniste de la résistance d'Uxellodunum en 51 av. J.-C. Après la défaite, il se réfugia chez l'Arverne Epasnactos qui le livra, enchaîné, à César.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 5, 7 *sq.*, VIII, 30, 32, 34 *sq.*, 39, 44.

LUERNIOS, ou Luern. Roi des Arvernes, connu pour sa magnificence, qui fut le père de Bituitos, battu avec son armée par les Romains en 121 av. J.-C. Bituitos régnait donc au plus tard vers le milieu du IIe s. av. J.-C. Il était connu pour sa générosité : il organisait de grands festins et parcourait la campagne sur son char d'argent en distribuant des pièces d'or.
Bibl. : Strabon, *Géogr.*, IV, 2, 3.

LUG. Principale divinité gauloise, identifiée par César au Mercure romain, équivalent du dieu irlandais Lugh dit *Làmh-Fhada* (« au long bras », son équivalent gallois était le dieu Lleu), parce qu'il frappait à distance. Il était également qualifié de *Samildanach* (« polytechnicien »), en tant qu'inventeur et praticien de tous les arts. Protagoniste de la seconde bataille de Mag Tuired, il élimina le terrible Balor en traversant son œil unique par le projectile de sa fronde. Il s'agit évidemment d'une divinité souveraine à caractère solaire, protectrice des arts et de la guerre.

C'est probablement le dieu associé par les anciens Celtes dans leur iconographie au gui et à la palmette (Arbre de Vie), ainsi qu'à ses deux gardiens monstrueux, les « dragons » l'emblème guerrier qui se répandit à travers toute l'Europe celtique au IVe-IIIe s. av. J.-C. Son nom est lié (le seul d'une divinité connue) à la fête de Lugnasad (voir FÊTES), ainsi qu'au toponyme Lugdunum. Voir LUGI, LUGIOS.
Bibl. : Duval P.-M. 1976 ; MacCana 1983.

LUGDUNUM (litt. « ville de Lug »). Nom celtique de plusieurs lieux de Gaule (Laon, Loudun, Loudon), mais aussi d'autres parties de l'Europe celtique. Le Lugdunum le plus connu est la ville de Lyon, fondée selon la légende par un vol de corbeaux, les oiseaux sacrés du dieu Lug (voir ATEPOMAROS). On connaît actuellement de la périphérie de la ville actuelle un habitat de la fin de l'époque hallstattienne (voir LYON-VAISE-GORGE-DE-LOUP), mais rien n'indique la présence d'un oppidum antérieur à la ville gallo-romaine. L'importance accordée à cette ville, où se réunissait le Conseil des Gaules, semble cependant perpétuer une tradition préromaine qui pourrait avoir été associée à la principale divinité celtique dont le culte fut remplacé par le culte impérial : la fête d'Auguste y remplaça au début du mois d'août la fête du dieu, célébrée vers la même date (Lugnasad, voir FÊTES). Voir VERCONDARIDUBNOS.
Bibl. : Guyonvarc'h 1963.

LUGI. Peuple au nom celtique, dérivé de celui du dieu Lug, localisé vers la fin du Ier s. av. J.-C. dans le sud de l'actuelle Pologne, probablement au nord de la Porte de Moravie.

LUGIOS. Nom, d'origine très probablement celtique (voir LUG), de l'un des rois des Cimbres tué en 101 av. J.-C. à la bataille de Verceil. Voir aussi BOIORIX et GAISORIX.
Bibl. : Orose, *Hist.*, V, 16.

Lugnasad. Voir **FÊTES**.

LUGOTORIX. Chef britannique, fait prisonnier par César lors de la bataille livrée en 54 av. J.-C. dans le Cantium (Kent) contre les alliés de Cassivellaunos.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, V, 22.

Lune. L'existence d'un culte de la lune est attesté par les auteurs anciens chez les Celtibères, ainsi que chez les Germains.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VI, 21 ; Strabon, *Géogr.*, III, 4, 16.

LUSITANIENS. Populations anciennes de la partie occidentale de la péninsule Ibérique, localisées dans le bassin du Tage en haute Exbrémadure, de souche indo-européenne, mais d'une langue apparemment différente du celtibère (on connaît à ce jour seulement trois inscriptions et le rapport avec les autres langues celtiques de la péninsule Ibérique reste l'objet de discussions). Les Lusitaniens subirent de très fortes influences de leurs voisins celtiques. Voir VIRIATOS.
Bibl. : Lorrio 1997 ; Martín Bravo 1999.

LUSONES. Peuple celtibérique qui résidait dans le bassin supérieur du rio Jalón (sud-ouest de l'actuelle province de Saragosse et territoires limitrophes).
Bibl. : Strabon, *Géogr.*, III, 4, 12.

Lustre. Période de cinq années solaires du calendrier celtique qui comprenait soixante mois réguliers (lunaires) auxquels s'ajoutaient les deux mois intercalaires qui permettaient de combler le décalage entre les années lunaires et les années solaires. La période de six lustres (trente ans solaires) était le « siècle » (lat.

saeculum) : il permettait de faire coïncider un nombre entier de lunaisons avec un nombre entier d'années solaires (à condition cependant de supprimer un mois intercalaire).

Bibl. : Pline, *H.N.*, XVI, 250.

Duval P.-M. et Pinault 1986.

LUTARIOS. Voir LÉONNORIOS.

LUTÈCE (lat. *Lutetia* ou *Lutecia*, Paris ; chez Strabon forme gr. isolée Λουκοτοκια). Mentionnée pour la première fois par César à l'occasion des événements de l'année 53 av. J.-C., lorsqu'il y convoque l'assemblée de la Gaule, Lutèce était l'oppidum central de la petite cité des Parisii, situé sur une île de la Seine qui est traditionnellement identifiée à l'île de la Cité. Aucune trace d'une occupation antérieure à l'époque d'Auguste n'y a été jusqu'ici révélée par les fouilles, mais c'est bien sur ce site que se développa la double ville gallo-romaine (ville basse avec le port fluvial dans l'île et ville haute correspondant approximativement à l'actuel V^{e} arrondissement). Des fosses, à fonction probablement rituelle, qui furent découvertes dans le jardin du Luxembourg, semblent au moins en partie antérieures à la guerre des Gaules et un établissement agricole d'époque laténienne aurait été mis au jour par les fouilles du Louvre.





Fig. 110

La ville gallo-romaine, qui prendra vers la fin de l'Empire le nom de la cité, a laissé un monument qui marque l'attachement de ses habitants à la tradition gauloise, le pilier des Nautes, élevé sous le règne de Tibère par la puissante corporation des *Nautes Parisiaci* qui assurait le trafic fluvial. On y trouve représentés, aux côtés de dieux romains, des divinités indigènes indiquées par leur nom : Cernunnos, le dieu aux bois de cerf, Esus, Smertrios et le Taureau aux trois grues, *Tarvos Trigaranvs*, ainsi que les dédicants, figurés par groupes de trois avec la lance et le long bouclier celtique.

Ill. : Voir CERNUNNOS, ESUS, TARVOS, TRIGARANOS.

Musées : Paris (pilier : Cluny ; autres matériaux : Carnavalet), Saint-Germain-en-Laye.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VI, 3, VII, 57, 58.

Duval P.-M. 1961, 1993 ; Fleury 1997 ; *Lutèce* 1984.

Fig. 110 : Les deux panneaux du pilier des Nautes de Lutèce représentant probablement les dédicants du monument, armés de lances et de boucliers selon l'usage gaulois qui indiquait ainsi le statut libre de l'individu : il pourrait toutefois s'agir également de divinités protectrices : les trois « anciens » et les deux « jeunes », peut-être les jumeaux divins équivalents des Dioscures (haut. de la partie conservée env. 50 cm) ; règne de Tibère (14-37 apr. J.-C.).

LUTIAKOS. Légende monétaire des monnaies en bronze de l'antique cité celtibérique de Lutia, identifiée à l'actuelle Luzaga (Guadalajara, Espagne).

Bibl. : *Celtíberos* 1988.

LUXEMBOURG. Le territoire de l'actuel Luxembourg appartient depuis l'époque hallstattienne au complexe de la culture du Hunsrück-Eifel et connaît la même évolution que la région voisine. La phase laténienne initiale y est représentée aussi bien par des sépultures à char (voir GROSBOUS-VICHTEN) que par des tombes de type « princier » sans dépôt de char (voir ALTRIER). Les riches sépultures aristocratiques y réapparaissent à la fin de l'époque laténienne et pendant le début de l'époque romaine (voir CLÉMENCY et GOEBLINGEN-NOSPELT), alors que le territoire peut être considéré comme l'aire centrale des Trévires dont l'oppidum principal aurait été le Titelberg.

• *Peuples celtiques connus par les textes* : voir TRÉVIRES.

• *Sites et découvertes archéologiques* : voir AIX-SUR-CLOIE, ALTRIER, CLÉMENCY, GOEBLINGEN-NOSPELT, GROSBOUS-VICHTEN.

• *Sites fortifiés et oppida* : voir ALEBURG, TITELBERG.

Musées : Arlon, Luxembourg.

Bibl. : Metzler 1995 ; Thill 1973.

LYON-VAISE-GORGE-DE-LOUP (dép. Rhône, France). Important habitat hallstattien récent du VIe-Ve s. av. J.-C. Le matériel recueilli illustre le rôle d'étape joué par le site sur la voie rhodanienne (poteries d'importation).

Lyre. 1. L'instrument musical est connu essentiellement par des représentations figurées dont les plus anciennes remontent au VIIe s. av. J.-C. (voir SCHIRNDORF). Il est alors apparemment l'attribut d'une divinité masculine qui peut être considérée comme l'équivalent celtique d'Apollon. Les images identifiées par certains sur les monnaies comme des représentations de lyres pourraient être finalement aussi bien des comètes ou des astres (voir ASTRONOMIE).
Bibl. : *Carnyx et lyre* 1993.

2. On désigne sous ce nom un des motifs très fréquents de l'art celtique, la paire d'esses opposées qui encadre souvent une palmette ; dans un tel cas, on peut considérer qu'il s'agit du thème, simplifié en signe, de la paire de monstres au corps de serpent qui sont les gardiens de l'Arbre de Vie.
Bibl. : Kruta 1986.

LYSIMACHEIA. Ville de la péninsule de Gallipoli ; à proximité se déroula en 277 av. J.-C. une bataille durant laquelle Antigonos Gonatas infligea une défaite aux résidus des Celtes de la Grande Expédition, affaiblis probablement par le passage, l'année précédente, d'une partie de leurs effectifs en Asie Mineure.

LYSIMACHOS. Chef galate des mercenaires d'Antiochos III, en 217 av. J.-C.
Bibl. : Polybe, *Hist.*, V, 79.

M

MACCIUS. Voir BIATEC.

MACHA. Voir BODB.

MAGALOS, ou Magilos (gr. *Μαγιλος*). Roi des Boïens cisalpins ; dirigeait en 218 av. J.-C. la délégation de ce peuple qui rejoignit Hannibal après son passage du Rhône, pour l'inviter à traverser les Alpes et venir combattre en Italie.
Bibl. : Polybe, *Hist.*, III, 44 ; Tite-Live, *Hist. rom.*, XXI, 29.

MAGDALENENBERG (près de Villingen, Bade-Wurtemberg, Allemagne). Grand tumulus hallstattien (diamètre env. 100 m ; haut. 7 m), reconnu et exploré dans sa partie centrale dès la fin du XIXe s. La chambre funéraire en bois (5 × 8 m), à l'origine certainement une très riche sépulture princière, se révéla anciennement pillée. Les fouilles systématiques réalisées en 1970-1973 ont non seulement permis une nouvelle exploration de la chambre centrale, mais ont conduit à la découverte de cent vingt-six sépultures secondaires (correspondant à cent trente-six inhumations), avec leurs mobiliers funéraires, qui étaient disposées en cercles concentriques autour de la tombe centrale. Les bois recueillis ont fourni des dates dendrochronologiques importantes : l'automne de l'an 551 av. J.-C. pour la tombe centrale ; des dates s'échelonnant jusqu'à 545 av. J.-C. pour la construction du tumulus ; les dates de 536 et 525 av. J.-C. (avec un écart possible vers le bas de dix à quinze ans) pour deux des sépultures secondaires ; la date de 504 av. J.-C. pour le premier pillage de la chambre centrale et la date de 367 av. J.-C. pour un second pillage (avec un écart possible vers le bas de dix à quinze ans), d'après les pelles en bois abandonnées par les voleurs. Parmi les trouvailles particulièrement intéressantes des tombes secondaires figure une agrafe de ceinturon en bronze d'origine ibérique.
Bibl. : Spindler 1971, 1972, 1973, 1976, 1977, 1980, 1983.

MAGDALENSBERG (Carinthie, Autriche). Agglomération du Norique située sur une hauteur (alt. 1 058 m) dans le voisinage de Klagenfurt. De fondation celtique, l'oppidum puissamment fortifié qui était un centre commercial important sur l'axe des trafics entre Aquilée et l'Europe centrale fut dès le Ier s. av. J.-C. le siège de marchands romains qui commerçaient avec le royaume du Norique. Après l'occupation de la région, en 15 av. J.-C., le site devint le centre administratif et politique du nouveau territoire romain des Alpes orientales, avec une reconstruction générale qui se poursuivit jusque vers 40 apr. J.-C. (c'est de cette période que datent les vestiges monumentaux visibles sur le site, parmi lesquels figurent les plus anciens bâtiments romains édifiés sur le territoire de l'Autriche actuelle). La création de la province du Norique fut suivie,

vers le milieu du Ier s. apr. J.-C., par l'abandon du lieu au profit d'un site de plaine (Zollfeld) qui prit le nom celtique de Virunum, probablement celui de l'ancien oppidum. Le site du Magdalensberg avec sa chapelle reste jusqu'à nos jours un des principaux lieux de pèlerinage de la Carinthie.

Bibl. : *Celtes* 1991 ; Obermayr 1971 ; Egger 1961 ; Piccottini 1977, 1989 ; Piccottini et Vetters 1990.

MAGNY-LAMBERT (dép. Côte-d'Or, France). Le tumulus hallstattien du « Montceau-Laurent », fouillé en 1872, avait un diamètre de 32 m pour une hauteur de près de 6 m. La sépulture centrale était une inhumation dans un coffre de dalles de pierre, accompagnée d'une longue épée de fer, d'un rasoir de bronze, d'un seau en tôle de bronze du type dit ciste à cordons, d'une coupe et d'un récipient à puiser, également en bronze. L'ensemble peut être daté de la seconde moitié du VIIIe s. av. J.-C. ou du début du siècle suivant. Des sépultures secondaires avaient été déposées dans la masse du tumulus.

Musée : Saint-Germain-en-Laye.

Bibl. : *Fastes des Celtes* 1995 ; *Trésors des princes celtes* 1987.

MAGRETA (Modena, Italie). Site d'habitat rural du lieu-dit « Podere Decima » des environs de Modène, dans l'aire des *Campi Macri* connus par les textes. Occupé depuis le Ve s. av. J.-C., il a livré une intéressante stratigraphie qui témoigne de l'occupation au IIIe s. av. J.-C., période de la domination des Boïens sur la région. La limite constituée par un fossé du Ve s. av. J.-C., transformée au moment de l'abandon, vers le début du IIe s. av. J.-C., en chemin, est restée intacte jusqu'à nos jours, malgré son orientation différente par rapport à la centuriation romaine.

Bibl. : Kruta et coll. 1993.

MAG TUIRED, ou Mag Tured (angl. Moytura), bataille de. Deux batailles mythiques des Tuatha Dé Danann (voir DANA) pour la souveraineté sur l'Irlande. La première de ces batailles, objet du texte *Cath Muige Tuired Cunga*, enregistré au XVe-XVIe s., les opposa après leur arrivée aux habitants précédents, les Fîr Bolg (voir ce nom), qui avaient refusé de leur céder la moitié de l'île. Après un combat acharné de plusieurs jours où périrent cent mille Fîr Bolg et un combat singulier entre Nuada, le champion des Tuatha Dé Danann qui avait perdu un bras, et Sreng, champion des Fîr Bolg, une paix fut conclue qui attribua aux Fîr Bolg la province du Connaught. Les Tuatha Dé Danann portèrent alors à la royauté Bres qui eut pour successeur Nuada au Bras d'Argent.

La seconde bataille de Mag Tured, décrite dans le *Cath Maige Tureedh* (ou *Cath Mag Tuired*), fut combattue par les Tuatha Dé Danann à la fête de Samain contre les Fomoire (voir ce nom) démoniaques conduits par le monstrueux Balor qui y sera tué par son propre petit-fils, Lugh, protagoniste des Tuatha Dé Danann, dont le projectile, lancé par une fronde, atteignit l'œil unique du géant. Le Dagda, Ogme et Lug, encouragés par la Morrigan (Bodb), conduisirent les Tuatha Dé Danann à la victoire, mais Nuada y périt sous les coups de Balor. Repoussés à la mer, les Fomoire rejoignirent les îles lointaines (équivalent du monde souterrain).

Bibl. : Guyonvarc'h 1980 ; Le Roux et Guyonvarc'h 1986 ; MacCana 1983.

MAGYARSZERDAHELY (Zala, Hongrie). Nécropole birituelle des environs de Keszthely, explorée en 1971-1973. Les matériaux recueillis dans les vingt-neuf tombes illustrent notamment l'évolution pendant les premiers deux tiers du IIIe s. av. J.-C. : des formes récentes de fibules à pied libre aux fibules de schéma La Tène II, des parures tubulaires aux parures à oves creux ; la tombe n° 30 constitue un ensemble de référence pour la panoplie militaire avec umbo de bouclier bivalve associé à une chaîne de ceinturon de type ancien ; le vase à décor estampé de la tombe n° 10, trouvé avec des anneaux de cheville à oves creux, est l'élément de comparaison pour la poterie dans laquelle était contenu le trésor monétaire de Egyhazasdengeleg, qui permet de dater ainsi les émissions du type Audoléon vers le milieu du IIIe s. av. J.-C.

Musée : Keszthely.

Bibl. : Kovács et coll. 1987 ; Szabó 1983, 1992, 1995.

MAIDEN CASTLE (Dorset, Grande-Bretagne). Importante forteresse de l'ancien territoire des Durotriges, située près de Dorchester, le premier des hill-forts britanniques à avoir été l'objet d'une investigation de grande envergure. Le site avait été occupé à l'époque néolithique (IIIe millénaire av. J.-C.), mais fut abandonné ensuite jusqu'à la construction d'une forteresse de l'âge du fer qui couvrit progressivement une surface d'une vingtaine d'hectares.

Quatre phases furent distinguées : la plus ancienne, datable environ du VIe s. av. J.-C., a repris les défenses néolithiques en édifiant un rempart à parement externe et interne de bois, précédé d'un large fossé au profil en V ; deux entrées à l'ouest et à l'est, cette dernière avec une double porte qui lui conférait un aspect monumental ; un espace enclos devant cette porte était empierré et servait peut-être de place de marché ; la dégradation des remparts entraîna la reconstruction des fortifications, environ un siècle plus tard : elles furent agrandies de sorte à enclore la totalité du sommet de la colline : le rempart était constitué par une levée abrupte (« glacis type ») ; un sacrifice humain semble avoir accompagné cette reconstruction ; la nouvelle entrée ouest fut dotée de deux doubles portes et la porte ouest fut également doublée vers l'extérieur.

Les reconstructions successives concernèrent l'établissement de lignes de défense extérieures, accompagnées de dispositifs qui renforçaient les entrées par des systèmes de chicanes ; la forteresse fut une des places conquises par les troupes de Vespasien vers 45 av. J.-C., un événement dont témoignaient trente-huit victimes de l'attaque, aux ossements qui portaient des traces de graves blessures (y compris une flèche romaine), ensevelies rituellement près de la porte est.

Bibl. : Hogg 1984 ; Sharples 1987 ; Wheeler 1943.

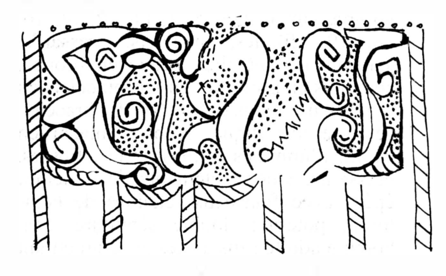
MAILLERAYE-SUR-SEINE, LA (dép. Seine-Maritime, France). Découvert fortuitement en 1982 en forêt de Brotonne, dépôt funéraire d'exceptionnels richesse et intérêt. Il se trouvait dans une fosse d'environ 1,6 m de côté (prof. 60 cm), tapissée de foin. Outre l'urne cinéraire en verre, il comportait d'autre vases en céramique, en verre et en bronze ainsi qu'un grand nombre d'objets en métal, majoritairement en fer, dont certains avaient subi l'action du feu sur le bûcher funéraire : il s'agit d'ustensiles de cuisine (chenets, chaudron, chaîne de crémaillère, trépied), d'outils et ustensiles de toilette (haches, forces, rasoir), d'armes (trois épées, quatre umbos de boucliers, cinq lances), d'éléments de char (bandages de huit roues) et de pièces de harnachement.

Parmi les objets recueillis se distinguent notamment les chenets à têtes de bovidés et la remarquable attache en bronze d'une situle, de facture celtique, représentant un animal monstrueux. L'ensemble, témoin éloquent de la richesse de l'aristocratie gauloise, peut être daté du IIe s. av. J.-C.

Musée : Rouen.

Bibl. : *Archéologie de la France* 1989 ; *Celtes en Normandie* 1990.

MAILLY-LE-CAMP (dép. Aube, France). Découverte fortuite, en 1965, d'un torque tubulaire en or à faux tam-



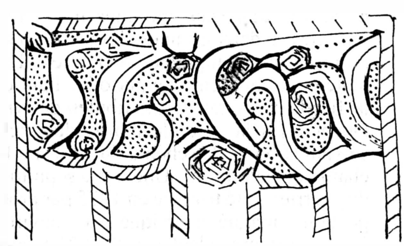


Fig. 111

pons dont manque la partie arrière qui assurait la fermeture. La partie proche des tampons porte un décor exécuté au repoussé qui semble être l'imitation mal comprise d'une composition où figuraient des monstres au corps serpentiforme et à tête de griffon (voir FRASNES-LEZ-BUISSENAL). Des graffitis en caractères grecs figurent sur la face interne de l'objet. On y voit apparaître trois fois le nom des Nitiobroges, un peuple fixé autour d'Agen, qui avait probablement offert le torque comme offrande votive au trésor d'un sanctuaire. L'objet peut être daté vers la fin du IIe s. av. J.-C. ou le début du siècle suivant.

Musée : Saint-Germain-en-Laye.

Bibl. : *Archéologie de la France* 1989 ; *Celtes en France du nord et en Belgique* 1990 ; Joffroy et Lejeune 1969 ; Lejeune 1985.

Fig. 111 : Développement de l'ornementation au repoussé placée à proximité des tampons du torque tubulaire de Mailly-le-Camp (long. réelle du développement 9 cm) ; première moitié du Ier s. av. J.-C.

MAKOTŘASY (Bohême, Rép. tchèque). Petite nécropole à inhumation découverte en 1961 lors de la construction d'une route : vingt et une sépultures de femmes (nos 1, 2, 3, 5, 7, 11, 12, 14, 16, 18, 19 : fibules, bracelets, brassards, anneaux de cheville, torque en bronze, ceintures en bronze et en fer, bracelets en lignite), d'enfants (nos 9, 10, 20 : bracelet, ceinture métallique, ambre, anneau en étain), d'hommes (armés n° 13 : fibules, brassards, lances, éléments de bouclier, épées avec fourreaux, chaînes de ceinturon, poterie ; double sépulture d'un homme adulte sans armes avec un enfant n° 6 ; sans armes avec un mobilier pauvre nos 8, 15, 21 ; sans mobilier nos 4, 17), réparties en deux groupes éloignés l'un de l'autre d'une vingtaine de mètres. Les matériaux couvrent une période allant de la fin du IVe s. av. J.-C. (fibules de type Duchcov) à la seconde moitié du siècle suivant (fibules de schéma dit La Tène II, chaîne de ceinturon). Une autre sépulture de guerrier a été trouvée en 1975 par prospection magnétométrique à environ 270 m des précédentes (n° 22/75 : épée dans son fourreau, pointe de lance, anneaux de suspension et fibule en fer, brassard en bronze ; deuxième tiers du IVe s. av. J.-C.).

Bibl. : Chochol 1978 ; Čižmář 1978 ; Pleslová et coll. 1978.

MALÁ NAD HRONOM (Slovaquie). Le site a révélé un bel exemplaire d'anneau de cheville au riche décor en fort relief angulaire, fondé sur une esse. Sans contexte connu.

Musée : Budapest.

Bibl. : Kruta 1979a.

MALÉ KOSIHY (distr. Nové Zámky, Slovaquie). La nécropole située sur une basse terrasse de l'Ipel, à une vingtaine de kilomètres de son confluent avec le Danube. Sur une superficie de 6 700 m^2 furent explorées cent deux sépultures d'époque laténienne : trente-cinq étaient des inhumations, le reste des incinérations. Parmi les sépultures se distingue la tombe n° 31, par sa position centrale, la présence d'un enclos quadrangulaire et son mobilier en fer, conservé dans un état malheureusement très fragmenté. Parmi les fragments peuvent être reconnus l'orle d'un bouclier, deux fibules, un bracelet et une paire de forces. Un élément globulaire et des fragments de tôle de fer décorée en relief peuvent être attribués à un casque. La face externe du fourreau est ornée de gravures et la face interne couverte de motifs estampés, ce qui indique une réutilisation de la plaque. Le décor estampé présente d'ailleurs un caractère plus ancien que le reste du mobilier. Des radiographies ont permis d'identifier parmi les fragments une chaîne de ceinturon du type dit « en échelle », la première de cette forme particulière connue de Slovaquie.

Le mobilier de la tombe n° 31 peut être daté du premier tiers du IIIe s. av. J.-C. C'est apparemment un des ensembles les plus anciens dans un matériel qui s'échelonne sur le restant de ce même siècle et ne semble pas dépasser le tout début du siècle suivant. On a pu observer dans certaines tombes les traces de coffrages en bois, installés souvent à l'intérieur d'une fosse aux dimensions nettement supérieures (tombes nos 1, 28, 62, 149, 176, 197,

330, 331, 396, 437, 448, 482, 483, 485, 506, 526, 535).
Bibl. : Bujna 1995, 1995a.

MALOMĚŘICE.
Voir BRNO-MALOMĚŘICE.

MAŇA (antérieurement Vel'ká Maňa, Slovaquie). Importante nécropole de la Slovaquie du Sud-Ouest, à une vingtaine de kilomètres au nord de Nové Zámky. Les fouilles conduites en 1952-1954 découvrirent cent vingt sépultures (cent trois inhumations et dix-sept incinérations) sur un site funéraire qui avait été utilisé auparavant par la population indigène thraco-scythe. Les sépultures livrèrent un abondant mobilier (parures, armes, poteries), ainsi que d'importants indices concernant les rituels funéraires et l'aménagement en bois des fosses. Certaines des sépultures de guerriers ont fourni d'importants indices sur la forme et la dimension des boucliers, grâce à la présence d'orles en fer. Les mobiliers recueillis couvrent la majeure partie du IIIe s. av. J.-C. : la phase ancienne (début du siècle) est illustrée notamment par des fibules du type Münsingen et d'autres formes à pied libre, les parures tubulaires en tôle de bronze travaillée au repoussé et les panoplies avec umbo de bouclier bivalve ; la phase récente (deuxième quart et seconde moitié du siècle) par les fibules de schéma La Tène II, les parures annulaires à oves creux, dont les plus récents sont les anneaux de cheville à quatre grands oves, les bracelets en verre ; malgré la présence de chaînes de suspension d'épée dans des mobiliers apparemment féminins, les formes récentes de panoplies ne semblent pas représentées par les autres éléments caractéristiques.
Bibl. : Benadík 1971, 1983.

MANCHING (Bavière, Allemagne). Grand oppidum de la vallée du Danube, dans les environs d'Ingolstadt, connu et fouillé déjà au XIXe s., ainsi qu'en 1938 (reconnaissance des deux phases du rempart : la première du type *murus gallicus*, la seconde avec poteaux verticaux encastrés dans le parement du type *Pfostenschlizmauer*). Il est considéré généralement comme l'agglomération centrale du peuple des Vindéliciens qui habitait cette région au moment de la conquête romaine. Il fut exploré systématiquement à partir de 1955 et devint ainsi une des références fondamentales pour l'étude des oppida celtiques. Le rempart de plan circulaire, d'une longueur totale d'environ 7 kilomètres, avec une porte principale située à l'est, enferme une superficie d'environ 380 hectares dont l'occupation semble avoir été d'une intensité inégale. L'ordonnance intérieure était déterminée par des larges voies (la voie qui conduisait à la porte est était large de 10 m) qui délimitaient des îlots avec des bâtiments de dimensions souvent importantes et des aménagements le long des voies (sortes de portiques) qui indiquent l'existence d'une gestion communautaire bien organisée de ces espaces.

Les édifices de plans particuliers qui occupent une partie de l'aire centrale semblent correspondre à un complexe religieux, avec plusieurs temples. On a pu recueillir les traces de nombreuses activités artisanales (travail du métal, du bois, frappe de monnaies, fabrication de parures en verre). Parmi les très nombreuses découvertes figurent certaines pièces d'un intérêt exceptionnel : les éléments d'un arbre votif (ou objet de culte) aux feuilles recouvertes d'une mince feuille d'or finement travaillée au repoussé ; des tessons avec graffitis dont un porte une séquence alphabétique grecque (voir INSCRIPTIONS) ; des clavettes de char ornées de têtes d'oiseaux ; des séries monétaires où figure sur le revers le cheval à tête humaine, un motif qui était jusqu'ici inconnu dans les monnayages d'Europe centrale.

L'installation de l'oppidum a été apparemment précédée par l'existence d'un habitat ouvert auquel devraient appartenir les deux nécropoles qui se trouvent sur le site : la nécropole de Steinbichel qui s'étend à l'extérieur de l'enceinte de l'oppidum (une cinquantaine de tombes à inhumation), la nécropole de Hundsrucken qui est incluse à l'intérieur (vingt-deux tombes à inhumation). Une tombe à incinération isolée fut découverte en 1957 à l'intérieur de l'oppidum, au sud de la nécropole de Hundsrucken. La nécropole extérieure (Steinbichel) paraît comporter une partie de tombes plus récentes que

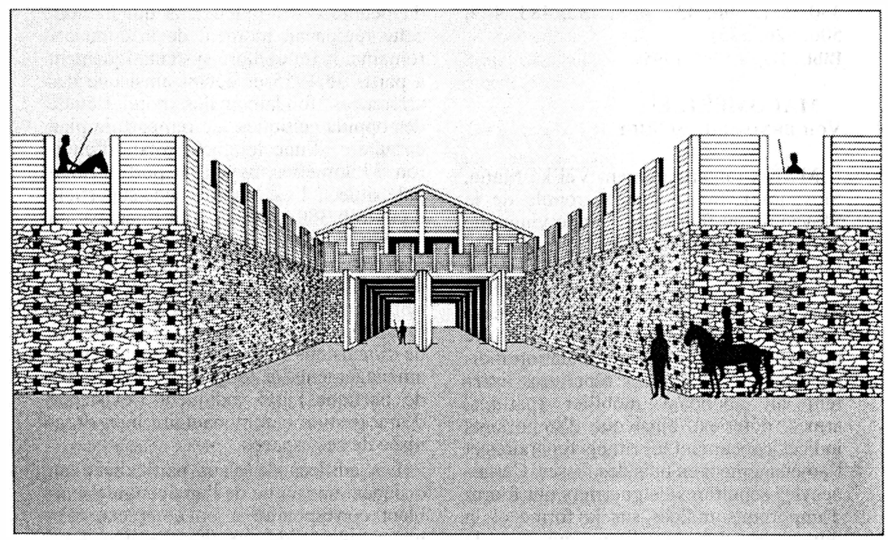


Fig. 112

celles de Hundsrucken qui semblent couvrir principalement la première moitié du IIIe s. av. J.-C. Les mobiliers les plus récents de Steinbichel ne semblent toutefois pas dépasser la fin de ce siècle et sont donc probablement nettement antérieurs aux fortifications de l'oppidum. Les nécropoles de Manching constituent la principale référence pour la période moyenne de chronologie laténienne de la Bavière, dite des nécropoles plates (après la période des nécropoles tumulaires du Ve s. av. J.-C. et avant la période oppidale, illustrée par le matériel de l'habitat fortifié).

Bibl. : Boessneck et coll. 1971 ; Endert 1987 ; Gebhart 1989a, 1991 ; Kappel 1969 ; Kellner 1990 ; *Keltische Jahrtausend* 1993 ; *Keltische Oppida* 1971 ; Krämer 1961, 1982, 1985 ; Krämer et Schubert 1970, 1979 ; Maier 1970, 1976, 1986 ; Maier et coll. 1991 ; Pingel 1971 ; Schubert 1983 ; Sievers et coll. 1998 ; Stöckli 1979.

Fig. 112 : Reconstitution de la phase la plus ancienne des défenses de la porte est de l'oppidum de Manching (avec rempart de type *murus gallicus*) ; seconde moitié du IIe s. av. J.-C.

MANDUBIENS (lat. *Mandubii*). Petit peuple du centre-est de la Gaule, voisin des Éduens et des Lingons, dont l'oppidum principal, Alésia devint le lieu du dernier combat de l'armée de Vercingétorix en 52 av. J.-C.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 68, 71, 78.

MANDUBRACIOS. Fils d'un roi des Trinovantes de l'île de Bretagne ; menacé par Cassivellaunos qui aurait tué son père, il cherche en 54 av. J.-C. refuge et aide auprès de César. Ce dernier lui aurait restitué la royauté sur son peuple avant de revenir sur le continent.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, V, 20, 22.

MANERBIO SUL MELLA (prov. Brescia, Italie). Le site a révélé un lot d'objets en argent, probablement un dépôt votif, découvert fortuitement en 1927, dans des conditions malheureusement inconnues, sur une localité qui a livré également un très important dépôt de drachmes padanes en argent, dont l'analyse a suggéré l'association possible à un sanctuaire. Le dépôt de 1927 comprenait deux grandes phalères circulaires, décorées sur leur pourtour de têtes moustachues exécutées au repoussé et d'un triscèle au centre (diam. env. 19 cm) ; de douze petites phalères, également circulaires, ornées de têtes sur le pourtour, avec des trous de

fixation en nombre et disposition différents (quatre avec deux trous opposés, quatre avec quatre trous en croix, deux plus deux avec une disposition triangulaire correspondant aux courroies des hanches droite et gauche du cheval) ; les fragments de quatre garnitures longitudinales ornées d'une tête moustachue avec un torque au cou, flanquée d'esses et surmontant la tête stylisée d'un bélier.

Il s'agit incontestablement du harnachement d'apparat de deux chevaux, probablement les « chevaux parés de phalères » que Tite-Live (*Hist. rom.*, XLIV, 14) mentionne parmi les cadeaux diplomatiques utilisés dans les relations avec les princes celtiques du Norique. Singulièrement, les références stylistiques des phalères de Manerbio évoquent justement le milieu celtique oriental du début du Iᵉʳ s. av. J.-C. Il pourrait donc s'agir d'un cadeau ou d'une offrande de cette origine.

Musée : Brescia.

Bibl. : Kruta 1975b ; Tizzoni 1985a.

MANĚTÍN-HRÁDEK (Bohême, Rép. tchèque). Très importante nécropole de l'ouest de la Bohême, comportant deux cent vingt-huit sépultures à incinération et à inhumation, qui illustrent la continuité locale d'une communauté celtique, depuis les débuts de l'âge du fer (fin du VIIIᵉ s. av. J.-C.) jusqu'à l'époque laténienne ancienne (deuxième moitié du Vᵉ s. av. J.-C.), à la suite de laquelle la nécropole est abandonnée. Le matériel recueilli, réparti en cinq phases principales, permet de suivre surtout la transformation des formes céramiques, notamment la genèse locale du flacon lenticulaire laténien (*Linsenflasche* : voir ce mot). La nécropole a livré une sépulture laténienne avec char à deux roues ; la trouvaille la plus connue est cependant une fibule en bronze incrustée d'ambre représentant un personnage vêtu, selon la mode laténienne locale du Vᵉ s. av. J.-C., d'une tunique, de chausses et de souliers à la pointe relevée.



Fig. 113

Ill. : voir LINSENFLASCHE.

Bibl. : Chochol 1984 ; Soudská 1994.

Fig. 113 : Fibule anthropomorphe de la sépulture n° 74 de Manětín-Hrádek, en bronze avec incrustations d'ambre (long. 8 cm) ; deuxième moitié du Vᵉ s. av. J.-C.

MANNERSDORF AM LEITHAGEBIRGE (Basse-Autriche). Nécropole à enclos quadrangulaires explorée en 1976-1984, avec quatre-vingt-seize tombes laténiennes (IVᵉ-IIIᵉ s. av. J.-C.), presque exclusivement des inhumations. L'enclos le plus grand, de plan carré (16,5 m de côté), contenait deux sépultures particulièrement riches : la tombe d'une très jeune fillette (n° 4), avec des fibules, des parures annulaires, des perles d'ambre et de verre et des poteries parmi lesquelles figure une cruche à vin à bec tubulaire ; la tombe voisine (n° 13) d'une jeune adulte contenait également de nombreuses parures en bronze, ambre, corail et verre, ainsi que deux bagues d'or, des poteries et une situle en bronze de fabrication étrusque. Les deux tombes peuvent être datées de la fin du IVᵉ s. av. J.-C. Parmi les autres objets remarquables peuvent être mentionnées une paire de bracelets en fil d'or et une grande pointe de lance ajourée au décor élaboré au compas.

Musée : Mannersdorf.

Bibl. : Melzer 1984 ; Neugebauer 1979, 1990 ; Schutzbier 1976.

MANNERSDORF AN DER MARCH (Basse-Autriche). Habitat laténien de plaine du IIᵉ s. av. J.-C. et du début du siècle suivant, exploré partiellement en 1993 : fonds de cabane excavés et fours de potier.

Bibl. : Kern 1996.

MANRE (dép. Ardennes, France). La nécropole du « Mont Troté » constitue, avec celle du site voisin d'Aure, un des ensembles funéraires les plus remarquables explorés ces dernières décennies dans l'aire marnienne. Les cent cinquante-neuf inhumations de la nécropole, dont quatre se trouvaient au centre d'enclos circulaires ou quadrangulaires, illustrent remarquablement l'évolution du

faciès jogassien et la formation successive du faciès marnien. Seules quelques tombes se distinguent très nettement de cette séquence très homogène et correspondent à une réutilisation de la nécropole après une interruption de près d'un siècle (tombes n°s 122, 131 et 133, avec formes évoluées de fibules des types Münsingen et Duchcov, torques à tampons rapportés et décor en relief, bracelet ajouré, épée avec fourreau à bouterolle de type dit Hatvan-Boldog et poteries caractéristiques de la fin du IVe s. av. J.-C. et du début du siècle suivant).

Musée : Charleville-Mézières.

Bibl. : Rozoy 1987.

MARAINVILLE-SUR-MADON (dép. Vosges, France). Le site a livré une tombe hallstattienne à char sous tumulus, découverte fortuitement en 1977 et explorée exhaustivement en 1986-1988. La chambre centrale en madriers de bois recouverts de dalles de pierre contenait un char à quatre roues, avec le revêtement en bronze des moyeux estampés de petits chevaux stylisés, les bandages et autres pièces métalliques ; le défunt était accompagné de sa longue épée en fer au pommeau d'ivoire incrusté d'ambre ; un chaudron et une coupe en bronze constituaient le service à boisson. Cette tombe d'un grand intérêt, datable du VIIe s. av. J.-C., a été mise en relation avec le site fortifié proche de Saxon-Sion (Meurthe et Moselle).

Bibl. : *Archéologie de la France* 1989 ; *Princes celtes* 1988.

MARC. Voir CUNOMORUS.

MARCOMANS (lat. *Marcomani*). Peuple germanique de la coalition conduite par Arioviste et vaincue avec lui par César en 58 av. J.-C. Les Marcomans occuperont plus tard, vers le début de la dernière décennie avant J.-C., le territoire des Boïens d'Europe centrale, le Boiohaemum.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 51.

MARICES (lat. *Marici*). Peuple celtique ou celto-ligure de la Transpadane qui occupait, au sud des Laevi, la région située entre le cours du Tessin et le Pô, l'actuelle Lomellina.

Marnien. Terme introduit au XIXe s. par Gabriel de Mortillet (1875), pour désigner le deuxième âge du fer de la Gaule, à cause de l'exceptionnelle richesse du département de la Marne en sépultures caractéristiques de cette époque. Son utilisation actuelle est un peu différente, car il est employé principalement pour le faciès régional champenois, très abondant et très caractéristique, de la phase laténienne initiale (Ve s. av. J.-C.).

Le faciès marnien, issu incontestablement de l'évolution du faciès local du premier âge du fer dit jogassien, est actuellement connu surtout par de nombreuses nécropoles à inhumation qui se distinguent par le nombre élevé de poteries, fréquemment à décor géométrique peint ou gravé, déposées dans les tombes, la présence de javelots multiples dans l'armement, la relative rareté des fibules et une parure propre aux femmes d'un rang élevé qui est composée d'un torque et d'une paire de bracelets identiques, portés symétriquement. Certaines sépultures, appartenant probablement à des personnages particulièrement importants (chefs ?), contenaient un char à deux roues et étaient sans doute recouvertes à l'origine par un tumulus dont la circonférence était marquée par un fossé circulaire.

La plupart des nécropoles marniennes cessent d'être utilisées brusquement vers la fin du Ve s. av. J.-C., vraisemblablement en relation avec les mouvements de populations qui aboutirent à l'invasion historique de l'Italie à laquelle participèrent des contingents originaires de cette partie de la Gaule.

Les fouilles récentes ont commencé à révéler le type d'habitat correspondant aux nécropoles : les villages étaient composés d'édifices dont l'ossature était constituée par des poteaux plantés dans le sous-sol. Les maisons pouvaient atteindre des dimensions respectables (Chassemy : 10 × 6 m), de petites constructions quadrangulaires à quatre poteaux étaient probablement utilisées comme greniers pour stocker la récolte.

Les traits spécifiques du faciès marnien, qui représente au Ve s. av. J.-C. un des principaux foyers de formation de la civilisation laténienne, s'estompent pro-

gressivement, sur les quelques sites encore occupés (plus particulièrement dans les environs de Reims), au cours du siècle suivant. Son aire est alors soumise à de fortes influences en provenance de régions éloignées (milieu celto-italique) ou voisines. Voir VILLENEUVE-RENNEVILLE.

Bibl. : Bretz-Mahler 1971 ; *Céramique peinte* 1987 ; Charpy et Roualet 1991 ; Hatt et Roualet 1977 ; Roualet et Charpy 1987.

MARS. Des inscriptions d'époque gallo-romaine associent le dieu romain Mars au Teutatès gaulois (Mars Toutatis). La mention d'un « Arès celte » chez Callimaque, au début du IIIe s. av. J.-C., suggérerait également l'existence d'un dieu celtique de la guerre qui pourrait être le « dieu de la tribu » (Teutatès) qui lui est associé en Gaule. Les surnoms de Mars en Gaule indiquent qu'il est fréquemment identifié à une divinité indigène, peut-être à caractère tribal : Albiorix, Caturix, Loucetius, Rigisamos, Rudianus, Segomos, Vesontius, Vintius.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VI, 17.
Duval P.-M. 1976.

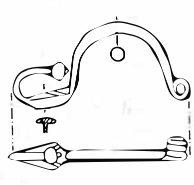
MARSON (dép. Marne, France). Localité connue surtout par les découvertes anciennes de la collection Morel, notamment la tombe de guerrier du lieudit « Montfercaut » qui contenait une panoplie complète (épée dans son fourreau, pointe et talon de lance, umbo de bouclier à ailettes, forces et rasoir), accompagnée d'un vase à piédestal au décor lissé disposé en métope ; sa forme évoque celle des canthares danubiens, mais sans anses. L'ensemble, très représentatif, peut être daté vers le milieu du IIIe s. av. J.-C.

Une autre nécropole se trouvait au lieudit « La Voie de Lépine ». Elle a livré des sépultures marniennes caractéristiques de la seconde moitié du Ve s. av. J.-C. Particulièrement connue, l'épée avec un fourreau en fer portant sous l'entrée une applique en tôle de bronze en forme d'écusson, ornée de trois têtes humaines représentées de face.

Musée : Londres (British Museum).

Bibl. : *Gauls* s.d. ; Kruta et coll. 1978 ; Morel 1898.

MARZABOTTO (prov. de Bologne, Italie). Découverte et explorée en 1870, la nécropole celtique révélée lors des fouilles de la ville étrusque du Pian di Misano, située dans une vallée de l'Appenin au sud de Bologne, fut à l'origine de l'attribution de la culture laténienne aux Celtes historiques. Les principales tombes, toutes à inhumation, découvertes au XIXe s. se trouvaient d'une part dans l'aire de l'Acropole (Misanello : dix-huit inhumations), d'autre part dans les vestiges de la ville proprement dite (huit inhumations). Un des objets les plus fréquemment évoqués, la fibule en argent comparée déjà en 1871 aux fibules de la Marne et choisie comme modèle d'une forme qualifiée (à tort, car il s'agit d'une forme hybride qui n'a pas d'équivalent dans les régions transalpines) de « fibule de Marzabotto », fut trouvé dans une tombe de la nécropole étrusque que rien ne distinguait des autres. D'autres objets laténiens furent découverts lors des fouilles récentes de la ville, mais tous paraissent l'avoir été hors contexte funéraire (ou appartenaient à un contexte funéraire non reconnu).


Fig. 114

La présence d'une nécropole celtique sur le site de la ville étrusque abandonnée avait été traditionnellement considérée comme la preuve du caractère destructeur de l'invasion celtique du début du IVe s. av. J.-C. En fait, les matériaux recueillis dans les tombes indiquent une datation vers la fin du IVe s. av. J.-C. et le premier tiers du siècle suivant qui exclut tout lien direct avec l'invasion. D'autre part, la disparition de ville est actuellement placée plus tard et sa cause est cherchée plutôt dans les bouleversements des réseaux commerciaux que dans une action des Celtes. Les objets les plus anciens peuvent remonter jusque vers le milieu du IVe s. av. J.-C. (fibules pré-Duchcov et pré-Münsingen), mais le contexte incertain de leurs découvertes ne permet pas d'expliquer la signification de leur présence. Les matériaux laténiens recueillis comportent des parures en bronze et en

fer (fibules à pied libre et de schéma La Tène II ; bracelets tubulaires et à oves creux) des armes (épées avec fourreaux fragmentaires et une chaîne de suspension, pointes de lances), des forces. Le matériel ancien a été fortement endommagé et en partie détruit lors de l'incendie du musée, à la fin de la dernière guerre.

Musée : Marzabotto.

Bibl. : Kruta 1980, 1988 ; Kruta Poppi 1975 ; Malnati et Violante 1995.

Fig. 114 : Fibule en argent de Marzabotto, trouvée dans une tombe de la nécropole étrusque (long. 6,5 cm) ; fin du Ve s. av. J.-C.

MASCHLALM (Salzbourg, Autriche). Torque fragmentaire à tampons en or découvert fortuitement en 1874 (musée de Salzbourg). Datable de la seconde moitié du IVe s. av. J.-C. ou du début du siècle suivant.

Bibl. : Moosleitner 1978 ; Neugebauer 1990.

Masque. Le visage humain représenté de face, construit généralement à partir de signes ou de volumes déterminés (esses, « feuilles », palmettes, triangles aux côtés incurvés), est désigné habituellement du nom de masque, à cause du rendu peu réaliste des formes naturelles. Particulièrement répandu au Ve s. av. J.-C., où il s'inspire souvent des têtes de Silènes qui ornent les attaches des cruches étrusques, il apparaît sur une catégorie de fibules à éléments figuratifs dénommées habituellement « à masques ». La plupart de ces représentations peuvent être rattachées à un personnage divin associé au gui et à la palmette (donc à l'Arbre de Vie), ainsi qu'à une paire de monstres qui le flanquent et sont souvent représentés à l'envers (voir STUPAVA). Le masque associé à des attributs végétaux sera remplacé progressivement à partir du IVe s. av. J.-C. par un type de représentation où les différents éléments (signe, humain, végétal) fusionnent dans une image unique qui acquiert ainsi plusieurs possibilités de lecture et d'identification : c'est la métamorphose plastique, illustrée dès la première moitié du IVe s. av. J.-C. par le fourreau de Filottrano (voir ce nom) et particulièrement appréciée vers le début du siècle suivant (voir MEZEK, CHOUILLY).

Ill. : Voir BRNO (3), ČÍŽKOVICE, KYŠICE, MÉTAMORPHOSE PLASTIQUE, NOVÁ HUŤ, PARSBERG.

Bibl. : Kruta 1986, 1987 ; Megaw 1970.

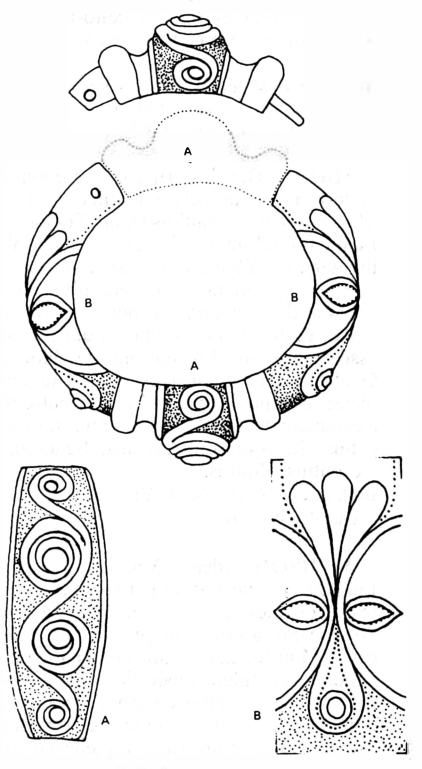


Fig. 115

Fig. 115 : Bracelet en bronze à élément amovible de Brno*-Maloměřice, orné de masques-palmettes et d'esses-rinceaux sur les oves creux (diam. 8 x 8,5 cm) ; début du IIIe s. av. J.-C.

MATISCO. Nom du port fluvial des Éduens sur la Saône qui fut le prédécesseur de la ville de Mâcon (dép. Saône-et-Loire).

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 90.

MÁTRASZŐLLŐS (Nógrád, Hongrie). Nécropole à incinération du IIIe s. av. J.-C., d'une soixantaine de tombes. Les mobiliers indiquent un mélange

d'éléments celtiques avec des éléments caractéristiques du milieu indigène dit thraco-scythe de la partie nord-orientale de l'actuelle Hongrie.
Bibl. : Szabó 1992.

MATRONA. Nom celtique de la Marne.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 1.

MATZHAUSEN (Bavière, Allemagne). Le site a livré un exceptionnel flacon lenticulaire du Ve s. av. J.-C., trouvé au XIXe s. dans une sépulture tumulaire. Il est orné sur l'épaule d'une succession de dix animaux, disposés par paire — deux sangliers et deux biches (?) affrontés, deux oiseaux au long col séparés par une biche —, par couple — cerf et biche en train de paître —, soit en action — lièvre poursuivi par un loup. L'œuvre, à signification certainement symbolique, a été très probablement inspirée par l'art des situles. Voir ANIMAUX.
Musée : Berlin (Museum für Vor- und Früh geschichte).
Bibl. : *Kelten in Mitteleuropa* 1980.

MAUPENNOS. Nom de l'*arcandodan* (magistrat monétaire) des Lexoviens, probablement postérieur à la conquête romaine, attesté par une légende d'une monnaie frappée de bronze. Il y est associé au *vergobret* (voir ce terme) nommé Cisiambos.
Bibl. : Colbert de Beaulieu et Fischer 1998.

MAZEROLLES (dép. Vienne, France). Enclos de plan carré (12 m de côté) délimité par un fossé, avec à son centre une fosse contenant une sépulture à incinération (probablement multiple) avec des poteries (vase à piédestal et quatorze autres pièces, soit complètes, soit fragmentaires), des armes (trois épées, deux pointes de lances) et un fragment de fibule en fer. L'ensemble, très important dans le cadre régional, malgré les lacunes dues aux circonstances de la découverte, paraît homogène et datable, notamment d'après les poteries, vers le début du IIIe s. av. J.-C.
Bibl. : Nicolini 1983.

MEARE (Somerset, Grande-Bretagne). Habitat composé de deux sites voisins et situé sur la tourbière près de la rive nord d'une île des marais à environ trois kilomètres à l'ouest de Glastonbury (voir ce nom). Exploré depuis 1908, le site a livré, comme Glastonbury, une grande quantité de vestiges, notamment en bois et autres matières périssables. On y a découvert un atelier de fabrication de perles en verre, le seul de cette période jusqu'ici localisé en Grande-Bretagne. L'occupation semble contemporaine de celle de Glastonbury, à partir du IIIe s. av. J.-C.
Bibl. : Coles 1986.

MEAUX (dép. Seine-et-Marne). Sanctuaire de « La Bauve », avec découverte d'armes laténiennes parmi lesquelles figurent des pièces décorées.
Bibl. : Ginoux 1995.

MEDB. Reine légendaire du Connaught irlandais, elle s'emploie à réaliser l'enlèvement du magnifique Taureau de Colley (Cuailnge) en rassemblant les autres provinces de l'île (voir IRLANDE) contre l'Ulster, dont le héros CúChulainn est le principal défenseur. C'est le sujet de la *Táin Bó Cuailnge*, le texte le plus connu du cycle épique irlandais.
Bibl. : MacCana 1983.

Médecine. Voir **CHIRURGIE** et, pour l'utilisation médicale des plantes, **GUI**.

MEDIOLANUM (la forme celtique était probablement *Mediolanion* ou *Mediolanon*). Nom de lieu celtique qui signifie « centre du territoire », généralement plutôt dans le sens symbolique que dans le sens topographique (c'est l'équivalent de la province de Midhe de l'Irlande). Il était celui de nombreux oppida, en Gaule et dans d'autres régions de l'Europe celtique, parmi lesquels le plus connu et le premier à être mentionné par les textes est l'actuelle ville de Milan (voir ce nom). C'était, entre autres, celui des villes actuelles de Saintes (chef-lieu des Santons ; Strabon, *Géogr.*, IV, 2), Châteaumeillant (chez les Bituriges), Évreux (chez les Aulerques ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 8,9), Miolan (dép. du Rhône et Savoie), Meilhan ou Meillan, Montmeillant et d'autres variantes, reconnues par dizaines en Gaule ; Ptolémée situe

plusieurs localités de ce nom en Europe centrale et une chez les Ordoviques du pays de Galles.
Bibl. : Guyonvarc'h 1961 ; Kruta 1993.

MÉDIOMATRICES (lat. *Mediomatrici*). Peuple du nord-est de la Gaule de moyenne grandeur (il fournit à la coalition de 52 av. J.-C. un contingent de cinq mille hommes). Il était installé sur la Moselle entre les Leuques et les Trévires. Son nom est conservé dans celui de la ville de Metz (anciennement Divodurum).
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, IV, 10, VII, 75.

MEDULLI. Petit peuple des Alpes françaises.
Bibl. : Strabon, *Géogr.*, IV, 1.

MEGARAVICOS. Chef celtibère.

MELDES (lat. *Meldi*). Peuple gaulois de la région parisienne, installé sur la Marne, dont le nom est conservé dans celui de la ville de Meaux. César fit construire chez eux en 51 av. J.-C. soixante navires pour l'expédition dans l'île de Bretagne. Ils auraient été clients des Suessions. Voir EPENOS.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, V, 5.

MÉNAPIENS (lat. *Menapii*). Peuple de la coalition belge (il fournit sept mille hommes à la levée d'armée de l'an 57 av. J.-C.) qui résidait au nord des Nerviens et des Éburons, entre l'embouchure de l'Escaut et celles de la Meuse et du Rhin. Leurs voisins sûr la côte de la Manche, sur la rive gauche de l'Escaut, étaient les Morins. L'alliance des Ménapiens avec les peuples armoricains, en 56 av. J.-C., indique l'existence de contacts maritimes entre les deux régions. La campagne de César, cette même année, dans la région couverte de forêts et de marécages où résidaient les Morins et les Ménapiens semble s'être soldée par un échec que César attribue à l'arrivée des pluies. Les Ménapiens furent alors attaqués par les Usipètes et Tencthères germaniques qui avaient franchi le Rhin après s'être emparés de leurs navires.

César envoya de nouveau chez eux des troupes lors de son passage en Bretagne, mais apparemment sans plus de succès que l'année précédente, car les habitants de la région, dévastée par les Romains, se seraient réfugiés dans les forêts. La campagne de 53 av. J.-C. chez « le seul peuple de la Gaule qui n'eût jamais envoyé d'ambassade à César pour traiter de la paix » aboutit finalement à la soumission des Ménapiens chez lesquels César laissa comme garnison l'Atrébate Commios avec sa cavalerie pour qu'ils ne rallient pas les Trévires commandés par Ambiorix.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, II, 4, III, 9, 28, IV, 4, 22, 38, VI, 2, 5 *sq.*, 9, 33 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 3, 4.

MÉNFŐCSANAK (Győr, Hongrie). Nécropole à inhumation avec enclos quadrangulaires, explorée partiellement en 1967 et 1968. Parmi la quinzaine de tombes découvertes se distingue notamment la sépulture n° 4b qui contenait un homme armé (épée dans son fourreau avec trois anneaux de suspension et deux pointes de lance ou javelot), paré d'un torque tubulaire en fer (un cas exceptionnel pour cette époque), d'un brassard en bronze à fermeture par encastrement, d'une fibule en fer et d'une fibule en bronze à l'arc orné de paires d'esses en relief et d'un pied discoïdal qui porte un cabochon de corail, d'autres applications de même matière et de l'émail jaune rehaussaient à l'origine le décor de l'arc ; cette pièce exceptionnelle est un précurseur ancien du type Münsingen qui peut être daté vers le deuxième quart du IVe s. av. J.-C. Également très intéressants, le bouclier ovale à orle et applications métalliques de la tombe de guerrier n° 14 et la très belle situle céramique de la tombe de guerrier n° 18. L'ensemble des tombes, apparemment très homogène, a livré une collection de poteries qui confirment le caractère ancien de cette nécropole qui peut être datée du deuxième tiers du IVe s. av. J.-C. Elle semble correspondre à l'arrivée d'un groupe allogène, car elle ne contient aucune des formes céramiques caractéristiques au siècle précédent du milieu laténien local (coupes à

anses ; voir BUČANY, STUPAVA, PILISMÁROT-BASAHARC).
Musée : Győr.
Bibl. : Kovács et coll. 1987 ; Szabó 1992 ; Uzsoki 1970.

MÉNIL-ANNELLES (dép. Ardennes, France). Des découvertes fortuites ont été suivies de fouilles conduites à partir de 1971 sur le lieu-dit « Le Montant de l'Obit ». On y découvrit un ensemble d'enclos, carrés et circulaires, associés à des sépultures qui s'échelonnent du IIIe au Ier s. av. J.-C. (tombe à incinération gallo-romaine). D'un intérêt particulier : l'inhumation d'une jeune femme « a », située dans le fossé de l'enclos carré J (torque, bracelet, fibules, poterie), datable vers le milieu du IIIe s. av. J.-C. ; la double incinération centrale de l'enclos quadrangulaire C (poteries, fibules, clé, outils), de la première moitié du Ier s. av. J.-C.
Bibl. : Flouest et Stead 1979.

MENMEUR (c. Plounéour-Trez, dép. Finistère, France). Présence sur le site d'une stèle de pierre décorée.
Bibl. : Daire et Villard 1996.

Mercenariat. Le service mercenaire d'individus ou de groupes d'origine celtique a probablement commencé dès le Ve s. av. J.-C. (peut-être même au siècle précédent) et pourrait fournir l'explication des contacts que l'on peut observer notamment entre le milieu étrusque d'Italie du Nord et certaines régions alpines ou même transalpines. La possibilité d'une embauche par les Carthaginois pourrait fournir l'explication de la présence isolée de matériaux laténiens de la deuxième moitié du Ve s. av. J.-C. ou du début du siècle suivant à Ensérune, dans une région où furent recrutés en 480 av. J.-C. les Elysikoi qui participèrent à la bataille d'Himère (Hérodote, *Hist.*, VII, 165). Comme c'est le cas également pour les agrafes ibériques, la diffusion particulière des agrafes ajourées que l'on trouve à Ensérune, en Champagne, dans les vallées alpines et en Slovénie, pourrait être le reflet des mouvements de mercenaires. Le premier témoignage sûr d'un mercenariat celtique est fourni par Xénophon (*Hel.*, VII, 20), qui mentionne la présence de Celtes et d'Ibères dans le contingent envoyé en Grèce par Denys de Syracuse pour combattre aux côtés des Spartiates, en 369-368 av. J.-C. Il est vraisemblable que le lieu du recrutement de ces mercenaires celtiques fut le comptoir syracusain d'Ancône, en contact direct avec les Sénons dont l'activité militaire explique l'abondance d'armes dans les sépultures, ainsi que la richesse.

Toujours au service de Syracuse, des mercenaires celtiques furent entraînés par Agathocle dans son expédition africaine, en 307 av. J.-C. Le IIIe s. av. J.-C. constitue la période de l'apogée du mercenariat celtique qui ne se réalise plus uniquement au service de puissances méditerranéennes mais également au profit des Celtes d'Italie (voir GÉSATES). Antigone recruta à son service les survivants de la bataille de Lysimacheia (277 av. J.-C.). Il en envoya presque aussitôt quatre mille en Égypte, pour soutenir Ptolémée II Philadelphe qui était en guerre contre son frère Magas. Ptolémée se débarrassa après la victoire de ces mercenaires embarrassants en les enfermant dans une île du Nil où ils périrent. Les Celtes qui passèrent en 278 av. J.-C. en Asie Mineure furent également appelés par Nicomède Ier de Bithynie pour le servir dans la guerre qu'il conduisait contre son frère. Désormais, les services des Galates d'Asie Mineure furent utilisés régulièrement par les souverains de la région. La présence de mercenaires celtiques est attestée par les textes à différentes reprises en Grèce : ils se révoltèrent en 265 av. J.-C. à Mégare et participèrent à différentes opérations lors des guerres conduites par Pyrrhos. L'embauche carthaginoise, effectuée probablement dans le sud de la Gaule, où s'était alors installée une partie des Volques, était également florissante : trois mille hommes à leur service furent débarqués en 263 av. J.-C. en Sicile, où ils pillèrent Agrigente ; ils combattirent également en Sardaigne ; en 241 av. J.-C., les mercenaires celtes, commandés par un certain Autaritos, participèrent à la grande révolte qui dura cinq ans et menaça l'existence même de Carthage.

Le mercenariat celtique du IIIe s. av. J.-C. n'est pas individuel, mais il s'agit de l'embauche de compagnies militaires sous

la responsabilité d'un chef qui perçoit et distribue la solde. Antigone Gonatas aurait payé un statère d'or par homme pour la durée d'une campagne, une somme qui était donc plusieurs fois moins élevée que celle perçue pour la même période par un mercenaire grec. Associé à la valeur militaire, ce prix peu élevé est probablement une des explications du succès du mercenariat celtique. Sa diminution, vers la première moitié du IIe s. av. J.-C., est la conséquence de la réduction du marché à la suite du règlement des conflits contre Carthage et la Macédoine et du renforcement consécutif de la puissance romaine. Les historiens anciens mentionnent cependant encore, pendant la première moitié de ce siècle, des offres de service à Rome de la part de souverains celtes installés sur la périphérie sud-orientale du massif alpin. Les troupes auxiliaires celtiques, notamment la cavalerie qui était très réputée, continueront à être employées par les Romains.

Bibl. : *Celtes* 1991 ; Griffith 1935 ; Wienicke 1927.

MERCEY (dép. Haute-Saône, France). Groupe de trois tumuli hallstattiens du VIe s. av. J.-C., exploré en 1879-1880. Ils ont livré un matériel de type « princier » : une petite amphore grecque en terre cuite, peut-être importée de Ionie, une cruche à bec étrusque en bronze, un torque et un bracelet lisses en or.

Musée : Saint-Germain-en-Laye.

Bibl. : *Trésors des princes celtes* 1987.

MERCURE. Selon César, le principal des dieux honorés par les Gaulois est un dieu qu'il identifie à Mercure : « ses statues sont les plus nombreuses, ils le considèrent comme l'inventeur de tous les arts, il est pour eux le dieu qui indique la route à suivre, qui guide le voyageur, il est celui qui est le plus capable de faire gagner de l'argent et de protéger le commerce. » L'identification de la divinité au dieu Lug (voir ce nom), évoquée par César, est généralement considérée comme sûre.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VI, 17.
Duval P.-M. 1976.

MÉROUX (Territoire de Belfort, France ; trouvaille connue anciennement sous le nom de Bavilliers). Lieu de la découverte d'une longue épée avec fourreau à plaque d'avers en bronze au décor finement gravé réparti le long de chaque rebord en cinq champs ornés chacun d'une suite différente de motifs (à partir de l'entrée : svastika, double feuille tournante, spirale angulaire, grecque, double feuille en disposition semi-circulaire au-dessus de trois cercles concentriques). L'arme, sans contexte connu, peut être datée vers la fin du Ve s. av. J.-C.

Musée : Belfort.

Bibl. : Ginoux 1994.

MESETA, culture de la. Nom générique donné à la culture de l'âge du fer des peuples celtiques de l'intérieur de la péninsule Ibérique. Elle est généralement subdivisée en faciès régionaux correspondant aux bassins fluviaux.

Bibl. : *Celtiberos* 1988 ; Lorrio 1997, 1997a ; Schüle 1969.

Mesures. Les anciens Celtes disposaient d'un ou de plusieurs systèmes de mesures, aussi bien pour les longueurs et les distances (pied et ses subdivisions et multiples, lieue : *leuca*, ou *leuga*, mesure itinéraire correspondant à environ 2 220 m) que pour le poids et le volume des grains et des liquides. L'utilisation de poids, indiscutable au moment de l'introduction de la monnaie, est d'ailleurs attestée depuis le VIe s. av. J.-C. (voir HELLBRUNN). Des poids à décor figuré ont été identifiés à Manching, où a été également découverte une tige graduée indiquant un pied de 30,9 cm), une mesure qui aurait été employée pour établir les modules architecturaux utilisés sur le site.

Bibl. : Almagro-Gorbea et Gran-Aymerich 1990 ; *Celtes* 1991 ; Krämer 1997 ; Schubert 1983.

Métallurgie. Les Celtes étaient connus pour la qualité de leur production métallurgique, notamment le travail du fer, ainsi qu'en témoigne la légende du forgeron helvète Hélicon, appelé à exercer son métier à Rome. Les ouvrages en fer du VIe s. av. J.-C. sont déjà remarquables par leur exécution, mais aussi par leur abondance : on voit ainsi des chars d'apparat entièrement revê-

tus de tôle finement travaillée (voir HOCHDORF). Le travail du bronze atteignit également très tôt un excellent niveau, plus particulièrement dans la chaudronnerie, le travail ornemental au repoussé et la fonte à cire perdue. Seule l'orfèvrerie n'atteint pas un niveau tout à fait comparable à celui des artisans grecs ou étrusques : les Celtes ont pratiqué avec art le travail de la feuille d'or et la fusion, mais ils ne réalisèrent que tout à fait exceptionnellement le filigrane, imité plutôt (assez rarement ; voir CLONMACNOISE) à la cire perdue ou au repoussé.

Métamorphose plastique. Procédé qui consiste à fondre des éléments d'une nature différente — signes, image humaine, végétale, animale — en une seule image, de sorte à obtenir une représentation polymorphe, dont la nature exacte reste impossible à déterminer.

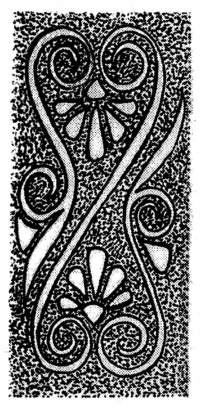
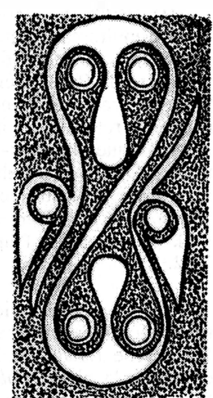



Fig. 116

Le résultat sont des formes transitoires : il s'agit probablement de la tentative réussie d'exprimer le caractère protéiforme des dieux. Le procédé qui consista à remplacer la juxtaposition par la fusion semble avoir été inventé au deuxième quart du IVe s. av. J.-C. par les Celtes immigrés en Italie (voir FILOTTRANO pour le fourreau d'épée), il connaîtra une vogue particulière dans l'ensemble du monde celtique au début du IIIe s. av. J.-C. Voir MEZEK.
Bibl. : Kruta 1992.

Fig. 116 : La transformation de la palmette en évocation de visage humain : développement des deux évocations de visages reliés par une esse qui ornent le torque en bronze des Jogasses à Chouilly* (à droite ; haut. réelle du motif 5,5 cm), avec la restitution du prototype hypothétique (à gauche) ; fin du IVe s. av. J.-C. ou début du siècle suivant.

METLOSEDUM. Nom gaulois du site de Melun, que César décrit comme « un oppidum des Sénons, situé dans une île de la Seine ». Labiénus y réunit, en 52 av. J.-C., une cinquantaine de navires, s'empara du site et l'utilisa comme base dans son expédition contre Lutèce où se trouvait l'armée de Camulogène.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 58, 60 *sq.*

METUAINUM. Légende des monnaies en bronze d'une cité celtibérique non identifiée.
Bibl. : *Celtíberos* 1988.

Meule. La meule rotative à deux pierres semble se répandre chez les Celtes dans le courant du IIIe s. av. J.-C. et leur fabrication à partir de roches appropriées constitue une des activités artisanales spécialisées qui produisent pour un réseau commercial étendu. Ainsi, des pierres fabriquées dans une roche de Rhénanie auraient été trouvées en Bohême sur le site de Radovesice, tandis que les meules fabriquées dans les ateliers du complexe de Lovosice ont été trouvées sur différents sites de la Bohême, illustrant l'existence d'un réseau de distribution. La présence d'une meule de modèle grec en Moravie doit être la conséquence des liens de cette région avec l'aire balkanique.
Bibl. : Beranová 1989 ; Čižmář 1990b ; Waldhauser 1981.

MEZEK (distr. Haskovo, Bulgarie). Localité de la Bulgarie méridionale, située dans les environs de Svilengrad, à proximité de la frontière turque. La tombe monumentale du tumulus de Mal-Tepe, d'environ 90 m de diamètre pour 14 m de hauteur, devait appartenir à un personnage très important, car elle présente une chambre funéraire de plan circulaire surmontée d'une coupole de section ogivale, précédée de deux pièces quadrangulaires

et d'un couloir d'accès d'une vingtaine de mètres, le tout réalisé dans un appareil très soigné. Les très beaux objets d'origine grecque, habituels dans les mobiliers les plus riches du milieu indigène, qui furent trouvés à l'intérieur sont généralement datés de l'époque de la mort d'Alexandre (323 av. J.-C.). Les garnitures de char en bronze (chevilles de moyeux, anneaux passe-guides, pièces de joug) qui furent découvertes dans l'antichambre de la tombe, fermée simplement par une dalle de pierre, sont des pièces de qualité exceptionnelle et furent fabriquées, d'après leur facture, probablement en Europe centrale (Bohême ou Moravie) vers le début du IIIe s. av. J.-C. Leur présence peut être mise en relation avec l'installation en Thrace des résidus de la Grande Expédition, en 277 av. J.-C. Les garnitures de char de Mezek constituent une remarquable illustration de l'apogée de la métamorphose plastique (voir cette expression), c'est-à-dire de la fusion d'éléments de nature végétale, humaine et animale avec des signes abstraits, notamment l'esse.

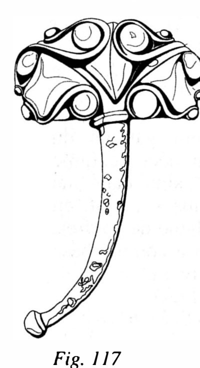


Fig. 117

Ill. : voir PELTE.
Bibl. : Duval P.-M. 1977 ; Filov 1937 ; Jacobsthal 1940, 1944.
Fig. 117 : Clavette d'essieu en bronze d'un char, ornée de deux têtes adossées vues de profil entre lesquelles apparaît, vue de face, la tête d'un oiseau (haut. de la clavette 10 cm) ; début du IIIe s. av. J.-C.

Mid. Nom du premier des deux mois intercalaires du calendrier de Coligny (voir ce nom). Composé de trente jours, il est placé au début de la première colonne de la table, avant le mois *samonios* de la première année. Le deuxième mois intercalaire est nommé *cullios*.

MIDE. Voir **IRLANDE.**

Miel. Le miel était un produit particulièrement apprécié des anciens Celtes, ainsi que l'indique l'existence d'une législation irlandaise spécifique qui régissait les problèmes de propriété des essaims, etc. Il était utilisé pour fabriquer l'hydromel et aussi pour agrémenter le vin. Les traces de pollens de fleurs qui ont été découvertes dans le chaudron de la tombe princière de Hochdorf apportent la confirmation archéologique de cet usage.

MIHOVO (Slovénie). Nécropole laténienne et celto-romaine (du IIIe s. av. J.-C. jusqu'au IIIe s. apr. J.-C.) de plus de quatre cents tombes explorée à la fin du XIXe s. dans les environs de Novo mesto. La majorité des tombes appartient à l'époque laténienne. Il n'existe pas de publication d'ensemble, seuls certains mobiliers et objets ont été publiés.
Musée : Vienne (Naturhistorisches Museum).
Bibl. : Guštin 1977, 1984.

MIKULČICE (Moravie, Rép. tchèque). Sépultures à inhumations et matériaux hors contexte d'une nécropole à inhumation. Particulièrement remarquables, des bracelets à tampons au décor tripartite en relief et des bracelets ornés par la technique du faux-filigrane (voir ce terme). Datation : fin du IVe s. av. J.-C. et première moitié du siècle suivant.
Musée : Brno (Musée morave).
Bibl. : Čižmář 1995 ; Filip 1956 ; Ludikovský 1962.

MILAN (Lombardie, Italie). Le premier à nommer Milan, alors Mediolanum, fut Polybe (*Hist.*, II, 34), qui l'évoque comme « la place [*polis*] la plus importante du pays insubre ». C'est peut-être à cet endroit que se trouvait le sanctuaire fédéral d'une déesse celtique assimilée à Athéna, où étaient déposées en temps de paix les enseignes d'or dites « inamovibles » (Polybe, *Hist.*, II, 32, 6). L'agglomération devait être fortifiée, puisque l'armée romaine, après avoir gagné la bataille dans les environs de Clastidium, ne tenta pas d'attaquer les Insubres et leurs alliés qui s'étaient réfugiés à Milan, mais se replia pour combattre en lieu ouvert.

La tradition de ses origines fut enregistrée plus d'un siècle plus tard par Tite-Live dans le récit souvent cité et discuté

de l'invasion celtique de l'Italie (*Hist. rom.*, V, 34, 9) : arrivé en Italie, Bellovèse, neveu du roi des Bituriges Ambigatos, bat les Étrusques sur le Tessin et, « apprenant que le pays où ils s'étaient installés s'appelait Insubrium, du même nom que le canton des Insubres chez les Éduens, ils obéirent au présage tiré de la localité et fondèrent une ville qu'ils appelèrent Mediolanium ». La naissance de Milan serait donc directement liée, selon cette tradition, à l'ethnogenèse du peuple insubre qui se serait constitué à partir de la greffe de différents groupes provenant du centre-ouest de la France sur un peuplement indigène de souche celtique. Le Mediolanium des Insubres serait ainsi entré dans l'histoire deux siècles et demi après la date légendaire de sa fondation. Comme l'indique son nom, « Centre du territoire », l'agglomération se trouvait au centre d'un ample réseau de fleuves, canaux et marais qui associait le rôle de réseau de voies de communication à un système défensif qui resta efficace jusqu'à l'époque moderne.

Les découvertes de l'âge du fer de Milan sont jusqu'ici très rares, d'une part à cause des bouleversements consécutifs à l'occupation urbaine depuis l'époque romaine, d'autre part à cause du faible intérêt que suscitaient les découvertes antérieures à l'époque romaine. Certaines trouvailles sporadiques attribuables à la phase IIIA de la culture de Golasecca (Ve s. av. J.-C. et début du siècle suivant) proviennent de l'hôpital San Antonino, des caves de la Biblioteca Ambrosiana (avec un fragment de coupe attique à figures rouges) et de l'aire de la place Cordusio.

En 1977 furent découverts, à l'occasion de la construction du métro, dans l'aire du palais royal, à 5 m de profondeur, les vestiges d'un habitat de la culture de Golasecca, avec des céramiques caractéristiques à décor lissé du type *stralucido*, et un four de potier ; dans la via Moneta, furent mis au jour la fondation d'une palissade, les vestiges d'une construction en bois avec un sol en terre battue, des parois de séparation interne et des trous de poteau, associés à une fibule du type de La Certosa, et cette fois encore de la poterie de la phase Golasecca IIIA. Au même endroit furent découverts en 1991 des niveaux d'occupation appartenant à l'habitat de la culture de Golasecca ainsi qu'à l'oppidum celtique. Ces niveaux sont coupés par un fossé large de 2,5 m et profond de 1,7 m qui semble avoir été creusé pendant la première moitié du IIe s. av. J.-C. et aurait été abandonné vers le milieu de ce même siècle. Cela plaiderait en faveur d'une extension et d'une restructuration urbanistique de l'agglomération sous l'influence romaine. L'extension de l'agglomération de la phase Golasecca IIIA peut être actuellement estimée à environ 12 hectares.

Tandis que les découvertes du Ve-IIIe s. av. J.-C. restent rares (on dispose cependant d'une certaine quantité de céramiques, dont un fragment de canthare attique du type Saint-Valentin du Ve s. av. J.-C. et des vases, gobelets et coupes à décor peint, ainsi que de la poterie grise des IVe et IIIe s. av. J.-C.), celles du IIe-Ier s. av. J.-C. sont nettement plus abondantes et étendues. On a recueilli une grande quantité de céramiques à vernis noir de fabrication arrétine et de la poterie considérée comme celtique, décorée de bandes surpeintes, avec des formes quelquefois complètes ou pouvant être reconstituées. Une de ces poteries porte une inscription gravée en alphabet celto-étrusque. L'extension des trouvailles d'époque gauloise correspond à l'aire de la ville romaine antérieurement à son élargissement à l'époque de Maximien (fin du IIIe s. apr. J.-C.), c'est-à-dire à environ 80 hectares. La nécropole du IIe s. av. J.-C. se trouvait déjà à l'extérieur de ce périmètre, près des basiliques de San Lorenzo et San Eustorgio. Cette aire funéraire sera utilisée également à l'époque romaine.

Bibl. : Arslan 1986 ; *Céramique peinte celtique* 1991 ; Ceresa Mori 1990/1991 ; De Marinis 1986 ; Kruta 1993.

MINCIO, bataille du. La coalition des Insubres, Boïens et Cénomans cisalpins subit sur ce fleuve, donc quelque part entre le lac de Garde et le Pô, en 197 av. J.-C., une grave défaite infligée par l'armée romaine. Les Gaulois auraient perdu 35 000 tués, 5 700 prisonniers, 130 enseignes et plus de 200 chars.

Bibl. : Tite-Live, *Hist. rom.*, XXXII, 30.

MINERVE. Une importante divinité féminine celtique a été identifiée à Athéna

ou Minerve. Il s'agit probablement de la déesse Brigit (voir ce nom), connue du milieu insulaire. Polybe mentionne chez les Insubres, à propos des événements de 222 av. J.-C., l'existence d'un sanctuaire dédié à Athéna, probablement à caractère fédéral, où étaient déposées les enseignes d'or, dites « inamovibles », qui étaient prélevées lors de la déclaration de guerre.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VI, 17 ; Polybe, *Hist. rom.*, II, 32, 7.

Duval P.-M. 1976 ; Le Roux 1970/1973 ; Le Roux et Guyonvarc'h 1986 ; MacCana 1983.

Mines. À part les exploitations par galeries des mines de sel, connues notamment des sites de Hallstatt et du Dürrnberg, un autre système d'extraction a été reconnu récemment dans les mines d'or du Limousin : il s'agit de l'exploitation à ciel ouvert des filons de quartz aurifère, conduite par gradins jusqu'à une profondeur d'environ 20 m, et attestée à partir du Vᵉ s. av. J.-C. ; l'avancement se faisait par tranches descendantes dans la masse du filon ; les galeries souterraines furent utilisées à partir du IIᵉ s. av. J.-C. Des mines, probablement laténiennes, de minerai de fer ont été identifiées dans le Wurtemberg près de Pforzheim, à Neuenbürg.

Bibl. : Barth 1980 ; Cauuet 1994, 1994a ; Domergue 1982.

MIREBEAU-SUR-BÈZE (dép. Côte-d'Or, France). Les fouilles d'un sanctuaire gallo-romain, révélé par la photographie aérienne au lieu-dit « La Fainotte », de 1977 à 1986, ont mis au jour un sanctuaire antérieur : constitué par une enceinte délimitée par un fossé au profil en V et une palissade, il comportait des bâtiments à poteaux et des aires de sacrifice, ainsi que des fosses, vides ou comblées par les offrandes des dépôts votifs. Elles comprenaient des armes, volontairement détruites, des parures (fibules, bracelets et perles de verre), des monnaies d'or, d'argent et de potin, des poteries locales ou importées d'Italie, des ossements d'animaux et des restes de céréales. Les très riches ensembles céramiques permettent de dater l'utilisation du sanctuaire du IIᵉ s. av. J.-C. et de la première moitié du siècle suivant.

Bibl. : *Archéologie de la France* 1989.

MÍRKOVICE. Voir ŽELKOVICE.

Miroir. Le miroir est un des éléments de prestige (doté peut-être d'une fonction qui ne relève pas uniquement de la toilette) qui distingue certaines sépultures féminines du milieu « princier » du VIᵉ-Vᵉ s. av. J.-C. (voir GRAFENBÜHL, MOTTE-SAINT-VALENTIN, LA et REINHEIM). Il sera attesté par la suite en contexte funéraire dans le milieu celto-italique, puis connaîtra une nouvelle vogue dans les îles Britanniques, où certains exemplaires, témoins de l'importance accordée à l'objet, sont munis de manches finement travaillés et d'un décor gravé sur le revers qui exploite avec virtuosité les possibilités offertes par l'utilisation du compas (voir BIRDLIP, DESBOROUGH).

Bibl. : Lowery et coll. 1976 (décor au compas).

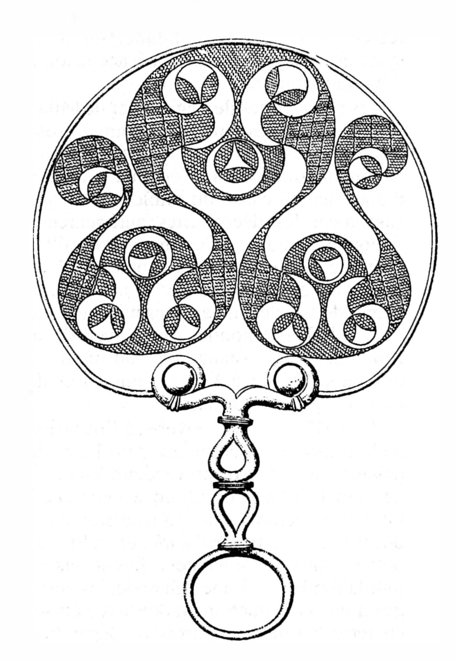


Fig. 118

Fig. 118 : Miroir en bronze, richement orné au compas, de Colchester, Grande-Bretagne (larg. 17,5 cm) ; Iᵉʳ s. av. J.-C.

MISTŘÍN (Moravie, Rép. tchèque). Nécropole birituelle, à large prévalence de l'incinération, de plus d'une quarantaine de sépultures découvertes à partir de 1940. Les cendres étaient déposées dans une urne, avec des parures métalliques qui sont généralement déformées par le feu. Une seule tombe peut être attribuée à un guerrier (inhumation n° 34, avec une intéressante garniture métallique de bouclier). Trois des incinérations contiennent des parures féminines de prestige (anneaux de cheville à oves, dont les deux exemplaires décorés de très belle facture des tombes n°s 8 et 40).

Les inhumations paraissent plus anciennes (début du IIIe s. av. J.-C.) que les incinérations (milieu et deuxième moitié de ce même siècle). Un habitat laténien étendu, contemporain et plus récent, a été également découvert sur la localité et a livré un abondant matériel, majoritairement des poteries fragmentaires, mais aussi quelques objets métalliques (fibules, parmi lesquelles figure un remarquable exemplaire orné par la technique du faux-filigrane, datable du deuxième tiers du IIIe s. av. J.-C., outils).

Musées : Brno (Musée morave), Kyjov.

Bibl. : Čižmář 1995 ; Filip 1953, 1956 ; Meduna 1980 ; *Pravěké dějiny Moravy* 1993.

MITHRIDATE DE PERGAME. Fils d'Adobogiona et de Ménotos de Pergame, neveu de Brogitaros, tétrarque des Trocmes (voir ces noms). Il récupéra temporairement, en 47-45 av. J.-C., la tétrarchie des Trocmes, ainsi qu'une partie du royaume du Bosphore, annexées ensuite de nouveau par le Tolistobogien Déiotaros (voir ces noms).

MITTERKIRCHEN IM MACHLAND (Haute-Autriche). Nécropole tumulaire d'époque hallstattienne (VIIe-VIe s. av. J.-C.), située sur la rive gauche du Danube à une cinquantaine de kilomètres en aval de Linz. Découverte fortuitement et explorée depuis 1981, elle a livré notamment la très riche sépulture d'une princesse (tombe n° 1 du tumulus n° X), déposée sur un char aux quatre roues démontées dans une grande chambre funéraire en bois (3,4 × 3 m), avec de nombreuses offrandes céramiques et alimentaires. Datable du VIIe s. av. J.-C., cette sépulture fait partie du groupe ancien des sépultures à char hallstattiennes.

Musée : Linz.

Bibl. : *Prunkwagen und Hügelgrab...* 1988 ; Neugebauer 1990.

Mobilier funéraire. On comprend sous le terme de mobilier funéraire tous les objets déposés dans une sépulture au moment de la cérémonie funéraire. Il peut s'agir, d'une part des vêtements et objets personnels du défunt (parures, armes) qui reflètent son rang social et éventuellement sa fonction, d'autre part d'offrandes d'objets ou d'aliments (les deux peuvent être associés, par exemple la boisson et le récipient qui la contient), ainsi que de moyens de transport destinés à faciliter son voyage dans l'Autre Monde (cela pourrait être une des raisons du dépôt du char qui est cependant aussi un signe de rang et de fonction).

Le mobilier funéraire forme ce que les archéologues nomment un « ensemble clos », c'est-à-dire un dépôt effectué en une seule fois et possédant donc ce qu'il est convenu d'appeler un *terminus ante quem* (date avant laquelle). Naturellement, cela ne signifie pas que les objets ont été fabriqués à la même date, mais seulement qu'ils ont été réunis et déposés au même moment. Le mobilier peut donc comporter des objets plus anciens (voir MUŠOV ; cela est probablement souvent le cas pour des objets personnels, acquis par exemple lors de l'accession à la classe d'âge des adultes ou à différentes occasions bien antérieures au décès) et des objets plus récents (cela devrait être généralement le cas des offrandes, lorsqu'elles sont constituées par des objets d'usage courant, telles que les poteries). Les mobiliers funéraires ne sont donc pas seulement le moyen privilégié d'aborder l'étude des croyances et de la structure sociale des communautés, mais aussi l'élément essentiel du classement chronologique des matériaux.

MODLEŠOVICE (Bohême, Rép. tchèque). Important témoignage de l'exploitation par orpaillage des gisements de sables aurifères du bassin du fleuve Otava par les Celtes du sud de la Bohême : en 1940, découverte d'une grande fosse (7 x 7 m) dont les parois étaient recouvertes de pierres entre lesquelles ont été trouvées des faisceaux de fibres de chanvre, utilisés probablement pour retenir les parcelles d'or. Les planches latérales d'un dispositif de lavage et d'autres éléments en bois appartenant à des outils ou des installations étaient accompagnés de tessons laténiens. D'autres fragments de poteries furent trouvés à proximité, ainsi que deux bracelets massifs à nodosités et à tampons qui indiquent une datation dans les premières décennies du IIIe s. av. J.-C. (voir OR).
Bibl. : Dubský 1949 ; Waldhauser 1991.

MOENICAPTOS. Chef celte tué en 214 av. J.-C. à la bataille de Jaén (Espagne) avec un autre chef du nom de Vismaros (voir ce nom).
Bibl. : Tite-Live, *Hist. rom.*, XXIV, 42.

Mois. Selon le calendrier gaulois de Coligny (voir ce nom), l'année celtique était divisée en douze mois à fondement lunaire, qui débutaient par le premier quartier et comportaient alternativement trente ou vingt-neuf jours. Le premier mois de l'année était *samonios* (équivalent approximatif de notre mois de novembre), le dernier *cantlos* (octobre). En tête de chacun des douze mois de l'année figure sur la table de Coligny son nom, parfois abrégé, suivi du mot *MAT[V]* (« bon », dans le sens de « complet »), pour les six mois de trente jours, ou *ANM[ATV]* (« non bon », dans le sens de « incomplet »), pour ceux de vingt-neuf jours. Viennent ensuite les quinze premiers jours, indiqués par les chiffres romains *I* à *XV*, suivis, après le mot *ATENOVX* (« retour à la période sombre » ?), d'une seconde série numérotée de *I* à *XV* ou de *I* à *XIIII*. Dans ce dernier cas, l'emplacement du dernier jour de la seconde quinzaine est remplacé par le mot *DIVERTOMV* (« sans valeur » ?) qui signale probablement le passage direct du vingt-neuvième jour au premier jour du mois suivant. Comme le jour et l'année, le mois était ainsi divisé en une moitié claire, répartie autour de la pleine lune (la première quinzaine), et une moitié sombre, avec la lune neuve.

Les douze mois de l'année celtique étaient, dans l'ordre, *samonios*, *dumannios*, *riuros*, *anagantios*, *ogronios*, *cutios* (dernier mois de la moitié sombre), *giamonios*, *simivisonnos*, *equos*, *elembivios*, *edrinios*, *cantlos* (dernier mois de l'année et de la moitié claire). Un mois intercalaire marqué *MID*, de trente jours, est placé sur le calendrier de Coligny au début de la première colonne, avant le *samonios* de la première année), un deuxième après une période de deux ans et demi (mois de *ciallos*, de trente jours, placé dans la troisième année entre le mois de *cutios* et celui de *giamonios*).

MOKRONOG (Slovénie). Nécropole laténienne explorée en 1885-1888. Les matériaux, presque tous hors contexte, appartiennent principalement au IIIe s. av. J.-C. Ils furent considérés comme représentatifs du faciès laténien de cette époque en Slovénie et le nom du site fut utilisé pour le désigner (c'est le groupe de Mokronog).
Musées : Ljubljana et Vienne (Naturhistorisches Museum).
Bibl. : Guštin 1984 ; *Kelti v Sloveniji* 1966 ; *Keltske Študije* 1977.

MOLINAZZO D'ARBEDO. Voir **TESSIN**.

MONA. L'île de Mona nommée par César et située par lui à mi-chemin entre l'île de Bretagne et l'Irlande est apparemment l'actuelle île de Man. Le nom était cependant aussi celui de l'île d'Anglesey (en gallois Môn), où se trouvait un important sanctuaire druidique, attaqué par les Romains en 61 av. J.-C. Le site de Llyn Cerrig Bach (voir ce nom), où furent découvertes de nombreuses offrandes, constitue une remarquable illustration du type d'activité associé à un tel endroit.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, V, 13 ; Tacite, *An.*, XIV, 29-30.

Monnaie. Les premières émissions monétaires des Celtes continentaux pourraient remonter au IVe s. av. J.-C., notamment chez les Celtes transpadans, où le

processus d'urbanisation était déjà très avancé (drachmes dites padanes, inspirées du monnayage d'argent de Massalia). Les dernières recherches permettent de distinguer parmi les émissions padanes des faciès attribuables aux grands peuples de la région, Insubres et Cénomans. Au sud du Pô, les Boïens semblent avoir également adopté un monnayage dérivé de la drachme massaliote.



Fig. 119

La phase initiale du développement d'un monnayage celtique autonome dans les territoires transalpins n'est cependant pas antérieure aux premières décennies du IIIe s. av. J.-C. et paraît étroitement liée à l'essor que connaît alors le service mercenaire chez les Celtes. Son début en Gaule semble être représenté par des imitations, au départ assez fidèles, du statère d'or de Philippe II de Macédoine (régna de 359 à 336 av. J.-C.), une monnaie très appréciée qui a connu une assez longue période de circulation et qui fut couramment employée pour régler la solde des mercenaires. Sa vogue était telle qu'on a pu la qualifier de « dollar de l'Antiquité ». C'est de ces « philippes », qui portent au droit la tête laurée d'Apollon et au revers un bige (char à deux roues tiré par deux chevaux), que dérivent la plupart des images monétaires du domaine occidental antérieures à l'abandon de l'étalon d'or. Les émissions gauloises de ce type les plus anciennes sont généralement attribuées aux Arvernes. Elles ont été considérées comme le témoignage du pouvoir économique que ce peuple aurait exercé sur une grande partie de la Gaule. Leur aire de diffusion indique toutefois plutôt un lien avec les activités mercenaires de plusieurs peuples installés à partir du deuxième quart du IIIe s. av. J.-C. dans le sud de la Gaule (Arvernes, mais aussi Allobroges et Volques).

Les statères d'or de Tarente, frappés entre 344 et 302 av. J.-C. et restés en circulation probablement jusqu'à la chute de la cité en 272 av. J.-C., servirent de modèle aux Ambiens de la vallée de la Somme et constituèrent ultérieurement le prototype principal de la zone belge du nord de la Gaule. L'introduction du modèle fut vraisemblablement maritime et pourrait être une des conséquences du commerce de l'étain.

En Europe centrale, le prototype principal fut le statère d'or d'Alexandre (régna de 336 à 323 av. J.-C.). On connaît cependant en Bavière aussi des émissions inspirées des frappes dites romano-campaniennes, produites pendant une période très courte, de 225 à 217 av. J.-C. Le contexte de développement des échanges monétaires dans lequel se situe cette série bavaroise de la fin du IIIe s. av. J.-C. est clairement indiqué par l'introduction de valeurs divisionnaires du statère qui pouvaient intervenir dans des transactions portant sur de faibles valeurs (le 1/24e de statère de ce type attesté dans la tombe de Giengen ne pèse qu'environ 0,3 g). On voit apparaître parallèlement des émissions de petites monnaies en argent qui viennent ainsi compléter l'éventail monétaire.

Les Celtes de l'est et du sud-est de l'Europe ont frappé presque exclusivement, à partir du milieu du IIIe s. av. J.-C., des monnaies d'argent dérivées, plus ou moins directement, des tétradrachmes de Philippe II (voir AUDOLÉON) et d'Alexandre (voir RIBNJAČKA), de celles d'Antigone Gonatas (régna de 277 à 239 av. J.-C.), dont l'armée comportait en 274 av. J.-C. un important corps de mercenaires celtiques, enfin, des émissions des cités de Larissa, Thasos et Byzance. Les Galates d'Asie Mineure s'inspirèrent vraisembla-

blement surtout des monnaies de Tarse et de celles d'Euthydème de Bactriane (régna de 22 à 187 av. J.-C.).

La Gaule aurait connu un bouleversement radical du système monétaire à partir du milieu du IIe s. av. J.-C., suite à l'affirmation progressive des *civitates* et à la fin du monnayage relativement unitaire qui était considéré traditionnellement comme l'expression d'une hégémonie exercée sur une grande partie de la Gaule par les Arvernes. L'émission d'un numéraire propre correspond indiscutablement au développement des oppida et devient probablement un des signes extérieurs de la souveraineté des cités. Cette multiplication apparemment assez brusque des monnayages conduisit non seulement à une diversification fortement accrue des types mais également à des variations locales de plus en plus fortes dans la baisse de l'aloi, qui aboutissait à l'augmentation de l'écart intentionnel entre la valeur nominale et la valeur réelle de la pièce. Celle-ci n'était d'ailleurs considérée en dehors du territoire de sa cité émettrice que pour son poids en métal précieux. C'est ce qui explique la présence courante de balances d'orfèvre dans le matériel des oppida. On voit apparaître également des monnaies de faible valeur, en alliage de bronze coulé dans des moules d'argile imprimés par une matrice, connues sous le nom de potins (voir ce mot).

C'est vraisemblablement suite à la conquête de la Narbonnaise par Rome, que trois puissants peuples de l'est de la Gaule, les Lingons, les Séquanes et les Éduens, abandonnèrent l'étalon d'or du statère pour s'aligner sur le denier d'argent romain. Un monnayage d'argent existait toutefois antérieurement dans le Languedoc, probablement depuis le IIIe s. av. J.-C. Ces « monnaies à la croix » avaient pour modèles les drachmes des colonies grecques voisines de Rhoda et d'Ampurias.

Les émissions en or des cités (souvent fortement dévaluées) s'arrêtent en Gaule avec la conquête romaine, mais des espèces en bronze continuent à être frappées sous le règne d'Auguste et viennent se joindre aux potins. La circulation de ce petit numéraire gaulois est très longue : on les trouve encore couramment dans des contextes archéologiques gallo-romains du IIIe s. apr. J.-C.

L'influence du monnayage romain se manifeste dans la première moitié du Ier s. av. J.-C. également dans l'aire centre-orientale, où des images monétaires empruntées à des deniers républicains apparaissent sur les lourdes monnaies d'argent des Boïens dont le centre d'émission était l'oppidum de Bratislava (considérées traditionnellement comme des tétradrachmes, elles correspondent en fait à une valeur de six drachmes ; il s'agit donc d'hexadrachmes). Elle sera encore plus forte ultérieurement, sur les émissions frappées par les Éravisques de Hongrie qui ne sont plus que des fidèles imitations du denier.

Les peuples britanniques de l'estuaire de la Tamise connaissent une circulation de monnaies importées pendant le dernier quart du IIe s. av. J.-C. Il s'agit essentiellement de monnaies d'or des Ambiens et des Calètes. D'autres émissions de Gaule Belgique s'y joindront dans la première moitié du Ier s. av. J.-C. Les premières émissions britanniques de monnaies semblent être constituées par les pièces de bronze coulées des Cantii du Kent, datées du premier quart du Ier s. av. J.-C. Elles seront suivies, vers 75 av. J.-C., par les premières frappes de statères d'or des Atrébates, inspirés d'un modèle gaulois. Ils seront imités, une dizaine d'années plus tard, par les Durotriges, les Cantii, les Trinovantes-Catuvellauni, les Icéniens et les Corieltauvi. L'Atrébate Commios introduisit, après la guerre des Gaules, l'usage de faire figurer le nom du souverain en légende sur la monnaie (et quelquefois aussi le lieu de l'atelier monétaire). Le monnayage britannique prend fin peu après l'occupation romaine de l'île de Bretagne, vers le milieu du Ier s. apr. J.-C.

Les témoignages archéologiques d'ateliers monétaires sont assez rares : il s'agit principalement de coins monétaires (rares et leur déplacement ne peut être exclu) et de moules à flans. Leurs découvertes confirment la localisation de ces ateliers sur des sites d'oppida (voir STARÉ HRADISKO, VILLENEUVE-SAINT-GERMAIN, ZÁVIST) mais on connaît également des découvertes provenant d'habitats ruraux

(TUCHLOVICE ; voir aussi AVENTICUM, BAR-SUR-AUBE).

Les légendes monétaires constituent une catégorie importante de l'épigraphie celtique (voir INSCRIPTIONS). Elles fournissent actuellement le seul témoignage sûr de l'utilisation de l'alphabet latin par les Boïens d'Europe centrale dans la première moitié du Ier s. av. J.-C. (voir BIATEC). Voir aussi FRAPPE DES MONNAIES.

• *Dépôts monétaires* : voir BAČKI OBROVAC, BERINGEN, BRATISLAVA, CAMPIGLIA MARITTIMA, CATILLON (LE), CELJE, DJURDJEVAC, EGYHÁZASDENGELEG, GAGGERS, HOHENFELS, ICTIS, IRSCHING, KOLÍN, NIEDERZIER, PODMOKLY, POMMERŒUL, SAINT-LOUIS, SIENNE, SOULAC-SUR-MER, STRADONICE, TAYAC, TRÉBRY, VERCEIL, WALLERSDORF.

Ill. : voir ARMEMENT, ART, BIATEC, DRACHME, LITAVICCOS, RIBNJAĆKA, VERGOBRETOS.

Bibl. : Allen 1987 ; Castelin 1965, 1978, 1983 ; Colbert de Beaulieu 1973 ; Colbert de Beaulieu et Fischer 1998 ; Duval P.-M. 1973, 1987 (art monétaire) ; Göbl 1973a ; *Keltische Numismatik* 1984 ; Kos 1977 ; Kostial 1997 ; Kruta 1982a ; *Mélanges Colbert de Beaulieu* 1987 ; Polenz 1982 ; Scheers 1977 ; Van Arsdell 1989 ; Waldhauser 1995.

Fig. 119 : Image du droit d'un potin (pièce d'alliage à très faible valeur réalisée par fonte dans un moule), attribué aux Rèmes (diam. 2,2 cm) ; fin du IIe s. av. J.-C. ou début du siècle suivant.

MONREAL DE ARIZA.
Voir **ARCÓBRIGA**.

Monstres. Voir ANIMAUX.

MONTAGNAC (dép. Hérault, France). Inscription monumentale gallo-grecque sur le chapiteau du socle d'une offrande trouvé en 1898 : ΑΛΛΕΤ[ΕΙΝ]ΟΣ ΚΑΡΝΟΝΟΥ ΑΛ[Ι]ΣΟ[ΝΤ]ΕΑΣ (Alleteinos à Karnonos d'Alisontea). Datée du IIIe s. av. J.-C., ce serait actuellement une des plus anciennes inscriptions gallo-grecques. Le nom de la divinité, Karnonos (« le Cornu »), pourrait être une variante du nom du dieu aux bois de cerf attesté à Lutèce sous la forme Cernunnos.

Bibl. : Lambert 1995 ; Lejeune 1985 ; Savignac 1994.

MONTE BERNORIO (Aguilar de Campoo, prov. Palencia, Espagne). Imposant castro, situé sur un plateau isolé à une altitude de 1 173 m et occupant une surface d'environ 600 × 300 m, défendue par des remparts et des lignes concentriques de fossés et de terrasses. Un rempart avec tour sépare l'agglomération proprement dite de l'acropole. Les matériaux indiquent une occupation s'étendant du IIIe au Ier s. av. J.-C. Le site était probablement un des centres principaux du peuple cantabre des Velliques. Une nécropole a été explorée à la fin du XIXe s. au pied de l'habitat et a livré d'abondants matériaux (poignards de type celtibérique, pointes de lances, garnitures de bouclier, javelots, agrafes de ceinturon, fibules, boucles d'oreille en or et autres) qui en font un site de référence (phase Miraveche-Monte Bernorio : IVe-IIIe s. av. J.-C.).

Bibl. : Esparza Arroyo 1982 ; Schüle 1969.

MONTE BIBELE.
Voir **MONTERENZIO**.

MONTE CILDÀ (Olleros de Pisuerga, prov. Palencia, Espagne). Important oppidum du peuple cantabre des Velliques, identifié généralement à son chef-lieu Vellica. L'occupation préromaine ne semble pas antérieure au Ier s. av. J.-C. où figurent parmi les matériaux notamment des poteries peintes de style celtibérique.

Bibl. : García Guinea et coll. 1966, 1973.

MONTEFORTINO (prov. Ancône, Italie). Importante nécropole des Sénons de l'Adriatique, située sur un plateau dominant un cours d'eau à quelques kilomètres d'Arcevia et explorée en 1899 sur une superficie d'environ 150 × 50 m. Bien que la fouille semble avoir reconnu toute l'extension de la nécropole, la cinquantaine de tombes à inhumation découvertes ne correspond pas à la totalité des sépultures originelles, car une bonne partie de l'aire centrale avait connu des bouleversements qui ont entraîné certainement la destruction de quelques dizaines de tombes. Les mobiliers des tombes explorées se répartissent en deux groupes à peu près égaux : les tombes avec armes et les tombes sans armes que les parures permettent de considérer comme féminines.

La composition des mobiliers et certains éléments de datation, associés à la distribution topographique des tombes

dans la nécropole, permettent de distinguer trois phases, aussi bien pour les tombes de guerriers que pour les femmes. La phase initiale est caractérisée par la présence de céramiques à figures rouges et peut être datée vers le milieu du IVe s. av. J.-C. ; les mobiliers sont plutôt modestes — les armes (casque, épée avec suspension à anneaux, une ou deux lances), des parures (quelques bagues en métal précieux, un collier) et des poteries.

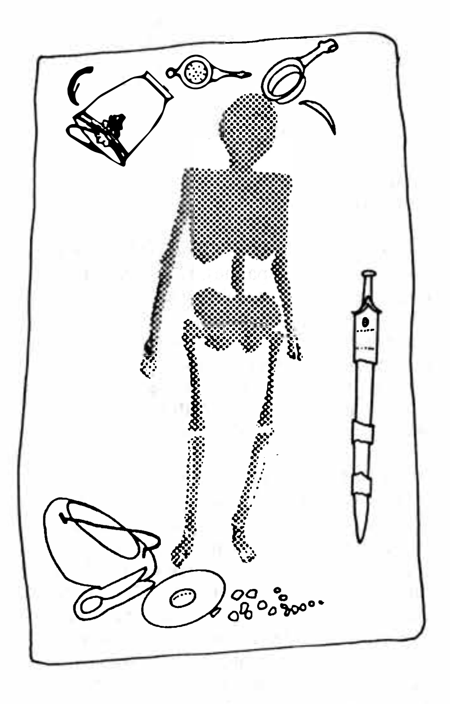


Fig. 120

Les mobiliers de la phase moyenne sont toujours assez modestes, on y constate l'adoption d'usages grecs (présence de strigiles en bronze, aussi bien chez les hommes que chez les femmes) et vers la fin l'apparition de vases en métal ; il n'y a désormais plus de vases à figures rouges parmi les céramiques ; cette phase moyenne correspond probablement au dernier quart du IVe s. av. J.-C. La dernière phase se distingue par l'exceptionnelle richesse des tombes : les sépultures de guerriers ne contiennent plus de casques, mais on y constate une grande abondance de vases métalliques, de cinq à neuf par tombe (en bronze, mais aussi en argent) et une profusion d'ustensiles à usage culinaire (coutelas en nombre, jusqu'à dix ; faisceaux de broches ; amphores vinaires) ; les strigiles sont désormais en fer. La situation des mobiliers féminins est sensiblement la même, mais on y constate en plus une abondance de parures en métal précieux, de facture généralement italiote (bagues, généralement multiples, mais aussi trois torques en or, des couronnes florales en or de type hellénistique, ainsi que des boucles d'oreille) ; les objets de toilette sont nombreux mais les strigiles (en fer) n'apparaissent que dans certaines tombes particulièrement riches. Cette dernière phase semble pouvoir être située dans le premier tiers du IIIe s. av. J.-C., jusqu'à l'occupation effective du territoire sénon par les Romains, probablement de peu antérieure à la déduction de la colonie d'Ariminum. Toutefois, il n'y a pas d'accord sur la chronologie de la nécropole et certains considèrent actuellement que les tombes les plus récentes de Montefortino peuvent être datées jusque vers la fin du IIIe s. av. J.-C.

Bibl. : Kruta 1981 ; Landolfi 1993.

Fig. 120 : Plan schématique de la sépulture à inhumation n° 35 de Montefortino, appartenant à un guerrier armé de l'épée laténienne mais sans casque ; phase récente de la nécropole, fin du IVe ou début du IIIe s. av. J.-C.

MONTÉNÉGRO. Le territoire de l'actuel Monténégro était habité par des populations de souche illyrienne et n'a probablement pas connu de présence celtique, à l'exception peut-être de quelques individus ou petits groupes de mercenaires qui auraient pu s'y trouver entraînés par les événements du IIIe s. av. J.-C., plus particulièrement à la suite d'engagements mercenaires. On peut toutefois y déceler une indéniable influence laténienne, perceptible notamment sur les matériaux de la nécropole indigène de Gostilj.

Ill. : voir GOSTILJ.

MONTÉPREUX (dép. Marne, France). Le complexe exploré vers 1930 au lieu-dit « Le Cul-de-Sac » est exemplaire d'un type de nécropole répandu en Champagne à partir du IIIe s. av. J.-C. Deux enclos quadrangulaires alignés, délimités par des fossés, y étaient associés à vingt-quatre sépultures (quinze incinérations et neuf inhumations).

Le début de l'ensemble correspond probablement au petit enclos, muni d'une entrée sur son côté sud et à sa tombe centrale, une incinération très caractéristique, datable vers le milieu du IIIe s. av. J.-C. (tombe n° 1 : urne avec couvercle, grand vase au décor lissé, disposé en métopes sur l'épaule et formant un rinceau stylisé sur la panse) ; deux autres tombes, une incinération (n° 25) et une inhumation (n° 6) contenaient des matériaux datables du IIIe s. av. J.-C. La plupart des autres tombes ont livré des matériaux d'époque gallo-romaine.

Bibl. : *Arti del Fuoco dei Celti* 1999 ; Brisson et coll. 1933.

MONTERENZIO (prov. de Bologne, Italie). Le massif du Monte Bibele près de Monterenzio se trouve dans l'Apennin, à une trentaine de kilomètres de Bologne. Les fouilles conduites sur le site depuis 1973 ont mis au jour un habitat qui aurait été occupé depuis le début du IVe s. av. J.-C. ainsi qu'une nécropole de plus de cent trente tombes, située à environ 200 m de l'habitat. Le bourg qui aurait regroupé en îlots autour d'un réseau de voies une quarantaine de maisons à soubassement de pierre sèche, probablement à étage (la superficie au sol est d'environ 30-40 m²), aurait été détruit par un incendie vers la fin du IIIe s. av. J.-C.

La nécropole regroupe des sépultures d'hommes et de femmes au mobilier de type indigène (étrusque, comme l'indiquent les noms gravés sur certaines céramiques déposées dans les tombes) et des hommes, incinérés ou inhumés, qui furent déposés dans la tombe avec un armement typiquement laténien (épées avec fourreaux, dont certains décorés, et suspensions, casques, lances) associées souvent à des équipements qui témoignent de l'influence du milieu local (casques, javelots du type *pilum*), ainsi que des fibules typiquement laténiennes. Les plus anciennes de ces sépultures semblent pouvoir être datées vers le début du dernier tiers du IVe s. av. J.-C. Il s'agit apparemment d'une communauté indigène contrôlée par des guerriers de souche celtique. Le site illustre peut-être le type d'habitat nommé *castellum* que les textes mentionnent chez les Boïens de Cispadane.

Bibl. : *Celtes* 1991 ; *Celtes en Italie* 1987 ; Rapin et coll. 1992 ; Vitali 1982, 1983, 1984, 1988, 1988a.

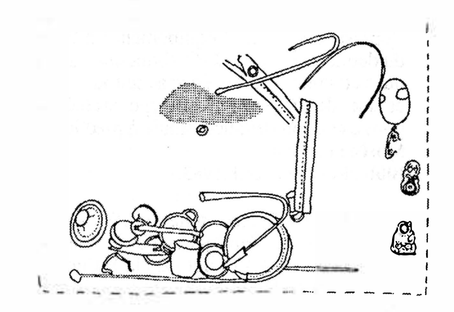




Fig. 121

Fig. 121 : Sépultures à incinération de guerriers avec armement laténien de la phase initiale de la nécropole de Monte Bibele à Monterenzio : en haut, tombe n° 14, avec dépôt des cendres directement dans la fosse, un casque décoré, une épée pliée, un javelot de type pilum, un riche assortiment d'ustensiles métalliques et de poteries ; en bas, tombe n° 8, avec urne accompagnée de l'épée pliée intentionnellement à plusieurs reprises, un rite funéraire particulier qui est peut-être dû à l'influence ligure ; seconde moitié du IVe s. av. J.-C.

MONTMARTIN (dép. Oise, France). Site d'habitat à enclos multiples au lieu-dit « La Fosse Muette », sur un promontoire dominant un confluent, découvert et exploré partiellement en 1990, lors des fouilles conduites sur le tracé du TGV Nord. Les fossés et fosses ont livré un abondant matériel (poteries, os d'animaux et quelques vestiges humains, paru-

res, armes et autres objets en métal), datable des IIIe et IIe s. avant J.-C.
Bibl. : Brunaux et Méniel 1997.

MONTMOROT.
Voir CAMP DU CHÂTEAU.

MONT TROTÉ. Voir MANRE.

MORAINS (dép. Marne, France). Importante sépulture de guerrier du lieu-dit « Les Terres-Rouges », découverte en 1922. Représentative de l'équipement militaire du début du IIIe s. av. J.-C. (bouclier à appliques et umbo bivalve, épée avec fourreau et chaîne de suspension de type archaïque, pointe et talon de lance, fibule à pied libre).
Musée : Épernay.
Bibl. : Roualet et coll. 1983.

MORAVIE (Rép. tchèque). Située sur le parcours de l'antique voie de l'ambre qui conduisait des rivages de la Baltique à l'Adriatique, la Moravie était probablement habitée jusqu'au Ve s. av. J.-C. par des populations qui n'étaient pas de souche celtique : des descendants du complexe ethnique de la culture lusacienne, apparentés à ceux qui habitaient à l'époque hallstattienne au nord de l'Elbe dans la Bohême voisine, mélangés peut-être à des groupes venus de la Basse-Autriche et de la partie adjacente de la cuvette karpatique. La Moravie constitue vers la fin de l'époque hallstattienne une zone de contacts entre l'aire hallstattienne orientale, considérée comme non celtique, et l'aire hallstattienne centre-occidentale des ancêtres des Celtes historiques.

L'occupation de la Moravie par des Celtes, accompagnée vraisemblablement de l'assimilation d'une partie de la population locale, ne paraît se produire que pendant la phase initiale de la culture laténienne, au même moment où des groupes celtiques pénétrèrent vers l'est en suivant le cours du Danube et s'installèrent à différents endroits qui leur permettaient de contrôler le trafic entre le nord et le sud (voir BUČANY, SOPRON, STUPAVA).

Il n'y a pas en Moravie de rupture entre la phase initiale du Ve s. av. J.-C. et les nécropoles du siècle suivant qui semblent appartenir au même faciès laténien que les nouveaux cimetières plats des plaines de la Bohême. La présence dans ces deux régions d'objets issus des mêmes ateliers indique des contacts réguliers et une circulation de personnes qui suggère l'appartenance à un même ensemble ethnique, qui pourrait correspondre au noyau initial des Volques Tectosages. La seule différence notable entre la Bohême et la Moravie est la biritualité qui penche, selon les nécropoles, soit vers l'inhumation, soit vers l'incinération. C'est vraisemblablement un héritage du substrat indigène, rigoureusement incinérant auparavant.

La Moravie est au IIIe s. av. J.-C. étroitement intégrée dans le milieu danubien, mais on n'y connaît pas, ou seulement tout à fait marginalement, certains de ses aspects caractéristiques (par exemple les formes dotées d'anses, qui arrivent pourtant jusqu'à Vienne). C'est par son intermédiaire que des influences, individus ou petits groupes, pénètrent dans le sud de la Pologne.

Densément peuplée et riche, la Moravie semble avoir été touchée par le phénomène des oppida à partir de la Bohême, car l'oppidum de Staré Hradisko est situé à l'écart des zones les plus fertiles, sur la bordure du massif de collines qui la sépare de la Bohême, et il semble constituer l'avancée jusque sur la voie de l'ambre du même réseau que les Boïens avaient installé à partir du site de Závist. L'écroulement des Boïens de Pannonie et l'affaiblissement des Boïens de Bohême ne semblent pas avoir eu des conséquences immédiates.

Comme en Bohême, c'est l'arrivée d'une nouvelle force militaire, celle des Marcomans, qui signifiera vers la fin du dernier siècle av. J.-C. l'entrée définitive du pays dans l'aire germanique. Les contreforts des Karpates dans sa partie orientale constitueront toutefois encore pendant un certain temps la limite occidentale de l'extension de la culture tardo-laténienne dite de Púchov, attribuée au peuple des Kotini. La présence d'objets de prestige laténiens dans la sépulture d'un chef germanique de la deuxième moitié du IIe s. apr. J.-C. montre clairement les liens qui persistaient dans cette région entre Celtes et Germains.

• *Toponymes antiques connus par les textes* : voir EBURODUNUM.

• *Peuples celtiques connus par les textes* : voir VOLQUES TECTOSAGES.
• *Sites et découvertes archéologiques* : voir ARCHLEBOV, BLUČINA, BOŘITOV, BRNO, BUČOVICE, DOBROČKOVICE, DOMAMYSLICE, HLUBOKÉ MAŠŮVKY, HOLUBICE, JEŽKOVICE, KOBYLNICE, KŘENOVICE, MIKULČICE, MISTŘÍN, MUŠOV, NEMILANY, NÍŽKOVICE, ONDRATICE, PONĚTOVICE, PTENÍ, PUSTIMĚŘSKÉ PRUSY, ROUSÍNOV, SLAVKOV, UHŘICE, VÍCEMILICE.
• *Sites fortifiés et oppida* : voir ČERNOV, HOSTÝN, STARÉ HRADISKO.
Ill. : BRNO (3), COMPAS, ÉPERON, MASQUE, POINÇON, TRISCÈLE, UHŘICE, VÍCEMILICE.
Musées : Brno, Kyjov, Prostějov, Slavkov.
Bibl. : Čižmář 1975, 1995, 1996 ; *Keltische Oppida* 1971 ; Ludikovský 1964 ; Meduna 1970, 1980 ; *Pravěké dějiny Moravy* 1993 ; Procházka 1937 ; Tejral et coll. 1995 ; Waldhauser 1987.

MORINS (lat. *Morini*). Peuple belge qui occupait la côte du Pas-de-Calais, depuis Étaples jusque vers Bruges où il était voisin des Ménapiens. Ses voisins méridionaux étaient les Atrébates. C'était un peuple puissant, car il aligna en 57 av. J.-C. aux côtés des Bellovaques vingt-cinq mille hommes, plus du triple des Ménapiens, plus du double des Ambiens et presque le double des Atrébates. Ils ne fournirent toutefois plus que cinq mille hommes à la coalition de 52 av. J.-C. Les Morins étaient une puissance maritime, car ils firent partie, l'année suivante, des alliés de la flotte des Vénètes armoricains. La campagne que César conduisit cette même année contre eux et les Ménapiens se solda apparemment par un échec. C'est cependant à partir de leur côte, notamment de Portus Itius (Boulogne-sur-Mer) qui devait être leur port principal, que furent réalisées les deux expéditions en Bretagne. César installa alors à leur tête comme roi l'Atrébate Commios, auquel il avait déjà confié la royauté de son peuple, en récompense de ses « services fidèles et utiles » en Bretagne.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, II, 4, III, 9, 28, IV, 21, 22, 37 *sq.*, V, 24, VII, 75 *sq.*

MORITASGOS. 1. Roi des Sénons de Gaule que César remplaça en 58-57 av. J.-C. par son frère Cavarinos.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, V, 54.

2. Dieu gaulois assimilé à Apollon ; un temple lui était dédié sur le site d'Alésia.

MORRÍGÁN. Voir BODB.

MOSA. Ancien nom de la Meuse.
Bibl. : César, *G. de Gaul.*, IV, 9 *sq.*, 12, 15 *sq.*, V, 24, VI, 33.

MOSCANO DI FABRIANO (prov. Ancône, Marches, Italie). Importante tombe à inhumation isolée découverte fortuitement en 1955. Bouleversée par les travaux agricoles, elle contenait la dépouille d'un homme accompagné de ses armes — un casque en bronze et une épée laténienne dans son fourreau à plaque de droit en bronze décorée par estampage au repoussé —, des pièces métalliques du harnachement d'un cheval — chanfrein en fil de bronze et phalères —, d'une fibule en bronze de type laténien, incrustée probablement à l'origine d'un cabochon de corail fixé au sommet de l'arc, de plusieurs vases en bronze de production étrusque et campanienne — stamnos, trépied, situle, œnochoé, passoire, bassin, kylix (coupe pourvue d'anses horizontales légèrement recourbées), kyathoi (tasses) et tonnelet en bois à garnitures en tôle de bronze — et d'un nombre élevé de céramiques attiques à figures rouges et à vernis noir qui permettent de dater le dépôt funéraire du deuxième quart du IV[e] s. av. J.-C.

La tombe de Moscano di Fabriano constitue ainsi un des repères chronologiques essentiels pour la datation des matériaux laténiens en Italie, notamment les fourreaux à plaque de droit en bronze décorés en Style végétal continu dont la série, très importante pour l'évolution de l'ornementation de cette catégorie d'objet, comporte un certain nombre d'exemplaires transalpins (voir ÉPIAIS-RHUS, JENIŠŮV ÚJEZD et SAINT-GERMAIMONT).
Musée : Ancône.
Bibl. : *Celtes* 1991 ; Frey 1971 ; Kruta 1981, 1992a ; Landolfi 1987.

MOST NA SOČI (ital. Santa Lucia di Tolmino, Slovénie). Ce territoire est compris entre les fleuves Bača (ital. Baccia), Idrijca (ital. Idria) et Soča (ital. Isonzo). L'importance du site s'explique surtout par la présence de ces deux derniers fleuves — Idrijca et Soča —, dont le confluent se trouve pris entre deux gor-

ges profondes de 25 m et larges de 6 m qui constituent une défense naturelle de la zone de l'habitat et permettent le contrôle de deux axes de trafic, l'un, en direction du sud, vers la Vénétie (Isonzo), et l'autre vers l'Istrie et les Balkans (Idrijca). L'habitat naît à l'âge du bronze final (Xe s. av. J.-C.), mais son développement le plus important se situe à l'âge du fer (VIIIe-début du IVe s. av. J.-C.), il persiste à l'époque laténienne, jusqu'à l'époque romaine, où le fleuve Bača constituait le limes des Alpes juliennes (*claustra Alpium Iuliarum*). L'habitat de l'âge du fer se développa sur la rive droite de l'Idrijca, tandis que la nécropole se trouve sur sa rive gauche. Les fouilles furent réalisées en trois étapes principales : la découverte et les premières fouilles de 1846 à 1884 ; les grandes fouilles de C. Marchesetti et J. Szombathy de 1884 à 1902 ; les fouilles de l'habitat et de la nécropole laténienne de 1971 à 1982.

Les nécropoles de l'âge du fer ont livré au total six mille quatre cent cinquante sépultures à incinération et cinq inhumations. Malgré quelques différences dans le rituel funéraire, les tombes du VIIIe-IVe s. av. J.-C., représentant le faciès culturel dit de Santa Lucia, doivent être rattachées à l'aire culturelle vénète d'Este et de Padoue, même si on peut y reconnaître des influences hallstattiennes, de même que celles du groupe de Dolenjska de la Carniole inférieure ou de l'Adriatique, transmises par l'Istrie. L'habitat s'est apparemment contracté à l'époque tardolaténienne, car la nécropole de cette époque, les cent quarante neuf tombes du faciès dit d'Idrijca, se trouve dans la périphérie de l'aire d'habitat précédente. Deux constructions d'époque laténienne furent explorées à l'intérieur de l'habitat.

Les vallées de la Soča et de l'Idrijca sont jalonnées d'autres sites qui ont livré également des vestiges de l'époque laténienne. Les plus connus sont : Idrija pri Bači, sur la rive droite de l'Idrijca (nécropole explorée systématiquement par J. Szombathy en 1886-1887 : une quarantaine de sépultures avec objets laténiens ; les inscriptions sur métal du site témoignent de l'usage local de l'alphabet vénète jusqu'au Ier s. av. J.-C., où commence à être utilisé l'alphabet latin), et Reka pri Cerknem, en amont (petite nécropole de quatorze tombes à incinération explorée en 1902).

Musées : Ljubljana, Trieste, Vienne (Naturhistorisches Museum).

Bibl. : Gabrovec et Svoljšak 1983 ; Guštin 1991 ; *Keltske Študije* 1977 ; Marchesetti 1893 ; *Preistoria del Caput Adriae* 1983 ; Teržan et coll. 1984.

MÖTSCHWIL (Berne, Suisse). Groupe d'une demi-douzaine de tombes à inhumation, découvertes et explorées en 1909. Le matériel, très homogène, comporte des parures annulaires de fil enroulé en spirale de bronze et d'argent (bagues et brassards ou bracelets), des bracelets en verre (bleu cobalt avec motifs en verre jaune ou incolore) et des fibules en bronze du schéma dit La Tène II qui se distinguent par leur forme très allongée et basse, la fixation du pied par une bague torique après le sommet de l'arc et une petite perle profilée cylindrique proche de l'extrémité de la fibule ; ce type de fibule est désigné par les spécialistes du nom du site de Mötschwil. Leur vogue peut être située vers la fin du IIIe s. av. J.-C. et dans le premier tiers du siècle suivant.

Bibl. : *Archäologie der Schweiz* 1974 ; Tanner 1979.

MOTTE-SAINT-VALENTIN, LA (c. Courcelles-en-Montagne, dép. Haute-Marne, France). Grand tumulus de pierres recouvertes de terre (diamètre 30 m, hauteur 5 m), exploré en 1880. La sépulture centrale contenait un grand vase en bronze importé d'Étrurie (du type stamnos, avec des attaches dont le décor évoque des masques), utilisé comme urne cinéraire, à côté duquel se trouvait une longue épée laténienne (lame de 70 cm) et un canthare attique d'une forme et d'un décor particuliers (c'est le type dit de Saint-Valentin) ; une sépulture secondaire à inhumation appartenait à une femme accompagnée d'un miroir en bronze à l'attache figurant la « double feuille de gui », inspiré d'un modèle étrusque mais produit vraisemblablement par un artisan celte ; une agrafe de ceinture ajourée représentant une palmette, une longue épingle à petite tête globulaire et deux anneaux de cheville, l'un en bronze, l'autre en lignite. Des objets provenant d'autres sépultures secondaires,

notamment des fibules, appartiennent à des formes hallstatto-laténiennes de transition. L'ensemble peut être daté vers le milieu du Ve s. av. J.-C.

Musée : Saint-Germain-en-Laye.

Bibl. : Charpy et Roualet 1991 (p. 145) ; *Fastes des Celtes* 1995 ; Lepage 1984 ; *Trésors des princes celtes* 1987.

MOULIETS-ET-VILLEMARTIN (dép. Gironde, France). Le site de Lacoste se trouve sur une terrasse de la rive gauche de la Dordogne. Découvert en 1954, il s'étend sur une surface de forme à peu près circulaire d'environ 25 hectares. Aucune trace de fortification n'a été observée, mais le type de matériel et l'extension correspondent à une agglomération à fonction urbaine de type oppidum. Une succession de quatre strates de l'âge du fer a pu être observée. L'occupation la plus ancienne semble remonter à la fin du IIIe s. av. J.-C. ou au début du siècle suivant, la fin de la phase la plus récente correspond probablement à la conquête romaine. Le matériel découvert est très abondant : des tessons de poteries indigènes de formes variées, des nombreux fragments d'amphores importées (gréco-italiques et italiques), quelques tessons de céramiques à vernis noir (dont un fragment à médaillon figuré), des outils en fer (marteaux, pinces, limes, tranchet, haches et herminettes, gouge, compas, outils agricoles, éléments de serrures et clés), des pointes de lances et de flèches, un carcan, des fibules en fer et en bronze, un fragment de torque au décor en relief, une quarantaine de parures en verre (fragments de bracelets et perles) et près de deux cents monnaies (quatre statères en or dont un attribuable aux Boïens d'Europe centrale, un obole de Marseille, des imitations d'Emporion et de Rhodé, de nombreuses monnaies d'argent dites « à la croix » qui constituent 60 % du total, des bronzes gaulois frappés, une monnaie ibérique de bronze, une demi-douzaine de deniers républicains).

Musée : Bordeaux.

Bibl. : Boudet 1987.

MOUNT BATTEN (Plymouth, Grande-Bretagne). Oppidum portuaire installé sur un promontoire situé en face de Plymouth. Des carrières et des constructions modernes ont détruit une grande partie des vestiges, mais les fouilles effectuées en 1983-1985 ont mis au jour des couches et structures partiellement conservées qui confirment l'ancienneté de l'occupation du lieu (depuis la fin de l'âge du bronze jusqu'à l'époque romaine), connue jusqu'ici par des trouvailles anciennes. Les objets recueillis sur le site indiquent clairement le rôle qu'il joua à l'âge du fer dans les contacts maritimes à longue distance (fibules d'origine ibérique).

Bibl. : Cunliffe 1988.

MOURMELON, camp de. Voir CHÂLONS, camp de.

MOUZON (dép. Ardennes, France). Sanctuaire laténien tardif et gallo-romain des « Flaviers », connu surtout par des dépôts votifs d'armes en miniature — plus de quatre cents épées, plus de trois cents boucliers, des fers de lance et des haches — dont certaines de types laténiens, associés à des offrandes d'armes véritables : fers de lance, pointes de flèches, umbos de boucliers, fragments de cottes de mailles. Les monnaies permettent de dater la fréquentation du sanctuaire entre le milieu du Ier s. av. J.-C. et le milieu du IVe s. apr. J.-C.

Musée : Mouzon.

Bibl. : Charpy et Roualet 1991.

MŠEC (Bohême, Rép. tchèque). Atelier sidérurgique de la fin de l'époque laténienne (Ier s. av. J.-C.), caractérisé par la présence de plusieurs fours associés dans la même structure.

Bibl. : Pleiner et Princ 1984.

MŠECKÉ ŽEHROVICE (Bohême, Rép. tchèque). Le site de la double enceinte de Mšecké Žehrovice est connu surtout par la découverte fortuite, en 1943, dans une sablière située à l'extérieur, à l'ouest, de la tête sculptée en pierre d'un homme aux moustaches et aux sourcils en forme d'esses qui est généralement considéré comme emblématique de la sculpture celtique. Les fouilles entreprises sur le site, plus particulièrement de 1979 à 1988, ont révélé l'existence d'un habitat « industriel » du IIIe s. av. J.-C.,

constitué par cinq cabanes au sol excavé, des silos et des fosses à fonction indéterminée, associées aux vestiges du travail du sapropélite (fabrication de parures annulaires), une matière première obtenue de gisements voisins, et de la production sidérurgique (scories de réduction et éponge de fer, scories de forge). Une sépulture à incinération avec une paire d'anneaux de cheville à oves fut découverte à une cinquantaine de mètres de l'habitat.



Fig. 122

La construction d'un enclos quadrangulaire en bois, vraisemblablement postérieure à l'existence du premier habitat, semble correspondre à la création d'un lieu de culte. Il fut suivi, sans doute assez rapidement, vers la fin du IIIe s. av. J.-C., par une enceinte constituée d'une levée de terre bordée à l'extérieur par un fossé, subdivisée par la suite en deux parties (la dimension totale de l'enceinte est de 194 × 93,5 × 187,5 × 90 m, sa superficie de 1,71 hectare ; la partie la mieux conservée de la levée est épaisse de 7-8 m et haute de 2 m, le fossé de section triangulaire est large de 9 m et profond de 2 m). Dans l'angle nord-ouest du carré sud de l'enceinte fut élevé (vers 170 av. J.-C. ?) un édifice en bois qui se distingue des bâtiments courants sur les habitats contemporains d'Europe centrale et pourrait avoir été consacré à des activités de culte. C'est à ce sanctuaire, abandonné vers le milieu du IIe s. av. J.-C. que pourrait se rattacher la tête en pierre.

Une petite communauté utilisa à cette époque l'enceinte existante pour y installer sa résidence qui peut être qualifiée de « ferme » (unité d'habitation isolée entourée d'un enclos, constituée dans ce cas de deux cabanes au sol excavé, un silo et des fosses), dans l'angle nord-est du carré nord. Les trouvailles témoignent du rang élevé de ses habitants et de leurs contacts avec les oppida les plus proches (Stradonice et Závist).

Musée : Prague (Musée national) (tête).

Bibl. : Jansová 1968 ; Megaw et Megaw 1988 ; Venclová 1997, 1998.

Fig. 122 : Tête sculptée en pierre de Mšecké Žehrovice, probablement la représentation d'une divinité ou d'un personnage héroïsé (haut. 25 cm) ; IIe s. av. J.-C.

MUNICH-OBERMENZING. Voir OBERMENZING.

MÜNSINGEN (Berne, Suisse). 1. La nécropole de Münsingen « Rain », située dans la vallée de l'Aar à une dizaine de kilomètres en amont de Berne, fut explorée suite à la découverte de tombes dans une extraction de graviers en 1906. Elle devint rapidement un des principaux sites de référence de l'archéologie celtique grâce au classement chronologique des plus de deux cents tombes aux mobiliers suffisamment riches et différenciés que facilitait l'extension, apparemment assez régulière, du cimetière depuis le nord en direction du sud.

Considérée généralement comme ininterrompue pendant plus de deux siècles, l'évolution commence par des tombes féminines aux mobiliers comportant des torques en fil, tubulaires ou à tampons, ces derniers décorés et probablement plus récents que les précédents, associés à des anneaux de cheville et bracelets tubulaires, des colliers, ainsi que des fibules des familles dites pré-Duchcov et pré-Münsingen ; les sépultures de guerriers associent l'épée à de grands anneaux de suspension ; cette phase initiale semble pouvoir être datée du tout début du IVe s. av. J.-C. On assiste successivement à la disparition des torques et à un afflux de fibules dont les décors végétaux et les incrustations de corail témoignent, avec la présence de fibules du type dit de La Certosa, de contacts accrus avec l'Italie ; c'est alors qu'est élaborée localement, après le milieu du IVe s. av. J.-C., la formule d'une fibule à pied discoïdal garni d'un cabochon en verre rouge et d'émail champlevé sur le sommet de l'arc, l'authentique fibule dite de Münsingen ; les anneaux de cheville gardent la forme tubulaire traditionnelle et sont généralement ornés au repoussé de protubérances transversales ou obliques ; des mobiliers particulièrement riches caractérisent la

dernière période de vogue locale de cette parure, pendant le premier tiers du IIIe s. av. J.-C. où apparaissent des parures annulaires à oves de type danubien ; le dernier groupe de mobiliers féminins paraît nettement plus récent et signifie une rupture assez brutale avec la tradition antérieure : il ne comporte plus d'anneaux de cheville, mais de riches ceintures en bronze, des bracelets en verre, ainsi que des fibules qui appartiennent à des variantes évoluées du schéma La Tène II et semblent pouvoir être datées surtout du dernier tiers du IIIe s. av. J.-C. ou même du tout début du siècle suivant ; la dernière phase de la nécropole serait caractérisée par les sépultures sans mobilier de la périphérie méridionale de la nécropole.

Musée : Berne.

Bibl. : Hodson 1968 ; Martin-Kilcher 1973 ; Müller 1996.

2. La deuxième nécropole connue du territoire de la commune de Münsingen, au lieu-dit « Tägermatten », a livré vingt-six sépultures à inhumation dont seulement deux avec armes, les autres contiennent principalement des mobiliers à parures féminines ou sont sans mobilier ; moins riche que ceux de l'autre nécropole, les mobiliers s'échelonnent de la fin du Ve s. av. J.-C. ou début du siècle suivant (tombe n° 2 à torque tubulaire) à la seconde moitié du siècle suivant (tombes n°s 4, 9, 11, 15 et 17). Les torques à tampons, proportionnellement bien représentés dans la nécropole (tombes n°s 8 et 14), antérieurs au milieu du IVe s. av. J.-C. marquent ici également la disparition de cette catégorie de parure.

Musée : Berne.

Bibl. : Osterwalder 1971/1972.

MÜNSINGEN, fibule de type. Le site de Münsingen a donné son nom à un type de fibule laténienne, particulièrement fréquent dans les mobiliers de la nécropole et répandu dans l'ensemble du monde laténien principalement dans la seconde moitié du IVe s. av. J.-C. et le premier tiers du siècle suivant. Il est caractérisé par un pied se terminant par un plateau discoïdal qui porte généralement un cabochon composé d'éléments façonnés de corail ou constitué par une pastille d'émail rouge. L'arc de la fibule, assez massif, est souvent décoré par des motifs en relief inspirés le plus souvent de modèles italiotes (« nœud d'Hercule » et compositions de palmettes et de rinceaux), ou des incrustations colorées réalisées dans la même matière que le cabochon. Il paraît à peu près certain que la diffusion transalpine de ces fibules, issues de formes de la fin du Ve s. av. J.-C. et du début du siècle suivant qui sont désignées quelquefois du nom de fibules pré-Münsingen, a pour épicentre la Suisse et se trouve associée aux mêmes courants d'origine celto-italique qui véhiculent le corail, l'argent et le nouveau répertoire végétal. Dans des régions éloignées telles que la Bohême, la rareté du corail conduit à la réalisation de cabochons en tôle de bronze qui reproduisent la forme des modèles de corail, y compris les rivets de fixation des éléments.

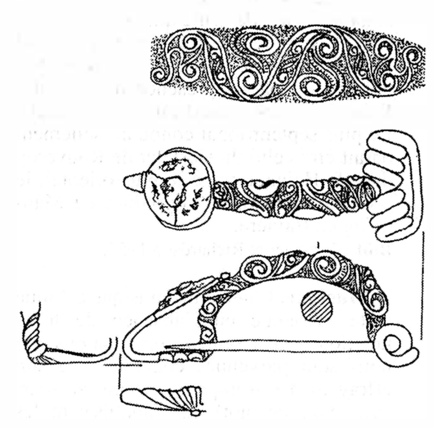


Fig. 123

La vogue des fibules de type Münsingen est à peu près parallèle à celle des formes classiques de fibules du type Duchcov. Les variantes tardives, contemporaines des plus anciennes fibules dites de schéma La Tène II, se distinguent souvent par leur taille supérieure associée à des proportions plus massives, un plateau plus grand et un ressort dont le nombre de spires dépasse généralement les trois par côté de la forme classique.

Certaines variantes propres aux milieux culturellement celtisés des Alpes et de

l'arrière-pays dalmate semblent être restées en vogue bien plus longtemps que ce n'est le cas dans les autres régions.
Bibl. : Charpy 1995 ; Kruta 1976/1977.
Fig. 123 : Fibule en bronze du type Münsingen de Francfort-Eschersheim et développement de son décor ; le cabochon présente les restes d'une rosace de corail ouvragé (long. 7 cm) ; deuxième moitié du IVe s. av. J.-C.

MUNSTER. Voir IRLANDE.

Murus gallicus. Type de rempart décrit par César à l'occasion du siège d'Avaricum en 52 av. J.-C. (*G. des Gaul.*, VII, 23). Le parement de pierres est armé de poutres horizontales, disposées perpendiculairement à intervalles réguliers, dont les extrémités sont engagées dans le mur ; d'autres poutres, cette fois parallèles au mur, sont ensuite clouées par de longues fiches de fer sur les précédentes, formant ainsi une sorte de grille qui est recouverte ensuite de terre. Ce type de rempart dont l'existence est attestée aujourd'hui notamment par la présence des grandes fiches de fer est répandu surtout en Gaule. Le plus septentrional connu actuellement paraît être celui du Castelet de Rouveroy dans le Hainaut belge le plus oriental, le premier rempart de l'oppidum de Manching en Bavière.
Bibl. : Wheeler et Richardson 1957.

Musique. L'ancienne musique celtique reste inconnue en l'absence de toute notation et les seules appréciations qui nous sont parvenues concernent le son effrayant des trompettes de guerre (carnyx : voir ce mot) qui conduisaient les troupes celtiques au combat (voir TÉLAMON). Les éléments conservés de cet instrument (voir DESKFORD) en ont permis une reconstitution dont les possibilités se sont révélées d'une ampleur inattendue. Quelques flûtes en os du genre pipeau ont été découvertes en Grande-Bretagne. Quant à la lyre, nous n'en connaissons que des figurations.
Bibl. : *Celtes* 1991 ; *Carnyx et lyre* 1993.

MUŠOV (Moravie, Rép. tchèque). Un landier laténien très caractéristique a été trouvé sur ce site dans une tombe princière germanique datée de 160-170 apr. J.-C. Le mobilier comprenait également un « crochet à viande » et des pinces à feu qui pourraient faire partie d'un même ensemble, fabriqué au plus tard vers le milieu du Ier s. av. J.-C.
Bibl. : Tejral 1992.

MUTINA. Nom ancien, d'origine étrusque, de l'actuelle ville de Modène (Émilie-Romagne, Italie).

MUTINA, bataille de. En 193 av. J.-C., l'armée romaine conduite par le consul L. Cornelius Merula livra près de cette ville, probablement vers l'Apennin, une dure bataille aux Boïens, qu'elle remporta non sans difficulté, surtout grâce à l'action de la cavalerie (dont faisaient partie des auxiliaires celtiques, probablement des Cénomans). Les pertes romaines se seraient élevées à plus de 5 000 hommes et les Boïens auraient laissé sur le terrain 14 000 morts ; 1 092 fantassins et 721 cavaliers, dont 3 chefs, auraient été capturés, ainsi que 212 enseignes et 63 chars.
Bibl. : Tite-Live, *Hist. rom.*, XXXV, 4-5.

N

NAGES (c. Nages-et-Solorgues, dép. Gard, France). L'oppidum des Castels est un des sites les plus caractéristiques du deuxième âge du fer du Languedoc. Il a été exploré systématiquement de 1958 à 1974. Située sur un plateau, à une quinzaine de kilomètres à l'est de Nîmes et à une centaine de mètres à vol d'oiseau de l'oppidum antérieur de la Roque de Viou, cette agglomération fortifiée fut fondée dans le premier quart du IIIe s. av. J.-C., au moment de l'abandon de l'oppidum voisin. Les niveaux les plus anciens (Nages I), bien datés grâce à la céramique d'importation, ont livré une fibule laténienne en bronze, variante tardive très caractéristique du type Münsingen à grand pied discoïdal et arc ornés d'éléments de corail fixés par des rivets et à long ressort, une forme qui trouve des analogies sur différents sites languedociens (voir ENSÉRUNE), en Suisse, en Champagne et en Celtique danubienne. Sa diffusion dans des régions telles que le Languedoc, où elle correspond à un regain d'influences laténiennes, peut être mise en relation avec les mouvements de population du premier quart du IIIe s. av. J.-C., notamment l'installation des Volques dans la région entre le Rhône et les Pyrénées. C'est probablement dans ce contexte que doit être placée la fondation de l'oppidum des Castels.

Le site connaît une restructuration urbanistique de grande ampleur vers le milieu du IIIe s. av. J.-C. (Nages II) : le sommet du plateau est entouré de puissantes fortifications dotées dans l'angle le plus exposé de tours et l'espace intérieur est découpé par un réseau orthogonal de larges voies en îlots réguliers. Des extensions successives portent à plus du double, vers 150-125 av. J.-C., la superficie de la ville fortifiée qui dépasse alors 5 hectares (Nages III). Le site, occupé jusqu'à l'époque augustéenne, illustre alors la romanisation progressive du milieu indigène de la Narbonnaise.

Bibl. : Py 1978.

NALLIERS (dép. Vendée, France). Le site de « l'Îlot-les-Vases », où les prospections aériennes récentes ont révélé des enclos circulaires et quadrangulaires, des fossés et diverses constructions, a livré au XIXe s. un abondant matériel métallique constitué d'armes (épées, chaînes de suspension, pointes de lances) et d'autres objets (outils, pièces de harnachement et autres), passé par le feu, déformé et brisé. Il s'agit visiblement de dépôt d'objets sacrifiés rituellement. Les plus anciens remontent au IIIe s. av. J.-C.

Bibl. : Jousseaume et Pautreau 1990 ; Lejars 1987, 1993.

NAMMÉIOS. Notable helvète, conduisit en 58 av. J.-C. avec Verucloétios l'ambassade envoyée par cette *civitas* auprès de César pour solliciter l'entrée des Helvètes en Gaule.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 7.

NAMNÈTES. Peuple armoricain installé au nord de l'embouchure de la Loire dont le cours le séparait des Pictons. Son nom est conservé dans celui de la ville de Nantes. Leur rôle de puissance maritime est confirmé par le soutien qu'ils fournissent en 56 av. J.-C. à la flotte vénète. Strabon localise chez eux le port de Corbilo, relais important du trafic de l'étain.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, III, 9 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 2, 1.

NANTERRE (dép. Hauts-de-Seine, France). Le site de Nanterre est associé à l'ancienne découverte d'une tombe à char datable du IIIe s. av. J.-C. De récents travaux ont conduit à la découverte d'un vaste habitat de la fin de l'époque laténienne (deuxième moitié du IIe s. av. J.-C. et première moitié du siècle suivant) qui a fourni un abondant matériel céramique, notamment de la poterie peinte d'excellente facture, jusqu'ici inconnue dans la région parisienne.

Musée : Saint-Germain-en-Laye (tombe à char).

Bibl. : Duval P.-M. 1961 ; *Nemetodorum* 1994.

NANTUATES. Peuple celtique installé dans la haute vallée du Rhône, l'actuel Valais, en aval des Véragres, vers Saint-Maurice et le lac Léman. César les situe toutefois par erreur dans un passage sur le cours supérieur du Rhin.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, III, 1, IV, 10.

NAUHEIM (Hesse, Allemagne). Important site de la Wetterau, au nord de Francfort, avec un habitat et des installations de traitement du sel d'époque laténienne, ainsi qu'une grande nécropole de la fin de l'époque laténienne. Les trouvailles de fibules de cette nécropole ont conduit à donner le nom du site à une forme caractéristique de la fin du IIe s. av. J.-C. et du début du siècle suivant : la fibule de Nauheim (all. *Nauheimer Fibel*) ; elle présente un court ressort et un arc plat de forme triangulaire qui se rétrécit en direction du porte-ardillon ; ce dernier a la forme d'un cadre parallélépipédique.

Bibl. : Behrens 1939 ; Quiling 1903 ; Schönberger 1952 ; Striewe 1996.

Nautes. Voir LUTÈCE.

NAVAN FORT (Armagh, Irlande du Nord). La colline couronnée d'une enceinte circulaire connue aujourd'hui sous le nom de Navan Fort (dérivé probablement de son nom traditionnel Emain) est le centre d'un vaste complexe de sites et monuments, proche d'Armagh, la capitale religieuse de l'Irlande. Le site est la capitale légendaire du royaume d'Ulster, Emain Macha, fondée selon les annales médiévales par la reine guerrière Macha (en fait une déesse païenne) en 668 av. J.-C. comme sa résidence royale. C'est le lieu principal du cycle épique d'Ulster, la résidence du roi Conchobar mac Nessa, le théâtre des premiers exploits du héros CúChulainn. Certains savants pensent pouvoir l'identifier à l'Isamnion de Claude Ptolémée, ou au Palais royal mentionné par le même auteur.

Outre des monuments mégalithiques, le complexe de Navan Fort comprend un lac que d'anciennes trouvailles indiquent comme un lieu sacré — Loughnashade —, où l'on découvrit à la fin du XVIIIe s. quatre grandes trompettes en bronze au pavillon richement orné (une seule est conservée à Dublin), associées à des os d'animaux et des crânes humains, indiscutablement un dépôt résultant d'un ou plusieurs sacrifices ; l'étang d'une trentaine de mètres de diamètre connu sous le nom de King's Stables a été exploré en 1975 : il s'est révélé avoir été creusé à la fin de l'âge du bronze, à la même époque où fut fondé l'habitat de Navan Fort, et a livré de nombreux os d'animaux (appartenant surtout à des chiens et des cerfs, mais également à des bovidés, des porcins et des ovins) qui correspondent à des sacrifices et indiquent le caractère sacré de ce lac artificiel ; sur les bords de l'étang furent découverts des moules d'argile utilisés pour la fonte d'épées en bronze ; l'enceinte circulaire voisine connue sous le nom de Haughey's Fort n'a pas été explorée.

L'enceinte de Navan Fort est constituée par une levée de terre qui est bordée d'un fossé sur son côté intérieur, ce qui indique clairement qu'il ne s'agit pas d'un ouvrage défensif ; la surface ainsi entourée est d'environ 4 hectares ; dans sa partie nord-ouest se trouve un tertre de 45 m de diamètre et 6 m de haut qui fut intégralement exploré en 1963-1971, révélant une situa-

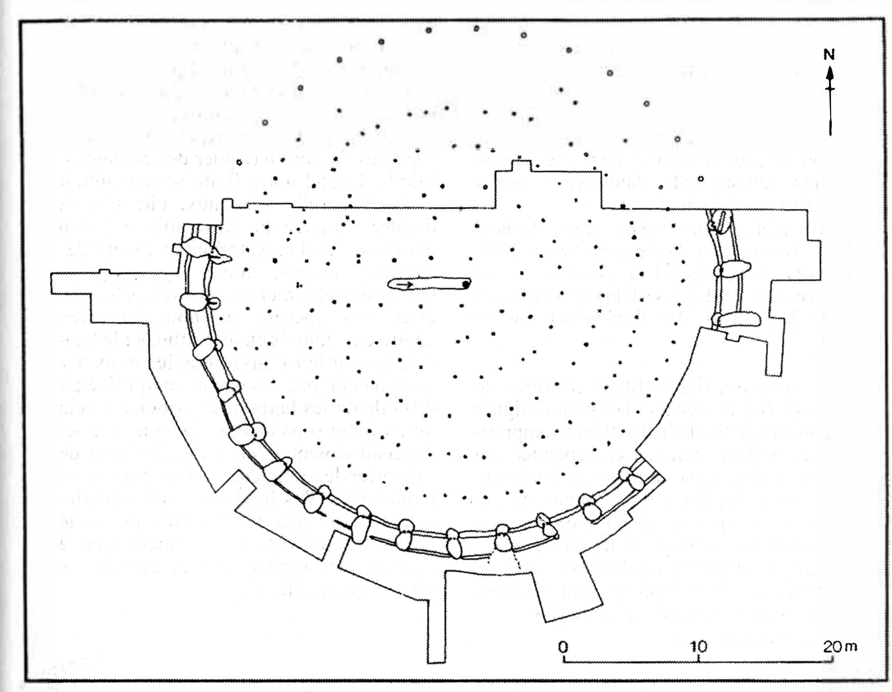


Fig. 124

tion aussi complexe qu'intéressante : le lieu fut occupé temporairement dès le néolithique (V^{e} millénaire av. J.-C.), mais c'est avant la fin de l'âge du bronze, vers 700 av. J.-C., qu'y fut édifié un ensemble entouré d'un fossé circulaire qui comprenait une grande maison, de plan également circulaire, attenante à un enclos de même plan ; l'ensemble fut reconstruit en respectant la même disposition près d'une dizaine de fois ; les matériaux recueillis permettent de suivre l'apparition progressive des objets caractéristiques de l'âge du fer, parmi lesquels figure une bouterolle d'épée, d'un type connu du milieu « princier » hallstattien du continent, qui confirme clairement le rang élevé des habitants du lieu ; dans le contexte de l'une des phases récentes (IIIe s. av. J.-C.) a été découvert le crâne d'un singe africain, une trouvaille surprenante qui ne laisse aucun doute sur les relations lointaines de l'Irlande protohistorique.

Peu après 100 av. J.-C., le complexe d'habitation fut remplacé par un très grand bâtiment circulaire, d'un diamètre de 40 m, élevé autour d'un poteau central formé par un énorme tronc de chêne, abattu d'après l'étude dendrochronologique vers le début de l'année 94 av. J.-C. (c'est son bois qui permit de joindre les deux séquences dendrochronologiques d'Irlande, qui couvrent aujourd'hui un intervalle ininterrompu allant du présent à l'an 5289 av. J.-C.) ; il comportait deux cent soixante-quinze poteaux disposés de sorte à former des rayons autour du poteau central et de ménager à l'ouest une sorte d'allée qui y conduisait. Il n'est pas sûr que l'édifice était couvert et il ne fut apparemment pas fréquenté pendant très longtemps (ou alors très soigneusement entretenu, car on n'a pu déceler aucune couche de fréquentation) : il fut rempli de pierres jusqu'à une hauteur de 2,5 m et incendié ; le tout fut ensuite recouvert de

mottes de gazon, de nouveau sur une épaisseur de 2,5 m. Il s'agit donc d'une destruction délibérée dans un contexte qui ne peut être que religieux, prévue probablement dès la construction de l'édifice. L'importance accordée au site dans la tradition légendaire trouve ainsi une confirmation remarquable dans les données fournies par l'archéologie.

Bibl. : Baillie 1988 ; Lynn 1986 ; Mallory 1987 ; Warner 1986 ; Waterman et Selkirk 1970.

Fig. 124 : Traces au sol du grand édifice de plan circulaire de la phase 4 du site B de Navan Fort (diam. 40 m) ; date dendrochronologique 94 av. J.-C.

A navicella, fibule (fibule en forme de bateau). Terme italien utilisé pour désigner une forme de fibule hallstattienne empruntée au milieu italique et répandue en Europe intérieure surtout vers la fin du VIIe et au VIe s. av. J.-C. Elle présente un arc creux qui évoque un bateau retourné et un porte-ardillon droit qui se termine généralement par un pied globulaire ou mouluré. Certaines formes se maintiennent en milieu alpin jusqu'au début du IIIe s. av. J.-C.

Bibl. : Mansfeld 1973.

Navigation. La navigation celtique est connue d'une part grâce aux textes, notamment César qui évoque à de nombreuses reprises les flottes des peuples riverains de l'Océan, mais également celles de populations qui naviguaient sur les rivières de l'intérieur, d'autre part grâce aux découvertes de barques (Bevaix) ou pirogues conservées en milieu aquatique. On ne connaît les bateaux de haute mer que grâce à la description que donne César des vaisseaux des Vénètes : « Leur carène était notablement plus plate que celle des nôtres, afin qu'ils eussent moins à craindre les bas-fonds et le reflux ; leurs proues étaient très relevées, et les poupes de même, appropriées à la hauteur des vagues et à la violence des tempêtes ; le navire entier était en bois de chêne, pour résister à tous les chocs et à tous les outrages ; les traverses avaient un pied d'épaisseur, et étaient assujetties par des chevilles de fer de la grosseur d'un pouce ; les ancres étaient retenues non par des cordes, mais par des chaînes de fer ; en guise de voiles, des peaux, des cuirs minces et souples, soit parce que le lin faisait défaut et qu'on ne savait pas l'employer, soit, ce qui est plus vraisemblable, parce qu'on pensait que des voiles résisteraient mal aux tempêtes de l'Océan et à ses vents impétueux, et seraient peu capables de faire naviguer des bateaux si lourds. Quand notre flotte se rencontrait avec de pareils vaisseaux, elle n'avait d'autre avantage que sa rapidité et l'élan des rames, tout le reste était en faveur des navires ennemis, mieux adaptés à la nature de cette mer et à ses tempêtes. En effet, nos éperons ne pouvaient rien contre eux, tant ils étaient solides ; la hauteur de leur bord faisait que les traits n'y atteignaient pas aisément, et qu'il était difficile de les harponner. Ajoutez à cela qu'en filant sous le vent, lorsque celui-ci devenait violent, il leur était plus facile de supporter les tempêtes, qu'ils pouvaient mouiller sur des fonds bas sans craindre autant d'être mis à sec, enfin que, si le reflux les laissait, ils n'avaient rien à craindre des rochers et des écueils... » (*G. des Gaul.*, III, 13).

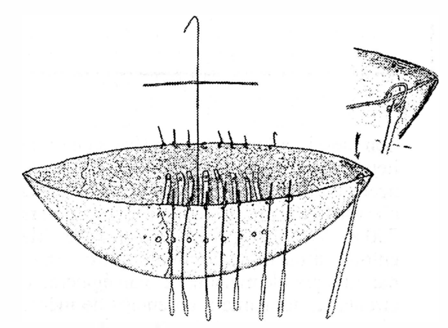


Fig. 125

On ne connaît aucun de ses navires, élaborés grâce à une longue expérience, qui devaient assurer un trafic océanique attesté notamment par des objets importés de très loin dans les îles (voir MOUNT BATTEN et NAVAN FORT). Le modèle réduit en or d'un bateau du dépôt de Broighter, daté du Ier s. apr. J.-C., représente probablement un de ces navires de haute mer.

Bibl. : Ellmers 1969.

Fig. 125 : Modèle votif en or de navire du dépôt de Broighter* en Irlande du Nord : avec ses bords élevés, son mât équipé d'une vergue

pour une grande voile quadrangulaire et ses neuf bancs de nage (un manque actuellement), le vaisseau était parfaitement adapté aux conditions de la navigation atlantique (long. 20 cm) ; Iᵉʳ s. av. J.-C.

NEBRINGEN (c. Gäufelden-Nebringen, Bade-Wurtemberg, Allemagne). Petite nécropole de vingt-cinq sépultures (vingt et une inhumations et quatre incinérations), remarquable par son homogénéité et la répartition topographique par groupes, probablement familiaux. Les tombes féminines riches sont caractérisées par des torques ternaires à pastilles de pâte de verre rouge de type rhénan et les fibules trouvent également des éléments de comparaison dans cette région d'où provenaient probablement ces femmes, toutes jeunes, à l'exception d'une, très vieille, avec un mobilier archaïque. Parmi les hommes armés se distingue le personnage de la tombe n° 11, équipé d'un casque en fer, d'une épée avec une suspension à trois grands anneaux, d'une très longue pointe de lance, et paré d'une bague en or. L'ensemble de la nécropole ne semble pas correspondre à un intervalle de temps très long et peut être daté de la fin du IVᵉ s. av. J.-C. ou du tout début du siècle suivant.
Musée : Stuttgart.
Bibl. : Challet 1997 ; *Kelten in Baden-Württemberg* 1981 ; Krämer 1964.

NEGOTIN (Serbie). D'un site inconnu des Portes de Fer, probablement des environs de la ville, provient une longue épée laténienne avec fourreau décoré d'une variante tardive, très intéressante, de la paire de dragons. L'objet peut être daté dans la première moitié du IIᵉ s. av. J.-C.
Musée : Negotin.
Bibl. : Popović 1989/1990.

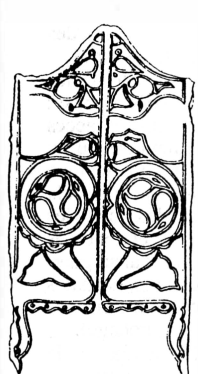

Fig. 126

Fig. 126 : Ornementation de la partie supérieure du fourreau en fer de Negotin : la paire de « dragons » est désormais complètement occultée par de grands triscèles d'autres motifs (larg. 4,5 cm) ; fin du IIIᵉ s. av. J.-C. ou début du siècle suivant.

NEMED. Souverain de la deuxième génération mythique qui occupa l'Irlande selon le *Livre des Conquêtes*. Elle suivit la génération de Partholon et précéda l'arrivée des Fîr Bolg.
Bibl. : Guyonvarc'h 1980 ; MacCana 1983.

NÉMÈTES. Peuple de souche probablement germanique, installé, dans la première moitié du Iᵉʳ s. av. J.-C., dans le voisinage immédiat des Helvètes et des Rauraques.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 5 ; VI, 25.

NEMĚTICE (Bohême, Rép. tchèque). Le site de « Hradec » se trouve sur le bord d'un plateau qui domine deux cours d'eau. Les deux côtés accessibles (nord et ouest) étaient fortifiés par une palissade précédée d'un fossé qui délimitaient une aire rectangulaire d'environ un hectare (env. 140 × 70 m). L'espace intérieur de cet habitat, classé dans le type dit *Herrenhof* (résidence seigneuriale ; voir ce mot), était occupé sur les côtés ouest, nord et partiellement sud par des cabanes au sol excavé et des constructions à poteaux. L'aire centrale n'était apparemment pas construite. Les matériaux (poteries, fibule, épingles, fragment de statuette en terre cuite d'un cheval) appartiennent à la période hallstattienne récente (VIᵉ s. et début du siècle suivant).
Bibl. : Michálek 1993.

NEMETOCENNA. Principal oppidum des Atrébates au temps de la guerre des Gaules. Il devait s'agir d'une agglomération importante, car César y hiverna en 51 av. J.-C. avec les quatre légions installées alors chez les Belges. Le site n'a pas encore été identifié mais le nom est clairement apparenté à celui de la ville gallo-romaine de Nemetacum, chef-lieu qui prendra plus tard le nom de la cité (aujourd'hui Arras).
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VIII, 46, 52.

Nemeton, ou peut-être *nemetos*. Nom celtique du sanctuaire, équivalent du grec *temenos*. On considère généralement que le nemeton était un espace sacré délimité par une enceinte. Les enceintes quadrangulaires sont connues surtout à partir du IIIᵉ s. av. J.-C. (voir

GOURNAY-SUR-ARONDE, MŠECKÉ ŽEHROVICE et VIERECKSCHANZE) mais il en existe également de plus anciennes (voir ZÁVIST). Rien n'indique toutefois le plan exclusivement quadrangulaire du nemeton (l'enceinte circulaire de Navan Fort devrait pouvoir être qualifiée de nemeton), ni même la nécessité d'une matérialisation complète des limites de l'espace sacré qui pouvaient être signalées également par des stèles (voir VERCEIL).
Bibl. : Piggott 1978 ; Prosdocimi 1989 ; Vendryes 1948.

NEMI (prov. Rome, Italie). Le dépôt votif du sanctuaire de Diane Aricia sur le lac de Nemi dans les monts Albains contenait, parmi de nombreux autres objets, deux fibules en bronze de type laténien : une grande fibule massive en forme d'oiseau, d'une facture très proche de certains exemplaires d'Europe centrale datables de la fin du Ve s. av. J.-C. ou du tout début du siècle suivant (voir VÍCEMILICE), et une fibule au double pied orné à l'origine de perles de corail, qui appartient à une forme connue du milieu ligure d'Italie et du sud de la Gaule, où elle a été datée du IIe s. av. J.-C.
Musée : Rome (Villa Giulia).
Bibl. : Kruta 1988 ; Stöckli 1975.

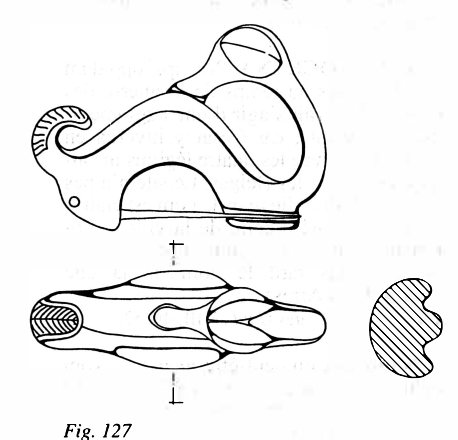


Fig. 127

Fig. 127 : Grande fibule ornithomorphe en bronze du dépôt votif du temple de Diane à Nemi (long. 9,5 cm) ; fin du Ve s. av. J.-C. ou début du siècle suivant.

NEMILANY (Moravie, Rép. tchèque). Importante sépulture à inhumation de guerrier découverte en 1938 : épée en fer à poignée pseudo-anthropomorphe et à la lame incrustée d'une ligne en fil d'or, grande pointe de lance aux rivets décorés en bronze, fibule en fer, deux vases en terre cuite. Datation : fin du IVe s. av. J.-C. ou tout début du siècle suivant.
Musée : Olomouc.
Bibl. : Čižmář 1996 ; Filip 1956.

NEMOSSUS. Chef-lieu des Arvernes mentionné par Strabon qui le situe sur la Loire. Il devrait s'agir d'une agglomération antérieure à la ville gallo-romaine d'Augustonemetum (Clermont-Ferrand) qui assumait cette fonction. Son identification reste incertaine (Aulnat ?).
Bibl. : Strabon, *Géogr.*, IV, 2, 3.

NERTOBIS. Légende monétaire des monnaies de bronze de l'antique cité celtibérique de Nertobriga, localisée entre Ricla et Calatorao (Saragosse, Espagne).
Bibl. : *Celtíberos* 1988.

NERVIENS (lat. *Nervii*). Puissant peuple belge installé principalement entre la Sambre et l'Escaut, voisin des Éburons, des Atrébates, des Viromanduens et des Ambiens. Ses clients étaient les Ceutrons, les Gruddii, les Lévaques, les Pleumoxii et les Geidumnes. Il fournit à la coalition des peuples belges de l'an 57 un contingent aussi élevé que celui des Bellovaques, cinquante mille hommes.

César qualifie les Nerviens de « plus farouches des Belges » et les décrit ainsi : « les marchands n'avaient aucun accès auprès d'eux ; ils ne souffraient pas qu'on introduisît chez eux du vin ou quelque autre produit de luxe, estimant que cela amolissait leurs âmes et détendait les ressorts de leur courage ; c'étaient des hommes rudes et d'une grande valeur guerrière... ». Il décrit les défenses de haies qu'ils érigent pour défendre leur territoire (probablement un paysage de bocage).

Défaits, non sans difficultés, à la bataille de la Sambre (voir BODUOGNATOS), et décimés (seuls trois de leurs six

cents sénateurs auraient survécu et cinq cents de leurs soixante mille guerriers), ils firent leur soumission et reçurent la protection de Rome. Ils se joignirent en 54 av. J.-C. à l'entreprise d'Ambiorix, assiégèrent les troupes de Cicéron, mais furent battus par César qui se porta au secours de son lieutenant. Ils auraient de nouveau préparé l'entrée en guerre l'année suivante, mais César conduisit ses troupes sur leur territoire qu'il dévasta pour les en dissuader. Affaiblis, ils ne fourniront plus à la coalition de l'an 52 av. J.-C. qu'un contingent de cinq mille hommes. Voir VERTICO, VIROS.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, II, 4, 15 *sqq.*, 19, 23, 28 *sq.*, 32, V, 24, 38 *sq.*, 41 *sq.*, 46, 48, 56, 58, VI, 2, 3, 29, VII, 75 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 3, 4.

NEUENBÜRG (Bade-Wurtemberg, Allemagne). Naturellement défendu par sa position escarpée, dans une boucle du la rivière Enz, le Schlossberg a révélé l'existence d'un habitat laténien dont les riches matériaux (de la poterie mais également un bel ensemble d'outils : enclume, ciseau, marteau, soc d'araire, faux et même une clé) appartiennent principalement au Ve-IVe s. av. J.-C. L'habitat se trouve au centre de gisements de minerai de fer, exploités par des galeries dont certaines pourraient être mises en relation avec une exploitation de cette ressource de l'époque de l'habitat.

Bibl. : Jensen 1986 ; *Kelten in Baden-Württemberg* 1981.

NEUFCHÂTEAU-LE-SART (Belgique). Nécropole de six tombelles (voir HAMIPRÉ) explorée en 1985. Les tertres recouvraient de une à quatre sépultures, seize au total, dont une sépulture à char, une sépulture double, les vestiges d'un bûcher et un dépôt. Fait jusqu'ici exceptionnel dans le milieu des tombelles de l'Ardenne, les sépultures n'appartiennent pas seulement au Ve s. av. J.-C. (tombelle IV : sépultures 1-3 ; V : 1-3) mais également à la première moitié du IIIe s. av. J.-C. (I : 1-3 ; II : 1-3 ; III : 2-3 ; IV : 4 ; VI : 1). À ce groupe récent appartient également l'exceptionnelle tombe à char d'une femme dont le mobilier comprenait les pièces métalliques du char, un collier de perles de verre, trois fibules, l'agrafe et l'anneau d'une ceinture et deux poteries dont un gobelet sur pied à couverte rouge ; parmi les autres matériaux de cette phase figurent notamment un torque à tampons et nodosités et d'autres parures annulaires apparentées, des variantes tardives de fibules à pied libre, une autre poterie à couverte rouge, des poteries au décor lissé. L'ensemble, chronologiquement très homogène, illustre différents aspects connus de la première moitié du IIIe s. av. J.-C., reflétant ainsi probablement la nature composite de cette petite communauté.

Musée : Libramont.

Bibl. : Cahen-Delhaye 1997.

NEUNKIRCHEN (Basse-Autriche). Tombes à incinération au nombre d'une demi-douzaine, découvertes fortuitement. Les matériaux recueillis peuvent être datés du IIIe s. av. J.-C. Très importante, la sépulture n° 2 avec panoplie guerrière (épée avec fourreau décoré, pointe de lance à douille décorée, umbo à ailettes triangulaires, chaîne de ceinturon du type « gourmette »), représentative de l'association de formes du dernier tiers du IIIe s. av. J.-C.

Musée : Neunkirchen.

Bibl. : Caspart 1929 ; Filip 1956 ; Pittioni 1930 ; Szabó et Petres 1992.

NEUVY-EN-SULLIAS (dép. Loiret, France). Dépôt votif de statuettes en bronze d'époque gallo-romaine, dont le choix et quelquefois la facture reflètent la persistance de traditions laténiennes. De ce point de vue, la statuette très expressive d'un sanglier est particulièrement significative.

Musée : Orléans.

Bibl. : Duval P.-M. 1977.

NEVĚZICE (Bohême, Rép. tchèque). Oppidum qui domine sur la rive gauche le cours de la Vltava, à mi-chemin entre les châteaux d'Orlík et de Zvíkov, sites hypothétiques d'oppida qui auraient été détruits par les fortifications médiévales. Il est défendu par un rempart de pierre au parement armé de poteaux verticaux (*Pfostenschlitzmauer*). La superficie intérieure est de 13 hectares et les faibles

traces d'occupation qui y ont été recueillies permettent de conclure à la faible durée de l'habitat.
Bibl. : Drda 1987, 1994 ; Drda et Rybová 1995, 1997.

NIEDERSCHÖNHAUSEN (c. Berlin, Allemagne). Fibule en bronze « à masque » de la deuxième moitié du ve s. av. J.-C., importante non seulement du point de vue iconographique (pied en forme de tête de bélier qui appuie son museau à l'emplacement du sexe d'un personnage barbu représenté entier, sa tête accostée par le sommet à une autre tête semblable qui regarde dans la direction opposée), mais également par son lieu de découverte très excentrique par rapport à la diffusion normale de cette catégorie d'objet.
Musée : Berlin.
Bibl. : Jacobsthal 1944 ; Kimmig et coll. 1988.

NIEDERWICHTRACH (Berne, Suisse). Une quinzaine d'ensembles, probablement funéraires (au moins l'un d'eux est décrit comme une incinération), récupérés en 1967-1968 dans une extraction de gravier au lieu-dit « Bachtelen ». Les matériaux recueillis (fibules, céramiques parmi lesquelles figurent deux beaux vases peints) peuvent être datés de la seconde moitié du iie s. av. J.-C. ou du tout début du siècle suivant.
Bibl. : Müller 1996 ; Stöckli 1995.

NIEDERZIER (distr. Düren, Allemagne). Site connu actuellement par le dépôt votif de monnaies d'or (vingt-six pièces du type *Regenbogenschüsselchen* et vingt statères des Ambiani) associées à deux torques tubulaires lisses à faux tampons et à un brassard tubulaire du même métal, trouvé dans le contexte d'un vaste habitat (27 hectares) de la fin de l'époque laténienne, entouré de deux larges fossés au profil en V. On y a exploré quatre-vingts unités d'habitation composées d'un total de deux cent soixante-dix bâtiments à fonctions diverses (maisons, écuries, greniers). Le dépôt de parures annulaires et monnaies peut être daté entre 120 et 80 av. J.-C., de même que deux autres dépôts constitués par des lingots de fer. La fin de l'occupation du site peut être datée vers le milieu du i^er s. av. J.-C.
Musée : Bonn.
Bibl. : *Celtes* 1991 ; Göbel et coll. 1991.

NITIOBROGES, ou Nitiobriges. Peuple de l'actuel Lot-et-Garonne dont l'oppidum principal était Aginnon (forme latine Aginnum aujourd'hui Agen). Ils furent gagnés à la coalition de 52 av. J.-C. par Luctérios et fournirent un contingent de cinq mille hommes sous le commandement de leur roi Teutomatos. Le torque de Mailly-le-Camp porte plusieurs fois gravé leur nom en caractères grecs (*NITIOBΡOΓΕΙΙ*).
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 7, 31, 46, 75 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 2, 2.

NITRIANSKY HRÁDOK (Slovaquie). Le site dit « Zámeček », connu surtout par un habitat de l'âge du bronze, fut réoccupé vers la fin du i^er s. av. J.-C. : défendu par une fortification de terre à armature de bois, il possédait une porte à ailes rentrantes analogue à celle des oppida celtiques. Le matériel céramique indique la rencontre de deux aires culturelles : la première est caractérisée par de la poterie grise et peinte de tradition laténienne, la deuxième est la poterie de type dace, généralement modelée. Il s'agit probablement de l'une des survivances celtiques sur la périphérie de la culture de Púchov qui peut être mise en relation avec la présence dans la région des Kotini.

NÍŽKOVICE (Moravie, Rép. tchèque). Une vingtaine de sépultures à inhumation découvertes à partir de 1907. Les matériaux sont caractéristiques de la fin du ive s. av. J.-C. et du début du siècle suivant. Particulièrement intéressante, la tombe n° 1 qui associe une forme ancienne d'anneaux de cheville à oves à un torque, une fibule à gros pied globulaire, un bracelet orné et un brassard de sapropélite ; l'ensemble peut être daté du deuxième quart du iiie s. av. J.-C.
Bibl. : Filip 1956 ; *Pravěké dějiny Moravy* 1993 ; Procházka 1937.

Nœud d'Hercule (lat. *nodus Herculeus*). Motif à signification magique qui

correspond à notre nœud plat, très en vogue dans le milieu hellénistique du dernier tiers du IVᵉ s. av. J.-C. Il fut adopté par les Celtes, probablement à partir du milieu italiote où sa mode était très répandue, dès la fin de ce siècle ou le tout début du siècle suivant. Il connut chez les Celtes un succès immédiat et une très large diffusion : on le trouve sur des parures annulaires (voir CLONMACNOISE, WALDALGESHEIM) aussi bien que sur des fibules (voir MANNERSDORF AM LEITHAGEBIRGE). Les objets les plus récents ornés de ce motif ne semblent cependant pas dépasser en milieu celtique le troisième quart du IIIᵉ s. av. J.-C.
Bibl. : Kruta 1982.

NONNOS. Voir BIATEC.

NOREIA. Agglomération importante du Norique, devant laquelle l'armée romaine se vit infliger, en 113 av. J.-C., une défaite de la part des Cimbres. La ville était assiégée, peu avant 58 av. J.-C., par une troupe de Boïens qui se joignit ensuite à la tentative de migration des Helvètes. L'endroit a été identifié, sans certitude, au site de Sankt Margarethen (Carinthie) et quelquefois aussi au Magdalensberg dont le nom celtique semble toutefois être Virunum.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 5.

NORIQUE (lat. *Noricum*). Le royaume du Norique (*regnum Noricum*) se constitua probablement vers le milieu du IIᵉ s. av. J.-C. par la fusion et l'extension des royaumes mentionnés dans les sources latines dans la Carinthie actuelle, vers le début du deuxième quart de ce siècle (voir CINCIBILOS). Il constituait vers la fin du siècle, avec ses voisins les Boïens de Pannonie et les Taurisques (qui faisaient probablement partie de la coalition norique), l'une des trois grandes formations politiques des Celtes de la périphérie orientale du massif alpin au nord-est de l'Italie. Il était connu par la quantité et la qualité de sa production de fer et fut le partenaire privilégié de Rome jusqu'à l'occupation de son territoire qui s'étendait alors, après la chute du pouvoir des Boïens et des Taurisques, sur toute la partie orientale du massif alpin et atteignait le Danube, en 16 av. J.-C. Voir VOCCIO.
Bibl. : Dobesch 1980.

NORMÉE (dép. Marne, France). Importante nécropole à enclos du lieu-dit « La Tempête », avec des tombes de guerriers du IIIᵉ s. av. J.-C.
Musée : Épernay.
Bibl. : Charpy et Roualet 1991.

NOVÁ HUŤ (c. Dýšina, Bohême, Rép. tchèque). De la nécropole tumulaire des âges du bronze et du fer d'une soixantaine de tertres, explorés entre 1907 et 1911, provient une fibule « à masques » en bronze d'une exceptionnelle qualité : le pied est en forme de tête de griffon, deux visages humains unis par leur coiffure, l'un présente sur les côtés des oreilles allongées d'animal, l'autre des « feuilles » se terminant en volute ; deuxième moitié du Vᵉ s. av. J.-C.
Musée : Plzeň.
Bibl. : Kruta 1975.

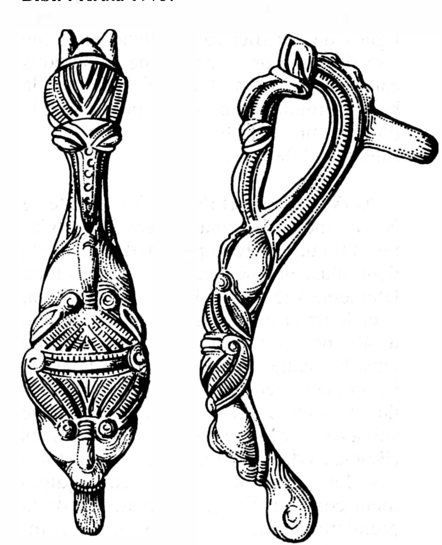


Fig. 128

Fig. 128 : Fibule « à masques » de Nová Huť : le pied a la forme d'une tête de griffon ; sur l'arc, deux visages humains unis par leur coiffure : l'un présente sur les côtés des oreilles pointues d'animal, l'autre des sourcils en forme

de « feuilles » se terminant en volute (long. 5,5 cm) ; seconde moitié du Ve s. av. J.-C.

NOVIODUNUM (litt. « Ville neuve »). Toponyme très répandu chez les Celtes. On connaît un oppidum du nom de Noviodunum chez les Bituriges (peut-être Neuvy-en-Barangeon ; César, *G. des Gaul.*, VII, 12, 14), chez les Éduens (identifié traditionnellement à Nevers ; César, *ibid.*, VII, 55), chez les Suessions (près de Soissons ; César, *ibid.*, II, 12 ; voir POMMIERS). Un Noviodunum existait chez les Latobici de la Slovénie actuelle (Novo mesto, qui signifie également « Ville neuve ») et quelque part sur le Danube (chez les Britolages ?).

NOVIOMAGUS REGNENSIUM (aujourd'hui Chichester, Sussex, Grande-Bretagne). Nom de la ville romaine édifiée dans la partie septentrionale du vaste complexe fortifié qui était probablement avant l'occupation romaine l'oppidum central des Atrébates-Regni. Plusieurs lignes de fortifications défendaient une aire de plusieurs dizaines de kilomètres carrés autour du port naturel formé par la baie profonde qui borde au nord-ouest le promontoire de Selsey.
Bibl. : Cunliffe 1974.

NOVO MESTO (Slovénie). Le site de Novo mesto (probablement Noviodunum) fut un centre important des Latobici, dont plusieurs nécropoles à incinération laténiennes (Kapiteljska niva et Kandija, avec le remarquable canthare de la tombe n° 40, de type celto-danubien, orné de têtes humaines et de serpents à têtes de bélier ; ces nécropoles peuvent être datées du IIIe s. av. J.-C. et du début du siècle suivant), tardo-laténiennes et romaines (Beletov vrt, avec plus de deux cents tombes, dont la tombe n° 169, avec l'équipement complet d'un guerrier monté de la première moitié du Ier s. av. J.-C., comportant la longue épée à pointe émoussée, une lance, l'umbo de bouclier et un casque qui a donné son nom au type Novo mesto), furent explorées sur le territoire de la ville actuelle.
Musée : Novo mesto.
Bibl. : Schaaff 1980.

NUMANA (Ancône, Italie). Port et centre picénien, très actif depuis le VIIe s. av. J.-C. Des tombes de la fin du VIe s. av. J.-C. ont livré des fibules ornithomorphes appartenant à une série, considérée encore naguère comme hallstattienne, dont la diffusion couvre non seulement la plaine du Pô mais également les territoires transalpins. Les nécropoles du IVe s. av. J.-C. et du début du siècle suivant ont livré quelques fibules de type laténien, utilisées parallèlement aux formes de tradition locale ainsi que des épées laténiennes, comme c'est le cas également sur le site voisin de Camerano.
Musée : Numana.
Bibl. : *Galli e l'Italia* 1978 ; Lollini 1979.

NUMANTIA (Numance, prov. Soria, Espagne). Située à une dizaine de kilomètres en amont de l'actuelle ville de Soria, la ville de Numance, la plus importante du peuple celtibère des Arévaques, domine la rive gauche de la haute vallée du Duero. Sa célébrité lui vient du rôle qu'elle joua dans les guerres contre les Romains.

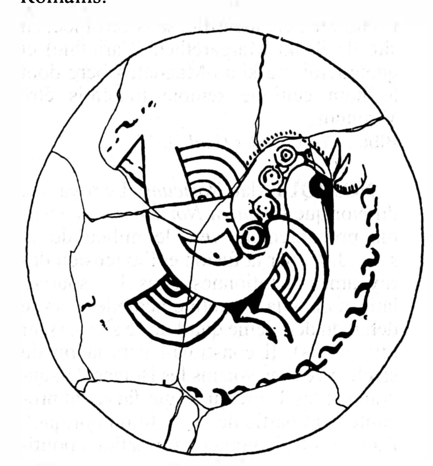


Fig. 129

En 154 av. J.-C., les Arévaques entrent en guerre suite à une intervention romaine contre la cité alliée de Segeda et ils infligent l'année suivante une sanglante défaite à l'armée romaine devant Numance. La

paix sera rétablie en 152 av. J.-C., mais les Numantins reprendront la lutte aux côtés de Viriatos. Elle continuera même après la mort du chef lusitanien et les Romains seront battus une nouvelle fois devant Numance en 137 av. J.-C. La ville que Cicéron qualifiera plus tard de *terror imperii* (terreur de l'Empire) sera assiégée pendant un an par les légions de Scipion. Elle tomba finalement et les survivants affamés qui se rendirent furent vendus comme esclaves et la ville rasée (133 av. J.-C.). Elle fut reconstruite par la suite et ce sont essentiellement les vestiges de la ville romaine que l'on peut voir aujourd'hui sur le site. C'est également à cette période qu'appartient la catégorie qui peut-être la plus remarquable de l'art celtibérique, la céramique peinte numantine. La nécropole et une partie du rempart de l'agglomération préromaine ont été découverts récemment au pied du site urbain.

Musée : Soria.

Bibl. : *Ceramicas de Numantia 1992* ; Romero Carnicero 1976.

Fig. 129 : Coupe en terre cuite à peinture polychrome de Numance, représentant une grue. La disposition des ailes et de la queue évoque le triscèle, un des motifs fondamentaux de l'art celtique (diam. env. 16 cm) ; Ier s. av. J.-C.

O

OBERMENZING (c. Munich, Bavière, Allemagne). Petite nécropole connue principalement par la tombe à incinération, datable de la fin du IIIᵉ s. av. J.-C. ou du début du siècle suivant, d'un personnage accompagné de l'équipement guerrier traditionnel mais aussi d'instruments de chirurgie en fer : une scie à trépanation et un crochet arrondi qui pouvait être utilisé aussi bien lors de la trépanation que pour d'autres interventions.
Ill. : voir CHIRURGIE.
Musée : Munich.
Bibl. : *Celtes* 1991 ; Krämer 1985.

OBERWITTIGHAUSEN (Bade-Wurtemberg, Allemagne). Tombe à inhumation laténienne sous tumulus du Vᵉ s. av. J.-C., probablement féminine, avec un assortiment exceptionnel de quatre fibules « à masques » : l'une dérivée de la forme dite de La Certosa, avec un visage humain entre trois éléments globulaires au-dessus de l'emplacement du ressort ; trois autres, produites probablement par le même atelier, présentent alternativement des thèmes associés par exemple sur les cruches : une tête de griffon, une tête composite qui associe des traits du cheval à des traits humains, une tête de bélier, une tête d'homme sans traits animaux, la double feuille de gui.
Musée : Karlsruhe.
Bibl. : Duval P.-M. 1977 ; Jacobsthal 1944 ; *Kelten in Baden-Württemberg* 1981 ; Kruta 1989 ; Megaw 1970.

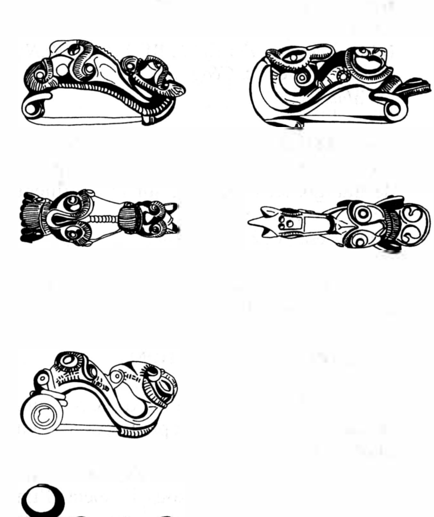


Fig. 130

Fig. 130 : Assortiment de trois fibules en bronze « à masques », différentes mais à éléments figurés complémentaires du répertoire caractéristique de l'art celtique laténien, d'une sépulture tumulaire de Oberwittighausen (long. 3-3,5 cm) ; seconde moitié du Vᵉ s. av. J.-C.

OCELUM. Selon César, dernière agglomération de la Cisalpine avant le passage des Alpes qui permettait de rejoindre en sept jours le territoire des

Voconces (peut-être l'actuelle Avegliana sur la Dora Riparia, Italie).
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 10 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 1, V, 1.

OCTODURUS. Agglomération des Véragres de l'actuel Valais, à l'époque romaine Forum Claudii Valensium, aujourd'hui Martigny (Valais, Suisse). L'agglomération, traversée par le fleuve, fut en automne 57 av. J.-C. le théâtre d'un affrontement entre une légion romaine, commandée par Galba, et l'armée des Véragres et des Sédunes. Les Romains rebroussèrent le chemin vers Genève et la Narbonnaise et renoncèrent à prendre le contrôle du passage du Grand-Saint-Bernard qui ne devint effectif qu'en 16-15 av. J.-C.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, III, 1, Pline, *H.N.*, III, 135 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 12.
Valais 1986.

OCTOGESA. Oppidum celtibère ; identifié à l'actuelle Mequinenza (prov. de Saragosse, Espagne), sur le confluent de l'Èbre et du Segre.
Bibl. : César, *G. civ.*, I, 61, 68.

Œnochoé. Nom grec de la cruche à vin. Voir CRUCHE.

Ogam. Voir INSCRIPTIONS.

OGMIOS. Selon Lucien de Samosate, un auteur grec du IIe s. apr. J.-C., ce nom était donné par les Celtes à une divinité équivalente à Héraklès, qu'il aurait vue représentée en Gaule sous l'aspect d'un vieillard aux attributs du héros que des chaînes reliaient à la langue des nombreuses personnes qui l'entouraient. D'où l'idée qu'il pourrait s'agir d'une allégorie de l'éloquence.

Deux textes latins de défixion gravés sur des tablettes en plomb trouvées à Bregenz (Voralberg, Autriche) associent le nom d'Ogmios à Dis Pater et à un autre dieu, suggérant qu'il pourrait être une divinité du monde infernal et que la scène décrite par Lucien pourrait représenter Ogmios en fonction de psychopompe (conducteur des âmes des défunts dans l'autre monde).

Il devrait correspondre au dieu irlandais Ogma, un des Tuatha dé Danann qui participèrent à la bataille de Mag Tuired, considéré comme l'inventeur de l'écriture ogamique (il s'agit probablement d'une attribution tardive, s'appuyant sur l'analogie des noms).
Bibl. : Lucien, *Her.*, 1.
Duval P.-M. 1976 ; Le Roux 1960, 1970/1973a ; MacCana 1983.

Ogronios. Cinquième mois de l'année celtique du calendrier de Coligny ; correspond approximativement au mois de mars du calendrier actuel. Il est précédé du mois *anagantios* et suivi du mois *cutios*.
Bibl. : Duval P.-M. et Pinault 1986.

OHNENHEIM (dép. Bas-Rhin, France). Sépulture hallstattienne avec char à quatre roues, découverte fortuitement dans le tumulus n° 9 du site (diamètre 34 m, hauteur 2,7 m), lors du creusement de tranchées en 1917 et explorée en 1920. Les éléments métalliques du char, nouvellement reconstitué avec un avant-train mobile, sont les seules trouvailles significatives du tumulus.
Musée : Strasbourg.
Bibl. : *Trésors celtes et gaulois* 1996 ; *Trésors des princes celtes* 1987 ; *Vierrädrige Wagen* 1987.

OILAUNES, OILAUNIKOS, OILAUNU. Légendes des monnaies en bronze et en argent d'une cité celtibérique non identifiée.
Bibl. : *Celtíberos* 1988.

OISÍN (litt. « le Faon »). Fils de Finn qui participa aux entreprises héroïques des Fianna. Il est connu surtout sous le nom d'Ossian, rendu célèbre par les pastiches de MacPherson.
Bibl. : MacCana 1983.

OKALAKOM. Légende des monnaies en bronze d'une cité celtibérique identifiée à l'actuelle Oncala (Soria, Espagne).
Bibl. : *Celtíberos* 1988.

OLCADES. Peuple de la péninsule Ibérique qui habitait probablement le long du cours supérieur du Guadiana ; son agglomération principale était Althéa, prise par Hannibal en 221 av. J.-C.

Bibl. : Polybe, *Hist.*, III, 13 ; Tite-Live, *Hist. rom.*, XXI, 5-4.

Oligarchie. Système de gouvernement où le pouvoir est détenu par un groupe restreint de personnes, notamment les familles aristocratiques les plus puissantes. C'était certainement la situation de cités celtiques telles que celles des Éduens ou des Helvètes, pendant la première moitié du Ier s. av. J.-C.

OLLOVICO. Notable des Nitiobriges, père du roi Teutomatos et ami de Rome.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 31.

Olpe a trottola. Forme vasculaire évoquant une toupie renversée, à la partie inférieure proportionnellement plutôt basse, large et rebondie, au col et au goulot petits et étroits. Ce flacon paraît avoir été destiné à contenir principalement du vin, ainsi que l'indique notamment l'inscription qui figure sur l'un de ces vases (voir LATUMAROS). La forme semble avoir été créée en Transpadane, vers le milieu du IIIe s. av. J.-C. C'est du moins à cette époque qu'apparaissent dans les mobiliers funéraires les exemplaires les plus anciens qui présentent toutes les caractéristiques du type, en Lombardie (Garlasco, Lommago) mais isolément aussi à Bologne (tombe Benacci n° 921).



Fig. 131

Le flacon *a trottola* devient au IIe s. av. J.-C. et au début du siècle suivant un des éléments les plus caractéristiques du faciès tardo-laténien des Celtes transpadans, une composante presque obligée des mobiliers funéraires (voir BIASSONO, ORNAVASSO, REMEDELLO DI SOTTO). À la forme à panse arrondie se substitue progressivement une forme carénée, très souvent peinte de bandes horizontales de couleur rougeâtre, qui devient prédominante vers le début du Ier s. av. J.-C. Certains vases portent des inscriptions gravées après cuisson en caractères celto-étrusques. Comme c'est le cas pour d'autres éléments caractéristiques du faciès padan tardo-laténien, le flacon *a trottola* semble disparaître dans le courant du deuxième quart du Ier s. av. J.-C., alors que l'intégration culturelle rapide qui suit la création de la *provincia*, en 81 av. J.-C., aboutit à une romanisation généralisée qui concerne tous les domaines.

Bibl. : Arslan 1978, 1984, 1995 ; De Marinis 1986 ; Kruta 1980, 1983a, 1988 ; Kruta Poppi 1983 ; Negroni Catacchio 1974, 1975, 1982, 1985 ; Tizzoni 1981, 1982, 1984a, 1985.

Fig. 131 : *Olpe a trottola*, tournée et peinte en rouge et blanc, de Seveso près de Milan, en Lombardie, Italie (diam. 20 cm) ; IIe s. av. J.-C.

OMBRIENS. Peuple d'Italie centrale qui vécut au contact direct des Celtes immigrés au début du IVe s. av. J.-C. L'analyse des nécropoles des Sénons de l'Adriatique illustre particulièrement bien ces contacts et ces influences, certainement réciproques, entre des peuples qui furent alliés dans la guerre contre Rome au début du IIIe s. av. J.-C. (voir SENTINUM).

Omphalos. Terme grec utilisé pour désigner le point, l'« ombilic », marquant le croisement des axes perpendiculaires qui étaient censés régir l'ordonnance de l'univers. Cette indication d'un point central où se réalisait la jonction entre les mondes terrestre, souterrain et céleste devait être aussi répandue chez les Celtes que chez les autres peuples de l'Antiquité (omphalos de Delphes, *mundus* du monde étrusco-italique) et la nature du décor de certaines stèles (voir KERMARIA, TUROE) permet de supposer qu'elles assumaient la fonction d'omphalos dans un lieu consacré.

On utilise le terme d'omphalos également pour désigner la protubérance bombée qui se trouve au fond de certains récipients, principalement des coupes, peut-être utilisées pour les libations.

ONDRATICE (Moravie, Rép. tchèque). Une sépulture découverte en 1934 a livré un objet exceptionnel : un bracelet de très belle facture, richement décoré par la technique du faux-filigrane (voir ce terme).
Bibl. : Procházka 1937.

OPAŘANY U MILEVSKA (Bohême, Rép. tchèque). Petite nécropole tumulaire de la Bohême du Sud qui a livré au XIXe s. un certain nombre d'objets appartenant à l'évidence à plusieurs sépultures, parmi lesquels figurent des pièces indiquant la présence d'une tombe de type princier, caractérisée notamment par un bandeau en feuille d'or finement travaillée au repoussé (diadème) et une paire de boucles d'oreilles assorties.

Musée : Prague (Musée national).

Bibl. : Filip 1956 ; Píč 1900.

OPLOTY (Bohême, Rép. tchèque). Découverte isolée, hors contexte, à proximité de la forteresse protohistorique de Rubín, d'un torque à tampons incomplet en or massif au décor en relief. Datable vers le milieu du IVe s. av. J.-C.

Musée : Vienne (Naturhistorisches Museum).

Bibl. : Filip 1956 ; Kruta 1975.

Oppidum. Le terme latin d'*oppidum* (« ville ») fut employé dans l'Antiquité notamment par César (*G. des Gaul.*), pour désigner les grandes agglomérations fortifiées des Gaulois dont certaines sont qualifiées quelquefois aussi comme *urbs* (autre terme latin pour la ville, utilisé généralement pour désigner la ville par excellence, Rome). Les *oppidani* sont les habitants des villes autres que Rome.

On utilise actuellement le terme d'oppidum d'une part de manière large, pour désigner les agglomérations protohistoriques fortifiées de l'âge du fer, quelles que soient leur taille et leur date (on l'a ainsi employé quelquefois pour désigner les forteresses hallstattiennes), d'autre part de manière stricte, en limitant son usage au contexte spécifique de la culture de type urbain des Celtes des IIe-Ier s. av. J.-C. L'oppidum est alors une agglomération fortifiée occupée de manière permanente par une population dont une partie importante est constituée par des artisans spécialisés. La situation privilégiée de l'oppidum dans un réseau de trafics à longue distance, son rôle de marché et de lieu de réunion, à l'occasion de fêtes religieuses ou d'autres événements, d'une communauté nombreuse installée sur un territoire déterminé (pour les grands oppida, l'ensemble de la *civitas*) favorisent le développement de ces activités. Le grand oppidum est donc le centre symbolique de la communauté en matière religieuse (c'est ce qu'exprime le nom *Mediolanum* donné à certains oppida), mais également son centre administratif (c'est le siège du sénat et des institutions équivalentes) et économique.

L'implantation des oppida apparaît de plus en plus clairement plutôt comme le résultat d'actes de fondation volontaristes que celui de la concentration progressive de l'habitat et des activités économiques. C'est du moins ce que l'on peut déduire aussi bien des sources écrites — le cas des Celtes qui pénétrèrent en 186 av. J.-C. dans les environs d'Aquilée et prirent possession du territoire en fondant un oppidum est à cet égard tout à fait significatif (cf. Tite-Live, *Hist. rom.*, XXX, 20) —, que de la toponymie — un nom tel que *Noviodunum* (« Villeneuve ») correspond à ce type de fondation — ou de l'étude archéologique de certains sites. La situation de la Bohême, avec un réseau d'oppida qui se développe à partir de la réoccupation du site de Závist, vers le deuxième quart du IIe s. av. J.-C., probablement suite au retour des Boïens d'Italie, illustre remarquablement cette forme de colonisation urbaine.

De nombreux indices de situations analogues peuvent être relevés également dans la péninsule Ibérique, où les oppida ne sont pas nécessairement le résultat de l'évolution d'agglomérations fortifiées antérieures, mais peuvent correspondre à de nouvelles fondations ou des refondations.

L'examen des données indique donc clairement que l'ancienne hypothèse d'un lien entre l'apparition des oppida celtiques et l'occupation romaine de la Narbonnaise d'une part, l'invasion des Cimbres et des Teutons d'autre part, n'est plus recevable. De nombreux cas montrent cependant que la forme classique de l'oppidum peut être une manifestation tardive qui vient se substituer à un habitat ouvert d'une certaine importance. Cela semble du moins être le cas de la plupart des oppida de la Suisse actuelle, qui viennent remplacer tardivement des habitats de plaine sans défenses (voir BÂLE, BERNE). Quant à la Gaule, on y connaît

même des fondations postérieures à la conquête romaine (voir LEVROUX). Voir également BIBRACTE, MANCHING, VULLY mont, STARÉ HRADISKO, YVERDON-LES-BAINS.

Bibl. : Audouze et Buchsenschutz 1989 ; Buchsenschutz 1984 ; *Celtes* 1991 ; Collis 1984 ; Drda et Rybová 1997 ; Frey 1984 ; Cunliffe et Rowley 1976 ; Kruta 1980, 1993 ; Lorenz 1986 ; Schaaff et Taylor 1975 ; Urban 1994.

Or. Les gisements d'or exploités par les Celtes étaient de deux types : les gisements primaires, formés par les filons aurifères qui sont inclus dans d'autres roches ; l'or y est présent sous la forme de petits grains, dispersés à l'intérieur du minéral, généralement du quartz, qui constitue ces filons ; les gisements secondaires, qui sont des sables sédimentaires fluviaux où l'or est présent sous la forme de paillettes. Ces gisements secondaires sont le résultat de la désagrégation des roches qui contiennent des gisements aurifères primaires.

Ce sont ces sables aurifères qui furent les premiers à être exploités pour obtenir le métal précieux. Les rives des fleuves du sud de la Bohême ont livré les témoignages archéologiques d'orpaillage datant de l'âge du bronze récent et on a même découvert des vestiges de dispositifs en bois d'époque laténienne pour le lavage de ces sables (voir MODLEŠOVICE). Les particules d'or étaient piégées dans une peau de mouton disposée sur le fond d'une conduite où on faisait passer l'eau chargée du dépôt sédimentaire. C'est ce procédé qui est à l'origine de la légende de la Toison d'or.

Des gisements secondaires particulièrement riches se trouvaient dans les fleuves alpins, aussi bien sur le versant italien (cours supérieur du Tessin et du Sésia, Dore Baltée) que sur le versant suisse (Aare, Emme, Rhin). Les gisements primaires furent exploités par les Celtes à l'aide de mines à ciel ouvert (Lémovices du Limousin) et de galeries. Le minerai extrait était ensuite brisé et moulu, les éléments riches en or étaient successivement soumis à la fusion et épurés à l'aide de cendres végétales (potasse). On obtenait ainsi un métal d'une grande pureté.

La découverte et l'exploitation de gisements d'or très riches de la zone alpine est attestée notamment dans le cas des Taurisques du Norique, où furent découverts, vers le milieu du IIe s. av. J.-C., de très riches gisements aurifères à faible profondeur (deux pieds), d'une épaisseur de près d'un mètre (Polybe, *Hist.*, XXXIV, 10). Leur exploitation aurait été entreprise pendant les deux premiers mois par des Italiotes associés aux indigènes, et la quantité de métal produit aurait été telle qu'elle aurait conduit à une baisse immédiate du tiers de son prix dans l'ensemble de l'Italie.

La partie la plus riche du monde celtique en métaux précieux étaient cependant les régions occidentales de la péninsule Ibérique, dont les ressources en or et en argent furent exploitées de manière intensive dès la première moitié du dernier millénaire av. J.-C. Voir également VAL-D'AOSTE.

Bibl. : Cauuet 1994, 1994a ; *Celtes* 1991 ; *Gold der Helvetier* 1991 ; Kruta 1987c ; *Ori delle Alpi* 1997 ; Waldhauser 1991.

Or de Toulouse (lat. *aurum lolosanum*). Selon une version de la légende qui attribua aux Celtes le pillage du sanctuaire de Delphes, l'or du butin aurait été rapporté à Toulouse par des Volques Tectosages qui auraient participé à l'expédition. C'est de cet or, maudit à cause de sa provenance sacrilège, que se serait emparé en 105 av. J.-C. le commandant romain Q. Servilius Cæpio, vainqueur des Volques. Il aurait été par la suite, ainsi que sa famille, frappé par l'infortune.

Bibl. : Orose, *Hist.*, V, 15, 25 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 1, 13 ; Justin, *Hist. phil.*, XXXII, 3, 9-11.
Kruta 1987c.

ORANGE (dép. Vaucluse, France). L'arc de triomphe d'Orange, élevé en 49 av. J.-C. à la gloire des victoires césariennes en Gaule, présente une riche ornementation sculptée de trophées d'armes gauloises (boucliers, épées, lances, carnyx), qui constitue une importante source iconographique.

Bibl. : Amy et coll. 1962.

ORCADES. Ancien nom des îles Orkney.

Bibl. : Pomponius Mela, *Chor.*, III, 6 ; Juvénal, *Sat.*, II, 159-161 ; Pline, *H.N.*, IV, 103 ; Tacite, *Agricola*, 10.

ORCYNIA. Forme utilisée selon César par certains auteurs grecs pour désigner la forêt hercynienne.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VI, 24.

ORDÓD-BABÓT (Győr-Moson-Sopron, Hongrie). Important matériel recueilli dans une nécropole laténienne détruite de la deuxième moitié du IVe s. av. J.-C. et du début du siècle suivant.
Musée : Győr.
Bibl. : Szabó 1992.

ORDOVICES. Puissant peuple britannique du nord de l'actuel pays de Galles, dans sa partie située au sud de l'île d'Anglesey (Mona) où se trouvait un important sanctuaire. Voisin des DEMETAE, des CORNOVII et des DECEANGLI (voir ces noms). Voir aussi CASTELL ODO, LLYN CERRIG BACH.
Bibl. : Tacite, *Agricola*, 18 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 3.

ORESTORIOS. Chef des Galates (voir KOMBOUTIS).
Bibl. : Pausanias, *Descr. Gr.*, X, 22.

ORETANI. Peuple celtibérique installé sur le cours supérieur du Guadiana. Son chef-lieu, nommé Oria, Orisia ou Oretum, est identifié à Nuestra Señora de Oreto, situé sur le fleuve Jabalón, à une trentaine de kilomètres à l'ouest de Valdepeñas (prov. Ciudad Real, Espagne).
Bibl. : Polybe, *Hist.*, III, 33 ; Diodore, *Bibl. hist.*, XXV, 10 ; Strabon, *Géogr.*, III, 1 *sqq.* ; Tite-Live, *Hist. rom.*, XXI, 11, XXVI, 17, XXXV, 7, 22 ; Pline, *H.N.*, III, 6 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 6.

Orfèvrerie. Le travail de l'or fut la branche de la métallurgie où les Celtes excellèrent le moins. Ils pratiquèrent tôt et assez bien le travail de la feuille d'or et la réalisation de décors poinçonnés au repoussé (voir HOCHDORF), ainsi que la fonte à cire perdue. Ils ne pratiquèrent qu'exceptionnellement (torque de Vix) les techniques de la granulation et du filigrane qu'ils imitèrent quelquefois par d'autres procédés (torque de Knock ; voir CLONMACNOISE).

Les pièces d'orfèvrerie celtiques sont connues en un premier temps comme une des composantes caractéristiques des mobiliers funéraires de type « princier » (au VIe-Ve s. av. J.-C.). Ces pièces semblent avoir été fabriquées, au moins dans certains cas (Hochdorf), exclusivement pour cette occasion. Plus tard, à part quelques exceptions (voir FILOTTRANO, MONTEFORTINO, WALDALGESHEIM), les pièces d'orfèvrerie proviennent principalement de trouvailles isolées (voir GORNI ZIBAR, MASCHLALM, OPLOTY) et de dépôts à caractère votif, associés souvent à des monnaies (voir VERCEIL, NIEDERZIER, PODMOKLY). Le torque et le brassard de Lasgraïsses constituent probablement un témoignage unique d'une parure masculine en or postérieure au Ve s. av. J.-C., connue autrement seulement par les textes et la sculpture gréco-romaine (voir TORQUE). Des pièces tubulaires, trop fragiles pour être portées, furent fabriquées probablement exclusivement pour cet usage (voir FRASNES-LEZ-BUISSENAL, MAILLY-LE-CAMP, SAINT-LOUIS).
Bibl. : Echt et Thiele 1994 ; *Gold der Helvetier* 1991 ; Guggisberg 1997 ; Nicolini 1990.

ORGÉTORIX. Notable des Helvètes, instigateur du projet de migration de ce peuple. Pour mener à bien son entreprise, il s'associa au Séquane Casticos et à l'Éduen Dumnorix auquel il donna sa fille en mariage. Dénoncé pour conspiration et soumis au jugement du tribunal helvète, probablement pour avoir aspiré à la royauté, il « amena devant le tribunal tous les siens, environ dix mille hommes, qu'il avait rassemblés de toutes parts, et fit venir aussi tous ses débiteurs, qui étaient en grand nombre : grâce à leur présence, il put se soustraire à l'obligation de parler. Cette conduite irrita ses concitoyens : ils voulurent obtenir satisfaction par la force et les magistrats levèrent un grand nombre d'hommes dans la campagne ; sur ces entrefaites, Orgétorix mourut et l'on n'est pas sans soupçonner, c'est l'opinion des Helvètes, qu'il se suicida » (César, *G. des Gaul.*, I, 4). Le projet d'Orgétorix fut cependant réalisé en 58 av. J.-C., probablement peu de temps après son décès. La fille d'Orgétorix

et l'un de ses fils seront faits prisonniers par César cette même année, lors de la prise du camp des Helvètes à la bataille qui se déroula dans les environs de Bibracte.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 2 *sqq.*, 9, 26.

ORGIAGON, ou Ortiagon. Tétrarque des Tolistobogiens galates au moment de l'expédition militaire romaine, en 189 av. J.-C., avec Combolomaros, Eposognatos et Gaulotos. Il combattit en 183 av. J.-C. avec Pergame et tenta, sans succès, d'unifier les Galates. Son épouse était Chiomara, faite prisonnière par les Romains en 189 av. J.-C., qui vengea son honneur outragé par la décapitation du centurion qui l'avait violée.
Bibl. : Polybe, *Hist.*, XXI, 38 ; Tite-Live, *Hist. rom.*, XXXVIII, 19.

Orientation. Les anciens Celtes définissaient l'orientation en regardant dans la direction du soleil levant : à gauche se trouvait le nord (nuit, partie sombre) et à droite le sud (jour, partie claire). Tourner de la gauche vers la droite, dans le sens horaire, correspondait à leur conception du déroulement du temps qui commençait par la partie sombre (nuit, hiver) et se poursuivait par la partie claire. C'était le sens de rotation conforme à cette conception générale, donc faste.
Bibl. : Laurent 1990.

ORLÉANS. Voir CENABUM.

ORNAVASSO (prov. de Novare, Piémont, Italie). La localité, située au débouché du val d'Ossola sur la voie actuelle qui conduit au col du Simplon, doit à cette position de passage obligé la richesse qui la caractérisait à l'époque républicaine, attestée par deux nécropoles : San Bernardo et Persona, éloignées l'une de l'autre de deux cent cinquante mètres. Découverte par Bianchetti en 1880, elle attira immédiatement l'attention d'archéologues tels que J. Déchelette, P. Reinecke et d'autres, mais l'étude systématique des deux nécropoles ne fut réalisée qu'en 1974, par J. Graue. La nécropole de San Bernardo, la plus ancienne (cent quatre-vingt-une sépultures, presque toutes à inhumation) débute vers le début du IIe s. av. J.-C. et se prolonge jusque vers le début du siècle suivant, alors que commence à se développer la nécropole de Persona (cent soixante-cinq sépultures à inhumation) qui se poursuit jusqu'à la fin du Ier s. apr. J.-C. Comme s'est le cas en Lombardie et dans le Tessin, les deux nécropoles d'Ornavasso illustrent bien la situation à l'époque républicaine : la céramique d'usage courant, les parures et dans certains cas les armes (des soixante tombes considérées comme masculines de San Bernardo, trente-trois contiennent des armes, dans vingt-quatre cas des épées) appartiennent à la culture laténienne, tandis que la céramique fine de table, les vases en bronze et les monnaies sont déjà romains.
Bibl. : Graue 1974 ; Piana Agostinetti 1972.

OROBII. Peuple celtique qui résidait dans la région montagneuse autour de Bergame, au nord du territoire insubre. Son principal oppidum aurait été Bergomum (Bergame). Le nom des Oromobii ou Orumbovii, associé par Pline à l'oppidum de Parra (aujourd'hui Parre, prov. de Bergame, Italie), n'est probablement qu'une autre version du nom de ce peuple.
Bibl. : Pline, *H.N.*, III, 124-125.

OROSIS. Légende des monnaies de bronze d'une cité celtibérique identifiée à l'actuel Caminreal (Teruel, Espagne).
Bibl. : *Celtíberos* 1988.

Orpaillage. Voir OR.

OSERA, LA (Ávila, Espagne). Importante nécropole du castro Mesa de Miranda (puissantes fortifications formant trois enceintes pour une superficie totale de 29 hectares). La nécropole comprenait un total d'environ deux mille deux cents sépultures à incinération, réparties en six zones. Les mobiliers funéraires couvrent une période allant du VIe au IIIe s. av. J.-C.
Musée : Madrid.
Bibl. : Baquetano et Escorza 1996, 1998 ; Lenerz-De Wilde 1991 ; Lorrio 1997.

OSIJEK (Slavonie, Croatie). Située sur la rive droite de la Drave, à une vingtaine de kilomètres du confluent de ce fleuve avec le Danube, la ville d'Osijek

a livré des traces d'un habitat laténien très étendu dans l'actuelle ville basse, s'étendant sur environ 2 km le long du fleuve et 500 m vers l'intérieur. On y a reconnu les vestiges d'activités artisanales (fours de potiers, ateliers métallurgiques). L'abondante céramique recueillie appartient principalement à la période laténienne récente (IIe-Ier s. av. J.-C.) et comporte des vases à décor graphité ou peint. Elle est analogue à celle des sites plus méridionaux du territoire scordisque. Cette parenté est soulignée par les formes des fibules parmi lesquelles figure un exemplaire en argent, ainsi que la présence de monnaies d'argent attribuées aux Scordisques (on a trouvé également des deniers romains, ainsi que des drachmes émises par les villes de la côte adriatique Apollonia et Dyrrachion).

La nécropole découverte au lieu-dit « Zeleno polje » a livré cinquante-trois tombes parmi lesquelles figurent quatre incinérations. La phase initiale, datable du premier tiers du IIIe s. av. J.-C., présente de nombreux matériaux très proches, quelquefois même identiques, à des exemplaires d'Europe centrale, notamment de Bohême ou de Bavière (fibules, parures annulaires, chaîne de ceinture émaillée produite probablement dans le même atelier que celles de Manching ou de Telce). La présence de parures locales (ceintures de type pannonien, chaînettes à pendeloques associées aux fibules laténiennes) indique la nature composite d'une population formée de groupes immigrés (Volques ?) et d'indigènes. L'armement comporte des épées avec chaînes de suspension, des lances, des umbos de bouclier. Des forces et des coutelas ou couteaux de forme indigène, au dos courbe, figurent également dans les mobiliers masculins.

Musée : Osijek.

Bibl. : Jovanović et Božić 1987 ; *Kelti i Rimljani* 1997 ; Majnarić-Pandžić 1970, 1996 ; Szabó 1995 ; Todorović 1968, 1974.

OSISMES (lat. *Osismi*, gr. *Οσσισμιοι*). Peuple armoricain qui occupait principalement l'actuel département du Finistère. Il aurait été reconnu déjà au IVe s. av. J.-C., à proximité du cap Kabaïon (pointe du Raz ou de Penmarc'h), par le navigateur massaliote Pythéas qui le mentionne sous le nom de Ostimioi. Ce nom signifierait en celtique « les plus éloignés », autrement dit « les gens du bout du monde », ce qui correspond parfaitement à sa localisation géographique. Les Osismes sont soumis par l'armée de César en 57 av. J.-C. avec les autres peuples armoricains. Ils participent cependant dès l'année suivante à la coalition conduite par les Vénètes. Ils participeront enfin au contingent de vingt mille hommes fourni en 52 av. J.-C. à l'armée de la coalition gauloise par les peuples armoricains. On connaît plusieurs oppida côtiers de ce peuple (voir CASTEL-COZ) ainsi que, à l'intérieur de leur territoire, celui du Camp d'Arthur près de Huelgoat.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, II, 34, III, 9, VII, 75 ; Strabon, *Géogr.*, I, 4, IV, 4 ; Pomponius Mela, *Chor.*, III, 2 ; Pline, *H.N.*, IV, 107 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 8.

Galliou 1984 ; Giot et coll. 1979.

OSSARN (Basse-Autriche). Nécropole située sur la rive droite du fleuve Traisen, à une vingtaine de kilomètres de son confluent avec le Danube. Les sépultures à inhumation (plusieurs dizaines) ont livré d'importants mobiliers laténiens du Ve s. av. J.-C. (fibules ornithomorphes, agrafes de ceinturon, perles de verre, poteries) publiés jusqu'ici seulement en partie.

Particulièrement importante, la tombe n° 17, avec un torque torsadé, une fibule « à masques » représentant une sorte de sirène, une petite fibule à pied libre, une agrafe de ceinturon à plaque gravée et crochet figuré, une perle en verre bleu et un coutelas.

Bibl. : Nebehay 1977 ; Neugebauer 1990.

OSTHEIM (Basse-Franconie, Allemagne). Exceptionnelle fibule « à masques » en bronze ; l'ensemble des motifs — visage humain au-dessus d'une petite tête de bélier très schématisée qui peut aussi être perçue comme sa moustache, tête de griffon et ornements latéraux de l'arc — sont construits à partir de la feuille de gui. C'est une des réalisations majeures, particulièrement représentatives, de l'art celtique. Deuxième moitié du Ve s. av. J.-C.

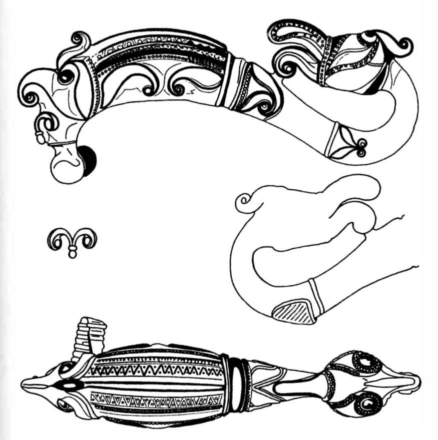


Fig. 132

Musée : Iéna.
Bibl. : Jacobsthal 1944 ; Kruta 1988a, 1992 ; Megaw 1970.
Fig. 132 : Fibule « à masques » en bronze, avec la mise en évidence de la construction des motifs à partir du même élément foliacé terminé par une volute (long. 8,5 cm) ; deuxième moitié du ve s. av. J.-C.

OSTIMIOI. Voir OSISMES.

OULCHY-LA-VILLE (dép. Aisne, France). Située à peu près à mi-distance entre Soissons et Château-Thierry, en bordure de la vallée de l'Ourcq, nécropole à incinération d'une quarantaine de sépultures, découverte en 1962 au lieu-dit « La Bayette », lors de la fouille d'un site mésolithique. Déposées au fond de la fosse, les cendres du défunt étaient accompagnées d'une ou plusieurs poteries ainsi que, exceptionnellement dans certaines tombes féminines, de parures annulaires en bronze (torques et bracelets) et d'une boucle d'oreille naviforme en feuille d'or ; dans des tombes masculines, de quelques objets en fer (rasoirs et pincettes à épiler). Le matériel recueilli, notamment la poterie, indique clairement une transition du jogassien au marnien (voir ces termes) et une datation dans le cadre du deuxième tiers du ve s. av. J.-C.

Outils. Les Celtes développèrent très tôt un outillage en fer parfaitement adapté aux différentes activités artisanales et agricoles. On le connaît principalement à partir de dépôts votifs ou autres, de certains mobiliers funéraires et de trouvailles sur les habitats. Les ensembles significatifs les plus anciens datent actuellement du ve s. av. J.-C. et présentent déjà dans la plupart des cas les caractères qui se maintiendront jusqu'au XVIIIe s. (voir CHÝNOV-LIBČICE, NEUENBÜRG). Les découvertes plus récentes confirment et élargissent cette constatation (voir AU AM LEITHAGEBIRGE, CELLES, KAPPEL, KOLÍN) qui est valable également pour le milieu insulaire. Les outils en os sont plus rares, mais on connaît quand même certains instruments tels que des poinçons pour orner la poterie estampée, ou les spatules pour façonner le modèle en cire pour la fonte à cire perdue (voir GUSSAGE ALL SAINTS). Quant aux outils en bois, on les connaît grâce aux découvertes en milieu humide (voir GLASTONBURY, LA TÈNE). On a même découvert les pelles utilisées par les pilleurs de tombes dans certains tumuli (voir MAGDALENENBERG).
Bibl. : Jacobi 1974 ; Rees 1981.

OUXIMASA. Voir UXISAMA.

P

PADEA (distr. Dolj, Roumanie). Petite nécropole à incinération d'Olténie (région de la rive gauche du Danube, en aval des Portes de Fer) qui a donné son nom à un faciès caractérisé par la présence d'éléments laténiens (voir PADEA-PANAGJURSKI KOLONII), attesté dans la région par une cinquantaine de sites (généralement des tombes plates isolées). Les mobiliers des quelques tombes de Padea (cinq ?), découvertes en 1963 et 1968, contenaient de longues épées laténiennes, des coutelas à tranchant concave de type *sica* et des pointes de lance.
Bibl. : Woźniak 1974.

PADEA-PANAGJURSKI KOLONII, faciès de. Faciès du nord de la Bulgarie (région de Sofia, haute vallée de la Tundža et environs de Vraca) et de l'Olténie roumaine, connu également sous le nom « groupe de Komarevo-Panagjurski Kolonii-Corlate ». Une de ses caractéristiques les plus remarquables est la présence d'objets laténiens, notamment d'épées et de fibules (variantes évoluées et tardives de fibules dites de type La Tène II), dans les mobiliers funéraires de sépultures à incinération, généralement sans urnes, qui sont le plus souvent sous tumulus en Bulgarie, plates en Olténie. La plupart des matériaux semblent appartenir à la fin du IIe s. av. J.-C. et à la première moitié du siècle suivant.

L'appartenance ethnique des groupes en question reste incertaine dans le détail, mais il paraît vraisemblable qu'une partie au moins appartient aux « Petits Scordisques », installés selon les sources textuelles à partir du IIe s. av. J.-C. à l'est du confluent du Danube et de la Morava, donc surtout en aval des Portes de Fer. Il s'agirait ainsi de populations thraco-gètes indigènes (Triballes, Mœsi) mélangées à des éléments celtiques ou celtisés originaires du milieu scordisque. Ce dernier présente en effet de nombreux points communs, aussi bien en ce qui concerne la nature des matériaux que le rituel funéraire, nettement différent par rapport au voisinage daco-gète. Cependant, la diffusion d'objets laténiens peut être également expliquée, au moins dans certains cas, par le rôle important joué dans la région par les Celtes en tant que force militaire, indépendante ou mercenaire.
Bibl. : Dimitrova et Gizdova 1974 ; Woźniak 1974, 1976.

Pagus. Subdivision de la cité celtique, probablement en quatre parties, selon le principe connu d'Irlande (les quatre provinces et la province du Centre où se réalise l'union des parties, rôle assumé sur le continent par les agglomérations de type Mediolanum). On sait en effet que les Helvètes avaient quatre *pagi* dont deux seulement sont connus par leur nom (Verbigenus et Tigurinus). L'ancienneté de ce concept de subdivision de la communauté d'un « peuple » en quatre parties est clai-

rement attestée par les Galates et leur système de la tétrarchie.

César utilise également le terme de *pagus* pour une communauté censée fournir mille hommes en armes par an pour des guerres extérieures, à propos des Germains (*G. des Gaul.,* IV, 1). Un passage suivant paraît indiquer qu'il correspond également à la juridiction d'un chef (*ibid.*, VI, 23). Rien ne permet toutefois de conclure à une analogie avec le milieu celtique. En effet, les Suèves auraient regroupé d'après César une centaine de *pagi*, c'est-à-dire que cette unité correspondrait plutôt aux « tribus » mentionnées quelquefois dans les textes à propos de certains peuples celtiques (voir BOÏENS).

On peut se demander si les enseignes militaires prises lors des victoires romaines ne pourraient pas correspondre aux *pagi* : on s'expliquerait ainsi le dépôt des enseignes d'or des Insubres dans le temple fédéral d'« Athéna » (voir MILAN), de même que le nombre élevé d'enseignes récupérées par les troupes de César devant Alésia (soixante-quatorze, donc nettement plus que le total des cités engagées).

PAILLARD (dép. Oise, France). Trouvaille isolée d'une exceptionnelle plaque de harnachement ajourée et émaillée de rouge et de jaune. La construction de l'objet et de son ornementation a été réalisée au compas à partir de cercles de trois diamètres différents (un grand cercle, un cercle moyen dont le rayon est le tiers de celui du précédent, un petit cercle dont le rayon est le quart de celui du grand cercle), ainsi que de cercles aux diamètres très variables pour l'exécution de certains détails gravés (les traces de points centraux et de lignes gravées par le compas, puis regravées successivement à main libre, sont encore clairement visibles). L'emploi d'un compas à écartement variable est dans ce cas évident (voir COMPAS). Il s'agit d'une pièce d'excellente facture, produite probablement dans l'île de Bretagne, où sont connues des plaques analogues, et datable du Ier s. apr. J.-C.

Musée : Breteuil.

Bibl. : Kruta et Forman 1985 ; Kruta 1986c ; Leman-Delerive 1986.

PÁKOZD (Fejér, Hongrie). Habitat fortifié et sanctuaire partiellement exploré, avec témoignage de sacrifices humains et animaux, daté de la fin de l'époque laténienne.

Bibl. : Petres 1972 ; Szabó 1992.

PALÁRIKOVO (Slovaquie). Importante nécropole birituelle de près d'une centaine de tombes du IIIe s. av. J.-C. Une des tombes (inhumation n° 64/1972) contenait une monnaie celtique d'argent (hémidrachme du type dit à la lyre), associée à un mobilier datable de la fin du IIIe s. av. J.-C. ou du tout début du siècle suivant. Un groupe de cinq tombes fut découvert ultérieurement sur la localité : une de ces sépultures, particulièrement riche, contenait un individu auquel l'analyse anthropologique a attribué le sexe masculin, avec des parures féminines très caractéristiques (anneaux de cheville à oves creux et autres) ; il a été proposé d'y voir pour cette raison la sépulture d'un druide. Il existe cependant un faible pourcentage d'individus dont le sexe ne peut être déterminé uniquement à partir de l'examen du squelette.

Bibl. : *Celts in Central Europe* 1975 ; Polenz 1982.

Palmette. Représentation symbolique de l'Arbre de Vie (voir ce thème), issue de l'image très simplifiée du palmier dattier qui fut élaborée d'abord en Orient, puis adoptée par les Grecs et les Étrusques. Les Celtes l'empruntèrent dès le Ve s. av. J.-C. au répertoire gréco-étrusque et la palmette devint désormais un des motifs les plus fréquents. Elle est alors employée souvent comme motif central, mais aussi comme attribut végétal de la divinité masculine associée à l'Arbre de Vie. À ce titre, elle peut orner sa coiffure, être représentée sur son front ou sous son menton (voir PARSBERG). Les transformations de la palmette, particulièrement nombreuses au IVe s. av. J.-C. et au début du siècle suivant, aboutissent à des évocations de visages (voir MÉTAMORPHOSE PLASTIQUE) ou à la forme très simplifiée que les spécialistes désignent du nom de pelte (voir ce mot), à cause de sa ressemblance avec le type de bouclier antique de

ce nom. On la qualifie quelquefois de « palmette celtique ».
Ill. : voir BERRU, BESANÇON, BRENTFORD, COMACCHIO, MÉTAMORPHOSE PLASTIQUE, SAULCES-CHAMPENOISES.



Fig. 133

Bibl. : Frey et Megaw 1976 ; Kruta 1987 ; Werner 1962/1963.
Fig. 133 : Paragnathides (couvres-joues) de casques celto-italiques, en fer avec appliques en tôle de bronze ornées au repoussé : de Rivola (à gauche) et de Monte Bibele (à droite) ; on peut y observer la transformation progressive d'assemblages de palmettes analogues (haut. env. 11 cm) ; seconde moitié du IVe s. av. J.-C.

PANAGJURSKI KOLONII (distr. Pazardžik, Bulgarie). Nécropole d'une quarantaine de tumuli avec une centaine de sépultures à incinération, généralement sans urnes, contenant des objets laténiens (épées, formes tardives de fibules du type dit La Tène II). Les matériaux semblent appartenir principalement à la fin du IIe s. av. J.-C. et au début du siècle suivant. Le site est caractéristique d'un faciès du nord de la Bulgarie, notamment des environs de Vraca, et de l'Olténie roumaine, connu sous le nom de Padea-Panagjurski Kolonii (voir ce nom).

Bibl. : Woźniak 1974, 1976.

PANENSKÝ TÝNEC (Bohême, Rép. tchèque). Exceptionnelle fibule à éléments figurés, découverte en 1894 dans une sépulture, probablement tumulaire, sans autre mobilier. Sa forme s'inspire du type dit La Certosa ; le pied figure une tête de mouton et l'autre extrémité de l'arc un oiseau rapace aux ailes et aux serres déployées ; un décor finement gravé, avec au centre une sorte d'échiquier inscrit dans un cercle, orne l'arc. L'objet peut être daté vraisemblablement de la fin du Ve siècle av. J.-C. ou du début du siècle suivant. Il présente une certaine parenté de facture avec les torques d'Erstfeld.
Musée : Prague (Musée national).
Bibl. : Filip 1956 ; Kruta 1975.

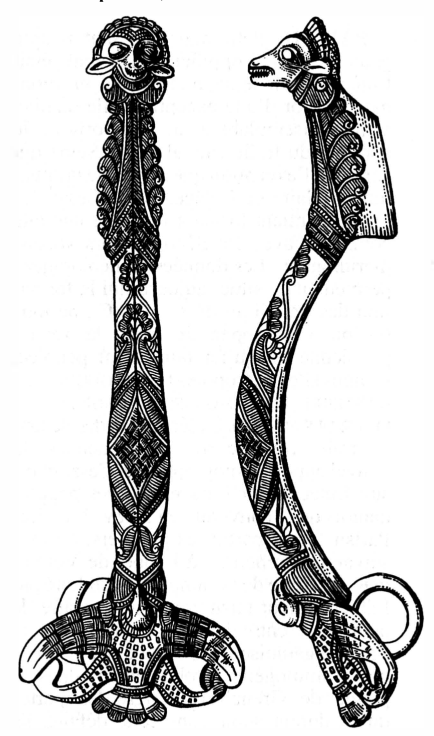


Fig. 134

Fig. 134 : Fibule en bronze de Panenský Týnec : le pied est formé par une tête d'ovin,

au-dessus du ressort, un oiseau au bec de rapace et ailes déployées (long. 10,2 cm) ; fin du ve s. av. J.-C. ou du début du siècle suivant.

Paragnathides. Couvre-joues mobiles des casques, fixés par des charnières et liés par une courroie qui passait sur la nuque après avoir été croisée sous le menton. Elles sont fréquentes sur les formes celto-italiques des IVe et IIIe s. av. J.-C. (voir AGRIS, GOTTOLENGO), mais sont attestées encore sur les casques celtiques de la première moitié du Ier s. av. J.-C. (voir NOVO MESTO). C'est une des parties du casque où se concentre la décoration.
Bibl. : *Antike Helme* 1988.

PARIS (dép. Seine, France). Voir LUTÈCE.

PARISII. Petit mais puissant peuple gaulois dont l'oppidum principal était Lutèce. Sa richesse, attestée par un monnayage d'or d'une exceptionnelle qualité, avait vraisemblablement pour origine le contrôle du trafic fluvial sur la Seine qui explique l'exception que constitue la situation insulaire de Lutèce. Selon César, les Parisii auraient formé à l'origine une cité commune avec les Sénons, leurs voisins méridionaux. Les données archéologiques permettent de situer aujourd'hui la formation des Parisii au IIIe s. av. J.-C., période où on voit apparaître dans la région parisienne, jusqu'ici faiblement peuplée, de nouvelles nécropoles (voir BOUQUEVAL, NANTERRE, PLESSIS-GASSOT, RUNGIS, SAINT-MAUR-DES-FOSSÉS). La séparation des Sénons pourrait être une des conséquences du nouvel apport démographique. César choisira Lutèce pour l'assemblée des peuples gaulois qu'il convoqua en 53 av. J.-C. Les Parisii furent parmi les premiers, l'année suivante, à répondre à l'appel de Vercingétorix. Cible de la campagne conduite par Labiénus, leur territoire sera le théâtre de la bataille entre les troupes romaines et l'armée gauloise commandée par l'Aulerque Camulogène (probablement dans la plaine de Grenelle). Malgré les pertes qu'ils durent subir dans cette défaite, ils fournirent à la coalition un contingent de huit mille hommes.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VI, 3, VII, 4, 34, 57, 75. Colbert de Beaulieu 1970 ; Duval P.-M. 1961 ; Kruta et Rapin 1987 ; *Lutèce* 1984.

PARSBERG (Allemagne). Fibule en bronze « à masques » d'une exceptionnelle qualité : un masque humain à oreilles d'animal, coiffé d'une sorte de tiare surmontée d'une palmette, regarde la paire de griffons qui couvre le ressort ; le pied a la forme d'une tête globulaire composée de volumes géométriques. Datable vers la fin du ve s. av. J.-C.


Fig. 135

Musée : Nuremberg.
Bibl. : Duval P.-M. 1977 ; Jacobsthal 1944 ; Kruta 1986 ; Megaw 1970.
Fig. 135 : Détail de l'ornementation figurée de la fibule « à masques » de Parsberg, située au-dessus du ressort : un visage très schématique, aux oreilles pointues d'animal, est coiffé d'une sorte de haute tiare couronnée d'une palmette ; au-dessous, une paire de griffons disposée de part et d'autre d'un motif qui évoque en même temps l'Arbre de Vie et un masque formé de deux demi-palmettes (haut. réelle 4,5 cm) ; seconde moitié du ve s. av. J.-C.

Passoire. La passoire en bronze, souvent richement décorée, était destinée à filtrer le vin (ou toute autre boisson) pour le débarrasser des impuretés et des adjonctions diverses avec lesquelles il était préparé à la consommation (herbes aromatiques, miel et autres). Elle constitue un des éléments du service à vin, mais apparaît quelquefois aussi seule dans le contexte funéraire. Rare après le ve s. av. J.-C., elle devient très répandue à l'époque des oppida, où de petites passoires sont attestées, surtout sur les habitats, principalement par le poucier qui permettait de les tenir.
Fig. 136 : Passoire en bronze, finement perforée sur le pourtour inférieur d'un rinceau et au centre d'un motif rayonnant, de la tombe n° 4 de Valeggio sul Mincio, Vénétie, Italie (diam. 6 cm) ; Ier s. av. J.-C.

Pastillage. Technique de décor du bronze par éléments en relief composés de petites pastilles, souvent superposées,

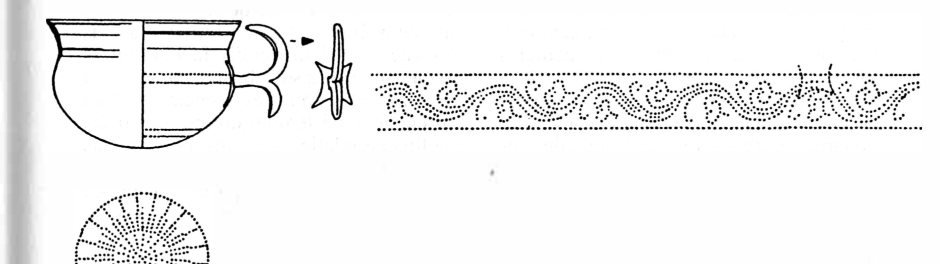


Fig. 136

inventée au début du IIIe s. av. J.-C. par des artisans d'Europe centrale, probablement pour imiter la granulation du métal précieux. C'est une technique associée à la fonte à la cire perdue.
Bibl. : Kruta 1975.

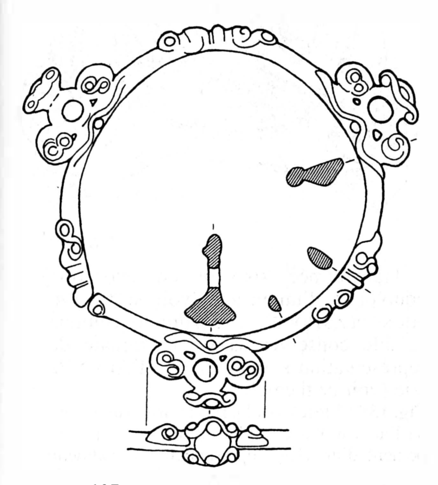


Fig. 137

Fig. 137 : Torque ternaire en bronze à ornementation de « pastillage », de la tombe n° 7 de Pogny*, Marne (diam. ext. env. 16 cm) ; deuxième quart du IIIe s. av. J.-C.

PAULE (dép. Côtes-d'Armor, France). Très important complexe d'habitat sur une superficie d'environ 2,5 hectares. Les enceintes et constructions successives couvrent une très longue période, depuis le début du VIe s. av. J.-C. jusqu'à l'époque romaine. Pendant la phase ancienne, un système de fossés entoure un noyau central où se trouve un souterrain et un certain nombre de fosses-silos.

L'habitat, probablement une résidence aristocratique, connaît ensuite des transformations qui conduisent à une extension maximale au IIIe-Ier s. av. J.-C. où de profonds fossés, comblés par la suite, fournissent de très riches ensembles céramiques qui permettent de dresser un tableau de l'évolution de la poterie armoricaine. Un de ces fossés, profond de 4,5 m et datable de la première moitié du Ier s. av. J.-C., a livré la statuette en pierre d'un personnage qui porte au cou un torque à tampons et tient des deux mains devant lui une lyre à sept cordes. À cette remarquable découverte sont venues s'ajouter successivement trois autres statuettes analogues.
Bibl. : *Archéologie de la France* 1989 ; Menez et Arramond 1997 ; Menez et coll. 1999.

PAVOLČE (distr. Vraca, Bulgarie). Tumuli de « Kopana Mogila » avec incinérations du faciès Padea-Panagjurski Kolonii accompagnées d'objets laténiens (épées, fibules), parmi lesquels figure un fourreau décoré, datable du IIe s. av. J.-C., le seul connu actuellement du territoire de la Bulgarie.
Bibl. : Woźniak 1974, 1976.

PEĆINE (Serbie). Nécropole birituelle de quarante-trois tombes, située en aval

de Belgrade près de Kostolac. Les matériaux recueillis dans les tombes, dont certains présentent de frappantes analogies avec le milieu laténien du nord de la cuvette des Karpates et des régions plus occidentales (jusqu'à la Suisse), semblent pouvoir être datés principalement du premier tiers du IIIe s. av. J.-C. et doivent donc être mis en relation avec la Grande Expédition de 280 av. J.-C. On peut constater la présence d'éléments indigènes ainsi que l'influence du milieu hellénistique (canthares danubiens).

Bibl. : *Celtes* 1991 ; *Expansion des Celtes* 1983 ; Jovanović 1984 ; Szabó 1992, 1995.

Pedra formosa. Nom donné au Portugal aux façades monolithiques sculptées à fronton triangulaire et ouverture basse arquée dans la partie inférieure, particulièrement fréquentes sur les castros de l'ouest de la péninsule Ibérique (voir CITÂNIA DE BRITEIROS et CITÂNIA DE SANFINS). Considéré d'abord comme une sorte d'autel, puis la façade d'un monument funéraire, ce type de dalle monumentale a été enfin reconnu comme appartenant à des établissements de bains, où elle formait l'entrée de la partie couverte qui donnait sur la cour d'entrée à ciel libre.

Bibl. : Silva 1986 ; Silva et Gomes 1992.

PÈGUE, LE (dép. Drôme, France). L'implantation d'un habitat de l'âge du fer sur le site du Pègue remonte au VIIe s. av. J.-C., mais il se développe surtout au siècle suivant, où se multiplient les importations de céramique grecque, suivies, vers le début du Ve s. av. J.-C., par la production locale de poterie peinte dite pseudo-ionienne. La ressource à laquelle le site doit ses contacts commerciaux était probablement constituée par le blé, car on voit alors apparaître de grands greniers pour son stockage. Convoité pour sa richesse, le site fut pillé et détruit vers le deuxième quart du siècle. Il sera reconstruit vers le début du IVe s. av. J.-C. et les nombreuses céramiques attiques à figures rouges importées témoignent d'un nouvel essor économique et de relations commerciales intenses avec les négociants grecs. Une nouvelle interruption brutale intervint vers le milieu du siècle : les greniers furent pillés et le site dévasté par le feu une deuxième fois. Il ne retrouvera plus désormais sa vitalité et déclinera progressivement jusqu'à son abandon au moment de la romanisation. Les événements dont Le Pègue a été témoin ont été mis quelquefois en relation avec les mouvements celtiques, notamment l'invasion de l'Italie. Le cadre chronologique évoqué plaide plutôt en faveur d'événements liés au milieu local ou au voisinage.

Bibl. : *Archéologie de la France* 1989 ; Hatt 1976, 1977.

Pelte. Nom donné à la version très simplifiée de la palmette élaborée par les Celtes, pour sa ressemblance avec la forme du bouclier d'Amazone, la *peltè* ovale à double échancrure.

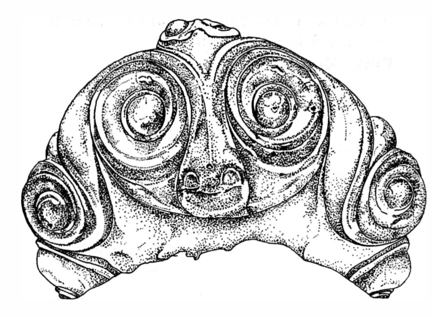


Fig. 138

Transformée souvent en évocation équivoque d'un visage (voir MÉTAMORPHOSE PLASTIQUE) cette palmette celtique semble conserver sa valeur initiale de représentation symbolique de l'Arbre de Vie (voir ce thème).

Fig. 138 : Mezek (Bulgarie) : partie supérieure de l'anneau passe-guides en bronze de l'équipement d'un char, représentant une palmette celtique (pelte) transformée en évocation de visage humain (haut. réelle 3 cm) ; début du IIIe s. av. J.-C.

PÉMANES (lat. *Paemani*). Peuple celto-germanique installé dans les Ardennes. Il fournit en 57 av. J.-C. à la coalition des Belges, en commun avec ses voisins les Condruses, les Éburons et les Caeroesi, un contingent de quarante mille hommes.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, II, 4.

PEÑA ULAÑA, LA (Humada, prov. Burgos, Espagne). Castro cantabre situé sur un plateau isolé, doté d'imposantes défenses naturelles, à une altitude de 1 174 m. Une muraille transversale, dont les éboulis sont conservés encore jusqu'à une hauteur de 2,5 m, défend une partie du vaste plateau. Les matériaux recueillis indiquent une occupation au IIe-Ier s. av. J.-C.

Bibl. : Peralta et Ocejo 1996.

PENNES-MIRABEAU, LES (dép. Bouches-du-Rhône, France). Important oppidum celto-ligure des environs de Marseille sur le site de « La Cloche ». Sa fouille systématique a permis de recueillir un ensemble de matériaux dont certains témoignent des contacts de la population locale avec le milieu laténien des régions plus septentrionales (anneaux à oves creux, inspirés des modèles danubiens du IIIe s. av. J.-C. ; monnaies des Celtes de Bavière, amenées peut-être dans la région par l'intrusion des Cimbres et des Teutons). La découverte de crânes cloués à l'origine au-dessus de l'entrée de l'oppidum illustre un usage documenté sur d'autres sites indigènes.

Bibl. : Chabot 1983.

PENZANCE (Cornouailles, Grande-Bretagne). Le site de St Michael's Mount a été considéré comme un des lieux où se réalisait le trafic de l'étain de la Cornouailles. Le dépôt de drachmes padanes qui y a été découvert, actuellement la seule découverte de ces monnaies nettement en dehors de leur aire de circulation, plaide en faveur de cette possibilité.

Bibl. : Colbert de Beaulieu 1973.

PERGAME. La lutte des souverains de Pergame contre les Galates a eu d'importantes répercussions dans la représentation des Celtes.

Les monuments qu'ils érigèrent pour célébrer leurs victoires fournissent, malgré leur caractère souvent idéalisé, une iconographie essentielle pour la connaissance des Celtes du IIIe s. av. J.-C. et du début du siècle suivant. Deux ensembles de sculptures sont particulièrement importants à cet égard : le monument qu'Attale Ier fit élever dans la deuxième moitié du IIIe s. av. J.-C. dans le sanctuaire d'Athéna Niképhoros de l'acropole de Pergame, connu notamment par les statues du Gaulois mourant ou du Gaulois se suicidant avec sa femme ; le monument élevé vers 160 av. J.-C. sur l'acropole d'Athènes. Une source très importante sur l'armement est constituée par les plaques sculptées de la balustrade du portique d'Athéna de l'acropole de Pergame, du début du IIe s. av. J.-C., où sont représentés des trophées d'armes galates, dans certains cas suffisamment réalistes pour que nous puissions les identifier parmi les matériaux laténiens.

Ill. : voir COTTE DE MAILLES.

Bibl. : Bienkowski 1928 ; *Celtes* 1991 ; *Expansion des Celtes* 1983 ; *Galli e l'Italia* 1978 ; Künzl 1968, 1971 ; Özgan 1981 ; Palma 1981 ; Queyrel 1989 ; Schalles 1985 ; Traversari 1986 ; Wenning 1978.

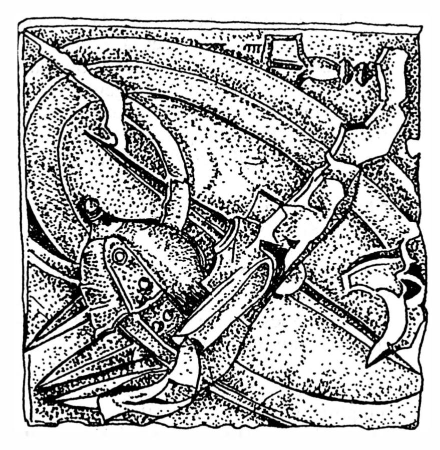


Fig. 139

Fig. 139 : Armes galates représentées sur une des plaques de la balustrade du portique du temple d'Athéna Polias Niképhoros de l'acropole de Pergame : bouclier, joug, casques, épée ; premier tiers du IIe s. av. J.-C.

PERNANT (dép. Aisne, France). Importante nécropole marnienne de près de soixante-dix tombes, avec une tombe à incinération déposée dans une situle en bronze, associée à un char à deux roues, un bassin et une passoire en bronze, ainsi qu'un bracelet en or. Cette sépulture d'un

personnage de haut rang, datable probablement au plus tard vers le milieu du v[e] s. av. J.-C., constitue un cas tout à fait isolé dans le milieu marnien.
Bibl. : Joffroy 1963 ; Lobjois 1969.

PÉROUSE (en ital. Perugia, nom antique Perusia, Italie). Une des tombes à chambre funéraire découvertes en 1886 au lieu-dit « Fondo Frontone sotto San Pietro » a livré une épée laténienne avec son fourreau, associée à un casque en bronze de type celto-italique, à un strigile et à une cruche de fabrication étrusque. L'ensemble peut être daté du tout début du III[e] s. av. J.-C.

PETIT CELLAND, LE.
Voir CHÂTELLIER (LE).

PETROCORIENS (lat. *Petrocorii*). Les Petrocoriens habitaient la région située entre la Dordogne et la Vézère. Ils fournirent à l'armée de la coalition gauloise en 52 av. J.-C. un contingent de cinq mille hommes, comme leurs voisins méridionaux les Nitiobroges. Strabon mentionne leur excellence dans le travail du fer.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 75 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 2, 2.

PFALZFELD (Rhénanie, Allemagne). Le site conservait un pilier de pierre, sculpté sur ses quatre faces de têtes associées à la double feuille de gui, à des palmettes et à des esses, connu depuis le XVII[e] s. C'est une œuvre majeure de la sculpture du v[e] s. av. J.-C. Il devrait s'agir plutôt d'un monument de culte (omphalos ?) que d'un monument funéraire.
Musée : Bonn.
Bibl. : Duval P.-M. 1977 ; Jacobsthal 1944 ; Megaw 1970.

Pfostenschlitzmauer. Terme allemand utilisé pour un type de rempart au parement de pierre appareillé, armé de poteaux verticaux qui sont généralement ancrés au corps du rempart à l'aide de bois horizontaux (voir PREIST).

Phalère. Pièce de harnachement à caractère ornemental, de forme généralement circulaire, employée à des fins décoratives ou pour masquer les croisements des courroies. Voir HOŘOVIČKY, MANERBIO SUL MELLA.

PICÉNIENS. Peuple italique d'origine sabine qui habitait les Marches actuelles. Ils furent, au IV[e] s. av. J.-C., les voisins méridionaux des Sénons qui s'installèrent sur la côte adriatique. Les nécropoles de leurs habitats côtiers situés au sud d'Ancône (voir CAMERANO) ont livré un certain nombre d'épées laténiennes, adoptées clairement sous l'influence de leurs voisins celtiques.
Bibl. : Landolfi 1987 ; Lollini 1979.

PICTONS (lat. *Pictones*). Peuple installé dans l'actuel Poitou, auquel il a laissé son nom, de même qu'à son oppidum principal, Lemonum, aujourd'hui Poitiers. Leur limite septentrionale était probablement le cours inférieur de la Loire. Ils étaient un peuple maritime, car César leur imposa, en 56 av. J.-C., la construction de navires pour sa campagne contre les Vénètes. Ils fournirent en 52 av. J.-C. à l'armée de la coalition gauloise un effectif de huit mille hommes. Voir ATECTORIX, DURATIOS.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, III, 11, VII, 4, 75, VIII, 26, 27 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 2, 1.

Pied. Voir MESURES.

PIERRE MORAINS (dép. Marne, France). Petite nécropole à inhumation au lieu-dit « Le Calvaire », qui forme un ensemble très homogène de la deuxième moitié du IV[e] s. av. J.-C. ou du tout début du siècle suivant (fibules de type pré-Duchcov et Duchcov, parures annulaires à décor ternaire en relief).
Musée : Épernay.
Bibl. : Charpy et Roualet 1991 ; Roualet 1993.

PIETRABBONDANTE (prov. Campobasso, Italie). Important sanctuaire du peuple samnite des Sillani, qui a livré des épées laténiennes datables probablement de la deuxième moitié du IV[e] s. av. J.-C. ou du début du siècle suivant.
Bibl. : *Sannio* 1980.

PILISMARÓT-BASAHARC (Komárom-Esztergom, Hongrie). Importante nécropole birituelle de plus d'une centaine de sépultures qui s'échelonnent sur une période allant de la deuxième moitié du ve s. av. J.-C. jusqu'au IIIe s. av. J.-C. Seule une faible partie des matériaux a été publiée à ce jour, dont un remarquable bassin en terre cuite au rebord orné de peltes enchaînées.
Bibl. : *Celts in Central Europe* 1975 ; *Expansion des Celtes* 1983 ; Szabó 1992.

PIOBBICO (prov. Pesaro-Urbino, Marches, Italie). Nécropole des Sénons d'Italie, explorée en 1877. Les tombes masculines contenaient l'armement caractéristique : longues épées laténiennes avec fourreaux (emblème des dragons, pointes de lances et javelots de type *pilum* ; les tombes féminines des perles de verre, des fusaïoles et autres objets personnels ; la poterie semble être uniquement de production locale.
Musée : Ancône.
Bibl. : Vitali 1987a.

PIRAKOS. Nom d'un notable transapadan du IIe s. av. J.-C., probablement insubre, connu par la légende d'une série de drachmes padanes.

Pirogue. La pirogue, un bateau long et étroit creusé dans un tronc d'arbre (monoxyle), est le type d'embarcation le plus ancien connu en Europe (les exemplaires conservés les plus anciens ont pu être datés du VIIe millénaire av. J.-C.). Les pirogues étaient toujours utilisées à l'âge du fer et même à l'époque romaine, pour la navigation lacustre et fluviale. Ainsi, une pirogue monoxyle en bois de chêne (N 1917) a été trouvée dans le lac de Neuchâtel, à Bevaix, et datée par la dendrochronologie de l'an 39 av. J.-C.
Musée : Neuchâtel.
Bibl. : Arnold 1980, 1980a.

PIŞCOLT (distr. Satu Mare, Roumanie). Importante nécropole birituelle de la Transylvanie de cent quatre-vingt-cinq sépultures, explorée en 1970-1977. Les tombes les plus anciennes appartiennent probablement encore à la fin du IVe s. av. J.-C. et correspondraient ainsi à la première poussée des Celtes dans cette région. Une tombe de guerrier a livré un fourreau remanié, avec une applique ajourée, d'un intérêt particulier. Les formes de certaines poteries indiquent la présence de l'élément indigène, d'autres appartiennent au répertoire laténien. Les tombes les plus récentes ne semblent pas dépasser de beaucoup le milieu du IIIe s. av. J.-C.
Bibl. : *Celtes* 1991 ; Németi 1988 ; Rapin et coll. 1992 ; Szabó 1995.

PISO. Notable aquitain d'ascendance royale, il reçut du sénat romain le titre d'ami et fut tué avec son frère en 55 av. J.-C. en combattant, sur la Meuse, les Germains aux côtés de l'armée romaine.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, IV, 12.

PITKELLONEY. Voir **DRUMMOND CASTLE**.

PLABIARIX, ou Fabiarix.
Voir **BIATEC**.

PLESSIS-GASSOT, LE (dép. Val d'Oise, France). Depuis 1997, fouille, conduite par Mlle Nathalie Ginoux, d'un site important associant une nécropole de la première moitié du IIIe s. av. J.-C. à un habitat qui appartenait probablement à la même communauté mais paraît plus récent. La nécropole comportait une très intéressante tombe à char dont a pu être étudiée très finement la décomposition progressive de la chambre funéraire. La découverte exceptionnelle est toutefois une sépulture de guerrier avec un bouclier orné d'appliques finement travaillées, d'une épée avec un fourreau aux dragons découpés en tôle de bronze, et surtout deux coupes (kylix) à vernis noir, produites probablement en Étrurie à Volterra, et déposées dans la tombe selon un usage bien connu chez les Celtes cispadans. Il s'agit donc certainement d'un individu ayant séjourné en Italie avant de s'installer dans la région parisienne.
Bibl. : *Celtes et Méditerranée* 2000.

PLEUMOXII. Petit peuple client ou *pagus* des Nerviens.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, V, 39.

PLEURS (dép. Marne, France). Nécropole à inhumation au lieu-dit « Les Buttes », installée sur le site d'enclos circulaires antérieurs avec incinération centrale (âge du bronze ?). Explorée à partir de 1851, la douzaine de tombes a livré dans la moitié des cas des mobiliers féminins caractéristiques (torques ternaires ou à motif unique de festons ajourés, bracelets portés dissymétriquement, chaîne de ceinture métallique et, dans un seul cas, anneaux de cheville à tampons, portés sans aucune autre parure). Des fibules richement garnies de corail, dont un exemplaire au large arc plat entièrement recouvert, ont été découvertes dans des sépultures du voisinage. Les matériaux recueillis appartiennent principalement à la première moitié du IIIe siècle av. J.-C.
Musée : Londres (British Museum).
Bibl. : *Gauls* s. d. ; Kruta 1985a ; Morel 1898.

PLOUËR-SUR-RANCE (dép. Côtes-d'Armor, France). Établissement agricole qui domine l'estuaire de la Rance à une quinzaine de kilomètres de la mer, exploré systématiquement au lieu-dit « Boisanne ». Il a été possible de suivre l'histoire d'un complexe qui devait être la résidence d'une lignée de hobereaux armoricains installés sur ces terres depuis la fin du VIe siècle av. J.-C. ou le début du siècle suivant, jusqu'à la seconde moitié du Ier siècle av. J.-C. C'est une illustration remarquable de la stabilité de l'habitat rural armoricain, attestée également sur d'autres sites (voir PAULE). Sans équivalent dans la plupart des autres régions du monde celtique continental.
Bibl. : Menez 1996.

PLOULEC'H. Voir YAUDET, LE.

PLUMERGAT (dép. Morbihan, France). Inscription en langue gauloise de date incertaine sur une borne, réinscrite à l'époque carolingienne, toujours en place dans l'enclos paroissial : *VABROS [...] AT ATREBO AGANNTOBO DVRNEO GIAPO* (dédicace aux divinités qui président au bornage, à l'occasion d'une opération de ce genre effectuée au nom de Vabros, par Giapos, fils de Durnos). C'est l'inscription monumentale gallo-latine la plus occidentale connue actuellement.
Bibl. : Lambert 1995 ; Lejeune 1988 ; Savignac 1994.

PLZEŇ-ROUDNÁ (Bohême, Rép. tchèque). Habitat tardo-hallstattien de la première moitié du Ve siècle av. J.-C., exploré en 1977-1979 sur environ 4 000 m^2. Parmi les dix-sept fonds de cabanes excavés, le n° 520/78 se distinguait par la découverte d'une pièce jusqu'ici unique : l'imitation, probablement indigène, d'une coupe grecque à figures rouges au décor surpeint d'esses et de grecques.
Bibl. : Bašta et coll. 1989.

PODMOKLY (Bohême, Rép. tchèque). Trésor de monnaies d'or découvert en 1771, à environ 20 km du site de l'oppidum de Stradonice. Il comprenait plus de sept mille pièces pour un poids total d'une cinquantaine de kilogrammes. La découverte fut l'objet, l'année même, d'une plaquette de A. Voigt qui représenta notamment le torque (autrement inconnu) trouvé avec les monnaies dans un chaudron de bronze. La plupart des monnaies furent utilisées pour frapper des ducats par le prince de Fürstenberg, quelques pièces et les restes du chaudron se trouvent au Musée national de Prague, d'autres au musée du château de Křivoklát, ancien domaine des Fürstenberg.
Bibl. : Kruta 1982a.

PODMOKLY, groupe de (all. *Bodenbacher Gruppe*, Bohême, Rép. tchèque). Groupe incinérant d'époque laténienne de la Porta Bohemica (région où l'Elbe sort de la Bohême vers la Saxe à travers des défilés), attribué à une population de souche germanique. Il pourrait s'agir de groupes locaux, car la tradition de l'incinération, héritée des périodes antérieures, peut y être constatée dès la fin du IVe s. av. J.-C. (sépultures à incinération avec fibules de type Duchcov de Střekov près de Ústí nad Labem).

Le groupe de Podmokly, illustré par la nécropole du site éponyme (dans la périphérie de la ville de Děčín) est daté du Ier s. av. J.-C.
Bibl. : Filip 1956 ; Venclová 1973.

POGNY (dép. Marne, France). L'importante petite nécropole à inhumation fut publiée d'abord sans indication de lieu, attribuée ensuite à Pogny ; il semblerait maintenant que sa localisation exacte serait sur le cadastre limitrophe de La Chaussée-sur-Marne. Il paraît toutefois préférable de maintenir l'attribution à Pogny, désormais adoptée et connue. L'intérêt de ce site funéraire est de présenter un mobilier féminin inhabituel en Champagne (anneaux de cheville à oves creux) qui paraît devoir être attribué à l'origine danubienne du groupe qui fonda la nécropole et l'utilisa pendant une assez brève période. L'origine centre-européenne peut être également évoquée à propos d'une fibule de schéma La Tène II, proche d'exemplaires trouvés en Bohême, et du décor à pastillage d'un torque ternaire, caractéristique pour le sud de la Champagne.

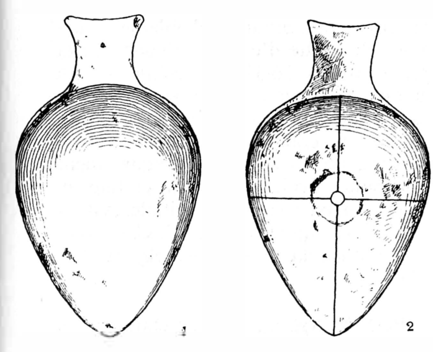


Fig. 140

Une tombe unique en son genre contenait deux cuillères plates, attestées jusqu'ici uniquement en milieu celtique insulaire, et une patère en bronze, des instruments utilisés très vraisemblablement pour des pratiques rituelles. La tombe pourrait donc appartenir à un druide.

Ill. : voir PASTILLAGE.

Musée : Châlons-en-Champagne.

Bibl. : Charpy et Roualet 1991 ; Kruta 1985.

Fig. 140 : Paire de cuillères en bronze, objets à fonction probablement rituelle bien connus des îles Britanniques, de la tombe n° 12 de Pogny (long. 7 cm) ; deuxième tiers du IIIe s. av. J.-C.

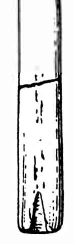
POHANSKÁ (c. Plavecké Podhradie, Slovaquie). Forteresse édifiée vers la fin de l'âge du bronze (fin du IIe millénaire av. J.-C.), sur une hauteur située dans les Petites Karpates, à proximité de Plavecké Podhradie, à une quarantaine de kilomètres au nord de Bratislava ; réoccupée comme oppidum vers le début du Ier s. av. J.-C., probablement comme avant-poste de l'oppidum central des Boïens de Pannonie sur les passages conduisant vers la Moravie. Le noyau central de l'oppidum, l'acropole d'environ 4 hectares, de plan approximativement triangulaire, était située sur le plateau sommital. Une porte à ailes rentrantes y donnait accès à partir du sud. Une double enceinte, avec des portes à ailes rentrantes situées à l'est et à l'ouest, portait la superficie totale du site à environ 49 hectares. Le rempart était à armature de poutres horizontales, avec un parement de pierres appareillées soutenu par des poteaux verticaux (*Pfostenschlitzmauer* : voir ce mot). Une des raisons de l'installation était peut-être les activités sidérurgiques attestées sur le site, où furent découverts plusieurs dépôts d'objets en fer, constitués principalement d'outils et de lingots. L'oppidum de Pohanská ne fut occupé que pendant quelques décennies, tout au plus un demi-siècle ; son abandon, vers le milieu du Ier s. av. J.-C., a dû être provoqué par la chute du pouvoir boïen.

Musée : Bratislava.

Bibl. : Paulík 1976.

Poids. Voir **MESURES**.

Poinçon. Des poinçons étaient utilisés pour l'ornementation au repoussé de la tôle de bronze (et de la feuille d'or dans l'orfèvrerie) ou l'estampage direct, sur le droit, utilisé surtout pour le fer et l'ornementation des fibules et parures annulaires en bronze massif. Aucun de ces poinçons utilisés pour le métal n'est connu actuellement.



Des poinçons étaient employés également pour le décor de la poterie. Un exemplaire en os de la deuxième moitié du Ve s. av. J.-C.,





Fig. 141

avec le motif de la double feuille de gui (voir ce thème), a été découvert en Moravie, sur l'habitat de Polešovice.

Fig. 141 : Poinçon en os pour l'ornementation de la poterie, représentant le motif de la double feuille, de Polešovice en Moravie (long. env. 4 cm) ; seconde moitié du Ve s. av. J.-C.

POISEUL-LA-VILLE (dép. Côte-d'Or, France). Nécropole tumulaire située à une douzaine de kilomètres au sud-est de Magny-Lambert. Découverts en 1972 et explorés par plusieurs campagnes successives, les tertres de pierres ont livré d'importants mobiliers d'époque hallstattienne : un chaudron hémisphérique en bronze à anse torsadée, attaches cruciformes et décor géométrique finement gravé sous le rebord (un type répandu principalement sur la périphérie sud et sud-est du massif alpin), associé à un rasoir ajouré en bronze, un anneau en bronze, un bracelet en fer et une longue épée en fer (tumulus n° 1) ; une longue épée en fer associée à une phalère, un bracelet et un rasoir, tous en bronze (n° 2) ; une grande situle en bronze (hauteur 55 cm) avec une coupe côtelée (phiale), également en bronze, importée d'Italie, deux rasoirs en fer, un bracelet en bronze, une longue épée en fer et une perle en terre cuite (n° 3) ; une longue épée en fer et un bracelet en bronze. Ces mobiliers importants, avec pièces de provenance allogène témoignant de contacts à longue distance, s'échelonnent de la fin du VIIIe s. av. J.-C. au milieu du siècle suivant et pourrait témoigner d'une lignée aristocratique locale. Fait digne d'attention, l'épée était déposée dans trois cas sur quatre sur le côté droit, selon l'usage caractéristique des Celtes historiques, confirmé par les auteurs antiques.

Musée : Saint-Germain-en-Laye.

Bibl. : Chaume et Feugère 1990.

POIX (dép. Marne, France). Importante nécropole d'une soixantaine de tombes à inhumation explorée en 1913 et jusqu'ici inédite. Elle fut utilisée depuis le milieu du Ve jusqu'au IIIe s. av. J.-C. Fait singulier, une des tombes de la fin du IVe s. av. J.-C., appartenant à un guerrier armé d'une épée de type Hatvan-Boldog, contenait une serpette, probablement de vigneron.

Musées : Châlons-en-Champagne, Épernay, Saint-Germain-en-Laye.

Bibl. : Charpy et Roualet 1991 ; Thiérot et coll. 1914.

POLÁKY (Bohême, Rép. tchèque). Grande nécropole hallstattienne de la culture de Bylany explorée sur environ 10 hectares en Bohême du Nord-Ouest (fouilles 1970, 1980-1981). Les soixante-treize (soixante-quatorze ?) tombes qui devraient correspondre aux trois quarts du total se répartissent parmi les différents types de sépultures de cette culture (riches tombes à char [n° 21], à pièces de harnachement, à nombreuses poteries : trente-quatre cas ; petites sépultures à incinération au mobilier modeste : quarante cas). La très grande tombe n° 2 était entourée d'un cercle de pierres (diamètre 27,5 m) qui indique l'existence d'un tumulus dont le sommet portait probablement une stèle. La partie d'une autre couronne de pierres (diam. 16-18 m) a été découverte autour de la grande tombe à chambre funéraire n° 1. Les mobiliers, constitués surtout de poteries mais également de parures, armes et pièces d'équipement, illustrent l'évolution de la culture de Bylany depuis sa phase initiale (VIIIe s. av. J.-C.) jusqu'au VIe s. av. J.-C.

Bibl. : Koutecký 1993 ; Koutecký et Smrž 1991.

POLOGNE. La Pologne était peuplée anciennement, comme le nord de la Bohême et la Moravie, par des populations qui n'étaient certainement pas de souche celtique, celles du complexe dit lusacien. C'est à partir de la fin du IVe s. av. J.-C. que l'on assiste à l'apparition de sépultures qui devraient appartenir à des individus ou petits groupes originaires du centre de la Bohême ou de la Moravie (voir KIETRZ). C'est probablement à partir de ces infiltrations que se forment en Silésie des aires de culture laténienne qui pourraient correspondre à des groupes acculturés et progressivement celtisés d'indigènes et de Celtes, vraisemblablement minoritaires. Certaines sépultures du IIIe s. av. J.-C., aux riches mobiliers constitués d'objets répandus chez les Celtes danubiens (Iwanovice), indiquent probablement la participation d'éléments

locaux aux aventures militaires de l'époque, plutôt que l'installation d'individus de souche celtique.

L'implantation de la culture laténienne récente et tardive en Silésie, associée à la production massive de fer dans les monts Sainte-Croix, est l'aboutissement de ce processus qui correspond peut-être à la présence dans cette région des Lugi, un peuple au nom indiscutablement celtique. C'est par l'intermédiaire de cette aire de culture laténienne que certains de ses éléments (formes de fibules et autres) contribueront dans la deuxième moitié du Ier s. av. J.-C. à la formation du groupe dit de Przeworsk de la culture vénète de la Baltique d'époque romaine, attribuée aux plus anciennes populations reconnues de souche slave. Voir aussi JASTORF.

• *Peuples celtiques connus par les textes* : voir LUGI.

• *Sites et découvertes archéologiques* : voir KIETRZ, TĘG PIEKARSKI, SAINTE-CROIX monts, VARSOVIE-ZERAN.

Musées : Cracovie, Varsovie.

Bibl. : Gedl 1993 ; *Keltische Oppida* 1971 ; Kokowski 1993 ; Tejral et coll. 1995 ; *Vorrömische Eisenzeit* 1980 ; Woźniak 1970, 1996.

Polymorphe. Qui peut présenter des aspects différents. C'est apparemment, d'après leurs images, le cas des divinités celtiques, avec leurs nombreux avatars, animaux et végétaux. Voir MÉTAMORPHOSE PLASTIQUE.

POMMERŒUL (Hainaut, Belgique). Le site portuaire de Pommerœul a livré notamment la moitié d'un torque tubulaire en or à faux tampons ainsi que d'autres objets (épées en fer avec fourreaux, tisonnier en fer). Il pourrait s'agir d'offrandes votives. Datation probable : début du Ier s. av. J.-C.

Bibl. : *Celtes en France du nord et en Belgique* 1990 ; Hubert F. 1982.

POMMIERS (dép. Aisne, France). Oppidum sur un promontoire qui domine le cours de l'Aisne à quelques kilomètres de Soissons. D'une superficie d'environ 40 hectares, il devrait correspondre au Noviodunum des Suessions cité par César. Le site semble avoir été presque totalement abandonné après la défaite de 57 av. J.-C. et remplacé par l'oppidum de plaine nouvellement fondé de Villeneuve-Saint-Germain, délaissé à son tour à la fondation d'Augusta Suessionum (Soissons), vers 15 av. J.-C.

Bibl. : Wheeler et Richardson 1957.

PONĚTOVICE (Moravie, Rép. tchèque). Très importante nécropole de trente-cinq incinérations déposées directement dans des fosses et quatre inhumations, plus anciennes et plus profondes (il y a superposition de l'incinération à l'inhumation dans un cas au moins), explorée en 1936 au lieu-dit « Podíly » et jusqu'ici à peu près inédite. Les sépultures à inhumation semblent appartenir au plus tard au premier tiers du IIIe s. av. J.-C., les incinérations principalement à la deuxième moitié de ce même siècle. Parmi les matériaux connus des tombes à incinération, tous passés au feu du bûcher, se distinguent plus particulièrement des objets en fer de très belle facture (bracelets à rosaces finement ouvragées) et de très nombreuses fibules, notamment des lots de plusieurs exemplaires soudés par la fusion et l'oxydation. Les poteries, très fragmentaires, ne semblent pas pouvoir être reconstituées.

Musée : Brno (Musée morave).

Bibl. : Filip 1956 ; *Pravěké dějiny Moravy* 1993 ; Procházka 1937.

Ponts. Voir **CORNAUX** et **TÈNE, LA**.

PORT-À-BINSON (c. Dormans, dép. Marne, France). Une fibule « à masques » en bronze, datable de la seconde moitié du Ve s. av. J.-C., a été découverte fortuitement lors de dragages effectués sur le gué de la Marne. Cette pièce exceptionnelle, la seule de cette catégorie connue du faciès marnien, représente une tête de bélier, associée à une tête humaine coiffée de la « couronne de gui ».

Bibl. : Charpy et Roualet 1991 ; Kruta 1989.

Fig. 142 : Fibule « à masques » en bronze du gué de Port-à-Binson : le pied représente un tête de bélier, l'autre extrémité de l'arc une tête barbue et moustachue coiffée de la double feuille de gui (long. 5,3 cm) ; seconde moitié du Ve s. av. J.-C.

Porte. Voir **ZANGENTOR**.

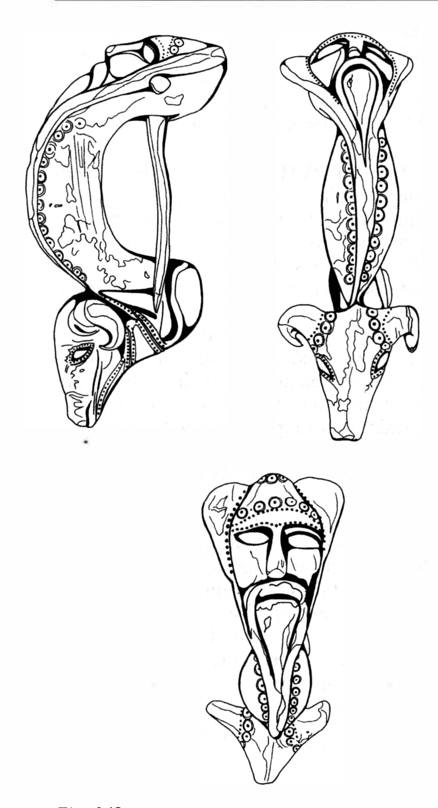


Fig. 142

PORTES DE FER (Djerdap, Serbie et Roumanie). La région des Portes de Fer a été l'objet de recherches archéologiques systématiques lors de la construction du complexe hydraulique. Les témoignages découverts de l'âge du fer complètent des données jusqu'ici sporadiques : le faciès laténien récent qui a pu être distingué peut être mis en relation avec les Petits Scordisques mentionnés par les textes. Voir AJMANA, ČUBARSKO BRDO, NEGOTIN, VAJUGA-PESAK.

Bibl. : Popović 1989/1990 ; Vasić 1999.

PORT-NIDAU (Berne, Suisse). Le site de Port-Nidau correspond à l'ancien lit de la Thielle en aval du lac de Bienne. Il a livré, lors du creusement d'un canal pour le fleuve dans le cadre de la première correction des eaux du Jura, entre 1874 et 1876, un grand nombre d'objets récupérés dans les sédiments enlevés par la drague. Dans ces conditions, seuls les grands objets, bien conservés, furent recueillis. D'autres découvertes furent effectuées en 1888-1889 et 1936 où fut observée au lieu-dit « Stüdeli » une double rangée de pieux appartenant peut-être à un pont. Le site de Port-Nidau aurait livré au moins une soixantaine d'épées et à peu près autant de fers de lance, ainsi que deux casques en fer, dont un est muni de paragnathides (couvre-joues) remarquablement conservés. Les armes recueillies à Port-Nidau sont d'une manière générale plus récentes que celles de La Tène, elles peuvent être datées de la deuxième moitié du IIe s. av. J.-C. et de la première moitié du siècle suivant. Voir aussi KORISIOS.

Musées : Berne, Zurich.

Bibl. : *Âge du fer dans le Jura* 1992 ; *Celtes* 1991 ; Müller 1990 ; Tschumi 1940 ; Wyss 1954, 1955.

Ports. Voir GENÈVE.

PORTUGAL. Le sud du Portugal pourrait être une des premières régions habitées par les Celtes à avoir été reconnue par les Anciens. En effet, le passage d'Hérodote (*Hist.*, II, 33) où il affirme que « les Celtes sont en dehors des Colonnes d'Héraclès, ils sont limitrophes des Kynésiens, les derniers habitants de l'Europe du côté du Couchant », pourrait se référer aux mêmes Celtici qui sont attestés plus tard à proximité du cap Saint-Vincent, dans le *Cuneus Ager* de l'Antiquité. La région devait être bien connue des navigateurs du VIe s. av. J.-C. et même probablement plus anciens, puisqu'un comptoir phénicien a été récemment découvert jusque dans l'estuaire du Sado, près du site de Alcácer do Sal. Cette partie du pays appartient à l'aire d'influence de la culture tartessienne. Elle est marquée très tôt, dès le VIIIe s. av. J.-C., par la culture orientalisante et les développements proto-urbains ou même urbains qui la caractérisent.

Le Portugal était cependant peuplé dans l'Antiquité également par les Lusitaniens, installés principalement entre le

Douro et le Tage, un peuple de souche indo-européenne très proche des Celtes dont la langue, peu connue, serait différente du Celtibère mais comporterait cependant des éléments celtiques. La culture des Lusitaniens n'apparaît pas très différente de celle des peuples celtiques d'Ibérie et les Lusitaniens combattirent contre les Romains aux côtés des Celtes hispaniques (voir VIRIATOS).

Le nord du pays appartient à l'aire du nord-ouest de la Péninsule, supposée occupée par des populations de souche celtique, où se développe depuis l'âge du bronze la culture dite des castros (en portugais *cultura catreja*). Son élément principal est le *castro*, une agglomération fortifiée dont les racines peuvent remonter, comme en Espagne, aux débuts de l'âge du fer, voire à l'âge du bronze. Dans la phase finale, certains de ces castros atteignent une extension et un degré d'organisation interne, associé à un rôle central dans une région, qui permet de les considérer comme des oppida (voir CITÂNIA DE SANFINS). Parmi les traits distinctifs des castros de l'actuel Portugal, particulièrement nombreux entre le Douro et le Minho où résidaient notamment les Callaici et les Bracari, doit être mentionnée l'existence de statues en pierre de guerriers de grandeur naturelle. Trouvés malheureusement sans contexte précis, ils restent d'une datation incertaine, malgré la présence d'inscriptions d'époque romaine.

• *Peuples celtiques connus par les textes* : voir BRACARI, CELTICI, CONII, LUSITANIENS.

• *Toponymes antiques* : voir ARABRIGA, CONIMBRIGA, CONISTORGIS.

• *Sites et découvertes archéologiques* : voir ALCÁCER DO SAL.

• *Castros* : voir CASTRO DE ROMARIZ, CASTRO DE SABROSO, CITÂNIA DE BRITEIROS, CITÂNIA DE SANFINS, COTO DA PENA.

Ill. : voir CITÂNIA DE SANFINS.

Musées : Braga, Guimarães, Lisbonne, Porto.

Bibl. : Almagro-Gorbea 1995 ; Júdice Gamito 1993 ; Silva 1986, 1999 ; Silva et Gomes 1992.

PORTUS ITIUS. Principal port des Morins sur le pas de Calais, successivement Gesoriacum et Bononia, aujourd'hui Boulogne-sur-Mer.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, V, 2, 5.

PÖSSNECK (Thuringe, Allemagne). La région de Pössneck fut apparemment l'objet d'une colonisation ou d'une très forte influence laténienne vers le début du IIIe s. av. J.-C. car c'est à cette courte période qu'appartient la quasi-totalité des matériaux laténiens qui y furent recueillis dans de nombreuses nécropoles (voir RANIS et WERNBURG). Leur caractère est allogène (presque exclusivement de l'aire rhénane, comme l'indiquent notamment les torques à tampons et nodosités).

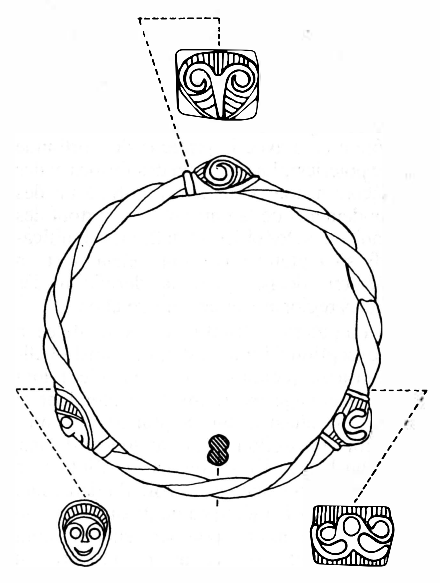


Fig. 143

Le chef-lieu a livré une intéressante double inhumation (tombe n° 4-5), avec des squelettes repliés sur le côté, accompagnés d'une épée laténienne pliée, d'une fibule, d'un bracelet et d'un remarquable brassard en bronze en double fil torsadé, avec trois nodosités où figurent différents motifs : une tête humaine, une tête de bélier et un motif végétal dérivé de l'encadrement de la palmette par des rinceaux.

Musée : Iéna.

Bibl. : Kaufmann 1959, 1963.

Fig. 143 : Brassard en bronze de Pössneck : sur les trois nodosités figurent un visage humain, une tête de bélier très schématique et un motif végétal (diam. 9,5 cm) ; début du IIIe s. av. J.-C.

Poterie. La fabrication de la poterie était un domaine où les Celtes de l'âge du fer étaient héritiers d'une expérience plusieurs fois millénaire. Elle est abondante aussi bien sur les sites d'habitats (à l'exception de l'Irlande où elle était fortement concurrencée par la boissellerie) que dans les mobiliers funéraires, où toutefois certains groupes se distinguent justement par l'absence de poteries dans les tombes (ce fut, dès le V[e] s. av. J.-C., le cas des Celtes du Plateau suisse et de certaines régions limitrophes ; cette coutume apparaît au siècle suivant en Bohême avec les nouvelles nécropoles plates et, d'une manière moins généralisée, en Moravie et dans l'aire danubienne ; elle continuera à caractériser certains groupes au siècle suivant, souvent côte à côte avec la pratique de l'offrande de poteries). La variation des formes et des décors a non seulement constitué un des fondements de la chronologie, surtout des habitats où les objets métalliques significatifs sont plutôt rares, mais également un élément décisif pour la définition des faciès régionaux et de leurs relations.

La poterie hallstattienne est modelée, à l'exception d'une catégorie tardo-hallstattienne (céramique dite cannelée) dont le façonnage est terminé au tour lent et qui est attestée sur la plupart des sites « princiers » (Bourges, Châtillon-sur-Glâne, Heuneburg, Vix) soumis à l'influence méditerranéenne par la voie rhodanienne. C'est dans le même contexte qu'apparaissent les premières poteries estampées qui connaîtront une vogue particulière en Armorique. La poterie hallstattienne fine présente un décor peint à la barbotine ou lissé avec l'emploi de graphite ou de suie (technique dite du *stralucido*), de fines lignes pointillées étaient quelquefois obtenues par une roulette (trouvée à Jenštejn). La production d'une poterie destinée à l'usage funéraire (moins bien cuite que celle des habitats) est clairement attestée dans la culture de Bylany en Bohême.

L'apparition de la finition de la poterie fine à la tournette est un des traits qui caractérisent en Europe centrale la phase initiale de la culture laténienne (deuxième moitié du V[e] s. av. J.-C.). Cette technique semble jusqu'ici inconnue dans le milieu marnien. L'estampage de la poterie à l'aide d'un poinçon, associé quelquefois à un décor gravé au compas ou à main libre (voir LINSENFLASCHE et MATZHAUSEN), est caractéristique du milieu laténien centre-européen. Le décor estampé est au contraire très rare dans le milieu marnien, où prévalait le décor peint ou gravé (avec incrustations de couleur).

L'usage de la tournette se répand au siècle suivant où apparaissent des productions de luxe directement inspirées de modèles méditerranéens : la région de Reims est alors l'épicentre de la diffusion (et probablement aussi de la production) de vases au décor en réserve inspiré de la technique des vases grecs à figures rouges ; de remarquables vases peints de cette époque proviennent également du Dürrnberg. L'Armorique a livré non seulement d'abondantes poteries estampées mais encore de très beaux vases au décor gravé à main libre, inspirés probablement de modèles métalliques (voir KERNEVEZ).



Fig. 144

Les canthares danubiens sont le résultat d'une influence hellénistique de la première moitié du III[e] s. av. J.-C. ; ils reflètent le caractère composite du peuplement de ces régions, car les modes indigènes accordent une place importante aux anses, tandis que la poterie celtique laténienne est toujours sans anses : ainsi la coupe laténienne à omphalos et décor estampé devient souvent une tasse en milieu danubien. La poterie commune dite graphitique (c'est-à-dire avec du graphite mélangé à la pâte) est attestée en Bohême depuis le V[e] s. av. J.-C., elle connaîtra une très large diffusion aux siècles suivants. Le décor obtenu par simple lissage de la pâte est alors très répandu.

L'essor des oppida est accompagné dans la deuxième moitié du II[e] s. av. J.-C. par l'apparition et par la diffusion d'une

poterie fine de grande qualité, montée au tour rapide et ornée généralement d'un décor peint, géométrique ou figuré (particulièrement remarquables, les vases à décors zoomorphes du centre de la Gaule). C'est à cette époque qu'appartiennent les modèles élaborés de fours de potiers, à double chambre de chauffe et laboratoire séparés par une sole, attestés en milieu celtique (voir BRATISLAVA). Voir aussi NUMANTIA.

Ill. : voir ALB-HEGAU, APAHIDA, AULNAT, BOUQUEVAL, BRAUBACH, BYLANY, LINSENFLASCHE, NUMANTIA, OLPE A TROTTOLA.

Bibl. : *poterie tournée* : Daire 1992 ; Pingel 1971 ; *graphitique* : Kappel 1969 ; *estampée* : Schwappach 1969, 1977 ; *peinte* : Cumberpatch 1993, 1993a ; Drda 1981 ; Guichard 1987, 1994 ; Maier 1970, 1976 ; Roualet et Charpy 1987 ; Romero Carnicero 1976.

Fig. 144 : Vase peint de quadrupèdes monstrueux au corps de cheval et à la tête de grue (?) et d'esses, d'Aulnat* (haut. 28 cm) ; deuxième moitié du IIe s. av. J.-C.

Potin. Les « monnaies de potin », ou simplement « potins », désignent des pièces moulées en un alliage qui comporte au moins 25 % d'étain et dans les trois quarts des cas une proportion très significative de plomb. Les potins, d'une très faible valeur intrinsèque, sont caractéristiques de la phase évoluée du monnayage celtique et semblent apparaître, d'après les dernières données, vers la fin du IIe s. av. J.-C. On les connaît surtout de la partie orientale de la Gaule.

POTTENBRUNN (Basse-Autriche). Nécropole à enclos quadrangulaires explorée en 1981-1982. Birituelle, elle comportait vingt-huit sépultures à inhumation et quatorze incinérations qui s'échelonnent du Ve s. av. J.-C. au moins jusqu'à la fin du siècle suivant. Souvent pillées anciennement, les sépultures ont néanmoins livré quelques objets exceptionnels : une épée au fourreau décoré dans une résille d'applications de feuille d'or (tombe n° 562), une pendeloque avec chaîne tressée en argent (tombe n° 54). La grande tombe n° 520, entourée d'un double fossé de plan carré, contenait le squelette d'un homme armé d'une cinquantaine d'années, avec des offrandes alimentaires et des poteries ; il possédait également un objet en fer qui semble pouvoir être une lancette ou une sonde chirurgicale, ainsi qu'un pendule en os. Ces objets indiquent probablement un individu qui se consacrait à des pratiques divinatoires et médicales, peut-être un druide.

Musée : Sankt Pölten.

Bibl. : Neugebauer 1990 ; Szabó et Petres 1992.

POTYPUSZTA (Hongrie). Fourreau en fer estampé à l'aide de trois poinçons utilisés selon un schéma rhomboïdal. Un fourreau très proche, issu peut-être du même atelier, a été découvert en Carinthie, à Graz. Datable de la première moitié du IIIe s. av. J.-C.

Musée : Szombathely.

Bibl. : Frey 1978/1979 ; Szabó 1992 ; Szabó et Petres 1992.

Fig. 145 : Décor estampé de la partie supérieure du fourreau en fer de Potypuszta (larg. 5 cm) ; fin du IVe s. av. J.-C. ou début du siècle suivant.

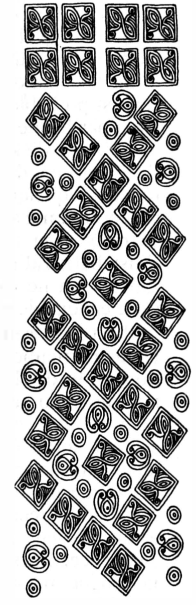


Fig. 145

PRAGUE (en tchèque Praha, Bohême, Rép. tchèque). Le site de l'actuelle ville de Prague présente dès l'époque hallstattienne (culture de Bylany) une concentration importante d'habitats, situés le long des différents affluents sur la rive gauche et la rive droite de la Vltava, ainsi que des nécropoles de la même époque. Les nécropoles plates à inhumation des IVe-IIIe s. av. J.-C. sont particulièrement bien représentées : sur la rive droite la Vieille Ville (Praha 1), Praha 2-Nusle, Vinohrady Praha 3-Žižkov, Praha 8-Dolní Chabry, Ďáblice, Kobylisy, Libeň, Praha 9-Hloubětín, Praha 10-Hostivař, Vršovice, Záběhlice, sur la rive gauche Praha 4-Michle, Praha 5-Košíře, Motol, Praha 6-Bubeneč, Dejvice-Juliska, Střešovice, Veleslavín, Vokovice, Praha 7-Bubeneč. Des nécropoles laténiennes importantes

de la même période, inédites, ont été explorées récemment sur la rive gauche à Praha 6-Ruzyň et Praha 5-Jinonice. Les matériaux recueillis correspondent aux matériaux connus des nécropoles contemporaines du centre et du nord-ouest de la Bohême et proviennent apparemment des mêmes ateliers.

Plusieurs parures décorées de bonne facture figurent parmi les objets découverts : des bracelets au décor tripartite en fort relief du début du IIIe s. av. J.-C., ainsi que des anneaux de cheville à oves creux ornés en relief. La densité du peuplement de la cuvette de Prague est particulièrement remarquable lorsqu'elle est confrontée à l'absence quasi totale de témoignages d'une occupation au Ve s. av. J.-C. La raison est probablement le rôle central joué alors par le site de Závist qui se trouve à une dizaine de kilomètres en amont et où l'occupation du IVe-IIIe s. av. J.-C. se réduit à quelques tombes d'une toute petite communauté. La situation semble se répéter au IIe s. av. J.-C., époque de l'installation d'un oppidum sur le site de Závist : on ne connaît aucune tombe de cette époque de la ville de Prague.

Il est nécessaire d'évoquer à ce propos le cas particulier de la tombe à incinération n° 9 de Prague-Bubeneč, où une poterie tardo-hallstattienne de la fin du VIe s. av. J.-C. ou du tout début du siècle suivant aurait été associée à une fibule laténienne de schéma évolué datable de la deuxième moitié du IIIe s. av. J.-C. Cette association, reconnue aujourd'hui comme erronée, avait été utilisée pendant plusieurs décennies comme le témoignage de la longue persistance d'une population attachée à ses traditions hallstattiennes, contemporaine des groupes celtiques qui utilisaient les nécropoles plates. L'abandon de cette conception met en évidence un intervalle de près d'un siècle dans l'occupation de la cuvette de Prague.

Musée : Prague.

Bibl. : Bureš 1987 ; Filip 1956 ; Fridrichová 1974 ; Kruta 1975 ; Sankot 1993.

PRATSUTAGOS Roi des Icéniens de l'île de Bretagne vers 50 apr. J.-C. On lui attribue de petites monnaies d'argent à la légende *SVBRIIPRATSO/ESICO FECIT.*

Bibl. : Tacite, *An.*, XIV, 31.

PRAUSIENS (gr. *Πραυσοι*). Peuple celtique de localisation inconnue dont aurait été originaire Brennos, le chef de l'expédition contre Delphes.

Bibl. : Strabon, *Geogr.*, IV, 1, 13.

Pré-Duchcov. Terme appliqué par les spécialistes aux formes d'objets, notamment de fibules, qui précèdent l'apparition des fibules du type dit Duchcov (voir ce nom). Les fibules du type dit pré-Duchcov présentent un arc en forme de section de cercle ou coudée et un pied orné d'une perle, souvent biconique, dirigé vers le sommet de l'arc ; le ressort est généralement à 2 × 2 spires ; le décor est souvent réparti en quatre champs alternés. Voir VÍCEMILICE.

Bibl. : Kruta 1976/1977, 1979 ; Roualet 1993 ; Waldhauser et coll. 1978.

PREIST (distr. Bitburg, Allemagne). Site fortifié du Ve s. av. J.-C. des environs de Trèves, dont le rempart a donné son nom au type où le parement est soutenu à intervalles réguliers par des poteaux verticaux, ancrés à la masse du remblai par des poutres perpendiculaires superposées en plusieurs niveaux. Ce type de rempart, prédécesseur de ceux des oppida, est également attesté à cette époque à Závist et sur d'autres sites. Voir FORTIFICATION.

Bibl. : Collis 1984 ; Dehn 1939 ; Schindler 1968.

PRESTINO.
Voir **CÔME** et **INSCRIPTIONS**.

Princes (en latin *principes*, pluriel de *princeps*, « le premier »). Ce terme est utilisé pour désigner les personnages les plus éminents de la société de l'âge du fer, les aristocrates parmi lesquels se recrutaient les candidats aux charges les plus élevées, notamment la fonction royale. Ils se distinguent chez les Celtes à partir du VIIe s. av. J.-C. par les sépultures dites « princières » (all. *Fürstengräber*), exceptionnelles par leur caractère monumental (chambres funéraires recouvertes de tertres de dimensions imposantes, surmontés éventuellement de stèles ou de statues : voir GLAUBERG, HIRSCHLANDEN) et la richesse de leur mobilier qui comporte généralement des

parures en or, un service à boisson pour plusieurs personnes et un char d'apparat utilisé lors de la procession funéraire. Voir aussi CHLUM, HEUNEBURG, HOCHDORF, KLEINASPERGLE, VIX, WALDALGESHEIM.

PROSNES (dép. Marne, France). Le territoire de Prosnes a livré des matériaux provenant de plusieurs nécropoles : une soixantaine de tombes fut découverte au XIXe s. au lieu-dit « Constantine », avec des matériaux appartenant surtout au IVe s. av. J.-C. (poteries, fibules, principalement du type pré-Duchcov, bracelets, torques à tampons, armes) ; une nécropole de près d'une centaine de tombes, jusqu'ici inédite à l'exception de quelques objets, a été explorée au lieu-dit « Les Vins de Bruyère » ; on en connaît notamment un torque à tampons à décor végétal de la fin du IVe s. av. J.-C. ou du tout début du siècle suivant et un fourreau d'épée décoré.
Musées : Londres (British Museum), Reims, Saint-Germain-en-Laye.
Bibl. : Bataille-Melkon et Rapin 1997 ; Charpy 1995 ; Kruta et Roualet 1982 ; Morel 1898.

Protéiforme. Qualité d'un être qui peut changer à volonté son aspect. Par référence à Protée, dieu marin de la mythologie grecque qui était doué du pouvoir de se métamorphoser en n'importe quelle forme, non seulement homme ou animal, mais même élément. L'iconographie celtique témoigne du fait que cette capacité surnaturelle était considérée comme un des traits les plus marquants des divinités du panthéon celtique (voir MÉTAMORPHOSE PLASTIQUE et POLYMORPHE).

PROTOGENES. Notable de la cité grecque d'Olbia sur la mer Noire, honoré dans une inscription pour avoir défendu la ville contre des Galates.

Protomé (gr. προτομη, fémin. ; fr. protomé, masc.). Mot emprunté au grec qui désignait à l'origine la tête d'un animal décapité ou un buste humain. Il est utilisé aujourd'hui pour désigner le motif constitué par l'avant-train d'un animal, ou sa tête avec le cou, utilisé généralement comme applique décorative.

PRUNAY (dép. Marne, France). Le territoire de Prunay a livré d'importants matériaux appartenant notamment au IVe s. av. J.-C. : une sépulture à char, incertaine, avec un vase à piédestal, peint en réserve d'un rinceau évoquant une suite de triscèles, des fibules et des armes (lances, épée), aurait été découverte au XIXe s. ; du lieu-dit « Les Commelles » provient la sépulture à char d'une femme avec un torque à tampons très richement orné, une des plus belles créations champenoises du IVe s. av. J.-C., deux fibules de type Münsingen dont une avec l'arc orné du nœud d'Hercule (voir ce thème), une pendeloque faite d'une branche de corail brut et d'autres objets ; du lieu-dit « Les Marquises » une autre sépulture à char avec un casque en bronze. Le site apparaît comme un des plus riches de la Champagne au IVe s. av. J.-C., peut-être le foyer de diffusion des vases peints en réserve (voir POTERIE).
Musées : Londres, Saint-Germain-en-Laye, Reims.
Bibl. : *Céramique peinte* 1987 ; *Céramique peinte celtique* 1991 ; Charpy 1995 ; Charpy et Roualet 1991 ; Duval P.-M. 1977 ; Kruta 1974, 1992a ; Rowlett 1969.

PRZEWORSK groupe de.
Voir **POLOGNE**.

Pseudo-filigrane. Dit également faux-filigrane. Procédé ornemental qui est une adaptation au bronze de la technique du filigrane de l'orfèvrerie antique. La soudure ne pouvant être employée pour le bronze, les artisans celtes utilisèrent la technique de la cire perdue pour réaliser des œuvres qui sont souvent d'une remarquable qualité. L'invention et l'apogée de cette technique peut être située vers le début du IIIe s. av. J.-C. dans la Celtique danubienne. Voir BÖLCSKE, CHOTÍN, MIKULČICE, MISTŘÍN, REZI-REZICSER.
Bibl. : Kruta 1975 ; Szabó 1975, 1992.
Fig. 146 : Bracelet orné en pseudo-filigrane de la tombe n° 14 de Chotín* en Slovaquie (diam. 7,5 × 6,3 cm) ; premier tiers du IIIe s. av. J.-C.

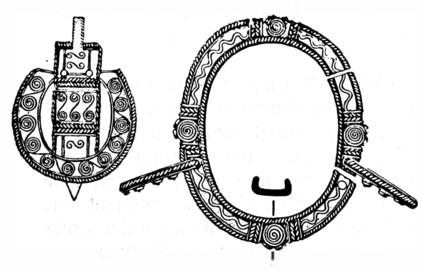


Fig. 146

PTENÍ (Moravie, Rép. tchèque). Riche sépulture féminine à inhumation découverte en 1924 : trois fibules en bronze de schéma La Tène II, paire d'anneaux de cheville à oves creux (4 + 4), chaîne de ceinture en bronze à agrafe zoomorphe, chaînette en bronze, poterie et bracelet de bronze (disparus). Citée comme témoin de l'existence de la phase typologique B2/Cl de la chronologie allemande en Moravie (deuxième quart du IIIe s. av. J.-C.).
Musée : Olomouc.
Bibl. : Čižmář 1974.

PTIANII. Petit peuple d'Aquitaine soumis en 56 av. J.-C.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, III, 27.

PTUJ (Slovénie). Le site même de la ville actuelle, héritière de la ville romaine de Poetovio, sur la rive nord de la Drave, ainsi que les environs immédiats ont livré des vestiges laténiens parmi lesquels se distingue l'habitat avec four de potier de Spodnja Hajdina (fouilles de 1975), sur la rive opposée.
Bibl. : Tomanić-Jevremov et Guštin 1996.

PÚCHOV, culture de (Slovaquie). Faciès tardo-laténien de la région des Tatras, dont le noyau central semble avoir été constitué par la vallée supérieure du Váh (voir LIPTOVSKÁ MARA). Il se forme à partir de la fin du IIIe s. av. J.-C. à la suite de la colonisation par des groupes celtiques de la région, habitée par des populations peu nombreuses de souche lusacienne, donc vraisemblablement non celtiques. Le motif de cette colonisation était probablement la richesse en métaux de la région. Les manifestations de la culture de Púchov sont attestées également sur certains sites de la Moravie orientale et de la Pologne méridionale. Elle survit à la fin de la culture laténienne en Europe centrale et se prolonge pendant le Ier s. apr. J.-C., constituant ainsi la dernière expression autonome de la culture laténienne. Elle est attribuée au peuple celtique des Kotini, localisé par les auteurs antiques dans cette région.
Bibl. : Čižmář 1993b ; Pieta 1996.

PUSTIMĚŘSKÉ PRUSY (Moravie, Rép. tchèque). Nécropole majoritairement à inhumation (une incinération seulement) partiellement explorée en 1939 : dix-huit tombes dont trois guerriers, deux femmes avec anneaux de cheville, d'autres avec bracelets seulement et cinq sans aucun mobilier ; matériaux hors contexte de plusieurs autres. L'ensemble couvre une période allant de la deuxième moitié du IVe s. av. J.-C. au milieu du siècle suivant.
Musée : Brno (Musée morave).
Bibl. : Filip 1956 ; Meduna 1962.

PUY D'ISSOLU. Voir **UXELLODUNUM**.

Q-R

QUIMPER (dép. Finistère, France). Plusieurs hameaux ruraux d'époque laténienne (Braden I, II et III) et gallo-romaine (III, IV, V, VII) ont été explorés sur le site du Braden à partir de 1980. Ils sont caractérisés par des enclos associés à des constructions à poteaux et d'autres structures. Fouillé sur une partie importante de son extension, le hameau du Braden I, fondé vers la fin du IIe s. av. J.-C., est constitué par un enclos délimité par des palissades, d'abord simples, puis concentriques, qui entourent des bâtiments de plan circulaire et rectangulaire, ainsi que des silos souterrains et des greniers surélevés ; des traces d'activités sidérurgiques y ont été également découvertes, de même que des sépultures d'enfants. Le site du Braden II a livré une maison rectangulaire de 10 × 6 m, détruite par un incendie, particulièrement intéressante à cause de l'état de conservation de ses vestiges.
Musée : Quimper.
Bibl. : *Archéologie de la France* 1989 ; Le Bihan 1984, 1986.

Quinaire. Monnaie romaine d'argent imitée à partir de la fin du IIIe s. av. J.-C. par certains peuples celtiques. Elle correspond à la moitié d'un denier.

QUINTANAS DE GORMAZ (Soria, Espagne). Importante nécropole celtibère du IVe-IIe s. av. J.-C., explorée anciennement. Parmi les armes figure une épée laténienne avec un fourreau en fer orné de la lyre zoomorphe, modifié par l'adjonction d'anneaux, de sorte à pouvoir être suspendu à la manière locale. Cet important témoin d'un contact ponctuel avec le monde laténien peut être daté vers la fin du IVe s. av. J.-C. ou le début du siècle suivant.
Musées : Barcelone, Madrid, Soria.
Bibl. : *Celtes* 1991 ; Lenerz-De Wilde 1991 ; Lorrio 1997.

RADOSTYÁN (Borsod-Abaúj-Zemplén, Hongrie). Nécropole à incinération du IIIe s. av. J.-C. d'une quinzaine de tombes, explorée anciennement et connue seulement par certains objets, en particulier un long crochet de ceinturon décoré en relief et un fourreau décoré de la paire de dragons.
Musée : Miskolc.
Bibl. : Hunyady 1942/1944 ; Szabó 1992.

RADOVESICE (Bohême, Rép. tchèque). Important site qui associe une nécropole à inhumation de trente-sept tombes à un habitat. L'ensemble est datable vers la fin du IVe s. av. J.-C. et la première moitié du siècle suivant.
Bibl. : Stloukal 1981 ; Waldhauser 1981, 1987 ; Waldhauser et coll. 1993.

RANCES (Vaud, Suisse). Le tumulus hallstattien du Montet, fouillé en 1861, contenait plusieurs sépultures à inhuma-

tion secondaires du début de l'époque laténienne (ve s. av. J.-C.). La pièce la plus remarquable est une plaque d'agrafe de ceinture au décor finement gravé avec l'utilisation du compas.
Musée : Lausanne.
Bibl. : Kaenel 1990.

RANIS (Thuringe, Allemagne). Importante concentration de nécropoles et de sépultures laténiennes du tout début du IIIe s. av. J.-C. provenant de différents sites de l'actuelle agglomération (voir PÖSSNECK). Les sépultures, quelquefois avec les résidus du tumulus d'origine ou d'une couverture de pierres, sont des inhumations. Les mobiliers comportent des parures (torques à tampons et nodosités, bracelets à nodosités, tubulaires ou massifs, des anneaux de cheville tubulaires, de très nombreuses fibules appartenant surtout à des formes récentes du type Duchcov, des perles en verre ou en ambre, mais aussi des grandes épingles, un type de parure très rare en milieu celtique), des armes (épées laténiennes avec suspension à anneaux) et des poteries (avec des formes tournées et même estampées). Malgré quelques formes archaïques (torque tubulaire et fibule en fer inspirée du type de La Certosa), les associations montrent qu'il s'agit d'un complexe très homogène, datable du premier quart du IIIe s. av. J.-C.
Bibl. : Kaufman 1959, 1963.

RATHCROGHAN (Co Roscommon, Irlande). Complexe étendu d'une cinquantaine de monuments funéraires mégalithiques sous tumulus (IVe-IIIe millénaire av. J.-C. et âge du bronze), fortins annulaires (*ringforts*) et enclos, toujours bien visibles dans le paysage, identifié dans la tradition légendaire irlandaise à Cruachain (le nom est conservé dans celui du tertre central, Rath Cruachan), la résidence de Medb, la reine du Connaught, et de son mari Ailill. C'est à cet endroit, par la discussion entre les deux époux qui conduit à l'expédition contre l'Ulster, que commence la *Táin Bó Cuailnge*, le texte le plus connu du cycle épique irlandais.

Comme Tara, Navan Fort (Emain Macha) et Dún Aílinne, l'endroit accueillait les assemblées où étaient élus les rois de la province. On y localisait également une des entrées de l'Autre Monde.

Situé à quelques kilomètres, le complexe voisin de Carnfree présente des caractéristiques analogues. Un de ses tertres était le lieu d'intronisation des rois médiévaux du Connaught de la famille O'Conor.
Bibl. : Herity 1991 ; Raftery 1994.

RAURAQUES (lat. *Rauraci*). Peuple voisin (et probablement client) des Helvètes, installé sur le cours supérieur du Rhin dans les environs de Bâle (la ville romaine d'Augusta Raurica, aujourd'hui Augst, portait leur nom). Leur agglomération centrale se trouvait sur le site de la ville actuelle de Bâle. Ils prirent part, au nombre de vingt-trois mille, à la tentative de migration de l'an 58 av. J.-C. et c'est à leur réinstallation après le retour forcé qu'est attribuée la construction de l'oppidum du Münsterhügel de Bâle. Ils fournirent mille hommes à l'armée de la coalition gauloise de 52 av. J.-C.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 5, 29, VI, 25, VII, 75.

REDONES, ou Riedones. Peuple qui occupait la partie orientale de la péninsule armoricaine à l'est des Coriosolites et au nord des Namnètes. Leur voisins orientaux étaient les Unelles et les Aulerques. Ils auraient possédé une ouverture maritime avec la rive sud de la baie du Mont-Saint-Michel. Leur nom est conservé dans celui de la ville de Rennes (Condate, qui était le chef-lieu de la *civitas* à l'époque romaine) et celui de Redon. Soumis par Crassus en 57 av. J.-C., ils ne sont plus nommés à propos de la coalition des peuples armoricains de l'année suivante. Ils participèrent en 52 av. J.-C., avec les Corisolites, les Ambibarii, les Calètes, les Osismes, les Lémovices et les Unelles, à un contingent de vingt mille hommes pour l'armée de la coalition gauloise.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, II, 34, VII, 75.

Regenbogenschüsselchen (litt. « coupelles de l'arc-en-ciel »). Terme allemand introduit au XIXe s. pour désigner certaines monnaies d'or des Celtes d'Europe centrale qui ont la forme d'une coupelle et auxquelles était attachée la croyance poé-

tique qu'elles étaient engendrées par le contact de l'arc-en-ciel sur le sol. En effet, les paysans les recueillaient souvent dans leurs champs après la pluie, quand, bien lavées, elles brillaient au soleil. La forme de ces monnaies évoque une coupelle, car une face est concave et l'autre convexe. Il en existe une variante aniconique, lisse mais obtenue incontestablement par la frappe. Les images représentées sont généralement simples, souvent allusives ou symboliques.
Bibl. : Castelin et Kellner 1963.

REGNI. Voir ATRÉBATES.

REGÖLY (Tolna, Hongrie). Oppidum laténien, sur le site d'une forteresse hallstattienne, auquel est associé un type monétaire (type de Regöly) dérivé de la tétradrachme macédonienne de Philippe II.
Bibl. : Petres 1976 ; Szabó 1992.

REIMS. Voir DUROCORTORUM.

REINHEIM (Sarre, Allemagne). L'un des deux tumulus du lieu-dit « Katzenbuckel » (tumulus A, entouré d'un fossé au diamètre de 23 m, avec une hauteur restituée de 4,7 m), situé à quelques centaines de mètres de la frontière franco-allemande à l'est de Sarreguemines (Moselle), a livré en 1954, suite à la découverte fortuite de la chambre funéraire en bois (3,5 × 2,7 m) et du manche de miroir anthropomorphe, la sépulture d'une femme accompagnée d'un mobilier « princier » de la deuxième moitié du ve s. av. J.-C.

Il comprenait un service à boisson composé d'une remarquable cruche à vin en bronze à bec tubulaire de facture celtique, avec un décor végétal gravé sur le corps, une statuette de cheval à tête humaine coiffée de la double feuille de gui sur le couvercle, et une anse figurée portant, en bas, une tête d'homme barbu et moustachu coiffé d'une palmette, placé sur l'axe d'une palmette flanquée à sa base de deux esses opposées, en haut, une tête analogue placée au-dessus d'une tête de bélier dont le museau touche une palmette pendant vers le bas ; deux bassins en bronze se trouvaient à proximité, ainsi que les garnitures cylindriques, en feuille d'or ajourée et travaillée au repoussé, d'une paire de cornes à boire.

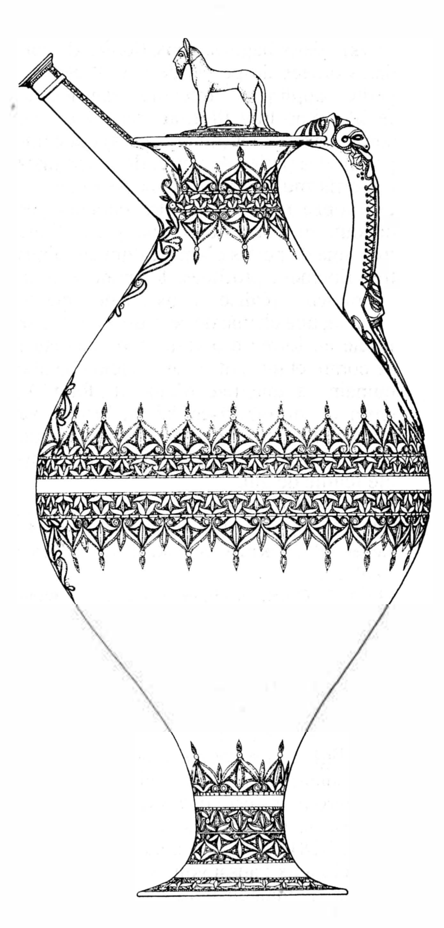


Fig. 147

La riche parure personnelle en or massif était composée d'un torque aux extrémités portant une paire d'éléments qui rappellent par leur forme des baies d'if, flanqués de masques d'animaux et précédés de têtes humaines coiffées d'un protomé d'oiseau et entourées d'une sorte de collier qui se prolonge vers le bas, sous le menton, par une palmette ; un bracelet, à

la forme et à l'ornementation figurée analogue (la tête est cependant remplacée par un torse dont les épaules et les bras semblent protégés par une sorte de cuirasse, tandis que la palmette est prise entre deux esses) ; deux bagues, deux fibules discoïdales ornées de perles de corail, et trois petites appliques circulaires garnies de feuille d'or travaillée au repoussé ; un somptueux collier (ou plusieurs) qui comportait des perles de verre, dont certaines à motifs multicolores, deux pendeloques en bronze représentant des personnages debout, apparemment nus, plus d'une trentaine de perles d'ambre dont certaines très finement profilées, le manche d'un instrument réalisé dans cette même matière, une chaîne de ceinture en fer, une fibule en forme d'oiseau (coq) incrustée de corail, et une autre qui associe une tête humaine à une tête d'animal (félin ?) ; enfin un miroir discoïdal en bronze au manche formé par un personnage debout, les bras levés, la tête encadrée par la double feuille de gui.

Ill. : Voir ANTHROPOCÉPHALE.

Bibl. : Duval P.-M. 1977 ; Echt et Thiele 1994 ; Keller 1965 ; Kruta et coll. 1978 ; Megaw 1970.

Fig. 147 : Cruche à vin en bronze à bec tubulaire de la tombe princière de Reinheim (haut. 46 cm) ; deuxième moitié du Ve s. av. J.-C.

REKA PRI CERKNEM.
Voir MOST NA SOČI.

Religion. La source fondamentale de nos connaissances sur la religion des Celtes préromains est constituée par un passage de la *Guerre des Gaules* de César (VI, 17-18) : « Tout le peuple gaulois est très religieux ; aussi voit-on ceux qui sont atteints de maladies graves, ceux qui risquent leur vie dans des combats ou autrement, immoler ou faire vœu d'immoler des victimes humaines, et se servir pour ces sacrifices du ministère des druides ; ils pensent, en effet, qu'on ne saurait apaiser les dieux immortels qu'en rachetant la vie d'un homme par la vie d'un autre homme, et il y a des sacrifices de ce genre qui sont d'institution publique. Certaines peuplades ont des mannequins de proportions colossales, faits d'osier tressé, qu'on remplit d'hommes vivants : ont y met le feu, et les hommes sont la proie des flammes. Le supplice de ceux qui ont été arrêtés en flagrant délit de vol ou de brigandage ou à la suite de quelque crime passe pour plaire davantage aux dieux ; mais lorsqu'on n'a pas assez de victimes de ce genre, on ne craint pas de sacrifier des innocents.

« Le dieu qu'ils honorent le plus est Mercure : ses statues sont les plus nombreuses, ils le considèrent comme l'inventeur de tous les arts, il est pour eux le dieu qui indique la route à suivre, qui guide le voyageur, il est celui qui est le plus capable de faire gagner de l'argent et de protéger le commerce. Après lui ils adorent Apollon, Mars, Jupiter et Minerve. Ils se font de ces dieux à peu près la même idée que les autres peuples : Apollon guérit les maladies, Minerve enseigne les principes des travaux manuels, Jupiter est maître des dieux, Mars préside aux guerres. Quant ils ont résolu de livrer bataille, ils promettent généralement à ce dieu le butin qu'ils feront ; vainqueurs, ils lui offrent en sacrifice le butin vivant et entassent le reste en un seul endroit. On peut voir dans bien des cités, en des lieux consacrés, des tertres élevés avec ces dépouilles ; et il n'est pas arrivé souvent qu'un homme osât, au mépris de la loi religieuse, dissimuler chez lui son butin ou toucher aux offrandes : semblable crime est puni d'une mort terrible dans les tourments » (traduction de L.-A. Constans, Les Belles Lettres, 1972).

L'identification des dieux gaulois évoqués par César paraît à peu près certaine pour Mercure-Lug et Minerve-Brigit. Elle est moins évidente pour les autres (Mars-Teutatès, Apollon-Belenos, Bormios et autres dieux guérisseurs, Jupiter-Taranis). Une des difficultés relève peut-être du fait que les très nombreux noms de divinités connus d'époque gallo-romaine ne sont probablement souvent que les épithètes différents d'une même divinité. Voir également DIS PATER, ÉPONA, ESUS, OGMIOS.

Bibl. : Blázquez 1983 ; De Vries 1961 ; Duval P.-M. 1976 ; MacCana 1983 ; Marco 1998 ; Ross 1970 ; Sjoestedt 1940 ; Sterckx 1986 ; Vendryes 1948.

REMEDELLO DI SOTTO (prov. Brescia, Italie). Nécropole birituelle

explorée entre 1884 et 1887. Une cinquantaine de tombes avaient été découvertes, dont vingt et une sans mobilier. Il s'agissait aussi bien d'inhumations que d'incinérations et elles se trouvaient concentrées dans la partie sud de la nécropole, contrairement aux tombes qui contenaient des objets et qui étaient largement majoritaires dans le groupe nord (dix-neuf contre trois sans mobilier). Les mobiliers funéraires des tombes ne peuvent être actuellement reconstitués d'après la documentation disponible qu'en partie et avec réserves. Il apparaît que sur les quatorze tombes à incinération dotées d'objets, douze contenaient des armes, tandis que ces dernières ne sont représentées dans les dix tombes à inhumation que par une pointe de lance isolée (tombe n° 8). Il semblerait donc que le rite de la crémation ait été réservé aux hommes adultes tandis que l'inhumation était pratiquée pour les femmes et les enfants. Les matériaux recueillis comportent majoritairement des poteries dont un bon nombre appartiennent à la forme *olpe a trottola* (voir cette expression), les objets métalliques sont des armes (épée, coutelas, pointe de lance, umbo de bouclier), des forces, des manches de *simpulum* (sorte de louche), des parures (fibules, bracelet), des perles de verre (particulièrement intéressant, le collier composé d'une douzaine de perles variées de la tombe n° 89). Les mobiliers peuvent être datés de la deuxième moitié du IIe s. av. J.-C. (tombe de guerrier avec épée n° 14) et de la première moitié du siècle suivant.

Un torque en double fil torsadé, un bracelet en fil d'argent ondulé et une fibule de schéma dit La Tène II, tous en argent, pourraient appartenir à une même tombe, datable vers le milieu du IIIe s. av. J.-C.

Musées : Brescia, Reggio Emilia, Viadana.

Bibl. : Tizzoni 1985a ; Vannacci Lunazzi 1977.

RÈMES (lat. *Remi*, issu probablement, après chute du *p* initial de *premi* « les Premiers », donc « les plus anciens »). Puissant peuple de l'actuelle Champagne dont le nom est conservé dans celui du chef-lieu d'époque romaine Durocortorum (Reims). César mentionne leur oppidum nommé Bibrax. Ils furent les fidèles alliés et amis de Rome et envoyèrent à César, dès l'an 57 av. J.-C., les notables Iccios et Andocumborios, pour demander la protection de Rome et se placer sous son autorité. Ils évoquent à cette occasion le cas des Suessions qui, « même s'ils sont leurs frères de race, vivent sous les mêmes lois, ont le même chef de guerre, le même magistrat », ont pris part à la coalition antiromaine des peuples belges.

Cette union avec les Suessions, et l'évocation d'une parenté qu'ils ne semblent pas partager avec les peuples belges proprement dits, reflète peut-être une continuité du peuplement que permet de constater la documentation archéologique. En effet, le noyau du territoire des Rèmes, la région rémoise, est la seule partie de l'aire marnienne qui n'ait connu aucun fléchissement démographique significatif à la fin du Ve s. av. J.-C., la seule dont le peuplement au temps de César n'avait pas été modifié par les mouvements de la première moitié du IIIe s. av. J.-C. Voir ANDOCUMBORIOS, ICCIOS, VERTISCOS.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, II, 3 *sqq.*, 9, 12, III, 11, V, 3, 24, 53 *sq.*, 56, VI, 4, 12, 44, VII, 63, 90, VIII, 6, 11 *sq.* ; Strabon, *Géogr.*, IV, 3, 5.

Arti del Fuoco dei Celti 1999 ; Charpy et Roualet 1991.

RÉPUBLIQUE TCHÈQUE. Voir **BOHÊME** et **MORAVIE**.

RÈTES. Peuples des Alpes centrales dont la présence est mentionnée par les sources dans la haute vallée de l'Adige et plus au nord. Selon Strabon (*Géogr.*, IV, 3, 3), ils occupaient même la rive sud du lac de Constance, face aux Vindéliciens. Les sources antiques fournissent peu d'informations sur les Rètes. Les Romains les considéraient comme des descendants des Étrusques qui se seraient retirés dans les montagnes à la suite de l'invasion celtique de la plaine du Pô. Ils n'auraient conservé de leurs anciens usages qu'une langue corrompue.

Toutefois, les recherches linguistiques des dernières années ont démontré qu'il n'existe aucune parenté dans ce domaine entre les Étrusques et les populations qui vivaient dans les Alpes centrales. Tout au plus pourraient-ils remonter à un substrat commun non indo-européen. Les inscrip-

tions dans une écriture empruntée à l'alphabet étrusque qui apparaissent à partir de la fin du VIe s. av. J.-C. ou du début du siècle suivant et qui continuent ensuite jusqu'à l'époque romaine appartiennent à trois traditions différentes : celle de l'alphabet de Sondrio de l'aire lombarde, celle de la zone de Bolzano (alphabet dit aussi de Sanzeno) et du Trentin, celle de l'alphabet de Magrè, utilisé depuis le haut plateau d'Asiago jusqu'à Vérone. Toutefois, même si on peut relever quelques ressemblances onomastiques et morphologiques avec la langue étrusque, il existe de graves problèmes dans l'interprétation des inscriptions rétiques. En effet, pour certains savants, leur homogénéité linguistique n'est pas certaine.

Du point de vue archéologique, le monde des Alpes centrales est caractérisé depuis le XIIe s. av. J.-C. par une suite de cultures archéologiques — Lucco au XIe-IXe s. av. J.-C., Meluno (all. Melaun) au IXe-VIIIe s. av. J.-C., Bludenz au VIIe-VIe s. av. J.-C., Fritzen-Sanzeno au VIe-Ier s. av. J.-C. — qui correspondent aux étapes successives d'un processus évolutif culturel continu. Cette continuité est évidente non seulement dans la production céramique, mais également dans la persistance de manifestations religieuses caractéristiques (lieux de culte à ciel ouvert sur les sommets, avec sacrifices sur bûchers, attestés du XIIe s. av. J.-C. jusqu'à l'époque romaine).

Des poteries de la phase Fritzen-Sanzeno ont été découvertes dans les tombes du Dürrnberg, où elles représentent environ 10 % du total des vases. Elles indiquent probablement la présence d'individus d'origine rétique employés dans les mines de sel. Les matériaux laténiens apparaissent sporadiquement en milieu rétique dès le Ve s. av. J.-C. Ils deviennent par la suite plus nombreux. Des épées laténiennes, un fourreau décoré et d'autres objets laténiens proviennent du site de Sanzeno. Ils doivent être attribués à un processus d'acculturation plutôt qu'à une présence celtique.

Bibl. : Tite-Live, *Hist. rom.*, V, 33 ; Pline, *H.N.*, II, 24 ; Justin, *Hist. phil.*, XXX, 5.

Die Räter-I Reti 1992 ; *Reti* 1999.

RETOGENES. Chef celtibère.

REZI-REZICSER (Veszprém, Hongrie). Nécropole birituelle de plus de soixante tombes de la fin du IVe s. av. J.-C. et du siècle suivant. Parmi les matériaux figurent de nombreux objets particulièrement intéressants (fibule en pseudo-filigrane de type Bölcske, fourreau de type Hatvan-Boldog avec la paire de dragons), notamment un exceptionnel fourreau au très riche décor ordonné autour d'une succession de svastikas obliques (trouvaille isolée), une œuvre qui est considérée, avec le fourreau de Litér, comme un témoin du moment initial de cette catégorie de décors dans la cuvette karpatique, et qui pourrait remonter à la deuxième moitié du IVe s. av. J.-C.

Musée : Keszthely.

Bibl. : Kovács et coll. 1987 ; Rapin et coll. 1992 ; Szabó et Petres 1992.

RHIANNON. Protagoniste féminin de plusieurs récits du *Mabinogi* gallois, dont les vicissitudes indiquent clairement la nature divine. Il devrait s'agir d'une divinité souveraine (*Rigantona* « la grande reine », attestée en Gaule sous la forme *Rigani* ; en Irlande *rígain* qui figure dans le composé *Morrígain*, probablement la Morgane de la légende arthurienne) ; elle pourrait être un avatar d'une grande déesse souveraine associée au cheval, comparable donc à la déesse gauloise Épona (voir ce nom).

Bibl. : Green 1995a.

RIBEMONT-SUR-ANCRE (dép. Somme, France). Vaste sanctuaire gallo-romain, exploré depuis 1966. Les fouilles ont révélé, à partir de 1982, la présence d'un sanctuaire ou d'un trophée laténien, installé sur le site vers le milieu du IIIe s. av. J.-C. Il était délimité par un fossé profond de 3 m, dont le remplissage contenait de nombreuses armes brisées, ainsi que des ossements humains et animaux. La levée de terre qui bordait le fossé aurait été utilisée pour l'exposition de corps d'hommes et de femmes (âgés de quinze à quarante ans), décapités et découpés. Leurs os longs auraient été prélevés et utilisés pour édifier autour d'un poteau central des sortes de piliers-ossuaires de section carrée (1,6 × 1,6 m), où étaient également incorporés des armes

et des ossements de chevaux. L'interprétation de ces vestiges exceptionnels reste incertaine.
Bibl. : *Archéologie de la France* 1989 ; Brunaux 1986 ; Brunaux et coll. 1999 ; Cadoux 1984, 1984a ; Lejars 1993 ; *Rites funéraires en Gaule du Nord* 1998.

RIBNJAČKA (Croatie). Important dépôt monétaire d'une centaine d'imitations précoces des tétradrachmes macédoniennes de Philippe II (première moitié du IIIe s. av. J.-C. ?), dont certaines avec l'inscription *SASTHIENI* (Sosthenes) en caractères vénètes, découvert en 1941, jusqu'ici à peu près inédit.




Fig. 148

Musée : Zagreb.
Fig. 148 : Droit et revers d'une tétradrachme d'argent, inspirée d'une émission d'Alexandre le Grand, de Ribnjačka (diam env. 2 cm) ; IIIe s. av. J.-C.

RIEDONES. Voir **REDONES**.

RIEKOFEN (distr. Regensburg, Bavière, Allemagne). Petite nécropole d'une demi-douzaine de tombes à inhumation, sans armes ni poteries (deux hommes et deux femmes adultes identifiés), mais avec des parures en fer et en bronze (bracelets, anneaux de cheville à tampons et fibules) et une bague en or (tombe n° 5). La plupart des formes sont si proches de celles de la Bohême voisine qu'il pourrait s'agir d'un groupe de cette origine, venu s'installer vers la fin du IVe s. av. J.-C. ou le tout début du siècle suivant.
Musée : Munich.
Bibl. : Krämer 1985.

RIKOI. Nom connu par la légende, inscrite en caractères celto-étrusques, d'une série de drachmes padanes, datables probablement de la fin du IIe s. av. J.-C. ou du tout début du siècle suivant, attribuées aux Insubres et frappées sans doute à Mediolanum. Voir aussi TOITIOPOUOS.

RIMINI. Voir **ARIMINUM**.

Rinceau. Emprunté au répertoire italiote vers le début du IVe s. av. J.-C., le rinceau est un des motifs fondamentaux de l'ornementation végétale de l'art celtique de ce siècle et du siècle suivant. Sa version celtique est le résultat d'une fusion avec la tige des demi-palmettes qui fleurissent le départ des pousses. L'épaississement de forme triangulaire ainsi formé accentue les possibilités d'utiliser le motif dans des compositions, obtenues souvent à partir de l'assemblage d'éléments courts, qui évoquent une succession de triscèles.
Bibl. : Kruta 1974, 1976/1977 ; Verger 1987.

Ringfort. Petites forteresses de plan annulaire, caractéristiques de l'ancien milieu médiéval irlandais. Le fort de Staigue (Co Kerry) en est un exemple particulièrement bien conservé.
Bibl. : Stout 1997.

Riuros. Troisième mois de l'année celtique du calendrier de Coligny ; correspond approximativement au mois de janvier du calendrier actuel. Il est précédé du mois *dumannios* et suivi du mois *anagantios*.
Bibl. : Duval P.-M. et Pinault 1986.

RIVES (dép. Isère, France). Nécropole de tombes à incinération découverte et explorée en 1882 au lieu-dit « Le Plan » de la vallée de la Fure. La pièce la plus connue est une épée au fourreau de fer orné d'une paire de dragons et aux plaques de fixation de la pièce de suspension décorées de palmettes, datable de la première moitié du IIIe s. av. J.-C.
Musée : Grenoble.
Bibl. : Bocquet 1970 ; De Navarro 1972 ; Ginoux 1994, 1995.

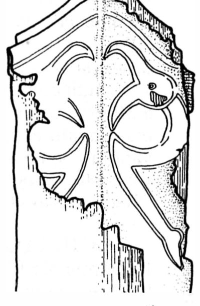


Fig. 149

Fig. 149 : Détail de l'ornementation gravée près de l'entrée du fourreau en fer de Rives : l'emblème de la « paire de dragons » (en fait des griffons) est rendu de manière allusive mais efficace (larg. 4,5 cm) ; deuxième tiers du IIIe s. av. J.-C.

RIVIÈRE-DRUGEON, LA (dép. Doubs, France). Groupe de tumulus de la Chaux-d'Arlier. Il a fourni des matériaux qui illustrent remarquablement l'apparition des premiers éléments laténiens dans un milieu encore foncièrement hallstattien. Parmi les objets d'un intérêt particulier : fibule en bronze laténienne au pied à timbale et à l'arc creux, munie d'un couvre-ressort ajouré représentant une paire d'animaux (lièvres ?). Voir également la commune limitrophe de DOMPIERRE-LES-TILLEULS.
Musée : Pontarlier.
Bibl. : *Âge du fer dans le Jura* 1992 ; *Celtes dans le Jura* 1991.

RIVIÈRE-SUR-TARN (dép. Aveyron, France). Localité où aurait été découvert le bracelet en bronze à oves creux ornés d'un décor en relief, datable vers le deuxième quart du IIIe s. av. J.-C., connu sous la provenance « bracelet du Tarn ». Sa facture trouve des correspondances très étroites avec les ateliers qui produisaient à la même époque des parures analogues dans le centre-nord de la Bohême.
Musée : Saint-Germain-en-Laye.
Bibl. : Boudet 1995 ; Duval P.-M. 1977.

ROANNE (dép. Loire, France). Le site de la ville gallo-romaine de Rodumna était, avec Feurs, une des principales agglomérations des Ségusiaves. Des fouilles conduites en 1987 en ont révélé les antécédents : un habitat laténien s'installa au IIIe s. av. J.-C. sur le site qui resta désormais occupé ; l'habitat du IIe-Ier s. av. J.-C. était constitué par des maisons de 25 à 30 m^2, construites en bois et torchis sur une armature de poteaux et alignées suivant un même axe.
Bibl. : *Archéologie de la France* 1989 ; Bessou 1976 ; Vaginay et coll. 1987.

ROCHEFORT (Neuchâtel, Suisse). Remarquable fibule en bronze en forme à l'arc se terminant aux deux extrémités par des têtes d'oiseaux rapaces qui se rejoignent sur l'élément discoïdal du sommet de l'arc. Des têtes humaines sont figurées de part et d'autre des pastilles de corail qui représentent les yeux des oiseaux. Un couvre-ressort ajouré figure le même motif de deux têtes d'oiseau dont les becs se rejoignaient sur un élément circulaire qui portait probablement à l'origine une perle de corail. Elle fut découverte fortuitement en 1902 au lieu-dit « Le Champ du Moulin ». Datée généralement de la fin du Ve s. av. J.-C. ou du début du siècle suivant.
Musée : Neuchâtel.
Bibl. : Kaenel 1990.

ROCHER, tumulus du. Voir **BONO**.

RODENBACH (Rhénanie-Palatinat, Allemagne). Sépulture de type « princier », proche de Kaiserslautern, explorée en 1874. Le mobilier masculin (épée, pointes de lance, coutelas et autres objets) comprenait une remarquable bague en or ornée de masques, inspirée probablement d'un modèle étrusque, ainsi qu'un bracelet en or massif qui figure sur ses deux faces au centre un « masque » coiffé de baies d'if et flanqué de bouquetins. C'est une des œuvres majeures de l'orfèvrerie celtique et une des représentations les plus suggestives du thème de l'Arbre de Vie. L'ensemble peut être daté du Ve s. av. J.-C.
Musée : Spire.
Bibl. : Echt et Thiele 1994 ; Engels 1967 ; Jacobsthal 1944 ; Lindenschmit 1881.

ROJE KOD MORAVCA (Slovénie). Nécropole à incinération de la fin de l'époque laténienne, connue par d'anciennes découvertes et une fouille effectuée en 1970. On connaît l'inventaire d'une trentaine de tombes et un grand nombre de matériaux hors contexte.
Musée : Novo mesto.
Bibl. : *Keltske Študije* 1977.

RÖMERHÜGEL.
Voir **HOHENASPERG**.

RÖMHILD. Voir **STEINSBURG**.

RONCE, LA tumulus de. Voir **SAINTE-GENEVIÈVE-DES-BOIS**.

ROQUEPERTUSE (dép. Bouches-du-Rhône, France). Sanctuaire situé dans un amphithéâtre rocheux de la vallée de l'Arc, à une vingtaine de kilomètres d'Aix-en-Provence. Il a été exploré principalement entre 1919-1927. Des fouilles de vérification y ont été effectuées récemment. Il était doté d'un portique monumental orné de sculptures, peintes à l'origine, et de niches pour exposer des crânes humains. Les pièces sculptées les plus connues sont une double tête (« hermès » de Roquepertuse) et un type de personnage vêtu, assis, les jambes croisées l'une sur l'autre sous son corps (position dite quelquefois du Bouddha). La datation d'origine apparaît aujourd'hui trop basse et l'ensemble doit être daté au plus tard du Vᵉ s. av. J.-C.
Musée : Marseille.
Bibl. : Gantès 1978 ; Salviat 1979.

ROSELDORF (Basse-Autriche). Le site a révélé une importante agrafe de ceinturon ajourée en fer, représentant une paire de monstres accompagnés d'autres motifs fondés sur l'esse, de la deuxième moitié du Vᵉ s. av. J.-C.
Musée : Vienne (Naturhistorisches Museum).
Bibl. : Nebehay 1977 ; Pittioni 1930.

ROSPI ĆUPRIJA. Voir BELGRADE.

Roue. La roue était chez les Celtes un motif doté incontestablement d'une importante signification symbolique, probablement en liaison avec l'idée du mouvement du disque solaire. Elle est souvent représentée isolée (par exemple sur les monnaies) et des rouelles votives en métal étaient déposées dans certains sanctuaires. On en trouve également, utilisées comme amulettes, dans le matériel recueilli sur les oppida.

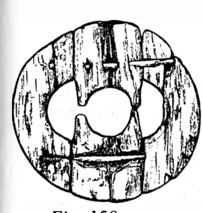
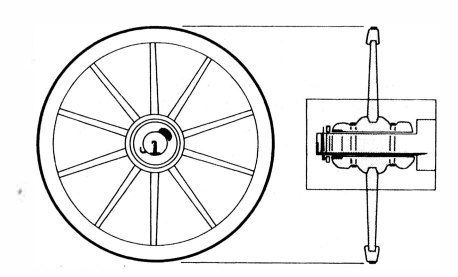


Fig. 150

Fig. 150 : Roue en bois découverte dans une tourbière à Doogarymore (Co Roscommon) en Irlande, la plus ancienne connue à ce jour de l'île (diam. env. 100 cm) ; IVᵉ ou IIIᵉ s. av. J.-C.
Fig. 151 : Reconstitution de la roue d'un char du IIIᵉ s. av. J.-C. d'après les éléments métalliques trouvés dans le dépôt votif de la Tiefenau à Berne*-Enge (diam. env. 100 cm).
1. Moyeu ; 2. Rayons ; 3. Frettes de moyeu ; 4. Couronne de frottement ; 5. Clavette ; 6. Fusée ; 7. Essieu ; 8. Happe (pièce de frottement de la fusée).



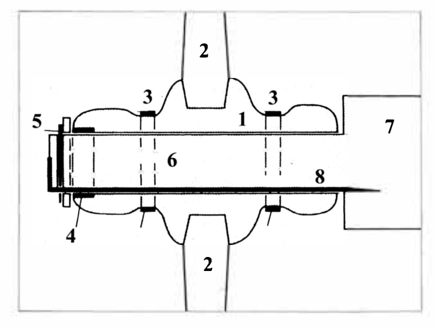


Fig. 151

ROULIERS, LES. Voir AURE.

ROUMANIE. La Roumanie fut intéressée par les mouvements celtiques à partir de la deuxième moitié du IVᵉ s. av. J.-C., période où apparaissent en Transylvanie quelques éléments isolés. La vague migratoire principale atteignit cette région vers la fin du même siècle ou le début du siècle suivant. C'est alors que débutent les grandes nécropoles (voir CIUMEŞTI et PIŞCOLT). L'apogée de la présence celtique, associée à des éléments indigènes de souche thraco-gète, peut être situé au IIIᵉ s. av. J.-C. On assiste alors également à l'apparition d'éléments laténiens dans la plaine du Bas-Danube, identifiables probablement comme le témoignage archéologique des Petits

Scordisques connus par les textes. Les matériaux du IIe et Ier s. av. J.-C. sont toujours marqués par la tradition laténienne mais semblent devoir être associés à un milieu où l'élément indigène daco-gète est désormais prédominant. C'est dans le contexte culturellement mixte du milieu istro-pontique que doit être située la formation des artisans qui façonnèrent le bassin de Gundestrup (voir ce nom).

• *Peuples celtiques connus par les textes* : voir SCORDISQUES.

• *Sites et découvertes archéologiques* : voir AIUD, APAHIDA, AŢEL-BRATEI, BLANDIANA, CIUMEŞTI, CORLATE, CRISTURUL SECUIESC, CURTUISENI, FINTÎNELE, GOVORA-SAT, PADEA, PIŞCOLT, PORTES DE FER, SANISLAU, SILIVAŞ.

Ill. : Voir APAHIDA, CASQUE.

Musées : Aiud, Arad, Baia Mare, Bistriţa, Bucarest, Carei, Cluj-Napoca, Medias, Oradea, Satu Mare, Secuieni, Sibiu.

Bibl. : *Keltische Oppida* 1971 ; Ruzé 1994 ; Todorović 1968 ; Woźniak 1976 ; Zirra 1971 ; Zirra V. V. 1993.

ROUSÍNOV (Moravie, Rép. tchèque). Quatre tombes à inhumation avec d'intéressants mobiliers : torque, anneaux de cheville, bracelets (dont un avec masques schématiques), fibules, ferrures d'un cercueil ?

Bibl. : Čižmář 1995 ; Filip 1956 ; Ludikovský 1964 ; Procházka 1937.

Routes. Voir CORLEA.

RUBÍN (c. Dolánky, Bohême, Rép. tchèque). Site fortifié de la Bohême du Nord-Ouest, sur une colline de basalte qui domine sur sa limite méridionale une vaste cuvette, sur la voie importante qui relie en suivant le cours de l'Ohře le centre-est de l'Allemagne au centre de la Bohême. Occupé au moins depuis le IIIe millénaire av. J.-C., peut-être même depuis la deuxième moitié du VIe, le plateau sommital d'environ un hectare était défendu par un rempart précédé d'un fossé. À l'occupation de l'âge du bronze succède sans interruption apparente une très forte occupation hallstattienne (du VIIIe s. av. J.-C. à la première moitié du Ve s. av. J.-C.) qui paraît s'arrêter avant l'apparition des premiers éléments laténiens. Les fouilles récentes (1970 et suivantes) ont confirmé l'importance de cette occupation hallstattienne et révélé l'existence d'un habitat, apparemment ouvert, situé sur le plateau au sud de la colline fortifiée.

Le torque d'or d'Oploty aurait été trouvé à moins de deux kilomètres au nord et des matériaux datables du IVe-IIe s. av. J.-C. (fibules, bracelets de verre), appartenant probablement à l'origine à des sépultures plates, proviennent des environs immédiats du site.

Bibl. : Smrž 1992.

RUES. Nom abrégé d'un souverain ou prétendant mineur au trône des Trinovantes, pendant la période de troubles entre environ 10 av. J.-C. et 10 apr. J.-C. Connu par la légende de petites monnaies de bronze.

Bibl. : Van Arsdell 1989.

RUNGIS (dép. Val-de-Marne, France). Importante sépulture à inhumation de guerrier, découverte fortuitement en 1967, de la période probable de formation des Parisii (deuxième quart du IIIe s. av. J.-C.). Le mobilier comprenait une épée dans son fourreau de fer décoré sur toute sa longueur, avec, sous l'entrée, le motif de la lyre zoomorphe ; une chaîne de suspension en fer du type dit « en échelle » ; une pointe de lance, un umbo de bouclier à ailettes arrondies et une grande fibule en fer à pied libre et arc torsadé.

Bibl. : Kruta et Rapin 1987.

RUSSIE. Ni les textes, ni les trouvailles archéologiques ne permettent de supposer l'installation durable de groupes celtiques de quelque importance sur le territoire de la Russie actuelle. Les découvertes d'objets isolés de type laténien (épées) ou attribuables à des Celtes (casques du type dit celto-italique), provenant des régions limitrophes de la mer Noire, peuvent être éventuellement mis en relation avec la présence temporaire de mercenaires celtiques.

Bibl. : Treister 1991, 1993 ; Woźniak 1976.

RUST (Burgenland, Autriche). Sans contexte, intéressante fibule du type Münsingen à l'arc orné d'une compo-

sition issue de la transformation, assez maladroite, d'une frise végétale.
Musée : Eisenstadt.
Bibl. : Kruta 1976.

RUTÈNES (lat. *Ruteni*). Peuple du centre de la Gaule, voisin des Cadurques, des Arvernes (dont ils furent les alliés en 121 av. J.-C.), des Gabales. Ils occupaient le Rouergue au nord du Tarn dont le cours constituait la frontière avec la province de Narbonnaise. Les Rutènes furent en 52 av. J.-C. des membres actifs de la coalition gauloise et lui fournirent un contingent de douze mille hommes.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 45, VII, 5, 64, 75, 90.
Albenque 1996.

S

SABIS. Ancien nom du fleuve Sambre.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, II, 16, 18.

Sacrifice. Comme dans les autres cultures de l'Antiquité, les sacrifices constituaient chez les Celtes un élément essentiel de la pratique religieuse (voir RELIGION). Les textes évoquent notamment la pratique de sacrifices humains, attestés clairement par un certain nombre de découvertes (voir LINDOW, MAIDEN CASTLE). Le poète Lucain (*Phar.*, I, 444-446) évoque « ceux qui apaisent par un sang affreux le cruel Teutatès et l'horrible Esus aux autels sauvages et Taranis, autel non moins cruel que celui de la Diane scythique ». Un commentateur de Lucain (Scholies de Berne) nous a laissé quelques précisions quant à la nature des sacrifices humains consacrés à ces dieux : les victimes destinées à Taranis étaient immolées par le feu, celles destinées à Teutatès noyées dans une cuve, enfin, celles destinées à Esus, suspendues à un arbre et écorchées. Différents types de sacrifices humains, à des fins augurales ou autres, sont évoqués également par Diodore de Sicile (*Bibl. hist.*, V, 31) et Strabon (*Géogr.*, IV, 4, 5), selon lequel « ils cherchaient des présages dans les convulsions d'un homme, désigné comme victime, qu'on frappait dans le dos d'un coup d'épée. Ils ne sacrifiaient jamais sans qu'un druide fût présent. On cite aussi plusieurs formes de sacrifices humains chez eux : par exemple on tuait certaines victimes à coup de flèches, ou on les crucifiaient dans les temples, ou encore on confectionnait une effigie géante de paille et de bois et après avoir jeté dedans des bestiaux et des animaux sauvages de tout genre et des hommes, ils en faisait un holocauste. »

Les sacrifices les plus courants devaient avoir cependant comme victimes des animaux et des produits agricoles (céréales et autres). C'est du moins ce que permettent de constater les vestiges recueillis sur les lieux de culte. Les sacrifices d'objets sont toutefois de loin les mieux attestés, qu'il s'agisse de dépôts votifs enterrés ou aquatiques (voir par exemple BERNE [2], DUCHCOV), ou de trophées d'armes, exposées après avoir été généralement démembrées et intentionnellement déformées ou endommagées (voir GOURNAY-SUR-ARONDE, RIBEMONT-SUR-ANCRE).

Les sacrifices relevaient de la compétence des druides, plus particulièrement des vates. Voir aussi DRUIDES.
Bibl. : Brunaux, 1986, 1996 ; Capelle 1987 ; Kurz 1995 ; Méniel 1992.

Sagum, ou *sagulum.* Voir **SAYON.**

SAINT ALBANS. Voir **VERULAMIUM.**

SAINT-BENOÎT-SUR-SEINE (dép. Aube, France). Importante nécropole à enclos quadrangulaires, fondée vers le début du IIIe s. av. J.-C. et utilisée de manière continue jusque vers la fin du siè-

cle. Elle fut de nouveau en service à l'époque gallo-romaine. Parmi les matériaux laténiens, recueillis dans les quarante-trois sépultures à inhumation, figurent les mobiliers d'une douzaine de tombes de guerriers (épées avec fourreaux, dont l'exemplaire en fer de la tombe n° 8, avec un décor appliqué de dragons ; anneaux de suspension et chaînes de types anciens ; pointes de lances ; boucliers à umbo bivalve ou monocoque) et de près d'une vingtaine de tombes féminines (torques ternaires au décor en relief, bracelets en bronze, lignite et verre, fibules, anneaux de cheville à tampons et à oves, chaînes de ceinture métalliques). La variété que l'on peut observer notamment dans la composition des mobiliers féminins indique probablement une communauté formée d'éléments d'origines diverses.

Bibl. : *Fastes des Celtes* 1995 ; Ginoux 1995 ; Kruta 1985a ; *Tricasses* 1989.

SAINT-CLÉMENT-À-ARNES. Voir HAUVINÉ.

SAINT-DÉSIR, près de Lisieux (dép. Calvados, France). Le Camp du Castellier est un très grand oppidum, avec une superficie de plus de 160 hectares délimitée par un rempart de plan ovalaire, conservé surtout dans la partie ouest où il présente une dénivellation de plus de 4 m par rapport au fond actuel du fossé. La présence de fiches en fer indique une construction de type *murus gallicus*.

L'oppidum, un des plus étendus connus en Gaule, était probablement le chef-lieu des Lexoviens qui a précédé Lisieux, héritier du nom de la cité.

Bibl. : Wheeler et Richardson 1957.

SAINTE-ANNE-EN-TRÉGASTEL (c. Trégastel, dép. Côtes-d'Armor, France). Site d'une stèle en granit de section quadrangulaire d'environ 2 m de haut, avec un décor curviligne (esses enchaînées) sculpté, encore visible sur l'une des faces.

Bibl. : Daire et Villard 1996 ; Kruta et Forman 1985.

SAINTE-BLANDINE. Voir VIENNE.

SAINTE-COLOMBE (dép. Côte-d'Or, France). Les tumulus de « La Butte » et de « La Garenne » ont livré des sépultures de type princier qui appartiennent au complexe du mont Lassois (Vix), situé à quelques kilomètres en direction du nord. La première, sous un tumulus de 76 × 46 m, explorée en 1863, a livré la tombe à char d'une femme, parée de deux larges bracelets d'or, ornés par estampage, et d'une paire de boucles d'oreilles d'inspiration méditerranéenne. La tombe est généralement datée du VIe s. av. J.-C. L'objet le plus remarquable du deuxième tumulus (diamètre environ 60 m, hauteur 4 m), arasé en 1846 et contenant également les vestiges métalliques d'un char, est un trépied en fer et bronze portant un bassin orné de protomés de griffons, de fabrication étrusque, datable vers le milieu du VIe s. av. J.-C.

Musée : Châtillon-sur-Seine.

Bibl. : *Fastes des Celtes* 1995 ; Joffroy 1979 ; *Princes celtes* 1988 ; *Trésors des princes celtes* 1987.

SAINTE-COLOMBE (c. Orpierre, dép. Hautes-Alpes, France). Présence d'un habitat hallstattien ouvert sur hauteur (altitude 900-960 m). Découvert en 1965, le site fut exploré de 1966 à 1972. Il a livré un abondant matériel céramique, où figurent des poteries au décor peint et incisé, ainsi qu'un tesson de *bucchero nero* importé d'Étrurie et des fragments de céramique dite « pseudo-phocéenne » de la basse vallée du Rhône. On y a trouvé également une fibule en bronze incrustée de corail à tête d'oiseau aquatique. Le site semble avoir été occupé depuis le milieu du VIe s. av. J.-C. jusque vers le début du siècle suivant.

Bibl. : Courtois 1975.

SAINTE-CROIX, monts (en polonais Góry Świętokrzyskie, Kielce, Pologne). Située au nord de Cracovie, la région des monts Sainte-Croix est riche de gisements de minerai de fer (hématite) qui furent exploités dès les premiers siècles de notre ère par des puits et galeries atteignant jusqu'à une vingtaine de mètres de profondeur. La naissance de cette région sidérurgique à caractère industriel d'époque barbaro-romaine (on a découvert des

milliers de fourneaux, alignés généralement en plusieurs rangées), dans un milieu qui est considéré comme germanique, a certainement pour origine l'expérience laténienne dans ce domaine, transmise au Ier s. av. J.-C. aux populations locales, culturellement influencées par le milieu laténien.
Bibl. : *Vorrömische Eisenzeit* 1980.

SAINTE-GENEVIÈVE-DES-BOIS (dép. Loiret, France). Le tumulus de La Ronce, ou « Butte de la Garenne », fut exploré de 1953 à 1959. Ses dimensions étaient d'environ 70 × 60 m de diamètre pour une hauteur de plus de 4 m. La sépulture centrale (n° 1), déposée dans un puits situé sous une construction complexe de pierres sèches, était une incinération contenue dans un vase en bronze importé (situle stamnoïde au rebord orné d'oves), recouvert de trois épaisseurs de tissu. À proximité, un couteau et une épaule de suidé. Une sépulture secondaire (n° 2) fut aménagée plus tard au-dessus de la périphérie du massif de pierres : un cercle de pierres contenait un caisson en planches de chêne, tapissé à l'intérieur de tissu ; à son intérieur se trouvait un stamnos étrusque, utilisé comme urne cinéraire. Les os incinérés y avaient été déposés enveloppés dans un tissu de laine fermé par une délicate fibule en or à deux timbales. L'ensemble peut être daté de la première moitié du Ve s. av. J.-C.
Musée : Châtillon-Coligny (Loiret).
Bibl. : *Fastes des Celtes* 1995.

SAINTE-ODILE, mont (ancien nom Altodunum, c. Otrott, dép. Bas-Rhin, France). Ce site bien connu fut occupé dès le néolithique, mais ne fut probablement fortifié par un imposant rempart de pierre (le « mur païen ») qu'à l'âge du fer, d'après certains indices (influences des techniques de construction de la Grèce archaïque) peut-être vers la fin du premier âge du fer (fin du VIe s. av. J.-C.). Les fortifications existaient déjà à l'époque romaine, ainsi que l'indiquent clairement certains aménagements qui furent alors réalisés sur le rempart primitif.
Bibl. : Hatt 1978.

SAINT-GERMAINMONT (dép. Ardennes, France). Le site a révélé une plaque de droit en bronze d'un fourreau orné par estampage au repoussé d'un motif végétal très proche de celui utilisé pour orner les fourreaux de Épiais-Rhus et Moscano di Fabriano. Datable vers le milieu du IVe s. av. J.-C.
Bibl. : Kruta et coll. 1984.

SAINT-GIBRIEN (dép. Marne, France). Vaste fouille d'un site d'habitat, sur une superficie d'environ 4,5 hectares, au lieu-dit « Au-dessus-du-Vieux-Pont », à proximité du confluent d'un petit cours d'eau avec la Marne. On ne dispose jusqu'ici que d'informations très succinctes sur l'habitat d'époque laténienne dont le noyau serait un enclos quadrangulaire d'environ 100 m de côté. Le site aurait été occupé depuis la phase marnienne (Ve s. av. J.-C.) jusqu'au Ier s. av. J.-C., mais rien ne permet jusqu'ici d'apprécier le caractère continu ou discontinu de la séquence.
Bibl. : *Fastes des Celtes* 1995 ; Villes 1995 ; Villes et coll. 1995.

SAINT-HILAIRE-AU-TEMPLE (dép. Marne, France). Importante nécropole marnienne, prolongée par des tombes des IVe et IIIe s. av. J.-C.
Musée : Saint-Germain-en-Laye.
Bibl. : Charpy 1995 ; Roualet 1993.

SAINT-JEAN-SUR-TOURBE (dép. Marne, France). Plusieurs sites ont livré des tombes (tombe à char avec phalères ajourées de la collection Counhaye, sans précisions ; tombe du « Catillon », avec cruche en bronze à bec tubulaire) s'échelonnant du jogassien (début du Ve s. av. J.-C.) au IVe s. av. J.-C.
Musées : Londres (British Museum), Saint-Germain-en-Laye.
Bibl. : Charpy et Roualet 1991.

SAINT-JEAN-TROLIMON (dép. Finistère, France). Site d'un important et vaste sanctuaire d'époque laténienne, exploré à partir de 1875 sur le site de Tronoën et malheureusement mal connu quant à ses aménagements. Les matériaux recueillis, constitués principalement par des armes (épées, fourreaux, pointes de

lances, chaînes et anneaux de suspension), parmi lesquelles figurent notamment les fragments d'un casque orné de type celto-italique du IVe s. av. J.-C., une pointe de javelot de type *pilum*, et la bouterolle d'un fourreau du type dit Hatvan-Boldog (voir ce nom). Des outils, diverses ferrures, des clés et quelques parures (fibules) y furent également découverts. La stèle-omphalos de Kermaria proviendrait du voisinage du site.
Musée : Saint-Germain-en-Laye.
Bibl. : Duval A. 1990 ; Lejars 1993 ; Schaaff 1974.

SAINT-LOUIS (dép. Haut-Rhin, France). Site d'un important dépôt qui associe des parures annulaires en or (torque et bracelet) à des monnaies d'or (statères). Les circonstances exactes de la découverte sont inconnues. Voir aussi BÂLE.
Bibl. : Furger-Gunti 1982 ; Jud et coll. 1994.

SAINT-LUMIER-LA-POPULEUSE (dép. Marne, France). Site d'une tombe isolée de guerrier jogassien (première moitié du Ve s. av. J.-C.), découverte vers la fin du XIXe s. Le mobilier comprenait une dague à lame étroite et effilée dans un fourreau à plaque de droit de bronze rabattue sur celle de revers en fer, avec bouterolle en forme d'ancre, le système de suspension constitué par trois anneaux (deux petits et un plus grand) et un bracelet massif et lisse en bronze. L'ensemble est important pour la question des racines jogassiennes de l'armement laténien du faciès marnien.
Musée : Londres (British Museum).
Bibl. : *Sites and Sights* 1995.

SAINT-MARTIN-DE-CORLÉANS. Voir AOSTE.

SAINT-MARTIN-DE-FONTENAY (dép. Calvados, France). La grande nécropole mérovingienne explorée sur le site a livré sept sépultures à inhumation datables vers la fin de l'époque hallstattienne (formes simples de parures annulaires en fer, bronze, cuivre et lignite ; VIe-Ve s. av. J.-C.). Le site fut également occupé par un habitat rural (trois édifices à poteaux et un vaste enclos délimité par des fossés multiples) de la fin de l'époque laténienne (Ier s. av. J.-C.) ; sa fin correspond probablement à la mise en place du cadastre romain.
Bibl. : Pilet 1994.

SAINT-MAUR-DES-FOSSÉS (dép. Val-de-Marne, France). Nécropole de tombes à inhumation découverte et explorée en 1887 sur le boulevard Bellechasse, dans l'espace intérieur d'un vraisemblable oppidum celtique défendu par une fortification transversale, constitué d'un rempart de pierre et de terre (connu et décrit encore au XIe s. comme *ex petrosa terra*), précédé d'un large fossé (environ 20 m pour une profondeur d'environ 3 m), à l'endroit où la distance entre les deux boucles du méandre est la plus courte (env. 600 m). Les cinquante-deux sépultures présentaient des caractères communs et insolites par rapport à ce que l'on connaissait alors des tombes gauloises d'après les nécropoles marniennes : pas de poteries, pas de torques, pas de couteaux, pas de perles de verre, pas d'os d'animaux ; en effet, il s'agit d'une communauté allogène, probablement d'origine danubienne, immigrée vers le deuxième quart du IIIe s. av. J.-C. Les nombreuses tombes de guerriers sont particulièrement significatives à cet égard, avec des formes abondamment attestées dans ces régions (le clou de fixation en bronze d'une pointe de lance présente même une quasi-identité avec une pièce de Moravie). Il s'agit d'un des ensembles qui peuvent être mis en relation avec le processus de formation du peuple des Parisii.
Musées : Paris (musée Carnavalet), Saint-Germain-en-Laye, Saint-Maur-des-Fossés.
Bibl. : De Navarro 1972 ; Gillon 1987 ; *Lutèce* 1984 ; Maître 1888.

SAINT-MAUR-EN-CHAUSSÉE (dép. Oise, France). La découverte d'une statuette en bronze battu (haut. 50 cm), dite du « dieu-guerrier » et datée du Ier s. apr. J.-C., en 1984, sur le site d'un sanctuaire gallo-romain, a conduit à des fouilles qui ont révélé la présence d'un sanctuaire plus ancien, du IIe s. av. J.-C., constitué par un enclos de plan carré délimité par un fossé, avec une porte sur le

côté est. Des offrandes d'armes y étaient exposées sur une palissade qui s'élevait sur le bord intérieur du fossé. L'enclos fut élargi vers le milieu du Ier s. av. J.-C. par le creusement d'un nouveau fossé, situé à une dizaine de mètres du précédent. Compte tenu de sa localisation, il s'agirait d'un sanctuaire frontalier des Bellovaques.

Musée : Beauvais.

Bibl. : *Archéologie de la France* 1989 ; Brunaux 1986 ; Lejars 1993 ; Woimant 1986.

SAINT-PIERRE-DE-PLESGUEN. Voir HOMME MORT (L').

SAINT-POL-DE-LÉON. Voir KERNEVEZ.

SAINT-ROMAIN-DE-JALIONAS (dép. Isère, France). Le site a révélé une sépulture de type princier dans un tumulus (diamètre 35 m, hauteur 2,5 m) exploré en 1987. Le personnage inhumé était paré d'un torque, d'un bracelet et d'une épingle en or, une longue épée en bronze à la poignée coulée du même métal, dans un fourreau de bois à bouterolle de bronze, ainsi qu'un couteau en fer dans un étui de cuir, se trouvaient sur le côté droit ; trois vases en bronze – un chaudron de production danubienne, une tasse et un plat, importé probablement d'Étrurie – contenaient des offrandes alimentaires. Datée vers la fin du IXe s. av. J.-C., cette tombe est une des plus anciennes sépultures de type princier connues actuellement.

Bibl. : *Archéologie de la France* 1989 ; *Premiers Princes celtes* 1990 ; *Princes celtes* 1988.

SAINT-SULPICE (Vaud, Suisse). 1. Une importante nécropole laténienne à inhumation a été explorée sur les bords du lac Léman au début du XXe s. au lieu-dit « En Pétoleyres » (soixante-quatorze tombes dont sept sans mobilier). Les matériaux recueillis dans les tombes s'échelonnent de la deuxième moitié du Ve s. av. J.-C. au IIIe s. av. J.-C. Particulièrement importantes, les tombes de la phase initiale (Ve s. av. J.-C.), dont certains riches mobiliers présentent des éléments de comparaison avec le milieu dit « princier » (tombes nos 40, 48, 50). La phase successive (pré-Duchcov) de la première moitié du IVe s. av. J.-C. peut être illustrée par la tombe n° 56, avec anneaux de cheville tubulaires, torques à tampons coniques et de nombreuses fibules en bronze et en fer, ainsi que la tombe de guerrier n° 57, avec des fibules caractéristiques en bronze, une épée et une pointe de lance à la flamme gravée de deux paires de dragons et à la douille ornée d'une composition fondée sur des assemblages de palmettes. La deuxième moitié du IVe s. av. J.-C. est illustrée notamment par les tombes féminines nos 2 et 5, avec des fibules et des parures annulaires comparables à des exemplaires d'Italie et d'Europe centrale (Carzaghetto, Brno-Maloměřice et d'autres), et la tombe de guerrier n° 7, avec une fibule du type dit de Münsingen et un fourreau décoré.

Par la suite, une rupture d'occupation s'est peut-être produite dans la nécropole dont la dernière phase est constituée par deux tombes, datables aujourd'hui du deuxième quart du IIIe s. av. J.-C. (nos 72a et 77).

2. Des tombes à inhumation ont été découvertes au lieu-dit « En Champagny » : une du IVe s. av. J.-C. avec torque à petits tampons coniques et anneaux de cheville tubulaires, deux avec des bracelets et des fibules, datables de la première moitié du IIIe s. av. J.-C.

Bibl. : Kaenel 1990.

SAINT-THOMAS. Voir VIEUX-LAON.

SAINT-VINCENT (Ardenne, Belgique). Nécropole tumulaire (« tombelles »), fouillée anciennement, de sépultures à incinération accompagnées principalement de poteries. Il s'agit d'un groupe humain apparemment isolé dans son environnement immédiat, mais présentant des liens évidents avec le milieu contemporain du nord de la Champagne (Haulzy). Les matériaux indiquent une durée allant du VIIIe au VIe s. av. J.-C.

Bibl. : Mariën 1964.

SALASSES. Peuple celtique ou celto-ligure de l'actuel Val d'Aoste et de la partie de la plaine à son débouché, voisins septentrionaux des Taurins. Ils furent soumis en 143 av. J.-C. et la colonie

d'Eporedia (aujourd'hui Ivrea) fut déduite environ un demi-siècle plus tard dans la partie méridionale de leur territoire. Les Salasses étaient connus pour l'exploitation de mines d'or.
Bibl. : Strabon, *Géogr.*, IV, 7.
Mollo Mezzena 1994.

SALICETA SAN GIULIANO (prov. Modène, Italie). Le site a révélé des matériaux provenant de plusieurs sépultures découvertes fortuitement en 1876 et 1883. Les objets trouvés en 1876 (coupe à vernis noir, bracelet et perle en verre bicolore, vase miniature et brassard spiralé en bronze) appartiendraient à une seule sépulture à inhumation datable de la deuxième moitié du IIIe s. av. J.-C. Ceux de 1883 à plusieurs tombes dont une contenait certainement un guerrier (épée avec fourreau en fer orné en relief et estampillé, chaîne de suspension et pointe de lance) tandis que le lot de sept parures annulaires en bronze (à tampons, à oves creux et orné par « pastillage ») devrait se répartir au moins en trois ensembles. Les matériaux appartiennent principalement à la première moitié du IIIe s. av. J.-C.
Bibl. : Kruta Poppi 1978, 1984 ; *Modena dalle origini* 1989.

SALINS. Voir CAMP DU CHÂTEAU.

SALLUVII, ou Salyens (gr. *Σαλυε*). Puissant peuple celto-ligure qui contrôlait l'arrière-pays marseillais. C'est sur le territoire de cette confédération tribale que se serait installée selon la tradition la colonie phocéenne vers la fin du VIIe s. av. J.-C. Sa capitale était l'oppidum d'Entremont près d'Aix. Ses conflits avec les Massaliotes conduisirent à l'intervention romaine et à sa défaite en 122 av. J.-C. Elle aurait abouti à la destruction d'Entremont et à la fondation de la colonie Aquae Sextiae Salluviorum (aujourd'hui Aix-en-Provence). Ils se soulevèrent ultérieurement à deux reprises contre la domination romaine, en 90 av. J.-C. et à l'époque de César.
Bibl. : César, *G. civ.*, I, 35, 4 ; Tite-Live, *Hist. rom.*, V, 34, XXXV, 2 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 178, 203 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 10, 8.
Barruol 1969.

SALON (dép. Aube, France). Le site a livré une épée courte à poignée anthropomorphe en bronze.
Musée : Londres (British Museum).
Bibl. : *Fastes des Celtes* 1995 ; Megaw 1970.

SALYENS. Voir SALLUVII.

SALZACH. Voir ISONTA.

SALZBOURG. Voir HELLBRUNN.

SAMAIN. Voir FÊTES et SAMONIOS.

SAMARA. Nom ancien de la rivière Somme (France).

SAMAROBRIVA (litt. « Pont sur la Somme »). Chef-lieu du territoire des Ambiens dont le nom, qui remplaça l'ancien, est conservé dans celui de la ville actuelle (Amiens).
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, V, 24, 47, 53 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 9, 4.

SAMBRE, bataille de la. Combat acharné mais victorieux livré en 57 av. J.-C. par César contre les Nerviens conduits par Boduognatos et leurs alliés Atrébates et Viromanduens, une armée de plus de soixante-dix mille hommes retranchée sur les berges de la Sambre (Sabis) pour en défendre le passage.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, II, 16 *sqq.*

Samonios. C'est le premier mois de l'année celtique du calendrier de Coligny. Il correspond approximativement au mois de novembre du calendrier actuel et était suivi du mois *dumannios*. La fête du *trinox samoni* (Samain ; voir FÊTES), la seule indiquée sur le calendrier, est placée au deuxième jour de la seconde quinzaine du mois de *samonios*.
Bibl. : Duval P.-M. et Pinault 1986.

Sanctuaire. Les lieux de culte celtiques les plus anciens étaient probablement des endroits — sources, lacs, fleuves, montagnes, bosquets (voir BOIS SACRÉ) — sans aménagements particuliers, où étaient effectués les sacrifices destinés aux différentes divinités. La délimitation d'un espace sacré par un enclos à des racines très anciennes en Europe, mais les lieux

pouvant être considérés comme des sanctuaires celtiques appartiennent actuellement à la fin du premier âge du fer et à l'époque laténienne. En effet, il reste encore difficile de déterminer la fonction de grands enclos de plan quadrangulaire ou circulaire connus de l'âge du bronze de différentes régions présumées celtiques. L'enclos sacré (*nemeton*) semble avoir été un lieu de réunion communautaire (voir DRUNEMETON), probablement à l'occasion des grandes fêtes du calendrier celtique. C'est la situation que la tradition littéraire permet de reconnaître pour les grands sites dits royaux de l'Irlande (voir NAVAN FORT, TARA), où les enceintes ne constituent que l'un des éléments de complexes dont la prévalente fonction religieuse est indiscutable. L'existence de bâtiments réservés au culte est attestée sur certains sites depuis le VIe s. av. J.-C. (voir ZÁVIST) mais elle semble fréquente surtout à partir du IIIe s. av. J.-C., période où se multiplient les enclos de plan quadrangulaire dont la fonction religieuse, permanente ou temporaire, peut être documentée au moins dans certains cas (voir FELLBACH-SCHMIDEN, GOURNAY-SUR-ARONDE, MŠECKÉ ŽEHROVICE, RIBEMONT-SUR-ANCRE, VERCEIL, VIERECKSCHANZE).

Bibl. : Brunaux 1986 ; Drda et Rybová 1994 ; Venclová 1998.

SAN FLORIANO DI POLCENIGO (Udine, Italie). Le site a livré des matériaux, récupérés en 1970, d'un groupe de tombes à incinération bouleversées par une nécropole d'époque romaine, située au pied de la colline homonyme près du cours supérieur du Livenza, dans une zone de limite entre la culture vénète et celle du Frioul-Carnie. Les objets recueillis peuvent être datés entre le milieu du IIIe s. av. J.-C. et le Ier s. av. J.-C. Une fibule de type La Tène ancienne est aujourd'hui disparue. Certaines fibules en argent de type La Tène II présentent des décors d'esses en relief. Nombreux torques en bronze à nodosités.

Bibl. : *Preistoria del Caput Adriae* 1983.

SAN GINESIO (prov. Macerata, Italie). Importante sépulture découverte fortuitement en 1883. Le squelette du défunt se trouvait dans une grande fosse (3 × 3 m pour une profondeur de 4 m à partir du sol moderne), le crâne couronné d'un cercle tubulaire d'argent et entouré de nombreux objets : une épée laténienne, une grande pointe de lance et une pointe de javelot, un casque en bronze avec ses paragnathides, sept coutelas et de nombreux vases en bronze de fabrication étrusque ou locale (cruche à anse figurée, situle, stamnos, passoire, kylix, plusieurs chaudrons, sorte de grande chope dite « cacabus » et d'autres vases dont n'est connue que la description sommaire). Cette tombe très riche d'un important personnage se trouve en dehors de l'aire attribuée généralement aux Sénons. Elle pourrait appartenir à un chef local ayant adopté l'armement laténien ou à un chef de guerre celtique installé dans une région à peuplement italique. Quelques indices plaideraient plutôt en faveur de cette seconde possibilité. Malgré la présence d'objets nettement plus anciens, la tombe peut être datée vers le milieu du IVe s. av. J.-C.

Musées : Ancône, Karlsruhe.

Bibl. : Baumgärtel 1937 ; Brizio 1901 ; Kruta 1981 ; Landolfi 1987 ; Silveri-Gentiloni 1886.

Sanglier. Le sanglier jouissait auprès des Celtes d'un prestige particulier : ses défenses accompagnaient depuis l'âge du bronze certains individus jusque dans la sépulture, ses représentations ornaient les enseignes militaires (voir SOULAC-SUR-MER), les casques, les boucliers. C'est, dès le Ve s. av. J.-C., avec le cheval et les monstres, un des sujets principaux des fibules zoomorphes. Le pavillon de la trompette de guerre, le carnyx, avait la forme d'une tête de sanglier (voir DESKFORD et GUNDESTRUP). Il figure, probablement comme symbole de la force belliqueuse (mais vraisemblablement aussi comme le compagnon ou l'avatar de l'une des principales divinités celtiques) sur les monnaies d'un grand nombre de peuples celtiques, depuis les îles Britanniques jusqu'à la cuvette des Karpates. C'est le seul quadrupède sauvage bien reconnaissable qui soit si souvent



Fig. 152

représenté. Les statuettes de sanglier, dont certaines étaient fixées à l'origine sur un support, sont connues de toutes les régions du monde celtique. Les plus remarquables proviennent de Báta (Hongrie), Hounslow (Grande-Bretagne), Neuvy-en-Sullias, Prague-Šárka (Bohême).

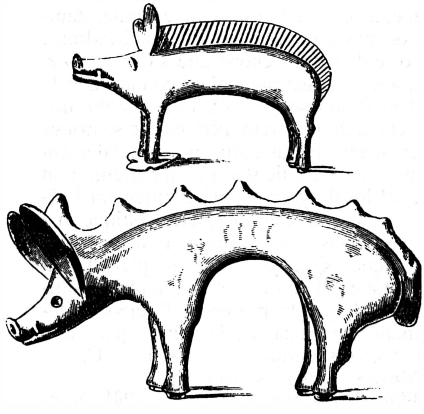


Fig. 153

La statue en bronze d'un sanglier, de facture hellénistique, a été également trouvée dans la tombe thrace de Mezek d'où proviennent les garnitures en bronze d'un char celtique.
Bibl. : Moreau et coll. 1995.

Fig. 152 : Image d'une monnaie en argent attribuée aux Pétrocoriens, représentant un sanglier, soit monstrueux, soit tenant dans sa gueule une tête humaine inversée (diam. 1,8 cm) ; première moitié du Ier s. av. J.-C.

Fig. 153 : Statuettes en bronze de sangliers provenant de Hounslow, Middlesex, Grande-Bretagne (long. 4,5 et 7,5 cm) ; IIIe-Ier s. av. J.-C.

SANISLAU (Satu Mare, Roumanie). Nécropole à incinération d'une vingtaine de tombes avec matériaux laténiens du IIIe s. av. J.-C. (fibules, armes, céramiques) et quelques poteries de tradition indigène. Particulièrement intéressante, la tombe n° 1, avec un fourreau décoré de la paire de dragons réalisée en relief, équipé d'une bouterolle ajourée proche du type dit Hatvan-Boldog, et une chaîne de suspension à grands anneaux. L'ensemble est datable du deuxième quart du IIIe s. av. J.-C.
Bibl. : Zirra 1971, 1972.

SANKT GEORGEN AM STEINFELD (Basse-Autriche). Sur le site a été découverte la sépulture d'un forgeron du Ier s. av. J.-C., enterré avec ses outils.
Bibl. : Neugebauer 1990.

SANKT MARGARETHEN. Voir NOREIA.

SANKT PÖLTEN (Basse-Autriche). Les fouilles récentes conduites dans la vallée inférieure du fleuve Traisen, dans les environs de Sankt Pölten, ont conduit à la découverte de plusieurs importantes nécropoles d'époque laténienne : voir FRANZHAUSEN, INZERSDORF OB DER TRAISEN, OSSARN.
Musée : Sankt Pölten.
Bibl. : Neugebauer et Gattringer 1987.

SAN POLO D'ENZA (prov. Reggio Emilia, Italie). Le site du « Campo di Servirola », exploré au XIXe s., a livré les vestiges d'une agglomération étrusque datable principalement du Ve s. av. J.-C. Parmi les matériaux recueillis figurent quelques objets qui peuvent être directement ou indirectement rattachés aux Celtes. C'est plus particulièrement le cas d'une agrafe ajourée en bronze figurant le thème du Maître des animaux, de quelques appliques en tôle de bronze figurant des monstres serpentiformes (dragons), d'un bracelet massif à décor de palmettes, d'un torque ternaire à décor végétal appartenant à un type répandu vers la fin du IVe s. av. J.-C. et le début du siècle suivant dans le sud de la Champagne.
Musée : Reggio Emilia.
Bibl. : Kruta 1978 ; Magagnini 1951/1952.

SANTA LUCIA DI TOLMINO. Voir MOST NA SOČI.

SANTA TECLA (c. La Guarda, prov. Pontevedra, Espagne). Castro galicien situé sur un promontoire à proximité de l'embouchure du rio Miño et de la côte atlantique. Exploré par de nombreuses campagnes depuis 1914, il constitue une

référence pour la culture des castros galiciens. Son extension est d'environ 20 hectares, avec une organisation régulière de l'espace intérieur qui permet de le considérer comme un oppidum, occupé depuis le début du IIe s. av. J.-C.

Musée : Santa Tecla.

Bibl. : Carballo 1989 ; López Garcia 1976 ; Mergelina 1944.

SANTONS (lat. *Santoni*). Peuple celtique qui résidait à l'époque de la guerre des Gaules au nord de l'estuaire de la Garonne. Son nom est conservé dans celui de la Saintonge et de la ville de Saintes. Il avait comme voisins les Pictons. Son territoire était, selon César, le but déclaré de la migration des Helvètes en 58 av. J.-C. Il fournit en 52 av. J.-C. un contingent de douze mille hommes, aussi élevé que celui fourni par les Séquanes et d'autres grandes cités du centre de la Gaule, nettement plus important que celui des Pictons.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 10 *sq.*, III, 11, VII, 75 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 2, 1 *sq.*

SANZENO (prov. de Trente, Italie). Habitat de l'ancien peuple rétique des *Anauni*, dans l'actuel Val di Non (Nontal). Fouillé à plusieurs reprises depuis le XIXe s., il a livré une quantité d'objets laténiens, adoptés par la population locale (fibules, armes, outils et autres), qui avait été sous une forte influence du milieu celtique, transalpin aussi bien que cisalpin. La plupart de ces objets peuvent être datés du IIIe-Ier s. av. J.-C., mais certains remontent d'après leur typologie aux Ve et IVe s. av. J.-C.

Bibl. : Fogolari 1960 ; Ghislanzoni 1931 ; Nothdurfter 1979.

Sapropélite (tchèque *švartna*). Boue fossile d'un aspect proche du lignite et d'une couleur brune ou noirâtre. Il en existe des gisements facilement accessibles en Bohême centre-occidentale, dans la région de Kladno. Les filons de sapropélite se trouvent au-dessus de la strate de houille et ils sont généralement entourés de matériaux riches en fer. C'est ce qui explique le développement que connaît cette région au IIIe s. av. J.-C. : l'industrie florissante de la fabrication de parures en sapropélite s'y trouvait associée à une sidérurgie très développée (voir MŠEC, MŠECKÉ ŽEHROVICE). Les parures annulaires en sapropélite fabriquées dans la région connurent une large diffusion non seulement en Bohême mais également très loin en dehors des frontières du pays. Il existe cependant aussi une production de parures annulaires en lignite (connu comme jais ou jayet lorsqu'il est de couleur noire), une matière organique fossile très semblable qui fut utilisée en dehors de la Bohême depuis l'époque hallstattienne. Seule l'analyse microscopique de la structure permet de distinguer ces matières et d'en déterminer éventuellement l'origine.

Bibl. : Břeň 1955 ; Kruta 1975c ; Rochna 1961, 1962 ; Venclová 1993, 1995, 1997, 1998.

SAULCES-CHAMPENOISES (dép. Ardennes, France). Site connu par des découvertes anciennes, notamment un bassin de bronze au fin décor gravé, datable du tout début du IVe s. av. J.-C., aujourd'hui disparu.

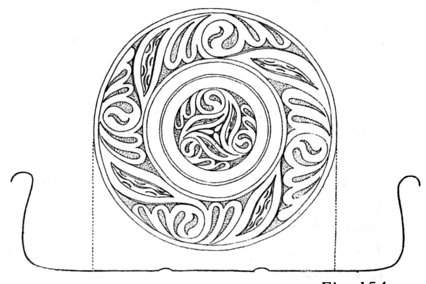


Fig. 154

La prospection aérienne a conduit en 1976 à l'identification d'enclos circulaires et carrés dont sept ont été explorés. L'enclos circulaire B a livré du matériel datable de la fin du VIIe s. av. J.-C. (longue épée hallstattienne en fer, phalères et autres pièces de harnachement) qui appartenait probablement à la sépulture centrale, détruite par les labours. L'enclos carré D entourait une sépulture à inhumation du faciès marnien (Ve s. av. J.-C.), avec un coutelas, une fibule, un manipule de bouclier et des poteries. D'autres sépultures contemporaines formaient autour

une petite nécropole d'une douzaine de tombes (torque, bracelets, poteries).
Bibl. : Flouest et Stead 1979.

Fig. 154 : Bassin en bronze de Saulces-Champenoises, orné à son intérieur d'un décor finement gravé (représenté au-dessus de la coupe du récipient) où l'on peut observer l'opposition entre le rythme ternaire de l'enchaînement de demi-palmettes du médaillon central et la disposition quaternaire du même motif dans le registre extérieur (diam. du bassin env. 30 cm) ; début du IVe s. av. J.-C.

SÁVOLY (Somogy, Hongrie). Petite nécropole birituelle avec d'intéressants matériaux du IIIe s. av. J.-C. (anneaux de cheville à oves creux décorés ou lisses, tubulaires, longues chaînes de suspension d'épées associées à des parures féminines).
Bibl. : Horváth 1973.

Sayon (saie, lat. *sagum*, *sagulum*, gr. *σαγος*). Saie, vêtement fabriqué dans un tissu plus ou moins épais, présentant des rayures verticales et multicolores. Cet élément du vêtement était utilisé par les guerriers celtes et fut adopté par l'armée romaine. C'était une pièce de tissu carré que l'on agrafait sur l'épaule droite et portait généralement sur le dos.

SCALDIS. Ancien nom de l'Escaut.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VI, 33.

SCHIRNDORF (Haut-Palatinat, Bavière, Allemagne). Très importante nécropole hallstattienne (VIIe-VIe s. av. J.-C.) de la région de Ratisbonne. Elle a livré notamment des poteries peintes ou gravées de motifs figurés dont la plupart se réfèrent à des thèmes solaires ou apolliniens (soleil, personnage jouant de la lyre, cheval), ainsi que des petits objets en terre cuite en forme de roue ou de triscèle.
Musée : Munich.
Bibl. : *Keltische Jahrtausend* 1993.

Schnabelkanne. Nom allemand de la cruche à bec. Voir CRUCHE.

SCHÖNENBUCH (Bâle, Suisse). Sépulture découverte avant 1855, contenant un très bel exemplaire de torque à pastilles d'émail rouge, avec une fibule fragmentaire et un bracelet massif, tous en bronze. Début du IIIe s. av. J.-C.
Musée : Berne.
Bibl. : Müller 1981, 1989.

SCHWABSBURG (distr. Mayence, Allemagne). En 1903, découverte fortuite d'un ensemble d'objets constituant probablement le mobilier d'une riche tombe laténienne de la seconde moitié du Ve s. av. J.-C. : une plaque en fer recouverte de feuille d'or ouvragée, avec applications de corail et d'ambre, deux fibules ornithomorphes ainsi qu'une belle agrafe de ceinture au crochet en forme de masque coiffé de feuilles de gui, à la plaque gravée d'une frise de palmettes et ajourée.
Musée : Mayence (Landesmuseum).
Bibl. : Haffner 1979 ; Jacobsthal 1944.

SCHWARZENBACH (Rhénanie-Palatinat, Allemagne). Deux tumulus princiers de l'aire de la culture du Hunsrück-Eifel, explorés en 1849. Les très riches mobiliers comprenaient : le premier (tumulus I), probablement féminin, une amphore en bronze avec couvercle de fabrication étrusque, les fragments d'une cruche à bec et la garniture ajourée en feuille d'or d'une coupe hémisphérique qui était probablement en bois ou une autre matière périssable ; l'interprétation originale d'une frise de palmettes et de fleurs de lotus qui figure sur cette pièce est une des réalisations majeures de la phase initiale de l'art celtique, datable de la deuxième moitié du Ve s. av. J.-C. D'autres garnitures en or portent des masques coiffés de la double feuille de gui ou des palmettes, grecques et autres motifs ; certaines auraient été peut-être des garnitures de deux cornes à boire.

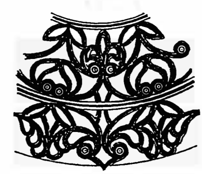


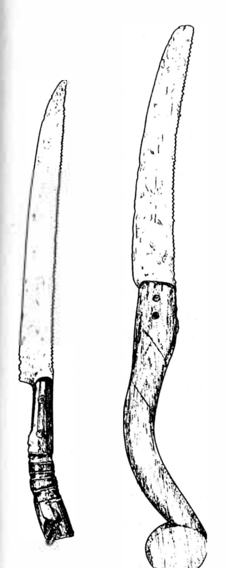
Fig. 155

Le deuxième tumulus contenait la sépulture d'un homme accompagné d'une épée laténienne, de pointes de lances et de flèches, ainsi que d'un brassard en or orné de masques et d'une cruche à bec de production étrusque à anse anthropomorphe. Les objets de cette tombe sont aujourd'hui disparus à l'exception de la cruche.
Musée : Berlin.

Bibl. : Duval P.-M. 1977 ; Haffner 1976 ; Jacobsthal 1944 ; Megaw 1970.
Fig. 155 : Schéma de l'ornementation de la garniture en feuille d'or ajourée, couvrant à l'origine un récipient semi-globulaire en matière organique, de la tombe « princière » de Schwarzenbach : la frise de palmettes et de fleurs de lotus est désormais transformée en motifs caractéristiques du répertoire celtique (feuilles de gui et autres) obtenus aussi bien par les vides que par les pleins (haut. 6 cm) ; seconde moitié du Ve s. av. J.-C.

SCHWARZENBACH (Basse-Autriche). Site d'habitat sur hauteur à une trentaine de kilomètres au sud-est de Wiener Neustadt. Le plateau d'une quinzaine d'hectares est fortifié sur son côté sud par un puissant rempart de 7 m de haut. Les fouilles du site n'ont débuté qu'en 1992, mais elles confirment déjà qu'il devrait s'agir d'un oppidum celtique occupé au IIe-Ier s. av. J.-C.

Scie. La scie fait partie de l'outillage celtique pour le travail du bois, mais probablement aussi du métal. Elle est attestée notamment par des trouvailles de dépôts d'outils ou des exemplaires recueillis sur des habitats (voir LA TÈNE, GLASTONBURY).
Bibl. : Jacobi 1974.
Fig. 156 : Scies laténiennes en fer avec leur poignée en os et en bois de La Tène* en Suisse (à gauche) et (à droite) de Glastonbury* en Grande-Bretagne (long. 34 et 40 cm) ; IIIe-IIe s. av. J.-C.


Fig. 156

SCORDISQUES (lat. *Scordisci*). Puissante confédération tribale formée à partir d'éléments indigènes (illyriens et pannoniens) et celtiques, constitués par une partie des effectifs de la Grande Expédition de 280 av. J.-C., revenus dans la plaine danubienne après l'échec subi devant Delphes. Les Scordisques occupaient la quasi-totalité de la Serbie actuelle, ainsi que certains territoires limitrophes. L'ensemble initial du IIIe s. av. J.-C. (les « Grands Scordisques ») avait pour noyau la région comprise entre la Save et le Danube (le Srem actuel) au confluent desquels se trouvait leur principale agglomération, Singidunum, aujourd'hui Belgrade. Ils voisinaient au nord-ouest avec les Taurisques, au nord probablement avec les Hercuniates. Leurs limites méridionales devaient suivre la ligne des massifs habités par des populations de souche illyrienne, mais ils occupaient les cours inférieurs des principaux affluents de la Save (Bosna, Drina). Ils contrôlaient aussi la vallée de la Morava jusqu'à une cinquantaine de kilomètres en amont de Niš, avec les voies d'accès à la Macédoine et à la Thrace. C'est dans cette région centrale que se trouve le mont Scordus (aujourd'hui Šar Plan) dont serait dérivé leur nom. Vers le nord-est, la présence des Scordisques semble suivre une ligne allant de l'antique Vinimacium (voir PEĆINE) à Vršac, avec, à mi-chemin, le site fortifié de Židovar. Les Portes de Fer (Djerdap) séparaient probablement les « Grands Scordisques » des « Petits Scordisques », installés à partir du IIe s. av. J.-C. en aval, de part et d'autre du Danube, en Olténie et dans la région de Vidin et Vraca en Bulgarie septentrionale (voir PADEA-PANAGJURSKI KOLONII). La constitution de ce deuxième ensemble formé d'éléments scordisques, donc celtiques ou celtisés, et indigènes (thraces et daco-gètes, tels les Triballes et les Mœsi, leurs voisins mentionnés par les textes) est le reflet de la puissance militaire des Scordisques au IIe s. av. J.-C. Ils deviendront, après la chute de la Macédoine en 168 av. J.-C., le principal adversaire des Romains dans la région. Ils subiront une première défaite importante vers l'an 85 av. J.-C. mais ne seront soumis définitivement que lors de la campagne illyrienne d'Octavien, en 35 av. J.-C. Malgré la forte pression militaire romaine, le Ier s. av. J.-C. correspond chez les Scordisques à un remarquable essor de l'habitat et de la production artisanale (voir GOMOLAVA), ainsi qu'à un développement des échanges dont témoignent aussi bien

le monnayage scordisque que la circulation d'espèces étrangères (monnaies d'Apollonia et de Dyrrachium, deniers républicains romains). Quant aux « Petits Scordisques », ils subirent certainement vers le milieu du Iᵉʳ s. av. J.-C. la poussée des Daces de Burebista en Olténie, mais continuèrent à exister au sud du Danube jusqu'à la conquête romaine. Voir aussi VELIKI VETREN.

Bibl. : Strabon, *Géogr.*, VII, 5 ; Pline, *H.N.*, III, 148 ; Justin, *Hist. phil.*, XXXII, 3.

Jovanović 1973/1974 ; *Keltische Oppida* 1971 ; Papazoglou 1969 ; Popović 1987, 1992, 1992a, 1992/1993, 1993 ; *Praistorija Vojvodine* 1974 ; *Scordisci and the Autochtons* 1992 ; Todorović 1968, 1974 ; Vasić 1999.

Sculpture. La sculpture celtique était probablement principalement de la sculpture sur bois, conservée seulement dans des cas exceptionnels (voir FELLBACH-SCHMIDEN). On peut imaginer que la plupart des catégories attestées par la sculpture de pierre (stèles et statues funéraires, images de culte, effigies honorifiques ou commémoratives de personnages importants, stèles de type omphalos et autres) existaient également en bois. Leur présence éventuelle n'est plus suggérée aujourd'hui, en milieu funéraire, que par les trous isolés, aménagés à proximité de certaines sépultures pour contenir la base d'un pilier qui en signalait l'emplacement.

La sculpture sur pierre semble avoir été cependant assez abondante dans certaines régions. Les monuments les plus anciens sont probablement les stèles grossièrement sculptées qui couronnaient certains tumulus hallstattiens de l'Allemagne méridionale. Sous l'influence du milieu méditerranéen apparaissent au VIᵉ s. av. J.-C. à leur place des statues représentant des personnages figurés debout (voir HIRSCHLANDEN), probablement l'image du défunt héroïsé ou de sa divinité protectrice. Le couple de statues en position assise (guerrier nu avec bouclier et femme sur un trône) découvert à Vix et datable probablement vers la fin du VIᵉ s. av. J.-C. constitue jusqu'ici une exception, due vraisemblablement à une influence directe et ponctuelle du milieu méditerranéen. Les deux statues de la seconde moitié du Vᵉ s. av. J.-C. découvertes récemment dans un contexte funéraire au Glauberg appartiennent à un groupe de représentations qui apparaissent à cette époque en nombre en Europe centrale (voir HOLZGERLINGEN, PFALZFELD, ZÁVIST) : la tête du personnage, généralement barbu et moustachu, est coiffée de la double feuille de gui, un attribut divin bien connu des objets métalliques. La seule sculpture que l'on peut attribuer dans cette aire avec une certitude satisfaisante au IVᵉ s. av. J.-C. est le pilier de Steinenbronn, probablement une statue destinée au culte plutôt qu'un monument funéraire.

La stèle de Bormio, inspirée par la sculpture étrusco-italique et datable du Vᵉ s. av. J.-C., est actuellement le seul témoin de l'existence d'une sculpture monumentale chez les Celtes de la culture de Golasecca.

Un autre groupe ancien et important de sculptures celtiques, qui remonte vraisemblablement au VIᵉ s. av. J.-C., est constitué par les différents types de stèles armoricaines. Elles étaient probablement associées à l'origine surtout à des nécropoles et certaines portent un décor élaboré (voir KERRU, KERVIGUÉROU, MENMEUR, SAINTE-ANNE-DE-TRÉGASTEL). La stèle pyramidale à quatre faces de Kermaria est probablement un omphalos, de même que les pierres irlandaises plus récentes (voir CASTLESTRANGE, KILLYCLUGGIN, TUROE).

Le groupe de sculptures de la Provence (voir ROQUEPERTUSE) s'est probablement développé sous l'influence du milieu grec du littoral. C'est particulièrement évident sur les sculptures les plus récentes (voir ENTREMONT), marquées clairement par l'influence de la sculpture hellénistique du IIIᵉ s. av. J.-C.

La péninsule Ibérique possède des monuments caractéristiques de la sculpture indigène : les *verracos* et les effigies analogues de taureaux, ainsi que des statues de guerriers, représentés debout et armés, connues surtout du nord de l'actuel Portugal (voir CITÂNIA DE SANFINS).

Un groupe très original est constitué en milieu insulaire par les représentations schématiques, de forme pyramidale, de personnages portant leur épée au milieu

de leur dos, qui proviennent de l'aire de la culture britannique dite d'Arras.

La sculpture du milieu culturel des oppida continentaux des IIe et Ier s. av. J.-C. est représentée notamment par la tête de Mšecké Žehrovice (voir aussi YVIGNAC).

Ill. : voir KERMARIA, MŠECKÉ ŽEHROVICE, STEINENBRONN, TUROE.

Bibl. : Benoît 1955, 1969 ; Daire et Villard 1996 ; Duval P.-M. 1977 ; Frey ; Hatt 1966c ; Jansová 1968 ; Megaw 1970 ; Megaw et Megaw 1988 ; Menez et coll. 1999.

Seau. Voir SITULE.

SEDULLOS. Chef militaire et *princeps* (magistrat suprême ?) des Lémovices. Tué en 52 av. J.-C. devant Alésia dans les rangs de l'armée de secours de la coalition gauloise.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 88.

SÉDUNES (lat. *Seduni*). Peuple celtique du Valais, voisin des Véragres.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, III, 1, 2, 7.
Valais 1986.

SEGEDA (Durón de Belmonte, Saragosse, Espagne). Cité celtibérique localisée sur le site de El Poyo de Mara (Durón de Belmonte, Saragosse, Espagne). Ses monnaies, en bronze et en argent, portent la légende *SEKAISA*.

Bibl. : *Celtíberos* 1988.

SEGHEDU. Nom, probablement de personne, attesté par la légende d'une série de drachmes padanes, émises par un peuple de l'actuelle Lombardie ou du Piémont et datables vraisemblablement du IVe s. av. J.-C.

SEGISAMA. Voir SEKISANOS.

SÈGNES (lat. *Segni*). Petit peuple qui habitait avec les Condruses entre les Éburons et les Trévires, vers la haute vallée de l'Ourthe. César le considère de souche germanique.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VI, 32.

SEGO (racine *sego* = « doué de force, victorieux »). Nom abrégé d'un souverain des Trinovantes de la période de troubles entre environ 10 av. J.-C. et 10 apr. J.-C.

Bibl. : Van Arsdell 1989.

SEGOBRIGA. Cité celtibérique non identifiée qui se trouvait dans le bassin supérieur du Douro. Ses monnaies de bronze et d'argent portent la légende *SEKOBIRIKES*.

Bibl. : *Celtíberos* 1988.

SEGOMAROS. D'après une inscription gallo-grecque de Vaison-la-Romaine, ce citoyen de Nîmes, fils de Ouilloneos, dédia un *nemeton* à la déesse Belisama.

Bibl. : Lejeune 1985.

SEGONTIA LANCA. Cité celtibérique identifiée à l'actuelle Sigüenza (Guadalajara, Espagne). Ses monnaies de bronze et d'argent portent la légende *SEKOTIAS LAKAS*.

Bibl. : *Celtíberos* 1988.

SEGONTIAQUES (lat. *Segontiaci*). Petit peuple de l'estuaire de la Tamise, d'abord client de Cassivellaunos, il se soumet en 54 av. J.-C. à César. Le nom apparaît sur des monnaies.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, V, 21.

SEGOVAX. Avec Carvilios, Cingétorix et Taximagulos, un des quatre rois de Cantium (l'actuel Kent). Ils dirigent en 54 av. J.-C., suivant les instructions de Cassivellaunos, une attaque contre le camp des vaisseaux de César.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, V, 22.

SEGOVESOS (de la racine *sego* = « doué de force, victorieux »). Neveu légendaire du roi des Bituriges Ambigatos, il aurait dirigé une expédition partie de la Gaule en direction de la forêt hercynienne.

Bibl. : Tite-Live, *Hist. rom.*, V, 34.

SÉGUSIAVES (lat. *Segusiavi*). Petit peuple du centre de la Gaule. Clients des Éduens, ils étaient au moment de la guerre des Gaules leurs voisins du sud et c'est avec eux qu'ils fournirent un contingent à la coalition de l'an 52 av. J.-C. Le cours de la Saône les séparait des Ambarres et des Allobroges. Ils étaient le premier peuple sur la rive droite du Rhône au nord de la Narbonnaise, où leurs voisins étaient les Helviens. À l'ouest se trouvaient les Arvernes et plus au sud les Vellaves,

clients de ces derniers. Leur agglomération centrale était à l'époque gallo-romaine Forum Segusiavorum (Feurs), un site occupé dès le IIIe s. av. J.-C. La deuxième agglomération importante était Rodumna (Roanne). Strabon leur attribue Lugdunum.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 10, VII, 64, 75 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 1, 11.

Gaulois dans la plaine du Forez 1987 ; *Ségusiaves* 1985 ; Vaginay et Guichard 1988.

SEIN, île de. Voir GALLIZENAE.

SEKAISA. Voir SEGEDA.

SEKISANOS. Légende des monnaies en bronze de la cité celtibérique de Segisama, identifiée à l'actuel Canales de la Sierra (Logroño, Espagne).

Bibl. : *Celtiberos* 1988.

SEKOBIRIKES. Voir SEGOBRIGA.

SEKOTIAS LAKAS. Voir SEGONTIA LANCA.

Sel. L'extraction et le commerce du sel ont représenté, depuis la fin du IIe millénaire av. J.-C., un des facteurs les plus importants dans les échanges économiques. La raison du besoin croissant en sel doit être probablement cherchée dans l'amélioration des techniques de conservation des viandes, particulièrement développées chez les Celtes selon les auteurs de l'Antiquité.

Les ressources en sel étaient d'une part terrestres (sel gemme) et d'autre part maritimes (sel marin). L'extraction minière est particulièrement bien illustrée par les sites alpins de Hallstatt, en activité depuis la fin du IIe millénaire av. J.-C. et connaissant une activité florissante aux VIIe et VIe s. av. J.-C., et du Dürrnberg près de Hallein, qui se développa surtout à partir de la fin du VIe s. av. J.-C. D'autres salines furent en activité notamment en Lorraine, dans le Jura et en Rhénanie (voir NAUHEIM et CAMP DU CHÂTEAU).

La production de sel marin est particulièrement bien illustrée en Armorique, où les pains de sel étaient obtenus à partir de la saumure soit dans des fourneaux à augets quadrangulaires, soit dans des godets de forme cylindrique. Les ateliers, dits aussi briquetages, comportent généralement en dehors des fours de grandes cuves, rendues étanches par un revêtement d'argile, qui servaient probablement au stockage de la saumure.

Les données recueillies permettent d'estimer la capacité de production d'une fournée, réalisée vraisemblablement dans une seule journée, à quelque 50 à 100 kg. Les briquetages les plus anciens remontent probablement au VIe s. av. J.-C., mais le développement principal d'une production qui peut être alors considérée comme spécialisée et orientée vers l'alimentation de circuits commerciaux à moyenne et longue distance est attesté surtout au IIe-Ier s. av. J.-C.

Bibl. : Daire et coll. 1994.

SEMICE (Bohême, Rép. tchèque). Importante sépulture à incinération des environs de Písek en Bohême du sud, découverte en 1982. Les cendres d'un guerrier étaient déposées dans une grande fosse (2,6 × 1,2 m) : épée dans son fourreau, pointe de lance, orle de bouclier, chaîne de ceinturon, fibule en fer ; datable du deuxième tiers du IIIe s. av. J.-C.

Bibl. : Fröhlich 1984.

SEMIDE (dép. Ardennes, France). Importante sépulture à char, explorée en 1992. La grande chambre funéraire en bois était au centre d'un enclos formé par un fossé circulaire (diamètre environ 20 m). Pillée anciennement, elle contenait cependant les vestiges d'un riche mobilier parmi lequel se distinguent des phalères ajourées, proche par leur exécution des exemplaires de Berru et de Cuperly, avec un motif giratoire à cinq branches terminées par des têtes de griffons, ainsi que des appliques représentant la paire de monstres qui entoure la double feuille de gui. Ces pièces remarquables sont rehaussées de perles de corail.

Musée : Charleville-Mézières.

Bibl. : Lambot et coll. 1995.

SEMOUTIERS (dép. Haute-Marne, France). Groupes de sépultures tumulaires. Le groupe du « Champ du Pré », exploré vers la fin du XIXe s., regroupait sept inhumations dans un périmètre circu-

laire qui correspondait à l'emplacement du tumulus arasé. La tombe centrale (n° 1) contenait un homme accompagné d'une longue épée hallstattienne en bronze, avec la bouterolle à ailettes du même métal d'un fourreau en matière organique (VIIe s. av. J.-C.), ainsi qu'un vase contenant un lingot d'étain. La sépulture d'un enfant avec collier de perles de bronze et pendeloques discoïdales appartient probablement à la même époque. Les autres tombes ont livré un mobilier laténien datable vers la fin du IVe s. av. J.-C. ou le début du siècle suivant (fragment d'un torque ternaire, paires d'anneaux de cheville à tampons et nodosités, fibules, bracelet à décor tripartite en fort relief).
Musée : Saint-Germain-en-Laye.
Bibl. : Charpy 1995 ; Déchelette 1913.

SENA (île de Sein). Voir GALLIZENAE.

Sénat. Institution de délibération et de gouvernement qui remplaçait chez les anciens Celtes l'assemblée des hommes libres, convoquée uniquement pour les décisions importantes telle que l'entrée en guerre. L'existence d'un sénat, sans précisions sur le nombre de ses membres et les modalités de leur recrutement, est attestée explicitement par César dans plusieurs cités gauloises (voir ÉDUENS), où il devait être un des principaux instruments du gouvernement oligarchique. Il s'agit cependant d'une institution plus ancienne car il faisait partie des institutions de la Communauté des Galates : ce conseil (désigné du nom grec de *boulè*) qui assistait les douze tétrarques se composait de trois cents hommes qui se rassemblaient dans le lieu appelé Drunementon. Il avait surtout à juger des affaires de meurtre (Strabon, *Géogr.*, XII, 5, 1).

SÉNONS (lat. *Senones*, « les Anciens »). 1. Peuple gaulois installé à l'époque de César principalement dans l'actuel département de l'Yonne. Leur nom est conservé dans celui de la ville de Sens (voir AGENDINCUM). Ils fournirent en 52 av. J.-C. à l'armée de la coalition gauloise un contingent de douze mille hommes. Voir ACCO, CAVARINOS, MORITASGOS, DRAPPÈS, EBUROBRIGA, ECCAIOS.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, II, 2, V, 54, 56, VI, 2, 3, 5, 44, VII, 4, 11, 34, 56, 58, 75.

2. Les Sénons installés dans l'actuelle province d'Ancône étaient selon la tradition le dernier des peuples transalpins arrivé en Italie. Ils auraient été les principaux responsables de la prise de Rome et de ce fait furent les ennemis traditionnels de la Ville. Ils sont connus surtout par leurs nécropoles (voir FILOTTRANO, MONTEFORTINO, MOSCANO DI FABRIANO et SAN GINESIO). Leur défaite, en 283 av. J.-C., conduisit à l'occupation de leur territoire, certainement effective en 268 av. J.-C., au moment de la déduction de la colonie d'Ariminum dont l'accès passait par cette région.
Bibl. : *Celtes* 1991 ; *Classico e Anticlassico* 1996 ; Kruta 1981, 1983a, 1988, 1992a ; Landolfi 1987, 1993 ; Zuffa 1975.

SENTINUM, bataille de (près de Sassoferrato, Italie). La coalition des Gaulois (principalement des Sénons), Samnites, Étrusques et Ombriens affronta en 295 av. J.-C. l'armée romaine à la limite des Marches et de l'Ombrie. La bataille fut livrée par les Gaulois et les Samnites, les Étrusques s'étant repliés pour défendre leur territoire, saccagé par une armée romaine. Le combat, longtemps incertain, se termina par une victoire romaine. Gellius Egnatius, le commandant en chef des Samnites, fut tué et les pertes de l'armée de la coalition se seraient élevées à vingt-cinq mille morts et huit mille prisonniers. Un sanctuaire destiné à commémorer cet événement fut élevé après la victoire définitive sur les Gaulois cispadans, vers 190 av. J.-C., sur la colline voisine de Civitalba, avec une frise en terre cuite représentant le pillage d'un temple par des Celtes.
Bibl. : Polybe, *Hist.*, II, 19 ; Tite-Live, *Hist. rom.*, X, 17-30.

SEPT-SAULX (dép. Marne, France). Importante sépulture à char de la fin du Ve s. av. J.-C. ou du début du siècle suivant, découverte et explorée vers la fin du XIXe s. au lieu-dit « La Prise-d'Eau ». Elle contenait une cruche à vin étrusque associée à des pièces de harnachement, parmi lesquelles se distingue une garniture circulaire de mors en bronze travaillée à jour

et un bouton d'applique du même métal orné de la même manière.

Musées : Reims, Saint-Germain-en-Laye.

Bibl. : *Celtes en Italie et en Champagne* 1985 ; Charpy et Roualet 1991 ; Duval 1989 ; Nicaise 1883/1884.

SEQUANA. Ancien nom de la Seine, connu aussi à l'époque gallo-romaine comme celui de la divinité féminine qui y était associée.

Bibl. : César, *G, des Gaul.*, I, 1, VII, 57 *sq.*

SÉQUANES (lat. *Sequani*). Puissant peuple de l'est de la Gaule, séparé des Éduens, leurs adversaires traditionnels au moment de la guerre des Gaules, et des Lingons par le cours de la Saône. Leurs voisins occidentaux, les Helvètes, avaient peut-être comme frontière les lacs jurassiens du versant suisse et le cours de la Thielle. Selon César, leur territoire avait été en partie occupé vers 70 av. J.-C. par des Germains transrhénans. Ils fournirent en 52 av. J.-C. à la coalition gauloise un contingent de douze mille hommes. Leur principal oppidum était Vesontio (Besançon), décrit par César (*G. des Gaul.* I, 38) à propos des événements de 58 av. J.-C. Voir CASTICOS, CATAMANTALOEDIS.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 1 *sqq.*, 8 *sqq.*, 19, 31 *sqq.*, 35, 38, 40, 44, 48, 54, IV, 10, VI, 12, VII, 66 *sq.*, 75, 90.

SERBIE. Le territoire de l'actuelle Serbie a probablement connu des relations ponctuelles avec le monde celtique antérieurement au IIIe s. av. J.-C., ainsi qu'en témoignent des trouvailles de fibules datables vers la fin du IVe s. av. J.-C. qui figurent dans des contextes indigènes (voir ČURUG, DONJA DOLINA, GLASINAC). La période décisive pour le peuplement celtique de la région fut la Grande Expédition de 280 av. J.-C. : le gros des forces a dû traverser le pays qui fut peut-être déjà occupé par des garnisons destinées à assurer les arrières et un retour que devait prévoir dès le départ au moins une partie des effectifs. C'est en effet aux éléments, celtiques et non celtiques, revenus de Macédoine et de Grèce, que la tradition historique attribue la formation des Scordisques qui constitueront désormais le complexe ethnique dominant de la région. Leur installation et leur évolution successive, ainsi que les liens avec le substrat indigène, peuvent être suivis notamment sur les matériaux livrés par les nécropoles de Belgrade, l'antique Singidunum, ainsi que sur ceux provenant des habitats fortifiés qui jalonnent les fleuves (voir GOMOLAVA et GRADINA NA BOSUTU). Dans l'est du pays (région du Banat ; voir ŽIDOVAR et VRŠAC-AT) et dans les Portes de Fer, les trouvailles sont caractérisées par l'association de matériaux laténiens et daces. C'est dans cette région que sont localisés les Petits Scordisques mentionnés par les textes. Les Scordisques subirent vers 85 av. J.-C. une lourde défaite infligée par l'armée romaine, mais ce n'est qu'après leur affaiblissement définitif causé par le choc des Daces de Burebista, vers le milieu du Ier s. av. J.-C., lors de la campagne illyrienne d'Octavien, que les Romains occupèrent leur territoire et établirent leur frontière sur le Danube (35 av. J.-C.).

• *Peuples celtiques connus par les textes* : voir AMANTINI, SCORDISQUES.

• *Toponymes antiques* : voir ACUMINCUM, SINGIDUNUM.

• *Sites et découvertes archéologiques* : voir AJMANA, BAČKI OBROVAC, BELGRADE, BOLJEVCI, BRESTOVIK, ČUBARSKO BRDO, ČURUG, KUPINOVO, NEGOTIN, PEĆINE, PORTES DE FER, VAJUGA-PESAK, VELIKI VETREN, VRŠAC-AT.

• *Sites fortifiés* : voir GOMOLAVA, ŽIDOVAR.

Ill. : voir BELGRADE (1), DONJA DOLINA, NEGOTIN, VRŠAC-AT.

Musées : Belgrade, Novi Sad, Vršac.

Bibl. : Guštin 1984 ; Jovanović 1973/1974, 1974, 1977/1978, 1984 ; Jovanović et Božić 1987 ; *Keltische Oppida* 1971 ; *Keltoi* 1983 ; Kruta et Szabó 1982 ; Majnarić-Pandžić 1970 ; Popović 1993, 1996 ; *Praistorija Vojvodine* 1974 ; *Scordisci and the Autochtons* 1992 ; Todorović 1968 ; Todorović 1974 ; Vasić 1999.

SERBONNES (dép. Yonne, France). Nécropole laténienne à enclos circulaires et quadrangulaires, identifiée par la photographie aérienne et explorée partiellement en 1959-1960 et 1989. Ces dernières fouilles ont révélé deux enclos rectangulaires délimités par des fossés : un double (E5), vide, et l'autre, orienté SO-NE, avec treize sépultures à inhumation à son intérieur ; trois autres sépultures, sans

mobilier, formaient à l'extérieur un alignement parallèle suivant une ligne NO-SE, à environ 5 m de l'angle de l'enclos. La tombe la plus ancienne, datable vers le milieu du ve s. av. J.-C. (n° 3 : fibule tardo-jogassienne), est située dans l'angle N de l'enclos ; après une interruption d'environ un siècle, une sépulture féminine, alignée sur le côté NO (fibule à pied discoïdal à cabochon de corail de la phase pré-Duchcov et une paire de défenses de sanglier), ouvre une séquence qui se termine vers le milieu du IIIe s. av. J.-C.

Musée : Sens.

Bibl. : Baray et coll. 1994.

SERMUZ (c. Gressy, Vaud, Suisse). Oppidum situé à environ deux kilomètres de l'agglomération portuaire d'Eburodunum (Yverdon-les-Bains), défendu par un puissant rempart du type *murus gallicus*, précédé d'un fossé, qui fut édifié probablement vers le milieu du Ier s. av. J.-C. sur une levée de terre et transformé ensuite en rempart de type belge. L'oppidum, dont l'espace intérieur d'environ 7 hectares n'a pas été l'objet de fouilles systématiques, semble avoir été occupé, d'après les trouvailles de surface, pendant la deuxième moitié du Ier s. av. J.-C.

Bibl. : *Âge du fer dans le Jura* 1992.

Serpent cornu. Le serpent à tête de bélier dont la version schématique est le serpent cornu est un des monstres principaux du répertoire celtique laténien. Il est peut-être représenté déjà sur les cruches à vin où il forme l'extrémité de l'anse qui pourrait figurer son corps (voir WALDALGESHEIM) ou sur certaines fibules « à masques » du Ve s. av. J.-C. Sa représentation explicite la plus ancienne actuellement est celle de la paragnathide (couvre-joue) du casque d'Agris, datable vers le milieu du IVe s. av. J.-C. On le trouve représenté notamment sur le bassin de Gundestrup, où il est tenu par le dieu au bois de cerf (Cernunnos) et apparaît également sur deux autres plaques. Il s'agit probablement d'un monstre distinct du « dragon », gardien en paire de l'Arbre de Vie, dont la tête est généralement celle d'un griffon au bec de rapace, coiffé d'une sorte d'aigrette.

SERRA SAN QUIRICO (prov. Ancône, Marches, Italie). Nécropoles des Sénons : l'une près du pont de San Vito est connue depuis le XIXe s., l'autre au lieu-dit « Trivio » a été explorée partiellement en 1960-1962. Les deux se trouvent sur le site de nécropoles picéniennes plus anciennes. Les éléments laténiens sont constitués principalement par les épées avec leurs fourreaux, généralement pliées, de l'équipement guerrier qui comporte également des casques, des lances et des javelots de type pilum. Dans les mobiliers figuraient des coutelas, des poteries, des récipients en bronze, des strigiles, des faisceaux de broches. Des fibules laténiennes y auraient été également découvertes. La datation suggérée par les objets est la fin du IVe s. av. J.-C. et le début du siècle suivant.

Musée : Ancône.

Bibl. : *Galli e l'Italia* 1978 ; Lollini 1979.

Serrure. Les serrures celtiques étaient des verrous en bois manœuvrés par des clés en fer en forme de crochet munies de dents au nombre et aux espacements variables, qui sont, avec quelques ferrures d'entrée, les seuls éléments conservés.

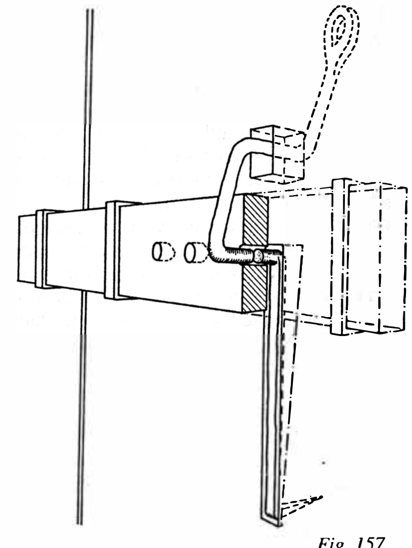


Fig. 157

On connaît des clés depuis le ve s. av. J.-C. (voir ČERNOV, RADOVESICE), mais elles sont fréquentes surtout dans le milieu des oppida de la deuxième moitié du IIe s. av. J.-C. et du siècle suivant.

Bibl. : Jacobi 1974.

Fig. 157 : Schéma d'une serrure laténienne en bois, avec ressort et clé en fer, d'après les éléments recueillis sur les oppida des IIe et Ier s. av. J.-C. (long. réelle de la clé env. 20 cm).

SESTO CALENDE (prov. Varese, Lombardie, Italie). Situé à la sortie du Tessin du lac Majeur, sur la rive gauche en amont du site de Golasecca, Sesto Calende a livré les plus importantes sépultures de guerriers de la culture de Golasecca. La tombe A, dite également première tombe de guerrier, fut découverte au XIXe s., tandis que la tombe B, ou deuxième tombe de guerrier (quelquefois aussi tombe n° 3) fut fouillée en 1928. Les deux tombes étaient des incinérations déposées dans de grandes fosses recouvertes d'un tumulus de pierres répandu dans la région de l'autre rive du Tessin. La tombe B avait des dimensions exceptionnelles : 3, 5 × 1, 5 m ; le char à deux roues y avait été déposé entier et le mobilier avait été disposé sur toute la longueur. La composition des mobiliers qui indiquent le rang élevé des personnages est presque identique.

La tombe A contenait : une urne globulaire ornée de triangles, une épée courte à antennes, une grande lance, une flèche, un casque, des jambières (cnémides), le char à deux roues et les mors des chevaux, une grande situle au décor figuré.

La deuxième tombe, la plus riche connue de la culture de Golasecca, contenait une urne globulaire à vernis noir, deux situles en bronze, un casque en bronze, une épée à antennes recourbées, des jambières sans protection du genou, le char à deux roues, un mors en fer, un bassin en bronze avec des pendeloques qui devait être monté sur un char cultuel.

Certaines particularités typologiques des matériaux permettent d'attribuer la tombe A à la phase Golasecca IC (fin du VIIe s. av. J.-C.), tandis que la tombe B appartient à la phase IIa (début du VIe s. av. J.-C.). Les mobiliers des deux tombes contiennent des objets de différentes provenances et inspirations. Les seules importations du sud sont les jambières anatomiques, comparables aux exemplaires étrusques et picéniens. Le char à deux roues, le plus ancien trouvé dans un contexte funéraire que l'on peut considérer comme celtique, devrait toutefois s'inspirer de modèles étrusques. La majorité des comparaisons, ainsi que le rituel s'orientent plutôt vers le monde hallstattien des Alpes orientales.

Bibl. : Biondelli 1867 ; De Marinis 1981, 1988 ; Ghislanzoni 1944.

SÉTANTA. Voir CÚCHULAINN.

SEVEN SISTERS (Neath, Glamorganshire, pays de Galles, Grande-Bretagne). Site d'un dépôt du Ier s. apr. J.-C.

Musée : Cardiff.

Bibl. : *Early Iron Age Art in Wales* 1968.

SIBUZATES. Petit peuple d'Aquitaine soumis en 56 av. J.-C.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, III, 27.

Sidérurgie. La production et transformation du fer a été une des activités artisanales dans laquelle les Celtes excellèrent, aussi bien d'après le témoignage des auteurs anciens (voir HÉLICON) que d'après l'étude des objets qui nous sont parvenus. La matière première était obtenue par la fusion du minerai, grillé au préalable, dans de petits fourneaux qui produisaient une loupe spongieuse, travaillée ensuite à la forge. Le métal ainsi obtenu pouvait être alors utilisé pour la fabrication d'objets ou commercialisé sous la forme de lingots, façonnés en bandes plates qui évoquent des lames d'épée, ou en forme de double pyramide. Voir MŠEC.

Bibl. : Ehrenreich 1987 ; Emmerling 1975 ; France Lanord 1963 ; Pleiner 1982, 1988 ; Pleiner et Princ 1984 ; Schulz et Pleiner 1965 ; Schwarz, Tillmann et Treibs 1965/1966.

Fig. 158 : Schéma d'un fourneau sidérurgique laténien de type oriental pendant les trois phases principales de l'opération (de gauche à droite) ; la flèche à droite indique le niveau habituel de conservation des vestiges découverts dans le sol (diam. env. 40-50 cm) ; IIe-Ier s. av. J.-C.

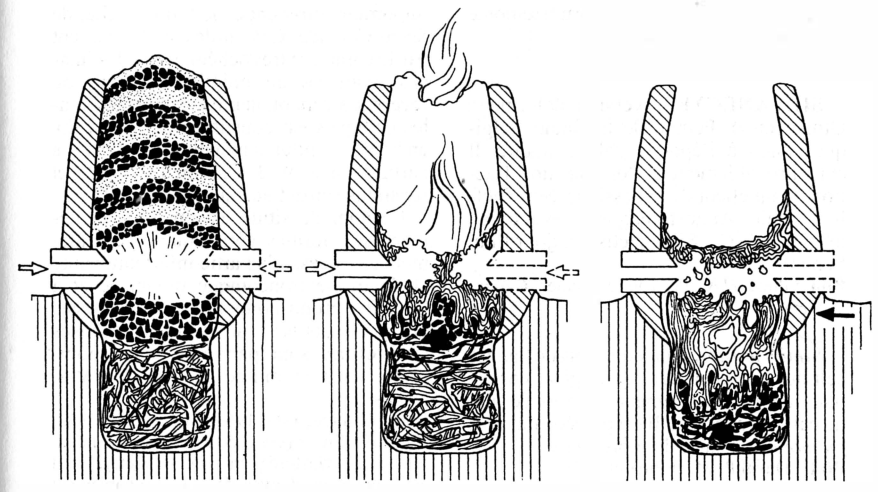


Fig. 158

SIEN (distr. Birkenfeld, Allemagne). Nécropole tumulaire de la culture du Hunsrück-Eifel, partiellement explorée en 1972. Une des tombes a livré une importante cruche à vin à long bec en terre cuite.

Bibl. : Haffner 1972.

SIENNE (Toscane, Italie). Découverte, en 1872-1875, d'un dépôt d'objets d'or composé de deux torques à tampons (un entier et un fragmentaire) et de dix pièces appartenant aux statères à frappe lisse d'Europe centrale (poids de 7,9 à 8,05 g). Considérée d'abord comme un mobilier funéraire, cette trouvaille est aujourd'hui interprétée comme un des dépôts votifs que caractérise l'association de torques à des monnaies. Sa datation reste incertaine. Le type de monnaies évoqué est actuellement placé le plus souvent vers la fin du IIe s. av. J.-C., mais le seul événement impliquant une importante présence celtique dans la région est la bataille de Télamon, en 225 av. J.-C. La localisation actuelle des objets du dépôt est inconnue.

Bibl. : Kellner 1970 ; Milani 1905.

SILIVAŞ (distr. Aiud, Roumanie). Le site a livré un ensemble d'objets provenant d'une ou plusieurs tombes, parmi lesquels se distingue un casque en fer au couvre-nuque orné d'une version celtique de la chaîne de palmettes associées à des rinceaux et à la calotte décorée latéralement d'appliques discoïdales portant une ornementation analogue, différentes de chaque côté ; parmi les autres objets figurent notamment une bouterolle de fourreau de type Hatvan-Boldog et une fibule, ainsi qu'un coutelas laténien et un autre, indigène, du type *sica*. L'ensemble des matériaux paraît homogène et peut être daté vers la fin du IVe s. av. J.-C. ou le tout début du siècle suivant.

Bibl. : Berciu 1967 ; Hunyady 1942/1944 ; Jacobsthal 1944 ; Marton 1933 ; Roska 1925 ; Szabó 1992.

SILURES. Peuple britannique qui habitait le sud-est de l'actuel pays de Galles (Glamorganshire et Monmouthshire). Le cours de la Wye et les Black Mountains les séparaient probablement des Dobunni ; leurs autres voisins étaient au nord les Ordovices et à l'ouest les Demetae. Le peuplement est caractérisé par de petites forteresses (voir LLANMELIN). Les Silures se trouvèrent à partir de 47 apr. J.-C. au contact direct de la province occupée. Ils y seront finalement annexés en 74 apr. J.-C.

L'agglomération de Venta Silurum remonte probablement à cette époque.
Bibl. : Cunliffe 1974.

SILVANECTES (version déformée : Ulmanectes). Peuple de la Gaule Belgique connu à l'époque gallo-romaine. Il était probablement à l'origine une fraction ou un client des Suessions. Son chef-lieu était Augustomagus, devenu au IIIe s. apr. J.-C. Silvanectis (aujourd'hui Senlis).
Bibl. : Pline, *H.N.*, IV, 106 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 9, 6.

Simivisonnos. Huitième mois de l'année celtique du calendrier de Coligny ; correspond approximativement au mois de juin du calendrier actuel. Il est précédé du mois *giamonios* et suivi du mois *equos*.
Bibl. : Duval P.-M. et Pinault 1986.

SINGIDUNUM. Nom de l'oppidum des Scordisques qui se trouvait sur le site de l'actuelle ville de Belgrade, au confluent stratégique de la Save et du Danube.
Bibl. : Ptolémée, *Géogr.*, III, 9, 3.

Situle. Seau qui est un des éléments importants du service à boisson de l'âge du fer. Les situles en tôle de bronze apparaissent vers la fin de l'âge du bronze et atteignent au premier âge du fer des dimensions souvent imposantes. Elles sont généralement sans décor en milieu celtique, mais leur ornementation connut une période particulièrement remarquable à partir de la fin du VIIe s. av. J.-C. en Italie septentrionale, notamment en milieu vénète et sur le territoire voisin de l'actuelle Slovénie. Cet art narratif, à sujets probablement mythologiques, est connu comme « art des situles » et connaît son apogée au VIe s. av. J.-C. et au début du siècle suivant (voir KUFFERN). La culture celtique de Golasecca du nord-ouest de l'Italie a produit à cette époque quelques situles décorées dont la plus importante provient de la tombe à char de Sesto Calende. Ces situles se distinguent par le caractère très schématique des images, réalisées en pointillé à partir du revers. La version la plus récente des situles celtiques est constituée par les seaux en bois à garnitures métalliques, attestés à partir du IIIe s. av. J.-C. (voir TARTIGNY) et répandus surtout aux siècles suivants.


Fig. 159

Le nom de situle est appliqué également aux formes céramiques, généralement carénées, à la partie inférieure haute et de forme tronconique renversée et à l'épaule, proportionnellement très basse, qui porte souvent un décor. Ces vases situliformes sont particulièrement nombreux dans le milieu marnien du Ve s. av. J.-C.
Bibl. : Kimmig 1962/1963 ; *Situlenkunst* 1962.
Fig. 159 : Situle (seau) de la tombe à incinération Y d'Aylesford* en Grande-Bretagne : il était monté de douves de bois, probablement d'if, cerclées de bandes de tôle de bronze dont la supérieure porte un riche décor obtenu au repoussé ; l'attache de l'anse est formée par une tête coiffée d'une pelte-palmette (diam. 26,5 cm) ; Ier s. av. J.-C.

SLAVKOV (all. Austerlitz, Moravie, Rép. tchèque). Le site possède une dizaine de tombes à inhumation explorées depuis 1899 : importantes tombes de guerriers avec offrandes de crânes ou mâchoires de sangliers, orle complet d'un bouclier ovale et traces de courroie enroulée autour d'un fourreau. Bracelets décorés. Datation : dernier tiers du IVe s. av. J.-C. et début du siècle suivant.
Musée : Brno (Musée morave).
Bibl. : Filip 1956 ; Procházka 1937.

SLOVAQUIE. Le territoire de la Slovaquie n'appartient pas à l'aire d'origine des populations celtiques. Sa partie sud-occidentale fut cependant occupée dès le Ve s. av. J.-C. par des groupes de Celtes de culture laténienne qui cohabitaient avec la population locale de souche dite thraco-scythe (voir BUČANY). Cette installation était peut-être liée à la prise de contrôle sur la voie de l'ambre et la zone stratégique où les contreforts des Petites Karpates dominent le cours du Danube (voir STUPAVA). Ces premiers éléments laténiens (parmi lesquels figure la remarquable fibule « à masques » de Slovenské Pra-

vno), appartiennent au même faciès que les sites voisins de Hongrie (Pilismarot, Sopron) et d'Autriche.

L'occupation décisive du territoire de la Slovaquie par des populations celtiques n'est cependant pas antérieure à la fin du IVe s. av. J.-C. et au début du siècle suivant, où on assiste à la fondation de très nombreuses nécropoles dans la plaine au nord du Danube de la partie sud-occidentale du pays (voir BAJČ-VLKANOVO, CHOTÍN, DRŇA, DUBNÍK, DVORY NAD ŽITAVOU, HOLIARE, HORNÝ JATOV, HURBANOVO, IŽKOVCE, MALÉ KOSIHY, MAŇA, PALÁRIKOVO). Les communautés de ces nécropoles fourniront une partie des effectifs de la Grande Expédition contre la Grèce de 280 av. J.-C., mais continueront à être utilisées jusqu'à la fin du IIIe s. av. J.-C. La Slovaquie est alors entièrement occupée par des populations de culture laténienne, bien intégrées dans le faciès danubien, caractérisé par la présence d'éléments tels que les canthares. Les objets laténiens apparaissent alors jusqu'en Slovaquie orientale (voir IŽKOVCE) et même dans l'Ukraine subkarpatique limitrophe (voir GALIŠ-LOVAČKA).

L'installation d'un pouvoir boïen dans la partie nord-occidentale de la cuvette karpatique est clairement attestée pour la première moitié du Ier s. av. J.-C. par le monnayage d'or et d'argent dit de type Biatec, dont le centre d'émission aurait été l'oppidum qui se trouvait sur le site de l'actuelle ville de Bratislava et dont l'origine semble être une entreprise coloniale des Boïens de Bohême. Nous connaissons le dernier roi de ces Boïens, Kritasiros, qui régnait également sur les Taurisques plus méridionaux au moment où l'armée dace de Burebista attaqua ces peuples et occupa la partie méridionale et orientale de la Slovaquie. Cet événement, décisif pour le peuplement celtique de la région, est situé vers 50 av. J.-C. Il aurait été à l'origine du *Boiorum deserta* (« désert des Boïens »).

La chute du pouvoir boïen eut pour conséquence l'entrée de la Slovaquie dans l'aire culturelle daco-gète, mais la partie montagneuse du nord du pays, occupée selon les sources écrites par les Kotini, continua à maintenir son autonomie culturelle jusqu'au Ier s. apr. J.-C., avec un faciès laténien tardif (culture dite de Púchov), qui est la dernière manifestation d'une culture celtique indépendante connue du continent.

• *Peuples celtiques connus par les textes* : voir ANARTES, BOÏENS, KOTINI (Cotini).

• *Sites et découvertes archéologiques* : voir BAJČ-VLKANOVO, BUČANY, CHOTÍN, DRŇA, DUBNÍK, DVORY NAD ŽITAVOU, HOLIARE, HORNÝ JATOV, HURBANOVO, IŽKOVCE, LIPTOVSKÁ MARA, MALÁ NAD HRONOM, MALÉ KOSIHY, MAŇA, PALÁRIKOVO, PÚCHOV, SLOVENSKÉ PRAVNO, STUPAVA, TRNOVEC NAD VÁHOM.

• *Oppida* : voir BRATISLAVA, DEVÍN, LIPTOVSKÁ MARA, NITRIANSKY HRÁDOK, POHANSKÁ, ZEMPLÍN.

Ill. : voir BIATEC, LINSENFLASCHE, MONNAIE, PSEUDO-FILIGRANE.

Musées : Bratislava (Archeologické Múzeum), Komárno, Košice, Nitra, Rimavská Sobota.

Bibl. : Benadík 1971 ; Bujna 1982, 1995 ; *Keltische Oppida* 1971 ; Kruta et Szabó 1982 ; Pieta 1996 ; Romsauer 1981 ; Furmánek et Sankot 1985 ; Tejral et coll. 1995 ; Zachar 1987.

SLOVÉNIE. La Slovénie ne semble avoir connu une occupation celtique qu'après la Grande Expédition de 280 av. J.-C. C'est à cette période que remontent les sépultures les plus anciennes et c'est alors que s'est probablement formé le complexe ethnique des Taurisques, attesté par les textes au siècle suivant. C'est de sa décomposition après la défaite infligée par Burebista vers le milieu du Ier s. av. J.-C. que sont probablement issus les petits peuples celtiques ou celtisés connus dans cette région à l'époque romaine.

• *Peuples celtiques connus par les textes* : voir CARNI, LATOBICI, TAURISQUES.

• *Toponymes antiques* : voir NOVIODUNUM.

• *Sites et découvertes archéologiques* : voir BREŽICE, CELJE, DOBOVA, DOBRNA-DETJE, FORMIN, IDRIJA PRI BAČI, MIHOVO, MOKRONOG, MOST NA SOČI, NOVO MESTO, PTUJ, ROJE KOD MORAVCA, ŠMARJETA, VALIČNA VAS.

Musées : Brežice, Ljubljana, Novo mesto.

Bibl. : Božič 1987, 1999 ; *Celtes* 1991 ; Guštin 1984, 1991 ; Jovanović et Božić 1987 ; *Kelti in Romanizacija* 1996 ; *Kelti v Sloveniji* 1966 ; *Keltoi* 1983 ; *Keltske Študije* 1977 ; Kos 1977 ; Petru 1977.

SLOVENSKÉ PRAVNO (Slovaquie). Le site a livré une remarquable

fibule en bronze « à masques » du Ve s. av. J.-C., découverte hors contexte. C'est actuellement l'exemplaire découvert le plus à l'est de cette catégorie de fibules.
Bibl. : Megaw 1982.

ŠMARJETA (all. Sankt Margarethen, Slovénie). Complexe de nécropoles tumulaires situé près de Novo mesto et exploré à la fin du XIXe s. Les trouvailles laténiennes appartiennent principalement à la fin du IIe s. av. J.-C. et à la première moitié du siècle suivant ; particulièrement connus, les éléments d'un casque en bronze de la première moitié du Ier s. av. J.-C., avec une paragnathide ornée de la figure schématique d'une grue, du lieu-dit « Vinji vrh ».
Musée : Ljubljana.
Bibl. : Stare 1973.

SMERTRIOS (signifierait « le Pourvoyeur » ; on retrouve cette même racine dans le nom de la déesse gallo-romaine Rosmerta). Divinité celtique représentée et identifiée sur un des panneaux du pilier des Nautes de Lutèce : un personnage barbu s'y apprête à frapper un serpent dressé devant lui avec la massue qu'il brandit de la main droite. Il s'agit donc de l'épisode d'un récit mythique où ce dieu athlétique (son image évoque celle d'Hercule) est le protagoniste d'un combat contre un reptile monstrueux. Le dieu n'est connu autrement que par quelques inscriptions qui l'assimilent à Mars (*Mars Smertrios* ; des environs de Trèves : *C.I.L.*, XIII, 4119 et 11975). Il est également identifié une fois à Dis Pater (voir ce nom). Plutôt que d'une divinité indépendante, il pourrait donc s'agir du surnom d'une des grandes divinités masculines du panthéon celtique.
Bibl. : Duval P.-M.1976.

SNETTISHAM (Norfolk, Grande-Bretagne). La colline de Ken Hill a livré de nombreuses découvertes de dépôts d'objets en métal précieux : en 1948 furent découverts des torques tubulaires en or ; en 1950, des travaux de labour mirent au jour le dépôt très connu qui contenait un grand et lourd (1 085 g) torque à la tige torsadée et aux extrémités annulaires richement ornées, en alliage d'or et d'argent (58 % Au, 38 % Ag, 3 % Cu), ainsi qu'un bracelet au décor subtil en or presque pur (96 % Au, 4 % Ag) ; des monnaies, des fragments de parures en métal précieux et du métal brut y étaient associés. De nouvelles trouvailles on conduit à des fouilles sur le site, en 1990, et à la découverte de plusieurs dépôts contenant plus d'une centaine de parures annulaires en métal précieux ou en cuivre. Il s'agit visiblement d'un lieu consacré où étaient effectués des dépôts votifs. L'ensemble pourrait être daté des dernières décennies du Ier s. av. J.-C. et du début du siècle suivant.
Musées : Londres (British Museum), Norwich.
Bibl. : Brailsford 1975, Stead 1991a.

SOBČICE (Bohême, Rép. tchèque). Découverte fortuite, en 1894, d'une sépulture à incinération dans une partie de la Bohême du Nord-Est qui se trouve à l'écart de l'aire des nécropoles plates. Le mobilier comprend une épée pliée avec son fourreau, orné de la paire de dragons, une large pointe de lance foliacée, une fibule en fer de schéma La Tène II (incrustée probablement à l'origine de corail ou d'émail) et une pierre à aiguiser. Cet ensemble, représentatif de l'équipement militaire laténien « international » postérieur à la vogue des chaînes de ceinturon, peut être daté vers la fin du IIIe s. av. J.-C. ou le tout début du siècle suivant.
Musée : Prague (Musée national).
Bibl. : Filip 1956.

SOBOTOVICE (Moravie, Rép. tchèque). Importante sépulture à inhumation avec mobilier de référence pour la deuxième moitié du IVe s. av. J.-C. : torque, bracelets et anneaux de cheville ornés (masques schématiques, palmettes, esses), bagues en or et bronze, fibules.
Musée : Brno (Musée morave).
Bibl. : Ludikovský 1964.

SOBOCISKO (all. Zottwitz, Silésie, Pologne). Nécropole d'une vingtaine de tombes à inhumation, représentative de l'enclave celtique de la fin du IVe s. av. J.-C. et du début du siècle suivant, située à l'ouest de l'Oder au sud de Wrocław.

Parmi les matériaux recueillis figurent notamment des fibules de type Duchcov et des parures annulaires très proches des formes connues de la Bohême et de la Moravie. Une des sépultures, appartenant à un guerrier, présentait la particularité d'utiliser comme couvercle du cercueil en bois un bouclier (tombe n° 24).
Musée : Wrocław.
Bibl. : Filip 1956 ; Woźniak 1970.

SOGNY-AUX-MOULINS (dép. Marne, France). Une des plus grandes nécropoles à inhumation marniennes explorées jusqu'ici, avec près de trois cents tombes à inhumation dont de nombreuses tombes à char, à peu près totalement inédite. La tombe à char n° 200 a livré une pièce connue : une applique de bronze travaillée au repoussé qui est ornée de deux palmettes trilobées reposant sur des feuilles imbriquées qui forment le motif connu sous le nom de « yin-yang ».
Musée : Saint-Germain-en-Laye.
Bibl. : *Céramique peinte* 1987 ; *Céramique peinte celtique* 1991 ; Charpy 1995.

Soie. La soie, originaire nécessairement de Chine lorsqu'elle était cultivée, est parvenue à l'époque hallstattienne jusqu'au milieu princier du sud de l'Allemagne actuelle, où elle est attestée par les broderies découvertes dans la sépulture princière du Hochmichele du complexe de la Heuneburg (voir ce nom). Selon une hypothèse récente, il pourrait s'agir de soie sauvage provenant du bassin méditerranéen.
Bibl. : Hundt 1969.

SOLDUNO. Voir TESSIN.

Soldurii. Nom donné aux guerriers qui s'engageaient par un acte de *devotio* (dévouement jusqu'à la mort) envers un personnage important. César évoque les six cents *soldurii* du roi des Sotiates Adiatuanos. Cette coutume était répandue chez les Celtes de la péninsule Ibérique.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, III, 22.

Soliferreum. Javelot en fer à la longue hampe forgée d'une seule pièce avec la pointe, arme offensive caractéristique de l'armement celtibérique surtout au ve s. av. J.-C. Voir ALCÁCER DO SAL.
Bibl. : Lorrio 1994.

SOMME-BIONNE (dép. Marne, France). Site d'une vaste nécropole marnienne connu principalement par la sépulture à char découverte au lieu-dit « L'Homme Mort », qui fut acquise pour sa collection par L. Morel. La fosse funéraire creusée dans la craie était de forme rectangulaire, avec des fosses parallèles creusées dans le fond pour contenir les roues du char et, de l'autre côté, une tranchée en forme de T, pour contenir l'extrémité du timon et le joug.

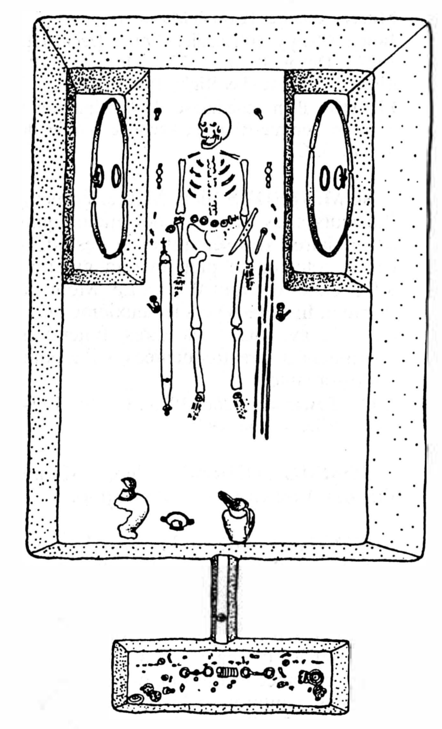


Fig. 160

Le défunt était apparemment allongé sur le char, les pieds vers le timon, sa longue épée dans un fourreau de bronze (décoré près de l'entrée) sur le côté droit,

avec un ceinturon à anneaux de suspension et une agrafe ajourée qui figure une paire de griffons antithétiques ; un couteau se trouvait sur le côté gauche, ainsi que des longues tiges de fer (broches ou javelots ?) ; aux pieds était disposé un service à vin, composé d'une cruche à bec d'origine étrusque, d'une coupe attique à figures rouges et d'un vase à piédestal (l'homogénéité de cette partie du mobilier est contestée, car il pourrait avoir été ajouté par l'inventeur pour augmenter le prix demandé à l'acquéreur) ; la petite fosse destinée à contenir le joug a livré les mors ainsi qu'un remarquable ensemble de pièces ajourées en bronze dessinées au compas : les garnitures du joug et des phalères.

Musée : Londres (British Museum).

Bibl. : Charpy et Roualet 1991 ; Déchelette 1927 ; Duval P.-M. 1977 ; Megaw 1970 ; Morel 1898 ; Stead et Rigby 1999.

Fig. 160 : Plan schématisé de la sépulture à char de Somme-Bionne ; seconde moitié du ve s. av. J.-C.

SOMMESOUS (dép. Marne, France). Plusieurs sites associent des enclos quadrangulaires, des sépultures et des édifices à poteaux de plan quadrangulaire : « La Côte d'Orgeval », « Le Mont la Pierre ». Installées vers le deuxième quart du IIIe s. av. J.-C., ces aires funéraires continuent à être fréquentées à l'époque gallo-romaine.

Bibl. : *Fastes des Celtes* 1995 ; Guillier 1994, 1995 ; Villes et coll. 1995.

SOMME-TOURBE (dép. Marne, France). Voir GORGE-MEILLET (LA).

SOMSOIS (dép. Marne, France). Importante nécropole d'une vingtaine de tombes à inhumation de la première moitié du IIIe s. av. J.-C., fouillée vers la fin du XIXe s. Un seul guerrier (tombe n° 2), avec l'épée, la chaîne de suspension, la pointe de lance et l'umbo, et des femmes avec des ceintures en bronze sans autres objets (n°s 3, 4), des femmes avec des anneaux de cheville à oves (n° 15) et des bracelets et brassards en lignite (n° 9), une femme avec un bracelet à oves et des fibules de schéma La Tène II, et la très riche tombe d'une femme qui portait une ceinture en bronze, un torque à tampons, deux anneaux de cheville à nodosités et tampons, deux fibules de schéma La Tène II, un bracelet et des perles d'ambre. Aucun de ces mobiliers ne se réfère à la tradition locale, une rupture qui est soulignée par l'absence presque totale de poteries (le seul vase se trouve dans une tombe de femme avec un collier de perles de verre bleu et d'ambre et un bracelet spiralé). Ces faits signalent clairement l'origine allogène des membres de la communauté.

Musée : Londres (British Museum).

Bibl. : *Gauls* s.d. ; Kruta 1985a ; Morel 1898 ; Stead et Rigby 1999.

SOPRON (Hongrie). Lieu en position stratégique sur le passage entre les premiers contreforts du massif alpin et les marécages qui entourent le lac de Neusiedl, Sopron semble avoir connu une présence celtique dès le ve s. av. J.-C., où des éléments laténiens apparaissent sur la poterie locale de l'habitat (site du Krautacker) qui deviendra par la suite un centre de production (fours de potiers). Une nécropole laténienne d'une soixantaine de tombes, qui prolonge également une nécropole antérieure du VIe s. av. J.-C. jusqu'au IIIe s. av. J.-C., a été explorée sur ce même site. D'autres trouvailles funéraires laténiennes proviennent du site « Bécsidomb » (all. « Wienerhügel »), avec des tombes à inhumation, mais aussi de très intéressantes incinérations de guerriers (une d'elles avec une pointe de lance à douille décorée d'un réseau de svastikas obliques, comparables à ceux qui forment la trame du décor du fourreau de Rezi-Rezicser), datables du plein IVe s. av. J.-C. La forteresse hallstattienne du « Várhegy » (all. « Burgstall ») fut réoccupée à la fin de l'époque laténienne.

Bibl. : Gabler et coll. 1982 ; Jerem 1984, 1986 ; Jerem et coll. 1981, 1984, 1985 ; Szabó 1992 ; Szabó et Petres 1992.

SOTIATES. Peuple d'Aquitaine installé au sud de la Garonne. Il a laissé son nom à la ville de Sos. Voir ADIATUANOS.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, III, 20 *sq.*

SOUCY (dép. Yonne, France). La nécropole à enclos quadrangulaires de

Soucy-Mocques Bouteilles occupait le site d'une nécropole à enclos circulaires de la fin de l'âge du bronze (début du Ier millénaire av. J.-C.). Elle comprenait sept petits enclos, avec ou sans sépultures à l'intérieur, vingt tombes à inhumation et sept incinérations. La majorité des sépultures peut être datée sans hésitation d'après le mobilier au IIIe s. av. J.-C. L'inhumation de guerrier n° 12, située à l'intérieur d'un enclos (E 12), alignée suivant son axe longitudinal, devrait cependant remonter au plein IVe s. av. J.-C. (système de suspension de l'épée à grands anneaux). Il en est probablement de même pour la deuxième inhumation de guerrier (n° 62), creusée dans le fossé intérieur d'un double enclos circulaire de l'âge du bronze (E 7). Les incinérations, dotées d'un mobilier métallique en fer (fibules, chaînes de ceinture féminines), appartiennent au IIIe s. av. J.-C., à l'exception peut-être de la tombe n° 51, placée d'après un fragment de tige torsadée au Ve s. av. J.-C. Une seule urne a été recueillie (n° 113), un vase à piédestal qui ne contenait que des os incinérés.
Bibl. : Baray et coll. 1994.

SOULAC-SUR-MER (dép. Gironde, France). Plusieurs sites ont été successivement mis au jour de façon temporaire sur l'estran par l'action de la marée.



Fig. 161

On a ainsi découvert des vestiges qui se rattachent peut-être à des activités d'extraction du sel marin, des éléments en bois et différents objets (poteries, dépôt de soixante-seize pièces d'argent du site dit « Amélie II »). Une enseigne militaire en tôle de laiton battue représentant un sanglier a été trouvée en 1989 fortuitement sur l'estran de la plage de l'estuaire de la Gironde. Elle avait été démontée et enterrée. Elle peut être datée du Ier s. av. J.-C.
Musée : Soulac-sur-Mer.
Bibl. : Boudet 1987 ; Moreau et coll. 1990, 1995.
Fig. 161 : Enseigne militaire au sanglier, en tôle de bronze, de Soulac-sur-Mer, remontée à partir de copies des pièces originales (long. 55 cm) ; IIe-Ier s. av. J.-C.

SPEZIA-PEGAZZANO, LA (Ligurie, Italie). Tombe à incinération de type ligure, dans un coffre de pierres plates, découverte en 1968. Elle contenait une épée laténienne pliée avec son fourreau, une pointe de lance, un casque en fer avec paragnathides et quatre poteries. L'ensemble peut être daté du début du IIIe s. av. J.-C.
Musée : La Spezia.

Sphinx. Le sphinx, emprunté directement au répertoire orientalisant, apparaît assez rarement dans l'iconographie de l'art celtique laténien. On le trouve toutefois dès le Ve s. av. J.-C., notamment sur l'agrafe de ceinturon et la garniture de corne à boire de Weiskirchen, ainsi que sur le rebord de l'une des cruches du Glauberg, où une paire de sphinx encadre le personnage assis, probablement la divinité associée à l'Arbre de Vie.



Fig. 162

Fig. 162 : Statuette en bronze d'un sphinx, issue de la paire flanquant le personnage assis sur le rebord de la cruche à vin de la sépulture n° 1 du Glauberg* en Allemagne (haut. 5 cm) ; deuxième moitié du Ve s. av. J.-C.

STAFFELBERG (près de Staffelstein, Oberfranken, Allemagne). Oppidum qui peut être identifié à l'oppidum Menosgada mentionné par Ptolémée.
Bibl. : Collis 1984a.

STAIGUE. Voir **RINGFORT**.

STANWICK (North Yorkshire, Grande-Bretagne). Important site fortifié du nord de l'Angleterre, probablement l'agglomération principale des Brigantes à l'époque de Venutios. La phase intiale du vaste complexe, datable vers le milieu du Ier s. apr. J.-C., est constituée par la colline fortifiée dite « The Tofts », défendue par un puissant rempart précédé d'un fossé large de 13 m. L'espace intérieur, d'environ 5,3 hectares, a été partiellement exploré et a livré la fondation d'un bâtiment circulaire de 8,5 m de diamètre. Une ligne de défense, constituée par un rempart épais de 12 m et haut de 3 m, d'un développement total de 3 km, porta vers 60 av. J.-C. la superficie du site à une cinquantaine d'hectares. Enfin, la dernière phase, considérée comme le résultat de la guerre civile entre Cartimandua et Venutios, porta la superficie défendue à près de 300 hectares.

Le site a livré une remarquable garniture en bronze représentant la tête d'un cheval, réalisée à partir d'une double feuille de gui. C'est une des œuvres les plus représentatives de l'art celtique.

Musée : Londres (British Museum).

Bibl. : Hogg 1984 ; Kruta et Forman 1985 ; Megaw et Megaw 1989.

STARÉ HRADISKO (Moravie, Rép. tchèque). Oppidum situé sur la périphérie orientale du massif qui sépare les plaines de Moravie des plaines centrales de la Bohême, près de Boskovice, à une vingtaine de kilomètres de la ville de Prostějov. Situé sur une sorte d'éperon, l'oppidum d'une superficie totale d'environ 40 hectares est défendu du côté le plus accessible par une double ligne de fortifications entre lesquelles se trouve un vaste espace, qualifié dans les travaux de « faubourg ».

L'oppidum de Staré Hradisko était connu très anciennement, car il est indiqué vers le début du XVIIe s. sur la carte de Moravie dressée par le savant Comenius comme un lieu *ubi myrrha effoditur* (où on trouve de l'ambre), à cause des découvertes d'ambre sur le site. L'oppidum se trouvait en effet à proximité du parcours de la voie de l'ambre et son existence est probalement liée au commerce de cette matière. Les fouilles récentes ont révélé dans la partie occidentale du site l'existence d'ateliers qui produisaient des perles d'ambre, attestés par une concentration de matière première brute, de produits semi-finis et de déchets, plus particulièrement à deux endroits de l'aire explorée. Les matériaux recueillis sur le site montrent le rôle important qu'il jouait dans les trafics à longue distance. On y frappait également de la monnaie, des émissions de type boïen. Voir MORAVIE.

Ill. : voir COMPAS, ÉPERON.

Musées : Boskovice, Brno (Musée morave).

Bibl. : Čižmář 1989, 1995a ; Čižmářová 1996 ; *Keltische Oppida* 1971 ; Meduna 1960, 1970, 1970a ; Svobodová 1985.

Statère (gr. *σταтηρ*). Désignait à l'origine le double d'une unité de poids de métal précieux, notamment de la drachme. Le mot fut donc associé à la monnaie qui correspond à ce multiple (didrachme), plus particulièrement en or. Les statères de Philippe II de Macédoine (les « philippes »), une des monnaies les plus largement répandues de l'Antiquité, furent sans doute le premier prototype monétaire adopté par les Celtes. Une des raisons de sa vogue auprès d'eux fut peut-être le fait qu'ils étaient utilisés pour la solde des troupes mercenaires, constituées à l'époque hellénistique principalement de contingents celtiques.

Frappé encore un certain temps après la mort de Philippe, ce statère macédonien présente au droit la tête laurée d'Apollon et au revers un bige avec l'inscription *ΦΙΛΛΙΠΟΥ*. Ces images furent d'abord imitées assez fidèlement, notamment en Gaule, mais furent ensuite l'objet d'interprétations dont la relation avec le modèle n'est presque plus perceptible. Parmi les autres statères d'or qui servirent de prototype au monnayage celtique figurent notamment ceux de la ville de Tarente (monnayages de la Gaule Belgique).

Les Celtes subdivisèrent cette unité en fractions que les spécialistes qualifient de monnaies divisionnaires (le poids d'origine du statère macédonien était d'environ 8 g). On connaît ainsi des 1/2, 1/4, 1/8, 1/24 et même des 1/32 de statère. À la suite d'une dévaluation progressive, accélérée par la guerre, qui se manifesta par une diminution parallèle du poids et de l'aloi (c'est-à-dire du contenu en or fin), certains statères gaulois du milieu du

Ier s. av. J.-C. étaient en alliage d'argent et ne contenaient presque plus de métal précieux.

Bibl. : Colbert de Beaulieu 1973 ; Fischer B. 1993 ; Scheers 1977.

STEINBICHEL. Voir MANCHING.

STEINENBRONN (Bade-Wurtemberg, Allemagne). Le site possède un pilier sculpté, découvert fortuitement lors de travaux forestiers en 1864. Il a été connu également sous la provenance Waldenbuch. De section quadrangulaire, il était surmonté à l'origine d'un buste humain dont ne reste plus que l'avant-bras gauche plaqué sur l'abdomen.

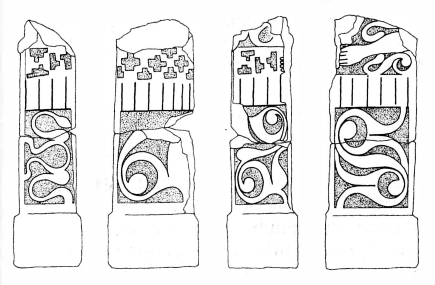


Fig. 163

Les quatre faces sont décorées de motifs obtenus par le découpage de la version laténienne d'une chaîne de palmettes encadrées de rinceaux. Les caractéristiques du décor permettent de dater ce monument vers le milieu ou la deuxième moitié du IVe s. av. J.-C.

Musée : Stuttgart.

Bibl. : Duval P.-M. 1977 ; Duval P.-M. et Kruta 1982 ; Jacobsthal 1944 ; *Kelten in Baden-Württemberg* 1981 ; Kruta 1982b ; Megaw 1970.

Fig. 163 : Pilier en pierre sculptée de Steinenbronn : les quatre panneaux de la partie inférieure présentent différents découpages de la frise de rinceaux et palmettes en version celtique ; le haut devait représenter le torse d'un personnage dont n'est conservé que l'avant-bras droit, replié obliquement vers la droite (haut. 125 cm) ; IVe s. av. J.-C.

STEINSBURG (près de Römhild, Thuringe, Allemagne). Le complexe fortifié des collines basaltiques dites Gleichberge est incontestablement le site protohistorique de ce genre le plus important dans cette partie de l'Europe centrale. Occupé et fortifié dès l'âge du bronze, il fut au VIe-Ve s. av. J.-C. un des grands centres de la culture celtique tardo-hallstattienne et laténienne ancienne, ainsi qu'en témoigne l'imposante collection de fibules qui y fut recueillie et où figurent notamment de nombreuses fibules « à masques ». Le nombre proportionnellement moins élevé de matériaux des IVe et IIIe s. av. J.-C. indique un certain repli, suivi d'un reconstruction au IIe s. av. J.-C., où le site est occupé par un oppidum dont les activités, notamment dans le domaine de la sidérurgie, sont documentées par de nombreuses trouvailles.

Bibl. : *Habitat et nécropole* 1975 ; *Keltische Oppida* 1971.

Stèles. Les stèles, de section généralement quadrangulaire, constituent une des principales catégories de la sculpture celtique, plus particulièrement à la fin de la période hallstattienne et au début de la période laténienne. Elles peuvent être surmontées ou associées à une représentation humaine (voir HOLZGERLINGEN, PFALZFELD et STEINENBRONN), ne porter qu'une ornementation géométrique (voir KERMARIA) ou une ornementation de simples cannelures verticales (une partie des stèles armoricaines), enfin, être simplement façonnées sans aucun décor (c'est le cas de la majorité des stèles armoricaines). Leur fonction est généralement difficile à déterminer (elles peuvent avoir été déplacées ou avoir été découvertes sans contexte significatif). Les stèles d'époque hallstattienne semblent toutefois assumer la fonction de signal monumental sur des sépultures tumulaires. De récentes découvertes de stèles armoricaines indiquent un contexte funéraire de nécropole plate pour certaines d'entre elles, non pas cependant en tant que signal individuel de sépulture mais indication de la présence de la nécropole (voir KERVIGUÉROU). D'autres stèles pourraient avoir été des statues de culte (les stèles à figurations humaines évoquées ci-dessus). Enfin, le type d'ornementation de certaines stèles suggère leur fonction comme omphalos (voir KERMARIA, TUROE).

Bibl. : Daire et Villard 1996.

STETTLEN-DEISSWIL (Berne, Suisse). Petite nécropole d'une trentaine de tombes à inhumation, aux matériaux particulièrement représentatifs de la deuxième moitié du IVe s. av. J.-C. : fibules richement ornées à cabochons de corail (voir MÜNSINGEN), bracelet à cabochons analogues, fibule de type de La Certosa au très riche décor végétal, bague ornée en argent.
Musée : Berne.
Bibl. : Kruta 1976/1977 ; Müller 1996 ; Tschumi 1942.

STRADONICE (Bohême, Rép. tchèque). Très important oppidum situé sur une hauteur qui domine le cours de la Berounka, à une trentaine de kilomètres au sud-ouest de Prague. Le site fut connu en 1877 par la découverte d'un trésor de deux cents monnaies d'or qui entraîna une exploitation anarchique dont la conséquence fut l'introduction sur le marché d'une quantité considérable de matériaux recueillis sur le site (mais quelquefois aussi fabriqués par des faussaires pour satisfaire la demande). L'intervention archéologique récente, conséquente au passage de la tranchée d'un gazoduc, a permis de constater que le potentiel archéologique n'a pas été trop perturbé par les chercheurs de trésors du XIXe s. et a livré des données qui permettent de comprendre son rapport avec les autres oppida de Bohême ainsi que son évolution. L'oppidum fut apparemment fondé à partir de Závist pendant la première étape d'installation du réseau qui fut mis en place à partir de cet oppidum central, le plus ancien du pays. L'enceinte délimitait une superficie d'une centaine d'hectares qui était à cette époque celle de Závist, ce n'est que par la suite qu'elle fut subdivisée par un rempart intérieur en deux parties.
Ill. : voir ÉCRITURE.
Bibl. : Břeň 1959 ; Drda 1988 ; Drda et Rybová 1989, 1995a, 1997 ; Motyková 1962 ; Píč 1906 ; Rybová et Drda 1994 ; Svobodová 1985 ; Waldhauser 1995.

STRAŠKOV (Bohême, Rép. tchèque). Nécropole de la culture de Bylany explorée en 1911 et 1913. Une des sépultures de 1911 contenait un joug richement orné qui aurait été associé à un char à deux roues dont a été même proposée une reconstitution. Il s'agirait du plus ancien char à deux roues découvert dans une sépulture au nord des Alpes (VIe s. av. J.-C.). Toutefois, le caractère exceptionnel d'une telle présence et le manque d'informations précises sur la découverte plaident plutôt en faveur de l'interprétation erronée des vestiges d'un char hallstattien à quatre roues.
Bibl. : Chytráček 1988 ; Dvořák 1938.

STŘEKOV (Bohême, Rép. tchèque). Ce site de la rive droite de l'Elbe dans la Porta Bohemica a livré une sépulture à incinération de la fin du IVe s. av. J.-C. avec des fibules de type Duchcov au pied orné de rinceaux. Il s'agit probablement d'un groupe de souche non celtique (voir PODMOKLY, groupe de).
Bibl. : Kruta 1975, 1978.

STUPAVA (Slovaquie). Importante nécropole laténienne de la deuxième moitié du Ve s. av. J.-C., située à proximité de l'endroit où les premiers contreforts des Karpates surplombent sur la rive gauche le cours du Danube, en amont de Bratislava. La trouvaille la plus connue est une plaque de ceinturon à décor figuré, avec un masque humain en relief, flanqué d'une paire inversée de griffons gravés sur la plaque.
Musée : Bratislava.
Bibl. : Filip 1956.

SUDETA, forêt. Voir **HERCYNIENNE** forêt.

SUESSIONS. Puissant peuple belge du nord de la Gaule qui a laissé son nom à la ville de Soissons. Il était voisin des Rèmes, avec lesquels il aurait été si étroitement allié qu'ils auraient vécu « sous les mêmes lois », auraient eu le même chef de guerre et le même magistrat (César, *G. des Gaul.*, II, 3). Il aurait possédé une douzaine d'oppida. Les Viromanduens, les Silvanectes et les Meldes auraient été ses clients. Le roi des Suessions Diviciacos est qualifié par César de « plus puissant chef de la Gaule entière, qui, outre une grande partie de ces régions, avait aussi dominé la Bretagne ». En 57 av. J.-C., les Suessions fournirent à la

coalition des peuples belges un contingent de cinquante mille hommes et le commandement général fut confié à leur roi Galba, « juste et avisé » (*ibid.*, II, 4). Leur participation à la coalition de 52 av. J.-C. n'est pas mentionnée. Placés par César sous l'autorité des Rèmes, ils étaient le but prévu de l'attaque de la coalition des Bellovaques en 51 av. J.-C.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, II, 3 *sq.*, 12 *sq.*, VIII, 6.

SUIPPES (dép. Marne, France). Oppidum du « Camp du Vieux Châlons », dit également « Camp d'Attila ». De plan circulaire, il est défendu par un rempart de terre précédé d'un large fossé (rempart de type belge). Des sépultures marniennes et laténiennes plus récentes ont été découvertes sur le territoire de la commune.

Musées : Autun, Saint-Germain-en-Laye, Suippes.

Bibl. : Charpy et Roualet 1991 ; Guillaumet 1975.

SUISSE. La partie occidentale du territoire de la Suisse actuelle fait partie de l'aire d'origine des peuples celtiques. Quant à la vallée du Tessin, elle était occupée par des populations celtiques apparentées à celles de la culture de Golasecca qui occupaient anciennement l'actuelle Lombardie et les territoires limitrophes. La position géographique du pays, qui en fait une sorte de carrefour entre l'Italie et les régions transalpines, lui confère un rôle tout particulier. Les riches tombes hallstattiennes du VIᵉ s. av. J.-C. (voir GRÄCHWIL, INS et ZURICH-ALTSTETTEN), ainsi que les matériaux recueillis sur le site de Châtillon-sur-Glâne, confirment l'importance des trafics qui traversaient alors le Plateau suisse et le reliaient aussi bien à l'Italie, par les passages alpins, qu'à Marseille et la vallée du Rhône. La région est pour ces raisons également un des foyers de formation de la culture laténienne, ainsi que l'attestent non seulement les matériaux provenant du Plateau suisse mais également ceux du Valais.

Une seule tombe laténienne de type princier est cependant connue à ce jour du territoire suisse (Uetliberg près de Zurich). C'est probablement la conséquence d'une structure sociale qui anticipe la situation qui se généralisera au IVᵉ s. av. J.-C. Les grandes nécropoles plates de référence de la Suisse (Münsingen, Saint-Sulpice) débutent vers la fin du Vᵉ s. av. J.-C. et continuent à être utilisées jusque vers la fin du IIIᵉ s. av. J.-C. ou le début du siècle suivant. Beaucoup de petites nécropoles semblent correspondre à des groupes d'une stabilité éphémère et ne couvrent qu'une ou deux générations. On peut en effet considérer que la situation de la Suisse favorisait les mouvements de population, autant dans le sens de l'arrivée que dans celui du départ. Il paraît aujourd'hui à peu près certain que ce furent des groupes originaires du Plateau suisse qui contribuèrent au repeuplement des plaines centrales de la Bohême au début du IVᵉ s. av. J.-C., après le départ des Boïens vers l'Italie. D'autres groupes participèrent vers la fin du siècle à l'expansion danubienne, ainsi que l'atteste clairement la diffusion jusqu'en Roumanie des torques à cabochons discoïdaux, caractéristiques de la région bâloise (voir FIAD et PIŞCOLT).

L'installation de Celtes transalpins en Italie, au début du IVᵉ s. av. J.-C., ouvrit pour la Suisse une période d'intenses contacts qui se reflètent dans la qualité des productions locales, plus particulièrement de somptueuses fibules à décor végétal qui seront imitées dans d'autres régions transalpines, illustrant ainsi l'extension considérable d'un réseau dont le pays constituait le carrefour obligé.

Les mouvements de population qui caractérisèrent la première moitié du IIIᵉ s. av. J.-C. n'épargnèrent apparemment pas la Suisse où on peut observer des changements ou des perturbations significatives sur un certain nombre de nécropoles. Région de passage et de recrutement pour les mercenaires qui combattaient en Italie (voir GÉSATES), elle connut vraisemblablement alors un afflux de population qui contribua de manière décisive à la formation définitive des Helvètes. C'est à cette époque que le réseau de voies terrestres et aquatiques se stabilise et s'équipe de ponts (voir CORNAUX et LA TÈNE).

On assistera désormais à la concentration des activités sur des points importants de ces axes de trafic : Bâle sur le

Rhin, Berne sur l'Aare, le lac Léman (voir GENÈVE et LAUSANNE), les lacs de Neuchâtel (voir YVERDON-LES-BAINS et mont VULLY) et de Bienne (voir PORT-NIDAU) avec la Thielle (voir CORNAUX). Les oppida ne seront en Suisse que l'aboutissement, souvent ultime, de ce processus d'essor économique fondé sur des habitats de plaine, apparemment ouverts et souvent très étendus, situés sur des fleuves ou sur des lacs. Incontestablement, la défaite des Allobroges et le contrôle exercé désormais par les Romains sur le port de Genève, ont dû jouer un rôle important à partir du dernier quart du IIe s. av. J.-C. La tentative de migration avortée de l'an 58 av. J.-C. constitue le dernier épisode du processus de stabilisation définitive du peuplement celtique de la région.

• *Peuples celtiques et leurs voisins connus par les textes* : voir HELVÈTES, LATOBRIGES, LÉPONTIENS, NANTUATES, NEMÈTES, RAURAQUES, SÉDUNES, TIGURINS, TOYGÈNES, TULINGES, VÉRAGRES, VERBIGENOS.

• *Toponymes antiques* : voir ARA, AVENTICUM, BRENODURUM, EBURODUNUM, LEMANNUS, OCTODURUS.

• *Sites et découvertes archéologiques* : voir AARBERG, AARWANGEN, ALLSCHWIL, ANDELFINGEN, BÂLE, BERNE, BÖTTSTEIN, BROYE, CHANDOSSEL, CORNAUX, CORSIER, DIETIKON, ERSTFELD, GEMPENACH, GRÄCHWIL, GUMEFENS, HORGEN, INS, LANGDORF, MÖTSCHWIL, MÜNSINGEN, NIEDERWICHTRACH, PORT-NIDAU, RANCES, ROCHEFORT, SAINT-SULPICE, SCHÖNENBUCH, STETTLEN-DEISSWIL, TÈNE (LA), TESSIN, VEVEY, WALDMATTE, ZURICH-ALTSTETTEN.

• *Sites fortifiés et oppida* : voir ALTENBURG-RHEINAU, BÂLE, CHÂTILLON-SUR-GLÂNE, GENÈVE, LAUSANNE, mont VULLY, SERMUZ, YVERDON-LES-BAINS.

Ill. : voir ANNEAUX DE CHEVILLE, CORNAUX, ROUE, SCIE, SVASTIKA.

Musées : Bâle, Berne, Bienne, Genève, Lausanne, Martigny, Neuchâtel, Sion, Zurich.

Bibl. : *Âge du fer dans le Jura* 1992 ; *Archäologie der Schweiz* 1974 ; *Celtes dans le Jura* 1991 ; Furger Gunti 1984 ; *Gold der Helvetier* 1991 ; Jud et coll. 1994 ; Kaenel 1988, 1990, 1993 ; *Kelten im Aargau* 1982 ; Müller 1989 ; Sankot 1980 ; Schaaff 1966 ; *Valais* 1986.

SUL. Déesse celtique des eaux assimilée à Minerve, attestée en Grande-Bretagne (Aquae Sulis, aujourd'hui Bath), mais aussi sur le continent.

SUROS. Notable éduen « dont le courage était réputé et la naissance illustre ». Dernier Éduen à combattre contre César, il est tué en 51 av. J.-C. chez les Trévires, en combattant avec des Germains à leur côté.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VIII, 45.

Svastika, ou swastika (en sanscrit « de bon augure »). Désigne un motif giratoire formé par une croix aux quatre branches coudées dans le même sens. Le nom est appliqué dans la tradition hindoue seulement lorsque les branches sont tournées vers la droite. Il porte le nom de « sauvastika » lorsque la rotation s'effectue en sens inverse. Cette distinction n'est généralement pas faite dans l'iconographie de l'art de l'Europe ancienne (on parle plutôt de svastika dextrogyre ou sénestrogyre). Le motif est généralement considéré comme l'image symbolique du soleil en mouvement. Il est connu chez les Celtes aussi bien dans le répertoire de l'art hallstattien que dans celui de l'art laténien. Sa forme peut être angulaire ou curviligne (Bouqueval) et ses branches présentent quelquefois des retours qui dessinent des esses ou d'autres motifs secondaires. On emploie aussi quelquefois pour la version curviligne le terme de quadriscèle, créé à l'imitation de triscèle.

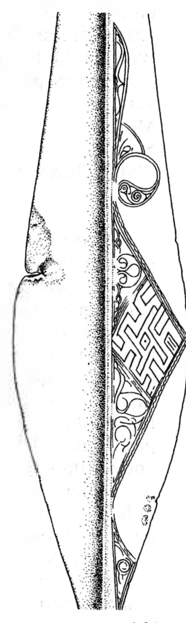


Fig. 164

Fig. 164 : Ornementation gravée de la pointe de lance en fer trouvée dans la Broye à Joressant, près du site de La Tène*, en Suisse (larg. 7,5 cm) ; début du IIIe s. av. J.-C. ?

SWARLING. Voir **AYLESFORD.**

Synthèse graphique. Méthode inventée et développée par Paul-Marie Duval, avec l'assistance de Jean-Baptiste Colbert

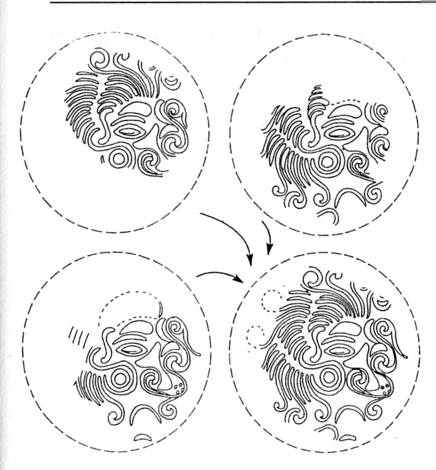


Fig. 165

de Beaulieu, pour étudier les images monétaires gauloises, souvent incomplètes en conséquence de la dimension inférieure du flan (pastille de métal destinée à la frappe) par rapport à l'image gravée sur le coin, notamment de droit, généralement plus grande que celle du revers. À partir de photographies d'images complémentaires issues du même coin, sélectionnées avec l'aide du numismate, l'image complète (ou plus complète) peut être redessinée. Il fut ainsi possible de reconstituer l'image des monnaies de Vercingétorix, des Parisii et des Coriosolites ; évidemment seules les images connues par un nombre suffisant d'exemplaires issus du même coin peuvent être restituées de cette manière.

Bibl. : Duval P.-M. 1982.

Fig. 165 : Synthèse graphique de l'image du droit d'une monnaie des Coriosolites*, obtenue à partir de trois frappes différemment incomplètes issues du même coin ; première moitié du Ier s. av. J.-C.

SZALACSKA (Somogy, Hongrie). Lieu-dit « Nagyberki », avec un oppidum de la fin de l'époque laténienne (Ier s. av. J.-C.) qui a livré au début du XXe s. d'abondants matériaux, notamment de l'outillage attestant différentes activités artisanales (travail du bois et du métal), ainsi que les témoignages d'un atelier monétaire (coin monétaire).

Bibl. : Déchelette 1927 ; Petres 1976 ; Szabó 1992.

SZÁRAZD-REGÖLY (Tolna, Hongrie). Le site a révélé un dépôt d'objets en or et en argent, découvert dans des conditions mal connues à proximité du site de Regöly.

Il est qualifié quelquefois de « celto-illyrien », car la tradition balkanique y côtoie des éléments considérés comme celtiques (rouelles, masques humains). Certaines pièces, ornées en employant les techniques du filigrane et de la granulation (perles tubulaires), trouvent des analogies jusqu'en Thrace. Il s'agit de grosses perles creuses et autres éléments de collier appartenant au moins à deux garnitures.

L'ensemble est daté généralement du IIe s. av. J.-C.

Bibl. : *Celtes* 1991 ; Szabó 1992.

SZENTLÖRINC (Baranya, Hongrie). Nécropole birituelle de la population autochtone pannonienne, située au sud-ouest de Pécs.

Elle comprend plus de soixante-dix tombes dont certaines ont livré des vases et autres objets avec des graffitis en alphabet vénète dont un comporterait le nom de *Boios* (« le Boïen ») qui serait non seulement une confirmation de l'ancienneté de l'ethnonyme mais aussi un très précieux témoignage de contacts du milieu pannonien avec les Celtes antérieurement à l'occupation de cette partie de la cuvette karpatique. La présence de ces inscriptions a été attribuée à celle d'une colonie vénète, expatriée peut-être pour des raisons commerciales. Quelques incertitudes semblent cependant exister quant à ces inscriptions. Les matériaux de la nécropole sont datés du Ve-IVe s. av. J.-C.

Bibl. : Lejeune 1990, 1992.

SZOB (Pest, Hongrie). Importante nécropole à incinération de la rive gauche du Danube en amont de Budapest, datable du IIIe s. av. J.-C., connue surtout par un abondant matériel recueilli hors contexte (une dizaine de fourreaux décorés, une pointe de lance à douille ornée et d'autres

armes et équipements, des fibules et autres parures, des vases dont certains à éléments zoomorphes), avec seulement quelques ensembles reconstituables. Une douzaine de sépultures furent fouillées successivement, dont une contenait un canthare hellénistique en bronze.

Musée : Budapest.

Bibl. : Hunyady 1942/1944 ; Szabó 1992 ; Szabó et Petres 1992.

T-U

TABANIU. Légende des monnaies de bronze d'une cité celtibérique identifiée à l'actuel Debanos (Soria, Espagne).
Bibl. : *Celtiberos* 1988.

TÁBOR (Bohême, Rép. tchèque). Site supposé d'un oppidum, occupé par la ville médiévale fondée par les Hussites au début du XVe s. La seule trouvaille laténienne significative est à ce jour la statuette en bronze d'un sanglier.
Musée : Tábor.
Bibl. : Filip 1956.

TAIN BÓ CUAILNGE. Voir MEDB.

TALAMONE. Voir TÉLAMON.

TALIÁNDÖRÖGD (Veszprém, Hongrie). Lieu d'origine d'un exemplaire de référence de fourreau d'épée en fer orné de la « lyre zoomorphe ». Sans contexte. Peut être daté de la deuxième moitié du IVe s. av. J.-C.
Musée : Vienne (Naturhistorisches Museum).
Bibl. : Ginoux 1995 ; Szabó 1992.

TAMANIU. Légende des monnaies de bronze d'une cité celtibérique identifiée à l'actuelle Muela de Hinosoja à Jarque (Saragosse, Espagne).
Bibl. : *Celtiberos* 1988.

TAMESIS. Ancien nom de la Tamise.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, V, 11, 18.

TAPOLCA (Veszprém, Hongrie). Le site a livré un fourreau décoré, une épée à pommeau orné et d'autres objets recueillis dans une nécropole détruite du IIIe s. av. J.-C. au lieu-dit anciennement « Haláphegy » (aujourd'hui « Szentkút »).
Musée : Sáska.
Bibl. : Kovács et coll. 1987 ; Szabó 1992 ; Szabó et Petres 1992.

TARA (Co Meath, Irlande). Selon la tradition, site d'intronisation des grands rois d'Irlande. C'est un ensemble de monuments édifiés à partir du néolithique sur des hauteurs qui dominent largement, à une altitude d'environ 155 m, la plaine environnante, à une quarantaine de kilomètres au nord-ouest de Dublin. Il est entouré, dans un rayon de deux kilomètres, par cinq grands enclos circulaires, encore bien visibles aujourd'hui, dont deux — Rath Lugh et Rath Maeve — portent toujours les noms des grandes divinités associées au site : Lug (voir ce nom), le dieu souverain qui, selon la légende, fut lui-même roi de Tara (voir ce nom), et la déesse Medb (voir ce nom), dont l'hiérogamie avec le roi symbolisait l'union de ce dernier avec la terre de son peuple. Les premiers témoignages historiques sur le site attribuent la royauté de Tara d'abord aux rois du Leinster (IVe-Ve s. apr. J.-C.), ensuite au rois d'Ulster, enfin, à partir du deuxième tiers du VIIe s. apr. J.-C., à la dynastie des Uí Néill, originaire du nord de l'île. Ils affirmeront la suprématie de la

royauté de Tara et son titre se confondra au IXe s. apr. J.-C. avec celui de *rí Érenn* (roi d'Irlande). C'est à Tara que la légende place la confrontation entre saint Patrick et Lóegaire, roi de Tara, soutenu par ses druides.

Le complexe de Tara comporte une trentaine de monuments dont les plus anciens furent édifiés au IVe millénaire av. J.-C. et les plus récents vers la fin de l'âge du fer (début du ve s. apr. J.-C.). Deux furent explorés scientifiquement. Le premier, dit « Mount of the Hostages », est une tombe mégalithique du néolithique du type dit à couloir, construite vers la fin du IVe millénaire av. J.-C., qui contenait les vestiges de nombreuses incinérations ; une quarantaine de sépultures à incinération de l'âge du bronze se trouvaient dans le tertre en terre qui recouvrait le monument, ainsi qu'une inhumation, la seule, appartenant à un jeune garçon dont le haut rang était indiqué par un collier de perles de jais, d'ambre et de faïence, ces dernières importées de la Méditerranée orientale. Ce monument se trouve sur la limite intérieure d'un grand enclos de plan ovale, le *Ráith na Ríg* (Forteresse des Rois). Un sondage a révélé qu'il comportait une levée de terre avec un fossé profond de 3,5 m sur le côté interne, bordé dans une seconde phase d'une palissade. Au centre de cette enceinte se trouve le tertre à double enclos nommé *Forrad*, sur lequel est dressée aujourd'hui la pierre dite *Lia Fáil*, utilisée selon la tradition lors de la cérémonie d'intronisation du roi et placée à l'origine près du Mount of Hostages. Contigu au *Forrad*, l'enclos circulaire connu comme *Tech Cormac* (la Maison de Cormac) aurait été selon la légende la résidence du roi Cormac.

À l'extérieur de la grande enceinte, le monument connu sous le nom de *Rath of Synods* a révélé par la fouille plusieurs phases consécutives où le lieu assume des fonctions différentes. La plus intéressante, la deuxième, appartient aux derniers siècles av. J.-C. : de même qu'à Navan Fort ou Dún Ailinne, les vestiges de grandes constructions à poteaux de plan circulaire (au moins quatre, d'un diamètre de 16 à 30 m) y ont été découvertes ; elles étaient probablement destinées à des cérémonies religieuses. Le monument dit *Banqueting Hall*, un enclos formé par deux levées parallèles d'environ 200 m de longueur qui se rejoignaient en formant un arc au moins à une extrémité, appartient au type de construction néolithique désignée du nom de « cursus », considérée quelquefois comme un dispositif destiné à des processions rituelles. Trois tertres à enceintes circulaires au nord (*Clóenfherta* et *Ráith Gráinne*) et un enclos circulaire au sud (*Ráith Lóegaire*) complètent ce complexe monumental qui se développe sur plus d'un kilomètre et demi en direction nord-sud sur une largeur d'environ 400 m.

Mis à part les objets découverts lors des fouilles récentes, on peut attribuer à Tara deux torques torsadés en or de l'âge du bronze (vers 1200 av. J.-C.), trouvés en 1810. Au contraire, la somptueuse fibule d'époque chrétienne connue comme *Tara Brooch* ne provient pas du site mais de Bettystown près de Drogheda (Co Meath), une localité qui se trouve à une quinzaine de kilomètres de la colline de Tara.

Bibl. : Bhreathnach et Newman 1995 ; Macalister 1931 ; O'Ríordain 1971 ; Raftery 1994 ; Swan 1978.

TARANIS. Divinité gauloise mentionnée par Lucain avec Esus et Teutatès (voir SACRIFICE).

Le nom de Taranis est dérivé d'un mot signifiant « tonnerre » (en gallois *taran*). Il s'agirait donc du grand dieu céleste, maître de la foudre et du tonnerre. On le considère donc généralement comme l'équivalent du Jupiter romain et on l'associe à l'emblème de la roue. Il s'agirait de la divinité représentée sur une des grandes plaques intérieures du bassin de Gundestrup, les bras levés, avec à sa droite un personnage casqué qui tient une roue.

Bibl. : Duval P.-M. 1976, 1989 ; Green 1986 ; Hatt 1989 ; Le Roux 1958, 1959 ; Vendryes 1948.

TARBELLES (lat. *Tarbelli*). Petit peuple d'Aquitaine soumis en 56 av. J.-C. Son nom est peut-être à l'origine de celui de Tarbes (Hautes-Pyrénées).

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, III, 27.

TARN. Voir **RIVIÈRE-SUR-TARN**.

TARODUNUM (Zarten, Bade, Allemagne). Nom antique de l'oppidum de Heidengraben.
Bibl. : Collis 1984a ; Jud et coll. 1994.

TARTESSOS. Voir ARGANTHONIOS.

TARTIGNY (dép. Oise, France). Petite nécropole à enclos découverte par photo aérienne en 1976 et fouillée intégralement en 1983. Les cinq tombes sont des incinérations déposées avec le mobilier dans de grandes fosses quadrangulaires dont les côtés varient entre 2,5 et 3 m. Trois des tombes (n°s 1, 4, 5) se trouvaient au centre d'une construction de plan carré à quatre poteaux et deux d'entres elles étaient en plus situées à l'intérieur d'enclos quadrangulaires contigus (d'environ 19 m de côté autour de la tombe n° 1 et de près de 30 m pour le côté le plus long autour de la tombe n° 4) formés par des fossés au profil en V, larges d'environ 1,5-1,7 m et profonds de 0,75 m ; deux petits enclos carrés (env. 6 m de côté) ne présentaient aucune structure à leur intérieur. Les mobiliers sont caractérisés par l'abondance et la variété des poteries, associées à un matériel métallique qui comprend notamment des fibules (formes dites La Tène II), des coutelas, des rasoirs au manche formé par une pince à épiler, des forces. La plus riche des tombes (n° 3) contenait une vingtaine de vases, les garnitures en fer d'un seau en bois, un bassin en bronze et un singulier coutelas à douille. L'ensemble de la nécropole, très homogène, semble pouvoir être daté vers le milieu du IIIe s. av. J.-C.
Bibl. : Massy et coll. 1986.

TARUSATES. Petit peuple d'Aquitaine soumis en 56 av. J.-C.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, III, 23, 27.

TARVOS TRIGARANOS (litt. « le Taureau aux trois grues »). Taureau d'essence probablement divine qui, selon le relief du pilier des Nautes de Lutèce, jouait un rôle dans un mythe associé au dieu Esus et à trois grues. La déformation de son épithète explique probablement les mentions ou les représentations à l'époque gallo-romaine d'un taureau aux trois têtes ou aux trois cornes (*tricaranus*). Le taureau est fréquent dans l'iconographie laténienne : son protomé orne certains types d'objets (chenets, ustensiles pour le service de la boisson, etc.), notamment à l'époque laténienne récente. Il est représenté sur le bassin de Gundestrup en position centrale, sur la plaque du fond, et sur une des grandes plaques intérieures, où son image identique est juxtaposée trois fois.
Bibl. : Duval P.-M. 1976.



Fig. 166

Fig. 166 : Le *Tarvos Trigaranus* (taureau aux trois grues), représenté et identifié par une inscription sur un des panneaux du pilier des Nautes de Lutèce (haut. 100 cm) ; règne de Tibère (14-37 apr. J.-C.).

TASCIOVANOS. Roi des Trinovantes entre 25 et 10 av. J.-C., successeur de Dubnovellaunos et père de Cunobelinos (voir ces noms). Son règne semble avoir été suivi d'une période de troubles d'une vingtaine d'années, où la puissance de la coalition des Trinovantes-Catuvellauni se trouva affaiblie.
Bibl. : Van Arsdell 1989.

TASGETIOS. Notable des Carnutes de lignée royale, allié fidèle de César qui l'éleva à la fonction royale. Il fut tué par ses concitoyens en 54 av. J.-C., lors de la troisième année de son règne. Le nom apparaît sur des monnaies en bronze attribuées aux Carnutes, associé au nom de Elkesovix (voir ce nom).
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, V, 25.
Colbert de Beaulieu et Fischer 1998.

TAURASIA. D'après Appien, ville principale des Taurins cisalpins (aujourd'hui Turin).

Taureau. Voir TARVOS TRIGARANOS.

TAURINS. Peuple celtique de l'actuel Piémont. En 218 av. J.-C., alors que les Taurins étaient en conflit avec les

Insubres, Hannibal assiégea pendant trois jours leur oppidum principal (probablement l'actuel Turin = Taurasia) et s'en empara.
Bibl. : Polybe, *Hist.*, II, 28, III, 60.

TAURISQUES (lat. *Taurisci*). Peuple celtique installé, probablement depuis la première moitié du IIIe s. av. J.-C., dans le sud-est de la zone alpine (actuelles Carinthie et Slovénie).
Bibl. : *Celtes* 1991.

TAVION. Agglomération principale du peuple galate des Trocmes. Une pierre milliaire (*C.I.L.,* III, suppl. I, n° 6899) découverte à Büyük Nefesköy, une localité qui se trouve à 133 km à l'est d'Ankara, permet d'indentifier le site aux ruines reconnues sur une colline voisine.
Bibl. : Strabon, *Géogr.*, XII, 5.
Bittel 1942.

TAXIMAGULOS. Avec Carvilios, Cingétorix et Segovax, un des quatre rois de Cantium (l'actuel Kent). Ils dirigèrent en 54 av. J.-C., sur les instructions de Cassivellaunos, une attaque contre le camp des vaisseaux de César.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, V, 22.

TAYAC (dép. Gironde, France). En 1893, découverte fortuite au lieu-dit « le Rivault » d'un important dépôt, constitué de monnaies et d'un torque d'or, contenu dans deux poteries, d'un poids total d'environ 4 kg de métal précieux. Le dépôt aurait compris à l'origine environ quatre cents statères et quarts de statère. Le torque est à tampons creux et tige torsadée. Les monnaies ont été réparties en cinq classes, d'origines apparemment différentes. La datation du dépôt reste discutée, l'attribution à la fin du IIe s. av. J.-C. a permis à certains savants de l'associer à la migration des Cimbres.
Musées : Bordeaux, Munich, Saint-Germain-en-Laye, Stuttgart, Zurich.
Bibl. : Boudet 1987, 1987a ; Kellner 1970.

TCHÈQUE (République).
Voir BOHÊME et MORAVIE.

TECTOSAGES. 1. Nom d'une branche des Volques, installée d'une part en Europe centrale, où ils occupaient selon César les terres les plus fertiles de la Germanie « situées dans les environs de la forêt hercynienne » (probablement les plaines centrales de la Bohême et la Moravie voisine), d'autre part dans « l'isthme gaulois », à l'ouest des Volques dits Arécomiques, entre la côte languedocienne et la région toulousaine. La tradition antique a associé les Tectosages au pillage imaginaire du sanctuaire de Delphes dont le butin, constitué d'or, aurait été immergé dans un lac situé quelque part sur leur territoire.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VI, 24.

2. Un des trois peuples qui formaient la Communauté des Galates en Asie Mineure, avec les Tolistobogiens et les Trocmes. On connaît le nom de l'une de leurs tétrarchies (équivalent du *pagus*), les Teutobodiaci. Leur place forte principale était Ancyre (aujourd'hui Ankara). Leur territoire, où se trouvaient également l'agglomération de Gorbéos, résidence de Kastor peu après le milieu du Ier s. av. J.-C., était limitrophe de la partie de la Phrygie dite Grande Phrygie et couvrait les terres sur la rive gauche de l'Halys (aujourd'hui Kizil-Irmak), jusqu'au lac Tatta (aujourd'hui Tuz Gőlü).
Bibl. : Strabon, *Géogr.*, XII, 5.

TEITIAKOS, TITIAKOS. Légendes des monnaies de bronze d'une cité celtibérique identifiée à l'actuelle Atienza (Guadalajara, Espagne).
Bibl. : *Celtiberos* 1988.

TÉLAMON (ital. Talamone, prov. Grosseto, Toscane, Italie). Le site à proximité du golfe du même nom fut en 225 av. J.-C. le théâtre d'une bataille décisive qui opposa la coalition des Insubres, des Boïens et des Taurisques, appuyée par les Gésates mercenaires d'origine transalpine, forte de cinquante mille fantassins et vingt mille cavaliers et chars de guerre, aux Romains. L'armée gauloise, dirigée d'abord vers Rome, s'était attardée au pillage de l'Étrurie et avait rejoint le littoral, probablement en traversant les monts du Chianti, après avoir remporté une victoire à Fiesole (voir ce nom). Elle s'était trouvée prise en tenaille entre deux corps d'armée

romains : l'armée d'Étrurie et les troupes stationnées à Ariminum (Rimini) sur la côte de l'Adriatique, commandées par le consul L. Emilius, l'armée provenant de Sardaigne et débarquée peu auparavant à Pise, sous le commandement de l'autre consul, Atilius.

Une description très colorée de la bataille, due peut-être à l'historien Fabius Pictor qui y participa, figure dans les *Histoires* de Polybe. On y évoque notamment le chant de guerre des troupes celtiques, accompagné du son de leurs trompettes de guerre (voir CARNYX), la nudité héroïque des guerriers gésates du premier rang, parés de torques et de bracelets d'or, les vêtements et l'armement des guerriers cisalpins. Le combat fut longtemps incertain (le consul Atilius fut tué, décapité et sa tête portée comme trophée aux chefs gaulois). Cependant, malgré le courage des troupes celtiques, le combat se termina par leur sanglante défaite : ils auraient eu quarante mille morts et dix mille prisonniers parmi lesquels figurait le roi des Gésates Concolitanos. Anéorestos, l'autre roi, réussit à s'échapper mais se suicida avec toute sa famille.

La bataille fut peut-être commémorée vers le début du IIe s. av. J.-C., après la victoire décisive contre les Boïens, comme ce fut le cas également à Sentinum (voir CIVITALBA), par la réfection du fronton du temple de l'agglomération, antérieur à la bataille et situé sur la colline de Talamonaccio où se trouvait la ville antique. Les deux dépôts de bronze votifs (« Vivarelli-Strozzi » et « Genio militare »), où figurent notamment des miniatures d'armes et d'outils agricoles, ne présentent pas a priori de lien avec la bataille. La présence parmi ces ex-voto, datables principalement du IIe s. av. J.-C., d'un bouclier oblong avec spina et umbo, d'une forme répandue aussi bien chez les Celtes d'Italie que chez leurs voisins, ne constitue pas un argument suffisant pour affirmer une telle relation. Quelques armes du IIIe s. av. J.-C. (casque celto-italique), trouvées au XIXe s. quelque part sur le site, pourraient être toutefois des résidus du combat.

Musée : Florence.

Bibl. : Polybe, *Hist.*, II, 27-31.
Galli e l'Italia 1978.

TELCE (Bohême). Le site a livré une chaîne de ceinture en bronze émaillée, produite probablement dans le même atelier que des exemplaires d'Osijek et de Manching.

Bibl. : Kruta 1975.

Temenos. Voir NEMETON.

TÈNE, LA (c. Marin-Épagnier, Neuchâtel, Suisse). Lieu-dit situé à l'emplacement d'où part l'émissaire du lac de Neuchâtel, la Thielle (all. Zihl). Ce site immergé fut découvert en 1857 (mais des objets y avaient été pêchés depuis 1853), lors d'une baisse du niveau du lac. On y pratiqua désormais la récupération des objets métalliques, parmi lesquels figuraient notamment des armes (épées avec fourreaux et lances). Considéré alors d'abord comme un village lacustre, puis comme un arsenal, le site de La Tène était désormais suffisamment connu pour que son nom fût donné en 1872 par le savant suédois Hans Hildebrand à la période récente de sa subdivision en deux parties de l'âge du fer.

La première correction des eaux du Jura, entreprise de 1868 à 1883, entraîna l'abaissement notable des eaux et les premières fouilles archéologiques, conduites par Émile Vouga, qui découvrit et identifia les deux ponts qui traversaient le fleuve. Confiées en 1885 par le canton de Neuchâtel à la Société d'histoire de Neuchâtel, les fouilles furent suivies à partir de 1906 par une commission qui les confia d'abord à W. Wavre, puis à Paul Vouga, qui les poursuivit jusqu'en 1917. Les matériaux recueillis lors des fouilles comprennent des bois qui ont pu être soumis à une analyse dendrochronologique et ont fourni ainsi d'importantes dates pour la compréhension du site : 251 av. J.-C. pour des poutres du pont dit Vouga (situé en amont), 229 av. J.-C. pour le bois d'un bouclier avec umbo à ailettes, 38 av. J.-C. pour une voie aménagée dans le lit temporairement asséché de la Thielle sous le pont dit Desor (en aval). L'interprétation de la fonction du site et de la signification des centaines d'objets — armes, outils, parures — qui y furent découverts reste l'objet de discussions. Deux hypothèses principales sont actuellement envisagées :

celle d'un lieu de passage associé à un habitat (le croisement important de la voie aquatique avec des voies terrestres pourrait expliquer la concentration d'activités artisanales) qui aurait été détruit par une ou plusieurs crues catastrophiques (c'est l'hypothèse envisagée pour le pont de Cornaux) ; celle d'un lieu de culte, où les ponts auraient été utilisés comme des plateformes pour des sacrifices, non seulement d'objets, mais aussi de quartiers d'animaux et même humains. Aucune de ces deux hypothèses ne peut être actuellement adoptée sans réserves, mais le lien qui existe indiscutablement entre la construction des ponts et la période où se développe un réseau d'échanges dans lesquels cette partie de la Suisse joue un rôle très important plaide en faveur d'une utilisation qui ne devrait pas être exclusivement rituelle.

Les centaines de vestiges recueillis, datables de toute la période d'utilisation confirmée par les dates dendrochronologiques, mais particulièrement abondants pour le IIIᵉ s. av. J.-C. auquel appartient la majorité des armes (les armes plus récentes sont représentées surtout sur le site de Port-Nidau), sont très variés : un grand nombre sont en matières organiques périssables — bois (non seulement des éléments de construction, avec assemblages par tenons et mortaises, mais des parties de char, dont une roue entière, et de la boisselerie), textiles, vannerie et même cuir —, mais les séries les plus connues sont constituées par les objets en métal où les armes (épées avec leurs fourreaux, pointes et talons de lances, umbos) sont particulièrement abondantes ; les parures comportent surtout des fibules, presque exclusivement de schéma La Tène II ; l'outillage est d'une grande variété et permet de connaître les activités de différents métiers du bois, du métal et même d'autres matières (une des trouvailles les plus remarquables est une bourse en cuir qui contenait l'attirail complet d'un corroyeur), ainsi que le travail agricole ; de nombreux ustensiles à usage domestique figurent également parmi les découvertes (chaudrons, crémaillères en métal, mais aussi cuillères et spatules en bois) ; des monnaies furent également découvertes sur le site ; la céramique est proportionnelllement peu abondante et constituée surtout par des formes basses ; fait évoqué quelquefois pour soutenir l'idée qu'il s'agissait d'un site associé à la partie masculine de la population, les parures féminines caractéristiques sont très peu nombreuses ; on a néanmoins découvert quelques fragments de bracelets en verre et une parure qui ne figure que dans les tombes de femmes.

Ill. : voir SCIE.

Musées : Bienne, Genève, Neuchâtel, Zurich.

Bibl. : *Celtes* 1991 ; De Navarro 1972 ; Egloff 1989 ; Vouga 1923 ; Wyss 1955.

TERKAKOM. Légende des monnaies de bronze d'une cité celtibérique identifiée à l'actuelle Tierga (Saragosse, Espagne).

Bibl. : *Celtíberos* 1988.

TESSIN (Suisse). Le canton méridional de la Suisse actuelle fut culturellement dépendant jusqu'à l'âge du bronze récent du monde centre-européen des champs d'urnes. À partir de l'âge du bronze final, il entra dans l'orbite de l'Italie septentrionale. À l'âge du fer, le groupe Ameno II est contemporain de la culture Golasecca II (VIIIᵉ s. av. J.-C.), avec laquelle il entretient de nombreux contacts, de même qu'avec la culture vénète d'Este et avec celle des Alpes orientales. Les rapports avec le monde étrusque se développent plus particulièrement à la fin du premier âge du fer. Les sites du Tessin — d'Alpe, Arbedo (Cerinasca et Molinazzo), Castaneda, Castione, Giubiasco, Gudo, Minuzio, Pianezzo, Solduno —, pour ne citer que les découvertes principales, ont été l'objet d'un classement chronologique, fondé sur la typologie des fibules, en quatre phases, de A à D. Ces phases ne sont pas nettement distinctes et se superposent fréquemment.

La phase Tessin D, qui correspond à peu près à la période laténienne initiale, constitue la transition du premier au second âge du fer. C'est pendant cette phase du Vᵉ s. av. J.-C. que le commerce avec le monde étrusque atteint son apogée et suscite le développement d'un artisanat local qui s'inspire de la production étrusque (cruches à vin de type *Schnabelkanne* de fabrication locale). C'est probable-

ment avec la chute du pouvoir étrusque, dû à l'invasion de Celtes transalpins, vers la fin du ve s. av. J.-C. ou le début du siècle suivant, qu'apparaissent dans les tombes indigènes les premiers objets laténiens : fibules, agrafes de ceinturon et épées. L'apparition de ces influences celtiques ne signifie cependant pas une rupture dans la continuité. Les nécropoles continuent à être utilisées, les usages funéraires restent les mêmes, la céramique ne révèle que des influences laténiennes sporadiques. Comme en Transpadane, l'apogée des influences laténiennes, perceptibles surtout sur les fibules, se situe au IIIe s. av. J.-C., où les formes traditionnelles du premier âge du fer (fibules *a navicella*) sont progressivement remplacées par des formes laténiennes (variantes récentes de fibules à pied libre et fibules de schéma La Tène II). Les matériaux sont désormais analogues à ceux de l'aire insubre, non seulement en ce qui concerne les parures métalliques mais également les formes céramiques parmi lesquelles figure notamment l'*olpe a trottola* (voir ce thème).

Musées : Bellinzona, Locarno, Zurich et différents musées européens.

Bibl. : *Archäologie der Schweiz* 1974 ; Primas 1970 ; Stöckli 1975.

Têtes coupées. La coutume des Celtes de couper la tête des ennemis vaincus et de l'exposer comme trophée est attestée aussi bien par les textes que par les trouvailles archéologiques et des représentations du sud de la France (voir ENTREMONT). On a voulu reconnaître des têtes coupées également dans les autres représentations de têtes de l'art laténien (masques), certainement à tort, car il s'agit dans l'écrasante majorité des cas d'effigies divines, ainsi que l'indiquent notamment les associations avec des attributs divers : motifs végétaux (palmette et feuilles de gui), des signes (esse, triscèle et autres) et des éléments zoomorphes.

Tétradrachme. Monnaie d'argent du poids de quatre drachmes. Inspirée de modèles macédoniens, elle fut particulièrement répandue chez les Celtes danubiens (voir AUDOLÉON). Les tétradrachmes émises dans la première moitié du Ier s. av. J.-C. par les Boïens de la cuvette karpatique (voir BIATEC) sont en fait, de par leur poids, des hexadrachmes.

Tétrarchie. Voir TÉTRARQUE.

Tétrarque. Titre grec donné à celui qui gouvernait un des quatre districts d'une cité. Chacun des trois peuples de la Communauté des Galates était divisé en quatre tétrarchies (chacune de ces subdivisions devait probablement correspondre à l'entité qui sera connue plus tard sous le nom de *pagus* ; voir ce mot) qui avaient à leur tête un tétrarque. C'est le seul cas connu où ce titre fut utilisé chez les Celtes. Il constituait certainement l'équivalent du titre de roi (*rex*, *regulus* ou *Βασιλευς*) utilisé d'ailleurs également par les auteurs anciens pour ces chefs galates. Le pouvoir se concentra progressivement entre les mains d'un tétrarque unique pour chaque peuple et enfin dans celles d'un roi suprême (voir DÉIOTAROS). Chaque tétrarque était flanqué d'un juge (gr. *Δικαστης*) et d'un chef de guerre (gr. *Στρατοφυλαξ*). Un conseil de trois cents hommes (vingt-cinq par tétrarchie) constituait l'assemblée de la Communauté des Galates qui se réunissait, avec les douze tétrarques, au lieu-dit Drunemeton (voir ce nom), notamment pour juger des affaires de meurtre, mais probablement aussi, comme c'était le cas pour les assemblées des peuples de la Gaule, pour décider de l'entrée en guerre ou d'autres affaires graves d'intérêt général.

Bibl. : Strabon, *Géogr.*, XII, 5.

TEUTATÈS (dérivé peut-être d'une forme non attestée *teuto-tatis* qui signifierait « père de la tribu »). Le nom de cette divinité est dérivé incontestablement du mot celtique pour la tribu (*teuta* ou *touta*). C'est le dieu protecteur d'une communauté dont l'unité se manifeste avant tout sous les armes (voir ASSEMBLÉE). Il fut assimilé à l'époque romaine au dieu de la guerre : Mars Toutatis. C'est probablement à cette divinité, garante de l'intégrité et de l'indépendance du territoire tribal, qu'étaient consacrées les dépouilles de l'ennemi vaincu (voir RELIGION).

Bibl. : Duval P.-M. 1976, 1989 ; Green 1986 ; Hatt 1989 ; Vendryes 1948.

TEUTOBODIACI. Nom de l'une des quatre tétrarchies des Tectosages galates.

TEUTOMATOS. 1. Roi des Salyens de Narbonnaise.

2. Fils d'Ollovicos et roi des Nitiobroges en 52 av. J.-C. ; rejoint Vercingétorix avec sa cavalerie et des mercenaires aquitains ; participa à la bataille de Gergovie.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 31, 46.

TEUTONS (lat. *Teutoni*). Peuple de souche probablement celtique du territoire de l'Allemagne actuelle qui fut, avec les Cimbres germaniques originaires du Jutland danois, l'élément principal des mouvements que connut l'Europe celtique dans le dernier quart du IIe s. av. J.-C.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 33, 40, II, 4, 29, VII, 77.

Textile. Voir TISSU.

THELEY (Allemagne). Nécropole tumulaire de la culture du Hunsrück-Eifel, explorée à partir de 1932 au lieu-dit « Giessberg ». Les tertres recouvrent chacun plusieurs sépultures à inhumation ; les mobiliers, tous laténiens, comportent des poteries, des parures en bronze, principalement féminines, parmi lesquelles figurent des bracelets à tampons ornés de masques schématiques, des armes (plusieurs pointes de lances, des coutelas et une épée). La chronologie des matériaux semble s'échelonner sur un siècle environ à partir du milieu du Ve s. av. J.-C.
Bibl. : Echt et Thiele 1994 ; Haffner 1964, 1976 ; *Hundert Meisterwerke* 1992.

THERMOPYLES, bataille des. L'étroit passage des Thermopyles, situé entre le golfe Maliaque et les pentes abruptes du Kallidromos, fut en 279 av. J.-C., comme en 480 av. J.-C. contre les Perses, le lieu où s'était organisée la défense grecque contre l'armée celtique commandée par Brennos (voir ce nom) qui se dirigeait vers Delphes. Dans ce cas aussi, le passage put être forcé en contournant le défilé par des chemins de montagne.
Bibl. : Pausanias, *Descr. Gr.*, I, 3, 4, X, 19.

THIELLE. Voir CORNAUX, TÈNE, LA et PORT-NIDAU.

THRACES. Ensemble de peuples qui habitaient dans l'Antiquité l'actuelle Bulgarie et les régions circonvoisines. Leur nom est mentionné déjà par Homère. Leur formation est peut-être une des conséquences des mouvements ethniques du XIIIe-XIIe s. av. J.-C. Leur langue n'est connue que par les noms de personnes et de lieux, mais elle semble appartenir à la famille indo-européenne.

On identifie généralement comme appartenant à un substrat thrace, enrichi d'éléments venus des steppes (considérés comme scythes), les populations qui occupaient au VIe-Ve s. av. J.-C. les régions qui s'étendaient le long de la chaîne des Karpates depuis le cours inférieur du Danube jusqu'à la Slovaquie du Sud-Ouest, où la nécropole de Bučany témoigne au Ve s. av. J.-C. d'une première pénétration des Celtes dans ce milieu ethniquement et culturellement bien distinct. Les principaux contacts des Celtes avec le milieu thrace ont eu pour cadre la Bulgarie actuelle, avec au IIIe s. av. J.-C. l'existence éphémère du royaume de Tylis et au siècle suivant l'emprise des Scordisques sur la partie septentrionale du pays, acccompagnée probablement par l'intégration d'éléments indigènes de souche thrace.

TIEFENAU. Voir BERNE (2).

TIGURINS. Nom de l'un des quatre *pagi* de la *civitas* (cité) des Helvètes. Il est déjà mentionné à propos de l'expédition des Cimbres et des Teutons, vers la fin du IIe s. av. J.-C. Il y participa avec un important contingent.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 12 ; Strabon, *Géogr.*, VII, 2, 2.

TINCOMNIOS. Fils et successeur de Commios, roi des Atrébates et Regni de l'île de Bretagne pendant une vingtaine d'années, entre 30 av. J.-C. et 10 av. J.-C. environ. Il fut détrôné par la force vers 10 av. J.-C., probablement par Epillos, et prit le chemin de l'exil, ainsi que l'indique un passage des *Res gestæ* d'Ancyre de 7 av. J.-C. : « *Ad me supplices*

confug[erunt] reges... Britann[o]rum Dumnobellau[nus] et Tim... » Son nom figure abrégé sur des légendes monétaires, associé quelquefois à son patronyme : *TINC COMMI F.*

Bibl. : Van Arsdell 1989.

Tissu. Les Celtes utilisèrent pour fabriquer et orner leurs tissus différents matériaux : la laine, le chanvre, le lin et, tout à fait exceptionnellement, pour des broderies seulement, la soie. Des tissus d'époque hallstattienne et laténienne ont été notamment recueillis dans les mines de sel de Hallstatt et du Dürrnberg, ainsi que dans certaines sépultures. Des rouleaux de tissu furent utilisés en Europe centrale pour la fabrication des anneaux de cheville tubulaires du IIIe s. av. J.-C. et peuvent être retrouvés à leur intérieur. Des empreintes de tissus ou le tissu même fossilisé par l'oxydation peuvent figurer également sur des objets en fer tels que des fourreaux d'épée ou des parures. On a pu ainsi constater l'existence de tissus brodés (Hochmichele, Nové Zámky). Les textes confirment la capacité des Celtes dans la pratique de la teinturerie. Ainsi, selon Pline l'Ancien (*H.N.*, XXII, 3), « les Gaulois transalpins reproduisent avec des herbes la pourpre tyrienne, la conchylienne et toutes les autres nuances [...] ils les récoltent sans bouger et sur terre ferme, comme les céréales. Mais ils les accusent de déteindre à l'usage, sans quoi le luxe pourrait se pourvoir avec plus de magnificence... »

Bibl. : Cardon 1991 ; Dal Rí 1995/1996 ; Hundt 1959, 1960, 1961, 1969, 1974, 1974a ; Masurel 1990 ; Pieta 1992 ; Ramseyer 1997 ; Sankot et von Kurzynski 1994.

TITELBERG (anciennement aussi Tietelberg ou Tëtelberg, Luxembourg). Oppidum central des Trévires, situé sur une colline qui domine la vallée de la Chiers, à environ un kilomètre de la frontière franco-luxembourgeoise. L'extraction intensive de minerai de fer a malheureusement bouleversé les environs immédiats de l'enceinte et même certaines parties du plateau. Des fouilles ont été conduites en 1907, 1959-1962, 1968-1971 et à partir de 1980. Le site a livré quelques témoignages d'une occupation tardo-hallstattienne et laténienne ancienne, ainsi que de nombreux vestiges et matériaux d'époque gallo-romaine. Le plateau où était installé l'oppidum était défendu par un puissant rempart de pierre à armature de bois (analogue au *murus gallicus*, mais sans la fixation du croisement des poutres superposées perpendiculairement par des fiches de fer ; c'est le type de rempart dit Ehrang), précédé d'un fossé creusé dans le sous-sol calcaire, large d'environ 5 m et d'une profondeur moyenne de 2,8 m. Ce rempart fut reconstruit successivement à quatre reprises et le fossé fut comblé progressivement. La datation de ces cinq phases reste incertaine : on ne peut exclure le Ve s. av. J.-C. pour la première, mais les autres devraient être tardo-laténiennes (Ier s. av. J.-C.). Parmi le matériaux recueillis sur le Titelberg figurent notamment de très nombreuses monnaies, attribuables principalement aux Trévires. La découverte d'une plaque à alvéoles utilisée pour la fusion des flans indique d'ailleurs l'existence d'un atelier monétaire. Les matériaux contenus dans les couches d'occupation explorées appartiennent principalement à la deuxième moitié du Ier s. av. J.-C. Les niveaux les plus anciens peuvent être datés actuellement vers 60-50 av. J.-C. Voir CLÉMENCY.

Bibl. : *Archaeologia Mosellana* 1993 ; Metzler 1995 ; Reding 1972 ; Thill 1973.

TITTO. Voir BIATEC.

TODI (prov. de Pérouse, Italie). Stèle funéraire découverte en 1839, sans contexte connu. Inscrite sur ses deux faces d'un texte latin (en haut) et celtique en caractères celto-étrusques (en bas). La version latine semble être la traduction du texte celtique. Il ne présente qu'une seule différence d'une face à l'autre, dans le texte celtique uniquement, peut-être l'expression de deux étapes du rituel funéraire qui correspondraient aux deux inscriptions bilingues, réalisées par deux mains différentes : d'abord l'inhumation (*LOKAN*), ensuite l'érection d'un tertre ou autre monument (*ARTUAŠ*). Le texte celtique *ATEKNATI TRVTIKNI KARNITV ARTVAŠ* (ou *LOKAN* sur la face B) *KOISIS TRVTIKNOS* indique d'abord le

nom du défunt — Ateknatos (Ategnatos), fils de Trutos — suivi par celui de son frère cadet Koisis, responsable de l'érection du tombeau. L'utilisation de l'écriture celto-étrusque utilisée par les Celtes indigènes de la Transpadane indique qu'il s'agissait d'une famille originaire de cette région, restée attachée à sa langue et à son écriture. La datation au IIe s. av. J.-C., fondée principalement sur les données épigraphiques, correspond à une période d'essor des relations commerciales entre les territoires restés celtiques au nord du Pô et le centre de l'Italie.
Musée : Rome (Musei Vaticani).
Bibl. : Lambert 1995 ; Lejeune 1988 ; Savignac 1994.

TOGIRIX. Nom de personne attesté sur une série de monnaies du Ier s. av. J.-C. Un coin monétaire de ces émissions a été découvert à Bar-sur-Aube.
Bibl. : Colbert de Beaulieu et Fischer 1998.

TOGODUMNOS. Fils du roi Cunobelinos et frère de Caratacos (voir ces noms).

TOITIOPOUOS. Nom, appartenant probablement à un notable insubre, attesté par la légende d'une série de drachmes padanes de la fin du IIe s. av. J.-C. ou du début du siècle suivant, attribuée aux Insubres et frappée sans doute dans un atelier monétaire de Mediolanum. Voir RIKOI.
Ill. : voir DRACHME.

TOKOD (Komárom-Esztergom, Hongrie). Nécropole du IIIe s. av. J.-C. et habitat laténien tardif se prolongeant pendant l'époque romaine.
Bibl. : Kovács et coll. 1987 ; Szabó 1992.

TOLISTOAGI (gr. *Τολιστοαγιοι*). Peuple galate installé au IIIe s. av. J.-C. dans le voisinage de la principauté de Pergame auquel il imposa un tribut, refusé par Attale Ier qui fut ainsi « le premier prince d'Asie à ne pas payer aux Galates » (Tite-Live, *Hist. rom.*, XXXVIII, 16). Il infligea vers 230 av. J.-C. aux Tolistoagi une sévère défaite près des sources du Caïque, suivie d'une seconde, sous les murs mêmes de Pergame, malgré leur alliance avec les Tectosages et le prince séleucide Antiochos. Les Tolistoagi sont mentionnés encore en 196 av. J.-C., alors qu'ils menacent sur l'Hellespont la ville de Lampsaque. Même si on ne peut l'exclure tout à fait, les Tolistoagi ne semblent pas a priori devoir être confondus avec les Tolistobogiens. Il s'agirait dans un tel cas d'un groupe installé près de la côte et resté isolé en dehors de la Communauté des Galates.

TOLISTOBOGIENS (forme dérivée chez certains auteurs antiques : Tolistoboïens). Un des trois peuples qui constituaient la Communauté des Galates, avec les Tectosages et les Trocmes (voir ces noms). On connaît le nom de trois de leurs tétrarchies (équivalent probable du *pagus*) : les Ambitouti, les Tosiopes et les Voturi. Voisins nord-occidentaux des Tectosages, ils résidaient dans un territoire voisin de la Bithynie et de la partie de la Phrygie dite Épictète. Leurs places fortes étaient Bloukion, la résidence du roi Deiotaros, Gordion, Orcaorci, Tolistochora (aujourd'hui Polat Hissar, à environ 35 km au sud-est de Pessinonte) et Péïon, où ce souverain abritait son trésor. La ville de marché la plus importante était Pessinonte, réputée également pour son sanctuaire de la déesse locale Agdistis, vénérée comme la mère des dieux. Voir aussi COMBOLOMAROS, EPOSOGNATOS, GAUDOTOS, ORTIAGON.
Bibl. : Strabon, *Géogr.*, XII, 3 et 5 ; Pline, *H.N.*, V, 146.

TOLISTOBOÏENS. Voir **BOÏENS** et **TOLISTOBOGIENS.**

TOLOSA. Principale agglomération des Volques Tectosages de la Gaule, inclue probablement de manière effective dans la province de Narbonnaise seulement après la victoire romaine de 105 av. J.-C. C'est dans son voisinage immédiat qu'auraient été déposées les richesses en métaux précieux qui constituaient l'*aurum Tolosanum* (l'or de Toulouse : voir ce thème). Le site de la Tolosa préromaine peut être identifié à Vieille-Toulouse.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, III, 20 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 14.

TOLOSATES. Cité gauloise de la Narbonnaise, constituée probablement par la fraction des Volques Tectosages qui habitait dans les environs de Toulouse, dans un territoire qui se trouvait avant la guerre des Gaules limitrophe de l'Aquitaine indépendante.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 10, VII, 7.

Tombelle. Voir HAMIPRÉ.

TÖRÖKSZENTMIKLÓS (Jász-Nagykun-Szolnok, Hongrie). Sépulture avec exceptionnelle chaîne de ceinture de femme en bronze incrustée d'émail rouge, datable de la deuxième moitié du IIIe s. av. J.-C.
Musée : Szolnok.
Bibl. : Stanczik-Vaday 1969 ; Szabó 1992.

Torque. Collier rigide, ouvert ou fermé, que son nom latin, *torquis*, associe à la torsade. Toutefois, les torques celtiques, connus depuis l'époque hallstattienne (et avec des antécédents à l'âge du bronze) ne sont pas toujours torsadés, même si les représentations antiques les figurent généralement ainsi. Insigne de rang porté aussi bien par les hommes que par les femmes, le torque était également un cadeau de prestige et un objet à destination votive. Le dépôt funéraire du torque masculin est limité, à part de très rares exceptions, à la période hallstattienne, où des exemplaires en or, fabriqués probablement pour l'usage exclusivement funéraire, ornent les personnages des tombes princières.



Fig. 167

De somptueux exemplaires féminins en or proviennent des sépultures princières laténiennes des Ve et IVe s. av. J.-C. (voir BESSERINGEN, DÜRKHEIM, FILOTTRANO, REINHEIM, WALDALGESHEIM), ou de trouvailles isolées à caractère probablement votif (voir CLONMACNOISE, ERSTFELD, GORNI ZIBAR, MASCHALPE, OPLOTY). On ne connaît que quelques très rares torques provenant de sépultures masculines d'époque laténienne (voir BOUQUEVAL, MÉNFŐCSANAK), toujours atypiques. Les textes et les figurations antiques indiquent pourtant clairement le port du torque par les guerriers. La parure du dépôt votif de Lasgraïsses, composée d'un torque associé à un brassard, pourrait avoir appartenu à un homme.

Important insigne du rang des femmes dans certaines régions, le torque permet, par la variété de ses formes (fermé, ouvert, à tampons, à cabochons de corail ou d'émail, à éléments ternaires), la nature et la disposition du décor, d'identifier au IVe-IIIe s. av. J.-C. certains groupes ethniques. Cette approche donne des résultats particulièrement intéressants dans le cas de la Champagne ou dans celui des torques rhénans à cabochons. La diffusion de ces derniers permet de suivre la migration vers l'est de groupes originaires de cette région.

Les dépôts votifs du IIe-Ier s. av. J.-C. associent souvent des torques, fabriqués quelquefois spécialement dans ce but en très mince feuille d'or, à des monnaies (voir FRASNES-LEZ-BUISSENAL, MAILLY-LE-CAMP, NIEDERZIER, PODMOKLY, POMMERŒUL, SAINT-LOUIS, TAYAC, VERCEIL). Le dépôt votif de torques en métal précieux connaîtra une vogue remarquable en milieu insulaire, où le site de Snettisham a livré près de deux cents exemplaires (voir également BROIGHTER, GREAVES WOOD, IPSWICH). Le torque en or était également très apprécié chez les Celtes de la péninsule Ibérique, plus particulièrement les peuples de la façade atlantique, d'où proviennent de remarquables exemplaires massifs à tampons, très richement ornés.
Ill. : voir ALLEMAGNE, FRASNES-LEZ-BUISSENAL, GORNI ZIBAR, MAILLY-LE-CAMP, MÉTAMORPHOSE PLASTIQUE, PASTILLAGE.
Bibl. : Charpy 1993 ; Kaenel 1995 ; Kruta 1987c ; Kruta et Roualet 1995 ; Kruta Poppi 1995 ; Müller 1989 ; Piana Agostinetti 1989/1990.
Fig. 167 : Torque en bronze à tampons (seule une moitié est représentée, avec développement des décors, identiques sur l'autre moitié), richement orné en creux de motifs végétaux (palmet-

tes et feuilles de gui), de Pierre-Morains*, dép. Marne, France (diam. 13 cm) ; deuxième tiers du IVe s. av. J.-C.

TORRS (Kirkudbrigtshire, Grande-Bretagne). Lieu de la découverte d'un remarquable chanfrein de poney, en tôle de bronze, richement décoré. Une des pièces majeures de l'art insulaire.
Musée : Édimbourg.
Bibl. : Atkinson et Piggott 1955 ; MacGregor 1976 ; Megaw 1970.

TOULOUSE. Voir TOLOSA.

TOSIOPES. *Pagus* (tétrarchie) des Tolistobogiens galates.
Bibl. : Pline, *H.N.*, V, 146.

Tour. Utilisé depuis l'âge du bronze pour le travail du métal (et probablement aussi du bois), le tour ne fut employé par les Celtes pour la fabrication de certaines catégories de poterie fine qu'à partir du Ve s. av. J.-C. Il s'agit alors d'une tournette ou tour à rotation lente qui sert à donner au vase, modelé à la main, une forme définitive plus régulière. Le façonnage de poteries sur un tour à rotation rapide ne semble avoir été adopté, en dehors des régions qui étaient au contact direct du monde méditerranéen, que nettement plus tard, vers la seconde moitié du IIe s. av. J.-C. Il fut employé notamment pour les vases à décor peint. Voir aussi POTERIE.

TOYGÈNES. *Pagus* des Helvètes. Participa vers la fin du IIe s. av. J.-C., avec les Tigurins, autre *pagus* helvète, à l'expédition des Cimbres vers l'Europe centrale.
Bibl. : Strabon, *Géogr.*, VII, 2, 2.

TRAWSFYNYDD (Merionethshire, pays de Galles, Grande-Bretagne). Le site a livré un pichet en bronze avec poignée ajourée finement ouvragée et ornée d'esses et de triscèles. C'est une œuvre particulièrement caractéristique de l'art insulaire, datée du Ier s. av. J.-C.-Ier s. apr. J.-C.
Musée : Liverpool.
Bibl. : *Early Iron Age Art in Wales* 1968.

TRANSALPINS. Nom donné par les auteurs latins aux populations installées au nord des Alpes, plus particulièrement aux Celtes de ces régions.

TRASIMÈNE, bataille du lac (actuellement Lago Trasimeno, prov. Perugia, Italie). Les contingents de Gaulois cisalpins de l'armée d'Hannibal jouèrent un rôle important dans cette bataille victorieuse contre l'armée romaine (217 av. J.-C.). Ce furent des Gaulois qui tuèrent le consul C. Flaminius et ils auraient constitué la majorité des mille cinq cents tués de l'armée carthaginoise.
Bibl. : Polybe, *Hist.*, III, 82-85.

TRÉBRY (dép. Côtes d'Armor, France). Découverte d'un dépôt de mille sept cent cinquante-six monnaies en billon (bas alliage d'argent, cuivre et étain) des Coriosolites, enterré dans une poterie et découvert fortuitement en 1974 à la ferme de la Ville Gourio. L'étude métallographique et l'analyse de la séquence des coins ont permis d'affiner ultérieurement la chronologie relative des émissions de ce peuple, élaborée précédemment par J.-B. Colbert de Beaulieu d'après les riches dépôts de Jersey.
Musées : Paris (Hôtel de la Monnaie), Rennes, Saint-Brieuc.
Bibl. : *Archéologie de la France* 1989 ; Gruel 1981.

TRE'R CEIRI (Caernavonshire, pays de Galles, Grande-Bretagne). Site fortifié du pays de Galles. Il a livré une somptueuse fibule en bronze doré de la fin du Ier s. apr. J.-C. très caractéristique de l'art romano-britannique.
Musée : Cardiff.
Bibl. : *Early Iron Age Art in Wales* 1968.

TRÉVIRES (lat. *Treveri*). Puissant peuple belge du nord de la Gaule, installé dans l'actuel Luxembourg (où se trouvait son oppidum central, le Titelberg : voir ce nom), et dans les régions environnantes. Il fut pendant la guerre des Gaules un des protagonistes de la lutte contre les Romains. Voir ARDA, INDUTIOMAROS.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 37, II, 24, III, 11, IV, 6, 10, V, 2 *sqq.*, 24, 47, 53, 55, 58, VI, 2 *sq.*, 5 *sqq.*, 29, 32, 44, VII, 63, VIII, 25, 45, 52.
Thill 1973.

TRIBOQUES (lat. *Triboci*). Peuple d'origine germanique de la coalition d'Arioviste. Les Triboques étaient riverains du Rhin selon César et installés entre les Séquanes et les Médiomatrices selon Strabon.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 51, IV, 10 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 3, 4.

TRICASSES (litt. probablement « Ceux qui ont la chevelure aux triples boucles »). Peuple gaulois connu d'époque gallo-romaine, probablement une fraction des Lingons. Il était installé sur l'Aube et la Seine dans la région de Troyes (Augustobona Tricassium), leur ancien chef-lieu qui a perpétué leur nom.
Bibl. : *Tricasses* 1989.

TRICASTINS (lat. *Tricastini*). Peuple gaulois de la Narbonnaise installé sur la rive gauche du Rhône, voisin des Cavares, des Voconces et des Segovellauni. Son nom est conservé dans celui de Saint-Paul-Trois-Châteaux. Son chef-lieu était selon Ptolémée (*Géogr.*, II, 10, 7) Noviomagus, probablement l'Augusta Tricastinorum mentionnée par Pline (*H.N.*, III, 36). Le territoire des Tricastins aurait été le point de départ de la traversée des Alpes par l'expédition légendaire conduite en Italie par Bellovèse (Tite-Live, *Hist. rom.*, V, 34).
Bibl. : Barruol 1969.

TRICHTINGEN (c. Epfendorf, Bade-Wurtemberg, Allemagne). Lieu d'une trouvaille isolée, en 1928, lors de travaux de drainage, d'un lourd torque ouvert aux extrémités figurées en forme de têtes de bovidés affrontées (diamètre int. 21,6 × 16 cm ; poids 6,74 kg). Il possède un noyau en fer doux recouvert d'argent ; la superficie de la tige est formée de seize bandes soudées aux décors différents ; des manchettes ornées de torques torsadés à tampons forment la jonction de la tige avec les extrémités en têtes de bovidés qui regardent vers l'intérieur de l'anneau. Il s'agit probablement d'un objet votif et son origine est généralement cherchée dans le milieu istro-pontique, celto-dace, du cours inférieur du Danube, dans le même contexte que le bassin de Gundestrup, c'est-à-dire dans la première moitié du Iᵉʳ s. av. J.-C. Une datation nettement plus haute, vers 400 av. J.-C., a été récemment proposée : il s'agirait dans ce cas d'une œuvre directement influencée par la Perse achéménide. Cette hypothèse paraît cependant nettement moins convaincante que la première.
Musée : Stuttgart.
Bibl. : Goessler 1929 ; *Trichtinger Ring* 1978.

TRICORIENS (lat. *Tricorii*). Peuple installé sur la route du Montgenèvre, à la lisière sud-occidentale du massif alpin (partie occidentale de l'actuel département des Hautes-Alpes) ; voisin des Voconces et peut-être des Tricastins.
Bibl. : Tite-Live, *Hist. rom.*, XXI, 31.

TRINOVANTES. Puissant peuple britannique qui occupait l'actuel Essex et une partie du Suffolk, où il était voisin des Icéniens. Il était séparé du Cantium par l'estuaire de la Tamise et formait dès le début du Iᵉʳ s. av. J.-C. un ensemble politico-économique unique avec ses voisins occidentaux, les Catuvellauni, qui habitaient l'actuel Hertfordshire, ainsi que la majeure partie de l'Oxfordshire, du Buckinghamshire et du Cambridgeshire. La puissance de cette coalition lui permettait d'exercer une influence décisive sur la région et une tutelle sur les royaumes du Cantium. Il est donc tout à fait vraisemblable que le Cassivellaunos qui dirigea en 54 av. J.-C. la résistance contre César ait été un roi des Trinovantes-Catuvellauni. Leur zone d'influence correspond au faciès belge insulaire du Iᵉʳ s. av. J.-C. connu sous le nom de culture de Aylesford-Swarling, caractérisé notamment par de riches sépultures qui contiennent de nombreuses importations d'origine continentale. Ils connaissent la monnaie, des pièces d'or importées du continent, dès le dernier quart du IIᵉ s. av. J.-C. Les premières émissions propres sont, comme dans le Cantium, de petits bronzes moulés qui apparaissent vers 100 av. J.-C. et sont suivis, vers 70-65 av. J.-C., des premiers statères d'or, frappés probablement déjà à Camulodunum et utilisés parallèlement aux pièces importées de Gaule. Des monnaies d'argent commencent à être émises au temps de la guerre des Gaules et les premières émissions dynastiques munies

d'une légende apparaissent vers 40 av. J.-C. avec Addedomaros, suivi, vers 30 av. J.-C., par Dubnovellaunos et Tasciovanos (de 25 à 10 av. J.-C.). Son règne est suivi d'une période de troubles désignée du terme *interregnum*, où la puissance de la coalition des Trinovantes-Catuvellauni se trouve indiscutablement affaiblie, probablement à la suite de querelles dynastiques. C'est alors que leurs rivaux traditionnels, les Atrébates conduits par Eppillos, étendent leur influence sur le Cantium. Les monnaies des Trinovantes-Catuvellauni de cette période troublée d'une vingtaine d'années portent les légendes *SEGO*, *ANDOCO* (Andocomios), *DIAS* et *RVES*. L'avènement de Cunobelinos, vers 10 apr. J.-C., s'accompagne d'une stabilisation du pouvoir et du rôle retrouvé de puissance régionale. Les émissions de ce souverain portent fréquemment les mentions *CAMVLODVNO* ou *CAMVL* qui indiquent probablement l'oppidum de Camulodunum comme lieu où se trouvait l'atelier monétaire. Le règne de Cunobelinos, qui correspond à l'apogée du pouvoir des Trinovantes-Catuvellauni, se termine probablement peu avant l'expédition romaine de 43 av. J.-C. Deux statères d'or à l'épi et au cheval, avec la légende *AGE*, sont quelquefois considérés comme le témoignage du règne éphémère d'un fils de Cunobelinos.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, V, 20 *sq.*
Cunliffe 1974 ; Van Arsdell 1989.

Trinox samoni (« les trois nuits de samon »). Annotation figurant au deuxième jour de la deuxième quinzaine du mois de *samon[ios]* sur le calendrier de Coligny, successivement sous les formes *TRINO SAM SINDIV* (complété *TRINOX SAMONI SINDIV*, « les trois nuits de *samon [ios]* aujourd'hui »), *TRINVX* (forme aberrante) *SAMO*, et, pour les deux derniers mois de *samonios*, *PRINI* et *PRINO*, des formes considérées comme présentant une erreur de première lettre. Rapproché des « trois nuits de Samain », qui marquaient le début de l'année et du premier mois dans le calendrier irlandais, ce *trinoctium* du calendrier de Coligny devrait correspondre à une fête très importante (probablement Samain), puisque c'est la seule qui s'y trouve indiquée. Voir FÊTES.

Bibl. : Duval P.-M. et Pinault 1986 ; Le Roux 1957 ; Le Roux et Guyonvarc'h 1995.

Triscèle (du grec *Τρισκελης* « à trois jambes »). Motif giratoire à trois branches, généralement curvilignes, très fréquent dans l'art celtique laténien, mais connu déjà dans le milieu hallstattien (voir BURKOVÁK). C'est probablement, de même que le svastika (voir ce terme), un motif à caractère solaire. Il apparaît fréquemment dans les images monétaires, associé généralement au cheval.


Fig. 168

Bibl. : Duval P.-M. 1983 ; Kruta 1975.

Fig. 168 : Tête hémisphérique en bronze du rivet de fixation d'une pointe de lance en fer, de la tombe n° 68 de Brno*-Maloměřice : on y trouve représenté, en relief sur fond piqueté, un triscèle dextrogyre (diam. 2 cm) ; première moitié du IIIe s. av. J.-C.

TŘÍSOV (Bohême, Rép. tchèque). Oppidum du sud de la Bohême, connu anciennement également sous le nom du village voisin de Holubov, situé sur un promontoire qui domine le cours supérieur de la Vltava. Un dispositif de défense avancée particulier caractérise le rempart à poteaux verticaux encastrés dans le parement, revêtu dans sa partie basse de grandes dalles de pierre. Les activités de l'oppidum, situé sur la voie qui reliait le centre de la Bohême à la vallée du Danube, ont été mises en relation avec l'existence de gisements de graphite dans les environs. Effectivement, la poterie dite graphitique est proportionnellement très nombreuse sur ce site. L'occupation intérieure de l'habitat dans les zones explorées reste inédite, à l'exception d'un bâtiment de plan circulaire, peut-être un sanctuaire, construit sur une partie élevée de l'oppidum.

Bibl. : Břeň 1966, 1975 ; Franz 1942 ; *Keltische Oppida* 1971 ; Zavřel 1996.

TRISTAN. Voir CUNOMORUS.

TRNOVEC NAD VÁHOM (Slovaquie). Voir HORNÝ JATOV.

TROCMES. Un des trois peuples qui constituaient la Communauté des Galates, avec les Tectosages et les Tolistobogiens. Considéré comme le plus puissant parmi eux, voisin oriental des Tectosages, il était installé dans la partie de la Galatie qui était limitrophe du royaume du Pont (mer Noire) et de la Cappadoce, c'est-à-dire les territoires qui bordent sur sa rive droite le cours moyen de l'Halys (l'actuel Kizil-Irmak). Ses agglomérations principales étaient Tavion, Mithridation et Posdala (?).

Pompée nomma, en 63 av. J.-C., comme tétrarque unique des Trocmes, avec titre de roi, Brogitaros, fils d'un notable galate nommé Déiotaros, qui fut chassé et dépossédé par le Tolistobogien, homonyme de son père, Déiotaros. La tétrarchie des Trocmes fut ainsi réunie à celle des Tolistobogiens et des Tectosages. Le neveu de Brogitaros, Mithridate de Pergame, récupéra temporairement, en 47-45 av. J.-C., la tétrarchie des Trocmes qui fut ensuite de nouveau annexée par Déiotaros.

Bibl. : Strabon, *Géogr.*, XII, 5.

TRONOËN, ou Tronoan. Voir SAINT-JEAN-TROLIMON.

TROU DE L'AMBRE. Voir ÉPRAVE.

TRUTOS. Personnage d'origine ou ascendance celtique installé au IIe s. av. J.-C. à Todi. Il figure, avec ses fils Ateknatos et Koisis, sur la stèle bilingue découverte en ce lieu. Le même nom apparaît peut-être également dans le gentilice *TRUTITIS* de la dédicace du Mars de Todi (Ve s. av. J.-C.).

TUATHA DÉ DANANN. Voir DANA.

TULINGES (lat. *Tulingi*). Peuple voisin des Helvètes. Ils participèrent, avec les Latobices, les Rauraques et les Boïens, à l'expédition de 58 av. J.-C. et furent renvoyés dans leur territoire d'origine après la défaite devant Bibracte. Leur nombre total aurait été de trente-six mille, dont quinze mille hommes sous les armes, une proportion très élevée qui indique clairement un degré de mobilisation tout à fait exceptionnel.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 5, 25, 28 *sq.*

Tumulus. Tertre artificiel, souvent de grandes dimensions (voir MAGDALENENBERG), qui recouvre une sépulture, déposée simplement sur le sol, dans une fosse ou, pour les personnages particulièrement importants, dans une chambre funéraire, construite généralement en bois (voir HOCHDORF).

TURIASU. Légende des monnaies de bronze et d'argent de l'antique cité celtibérique de Turiaso, identifiée à l'actuelle Tarazona (Saragosse, Espagne).

Bibl. : *Celtiberos* 1988.

TUROE (Co Galway, Irlande). Le site possède un remarquable pilier monolithique en granit (hauteur totale 168 cm), de section ovale (90 × 70 cm), sculpté en léger relief sur une hauteur d'environ 80 cm.

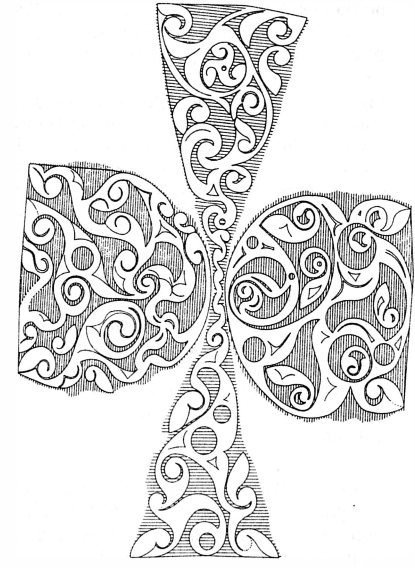


Fig. 169

Une frise de motifs angulaires délimite en bas le décor curviligne complexe à enchaînement continu, élaboré à partir d'un schéma tracé au compas, qui recouvre toute la partie supérieure, de forme arrondie.

Ce décor est réparti en quatre panneaux : deux plus larges sur les côtés, de forme semi-circulaire, sont indépendants ; deux plus étroits aux extrémités, de forme triangulaire, sont reliés par une large ligne ondulée. Les quatre panneaux présentent des compositions différentes. Cette distribution du décor est caractéristique des pierres à fonction d'omphalos (voir KERMARIA) et l'axe continu formé par les deux panneaux triangulaires pourrait évoquer la course du soleil de l'est à l'ouest. Cela pourrait être l'explication de la présence d'un triscèle sur ces deux panneaux. L'ensemble du décor pourrait donc être une évocation très schématique de la voûte céleste. L'emplacement actuel du monument, près de la ferme de Turoe, est la conséquence de son déplacement vers 1850. Il se trouvait à l'origine à une centaine de mètres du fortin circulaire voisin de Feerwore. La nature du décor permet de dater la pierre de Turoe du Ier s. av. J.-C. ou du début du siècle suivant.

Bibl. : Duignan 1976 ; Raftery 1983, 1984, 1994.

Fig. 169 : Développement de l'ornementation sculptée en léger relief sur le sommet hémisphérique du pilier de section ovoïdale de Turoe : les quatre panneaux présentent chacun une composition différente ; les deux plus grands sont indépendants, les plus petits reliés par une ligne ondulée (haut. 168 cm ; section 90 x 70 cm ; haut. 80 cm) ; Ier s. av. J.-C. (?).

TURONS (lat. *Turoni*). Peuple gaulois installé sur la Loire, qui laissa son nom à Tours et à la Touraine. Son oppidum central est probablement celui du site d'Amboise. Voir ACUTIOS.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, II, 35, VII, 4, 75, VIII, 46.

TURQUIE. La présence celtique en Turquie est la conséquence de l'installation des Galates, consécutivement à la Grande Expédition de 280 av. J.-C.

• *Peuples celtiques connus par les textes* : voir AIGOSAGES, AMBITOUTI, GALATES, TECTOSAGES, TEUTOBODIACI, TOLISTOBOGIENS, TOSIOPES, TROCMES.

• *Toponymes antiques* : voir ANCYRE, DRUNEMETON, ECCOBRIGA, LYSIMACHEIA, PERGAME, TAVION.

• *Sites et découvertes archéologiques* : voir FINIKE, KARALAR.

Ill. : voir COTTE DE MAILLES, FINIKE, GALATES, PERGAME.

Musée : Ankara.

Bibl. : Polenz 1978.

TYLIS (gr. *Τυλις* ou *Τυλη*). Le royaume celtique de Tylis, constitué en Thrace par l'armée de Komontorios à la suite de la Grande Expédition de 280 av. J. C., fut localisé, sans preuves, sur le site de l'actuelle agglomération de Tulovo (rég. Stara Zagora, Bulgarie). Byzance versait au royaume celtique de Tylis un tribut, d'abord irrégulier de 3 000, 5 000 et même 10 000 statères d'or, puis annuel de 80 talents (480 000 drachmes). Leur premier roi aurait été Komontorios et le dernier Cauaros (voir ces noms). C'est sous son règne que ce royaume celtique aurait succombé, après 220 av. J.-C., probablement vers 213 av. J.-C., à une attaque des Thraces.

Bibl. : Polybe, *Hist.*, IV, 46.

TÝNEC NAD LABEM (Bohême, Rép. tchèque). Le site dit « Kolo », un monticule d'à peu près 9 hectares de superficie, domine la plaine environnante d'environ 25 m à une dizaine de kilomètres de la ville de Kolín. La hauteur était défendue jadis naturellement par un bras de rivière et des marais. Connu par des trouvailles laténiennes, ce lieu a été quelquefois considéré comme un oppidum potentiel. Les fouilles effectuées en 1974-1975 ont confirmé l'occupation laténienne récente ainsi que l'existence d'une fortification. Cette dernière doit être cependant datée de la fin du VIe s. av. J.-C. ou du début du siècle suivant, et l'habitat du IIe-Ier s. av. J.-C. n'était apparemment pas fortifié. On y a reconnu une grande construction rectangulaire de 8 × 6,5 m à sablière excavée dans le sous-sol rocheux.

Bibl. : Sedláček 1981.

UARAKOS, UARKAS. Légendes des monnaies de bronze de l'antique cité celtibérique de Vareia, identifiée à l'actuelle Varea (Logroño, Espagne).

Bibl. : *Celtíberos* 1988.

UCUÉTIS. Dieu gaulois patron de la métallurgie, connu par une dédicace monumentale gallo-latine de l'oppidum d'Alésia, découverte en 1839 : *MARTIALIS DANNOTALI IEVRV VCVETE SOSIN CELICNON ETIC GOBEDBI DVGIIONTIIO VCVETIN IN ALISIIA* (un Gaulois romanisé « Martialis, fils de Dannotalos dédie à Ucuétis cet édifice [à étage] avec les forgerons qui [honorent ?] Ucuétis en Alésia »). Une dédicace latine à ce dieu vénéré par les forgerons du lieu, connus pour leur habileté (voir Pline, *H.N.*, XXXIV, 162), et à sa parèdre, Bergusia, figure sur un vase en bronze, trouvé avec d'autres offrandes votives dans un édifice à crypte du Ier s. apr. J.-C. exploré en 1908 sur le même site du mont Auxois. L'inscription de Martialis commémore probablement une des étapes de la construction de ce bâtiment, considéré comme une maison corporative des forgerons comportant un lieu de culte dédié à leur divinité tutélaire et à sa compagne.
Musée : Alise-Sainte-Reine.
Bibl. : Lambert 1995 ; Lejeune 1988 ; Martin et Varène 1973 ; Savignac 1994.

ÜETLIBERG (Zurich, Suisse). Habitat fortifié sur hauteur dominant l'actuelle ville de Zurich et le lac. L'extrémité escarpée au sud du grand plateau triangulaire avait été fortifiée par un rempart transversal à l'époque hallstattienne et ce site fut occupé notamment au VIe et Ve s. av. J.-C. (céramiques grecques importées). Un grand tumulus nommé « Sonnenbühl » (diamètre 20 m) avait été élevé à l'extérieur sur le rebord du plateau. Il fut exploré en 1979 : au centre se trouvait une chambre funéraire quadrangulaire (env. 3,10 × 3,50 m) qui était à l'origine en bois. Elle avait été anciennement pillée et seules quelques pièces appartenant au riche mobilier furent trouvées à l'extérieur, perdues probablement par les profanateurs. Deux disques en feuille d'or travaillée au repoussé en style laténien (peut-être des appliques de fibules discoïdales) et un fragment de fibule de type dit de La Certosa indiquent une date dans la seconde moitié du Ve s. av. J.-C. et confirment le caractère « princier » de la sépulture.
Musée : Zurich.
Bibl. : Drack 1981 ; Furger-Gunti 1984 ; Guggisberg 1991.

UHŘICE (Moravie, République tchèque). Matériaux hors contexte d'une nécropole parmi lesquels figure le fragment d'un remarquable anneau de cheville aux oves formés d'un assemblage de volumes géométriques, datable dans la deuxième moitié du IIIe s. av. J.-C.

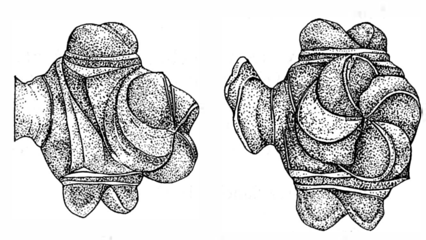


Fig. 170

Musée : Brno (Musée morave).
Bibl. : Kruta 1979a ; Kruta et coll. 1978.
Fig. 170 : Fragment d'anneau de cheville en bronze à grands oves creux d'Uhřice, orné d'une savante composition de volumes imbriqués (haut. env. 6 cm) ; IIIe s. av. J.-C.

UIROUIAS. Légende des monnaies de bronze d'une cité celtibérique identifiée sans certitude comme l'antique Virovesca, aujourd'hui Borobia (Soria) ou Briviesca (Burgos).
Bibl. : *Celtíberos* 1988.

UKRAINE. L'Ukraine ne fut touchée que très marginalement, dans sa partie subkarpatique, par le peuplement celtique, probablement à partir de la Slovaquie voisine. Le site de Gališ-Lovačka, dans les environs de Mukačevo, a livré des matériaux parmi lesquels figurent des éléments (chaîne de ceinturon) datables de la deuxième moitié du IIIe s. av. J.-C. La durée de l'occupation du site reste toutefois incertaine.

Les toponymes celtiques Camodunum et Carrodunum sont localisés par Ptolémée (*Géogr.*, III) quelque part sur le Dniéster, donc soit en Ukraine soit en Moldavie. Quant aux Britolages, ils auraient été installés quelque part en Bessarabie, peut-être vers le delta du Danube,

où se serait trouvée une agglomération au nom bien celtique de Noviodunum.

Des objets pouvant être associés à la présence de mercenaires celtiques furent découverts sur des sites du littoral de la mer Noire. La présence de groupes militaires celtiques y est attestée par l'inscription d'Olbia, en l'honneur de Protogenes. Sites : Gališ-Lovačka.

Musée : Užgorod.

Bibl. : Woźniak 1976.

ULACA (Solosancho, prov. Ávila, Espagne). Très important oppidum des Vettones sur un plateau élevé qui domine la plaine d'Ávila. Un sanctuaire et des bains taillés dans la roche y sont conservés.

Bibl. : Alvarez Sanchís 1993.

ULAÑA. Voir PEÑA ULAÑA, LA.

Ulatos. Terme gaulois attesté seul ou dans des noms de personnes composés. Il désigne probablement une fonction ou un rang social élevés (« chef » ? « dignitaire » ?). Il figure sous la forme *VLATOS* ou *VLATOC* sur des monnaies d'argent attribuées aux Rèmes, ou un autre peuple voisin des Suessions, associé aux noms *ATEVLA* et *CVPINACIOS*.

Bibl. : Colbert de Beaulieu et Fischer 1998 ; Fleuriot 1984.

ULSTER. Voir IRLANDE.

Umbo. Voir BOUCLIER.

UNELLES (lat. *Unelli*). Peuple qualifié par César d'armoricain (c'est-à-dire riverain de l'Océan) qui résidait dans l'actuel Cotentin, entre les Coriosolites et les Bodiocasses. Voir VIRIDORIX.

Bibl. : César, *G. des Gaules*, II, 34, III, 11, 17, VII, 75 ; Pline, *H.N.*, IV, 107 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 8.

USAMUS. Légende des monnaies de bronze de l'antique cité celtibérique Uxama Argaela, identifiée à l'actuelle Osma (Soria, Espagne).

Bibl. : *Celtiberos* 1988.

UTHER PENDRAGON. Personnage légendaire du cycle de Bretagne : selon la tradition rapportée par Geoffroy de Monmouth, il aurait été le frère du roi de Bretagne Constantin et d'Emrreis (Aurelius Ambrosius), avec lequel il chassa l'usurpateur Vortigern. Devenu à son tour roi de Bretagne, il fut le père d'Arthur, fruit d'une union adultère avec l'épouse du duc de Cornouailles. Son nom, qui signifierait « Tête de dragon », s'explique probablement par la qualité de chef de guerre des « dragons », un surnom des guerriers celtiques qu'il faut probablement rapprocher de l'emblême de la paire de dragons, représentée à partir du IVe s. av. J.-C. sur un nombre important de fourreaux d'épée.

UXAMA. 1. Uxama Argaela : oppidum des Arévaques celtibères, identifié à l'actuelle Osma (Soria, Espagne). Voir *USAMUS*.

Bibl. : Pline, *H.N.*, III, 27 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 6 ; Orose, *Hist.*, V, 23.

2. Uxama Barca : oppidum des Autrigones du nord-ouest de la péninsule Ibérique, identifié à l'actuelle Osma (Vizcaya, Espagne).

Bibl. : Ptolémée, *Géogr.*, II, 6.

UXELLODUNUM. Oppidum réputé imprenable qui appartenait, selon le texte de la *Guerre des Gaules* (VIII, 32), à la clientèle du Cadurque Luctérios. Ce fut un des derniers foyers de la résistance gauloise en 51 av. J.-C., associé aux noms de Luctérios et du Sénon Drappès. La reddition d'Uxellodunum fut obtenue par le détournement de la source qui approvisionnait en eau la forteresse. Ses défenseurs eurent les mains coupées par le vainqueur. On l'identifie traditionnellement, mais sans certitude, au Puy d'Issolu près de Vayrac (Lot).

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VIII, 32, 40.

UXISAMA, ou Ouxisama, évent. Ouximasa (gr. Ουξισαμα). Ancien nom de l'île d'Ouessant, connu déjà par Pythéas au IVe s. av. J.-C.

Bibl. : Strabon, *Géogr.*, I, 4.

V

VÁC (Pest, Hongrie). Nécropole birituelle du IIIe siècle av. J.-C. de la rive gauche du Danube en amont de Budapest, d'une soixantaine de tombes, explorée sur le site « Kavicsabanya ».
Bibl. : Hellebrandt 1994 ; Szabó 1992.

VACCÉENS (lat. *Vaccaei*, gr. *Ουακκαιους*). Puissant peuple celtique, voisin septentrional des Vettones, installé sur le cours moyen du Douro, aux confins du Léon et de la Vieille-Castille. Ses agglomérations principales étaient Helmantiké (gr. *Ελμαντικη* ou *Σαλματικη*, actuellement Salamanque), Acontia (Zamora ?) et Arbocala (gr. *Αρβουκαλη*).
Bibl. : Polybe, *Hist.*, III, 5, 14 ; Strabon, *Géogr.*, III, 4 ; Diodore, *Bibl. hist.*, V, 34 ; Tite-Live, *Hist. rom.*, XXI, 5, XXXV, 7, XL, 47, *frag. lib.* 91, *Epit.* 48 ; Pline, *H.N.*, III, 19 ; Florus, *Epit. Gest. Rom.*, I, 33 ; Plutarque, *Sertorius* 21 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 6 ; Appien, *Hisp.*, 51 ; Dion Cassius, *Hist. rom.*, XXXIX, 54 ; Orose, *Hist.*, I, 2.

VACOMAGI. Peuple calédonien de l'Écosse actuelle. Installé probablement à la limite des Highlands et des Lowlands.
Bibl. : Ptolémée, *Géogr.*, II, 3.

VADIMON, bataille du lac de (le site correspond probablement à celui de l'actuel petit lac de Bassano en Étrurie méridionale, situé à proximité de la rive droite du Tibre, à l'est de Viterbe et à environ 70 km au nord de Rome). Victoire remportée en 284 ou 283 av. J.-C. par les Romains sur l'armée de la coalition de Gaulois cisalpins (d'après Polybe, Boïens inquiets de la victoire romaine sur les Sénons) et d'Étrusques.
Bibl. : Polybe, *Hist.*, II, 20.

VAJUGA-PESAK (Serbie). Nécropole du faciès laténien des Portes de Fer du IIIe-IIe s. av. J.-C. Les éléments laténiens (fibules, armes), s'y trouvent associés à des éléments indigènes (coutelas à tranchant concave de type *sica*) et à de la poterie de type géto-dace (pots à protubérances).
Musée : Negotin.
Bibl. : Popović 1989/1990 ; Popović et Vukmanović 1998.

VAL D'AOSTE (Italie). Occupé par une partie du peuple des Salasses, considéré comme celtique, ligure ou celto-ligure, le Val d'Aoste a livré un certain nombre de témoignages archéologiques sur son occupation préromaine. À part le site d'Aoste, important carrefour sur la route des cols du Grand et du Petit-Saint-Bernard, différentes localités ont fourni un matériel comprenant des éléments laténiens : un torque aux tampons à ornementation végétale du IVe s. av. J.-C. provient de Saint-Martin-de-Corléans, une paire d'anneaux de cheville à tampons de type transalpin, datable de la fin du IVe s. av. J.-C. ou du tout début du siècle suivant, provient d'une tombe à inhumation d'Ussel, mais la plupart des vestiges

sont plus récents, du IIe s. av. J.-C. ou de la première moitié du siècle suivant. Les parures (anneaux de cheville et bracelet massifs de Saint-Vincent, de type valaisan) ainsi que la poterie indigène (Châtillon, Montjovet, Saint-Vincent) montrent des liens étroits avec les régions alpines voisines (Valais, Val d'Ossola, Tessin) et la plaine du Pô (*olpe a trottola* des tombes à inhumation de Montjovet et de Navillod à Antey-Saint-André ; drachmes padanes).

Les accumulations de scories et de fragments de creusets liés à la production du fer et du cuivre, identifiées à Tour d'Héréraz et attribuables au Ier s. av. J.-C., confirment pleinement l'importance de la métallurgie dans l'économie locale. L'exploitation des gisements aurifères par les Salasses, indiquée par les textes, trouve une confirmation dans la découverte d'une pépite d'or sous le tumulus de Chassan à Émarèse.

Bibl. : Mollo Mezzena 1994.

VALETIACOS. Notable éduen, magistrat suprême de la cité (*vergobretos*) en 53 av. J.-C. Il aurait porté illégalement au pouvoir, l'année suivante, son frère Cotos, contre Convictolitavis.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 32.

VALIČNA VAS (Slovénie). Nécropole laténienne du IIIe s. av. J.-C., située dans les environs de Novo mesto. Elle est connue par des matériaux recueillis à partir de la fin du XIXe s. sans contexte connu.

Musée : Ljubljana.

Bibl. : Guštin 1984 ; *Kelti v Sloveniji* 1966.

Vallum. Terme latin désignant à l'origine la palissade disposée sur l'*agger* (voir ce mot), la levée constituée par la terre provenant du creusement du fossé ; est utilisé aujourd'hui par extension pour l'ensemble du rempart. Voir FORTIFICATION.

VANDÉLOS. Nom attesté sur des monnaies de bronze attribuées sans certitude aux Bituriges Cubi ou aux Carnutes, sous la forme *VANDIILOS* ou d'autres variantes.

Bibl. : Colbert de Beaulieu et Fischer 1998.

VAREIA (gr. *Ουαρια* ou *Ουαρεια*). Oppidum des Berones celtibères, identifié à Varia (Logroño, Espagne).

Bibl. : Tite-Live, *frag. lib.*, 91 ; Strabon, *Géogr.* III, 4 ; Pline, *H.N.*, III, 21 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 6.

VARENNA (prov. de Côme, Lombardie, Italie). Importante tombe à incinération datable du IVe s. av. J.-C. qui contenait un casque en fer sans paragnathides associé à une épée laténienne au fourreau décoré.

Musée : Côme.

Bibl. : De Marinis 1986.

VARISCOURT (également connu sous le nom des communes limitrophes de Guignicourt et Condé-sur-Suippes, dép. Aisne, France). Oppidum dit du Vieux-Reims, d'une superficie de près de 200 hectares, situé sur les basses terrasses de l'Aisne. Il était à l'origine entouré d'un rempart, aujourd'hui presque totalement arasé. Une fouille a été réalisée dans l'espace intérieur en 1987, sur une superficie d'environ 2,5 hectares. On a reconnu un système orthogonal de voies délimitant des îlots, avec des espaces non construits (places). Les bâtiments, à poteaux, étaient de plan rectangulaire. Les nombreuses fosses et les puits ont livré un abondant matériel, datable principalement de la première moitié du Ier s. av. J.-C. : céramique locale, modelée ou tournée, amphores vinaires importées, petits objets métalliques, monnaies gauloises.

Bibl. : *Archéologie de la France* 1989.

VAROS. Ancien nom du fleuve Var.

Bibl. : César, *G. civ.* I, 86 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 1.

VARSOVIE-ZERAŃ (Pologne). Sépulture à incinération en pleine terre avec une épée laténienne pliée au fourreau en fer décoré, accompagnée de grands anneaux de suspension en fer de section hexagonale ; fin du IIIe siècle av. J.-C.

Musée : Varsovie.

Bibl. : Rosen-Przeworska 1964 ; Woźniak 1970.

VASIO. Oppidum des Voconces, aujourd'hui Vaison-la-Romaine (dép. Vaucluse).
Bibl. : Strabon, *Géogr.*, IV, 1.

Vates (gr. Ουατει). Selon Strabon (*Géogr.*, IV, 4, 4), les vates représentaient, avec les druides et les bardes, l'une des trois catégories de l'élite intellectuelle des Celtes, particulièrement respectées par le reste de la population. Ils auraient assuré les offices sacrés, donc les sacrifices, et auraient pratiqué les sciences de la nature. Leur fonction aurait donc été plus spécifiquement sacerdodale et ils devaient effectuer toutes les observations nécessaires au bon déroulement du culte, notamment suivre les phénomènes célestes pour fixer les dates des fêtes. C'était probablement eux qui interprétaient les présages fournis par les astres ainsi que d'autres phénomènes naturels.
Bibl. : Diodore, *Bibl. hist.*, V, 31 ; Lucain, *Phar.*, I, 447-449 ; Pline, *H.N.*, XXX, 13 ; Ammien Marcellin, *Hist.*, XV, 9.

VAYRES (dép. Gironde, France). Important habitat sur le site du château, exploré par sondages à partir de 1960. Les matériaux recueillis semblent s'échelonner du VIe au Ier siècle av. J.-C. : nombreux fragments de poteries, moule à torque en terre cuite, fibules laténiennes, outils, four de potier.
Musée : Libourne.
Bibl. : Boudet 1987.

VECTIS (gr. Ικτις ou Ουηκτις). Île voisine de la côte méridionale de l'île de Bretagne, identifiée généralement à l'actuelle île de Wight. On l'assimile généralement à l'Ictis connue déjà vers la fin du IVe siècle av. J.-C. par Timée (cité par Diodore et Pline l'Ancien), qui aurait joué le rôle d'emporium principal dans le trafic de l'étain entre les gisements britanniques et le continent. Certains considèrent toutefois plus probable l'identification d'Ictis au St Michael Mount en Cornouailles près de Penzance. Autrement dit, l'île de Vectis mentionnée à l'époque romaine serait bien l'île de Wight, mais ne serait pas l'Ictis de Timée.
Bibl. : Diodore, *Bibl. hist.*, V, 22 ; Pline, *H.N.*, IV, 103 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 3.
Hawkes 1984.

Vela. Nom gaulois du vélar (*Erisimum officinale*), une plante médicinale dite aussi « herbe aux chantres » qui est employée depuis l'Antiquité dans des préparations contre la toux.
Bibl. : Pline, *H.N.*, XXII, 158.

VELABRI, ou Vellabori (gr. Ουελλαβοροι). Peuple du sud-ouest de l'Irlande, localisé dans la province de Munster (Co Kerry).
Bibl. : Ptolémée, *Géogr.*, II, 2 ; Orose, *Hist.*, I, 2.

VELEMSZENTVID (all. Velem St. Veit, Vas, Hongrie). Site polyculturel sur hauteur occupé depuis le néolithique, prospecté et fouillé à partir de la fin du XIXe s.

L'existence d'un oppidum celtique avait été déduite des caractéristiques du lieu et de la présence d'un abondant matériel laténien, plus particulièrement de formes caractéristiques de fibules et autres objets en bronze. Les recherches récentes ont reconnu le tracé des fortifications, constituées par un rempart à poutrage interne précédé d'un fossé qui entoure une superficie d'environ 30 hectares.

L'oppidum semble avoir été fondé vers le début du Ier siècle av. J.-C. sur le site d'une forteresse importante de l'âge du bronze et du premier âge du fer, connue notamment pour les dépôts d'objets en bronze et les vestiges d'activités métallurgiques qui y ont été découverts. Il a été probablement encore habité pendant la première période d'occupation romaine de la région, au moins jusque vers la fin du Ier siècle av. J.-C., où le rôle croissant de la ville de Savaria (Szombathely), important carrefour routier situé au milieu d'une zone d'exploitations agricoles, a entraîné l'abandon du site.
Bibl. : Czajlik 1993 ; Gabler 1996 ; Miske 1905, 1908 ; Szabó et coll. 1994.

VELIKI VETREN (Serbie, Yougoslavie). En 1997, découverte sur ce sommet, le plus élevé du massif du Juhor qui domine la partie centrale de la vallée de la Velika Morava, d'une enceinte fortifiée d'environ 8 à 10 hectares, défendue par un mur de gros blocs de pierre, et d'un très important dépôt d'objets métalliques

(plus de quatre cents), enfoui probablement à l'origine dans un coffre en bois à une trentaine de mètres de la porte principale. Il comprenait notamment l'équipement complet d'une unité de cavalerie de quatorze hommes : mors, pièces de harnachement, éperons, pointes de lance, couteaux, umbo circulaire de bouclier, deux fibules, trois torques, une dizaine de boucles de ceinture et des boutons en bronze ornés d'un triscèle. L'ensemble de ces objets peut être daté vers la fin du IIe s. av. J.-C. C'est probablement à cette époque qu'a été édifiée par les Scordisques cette forteresse qui permettait, grâce à sa position dominante, le contrôle de l'unique axe de communication nord-sud de la région. Sa fin et l'enfouissement du dépôt sont probablement à mettre en relation avec la défaite des Scordisques en 84 av. J.-C.
Bibl. : Vasić 1999.

VÉLIOCASSES (lat. *Veliocassi*, peut-être « Ceux qui ont la chevelure très bouclée »). Peuple belge installé sur le cours inférieur de la Seine, au nord du fleuve qui le séparait des Lexoviens et des Aulerques Éburovices, entre les Parisii, les Calètes et les Bellovaques. Ils fournissent en 57 av. J.-C. dix mille hommes à l'armée de la coalition des peuples belges conduite par les Bellovaques, mais n'envoient plus que trois mille hommes à l'armée de la coalition gauloise en 52 av. J.-C. Ils participeront encore l'année suivante à la mobilisation de Corréos et Commios. Leur chef-lieu sera à l'époque gallo-romaine Rotomagus (Rouen). Voir VERNON.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, II, 4, VII, 75, VIII, 7 ; Pline, *H.N.*, IV, 107 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 8.

VEL'KÁ MAŇA. Voir MAŇA.

VELLAUNODUNUM. Oppidum des Sénons transalpins, à deux jours de marche d'Agedincum (Sens ou Villeneuve-sur-Yonne) en direction de Cenabum (Orléans). Il sera pris en 52 av. J.-C. par César qui mettra deux autres jours pour arriver à sa destination. Il devrait donc se trouver à mi-chemin, quelque part dans les environs de Montargis (dép. Loiret).
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 11, 14.

VELLAVES (lat. *Vellavii*). Petit peuple gaulois, client des Arvernes, qui a laissé son nom au Velay (dép. Haute-Loire).
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 75 ; Strabon, *Géogr.* IV, 2, 2 ; Pline, *H.N.*, IV, 109 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 7.

VELLOCATOS (litt. « Celui qui est très bon au combat »). D'abord écuyer, puis deuxième époux, après Venutios, de Cartimandua, reine des Brigantes de l'île de Bretagne.
Bibl. : Tacite, *Hist.,* III, 45.

VĔNEC U LČOVIC (Bohême, Rép. tchèque). Site fortifié des environs de la ville de Prachatice, en Bohême méridionale, sur le sommet d'une colline atteignant une altitude de 765 m. L'enceinte extérieure de plus de 1 500 m entoure une aire de plus de 8 hectares avec une ligne de fortifications intérieure qui précède les défenses de l'« acropole ». Les matériaux recueillis indiquent une occupation à la fin de la période hallstattienne et pendant la période laténienne initiale (Ve s. av. J.-C.), ainsi qu'une réoccupation à l'époque des oppida (IIe-Ier s. av. J.-C.).
Bibl. : Dubský 1949.

VÉNÈTES (lat. *Veneti*, gr. *Ουενετοι*). 1. Population italique de la partie nord-orientale de la péninsule, installée entre les cours du Tártaro et du Pô, les Alpes et l'Adriatique. La langue vénète, de souche italique et proche du latin, est assez bien connue, grâce à plusieurs centaines d'inscriptions réalisées dans un alphabet emprunté au VIe s. av. J.-C. à l'Étrurie et utilisé jusqu'au IIe s. av. J.-C. Dès le Ve s. av. J.-C., les noms de personnes d'origine celtique qui figurent sur des stèles des nécropoles d'Este indiquent des contacts avec les Celtes. Les objets laténiens apparaissent en nombre au siècle suivant, aussi bien


Fig. 171

des parures que des armes (voir ALTINO, ESTE). Les auteurs anciens signalent d'ailleurs que Celtes et Vénètes ne se distinguent ni par le costume ni par leurs usages. Les Vénètes furent les alliés de Rome dans les guerres contre les Celtes d'Italie, mais semblent avoir entretenu d'assez bons rapports avec leurs voisins Cénomans.

Bibl. : Capuis 1993.

Fig. 171 : Statuette en bronze d'un guerrier vénète (probablement une divinité guerrière) équipé comme ses voisins celtiques, avec une épée laténienne suspendue au côté droit ; il devait tenir à l'origine un bouclier devant lui de la main gauche et brandir horizontalement une lance de la main droite... du dépôt votif du sanctuaire de Reitia à Este*, Vénétie, Italie (haut. 9 cm) ; IIIe s. av. J.-C.

2. Peuple armoricain qui résidait principalement dans l'actuel département du Morbihan et dont le nom est conservé dans celui de Vannes. Il était connu pour sa puissante flotte hauturière et des ports qui lui assuraient le contrôle des trafics avec l'île de Bretagne à partir de la côte méridionale de l'Armorique. Il prit la tête du soulèvement des peuples armoricains, fut soumis par Crassus en 57, et affronta en 56 av. J.-C. dans une bataille navale, quelque part entre l'estuaire de la Loire et le golfe du Morbihan, la flotte de César. La grave défaite que subirent les Vénètes mit apparemment fin à leur résistance.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, II, 34, III, 7 *sqq.*, 11, 16 *sqq.* ; Tite-Live, *Epit.*, 104 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 4, 1 ; Pline, *H.N.*, IV, 107 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 8 ; Dion Cassius, *Hist. rom.*, XLIX, 40.

VENNICNII (gr. *Ουεννικνιοι*). Peuple de la côte nord-occidentale de l'Irlande.

Bibl. : Ptolémée, *Géogr.*, II, 2.

VENNONES, ou Vennonetes (gr. *Ουεννωνες*). Petit peuple alpin installé à proximité du lac de Constance, de souche probablement plutôt celtique que rétique. C'était un client ou même un *pagus* des Vindéliciens.

Bibl. : Strabon, *Géogr.,* IV, 6 ; Pline, *H.N.*, III, 135 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 12.

VENTA. 1. Venta Icenorum : agglomération des Icéniens de l'île de Bretagne.

Bibl. : Ptolémée, *Géogr.*, II, 3.

2. Venta Belgarum : oppidum des Atrébates, aujourd'hui Winchester (Hampshire, Grande-Bretagne). Les fortifications, observées sur quelques centaines de mètres, semblent délimiter une aire d'environ 14 hectares, mais l'habitat s'étendait probablement jusqu'au fleuve, car cette partie du site a livré de nombreux vestiges d'activités artisanales, notamment de la production de monnaies.

Bibl. : Ptolémée, *Géogr.*, II, 3.
Cunliffe 1974.

3. Venta Silurum : agglomération des Silures du pays de Galles, identifiée à l'actuel Caerwent (Monmouthshire).

VENUTIOS. Premier époux de la reine des Brigantes Cartimandua, favorable aux Romains. Il se plaça vers 69 apr. J.-C. à la tête d'une faction des Brigantes opposée à Rome pour combattre Cartimandua, après qu'elle eut épousé en deuxièmes noces son écuyer Vellocatos. Le soutien romain apporté à Cartimandua conduisit à sa défaite.

Bibl. : Tacite, *An.,* XII, 40, *Hist.*, III, 45.

VEPOTALOS. Nom de personne attesté sur des monnaies de bronze attribuées aux Pictons : *VIIPOTAL* ou *VIIPOT.*

Ill. : voir ARMEMENT.

Bibl. : Colbert de Beaulieu et Fischer 1998.

VÉRAGRES (lat. *Veragri*). Peuple celtique du Valais suisse dont la principale agglomération était Octodurus (aujourd'hui Martigny).

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, III, 1 *sq.* ; Strabon, *Géogr.*, IV, 6 ; Orose, *Hist.*, VI, 8.
Valais 1986.

VERBANOS. Ancien nom du lac Majeur en Gaule cisalpine. La forme Verbano est toujours utilisée parallèlement au nom actuel.

Bibl. : Polybe, *Hist.*, XXXIV, 10 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 6 ; Pline, *H.N.*, II, 224.

VERBIGENOS. Nom de l'un des quatre *pagi* de la *civitas* des Helvètes ; six mille hommes de leur contingent à l'expédition de 58 av. J.-C. tenteront de fuir vers le Rhin et la Germanie après la

défaite près de Bibracte. Ils seront pris et traités en ennemis par les Romains.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 27.

VERCASSIVELAUNOS. Notable arverne, cousin de Vercingétorix. Commanda en 52 av. J.-C., avec Commios, Viridomaros et Époredorix, l'armée envoyée au secours de l'oppidum d'Alésia assiégé par César.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 76, 83, 85, 88.

VERCEIL (ital. Vercelli, Piémont, Italie ; lat. *Vercellae*, gr. *Ουερκελλαι*). 1. La plaine de Verceil fut le théâtre de la bataille décisive qui opposa le 30 juillet 101 av. J.-C. l'armée des Cimbres et de leurs alliés parmi lesquels figuraient des Celtes, même aux postes de commandement (voir BOIORIX), aux légions de Marius qui sortirent victorieuses du combat. On attribue à la bataille les nombreuses découvertes de monnaies d'or des Celtes d'Europe centrale (principalement du type *Regenbogenschüsselchen* de la Bavière), associées quelquefois à des torques d'or à tampons (découvertes de Formigliana, San Germano Vercellese).
Bibl. : Plutarque, *Marius*, 25 *sq.*
Arslan 1988.

2. Une importante inscription bilingue a été découverte fortuitement en 1960 dans le lit du Sesia en amont de la ville. Elle est datée généralement du Iᵉʳ s. av. J.-C. et était utilisée à l'origine pour délimiter un espace défini comme « commun aux dieux et aux hommes », c'est-à-dire une aire sacrée, un *nemeton* (voir ce mot). Ce terrain aurait été dédié par un magistrat nommé Acisius (en celtique Akisios) dont la fonction est désignée comme *argantocomaterecus* (en celtique *arkatokomaterekos*). Il s'agit peut-être d'un responsable monétaire de la cité locale (les Libiciens), analogue à l'*arcantodannos* attesté en Gaule chez les Lexoviens.
Musée : Verceil.
Bibl. : Baldacci 1977 ; Lejeune 1977, 1988.

VERCINGÉTORIX (litt. « le très grand roi des guerriers »). Chef arverne, fils de Celtillos ; né vers 82 av. J.-C. à Gergovie, il devint en 52 av. J.-C. le chef de la coalition des peuples gaulois contre César ; après une politique de la terre brûlée et la défense malheureuse d'Avaricum, il obtint une victoire sur l'armée romaine qui se repliait à Gergovie ; la suite de la campagne se conclut par le siège d'Alésia et la reddition ; prisonnier à Rome pendant six ans, il fut exhibé au triomphe de 46 av. J.-C. et exécuté par la suite, en août ou septembre de la même année, dans le Tullianum.

On connaît des monnaies en or (vingt-cinq statères) et en bronze (deux exemplaires du site d'Alésia) avec les légendes *VERCINGETORIXS* ou *VERCINGETORIXIS*, frappées probablement en 52 av. J.-C. Contrairement à une opinion répandue, il est peu vraisemblable que la tête représentée sur le droit soit le portrait de Vercingétorix (trois exemplaires portent d'ailleurs au droit une tête casquée inspirée de la représentation allégorique de Rome). C'est, comme sur les autres monnaies gauloises, la tête de la divinité qui est associée au cheval du revers (probablement Lug). Même le caractère exceptionnel de la situation ne semble pas justifier l'exception absolue que constituerait la représentation du portrait d'un personnage autre que divin sur une monnaie celtique.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 4, 8 *sq.*, 12, 14 *sqq.*, 18, 20 *sq.*, 26, 28, 31, 33 *sqq.*, 44, 51, 53, 55, 63, 66 *sqq.*, 70 *sq.*, 75 *sq.*, 81 *sqq.*, 89 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 2 ; Florus, *Epit. Gest. Rom.*, I, 45 ; Plutarque, *César*, 25.
Colbert de Beaulieu 1967 ; Colbert de Beaulieu et Fischer 1998 ; Goudineau 1990 ; Jullian 1963.

VERCOMBOGIOS. Nom de personne d'indiscutable souche celtique, attesté à plusieurs reprises par des inscriptions chez les Éravisques et dans le Norique.

VERCONDARIDUBNOS. Éduen, premier prêtre de l'autel de Rome et Auguste à Lugdunum (Lyon), érigé au confluent de la Saône et du Rhône et consacré le 1ᵉʳ août de l'an 10 av. J.-C.
Bibl. : Tite-Live, *Epit.*, 139.

VERDUN-SUR-LE-DOUBS. Voir **BRAGNY-SUR-SAÔNE**.

Vergobretos, ou *vergobret*. Magistrature suprême des cités de Gaule où la royauté avait été remplacée par un gouvernement oligarchique. Le *vergobretos* était élu pour un an (voir Strabon, *Géogr.*, IV, 4, 3), probablement par le sénat de la cité. César décrit cette magistrature chez les Éduens et cite les noms de certains des notables qui y assumèrent cette charge (vers 65-60 : Dumnorix ; en 58 av. J.-C. : Liscos ; en 53 av. J.-C. : Valétiacos ; en 52 av. J.-C. : Cotos, remplacé, suite à l'intervention de César, par Convictolitavis). Il mentionne également cette charge à propos de Vertiscos, *vergobretos* des Rèmes en 51 av. J.-C. Elle est attestée par une légende monétaire chez les Lexoviens (Cattos), une inscription chez les Santons (*C.I.L.*, XIII, 1048) et une inscription vasculaire chez les Bituriges.



Fig. 172

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 16, VII, 32.
Fleuriot 1981, 1984 ; Lejeune 1985a.

Fig. 172 : Image du revers d'une monnaie en bronze frappé (semis) des Lexoviens : un oiseau au bec de rapace entouré de la légende dextroverse en caractères latins [CI]SIAMBOS.CATTOS.VERCO[BR]E[TO] (diam. 2 cm) ; seconde moitié du Ier s. av. J.-C.

VERICA. Fils de Commios, succéda comme roi des Atrébates de l'île de Bretagne, après une période intermédiaire où la fonction fut asumée par Epillos, à son frère exilé Tincomnios, peu avant la mort d'Auguste. Contemporain de Tibère et de son successeur Claude, il fut menacé ou même destitué par le Trinovante Epaticcos, s'enfuit à Rome et sollicita l'aide romaine. Il fut ainsi à l'origine de l'expédition de l'an 43 apr. J.-C. qui aboutit à l'occupation partielle de l'île par les Romains et à la création de la province de Bretagne. Son nom est attesté par les légendes de monnaies d'or et d'argent dont la forme la plus complète est *VERICA COMMI F[ilius] REX*.

Bibl. : Dion Cassius, *Hist. rom.*, LX, 19.
Van Arsdell 1989.

VERIUGODUMNOS (litt. « au très grand joug »). Surnom de l'Apollon gaulois attesté par une inscription gallo-romaine (*C.I.L.*, XIII, 3487).

VERNON (dép. Eure, France). Important oppidum des Véliocasses sur un éperon de la rive droite de la Seine (Vernonnet), d'une superficie de 78 hectares, face aux plus petits sites fortifiés analogues (env. 4 hectares) de la rive droite : Port-Villez à 3 km en amont et Saint-Pierre-d'Autils à 8 km en aval. Les fouilles récentes du rempart transversal ont mis en évidence trois phases successives : un *murus gallicus* suivi de deux aménagements d'un rempart de type Fécamp (dit aussi belge). Une des deux portes, du plan à ailes rentrantes, a été également explorée. Le site semble avoir été occupé dès la seconde moitié du IIe s. av. J.-C. et encore à l'époque gallo-romaine. Parmi les trouvailles d'un intérêt particulier figurent les fragments d'une cotte de mailles en fer.

Musée : Vernon.
Bibl. : *Vernon* 1998.

Verracos (*verrats*). Nom donné dans la péninsule Ibérique à des statues monumentales de sangliers, souvent de très grandes dimensions, répandues dans la péninsule Ibérique surtout sur le territoire des Vaccéens, Vettones et de leurs voisins. On connaît également des statues analogues de taureaux. La fonction de ces monuments pourrait être le marquage de limites territoriales, plus probablement communautaires que privées.

Bibl. : Alvarez-Sanchís 1999 ; López Monteagudo 1989.

VERTACOMORII. Petit peuple qui habitait au Ier siècle apr. J.-C. la région de Novare dans le Piémont. Il aurait été alors un *pagus* de la cité des Voconces. Voir BRIONA.
Bibl. : Pline, *H.N.*, III, 124.

VERTICO(N). Notable des Nerviens dévoué à Rome, mentionné à propos des combats de 54 av. J.-C.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, V, 45, 49.

VERTISCOS. Magistrat suprême (*vergobretos*) des Rèmes en 51 av. J.-C. Il commandait le contingent de cavalerie de cette *civitas* engagé aux côtés de César contre les Bellovaques et trouva la mort lors d'un combat.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VIII, 13.

VERUCLOÉTIOS. Notable helvète, conduisit en 58 av. J.-C. avec Namméios l'ambassade envoyée par cette *civitas* auprès de César pour solliciter l'entrée des Helvètes en Gaule.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 7.

VERULAMIUM. Chef-lieu des Catuvellauni de l'île de Bretagne, aujourd'hui Old Verulam près de Saint Albans (Hertfordshire).
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, V, 21 ; Tacite, *An.*, XIV, 33 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 3.
Stead et Rigby 1986.

VESELÍ NAD LUŽNICI (Bohême, Rép. tchèque). Trouvaille fluviale, en 1982, de la plaque de droit en bronze d'un fourreau, au riche décor finement gravé, datable de la seconde moitié du Ve siècle av. J.-C.
Bibl. : Beneš et Sankot 1994.

VESONTIO. Voir BESANÇON et SÉQUANES.

VETTII. Peuple supposé celtique de la Thrace.
Bibl. : Tite-Live, *Hist. rom.*, XLV, 30.

VETTONES, ou quelquefois Bettones (gr. *Ουεττεωνες*). Puissant peuple celto-lusitanien qui occupait l'actuelle province d'Ávila, la partie occidentale de la Meseta, de part et d'autre de la Sierra de Gredos entre le cours moyen du Douro et le cours moyen du Tage. Leurs voisins septentrionaux étaient les Vaccéens. C'est sur le territoire des Vettones que se trouvent des sites considérés comme représentatifs de la continuité et des racines anciennes du peuplement local, notamment le site de Las Cogotas, occupé depuis l'âge du bronze. Les nécropoles, qui ont livré des milliers de sépultures avec un matériel très abondant, et les oppida des Vettones constituent des références fondamentales pour l'étude de l'évolution des Celtes hispaniques. Les sites les plus connus sont La Osera (La Mesa de Miranda), El Raso de Candelera, Ulaca, Sanchorreja. Le territoire des Vettones présente la principale concentration des effigies monumentales en pierre d'animaux connues sous le nom de *verracos*, étroitement associées au système des oppida, au marquage et au contrôle de leur territoire.
Bibl. : Cornélius Népos, *Hamilcar*, 4, 2 ; César, *G. civ.*, I, 38 ; Tite-Live, *Hist. rom.*, XXXV, 7 ; Strabon, *Géogr.*, III, 1 ; Lucain, *Phar.*, IV, 8-10 ; Pline, *H.N.*, III, 19 ; Appien, *Hisp.*, 56.
Alvarez-Sanchís 1999.

VEVEY (Vaud, Suisse). Nécropole à inhumation d'une trentaine de tombes, explorée en 1898 au lieu-dit « En Credeyles ». Les mobiliers très représentatifs indiquent une datation à la fin du IVe siècle av. J.-C. et au siècle suivant : fibules des types Duchcov et Münsingen, fibules de schéma La Tène II, collier en verre et ambre, bracelets en verre, riches chaînes de ceinture féminines en bronze. Le mobilier le plus récent semble être celui de la tombe de guerrier n° 28, avec une agrafe de ceinturon et une fibule en fer qui permettent de la dater vers la fin du IIIe s. av. J.-C. ou le tout début du siècle suivant. Plusieurs tombes ont révélé lors de la fouilles les traces de cerceuils en bois.
Musée : Vevey.
Bibl. : Kaenel 1990 ; Martin-Kilcher 1981.

VHO DI PIADENA (prov. Crémone, Lombardie, Italie). Nécropole bouleversée par les travaux agricoles au « Campo costiere », où une intervention en 1982 a permis d'explorer presque

complètement une sépulture de guerrier équipé d'un armement caractéristique (épée, fourreau, lance et anneaux de suspension) avec deux fibules datables vers le milieu du IVe s. av. J.-C. C'est un des rares témoignages de la première phase de l'occupation celtique, unique en territoire cénoman.
Bibl. : De Marinis 1986.

VÍCEMILICE (Moravie, Rép. tchèque). Sur le site se trouvent des sépultures à inhumation et à incinération parmi lesquelles figure une double sépulture de guerriers armés de l'épée, inhumés côte à côte. Le site a livré un ensemble de référence de la phase dite pré-Duchcov, datable vers le deuxième quart du IVe siècle av. J.-C., qui constituait probablement le mobilier d'une sépulture à incinération à urne : sept fibules dont une ornithomorphe, d'un type répandu au siècle précédent, et des fragments de parures annulaires.
Musées : Brno (Musée morave), Prague (Musée national).
Bibl. : Filip 1956 ; Ludikovský 1964 ; Procházka 1937.
Fig. 173 : Fibules trouvées dans une poterie, avec des parures annulaires déformées par le feu, à Vícemilice en Moravie ; il s'agit très probablement du mobilier d'une sépulture à incinération ; l'ensemble, très homogène, illustre remarquablement la variété des formes dites pré-Duchcov (long. 4,5-7 cm) ; première moitié du IVe s. av. J.-C.

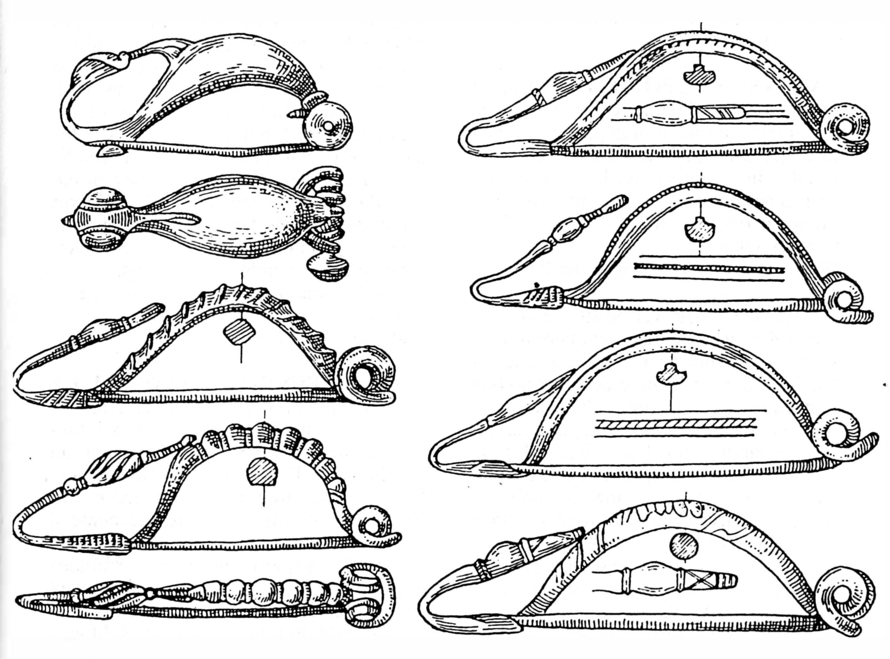


Fig. 173

VICTUMULAE. Localité de la Transpadane, située dans la région de Verceil, probablement vers Eporedia (Ivrea), et connue dans l'Antiquité par l'exploitation de gisements d'or. C'est dans ses environs que se déroula en 218 av. J.-C. le premier affrontement entre Hannibal et l'armée romaine.
Bibl. : Tite-Live, *Hist. rom.*, XXI, 45 ; Strabon, *Géogr.*, V, 1 ; Pline, *H.N.*, XXXIII, 78.

VIDUCASSES. Peuple de l'actuel département du Calvados, rattaché à

l'époque gallo-romaine à la *civitas* des Baiocasses. Leur nom est conservé dans celui de Vieux (dép. Calvados), leur ancien chef-lieu.
Bibl. : Pline, *H.N.*, IV, 107 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 8.

VIENNA (gr. *Ουιεννα*, aujourd'hui Vienne, dép. Isère, France). Chef-lieu des Allobroges. L'oppidum se trouvait probablement sur la colline de Sainte-Blandine d'où provient un abondant matériel laténien, notamment des objets en fer.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 9 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 1, 11.

VIENNE-LEOPOLDAU (Autriche). Petite nécropole birituelle d'une douzaine de tombes qui illustrent la présence locale du faciès oriental le la culture laténienne initiale du ve siècle av. J.-C., avec des formes céramiques à anses attestées également à Bučany, Sopron, Stupava, Pilismarót-Basaharc.
Bibl. : Nebehay 1993 ; Neugebauer 1992.

Viereckschanze. Terme allemand signifiant « fortification quadrangulaire ». Il est utilisé couramment par les spécialistes du deuxième âge du fer pour désigner un type d'enceinte de plan carré, délimitée par un fossé et une levée de terre, particulièrement répandu chez les Celtes d'Europe centrale. On le considère généralement comme un sanctuaire, une interprétation qui paraît convenir parfaitement à certains sites explorés (voir HOLZHAUSEN et FELLBACH-SCHMIDEN), mais ne semble pas pouvoir être appliquée à tous les cas (voir MŠECKÉ ŽEHROVICE).
Bibl. : Bittel et coll. 1990 ; Schwarz 1959, 1975.

VIEUX-LAON (c. Saint-Thomas, dép. Aisne, France). Oppidum identifié au site de Bibrax mentionné par César. Il a livré environ quatre cents monnaies des Rèmes et même une monnaie des Baléares (des frondeurs de cette origine faisaient partie de l'armée de César). La bataille de l'Aisne, en 57 av. J.-C. (*G. des Gaul.*, II, 8) se serait déroulée à une dizaine de kilomètres. Les récentes recherches aériennes ont confirmé la présence d'un camp romain avec la caractéristique porte en « clavicula » situé sur la colline de Mauchamp, près de Berry-au-Bac. Il s'agirait du camp de César, établi avant la bataille à huit milles de Bibrax.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, II, 6.
Lambot et Casagrande 1997.

VIEUX-REIMS. Voir VARISCOURT.

VIGASIO. Voir CIRINGHELLI.

VILLARDS-D'HÉRIA (dép. Jura, France). Site de l'ancien territoire des Séquanes, connu par les découvertes de fragments d'un calendrier gravé sur une table de bronze : un fragment (aujourd'hui perdu) fut trouvé en 1807 lors de travaux effectués au lac d'Antre ; d'autres fragments de la même table (au moins cinq, peut-être huit) furent découverts en 1967 dans le ruisseau d'Héria, lors de la fouille d'un sanctuaire gallo-romain situé à proximité du lac. Il est vraisemblable qu'après avoir été utilisé dans ce sanctuaire, le calendrier fut brisé et ses fragments dispersés en plusieurs endroits différents.
Musée : Besançon (Institut d'archéologie de l'Université).
Bibl. : Duval P.-M. et Pinault 1986.

VILLENEUVE-AU-CHATELOT, LA (dép. Aube, France). Le sanctuaire des « Grèves », situé une dizaine de kilomètres de Nogent-sur-Seine, à proximité du confluent de l'Aube et de la Seine, aux frontières des Rèmes, des Sénons et des Tricasses, semble avoir été fréquenté à partir du début du IIIe s. av. J.-C., période à laquelle appartiennent les offrandes d'armes les plus anciennes (fourreaux fragmentaires, dont plusieurs exemplaires à bouterolle du type dit Hatvan-Boldog) ; des agrafes de ceinturon de type récent appartiennent à la fin du siècle ou au début du IIe s. av. J.-C. L'aire cultuelle était délimitée par deux fossés de plan quadrangulaire, avec une entrée au milieu du côté est. Les dépôts récents sont constitués principalement de rouelles métalliques et de monnaies.
Musée : Nogent-sur-Seine.
Bibl. : *Fastes des Celtes* 1995.

VILLENEUVE-D'ASCQ (dép. Nord, France). Les aménagements du site de la ville nouvelle furent à l'origine de la

découverte de petits habitats de l'âge du fer aux lieux-dits « Les Prés » et « La Guinguette ». Explorés entre 1979 et 1984, ils attestent trois phases d'occupation discontinues : au ve s. av. J.-C. (avec des éléments qui pourraient remonter au siècle précédent), au IIIe s. av. J.-C. et au début de l'époque gallo-romaine, où la poterie découverte indique une forte persistance de la tradition indigène. L'économie de ces hameaux était apparemment fondée sur l'élevage des bovins dans les prairies bordant la vallée marécageuse de la Marque, mais les indices d'activités artisanales y furent également retrouvés (tissage, sidérurgie). Les échanges sont attestés par la présence de meules rotatives et de poteries qui ne sont pas d'origine locale.

Bibl. : Halbaut et Leman-Delerive 1985 ; Leman-Delerive 1995 ; Leman-Delerive et coll. 1989.

VILLENEUVE-RENNEVILLE (dép. Marne, France). Cimetière marnien du « Mont-Gravet », exploré de 1953 à 1965. Il comprenait soixante-sept tombes et reste un des cimetières marniens les mieux documentés. La topographie de la nécropole a permis de distinguer trois groupes, partiellement contemporains, qui semblent correspondre à des regroupements par groupes sociaux. Parmi les particularités figure la présence de femmes parées de plusieurs torques (trois cas). La tombe d'un cerf, sacrifié et enseveli rituellement, a été également découverte sur le site (tombe n° 34). Les matériaux recueillis dans les tombes (poteries, parures annulaires, fibules, pointes de lances et de javelots, épées), couvrent la totalité de la période marnienne (deuxième moitié du ve s. av. J.-C.) et ont constitué le point de départ de sa subdivision en deux phases.

Musée : Épernay.

Bibl. : Brisson et coll. 1971/1972, Charpy et Roualet 1991 ; Hatt et Roualet 1977.

VILLENEUVE-SAINT-GERMAIN (dép. Aisne, France). Oppidum de plaine alluviale, situé dans un méandre de l'Aisne, barré par un rempart transversal. Sa superficie est d'environ 70 hectares, dont toutefois seuls 20, situés sur la terrasse la plus élevée, présentent les traces d'une occupation permanente dense. Les fouilles conduites de 1973 à 1984 ont permis d'explorer une superficie totale de 2,5 hectares de l'espace intérieur. Ce dernier était divisé en quatre secteurs de taille inégale par quatre fossés perpendiculaires formant une croix, bordés de chaque côté de deux rangées de poteaux ; il s'agit donc de voies couvertes, disposées de part et d'autre d'un fossé médian. Les traces de nombreuses activités artisanales ont été découvertes à proximité de ces sortes de portiques : on y a notamment identifié un atelier monétaire (moules à flans, ratés de monnaies), des bronziers, des productions sidérurgiques (scories), un atelier qui fabriquait des perles de verre.

L'oppidum semblerait avoir été fondé par les Suessions après leur défaite de 57 av. J.-C. et l'abandon consécutif de l'oppidum de Noviodunum (Pommiers). La fondation de Augusta Suessionum (Soissons), vers 15 av. J.-C., aurait été la cause de l'abandon du site.

Bibl. : *Archéologie de la France* 1989 ; Constantin et coll. 1982 ; Debord 1982, 1989.

VILLENEUVE-SUR-YONNE (dép. Yonne, France). Face à la ville actuelle s'étend, sur les avancées d'un plateau qui domine la vallée de l'Yonne d'une centaine de mètres sur la rive gauche, un site fortifié connu sous le nom de Camp de Château, d'une superficie d'environ 150 hectares, défendu par d'imposantes levées de terres et de larges fossés. Les fortifications peuvent être actuellement suivies sur une longueur de 6 km. Des fouilles récentes, entreprises dans la partie septentrionale du site, ont confirmé une occupation dense datable du Ier s. av. J.-C. (amphores républicaines, monnaies gauloises, poteries tardo-laténiennes). L'importance des défenses et l'extension considérable de ce site, qui se trouve au cœur de l'ancien territoire des Sénons, permettent de considérer la possibilité de son identification, tout à fait hypothétique dans l'état actuel des données, à l'oppidum principal des Sénons nommé Agedincum, où César fit hiverner en 53 av. J.-C. six de ses légions (environ trente mille hommes).

Bibl. : Grizeaud 1996.

VILLESENEUX (dép. Marne, France). Petite nécropole à inhumation au lieu-dit « La Barbière », d'un groupe venu, d'après la présence de torques ternaires, du sud de la Champagne. Les tombes, au nombre d'une vingtaine, présentent presque toutes le même alignement et la même orientation et correspondraient à deux ou trois générations qui se seraient succédé dans la première moitié du IIIe s. av. J.-C. Deux phases principales peuvent être distinguées : la première avec des parures féminines richement ornées (torques et bracelets), des fibules à pied libre et les quatre tombes d'hommes armés ; la deuxième avec des fibules de schéma La Tène II, des femmes sans torques et des hommes sans armes. Cette deuxième phase semble correspondre à l'installation dans la région de groupes d'origine danubienne.

Musée : Épernay.

Bibl. : Charpy et Roualet 1991 ; Kruta et Roualet 1980.

VILLE-SUR-RETOURNE (dép. Ardennes, France). Après des découvertes fortuites et l'identification d'enclos quadrangulaires par prospection aérienne, des fouilles furent conduites à partir de 1972 au lieu-dit « Budant à la route de Pauvres ». Les tombes s'échelonnent depuis la première moitié du Ier s. av. J.-C. (la majeure partie des sépultures centrales des enclos) jusqu'à la fin de l'époque romaine. D'un intérêt particulier : la très riche incinération centrale de l'enclos C (« a », enfant d'environ huit ans avec une trentaine de poteries, des bracelets, une demi-douzaine de fibules, un couteau, des éléments de ceinturon et des os de porc) ; l'incinération centrale de l'enclos F (« b », homme adulte avec une demi-douzaine de poteries, une longue épée avec fourreau, des anneaux de ceinturon, une pointe de lance, un bracelet ou brassard, une fibule et d'autres petits objets métalliques) ; ces deux tombes sont datables de la première moitié du Ier s. av. J.-C.

Bibl. : *Archéologie de la France* 1989 (n° 152) ; Flouest et Stead 1979.

VINDALON, ou Vindalion (gr. *Ουν-δαλον*). Oppidum des Cavares, situé près du confluent de la Sorgue et du Rhône, près duquel Cnæus Ahenoberbus infligea en 121 une défaite aux Allobroges et Arvernes coalisés. Identifié à l'actuel Bédarrides (dép. Vaucluse), au nord d'Avignon.

Bibl. : Tite-Live, *Epit.* 61 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 1 ; Florus, *Epit. Gest. Rom.*, I, 37.

VINDÉLICIENS (lat. *Vindelici*, gr. *Ουινδολικοι*). Peuple considéré comme de souche celtique qui occupait dans la deuxième moitié du Ier s. av. J.-C. les versants septentrionaux du massif alpin et contrôlait la plaine du Danube depuis la rive septentrionale du lac de Constance (le lacus Brigantinus) jusqu'à l'Inn. Ses voisins étaient à l'ouest les Helvètes et à l'est les Boïens. Les Vindéliciens auraient eu cinq *pagi* ou peuples clients : les Licatii, les Clautenatii, les Vennones, les Estiones et les Brigantii ; leurs oppida principaux étaient Brigantion (Bregenz), Cambodunon (Kempten) et Damasia (attribué aux Licatii ; localisé à l'Auerberg près de Bernbeuern). Ils furent soumis par Tibère, en l'an 15 av. J.-C., lors d'une campagne dont fit partie une bataille navale livrée sur le lac de Constance. La région porte chez Ptolémée le nom de Vindélicie et il y situe les oppida de Artobriga, Boioduron (Innstadt ?), Carrodunon, Aboudiacon, Cambodunon, Medullon et Inoutrion.

Bibl. : Strabon, *Géogr.*, IV, 3, 6, VII, 1, 5 ; Velleius Paterculus, *Hist. rom.*, II, 39, 95, 104, 122 ; Pline, *H.N.*, III, 133 ; Tacite, *An.*, II, 17 ; Florus, *Epit. Gest. Rom.*, II, 22 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 12.

VIRIATOS, ou Viriathos. Chef de guerre lusitanien dans le combat des peuples de la péninsule Ibérique contre Rome. Il réussit à s'emparer en 147 av. J.-C. d'une bonne partie du sud de la Péninsule, infligea plusieurs défaites aux armées romaines et réussit à soulever les Vaccéens et les Numantins. Il fut assassiné en 139 av. J.-C.

Bibl. : Diodore, *Bibl. hist.*, XXXIII, 1 ; Tite-Live, *Perioch.*, 52 ; Strabon, *Géogr.*, III, 4 ; Velleius Paterculus, *Hist. rom.*, II, 1 ; Appien, *Hisp.*, 60 ; Dion Cassius, *Hist. rom.*, XXII, *frag.* 73.

VIRIDOMAROS. 1. Chef des Insubres cisalpins en 222 av. J.-C. Voir BRITOMAROS.

2. Notable des Éduens mentionné à propos des événements de l'an 52 av. J.-C. Il participe d'abord à la querelle pour le pouvoir entre Convictolitavis et Cotos, contre Éporédorix, puis se joint à ce dernier et rallie avec lui César pour l'avertir de la trahison de Litaviccos. Ils convaincront la majeure partie des troupes éduennes de ne pas rejoindre les Arvernes. Envoyés après la bataille de Gergovie par César comme émissaires auprès des Éduens, ils se rangeront du côté de Litaviccos et Convictolitavis et conduiront le massacre de la garnison et des marchands romains à Noviodunum. On retrouve les deux jeunes et ambitieux chefs éduens, Éporédorix et Viridomaros, avec Commios et Vercassivellaunos, à la tête de l'armée de la coalition gauloise qui se porta au secours d'Alésia. Voir aussi BRITOMAROS.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 38 *sqq.*, 54, 55, 63, 76.

VIRIDOVIX. Chef des Unelles et de la coalition qu'ils formèrent en 56 av. J.-C. avec les Aulerques Éburovices et les Lexoviens pour affronter l'armée romaine, commandée par le légat Q. Titurius Sabinus, alors que César combattait les Vénètes armoricains.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, III, 17.

VIRODUNUM. Agglomération des Médiomatrices, connue à l'époque gallo-romaine, aujourd'hui Verdun.

VIROMANDUENS (lat. *Viromandui*). Peuple de la Gaule Belgique, installé dans la haute vallée de la Somme, voisin méridional des Atrébates et des Nerviens. Il fournit en 57 av. J.-C. un contingent de dix mille hommes à la coalition des peuples belges et s'oppose à César, avec les Nerviens et les Atrébates, dans la bataille de la Sambre. Il a laissé son nom au Vermandois. Il aurait été client des Suessions.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, II, 4, 16, 23.

VIROS. Nom de personne attesté sur des monnaies d'or et de bronze attribuées aux Nerviens.
Bibl. : Colbert de Beaulieu et Fischer 1998.

VIROTUTOS. Un des surnoms de l'Apollon gaulois, attesté par plusieurs inscriptions d'époque gallo-romaine (*C.I.L.*, XII, 2525, XIII, 3185).

VIRUNUM. Voir MAGDALENSBERG.

VISEGRÁD (Hongrie). Importante découverte, lors de dragages du Danube, d'une épée laténienne avec son fourreau à la bouterolle décorée d'animaux monstrueux (« dragons »). Datable de la deuxième moitié du v[e] s. av. J.-C.
Musée : Visegrád.
Bibl. : Szabó 1996.

VISMARUS, ou Vismaros. Chef celtibère tué, avec un autre chef du nom de Moenicaptos, à la bataille de Jaén (Espagne), en 214 av. J.-C.
Bibl. : Tite-Live, *Hist. rom.*, XXIV, 42.

VISURGIS (gr. *Βισουργις* ou *Ουισουργις*). Ancien nom du fleuve Weser.
Bibl. : Pomponius Mela, *Chor.*, III, 3 ; Strabon, *Géogr.*, VII, 1 ; Velleius Paterculus, *Hist. rom.*, II, 105 ; Pline, *H.N.*, IV, 100 ; Tacite, *An.*, I, 70 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 11.

VIVISQUES. Voir BITURIGES.

VIX (dép. Côte-d'Or, France). Le site du mont Lassois à Vix et les nécropoles de son voisinage immédiat constituent l'élément central d'un complexe hallstattien qui comprend, dans un rayon d'une dizaine de kilomètres, plus d'une douzaine de nécropoles tumulaires ou tertres isolés. L'importance de Vix est généralement attribuée à sa position stratégique sur la Seine qui permettait de contrôler le trafic fluvial à l'endroit où les marchandises arrivaient ou repartaient par voie de terre en direction de l'axe rhodanien. La forteresse du mont Lassois a pour noyau central le plateau du mont Saint-Marcel qui domine le cours de la Seine. Il serait complètement entouré d'un rempart en pierre à parement armé de poutres verticales, reconnu sur un point en 1953. D'autres remparts défendaient la base du massif. Comme pour le précédent, leur datation reste incertaine. On ne connaît pas de portes. Les fouilles conduites sur le site ont livré depuis le début du siècle une grande quantité de matériaux, malheureusement presque tous sans stratigraphie

ni localisation connue : ces matériaux appartiennent en majorité à la période tardo-hallstattienne (deuxième moitié du VIe et début du Ve s. av. J.-C.) : il s'agit de poteries indigènes, parmi lesquelles se distingue une production de poterie peinte polychrome de grande qualité, de poteries attiques à figures noires importées, d'un riche assortiment de fibules halstattiennes, et d'autres matériaux. La présence d'objets de la fin de l'époque laténienne indique une occupation à cette époque.

La plaine située dans la boucle du fleuve au sud de l'habitat fortifié a livré un complexe funéraire dont l'élément le plus connu est la tombe de la « princesse de Vix », découverte au début de 1953. Elle contenait un char à quatre roues associé à un riche mobilier où figurait un cratère géant en bronze de production probablement tarentine et d'autres objets importés qui datent la tombe vers 500 av. J.-C. ou peu après.

Quatre autres tumulus ont été identifiés à proximité (les deux fouillés ont livré un matériel tardo-hallstattien modeste), ainsi qu'un grand enclos avec des sépultures laténiennes du IIIe-IIe s. av. J.-C. (« Les Tillies ») et un enclos quadrangulaire délimité par un fossé (« Les Herbues ») qui a livré des objets tardo-hallstattiens et deux sculptures en pierre d'un type jusqu'ici inconnu en milieu celtique aussi bien hallstattien que laténien : une femme assise sur un siège et un homme, armé d'un bouclier et nu, en position accroupie.

Musée : Châtillon-sur-Seine.

Bibl. : Chaume 1991 ; Joffroy 1962, 1979 ; *Keltische Jahrtausend* 1993 ; *Trésors des princes celtes* 1987 ; *Vix* 1997.

VLADAŘ (c. Vladořice, Bohême, Rép. tchèque). Vaste et puissant complexe fortifié de la Bohême occidentale, d'une étendue de près d'un kilomètre carré autour d'une enceinte centrale d'environ 15 hectares, sur une colline de 700 m d'altitude qui domine le paysage environnant. En l'absence de fouilles, l'attribution au milieu tardo-hallstattien et laténien ancien du Ve s. av. J.-C. est attestée par quelques trouvailles isolées dont une statuette de guerrier casqué en bronze, interprétée comme le pied d'une ciste ou pyxide importée d'Italie. Le site de nécropole de cette époque le plus proche actuellement connu est Manětín-Hrádek, à une dizaine de kilomètres vers le sud.

Bibl. : Drda et Rybová 1995.

Vlatos. Voir ULATOS.

VLKOŠ (Moravie, Rép. tchèque). Découverte sur le site d'un mobilier d'une sépulture féminine caractéristique du tout début du IIIe s. av. J.-C. : torque, bracelets et fibule fragmentaire à l'arc décoré en relief d'une paire de rinceaux divergents, tout en bronze.

Musée : Prague (Musée national).

Bibl. : Kruta 1976/1977.

VOCATES. Peuple d'Aquitaine, soumis en 56 av. J.-C. Il est généralement localisé dans le pays de Bazas, dans le sud-est du département de la Gironde.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, III, 23, 27.

VOCCIO. Roi du Norique vers 60 av. J.-C. Sa fille était la deuxième épouse d'Arioviste.

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 53.

VOCONCES (lat. *Vocontii*, gr. *Ουοκοντιων*). Peuple de l'actuelle Provence, installé entre la Durance et l'Isère, voisin méridional des Allobroges et oriental des Cavares qui devaient probablement appartenir à leur sphère d'influence, de même que les Caturiges de la haute vallée de la Durance. Leur territoire se trouvait sur une des voies principales qui reliaient la Gaule à l'Italie : celle qui passait par le Montgenèvre et débouchait dans le Val de Suse en traversant le royaume de Cottios. Elle fut empruntée en 218 av. J.-C. par Hannibal qui traversa leur territoire. Le chef-lieu de la cité des Voconces à l'époque gallo-romaine était Vasio (Vaison).

Bibl. : César, *G. des Gaul.*, I, 10 ; Tite-Live, *Hist. rom.*, XXI, 31 ; Pomponius Mela, *Hist. rom.*, II, 5 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 1 ; Pline, *H.N.*, II, 150, III, 34, 37, 124, VII, 78, XIV, 83, XXIX, 54.

Barruol 1969.

VOLCAE PALUDES (litt. « Marais des Volques »). Région marécageuse identifiée généralement au territoire situé

au nord du confluent de la Drave et du Danube. On y connaît une occupation celtique datable principalement du IIIe s. av. J.-C. et illustrée notamment par les sites de Batina et de Gajić.
Bibl. : Dion Cassius, *Hist. rom.*, LV, 32.

VOLCIANI (nom probablement apparenté à celui des Volques). Peuple de la péninsule Ibérique, localisé au nord de l'Èbre, mentionné à propos des événements de 218 av. J.-C. Considéré généralement comme ibère, il pourrait être une fraction des Volques du Languedoc, venue s'installer au IIIe s. av. J.-C. au sud des Pyrénées.
Bibl. : Tite-Live, *Hist. rom.*, XXI, 19.
Marco 1996.

VOLISIOS. Voir **CORITANI**, **DUMNOCOVEROS** et **DUMNOVELLAUNUS**.

VOLQUES (nom dérivé vraisemblablement de la même racine que le germanique *Volk*, « peuple », mais traduit également par « les Loups » ; lat. *Volcæ*, gr. *Ουοκλαι*). Peuple ou groupe de peuples, probablement composite et apparemment très mobile, qui est connu à partir du IIIe s. av. J.-C. en différents points du monde celtique.

1. Les Volques dits Arécomiques étaient installés dans une partie des actuels départements de l'Hérault et du Gard. Il ne s'agit probablement pas d'un ensemble ethnique formé uniquement à partir d'une souche indigène, mais constitué avec un apport significatif (l'élément volque proprement dit) d'éléments issus des mouvements du IIIe s. av. J.-C. et vraisemblablement originaires de la Celtique danubienne. Narbonne se serait trouvée sur leur territoire et leur capitale était Nemaussus (Nîmes).
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, VII, 7, 64 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 1, 12.

2. Les Volques Tectosages (litt. « le peuple qui cherche un toit ») ont participé à la Grande Expédition de 280 av. J.-C. qui les a conduit jusqu'en Asie Mineure où les Tectosages forment un des trois grands peuples de la Communauté des Galates. La tradition associe à la Grande Expédition également les Volques Tectosages du Languedoc actuel : ils auraient participé au pillage (imaginaire) du sanctuaire de Delphes et auraient rapporté avec eux en Gaule un butin qui serait à l'origine de l'*aurum Tolosanum* (l'or de Toulouse : voir ce thème), frappé de malédiction à cause de son origine sacrilège. Les Volques Tectosages du Midi se trouvent donc ainsi implicitement reliés aux mouvements de population de la première moitié du IIIe s. av. J.-C. qui peuvent fournir l'explication de l'apparition subite dans le midi de la Gaule d'un certain nombre d'objets d'inspiration ou de facture danubienne datables de cette période.

Tout conduit donc à chercher en Europe centrale le territoire de formation des Volques Tectosages. C'est d'ailleurs dans cette partie du monde celtique, au cœur de la forêt hercynienne, qu'ils sont localisés par César (*G. des Gaul.*, VI, 24), dont le texte laisse entendre clairement qu'ils n'étaient pas originaires de la région mais s'y étaient installés et y résidaient encore à son époque. L'aire géographique qui semble correspondre le mieux à ces données est constituée par les plaines centrales de la Bohême et de la Moravie voisines, terres de contacts probablement très anciens avec le monde germanique, repeuplées vers le début du IVe s. av. J.-C. par des groupes originaires principalement de la Suisse actuelle, assez disparates, à partir desquels s'est reconstitué un puissant ensemble ethnique qui a pu intégrer également des éléments de souche germanique. Fortement militarisées, ces populations ont incontestablement fourni d'importants contingents aux expéditions danubiennes du début du IIIe s. av. J.-C. Leur déplacement vers le sud de la Gaule pourrait être lié aux débouchés qu'y offrait alors le mercenariat, plus particulièrement l'embauche carthaginoise. Il est très vraisemblable que ce sont ces éléments militaires très mobiles, nouvellement installés dans le sud de la Gaule, qui interviennent à partir du milieu du IIIe s. av. J.-C. en Italie comme mercenaires sous le nom de Gésates.
Bibl. : Cicéron, *Pro Fonteio* 12 ; César, *G. des Gaul.*, VI, 24 ; Strabon, *Géogr.*, IV, 1, 13 ; Pomponius Mela, *Hist. rom.*, II, 5 ; Pline, *H.N.*, III, 33 ; Ptolémée, *Géogr.*, II, 10.

VOREPPE (dép. Isère, France). Découverte d'une importante tombe à incinération de guerrier du lieu-dit « La Tuilerie des Balmes » : épée dans son fourreau de fer orné de la « paire de dragons », chaîne de suspension, pointe de lance avec talon, fibule à nodosité sur l'arc ; l'ensemble peut être daté du deuxième quart du IIIe s. av. J.-C.
Musée : Grenoble.
Bibl. : Bocquet 1970 ; Ginoux 1994, 1995 ; Perrin 1993.

VORTIGERN (gal. Gwrtheyrn). Selon la tradition, roi des Brittons du Cantium (Kent) vers 450 av. J.-C. Il s'agit apparemment d'un personnage historique, mentionné dans les sources les plus anciennes (Bède le Vénérable au VIIIe s.) sous le nom de Vurtigirnus, mais les quelques données connues à son propos présentent clairement un caractère légendaire. Il en est de même pour le récit de Geoffroy de Monmouth, dans son *Historia Regum Britanniae* : il serait devenu roi après avoir assassiné le souverain légitime, Constantin, se serait allié aux Saxons et aurait combattu avec eux contre les Pictes du Nord. Destitué à son tour par les Brittons en faveur de son fils Vortimer (gal. Gwerthefyr), il se serait réfugié au pays de Galles, où il aurait rencontré Merlin le magicien et aurait été tué, assiégé par Ambrosius Aurelianus (gal. Emrys Wledyg).

VOSEGOS. Ancien nom des Vosges.
Bibl. : César, *G. des Gaul.*, IV, 10 ; Lucain, *Phar.*, I, 396.

VOSENOS. Nom d'un roi du Cantium, attesté par la légende *VOSENOS* ou *VOSII* de monnaies d'or et d'argent. Ces monnaies, datées d'une courte période (10-5 av. J.-C.), auraient précédées la circulation locale des monnaies atrébates d'Eppillos.
Bibl. : Van Arsdell 1989.

VOTURI. *Pagus* des Tolistobogiens galates.
Bibl. : Pline, *H.N.*, V, 146.

VRIGNY (dép. Marne, France). Nécropole marnienne d'une trentaine de tombes, explorée exhaustivement selon les exigences de l'archéologie contemporaine. Elle comprenait une tombe avec un char à deux roues (n° 1).
Bibl. : Chossenot et coll. 1981.

VRŠAC-AT (Banat, Serbie). Importante sépulture à incinération qui associe des parures laténiennes en argent, notamment un bracelet décoré, à une poterie de type local daco-gète. L'ensemble peut être daté vraisemblablement vers la fin du IIIe s. av. J.-C. ou le début du siècle suivant.

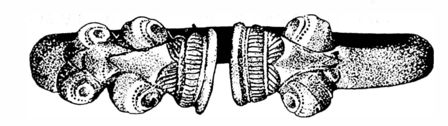


Fig. 173

Bibl. : Jovanović 1973/1974, 1974.
Fig. 173 : Bracelet en alliage d'argent, décoré à proximité des tampons par des motifs en fort relief, d'une tombe à incinération de Vršac-At (diam. 10 cm) ; fin du IIIe s. av. J.-C. ou début du siècle suivant.

VULLY, mont (c. Bas-Vully, Fribourg et Vaud, Suisse). Oppidum situé sur le plateau d'une hauteur qui sépare le lac de Neuchâtel du lac de Morat. Le lieu domine de plus de 200 m le « Grand Marais », le cours de la Broye, avec des vestiges d'appontements d'époque laténienne, et le site de La Tène avec les ponts de cette même époque sur la Thielle. Le site aurait été fortifié une première fois à l'âge du bronze final (début du Ier millénaire av. J.-C.) par un rempart transversal qui isolait une surface d'environ 3 hectares. L'installation de l'oppidum a eu pour conséquence la reconstruction de ce premier rempart et l'érection d'un deuxième, plus important, qui porta la surface défendue à une cinquantaine d'hectares. Ce rempart principal présentait un parement extérieur de pierres armé de poutres verticales (*Pfostenschlitzmauer*). Dans ce cas particulier, des traverses en bois horizontales superposées reliaient entre eux ces poteaux verticaux. C'est un dispositif jusqu'ici unique. Un large fossé à fond plat avait été creusé devant le rempart.

La porte à ailes rentrantes était flanquée de deux tours dont les bases ont été mises en évidence par la fouille. Les matériaux recueillis sur le site, dont les plus anciens remontent à la fin du IIe s. av. J.-C., ne paraissent pas témoigner d'une occupation très intense. Les plus récents ne semblent pas postérieurs au milieu du Ier s. av. J.-C. et plaident en faveur de l'établissement d'une relation entre la destruction par le feu des fortifications, observée par la fouille, et la migration historique des Helvètes en 58 av. J.-C. qui fut précédée selon César par l'incendie volontaire de leurs oppida.

Bibl. : Kaenel 1981 ; Kaenel et Curdy 1994 ; Pflug 1994.

W-Z

WALDALGESHEIM (Rhénanie-Palatinat, Allemagne). Lieu de la découverte d'une très importante sépulture de type princier, mise au jour fortuitement en 1869 (le site fut exploré aussi en 1870).

L'ensemble des pièces découvertes appartient à la tombe avec char à deux roues d'une femme, parée de riches bijoux : quatre parures annulaires en or — un torque à tampons, deux bracelets de la même forme et un brassard en triple fil torsadé —, des anneaux de cheville à nodosités en bronze, dont l'ornementation très élaborée dans un style végétal particulier, caractérisé notamment par la présence de rinceaux laténiens et de l'entrelacs, qui figurent également sur les garnitures en bronze du char et du harnachement (pièces de revêtement du joug, frettes, appliques diverses), a conduit à donner le nom du site à ce style caractéristique de l'art celtique du IVe s. av. J.-C.

Les pièces de la tombe furent même considérées comme le point de départ de ce style, l'œuvre d'un artiste de génie qui aurait donné une nouvelle impulsion à l'ensemble de l'art celtique. Cette hypothèse, très controversée, d'un « maître de Waldalgesheim » est aujourd'hui abandonnée, car les dernières études situent le mobilier de la tombe vers le début du dernier quart du IVe s. av. J.-C., donc quelques décennies après les témoignages les plus anciens du nouveau Style végétal (torque et fourreau de Filottrano, fourreaux de Moscano di Fabriano et de Casalecchio, datables du deuxième quart du IVe s. av. J.-C.). Il apparaît également que les différents objets de la tombe ne peuvent être attribués à une main unique. C'est la raison pour laquelle il a été proposé de remplacer le terme « style de Waldalgesheim » par celui, plus général, de Style végétal continu.

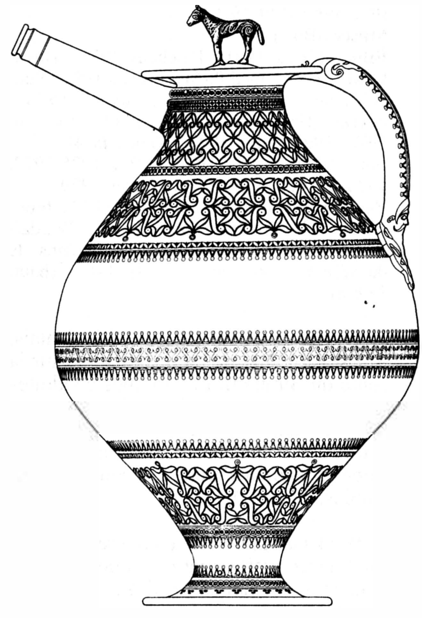


Fig. 175

Les pièces du service à boisson recueillies dans la tombe sont un seau (situle) en bronze importé, d'origine italiote ou peut-être même macédonienne, dont le décor, situé sous les anses, avait été considéré comme le point de départ des innovations stylistiques du IVe s. av. J.-C., la source d'inspiration principale de l'hypothétique « maître de Waldalgesheim », et une cruche à vin à bec tubulaire de facture celtique, appartenant à la même famille que la cruche de la tombe de Reinheim, mais néanmoins suffisamment différente pour pouvoir être non seulement l'œuvre d'un autre atelier, mais également nettement plus récente. Les dernières analyses ont indiqué que les bijoux en or furent probablement fabriqués à partir d'un métal provenant de la fusion de différentes monnaies, confirmant ainsi les liens avec le milieu méditerranéen qui avaient été évoqués à partir de l'analyse stylistique. Le mobilier de la tombe de Waldalgesheim apparaît ainsi comme un élément exceptionnel, isolé dans le milieu rhénan auquel le rattache cependant la cruche à vin de facture locale.

Ill. : voir ARBRE DE VIE.

Musée : Bonn.

Bibl. : *Celtes* 1991 ; Driehaus 1971 ; Duval P.-M. 1977 ; Duval P.-M. et Kruta 1982 ; Echt et Thiele 1994 ; Frey 1971 ; *Hundert Meisterwerke* 1992 ; Jacobsthal 1944 ; Joachim 1978, 1995 ; Jope 1971 ; *Kelten in Mitteleuropa* 1980 ; Kruta 1974, 1975, 1975/1977, 1978, 1986, 1988, 1992a ; Megaw 1970.

Fig. 175 : Cruche à vin en bronze à bec tubulaire de la sépulture princière de Waldalgesheim, fabriquée probablement dans le deuxième tiers du IVe s. av. J.-C. (haut. 33 cm).

WALDMATTE (c. Brig-Glis, Valais, Suisse). Habitat de montagne situé sur la route du Simplon. Les fouilles conduites sur le site ont permis de suivre son évolution pendant tout l'âge du fer. Les matériaux recueillis sont évidemment très importants pour l'étude des contacts transalpins.

WALLERSDORF (Bavière, Allemagne). Découverte d'un dépôt de trois cent soixante-six monnaies d'or, contenues probablement à l'origine dans un récipient. Il s'agit, à quelques exceptions près (un statère originaire de Bohême), de pièces lisses du type *Regenbogenschüsselchen*, d'un poids d'environ 8 g, issues de cinq coins monétaires seulement, donc ensevelies probablement peu de temps après avoir été frappées dans un atelier monétaire local. L'ensemble peut être daté de la fin du IIe s. av. J.-C. ou de la première moitié du siècle suivant.

Bibl. : Egger et coll. 1988.

WANDSWORTH (quartier de Londres situé en amont de Battersea, Grande-Bretagne). Deux garnitures de bouclier en bronze furent découvertes dans le lit de la Tamise près de Wandsworth et remises au British Museum en 1858. Il s'agit d'une applique circulaire ornée de deux monstres à têtes de rapaces intégrés dans un enchaînement d'éléments végétaux disposés en esses ; la protubérance hémisphérique centrale porte un décor finement gravé de nature analogue.

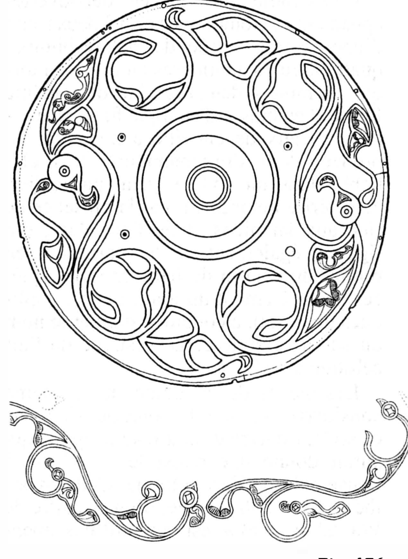


Fig. 176

La deuxième applique est un umbo orné en relief de deux têtes de rapaces unies par une esse et prolongé par une arête (spina) qui se termine par une tête humaine stylisée aux yeux globulaires et

au nez triangulaire. Ces deux œuvres d'excellente facture sont datées selon les auteurs entre le IIIe et le Ier s. av. J.-C.

Musée : Londres (British Museum).

Bibl. : Brailsford 1975 ; *British Museum Guide* 1905 ; Duval P.-M. 1977 ; Kruta et Forman 1985 ; Megaw 1970.

Fig. 176 : Umbo circulaire en bronze d'un bouclier, orné en relief de motifs végétaux associés à des têtes d'oiseau, ainsi que de motifs analogues finement gravés sur les têtes et à leur proximité, de même qu'autour de la bosse centrale (diam. 36,5 cm) ; Ier s. av. J.-C.

WEDERATH (Rhénanie-Palatinat, Allemagne). Vaste complexe funéraire de l'âge du fer qui continue à l'époque romaine, situé sur la voie qui conduisait de Trèves à Mayence, à proximité du *vicus* gallo-romain nommé Belginum. L'ensemble débute par une centaine de tumulus du premier âge du fer et du début de l'époque laténienne ; il se poursuit par environ deux mille cinq cents tombes plates qui couvrent la période allant du IIIe s. av. J.-C. à la fin de l'époque romaine. Les tombes jalonnent ainsi un intervalle de plus d'un millénaire, du VIIe s. av. J.-C. au IVe s. apr. J.-C. La nécropole de Wederath a contribué à la rectification des datations basses de la phase moyenne de la culture laténienne par la date dendrochronologique fournie par une des sépultures : 209 av. J.-C. pour la tombe n° 276 qui contenait des formes très évoluées de fibules de schéma dit La Tène II.

Bibl. : Cordie-Hackenberg et Haffner 1991 ; Haffner 1971, 1979a.

WEISKIRCHEN (Sarre, Allemagne). Deux tumulus princiers explorés en 1851 et 1866 au lieu-dit « Schanzenknöpchen ». Le premier (I) contenait une cruche à bec étrusque en bronze à l'attache inférieure ornée de deux biches disposées au-dessus d'une palmette et menacées par un félin, ainsi que de lions assis aux extrémités de l'attache supérieure ; un glaive court et large dans un fourreau de bronze finement gravé qui portait à l'origine sous l'entrée une applique ajourée en forme de palmette, probablement incrustée de corail ; la bouterolle évoque une paire d'oiseaux aquatiques, également incrustés à l'origine de corail ; une agrafe de ceinturon en bronze rehaussé de corail à la plaque ornée d'un visage humain vu de face, coiffé d'une paire d'esses et flanqué de quatre sphinx ailés ; un anneau de suspension, également incrusté de corail ; une fibule en bronze avec l'arc incrusté à l'origine au sommet d'une matière rapportée (corail ?), une tête vue de face sur les côtés de l'arc et des têtes humaines aux hauts couvre-chefs à ses extrémités ; enfin, une plaque revêtue d'une feuille d'or ajourée pour recevoir des incrustations, qui représente quatre têtes coiffées d'une palmette trilobée disposées en croix.

La tombe du deuxième tumulus (II) contenait un service à boisson composé d'un vase étrusque à deux anses (stamnos) aux attaches ornées de masques de Silènes, d'une cruche à bec étrusque et d'une corne à boire dont n'est conservée que la garniture cylindrique en feuille d'or ornée au repoussé d'une succession de sphinx ailés accroupis ; il ne reste de l'épée que la bouterolle à trois disques ornés de rosettes en feuille d'or du fourreau. Les deux ensembles, apparemment contemporains, peuvent être datés du troisième quart du Ve s. av. J.-C.

Musées : Bonn, Trèves.

Bibl. : Duval P.-M. 1977 ; Echt et Thiele 1994 ; Haffner 1976, 1979 ; Jacobsthal 1944 ; Megaw 1970.

WERNBURG (Thuringe, Allemagne). Tumulus du « Fuchshügel » avec des inhumations à mobilier laténien parmi lesquelles se distingue la tombe n° 7 avec une épée laténienne pliée, les fragments de son fourreau en fer, une pointe de lance, une fibule massive en bronze de type Duchcov à la corde qui entoure la base de l'arc et un brassard lisse, également en bronze. La sépulture, ainsi que les autres matériaux laténiens recueillis sur le site, peuvent être datés du début du IIIe s. av. J.-C. (voir PÖSSNECK).

Bibl. : Kaufman 1959, 1969.

WITHAM. Le nom de ce fleuve du centre-est de la Grande-Bretagne est attaché à un bouclier en bronze, orné de quelques incrustations de corail, qui y fut découvert près de la ville de Lincoln vers le milieu du XIXe s. La plaque de bronze, d'une forme rectangulaire aux extrémités arrondies, était fixée à l'origine sur du

bois (ou du cuir ?) et porte les traces d'une première utilisation : silhouette de coloration différente et trous de fixation d'une applique représentant un sanglier aux membres démesurément longs. Elle fut remplacée plus tard par l'applique longitudinale actuelle, une spina qui comporte trois éléments ornés en relief : au centre, un umbo incrusté de trois cabochons de corail, aux extrémités, deux élargissements discoïdaux qui s'appuient sur une composition de palmettes élaborée de sorte à évoquer une tête d'animal au museau proéminent, aux yeux globuleux et aux larges oreilles pointues. C'est un exemple très caractéristique de la métamorphose plastique (voir ce thème).

Musée : Londres (British Museum).

Bibl. : Brailsford 1975 ; Duval P.-M. 1977 ; Kruta et Forman 1985 ; Megaw 1970 ; Megaw et Megaw 1986.

YAUDET, LE (c. Ploulec'h, dép. Côtes-d'Armor, France). Promontoire d'estuaire d'une dizaine d'hectares, situé au fond de la baie de Lannion. Il est connu par des trouvailles anciennes et exploré systématiquement depuis 1991. Il fut occupé sans interruption du mésolithique jusqu'à l'époque actuelle.

Les fouilles ont mis en évidence le rempart de l'âge du fer, édifié sur un habitat antérieur (probablement du IIIᵉ s. av. J.-C.). Il barre le promontoire et l'entoure en défendant ainsi une aire d'environ 8 hectares qui permet de classer le site parmi les oppida. Il présente trois phases de construction dont la première est un *murus gallicus* comparable à celui qui a été exploré sur le Camp d'Artus en Huelgoat. La date de sa construction reste incertaine, mais elle pourrait être antérieure au début du Iᵉʳ s. av. J.-C. La dernière phase de reconstruction du rempart fut observée sur le mur de barrage : il s'agit d'une puissante levée de terre de type Fécamp. Les abondants matériaux recueillis permettent d'établir la séquence des productions céramiques locales et illustre le rôle important que le site a dû jouer dans les relations maritimes.

Bibl. : Cunliffe et Galliou 1995.

Yin-Yang. Nom chinois employé dans l'art celtique pour un motif obtenu par la division en deux parties égales d'un cercle par une esse (on peut aussi considérer qu'il s'agit d'une esse inscrite dans un cercle). À la différence du motif chinois, les deux parties ne sont généralement pas distinguées par un traitement différent, sauf dans certains cas (quelques anneaux de cheville à oves creux ornés en relief du IIIᵉ s. av. J.-C. de la Bohême, où une des deux moitiés est piquetée tandis que l'autre est laissée lisse). Le motif semble apparaître dès le Vᵉ s. av. J.-C., au début probablement plus comme résultat du découpage du cercle conduit de sorte à former deux feuilles imbriquées que comme motif autonome. Il a toutefois probablement acquis par la suite une signification propre (passage progressif d'une partie à l'autre dans un système binaire, applicable aussi bien au temps qu'à l'espace).

Bibl. : Duval P.-M. 1977 ; Kruta 1975.

YOUGOSLAVIE. Voir **BOSNIE, CROATIE, MONTÉNÉGRO, SERBIE, SLOVÉNIE.**

YVERDON-LES-BAINS (Vaud, Suisse). Le site de l'antique Eburodunum a certainement dû son importance à l'activité portuaire sur le lac de Neuchâtel. L'existence d'un emporium commercial du Vᵉ s. av. J.-C. a été envisagée à partir de quelques découvertes de matériel céramique, dont un tesson attique. Le site semble occupé de manière continue à partir de la fin du IIIᵉ s. av. J.-C. (date dendrochronologique d'une palissade) ; des aménagements en bois ont pu être datés par la dendrochronologie (173, 161-159 av. J.-C.) et les ensembles céramiques correspondants fournissent un jalon très important pour la chronologie ; le site semble atteindre vers le début du Iᵉʳ s. av. J.-C. une extension d'environ 3 hectares ; naturellement défendu par les terrains marécageux du bord du lac, il fut doté cependant vers 80 av. J.-C. d'un mur en pierres sèches maintenu par des poutres verticales encastrées, qui en barrait l'accès ; il peut être interprété comme un rempart, mais présente des traits particuliers qui ont conduit également à d'autres hypothèses (digue ?).

Parmi les matériaux découverts récemment sur le site figure la partie supérieure d'une statue en bois, haute de 70 cm : elle représente un personnage debout, avec un torque ouvert autour du cou et une coiffure particulière, caractérisée par une longue mèche qui pend sur l'épaule droite. Elle a été trouvée dans le remblai d'un fossé avec des matériaux de la première moitié du Iᵉʳ s. av. J.-C. (la dendrochronologie suggère une date qui ne serait pas antérieure à 68 av. J.-C. pour l'abattage de l'arbre qui a été utilisé pour sculpter la statue). L'oppidum de Sermuz, à deux kilomètres du site d'Yverdon, pourrait avoir assumé pendant les premières décennies de la deuxième moitié du Iᵉʳ s. av. J.-C. la fonction de « ville haute » de l'agglomération portuaire.

Bibl. : *Âge du fer dans le Jura* 1992 ; Curdy et coll. 1995 ; Kasser 1954.

YVIGNAC (dép. Côtes-d'Armor, France). Tête en granit d'indiscutable facture celtique, découverte fortuitement sur le site d'un enclos quadrangulaire d'environ 100 m de côté, situé près d'une voie préromaine. L'enclos du « Champ de Bataille » du hameau de Lannouée n'a pas été l'objet de fouilles, mais la prospection en surface a livré des tessons de poterie, des fragments d'amphores et des scories de fer qui attestent des activités artisanales datables de la fin de la période laténienne. La tête d'Yvignac peut être comparée à la tête de Mšecké Žehrovice, notamment par la forme particulière donnée à l'oreille et le type de coiffure en bourrelet qui ménage une sorte de tonsure sur l'arrière du crâne.

Bibl. : Daire et Langouet 1992.

Zangentor (litt. « porte en tenaille »). Terme allemand utilisé par les spécialistes pour désigner la forme caractéristique de porte à ailes rentrantes qui est particulièrement répandue sur les oppida celtiques, mais connue déjà antérieurement : la porte proprement dite est précédée d'une sorte de couloir et surmontée d'une tour, un dispositif qui rend la défense de ce point particulièrement vulnérable beaucoup plus efficace. Voir aussi FORTIFICATION.

Ill. : voir MANCHING.

ZARTEN. Voir **TARODUNUM**.

ZÁVIST (c. de Dolní Břežany, Bohême, Rép. tchèque). Très important habitat fortifié, associé probablement à un sanctuaire, de la Bohême centrale. Il est situé sur les hauteurs qui dominent sur sa rive droite le cours de la Vltava, à une dizaine de kilomètres en amont de Prague. Le dernier état du complexe fortifié couvre une superficie de 157 hectares distribués sur deux massifs de collines séparés par une vallée qui est englobée dans le système défensif. Cette extension maximale correspond à un oppidum celtique des IIᵉ et Iᵉʳ s. av. J.-C.

Le site fut occupé auparavant dès la fin du néolithique et fortifié au moins depuis l'âge du bronze récent (fin du IIᵉ millénaire av. J.-C.). L'agglomération de cette époque s'étendait déjà sur plus de 50 hectares et comportait un édifice quadrangulaire qui est considéré comme un sanctuaire. L'essor principal de la forteresse date cependant de la fin du premier âge du fer et du début de la période laténienne (Vᵉ s. av. J.-C.), où la forteresse atteint l'extension, tout à fait exceptionnelle pour l'époque, d'une centaine d'hectares. La partie la plus élevée (acropole) est alors entourée de puissantes fortifications qui défendent d'imposantes plates-formes en pierres sèches. La plus grande (27 × 11 m pour 5 m de haut) est interprétée comme un autel ou le soubassement d'un temple en bois inspiré d'un modèle étrusque. C'est l'ensemble monumental édifié en pierre, à fonction probablement essentiellement religieuse, le plus important connu à ce jour de cette période en dehors du monde méditerranéen.

L'exploration archéologique du site débuta en 1963. Les fouilles ont porté jusqu'ici principalement sur l'acropole et ses fortifications, une des portes intérieures (D), plusieurs fois reconstruite entre la fin de l'âge du bronze et l'abandon de l'oppidum, des zones sélectionnées de l'agglomération des IIᵉ et Iᵉʳ s. av. J.-C. (« faubourgs ») qui livrèrent d'importants témoignages sur les activités artisanales.

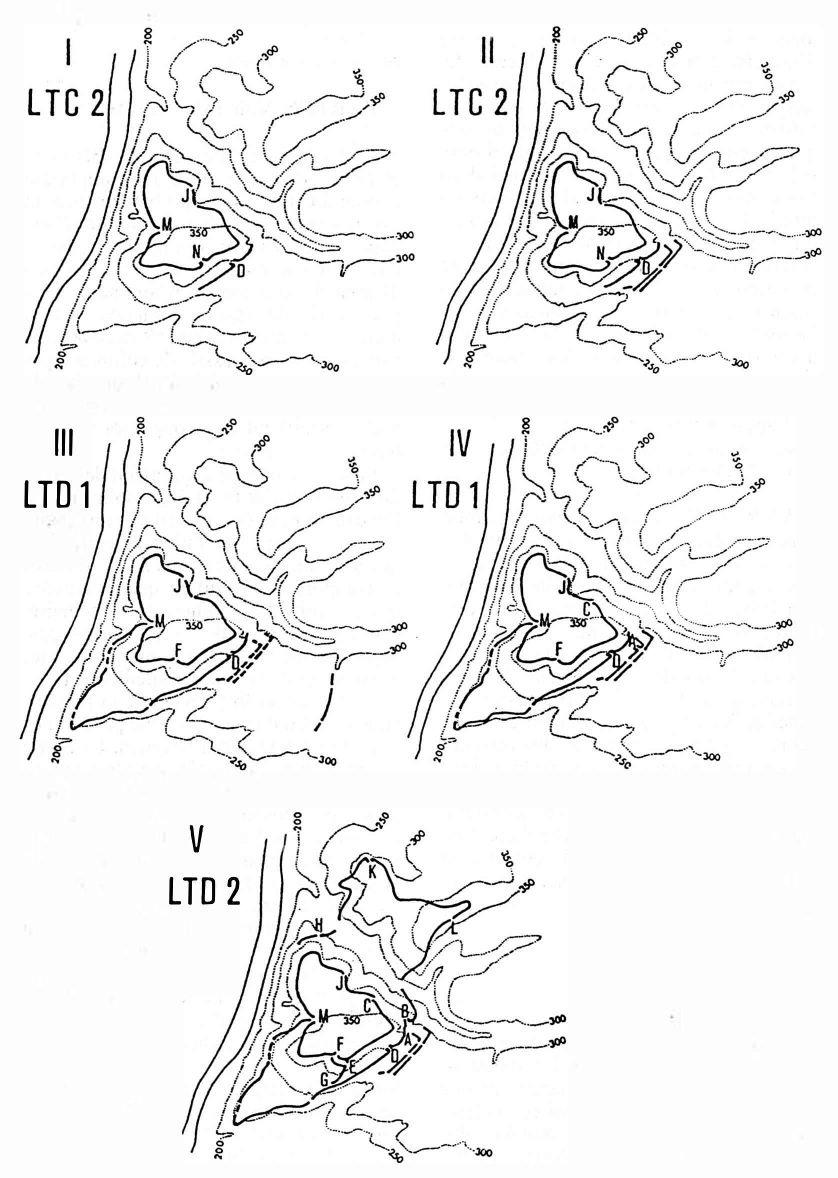

I
LTC 2
II
LTC 2
III
LTD 1
IV
LTD 1
V
LTD 2
J
M
N
D
F
C
A
B
E
G
H
K
L
350
200
250
300

Fig. 177

Parmi les découvertes les plus intéressantes de cette période figurent les vestiges d'un atelier monétaire.

La détermination des phases de reconstruction des fortifications de l'oppidum, à partir de son installation sur le site vers la fin du premier quart du IIe s. av. J.-C., a permis d'établir une chronologie comparée des oppida de Bohême qui a révélé que ce réseau est le résultat d'une succession de fondations, une entreprise coloniale de contrôle du territoire, dans laquelle Závist, l'oppidum indiscutablement le plus ancien, joue le rôle de point de départ.

Ill. : voir ÉCRITURE, FER À CHEVAL, FORTIFICATION.

Bibl. : Čižmář 1989b ; Drda 1981 ; Drda et Rybová 1992, 1993, 1994, 1995, 1995a, 1997, 1997a ; Jansová 1966, 1971, 1974, 1983, 1983a ; *Keltische Oppida* 1971 ; Motyková, Drda et Rybová 1977, 1978, 1978a, 1978b, 1982, 1984, 1986, 1988, 1990.

Fig. 177 : Plans des étapes successives de reconstruction des lignes de défense de l'oppidum de Závist, à partir de la réoccupation de l'ancienne forteresse vers le début du deuxième quart du IIIe s. av. J.-C.

ŽELENICE (Bohême, Rép. tchèque). Sépulture à inhumation des environs de la ville de Slaný, découverte en 1843 : elle contenait une épée, une pointe de lance, un brassard de sapropélite et une fibule exceptionnelle, d'une forme inconnue en milieu laténien — la partie médiane de cette grande broche en tôle de bronze est une boîte rectangulaire qui contient les ressorts ; y sont suspendues par de courtes chaînettes une douzaine de pendeloques triangulaires, ornées au repoussé de cinq rangées parallèles de points ; elle est surmontée d'un élément discoïdal orné au repoussé d'un décor géométrique rayonnant —, une importation probable du milieu pannonien de la plaine du Danube ou des régions balkaniques. La sépulture peut être datée du IIIe s. av. J.-C.

Musée : Prague (Musée national).

Bibl. : Filip 1956.

ŽELKOVICE (Bohême, Rép. tchèque). Le site a révélé une sépulture avec char à deux roues du Ve s. av. J.-C. Elle contenait un jeu de phalères en bronze sans décor qui fut confondu avec les phalères, analogues mais décorées au compas sur leur rebord, de la sépulture à char de Mírkovice. Une agrafe de ceinturon figurée en bronze du Ve s. av. J.-C. provient de la fouille d'un autre tumulus du même site.

Musée : Prague (Musée national).

Bibl. : Chytráček 1988 ; Filip 1956 ; Kruta 1975 ; Soudská 1976.

ZEMPLÍN (Slovaquie). Petit site fortifié sur la rive droite du Bodrog, près de la frontière hongroise, en Slovaquie orientale. De plan ovalaire (230 × 140 m ; 2,4 hectares), c'est une colline dont la base est défendue par un rempart, constitué par un noyau de pierre recouvert d'une levée de terre, de 4 m de hauteur à l'origine. Il a livré d'abondants matériaux laténiens du Ier s. av. J.-C., notamment de la poterie peinte, produite sur le site, mais également des formes céramiques aui appartiennent plutôt au milieu thraco-gète (dace) de cette partie de la cuvette karpatique. Les activités sidérurgiques sont également attestées. Dans le voisinage de la forteresse (site dit « Kertalja ») fut découverte une aire sacrificielle constituée par une couche de 40 cm d'épaisseur de poteries brisées et soixante-huit objets métalliques, principalement des outils en fer (mais aussi des entraves et un fer à cheval fragmentaire).

Bibl. : Benadík 1965 ; *Keltische Oppida* 1971 ; Lámiová 1993.

ŽIDOVAR (Voïvodine, Serbie). Oppidum des Scordisques sur le fleuve Karaš, près de la ville de Vršac, à proximité de la frontière roumaine. Le site a livré d'abondants matériaux datables notamment du Ier s. av. J.-C., avec de la céramique peinte de type laténien, mais également des formes de poteries qui montrent une forte influence du milieu géto-dace.

Bibl. : *Praistorija Vojvodine* 1974 ; *Scordisci and the Autochtons* 1992 ; Todorović 1968, 1974.

ZURICH-ALTSTETTEN (Suisse). Découverte fortuite et isolée, en 1906, d'une coupe en or, d'un poids de 910 g (c'est l'objet en or le plus lourd découvert à ce jour dans le milieu princier tardo-hallstattien). Le décor, obtenu en

réserve sur un fonds de points réalisé au repoussé, représente une frise d'animaux (cerfs et biches alternés) accompagnés du croissant lunaire et du disque solaire. L'objet est généralement considéré comme le résidu d'une tombe princière, il pourrait cependant s'agir d'une offrande votive. Date supposée : VI[e] s. av. J.-C.
Musée : Zurich.
Bibl. : *Archäologie der Schweiz* 1974 ; Spindler 1983.

ZVÍKOV (Bohême, Rép. tchèque). Le château fort médiéval, situé sur un éperon qui domine le cours de la Vltava, est présumé occuper l'emplacement d'un oppidum celtique. Quelques trouvailles laténiennes proviennent du site ou de ses environs immédiats.

RÉPERTOIRE DES AUTEURS ANTIQUES CITÉS

Le présent Répertoire recense les auteurs antiques et les œuvres cités dans la rubrique Bibliographie des articles du Dictionnaire, ainsi que les abréviations correspondantes. Le titre des œuvres est donné autant que possible dans la version originale et dans la traduction française, selon un ordre lié à l'abréviation retenue dans le Dictionnaire.

Ammien Marcellin *Histoires* (*Rerum gestarum libri*)	*Hist.*
Ampelius L. *Liber memorialis* (*Aide-mémoire*)	*Lib. memor.*
Appien *Histoire romaine* (*Historia romana*) *:*	
Celtique (*Celtae*) ou *Gallica* (*La Gaule*)	*Celt.* ou *Gall.*
Mithridatique (*Mithridates*)	*Mith.*
Hispanica (*L'Espagne*)	*Hisp.*
Guerre civile (*Bellis civilis*)	*G. civ.*
Arrien *L'Inde*	*Ind.*
Avienus, Festus *Epitome Historia romana* (*Abrégé d'histoire romaine*)	*Epit.*
Callimaque *Hymne à Délos*	*Hymn. Dél.*
Caton *Origines*	*Or.*
César *Guerre des Gaules* (*De bello Gallico*)	*G. des Gaul.*
Guerre civile (*De bello civili*)	*G. civ.*
Guerre d'Alexandrie (*Bellum Alexandrinum*)	*G. Alex.*
Cicéron *Brutus* (*Brutus*)	*Brutus*
De divinatione (*De la divination*)	*De divin.*
Discours :	
Pro rege Deiotaro (*Plaidoyer pour le roi Déiotaros*)	*Pro Deiotaro*
Pro Balbo oratio (*Plaidoyer pour Lucius Cornélius Balbus*)	*Pro Balbo*
Pro M. Fonteio oratio (*Plaidoyer pour Marcus Fontéius*)	*Pro Fonteio*
De haruspicium responso (*Sur la réponse des haruspices*)	*De har. resp.*
Correspondance :	
Caelius ad Cicero epistulae (*Lettres de Caelius à Cicéron*)	*Caelius ad Cic. epist.*
Epistulae (*Lettres*)	*Epist.*
Epistulae ad Atticum (*Lettres à Atticus*)	*Ad Att.*
Epistulae ad Trebatium (*Lettres à Trebatius*)	*Ad Trebat.*

Corpus inscriptionum Latinarum (*Corpus des inscriptions latines*)	*C.I.L.*
Cornélius Népos *Hamilcar*	*Ham.*
Denys d'Halicarnasse *Antiquités romaines*	*Ant. rom.*
Diodore de Sicile *Bibliothèque historique* *fragments*	*Bibl. hist.* *frag. Bibl. hist.*
Dion Cassius *Histoire romaine* (*Historia romana*)	*Hist. rom.*
Dioscoride *Sur la matière médicale*	*Mat. méd.*
Étienne de Byzance *Ethniques*	*Ethn.*
Fasti capitoli (*Fastes capitolins pour l'année...* *à partir de la fondation de Rome*, dans *C.I.L.*)	*Fasti capitol.* *a. 634 a. U.c.*
Florus *Epitome de Gestis Romanorum* (*Abrégé d'histoire romaine*)	*Epit. Gest. Rom.*
Frontinus *Stratagemata* (*Ruses de guerre*)	*Strat.*
Geographi graeci minores (*Géographes grecs mineurs*)	*Geogr. Gr. Minores*
Hérodote *Histoires*	*Hist.*
Justin *Histoires philippiques* ([*Epitoma*] *historiarum philippicarum* ; abrégé du *Livre des Histoires philippiques et origines* *de toutes les nations de l'univers et description* *de la terre* de Trogue Pompée)	*Hist. phil.*
Juvénal *Satires*	*Sat.*
Lucain *La Pharsale* (*Pharsalia*)	*Phar.*
Marcellus Empiricus *De medicamentis liber* (*Livre des médicaments*)	*medic. c.*
Martial *Épigrammes* (*Epigrammata*)	*Épigr.*
Memnon Fragments des *Chroniques d'Héraclée*	*lib. frag.*
Orose *Histoires contre les païens* (*Historiarum adversus paganos libri septem*)	*Hist.*
Pausanias *Description de la Grèce*	*Descr. Gr.*
Pline *Histoire naturelle* (*Naturalis historia*)	*H.N.*
Plutarque *Les Vies parallèles*	*Antoine* *Camille* *Caton* *César* *Crassus* *Marcellus* *Marius* *Sertorius*
Moralia (*Œuvres morales*)	*Mulier. virt.* *Amat.*

Polybe *Histoires*	*Hist.*
Pomponius Mela *Chorographie*	*Chor.*
Posidonios cité par Athénée, *Les Deipnosophistes* (*Deipnosophistai*)	*Deipn.*
Pseudo-Aristote *De Mundo*	*De Mundo*
Ptolémée, Claude *Géographie*	*Géogr.*
Salluste *Histoires*	*Hist.*
Silius Italicus *La Guerre punique* (*Punica*)	*G. pun.*
Strabon *Géographie* (*Geographia*)	*Géogr.*
Suétone *Vie des douze Césars* (*De vita Caesarum*)	*César* [Jules César] *Gaius* [Caligula]
Tacite *La Germanie* (*De origine et situ Germaniae*)	*Ger.*
Histoires (*Historiae*)	*Hist.*
Annales (*Annales*)	*An.*
Vie d'Agricola (*De vita et moribus Julii Agricolae*)	*Agricola*
Tite-Live *Histoire romaine* (*Historia romana*)	*Hist. rom.*
qui comprend également :	
Epitome	*Epit.*
Fragment du livre 91	*frag. lib.*
Periochae	*Per.*
Trogue Pompée *Prologues* (*Prologi*)	*Prol.*
Histoires philippiques (voir Justin)	
Valère Maxime *Factorum et dictorum memorabilium libri* (*Livre des faits et dits mémorables*)	*Fact. et dict.*
Velleius Paterculus *Histoire romaine* (*Historia romana*)	*Hist. rom.*
Vitruve *De l'architecture* (*De architectura*)	*Arch.*
Xénophon *Helléniques*	*Hel.*

BIBLIOGRAPHIE

Les ouvrages et articles sont classés par ordre alphabétique des auteurs et, chronologiquement, par année de parution. En entrée figure l'abréviation sous laquelle apparaît la référence bibliographique dans la rubrique « Bibliographie » à la fin des notices du Dictionnaire. Les contributions particulières qui appartiennent à un ouvrage collectif référencé renvoient à l'abréviation dudit ouvrage (elles sont précédées de la mention « in »).

Agache 1970. — Agache (Roger), *Détection aérienne de vestiges protohistoriques, gallo-romains et médiévaux*, Société de préhistoire du Nord, n° 7, Amiens, 1970.

***Âge du fer dans le Jura* 1992.** — Kaenel (Gilbert) et Curdy (Philippe) dir., *L'Âge du fer dans le Jura*, Cahiers d'archéologie romande, n° 57, Lausanne, 1992.

***Âge du fer en France septentrionale* 1981.** — *L'Âge du fer en France septentrionale*, Mémoire de la Société archéologique champenoise, n° 2, Reims, 1981, p. 131-150, 319-330, 377-384.

Albenque 1996. — Albenque (Alexandre), *Les Rutènes, études d'histoire, d'archéologie et de toponymie gallo-romaine*, Éditions du Beffroi, Millau, 1996.

Alcock 1962. — Alcock (Leslie), « Settlement Patterns in Celtic Britain », *Antiquity*, 36, 1962, p. 51-54.

Alcock 1971. — Alcock (Leslie), *Arthur's Britain*, Londres, 1971.

Alcock 1972. — Alcock (Leslie), *« By South Cadbury is that Camelot... » Excavations at Cadbury Castle 1966-1970*, Thames and Hudson, Londres, 1972.

Alcock 1987. — Alcock (Leslie), « Pictish studies : present and future », *The Picts a new look at old problems*, Dundee, 1987, p. 80-92.

Alcock 1987a. — Alcock (Leslie), *Economy Society and Warfare among the Britons and Saxons*, Cardiff, 1987.

Alcock 1988. — Alcock (Leslie), *The Activities of potentates* in *Celtic Britain, AD 500-800 : a positivist approach. Power and politics* in *Early Medieval Britain and Ireland*, Édimbourg, 1988.

Allen 1987. — Allen (Derek), *Catalogue of the Celtic Coins* in *the British Museum with Supplementary Material from the other British Collections.* Vol. I : *Silver Coins of the East Celts and Balkan Peoples*, Londres, 1987.

Almagro Basch 1952. — Almagro Basch (Martín), « La España de las invasiones célticas », *Historia de España*, I, 2, Madrid, 1952.

Almagro Basch 1953. — Almagro Basch (Martín), *Las necrópolis de Ampurias.* I. *Introducción y necrópolis griegas*, Monografías Ampuritanas, 3, Barcelone, 1953.

Almagro Basch 1955. — Almagro Basch (Martín), *Las necrópolis de Ampurias.* II. *Necrópolis romanas y necrópolis indígenas*, Monografías Ampuritanas, 3, Barcelone, 1955.

Almagro-Gorbea 1987. — Almagro Gorbea (Martín), « La celtización de la Meseta : estado de la cuestion », *Acta del I Congresso de Historia de Palencia,* I, Palencia, 1987, p. 313-344.

Almagro-Gorbea 1989. — Almagro-Gorbea (Martín), « Les fouilles du mont Beuvray », *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est*, 40, 1989, p. 205 *sqq*.

Almagro-Gorbea 1995. — Almagro-Gorbea (Martín), « Les mouvements celtiques dans la péninsule Ibérique, une révision critique », in *Europe celtique*... 1995, p. 13-26.

Almagro-Gorbea et Álvarez-Sanchís 1993. — Almagro-Gorbea (Martín) et Álvarez-Sanchís (Jesús R.), « La "Sauna" de Ulaca : saunas y baños iniciáticos en el mundo céltico », *Cuadernos de Arqueologia de la Universidad de Navarra*, 1, 1993, p. 177-253.

Almagro-Gorbea et Gran-Aymerich 1990. — Almagro-Gorbea (Martín) et Gran-Aymerich (Jean), « Le bassin monumental du mont Beuvray (Bibracte) », *Monuments et mémoires de l'Académie des inscriptions et belles lettres (Monuments Piot)*, 71, Paris, 1990, p. 21-41.

Almagro-Gorbea et Gran-Aymerich 1991. — Almagro-Gorbea (Martín) et Gran-Aymerich (Jean), « Les fouilles récentes à Bourges et les recherches sur les importations étrusco-italiques », *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France*, 1991, p. 312-339.

Almagro-Gorbea et Lorrio 1993. — Almagro-Gorbea (Martín) et Lorrio (Alberto J.), « Les Celtes de la péninsule Ibérique au IIIe siècle avant J.-C. », in *Celtes au IIIe s. av. J.-C.* 1993, p. 33-64.

Almagro-Gorbea et Martín 1994. — Almagro-Gorbea (Martín) et Martín (Ana Maria) éd., *Castros y oppida en Extremadura*, Complutum, Extra 4, Editorial Complutense, Madrid, 1994.

Almagro-Gorbea et Torres Ortiz 1999. — Almagro-Gorbea (Martín) et Torres Ortiz (Mariano), *Las fibulas de jinete y de caballito. Aproximación a las elites ecuestres y su expansión en la Hispania céltica*, Institución « Fernando el Católico », Saragosse, 1999.

***Alsace celtique* 1990.** — *L'Alsace celtique. 20 ans de recherches*, catalogue de l'exposition aux musées de Colmar-Haguenau-Mulhouse, Colmar, 1990.

***Altertümer von Pergamon* 1885.** — Born (Richard), *Altertümer von Pergamon II. Das Heiligtum der Athena Polias Nikephoros*, Verlag von W. Spemann, Berlin, 1885.

Alvarez-Sanchís 1999. — Alvarez-Sanchís (Jesús R.), *Los Vettones*, Real Academia de la Historia, Biblioteca Arqueológica Hispana 1, Madrid, 1999

Amy et coll. 1962. — Amy (R.), Duval (P.-M.), Formigé (J.), Hatt (J.-J.), Piganiol (A.), Picard (Ch.) et Picard (G.-Ch.), *L'Arc d'Orange*, XVe supplément à *Gallia*, Éditions du CNRS, Paris, 1962.

Anati 1982. — Anati (Emmanuel), *I Camuni. Alle radici della civiltà europea*, Jaca Book, Milan, 1982.

Anderson 1899. — Anderson (J.G.C.), « Exploration *in* Galatia cis Halym. Part II. Topography, Epigraphy, Galatian Civilisation », *Journal of Hellenic Studies*, 19, 1899, p. 52-134, 280-318.

Andreae 1990. — Andreae (B.) éd., *Phyromachos-Probleme*, 31, Ergänzungsheft der Mitteillungen des Deutschen Archäologischen Instituts, Berlin, 1990.

***Antike Helme* 1988.** — *Antike Helme. Sammlung Lipperheide und andere Bestände des Antikenmuseums Berlin*, Römisch-Germanisches Zentralmuseum, Monographien, Bd. 14, Verlag des Römisch-Germanischen Zentralmuseums, Mayence, 1988.

Arbogast, Méniel et Yvinec 1987. — Arbogast (R.M.), Méniel (P.) et Yvinec (J.H.) *Une histoire de l'élevage. Les animaux et l'archéologie*, Éditions Errance, Paris, 1987.

***Archaeologia Mosellana* 1993.** — Boura (F.), Metzler (J.) et Mion (A.) éd., *Archaeologia Mosellana. Archéologie en Sarre, Lorraine et Luxembourg. Actes du XIe Colloque de l'Association française pour l'étude de l'âge du fer, Sarreguemines, mai 1987*, 2, Luxembourg-Metz-Sarrebruck, 1993.

***Archaelogy in Bohemia* 1986.** — *Archaelogy in Bohemia 1981-1985*, Archaeological Institute of the Czechoslovak Academy of Sciences, Prague, 1986.

***Archäologie der Schweiz* 1974.** — *Ur- und Frühgeschichtliche Archäologie der Schweiz*, IV, *Die Eisenzeit*, Schweizerische Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte, Bâle, 1974.

***Archéologie Champagne Ardenne* 1990**. — *Archéologie Champagne Ardenne, « 121 » Revue trimestrielle de l'Office régional culturel de Champagne-Ardenne (Épernay)*, n° 3, décembre 1990.

***Archéologie de la France* 1989.** — *Archéologie de la France. 30 ans de découvertes*, catalogue de l'exposition au Grand Palais, Paris, Réunion des musées nationaux, 1989.

Argente Oliver 1995. — Argente Oliver (José Luis) et Díaz Díaz (Adelia), *Tiermes*, Guía arqueológica, Junta de Castilla y León, Valladolid, 1995.

Arnold 1980. — Arnold (Béat), « Bevaix NE 1917 : un monoxyle celte et ses courbes hydrostatiques », *Jahrbuch der schweizerischen Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte*, 63, 1980, p. 185-199.

Arnold 1980a. — Arnold (Béat), « Navigation sur le lac de Neuchâtel : une esquisse à travers le temps », *Helvetia archaeologica*, 43-44, 1980, p. 178-195.

***Arqueología de los Cántabros* 1996.** — *La Arqueología de los Cántabros. Actas de la Primera Reunión sobre la Edad del Hierro en Cantabria*, Fundación Marcelino Botín, Santander, 1996.

***Arqueología Vaccea* 1993.** — Romero Carnicero (F.), Sanz Mínguez (C.) et Escudero Navarro (Z.) éd., *Arqueología Vaccea. Estudios sobre el Mundo prerromano en la Cuenca Media del Duero*, Junta de Castilla y León, Consejería de Cultura y Turismo, Valladolid, 1993.

Arslan 1971/1974. — Arslan (Ermanno A.), « Spunti per lo studio del celtismo cisalpino », *Notizie dal Chiostro del Monastero Maggiore*, VII-X, 1971-1974, p. 1-15.

Arslan 1973. — Arslan (Ermanno A.), « Appunti per una sistemazione cronologica della monetazione gallica cisalpina », *Quaderni Ticinesi*, 1973, p. 43 *sqq*.

Arslan 1975. — Arslan (Ermanno A.), « Problemi di sostrato nella regione bresciana », *Atti del Convegno internazionale per il XIX centenario della dedicazione del "Capitolium" e per il 150° anniversario della sua scoperta*, II, Ateneo, Brescia, 1975, p. 21-41.

Arslan 1978. — Arslan (Ermanno A.), « Celti e Romani in Transpadana », *Études celtiques*, 15, 1978, p. 441-481.

Arslan 1984. — Arslan (Ermanno A.), « Le culture nel territorio di Pavia durante l'età del Ferro fino alla romanizzazione », *Storia di Pavia I, L'Età antica*, Pavie, 1984, p. 107-150.

Arslan 1986. — Arslan (Ermanno A.), « La circolazione monetaria nella Milano di II e I sec. a. C. e le emissioni "insubri" », *Scritti in ricordo di Graziella Massari Gaballo e di Umberto Tocchetti Pollini*, Milan, 1986, p. 111-121.

Arslan 1988. — Arslan (Ermanno A.), « Uno statere aureo celto-dacico dal Vercellese », *Studia numismatica labacensia Alexandro Jeločnik oblata*, Ljubljana, 1988, p. 15-25.

Arslan 1990. — Arslan (Ermanno A.), « Le monnayage celtique de la plaine du Pô (IVe-Ier s. av. J.-C.) », *Études celtiques*, 27, 1990, p. 71-102.

Arslan 1995. — Arslan (Ermanno), « La nécropole celtique de Garlasco (province de Pavie) », *Europe celtique...* 1995, p. 169-188.

***Art celtique en Gaule* 1983.** — *L'Art celtique en Gaule*, catalogue de l'exposition Marseille-Paris-Bordeaux-Dijon 1983-1984, Réunion des musées nationaux, Paris, 1983.

***Arte protoceltica* 1987.** — *Arte protoceltica a Salisburgo*, catalogue de l'exposition de la région de Salzbourg à Florence, 1987.

***Arti del Fuoco dei Celti* 1999.** — *Le Arti del Fuoco dei Celti. Ceramica, ferro, bronzo e vetro nella Champagne dal V al I secolo a. C.*, catalogue de l'exposition au Castello di Spezzano de Fiorano Modenese, Kronos B.Y. Éditions, Sceaux, 1999.

Atkinson et Piggott 1955. — Atkinson (R.J.C.) et Piggott (S.), « The Torrs Chamfrein », *Archaeologia*, 96, 1955, p. 197-235.

Audouze et Buchsenchutz 1989. — Audouze (Françoise) et Buchsenschutz (Olivier), *Villes, villages et campagnes de l'Europe celtique*, Hachette, Paris, 1989.

Axamit 1928/1930. — Axamit (Jan), « Burkovák u Nemějic », *Památky archeologické*, 36, 1928-1930, p. 285-289.

Babes 1974. — Babes (Mircea), *Die relative Chronologie des späthallstattzeitlichen Gräberfeldes von Les Jogasses, Gemeinde Chouilly (Marne)*, Bonn, 1974.

Baillie 1988. — Baillie (M.G.L.), "Dating of the timbers from Navan Fort and the Dorsey, Co Armagh", *Emania*, 4, 1988, p. 37-40.

Baldacci 1977. — Baldacci (P.), « La bilingue latino-gallica di Vercelli », *Rendiconti dell'Accademia dei Lincei*, 32, 5-6, 1977, p. 335 *sqq*.

Baldoni et coll. 1987. — Baldoni (D.), Giordani (N.), Malnati (L.) et Ortalli (J.), « Alcune osservazioni sulla romanizzazione della Valle Padana », in *Celti ed Etruschi*... 1987, p. 397-404.

Banti 1937. — Banti (Luisa), *Luni*, Florence, 1937.

Baquedano et Escorza 1996. — Baquedano (Isabel) et Escorza (Carlos M.), « Distribución espacial de una necrópolis de la II edad del hierro : la zona I de La Osera en Chamartín de la Sierra, Ávila », *Complutum*, 7, 1996, p. 175-194.

Baquedano et Escorza 1998. — Baquedano (Isabel) et Escorza (Carlos M.), « Alineaciones astronómicas en la necrópolis de la edad del hierro de La Osera (Chamartín de la Sierra, Ávila) », *Complutum*, 9, 1998, p. 85-100.

Baray et coll. 1994. — Baray (Luc), Deffressigne (Sylvie), Leroyer (Chantal) et Villemeur (Isabelle), *Nécropoles protohistoriques du Sénonais*, Documents d'archéologie française, n° 44, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 1994.

Barral et coll. 1996. — Barral (Ph.), Beck (P.), Bernal (J.), Boyer (F.), Buchsenschutz (O.), Flouest (J.-L.), Laszlovszky (J.), Luginbühl (Th.), Paratte (Cl.-A.), Paunier (D.), Quinn (D.), Ralston (I.B.M.), Szabó (M.), Vitali (D.), Wiethold (J.), « Les fouilles du mont Beuvray (Nièvre – Saône-et-Loire). Rapport biennal 1992-1993 », *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est*, 46, 1996, p. 217-293.

Barruol 1969. — Barruol (G.), *Les Peuples pré-romains du sud-est de la Gaule. Étude de géographie historique*, Revue archéologique de la Narbonnaise, supplément 1, Montpellier, 1969.

Barth 1980. — Barth (Fritz Eckart), « Das prähistorische Hallstatt. Bergbau und Gräberfeld », *Die Hallstattkultur. Frühform europäischer Einheit*, catalogue de l'exposition de Steyr, 1980, p. 67-79.

Basler 1972. — Basler (Djuro), « The necropolis of Vele Ledine at Gostilj (Lower Zeta) », *Wissenschaftliche Mitteilungen des Bosnisch-herzegowinischen Landesmuseums*, Bd. II, Heft A – Archäologie, 1972, p. 5-63, pl. I-XXXIII.

Bašta et coll. 1989. — Bašta (Jaroslav), Baštová (Dara) et Bouzek (Jan), « Die Nachnahmung einer attisch rotfiguren Kylix aus Pilsen-Roudná », *Germania*, 67, 1989, p. 463-476.

Bataille-Melkon et Rapin 1997. — Bataille-Melkon (Aline) et Rapin (André), « Un fourreau celtique en fer orné au repoussé du ve s. avant J.-C., au musée Saint-Rémi de Reims : Prosnes, "Les Vins de Bruyère" (Marne) », *Bulletin de la Société archéologique champenoise*, 90, 1997, p. 3-14.

Baumgärtel 1937. — Baumgärtel (E.), « The gaulish necropolis of Filottrano in the Ancona Museum », *Journal of the Royal Anthropological Institute*, 67, 1937, p. 267 *sqq*.

Bayer 1994. — Bayer (Walter), « Zur Inschrift von Botorrita : keltiberisch *bintis, kombalkes, kombalkores, aleites* und *ikues* », *Études celtiques*, 30, 1994, p. 191-203.

Beck et coll. 1987. — Beck (Françoise) et coll., « Les fouilles du mont Beuvray, rapport biennal 1984-1985 », *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est*, 38, 1987, p. 285-300.

Beck et coll. 1988. — Beck (Françoise) et coll., « Les fouilles du mont Beuvray, rapport biennal 1984-1985 », *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est*, 39, 1988, p. 107-127.

Behrens 1927. — Behrens (Gustav), *Bodenurkunden aus Rheinhessen.* I. *Die vorrömische Zeit*, Bilderheft sur Vor- und Frühgeschichte Rheinhessens, Mayence, 1927.

Behrens 1939. — Behrens (Gustav), *Die Bad Nauheimer Gegend in Urzeit und Frühgeschichte*, Bad Nauheim, 1939.

Beltrán et coll. 1982. — Beltrán (A.), Tovar (A.) et Porta (E.), *Contrebia Belaisca (Botorrita Zaragoza)* I. *El bronce con alfabeto « iberico » de Botorrita*, Saragosse, 1982.

Beltrán F. et coll. 1996. — Beltrán (Francisco), de Hoz (Javier) et Untermann (Jürgen), *El tercer bronce de Botorrita (Contrebia Belaisca)*, Colección Arqueología, 19, Diputación General de Aragon, Saragosse, 1996.

Bémont 1979. — Bémont (Colette), « Le bassin de Gundestrup : remarques sur les décors végétaux », *Études celtiques*, 16, 1979, p. 69-99.

Benac et Ćović 1957. — *Glasinac II. Željezno doba*, Katalog prehistoriske zbirke zemaljskog muzeja u Sarajevu 2, Izdanje Zemaljskog muzeja u Sarajevu, Sarajevo, 1957.

Benadík 1960. — Benadík (Blažej), « Keltské pohrebisko v Bajči-Vlkanove », *Slovenská archeológia*, 8, 1960, p. 402-470.

Benadík 1965. — Benadík (Blažej), « Die spätlatènezeitliche Siedlung von Zemplín in der Ostslowakei », *Germania*, 43, 1965, p. 63-91.

Benadík 1971. — Benadík (Blažej), « Obraz doby laténskej na Slovensku », *Slovenská archeológia*, 19, 1971, p. 465-498.

Benadík 1983. — Benadík (Blažej), *Maňa, keltisches Gräberfeld. Fundkatalog*, Materialia Archaeologica Slovaca Instituti Archaeologici Nitriensis Academiae Scientiarum Slovacae, 5, Nitra, 1983.

Benadík et coll. 1957. — Benadík (Blažej), Vlček (Emanuel) et Ambros (Cyril), *Keltské pohrebiská na juhozápadnom Slovensku. Keltische Gräberfelder der Südwestslowakei*, Archeologica slovaca — Fontes, I, Slovenská Akadémia Vied, Bratislava, 1957.

Bender et coll. 1976. — Bender (H.), Dehn (R.) et Stork (I.), « Neuere Untersuchungen auf der Münsterberg in Breisach (1966-1975). 1. Die vorrömische Zeit », *Archäologisches Korrespondenzblatt*, 6, 1976, p. 213-224.

Bender et coll. 1993. — Bender (H.), Pauli (L.) et Stork (I.), *Der Münsterberg in Breisach II : Hallstatt- und Latènezeit*, Münchner Beiträge zur Vor- und Frühgeschichte, 40, Munich, 1993.

Beneš et Sankot 1994. — Beneš (Antonín) et Sankot (Pavel), « Der erste Flussfund einer frühlatènezeitlichen Schwertscheide in Böhmen », *Archeologické rozhledy*, 46, 1994, p. 548-557.

Benner Larsen 1985. — Benner Larsen (E.), "The Gundestrup Cauldron, Identification of tool traces", *Iskos*, 5, *Proceeding of the third Nordic conference on the application of Scientific Methods in Archaeology*, Helsinki, 1985.

Benoît 1955. — Benoît (Fernand), *L'Art primitif méditerranéen de la vallée du Rhône*, Éditions Ophrys, Paris, 1955, 2e éd.

Benoît 1969. — Benoît (Fernand), *Art et dieux de la Gaule*, Arthaud, Paris, 1969.

Benoît 1969a. — Benoît (Fernand), *Entremont. Capitale celto-ligure des Salyens de Provence*, Éditions Ophrys, Paris, 1969.

Beranová 1989. — Beranová (Magdalena), « The agricultural Tools of Bohemia at the beginning of the Iron Age (5th-3rd century BC) », *Tools and Tillage*, V, 1989, p. 107-118.

Bérard et Favret 1936/1937. — Bérard (Louis) et Favret (Abbé), « Le cimetière gaulois des Grandes Loges (canton de Châlons-sur-Marne) », *Bulletin archéologique*, 1936-1937, p. 369-405.

Berciu 1967. — Berciu (Dumitru), *Romania before Burebista*, « Ancient Peoples and Places », Thames and Hudson, Londres, 1967.

Bergquist et Taylor 1987. — Bergquist (A.) et Taylor (T.), « The origin of the Gundestrup Cauldron », *Antiquity*, 61, 1987.

Berrocal-Rangel 1992. — Berrocal-Rangel (Luis), *Los pueblos celticos del Suroeste de la península ibérica,* Complutum, Extra 2, Editorial Complutense, Madrid, 1992.

Berrocal-Rangel 1994. — Berrocal-Rangel (Luis), *El Altar preromano de Capote/ Ensayo etno-arquéologico de un ritual céltico en el Suroeste penisular*, Excavaciones arqueologicas en Capote, Beturia Céltica II, Madrid, 1994.

Bertin 1974. — Bertin (Dominique), « Le fourreau d'épée celtique décoré de Baron-sur-Odon (Calvados) », *Gallia*, 32, 1974, p. 243-248.

Bertin 1977. — Bertin (Dominique), « Le sanctuaire celto-romain du Mesnil de Baron-sur-Odon (Calvados) », *Gallia*, 35, 1977.

Bertin et Guillaumet 1987. — Bertin (Danièle) et Guillaumet (Jean-Paul), *Bibracte (Saône-et-Loire). Une ville gauloise sur le mont Beuvray*, Guides archéologiques de la France, 13, Paris, 1987.

Bertolone 1969. — Bertolone (M.), « Appunti per uno studio sui Galli », *Sibrium*, 9, 1967-1969, 247 *sqq.*

Bertrand 1889. — Bertrand (Alexandre), *Archéologie celtique et gauloise*, Ernest Leroux, Paris, 1889.

Bessou 1976. — Bessou (Marius), *Études des vestiges de La Tène découverts à Roanne. Fouilles de l'institution Saint-Joseph*, Centre d'études foréziennes, archéologie n° 3, Saint-Étienne, 1976.

Bhreathnach et Newman 1995. — Bhreathnach (Edel) et Newman (Conor), *Tara*, Stationery Office, Dublin, 1995.

Biel 1974. — Biel (Jörg), « Ein mittellatènezeitliches Brandgräberfeld in Giengen a. d. Brenz », *Archäologisches Korrespondenzblatt*, 4, 1974, p. 225 *sqq.*

Biel 1982. — Biel (Jörg), « Ein Fürstengrabhügel der späten Hallstattzeit bei Eberdingen-Hochdorf, Kr. Ludwigsburg », *Germania*, 60, 1982, p. 61-104.

Biel 1985. — Biel (Jörg), *Der Keltenfürst von Hochdorf*, Konrad Theiss Verlag, Stuttgart, 1985.

Biel 1988. — Biel (Jörg), « Influences méditerranéennes sur le site princier du Hohenasperg, près de Stuttgart », in *Princes celtes* 1988, p. 154-164.

Bienkowski 1908. — Bienkowski (P.), *Die Darstellung der Gallier in der hellenistischen Kunst*, 1908.

Bienkowski 1928. — Bienkowski (P.), *Les Celtes dans les arts mineurs gréco-romains*, 1928.

Binchy 1936. — Binchy (D.A.), *Studies in early Irish law*, Dublin, 1936.

Binding 1993. — Binding (Ulrike), *Studien zu den figürlichen Fibeln der Frühlatènezeit*, Universitätsforschungen zur prähistorischen Archäologie aus dem Seminar für Ur- und Frühgeschichte der Universität Münster, Bd. 16, Rudolf Habelt, Bonn, 1993.

Biondelli 1867. — Biondelli (B.), *Di una tomba gallo-italica scoperta a Sesto Calende sul Ticino*, Memorie del Reale Istituto Lombardo di Scienze e Lettere, classe di Lettere, X, f. VI, Milan, 1867.

Biró-Sey 1973. — Biró-Sey (K.), « Két kelta éremlelet a Nemzeti Múzeumban », *Folia Archaeologica*, 23, 1973, p. 29-41.

Birkhan 1997. — Birkhan (Helmut), *Kelten*, Verlag der österreichischen Akademie der Wissenschaften, Vienne, 1997.

Bittel 1930. — Bittel (Kurt), « Grabung auf dem Donnersberg » (Rheinpfalz), *Germania*, 14, 1930, p. 206-214.

Bittel 1942. — Bittel (Kurt), « Kleinasiatische Studien », *Istanbuler Mitteilungen*, 5, 1942, p. 6-38.

Bittel 1952. — Bittel (Kurt), « Funde von Donnersberg », *Mainzer Festschrift*, 2, 1952, p. 79-80.

Bittel 1976. — Bittel (Kurt), « Die Galater in Kleinasien archäologisch gesehen », *Assimilation et résistance à la culture gréco-romaine dans le monde ancien*, Bucarest-Paris, 1976, p. 241 *sqq.*

Bittel et coll. 1990. — Bittel (Kurt), Schiek (Siegwalt) et Müller (Dieter), *Die keltischen Viereckschanzen*, Atlas archäologischer Geländedenkmäler in Baden-Württemberg, Bd. 1/1, K. Theiss Verlag, Stuttgart, 1990.

Blázquez 1983. — Blázquez (José Maria), *Primitivas Religiones Ibéricas II. Religiones Prerromanas*, Madrid, 1983.

Blázquez et coll. 1980. — Blázquez (José Maria) éd., *Historia de España Antiqua, I. Protohistoria*, Madrid, 1980.

Blondel 1925. — Blondel (L.), « Le port gallo-romain de Genève », *Genava*, 3, 1925, p. 85-104.

Bocquet 1970. — Bocquet (Aimé), *Musée dauphinois. Catalogue des collections préhistoriques et protohistoriques*, Musée dauphinois, Grenoble, 1970.

Boessneck et coll. 1971. — Boessneck (J.), Driesch (A. von den), Meyer-Lempennau (U.), Wechsler-von Ohlen (E.), *Die Tierknochenfunde aus dem Oppidum von Manching*, Die Ausgrabungen in Manching, Bd. 6, Steiner Verlag, Wiesbaden, 1971.

Bognár Kutzián 1979. — Bognár Kutzián (Ida), « Some remarks on the ethnical background of the La Tène culture », *in* Duval P.-M. et Kruta 1979, p. 157-160.

Bökönyi 1968. — Bökönyi (Sándor), « Data on Iron Age horses of Central and Eastern Europe », *Bulletin of the American School of Prehistoric Research*, 25, Cambridge, Mass., 1968.

Bökönyi 1974. — Bökönyi (Sándor), *History of domestic mammals in Central and Eastern Europe*, Akademiai Kiadó, Budapest, 1974.

Bónis 1969. — Bónis (Éva), *Die spätkeltische Siedlung Gellérthegy-Tabán in Budapest*, Archaeologia Hungarica XLVII, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1969.

Bonnet et coll. 1989. — Bonnet (Ch.) et coll., « Les premiers ports de Genève », *Archéologie suisse*, 12, 1989, p. 2-24.

Bosch Gimpera 1974. — Bosch Gimpera (P.), *Paletnologia de la Peninsula Ibérica*, Graz, 1974.

Boudet 1987. — Boudet (Richard), *L'Âge du fer récent dans la partie méridionale de l'estuaire girondin (du Ve au Ier s. avant notre ère)*, Éditions « Vesuna », Périgueux, 1987.

Boudet 1987a. — Boudet (Richard), « À propos du dépôt d'or celtique de Tayac (Gironde) », in *Mélanges Colbert de Beaulieu* 1987, p. 107-120.

Boudet 1990. — Boudet (Richard), « Le harnachement de l'âge du fer du Saula à Lafrançaise (Tarn-et-Garonne) », *Aquitania*, 8, 1990, p. 25-42.

Boudet 1991. — Boudet (Richard), « Découvertes récentes sur l'oppidum d'Agen et la tombe à char celtique de Boé (Lot-et-Garonne) », *Mémoires de la Société archéologique du midi de la France*, 51, 1991, p. 279-281.

Boudet 1991a. — Boudet (Richard), « Le IIIe s. avant J.-C. dans le sud-ouest de la France : état des recherches », *Études celtiques*, 28, 1991, p. 47-63.

Boudet 1992. — Boudet (Richard), dir., *Les Celtes, la Garonne et les pays aquitains, l'âge du fer du sud-ouest de la France (du VIIIe au Ier s. avant notre ère)*, Agen, 1992.

Boudet 1992a. — Boudet (Richard), « Deuxième année de recherches sur l'oppidum de l'Ermitage à Agen (Lot-et-Garonne) », *Mémoires de la Société archéologique du midi de la France*, 52, 1992, p. 145-147.

Boudet 1993. — Boudet (Richard), « Troisième année de recherche sur l'oppidum de l'Ermitage à Agen (Lot-et-Garonne) », *Mémoires de la Société archéologique du midi de la France*, 53, 1993, p. 211-214.

Boudet 1993a. — Boudet (Richard), « Le IIIe s. avant J.-C. dans le sud-ouest de la France : état des recherches », in *Celtes au IIIe s. av. J.-C.* 1993, p. 47-64.
Boudet 1994. — Boudet (Richard), « Un puits à offrandes gaulois sur l'oppidum d'Agen », *Archéologia*, n° 306, novembre 1994, p. 36-43.
Boudet 1995. — Boudet (Richard), « Le Bassin aquitain et la Celtique continentale aux IVe-IIIe s. avant notre ère », in *Europe celtique...* 1995, p. 89-94.
Bouzek et coll. 1989. — Bouzek (Jan), Koutecký (Drahomír) et Simon (Klaus), « Tin and prehistoric mining in the Erzgebirge (Ore Mountains) : some new evidence », *Oxford Journal of Archaeology,* 8, 1989, p. 203-210.
Bouzek et Smrž 1994. — Bouzek (Jan) et Smrž (Zdeněk), « Drei Fragmente attischer Keramik aus Droužkovice in Nordwestböhmen », *Germania*, 72, 1994, p. 581-586.
Bowen 1961. — Bowen (H.C.), *Ancient Fields : a Tentative Analysis of Vanishing Earthworks and Landscapes*, British Association for the Advancement of Science, Londres, 1967.
Bowen et Fowler 1978. — Bowen (H.C.) et Fowler (P.J.) éd., *Early Land Allotment in the British Isles : a Survey of Recent Work*, British Archaeological Reports, 48, Oxford, 1978.
Božić 1981. — Božić (Dragan), « Relativna kronologija mlajše železne dobe v jugoslovaskem Podonavju », *Arheološki vestnik*, 32, 1981, p. 315-347.
Božić 1987. — Božić (Dragan), « Keltska kultura u Jugoslaviji. Zapadna grupa », *Praistorija jugoslavenskih zemalja 5 : Željezno doba*, Sarajevo, 1987, p. 855-897.
Božić 1999. — Božić (Dragan), « Die Erforschung der Latènezeit in Slowenien seit Jahr 1964 », *Arheološki vestnik*, 50, 1999, p. 189-213.
Brailsford 1975. — Brailsford (John), *Early Celtic Masterpieces in the British Museum*, British Museum, Londres, 1975.
Brandt et Fischer 1988. — Brandt (M.) et Fischer (Th.), « Ein Hortfund spätkeltischer Goldmünzen aus Hohenfels, Lankreis Neumarkt i. d. Opf., Oberpfalz », *Das archäologische Jahr in Bayern 1987*, Stuttgart, 1988, p. 89-90.
Břeň 1955. — Břeň (Jiří), *Černé (švartnové) náramky v českém laténu*, Acta Musei Nationalis Pragae, IX-A, Historia 1, Prague, 1955.
Břeň 1959. — Břeň (Jiří), « Zlaté předměty z keltského oppida ve Stradonicích u Berouna », *Acta Universitatis Carolinae-Philosophica et historica*, 1959, p. 207-216.
Břeň 1964. — Břeň (Jiří), « Význam spon pro datování keltských oppid v Čechách », *Acta Musei Nationalis Pragae*, Serie A- Historia, 18, 1964, p. 195-289.
Břeň 1965. — Břeň (Jiří), « Laténský kostrový hrob z Křince u Nymburka », *Časopis Národního Musea*, 134, 1965, p. 146-154.
Břeň 1966. — Břeň (Jiří), *Třísov, a Celtic oppidum in South Bohemia*, Musée national, Prague, 1966.
Břeň 1975. — Břeň (Jiří), « La Tène circular structures in central Europe », *Alba Regia*, 14, 1975, Szekesféhervár, p. 139-141.
Břeň 1981. — Břeň (Jiří), « Výzdoba šperku z Chlumu u Zvíkovce, okr. Rokycany », *Praehistorica*, 8 (*Varia Archaeologica*, 2), 1981, p. 179-182.
Bretz-Malher 1971. — Bretz-Malher (Denise), *La Civilisation de La Tène I en Champagne. Le faciès marnien*, XXIIIe supplément à *Gallia*, Éditions du CNRS, Paris, 1971.
Brisson 1935. — Brisson (André), « Sépultures gauloises de Corroy », *Bulletin de la Société archéologique champenoise*, 1935/3-4, p. 85-91.
Brisson et Loppin 1938. — Brisson (A.) et Loppin (A.), « Les nécropoles de Gourgançon », *Bulletin de la Société archéologique champenoise*, 1938/1, p. 22-28, p. 41-48, 1938/3, p. 128-132.
Brisson et coll. 1933. — Brisson (A.), Loppin (A.), Parrot (M.), « Le cimetière gaulois de Montépreux (Marne) », *Bulletin de la Société archéologique champenoise*, 1933/1, p. 25-30.

Brisson et coll. 1970. — Brisson (André), Hatt (Jean-Jacques) et Roualet (Pierre), « Cimetières gaulois et gallo-romains à enclos en Champagne IV. Cimetière de Fère-Champenoise, "Faubourg de Connantre" », *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts du département de la Marne*, 85, 1970, p. 7-26.

Brisson et coll. 1971/1972. — Brisson (André), Roualet (Pierre) et Hatt (Jean-Jacques), « Le cimetière gaulois La Tène Ia du Mont-Gravet, à Villeneuve-Renneville (Marne) », *Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne*, 86, 1971, p. 43, pl. I-XXXIII, *ibid.*, 87, 1972, p. 7-48.

Brisson et Duval 1934. — Brisson (A.) et Duval (R.), « Cimetière gaulois des "Terres-de-Monsieur", commune de Bergères-les-Vertus », *Bulletin de la Société archéologique champenoise*, 1934/3-4, p. 48-52.

Brisson et Hatt 1953. — Brisson (André) et Hatt (Jean-Jacques), « Les nécropoles hallstattiennes d'Aulnay-aux-Planches (Marne) », *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est*, 4, 1953, p. 193-233.

Brisson et Hatt 1958. — Brisson (André) et Hatt (Jean-Jacques), « Cimetières gaulois et gallo-romains à enclos en Champagne II. Le cimetière de la "Fin d'Écury" à Fère-Champenoise (Marne) », *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est*, 11, 1958, p. 7-23.

British Museum Guide 1905. — *British Museum. A Guide to the Antiquities of the Early Iron Age of Central and Western Europe (including the British Late-Keltic Period) in the Department of British and Mediaeval Antiquities*, University Press, Oxford, 1905.

Brizio 1887. — Brizio (Edoardo), « Tombe e necropoli galliche della Provincia di Bologna », *Atti e Memorie della Regia Deputazione di Storia Patria per le Province di Romagna*, terza serie, vol. V, 1887, 457-532.

Brizio 1901. — Brizio (Edoardo), « Il sepolcreto gallico di Montefortino presso Arcevia », *Monumenti Antichi dei Lincei*, IX, 1901, col. 617-792.

Brunaux 1986. — Brunaux (Jean-Louis), *Les Gaulois, sanctuaires et rites*, Éditions Errance, Paris, 1986.

Brunaux 1996. — Brunaux (Jean-Louis), *Les Religions gauloises. Rituels celtiques de la Gaule indépendante*, Éditions Errance, Paris, 1996.

Brunaux et coll. 1985. — Brunaux (J.-L.), Méniel (P.), Poplin (F.), *Gournay I, les fouilles sur le sanctuaire et l'oppidum (1975-1984)*, supplément à la *Revue archéologique de Picardie*, 1985.

Brunaux et coll. 1999. — Brunaux (J.-L.), Amandry (M.), Brouquier-Reddé (V.), Delestrée (L.-P.), Duday (H.), Fercoq du Leslay (G.), Lejars (T.), Marchand (Chr.), Méniel (P.), Petit (B.) et Rogéré (B.), « Ribemont-sur-Ancre (Somme). Bilan préliminaire et nouvelles hypothèses », *Gallia*, 56, 1999, p. 177-283.

Brunaux et Méniel 1997. — Brunaux (J.-L.) et Méniel (P.), *La Résidence aristocratique de Montmartin (Oise) du IIIe au IIe s. av. J.-C.*, Documents d'archéologie française, n° 64, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 1997.

Buchsenchutz 1984. — Buchsenschutz (Olivier), *Structures d'habitats et fortifications de l'âge du fer en France septentrionale*, Paris, 1984.

Buchsenschutz 1989. — Buchsenschutz (Olivier), « Neue Ausgrabungen im Oppidum Bibracte », *Germania*, 67, 1989, p. 541 *sqq.*

Buchsenschutz 1993. — Buchsenschutz (Olivier), « Recherches sur l'économie des Celtes au IIIe s. avant J.-C. », in *Celtes au IIIe s. av. J.-C.* 1993, p. 65-73.

Buchsenschutz et coll. 1988. — Buchsenschutz (O.), Colin (A.), Krausz (S.), Levéry (M.) et Soyer (C.), *Levroux 1 : L'évolution du canton de Levroux d'après les prospections et les sondages archéologiques*, Revue archéologique du centre de la France, supplément, ADEL, Levroux, 1988.

Buchsenschutz et coll. 1993. — Buchsenschutz (O.), Colin (A.), Krausz (S.), Levéry (M.) et Soyer (C.), *Levroux 2 : Le village celtique des Arènes à Levroux. Description des structures*, Revue archéologique du centre de la France, supplément, 8, ADEL, Levroux, 1993.

Buchsenschutz et coll. 1994. — Buchsenschutz (O.), Colin (A.), Krausz (S.), Levéry (M.) et Soyer (C.), *Levroux 3 : Le village celtique des Arènes à Levroux. Description du mobilier*, Revue archéologique du centre de la France, supplément, 10, ADEL, Levroux, 1994.

Bucsek et coll. 1990. — Bucsek (N.), Pernot (M.), Challet (V.), Duval (A.), « Études de l'émail rouge du mont Beuvray », *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est*, 41, 1990, p. 147 *sqq.*

Budinský 1970. — Budinský (Peter), *Libkovice (Mariánské Radčice), Jenišův Újezd, Hostomice, Významná naleziště doby laténské v Podkrušnohoří II*, Monografické studie oblastního vlastivědného muzea v Teplicích, 5, Teplice, 1970.

Bujna 1982. — Bujna (Jozef), « Spiegelung der Sozial-struktur auf latènezeitlichen Gräberfeldern im Karpatenbecken », *Památky archeologické*, 73, 1982, p. 312-431.

Bujna 1989. — Bujna (Jozef), « Das latènezeitliche Gräberfeld bei Dubník I. », *Slovenská archeológia*, 37, 1989, p. 245-354.

Bujna 1991. — Bujna (Jozef), « Das latènezeitliche Gräberfeld bei Dubník II. : Analyse und Auswertung », *Slovenská archeológia*, 39, 1989, p. 221-354.

Bujna 1995. — Bujna (Jozef), « Les contacts entre l'Europe centrale et la Gaule septentrionale au IIIe s. avant J.-C. : la sépulture n° 31 de Malé Kosihy, Slovaquie du Sud-Ouest », in *Europe celtique...* 1995, p. 259-268.

Bujna 1995a. — Bujna (Jozef), *Malé Kosihy. Latènezeitliches Gräberfeld. Katalog*, Archaeologica Slovaca Monographiae, catalogi Instituti Archaeologici Nitriensis Academiae Scientiarum Slovacae, t. VII, Nitra, 1995.

Bujna et Romsauer 1983. — Bujna (Jozef) et Romsauer (Peter), « Späthallstatt- und frühlatènezeitliches Gräberfeld in Bučany », *Slovenská archeológia*, 31, 1983, p. 279-322.

Bulard 1979. — Bulard (Alain), « Fourreaux ornés d'animaux fantastiques affrontés découverts en France », *Études celtiques*, 16, 1979, p. 27-52.

Bulard 1982. — Bulard (Alain), « À propos des origines de la paire d'animaux fantastiques sur les fourreaux d'épée laténiens », *in* Duval P.-M. et Kruta 1982, p. 149-160.

Bulleid et Gray 1911. — Bulleid (A.) et Gray (H.S.B.), *The Glastonbury Lake Village, I*, Glastonbury Antiquarian Society, Glastonbury, 1911.

Bulleid et Gray 1917. — Bulleid (A.) et Gray (H.S.B.), *The Glastonbury Lake Village, II*, Glastonbury Antiquarian Society, Glastonbury, 1917.

Bureš 1987. — Bureš (Michal), « Plochá kostrová pohřebiště doby laténské v Praze », *Archaeologica Pragensia*, 8, 1987, p. 5-123.

Burillo 1988. — Voir *Celtiberos* 1988 (Burillo Mozota, F., éd.).

Burns et coll. 1996. — Burns (Bob), Cunliffe (Barry) et Sebire (Heather), *Guernsey. An Island Community of the Atlantic Iron Age*, Oxford University Commitee for Archaeology, Monograph n° 43, Guernsey Museum Monograph n° 6, Oxford, 1996.

Byrne 1973. — Byrne (F.J.), *Irish Kings and High-Kings*, Londres, 1973.

Cadoux 1984. — Cadoux (Jean-Louis), « L'ossuaire gaulois de Ribemont-sur-Ancre », *Gallia*, 42, 1984, p. 125-142.

Cadoux 1984a. — Cadoux (Jean-Louis), « Le sanctuaire gallo-romain de Ribemont-sur-Ancre (Somme), état des recherches en 1983 », *Mélanges Ernest Will, Revue du Nord*, 66, 1984.

Cahen-Delhaye 1974. — Cahen-Delhaye (Anne), *Deux Tombelles de La Tène I à Assenois et Tournay*, Archaeologia belgica, 153, Bruxelles, 1974.

Cahen-Delhaye 1974a. — Cahen-Delhaye (Anne), *Tombelles de La Tène I à Hamipré, La Hasse I*, Archaeologia belgica, 158, Bruxelles, 1974.

Cahen-Delhaye 1974b. — Cahen-Delhaye (Anne), *Nécropole de La Tène I à Hamipré, Offaing. I. Trois tombes à char*, Archaeologia belgica, 162, Bruxelles, 1974.

Cahen-Delhaye 1976. — Cahen-Delhaye (Anne), *Nécropole de La Tène I à Hamipré, Offaing II. Les tombes ordinaires*, Archaeologia belgica, 184, Bruxelles, 1976.

Cahen-Delhaye 1976a. — Cahen-Delhaye (Anne), *Tombelles de La Tène I à Hamipré, Namoussart*, Archaeologia belgica, 189, Bruxelles, 1976.

Cahen-Delhaye 1978. — Cahen-Delhaye (Anne), « Tombelles de l'âge du fer en Ardenne », *Archaeologicum Belgii Speculum*, 8, Bruxelles, 1978, p. 23.

Cahen-Delhaye 1981. — Cahen-Delhaye (Anne), *Tombelles de La Tène I à Léglise I*, Archaeologia belgica, 245, Bruxelles, 1981.

Cahen-Delhaye 1995. — Cahen-Delhaye (Anne), « Les relations extérieures des populations celtiques en Belgique du Ve au IIIe siècle », in *Europe celtique...* 1995, p. 27-36.

Cahen-Delhaye 1997. — Cahen-Delhaye (Anne), *Nécropole de La Tène à Neufchâteau-le-Sart*, Musées royaux d'art et d'histoire, Monographie d'archéologie nationale, 10, Bruxelles, 1997.

Callegari 1940. — Callegari (A.), « Arquà Petrarca. Scoperta di una necropoli di età gallo-romana », *Notizie degli Scavi*, 1940, p. 145 *sqq*.

Calo 1997. — Calo Lourido (Francisco), *A cultura castrexa*, « Historia de Galicia », Edicións A Nosa Terra, Vigo, 1997, 2e éd.

Calzavara et Chieco Bianchi 1979. — Calzavara Capuis (Loredana) et Chieco Bianchi (A.M.), « Osservazioni sul celtismo nel Veneto euganeo », *Archeologia Veneta*, 3, 1979, p. 7-32.

Calzavara et Ruta Serafini 1987. — Calzavara (Loredana) et Ruta Serafini (Angela), « Per un aggiornamento della problematica del celtismo nel Veneto », in *Celti ed Etruschi...* 1987, p. 281-307.

Campanile 1981. — Campanile (E.) éd., *I Celti d'Italia*, Pise, 1981.

Capelle 1976. — Capelle (Torsten), *Holzgefässe vom Neolithikum bis zum späten Mittelalter*, 1976.

Capelle 1979. — Capelle (T.), « Bemerkungen zum keltischen Handwerk », *Boreas*, 2, 1979, p. 62 *sqq*.

Capelle 1987. — Capelle (Torsten), « Eisenzeitliche Bauopfer », *Frühmittelalterlische Studien*, 21, 1987, p. 185-205.

Capuis 1993. — Capuis (Loredana), *I Veneti. Società e cultura di un popolo dell'Italia preromana*, Longanesi, Milan, 1993.

Carballo 1989. — Carballo (L.X.), *Catálogo dos materials arqueoloxicos do museu do Castro de Santa Trega*, Idade do Ferro, Pontevedra, 1989.

Cardon 1991. — Cardon (Dominique), « Textiles préhistoriques : synthèse et approches nouvelles », *Techniques et culture*, 17/18, 1991, p. 273-297.

Cardozo 1930. — Cardozo (M.), *Citânia de Briteiros e Castro de Sabroso*, Guimarães, 1930 (13e éd. en 1996).

***Carnyx et lyre* 1993.** — *Le Carnyx et la lyre. Archéologie musicale en Gaule celtique et romaine*, catalogue de l'exposition aux musées de Besançon (musée des Beaux-Arts et d'Archéologie)-Orléans (musée historique et archéologique)-Évreux (musée de l'Ancien Évêché) 1993-1994, 1993.

Caspart 1929. — Caspart (J.), « Ein Gräberfeld in Neunkirchen am Steinfeld », *Wiener Prähistorische Zeitschrift*, 16, 1929, p. 40-54.

Castelin 1965. — Castelin (Karel), *Die Golprägung der Kelten in den böhmischen Ländern*, Akademische Druck- und Verlagsanstalt, Graz, 1965.

Castelin 1978. — Castelin (Karel), *Keltische Münzen, Katalog der Sammlung des schweizerischen Landesmuseum Zürich*, I, Zurich, 1978, II, 1983.

Castelin 1983. — Castelin (Karel), *Keltische Münzen, Katalog der Sammlung des schweizerischen Landesmuseum Zürich*, II, Zurich, 1983.

Castelin et Kellner 1963. — Castelin (Karel) et Kellner (Hans-Jörg), « Die glatten Regenbogenschüsselchen », *Jahrbuch für Numismatik und Geldgeschichte*, 13, 1963, p. 105-130.

Catarsi et Dall'Aglio 1987. — Catarsi (Manuela) et Dall'Aglio (Pier Luigi), « Il territorio piacentino dall'età del Bronzo alla romanizzazione. Ipotesi sulla formazione dell'etnos ligure », in *Celti ed Etruschi*... 1987, p. 405-414.

Cauuet 1994. — Cauuet (Béatrice), « Les mines d'or des Lémovices », *Archéologia*, n° 306, novembre 1994, p. 16-25.

Cauuet 1994a. — Cauuet (Béatrice), *Les Mines d'or gauloises du Limousin*, Association Culture et Patrimoine en Limousin, Limoges, 1994.

***Celtas en España* 1990.** — *Los Celtas en España*, Revista de Arqueología, numero extraordinario 5, Madrid, 1990.

***Celtas en el valle medio del Ebro* 1989.** — *Los Celtas en el valle medio del Ebro*, Saragosse, 1989.

***Celtas en la Peninsula Ibérica* 1991.** — *Los Celtas en la Peninsula Ibérica*, *Revista de Arqueología*, numero extraordinario, Madrid, 1991.

***Celtas : Hispania y Europa* 1993.** — Almagro-Gorbea (Martín) dir., *Los Celtas : Hispania y Europa*, Universidad Complutense, Actas de El Escorial, Madrid, 1993.

***Celtes* 1991.** — *Les Celtes*, catalogue de l'exposition du Palazzo Grassi de Venise, Bompiani, Milan, 1991 (version italienne : *I Celti* ; version anglaise : *The Celts*, diffusée également par Thames and Hudson, Londres).

***Celtes au IIIe s. av. J.-C.* 1993.** — Kruta (V.) éd., *Les Celtes au IIIe s. av. J.-C. (Actes du IXe Congrès international d'études celtiques, Paris, 8-12 juillet 1991, première partie)* (= *Études celtiques*, 28, 1991), CNRS Éditions, Paris, 1993.

***Celtes dans le Jura* 1991.** — *Les Celtes dans le Jura. L'âge du fer dans le massif jurassien (800-15 av. J.-C.)*, musées de Pontarlier, Yverdon-les-Bains, Lons-le-Saunier et Lausanne, 1991.

***Celtes en Belgique et dans le nord de la France* 1984.** — Cahen-Delhaye (A.), Duval (A.), Leman-Delerive (G.) et Leman (P.) éd., *Les Celtes en Belgique et dans le nord de la France. Les fortifications de l'âge du fer*, *Revue du Nord*, numéro spécial hors série, Lille, 1984.

***Celtes en France du nord et en Belgique* 1990.** — *Les Celtes en France du nord et en Belgique, VIe-Ier s. av. J.-C.*, catalogue de l'exposition au musée des Beaux-Arts de Valenciennes, Crédit Communal, Bruxelles, 1990.

***Celtes en Italie* 1987.** — Kruta (Venceslas) éd., *Les Celtes en Italie*, Dossiers histoire et archéologie, n° 112, Dijon, 1987.

***Celtes en Normandie* 1990.** — *Les Celtes en Normandie*, catalogue de l'exposition au musée de l'Ancien Évêché, Évreux, 1990.

***Celtes et Méditerranée* 2000.** — Bouzek (Jan) et Kruta (Venceslas) éd., *Les Celtes et la Méditerranée* (= *Hercynia* 5), Prague, 2000.

***Celtíberos* 1988.** — *Celtíberos*, catalogue de l'exposition, Diputación Provincial de Zaragoza, Saragosse, 1988.

***Celti ed Etruschi...* 1987.** — Vitali (D.) éd., *Celti ed Etruschi nell'Italia centro-settentrionale dal V secolo a. C. alla romanizzazione. Atti del Colloquio internazionale Bologna 12-14 aprile 1985*, Realtà regionale : Fonti e Studi, 10, University Press, Bologne, 1987.

***Celts in Central Europe* 1975.** — *The Celts in Central Europe*, István Király Múzeum, Székesfehérvár, 1975.

***Ceramicas de Numancia* 1992.** — *Las Ceramicas de Numancia,* Arevacon, 17, 1992, Asociación de Amigos del Museo Numantino, Soria, 1992.

***Céramique peinte* 1987.** — *Céramique peinte gauloise en Champagne du VIe au Ier s. av. J.-C.*, catalogue de l'exposition, Épernay, 1987.

***Céramique peinte celtique* 1991.** — *La Céramique peinte celtique dans son contexte européen. Actes du Symposium international d'Hautvillers, 9-11 octobre 1987*, Mémoire de la Société archéologique champenoise, 5, Reims, 1991.

Ceresa Mori 1990/1991. — Ceresa Mori (Anna), « La tarda età del ferro a Milano alla luce dei recenti ritrovamenti », *Sibrium*, 21, 1990/1991, p. 247-258.

Cerralbo 1916. — Cerralbo (E. Aguilera y Gamboa, Marqués de), *Las necrópolis Ibéricas*, Madrid, 1916.

Chabot 1983. — Chabot (Louis), « L'oppidum de La Cloche aux Pennes-Mirabeau (Bouches-du-Rhône). Synthèse des travaux effectués de 1967 à 1982 », *Revue archéologique de Narbonnaise*, 16, 1983, p. 39-80.

Chadwick 1966. — Chadwick (Nora K.), *The Druids*, University of Wales, Cardiff, 1966.

Chadwick 1970. — Chadwick (Nora K.), *The Celts*, Pelican Books, Harmondsworth, 1970.

Challet 1992. — Challet (Virginie), *Les Celtes et l'émail*, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, Paris, 1992.

Challet 1997. — Challet (Virginie), « Les techniques ornementales des bijoutiers celtes de la haute vallée du Rhin aux IVe et IIIe s. av. J.-C. Étude des bijoux provenant des nécropoles de Nebringen-Gäufelden (Bade-Wurtemberg) et d'Andelfingen ZH », *Annuaire de la Société suisse de préhistoire et d'archéologie*, 80, 1997, p. 111-130.

Champion 1976. — Champion (Sara), « Coral in Europe : Commerce and celtic ornament », *in* Duval P.-M. et Hawkes 1976, p. 29-40.

Chapotat 1970. — Chapotat (Gabriel), *Vienne gauloise. Le matériel de La Tène III trouvé sur la colline de Sainte-Blandine*, Centre d'études romaines et gallo-romaines de la faculté des lettres et sciences humaines, Lyon, 1970.

Charpy 1987. — Charpy (Jean-Jacques), « Les épées laténiennes à bouterolle circulaire et ajourée des IVe et IIIe siècles av. J.-C. en Champagne », *Études celtiques*, 24, 1987, p. 43-102.

Charpy 1991. — Charpy (Jean-Jacques), « Esquisse d'une ethnographie en Champagne celtique aux IVe et IIIe siècles av. J.-C. », *in Celtes au IIIe s. av. J.-C.* 1993, p. 75-125.

Charpy 1993. — Charpy (Jean-Jacques), « Esquisse d'une ethnographie en Champagne celtique aux IVe et IIIe s. av. J.-C. », in *Celtes au IIIe s. av. J.-C.* 1993, p. 75-125.

Charpy 1995. — Charpy (Jean-Jacques), « Les fibules dites de Münsingen en Champagne », in *Europe celtique...* 1995, p. 335-390.

Charpy 1998. — Charpy (Jean-Jacques), « Les pratiques funéraires en Champagne au Ve s. av. J.-C. », *Revue archéologique de Picardie*, 1998, p. 99-109.

Charpy et Roualet 1991. — Charpy (Jean-Jacques) et Roualet (Pierre), *Les Celtes en Champagne. Cinq siècles d'histoire*, catalogue de l'exposition au musée d'Épernay, Épernay, 1991.

Chaume 1991. — Chaume (Bruno), « Sondages sur l'emplacement présumé du fossé défensif de la citadelle hallstattienne du mont Lassois et sur une enceinte quadrangulaire (commune de Vix) », *Bulletin archéologique et historique du Châtillonnais*, 5e série, n° 4, 1991, p. 5-14.

Chaume et Feugère 1990. — Chaume (Bruno) et Feugère (Michel), *Les Sépultures tumulaires aristocratiques du Hallstatt ancien de Poiseul-la-Ville (Côte d'Or), Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est*, 10e supplément, Dijon, 1990.

Chieco Bianchi 1987. — Chieco Bianchi (Anna Maria), « Dati premilinari su nuove tombe di III secolo da Este », in *Celti ed Etruschi...* 1987, p. 191-236.

Chochol 1978. — Chochol (Jaromír), « Antropologická charakteristika laténské skupiny z Makotřas », *Památky archeologické*, 69, 1978, p. 145-170.

Chochol 1984. — Chochol (Jaromír), « Antropologie pozdně halštatské a časně laténské skupiny z Manětína-Hrádku », *Památky archeologické*, 75, 1984, p. 294-303.

Chossenot et coll. 1981. — Chossenot (Daniel), Neiss (Robert) et Sauget (Jean-Michel), « Fouille de sauvetage d'une nécropole de La Tène I à Vrigny (Marne) », in *Âge du Fer en France septentrionale* 1981, p. 131-150.

Chronologie 1986. — *Chronologie. Archäologische Daten der Schweiz. Datation archéologique en Suisse*, Antiqua 15, Publication de la Société suisse de préhistoire et d'archéologie, Bâle, 1986.

Chytráček 1988. — Chytráček (Miloslav), « Le char laténien à deux roues en Bohême », *Études celtiques*, 25, 1988, p. 15-58.

Čižmář 1973. — Čižmář (Miloš), « Keltský kostrový hrob se čtvercovým příkopem z Domamyslic, okres Prostějov », *Archeologické rozhledy*, 25, 1973, p. 615-625.

Čižmář 1974. — Čižmář (Miloš), « Kostrový hrob z Ptení a otázka stupně LT-B2/C1 na moravských keltských pohřebištích », *Archeologické rozhledy*, 26, 1974, p. 160-166, 211-212.

Čižmář 1975. — Čižmář (Miloš), « Die relative Chronologie der keltischen Gräberfelder in Mähren », *Památky archeologické*, 66, 1975, p. 417-437.

Čižmář 1978. — Čižmář (Miloš), « Keltské pohřebiště v Makotřasích, okres Kladno », *Památky archeologické*, 69, 1978, p. 117-144.

Čižmář 1984. — Čižmář (Miloš), « Laténské sídliště z Velkých Hostěrádek, okr. Břeclav », *Památky archeologické*, 75, 1984, p. 463-485.

Čižmář 1987. — Čižmář (Miloš), « Laténské sídliště ze Strachotína, okr. Břeclav », *Památky archeologické*, 78, 1987, p. 205-230.

Čižmář 1989. — Čižmář (Miloš), « Pseudoanthropomorphes latènezeitliches Schwert mit Zeichen aus Lysice (Mähren, ČSSR) », *Acta Musei Moraviae*, 74, 1989, p. 69-72.

Čižmář 1989a. — Čižmář (Miloš), « Erforschung des keltischen Oppidums Staré Hradisko in den Jahren 1983-1988 (Mähren, ČSSR) », *Archäologisches Korrespondenzblatt*, 19, 1989, p. 265-268.

Čižmář 1989b. — Čižmář (Miloš), « Pozdně laténské osídlení předhradí Závisti », *Památky archeologické*, 80, 1989, p. 59-114.

Čižmář 1990. — Čižmář (Miloš), « Frühlatènezeitliche Funde aus dem Burgwall "Černov" Gemeinde Ježkovice, Bez. Vyškov », *Die vorgeschichtliche und slawische Besiedlung Mährens*, Brno, 1990, p. 196-204.

Čižmář 1990a. — Čižmář (Miloš), « Die Erforschung der spätlatènezeitlichen Siedlung in Bořitov, Bez. Blansko (Mähren) », *Archäologisches Korrespondenzblatt*, 20, 1990, p. 311-315.

Čižmář 1990b. — Čižmář (Miloš), « Zwei frühlatènezeitliche Drehmahlsteine aus Mähren », *Acta Musei Moraviae*, 75, 1990, p. 53-58.

Čižmář 1991. — Čižmář (Miloš), « Příspěvek k cizím kulturním vlivům na moravských keltských pohřebištích », *Acta Musei Moraviae, Scientiae sociales*, 76, 1991, p. 69-76.

Čižmář 1993. — Čižmář (Miloš), « Příspěvek k poznání vlivů Karpatské kotliny v době laténské na Moravě », *Acta Musei Moraviae, Scientiae sociales*, 78, 1993, p. 91-96.

Čižmář 1993a. — Čižmář (Miloš), « Frühlatènezeitlicher Burgwall "Černov" in Mähren (Tschechische Republik) », *Archäologisches Korrespondenzblatt*, 23, 1993, p. 207-212.

Čižmář 1993b. — Čižmář (Miloš), « Zur Chronologie der Púchover Kultur in Mähren », *Památky archeologické*, 84, 1993, p. 86-96.

Čižmář 1993c. — Čižmář (Miloš), « Neue Erkenntnisse zur Verzierung keltischer Waffen in Mähren », in *Celtes au IIIe s. av. J.-C.* 1993, p. 127-135.

Čižmář 1995. — Čižmář (Miloš), « Beitrag zur Erkenntnis der fremden Einflüsse auf dem mährischen Gebiet in der Stufe La Tène B1 », in *Europe celtique...* 1995, p. 69-75.

Čižmář 1995a. — Čižmář (Miloš), « K mincovnictví na keltském oppidu Staré Hradisko », *Archeologické rozhledy*, 47, 1995, p. 614-618.

Čižmář 1996. — Čižmář (Miloš), « Pseudoanthropomorphe Schwerter aus keltischen Gräberfelden in Mähren », *Acta Musei Moraviae, Scientiae sociales*, 81, 1996, p. 111-124.

Čižmářová 1990. — Čižmářová (Jana), « Laténské pohřebiště v Brně-Chrlicích », *Archeologické rozhledy*, 42, 1990, p. 257-269.

Čižmářová 1996. — Čižmářová (Jana), « Bernstein auf dem keltischen Oppidum Staré Hradisko in Mähren », *Arheološki vestnik*, 47, 1996, p. 173-182.

Čižmářová et coll. 1996. — Čižmářová (Jana), Ondruš (Vladimír), Salaš (Milan) et Tejral (Jaroslav), *Moravia in Prehistoric Times*, Moravian Museum, Brno, 1996.

Clarke et Hawkes 1955. — Clarke (R.R.) et Hawkes (C.F.C.), « An Iron Anthropoid Sword from Shouldham, Norfolk, with related Continental and British Weapons », *Proceedings of the Prehistoric Society*, N.S. 21, 1955, p. 198 *sqq.*

***Classico e Anticlassico* 1996.** — *Classico e Anticlassico. Vasi alto-adriatici tra Piceno, Spina e Adria. Comacchio-Palazzo Bellini, 25 giugno 1996-6 gennaio 1997*, Edizioni Aspasia, S. Giovanni in Persiceto, 1996.

Clifford 1961. — Clifford (E.M.), *Bagendon – a Belgic Oppidum*, Cambridge, 1961.

Clutton-Brock 1981. — Clutton-Brock (C.), *Domesticated animals from early times*, Londres, 1981.

Coarelli 1976. — Coarelli (F.), « Un elmo con iscrizione latina arcaica al Museo di Cremona », *L'Italie primitive et la Rome républicaine (Mélanges offerts à Jacques Heurgon)*, I, Rome, 1976, p. 157-179.

Colbert de Beaulieu 1957. — Colbert de Beaulieu (Jean-Baptiste), « Le trésor de Jersey-11 et la numismatique celtique des deux Bretagnes », *Revue belge de numismatique*, 103, 1957, p. 47-88.

Colbert de Beaulieu 1967. — Colbert de Beaulieu (Jean-Baptiste), « Les monnaies en bronze de Vercingétorix. Faits et critique », *Cahiers numismatiques*, 4, 1967, p. 356-372.

Colbert de Beaulieu 1970. — Colbert de Beaulieu (Jean-Baptiste), *Les Monnaies gauloises des Parisii*, Collection de l'histoire générale de Paris, Paris, 1970.

Colbert de Beaulieu 1973. — Colbert de Beaulieu (Jean-Baptiste), *Traité de numismatique celtique.* I. *Méthodologie des ensembles*, Annales littéraires de l'université de Besançon, 135, Les Belles Lettres, Paris, 1973.

Colbert de Beaulieu et Fischer 1998. — Colbert de Beaulieu (Jean-Baptiste) et Fischer (Brigitte), *Recueil des inscriptions gauloises (RIG)*, volume IV. *Les Légendes monétaires*, XLV[e] supplément à *Gallia*, CNRS Éditions, Paris, 1998.

Coles 1986. — Coles (Bryony et John), *Sweet Track to Glastonbury. The Somerset Levels in Prehistory*, Thames and Hudson, Londres, 1986.

Collis 1984. — Collis (John R.), "Aulnat (Puy-de-Dôme) and urbanisation. The theoretical problems", *Études celtiques*, 21, 1984, p. 111-117.

Collis 1984a. — Collis (John R.), *Oppida. Earliest Towns North of the Alps*, University, Sheffield, 1984.

Collis et coll. 1982. — Collis (J.), Duval (A.) et Périchon (R.) éd., *Le Deuxième Âge du fer en Auvergne et en Forez et ses relations avec les régions voisines*, Université de Sheffield – Centre d'études foréziennes, Sheffield – Saint-Étienne, 1982.

***Colloquios sobre lenguas... I-V* 1974-1989.** — *Colloquios sobre lenguas y culturas paleohispánicas*, I Salamanque, 1974 ; II Tübingen, 1976 ; III Lisbonne, 1980 ; IV Vitoria, 1985 ; V Cologne, 1989.

Colonna 1998. — Colonna (Giovanni), « Etruschi sulla via delle Alpi occidentali », Mercando (L.) et Venturino Gambari (M.) éd., *Archeologia in Piemonte*, Turin, 1998, p. 261-265.

***Como fra Etruschi e Celti* 1986.** — *Como fra Etruschi e Celti. La città preromana e il suo ruolo commerciale*, Società archeologica Comense, Côme, 1986.

Constantin et coll. 1982. — Constantin (C.), Coudart (A.) et Demoule (J.-P.), « Villeneuve-Saint-Germain, Les Grandes Grèves, les bâtiments de La Tène III », *Revue archéologique de Picardie*, numéro spécial *Vallée de l'Aisne*, 1982, p. 195-205.

Cordie-Hackenberg 1993. — Cordie-Hackenberg (Rosemarie), *Das eisenzeitliche Hügelgräberfeld von Bescheid, Kreis Trier-Saarburg*, Trierer Zeitschrift. Beiheft 17, Trèves, 1993.

Cordie-Hackenberg et Haffner 1991. — Cordie-Hackenberg (Rosemarie) et Haffner (Alfred), *Das keltisch-römische Gräberfeld von Wederath-Belginum. 4. Teil ; Gräber 1261-1817 ausgegraben 1978-1980*, Trierer Grabungen und Forschungen VI, 4, Philipp von Zabern, Mayence, 1991.

Courtois 1975. — Courtois (Jacques-Claude), *Les Habitats protohistoriques de Sainte-Colombe près d'Orpierre (Hautes-Alpes), dans le cadre des civilisations du premier âge du fer des Pyrénées aux Alpes orientales*, Centre de documentation de la préhistoire alpine, cahier n° 3, Grenoble, 1973.

Crabtree 1990. — Crabtree (P.), « Subsistence and Ritual : the faunal remains from Dún Ailinne, Co Kildare, Ireland », *Emania,* 7, 1990, p. 22-25.

Crawford 1987. — Crawford (Michael H.), « Produzione e uso della moneta nel sud-est della Gallia Cisalpina », in *Celti ed Etruschi...* 1987, p. 495-497.

Cuadrado 1987. — Cuadrado (E.), *La necropolis ibérica de El Cigarralejo (Mula, Murcia)*, Bibliotheca Praehistorica Hispana, 23, Madrid, 1987.

Cumberpatch 1993. — Cumberpatch (Christopher G.), « The circulation of Late La Tène slip decorated pottery in Slovakia, Southern Poland and Transdanubian Hungary », *Slovenská archeológia*, 41, 1993, p. 59-81.

Cumberpatch 1993a. — Cumberpatch (Christopher G.), « The circulation and exchange of Late Iron Age slip decorated pottery in Bohemia and Moravia », *Památky archeologické*, 84, 1993, p. 60-85.

Cunliffe 1973. — Cunliffe (Barry), *The Regni*, Duckworth, Londres, 1973.

Cunliffe 1974. — Cunliffe (Barry), *Iron Age Communities in Britain. An account of England, Scotland and Wales from the seventh century BC until the Roman conquest*, Routledge and Kegan Paul, Londres et Boston, 1974.

Cunliffe 1978. — Cunliffe (Barry), *Hengistbury Head*, Paul Elek, Londres, 1978.

Cunliffe 1979. — Cunliffe (Barry), *The Celtic World*, Londres, 1979 (version française : *L'Univers des Celtes*, Éditions du Fanal, Paris, 1981).

Cunliffe 1986. — Cunliffe (Barry), *Danebury, Anatomy of an Iron Age Hillfort*, Londres, 1986.

Cunliffe 1987. — Cunliffe (Barry), *Hengistbury Head, Dorset.* Vol. 1 : *The Prehistoric and Roman Settlement, 3500 BC-AD 500*, Oxford University Committee for Archaeology, Monograph n° 13, Oxford, 1987.

Cunliffe 1988. — Cunliffe (Barry), *Mount Batten Plymouth. A Prehistoric and Roman Port*, Oxford University Committee for Archaeology, Monograph n° 26, Oxford, 1988.

Cunliffe 1993. — Cunliffe (Barry), *La Gaule et ses voisins. Le grand commerce dans l'Antiquité*, Picard, Paris, 1993.

Cunliffe 1995. — Cunliffe (Barry), *Iron Age Britain*, English Heritage, B.T. Batsford-English Heritage, Londres, 1995.

Cunliffe et Galliou 1995. — Cunliffe (Barry) et Galliou (Patrick), « Le Yaudet, Ploulec'h, Côtes d'Armor, Brittany. An Interim Report on the Excavations of 1991-4 », *The Antiquaries Journal*, 75, 1995, p. 43-70.

Cunliffe et Rowley 1976. — Cunliffe (Barry) et Rowley (Trevor) éd., *Oppida : the Beginnings of Urbanisation in Barbarian Europe*, BAR Supplementary Series II, Oxford, 1976.

Cunnington 1923. — Cunnington (M.E.), *The Early Iron Age Inhabited Site at All Cannings Cross*, Devizes, 1923.

Curdy et coll. 1995. — Curdy (Philippe), Flutsch (Laurent), Moulin (Bernard) et Schneiter (Annick), « Eburodunum vu de profil : coupe stratigraphique à Yverdon-les-Bains VD, Parc Piguet, 1992 », *Annuaire de la Société suisse de préhistoire et d'archéologie*, 78, 1995, p. 7-56.

Czajlik 1993. — Czajlik (Zoltán), « Exploration géoarchéologique du mont Szent Vid », *Acta archaeologica Academiae scientiarum Hungaricae*, 45, 1993, p. 317-347.

Dacík 1983. — Dacík (Tomáš), « Příspěvek k antropologii Keltů na Moravě », *Archeologické rozhledy*, 35, 1983, p. 496-509.

Daire 1992. — Daire (Marie-Yvane), *Les Céramiques armoricaines de la fin de l'âge du fer*, Travaux du laboratoire d'anthropologie de Rennes, n° 39-1992, Rennes, 1992.

Daire et coll. 1994. — Daire (Marie-Yvane), Gouletquer (Pierre), Bizien-Jaglin (Catherine) et Langouet (Loïc), « La production gauloise de sel en Armorique », Daire, M.-Y. (dir.), *Le Sel gaulois*, Les Dossiers du Centre régional d'archéologie d'Alet, 1994, p. 59-103.

Daire et Langouet 1992. — Daire (Marie-Yvane) et Langouet (Loïc), « Une sculpture anthropomorphe gauloise dans un enclos, à Yvignac (Côtes-d'Armor) », *Les Dossiers du Centre régional d'archéologie d'Alet*, 20, 1992, p. 5-12.

Daire et Villard 1996. — Daire (Marie-Yvane) et Villard (Anne), « Les stèles de l'âge du fer à décors géométriques et curvilignes. État de la question dans l'Ouest armoricain », *Revue archéologique de l'Ouest*, 13, 1996, p. 123-156.

Dal Rí 1995/1996. — Dal Rì (Lorenzo), « I ritrovamenti presso il rifugio Vedretta di Ries/Rieserferner nelle Alpi Aurine (2850 m.s.l.m.) », *Rivista di scienze preistoriche*, 47, 1995/1996, p. 367-396.

***Dalla terra al museo* 1996.** — *Dalla terra al museo. Mostra di reperti preistorici e protostorici degli ultimi dieci anni di ricerca dal territorio veronese*, Museo Fioroni, Legnago, 1996.

Dämmer 1978. — Dämmer (Heinz-Werner), *Die bemalte Keramik der Heuneburg*, Römisch-Germanische Forschungen, Bd. 37, Heuneburgstudien IV, Philipp von Zabern, Mayence, 1978.

Danov 1975/1976. — Danov (C.M.), « The Celtic Invasion and Rule in Thrace in the Light of Some New Evidence », *Studia Celtica*, 10-11, 1975-1976, p. 29 *sqq*.

Daubigney 1985. — Daubigney (Alain), « Forme de l'asservissement et statut de la dépendance préromaine dans l'aire gallo-germanique », *Antike Abhänigkeitsformen in den griechischen Gebieten ohne Polisstruktur und den römischen Provinzen*, « Schriften zur Geschichte und Kultur der Antike », 25, Akademie Verlag, Berlin, 1985, p. 108-130.

Dayet 1967. — Dayet (M.), « Recherches archéologiques au "Camp du Château" (1955-1959) », *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est*, 18, 1967, p. 52, 106.

Debal 1974. — Debal (Jacques), *Les Gaulois dans l'Orléanais des invasions celtiques à l'occupation romaine*, Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, numéro hors série, 1974.

Debord 1982. — Debord (J.), « Premier bilan de huit années de fouilles à Villeneuve-Saint-Germain (Aisne), 1973-1980 », *Revue archéologique de Picardie*, numéro spécial *Vallée de l'Aisne*, 1982, p. 213-264.

Debord 1989. — Debord (J.), « L'atelier monétaire de Villeneuve-Saint-Germain (Aisne) », *Revue numismatique*, 1989.

Déchelette 1899. — Déchelette (Joseph), « Inventaire général des monnaies antiques recueillies au mont Beuvray de 1867 à 1898 », *Revue numismatique*, 1899, p. 129-172.

Déchelette 1900. — Déchelette (Joseph), « Le Hradischt de Stradonic en Bohême et les fouilles de Bibracte », *Annales de l'académie de Mâcon*, 5, 1900, p. 45-106.

Déchelette 1902. — Déchelette (Joseph), « Note sur l'oppidum de Bibracte et les principales stations gauloises contemporaines », *L'Anthropologie*, 13, 1902, p. 74-63.

Déchelette 1903. — Déchelette (Joseph), *L'Oppidum de Bibracte, guide du touriste et de l'archéologue au mont Beuvray et au musée Rolin*, Autun-Paris, 1903.

Déchelette 1904. — Déchelette (Joseph), « Les fouilles du mont Beuvray de 1897 à 1901 », *Mémoires de la Société éduenne*, 32, 1904, p. 1-83.

Déchelette 1913. — Déchelette (Joseph), *La Collection Millon. Antiquités préhistoriques et gallo-romaines*, Librairie Paul Geuthner, Paris, 1913.

Déchelette 1927. — Déchelette (Joseph), *Manuel d'archéologiie préhistorique, celtique et gallo-romaine*, IV : *Second Âge du fer ou époque de La Tène*, Picard, Paris, 1927, 2e éd.

Dehn 1939. — Dehn (Wolfgang), « Die latènezeitliche Ringmauer von Preist, Kr. Bitburg », *Germania*, 23, 1939, p. 23-26.

Dehn 1951. — Dehn (Wolfgang), « Die gallischen Oppida bei Caesar », *Saalburger Jahrbuch*, 10, 1951, p. 36-49.

Dehn 1979. — Dehn (Wolfgang), « Einige Überlegungen zum Charakter keltischer Wanderungen », *in* Duval P.-M. et Kruta 1979, p. 15-18.

Dehn, Eiden et Kimmig 1937. — Dehn (W.), Eiden (H.) et Kimmig (W.), « Der Rinskopf bei Allenbach », *Trierer Zeitschrift*, 12, 1937, p. 1-43.

De Hoz 1986. — De Hoz (Javier), « La epigrafía celtibérica », *Reunión sobre Epigrafía Hispánica de época Romano-Republicana*, Zaragoza, 1986, p. 43-102.

Delabesse et Troadec 1991. — Delabesse (S.) et Troadec (J.), « Bourges, un complexe d'habitats sur promontoire », *Les Celtes*, Bompiani, Milan, 1991, p. 120.

Delibes de Castro et coll. s.d. — Delibes de Castro (G.), Esparza Arroyo (A.) et Martín Valls (Ricardo), *Los tesoros prerromanos de Arrabalde (Zamora) y la joyería celtibérica*, Fundación Rei Alfonso Henriques, Serie Monografías y Estudios, s.l., s.d.

Delor et Pellet 1980. — Delor (J.-P.) et Pellet (C.), « Les ensembles funéraires de "La Picardie" sur la commune de Gurgy (Yonne), étude préliminaire », *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est*, 1980, p. 7-54.

De Marinis 1977. — De Marinis (Raffaele), « The La Tène Culture of the Cisalpine Gauls », *Keltske študije*, 4, Brežice, 1977, p. 23-50.

De Marinis 1978. — De Marinis (Raffaele C.), « La necropoli della Ca'Morta alla luce delle ultime scoperte », *L'età del Ferro a Como. Nuove scoperte alla Ca'Morta*, scavi 1975-1976, Società archeologica Comense, Côme, 1978, p. 43-63.

De Marinis 1981. — De Marinis (Raffaele C.), *Il periodo Golasecca IIIA in Lombardia*, Studi archeologici, Bergame, 1981.

De Marinis 1986. — De Marinis (Raffaele C.), « L'età gallica in Lombardia (IV-I sec. a. C.) : risultati delle ultime ricerche a problemi aperti », *La Lombardia tra protostoria e romanità. Atti del II Conv. Arch. Regionale, Como 1984*, Côme, 1986, p. 93-173.

De Marinis 1987. — De Marinis (Raffaele C.), « Fibule tardohallstattiane occidentali dell'abitato etrusco del Forcello (Bagnolo S. Vito) », in *Celti ed Etruschi...* 1987, p. 89-99.

De Marinis 1988. — De Marinis (Raffaele C.), « Le popolazioni alpine di stirpe retica », *Italia omnium terrarum alumna. La civiltà dei Veneti, Reti, Liguri, Celti, Piceni, Umbri, Latini, Campani e Iapigi*, Libri Scheiwiller, Milan, 1988, p. 99-155.

De Marinis 1988a. — De Marinis (Raffaele C.), « Liguri e Celto-Liguri », *Italia omnium terrarum alumna. La civiltà dei Veneti, Reti, Liguri, Celti, Piceni, Umbri, Latini, Campani e Iapigi*, Libri Scheiwiller, Milan, 1988, p. 157-259.

De Marinis 1990/1991. — De Marinis (Raffaele C.), « Tomba con situla bronzea dal Lazzaretto di Golasecca », *Sibrium*, 21, 1990/1991, p. 157-200.

De Navarro 1955. — De Navarro (José-Maria), « A Doctor's Grave of the MLT Period from Bavaria », *Proceedings of the Prehistoric Society*, 21, 1955, p. 231 *sqq.*

De Navarro 1972. — De Navarro (José-Maria), *The Finds from the Site of La Tène I. The scabbards and the swords found in them*, Londres, 1972.

Dent 1967. — Dent (A.A.), « The early horseshoe », *Antiquity*, 41, 1967, p. 61-67.

Dent 1982. — Dent (J.S.), « Cemeteries and settlement patterns of the Iron Age on the Yorkshire Wolds », *Proceeding of the Prehistoric Society*, 48, 1982, p. 437-457.

Dent 1985. — Dent (J.S.), « Three cart burials from Wetwang, Yorkshire », *Antiquity*, 59, 1985, p. 85-92.

Deonna 1929. — Deonna (Waldemar), « Tombe du second âge du fer à Chens », *Genava*, 7, 1929, p. 112-113.

De Vries 1961. — De Vries (Jan), *Keltische Religion*, Die Religionen der Menschheit, 18, Kohlhammer, Stuttgart, 1961 (version française : *La Religion des Celtes*, « Payothèque », Payot, Paris, 1977).

Deyts 1983. — Deyts (Simone), *Les Bois sculptés des sources de la Seine*, XLIIe supplément à *Gallia*, Éditions du CNRS, Paris, 1983.

***Die Räter-I Reti* 1992.** — *Die Räter-I Reti*, Verlagsanstalt Athesia, Bolzano, 1992.

Dimitrova et Gizdova 1974. — *Thracia 3*, 1974, p. 321-331.

Dion 1977. — Dion (Roger), « Une erreur traditionnelle à redresser : l'identification de l'Iktis de Diodore de Sicile avec l'île de Wight », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 1977, p. 246-256.

Dobesch 1980. — Dobesch (Gerhard), *Die Kelten in Österreich nach den ältesten Berichten der Antike. Das norische Königreich und seine Beziehungen zu Rom im 2. Jahrhundert v. Chr.*, Hermann Böhlau, Vienne-Cologne-Graz, 1980.

Dobesch 1993. — Dobesch (Gerhard), « Anmerkungen zur Wanderung der mitteleuropäischen Boier », *Tyche*, 8, 1993, p. 9-17.

Dobesch 1995. — Dobesch (Gerhard), « Die Boier und Burebista », *Kelten, Germanen, Römer im Mitteldonau gebiet vom Ausklang der Latène-Zivilisation bis zum 2. Jahrhundert*, Brno-Nitra, 1995, p. 15-19.

Dobiáš 1964. — Dobiáš (Josef), *Dějiny československého území před vystoupením Slovanů*, Nakladatelství ČSAV, Prague, 1964.

Domaradzki 1976. — Domaradzki (Mieczyslaw), « Présence des Celtes en Thrace au IIIe s. av. n. è. », *Thracia antiqua*, Sofia, 1976, p. 25 *sqq*.

Domaradzki 1995. — Domaradzki (Mieczyslaw), « La diffusion des monnaies de Cavaros du nord-est de la Thrace », *Eirene*, 31, 1995, *Studia greca et latina (in honorem Jan Bouzek)*, p. 120-128.

Domergue 1982. — Domergue (Claude) éd., *Mines et Fonderies de la Gaule*, Paris, 1982.

Drack 1954/1955. — Drack (Walter), « Ein Mittellatène-Schwert mit drei Goldmarken von Böttstein », *Zeitschrift für schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte*, 18, 1954/1955, p. 193-235.

Drack 1958. — Drack (Walter), *Ältere Eisenzeit der Schweiz. Kanton Bern I*, Materialhelfte zur Ur- und Frühgeschichte der Schweiz 1, Bâle, 1958.

Drack 1981. — Drack (Walter), « Der frühlatènezeitliche Fürstengrabhügel auf dem Üetliberg », *Zeitschrift für Archäologie und Kunstgechichte*, 38, 1981, p. 1 *sqq*.

Drda 1981. — Drda (Petr), « Malovaná keramika z podhradí Závisti », *Praehistorica*, VIII (*Varia Archaeologica*, 2), Prague, 1981, p. 201-208.

Drda 1987. — Drda (Petr), « Keltské oppidum Hrad u Nevězic », *Archeologické rozhledy*, 39, 1987, p. 517-556.

Drda 1988. — Drda (Petr), « L'oppidum celtique du Hradiště près de Stradonice en Bohême : les défenses », *Études celtiques*, 25, 1988, p. 59-67.

Drda 1994. — Drda (Petr), « Le site de Závist et le développement du réseau des oppida en Bohême », *Études celtiques*, 30, 1994, p. 137-147.

Drda et Rybová 1989. — Drda (Petr) et Rybová (Alena), « Hradište de Stradonice – Nouvelles notions sur l'oppidum celtique », *Památky Archeologické*, 80, 1989, p. 384 *sqq*.

Drda et Rybová 1992. — Drda (Petr) et Rybová (Alena), « L'oppidum de Závist : construction de la porte principale (D) et sa chronologie », *Památky archeologické*, 83, 1992, p. 309-349.

Drda et Rybová 1993. — Drda (Petr) et Rybová (Alena), « Oppidum Závist — Tore und Wege in seiner Geschichte », *Památky archeologické*, 84, 1993, p. 49-67.
Drda et Rybová 1994. — Drda (Petr) et Rybová (Alena), « Unikátní typ sakrální stavby z časné doby laténské », *Archeologické rozhledy*, 46, 1994, p. 541-547.
Drda et Rybová 1995. — Drda (Petr) et Rybová (Alena), *Les Celtes de Bohême*, Éditions Errance, Paris, 1995.
Drda et Rybová 1995a. — Drda (Petr) et Rybová (Alena), « Prostorové rozložení specialisovaného řemesla v zástavbě keltského oppida », *Archeologické rozhledy*, 47, 1995, p. 596-613.
Drda et Rybová 1997. — Drda (Petr) et Rybová (Alena), « Keltská oppida v centru Boiohaema », *Památky archeologické*, 88, 1997, p. 65-123.
Drda et Rybová 1997a. — Drda (Petr) et Rybová (Alena), « La distribution spatiale de l'artisanat spécialisé sur les oppida celtiques », *Études celtiques*, 33, 1997, p. 59-123.
Dreslerová 1995. — Dreslerová (Dagmar), *A late Hallstatt Settlement in Bohemia. Excavation at Jenštejn, 1984*, Archeological Institute of the Czechoslovak Academy of Sciences, Prague, 1995.
Drexel 1915. — Drexel (F.), « Über den Silberkessel von Gundestrup », *Jahrbuch des Kaiserlichen Deutschen Archäologischen Instituts*, 30, 1915.
Driehaus 1965. — Driehaus (Jürgen), « Fürstengräber und Eisenerze zwischen Mittelrhein, Mosel und Saar », *Germania*, 43, 1965, p. 32-49.
Driehaus 1971. — Driehaus (Jürgen), « Zum Grabfund vom Waldalgesheim », *Hamburger Beiträge zur Archäologie*, I, 1971, p. 101-113.
Dubský 1949. — Dubský (Bedřich), *Pravěk jižních Čech*, Jihočeské nakladatelství, Blatná, 1949.
Dubský 1956. — Dubský (Bedřich), « Ranně laténská osada u Dobevi (okres Písek) », *Památky archeologické*, 47, 1956, p. 42-50.
Ducœur 1984. — Ducœur (Gérard), « Les structures d'habitats de l'oppidum gaulois du Camp de César à Taverny », *Bulletin annuel de la jeunesse préhistorique et géologique de France 1978*, 8, 1984, p. 66-79.
Duignan 1976. — Duignan (Michael), « The Turoe Stone : its place in insular La Tène art », *in* Duval P.-M. et Hawkes 1976, p. 201-217.
Durante 1987. — Durante (Anna), « Corredi tombali con elementi tipo La Tène dal sepolcreto di Ameglia », in *Celti ed Etruschi...* 1987, p. 415-436.
Duval A. 1971/1972. — Duval (Alain), « Avrolles et le mont Avrollo : les sources du passé », *Bulletin de la Société scientifique de l'Yonne*, 1971/1072, p. 5-22.
Duval A. 1987. — Duval (Alain), « Le torque gaulois en or de Civray-de-Touraine (Indre-et-Loire) », *La Revue du Louvre et des musées de France*, octobre 1987, n° 4, p. 256-267.
Duval A. 1989. — Duval (Alain), *L'Art celtique de la Gaule au Musée des antiquités nationales*, Réunion des musées nationaux, Paris, 1989.
Duval A. 1990. — Duval (Alain), « Quelques aspects du mobilier métallique en fer anciennement recueilli à Tronoën, en Saint-Jean-Trolimon (Finistère) », *Gaulois d'Armorique* 1990, Rennes, 1990, p. 23-45.
Duval A. et Blanchet 1974. — Duval (Alain) et Blanchet (Jean-Claude), « La tombe à char d'Attichy (Oise) », *Bulletin de la Société préhistorique française*, tome 1, 1974, Études et travaux, fasc. 1, p. 401-408.
Duval A. et Delestrée 1975. — Duval (A.) et Delestrée (L.-P.), « Deux monnaies des Sénons trouvées sur l'oppidum du "mont Avrollot", Avrolles, commune de Saint-Florentin (Yonne) », *Revue archéologique de l'Est*, 1975, p. 119-127.
Duval A. et Gomez de Soto 1986. — Duval (Alain) et Gomez de Soto (José), « Quelques considérations sur les casques celtiques d'Amfreville (Eure) et d'Agris (Charente) », *Aquitania*, Supplément n° 1, 1986, p. 239-244.
Duval P.-M. 1959. — Duval (Paul-Marie), « Une enquête sur les enceintes gauloises de l'Ouest et du Nord », *Gallia*, 17, 1959, p. 37-62.

Duval P.-M. 1961. — Duval (Paul-Marie), *Paris antique des origines au troisième siècle*, Hermann, Paris, 1961.

Duval P.-M. 1964. — Duval (Paul-Marie), « L'Art des Celtes et la Gaule », *Art de France*, IV, Paris, 1964, p. 5-43.

Duval P.-M. 1971. — Duval (Paul-Marie), *La Gaule jusqu'au milieu du ve s.*, Les sources de l'histoire de France des origines à la fin du XVe s., I, Éditions A. et J. Picard, Paris, 1971.

Duval P.-M. 1973. — Duval (Paul-Marie), « L'art des monnaies gauloises », *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, Paris, 1972, p. 633-648.

Duval P.-M. 1973a. — Duval (Paul-Marie), « Esus und seine Werkzeuge auf Denkmälern in Trier und Paris », *Trierer Zeitschrift*, 36, 1973, p. 81-88.

Duval P.-M. 1973b. — Duval (Paul-Marie), « L'ornement de char de Brentford (Middlesex) », Duval (P.-M.) et coll., *Recherches d'archéologie celtique et gallo-romaine*, « Hautes études du monde gréco-romain », Droz, Paris-Genève, 1973, p. 3-10.

Duval P.-M. 1974. — Duval (Paul-Marie), « Deux éléments fondamentaux du Premier Style celtique », *Études celtiques*, 14, 1974, p. 7-19.

Duval P.-M. 1974a. — Duval (Paul-Marie), « Le décor du vase celtique de Kaloz-Nagyhörcsök », *Acta archaeologica Academiae scientiarum Hungaricae*, 26, 1974, p. 105-112.

Duval P.-M. 1976. — Duval (Paul-Marie), *Les Dieux de la Gaule*, « Petite Bibliothèque Payot », Payot, Paris, 1976.

Duval P.-M. 1977. — Duval (Paul-Marie), *Les Celtes*, « L'Univers des formes », Gallimard, Paris, 1977.

Duval P.-M. 1977a. — Duval (Paul-Marie), « La place des images monétaires dans l'art laténien », *Beiheft zur Bericht der römisch-germanischen Kommission* 59, p. 78-85.

Duval P.-M. 1982. — Duval (Paul-Marie), « Les monnaies gauloises et la mythologie celtique », *Bulletin de la classe des beaux-arts*, Académie royale de Belgique, troisième série, 65, p. 104-108.

Duval P.-M. 1983. — Duval (Paul-Marie), « Un motif celtique : le triscèle du disque de la Bann (Ulster) », *Études celtiques*, 20-1, 1983, p. 81-90.

Duval P.-M. 1987. — Duval (Paul-Marie), *Monnaies gauloises et mythes celtiques*, Hermann, Paris, 1987.

Duval P.-M. 1989. — Duval (Paul-Marie), *Travaux sur la Gaule (1946-1986)*, École française de Rome-Éditions De Boccard, Rome, 1989.

Duval P.-M. 1993. — Duval (Paul-Marie), *Paris. De Lutèce oppidum à Paris capitale de la France (vers — 225 ?/ 500)*, Nouvelle Histoire de Paris, Paris, 1993.

Duval P.-M. et Hawkes 1976. — Duval (Paul-Marie) et Hawkes (C.F.C.) éd., *Celtic Art in Ancient Europe – L'Art celtique en Europe protohistorique : débuts, développements, styles, techniques*, Seminar Press, Londres-New York-San Francisco, 1976.

Duval P.-M. et Kruta 1979. — Duval (Paul-Marie) et Kruta (Venceslas) éd., *Les Mouvements celtiques du ve au Ier s. avant notre ère*, Éditions du CNRS, Paris, 1979.

Duval P.-M. et Kruta 1982. — Duval (Paul-Marie) et Kruta (Venceslas) éd., *L'Art celtique de la période d'expansion, IVe et IIIe s. avant notre ère*, « Hautes études du monde gréco-romain » 13, Droz, Genève-Paris, 1982.

Duval P.-M. et Kruta 1986. — Duval (Paul-Marie) et Kruta (Venceslas), « Le fourreau celtique de Cernon-sur-Coole (Marne) », *Gallia*, 44, 1986, p. 1-27.

Duval P.-M. et Pinault 1986. — Duval (Paul-Marie) et Pinault (Georges), *Recueil des inscriptions gauloises (RIG)*, volume III. *Les Calendriers (Coligny, Villards d'Héria)*, XLVe supplément à *Gallia*, Éditions du CNRS, Paris, 1986.

Dvořák 1933. — Dvořák (František), « Kostrový hrob bylanského typu z Plaňan », *Památky archeologické*, 39, 1933, p. 35-38.

Dvořák 1938. — Dvořák (František), *Knížecí pohřby na vozech ze starší doby železné*, Praehistorica, Acta instituti praehistorici universitatis Carolinae pragensis, 2, Prague, 1938.

***Early Celtic Art* 1970.** — *Early Celtic Art*, catalogue de l'exposition à Édimbourg et Londres, Édimbourg, 1970.

***Early Iron Age Art in Wales* 1968.** — *Early Iron Age Art in Wales*, National Museum of Wales, Cardiff, 1968.

***Eastern Celtic Art* 1974.** — *A Keleti Kelta Müvészet. Eastern Celtic Art*, István Király Múzeum, Székesfehérvàr, 1974.

Echt et Thiele 1994. — Echt (Rudolf) et Thiele (Wolf-Rüdiger), *Von Wallerfangen bis Waldalgesheim. Ein Beitrag zu späthallstatt- und frühlatènezeitlichen Goldschmiedearbeiten*, Saarbrücken Studien und Materialen zur Alterstumskunde 3, Dr. Rudolf Habelt GmbH, Bonn, 1994.

Egg et France-Lanord 1987. — Egg (Markus) et France-Lanord (Albert), *Le Char de Vix*, Monographien, Bd. 13, Römisch-Germanisches Zentralmuseum Mainz, Mayence, 1987.

Egger 1961. — Egger (R.), *Die Stadt auf dem Magdalensberg, ein Grosshandelplatz*, Vienne, 1961.

Egger et coll. 1988. — Egger (M.), Fischer (Th.) et Kreiner (I.), « Der keltische Münzschatz von Wallersdorf, Lankreis Dingolfing-Landau, Niederbayern », *Das archäologische Jahr in Bayern 1988*, Stuttgart, p. 87-89.

Egloff 1989. — Egloff (Michel), « Des premiers chasseurs au début du christianisme », *Histoire du pays de Neuchâtel* 1. *De la Préhistoire au Moyen Âge*, Hauterive, 1989, p. 9-160.

Egloff et Farjon 1983. — Egloff (Michel) et Farjon (Kolja), *Aux origines de Lausanne. Les vestiges préhistoriques et gallo-romains de la Cité*, Cahiers d'archéologie romande, 26, Bibliothèque historique vaudoise, Lausanne, 1983.

Ehrenreich 1987. — Ehrenreich (R.M.), « A study of Iron Technology in Wessex Iron Age », Scott et Cleere éd., *The Craft of the Blacksmith*, Belfast, 1987, p. 105-112.

Ellmers 1969. — Ellmers (D.), « Keltisher Schiffbau », *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz*, 16, 1969, p. 73 *sqq.*

Eluère et coll. 1987. — Eluère (Chr.), Gomez De Soto (J.), Duval (A. R.), « Un chef-d'œuvre de l'orfèvrerie celtique : le casque d'Agris (Charente) », *Bulletin de la Société préhistorique française*, 84, 1987, p. 7-22.

Emmerling 1975. Emmerling (J.), « Metallkundliche Untersuchungen an latènezeitlichen Schwertern und Messern », *Alt-Thüringen*, 13, 1975, p. 205-220.

Endert 1987. — Endert (Dorothea van), *Das Osttor des Oppidums von Manching*, Die Ausgrabungen in Manching, Bd. 10, Wiesbaden, 1987.

Endert 1991. — Endert (Dorothea van), *Die Bronzefunde aus dem Oppidum von Manching*, Die Ausgrabungen in Manching, Bd. 13, Franz Steiner Verlag, Stuttgart, 1991.

Engels 1967. — Engels (Heinz-Josef), *Die Hallstatt- und Latènekultur in der Pfalz*, Verröffentlichung der pfälzischen Gesellschaft zur Förderung der Wissenschaften in Speyer, Bd. 55, Spire, 1967.

Esparza Arroyo 1982. — Esparza Arroyo (A.), « Reflexiones sobre el castro de Monte Bernorio (Palencia) », *Pub. Instituto Tello Téllez de Meneses*, 47, 1982, Palencia, p. 395-408.

***Etruschi a nord del Po* 1986.** — *Gli Etruschi a nord del Po*, Regione Lombardia-Provincia e Comune di Mantova, Mantoue, 1986.

***Europa celtica* 1996.** — Stöllner (Thomas) éd., *Europa celtica. Untersuchungen zur Hallstatt- und Latènekultur*, Veröffentlichungen des vorgeschichtlichen Seminars Marburg, Sonderband 12, Verlag Marie Leidorf, Espelkamp, 1996.

***Europe celtique...* 1995.** — Charpy (Jean-Jacques) éd., *L'Europe celtique du Ve au IIIe s. avant J.-C. : contacts, échanges et mouvements de populations. Actes du deuxième symposium international d'Hautvillers, 8-10 octobre 1992*,

« Chronothèque » 1 (Mémoire n° 9 de la Société archéologique champenoise), Kronos B.Y. Éditions, Sceaux, 1995.

***Expansion des Celtes* 1983.** — Kruta (Venceslas) et Szabó (Miklós) éd., *L'Expansion des Celtes de la Gaule vers l'Orient*, Dossiers Histoire et Archéologie, n° 77, Dijon, 1983.

Eychard 1961. — Eychard (Paul), *L'Oppidum des Côtes, Austonemetum, Gergovie*, Éditions Volcans, Clermont-Ferrand, 1961.

***Fastes des Celtes* 1995.** — *Fastes des Celtes anciens*, catalogue de l'exposition aux musées de Troyes et de Nogent-sur-Seine, Éditions des Musées de Troyes et Nogent-sur-Seine, 1995.

Fatás 1980. — Fatás Cabeza (Guillermo), *Contrebia Belaisca (Botorrita, Zaragoza) II. Tabula Contrebiensis*, Monografías Arqueológicas, 23, Saragosse, 1980.

Fatás 1982. — Fatás Cabeza (Guillermo), « Romanos y celtíberos citeriores en el siglo I antes de Cristo », *Caesaraugusta*, 53/54, 1982, p. 195-234.

Fatás et coll. 1989. — Fatás Cabeza (Guillermo), Martín Bueno (Manuel A.), Marco Simón (Francisco), Blasco Bosqued (Concepción), Burillo Mozota (Francisco), Beltrán Lloris (Francisco), *Los Celtas en el valle medio del Ebro*, Collección Mariano de Pano y Ruata, Caja de Ahorros de la Immaculada, Aragón, 1989.

Favret 1936. — Favret (P.M.), « Les nécropoles des Jogasses à Chouilly », *Préhistoire*, 5, 1936, p. 24-119.

Felcman 1902/1903. — Felcman (J.), « Archeologický výzkum v roku 1901 : Mohyly v háji u Chejnova », *Památky archeologické*, 20, 1902-1903, p. 41-44.

Fellmann 1991. — Fellmann (Rudolf), « Die Zinktafel von Bern-Thormebodenwald und ihre Inschrift », *Archéologie suisse*, 14, 1991, p. 270-273.

Ferdière et coll. 1973. — Ferdière (A.), Gaudefroy (R.), Marmoz (C.), Massy (J.-L.), Mohen (J.-P.) et Poplin (F.), « Les sépultures gauloises d'Allonville (Somme) », *Bulletin de la Société préhistorique française. Études et travaux*, t. 70, 1973, p. 479-492.

Ferraresi 1976. — Ferraresi (A.), « Carzaghetto (Canneto sull'Oglio, prov. di Mantova) », *Notizie degli scavi*, sér. 8, 30, 1976, p. 5-80.

Feugère 1985. — Feugère (Michel), *Les Fibules en Gaule méridionale de la conquête à la fin du Ve s. après J.-C.*, Revue archéologique de Narbonnaise, Supplément 12, Éditions du CNRS, Paris, 1985.

Feugère 1989. — Feugère (Michel) éd., *Le Verre préromain en Europe occidentale*, Montagnac, 1989.

Feugère et Guillot 1986. — Feugère (M.) et Guillot (A.), « Fouilles de Bragny, 1, les petits objets dans leur contexte du Hallstatt final », *Revue archéologique de l'Est*, 37, 1986, p. 159-221.

Filip 1953. — Filip (Jan), « Keltské pohřebiště v Mistříně a žeh u moravských Keltů », *Archeologické rozhledy*, 5, 1953, p. 205-208, 217-233.

Filip 1956. — Filip (Jan), *Keltové ve Střední Evropě*, Monumenta archaeologica, Nakladatelství ČSAV, Prague, 1956.

Filip 1977. — Filip (Jan), *Celtic civilisation and its heritage*, Collet's-Academia, Wellinborough-Prague, 1977 (version italienne : *I Celti alle origini dell'Europa*, coll. « Papersbacks Civiltà scomparse », Newton Compton, Rome, 1980).

Filip *Manuel*. — Filip (Jan), *Enzyklopädisches Handbuch zur Ur- und Frühgeschichte Europas*, Prag Academia und Stuttgart, Kohlhammer, I, 1966, II, 1969, III, 1998.

Filov 1937. — Filov (B.), « Kupolnite grobnici pri Mezek », *Izvestija na Bălgarskija Arheologičeski Institut*, 11, 1937, p. 1-116.

Finlay 1973. — Finlay (Ian), *Celtic Art. An introduction*, Faber, Londres, 1973.

Firmin et coll. 1989. — Firmin (G.), Robert (B.) et Thiébault (S.), « L'environnement floristique de Villeneuve-Saint-Germain (Aisne) à La Tène finale », *Revue archéologique de Picardie*, 1989, p. 123-130.

Fischer B. 1987. — Fischer (Brigitte), « Un petit lingot d'argent du Monte Bibele », in *Celti ed Etruschi...* 1987, p. 503-504.

Fischer B. 1993. — Fischer (Brigitte), « Les différents monétaires des premières imitations du statère de Philippe II de Macédoine », in *Celtes au* IIIe s. *av. J.-C.* 1993, p. 137-156.

Fischer B. 1995. — Fischer (Brigitte), « Exobnos, le Gaulois sans peur », *Cahiers numismatiques*, 32, n° 124, 1995, p. 15-18.

Fischer B. et Malacher 1984. — Fischer (Brigitte) et Malacher (Fernand), « Les monnaies gauloises de la Chapelle-Laurent (Cantal) », *Études celtiques*, 21, 1984, p. 119-127.

Fischer F. 1959. — Fischer (Franz), *Der spätlatènezeitliche Depotfund von Kappel (Kr. Saulgau)*, Urkunden zur Vor- und Frühgeschichte aus Südwürttemberg-Hohenzollern, Heft 1,1959.

Fischer F. 1966. — Fischer (Franz), « Das Oppidum von Altenburg-Rheinau : ein Vorbericht », *Germania*, 44, 1966, p. 286-312.

Fischer F. 1974. — Fischer (Franz), « Das keltische Oppidum von Altenburg-Rheinau. Ausgrabungen in den Jahren 1972 und 1973 », *Archäologische Nachrichten aus Baden*, 19, 1974, p. 14 *sqq*.

Fleuriot 1977. — Fleuriot (Léon), « Le vocabulaire de l'inscription gauloise de Chamalières », *Études celtiques*, 15, 1977, p. 173-190.

Fleuriot 1980. — Fleuriot (Léon), *Les Origines de la Bretagne*, « Bibliothèque historique », Payot, Paris, 1980.

Fleuriot 1981. — Fleuriot (Léon), « À propos de deux inscriptions gauloises, formes verbales celtiques », *Études celtiques*, 18, 1981, p. 89-108.

Fleuriot 1984. — Fleuriot (Léon), « Noms propres ou noms de fonctions sur quelques monnaies celtiques », *Keltische Numismatik und Archäologie*, British Archaeological Reports – International Series, 200, Oxford, 1984, p. 34-42.

Fleury 1997. — Fleury (Michel), *Naissance de Paris*, Imprimerie nationale, Paris, 1997.

Flouest et Stead 1977. — Flouest (Jean-Loup) et Stead (Ian-Mathieson), « Une tombe de La Tène III à Hannogne (Ardennes) », *Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne*, 92, p. 55-72.

Flouest et Stead 1979. — Flouest (Jean-Loup) et Stead (Ian-Mathieson), *Iron Age cemeteries in Champagne. The Third Interim Report*, British Museum Occasional Paper n° 6, Department of Prehistoric and Romano-British Antiquities, Londres, 1979.

Fogolari 1960. — Fogolari (Giulia), « Sanzeno nell'Anaunia », *Civiltà del Ferro*, 1960, p. 267-321.

Fogolari 1981. — Fogolari (Giulia), « I Galli nell'alto Adriatico », *Antichità Altoadriatiche*, 19, 1981, p. 15-49.

Fogolari et Prosdocimi 1988. — Fogolari (Giulia) et Prosdocimi (Aldo Luigi), *I Veneti antichi. Lingua e cultura*, Editoriale Programma, Padoue, 1988.

Fogolari et Scarfì 1970. — Fogolari (G.) et Scarfì (B.M.), *Adria antica*, Venise, 1970.

Forde-Johnston 1976. — Forde-Johnston (J.), *Hillforts of the Iron Age in England and Wales. A Survey of the Surface Evidence*, Liverpool University Press, Liverpool, 1976.

***Formazione della città* 1987.** — *La formazione della città in Emilia Romagna I-III*, Bologne, 1987.

Foster 1980. — Foster (J.), *The Iron Age moulds from Gussage All Saints*, British Museum Occasional Paper, 12, 1980.

***Fouilles du parking de la mairie à Besançon* 1992.** — *Les fouilles du parking de la mairie à Besançon*, Musée des beaux-arts et d'archéologie, Besançon, 1992.

Fourdrignier 1878. — Fourdrignier (Édouard), *Double Sépulture gauloise de La Gorge-Meillet, territoire de Somme-Tourbe (Marne). Étude sur les chars gaulois et les casques dans la Marne*, Paris et Châlons-sur-Marne, 1878.

Fourdrignier 1880. — Fourdrignier (Édouard), « Les casques gaulois à forme conique », *Congrès archéologique de France*, 1880, Arras-Tournai, p. 370-396.

Fowler 1983. — Fowler (P.J.), *The Farming of Prehistoric Britain*, Cambridge University Press, Cambridge, 1983.

Fowler et Evans 1967. — Fowler (P.J.) et Evans (J.G.), « Ploughmarks, lynchets and early fields », *Antiquity*, 41, 1967, p. 289-301.

Fox 1946. — Fox (Cyril), *A find of the early Iron Age from Llyn Cerrig Bach, Anglesey*, National Museum of Wales, Cardiff, 1946.

Fox 1958. — Fox (Cyril), *Pattern and Purpose. A Survey of Early Celtic Art in Britain*, National Museum of Wales, Cardiff, 1958.

Fox A. 1954. — Fox (Aileen), « Celtic fields and farms on Dartmoor », *Proceedings of the Prehistoric Society*, 20, 1954, p. 87-102.

France Lanord 1963. — France Lanord (Albert), « Les lingots de fer protohistoriques », *Revue d'histoire de la sidérurgie*, 4,1963, p. 166-177.

Franz 1942. — Franz (Leonhard), *Eine keltische Niederlassung in Südböhmen*, Prague, 1942.

Franz 1943. — Franz (Leonhard), « Die Bronzekanne von Borsch », *Der Spatenforscher. Vorgeschichtliche Nachrichten aus Thüringen*, 8, 1943 (janvier-mars), p. 12-16.

Freeman 1996. — Freeman (Philip M.), « The earliest Greek sources on the Celts », *Études celtiques*, 32, 1996, p. 11-48.

Frey 1957. — Frey (Otto-Herman), « Die Zeitstellung des Fürstengrab von Hatten », *Germania*, 35, 1957, p. 229-248.

Frey 1971. — Frey (Otto-Herman), « Das keltische Schwert von Moscano di Fabriano », *Hamburger Beiträge zur Archäologie*, I-1, 1971, p. 173-179.

Frey 1971a. — Frey (Otto-Herman), « Fibeln von westhallstättischen Typus aus dem Gebiet südlich der Alpen. Zum Problem der keltischen Wanderung », *Oblatio. Raccolta di studi di antichità ed arte in onore di Aristide Calderini*, Côme, 1971, p. 355-386.

Frey 1974. — Frey (Otto-Herman), « Akanthusornamentik in der keltischen Kunst », *Hamburger Beiträge zur Archäologie*, IV, 1974, p. 141-157.

Frey 1975. — Frey (Otto-Herman), « Durchbrochene Frühlatènegürtelhaken aus Slowenien », *Situla*, XIV-XV, 1975, p. 129-141.

Frey 1976. — Frey (Otto-Herman), « The Chariot Tomb of Adria. Some notes on Celtic Horsemanship and Chariotry », *To illustrate the monuments. Essays on Archaeology presented to Stuart Piggott*, Édimbourg, 1976, p. 172-179.

Frey 1978/1979. — Frey (Otto-Herman), « Ein verziertes La-Tène-Schwert aus Graz », *Schild von Steier*, 15/6, 1978-1979, p. 67 *sqq*.

Frey 1984. — Frey (Otto-Herman), « Die Bedeutung der Gallia Cisalpina für die Entstehung der Oppida-Kultur », *Studien zu Siedlungsfragen der Latènezeit.*, Veröff. Seminars Marburg, Sonderband 3, p. 1 *sqq*.

Frey 1984a. — Frey (Otto-Herman), « Zur Bronzeschnabelkanne in Besançon », *Hommages à Lucien Lerat*, Les Belles Lettres, Besançon-Paris, 1984, p. 293-316.

Frey 1987. — Frey (Otto-Herman), « Sui ganci di cintura celtici e sulla prima fase di La Tène nell'Italia del Nord », in *Celti ed Etruschi...* 1987, p. 9-22.

Frey 1991. — Frey (Otto-Herman), « Einige Bemerkungen zu den durchbrochenen Frühlatènegürtelhaken », *Studien zur Eisenzeit im Hunsrück-Nahe-Raum*, *Trierer Zeitschrift*, Beiheft 13, Trèves, 1991, p. 101-111.

Frey et Herrmann 1997. — Frey (Otto-Herman) et Herrmann (Fritz-Rudolf), « Ein frühkeltischer Fürstengrabhügel am Glauberg im Wetteraukreis, Hessen », *Germania*, 75, 1997, p. 459-550.

Frey et Megaw 1976. — Frey (Otto-Herman) et Megaw (John Vincent S.), « Palmette and Circle : Early Celtic Art in Britain and its Continental Background », *Proceedings of the Prehistoric Society*, 42, 1976, p. 47-65.

Frey et Schwappach 1973. — Frey (Otto-Herman) et Schwappach (Frank), « Studies in Early Celtic Design », *World Archaeology*, 4, 1973, p. 339-355.

Fridrichová 1974. — Fridrichová (Marie), *Halštatská sídliště v pražském území*, Acta Musei Pragensis, 74, Muzeum Hlavního Města Prahy, Prague, 1974.

Fröhlich 1984. — Fröhlich (Jiří), « Keltský žárový hrob bojovníka ze Semic v jižních Čechách », *Archeologické rozhledy*, 36, 1984, p. 187-193.

Frontini 1987. — Frontini (Patrizia), « Le importazioni di ceramica a vernice nera in Lombardia dal IV al II sec. a. C. », in *Celti ed Etruschi*... 1987, p. 135-147.

Frova 1972. — Frova (Antonio), « Una tomba gallo-ligure nel territorio della Spezia », *Hommage à Fernand Benoît*, II, Institut d'études ligures, Bordighera, 1972, p. 289-304.

Furger-Gunti 1974/1975. — Furger-Gunti (Andres), « Oppidum Basel-Münsterhügel. Grabungen 1971/1972 an der Rittergasse 5 », *Jahrbuch der schweizerischen Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte*, 58, 1974/1975, p. 77-111.

Furger-Gunti 1979. — Furger-Gunti (Andres), *Die Ausgrabungen im Basler Münster I. Die spätkeltische und augusteiche Zeit (1. Jahrhundert v. Cr.)*, Basler Beiträge zur Ur- und Frühgeschichte, Bd. 6, Habegger Verlag, Derendingen-Solothurn, 1979.

Furger-Gunti 1980. — Furger-Gunti (Andres), « Der Murus Gallicus von Basel », *Jahrbuch der schweizerischen Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte*, 63, 1980, p. 131-184.

Furger-Gunti 1982. — Furger-Gunti (Andres), « Der "Goldfund von Saint-Louis" bei Basel und ähnliche keltische Schatzfunde », *Zeitschrift für schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte*, 39, 1982, p. 1-47.

Furger-Gunti 1984. — Furger-Gunti (Andres), *Die Helvetier. Kulturgeschichte eines Keltenvolkes*, Verlag Neue Zürcher Zeitung, Zurich, 1984.

Furger-Gunti et Berger 1980. — Furger-Gunti (Andres) et Berger (Ludwig), *Katalog und Tafeln der Funde aus der spätkeltischen Siedlung Basel-Gasfabrik*, Basler Beiträge zur Ur- und Frühgeschichte, Bd. 7, Habegger Verlag, Derendingen-Solothurn, 1980.

Furmánek et Pieta 1985. — Furmánek (Václav) et Pieta (Karol), *Počiatky odievania na Slovensku*, Ars slovaca antiqua, Tatran, Bratislava, 1985.

Furmánek et Sankot 1985. — Furmánek (Václav) et Sankot (Pavel), « Nové nálezy na středním Slovensku », *Slovenská archeológia*, 33, 1985, p. 273-305.

Gabba 1986. — Gabba (E.), « I Romani nell'Insubria : trasformazione, adeguamento e sopravvienza delle strutture socio-economiche galliche », *La Lombardia tra protostoria e romanità, Atti del II Conv. Arch. Regionale, Como 1984*, Côme, 1986, p. 31-41.

Gabler 1996. — Gabler (Dénes), « Spätkeltische und römische Siedlungen des 1. nachchristlichen Jahrhunderts im Stadtgebiet von Savaria », *Arheološki vestnik*, 47, 1996, p. 239-247.

Gabler et coll. 1982. — Gabler (D.), Patek (E.) et Vörös (I.), *Studies in the Iron Age of Hungary*, BAR International Series, 144, Oxford, 1982.

Gabrovec et Svoljšak 1983. — Gabrovec (S.) et Svoljšak (D.), *Most na Soči (S. Lucia) I*, Katalogi in Monografije, 21, Narodni Muzej, Ljubljana, 1983.

***Galli e l'Italia* 1978.** — *I Galli e l'Italia*, catalogue de l'exposition, Rome, 1978.

Galliou 1980. — Galliou (Patrick), « La première mort d'Alet : une hypothèse », *Dossiers du Centre régional archéologique d'Alet*, 8, 1980, p. 37-40.

Galliou 1984. — Galliou (Patrick), *L'Armorique romaine*, Les Bibliophiles de Bretagne, Braspars, 1984.

Galliou et Jones 1993. — Galliou (Patrick) et Jones, *Les Anciens Bretons. Des origines au XVe s.*, « Civilisations », Armand Colin, Paris, 1993.

Gamba 1987. — Gamba (Mariolina), « Analisi preliminare della necropoli di Arquà Petrarca », in *Celti ed Etruschi*... 1987, p. 237-270.

Gambari 1995. — Gambari (Filippo M.), « I Celti in Piemonte tra il VI ed il III secolo a. C. : i dati archeologici », in *Europe celtique*... 1995, p. 77-87.

Gambari et Colonna 1986. — Gambari (F.M.) et Colonna (G.), « Il bicchiere con iscrizione arcaica da Castelletto Ticino e l'adozione della scrittura nell'Italia nord-occidentale », *Studi etruschi*, 54, 1986 (paru en 1988), p. 119-159.
Gantès 1978. — Gantès (L.F.), « À propos du matériel trouvé sur le sanctuaire préromain de Roquepertuse à Velaux : fouilles de Gérin-Ricard 1919, 1924 et 1927 », *Bulletin archéologique de Provence*, 1, 1978, p. 37-46.
García Guinea 1997. — García Guinea (M.A.), « El asentamiento de Celada Marlantes y la futura arqueología de los Cántabros, *Cuadernos de Campo*, 7, 1997, Reinosa, p. 24-29.
García Guinea et coll. 1966. — García Guinea (M.A.), González Echegaray (J.) et Miguel Ruiz (J.A.), *Excavaciones en Monte Cildà (Olleros de Pisuerga, Palencia)*, Excavaciones Arqueológicas en España, 61, Madrid, 1966.
García Guinea et coll. 1973. — García Guinea (M.A.), Iglesias Gil (J.M.) et Caloca (P.), *Excavaciones en Monte Cildà*, Excavaciones Arqueológicas en España, 72, Madrid, 1973.
Gardner et Savory 1964. — Gardner (W.) et Savory (H.N.), *Dinorben*, Cardiff, 1964.
Gaspani 1999. — Gaspani (Adriano), *La cultura di Golasecca. Cielo, luna e stelle dei primi Celti d'Italia*, Keltia, Villanova Monferrato, 1999.
Gaspani et Cernuti 1997. — Gaspani (Adriano) et Cernuti (Silvia), *L'astronomia dei Celti. Stelle e misura del tempo tra i druidi*, Keltia editrice, Aoste, 1997.
***Gaulois dans la plaine du Forez* 1987.** — *Les Gaulois dans la plaine du Forez. Les Ségusiaves à l'âge du fer*, Musée de la civilisation gallo-romaine, Lyon, 1987.
***Gaulois d'Armorique* 1990.** — *Les Gaulois d'Armorique. La fin de l'âge du fer en Europe tempérée. Actes du XII*[e] *Colloque AFEAF, Quimper, mai 1988*, Revue archéologique de l'Ouest, Supplément n° 3, Rennes, 1990.
***Gauls* s.d.** — Stead (Ian), *The Gauls. Celtic Antiquities from France, British Museum*, Londres, s.d.
Gebhart 1989. — Gebhart (Rupert), « Zu einem Beschlag aus Brno-Maloměřice, Hellenistische Vorbilder keltischer Gefässappliken », *Germania*, 67, 1989, p. 566-571.
Gebhart 1989a. — Gebhart (Rupert), *Der Glasschmuck aus dem Oppidum von Manching*, Die Ausgrabungen in Manching, Bd. 11, Franz Steiner Verlag, Wiesbaden-Stuttgart, 1989.
Gebhart 1991. — Gebhart (Rupert), *Die Fibeln aus dem Oppidum von Manching*, Die Ausgrabungen in Manching, Bd. 14, Franz Steiner Verlag, Stuttgart, 1991.
Gedl 1993. — Gedl (Marek), « Die keltischen Grabenobjekte in Südpolen », in *Celtes au III*[e] *s. av. J.-C.* 1993, p. 157-172.
Gensen 1969. — Gensen (Rolf), « Beobachtungen zur Lage und Umgebung des Oppidums Amöneburg, Kr. Marburg », *Marburger Beiträge zur Archäologie der Kelten. Festschrift für Wolfgang Dehn (Fundberichte aus Hessen*, Beiheft 1), Rudolf Habelt Verlag, Bonn, 1969, p. 20-29.
Gerov 1968. — Gerov (B.), « Keltische Spuren in Westthrakien », *Studien zur Geschichte und Philosophie des Altertums*, Budapest, 1968, p. 349-355.
Gersbach 1995. — Gersbach (Egon), *Baufunde der Perioden IVc-IVa der Heuneburg*, Römisch-Germanische Forschungen, Bd. 53, Heuneburgstudien IX, Verlag Philipp von Zabern, Mayence, 1995.
***Geschichte und Kultur der Kelten* 1986.** — Schmidt (K.H.) éd., *Geschichte und Kultur der Kelten*, Carl Winter Universitätsverlag, Heidelberg, 1986.
Ghislanzoni 1931. — Ghislanzoni (A.), « Sanzeno nell'Anaunia », *Notizie degli Scavi*, 1931, p. 409-471.
Ghislanzoni 1944. — Ghislanzoni (A.), « Una nuova tomba di guerriero scoperta a Sesto Calende », *Munera. Raccolta di scritti in Onore di A. Giusani*, Côme, 1944, p. 1-56.
Gillon 1987. — Gillon (Pierre), *La Nouvelle Histoire de Saint-Maur-des-Fossés 1 : des origines aux Bagaudes*, Le Vieux Saint-Maur, Saint-Maur-des-Fossés, 1987.

Ginoux 1994. — Ginoux (Nathalie), « Les fourreaux ornés de France du ve au IIe s. avant J.-C. », *Études celtiques*, 30, 1994, p. 7-86.
Ginoux 1995. — Ginoux (Nathalie), « Lyres et dragons. Nouvelles données pour l'analyse d'un des principaux thèmes ornementaux des fourreaux laténiens », in *Europe celtique...* 1995, p. 405-412.
Giordani 1990. — Giordani (Nicoletta), « Documenti sull'attività di produzione e di scambio nelle prime fasi della romanizzazione dell'*Ager Mutinensis* », *Études celtiques*, 27, 1990, p. 131-162.
Giot 1979. — Giot (Pierre-Roland), « Stabilité ou instabilité des populations dans le nord-ouest de la Gaule celtique », *in* Duval P.-M. et Kruta 1979, p. 21-27.
Giot et coll. 1968. — Giot (Pierrre-Roland), Le Roux (C.-T.), Onnée (Y.), *Céramique armoricaine de l'âge du fer : le souterrain de Bellevue en Plouégat-Moysan (Finistère)*, Faculté des sciences, Travaux du laboratoire d'anthropologie préhistorique, Rennes, 1968.
Giot et coll. 1971. — Giot (Pierrre-Roland), Lecerf (Y.) et Onnée (Y.), *Céramique armoricaine de l'âge du fer II*, Université de Rennes, Travaux du laboratoire Anthropologie-préhistoire-protohistoire-quaternaire armoricains, Rennes, 1971.
Giot et coll. 1979. — Giot (Pierre-Roland), Briard (Jacques) et Pape (Louis), *Protohistoire de la Bretagne*, Rennes, Ouest-France, 1979.
Gleirscher 1996. — Gleirscher (Paul), « Spätkeltische und frührömische Funde im Bereich der Gracarca am Klopeiner See (Unterkärnten) », *Arheološki vestnik*, 47, 1996, p. 229-238.
Glüsing 1976/1977. — Glüsing (Peter), « Östliche Latèneeinflüsse in früheisenzeitlichen Kulturen Nordwestdeutschlands », *Hammaburg*, NF 3/4, 1976/1977, p. 47-60.
Göbel et coll. 1991. — Göbel (J.), Hartmann (A.), Joachim (H.-E.), Zedelius (V.), « Der spätkeltische Goldschatz von Niederzier », *Bonner Jahrbücher*, 191, 1991, p. 27-84.
Göbl 1973. — Göbl (Robert), *Ostkeltischer Typenatlas*, Braunschweig, 1973.
Göbl 1973a. — Göbl (Robert), *Typologie und Chronologie der keltischen Münzprägung in Noricum*, Vienne, 1973.
Göbl 1994. — Göbl (Robert), *Die Hexadrachmenprägung der Gross-Boier*, Fassbender, Vienne, 1994.
Goessler 1929. — Goessler (Peter), *Der Silberring von Trichtingen*, Festschrift der archäologischen Gesellschaft zu Berlin zur Feier des hundertjährigen Bestehens des aarchäologischen Instituts des deutschen Reiches, Berlin, 1929.
***Gold der Helvetier* 1991.** — *Gold der Helvetier. Keltische Kostarkeiten aus der Schweiz*, exposition du Schweizerisches Landesmuseum, Zurich, 1991.
Gomez de Soto 1986. — Gomez de Soto (José), « Le casque du IVe s. avant notre ère de la grotte des Perrats à Agris (Charente) », *Archäologisches Korrespondenzblatt*, 16, 1986, p. 79-183.
Gomez de Soto et Legendre 1990. — Gomez de Soto (José) et Legendre (Rose-Marie), « La tombe à char de Mont-de-Marne à Condé-sur-Marne (Marne) », *Archäologisches Korrenspondenzblatt*, 20, 1990, p. 285-303.
González Echegaray 1986. — González Echegaray (Joaquin), *Los Cántabros*, Ediciones de Libreria Estudio, Santander, 1986, 2e éd.
Goudineau 1990. — Goudineau (Christian) *César et la Gaule*, Éditions Errance, Paris, 1990.
Goudineau et Peyre 1993. — Goudineau (Christian) et Peyre (Christian), *Bibracte et les Éduens. À la découverte d'un peuple gaulois*, Éditions Errance et Centre archéologique européen du Mont-Beuvray, Paris, 1993.
Grabowski 1990. — Grabowski (K.), « The historical overview of Dún Ailinne », *Emania*, 7, 1990, p. 32-36.
Grassi 1991. — Grassi (Maria-Teresa), *I Celti in Italia*, Longanesi & C., Milan, 1991.

Grassi 1995. — Grassi (Maria Teresa), *La romanizzazione degli Insubri. Celti e Romani in Transpadana attraverso la documentazione storica ed archeologica*, Collana di Studi di archeologia lombarda 1, Edizioni ET, Milan, 1995.
Graue 1974. — Graue (J.), *Die Gräberfelder von Ornavasso*, Hamburger Beiträge zur Archäologie, Beiheft 1, Hambourg, 1974.
Green 1986. — Green (Miranda), *The Gods of the Celts*, Alan Sutton Publ. Ltd., Gloucester, 1986.
Green 1995. — Green (Miranda) éd., *The Celtic World*, Routledge, Londres, 1995.
Green 1995a. — Green (Miranda), *Celtic Goddesses. Warriors, Virgins and Mothers*, British Museum Press, Londres, 1995.
Green C. 1966. — Green (C.), « The purpose of the early horseshoe », *Antiquity*, 40, 1966, p. 305-308.
Grenier 1970. — Grenier (Albert), *Les Gaulois*, « Petite Bibliothèque Payot » 157, Payot, Paris, 1970.
Griffith 1935. — Griffith (G.T.), *The Mercenaries of the Hellenistic World*, Cambridge University Press, 1935.
Grizeaud 1996. — Grizeaud (Jean-Jacques), « L'oppidum de Château à Villeneuve-sur-Yonne et Bussy-le-Repos. Une agglomération du second âge du fer en territoire sénon », *Bulletin interne de l'Association française pour l'étude de l'âge du fer*, n° 14, 1996, s.p.
Gruel 1981. — Gruel (Katherine), *Le Trésor de Trébry (Côtes-du-Nord), Ier s. av. n. è.*, « Études de numismatique celtique », 1, Les Belles-Lettres, Paris, 1981.
Guadagnin 1984. — Guadagnin (Rémy), « La nécropole celtique de Bouqueval », *Bulletin annuel de la jeunesse préhistorique et géologique de France 1978*, 8, 1984, p. 12-65.
Guggisberg 1991. — Guggisberg (Martin), « Die Kontakte zwischen der frühkeltischen Schweiz und dem Süden : eine Bestandesaufnahme », *Archéologie suisse*, 14, 1991, p. 75-88.
Guggisberg 1997. — Guggisberg (Martin), « Drei "Goldbarren" im Schatz von Erstfeld », *Jahrbuch der schweizerischen Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte*, 80, 1997, p. 131-146.
Guichard 1987. — Guichard (Vincent), « La céramique peinte à décor zoomorphe des IIe et Ier s. avant J.-C. en territoire ségusiave », *Études celtiques*, 24, 1987, p. 103-143.
Guichard 1994. — Guichard (Vincent), « La céramique peinte des IIe et Ier s. avant J.-C. dans le nord du Massif central : nouvelles données », *Études celtiques*, 30, 1994, p. 103-136.
Guichard et coll. 1993. — Guichard (V.), Pion (P.), Malacher (F.) et Collis (J.), « À propos de la circulation monétaire en Gaule chevelue aux IIe et Ier siècles av. J.-C. », *Revue archéologique du centre de la France*, 32, 1993, p. 235 *sqq*.
Guilbert 1981. — Guilbert (G.), *Hill-fort Studies*, Leicester, 1981.
Guillaume 1964. — Guillaume (Pierre), « Récentes fouilles du cimetière gaulois des "Varennes" à Dormans », *Bulletin de l'Association régionale pour l'étude et la recherche scientifique*, 5, 1964, p. 45-54.
Guillaumet 1975. — Guillaumet (Jean-Paul), « Les séries protohistoriques de Champagne au musée Rolin », *Mémoires de la Société éduenne*, nouvelle série, 53, 1975, p. 21-56.
Guillaumet 1979. — Guillaumet (Jean-Paul), « La défaite des Helvètes – Histoire et archéologie », *in* Duval P.-M. et Kruta 1979, p. 195-200.
Guillaumet 1982. — Guillaumet (Jean-Paul), « Le matériel du tumulus de Celles (Cantal) », *in* Collis et coll. 1982, p. 189-211.
Guillaumet 1994. — Guillaumet (Jean-Paul), *Les Fibules de Bibracte, technique et typologie*, Université de Bourgogne, Dijon, 1994.
Guillaumet 1996. — Guillaumet (Jean-Paul), *L'Artisanat chez les Gaulois*, coll. des Hespérides, Éditions Errance, Paris, 1996.

Guillaumet et Bertin 1987. — Guillaumet (J.-P.) et Bertin (D.), *Bibracte, une ville gauloise sur le Mont-Beuvray*, Guides archéologiques de la France, 13, Paris, 1987.

Guillier 1994. — Guillier (Gérard), « Deux inhumations à anneaux de cheville dans une nécropole laténienne à Luyères, dans l'Aube », *Études celtiques*, 30, 1994, p. 87-101.

Guillier 1995. — Guillier (Gérard), « Quelques inhumations particulières en Champagne méridionale », in *Europe celtique...* 1995, p. 269-274.

Guillot 1976. — Guillot (A.), « Le confluent de la Saône et du Doubs au premier âge du fer », *Revue archéologique de l'Est*, 27, 1976, p. 109-113.

Gulinelli 1987. — Gulinelli (Maria Teresa), « I nuovi rinvenimenti monetali nell'area dell'abitato di Monte Bibele », in *Celti ed Etruschi...* 1987, p. 499-501.

Guštin 1981. — Guštin (Mitja), « Keltische Gräber aus Dobova, Slowenien », *Archäologisches Korrezspondenzblatt*, 11, 1981, p. 223-229.

Guštin 1984. — Guštin (Mitja), « Die Kelten in Jugoslawien. Übersicht über das archäologische Fundgut », *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums*, 31., 1984, p. 305-363, pl. 46-50.

Guštin 1987. — Guštin (Mitja), « Appunti sulla fibula tardo-La Tène di tipo Nova Vas », in *Celti ed Etruschi...* 1987, p. 543-549.

Guštin 1991. — Guštin (Mitja), *Posočje. Posočje in der jüngeren Eisenzeit*, Catalogi et Monographiae, 27, Narodni Muzej, Ljubljana, 1991.

Guštin 1977. — Guštin (Mitja), « Relative Chronology of the Graves of the "Mokronog Groupe" », *Keltske Študije* 1977, p. 67 *sqq.*

Gutman 1917. — Gutman (K.S.), « Keltisch-helvetische Siedelung von Hochstetten », *Germania*, 1, 1917, p. 71-78.

Guyonvarc'h 1959. — Guyonvarc'h (Christian J.), « Notes d'étymologie et de lexicographie gauloises et celtiques I, 4. Gaulois EBURONES, EBUROVICES "les combattants, les hommes de l'if" », *Ogam*, 11, 1959, p. 39-42.

Guyonvarc'h 1961. — Guyonvarc'h (Christian J.), « Mediolanum Biturigum. Deux éléments de vocabulaire religieux et de géographie sacrée », *Ogam*, 13, 1961, p. 137-158.

Guyonvarc'h 1963. — Guyonvarc'h (Christian J.), « Notes de toponymie gauloise 1. Le toponyme gaulois DVNVM. 2. Répertoire des toponymes en LVGDVNVM », *Celticum*, 6, 1963, p. 363-376.

Guyonvarc'h 1963a. — Guyonvarc'h (Christian J.), « Études sur le vocabulaire gaulois 1. Le théonyme gaulois Belisama "la très brillante" », *Celticum*, 3, 1963, p. 137-158.

Guyonvarc'h 1966. — Guyonvarc'h (Christian J.), « Les noms des peuples belges », *Celticum*, 15, 1966, p. 385-400.

Guyonvarc'h 1980. — Guyonvarc'h (Christian J.), *Textes mythologiques irlandais I*, Celticum 11/1, Ogam-Celticum, 1980, Rennes, 2e éd.

***Habitat et nécropole* 1975.** — Duval (P.-M.) et Kruta (V.) éd., *L'Habitat et la nécropole à l'âge du fer en Europe occidentale et centrale*, Bibliothèque de l'École des hautes études, vol. 323, Librairie Champion, Paris, 1975.

Hachmann 1975. — Hachmann (Rolf), « Germains, Celtes et Belges dans la France du nord et en Belgique à l'époque de Jules César », *Revue archéologique*, nouvelle série, 1975, p. 26-36.

Haevernick 1958. — Haevernick (Thea Elisabeth), « Hallstatt-Tassen », *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz*, 5, 1958, p. 8-17.

Haevernick 1960. — Haevernick (Thea Elisabeth), *Die Glasarmringe und Ringperlen der Mittel- und Spätlatènezeit auf dem europäischen Festland*, Rudolf Habelt Verlag, Bonn, 1960.

Haffner 1964. — Haffner (Alfred), « Das frühlatène Gräberfeld von Theley », *Beiträge zur saarlandischen Archäologie und Kunstgeschichte*, 11. Bericht der Staatlichen Denkmalpflege, 1964, p. 121-147.

Haffner 1971. — Haffner (Alfred), *Das keltisch-römische Gräberfeld von Wederath-Belginum. 1. Teil : Gräber 1-428 ausgegraben 1954-1955*, Trierer Grabungen und Forschungen VI/1, Plipp von Zabern, Mayence, 1971.

Haffner 1972. — Haffner (Alfred), « Eine Tonschnabelkanne aus Sien, Kr. Birkenfeld », *Archäologisches Korrespondenzblatt*, 2, 1972, p. 279-281.

Haffner 1974. — Haffner (Alfred), « Die spätlatènezeitlichen Trevorergräber von Konz-Filzen, Kr. Trier-Saarburg », *Archäologisches Korrespondenzblatt*, 4, 1974, p. 53-58.

Haffner 1974a. — Haffner (Alfred), « Zum Ende der Latènezeit im Mittelrheingebiet unter besonderer berücksichtigung des Trierer Landes », *Archäologisches Korrespondenzblatt*, 4, 1974, p. 59-72.

Haffner 1976. — Haffner (Alfred), *Die westliche Hunsrück-Eifel-Kultur*, 2 vol., Römisch-Germanische Forschungen 36, Walter de Gruyter & Co, Berlin, 1976.

Haffner 1979. — Haffner (Alfred), « Die frühlatènezeitlichen Goldscheiben vom Typ Weiskirchen », *Festschrift 100 Jahre Rheinisches Landesmuseum Trier*, Trèves, 1979, p. 281-296.

Haffner 1979a. — Haffner (Alfred), « Zur absoluten chronologie der Mittellatènezeit », *Archäologisches Korrespondenzblatt*, 9, 1979, p. 405-409.

Haffner 1982. — Haffner (Alfred), « Hinweise auf unbekannte Fürstengräber im Trierer Land »,*Trierer Zeitschrift* 45, 1982, p. 35-43.

Haffner 1982a. — Haffner (Alfred), « Recherches récentes dans les sites fortifiés de l'âge du fer du pays de Trèves », in *Celtes en Belgique et dans le nord de la France* 1984.

Haffner 1992. — Haffner (Alfred), « Die frühlatènezeitlichen Fürstengräber von Hochscheid im Hunsrück », *Trierer Zeitschrift*, 55, 1992, p. 25-103.

Halbaut et Leman-Delerive 1985. — Halbaut (Hubert) et Leman-Delerive (Germaine), « Notes de géographie historique : l'habitat celtique dans l'arrondissement de Lille », *Revue du Nord*, 67, 1985, p. 165-176.

***Hallstattkultur* 1980.** — *Die Hallstattkultur. Frühform europäischer Einheit,* catalogue de l'exposition au château de Lamberg à Steyr, Oberösterreichisches Landesverlag, Linz, 1980.

***Hallstattkultur. Symposium* 1981.** — *Die Hallstattkultur. Symposium Steyr 1980*, Oberösterreichisches Landesverlag, Linz, 1981.

Hamilton 1968. — Hamilton (J.R.C.), « Iron Age Forts and Epic Literature », *Antiquity*, 42, 1968, p. 103-108, pl. 21-23.

Harck 1988. — Harck (O.), « Zur Herkunft der nordischen Prachtwagen aus der jüngeren vorrömischen Eisenzeit », *Acta Archaeologica*, 59, 1988, Copenhague, 1989.

Harding 1974. — Harding (D.W.), *The Iron Age in Lowland Britain*, Routledge and Kegan Paul, Londres-Boston, 1974.

Harding 1976. — Harding (D.W.), *Hillforts. Later Prehistoric Earthworth in Britain and Ireland*, Londres, 1976.

Haselgrove 1984. — Haselgrove (C.), « Romanization before the Conquest : Gaulish precedents and British consequences », Blagg (T.F.C.) et King (A.C.) éd., *Military and Civilian in Roman Britain*, BAR136, Oxford, 1984, p. 5-64.

Haselgrove 1987. — Haselgrove (C.), *Iron Age coinage in south-east England, the archaelogical context*, British Archaeological Reports, 174, Oxford, 1987.

Hatt 1953. — Hatt (Jean-Jacques), « Fonds de cabanes de l'âge du bronze final et du premier âge du fer en Champagne (première partie) », *Revue archéologique de l'Est*, 17, 1953, p. 194-253.

Hatt 1954. — Hatt (Jean-Jacques), « De l'âge du bronze à la fin du premier âge du fer. Problèmes et perspectives de la protohistoire française », *Bulletin de la Société préhistorique française*, 51, 1954, p. 101-110.

Hatt 1962. — Hatt (Jean-Jacques), « Chronique de protohistoire VI : Pour une nouvelle chronologie de l'époque hallstattienne. Les trois phases du premier âge du fer en

Allemagne du Sud et en France de l'Est », *Bulletin de la Société préhistorique française*, 59, 1962, p. 659-667.

Hatt 1966. — Hatt (Jean-Jacques), « À la recherche de la religion gauloise. Essai de reconstitution d'une mythologie », *Archéologia*, 1966, n° 9, p. 10-19.

Hatt 1966a. — Hatt (Jean-Jacques), « À la recherche de la religion gauloise II. La triade originelle », *Archéologia*, 1966, n° 10, p. 68-71.

Hatt 1966b. — Hatt (Jean-Jacques), « À la recherche de la religion gauloise III. Les avatars de la triade gauloise dans l'iconographie gallo-romaine », *Archéologia*, 1966, n° 11, p. 58-65.

Hatt 1966c. — Hatt (Jean-Jacques), *Sculptures gauloises. Esquisse d'une évolution de la sculpture en Gaule depuis le VIe s. avant J.-C. jusqu'au IVe s. après J.-C.*, « L'Œil du temps », Éditions du Temps, Paris, 1966.

Hatt 1976. — Hatt (Jean-Jacques), « Le Pègue et l'histoire de la Gaule », *Archéologia*, 1976, n° 98, p. 48-60.

Hatt 1977. — Hatt (Jean-Jacques), « Les fouilles du Pègue (Drôme) de 1957 à 1975. Deuxième partie », *Gallia*, 35, 1977, p. 39-

Hatt 1977a. — Hatt (Jean-Jacques), « De Denys d'Halicarnasse à Tite-Live, chronologie des invasions celtiques en Italie du Nord », *Hommage à la mémoire de Jérôme Carcopino*, Les Belles Lettres, Paris, 1977, p. 157-159.

Hatt 1978. — Hatt (Jean-Jacques), *L'Alsace celtique et romaine*, « Histoire de l'Alsace I », Wettolsheim, 1978.

Hatt 1981. — Hatt (Jean-Jacques), « La divinité féminine souveraine chez les Celtes continentaux d'après l'épigraphie gallo-romaine et l'art celtique », *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1981, p. 14-30.

Hatt 1983. — Hatt (Jean-Jacques), « Apollon guérisseur en Gaule, ses origines, son caractère, les divinités qui lui sont associées. Caractères de l'Apollon gaulois d'après les principaux textes anciens : César, Lucain et les gloses de Berne », *Revue archéologique du centre de la France*, 22, 1983, p. 185-218.

Hatt 1984. — Hatt (Jean-Jacques), « De la Champagne à la Bourgogne. Remarques sur l'origine et la signification du tricéphale », *Revue archéologique de l'Est*, 35, 1984, p. 287-299.

Hatt 1984a. — Hatt (Jean-Jacques), « Réflexions sur l'origine et la formation de la civilisation de La Tène », *Éléments de pré- et protohistoire européenne. Hommages à Jacques-Pierre Millotte*, Annales littéraires de l'université de Besançon, Les Belles Lettres, Paris, 1984, p. 351-355.

Hatt 1984b. — Hatt (Jean-Jacques), « Observations sur le sens religieux des monnaies gauloises », *Keltische Numismatik und Archaeologie - Numismatique celtique et Archéologie (Kolloquiums keltische Numismatik 4.-8. Februar 1981 in Würzburg)*, BAR International Series 200, Oxford, 1984, p. 119-129.

Hatt 1985. — Hatt (Jean-Jacques), « Observations sur les divinités féminines en Narbonnaise », *Études languedociennes. 110e Congrès national des sociétés savantes, Montpellier, 1985, archéologie et histoire de l'art*, CTHS, Paris, 1985, p. 219-239.

Hatt 1985a. — Hatt (Jean-Jacques), « Origine du cheval à tête d'homme (androcéphale) des monnaies gauloises », *Mélanges offerts à Pierre-François Fournier à l'occasion de son centième anniversaire*, La Française d'édition et d'imprimerie, Clermont-Ferrand, 1985, p. 11-13.

Hatt 1986. — Hatt (Jean-Jacques), « Les deux sources de la religion gauloise et la politique religieuse des empereurs romains en Gaule », *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt. Geschichte und Kultur Roms im Spiegel der neueren Forschung*, II, 18.1, Walter De Gruyter, Berlin-New York, 1986, p. 410-422.

Hatt 1986a. — Hatt (Jean-Jacques), « L'humanisme chez les Celtes », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 1986, p. 2-7.

Hatt 1986b. — Hatt (Jean-Jacques), « Les divinités indigènes chez les Rèmes », *Bulletin de la Société archéologique champenoise*, 79, 1986, p. 51-61.

Hatt 1987. — Hatt (Jean-Jacques), « Observations sur un relief d'applique du musée de Lyon représentant Mercure à cheval sur un bélier », *Revue archéologique de l'Est*, 38, 1987, p. 139-141.

Hatt 1989. — Hatt (Jean-Jacques), *Mythes et dieux de la Gaule* 1. *Les grandes divinités masculines*, Picard, Paris, 1989.

Hatt et Roualet 1976. — Hatt (Jean-Jacques) et Roualet (Pierre), « Le cimetière des Jogasses en Champagne et les origines de la civilisation de La Tène (première partie) », *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est*, 27, 1976, p. 421-448.

Hatt et Roualet 1977. — Hatt (Jean-Jacques) et Roualet (Pierre), « La chronologie de La Tène en Champagne », *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est*, 28, 1977, p. 7-36.

Hatt et Roualet 1981. — Hatt (Jean-Jacques) et Roualet (Pierre), « Le cimetière des Jogasses en Champagne et les origines de la civilisation de la Tène (deuxième partie) », *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est*, 32, 1981, p. 17-37.

Häusler 1968. — Häusler (Alexander), « Kritische Bemerkungen zum Versuch soziologischer Deutungen ur- und frühgeschichtlicher Gräberfelder — erläutert am Beispiel des Gräberfeldes von Hallstatt », *Ethnographisch-Archäologische Zeitschrift*, 9, 1968, p. 1-30.

Hawkes 1959. — Hawkes (Christopher), « The A B C of the British Iron Age », *Antiquity*, 33, 1959, p. 1-16.

Hawkes 1965. — Hawkes (Christopher), « The Celts : report on the Study of their culture and their Mediterranean relations, 1942-1962 », *8ᵉ Congrès international d'archéologie classique (Paris, 1963). Le rayonnement des civilisations grecque et romaine sur les cultures périphériques*, Paris, 1965, p. 61-79.

Hawkes 1968. — Hawkes (Christopher), « New Thoughts on the Belgae », *Antiquity*, 42, n° 165, 1968, p. 6-16.

Hawkes 1977. — Hawkes (Christopher), « Britain and Julius Caesar », *Proceedings of the British Academy*, vol. 63, 1977, p. 125-192.

Hawkes 1978. — Hawkes (Christopher), « The Celts in British Prehistory. I Celti nella protostoria britannica », *I Celti e la loro cultura nell'epoca pre-romana e romana nella Britannia*, Accademia Nazionale dei Lincei, Quaderno N. 237, Rome, 1978, p. 3-25.

Hawkes 1982. — Hawkes (Christopher), « Colchester before the Romans or Who Were Our Belgae ? », *Essex Archaeology and History, M. R. Hull Memorial Volume*, 14, 1982 (paru en 1984), p. 3-14.

Hawkes 1984. — Hawkes (Christopher), « Ictis disentangled, and the British tin trade », *Oxford Journal of Archaeology*, 3, 1984, p. 211-233.

Hawkes et Dunning 1930. — Hawkes (C.F.C.) et Dunning (G.C.), "The Belgæ of Gaul and Britain", *Archaeological Journal*, 87, 1930, p. 150-335.

Haworth 1971. — Haworth (Richard), "The horse harness of the Irish Early Iron Age", *Ulster Journal of Archaeology*, 34, 1971, p. 26-49.

Hell 1933. — Hell (Martin), « Ein frühgeschichtliches Hufeisen aus Salzburg », *Jahreshefte der österr. Archäolog. Institutes in Wien*, 28, Beiblatt, 1933, p. 125-130.

Hell 1953. — Hell (Martin), « Weitere Funde zum Problem der keltisxhen Hufeisen in Salzburg », *Archaeologia Austriaca*, 12, 1953, p. 44-49.

Hell 1963. — Hell (Martin), « Weitere keltische Hufeisen aus Salzburg und Umgebung », *Archaeologia Austriaca*, 34, 1963, p. 22-31.

Hell 1973. — Hell (Martin), « Keltische Hufeisen aus der Pinzgau, Salzburg », *Archaeologia Austriaca*, 53, 1973, p. 25-29.

Hellebrandt 1989. — Hellebrandt (Magdolna B.), « Der keltische Kantharos in Csobaj und sein historischer Hintergrund », *Acta archaeologica Academiae scientiarum Hungaricae*, 41, 1989, p. 33-51.

Hellebrandt 1989a. — Hellebrandt (Magdolna B.), « A Csobaji kelta sír és régészeti kapcsolatai », *Herman Ottó Múzeum Évkönyve*, 27, 1989, p. 439-461.

Hellebrandt 1992. — Hellebrandt (Magdolna B.), « Heves megye kelta kori régészeti leletei », *Agria*, 27-28, 1992, p. 85-134.

Hellebrandt 1992a. — Hellebrandt (Magdolna B.), « Miskolc Kelta kora », *Régészeti tanulmányok Miskolc korai történetéből*, Miskolc város történetének dokumentumai, II., Miskolc, 1992, p. 33-74.

Hellebrandt 1994. — Hellebrandt (Magdolna B.), « Kelta leletek Vácról. A Váckavicsbányai kelta temető », *Váci Könyvek*, 7, 1994, p. 7-84.

Henry 1984. — Henry (Patrick L.), "Interpreting the gaulish inscription of Chamalières", *Études celtiques*, 21, 1984, p. 141-150.

Herity 1991. — Herity (Michael), *Rathcroghan and Carnfree. Celtic royal residence of Maeve and inauguration place of the O'Conors*, Na Clocha Breaca, Dublin, 1991.

Heurgon et Peyre 1972. — Heurgon (Jacques) et Peyre (Christian), « Un casque inscrit de Bologne : l'alliance des Ombriens et des Gaulois au début du IIIe s. », *Revue des études latines*, 50, 1972, p. 6-8.

Hiernard 1982. — Hiernard (J.), « La circulation des dernières monnaies celtiques en Poitou et Saintonge », *Actes du 9e Congrès international de numismatique, Berne 1979*, Louvain-Luxembourg, 1982, p. 633-640.

Hild et von Merhart 1933. — Hild (A.) et von Merhart (G.), « Vor- und frühgeschichtliche Funde von Gutenberg Balzers », *Jahrbuch des historischen Vereins für das Fürstetum Liechtenstein*, 33, 1933, p. 13-45.

Hodson 1968. — Hodson (Frank Roy), *The La Tène Cemetery at Münsingen-Rain. Catalogue and relative Chronology*, Acta Bernensia 5, Verlag Stämpfli & Cie, Berne, 1968.

Hodson 1990. — Hodson (Frank Roy), *Hallstatt. The Ramsauer Graves. Quantification and analysis*, Römisch-Germanisches Museum, Monographien, Bd. 16, Rudolf Habelt, Bonn, 1990.

Hogg 1984. — Hogg (A.H.A.), *A Guide to the Hill-Forts of Britain*, Paladin Books, Londres, 1984.

Holder 1896. — Holder (Alfred), *Alt-celtischer Sprachschatz*, Teubner, Leipzig, 1896 (réimpression Akademischen Druck- und Verlagsanstalt, Graz, 1961).

Hollstein 1980. — Hollstein (Ernst), *Mitteleuropäische Eichenchronologie. Trierer dendrochronologische Forschungen zur Archäologie und Kunstgeschichte*, Trierer Grabungen und Forschungen, 11, Verlag Philipp von Zabern, Mayence, 1980.

Holodňák 1988. — Holodňák (Petr), « Keltská pohřebiště ve středním Poohří », *Památky archeologické*, 79, 1988, p. 38-105.

Horedt 1967. — Horedt (K.), « Zur Herkunft und Datierung des Kessels von Gundestrup », *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz*, 14, 1967.

Horváth 1973. — Horváth (Lászlo), « Kelta sírok Sávolyon », *Somogyi Múzeumok Közleményei*, I, 1973, p. 281-288.

Hubert 1902. — Hubert (Henri), « La collection Moreau au musée de Saint-Germain », *Revue archéologique*, 41, 1902, p. 167-206.

Hubert 1973. — Hubert (Henri), *Les Celtes et l'expansion celtique jusqu'à l'époque de La Tène* et *Les Celtes depuis l'époque de La Tène et la civilisation celtique*, « L'évolution de l'Humanité », Albin Michel, Paris, 1973, 3e éd.

Hubert F. 1982. — Hubert (F.), « Site portuaire de Pommerœul I. Catalogue du matériel pré- et protohistorique », *Archaeologia Belgica*, 248, Bruxelles, 1982, p. 47-50.

Hucke 1942. — Hucke (K.), « Ein keltisches Grab mit Bronzebeschlägen von Brünn-Malmeritz », *Zeitschrift des mährischen Landesmuseums*, N.F. 2, 1942, p. 87 *sqq.*

Hull et Hawkes 1987. — Hull (M.R.) et Hawkes (C.F.C.), *Corpus of Ancient Brooches in Britain. Pre-Roman Bow Brooches*, British Archaeological Reports, British Series, 168, Oxford, 1987.

***Hundert Meisterwerke* 1992.** — *Hundert Meisterwerke keltischer Kunst. Schmuck und Kunsthandwerk zwischen Rhein und Mosel*, Rheinisches Landesmuseum Trier, Trêves, 1992.

Hundt 1959. — Hundt (H.-J.), « Vorgeschichtliche Gewebe aus dem Hallstätter Salzberg », *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz*, 6, 1959, p. 66 *sqq.*

Hundt 1960. — Hundt (H.-J.), « Vorgeschichtliche Gewebe aus dem Hallstätter Salzberg », *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz*, 7, 1960, p. 126 *sqq.*

Hundt 1961. — Hundt (H.-J.), « Neunzehn Textilreste aus dem Dürrnberg bei Hallein », *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz*, 8, 1961, p. 7-25.

Hundt 1967. — Hundt (H.-J.), « Vorgeschichtliche Gewebe aus dem Hallstätter Salzberg », *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz*, 14, 1967, p. 38 *sqq.*

Hundt 1969. — Hundt (H.-J.), « Über vorgeschichtliche Seidenfunde », *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz*, 16, 1969, p. 59 *sqq.*

Hundt 1974. — Hundt (H.-J.), « Gewebereste aus dem Fürstengrab von Worms-Herrnsheim », *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz*, 18, 1974, p. 113 *sqq.*

Hundt 1974a. — Hundt (H.-J.), « Die Textilreste aus den Gräbern vom Dürrnberg », *in* Moosleitner et coll. 1974, p. 135 *sqq.*

Hundt 1978. — Hundt (H.-J.), « Beobachtungen zur Herstellung frühlatènezeitlicher Hohlarmringe vom Dürrnberg », *in* Pauli 1978, p. 619-623.

Hunyady 1942/1944. — Hunyady (Ilona), *Kelták a Kárpátmedencében*, « Dissertationes Pannonicae », II-18, Budapest, 1942 (planches), 1944 (texte).

Hüssen 1983. — Hüssen (Claus-Michael), *A Rich Late La Tène Burial at Hertford Heath, Hertfordshire*, British Museum Occasional Paper, n° 44, Londres, 1983.

Invernizzi 1995. — Invernizzi (Rosanna), « Testina celtica in bronzo da Casteggio », *Études celtiques*, 31, 1995, p. 67-75.

Irlinger 1995. — Irlinger (Walter), *Der Dürrnberg bei Hallein, IV. Die Siedlung auf dem Ramsaukopf*, Münchner Beiträge für Vor- und Frühgeschichte, 48, Beck, Munich, 1995.

***Iron Age in Britain* 1977.** — Collis (John) éd., *The Iron Age in Britain — a review*, University of Sheffield, Department of Prehistory and Archaeology, 1977.

Jacobi 1974. — Jacobi (Gerhard), *Werkzeug und Gerät aus dem Oppidum von Manching*, Die Ausgrabungen in Manching, Bd. 5, Franz Steiner Verlag, Wiesbaden, 1974.

Jacobsthal 1934. — Jacobsthal (Paul), « Keltische Bronzebeschläge in Berlin », *Praehistorische Zeitschrift*, 25, p. 62-104.

Jacobsthal 1934a. — Jacobsthal (Paul), « Einige Werke keltischer Kunst », *Die Antike*, 10, p. 17-45.

Jacobsthal 1940. — Jacobsthal (Paul), « Kelten in Thrakien », *Epitymbion C. Tsounta*, Athènes, 1940, p. 91 *sqq.*

Jacobsthal 1944. — Jacobsthal (Paul), *Early Celtic Art*, University Press, Oxford, 1944 (réimpr. 1969).

Jacobsthal et Langsdorff 1929. — Jacobsthal (P.) et Langsdorff (A.), *Die Bronzeschnabelkannen. Ein Beitrag zur Geschichte des vorrömischen Imports nördlich der Alpen*, Berlin, 1929.

Jackson 1964. — Jackson (Kenneth), *The Oldest Irish Tradition : a window on the Iron Age*, Cambridge, 1964.

Jannoray 1955. — Jannoray (J.), *Ensérune. Contribution à l'étude des civilisations préromaines de la Gaule méridionale*, Paris, 1955.

Jansová 1964. — Jansová (Libuše), « Oppidum celtique de Hrazany sur la Vltava moyenne », *Historica*, 4, 1964, p. 5-21.

Jansová 1965. — Jansová (Libuše), *Hrazany, keltské oppidum na Sedlčansku*, Prague, 1965.
Jansová 1966. — Jansová (Libuše), « Výzkum oppida nad Závistí v letech 1963-1965 », *Archeologické rozhledy*, 18, 1966, p. 138-156.
Jansová 1968. — Jansová (Libuše), « Mšecké Žehrovice und die Frage der Viereskschanzen in Böhmen », *Archeologické rozhledy*, 20, 1968, p. 470-489.
Jansová 1971. — Jansová (Libuše), « Keltisches Oppidum Závist. Heutiger Stand der Ausgrabungen und ihre Ergebnisse », *Archeologické rozhledy*, 23, 1971, p. 273-281.
Jansová 1974. — Jansová (Libuše), « Zur Münzprägung auf dem Oppidum Závist », *Památky archeologické*, 65, 1974, p. 1-33.
Jansová 1983. — Jansová (Libuše), *O počátcich laténské fortifikace v Čechách*, Prague, 1983.
Jansová 1983a. — Jansová (Libuše), « Dva fragmenty kamenných skulptur ze Závisti », *Památky archeologické*, 74, 1983, p. 350-365.
Jansová 1983b. — Jansová (Libuše), *Závist und Hrazany an der Schwelle der Latènezeit*, « Studie Archeologického ústavu ČSAV v Brně » XI-1, Prague, 1983.
Jansová 1986. — Jansová (Libuše), *Hrazany. Das keltische Oppidum in Böhmen, Bd. I : Die Befestigung und die anliegende Siedlungsbebauung*, Archeologický ústav ČSAV, Prague, 1986.
Jansová 1988. — Jansová (Libuše), *Hrazany. Das keltische Oppidum in Böhmen, Bd. II : Die Gehöfte in der Mittleren Senkung*, Archeologický ústav ČSAV, Prague, 1988.
Jansová 1992. — Jansová (Libuše), *Hrazany. Das keltische Oppidum in Böhmen, Bd. III : Die Besiedlung der Abhänge der Červenka*, Archeologický ústav ČSAV, Prague, 1992.
Jehl et Bonnet 1957. — Jehl (Madeleine) et Bonnet (Claude), « Nouvelles fouilles et importantes trouvailles dans la forêt du Kastenwald près de Colmar », *Cahiers alsaciens d'archéologie, d'art et d'histoire*, I, 1957, p. 19 *sqq.*
Jensen 1986. — Jensen (Inken), *Der Schlossberg von Neuenbürg. Eine Siedlung der Frühlatènezeit im Ordschwarzwald*, Materialhefte zur Vor- und Frühgeschichte in Baden-Württemberg, 8, Konrad Theiss Verlag, Stuttgart, 1986.
Jerem 1981. — Jerem (Erzsébet), « Zur Späthallstatt- und Frühlatènezeit in Transdanubien », in *Hallstattkultur. Symposium* 1981, p. 106-136.
Jerem 1984. — Jerem (Erzsébet), « An early celtic pottery workshop in North Western Hungary : some archaeological and technological evidence », *Oxford Journal of Archaeology*, 3, 1984, p. 57-80.
Jerem 1986. — Jerem (Erzsébet), « Bemerkungen zur Siedlungsgeschichte der Späthallstatt- und Frühlatènezeit im Ostalpenraum (Veränderungen in der Siedlungsstruktur: Archäologische und Paleoökonomische Aspekte), *Hallstatt Kolloquium Veszprém*, Mitt. Arch. Inst Beiheft 3, Budapest, 1986, p. 107-118, 363-365.
Jerem et coll. 1981. — Jerem (Erzsébet), Kaus (Karl) et Szőnyi (Eszter), *Kelták és Rómaiak a Fertő tó vidékén. Kelten und Römer um der Neusiedlersee*, catalogue de l'exposition de Győr-Eisenstadt, Xántus János Múzeum, Győr, 1981.
Jerem et coll. 1984. — Jerem (E.), Facsar (G.), Kordos (L.), Krolopp (E.), Vörös (I.), « A Sopron-Krautackeren feltárt vaskori telep régészeti és környezetrekonstrukciós vizgálata. I. », *Archaeologiai Értesitő*, 111, 1984, p. 141-170.
Jerem et coll. 1985. — Jerem (E.), Facsar (G.), Kordos (L.), Krolopp (E.), Vörös (I.), « A Sopron-Krautackeren feltárt vaskori telep régészeti és környezetrekonstrukciós vizgálata. II. », *Archaeologiai Értesitő*, 112, 1985, p. 3-24.
Jewell 1963. — Jewell (P.), « Cattle from British archeological sites », Mourant (A.F.) et Zeuner (F.E.) éd., *Man and cattle*, Royal Archeological Institute Occasional Paper, n° 18, Londres, 1963, p. 80-100.
Joachim 1977. — Joachim (Hans-Eckart), « Braubach und seine Umgebung in der Bronze- und Eisenzeit », *Bonner Jahrbücher*, 177, 1977, p. 1-117.

Joachim 1978. — Joachim (Hans-Eckart), « Die Verzierungen auf der keltischen Röhrenkanne von Waldalgesheim », *Archäologisches Korrespondenzblatt*, 8, 1978, p. 119-125.

Joachim 1982. — Joachim (Hans-Eckart), « Eisenzeitliche und römische Hügelgräber bei Briedel, Kreis Cochem-Zell », *Trierer Zeitschrift für Geschichte und Kunst des trierer Landes und seiner Nachbargebiete*, 45, 1982, p. 65-195.

Joachim 1989. — Joachim (Hans-Eckart), « Eine Rekonstruktion der keltischen "Säule" von Pfalzfeld », *Bonner Jahrbücher*, 189, 1989, p. 1-16.

Joachim 1995. — Joachim (Hans-Eckart), *Waldalgesheim. Das Grab einer keltischen Fürstin*, Rheinland-Verlag GmbH, Cologne, 1995.

Joffroy 1955. — Joffroy (René), « Les sépultures de Belan/Ource », *Bulletin de la Société archéologique et historique du Châtillonnais*, 3, 1955, p. 158-160.

Joffroy 1962. — Joffroy (René), *Le Trésor de Vix. Histoire et portée d'une grande découverte*, Fayard, Paris, 1962.

Joffroy 1963. — Joffroy (René), « La tombe à char de Pernant (Aisne) », *Gallia*, 21, 1963, p. 1-9.

Joffroy 1973. — Joffroy (René), « La tombe à char de Berru », *Antiquités nationales*, 5, 1973, p. 45-57.

Joffroy 1979. — Joffroy (René), *Vix et ses trésors*, Tallandier, Paris, 1979.

Joffroy et Lejeune 1969. — Joffroy (René) et Lejeune (Michel), « Le torque de Mailly-le-Camp et les graffites gallo-grecs du torque de Mailly-le-Camp », *Monuments et mémoires des Inscriptions et Belles-Lettres (Fondation E. Piot)*, 56, 1969, p. 45-76.

Jope 1958. — Jope (E.M.), « The Beginnings of the La Tène Ornamental Style in the British Isles », Frere (S.S.), *Problems of the Iron Age in Southern Britain*, Londres, 1958, p. 69-83.

Jope 1962. — Jope (E.M.), « Daggers of the Early Iron Age in Britain », *Proceedings of the Prehistoric Society*, N.S. 27, p. 307-343.

Jope 1971. — Jope (E.M.), « The Waldalgesheim Master », *The European Community. Studies in Honour of C.F.C. Hawkes*, Londres, 1971, p. 167-180.

Jope et Wilson 1957. — Jope (E.M.) et Wilson (B.C.S.), « The Decorated Cast Bronze Disc from the River Bann, near Coleraine », *Ulster Journal of Archaeology*, 20, 1957, p. 95-102.

Jousseaume et Pautreau 1990. — Jousseaume (Roger) et Pautreau (Jean-Pierre), *La Préhistoire du Poitou. Poitou-Vendée-Aunis, des origines à la conquête romaine*, Éditions Ouest-France, Rennes, 1990.

Jovanović 1973/1974. — Jovanović (Borislav), « Elementi za poznanje umetnosti Skordiska », *Starinar*, 24/25, 1973/1974, p. 19-31.

Jovanović 1974. — Jovanović (Borislav), « A silver Bracelet from Yugoslavia », *Archaeology*, 27, 1974, p. 38-41.

Jovanović 1977/1978. — Jovanović (Borislav), « Značenje dačke keramike na naseljima Skordiska u Podunavlju », *Starinar*, 28/29, 1977/1978 (paru en 1979), p. 9-17.

Jovanović 1979. — Jovanović (Borislav), « The formation of the Scordisci on the basis of archaeological and historical sources », *in* Duval P.-M. et Kruta 1979, p. 179-187.

Jovanović 1983. — Jovanović (Borislav), « Les chaînes de ceinture chez les Scordisques », *Études celtiques*, 20-1, 1983, p. 43-57.

Jovanović 1984. — Jovanović (Borislav), « Les sépultures de la nécropole celtique de Pećine près de Kostolac (Serbie du Nord) », *Études celtiques*, 21, 1984, p. 63-93.

Jovanović et Božić 1987. — Jovanović (Borislav) et Božić (Dragan), « Keltska kultura u Jugoslaviji », *Praistorija jugoslavenskih zemalja V : željezno doba*, Akademija nauka i umjetnosti Bosne i Herzegovine, Centar za balkanološka ispitivanja, Sarajevo, 1987, p. 803-899.

Jud et coll. 1994. — Jud (Peter) éd., *Die spätkeltische Zeit am südliche Oberrhein. Le Rhin supérieur à la fin de l'époque celtique*, Archäologisches Bodenforschung des Kantons Basel-Stadt, Bâle, 1994.

Júdice Gamito 1993. — Júdice Gamito (Teresa), « The Celts in Western Iberia », in *Celtes au IIIe s. av. J.-C.* 1993, p. 173-194.

Juhász 1972. — Juhász (Irén T.), « Az Orosháza-Gyopárosi szkítakori temető », *Archaeologiai ertesitő*, 99, 1972, p. 214-223.

Jullian 1963. — Jullian (Camille), *Vercingétorix* (nouvelle édition, adaptée, préfacée et commentée par P.-M. Duval, de l'édition originale de 1901), Hachette, Paris, 1963.

Kaenel 1981. — Kaenel (Gilbert), « Mont Vully — campagne de sondages exploratoires 1979 », *Jahrbuch der schweizerischen Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte*, 64, 1981, p. 157-199.

Kaenel 1987. — Kaenel (Gilbert), « La Suisse occidentale à l'époque de La Tène dans la perspective des contacts transalpins », in *Celti ed Etruschi...* 1987, p. 49-59.

Kaenel 1988. — Kaenel (Gilbert), « Der Beginn der Latènezeit in der Westschweiz », *Kleine Schriften aus dem vorgeschichtlichen Seminar der Philipps Universität Marburg*, 23, 1988, p. 27-39.

Kaenel 1990. — Kaenel (Gilbert), *Recherches sur la période de La Tène en Suisse occidentale. Analyse des sépultures*, Cahiers d'archéologie romande, 50, Lausanne, 1990.

Kaenel 1993. — Kaenel (Gilbert), « La Suisse occidentale au IIIe s. avant notre ère : quelques aspects », in *Celtes au IIIe s. av. J.-C.* 1993, p. 195-208.

Kaenel 1995. — Kaenel (Gilbert), « Torques et anneaux de cheville en Suisse occidentale au cours de La Tène ancienne. Des comportements différents », in *Europe celtique...* 1995, p. 309-316.

Kaenel et Curdy 1994. — Kaenel (Gilbert) et Curdy (Philippe), « L'oppidum du mont Vully et son rempart celtique », *Ingénieurs et architectes suisses. Bulletin technique de la Suisse romande*, 120, 1994, n° 1/2, p. 2-7.

Kaenel et Favre 1983. — Kaenel (G.) et Favre (S.), « La nécropole de Gempenach/ Champagny (district du Lac/FR). Les fouilles de 1979 », *Jahrbuch dedr schweizerischen Gessellaschaft für Ur- und Frühgeschichte*, 66, 1983, p. 189-213.

Kappel 1969. — Kappel (Irene), *Die Graphittonkeramik von Manching*, Die Ausgrabungen in Manching, Bd. 2, Wiesbaden, 1969.

Karner 1891. — Karner (Lambert), « Über einen Bronzesitula-Fund bei Kuffarn in Niederösterreich », *Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, XXI, 1891, p. 68-71.

Kasser 1954. — Kasser (R.), « Yverdon à l'époque de La Tène », *Ur-Schweiz*, 18, 1954, p. 59-62.

Kaufmann 1959. — Kaufmann (Hans), *Die vorgeschichtliche Besiedlung des Orlagaues. Katalog*, Verlag Enzyklopädie, Leipzig, 1959.

Kaufmann 1963. — Kaufmann (Hans), *Die vorgeschichtliche Besiedlung des Orlagaues. Text*, Deutscher Verlag der Wissenschaften, Berlin, 1963.

Kaul 1988. — Kaul (Flemming), *Da våbnene tav. Hjortspringsfundet og dets baggrund*, Nationalmuseet, Copenhague, 1988.

Kaul 1991. — Kaul (Flemming), *Gundestrupkedlen*, Nationalmuseet-Nyt Nordisk Forlag Arnold Busck, Copenhague, 1991.

Kaul et coll. 1991. — Kaul (Flemming), Marazov (Ivan), Best (Jan) et De Vries (Nanny), *Thracian Tales on the Gundestrup Cauldron*, Najade Press, Amsterdam, 1991.

Keller 1965. — Keller (Josef), *Das keltische Fürstengrab von Reinheim I. Ausgrabungsbericht und Katalog der Funde*, Verlag des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz, Mayence, 196

Kellner 1970. — Kellner (Hans-Jörg), « Der Fund von Tayac, ein Zeugnis des Cimberzuges ? », *Jahrbuch für Numismatik und Geldgeschichte*, 20, 1970, p. 13-47.

Kellner 1990. — Kellner (Hans-Jörg), *Die Münzfunde von Manching und die keltischen Fundmünzen aus Südbayern*, Die Ausgrabungen in Manching, Bd. 12, Franz Steiner Verlag, Stuttgart, 1990.

Kelly 1988. — Kelly (F.), *A guide to early Irish law*, Early Irish Law series 3, Dublin, 1988.

***Kelten, Germanen, Römer* 1995.** — *Kelten, Germanen, Römer im Mitteldonau gebiet vom Ausklang der Latène-Zivilisation bis zum 2. Jahrhundert*, Brno-Nitra, 1995.

***Kelten im Aargau* 1982.** — *Kelten im Aargau*, catalogue de l'exposition au Vindonissa-Museum de Brugg, 1982.

***Kelten in Baden-Württemberg* 1981.** — Bittel (Kurt), Kimmig (Wolfgang) et Schiek (Siegwalt) éd., *Die Kelten in Baden-Württemberg*, Konrad Theiss Verlag, Stuttgart, 1981.

***Kelten in den Alpen* 1996.** — Jerem (E.), Krenn-Leeb (A.), Neugebauer (J.-W.), Urban (O.H.) éd., *Die Kelten in den Alpen und an der Donau. Akten des Internationalen Symposions St. Pölten, 14-18 Oktober 1992*, Archaeolingua, Budapest-Vienne, 1996.

***Kelten in Mitteleuropa* 1980.** — Pauli (Ludwig) éd., *Die Kelten in Mitteleuropa : Kultur, Kunst, Wirtschaft*, catalogue de l'exposition au Keltenmuseum de Hallein, Salzbourg, 1980.

***Keltenfürsten vom Glauberg* 1996.** — *Die Keltenfürsten vom Glauberg. Ein frühkeltischer Fürstengrabhügel am Hang des Glauberges beim Glauburg-Glauberg, Wetteraukreis*, Archäologische Denkmäler in Hessen 128/129, Wiesbaden, 1996.

***Kelti i Rimljani* 1997.** — Šimić (Jasna) et Filipović (Slavica), *Kelti i Rimljani na području Osijeka*, Muzej Slavonije, Osijek, 1997.

***Kelti in Romanizacija* 1996.** — *Kelti in Romanizacija — Die Kelten und die Romanisierung* (= *Arheološki vestnik*, 47, 1996, p. 163-322), Slovenska Akademija znanosti in umetnosti, Inštitut za arheologijo, Ljubljana, 1996.

***Kelti na Celjskem* 1991.** — Pirkmajer (Darja), *Kelti na Celjskem*, Pokrainski muzej, Celje, 1991.

***Kelti v Sloveniji* 1966.** — *Kelti v Sloveniji* (recueil d'articles extrait de *Arheološki vestnik*, 17, 1966, p. 145-426), Slovenska akademija znanosti i umetnosti, Ljubljana, 1966.

***Keltische Jahrtausend* 1993.** — *Das keltische Jahrtausend*, catalogue de l'exposition de Rosenheim, Verlag Philipp von Zabern, Mayence, 1993.

***Keltische Numismatik* 1984.** — Grasman (G.), Janssen (W.) et Brandt (M.) éd., *Keltische Numismatik und Archaeologie. Numismatique celtique et archéologie. Veröffentlichung der Referate des Kolloquiums keltische Numismatik vom 4. bis 8. Februar 1981 in Würzburg*, British Archaeological Reports – International Series, 200, Oxford, 1984.

***Keltische Oppida* 1971.** — *Keltische Oppida in Mitteleuropa und im Karpatenbecken. Symposium Praha-Liblice, 21-26. September 1970*, paru dans *Archeologické rozhledy*, 23, 1971, p. 261-604.

***Keltische Waffen* 1990.** — Schaaff (Ulrich), *Keltische Waffen*, Römisch-Germanisches Museum, Mayence, 1990.

***Keltoi* 1983.** — *KELTOI. Kelti i njihovi sodobniki na ozemlju Jugoslavije*, catalogue de l'exposition, Narodni muzej, Ljubljana, 1983.

***Keltske Študije* 1977.** — *Keltske Študije*, Posavski Muzej, Knjiga 4, Brežice, 1977.

***Keltski voz* 1984.** — Guštin (Mitja) et Pauli (Ludwig) éd., *Keltski voz*, Posavski Muzej, Knjiga 5, Brežice, 1984.

Kern 1996. — Kern (Anton), « Vorbericht zum latènezeitlichen Siedlungsplatz in Mannersdorf an der March, NÖ », *Arheološki vestnik*, 47, 1996, p. 209-227.

Kimmig 1962/1963. — Kimmig (Wolfgang), « Bronzesitulen aus dem Rheinische Gebirge Hunsrück-Eifel-Westerwald », 43/44. *Bericht der römisch-germanischen Kommission*, 1962/1963, p. 31-106.

Kimmig 1979. — Kimmig (Wolfgang), « Les tertres funéraires préhistoriques dans la forêt de Haguenau : Rück- und Ausblick », *Praehistorische Zeitschrift*, 54, 1979, p. 47-159.

Kimmig 1983. — Kimmig (Wolfgang), « Die griechiche Zivilisation im westlichen Mittelmeergebiet und ihre Wirkung auf die Landschaften des westlichen Mitteleuropa », *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz*, 30, 1983, p. 5 *sqq*.

Kimmig 1988. — Kimmig (Wolfgang), « La Heuneburg sur le Danube supérieur et ses relations avec les pays méditerranéens », in *Princes celtes* 1988, p. 145-153.

Kimmig et coll. 1988. — Kimmig (Wolfgang) et coll., *Das Kleinaspergle. Studien zu einem Fürstengrabhügel der frühen Latènezeit bei Stuttgart*, Forschungen und Berichte zur Vor- und Frühgeschichte in Baden-Württemberg, 30, Konrad Theiss Verlag, Stuttgart, 1988.

Klindt-Jensen 1950. — Klindt-Jensen (Ole), *Foreign Influences in Denmark's Early Iron Age*, Acta Archælogica, 20, Copenhague, 1950.

Klindt-Jensen 1953. — Klindt-Jensen (Ole), *Bronzekedelen fra Brå — The Bronze Cauldron from Brå. Early Celtic Influences in Denmark*, Jysk arkaeologisk Selskabs Skrifter III, Universitetsforlaget, Aarhus, 1953.

Klindt-Jensen 1960. — Klindt-Jensen (Ole), « Le chaudron de Gundestrup. Relations entre la Gaule et l'Italie du Nord », *Analecta Romana Instituti Danici*, I, Copenhague, 1960, p. 45-66.

Klindt-Jensen 1976. — Klindt-Jensen (Ole), « L'Est, le Nord et l'Ouest dans l'art de la fin du IIe et du Ier s. avant J.-C. », *in* Duval P.-M. et Hawkes 1976, p. 233-245.

Klindt-Jensen 1979. — Klindt-Jensen (Ole), *Gundestrupkedelen*, Copenhague, 1979.

Koenig et coll. 1993. — Koenig (M.P.), Lambert (G.N.), Piningre (J.F.) et Plouin (S.), « L'âge du fer dans la forêt de Haguenau », Daubigney (A.) éd., *Fonctionnement social de l'âge du fer : opérateurs et hypothèses pour la France. Actes de la table ronde de Long-le-Saunier 1990*, Long-le-Saunier, 1993, p. 177-196.

Kohler 1988. — Kohler (P.), « Die latènezeitliche Besiedlung der Tiefenau, Bern-Engehalbinsel », *Jahrbuch der schweizerischen Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte*, 71, 1988, p. 191-194.

Kokowski 1993. — Kokowski (Andrzej), « Pendeloque de Krusza Zamkowa (Pologne) », in *Celtes au IIIe s. av. J.-C.* 1993, p. 209-218.

Kolníková 1978. — Kolníková (Eva), *Keltské Mince na Slovensku*, Pallas, Bratislava, 1978.

Kolníková 1991. — Kolníková (Eva), *Bratislavské keltské mince*, Tatran, Bratislava, 1991.

***Kontakte längs der Bernsteinstrasse* 1996.** — *Kontakte längs der Bernsteinstrasse (zwischen Caput Adriae und den Ostseegebieten) in der Zeit um Christi Geburt*, Muzeum Archeologiczne w Krakowie, Cracovie, 1996.

Körber-Grohne 1981. — Körber-Grohne (U.), « Pflanzliche Abdrücke in eisenzeitlichen Keramik Spiegelbild damaliger Nutzpflanzen », *Fundberichte aus Baden-Württemberg*, 6, 1981, p. 165-211.

Kos 1977. — Kos (Peter), *Keltski novci Slovenije*, Ljubljana, 1977.

Kostial 1997. — Kostial (Michaela), *Kelten im Osten. Gold und Silber der Kelten in Mittel- und Osteuropa. Sammlung Lanz*, Staatliche Münzsammlung München, Munich, 1997.

Koutecký 1985. — Koutecký (Drahomír), « Halštatské hradiště Hradec u Kadaně », *Památky archeologické*, 76, 1985, p. 71-77.

Koutecký 1993. — Koutecký (Drahomír), « Das bylaner Gräberfeld in Poláky, Kr. Chomutov, II. Teil », *Památky archeologické*, 84, 1993, p. 5-55.

Koutecký et Sedláček 1984. — Koutecký (Drahomír) et Sedláček (Zbyněk), « Pohřebiště bylanské kultury v Kolíně », *Památky archeologické*, 75, 1984, p. 236-293.
Koutecký et Smrž 1991. — Koutecký (Drahomír) et Smrž (Zdeněk), « Pohřebiště kultury bylanské v Polákách, okr. Chomutov, I. », *Památky archeologické*, 82, 1991, p. 166-230.
Kovács et coll. 1987. — Kovács (T.), Petres (E.) et Szabó (M.), *Corpus of Celtic Finds in Hungary*. I. *Transdanubia 1*, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1987.
Kraft 1935. — Kraft (G.), « Breisach-Hochstetten. Vorläufiger Bericht über die Ausgrabungen 1931/1934 », *Badische Fundberichte*, 7, 1935, p. 225-280.
Krämer 1961. — Krämer (Werner), « Keltische Hohlbuckelringe vom Isthmus von Korinth », *Germania*, 39, 1961, p. 32-42.
Krämer 1964. — Krämer (Werner), *Das keltische Gräberfeld von Nebringen (Kreis Böblingen)*, Veröffentlichungen des Staatl. Amts für Denkmalpflege, Reihe A, 8, Stuttgart, 1964.
Krämer 1971. — Krämer (Werner), « Silberne Fibelpaare aus dem letzten vorchristlichen Jahrhundert », *Germania*, 49, 1971, p. 111-132.
Krämer 1974. — Krämer (Werner), « Das keltische Oppidum bei Manching », Müller (Th.) et Reissmüller (W.), *Ingolstadt*, I, 1974, p. 19-50.
Krämer 1982. — Krämer (Werner), « Graffiti auf Spätlatènekeramik aus Manching », *Germania*, 60, 1982, p. 489-499.
Krämer 1985. — Krämer (Werner), *Die Grabfunde von Manching und die latènezeitlichen Flachgräber in Südbayern*, Die Ausgrabungen in Manching, Bd. 9, Stuttgart, 1985.
Krämer 1989. — Krämer (Werner), « Das eiserne Ross von Manching », *Germania*, 67, 1989, p. 519-539.
Krämer 1996. — Krämer (Werner), « Figürliche Rittzeichnungen auf Gefässscherben Glatter Drehscheibenkeramik der Mittel- bis Spätlatènezeit », *Germania*, 74, 1996, p. 361-376.
Krämer 1996a. — Krämer (Werner), « Ein profilierter Lochgürtelhaken caesarischer Zeit aus dem Oppidum La Cloche im Hinterland von Marseille », *Germania*, 74, 1996, p. 550-555.
Krämer 1996b. — Krämer (Werner), « Prähistorische Fibelbilder », *Bayerische Vorgeschichtsblätter*, 61, 1996, p. 133-142, pl. 11-12.
Krämer 1997. — Krämer (Werner), « Keltische Gewichte aus Manching », *Archäologischer Anzeiger*, 1997, p. 73-78, pl. 11-12.
Krämer et Schubert 1970. — Krämer (Werner) et Schubert (Franz), *Die Ausgrabungen in Manching 1955-1961. Einführung und Fundstellen-Übersicht*, Die Ausgrabungen in Manching, Bd. 1, Wiesbaden, 1970.
Krämer et Schubert 1979. — Krämer (Werner) et Schubert (Franz), « Zwei Achsnägel aus Manching. Zeugnisse keltischer Kunst der Mittellatènezeit », *Jahrbuch des deutschen archäologischen Instituts*, 94, 1979, p. 366 *sqq*.
***Krieger und Salzherren* 1970.** — *Krieger und Salzherren. Hallstattkultur im Ostalpenraum*, Römisch-Germanisches Zentralmuseum Mainz, Austellungkataloge, Bd. 4, Mayence, 1970.
Kromer 1959. — Kromer (Karl), *Das Gräberfeld von Hallstatt*, Sansoni, Florence, 1959.
Kromer 1986. — Kromer (Karl), « Das östliche Mitteleuropa in der frühen Eisenzeit (7.-5. Jh. v. Chr.) – seine Beziehungen zu den Steppenvölkern und antiken Hochkulturen », *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz*, 33, 1986, p. 3-93.
Kruta 1971. — Kruta (Venceslas), *Le Trésor de Duchcov dans les collections tchécoslovaques*, Severočeské nakladatelství, Ústí nad Labem, 1971.
Kruta 1972. — Kruta (Venceslas), « Železářská osada ze starší doby římské Kadaň-Jezerka, okr. Chomutov », *Archeologické rozhledy*, 24, 1972, p. 317-327.

Kruta 1973. — Kruta (Venceslas), « Débuts et développements du “Style plastique” en Bohême », *Études celtiques*, 13, 1973, p. 644-661.

Kruta 1973a. — Kruta (Venceslas), « Remarques sur les fibules de la trouvaille de Duchcov », Duval (P.-M.) éd., *Recherches d'archéologie celtique et gallo-romaine*, Centre de recherches d'histoire et de philologie de la IVe section de l'École pratique des hautes études 1, III, 5, 1973, p. 21-35.

Kruta 1974. — Kruta (Venceslas), « Remarques sur l'apparition du rinceau dans l'art celtique », *Études celtiques*, 14, 1974, p. 21-30.

Kruta 1975. — Kruta (Venceslas), *L'Art celtique en Bohême. Les parures métalliques du Ve au IIe s. avant notre ère*, Bibliothèque de l'École des hautes études 324, Librairie Honoré Champion, Paris, 1975.

Kruta 1975a. — Kruta (Venceslas), « Les deux fibules laténiennes de Conflans », *Études celtiques*, 14, 1975, p. 377-389.

Kruta 1975b. — Kruta (Venceslas), « Le falere di Manerbio (provincia di Brescia) », *Atti del Convegno internazionale per il XIX centenario della dedicazione del « Capitolium » e per il 150° anniversario della sua scoperta*, II, Ateneo, Brescia, 1975, p. 43-52.

Kruta 1975c. — Kruta (Venceslas), « Les habitats et nécropoles laténiens en Bohême », *Habitat et la nécropole* 1975, p. 95-102.

Kruta 1976. — Kruta (Venceslas), *Les Celtes*, « Que sais-je ? », n° 1649, PUF, Paris, 1976 (8e éd. mise à jour en 2000 ; paru également en versions espagnole, japonaise, portugaise, serbe et suédoise).

Kruta 1976a. — Kruta (V.), « Le Premier Style laténien en Bohême », *in* Duval P.-M. et Hawkes 1976, p. 111-140.

Kruta 1976/1977. — Kruta (Venceslas), « Les fibules laténiennes à décor d'inspiration végétale au IVe s. avant notre ère », *Études celtiques*, 15, 1976/1977, p. 19-47.

Kruta 1978. — Kruta (Venceslas), « Le casque d'Amfreville-sous-les Monts et quelques problèmes de l'art celtique du IVe s. avant notre ère », *Études celtiques*, 15, 1978, p. 405-424.

Kruta 1978a. — Kruta (Venceslas), « Celtes de Cispadane et Transalpins au IVe et au IIIe s. avant n. è. », *Studi etruschi*, 46, 1978, 149 *sqq*.

Kruta 1979. — Kruta (Venceslas), « Duchcov-Münsingen : nature et diffusion d'une phase laténienne », *in* Duval P.-M. et Kruta 1979, p. 81-115.

Kruta 1979a. — Kruta (Venceslas), « L'art protohistorique des Celtes », *Revue de l'art*, 47, 1979, p. 70-77.

Kruta 1980. — Kruta (Venceslas), « Les Boïens de Cispadane : essai de paléoethnographie celtique », *Études celtiques*, 17, 1980, p. 7-32.

Kruta 1980a. — Kruta (Venceslas), « La Gaule intérieure », Duby (Georges) dir., *Histoire de la France urbaine*, 1, *La Ville antique*, Le Seuil, Paris, 1980, p. 195-229.

Kruta 1981. — Kruta (Venceslas), « Les Sénons de l'Adriatique d'après l'archéologie (prolégomènes) », *Études celtiques*, 18, 1981, p. 7-38.

Kruta 1982. — Kruta (Venceslas), « L'Italie et l'Europe intérieure du Ve s. au début du IIe s. av. n. è. », *Savaria*, 16, 1982, p. 203-221.

Kruta 1982a. — Kruta (Venceslas), « Archéologie et numismatique : la phase initiale du monnayage celtique », *Études celtiques*, 19, 1982, 65 *sqq*.

Kruta 1982b. — Kruta (Venceslas), « Aspects unitaires et faciès dans l'art celtique du IVe s. avant notre ère : l'hypothèse d'un foyer celto-italique », Duval P.-M. et Kruta 1982, p. 35-49.

Kruta 1983. — Kruta (Venceslas), « Les grandes périodes de l'art celtique en Gaule », *L'Art celtique en Gaule*, Paris, 1983, p. 18-22.

Kruta 1983a. — Kruta (Venceslas), « Faciès celtiques de la Cisalpine aux IVe et IIIe s. avant notre ère », *Popoli e facies culturali celtiche a nord e a sud delle Alpi, dal V al secolo a. C., Milano 1980*, Milan, 1983, p. 1-15.

Kruta 1983b. — Kruta (Venceslas), « Les Celtes orientaux et la Gaule », *Histoire et archéologie. Les dossiers*, 77, 1983, 71 *sqq*.

Kruta 1983c. — Kruta (Venceslas), « Deux fourreaux marniens décorés du Ve s. avant notre ère », *Études celtiques*, 20/1, 1983, p. 23-41.

Kruta 1984. — Kruta (Venceslas), « Lutèce oppidum gaulois », *Lutèce. Paris de César à Clovis*, catalogue de l'exposition au musée Carnavalet (1984-1985), Paris, 1984, p. 61-63.

Kruta 1984a. — Kruta (Venceslas), « Les quais gallo-romains du parvis Notre-Dame », *Lutèce. Paris de César à Clovis*, catalogue de l'exposition au musée Carnavalet (1984-1985), Paris, 1984, p. 106-109.

Kruta 1984b. — Kruta (Venceslas), « Keltische Archäologie und Numismatik : Übereinstimmungen, Unterschiede und Ausblicke », *Keltische Numismatik und Archaeologie – Numismatique celtique et archéologie (Kolloquiums keltische Numismatik 4.-8. Februar 1981 in Würzburg)*, BAR International Series 200, Oxford, 1984, p. 201-228.

Kruta 1985. — Kruta (Venceslas), « Celti e la Lombardia », *La Lombardia dalla Preistoria al Medioevo*, Jaca Book, Milan, 1985, p. 83-103.

Kruta 1985a. — Kruta (Venceslas), « Le port des anneaux de cheville en Champagne et le problème d'une immigration danubienne au IIIe s. avant J.-C. », *Études celtiques*, 22, 1985, p. 27-51.

Kruta 1986. — Kruta (Venceslas), « Le corail, le vin et l'Arbre de Vie : observations sur l'art et la religion des Celtes du Ve au Ier s. avant J.-C. », *Études celtiques*, 23, 1986, p. 7-32.

Kruta 1986a. — Kruta (Venceslas), « Quali Celti ? », *Atti del II Convegno Archeologico Regionale. La Lombardia tra protostoria e Romanità, Como, 1984*, Côme, 1986, p. 323-330.

Kruta 1986b. — Kruta (Venceslas), « Les Celtes des Gaules d'après l'archéologie », in *Geschichte und Kultur der Kelten* 1986, p. 3-51.

Kruta 1986c. — Kruta (Venceslas), « L'emploi du compas lors de la conception et de la réalisation de la plaque de Paillard », *Gallia*, 44, 1986, p. 49-53.

Kruta 1987. — Kruta (Venceslas), « Le masque et la palmette au IIIe s. avant J.-C. : Loisy-sur-Marne et Brno-Maloměřice », *Études celtiques*, 24, 1987, p. 13-32.

Kruta 1987a. — Kruta (Venceslas), « Il corallo, il vino e l'Albero della vita : apporti peninsulari allo sviluppo della civiltà di La Tène », in *Celti ed Etruschi...* 1987, p. 23-33.

Kruta 1987b. — Kruta (Venceslas), « L'Emilia Romagna tra IV e III secolo a. C. », in *Formazione della città* 1987, II, p. 312-315.

Kruta 1987c. — Kruta (Venceslas), « L'oro gallico di Tolosa », *L'Umana avventura*, automne 1987, p. 80-87.

Kruta 1988. — Kruta (Venceslas), « I Celti », *Italia omnium terrarum alumna. La civiltà dei Veneti, Reti, Liguri, Celti, Piceni, Umbri, Latini, Campani e Iapigi*, Libri Scheiwiller, Milan, 1988, p. 261-311.

Kruta 1988a. — Kruta (Venceslas), « L'art celtique laténien du Ve s. av. J.-C. : le signe et l'image », in *Princes celtes* 1988, p. 81-92.

Kruta 1989. — Kruta (Venceslas), « La fibule "à masques" du gué de Port-à-Binson (Marne) », *Études celtiques*, 26, 1989, p. 7-22.

Kruta 1990. — Kruta (Venceslas), « I Celti in Boemia », *L'Umana Avventura*, printemps-été 1990, p. 9-16.

Kruta 1992. — Kruta (Venceslas), « Brennos et l'image des dieux : la représentation de la figure humaine chez les Celtes », *Académie des inscriptions et belles-lettres. Comptes rendus des séances de l'année 1992, novembre-décembre (CRAI)*, Paris, De Bocard, 1992 (paru en 1994), p. 821-843.

Kruta 1992a. — Kruta (Venceslas), « Materiali senonici del Piceno e arte celtica », *La civiltà picena nelle Marche. Studi in onore di Giovanni Annibaldi*, Ripatransone, 1992, p. 388-401.

Kruta 1992b. — Kruta (Venceslas), *L'Europe des origines. La protohistoire 6000-500 avant J.-C.*, « L'Univers des formes », Gallimard, Paris, 1992 (paru également en versions allemande et italienne).

Kruta 1992c. — Kruta (Venceslas), « Art étrusque et art celtique », *Les Étrusques et l'Europe* (catalogue de l'exposition), Réunion des musées nationaux-Fabbri Bompiani Sonzogno, Paris-Milan, 1992, p. 206-213.

Kruta 1993. — Kruta (Venceslas), « Città e territorio presso i Celti : il caso insubre », *Notizie dal Chiostro del Monastero Maggiore. Rassegna di Studi del Civico museo archeologico e del Civico gabinetto numismatico di Milano (RASMI)*, 51-52, 1993, p. 47-54.

Kruta 1994. — Kruta (Venceslas), « Les Celtes » (version française, mise à jour et complétée, du dossier paru en 1991 en italien dans la revue *Archeo*), *L'Archéologue*, n° 3, février 1994, p. 4-65.

Kruta 1994a. — Kruta (Venceslas), « Celtica arte », *Enciclopedia dell'Arte Antica classica e orientale, Secondo supplemento 1971-1994*, II, Istituto della Enciclopedia Italiana, Rome, 1994, p. 94-97.

Kruta 1996. — Kruta (Venceslas), « Monde grec et monde celtique : rencontre de deux cultures », *Grecs en Occident*, catalogue de l'exposition au Palazzo Grassi de Venise, Bompiani, Milan, 1996, p. 585-590 (paru également en versions italienne et anglaise).

Kruta 1997. — Kruta (Venceslas), « L'expansion danubienne des Celtes », *Civilisations du Danube*, Dossiers d'archéologie, n° 220, 1997, p. 46-51.

Kruta 1998. — Kruta (Venceslas), « Mobilité ou stabilité du peuplement celtique : sources archéologiques », *Lunula*, 6, 1998, p. 1-18.

Kruta 1998a. — Kruta (Venceslas) « Directions des échanges entre l'Italie septentrionale et les régions transalpines du VIe au IIIe s. av. J.-C. », *Optima via. Atti del convegno internazionale di studi Postumia, storia e archeologia di una grande strada romana alle radici dell'Europa*, Associazione Promozione Iniziative Culturali, Crémone, 1998, p. 29-34.

Kruta 1999. — Kruta (Venceslas), « La formation de l'Europe celtique : état de la question », *Revista de Guimarães, volume especial : Actas Congresso de proto-história europea 1*, Sociedade Martins Sarmento, Guimarães, 1999, p. 51-88.

Kruta et coll. 1978. — Kruta (Venceslas), Lessing (Erich) et Szabó (Miklós), *Les Celtes*, Hatier, Paris, 1978 (réimpr. 1982 ; paru également en versions allemande et néerlandaise).

Kruta et coll. 1983. — Kruta (V.) avec Bémont (C.) et Tuffreau-Libre (M.), « Le quai gallo-romain de l'île de la Cité (fouilles du parvis Notre-Dame 1980) », *Cahiers de la Rotonde*, 6, 1983, p. 7-34.

Kruta et coll. 1984. — Kruta (Venceslas), Lambot (Bernard), Lardy (Jean-Marie) et Rapin (André), « Les fourreaux d'Épiais-Rhus (Val-d'Oise) et de Saint-Germainmont (Ardennes) et l'art celtique du IVe s. av. J.-C. », *Gallia*, 42, 1984, p. 1-20.

Kruta et coll. 1993. — Kruta (V.), Malnati (L.) et Cardarelli (A.), « Fouilles archéologiques de Magreta (comm. de Formigine, prov. de Modène) : “Podere Decima” », *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité*, 105, 1993, p. 473-477.

Kruta et Forman 1985. — Kruta (Venceslas) et Forman (Werner), *Les Celtes en Occident*, Éditions Atlas, Paris, 1985 (version anglaise : *The Celts in the West*, Orbis, Londres, 1985 ; version italienne : *I Celti occidentali*, De Agostini, Novare, 1986 ; version allemande : *Die Kelten. Die Herren des Westens*, Atlantis-Alte Kulturen, Lucerne-Herrsching, 1986 ; version néerlandaise : *De Kelten*, Bruna-Winkels, Weert, 1987).

Kruta et Giordani 1996. — Kruta (Venceslas) et Giordani (Nicoletta), « Castelfranco (prov. de Modène) : “Forte Urbano” », *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité*, 108, 1996, p. 487-489.

Kruta et Lavagne 1984. — Kruta (Venceslas) et Lavagne (Henri), *La Gaule celtique et romaine*, La Documentation photographique, n° 6070, et Images de la Gaule celtique et romaine, Les diapositives de la Documentation photographique, n° 60700, La Documentation française, Paris, 1984.

Kruta et Malnati 1994. — Kruta (Venceslas) et Malnati (Luigi), « Castelfranco (prov. de Modena) : "Forte Urbano" », *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité*, 106, 1994, p. 473-480.

Kruta et Malnati 1995. — Kruta (Venceslas) et Malnati (Luigi), « Castelfranco (prov. de Modena) : "Forte Urbano" », *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité*, 107, 1995, p. 529-534.

Kruta et Manfredi 1999. — Kruta (Venceslas) et Manfredi (Valerio), *I Celti in Italia*, « Le Scie », Mondadori, Milan, 1999.

Kruta et Rapin 1987. — Kruta (Venceslas) et Rapin (André), « Une sépulture de guerrier gaulois du IIIe s. av. n. è. découverte à Rungis », *Cahiers de la Rotonde*, 10, 1987, p. 5-35.

Kruta et Roualet 1980. — Kruta (Venceslas) et Roualet (Pierre), « Le cimetière gaulois de la Barbière à Villeseneux (Marne) », *Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne*, 95, 1980, p. 27-46.

Kruta et Roualet 1982. — Kruta (Venceslas) et Roualet (Pierre), « Une série de torques marniens à décor de Style végétal continu », *in* Duval P.-M. et Kruta 1982, p. 115-135.

Kruta et Roualet 1995. — Kruta (Venceslas) et Roualet (Pierre), « Les torques torsadés en double fil de la Champagne et leurs analogies dans l'aire laténienne au IIIe s. avant J.-C. », in *Europe celtique...* 1995, p. 317-334.

Kruta et Szabó 1982. — Kruta (Venceslas) et Szabó (Miklós), « Canthares danubiens du IIIe s. av. n. è. Un exemple d'influence hellénistique sur les Celtes orientaux », *Études celtiques*, 19, 1982, p. 51-67.

Kruta Poppi 1975. — Kruta Poppi (Luana), « Les Celtes à Marzabotto (province de Bologne) », *Études celtiques*, 14,1975, p. 345-376.

Kruta Poppi 1978. — Kruta Poppi (Luana), « Les vestiges laténiens de la région de Modène », *Études celtiques*, 15, 1978, p. 425-439.

Kruta Poppi 1979. — Kruta Poppi (Luana), « La sépulture de Ceretolo (prov. de Bologne) et le faciès boïen du IIIe s. avant n. è. », *Études celtiques*, 16, 1979, p. 7-25.

Kruta Poppi 1981. — Kruta Poppi (Luana), « La sépulture de Casa Selvatica à Berceto (prov. de Parme) et la limite occidentale du faciès boïen au IIIe s. av. n. è. », *Études celtiques*, 18, 1981, p. 39-48.

Kruta Poppi 1983. — Kruta Poppi (Luana), « Gruppi di cultura lateniana in Emilia-Romagna », *Popoli e facies culturali celtiche a nord e a sud delle Alpi, dal V al secolo a. C., Milano 1980*, Milan, 1983, p. 24-37.

Kruta Poppi 1984. — Kruta Poppi (Luana), « Contacts transalpins des Celtes cispadans au IIIe s. avant J.-C. : le fourreau de Saliceta San Giuliano (province de Modène) », *Études celtiques*, 21, 1984, p. 51-61.

Kruta Poppi 1986. — Kruta Poppi (Luana), « Épées laténiennes d'Italie centrale au Musée des antiquités nationales », *Études celtiques*, 23, 1986, p. 33-46.

Kruta Poppi 1987. — Kruta Poppi (Luana), « Spade lateniane dell'Italia centrale in collezioni francesi », in *Celti ed Etruschi...* 1987, p. 469-475.

Kruta Poppi 1995. — Kruta Poppi (Luana), « Il torques in Cisalpina : tradizioni indigene e apporto celtico », in *Europe celtique...* 1995, p. 293-308.

Künzl 1968. — Künzl (E.), *Frühhellenistische Gruppen*, 1968.

Künzl 1971. — Künzl (E.), *Die Kelten des Epigonos von Pergamon*, 1971.

Kurz 1995. — Kurz (G.), *Keltische Hort- und Gewässerfunde in Mitteleuropa*, Stuttgart, 1995.

Küster 1986. — Küster, « Werden und Wandel der Kulturlandschaft im Alpenvorland », *Germania*, 64, 1986, p. 533-559.

Lagadec et coll. 1989. — *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est*, 40, 1989, p. 147-197.

Laing 1992. — Laing (Lloyd et Jennifer), *Art of the Celts*, Thames and Hudson, Londres, 1992 (version française : *L'Art celte*, « L'Univers de l'Art », Thames and Hudson, Paris, 1992).

Lamb 1985. — Lamb (H.H.), *Climatic History and the Future*, Princeton University Press, Princeton, 1985.

Lambert 1979. — Lambert (Pierre-Yves), « La tablettte gauloise de Chamalières », *Études celtiques*, 16, 1979, p. 141-169.

Lambert 1981. — Lambert (Pierre-Yves), *Les Littératures celtiques*, « Que sais-je ? » n° 809, PUF, Paris, 1981.

Lambert 1987. — Lambert (Pierre-Yves), « A restatement on the Gaulish tablet from Chamalières », *Bulletin of the Board of Celtic Studies*, 34, 1987, p. 10-17.

Lambert 1994. — Lambert (Pierre-Yves), « Sur le bronze celtibère de Botorrita », Bielmeier (R.) et Stempel (R.), *Indogermanica et Caucasica (Festschrift Karl Horst Schmidt)*, Walter de Gruyter, Berlin-New York, 1994, p. 363-374.

Lambert 1995. — Lambert (Pierre-Yves), *La Langue gauloise*, Éditions Errance, Paris, 1995.

Lambert et Rioufreyt 1975/1976. — Lambert (Cl.) et Rioufreyt (J.), « La triple enceinte quadrangulaire de La Tène finale d'Azé près de Château-Gontier », *Bulletin de la Commission historique et archéologique de la Mayenne*, 41-43, 1975-1976, p. 3-32.

Lambert et Rioufreyt 1986. — Lambert (Cl.) et Rioufreyt (J.), « Les épées gauloises du sanctuaire de la Tour aux Fées d'Allonnes (Sarthe) », *La Province du Maine*, 88 (4e série, XV), 1986, p. 1-6.

Lambot 1995. — Lambot (Bernard), « Un exemple de peuplement à La Tène ancienne : Acy-Romance (Ardennes) », in *Europe celtique...* 1995, p. 161-168.

Lambot et Casagrande 1997. — Lambot (Bernard) et Casagrande (Patrick), « Une monnaie d'Ebusus sur l'oppidum de "Vieux-Laon" à Saint-Thomas (Aisne). Nouvelles données archéologiques sur Bibrax et le camp de Mauchamp (César, *B. G.*, II) », *Bulletin de la Société archéologique champenoise*, 90, 1997, p. 15-29.

Lambot et coll. 1994. — Lambot (Bernard), Friboulet (Muriel) et Méniel (Patrice), *Le Site protohistorique d'Acy-Romance (Ardennes)-II : les nécropoles dans leur contexte régional (Thugny-Trugny et tombes aristocratiques) 1986-1988-1989*, Mémoire de la Société archéologique champenoise, 8, Supplément au bulletin n° 2, 1994.

Lambot et coll. 1995. — Lambot (Bernard), Verger (Stéphane) et Méniel (Patrice), *Une tombe à char de La Tène ancienne à Semide (Ardennes)*, Société archéologique champenoise, Mémoire n° 10, Châlons-sur-Marne, 1995.

Lambot et Méniel 1992. — Lambot (Bernard) et Méniel (Patrice), *Le Site protohistorique d'Acy-Romance (Ardennes)-I : l'habitat gaulois 1988-1990*, Mémoire de la Société archéologique champenoise, 7, Supplément au bulletin n° 2, 1992 (paru en 1993).

Lamiová 1993. — Lamiová (Mária), *Zemplín, obec s bohatou minulostiou*, Archeologické pamätníky Slovenska, Košice, 1993.

Landolfi 1982. — Landolfi (Maurizio), « Zum Grab II der Necropole von Paolina di Filottrano », *Beiträge zur Eizenzeit-Kleine Schriften vorgeschichtlichen Seminar Marburg*, 1982, p. 21-26.

Landolfi 1987. — Landolfi (Maurizio), « Presenze galliche nel Piceno a sud del fiume Esino », in *Celti ed Etruschi...* 1987, p. 443-468.

Landolfi 1988. — Landolfi (Maurizio), « I Piceni », *Italia omnium terrarum alumna. La civiltà dei Veneti, Reti, Liguri, Celti, Piceni, Umbri, Latini, Campani e Iapigi*, « Antica Madre. Collana di studi sull'Italia antica (ed. Giovanni Pugliese Caratelli) », Libri Scheiwiller, Milan, 1988, p. 313-372.

Landolfi 1993. — Landolfi (Maurizio), « I Senoni dell'Adriatico dopo la battaglia di Sentinum », in *Celtes au* IIIe *s. av. J.-C.* 1993, p. 219-235.
Langouët 1974. — Langouët (Loïc), « Les fouilles d'Alet en 1974 », *Dossiers du Centre régional archéologique d'Alet*, 2, 1974, p. 91-130.
Langouët 1978. — Langouët (Loïc), « Les céramiques gauloises d'Alet », *Dossiers du Centre régional archéologique d'Alet*, 6, 1978, p. 57-104.
Langouët 1980. — Langouët (Loïc), « Saint-Malo-Cité d'Alet. Bastion de Solidor », *Archéologie en Bretagne*, 28, 1980, p. 22-24.
Lantier 1940. — Lantier (Raymond), « Masques celtiques en métal », *Monuments et mémoires de la Fondation Eugène Piot*, 37, 1940, p. 104-119.
Lardy 1983. — Lardy (Jean-Marie), « La nécropole d'Épiais-Rhus (Val-d'Oise). Approche chronostratigraphique », *Les Celtes dans le nord du Bassin parisien* (*Revue archéologique de Picardie* 1, 1983), p. 127-158.
***Las guerras cántabras* 1999.** — Almagro-Gorbea (Martín) et coll., *Las guerras cántabras*, Fundación Marcelino Botín, Santander, 1999.
Lassabe et coll. 1973. — Lassabe (Gisèle), Poulain (Charles) et Villes (Alain), « Une sépulture de La Tène I à Bétheny », *Bulletin de la Société archéologique champenoise*, 66, 1973, p. 37-47.
Laurent 1990. — Laurent (Donatien), « Le juste milieu. Réflexion sur un rituel de circumambulation millénaire : la troménie de Locronan », *Tradition et histoire dans la culture populaire*, Doc. d'ethn. rég. n° 11, CARE, Grenoble, 1990.
Lazar 1996. — Lazar (Irene), « Latènezeitliche und frührömische Funde aus der Savinja in Celje », *Arheološki vestnik*, 47, 1996, p. 279-296.
Le Béchennec 1997. — Le Béchennec (Yves), « Sculpture sans visage », *Archéologie Île-de-France*, 6, 1997, p. 19.
Lebel et Boucher 1975. — Lebel (P.) et Boucher (S.), *Bronzes figurés antiques du musée Rolin à Autun*, Paris, 1975.
Le Bihan 1984. — Le Bihan (Jean-Paul), *Villages gaulois et parcellaires antiques au Braden en Quimper*, Cahiers de Quimper antique n° 1, Centre d'étude et de recherche archéologique de Quimper et Société archéologique du Finistère, Quimper, 1984.
Le Bihan 1986. — Le Bihan (Jean-Paul), *Aux origines de Quimper. Archéologie et histoire*, Ville de Quimper et ministère de la Culture, 1986.
Leconte 1995. — Leconte (Sylvie), « Les agrafes de ceinture ajourées à Ensérune, étude et comparaisons interrégionales », *Études celtiques*, 31, 1995, p. 7-47.
Legendre et Gomez de Soto 1990. — Legendre (Rose Marie) et Gomez de Soto (José), « La tombe à char de Mont-de-Marne à Condé-sur-Marne (Marne) », *Archäologisches Korrespondenzblatt*, 20, 1990, p. 285-303.
Leidorf 1985. — Leidorf (Klaus), « Südbayerische "Herrenhöfe" der Hallstattzeit », *Archäologische Denkmalpflege in Niederbayern, 10 Jahre Aussenstelle des bayerisches Landesamtes für Denkmalpflege in Landshut (1973-1983)*, Arbeitsheft 26 des bayer. Landesamtes für Denkmapflege, Munich, p. 129-142.
Lejars 1987. — Lejars (Thierry), « Les armes des sanctuaires poitevins d'époque préromaine de Faye-l'Abbesse (Deux-Sèvres) et de Nalliers (Vendée) », *Gallia*, 46, 1987, p. 1-41.
Lejars 1993. — Lejars (Thierry), « L'apparition des grands sanctuaires au IIIe s. avant notre ère », in *Celtes au* IIIe *s. av. J.-C.* 1993, p. 237-257.
Lejars 1994. — Lejars (Thierry), *Gournay III : les fourreaux d'épée. Le sanctuaire de Gournay-sur-Aronde et l'armement des Celtes de La Tène moyenne*, « Archéologie aujourd'hui », Éditions Errance et IRRAP, Paris, 1994.
Lejeune 1955. — Lejeune (Michel), *Celtiberica*, Acta Salmanticensia, Salamanque, 1955.
Lejeune 1971. — Lejeune (Michel), *Lepontica*, Les Belles Lettres, Paris, 1971.
Lejeune 1977. — Lejeune (Michel), « Une bilingue gauloise-latine à Verceil », *Académie des inscriptions et belles-lettres, Comptes rendus des séances de l'année*

1977, juillet-octobre (CRAI), Paris, Klincksieck, 1992 (paru en février 1978), p. 582-610.

Lejeune 1985. — Lejeune (Michel), *Recueil des inscriptions gauloises (RIG)*, volume I. *Textes gallo-grecs*, XLVe supplément à *Gallia*, Éditions du CNRS, Paris, 1985.

Lejeune 1985a. — Lejeune (Michel), « Sur les légendes monétaires des Gaulois Lixoviens », *Latomus. Revue d'études latines*, 44, 1985, p. 271-280.

Lejeune 1987. — Lejeune (Michel), « Le vase de Latumaros (Discussions sur l'alphabet de Lugano) », *Latomus*, 46, 1987, p. 493-509.

Lejeune 1988. — Lejeune (Michel), *Recueil des inscriptions gauloises (RIG)*, volume II fascicule 1. *Textes gallo-étrusques. Textes gallo-latins sur pierre*, XLVe supplément à *Gallia*, Éditions du CNRS, Paris, 1988.

Lejeune 1990. — Lejeune (Michel), « Vénètes de Pannonie », *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1990, p. 629-657.

Lejeune 1992. — Lejeune (Michel), « L'épigraphie vénète de Szentlörinc », *Atti dei Convegni Lincei*, n° 94, Rome, 1992, p. 87-105.

Lejeune 1994. — Lejeune (Michel), « Compléments gallo-grecs », *Études celtiques*, 30, 1994, p. 181-189.

Lejeune et Briquel 1989. — Lejeune (Michel) et Briquel (Dominique), « Lingue e scritture », Pugliese Caratelli (Giovanni), dir., *Italia omnium terrarum parens. La civiltà degli Enotri, Choni, Ausoni, Sanniti, Lucani, Brettii, Sicani, Siculi, Elimi*, Libri Scheiwiller, Milan, 1989, p. 433-474.

Lejeune et coll. 1985. — Lejeune (Michel) et coll., *Le Plomb magique du Larzac et les sorcières gauloises*, Éditions du CNRS, Paris, 1985.

Lejeune et Marichal 1977. — Lejeune (Michel) et Marichal (Robert), « Textes gaulois et gallo-romains en cursive latine », *Études celtiques*, 15, 1977, p. 151-171.

Leman et Leman-Delerive 1996. — Leman (Pierre) et Leman-Delerive (Germaine), « Étrun-sur-Escaut (F) : retranchement gaulois et forteresse carolingienne », *Archaeological and Historical Aspects of West-European Societies. Album amicorum André Van Doorselaer*, Acta Archaeologica Lovanensia, Monographiae 8, Leuven University Press, Louvain, 1996, p. 77-86.

Leman-Delerive 1986. — Leman-Delerive (Germaine), « Une plaque émaillée découverte à Paillart (Oise) », *Gallia*, 44, 1986, p. 29-53.

Leman-Delerive 1993. — Leman-Delerive (Germaine), « Le peuplement celtique des territoires occidentaux de la Gaule Belgique au IIIe s. av. J.-C. », in *Celtes au IIIe s. av. J.-C.* 1993, p. 260-272.

Leman-Delerive 1995. — Leman-Delerive (Germaine), « Mouvements de peuples et occupation du sol entre le Ve et le IIIe s. dans la partie occidentale de la Gaule Belgique », in *Europe celtique...* 1995, p. 37-48.

Leman-Delerive 1995a. — Leman-Delerive (Germaine), « Fouilles occasionnées par les travaux du TGV Nord, 1re partie les enclos laténiens d'Hondeghem (Nord). Structures et mobiliers », *Revue du Nord*, « Archéologie », 77, 1995, p. 93-118.

Leman-Delerive et Piningre 1981. — Leman-Delerive (G.) et Piningre, « Les structures d'habitat du deuxième âge du fer de Conchil-le-Temple (Pas-de-Calais premiers résultats) », in *Âge du fer en France septentrionale* 1981, p. 319-330.

Leman-Delerive et coll. 1989. — Leman-Delerive (Germaine) et coll., « Les habitats de l'âge du fer à Villeneuve-d'Ascq », *Revue du Nord*, « Archéologie », 2, Lille, 1989.

Lenerz-De Wilde 1977. — Lenerz-De Wilde (Majolie), *Zirkelornamentik in der Kunst der Latènezeit*, Münchner Beiträge zur Vor- und Frühgeschichte, 25, Beck, Munich, 1977.

Lenerz-De Wilde 1991. — Lenerz-De Wilde (Majolie), *Iberia celtica. Archäologische Zeugnisse keltischer Kultur auf der Pyrenäenhalbinsel*, Franz Steiner Verlag, Stuttgart, 1991.

Lengyel 1954. — Lengyel (Lancelot), *L'Art gaulois dans les médailles*, Corvina, Montrouge-sur-Seine, 1954.

Le Roux 1957. — Le Roux (Françoise), « Le calendrier gaulois de Coligny (Ain) et la fête irlandaise de Samain (Samonios) », *Ogam*, 9, 1957, p. 337-342.

Le Roux 1958/1959. — Le Roux (Françoise), « Taranis. Dieu celtique du Ciel et de l'Orage », *Ogam*, 10, 1958, p. 30-39, *Ogam*, 11, 1959, p. 307-324.

Le Roux 1960. — Le Roux (Françoise), « Le dieu celtique aux liens : de l'Ogmios de Lucien à l'Ogmios de Dürer », *Ogam*, 12, 1960, p. 209-234.

Le Roux 1961. — Le Roux (Françoise), « Le Celticum d'Ambigatus et l'omphalos gaulois », *Celticum*, 1, 1961, p. 159-184.

Le Roux 1970/1973. — Le Roux (Françoise), « Brigite et Minerve : le problème d'interprétation d'un monument figuré », *Ogam*, 22-25, 1970-1973, p. 224-231.

Le Roux 1970/1973a. — Le Roux (Françoise), « Deux questions relatives à Ogmios : l'origine grecque de la transmission insulaire », *Ogam*, 22-25, 1970-1973, p. 231-234.

Le Roux et Guyonvarc'h 1980. — Le Roux (Françoise) et Guyonvarc'h (Christian J.), *Morrigan, Bodb, Macha. La souveraineté guerrière de l'Irlande*, Celticum 25, Rennes, 1980.

Le Roux et Guyonvarc'h 1986. — Le Roux (Françoise) et Guyonvarc'h (Christian J.), *Les Druides*, Ouest-France, Rennes, 1986.

Le Roux et Guyonvarc'h 1995. — Le Roux (Françoise) et Guyonvarc'h (Christian J.), *Les Fêtes celtiques*, Éditions Ouest-France, Rennes, 1995.

Leroux 1991. — Leroux (Gilles) éd., *Un établissement gaulois de Haute-Bretagne. La fouille du site de L'Homme Mort en Saint-Pierre-de-Plesguen (Ille-et-Vilaine)*, Centre régional d'archéologie d'Alet, Saint-Malo, 1991.

Lessing et coll. 1980. — Lessing (Erich) et coll., *Hallstatt. Bilder aus der Frühzeit Europas*, Jugend und Volk, Vienne-Munich, 1980.

Levroux 1978. — *Levroux. Histoire et archéologie d'un paysage*, Association pour la défense et l'étude du canton de Levroux, Levroux, 1978.

Lewis et Pedersen 1961. — Lewis (H.) et Pedersen (H.), *A Concise Comparative Celtic Grammar*, Göttingen, 1961.

Lindenschmit 1870. — Lindenschmit (Ludwig), *Etruskischer Goldschmuck gefunden im Rheinlande-Etruskische Erzgeräte gefunden bei Dürkheim*, Altertümer unserer heidnischen Vorzeit, II, 2, Mayence, 1870.

Lindenschmit 1881. — Lindenschmit (Ludwig), *Der Grabhügelfund bei Rodenbach in der Rheinpfalz*, Altertümer unserer heidnischen Vorzeit, III, 5, Mayence, 1881.

Littauer 1968. — Littauer (M.A.), « Early horseshoe problems again », *Antiquity*, 42, 1968, p. 221-223.

Llanos Ortiz 1976. — Llanos Ortiz (A.), « Un ejemplo de hábitat preromano en el Alto Ebro. El poblado de La Hoya (Laguardia-Alava) », *Symposium de Ciudades Augusteas II*, Saragosse, 1976, p. 15-22.

Lobjois 1969. — Lobjois (Gilbert), « La nécropole de Pernant (Aisne) », *Celticum, 18, Actes du VIe colloque international d'études gauloises, celtiques et protoceltiques de Châlons-sur-Marne 1967, Ogam* I, 1969, p. 1-277.

Lobjois 1974. — Lobjois (G.), « Une nécropole de La Tène I à Bucy-le-Long », *Cahiers archéologiques de Picardie*, suppl. au *Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie*, 2e trim. 1974, p. 67-96.

Lobjois 1974a. — Lobjois (G.), « La nécropole gauloise de Bucy-le-Long (02). Première étude. Les tombes 001 à 051 », *Cahiers d'archéologie du Nord-Est*, 17 (fascicule 31), 1974, p. 1-75.

Lobjois 1977. — Lobjois (G.), « La nécropole gauloise de Bucy-le-Long (02). Les tombes 052 à 082 », *Cahiers d'archéologie du Nord-Est*, 20, 1977, p. 11-52, 55-94.

Lobjois 1979. — Lobjois (G.), « Princesse ou courtisane ? Découverte de la tombe d'une riche Gauloise à Bucy-le-Long », *Archéologia*, 126, 1979, p. 59-65.

Loicq 1978. — Loicq (Jean), « Les Celtes en Italie (1965-1975) », *Études celtiques*, 15, 1978, p. 655-720.

Lollini 1979. — Lollini (Delia Giuliana), « I Senoni nell'Adriatico alla luce delle recenti scoperte », *in* Duval P.-M. et Kruta 1979, p. 55-79.

Lonigan 1986. — Lonigan (Paul R.), *The Druids : priests of the ancient Celts*, Contributions to the Study of Religion, 45, Greenwood Press, Westport, Connecticut-Londres, 1986.

Lonigan 1996. — Lonigan (Paul R.), *The Druids. Priests of the Ancient Celts*, Greenwood Press, Westport, Connecticut-Londres, 1996.

López García 1976. — López García (J.), *La Citania de Santa Tecla o una ciudad prehistórica desenterrada*, La Guardia, 1976.

López Melero et coll. 1984. — López Melero (R.), Sánchez Abal (J.L.) et García Jiménez (S.), « El bronce de Alcántara. Una deditio del 104 a. C. », *Gerión*, 2, 1984, p. 264-323.

López Monteagudo 1989. — López Monteagudo (Guadalupe), *Esculturas zoomorfas de la Península Ibérica*, Consejo superior de investigaciones cientificas, centro de estudios historicos, Madrid, 1989.

***L'Oppidum de Bibracte* 1999.** — Gruel (Katherine) et Vitali (Daniele), « L'oppidum de Bibracte. Un bilan de onze années de recherches (1984-1996) », *Gallia*, 55, 1998, p. 1-140.

Lorenz 1978. — Lorenz (Herbert), « Totenbrauchtum und Tracht. Untersuchungen zur regionalen Gliederung in der frühen Latènezeit », *Bericht der Römisch-Germanischen Kommission*, 59, 1978, p. 1-380.

Lorenz 1986. — Lorenz (Herbert), *Rundgang durch eine keltische Stadt*, Ludwig Verlag, Pfaffenhofen, 1986.

Lorrio 1994. — Lorrio (Alberto J.), « La evolución de la panoplia celtibérica », *Madrider Mitteilungen*, 35, 1994, p. 212-257.

Lorrio 1997. — Lorrio (Alberto J.), *Los Celtíberos*, Complutum, Extra 7, Universidad Complutense-Universidad de Alicante, Alicante, 1997.

Lorrio 1997a. — Lorrio (Alberto J.), « Les Celtibères : archéologie et culture », *Études celtiques*, 33, 1997, p. 7-36.

Louis 1956. — Louis (René), « Le fer à cheval au second âge du fer », *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est*, 7, 1956, p. 356-359.

Lowery et coll. 1971. — Lowery (P.R.), Savage (R.D.A.) et Wilkins (R.L.), « Scriber, graver, scorper, tracer : notes on experiments in bronzeworking technique », *Proceedings of the Prehistoric Society*, 37, p. 167-182.

Lowery et coll. 1976. — Lowery (P.R.), Savage (R.D.A.) et Wilkins (R.L.), « A Technical Study of the Designs on the British Mirror Series », *Archaeologia*, 105, 1976, 99-126.

Ludikovský 1962. — Ludikovský (Karel), « Ploché keltské pohřebiště v Mikulčicích u Hodonína », *Sborník československé společnosti archeologické*, 2, Krajské nakladatelství v Brně, Brno, 1962, p. 257-278.

Ludikovský 1964. — Ludikovský (Karel), « Akeramisher Horizont reicher Frauengräber in Mähren », *Památky archeologické*, 55, 1964, p. 321-349.

Ludikovský 1986. — Ludikovský (Karel), *Hostýn. Katalog nálezů z moravských muzeí*, Fontes archaeologiae moravicae, 17, Brno, 1986.

Luraschi 1979. — Luraschi (G.), *Fœdus Ius Latii Civitas. Aspetti costituzionali della romanizzazione in Transpadana*, Padoue, 1979.

Luraschi 1986. — Luraschi (G.), « Nuove riflessioni sugli aspetti giuridici della romanizzazione in Transpadana », *Atti del II Convegno Archeologico Regionale. La Lombardia tra protostoria e Romanità, Como, 1984*, Côme, 1986, p. 43-65.

***Lutèce* 1984.** — *Lutèce. Paris de César à Clovis*, Musée Carnavalet, Paris, 1984.

Lynn 1986. — Lynn (C.J.), « Navan Fort : a draft summary of D.M. Waterman's excavations », *Emania*, 1, 1986, p. 11-19.

Macalister 1931. — Macalister (R.A.S.), *Tara : A pagan Sanctuary of Ancient Ireland*, Londres, 1931.

MacCana 1983. — MacCana (Proinsias), *Celtic Mythology*, Newnes Books, Feltham, 1983, 2e éd.

McCluskey 1990. — McCluskey (Stephen C.), « The solar year in the calendar of Coligny », *Études celtiques*, 27, 1990, p. 163-174.

MacGregor 1976. — MacGregor (Morna), *Early Celtic Art in North Britain. A Study of decorative metalwork from the third century BC to the third century AD*, University Press, Leicester, 1976.

MacNeill 1962. — MacNeill (M.), *The Festival of Lughnasa. A Study of the Survival of the Celtic Festival of the Beginning of Harvest*, Londres, 1962.

Macready et Thompson 1984. — Macready (S.) et Thompson (F.H.), *Cross-Channel Trade between Gaul and Britain in the Pre-Roman Iron Age*, Londres, 1984.

Magagnini 1953/1955. — Magagnini (E.), « Tracce della civiltà etrusca nella provincia di Reggio Emilia », *Emilia Preromana*, 4, 1953/1955, p. 45-67.

Maggiani 1987. — Maggiani (Adriano), « Per una puntualizzazione cronologica delle stele iscritte della Lunigiana », in *Celti ed Etruschi...* 1987, p. 437-441.

Maier 1970. — Maier (Ferdinand), *Die bemalte Spätlatène-Keramik von Manching*, Die Ausgrabungen in Manching, Bd. 3, Wiesbaden, 1970.

Maier 1973. — Maier (Ferdinand), « Keltische Altertümer in Griechenland », *Germania*, 51, 1973, p. 459-477.

Maier 1976. — Maier (Ferdinand), « Ein Gefässdepot mit bemalter Keramik von Manching », *Germania*, 54, p. 63-74.

Maier 1979. — Maier (Ferdinand), « Ein Votivpferdchen aus einem Oppidum bei Frankfurt a. M. », *in* Duval P.-M. et Kruta 1979, p. 201-203.

Maier 1985. — Maier (Ferdinand), *Das Heidetränk-Oppidum. Topographie der befestigen keltischen Höhensiedlung der jüngeren Eisenzeit bei Oberursel im Taunus*, Führer zur Hessischen Vor- und Frühgeschichte 4,1985.

Maier 1986. — Maier (Ferdinand), « Vorbericht über die Ausgrabung 1985 in dem spätkeltischen Oppidum von Manching », *Germania*, 64, 1986, p. 1-43.

Maier 1990. — Maier (Ferdinand), « Das Kultbäumchen von Manching », *Germania*, 68, 1990, p. 129-165.

Maier et coll. 1991. — Maier (F.), Geilenbrügge (U.), Hahn (E.), Köhler (H.J.), Sievers (S.), *Befunde und Funde der Ausgrabungen 1984-1987 in dem spätkeltischen Oppidum von Manching, Die Ausgrabungen in Manching*, Bd. 15, Wiesbaden, 1991.

Maier B. 1997. — Maier (Bernhard), *Dictionary of Celtic Religion and Culture*, Boydell Press, Woodbridge, 1997.

Maioli 1987. — Maioli (Maria Grazia), « Resti di un insediamento preromano a Rimini : lo scavo all'ex convento di S. Francesco. Relazione preliminare », in *Celti ed Etruschi...* 1987, p. 381-392.

Maître 1888. — Maître (Abel), « Cimetière gaulois de Saint-Maur-des-Fossés », *Revue archéologique*, 55, 1888, p. 323-337.

Majnarić-Pandžić 1970. — Majnarić-Pandžić (Nives), *Keltsko-latenska kultura u Slavoniji i Srijemu*, Acta Musei Cibalensis 2, Gradski Muzej Vinkovci, Vinkovci, 1970.

Majnarić-Pandžić 1996. — Majnarić-Pandžić (Nives), « Einige Beispiele der spätlatènezeitlichen Siedlungen in Nordkroatien und ihre Beziehung zu den Zentren der frühen Romanisation », *Arheološki vestnik*, 47, 1996, p. 257-265.

Majnarić-Pandžić 1996a. — Majnarić-Pandžić (Nives), « Nekoliko napomena o uvodenju ranolatenskog stila u sjevernu Hrvatsku i Bosnu », *Arheološki radovi i rasprave*, 12, Zagreb, 1996, p. 31-53.

Major 1940. — Major (E.) éd., *Gallische Ansiedelung mit Gräberfeld bei Basel*, Bâle, 1940.

Makiewicz 1993. — Makiewicz (Tadeusz), « L'interprétation de la signification des autels-foyers celtiques dans le contexte européen », in *Celtes au IIIe s. av. J.-C.* 1993, p. 273-281.

Mallory 1987. — Mallory (J.P.), « The literary topography of Emain Macha », *Emania*, 2, 1987, p. 12-18.

Mallory et Baillie 1990. — Mallory (J.P.), Baillie (M.G.L.) et Warner (R.B.), « Irish Early Iron Age sites ; a provisional map of absolute dated sites », *Emania,* 7, 1990, p. 46-50.

Malnati 1990. — Malnati (Luigi), « L'Emilia centrale in età ellenistica : spunti di discussione », *Études celtiques*, 27, 1990, p. 43-70.

Malnati et Manfredi 1991. — Malnati (Luigi) et Manfredi (Valerio), *Gli Etruschi in Val Padana*, Il Saggiatore, Mondadori, Milan, 1991.

Malnati et Violante 1995. — Malnati (Luigi) et Violante (Antonio), « Il sistema urbano di IV e III secolo in Emilia Romagna tra Etruschi e Celti (Plut. Vita Cam. 16,3) », in *Europe celtique...* 1995, p. 97-123.

Maluquer de Motes 1963. — Maluquer de Motes (J.), « Pueblos Celtas », *Historia de España*, I, 3, Madrid 1963.

Mandera 1956. — Mandera (H.E.), « Sind die Hufeisen von der Saalburg römisch? », *Saalburger Jahrbuch*, 15, 1956, p. 29-37.

Mansfeld 1973. — Mansfeld (Günter), *Die Fibeln des Heuneburg 1950-1970. Ein Beitrag zur Geschichte der Späthallstattfibel*, Heuneburgstudien 2, Verlag Walter De Gruyter & Co, Berlin, 1973.

Mantel 1997. — Mantel (Étienne) et coll., *Le Sanctuaire de Fesques « Le Mont du Val aux Moines », Seine-Maritime*, « Nord-Ouest Archéologie n° 8 », CRADC, Berck-sur-Mer, 1997.

Maráz 1977. — Maráz (Borbála), « Délkelet-Magyarország La Tène-Koránák kronológiai kérdései », *Archaeologiai értesit*, 104, 1977, p. 47-64.

Marchesetti 1893. — Marchesetti (Carlo), « Scavi nella necropoli di Santa Lucia presso Tolmino », *Bollettino della Società Adriatica delle Scienze naturali*, 15, Trieste, 1893, p. 3 *sqq.*

Marco 1990. — Marco Simón (Francisco), « Los Celtas », *Biblioteca Historia* 16, 1990, Madrid, p. 93-117.

Marco 1996. — Marco Simón (Francisco), « ¿Volcas en Hispania ? : a propósito de Livio, 21, 19, 6 », *Études celtiques*, 32, 1996, p. 49-55.

Marco 1998. — Marco Simón (Francisco), *Die Religion im keltischen Hispanien*, Archaeolingua, Budapest, 1998.

Marek 1988. — Marek (J.), « Das helvetisch-gallische Pferd und seine Beziehung zu den prähistorischen und zu den recenten Pferden », *Abhandlungen der schweizerische. paläontologische Gesellschaft*, 25, 1988, p. 1-62.

Marić 1963. — Marić (Zdravko), « Keltski elementi u mladem željeznom dobu », *Glasnik Zemaljskog muzeja u Bosni i Hercegovini (Arheologija)*, 18, 1963, p. 63-77.

Marić 1964. — Marić (Zdravko), « Donja Dolina », *Glasnik Zemaljskog muzeja u Bosni i Hercegovini (Arheologija)*, 19, 1964, p. 5 *sqq.*

Mariën 1952. — Mariën (M.-E.), *Oud-België van de eerste landbouwers tot de komst van Caesar*, De Sikkel, Anvers, 1952.

Mariën 1961. — Mariën (M.-E.), *La Période de La Tène en Belgique. Le Groupe de la Haine*, Monographies d'archéologie nationale 2, Musées royaux d'art et d'histoire, Bruxelles, 1961.

Mariën 1964. — Mariën (M.-E.), *La Nécropole à Tombelles de Saint-Vincent*, Monographies d'archéologie nationale 3, Musées royaux d'art et d'histoire, Bruxelles, 1964.

Mariën 1970. — Mariën (M.-E.), *Le Trou de l'Ambre au Bois de Wérimont, Éprave*, Monographies d'archéologie nationale 4, Musées royaux d'art et d'histoire, Bruxelles, 1970.

Mariën 1987. — Mariën (M.-E.), *Het vorstengraf van Eigenbilzen*, Publikaties van het Provinciaal Gallo-Romeins Museum Tongeren, 37, Tongres, 1987.

Marinval 1988. — Marinval (P.), *L'Alimentation végétale en France du mésolithique jusqu'à l'âge du fer*, Paris, 1988.

Martín Bravo 1999. — Martín Bravo (Ana María), *Los orígenes de Lusitania. El I milenio a. C. en la Alta Estremadura*, Real Academie de la História, Madrid, 1999.

Martin et Varène 1973. — Martin (Roland) et Varène (Pierre), *Le Monument d'Ucuétis à Alésia*, XXVI[e] supplément à *Gallia*, Éditions du CNRS, Paris, 1973.

Martin-Kilcher 1973. — Martin-Kilcher (Stefanie), « Zur Tracht und Beigabensitte im keltischen Gräberfeld von Münsingen-Rain (Kt. Bern) », *Zeitschrift für schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte*, 30, 1973, p. 26-39.

Martin-Kilcher 1981. — Martin-Kilcher (Stefanie), « Das keltische Gräberfeld von Vevey, VD », *Jahrbuch der schweizerischen Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte*, 64, 1981, p. 107-156.

Marton 1933. — Marton (Lajos), *A Korai La Tène-kultura Magyarorsazágon*, « Archaeologia Hungarica », XI, Acta Archaeologica Musei Nationalis Hungarici, Budapest, 1933.

Massy et coll. 1986. — Massy (J.-L.), Mantel (E.), Méniel (P.) et Rapin (A.), « La nécropole gauloise de Tartigny (Oise) », *Revue archéologique de Picardie*, 3-4, 1986, p. 13-81.

Masurel 1990. — Masurel (H.), *Tissus et tisserands du premier âge du fer*, « Antiquités nationales, Mémoire » 1, Saint-Germain-en-Laye, 1990.

Mattei 1987. — Mattei (M.), *Il Galata Capitolino*, Catalogue de l'exposition, Rome, 1987.

Maxwell 1972. — Maxwell (I.S.), « The location of Ictis », *Journal of the Royal Institute of Cornwall*, 6, 1972, p. 293-319.

Meduna 1960. — Meduna (Jiří), *Staré Hradisko I. Katalog nálezů uložených v muzeu města Boskovic*, Fontes Archaeologicae Moravicae 2, Institut d'archéologie, Brno, 1960.

Meduna 1962. — Meduna (Jiří), « Laténské pohřebiště v Pustiměřských Prusích (o. Vyškov) », *Sborník československé společnosti archeologické*, 2, Krajské nakladatelství v Brně, Brno, 1962, p. 167-192.

Meduna 1970. — Meduna (Jiří), Staré Hradisko II. *Katalog der Funde aus den Museen in Brno (Brünn), Praha (Prag), Olomouc, Plumlov und Prostějov*, Fontes Archaeologicae Moravicae 5, Institut d'archéologie, Brno, 1970.

Meduna 1970a. — Meduna (Jiří), « Das keltische Oppidum Staré Hradisko in Mähren », *Germania*, 48, 1970, p. 34-59.

Meduna 1970b. — Meduna (Jiří), « Ein latènezeitliches Gräberfeld in Brno-Horní Heršpice », *Památky archeologické*, 61, 1970, p. 225-235.

Meduna 1974. — Meduna (Jiří), « Zur Frage der Datierung der Fibel von Střelice », *Archeologické rozhledy*, 26, 1974, p. 575-586.

Meduna 1980. — Meduna (Jiří), *Die latènezeitlichen Siedlungen in Mähren*, Academia, Prague, 1980.

Meduna 1980a. — Meduna (Jiří), « Ein mit Kranichzeichnung verziertes Gefäss aus dem keltischen Oppidum Staré Hradisko », *Archeologické rozhledy*, 32, 1980, p. 636-641.

Meduna 1995. — Meduna (Jiří), « Abriss der Problematik der spezialisizerten handwerklichen Produktion während der Latènezeit », *Archeologické rozhledy*, 47, 1995, p. 632-640.

Meduna et Peškař 1990. — Meduna (Jiří) et Peškař (Ivan), « K problematice rekonstrukce laténské dřevěné konvice s bronzovými kováními z Brna-Maloměřic », *Pravěké a slovanské osídlení Moravy. Sborník k 80. narozeninám Josefa Poulíka*, Muzejní a vlastivědná společnost-Archeologický ústav ČSAV, Brno, 1990, p. 211-230.

Meduna et Peškař 1992. — Meduna (Jiří) et Peškař (Ivan), « Ein latènezeitlicher Fund mit Bronzebeschlägen von Brno-Maloměřice (Kr. Brno-Stadt) », *Bericht der römisch-germanischen Kommission*, 73, 1992, p. 182-267, pl. 32-40.

Megaw 1967. — Megaw (John Vincent Stanley), « Ein verzierter Frühlatène-Halsring im Metropolitan Museum of Art New York », *Germania*, 45, 1957, p. 50-59.

Megaw 1968. — Megaw (John Vincent Stanley), « Two Finds of the Celtic Iron Age from Dodona », *Liber Josepho Kostrzewski octogenario a veneratoribus dicatus*, 1968, p. 185 *sqq.*

Megaw 1970. — Megaw (John Vincent Stanley), *Art of the European Iron Age, A Study of the elusive Image*, Adams and Dart, Bath, 1970.

Megaw 1970a. — Megaw (John Vincent Stanley), « Cheshire Cat and Mickey Mouse : Analysis, interpretation and the Art of the La Tène Iron Age », *Proceedings of the Prehistoric Society*, 36, 1970, p. 261-279.

Megaw 1970b. — Megaw (John Vincent Stanley), « Further Early La Tène rings and other material of the “Horcheim” and “Andernach” classes », *Germania*, 48, 1970, p. 126-130.

Megaw 1972. — Megaw (John Vincent Stanley), « Style and style groupings in continental early La Tène art », *World Archaeology*, 3, 1972, p. 276-292.

Megaw 1974. — Megaw (John Vincent Stanley), « An early La Tène decorated bronze bracelet from Aix-sur-Cloie (Halanzy, Lux.) », *Helinium*, 14, 1974, p. 52-56.

Megaw 1978. — Megaw (John Vincent Stanley), « The Shape-Changers : Art of the Iron Age Celts », *Archaeology*, 31/3, p. 30-43.

Megaw 1979. — Megaw (John Vincent Stanley), « Celtic Art - product of travelling Craftsmen or chieftainly vassals ? », *in* Duval P.-M. et Kruta 1979, p. 49-54.

Megaw 1982. — Megaw (John Vincent Stanley), « An early La Tène “Maskenfibel” from Slovenské Pravno, okr. Martin, Slovakia », *Études celtiques*, 19, 1982, p. 7-34.

Megaw et coll. 1989. — Megaw (John Vincent Stanley), Megaw (Madeline Ruth) et Neugebauer (Johannes-Wolfgang), « Zeugnisse frühlatènezeitlichen Kunsthandwerks aus dem Raum Herzogenburg, Niederösterreich », *Germania*, 67, 1989, p. 477-517.

Megaw et Megaw 1986. — Megaw (Ruth et Vincent), *Early Celtic Art in Britain and Ireland*, « Shire Archaeology », n° 38, Aylesbury, 1986.

Megaw et Megaw 1988. — Megaw (Ruth et Vincent), « The stone head from Mšecké Žehrovice : a reappraisal », *Antiquity*, 62, 1988, p. 630-641.

Megaw et Megaw 1989. — Megaw (Ruth et Vincent), *Celtic Art. From its beginnings to the Book of Kells*, Thames and Hudson, Londres, 1989.

Megaw et Megaw 1989a. — Megaw (Ruth et Vincent), « Further notes on the Early La Tène openwork mounts from Čížkovice, okr. Litoměřice », *Archeologické rozhledy*, 41, 1989, p. 543-548, 597-600.

Megaw et Megaw 1990. — Megaw (Ruth et Vincent), *The Basse-Yutz Find : Masterpieces of Celtic Art*, Society of Antiquaries of London, Report of the Research Committee, n° 46, Londres, 1990.

Megaw et Megaw 1991. — Megaw (Ruth et Vincent), « The earliest insular Celtic art : Some unanswered questions », *Études celtiques*, 28, 1991, p. 283-307.

Megaw et Megaw 1993. — Megaw (Ruth et Vincent), « The earliest insular celtic art : some unanswered questions », in *Celtes au IIIe s. av. J.-C.* 1993, p. 283-307.

Megaw et Simpson 1979. — Megaw (J.V.S.) et Simpson (D.D.A.), *Introduction to British Prehistory*, Leicester, 1979.

Meid 1989. — Meid (Wolfgang), *Zur Lesung und Deutung gallischer Inschriften*, Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft, Vorträge und kleinere Schriften, 40, Innsbruck, 1989.

Meid 1992. — Meid (Wolfgang), *Die erste Botorrita-Inschrift*, Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft, Bd. 76, Innsbruck, 1993.

Meid 1993. — Meid (Wolfgang), *Gaulish Inscriptions. Their interpretation in the light of archaeological evidence and their value as a source of linguistic and sociological information*, Archaeolingua, Series Minor I, Budapest, 1992.

***Mélanges Colbert de Beaulieu* 1987.** — *Mélanges offerts au Docteur J.-B. Colbert de Beaulieu*, Le Léopard d'or, Paris, 1987.

Melzer 1984. — Melzer (G.), « Mannersdorf am Leithagebirge », *Fundberichte aus Österreich*, 23, 1984.

Menez 1996. — Menez (Yves), *Une ferme de l'Armorique gauloise. Le Boisanne à Plouër-sur-Rance (Côtes-d'Armor)*, « Documents d'archéologie française », n° 58, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 1996.

Menez et Arramond 1997. — Menez (Yves) et Arramond (Jean-Charles), « L'habitat aristocratique fortifié de Paule (Côtes-d'Armor) », *Gallia*, 54, 1997, p. 119-155.

Menez et coll. 1999. — Menez (Yves), Giot (Pierre-Roland), Launbenheimer (Fanette), Le Goff (Elven) et Vendries (Christophe), « Les sculptures gauloises de Paule (Côtes-d'Armor) », *Gallia*, 56, 1999, p. 357-414.

Méniel 1987. — Méniel (Patrice), *Chasse et élevage chez les Gaulois (450-52 av. J.-C.)*, Éditions Errance, Paris, 1987.

Méniel 1992. — Méniel (Patrice), *Les Sacrifices d'animaux chez les Gaulois*, Éditions Errance, Paris, 1992.

Mergelina 1944. — Mergelina (C.), « La citania de santa Tecla, en Galicia », *Boletín del Seminario de Estudios de Arte y Arqueologia de Valladolid*, 37/39, 1977-4, p. 1-54.

Metzler 1984. — Metzler (Jeannot), « Treverische Reitergräber von Goeblingen-Nospelt », Trier. *Augustusstadt der Treverer*, Trèves, 1984, p. 87-99, p. 289-299.

Metzler 1986. — Metzler (Jeannot), « Ein frühlatènezeitliches Gräberfeld mit Wagenbestattung bei Grosbous-Wichten », *Archäologisches Korrespondenzblatt*, 106, 1986, p. 161-177.

Metzler 1995. — Metzler (Jeannot), *Das treverische Oppidum auf dem Titelberg (G.-H. Luxemburg). Zur Kontinuität zwischen der spätkeltischen und der frührömischen Zeit in Nord-Gallien*, Dossiers d'archéologie du Musée national d'histoire et d'art, Luxembourg, 1995.

Metzler et coll. 1991. — Metzler (Jeannot), Waringo (Raymond), Bis (Romain) et Metzler-Zens (Nicole), *Clémency et les tombes de l'aristocratie en Gaule Belgique*, Dossiers d'archéologie du Musée national d'histoire et d'art, 1, Luxembourg, 1991.

Michálek 1977. — Michálek (Jan), « Knížecí mohyly z časné doby laténské u Hradiště, okr. Písek », *Archeologické rozhledy*, 29, 1977, p. 634-643.

Michálek 1985. — Michálek (Jan), « Hrobové nálezy charakteru plochých keltských pohřebišť (LTB-C1) z jižních Čech », *Archeologické rozhledy*, 37, 1985, p. 273-296.

Michálek 1992. — Michálek (Jan), « Eine mediterrane Glasscherbe aus Südböhmen », *Germania*, 70, 1992, p. 123-126.

Michálek 1993. — Michálek (Jan), « Halštatské a slovanské hradiště 'Hradec'u Nemětic, okr. Strakonice », *Archeologické rozhledy*, 45, 1993, p. 612-622.

Milan 1981. — Milan (Charlotte), « Les chenets zoomorphes de la Gaule préromaine et romaine », *Études celtiques*, 18, 1981, p. 49-64.

Milanese 1987. — Milanese (Marco), *Scavi nell'oppidum preromano di Genova (Genova-San Silvestro)*, Studia archaeologica, 48, « L'Erma » di Bretschneider, Rome, 1987.

Milani 1905. — Milani (L.), « Nota sul torques e sui dischetti d'oro della tomba senese delle Casacce nel Museo Chigi », *Studi e Materiali di Arch. e Num.*, 3, 1905, p. 319-320, fig. 402.

Miske 1905. — Miske (Kálmán von), « Die La Tène III-Stufe in Velem St. Veit », *Archiv für Anthropologie*, 3, 1905, p. 181-190.

Miske 1908. — Miske (Kálmán von), *Die prähistorische Ansiedelung Velem St. Vid*, I, Vienne, 1908.

Mitard 1983. — Mitard (Pierre-Henri), « La nécropole protohistorique de Genainville (Val-d'Oise) », *Revue archéologique de Picardie*, 1983, p. 33-38.

***Modena dalle origini* 1989.** — *Modena dalle origini all'anno Mille. Studi di archeologia e storia*, Edizioni Panini, Modène, 1989.

Mohen 1979. — Mohen (Jean-Pierre), « La Présence celtique de La Tène dans le sud-ouest de l'Europe : indices archéologiques », *in* Duval P.-M. et Kruta 1979, p. 30-48.

Mollo Mezzena 1994. — Mollo Mezzena (Rosanna), « Il celtismo in Valle d'Aosta : documentazione archeologica e aspetti culturali », *Numismatica e archeologia del celtismo padano*, Aoste, 1994, p. 143-192.

Montelius 1917. — Montelius (Oscar), *Die vorklassische Chronologie Italiens*, Stockholm, 1917.

Montenegro et coll. 1989. — Montenegro (A. et coll.), *Colonizaciones y formación de los pueblos prerromanos (1200-218 a. C.), Historia de España* 2, Madrid, 1989.

Moosleitner 1978. — Moosleitner (Fritz), « Der goldene Halsring von der Maschalm », *Salzburger Museumsblätter*, 39, 1978, p. 13 *sqq.*

Moosleitner 1979. — Moosleitner (Fritz), « Ein hallstattzeitlicher "Fürstensitz" am Hellbrunnerberg bei Salzburg », *Germania*, 57, 1979, p. 53.

Moosleitner 1985. — Moosleitner (Fritz), *Die Schnabelkanne vom Dürrnberg. Ein Meisterwerk keltischer Handwerkskunst*, Salzburger Museum Carolino Augusteum, Salzbourg, 1985.

Moosleitner 1987. — Moosleitner (Fritz), *Arte protoceltica a Salisburgo*, catalogue de l'exposition de la région de Salzbourg à Florence, Salzburger Landesregierung, s.l., 1987.

Moosleitner et coll. 1974. — Moosleitner (Fritz), Pauli (Ludwig) et Penninger (Ernst), *Der Dürrnberg bei Hallein II*, Münchner Beiträge zur Ur- und Frühgeschichte, Bd. 17, Beck, Munich, 1974.

Moosleitner et Zeller 1982. — Moosleitner (Fritz) et Zeller (Kurt), « Beschriftete Tontafel aus keltischer Zeit am Dürrnberg », *Salzburger Museumsblätter*, 43, 1982, p. 29 *sqq.*

Moreau et coll. 1990. — Moreau (Jacques), Boudet (Richard) et Schaaff (Ulrich), « Un sanglier-enseigne gaulois à Soulac-sur-Mer, dép. Gironde », *Archäologisches Korrespondenzblatt*, 20, 1990, p. 439-442, pl. II et 66.

Moreau et coll. 1995. — Moreau (Jacques), Ankner (Dietrich), Boudet (Richard), Dhénin (Michel) et Fecht (Maiken), *Le Sanglier-enseigne gaulois de Soulac-sur-Mer (Gironde). Étude de l'emblématique du sanglier dans le monde celtique*, Musée archéologique de Soulac-sur-Mer et Association médullienne, Soulac-sur-Mer, 1995.

Morel 1898. — Morel (Léon), *La Champagne souterraine. Résultat de trente-cinq années de fouilles archéologiques dans la Marne*, Matot-Braine, Reims, 1898.

Morel J.-P. 1987. — Morel (Jean-Paul), « La céramique à vernis noir en Italie septentrionale », in *Celti ed Etruschi*... 1987, p. 111-134.

Morgen et Roualet 1975/1976. — Morgen (Marie-Louise) et Roualet (Pierre), « Le cimetière gaulois de l'Argentelle à Beine (Marne) », *Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne*, 90, 1975, p. 7-8 et pl. 1-31, *ibid.*, 91, 1976, p. 7-44.

Motyková 1962. — Motyková Šneidrová (Karla), « Osada pod Hradištěm u Stradonic », *Památky archeologické*, 53, 1962, p. 137-154.

Motyková 1981. — Motyková (Karla), « Doklady výroby z bronzu na laténském sídlišti u Holubic (okr. Praha-západ) », *Praehistorica*, VIII (*Varia Archaeologica*, 2), Prague, 1981, p. 193-199.

Motyková 1986. — Motyková (Karla), « A settlement site from the early La Tène period at Dolní Břežany by Prague », *Archaeology in Bohemia 1981-1985*,

Archaeological Institute of the Czechoslovak Academy of Sciences, Prague, 1986, p. 135-142.

Motyková 1993. — Motyková (Karla), « L'importance de la Bohême au IIIe s. av. J.-C. à la lumière de la recherche archéologique récente », in *Celtes au IIIe s. av. J.-C.* 1993, p. 310-324.

Motyková 1994. — Motyková (Karla), « Contribution à la question de l'origine du fer à cheval », *Études celtiques*, 30, 1994, p. 149-164.

Motyková Drda et Rybová 1977. — Motyková (Karla), Drda (Petr) et Rybová (Alena), « The Position of Závist in the Early La Tène Period in Bohemia », *Památky archeologické*, 68, 1977, p. 255-316.

Motyková Drda et Rybová 1978. — Motyková (Karla), Drda (Petr) et Rybová (Alena), « Metal, Glass and Amber Objects from the Acropolis of Závist », *Památky archeologické*, 69, 1978, p. 259-343.

Motyková Drda et Rybová 1978a. — Motyková (Karla), Drda (Petr) et Rybová (Alena), *Závist, ein keltischer Burgwall in Mittelböhmen*, Prague, 1978.

Motyková Drda et Rybová 1978b. — Motyková (Karla), Drda (Petr) et Rybová (Alena), *Závist, keltské hradiště ve středních Čechách*, Prague, 1978.

Motyková Drda et Rybová 1982. — Motyková (Karla), Drda (Petr) et Rybová (Alena), « The Celtic Stronghold of Závist », *Památky archeologické*, 73, 1982, p. 432-454.

Motyková Drda et Rybová 1984. — Motyková (Karla), Drda (Petr) et Rybová (Alena), « Opevnění pozdně halštatského a časně laténského hradiště Závist-Fortification of the Late Hallstatt and Early La Tène Stronghold of Závist », *Památky archeologické*, 75, 1984, p. 331-444.

Motyková Drda et Rybová 1986. — Motyková (Karla), Drda (Petr) et Rybová (Alena), « Systematic investigations of the celtic hillfort of Závist in 1980-1984 », *Archaeology in Bohemia 1981-1985*, Archaeological Institute of the Czechoslovak Academy of Sciences, Prague, 1986, p. 125-134.

Motyková Drda et Rybová 1988. — Motyková (Karla), Drda (Petr) et Rybová (Alena), « Die bauliche Gestalt der Akropolis auf dem Burgwall Závist in der Späthallstatt- und Frühlatènezeit », *Germania*, 66, 1988, p. 391-436.

Motyková Drda et Rybová 1990. — Motyková (Karla), Drda (Petr) et Rybová (Alena), « Oppidum Závist. Der Raum des Tors A in der vorgeschobenen Abschnittsbefestigung », *Památky archeologické*, 81, 1990.

Moucha 1974. — Moucha (Václav), « Příspěvek k poznání štítu z doby laténské v Čechách », *Archeologické rozhledy*, 26, 1974, p. 445-453.

Much 1888. — Much (R.), « Hercynia », *Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Literatur*, 32, N.F. 20, 1888, p. 454-462.

Müller 1981. — Müller (Felix), « Die frühlatènezeitlichen Flachgräber der Kantone Baselstadt und Baselland », *Jahrbuch der schweizerischen Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte*, 64, 1981, p. 73-106.

Müller 1989. — Müller (Felix), *Die frühlatènezeitlichen Scheibenhalsringe*, Römisch-Germanische Forschungen, Bd. 46, Mayence, Philipp von Zabern, 1989.

Müller 1990. — Müller (Felix), *Der Massenfund von der Tiefenau bei Bern. Zur Deutung latènezeitlicher Sammelfunde mit Waffen*, Antiqua, 20, Verlag Schweizerische Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte, Bâle, 1990.

Müller 1990a. — Müller (Felix), « Zur Datierung des Goldschatzen von Erstfeld UR », *Jahrbuch der schweizerischen Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte*, 73, 1990, p. 83-94.

Müller 1996. — Müller (Felix), « Latènezeitliche Grabkeramik aus dem Berner Aaretal », *Jahrbuch der schweizerischen Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte*, 76, 1996, p. 43-66.

Müller J.W. 1987. — Müller (Jörg W.), « Possible new chronological reference points in Celtic numismatics », in *Mélanges Colbert de Beaulieu* 1987, p. 651-656.

Müller S. 1892. — Müller (Sophus), « Det store sølvkar fra Gundestrup i Jylland », *Nordiske Fortidsminder*, I, Copenhague, 1892, p. 33-68.

Müller-Beck 1962/1963. — Müller-Beck (H.J.) « Die Besiedlung der Engehalbinsel bei Bern », *43.-44. Bericht der römisch-germanischen Kommission*, 1962/1963, p. 108-153.

Müller-Beck 1963/1964. — Müller-Beck (H.J.) « Die Erforschung der Engehalbinsel in Bern bis zum Jahre 1965 », *Jahrbuch des historischen Museums Bern*, 43/44, 1963/1964, p. 375 *sqq.*

Müller-Beck et Ettlinger 1963. — Müller-Beck (H.) et Ettlinger (E.), « Ein helvetisches Brandgrab von der Engehalbinsel in Bern », *Jahrbuch der schweizerischen Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte*, 50, 1963, p. 43 *sqq.*

Müller-Karpe A. 1988. — Müller-Karpe (Andreas), « Neue galatische Funde aus Anatolien », *Istanbuler Mitteilungen*, 38, 1988, p. 189-199.

Nachtergael 1977. — Nachtergael (Georges), *Les Galates en Grèce et les Sôteria de Delphes*, Académie royale de Belgique, Mémoires de la classe des lettres, 2e série, t. 63, Bruxelles, 1977.

Nagy 1983. — Nagy (J.F.), *The Wisdom of the Outlaw : The Boyhood Deeds of Finn in Gaelic Narrative Tradition*, Berkeley, 1983.

Nash-Williams 1950. — Nash-Williams (V.E.), *The Early Christian Monuments of Wales*, Cardiff, 1950.

Nebehay 1973. — Nebehay (Stefan), *Das latènezeitliche Gräberfeld von der Kleinen Hutweide bei Au am Leithagebirge, p. B. Bruck a. d. Leitha, N. Ö.*, « Archaeologia Austriaca », Beiheft 11, Franz Deuticke, Vienne, 1973.

Nebehay 1977. — Nebehay (Stefan), « La Tène in Eastern Austria », *Keltske Študije* 1977, p. 51 *sqq.*

Nebehay 1993. — Nebehay (Stefan), *Latènegräber in Niederösterreich*, Kleine Schriften aus dem vorgeschichtlichen Seminar der Philipps-Universität Marburg, 41, Marburg, 1993.

Negroni Catacchio 1974. — Negroni Catacchio (Nuccia), « I ritrovamenti di Casate nel quadro del celtismo padano », *Atti del Convegno celebrativo del Centenario della Rivista Archeologica di Como*, Côme, 1974, p. 171 *sq.*

Negroni Catacchio 1975. — Negroni Catacchio (Nuccia), « Le fasi finali della Civiltà di Golasecca nell'ambito degli aspetti culturali della Valpadana fino alla romanizzazione », *Popoli e Civiltà dell'Italia Antica*, 4, Biblioteca di Storia Patria, Rome, 1975, p. 329 *sqq.*

Negroni Catacchio 1982. — Negroni Catacchio (Nuccia), « Per una definizione della facies culturale insubre : i rinvenimenti tardo celtici di Biassono (MI) », *Sibrium*, 16., 1982, p. 69-82.

Negroni Catacchio 1985. — Negroni Catacchio (Nuccia), « Indigeni, Etruschi e Celti nella Lombardia orientale », *Crémone romana*, Cremona, 1985, p. 57-70.

Neiss 1976. — Neiss (Robert), « Nouvelles observations sur les fossés d'enceinte antique de Reims, Marne », *Bulletin de la Société archéologique champenoise*, 1976, n° 4, p. 47-62.

Nemeškalová-Jiroudková 1975. — Nemeškalová-Jiroudková (Zdenka), « Keltische Goldprägungen aus böhmischen Münzstätten in Mittelitalien, *Památky archeologické*, 66, 1975, p. 383-416.

Nemeškalová-Jiroudková 1998. — Nemeškalová-Jiroudková (Zdenka), *Keltský poklad ze Starého Kolína*, Vyšehrad, Prague, 1998.

Németi 1988. — Németi (I.), « Necropola Latène de la Pişcolt, Kr. Satu Mare », *Thraco-Dacica*, IX, 1988, p. 49 *sqq.*

***Nemetodorum* 1994.** — *Nemetodorum, Nemptodoro, Nanturra, Nanterre, des Celtes au Moyen Âge*, Société d'histoire de Nanterre, bulletin n° 14, Nanterre, 1994.

Neugebauer 1979. — Neugebauer (Johannes-Wolfgang), *Die Urgeschichte von Mannersdorf a. Lgb. und Umgebung*, Museum Mannersdorf am Leithagebirge und Umgebung, Katalog 1, Ur- und Frühgeschichte, 1979.

Neugebauer 1990. — Neugebauer (Johannes-Wolfgang), *Österreichs Urzeit. Bärenjäger, Bauern, Bergleute*, Amalthea, Vienne-Munich, 1990.

Neugebauer 1992. — Neugebauer (Johannes-Wolfgang), *Die Kelten im Osten Österreichs*, Verlag Niederösterreichisches Pressehaus, Sankt Pölten-Vienne, 1992.

Neugebauer et Gattringer 1987. — Neugebauer (Johannes-Wolfgang) et Gattringer (Alois), « Rettungsgrabungen im Unteren Traisental im Jahre 1987 », *Fundberichte aus Österreich*, 26, 1987 (paru en 1988), p. 35-72.

Nicaise 1883/1884. — Nicaise (Auguste), « L'époque gauloise dans le département de la Marne », *Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne*, 1883/1884.

Nicolini 1983. — Nicolini (Gérard), « Trois sépultures de l'âge du fer à Mazerolles (Vienne) », *Gallia*, 41, 1983, p. 7-24.

Nicolini 1990. — Nicolini (Gérard), *Techniques des ors antiques. La bijouterie ibérique du VIIe au IVe s.*, Picard, Paris, 1990.

Nothdurfter 1979. — Nothdurfter (Johann), *Die Eisenfunde von Sanzeno im Nonsberg*, Römisch-Germanische Forschungen, Bd. 38, Philipp von Zabern, Mayence, 1979.

Nováki et Pető 1988. — Nováki (Gy.) et Pető (M.), « Neuere Forschungen im spätkeltischen Oppidum auf dem Gellértberg in Budapest », *Acta archaeologica Academiae scientiarum Hungaricae*, 40, 1988, p. 83-99.

Novotný 1979. — Novotný (Bohuslav), « Das Oppidum von Bratislava », *in* Duval P.-M. et Kruta 1979, p. 205-211.

***Numismatica e archeologia* 1994.** — *Numismatica e archeologia del celtismo padano. Atti del convegno internazionale, Saint-Vincent 8-9 Settembre 1989*, Fondazione Andrea Pautasso per gli studi di numismatica, Aoste, 1994.

Nylén 1967. — Nylén (E), « Gundestrupkitlen och den thrakiska konsten », *Tor* 12, Uppsala, 1967, p. 68 *sqq*.

Obermayr 1971. — Obermayr (August), *Kelten und Römer am Magdalensberg*, Österreichischer Bundesverlag, Vienne, 1971.

O'Corrain, Breatnach et Breen 1984. — O'Corrain (D.), Breatnach (L.), Breen (A.), « The laws of the Irish », *Peritia ; Journal of the Medieval Academy of Ireland*, 3, 1984.

Oguz 1934. — Oguz (Arik Remzi), « Karalar hafriyati », *Türk Tarih, Arkeologya ve Etnografya Dergisi*, II, 1934, p. 102-167.

Oguz et Coupry 1935. — Oguz (Arik Remzi) et Coupry (Jacques), « Les tumuli de Karalar et la sépulture du roi Déiotaros II », *Revue archéologique*, 6e série, 6, 1935, p. 133-151.

Olmsted 1979. — Olmsted (Garrett S.), *The Gundestrup Cauldron. Its Archaeological Context, the Style and Iconography of its Portrayed Motifs, and their Narration of a Gaulish Version of Táin B Cúailnge*, Collection Latomus, vol. 162, Bruxelles, 1979.

Ondrouch 1958. — Ondrouch (Vojtech), *Keltské mince typu Biatec z Bratislavy*, Bratislava, 1958.

Ori delle Alpi 1997. — Endrizzi (Lorenzo) et Marzatico (Franco) éd., *Ori delle Alpi*, Quaderni della Sezione Archeologica Castello del Buonconsiglio, Monumenti e collezioni provinciali, n° 6, Trente, 1997.

O'Riordaín 1971. — O'Riordaín (S.P.), *Tara. The Monument on the Hill*, Dundalk, 1971.

Ortalli 1990. — Ortalli (Jacopo), « Nuovi dati sul popolamento di età celtica nel territorio Bolognese », *Études celtiques*, 27, 1990, p. 7-41.

Ortalli 1990a. — Ortalli (Jacopo), « Le mura coloniali di *Ariminum* e il deposito monetale di fondazione con *semuncia* a "testa di Gallo" », *Études celtiques*, 27, 1990, p. 103-118.

Ortalli 1995. — Ortalli (Jacopo), « La necropoli celtica della zona “A” di Casalecchio di Reno (Bologna). Note preliminari sullo scavo del complesso sepolcrale e dell’area di culto », in *Europe celtique...* 1995, p. 189-238.

Osterhaus 1981. — Osterhaus (Udo), *Zur Funktion und Herkunft der frühlatènezeitlichen Hiebmesser*, Kleine Schriften aus dem vorgeschichtlichen Seminar Marburg, Heft 9, Marburg, 1981.

Osterwalder 1971/1972. — Osterwalder (Christine), « Die Latènegräber von Münsingen-Tägermatten », *Jahrbuch des bernisches historisches Museums*, 51/52, 1971/1972, p. 7-40.

***Osthallstattkultur* 1996.** — Jerem (E.) et Lippert (A.) éd., *Die Osthallstattkultur. Akten des Internationalen Symposiums, Sopron, 10-14 mai 1994*, Archaeolingua, Budapest, 1996.

Özgan 1981. — Özgan (R.), « Bemerkungen zum grossen Gallieranathem », *Archäologischer Anzeiger*, 1981, p. 489-510.

Pagès et coll. 1903. — Pagès Allary (J.), Déchelette (J.) et Lauby (Ant.), « Le tumulus arverne de Celles près Neussargues (Cantal) », *L’Anthropologie*, 14, 1903, p. 385-416.

Palma 1981. — Palma (B.), « Il piccolo donario di Attalo », *Xenia*, 1, 1981, p. 45-89.

Papazoglou 1969. — Papazoglou (Fanula), *Srednjobalkanska plemena u predrimsko doba*, Centar za balkanološka ispitivanja, Sarajevo, 1969 (version anglaise : *The Central Balkan Tribes in Pre-Roman Times*, Amsterdam, 1978).

Paret 1933/1935. — Paret (Oskar), *Das Fürstengrab der Hallstattzeit von Bad Cannstatt*, Fundberichte aus Schwaben, N.F. 8, 1933/1935, Anhang 1.

Paret 1935/1938. — Paret (Oskar), « Ein zweites Fürstengrab der Hallstattzeit von Stuttgart-Bad Cannstatt », *Fundberichte aus Schwaben*, N.F. 9, 1935/1938, p. 55-60.

***Paths into the Past* 1997.** — *Paths into the Past. Rescue excavations on the M3 motorway*, Magyar Nemzeti Múzeum, Budapest, 1997.

Pauli 1971. — Pauli (Ludwig), *Die Golasecca Kultur und Mitteleuropa*, Hamburger Beiträge zur Archäologie, I, 1, Hambourg, 1971.

Pauli 1974. — Pauli (Ludwig), « Per un’interpretazione del rilievo preromano di Bormio (Sondrio) », *Rivista archeologica di Como*, 152-155, 1970-1973 (paru en 1974), p. 91-112.

Pauli 1978. — Pauli (Ludwig), *Der Dürrnberg bei Hallein III*, Münchner Beiträge zur Ur- und Frühgeschichte, Bd. 18, Beck, Munich, 1978.

Paulík 1976. — Paulík (Jozef), *Keltské hradisko Pohanská v Plaveckom Podhradí*, Fontes Instituti Archaeologici Musei Nationalis Slovaci Bratislava, III, Slovenské Národné Múzeum, Bratislava, 1976.

Paulsen 1933. — Paulsen (R.), *Die Münzprägungen der Boier*, Leipzig-Vienne, 1933.

Pautasso 1966. — Pautasso (Andrea), *Le monete preromane dell’Italia settentrionale*, Varèse, 1966 (paru également dans la revue *Sibrium*, VII, 1962/1963).

Pautasso 1970. — Pautasso (Andrea), « Contributi alla documentazione della monetazione padana », *Sibrium*, X, 1970, p. 161-237.

Pautasso 1973. — Pautasso (Andrea), « Le monnayage gaulois dans l’Italie du Nord », *Études celtiques*, 13, 1973, p. 662-684.

Pautasso 1980. — Pautasso (Andrea), « Influenze monetarie del Celtismo padano nell’area elvetica », *Studi in onore di F. Rittatore Vonwiller*, II, 1980, p. 343 *sqq*.

Pautreau 1986. — Pautreau (Jean-Pierre), « Le site protohistorique de la Croix-Verte à Antran (Vienne). Premiers résultats », *Aquitania* 3, 1986, p. 3-26.

Pautreau 1989. — Pautreau (Jean-Pierre), « Pérennité d’un sanctuaire, la Croix-Verte à Antran », *Le Temps de la préhistoire*, 1, Société préhistorique française et Archéologia, Dijon, 1989, p. 109-111.

Pautreau et coll. 1986. — Pautreau (J.-P.), Mataro y Pladesala (M.), « Variété des rites funéraires protohistoriques en Haut-Poitou, les nécropoles à enclos : Antran et Civaux-Valdivienne », *L’Homme préhistorique et la mort*, Action culturelle du Conseil général de la Charente, 1986, p. 53-56.

Pautreau et coll. 1989. — Pautreau (J.-P.), Petorin (N.), Mataro y Pladesala (M.), « Découverte d'une sépulture aristocratique gallo-romaine en Poitou », *Archéologia*, n° 250, octobre 1989, p. 6-7.

Penninger 1972. — Penninger (Ernst), *Der Dürrnberg bei Hallein I*, Münchner Beiträge zur Ur- und Frühgeschichte, Bd. 16, Beck, Munich, 1972.

Peralta Labrador 2000. — Peralta Labrador (Eduardo), *Los Cántabros antes de Roma*, Real Academia de la Historia, Madrid, 2000.

Peralta et Ocejo 1996. — Peralta Labrador (E.) et Ocejo Herrero (A.), « El poblamiento de la Edad del Hierro en el sector central cantábrico », *Arqueología de los Cántabros* 1996, p. 21-63.

Périchon 1974. — Périchon (Robert), *La Céramique peinte celtique et gallo-romaine en Forez et dans le Massif central*, Centre d'études foréziennes, thèses et mémoires, n° 6, Éditions Horvath, Roanne, 1974.

Périchon 1987. — Périchon (Robert), « Le site protohistorique d'Aulnat en Limagne d'Auvergne (France) », in *Celti ed Etruschi...* 1987, p. 551-560.

Périchon et Jacquet 1985. — Périchon (Robert) et Jacquet (Pierre), *Les Fouilles du site cultuel protohistorique du Terrail. Études sur le second âge du fer dans la région d'Amplepuis*, Collection du Centre d'études romaines et gallo-romaines, nouvelle série n° 3, Lyon, 1985.

Perrin 1990. — Perrin (Franck), *Un dépôt d'objets gaulois à Larina, Hières-sur-Amby, Isère*, Documents d'archéologie en Rhône-Alpes 4, Lyon, 1990.

Perrin 1993. — Perrin (Franck), « La moyenne vallée du Rhône entre Alpes et Massif central », in *Celtes au IIIe s. av. J.-C.* 1993, p. 325-338.

Petersen 1888. — Petersen (H.), *Vognfundene i Dejbjerg Præstegaardsmose*, Copenhague, 1888.

Petres 1971. — Petres (Éva F.), *A Kelták Fejér megyebén*, Fejér megye törtenete, I, 3, Székesfehérvár, 1971.

Petres 1972. — Petres (Éva F.), « On celtic animal and human sacrifices », *Acta archaeologica Academiae scientiarum Hungaricae*, 24, 1972, p. 365-383.

Petres 1976. — Petres (Éva F.), « The late pre-roman age in Hungary with special reference to oppida », *in* Cunliffe et Rowley 1976, p. 51-80.

Petres 1979. — Petres (Éva F.), « Some remarks on anthropoid and pseudoanthropoid hilted daggers in Hungary », *in* Duval P.-M. et Kruta 1979, p. 171-178.

Petres 1982. — Petres (Éva F.), « Notes on scabbards decorated with dragons and bird-pairs », *in* Duval P.-M. et Kruta 1982, p. 161-174.

Petres 1987. — Petres (Éva F.), « Notes sur l'héritage celtique en Pannonie à l'époque romaine », in *Celti ed Etruschi...* 1987, p. 541-542.

Petres et Szabó 1985. — Petres (Éva F.) et Szabó (Miklós), « Bemerkungen zumsogennanten "Hatvan-Boldog" Schwerttyp », *Alba Regia*, 22, 1985, p. 87-96.

Petru 1977. — Petru (P.), « Die ostalpinen Taurisker un Latobiker », *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, II, 6, Berlin-New York, 1977, p. 473-499.

Peyre 1979. — Peyre (Christian), *La Cisalpine gauloise du IIIe au Ier s. av. J. -C.*, École normale, Paris, 1979.

Peyre 1982. — Peyre (Christian), « Y a-t-il un contexte italique au style de Waldalgesheim ? », *in* Duval P.-M. et Kruta 1982, p. 51-82.

Peyre 1987. — Peyre (Christian), « Felsina et l'organisation du territoire des Boïens selon l'historiographie antique », in *Celti ed Etruschi...* 1987, p. 101-110.

Pflug 1994. — Pflug (Léopold), « Le rempart du mont Vully », *Ingénieurs et architectes suisses. Bulletin technique de la Suisse romande*, 120, 1994, n° 1/2, p. 8-16.

Piana Agostinetti 1972. — Piana Agostinetti (Paola), *Documenti per la Protostoria della Val d'Ossola. San Bernardo di Ornavasso e le altre necropoli preromane*, Milan, 1972.

Piana Agostinetti 1987. — Piana Agostinetti (Paola), « L'offerta in monete nei corredi tombali della Transpadana (II-I sec. a. C.) », in *Celti ed Etruschi...* 1987, p. 505-517.

Piana Agostinetti 1988. — Piana Agostinetti (Paola), « Per una definizione dei confini delle *civitates* celtiche della Transpadana centrale », *Scienze dell'Antichità*, 2, 1988, p. 137-218.

Piana Agostinetti 1989/1990. — Piana Agostinetti (Paola), « Torques d'oro e monete come offerte votive dei Celti cisalpini », *Scienze dell'Antichità, Storia Archeologia Antropologia*, 3-4, 1989-1990, Università degli Studi di Roma « La Sapienza », p. 437-464.

Píč 1900. — Píč (Josef-Ladislav), *Starožitnosti země české I. Čechy předhistorické 2. Pokolení kamenných mohyl*, Prague, 1900.

Píč 1902. — Píč (Josef-Ladislav), *Starožitnosti země české II. Čechy na úsvitě dějin 1. Kostrové hroby s kulturou marnskou či laténeskou a Bojové v Čechách*, Prague, 1902.

Píč 1905. — Píč (Josef-Ladislav), *Starožitnosti země české II. Čechy na úsvitě dějin 3. Žárové hroby v Čechách a příchod Čechů*, Prague, 1905.

Píč 1906. — Píč (Josef-Ladislav), *Le Hradischt de Stradonitz en Bohême*, Karl W. Hiersemann, Leipzig, 1906.

Piccottini 1977. — Piccottini (G.), « Die Stadt auf dem Magdalensberg – ein spätkeltisches und frührömisches Zentrum im südlichen Noricum », ANRW II/6, Berlin, 1977, p. 263-301.

Piccottini et Vetters 1990. — Piccottini (G.) et Vetters (H.), *Führer durch die Ausgrabungen auf dem Magdalensberg*, Klagenfurt, 4[e] éd., 1990.

Pieta 1982. — Pieta (Karol), *Die Púchov-Kultur*, Nitra, 1982.

Pieta 1992. — Pieta (Karol), « Keltische Textilreste mit Stickereien aus Nové Zámky, Südslowakei », *Archaeological Textiles in Northern Europe, Tidens Tand*, n° 5, 1992, p. 52-65.

Pieta 1993. — Pieta (Karol), « Stredolaténske zvieracie žiarové hroby alebo doklady kultových praktík z Nitry ? », *Slovenská archeológia*, 41, 1993, p. 41-58.

Pieta 1996. — Pieta (Karol), « Römischer Import der Spätlatènezeit in der Slowakei », *Arheološki vestnik*, 47, 1996, p. 183-195.

Pieta 1996a. — Pieta (Karol), *Liptovská Mara. Ein frühgeschichtliches Zentrum der Nordslowakei*, « Monumenta Archaeologica Slovaciae », Slowakische Akademie der Wissenschaften, archäologisches Institut, Bratislava, 1996.

Pieta et Zachar 1993. — Pieta (Karol) et Zachar (Lev), « Mladšia doba železná (laténská) », Štefanovičová dir., *Najstaršie dejiny Bratislavy*, Bratislava, 1993, p. 143-209.

Piggott 1959. — Piggott (Stuart), « The Carnyx in Early Iron Age Britain », *The Antiquaries Journal*, 39, 1959, p. 19-32.

Piggott 1971. — Piggott (Stuart), « Firedogs in Iron Age Britain and beyond », *The European Community in later Prehistory. Studies in Honour of C.F.C. Hawkes*, Londres, 1971, p. 245-270.

Piggott 1974. — Piggott (Stuart), *The Druids*, Pelican Books, 1974, 2[e] éd.

Piggott 1978. — Piggott (Stuart), « Nemeton, Temenos, Bothros. Sanctuaries of the Ancient Celts », *I Celti e la loro cultura nell'epoca pre-romana e romana nella Britannia*, Accademia dei Lincei, Quaderni n° 237, Rome, 1978, p. 37-54.

Pilet 1994. — Pilet (Christian), *La Nécropole de Saint-Martin-de-Fontenay (Calvados)*, LIV[e] supplément à *Gallia*, CNRS Éditions, Paris, 1994.

Pingel 1971. — Pingel (Volker), *Die glatte Drehscheiben-Keramik von Manching*, Die Ausgrabungen in Manching, Bd. 4, Wiesbaden, 1971.

Pink 1974. — Pink (Karl), *Die Münzprägung der Ostkelten und ihrer Nachbarn*, Braunschweig, 1974, 2[e] éd.

Pittioni 1930. — Pittioni (Richard), *La Tène in Niederösterreich*, Vienne, 1930.

Pittioni 1954. — Pittioni (Richard), *Urgeschichte des österreichischen Raumes*, Franz Deuticke, Vienne, 1954.

Planck 1982. — Planck (Dieter), « Eine neuendeckte keltische Viereckschanze in Fellbach-Schmiden, Rems-Murr-Kreis », *Germania*, 60, 1982, p. 105-150.

Pleiner 1958. — Pleiner (Radomír), « Úvaha o halštatsko-laténské sídlištní keramice severozápadních Čech podle nálezů chaty v Dobříčanech u Čatce », *Památky archeologické*, 49, 1958, p. 119-141.
Pleiner 1959. — Pleiner (Radomír), « Bylanské knížecí hroby v Lovosicích », *Archeologické rozhledy*, 11, 1959, p. 653-660.
Pleiner 1982. — Pleiner (Radomír), « Untersuchungen zur Schmiedetechnik auf den keltischen Oppida », *Památky archeologické*, 73, 1982, p. 86-173.
Pleiner 1988. — Pleiner (Radomír), « Les débuts de la métallurgie du fer chez les Celtes », in *Princes celtes* 1988, p. 179-185.
Pleiner 1993. — Pleiner (Radomír), *The Celtic Sword*, Clarendon Press, Oxford, 1993.
Pleiner et Princ 1984. — Pleiner (Radomír) et Princ (Milan), « Die Latènezeitliche Eisenverhüttung und die Untersuchung einer Rennschmelze in Mšec, Böhmen », *Památky archeologické*, 75, 1984, p. 133-180.
Pleinerová et Pleiner 1981. — Pleinerová (Ivana) et Pleiner (Radomír), « Časně laténské osídlení lounského Poohří », *Praehistorica*, 8 (*Varia Archaeologica*, 2), Prague, 1981, p. 157-167.
Pleslová et coll. 1978. — Pleslová (E.), Marek (F.), Waldhauser (J.) et Chochol (J.), « Keltský hrob bojovníka objevený geofyzikální prospekcí u Makotřas, okr. Kladno », *Archeologické rozhledy*, 30, 1978, p. 133-149.
Plouin 1988. — Plouin (Suzanne), « Le tumulus princier d'Ensisheim (Haut-Rhin) », *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est*, 39, 1988, p. 87-106.
Polenz 1971. — Polenz (Hartmut), *Mittel und spätlatènezeitliche Brandgräber aus Dietzenbach*, Lankreis Offenbach am Main, Stadt und Kreis Offenbach a. M., Studien und Forschungen N.F., Heft 4, Verlag Buchdruckerei Kühn KG, Langen b. FFM, 1971.
Polenz 1974. — Polenz (Hartmut), « Ein maskenverzierter Achsnagel der spätlatènezeit vom Donnersberg in der Pfalz », *Germania*, 52, 1974, p. 386-400.
Polenz 1978. — Polenz (Hartmut), « Gedanken zu einer Fibel vom Mittellatèneschema aus Káyseri in Anatolien », *Bonner Jahrbücher*, 178, 1978, p. 181-216.
Polenz 1982. — Polenz (Hartmut), « Münzen in latènezeitlichen Gräbern Mitteleuropas aus der Zeit zwischen 300 und 50 vor Christi Geburt », *Bayerische Vorgeschitsblätter*, 47, 1982, p. 19-222.
***Popoli e facies culturali…* 1983.** — *Popoli e facies culturali celtiche a nord e a sud delle Alpi dal V al I sec. a. C., Atti del Colloquio Internazionale, Milano 14-16 novembre 1980*, Museo civico archeologico, Milan, 1983.
Popović 1987. — Popović (Petar), *Novac Skordiska. Novac i novčani promet na Centralnom Balkanu od IV do I veka pre n. e. — Le Monnayage des Scordisques. Les monnaies et la circulation monétaire dans le centre des Balkans IVe-Ier s. av. n. è.*, Monographies, 19, Institut d'archéologie de Beograd et Matica srpska, Belgrade et Novi Sad, 1987.
Popović 1989/1990. — Popović (Petar), « Mlade gvozdeno doba Djerdapa », *Starinar*, 40/41, 1989/1990 (paru en 1991), p. 165-176.
Popović 1992. — Popović (Petar), « Fibule tipa "Orlea-Maglavit" », *Zbornik narodnog muzeja-Beograd, Archeologija*, XIV-1, 1992, p. 319-326.
Popović 1992a. — Popović (Petar), « Italische Bronzegefässe im Skordiskergebiet », *Germania*, 70, 1992, p. 61-74.
Popović 1992/1993. — Popović (Petar), « The Territories of the Scordisci », *Starinar*, 43/44, 1992/1993 (paru en 1994), p. 13-21.
Popović 1993. — Popović (Petar), « Les Celtes orientaux et la formation des Scordisques : aspects archéologique, numismatique et chronologique », in *Celtes au IIIe s. av. J.-C.* 1993, p. 339-348.
Popović 1994. — Popović (Petar), « Latenski nalazi iz Brestovika », *Zbornik narodnog muzeja-Beograd, Archeologija*, XV-1, 1994, p. 51-61.
Popović 1994a. — Popović (Petar), « Lanzefibeln des Westbalkans und der Donauniederung », *Balcanica*, 25, 1994, p. 53-71.

Popović 1996. — Popović (Petar), « Early La Tène between Pannonia and the Balkan », *Starinar*, 47, 1996, p. 105-125.

Popović et Vukmanović 1998. — Popović (Petar) et Vukmanović (Mirjana), *Vajuga-Pesak. Early Iron Age Cemetery*, Institut archéologique, Cahiers des Portes de Fer, Monographies, 3, Belgrade, 1998.

Poulík 1942. — Poulík (Josef), « Das keltische Gräberfeld von Brünn-Malmeritz », *Zeitschrift des mährischen Landesmuseum*, N.F. 2, 1942, p. 49-86.

Poux 1997. — Poux (Matthieu), « Les amphores de Bâle-Gasfabrik. Approche taphonomique », *Annuaire de la Société suisse de préhistoire et d'archéologie*, 80, 1997, p. 147-172.

Powell 1971. — Powell (T.G.E.), « From Urartu to Gundestrup : the agency of Thracian metal-work », *The European Community in Later Prehistory. Studies in honour of C.F.C. Hawkes*, Londres, 1971, p. 181-210, pl. 26-32.

Powell 1980. — Powell (T.G.E.), *The Celts*, Thames and Hudson, Londres, 1980, 2e éd.

***Praistorija jugoslavenskih zemalja V* 1987.** — Benac (Alojz) éd., *Praistorija jugoslavenskih zemalja V. : željezno doba*, Akademija nauka i umjetnosti Bosne i Hercegovine, Centar za balkanološka ispitivanja, Sarajevo, 1987.

***Praistorija Vojvodine* 1974.** — Brukner (Bogdan), Jovanović (Borislav) et Tasić (Nikola), *Praistorija Vojvodine*, Monumenta archaeologica 1, Archeologia iugoslavica, Novi Sad, 1974.

***Prapovijest* 1998.** — Dimitrijević (Stojan), Težak-Gregl (Tihomila) et Majnarić-Pandzić (Nives), *Povijest umjetnosti u Hrvatskoj I : Prapovijest*, Naprijed, Zagreb, 1998.

***Pravěké dějiny Čech* 1978.** — Pleiner (Radomír) et Rybová (Alena) éd., *Pravěké dějiny Čech*, Academia, Prague, 1978.

***Pravěké dějiny Moravy* 1993.** — Podborský (Vladimír) dir., *Pravěké dějiny Moravy*, Vlastivěda Moravská. Země a lid 3, Muzejní a vlastivědná společnost, Brno, 1993.

Preda 1973. — Preda (C.), *Monedele Geto-Dacilor*, Bucarest, 1973.

***Preistoria del Caput Adriae* 1983.** — *Preistoria del Caput Adriae*, Istituto per l'Enciclopedia del Friuli Venezia Giulia, Trieste, 1983.

***Premiers Princes celtes* 1990.** — *Les Premiers Princes celtes (2000 à 750 av. J.-C.). Autour de la tombe de Saint-Romain-de-Jalionas (Isère)*, Musée dauphinois, Grenoble, 1990.

Primas 1970. — Primas (Margarita), *Die südschweizerischen Grabfunde der älteren Eisenzeit und ihre Chronologie*, Monographien zur Ur- und Frühgeschichte der Schweiz, 16, Birkhäuser Verlag, Bâle, 1970.

Princ 1974. — Princ (Milan), « Keltské oppidum u Českých Lhotic », *Archeologické rozhledy*, 26, 1974, p. 614-621.

Princ 1981. — Princ (Milan), « Dílna kováře na oppidu v Hradišti u Českých Lhotic », *Praehistorica*, 8 (*Varia Archaeologica*, 2), Prague, 1981, p. 209-215.

Princ 1986. — Princ (Milan), « Celtic oppidum at Hradiště by České Lhotice, district of Chrudim », *Archaeology in Bohemia 1981-1985*, Archaeological Institute of the Czechoslovak Academy of Sciences, Prague, 1986, p. 149-156.

Princ et Skružný 1977. — Princ (Milan) et Skružný (Ludvík), « Laténská hrnčířská pec v Brčekolech », *Památky archeologické*, 68, 1977, p. 164-192.

***Princes celtes* 1988.** — *Les Princes celtes et la Méditerranée*, La Documentation française, Rencontres de l'école du Louvre, Paris, 1988.

Procházka 1937. — Procházka (Alois), *Gallská kultura na Vyškovsku (La Tène středomoravský)*, Vlastivědný sborník okresu vyškovského IV, F. Obzina, Vyškov, 1937.

Prosdocimi 1986. — Prosdocimi (Aldo Luigi), « I più antichi documenti del celtico in Italia », *La Lombardie tra protostoria e Romanità. Atti del II Convegno Archeologico Regionale, Como 1984*, Côme, 1986, p. 67-92.

Prosdocimi 1986a. — Prosdocimi (Aldo Luigi), « L'iscrizione di Prestino : vent'anni dopo », *Zeitschrift für celtische Philologie*, 41, 1986, p. 225-250.

Prosdocimi 1987. — Prosdocimi (Aldo Luigi), « Celti in Italia prima e dopo il V secolo a. C. », in *Celti ed Etruschi*... 1987, p. 561-581.

Prosdocimi 1989. — Prosdocimi (Aldo Luigi), « Gaulish "so nemetos" and "sosin nemhton". A propos of *RIG* I 154 », *Zeitschrift für keltische Philologie*, 43, 1989, p. 199-206.

Prunkwagen und Hügelgrab... 1988. — *Prunkwagen und Hügelgrab. Kultur der frühen Eisenzeit von Hallstatt bis Mitterkirchen*, Katalog des oberösterreichisches Landesmuseums, N.F. 13, Linz, 1988.

Puig y Cadafalch 1915/1920. — Puig y Cadafalch (J.), « Espases del període II de La Tène trobades a Empúries », *Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans*, 1915/1920, p. 710-712.

Py 1978. — Py (Michel), *L'Oppidum des Castels à Nages (Gard). Fouilles 1958-1974*, XXVe supplément à *Gallia*, Éditions du CNRS, Paris, 1978.

Py 1993. — Py (Michel), *Les Gaulois du Midi. De la fin de l'âge du bronze à la conquête romaine*, « La Mémoire du Temps », Hachette, Paris, 1993.

Queyrel 1989. — Queyrel (François), « Art pergaménien, histoire, collections : le Perse du musée d'Aix et le petit ex-voto attalide », *Revue archéologique*, 1989, p. 254-196.

Quilling 1903. — Quilling (F.), *Die Nauheimer Funde der Hallstatt- und Latène-Periode in den Museen zu Frankfurt a. M. und Darmstadt*, 1903.

Radimský 1895. — Radimský (Vaclav), « Die Nekropole von Jezerine in Pritoka bei Bihać », *Wissenschaftliche Mittheilungen aus Bosnien und der Hezegowina*, 3, 1895, p. 39-218.

Raftery 1983. — Raftery (Barry), *A Catalogue of Irish Iron Age Antiquities*, Marburg, 1983.

Raftery 1984. — Raftery (Barry), *La Tène in Ireland. Problems of Origin and Chronology*, Marburg, 1984.

Raftery 1987. — Raftery (Barry), « The Loughnashade horns », *Emania*, 2, 1987, p. 21-24.

Raftery 1987a. — Raftery (Barry), « Anneaux creux formés de deux plaques de métal en Europe laténienne », in *Celti ed Etruschi*... 1987, p. 521-527.

Raftery 1987b. — Raftery (Barry), « La Tène Art in Ireland », Ryan (Michael) éd., *Ireland and insular Art AD 500-1200*, Royal Irish Academy, Dublin, p. 12-18.

Raftery 1988. — Raftery (Barry), *Hollow two-piece metal rings in La Tène Europe*, Marburger Studien zur Vor- und Frühgeschichte, 11, Dr W. Hitzeroth Verlag, Marburg, 1988.

Raftery 1990. — Raftery (Barry) dir., *L'Art celtique*, Flammarion, Paris, 1990.

Raftery 1990a. — Raftery (Barry), *Trackways through Time. Archaeological Investigations on Irish Bog Roads*, 1985-1989, Headline Publishing, Dublin, 1990.

Raftery 1992. — Raftery (Barry), « Irische Bohlenwege », *Archäologische Mitteilungen aus Nordwestdeutschland*, 15, 1992, p. 49-68.

Raftery 1994. — Raftery (Barry), *Pagan Celtic Ireland. The Enigma of the Irish Iron Age*, Thames and Hudson, Londres, 1994.

Raftery 1994a. — Raftery (Barry), « Reflections on the Irish Scabbard Style », *Festschrift für Otto-Herman Frey zum 65. Geburtstag*, « Marburger Studien zur Vor- und Frühgeschichte » 16, Hitzeroth, 1994, p. 475-492.

Ramseyer 1997. — Ramseyer (Denis), « Une nécropole celtique à Chiètres (Kerzers) FR », *Archéologie suisse*, 20, 1997, p. 126-132.

Rankin 1987. — Rankin (H.D.), *Celts and the Classical World*, Croom Helm, Londres et Sydney, 1987.

Rapin 1985. — Rapin (André), « Le fourreau d'épée à "lyre zoomorphe" des Jogasses à Chouilly (Marne) », *Études celtiques*, 22, 1985, p. 9-25.

Rapin 1987. — Rapin (André), « Le système de suspension des fourreaux d'épée laténiens au IIIe s. av. J.-C. Innovations techniques et reconstitution des éléments périssables », in *Celti ed Etruschi*... 1987, p. 529-539.

Rapin 1988. — Rapin (André), *Gournay II. Boucliers et lances*, Revue archéologique de Picardie, Éditions Errance, Paris, 1988.

Rapin 1990. — Rapin (André), « L'armement, fil conducteur des mutations du second âge du fer », *Les Gaulois d'Armorique à la fin de l'âge du fer en Europe tempérée. Revue archéologique de l'Ouest*, Supplément n° 3, 1990, p. 290-295.

Rapin 1991. — Rapin (André), « Le ceinturon métallique et l'évolution de la panoplie celtique au IIIe s. av. J.-C. », *Études celtiques*, 28, 1991, p. 349-368.

Rapin 1993. — Rapin (André), « Le ceinturon métallique et l'évolution de la panoplie celtique au IIIe s. av. J.-C. », in *Celtes au IIIe s. av. J.-C.* 1993, p. 349-368.

Rapin 1995. — Rapin (André), « Propositions pour un classement des équipements militaires celtiques en amont et en aval d'un repère historique : Delphes 278 avant J.-C. », in *Europe celtique...* 1995, p. 275-290.

Rapin et Brunaux1988. — Rapin (André), *Gournay II. Boucliers et lances. Dépôt et trophée*, Supplément à la *Revue archéologique de Picardie*, Éditions Errance, Paris, 1988.

Rapin et coll. 1992. — Rapin (A.), Szabó (M.) et Vitali (D.), « Monte Bibele, Litér, Rezi, Pişcolt. Contributions à l'origine du Style des épées hongroises », *Communicationes archaeologicae hungariae*, 1992, p. 23-54.

Rapin et Schwaller 1987. — Rapin (André) et Schwaller (Martine), « Contribution à l'étude de l'armement celtique ; la tombe 163 d'Ensérune (Hérault) », *Revue archéologique de Narbonnaise*, 20, 1987, p. 155-183.

Ratel 1977. — Ratel (Roger), *Un tumulus de l'âge du fer à Bressey-sur-Tille (Côte-d'Or)*, *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est*, 2e supplément, Dijon, 1977.

Ratimorská 1981. — Ratimorská (Priska), « Keltské pohrebisko v Chotíne I », *Západné Slovensko*, 8, 1981, p. 15-88.

Reddé 1995. — Reddé (Michel), Schnurbein (Siegmar von), Barral (Philippe), Bénard (Jacky), Brouquier-Reddé (Véronique), Goguey (René), Joly (Martine), Köhler (Heinz-Jürgen), Petit (Christophe) et Sievers (Susanne), « Fouilles et recherches nouvelles sur les travaux de César devant Alésia (1991-1994) — Neue Ausgrabungen und Forschungen zu den Belagerungswerken Caesars um Alesia (1991-1994) », *Bericht der römisch-germanischen Kommission*, 76, 1995, p. 73-158.

Reding 1972. — Reding (Lucien), *Les Monnaies gauloises du Titelberg*, Publications nationales du ministère des Arts et des Sciences, Luxembourg, 1972.

Rees 1981. — Rees (Sian E.), *Ancient agricultural implements*, Shire Archaeology, Shire Publications Ltd, Aylesbury, 1981.

Rees et Rees 1961. — Rees (Alwyn) et Rees (Brinley), *Celtic Heritage. Ancient tradition in Ireland and Wales*, Thames and Hudson, Londres, 1961.

Reinecke 1911. — Reinecke (Paul), « Grabfunde der ersten La Tènestufe aus Nordbayern », *Altertümer unserer heidnischen Vorzeit*, V, 1911, p. 281-287.

Reinecke 1965. — Reinecke (Paul), *Mainzer Aufsätze zur Chronologie der Bronze – und Eisenzeit*, Rudolf Habelt Verlag, Bonn, 1965.

Reinerth 1928. — Reinerth (Hans), *Die Wasserburg Buchau*, Berlin, 1928.

Reinerth 1967. — Reinerth (Hans), *Die bronzezeitliche Wasserburg Buchau*, 1967.

Reitinger 1968. — Reitinger (Josef), *Ur- und Frühgeschichte Oberösterreichs 1. Die ur- und frühgeschichtlichen Funde Oberösterreichs*, Oberösterreichischer Landesverlag, Linz, 1968.

Reitinger 1969. — Reitinger (Josef), *Ur- und Frühgeschichte Oberösterreichs 2. Oberösterreich in ur- und frühgeschchtlicher Zeit*, Oberösterreichischer Landesverlag, Linz, 1969.

Renaud 1962. — Renaud (J.), « Notes sur l'oppidum d'Essalois, Loire. Le tracé et la structure du rempart », *Ogam*, 14, 1962, p. 57-67.

Rest 1948. — Rest (W.), « Das Grabhügelfeld von Bell im Hunsrück », *Bonner Jahrbücher*, 148, 1948, p. 133-189.

***Reti* 1999.** — *I Reti/Die Räter. Atti del simposio, 23-25 settembre 1993, Castello di Stenico, Trento*, « Archeologia delle Alpi 5 », Provincia autonoma di Trento, Servizio Beni culturali, Ufficio Beni archeologici, Trente, 1999.

Reynolds 1979. — Reynolds (P.J.), *Iron-Age Farm. The Butser Experiment*, Collonnade Books, British Museum Publications Ltd., Londres, 1979.

Riccioni 1987. — Riccioni (Giuliana), « Dalle necropoli di Spina : Valle Trebba. Gli skyphoi etruschi a palmette suddipinte della tomba 585 e revisione critica dell'eponimo "gruppo di Ferrara t. 585" del Beazley », in *Celti ed Etruschi...* 1987, p. 149-170.

Richard 1993. — Richard (Jean-Claude), « Monnaies celtiques en Gaule méditerranéenne », *Celtes au IIIe s. av. J.-C.* 1993, p. 369-373.

Riek et Hundt 1962. — Riek (Gustav) et Hundt (Hans-Jürgen), *Der Hochmichele. Ein Fürstengrabhügel der späten Hallstattzeit bei der Heunbeburg*, Römisch-Germanische Forschungen, 25, Walter De Gruyter & Co, Berlin, 1962.

Righi 1982. — Righi (G.), *La necropoli « celtica » di San Canziano del Carso*, Atti dei Civici Musei di Trieste, III, Trieste, 1982.

***Rites de la mort* 1998.** — *Les Rites de la mort en Gaule du Nord à l'âge du fer. Actes de la table-ronde de Ribemont-sur-Ancre, les 4 et 5 décembre 1997, Revue archéologique de Picardie*, 1998, n° 1/2, Amiens, 1998.

***Rites funéraires en Gaule du Nord* 1998.** — Leman (Germaine) dir., *Les Celtes : rites funéraires en Gaule du Nord entre le VIe et le Ier s. avant Jésus-Christ. Recherches récentes en Wallonie*, Études et documents. Fouilles 4, Division du Patrimoine de la région wallonne-Maison de la culture de Tournai, Namur-Tournai, 1998.

Rittatore Vonwiller et coll. 1973/1975. — Rittatore Vonwiller (Ferrante), Negroni Catacchio (Nuccia) et Arslan (Ermanno), « "Golasecca III" o "La Tène padano" ? », *Sibrium*, 12, 1973-1975, p. 295 *sqq.*

Rizzetto 1978. — Rizzeto (G.), « I materiali gallici di fondo Cassinate di Gazzo Veronese », *Bolletino del Museo civico di Storia naturale di Verona*, 5, 1978, p. 523-539.

Rochna 1961. — Rochna (Otto), « Zur Herkunft der manchinger Sapropelit-Ringe », *Germania*, 39, 1961, p. 329-354.

Rochna 1962. — Rochna (Otto), « Hallstattzeitlicher Lignit und Gagat-Schmuck. Zur Verbreitung, Zeitstellung und Herkunft », *Fundberichte aus Schwaben*, 16, 1962, p. 44-83.

Rolley 1988. — Rolley (Claude), « Importations méditerranéennes et repères chronologiques », in *Princes celtes* 1988, p. 93-101.

Roman 1997. — Roman (Danièle et Yves), *Histoire de la Gaule (VIe s. av. J.-C.-Ier s. apr. J.-C.)*, Fayard, Paris, 1997.

Romero Carnicero 1976. — Romero Carnicero (Fernando), *Las ceramicas policromas de Numancia*, « Biblioteca soriana », Centro de estudios sorianos, Soria, 1976.

Romsauer 1981. — Romsauer (P.), « The Hallstatt Period », *Archaeological Research in Slovakia. X^th International Congress of U.I.S.P.P.-Mexico 1981*, Nitra, 1981, p. 85-96.

***Roquepertuse* 1991.** — *Roquepertuse et les Celto-Ligures* (recueil d'articles extraits de la revue *Documents d'archéologie méridionale* 14, p. 7-88), Musée d'archéologie méditerranéenne, Marseille, 1991.

Rosen-Przeworska 1964. — Rosen-Przeworska (Janina), *Tradycje celtyckie w obrzedowości Protosławian*, Varsovie, 1964.

Rosolová 1974. — Rosolová (Ivana), « Záchranný archeologický výzkum časně laténského sídliště v Chýnově-Libčicích nad Vltavou, okres Praha-západ (Rettungsausgrabungen der frühlatènezeitlichen Siedlung in Chýnov-Libčice nad Vltavou, kreis Prag-West) », *Zpravodaj Středočeské vlastivědy a kronikdařství*, 6, 1974, p. 152-158.

Ross 1967. — Ross (Ann), *Pagan Celtic Britain*, Routledge and Kegan Paul, Londres, 1967 (réédité en 1974 par Cardinal, Sphere Books Ltd, Londres).

Ross 1970. — Ross (Ann), *Everyday Life of the Pagan Celts*, Batsford Ltd-Putnam's Sons, Londres-New York, 1970.

Ross et Cyprien 1985. — Ross (Anne) et Cyprien (Michael), *A Traveller's Guide to Celtic Britain*, Routledge and Kegan Paul, Londres-Boston, Melbourne-Henley, 1985.

Rossi 1990/1991. — Rossi (Filli), « Brescia preromana. Nota preliminare su alcuni recenti rinvenimenti nel centro storico », *Sibrium*, 21, 1990/1991, p. 239-246.

Roualet 1973. — Roualet (Pierre), « Un village gaulois de la Tène Ia, au lieu-dit Entre-Les-Deux-Voies à Hauviné (Ardennes). Fouille et collection Louis Simonnet », *Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne*, 88, 1973, p. 7-18.

Roualet 1977. — Roualet (Pierre), « Cimetières à incinération d'Hauviné et de Saint-Clément-à-Arnes (Ardennes). Première partie », *Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne*, 92, 1977, p. 37-53.

Roualet 1978. — Roualet (Pierre), « Cimetières à incinération d'Hauviné et de Saint-Clément-à-Arnes (Ardennes). Deuxième partie », *Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne*, 93, 1978, p. 23-34.

Roualet 1979. — Roualet (Pierre), « Cimetières à incinération d'Hauviné et de Saint-Clément-à-Arnes (Ardennes). Troisième partie », *Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne*, 94, 1979, p. 17-30.

Roualet 1981. — Roualet (Pierre), « Les cimetières gaulois d'Étréchy (Marne) d'après les fouilles d'A. Brisson et A. Loppin », *Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne*, 96, 1981, p. 33-43.

Roualet 1993. — Roualet (Pierre) « La période de La Tène ancienne IIa en Champagne », in *Celtes au* III*e* *s. av. J.-C.* 1993, p. 375-399.

Roualet et Charpy 1987. — Voir *Céramique peinte* 1987.

Roualet et coll. 1982. — Roualet (Pierre), Rapin (André), Fluzin (Philippe) et Uran (Laurent), « Sépultures du Crayon à Ecury-le-Repos (Marne) », *Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne*, 97, 1982, p. 25-44.

Roualet et coll. 1983. — Roualet (Pierre), Rapin (André), Fluzin (Philippe) et Uran (Laurent), « La sépulture de guerrier de Morains "Les Terres-Rouges" », *Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne*, 98, 1983, p. 7-23.

Roualet et coll. 1985. — Roualet (Pierre), Rapin (André), Fluzin (Philippe) et Uran (Laurent), « Deux groupes de tombes de l'époque de La Tène au lieu-dit Verboyon, à Hauviné (Ardennes) », *Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne*, 100, 1985, p. 7-28.

Roux et Coffyn 1987. — Roux (D.) et Coffyn (A.), « Le tumulus n° 3 de la lande Mesplède à Vielle dans les Landes », *Actes du XXXVII*e *Congrès d'études régionales tenu à Pau 1985*, 1987, p. 35-44.

Rowlett 1969. — Rowlett (Ralph), « Une tombe à char de Prunay (Marne) », *Bulletin de la Société archéologique champenoise*, 67, 1969, p. 12-17.

Rozoy 1986. — Rozoy (J.-G.), *Les Celtes en Champagne. Les Ardennes au second âge du fer : le mont Troté, les Rouliers*, 2, Mémoires de la Société archéologique chamenoise, n° 4, Charleville-Mézières, 1986.

Rozoy 1987. — Rozoy (J.-G.), *Les Celtes en Champagne. Les Ardennes au second âge du fer : le mont Troté, les Rouliers*, 1, Mémoires de la Société archéologique chamenoise, n° 4, Charleville-Mézières, 1987.

Rulf et Salač 1995. — Rulf (Jan) et Salač (Vladimír), « Zpráva o laténské keramice v severozápadních Čechách », *Archeologické rozhledy*, 47, 1995, p. 373-417.

Rusu 1969. — Rusu (Mircea), « Das keltische Fürstengrab von Ciumeşti in Rumänien », 50. *Bericht der römisch-germanischen Kommission*, 1969, p. 267-300.

Ruta Serafini 1984. — Ruta Serafini (Angela), « Celtismo nel Veneto : materiali archeologici e prospettive di ricerca », *Études celtiques*, 21, 1984, p. 7-33.

Ruzé 1994. — Ruzé (Alain), *Vestiges celtiques en Roumanie : archéologie et linguistique*, Peter Lang, Berne, 1994.

Rybot 1937. — Rybot (major N.V.L.), « Armorican Art », *Société Jersiaise, bulletin annuel*, 1937, p. 153-190 (réédité sous forme de fascicule indépendant en 1952).

Rybová 1968. — Rybová (Alena), *Laténská sídliště ve východních Čechách a přilehlé poblasti středočeské*, Fontes Musei Reginahradecensis Supplementum III, Hradec Králové, 1968.

Rybová et Drda 1994. — Rybová (Alena) et Drda (Petr), *Hradiště by Stradonice. Rebirth of a Celtic oppidum*, Archeological Institute of the Czechoslovak Academy of Sciences, Prague, 1994.

Rybová et Motyková 1983. — Rybová (Alena) et Motyková (Karla), « Der Eisendepotfund der Latènezeit von Kolín », *Památky archeologické*, 74, 1983, p. 96-174.

Rybová et Soudský 1962. — Rybová (Alena) et Soudský (Bohumil), *Libenice. Keltská svatyně ve středních Čechách*, Monumenta archaeologica t. X, Nakladatelství československé akademie věd, Prague, 1962.

Salač 1990. — Salač (Vladimír), « K poznání laténského (LT C2/D1) výrobního a distribučního centra v Lovosicích », *Archeologické rozhledy*, 42, 1990, p. 609-639.

Salač 1993. — Salač (Vladimír), « Production and exchange in Bohemia of the La Tène Period », *Čechy a Sasko v proměnách dějin*, Acta Universitatis Purkynianae, Philosophica et Historica I.1993, Ústí nad Labem, 1993, p. 327-358.

Salač 1996. — Salač (Vladimír), « O hospodářství, oppidech a Marobudovi », *Archeologické rozhledy*, 48, 1996, p. 60-97.

Šaldová 1984. — Šaldová (Věra), « Časně laténské sídliště v Bolešinách, okr. Klatovy », *Památky archeologické*, 75,1984, p. 304-330.

Salviat 1973. — Salviat (François), *Entremont antique*, Amis d'Entremont et du pays d'Aix antique, Aix-en-Provence, 1973.

Salviat 1979. — Salviat (François), « La sculpture préromaine, l'art de Roquepertuse », *Dossiers de l'archéologie*, 35, 1979, p. 35-38.

Salviat 1987. — Salviat (François), « La sculpture d'Entremont », *Archéologie d'Entremont au musée Granet*, Aix-en-Provence, 1987, p. 164-239.

Salzani 1976. — Salzani (Luciano), « La fine dell'età del Bronzo e la Prima età del Ferro nel territorio veronese », *3000 anni fa a Verona*, Vérone, 1976, p. 30-60.

Salzani 1984. — Salzani (Luciano), « Il territorio veronese durante il primo millennio a. C. », *Il Veneto nell'Antichità*, 2, Vérone, 1984, p. 777-808.

Salzani 1985. — Salzani (Luciano), *Preistoria e Protostoria nella Media Pianura Veronese*, Vérone, 1985.

Salzani 1986. — Salzani (Luciano), *Povegliano : la sua storia dal Bronzo al Ferro*, 1986.

Salzani 1987. — Salzani (Luciano), « La tomba 4 della necropoli di Valeggio sul Mincio (Verona) », in *Celti ed Etruschi...* 1987, p. 271-280.

Salzani 1996. — Salzani (Luciano), *La necropoli gallica e romana di S. Maria di Zevio (Verona)*, Documenti di archeologia, 9, Padus, Mantoue, 1996.

***Sanctuaires celtiques* 1991.** — Brunaux (Jean-Louis) dir., *Les Sanctuaires celtiques et le monde méditerranéen*, Archéologie aujourd'hui, Dossiers de protohistoire, n° 3, Éditions Errance, Paris, 1991.

Sandars 1971. — Sandars (Nancy K.), « Orient and orientalizing in early celtic art », *Antiquity*, XLV, 1971, p. 103-112, pl. XXI-XXIII.

Sander-Jørgensen Rowlett et Rowlett 1984. — Sander-Jørgensen Rowlett (Elsebet) et Rowlett (Ralph M.), « Gundestrup and Titelberg », *Hikenin*, 10, 1984, p. 145-156.

Sankot 1976/1977. — Sankot (Pavel), « Le rite funéraire des nécropoles laténiennes en Champagne », *Études celtiques* 15/1, 1976/1977, p. 49/94.

Sankot 1979. — Sankot (Pavel), « Revizní výzkum mohylového pohřebiště v Chýnovském háji v roce 1978 », *Středočeské muzejnictví*, 1979/5, p. 4-10.

Sankot 1980. — Sankot (Pavel), « Studie zur Sozialstruktur der nordalpinen Flachgräberfelder der La Tène-Zeit im Gebiet der Schweiz », *Zeitschrift für schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte*, 37, 1980, p. 19-71.

Sankot 1981. — Sankot (Pavel), « Dva puklicové nánožníky z Kralup nad Vltavou », *Praehistorica*, VIII (*Varia Archaeologica*, 2), Prague, 1981, p. 187-190.

Sankot 1991. — Sankot (Pavel), « Motifs zoomorphes dans l'art laténien de la Bohême au IIIe s. avant J.-C. », *Études celtiques*, 28, 1991, p. 401-433.

Sankot 1993. — Sankot (Pavel), « L'équipement personnel et sa signification sociale illustrés par l'exemple des nécropoles celtiques de Bohême », *Revue archéologique de l'Ouest*, Supplément n° 6, 1993, p. 311-327.

Sankot 1993a. — Sankot (Pavel), « Motifs zoomorphes dans l'art laténien de la Bohême au IIIe s. avant J.-C. », in *Celtes au IIIe s. av. J.-C.* 1993, p. 401-433.

Sankot 1994. — Sankot (Pavel), « Decorated La Tène single-edged knives in Bohemia. New aspects of early La Tène art », *Památky archeologické*, 85, 1994, p. 35-58.

Sankot 1994a. — Sankot (Pavel), « Das La Tène-A Schildgrab von Bránov. Kritik der älteren Dokumentation », *Archeologické rozhledy*, 46, 1994, p. 429-453, 493-500.

Sankot 1995. — Sankot (Pavel), « Les épées pseudo-anthropoïdes de Bohême », in *Europe celtique...* 1995, p. 413-422.

Sankot et von Kurzynski 1994. — Sankot (Pavel) et Kurzynski (Katharina von), « Textilfunde aus latènezeitlichen Gräberfeldern in Böhmen », *Festschrift für Otto-Hermman Frey zum 65. Geburtstag*, Marburger Studien zur Vor- und Frühgeschichte, 16, Hitzeroth, 1994, p. 535-547.

Sankot et Vojtěchovská 1986. — Sankot (Pavel) et Vojtěchovská (Ivana), « Excavations of an Early-La Tène Settlement with a Hoard of Iron Implements at Chýnov near Prague », *Archaeology in Bohemia 1981-1985*, Archaeological Institute of the Czechoslovak Academy of Sciences, Prague, 1986, p. 119-124.

***Sannio* 1980.** — *Sannio. Pentri e Frentani dal VI al I secolo a. C.*, Rome, 1980.

Savignac 1994. — Savignac (Jean-Paul), *Les Gaulois. Leurs écrits retrouvés. « Merde à César »*, La Différence, Paris, 1994.

Savory 1964. — Savory (H.N.), « The Tal-y-llyn Hoard », *Antiquity*, 1964, p. 18-31.

Savory 1964a. — Savory (H.N.), « A New Hoard of La Tène metalwork from Merionethshire », *Bulletin of the Board of Celtic Studies*, XX, 1964, p. 449-475.

Savory 1966. — Savory (H.N.), « Further Notes on the Tal-y-llyn (Mer.) Hoard of La Tène metalwork », *Bulletin of the Board of Celtic Studies*, XXII, 1966, p. 88-102.

Savory 1966a. — Savory (H.N.), « A Find of Early Iron Age Metalwork from the Lesser Garth, Pentyrch (Glam.) », *Archaeologia Cambrensis*, CXV, 1966, p. 27-44.

Savory 1971. — Savory (H.N.), *Excavations at Dinorben 1965-9*, Cardiff, 1971.

Schaaff 1966. — Schaaff (Ulrich), « Zur Belegung latènezeitlicher Friedhöfe der Schweiz », *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz*, 13, 1966, p. 49 *sqq.*

Schaaff 1972. — Schaaff (Ulrich), « Ein keltischer Hohlbuckelring aus Kleinasien », *Germania*, 50, 1972, p. 94 *sqq.*

Schaaff 1973. — Schaaff (Ulrich), « Frühlatènezeitliche Grabfunde mit Helmen vom Typ Berru », *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz*, 20, 1973, p. 81-106, pl. 11-50.

Schaaff 1974. — Schaaff (Ulrich), « Keltiche Einsenhelme aus vorrömischer Zeit », *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz*, 21, 1974, p. 152-171.

Schaaff 1980. — Schaaf (Ulrich), « Ein spätkeltisches Kriegergrab mit Eisenhelm aus Novo mesto », *Situla*, 20/21, 1980, p. 397 *sqq*.

Schaaff et Taylor 1975. — Schaaff (Ulrich) et Taylor (A.K.), « Spätkeltische Oppida im Raum nördlich der Alpen. Kommentar zur Karte », *Ausgrabungen in Deutschland*, 1/3, RGZM, Mayence, 1975, p. 322 *sqq*.

Schaeffer 1930. — Schaeffer (F.A.), *Les Tertres funéraires préhistoriques dans la forêt de Haguenau, II. Les tumulus de l'âge du fer*, 1930 (réimpr. Bruxelles, 1979).

Schalles 1985. — Schalles (H.J.), « Untersuchungen zur Kulturpolitik der pergamenischen Herrscher im dritten Jahrhundert v. Chr. », *Istanbuler Forschungen*, 36, 1985, p. 145 *sqq*.

Scheers 1977. — Scheers (Simone), *Traité de numismatique celtique II. La Gaule Belgique*, Annales littéraires de l'université de Besançon, 195, Les Belles Lettres, Paris, 1977.

Schefold 1949/1950. — Schefold (Karl), « Die Stilgeschichte der frühen keltischen Kunst », *Praehistorische Zeitschrift*, 34/35, 1949/1950 (paru en 1953), p. 11-17.

Scherer et Mordant 1972. — Scherer (J.) et Mordant (C. et D.), « La nécropole I de La Tène de Gravon (Seine-et-Marne) », *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est*, 23, 1972, p. 357-383.

Schiek 1981. — Schiek (S.), « Des "Heiligenbück" bei Hügeslsheim. Ein Fürstengrabhügel der Jüngeren Hallstattkultur », *Fundberichte aus Baden-Württemberg*, 6, 1981, p. 273-309.

Schindler 1968. — Schindler (Reinhard), *Studien zum vorgeschichtichen Siedlungs- und Befestigungswesen des Saarlandes*, Trierer Grabungen und Forschungen, Trèves, 1968.

Schindler 1969. — Schindler (Reinhard), « Die Aleburg bei Befort in Luxemburg », *Hémecht*, 21, 1969, p. 37-50.

Schindler 1969a. — Schindler (Reinhard), « Die spätlatène Burgen von Landscheid, Weiersbach und Ehrang », *Trierer Zeitschrift*, 32, 1969, p. 31-69.

Schmidt 1981. — Schmidt (Karl-Horst), « The Gaulish Inscription of Chamalières », *Bulletin of the Board of Celtic Studies*, 29, 1981, p. 256-268.

Schmidt 1990. — Schmidt (Karl-Horst), « Zum Plomb du Larzac », Matonis (A.T.E.) et Melia (D.F.) éd., *Celtic Language, Celtic Culture. A Festschrift for Eric p. Hamp*, Van Nuys, Californie, 1990.

Schönberger 1952. — Schönberger (Hans), « Die Spätlatènezeit in der Wetterau », *Saalburg Jahrbuch* 11, 1952, p. 21-129.

Schovsbo 1981. — Schovsbo (P.O.), « Henry Petersen og vognfundene fra den ældre jernalder », *Aarbøger for nordisk Oldkyndighed og Historie*, 1981, Copenhague, 1983.

Schovsbo 1987. — Schovsbo (P.O.), *Oldtidens vogne i Norden*, Bangsbomuseet, Frederikshavn, 1987.

Schubert 1983. — Schubert (Franz), « Neue Ergebnisse zum Bebauungsplan von Manching », *Bericht der römisch-germanischen Kommission*, 64, 1983, p. 5 *sqq*.

Schubert 1989. — Schubert (Franz), « Untersuchungen zur Topographie des Oppidums Bibracte auf dem Mont Beuvray », *Marburger Kolloquium 1989. Wolfgang Dehn zum 80. Geburstag*, Vorgeschichtliches Seminar, Universität, Marburg, 1989, p. 65-88.

Schüle 1960. — Schüle (Wilhelm), *Eisenzeitliche Tierknochen von der Heuneburg bei Hundersingen*, Stuttgart, 1960.

Schüle 1969. — Schüle (Wilhelm), *Die Meseta-Kulturen der iberischen Halbinsel. Mediterrane und eurasische Elemente in Früheisenzeitlichen Kulturen Südwesteuropas*, Madrider Forschungen 3, Walter de Gruyter, Berlin, 1969.

Schulten 1974. — Schulten (A.), *Geografía y Etnología antiguas de la Península Ibérica*, Madrid et Baden-Baden, 1974.

Schulz et Pleiner 1965. — Schulz (E.H.) et Pleiner (R.), « Untersuchungen an Klingen eiserner Latèneschwerter », *Technische Beiträge Zur Archäologie*, 2, Mayence, 1965, p. 38-50.
Schumacher 1919. — Schumacher (Karl), « Die polei (oppida) Germaniens bei Ptolemaios », *Germania*, 3, 1919, p. 78-80.
Schutzbier 1976. — Schutzbier (H.), « Mannersdorf am Leithagebirge », *Fundberichte aus Österreich*, 15, 1976.
Schwab 1976. — Schwab (Hanni), « Un oppidum de l'époque de Hallstatt près de Fribourg en Suisse », *Bulletin de la Société suisse de préhistoire et d'archéologie*, 25/26, 1976, p. 2-11.
Schwab 1989. — Schwab (Hanni), *Archéologie de la 2e correction des eaux du Jura : 1. Les Celtes sur la Broye et la Thielle*, Archéologie fribourgeoise 5, Éditions universitaires, Fribourg, 1989.
Schwab 1995. — Schwab (Hanni), « Deux nécropoles laténiennes à Gumefens (canton de Fribourg, Suisse) », in *Europe celtique...* 1995, p. 239-258.
Schwab et Kahil 1983. — Schwab (Hanni) et Kahil (Lilly), « Châtillon-sur-Glâne. Bilanz der ersten Sondiergrabungen », *Germania*, 61, 1983, p. 405-458.
Schwappach 1969. — Schwappach (Frank), « Stempelverzierte Keramik von Armorica », *Marburger Beiträge zur Archäologie der Kelten. Festschrift für Wolfgang Dehn*, Fundberichte aus Hessen, Beiheft 1, Rudolf Habelt Verlag, Bonn, 1969, p. 213-287, pl. 17-22.
Schwappach 1971. — Schwappach (Frank), « Stempel der Waldalgesheimstils an einer Vase aus Sopron-Bécsidomb », *Hamburger Beiträge zur Archäologie*, 1/2, 1971, p. 131-171.
Schwappach 1974. — Schwappach (Frank), « Zu einigen Tierdarstellungen der Frühlatènekunst », *Hamburger Beiträge zur Archäologie*, IV, 1974, p. 103-140.
Schwappach 1977. — Schwappach (Frank), « Die stempelverzierte Latène-Keramik aus den Gräbern von Braubach », *Bonner Jahrbücher*, 177, 1977, p. 119-183.
Schwarz 1959. — Schwarz (Klaus), *Atlas der spätkeltischen Viereckschanzen Bayerns, Munich*, 1959.
Schwarz 1975. — Schwarz (Klaus), « Die Geschichte eines keltischen Temenos im nördlichen Alpenvorland », *Ausgrabungen in Deutschland* 1, Römisch-Germanisches Zentralmuseum, Mayence, 1975, p. 324-358.
Schwarz, Tillmann et Treibs 1965/1966. — Schwarz (K.), Tillmann (H.) et Treibs (W.), « Zur spätlatènezeitlichen und mittelalterlichen Eisenerzgewinnung auf der südlichen Frankenalb bei Kelheim », *Jahresbericht der Bayerischer Bodendenkmalpflege* 6/7, 1965/1966, p. 35-66.
***Scordisci and the Autochtons* 1992.** — Tasić (Nikola) éd., *Scordisci and the native population in the Middle Danube region*, Srpska akademija nauka i umetnosti, Balkanološki institut, sp. ed. n° 48, Belgrade, 1992.
Sedláček 1981. — Sedláček (Zbyněk), « Předběžná zpráva o výzkumu na kopci "Kolo" u Týnce nad Labem, okr. Kolín », *Praehistorica*, VIII (*Varia Archaeologica*, 2), Prague, 1981, p. 173-178.
Sedláčková 1976. — Sedláčková (Hedvika), « Žárový hrob z Křečkova, okr. Nymburk », *Archeologické rozhledy*, 28, 1976, p. 540-543.
Sedláčková et Waldhauser 1987. — Sedláčková (Hedvika) et Waldhauser (Jiří), « Laténská pohřebiště ve středním Polabí », *Památky archeologické*, 78, 1987, p. 134-204.
***Ségusiaves* 1985.** — *Les Ségusiaves à l'âge du fer. Bilan de vingt années de recherches*, Ville de Feurs, musée d'Assier, Feurs, 1985.
***Sénons* 1977.** — *Les Sénons avant la Conquête à la lumière des dernières découvertes. Habitats, commerce, sépultures*, Actes du colloque de Sens, 1977.
Sharples 1987. — Sharples (N.M.), *Maiden Castle Project 1985 : An Interim Report*, Proceedings of the Dorset Nat. Hist. Archaeol. Society, 108, 1987.

Shefton 1989. — Shefton (Brian B.), « Zum Import und Einfluss mediteraner Güter in Alteuropa », *Kölner Jahrbuch für Vor- und Frühgeschichte*, 22, 1989, p. 207-220.

Sievers 1984. — Sievers (Susanne), *Die Kleinfunde der Heuneburg*, Römisch-Germanisches Forschungen, Bd. 42, Heuneburgstudien V, Philipp von Zabern, Mayence, 1984.

Sievers et coll. 1998. — Sievers (Susanne), Gebhard (Rupert), Hahn (Erwin), Küster (Hans Jörg), Leicht (Matthias), Manhart (Henriette), Trappe (Martin) et Ziegaus (Bernward), « Vorbericht über die Ausgrabungen 1996-1997 im Oppidum von Manching », *Germania*, 76, 1998, p. 619-672.

Silva 1986. — Silva (Armando Coelho Ferreira da), *A Cultura Castreja no Noroeste de Portugal*, Museu arqueológico da Citânia de Sanfins, Paços de Ferreira, 1986.

Silva 1999. — Silva (Armando Coelho Ferreira da), *Citania de Sanfins*, Museu arqueológico da Citânia de Sanfins, Paços de Ferreira, 1999.

Silva et coll. 1980/1981. — Silva (A.C.F. da), Soares (J.), Beirão (C. de M.), Dias (L.F.) et Soares (A.C.), « Escavações Arqueológicas no Castelo de Alcácer do Sal (Campanha de 1979) », *Setúbal Arqueológica*, 6-7, 1980-1981, p. 307-318.

Silva et Gomes 1992. — Silva (Armando Coelho Ferreira da) et Gomes (Mário Varela), *Proto-História de Portugal*, Universidade Aberta, Lisbonne, 1992.

Silveri-Gentiloni 1886. — « San Ginesio », *Notizie degli Scavi* 1886.

***Sites and Sights* 1995.** — Raftery (Barry) éd., *Sites and Sights of the Iron Age. Essays on Fieldwork and Museum Research presented to Ian Mathieson Stead*, Oxbow Monograph 56, Oxford, 1995.

***Situlenkunst* 1962.** — *Situlenkunst zwischen Po und Donau. Verzierte Bronzearbeiten aus dem ersten Jahrtausend v. Chr.*, Naturhistorisches Museum, Vienne, 1962.

Sjoestedt 1940. — Sjoestedt (Marie-Louise), *Dieux et héros des Celtes*, PUF, Paris, 1940.

Smith 1909. — Smith (Reginald A.), « On a Late-Celtic mirror found at Desborough » *Archaeologia*, 61, 1909, p. 329-346.

Smith 1929. — Smith (Reginald A.), « Celtic Bronzes from Lorraine », *Archaeologia*, 79, 1929, p. 1-12.

Smrž 1992. — Smrž (Zdeněk), « Späthallstattische Burgwälle und Höhensiedlungen in Nordwestböhmen », *Památky archeologické*, 83, 1992, p. 88-109.

Smrž 1996. — Smrž (Zdeněk), « Das frühlatènezeitliche Gehöft bei Droužkovice (Kr. Chomutov, NW Böhmen) », *Památky archeologické*, 87, 1996, p. 59-94.

Šneidrová 1955. — Šneidrová (Karla), « Laténská osada u Tuchlovic na Novostrašecku », *Památky archeologické*, 46, 1955, p. 185-206.

Solana Sainz 1974. — Solana Sainz (José Maria), *Los Autrigones a través de las fuentes literarías*, Anejos de Hispania Antiqva, Revista de Historia antigua, Universidad de Valladolid, 1974.

Solana Sainz 1991. — Solana Sainz (José Maria) éd., *Las entidades etnicas de la Meseta norte de Hispania en epoca prerromana*, Anejos de Hispania Antiqva, Revista de Historia antigua, Universidad de Valladolid, 1991.

Solinas 1995. — Solinas (Patrizia), « Il Celtico in Italia », *Studi etruschi*, 60, 1995, p. 311-408.

Soudská 1976. — Soudská (Eva), « Hrob 196 z Manětína-Hrádku a další hroby s dvoukolovými vozy v Čechách », *Archeologické rozhledy*, 28, 1976, p. 625 *sqq*.

Soudská 1981. — Soudská (Eva), « Manětín-Hrádek », *Praehistorica*, VIII (*Varia Archaeologica*, 2), Prague, 1981, p. 169-172.

Soudská 1994. — Soudská (Eva), *Die Anfänge der keltischen Zivilisation in Böhmen. Das Gräberfeld Manětín-Hrádek*, Prague, 1994.

Spagnolo Garzoli 1990. — Spagnolo Garzoli (Giuseppina) éd., *Haud procul Ticino flumine. La necropoli di Dormeletto*, Dormeletto, 1990.

Spagnolo Garzoli 1990/1991. — Spagnolo Garzoli (Giuseppina) « Osservazioni preliminari sulla necropoli gallica di Dormeletto (Novara) », *Sibrium*, 21, 1990/1991, p. 293-305.

Spehr 1975. — Spehr (G.), « Zum wirstchaftlichen Leben und soziallökonomischen Gefüge im Steinsburg-Oppidum », *Moderne Probleme der Archäologie*, Berlin, 1975, p. 141-175.

Spindler 1971. — Spindler (Konrad), *Magdalenenberg I. Der hallstattzeitliche Fürstengrabhügel bei Villingen im Schwarzwald*, Neckar-Verlag, Villingen, 1971.

Spindler 1972. — Spindler (Konrad), *Magdalenenberg II. Der hallstattzeitliche Fürstengrabhügel bei Villingen im Schwarzwald*, Neckar-Verlag, Villingen, 1972.

Spindler 1973. — Spindler (Konrad), *Magdalenenberg III. Der hallstattzeitliche Fürstengrabhügel bei Villingen im Schwarzwald*, Neckar-Verlag, Villingen, 1973.

Spindler 1976. — Spindler (Konrad), *Magdalenenberg IV. Der hallstattzeitliche Fürstengrabhügel bei Villingen im Schwarzwald*, Neckar-Verlag, Villingen, 1976.

Spindler 1977. — Spindler (Konrad) dir., *Magdalenenberg V. Der hallstattzeitliche Fürstengrabhügel bei Villingen im Schwarzwald*, Neckar-Verlag, Villingen, 1977.

Spindler 1980. — Spindler (Konrad), *Magdalenenberg VI*, Neckar-Verlag, Villingen-Schwenningen, 1980.

Spindler 1983. — Spindler (Konrad), *Die frühen Kelten*, Philipp Reclam, Stuttgart, 1983.

Stähelin 1907. — Stähelin (F.), *Geschichte der kleinasiatischen Galater*, Leipzig, 1907.

Stähli 1977. — Stähli (Bendicht), *Die Latènegräber von Bern-Stadt*, Schriften des Seminars für Urgeschichte der Universität Bern, Berne, 1977.

Stanczik et Vaday 1969. — Stanczik (Ilona) et Vaday (Andrea), « Keltische Bronzegürtel "ungarischen" Typs im Karpatenbecken », *Folia archaeologica*, 22, 1969, p. 7-27.

Stanford 1974. — Stanford (S.C.), *Croft Ambrey*, Hereford, 1974.

Stare 1973. — Stare (Vida), *Prazgodovina Šmarjete*, Katalogi i Monografije, 10, Narodni Muzej, Ljubljana, 1973.

Stary 1981. — Stary (P.F.), « Ursprung und Ausbreitung der eisenzeitlichen Ovalschilde mit spindeformigen Schildbuckel », *Germania*, 59, 1981, p. 287-306.

Stary 1986/1987. — Stary (P.F.), « Die militärische Ruckwirkungen der keltischen Invasion auf die Appenin-Halbinsel », *Hamburger Beiträge zur Archäologie*, 13-14, 1986/1987, p. 65 *sqq.*

Stead 1965. — Stead (Ian), *The La Tène Cultures of Eastern Yorkshire*, The Yorkshire Philosophical Society, York, 1979.

Stead 1967. — Stead (Ian), « A la Tène III burial at Welwyn Garden City », *Archaeologia*, 101, 1967, p. 1-62.

Stead 1971. — Stead (Ian), « The reconstruction of Iron Age buckets from Aylesford and Baldock », *British Museum Quarterly*, 35, 1971, p. 250-282.

Stead 1979. — Stead (Ian), *The Arras Culture*, The Yorkshire Philosophical Society, York, 1979.

Stead 1984. — Stead (Ian), « Celtic Dragons from the River Thames », *The Antiquaries Journal*, 64, 1984, p. 269 *sqq.*

Stead 1985. — Stead (Ian), *The Battersea Shield*, British Museum, Londres, 1985.

Stead 1985a. — Stead (Ian), *Celtic Art in Britain before the Roman Conquest*, British Museum, Londres, 1985.

Stead 1991. — Stead (Ian), « Many more Iron Age shields from Britain », *Antiquaries Journal*, 71, 1991, p. 1-35.

Stead 1991a. — Stead (Ian), « The Snettisham treasure : excavations in 1990 », *Antiquity*, 65, 1991, n° 248, p. 447-465.

Stead 1991b. — Stead (Ian), *Iron Age cemeteries in East Yorkshire. Excavations at Burton Fleming, Rudston, Garton-on-the Wolds, and Kirkburn*, English Heritage and British Museum Press, Londres, 1991.

Stead et coll. 1986. — Stead (I.M.), Bourke (J.B.), Brothwell (D.), *Lindow Man. The Body in the Bog*, Londres, 1986.

Stead et Rigby 1986. — Stead (I.M.) et Rigby (V.), *Baldock. The excavation of a Roman and pre-Roman settlement, 1968-1972*, Britannia Monograph Series, n° 7, Society for the Promotion of Roman Studies, Londres, 1986.

Stead et Rigby 1999. — Stead (I.M.) et Rigby (V.), *The Morel collection. Iron age antiquities from Champagne in the British Museum*, British Museum Press, Londres, 1999.

Sterckx 1973. — Sterckx (Claude), « Les jeux de damier celtiques », *Études celtiques*, 13, 1973, p. 733-749.

Sterckx 1986. — Sterckx (Claude), *Éléments de cosmogonie celtique*, Éditions de l'université de Bruxelles, Bruxelles, 1986.

Stloukal 1981. — Stloukal (Milan), « Kostry z laténského pohřebiště u Radovesic », *Praehistorica*, VIII (*Varia Archaeologica*, 2), Prague, 1981, p. 221-223.

Stöckli 1975. — Stöckli (Werner Ernst), *Chronologie der jüngeren Eisenzeit im Tessin*, Antiqua 2, Verlag Schweizerische Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte, Bâle, 1975.

Stöckli 1979. — Stöckli (Werner Ernst), *Die Grob- und Importkeramik von Manching*, Die Ausgrabungen in Manching, Bd. 8, Franz Steiner Verlag, Wiesbaden, 1979.

Stöckli 1995. — Stöckli (Werner Ernst), « Das spätlatènezeitliche Gräberfeld von Niederwichtrach-Bachtelen im Kanton Bern », *Trans Europam, Festschrift für Margareta Primas*, Bonn, 1995, p. 251-264.

Stöllner 1996. — Stöllner (Thomas), *Die Hallstattzeit und der Beginn der Latènezeit im Inn-Salzach-Raum*, Archäologie in Salzburg, Bd. 3/II, Salzbourg, 1996.

Storch 1986. — Storch (H.), « Die Rekonstruktion der keltischen Bronzekanne von Borsch, Kr. Bad Salzungen, in der Sammlung des Bereichs Ur- und Frühgeschichte der Friedrich-Schiller-Universität Jena », *Wiss. Zeitschrift Friedrich-Schiller-Univ. Jena, Gesellschaftwiss. R.*, 35, 1986, p. 411-421.

Stork 1975. — Stork (I.), « Die keltische Siedlung von Breisach-Hochstetten », *Archäologische Nachrichten aus Baden*, 15, 1975, p. 3-9.

Stout 1997. — Stout (Matthew), *The Irish Ringfort*, Four Courts Press, Dublin, 1997.

Striewe 1996. — Striewe (Karin), *Studien zur Nauheimer Fibel und ähnlichen Formen der Spätlatènezeit*, « Internationale Archäologie » 29, Verlag Marie Leidorf, Espelkamp, 1996.

***Studies on Early Ireland* 1982.** — Scott (B.G.) éd., *Studies on Early Ireland : Essays in Honour of M. V. Duignan*, Association of Young Irish Archaeologists, Belfast, 1982

Suter 1984. — Suter (P.), « Neuere Mittellatène-Grabkomplexe aus dem Kanton Bern. Ein Beitrag zur Latène C-Chronologie des schweizerischen Mittellandes », *Annuaire de la Société suisse de préhistoire et d'archéologie*, 67, 1984, p. 73-93.

Svobodová 1983. — Svobodová (Helena), « Bronzové nádoby z keltských oppid v Čechách a na Moravě », *Archeologické rozhledy*, 35, 1983, p. 656-677.

Svobodová 1985. — Svobodová (Helena), « Antické importy z keltských oppid v Čechách a na Moravě », *Archeologické rozhledy*, 37, 1985, p. 653-668.

Swan 1978. — Swan (D.L.), « The Hill of Tara, county Meath : The Evidence of Aerial Photography », *Society of Antiquaries of Ireland*, 108, 1978, p. 51-66.

Szabó 1971. — Szabó (Miklós), « Une fibule celtique à Délos », *Bulletin de correspondance hellénique*, 95, 1971, p. 503-514.

Szabó 1971a. — Szabó (Miklós), *Sur les traces des Celtes en Hongrie*, « Hereditas », Éditions Corvina, Budapest, 1971.

Szabó 1972. — Szabó (Miklós), "Celtic Art and History in the Carpathian Basin", *Acta archaeologica Academiae scientiarum Hungaricae*, 24, 1972, p. 386 *sqq.*

Szabó 1973. — Szabó (Miklós), « Éléments régionaux dans l'art des Celtes orientaux », *Études celtiques*, 13, 1973, p. 750 *sqq.*

Szabó 1973a. — Szabó (Miklós), « Tierkampfszene auf einer keltischen Urne », *Folia archaeologica*, 24, 1973, p. 43-56.

Szabó 1975. — Szabó (Miklós), « Sur la question du filigrane dans l'art des Celtes orientaux », *The Celts in central Europe*, Székesfehérvár, 1975, p. 147 *sqq*.

Szabó 1975a. — Szabó (Miklós), « Contribution à l'étude de l'art et de la chronologie de La Tène ancienne en Hongrie », *Folia archaeologica*, 25, 1975, p. 71-86.

Szabó 1977. — Szabó (Miklós), « The origins of the Hungarian Sword Style », *Antiquity*, 51, 1977, p. 211-220.

Szabó 1979. — Szabó (Miklós), « La Gaule et les Celtes orientaux », *in* Duval P.-M. et Kruta 1979, p. 161-169.

Szabó 1982. — Szabó (Miklós), « Rapports entre le Picenum et l'Europe extra-méditerranéenne à l'âge du fer », *Savaria*, 16, 1982, p. 223-241.

Szabó 1983. — Szabó (Miklós), « Audoleon und die Anfänge der ostkeltischen Münzprägung », *Alba Regia*, XX, 1983, p. 43-56, pl. XII-XVI.

Szabó 1985. — Szabó (Miklós), « Nouvelles vues sur l'art des Celtes orientaux », *Études celtiques*, 22, 1985, p. 53-72.

Szabó 1987. — Szabó (Miklós), « Rapports entre l'Italie et la cuvette karpatique à la fin du premier âge du fer et à l'époque de La Tène », in *Celti ed Etruschi...* 1987, p. 35-48.

Szabó 1988. — Szabó (Miklós), *Les Celtes en Pannonie. Contribution à l'histoire de la civilisation celtique dans la cuvette des Karpates*, ENS, Paris, 1988.

Szabó 1989. — Szabó (Miklós), « Contribution au problème du Style plastique laténien dans la cuvette des Karpates », *Acta archaeologica Academiae scientiarum Hungaricae*, 41, 1989, p. 17-32.

Szabó 1990. — Szabó (Miklós), « Éléments anthropomorphes dans le décor des fourreaux danubiens », *115e Congrès national des sociétés savantes, Avignon 1990, pré- et protohistoire*, p. 271-286.

Szabó 1991. — Szabó (Miklós), « Les Celtes dans la cuvette des Karpates », *Mélanges de la Casa de Velásquez*, XXVII, 1991, p. 155-177.

Szabó 1992. — Szabó (Miklós), *Les Celtes de l'Est. Le second âge du fer dans la cuvette des Karpates*, Éditions Errance, Paris, 1992.

Szabó 1993. — Szabó (Miklós), « Boïens et Héduens (Les Celtes de Pannonie et la Gaule) », *Cahiers d'études hongroises*, 5, 1993, p. 213-228.

Szabó 1993a. — Szabó (Miklós), « Le monde celtique au IIIe s. avant J.-C. », in *Celtes au IIIe s. av. J.-C.* 1993, p. 11-31.

Szabó 1995. — Szabó (Miklós), « Guerriers celtiques avant et après Delphes. Contribution à une période critique du monde celtique », *Europe celtique...* 1995, p. 49-67.

Szabó 1995a. — Szabó (Miklós), « Umbro-Celtica », *Sites and Sights* 1995, p. 157-162.

Szabó 1996. — Szabó (Miklós), « Kelta kard a Dunábol », *Studia antiqua*, 40, 1996, p. 41-51.

Szabó 1996a. — Szabó (Miklós), « L'expansion celte et l'armement décoré », *Mélanges de l'École française de Rome-Antiquité*, 108, 1996, p. 523-553.

Szabó et coll. 1994. — Szabó (M.), Guillaumet (J.-P.), Cserményi (V.), « Fouilles franco-hongroises à Velem-Szentvid : recherches sur la fortification laténienne », *Acta archaeologica Academiae scientiarum Hungaricae*, 46, 1994, p. 107-126.

Szabó et Knez 1980/1981. — Szabó (Miklós) et Knez (Tone), « Ein keltischer Kantharos aus Novo Mesto », *Archaeologia Iugoslavica*, 20, 1980/1981, p. 80 *sqq*.

Szabó et Petres 1992. — Szabó (Miklós) et Petres (Eva F.), *Decorated Weapons of the La Tène Iron Age in the Carpathian Basin*, « Inventaria Praehistorica Hungariae », V, Budapest, 1992.

Talon et coll. 1995. — Talon (Marc), Méniel (Patrice), Pinard (Estelle), et Rapin (André), « La sépulture de guerrier de La Croix-Saint-Ouen (Oise) », in *Europe celtique...* 1995, p. 391-404.

Tamborini 1950. — Tamborini (F.), *L'origine della civiltà gallo-italica secondo i più recenti studi*, Varèse, 1950.

Tanner 1979. — Tanner (Alexander), *Die Latènegräber der nordalpinen Schweiz*, Schriften des Seminars für Urgeschichte der Universität Bern, Heft 4 (composé de douze fascicules, numérotés de 4/1 à 4/12), Berne, 1979.

Tejral 1992. — Tejral (Jaroslav), « Die Probleme der römisch-germanischen Beziehungen unter Berücksichtigung der neuen Forschungsergebnisse im niederösterreichisch-südmährischen Thayaflussgebiet », *Bericht der römisch-germanischen Kommission*, 73, 1992, p. 377-468.

Tejral et coll. 1995. — Tejral (Jaroslav), Pieta (Karol) et Rajtár (Ján) éd., *Kelten, Germanen, Römer vom Ausklang der Latène-Zivilisation bis zum 2. Jh. im Mitteldonaugebiet*, Spisy archeologického ústavu AV ČR Brno 3, Archeologický ústav AV ČR Brno et Archeologický ústav SAV Nitra, Brno-Nitra, 1995.

Tennevin 1972. — Tennevin (Jean-Pierre), *Le Baou-Roux, oppidum celto-ligure*, Association « Les Amis d'Entremont et du pays d'Aix antique », cahier n° 1, Aix-en-Provence, 1972.

Teržan et coll. 1984. — Teržan (B.), Lo Schiavo (F.) et Trampuž-Orel (N.), *Most na Soči (S. Lucia) II*, Katalogi in Monografije, 23/2, Narodni Muzej, Ljubljana, 1984.

Thénot 1982. — Thénot (Andrée), *La Civilisation celtique dans l'est de la France d'après la collection de Baye au musée des Antiquités nationales à Saint-Germain-en-Laye*, Éditions de la fondation Singer-Polignac, Paris, 1982.

Thiérot et coll. 1914. — Thiérot (Amaury), Favret (abbé) et Bérard (Léon), « Compte rendu des fouilles faites en 1913 par A. Thiérot, l'abbé Favret et L. Bérard », *Bulletin de la Société archéologique champenoise*, 1914, p. 10-24.

Thill 1966. — Thill (Gérard), « Ausgrabungen in Goeblingen-Nospelt », *Hémecht*, 1966, p. 483-491.

Thill 1967. — Thill (Gérard), « Die Metallgegenstände aus vier spätlatènezeitlichen Brandgräbern bei Goeblingen-Nospelt », *Hémecht*, 1967, p. 87-98.

Thill 1967a. — Thill (Gérard), « Die Keramik aus vier spätlatènezeitlichen Brandgräbern bei Goeblingen-Nospelt », *Hémecht*, 1967, p. 199-213.

Thill 1972. — Thill (Gérard), « Frühlatènezeitlicher Fürstengrahügel bei Altrier », *Hémecht*, 24, 1972, p. 487-498.

Thill 1973. — Thill (Gérard), *Vor- und Frühgeschichte Luxemburgs*, Manuel d'histoire luxembourgeoise I, Éditions Bourg-Bourger, Luxembourg, 1973.

Thouvenin 1970. — Thouvenin (A.), « L'étamage des objets de cuivre et de bronze chez les Anciens », *Revue Hist. Mines et Métallurgie* 2/1, 1970, p. 101 *sqq.*

Thurneysen 1921. — Thurneysen (R.), *Die irische Helden- und Königsage bis zum siebzehnten Jahrhundert*, Halle, 1921.

Tibiletti Bruno 1986. — Tibiletti Bruno (Maria Grazia), « Nuove iscrizioni epicoriche a Milano », *Scritti in ricordo di G. Massari Gaballo e di U. Tocchetti Pollini*, Milan, 1986, p. 99-109.

Tizzoni 1981. — Tizzoni (Marco), « La cultura tardo La Tène in Lombardia », *Studi archeologici*, 1, Bergame, 1981, p. 3-40.

Tizzoni 1982. — Tizzoni (Marco), « La Tarda Età del ferro nel Lodigiano », *Archivio Storico Lodigiano*, 101, 1982, p. 189-202.

Tizzoni 1984. — Tizzoni (Marco), « I marchi delle spade La Tène conservate al Civico museo archeologico di Milan », *Études celtiques*, 21, 1984, p. 95-110.

Tizzoni 1984a. — Tizzoni (Marco), *I materiali della tarda età Ferro nelle civiche raccolte archeologiche di Milano*, Milan, 1984.

Tizzoni 1985. — Tizzoni (Marco), « The Late Iron Age in Lombardy », *Papers in Italian Archeology*, 4, British Archaeological Reports, int. ser. n° 245, Oxford, 1985, p. 37-68.

Tizzoni 1985a. — Tizzoni (Marco), *I materiali della tarda età del Ferro al Museo civico di Brescia*, Studi archeologici vol. 4, Istituto Universitario di Bergamo, Bergame, 1985.

Tizzoni 1990/1991. — Tizzoni (Marco), « Prime osservazioni sugli materiali preromani provenienti dagli scavi di via Moneta e della biblioteca Ambrosiana in Milano », *Sibrium*, 21, 1990/1991, p. 259-263.

Todorović 1968. — Todorović (Jovan), *Kelti u jugoistočnoj Evropi*, Dissertationes, 7, Muzej Grada Beograda, Belgrade, 1968.

Todorović 1972. — Todorović (Jovan), *Praistorijska Karaburma I. Nekropola mladeg gvozdeno doba*, Dissertationes et Monographiae, 13, Muzej Grada Beograda, Belgrade, 1972.

Todorović 1974. — Todorović (Jovan), *Skordisci. Istorija i kultura*, Monumenta archaeologica 2, Institut za izučavanije istorije Vojvodine-Savez arheoloških društava Jugoslavije, Novi Sad et Belgrade, 1974.

Tomanić-Jevremov et Guštin 1996. — Tomanić-Jevremov (Marjana) et Guštin (Mitja), « Keltska lončarska pec s Spodnje Hajdine pri Ptuju », *Arheološki vestnik*, 47, 1996, p. 267-278.

Tombolani 1987. — Tombolani (Michele), « Materiali tipo La Tène da Altino (Venezia) », in *Celti ed Etruschi...* 1987, p. 171-189.

Tomlin 1987. — Tomlin (R.S.O.), « Was ancient British Celtic ever a written language. Two texts from Roman Bath », *Bulletin of the Board of Celtic Studies*, 34, 1987, p. 18-25.

Tondo 1987. — Tondo (Luigi), « Un aspetto delle prime ricerche italiane sui Celti : monete celtiche in Scipione Maffei », in *Celti ed Etruschi...* 1987, p. 519-520.

Torelli 1987. — Torelli (Mario), « I Galli e gli Etruschi », in *Celti ed Etruschi...* 1987, p. 1-8.

Tovar 1961. — Tovar (A.), *The Ancient Languages of Spain and Portugal*, New York, 1961.

Traversari 1986. — Traversari (G.), *La statuaria ellenistica del Museo archeologico di Venezia*, 1986.

***Treasures of Celtic Art* 1998.** — *Treasures of Celtic Art : A European Heritage*, catalogue de l'exposition au Metropolitan Art Museum, Tokyo, 1998.

Treister 1991. — Treister (Michail Ju.), « Etruscan objects in the North Pontic Area and the ways of their penetration », *Studi etruschi*, LVII, 1991, p. 71-79, pl. XIX-XXVII.

Treister 1993. — Treister (Michail Ju.), « The Celts in the north Pontic area : a reassessment », *Antiquity*, 67, 1993, p. 789-804.

***Trésors celtes et gaulois* 1996.** — *Trésors celtes et gaulois. Le Rhin supérieur entre 800 et 50 av. J.-C.*, Musée d'Unterlinden, Colmar, 1996.

***Trésors des princes celtes* 1987.** — *Trésors des princes celtes*, catalogue de l'exposition au Grand Palais, Réunion des musées nationaux, Paris, 1987.

***Tricasses* 1989.** — *En Champagne celtique. Les Tricasses et la nécropole de Saint-Benoît-sur-Seine*, catalogue de l'exposition au musée des Beaux-Arts de Troyes, Troyes, 1989.

***Trichtinger Ring* 1978.** — *Der Trichtinger Ring und seine Probleme*, Heimat-und Altertumsverein Heidenheim an der Brenz e. V., Heidenheim, 1978.

Tschumi 1940. — Tschumi (Otto), *Die Ur- und Frühgeschichtliche Fundstelle von Port im Amt Nidau (Kanton Bern)*, Bienne, 1940.

Tschumi 1942. — Tschumi (O.), « Das Gräberfeld von Deisswil (Gem. Stettlen, Bern), 1936-1942 », *Jahrbuch des Bernisches Historisches Museums*, 22, 1942, p. 60-67.

Untermann 1975. — Untermann (J.), *Monumenta Linguarum Hispanicarum* I. *Die Münzlegenden*, Wiesbaden, 1975.

Untermann 1983. — Untermann (J.), « Die Keltiberer und das Keltiberische », *Problemi di lingua e di cultura nel campo indoeuropeo*, Pise, 1983, p. 109-128.

Urban 1987. — Urban (Otto H.), « Ausgrabungen auf dem Braunsberg bei Hainburg 1986 », *Carnuntum Jahrbuch*, 1987 (paru en 1988), Vienne, p. 271 *sqq.*

Urban 1989. — Urban (Otto H.), *Wegweiser in die Urgeschichte Österreichs. Archäologie sehen, erkennen, verstehen*, Österreichischer Bundesverlag, Vienne, 1989.

Urban 1994. — Urban (Otto H.), *Keltische Höhensiedlungen an der mittleren Donau vom Linzer Becken bis zur Porta Hungarica, I. : Der Freinberg*, Linzer archäologische Forschungen 22, Stadtmuseum Linz, Linz, 1994.

Urban 1996. — Urban (Otto H.), « Zur Chronologie der jüngeren Latènezeit in Ostösterreich », *Arheološki vestnik*, 47, 1996, p. 197-207.

Uszoki 1970. — Uszoki (A.), « Előzetes pelentés a ménfőcsanaki kelto temető ásatásáról », *Arrabona*, 12, 1970, p. 17-57.

Vaginay et coll. 1987. — Vaginay (M.), Leyge (F.) et Guichard (V.), *Les Gaulois dans la plaine du Forez*, Musée de la civilisatiôn gallo-romaine, Lyon, 1987.

Vaginay et Guichard 1984. — Vaginay (Michel) et Guichard (Vincent), « Une fosse de La Tène moyenne du site de Goincet (Loire) », *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est*, 35, 1984, p. 191-226.

Vaginay et Guichard 1988. — Vaginay (Michel) et Guichard (Vincent), *L'Habitat gaulois de Feurs (Loire). Fouilles récentes (1978-1981)*, Documents d'archéologie française n° 14, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 1988.

Vágó 1960. — Vágó (E.B.), « Kelten- und Eraviskengräber von Nagyvenyim und Sárkeszi », *Alba Regia*, 1, 1960, p. 44-62, pl. XXIX-XLI.

***Valais* 1986.** — *Le Valais avant l'histoire : 14 000 av. J.-C.-47 apr. J.-C.*, Musées cantonaux, Sion, 1986.

Van Arsdell 1989. — Van Arsdell (Robert D.), *Celtic Coinage of Britain*, Spink and Son Ltd, Londres, 1989.

Van den Boom et Fořt-Linksfeiler 1989. — Van den Boom (Helga) et Fořt-Linksfeiler (Daniela), *Keramische Sonergruppen der Heuneburg. Die Schüsseln und Schalen der Heuneburg*, Römisch-Germanische Forschungen, Bd. 47, Heuneburgstudien 7, Philipp von Zabern, Mayence, 1989.

Van Doorselaer et coll. 1987. — Van Doorselaer (André), Putman (Robert), Van der Gucht (Katrien) et Janssens (Francine), *De Kemmelberg een Keltische bergvesting*, Westvlaamse Archaeologica Monografieën 3, Courtrai, 1987.

Van Impe et coll. 1997. — Van Impe (Luc), Creemers (Guido), Scheers (Simone), Van Laere (Raf), « De Keltische goudschat van Beringen (Lb.) », *Lunula. Archeologia protohistorica*, 5, 1997, p. 21-23.

Vannaci Lunazzi 1977. — Vannaci Lunazzi (G.), *Le necropoli preromane di Remedello di Sotto e Ca'di Marco di Fiese*, Reggio Emilia, 1977.

Vannaci Lunazzi 1983. — Vannaci Lunazzi (G.), « Un aspetto della romanizzazione del territorio : la necropoli di Gambolò-Belcreda », *Rivista Archeologica di Como*, 165, 1983, p. 199-254.

Vannaci Lunazzi 1985. — Vannaci Lunazzi (G.), « Aspetti della cultura tardo La Tène in Lomellina », *Papers in Italian Archeology*, 4, British Archaeological Reports, int. ser. n° 245, Oxford, 1985, p. 69-88.

Vasić 1999. — Vasić (Miloje) éd., *Le Djerdap/les Portes de Fer à la deuxième moitié du premier millénaire av. J.-C. jusqu'aux guerres daciques. Kolloquium in Kladovo-Drobeta-Turnu Severin (September-October 1998)*, Jugoslawisch-rumänische Kommission für die Erforschung der Region des Eisernen Tores III, Belgrade, 1999.

Venclová 1973. — Venclová (Natalie), « Otázky etnické přislušnosti podmokelské a kobylské skupiny », *Archeologické rozhledy*, 25, 1973, p. 41-71.

Venclová 1981. — Venclová (Natalie), « Fialové sklo v českém laténu », *Praehistorica*, VIII (*Varia Archaeologica*, 2), Prague 1981, p. 217-220.

Venclová 1984. — Venclová (Natalie), « On the Problem of Celtic Glass Vessels », *Památky archeologické*, 75, 1984, p. 445-457.

Venclová 1990. — Venclová (Natalie), *Prehistoric Glass in Bohemia*, Archeological Institute of the Czechoslovak Academy of Sciences, Prague, 1990.

Venclová 1993. — Venclová (Natalie), « Habitats industriels celtiques du IIIe s. av. J.-C. en Bohême », in *Celtes au IIIe s. av. J.-C.* 1993, p. 435-450.

Venclová 1995. — Venclová (Natalie), « Specializovaná výroba : teorie a modely », *Archeologické rozhledy*, 47, 1995, p. 541-564.

Venclová 1997. — Venclová (Natalie), « On enclosures, pots and trees in the Forest », *Journal of European Archaeology*, 5, 1997, p. 131-150.

Venclová 1998. — Venclová (Natalie), *Mšecké Žehrovice in Bohemia. Archaeological background to a Celtic Hero, 3rd-12nd century BC*, « Chronothèque » 2, Kronos B.Y. Éditions, Sceaux, 1998.

Venclová et Salač 1990. — Venclová (Natalie) et Salač (Vladimír), « Laténské sklo ze sídliště v Lovosicích », *Archeologické rozhledy*, 42, 1990, p. 640-660.

Vendryes 1948. — Vendryes (Joseph), *La Religion des Celtes*, Coop Breizh, Spézet, 1997 (réédition partielle de Grenier, Tonnelat, Vendryes, Ungebaun, *Les Religions étrusques et romaines. Les religions des Celtes, des Germains et des anciens Slaves*, « Mana », PUF, Paris, 1948).

***Veneti antichi* 1988.** — Fogolari (Giulia) et Prosdocimi (Aldo Luigi), *I Veneti antichi. Lingua e cultura*, Editoriale Programma, Padoue, 1988.

***Vercingétorix et Alésia* 1994.** — *Vercingétorix et Alésia*, Catalogue de l'exposition au musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, Réunion des musées nationaux, Paris, 1994.

Verger 1987. — Verger (Stéphane), « La genèse celtique des rinceaux à triscèles », *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz*, 34, 1987, p. 287-339.

***Vernon* 1998.** — *La Fortification gauloise de Vernon. Recherches récentes sur un oppidum des Véliocasses*, Musée municipal A.-G. Poulain, Vernon, 1998.

***Vierrädrige Wagen* 1987.** — *Vierrädrige Wagen der Hallstattzeit. Untersuchungen zu Geschichte und Technik*, Römisch-Germanisches Zentralmuseum, Monographien, Bd. 12, Verlag des Römisch-Germanischen Zentralmuseums, Mayence, 1987.

Villar 1995. — Villar (Francisco), *Estudios de Celtibérico y de toponimia prerromana*, Ediciones Universidad Salamanca, Salamanque, 1995.

Villes 1985. — Villes (Alain) dir., *La Civilisation gauloise en pays Carnute*, Châteaudun, 1985, p. 64-69.

Villes 1995. — Villes (Alain), « À propos des mouvements celtiques aux IVe-IIIe s. : confrontation habitats et nécropoles en Champagne », in *Europe celtique...* 1995, p. 125-160.

Villes et coll. 1995. — Villes (Alain) dir., « Les fouilles archéologiques sur le tracé de l'autoroute A 26 Châlons-sur-Marne Troyes », *Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne*, 110, 1995, p. 7-144.

Vinski-Gasparini 1959. — Vinski-Gasparini (Ksenija), « Keltski ratnički grob iz Batine », *Arheološki Radovi i Rasprave*, 1, 1959, p. 281-297.

Violante 1993. — Violante (Antonio), *I Celti a sud delle Alpi*, Amilcare Pizzi, Milan, 1993.

Viollier 1916. — Viollier (David), *Les Sépultures du second âge du fer sur le Plateau suisse*, Genève, 1916.

Vitali 1982. — Vitali (Daniele), « L'elmo della tomba 14 di Monte Bibele a Monterenzio (prov. di Bologna) », *Études celtiques*, 19, 1982, p. 35-49.

Vitali 1983. — Vitali (Daniele), *Monterenzio e la valle dell'Idice, archeologia e storia di un territorio*, catalogue d'exposition, Monterenzio, 1983.

Vitali 1984. — Vitali (Daniele), « Un fodero celtico con decorazione a lira zoomorfa da Monte Bibele (Monterenzio, provincia di Bologna) », *Études celtiques*, 21, 1984, p. 35-49.

Vitali 1984a. — Vitali (Daniele), « Una tomba di guerriero da Castel del Rio (Bologna). I problemi dei corredi con armi nell'area cispadana tra IV e II sec. a. C. », *Atti e memorie della Deputazione di Storia Patria per le provincie di Romagna*, 35,1984 (paru en 1986), p. 9-35.

Vitali 1987. — Vitali (Daniele), « Monte Bibele tra Etruschi e Celti : dati archeologici e interpretazione storica », in *Celti ed Etruschi...* 1987, p. 309-380.

Vitali 1987a. — Vitali (Daniele), « La necropoli di Piobbico (provincia di Pesaro-Urbino) », in *Celti ed Etruschi...* 1987, p. 477-493.

Vitali 1988. — Vitali (Daniele), « Elmi di ferro e cinturoni a catena. Nuove proposte per l'archeologia dei Celti in Italia », *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz*, 35, 1988 (paru en 1991), p. 239-284.

Vitali 1988a. — Vitali (Daniele), « Monte Bibele : criteri distributivi nell'abitato ed. aspetti del territotio bolognese dal IV al II sec. a. C. », *La formazione della città preromana in Emilia-Romagna, Atti del colloquio di Studi, Bologna-Marzabotto 1985*, Bologne, 1988, p. 105-142.

Vitali 1992. — Vitali (Daniele), *Tombe e necropoli galliche di Bologna e del territorio*, Cataloghi delle Collezioni del Museo Civico Archeologico di Bologna, Comune di Bologna, Istituto per la Storia di Bologna, Bologne, 1992.

***Vix* 1997.** — Brun (Patrice) et Chaume (Bruno) éd., *Vix et les éphémères principautés celtiques. Les VIe-Ve s. avant J.-C. en Europe centre-occidentale*, « Archéologie aujourd'hui », Éditions Errance, Paris, 1997.

Vízdal 1976. — Vízdal (J.), « Záchranný výskum keltského pohrebiska v Ižkovciach », *Slovenská archeológia*, 24, 1976, p. 151-190.

Vogt 1951. — Vogt (Emil) « La Tènegräber von Dietikon, Kanton Zürich », *Schweizerisches Landesmuseum in Zürich 60. Jahresbericht*, 1951 (paru en 1952), p. 55-64.

Vonwiller 1971. — Vonwiller (Ferrante Rittatore), « Bassorilievo con figurazione preromana a Bormio », *Oblatio*, Côme, 1971, p. 691-702.

Vonwiller 1975. — Vonwiller (Ferrante Rittatore), « La civiltà del Ferro in Lombardia, Piemonte e Liguria », *Popoli e civiltà dell'Italia antica*, 4, Biblioteca di Storia Patria, Rome, 1975, p. 225-327.

***Vorrömische Eisenzeit* 1980.** — *Vorrömische Eisenzeit im Kattegatt-Gebiet und in Polen*, Archäologisches Museum, Göteborg, 1980.

Vouga 1923. — Vouga (Paul), *La Tène. Monographie de la station publiée au nom de la Commission des fouilles de La Tène*, Karl W. Hiersemann, Leipzig, 1923.

Vuaillat 1977. — Vuaillat (Dominique), *La Nécropole tumulaire de Chavéria (Jura)*, Annales littéraires de l'université de Besançon 189, Série archéologie 28, Les Belles Lettres, Paris, 1977.

Wailes 1990. — Wailes (B.), « Dún Ailinne : a summary excavation report », *Emania*, 7, 1990, p. 10-21.

Wainwright 1979. — Wainwright (G.J.), *Excavations at Gussage All Saints*, HSMO Archaeological Report 10, 1979.

Wainwright et Spratling 1973. — Wainwright (G.J.) et Spratling (M.), « The Iron Age settlement of Gussage All Saints », *Antiquity*, 47, 1973, p. 109 *sqq.*

Waldhauser 1977. — Waldhauser (Jiří), « Keltské sídliště u Radovesic v severozápadních Čechách. Přehled výzkumů a stav hodnocení », *Archeologické rozhledy*, 29, 1977, p. 144-177.

Waldhauser 1979. — Waldhauser (Jiří), « Beitrag zum Studium der keltischen Siedlungen, Oppida und Gräberfelder in Böhmen », *in* Duval P.-M. et Kruta 1979, p. 118-156.

Waldhauser 1981. — Waldhauser (Jiří), « Keltische Drehmühlen in Böhmen », *Památky archeologické*, 72, 1981, p. 153-221.

Waldhauser 1987. — Waldhauser (Jiří), « Keltische Gräberfelder in Böhmen. Dobrá Voda und Letky, sowie Radovesice, Stránce und Tuchomyšl », 60. *Bericht der römisch-germanischen Kommission*, 1987, p. 15-179.

Waldhauser 1991. — Waldhauser (Jiří), « Das keltische Gold in "Boiohaemum" », *Zeitschrift für schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte*, 48, 1991, p. 11-37.

Waldhauser 1995. — Waldhauser (Jiří), « Detektory získané nálezy z keltského oppida u Stradonic. Předběžná zpráva o hromadném nálezu železných nástrojů, jednotlivých mincí a plastiky », *Archeologické rozhledy*, 47, 1995, p. 418-425.

Waldhauser 1995a. — Waldhauser (Jiří), « Keltské zlaté mince z českých zemí jako produkt výrobní specializace a jejich distribuce v Evropě », *Archeologické rozhledy*, 47, 1995, p. 619-631.

Waldhauser et coll. 1978. — Waldhauser (Jiří) et coll., *Das keltische Gräberfeld bei Jenišův Újezd in Böhmen*, Archeologický výzkum v severních Čechách, 6-7, Krajské Muzeum, Teplice, 1978.

Waldhauser et coll. 1993. — Waldhauser (Jiří) et coll., *Die Hallstatt- und Latènezeitliche Siedlung mit Gräberfeld bei Radovesice in Böhmen*, « Archeologický výzkum v severních Čechách 21 », Archäologische Schriften des regionalmuseums Teplice, Prague, 1993.

Waldhauser et Holodňák 1984. — Waldhauser (Jiří) et Holodňák (Petr), « Keltské sídliště a pohřebiště u Bíliny, o. Teplice », *Památky archeologické*, 75, 1984, p. 181-216.

Ward Perkins 1941. — Ward Perkins (G.), « The Iron Age Horseshoe », *The Antiquaries Journal*, 21, 1941, p. 144-149.

Warner 1982. — Warner (R.B.), « The Broighter Hoard : a reappraisal, and the iconography of the collar », *Studies on Early Ireland : Essays in Honour of M. V. Duignan*, Belfast, 1982, p. 29-38.

Warner 1986. — Warner (R.B.), « Preliminary schedules of sites and stray finds in the Navan Complex », *Emania*, 1, 1986, p. 5-9.

Waterman et Selkirk 1970. — Waterman (D.M.) et Selkirk (A.), « Navan Fort », *Current Archaeology*, 22, 1970.

Weinzierl 1899. — Weinzierl (Robert Ritter von), *Das La Tène-Grabfeld von Langugest bei Bilin in Böhmen*, Braunschweig, Friedrich Vieweg und Sohn, Braunschweig, 1899.

Westropp 1910. — Westropp (T.J.), « The Fort of Dun Aengusa in Inishmore, Aran », *Proceedings of the Royal Irish Academy* 28C, 1910, p. 1-46.

Wells 1980. — Wells (Peter S.), *Culture contact and culture change. Early Iron Age central Europe and the Mediterranean world*, « New Studies in Archaeology », Cambridge University Press, Cambridge, 1980.

Wells 1993. — Wells (Peter S.) et coll., *Settlement, Economy and Cultural Change at the End of the European Iron Age. Excavations at Kelheim in Bavaria, 1987-1991*, International Monographs on Prehistory, Ann Arbor, 1993.

Wenning 1978. — Wenning (R.), *Die Galateranatheme Attalos I*, Pergamische Forschungen 4, 1978.

Werner 1962/1963. — Werner (Joachim), « Aquileia-Velem-Hrazany. Palmettenförmige Gürtelschliessen aus pannonischen und boischen Oppida », *Alt-Thüringen*, 6, 1962/1963, p. 429-435.

Wernicke 1991. — Wernicke (Ingolf), *Die Kelten in Italien. Die Einwanderung und die frühen Handelsbeziehungen zu den Etruskern*, Palingenesia 33, Franz Steiner Verlag, Stuttgart, 1991.

Wheeler 1943. — Wheeler (R.E.M.), *Maiden Castle, Dorset*, Londres, 1943.

Wheeler et Richardson 1957. — Wheeler (sir Mortimer) et Richardson (Katherine), *Hill-Forts of Northern France*, « Reports of the Research Commitee of the Society of Antiquaries of London », n° XIX, University Press, Oxford, 1957.

Wienicke 1927. — Wienicke (Arnold), *Keltisches Söldnertum in der Mittelmeerwelt bis zur Herrschaft der Römer*, Breslau, 1927.

Willaume et coll. 1977. — Willaume (M.), Ferdière (A.), Lejour (M.) et Pompée (J.C.), « La nécropole de “Mainville” à Bromeilles (Loiret) », *Revue archéologique du nord du Loiret*, 3, 1977, p. 41-79.

Willemoes 1978. — Willemoes (A.), *Hvad nyt om Gundestrupkarret*, Nationalmuseets Arbejdsmark 1978, Copenhague, 1978.

Woimant 1986. — Woimant (G.P.), « La statuette d'un dieu-guerrier gaulois », *La Revue du Louvre*, n° 415, 1986.

Wolski 1956. — Wolski (J.), « La prise de Rome par les Celtes et la formation de l'annalistique romaine », *Historia. Zeitschrift für alte Geschichte*, V, 1956, p. 24-52.

Woźniak 1970. — Woźniak (Zenon), *Osadnictwo celtyckie w Polsce*, Ossolineum, Wroclaw-Warszawa-Kraków, 1970.

Woźniak 1974. — Woźniak (Zenon), *Wschodnie pogranicze kultury lateńskiej*, Ossolineum. Wroclaw, 1974.

Woźniak 1976. — Woźniak (Zenon), « Die östliche Randzone der Latènekultur », *Germania*, 54, 1976, p. 382-402.

Woźniak 1979. — Woźniak (Zenon), « Der Besiedlungswandel in den germanischen Gebieten während der jüngeren Latènezeit und seine Bedeutung für die Geschichte der Kelten », *in* Duval P.-M. et Kruta 1979, p. 213-218.

Woźniak 1992. — Woźniak (Zenon), « Zur Chronologie der keltischen Siedlungsmaterialen aus Schlesien und Kleinpolen », *Probleme der relativen und absoluten Chronologie ab Latènezeit bis zum Frühmittelalter*, Cracovie, 1992, p. 9-17.

Woźniak 1996. — Woźniak (Zenon), « Neue Forschungsergebnisse über die jüngere Latènezeit in Südpolen », *Arheološki vestnik*, 47, 1996, p. 165-172.

Wyss 1954. — Wyss (René), « Das Schwert des Korisios », *Jahrbuch des bernischen historischen Museums*, 34, 1954, p. 201-222.

Wyss 1955. — Wyss (René), « Funde aus der alten Zihl und ihre Deutung », *Germania*, 33, 1955, p. 349-354.

Wyss 1975. — Wyss (René), *Der Schatzfund von Erstfeld. Frühkeltischer Goldschmuck aus den Zentralalpen*, Archaeologische Forschungen, Gesellschaft für das schweizerische Landesmuseum Zürich, Zurich, 1975.

Zachar 1970. — Zachar (Lev), « K niektorým problémom štúdia keltských mečov na Slovensku », *Múzeum*, 3, Muzeologický kabinet Slovenského Národného Muzea, Bratislava, 1970, p. 184-187.

Zachar 1974. — Zachar (Lev), « Datovanie keltských mečov z Drne a Košíc », *Zborník slovenského národného múzea*, 68, 1974, História 14, p. 55-80.

Zachar 1982. — Zachar (Lev), « Príspevok k problematike bratislavského oppida », *Zborník Slovenského národného múzea*, 76, História 22, 1982, p. 31-49.

Zachar 1987. — Zachar (Lev), *Keltische Kunst in der Slowakei*, Tatran, Bratislava, 1987.

Zachar et Rexa 1988. — Zachar (L.) et Rexa (D.), « Beitrag zur Problematik der spätlatènezeitlichen Siedlungshorizonte innerhalb des Bratislavaer Oppidums », *Zborník Slovenského národného múzea*, 81, História 28, 1988, p. 27-72.

Zannoni 1883. — Zannoni (Antonio), *Gli Scavi della Certosa di Bologna*, Bologne, 1883.

Zavřel 1996. — Zavřel (Petr), « Současný stav poznání sídlištního zázemí oppida Třísov », *Archeologické rozhledy*, 48, 1996, p. 98-112.

Zeller 1989. — Zeller (Kurt W.), « Neue keltische Gewerbebauten auf dem Dürrnberg », *Salzburger Archiv*, 6, 1989, p. 5 *sqq.*

Zeller 1995. — Zeller (Kurt W.), *Eber, Vogel, Fisch und Mensch. Figürlich verzierte Fibeln vom Dürrnberg bei Hallein*, Salzburger Museum C.A. « Das Kunstwerk des Monats » 8/87, Salzbourg, 1995.

Zeller 1997. — Zeller (Kurt W.), « Die "Nordgruppe"- ein latènezeitliches Gräberfeld am Fusse des Putzenkopfes auf dem Dürrnberg bei Hallein », *Salzburger Archiv* 23, 1997, p. 5-26.

Zeller 1997a. — Zeller (Kurt W.), « Die Grabungen im Bereich des Lettebühels auf dem Dürrnberg bei Hallein », *Salzburger Archiv* 23, 1997, p. 27-39.

Zirra 1967. — Zirra (Vlad), *Un cimitir celtic în nord-vestul Romaniei*, Baia Mare, 1967.

Zirra 1971. — Zirra (Vlad), « Beiträge zur Kenntnis der keltischen Latène in Rumänien », *Dacia*, 15, 1971, *sqq*.

Zirra 1972. — Zirra (Vlad), « Noi necropole celtice în nord-vestul României (cimiirile birituale de la Sanislau şi Dindeşti) », *Studii si Comunicari. Satu Mare*, 2, 1972.

Zirra 1976. — Zirra (Vlad), « La nécropole La Tène d'Apahida. Nouvelles considérations », *Dacia*, nouvelle série, 20, 1976, p. 129-165.

Zirra 1976a. — Zirra (Vlad), « Le Problème des Celtes dans l'espace du Bas-Danube », *Thraco-Dacica, Recueil d'études à l'occasion du IIe Congrès international de thracologie*, Bucarest, 1976.

Zirra 1979. — Zirra (Vlad), « À propos de la présence des éléments laténiens sur la rive occidentale de la mer Noire », *in* Duval P.-M. et Kruta 1979, p. 189-193.

Zirra V.V. 1993. — Zirra (Vlad Vintilå), « Entre l'utile et l'art. Les fibules laténiennes en Roumanie », in *Celtes au IIIe s. av. J.-C.* 1993, p. 451-464.

Zuffa 1956. — Zuffa (Mario), « Il frontone e il fregio di Civitalba nel Museo Civico di Bologna », *Scritti in onore di A. Calderini e Enrico Paribeni*, 1956, p. 267-288.

Zuffa 1975. — Zuffa (Mario), « I Celti nell'Italia adriatica », *Introduzione alle antichità adriatiche*, Pisa, 1975, p. 97-159.

Zürn 1970. — Zürn (Hartwig), *Hallsttaforschungen in Nordwürttemberg*, Stuttgart, 1970.

Zürn 1979. — Zürn (Hartwig), « Grabhügel bei Böblingen », *Fundberichte aus Baden-Württemberg*, 4, 1979, p. 54-117.

Zürn 1987. — Zürn (Hartwig), *Hallstattzeitliche Grabfunde in Württemberg und Hohenzollern*, Forschungen und Berichte zur Vor- und Frühgeschichte in Baden-Württemberg, 25/1-2, Landesdenkmalamt Baden-Württemberg et Konrad Theiss Verlag, Stuttgart, 1987.

Zwicker 1934. — Zwicker (Johann), *Fontes historiae religionis celticae*, De Gruyter, Berlin, 1934.

LISTE DES MUSÉES

Adria (Italie) : Museo Archeologico Nazionale. — Via Badini 59, 45011 Adria. Tél. (0426) 21612. Fax 21612.

Aiud (Roumanie) : Muzeul de Istorie Aiud. — Piaţa Republicii 24, 3325 Aiud. Tél. (058) 861849.

Aix-en-Provence (France) : Archéosite de l'oppidum celto-ligure d'Entremont. — 13100 Aix-en-Provence. Tél. 0442233373/161900.

Alcácer do Sal (Portugal) : Museu Municipal Pedro Nunes. — Praça Pedro Nunes, 7580 Alcácer do Sal. Tél. 265622565/67, 265622603.

Aléria (France) : Musée départemental d'archéologie Jérôme-Carcopino. — Fort-Matra, rte nationale, 198, 20270 Aléria. Tél. 0495570092.

Alise-Sainte-Reine (France) : Musée Alésia. — Rue de l'Hôpital, 21150 Alise-Sainte-Reine. Tél. 0380961095. Fax 0380968103.

Allschwil (Suisse) : Heimatmuseum Allschwil. — Basler Str 48, 4123 Allschwil. Tél. (061) 4815187. Internet : http://www.allschwil.ch/Heimatmuseum.

Amiens (France) : Musée de Picardie. — 48, rue de la République, 80000 Amiens. Tél. 0322971400. Fax 0322971427.

Amplepuis (France) : Musée Barthélemy-Thimonnier. — Pl. de l'Hôtel-de-Ville, 69550 Amplepuis. Tél. 0474890890.

Ampurias (Espagne) : Museu Arqueològic de Catalunya. — Sant Pere de Galligant, Pujada de Santa Llúcia, 17007 Girona. Tél. 972202632. Fax 972210454.

Ancône (Italie) : Museo Archeologico Nazionale delle Marche. — Via Ferretti 6, 60100 Ancona. Tél. (071) 20755390.

Angoulême (France) : Musée de la Société archéologique et historique de la Charente. — 44, rue Montmoreau, 16000 Angoulême. Tél. 0545384517/949075.

Ankara (Turquie) : Gordion Müzesi. — Polatli, Ankara.

Annecy (France) : Palais de l'Isle, Musée d'histoire de la ville. — Vieilles Prisons, 74000 Annecy. Tél. 0450338731.

Aoste (Italie) : Museo Alpino e Archeologico. — Via San Orso 10, 11100 Aosta. Tél. (0165) 41421.

Arad (Roumanie) : Muzeul Judeţean Arad. — Piaţa G. Enescu 1, 2900 Arad. Tél. (057) 216499.

Arlon (Belgique) : Musée luxembourgeois. — 13, rue des Martyrs, 6700 Arlon. Tél. (063) 221236, 226192. Fax 228412. E-mail : info@ial.be. Internet : http://www.ial.be.

Asola (Italie) : Museo Civico Archeologico Goffredo Bellini. — Viale Brescia 8, 46041 Asola. Tél. (0376) 710542.

Asolo (Italie) : Museo Civico. — Via Regina Corraro, 31011 Asolo. Tél. (0423) 952313.

Asparn an der Zaya (Autriche) : Museum für Urgeschichte des Landes Niederösterreich. — 2151 Asparn an der Zaya. Tél. (02577) 8039. Fax 803920.

Athènes (Grèce) : Moyseio Ethnikon Archaiologikon (Musée archéologique national). — Tositsa 1, 106 82 Athinai. Tél. (01) 8217724. Fax 8213573. E-mail : protocol@eam.culture.gr. Internet : http://www.culture.gr.

Autun (France) : Musée lapidaire Saint-Nicolas. — 10, rue Saint-Nicolas, 71400 Autun. Tél. 0385523571/0976.

Auxerre (France) : Musée-Abbaye Saint-Germain. — Pl. Saint-Germain, 89000 Auxerre. Tél. 0386510974. Fax 0386427050.

Avenches (Suisse) : Musée romain. — CP 237, 1580 Avenches. Tél. (026) 6764200. Fax 6764215. E-mail : anne.hochuli@MUSRAV.vd.ch. Internet : http://www.avenches.ch.

Avila (Espagne) : Museo de Ávila. — Casa de los Deanes, plaza Nalvillos 3, 05001 Ávila. Tél. 920211003. Fax 920253701.

Bad Buchau (Allemagne) : Federseemuseum Bad Buchau, Zweigmuseum des Württembergischen Landesmuseums und Staatlichen Museums für Naturkunde Stuttgart. — August-Gröber-Pl 2, 88422 Bad Buchau. Tél. (07582) 8350. Fax 933810. E-mail : federseemuseum@t-online.de. Internet : http://www.dhm.de/museen/federsee.

Baia Mare (Roumanie) : Muzeul Judeţean Maramureş. — B-dul Traian 8, 4800 Baia Mare. Tél. (062) 411927.

Bâle (Suisse) : Historisches Museum Basel. — Barfüsserkirche, Barfüsserplatz 7, 4051 Basel. Tél. (061) 2058600. Fax 2058601. Internet : http://www.historischesmuseumbasel.ch.

Barcelone (Espagne) : Museu d'Arqueología de Catalunya. — Passeig Santa Madrona 39, 08038 Barcelona. Tél. 934232149. Fax 934254244. E-mail : mac@mac.es. Internet : http://www.mac.es.

Bar-le-Duc (France) : Musée barrois. — Esplanade du Château, 55000 Bar-le-Duc. Tél. 0329761467. Fax 0329771638.

Beauvais (France) : Musée départemental de l'Oise. — Ancien palais épiscopal, 1, rue du Musée, 60000 Beauvais. Tél. 0344114383. Fax 0344484945.

Belfast (Irlande du Nord) : Ulster Museum, National Museums & Galleries of Northern Ireland. — Botanic Gardens, Belfast BT9 5AB. Tél. (02890) 383000. Fax 383003. Internet : http://www.ulstermuseum.org.uk.

Belfort (France) : Musée d'art et d'histoire. — Château de Belfort, 90000 Belfort. Tél. 0384542551. Fax 0384285296.

Belgrade (Yougoslavie) : Muzej Grda Beograda (Musée de la ville de Belgrade). — Zmaj Jovina 1, 11000 Beograd. Tél. (011) 637954.

Narodni Muzej (Musée national). — Trg Republike 1a, 11000 Beograd. Tél. (011) 624322. Fax 627721.

Bellinzona (Suisse) : Museo di Castelgrande. — Castello di Uri, Castelgrande, 6501 Bellinzona Tél. (091) 8041380, 8258145. Fax 8041389.

Berck-sur-Mer (France) : Musée municipal de Berck-sur-Mer. — 60, rue de l'Impératrice, 62600 Berck-sur-Mer. Tél. 0321840780. Fax 0321840780.

Berlin (Allemagne) : Antikensammlung, Staatliche Museen zu Berlin-Preussischer Kulturbesitz. — Bodestrasse 1-3, 10178 Berlin. Tél. (030) 20905201. Fax 20905202. Internet : http://www.smb.spk-berlin.de.

Junior-Museum (Museum für Völkerkunde), Staatliche Museen zu Berlin-Preussischer Kulturbesitz. — Lansstrasse 8, 14195 Berlin. Tél. (030) 8301255. Fax 84108469. E-mail : mv@smb.spk-berlin.de.

Museum für Vor- und Frühgeschichte, Staatliche Museen zu Berlin-Preussischer Kulturbesitz, Schloss Charlottenburg, Langhansbau, 14059 Berlin. Tél. (030) 3267480. Fax 32674812. E-mail : mvf@smb.spk-berlin.de.
Internet : http://www.smb.spk-berlin.de.

Berne (Suisse) : Bernisches Historisches Museum. — Helvetiaplatz 5, 3005 Bern. Tél. (031) 3507711. Fax 3507799.

Besançon (France) : Musée des beaux-arts et d'archéologie. — 1, pl. de la Révolution, 25000 Besançon. Tél. 0381814447.

Institut d'archéologie de l'Université. — 1, rue Cl.-Goudimel, 25000 Besançon. Tél. 0381666666.

Bibracte (France) : Musée de Bibracte. — 71990 Saint-Léger-sous-Beuvray. Tél. 0385865238. Fax 0385825800.

Centre archéologique européen du Mont-Beuvray. — 58370 Glux-en-Glenne. Tél. 0386786900. Fax 0386786570.

Bienne (Suisse) : Museum Schwab, Museum für Urgeschichte und Archäologie. — Seevorstadt 50, 2502 Biel. Tél. (032) 3227603. Fax 3233768.
E-mail : muschwab@bielstar.ch. Internet : http://www.bielstar.ch/culture/musee.

Bihač (Bosnie-Herzégovine) : Regionalni Muzej. — Ul AVNOJ-a 2, 77000 Bihać. Tél. (077) 229743.

Bistrita (Roumanie) : Muzeul Judeţean Bistriţa-Năsăud. — Str General Grigore Bălan 19, 4400 Bistriţa. Tél. (063) 211063.

Bologne (Italie) : Museo Civico Archeologico. — Via dell'Archiginnasio 2, 40124 Bologna. Tél. (051) 233849. Fax 266516. E-mail : mca@comune.bologna.it.
Internet : http://www.comune.bologna.it/bologna/musei/archeologico.

Bolzano (Italie) : Museo Civico. — Via Cassa di Risparmo 14, 39100 Bolzano. Tél. (0471) 974625. Fax 980144.

Bonn (Allemagne) : Rheinisches Landesmuseum Bonn. — Fraunhoferstrasse 8, 53121 Bonn. Tél. (0228) 98810. Fax 9881299.

Bordeaux (France) : Musée d'Aquitaine. — 20, cours Pasteur, 33000 Bordeaux. Tél. 0556015100. Fax 0556442436.

Boskovice (République tchèque) : Muzeum Boskovicka. — Hradni ul 1, 680 01 Boskovice. Tél. (0501) 452077, 452090, 454601. Fax 452077.

E-mail : museum@mas.cz.
Internet : http://www.boskovice.kultura.cz.

Braga (Portugal) : Museu Regionale de Arqueologia D. Diogo de Sousa. — Av Central 32, Rua Bombeiros Voluntários, 4700-025 Braga. Tél. 253273706, 253615844. Fax 253612366. E-mail : mdds@um.geira.pt. Internet : http://www.geira.pt/mdds.

Bratislava (Slovaquie) : Archeologické Múzeum, Slovenské Národné Múzeum. — Žižkova 12, 814 36 Bratislava. Tél. (07) 54413680. Fax 5313680.

Brescia (Italie) : Museo Civico dell'Età Romana. — Via Musei 57 a, 25121 Brescia. Tél. (030) 2977800. Fax 2400733. Internet : http://www.comune.brescia.it/musei.

Breteuil (France) : Musée archéologique de la région de Breteuil. — 5, rue de l'Église, 60121 Breteuil. Tél. 0344071521. Fax 0344781391.

Brežice (Slovénie) : Posavski Muzej. — Cesta Prvih Borcev, 8250 Brežice. Tél. (0608) 61271. Fax 61271.

Brno (République tchèque) : Moravské zemské muzeum (Musée provincial morave). — Zelný trh 6, 659 37 Brno. Tél. (05) 42321205. Fax 42212792.
E-mail : mzm@mzm.anet.cz. Internet : http://www.bm.cesnet.cz/mzm.
Muzeum města Brna. — Spilberk Castle, 662 24 Brno. Tél. (05) 42211584. Fax 42211584.

Bruxelles (Belgique) : Cinquantenaire Museum, Musées royaux d'art et d'histoire. — 10, parc du Cinquantenaire, 1000 Bruxelles. Tél. (02) 7417211. Fax 7337735.
E-mail : karin.theunis@kmkg-mrah.be. Internet : http://www.kmkg-mrah.be.

Bucarest (Roumanie) : Muzeul Naţional de Istorie a României. — Calea Victoriei 12, 79740 Bucureşti. Tél. (01) 3158207, 3157055. Fax 3113356. E-mail : mnir@mailbox.ro. Internet : http://www.mnir.ro.

Budapest (Hongrie) : Magyar Nemzeti Múzeum (Musée national de Hongrie). — Múzeum krt 14-16, 1088 Budapest. Tél. (01) 3382122. Fax 3177806.
E-mail : hnm@hnm.hu.

Cardiff (Royaume-Uni) : National Museums and Galleries of Wales. — Cathays Park, Cardiff CF1 3NP. Tél. (029) 20397951. Fax 20323219.
Internet : http://www.nmgw.ac.uk.

Carei (Roumanie) : Complexul Muzeal Judeţean Satu Maru, Secţia de Istorie şi Stiintele Naturii Carei. — Str 25 Octombrie 1, 3825 Carei. Tél. (061) 37526.

Čelákovice (République tchèque) : Městské muzeum. — Na Hrádku 464, 250 88 Čelákovice. Tél. (0202) 891556, 891192. Fax 891192.

České Budějovice (République tchèque) : Jihočeské muzeum České Budějovice. — Dukelská 1, 370 51 České Budějovice. Tél. (038) 7311528. Fax 56447.

Châlons-en-Champagne (France) : Musée municipal. — Pl. Godart, 51000 Châlons-en-Champagne. Tél. 0326693853. Fax 0326693801.

Chalon-sur-Saône (France) : Musée Denon. — Pl. de l'Hôtel-de-Ville, 71100 Chalon-sur-Saône. Tél. 0385480170.

Charleville-Mézières (France) : Musée de l'Ardenne. — Pl. Ducale, 08109 Charleville-Mézières. Tél. 0324324464.

Châtillon-Coligny (France) : Musée de Châtillon-Coligny. — Ancien Hôtel-Dieu, faubourg Puyrault, 45230 Châtillon-Coligny. Tél. 0238925544. Fax 0238960944.

Châtillon-sur-Seine (France) : Musée du Châtillonnais. — Rue du Bourg, 21400 Châtillon-sur-Seine. Tél. 0380912467.

Chomutov (République tchèque) : Okresní muzeum. — Nám 1. Maje 1, 43 000 Chomutov. Tél. (0396) 3878.

Clermont-Ferrand (France) : Musée Bargoin. — 45, rue Ballainvilliers, 63000 Clermont-Ferrand. Tél. 0473913731.

Cluj-Napoca (Roumanie) : Muzeul National de Istorie a Transilvaniei. — Str C. Daicoviciu 2, 3400 Cluj-Napoca. Tél. (064) 198677. Fax 191718. E-mail : mnit@museum.utcluj.ro. Internet : http://www.museum.utcluj.ro.

Coblence (Allemagne) : Mittelrhein-Museum. — Florinsmarkt 15-17, 56020 Koblenz am Rhein. Tél. (0261) 1292520. Fax 1292500. E-mail : mittelrhein-musuem@rz-online.de. Internet : http://www.mittelrhein-museum.de.

Coimbra (Portugal) : Museo Antropológico, c/o Instituto de Antropologia, Universidade de Coimbra. — Barrio Sousa Pinto 3000-393 Coimbra. Tél. 239829051/52. Fax 239823491.

Colmar (France) : Musée d'Unterlinden. — 1, rue d'Unterlinden, 68000 Colmar. Tél. 0389201550. Fax 0389412622. E-mail : musee.unterlinden@nmcnet.fr. Internet : http://www.musee.unterlinden.com.

Côme (Italie) : Museo Civico Archeologico P. Giovio. — Piazza Medaglie d'Oro 1, 22100 Como. Tél. (031) 271343. Fax 268053.

Compiègne (France) : Musée Antoine-Vivenel. — Hôtel de Songeons, 2, rue d'Austerlitz, 60200 Compiègne. Tél. 0344202604.

Copenhague (Danemark) : Nationalmuseet. — Prinsens Palais, Frederiksholms Kanal 12, 1220 København K. Tél. 33134411. Fax 33473330. Internet : http://www.natmus.dk.

Cordoue (Espagne) : Museo Arqueológico Provincial. — Plaza Jerónimo Páez 7, 14003 Córdoba. Tél. 957474011, 957471076. Fax 957474011.

Cork (Irlande) : Cork Public Museum. — Fitzgerald Park, Cork. Tél. (021) 270679. Fax 270931.

Cracovie (Pologne) : Muzeum Archeologiczne w Krakowie. — Ul Senacka 3, 31-002 Kraków. Tél. (012) 4227560. Fax 4227761. Internet : http://www.krakow.pl/muzea/archeol/index.htm.

Dijon (France) : Musée archéologique. — 5, rue du Docteur-Maret, 21000 Dijon. Tél. 0380308854.

Dresde (Allemagne) : Landesamt für Archäologie mit Landesmuseum für Vorgeschichte, Palaispl. — Japanisches Palais, 01097 Dresden. Tél. (0351) 814450. Fax 8144666. E-mail : Presse@archsax.sachsen.de. Internet : http://www.archsax.sachsen.de.

Dublin (Irlande) : National Museum of Ireland, Ard-Mhúsaem na hÉireann. — Kildare St, Dublin 2. Tél. (01) 6777444. Fax 6766116.

Duchcov (République tchèque) : Zámek Duchcov. — 419 01 Duchcov. Tél. (0417) 935301.

Édimbourg (Royaume-Uni) : Royal Museum of Scotland. — Chambers Street, Edinburgh EH11JF. Tél. (0131) 2257534, 2474113. Fax 2414308, 2204819. Internet : http://www.nms.ac.uk.

Eger (Hongrie) : Dobó István Vármuzeum. — Vár ú 1, 3300 Eger. Tél. (036) 312744. Fax 312450.

Eisenstadt (Autriche) : Burgenländisches Landesmuseum. — Museumgasse 1-5, 7000 Eisenstadt. Tél. (02682) 62652.

Épernay (France) : Musée municipal d'archéologie et du vin de Champagne. —13, av. de Champagne, 51200 Épernay. Tél. 0326519031.

Este (Italie) : Museo Nazionale Atestino. — Via Negri 9c, 35042 Este. Tél. (0429) 2085. Fax (049) 8754647.

Florence (Italie) : Museo Archeologico. — Via della Colonna 38, 50121 Firenze. Tél. (055) 23575. Fax 242213.

Forli (Italie) : Museo Archeologico Antonio Santarelli. — Corso della Repubblica 72, 47100 Forli. Tél. (0543) 712606. Fax 712616.

Francfort (Allemagne) : Museum für Vor- und Frühgeschichte-Archäologisches Museum. — Karmelitergasse 1, 60311 Francfurt am Main. Tél. (069) 21235896. Fax 21230700. Internet : http://www.frankfurt.de.

Fribourg (Suisse) : Musée d'art et d'histoire. — 12, rue Morat, 1700 Fribourg. Tél. (026) 3055140, 3055167. Fax 3055141. E-mail : SchoepferM@etatfr.ch.

Genève (Suisse) : Musée d'art et d'histoire. — 2, rue Charles-Galland, 1206 Genève 3. Tél. (022) 4182600. Fax 4182601. E-mail : mah@ville-ge.ch.
Internet : http://www.mah.ville-ge.ch.

Golling an der Salzach (Autriche) : Heimatmuseum Burg Golling. — 5440 Golling an der Salzach. Tél. (06244) 5360.

Graz (Autriche) : Steiermärkisches Landesmuseum Joanneum, Provinzialrömische Sammlung und Antikenkabinett. — Eggenberger Allee 90, 8020 Graz. Tél. (0316) 5832649521. Fax 5832649518.

Grenoble (France) : Musée archéologique de l'église Saint-Laurent. — 2, rue Saint-Laurent, Église, 38000 Grenoble. Tél. 0476447868. Fax 0476513559.
E-mail : museearcheologique@minitel.net.

Guimarães (Portugal) : Museo Arqueológico de Martins Sarmento. — Rua de Paio Galvão, 4810-509 Guimarães. Tél. 253415969.

Guiry-en-Vexin (France) : Musée Archéologique départemental du Val-d'Oise. — Pl. du Château, 95450 Guiry-en-Vexin. Tél. 0134674507.

Győr (Hongrie) : Xantus János Múzeum. — Széchenyi tér 5, 9002 Gyoër. Tél. (096) 310588. Fax 310731.

Hagueneau (France) : Musée historique. — 9, rue du Maréchal-Foch, 67500 Haguenau. Tél. 0388937922. Fax 0388934812.

Hallein (Autriche) : Keltenmuseum. — Pflelgerpl. 5, 5400 Hallein. Tél. (06245) 80783. Fax 8078314.

Hallstatt (Autriche) : Prähistorisches Museum. — Seestr. 56, 4830 Hallstatt. Tél. (06134) 8280. Fax 8280. Internet : http://www.interaktive.com/Museum.

Hořice (République tchèque) : Městské muzeum a galerie. — Nám Krále Jiřího 160, 508 01 Hořice v Pokrkonoši. Tél. (0435) 2497.

Hradec Králové (République tchèque) : Muzeum Východních Čech, Odděleni Archeologické, Historické, Přírodovědecké. — Eliščíno nábřeží 465, 500 01 Hradec Králové. Tél. (049) 5514624. Fax 5512899. E-mail : mvc@mvc.anet.cz.

Iéna (Allemagne) : Sammlung antiker Kleinkunst, Institut für Altertumswissen-

schaften der Friedrich-Schiller-Universität Jena. — Kahlaische Strasse 1, 07745 Jena. Tél. (03641) 944820. Fax 944802.

Imola (Italie) : Musei Comunali di Imola. — Via G. Sacchi 4, 40026 Imola. Tél. (0542) 602609. Fax 602608. E-mail : Imola01@fox.cib.unibo.it.

Innsbruck (Autriche) : Tiroler Landesmuseum Ferdinandeum. — Museumstrasse 15, 6020 Innsbruck. Tél. (0512) 59489. Fax 5948988. E-mail : sekretariat@tiroler-landesmuseum.at. — Internet : http://www.tiroler-landesmuseum.at.

Kadaň (République tchèque) : Muzeum Františkánský klášter. — Švermova 474, 432 01 Kadaň.

Kaposvár (Hongrie) : Somogyi Megyei Múzeumok Igazgatósága. — Foë ú 10, 7400 Kaposvár. Tél. (082) 312822. Fax 312822. E-mail : kiraly@kvar.smmi.hu.

Karlsruhe (Allemagne) : Badisches Landesmuseum Karlsruhe. — Schloss, 76131 Karlsruhe. Tél. (0721) 9266514. Fax 9266537. E-mail : info@landesmuseum.de. Internet : http://www.landesmuseum.de.

Keszthely (Hongrie) : Balatoni Múzeum. — Múzeum ú 2, 8361 Keszthely. Tél. (083) 312351. Fax 312351.

Klagenfurt (Autriche) : Landesmuseum für Kärnten. — Museumgasse 2, 9021 Klagenfurt. Tél. (0463) 53630552. Fax 53630540.
Internet : http://www.buk.ktn.gv.at/landesmuseum.

Kolín (République tchèque) : Regionálni muzeum v Kolíně. — I. Karlovo nám 8, 280 02 Kolín. Tél. (0321) 22988.

Komárno (Slovaquie) : Podunajské Múzeum (Musée du Danube). — Ul Palatínova 13, 94501 Komárno. Tél. (0819) 731476. Fax 731476.

Košice (Slovaquie) : Východoslovenské Múzeum. — Hviezdoslavova 3, 041 36 Košice. Tél. (095) 6220309. Fax 6228696.

Kyjov (République tchèque) : Muzeum. — Palackého ul 70, 697 01 Kyjov.

Langres (France) : Musée de Langres. — Pl. du Centenaire, 52200 Langres. Tél. 0325870805/882623.

La Spezia (Italie) : Museo Archeologico Nazionale. — Via Luni, Ortonovo-Luni, 19100 La Spezia. Tél. (0187) 66811.

Lausanne (Suisse) : Musée cantonal d'archéologie et d'histoire. — Palais de Rumine, 6, pl. de la Riponne, 1005 Lausanne. Tél. (021) 3163430. Fax 3163431.

Legnago (Italie) : Museo della Fondazione Fioroni. — Via Matteotti 39, 37045 Legnago. Tél. (0442) 20052.

Libourne (France) : Musée Bial de Bellerade. — 23, quai Souchet (proche de la Porte du Grand Port), 33500 Libourne. Tél. 0557515176.

Libramont (Belgique) : Musée des Celtes, Centre de recherches archéologiques en Ardennes ASBL. — Place Communale, 1, B6800 Libramont.
Tél. et Fax (061) 224976.

Linz (Autriche) : Oberösterreichisches Landesmuseum, Aussenstelle Wegscheid. — Bäckermühlweg 41, 4030 Linz. Tél. (0732) 84585. Fax 845859.

Lisbonne (Portugal) : Museu Nacional de Arqueologia do Dr. Leite de Vasconcelos. — Praça do Império, Belém, 1400-206 Lisboa. Tél. 213620000. Fax 213620016.

Litoměřice (République tchèque) : Okresni muzeum. — Mírové nám 1, 412 01 Litoměřice.

Liverpool (Royaume-Uni) : Liverpool Museum. — William Brown St, Liverpool L3 8EN. Tél. (0151) 4784399. Fax 4784390. Internet : http://www.nmgm.org.uk.

Ljubljana (Slovénie) : Narodni Muzej Slovenije. — Prešernova 20, 1000 Ljubljana. Tél. (061) 218886. Fax 221882.

Locarno (Suisse) : Museo Civico e Archeologico. — Castello Visconteo, Piazza Castello, 6600 Locarno. Tél. (091) 7563170/72. Fax 7519871.

Londres (Royaume-Uni) : British Museum. — Great Russell St, London WC1B 3DG. Tél. (020) 76361555. Fax 73238614. E-mail : info@british-museum.ac.uk. Internet : http://www.british-museum.ac.uk.

Museum of London. — London Wall, London EC2Y 5HN. Tél. (0207) 6003699. Fax 6001058. E-mail : info@museumoflondon.org.uk.

Lons-le-Saunier (France) : Musée d'archéologie. — 25, rue Richebourg, 39000 Lons-le-Saunier. Tél. 0384471213.

Luxembourg (Luxembourg) : Musée national d'histoire et d'art. — Marché-aux-Poissons, 2345 Luxembourg. Tél. 4793301. Fax 223760.

Lyon (France) : Musée de la civilisation gallo-romaine. — 17, rue Cléberg, 69005 Lyon. Tél. 0478259468.

Madrid (Espagne) : Museo Arqueológico Nacional. — Calle Serrano 13, 28001 Madrid. Tél. 915777912. Fax 914316840. Internet : http://www.man.es.

Mannersdorf (Autriche) : Museum Mannersdorf. — Jägerzeile 9, 2452 Mannersdorf. Tél. (02168) 62680. Internet : http://www.noel.gv.at/service/k/k1/museen.

Mantoue (Italie) : Museo di Palazzo d'Arco. — Piazza d'Arco 4, 46100 Mantova. Tél. (0376) 322242.

Marburg (Allemagne) : Marburger Universtätsmuseum für Kunst und Kulturgeschichte. — Biegenstr 11, 35032 Marburg. Tél. (06421) 282355. Fax 282166.

Maribor (Slovénie) : Pokrajinski Muzej. — Grajska ul 2, 2000 Maribor. Tél. (062) 211851. Fax 227777.

Marseille (France) : Musée d'archéologie méditerranéenne. — Centre de la Vieille Charité, rue de la Charité, 13002 Marseille. Tél. 0491145880. Fax 0491145881.

Martigny (Suisse) : Musée gallo-romain d'Octodure. — Rue du Forum, 1920 Martigny. Tél. (027) 7223978. Fax 7225285. Internet : http://www.gianadda.ch.

Marzabotto (Italie) : Museo Etrusco Pompeo Aria. — Via Porrettana Sud 13, 40043 Marzabotto. Tél. (051) 932353.

Mayence (Allemagne) : Landesmuseum Mainz. — Grosse Bleiche 49-51, 55116 Mainz. Tél. (06131) 28570. Fax 285757.

Römisch-Germanisches Zentralmuseum, Forschungsinstitut für Vor- und Frühgeschichte, Ernst-Ludwig. — Pl. 2, 55116 Mainz. Tél. (06131) 91240. Fax 9124199.

Medias (Roumanie) : Muzeul Municipal Mediaş. — Str Viitorului 46, 3125 Mediaş. Tél. (069) 841299. Fax 820506.

Michalovice (Slovaquie) : Zemplínske Múzeum. — Kostolná nám 1, 071 01 Michalovice. Tél. (0946) 21335. Fax 31086.

Milan (Italie) : Civiche Raccolte Archeologiche e Numismatiche di Milano. — Castello Sforzesco, 20121 Milano. Tél. (02) 8053972. Fax 86452796. E-mail : Ermanno_Arslan@rcm.inet.it.

Museo Archeologico. — Corso Magenta 15, 20121 Milano.

Miskolc (Hongrie) : Herman Ottó Múzeum. — Görgey Artúr ú 28, 3529 Miskolc. Tél. (046) 361411. Fax 367975.

Modène (Italie) : Museo Civico Archeologico e Etnologico. — Palazzo dei Musei, Piazza S. Agostino 337, 41100 Modena. Tél. (059) 243263. Fax 224795.

Moesgard (Danemark) : Moesgård Museum. — Moesgård, 8270 Højbjerg. Tél. 89421100. Fax 86272378. E-mail : moesgaard@moes.hum.aau.dk. Internet : http://www.moesmus.dk.

Montbrison (France) : Musée La Diana. — Rue du Cloître-Notre-Dame, 42600 Montbrison. Tél. 0477960110. Fax 0477588990.

Monza (Italie) : Musei Civici-Museo della Città. — Serrone della Villa Reale, Viale Brianza 2, 20052 Monza. Tél. (039) 366381. Fax 361558.

Morat (Suisse) : Historisches Museum Murten. — Ryf 4, 3280 Murten. Tél. (026) 6726200. Fax 6703100.

Morlaix (France) : Musée des Jacobins. — Pl. des Jacobins, 29600 Morlaix. Tél. 0298886888. Fax 0298880892.

Moulins (France) : Musée historique du Bourbonnais. — Archives départementales de l'Allier, 03000 Moulins. Tél. Tél. 0470200140.

Mouzon (France) : Archéosite gallo-romain des Flaviers. — 08210 Mouzon. Tél. 0324261063.

Munich (Allemagne) : Prähistorische Staatssammlung, Museum für Vor- und Frühgeschichte. — Lerchenfeldstrasse 2, 80538 München. Tél. (089) 293911. Fax 225238.
Staatliche Münzsammlung. — Residenzstrasse 1, 80333 München. Tél. (089) 227221. Fax 299859.

Nantes (France) : Musée Thomas-Dobrée (Musée archéologique). — 18, rue Voltaire, 44000 Nantes. Tél. 0240710350. Fax 0240732940.

Negotin (Yougoslavie) : Muzej Krajine Negotin. — Vere Radosavljević 1, 19300 Negotin. Tél. (019) 52072.

Neuburg an der Donau (Allemagne) : Schlossmuseum Neuburg, Abt. Vorgeschichtsmuseum. — Pfalz-Neuburg, Residenzstrass 2, 86633 Neuburg an der Donau. Tél. (08431) 8897. Fax 42689.

Neuchâtel (Suisse) : Musée cantonal d'archéologie (Fondation La Tène). — 7, av. du Peyrou, 2000 Neuchâtel. Tél. (032) 8896910. Fax 8896286. E-mail : service.museearcheologie@ne.ch.

Neunkirchen (Autriche) : Städtisches Heimatmuseum. — Dr.- Stockhammer-Gasse 13, 2620 Neunkirchen. Tél. (02635) 61147.

New York (États-Unis) : Metropolitan Museum of Art. — Fifth Av at 82 St, New York, NY10028. Tél. (212) 879-5500. Fax (212) 570-3879. E-mail : webmaster@metmuseum.org. Internet : http://www.metmuseum.org.

Nîmes (France) : Musée archéologique. — 13 bis, bd de l'Amiral-Courbet, 30000 Nîmes. Tél. 0466672557. Fax 0466213323.

Nissan-lez-Ensérune (France) : Musée national archéologique et site. — 34440 Nissan-lez-Ensérune. Tél. 0467370123.

Nitra (Slovaquie) : Ponitrianske Múzeum. — Stefánikova 1, 949 01 Nitra. Tél. (087) 514253.

Nogent-sur-Seine (France) : Musée P.-Dubois-A.-Boucher. — Groupement archéologique du Nogentais, rue A.-Boucher, 10400 Nogent-sur-Seine. Tél. 0325397179/4200.

Norwich (Royaume-Uni) : Castle Museum. — Castle, Norwich NR1 3JU. Tél. (01603) 223624. Fax 765651.
Internet : http://www.norfolk.gov.uk/Tourism/Museums/Museum/htm.

Novare (Italie) : Museo Lapidario della Canonica del Duomo. — Chiostro della Canonica del Duomo, 28100 Novara. Tél. (0321) 37234.

Novi Sad (Yougoslavie) : Muzej Grada Novog Sada. — Petrovaradin-Tvrdžava, 21000 Novi Sad.

Novo mesto (Slovénie) : Dolenjski Muzej. — Úl Muzejska 7, 8000 Novo mesto. Tél. (068) 3731111. Fax 371112.

Numana (Italie) : Antiquarium. — Via La Fenice, 60026 Numana. Tél. (071) 9331162.

Nuremberg (Allemagne) : Germanisches Nationalmuseum. — Kartäusergasse 1, 90402 Nürnberg. Tél. (0911) 13310. Fax 1331200. E-mail : m.henkel@gnm.de.
Internet : http://www.gnm.de.

Nyíregyháza (Hongrie) : Jósa András Múzeum. — Benczúr tér 21, 4401 Nyíregyháza. Tél. (042) 315722. Fax 315722.

Olomouc (République tchèque) : Vlastivědné muzeum v Olomouci. — Nám Republiky 5, 771 73 Olomouc. Tél. (068) 5222741. Fax 5222743.
E-mail : muzeumol@power.ol.cesnet.cz.
Internet : http://www.risc.upol.cz/muzeumol.

Oradea (Roumanie) : Muzeul Tării Crişurilor. — B-dul Dacia 1-3, 3700 Oradea. Tél. (059) 479917. Fax 479918.

Orléans (France) : Musée historique et archéologique de l'Orléanais. — Sq. de l'Abbé-Desnoyers, rue Sainte-Catherine, 45000 Orléans. Tél. 0238792155. Fax 0238792008.

Osijek (Croatie) : Musej Slavonije Osijek. — Trg Svetog trojstva 6, 31000 Osijek. Tél. (031) 122505/959. Fax 120959.

Oxford (Royaume-Uni) : Ashmolean Museum of Art and Archaeology. — Oxford University, Beaumont Str., Oxford OX1 2PH. Tél. (01865) 278000. Fax 278018.
Internet : http://www.ashmol.ox.ac.uk.

Paços de Ferreira (Portugal) : Museu de la Cîtania de Sanfins.

Padoue (Italie) : Museo di Scienze Archeologiche e d'Arte. — C/o Università di Padova, Piazza Capitaniato 7, 35139 Padova. Tél. (049) 8274611.
Musei Civici agli Eremitani. — Piazza Eremitani 8, 35121 Padova. Tél. (049) 8204513. Fax 8204566. E-mail : musei.comune@podovanet.it.
Internet : http://www.podovanet.it/museicivici.

Pampelune (Espagne) : Museo de Navarra. — Calle Santo Domingo s/n, 31001 Pamplona. Tél. 948426492. Fax 948426499. E-mail : museo@cfnavarra.es.
Internet : http://www.cfnavarra.es.

Paris (France) : Bibliothèque nationale de France, Cabinet des Médailles. — 58, rue Richelieu, 75002 Paris. Tél. 0147038340. Fax 0147037529. E-mail : cabmed@bnf.fr.
Musée Carnavalet. — 23, rue de Sévigné, 75003 Paris. Tél. 0142722113. Fax 0142720161. E-mail : musee.carnavalet@lemel.fr.
Musée de la monnaie et des médailles. — 11, quai de Conti, 75006 Paris. Tél. 0140465533. Fax 0140465709.

Musée national du Moyen Âge (musée de Cluny). — 6, pl. Paul-Painlevé, 75005 Paris. Tél. 0153737800. Fax 0146345175. E-mail : cluny@culture.fr.

Parme (Italie) : Museo Archeologico Nazionale. — Palazzo Pilotta, Via della Pilotta 4, 43100 Parma. Tél. (0521) 233718.

Pavie (Italie) : Museo di Archeologia. — C/o Università di Pavia, Strada Nuova 65, 27100 Pavia. Tél. (0382) 504497. Fax 504526.

Penmarc'h (France) : Musée de la préhistoire à Saint-Guénolé. — Rue du Musée-Préhistorique, Pors Carn, 29132 Penmarc'h. Tél. 0298586035.

Písek (République tchèque) : Prácheňské Muzeum. — Hrad Písek.

Plzeň (République tchèque) : Archeologické sbirky, Západočeské muzeum. — Koterovská 162, 300 00 Plzeň. Tél. (019) 744483. Fax 7224115.
E-mail : zpcm@pm.cesnet.cz.
Internet : http://www.zcu.cz/plzen/org/museum/index-cz.html.

Poitiers (France) : Hypogée des Dunes. — 101, rue du Père-de-la-Croix, 86000 Poitiers. Tél. 0549016885.

Pontarlier (France) : Musée d'art et d'histoire. — 2, pl. d'Arçon, 25300 Pontarlier. Tél. 0381467368.

Porto (Portugal) : Museu de Etnologia do Porto. — Largo São João Novo 11, 4050-554 Porto. Tél. 222002010.

Prague (République tchèque) : Musée national (Historické muzeum, Národní muzeum). — Václavské nám 68, 115 79 Praha 1. Tél. (02) 24497111. Fax 24226488. E-mail : nm@nm.anet.cz.
Musée de la ville (Muzeum hlavniho města Prahy). — Na Poříčí 52, 11000 Praha 1. Tél. (02) 242236968. Fax 24214306. E-mail : sekretariat@muzeum.mepnet.cz.

Prostějov (République tchèque) : Muzeum Prostějovska. — Nám T. G. Masaryka 2, 796 01 Prostějov. Tél. (0508) 24387.

Ptuj (Slovénie) : Pokrajinski Muzej. — Muzejski trg 1, 2250 Ptuj. Tél. (062) 771618.

Quimper (France) : Lapidaire gallo-romain. — Château de Perennou, 29000 Quimper. Tél. 0298942272.

Reggio Emilia (Italie) : Civici Musei. — Via Spallanzani 1, 42100 Reggio Emilia. Tél. (0522) 437775. Fax 454059.

Reims (France) : Musée Saint-Remi. — 53, rue Simon, 51100 Reims. Tél. 0326852336. Fax 0326820799.

Rennes (France) : Musée des beaux-arts et d'archéologie. — 20, quai Émile-Zola, 35000 Rennes. Tél. 0299285585. Fax 0299285599.

Rimavská Sobota (Slovaquie) : Gemersko-Malohontské Múzeum. — Nám Mihálya Tompu 24, 979 01 Rimavská Sobota. Tél. (0866) 5622944. Fax 5621387.

Roanne (France) : Musée des beaux-arts et d'archéologie Joseph-Déchelette. — 22, rue Anatole-France, 42300 Roanne. Tél. 0477236877. Fax 0477236878.

Rokycany (République tchèque) : Muzeum Dr. Bohuslava Horáka. — Urbanovo nám 141, 337 01 Rokycany. Tél. (0181) 722160. Fax 723548.
E-mail : muzeumro@ro.cesnet.cz.
Internet : http://www.jonas.ro.cesnet.cz/~romuzeum.

Rome (Italie) : Muzeo Nazionale Romano. — Piazza della Finanze, 00185 Roma. Tél. (06) 4882364. Fax 4814125.

Museo Etrusco di Villa Giulia. — Piazzale Villa Giulia 9, 00196, Roma. Tél. (06) 3226571, 3201951. Fax 3202010.

Rouen (France) : Musée départemental des antiquités de la Seine-Maritime. — 198, rue Beauvoisine, 76000 Rouen. Tél. 0235985510. Fax 0235702516.

Roztoky u Prahy (République tchèque) : Středočeské muzeum. — Zámek 1, 252 63 Roztoky u Prahy. Tél. (02) 209100167. Fax 20911015. E-mail : smr@smr.anet.cz.

Saint-Brieuc (France) : Musée d'art et d'histoire. — Cour Francis-Renaud, rue des Lycéens-Martyrs, 22000 Saint-Brieuc. Tél. 0296625520/611465. Fax 0296611465.

Saint-Germain-en-Laye (France) : Musée des antiquités nationales. — Château, 78100 Saint-Germain-en-Laye. Tél. 0134515365. Fax 0134517393.

Salamanque (Espagne) : Museo de Salamanca. — Casa de los Abarcas, Patio Escuelas de Menores 2, 37008 Salamanca. Tél. 923212235. Fax 923263765.

Salzbourg (Autriche) : Carolino Augusteum, Salzburger Museum für Kunst und Kulturgeschichte. — Museumplatz 1, 5020 Salzburg. Tél. (0662) 8411340. Fax 84113410.
Internet : http://www.land-sbg.gv.at/kultur-sport/museum.

Sankt Pölten (Autriche) : Stadtmuseum. — Prandtauer Str 2, 3100 Sankt Pölten. Tél. (02742) 3332643. Fax 3332609.

Sarajevo (Bosnie-Herzégovine) : Zemaljski muzej. — Zmaja od Bosne 3, 71000 Sarajevo. Tél. (071) 668025. Fax 668025.

Sarrebruck (Allemagne) : Museum für Vor- und Frühgeschichte, Stiftung Saarländischer Kulturbesitz. — Schlossplatz 16, 66119 Saarbrücken. Tél. (0681) 9540511. Fax 9540510.

Satu Mare (Roumanie) : Muzeul Judeţean Satu Mare. — B-dul Vasile Lucaciu 21, 3900 Satu Mare. Tél. (061) 737526. Fax 736761.

Sens (France) : Musées de Sens. — Pl. de la Cathédrale, 89100 Sens. Tél. 0386641527. Fax 0386953195.

Sibiu (Roumanie) : Muzeul Naţional Brukenthal. — Piaţa Revoluţiei 4, 2400 Sibiu. Tél. (069) 4217691.

Sion (Suisse) : Musée cantonal d'archéologie. — Musées cantonaux du Valais, 12, rue des Châteaux, 1950 Sion. Tél. (027) 6064670, 6064700/01. Fax 6064674.

Slavkov (République tchèque) : Historické muzeum. — Palackého nám 1, Zámek, 684 01 Slavkov u Brna. Tél. (05) 44221635. Fax 44221685.

Sofia (Bulgarie) : Nacionalen archeologičeski muzej. — Saborna 2, 1000 Sofia. Tél. (02) 882405. Fax 882405.

Soria (Espagne) : Museo Numantino. — Paseo Espolón 8, 42001 Soria. Tél. 975221428. Fax 975229872.

Soulac-sur-Mer (France) : Musée archéologique. — 23, rue Victor-Hugo, 33780 Soulac-sur-Mer. Tél. 0556099050.

Spire (Allemagne) : Historisches Museum der Pfalz. — Domplatz, 67324 Speyer. Tél. (06232) 13250. Fax 132540. E-mail : info@museum.speyer.de.
Internet : http://www.museum.speyer.de.

Strasbourg (France) : Musée archéologique, palais Rohan. — 2, pl. du Château, 67000 Strasbourg. Tél. 0388525000. Fax 0388525009.

Stuttgart (Allemagne) : Württembergisches Laudesmuseum Stuttgart, Altes Schloss. — Schillerplatz 6, 70173 Stuttgart. Tél. (0711) 2790, 2793481. Fax 2793499.

Suippes (France) : Musée archéologique. — Mairie, 51600 Suippes. Tél. 0326700855.

Székesfehérvár (Hongrie) : Gorsium Szabadtéri Múzeum. — Tác, 8121 Székesfehérvár. Tél. (022) 362243. Fax 311734.

Szekszárd (Hongrie) : Wosinsky Mór Męgyei Múseum. — Mártírok tér 26, 7101 Szekszárd Tél. (074) 316222. Fax 316222. E-mail : wmmm@mail.c3.hu.

Szolnok (Hongrie) : Damjanich János Múzeum. — Kossuth tér 4, 5001 Szolnok. Tél. (056) 421602. Fax 341204.

Szombathely (Hongrie) : Savaria Múzeum. — Kisfaludy Sándor ú 9, 9701 Szombathely. Tél. (094) 312554. Fax 313736.

Tábor (République tchèque) : Husitské Muzeum. — Nám Mikoláše z Husi čp 44, 390 01 Tábor. Tél. (0361) 252242. Fax 252245.

Teplice (République tchèque) : Regionální muzeum Teplice. — Zámecké nám 14, 415 01 Teplice. Tél. (0417) 25085. Fax 41461. E-mail : muzeum@tep.cesnet.cz. E-mail : http://www.teplice.cz/muzeum.

Tongres (Belgique) : Gallo-Romeins Museum. — Kielenstrasse 15, 3700 Tongeren. Tél. (012) 233914. Fax 391050. E-mail : grm@limburg.be.
Internet : http://www.limburg.be/gallo.

Toulouse (France) : Musée Saint-Raymond. — Pl. Saint-Sernin 31000 Toulouse. Tél. 0561222185. Fax 0561113125.

Trente (Italie) : Museo Storico. — Castello del Buonconsiglio, Via Bernardo Clesio 3, 38100 Trento. Tél. (0461) 230482. Fax 237418.

Trêves (Allemagne) : Rheinisches Landesmuseum Trier. — Weimarer Allee 1, 54290 Trier. Tél. (0651) 97740. Fax 9774222.

Trieste (Italie) : Civico museo di Storia ed Arte. — Via Cattedrale 15, 34121 Trieste. Tél. (040) 308686, 310500. Fax 300687. E-mail : dugulin@comune.it.

Troyes (France) : Musée des beaux-arts et d'archéologie. — Ancienne abbaye Saint-Loup, 1, rue Chrestien-de-Troyes, 10000 Troyes. Tél. 0325762160. Fax 0325801800. Internet : http://www.ot-troyes.fr/musees.

Ústí nad Labem (République tchèque) : Muzeum města Ústí nad Labem. — Masarykova třída 1000, 400 01 Ústí nad Labem. Tél. (047) 5210937, 5201116. Fax 5211260. E-mail : muzeum.usti@ecn.cz.
Internet : http://www.cdl.cz/cdldesign/muzeum/index.htm.

Užgorod (Ukraine) : Zakarpatsk Regional Museum. — Kremlevskaja ul 33, Užgorod.

Vaduz (Liechtenstein) : Liechtensteinisches Landesmuseum. — Städdtle 43, 9490 Vaduz. Tél. (00423) 2367550. Fax 2367552.

Valence (Espagne) : Museo Histórico de la Ciudad. — Palacio del Marqués de Campo, Plaza Arzobispo 3, 46009 Valencia. Tél. 963525478. Fax 963529634.

Vannes (France) : Musée de la Société polymathique du Morbihan. — Château Gaillard, 2, rue Noé, 56000 Vannes. Tél. 0297425980.

Varsovie (Pologne) : Państwowe Muzeum Archeologiczne. — Ul Długa 52, 00-241 Warszawa. Tél. (022) 8313221. Fax 8315195. E-mail : pma@ternet.pl.
Internet : http://www.sswtm.mnw.art.pl/pma.

Verceil (Italie) : Museo Camillo Leone. — Via Verdi 9, 13100 Vercelli. Tél. (0161) 253204.

Verdun (France) : Musée de la Princerie. — 16, rue de la Belle-Vierge, 55100 Verdun. Tél. 0329861062. Fax 0329834423.

Vernon (France) : Musée municipal A.G.-Poulain. — 12, rue du Pont, 27200 Vernon. Tél. 0232212809. Fax 0232511117.

Vérone (Italie) : Museo Civico di Storia Naturale. — Lungadige Porta Vittoria 9, 37100 Verona. Tél. (045) 8079401. Fax 8035639. E-mail : mcsnat@chiostro.uniur.it.

Veszprém (Hongrie) : Laczkó Dezsoë Múzeum. — Erzsébet Liget 1, 8200 Veszprém. Tél. (088) 424610. Fax 426081.

Vevey (Suisse) : Musée historique du Vieux-Vevey. — 2, rue du Château, 1800 Vevey. Tél. (021) 9210722. Fax 9210722.

Viadana (Italie) : Museo Civico Parazzi. — Piazza Matteotti 5, 46019 Viadana. Tél. (0375) 833162.

Vienne (Autriche) : Bezirksmuseum Floridsdorf. — Mautner-Schlössl, Prager Strasse 33, 1210 Wien. Tél. (01) 305194.
Kunsthistorisches Museum Wien. — Burgring 5, 1010 Wien. Tél. (01) 525240. Fax 5232770. E-mail : annita.mader@khm.at. Internet : http://www.khm.at.
Naturhistorisches Museum — Burgring 7, 1014 Wien. Tél. (01) 52177. Fax 5235254.

Vinkovci (Croatie) : Gradski Muzej. — Trg Republike, 8 Vinkovci.

Visegrád (Hongrie) : Mátyás Király Múzeum. — Foë ú 29, 2025 Visegrád. Tél. (026) 398026. Fax 398026.

Vitoria (Espagne) : Museo de Arqueología de Alava. — Calle Correría 116, 01001 Vitoria. Tél. 945140120. Fax 945142310.

Vršac (Yougoslavie) : Narodni Muzej. — Andje Ranković 19, 26300 Vršac. Tél. (013) 822569. Fax 822569. Internet : http://www.vrsac.com/kultura/muzej.htm.

Vukovar (Croatie) : Gradski Muzej. — Maršala Tita, 19 Vukovar.

Wiesbaden (Allemagne) : Museum Wiesbaden. — Friedrich-Ebert-Allee 2, 65185 Wiesbaden. Tél. (0611) 3352170, 3352172. Fax 3352192. E-mail : info@museum-wiesbaden.de. Internet : http://www.museum-wiesbaden.de.

Wroclaw (Pologne) : Muzeum Archeologiczne. — Ul Kazimierza Wielkiego 35, 50-077 Wrocław. Tél. (071) 3442820. Fax 3442829.

York (Royaume-Uni) : Yorkshire Museum. — Museum Gardens, York YO1 7FR. Tél. (01904) 629745. Fax 651221. E-mail : yorkshire.museum@york.gov.uk. Internet : http://www.york.gov.uk.

Zagreb (Croatie) : Arheološki Muzej Zagreb. — Zrinski trg 19, 10000 Zagreb. Tél. (01) 4873100. Fax 4873102. E-mail : amz@zg.tel.hr. Internet : http://www.arheoloski.hr.

Žatec (République tchèque) : Regionálni muzeum K.A. Polánka. — Husova 678, 438 01 Žatec. Tél. (0397) 749466. Fax 749466.

Zurich (Suisse) : Schweizerisches Landesmuseum. — Museumstrasse 2, 8006 Zürich. Tél. (01) 2186511. Fax 2112949. E-mail : kanzlei@slm.admin.ch. Internet : http://www.musee-suisse.ch.

Zurzach (Suisse) : Bezirksmuseum Höfli. — Quellenstrasse 1, 5330 Zurzach. Tél. (056) 2492592, Fax 2491267.

Allemagne : Bad Buchau, Berlin, Bonn, Coblence, Dresde, Francfort, Iéna, Karlsruhe, Marburg, Mayence, Munich, Neuburg an der Donau, Nuremberg, Sarrebruck, Spire, Stuttgart, Trêves, Wiesbaden. – **Autriche** : Asparn an der Zaya, Eisenstadt, Golling an der Salzach, Graz, Hallein, Hallstatt, Innsbruck, Klagenfurt, Linz, Mannersdorf, Neunkirchen, Salzbourg, Sankt Pölten, Vienne. – **Belgique** : Arlon, Bruxelles, Libramont, Tongres. – **Bosnie-Herzégovine** : Bihač, Sarajevo. – **Bulgarie** : Sofia. – **Croatie** : Osijek, Vinkovci, Vukovar, Zagreb. – **Danemark** : Copenhague, Moesgard. – **Espagne** : Ampurias, Avila, Barcelone, Cordoue, Madrid, Pampelune, Salamanque, Soria, Valence, Vitoria. – **États-Unis** : New York. – **France** : Aix-en-Provence, Aléria, Alise-Sainte-Reine, Amiens, Amplepuis, Angoulême, Annecy, Autun, Auxerre, Bar-le-Duc, Beauvais, Belfort, Berck-sur-Mer, Besançon, Bibracte, Bordeaux, Breteuil, Châlons-en-Champagne, Chalon-sur-Saône, Charleville-Mézières, Châtillon-Coligny, Châtillon-sur-Seine, Clermont-Ferrand, Colmar, Compiègne, Dijon, Épernay, Grenoble, Guiry-en-Vexin, Hagueneau, Langres, Libourne, Lons-le-Saulnier, Lyon, Marseille, Montbrison, Morlaix, Moulins, Mouzon, Nantes, Nîmes, Nissan-lez-Ensérune, Nogent-sur-Seine, Orléans, Paris, Penmarc'h, Poitiers, Pontarlier, Quimper, Reims, Rennes, Roanne, Rouen, Saint-Brieuc, Saint-Germain-en-Laye, Sens, Soulac-sur-Mer, Strasbourg, Suippes, Toulouse, Troyes, Vannes, Verdun, Vernon. – **Grèce** : Athènes. – **Hongrie** : Budapest, Eger, Győr, Kaposvár, Keszthely, Miskolc, Nyíregyhása, Székesfehérvár, Szekszárd, Szolnok, Szombathely, Veszprém, Visegrád. – **Irlande** : Dublin. – **Irlande du Nord** : Belfast. – **Italie** : Adria, Ancône, Aoste, Asola, Asolo, Bologne, Bolzano, Brescia, Côme, Este, Florence, Forli, Imola, La Spezia, Legnago, Mantoue, Marzabotto, Milan, Modène, Monza, Novare, Numana, Padoue, Parme, Pavie, Reggio Emilia, Rome, Trente, Trieste, Verceil, Vérone, Viadana. – **Liechtenstein** : Vaduz. – **Luxembourg** : Luxembourg. – **Pologne** : Cracovie, Varsovie, Wrocław. – **Portugal** : Alcácer do Sal, Braga, Coimbra, Guimarães, Lisbonne, Paços de Ferreira, Porto. – **République tchèque** : Boskovice, Brno, České Budějovice, Chomutov, Duchcov, Hořice, Hradec Králové, Kadaň, Kolín, Kyjov, Litoměřice, Olomouc, Písek, Plzeň, Prague, Prostějov, Rokycany, Roztoky u Prahy, Slavkov, Tábor, Teplice, Ústí nad Labem, Žatec. – **Roumanie** : Auid, Arad, Baia Mare, Bistrita, Bucarest, Carei, Cluj-Napoca, Medias, Oradea, Satu Mare, Sibiu. – **Royaume-Uni** : Cardiff, Édimbourg, Liverpool, Londres, Norwich, Oxford, York. – **Slovaquie** : Bratislava, Komárno, Košice, Michalovice, Nitra, Rimavská Sobota. – **Slovénie** : Brežice, Ljubljana, Maribor, Novo mesto, Ptuj. – **Suisse** : Allschwil, Avenches, Bâle, Bellinzona, Berne, Bienne, Fribourg, Genève, Lausanne, Locarno, Martigny, Morat, Neuchâtel, Sion, Vevey, Zurich, Zurzach. – **Turquie** : Ankara. – **Ukraine** : Užgorod. – **Vatican**. – **Yougoslavie** : Belgrade, Negotin, Novi Sad, Vršac.

Ulaca (SP), 330-331
Ulates, 54
Ulm (D), 345
Ulster (IRL), 52, 54, 384
Ulysse, 17
Únětice (CZ), 132
Urien, 56
Utens (Montone, fl., I), 187, 208

V-W

Vác (H), 261
Vacéens, 317-318, 328-329, 331
Vadimon (lac de Bassano ?, I), 289
Váh (fl., SK), 363
Valais (CH), 168
Val di Chiana (I), 291
Val-d'Oise (F), 222
Valence (F), 309
Valence (SP), 321
Valenciennes (F), 40
Vannes (F), 366
Vardar (fl., Macédoine), 242
Vardulles, 317
Varia, 317
Vascons, 319
Véies (I), 33, 186, 189
Velemszentvid (H), 361
Véliocasses, 366
Vendryes (J.), 37
Vénètes, 12, 20, 60, 72-73, 94, 96, 134, 136, 158, 184, 189, 200, 210, 290, 294, 297-298, 351, 366
Vénétie (I), 142, 167, 335-336, 340, 343
Venise (I), 41
Verceil (Vercelli, I), 74, 299-300, 337, 339
Vercingétorix, Vercingetorixs, 34, 46, 72-73, 335, 349, 376
Vercombogios, 72
Vergina (GR), 203
Verica, 46, 376
Vérone (I), 187
Verucchio (I), 193
Verulamium (Saint-Albans, GB), 380, 382
Vesle (fl., F), 218
Vesontio (Besançon, F), 365
Vespasien, 381-382
Vestales, 189
Vettones, Vettons, 317, 320
Vevey (CH), 215, 311
Vho di Piadena (I), 193
Vícemilice (CZ), 228
Vieil-Évreux (F), 47
Vienne (A), 40, 177
Vieux (F), 366
Villards-d'Héria (F), 47
Villeneuve-d'Ascq (F), 169
Villeseneux (F), 221, 330
Villingen (D), 146
Vindéliciens, 69
Viollier (D.), 101
Viriatos, 329, 338
Virunum (Zollfeld, A), 337
Viterbe (I), 289
Vix (mont Lassois, F), 140, 145, 148, 179
Vltava (fl., CZ), 149, 224, 341, 364
Voconces, 63, 302
Voghiera (I), 156
Volcae, Volques, Arécomiques, Tectosages, 71-72, 250-251, 253, 262, 265, 268, 275, 302-304, 306-307, 309-310, 323, 338, 343, 349, 376
Volsinii (I), 289
Volterra (I), 207, 209
Voreppe (F), 308
Vortigern, 382
Votadini. Voir Gododdin
Vouga (pont dit, CH), 89, 312
Vully (mt, CH), 343

Wagner (R.), 29
Waldalgesheim (D), 100, 112, 114-116, 195-197, 223-224, 230, 234, 265
Weiskirchen (D), 171
Westphalie (D), 250
Wetterau (D), 172
Wiedmer-Stern (J.), 101
Wiltshire (GB), 84
Wuilleumier (P.), 369-370
Würzburg (D), 40

X-Y-Z

Xénophon, 59, 190

Yonne (fl., F), 221
Yorkshire (GB), 56, 376-378
Yverdon-les-Bains (CH). Voir Eburodunum

Zalmoxis, 183
Zamora (SP). Voir Arbocala
Zarten (D), 70
Závist (CZ), 39, 46, 91-92, 105, 149-150, 152, 163, 174, 178-179, 182-183, 226, 233, 300, 341, 345, 347, 353, 362, 364
Zeuss (J. K.), 33
Zipoïtes, Ziboetas, 269, 272
Zurich (CH), 40, 144, 154, 168
Zwicker (J.), 37

SOURCES ET CRÉDITS DES ILLUSTRATIONS

Fig. 1 : Casque d'Agris : musée de la Société archéologique et historique de la Charente, Angoulême ; dessin de Françoise Lagarde © V. K. **Fig. 2** : Poterie de type Alb-Hegau : Württembergisches Landesmuseum Stuttgart ; d'après Zürn 1987 © D. R. **Fig. 3** : Torque de Waldalgesheim : Rheinisches Landesmuseum Bonn ; dessin de Françoise Lagarde dans Kruta 1988 © V. K. **Fig. 4** : Casque d'Amfreville : musée des Antiquités nationales, Saint-Germain-en-Laye ; dessin V. K. dans Kruta 1978 © V. K. **Fig. 5** : Flacon de Matzhausen : Prähistorische Staatssammlung, Munich ; d'après Reinecke 1911. **Fig. 6** : Andelfingen, tombe 29 : Schweizerisches Landesmuseum, Zurich ; d'après *Archäologie der Schweiz* 1974 © Société suisse de préhistoire et d'archéologie. **Fig. 7** : Cheval à tête humaine de Reinheim : Museum für Vor- und Frühgeschichte, Sarrebruck ; dessin F. Lagarde dans Kruta 1989 © V. K. **Fig. 8** : Apahida, cruche : Muzeul Național de Istorie a României, Bucarest ; d'après Zirra 1976 © D. R. **Fig. 9** : Soc d'araire de Ledce : d'après Rybová et Motyková 1983 © Institut d'archéologie, Prague. **Fig. 10** : Attache de la cruche de Waldalgesheim : Rheinisches Landesmuseum Bonn ; dessin V. K. dans Kruta 1986 © V. K. **Fig. 11** : Fourreau de Hallstatt, tombe 994 : Naturhistorisches Museum, Vienne ; d'après Kromer 1959 © D. R. **Fig. 12** : Monnaie de Vepotalos : cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale, Paris ; dessin Françoise Lagarde d'après document V. K. © V. K. **Fig. 13** : Phalère de Somme-Bionne : British Museum, Londres ; d'après Frey et Schwappach 1973 © D. R. **Fig. 14** : Fourreau de Cernon-sur-Coole : Musée municipal, Châlons-en-Champagne ; dessin Françoise Blind d'après relevé P.-M. Duval et V. Kruta dans Duval P.-M. et Kruta 1986 © V. K. **Fig. 15** : Monnaie des Coriosolites : cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale, Paris ; dessin Françoise Lagarde dans Kruta 1988a © V. K. **Fig. 16** : Mors d'Attymon : National Museum of Ireland, Dublin ; d'après Raftery 1983 © B. Raftery. **Fig. 17** : Poterie peinte d'Aulnat : Musée Bargoin, Clermont-Ferrand ; dessin de R. Périchon dans Guichard 1987 © D. R. **Fig. 18** : Clavette de char d'Oberndorf/Ebene-Unteradelberg : Bundesdenkmalamt Wien ; dessin de Françoise Lagarde dans Kruta 1989 © V. K. **Fig. 19** : Disque d'Auvers-sur-Oise : cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale, Paris ; d'après Duval P.-M. 1974 © P.-M. Duval. **Fig. 20** : Tombe Y d'Aylesford : British Museum, Londres ; d'après *British Museum Guide* 1905. **Fig. 21** : Fibule de Backworth : British Museum, Londres ; d'après *British Museum Guide* 1905. **Fig. 22** : Bague de Libenice : Národní muzeum, Prague ; d'après Rybová et Soudský 1962 © Institut d'archéologie, Prague. **Fig. 23** : Disque de la Bann : Ulster Museum, Belfast ; d'après Duval P.-M. 1983 © P.-M. Duval. **Fig. 24** : Bouclier de Battersea : British Museum, Londres ; d'après Brailsford 1975 © The British

Museum **Fig. 25** : Belgrade-Karaburma, tombes n°s 60 et 111 : d'après Todorović 1974 © D. R. **Fig. 26** : Casque de Berru : Musée des Antiquités nationales, Saint-Germain-en-Laye ; d'après Bertrand 1889. **Fig. 27** : Décor gravé de la cruche de Besançon : Musée des beaux-arts et d'archéologie, Besançon ; d'après Duval P.-M. 1977 © D. R. **Fig. 28** : Monnaie de Maccius : musée de Bratislava ; dessin Françoise Lagarde d'après document V. K. © V. K. **Fig. 29** : Monnaie de Biatec : musée de Bratislava ; dessin Françoise Lagarde d'après document V. K. © V. K. **Fig. 30** : Plan de l'oppidum de Bibracte : dessin V. K. d'après documents du Centre archéologique du Beuvray © V. K. **Fig. 31** : Récipient en bois de Glastonbury : British Museum, Londres ; d'après *British Museum Guide* 1905. **Fig. 32** : Tombe Bologne-Benacci n° 953 : dessin Françoise Lagarde dans Kruta 1988 © V. K. **Fig. 33** : Anse de la cruche de Borsch : Sammlung antiker Kleinkunst, Iéna ; dessin Françoise Lagarde dans Kruta 1988a © V. K. **Fig. 34** : Grande coupe de Bouqueval : anciennement musée de Villiers-le-Bel, localisation actuelle inconnue ; d'après *Gallia* 1979 © D. R. **Fig. 35** : Bouterolle de fourreau de Suippes : musée des Antiquités nationales, Saint-Germain-en-Laye ; dessin V. K. dans Kruta 1986 © V. K. **Fig. 36** : Bracelet en bronze de Nehvizdky : Městské muzeum, Čelákovice ; dessin V. K. dans Kruta 1975 © V. K. **Fig. 37** : Coupe de Braubach, tombe n° 21 : musée de Wiesbaden ; d'après Schwappach 1977 © D. R. **Fig. 38** : Embout orné de Brentford : Museum of London, Londres ; d'après Duval P.-M. 1973b © P.-M. Duval. **Fig. 39** : Cruche de Brno-Maloměřice : Moravské zemské muzeum, Brno ; d'après *Pravěké dějiny Moravy* 1993 © M. Čižmář. **Fig. 40** : Vases peints de la culture de Bylany : Regionální muzeum, Kolín ; d'après Filip 1956 © J. Filip. **Fig. 41** : Calendrier de Coligny : Musée de la civilisation gallo-romaine, Lyon ; d'après Duval P.-M. et Pinault 1986 © CNRS Éditions 1986. **Fig. 42** : Canthare de la tombe Belgrade-Karaburma n° 41 : Muzej Grada Beograda, Belgrade ; d'après Todorović 1972 © D. R. **Fig. 43** : Sonneur de carnyx du bassin de Gundestrup : Nationalmuseet, Copenhague ; d'après Kaul 1991 © D. R. **Fig. 44** : Fourreau de Casalecchio : Surintendance archéologique de Bologne ; dessin de V. K. dans Kruta et Manfredi 1999 © V. K. **Fig. 45** : Casque de Ciumeşti : Muzeul Naţional de Istorie a României, Bucarest ; d'après Rusu 1969 © D. R. **Fig. 46** : Reconstitution d'une cave de Bâle-*Gasfabrik* : d'après Poux 1997 © M. Poux. **Fig. 47** : Ceinture de Manching-Steinbichel, tombe n° 37 : Prähistorische Staatssammlung, Munich ; d'après Filip 1956 © J. Filip. **Fig. 48** : Le Cernunnos du pilier des Nautes : Paris, Musée national du Moyen Âge ; d'après Duval P.-M. 1993 © P.-M. Duval. **Fig. 49** : Fibule de la tombe n° 44/1 du Dürrnberg : Keltenmuseum, Hallein ; d'après Penninger 1972 © D. R. **Fig. 50** : Char de Lovosice : d'après *Pravěké dějiny Čech* 1978 © Institut d'archéologie, Prague. **Fig. 51** : Fibule celtibérique au cavalier : Museo Arqueológico Nacional, Madrid ; d'après Lenerz-de Wilde 1991 © D. R. **Fig. 52** : Instruments chirurgicaux de la tombe n° 7 d'Obermenzing : Prähistorische Staatssammlung, Munich ; d'après Krämer 1985 © R.G.K. Francfort. **Fig. 53** : Dépôt de Chýnov : Středočeské muzeum, Roztoky ; d'après *Archaeology in Bohemia* 1986 © P. Sankot. **Fig. 54** : Plan de la Citânia de Sanfins : d'après Silva 1986 © Coelho da Silva. **Fig. 55** : Garnitures ajourées de Čížkovice : Okresní muzeum, Litoměřice ; dessin V. K. dans Kruta 1975 © V. K. **Fig. 56** : Tête en bronze de Casteggio : Surintendance archéologique de Lombardie ; d'après Invernizzi 1995 © D. R. **Fig. 57** : Bronzes de Comacchio : avant 1940, Musées de Berlin, aujourd'hui disparus ; d'après Jacobsthal 1944 © Oxford U. Pr. **Fig. 58** : Inscription de Côme-Prestino : Museo civico archeologico P. Giovio, Côme ; dessin de Françoise Lagarde dans Kruta 1988 © V. K. **Fig. 59** : Compas de Staré Hradisko : Musée morave, Brno ; d'après Meduna 1970 © J. Meduna. **Fig. 60** : Fibule de Conflans : Musée des beaux-arts et d'archéologie, Troyes ; dessin V. K. dans Kruta 1975a © V. K. **Fig. 61** : Voie de Corlea ; d'après Raftery 1992 © B. Raftery. **Fig. 62** : Pont sur la Thielle : dessin d'André Rapin dans Kruta et Lavagne 1984 © A. Rapin. **Fig. 63** : Fourreau de la tombe n° 994 de Hallstatt : Naturhistorisches Museum, Vienne ; d'après Kromer 1959 © D. R. **Fig. 64** : Trophée d'armes galates de Pergame : dessin Hana Velímská d'après *Altertümer von Pergamon* 1885 © V. K. **Fig. 65** : Coutelas de Křečkov ; d'après Sankot 1994 © P. Sankot. **Fig. 66** : Cruche de Basse-Yutz : British Museum, Londres ; dessin Françoise Lagarde © V. K. **Fig. 67** : Fibule de Dompierre-les-Tilleuls : Musée

d'art et d'histoire, Pontarlier ; dessin Françoise Lagarde d'après document V. K. dans Kruta 1989 © V. K. **Fig. 68** : Fibules de Donja Dolina : Zemaljski muzej, Sarajevo ; d'après Jovanović 1979 © B. Jovanović. **Fig. 69** : Coupe de Velká Turná ; d'après Filip 1956 © J. Filip. **Fig. 70** : Drachme insubre au nom de Toitiopouos : Milan, Collection numismatique municipale ; dessin Françoise Lagarde d'après document V. K. © V. K. **Fig. 71** : Statuette de lion de Droužkovice : Institut d'État de la protection des monuments archéologiques de la Bohême nord-occidentale, Most (République tchèque) ; dessin Françoise Lagarde d'après documents V. K. © V. K. **Fig. 72** : Bracelet de Drummond Castle : Londres, British Museum ; d'après *British Museum Guide* 1905. **Fig. 73a-73b** : Fibules du Trésor de Duchcov : Musées de Prague, Teplice et autres ; dessin V. K. dans Kruta 1973a © V. K. **Fig. 74** : Fourreau de Dvorovi : Zemaljski muzej, Sarajevo ; dessin V. K. © V. K. **Fig. 75** : Instruments pour l'écriture de Stradonice : Národní muzeum, Prague ; dessin Hana Velímská d'après Píč 1903 © V. K. **Fig. 76** : Garniture d'Eigenbilzen : Cinquantenaire Museum, Bruxelles ; d'après Frey et Schwappach 1973 © D. R. **Fig. 77** : Ceintures de Bölcske et Bonyhád ; d'après Stanczik et Vaday 1969 © Institut d'archéologie de l'université de Budapest. **Fig. 78** : Enseignes militaires de l'arc d'Orange : d'après Amy et coll. 1962 © CNRS Éditions 1962. **Fig. 79** : Plan d'Entremont : d'après *Archéologie d'Entremont au Musée Granet*, Aix-en-Provence, 1987 © D. R. **Fig. 80** : Éperons de Staré Hradisko : Musée morave, Brno ; d'après Meduna 1970 © J. Meduna. **Fig. 81** : L'Esus du pilier des Nautes : Paris, Musée national du Moyen Âge ; d'après Duval P.-M. 1973 © P.-M. Duval. **Fig. 82** : Fellbach-Schmiden : Württembergisches Landesmuseum Stuttgart ; dessin Françoise Lagarde © V. K. **Fig. 83a-83b** : Ferrures de chevaux de Závist : Prague, Institut d'archéologie de l'Académie des sciences ; d'après Motyková 1994 © Institut d'archéologie, Prague. **Fig. 84** : Fibule de Conflans : Musée des beaux-arts et d'archéologie, Troyes ; dessin V. K. dans Kruta 1975a © V. K. **Fig. 85** : Filottrano, tombe n° 13 : dessin de Françoise Lagarde dans Kruta 1988 © V. K. **Fig. 86** : Bracelet de Finike : collection particulière ; d'après Schaaff 1972 © D. R. **Fig. 87** : Outillage de forgeron de Manching, Biberg, Dürrnberg ; d'après *Kelten in Mitteleuropa* 1980 © Salzbourg, 1980. **Fig. 88** : Fortification de Závist : d'après Motyková, Drda et Rybová 1984 © Institut d'archéologie, Prague. **Fig. 89** : Torque de Frasnes-les-Buissenal : Metropolitan Museum, New York ; dessin V. K. dans *Celtes en France du nord et en Belgique* 1990 © V. K. **Fig. 90** : Fibules laténiennes d'Asie Mineure : Musée d'Ankara ; d'après Polenz 1978 © D. R. **Fig. 91** : Statuette de la cruche du Glauberg ; dessin Helena Jonášová d'après documents V. K. © V. K. **Fig. 92** : Pièces de harnachement de la tombe à char de La Gorge-Meillet : Musée des antiquités nationales, Saint-Germain-en-Laye ; dessin Françoise Lagarde d'après Fourdrignier 1878 © V. K. **Fig. 93** : Gorni Zibar, développement du décor : Nacionalen archeologičeski muzej, Sofia ; d'après Jacobsthal 1944 © Oxford U. Pr. **Fig. 94** : Plaque de Gostilj : d'après Basler 1972 © D. R. **Fig. 95** : Plan de Gussage All Saints : d'après Wainwright et Spratling 1973 © Aerofilms Ltd. **Fig. 96** : Fibule de la tombe n° 94 de Hallstatt : Carolino Augusteum, Salzbourg ; d'après Reitinger 1965 © D. R. **Fig. 97** : Hallstatt, tombe 994 ; d'après *Krieger und Salzherren*, 1970 © Römisch-Germanisches Zentralmuseum 1970. **Fig. 98** : Plan de la Heuneburg : d'après *Kelten in Baden-Württemberg* 1981 © Egon Gersbach. **Fig. 99** : Bouclier du Hjortspring : Nationalmuseet, Copenhague ; dessin Hana Velímská d'après Kaul 1988 © V. K. **Fig. 100** : Hrazany : d'après Jansová 1965 © Institut d'archéologie, Prague. **Fig. 101** : Anneau de cheville de Milan-Bettola : Museo Archeologico, Milan ; dessin V. K. dans Kruta 1983a © V. K. **Fig. 102** : Fourreau de Lisnacrogher : Ulster Museum, Belfast ; d'après Raftery 1983 © B. Raftery. **Fig. 103** : Guerrier et femmes cisalpins : dessin André Rapin dans Kruta 1985 © A. Rapin. **Fig. 104** : Pierre de Kermaria : Musée des antiquités nationales, Saint-Germain-en-Laye ; d'après Waddell dans *Studies on Early Ireland* 1982 © D. R. **Fig. 105** : Fibule de Kyšice : Archeologické sbírky, Plzeň ; d'après *Pravěké dějiny Čech* 1978 © Institut d'archéologie, Prague. **Fig. 106** : Lance de Hongrie : Magyar Nemzeti Múzeum, Budapest ; d'après Szabó et Petres 1992 © Institut d'archéologie de l'université de Budapest. **Fig. 107** : Flacons lenticulaires ; d'après Soudská 1994, Nebehay 1973 et Ratimorská 1981 ; extrait de Kruta 1999 © D. R. **Fig. 108** : Monnaie de Litaviccos : dessin

de Françoise Lagarde d'après document V. K. © V. K. **Fig. 109** : Plaquettes de Lough Crew : National Museum of Ireland, Dublin ; d'après Raftery 1983 © B. Raftery. **Fig. 110** : Pilier des Nautes : Paris, Musée national du Moyen Âge ; d'après Duval P.-M. 1993 © P.-M. Duval. **Fig. 111** : Développement du torque de Mailly-le-Camp : musée des Antiquités nationales, Saint-Germain-en-Laye ; dessin V. K. dans *Celtes en France du nord et en Belgique* 1990 © V. K. **Fig. 112** : Reconstitution de la porte est de Manching : d'après Krämer 1974 © D. R. **Fig. 113** : Fibule anthropomorphe de Manětín-Hrádek : Národní muzeum, Prague ; d'après *Pravěké dějiny Čech* 1978 © Institut d'archéologie, Prague. **Fig. 114** : Fibule de Marzabotto : Museo Etrusco Pompeo Aria, Marzabotto ; dessin V. K. dans Kruta Poppi 1975 © V. K. **Fig. 115** : Bracelet de Brno-Maloměřice : Moravské zemské muzeum, Brno ; dessin V. K. dans Kruta 1987 © V. K. **Fig. 116** : Torque des Jogasses : Musée municipal, Châlons-en-Champagne ; d'après Kruta 1987 © V. K. **Fig. 117** : Clavette de char de Mezek : Nacionalen archeologičeski muzej, Sofia ; dessin Françoise Lagarde d'après document V. K. © V. K. **Fig. 118** : Miroir de Colchester : National Museums and Galleries of Wales, Cardiff ; d'après Fox 1958 ; « By permission of the National Museum of Wales » © The National Museum of Wales, 1958. **Fig. 119** : Potin des Rèmes : cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale, Paris ; dessin Françoise Lagarde d'après document V. K. © V. K. **Fig. 120** : Montefortino, tombe n° 35 : dessin Françoise Lagarde dans Kruta 1988 © V. K. **Fig. 121** : Tombes du Monte Bibele à Monterenzio ; dessin Françoise Lagarde dans Kruta 1988 © V. K. **Fig. 122** : Tête de Mšecké Žehrovice : Národní muzeum, Prague ; d'après Filip *Manuel* © J. Filip. **Fig. 123** : Fibule de Francfort-Eschersheim : Museum für Vor- und Frühgeschichte-Archäologisches Museum, Francfort ; dessin V. K. dans Kruta 1976/1977 © V. K. **Fig. 124** : Plan de l'édifice circulaire de Navan Fort : d'après Raftery 1994 © B. Raftery. **Fig. 125** : Vaisseau votif de Broighter : National Museum of Ireland, Dublin ; d'après Raftery 1983 © B. Raftery. **Fig. 126** : Fourreau de Negotin : Muzej Krajine Negotin ; d'après Popović 1989/1990 © P. Popović. **Fig. 127** : Fibule ornithomorphe de Nemi : Rome, Museo Etrusco di Villa Giulia ; dessin Françoise Lagarde, d'après relevé V. K. © V. K. **Fig. 128** : Fibule de Nová Huť : Archeologické sbirky, Plzeň ; d'après *Pravěké dějiny Čech* 1978 © Institut d'archéologie, Prague. **Fig. 129** : Poterie peinte de Numance : Museo Numantino, Soria ; d'après Romero Carnicero 1977 © Romero Carnicero. **Fig. 130** : Fibules d'Oberwittighausen : Badisches Landesmuseum, Karlsruhe ; dessin de Françoise Lagarde dans Kruta 1989 © V. K. **Fig. 131** : *Olpe a trottola* de Seveso ; d'après Negroni Catacchio 1974 © D. R. **Fig. 132** : Fibule d'Ostheim : Sammlung antiker Kleinkunst, Iéna ; dessin de Françoise Lagarde dans Kruta 1988a © V. K. **Fig. 133** : Ornementation des casques de Rivola et de Monterenzio : musée d'Imola, musée de Monterenzio ; dessin de Françoise Lagarde d'après documents V. K. © V. K. **Fig. 134** : Fibule de Panenský Týnec : Národní muzeum, Prague ; d'après *Pravěké dějiny Čech* 1978 © Institut d'archéologie, Prague. **Fig. 135** : Fibule de Parsberg : Germanisches Nationalmuseum, Nuremberg ; dessin V. K. dans Kruta 1986 © V. K. **Fig. 136** : Passoire de Valeggio sul Mincio ; d'après Salzani 1987 © L. Salzani. **Fig. 137** : Torque de Pogny, tombe n° 7 : Musée municipal, Châlons-en-Champagne ; dessin V. K. dans Kruta 1985 © V. K. **Fig. 138** : Mezek, anneau passe-guides : Nacionalen archeologičeski muzej, Sofia ; dessin Hana Velímská d'après document V. K. © V. K. **Fig. 139** : Trophée d'armes galates de Pergame : dessin Hana Velímská d'après *Altertümer von Pergamon* 1885 © V. K. **Fig. 140** : Pogny, cuillères de la tombe n° 12 : Musée municipal, Châlons-en-Champagne ; d'après Déchelette 1927. **Fig. 141** : Poinçon de Polešovice ; d'après *Pravěké dějiny Moravy* 1993 © M. Čižmář. **Fig. 142** : Fibule de Port-à-Binson : Musée municipal d'archéologie et du vin de Champagne, Épernay ; dessin Françoise Lagarde dans Kruta 1989 © V. K. **Fig. 143** : Brassard de Pössneck : Sammlung antiker Kleinkunst, Iéna ; dessin V. K. dans Kruta 1986 © V. K. **Fig. 144** : Vase peint d'Aulnat : Musée Bargoin, Clermont-Ferrand ; d'après Guichard 1994 © V. Guichard. **Fig. 145** : Fourreau de Potypuszta : Savaria Múzeum, Szombathely ; d'après Szabó et Petres 1992 © Institut d'archéologie de l'université de Budapest. **Fig. 146** : Bracelet de Chotín tombe n° 14 : Musée de Komárno ; d'après Ratimorská 1981. **Fig. 147** : Cruche de Reinheim : Museum

für Vor- und Frühgeschichte, Sarrebruck ; d'après Kimmig 1988 © Landesdenkmalamt Baden-Württemberg, Stuttgart, 1988. **Fig. 148** : Monnaie de Ribnjačka : Arheološki Muzej, Zagreb ; dessin de Françoise Lagarde d'après document V. K. © V. K. **Fig. 149** : Fourreau de Rives : Musée archéologique, Grenoble ; d'après Ginoux 1994 © N. Ginoux. **Fig. 150** Roue de Doogarymore ; d'après Raftery 1994 © B. Raftery. **Fig. 151** : Reconstruction de la roue du char de Berne-Tiefenau : Bernisches Historisches Museum, Berne ; d'après Müller 1990 © F. Müller. **Fig. 152** : Monnaie des Petrocorii : cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale, Paris ; dessin Françoise Lagarde d'après document V. K. © V. K. **Fig. 153** : Statuettes de sangliers de Hounslow : Londres, British Museum ; d'après *British Museum Guide* 1905. **Fig. 154** : Bassin de Saulces-Champenoises : localisation actuelle inconnue ; d'après Déchelette 1927. **Fig. 155** : Garniture de Schwarzenbach : Musées de Berlin ; d'après Frey et Schwappach 1973 © D. R. **Fig. 156** : Scies de La Tène et Glastonbury ; d'après Jacobi 1974 © Romisch-Germanischen Kommission, Francfort. **Fig. 157** : Serrure : d'après Jacobi 1974 © Romisch-Germanischen Kommission, Francfort. **Fig. 158** : Fourneau sidérurgique : d'après *Pravěké dějiny Čech* 1978 © Institut d'archéologie, Prague. **Fig. 159** : Seau d'Aylesford, tombe Y : Londres, British Museum ; d'après *British Museum Guide* 1905. **Fig. 160** : Plan de la tombe à char de Somme-Bionne : d'après Filip 1956 © J. Filip. **Fig. 161** : Enseigne au sanglier de Soulac-sur-Mer ; dessin Hana Velímská d'après documents V. K. © V. K. **Fig. 162** : Sphinx de la cruche du Glauberg ; dessin Helena Jonášová d'après documents V. K. © V. K. **Fig. 163** : Pilier de Steinenbronn : Württembergisches Landesmuseum Stuttgart ; d'après Duval P.-M. 1977 © D. R. **Fig. 164** : Lance de Joressant ; d'après Schwab 1989 © H. Schwab. **Fig. 165** : Synthèse graphique : d'après Duval P.-M. 1987, « Extrait de Paul-Marie Duval, *Monnaies gauloises et mythes celtiques* » © Hermann 1987. **Fig. 166** : Le *Tarvos Trigaranus* du pilier des Nautes : Paris, Musée national du Moyen Âge ; d'après Duval P.-M. 1973 © P.-M. Duval. **Fig. 167** : Torque de Pierre-Morains : Musée municipal d'archéologie et du vin de Champagne, Épernay ; dessin V. K. dans Kruta 1992a © V. K. **Fig. 168** : Rivet de lance de Brno-Maloměřice, tombe n° 68 : Moravské zemské muzeum, Brno ; d'après *Pravěké dějiny Moravy* 1993 © M. Čižmář. **Fig. 169** : Développement de la pierre de Turoe : Turoe ; d'après Raftery 1983 © B. Raftery. **Fig. 170** : Anneau de cheville d'Uhřice : Moravské zemské muzeum, Brno ; dessin de Hana Velímská d'après document V. K. © V. K. **Fig. 171** : Statuette de guerrier d'Este : Museo Nazionale Atestino, Este ; dessin Françoise Lagarde d'après document V. K. © V. K. **Fig. 172** : Revers de la monnaie des Lexoviens : Paris, cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale, Paris ; dessin Françoise Lagarde d'après document V. K. © V. K. **Fig. 173** : Fibules de Vícemilice ; d'après Ludikovský 1964 © D. R. **Fig. 174** : Bracelet de Vršac-At : Národní Muzej, Vršac ; d'après Todorović 1974 © D. R. **Fig. 175** : Cruche de Waldalgesheim ; Rheinisches Landesmuseum, Bonn ; d'après Kimmig 1988 © D. R. **Fig. 176** : Wandsworth : British Museum, Londres ; d'après Brailsford 1975 © The British Museum. **Fig. 177** : Phases de l'oppidum de Závist : d'après Drda 1994 © P. Drda.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos VII
Repères chronologiques XI
Introduction 1

LES CELTES
AVANT ROME ET LE CHRISTIANISME

Première partie

LES DONNÉES

La redécouverte des anciens Celtes 27
Les textes 41
Les matériaux linguistiques 65
Les vestiges archéologiques 75

Deuxième partie

LES FAITS

Les Celtes entrent dans l'histoire 119
Un retour en arrière : le problème des origines 123
Le monde des princes (VIIe-VIe siècle av. J.-C.) 135
La naissance de la civilisation laténienne (Ve siècle av. J.-C.) 155
L'invasion historique de l'Italie (IVe siècle av. J.-C.) 188
Les Celtes transalpins au IVe siècle av. J.-C. 212
L'expansion danubienne (IIIe siècle av. J.-C.) 240
Les Galates, Celtes d'Asie Mineure 268
Les Galates (IIIe-Ier siècle av. J.-C.) 272
Sénons, Boïens, Insubres et Gésates en lutte contre Rome 282
Les Celtes d'Italie face à Rome (IIIe-IIe siècle av. J.-C.) 288

L'Occident celtique au IIIe siècle av. J.C. 302
Les Celtes d'Hispanie 316
Les Celtes d'Ibérie (VIe-IIe siècle av. J.-C.) 319
Les villes celtiques 333
L'apparition et l'essor des oppida (IIe-Ier siècle av. J.-C.) 335
Les dernières batailles des Celtes du cœur de l'Europe 359
La chute des cités celtiques (Ier siècle av. J.-C.) 360
Les Bretons insulaires et leur combat contre Rome 366
Les derniers bastions des Celtes : la Bretagne insulaire et l'Irlande (Ier siècle av. J.-C.-Ve siècle apr. J.-C.) 371

DICTIONNAIRE

A-Z 389

RÉPERTOIRE DES AUTEURS ANTIQUES CITÉS 877
BIBLIOGRAPHIE 881
LISTE DES MUSÉES 965
INDEX 981
SOURCES ET CRÉDITS DES ILLUSTRATIONS 999

Table des cartes

1. Les Celtes d'aujourd'hui 2
2. Les Celtes au IIIe siècle av. J.-C. 3
3. Répartition des épées laténiennes en Italie 95
4. Céramique cordée et vase campaniforme 128-129
5. Principaux sites des Celtes transalpins et cisalpins aux VIe et Ve siècles av. J.-C. 143
6. Fibule ornithomorphe 159
7. Distribution des agrafes ajourées de ceinturon du Ve siècle av. J.-C. 160-161
8. Celtes d'Italie et transalpins au IVe siècle av. J.-C 198-199
9. Fibules de Duchcov en Bohême 235
10. La Grande Expédition 243
11. Les torques de type rhénan 249
12. Influence hellénistique sur les Celtes 252
13. L'industrie en Bohême 260
14. Les Galates d'Asie Mineure 274
15. Équipement militaire « international » au IIIe siècle av. J.-C 305
16. Les langues d'Ibérie 321
17. Le réseau des oppida celtiques en Bohême au IIe-Ie siècle av. J.-C. 342